
25.7.17
B.459.
Library Regr. No
INDIA

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

TREIZIÈME ANNÉE

I

(Nouvelle Série. — Tome VII)



REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

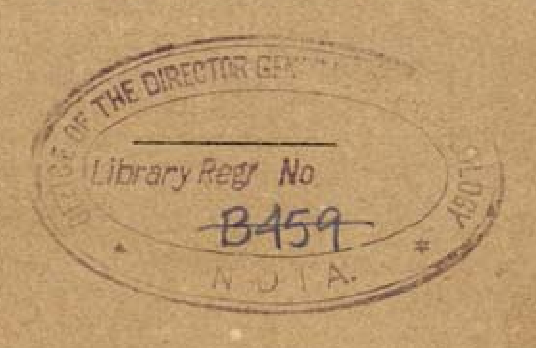
MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. CHUQUET

TREIZIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome VII



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28
1879

ANNÉE 1879

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

ARTICLES

Variétés

Avis aux lecteurs, communications, notices nécrologiques.

Chroniques.

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

# REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 4 Janvier — 1879

Sommaire : A nos lecteurs. — 1. Cohn, L'abdication de Dioclétien. — 2. La grande Chronique de Mathieu Paris, p. p. Luard. — 3. Les Amours d'Olivier de Magny, p. p. Courbet. — 4. Hagen, Histoire de la question d'Orient depuis la paix de Routschouk-Kaïnardji jusqu'au 24 avril 1877. — Académie des Inscriptions. — Chronique.

A NOS LECTEURS

Nous sommes heureux quand nous pouvons, en commençant une nouvelle année, annoncer à nos lecteurs quelque perfectionnement apporté dans l'œuvre qui nous est commune avec eux. Grâce à leur concours, nous avons pu, l'année dernière, inaugurer cette bibliographie mensuelle que nous nous bornions, dans notre premier numéro, à souhaiter, et qui a été généralement très-bien accueillie. Nous pourrons réaliser cette année un progrès plus intéressant et une innovation qui, pensons-nous, rencontrera une approbation générale. Nous donnerons dans le premier numéro de chaque mois, à dater de celui-ci, une *Chronique* des faits qui intéressent l'érudition, l'archéologie, la critique littéraire et le haut enseignement. Cette chronique apportera bien réellement à la *Revue critique* cet « élément de vie, de nouveauté, d'actualité » qui, disions-nous l'année dernière, lui faisait jusqu'ici défaut. Elle sera rédigée par notre secrétaire à l'aide des journaux savants de l'Europe entière et des notices particulières qu'on voudra bien lui fournir. Nous serons très-reconnaissants à tous nos lecteurs français ou étrangers qui, en nous adressant des renseignements sur les faits qui leur sembleront utiles à faire connaitre, nous mettront à même d'être aussi exacts et complets que possible. Nous ne pouvons prendre l'engagement d'imprimer tout ce qui nous sera adressé ; nous resterons juges de l'intérêt et de l'opportunité des communications qui nous seront faites, mais nous verrons toujours dans celles que nous recevrons des marques d'une sympathie à laquelle nous serons fort sensibles. Le premier spécimen de la *Chronique* permettra de voir sur quel plan nous entendons la rédiger, et en donnera, nous l'espérons, une idée favorable. Si nous avons pu introduire dans la *Revue* ce nouvel élément d'intérêt, nous tenons à dire que nous le devons à l'appui éclairé de M. le Ministre de l'Instruction publique, qui a bien voulu abonner à la *Revue critique* tous les lycées de France.

Cette mesure libérale aura encore l'avantage de nous mettre avec l'Université dans un rapport plus intime et plus sympathique. Nous voudrions accroître et resserrer des liens si naturels. Les livres destinés à l'enseignement secondaire n'ont pas jusqu'à présent occupé dans la *Revue* la place à laquelle ils avaient droit. Pour qu'ils soient à l'avenir régulièrement annoncés et examinés avec soin, nous faisons appel aux membres de l'Université. Mieux que personne, ils connaissent les besoins spéciaux auxquels ces publications doivent répondre, et, s'ils veulent en même temps s'inspirer de l'esprit d'impartialité et de juste sévérité que la *Revue* s'est toujours proposé pour règle, ils l'enrichiront d'une partie pédagogique qui ne sera pas la moins utile. Il est pénible de penser qu'un grand corps comme l'Université de France n'a pas, à l'heure qu'il est, un journal dans lequel elle se reconnaisse : pour suppléer à cette lacune qui, nous l'espérons, sera tôt ou tard comblée, la *Revue* sera heureuse d'offrir à l'occasion l'hospitalité à nos professeurs. Des questions générales relatives à l'enseignement pourront trouver place, soit à propos de livres publiés, soit sous forme de *Variétés*.

La *Revue critique* vient de terminer la treizième année de son existence. Beaucoup de ceux qui l'ont vue naître n'ont peut-être pas cru qu'elle aurait une si longue vie. Il s'est trouvé que les conditions étaient plus favorables qu'on ne l'espérait. Des sympathies se sont déclarées qui, à l'origine, étaient hésitantes. Bien des préventions se sont dissipées. Il faut ajouter que la *Revue* s'est elle-même quelque peu humanisée, grâce surtout à l'influence qu'elle a exercée et qui a fait que l'esprit de sa rédaction a commencé à pénétrer davantage dans le monde de l'érudition française. Puisse-t-il arriver un jour, où nous n'ayons que des éloges à donner aux livres qui paraîtront dans le domaine de nos études! Ce serait la meilleure preuve de l'utilité de nos critiques.

La *Revue* ne croit pas se tromper en prenant pour elle, au moins en partie, les paroles d'un savant illustre, qui entonne son *Nunc dimittis*, en présence de l'activité régnant aujourd'hui dans toutes les branches des sciences philologiques. Commençons par dire que cette activité n'est pas encore telle, qu'elle puisse se passer du concours et de l'exemple de son principal initiateur. Nous accueillons avec reconnaissance les deux conseils que M. Renan joint à son éloge : l'un, c'est ne pas donner à la science un air hautain et farouche. Pourvu qu'on ne veuille pas la rendre trop aimable et qu'on ne mette pas la politesse au-dessus de la vérité, nous pensons, en effet, que le public français a besoin de certains ménagements, et qu'il ne faut pas les lui refuser s'ils servent à la diffusion des idées et des méthodes scientifiques. Nous avons déjà dit que la *Revue*

avait fait des progrès dans ce sens; en tout cas, il nous semble que la sévérité strictement bornée à des cas particuliers a quelque chose de moins blessant et de plus utile que le dédain général dont on trouve l'empreinte dans les premiers écrits de notre amical Mentor. L'autre conseil, c'est de n'être pas ingrats envers les grands savants du passé. Mais personne n'est moins en danger de tomber dans le défaut d'ingratitude que ceux qui prennent la peine, comme nous recommandons tous les jours de le faire, d'étudier l'histoire et les progrès insensibles de la science; et, s'il faut dire notre pensée tout entière, à mesure que les livres vulgarisent les connaissances, que les bonnes méthodes arment et multiplient les travailleurs, ceux qui, sans maîtres, sans collaborateurs, sans encouragements, seuls au milieu d'un public indifférent, ont créé les études, jeté les idées, ouvert les horizons, grandissent à nos yeux et nous paraissent plus dignes d'admiration et de respect.

La *Revue critique* a été cruellement épouvée cette année. En en commençant une nouvelle, nous sentons plus profondément que jamais le vide causé par la mort de Camille de la Berge. Nous ne pouvons le remplacer, mais nous demanderons souvent des conseils au souvenir que nous a laissé cette critique à la fois si nette et si bienveillante, cet esprit si impartial et si droit.

---

1. — **L'Abdicazione di Diocleziano.** Studio Storico di Achille Coen. Livorno, Fr. Vigo.

Dans une brochure de 50 pages, dédiée à M. Comparetti, un jeune savant italien a essayé de résoudre un des problèmes les plus obscurs de l'histoire romaine; il s'est demandé quels motifs avaient pu déterminer l'abdication de Dioclétien.

Quand on apprit que, le 1er mai de l'an 305, les deux Augustes, Dioclétien et Maximien, venaient de résigner le pouvoir, la surprise dut être grande dans l'empire. Rien ne semblait expliquer cette brusque résolution. L'empire, en général, était tranquille; les ennemis du dehors avaient été vaincus; à l'intérieur, on jouissait d'un calme que, depuis longtemps, on ne connaissait pas. Dioclétien venait de célébrer en grande pompe ses *Vicennalia :* il y avait un siècle et demi qu'on n'avait vu un règne aussi long. Pourquoi donc l'empereur et son collègue choisissaient-ils ce moment pour rentrer dans la vie privée? Eusèbe, bien informé d'ordinaire, semble être l'interprète d'un grand nombre de ses contemporains quand il dit qu'il n'en sait pas le motif. En l'absence de raisons certaines, on en cherche naturellement d'imaginaires. Aussi

Aurelius Victor avoue-t-il que, les opinions étant très-diverses à ce sujet, il est difficile de savoir la vérité.

Ce qui semble d'abord le plus vraisemblable, ce que les historiens ont depuis le plus souvent répété, c'est que Dioclétien se sentait atteint par l'âge, et qu'il voulait laisser l'administration de l'Etat à des princes plus jeunes et plus vigoureux. Il est probable que ce fut la raison officielle qui fut donnée soit dans le discours adressé par l'empereur à ses soldats, soit dans les rescrits impériaux où l'on annonçait ce grand acte aux peuples ; et elle était en partie vraie. On ne peut guère douter que Dioclétien, avant d'abdiquer l'empire, n'ait été atteint d'une très-grave maladie. L'empereur Julien, qui devait savoir la vérité, le laisse entendre, et Lactance donne des détails si précis qu'il est difficile de croire qu'il les ait inventés ; mais la maladie ne dut être qu'une occasion, et plusieurs historiens affirment que l'empereur s'était décidé bien avant d'être malade. Ils disent que s'étant rencontré à Rome avec Maximien, il lui fit promettre d'abdiquer en même temps que lui. Maximien paraît s'y être résigné de très-mauvaise grâce, si bien que Dioclétien, qui craignait de le voir manquer de parole, lui fit jurer dans le temple de Jupiter Capitolin de tenir sa promesse. Ce ne furent donc pas des motifs uniquement personnels, le besoin de repos, le désir de se refaire après une longue maladie, le sentiment de son impuissance et de son affaiblissement, qui décidèrent seuls Dioclétien, puisqu'il entraîna avec lui son collègue qui était alors plein de force et qui n'éprouvait aucun dégoût du pouvoir. Il devait entrer dans sa résolution des questions politiques, et il faut chercher à sa conduite une autre explication.

On en trouve une qui paraît d'abord assez plausible dans le livre intitulé *De mortibus persecutorum*, qu'on attribue d'ordinaire à Lactance. Il y est raconté que Dioclétien devint tellement malade à Nicomédie qu'on fit des prières publiques pour sa santé, et que même le bruit se répandit qu'il était mort. Le mal avait atteint sa raison, « en sorte qu'à certaines heures, il perdait l'esprit et, à d'autres, il retrouvait son bon sens. » Lorsqu'il put reparaître en public, il était tellement changé qu'on avait peine à le reconnaître. A ce moment arriva le César Galérius, qui venait d'arracher à Maximien son abdication et qui voulait contraindre Dioclétien à l'imiter. Là, l'historien imagine entre les deux princes un long dialogue et suppose qu'à la suite de cet entretien où Galérius avait usé tour à tour de flatteries et de menaces, le vieil empereur consentit à faire ce qu'on lui demandait. Ce récit, qui, depuis Tillemont, a été adopté par tous les historiens de l'Eglise, contient quelques invraisemblances. Le dialogue est une œuvre de pure rhétorique qui manque absolument d'authenticité. « Voilà, dit Voltaire, une étrange conversation entre les deux maîtres du monde ! L'avocat Lactance était-il en tiers ? » De plus, le récit de Lactance est contredit par tous les autres historiens qui s'accordent à dire que l'empereur abdiqua de son plein gré, et par la conduite même du prince qui refusa dans la suite avec obstination de reprendre le

pouvoir quand on le lui offrait. On voit trop, enfin, que Lactance a un parti pris, et qu'il tient à humilier un ennemi du christianisme. Il a reproduit la version chrétienne qu'on ne peut pas accuser d'être un mensonge prémédité, mais qui est au moins une interprétation malveillante des faits véritables. Comme la maladie empêchait Dioclétien de sortir de son palais, on raconta, et peut-être on crut, qu'on l'y tenait enfermé parce qu'il avait perdu l'esprit. Quand il eut pris la résolution d'abdiquer l'empire, il dut faire venir Galérius pour la lui révéler; comme le public ne la connut qu'à la suite des entretiens qu'ils avaient eus ensemble, on pouvait supposer que Galérius l'avait contraint à faire ce qu'en réalité il avait résolu tout seul. C'était la haine qui suggérait aux ennemis de Dioclétien cette façon d'expliquer les événements, et ils trouvaient ainsi moyen de tourner à sa honte les faits mêmes dont ses amis lui faisaient le plus d'honneur. La vérité n'est donc pas dans le récit de Lactance.

Je ne rappelle que pour mémoire l'opinion de Burckhardt, à laquelle il me semble que M. Coen, tout en la combattant, accorde trop d'importance. Il imagine que, dans la constitution de Dioclétien, l'empire ne devait être qu'une charge temporaire, à laquelle après vingt ans d'exercice, le prince devait renoncer. Voilà, il faut l'avouer, une disposition fort étrange. M. C. remarque qu'aucun historien n'en a fait mention et qu'on ne la retrouve dans aucun des monuments législatifs de cette époque. Elle ne pouvait pourtant pas être sous-entendue. Il fallait, au contraire, la répéter et y insister, si l'on voulait qu'elle eût quelque chance d'être respectée. Dioclétien n'était pas assez naïf pour penser qu'il serait aisé d'obtenir d'un prince qu'il quittât l'empire après vingt ans de règne, et personne ne croira qu'un politique aussi avisé ait pu imaginer une conception aussi bizarre.

Ces diverses hypothèses une fois écartées, et le terrain, pour ainsi dire, déblayé devant nous, voyons comment M. C. remplace ces suppositions qui ne le contentent pas, et quelle est l'explication qu'à son tour il propose.

Il fait remarquer d'abord qu'il n'y eut pas, pendant toute la durée de l'empire, de règle fixe pour la transmission du pouvoir. C'est une singulière lacune dans une législation si bien faite, mais il était difficile qu'elle fût comblée. L'empire n'eut jamais le courage d'affirmer hautement son principe et fut toujours une monarchie déguisée. Il tendait à l'hérédité sans oser le dire; au contraire, les Romains, à qui la royauté déplaisait, préféraient l'élection, et, selon le mot que Tacite prête à Galba, ils croyaient qu'elle peut tenir lieu de la liberté, *loco libertatis erit quod eligi cœpimus*. Ainsi ce régime qui s'était donné pour mission de pacifier le monde manqua de ce qui est le gage de la sécurité publique, de ce qui assure l'avenir : il ne régla jamais d'une manière certaine la succession au trône, et oscilla sans cesse entre l'élection et l'hérédité. De là des maux incalculables pour l'empire. Dioclétien voulut y mettre un terme; mais telle était la force des préjugés et de l'habitude qu'il ne revint pas fran-

chement à l'hérédité naturelle, quoiqu'il eût fondé une royauté véritable : il ne fit guère que remplacer l'élection directe par une élection à deux degrés. L'empire était divisé entre deux Augustes et deux Césars; quand les Augustes disparaissaient, les Césars prenaient leur place et se choisissaient deux Césars nouveaux. On se trouvait par là à l'abri d'une surprise, et l'empire n'était jamais dépourvu d'héritier; mais le conflit entre l'hérédité et l'élection subsistait toujours et c'est ce qui devait tout compromettre. Quand Galérius et Sévère, devenus Augustes, voulurent choisir des Césars qui n'appartenaient pas aux familles régnantes, le fils de Constance Chlore et celui de Maximien, mécontents d'être mis de côté, se firent proclamer par leurs soldats.

Sans aller jusqu'à prévoir que sa constitution serait si vite emportée, Dioclétien se doutait bien qu'elle n'était pas d'une application facile. Il devait donc souhaiter pardessus tout que l'ordre de succession qu'il avait imaginé fut une fois appliqué dans des conditions favorables qui en assureraient le succès. Un premier succès pouvait en amener d'autres et engager l'avenir. Voilà, selon M. C., ce qui lui fit prendre la résolution d'abdiquer. Il voulait que la transmission du pouvoir se fît la première fois d'une façon régulière, « il désirait être en quelque sorte le témoin de sa propre succession. » Quand il eut conçu ce dessein, il le communiqua à son collègue Maximien pendant les fêtes des *Vicennalia* qui furent célébrées à Rome avec tant de magnificence. Peut-être n'avait-il pas encore fixé le moment où ils devaient tous les deux quitter l'empire. La grave maladie dont il fut atteint en revenant à Nicomédie dut le décider à ne pas différer plus longtemps.

Telle est l'opinion de M. C. sur les motifs qui amenèrent Dioclétien à déposer la pourpre. Il faut bien avouer qu'elle ne s'appuie sur aucun texte formel; les événements qui suivirent, et que M. C. raconte avec quelque complaisance, n'ont rien qui la combatte ou qui la confirme. Ce n'est donc encore qu'une hypothèse, mais elle paraît plus vraisemblable que les autres, et M. Coen a soin de nous prévenir, au début de son mémoire, qu'il y a des questions dans lesquelles il faut savoir se contenter d'une probabilité.

Gaston Boissier.

---

2. — **Matthaei Parisiensis, monachi Sancti Albani, chronica majora;** edited by H. Richards Luard. I, de la Création à 1066, LXXXV et 542 p. (1872). II, de 1067 à 1216, XLVIII et 669 p. (1874). III, de 1216 à 1239, XXVII et 640 p. (1876). IV, de 1240 à 1247, XVIII et 665 p. (1877). Londres, Longman et Cie (Rolls series). — Prix : 10 sh. chaque.

Il y a longtemps que le besoin d'une bonne édition de la grande chronique de Mathieu Paris [1] se faisait sentir. Le premier éditeur, Parker [2],

1. On sait que l'*Historia minor* a été publiée de 1866 à 1869, par sir Fr. Madden sous le titre d'*Historia Anglorum*, 3 vol. (Rolls series).
2. Deuxième archevêque anglican de Cantorbéry, mort en 1575.

en avait publié (1571) le texte à la hâte, sans soin et sans critique, altérant sans scrupule les mots ou le sens, omettant des phrases, en ajoutant même parfois de sa façon. Réimprimé tel quel à Zurich en 1589 et en 1606, ce texte fut notablement amendé par Wats (1640)[1], mais seulement à partir du règne de Henri II ; si d'ailleurs beaucoup de ses corrections sont bonnes, elles ne méritent pas toutes une égale confiance[2] ; en outre, il ne distinguait pas assez nettement l'œuvre de Mathieu Paris de l'œuvre de ses prédecesseurs, et l'usage s'est perpétué jusqu'à nos jours de citer, par exemple, sous le nom de Paris, la chronique de Roger de Wendover. Enfin Parker et Wats n'avaient publié la compilation de Paris qu'à partir de 1066, la partie antérieure, depuis la création, restant inédite.

L'édition de M. Luard marque un très-grand progrès sur les précédentes : tout d'abord elle est complète; c'est-à-dire qu'elle part de la création. Ce n'est pas cependant que la partie O-C à 1066 soit, à vrai dire, publiée ici pour la première fois; mais elle l'a été sous d'autres noms. On peut, en effet, distinguer trois parties dans l'œuvre de Paris : 1° une compilation anonyme[3] qui a servi de base aux chroniques universelles connues sous les noms de Roger de Wendover, de Mathieu Paris et de Mathieu de Westminster; 2° la chronique de Roger de Wendover; 3° l'œuvre propre de Mathieu Paris. Malgré les différences qui séparent les reproductions diverses de la chronique anonyme, elle est identique pour le fond dans les textes des trois historiens cités plus haut. Le texte de Mathieu de Westminster a été publié intégralement par Parker (1567; seconde édition en 1570), mais avec autant de négligence que celui de Mathieu Paris; celui de Roger de Wendover l'a été par M. Coxe (1841-1842), mais ce dernier, travaillant pour l'*English historical society*, n'a commencé à imprimer la chronique de Wendover qu'à partir de 448, année où les Angles et les Saxons furent appelés dans l'île britannique et où par conséquent commence, à proprement parler, l'histoire anglaise. On pourrait même se demander s'il était bien nécessaire de publier à nouveau une compilation sans valeur originale, que nous connaissions déjà par les travaux de Parker et de M. Coxe. La préface de M. L. au premier volume de la présente édition tend, en effet, à démontrer que Paris n'a pu être l'auteur de cette compilation, qu'il en a adopté sans aucun changement la rédaction primitive, qu'il s'est contenté d'y mettre quelques notes en regard du texte, et d'y faire çà et là des additions en général peu importantes. Or M. Coxe, dans

1. Edition reproduite dans celles de Paris (1644) et de Londres (1680).

2. M. Luard, dans les préfaces des 2e 3e et 4e vol., indique les principales inexactitudes qui se trouvent dans les éditions de Parker et de Wats.

3. Voy. sur ce sujet sir Fr. Madden, *Hist. Anglor.*, I, préface; sir Th. D. Hardy, *Catalogue of British history*, III, p. 317 sq. et préface, et M. Luard, 1er vol de son édition, préface. Aucune question d'ailleurs n'est plus obscure ni plus controversée.

le volume qu'il a donné en appendice à son édition (1845), a collationné avec soin les deux rédactions de Wendover et de Paris, et publié les additions de Paris au texte de son devancier. Le nouvel éditeur aurait donc pu commencer là seulement où Wendover finit. Ne nous plaignons pas cependant : M. L. nous donne, sous une forme commode et correcte, le texte sur lequel a travaillé Mathieu Paris; il abrège d'autant le travail des érudits qui aborderont une étude complète sur l'origine de l'historiographie au monastère de Saint-Albans.

Ajoutons que, par une ingénieuse disposition typographique, il est facile de voir du premier coup ce qui est de Paris et ce qui appartient à ses devanciers : les parties non originales sont imprimées en petits caractères; de cette façon, les annotations et additions de Paris sautent aux yeux. Il faut espérer qu'avertis de la sorte, on ne citera plus, sous le nom de Paris, les parties des *Chronica majora* dont il n'est pas l'auteur.

Chaque volume de la présente édition est précédé d'une préface, où sont étudiés les mss. qui servent de base à la partie du texte comprise dans le volume. Ce système présente l'inconvénient grave de disperser les diverses parties d'un même travail, et d'en rendre l'étude pénible. M. L. a réservé pour son dernier volume ce qu'il doit dire sur la vie du chroniqueur, sur sa valeur comme historien, sur le degré de confiance qu'on peut accorder à son témoignage. C'est très-prudent et très-sage; mais pourquoi ne pas donner, dans le premier volume, une étude complète sur les mss. ? M. L. est assurément fixé sur leur valeur et sur leurs rapports réciproques. Pourquoi dès lors nous donne-t-il morceau par morceau le résultat de ses recherches ?

Ainsi les *Chronica majora* se décomposent en trois parties : 1° de la Création à 1188 (ms. de Cambridge, collège de Corpus Christi, n° XXVI, A de l'édit.); 2° de 1189 à 1253 (*Ibid.*, n° XVI, B de l'édit.); 3° de 1253 à 1259 (Musée Britannique, Bibl. Reg., 14, C, VII, à partir du fol. 157. Les fol. 1-156 contiennent le texte de l'*Historia minor*) [1]. M. L. étudie le ms. A et les mss. dérivés dans le premier vol. et dans une partie du second, le ms. B. dans ce même deuxième vol., et nous ne savons pas encore s'il regarde la troisième partie comme étant l'œuvre de Paris ou d'un continuateur anonyme. Ce désordre est fâcheux. De même pour ce qui regarde l'auteur présumé de la compilation contenue dans le ms. A : la préface du premier volume est presque tout entière consacrée à établir que Paris n'en saurait être l'auteur, qu'au contraire elle a servi de base à la rédaction de Wendover qu'elle a été ensuite copiée sans modifications notables par Mathieu de Westminster [2]; mais c'est dans le second vol. seulement que l'auteur propose d'attri-

1. Voy. la description de ces mss. dans la préface de l'*Historia Anglorum*, 1er vol., et dans le Catalogue de M. Hardy, III, 153 et suiv.

2. Les idées émises par M. L. sur les rapports entre les mss. de Wendover, de Paris et de Mathieu de Westminster ne semblent pas toutes acceptables, en particulier les conclusions qu'il tire de la comparaison des mss. de Wendover et du ms. A.

buer la rédaction de ce qu'on pourrait appeler les « Grandes Chroniques de saint Albans » à l'abbé Jean « de Cella » (mort en 1214). Cette hypothèse ingénieuse était assurément mieux à sa place dans la préface du premier volume que dans celle du second.

A côté de ces dissertations d'un caractère général, on trouve dans chaque préface des indications nombreuses et précises, par exemple sur les sources de la compilation A, sur les additions de Paris, sur les principales erreurs des éditions de Parker et de Wats, etc. M. L. appelle, entre autres, l'attention sur certaines notes marginales mises par Paris en regard du texte, en vue d'une nouvelle édition de sa chronique. Les unes, telles que « vacat », « impertinens historie Anglie », indiquent ce que Paris songeait à retrancher, et ce qu'il retrancha, en partie du moins, dans l'*Historia minor*; mais, en face de chapitres où Paris s'abandonne à ses ordinaires intempérances de langage contre le roi, le pape, les grands du royaume, on trouve aussi des avertissements comme : « offendiculum », « vacat quia offendiculum », qui nous montrent un Paris adouci, devenu plus modéré par l'effet de la politique, de la peur ou de la reconnaissance. Parfois même la rédaction primitive a été corrigée avec soin, et toujours en vue d'atténuer le ton irrévérencieux de certaines expressions. Cette partie est neuve et instructive.

Quant au texte lui-même, autant qu'on en peut juger sans avoir les mss. sous les yeux, la transcription semble très-soignée, et, étant admis une fois pour toutes le système orthographique des *Rerum britannicarum medii aevi scriptores*, très-exacte; les variantes des mss. sont relevées en note, les renvois aux sources, aux auteurs classiques ou profanes, indiqués dans la marge ainsi que les annotations, les renvois, les corrections de Paris. Les notes géographiques et biographiques facilitent l'intelligence du texte; on les voudrait seulement plus nombreuses. Pour tout ce qui est de la reproduction des mss., cette édition, croyons-nous, peut être considérée comme définitive.

Nous voudrions présenter quelques observations de détail à propos du dernier volume paru (le 4e). P. 104 et 259. Boniface de Savoie, oncle de la reine d'Angleterre, avait occupé le siège de Belley (non Bellay) avant sa nomination à l'archevêché de Cantorbéry. P. 218. Au début de la malheureuse campagne de 1242, Henri III, nous dit Paris, vient de Pons par Archiac « et illinc ad Herbizi »; M. L. identifie ce nom avec celui de Barbezières; c'est plutôt Barbezieux dont il est ici question. Le récit de cette campagne est d'ailleurs assez embrouillé dans notre auteur. M. L. aurait pu renvoyer à la lettre où Henri III raconte à son beau-frère Frédéric II ses mésaventures [1]. P. 224, notes 2 et 3, Garsende de Provence était veuve de Guillaume de Moncade (et non pas de Montrate) et mère de Gaston VII vicomte (et non pas comte) de Béarn. — P. 236.

---

1. Rymer. I, 1re part. p. 412. Rymer place par erreur cette lettre en 1232, au lieu de 1242.

Le monastère « quod dicitur de Verrines », à l'attaque duquel se signala Jean Mansel, est identifié avec une localité de la Charente-Inférieure, Vérines, à 14 kil. N.-E. de la Rochelle ; mais Paris place ce monastère « in finibus Burdegalie », et de plus il eût fallu pour arriver à Vérines, passer la Charente, ce qu'un détachement de l'armée anglaise n'eût pas osé faire presque au lendemain des journées de Taillebourg et de Saintes lorsque les Français touchaient à la Gironde et menaçaient Blaye. P. 270, n° 1 ; au lieu de Gerald de Mulemort, archevêque de Bordeaux, lire de Malemort; ailleurs, Bourdeaux est écrit pour Bordeaux (125 ; cf. p. 244) Cogniac pour Cognac (244), Maubisson, près de Pontoise (p. 485), pour Maubuisson.

P. 44. M. L. publie une annotation marginale de Paris, jusqu'ici inédite, qui intéresse les historiens des Croisades. On savait que le comte de Cornouailles, Richard, partant pour la Terre-Sainte (1240), s'était embarqué à Marseille ; on avait aussi tout lieu de croire que Simon de Montfort, époux d'Aliénore, sœur de Henri III et du comte Richard, l'avait accompagné dans cette expédition [1]. La note de Paris nous apprend que deux corps d'armée furent mis sous le commandement, l'un de Guillaume Longue-Epée, comte de Salisbury, l'autre sous celui de Simon de Montfort. Philippe Basset, Jean de Beauchamp, Geoffroy de Lusci, Jean de Neville, forestier du royaume, Geoffroy Beauchamp comte de Bedford, Pierre de Brus, Guillaume « de Furnivallis », chevaliers bannerets (omnes hi vexilla ferentes...), du premier corps, prirent la mer à Marseille avec le comte Richard. « Thomas de Fornivallis », et son frère Gérard, Hugo Wake, Amauri de Saint-Amand, sénéchal de la maison du roi, Wischard Ledet, Puncard *(sic)* de Dewymes, et son frère Guillaume, Gerard de Pesmes, Foulques de Baugye, Pierre de Chauntenay [2] prirent avec Simon la route de terre à travers la Lombardie et la Pouille, et s'embarquèrent à Brindisi. La comtesse Aliénore accompagna son mari jusqu'au port d'embarquement, et resta en Pouille près de Brindisi « in castro quod cum terra magna datum sibi... » Le reste de la phrase malheureusement est, paraît-il, illisible. Le ms. de la Bibliothèque Cottonienne, Nero D. v, qui est une bonne copie des mss. A et B. (ms. C de l'édit.), insère la présente note dans son texte, moins la phrase mutilée relative à la comtesse de Leicester. Si mince que soit la trouvaille, elle a son prix, et il convient de terminer ce compte-rendu en remerciant M. L. du service qu'il rend aux études historiques par cette nouvelle édition des *Chronica majora* [3].

Ch. Bémont.

1. Le dernier historien du comte de Leicester, M. Prothero, en doute. Aux preuves que j'ai déjà données contre les doutes de M. P. *(Rev. critique*, 1877, n° 34). M. Paris vient en ajouter une nouvelle.

2. Il est regrettable que M. L. n'ait essayé de donner aucun détail sur ces personnages.

3. On annonce qu'une thèse sur Mathieu Paris doit être prochainement soutenue à la Faculté des lettres de Paris.

3. — **Les amours d'Olivier de Magny,** Texte original avec notice par E. Courbet. Paris, Alphonse Lemerre, 1878. in-12 écu de XLVII-177 p. — Prix : 5 fr.

On a si souvent parlé, dans la *Revue critique*, d'Olivier de Magny et de M. E. Courbet, à l'occasion des *Gayetez*, des *Souspirs* et des *Odes*, que je ne vois plus trop ce que l'on pourrait en dire. Le poète, dans les *Amours*, est toujours le même, plus facile qu'élevé, plus spirituel qu'inspiré, mais charmant au bout du compte. Quant à l'éditeur, il est aussi toujours le même Dieu merci, ce qui signifie un des plus attentifs, des plus soigneux, des plus habiles de nos éditeurs.

Les *Amours* sont le seul ouvrage d'O. de Magny qui ait eu les honneurs de deux éditions pendant le XVIe siècle. Ce recueil parut pour la première fois à Paris, chez Estienne Groulleau, en 1553, in-8° de 83 ff., plus 8 ff. liminaires non chiffrés et titre compris [1], et il reparut à Lyon, chez Benoist Rigaud, en 1573, in-12 de 85 ff. numérotés, plus 8 ff. liminaires non chiffrés. Les deux éditions sont également rares. Des deux textes, M. C. a naturellement choisi le plus ancien, celui dont l'exécution typographique a, selon toute probabilité, été surveillée par l'auteur. Toutefois, dit M. C. (p. VIII), « comme l'exemplaire existant à la Bibliothèque nationale est incomplet des ff. 9 et 40, il nous a fallu tenter de combler cette lacune, afin d'éviter tout emploi de la leçon posthume. Grâce à l'obligeance d'un bibliophile bien connu, M. le comte de Lignerolles, qui nous a permis de relever, sur l'édition originale en sa possession, les passages dont nous étions privé, nous nous trouvons aujourd'hui en mesure d'offrir aux lecteurs d'Olivier de Magny, une reproduction absolument exacte du premier ouvrage du poète Quercinois. Le portrait de Castianire, entièrement conforme à la gravure en bois qui décore les *Amours* de 1553, et placé, comme elle, au recto du second feuillet, complète la ressemblance de notre volume avec un livre rare. »

Magny avait joint à ses *Amours* le *Recueil d'aucunes œuvres de Monsieur Salel, abbé de Saint-Cheron, non encore imprimées*. Aucune place ne pouvait être réservée aux poésies du maître d'hôtel du roi et aumônier ordinaire de la reine dans une réimpression uniquement consacrée aux ouvrages d'Olivier de Magny. Mais M. C. (et il faut lui en savoir gré) a cru devoir nous dire d'une façon détaillée pourquoi le poète

1. Les pièces de vers dont se composent les *Amours* étaient déjà écrites en 1552, comme le prouve le privilège daté du 18 mars 1552. M. C., qui sait demander aux rapprochements toute la lumière qu'ils peuvent fournir, a rappelé (*Notice*, p. XI) que ce petit poème est contemporain des premières *Amours* de Baïf (achevé d'imprimer du 10 décembre 1552) et des premières *Amours* de Ronsard (achevé d'imprimer du 30 septembre 1552), qu'il précédait de deux ans la traduction des Odes d'Anacréon de Remy Belleau (1555), et qu'il avait seulement devant lui l'*Olive* de J. du Bellay (1549) et les *Erreurs amoureuses* de Pontus de Thyard (achevé d'imprimer du 5 novembre 1549).

a grossi ses *Amours* des vers inédits de son compatriote. Cela nous a valu de fort intéressantes pages que tout le monde voudra lire (*Notice*, p. XI et suiv.). M. C. y démontre très-bien, après avoir retracé un piquant portrait de Hugues Salel, en qui il reconnaît une sorte d'aïeul de Philippe Desportes, que Magny a voulu plaire au personnage très-influent dont il était le secrétaire. Quel plus puissant moyen de séduire un protecteur que de caresser en lui la vanité du poète ? Et quel trait de courtisan raffiné que la flatterie de la mise en lumière de vers auxquels l'abbé de Saint-Chéron avait la faiblesse de tenir comme on tient à des péchés de jeunesse! Comme, de plus, ces vers étaient remplis des louanges de Henri II et des principaux favoris de ce prince, leur publication, même dans le cas où Hugues Salel n'aurait pas la volonté ou le temps [1] de se montrer reconnaissant, devait assurer au rusé secrétaire-éditeur l'appui des grands personnages célébrés par son patron. Ce fut sans doute aussi pour complaire à ces mêmes personnages que tant de poètes, presque tous des plus renommés, adressèrent [2] de pompeux éloges, soit à *Monseigneur de Saint-Cheron*, soit à l'auteur des *Amours*. En outre, comme l'explique à merveille M. C., il y avait dans les odes, stances ou sonnets congratulatoires d'Etienne Jodelle, de Pierre de Ronsard, de Jean-Antoine de Baïf, de Marc-Antoine de Muret, du comte d'Alsinois, de Remy Belleau, de Claude Gruget, du Champenois Claude Colet, du Bordelais Jean de Castaigne, un hommage rendu à un des jeunes maîtres de l'école nouvelle, à un des enfants les plus aimés de la maison de Marguerite d'Angoulême, en un mot à une des plus précieuses recrues dont put s'enorgueillir le cercle poétique formé autour de l'auteur de la *Franciade* [3].

Je viens de nommer Marguerite. M. C., à l'aide d'inductions et de déductions fort ingénieuses, cherche à établir (p. XVI et XVII) que, sur ses dernières années, cette princesse « avait ouvert sa maison aux poètes de la Renaissance, comme longtemps auparavant elle en avait fait l'asile des philosophes », que la « protectrice de la libre pensée était devenue, vers la fin de sa vie, la patronne des libres poètes, de ceux qui, délaissant les formes d'une versification surannée, allaient à la fois, par l'étude de l'antiquité et par leur inspiration personnelle, renouveler le Parnasse fran-

1. Le traducteur en vers des dix premiers livres de l'Iliade mourut dans l'année même où furent publiés ses chants d'amour et ses chants en l'honneur du roi Henri II. Voir (p. XXXIII-XLVI) la fine appréciation que fait M. C. des poésies de Hugues Salel.

2. *Pièces liminaires*, p. 7-17. Ces pièces sont précédées d'une épitre dédicatoire des *Amours* à l'abbé de Saint-Cheron, datée du 27 mars 1553.

3. M. C., (p. XXIII) constate qu'au « grand concert d'éloges qui s'étalent aux premières pages des *Amours*, se joignirent les témoignages de l'admiration des poètes de l'école opposée, tels que Charles Fontaine et Jean de la Péruse. L'excellent éditeur a bien fait de citer (p. XXIII-XXIV) les vers remarquables par la vivacité et la couleur dans lesquelles l'auteur de *Médée* exalta le mérite du premier livre de Magny.

çais ; » ajoutant que « l'alliance des poètes, ébauchée par la reine avant sa mort, s'est expressément affirmée dans les hommages rendus à la grande défunte, » que « le tombeau de la reine Marguerite [1] a groupé autour de lui, dans une touchante union, les vieux serviteurs de la reine de Navarre et les poètes qu'elle avait à peine eu le loisir d'entrevoir et de protéger, du Bellay, Ronsard et Baïf. » Cette thèse demanderait, pour être soutenue avec solidité, de plus profondes recherches, et M. C. ne me démentira pas, car lui-même a prudemment reconnu la nécessité d'une nouvelle enquête à cet égard.

Après avoir signalé une petite étude fort curieuse sur Lancelot de Carle (p. XVII-XXII), je signalerai ce que dit M. C. (p. XXIX-XXVII) des femmes aimées et chantées par Olivier de Magny. Les relations du poète de Cahors avec Louise Labé sont incontestables, mais elles n'ont pu commencer qu'après 1553, et dès lors, on le voit, le volume des *Amours* ne contient aucune pièce concernant la Belle Cordière. La femme qui semble avoir eu le plus de douce influence sur O. de Magny est Marguerite de Cardaillac, vicomtesse de Gordon, qui, étant demoiselle d'honneur de Marguerite de France, a été célébrée par Hugues Salel sous le titre de l'*Admirée,* et dont Magny nous a révélé le nom en tête d'un sonnet d'une grave et frappante beauté inspiré par elle :

Vous avez l'esprit plain d'une ardeur éternelle [2].

A côté de cette passion qui paraît avoir été sérieuse et durable, M. C. ne fait qu'indiquer les fugitives impressions produites dans le faible cœur du poète par une fille de Brandelis de Gironde [3] et par Marie de Launay, l'émule et l'amie de cette Marie de la Haye que chanta Joachim du Bellay [4].

Les *Amours* de Magny, dit M. C. dès les premières lignes de son *Avertissement,* « devaient former le dernier volume de cette édition et se terminer par un index général où se seraient trouvés les éclaircissements

---

1. Paris, Michel Fezandat, 1551, in-8° de 104 ff. non chiffrés.

2. *Odes*. Edition Lemerre, t. II, p. 13. Cf. (*Ibid.*, p. 47) l'*Ode au petit enfant de sa dame.* M. C. renvoie, pour ce dernier morceau, à la page 63. On ne trouvera guère de plus grosse erreur dans tout le volume.

3. C'était une gasconne. Brandelis de Gironde, chevalier, seigneur de Montclera, eut deux fils et deux filles de son mariage (9 mars 1534) avec Marie de Touyouse. Les deux filles s'appelèrent *Jeanne* et *Marquise.* Reste à savoir pour laquelle des deux furent composés les gracieux vers intitulés : *Aux Muses, pour celebrer sa Gironde* (Voir *Les Gayetez*, édition Lemerre, p. 92). Nous apprenons du poète qu'entre les

Mile et mile beautez
Et mile dont elle abonde,

on distinguait « sa perruque blonde. » Si, par grand hasard, un portrait de Mlle de Gironde était venu jusqu'à nous, ce détail pourrait aider à la faire reconnaître.

4. *Œuvres poétiques,* édition Marty-Laveaux, t. II, p. 56. L'imprimerie Perrin a changé le nom du savant éditeur en celui de Marty-*Lureaux* (p. XXXVII, note 1).

historiques et philologiques nécessaires pour l'intelligence de l'auteur. Mais l'examen du livret qu'Olivier de Magny a fait imprimer, en août 1553, chez Arnoul l'Angelier, avec le titre de *Hymne sur la naissance de Madame Marguerite de France*, a modifié nos prévisions. Cet opuscule rarissime est accompagné de poésies qui lui donnent l'importance d'un livre. Il devient, pour cette raison, le complément indispensable de l'œuvre du poète quercinois, et il en sera le tome final. » J'ai le plaisir d'apprendre à nos lecteurs une bonne nouvelle que M. C. ne connaissait pas encore, à l'époque où il écrivait son *Avertissement*. Ce dernier volume contiendra dix-neuf sonnets inédits d'Olivier de Magny, sonnets que je ne veux pas vanter, puisque j'ai eu la bonne fortune de les trouver et que l'on me soupçonnerait peut-être d'exagérer la valeur de ma trouvaille, mais que M. Courbet jugeait ainsi dans une lettre dont je lui demande la permission de citer quelques lignes : « Votre découverte me paraît fort intéressante et d'une valeur considérable. Ne voyez aucun excès d'enthousiasme dans mes expressions. J'ai lu avec bonheur ces vers où le poète a gardé toute sa souplesse habituelle en montrant une hauteur de sentiment qui ne lui est pas ordinaire. Au point de vue de l'histoire personnelle du poète, votre exquise trouvaille a beaucoup d'importance. Elle nous montre Magny dans ses derniers jours d'inspiration, en pleine maturité, la maturité du talent et de la pensée. Je suis, je le répète, séduit et ravi... » Puissent tous les lecteurs du dernier volume des œuvres complètes d'Olivier de Magny juger les nouveaux sonnets aussi favorablement !

T. de L.

---

4. — **Geschichte der orientalischen Frage von ihrer Entwickelung, dem Frieden von Rutschuk-Kainardji 1774, bis zur Kriegserklærung Russlands an die Pforte 24 avril 1877**, von Fr. von Hagen. Frankfurt a. M., Sauerlænder. 1877, in-8°, 172 p. — Prix : 2 mark (2 fr. 50).

Il n'y a rien de plus compliqué que l'histoire de la question d'Orient et un fil est nécessaire pour se diriger dans ce dédale. M. de Hagen a composé un précis succinct des principaux faits et son ouvrage est fort utile sous ce rapport. Il a eu raison de prendre pour point de départ le traité de Kaïnardji en 1774 ; cette première partie n'est guère qu'une table des matières ; l'ouvrage se détaille davantage en avançant. M. de H. n'a guère employé que des sources allemandes et l'on ne trouvera point de bibliographie du sujet dans son travail. Les sources auxquelles a puisé l'auteur et sa qualité de major dans l'armée prussienne indiquent suffisamment le point de vue auquel il s'est placé. La partie militaire du sujet, plus obscur et plus mal connue encore peut-être que la partie diplomatique, a

été traitée avec un soin et une compétence particulière. Il y a beaucoup de dates, de faits et de citations. C'est un livre court et aussi facile que profitable à consulter, à titre de répertoire.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 décembre 1878.

L'Académie procède au scrutin pour la nomination des membres de la commission du prix Gobert. Sont élus MM. Deloche, Gaston Paris, Schefer et Barbier de Meynard.

L'Académie désigne M. Hauréau pour faire une lecture en son nom à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut; il lira son mémoire sur Arnaud de Villeneuve.

L'Académie se forme en comité secret.

Julien HAVET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons appris avec regret la mort de M. Alexis Pierron. Cet érudit, membre de la société de linguistique et un des professeurs les plus distingués de notre Université, avait traduit Eschyle, Marc-Aurèle, Plutarque, la *Métaphysique* d'Aristote, etc. Son *Histoire de la littérature grecque* et son *Histoire de la littérature latine*, qui parurent dans la collection Duruy, sont de bons manuels pour les écoliers. Son édition sur l'Iliade a été appréciée ici même *(Revue critique*, 1869, n° 40, art. 193 et n° 47, art. 231). Il était aussi l'auteur de *Mgr Darboy* (1872) et de « *Voltaire et ses écrits* » (1866).

M. Barthélemy Saint-Hilaire a donné à l'impression les trois volumes de sa traduction de la *Métaphysique* d'Aristote. (Paris, Germer-Baillière.)

La Société de l'Histoire de France entreprend de reproduire les textes grecs, qui se rapportent à nos origines nationales, en y joignant une traduc-

tion française. Il y a un siècle et demi (1728), Dom Bouquet avait commencé son *Recueil des Historiens des Gaules et de la France* par deux volumes de textes grecs et latins concernant la Gaule; ce sont les premiers de la collection des *Rerum Gallicarum et Franciscarum scriptores.* Mais, depuis cette publication, plusieurs documents nouveaux ont paru, d'autres ont été améliorés par la critique, etc. La nouvelle édition des textes grecs sur l'histoire des Gaules, suit d'ailleurs l'ordre adopté par Dom Bouquet : 1° les géographes; 2° les historiens (parmi lesquels Pausanias); 3° les écrivains de genres divers. Le tome premier, qui vient de paraître, est dû à M. Cougny; M. Cougny est également chargé pour la bibliothèque Firmin-Didot du troisième volume de l'*Anthologie grecque*, actuellement sous presse.

La Société bibliographique a entrepris de populariser les historiens du moyen âge, en publiant des textes abrégés, traduits ou modernisés. Ont déjà paru : *Vie et Vertus de saint Louis*, d'ap. Guill. de Nangis et la *Confession de la reine Marguerite*, par René de Lespinasse; *Les derniers Carolingiens*. d'après Richer et d'autres sources originales, par Babelon; *La chronique de Du Guesclin*, texte rétabli et rapproché du français moderne, par Richon. Nous ignorons ce que signifie *texte rétabli*, quand il s'agit d'un texte modernisé.

Nous avons appris à nos lecteurs que M. Léopold Delisle avait retrouvé à Lyon le manuscrit de l'ancienne version latine du Pentateuque auquel avaient été enlevés les livres du *Lévitique* et des *Nombres*, imprimés il y a dix ans par les soins de Lord Ashburnham. La *Revue critique*, en rendant compte de cette publication, exprimait comme vraisemblable l'espoir qui vient de se réaliser. La version entière sera prochainement publiée par M. Ulysse Robert, d'abord diplomatiquement, puis dans un texte lisible. M. Robert compte joindre à son édition le texte grec qui a servi de base au traducteur latin et une collection des fragments des anciennes versions latines du Pentateuque conservés par les anciens Pères.

On nous dit que M. de Beaucourt va bientôt livrer au public son *Histoire de Charles VII*, à laquelle il travaille depuis vingt années.

M. E. Lesens va publier pour la Société rouennaise des bibliophiles l'*Histoire de la Réformation à Dieppe*, écrite au XVIIe siècle par Guill. et Jean Daval, dits les Policiens Religionnaires.

M. Baudoin fera paraître prochainement une histoire du protestantisme et de la ligue en Bourgogne.

M. Frédéric Masson, qui a publié les *Mémoires du cardinal de Bernis* (Paris, Plon), annonce un travail dans lequel il essaiera de reconstituer les dernières années de la vie de Bernis. (On sait que Bernis fut, après son ministère, archevêque d'Albi et ministre du roi près du Saint-Siège.)

M. Morel-Fatio dit dans la préface de son livre, *l'Espagne au* XVIe *et au* XVIIe *siècle*, qu'il faudrait établir des relations suivies entre tous ceux qui se consacrent à l'étude de la civilisation espagnole. Il voudrait qu'une société entreprît l'exploration des grandes bibliothèques de l'Europe où se sont centralisés tant de trésors de la vieille Espagne. Cette société vulgariserait la connaissance des documents les plus importants et publierait soit des séries de textes inédits, soit une revue qui serait à la fois un recueil de travaux originaux et un organe d'information. Ce n'est pas ici le lieu, ajoute M. Morel-Fatio, de développer ce projet dont nous ne sommes pas le seul à sou-

haiter la réalisation; nous nous réservons d'y revenir bientôt et de donner à l'idée qui n'est ici qu'énoncée, une forme plus concrète.

M. Legouvé a communiqué à l'Académie française une lettre de Mme Jean Reynaud, la veuve du célèbre penseur qui fonde un prix annuel de 10,000 francs; ce prix, qui portera le nom de prix Jean Reynaud, sera distribué alternativement par chacune des classes de l'Institut à l'ouvrage le plus distingué : la liberté du choix est absolument laissée à chaque Académie.

M. Legouvé a également communiqué à l'Académie française une lettre de Mme Juglar qui met à la disposition de l'Académie une somme de 3,000 fr. pour être donnée en son nom; savoir : 2,000 fr. comme encouragement à un jeune débutant dans la carrière des lettres, 1,000 fr. à titre d'assistance à un vieillard digne d'intérêt par son mérite.

Le premier exemplaire du *Musée des Archives départementales* a été présenté à M. le ministre de l'intérieur. Cette œuvre reproduit par l'héliogravure certains documents des dépôts de nos provinces. Ces documents sont au nombre de cent soixante-douze; ils forment soixante-douze planches et offrent un spécimen des diverses formes d'actes du XVIIe et du XVIIIe siècle. Cet album est accompagné d'un volume de texte, imprimé à l'Imprimerie Nationale.

On trouve dans un livre du secrétaire de la Bibliothèque nationale, M. Mortreuil *(La Bibliothèque nationale, son origine et ses accroissements jusqu'à nos jours)*, de nombreux renseignements sur le budget et l'organisation de la Bibliothèque nationale. Le budget total est de 614,023 francs, outre un crédit annuel de 30,000 francs pour la confection du catalogue; sur cette somme, 375,000 francs sont affectés au personnel. La Bibliothèque compte 165 employés : 23 conservateurs, conservateurs-adjoints et bibliothécaires, un professeur d'archéologie (M. Lenormant), 69 employés auxiliaires et attachés, 19 ouvriers, 53 hommes et femmes de service. Elle possède 2,077,571 volumes imprimés, et 91,700 manuscrits; 2,200,000 pièces au département des estampes (sans compter les 20,000 pièces reçues annuellement par le dépôt légal), et 161,961 pièces au département des médailles (non compris les 250 pièces que la Monnaie envoie tous les ans). En 1877, on a communiqué dans la salle de travail 186,947 volumes à 55,464 lecteurs et dans la salle publique 89,108 volumes à 58,877 visiteurs.

Voici le titre des thèses qui seront soutenues à l'Ecole des Chartes, le 20 janvier 1879, pour l'obtention du titre d'archiviste-paléographe, par les élèves dont les noms suivent : F. Bournon. *Recherches sur l'hôtel royal de Saint-Pol à Paris.* — M. Faucon. *Clément VI et la guerre de cent ans; étude sur les rapports de ce pape avec les rois de France et d'Angleterre pendant son pontificat.* — L. Flourac. *Jean Ier de Grailly, comte de Foix* (1382-1436). — P. Fournier. *Essai sur l'organisation, la compétence et la procédure des tribunaux ecclésiastiques ordinaires de 1180 à 1328.* — Ch. Kohler. *Négociations diplomatiques entre les Suisses et les Etats qui ont pris part aux guerres d'Italie de 1506 à juin 1512.* — E. Molinier. *Etude sur la vie d'Ernoul, sire d'Audrehem, maréchal de France* (1302-1370). — G. Philippon. *La Provence de 1245 à 1252, premières années de Charles d'Anjou.* — E. Tardif. *Etude sur le très-ancien coutumier de Normandie et texte critique de ce coutumier.* — A. Thomas. *Les Etats provinciaux de la France centrale sous Charles VII.* — N. Valois. *Guillaume d'Auvergne, évêque de*

Paris (1228-1249). — Les *positions* de ces thèses ont été imprimées chez Lahure.

M. Fustel de Coulanges a été nommé titulaire de la chaire d'histoire du moyen-âge créée à la Faculté des Lettres de Paris.

ALLEMAGNE. — M. Theodore Keim est mort à Giessen le 17 novembre 1878. Né à Stuttgart, en 1815, il suivit les cours de l'université de Tubingue (1843-1848) et, sous la direction de Baur, se consacra à l'étude de l'histoire de l'Eglise et à la critique de l'Ancien Testament. Il fut, de 1860 à 1873, professeur de théologie à Zurich; en 1873, il avait été appelé à Giessen. Il avait publié « *La Réforme à Ulm* » (*Reformation der Reichstadt Ulm*, 1851); *l'Histoire de la Réforme en Souabe* (*Schwæbische Reformationsgeschichte*, 1855); *Le développement humain de Jésus-Christ* (*Die menschliche Entwickelung Jesu Christi*, Zurich, 1860); *La dignité historique de Jésus* (*Die geschichtliche Würde Jesu*, Zurich, 1864); *Le Christ historique* (*Der geschichtliche Christus*, 1865). Mais son principal ouvrage est l'*Histoire de Jésus de Nazareth* (*Geschichte Jesu von Nazara*, 1867-1872) qui le plaça au premier rang des théologiens de notre époque. Sa dernière œuvre, *Sur l'ancien christianisme* (*Aus dem Urchristenthum*), sera l'objet d'un prochain compte-rendu dans notre *Revue*.

M. Karl Gutzkow est mort à Sachsenhausen, près de Francfort-sur-le-Mein, le 16 décembre 1878. Il était né à Berlin en 1811; après avoir fait ses études dans diverses universités de l'Allemagne, il publia une nouvelle fort insignifiante, *Wally* (1835), que Menzel, le directeur du *Literaturblatt* de Stuttgart, dénonça à la Confédération comme une des œuvres les plus impies et les plus révolutionnaires de la *Jeune Allemagne*. Le conseil fédéral interdit alors non seulement *Wally*, mais tous les écrits de la *Jeune Allemagne*, et, entre autres, les ouvrages de Henri Heine. Gutzkow subit trois mois de prison à Mannheim. En 1847, il dirigeait le théâtre de Dresde; puis, après avoir vécu de sa plume durant quelques années, il devint secrétaire général de la fondation Schiller (*Schillerstiftung*) établie à Weimar. En 1864, durant un voyage, il tenta de mettre fin à ses jours; on le crut fou et il fut enfermé quelque temps dans une maison d'aliénés, près de Bayreuth. Il a vécu depuis à Vevay, à Berlin et à Francfort-sur-le-Mein. A la fois romancier et dramaturge, Gutzkow a été un des plus féconds écrivains de l'Allemagne. Parmi ses principaux drames, citons *Richard Savage*, *Werner*, *Patkul*, *Uriel Akosta*, *Zopf und Schwert* (1843), *das Urbild des Tartüffe* (1844), *der Kœnigslieutenant* (1849); et parmi ses romans, *die Ritter vom Geist* (1850), *der Zauberer von Rom* (1858-61), *Hohenschwangau* (1867), *Pestalozzi und seine Sœhne*; les *Lebensbilder* (1870), où il a fait le portrait des personnages marquants de notre époque qu'il a connus ou vus de près.

La librairie Teubner, de Leipzig, entreprend une édition complète d'Euripide; la *Médée*, que vient de publier M. Rudolf Prinz, forme le premier volume de cette collection. (Voir sur cette publication, dans un des prochains numéros de la *Revue critique*, l'article de M. H. Weil.)

Après seize années d'un travail assidu, M. Classen a terminé la publication

de son Thucydide ; le huitième volume, renfermant le huitième livre de l'histoire de la guerre du Péloponèse, a paru chez Weidmann. (Berlin.)

On a trouvé dans les papiers de feu M. Nobbe de nombreux matériaux que le savant professeur de Leipzig avait amassés en vue d'une grande édition de la géographie de Ptolémée ; les héritiers de M. Nobbe sont disposés à vendre ce « vaste appareil critique et exégétique » ; s'adresser à la rédaction du *Literarisches Centrablatt* à Leipzig.

M. Deecke, de Strasbourg, prépare une brochure sur le *Templum* étrusque découvert à Settima.

M. Dziazko, bibliothécaire de l'Université de Breslau, s'occupe d'une édition du commentaire de Donat sur Térence.

M. Bæhrens travaille à une édition de Properce ; on sait qu'il a publié en 1876 les poésies de Catulle, et en 1878 les deux livres d'élégies de Tibulle ; M. Bæhrens aura ainsi édité les *triumviri amoris*.

M. W. Zingerle a récemment défendu contre Lachmann l'authenticité des *Héroïdes* d'Ovide (*Untersuchungen der Echtheitsfrage der Heroiden Ovids*, Innsbruck, Wagner) et prétendu avec Riese que les lettres suspectes appartiennent à une période postérieure de la vie du poète. M. Sedlmayer prépare, dit-on, une édition critique des Héroïdes, fondée sur une collation très-exacte de tous les manuscrits ; ses *Prolegomena critica ad Heroides Ovidianas* qu'il a récemment publiés (Vienne, Gerold) forment comme le travail préliminaire de cette édition.

M. H. Keil est sur le point de terminer sa publication des *grammatici latini* (Leipzig, Teubner). La première moitié du deuxième volume a paru ; elle est dédiée à M. Mommsen et renferme les *Scriptores de orthographia* (Terentius Scaurus, Velius Longus, Caper, Agroecius, Cassiodore, Martyrius, Beda, Albinus). La deuxième moitié du volume que M. Keil publiera bientôt, doit contenir les écrits de Arusianus Messius, de Dosithée et d'Audax, avec un précieux « *Index scriptorum qui in septem voluminibus grammaticorum citantur* ».

M. Lucien Müller a fait paraître une deuxième édition de sa biographie de Ritschl. (*Friedrich Ritschl, eine wissenschaftliche Biographie*. Calvary, Berlin.) Cette deuxième édition renferme comme supplément : 1° une réplique mordante à un article défavorable du *Literarisches Centralblatt*, des réflexions sur l'étude de la philosophie et un projet de réforme des universités allemandes (M. Müller parle amèrement de leurs *Cliquen und Coterien)* ; 2° un *Epimetron* où M. Müller répond aux questions qu'on lui a posées de divers côtés sur quelques points de la biographie de Ritschl.

M. Merx, d'Heidelberg, prépare un commentaire du prophète Joël avec une introduction sur l'histoire de l'interprétation de la prophétie. (Cp. dans la *Revue critique* l'article consacré au livre récent de M. Karle sur la prophétie de Joël, 1878, n° 18.)

M. Wülcker, professeur à l'Université de Leipzig, est, on le sait, l'exécuteur testamentaire de Grein. C'est lui que Grein a chargé de ranger ses papiers et de poursuivre la publication de la *Bibliothèque de prose anglo-saxonne*. M. W. annonce donc une nouvelle édition de Beowulf, pour laquelle il utilise, non seulement les notes laissées par Grein, mais sa propre collation du manuscrit ; il y joindra un dictionnaire, une petite grammaire anglo-saxonne

et une bibliographie déjà commencée par Grein. En outre, M. W. promet de publier bientôt une traduction de Beowulf que Grein avait corrigée et remaniée dans ces dernières années. Enfin, l'édition de la *Bibliothèque de poésie anglo-saxonne* étant épuisée, M. W. prépare une seconde édition de cette précieuse collection, d'après les manuscrits que Grein n'avait pas vus. Quant à la *Bibliothèque de prose anglo-saxonne*, le premier volume édité par Grein, renferme des écrits d'Aelfric; et l'on sait que la *Cura pastoralis* a été éditée par Sweet, et que Schipper prépare une édition de la traduction de Beda par Alfred; le second volume de la *Bibliothèque de prose anglo-saxonne* contiendra donc, parmi les œuvres d'Alfred, sa traduction de Boèce, son anthologie des soliloques de saint Augustin (outre la lettre d'Alexandre à Aristote, les merveilles de l'Orient et l'entretien de Salomon et de Saturne qui se trouvent dans le même manuscrit) et sa lettre *De videndo Deo*. M. Wülcker annonce encore une nouvelle édition, considérablement augmentée, des glossaires publiés par Thomas Wright (paraîtra chez Trübner, à Londres.)

Ont paru coup sur coup ou vont paraître, chez les frères Henninger (Heilbronn, Wurtemberg), le deuxième volume du *Roman de Rou*, édité par Andresen; la *Chanson de Roland*, reproduite d'après le manuscrit d'Oxford par Stengel; *les plus anciens monuments de la langue française*, par Koschwitz; six remaniements du voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople, publiés par Koschwitz *(Sechs Bearbeitungen des altfranzœsischen Gedichtes von Karls des Grossen Reise nach Jerusalem und Constantinopel)*; une petite grammaire de l'ancien français par Neumann *(Kurze altfranzœsische Grammatik)*; le second volume des recherches sur Dante *(Dante Forschungen)* de Witte; une version scandinave de la légende de Tristan *(Tristrams saga ok Isondar)*, éditée par Kœlbing.

M. Kœlbing prépare une nouvelle édition de trois poëmes anglais du moyen âge, *Sir Tristrem, Sir Bevis of Hamtoun* et l'*Ormulum*.

M. Stratmann a publié une troisième édition, considérablement augmentée, de son dictionnaire de l'ancien anglais; il l'envoie lui-même à tous ceux qui en feront la demande. M. Stratmann habite Crefeld. (Prix de l'ouvrage : 25 fr. 75.)

M. Leding a récemment publié un ouvrage sur le droit frison « Liberté des Frisons au moyen âge ». *Die Freiheit der Friesen im Mittelalter*. Emden, Haynel). Le critique du *Centralblatt* ayant dit que depuis longtemps on attendait vainement le livre promis par M. de Richthofen, ce dernier écrit au journal allemand qu'il publiera, dans le cours de cet hiver, des « *Recherches sur l'histoire du droit frison* »; il traitera dans le premier volume des Assemblées d'Upstallsbom.

La *Revue critique* (1878, n° 33, art. 144, p. 106) a déjà entretenu ses lecteurs d'une collection d'auteurs suisses, appartenant au moyen âge et aux temps modernes, que MM. Vetter et Baechtold se proposent d'éditer avec le concours de quelques amis. *(Bibliothek aelterer Schriftwerke der deutschen Schweiz und ihres Grenzengebiets*, Frauenfeld, chez Huber.) Cette collection comprendra quinze volumes. M. Baechtold a publié la *Chronique de Stretlingen*, les œuvres de Nicolas Manuel et publiera une histoire de la littérature allemande en Suisse; M. Hirzel prépare une édition des poésies de Haller; Bartsch et M. Baechtold, une édition des *Minnesinger* suisses; on promet

aussi le *Lancelot du Lac* d'Ulrich de Zazikhoven, l'*Edelstein* de Boner, le *Schachzabelbuch* de Conrad d'Ammenhausen, etc.

M. Horawitz, un de ceux qui s'occupent le plus activement de l'histoire de l'humanisme, vient de publier un opuscule, *Erasmiana*, qui renferme la correspondance d'Erasme et du duc Georges de Saxe de 1519 à 1533. Il annonce une biographie d'Erasme, remplie de détails curieux et inédits.

M. de Zwiedineck-Südenhorst, dont nos lecteurs connaissent les études sur la contre-réformation dans les provinces héréditaires d'Autriche (Cp. *Revue critique*, 1878, n° 21), travaille à une histoire du système défensif de l'Autriche et de la Hongrie dans les guerres contre les Turcs.

Le 5e volume des Recès de la Hanse, publiés par M. Koppmann (Cp. *Revue critique*, 1878, n° 39, art. 172, p. 198), paraîtra prochainement; il s'étendra jusqu'en 1415. M. Koppmann a recueilli de nouveaux matériaux dans les archives de Kœnigsberg et de Dantzig.

M. Hermann, de Halle, annonce la fin de sa *Bibliotheca Germanica* qui renferme la liste des ouvrages parus en Allemagne de 1830 à 1875 sur la langue et la littérature de l'ancienne Allemagne.

M. Prœhle a publié, sans aucun changement, une deuxième édition de son œuvre, *Frédéric le Grand et la littérature allemande*. Il fait remarquer que livre n'est plus édité par Lipperheide, mais par Liebel; le livre en est-il meilleur?

Un professeur de Berlin, M. Fritsche, publie une édition des principaux discours de Mirabeau (Berlin, Weidmann), destinée à être lue et commentée dans les classes supérieures des gymnases d'Allemagne. Aurait-on, en France, une telle hardiesse? Nos élèves ne connaissent de Mirabeau que l'apostrophe au marquis de Dreux-Brézé, dont la forme authentique est d'ailleurs fort contestée, le fragment sur la « hideuse » banqueroute, et deux ou trois phrases célèbres qu'on cite partout. On ne peut que louer le travail de M. Fritsche; la préface contient une vie de Mirabeau, chaque discours est précédé d'une introduction et accompagné de notes explicatives.

Un major allemand, M. Westphal, a terminé le troisième et dernier volume de son histoire de Metz. (*Geschichte der Stadt Metz*, 1804-1870.) Ce volume est plutôt une histoire de la guerre franco-allemande; la plus grande partie du livre est consacrée au récit des batailles du mois d'août.

Le prix Schiller a été décerné le 10 novembre. Ce prix est attribué tous les trois ans par une commission d'écrivains allemands au meilleur drame. En 1872 et en 1875, le jury avait prorogé le concours; il y avait donc trois prix à donner cette année; ils ont été accordés à MM. Anzengruber, Nisse et Wilbrandt. M. Anzengruber a représenté dans ses pièces les mœurs populaires; M. Nissel a tiré d'un épisode de l'histoire de France le sujet d'un drame très-estimé, *Agnès de Méranie* (1877); M. Wilbrandt est l'auteur d'une *Kriemhild* qui renferme des scènes remarquables

ANGLETERRE. — Un des écrivains les plus féconds et les plus distingués de l'Angleterre, M. Lewes, est mort le 30 novembre 1878. George Henry Lewes était né à Londres le 18 avril 1817. Il fut élevé à l'école de Greenwich, puis

il fut commis dans une maison de commerce, étudia la médecine et voyagea en Allemagne. De retour en Angleterre, il entra dans la presse et collabora à diverses revues. En 1846, il écrivit son *Histoire biographique de la philosophie* qui fut réimprimée en 1871, sous le titre de *Histoire de la philosophie de Thalès à Comte :* ce fut Lewes qui, le premier, fit connaître Auguste Comte en Angleterre. Cet esprit souple et infatigable s'essaya ensuite dans la nouvelle, le roman, la tragédie, *Ranthorpe; Rose, Blanche and Violet; Spanish Drame, Lope de Vega and Calderon: The Noble Heart; The Life of Maximilian Robespierre).* Enfin parut la *Vie de Gœthe,* le plus populaire des ouvrages de Lewes, celui qui fonda sa renommée littéraire et fit connaître son nom sur le continent; les Allemands l'ont traduit et le regardent comme la meilleure biographie de leur plus grand écrivain. Cependant M. Lewes n'avait pas abandonné la philosophie *(Philosophy of the Sciences; Physiology of the Common Life; A Chapter from Aristotle;* et surtout les *Problems of Life and Mind,* une des œuvres philosophiques les plus brillantes et les plus soignées de notre temps). M. Lewes avait été le rédacteur en chef du *Leader;* ce fut lui qui fonda le *Fortnightly Review,* et quand il céda la place à M. Morley, il ne cessa d'envoyer à cette revue des articles très-remarqués; le premier article du fascicule de juin, *The Dread and Dislike of Science,* est sa dernière production. Il laisse un manuscrit que sa veuve (le célèbre romancier connu sous le nom de George Eliot) publiera en deux volumes et qui forme la suite des « *Problèmes de la vie et de l'esprit.* »

M. Froude annonce une étude sur Jules César *(Julius Caesar, a Sketch,* chez Longmans, Londres).

M. Alexander Baillie Cochrane va publier une histoire du Théâtre Français sous Louis XV. *(The Théâtre Français under Louis XV.* Londres, chez Hurst et Blackett.)

Au commencement de mai paraîtra une biographie de Cobden. M. Bright a désigné M. John Morley pour cette tâche et M. Morley a reçu des amis de Cobden de nombreux matériaux.

On sait que M. Morley (qui a fait paraître naguère une excellente étude sur *Diderot et les encyclopédistes),* a entrepris de publier une suite de monographies sur les écrivains anglais. *(English Men of Letters,* Macmillan, Londres.) M. Leslie Stephen a écrit une vie de Johnson; M. Morison a composé une biographie de Gibbon; M. Hutton a remanié, en l'abrégeant, le gros livre de Lockhart sur Walter Scott; M. Symonds a consacré à Shelley un petit volume dont on vante l'impartialité et l'esprit critique. On nous apprend que M. Ward prépare un petit volume sur Chaucer, et M. Henry James sur Hawthorne.

On annonce un nouveau journal anglais, *The Biograph,* dirigé par M. Guy Roslyn; le premier numéro renferme des études biographiques de Wilkie Collins, Courtney, Francillon, Henry Irving, Theodore Martin, Mulready, etc.

MM. Nisbet se préparent à éditer une nouvelle revue protestante, le *Catholic Presbyterian,* qui comptera parmi ses collaborateurs M. Blaikie d'Edimbourg, M. Fleming Stevenson de Dublin, MM. Morris, Schaff et Stuart Robinson des Etats-Unis, MM. de Pressensé et Reveillaud.

BELGIQUE. — Sous ce titre : « *A quel genre littéraire appartient l'Agricola de Tacite* » (Gand, Vanderhaeghen), M. Gantrelle prouve que l'Agricola n'est pas une pure œuvre d'histoire, ni une simple biographie, ni un discours proprement dit, ni, comme l'a soutenu M. Hirzel, une composition hybride et informe. M. Gantrelle, adoptant les conclusions de feu M. de la Berge (*Revue critique*, 1869, p. 52), voit dans l'Agricola un véritable éloge historique.

GRÈCE. — On a découvert à Nauplie un certain nombre de tombeaux taillés dans le roc ; on a trouvé dans quelques-uns des vases de terre et des idoles de forme grotesque. M. Kestorchis publie une notice sur cette découverte, M. Stamataki dirige les fouilles. (*Academy.*)

HOLLANDE. — Le journal *De Indische Letterbode* cesse de paraître ; il est remplacé par le *De Indische Gids* qui paraîtra tous les mois. (Amsterdam, de Bussy.)

La société Teyler, de Harlem, offre une médaille d'or à l'auteur du meilleur travail (en français, en allemand, en anglais, en hollandais ou en latin) sur « une histoire de l'Eglise chrétienne de Rome depuis son origine jusqu'au milieu du IIIe siècle ».

ITALIE. — M. Adolfo Bartoli, professeur à l'Institut supérieur de Florence, va publier, à la librairie Sansoni, un ouvrage important sur la littérature italienne en 4 vol. : I. Caractères fondamentaux de la llittérature du moyen âge ; II. La poésie italienne primitive ; III. La prose italienne primitive ; IV. La nouvelle école lyrique toscane.

Le P. Bayonne, de l'ordre des Frères Prêcheurs, prépare un ouvrage sur Savonarole, où seront utilisés de nombreux documents qui n'ont pas servi à MM. Perrens et Villari. Une partie de ces documents a été récemment publiée à Florence par M. Gherardi, sous le titre « *Nuovi Documenti e Studi intorno a Girolamo Savonarola.* »

La première partie du recueil des documents de la ville de Padoue, par A. Gloria (du VIe au XIe siècle), a paru. Le second volume des *Libri commemoriali della republica di Venezia* est sous presse. On annonce aussi la publication, très-utile, des dépêches que Paolo Paruta écrivit au sénat durant son ambassade auprès du pape Clément VIII (1592-1595). On ne connaît que fort peu de ces dépêches ; quelques-unes seulement (de juin à octobre 1595) avaient été publiées en 1852 dans le second volume de l'édition florentine des œuvres politiques de Paruta.

M. de Gubernatis publiera prochainement (Florence, Le Monnier) la pre-

mière partie d'un *Dizionario biografico della letteratura contemporanea.* On se rappelle que l'ingénieux et savant écrivain a fait cette année même, au *Taylorian Institution*, à Oxford, trois conférences sur Manzoni ; ces conférences, augmentées et remaniées par M. de Gubernatis, forment la matière d'un livre qui paraîtra bientôt.

La *Rassegna Settimanale*, journal politique et littéraire, qui a conquis une place importante parmi les revues hebdomaires d'Europe, s'est transportée de Florence à Rome.

M. de Rossi a été nommé conservateur du musée du Vatican.

AVIS

MM. les abonnés sont priés de faire parvenir à l'éditeur le montant de leur renouvellement d'abonnement pour 1879, afin d'éviter tout retard dans le service des premiers numéros de l'année.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — 11 Janvier — 1879

Sommaire : 5. — Kaibel, Recueil d'inscriptions grecques. — 6. Vogelin, Fresques du palais épiscopal de Coire; Rahn, Les Images de la Mort à Coire; Vogelin, Nicolas Manuel considéré comme artiste; Vigo, Les Danses macabres en Italie. — Académie des Inscriptions.

5. — G. Kaibel. **Epigrammata græca ex lapidibus conlecta.** Berlin, G. Reimer, 1878. In-8°, 703 pages.

Dans la préface, M. Kaibel explique le plan de l'ouvrage, auquel il a travaillé six ans, et la méthode qu'il a suivie. Ce n'est pas un choix, mais un recueil complet de toutes les inscriptions grecques en vers. Le nombre en est considérable, 1250 environ. Pour classer ces textes, répartis dans une durée de dix siècles et dispersés dans toutes les contrées du monde gréco-romain, l'auteur s'est décidé à ne pas prendre comme base l'ordre géographique, mais celui des sujets. I. *Epigrammata sepulcralia*, 1-737. — II. *Epigrammata dedicatoria*: 1° *dis dicata*, 738-842; 2° *hominum honores*, 843-922; 3° *agonistica*, 923-947; 4° *ephebica*, 948-973; 5° *proscynemata*, 973-1024; 6° *hymni*, 1025-1032; 7° *oracula*, 1033-1041. — III. *Epigrammata varia*, 1042-1140, subdivisés en quatre classes. Dans les Addenda et dans la préface, l'auteur a encore ajouté une centaine d'inscriptions publiées pendant l'impression du volume.

En tête de chaque inscription, la bibliographie, puis le texte, l'indication de la date et les notes. Sous peine d'étendre à l'infini le commentaire et de le rendre confus, il fallait faire un choix dans la citation des variantes, des corrections et des restitutions. M. K. a pris soin de noter les variantes, lorsqu'une copie exacte n'avait pas établi le texte avec certitude; pour les corrections et les restitutions, il a laissé de côté les conjectures qui lui semblaient évidemment mauvaises; quant aux autres, il a distingué celles qu'il empruntait à ses devanciers ou que des amis lui avaient communiquées et celles que lui-même avait trouvées. Ce choix est fait avec intelligence et loyauté; et l'on sent que l'auteur a songé avant tout à mettre à la disposition de ses lecteurs tout ce qui pouvait servir à constituer le texte et à contrôler ses interprétations.

Plusieurs index, très-détaillés et très-soignés, permettent de trouver facilement tout ce qui peut être intéressant pour le style, la grammaire, les imitations des poètes classiques et la métrique [1].

1. Parmi les combinaisons métriques, M. K. signale trois exemples d'un distique suivi d'un vers iambique (641, 805, 751). Sauf la dernière qui est du cinquième siè-

La première partie du travail consistait à réunir les inscriptions métriques contenues dans les grands recueils ou éparses dans un grand nombre de revues ou de publications, souvent difficiles à se procurer. Rien d'étonnant que quelques textes aient échappé à l'auteur. En voici quelques-uns [1].

Archives des missions scientifiques, trois. série, t. III, trois inscriptions funéraires publiées par l'abbé Duchesne.

Bulletin de correspondance hellénique, t. I, p. 335. Distique de la ville d'Olbasa, en Cilicie, gravé sur la base d'une statue d'une prêtresse de Zeus. (M. K. cite cependant la page 351.)

Syllogos de Constantinople, 1868. Deux vers d'Apollonie.

Ἐφημερίς Φιλομαθῶν, 1860, n° 375. Huit vers d'Anactorion ; 4 décembre 1864. Deux inscriptions de Thessalie, dont l'une est assez intéressante.

Comptes-rendus de l'Académie de Saint-Pétersbourg pour 1867, p. 200, deux distiques.

Ces omissions sont peu de chose en comparaison du nombre considérable de textes réunis par M. K. Je suis un peu plus embarrassé pour m'expliquer la manière dont il a dépouillé le Voyage archéologique de Le Bas [2]. L'ouvrage, qui contient un grand nombre d'inscriptions métriques, est évidemment connu de M. K. qui le cite souvent ; je ne comprends donc pas comment il a laissé de côté des textes nouveaux ou plus corrects, édités dans ce recueil. J'aurai à revenir sur quelques-uns ; je me borne ici à relever les suivants dans le volume des inscriptions d'Asie-Mineure. N° 115, epitaphe dialoguée en dialecte dorien et en vers iambiques. — 894 (K. 376), donne le cinquième vers qui manque dans le *Corpus*, et γαίῃ au lieu de γαίᾳ. — 958 (K. 381), τάφῳ au lieu de la leçon singulière θάφῳ — 1058 (K. 358), plusieurs variantes. La même observation peut être faite pour le volume des Inscriptions du Péloponèse et celui des Iles. Peut-être M. K. n'a-t-il eu à sa disposition qu'un exemplaire incomplet.

---

cle avant notre ère, ce sont des épigrammes de la décadence ; dans toutes les trois, le senarius paraît introduit pour mettre en vers le nom propre. J'ai copié à Rhodes une pièce de l'époque macédonienne qui présente un exemple de cette combinaison trois fois répétée. Les neuf vers se partagent en trois couplets, dont chacun est composé d'un distique et d'un vers iambique.

1. Le livre a paru en 1878 ; il fut achevé à Rome en décembre 1877 ; il serait donc inutile de relever les inscriptions métriques, déjà nombreuses, qui ont été publiées en 1878 ou dans la dernière partie de l'année 1877. L'auteur promet, du reste, de publier un supplément.

2. Après la mort de Le Bas en 1860, l'ouvrage a été continué par M. Waddington qui a publié en entier le commentaire des inscriptions d'Asie-Mineure en ajoutant au recueil primitif les monuments découverts depuis la publication des textes en caractères épigraphiques. J'ai fait le même travail pour les inscriptions du Péloponèse.

Je commence par quelques observations générales sur la méthode suivie par M. K.

Pour la bibliographie, il ne paraît pas avoir un système arrêté. On comprend que l'auteur ait jugé inutile d'énumérer tous ceux qui ont publié une même inscription ; cependant, il serait bon de citer tous ceux qui ont donné le texte d'après une copie originale ; quant aux autres, on pourrait se borner aux éditeurs qui, par leurs corrections ou leurs restitutions, ont fait faire au texte quelque progrès. Un exemple suffira. Pour l'inscription de Ponticapée (773), l'éditeur renvoie seulement au *Corpus ;* mais dans les Addenda (p. 1001), Bœckh a noté quelques variantes, et dans les Antiquités du Bosphore Cimmérien (n° 2) se trouve une nouvelle copie faite sur l'original. Il n'aurait pas été inutile d'ajouter ces deux indications.

La restitution des textes mutilés, la correction des copies fautives et l'interprétation des passages obscurs constituaient la partie la plus importante de l'ouvrage et la plus difficile. M. K. a copié lui-même bon nombre d'inscriptions ; cette pratique des monuments originaux lui a donné, même pour ceux qu'il n'a pas vus, le sentiment de la mesure dans ses corrections. Il ne s'est pas imaginé qu'on pouvait corriger les textes épigraphiques comme les manuscrits. Les fautes des lapicides sont beaucoup moins nombreuses que celles des copistes et d'une nature différente ; le plus souvent ce n'est pas au graveur, mais au versificateur qu'il faut imputer les fautes assez fréquentes d'orthographe ou de métrique.

Les restitutions de M. K. sont, en général, très-satisfaisantes ; en prenant quelques épigrammes souvent publiées et en comparant les conjectures précédemment proposées avec celles que l'auteur a trouvées, on pourra constater que les textes ont été beaucoup améliorés. De ces restitutions, les unes deviennent certaines, une fois proposées ; les autres ne sont que des conjectures presque toujours plus heureuses que les précédentes, mais souvent incertaines. M. K. a tellement manié les inscriptions métriques et rétabli si heureusement quelques textes, qu'il s'est peut-être exagéré la possibilité de retrouver la leçon originale et de compléter des vers mutilés. Il a pu reconnaître lui-même que quelques-unes des restitutions qu'il croyait les plus probables devaient être abandonnées devant de nouvelles copies (492 et præf. p. 14). Pour une inscription funéraire de Télos, M. K. a refait ingénieusement le texte d'après une copie assez incomplète de Ross (199). J'ai eu occasion de voir un estampage sur lequel l'inscription est très-lisible tout entière et les leçons conservées sur la pierre diffèrent sensiblement des suppléments trouvés par M. K. et les autres éditeurs [1]. En pareille matière, le danger n'est pas de trouver moins bien que l'original, c'est plutôt de trouver mieux. On n'est pas sûr d'avoir rétabli le texte véritable, parce qu'on a fait un vers

1. Cette inscription et d'autres épigrammes des Sporades doivent être publiées par M. Rayet dans le *Bulletin de correspondance hellénique,*

convenablement scandé et d'un sens satisfaisant; souvent, lorsque le monument est mieux copié, on s'aperçoit qu'il y avait dans l'original une platitude ou une incorrection à laquelle on n'avait pas songé.

Dans la plupart des cas, les explications de M. K. sont bonnes ou préférables à celles qui ont été données avant lui; quelques-unes sont des plus heureuses, par exemple, lorsque l'auteur retrouve dans une épigramme mal comprise de Dymæ (790) le personnage d'une légende rapportée par Pausanias; c'était un compagnon aimé d'Hercule, tué dans la guerre contre les Eléens, et sur le tombeau duquel le héros, en signe de deuil, avait coupé sa chevelure. Il faut aussi signaler une hypothèse hardie, mais ingénieuse sur l'épitaphe des Athéniens tués à Chéronée (27).

C'est surtout dans ce commentaire très-bref que l'on peut apprécier le soin que M. K. a mis à composer son recueil; on le voit comparant les variantes et les restitutions, en proposant de nouvelles, consultant ses amis, se corrigeant lui-même dans les Addenda et la Préface, reconnaissant de bonne grâce les erreurs où ont pu l'entraîner des copies inexactes. Cette même application se rencontre partout, même pour des textes peu importants : on sent que l'auteur s'est passionné pour son œuvre et qu'il a fait un effort soutenu pour l'amener dans toutes ses parties au plus haut degré possible de correction; la vivacité même avec laquelle il approuve ou critique les restitutions de ses devanciers n'a rien de déplaisant, parce qu'elle s'adresse aux choses et non aux personnes. Les communications dues à des amis, et les emprunts faits aux devanciers sont marqués scrupuleusement, et les quelques omissions qu'on pourrait relever sont évidemment involontaires [1].

Les inscriptions funéraires forment la classe la plus nombreuse. M. K. les a classées d'après l'ordre géographique : Athènes, les Iles et l'Asie avec l'Égypte, la Grèce propre (qui serait mieux placée après l'Attique), l'Italie et les provinces de l'Occident; dans chacune des subdivisions, les textes sont rangés suivant leur date.

Dans les épitaphes en prose, on ne gravait d'ordinaire que le nom du mort, avec celui du père et sa patrie; l'usage était de ne pas mettre autre chose. Ce fut sans doute pour parler plus longuement du mort et de sa famille qu'on employa la forme du vers. Dans les inscriptions les plus anciennes, qui sont très-brèves, on ajoute péniblement le nom du parent qui a élevé le tombeau, quelques mots sur l'âge du défunt, sur ses vertus ou le genre de sa mort. Naturellement, ces pièces vont toujours en s'allongeant. Les tombeaux étant placés sur le bord des routes, ce fut au passant qu'on s'adressa; on fait appel à sa pitié, on sollicite son attention, on le supplie de s'arrêter un instant; parfois, on suppose, bien gratuitement, que c'est lui qui désire savoir à qui appartient le tombeau,

1. Dans l'inscription d'Antipolis (784 et Préf. p. 17), M. K. reconnaît dans Τέρπων un démon, serviteur d'Aphrodite. La même interprétation avait déjà été donnée par M. Heuzey (*Mémoires des Antiquaires de France*, 1874).

quelle est la famille du mort, quelle fut sa vie, à quelle maladie il succomba; le mort s'empresse de répondre à des questions qu'on ne songeait guère à lui adresser. Toutes ces avances étaient, je crois, bien inutiles, et cela se conçoit, quand on parcourt ces épigrammes. Elles sont d'une monotonie qui dépasse tout ce qu'on pouvait attendre. Ce qui est plus surprenant, c'est l'absence presque absolue de poésie.

Sauf de rares exceptions, les vers sont pénibles, obscurs, les idées sont banales et gauchement présentées. Le progrès, dans cette branche, se produit au moment de la décadence générale de l'art et de la poésie. A l'époque macédonienne, on trouve quelques pièces, sinon poétiques, au moins élégamment versifiées. Sous l'empire, les fautes de métrique et d'orthographe se multiplient; il s'est formé des recueils d'épitaphes, composés de bribes empruntées à des poètes ou à des pièces en réputation; il ne s'agit plus que d'y introduire, parfois aux dépens de la quantité, le nom du mort, son âge et sa patrie. En somme, tout cela ne vaut guère mieux que les épitaphes en vers qu'on peut lire dans nos cimetières.

Le recueil de M. K. n'ajoutera donc pas beaucoup à la poésie grecque; l'intérêt consiste surtout dans les renseignements que ces textes nous ont conservés sur la vie des anciens et sur les idées qu'ils se faisaient de l'existence future. Ce serait une étude curieuse de rechercher, dans ces inscriptions métriques, de quelle manière la foule envisageait la mort, comment elle se figurait l'existence de l'âme séparée du corps, de noter les différences et les variations du sentiment populaire suivant les pays et les époques, de faire la part des légendes mythologiques qui persistent, au moins dans la phraséologie, et des doctrines des diverses écoles de philosophie qui s'y introduisent peu à peu. Les matériaux nécessaires à cette étude se trouvent maintenant réunis dans le livre de M. K., et l'auteur n'a rien négligé pour constituer les textes ou éclaircir les difficultés. Aux épitaphes païennes, l'auteur a joint les épitaphes chrétiennes des premiers siècles. La distinction est souvent très-difficile à faire, et certaines inscriptions que M. K. range parmi les chrétiennes me semblent plutôt appartenir au paganisme.

734. L'épitaphe a été découverte dans le cimetière de Priscilla, mais il n'y a de chrétien que le lieu de la trouvaille; on a souvent rencontré des monuments funéraires païens tombés du sol supérieur dans les catacombes.

542. Il n'y a pas de raison non plus de regarder comme chrétienne l'inscription de Sparte où la morte demande qu'on lui laisse le coin de terre qu'elle occupe, défend de placer un autre corps à côté du sien et invoque contre ceux qui outrageraient sa sépulture la foudre de Jupiter.

727. Cette épitaphe gravée par un époux sur le tombeau de sa femme est fort embarrassante. M. K. voit des marques évidentes de christianisme dans les deux vers 6-8 :

Ἦν ἀγαθή, νομίμοις δὲ θεοῦ παρεγείνατο πᾶσιν.
Οὐδὲν ὅλως παρέβαινε; χαρίζετο λειπομένοισιν,
Δουλὶς ὑπάρχουσα στέφανον τὸν ἐλεύθερον ἔσχεν.

Mais peut-on admettre qu'un chrétien ait comparé la beauté de sa femme à celle de Vénus?

Πρῶτον μὲν τύπος ἦν αὐτῇ χρυσῆς Ἀφροδίτης (l. 4).

Il faut remarquer que toute la pièce est adressée au passant, et cette particularité prouve qu'elle ne peut être chrétienne. A Rome, l'entrée des catacombes ou des cimetières chrétiens se trouvait souvent sur les routes; mais aucune des tombes n'était exposée aux yeux des passants; par conséquent, le mort ne pouvait s'adresser à eux. Cette règle est certaine pour Rome; elle n'est pas établie aussi sûrement pour les autres pays. Je doute cependant que l'inscription du Caire (430) et celle de Thessalie (544), où se trouve également l'interpellation au passant, soient chrétiennes.

545. Addenda, p. 528. La leçon de l'inscription de Platées φιλόξεινον καὶ φιλόχριστον est inexacte; sur l'original, il y a φιλόχρηστον.

La seconde partie du recueil, *Epigrammata dedicatoria*, est subdivisée en plusieurs classes, dans lesquelles les textes sont rangés par ordre chronologique. C'est la partie la plus intéressante du recueil, non pas que les vers soient beaucoup plus poétiques; mais au moins ces dédicaces nous apprennent des détails nouveaux sur le culte, les divinités, les jeux et on en trouve qui sont relatives à des personnages déjà connus. Voici quelques inscriptions sur lesquelles des observations ou des critiques peuvent être adressées à l'auteur.

744. Dédicace faite à Zeus Olympien, dans la première partie du ve siècle, par un certain Praxitelès. Ce personnage s'intitule citoyen de Syracuse et de Camarine; il rappelle que précédemment il habitait à Mantinée. Je ne vois pas pour quelle raison M. K. rejette l'explication si naturelle de M. E. Curtius; il refuse d'admettre que Praxitelès soit Arcadien d'origine et ait quitté sa patrie pour s'établir en Sicile. Le texte cependant le dit clairement; de plus, l'alphabet employé est celui qui était en usage dans l'Arcadie (Kirchkoff, *Studien*, p. 149); Pausanias cite un exemple contemporain, celui de Phormis le Mænalien, devenu Syracusain et consacrant, lui aussi, une offrande à Olympie (v. 27, 2). Pour le double titre de citoyen de Syracuse et de Camarine, M. K. suppose, avec le premier éditeur, que Praxitelès était un des habitants de Camarine que Gélon transporta à Syracuse, vers 484. Mais, dans cette hypothèse, comment pourrait-il se dire encore citoyen d'une ville détruite? Je crois plutôt que Praxitelès, Arcadien, établi à Syracuse où il avait reçu le droit de cité, alla se fixer à Camarine, lorsque Gélon releva cette ville qu'il avait rasée, et qu'il y acquit le droit de cité comme à Syracuse.

773. Dédicace à Hermès Agoraios. Elle est attribuée, d'après le *Corpus*, à l'île d'Imbros. Mais, dans les Inscriptions du British Museum (p. 128 et Addenda), M. Hicks fait connaître qu'elle provient d'Athènes. Cette nouvelle copie donne pour le nom propre Ἀ]γασικράτης.

774. Dédicace trouvée à Priène et faite par un Chypriote. Celui-ci avait vu en songe le héros Naulochos et les déesses Thesmophores qui

lui ordonnaient d'élever une statue à ce héros dans une place déterminée et le désignaient comme le gardien de la ville. M. K. explique ainsi l'inscription : « Naulochus quis fuerit quæve ei cum Thesmophoris deabus necessitudo intercedat non liquet; hoc certum existimo non Prienensem, sed Cyprium fuisse heroem (agnovit enim Philius speciem ejus per somnium oblatam). » M. Waddington a donné de ce texte une interprétation plus juste. Naulochos est le héros éponyme de la petite ville du même nom, située à l'embouchure du Méandre et dépendant du territoire de Priène. La statuette du héros fut placée par Philios dans une niche creusée dans le mur d'enceinte, à droite de la porte méridionale. J'ajoute que, sur un estampage communiqué par M. Rayet, il y a ὑπνωθείς et non ὑπνώδης au premier vers.

803. Ex-voto d'un malade guéri à Asclépios. Le bas-relief est maintenant à Venise; la provenance indiquée est Délos. Il est plus probable qu'il a été trouvé dans l'Asclépieion d'Athènes où plusieurs monuments du même genre ont été découverts pendant les dernières fouilles de la Société archéologique.

844. Décret de la tribu Cécropis de l'année 375 en l'honneur de deux Athéniens de cette tribu, précédé d'une inscription métrique. M. K. donne seulement la copie de Fourmont. Lorsqu'il s'agit des transcriptions de ce voyageur, il est toujours bon d'indiquer si l'original a été retrouvé. Pour celui-ci, M. Kœhler en a copié un fragment qui est plus correct en quelques passages (*Corpus inscr. attic.*, II, 555).

846. Epigramme en l'honneur du roi de Chypre, Nicocréon. M. K. cite le texte de Le Bas; mais dans le commentaire, qu'il semble n'avoir pas connu, il aurait trouvé une explication du texte plus précise ou plus correcte que celle qu'il a donnée (Le Bas et Foucart, *Inscriptions du Péloponèse*, 122). La date est entre 331 et 312. Au premier vers, le mot ματρόπολις, mal interprété par Ross, veut dire que la mère de Nicocréon était Argienne de naissance. Le présent que le roi envoya aux Argiens pour les vainqueurs dans les jeux ne consistait pas en vases de cuivre, mais simplement en cuivre; il servait à fabriquer les boucliers qui étaient le prix des jeux Héréens d'Argos, comme l'atteste le nom même de ces jeux ἡ ἐν Ἄργει ἀσπίς.

909. Inscription de Mégare en l'honneur du sophiste Plutarchos. Le nom du père, restitué d'après la copie du *Corpus* Εὐ[λαλ]ίοιο, est donné en entier dans les inscriptions du Péloponèse (59) Εὐαγρίοιο.

911-913. La date de ces trois inscriptions n'est pas le IVe siècle, mais le commencement du Ve de notre ère. Le gouverneur Herculius, dont il est question, fut préfet du prétoire d'Illyrie sous Théodose le Jeune, de 408 à 412. (*Cod. Theod.*, XI, 22, 5 ; XV, 1, 46.)

914. Dans le premier vers, la copie de Le Bas est reproduite inexactement. Il y a Φωσφορίου et non Φωσφόριον; par suite, ἀριστονόοιο n'est pas un nom propre, mais un adjectif épithète. Il s'agit peut-être du père de l'écrivain Symmaque, lequel fut préfet de Rome en 364 et qui porta le

surnom assez rare de Phosphorius. (*Inscr. du Péloponèse*, 61.)

917. La date du IVe siècle est sans doute une faute d'impression pour le IIe.

926. M. K. a beaucoup amélioré la restitution et l'interprétation de cette épigramme, connue seulement par une copie très-défectueuse de Fourmont. Dans les deux premiers vers, il a reconnu deux artistes dionysiaques, citoyens d'Hermione, dont le nom figure dans les inscriptions de Delphes. Il a bien vu également que dans les quatorze vers suivants étaient énumérées les victoires remportées par l'artiste auquel son frère élevait une statue. Il n'est pas toujours facile de trouver le nom des jeux que le versificateur désigne par des périphrases propres à entrer dans les vers. Je doute, par exemple, de l'interprétation proposée pour le passage suivant.

Ἡνίκα Βοιωτῶν με πανήγυρις ἐστεφάνωσεν·
. . . . . πρῶτ' ἀπενεγκάμενον·
Χὼ στέφανος Μούσαις Ἑλικωνίσι καὶ Διονύσωι
Καδμείωι, τρίτατ' ἦν κῦδος ἐμοῖς γενέταις.

« Proximis deinde versibus victoriis suis et musas dicitur celebrasse et Bacchum Cadmeum, denique etiam parentes. » Le texte n'est pas conservé en entier, mais restitué d'une manière ingénieuse et assez vraisemblable. Le versificateur me paraît avoir eu l'intention de signaler trois victoires : la première fut remportée à Lébadée, où tous les Béotiens se réunissaient, depuis la bataille de Leuctres, pour célébrer des jeux consacrés à Zeus Basileus ; la seconde, à Thespies, dans les jeux en l'honneur des Muses ; la troisième dans les Dionysia de Thèbes, et cette triple victoire illustra les parents de l'aède couronné dans ces concours.

931. Un autre vainqueur, de l'époque romaine, consacre à Apollon Patroos une offrande et rappelle les couronnes remportées dans les concours des jeux sacrés. Quelques-unes des périphrases poétiques n'ont pas été ramenées à leur signification exacte. Les jeux de Lébadée sont les Βασιλεῖα plutôt que Παμβοιώτια. Pour Platées, il ne peut s'agir de la fête des Dædala ; Pausanias ne dit pas qu'elle fût accompagnée de jeux ; il est évidemment question des Eleuthéria, institués en l'honneur de Zeus Éleuthérios, après la bataille de Platées. L'épithète μηδοφόνος est une allusion à l'origine de ces jeux.

1078. Depuis la publication de M. K., une copie nouvelle de l'inscription d'Auxentius fournit deux leçons meilleures (*Bulletin de correspondance hellénique*, t. II, p. 359). Il en est de même pour la dédicace de la statue élevée dans le sanctuaire d'Épidaure à l'historien Philippos de Pergame et suivie du commencement de son ouvrage écrit en dialecte ionien (*Præf.*, p. 17). Dans la seule copie que M. K. eût à sa disposition, il y a un mélange des formes ioniennes et des formes communes ; ces disparates faisaient tout naturellement songer à ces historiens prétentieux que raille Lucien et qui affectaient d'écrire en dialecte ionien, sans pouvoir pousser leur pastiche plus loin que les premières lignes.

M. Martha vient de publier de ce texte une copie plus correcte où le dialecte ionien est assez bien observé pour modifier cette première impression (*Bulletin de correspondance hellénique*, t. II, p. 273). J'ai exposé ailleurs (*Revue de philologie*, juillet, 1878) les raisons pour lesquelles l'ouvrage de Philippos me semble avoir été écrit avant l'intervention des Romains dans les affaires de la Grèce.

La classe des hymnes ne comprend que huit pièces. M. K. n'a pas connu le commencement d'un pæan à Esculape, qui est précédé du nom de Sophocle et qui peut être l'œuvre du grand poète athénien, quoique la copie, dont un morceau a été découvert au sud de l'Acropole, ait été gravée seulement sous l'empire. Il est vrai que ce court fragment a été publié à la fin d'une livraison de l' Ἀθήναιον (t. V, p. 340) et est séparé des autres inscriptions. Au moment même où M. K. achevait son recueil, M. Koumanoudis publiait dans la livraison du mois d'août de l'Ἀθήναιον (t. VI, p. 141) deux hymnes à Esculape. L'un d'eux ressemble beaucoup aux pièces du même genre ; mais l'autre, sans s'élever jusqu'à une poésie bien haute, est agréable par le naturel et la sincérité de l'auteur. C'est l'œuvre d'un zacoros d'Esculape ; en qualité de ministre du dieu, le malade s'adresse à lui avec une familiarité pleine de piété et de confiance. Dans la première partie, il supplie Esculape de le guérir de la goutte. « Comment irais-je dans la demeure dorée qui t'appartient, ô bienheureux que je regrette, si je n'ai plus les pieds qui m'y portaient autrefois, à moins que tu ne veuilles dans ta bienveillance me guérir et m'y ramener, afin que je te voie, toi, mon dieu, plus brillant que la terre au printemps? » Les derniers vers, dans lesquels il remercie Esculape, s'ils ne sont pas d'un poète, sont au moins d'un malade qui a vraiment souffert et qui sent le prix de sa guérison. « Je ne me traîne plus comme un crabe, je ne marche plus sur des acanthes sauvages. »

1028. L'hymne à Isis, trouvé dans l'île d'Andros, est la pièce la plus considérable du recueil, au moins par le nombre des vers. La pièce était gravée sur quatre colonnes, chacune de quarante-cinq vers environ ; les deux du milieu sont en grande partie effacées, et M. K. n'a donné que la première et la quatrième, faisant ensemble quatre-vingts vers. Le texte est publié d'après la copie de Ross, complétée par une transcription postérieure de Welcher ; dans la préface (p. 21) sont encore ajoutées quelques variantes, communiquées par M. E. Curtius. Le commentaire, le plus développé du volume, n'a pas moins de cinq pages imprimées en caractères très-fins. Comment l'auteur, qui s'est donné tant de peine pour restituer ce morceau, a-t-il ignoré ou négligé la copie originale que Le Bas a publiée en caractères épigraphiques sous le numéro 1796 des Inscriptions des Iles? (M. K. cite cependant le numéro 1899 de la même partie du Voyage archéologique). La copie de Le Bas, faite d'après l'original et un estampage, est beaucoup plus complète que les précédentes. Sans citer toutes les leçons nouvelles que M. K. aurait pu y trouver, j'indiquerai seulement quelques exemples pour les vers 22-30

que M. K. a renoncé à restituer. L. 23, θῆλυ τε γὰρ... et dans la préface, d'après Curtius, θηλύτερα....... Il y a, dans Le Bas, θηλυτέραις λοίμων γ...

Au vers suivant, après ἐξέκαμον, il y a βούβαστον, etc. Pour la deuxième et la troisième colonne, comme pour la fin de la quatrième, que M. K. a complètement abandonnées à cause de l'insuffisance des copies dont il disposait, il trouvera, dans la transcription de Le Bas, plusieurs vers presque complets.

La date de l'hymne a de l'importance pour l'histoire des religions étrangères chez les Grecs. M. K., aussi bien que les interprètes qui l'ont précédé, me paraissent s'être trompés à ce sujet. Bergk attribue l'hymne à la fin du IIIe siècle après notre ère; Sauppe le fait descendre encore un siècle plus bas; M. K. juge qu'il ne peut être plus ancien que la moitié du IVe siècle. Ces opinions reposent sur la comparaison de la métrique et de la versification avec celles de poètes de l'empire et, en particulier, de Nonnus. Ces données sont bien incertaines. L'examen de l'estampage ne me laisse aucun doute sur ce point. Dans une pièce de plus de cent cinquante vers, on ne trouve pas une seule fois un des caractères lunaires ou carrés dont l'usage se répandit dès le temps des Antonins; il n'y a pas une seule lettre avec des *apices*; l'*i* est toujours adscrit; les lignes, en assez petits caractères, sont gravées avec une grande régularité. L'inscription ne peut descendre plus bas que le siècle des Antonins; je la crois beaucoup plus ancienne, et peut-être du commencement de l'empire. Les idées n'ont rien qui soit en contradiction avec cette date; l'hymne n'est qu'une paraphrase versifiée de l'inscription gravée sur le tombeau d'Isis à Nysa en Arabie, inscription qui est déjà mentionnée par Diodore de Sicile d'après des écrivains plus anciens [1] (I, 27). La religion d'Isis avait été de très-bonne heure connue des Grecs; dès le IVe siècle, les marchands égyptiens avaient élevé au Pirée un temple de la déesse (*Corpus inscr. attic.*, t. II, 168); sous les Ptolémées, son culte fut adopté par un grand de cités grecques et il exerça une sérieuse influence sur les idées religieuses. Il est à souhaiter que M. K., avec l'aide de la copie de Le Bas, complète son travail, et tente, au moins pour quelques parties des deux colonnes du milieu, une restitution qu'il est mieux mieux préparé que tout autre à mener à bonne fin. Je souhaiterais surtout qu'un égyptologue étudiât ce monument et nous apprît si l'hymne d'Andros reproduit exactement les doctrines égyptiennes ou sur quels points il s'en écarte.

Ces observations et ces critiques de détail ne doivent pas empêcher de porter sur l'ouvrage de M. Kaibel un jugement des plus favorables. Je tiens à redire, en finissant, que c'est un livre fait avec infiniment de savoir et de conscience.

P. FOUCART.

---

1. Comparez l'inscription en prose trouvée dans l'île d'Ios et dont M. Frænkel a publié une copie plus complète que les précédentes. (*Archæol. Zeitung*, 1878, p. 161.)

6. — **Wandgemælde im bischœflichen Palast zu Chur mit den Darstellungen der Holbeinischen Todesbilder.** Eine kunstgeschichtliche Untersuchung von F. S. Vögelin, herausgegeben von der antiquarischen Gesellschaft in Zurich. Zurich, Orell, 1878, in-4°, 83 p. pl.
— **Die Todesbilder in Chur.** Separatabdruck aus dem Sonntagsblatt des Bund. 1878, nos 12-15, par R. Rahn, in-12, 25 p.
— **Niklaus Manuel als Künstler,** von Prof. F. S. Vögelin. (Separatabdruck aus der Bibliothek ælterer Schriftwerke der deutschen Schweiz, 2 Bd.) s. l. n. d. in-12, 62 p.
— **Le Danze macabre in Italia.** Studi di Pietro Vigo. Livourne, Vigo, 1878, in-16, 150 p.

Les publications dont le titre précède se rapportent toutes les quatre aux danses des morts.

La première d'entre elles est consacrée à l'étude des fresques de l'évêché de Coire. Ces fresques représentent, en une trentaine de tableaux, des scènes presque toutes absolument identiques aux célèbres gravures de Holbein qui sont connues sous le nom de *Simulacres* ou *Images de la Mort*. La similitude est si grande, qu'il faut admettre ou bien que les gravures de Holbein, jusqu'ici considérées comme des compositions originales, sont la copie des fresques de Coire, ou bien que celles-ci constituent une reproduction des gravures. M. Vögelin a entrepris de résoudre le problème; il s'est résolûment prononcé pour le premier des deux systèmes. Mais on se tromperait en croyant que ce savant, auquel nous devons déjà de si précieuses découvertes sur la vie et l'œuvre de l'immortel peintre d'Augsbourg, a cherché, en cette occasion, à diminuer la gloire du maître. Le soupçon de plagiat est écarté dès le principe : si Holbein, dans ses gravures, a copié les peintures murales, c'est qu'il y était autorisé; il a participé à l'exécution de ces peintures et n'a, par conséquent, fait que reprendre son bien.

On voit quelle importance capitale le mémoire de M. V. offre pour l'histoire de ces *Simulacres* qui sont l'expression la plus dramatique, la plus haute, la plus parfaite de l'innombrable classe de monuments désignée sous le nom de Danses macabres.

Voici, en résumé, quel est le système de M. V. : Holbein a commencé les peintures de Coire peu de temps après son retour d'Italie, en 1518 ou 1519. Le travail a été achevé par ses élèves. Plus tard, le maître a repris le même thème dans son *Alphabet de la Mort* (1524-1527) qui en est comme une rédaction nouvelle. La rédaction définitive, nous la trouvons dans les *Images de la Mort*, dont quarante-une pièces ont été gravées par Jean Lutzelburger, mort au plus tard en 1526, et les dix autres en 1544 seulement. Une comparaison minutieuse des trois séries a fait naître chez le professeur de Zurich cette conviction, qui repose sur des arguments aussi nombreux que séduisants.

La seconde des publications inscrites en tête de notre compte-rendu a pour auteur un compatriote et un collègue de M. V., M. Rahn, également professeur à l'Université de Zurich ; elle est consacrée à la discus-

sion de l'hypothèse développée avec un si grand talent par M. V. M. R., dont nous avons déjà souvent eu l'occasion de signaler les excellents travaux, nie la participation de Holbein à l'exécution des fresques de Coire, qu'il considère comme des copies des *Images de la Mort,* copies exécutées probablement après 1540 par quelque peintre suisse de mérite *(einem wackeren Schweizer Meister).* Malgré cette divergence de vues, M. R. rend hommage, d'un bout à l'autre de sa brochure, aux consciencieuses recherches de son collègue, et signale les nombreux résultats que celui-ci a définitivement conquis à la science. N'ayant pas vu les originaux, il nous serait difficile de nous prononcer dans un débat qui divise les meilleurs juges. En effet, si M. Woltmann abonde dans le sens de M. Rahn *(Kunstchronik,* 1878, n°s 18, 19), en revanche, M. V. compte, parmi ses partisans, M. G. Kinkel qui, dans un article de la *Gazette d'Augsbourg,* a adopté sa manière de voir. C'est bien le cas de dire : *Grammatici certant.*

Si nous avons donné place, dans cette revue, au travail de M. V. sur Nicolas Manuel Deutsch, c'est que ce maître, un des plus marquants d'entre les peintres suisses de la Renaissance, est l'auteur de la Danse des Morts, autrefois peinte sur les murs du cimetière des Dominicains de Berne. La physionomie si curieuse et si sympathique de Manuel, à la fois artiste, poète, réformateur, guerrier et diplomate, est bien connue, grâce à la publication de l'excellente monographie de Grüneisen [1]. Mais quarante années se sont passées depuis lors; des documents nouveaux ont vu le jour, et il était indispensable de remanier et de compléter le travail du savant allemand. C'est ce qu'a entrepris M. V. Sa substantielle étude ne nous offre pas seulement le résumé le plus complet de ce qui a été publié jusqu'ici sur Manuel; elle contient aussi des recherches nouvelles d'un grand intérêt. C'est ainsi qu'on y trouve la nomenclature des dessins du maître conservés dans l'admirable musée de Bâle. Plusieurs d'entre eux étaient déjà connus par des reproductions (photographies Braun). Mais l'immense majorité était confondue dans des cartons avec les dessins d'autres artistes, et notamment d'un maître aux aptitudes presque aussi multiples que celles de Manuel, Urs Graf. M. Vögelin a rendu un service véritable en dressant ce catalogue. Espérons que les dessins d'Urs Graf seront l'objet d'un travail analogue. La mission de les classer et de les inventorier revient tout naturellement à M. His, auquel nous devons de si intéressantes recherches sur la vie et l'œuvre de cet émule de Manuel [2]. Quant aux compositions de Schongauer qui se trouvent dans les mêmes cartons, nous avons commencé, il y a quelques années, à les soumettre à une révision du même genre (quelques-unes de ces notices ont paru dans la *Chronique des Arts* du 20 octobre 1874).

La danse des morts peinte par Manuel (entre 1514 et 1522) n'est plus

1. *Niclaus Manuel. Leben und Werke eines Malers und Dichters, Kriegers, Staatsmannes und Reformators im sechszehnten Jahrhundert.* Stuttgart. 1837, 8°.
2. *Jahrbücher für Kunstwissenschaft.* 1872, pp. 257 et seq., 1873, pp. 145 et seq.

connue que par une copie à la gouache exécutée en 1649 et appartenant aujourd'hui encore à la famille de l'artiste. Dans cette composition, le peintre bernois s'est inspiré des danses des morts de Bâle, ainsi que de quelques gravures sur bois du XV[e] siècle. Les additions qu'il a faites au cycle traditionnel sont peu nombreuses ; citons parmi elles la scène où la mort vient en rampant arracher au peintre son pinceau. Mais, dans le détail, Manuel a complètement renouvelé le sujet et y a déployé une verve, une puissance dramatique plus d'une fois comparables à celles de Holbein. Les motifs pris isolément n'ont plus ce caractère impersonnel que l'on remarque dans les danses macabres antérieures ; chaque figure est fortement individualisée ; on dit même que beaucoup d'entre elles sont des portraits (c'est ainsi que l'artiste s'est représenté lui-même sous les traits du peintre). Ce qui est également nouveau, c'est la variété des attitudes de la mort. Au lieu de prendre tout simplement la main des acteurs et de les inviter à la danse funèbre, elle aborde chacun d'entre eux d'une manière différente, en rapport avec son âge ou sa situation. Elle attire l'enfant à elle au moyen d'un sifflet, le cuisinier au moyen d'une cuiller ; le lansquenet est enlevé au moment où son valet lui apporte une oie et un poulet qu'il a volés. Au jurisconsulte la mort se présente sous les traits d'un plaideur, au duc sous ceux d'un page ; au jeune homme sous ceux d'un fauconnier. L'ironie devient surtout sanglante dans la représentation des personnages ecclésiastiques. Sur le trône du Pape on voit la scène de la femme adultère, où le Christ reproche leur hypocrisie aux pharisiens, c'est-à-dire aux évêques. Pour emmener le patriarche, la mort lui met une corde au cou, comme s'il s'agissait d'un criminel vulgaire ; elle joue du luth devant l'évêque, et caresse le menton de l'abbé, allusion aux mœurs amollies du clergé du temps !

En résumé, Manuel et Holbein se sont servis des données anciennes pour créer une œuvre absolument nouvelle, tout imbue des aspirations du XVI[e] siècle. Les compositions de ces deux grands artistes marquent d'ailleurs la dernière étape dans l'histoire des danses macabres. Après eux, ce sujet perd son importance et disparaît du domaine de l'art : c'est à peine s'il se maintient quelque temps encore, au fond des campagnes, dans d'informes gravures sur bois.

Cet abandon, croyons-nous, est surtout dû à l'influence de la Renaissance et du pays qui a provoqué ce grand mouvement de l'esprit humain : l'Italie. En effet, c'est dans la Péninsule que les représentations connues sous le nom de *Danses macabres* ont rencontré le moins de faveur. On dirait que nos voisins ont hérité de l'antipathie des anciens pour le squelette, antipathie d'ailleurs moins insurmontable, on le sait aujourd'hui de source certaine, que ne le prétendait Lessing dans sa célèbre dissertation [1].

1. Parmi les monuments inconnus à Lessing, il faut surtout citer une mosaïque acquise dans les dernières années par le Musée Kircher. On y voit un squelette étendu à terre.

La rareté même de ces motifs, si populaires de ce côté-ci des Alpes, n'en donne que plus de prix aux quelques spécimens conservés dans la Péninsule. C'est ce qu'avaient compris Zardelli [1] et Vallardi [2], quand ils publièrent l'un, sa description des peintures de l'église de San Lazaro, l'autre, son travail sur les fresques ou sculptures de Clusone, de Pisogne et de l'église de saint Pierre martyr, de Naples. Mais on manquait jusqu'ici d'une monographie contenant le catalogue aussi complet que possible de ces représentations, et montrant en quoi les compositions italiennes se rapprochaient ou se distinguaient de celles de la France, de l'Angleterre, de l'Allemagne.

M. Vigo, élève de l'Ecole normale de Pise, a essayé de combler cette lacune. Son élégant petit volume, quoiqu'il n'épuise point la matière, sera favorablement accueilli de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire, encore si peu connue, de l'art populaire.

M. V. a, dès le début, établi une distinction fort nette entre 1° les *Danses des morts*, 2° le *Dit des trois morts et des trois vifs*, 3° le *Triomphe de la mort*. Il passe successivement en revue les représentations afférentes à chacune de ces catégories, en signale les particularités et les rapproche des productions littéraires contemporaines. (On trouvera dans l'appendice de son volume une poésie inédite qui lui a été communiquée par M. d'Ancona, *El ballo della Morte.)* On ne saurait trop le louer d'avoir ainsi constamment associé l'étude des monuments figurés à celle des textes. Quoiqu'il ne soit pas archéologue de profession et que ses connaissances en matière d'art soient de bien fraîche date, il a donné là un exemple dont plus d'un de ses confrères devrait profiter.

L'essai de catalogue des danses macabres proprement dites, ou des compositions similaires, comprend trois représentations, appartenant toutes trois à l'Italie septentrionale. Ce sont les peintures 1° de l'église Saint-Bernardin de Clusone (xvᵉ siècle), 2° de Pisogne (xvᵉ-xviᵉ siècle), 3° de l'église Saint-Lazare, près de Côme (2ᵉ moitié du xvᵉ siècle). L'auteur mentionne, en outre, la figure de la mort contenue dans les fresques de Giotto à Assise, une sorte de procession mortuaire à Penzolo di Valle, deux squelettes mitrés à Riviera di Orta, deux saints en présence d'un squelette à Omegna, une peinture « di argomento mortuario » à Sainte-Catherine del Sasso, près de Laveno, sur le lac Majeur, enfin le Jugement dernier de Signorelli, dans le dôme d'Orvieto, et la mort représentée sous forme de squelette vivant, peinture du même artiste dans le couvent de Saint-Antoine de la même ville.

A ces différentes compositions, il faut en ajouter deux que M. V. n'a pas connues. Nous voulons parler des fresques qui ornaient autrefois,

1. *Danza della morte dipinta a fresco sulla facciata della chiesa di San Lazzaro fuori di Como*. Milan, 1845.

2. *Trionfo e danza della morte, o danza macabra a Clusone, Dogma della morte a Pisogne nella provincia di Bergamo, con osservazioni storiche ed artistiche*. Milan, 1859, pet. in-fol.

l'une le palais de la Ragione de Ferrare [1], l'autre l'église Saint-Benoît de la même ville [2], et qui appartenaient à la fin du xv[e] ou au commencement du xvi[e] siècle. Le regretté Cittadella a consacré à ces ouvrages une notice intéressante que nous reproduisons en note.

Il n'aurait pas été hors de propos, non plus, de mentionner les miniatures ou gravures italiennes relatives au même sujet. Nous n'avons pas la prétention d'en dresser ici le catalogue. Il nous suffira d'en mentionner qui auraient mérité de trouver place dans le volume de M. V. C'est ainsi que nous signalerons dans la collection Morbio, de Milan, un livre d'heures manuscrit du xv[e] siècle qui est orné des armoiries de la famille Dolfin de Venise, et qui offre, en tête de l'*Officium mortuorum*, une initiale contenant un squelette couronné, vu de face, à mi-corps, avec la faux. Dans un livre d'heures imprimé, de la même collection (*Officium beate Marie... impressum Venetiis, impensis Luce Antonii de Giunta florentini, anno natal. dni* MCCCCCI. VI. KL. *Julii*), la mort, également représentée à mi-corps, darde ses flèches sur le pape, sur un cardinal et sur un prêtre; à ses pieds, gît un roi, qui a déjà succombé à ses coups. Derrière le premier squelette, on en voit un second, motif qui, comme on sait, se retrouve également dans les *Images de la Mort* de Holbein. Les mêmes gravures sont reproduites dans un livre d'heures de 1506, sorti des mêmes presses.

On sait combien les illustrations relatives au cycle de la Mort sont fréquentes dans nos livres d'heures français. Il n'aurait pas été, ce nous semble, hors de propos d'en constater la présence dans les livres d'heures italiens.

Le chef-d'œuvre du genre, ces *Images de la Mort* de Holbein, qui ont compté tant d'éditions de ce côté-ci des monts, n'a que rarement été reproduit en Italie. M. V. emprunte à Massmann la description de deux éditions publiées à Venise en 1545 et en 1546. Il aurait pu y ajouter celle de 1609 également publiée à Venise [3]. Deux autres éditions portent bien un titre italien (*Simolachri, historie, e figure de la Morte*), mais sont, en réalité, d'origine française. En effet, c'est à Lyon qu'elles ont paru, l'une en 1549, l'autre en 1581. Quant à l'*Alphabet de la*

1. « In questo forense palazzo era pure una cappella per la conforteria... Tutt' attorno girava un fregio a chiaroscuro, nel quale stava rappresentata la Danza della Morte, vedendovisi gli scheletri ballare ciascuno in compagnia di qualche personaggio in dignità. Lo Scalabrini vorrebbene inventore il Carpi allievo del Tisi, ed esecutori Battista Griffi e Bernardino Flori, pure suoi scolari : ma è più da credersi che l'invenzione fosse del Tisi stesso, e l'opera del Flori, artista morto nel 1523. » (Cittadella, *Notizie relative a Ferrara*. Ferrare, 1864, p. 334, note 1.)

2. « A di 6 de Otobre 1499 Lodovigo da Modena (depintore) dè havere a bon conto livre 17 de m. et queste sono per havere depinto lo balo de la morte in la sagrestia, d'accordo », etc., etc. (Cittadella, *Documenti ed illustrazioni risguardanti la storia artistica ferrarese*. Ferrare, 1868, p. 84.)

3. Woltmann, *Holbein und seine Zeit*, 2[e] éd., t. II, p. 178.

Mort, c'est au XIX[e] siècle seulement, à ce qu'il paraît, qu'il a eu les honneurs d'une édition italienne. Et encore cette édition, comme celles de 1549 et de 1581, a-t-elle vu le jour en France : elle a été publiée à Paris, en 1856, par les soins de M. de Montaiglon.

La seconde catégorie (illustrations de la légende des trois morts et des trois vifs) n'est représentée en Italie que par deux monuments : une fresque du couvent de Subiaco, et une fresque du Campo Santo de Pise. Cette dernière est l'œuvre, bien connue, d'Orcagna.

Le *Triomphe de la Mort*, telle a été parmi toutes ces représentations la plus populaire en Italie. On connaît la donnée ingénieuse, peut-être même subtile, de ces triomphes imaginés par Pétrarque et résumés dans les termes suivants : « Amor vincit mundum ; pudicitia vincit amorem ; mors vincit pudicitiam ; fama vincit mortem ; tempus vincit famam ; divinitas, seu æternitas, omnia vincit. » La plus ancienne des représentations étudiées par M. V. est la fresque d'Orcagna au Campo Santo de Pise. Puis viennent quatre tableaux de Francesco Vanni à la galerie de Sienne (XV[e] siècle) ; une peinture de S. Giacomo Maggiore à Bologne ; des compositions du Titien, gravées en 1748 par Sylvestre Pomareda, et une eau-forte du même maître. A Palerme, M. V. signale une peinture d'un artiste du XV[e] siècle, Antonio Crescenzio, sous le portique de l'hospice. (Il n'aurait pas été inutile, à ce propos, de mentionner la gravure de cet ouvrage publiée par Rosini, dans sa *Storia della Pittura italiana*, pl. CCXXX ; texte, t. III, pp. 31 ss., et d'ajouter que quelques auteurs attribuent la peinture de Palerme à un maître flamand fixé dans cette ville.) A Naples, dans le cloître de Sainte-Thérèse (autrefois à S. Pierre martyr), c'est une sculpture qui représente le *Triomphe de la Mort* ; cet ouvrage appartient à l'année 1361. A la liste des auteurs qui s'en sont occupés, il faut ajouter Schulz *(Denkmæler der Kunst in Unteritalien*, III, 53). Signalons encore une sorte d'écran à la galerie des Offices (n° 1308) peint par Matteo de Pasti ; les bas-reliefs en ivoire de la cathédrale de Gratz ; deux tableaux de la Bibliothèque de Trieste (première moitié du XV[e] siècle), les miniatures de Giulio Clovio à la Bibliothèque nationale de Naples (a. 1546), enfin les estampes du Nurembergeois Georges Pencz.

Ici encore le catalogue dressé par M. V. est loin d'être complet. Citons d'abord les *Triomphes* de Pétrarque peints par André Mantègne [1]. Sigismondo Cantelmo, dans une lettre datée de Mantoue (23 février 1501) et publiée par M. G. Campori [2], s'exprime ainsi au sujet des décorations du théâtre de cette ville : « Dintorno alla scena al frontespitio da basso era li triomphi del Petrarcha ancor loro penti per man del p° (prefato) Mantengha. » On ignore ce que sont devenus les cartons du grand ar-

1. MM. Crowe et Cavalcaselle *(Hist. de la peinture italienne*, éd. all. t. V, p. 424) sont disposés à voir, dans cette série, un travail non du maître, mais de son fils François.

2. *Lettere artistiche inedite*. Modène, 1866, p. 4.

tiste padouan. Ce qui est certain, c'est que le tableau aujourd'hui conservé au Louvre n'a rien de commun avec eux, comme semblait le croire le comte d'Arco [1] : il représente la *Sagesse victorieuse des vices*, ou, si l'on veut, le *Triomphe de Minerve*. Quant à son pendant, le *Parnasse*, qu'on pourrait aussi appeler le *Triomphe d'Apollon*, il est plus étranger encore à la donnée fournie par Pétrarque.

Puisque M. V. n'a pas borné à l'Italie sa revue des *Triomphes de la Mort*, nous prendrons la liberté de lui signaler quelques autres illustrations de la même allégorie.

L'une des plus intéressantes d'entre elles se trouve à l'hôtel de Bourgthéroulde à Rouen. Le mérite de l'avoir découverte et d'avoir le premier donné une explication satisfaisante de la partie supérieure de ces bas-reliefs célèbres, revient au savant directeur du *Bulletin monumental*, M. Léon Palustre [2].

Il est tout une classe de monuments dont M. V. a complètement oublié de s'occuper. Nous voulons parler des tapisseries. Les *Triomphes* de Pétrarque y ont été représentés de fort bonne heure. Dans l'inventaire de Laurent de Médicis déjà on voit figurer « quattro spalliere, dua chol triomfo della Fama, et dua chol triomfo dell' Amore; lunghe br. XII, l'una » [3]. Vers la même époque on tissait les *Triomphes* qui devinrent la propriété de la reine Christine et qui sont décrits dans le rarissime opuscule intitulé : *Descrizione degli arazzi della Regina Cristina di Svezia* (Bibliothèque Cicognara; au Vatican). Le *Triomphe de la Mort* y est mentionné comme suit : « n° VI. Arazzo alto circa palmi, come sopra, 22, largo palmi 38 1/2; rappresentante il carro della morte trionfante delle monarchie del mondo, tirato da bufale diverse, e ricchissimo di figure ». Le dessin de la composition est attribué dans l'opuscule en question à Léonard de Vinci; et, dans l'inventaire inédit de Christine (1689), au Pérugin.

Nous avons été assez heureux pour retrouver cette suite. Elle était exposée, il y a peu de jours encore, au Trocadéro. Nous ignorons ce qu'elle devint en sortant des mains de don Livio Odescalchi, qui l'avait acquise de l'ancienne reine de Suède. Ce qui est certain, c'est qu'en 1868 on la rencontre à Gênes [4], et, à quelques années de là, en 1874, au palais de l'Industrie [5]. Malheureusement deux des tentures sont restées en route

---

1. Ap. Campori, p. 3.

2. *Congrès archéologiques de France*, XLIIe session, 1875, pp. 374-376.

3. Voir l'*Histoire générale de la Tapisserie* que nous publions avec MM. Guiffrey et Pinchart : *Tapisseries italiennes*, p. 10, note 5.

4. Staglieno et Belgrano, *Catalogo dell' Esposizione... aperta nelle sale dell' Accademia ligustica*. Gênes, 1868, pp. 1, 9, 10.

5. *Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'Industrie. Quatrième exposition. Musée historique du costume*, p. 73 : « MM. Flandin et Léclanché. Trois grandes et superbes tapisseries flamandes représentant, la première, le Temple et Triomphe de Chasteté; la seconde, le Triomphe de la Mort, et la troisième, le Triomphe de la bonne renommée. »

et la série se trouve aujourd'hui réduite à trois pièces. Ce sont ces trois pièces que MM. Flandin et Léclanché ont envoyées au Trocadéro.

Un examen, même rapide, de ces compositions nous prouve qu'elles datent bien du temps de Léonard et du Pérugin [1]; mais qu'elles n'ont rien de commun avec l'Italie. Elles sortent de l'atelier franco-flamand, encore indéterminé, auquel on doit le *Mariage de Béatrix et du roi Oriens* et le *Triomphe de Béatrix* (collection de R. Wallace). Une simple inspection des légendes dont elles sont ornées aurait dû suffire pour en établir l'origine. Ces légendes sont toutes soit en latin, soit en français. (*Le IIIIe triomphe : de bonne renommée*, etc.)

Il faut donc rectifier l'assertion de M. Belgrano [2]. Se fondant sur la présence, dans une des pièces, des portraits de l'empereur Frédéric III et de son épouse Eléonore, ce savant a cru que le dessin devait être attribué à un artiste allemand. Mais, s'il est un pays auquel le style des *Triomphes* nous défende de songer, ce pays est précisément l'Allemagne.

Cette suite si curieuse, dans laquelle les souvenirs de l'antiquité classique se mêlent à ceux du *Roman de la Rose*, mérite de nous arrêter un instant, d'autant plus qu'elle ne semble avoir fait jusqu'ici l'objet d'aucune étude spéciale. Chaque pièce comprend deux scènes distinctes : à gauche, la lutte entre la divinité qui vient de triompher et celle qui doit lui succéder ; à droite, le triomphe de cette dernière. C'est ainsi que la première moitié de la troisième tenture nous montre la Mort plongeant une lance dans la poitrine de Chasteté, qui est frappée au milieu de son triomphe, sur un char traîné par quatre coursiers blancs. Sur le devant de ce char est assis Cupidon, les mains liées derrière le dos, tandis que sa mère, Vénus, est étendue à terre, sous les pieds des chevaux. Des dames, portant le costume français de la fin du xve siècle, forment le cortège de Chasteté. Parmi elles, on remarque Lucrèce, ayant pour page « Bonvouloir. » Le défilé est placé sous la garde de « Chipion l'African. » La seconde moitié comprend le Triomphe de la Mort. Cette divinité n'est point représentée ici, comme on pourrait s'y attendre, sous la forme d'un squelette, mais bien sous celle d'Atropos, qui est assise, avec Clotho et Lachésis, sur un char traîné par quatre buffles noirs. A leurs pieds, sur le char même, est étendue Chasteté ; le sol est jonché de cadavres de chevaliers, de rois, de papes. Le vers suivant explique cette scène lugubre :

Cloto colum baiulat, net Lachesis, Atropos occat.

Sur la tenture suivante on voit « clere Renommée » triompher d'Atropos en sonnant de la trompette.

---

1. Le *Triomphe de la Chasteté*, porte une date que les rédacteurs du catalogue de Gênes ont lue : 1470, et ceux du catalogue de l'Union centrale 1570. Les deux lectures nous paraissent également fautives, et nous croyons qu'il faut leur substituer celle de 1510. Le style des compositions est, en effet, celui du temps de Louis XII.

2. *Della vita privata dei Genovesi*. Gênes, 1875, p. 64.

Signalons encore l'*Histoire du Triomphe de Pétrarque*, en sept pièces, sortie en 1609 de l'atelier du tapissier Martin Reymbouts [1].

En résumé, malgré des lacunes assez nombreuses, le travail de M. Vigo est un des plus intéressants et des plus nouveaux qui aient paru dans les derniers temps sur les représentations relatives au mythe de la mort.

Eugène Müntz.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Supplément au compte-rendu de la séance du 27 décembre 1878.

A la reprise de la séance publique, l'Académie procède aux scrutins pour l'élection de trois correspondants étrangers et de deux correspondants français. Sont élus : correspondants étrangers, MM. Whitley Stokes, Coumanoudis et W. Wright; correspondants français, MM. R. Dezeimeris et Abel Desjardins.

Séance du 3 janvier 1879.

L'Académie procède au renouvellement du bureau. M. de Rozière, vice-président sortant, est élu président. M. E. Le Blant est élu vice-président. M. Laboulaye, président sortant, prononce une courte allocution et remercie l'Académie de l'honneur qu'elle lui a fait en l'appelant pour la seconde fois à la présidence, et cela dans une année où l'Académie des inscriptions et belles-lettres avait la présidence de l'Institut entier. — En l'absence du nouveau président, M. de Rozière, M. Le Blant, vice-président, prend place au bureau. Sur sa proposition, des remerciements sont votés à M. Laboulaye, président sortant.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, annonce par lettre à l'Académie : 1° la création faite par le gouvernement italien de plusieurs cours d'archéologie annexés à l'école d'architecture fondée il y a quelques années; 2° la création faite par le pape d'un institut d'enseignement supérieur établi au palais Spada, et qui comprendra des cours de droit civil, canonique, international, etc., d'épigraphie, de topographie de Rome antique, d'antiquités chrétiennes.

L'Académie procède au scrutin pour le renouvellement de diverses commissions. Sont élus ou réélus membres :

---

1. Wauters, *Les Tapisseries bruxelloises*. Bruxelles, 1878, p. 295. Cf. pp. 426, 427.

De la commission des travaux littéraires, MM. Laboulaye, de Longpérier, Ad. Regnier, Maury, Renan, Delisle, Hauréau;

De la commission des antiquités de la France, MM. de Saulcy, de Longpérier, L. Renier, Maury, Delisle, Hauréau, Desnoyers, G. Paris;

De la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome, MM. Egger, de Longpérier, L. Renier, Miller, Waddington, Girard, Heuzey, Perrot;

De la commission centrale administrative de l'Institut, MM. Jourdain et Deloche.

M. Schefer, au nom de la commission du prix Gobert, annonce que les ouvrages envoyés cette année au concours pour ce prix sont : le saint Graal, publié par M. Hucher; la Chanson de la croisade contre les Albijeois, éditée et traduite par M. Paul Meyer; l'histoire du duché-pairie de Charost et de la seigneurie de Mareuil, par M. Cartier Saint-René; la quatrième édition de l'*Histoire généalogique* des PP. Anselme, Ange et Simplicien, publiée par les soins de M. Potier de Courcy; ouvrages auxquels il faut ajouter ceux qui sont maintenant en possession du premier et du second prix, la géographie de la Gaule au VIe siècle, par M. Longnon et l'histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions par M. A. Giry.

Ouvrages déposés : — Arbellot, La vérité sur la mort de Richard Cœur-de-Lion, roi d'Angleterre (Paris, 1878, in-8°); — L. Cartier Saint-René, Seigneuries du Berry : histoire du duché-pairie de Charost et de la seigneurie de Mareuil, texte et dessins (Paris, 1879, in-8°); — F. Germer-Durand, Enceintes successives de Nîmes, 2e éd. (Nîmes, 1878, in-8°); — Fr. Germer-Durand, La porte d'Arles et le château royal de Nîmes, étude archéologique (Nîmes, 1878, in-4°); — Guillouard, Recherches sur les colliberts (Caen, 1878, in-8°); — Histoire généalogique et chronologique de la maison royale de France... par les PP. Anselme, Ange et Simplicien, 4e éd., par Potier de Courcy (Paris, gr. in-4°); — D. Mathieu, L'ancien régime dans la province de Lorraine et Barrois, d'après des documents inédits (1698-1789) Paris (1879, in-8°); — de Matty de Latour, Andecombo, Juliomagus et Andecavi ou triple emplacement de l'ancienne capitale de l'Anjou (Angers, 1876, in-8°); — de Matty de Latour, Emplacement de la mansion romaine Segora, solutions diverses du problème (Poitiers, 1878, in-8°); — Rouet, Étude sur l'école juive de Lunel (in-8°); — Giuseppe Saliroli, Filosofia della letteratura francese nel medio evo; i Celti nella storia e nella litteratura.

Présentés de la part des auteurs : — par M. Maury : Ch. Schmidt, Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XVe s. et au commencement du XVIe (Paris, 2 vol. in-8°); — *par M. Laboulaye :* Le traité de Berlin publié et annoté par Benoit-Brunsvick.

Julien Havet

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 18 Janvier — 1879

7. — Parmentier. **Étude sur un supplément inédit des Mémoires de Richelieu.** In-8°, xi-202 pp. — Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Thorin, 1877.

La thèse française de M. Parmentier s'annonce comme mettant au jour une découverte importante. A la vérité, l'ouvrage ms. auquel elle est consacrée n'était pas inconnu; mais Léopold Ranke, qui l'a signalé dès 1849 [1] à l'Académie des sciences morales, l'a considéré comme un recueil tiré des papiers du P. Joseph, et si c'est véritablement un supplément des Mémoires de Richelieu, comme le dit M. P., celui-ci s'est fait plus d'honneur en lui rendant son vrai caractère que son devancier en appelant l'attention sur un ouvrage qu'il méconnaissait à ce point. Tout naturellement, avant d'exposer et de justifier son opinion personnelle, M. P. essaie de réfuter celle de Ranke, et c'est d'abord la force de ses objections contre les conclusions de l'illustre historien allemand que nous avons à apprécier.

Ces conclusions s'appuyaient à la fois sur le témoignage de Vittorio Siri et sur la place importante et très-honorable, occupée par le P. Joseph, dans l'ouvrage dont il s'agit. A l'autorité de Vittorio Siri qui cite plusieurs fois cet ouvrage sous le titre de *Registri manoscritti, memorie manoscritte, memorie di stato del padre Joseffo*, qu'oppose M. P.? L'opinion de M. Avenel et de M. de Parieu. On s'étonne que M. P. n'ait pas cherché à se rendre compte par lui-même de la valeur du témoignage de Vittorio Siri, car ce témoignage est un élément important de la discussion; mais, puisqu'il a cru pouvoir s'en rapporter à d'autres à cet égard, voyons ce que pèsent ses autorités. C'est dans une lettre à l'auteur que M. Avenel a exprimé son sentiment sur notre ms.; dans cette lettre, il déclare que ce ms. ne lui paraît pas renfermer des mémoires ni des papiers du P. Joseph, qu'il ne faut attacher aucune impor-

1. Voy. le *Compte-rendu des séances et travaux de l'Académie*, xviii, 335. Cette communication a été reproduite par Ranke dans l'appendice de sa *Franzœsische Geschichte*, v, 108.

tance à ce qu'en dit Vittorio Siri, mais que lui-même n'en a pas recherché et en ignore l'origine et le caractère. On nous accuserait peut-être de nous attacher trop exclusivement au sens littéral des termes employés par M. Avenel, si nous faisions observer que ces termes ne sont pas en contradiction avec l'opinion de Ranke, puisque celui-ci n'a pas présenté le ms. en question comme des mémoires ou des papiers du P. Joseph, mais comme des mémoires rédigés d'après ses papiers. Mais nous ne pouvons dissimuler l'impression que nous éprouvons en voyant la forme que M. Avenel a donnée à sa pensée dans une lettre où il pouvait s'exprimer avec moins de réserve que dans un écrit destiné au public. Son langage ne nous parait pas être celui d'un homme qui a étudié à fond le sujet dont il parle, et nous ne croyons pas nous tromper en disant qu'il avait lu notre ms., surtout avec la préoccupation d'un éditeur qui cherche des matériaux pour son recueil [1]. L'opinion de M. Avenel, dans les termes où il l'a exprimée, n'ébranle donc nullement celle de Ranke; elle affaiblit, au contraire, par avance la thèse de M. P. Comment, en effet, la nature du ms. aurait-elle échappé à un homme aussi familier que M. Avenel avec les mémoires de Richelieu, si ce ms. était un supplément des mémoires? Nous ne nous serions pas arrêté à une opinion qui ne s'appuie sur aucune preuve, si elle n'émanait d'un savant aussi autorisé que l'éditeur des papiers d'Etat de Richelieu. Nous n'avons pas la même raison pour nous occuper de ce que pense M. de Parieu, et nous avons hâte de voir comment M. P. répond à l'argument tiré par Ranke du grand rôle que le P. Joseph joue dans le ms.

Le P. Joseph, fait observer M. P., n'est pas le seul qui soit loué dans ce ms., on y trouve aussi des éloges du marquis de Feuquières, de Saint-Chamont, des comtes d'Avaux et d'Harcourt, des cardinaux Barberini, Mazarin et de la Valette. Mais c'est Richelieu et Louis XIII qui y tiennent la première place: les services du premier, l'activité du second y sont mis en pleine lumière et, à ne tenir compte que de l'importance accordée par ce document aux divers personnages qui y figurent, c'est à Louis XIII qu'il faudrait l'attribuer. D'ailleurs le ms. contient beaucoup de documents sur des affaires dont le P. Joseph ne s'est pas mêlé, des documents qui n'ont pas été rédigés par lui et qui, par conséquent, n'ont pu venir dans ses mains. Telle est l'argumentation par laquelle M. P. combat l'origine attribuée par Ranke au ms. On en sent toute la faiblesse. Nous avons à peine besoin de faire remarquer que, dans un ouvrage sur les événements politiques et militaires de 1634 à 1638, la place faite au roi et au cardinal ne pouvait être que très-grande, mais que cette circonstance ne peut avoir la même portée que le soin avec lequel le rédacteur fait ressortir les mérites et l'influence d'un personnage

1. Il en a tiré une lettre de Richelieu à l'archevêque de Rouen du 28 janvier 1634. IV, 522.

relativement secondaire comme le P. Joseph. Quant à la présence de documents rédigés par d'autres que par le P. Joseph, nous ne voyons pas en quoi elle est incompatible avec la thèse de Ranke. Pourquoi le rédacteur du ms. n'y aurait-il admis que des documents émanés du capucin ? Pourquoi celui-ci ne lui aurait-il pas communiqué des instructions diplomatiques et d'autres pièces, auxquelles il était resté étranger, mais dont, grâce à la confiance que lui accordait le cardinal, il avait pu prendre copie ?

Les objections de M. P. n'enlèvent donc rien de sa force à l'opinion de l'illustre historien allemand, mais il faudrait nécessairement cesser de tenir compte de cette opinion, si M. P. avait réussi à établir la sienne sur le caractère du ms. Notre auteur, nous l'avons dit, considère ce ms. comme le supplément — il aurait été plus exact de dire l'appendice — auquel renvoie le secrétaire chargé de réunir les matériaux qui composent le seul ms. complet des mémoires. Tous ceux qui ont lu le beau travail de M. Avenel sur les mémoires de Richelieu [1] savent que ce ms., qui est une copie, omet ou se borne à mentionner et à analyser certains documents qui font partie du ms. original. Le plus souvent la copie annonce que ces passages supprimés se trouveront à la fin du volume, mais ils ne s'y trouvent pas. C'est cet appendice que M. P. croit avoir retrouvé dans le ms. du fonds français 3754-3757. On serait bien vite édifié sur la question si l'on possédait la partie du ms. original des mémoires afférente aux années embrassées par notre ms. (1634-1638), ou seulement si la copie avait continué ses renvois à l'appendice au-delà de 1633. On pourrait alors vérifier si les documents contenus dans le ms. français 3754-3757 sont ceux qui ont été insérés dans le ms. original des mémoires et que la copie désigne comme ayant été rejetés en appendice. Malheureusement ce moyen de contrôle nous fait défaut, puisque le ms. original qui commence en 1624 s'arrête en 1630 et qu'à partir de 1633 la seconde rédaction ne renvoie jamais à la fin du volume, ce qui, disons-le tout de suite, semble indiquer que Richelieu avait renoncé à la pensée d'un appendice.

Du moment où la vérification dont nous venons de parler était impossible, M. P. n'avait d'autre moyen pour s'assurer de la corrélation qu'il supposait entre les mémoires et le ms., que de rechercher si ce ms. se compose de documents et de morceaux analogues à ceux qui ont été élagués de la seconde rédaction des mémoires, et si ces documents et ces morceaux ne se trouvent pas dans les mémoires sous une autre forme, car un supplément ne saurait reproduire, même dans leur substance, des passages de l'ouvrage principal. M. P. a, en effet, examiné le ms. à ces deux points de vue, mais, au lieu de traiter successivement ces deux questions dont dépend directement celle du rapport du ms. avec les mémoires, il a interrompu sa discussion sur le caractère du ms. pour mon-

1. *Journal des savants*, cahiers de mars et d'août 1858, de février et de mai 1859.

trer prématurément par trois exemples les lumières nouvelles qu'il fournit. Notre désir de suivre pas à pas l'argumentation de M. P. ne peut aller jusqu'à nous faire renoncer à un plan méthodique, et, négligeant momentanément l'usage que l'auteur fait du prétendu supplément pour éclaircir certaines questions historiques, nous nous attacherons exclusivement à la comparaison des mémoires et du ms.

Le premier argument sur lequel se fonde M. P. pour soutenir que nous avons dans le ms. 3754-3757 un appendice des mémoires, repose sur l'analogie des éléments qui composent ce ms. avec les parties de la rédaction originale qui ont disparu de la seconde rédaction pour former un recueil de pièces justificatives. Nous ferions une pétition de principe si nous objections à M. P. que ce recueil n'a jamais existé, que Richelieu, reconnaissant qu'il égalerait presque en étendue les mémoires eux-mêmes, y a renoncé, que l'abandon de cette idée résulte suffisamment, ainsi que nous l'avons indiqué, du silence des mémoires sur cet appendice à partir de 1634. En effet, c'est précisément cet appendice que M. P. prétend avoir trouvé, et, s'il ne se fait pas illusion, sa découverte ôte toute valeur à notre opinion sur le changement qui se serait produit à cet égard dans l'esprit de Richelieu. Mais on comprend que l'analogie invoquée par l'auteur ne peut être concluante qu'à la condition d'être précise et frappante. Parmi les pièces élaguées de la rédaction originale et que l'arrangeur de la copie a annoncé l'intention de rejeter en appendice, il y a des lettres, des instructions diplomatiques; il y en a aussi dans le ms. L'analogie est-elle suffisante pour qu'on puisse dire que le ms. est l'appendice des mémoires? Evidemment non. C'est pourtant d'une analogie aussi vague que M. P. se contente pour établir entre les mémoires et le ms. le lien que nous avons dit.

Mais il ne suffit pas à M. P. de se servir d'arguments sans portée; il en emploie qui prouvent contre sa thèse et témoignent qu'il se fait une idée complètement erronée de ce que devait être cet appendice qu'il croit avoir découvert. M. Avenel avait remarqué que le réviseur du second ms. des mémoires a modifié la rédaction originale de façon à ménager certaines convenances. Les différences de ce genre que M. Avenel a constatées entre les deux rédactions pour la période qui leur est commune (1624-1630), M. P. croit les reconnaître entre la seconde et le ms. 3754-3757. A ses yeux, celui-ci nous aurait conservé la rédaction primitive, sincère, et c'est pour lui une raison de plus de le considérer comme l'appendice des mémoires. On le voit, nous n'exagérions pas en disant que M. P. fournit des armes contre lui-même et qu'il a complètement méconnu le caractère de l'appendice. Comment un recueil de pièces justificatives — et l'appendice ne devait pas être autre chose — pourrait-il nous offrir la première rédaction des mémoires, c'est-à-dire apparemment la suite du ms. A. [1]? Ou le ms. qui fait l'objet du travail de M. P. contient la première

1. C'est ainsi que M. Avenel désigne le ms. original et incomplet des mémoires.

rédaction des mémoires, et alors il n'en forme pas l'appendice, ou c'est l'appendice projeté par Richelieu, et, dans ce cas, on ne peut y trouver le texte des mémoires eux-mêmes. Si, passant sur ce que la théorie de M. P. présente de contradictoire, nous examinons le rapprochement qu'il a fait d'un passage des mémoires et d'un passage du ms. pour prouver que l'un et l'autre représentent les deux rédactions des mémoires, nous sommes obligé de reconnaître que le sens critique de l'auteur n'est pas supérieur à sa logique. Ces deux passages ne procèdent évidemment pas l'un de l'autre. Le rôle de Richelieu n'est pas présenté dans l'un sous un jour plus défavorable que dans l'autre. La seule différence digne de remarque, c'est que notre ms., toujours très-favorable au P. Joseph, constate les services qu'il avait rendus à la reine-mère.

Le chapitre III du livre que nous examinons n'est pas fait pour diminuer la perplexité du lecteur en peine de comprendre comment le même ms. peut être à la fois le texte primitif et l'appendice des mémoires. Dans ce chapitre, l'auteur s'efforce d'établir, par de nombreux rapprochements, ce qu'il appelle fort improprement la « concordance » des mémoires et du ms. M. P. a voulu dire que le ms. et les mémoires se complètent réciproquement, que ce qui est omis ou sommairement indiqué dans l'un des deux ouvrages est mentionné et relaté en détail dans l'autre. Ainsi le ms. 3754-3757, où M. P. a vu d'abord l'appendice annoncé par le réviseur de la seconde rédaction, qu'il a considéré ensuite comme la rédaction originale et sans retouches, devient maintenant un véritable supplément composé dans l'intention de combler les lacunes des mémoires. Ce sont les mémoires que le rédacteur du ms. a en vue lorsqu'il renvoie à l'*Histoire générale des guerres*, à l'*Histoire*, à l'*Histoire entière*. On voit que l'idée que M. P. se fait maintenant de l'appendice projeté par Richelieu n'est pas plus juste que celle qu'il s'en faisait tout à l'heure. Nous avons déjà dit ce qu'aurait été cet appendice si Richelieu avait donné suite à son projet; mais ce sujet a fait tomber l'auteur dans de telles contradictions et de telles méprises que nous sommes obligé d'y revenir. Tous ceux qui se sont servis des mémoires de Richelieu savent qu'à l'exception des quatorze premiers livres (1600-1623), ces mémoires ne présentent pas une narration homogène, écrite à loisir et avec art, une trame serrée dissimulant les éléments qui la composent; on y reconnaît de suite une compilation de documents, de morceaux composés en vue de certaines circonstances, de relations écrites immédiatement après les événements, sans souci de l'ensemble. Ce sont des matériaux de ce genre que l'on devrait retrouver dans l'appendice, puisque ses éléments auraient été tirés des mémoires. Tout autre est le caractère des passages du ms. que M. P. rapproche des mémoires. Ce sont des récits dont l'auteur ne laisse deviner nulle part qu'il connaissait les mémoires, qui portent, en partie, sur des événements également racontés dans ceux-ci et qui ne sont pas, comme la plupart des morceaux de la première rédaction élagués de la seconde, des hors-d'œuvre suppri-

més à cause de leur longueur et pouvant l'être sans laisser un vide sensible. Il y a, il est vrai, d'autres événements dont l'un des deux ouvrages ne parle pas et qui ont trouvé place dans l'autre ou qui, mentionnés dans celui-ci, sont présentés plus en détail dans celui-là. Mais que d'ouvrages du temps rectifient ou complètent les mémoires sans avoir été écrits pour leur servir de supplément!

Il n'y a, pour ainsi dire, pas un des rapprochements faits par M. P. qui ne démontre la fausseté de sa thèse et qui ne lui donne l'apparence d'une gageure contre la logique et le bon sens. Le lecteur refuserait de nous suivre si nous entreprenions d'examiner un à un tous ces rapprochements; outre qu'elle serait fastidieuse, cette tâche serait assez inutile, car il suffira au lecteur désireux de juger par lui-même la valeur de la comparaison entreprise par M. P. de jeter un coup d'œil sur le chapitre III. Cependant la critique doit d'autant plus donner ses preuves qu'elle est plus sévère, et nous ne pouvons nous dispenser de signaler quelques-uns des points de cette comparaison qui justifient le mieux notre sévérité.

Le ms. annonce qu'on trouvera le récit de la prise de Saint-Mihiel en 1635 dans l'*Histoire entière, au commencement du mois d'octobre.* Cette indication de mois ne saurait convenir qu'à un ouvrage rédigé sur un plan rigoureusement chronologique et non aux mémoires de Richelieu où la narration, tout en étant subordonnée à la division par années, épuise un sujet avant de passer à un autre. — C'est aux mémoires que ferait allusion cette phrase du ms. relative à l'opposition du parlement en 1636 : « Je ne touche point à ce qui a esté si publiq que l'historien l'a pu voir puis qu'il estoit dans Paris et que la chose se passa dans le parlement. » Si le rédacteur du prétendu supplément avait voulu désigner l'auteur des mémoires, c'est-à-dire Richelieu, se serait-il contenté de parler du premier ministre, de celui qui avait joué le principal rôle dans cette affaire comme on parlerait d'un témoin ordinaire, d'un gazetier bien informé? — M. P. identifie certain personnage que le ms. attaque sans le nommer avec le duc de la Valette; le récit de la punition de ce personnage, pour lequel le ms. se réfère à *ce que dira l'histoire,* se trouve, selon lui, dans les mémoires; c'est le récit de la fuite du duc et de sa révocation de la charge de colonel-général de l'infanterie. M. P. n'a signalé que la dernière attaque de l'auteur du ms. contre cet adversaire anonyme; précédemment, il est accusé d'avoir entravé la négociation du traité d'alliance du 8 février 1635 avec la Hollande; une lettre des Etats analysée dans le ms. lui reproche d'avoir paralysé les opérations militaires des Hollandais et du landgrave de Hesse. Enfin le passage relevé par M. P. lui impute de laisser les armées sans ordres, de ne pas compléter les régiments par des recrues, etc. Le duc de la Valette ne fut jamais en situation d'encourir une responsabilité aussi étendue et il ne s'attira le courroux de Richelieu que par suite de son échec au siège de Fontarabie en 1638. Il s'agit ici du secrétaire d'Etat de la guerre,

Servien, disgracié au commencement de 1636. Mais les mémoires sont complètement muets sur la révocation de Servien et le renvoi du ms. ne peut, par conséquent, s'appliquer à eux.— Au sujet de la retraite de Gallas en Allemagne, en 1636, les mémoires ne disent rien de plus que le ms. Celui-ci ne fait donc pas allusion aux mémoires quand, négligeant les détails de cette retraite, il en donne pour motif que l'*histoire ne l'oubliera pas.* Remarquons, en outre, que cette référence, comme la précédente, suppose un ouvrage qui n'est pas encore rédigé.— M. P. lit les textes avec une légèreté inconcevable ; un critique qui méconnaitrait les ressources de l'euphémisme dirait qu'il les tronque. Il remarque que le rédacteur du ms. annonce l'intention de suivre *l'ordre du temps et non des affaires.* Il en conclut que l'histoire dont le ms. est le supplément, suivait, au contraire, l'ordre des affaires et, comme les mémoires sont dans ce cas, c'est pour lui une raison de plus de les considérer comme l'ouvrage auquel se rattache ce supplément. Nous ferons d'abord remarquer qu'en bonne logique on ne peut tirer de la déclaration de l'auteur du ms. la conséquence que M. P. en tire ; en déclarant qu'il suivra l'ordre chronologique, cet auteur ne dit pas implicement que l'histoire qu'il entreprend de compléter suit l'ordre méthodique. Mais ce n'est pas seulement la logique qui condamne M. P., c'est le texte même invoqué par lui. Ce texte dit, en effet : « Pour ce que dans le supplément, *comme dans l'histoire,* je suis l'ordre du temps et non les affaires... » Il constate une analogie et non une opposition ; il indique que l'*histoire* ne doit guère être cherchée en dehors des ouvrages qui présentent les événements dans l'ordre où ils se sont passés, nous dirions presque en dehors des recueils périodiques et des gazettes, et il nous interdit de le chercher dans les mémoires de Richelieu.

Parmi les difficultés auxquelles se heurte la thèse de M. P., il faut compter les répétitions que l'on constate en comparant les deux ouvrages. En principe, un supplément ne peut pas raconter des faits, reproduire des documents déjà racontés ou insérés dans l'ouvrage principal. M. P. n'a tenu compte de cette difficulté qu'en ce qui touche les pièces. Il explique la reproduction de ces pièces en disant que celles qui figurent dans les mémoires y ayant été mises en style indirect et plus ou moins écourtées et altérées, l'auteur du supplément a voulu les faire connaître sous leur forme intégrale et originale. Il faut avouer que cet auteur, qui n'est autre pour M. P. que le secrétaire des mémoires, a joué un bien mauvais tour à son maitre en livrant ainsi les preuves des libertés que celui-ci avait prises avec les textes. Mais les mémoires et le ms. 3754-3757 ne se ressemblent pas seulement par les documents qui leur sont communs. Ils font aussi en quelque sorte double emploi en ce que tous deux racontent les mêmes faits, sans qu'on puisse expliquer les différences de leur récit par les rapports qui existent habituellement entre un ouvrage principal et un supplément. On reconnaîtra la vérité de cette observation si l'on compare ce que les deux ouvrages disent du

rapport de Delbene au roi sur sa mission auprès de Gaston en mai 1634, de la remise de Philisbourg entre les mains des Français (II, 566-567), de la prise du fort de la chaîne près de Brisach (III, 264), de la chute du tonnerre près du roi, de l'assemblée des provinciaux et ex-provinciaux, des capucins de France à Paris en 1638 (III, 294). A ces exemples il faut ajouter l'arrestation du résident de France et d'un courrier français par les Espagnols en 1635, car ce fait est consigné dans les mémoires (II, 603), bien que M. P. prétende qu'il s'agisse d'une autre arrestation. Or, le compilateur du ms. a soin de dire qu'en relatant ce fait, il répare une omission de l'*historien*. L'*historien* ne peut donc être l'auteur des mémoires, auquel cette violation du droit des gens n'a pas échappé [1].

Si M. P. a affaibli la portée de l'objection soulevée par ces répétitions, il n'a rien dissimulé de la difficulté d'appliquer aux mémoires de Richelieu les différents titres sous lesquels le ms. cite l'ouvrage auquel il se réfère; mais ce qu'on peut lui reprocher ici, c'est la hardiesse aventureuse avec laquelle il a essayé de résoudre cette difficulté. Pour expliquer comment le ms. donne aux mémoires tantôt le titre d'*Histoire générale des guerres*, tantôt celui d'*Histoire*, tantôt enfin celui d'*Histoire entière*, M. P. n'a pas hésité à improviser l'hypothèse la moins fondée sur la composition des mémoires. Selon lui, Richelieu aurait eu d'abord la pensée d'exposer à part les affaires du dehors et celles de l'intérieur : de là deux ouvrages, l'*Histoire générale des guerres* et l'*Histoire ;* puis, reconnaissant que ces deux ordres de faits étaient inséparables, il aurait fondu ces deux ouvrages en un seul ; c'est ce dernier que le compilateur du ms. désignerait sous le titre d'*Histoire entière*. C'est faire peu honneur à l'intelligence de Richelieu que de lui prêter un plan aussi impraticable que celui qui aurait consisté à séparer l'histoire diplomatique et militaire et l'histoire intérieure. Quels sont donc les faits qui autorisent M. P. à le lui attribuer ? Quels indices a-t-il trouvés de cette double rédaction des mémoires, l'une d'où la politique étrangère aurait été exclue, l'autre qui n'aurait embrassé que les événements extérieurs, puis de la fusion de ces deux rédactions en une seule sous la forme que nous connaissons ? Les arguments de l'auteur sont si peu probants et même, à l'exception d'un seul, si peu spécieux que nous éprouvons pour lui quelque embarras à les reproduire. M. P. commence par dire que la rédaction des mémoires a dû subir, à partir de 1631, une modification quelconque, puisque les mss. incomplets que nous possédons s'arrêtent ou commencent à cette date. Nous ne voyons pas bien pourquoi l'année 1631, par cela seul que certains mss. l'ont prise pour point de départ ou pour terme, marquerait un changement dans la rédaction des mé-

1. On pourrait aussi signaler des contradictions entre les mémoires et le ms., mais, en faisant valoir toutes les preuves que la comparaison des deux ouvrages fournit contre la thèse de M. P., nous craindrions de faire partager au lecteur la fatigue que l'examen de cette thèse nous a imposée.

moires, mais peu importe. La question est de savoir si les mss. qui commencent en 1631 offrent la division qu'à partir de cette époque, Richelieu aurait introduite dans son œuvre. Sur ces cinq mss. il y en a un, en effet, qui s'arrête en 1636 et qui ne contient que l'histoire intérieure. C'est le seul argument un peu spécieux à l'appui d'une conjecture aussi nouvelle et aussi invraisemblable. Mais il ne paraît spécieux que parce que M. P., en nous disant que ce ms. provient de Jacques Dupuy et qu'on pourrait peut-être y voir des extraits faits par ce savant, nous laisse ignorer certaines particularités signalées cependant par M. Avenel et qui changent en certitude la supposition faite en passant et sans s'y arrêter par l'auteur. Rien de moins douteux que l'origine et le caractère de ce ms. D'abord il s'annonce, par son titre, comme ayant été tiré des mémoires de Richelieu; ainsi, au lieu d'être un embryon de ces mémoires, c'en est une réduction; au lieu de les avoir précédés, il les a suivis. Nous savons même la date à laquelle cet abrégé a été rédigé; il est postérieur de dix ans à la mort de Richelieu. Enfin, il n'y a pas à hésiter sur l'auteur, car Dupuy a mêlé ses réflexions personnelles aux extraits que lui ont fournis les mémoires [1]. On voit à l'aide de quelles omissions M. P. est parvenu à faire illusion au lecteur sur la portée d'un fait qui, mieux connu, ne prouve rien en faveur de son hypothèse.

C'est avec la même légèreté, que M. P., se fait fort de l'autorité de M. Avenel pour affirmer que Richelieu avait fait recueillir en soixante-deux volumes in-folio, le travail des secrétaires d'Etat de la guerre pendant son administration. M. Avenel parle de ce recueil, mais il n'en attribue nullement l'origine à Richelieu. Nous n'avons donc affaire ici qu'à une supposition de M. P.; elle serait, d'ailleurs, aussi fondée qu'elle est gratuite, qu'elle n'indiquerait pas le moins du monde chez Richelieu l'intention de faire rédiger une histoire particulière des guerres.

Le désordre chronologique, qui règne dans certaines parties des mémoires, a fourni à M. P. un dernier argument. Ce désordre s'expliquerait par la fusion de deux ouvrages en un seul. Il s'explique bien plus simplement par la transposition de certains cahiers du second ms. des mémoires [2].

Nous terminerons sur ce point, en relevant une erreur matérielle de M. P. Il affirme que le ms., dans sa dernière partie, ne cite plus l'ouvrage auquel il se refère que sous le titre d'*Histoire entière*. Il n'y a pas lieu d'examiner le parti que l'auteur essaye de tirer de ce fait, puisque le fait est inexact. On trouve encore au § 44 du dernier volume un renvoi à l'*Histoire*.

Nous allons maintenant suivre M. P. dans ses recherches sur l'auteur de l'ouvrage ms. et sur l'époque de sa composition. A vrai dire, nous connaissons déjà en gros son opinion sur l'auteur, car nous savons qu'il

1. *Journal des savants*, année 1859, p. 308-311.
2. Sur la façon dont les mémoires ont été rédigés, voir les articles de M. Avenel

considère l'ouvrage comme la réalisation d'une pensée de Richelieu et, dès lors, il ne pouvait pas, sous peine de tomber dans une contradiction nouvelle, chercher l'auteur ailleurs que dans l'entourage du cardinal. En effet, cet auteur n'est autre pour lui que le secrétaire des mémoires. Il est frappé des rapports de pensée et de style des mémoires, à partir de 1631 et surtout de 1633, et du ms. Heureusement, avec une candeur parfaite, il a mis le lecteur à même de juger de ces prétendues analogies en plaçant en regard des extraits des deux ouvrages. Les différences de fond et de forme, dans le récit du même fait, sont frappantes. Il n'y a rien de commun notamment entre le style souvent lourd et embarrassé, mais toujours nerveux de Richelieu, et le style plat et quelquefois ridiculement emphatique du compilateur. Si la place nous manque pour montrer par des exemples toute la distance qui sépare les deux ouvrages, quelques lignes nous suffiront pour faire voir que les rapprochements de M. P. ne sont, qu'on nous passe le mot, qu'un grossier trompe-l'œil. M. P. a cru remarquer qu'un trait commun aux mémoires à partir de 1633, ainsi qu'au ms., est de commencer le récit de certaines années, par « des préambules poétiques ou philosophiques ». Les années 1633 et 1637 sont, en réalité, les seules qui s'ouvrent dans les mémoires par des considérations empreintes d'un certain caractère philosophique. M. P. entreprend de comparer à ce point de vue les deux ouvrages, mais, ainsi qu'on va voir, cette comparaison ne peut aboutir à aucun résultat. En effet, pour l'année 1633, le parallèle est impossible, puisque le ms. ne commence qu'en 1634. Pour 1634, il manque également de base, car le début de cette année dans les mémoires n'a rien de philosophique ni de poétique et, dans le ms., elle commence sans préambule. L'année 1635 débute dans les deux ouvrages d'une façon toute différente et il n'y a aucun rapport à établir entre eux à cet égard, sinon qu'ils ne doivent rien, ni l'un ni l'autre, à la poésie et à la philosophie. L'année 1636 n'a de préambule ni dans les mémoires, ni dans le ms. Il n'y a aucune analogie entre les deux ouvrages, quant au début de 1637. L'année 1638 s'ouvre dans l'un par une réflexion sur l'insuffisance des instruments choisis par les rois pour exécuter leurs desseins; dans l'autre, par des considérations sur le mécontentement inspiré par les événements de cette année, ainsi que sur la convenance de cacher aux peuples les affaires d'Etat, jusqu'au jour où il n'y a plus d'inconvénient à les dévoiler pour justifier le gouvernement. Ces préambules n'ont rien de commun que leur banalité.

Il ne suffit pas à M. P. d'avoir attribué la même origine aux mémoires et au ms. en faisant de celui-ci l'œuvre du secrétaire des mémoires. Ce secrétaire, dont M. Avenel n'a pas réussi à trouver le nom, M. P. le connaît : c'est le P. Ange, compagnon du P. Joseph. Si, comme cela est certain, le P. Ange de Raconis est complètement étranger à la composition des mémoires, il a, au contraire, des titres sérieux pour être accepté comme le compilateur du ms. 3754-3757. Toutefois, ces titres ne

seraient pas suffisants pour lui assurer la préférence sur les autres personnes de l'entourage du P. Joseph, même s'ils s'appuyaient sur une autorité moins suspecte que l'abbé R. Richard.

Nous nous faisons un plaisir de reconnaître que, pour fixer l'époque approximative de la composition, M. P. a su tirer parti des données fournies par le texte. Mais la distinction qu'il a voulu établir à ce point de vue entre les deux premiers volumes et le commencement du troisième, d'une part, et la fin du troisième, et le quatrième, de l'autre, nous paraît aussi arbitraire que l'observation sur laquelle elle repose est peu fondée. Il n'y a pas dans la façon dont le ms. parle de Richelieu un changement de ton indiquant que l'écrivain, après avoir parlé avec contrainte dans les deux premiers volumes et la première partie du troisième du ministre vivant, a jugé avec plus de liberté, dans le reste de l'ouvrage, le ministre mort. Nous reprocherons aussi à M. P. d'avoir négligé certains indices précieux sur le mode de composition de cet ouvrage.

Nous avons réservé pour la fin les chapitres où M. P. a essayé de montrer l'importance du ms. 3754-3757, où il a exprimé ses vues sur l'ensemble de l'œuvre historique de Richelieu, ainsi que son opinion sur la valeur de Louis XIII et les sentiments du roi pour son ministre. Ces chapitres ne nous arrêteront pas longtemps. Plus l'importance de la question traitée par M. P., la nouveauté et le dogmatisme de sa thèse nous ont imposé une discussion minutieuse et étendue, plus nous devons passer rapidement sur la partie de son livre où il n'a rien mis de personnel et de nouveau, sinon quelques erreurs inoffensives.

Les exemples choisis par M. P. pour donner une idée de la nouveauté des renseignements qu'on peut tirer du ms., sont loin d'être les meilleurs. Les documents relatifs aux relations de la France et de Wallenstein, tout en présentant un réel intérêt, ne contredisent pas les mémoires de Richelieu, comme semble le croire l'auteur, sur le point de savoir d'où vint l'initiative des négociations [1]. Le ms. ne nous apprend rien de nouveau ni sur les relations de la France et de la Pologne ni sur le projet d'ériger les Pays-Bas espagnols en confédération indépendante.

C'est à l'aide de documents tirés de ce ms. que M. P. s'occupe de ces trois questions et c'est là le lien qui les rattache à son sujet. Au contraire, l'opportunité des deux paragraphes où l'auteur a cru devoir prendre à partie M. Topin au sujet de son livre *(Louis XIII et Richelieu)*, ne se justifie pas, car c'est presque exclusivement les mémoires à la main qu'il a entrepris de réfuter M. Topin. M. P. pense que, si M. Topin a cru réparer envers Louis XIII l'injustice de l'histoire, s'il a méconnu les sou-

1. La lettre en italien publiée p. 95 a été écrite par Kinski et non par Wallenstein. M. P. n'a pu l'attribuer à celui-ci qu'en faisant de grossiers contre-sens dans sa traduction. C'est du reste le sens et l'origine donnés à la lettre par une instruction à Feuquières citée immédiatement après.

cis que l'humeur ombrageuse du roi donnait au cardinal, c'est qu'il a négligé de lire les Mémoires dont le titre, si peu en rapport avec le contenu, au dire de M. P., ne lui permettait pas de soupçonner l'utilité au point de vue qui l'occupait. Mais d'abord ce titre ne donne pas de la compilation formée par les soins de Richelieu une idée si fausse que le croit M. P. Si on ne trouve pas dans les mémoires une véritable autobiographie, en ce sens que la vie privée de l'homme en est absente, la vie publique du ministre en est le fond, l'idée de justifier et de glorifier sa politique, l'origine, et les premiers éditeurs qui ont baptisé l'ouvrage n'ont préparé au lecteur aucune méprise. Ensuite M. Topin qui, nous en sommes convaincu, connaît les Mémoires aussi bien que M. P., pourrait répondre que ces Mémoires n'étaient pas le document le mieux fait pour l'éclairer sur la part véritable de Louis XIII dans le gouvernement. Si grande que l'action de Richelieu apparaisse dans les mémoires, le rôle qu'ils attribuent au roi est encore beaucoup plus grand qu'il ne le fut en réalité. C'est que, par une fiction dont personne n'est dupe, le roi y est présenté comme faisant tout ce qui se fait en vertu de son autorité. La question est de savoir jusqu'à quel point Louis XIII a contribué par ses lumières, par sa volonté, par son application, aux grandes choses accomplies sous son nom, et ce n'est pas dans un ouvrage où, par respect des convenances, Richelieu met le roi sur le premier plan, à côté de lui-même, que cette question peut être étudiée le mieux. Quant à la question des rapports de Louis XIII et de Richelieu, à quoi bon l'aborder pour la traiter d'une façon aussi insuffisante?

Dans la théorie de M. P. sur l'œuvre historique de Richelieu, il y a des remarques justes, mais sans nouveauté, sur les différences qui distingnent le commencement et la fin des mémoires. L'auteur méconnaît, au contraire, le caractère du *Testament politique* quand il y voit non pas, avec tout le monde, une théorie et un manuel de gouvernement, mais une histoire du cardinal.

L'examen du livre de M. P. aurait été stérile pour nous et pour le lecteur s'il nous avait conduit à un résultat purement négatif et si, après avoir montré que le ms. n'est pas ce que l'auteur en fait, nous n'essayions de dire ce qu'il nous paraît être.

L'intention avouée de celui qui l'a rédigé a été de compléter un ouvrage ou plusieurs ouvrages de son temps en recueillant des faits et des documents inconnus du public. La première question qui se pose est donc celle de savoir quels sont les historiens dont il a voulu réparer les omissions. L'ouvrage auquel il renvoie, sous le titre d'*Histoire générale des guerres,* n'est autre chose que le livre publié en 1638 par Claude Malingre de Saint-Lazare sous le titre de *Remarques d'histoire ou description chronologique des choses plus memorables passées tant en France qu'es pays estrangers depuis l'an 1600 jusques à present* par le s[r] de Saint-Lazare, historiographe. Paris, Claude Collet, 1638. Les termes

dans lesquels Claude Sorel parle de cet ouvrage [1], en même temps qu'ils attestent son identité avec l'*Histoire générale des guerres,* pourraient faire croire que Malingre a publié, sous ce dernier titre, une édition de son livre. Mais nous n'avons trouvé dans aucune bibliothèque de Paris l'*Histoire générale des guerres,* tandis que la plupart d'entre elles possèdent les *Remarques d'histoire.* On peut donc affirmer que Malingre n'a jamais donné à son livre le premier de ces titres, mais que le public le désigna ainsi dès son apparition. C'est donc là qu'il faut chercher d'abord les passages auxquels renvoie le ms. On les y trouve tous. Le ms. se réfère au récit complet et fort ample de la mort de Wallenstein contenu dans le second tome de l'*Histoire générale des guerres.* Ce récit se trouve à la p. 683 des *Remarques d'Estat* qui, dans les exemplaires reliés en deux tomes, fait partie du second. La relation particulière de la bataille de Nordlingen, qu'on lit à la p. 702, correspond parfaitement à « l'ample description contenue au second tome » dont parle le ms. Le rédacteur de celui-ci ne dit rien de la surprise de Philisbourg par les Impériaux « parce qu'elle est amplement décrite dans l'*Histoire générale des guerres* au tome second, en la première narration de cette année »; dans les *Remarques d'Estat,* p. 719, l'année 1635 s'ouvre par le récit de la surprise de Philisbourg.

Si nous croyons avoir réussi à déterminer l'ouvrage auquel le ms. donne le titre d'*Histoire générale des guerres,* nous n'avons pas été aussi heureux pour celui qui est mentionné sous les titres d'*Histoire,* d'*Histoire entière, Corps d'histoire.* On pourrait croire d'abord que le compilateur prend le mot d'histoire dans son sens général et qu'il a en vue les histoires et les historiens de son temps; mais on ne peut s'arrêter à cette interprétation quand on voit qu'il se dispense de parler de l'opposition du parlement en 1636 « parce que l'historien l'a pu voir puisqu'il était dans Paris », quand on le voit se référer au récit de la prise de Saint-Mihiel contenu dans l'histoire *au commencement du mois d'octobre,* etc. On ne peut parler dans ces termes que d'un ouvrage déterminé. D'un autre côté, il est impossible d'admettre que l'*Histoire,* l'*Histoire entière* ne sont, avec des titres différents, que les *Remarques d'histoire,* car l'*Histoire* et l'*Histoire générale des guerres* sont citées côte à côte, et, en outre, on chercherait vainement dans les *Remarques d'histoire* le récit détaillé de la déclaration de guerre pour lequel le supplément renvoie à « l'Histoire ». Il n'est pas permis non plus de supposer qu'il s'agit du *Mercure français* pour diverses raisons, notamment parce que le ms. mentionne dans une même phrase l' « Histoire » et le *Mercure.* Convenons donc que nous ne connaissons pas l'ouvrage auquel le ms. fait allu-

1. « Il y a une histoire du roy Louis XIII... reduite en deux ou trois formes diverses sous le nom d'*Histoire generalle des guerres arrivées en France* et de *Remarques d'histoire*..... le tout fait par Claude Malingre dit Saint-Lazare... » *Bibliothèque française,* 2ᵉ édit. Paris, 1667, p. 357. C'est aussi comme une histoire générale des guerres que Moréri considère les *Remarques d'histoire.*

sion. Nous remarquerons seulement qu'à partir de 1636 l' « histoire » à laquelle il se réfère n'était pas encore rédigée, ce qui fait penser à une publication périodique dans le genre du *Mercure*.

Le ms. a été rédigé peu de temps après la mort de Louis XIII, à la suite des éclatants succès qui marquèrent les campagnes de 1643 et de 1644. Il n'est guère, en effet, que des succès aussi brillants que les victoires de Rocroy et de Fribourg, la prise de Thionville et de Philisbourg, de Spire, de Worms, de Mayence, de Landau qui puissent justifier l'enthousiasme que respirent ces lignes : « ..... et peu après elles (nos affaires) ont eu le progrès où on les voit avec tant de bonheur qu'il semble que ce soit un songe..... » D'un autre côté, le compilateur parle du départ du cardinal-infant de Milan pour joindre le roi de Hongrie, comme ayant eu lieu le 30 du *mois passé*, c'est-à-dire du mois d'août, de son entrée dans la Valteline le 7 *du courant*, ce qui prouve que ce passage était écrit au mois de septembre 1634. Quand on lit, après la mention de la remise de Philisbourg au roi en octobre 1634 : « L'armée du roy est *à présent* vers Spire... » on ne peut douter que ce passage n'ait été écrit peu de temps après octobre 1634. Celui où il est dit que le « duc de Lorraine vient, pour la seconde fois, de perdre, il y *a moins d'un mois*, la dernière de ses places, de sorte qu'il ne lui reste à présent pas seulement une motte de terre », porte sa date avec lui; il n'a pu être écrit qu'en 1641, au moment où Louis XIII venait d'occuper de nouveau les places de Lorraine. Ces indications chronologiques nous éclairent sur le mode de composition du ms. Le compilateur y a fait entrer des notes écrites à fur et à mesure des événements sans leur ôter toujours le caractère d'actualité auquel répugne un récit postérieur de plusieurs années à ces événements. D'où lui venaient ces notes ou, comme le compilateur les appelle, ces mémoires, ainsi que les documents souvent secrets qu'il a insérés dans son ouvrage ? Faut-il, à raison du témoignage de Siri, et de l'intention évidente du rédacteur de faire ressortir les mérites et le rôle du P. Joseph, de le mettre sur le même rang et même au-dessus du cardinal, faut-il croire que ces mémoires et ces documents ont été fournis par le capucin ? A cet égard la dernière phrase du ms. mérite de fixer l'attention. Le compilateur déclare qu'il suspend son travail en novembre 1638 au moment où s'arrêtent les mémoires qu'on lui a fournis, mais il annonce l'intention de le reprendre lorsqu'il aura reçu les autres. Cette phrase prête à deux conséquences contraires : on peut en conclure que les mémoires sur lesquels travaillait le compilateur lui venaient du P. Joseph et que, s'il n'en recevait plus en novembre 1638, c'est que le capucin frappé d'une attaque d'apoplexie dont il devait mourir le mois suivant, ne pouvait plus lui en fournir. Mais le rédacteur, comme on le voit par la fin de la phrase, comptait sur des mémoires postérieurs pour achever son travail. Or, à la date à laquelle il écrivait, c'est-à-dire vers 1643, 1644, il ne pouvait attendre des matériaux du P. Joseph. En outre, il y a un cas où il nomme la personne de qui il tenait le document qu'il re-

produit, et cette personne n'est pas le P. Joseph. Il faut donc admettre au moins que le compilateur recevait des matériaux de plusieurs mains, qu'il n'était pas un secrétaire mettant exclusivement en œuvre des matériaux fournis par celui pour qui il travaille, mais qu'il en recherchait lui-même et qu'il avait assez d'influence pour en obtenir de diverses personnes. C'est, en effet, à cette conclusion que nous nous arrêterons. Les matériaux qui ont servi à la composition du ms. ne sont pas tous tirés du cabinet du P. Joseph, mais on peut avec beaucoup de vraisemblance attribuer à la plupart d'entre eux cette origine. Il ne faut pas d'ailleurs s'exagérer l'importance de cette question. Quand même on soutiendrait que le P. Joseph n'est pour rien dans cet ouvrage, on serait forcé de reconnaître que celui qui l'a rédigé avait subi profondément son influence, qu'il avait épousé ses idées et ses passions et qu'il en est l'écho. Cela suffit pour faire du ms. un document très-précieux pour la biographie du capucin. C'est là son véritable intérêt, car les documents diplomatiques qu'il contient ne peuvent dispenser l'historien de se reporter aux originaux conservés aux archives des affaires étrangères.

---

8. — **Geschichte der franzœsischen Literatur im XVII Jahrhundert** von Ferdinand LOTHEISSEN. Erster Band. Zweite Hælfte, in-8°. Wien. Verlag von Carl Gerold's Sohn. 1878.

La seconde moitié du premier tome de l'ouvrage de M. F. Lotheissen [1], que nous annonçons, conduit l'histoire de notre littérature jusqu'à Corneille et complète ainsi le tableau que l'auteur s'est proposé d'en retracer pendant le premier tiers du XVIIe siècle.

Ce nouveau demi-volume se compose de trois chapitres d'inégale longueur et d'inégale importance : le premier traite de la poésie lyrique, le second de Richelieu et de l'Académie française, le troisième enfin de la poésie dramatique. Je dirai peu de chose du second de ces chapitres ; le rôle de Richelieu m'y paraît apprécié avec justesse, et l'Académie avec l'impartialité d'un témoin désintéressé, qui ne se dissimule ni les travers que la docte assemblée s'est parfois donnés, ni les services qu'elle a rendus à la langue et à la littérature nationale. C'est un résumé exact, mais sans prétention à l'originalité, de ce qui a été écrit sur ce sujet. Ce qui est nouveau, au contraire, c'est ce que M. L. dit de l'importance que prennent à cette époque les querelles littéraires et du réveil qu'elles amènent de l'opinion publique, c'est le portrait qu'il a fait de l'auteur de la *Pucelle*, de Chapelain, ce Gottsched français, comme il l'appelle non sans raison, lequel, ainsi que le critique allemand, devait tomber sous le

1. Cp. *Revue critique*, 1877, n° 39, art. 189.

ridicule, après avoir joui d'un crédit sans égal. Mais je laisse cette question pour arriver aux deux autres chapitres.

M. L. est sévère pour la poésie lyrique des premières années du XVIIe siècle; il lui refuse à la fois l'imagination inspiratrice et la vérité du sentiment et de la passion. Il serait difficile de s'inscrire en faux contre ce jugement, quand on parcourt les œuvres de Godeau, « le nain de Julie », de Gombauld, de Claude de Malleville, de Boisrobert ou de Gomberville; la médiocrité est le caractère de tous ces écrivains, comme celui de l'époque; on dirait que la galanterie a faussé et desséché les esprits. Il faudrait peut-être tout au plus faire une exception en faveur de l'auteur des « *Bergeries* », Racan, ce disciple de Malherbe, dont il ne sut toutefois, pas plus que Maynard, retrouver la langue énergique et fière. Il faut chercher l'originalité dans quelques pièces isolées de Saint-Amant, le précurseur de Scarron, et aussi de la poésie moderne : l'amour de la nature et je ne sais quel penchant à la mélancolie semblent annoncer en lui, deux siècles à l'avance, l'avènement du romantisme.

Le chapitre consacré à la poésie lyrique n'a que 36 pages; celui où M. L. étudie la poésie dramatique de la fin du XVIe siècle à Corneille en compte, au contraire, plus de 80; c'est le morceau capital de son livre. Ce chapitre est divisé en quatre parties : fondation d'une scène savante, essai d'un drame populaire avec Hardy, le marinisme au théâtre, enfin la tragédie régulière.

L'ancien drame national était proscrit au milieu du XVIe siècle. Sous l'influence de l'Italie s'était formé le drame savant; les représentations des *Gelosi* à Paris, en 1576, avaient donné le goût de la comédie italienne; les traductions de Pierre Larivey l'acclimatèrent chez nous, et elle devait laisser des traces profondes sur notre théâtre : quelques-uns des personnages les plus populaires de la scène italienne passeront sur la nôtre en se transformant comme le Docteur *(il Dottore)*, devenu le Trissotin de Molière, Pantalone, qui sera le prototype d'Argante et de Géronte, etc.

Mais à côté de l'influence de l'Italie se fait sentir bientôt celle de l'Espagne, influence autrement féconde, quoique moins avouée et moins connue; M. L. fait remarquer que, tandis que le théâtre italien n'a donné au nôtre que quelques types comiques, ce sont des chefs-d'œuvre, comme le *Menteur, Don Juan*, le *Cid*, dont notre scène est redevable au théâtre espagnol. Tout cela est juste, et je ne ferai qu'un reproche à M. L. : c'est de n'avoir pas assez montré quel était l'état de notre théâtre à la fin du XVIe siècle; il passe trop vite sur les premiers représentants de la poésie dramatique, en particulier sur Garnier dont les efforts méritaient d'être plus longuement appréciés.

Hardy, auquel M. L. se hâte d'arriver, marque, on le sait, une réaction contre le drame savant et presque un retour au drame du moyen âge. On connaît son mépris des règles et sa fécondité malheureuse : je

n'insiste pas sur ce point et j'arrive à ce que M. L. dit de l'invasion du marinisme sur la scène. Après avoir pénétré dans la poésie lyrique, le marinisme devait se rendre maître du théâtre; il lui rendit au moins le service d'attirer sur lui l'attention de la cour et prépara ainsi sa fortune. L'indifférence des classes cultivées avait contribué à l'échec de Hardy : il n'avait pas cherché à atteindre une perfection dont se souciait peu son auditoire populaire. Tout allait changer à l'avènement du genre nouveau. Ce fut Théophile Viaud qui l'inaugura avec l'*Amour tragique de Pyrame et Thisbé,* première protestation contre la manière de Hardy. Toutefois, le marinisme ne trouva son expression véritable que dans les pastorales. C'est à ce genre, qui fut quelque temps à la mode, que les auteurs d'*Arthémise* et d'*Amaranthe,* Racan et Gombauld, durent une partie de leur réputation, et Mairet lui sacrifiait à ses débuts en écrivant *Silvie.* Cependant la pastorale ne pouvait satisfaire longtemps les exigences croissantes du public, et Mairet, renonçant au genre qui l'avait fait connaître, donna la première tragédie classique, *Sophonisbe :* le théâtre régulier était fondé.

M. L. a très-bien résumé l'histoire de ces commencements de notre théâtre classique. Il a montré comment les premiers essais des jeunes poëtes d'alors furent favorisés par le goût, chaque jour grandissant, des représentations scéniques. La passion malheureuse de Richelieu pour le théâtre eut du moins cela de bon qu'elle donna au théâtre droit d'entrée à la cour et l'éleva presque à la hauteur d'une institution nationale. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier quand on lit la *Comédie des Tuileries.* Je ne suivrai pas M. L. dans l'étude rapide qu'il consacre aux « cinq auteurs, » en particulier à Desmarets, à l'Estoile, à Colletet; s'ils ne produisirent aucune œuvre durable, les collaborateurs du puissant cardinal eurent du moins l'heureuse fortune de laisser le théâtre, qu'on avait jusque-là dédaigné, entouré d'estime et de sympathie. Corneille pouvait paraître.

C'est par ce nom que se termine le livre de M. Lotheissen : c'est un livre utile; les pages qu'il a consacrées à l'histoire de notre littérature pendant les premières années du XVII[e] siècle nous offrent un clair et fidèle tableau de cette époque de transition qui n'eut, comme il le remarque justement, ni originalité, ni grandeur, mais qu'il faut connaître, car on y trouve en germe quelques-uns des caractères distinctifs de notre grand siècle littéraire.

Charles JORET.

---

60. — **Napoleon Bonaparte, seine Jugend und sein Emporkommen bis zum 13 Vendémiaire,** von D[r] A. BÖHTLINGK. Jena, Frommann, 1877. In-8°, XIX et 338 p. — Prix : 5 mark (6 fr. 25).

La jeunesse de Napoléon est mal connue. Ce ne sont pas les matériaux et les monographies qui manquent, mais les moyens de critique pour or-

donner les matériaux et contrôler les monographies. C'est ce travail de critique et de reconstruction qu'a tenté un jeune savant allemand, M. Böhtlingk. Il semble s'être donné la tâche difficile de refaire — à sa manière et à son point de vue étranger — l'histoire de Napoléon, et s'annonce comme une sorte de Lanfrey germanique. Il offre aujourd'hui une première partie de son travail; ce serait la plus curieuse, si elle était nouvelle; c'est à coup sûr la plus ingrate pour l'auteur, car il nous dit (p. xviii) qu'il n'a pu apporter aucun document inédit. Ce n'est pas une raison pour négliger son œuvre, et il aurait rendu un service véritable et comblé une lacune bien profonde, s'il avait dépouillé des ombres qui l'environnent la jeunesse de Bonaparte et dégagé les inconnues de ce prodigieux problème. Je ne puis dire qu'il y ait réussi. Faisant, non de l'érudition, mais de l'histoire, et l'abordant par son côté le plus ardu et le plus difficile, il n'a pas montré, au moins dans l'ensemble, la qualité dominante de l'historien : le sentiment de la vie et l'aptitude à rendre la réalité dans ses mouvements et dans ses nuances. Ce livre est une thèse consciencieuse, étudiée, mais longue, lente et où la couleur se délaie dans le flot lourd du détail. M. B. dans sa préface (p. vii) nous donne son avis sur les deux derniers et plus brillants historiens de Napoléon : Thiers et Lanfrey. Thiers, selon lui, a fait reculer l'histoire; l'homme d'Etat français a traité en romancier un sujet que le grand romancier anglais, Walter Scott, avait esquissé en homme d'Etat; Lanfrey est supérieur, mais il a trop écourté la période corse de l'histoire de Bonaparte et s'est contenté de quelques traits. Il y a du vrai dans ces jugements. M. B. gagnera beaucoup à s'en pénétrer lui-même; il apprendra de Thiers comment on raconte et de Lanfrey comment on expose. « Les efforts multipliés qu'on a faits pour soustraire la mémoire des premières années de Napoléon à une obscurité inévitable n'ont abouti qu'à la création de légendes dont la puérilité égale l'invraisemblance, disait Lanfrey (i, p. 8). Placé entre l'inconvénient d'une brièveté trop rigoureuse et celui d'une minutie qui n'a ni sérieux ni vérité, je choisirai le moindre, et, laissant de côté des récits hypothétiques, j'exposerai rapidement les faits et les observations qui, par l'universalité des témoignages, présentent seuls un caractère de certitude. » Lanfrey s'en était tenu trop strictement à ce programme. Notre très-regretté collaborateur, M. Lot, lui reprochait avec raison d'avoir présenté trop tôt un Napoléon trop définitif, trop ramassé sur lui-même et tout d'une pièce, d'avoir négligé et incomplètement compris son rôle en Corse, d'avoir passé trop vite sur le séjour de Valence et le roman de sa jeunesse. M. B. est tombé dans l'excès opposé; son livre apprend beaucoup de choses qui manquent dans Lanfrey, mais quand on veut garder une impression d'ensemble, il faut revenir à l'historien français : on y trouve les traits essentiels à leur point. M. B. n'a écrit, en somme, qu'un commentaire critique et instructif de 138 pages aux 80 premières pages de l'ouvrage de Lanfrey.

Les premiers chapitres (p. 1 à 78) sont un bon résumé de l'histoire de la

Corse. M. B. y insiste beaucoup par la suite. Cette histoire en réalité est, bien plus que la jeunesse et le développement du caractère de Napoléon, l'objet du livre de M. B. et, sous ce rapport, son livre est excellent. Le chapitre consacré aux années d'étude (1785-1787) et au séjour à Valence (p. 95-112) était une partie essentielle du travail entrepris par M. B. Que ne donnerait-on pas pour assister à la formation des idées et du caractère de Napoléon, comme on assiste à celle des idées et du caractère de Gœthe? C'est ici (p. 13-15) que Lanfrey est absolument insuffisant et par trop pressé. Le chapitre des lectures très-abondantes de Napoléon est au contraire bien traité par M. B., d'après Libri. Il a raison (p. 99) d'insister sur l'influence de Raynal. Cette influence balance au moins celle de Rousseau sur la première période de la Révolution et elle est encore très-sensible dans la seconde période (1795-1804). Mais, faute de détails précis et de pièces, M. B. se répand un peu trop sur les auteurs lus par Bonaparte. Il ne nous en dit rien de nouveau, et ce sont les impressions du lecteur qu'il importerait surtout de connaître. Il aurait eu un chapitre bien curieux et bien intéressant à écrire, si, au lieu de parler de Raynal et de son ouvrage, il avait, par des citations et des rapprochements, montré dans la correspondance et les autres écrits de Napoléon les traces de ces premières lectures. Le même travail pourrait être fait pour Turgot, pour Mably, pour Adam Smith, etc. M. B. a passé à côté de son sujet, et, le prenant de trop haut, il est devenu par moment banal dans un sujet qui pouvait être traité d'une manière si neuve et si originale. La partie qui touche aux relations extérieures, méritait une attention particulière. Où cet homme qui a bouleversé et voulu refaire l'Europe, avait-il pris ses idées sur l'Europe? M. B. a senti l'importance du problème, et je l'en loue bien volontiers. Mais, faute d'avoir fouillé les textes, il demeure (p. 102) bien hypothétique et bien vague. Il ne suffit pas de dire que Raynal était rempli de plaintes et de protestations contre la politique désastreuse de Louis XV, que Napoléon a dû en ressentir le contre-coup et en retirer certaines idées. Il aurait fallu le montrer. Il y avait d'ailleurs des publicistes autres que Raynal qui avaient traité ces questions et avec plus de compétence et plus d'autorité. Ils étaient aussi dans toutes les mains. Et, — cette remarque ne s'applique pas seulement au séjour de Valence, mais à toute la première jeunesse de Bonaparte jusqu'au siège de Toulon, — faute de documents directs, on pourrait peut-être, par une voie détournée, ressaisir ces origines et surprendre, au moment où ils percent, ces premiers rayons qui révélèrent à lui-même ce prodigieux génie. Je disais tout à l'heure que l'on aurait grand profit à rechercher dans les œuvres de Napoléon les traces des lectures que l'on connait; on pourrait avec autant de fruit faire le travail contraire, et, partant des œuvres, revenir aux lectures primitives. L'étude serait longue, difficile, minutieuse, mais le sujet en vaut la peine. J'avoue que je m'attendais à quelque chose de pareil en voyant un jeune savant allemand aborder, avec un ouvrage de cette dimension, ce grand

sujet de la jeunesse de Bonaparte. M. B. s'est borné à ouvrir et à indiquer la voie, et il en est sorti aussitôt pour se répandre et se dissiper dans un de ces travaux de considérations que les Allemands ont si souvent, et souvent avec injustice, reprochés à notre école. Je souhaite qu'un jeune érudit français profite de l'exemple et de la leçon. L'ouvrage de M. Böhtlingk lui serait de grand profit; il est déjà très-profitable à tous ceux qui cherchent à approfondir le problème qu'il s'était proposé de résoudre.

Albert Sorel.

---

10. — **Alexandre Lenoir, son Journal et le musée des monuments français**, par M. Louis Courajod. T. I. Paris, Champion, 1878, in-8°, CLXXV-210 p. — Prix : 7 francs.

Dans l'ouvrage dont nous avons à examiner le premier volume, M. Courajod tient infiniment plus que ne promet le titre choisi par lui. Il nous offre, d'un côté, le travail le plus approfondi qui ait encore vu le jour sur le « vandalisme révolutionnaire », pour employer un terme consacré; de l'autre, l'histoire de l'admirable musée créé par cet amateur de génie qui s'appelait Alexandre Lenoir. Cette histoire, disons-le tout de suite, est celle d'une partie des collections du Louvre. On sait, en effet, que le département de la sculpture du moyen âge et de la Renaissance s'est principalement recruté dans le vaste dépôt établi par Lenoir au couvent des Petits-Augustins. Bon nombre de tableaux du Louvre ont la même origine. C'était pour M. C. un devoir tracé par la nature même de ses fonctions que de rechercher ainsi la filiation des œuvres d'art confiées à ses soins, et de fixer, en quelque sorte, l'état civil de chacune d'entre elles. Il s'est acquitté de cette tâche avec une érudition et une sagacité qu'on ne saurait trop reconnaître.

L'analyse et l'appréciation de cette partie du travail trouveront place dans le compte-rendu consacré au deuxième volume. C'est là, en effet, que paraîtra, sous forme de commentaire, l'histoire de chacun des objets mentionnés dans le *Journal* de Lenoir. Pour le moment, nous ne nous occuperons que de la partie relative à l'attitude de notre première Révolution vis-à-vis des œuvres d'art. Cette étude forme l'introduction du tome I.

Les recherches, les discussions sur le « vandalisme révolutionnaire », remontent à un certain nombre d'années déjà. L'*Histoire de l'art pendant la Révolution*, qui paraissait en 1863, trois ans après la mort de son auteur, Jules Renouvier, contenait un exposé succinct, mais fort substantiel de la question. Renouvier, avec une impartialité digne d'éloges, constatait l' « immense et aveugle destruction des objets d'art, qui durent périr avec les abus et les corruptions dont ils paraissaient les complices »; mais il proclamait en même temps les services rendus à l'orga-

nisation des musées par le gouvernement issu de la Révolution. En 1867, le marquis de Laborde revint sur ce sujet dans ses *Archives de la France pendant la Révolution* (pp. 25-42). Dans cet ouvrage, le dernier qu'il ait publié, l'illustre érudit faisait preuve, à l'égard de la Révolution, d'une sévérité excessive. Lenoir même ne trouva pas entièrement grâce à ses yeux. (Voir la note 1 de la page 34.) La même année un bibliophile normand rééditait, sous les auspices de M. Egger, les remarquables rapports de Grégoire [1]. Dans son *Vandalisme révolutionnaire*, publié en 1868, M. Despois releva le gant jeté à la Révolution par M. de Laborde. Aux yeux de beaucoup de personnes, le travail de cet écrivain distingué et libéral paraissait devoir mettre fin au débat.

En réalité, le problème était loin d'être résolu. M. C., qui vient de le reprendre, y a introduit une masse énorme de documents nouveaux. Par l'abondance des preuves, par la force de la dialectique, son travail forme, à bien des égards, le pendant de celui de M. Taine. L'auteur s'y montre sévère pour la Révolution, mais il l'est aussi pour le premier Empire et pour la Restauration. Tout lecteur impartial rendra hommage à l'ardent amour de la vérité, à la vive passion pour l'art qui animent son ouvrage.

Il y a dans le « vandalisme révolutionnaire » deux périodes bien distinctes. L'une est celle du vandalisme populaire, l'autre celle du vandalisme esthétique. Inutile d'insister sur le premier. On ne connaît que trop les excès commis sur tous les points du territoire, excès contre lesquels le gouvernement fut souvent impuissant à réagir, auxquels il dut même quelquefois s'associer. Ces odieuses représailles, ces vengeances exercées sur des objets inanimés sont malheureusement de tous les temps. Malgré les édits de plusieurs empereurs, malgré les remontrances de plusieurs Pères de l'Eglise, elles signalèrent le triomphe du christianisme. La Réformation aussi céda plus d'une fois à des entraînements de ce genre. Pendant la Révolution, la foule, en s'attaquant aux souvenirs politiques ou religieux du passé, ne faisait que suivre, à son insu peut-être, des errements si déplorables.

A ces mutilations sans nombre, qu'aucun savant impartial ne saurait contester (elles sont consignées, en grande partie, dans les rapports déjà cités de Grégoire), on opposait, depuis les travaux de Renouvier et de Despois, les mesures de conservation prises par les assemblées de la Révolution. On leur faisait notamment honneur de la création du Musée national et de l'institution de commissions destinées à veiller à la conservation des monuments.

C'est à la discussion de ces deux arguments qu'est consacrée, en grande

1. *Rapports de Henri Grégoire, ancien évêque de Blois, sur la Bibliographie, la destruction des Patois et les excès du Vandalisme faits à la Convention du 22 germinal an II au 24 frimaire an III, réédités sous les auspices de M. Egger, de l'Institut*, par un bibliophile normand. Caen, 1867. — Voir aussi l'introduction des *Monuments de l'Histoire de France*, de M. Hennin, t. I, pp. 156-166 (1856).

partie, l'introduction de M. C., et, il faut le reconnaître, sur ce double point sa démonstration est aussi complète que possible. M. C. montre d'abord que l'idée de créer un musée public remonte au règne de Louis XVI. Aucun doute n'est possible devant les preuves qu'il a accumulées (pp. xxiv-xxxii). La conclusion de cette partie de son travail mérite d'être reproduite : « Il est bien établi désormais », dit-il, « que tout était disposé pour ouvrir le Musée du Louvre quand éclata la Révolution. C'est la Direction des Bâtiments du Roi qui avait préparé la galerie que les commissaires nommés par Roland, à la fin de 1792, ouvrirent en octobre 1793. C'est Louis XVI qui avait fait encadrer les tableaux destinés à l'exposition publique et payé les frais de leurs bordures. La République les accrocha. Voilà sa part dans l'exécution de cette grande et libérale mesure. Elle n'a rien inventé en tout ceci, pas même le mot prétentieux de *Museum*. »

M. C. constate cependant que l'explosion de la Révolution pouvait singulièrement favoriser la réalisation de ce projet. S'il est sévère pour les excès de cette grande époque, M. C. ne dissimule pas non plus les abus de l'ancien régime. Il montre que l'administration des Bâtiments du Roi comptait de ces « personnalités séniles et caduques, rivées à certaines fonctions, à qui elles transmettent leurs rhumatismes, et qui ne manifestent plus leur existence que pour tout ajourner ou tout entraver. Il y régnait des habitudes de routine, et le plus scandaleux favoritisme s'y épanouissait. » L'expulsion des artistes, qui avaient envahi toutes les parties du Louvre, et la « mobilisation », par suite de la Révolution, d'une masse prodigieuse d'œuvres d'art auraient également pu être d'une grande utilité au musée naissant. Mais les artistes expulsés ne tardèrent pas à être remplacés par d'autres non moins tenaces. Quant aux trésors d'art si subitement mis à la disposition du nouveau gouvernement, leur sort dépendait des lumières des commissions chargées de les examiner.

L'histoire de ces commissions compte parmi les chapitres les plus curieux, les plus vivants du livre de M. C. Il a dépouillé leurs procès-verbaux avec le soin le plus minutieux, et nous fait à la fois connaître leur organisation et leur composition, les aptitudes et les goûts de leurs principaux membres, les vicissitudes des œuvres d'art soumises à leur contrôle. La *Commission des monuments* (dissoute le 28 frimaire an II) et la *Commission temporaire des arts* rendirent des services véritables, l'auteur le proclame en plus d'un endroit. Mais il n'en fut pas de même de la *Commission du Museum* qui fonctionna depuis la fin de l'année 1792 jusqu'au 16 janvier 1794, ni du *Conservatoire du Museum* qui lui succéda. La *Commission du Museum* se composait de cinq peintres (A. Vincent, J. B. Regnault, P. Cossard, N. R. Jollain, P. Pascal) et d'un géomètre (Charles Bossut). M. C. l'appelle une « grotesque association d'incapables » ; c'était là aussi le jugement porté sur elle par les contemporains. Elle se couvrit de ridicule et fit courir les plus grands dangers aux rares objets qu'elle avait trouvés dignes d'entrer dans le

Muséum. David la fit remplacer par un *Conservatoire* de dix membres, presque exclusivement formé, lui aussi, d'artistes. Mais la cause de nos musées ne gagna guère à ce changement. Les chefs-d'œuvre sacrifiés par le *Conservatoire* se comptent par centaines. Ils étaient proscrits tantôt comme rappelant des souvenirs féodaux, tantôt au nom du goût. L'étroitesse d'esprit, l'indifférence dont firent preuve les membres du *Conservatoire*, à l'exception de Wicar et de David Leroy, passèrent toutes les bornes. Sans le dévouement de Lenoir, c'est à peine s'il resterait encore quelques spécimens de notre admirable école de sculpture du XVI[e] siècle.

Cependant est-il juste de faire supporter à la Révolution seule la responsabilité de ce vandalisme esthétique? Nous ne le pensons pas. Le point de vue auquel M. C. s'est placé pour juger l'œuvre du *Conservatoire*, est à coup sûr éminemment scientifique. Il est impossible de ne pas ratifier le jugement qu'il porte sur son compte. Mais le XVII[e] et le XVIII[e] siècle n'avaient-ils pas enseigné aux hommes de la Révolution le mépris des œuvres d'art anciennes? Le nombre des monuments détruits pendant le règne de Louis XIV, pendant celui de Louis XV, au nom des principes du goût, est incalculable, et cette intolérance ne s'est malheureusement pas bornée à notre pays. En Italie notamment, la période qui a suivi la Renaissance a été désastreuse pour les ouvrages d'architecture, de sculpture, de peinture, d'orfèvrerie appartenant au moyen âge. L'antiquité même n'était pas toujours respectée. En plein XVII[e] siècle, en 1662, Alexandre VII renversa l'arc de triomphe de Marc-Aurèle. Au seuil même du XIX[e] siècle, Pie VI fit détruire les fresques de Mantègne au palais du Belvédère. Un exemple plus récent encore et non moins odieux nous est fourni par M. C. lui-même (p. XCII, note) : pendant le premier Empire, Denon fit fondre des figures d'anges en argent, de Sarrazin et de Coustou, pour les convertir en une statue de la Paix et en statuettes de l'empereur et de l'impératrice.

La vérité est que les droits de la science en matière de conservation d'œuvres d'art et en matière de collections, n'ont été reconnus, jusque vers 1830, que par de rares esprits, parmi lesquels il faut compter l'homme auquel est consacré l'ouvrage dont nous rendons compte. Dans sa conclusion, M. Courajod établit parfaitement ce fait. Nous ne saurions mieux faire que de reproduire, en terminant, la page qui résume son remarquable travail. « Ce fut », dit-il, « une étrange destinée que celle de Lenoir. Il n'eut véritablement d'indépendance administrative et le pouvoir de faire le bien qu'à l'insu du gouvernement et pendant la période lugubre où sa vie était en danger comme les monuments qu'il protégeait. L'Empire ne consentit à patronner cette œuvre qu'en la menaçant journellement de la faire servir ses desseins et les besoins de son ambition ou diverses exigences de mise en scène. La Restauration la supprima, et, d'un trait de plume, accomplit un acte de vandalisme presque aussi préjudiciable à l'histoire de notre art que l'avaient été les destructions de la

Terreur. Seule, pendant un court moment, la République, après avoir conspiré contre l'existence individuelle de chaque monument, respecta l'existence collective du Musée des Petits-Augustins et en favorisa le développement scientifique. »

E. M.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 janvier 1879.

M. de Rozière, en prenant possession de la présidence de l'Académie à laquelle il avait été élu en son absence à la dernière séance, prononce quelques paroles pour remercier l'Académie de l'avoir élu et pour rendre hommage à son prédécesseur, M. Laboulaye.

Sur la proposition de la commission des travaux littéraires, MM. Barbier de Meynard et Schefer sont nommés membres de la commission pour la publication des historiens arabes des croisades.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages déposés : — Makôta Radja-Râdja ou la couronne des rois par Bokhari de Djohôre, trad. du malais et annoté par Aristide Marre (Paris, Maisonneuve, 1878, in-16.)

Présentés de la part des auteurs : — par M. de Wailly : De la correspondance de dom B. de Monfaucon par Philippe Tamizey de Larroque (Paris, Champion et Picard, 1879, in-8°; extr. de la *Revue de Gascogne*, tiré à 100 exemplaires); — *par M. Hauréau :* Un inconnu célèbre, recherches historiques et critiques sur Raymond de Sebonde par M. l'abbé Reulet; — *par M. Gaston Paris :* Etudes sur les idiomes pyrénéens de la région française par Achille Luchaire (Paris, Maisonneuve, 1879, in-8°).

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Aucasin und Nicolette, hrsg. von Suchier. Paderborn, Schœningh. — Chasles (Philarète), L'Angleterre politique. Paris, Charpentier. — Cust, A Sketch of the modern languages of the East Indies. London, Trübner. — Dozy, Essai sur l'histoire de l'islamisme, traduit du hollandais par Chauvin. Paris, Maisonneuve. — Huemer, De Sedulii poetae vita et scriptis. Wien, Hœlder. — Lecky, History of England in the eighteenth century. London, Longmans. — Lenel, Beitræge zur Kunde des praetorischen Edicts. Stuttgart, Enke. — Purgold, Archæologische Bemerkungen zu Claudian und Sidonius. Gotha, Perthes. — Rossberg, in Dracontii carmina minora et Orestis quae vocatur tragoediam observationes criticae. — De Saussure, Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes. Leipzig, Teubner. — Sorel, La question d'Orient au xviii° siècle. Paris, Plon.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 25 Janvier — 1879

---

11. — Etienne de Campos Letza. **Clef de l'interprétation hébraïque.** Analyse étymologique des racines de la langue grecque. — Analyse étymologique des racines de la langue latine. 3 volumes in-8°, 1872-78. Paris, Leroux. — (Chaque volume : 10 fr.)

Quelques lignes suffiront pour donner au lecteur une idée de ces ouvrages, qui ont certainement coûté un long travail à leur auteur. Le pronom latin *hic* est tiré du verbe *figere* « fixer [la vue] ». Voici comment l'auteur justifie cette étymologie. « *Hic homo venit* revient à *fige (oculos) homo venit*, ou bien l'homme *figé, piqué, pointé* (montré) au doigt. » Il est remarquable que les Grecs ont aussi οὗτος « celui-ci » d'οὐτάω « percer ». — L'adjectif *mitis* est abrégé de *comitis*, de *comis* « doux, sociable ». Au cas absolu, *comite*, d'où *mite*, mot à mot le sociable, l'associé, le compagnon, le domestique, le familier. On pourrait, à la rigueur, voir encore ici un abrégé de *domitis* ou *domitus*, mot à mot le *dompté*, le *soumis*, le *docile*. En général, l'auteur accorde une grande place dans la formation des mots à l'aphérèse. Ainsi les mots français *grimoire, grime, grimaud* sont tirés de *lagrimoire, lagrime, lagrimaud*, « à cause du geste désagréable de celui qui pleure, surtout des enfants qui se défigurent complètement. » *Dernier* vient de *modernier*, le plus moderne, le plus récent, le plus nouveau.

L'ensemble de ces trois volumes forme plus de 1,600 pages ; ils fournissent un témoignage de plus de l'attrait que le problème étymologique exerce sur l'intelligence.

---

12. — **History of Sennacherib** translated from the Cuneiform Inscriptions by George Smith. Edited by the Rev. A. H. Sayce, M. A., Deputy Professor of Comparative Philology, Oxford. London, Williams and Norgate 1878. In-4° obl. iv-182 p. — Prix : 20 fr.

Le livre dont on a lu le titre, œuvre posthume de George Smith, contient une partie des inscriptions de Sennacherib publiées, transcrites et

traduites. M. Sayce, chargé d'éditer ce volume, a fait imprimer tel quel le manuscrit de Smith en y joignant toutefois quelques inscriptions traduites par lui-même et qui occupent les pages 154-165.

L'*Histoire de Sennacherib* est conçue d'après le plan de l'*Histoire d'Assurbanipal* du même auteur. C'est dire qu'on y constate le même défaut de méthode, la même absence de critique. Il faudrait bien des pages pour relever toutes les erreurs commises par le traducteur, et que l'éditeur ne paraît pas avoir même songé à corriger. Ici, nul souci de la grammaire; nul souci de la lexicographie. Des mots dont le sens et la lecture sont bien établis se voient étrangement défigurés et compris; d'autres sur lesquels plane encore l'obscurité la plus complète sont interprétés sans hésitation. Des idéogrammes sont pris pour des mots assyriens et transcrits directement, comme si les syllabaires et les textes bilingues n'en fournissaient pas la valeur. Il semble, en vérité, que, pour Smith et M. Sayce, les travaux des autres assyriologues n'existent pas. Ce que j'avance paraîtrait incroyable si je n'en donnais pas aussitôt la preuve. Je signale donc, entre mille, les erreurs suivantes.

P. 2, l. 1 et passim : *ili rabati*. Le mot *il* est du masculin et le pluriel en est *ilâni*; lisez : *ilâni rabûti*. — *Ibid.*, l. 3 et passim : *bumalu*; lisez *gitmalu* comme chez Oppert, *Grammaire assyrienne*, deuxième éd., p. 102 et cf. Delitzsch, *Assyrische Lesestücke*, remarque sur le signe n° 198. — *Ibid.*, l. 4 et passim : *usatlimanni* « a élevé pour moi »; le sens est « m'a donné, confié ». — *Ibid.*, et passim *asib parakki* « dwelling in the countries ». *Parakku*, ou mieux *paraqqu* signifie *sanctuaire* et *demeure royale* : les *asib parakki* sont les rois [1]. — *Ibid.*, et passim : *kakki* « les soldats »; traduisez « les armes ».

P. 3, l. 4 et passim : *saru kissati*, *saru Assuri*. Dans les deux cas il faut lire *sar* à l'état construit.

P. 4, l. 3 et passim : *aabba* est un idéogramme bien connu, dont la lecture assyrienne est *tamtu*.

P. 6, l. 16 : *sibzuti* » powerful ». Le mot *sipçuti* = *sapçuti* signifie « rebelles » [2]. — *Ibid.*, l. 17 : *dagimmi* (et *dagammi*, p. 52, l. 16). Ce mot se lit *dadmi* « habitations ». Ce qu'il y a de plus singulier c'est que Smith a été le premier à indiquer la valeur *ad* du signe qu'ici il a lu *gim* et *gam*.

P. 7, l. 4 : l'idéogramme SI-BAR suivi du complément phonétique *ni* est lu *sibaruni*. On sait que SI-BAR a pour valeur assyrienne *naplasu* [3]. — *Ibid.*, l. 5 : *izpa*. Cet idéogramme se lit hattu en assyrien.

P. 10 et suiv., on rencontre fréquemment le mot *salat* « préfet ». Smith lit toujours *sanat*.

1. Une inscription de Sennachérib, publiée R. I, pl. 7, F, l. 10, porte même : *malki asib parakki*.

2. Cf. l'expression, si fréquente chez Tiglatpileser I, *sapçuti lâ magiri*, en parlant des contrées rebelles.

3. Voy. Lenormant, J. A., VIIe série, t. XI, p. 322.

P. 25, l. 8 et passim : *nintaksu* est à lire *nin sumsu*[1]. *Ibidem* : *sasu* et *saga* ne sont pas des mots, mais des idéogrammes[2] dont la lecture est inconnue.

P. 30, l. 19 et passim : *kalumma* est un idéogramme qui se lit en assyrien *suluppi*. — *Ibid.* et passim : *dariu* « à jamais » ; lisez *darisam*.

P. 34, l. 9 et passim : *edin* « un » ; c'est *istin* qu'il faut lire.

P. 45, l. 77 : *didallis uselu* « to ruins I brought » ; le sens est : « je les fis monter en flammes = je les livrai aux flammes »[3].

P. 60, l. 4 : *epis anni u qillati* « doing this and the revilers » ; traduisez « qui ont commis des fautes et des crimes ». — *Ibid.*, l. 6 : *aransunu* « of their section ». *Aran* est l'état construit de *annu* = *arnu* « faute », dont on a vu le génitif *anni*.

P. 95, l. 79 : *zuab* est un idéogramme, qu'il faut lire *apsu*.

P. 121, l. 58 : *handis* « joyfully » ; lisez h*antis* (pour h*amtis*) « rapidement ».

P. 122, l. 72 et ailleurs : *gir* « poignard, épée ». GIR est un idéogramme = *patru*.

P. 157. l. 6 : M. Sayce traduit *uzakkir* h*arsanis* « I completed carefully » ; en revanche, p. 162, la même expression est rendue par « I completed artistically », et, p. 164, par « I completed skilfully ». Le sens réel est : « j'ai élevé comme une montagne »[4].

P. 161, l. 5 : *ri'uta la sanan* « un gouvernement sans pareil » est lu par M. Sayce *ria Lasanan* et traduit « Shepherd Lasanan ».

Ces exemples suffisent à montrer que les critiques formulées plus haut ne sont nullement exagérées. A coup sûr, aucun assyriologue ne peut se flatter d'être impeccable : dans des études aussi nouvelles, chacun doit se résigner à acquérir la plus petite vérité au prix de mainte erreur. Encore faut-il veiller à ne point dissiper un trésor amassé si péniblement.

Stanislas GUYARD.

---

13. — Stephanus GRAMLEWICZ, **Quaestiones Claudianeae.** Vratislaviae, 1877.

Dans cet opuscule, qui est une *dissertation* pour le doctorat, M. Gramlewicz recueille tous les passages de Claudien imités de Virgile, d'Ho-

---

1. Voy. Lenormant, *Etude sur quelques parties des syllabaires cunéiformes*, p. 185 et suiv.

2. En effet, ils figurent dans un texte écrit tout en idéogrammes ; Cf. Lenormant, J. A., août-sept. 1877, p. 145 et 146.

3. Sur *titallu* et *titallis* (c'est ainsi qu'on doit lire) et sur le sens de ce mot, cf. Delitzsch, AL, remarque sur le signe n° 117.

4. Dans sa thèse de l'Ecole des Hautes Etudes en cours d'impression, M. Henri Pognon établit que h*arsân* signifie *montagnes* et non *forêts* comme on l'a cru jusqu'ici. M. Grivel, dans son examen de l'inscription de Borsippa, avait déjà émis cette opinion et il a aussi prouvé que le pael de *Zakar* doit se rendre par *élever*. Cf. d'ailleurs Oppert, *Dour-Sarkayan*, p. 6 et 25.

race, d'Ovide et de Lucain, ceux qui contiennent des réminiscences de ces poètes ou qui trahissent leur influence sur la diction de Claudien. Chemin faisant, il donne quelques exemples intéressants de l'usage qu'on peut faire de ces parallèles pour fixer l'ordre chronologique des œuvres du poète et pour exercer la critique du texte. Sur ce dernier point, il montre peut-être une confiance excessive dans son procédé, oubliant que les interpolateurs, eux aussi, savaient par cœur leur Virgile, leur Ovide et leur Lucain, et que, d'ailleurs, qui dit imitation et surtout réminiscence, ne dit pas copie. Enfin, M. Gramlewicz défend contre M. Jeep l'opinion qui fait naître Claudien à Alexandrie et il combat les jugements de ce savant sur la valeur relative des mss. de Claudien, toujours en s'appuyant sur la comparaison des autres poètes.

---

14. — Longnon, **Géographie de la Gaule au VI[e] siècle.** Paris, Hachette, 1878. Grand in-8°, x-653 pages et 6 planches.

(PREMIER ARTICLE)

C'est en 1858 qu'Alfred Jacobs a fait paraître chez Furne son Mémoire intitulé : *Géographie de Grégoire de Tours, le pagus et l'administration en Gaule.* C'était sa thèse française pour le doctorat. Sa thèse latine était un commentaire de la partie du géographe de Ravenne qui concerne la Gaule. Ces deux brochures obtinrent une mention très-honorable au concours des antiquités nationales. Elles furent suivies de deux mémoires dont voici les titres : *Le pagus aux différentes époques de notre histoire; Géographie de Frédégaire, de ses continuateurs et des Gesta regum Francorum.* Ils ont été imprimés dans la *Revue des sociétés savantes* et tirés à part chez Durand, 1859. Ces deux mémoires et le premier dont nous avons parlé furent refondus dans le travail intitulé : *Géographie de Grégoire de Tours, de Frédégaire et de ses continuateurs,* in-8, de 237 pages qui, compris dans une édition du Grégoire de Tours de M. Guizot, parut, tiré à part, chez Didier en 1861. L'année suivante, Alfred Jacobs publia sa *Géographie des diplomes mérovingiens,* qui, insérée dans la *Revue des sociétés savantes* fut aussi tirée à part et eut Durand pour éditeur [1]. Alfred Jacobs à un esprit cultivé joignait l'amour ardent et désintéressé de la science, et il devait à d'honorables traditions de famille une vocation innée pour la géographie. On ne peut trop admirer la noble énergie du combat qu'il a livré aux plus redoutables difficultés de la vie. Ses forces intellectuelles d'abord, ses forces physiques ensuite y ont prématurément succombé. Il a l'honneur de nous avoir laissé les premiers travaux importants dont la géographie mérovingienne ait été l'objet dans notre siècle. Guérard ne s'était guère occupé que de la géographie carlovingienne. Mais quelque

1. Nous ne citerons que pour mémoire les *fleuves et rivières de la Gaule,* 1859, et *Les trois itinéraires des Aquæ Apollinares,* même date.

valeur qu'aient les travaux géographiques d'Alfred Jacobs, quelque légitime qu'ait été leur succès dans le monde savant à l'époque de leur apparition, ils étaient défectueux à deux points de vue : isoler Grégoire de Tours et Frédégaire des autres documents historiques du même temps, des conciles et des vies de saints notamment, était se priver d'un moyen d'information absolument nécessaire : ce qui était plus grave encore était chez Jacobs l'absence complète de notions de linguistique. Il n'avait aucune idée des règles suivant lesquelles les mots de la langue latine se sont métamorphosés en mots français. Cette lacune dans son instruction littéraire si vaste et si soignée se trouvait aussi chez la plupart de ses contemporains. La seconde édition de la *Géographie de Grégoire de Tours* date de 1861. La *Géographie des diplomes mérovingiens* date de 1862. Or, c'est le 27 janvier 1862 que M. G. Paris a soutenu sa thèse sur le rôle de l'accent latin dans la langue française. Il a publié l'année suivante seulement sa traduction de l'introduction à la *Grammaire des langues romanes* de Diez. C'est aussi en 1863 que les articles si remarquables, écrits sur la grammaire française par M. Littré en 1855 et les années suivantes dans le *Journal des savants,* ont été répandus dans le public par leur insertion dans le recueil intitulé : *Histoire de la langue française*. Jusque-là ces articles si nets et qui marquent si vigoureusement en France les débuts de la nouvelle école, n'avaient été lus que par quelques sceptiques érudits. Le cours de M. Gaston Paris à l'Ecole pratique des hautes études ne date que de 1868. Alfred Jacobs est donc, suivant nous, fort excusable de n'avoir pas utilisé les découvertes de Diez. Quoiqu'il en soit, il ne connaissait pas les règles qui doivent nous guider quand il s'agit de trouver la forme moderne des noms de lieu contenus dans les écrits de l'époque mérovingienne ; de là des erreurs inévitables auxquelles il faut joindre celles qui résultent de ce qu'il a négligé de compléter à l'aide des vies de saints et des conciles, quand faire se peut, les renseignements si souvent insuffisants que fournit Grégoire de Tours.

Les travaux d'Alfred Jacobs étaient donc à recommencer. Telle est la raison d'être du livre de M. Longnon. Ce livre, en effet, pourrait être considéré comme une nouvelle édition de la *Géographie de Grégoire de Tours* s'il ne s'en distinguait non-seulement par son étendue qui est plus que triple, mais aussi et surtout par la méthode rigoureuse que de sérieuses études de linguistique ont fait acquérir au jeune auteur et par l'emploi des documents historiques négligés par son prédécesseur. La *Géographie de la Gaule au* VIe *siècle* est à mes yeux le premier ouvrage important où les procédés de la linguistique moderne prennent la place à laquelle ils ont droit, soient acceptés comme un des fondements de la géographie historique de la France au moyen âge. Certainement on ne peut trop admirer les résultats auxquels est arrivé M. J. Quicherat dans son excellent traité *De la formation française des anciens noms de lieu*. On trouve dans ce volume si court et si substantiel, ce cachet de supériorité

qui distingue à un si haut degré toutes les œuvres de cet éminent esprit. Il est merveilleux que, sans connaître les principes aujourd'hui consacrés des études de linguistique, marchant sans guide dans des chemins où, sauf lui, personne n'est passé, le savant auteur soit, par une sorte de divination, arrivé presque toujours au but. Mais c'est un exemple que l'on ne peut conseiller à personne de suivre. M. L. applique à l'étude des noms de lieu de la Gaule au VI[e] siècle les principes exposés avec tant de science par Diez dans sa deuxième et sa troisième édition de la *Grammaire des langues romanes*. Voilà la bonne méthode.

Je ne veux pas dire que M. L. échappe en tout point à la critique. Ainsi j'aurais désiré trouver chez lui une étude un peu plus approfondie des formes latines de l'époque mérovingienne. Pour Grégoire de Tours, il s'est contenté de l'édition de Ruinart. Tout le monde connaît le passage du *Gloria confessorum* où Grégoire, s'adressant la parole à lui-même, s'accuse d'employer le féminin pour le masculin, le neutre pour le féminin, le masculin pour le neutre, de ne pas savoir se servir régulièrement des prépositions, de mettre l'accusatif au lieu de l'ablatif et l'ablatif au lieu de l'accusatif. Une grande partie de ces fautes a disparu du texte de Ruinart; avec ces fautes, ont disparu en même temps un certain nombre d'autres fautes tout aussi intéressantes, que Grégoire commettait sans le savoir quand il écrivait *e* pour *i*, *i* pour *e*, *o* pour *u*, *u* pour *o*, *b* pour *v*, *v* pour *b* [1].

Quand M. L. entreprendra une seconde édition de son ouvrage, il devra, suivant moi, étudier les manuscrits les plus anciens des textes qu'il cite. On ne peut parler en connaissance de cause de la langue de Grégoire de Tours, sans avoir consulté au moins les trois manuscrits connus sous le nom de *Codex Cameracensis*, *Codex Bellovacensis* et *Codex Corbeiensis* [2]. On sait que le *Codex Cameracensis* appartient à la bibliothèque de la ville de Cambrai et qu'il porte, dans le catalogue d'Haenel, le n° 624. Il a été étudié, au siècle dernier, par D. Bouquet, *Recueil des historiens de France*, t. II, p. VI-IX, et par les auteurs du *Nou-*

---

1. Une des conséquences les plus curieuses de ces deux derniers phénomènes phonétiques est : 1° la confusion du futur actif en *bo* avec le parfait actif en *vi*, *liberabit* = *liberavit*; 2° la confusion du futur passif avec le futur passé actif : *humiliaveris* = *humiliaberis*. Quant à l'emploi de l'*e* et de l'*i* l'un pour l'autre, il entraîne la confusion de l'infinitif actif avec l'infinitif passif : *auferre* = *auferri*, celle du futur actif de la 3° conjugaison avec le présent : *credemus* = *credimus*, celle du présent avec le parfait *præcepit*, = *præcipit* etc. On peut se demander si les historiens qui discutent le sens de certains passages de Grégoire de Tours ont fait une attention suffisante aux difficultés que les copistes du IX° et du X° siècle, et après eux Ruinart, ont tranchées sans autre autorité que celle des correcteurs anonymes dont la science suspecte a maculé de ratures et de surcharges les onciales des mss. les plus anciens de Grégoire?

2. On peut voir la liste des manuscrits de Grégoire de Tours dans le savant mémoire de M. G. Monod intitulé : *Etudes critiques sur les sources écrites de l'histoire mérovingienne*, p. 50 et suivantes.

veau traité de diplomatique, t. III, p. 181 et s., et depuis par beaucoup d'autres savants. Le *Codex Bellovacensis* et le *Codex Corbeiensis* se trouvent tous deux à la Bibliothèque nationale : le premier sous le n° 17654 du fonds latin, le second sous le n° 17655; et, sur l'histoire de ces manuscrits, on peut voir Delisle, *Le cabinet des manuscrits*, t. I, p. 431, et tome II, p. 104 et 136. La partie du *Codex Cameracensis*, qui contient les six premiers livres, date de la première moitié du VIIe siècle, suivant les auteurs du *Nouveau traité de diplomatique*. Le *Codex Bellovacensis* et le *Codex Corbeiensis* paraissent appartenir au même siècle.

Il existe un fac-simile de la partie la plus ancienne du *Codex Cameracensis* dans le tome II de D. Bouquet, en face de la page VI. Il y en a un autre au tome III du *Nouveau traité de diplomatique*, pl. XLIV. J'ai dû à l'obligeance de M. W. Arndt la communication du relevé fait par lui des variantes de ce manuscrit pour les *Monumenta Germaniæ*. Les termes géographiques n'étaient pas l'objet de mes recherches. Je puis cependant citer des exemples où le *Codex Cameracensis* me semble donner une leçon préférable à celle que M. L. a acceptée sur la foi de Ruinart. Suivant M. L., p. 452, Grégoire de Tours, l. IV, c. XLIII, aurait appelé le territoire de Riez *territorium regense*. Le ms. porte *infra territorium regensim*, ce qui suppose le nominatif *territorius regensis* avec emploi du masculin pour le neutre, comme le dit lui-même Grégoire dans le prologue cité plus haut du *Gloria confessorum*. Suivant M. L., le nom de Tours, chez le saint évêque, ne revêtirait que deux formes : *Turonis* et *Turonorum*, p. 242. Or, au livre IV, c. XLVI, dans les membres de phrase écrits par Ruinart : *Cum Chilpericus Turonis ac Pictavis pervasisset...., Turonis veniens*, le *Codex Cameracensis* nous offre les variantes *Toronus* et *Turonus* qui sont en bas latin des formes régulières de l'accusatif pluriel de la seconde déclinaison, en sorte qu'ici Grégoire paraît n'avoir pas commis la faute que Ruinart lui attribue. Disons toutefois que, par compensation, le ms. de Cambrai lui fait écrire un peu plus haut *a Turonus* pour *a Turonis*, que porte l'imprimé. Encore dans le chapitre XLVI, au lieu de *Pictavos accessit*, on lit *Pectavum accessit*, et les habitants de la ville sont appelés *Pectavi civis* et non *Pictavi cives*, comme dit l'imprimé, formes dont M. L. ne dit rien dans sa nomenclature de la page 560. Ajoutons que la substitution de *Pectavum* à *Pictavos* donnerait un sens différent de celui qu'offre le texte de Ruinart : il s'agirait du Poitou et non de la ville de Poitiers.

Du ms. de Corbie, tout le monde peut consulter le fac-simile donné par Mabillon, *De re diplomatica*, p. 349. Ce fac-simile nous fournit l'accusatif *Treverus* au lieu de *Treveris* dans le membre de phrase : *Quod ubi Treveris perlatum est*, de l'imprimé, l. II, c. IX (D. Bouquet, t. II, p. 164) et cette forme, *Treverus*, n'a pas été citée par M. L., p. 367. Il n'a pas parlé davantage, à la page 382, de l'adjectif *agripenensis* pour *agrippinensis* et du substantif *Agripina* pour *Agrip-*

pina dans le même fac-simile. Il est clair que le texte entier des manuscrits, dont je cite ces courts fragments, doit nous offrir un nombre énorme d'autres variantes.

D'autres documents pourraient aussi être consultés avec fruit. Tels sont les mss. de la *Notitia dignitatum* où l'orthographe vulgaire *lugdunensis* est remplacée par l'orthographe *lugdonensis* (Schuchardt, *Vokalismus,* t. II, p. 184). Entre la forme *Lugudunum* de l'épitaphe de Munatius Plancus (Desjardins, *Table de Peutinger,* in-8°, p. 213) et la forme moderne Lyon, *Lugdonum* nous offre, à côté du vulgaire *Lugdunum,* une transition qu'il est bon de connaître. M. L. attache fort peu d'importance à ces questions d'orthographe. Il écrit indifféremment *Rotomagus* et *Rothomagus* le nom de la ville de Rouen, bien que le roi Chilpéric I[er] ait cru nécessaire d'inventer un signe nouveau pour représenter le *th,* fait inexplicable si le *th* n'avait pas eu un son différent de celui du *t.*

Telle est, au point de vue général, la critique que nous avons à faire. Passons maintenant à quelques points de détail.

Suivant Mabile, dont M. J. Quicherat a accepté la doctrine, le *vicus Briotreidis* de Grégoire de Tours, identique au *Briotreite vico* des monnaies, est Bléré (Indre-et-Loire, arr. de Tours, chef-lieu de canton), village situé auprès du pont sur lequel la route d'Amboise à Loches traverse le Cher. Cette doctrine géographique me semble d'accord avec l'étymologie du mot : *Brio,* premier terme de *Brio-treidis* ou *Brio-treite,* semble identique au *brio (ponte)* du glossaire gaulois de Vienne, forme basse du *briva, brivo* de la période classique [1]; *treidis, treite* serait peut-être aussi une forme basse du latin *trajectum.* M. L. propose (p. 265) Brizay qui serait une forme récente de *Brirai.* On sait qu'en français *chaise* pour *chaire* date du XVI[e] siècle. C'est du XVI[e] siècle que date aussi dans la géographie de la Champagne Prèze pour Praère et Nozay pour Noray (Aube), Angluzelle pour Anglurelle (Marne). Si Brirai a existé, on devrait en trouver des exemples dans les textes du XV[e] siècle : quand il s'agit d'une époque aussi récente, il me paraît indispensable de produire des textes à l'appui d'une hypothèse phonétique. Enfin, le changement de *r* en *z* est un changement d'organe, une substitution de dentale à linguale; les deux lettres sont sonores. Le changement *s* en *r* que M. L. lui compare n'est pas seulement le phénomène inverse, la substitution de linguale à dentale : il est doublé d'une mutation de ténue en sonore. Ainsi *Brirai* = Brizay et *Cisomagus* = Ciran, où M. L. croit voir le même procédé phonétique, nous offrent l'exemple de deux lois toutes différentes l'une de l'autre.

La forme basse latine d'où vient le nom de Marmoutiers semble être *Major Monasterius* et non *Majorem Monasterium,* p. 277.

---

1. Voir un article de M. Whitley Stokes dans les *Beitraege* de Kuhn, t. VI, p. 229.

Je ne vois pas pourquoi préférer *Loccae* à *Luccae* à cause de l'o du français Loches. On dit en français noces, flot, orme, mot, vergogne, remorque, viorne, grotte, sanglot, de *nuptiae*, *fluctus*, *ulmus*, *muttum*, *verecundia*, *remulcum*, *viburnum*, *crupta*, *singultus*, et M. L. lui-même, à la page 364, donne *Urbia* comme la forme primitive du nom de la rivière d'Orge.

Voilà bien des minuties et je n'ai encore rien dit du plan de l'ouvrage de M. L. On sait que celui de Jacobs est divisé en deux parties. La première est consacrée à l'étude des noms communs par lesquels Grégoire de Tours désigne les différentes espèces de circonscriptions géographiques usitées de son temps : Jacobs y définit le *pagus*, le *territorium*, le *terminus*, etc. Dans la seconde, on trouve rangés par ordre alphabétique les noms propres géographiques. Le livre de M. L. est divisé en trois parties : la première a le même objet que la première partie du livre de Jacobs. La seconde traite un sujet fort important que Jacobs a négligé, les limites si variables des royaumes wisigoth, bourguignon et francs en Gaule au VIe siècle ; elle jette une lumière nouvelle notamment sur l'origine jusqu'ici fort obscure de plusieurs évêchés. La troisième partie du livre de M. L. correspond à la seconde du livre de Jacobs; seulement un ordre méthodique y est substitué à l'ordre alphabétique : d'abord la géographie physique, c'est-à-dire les noms de montagnes, de forêts et de rivières, ensuite les noms de quelques peuples secondaires, comme les Alemans, les Britanni, enfin les noms propres de circonscriptions géographiques et d'agglomérations de population, le tout rangé dans l'ordre des provinces ecclésiastiques et des diocèses. Si, avec cette disposition, certaines recherches sont moins rapides qu'avec l'ordre alphabétique du livre de Jacobs, elle a l'avantage d'être beaucoup plus claire et de rendre la lecture beaucoup plus agréable : elle sera bien plus commode pour les études locales. Cet ouvrage assure définitivement à M. Longnon le premier rang parmi les érudits qui s'occupent de la géographie de la Gaule au Moyen Age.

H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

15. — **Leggi dei Visigothi**, studio di Costanzo RINAUDO. Torino, Botta, 1878, gr. in-8° de 56 p.

Cet ouvrage est divisé en trois chapitres. Le premier contient une histoire très-résumée des Wisigoths jusqu'à la conquête de l'Espagne par les Arabes en 712 ; tel qu'il est, il aurait pu aisément être supprimé, car il ne renferme aucun fait nouveau et il n'éclaire aucune des obscurités du sujet. Le deuxième est une étude de la législation wisigothe à l'époque où dominait le principe du droit personnel. Ici encore on signalera une absence complète d'originalité. Pour le code d'Alaric, particulier aux

Romains, l'auteur se borne à reproduire quelques renseignements empruntés au travail d'Hoenel (*Lex romana Visigothorum*, Lipsiæ, 1848). Quant au code d'Euric, particulier aux Wisigoths, il se contente de dire que nous l'avons perdu, et qu'il est impossible d'en déterminer le caractère et la composition; il croit, sans examiner de près la question et en se fiant à l'autorité de Gaupp, que le *Forum Judicum*, quand il parle de certaines lois appelées *antiquæ*, ne fait nullement allusion au code d'Euric. Le troisième chapitre est consacré au *Forum Judicum* qui, comme on sait, fut la loi commune des Wisigoths et des Romains lorsqu'au principe du droit personnel se fut substitué le principe du droit territorial. Il eût été intéressant d'expliquer pour quelles raisons, spéciales à la monarchie espagnole, cette transformation eut lieu; M. Rinaudo ne paraît guère y avoir songé. Il passe successivement en revue le caractère, les sources, les divisions du *Forum Judicum* et les dispositions qui concernent l'état social, politique, administratif et religieux du royaume wisigoth. Dans cette analyse, si brève qu'elle soit, on trouvera bien des citations d'auteurs modernes qu'il eût mieux valu remplacer par l'étude attentive de certains points à peine effleurés. On se demandera aussi pourquoi M. Rinaudo, en abordant chacune des parties de son sujet, se croit obligé de remonter au déluge et de présenter, par exemple, à propos du christianisme et de la condition des personnes, des considérations vagues qui n'ont qu'un rapport très-indirect avec les lois wisigothes. Il insiste à bon droit sur l'importance des conciles de Tolède, dont il donne la liste, et sur le rôle prépondérant des évêques; mais, à cet égard, ses appréciations sont parfois empreintes d'une exagération singulière. On en jugera par la phrase suivante : « Les statuts du tribunal suprême de l'inquisition, les guerres religieuses de Charles-Quint et de Philippe II en Allemagne et en Flandre, l'expulsion de huit cent mille Juifs et d'un million de Mores, par conséquent la ruine de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, le dépérissement de la puissance militaire, la pauvreté scientifique, l'abaissement de l'Espagne, tout cela provient de ces temps éloignés où le clergé dominait sous les rois wisigoths » (p. 49).

En somme, cet ouvrage est médiocre et n'ajoute rien à la science.

P. G.

---

16. — **Del diritto di guerra di Alberico Gentilis**, traduzione e discorso di Antonio Fiorini, Livorno 1877. In-12, cxxvi, 589 p.

Alberic Gentilis, né en Italie en 1552, protestant zélé, forcé de se réfugier en Angleterre où il devint professeur à Oxford, a publié en 1589 à Leyde un ouvrage intitulé : *De jure belli commentationes duæ*. Le livre de Grotius : *De jure belli*, ne parut qu'en 1625. Gentilis, disait Bayle, « a fait trois livres *De jure belli* qui n'ont pas été inutiles à

Grotius », et il ajoute : « ses recueils étaient remplis de mille choses qu'il avait ouïes en causant familièrement avec des gens... » C'était la disposition du temps; on faisait de l'érudition comme l'on pouvait, et l'on puisait un peu à tort et à travers dans les historiens, les philosophes et les biographes. C'est la manière de Gentilis : l'antiquité païenne et chrétienne est mise par lui amplement à contribution. La traduction italienne de ce précurseur de Grotius est surtout intéressante pour le public italien ; les Français n'ont pas de raison de ne pas recourir au texte latin. Mais ils liront avec intérêt la biographie de Gentilis écrite par le traducteur et le discours où M. Fiorini traite des principales questions du droit des gens en développant surtout cette proposition de Gentilis : *Bellum est : publicorum armorum justa contentio.*

---

17. — **The Comedy of Mucedorus,** revised and edited with introduction and notes by Karl Warnke and Ludwig Pröscholdt. Halle, Max Niemeyer, 1878, in-8°. 79 p. — Prix : 2 mark 40 (3 francs).

La comédie de *Mucedorus,* que viennent d'éditer à nouveau MM. Warnke et Pröscholdt, a l'avantage de résumer assez bien les principaux traits de la littérature dramatique de troisième ordre au temps d'Elisabeth. A ce moment, à côté des poètes fameux, une foule d'inconnus écrivaient des comédies où, le génie faisant défaut, ils se bornaient à faire entrer, autant que possible, les éléments habituels du succès. C'est ainsi que, malgré leur faiblesse, beaucoup de ces petits drames ont été extrêmement populaires et que leurs éditions se sont multipliées. La conduite de l'action dans *Mucedorus* est d'une maladresse assez rare, même parmi les pièces de la même catégorie. L'auteur ne recule ni devant les impossibilités ni devant des accidents d'une bizarrerie inexplicable (tous ceux, entre autres, qui surviennent dans la forêt habitée par le cannibale Brémo) : un ours, un fou, un homme sauvage, des déguisements, des reconnaissances, deux meurtres, sans compter celui de l'ours, un style parfois très-imagé, c'étaient évidemment pour la foule les côtés saillants de *Mucedorus* et ils expliquent le succès prolongé de cette comédie. Hazlitt et, de leur côté, MM. W. et P. ont indiqué les nombreuses éditions qu'elle obtint; encore ces listes ne signalent-elles pas une édition de 1631 dont le *British Museum* possède un exemplaire. Elle est due au même imprimeur que celle de 1619, comme le prouve la mention : « Printed for John Wright, and are to be sold at his shop, at the signe of the Bible, without Newgate, 1631. » A l'énumération des preuves de la popularité de *Mucedorus,* ses nouveaux éditeurs auraient pu ajouter l'existence d'une ballade sur le même sujet, imprimée vers 1680, et dont un exemplaire est conservé dans le célèbre recueil Roxbur-

ghe : « *The wandring Prince and Princess, or Musidorus and Amadine,* etc.

When Musidorus fell in love
With Amadine most fair ....

De curieuses gravures sur bois représentent les deux héros s'en allant, chacun de son côté, à la recherche de l'autre, jusqu'au désert : Mucedorus en perruque, le chapeau à la main; Amadine décolletée, nu-tête et emportant son éventail.

L'intérêt de l'édition actuelle est dans les variantes qui l'accompagnent. Elles sont nombreuses, mais incomplètes. MM. W. et P. n'ont pu consulter la plupart des textes originaux. Ils expliquent (p. 5) que les notes ajoutées par Hazlitt à sa réimpression de *Mucedorus*, dans la collection de Dodsley, leur ont permis de reconstituer l'édition primitive (1598) qu'ils ont généralement suivie. Cette reconstitution ne pouvait être parfaite; les variantes sont rarement indiquées dans ces réimpressions de Hazlitt où l'orthographe, du reste, est modernisée; l'éditeur adopte parfois, sans le mentionner, des leçons ou des indications scéniques qui ne sont pas dans les originaux. C'est ainsi que MM. W. et P. sont conduits à nous dire, p. 61, que les *aside* des ll. 31, 37, 43, etc., se trouvent seulement dans l'édition de 1598. Ces *aside* ne se trouvent ni dans cette édition ni dans aucune autre, et ont été introduits par Hazlitt. Il en est de même de beaucoup d'indications analogues dont la source n'est certainement pas le quarto de 1598 : par ex., p. 40, l. 4 : *lays down his club*; p. 43, l. 54 : *The bear's head presented to the king*; p. 34, l. 28 : *Exeunt Tremelio and Prince*, etc.

Quant à la question de savoir quel est l'auteur de *Mucedorus*, MM. Warnke et Pröscholdt sont d'avis que Shakespeare n'eut aucune part dans la composition de ce drame, non plus que Peele ou Greene. L'examen de la versification les amène à conclure que le *Mucedorus* a dû être composé plusieurs années avant 1598 : sans parler de la versification, le titre des exemplaires portant cette date (« *Newly set foorth, as it hath bin sundrie times plaide,* etc. ») ne laissait pas de rendre cette assertion vraisemblable.

J.-J. Jusserand.

---

18. — **Schiller und Rousseau** von Dr Johannes Schmidt, in-8°. Berlin, 1877. Verlag von Carl Habel. (Sammlung wissenschaftlicher Vorträge, hgg. von Virchow und Fr. von Holtzendorff. 256 Heft.) — Prix : 1 mark (1 fr. 25).

On sait quelle influence Rousseau a exercée sur Schiller; mais en quoi consista cette influence? quelle trace a-t-elle laissée dans les œuvres du grand poète ? Jusqu'à quel point l'a-t-il modifiée et s'en est-il affranchi ? Voilà autant de questions que M. J. Schmidt s'est proposé d'éclaircir.

Schiller connut de bonne heure les ouvrages de Rousseau et il ressentit tout aussitôt pour le célèbre écrivain le plus vif enthousiasme ; c'était lui-même, dit-il, qu'il retrouvait dans Rousseau : comment ne l'aurait-il pas admiré? Aussi les conceptions philosophiques et religieuses de Rousseau devinrent bientôt les siennes et inspirèrent ses premiers ouvrages. « Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses, tout dégénère entre les mains de l'homme », voilà comme le résumé de la doctrine philosophique de Rousseau; cette vérité, Schiller la mit au théâtre. Qu'est-ce que le drame des *Brigands*, en effet, sinon l'état de nature opposé à une civilisation corrompue, la guerre déclarée à un « siècle écrivassier »? Et Charles Moor lui-même, le héros de la pièce, qu'est-il sinon un fils de la nature, persécuté par Franz, le disciple et le vrai produit de cette civilisation? La société est mal faite et ses lois sont insuffisantes; il faut la réformer en revenant à la vérité de la nature où tout est harmonie. On rencontre ainsi à chaque pas, dans la pièce de Schiller, les idées favorites de Rousseau et jusqu'à l'admiration qu'il ressentait pour Plutarque et les grands hommes de l'antiquité.

L'influence de Rousseau n'est pas moins manifeste dans *Intrigue et Amour ;* son mépris bien connu pour les hautes classes et pour une aristocratie corrompue et despotique apparaît là dans toute sa force ; et ce qui n'est pas moins de lui, c'est le rôle souverain accordé au sentiment, c'est la déification du cœur et ses droits placés au-dessus de la raison. L'imitation de Rousseau se retrouve jusque dans la peinture de certains personnages et l'on a pu dire en particulier que lady Milford n'était autre que lord Boston fait femme. Si *la Conjuration de Fiesque* offre moins de traces de l'influence du philosophe genevois sur Schiller, c'est chez Rousseau toutefois que celui-ci a pris le sujet de son drame et l'apologie du gouvernement républicain.

Dans *Don Carlos* Schiller se sépare enfin de son maître. Ce n'est pas qu'il n'oppose encore la nature aux conventions sociales et les « droits de l'amour à la formule de l'autel ». Mais déjà il s'efforce de combler l'abîme qui sépare l'homme de la nature et l'homme civilisé. M. S. a insisté avec raison sur ce point et fort bien montré comment Schiller s'affranchit peu à peu de l'influence de Rousseau, pour se faire du monde et des choses une idée à lui. L'idéal de Rousseau est l'état de nature; Schiller, en restant fidèle au culte de la nature, ne croit pas qu'elle puisse ou doive nous suffire, et n'oublie pas les droits de l'art, que l'écrivain français avait méconnus et qu'il veut, lui, concilier avec ceux de la nature. Les *Lettres philosophiques* sont le premier essai qu'il ait fait pour y arriver, l'*Education esthétique de l'homme*, le dernier. Schiller a-t-il rempli cette tâche ardue? Si M. S. n'a point répondu à cette question, il a du moins très-bien mis en évidence comment le poète-philosophe a réhabilité l'art, en y trouvant la plus haute manifestation de l'esprit humain, le lien qui unit le monde de l'esprit au monde des sens, le moyen enfin de ramener l'homme à la perfection perdue de sa nature ;

on voit par là en quoi Schiller s'éloigne de Rousseau et comment il le complète.

Cependant, le poète allemand devait subir, jusqu'à la fin de sa carrière, l'influence de l'écrivain français ; Rousseau lui fournit non-seulement le sujet, mais quelques-uns des plus beaux passages du *Guillaume Tell.* Ne sont-ce pas, en effet, les idées de liberté et d'indépendance, n'est-ce pas la revendication des droits imprescriptibles de l'homme, proclamés dans le *Contrat social,* qu'on retrouve dans cette pièce? Voilà ce que M. Schmidt n'a peut-être pas assez dit; mais je ne veux pas le chicaner sur ce point secondaire, et j'aime mieux, en terminant, le féliciter sur la sagacité dont il a fait preuve dans cette étude, où il nous fait assister à la transformation successive de Schiller, passant de la misanthropie de Moor à l'optimisme de Posa, pour arriver à cette réconciliation et à cette synthèse de la nature et de l'art, qui fait l'originalité de sa doctrine esthétique.

C. J.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 janvier 1879.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, adresse à l'Académie la copie d'une inscription grecque, qui lui a été envoyée de Catane par M[lle] Gabrielle Valery. Cette inscription a été trouvée il y a quelques semaines, à Minco, l'ancien *Menae* ou *Menaenum,* au lieu où se trouve une ferme appelée Rocchicella; ce lieu est distant d'un kilomètre du petit lac de Naftia, anciennement *lacus Palicorum,* où était le célèbre temple des dieux Paliques. — M. Geffroy donne, dans la même lettre, quelques détails sur diverses découvertes récentes, et notamment sur les travaux d'exploration du lit du Tibre, qui se poursuivent avec activité et qui continuent à donner d'heureux résultats.

L'Académie procède au scrutin pour la formation des commissions qui auront à examiner les ouvrages envoyés au concours pour divers prix. Ces commissions sont ainsi composées :

Pour le prix de numismatique Allier de Hauteroche, MM. de Saulcy, de Longpérier, Robert, Deloche;

Pour le prix Bordin (question dite du *panthéon assyrien),* MM. de Saulcy, de Longpérier, Renan, Derenbourg;

Pour le prix Brunet (bibliographie des ouvrages en vers français antérieurs au règne de Charles VIII), MM. Paulin Paris, Delisle, Guessard, Gaston Paris;

Pour le prix Stanislas Julien, MM. Maury, Pavet de Courteille, d'Hervey de Saint-Denys, Schefer.

M. Desjardins communique une lettre de M. Jules Finot, archiviste,

du département de la Haute-Saône, qui annonce une importante trouvaille de monnaies romaines faite aux environs de Luxeuil. Les pièces trouvées sont au nombre d'environ 14,000. Elles étaient agglomérées en un seul bloc et n'ont pas encore été toutes détachées. Celles qui ont été examinées jusqu'ici appartiennent à divers empereurs depuis Caracalla jusqu'à Salonin.

M. Aubé termine la lecture de son mémoire sur le christianisme de Marcia, concubine de Commode.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Ad. Regnier : H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Mémoire sur les finales irlandaises; — *par M. Le Blant :* Charles [et Georges] ROHAULT DE FLEURY, La Sainte Vierge, études archéologiques et iconographiques (Paris, Poussielgue, 2 vol. gr. in-8°, avec planches); — *par M. de Saulcy :* MASPERO, De quelques navigations des Égyptiens sur la mer Érythrée; — *par M. Egger :* 1° Henry HOUSSAYE, Athènes, Rome, Paris : l'histoire et les mœurs (Paris, Calmann Lévy, 1879, in-12); 2° PARMENTIER, quelques observations sur l'orthographe des noms géographiques (Paris, 1878, brochure in-8°); — *par M. Delisle :* A. MOLINIER, Étude sur l'administration féodale dans le Languedoc (900-1250) (Toulouse, Éd. Privat, 1879, in-8° : extrait du t. VII de la nouvelle édition de l'*Histoire générale du Languedoc*).

Julien HAVET.

L'Archimandrite Palladius.

L'Archimandrite Palladius, le chef de la Mission ecclésiastique russe de Péking, est mort le mois dernier à Marseille où il venait d'arriver de Chine par l'*Ava*. La mort de l'Archimandrite Palladius laisse un grand vide dans le bataillon, tous les jours réduit, des sinologues. Ce savant modeste était à Péking ce qu'était M. Alex. Wylie à Shanghai : le livre vivant que consultaient les travailleurs arrêtés dans leurs recherches par une difficulté imprévue. J'ai moi-même à lui payer mon tribut de reconnaissance pour l'accueil gracieux qu'il me fit à Péking : à lui et à M. le Dr. E. Bretschneider je dois un grand nombre de renseignements donnés sur les ouvrages russes dans ma *Bibliotheca Sinica*. Les ouvrages de l'Archimandrite Palladius sont assez nombreux et très-estimés par ceux qui peuvent les lire : publiés en russe, ils ne sont malheureusement accessibles qu'à un nombre restreint de travailleurs. Quelques mémoires ont été traduits en allemand. Parmi ces ouvrages, je citerai : 1° Dans les *Travaux des membres de la Mission ecclésiastique russe à Péking* (1852-1866, 4 vol. in-8) : I, No. 5. la Vie de Bouddha; II, No. 2. Etudes historiques sur le Bouddhisme ancien; III, No. 1. La navigation entre Tien-tsin et Shanghai; IV (ce volume est entièrement écrit par l'Archimandrite); il contient : No. 1. Ancienne relation mongole de la vie de Tchinghiz khan; 2. Si you ki, ou Description d'un Voyage aux contrées occidentales; 3. Les Mahométans en Chine [avec le plan d'une mosquée à Péking]. — 2° Dans le *Recueil oriental*. Vol. I, 1re livraison : No. 1. Anciennes traces du Christianisme en Chine. Tiré des livres chinois; No. 3. Ancienne narration chinoise de la vie de Tchinghiz khan. — 3° Dans les *Mém. de la Soc. de Géographie* de Saint-Pétersbourg, 1871 : Relation d'un voyage

de Péking à Blagoveshtchensk par la Mandchourie. — 4° Dans les *Mém. de la Soc. de géog. de Sibérie :* 1867, traduction du Journal de Cheng tchin, 1248 ; 1874, voyage de Chang Te-hui de Péking à la résidence d'été de Koubilai dans la Mongolie occidentale en 1248. (trad. en anglais dans le *Geographical Magazine*, 1875).

Si je ne me trompe, l'Archimandrite Palladius avait terminé un dictionnaire chinois-russe auquel il travaillait depuis fort longtemps.

Henri Cordier.

Bayard Taylor.

James Bayard Taylor qui est mort le 19 décembre 1878 était un des littérateurs et des poètes des plus distingués des Etats-Unis. Il naquit le 11 janvier 1825 à Kennet Square (comté de Chester, en Pensylvanie) ; il apprit le français et l'allemand avec une grande facilité et se fit connaître par quelques poésies qu'il publia dans le *New York Mirror* et le *Graham's Magazine* (réimprimées depuis sous le titre de *Ximena*, 1844). C'est alors qu'il entreprit en Europe un voyage qui dura deux ans; deux éditeurs de journaux, MM. Chandler et Patterson, à qui Taylor envoyait des correspondances, le soutenaient de leur bourse; il est vrai que Taylor, économe, sobre, vivant gaîment de privations, ne dépensa que 500 dollars. A son retour, après avoir quelque temps dirigé un journal à Phœnixville en Pensylvanie, il devint directeur, et plus tard, avec Horace Greeley, un des propriétaires de la *New York Tribune*. Mais Taylor était un insatiable voyageur et il n'y a pas un pays du monde civilisé qu'il n'ait vu et décrit; il visita la Californie, au moment où régnait la fièvre de l'or et publia, à la suite de ce voyage, l'*El-Dorado or Adventures in the Path of Empire;* il visita l'Egypte, la Nubie et le Soudan, l'Inde, la Chine et le Japon, toutes les contrées de l'Europe, sans oublier les îles Baléares et la République d'Andorre. *(Journey to central Africa; Lands of the Saracen; Visit to India, China and Japan; Northern Travel, Summer and Winter Pictures of Sweden, Denmark and Lapland; Travels in Greece and Russia, Cyclopaedia of Modern Travel).* Finalement, il était entré dans la carrière diplomatique; comme Bancroft, Lothrop Motley, Washington Irving, Lowell et d'autres écrivains américains, Bayard Taylor représenta les Etats-Unis à l'étranger : attaché à la légation de Péking, chargé d'affaires à Saint-Pétersbourg, il était devenu ambassadeur à Berlin. Il connaissait fort bien l'Allemagne, il avait épousé la fille de l'astronome de Gotha, M. Hansen, il était l'auteur d'une traduction, très-remarquable, de *Faust*, et travaillait depuis longtemps à une *Vie de Gœthe*, pour laquelle le duc de Saxe-Cobourg lui avait fourni de précieux documents. Parmi les poëmes qu'il a composés, citons : *Rhymes of Travel, Ballads and other Poems, Book of Romances, Lyrics and Songs, Poems of the Orient, Poems of Home and Travel*, et *Prince Deucalion*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 1er Février — 1879

19. — **Euripidis Fabulae** ed. Rudolfus PRINZ. Vol. I. Pars 1. *Medea*. Leipzig, Teubner, 1878, x et 63 p. in-8°. — Prix : 2 mark (2 fr. 50).

M. Prinz nous promet une édition critique d'Euripide, dont la *Médée* forme le premier fascicule. On se demande tout d'abord ce qui distinguera cette édition de celle que Kirchhoff a donnée en 1855. Quelque grand que soit le mérite de ce dernier ouvrage, qui sert de base à celui de M. P., tous les manuscrits importants n'ont pu être collationnés alors avec le même soin ; ce sont surtout ceux de la deuxième famille, le Laurentianus 322 et le Palatinus, aujourd'hui au Vatican, 287, particulièrement le premier, qui n'étaient pas suffisamment connus. La collation plus exacte de ces deux manuscrits aura une plus grande importance pour la constitution du texte, quand M. P. sera arrivé aux tragédies qui ne se trouvent que là. Pour les neuf premières pièces, l'autorité de la première famille prime celle de la seconde, et cependant cette dernière, qui ne dérive pas de la première, a plus de valeur que la plupart des éditeurs ne semblent aujourd'hui disposés à lui en accorder.

Au vers 1130 : οἰκίαν, qui se lit dans les mss. de la première famille, est la glose de : ἑστίαν, leçon de L et P., tout le monde est d'accord là-dessus. Aucun éditeur n'a hésité non plus à écrire au v. 1054, avec les mss. de la seconde famille : Παρεῖναι τοῖς ἐμοῖσι θύμασιν, et non : δώμασιν, leçon de la première famille. Ces deux exemples, auxquels on pourrait en ajouter d'autres, prouvent avec évidence que la seconde famille ne saurait être négligée. M. P. a donc bien fait de rétablir en plusieurs endroits les leçons de ces manuscrits; toutefois, il est peut-être allé un peu trop loin dans cette voie.

M. P. a aussi examiné avec grand soin le n° 2713 de notre bibliothèque nationale, il en a distingué les différentes mains et il a trouvé que ce manuscrit, justement estimé pour les scholies qu'il renferme, offre souvent aussi de bonnes leçons voisines de celles du Marcianus qui est notre meilleur manuscrit. Au v. 826 la division des mots : χώρας ἀπορθήτου τ' ἄπο, φερβόμενοι (pour ἀποφερβόμενοι), que j'avais tirée de l'interprétation d'une scholie, se trouve en toutes lettres dans ce manuscrit : M. P. nous l'apprend. Au v. 1188 sq., on croyait jusqu'ici que tous les mss. por-

taient : Πέπλοι δὲ λεπτοὶ..... λεπτὴν ἔδαπτον σάρκα τῆς δυσδαίμονος. Quoique la répétition du même adjectif soit ici inadmissible, on n'osait pas trop écrire avec l'Aldine : λευκὴν ἔδαπτον σάρκα, leçon qu'on regardait comme une conjecture de Musurus. M. P. lève tous les scrupules en nous apprenant que λευκὴν se trouve dans le ms. 2713 de Paris, ainsi que dans celui de Copenhague.

Outre les manuscrits, M. P. a examiné les éditions, les dissertations, les programmes, les ouvrages de tout genre dans lesquels se trouve une observation, une conjecture sur le texte d'Euripide et il a mis, dans ces recherches minutieuses, une conscience vraiment admirable. Je crois que rien ne lui a échappé et que, s'il passe des conjectures sous silence, c'est qu'il ne les jugeait pas dignes d'être citées. On sait que beaucoup de corrections ont été faites plusieurs fois. M. P. rapporte chacune à son premier auteur, ce qui n'était pas toujours chose facile.

Arrivons à la constitution du texte. *Médée* est la pièce d'Euripide qui renferme le plus de vers interpolés. Plusieurs se retrouvent à un autre endroit de la tragédie, où ils sont à leur place ; d'autres ont été fabriqués par des acteurs ou par des lecteurs. La critique en avait déjà éliminé un grand nombre, quelques-uns le sont pour la première fois dans la présente édition ; je citerai les v. 234, 246, 466, 714-715, 1225-1227. Quant au v. 246, il a été certainement composé par un lecteur qui interprétait mal le vers précédent. Wilamowitz-Moellendorf l'a suffisamment démontré. L'interpolation des autres vers n'est pas aussi évidente. Je proteste contre l'exclusion du v. 466. Voici le passage :

Ὦ παγκάκιστε · τοῦτο γάρ σ' εἰπεῖν ἔχω
466 γλώσσῃ μέγιστον εἰς ἀνανδρίαν κακόν ·
ἦλθες πρὸς ἡμᾶς, ἦλθες ἔχθιστος γεγώς ;

En supprimant le second de ces trois vers, on rend l'apostrophe de Médée faible, la phrase manque d'ampleur, d'abondance. Il est vrai que ce vers ne se comprend pas, mais ce n'est pas une raison pour le condamner, je voudrais, au contraire, poser en principe que nous n'avons pas le droit de retrancher d'un texte des mots, des vers ou des morceaux que nous ne comprenons pas. Il faut d'abord tâcher de les interpréter ou de les corriger ; ensuite seulement on peut les éliminer s'il y a lieu ; j'avais péché moi-même contre ce principe en excluant les v. 1014 sq. de l'*Hippolyte*, mais j'ai fait voir dans cette *Revue*, 1876, I, 207, qu'il suffit d'un léger changement pour rendre ces vers clairs et dignes d'Euripide. Autre exemple : on lit dans l'*Hippolyte*, 493 sq. :

Εἰ μὲν γὰρ ἦν σοι μὴ 'πὶ συμφοραῖς βίος
494 τοιαῖσδε, σώφρων δ' οὖσ' ἐτύγχανες γυνή,
οὐκ ἄν ποτ' εὐνῆς οὕνεχ' ἡδονῆς τε σῆς
προῆγον ἄν σε δεῦρο ·

Comme les mots σώφρων δ' οὖσ' ἐτύγχανες γυνή résistent à toute explication raisonnable, Nauck supprime le v. 494 et cette première suppression l'entraine à sacrifier aussi le vers suivant, quelque innocent qu'il soit, et

à modifier la leçon de 496. Suivant moi, cette athétèse est contraire aux règles d'une saine critique ; ici encore il y a lieu de corriger le texte, écrivons :

Εἰ μὲν γὰρ ἦν οἷς μὴ 'πὶ συμφοραῖς βίου
τοιαῖσδε σώφρων οὖσ' ἐτύγχανες γυνή.

« S'il y avait des moyens par lesquels tu pourrais te trouver honnête femme, sans un si grand péril pour ta vie. » Une faute accidentelle, σοι pour οἷς, aura amené deux changements inconsidérés, la substitution de βίος à βίου et l'insertion de la conjonction δέ.

M. P. a admis un assez grand nombre de conjectures dans le texte, quelques-unes déjà consacrées par une approbation plus ou moins générale, d'autres qui figurent pour la première fois dans cette édition. Citons : v. 11, ἁνδάνουσα πρίν, pour ἁνδάνουσα μέν. — V. 106. Δῆλον δ' ὀργῆς (pour ἀρχῆς) ἐξαιρόμενον νέφος οἰμωγαῖς (pour οἰμωγῆς.) — V. 160. Ὦ μεγάλε Ζεῦ καὶ Θέμι πότνια pour ὦ μεγάλα Θέμι καὶ πότνι' Ἄρτεμι. — V. 284. Δείγματα (pour δείματος). — V. 334. Κἀμπνοῶν (pour κοὐ πόνων). Cette dernière correction, qui est de M. P. lui-même, me semble très-heureuse. Une autre conjecture, proposée en note, οὔκουν ἐξομοιοῦσθαί σε χρῆν, pour οὔκουν χρῆν σ' ὁμοιοῦσθαι κακοῖς, est aussi très-plausible. Je n'en dirai pas autant de certaines transpositions recommandées par M. P. ; celle qui porte sur les v. 894-923 est extrêmement compliquée et peu satisfaisante.

M. P. ne manque pas non plus d'avertir le lecteur toutes les fois qu'il juge un passage inintelligible ou mal écrit et par conséquent altéré, quand même il n'a pas de remède à proposer. C'est là une excellente habitude à laquelle tous les éditeurs devraient se conformer. La vigilance de M. P. est rarement en défaut, elle l'est cependant quelquefois. Jason dit à Médée, v. 529 :

Σοὶ δ' ἔστι μὲν νοῦς λεπτὸς, ἀλλ' ἐπίφθονος
λόγος διελθεῖν, ὡς Ἔρως σ' ἠνάγκασε
τόξοις ἀφύκτοις τοὐμὸν ἐκσῶσαι δέμας.

Je persiste à penser que le premier membre de phrase offre peu de sens en cet endroit et ne se rattache pas au suivant, car avec διελθεῖν il faut sous-entendre ἐμοί (Jason entend l'argument qu'il va produire lui-même) et cependant le lecteur ne peut faire autrement que de rapporter le datif σοὶ comme complément à l'infinitif διελθεῖν. Le Scholiaste avait une autre leçon, et il n'est pas difficile de la tirer de sa paraphrase : ἐμὸς λόγος λεπτὸς μὲν, ἐπίφθονος δέ. Il faut écrire :

Σοὶ δ' ἔστι μὲν ἐ μ ὸ ς λεπτός...

ou mieux encore : Σοὶ δ' ἔστι λεπτὸς μὲν ἐμός.

Cependant cette transposition n'est peut-être pas absolument nécessaire.

Parlons, en terminant, d'un morceau que M. P. juge incurablement gâté et qui peut, je crois, se restituer avec assez d'évidence, c'est le chœur 1251 sq. En voici le commencement :

Ἰὼ Γᾶ τε καὶ παμφαὴς

ἀκτὶς Ἀελίου, κατίδετ᾽ ἴδετε τὰν
ὀλομέναν γυναῖκα.

On juge généralement (et j'avais partagé cette manière de voir) que les mots ἀκτὶς Ἀελίου violaient les règles des strophes dochmiaques; je crois aujourd'hui que le texte est bon. Des *cola* de la forme ∪ — — ∪ ∪ — se trouvent mêlés à des systèmes dochmiaques, rarement il est vrai, mais il y en a des exemples irrécusables, tels sont les vers 349 et 361 des *Suppliantes* d'Eschyle. Ceci établi, il sera facile de restituer les vers correspondants de l'antistrophe.

Μάταν μόχθος ἔρρει τέκνων
ἄρα μάταν γένος φίλιον ἔτεκες, ὦ
κυανεᾶν λιποῦσα κτλ.

Musgrave avait parfaitement compris que μάταν doit être en tête du second vers et sa transposition est bonne à l'accentuation près : il faut écrire μάταν ἆρα. Ainsi se trouve rétabli non-seulement l'accord antistrophique, mais aussi le mouvement oratoire. Le mot emphatiquement répété doit se trouver à des places correspondantes, ici en tête des deux membres de phrase : ce ne sont pas seulement les préceptes des rhéteurs, mais aussi les allures de l'éloquence naturelle qui le demandent.

Reprenons la première strophe au v. 1255 :

Σᾶς γὰρ ἀπὸ χρυσέας γονᾶς
ἔβλαστεν, θεοῦ δ᾽ αἷμα πίτνειν
φόβος ὑπ᾽ ἀνέρων.

Le sens général est clair; cependant αἷμα πίτνειν est une locution d'une propriété douteuse et φόβος ne peut être expliqué d'une manière satisfaisante. Ici Paley a fait une conjecture excellente, il propose φθόνος équivalent à νέμεσίς ἐστι. Cf. *Hécube*, 286. Reste le mètre qui cloche et qui indique de graves altérations. Voyons l'antistrophe.

Δειλαία, τί σοι φρενῶν βαρὺς
χόλος προσπίτνει καὶ δυσμενὴς
φόνος ἀμείβεται;

Quant aux deux derniers mots, je regarde toujours comme évidente une omission facile à expliquer, le sens exige φόνον φόνος ἀμείβεται. L'adjectif δυσμενής trouble la mesure et forme ici une épithète insignifiante. On voit par le scholiaste de Sophocle, Ajax, 137, que les commentateurs expliquaient par δυσμενής l'adjectif poétique ζαμενής : c'est ce dernier qu'il faut rétablir ici. En nous servant d'une correction introduite par Dindorf dans le premier de ces trois vers, nous écrirons :

Δειλαία, τί σοι φρενοβαρὴς
χόλος προσπίτνει, καὶ ζαμενὴς <φόνον>
φόνος ἀμείβεται;

Si nous revenons maintenant à la strophe, nous pourrons la constituer ainsi :

Σᾶς γὰρ χρυσέας ἀπὸ γονᾶς
ἔβλαστεν, θεοῦ δ᾽ αἷμα <πέδοι> πίτνειν

φθόνος ὑπ' ἀνέρων

La préposition ἀπό a été transposée par Musgrave, le supplément πέδοι est dû à Wecklein.

Voici maintenant les trois vers suivants, les derniers de la première strophe :

ἀλλά νιν, ὦ φάος διογενὲς, κατείρ-
γε κατάπαυσον, ἔξελ' οἴκων φονίαν
τάλαινάν τ' Ἐρινὺν ὑπ' ἀλαστόρων.

Le mètre s'est bien conservé dans l'antistrophe. On y satisfait ici en plaçant τάλαιναν avant φονίαν. L'usage demande la suppression de la conjonction τε. Mais ces changements ne suffisent pas : il faut un mot qui puisse gouverner le complément ὑπ' ἀλαστόρων. Herwerden propose σταλεῖσαν φονίαν. Je crains que le participe de στέλλω ne convienne pas au style lyrique qui règne dans ce morceau. J'aimerais mieux

Ἔξελ' οἴκων πλανα-
τὰν φονίαν Ἐρινὺν ὑπ' ἀλαστόρων.

Médée est égarée par des génies vengeurs.

Arrivons enfin aux trois vers correspondants qui terminent l'antistrophe :

Χαλεπὰ γὰρ βροτοῖς ὁμογενῆ μιά-
σματ' ἐπὶ γαῖαν αὐτοφόνταις ξυνῳ-
δὰ θεόθεν πίτνοντ' ἐπὶ δόμοις ἄχη.

Le sens est évidemment que la souillure provenant d'un sang parent est funeste aux mortels, les dieux la faisant retomber en maux semblables (aux crimes) sur la maison homicide. La difficulté est dans les mots ἐπὶ γαῖαν : on ne sait à quoi les rattacher, car le participe πίτνοντα a déjà ἐπὶ δόμοις pour complément. D'un autre côté, la construction μίασματα πίτνοντα ἄχη, « des souillures tombant (comme) maux », est extrêmement dure, la phrase marcherait beaucoup mieux s'il y avait un verbe pour gouverner ἄχη. Je crois donc que, aux mots embarrassants ἐπὶ γαῖαν, il faut substituer ἐπέγειρεν.

Après ces digressions, il ne nous reste plus qu'à recommander cette excellente édition à tous les amis d'Euripide et à souhaiter que M. Prinz nous donne prochainement le texte des autres tragédies de ce poète, en suivant la même méthode.

Henri WEIL.

---

20. — LONGNON. **Géographie de la Gaule au VIe siècle.** Paris, Hachette, 1878, x-651 p. in-8° avec 11 cartes. — Prix : 15 francs.

(SECOND ARTICLE)

M. d'Arbois de Jubainville a surtout examiné dans le livre de M. Longnon la méthode philologique qui en constitue, en effet, la principale nouveauté; nous désirons compléter la critique de notre savant

collaborateur en faisant ressortir les résultats obtenus par M. L. et en y joignant quelques observations historiques.

Nous croyons que les lecteurs de la *Revue critique* nous sauront gré de leur donner un relevé aussi complet que possible des identifications nouvelles proposées et démontrées par M. L., des identifications contestées qu'il a définitivement établies par de nouvelles preuves, et enfin des cas peu nombreux où il est demeuré dans le doute ou l'ignorance.

I. Identifications nouvelles. — P. 206. *Balbiacensis pagus* (Grég. *Mir. Martini*, II, 16) = le pays de Baugy, Saône-et-Loire, arr. de Charolles. — P. 248. Le baptistère de Tours (Grég. *Hist. Franc.*, X, 31) était voisin de la cathédrale, et non de la basilique de Saint-Martin. — P. 262. *Balatedo (H. F.*, X, 31) = Balesmes, Indre-et-Loire, arr. de Loches. — P. 269. *Cisomagus (H. F.*, X, 31) = Ciran-la-Latte, Indre-et-Loire, arr. de Loches. — P. 273. *Iciodorum (H. F.*, X, 31) = Yzeures, Indre-et-Loire, arr. de Loches. — P. 279. *Mediconnum (H. F.*, X, 31) = Mougon, Indre-et-Loire, arr. de Chinon. — P. 286. *Sancti Benigni tumulus (De gloria conf.*, 17) = Saint-Branchs, Indre-et-Loire, arr. de Tours. — P. 296. *Marojalum (H. F.*, X, 5) = Mareil-sur-Loir, Sarthe, arr. de La Flèche. — P. 308. *Pagus Carnonensis (Mir. Mart.*, II, 48) = Chênehutte-les-Tuffeaux, Maine-et-Loire, arr. de Saumur. = P. 315. La *Civitas Diablintum*, n'a pas Jublains pour chef-lieu; elle comprend les territoires de Saint-Brieuc, Saint-Malo et Dol. — P. 324. *Avallocium (H. F.*, IV, 50) = Avelu, Eure-et-Loir, arr. de Dreux. — P. 328. *S. Aviti Monasterium (De gl.* C. 99) = S. Avit, Loir-et-Cher, arr. de Vendôme. — P. 362. *Pons Urbiensis (H. F.*, VI, 19) = Pont de Châtres sur l'Orge. — P. 384. *Bertunum (De Gl. Mart.*, 63) = Birten, Prusse Rhénane, régence de Dusseldorf). — P. 388. *Belsonancum (H. F.*, VIII, 21) = Beslingen, grand-duché de Luxembourg, district de Diekirch. — P. 395. *Brennacus (H. F.*, IV, 22, etc.) = Berny-Rivière, Aisne, arr. de Soissons. — *S. Lupentii tumulus (H. F.*, VI, 37), près Moëlain, Haute-Marne, arr. de Vassy. — P. 446. *Macho (H. F.*, IV, 45) = Saint-Saturnin, Vaucluse, arr. d'Avignon. — P. 375. *Vosagensis Pagus (H. F.*, IX, 19) = Pays de Bouges, Indre, arr. de Châteauroux. — P. 499. *Iciacus (De Gl. Mart.*, 56) = Yssac-la-Tourette, Puy-de-Dôme, arr. de Riom. — P. 506. *Musciacae (De Gl. C.*, 41) = Moissat, Puy-de-Dôme, arr. de Clermont. — P. 537. *Pauliacus (De Gl. M.*, 48) = Saint-Sernin, Aude, arr. de Castelnaudary. — P. 541. *Arisitum (H. F.*, V, 5) = Alais, Gard [1]. — P. 554. *Sirojalum (Mir. Mart.*, I, 18) = Sireuil, Charente, arr. d'An-

1. La dissertation sur *Arisitum* est une des plus remarquables et des plus intéressantes du livre de M. L. Elle a donné lieu à une assez vive discussion à la Société des Antiquaires, où M. Quicherat a soutenu l'identification, déjà proposée par lui, du diocèse d'Arisitum avec la baronnie d'Hierle. M. L. a trouvé une précieuse confirmation de ses raisonnements philologiques dans le livre des visites d'Eudes Rigaut où il a trouvé Alais désigné sous le nom d'*Arestum*.

goulême. — P. 558. *S. Juliani Basilica (Mir. S. Jul.,* 47) = Saint-Julien de l'Escap, Charente-Inférieure, arr. de Saint-Jean-d'Angély. — P. 572. *Sellense castrum (H. F.,* IV, 18) = Chantoclaux, Maine-et-Loire, arr. de Cholet. — P. 596. *Atroa (De Gl. C.,* 52) = Arue, Landes, arr. de Mont-de-Marsan. — P. 598. *Turba (H. F.,* IX, 20) = Cieutat, Hautes-Pyrénées, arr. de Bagnères-de-Bigorre. — P. 604. *Aussiense territorium (Mir. Mart.,* IV, 15) = territoire d'Auch.

II. Identifications déjà proposées, appuyées de nouvelles preuves. — P. 199. *Octavum (H. F.,* IX, 21) = S. Symphorien d'Ozon, Isère, arr. de Vienne. — P. 264. *Briotreidis (H. F.,* X, 31) = Brizay, Indre-et-Loire, arr. de Chinon. — P. 266. *Brixis (H. F.,* X, 31) = Reignac, Indre-et-Loire, arr. de Loches. — P. 272. *Evena (H. F.,* X, 31) = Esvres, Indre-et-Loire, arr. de Tours. — P. 293. *Tauriacus (H. F.,* X, 31) = Thuré, Indre-et-Loire, arr. de Tours. — P. 298. *Turnacus (Mir. Mart.,* IV, 12) = Ternay, Loir-et-Cher, arr. de Vendôme. — P. 312. *Vindunittum Insula (Vit. Pat.,* X, 1, 2) = Besné, Loire-Inférieure, — P. 334. *Mauriacus Campus (H. F.,* II, 9) = Moirey, Aube, arr. de Nogent ; à quinze mille ou cinq lieues et demie de Troyes, ce qui doit définitivement faire remplacer le nom de *Bataille de Châlons* par celui de *Bataille de Troyes,* pour désigner la défaite d'Attila. — P. 344. *Columna (H. F.,* III, 6) = Saint-Péravy-la-Colombe, Loir-et-Cher, arr. d'Orléans. — P. 436. *Ugernum castrum (H. F.,* VIII, 30, etc.) = Beaucaire, Gard. — P. 471. *Onia (Vit. Patr.,* XVIII, 1) = Heugnes, Indre, arr. de Châteauroux. — P. 474. *Tausiriacus (Vit. Patr.,* XVIII, 1) = Toiselay, Indre, arr. de Châteauroux. — P. 477. *Mons Cautobennicus* = Mont Chanturge, Puy-de-Dôme. — P. 576. *Vogladensis Campus (H. F.,* II, 37) = Vouillé, Vienne, arr. de Poitiers. M. L. a réfuté sans réplique l'hypothèse absurde de *Voulon* et montré que le *Campus Mogotensis* de Hincmar était une faute évidente pour *Vogladensis.* — P. 615. *Caput Arietis (H. F.,* VIII, 30) = le Puy de Cabaret, auj. dans la commune de Las Tours, Aude, arr. de Carcassonne.

III. Localités dont on ignore encore l'emplacement précis. — P. 268. *Calatonnum,* vicus *(H. F.,* X, 31), au diocèse de Tours. — P. 274. *Jocundiacus,* domus *(H. F.,* V, 4), près de Tours. — P. 304. *Crovium (Mir. Mart.,* IV, 17, 23), aux environs de Miré, Maine-et-Loire ? — P. 341. *Mauriopes,* vicus *(H. F.,* IX, 19), était situé sur le mont Morvois. — P. 373. *Castrum Vabrense (H. F.,* IX, 9, 12), prob. sur la côte des Heurts, au territoire de Fresnes en Woëvre, Meuse, arr. de Verdun. — P. 402. *Sauriciacus,* villa *(H. F.,* IX, 37), peut-être Longueval, Aisne, arr. de Soissons. — P. 471. *Pontiniacus (Vit. Patr.,* XVIII, 1), monastère dans le Berry. — P. 496. *Canbidorense,* monasterium *(Vit. Patr.,* IV, 4), en Auvergne ? — P. 502. *Lipidiacus,* vicus *(Vit. Patr.,* XIII, 1). — *S. Vincentii* basilica *(H. F.,* VII, 35), près d'Agen, sur la rive g. de la Garonne. — P. 565. *Cracina,* insula *(H. F.,* V, 49), en

Vendée; n'est pas l'île de Ré. — P. 588. *S. Cypriani monasterium (De Gl. Conf.*, 101); prob. Saint-Cyprien, Dordogne, arr. de Sarlat. — P. 600. *Sexciacus*, vicus *(De Gl. Conf.*, 50-51), en Bigorre. — P. 618. *Bricilonnum (Mir. Mart.*, IV, 23), probablement Brulon, Sarthe, arr. de La Flèche. — P. 619. *Dispargum*, castrum *(H. F.*, II, 9). M. L. ne veut pas y reconnaître Duisburg, Prusse Rhénane. — P. 619. *Latta* monasterium *(H. F.*, IV, 49); n'est pas Ciran-la-Latte. — P. 620. *Momociacus*, urbs *(H. F.*, IX, 25), près du Rhin.

Une des portions les plus utiles du livre de M. L. est la deuxième partie qui traite de la géographie politique de la Gaule au VIe s. et où l'étendue des possessions de chacun des rois franks est successivement étudiée. Sur ce point, M. L. est arrivé à des résultats très-intéressants, et à une précision beaucoup plus grande que tous ses devanciers. La comparaison la plus superficielle de ses cartes avec celles qui se trouvent dans nos atlas historiques suffit pour en convaincre. Il a prouvé la fausseté de l'opinion courante d'après laquelle, dans les partages du royaume frank, les rois considéraient l'Aquitaine comme une sorte de pays étranger qu'ils se distribuaient en parties égales, et il a rendu compte dans une certaine mesure des vicissitudes qui faisaient passer telle ou telle cité entre les mains de divers possesseurs. Nous ne différons d'avis avec M. L. que sur deux points. Nous croyons qu'il n'est pas admissible qu'au partage de 561, Chilpéric ait eu un royaume aussi petit que le suppose M. L. La disproportion est trop grande entre sa part et celle de ses frères. Il est vraisemblable que Toulouse, Auch, Lectoure, lui appartinrent dès cette époque. La raison que donne M. L. pour repousser cette hypothèse est sans force : il dit qu'il n'y avait pas d'enclaves dans les royaumes des fils de Clothaire. Mais lui-même en reconnait deux pour Sigebert. — A la p. 244, M. L. dit que Gontran ne rendit Tours à Childebert que par le traité d'Andelot. Mais Childebert avait dès 586 fait reconnaître son autorité à Tours puisqu'il y avait envoyé Ennodius comme duc (Grég. *H. F.*, VIII, 26).

Sur certains points d'histoire, nous ne sommes pas tout à fait d'accord avec M. L. Ainsi les p. 52 et 53, consacrées à la guerre de Théodoric contre Clovis, sont pleines d'inexactitudes, qui proviennent de la confiance trop grande qu'a accordée M. L. à D. Vaissette. Il a exagéré l'importance de l'alliance entre Gesalich et Clovis, en en faisant la cause de l'intervention de Théodoric; il a placé en 510 le siège d'Arles, qui eut lieu en 508, et enfin il a accordé au témoignage de Procope, sur la guerre wisigothique, une autorité qu'il ne possède à aucun degré. Nous nous demandons aussi où M. L. a puisé l'indication du jour de la mort de Clovis, 27 nov. 511. Selon nous, il dut mourir à la fin de juill. ou au commencement d'août. Puisque nous relevons les erreurs de dates, disons encore que Gontran n'est pas mort en 593 (p. 144), mais en 594, et qu'en 585-586 Récarède (p. 614) n'était pas encore roi, son père, Léovigilde, n'étant mort qu'à la fin d'avril 586 au plus tôt. — C'est encore à tort que

M. L. se sert du récit de Procope (p. 56) pour la guerre de Clovis contre les Burgundions. Le premier établissement des Burgundions sur le Rhin (p. 65) n'a pas été une prise de possession, mais une sorte d'établissement à titre de colons. Le mot *obtinere*, employé par Prosper, a toujours ce sens, tandis que *occupare* a le sens de : s'emparer de. Aussi est-ce également à tort que M. L. pense qu'en 455 (p. 70) les Burgundions s'établirent dans la vallée du Rhône à titre de réfugiés. En général, tout cet exposé de l'établissement des Burgundions nous paraît manquer d'exactitude. — P. 84. Il est bien inexact de dire que la première Belgique était voisine des Alamans, et il est faux de parler de la soumission de ce peuple par Childéric. — P. 87. M. L. croit à l'existence de la Confédération armoricaine inventée par Dubos; nous partageons sur ce point l'opinion de M. Fustel de Coulanges (*Hist. des institutions de l'ancienne France*, Appendice). — P. 100. Au lieu de Vistigès, lisez : Vitigès. — P. 139, M. L. met l'année 567 un an après l'année 564. — P. 167. M. L. dit que Clovis battit les Alamans dans les environs de l'Alsace; il devrait dire : en Alsace, aux bords du Rhin. — P. 194. Ce que M. L. cite comme tiré du Continuateur de Marcellin à l'année 556 est, en réalité, tiré d'Hermann de Reichenau. — P. 614. M. Longnon aurait pu indiquer que Grégoire de Tours parle de l'Aude (*H. F.*, IX, 31) sans nommer ce fleuve, il est vrai.

Ces observations, que nous pourrions multiplier, ne portent que sur des points de détail, et n'enlèvent rien à la valeur d'un ouvrage qui éclaire d'une vive lumière toute l'histoire du VIe siècle et que devront avoir constamment sous les yeux tous ceux qui voudront désormais étudier Grégoire de Tours et les règnes des premiers Mérovingiens.

G. M.

---

21. — **Le Secret du Roi**, correspondance secrète de Louis XV avec ses agents diplomatiques 1752-1774, par le duc de BROGLIE. Paris, Calmann Lévy. 1879. 2 vol. in-8°, 460, 617 p. — Prix : 20 francs.

La diplomatie secrète de Louis XV, ou, comme disaient ceux qui y étaient employés, le *Secret du roi*, était, du vivant même de ce prince, soupçonnée par un certain nombre de personnes qui n'étaient pas admises au secret, et connue de quelques-unes. En 1773, d'Aiguillon, alors ministre des affaires étrangères, surprit la correspondance de deux agents du ministère secret, Dumouriez et Favier. Dumouriez était dans la ville libre de Hambourg; par un procédé renouvelé de celui de Frédéric à l'égard de Voltaire et de la ville libre de Francfort, Dumouriez fut arrêté et conduit à la Bastille. On en agit de même avec Favier. Il s'en suivit un procès qui mérite de demeurer célèbre dans les fastes de la justice politique de l'ancien régime, et qui, sous la plume de M. le duc de Broglie, forme un digne pendant au fameux procès de Beaumarchais. La mort de Louis XV et les

pénibles contestations qui en furent la conséquence pour le chef de la diplomatie secrète, le comte de Broglie, initièrent un plus grand nombre de personnes à la confidence, et le secret commença à transpirer dans le public. L'abbé Georgel, secrétaire du prince de Rohan pendant son ambassade de Vienne, en avait eu connaissance : la cour de Vienne, alliée de Louis XV, ne se faisait point scrupule d'intercepter ses dépêches ; le prince de Rohan, ambassadeur de l'allié de Marie-Thérèse, ne se gênait pas davantage pour acheter à des employés infidèles de la chancellerie de Vienne des pièces diplomatiques, et c'est ainsi que le *Secret du roi*, intercepté par l'allié du roi, acheté par les espions de l'ambassadeur du roi, avait fini par revenir au conseil du roi. Toutefois et malgré le grand nombre de confidents qui tous avaient, de leur côté — comme dans les pièces classiques, — leurs confidents et leurs valets de comédie, le fond de l'affaire demeura un secret d'Etat. On en parla beaucoup, surtout à partir de la Révolution, mais personne ne savait au juste et ne pouvait dire clairement de quoi il s'agissait.

Après le 10 août, on fouilla et mit à sac les papiers de Louis XVI aux Tuileries. En février 1793, le trop célèbre *curieux*, compilateur et pamphlétaire Soulavie fut chargé de visiter le *Dépôt des affaires étrangères* et le *Cabinet du ci-devant roi* à Versailles. A la suite de la première fouille et peut-être de la seconde, on vit paraître à Paris, chez Buisson, en 1793, un recueil en deux volumes intitulé : *Politique de tous les cabinets de l'Europe pendant les règnes de Louis XV et de Louis XVI*, par P. J. A. Roussel, avocat [1]. Ces deux volumes contenaient des pièces de la correspondance du comte de Broglie, plusieurs mémoires du comte de Vergennes et surtout l'ouvrage composé en 1773 par Favier pour le comte de Broglie : « *Conjectures raisonnées sur la situation actuelle de la France dans le système politique de l'Europe.* » Le comte de Ségur, celui qui avait été ambassadeur en Russie sous Louis XVI et chargé, au commencement de 1792, d'une mission extraordinaire en Prusse, donna, en 1801, une seconde édition de cet ouvrage, augmentée de plusieurs documents, et accompagnée d'un remarquable commentaire historique. Dès lors la diplomatie secrète devint un fait public. Flassan, dans son *Histoire de la diplomatie* (t. V, p. 365. Paris, 1809), en parle avec quelque détail. Les *Mémoires de l'abbé Georgel*, qui parurent en 1817, mêlèrent à la vérité beaucoup de fiction et de roman. Il en fut de même des mémoires de d'Eon, par M. Gaillardet.

L'histoire en resta là jusqu'en 1866. C'est alors que M. Boutaric retrouva aux Archives nationales « les originaux de plus de trois cents lettres ou billets adressés par Louis XV à Tercier et au comte de Broglie. » Ces papiers conservés par le comte de Broglie avaient été saisis pendant la Révolution (Boutaric, *Correspondance secrète inédite*

---

1. L'ouvrage est annoncé parmi les *Livres nouveaux* au *Moniteur* du 18 mai 1793.

de Louis XV. Tome I, p. 53). M. Boutaric encadra ces pièces dans une nouvelle édition des documents publiés par Roussel et le comte de Ségur, il en forma un ensemble, y ajouta des notes, et tâcha de relier les fils épars de *l'affaire secrète* dans un travail personnel de 194 pages placé en tête du premier volume. Ce travail, consciencieux et estimable, était encore très-incomplet. Forcé de recourir à des témoignages indirects et bien incertains, M. Boutaric avait dû hasarder plus d'une conjecture. « Il n'avait eu sous la main, dit M. le duc de B. (I, p. II), que les instructions données ou des réponses faites par le roi à ses agents, simples ordres ou accusés de réception, assez brefs d'ordinaire et conçus en termes fort peu clairs. La correspondance des agents eux-mêmes n'y était pas jointe. C'était donc, en quelque sorte, le titre seul du dossier qu'il publiait : le dossier lui-même faisait défaut. » Ce dossier existait, mais M. Boutaric n'avait pu même en acquérir la preuve, et il le regrettait avec raison. Les lettres des agents secrets de Louis XV étaient aux Archives des affaires étrangères. Elles y étaient arrivées à la suite de nombreuses péripéties que M. Baschet a fait connaître dans sa curieuse et précieuse histoire du *Dépôt des Archives* (p. 463-472). C'était Soulavie qui en avait recueilli — je dis recueilli par euphémisme — la plus grande part et qui avait, en 1810, offert de les restituer à beaux deniers comptants. Elles ne rentrèrent au dépôt qu'après sa mort en 1813 et moyennant une somme de 20,000 francs qui fut versée à sa veuve. (*Le secret du roi*, I, p. V, VI). Ces documents, avaient été classés sous formes de *suppléments* aux correspondances ministérielles des différents pays où opéraient les agents secrets; il est à croire que le public en aurait ignoré longtemps l'existence et que l'histoire eût été privée de cette source, si M. le duc de B. n'avait eu la pensée de les rechercher et le crédit nécessaire pour en obtenir communication. Grâce à l'obligeance éclairée du directeur des Archives, M. P. Faugère, il parvint à retrouver et à rassembler ces pièces. Il y a joint des documents extraits des Archives de la guerre, et des papiers tirés tant des archives de Broglie que de celles de plusieurs familles, C'est ainsi qu'il a pu entreprendre l'ouvrage dont les premiers chapitres avaient paru en 1870 et qui, terminé en 1877, a été publié en 1878. Le duc de B. a conçu et composé son ouvrage en littérateur et en historien. C'est un double profit pour le public, car il sera désormais impossible de traiter de la politique de Louis XV sans recourir à ce livre, et il sera impossible de le lire sans en apprécier la composition simple et savante, la clarté constante dans le sujet le plus enchevêtré qui fut jamais, et surtout la forme souple, élégante, élevée lorsque les événements le commandent, toujours spirituelle et brillante.

Il se dégage de cette lecture une impression très-sévère pour Louis XV et son gouvernement ; on les connaît mieux et de plus près, on les juge avec plus de rigueur. Beaucoup d'événements mal connus s'éclairent, et si les amateurs et les gens du monde trouvent ici leur compte dans ce

que l'auteur veut bien appeller « le développement d'une intrigue amusante », les historiens jugeront que le fond et la partie principale de ces deux volumes leur reviennent. Quant au héros, le comte de Broglie, dont la figure forme le centre du tableau et dont le portrait a été, très-naturellement, composé par l'auteur avec un soin et une complaisance particulière, il mérite l'intérêt qui lui est donné. C'est, malgré l'ambition inquiète dont il est agité et la pénible équivoque du rôle auquel il s'était assujetti, un type noble et original de « cette classe d'hommes passionnément attachée à la dynastie régnante, prête à tout lui sacrifier, hormis l'intérêt national, et qui était un élément précieux pour une société qui allait prétendre à fonder des institutions libres. » Il ne s'agit pas ici de revenir sur les événements tragiques qui ont creusé un abîme entre les hommes de ce caractère et la Révolution, mais de montrer comment la royauté les méconnut et les découragea. La carrière du comte de Broglie, avec ses innombrables mécomptes et les cruelles épreuves qui en marquèrent la fin, présente, sous ce rapport, le plus saisissant exemple.

Une analyse de ces deux volumes m'entraînerait beaucoup trop loin. Je me bornerai à joindre, à quelques remarques de détail, un aperçu des principaux faits et renseignements nouveaux qu'y trouve le lecteur.

Tome I. Chapitre I. *Origine de la diplomatie secrète*, 1752-1756. — La diplomatie secrète se rattache, sous sa première forme, à un projet de candidature du prince de Conti au trône de Pologne. L'exposé général des relations extérieures de la France (p. 6 à 10) fait bien ressortir — ce qu'on a trop souvent méconnu — l'extrême importance qu'avait alors, au point de vue français, la Pologne dans la balance politique de l'Europe. Il y a là, à propos de la nomination du comte de Broglie à l'ambassade de Varsovie, une belle série de portraits de famille (p. 27-32). Mais la page capitale de cette introduction et l'une des plus achevées de l'ouvrage, c'est le tableau de l'anarchie de la Pologne. Le duc de B. rassemble là ce qui est trop répandu et comme délayé dans le livre — si éloquent pourtant et trop négligé — de Rulhière (p. 42-61). La scène où Mokranoswski déchire l'acte de confédération est pathétique. Une pièce fort intéressante résumée par l'auteur (p. 98-101) est le plan que le comte de Broglie traçait en 1755 pour la politique de la France, plan très-largement conçu et dont l'exécution semblait alors possible. Les complications diplomatiques qui amenèrent la guerre de sept ans empêchèrent le comte de Broglie de poursuivre cette combinaison. — Ch. II. *Changement du système d'alliance politique de la France.* — Ce chapitre commence (122-126) par un exposé lumineux des causes politiques et des de la guerre de sept ans. Mais il y aurait dans des détails, encore inconnus à l'époque où il a composé son ouvrage, quelques nuances à rétablir. Ainsi, dans la critique très-fine qu'il fait du récit de Duclos [1],

---

1. Mémoires secrets : histoire des causes de la guerre de 1756.

M. le duc de B. est amené (p. 117), d'après toutes les vraisemblances, à contester que le roi de Prusse ait, comme le rapporte Duclos, fait offrir à la France, vers le mois de juin 1755, de l'aider dans sa guerre contre les Anglais. « Il prétendait, dit Duclos, que les Anglais s'étaient déjà assurés de la reine de Hongrie, mais que nous pouvions déconcerter leurs mesures, et que si la France voulait attaquer les Pays-Bas, le roi de Prusse entrerait en Bohême avec cent mille hommes. » Les *Mémoires de Bernis* [1], qui avaient évidemment fourni à Duclos des renseignements qu'il a dénaturés en plus d'un point essentiel, confirment ici, en partie, les *Mémoires secrets*. Le ministre de Prusse, dit Bernis (chapitre XII, tome I, p. 210), me représentait « qu'on ne voulait prendre aucune mesure en commun avec son maître, qui par là se trouvait à découvert, qu'il fallait prévenir ses ennemis et que, tandis que le roi entrerait dans les Pays-Bas, son maître était prêt à entrer en Bohême avec 140,000 hommes. » Ce ne sont pas précisément là les *offres de secours* dont parle Duclos, et Bernis eut bien raison de ne prendre ces ouvertures du ministre de Prusse que pour une feinte et un moyen de justifier la défection qui se préparait. M. le duc de B. a exposé le dessein de l'Autriche, qui était de se faire attaquer, d'entraîner par là la France dans la guerre d'Allemagne et de transformer en offensifs les engagements défensifs de 1756. Les Mémoires de Bernis et les document publiés par M. Martens (*Traités de la Russie avec l'Autriche*, tome I) confirment entièrement cette appréciation. Rien de plus juste que la critique qui est faite (p. 146-148) du traité de Versailles et rien de plus intéressant que l'exposé du plan proposé par le comte de Broglie pour corriger les vices et les inconvénients de ce traité (148-149, 155-156). C'est un sujet sur lequel le comte de Broglie revient souvent dans les mémoires qu'il remettait à Louis XV. On conçoit d'ailleurs que M. le duc de B. ait insisté, à diverses reprises, sur ce point important. Ségur, et après lui tous les historiens, ont confondu les opinions du comte de Broglie avec celles de Favier, l'auteur des *Doutes et questions sur le traité de 1756*, et des *Conjectures raisonnées*. On a attribué au comte de Broglie l'opposition passionnée de Favier contre l'alliance autrichienne et l'ardeur non moins passionnée avec laquelle ce publiciste soutenait un système d'alliance avec la Prusse. C'est une double erreur. Les pièces publiées par M. Boutaric avaient déjà fait la lumière sur ce point (Mémoire du 1er mars 1775. Boutaric, II, p. 470). Les documents nouveaux produits par M. le duc de B. nous font connaître avec la dernière précision la politique du comte de Broglie. Elle consistait à amoindrir la Prusse, à fortifier la Saxe, à obliger l'Autriche d'entrer dans les vues de la France à l'égard de la Suède, de la Pologne et de la Turquie, et à former enfin de toutes ces puissances une ligue destinée à arrêter les progrès

1. *Mémoires et lettres du cardinal de Bernis*, publiés par M. Frédéric Masson. Paris, 1878; 2 vol.

des Russes vers l'Europe centrale et vers l'Orient. Au lieu, comme le fit Louis XV, de subordonner la France à la politique autrichienne, le comte de Broglie voulait subordonner l'Autriche à la politique française, et faire, en un mot, de l'alliance de 1756 un *système français* et non un *système autrichien.* Mais cette vue, qui était sage et patriotique, supposait, de la part de l'Autriche, un désintéressement qu'elle n'avait pas et, de la part du gouvernement de Louis XV, une énergie dont il était incapable. Tous les efforts du comte de Broglie échouèrent devant l'âpreté insidieuse que mit l'Autriche à exploiter l'alliance française et devant l'aveugle faiblesse avec laquelle Louis XV se laissa exploiter. Comme les prétentions de l'Autriche en Allemagne, en Italie, en Pologne et en Turquie étaient incompatibles avec les intérêts de la France, il fallait que l'un des deux alliés fût sacrifié à l'autre. La France fut sacrifiée, et toute l'histoire du *Secret du roi* est, en réalité, l'histoire des efforts tentés par quelques hommes d'intelligence et de cœur pour arracher leur patrie à ce rôle humiliant et funeste. — Chap. III. *La diplomatie secrète aux prises avec l'armée russe en Pologne.* — Les premières fautes et les passions qui en furent la cause sont bien analysées (p. 225-226) et on en voit immédiatement les conséquences par l'alliance russe (p. 220-225); l'abandon et la conquête anticipée de la Pologne (p. 250-255). Il y a là, et par voie de digression (p. 270), une piquante étude des diplomates et des grands seigneurs russes à l'étranger, tels que le comte de Broglie les a observés au XVIIIe siècle et que le duc les a retrouvés dans sa jeunesse et au temps de la croisade de Nicolas contre le gouvernement de Juillet : « A les entendre causer, à vivre avec eux dans les fêtes, dans les théâtres, même dans les tribunes des assemblées législatives, on les aurait pris pour des Français de naissance comme de cœur, du meilleur aloi comme du meilleur monde. C'était une contrefaçon à s'y méprendre dans les manières, dans la conversation. Ils étaient vêtus à la dernière mode, savaient par cœur le roman du jour et raisonnaient de la politique contemporaine et parlementaire avec une connaissance très-judicieuse des personnes et même des principes qui y présidaient. Les mots de progrès et de civilisation étaient incessamment sur leurs lèvres. On se laissait prendre involontairement à causer avec eux à cœur ouvert, comme si on eût marché sur un terrain commun d'idées, de sentiments ou d'intérêts. Puis tout à coup un mot, un geste, une inflexion de voix échappée vous avertissaient que vous étiez en face de l'ennemi le plus acharné de votre patrie. Le désappointement était pénible, et, tout en admirant cette reproduction si exacte de mœurs étrangères et même détestées, on ne pouvait se défendre d'une secrète répugnance pour le défaut d'originalité propre et de franchise, de naturel et de vigueur qui était l'inévitable condition de tant de souplesse dans l'art d'imiter. » — Le portrait de Bernis et le jugement porté sur son ministère (p. 760-765) me paraissent dans l'ensemble trop sévères ; l'insuffisance de Bernis n'est que trop démontrée, mais, après avoir lu ses mémoires, et surtout

ses lettres à Choiseul, on trouvera que c'est aller un peu loin que de dire : « De cette ardeur d'ambition patriotique et personnelle qu'avaient fait naître chez le comte de Broglie les leçons de la vie, des cours et des camps, *pas la moindre étincelle* n'était allumée chez le cadet de province, prêtre léger, mais décent, poète agréable, travailleur facile et charmant convive qui se trouvait en ce moment maître de la France. » Bernis eut l'étincelle, mais le foyer manquait et il n'y eut pas d'explosion, à peine un court feu d'artifice vite noyé dans les larmes. — Chap. IV. *La diplomatie secrète à l'armée.* — Peinture navrante de la décomposition de nos états-majors, des intrigues, de la corruption, de la sottise qui nous firent battre. Je citerai en particulier (p. 341 et suiv.) une belle lettre du maréchal de Broglie où tous ces traits sont groupés et qui suffirait seule à expliquer tous les désastres et à en condamner les auteurs.

Tome II. *La diplomatie secrète dans l'exil.* — Récit de la disgrâce — ce ne devait être ni la dernière ni la plus cruelle — des deux frères, le comte et le maréchal de Broglie. Le morceau capital de ce chapitre, ce sont les extraits du mémoire inédit que le comte de Broglie présenta à Louis XV pour réfuter le mémoire lu au conseil par M. de Praslin. Ce ministre démontrait qu'il ne fallait pas craindre le partage de la Pologne parce que l'Autriche, la Prusse et la Russie avaient un égal intérêt à n'en laisser prendre un morceau à aucune d'entre elles, et que, si elles s'accordaient par hasard pour prendre, l'acquisition même serait entre elles un motif de brouille et d'hostilité. M. de Saint-Priest avait publié en grande partie ce document. (*Le partage de la Pologne*, Ch. II.) La réfutation qu'en fait le comte de Broglie est consolante pour l'esprit français (p. 73-84). — Chap. VI. *La diplomatie secrète en Angleterre : le chevalier d'Eon.* — La plus extraordinaire des intrigues racontée avec la verve et la finesse que comporte le sujet. — Ch. VII. *La succession de Pologne.* — La demande d'aide adressée par Poniatowski à la France en 1763 (p. 227-229) était un fait inconnu ; c'est un fait curieux, mais le *système autrichien* voulait le sacrifice de la Pologne, et la Pologne fut sacrifiée. — Ch. VIII. *Le partage de la Pologne.* — C'est l'histoire des derniers efforts de la diplomatie secrète ; ce chapitre contient des détails intéressants sur la rédaction des mémoires de Favier en 1773. — Ch. IX. *La diplomatie secrète à la Bastille.* — Un des plus curieux, à coup sûr, de tout l'ouvrage et où les dramaturges et les romanciers trouveraient une abondante matière à combinaisons surprenantes. C'est à cette chute de la diplomatie secrète prise en ses filets et au procès de Dumouriez que je faisais allusion en commençant. L'auteur conclut avec raison qu'on n'aurait pas pu « démontrer par une moralité plus éclatante les embarras que se crée à elle-même une politique frauduleuse. » Le mot ne s'applique point, bien entendu, au comte de Broglie ; il fut la dernière victime du *secret* dont il avait été le confident et la fin de son orageuse carrière forme, avec l'intermède de d'Eon et Beaumarchais à Londres, l'objet du chapitre qui termine par une note triste et sévère cette belle étude historique.

Albert SOREL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 janvier 1879.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de son rapport trimestriel sur les travaux de l'Académie.

M. Miller rappelle qu'il y a quelque temps il avait communiqué à l'Académie le texte de plusieurs inscriptions grecques de l'île de Thasos, relatives à diverses femmes de la famille d'Auguste; les copies de ces inscriptions lui avaient été adressées par M. Christidès, de Panagia dans l'île de Thasos. Plusieurs passages de ces copies présentant des difficultés de lecture, M. Miller a écrit à M. Christidès pour le prier de les vérifier : M. Christidès, en voulant faire cette vérification, a constaté que, depuis l'époque où il avait copié les inscriptions en question, la pierre qui les portait avait été employée comme pavé, et qu'on avait bâti par dessus un four de boulanger. Toute vérification est donc impossible, et il faut se contenter des premières copies et des corrections conjecturales qu'on y peut faire. — M. Christidès a envoyé aussi à M. Miller quelques nouvelles copies d'inscriptions. Il s'y trouve un texte, déjà connu d'ailleurs, qui est curieux par la mention qui s'y trouve d'un Arabe οἰωνοσκόπος, c'est-à-dire qui pratiquait la divination par l'observation des oiseaux. Un passage d'Appien nous apprenait déjà que cette sorte de divination était particulièrement pratiquée chez les Arabes.

M. Aug. Prost fait une communication sur un monument dont les débris ont été trouvés en janvier 1878 à Merten (Alsace-Lorraine, ancien département de la Lorraine). Ce monument, à en juger par les débris qui subsistent, devait se composer lorsqu'il était complet d'une colonne portée sur un soubassement à deux étages, l'un quadrangulaire et l'autre octogone. Le tout devait avoir environ douze mètres de hauteur. Les quatre faces de l'étage quadrangulaire du soubassement, ainsi que sept des huit faces de l'étage octogone, étaient ornées de statues placées dans des niches. Le chapiteau de la colonne portait sur ses quatre faces quatre grands bustes. Au sommet du monument était un groupe en sculpture qui présentait un cavalier en costume militaire romain, foulant aux pieds de son cheval un monstre *anguipède*. On a déjà trouvé un assez grand nombre de monuments analogues sur le territoire de l'ancienne Gaule, particulièrement dans la région du nord-est. On peut y voir des monuments religieux et considérer la scène de l'*anguipède* vaincu comme une scène mythologique; la multiplicité même des monuments où est représentée cette scène, serait un argument à l'appui de cette manière de voir. Dans cette hypothèse, les sept statues du second étage du soubassement doivent être rapprochées des monuments *hebdomadaires*, dédiés aux sept dieux protecteurs des sept jours de la semaine, que l'on a trouvés en quelques endroits. Dans un autre système d'interprétation, que M. Prost incline à préférer, le monument aurait un sens historique : il aurait été élevé pour conserver la mémoire d'une victoire des Romains sur un peuple barbare. Le guerrier romain à cheval serait ou le général vainqueur, ou la personnification, soit de l'armée victorieuse, soit du peuple romain; le monstre anguipède représenterait le peuple vaincu, probablement quelqu'une des peuplades germaniques qui, à partir du IIIe siècle de notre ère, firent de fréquentes tentatives d'invasion, souvent malheureuses, sur le nord-est de la Gaule. C'est ainsi qu'on a déjà pensé qu'un monument analogue, trouvé à Cussy en Bourgogne, avait été élevé pour rappeler le souvenir de la victoire de Jules César sur les Helvètes. — Les débris du monument de Merten ont été transportés au musée de Metz.

M. Halévy continue la lecture de son mémoire sur la question de la langue dite *akkadienne*, dans laquelle il ne veut pas reconnaître une langue distincte, mais seulement un mode d'écriture particulier. Il commence l'étude des syllabaires assyriens qui nous sont parvenus. Dans la colonne de ces syllabaires où les assyriologues voient de l'*akkadien*, M. Halévy veut voir seulement l'indication des différentes valeurs phonétiques que pouvait avoir un même caractère.

M. de Boilisle commence la lecture d'un mémoire intitulé *L'occupation française du royaume de Naples sous Louis XII*. Tandis que l'histoire de la conquête de Naples par Louis XII est assez bien connue aujourd'hui, l'organisation du pays conquis sous la domination des conquérants a encore besoin d'être étudiée. Dans la partie de son mémoire qu'il lit aujourd'hui, M. de Boilisle expose, dans ses traits principaux, le système de l'administration militaire, judiciaire et financière du royaume de Naples sous la domination française.

Julien Havet.

ERRATUM. N° 3, p. 61, ligne 12, lire *Arthénice*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 8 Février — 1879

22. — **De modis atque temporibus orationis obliquae apud Herodotum.** Commentatio Academica quam permittente amplissimo ordine philosophorum p. p. Dr. S. J. Cavallin, Scanus. Lund, 1877, 98 p. in-8°.

Ce travail, très-consciencieux, fait honneur au jeune philologue qui en est l'auteur et permet de concevoir l'espérance qu'il marchera dignement sur les traces de son oncle, le savant et ingénieux éditeur du Philoctète de Sophocle. M. S. J. Cavallin passe successivement en revue toutes les sortes de propositions qu'emploie le discours indirect et tous les cas qui se présentent avec chacune d'elles ; il semble avoir fait au grand complet le relevé des exemples qui se rencontrent chez son auteur, et il publie toutes ses séries *in extenso* : de sorte que son livre, qui, grâce à la table dont il est muni, est assez commode à pratiquer, aura vraiment son utilité, et pour le grammairien qui examinera de nouveau ces questions, et pour le critique qui cherchera à retrouver la lettre même des Histoires d'Hérodote. Un seul mot lâché incidemment — c'est en haut de la page 12 — et le respect que M. C. a l'habitude de porter aux leçons de manuscrits, abstraction faite de la valeur que le classement leur accorde, nous font craindre que l'auteur ne soit pas encore bien ferme sur les principes de la critique des textes. « Ut omnes fere editores, » dit-il à l'endroit cité, « ex libris longe *plurimis* et optimis scripserunt. » Inclinons-nous devant l'autorité des meilleurs manuscrits; cela peut être sage. Mais renvoyons bien vite cette malencontreuse expression, « plurimis » ; c'est un allié nuisible : en critique, le suffrage universel des manuscrits est, à juste titre, démodé, et il faut s'attacher à la valeur uniquement, jamais au nombre. Pour des raisons grammaticales, M. C. propose, notamment, les deux conjectures suivantes : 1° III, 108, λέγουσι.... Ἀράβιοι, ὡς πᾶσα ἂν γῆ ἐπίμπλατο τῶν ὀφίων τούτων, εἰ μὴ ἐγένετο (εἰ μὴ γίνεσθαι Mss.) κατ' αὐτοὺς οἷόν τι κατὰ τὰς ἐχίδνας ἠπιστάμην γίνεσθαι. L'auteur pense que γίνεσθαι ne serait supportable que dans une phrase où λέγουσι Ἀράβιοι, par exemple, serait remplacé par λέγειν Ἀραβίους, et que, dans l'espèce, le pre-

mier γίνεσθαι est dû à l'influence de celui qui suit ἠπιστάμην ; 2° II, 160, dans la phrase : ἀλλ' εἰ δὴ βούλονται δικαίως τιθέναι καὶ τούτου εἵνεκεν ἀπικοίατο ἐς Αἴγυπτον, ξείνοισι ἀγωνιστῇσι ἐκέλευον τὸν ἀγῶνα τιθέναι, l'optatif est contraire à l'usage d'Hérodote : M. C. veut qu'on lise ἀπίκοντο. Un autre passage, unique, qu'on pourrait citer à l'appui de ἀπικοίατο, a déjà été corrigé par M. Madvig ; c'est II, 121 : ἀπηγήσασθαι, ὡς ἀνοσιώτατον μὲν εἴη ἐξεργασμένος, ὅ τ ε (ὅ τ ι Madvig) τοῦ ἀδελφεοῦ... ἀποτάμοι τὴν κεφαλὴν, σοφώτατον δὲ ὅτι τοὺς φύλακας καταμεθύσας καταλύσειε. Ces deux leçons fautives une fois écartées, la règle suivante peut être considérée comme établie pour Hérodote : « Dans les propositions conditionnelles, relatives ou temporelles, qui sont enchâssées dans le discours indirect, jamais on ne trouve employé l'optatif là où, dans le discours direct, on aurait eu un temps historique. « Ceci soit donné comme échantillon des résultats auxquels aboutit l'étude de M. Çavallin. Nous lui souhaitons de trouver partout le bon accueil qu'elle mérite [1].

Ch. G.

---

23. — **Cornelii Taciti Germania**, für den Schulgebrauch erklært von Ignaz Prammer, Professor am Josefstaedter Gymnasium in Wien. Wien, Holder. 1878, VIII et 71 p. in-8°. — Prix : 1 mark 20 (1 fr. 50).

La *Germanie* de M. Prammer est une véritable édition classique. Je commence par faire cette remarque, parce qu'il y a des éditions qui prennent ce titre et qui semblent néanmoins destinées aux professeurs plutôt qu'aux élèves. Il faut louer M. P. de ce qu'il ne perd jamais de vue la destination de son livre, qu'il évite les développements et les discussions scientifiques et qu'il cherche moins à faire du neuf (quoiqu'il y en ait et du bon) qu'à réunir dans un commentaire clair et concis ce qui peut faciliter l'intelligence de l'auteur. Le commentaire est si riche, qu'il me paraît s'adresser particulièrement aux élèves qui se préparent à domicile pour expliquer eux-mêmes l'auteur sans la direction du professeur. Les notes grammaticales sont surtout très-nombreuses, plus nombreuses que dans toute autre édition. Nous serions même tenté de trouver ici surabondance de richesse. Peut-être aussi quelques notes pourraient-elles sembler trop élémentaires, comme, par exemple, celle-ci du ch. XVII : « *Sarmatae* et *Parthi* sont au nominatif pluriel comme sujets de *distinguuntur*. » Mais M. P. pourrait nous répondre que, pour juger de l'utilité de pareilles notes, il faudrait connaître la classe dans laquelle le livre est employé et les besoins des élèves de cette classe. Ajoutons encore, pour finir de caractériser le commentaire, qu'il est rare qu'une note nécessaire ou indispensable ait été oubliée. Citons seulement, au ch. XXVIII, les mots

1. Par suite d'une erreur, dont nous ne sommes pas responsables, cet article n'a pu être imprimé que plus d'une année après avoir été envoyé à la rédaction.

conditoris sui, que l'auteur rapporte avec raison, selon nous, à une femme, en nous laissant toutefois dans l'incertitude s'il prend *sui* pour l'adjectif possessif ou pour le pronom personnel formant un génitif objectif.

M. P. a pris pour base de son texte celui de Müllenhoff. Il serait trop long d'énumérer ici les passages où il s'en écarte. Citons seulement quelques leçons que nous ne pouvons approuver. Au ch. III, nous trouvons *heroica* au lieu de *hæc* des mss. La phrase qui précède nous empêche d'admettre ce mot. M. P. le donne pour une conjecture de Halm, mais ce savant y a sans doute renoncé, puisqu'il ne conjecture plus que *bellica* ou *alia* dans le *Commentarius criticus* de la 3e édition de sa *Germanie*. Au ch. XIII, il y a *ceteri* au lieu de *ceteris* des mss.; *ceteris* donne cependant, selon nous, le meilleur sens. Au ch. XVIII, *pluribus*, correction de Halm, est mis au lieu de *plurimis*. La nécessité de ce changement ne nous paraît pas assez démontrée. Au ch. XXI, la dernière phrase est supprimée, comme dans l'édition de Gerlach. Ce remède violent est-il préférable à la correction de Lachmann?

Quant aux explications du texte, nous sommes presque toujours d'accord avec le savant professeur. En voici quelques-unes que nous voudrions l'engager à soumettre à un nouvel examen. Au ch. II, il adopte pour *utque sic dixerim adversus Oceanus* la signification de « Océan situé pour ainsi dire aux antipodes ». Je préfère donner à *adversus* le sens de *hostile, ennemi*, sens qu'il a souvent dans les écrits de Tacite, et qui est justifié par les mots *præter periculum horridi et ignoti maris* dans la phrase suivante, et par la phrase *sed obstitit Oceanus in se simul atque in Herculem inquiri* (ch. XXXIV). Au ch. VI, il dit, au sujet de *in universum æstimanti*, « sogenannter absoluter Datif. » Ce datif me semble avoir été introduit sans nécessité dans la syntaxe latine. On peut expliquer ce prétendu datif absolu par la signification la plus générale qu'on attribue au datif; ici on peut dire : *pour* un homme qui..... Au ch. XV, il sous-entend *aliquid* avec *armentorum vel frugum*. Draeger fait dépendre ces génitifs de *quod*, Dubner dit qu'ils forment un hellénisme, Baumstark et Schweizer-Sidler y voient des génitifs partitifs. Nous nous sommes prononcé, dans notre grammaire de Tacite, pour le génitif partitif, imité du grec, quoique ces sortes de génitifs soient extrêmement rares en latin. Au ch. XVIII, il est dit, au sujet de *accipere se quæ liberis inviolata reddat*, que *quæ* se rapporte grammaticalement à *boves, equos, arma*, mais que logiquement il ne peut convenir qu'à *arma*. Je pense qu'il s'agit ici de transmettre aux enfants et aux brus les sentiments que les présents doivent inspirer et dont il vient d'être question. Au ch. XXVIII, il dit avec Zeuss que les Trévires sont des Gaulois, mais il se tait sur les Nerviens, et n'explique pas non plus comment Tacite peut affirmer que ces peuples sont fiers de leur origine germanique. Dans la même phrase, le mot *ultro* est pris dans le sens de *même*, qui me paraît moins convenir que celui de *très* ou *excessivement*.

Ces petites observations ne nous empêchent pas d'avoir une haute estime pour l'édition de M. Prammer. Nous serions heureux qu'il en trouvât quelques-unes assez fondées pour les mettre à profit dans une seconde édition.

J. GANTRELLE.

---

24. — **Histoire des persécutions de l'Église.** — La polémique païenne à la fin du IIe siècle. — Fronton, Lucien, Celse, Philostrate, par B. AUBÉ. Paris, Didier et Cie, 1878, in-8° p. XV-516. — Prix : 7 fr. 50.

Au premier volume de son *Histoire des premières persécutions de l'Eglise chrétienne,* M. Aubé vient d'en ajouter un second qui traite de la polémique païenne à la fin du IIe siècle. Qu'il nous permette, tout d'abord, une observation préliminaire et de pure forme. Quel est le lien de ces deux volumes? Comment et pourquoi faire rentrer, sous ce titre général de *persécutions*, la polémique littéraire et philosophique de Fronton, de Lucien, de Celse, ou de Philostrate? L'excuse qu'en donne l'historien dans son avant-propos, que réfuter les chrétiens et leur doctrine c'était alors les dénoncer, ne paraît pas suffisante. Les chrétiens eux-mêmes, sauf dans les temps de la plus violente intolérance, n'ont pas regardé une réfutation comme une persécution. Ce n'est pas que M. A. ne reconnaisse la légitimité de la polémique païenne. Je constate seulement l'impropriété et l'abus du titre principal de son livre qui s'applique mal à la matière traitée. Pour trouver le vrai rapport entre les écrits polémiques des philosophes et les édits de persécution des empereurs, il fallait se placer à un point de vue plus large que celui des persécutions de l'Eglise. Ce que nous offrent les trois premiers siècles, c'est la lutte tragique de la société nouvelle et de la société antique. Cette lutte se produit sous deux formes : à l'extérieur, c'est le conflit sanglant de l'Eglise et de l'empire; à l'intérieur, c'est la lutte philosophique de l'esprit chrétien et de la pensée païenne. A ce point de vue seulement on peut réunir dans un même tableau les faits de persécution et les polémiques littéraires qui sont en effet parallèles et restent dans une correspondance intime. Nous regrettons que M. A. n'ait pas eu, dès le principe, une idée plus nette de l'ensemble de son œuvre historique et ne l'ait pas exprimée dans un titre moins étroit et plus juste.

Ce second volume n'est pas seulement digne du premier; il lui est, à mon avis, supérieur. On y retrouve la même étude minutieuse et patiente des textes, la même sagacité et ingéniosité critique, avec plus de rigueur et de sûreté dans l'emploi de la méthode historique. On n'y rencontre pas une de ces hypothèses aventureuses comme celle qui lui faisait mettre en doute, dans le premier volume, l'authenticité des lettres de Pline et de Trajan sur les chrétiens et qu'il a dû retirer depuis. En revanche, toutes celles qu'il fait sur les rapports de l'*Octavius* de

Minucius Félix et de l'*Oratio* de Fronton, sur la forme primitive du *Discours véritable* de Celse, bien que prêtant à la discussion par plusieurs côtés, sont des plus heureuses et ont grande chance de se faire accepter.

M. A. a cru devoir mettre en tête de ce volume, en guise d'introduction, un tableau du mouvement des idées chrétiennes au IIe siècle. Je ne sais si ce tableau était nécessaire; mais il est insuffisant; il est insuffisant surtout en ce qui concerne les hérésies. Ce qu'il dit du gnosticisme surtout laisse à désirer. Il considère cette philosophie comme un système particulier, né un beau jour dans un lieu déterminé, dans la Syrie ou la Palestine, et propagé successivement dans le reste du monde (pag. 20). De là, une confusion de tous les divers systèmes gnostiques dont M. A. croit nous donner un résumé général (pag. 16) qui n'est à peu près exact que pour celui de Valentin, mais qui ne l'est pas du tout pour les Ophites, pour les Pérates, pour Bardezane, ni pour Marcion. Le gnosticisme est bien moins une doctrine spéculative particulière et originale qu'une méthode philosophique dont le fond est l'allégorie : c'est une interprétation philosophique de toutes les religions. Chaque culte et chaque pays a eu son gnosticisme particulier. Il n'est donc pas né dans un endroit spécial, mais il a paru spontanément partout à la fois dans une époque de crise religieuse et de fermentation dont il est la marque caractéristique la plus frappante. Plus loin (pag. 43), M. A. confond également les Nazaréens et les Ebionites en leur attribuant la même doctrine et la même position dans l'Eglise. Les textes, vus de près, nous apprennent à les distinguer. Il oppose comme deux partis extrêmes dans l'Eglise les Ebionites et les Gnostiques. Cela aurait encore besoin d'explication, car les Ebionites avaient aussi leur gnosticisme, témoin le roman des Homélies Clémentines, qui est tout autant gnostique qu'ébionite. Ailleurs (p. 23), parlant de Cerdon, de Marcion, de Bardezane, M. A. dit que nous n'avons aucun de leurs écrits. Il n'y a pas à le contester pour les deux premiers. Mais, pour le troisième, M. Cureton a publié le texte syriaque et une traduction d'un livre intitulé *Des lois des nations*, qui pourrait bien être de lui, car on y retrouve le passage qu'Eusèbe nous a conservé en grec du περὶ εἱμαρμένης de ce gnostique (1). Toutes ces questions, obscures et délicates, ne peuvent être tranchées aussi sommairement que l'a fait notre auteur dans cette introduction.

Suivant l'ordre chronologique, M. A. rencontre d'abord le discours de Cornélius Fronton, le précepteur et l'ami de Marc-Aurèle que nous ne connaissons que par deux allusions très-vagues de l'*Octavius*. Néanmoins il en reconstruit très-vraisemblablement le fond et la forme qu'il retrouve approximativement dans le plaidoyer ou mieux le réquisitoire mis par Minucius Félix dans la bouche de son païen Cœcilius. Cette hypothèse séduisante serait presque démontrée, si le dialogue de Minu-

1. Voy. *Spicilegium syriacum*, by the W. Cureton. London, 1855, préface.

cius Félix était, comme le croit M. A., de la fin du règne de Marc-Aurèle. Malheureusement ce point est loin d'être établi. On a quelque scrupule à faire remonter si haut une composition littéraire si élégante et si raffinée qu'elle a l'air d'un pastiche cicéronien. En tout cas, il est un côté de la question que notre critique n'a pas touché et qui est essentiel. Je veux parler des ressemblances nombreuses entre l'*Octavius* de Minucius Félix et l'*Apologeticus* de Tertullien. Elles sont telles, à mon avis, qu'un auteur a certainement eu l'ouvrage de l'autre sous les yeux. Il faudrait donc reprendre la question par ce côté, et il est permis de douter un peu qu'elle se résolût alors en faveur de la priorité de Minucius Félix.

Nous ne pouvons que louer le chapitre consacré à Lucien. M. A. définit et caractérise fort justement l'attitude de ce grand railleur vis-à-vis du christianisme, comme aussi la faible portée de sa polémique. Nous interpréterions un peu autrement le *Peregrinus Proteus*. On sait que le héros de Lucien meurt volontairement et pompeusement sur un bûcher aux fêtes d'Olympie. M. A. tient cette mort théâtrale pour un fait historique (page 142). Mais, si je ne me trompe, Lucien est le seul qui ait en parlé d'original. C'est à lui que tous les autres historiens qui le mentionnent en ont emprunté le récit. N'y aurait-il pas là une méprise de leur part qui leur aurait fait regarder comme un événement réel une invention dramatique du satirique ? On le croira d'autant mieux que ce fameux bûcher de Pérégrinus n'est que la caricature du martyre chrétien et en particulier de celui de Polycarpe, récent encore au moment où écrivait Lucien. M. A. ne s'y est pas trompé et c'est bien avec la vie d'Ignace, de Polycarpe ou de quelque autre évêque du II[e] siècle qu'il explique le *Peregrinus*. A mon sens, ni Polycarpe ni Ignace ne suffisent. Quand on lit avec attention les aventures et les voyages du héros de Lucien, il est impossible de ne pas songer, presque à chaque pas, à la vie de saint Paul, le grand apôtre voyageur. Nous sommes étonné que ces rapprochements n'aient pas frappé l'esprit si perspicace de M. A. Il y aurait trouvé, je crois, la seule interprétation suffisante de cette curieuse satire.

Les déclamations de Fronton, les railleries de Lucien ne sont que des escarmouches et comme des combats d'avant-garde. La vraie bataille s'engage avec le *Discours véritable* de Celse. La reconstitution de cette polémique de Celse forme la partie la plus importante, le noyau solide de ce volume. Avec M. Th. Keim, l'éminent critique allemand qui vient de mourir, M. A. fixe la date de ce *discours* aux dernières années de Marc-Aurèle (176-180). Il cherche ensuite à bien caractériser la doctrine philosophique de Celse qui lui paraît tout à la fois disciple d'Epicure et de Platon. Il recompose sa bibliothèque pour nous faire juger de son ouverture d'esprit et de l'étendue de ses connaissances. Enfin il entreprend de nous donner une restitution et une traduction courante du *Discours véritable*, aujourd'hui perdu, de sorte qu'on peut

s'imaginer, en lisant le travail de M. A., lire l'ouvrage même de Celse dans sa forme première et originale. On sait qu'Origène, dans sa réfutation, a suivi le plus souvent pied à pied le texte même de son adversaire en le citant presque toujours textuellement. Il n'était donc pas impossible, en mettant ces fragments bout à bout et en les reliant par quelques transitions assez faciles à retrouver, de reconstituer sinon entièrement, du moins d'une façon très-plausible la physionomie et la marche générale de l'œuvre. Depuis Mosheim, cette reconstitution avait été tentée plus d'une fois, mais jamais avec un scrupule et un succès pareils. C'est un vrai service rendu par M. A. et dont tout le monde lui doit être reconnaissant.

Est-ce à dire qu'on ne puisse chicaner sur les détails? L'ordre des fragments n'est pas toujours bien indiqué par Origène et reste, par conséquent, hypothétique. Les transitions sont à deviner et l'on peut en supposer d'autres. Mais notre habile et consciencieux critique a eu soin d'indiquer exactement tous les passages douteux, et de mettre entre des crochets tout ce qu'il ne traduit pas littéralement d'Origène. On ne saurait lui demander davantage. Ce qui peut souffrir plus d'objections, c'est la division en quatre parties qu'il nous donne de l'ouvrage de Celse et le sens qu'il prête à la quatrième. M. A. aurait pu d'autant mieux se dispenser de partager ainsi méthodiquement en chapitres imaginaires le *Discours véritable*, qu'il est obligé de reconnaître que le texte primitif n'en avait point et formait un vrai discours suivi, d'un mouvement libre, progressif, sans points d'arrêt ni divisions d'aucune sorte. Peut-être alors il se serait également gardé de donner à la conclusion une portée qu'à mes yeux elle ne saurait avoir. M. A. découvre dans cette dernière partie une sorte de traité de paix, de transaction conciliante, que Celse, avant de finir, offrirait aux chrétiens. Ce serait alors comme un aveu d'impuissance et une capitulation. Il n'y a rien de pareil. Ce que M. A. prend pour de la conciliation n'est qu'un dernier argument que le philosophe tire de l'ordre politique, faisant ressortir que l'attitude des chrétiens n'est pas moins contraire au bien de la patrie qu'aux lois de la raison.

Ce qu'on ne saurait en tout cas trop louer, c'est le soin qu'a mis M. A. à bien établir le texte qu'il voulait traduire. Il ne s'est point contenté des éditions imprimées de Spencer (1677) et de Lonmatzsch (1831-1848) ou de Migne; il a encore soigneusement dépouillé le manuscrit, n° 945, du fonds grec de la Bibliothèque nationale, cité par les éditeurs d'Origène sous le nom de *Codex regius*. Cette étude lui a fourni d'abondantes preuves que les éditeurs précédents, et surtout Lonmatzch qui faisait autorité jusqu'ici, n'ont pas tenu sérieusement compte de ce manuscrit capital; qu'il y a lieu de lui emprunter d'excellentes leçons qu'adopte M. A. et qu'avec lui les critiques désormais préféreront aux leçons traditionnelles.

Le dernier chapitre du volume traite de Philostrate et de sa *Vie*

d'Apollonius de Tyane. Ici, M. A. n'avait qu'à suivre la voie ouverte par Baur et par M. Chassang. S'il n'ajoute rien de nouveau aux résultats de ces critiques, il a su nettement caractériser après eux le sens de cette vie d'Apollonius et le milieu d'où elle est sortie. Ce n'est plus de la polémique directe à l'égard du christianisme, c'est de la concurrence.

Nous regrettons qu'un ouvrage d'une si scrupuleuse érudition ait été imprimé avec trop peu de soin. Les fautes d'impression sont assez nombreuses. A la page 173, M. A. parle du théologien Hasse; c'est Hase qu'il faut lire. A la page 234, les notes sont mal mises et mal numérotées, etc. Voici quelques autres observations plus importantes. Nous lisons (p. 174) cette phrase étonnante : « Au milieu du second siècle, des semences gnostiques avaient germé çà et là ». Peut-on parler encore, vers l'an 150, de germes et de semences gnostiques, alors que tous les chefs d'école, Saturnin, Basilide, Valentin, Marcion, avaient produit et propagé leurs systèmes? Ce moment est celui de la pleine floraison. Mais, évidemment, M. A. n'est pas du tout au clair sur la chronologie du gnosticisme. Un peu plus loin, il nous dit que les Ophites paraissent entre l'an 157 et 168. Je ne sais sur quel témoignage il appuie cette assertion. Le nom des Ophites n'est que la traduction grecque du nom des Naasséniens qui, selon toute apparence, sont les plus anciens gnostiques et, en tout cas, antérieurs à Valentin et à Basilide. A la page 204, il nous dit qu'au IIe siècle était appliquée aux seuls écrits de Moïse et des prophètes, la formule autoritaire : « Il est écrit. » Il oublie que cette formule se trouve au moins dans l'épître de Barnabas (chap. IV), appliquée à un passage de saint Mathieu et dans la première épître à Timothée appliquée à un passage de Luc (chap. V, 18). Plus loin, page 207, il paraît croire que Tertullien a regardé comme écriture canonique le Pasteur d'Hermas. Le fait vrai, c'est qu'après avoir été respectueux à l'égard de cet écrit, Tertullien l'a repoussé et flétri de l'épithète de *pastor mœchorum*. A la liste des écrits canoniques reçus dans « la grande Eglise » que M. A. dresse page 208, il faut ajouter certainement, vers l'an 180, l'Apocalypse. Les doutes et les objections ne sont venus que plus tard. A la page 222, M. A. semble attribuer à l'apôtre Mathieu notre premier évangile, ce qui est absolument impossible.

Nous arrêtons là ces critiques de détail. Elles n'ont aucunement pour but de diminuer les éloges que nous avons accordés à ce nouvel ouvrage de M. Aubé et qu'il mérite à tous égards. Que l'auteur nous les pardonne et qu'il y voie la preuve du soin avec lequel nous l'avons lu et de l'estime dans lequel nous le tenons.

A. SABATIER.

---

25. — **Die Cultur der Renaissance in Italien. Ein Versuch,** par J. Burckhardt. 3e édition, revue par Louis Geiger. 2 vol. in-8°, II-362 et x-380. Leipzig, Seemann, 1877-1878.

— **Geschichte der Renaissance in Italien,** par J. Burckhardt. 2e édition. Stuttgart, Ebner et Seubert. 1 vol. in-8°, 1877-1878, xvi-414 p. — Prix : 20 mark (25 fr.).

— **Die Gesellschaft der Renaissance in Italien und die Kunst. Vier Vorträge,** par Hubert Janitschek, Stuttgart. Spemann. 1879, in-8°, 120 p. — Prix : 4 mark (5 fr.).

— **Luca Signorelli und die italienische Renaissance. Eine kunsthistorische Monographie,** par Robert Vischer. Leipzig, Veit et Cie, 1879, in-8°, xx-388 p. — Prix : 10 mark (12 fr. 50).

Les publications dont nous venons de transcrire le titre sont un beau témoignage de l'ardeur et du succès avec lesquels les Allemands étudient l'histoire, la littérature, ou l'art de l'Italie. Elles sont toutes quatre consacrées à la plus glorieuse période de la civilisation italienne, à la Renaissance.

Publié pour la première fois en 1860, réimprimé en 1869, le beau livre de Jacques Burckhardt, la *Cultur der Renaissance,* se présente aujourd'hui de nouveau à nous dans une troisième édition, considérablement augmentée par les soins de M. Louis Geiger, le biographe de Pétrarque. Dans l'intervalle, une traduction italienne lui a valu le droit de cité dans le pays qu'il intéressait le plus directement. Un succès si éclatant, l'accueil sympathique fait à l'ouvrage par les savants les plus éminents de toute l'Europe n'ont pu décider M. B. à reprendre, à revoir ce volume « à sa pensée étranger désormais ». Ici, comme dans son *Cicerone,* c'est à un ami ou à un confrère que l'illustre professeur bâlois a confié la révision de son travail. Nous le regrettons vivement pour notre part ; non que le collaborateur choisi par lui n'ait pas justifié sa confiance, mais parce qu'il est tels changements ou remaniements que l'auteur seul peut se permettre.

Ces remaniements nous paraissent aujourd'hui indispensables. La forme si personnelle que M. B. a donnée à son ouvrage — il l'intitule lui-même un « Essai », — ne répond plus aujourd'hui à ce que nous sommes en droit d'attendre d'une publication qui, de fait, est devenue classique. Dans un « essai », l'auteur a le droit de dire, par exemple, qu'il ne s'occupera pas de la science de la Renaissance, parce qu'il connaît à peine de nom les ouvrages consacrés à cette nature. Dans un livre d'histoire, et la *Cultur der Renaissance* en est un, un pareil aveu est inexcusable. Il aurait été bien facile cependant d'opérer un changement de front. Les recherches sur lesquelles est fondé le travail de M. B. sont si étendues et si profondes, la critique tellement sûre, que, sans s'imposer un travail très-considérable, l'auteur aurait pu convertir son « essai » en un ouvrage vraiment didactique. Peut-être aurait-il fallu renoncer au charme de l'improvisation, à l'élégance de certaines transitions, ou à l'imprévu piquant de certaines fins de chapitre. Mais est-on en droit de tenir

compte de pareils sacrifices quand il s'agit des intérêts de la science?

M. Geiger a parfaitement senti les inconvénients de ce système, et il a essayé d'y parer avec un talent que nous nous plaisons à reconnaître. C'est ainsi qu'il a presque doublé l'étendue des notes, qui forment aujourd'hui un véritable trésor d'érudition. Il a poussé l'indépendance jusqu'à combattre dans ces notes des assertions émises par l'auteur dans le corps même de l'ouvrage. C'est un acte de courage dont on ne saurait trop le féliciter. Mais l'économie primitive ne se trouve-t-elle pas détruite par ces additions si considérables, sans que les modifications exigées par les progrès des études aient été réalisées?

Malgré ces critiques, tous les admirateurs de cette grande période de l'esprit italien sauront gré à M. Geiger du soin qu'il a apporté à la révision de la *Cultur der Renaissance*, comme aussi de certaines améliorations matérielles (par exemple, l'adjonction d'une excellente table alphabétique). Grâce à lui, on peut prendre patience en attendant une refonte générale de l'ouvrage.

Nous pouvons nous dispenser d'insister sur l'autre publication de M. B., l'*Histoire de l'architecture italienne de la Renaissance*, car ici encore il s'agit d'une nouvelle édition. (La première formait une partie du tome IV de l'*Histoire de l'architecture* de Kugler ; elle a paru en 1867.) Dans la *Cultur der Renaissance*, l'art, comme d'ailleurs la littérature, n'a été étudié que d'une manière incidente. On dirait que l'auteur a voulu y dissimuler la grande compétence qu'il avait dans ces questions. Le *Cicerone*, d'un côté, l'*Histoire de l'architecture italienne de la Renaissance*, de l'autre, sont destinés à combler cette lacune. Dans ce second travail encore on trouve réunies les qualités qui ont valu au professeur de Bâle sa grande et légitime réputation : la connaissance approfondie des monuments figurés et des sources écrites, un goût d'une délicatesse exquise. Peut-être la forme donnée par M. B. à son travail surprendra-t-elle quelque peu. Elle s'écarte du plan qui a été adopté par Kugler, et auquel le second des continuateurs de l'*Histoire de l'architecture*, M. Lübke, est resté fidèle. M. B. a préféré à l'exposition historique l'analyse poussée à ses dernières limites. On en jugera par quelques exemples : l'ouvrage débute brusquement (chap. 1, § 1) par une étude intitulée « *Der Ruhmsinn und die Stiftungen der Frömmigkeit* ». Puis viennent successivement des essais sur les « bâtisseurs » (*Bauherrn*), les dilettantes et les architectes, sur la proto-renaissance et le style gothique, sur l'étude de l'antique, sur les théoriciens, sur la composition des églises, celle des palais, des hôpitaux, des forteresses, des ponts, sur les villas, les jardins, sur la décoration en bois, sur celle en bronze, sur les pavements, la peinture murale, l'orfèvrerie, etc.

Quelque inusitée que soit cette classification, il n'est point de répertoire plus complet ni plus sûr pour l'étude de l'architecture et de la décoration italiennes du XVe au XVIe siècle.

Déjà fort honorablement connu par son édition des *Petits Traités* d'Alberti, M. Janitschek a cherché, dans un élégant petit volume intitulé : *Die Gesellschaft der Renaissance in Italien und die Kunst*, à mettre en lumière quelques points négligés ou omis par M. B. Il étudie tour à tour les aspirations intellectuelles de la Renaissance ; la fantaisie et l'éducation des artistes ; les femmes dans leurs rapports avec l'art ; enfin le patronage de l'Etat et celui des particuliers. Ses « essais », ou plutôt ses conférences (car telle a été la forme première de son travail), se recommandent par une étude fort consciencieuse des sources et par d'ingénieuses observations. Nous noterons, parmi les parties les plus instructives de son travail, celles qui ont trait à l'apprentissage des artistes (pp. 42-43, 46-49) et à l'organisation des corporations (pp. 77-78, 116, 117).

Que M. J. nous permette toutefois de lui adresser quelques observations, d'ailleurs secondaires : son appréciation de Paul II, quoique plus équitable que celle de MM. de Reumont et Gregorovius par exemple, n'est cependant pas exempte de partialité. Voici comment il s'exprime au sujet de ce pape : « Paul II war ein Genussmensch ohne feine Bildung, doch sicherlich ohne Bildungshass ». Nous croyons, au contraire, pouvoir établir que Paul II a été l'amateur le plus fin, le plus délicat de tout le xve siècle.

P. 107 : « Italien kennt die Todtentänze nicht... von Darstellungen des Todtentanzes giebt es nur eine zu Clusone... unter deutschem Einfluss entstanden. » Nous avons montré dans un des derniers numéros de la *Revue critique* (11 janvier 1879) que les représentations relatives au cycle de la mort étaient, en réalité, plus nombreuses de l'autre côté des monts qu'on ne l'avait admis jusqu'ici.

P. 110. A la mention des *Antiquarie prospettiche romane*, il faut ajouter que ce précieux opuscule a été réédité en 1876, par M. Govi, d'après l'exemplaire de la bibliothèque de la Minerve [1].

De nombreuses et importantes biographies d'artistes complètent le mouvement scientifique, dont la Renaissance italienne est en ce moment le point de départ en Allemagne. Michel Ange, Raphael, Donatello, B. Peruzzi et d'autres encore ont été, depuis peu d'années, l'objet de travaux considérables de la part de MM. H. Grimm, Springer, Jannsen, Semper, Redtenbacher. D'autres biographies d'artistes italiens se trouvent dans un ouvrage en cours de publication, analogue à l'*Histoire des peintres*, le *Kunst und Künstler des Mittelalters und der Neuzeit*, publié sous la direction de M. Dohme.

1. *Intorno a un opuscolo rarissimo della fine del secolo* xv *intitolato* Antiquarie prospetti che romane composte per Prospettivo Milanese dipintore. *Ricerche del prof. G. Govi*. Rome. 1876, in-4°. (Extr. du t. III, 2° série, des *Atti della Reale Accademia dei Lincei*.)

M. Robert Vischer a choisi pour sujet d'une monographie, qui est très-nourrie, très-intéressante, un des peintres les plus originaux du second tiers du xv[e] et du premier tiers du xvi[e] siècle, Lucas Signorelli. Son volume comprend : 1° une étude sur l'état politique et intellectuel des villes pour lesquelles Signorelli a travaillé (Cortone, Arezzo, Florence, Lorète, Rome, Pérouse, Città di Castello, Urbin, Sienne, Orviéto) ; 2° des notices sur les maîtres et les modèles de Signorelli; 3° la biographie de l'artiste et l'appréciation de son style; 4° le catalogue raisonné de son œuvre ; 5° la liste de ses élèves et de ses imitateurs ; 6° des pièces justificatives.

Peut-être le groupement des matières laisse-t-il à désirer. C'est ainsi qu'il nous aurait semblé plus rationnel de fondre dans la biographie même de l'artiste les considérations sur les villes qu'il a successivement habitées, au lieu de consacrer à chacune d'elles une notice particulière, placée en tête du volume. Le récit y aurait singulièrement gagné en netteté et en intérêt. Nous regrettons aussi l'absence d'une table alphabétique. Elle serait indispensable pour permettre aux hommes d'étude de pleinement tirer parti des nombreux renseignements de toute nature disséminés dans le volume.

Abstraction faite de ces désidérata, nous ne pouvons que rendre justice aux qualités déployées par l'auteur dans cet ouvrage qui est comme une nouvelle édition du travail publié par lui dans le recueil ci-dessus mentionné de M. Dohme. Grâce à des recherches aussi étendues que consciencieuses, sa monographie forme une contribution vraiment utile à l'histoire de la Renaissance italienne.

Quelques travaux récents, publiés pendant l'impression du volume de M. V., l'amèneraient peut-être à modifier aujourd'hui certaines de ses allégations. C'est ainsi qu'il est établi depuis peu que Baccio Pontelli, auquel il attribue la construction de la bibliothèque du Vatican et de la chapelle Sixtine, n'est venu à Rome qu'en 1481. Nous avons dans la *Chronique des Arts* (27 juillet 1878), en nous fondant sur des documents trouvés dans les archives romaines, revendiqué, en faveur de Jacopo da Pietrasanta et de Meo del Caprino, la paternité d'une foule d'édifices attribués par Vasari à son favori Pontelli. Cette opinion paraît aussi être celle de M. Milanesi, qui l'a exprimée dans le tome II, récemment publié, de son édition de Vasari [1].

Une observation encore, avant de terminer. M. Vischer s'étend assez longuement sur les traités de Piero della Francesca (pp. 67-72), et il paraît assez disposé à rejeter l'opinion de Vasari, qui accusait Lucas Pacioli de plagiat à l'endroit de l'illustre peintre et théoricien florentin. M. Janitschek a montré dans les derniers temps (*Kunstchronik,* 1[er] août 1878), que l'assertion de Vasari n'était pas dénuée de fondement et qu'un

---

1. *Le opere di Giorgio Vasari, con nuove annotazioni e commenti.* Florence, 1878, t. II, pp. 659 ss.

Libellus de quinque corporibus regularibus, par Piero della Francesca, figurait dans le premier inventaire (xv[e] siècle) de la Bibliothèque de Frédéric d'Urbin. D'après un renseignement verbal, dont nous n'avons malheureusement pu vérifier l'exactitude, ce *Libellus* existerait encore; il se trouverait aujourd'hui à la Vaticane, dans le fonds d'Urbin.

E. M.

Réclamation de M. Armitage.

Dans une réponse à l'article que j'ai publié sur sa *Grammaire française* (*Revue critique*, 1878, II semestre, article 218), M. Armitage me fait remarquer que je me suis mépris sur une de ses explications. M. Armitage, ai-je dit, suppose « pour expliquer les règles d'accord du participe passé, que quand le régime précède, la langue a recours au participe (*la page que j'ai lue = pagina quam habeo lectam*), que quand le régime suit, elle a recours au *supin* (!) : *j'ai lu la page = habeo lectum paginam.* » Il rapporte, en effet, cette explication à la page 199, note 1 de son livre; mais il ne la rapporte que comme la théorie de quelques grammairiens français. Je m'empresse de reconnaître que si, à une première lecture, j'ai cru que M. Armitage s'appropriait cette théorie, une lecture plus attentive de la page à laquelle se réfère la note montre qu'il ne peut l'adopter; et je donne volontiers acte à M. Armitage de sa légitime réclamation.

A. DARMESTETER.

CHRONIQUE

FRANCE. — La Faculté des lettres de Bordeaux est une de celles qui possèdent actuellement le personnel le plus nombreux et l'enseignement le plus varié; la langue et la littérature française, latine, grecque, les langues et les littératures germaniques, l'histoire générale et l'histoire de la France du Midi, les langues romanes y sont représentées. Nous apprenons que les professeurs et maîtres de conférences de cette Faculté sont décidés à fonder une revue qui sera d'abord trimestrielle et qui formera, au bout de l'année, un volume de quatre cents pages. Elle portera le titre d'*Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux* et sera consacrée surtout à la publication, non pas des cours, mais des recherches personnelles et des travaux originaux des membres de la Faculté. Le caractère strictement scientifique des articles est de règle et sera maintenu par un comité de rédaction qui, nous assure-t-on, sera aussi sévère qu'on doit le désirer. Bien que la revue soit conçue dans un esprit de décentralisation scientifique et universitaire et qu'elle soit faite avant tout pour les membres de la Faculté, elle ne sera pas absolument fermée aux professeurs de Paris et des autres facultés, ni aux savants universitaires. Le premier fascicule paraîtra en avril. L'abonnement

sera de dix ou douze francs. La *Revue critique* ne manquera pas de tenir ses lecteurs au courant d'une aussi importante innovation, qu'elle salue avec joie, comme un signe du réveil de nos Facultés de province, et elle donnera une appréciation détaillée des articles contenus dans chaque volume.

— L'*Académie de Bordeaux* met au concours les sujets suivants : 1° Origine des tailles et des aides en Guyenne. 2° Monographie d'une ou de plusieurs villes du département de la Gironde. 3° Monographie, soit écrite, soit figurée, d'un ou de plusieurs anciens monuments de la Guyenne. 4° Des notices biographiques sur les hommes remarquables de la Guyenne ou de la Gironde. 5° Un lexique de la langue gasconne de la Gironde, joignant à la nomenclature des mots d'une localité déterminée la définition de ces mots, l'explication précise de leurs acceptions et leur emploi spécial dans les idiotismes, adages, proverbes, dictons agricoles, noëls et vieilles chansons. 6° Un glossaire spécial des titres gascons contenus dans le *Livre des bouillons* et le *Registre de la jurade*. 7° Un recueil complet des proverbes et dictons en langue gasconne usités dans la Gironde, avec l'indication des origines et un classement méthodique qui facilite les recherches.

— Parmi les lectures faites à l'Académie des sciences morales et politiques pendant les mois de décembre et janvier, signalons celle de M. Vuitry sur l'*Aide féodale sous Philippe le Bel* qui le premier chercha à transformer les aides en un impôt général établi et perçu par la couronne, et celle d'un mémoire de M. du Chatellier sur l'*Eglise pendant la Révolution*, qui est loin de donner le dernier mot sur cet important sujet.

— La commission des documents inédits, attachée au ministère de l'Instruction publique, publiera sous peu une série de documents relatifs à l'administration anglaise dans l'ouest et le sud de la France. Cette collection comprendra probablement douze volumes. Le premier volume est actuellement sous presse ; il est dû à M. Francisque Michel, et a pour titre « *Rôles gascons;* » M. F. Michel a puisé un grand nombre des documents qui remplissent cet ouvrage au *Record Office*. Les prochains volumes de la collection renfermeront des documents relatifs à la Normandie.

— La Société des Anciens Textes français publiera, cette année, le *Voyage en Terre Sainte, du sieur d'Anglure;* la *Vie de saint Gilles*, de Guillaume de Berneville; le premier volume d'Eustache Deschamps et le troisième volume des *Miracles de Nostre Dame*.

— La Société historique du Cher vient de publier le premier volume de la troisième série de ses mémoires. (*Mémoires de la Société historique, littéraire et artistique du Cher;* Bourges, David et Just Bernard; Paris, Dumoulin.) Ce volume, édité avec beaucoup de goût, renferme : 1° une étude très-consciencieuse de M. Tausserat sur *la châtellenie de Lury* (qui faisait autrefois partie du Bas Berry et forme aujourd'hui avec quelques communes voisines un des vingt-neuf cantons du département du Cher) ; 2° une étude sur l'hygiène des armées en campagne, par M. X. ; 3° un rapport de M. Barberaud, archiviste du Cher, sur les procédés employés pour faire revivre les manuscrits sur parchemin, altérés par l'incendie; 4° une monographie de la tour de Vèvre par M. Boyer; 5° une note de M. Dumonteil sur l'émeute qui éclata à Bourges le 27 juillet 1789.

— M. Léon Brédif, professeur à la faculté des lettres de Toulouse, prépare un ouvrage sur Démosthène qui paraîtra prochainement; un des chapitres,

qui a pour titre « *Les joûtes oratoires dans l'éloquence politique des Athéniens* », a paru dans la *Revue politique et littéraire* du 4 janvier.

— M. Maurice VERNES, notre collaborateur, fera paraître prochainement une *Histoire du peuple d'Israël* dans la collection de l'*Histoire universelle* qui se publie chez Hachette, sous la direction de M. Victor Duruy. Un des prochains volumes de cette publication, l'*Histoire d'Autriche*, est dû à la plume de M. Louis Leger.

— M. Francisque MICHEL prépare une *Histoire de la civilisation en Écosse.*

— M. LECOY DE LA MARCHE travaille, nous dit-on, à une *Histoire de saint Martin de Tours* qui paraîtra chez Mame.

— M. de MAS LATRIE, qui vient de publier un ouvrage sur l'île de Chypre (*L'île de Chypre, sa situation présente et ses souvenirs du moyen âge*, Paris, Firmin-Didot), annonce qu'il publiera prochainement une *Histoire de l'Église latine en Chypre.*

— M. de TOURTOULON doit, nous dit-on, faire paraître bientôt un ouvrage sur le *Duc de Rohan et les guerres de religion sous Louis XIII.*

— M. Rod. REUSS, notre collaborateur, commence, dans la *Revue d'Alsace*, la publication de la *Correspondance inédite des députés de Strasbourg aux États généraux*, qui formera un volume de 300 à 400 pages. Il prépare, en outre, pour un autre recueil, la publication de la *Correspondance parisienne de Christophe Güntzer, syndic royal à Strasbourg* (1682-1685).

— Sous ce titre : « *L'Ancien régime dans la province de Lorraine et le Barrois d'après des documents inédits,* » (Paris, Hachette), M. l'abbé MATHIEU examine l'état politique et social de la Lorraine depuis le traité de Ryswick jusqu'à la Révolution, c'est-à-dire pendant tout le XVIIIe siècle, sous les règnes de Léopold, de François III, de Stanislas et particulièrement sous l'administration des intendants de Louis XV et de Louis XVI (les deux La Galaizière père et fils et Delaporte).

— Les *Chants populaires messins recueillis dans le val de Metz en 1877*, par Nérée QUÉPAT (Paris, Champion), intéresseront les amis de la muse populaire; ce sont trente-deux chants, recueillis dans le voisinage de Metz (à Woippy, Plesnois, Norroy-le-Veneur et La Maxe) et qui avaient échappé aux recherches de M. d Puymaigre. (*Chants populaires recueillis dans le pays messin*, Paris, Didier, 1865.)

— M. ZÉVORT, recteur de l'académie de Bordeaux, est nommé vice-recteur de l'académie de Paris, en remplacement de M. A. MOURIER, admis à faire valoir ses droits à la retraite. — M. FOUCART est nommé directeur de l'Ecole d'Athènes; il est suppléé dans sa chaire du collège de France (épigraphie grecque) par M. RAYET. — M. Michel CHEVALIER, professeur d'économie politique au collège de France, est suppléé par M. Paul LEROY-BEAULIEU. — Deux nouveaux cours (paléographie et grammaire comparée) ont été fondés à l'Ecole normale supérieure; le cours de paléographie a été confié à M. Auguste MOLINIER; le cours de grammaire comparée est fait par M. Michel BRÉAL.

— Parmi les thèses récemment soutenues devant la faculté des lettres de Paris, citons celles de M. VAST (thèse française : *Le Cardinal Bessarion*; thèse latine : *Lascaris*) et de M. FONTAINE (thèse française : *Le théâtre et la philosophie au XVIIIe siècle*; thèse latine : *De Valerio Messala Corvino.*)

— Le Musée des Antiques a fait l'acquisition de quelques statuettes en

terre cuite provenant de Tanagre. Ces statuettes font partie de la collection des terres cuites. Elles représentent des Amours ailés et portent encore, sur certaines parties, la trace des couleurs bleues et roses qui les recouvraient autrefois. — On a découvert à Angers, sur la place du Ralliement, une mosaïque, composée de dessins géométriques d'une grande élégance. Elle occupe une superficie carrée de 5 mètres 50 centimètres de côté. La décoration, noire, jaune et rouge, sur un fond blanc, est formée par des cubes de marbre, d'environ 8 millimètres d'épaisseur. La bordure est décorée de palmettes grecques alternées. Cette mosaïque remonterait au IIIe siècle.

ALLEMAGNE. — M. BENFEY met en ce moment la dernière main à une grammaire védique.

— M. ONCKEN a été chargé par la librairie Grote, de Berlin, de diriger la publication d'une *Histoire universelle*. Cette collection, ornée de belles gravures, comprendra près de quarante volumes. M. DÜMICHEN écrit en ce moment l'*Histoire de l'Egypte;* M. JUSTI, l'*Histoire de la Perse;* M. SCHRADER, l'*Histoire de l'Assyrie et de la Babylonie*.

— M. H. F. MUELLER édite le texte et publie la traduction des *Ennéades* de Plotin. Le premier volume de l'édition *(Plotini Enneades, antecedunt Porphyrius, Eunapius, Suidas, Eudocia de vita Plotini, volumen primum)* et le premier volume de la traduction *(Die Enneaden des Plotin, übersetzt, vorangeht die Lebensbeschreibung des Plotin von Porphyrius, I Band)* ont paru tous deux chez Weidmann, à Berlin.

— Le premier volume des écrits de Wilhelm VISCHER avait paru en 1877; il était édité par M. GELZER et renfermait les écrits historiques *(Historische Schriften)* de Vischer. M. BURCKHARDT vient de publier le second volume comprenant les écrits archéologiques et épigraphiques *(Archæologische und Epigraphische Schriften)*; M. de GONZENBACH a joint à ce volume une biographie de Vischer.

— MM. STEINMEYER et SIEVERS publieront prochainement un recueil complet des glosses de l'ancien haut allemand (*Die althochdeutschen Glossen gesammelt und bearbeitet*. Weidmann, Berlin). Ce recueil entrepris sous les auspices de l'Académie royale des sciences et avec l'appui du ministère de l'instruction publique, comprendra quatre volumes; il renfermera toutes les glosses, jusqu'ici connues, de l'ancien haut allemand, outre quelques glosses inédites. Grâce à cet important ouvrage, on pourra remanier et refondre le lexique de Graff.

— MM. Ernest MARTIN et Erich SCHMIDT, professeurs à l'Université de Strasbourg, projettent d'éditer une collection des « *Monuments de la littérature alsacienne du* XIVe au XVIIe siècle ». Les volumes de cette collection, que les deux professeurs ont dédiée à leur ancien collègue, M. Wilhelm Scherer, paraîtront chez Trübner, à Strasbourg; le premier, sur lequel nous reviendrons, vient d'être publié (*Das heilige Namenbuch von Konrad Dangkrotzheim herausgegeben mit einer Untersuchung uber die Cisio-Jani von Karl Pickel*).

— Il y a quatre ans, un professeur d'Insbruck, Ignace ZINGERLE, entreprenait une collection des anciens poètes tyroliens (*Aeltere tyrolische Dichter*, Inspruck, Wagner); le premier volume de cette collection était le poëme didactique de Hans Vintler, *die Bluemen der Tugent;* le second volume,

qui paraît aujourd'hui, est dû au fils d'Ignace Zingerle; c'est une édition critique des poésies du minnesinger Frédéric de Sonnenburg (*Friedrich von Sonnenburg, herausgegeben von* Oswald ZINGERLE); selon l'éditeur, le poète était de Sonnenburg dans le Pusterthal près de Saint-Laurent (Sanct Lorenz).

— M. A. SCHÖNBACH, professeur à l'Université de Gratz, fera bientôt paraître chez les frères Henninger, à Heilbronn, une édition critique du *Wigalois de Wirnt von Gravenberc*, accompagnée d'une introduction et d'un commentaire détaillé.

— M. L. BLUME qui vient de publier une brochure sur l'*Iwein* (*Ueber den Iwein des Hartmann von Aue*. Wien, Hœlder) prépare un travail sur Hartmann et la source française où Hartmann a puisé.

— M. A. SAUER qui a publié récemment un remarquable travail sur Brawe (*Joachim Wilhelm von Brawe, der Schüler Lessings*. Strasbourg, Trübner), travaille à une édition critique des œuvres d'un autre écrivain du XVIIIe siècle, Christian Ewald de Kleist, l'auteur du *Printemps*.

— M. Richard Maria WERNER annonce également une édition complète des œuvres de Leisewitz.

— M. Bernhard SEUFFERT, dont nous avons apprécié ici même l'ouvrage sur le peintre Müller, avait présenté à l'Université de Wurzbourg où il est aujourd'hui privat-docent, une thèse sur la légende de la comtesse palatine Geneviève (*Die Legende von der Pfalzgræfin Genovefa*, Würzbourg, Stürtz). M. Seuffert annonce qu'il remaniera cet ouvrage et donnera bientôt au public un livre où il examinera les poèmes et les drames dont Geneviève a fourni le sujet.

— M. HINTNER nous a envoyé un ouvrage sur le dialecte de Defereggen. (*Beitræge zur Tyrolischen Dialektforschung. Der Deferegger Dialekt*. Wien, Hœlder.) Ce livre, publié aux frais de l'Académie des sciences de Vienne, est un dictionnaire du dialecte de la vallée de Defereggen (dans le Tyrol, à quelque distance de la petite ville de Lienz). L'auteur a soigneusement revu tous les mots qui manquent dans le *Tyrolisches Idiotikon* de Schœpf; mais il a donné une trop grande place à l'étymologie. L'ouvrage est dédié à M. Lexer, le savant professeur de Wurzbourg et l'auteur d'un dictionnaire du moyen haut allemand. M. Hintner a pris pour modèle le lexique carinthien (*Kærntisches Wœrterbuch*) de M. Lexer.

— La direction des Archives d'Etat de Berlin, confiée à M. H. de Sybel, vient d'entreprendre une série de publications historiques. « Les petits inconvénients, dit avec raison M. de S. dans la préface du premier vol., que peut avoir dans des cas particuliers la publication des pièces d'archives, ne peuvent être mis en balance avec l'utilité que présente la diffusion de notions vaies sur l'histoire d'un pays, pour exciter l'esprit national et donner aux esprits la maturité politique. L'éducation politique d'un peuple ne peut se faire d'une manière normale sans la conscience vivante de son développement historique et cette conscience ne peut exister tant que les sources authentiques restent inaccessibles. » Voici la liste des publications annoncées. Elles forment plus de 60 volumes. — 1. *Histoire de l'ordre Teutonique en Prusse* j. à 1225, par H. FLOTO. — 2. *Hist. du duc Albert de Prusse et la sécularisation du pays de l'ordre*, par M. PHILIPPI. — 3. *Correspondance du landgrave Philippe le Magnanime de Hesse avec Baur*,

p. p. M. Lenz. — 4. *La contre-réformation en Westphalie* par M. Keller. — 5. *La politique brandebourgeoise et hanovrienne dans la seconde moitié du* xviie *siècle*, p. M. Kœcher. — 6. *Mémoires de l'électrice Sophie de Hanovre*, p. p. le même. — 7. *La Prusse et l'Eglise catholique depuis 1640*, p. M. Lehmann. — 8. *Recueil des traités de la Prusse au* xviiie *siècle*, p. p. MM. Posner et Hagemann. — 9. *Frédéric Guill. Ier et son œuvre civilisatrice en Prusse*, par M. Stadelmann. — 10. *Histoire de mon temps* de Frédéric II, p. p. M. Posner. — 11. *Relation des ambassadeurs prussiens à Paris* de 1774 à 1806, p. p. M. Bailleu. — 12. *Politique extérieure de la Prusse* de 1808 à 1815, p. M. Hassel. — 13. *Cartulaire de la Hesse*, p. p. MM. Kœnnecke, Wyss et Reimer. — 14. *Cartulaire de Hildesheim*, p. p. Janicke. — 15. *Les plus anciens terriers de la grande Pologne*, p. p. M. Clauswitz. — 16 *Sources de la Frise orientale*, p. p. M. Sauer. — 17. *Luttes entre Clèves et Cologne* au xve siècle, p. M. Wilmans. — 18. *Dictionnaire historique et géographique des cercles de Coblence et de Trèves*, p. M. Eltester. — 19. *Id. pour les cercles de Cologne, Dusseldorf et Aix.* — 20. *Manuel de géographie historique de l'Empire allemand*, par M. Menke.

— M. Hermann Hueffer, l'auteur de l'*Autriche et la Prusse en face de la Révolution française* (*Œsterreich und Preussen gegenüber der franzœsischen Revolution bis zum Abschluss des Friedens von Campo Formio.* Bonn, Marcus. 1868), poursuit activement ses études sur l'histoire des guerres de la Révolution. Il vient de publier le premier volume d'un important travail sur le congrès de Rastadt et la seconde coalition (*Der Rastatter Congress und die zweite Coalition.* Bonn, Marcus). Ce volume comprend l'histoire extérieure de la Révolution depuis l'ouverture du congrès de Rastadt jusqu'à la campagne d'Egypte. Le deuxième volume, terminé en manuscrit, sera consacré à la guerre de Naples et à la fin du congrès de Rastadt. Un troisième et dernier volume renfermera le récit des guerres de 1799 et de 1800 et des négociations qui se terminent par la paix de Lunéville.

— Un rabbin de Budapest, M. Kayserling, qui a composé plusieurs écrits sur les Juifs de la Péninsule hispanique et tout récemment un ouvrage sur les femmes juives dans l'histoire, la littérature et l'art (*Die Jüdischen Frauen in der Geschichte, Literatur und Kunst.* Leipzig, Brockhaus), prépare un livre qui renfermera une série d'études sur les diplomates et hommes d'état israélites.

— M. M. Steinschneider travaille à une bibliographie de l'histoire juive qui formera le supplément indispensable du *Manuel d'histoire et de littérature juive* de M. Cassel.

— Nos lecteurs ont appris la mort du Dr. Petermann, le savant directeur des *Mittheilungen* géographiques. Il a été remplacé par M. Behm, qui sera assisté du secrétaire de la Société géographique de Brême, M. Lindemann, et d'un élève de Petermann, M. Bruno Hassenstein ; ce dernier dirigera le département cartographique de l'Institut de Perthes.

— M. de Hesse-Wartegg publie un ouvrage sur l'Amérique du Nord. (*Nord Amerika, seine Stædte und Naturwunder, sein Land und seine Leute.* Leipzig, Weigel; New-York, Steiger et Zickel.) Le premier volume est consacré aux Etats de l'Est (*Die amerikanischen Oststaaten*) ; deux autres volumes suivront ; « *Le grand Ouest et les montagnes Rocheuses* (*Der grosse*

West und die Felsengebirge). » « *La Californie et le Sud* » (*Californien und der amerikanische Süd*). Le texte, fort intéressant et spirituel, est accompagné de beaux dessins qui rehaussent la valeur de l'ouvrage.

ANGLETERRE. — Le 29 décembre 1878 est morte Mme GROTE, femme du célèbre historien de la Grèce. Elle avait collaboré à plusieurs revues et publié en 1860 un mémoire sur la vie d'Ary Scheffer (*Memoir of the life of Ary Scheffer*) et en 1873 une vie de George Grote, son mari (*Personal life of George Grote*), qui fut traduite en allemand par M. Seligmann.

— On annonce la publication d'un dictionnaire étymologique anglais ; ce dictionnaire est l'œuvre de la *Philological Society*, dirigée par son président M. Murray ; l'ouvrage aurait été accepté par la commission de la *Clarendon Press*.

— Il a paru une nouvelle édition d'Hamlet ; elle forme le dixième volume de la série des pièces de Shakspeare annotées par M. ROLFE. (*Annotated select Plays of Shakspeare*).

— M. T. WATTS a le dessein de publier un nouveau dictionnaire de la littérature dramatique anglaise, aussi complet que l'ouvrage de Collier et plus scientifique ; les articles seront longs et détaillés ; parmi les collaborateurs on cite MM. Swinburne, Gosse, Knight, Nichol, etc.

— M. John Addington SYMONDS a donné à l'impression un volume intitulé « *Sketches and studies in Italy ;* cet ouvrage renferme des traductions de poètes toscans du XVe siècle, et entre autres, de l'*Orphée* de Politien, dans le mètre du drame original.

— Le *Secret du roi* de M. le duc de BROGLIE paraît dans une traduction anglaise (*The King's Secret, being the secret correspondence of Louis XV with his diplomatic agents*. Londres, Cassell, Petter et Galpin).

— Le *Geographical Magazine*, qui a cessé de paraître après six années d'existence, a été remplacé par une publication intitulée « *Proceedings of the royal geographical Society and monthly geographical Record*. » Comme l'indique le titre, cette nouvelle revue paraîtra tous les mois, de même que le *Geographical Magazine ;* elle est éditée par la Société géographique de Londres.

— Il s'est formé à Cape Town une société qui se propose d'étudier spécialement les coutumes et les traditions des peuplades du sud de l'Afrique ; elle porte le nom de *South African Folk-Lore Society ;* elle publiera un journal qui paraîtra tous les deux mois.

— La bibliothèque de Birmingham vient d'être détruite par l'incendie (11 janvier). Elle renfermait plus de soixante-dix mille volumes ; dix mille seulement ont pu être sauvés. Ce qu'il faut le plus regretter, ce n'est pas, comme on l'a dit, la collection des éditions et traductions de Shakspeare, qui était incomplète, mais la collection des documents et archives du Warwickshire, laborieusement rassemblée par M. William Stauton.

BELGIQUE. — M. François GITTENS, d'Anvers, annonce une histoire du Drame flamand.

— C'est à Bruxelles qu'aura lieu, du 20 au 26 septembre 1879, le troisième congrès des américanistes (le premier avait eu lieu à Nancy, et la

deuxième à Luxembourg). Le comte de Flandre a accepté la présidence d'honneur.

— La *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* a tenu au Conservatoire royal de Bruxelles le 24 novembre 1878 une séance intéressante. Cette séance était présidée par M. Gantrelle, et avait pour objet l'examen des réformes de l'enseignement secondaire proposées, sous forme de thèses, par M. Vanderkindere, professeur à l'Université libre de Bruxelles. Finalement, à la suite d'une longue discussion et de sages amendements de M. Gantrelle, la Société a adopté les résolutions suivantes : L'enseignement des humanités comprend huit années d'études. — Le nombre d'heures accordées au grec sera augmenté ; mais l'enseignement du grec ne se donnera qu'en quatrième, en troisième, en seconde et en rhétorique, et aura huit heures par semaine. (Ce point a été vivement débattu ; M. Vanderkindere voulait sacrifier entièrement le grec ; M. Wagener a vivement protesté). — Les élèves n'étudieront le latin qu'après avoir commencé l'allemand ou l'anglais. — L'allemand et l'anglais sont obligatoires. — La gymnastique est obligatoire dans toutes les classes. — Le dessin et le chant sont obligatoires dans les quatre classes inférieures (8e, 7e, 6e, 5e). — L'enseignement de l'histoire comprendra huit années ; on fera une large place à l'étude des institutions, des mœurs, des arts, des lettres, de la vie religieuse chez les peuples anciens et modernes. — Toutes les langues seront enseignées avec la même terminologie. — Les élèves doivent, à la sortie des humanités, être en état de lire couramment les auteurs faciles (latins, allemands, anglais). — Chaque cours de langue se terminera par une esquisse d'histoire littéraire. — Le cours de français comprendra, dans l'une des dernières années, les éléments de la grammaire historique. — Les éléments de la prosodie et de la métrique latine et grecque seront inscrits au programme (mais plus de vers latins). — On n'inscrira pas au programme un cours de morale, mais les professeurs saisiront toutes les occasions de fortifier les sentiments élevés. — Ajoutons que la Société a déclaré le français et le flamand obligatoires durant huit ans.

— Une commission spéciale, choisie parmi les membres de la classe des lettres de l'Académie royale de Belgique, est chargée de publier les œuvres des écrivains belges qui ont écrit en français. Un des volumes de cette collection, publié tout récemment par M. Potvin, renferme les œuvres de Ghillebert de Lannoy. (*Œuvres de Ghillebert de Lannoy, voyageur, diplomate et moraliste, recueillies et publiées par* Ch. Potvin, *avec des notes géographiques et une carte par* Houzeau. Louvain, Lefever).

— Il s'est formé à Anvers une société qui se propose de publier des textes concernant l'histoire de la ville d'Anvers. Cette *Société des bibliophiles anversois* (*Antwerpsche Bibliophilen*) vient de reproduire un curieux manuscrit, qui appartient à M. le chevalier Léo de Burbure. Ce manuscrit, commencé à la fin du xive siècle et continué durant plus de cent ans, appartenait, à ce qu'il semble, aux *Confrères de la jeune Arbalète;* la compagnie faisait inscrire le cérémonial des processions et cortèges qui avaient lieu tous les ans à Anvers. M. de Burbure et M. Rombouts qui ont édité ce manuscrit (*De Antwerpsche Ommegangen in de* xive *en* xve *Eeuw*) rappellent qu'Albert Durer assista à la procession du 29 août 1520 et que sa description de l'*Ommegang* anversois concorde avec les renseignements que fournit le manuscrit.

— M. Napoléon DE PAUW annonce un nouvel ouvrage qui paraîtra sous ce titre : « *Généalogie et Archives de la famille d'Artevelde, contenant environ trois mille chartes inédites du* XIVe *siècle* ». On sait que M. de Pauw vient également de publier le récit de la *conspiration d'Audenarde sous Jacques Van Artevelde.* (Gand, Rogghé.)

ITALIE. — On a trouvé, dans les dernières fouilles aux Bains de Caracalla, une tête en marbre, fort belle, qu'on a cru reconnaître pour une des plus parfaites reproductions du Doryphore de Polyclète.

— On a découvert à Rome, à l'angle de la rue des Colonnes, une belle mosaïque qui atteint en grandeur 36 mètres carrés; elle remonte, dit-on, au règne de Trajan.

— L'Institut archéologique allemand de Rome a rouvert ses séances, le 13 décembre dernier, par une fête en l'honneur de Winckelmann; M. KLÜGMANN a lu, à cette occasion, une notice sur un miroir étrusque qui représente la louve romaine allaitant les deux frères, et M. MAU, un mémoire sur les peintures murales de Pompéi. (M. Mau prépare un livre sur ce sujet.) Quelques jours après (20 décembre), dans une nouvelle séance, M. HELBIG a présenté une amphore découverte par M. Ricardo Mancini dans la nécropole d'Orviéto, un magnifique vase représentant la victoire d'Hercule sur l'hydre de Lerne et un candélabre, trouvé dans le voisinage d'Orbetello; MM. BORMANN et de ROSSI ont lu, dans la même séance, une notice sur deux inscriptions découvertes dans les environs de Spolète. M. Bormann vient de parcourir l'Ombrie; il est chargé de rédiger le volume du *Corpus* qui comprendra les inscriptions de l'Ombrie et de l'Etrurie.

— M. le baron de Platner a fait don, à l'Institut archéologique allemand de Rome, de la bibliothèque de son père, (plus de 1,500 volumes qui traitent de l'histoire des villes d'Italie).

— Un professeur anglais, M. Jebbs, proposait récemment, dans la *Contemporary Review*, d'établir à Athènes et à Rome, à l'exemple de la France et de l'Allemagne, un institut archéologique anglais, et il traçait, dans un article très-étendu, le plan d'études qui conviendrait aux étudiants anglais. On sait qu'il existe aussi à Rome un institut archéologique italien; il a été fondé en 1875 par M. Bonghi et il avait été décidé que le cours des études serait de trois ans et que les élèves de l'Ecole passeraient une première année à Naples et à Pompéi, une seconde année à Rome, enfin une troisième année en Grèce. Le décret de 1875 vient d'être modifié. L'*Ecole italienne d'archéologie* est agrégée à l'Université de Rome. Les jeunes gens, désireux de suivre les cours de la nouvelle école, devront avoir suivi au moins le premier cours de philosophie et de belles-lettres dans une des universités italiennes. La durée de l'enseignement sera de trois ans. Une subvention annuelle de 1,800 fr. est accordée aux jeunes gens qui ont été reçus membres de l'Ecole à l'unanimité des suffrages. Au bout des trois ans, à la suite d'un examen, ils peuvent recevoir une subvention extraordinaire pour visiter les musées de l'Italie et de l'étranger.

— Le pape Léon XIII vient d'instituer au Vatican une sorte d'*Ecole des hautes études* et déjà des conférences archéologiques ont commencé au rez-de-chaussée du palais Spada; M. VISCONTI a fait quelques leçons sur la topographie de Rome et sur l'épigraphie; M. GATTI donne un cours d'épi-

graphie juridique et M. de Rossi, un cours d'archéologie chrétienne.

— M. Gerson da Cunha a offert à l'*Accademia dei Lincei* 1,000 francs qui seront donnés à l'auteur du meilleur ouvrage sur les relations de l'Inde et de l'Italie depuis les temps les plus anciens jusqu'à nos jours.

— On annonce la fondation de deux nouvelles revues de littérature; l'une paraît à Naples, l'autre à Padoue.

— L'ouvrage de Charles de Gebler sur Galilée doit paraître bientôt dans une traduction italienne (Le Monnier, Florence); cette traduction, due à l'abbé Prato, a été en partie corrigée et revue par C. de Gebler (Miss Sturge prépare une traduction anglaise du même ouvrage).

— Le premier fascicule du premier tome des *Diarii de Marino Sanuto* vient de paraître à Venise; cette importante publication est dirigée par MM. Barozzi, Berchet, Fulin et Stefani.

— M. I. Del Lungo annonce qu'il fera paraître très-prochainement son édition, impatiemment attendue, de la *Chronique de Dino Compagni;* cette édition comprendra deux volumes; le premier volume renfermant, en vingt-un chapitres, la vie de Dino et l'histoire de son œuvre depuis le xive siècle jusqu'à nos jours; le second contenant le texte de la chronique et l'explication de questions relatives à Dante.

— M. Morpurgo annonce une biographie d'Antonio Foscarini, ambassadeur de Venise à Londres sous le règne de Jacques Ier.

— Une nouvelle édition de Vasari, corrigée et enrichie d'un grand nombre de notes par M. Milanesi, paraît à Florence, chez Sansoni; deux volumes ont déjà été publiés; l'édition entière comprend huit volumes.

— M. Banchi, directeur des Archives de Sienne, a publié un recueil des lois de la ville de Sienne au xive et au xve siècle.

— Depuis quelque temps, les ouvrages sur Leopardi se multiplient. Nous avons eu en France la thèse de M. Bouché-Leclerq et celle de M. Aulard. M. Caro a consacré quelques pages brillantes au poète italien dans son ouvrage sur le *Pessimisme au* xixe *siècle.* En Allemagne, Paul Heyse a composé sur le poète de l'*Infelicita* une spirituelle étude (*Deutsche Rundschau*, février 1878) et M. Giuseppe Cugnoni a publié (Halle, Niemeyer) le premier volume d'une édition des œuvres inédites de Leopardi (*Opere inedite di Giacomo Leopardi pubblicate sugli Autografi Recanatesi*). En Italie, M. Prospero Viani vient de composer un *Appendice all' Epistolarie e agli Scritti Giovanili di Giacomo Leopardi* (Florence, Barbera).

RUSSIE. — Nos lecteurs connaissent déjà de nom un jeune savant russe, M. Cvětaev ou Tsviètaiev, professeur à l'Université de Moscou. (Cp. *Revue critique*, 1878, n° 11, art. 57, p. 171). M. T. vient de publier la première partie d'une édition latine d'un recueil d'inscriptions osques, *Sylloge Inscriptionum Oscarum;* le volume renferme les textes, la traduction et un glossaire.

— M. Storojenko, de l'Université de Moscou, a publié un ouvrage (en russe) sur la vie et les œuvres de Robert Greene; ce volume est la suite des études de M. S. sur les prédecesseurs de Shakspeare; dans un précédent volume M. Storojenko avait étudié Lily et Marlowe.

— La Société historique et archéologique de Moscou a publié deux nouveaux volumes d'*Actes*, renfermant les comptes-rendus de ses travaux; on y

trouve quelques documents inédits sur Ivan le Terrible et sur les impératrices Anne et Elisabeth.

— L'Université de Kharkow avait proposé de comprendre la grammaire comparée des langues indo-européennes dans le programme de l'examen du doctorat et de l'agrégation des lycées. Le ministre de l'Instruction publique s'est opposé à cette mesure, en alléguant que la plupart des universités russes n'ont pas encore une chaire de philologie comparée.

PORTUGAL. — Un nouveau journal littéraire a paru à Oporto; c'est la *Revista de Arte e de critica* : le premier article est intitulé : *Le réalisme dans l'art*.

— A Oporto se publie également une nouvelle revue, *O Positivismo*, dirigée par MM. Theophilo Braga et Julio de Mattos. Parmi les articles du premier numéro, citons les suivants : *O determinismo en psycologia* et *A religiao do futuro* de M. de Mattos, et une étude de M. A. Coelho sur l'origine et la transmission des légendes populaires. (La légende de Midas est prise pour exemple.)

— Un Anglais qui réside depuis longtemps à Lisbonne, M. Duff, vient de traduire en vers anglais les *Lusiades* de Camoens.

— C'est à Lisbonne qu'aura lieu, cette année, le congrès international d'archéologie et d'anthropologie préhistorique. On sait que ce congrès, fondé en 1865, à la Spezzia sur la proposition d'un Français, G. de Mortillet, a été définitivement constitué à Paris lors de l'exposition universelle de 1867. La langue française, sur la proposition du professeur italien Capelli, a été déclarée la langue du congrès.

SUÈDE. — Le poète lyrique et dramaturge Karl Vilhelm Bœttiger est mort à Upsal le 24 décembre 1878; il était né le 15 mai 1807 à Westeras; en 1845 il fut nommé professeur de littérature moderne à Upsal, et en 1850 succéda à Atterbom dans la chaire d'esthétique. Il fut élu en 1847 à l'Académie suédoise et occupa le fauteuil de Tegner son beau-père; lui-même a édité les œuvres de Tegner.

— M. Sven, l'éminent antiquaire suédois, publiera bientôt une relation de son voyage en Norwège en 1816; cet ouvrage renferme une peinture curieuse de la Norwège après la déclaration de l'indépendance. M. Sven, qui est âgé de 92 ans, a écrit de sa propre main les souvenirs de ce voyage.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 janvier 1879.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, annonce par lettre à l'Académie la découverte d'une statue, faite récemment à Porto d'Anzio, dans un lieu mis à découvert par l'éboulement d'une falaise, non loin du port. On avait déjà remarqué dans ce lieu des ruines d'anciennes constructions en briques. La statue représente une jeune femme presque entièrement vêtue; on voit les traces d'une ceinture de métal. Peut-être a-t-on

voulu représenter une des prêtresses du temple d'Antium. M. Geffroy espère pouvoir envoyer prochainement à l'Académie une photographie de cette statue.

M. de Rozière, président, rappelle à l'Académie qu'elle a fixé à sa prochaine séance la discussion de la question de savoir si les bulletins blancs compteraient à l'avenir, dans les scrutins. pour le calcul de la majorité. Il annonce que la discussion doit porter, entre autres points, sur une proposition qui a été déposée par M. de Wailly, et qui est ainsi conçue : « Dans les scrutins, ne compteront pour le calcul de la majorité que les bulletins contenant soit un suffrage exprimé, soit les mots : *Je m'abstiens*, soit une croix. »

M. Halévy continue la lecture de son mémoire sur la question de la langue akkadienne. Il poursuit l'étude des syllabaires assyriens qui nous sont parvenus, et il soutient que, dans ces syllabaires, la colonne où l'on a cru voir jusqu'ici des mots akkadiens ne contient, en réalité, que des indications de valeur phonétique, relatives aux différentes manières dont pouvaient se prononcer les caractères inscrits dans la colonne suivante.

M. de Boislisle continue la lecture de son mémoire sur l'occupation du royaume de Naples par les Français sous le règne de Louis XII. Dans le chapitre dont il commence la lecture aujourd'hui, l'auteur entreprend de raconter dans le détail les événements qui ont précédé ou accompagné la défaite définitive et le départ des Français (1503), notamment la déroute du Garigliano et la reddition de Gaëte. Il décrit, d'après des documents contemporains, l'état de dénument où se trouvait réduite l'armée française, et les souffrances des soldats, dispersés dans une contrée malsaine et décimés par les maladies.

M. Vacquer communique à l'Académie le texte d'une inscription en langue gauloise récemment trouvée à Paris, dans le quartier Saint-Marcel, parmi d'anciennes sépultures chrétiennes. Cette inscription paraît se lire ainsi :

XIRISINNALISDLICIOM | SOCSINCONOIOSVOILSOCI | ASVNNA...

Il reste à déterminer ce que cela veut dire.

Rien ne se trouvant plus à l'ordre du jour, la séance est levée à 5 h. moins un quart.

Ouvrages déposés (Séance du 24 janvier 1879) : — Faculté de théologie protestante de Montauban, séance publique de rentrée le 16 novembre 1876 : discours prononcé par M. le prof. Ch. Bruston ; rapport présenté par M. le prof. Jean Monod (Montauban, 1878, in-8°) ; — Museo civico di Padova, n. 1 : P. Selvatico, Relazione dello scavo eseguito dal municipio di Padova su la piazzetta Pedrocchi l'estate dell'anno 1877 (Padova, 1878, in-8°) ; — Science and art department of the committee of council on education... : A descriptive catalogue of the Swiss coins in the South Kensington Museum bequeathed by the Rev. Ch. H. Townshend..., by Reg. Stuart Poole (London, 1878, in-8°).

Présentés : — par M. L. Delisle : L. Delisle, Notice sur un manuscrit de Lyon renfermant une ancienne version latine inédite de trois livres du Pentateuque (lue à l'Académie des insc. et b.-l. le 23 oct. 1878 et insérée dans la *Bibliothèque de l'Ecole des chartes*, t. XXXIX ; Paris, 1878, in-fol. de 4 p. et 2 pl.) ; — *par M. Wallon, de la part de M. Duruy* : Jules Pagezy, Mémoires sur le port d'Aigues-Mortes (Paris, 1879, in-8°) ; — *par M. Maury* : L. de Mas Latrie. L'île de Chypre, sa situation présente et ses souvenirs du moyen âge (Paris, in-18) ; — *par M. Bréal* : F. de Saussure, Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes (Leipzig, in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 15 Février — 1879

26. — **Zeitschrift des deutschen Palaestina-Vereins**, herausgegeben von dem geschæftsführenden Ausschuss unter der verantwortlichen Redaction von Lic. H. Guthe. — Band I, Heft 1. viii-46 pp. 5 planches. In-8°. Leipzig, Baedeker. 1878.

La Revue dont nous annonçons ici le premier numéro, est l'organe d'une Société allemande récemment constituée pour l'étude et l'exploration de la Palestine. Cette société se propose un but analogue à celui de la Société anglaise du *Palestine Exploration Fund*. Seulement elle procède à l'inverse et commence, avant de s'être mise à l'œuvre sur le terrain, par créer un recueil où seront consignés les résultats de ses recherches futures. Le berceau est prêt; l'enfant n'a plus qu'à naître.

L'entreprise est avant tout une entreprise allemande. Elle est inspirée par un sentiment national très-accusé — les promoteurs ne s'en cachent pas (p. 3, 4) — et par le désir de mettre l'activité scientifique de l'Allemagne à la hauteur de son rôle politique, dans un domaine où elle a été devancée par la France, l'Angleterre et l'Amérique. C'est une petite croisade scientifique pour la conquête de la Terre-Sainte. Saluons cette bouillante ardeur et souhaitons qu'elle ne serve qu'au bien de la science.

Le *Palaestina-Verein* aura tout de suite un sensible avantage sur ses concurrents : l'existence en Palestine d'un nombre d'Allemands considérable et croissant chaque jour. Depuis plusieurs années déjà, un filet détaché du grand courant de l'émigration germanique est dirigé sur la Palestine. Des centres de colonisation y sont en voie de formation. On comprend quelles ressources ces conditions peuvent offrir à une Société disposant de moyens pécuniaires convenables, et dont les missionnaires sont non-seulement tout trouvés, mais tout rendus sur les lieux.

Après quelques mots d'introduction par M. Kautzsch (1-9), et l'explication du système de transcription adopté pour les noms arabes (10), viennent diverses communications de M. Schick, sur des tombeaux du Mont du Mauvais-Conseil, creusés dans le roc, et sur un autre tombeau, situé un peu plus loin au sud (pl. i et ii), à Khirbet-Sabha, vers Sour-Bâher. Si je ne me trompe, ce dernier tombeau est le même que celui qu'a décrit, il y a déjà assez longtemps, le Dr Chaplin, dans un des *Quartely Statements* du *Palestine Exploration Fund*. M. Schick sera peut-

être bien aise d'apprendre que la porte en pierre qui obturait le sépulcre, est aujourd'hui, grâce à la libérale intervention de M. de Saulcy, déposée en lieu sûr, dans la salle judaïque du Musée du Louvre. Un détail extrêmement curieux et que M. Schick ne paraît pas avoir connu, c'est que cette porte était fermée par une grosse serrure de bronze. Cette serrure est commandée par un mécanisme des plus ingénieux, qui a fait l'admiration de M. Fichet, et qui rappelle ce que Pausanias raconte du tombeau d'Hélène, reine d'Adiabène, situé au nord et tout près de Jérusalem [1]. La serrure en question est également visible au Louvre.

M. Schick décrit ensuite avec soin les vestiges du mur qui couvrait anciennement Jérusalem au N.-O. (Pl. III et IV), et qui ne s'écartait guère, pour cette région, du tracé de l'enceinte actuelle.

Le numéro se termine par un rapport de M. Socin (24-46) sur les nouvelles publications relatives à la Palestine (années 1876-1877). C'est le morceau de résistance. Ce relevé bibliographique est généralement fort bien fait et très-détaillé. Si M. Socin veut bien continuer de dresser chaque année pareil inventaire, il rendra à tous ceux qui s'intéressent à la chose palestinienne un réel service. Ce n'est pas à dire que ce premier rapport soit tout à fait irréprochable. Il contient çà et là quelques inexactitudes, ou omissions. Je me bornerai à en noter deux qui me concernent personnellement. M. Socin aurait pu ajouter à l'indication des articles critiques, sur le *Moudjîr ed-dîn* de M. Sauvaire, et sur le *Guide* de Baedeker pour la Syrie (Guide dont M. Socin est le principal auteur), les deux articles étendus publiés par la *Revue critique* et renfermant bon nombre de corrections ou de faits nouveaux qui ne sont pas à dédaigner. La *Pierre de Bethphagé*, que j'ai fait connaître et expliquée dans le IIIe fascicule de mes *Monuments inédits des croisés* (1877), n'est pas ornée de *sculptures* mais bien de *peintures* à fresque avec inscriptions également *peintes*.

Nous nous ferons un devoir de signaler, dans les numéros suivants de ce recueil, les travaux qui pourraient faire faire quelques progrès à la connaissance de la Palestine.

On devient membre du *Verein* moyennant une cotisation annuelle fort modeste, 10 Mark (chiffre minimum). Chaque membre a droit à un exemplaire de la Revue qui paraît par cahiers trimestriels. Quelques personnes désireraient savoir si l'on peut simplement s'abonner à la *Zeitschrift*, et à quelles conditions.

Ch. Clermont-Ganneau.

---

1. *Pausanias*, VIII, 16, 5. Il faut faire, bien entendu, la part de l'exagération de la légende.

27. — **Études d'histoire bohême. Huss et la guerre des Hussites**, par Ernest Denis, ancien élève de l'École Normale supérieure, agrégé d'histoire. Paris, E. Leroux, 1878, xii, 506 p. in-8°. — Prix : 8 fr.

Les études sur Huss et sur le mouvement religieux et politique inauguré par lui sont nombreuses en Allemagne et surtout en Bohême ; elles ne manquent même pas en France, bien qu'elles y aient été généralement entreprises au point de vue religieux plutôt qu'à celui de la science historique. On ne saurait prétendre néanmoins que le travail de M. Denis soit inutile et nous en saluons l'apparition, pour notre part, avec un très-vif plaisir. L'auteur, avant de composer son livre, a séjourné pendant assez longtemps dans le pays dont il voulait raconter l'histoire ; il s'est approprié l'idiome tchèque[1], si difficile à maîtriser avec ses innombrables consonnes, et s'est ainsi mis à même de consulter les sources nombreuses écrites dans la langue nationale de la Bohême. Cela seul lui donne un avantage incontestable sur tous les écrivains français et la plupart des écrivains allemands qui se sont occupés de la matière ; car, si bien des sources sont rédigées en latin, des documents plus nombreux encore, et beaucoup de narrations plus récentes, sont écrits en langue bohême. A ce premier mérite vient s'en ajouter un autre, plus sérieux encore à nos yeux. M. D. est doué d'un esprit impartial et vraiment scientifique qui lui permet d'avancer avec assurance sur un terrain qui n'a pas cessé d'être brûlant de nos jours, et d'apprécier les phases diverses de l'histoire qu'il nous raconte avec un calme et une rectitude de jugement, qui nous plaît chez un jeune écrivain. Sans pencher vers la manière de voir de certains théologiens protestants, allemands ou français, qui voient uniquement dans le hussitisme un précurseur de la Réforme, il en a néanmoins saisi le caractère religieux et politique à la fois ; sur l'un et l'autre terrain, il en a déterminé la nature avec une liberté d'esprit qui lui a valu, dit-on, de la part des représentants attitrés du cléricalisme, quelques remarques aigre-douces lors de sa soutenance en Sorbonne, mais qui lui vaudront des éloges de la part de tout critique indépendant et sérieux.

L'ouvrage de M. D., précédé d'une introduction d'une quarantaine de pages, se divise en deux parties. La première, intitulée *Huss, la réforme et la révolte*, nous retrace à larges traits les antécédents du mouvement hussite pendant le règne de Charles IV, la création de l'Université de Prague en 1348, la situation de l'Eglise en Bohême et les besoins de réforme que son triste état moral fit surgir de toutes parts. L'auteur nous parle successivement des précurseurs de Huss, Conrad de Waldhausen, Mathias de Janow, etc., qui, dans leurs sermons et leurs écrits mystiques, prêchent déjà le retour à l'Eglise du

---

1. Je crois bien que l'on continuera à dire *tchèque* et non *cèque*, comme le fait M. D., son c italique devant répondre à la prononciation *tch*. C'est là une innovation trop compliquée pour réussir.

Christ et des apôtres. Il arrive ensuite à Jean Huss lui-même, décrit son enseignement à Prague, relate ses luttes avec l'archevêque de cette ville, sa citation devant le concile, son procès et sa condamnation, jusqu'au 6 juillet 1415, jour où le grand docteur tchèque périssait à Constance dans les flammes du bûcher [1].

M. D. ne s'est pas étendu fort longuement sur le côté théologique des discussions qui aboutirent à la sentence de mort. Il ne s'y sentait pas absolument compétent peut-être, et, pour le dire en passant, la partie théologique de son livre est incontestablement la moins satisfaisante du volume. Cela nous semble provenir, en partie, de ce qu'il n'a point arrêté suffisamment sa propre opinion sur la valeur des doctrines religieuses de Huss. Il nous dira, p. 112 : *Il est incontestable* que la proposition de Huss n'allait à rien moins qu'à faire de l'Ecriture *l'unique fondement* de la foi » et à la page suivante, il paraît retirer cette assertion catégorique, en disant : « Huss ne peut être condamné ou loué pour des actes qu'il eût réprouvés. Ils étaient en germe, dira-t-on, dans sa réponse à l'archevêque. *Peut-être.* » Autre part encore, comparant Huss à Luther, il oppose à ce dernier « la modération plus grande de Huss dans l'attaque, son respect plus grand de l'autorité dans la révolte » (p. 65). Il ne s'est pas dit que le développement intime de Huss a été forcément étouffé par la catastrophe de 1415 et que, si Luther avait péri sur le bûcher après l'affichage des thèses de Wittemberg, mais avant le colloque de Leipzig, nous ne le jugerions sans doute pas autrement qu'il ne juge aujourd'hui le docteur de Prague. Nous n'aimons aucunement l'histoire conjecturale, mais cependant il est hors de doute pour nous que Huss, échappé de Constance, aurait suivi l'inéluctable loi du développement intérieur qui s'annonçait en lui et que, loin de les condamner, il eût appuyé, p. ex., dix ou quinze années plus tard, les idées exprimées dans la belle lettre des Pragois à la chrétienté (p. 273). Aussi nous ne saurions admettre, avec M. D., que le concile de Constance ait violé n'importe quelles lois ecclésiastiques ou civiles, en l'envoyant au supplice. Du moment que l'on admet que nous ne pouvons juger les hommes du XV[e] siècle d'après nos idées modernes — et je suis d'accord avec l'auteur sur ce point, — du moment qu'il est admis que les hérétiques devaient être brûlés, le concile n'a fait que remplir son devoir. Soutenir que Huss n'était point hérétique, puisqu'il l'affirmait lui-même avec une entière bonne foi, c'est rendre impossible toute déclaration d'hérésie au sein de l'Eglise, chacune se réclamant toujours d'une partie de ses dogmes et prétendant les interpréter de la meilleure manière. Huss avait ébranlé l'une des assises du majestueux édifice de l'Eglise catholique et les Pères de l'Eglise savaient bien qu'il

---

1. Pourquoi M. D. n'a-t-il pas mentionné, au moins en note, la touchante anecdote de la vieille femme apportant du bois au bûcher? Histoire ou légende, elle nous offre un si beau trait de caractère, qu'on regrette de ne pas la trouver.

fallait frapper le coupable, car, en enlevant cette assise, il faisait chanceler l'édifice tout entier. Comment M. D., qui dit pourtant quelque part que Huss donna le signal de « la révolution qui devait se terminer par la destruction de l'Unité catholique », n'a-t-il pas compris cette inexorable logique?

La seconde partie du livre de M. D. est intitulée *La Guerre*. Nous y assistons à l'explosion de la colère religieuse et politique qui fit la révolution bohéme. L'auteur nous montre la noblesse et les classes populaires, intéressées, à des titres divers, à la ruine de l'Eglise. Sans nier l'existence de convoitises brutales, mêlées à l'exaltation religieuse, il se garde bien cependant de ne voir dans cette dernière qu'une repoussante hypocrisie. Nous ne suivrons pas M. D. dans le récit de cette lutte épique entre la Bohéme hérétique et l'Europe chrétienne, où quelques chefs de hasard, Jean Ziska [1], Nicolas de Hûs, Procope le Grand, tiennent tête à l'empereur Sigismond et au pape Martin V et repoussent leurs croisades successives. Les luttes intestines entre Calixtins et Taborites, les négociations avec un nouveau concile, l'écrasement des radicaux hussites à Lipan, la signature des *Compactats* de Bâle remplissent une série de chapitres, très-bien pensés et très-bien rédigés. C'est à peine si nous nous trouvons en dissidence avec l'auteur sur un ou deux points de son récit. Ainsi nous serions moins craintifs pour affirmer que, pour la plupart des Taborites, comme un siècle plus tard pour les paysans d'Allemagne, la guerre fut tout aussi *sociale* que *nationale*. La conduite de la noblesse bohême rendait une pareille attitude presque inévitable. Nous trouvons aussi que l'auteur exagère considérablement en disant que les invasions hussites « jetèrent l'Allemagne pantelante aux genoux des hérétiques ». Il a trouvé lui-même une note infiniment plus juste en disant, trente pages plus loin : « Leurs victoires fatiguèrent les Hussites plus que les défaites des croisés ne fatiguaient les catholiques. » Il est bien évident, en effet, que la population bohême dut être continuellement sous les armes, tandis qu'en Allemagne, si les provinces limitrophes étaient horriblement foulées, les provinces plus éloignées s'apercevaient à peine de l'existence des hérétiques, par la demande de subsides extraordinaires qu'on leur présentait de temps à autre, sous prétexte de combattre l'ennemi commun.

Enfin M. D., bien qu'il ait eu la perception fort nette du véritable état des choses (voy. surtout p. 485), n'en célèbre pas moins, avec beaucoup trop d'insistance à notre avis, « les conquêtes de la Révolution ». Au fond, la Bohême ne gagna rien à cette lutte terrible et barbare. Elle en sortit matériellement appauvrie, presque ruinée, asservie politiquement à une noblesse ambitieuse et tyrannique, ayant perdu, par l'expul-

---

1. Ayant répété moi-même autrefois, dans cette *Revue*, l'erreur bien répandue que *Ziska* signifiait *le Borgne*, je dois dire ici que M. D. nous apprend que c'est une des nombreuses libertés prises par Æneas Silvius Piccolomini, plus tard le pape Pie II, avec l'histoire et la philologie bohêmes.

sion des populations urbaines allemandes, tout tiers-état de quelque importance et de quelque valeur, décimée dans sa population rurale, sur laquelle surtout avait pesé le poids de la lutte, et que cette lutte même changeait définitivement en une masse tremblante et servile, écrasée de corvées et d'impôts [1]. En présence de toutes ces ruines, où donc fut le gain de la lutte? Serait-ce, comme le dit M. D., d'avoir montré la faiblesse de l'Eglise catholique en la forçant d'accorder les compactats de Bâle? Ce résultat, incomplet et d'ailleurs tout-à-fait éphémère [2], ne valait certes pas le sang que l'on venait de verser. L'utraquisme officiel, que l'auteur appelle avec raison une « révolte illogique », ne sut pas même rester à la hauteur de ces concessions acquises et va se rapetissant sans cesse, jusqu'à ce qu'il ne soit plus qu'une espèce de catholicisme inconséquent et honteux. En ce qui concerne son existence politique, sociale et religieuse, sa vitalité propre, la nation bohême, loin de faire des « conquêtes », s'est donc sacrifiée en vain. Pour tirer quelque consolation de ces sacrifices en apparence inutiles, il lui faut se placer à un point de vue plus général, celui que M. Renan faisait récemment valoir, en parlant des ruines de Jérusalem, dans une des plus belles pages de son *Antechrist* : « Les peuples, dit-il, doivent choisir entre les destinées longues, obscures, tranquilles, de celui qui vit pour soi, et la carrière troublée, orageuse, de celui qui vit pour l'humanité. La nation qui agite dans son sein des problèmes sociaux et religieux est presque toujours faible comme nation. Tout pays qui rêve un royaume de Dieu, qui vit pour les idées générales, qui poursuit une idée d'intérêt universel, sacrifie par là même sa destinée particulière, affaiblit et détruit son rôle comme patrie terrestre. On ne porte pas impunément le feu en soi. Il en fut ainsi de la Judée, de la Grèce, de l'Italie.... » Il en fut aussi de même, dans une certaine mesure, de la Bohême du xv[e] siècle. Elle ne s'est jamais remise des maux dont elle fut alors frappée. Mais la protestation de la conscience humaine, élevée par Huss, soutenue par les armes de ses disciples et pieusement continuée par les *Frères de l'Unité Bohême*, alors que l'utraquisme eut cessé d'être une foi vivante, fut transmise au xvi[e] siècle

---

1. Nos sympathies pour les races et les nationalités opprimées ne sont pas douteuses et nous avons exprimé plus d'une fois celles que nous inspirait le sort de la Bohême. Il faudrait pourtant s'entendre, au point de vue de la vérité historique, sur ces lamentations de certains historiens tchèques dont M. D. s'est fait en quelques endroits l'écho. Quand l'autocratie des Habsbourgs renversa la constitution bohême, après la défaite de la Montagne-Blanche, il n'y avait plus de *libertés publiques* à pleurer; ce qui sombra, ce furent les privilèges exorbitants de quelques centaines d'oligarques, qui n'inspirent qu'une pitié mêlée de mépris, puisqu'ils ne *surent* ou ne *voulurent* faire aucun sacrifice pour sauver ces privilèges. Nous renvoyons M. D. aux volumes récemment parus de M. Gindely, pour y voir ce qu'était alors cette caste gouvernante de la Bohême.

2. M. D. fait remarquer lui-même, avec raison, que *jamais* le pape Eugène IV, ni aucun de ses successeurs, n'ont approuvé d'un mot les concessions signées par le concile de Bâle.

et reprise par Luther. Le protestantisme allemand, sans être le descendant direct de Huss, n'a fait que généraliser encore la lutte, entamée, cent ans plus tôt, par le grand docteur de Prague.

Nous avouerons maintenant qu'il est une partie de l'ouvrage de M. D. à laquelle nous ne saurions accorder les éloges que nous donnions tout à l'heure au livre lui-même, c'est sa *Bibliographie.* Il est vraiment fâcheux qu'elle se trouve à l'entrée même du volume, car elle risque de gâter, dès le début, l'impression favorable qu'on emporte du travail de M. D. Elle est mal faite en effet, fautive par ce qui y est, comme par tout ce qui y manque, comme si l'auteur l'avait lestement expédiée à la dernière heure, pour se débarrasser d'une tâche ennuyeuse autant qu'obligatoire. Il serait pourtant bien désirable que nos jeunes écrivains français — les *vieux* ne l'apprendront plus guère — voulussent enfin s'habituer à donner une attention sérieuse à cette partie du travail scientifique qui consiste à *énumérer,* à *classer,* à *apprécier* les sources, à les *citer* avec exactitude, etc. Une bonne bibliographie de son sujet est la première et indispensable tâche qui s'impose à tout historien sérieux, qu'il la fasse pour lui-même ou pour le public ; c'est la base de toute étude historique. Nous savons bien que, dans les cercles universitaires surtout, on reproche à cette *Revue* la tendance « mesquine » de revenir sans cesse sur ces « infiniment petits » du métier. Pas si « petits » qu'on veut bien le dire ; car, pour ne citer qu'un exemple, si je ne savais, pour l'avoir lu d'un bout à l'autre, que M. D. est un travailleur sérieux, fort au courant de son sujet, j'aurais pu concevoir de son mérite une opinion médiocre en feuilletant seulement sa Bibliographie. En lui voyant dire que M. J. Scherr a publié sa *Culturgeschichte* en 1813 et M. Gindely son *Histoire de la guerre de Trente Ans* en 1848, je devais en conclure qu'il n'avait jamais tenu ni l'un ni l'autre de ses ouvrages entre les mains et qu'il avait copié au hasard quelque citation d'autrui. Cela seul me renseignait au besoin sur la confiance que je devais accorder à son travail. Je lui aurais fait une injustice criante sans doute, mais, franchement, aurait-il eu le droit de s'en plaindre?

Je ne comprends pas bien non plus quel principe, autre que le hasard, ou le catalogue de la bibliothèque de Prague, a présidé à la formation de cette *Bibliographie.* Voulait-il seulement y mettre les *sources* véritables? Alors il s'y trouve bien des titres inutiles et cependant on n'y trouve pas tous ceux qui devraient s'y rencontrer. Nous citerons seulement la célèbre Chronique du concile de Constance d'Ulrich de Richenthal, publiée dès 1483, et récemment encore en un splendide *facsimile,* ou bien encore la Chronique de Pierre Eschenloer, publiée par H. Margraff dans les *Scriptores rerum Silesiacarum.* Si, au contraire, il voulait faire rentrer dans son cadre tous les travaux anciens ou modernes sur Huss et ses disciples, ce ne sont pas dix ou douze titres, mais plusieurs centaines qui manquent et qui pourraient y figurer à meilleur droit que les études de George Sand. Ce qui nous frappe surtout, c'est de

voir la littérature *française* sur le sujet complétement écartée, sauf Lenfant et Bonnechose. Quant aux volumes cités, ils sont si négligemment énumérés que l'on ne trouve point pour les uns le lieu d'impression, pour les autres la date de leur publication, pour tous à peu près le nom de l'éditeur. Il en est même qui réunissent ces trois avantages en leur personne! Les titres allemands sont bien souvent estropiés, sans que nous puissions contrôler s'il en est de même pour les noms tchèques.

Nous aurions aussi voulu que, traitant un sujet si neuf en France, et le traitant avec tant de compétence, M. D. nous donnât quelque part une appréciation critique et raisonnée des *sources*, présentée avec ensemble, au lieu de disséminer çà et là (p. 51, 206, etc.) ses observations sur la valeur de certains de ses matériaux.

Nous ne voudrions pas avoir l'air de chercher une seconde matière à chicane en présentant encore à l'auteur quelques observations sur son système de notation historique et géographique. Il a certainement fait tout ce qu'il a pu pour dérouter entièrement la plupart de ses lecteurs, habitués, depuis leurs études de collège, à certains noms propres qu'ils seraient bien en peine de retrouver chez M. D. Avec une conséquence impitoyable, il a mis dans son livre la forme tchèque de tous les mots qu'il rencontrait sur son chemin, et c'est à peine si parfois il a pitié du lecteur en mettant en parenthèse la forme allemande infiniment plus connue. Ce n'est qu'en arrivant au bout du volume qu'on découvre un petit dictionnaire comparé, qui tient sur une page, et qu'il aurait dû mettre au moins au commencement de l'ouvrage. Que les historiens tchèques, dans leur patriotisme ombrageux, aient mis au ban de leurs écrits les noms usités d'ordinaire dans l'*intercourse* international, je le comprends aisément, mais je ne sais, en vérité, pourquoi M. D. se met à les imiter avec tant de zèle. Passe encore s'il se bornait aux noms obscurs, ignorés; peu importe, en effet, qu'on dise *Domazlice* ou *Taus*, *Kutna Hora* ou *Kuttenberg*, *Jihlava* ou *Jglau*; mais M. D. croit-il vraiment qu'à la lecture de son livre, on va changer en France, en Allemagne, en Angleterre, l'habitude qu'on a de parler de l'empereur *Wenceslas*, de la rivière sur laquelle est située Prague, la *Moldau*, des villes de *Brünn*, de *Wilna*, d'*Eger*, de *Pilsen* ou d'*Olmütz*, pour parler de *Vaclav*, de la *Wltava*, de *Brno*, de *Wilno*, de *Cheb*, de *Plzen* et d'*Olomuc*? Pour faire plaisir à ses amis de Prague, il ne valait pas la peine vraiment d'impatienter tous ses lecteurs en dehors de la Bohême [1].

Mais je dois m'arrêter ici; M. Denis trouvera peut-être que j'assaisonne

1. Pourquoi M. D. n'écrit-il pas aussi *Hús* comme les écrivains bohêmes? Il faut surtout protester contre l'affectation de mettre des mots tchèques à la place de mots parfaitement acclimatés dans la langue française, et parfaitement connus, par exemple de dire *la lutte de la Bila Hora*, au lieu de dire simplement la bataille de la *Montagne-Blanche*. Tout le monde n'a pas un dictionnaire tchèque dans sa bibliothèque. Et que dire de la *tchéquisation* — pardon du mot! — de noms aussi essentiellement allemands que *Wartenberg* et *Rosenberg*?

quelques éloges de beaucoup de critiques. Je regretterais qu'il vît dans celles que je lui soumets autre chose que mon vif désir d'attirer son attention sur quelques corrections à faire, quelques habitudes à changer, afin que je puisse saluer son prochain ouvrage avec une satisfaction sans mélange. Je serai certainement heureux de lui épargner des observations qu'il trouvera peut-être un peu longues, mais qu'il n'a point dépendu de moi de raccourcir [1].

R.

---

28. — PARMENTIER, **De patris Josephi capucini publica vita**, thèse latine, présentée à la Faculté des Lettres de Paris. Paris, Thorin. 1877.

C'est par des recherches sur le P. Joseph que M. Parmentier a été amené à s'occuper du ms. fr. 3754-3757, mais l'étude de ce ms., par

---

Nous réunissons ici quelques observations de détail, dont nous n'avons pas voulu encombrer le texte même de notre compte-rendu. P. 55. Nous apprenons avec quelque étonnement que Wenceslas « était meilleur que la plupart de ses contemporains. » M. D. a bien mauvaise opinion des hommes du XVe siècle. — P. 25. L'un des précurseurs de Huss, le mystique Thomas de Stitny, est comparé à Montaigne; c'est difficile à comprendre. — P. 103. L'on rencontre une apologie assez inattendue du pape Jean XXIII. Nous renvoyons l'auteur à la session du 29 mai 1415, du concile de Constance. — P. 192. Sur l'élection de Martin V M. D. aurait pu trouver quelques renseignements nouveaux dans l'ouvrage de Lenz, *Kaiser Sigismund und Heinrich V von England*, qu'il ne paraît point connaître. — P. 194. Les Beghards formaient des *corporations religieuses*, comme plus tard le tiers-ordre de S. François, mais non des *sectes mystiques*. — P. 227. Je me permets de douter qu'un chroniqueur contemporain de Ziska ait pu parler « d'hyènes des champs de bataille ». — P. 230. M. D. nous dit que le mot *pistolet* vient du tchèque *pistala*, roseau. J'aime mieux croire, sur l'origine du mot, M. Littré que les philologues bohêmes. — P. 271. C'est aller bien trop loin que de répéter (avec M. Krummel), qu'avant 1530 « on ne voyait pas clairement le but » que poursuivaient les protestants de l'Empire. Certaines formules n'étaient pas encore arrêtées, mais le *but* était évident pour tous. — P. 301. Sur la politique de Frédéric de Brandenbourg, M. D. aurait pu consulter, non-seulement l'ouvrage de Droysen, mais surtout les deux dernières parties du travail de M. de Bezold, dont il ne cite que la première, mais dont la seconde au moins, publiée en 1876, aurait pu être encore utilisée par lui. — P. 324. M. D. dit que depuis 1424 « le catholicisme ne fut plus sérieusement menacé » en Pologne. C'est tout-à-fait inexact; il fut *très-sérieusement* menacé par le calvinisme, vers le milieu du XVIe siècle. Nous renvoyons l'auteur aux ouvrages de Krasinski, Koniecki, etc. — P. 458. Peut-être M. D. fera-t-il quelques réserves sur le « caractère noble et généreux » de Podiebrad, après la lecture du récent ouvrage de Bachmann. (Voy. *Revue critique*, 5 octobre 1878.) — P. 468. On ne peut pas dire que la Confession bohême de 1575 fût « directement inspirée » par la confession d'Augsbourg. C'était un document éclectique, rédigé par les différents dissidents. Les vrais *luthériens* bohêmes la traitèrent plus tard de « chaos embrouillé et d'ignoble amas ». — Nous ne nous arrêterons pas à signaler les trop nombreuses fautes d'impression qui déparent le volume; évidemment M. D. devra faire encore l'apprentissage de l'ennuyeuse et difficile besogne de la correction des épreuves.

suite de la prétendue découverte dont il a été l'occasion,[1] semble avoir fait oublier à M. P. le but dans lequel il l'avait entreprise, et, tandis qu'il a accordé deux cents pages à l'examen d'une des sources de la vie du P. Joseph, la biographie elle-même n'en a obtenu que la moitié. Cent pages pour un sujet aussi neuf, aussi mal connu, aussi étendu, c'est peu! Il est vrai que M. P. ne s'occupe que de la vie publique du P. Joseph, du concours apporté par lui à la politique de Richelieu, et c'est sur ce point que portera notre première critique. Nous admettons parfaitement qu'un biographe s'attache surtout à mettre en lumière la participation du P. Joseph aux affaires publiques, car c'est par là qu'il nous intéresse le plus ; mais nous ne pensons pas qu'on puisse comprendre l'homme, expliquer ce mélange d'idées chimériques et d'occupations d'un caractère tout positif, ce prosélytisme catholique et ce souci des alliances protestantes, cette carrière vouée d'abord aux armes, puis inégalement partagée entre les affaires de l'Etat et celles de l'Eglise, nous ne pensons pas qu'on puisse se rendre compte des particularités intellectuelles et morales du P. Joseph — ce qui est, après tout, la partie la plus délicate, mais la plus essentielle de la tâche du biographe — si l'on néglige entièrement sa vie religieuse.

A défaut de l'homme dans son ensemble, dans son unité morale, M. P. a-t-il bien fait saisir son influence politique? Nous avons déjà à moitié répondu à cette question en disant que la thèse latine de M. P. ne dépasse pas cent pages d'impression. Pour s'être imposé des bornes aussi étroites, il faut avoir méconnu la difficulté et le principal intérêt du sujet. Le problème le plus important que ce sujet soulève, c'est de démêler la part exacte du P. Joseph dans le gouvernement et dans la politique étrangère. Il ne suffit pas, en effet, de dire d'une façon générale, ou que le P. Joseph ne faisait qu'exécuter les instructions de Richelieu, ou qu'au contraire il avait ses idées personnelles, qu'il les faisait accepter souvent par le cardinal et imprimait une direction à certaines parties de la politique. Ni l'une ni l'autre de ces thèses opposées ne peut être établie qu'après un travail qui aura fait saisir sur le fait la collaboration de ces deux esprits. On sent combien ce travail qui porte sur un nombre considérable de pièces sans signature, est long et délicat; on sent qu'il ne suffit pas de connaître l'écriture du P. Joseph et celle de ses secrétaires, mais qu'il faut aussi s'être rendu bien familier avec ses idées et avec son style pour distinguer, dans les pièces rédigées par lui, ce qui lui appartient de ce qui appartient à Richelieu. Ce n'est pas trop d'une année bien employée aux archives du ministère des affaires étrangères pour acquérir l'expérience et le tact nécessaires à une pareille tâche. Or M. P. ne paraît pas avoir mis le pied dans ce riche dépôt. Il a écrit sa

---

1. Voy. *Revue Critique*, année 1879, n° 3, art. 7. C'est par erreur que les *Remarques d'histoire*, de Claude Malingre sont cités deux fois p. 37 sous le titre de *Remarques d'Estat*.

thèse presque exclusivement à l'aide des renseignements fournis par le recueil d'Avenel. L'énumération des sources qui figure p. 13 ne doit pas faire illusion. Des trente lettres du P. Joseph que M. P. dit avoir consultées à la Bibliothèque nationale et dont il ne donne pas la cote, il n'a fait aucun usage [1]. Il n'a pas su se servir non plus ni des *Lettres et négociations de Feuquières* (1753) ni des *Lettres inédites des Feuquières* publiées de nos jours. Il n'a pas compris davantage les ressources offertes par le ms. qui l'a fait tomber dans tant de contradictions et de méprises et qui fournit de si précieuses lumières sur les rapports de Richelieu et du P. Joseph, sur la façon dont celui-ci jugeait le cardinal, sur ses prétentions, ses sympathies et ses antipathies. En revanche, tout ce qui, dans les huit volumes d'Avenel, concerne le P. Joseph, textes et notes, a été religieusement traduit par M. P. dans un latin macaronique qui a dû faire sourire les humanistes de la Faculté des lettres chargés d'examiner sa thèse [2]. Or il est à peine besoin de faire remarquer que les renseignements qu'on peut glaner dans les *Lettres et papiers d'Etat de Richelieu* ne peuvent servir que de jalons pour des recherches ultérieures et ne permettent pas de reconstituer la vie politique du P. Joseph.

Aux données fournies par ce recueil, M. P. s'est contenté d'ajouter des renseignements puisés dans l'*Histoire de la vie du P. Joseph* et dans le *Véritable P. Joseph*; mais il n'a pas su voir que ces deux publications, dont la seconde ne diffère de la première que par quelques remaniements, sont l'œuvre du même auteur, c'est-à-dire de l'abbé René Richard, et, d'après de fausses analogies, il a attribué la seconde à Le Vassor. Il n'a d'ailleurs rien fait pour nous éclairer sur les mobiles auxquels l'abbé Richard a obéi en écrivant, sur l'accueil que ces publications reçurent du public, sur la part de vérité et la part d'invention qui s'y mêlent. La critique de ces productions semi-historiques, semi-romanesques, est cependant la première tâche qui s'impose à un biographe du P. Joseph, car, si discréditées qu'elles soient, c'est encore là qu'on va chercher d'abord une idée du capucin.

Nous bornerons là nos observations. Si leur laconisme contraste avec l'étendue de la discussion à laquelle nous avons soumis la thèse française de M. P., c'est qu'il y a dans celle-ci un système dont on ne peut faire justice qu'en renversant un à un les fragiles appuis sur lesquels il repose, tandis que la thèse latine est surtout remarquable par ce qui lui manque. Engagé nous-même dans des recherches sur le P. Joseph, il ne peut convenir de faire usage de nos notes pour combler les lacunes du travail de M. P., lui indiquer la voie dans laquelle il aurait dû diriger

1. Il n'en cite qu'une seule, p. 100, note 3.

2. Il est superflu de dire que M. P. n'a pas fait d'exception pour la lettre apocryphe dans laquelle Richelieu attribue son élévation au P. Joseph et le convie à venir partager avec lui le gouvernement. Les scrupules éprouvés par M. Avenel, avant d'admettre cette lettre dans son recueil (II, 1), auraient dû avertir M. P.

ses investigations et livrer prématurément au public les résultats de notre travail; de là le caractère tout négatif de nos critiques. Ces critiques, qu'elles portent sur la thèse latine ou sur la thèse française, concilient, nous l'espérons, la courtoisie due à un confrère avec une légitime sévérité; s'il s'y mêlait quelque vivacité, M. P. ne devrait pas en chercher la cause ailleurs que dans l'impertinence avec laquelle il a traité le chef, le patriarche de l'école historique allemande : Léopold Ranke.

G. Fagniez.

---

29. — **Fragments littéraires** de M. P.-F. Dubois (de la Loire-Inférieure). Articles extraits du *Globe*, précédés d'nne notice biographique par M. E. Vacherot, de l'Institut, et accompagnés d'éclaircissements historiques. 2 vol. in-8°. Paris, Thorin, 1879. I, cxxviii et 427 p.; II, 459 p. — Prix : 14 francs.

Le *Globe*, fondé en 1824 par Dubois, ancien élève de l'Ecole normale, professeur destitué en 1821 par Corbière, plus tard député de la Loire-Inférieure, conseiller de l'Université et directeur de l'Ecole normale, fut jusqu'en 1830 [1] l'organe de la jeunesse libérale, des générations qui avaient alors de vingt-cinq à trente ans (D. lui-même était né le 2 juin 1793), et qui débutaient, on sait avec quel éclat, dans la littérature et la philosophie. Cette collection des principaux articles publiés par celui qui avait fondé le *Globe* et qui en fut l'âme, montre qu'il n'était pas lui-même le moins distingué parmi tant d'hommes remarquables.

D. a défini (ii, 412) «la pensée qui avait fondé et et soutenu » le *Globe* comme « la pensée de la liberté, mais de la liberté réglée dans la politique par les lois, dans la philosophie par la raison, dans les lettres par le goût. » Ses articles témoignent de la sincérité de cette déclaration. La question qui y tient le plus de place est celle de la liberté de penser qu'il réclamait pour les jésuites aussi bien que pour les matérialistes. Néanmoins il a touché souvent à la littérature, et ce sont les articles sur ce sujet que nous voulons ici signaler à l'attention.

Voici comment D. exprime lui-même le but qu'il s'était proposé avec les jeunes gens qui s'étaient associés à son entreprise (ii, 355) : « Alors (en 1824) les opinions jeunes en littérature et en philosophie n'avaient aucun interprète. A peine formées encore, chancelantes et pour ainsi dire à l'état d'instinct plutôt que de croyance, elles s'épanchaient çà et là dans les conversations, dans les cercles; elles transpiraient dans quelques pages rares; elles se hasardaient dans quelques essais d'art, dont la réputation se propageait comme par initiation, sous le silence des journaux ou sous leurs moqueries... Revendiquer d'abord la liberté littéraire, nous acharner contre les préjugés nationaux, adorer les chefs-d'œuvre étrangers à l'égal de nos immortelles gloires, révéler des noms inconnus, inquiéter les imaginations de mille rêves,

---

1. Le *Globe* passa au saint-simonisme le 14 août 1830.

de mille besoins nouveaux, ce fut notre première mission. Assez longtemps impopulaires, nous ne nous sauvâmes de l'oppression qu'exerçaient alors sur la pensée les vieilles doctrines et la littérature impériale que par un mépris égal au mépris qu'elles affectaient pour toutes les nouveautés. »

Dès les commencements du journal (30 novembre 1824), Dubois, rendant compte de la réception de Soumet par Auger, écrivait (I, 36) : « M. Auger a peint à grands traits ces amateurs *de la belle nature...* qui... de grand cœur échangeraient Phèdre et Iphigénie contre Faust et *Gœtz de Berlichingen*. En prononçant ces dernier mots, M. Auger a affecté un accent barbare et burlesque. Tous les journaux ont répété qu'il avait fait sourire l'assemblée ; j'ignore quel sentiment excitait ce sourire ; pour moi, j'ai eu pitié de l'orateur qui ne sait louer notre Racine qu'en faisant la grimace à un homme de génie et qui n'a pas encore appris qu'en France la première des convenances, comme le plus sûr indice du talent, est le respect pour la gloire [1]. » Il écrivait en 1827 (II, 7) : « A l'Allemagne nous prendrons sa science, ses études si consciencieuses et si profondes, et nous la devancerons : car pour elle aussi, tôt ou tard, les études s'arrêteront, il lui faudra passer de la spéculation à la pratique ; et ainsi nous changerons de rôle, car ainsi va le monde ; aucun travail, aucun effort n'est perdu ; et tout se réunit en commun avec le temps pour faire avancer d'un pas l'humanité [2]. »

---

1. Gœthe lisait le *Globe* avec beaucoup d'intérêt. Il a consigné son jugement dans une note, malheureusement écrite à la hâte et dont la fin n'est pas claire (Auswærtige Litteratur und Volkspoesie, *Sæmmtliche Werke*, 1840, XXXIII, 126) : « Sie erkennen und wollen ihre Absicht nicht verlæugnen, den absoluten Liberalismus allgemein zu verbreiten. Deshalb verwerfen sie alles Gesetzliche, Folgerechte (?) als stationær und schlendrianisch ; doch müssen sie beides gelegentlich in subsidium wieder herbeiholen. Das giebt ein Beben im Innern, ein Schwanken im Aeussern, das sehr unbehaglich empfunden wird, indem man sich zuletzt vor lauter Freiheit erst recht befangen fühlt. » Il semble dire que ce libéralisme absolu produit une sorte de trépidation dans les idées, de titubation dans la conduite, qui font une impression désagréable, parce qu'on se sent gêné à force de liberté. Il est curieux que Guizot, à un point de vue très-différent, se soit rencontré avec Gœthe, autant du moins que son langage abstrait laisse entrevoir sa pensée (*Mémoires*, I, 324) : « Les idées développées dans le *Globe* manquaient de base fixe et de forte limite ; elles révélaient des esprits animés d'un beau mouvement, mais qui ne marchaient pas vers un but unique ni certain, et accessibles à un laisser-aller qui pourrait faire craindre qu'ils ne dérivassent quelque jour eux-mêmes, vers les écueils qu'ils signalaient. »

2. Sur les témoignages de Gœthe et de Tieck, Dubois se croyait fondé à écrire (24 novembre 1827, II, 3) : « Par notre sincère admiration, par notre recherche curieuse de tout ce que pouvait honorer les littératures de nos voisins, nous avons contribué à détruire aussi leurs propres préjugés et leurs ressentiments contre la France. » C'était une grande illusion. Lachmann écrivait en 1826 (*Kleinere Schriften*, II, 142) : « Das feine Gefühl für das Grosse und Schœne, das in ihm (la nation française) noch war, haben die Greueltage des Freiheitsschwindels erstickt. Die Wissenschaft ist untergangen ; der Charakter hat sich von Grund aus umgewandelt. In dem harten Joche der Sclaverei verlernte nicht nur das entartete Geschlecht die Spra-

Les derniers efforts de l'ancienne tragédie expirante ne pouvaient être appréciés avec indulgence. Mais Dubois appuie sa critique sur un principe qui paraîtra aujourd'hui contestable : « Nous demandons à la tragédie » (I, 71) « de suivre pour première loi la fidélité à l'histoire. » — « Les études historiques, les curieuses recherches du passé, le désir de voir revivre les vieux temps tels qu'ils furent, la passion du vrai et du naturel ont fait trop de progrès en France pour qu'un poète soit libre de violer l'histoire, de dénaturer des événements aujourd'hui connus de tous. » Dubois gratifiait trop généreusement le public des connaissances historiques qu'il possédait lui-même, et il oubliait que ce qui intéresse dans l'histoire n'intéresse pas nécessairement à la scène, où la vérité humaine et générale attache plus que la vérité particulière, déterminée par les circonstances de temps et de lieu. Il était d'ailleurs fort loin d'être insensible à la beauté de notre théâtre classique; et il réfute victorieusement, à l'occasion d'une reprise de *Phèdre* (I, 409 et suiv.), les fausses critiques de Schlegel.

Il ne ressentait aucun engouement pour le romantisme naissant. Il ne trouvait pas dans l'*Henri III* d'Alexandre Dumas « plus d'intelligence historique, ni plus de vérité morale et poétique, ni plus d'invention » que dans le *Pertinax* d'Arnault (II, 309).

Ses jugements sur Lamartine [1] et Victor Hugo [2] touchent très-juste la monotonie et le vague de l'un, son impuissance à peindre la vie réelle (I, 111), « le dédain sauvage » de l'autre pour la langue, « ce goût des images incohérentes, cette rudesse de rhythme, cette affectation de l'étrange et du désordre dans les idées. Cependant, il faut le reconnaître, quelque déplaisir qu'on éprouve à la lecture de ces compositions, elles frappent l'imagination.... M. Victor Hugo est en poésie ce que M. Delacroix est en peinture; il y a toujours une grande idée, un sentiment profond dans ces traits incorrects et heurtés (I, 257). » Béranger est apprécié [3] avec plus de sympathie et de faveur; mais D. ne dissimule pas (II, 271) que l'on rencontre dans le chansonnier « des images cherchées, quoique brillantes et vraies, des combinaisons qui vont au burlesque plutôt qu'au comique, des traits plutôt amers que gais. » — « Toutes les chansons » du recueil de 1828 « qui visent à la satire politique, à la gaîté grivoise, à la

---

che der Wahrheit und der Natur vollends, sondern es kam sogar dahin sie aus Ueberzeugung zu verhœhnen... Schreibet in edler Einfalt : man liest euch nicht; versteht ihr aber in dem Schwall hochtrabender, aufs hœchste geputzter Redensarten spielenden Witz, scharfe Gegensætze, glænzende Bilder, auserlesene Spitzfindigkeiten : ihr seid ein Schrifsteller von gutem Geschmacke. Doch sprechen sie noch, die Dummstolzen, von Griechen und Rœmern, aber nicht ein Theilchen des Rœmischen ist unter ihnen verbreitet. » Nous ne pouvons traduire ce morceau en français : le parfum s'en évaporerait. Le motif que Lachmann donnait à ce jugement sur la littérature française, c'est que la traduction de Tibulle par Mollevaut était arrivée en 1816 à la cinquième édition.

1. 30 juillet 1825, à l'occasion du *Chant du Sacre*.

2. 4 novembre 1826, à l'occasion du second volume des *Odes et Ballades*.

3. 11 octobre 1828, à l'occasion de son troisième recueil. Dubois donnait, à la fin de l'article, *les Bohémiens, la Métempsycose, le Bonsoir, le Comète de 1832*.

peinture des ridicules et des petitesses du temps n'ajouteront pas beaucoup à la gloire du poète. » D'autre part, D. reconnait très-justement que si Béranger « a des rivaux pour la gaîté, pour la folie, il n'en a point pour la volupté douce, pour les ineffables mélancolies du souvenir, pour les profondes émotions du patriotisme et de l'amitié. C'est quand il *monte dans cette haute partie de lui-même,* comme dit Bossuet, qu'il est grand, riche, facile, abandonné ; c'est par là qu'il est populaire ».

Le seul ouvrage historique dont Dubois ait rendu compte est l'*Histoire de la Révolution* de Thiers (tomes III et IV). Il y signale (I, 41) « l'impartialité et le sincère désir du vrai, le trait jusqu'ici le plus saillant du caractère du XIXe siècle. » — « Doué d'un esprit étendu qui comprend toutes les opinions, d'une bienveillance parfaite qui cherche à chaque événement et à chaque action l'explication la plus naturelle, il en reçoit naïvement l'impression, et la rend de même sans calcul aucun, sans chercher même à la relever par aucun effet d'art [1]. » — « Jusqu'ici l'histoire de la Convention n'avait point été écrite et elle ne pouvait l'être : tous ceux qui ont vécu sous sa dictature n'ont trouvé pour la peindre que des imprécations ; il fallait une génération qui n'eût pas souffert, et qui pût, sans frémir de ses souvenirs, percer le nuage de sang qui voile tant de grandes créations, et arriver jusqu'à ce nouvel ordre social, véritable merveille de justice et d'égalité, aujourd'hui consacré par toutes nos habitudes, et que vingt-cinq ans de réaction et d'attaques tour à tour violentes ou perfides n'ont pu ébranler encore. »

Les articles de Dubois, écrits au jour le jour, ont pourtant la solidité d'un travail longuement médité ; on y trouve la vivacité d'impression qui n'appartient qu'à un contemporain unie à l'équité impartiale que ne donne pas toujours l'éloignement.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 février 1879.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, envoie à l'Académie :

---

1. Dubois dit encore, à la fin de l'article (51) : « Préoccupé de la grande pensée d'être vrai et simple, M. Thiers a redouté jusqu'au moindre effet de style ; il n'a voulu que rendre les faits sans rien ajouter par la force ou le charme de l'image. Chez lui, ce n'est point négligence, c'est système : l'art pour lui n'est que la parfaite représentation de l'ensemble ; ailleurs il l'évite comme un défaut. Cependant nous croyons que c'est un tort de ne pas graver sa pensée par son style ; c'est le style qui rend surtout les livres populaires ; et le commun des lecteurs demande qu'on lui impose par l'originalité du langage les vérités qu'on lui a fait découvrir ».

2. Nous ne pouvons qu'indiquer ici l'appréciation du cours de Villemain, *Tableau du XVIIIe siècle, 3e et 4e parties* (II, 332). Au reste les articles relatifs à la condition de l'enseignement supérieur abondent dans ce recueil et sont très-propres à la faire bien connaître.

1° Douze estampages d'inscriptions pris par M. Arthur Engel, membre de l'Ecole française de Rome, sur des cippes funéraires trouvés récemment à Corneto ;

2° Une note sur une monnaie de bronze inconnue jusqu'ici qui vient d'être découverte à Naples par M. Arthur Engel. Elle est du normand Anfuse, fils du roi Roger et prince de Capoue de 1135 à 1144. Elle porte, d'un côté, la tête d'Anfuse de face avec la légende AN P *(Anfusus princeps)*, de l'autre, un objet que M. Engel croit reconnaître pour un *vexillum* et sur lequel on distingue clairement un personnage couché, avec la légende CAPVA. Un passage de l'historien Alexander Telesinus (l. III, chap XXVII) apprend qu'Anfuse, en recevant de son père Roger la principauté de Capoue, en avait été investi *per vexillum*. — La pièce en question a un module de 12 millimètres et pèse 2 grammes.

L'Académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, M. Ferdinand Delaunay donne lecture d'un court fragment du mémoire de M. Th.-Henri Martin, sur les hypothèses astronomiques de Platon. M. Martin analyse successivement les diverses théories ou fragments de théorie astronomiques que l'on rencontre dans les différents dialogues de Platon. Il s'arrête notamment sur la théorie mythique du *fuseau des Parques*, d'après laquelle les sept planètes et le ciel des étoiles fixes étaient portés par huit rondelles concentriques tournant sur un fuseau, mises en mouvement par les doigts des Parques, et faisant entendre chacune une des huit notes de l'octave; Clotho tournait la rondelle extérieure, celle du ciel des étoiles fixes, ce qui produisait le mouvement diurne du ciel; Atropos tournait en sens inverse les sept autres rondelles, ce qui produisait le mouvement propre aux planètes; Lachésis tournait alternativement la huitième rondelle et les sept autres.

Ouvrages déposés (Séance du 31 janvier) : — Das Buch der Schrift enthaltend die Schriften und Alphabete aller Zeiten und aller Vœlker des gesammten Erdkreises, zusammengestellt und erlæutert von Carl Faulmann (Wien, k.k. Hof-und Staatsdruckerei, 1878, gr. in-8°); — Recueil des anciennes coutumes de la Belgique : Coutumes des pays et comté de Flandre, quartier de Gand, t. III : coutumes des deux villes et pays d'Alost (Alost et Grammont), par M. le comte Th. de Limburg-Stirum, (Bruxelles, 1878, in-4°); — Recueil des anciennes ordonnances de la Belgique : Recueil des ordonnances de la principauté de Liége, 1° série, 974-1506, par M. Stanislas Bormans (Bruxelles, 1878, in-fol.); — P. Ch. Robert, Études sur quelques inscriptions antiques du musée de Bordeaux (Bordeaux, 1879, in-8°); — *Envoi de l'Académie de Cracovie* : — Monumenta medii ævi historica res gestas Poloniæ illustrantia, t. IV (1878, in-4°); — Pamietnik akademii umiejetnosci w Krakowie, wydzialu filologiczny i historyczno filozoficzny, t. trzeci (1876, in-4°); — Rocznik Zarzadu akadenii umiejetnosci w Krakowie, rok 1877 (1878, in-16); — Rozprawy i sprawozdania z Posiedzen wydzialu historyczno-filozoficznego akademii umiejetnosci, t. VIII (1878, in-8°); — J. N. Sadowski, Spécification des objets préhistoriques recueillis sur le territoire polonais, 1° livraison, les bassins de la Warta et de la Bartsch (1877, in-8°); — Scriptores rerum polonicarum, t. IV (1878, gr. in-8°); — Sprawozdiania komisyi da badania historyi sztuki w Polsce, zeszyt II (1878, gr. in-4°); — Zbior wiadomosci do antropologii krajowéj wydawany stabaniem komisyi antropologicznéj akademii umiejetnosci w Krakowie, t. II (1878, in-8°).

Présenté, de la part de l'auteur, par M. Pavet de Courteille : Ch. E. de Ujfalvy de Mezo-Kœvesd, Expédition scientifique française en Russie, en Sibérie et dans le Turkestan : Le Kohistan, le Ferghanah et Kouldja, avec un appendice sur la Kachgharie (Paris, 1878, gr. in-8°).

Ouvrages déposés (séance du 7 février) : — D. Kaltbrunner, Manuel du voyageur (Zurich, 1879, in-8°); — F. Max Müller, Lectures on the origin and growth of religion as illustrated by the religions of India (London, 1878, in-8°); — Félix Robiou, Observations critiques sur l'archéologie dite préhistorique, spécialement en ce qui concerne la race celtique (Paris, 1879, in-8°); — Andrea Valentini, Prefazione al Liber poteris comunis civitatis Brixiæ che verra pubblicato... (Brescia, 1879, brochure in-8°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. G. Perrot : Karl Reinhard Stark, Handbuch der Archæologie der Kunst. I. B., Einleitender und grundlegender Theil : 1° Abth., Systematik und Geschichte der Archæologie der Kunst (Leipzig, in-8°); — *par M. Gaston Paris* : C. Charles Casati, Notice sur le musée du château de Rosenborg en Danemark, concluant à la création d'un musée historique de France, etc. (Paris, 1879, in-8°); — *par M. Ravaisson* : Francisque Bouillier, L'Institut et les académies de province; — *par M. de Rozière* : Jacques Flach, La Table de bronze d'Aljustrel, étude sur l'administration des mines au II° s. de notre ère. (Paris, 1879, gr. in-8°, extr. de la *Nouvelle revue historique de droit français et étranger)*.

Julien Havet.

ERRATUM : N° 5, page 91, ligne 3, lire *Chantoceaux*.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 22 Février — 1879

30. — **Le Christianisme et ses origines** par Ernest Havet. Tome III, Le *Judaïsme*. Paris, Calmann Lévy, 1878, xxvi-419 p. 1 vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

I

Dans les premières lignes de sa préface, M. Havet prend soin de rappeler que ces mots : *le Judaïsme,* placés en tête du volume, ne sont qu'un sous-titre, et que le titre principal est toujours : *le Christianisme et ses origines.* — « En d'autres termes », continue l'éminent écrivain, et nous reproduisons ses paroles pour déterminer le point de vue auquel il convient de juger cette nouvelle publication, « ce n'est pas le judaïsme en lui-même que j'étudie : je ne suis pas un hébraïsant, et il n'y a qu'un hébraïsant qui pût entreprendre une pareille tâche. Je me propose seulement de rechercher la part qu'a eue le judaïsme à la formation du christianisme et la manière dont l'un est sorti de l'autre, évolution qui s'est accomplie dans un milieu grec, au moyen de traductions grecques ou de livres originaux écrits en grec : c'est ainsi que le travail que j'ai entrepris m'a été possible. J'ai d'ailleurs eu constamment sous les yeux, dans la lecture de la Bible, les commentaires des hébraïsants. » Rappelant les deux premiers volumes de la série, précédemment parus sous le titre de l'*Hellénisme,* M. H. caractérise ainsi qu'il suit cette partie de son œuvre : « Sans discuter ni combattre les doctrines, je m'attachais à montrer que la révolution qui a fait du monde hellénique le monde chrétien n'a rien de brusque, rien qui sente le miracle ou le mystère ; que le christianisme était déjà en grande partie dans l'hellénisme et en est sorti naturellement. J'ajoutais cependant qu'il y a autre chose dans le christianisme que l'hellénisme, et d'abord le judaïsme, qui en est un élément considérable. C'est cet élément que j'ai à reconnaître aujourd'hui... »

Nous laissons à des plumes plus autorisées le soin de porter un jugement d'ensemble sur l'œuvre considérable entreprise par M. H. Nous nous bornerons, après avoir rendu hommage, à notre tour, aux grandes qualités littéraires et philosophiques qui assureront au livre de M. H. un long retentissement, à l'examen des principales questions d'histoire litté-

raire touchées en ce volume, principalement à la critique d'une très-grave hypothèse qui n'irait à rien moins qu'à renverser les idées le plus généralement reçues parmi les exégètes indépendants sur la date où furent composés les écrits prophétiques de l'Ancien Testament. Il est généralement admis que la collection connue par les Hébreux sous le nom de *Prophetae posteriores* et chez nous sous celui de prophètes (exceptez-en toutefois le livre de Daniel) renferme une série de discours parlés ou écrits remontant aux VIIIe, VIIe, VIe et Ve siècles avant notre ère. D'après M. H., cette opinion serait absolument erronée, et les écrits prophétiques devraient le jour à la fermentation religieuse qui se produisit sous le roi de Syrie Antiochus, dit Epiphane, vers l'année 170 av. J.-C. En retour, divers écrits, tels que les Psaumes et le livre de Daniel, que l'on range à cette époque devraient être rajeunis encore et reportés jusqu'aux environs de l'ère chrétienne, au temps du roi Hérode. L'un des cinq livres dits de Moïse, le Deutéronome enfin, que l'opinion quasi unanime des hébraïsants place sous le roi Josias, vers la fin du VIIe siècle, est déclaré de même date que la collection prophétique, c'est-à-dire placé au second siècle avant l'ère chrétienne.

Bien que les résultats de l'étude entreprise par M. H. ne soient pas liés nécessairement au bien fondé de ces suppositions et restent dans la plus grande mesure indépendants de l'époque à laquelle on fait remonter les principales œuvres où l'on trouve la substance du judaïsme, l'hypothèse, dont nous venons d'indiquer les traits principaux, ne laisse pas que de jouer un très-grand rôle dans le livre de M. H. Il s'en explique dans sa préface avec franchise et déclare qu'il propose à l'examen des hébraïsants ces idées, qui ne sauraient prévaloir que si elles trouvent appui parmi eux. Bien que nous ayions ressenti une impression singulière, comme tous ceux sans doute qui suivent le mouvement des études relatives à l'Ancien Testament, en voyant attaquer ouvertement ce qui passe chez les critiques les plus éminents pour continuer le point solide de l'histoire religieuse des Israélites, la mesure même d'après laquelle on s'accoutumait à fixer l'âge respectif des documents dont l'époque ne se révélait pas aussi immédiatement, nous tenons la personne de l'auteur pour trop considérable, et son hypothèse nous paraît trop intéressante pour ne pas lui consacrer l'examen approfondi qu'il réclame. Nous espérons, dans les considérations qui suivent, et si loin que nous devions nous tenir de sa manière de voir, ne pas nous écarter du ton que l'on doit à un adversaire, qui nous inspire une respectueuse et sympathique admiration.

Les chapitres où M. H. développe son hypothèse sur l'origine des écrits prophétiques, du Deutéronome, etc., sont les chapitres V, VI et VII. Nous ne dirons que quelques mots de ceux qui précèdent et de ceux qui suivent.

Chapitre I. *Israël avant la Loi.* — Ce chapitre est une revue rapide des destinées du peuple juif jusqu'à sa reconstitution après l'exil, époque

où M. H. place la rédaction et l'intronisation de la Loi. Ces conclusions sur ce point sont les nôtres. L'hypothèse du monothéisme primitif des Juifs est combattu par de solides raisons. M. H. conteste l'historicité du fameux passage du livre des Rois (II, XXII,) qui raconte sa découverte de la Loi sous Josias et que la critique moderne rapporte au Deutéronome. Certains traits du récit soulèvent ses doutes : il estime qu'il y faut voir une fiction dramatique imaginée après coup (p. 32-36). Cette vue mérite d'être relevée; elle coïncide d'ailleurs avec des soupçons que l'examen attentif du texte a fait naître dans l'esprit d'autres personnes encore sur le bien fondé de l'attribution du Deutéronome au temps de Josias. Nous réservons bien entendu la question, toute différente, de la date que propose pour ce livre M. H. Il nous semble avoir résumé très-heureusement l'histoire religieuse du peuple israélite dans ses rapports avec la Loi par ces mots : « Il n'est donc pas possible d'en douter, la Loi, cette prétendue œuvre de Moïse, n'existait pas encore quand le royaume de Juda a été détruit. On doit croire seulement que les révolutions religieuses racontées dans le livre des *Rois* l'ont préparée. Ces révolutions ont pu être exagérées à distance, cela n'empêche pas qu'elle n'aient été réelles, et que Jérusalem, à mesure qu'elle a vécu davantage, ne soit allée s'attachant de plus en plus à son Iehova, dieu jaloux, dont le culte tendait à devenir toujours plus sévère. C'est la ruine et l'exil qui ont achevé de former le judaïsme; mais la ruine même et l'exil n'y auraient pas suffi, si le mouvement qui aboutit à l'établissement de la Loi n'avait commencé longtemps déjà avant la crise qui l'a conduit à son terme. » La seule lacune grave que nous relevons dans ce premier chapitre, c'est l'absence du prophétisme, qui caractérise, à nos yeux, l'état religieux d'Israël dans le siècle qui précède la déportation babylonienne : mais c'est précisément le point en litige, dont l'examen viendra plus tard.

Nous sommes moins satisfait du chapitre II, intitulé la Genèse. On voit que M. H., en grande partie à cause de la difficulté qu'il éprouve à consulter les travaux allemands, n'a pénétré qu'incomplètement dans les broussailles de la question d'origine et de formation du Pentateuque. Il semble admettre l'hypothèse, dite du « *Jéhoviste compléteur* », aujourd'hui à peu près abandonnée. Cela est d'autant plus fâcheux que les conclusions des derniers travaux l'auraient beaucoup servi en le confirmant dans son opinion sur l'origine de la loi dite Mosaïque et en lui donnant les moyens d'exposer l'ensemble de cette question d'une manière beaucoup plus satisfaisante que ce n'est le cas pour le présent chapitre et le suivant intitulé l'Exode et la Loi. Que M. H. se reporte, par exemple, à l'opinion de Wellhausen sur les différentes parties constitutives du Pentateuque, exposée à la fin d'un article consacré à la quatrième édition de l'Introduction à l'Ancien Testament de Bleek [1]. Je signale, en passant, une trop grande confiance dans les découvertes de George Smith

1. Voyez la *Revue* du 28 décembre 1878, n° 52, art. 241.

sur les rapports de la Genèse et de l'antique littérature chaldéenne. Il n'est pas exact de dire que « les textes cunéiformes ont donné le récit de la création » ; la vérité est que George Smith, dont les procédés scientifiques étaient malheureusement dépourvus de critique, rencontrant des fragments chaldéens qui offraient des ressemblances avec le premier chapitre de la Genèse, a mis bout à bout ces fragments, incomplets d'ailleurs et incohérents, *d'après l'ordre que lui présentait la Genèse*. C'est ainsi qu'il a prétendu trouver une allusion aux scènes du jardin d'Eden, que son traducteur allemand a dû lui-même reconnaître comme imaginaire. Toutefois, M. H. affirme, sur la foi de l'assyriologue anglais, que des textes chaldéens ont également donné le tableau de « la chute de l'homme par le péché, où figure un dragon d'où viennent sans doute et le serpent de la Genèse et le dragon de l'Apocalypse » (p. 60). Dans le chapitre III, je remarque déjà la tendance, à propos des prophéties de Balaam, à rajeunir extraordinairement et, sans un examen suffisant, des morceaux tenus jusqu'à présent comme relativement anciens (p. 102-103).

L'histoire des Juifs depuis la loi jusqu'à la fin du règne d'Hérode (chap. IV) forme un morceau excellent. J'ai toutefois peine à croire, comme l'affirme M. H., qu'un certain groupe juif ait vu dans le fils d'Antipater le Messie. Les considérations qui terminent ces développements sur les conditions qui ont pu faciliter un mouvement littéraire en Judée au temps d'Antiochus Epiphane et ailleurs encore, sont très ingénieuses.

Le chapitre VIII, intitulé fin de l'histoire des Juifs (laissant provisoirement de côté les chap. V-VII), est de tous points satisfaisant. Le suivant (IX) qui traite des livres apocryphes de l'Ancien Testament contient d'importants renseignements sur les idées religieuses en Palestine à l'époque de la naissance du christianisme. Plusieurs assertions pourraient être discutées, mais l'ensemble est généralement puisé aux meilleures sources. Le chapitre X est du plus vif intérêt en même temps qu'il offre une grande originalité. C'est une exposition de la doctrine de Philon faite de main de maître avec un soin et une précision qu'on ne saurait trop louer. C'est une des parties de l'œuvre présente, c'est même, en une certaine mesure, la partie de cette œuvre qui constitue, au point de vue de la critique historique, le gain le plus positif des longues études de M. H. « J'ai recueilli », pourra dire l'auteur à la fin de cette exposition, « j'ai recueilli dans Philon ce qui deviendra la doctrine des Pères de l'Eglise », de même que, « dans l'Ancien Testament, les éléments du Nouveau ». Le chapitre XI et dernier, sous le titre de la conversion des gentils, montre les progrès de l'œuvre de propagande entreprise par les juifs, et qui tourna au profit du christianisme. Il s'y mêle des considérations générales d'une vaste portée, qui ne peuvent manquer de provoquer la réflexion des esprits impartiaux et élèvent à une grande hauteur le débat sur la valeur du christianisme, ali-

menté le plus souvent par une polémique niaise et arriérée. Ajoutons ici que ce qui fait un des grands charmes de l'ouvrage de M. H., c'est qu'à une élévation constante de la pensée se joint un vif sentiment de la grandeur morale et intellectuelle du judaïsme et des livres où il a déposé le témoignage éloquent de sa foi et de ses espérances. M. H. qu'on avait accusé, je ne sais à quel propos, de n'avoir d'oreilles que pour la littérature classique, n'a pu voir sans émotion la lutte engagée à plusieurs reprises et sous différentes formes par le peuple juif pour conserver sa foi et sa patrie, et il a trouvé, pour rendre cette émotion, des accents d'une éloquence pleine et sobre qui iront au cœur des petits-fils de ceux dont il a écrit l'histoire comme de tous les admirateurs du glorieux passé du peuple israélite.

Cela dit, abordons l'hypothèse déjà exposée, à laquelle sont consacrés les chapitres V, VI et VII. « Quand on passe des quatre premiers livres du *Pentateuque* au *Deutéronome*, dit M. H., l'impression générale qu'on reçoit de celui-ci est toute différente. Elle suffit pour avertir qu'on a sous les yeux une œuvre d'un autre temps. » M. H. signale à cet égard des divergences dans la législation, en particulier ce qui se rapporte à la situation des lévites. Le Deutéronome ne connaît que ceux-ci en fait de prêtres, tandis que, « les livres précédents du Pentateuque » mentionnent la descendance d'Aaron comme spécialement appelée à la prêtrise, les simples lévites étant réduits aux fonctions inférieures d'assistants. Actuellement ce fait est considéré au contraire par les critiques, qui placent la composition de la loi à l'époque d'Esdras, comme un des indices les plus graves de l'ancienneté relative du Deutéronome, où l'esprit de caste est moins marqué que dans la loi de Exode-Lévitique-Nombres. M. H. ne disant pas un mot de cette interprétation et citant le fait comme une preuve décisive du contraire, je suis porté à croire qu'il l'ignore, comme je le conjecturais déjà d'après la manière très-peu assurée, dont il parle à plusieurs reprises de la composition du Pentateuque, Je vois d'ailleurs qu'il cite à ce propos le premier volume de l'Introduction à l'Ancien Testament de Kuenen, traduit en français et publié il y a douze ans. Mais en ce temps-là M. Kuenen admettait la composition de la loi mosaïque à une époque antérieure au Deutéronome, placé lui-même au septième siècle; depuis, il s'est rangé à l'opinion, aujourd'hui dominante, qui la reporte au delà de l'exil et il a complètement modifié sa manière de voir sur les rapports respectifs du Deutéronome et des autres livre du Pentateuque. M. H. se trouve donc emprunter inconsciemment à M. Kuenen les arguments précisément par lesquels il combattait la thèse qu'il veut lui-même défendre. Il y a là-dessous, si je ne me trompe, une grosse méprise. Si le Deutéronome se montre plus large que l'Exode dans les prescriptions relatives à l'usage de la viande, c'est qu'il se trouvait lui-même en face d'une pratique beaucoup plus large encore qu'il a déjà restreinte et qui se conciliait avec la multiplicité des lieux de culte. Pour établir l'unité de culte, il lui faut donc aviser au moyen

pratique de laisser ses concitoyens, éloignés du centre, de Jérusalem, se nourrir de la viande des animaux sans les offrir en sacrifice. Au vᵉ siècle, lors de la promulgation de la loi Esdraïque-Mosaïque, le judaïsme n'est plus qu'une petite église, concentrée autour du temple où les prescriptions rituelles se montrent plus sévères. Chose étrange ! M. H. réédite, sans s'en rendre compte, les arguments invoqués en faveur de de l'antériorité de la loi Mosaïque par ceux qui se sont refusés obstinément pendant trente ans à examiner s'il ne convenait pas de la placer après l'exil ! Toute cette discussion, destinée, au sens de M. H., à prouver que le Deutéronome est plus récent que la loi dite Mosaïque, est battue en brèche par cette observation, dont M. H. se serait certainement avisé, s'il eût pris la peine de résumer l'état des études hébraïques, avant d'entrer dans la voie des hypothèses.

Cependant tout n'est pas à rejeter dans la démonstration de M. H. Si, à mes yeux, elle ne prouve en aucune façon que le Deutéronome soit plus moderne que la rédaction esdraïque de la loi, elle montre quelles difficultés il y a à soutenir l'opinion généralement répandue qui place la composition de ce livre sous le roi Josias. M. H. remarque la supériorité morale du Deutéronome sur les autres livres du Pentateuque, et il en conclut, sans hésitation, à une composition beaucoup plus récente. « Si on met l'Exode au temps d'Esdras..., si on considère que les deux livres qui suivent doivent déjà être plus récents, et que de ceux-ci au Deutéronome, la distance doit être considérable, ce dernier devient bien moderne... » Tout cela manque de base. Pour ma part, je ne vois aucune difficulté à placer la composition du Deutéronome, je ne dis pas précisément sous Josias, solution qui, à la suite de travaux entrepris avec M. Gustave d'Eichthal, m'inspire des doutes, mais dans le courant du viiᵉ et du viᵉ siècle, tandis que la loi d'Exode-Nombres serait d'un siècle environ plus récente. Dans le premier livre, je vois le produit le plus pur de l'esprit prophétique, dans le second le produit de l'esprit sacerdotal, de l'esprit de réglementation étroite et minutieuse qui devait désormais régner à Jérusalem dans les cercles dévots. Dans la valeur respective des idées religieuses qu'expriment les deux œuvres, je ne vois pas qu'on puisse prétendre trouver un critérium, assignant la place la plus récente à la notion la plus généreuse et la plus libre. C'est ce qu'a fait M. H., sans admettre, semble-t-il, une interprétation différente de la sienne. Tel des arguments de M. H. se retourne même expressément contre lui. « Les trois livres de l'Exode, du Lévitique et des Nombres exposent la loi ; ils ne la prêchent pas, ils ne la célèbrent pas. La loi se fait au moment où on l'écrit : au temps où on écrit le Deutéronome, elle est faite et consacrée. » Mais la loi à laquelle se réfère le Deutéronome ne peut être, à aucun égard, la loi Esdraïque : c'est ou bien la loi ancienne contenue au chapitre xxi-xxiii de l'Exode, ou bien la loi Deutéronomique, selon l'interprétation généralement adoptée, ou plutôt encore, le précepte général de l'adoration exclusive de Iah-

veh. En donnant comme preuve de l'antiquité relative du code esdraïque son caractère moins libre et moins élevé, M. H. affirme, et ne démontre pas. Ce « pieux enthousiasme », ce « ton oratoire » qu'il a vu, et parfaitement vu, dans le Deutéronome se conçoivent beaucoup plus aisément avant l'introduction de la loi esdraïque qu'après.

Nous avons dit toutefois que les doutes jetés par M. H. sur l'apparition du Deutéronome, tel que nous le connaissons, sous Josias, nous semblaient très-soutenables. D'abord le récit, plus haut mentionné, du livre des *Rois,* prête au soupçon, puis les passages qui mentionnent si clairement l'exil et le retour peuvent être assignés à une époque sensiblement postérieure. Nous n'en maintenons pas moins que la législation qui forme le centre du livre (XII-XXVI) nous offre la trace non équivoque d'un état d'esprit antérieur à la rédaction esdraïque et nous ramène aux environs du VII[e] siècle ou au VI[e]. M. H. parle de récits anthropomorphiques de l'Exode non reproduits par le Deutéronome, mais il néglige de nous dire que ces traits sont attribués par le critique à une rédaction des scènes du désert antérieures de longtemps à l'époque d'Esdras (VIII[e] siècle peut-être.) En revanche, je ne laisse pas d'être frappé de quelques observations de détail qui me semblent très-neuves et sont présentées avec beaucoup d'art.

L'une a trait à cette singulière loi de la royauté (XVII, 14-20) dont M. H. a mille fois raison de signaler le caractère suspect, caractère qui se fait voir déjà par cet ordre de transcrire la loi présente, dont l'existence est ainsi supposée. Mais faut-il pour cela descendre jusqu'à l'époque grecque et y voir une critique des mœurs des grands prêtres? Cela me semble dépasser la juste mesure. Une autre prescription (XXIII, 1-8) maltraite fort les Ammonites et les Moabites, et fait preuve d'une singulière mansuétude pour les Edomites et les Egyptiens : je verrais volontiers une interpolation assez récente dans cette dernière clause. — Les passages relatifs aux « dieux nouveaux que tu n'as pas connus, ni toi ni tes pères » et que M. H. oppose avec raison à la constante mention de la vieille idolâtrie cananéenne, qui celle-là ne pouvait passer pour *nouvelle*, s'expliqueront, ce semble, par les circonstances de l'exil et pourront se placer soit dans le VI[e] siècle, soit à une époque peu postérieure au retour dans la patrie, sans descendre jusqu'à la période grecque et à l'invention de l'hellénisme syrien. J'y vois plutôt une allusion aux religions de la Babylonie.

Cela dit, nous repoussons absolument la conclusion de l'auteur ainsi énoncée : « Ces considérations m'amènent à deux conclusions. L'une est certaine : c'est que le cinquième livre de la Loi est plus récent que les quatre autres et qu'il en est séparé par un intervalle de temps considérable... L'autre serait que l'époque de ce livre doit être celle où les Juifs avaient déjà affaire aux Grecs et aux rois héritiers d'Alexandre. » Nous contestons de la façon la plus formelle la première de ces conclusions, ici qualifiée de certaine, et sur laquelle nous sommes convaincu, que M. H. aurait été

beaucoup moins affirmatif s'il ne s'était imaginé, sur la foi de lectures incomplètes, que la question pouvait être considérée comme vidée en faveur de l'antériorité d'Exode-Nombres. Nous admettons l'antériorité, à la fois, de la législation Deutéronomique et des développements oratoires qui l'encadrent. Seulement nous accordons à M. H., — et à cet égard son hypothèse ne restera point, à notre avis, sans résultat positif, — que l'œuvre ne doit point être rattachée forcément à la réforme de Josias et qu'elle a dû subir des remaniements à une époque postérieure. Le rejet de la première conclusion implique également le rejet de la seconde. Mais ce qu'il nous est permis de regretter dans les développements d'ailleurs pleins d'intérêt consacrés au Deutéronome, c'est que l'hypothèse insuffisamment motivée à laquelle M. H. a abouti sur ce point, l'ait encouragé, d'une façon fâcheuse, dans la tentative plus grave encore qu'il a faite de transporter les écrits prophétiques au temps de la domination grecque.

Avant d'en arriver à ce point, signalons dans la seconde partie du chap. les deux textes (Juges, VIII, 23 et I Samuel, VIII,) qui critiquent amèrement l'institution de la royauté. Ils sont certainement, comme le texte analogue du Deutéronome, postérieurs à la fin de la royauté sans que je veuille descendre à l'époque grecque ; rien ne s'oppose à ce qu'on les place, soit au temps de l'exil, soit sous la domination persane.

(Suite et fin au prochain numéro). Maurice VERNES.

---

31. — **L. Annaei Senecae Monita et eiusdem morientis extremae uoces.** Ex codicibus Parisinis saeculi VII et IX primus edidit Eduardus WOELFFLIN. Erlangae. 1878.

M. E. Woelfflin a fait une trouvaille qui intéressera plusieurs lecteurs de la *Revue critique*. Il avait copié autrefois dans le ms. latin n° 4041 de la Bibliothèque nationale, et il a retrouvé naguère dans le célèbre n° 10318 (*Codex Salmasianus* de l'Anthologie latine), un recueil de sentences qui remontent certainement à la belle époque de l'antiquité classique, et que M. W. croit pouvoir attribuer au philosophe Sénèque. Les raisons qu'il donne de cette restitution [1] sont de nature à porter la conviction même dans des esprits très-circonspects. On admettra moins facilement peut-être que, dans la dernière partie du recueil, nous possédions les paroles suprêmes du philosophe, que Tacite (Ann. XV 63) mentionne en ces termes : *Et nouissimo quoque momento suppeditante eloquentia aduocatis scriptoribus pleraque tradidit quae in uulgus edita eius uerbis inuertere supersedeo.* Mais M. Wœlfflin lui-même est loin d'accorder à ces deux suppositions le même degré de probabilité.

1. Appuyée en partie sur une très-solide dissertation de J. Haas (*De L. Annaei Senecae monitis, Monachii* 1878).

Le texte des *Monita et extremae uoces* est traité avec toute la sûreté que pouvait donner une longue habitude de cette branche de la littérature latine, jointe à des qualités de critique éprouvées, comme on sait, aussi dans d'autres domaines.

---

32. — **Histoire de la guerre de Trente ans, 1618-1648,** par E. Charvériat. Paris, Plon, 1878, VIII, 584, 732 p. in-8°. — Prix : 16 francs.

En 1727 parurent les premiers volumes de l'*Histoire des guerres et des négociations qui précédèrent le traité de Westphalie*. L'ouvrage ne fut publié complètement qu'en 1751, alors que le R. P. Bougeant, son auteur, était mort depuis plus de huit ans [1]. Depuis l'apparition de l'ouvrage du savant jésuite, ouvrage fort remarquable pour l'époque et qu'on pourrait consulter encore avec fruit, la part d'activité de la France a été presque nulle dans le domaine de l'histoire de la guerre de Trente Ans. A part quelques monographies de courte haleine, quelques traductions d'ouvrages allemands, comme ceux de Schiller et de Woltmann, l'érudition française avait abandonné depuis plus d'un siècle à l'Allemagne ce domaine, où cependant elle aurait pu réclamer une large place et dont une bonne part semblait devoir lui revenir par droit de conquête et par droit de naissance. Ce n'étaient point les ouvrages partiaux de quelques écrivains belges, tels que ceux du comte de Villermont sur Mansfeld et sur Tilly, qui pouvaient dédommager le public de cette abstention, si regrettable à tant d'égards. Aussi sommes-nous heureux de pouvoir signaler enfin ce travail tant de fois appelé par nos vœux, cette *Histoire* complète et sérieuse *de la guerre de Trente Ans,* qui manquait depuis si longtemps à la littérature historique française, et qu'un auteur, inconnu hier encore, vient enfin de nous donner.

L'ouvrage de M. Charvériat n'est point exempt de défauts, et je n'apprendrai sans doute rien à l'auteur en le déclarant ici. Mais, quelles que puissent être les lacunes de ce livre et les *desiderata* qu'il soulève, il y aurait réellement injustice à ne pas appuyer tout d'abord, et d'une façon toute spéciale, sur ses nombreux mérites. Avant tout, c'est un ouvrage *complet,* travaillé, conçu d'un seul jet, construit sur un plan d'ensemble, et dans des proportions suffisamment harmonieuses. Quand on songe qu'en Allemagne même, il n'a point encore été possible aux savants nombreux et distingués qui s'occupent de l'histoire de cette époque, de terminer une *Histoire de la guerre de Trente Ans,* suffisamment générale, et tant soit peu étendue, on apprécie davantage encore ce premier et très-sérieux mérite. Ce n'est pas tout que d'avoir de belles et

1. Il mourut à Paris le 7 janvier 1743.

savantes monographies; il faut encore les résumer de temps à autre et permettre ainsi au grand public de s'assimiler les résultats obtenus par un labeur critique aussi pénible qu'il est indispensable.

Un second point que je me plais à relever dans le travail de M. Ch., c'est qu'il est réellement, dans son ensemble, à la hauteur des exigences de la science actuelle. On pourrait craindre à bon droit qu'un ouvrage français de ce genre fût vieilli dès le moment même de son apparition. Tant de travaux, grands et petits, ont paru dans les vingt dernières années sur une infinité de points de la lutte trentenaire, ils ont été écrits dans des langues dont la connaissance est malheureusement si peu répandue encore en France, qu'on pouvait difficilement admettre qu'un homme, assez hardi pour y aborder cette tâche, réussirait à la remplir d'une façon satisfaisante. C'est avec d'autant plus de plaisir que nous avons pu constater chez M. Ch. une connaissance sérieuse de la littérature la plus récente, allemande, anglaise ou suédoise, sur le sujet qui l'occupe. Il a suivi le mouvement scientifique avec assez d'attention pour ne rien laisser échapper d'important parmi les publications de ces dernières années, et sur la plupart des points sa sagacité critique l'a fait pencher en faveur des solutions les plus acceptables.

Il est un troisième point enfin où nous ne pouvons donner que des éloges au travail de M. Ch. On sait combien il est difficile — et nous l'avons souvent répété dans cette *Revue* — d'écrire l'histoire de la guerre de Trente Ans sans être entraîné, presque malgré soi, dans le conflit des passions religieuses et politiques qu'elle soulève encore aujourd'hui. Cela est d'autant plus difficile, si l'auteur a lui-même des idées arrêtées sur ces questions toujours actuelles. Or, M. Ch. semble bien être de ceux-là; du moins nous croyons retrouver les siennes dans la conclusion de son ouvrage. Il s'y prononce avec vigueur contre « l'indépendance absolue de la pensée » qui ne peut que conduire la France à la ruine, et semble regretter même le temps où régnaient les religions d'Etat. Nous n'aurions point touché ce point, fort étranger en apparence à notre sujet, si nous n'y avions vu la confirmation de l'idée que nous nous faisions du ferme désir de l'auteur de rester impartial en écrivant son histoire. Evidemment ses sympathies personnelles sont tout entières du côté du principe d'autorité, soit politique, soit religieux. On ne saurait dire néanmoins qu'il ait essayé le moins du monde de construire ou d'interpréter l'histoire qu'il raconte, au gré de ses opinions ou de ses préjugés personnels. Sans doute il est bien des points où l'on ne saurait partager ses idées, mais, dans l'exposition même des faits, on peut s'abandonner en toute confiance à lui.

Après avoir ainsi reconnu les mérites du travail de M. Ch. et fait la juste part aux éloges qui lui sont dus, nous nous sentons plus libre pour en signaler avec une égale impartialité les côtés plus faibles et plus incomplets. Les deux volumes de M. Ch. ne sont pas mal écrits et cependant la lecture en est par moments fatigante. A quoi tient ce défaut?

Nous ne pouvons mieux rendre l'impression causée par ce livre qu'en le comparant à un taillis, d'égale épaisseur partout, et dans lequel il est impossible d'arriver à un repli de terrain, d'où l'on pourrait jouir d'une vue plus étendue. Les faits trop nombreux bourrent les phrases au point de les faire éclater et l'auteur aurait fait sagement en répartissant ses matériaux en trois volumes au lieu de les condenser en deux seulement. Il a trop négligé, si je puis m'exprimer ainsi, la science de la perspective, indispensable pourtant en histoire aussi bien qu'en peinture. Les menus détails détournent trop souvent l'attention des événements majeurs et fatiguent, par leur abondance même, les lecteurs un peu difficiles. M. Ch. lui-même semble avoir partagé, dans une certaine mesure, cette impression fâcheuse et avoir compris la difficulté de s'orienter dans ses deux volumes si compacts. Il a placé au bout de chacun de ses livres un résumé, d'un style plus oratoire, destiné à faire repasser rapidement sous les yeux du lecteur les événements les plus saillants de chaque période ; un résumé final vient grouper, à son tour, ces tableaux fragmentaires en un tableau d'ensemble. Mais il ne remédie par là que bien imparfaitement au défaut que je signale.

Nous avons dit tout à l'heure que M. Ch. était au courant des plus récents travaux de la science allemande sur son sujet. Par un phénomène, bizarre au premier abord, mais qui s'explique aisément, il l'est moins pour les travaux étrangers parus il y a plus de quinze ou vingt ans. Il y a des publications, très-utiles et très-importantes au point de vue même de l'histoire générale, dont il paraît ignorer l'existence [1]. Sans doute, l'auteur n'a eu connaissance du mouvement littéraire en Allemagne que depuis un laps de temps relativement court, et n'était pas à même de remonter plus haut pour s'orienter dans la bibliographie étrangère. Ces omissions n'ont pas eu de suites graves quand M. Ch. avait devant lui des écrivains comme Gindely, comme Opel et quelques autres. En s'appuyant sur eux, il était assuré de ne rien oublier d'essentiel ; mais, à d'autres moments, dans la seconde partie surtout, où ces conducteurs éprouvés lui faisaient défaut, cette lacune dans la connaissance de ses devanciers plus anciens a mis aussi quelques lacunes dans la trame de son récit. Quant aux sources *primitives* de la guerre de Trente Ans, les sources imprimées s'entend, l'auteur ne paraît pas avoir eu l'occasion de les regarder de plus près ; l'on ne peut trop lui en vouloir quand on sait à quels longs déplacements se condamne le chercheur qui désirerait connaître par autopsie une partie seulement de ces milliers de feuilles volantes qui inondèrent alors l'Allemagne et dont l'étude offre encore aujourd'hui tant de charme.

1. Nous citerons, p. ex., Müller, *Forschungen auf dem Gebiet der neueren Geschichte*, Dresden, 1838-1841, l'ouvrage de von der Decken sur George de Brunswick (Hanovre, 1838, 4 vol. 8°), celui de Hammer-Purgstall sur Khlésel (Vienne, 1847, 4 vol. 8°), etc.

Nous touchons ici au dernier point que je voudrais relever dans l'ouvrage de M. Ch. On a mauvaise grâce assurément de reprocher à un auteur de n'avoir point fait ce qu'il n'avait point l'intention de faire, surtout quand ce qu'il a produit a le mérite du travail de M. Ch. Nous aurions cependant voulu qu'il montrât un peu plus d'ambition soit pour lui-même, soit pour la science française. Puisqu'il abordait un travail de si longue haleine et qui, pendant des années, a dû absorber ses loisirs, pourquoi n'a-t-il pas mis un peu d'éléments nouveaux dans ce patient labeur? Il ne pouvait craindre assurément qu'un autre le prévînt pour un travail aussi considérable et qui ne s'improvise point. Il devait savoir aussi quelles richesses recèlent pour l'histoire de la guerre de Trente Ans les grands dépôts publics de la capitale. S'il craignait de ne pouvoir pénétrer aux Archives du ministère des affaires étrangères, plus accessibles pourtant, à ce que l'on assure, dans ces dernières années, il lui était possible de consulter les cartons des Archives Nationales et ceux de la Collection Godefroy à la Bibliothèque de l'Institut. Il avait surtout à sa portée les nombreux volumes de la collection de Harlay, à la Bibliothèque Nationale, qui renferment les originaux ou les copies de presque toutes les dépêches diplomatiques françaises écrites des diverses cours de l'Europe dans la première moitié du xviie siècle. Comment M. Ch. a-t-il pu résister à la tentation de parcourir quelques-uns de ces dossiers au moins, afin de donner à ses volumes l'attrait toujours séduisant de l'inédit? Il est assurément louable de venir résumer avec conscience et talent les résultats acquis de la science, mais il nous semble plus doux encore pour un savant de la faire progresser à son tour, ne fût-ce que sur des points d'une importance secondaire.

Mais, nous le répétons en terminant, ces *desiderata* divers, formulés en toute franchise, ne doivent pas nous faire oublier les mérites de l'auteur. Beaucoup d'autres avant lui, également qualifiés peut-être, ont entrepris de donner à la science le récit complet et détaillé de la *grande guerre* du xviie siècle; plus favorisé que ses prédécesseurs, M. Ch. est le premier — en dehors de quelques résumés de peu d'étendue et d'une mince valeur scientifique — qui ait réussi à mener à bonne fin son entreprise. En attendant que M. Gindely termine sa monumentale histoire, avec laquelle M. Charvériat refuserait assurément de laisser comparer son travail, c'est un auteur français qui aura eu le mérite et l'honneur de donner à la science la première histoire sérieuse et complète de la guerre de Trente Ans qu'ait vue paraître le siècle où nous vivons [1].

R.

---

1. Il y aurait naturellement bien des points de détail à relever dans un ouvrage de près de treize cents pages. Nous réunissons ici, presque au hasard, quelques observations faites à la lecture, qui montreront à l'auteur que nous avons étudié son livre autrement qu'au vol d'oiseau.

Vol. I, p 37. Quelques-uns des détails de l'affaire de Donauwoerth (1611) sont

33. — H. Fischer. **Briefwechsel zwischen Jacob Grimm und Friedrich David Graeter aus den Jahren 1810-1813**, in-8°, Heilbronn, Henninger, 1877 (62 p.). — Prix : 1 m. 60 pf. (2 fr.)

Bien que le nombre des lettres de J. Grimm et de ses correspondants, publiées depuis quelques années dans diverses revues, atteigne déjà des proportions effrayantes, celles dont M. Fischer s'est fait l'éditeur n'en seront pas moins les bienvenues, et par l'intérêt tout particulier qu'elles offrent pour la connaissance de la vie et des travaux de J. Grimm, et par le soin qu'a apporté M. Fischer dans la rédaction du commentaire dont il les accompagne. Elles se rapportent à une période de la vie de J. Grimm,

---

inexacts ; nous renvoyons M. Ch. au volume de M. F. Stieve *(Ursprung des 30 j. Krieges)* qu'il ne paraît point connaître. — P. 113. L'Unité des Frères Bohêmes et l'utraquisme ne sont pas du tout la même chose. — P. 116. Malgré les affirmations de Villermont, la descendance de Mansfeld n'est pas établie d'une façon absolument certaine. — P. 118. Mansfeld fit pendre le bourreau de Pilsen, parce qu'il était défendu à des gens pareils *(unehrliche Leute)* de prendre part à une lutte militaire. — P. 159. L'assertion d'après laquelle Elisabeth Stuart aurait poussé son mari au trône de Bohême est très-sujette à caution. — P. 186. Le précepte : *Hæreticis non servanda fides*, était-il seulement un *préjugé* des protestants ? On pourrait bien prouver le contraire par certains casuistes. — P. 197. L'envoyé de France à Vienne ne s'appelait pas *Bangy* mais *Baugy*. — P. 209. Il est assez singulier que l'auteur, pour donner une idée de la tactique et de l'armement militaire de l'époque, suive l'ouvrage d'un chapelain bavarois, quand il pouvait consulter les travaux spéciaux de Heilmann et de Soden, ou mieux encore les ouvrages contemporains et illustrés de Wallhausen, etc. — P. 254. On n'eut pas besoin d'étouffer la voix de Jessenius, recteur de l'Université de Prague, par un roulement de tambours. On lui avait coupé la langue *avant* l'exécution et non point après, comme le croit l'auteur. — P. 275. Le colonel wurzbourgeois s'appelait *Baur von Eyseneck* et non *Bauer von Eisenach*. — P. 281. Le nom exact du commandant anglais de Heidelberg était *Sir Horatio de Vere*. — P. 283. Obentraut alla plus loin que Brisach, jusqu'aux portes de Bâle. — P. 305. En parlant de la bataille de Wimpfen, l'auteur aurait pu toucher un mot de la fameuse légende des 300 Pforzheimois. — P. 307. Frédéric V ne renvoya nullement Mansfeld de son propre gré, mais sous la pression de son imbécile beau-père Jacques Ier. — P. 313. Toute la *Bibliothèque Palatine* n'est point revenue à Heidelberg. Le célèbre *Codex de Manesse*, p. ex., est encore à Paris, où Napoléon Ier le fit venir du Vatican. — P. 402. Le général danois Fuchs ne périt pas sur-le-champ à la bataille de Lutter ; Tilly put encore s'entretenir avec le mourant après la victoire. — P. 412. Le *harem* de Mansfeld est une de ces inventions que les historiens ultramontains se transmettent scrupuleusement de génération en génération et qui n'a d'autre fondement qu'un fragment de chronique fort discutable et mal interprété dans l'*Histoire de Hongrie* d'Engel. — P. 462. Ce n'est pas *paisiblement* que les habitants de Haguenau furent ramenés au catholicisme. — P. 487. Les Jésuites réussirent à convertir les hérétiques bohêmes, mais je ne saurais admettre que ce fut « en usant de douceur ». M. Ch. qui me fait l'honneur de citer mon travail sur la *Destruction du protestantisme en Bohême*, me permettra de le renvoyer aux textes précis qui y sont cités. — T. II, p. 29. Quand l'auteur dit que « Gustave-Adolphe ne se proposait pas de défendre le protestantisme », je proposerai d'ajouter le mot *seulement*. Il est trop évident qu'il était de son intérêt politique de le faire, pour qu'on ait un motif de le nier. — P. 57. Le comte de Schwarzenberg était réellement aux gages secrets de la cour impériale ; ce n'était nullement une accusation gratuite. — P. 71. C'est une exagération de dire qu'en 1630

sur laquelle on avait le moins de détails jusqu'ici ; elles nous mettent au courant de ses relations, de ses travaux, de ses espérances, parfois aussi de ses déconvenues. Elles nous font plus aimer encore la nature droite et franche de ce grand savant, qui y ressort avec d'autant plus d'éclat que l'attitude toujours dissimulée et trop souvent louche de son correspondant Graeter lui sert, pour ainsi dire, de repoussoir. Car, si cette nouvelle publication ne fait qu'ajouter à l'excellente impression produite par le caractère de J. Grimm sur tous ceux qui le connaissent, elle vient, d'autre part, confirmer les appréciations défavorables que les rapports de Graeter avec ses collègues et ses méfiances constantes à l'égard de ceux mêmes qui lui étaient le plus dévoués avaient déjà, de son vivant, suscitées plus d'une fois même parmi ses amis. Enfin ces lettres contiennent de précieux renseignements sur l'état des études germaniques vers 1810, sur une foule d'ouvrages et de manuscrits importants.

Albert Fécamp.

« le parti catholique était tout-à-fait désorganisé » ; le parti *impérial*, oui, mais non le parti *catholique*. — P. 87. Sur l'incendie de Magdebourg, dont les différentes explications auraient pu être un peu moins sommairement indiquées, M. Ch. aurait pu consulter, outre la *Revue des questions historiques*, la *Revue historique*, 1876, I. — P. 88. Il est au moins douteux qu'en appelant Magdebourg, Magdebourg-la-Pucelle, les soldats aient songé à une statue particulière de la sainte Vierge ornant l'une des portes de la ville. — P. 105. Les Suédois de la première armée de Gustave-Adolphe n'étaient nullement des *mercenaires*, mais des troupes *nationales* ; c'est ce qui faisait en partie leur force. — P. 110. La locution si facilement mal comprise des *canons de cuir* devrait disparaître des récits d'histoire. — P. 267. Quelques-uns des détails de l'assassinat des généraux de Wallenstein à Eger, ne sont pas absolument exacts. — P. 269. Je ne voudrais point voir dire d'une manière aussi affirmative que Ferdinand II ne fut pour rien dans le meurtre de Wallenstein. — P. 378. Après avoir pris connaissance du dernier volume de M. Gindely, l'auteur rabattra sans doute un peu des magnifiques éloges (« le représentant de la justice que les âmes généreuses seules pratiquent ») qu'il accorde à Ferdinand II, sans doute en haine de la liberté à laquelle aspire une *multitude aveugle !* — P. 481. Un historien sérieux ne cite point comme source les *Mémoires de Pontis*. — P. 515. Pourquoi subitement, au moment de la bataille de Marienthal (1645), faire un long exposé de la misère en Allemagne ? Ce chapitre était nécessaire sans doute et l'auteur aurait dû même lui donner des développements bien plus considérables, mais il fallait le placer à la fin du livre, où il aurait fait bien plus d'effet. M. Ch. ne semble pas connaître le travail de Hanser (*Deutschland nach dem dreissigjaehrigen Krieg*, Heidelberg, 1862) où sont réunies des centaines de citations sur cette triste matière. — P. 607. Il y a évidemment une erreur dans le nom de la ville bavaroise de *Wilsbibourg*. — P. 625. Les villes libres impériales avaient eu voix délibérative aux diètes avant la paix de Westphalie. — Çà et là l'orthographe des noms propres est fautive, bien que l'auteur ait mis un soin trop inconnu généralement aux historiens français, à éviter de pareilles erreurs. C'est ainsi qu'il faut lire, II, p. 390 : *Wittenweyer* pour *Wittenweiher*. — P. 397, note, *Barthold* au lieu de *Berthold*. — P. 402, *Schaffhouse* au lieu de *Schaffouse*. Le colonel suédois *Axel Lilia* qui paraît II, 80, est sans doute identique avec le colonel *Axel Silje* mentionné II, 461. — On dit *Santa-Cruz* et non *Santa-Crux*, d'*Oysonville* et non d'*Oisonville*, *Phalsbourg* et non *Pfalzbourg*.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 février 1879.

M. le Ministre de l'instruction publique transmet à l'Académie la liste des élèves de l'Ecole des chartes qui ont obtenu cette année, à la suite des épreuves de fin d'année, le diplôme d'archiviste paléographe. Ce sont, par ordre de mérite, MM. Thomas, Tardif, Fournier, Faucon, Valois, Emile Molinier, Bournon, Flourac; hors rang, à titre d'étranger, M. Kohler.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie à l'Académie des dessins de M. Wencker, représentant des objets de provenance, soit gauloise, soit samnite (c'est une question à résoudre), qui ont été trouvés récemment entre Alfedena et Solmona, province d'Aquila (ci-devant Abruzze ultérieure seconde), et qui appartiennent aujourd'hui à M. Alexandre Castellani. — M. Geffroy annonce, en outre, l'envoi prochain des trois estampages pris par M. Arthur Engel, reproduisant des inscriptions latines trouvées, il y a dix ou douze ans, auprès du Monte Testaccio.

M. Delisle lit une notice sur les manuscrits des commentaires de *Beatus* sur l'Apocalypse. L'occasion de la rédaction de cette notice est l'acquisition que vient de faire la Bibliothèque nationale d'un nouveau manuscrit de ces commentaires écrit en Espagne à la fin du XII[e] siècle. — On connaît aujourd'hui en tout dix manuscrits de l'ouvrage en question. Le plus ancien se trouve dans la bibliothèque de lord Ashburnham; il est du IX[e] siècle. Parmi les plus curieux, il faut compter le ms. dit de *Saint-Sever*, du XI[e] siècle, qui se trouve depuis longtemps à la Bibliothèque nationale. (La nouvelle acquisition porte donc à deux le nombre des manuscrits de *Beatus* que possède la Bibliothèque nationale), et un manuscrit du XII[e] siècle, qui fait partie de la collection Didot.

L'ouvrage de Beatus n'a été publié qu'une fois et d'une manière insuffisante (Madrid, 1770). Ces divers manuscrits présentent entre eux une différence de texte assez importante, qui touche à la question de la date de la rédaction de l'ouvrage. On connaît, sans doute possible, le nom de l'auteur, Beatus; la date où il écrivait devrait être connue aussi, car lui-même a pris soin de la marquer explicitement; mais les différents manuscrits ne donnent pas la même indication. Beatus, écrivant au VII[e] siècle, que le 6[e] âge du monde, suivant lui, devait finir l'an 838 de l'ère d'Espagne, c'est-à-dire l'an 800 de notre ère, et il donne le nombre des années qui le séparaient encore de cette date. En calculant, d'après cette indication, le moment où il écrivait, on trouve, suivant les manuscrits, les années de notre ère 776, 784, 785, 786. Il est possible, pense M. Delisle, que les copistes, (ou l'auteur lui-mêm.), aient volontairement changé les chiffres, afin de mettre l'indication en rapport, non avec la date de la rédaction du livre, mais avec celle de l'exécution de chaque exemplaire. C'est par une préoccupation analogue que, dans plusieurs manuscrits, les copistes, écrivant après l'an 800, n'ont pas cru pouvoir reproduire textuellement la phrase de l'auteur, *finiet quoque sexta etas in era DCCCXXXVIII*, et ont remplacé *finiet* par *finivit*. — Ce qu'il y a de plus intéressant à étudier dans les manuscrits de Beatus, ce sont les peintures qu'on y trouve d'ordinaire en grand nombre. Les scènes de l'Apocalypse sont un des sujets qui ont été le plus fréquemment traités dans l'imagerie du moyen âge. Parmi les manuscrits où l'on trouve des suites entières de scènes de l'Apocalypse, M. Delisle signale deux groupes principaux : l'un, qui appartient à l'Angleterre et à la France du nord, est représenté notamment par le ms. français 403 de la Bibliothèque nationale et par un ms. de la Bodléienne dont le fac-simile a été publié pour le *Roxburghe Club* par M. Coxe; l'autre, spécialement espagnol, est formé par les manuscrits du commentaire de *Beatus*. Le ms. de Saint-Sever, de la Bibliothèque nationale, est orné de peintures très-remarquables. Il faut y signaler notamment les encadrements d'entrelacs; ceux du frontispice sont visiblement imités de l'écriture arabe coufique. Les figures sont empreintes d'un sentiment religieux élevé, et, en tout, le volume rappelle les plus beaux monuments de l'art carolingien [1]. — Il est curieux de comparer ce ms. de Saint-Sever avec le ms. Didot. Tous deux sont copiés sur un type commun, comme le prouve la ressemblance d'un grand nombre des peintures de l'un et de l'autre : mais le ms. Didot, exécuté un siècle plus tard, présente à la fois plus de correction dans certains détails du dessin (notamment l'architecture et les costumes) et aussi plus de sécheresse et plus de vulgarité dans l'exécution.

M. Tissot, archiviste du canton de Neuchatel (Suisse), ayant adressé à l'Académie le *fac-simile* d'une inscription en vieux français qui se lit sur une cloche, à Valangin, M. Gaston Paris, après avoir pendant la séance même pris connaissance de ce

---

1. On peut signaler, à titre de curiosité, dans le ms. de Saint-Sever, la présence, au f° 184, d'une scène de fantaisie qui n'a aucun rapport avec le texte. On voit deux hommes chauves qui se battent en présence d'une femme et qui s'arrachent la barbe; à côté on lit ce vers :

Frontibus attritis barbas conscindere fas est.

fac-simile, communique à l'Académie le texte de cette inscription. Le déchiffrement ne présente qu'une difficulté : elle consiste en ce que tous les signes d'abréviation, qui auraient dû être écrits au-dessus des lettres, ont été omis (soit dans l'original, soit dans le *fac-simile*), en sorte que beaucoup de mots sont tronqués et doivent être complétés par conjecture. L'inscription est en partie en vers mal rythmés et se lit ainsi :

De livre(s) poise CCCC.

Du mest(re) fu livree la(n) cora(n) M CCCC LXIII anee IHS *(c'est-à-dire Jésus)*. Amen.

E(n) no(n) du Pere et du Fil
Et du vrai S. Espri(t)
Et de la virg(e) Marie
Por q(ui) je su establie,
Por tos les S. de paradi(s),
Su je fate cu(m) je vo di(s);
Madelene su nu(m)mee,
De relique(s) bie(n) ornee,
Et de se(n)te es(cri)pture,
De q(ui) ja fa ma ce(n)ture,
Por est(re) plu(s) vigoroze.
Ja ai la voi(x) plus signoze,
Ja defa tote(s) fierte(s)
De perole ici ap(res) :
XPS (Christus) vi(n)cit, XPS regnat, XPS i(m)p(er)at,
XPS ab omni malo nos defendat.
Amen.
Tali(s) pater, (ta)li(s) filius, tali(s) sp(iri)t(u)s S(anctus).
Laudate Deum omnes gentes.

Ce texte est intéressant au point de vue linguistique, parce que les spécimens des dialectes français de la Suisse au moyen âge sont rares. On peut y relever notamment les formes *je su* pour *je sui*, *fate* pour *faite*, *fa*, *defa* pour *fais*, *défais*, et peut-être *ja* pour *je* (mais ce dernier mot peut aussi être l'adverbe de temps *jà*, « déjà », « maintenant »).

M. Ferdinand Delaunay continue la lecture du mémoire de M. Th.-H. Martin sur les hypothèses astronomiques de Platon.

Ouvrages déposés : — H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Le Dieu de la mort et les origines mythologiques de la race celtique (Troyes, in-8°); — Cataloghi dei codici orientali di alcune biblioteche d'Italia stampati a spese del ministerio della publica istruzione (Firenze, 1878, in 8°); — L'abbé CAZAURAN, Hommage à la ville de Condom : Monographie de l'église Saint-Pierre de Condom, autrefois cathédrale, du cloître canonial, de la chapelle des évêques (Paris, V. Palmé, 1879, in 8°); — DAREMBERG et SAGLIO, Dictionnaire des antiquités, 6e fascicule, CAECAS (Paris, Hachette, in-4°); L. DESCHAMPS DE PAS, Quelques monnaies inédites (Saint-Omer, brochure in 8°, extr. de la 108e livraison du *Bulletin de la Société des antiquaires de la Morinie*). — Musee de Besançon, catalogue des peintures, dessins et sculptures, par G. F. LANCRESSON, 6e éd. revue et complétée par Auguste CASTAN (Besançon, 1879, in-16); — Supplemento á collecção dos tradatos, convenções, contratos e actos publicos celebrados entre a carôa de Portugal e as mais potencias desde 1640, coordenados pelo visconde DE BORGES DE CASTRO, e continuação por Julio Firmino Judice BIKER, t. IX-XIII (I-V du supplément); — N. DE WAILLY, Récit du XIIIe siècle sur les translations faites en 1239 et en 1241 des saintes reliques de la Passion (extrait de la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes).

Présentés de la part des auteurs : — *par M. Jourdain :* Histoire religieuse du Sonnois : Notice sur l'abbaye cistercienne de Perseigne par Gabriel FLEURY; — *par M. Barbier de Meynard :* CLERMONT-GANNEAU, Ossuaire juif de Joseph, épitaphe judéo-grecque de Jaffa, inscription de Xanthe en Syrie (extr. de *la Revue archéologique*); — *par M. Defrémery :* R. DEZEIMERIS, Pierre Trichet, un bibliophile bordelais au XVIIe siècle (Bordeaux, in-8°); — *par M. de Rozière :* HERVIEU, Recherches sur les premiers états généraux et sur les assemblées représentatives dans la première moitié du XIVe siècle.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 1er Mars — 1879

34. — **Le Christianisme et ses origines** par Ernest HAVET. Tome III. Le *Judaïsme*. Paris, Calmann Lévy, 1878, xxvi-519 p. 1 vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

II

Le chapitre VI, qui traite des derniers prophètes, c'est-à-dire de ce que nous appelons d'habitude les prophètes, doit donner lieu à un examen complet. Rappelons que les écrits prophétiques sont compris dans la seconde partie du canon hébraïque et y forment quatre volumes : 1° Isaïe ; 2° Jérémie ; 3° Ezéchiel ; 4° les douze (petits prophètes). A quelle époque fut clôturée cette collection, c'est ce qu'on ne saurait dire avec certitude. Il me semble, toutefois, qu'on ne peut se dérober aux renseignements fournis par la préface de l'Ecclésiastique qui mentionne, à plusieurs reprises, l'existence non seulement de la seconde partie du canon (prophètes), mais celle même d'une troisième série d'écrits (hagiographes). M. H. conteste l'historicité de cette notice, mais sans preuves suffisantes, à notre avis (p. 338-339). Nous nous croyons donc autorisé à dire qu'antérieurement à l'an 130 avant J.-C., date approximative de la rédaction de la dite préface, la collection prophétique avait reçu sa forme actuelle. En nous appuyant sur un passage contenu au corps du même livre et qui énumère les principaux faits et personnages de l'histoire biblique, nous pourrions même remonter une cinquantaine d'années plus haut, mais l'authenticité de ces développements a été contestée et nous l'abandonnons. Ce que nous n'abandonnons pas, en revanche, et ce qui confirme le témoignage de l'Ecclésiastique, c'est la mention, dans le livre de Daniel rédigé un peu après l'an 170 (av. J.-C.), de livres (sacrés) dont Jérémie faisait partie (Daniel, IX, 2). M. H., par une fâcheuse inspiration, conteste, il est vrai, le sens et la date du livre de Daniel : c'est un point de vue qu'il a certainement été amené à soutenir sans un examen suffisant, et où nous serions bien étonné qu'il persistât ; nous y reviendrons un peu plus tard. Quoiqu'il en soit, le double témoignage de Daniel et de l'Ecclésiastique établit pour nous l'existence de la collection pro-

phétique dans la première moitié du second siècle avant l'ère chrétienne, et nous sommes tout au plus disposé à y admettre, plus bas que le troisième siècle, des interpolations peu considérables. Il va sans dire que, si bien fondé que nous croyons ce raisonnement, si M. H. établit que des parties considérables des prophètes *n'ont pu être écrites qu'au second siècle,* nous serons bien forcé de nous incliner devant sa démonstration ; devant un argument décisif tiré du contenu d'un livre et emportant la date de sa rédaction, rien ne prévaut, pas même les preuves « externes » d'apparence la plus solide. Sur le terrain des principes de la critique littéraire, M. H. ne nous aura pas pour adversaire.

Quels sont maintenant les auteurs de la collection prophétique? qui a donné à ces livres la forme sous laquelle la tradition les a adoptés? — A cette question, nous faisons cette réponse — et M. H. sera bien difficile, s'il ne s'en contente pas — : la collection des prophètes a été formée par des gens d'église, avant tout préoccupés de l'édification de la communauté, subordonnant toute autre considération à celle-là, non-seulement incapables d'opérer un triage entre les œuvres vraiment antiques et celles qu'une tradition crédule y pouvait avoir ajoutées, mais dominés par la pensée d'adapter et d'approprier aux besoins du présent les textes dont ils voulaient donner une édition définitive. Peut-on douter que l'esprit qui a présidé à la collection des écrits prophétiques ne soit bien celui que nous venons d'indiquer, quand on lit à la fin du livre d'Osée, dont le contenu a les allures d'une haute poésie et dont nous maintenons, dans une large mesure, le caractère antique, la glose prosaïque ci-contre : « Que celui qui est sage comprenne ces choses; que celui qui est intelligent, en prenne connaissance; car les voies de Jahveh sont droites. Les justes y marchent, mais les pécheurs y trébuchent » (xiv, 10)? Voilà bien la signature de l'homme d'église ; la main qui a écrit cette réflexion honnête ne devait pas être bien loin de celle qui a placé, au bout du livre hardi et sceptique de l'Ecclésiaste, cette conclusion naïve : « Ecoutons la conclusion de tout ce discours : crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là tout pour l'homme. Car Dieu fera venir toutes les œuvres en jugement, tout ce qui est caché, soit bien, soit mal. » Quel crédit d'ailleurs faire aux auteurs de la collection des douze petits prophètes quand on les voit intercaler, entre Osée et Amos, où nous trouvons l'accent de temps singulièrement plus anciens, le livre de Joël, où nous avons soutenu qu'il fallait voir des exercices de rhétorique d'une époque récente (IVe ou IIIe siècle)? Que dire surtout de la présence de ce conte bizarre de Jonas, où une conclusion, élevée d'ailleurs, se dérobe sous un vêtement grossier et puéril? — « La collection prophétique, écrivions-nous, il y a quelques mois, à l'occasion de la publication dans une revue littéraire d'une partie de l'œuvre de M. H., de celle-là même qui nous occupe en ce moment, la collection prophétique n'a été formée que très-tardivement, à une époque qu'il est difficile de déterminer, mais qui pourrait n'être pas antérieure au IIIe siècle avant notre ère... D'ici là,

j'admets toutes les vicissitudes, modifications, intercalations possibles. » — « D'autre part, ajoutais-je, les produits de ladite littérature (surtout pour l'époque antérieure à Jérémie) n'offriront jamais d'autre garantie d'authenticité que celle qu'ils empruntent à la conformité aux circonstances du temps. » (*Revue politique*, nº du 22 juin 1878.) Venons-en donc aux faits qui infirmeraient ces conclusions et qui ont engagé M. H. à reporter non plus la *collection*, mais la *composition* même des écrits prophétiques à l'époque des Machabées (première moitié du second siècle avant notre ère).

Dans *Isaïe*, dit M. H., « les savants s'accordent généralement à accepter les douze premiers chapitres comme appartenant, en effet, à l'époque où l'on place Isaïe lui-même, celle d'Ezéchias et de l'invasion assyrienne... » On se fonde « sur ce que l'auteur des premiers chapitres parle des événements de cette époque comme un homme qui vit au milieu de ces événements et qui en paraît tout occupé; mais voici une objection bien grave. Au milieu de ces mêmes pages, toutes pleines de l'invasion assyrienne, éclatent tout à coup des prophéties dont on ne peut trouver l'application sans descendre au temps de Nabuchodonosor et même au temps de Cyrus. » Le premier exemple se lit chap. I, v. 8 : « Sion est demeurée comme une cabane abandonnée dans le vignoble après la vendange... comme un poste de guette abandonné dans la campagne. Si Jahveh n'avait laissé subsister un misérable reste, nous aurions été comme Sodome... » Voilà, en effet, qui pourrait fort bien n'avoir été écrit qu'à l'époque indiquée par M. H. Nous en dirons autant d'un second passage qu'il cite (V, 13), où la captivité du peuple est annoncée avec des traits singulièrement précis; et nous accordons, sans hésitation aucune, celui-ci, qui parle du retour de l'exil (XI, 11, 12) : « Le jour viendra que la main de Jahveh recueillera les débris de son peuple, reste d'Assur, de l'Egypte et de l'Ethiopie... Il ramène les exilés d'Israël, il rassemble les dispersés de Juda des quatre coins de la terre. » — « Il est impossible, dit avec grande raison M. H., que de telles paroles aient été prononcées avant le retour à Jérusalem, qui suivit l'exil de Babylone. » Je ne suis donc pas éloigné de partager le scepticisme de M. H. à l'égard de ce qu'on appelle, très-improprement et d'un terme très-barbare, le *premier Isaïe;* c'est-à-dire que j'admets que le très-petit nombre de morceaux qu'on peut faire remonter jusqu'à l'époque d'Ezéchias ont été remaniés, complétés et augmentés de beaucoup d'autres, au milieu desquels les rares parties antiques ne se discernent plus sans hésitation. J'irais même jusqu'à dire que je prendrais volontiers pour critérium l'observation suivante : se défier de tout morceau qui décrit avec précision les malheurs à venir et surtout de ceux qui se complaisent dans la description de l'avenir brillant qui succédera à ces temps de calamité. Quand on tâche, en effet, de se reporter à la situation d'esprit des prophètes, préoccupés de jeter l'alarme dans les consciences et de rappeler leurs auditeurs au sentiment de leurs devoirs envers Jahveh, on n'imagine vraiment pas qu'ils aient pris

comme plaisir à atténuer l'effet de leurs menaces en y joignant sans transition de brillantes promesses. On comprend, au contraire, à merveille, qu'une époque postérieure (après l'exil), ayant sous les yeux les menaces de l'antique prophétie, ait jugé à propos de les atténuer, de les corriger, de les compléter à ce point de vue, de façon à les appliquer aux besoins des nouvelles générations. En revanche, quand je vois le prophète s'en prendre soit à l'idolâtrie, soit aux vices régnants (luxe, dureté envers la veuve et le pauvre, etc.), je n'ai nulle raison de révoquer en doute sa prédication. (Pour la première partie d'Isaïe, voy. Havet, p. 175-178.)

Je passe de là sans transition à deux anciens prophètes, Osée et Amos, dont M. H. (p. 195-196) nie absolument le caractère antique. « Osée, dit-il, étant tout rempli de l'infidélité d'Ephraïm (ou de Samarie) et de la ruine qui en a été le châtiment, on a trouvé tout simple de le regarder comme contemporain de l'invasion assyrienne. » — « J'ose dire, ajoute l'auteur du *Judaïsme,* qu'il est démontré qu'on s'est trompé. On n'a pas fait attention qu'Osée annonce aussi la ruine de Juda, qu'il prophétise expressément l'exil et la dispersion des Juifs et leur retour dans la Palestine. Les fils de Juda et d'Israël seront ramenés ensemble, et ils n'auront plus qu'une seule tête, et ils remonteront de la terre étrangère. (II, 2). — Les fils d'Israël demeureront bien des jours sans roi, sans chef, sans sacrifice... Puis les fils d'Israël reviendront à Jahveh leur Dieu, et à David leur roi, et ils reconnaîtront Jahveh et ses bienfaits à jamais (III, 4-5), etc. — Cela évidemment a été écrit, au plus tôt, après la captivité de Babylone. » Je trouve dans le raisonnement que je viens de reproduire, un mélange de vrai et de faux dont le départ, par une circonstance qui malheureusement ne se rencontre pas souvent, me semble très-aisé à faire : en effet, si l'on surprend quelque part les procédés de l'interpolateur, de cet « homme d'église » qui introduit dans les textes antiques les changements qui peuvent les rendre propres à l'édification du présent, c'est certainement dans les premiers chapitres d'Osée ; nous avons signalé plus haut sa main dans les lignes qui terminent le volume. Osée débute par mettre en scène, sous une forme très-originale (mariage avec une prostituée et naissance de trois enfants qui reçoivent des noms symboliques), les malheurs qui vont fondre (ou viennent de fondre, peu m'importe) sur le royaume du Nord. Israël est condamné, Jahveh cesse d'avoir pitié de son peuple, il le renie. Voilà la prophétie, ou la menace dans sa simplicité ; au chapitre III, le même thème est repris dans des termes équivalents. Il n'est pas question d'un retour quelconque ; ce sont des menaces, sans aucune nuance d'atténuation.

Cela devait sembler sans application utile à une époque plus récente (après le retour à Jérusalem) : il fallait, d'une part, suppléer à l'absence du nom du royaume de Juda et surtout au défaut de toute promesse d'un meilleur avenir. C'est ce qu'a fait une main très-maladroite, en intercalant après les mots : « Je n'aurai plus pitié de la maison d'Israël » (I, 7), ceux-là, qui sont visiblement déplacés : « Mais j'aurai pitié de la

maison de Juda, etc. » (I, 8); et après cette dure parole : « Vous n'êtes plus mon peuple et je ne suis plus votre Dieu » (I, 9), ce développement, qui contredit le précédent et qui a très-justement choqué M. H., comme l'indice d'une époque beaucoup plus récente : « Cependant le nombre des fils d'Israël sera comme le sable de la mer... Au lieu qu'on leur disait : Vous n'êtes plus mon peuple! on leur dira : Fils du Dieu vivant! Les enfants d'Israël et ceux de Juda se rassembleront, etc. » (II, 1-3). L'explication est la même pour le second passage cité par M. H., mais la faute qu'il a faite en ramenant le (tout (car c'est Osée tout entier qu'il a voulu rajeunir) à l'époque postérieure à l'exil, saute aux yeux. Il cite précisément un passage dont la première moitié, trop négligemment rapportée dans son livre, aurait dû l'avertir qu'il faisait fausse route : « Les fils d'Israël resteront longtemps sans roi, sans chef, sans sacrifice, sans *statue*, sans *ephod*, sans theraphim. » Voilà une allusion à l'idolâtrie de l'époque antérieure à l'exil que l'on ne saurait mettre en doute et j'y vois la marque incontestable d'un écrivain antique (VIIIe siècle, selon les apparences). Oui, Jahveh va abandonner son peuple, et le signe de cet abandon consistera en ce que lui, Jahveh, cessera d'être adoré sous des symboles matériels! Il faut sans doute que nos honnêtes interpolateurs et correcteurs des écrits prophétiques n'aient pas compris ce passage, absolument scandaleux pour l'époque où ils vivaient : sans quoi ils l'eussent biffé — comme l'a fait, sans s'en apercevoir, M. H. La seconde moitié, citée par M. H., dénote clairement à son tour la main de l'interpolateur. David n'était pas le roi du peuple d'Ephraïm ou des dix tribus, comme l'écrivain le dit naïvement (III, 5). Pour ma part, — car il faut s'en tenir au nécessaire, — je suis frappé, dans les prophéties dites d'Osée, de deux traits : 1° sa constante préoccupation d'Israël et non de Juda, que confirme la mention fréquemment répétée de Guilgul et de Béthel; 2° l'obscurité de cet écrit. Ces deux traits me semblent plaider d'une façon décisive, non pas précisément en faveur de l'opinion générale de la critique allemande, qui considère ce livre comme le produit authentique et sans fraude du VIIIe siècle, mais en faveur d'une opinion plus modérée qui y reconnaît des traces positives de la prédication d'un ancien prophète de la même époque. Tout passage où figurera Juda et où interviendront les promesses d'avenir devra paraître suspect. J'en dirai autant d'Amos, qui se présente dans des conditions analogues et qui, en dehors d'additions et d'interpolations très-visibles, comme celles du dernier chapitre (IX, 8-9, 11-15) et toutes réserves faites sur un remaniement général, semble avoir conservé des parties réellement anciennes. — Michée (Havet, 197-198) a sans doute été l'objet de remaniements importants, parmi lesquels nous faisons figurer volontiers les passages cités par M. H. sur la destinée glorieuse et paisible du peuple juif (chap. IV, 1-8, V (en entier), VII, 11-20. Nous ne voyons toutefois aucun motif de reporter la composition de ces morceaux au temps des Asmonéens, comme le veut M. H. — Nous laisserons de côté les autres petits prophètes.

Revenons à la partie d'Isaïe, dont l'authenticité a été abandonnée par la critique, au second Isaïe (chap. XL-LXVI). On le place à l'époque de l'exil (VIe siècle). M. H. ne s'en contente pas. L'exaltation du prophète, les promesses faites à Jérusalem et au temple lui semblent dépasser la mesure de l'enthousiasme permis à cette époque. Je ne suis pas frappé de ces objections; je ne conteste pas des retouches possibles (aux Ve, IVe siècles), mais le sentiment qui inspire l'ensemble de ces développements ne me semble pas pouvoir être mieux placé qu'à l'époque où l'on s'accorde pour placer l'écrivain. M. H. veut nous transporter à l'époque des Asmonéens, sous ce prétexte que « une fois qu'on est emporté loin de la grande date de la captivité de Babylone, on ne sait plus à quoi se rattacher » jusqu'à l'insurrection victorieuse des Machabées. M. H. cite ici, par un retour très-habile, le chapitre II d'Isaïe (p. 181) qui peut fort bien, en effet, appartenir à la même inspiration et à la même époque que tels morceaux du second Isaïe. Quelle répugnance aurait d'ailleurs M. H. à admettre l'hypothèse que j'ai émise à propos de Joël, à savoir de sortes d'exercices de rhétorique sacrée, reprenant les thèmes anciens et les ornant au gré de l'écrivain? Ces compositions auraient pris place dans le recueil sacré. Michée, par exemple (chap. IV), et Isaïe (chap. II) nous offriraient deux *compositions* sur un thème identique, remontant lui-même peut-être à l'époque de l'exil ou un peu après et qui commence ainsi : La montagne de la maison de Jahveh s'élèvera au-dessus des collines, etc. Le développement pourrait être l'œuvre du Ve ou du IVe siècle. En combinant ces différents éléments, on arrive, je pense, à rendre un compte très-satisfaisant des points qui ont empêché M. H. d'accepter les conclusions générales de la critique allemande, dont on retrouvera l'exposition, entre autres, dans l'ouvrage de M. Reuss *(Les prophètes*, 1876).

Mais dans le chap. XIX d'Isaïe, nous trouvons un passage qui, d'après M. H., nous reporte avec évidence au second siècle. « En ce temps-là, il y aura cinq villes au pays d'Egypte... qui jureront par Jahveh Sabaoth, etc... En ce jour-là il y aura un autel à Jahveh au milieu de l'Egypte... Il y aura un chemin ouvert entre l'Egypte et l'Assyrie... L'Egypte et Assur adoreront ensemble, Israël étant troisième... Et Jahveh les bénira en disan : Béni soit l'Egyptien, mon peuple, Assur, œuvre de mes mains, et Israël, mon héritage. » Ce passage semble avoir exercé une influence décisive sur M. H. (p. 182-184). Il y voit une allusion claire à l'établissement du temple d'Onias à Héliopolis (150 avant notre ère, environ). S'il en est ainsi, c'est une interpolation très-récente et de la nature de celles que nous admettrions sur la foi de la nécessité : en tout cas, et M. H. a mille fois raison à cet égard, nous sommes reportés en pleine période grecque, au moment de la grande et fructueuse propagande des Juifs tant en Egypte qu'en Assyrie (Babylonie ou peut-être Syrie, comme le préfère M. H.), c'est-à-dire au IIIe siècle au moins, IIIe ou IIe siècle, M. H. peut voir que nous ne sommes pas bien éloignés

l'un de l'autre ; mais la partie précédente de la prophétie peut être plus ancienne sans difficulté.

Dans les écrits de Jérémie, dont l'authenticité générale paraît très-difficilement révocable en doute, à cause de leur étroit rapport avec les circonstances de l'histoire contemporaine, M. H. cite plusieurs passages qui lui semblent de date plus récente ; même en lui donnant raison sur quelques points, je ne vois trop quel avantage il y prendrait. Cette partie de l'œuvre, je dois le déclarer, est insuffisante, et ce n'est point par là (p. 192-194), ni par les quelques lignes consacrées à Ezéchiel que se recommandera la thèse, ou plutôt l'hypothèse de M. H. J'ose dire que cette hypothèse ne prendrait une apparence redoutable que du moment où le livre de Jérémie serait directement attaqué et serré de près ; or, c'est ce qui n'est pas.

Avant d'ailleurs d'arriver à Jérémie, M. H. se croyait assez sûr des conséquences à tirer des faits que nous avons étudiés à sa suite pour introduire la proposition suivante (p. 185) : « Il est inévitable que l'esprit soit au moins traversé par cette idée, que peut-être on s'est trompé, non pas sur tel ou tel passage des livres prophétiques, mais sur l'ensemble même de ces livres et qu'ils pourraient être tout entiers d'une date beaucoup plus récente que celle où on s'obstine à les placer. On n'a après tout aucune preuve matérielle et positive que ces prophéties qu'on a crues nées de la grande crise de la destruction des deux royaumes, *ne soient pas sorties plutôt d'une autre crise, celle qui a abouti au gouvernement des Asmonéens et à l'indépendance des Juifs.* » Aux deux objections qui s'élèvent immédiatement : 1° mais le milieu où semblent se mouvoir les prophètes est antique, 2° l'époque d'Antiochus Epiphane a produit sa littérature propre (livre de Daniel et Psaumes), bien différente des prophètes, M. H. répond : Pour le premier point, il y a eu fiction, adaptation du point de vue ancien aux préoccupations du présent sous un voile suffisamment transparent ; pour le second, nous reculerons de cent cinquante ans les Psaumes et Daniel.

En théorie, nous admettons la première réponse : oui, — et les exemples de la littérature pseudépigraphe sont assez nombreux chez les Juifs, — nous admettons que des écrivains anonymes du IIe siècle *aient pu* se parer du nom d'anciens prophètes pour proclamer devant leurs contemporains certaines promesses et certaines menaces. — Quant au second point, à savoir si les psaumes et Daniel ont été à tort placés à l'époque des persécutions d'Epiphane, nous en dirons un mot plus tard. Mais la vraie question n'est pas là : elle est tout entière dans ces mots : *Y a-t-il des raisons sérieuses de déclarer que les écrits prophétiques ne remontent pas, quant à leur substance, à la grande crise religieuse des* VII-VIe *siècles* (sauf compléments, modifications et altérations ultérieures) ? — Et ici, après avoir tenu le plus grand compte des objections de M. H., nous n'hésitons pas à répondre : non, il n'y a pas de raison sérieuse de refuser à l'époque que nous venons d'indiquer la grande ins-

piration prophétique à laquelle se rapporte la substance des écrits de Jérémie, d'Ezéchiel, du second Isaïe et d'autres encore.

M. H. n'invoque contre notre opinion, — qui est en gros celle de la critique allemande, — qu'une considération vraiment spécieuse. Nous l'avons déjà indiquée, mais il faut la mettre au jour dans toute sa portée : le Deutéronome nous offrant le témoignage d'un esprit *plus récent* que la Loi, rédigée au ve siècle, et les écrits prophétiques offrant avec le Deutéronome une inspiration commune, les uns comme l'autre doivent être reportés à la seule grande crise religieuse dont nous ayons connaissance dans l'histoire juive après la restauration jérusalémite, à savoir au temps d'Antiochus Epiphane. Cette thèse, comme c'est le cas pour un homme d'un grand mérite, même quand il s'égare, n'est point vulgaire. Nous comprenons même qu'un homme d'un esprit à la fois ardent et logique, tel que M. H., s'y soit jeté à corps perdu, après en avoir cru démontrée la première partie, à savoir l'antériorité de la loi d'Exode-Nombres sur le Deutéronome. Ayant saisi, comme peu l'avaient fait avant lui, la haute valeur du Deutéronome, il a voulu lui trouver une époque digne de sa sublime inspiration : en cela il n'avait pas tort. Il a vu fort clair aussi dans la parenté qui joint le Deutéronome au grand esprit de la prophétie, et il a agi avec un profond sens littéraire en se refusant à détacher l'un de l'autre. Seulement, il s'est trompé — et la faute en est à une éducation de critique religieuse insuffisante — sur la véritable position de la question du Deutéronome, et, cette erreur faite, tout en semant sur son chemin des remarques neuves et parfois d'un vif intérêt, il n'a pu reprendre la bonne voie. Nous avons montré plus haut que le Deutéronome appartenait légitimement aux VIIe, VIe siècles (avec additions ultérieures possibles) ; notre conclusion pour la collection prophétique a été la même, tout en ouvrant la porte bien plus grande encore aux altérations de toute nature, aux additions édifiantes et rhétoriques.

Un reproche que nous nous pensons en droit de faire à M. H., c'est que, se croyant en possession de la solution d'un grand problème d'histoire littéraire et philosophique, il ne se soit pas demandé si cette solution répondait aux exigences qu'il avait réclamées de la solution ordinaire. N'aurait-il pas été frappé dans ce cas du peu de convenance qu'offre la collection prophétique, si l'on considère son immense variété de sujets, ses longueurs, ses obscurités, sa complication, avec l'idée et le but précis que doit se proposer la prédication en un temps d'épreuves extraordinaires? Qu'il relise Daniel à cet égard et qu'il voie la différence! Pour nous, une pareille hypothèse, soumise à cette sorte de contre-épreuve, se heurte à mille impossibilités de détail, sans compter les difficultés relatives à la date de formation du canon prophétique, sur laquelle on reconnaîtra que nous nous sommes montré singulièrement réservé.

M. H. ne semble pas d'ailleurs être arrivé à une idée claire de l'action et du rôle du prophétisme. La vieille idée de la *prédiction*, mise en avant

par une tradition ignorante, le hante et le poursuit, quoiqu'il en veuille. Sans doute, dans les écrits des prophètes, les promesses et menaces d'avenir jouent nécessairement un rôle plus grand que ce n'avait pu être le cas dans leur prédication; mais que d'éléments variés à côté de celui-là! Si M. H. avait pu consulter plus aisément les grands travaux critiques de l'Allemagne, il ne se serait pas imaginé si volontiers que des générations plus récentes eussent éprouvé le besoin de faire « prophétiser » les anciens.

Un autre point nous a également frappé. M. H., place après l'exil le grand développement des idées sacerdotales et rituelles, puisqu'il assigne à cette époque le code mosaïque où elles ont trouvé leur expression authentique. Il en résulte qu'il ne devrait pas s'étonner de voir attribuer à une époque antérieure les pages dont les auteurs témoignent d'une certaine liberté d'esprit à l'égard des pratiques du culte. Sans doute on peut aussi imaginer que cette inspiration plus libre soit dûe à une réaction récente contre les rigides exigences du VIe et du Ve siècle. Mais cela n'est nullement évident, et la première explication, à laquelle M. H. semble ne pas songer seulement, aurait mérité d'être discutée. Rappelle-t-il le fameux passage de Jérémie, où cet écrivain traite si légèrement les prescriptions rituelles (VII, 21), il en conclut aussitôt qu' « on était bien loin alors de l'Exode, du Lévitique et des Nombres..... Il donne un démenti formel à ces livres... On les avait oubliés » (p. 214-215). La plupart des critiques estiment au contraire que Jérémie a *précédé* les livres mosaïques, ce qui est infiniment plus naturel. Nous avons le droit de nous étonner que la grande thèse admise actuellement par les exégètes les plus indépendants, sur la marche du développement religieux israélite, à savoir que le prophétisme était arrivé par degrés, à l'époque avoisinant l'exil, à des conceptions très-élevées et très-larges, qui, lors de la restauration esdraïque, ont cédé la place à une préoccupation singulièrement plus étroite, que cette grande thèse ne soit nulle part exposée par l'auteur, si bien que les lecteurs attentifs pourront se demander si c'est volontairement ou involontairement qu'elle est passée sous silence.

Je détache d'ailleurs de la question proprement littéraire, la question qu'on peut appeler philosophique : les plus belles parties du Deutéronome et des Prophètes sont mises en lumière avec une supériorité qui atténue pour une grande part, même aux yeux de la critique, le caractère excessif de l'hypothèse qui précède cette remarquable exposition.

Sans m'arrêter aux détails, ce qui nous entraînerait au-delà des limites permises, ne pourrai-je cependant pas m'étonner qu'un homme d'un goût aussi sûr cherche souvent, par esprit de système, des explications compliquées quand les textes livrent leur sens sans effort? Pourquoi ne veut-il pas que l'auteur anonyme de la seconde partie d'Isaïe nomme Cyrus par son nom (p. 185, note)? Pourquoi chercher des choses si compliquées dans les prophéties assez pauvres d'un Aggée, d'un Zacharie et d'un Malachie? Pourquoi descendre jusqu'à Hérode, quand les paroles

des deux premiers s'appliquent si aisément à Zorobabel et à Josué? Quant à Malachie, M. H. le place après la mort d'Hérode. Le modeste écrivain qui s'indignait si vertueusement contre ceux qui offraient au temple des bêtes tarées, est vraiment l'objet d'une hypothèse bien superflue.

Je viens de nommer Hérode. M. H. a eu, en effet, la pensée, ayant placé lors de l'effervescence religieuse du temps d'Epiphane, la rédaction du Deutéronome et les prophéties, de transporter le livre de Daniel et les Psaumes sous le règne du fils d'Antipater. Pour le premier de ces livres, il a donc reproduit la vieille explication traditionnelle que les croyants les plus résolus ont eux-mêmes abandonnée, celle qui voit dans le quatrième royaume ou (animal) du chap. VII l'empire romain. Il ne veut pas que ces empires correspondent à ceux qu'énumérait le chapitre II, et il articule cette objection que cela « n'est pas étonnant puisque ces deux chapitres ne sont pas de la même provenance, l'un étant écrit en hébreu et l'autre en chaldaïque. » — « Il est clair, ajoute-t-il, que la troisième bête « qui a quatre têtes » est l'empire macédonien. Il est clair aussi que le quatrième animal, si épouvantable « et qui est différent de tous les autres », est l'empire romain. Les deux passages supposent également que les royaumes issus de la conquête d'Alexandre n'existent plus, et que Rome les a détruits, ce qui n'a été fait que sous Auguste. Il n'en faut pas davantage pour montrer que le livre de *Daniel* ne peut être du temps d'Antiochus » (p. 304-311). A cet égard il faut remarquer : 1° que le récit du chap. II est écrit en chaldaïque (à partir du v. 4) de même que le chapitre VII; 2° que le cinquième empire du chap. II (où M. H. voit l'empire romain) est, sans aucun doute possible, le royaume messianique; 3° que le parallélisme des chap. II et VII est assez précis pour n'autoriser aucune espèce de doute sur l'attribution, dans l'un comme dans l'autre, de la description du quatrième empire au royaume macédonien, et du cinquième au royaume messianique. Je n'insisterai pas. Il y a dans cette partie du livre de M. H. une erreur évidente, où il a été entraîné par l'embarras où le jetait son hypothèse sur l'origine des prophéties. De tous les livres de l'Ancien Testament, celui de Daniel est le seul peut-être dont la date et le sens échappent à toute incertitude. M. H., s'il y veut porter son attention, le reconnaîtra avec nous. Il ne maintiendra pas davantage sa supposition sur l'origine des Psaumes (si bien appréciés p. 256) qui n'a pas non plus d'autre raison d'être positive que la difficulté de les faire coïncider avec les écrits prophétiques [1].

Il faut conclure, et, nous rappelant ce que nous avons dit en tête de cet article, nous pouvons le faire sans embarras. Le *Judaïsme* de M. H.,

1. Il ne nous est point possible de nous arrêter à d'autres questions intéressantes abordées dans ce même chapitre VII. — Quant aux Psaumes, on sait que la critique attribue la principale inspiration de ce recueil sacré aux circonstances de la persécution d'Antiochus et de la révolte des Asmonéens. (V. Reuss, *le Psautier*).

comme œuvre de philosophie religieuse, a une haute valeur, qui reste indépendante du caractère contestable des solutions littéraires. Envisagé au point de vue des études bibliques, il a le grave défaut de donner trop à l'hypothèse, sans qu'un soin suffisant ait été pris pour assurer le terrain. Mais cette hypothèse, en provoquant la discussion, profitera, somme toute, aux méthodes critiques. Si M. Havet propose pour l'origine du Deutéronome et des écrits prophétiques, une solution inadmissible, il montre, d'autre part, que les idées généralement admises sur ces deux points ont besoin d'être sensiblement modifiées. Nous en avions quelque peu la pensée avant d'avoir lu son beau livre; mais ce sentiment s'est singulièrement précisé dans l'étude à laquelle il nous a obligé de nous livrer. Nous sommes heureux de lui en exprimer publiquement notre reconnaissance.

Maurice VERNES.

---

35. — MOMMSEN. **Rœmisches Staatsrecht.** Zweiter Band. Zweite Auflage. Leipzig, Hirzel, 1877. 1 vol. in-8° de 1147 p. — Prix : 27 fr. 50.

Ce volume, divisé en deux tomes, fait partie du *Manuel des antiquités romaines* de Marquardt-Mommsen qui, comme on sait, est une réédition très-augmentée et entièrement remaniée du *Manuel* de Becker et Marquardt. Le tome premier a pour objet l'étude des magistratures urbaines de la république; le second est consacré au « principat » et aux magistratures impériales.

Il serait difficile de composer un ouvrage d'érudition aussi complet et aussi instructif que celui-ci. On est confondu de la multitude des documents que l'auteur a consultés, de la sûreté de sa critique et de l'étendue de ses connaissances. Ecrivains classiques, monuments juridiques, épigraphiques et numismatiques, travaux modernes, il a tout dépouillé. On aurait de la peine à découvrir une page de Cicéron, de Tite-Live, de Polybe, de Dion, de Tacite, une inscription, une médaille, un ouvrage sérieux de seconde main, dont il n'ait tiré partie. Les notes qui abondent au bas des pages sont pleines de faits et de textes; elles ne permettent pas seulement de vérifier toutes ses assertions; elles fournissent encore au lecteur tous les éléments nécessaires pour étudier lui-même les questions. On peut d'ailleurs se fier sans crainte aux citations qu'elles renferment; pour ma part, je n'en ai trouvé aucune qui fût inexacte.

Chacune des monographies que contient ce volume épuise le sujet qu'elle traite. Le chapitre relatif au consulat n'a pas moins de 61 pages; celui qui concerne la préture en a 43; celui qui se rapporte à la censure en a 142; et plus de la moitié du tome II est réservé au « principat ». Ce simple détail montre assez que tout ici est approfondi, et que, dans cette revue des institutions romaines, il n'est pas un point qui ait été négligé. M. M., en effet, ne se borne pas à énumérer toutes les magistratures de Rome, même les plus secondaires; il ne se contente pas de mentionner

à côté de la dictature et du tribunat les *duoviri navales*, les *duoviri ædi locandæ*, ou les *curatores riparum et cloacarum*. A propos de chacune d'elles, il recueille et il reproduit les moindres renseignements épars dans les textes anciens, de façon à ne laisser sans solution aucune des difficultés que présente souvent ce vaste ensemble des institutions républicaines et impériales.

Un tel ouvrage échappe à l'analyse, étant surtout un immense répertoire de faits. Pour en donner une idée, même succincte, il faudrait le résumer chapitre par chapitre et ce travail, outre l'espace qu'il occuperait dans la *Revue*, aurait l'inconvénient d'apprendre peu de chose au lecteur. Autant vaudrait traduire les tables des matières qui accompagnent les deux tomes. D'autre part, il est rare de trouver la science de l'auteur en défaut ; les erreurs, chez lui, sont si légères et si clair-semées que le hasard ou bien un usage fréquent du livre permettraient seuls de les noter. Ce volume offre donc peu de prise à la critique. J'aurais pourtant une objection à présenter sur un point particulier qui, à vrai dire, n'est pas sans importance.

Pourquoi M. M. appelle-t-il « principat » le régime impérial, quand ce terme est évidemment inexact ? Serait-ce parce que certains textes semblent le désigner de la sorte ? Mais, à y regarder de près, le mot *principatus*, dans la plupart de ces cas, n'a pas le sens qu'on lui attribue. Ainsi, dans la fameuse phrase de Tacite sur Nerva (*Vita Agricolæ*, 3), *principatus* opposé à *libertas* ne signifie pas l'empire opposé à la république. L'auteur, se plaçant à un point de vue plus général et plus abstrait, prétend simplement que la liberté et la prééminence d'un seul avaient été jusque-là deux choses incompatibles et que Nerva, le premier, a su les associer ; mais il ne résulte pas de ce texte que Tacite donnât le nom de *principatus* au système de gouvernement sous lequel il vivait. Quant au mot « *princeps* », il ne paraît pas non plus avoir été le titre officiel de l'empereur. Il est possible qu'il ait été souvent employé dans le Sénat, l'empereur étant *princeps senatûs*. On peut croire aussi que, même dans la langue courante, il a été d'un usage fréquent, comme chez nous l'expression « de chef de l'Etat », et c'est probablement pour ce motif qu'on le rencontre à chaque pas dans les écrits des historiens et des jurisconsultes. Mais il est à remarquer que, sauf de très-rares exceptions, il ne figure jamais dans les monuments épigraphiques, dont le style est pourtant le style officiel de Rome. Parmi tant d'inscriptions de l'époque impériale, gravées en tant de lieux différents et se rapportant à des objets si divers, il serait malaisé d'en trouver qui, dans l'énumération des titres de l'empereur, cite celui de *princeps* à côté de ceux de *consul*, *pontifex maximus*, *pater patriæ*, etc. C'est donc que ce titre n'avait rien d'officiel. Le seul terme qui désignât officiellement l'empereur était le terme d'*imperator*. On a soutenu, et M. Mommsen partage cette opinion, que c'était là un véritable prénom ; Suétone, en effet, parle du *prænomen imperatoris* (*Div. Jul.*, 76 ; *Tib.*, 26 ; *Claud.*, 12). Mais ce prénom, si c'en est un,

n'avait aucune analogie avec les prénoms ordinaires, et il n'était nullement assimilé à ceux de Caius, Quintus, Publius. C'était moins un prénom, au sens propre du mot, qu'un titre placé avant le nom, et ce titre attestait que la personne qui le portait était revêtue de l'*imperium*. Dion le dit nettement : τὴν τοῦ αὐτοκράτορος ἐπίκλησιν ἐπέθετο· λέγω δὲ οὐ τὴν ἐπὶ ταῖς νίκαις κατὰ τὸ ἀρχαῖον διδομένην τισὶν....., ἀλλὰ τὴν ἑτέραν τὴν τὸ κράτος διασημαίνουσαν (52, 41). On pouvait avoir l'*imperium* sans se faire appeler *imperator*, comme le voulut Tibère (*Suét.*, *Tib.*, 26); mais, pour être appelé *imperator*, il fallait avoir l'*imperium*. L'*imperium* était l'autorité publique déléguée à un magistrat, jadis, par l'assemblée curiate, depuis Auguste, par le sénat. Tant que cette délégation n'avait pas eu lieu, l'empereur pouvait avoir une autorité de fait, il n'avait pas d'autorité légale. Aussi voit-on tous les empereurs, même ceux que les soldats avaient proclamés, solliciter ce vote d'un sénatus-consulte qui leur conférât l'*imperium*, et ce qui prouve bien que la prise de possession du titre d'*imperator* et la prise de possession de l'*imperium* étaient deux faits corrélatifs, c'est que beaucoup d'historiens, pour dire d'un prince qu'il reçoit du sénat l'*imperium*, disent qu'il est salué *imperator*.

Paul GUIRAUD.

---

36. — **Salviani presbyteri Massiliensis libri qui supersunt**, recensuit C. HALM. Berolini, apud Weidmannos. 1877. VII-176 pp. in-4°.

Cette édition de Salvien forme la première partie du premier volume d'une des divisions du grand Recueil des *Monumenta Germaniae*. On a décidé, en effet, que les auteurs du V[e] siècle qui appartiennent à la période de transition entre l'antiquité romaine et le moyen âge germanique seraient publiés en format in-4° et pourraient être vendus à part, ce qui sera assurément très-agréable à ceux qui ne peuvent se procurer d'énormes et coûteux in-folios. Les œuvres de Salvien, qui n'avaient pas été réimprimées depuis 1684 (éd. Baluze), étaient au nombre des écrits dont on pouvait le plus désirer une édition nouvelle. Son *De Gubernatione Dei* où il prononce la condamnation du monde antique et annonce sa destruction par les barbares, ses quatre livres *Ad Ecclesiam* où il dénonce les vices qui s'étaient déjà glissés dans l'Eglise chrétienne, sont la préface naturelle de l'histoire du moyen âge. — M. Halm, en se servant du ms. de Paris (Bib. nat., fonds lat.) 13365 (X[e] s.) qu'a suivi Baluze, et en le corrigeant parfois par les leçons du ms. de Bruxelles 10628 (XIII[e] s.), très-semblable au texte de Pithou, ou même pour quelques passsages du texte de l'éd. princeps (Brassicanus, Bâle, 1530), a donné un bon texte du *De Gubernatione Dei*. — Le texte des livres *Ad Ecclesiam* était encore plus corrompu que celui du *De Gxbernatione Dei*; les deux mss. de Paris 2785, dont Baluze s'était servi, et 2172 qu'a employé Pithou, ont permis à M. H. de rétablir le texte qui, depuis l'éd. princeps de Sichard

(Bâle, 1528), était corrompu par des interpolations. Le manuscrit des neuf lettres qui nous restent de Salvien se trouve divisé en deux fragments, l'un à Berne, E. 219, l'autre inséré dans le ms. de Paris 3791. La lettre 8 se trouve dans trois mss. de Paris, la lettre 9 est jointe aux mss. du *Ad Ecclesiam*. Cette lettre en effet, la plus curieuse de toutes, est adressée par Salvien à l'évêque Salonius pour lui expliquer pourquoi, au lieu de publier le *Ad Ecclesiam* sous son propre nom, il l'a mis sous celui d'un certain Timothée. C'est par humilité, ne voulant pas tirer gloire de son œuvre, et craignant que son peu de mérite personnel ne nuisît à son écrit. S'il a pris le nom de Timothée, c'est pour indiquer que le but du livre est d'honorer Dieu. D'ailleurs, quand on lit un livre religieux, on doit s'occuper seulement des leçons qui y sont contenues, non de la personne de l'auteur. Cette lettre a une importance capitale pour la critique des écrits religieux des premiers siècles du christianisme, et montre comment la fabrication des pièces pseudonymes et apocryphes s'alliait aux sentiments de la plus pure piété. L'édition de M. H. contribuera à rendre plus aisée la lecture des œuvres de Salvien, si importantes pour l'histoire du v[e] siècle [1], en fournissant un bon texte, sous un format commode et à un prix abordable; mais elle ne contient aucun commentaire, aucune note historique. Elle donne les variantes seules au bas des pages, et se termine par un index bien fait. La préface ne renseigne que sur la manière dont le texte a été établi. M. Halm a pensé sans doute que l'on était suffisamment renseigné sur la biographie de Salvien et sur le caractère de ses écrits par les historiens de la littérature latino-chrétienne, MM. Teuffel, Bähr et Ebert.

---

37. — **Le texte primitif de la Satyre Ménippée,** publié pour la première fois d'après une copie à la main de 1593, par M. Charles Read. Paris, librairie des Bibliophiles, 1878, in-12 de xxxv-101 p. — Prix : 8 fr.

M. Charles Read qui, en 1876, nous a donné la *Satyre Ménippée* selon l'édition *princeps* de 1594, publie aujourd'hui dans le *Cabinet du Bibliophile,* d'après un manuscrit de la Bibliothèque nationale, le texte, tel qu'il fut rédigé tout d'abord, du petit chef-d'œuvre que l'on a surnommé le *Roi des pamphlets*. Ce texte méritait de trouver un aussi soigneux éditeur que M. R. Ce sera pour tous les curieux un plaisir délicat de rapprocher ces pages de premier jet, des pages revues, repolies, amplifiées, qui constituent, selon le mot d'Agrippa d'Aubigné, bon juge en pareille matière s'il en fut jamais, « la plus excellente satyre de nostre temps. » M. Read, dans une *notice préliminaire* des plus intéressantes, a fort attentivement étudié et parfaitement résolu toutes les questions relatives à l'histoire et à la bibliographie de la *Satyre Ménippée*. Redressant tour à tour les erreurs de Vigneul-Marville et de Constant Leber, acceptées, en 1846,

(1) Elles ont été écrites probablement entre 438 et 450.

par Sainte-Beuve, et les erreurs de Charles Labitte et de son adversaire Auguste Bernard (1841-1842), il établit que tous ses devanciers ont méconnu l'importance du manuscrit qui renferme la leçon première du *Catholicon*, qui est le canevas sur lequel « les doctes et gaillardes plumes » des Florent Chrestien, des Gillot, des Passerat, des Pithou, des Rapin, ont répandu tant d'immortelles broderies. Mais laissons l'éditeur de l'*Abbrégé et l'Ame des Estatz convoquez à Paris en l'an 1593* exposer lui-même les principaux résultats de sa discussion (p. XXXIII-XXXV) : « Toujours est-il que le texte original, ce premier *état* qui nous est enfin connu, n'était pas, comme on l'a cru jusqu'ici, un simple préambule : c'était bien une conception d'ensemble, un petit cadre déjà rempli à souhait, un *tout*, enfin, éminemment apte à faire d'ores et déjà son chemin... Honneur donc à qui de droit, c'est-à-dire au chanoine Pierre Le Roy! Faute d'avoir su jusqu'ici positivement en quoi consistait son initiative et quel corps il avait d'abord donné lui-même à son idée, on ne lui rendait justice qu'à moitié.. Maintenant, nous voyons que non seulement le brave chanoine avait conçu le plan du *Catholicon*, mais qu'il l'avait rapidement exécuté lui-même, en raccourci, d'un bout à l'autre, qu'il était donc bien le *primus auctor* du tout. »

T. de L.

---

38. — F. Kummer, **Die Jungfrau von Orleans in der Dichtung (Shakespeare, Voltaire, Schiller)**, in-8°. Wien, Hölder, 1877, II-41 p. — Prix : 1 mark (1 fr. 25).

Par une étrange ironie du sort, la figure si noble et si poétique de Jeanne d'Arc a été fatale à tous les poètes, qui ont essayé de transporter sur la scène sa merveilleuse destinée ou d'en faire le sujet de leurs chants. M. Kummer examine successivement les trois œuvres principales qu'a suscitées la mémoire de l'héroïque jeune fille.

Nous sommes pleinement d'accord avec lui en ce qui touche ses appréciations du *Henri VI* de Shakespeare et de la *Pucelle* de Voltaire ; mais nous ne pouvons souscrire à l'admiration enthousiaste et sans bornes qu'il professe pour la *Pucelle d'Orléans* de Schiller.

Schiller lui-même avait éprouvé, dès le premier moment, pour Jeanne d'Arc, une admiration, qui ne fit que s'accroître à la lecture des pièces de son procès et qui donne à sa tragédie tout entière une sorte d'élan lyrique : aussi a-t-on dit avec raison que c'était un recueil d'odes plutôt qu'une suite de scènes. L'action en souffre en plus d'un endroit, cela va sans dire ; mais là n'est pas encore le principal grief. La vérité, c'est que Schiller n'a pas compris l'admirable caractère de Jeanne d'Arc. En lui prêtant la qualité qui dominait en lui, l'enthousiasme, il a remplacé par un élan irréfléchi et fiévreux la foi simple et sublime dans sa naïveté, qui, à elle seule, suffit pour expliquer la constance inébranlable de Jeanne d'Arc

dans les diverses phases tour à tour glorieuses et douloureuses de sa mission.

L'erreur capitale de la conception de Schiller est cet amour subit et passager qu'il lui suppose pour Lionel. Par là son caractère est complètement faussé : l'idéal de charité, de pureté et d'innocent amour qu'elle symbolise aux yeux de tous est comme terni ; Jeanne n'est plus qu'une jeune fille rêveuse, sentimentale, exaltée, digne d'avoir vécu à l'époque de Werther.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur l'apparition d'Isabeau de Bavière et sur le parallèle établi comme à plaisir entre Jeanne et Agnès Sorel. Mais nous ne voulons pas reprendre un examen déjà fait tant de fois : nous protestons seulement contre l'admiration exclusive et sans réserve de M. Kummer. Quoiqu'il en pense, *la Pucelle d'Orléans* de Schiller est un exemple frappant du danger que court parfois un grand poète à lutter contre l'histoire. La Jeanne d'Arc de Schiller expiant, par sa chute au milieu même de son triomphe, une faute, passagère et imaginaire, il faut bien l'ajouter, nous apparaît, quoiqu'il fasse, moins grande que l'héroïque martyre, dont la résignation et la sérénité inaltérables attendrissent ses bourreaux sur son bûcher même.

A. Fécamp.

Sur la véritable date de la mort d'Achille Ier de Harlay.

Dans un article inséré, il y a quelques mois, dans la *Revue critique* (nº du 17 août 1878, p. 101), j'ai eu occasion de mentionner la mort d'Achille Ier de Harlay, en disant que l'ouvrage dont je rendais compte la plaçait le 26 octobre 1616. Puis j'ajoutais ce qui suit : « C'est, à trois jours près, la date qu'indique la *Biographie universelle* des frères Michaud (23 octobre 1616). Mais, dans une note de sa belle édition des *Mémoires inédits* de Michel de la Huguerye (t. Ier, p. 429, nº 3), M. le baron Alphonse de Ruble place la mort d'Achille de Harlay le 21 octobre 1619, date que donne la *Biographie générale* de Didot et qui paraît plus exacte, au moins en ce qui concerne l'année. » En donnant la préférence à l'année 1619 sur l'année 1616, j'avais surtout été déterminé par l'autorité d'un de mes savants amis, que la *Revue critique* compte parmi ses collaborateurs les plus zélés et les plus exacts et qui m'écrivait, en date du 27 mars dernier : « En tout cas, je suis sûr de 1619. » Mais j'ai reconnu, il y a peu de jours, que j'ai eu tort de me conformer au sentiment de mon docte ami, et je m'empresse de me corriger, bien assuré d'obtenir son approbation. En lisant le dernier catalogue de la librairie Baillieu (nº 160, 15 janvier 1879), j'ai vu indiqué sous l'article 259 un petit ouvrage intitulé : Discours sur la vie, actions et mort de très-illustre Seigneur, Messire Achille de Harlay, en son vivant Conseiller du Roy en ses Conseils d'Estat et Privé, premier Président du Sénat de Pa-

ris et Comte de Beaumont en Gatinois. Pour servir d'exemple à ceux qui pour l'advenir voudront sainctement administrer la Justice. Par Jacques de la Valée, Conseiller et Aumosnier du Roy, Principal du Collége de Narbonne, et jadis domestique du dit Seigneur de Harlay. A Paris, chez Jean Corozet, M. DC. XVI. Petit in-8° de 109 pages, y compris le titre.

J'ai fait l'acquisition de ce petit volume, qui doit être peu commun, car vainement en chercherait-on la mention dans le *Manuel* de Brunet et dans le *Catalogue* de Secousse, si riche pour l'histoire de France. A la page 108 de cet opuscule, il est dit qu'Achille de Harlay mourut le dimanche, 23 d'octobre. Le chiffre de l'année n'a pas été marqué, omission sans conséquence, l'ouvrage portant, comme on l'a vu, la date de l'année 1616. Mais une main fort ancienne a ajouté en marge le chiffre 1616. Ainsi c'est bien le 23 octobre 1616 qui vit la mort du célèbre magistrat et toute autre date ne peut être que le résultat d'une erreur, occasionnée sans doute, en ce qui concerne l'année, par le changement du 6 en 9.

C. Defrémery.

La Revue Critique russe.

Nous recevons le premier numéro de la *Revue critique russe (Krititcheskoe Obozrienie)* et nous avons hâte de lui souhaiter la bienvenue. Ce recueil dont les tendances sont identiques aux nôtres paraît à Moscou, par fascicules de 48 pages in-8°; il publie vingt-cinq fascicules par an. (Le prix est de 7 roubles, soit au taux actuel environ 18 fr.) Son programme, un peu plus large que le nôtre, comprend : 1° l'appréciation critique des œuvres russes et étrangères et des articles de revue, concernant l'histoire russe ou l'histoire générale, l'histoire littéraire, la linguistique, la philologie classique et slave, l'ethnographie, la mythologie, l'histoire des arts, la philosophie, la psychologie, le droit civil et criminel, le droit canonique, le droit de police, le droit international, l'histoire du droit russe et slave, celle des législations étrangères, la statistique, l'économie politique et la science des finances ; 2° la bibliographie russe et étrangère des sciences en question, des comptes rendus des séances des sociétés savantes et des disputes universitaires, des notes bibliographiques, des entrefilets, etc.... La revue a pour directeurs deux savants fort distingués, M. V. Miller, auteur d'une étude remarquable sur les Acvins-Dioscures, et d'un mémoire sur le poëme d'Igor, et M. Kovalevski qui dirigera particulièrement la partie économique et juridique du recueil. Les travaux de M. Kovalevski sur les impôts en France, sur la police en Angleterre, sur la propriété communale dans le canton de Vaud, font autorité sur la matière. Parmi les principaux collaborateurs de la Revue, nous signalerons seulement les noms de MM. Bouslaev, Veselovski, Hertz, Guerrier, Duvernois, Karieev, Kirpitchnikov,

Minaev, Popov (Nil) Pypine, Soloviev, Storojenko, Tichonravov, Ouvarov, Fortunatov. Ils suffisent à attester que les spécialités les plus diverses seront dignement représentées dans la Revue.

Voici le sommaire complet des articles contenus dans le premier numéro : ZELENOHORSKI, Les méthodes mathématique, inductive, et critique de recherche et de démonstration. — ROCQUAIN, L'esprit révolutionnaire avant la révolution. — FOUCART, Les colonies athéniennes au cinquième et au quatrième siècle. — IANJOUL, L'école positiviste d'économie politique. — ORCHANSKI, Recherches sur le droit russe de famille et d'héritage. — VOIEVODSKI, Remarques ethnologiques et mythologiques. — VEDROV, La conservation des forêts d'après le droit russe. — LABOULAYE, édition complète des œuvres de Montesquieu. — Revue des revues; notices bibliographiques.

Comme on le voit par ce sommaire, une large part est faite par la revue russe aux productions de l'érudition française. Nous lui souhaitons tout le succès qu'elle mérite et nous tiendrons nos lecteurs au courant de ses sommaires, en signalant les articles qui peuvent particulièrement les intéresser.

Louis LEGER.

Le dieu assyrien Ninip [1].

Jusqu'à présent, il a été impossible d'établir avec certitude comment les Assyriens prononçaient le nom de celle de leurs divinités qui, dans les textes cunéiformes, est représentée par les deux signes NIN + IP. En 1868, M. Oppert proposa de reconnaître dans cette forme l'idéogramme du dieu Adar; et Lenormant, s'appuyant sur ce fait que le signe IP est encore susceptible de se lire DAR, vit dans ce signe un complément phonétique destiné à fixer la lecture Adar, et se rangea à l'opinion émise par M. Oppert [2]. M. Delitzsch, dans l'excellent syllabaire qu'il a joint à ses *Assyrische Lesestücke*, paraît admettre comme plausible cette identification, car il transcrit les signes NIN + IP par *Adar, Atar,* en faisant suivre, toutefois, ces deux mots d'un point d'interrogation.

Un passage d'une inscription d'Assurbanipal (p. 22, l. 1, de l'édition de Smith, et W. I. A., t. III, pl. 17, l. 107) nous fournit la solution définitive de ce petit problème. Au nombre des rois établis par le père d'Assurbanipal sur les différentes provinces de l'Egypte figure un Assyrien appelé *Bukurninip*. Ce nom de *Bukurninip* est parfaitement clair, et conforme au génie de la langue assyrienne : il signifie « premier né, fils aîné du dieu Ninip » et est construit comme le nom bien connu d'Evil-

1. Lu à la séance du 21 décembre 1878 de la Société de Linguistique.

2. Voy. Ménant, *Syll. Ass.*, II, p. 343. M. Ménant ne considère pas la question comme résolue.

merodach « homme du dieu Mérodach ». Mais ce qui nous intéresse tout particulièrement ici, c'est que, dans le passage précité, *Bukurninip* est écrit tout entier en caractères phonétiques : *Bu-kur-ni-ni-ip*. Cette heureuse circonstance nous permet d'affirmer : 1° que les signes NIN-IP se prononçaient réellement Ninip et non Adar ; 2° que le nom du dieu Ninip était emprunté à la langue des inventeurs de l'écriture cunéiforme. On sait, en effet, que l'orthographe assyrienne ne tolère pas la présence d'une syllabe fermée devant une syllabe ouverte dans le même mot. Si Ninip était une forme assyrienne, on ne trouverait pas ce mot coupé en NIN et IP.

Quant au sens, *Ninip* peut se rendre par « Seigneur de l'espace inférieur »; en effet, NIN, en sumérien ou accadien, signifie « Seigneur », et IP équivaut à l'assyrien *supul* « ce qui est en bas », comme le prouve ce passage de W. I. A. (IV, pl. 21, n° 2 recto, l. 11-12) où les mots AN-DA IP-TA sont traduits : *elis u saplis* « en haut et en bas ».

Stanislas GUYARD.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 février 1879.

M. Le Blant lit une *Note sur quelques lampes égyptiennes en forme de grenouille.* Chérémon, qui a écrit au 1[er] siècle de notre ère, rapporte que chez les Égyptiens la grenouille était considérée comme un signe qui signifiait la résurrection : ἀντὶ ἀναστάσεως βάτραχος. On ne trouve pas dans les hiéroglyphes de signe qui représente une grenouille et ait cette signification; mais il nous est parvenu une autre trace de cette valeur symbolique de la grenouille chez les Égyptiens. Ce sont de petites lampes de provenance égyptienne, de basse époque (v[e] ou vi[e] siècle de notre ère), qui existent en assez grand nombre dans les collections, et qui sont en forme de grenouille. Sur plusieurs de ces lampes on lit en toutes lettres : Ἐγώ εἰμι ἀνάστασις, *Je suis la résurrection;* M. Le Blant en cite trois qui présentent cette particularité : une au musée de Turin, une autre dans la collection de M. le chanoine Greppo, la troisième dans la collection de M. Montmartin. Celle de M. Greppo porte en outre une croix, signe de christianisme. — Les lampes en question appartenaient donc à des chrétiens : M. Le Blant est porté à croire que ces chrétiens étaient des hérétiques. En effet, saint Philastre, évêque de Brescia, faisant l'énumération des diverses hérésies, mentionne la secte de ceux qu'il appelle *ranarum cultores* : c'étaient, à ce qu'il rapporte, des Égyptiens qui adoraient les grenouilles que Dieu avait fait naître dans leur pays lors de la seconde plaie, croyant devoir vénérer dans ces animaux les instruments de la justice divine. D'autre part, une constitution impériale de l'année 428, insérée au code de Justinien (I, v, 5), qui interdit les assemblées et l'exercice du culte à des hérétiques de différentes sectes, nomme parmi ces hérétiques les *Batrachitae*. C'est pour ces *Batrachitae*, pense M. Le Blant, qu'étaient faites les lampes en forme de grenouilles.

M. Edmond Blanc lit une note sur une ancienne voie militaire romaine de la région des Alpes-Maritimes qui allait de *Cerneuelum* à *Ebrodunum*, en passant par Barcelonnette et en suivant, d'abord la vallée de la Tinéa, ensuite le col de Pelouze. Il existe encore des portions importantes de cette voie. Sur une partie de son parcours, elle est connue sous le nom de chemin romain, *camin roumiou*. Le pont sur lequel elle traverse la petite rivière de Vésubie est appelé *pont daou ga roumiou*, pont du gué romain. C'est cette voie qui forme aujourd'hui encore la continuation normale entre les villages de Clans et de Marie (Alpes-Maritimes). Dans un des endroits qu'elle traverse, aux *plans de Revel*, on a trouvé de nombreuses inscriptions

romaines; ce lieu, selon M. Blanc, est identique au *Vicus Nauelis* des Romains. Ailleurs, entre Marie et Saint-Sauveur-sur-Tinéa, M. Blanc a trouvé un fragment de borne militaire sur lequel on lit :

......NO
...CI INVICTO
...AVGVSTO
...XXIII

Une inscription analogue, mais plus complète, a été publiée par Carlone; elle porte :

IMP. CAES.
CONSTANTINO
PIO. FELICI INVICTO
AVGVSTO
XXII.

M. Blanc pense que la rédaction de l'inscription trouvée par lui devait être à peu près la même. A la dernière ligne, le chiffre complet doit être XXXIII. D'autres inscriptions données comme provenant de cette voie ont été publiées autrefois; M. Mommsen les a rejetées comme fausses. M. Blanc croit qu'il y aurait lieu d'examiner de nouveau la question. Des inscriptions autrefois visibles ont pu disparaître à une époque récente. Sur un autre point de la même route, des vieillards du pays ont attesté à M. Blanc l'existence d'une inscription, visible encore dans leur jeunesse, aujourd'hui enfouie sous des masses de terre et de roches précipitées par la chute d'une avalanche.

M. Robert présente, de la part de M. Schmidt, secrétaire de la Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace, un plan des fouilles faites récemment auprès de la place Saint-Thomas, à Strasbourg, et des reproductions à la gouache de peintures murales antiques trouvées dans le voisinage de cette place.

M. L. Delisle présente, de la part de M. Etienne Charavay, deux pièces appartenant aux archives de l'Institut et autrefois détournées, que M. Charavay a eu l'occasion de retrouver et qu'il s'empresse de faire revenir au dépôt auquel elles appartiennent. L'une est une lettre de Denis Godefroy à son père, de 1635, l'autre une supplique de Saint-Ange, traducteur d'Ovide, à la classe des belles-lettres de l'Institut, à laquelle il demandait un subside pour pouvoir continuer ses travaux.

M. Ferdinand Delaunay achève la lecture du mémoire de M. Thomas-Henri Martin sur les hypothèses astronomiques de Platon. Ce mémoire se termine par quelques indications sur les idées admises en astronomie par quelques-uns des disciples de Platon, tels que Philippe d'Oponte, Bion, etc. Bion admettait la sphéricité de la terre et avait reconnu qu'aux pôles les jours et les nuits devaient durer six mois.

L'ordre du jour se trouvant épuisé, la séance est levée à quatre heures et demie.

Ouvrages déposés : — Congrès archéologique de France, XLIVe session, séances générales tenues à Senlis en 1877; excursion archéologique dans le dép. du Lot (Paris, in-8°); — V. DURUY, Histoire des Romains, t. VI (180-284; Paris, 1879, in-8°); — A. GERMAIN, Le cérémonial de l'université de médecine de Montpellier : notice sur ce manuscrit accompagnée d'extraits inédits (Montpellier, 1879, in-4°; extrait des Mémoires de l'Académie de Montpellier); — A. GERMAIN, Les pèlerins de la science à Montpellier (Montp., 1879, in-8°; extrait du 3e bulletin de la Société languedocienne de géographie); — H. HIGNARD, Quelques idées sur la théogonie d'Hésiode (Lyon, 1879, in-8°).

Envoyé, de la part de l'auteur, par M. Waddington : Alex. von SALLET, Die Nachfolger Alexanders des Grossen in Baktrien und Indien (Berlin, 1878, in-8°). — *Présentés de la part des auteurs : par M. Gaston Paris :* A. de CHARENCEY : 1° les animaux symboliques dans leur relation avec les points de l'espace chez les Américains; 2° chronologie des âges ou soleils dans la mythologie mexicaine; 3° symbolique judéo-chrétienne; — *par M. Léopold Delisle :* L. BERTRAND : 1° vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent Josse Le Clerc (Paris, 1878, in-8°); 2° une lettre inédite de Peiresc, abbé de Guîtres; — *par M. Bréal :* Ariodante FABRETTI, Elogio funebre del conte Giancarlo CONESTABILE (Perugia, 1878, in-8°).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 8 Mars — 1879

39. — Eberhard SCHRADER. **Keilinschriften und Geschichtsforschung.** Ein Beitrag zur monumentalen Geographie, Geschichte und Chronologie der Assyrier, mit einer Karte, von KIEPERT. Giessen, Ricker, 1878, in-8°, VIII-556 p. — Prix : 15 mark (18 fr. 75).

Dans un mémoire publié il y a deux ans [1], M. de Gutschmid contestait, non le déchiffrement même des textes cunéiformes, mais les principales découvertes de l'assyriologie. Il réclamait contre l'introduction dans les livres qui traitent d'histoire ancienne, d'un grand nombre de faits nouveaux, tirés des documents cunéiformes, ou plutôt, des travaux entrepris en Allemagne, en Angleterre et en France, sur les documents cunéiformes. Il demandait aux assyriologues de se mettre d'accord sur le sens et la lecture des mots et des noms propres, ou, si la chose n'est pas encore possible en ce moment, de justifier assez bien leurs assertions pour qu'un simple laïque pût juger à peu près de la valeur de leur œuvre. S'il s'était borné à la critique de faits, l'espèce de sommation qu'il lançait de la sorte n'aurait blessé personne : c'eût été une occasion donnée aux assyriologues, et plus spécialement aux assyriologues allemands mis en cause, de revoir leurs travaux antérieurs, de revenir en certains cas sur des assertions hâtivement faites, ou de développer des conclusions nouvelles. M. de Gutschmid a eu la mauvaise fortune de transformer en une sorte d'assaut d'armes ce qui aurait dû être un simple débat scientifique. Il a pris M. Schrader à partie, et, comme la violence dans l'attaque attire souvent, par contre-coup, la violence dans la riposte, M. S. a traité M. Gutschmid de la même façon à peu près que M. Gutschmid l'avait traité. Je laisserai de côté tout ce qui, dans son livre, touche aux questions de personne.

La première partie du volume (p. 32-93) est consacrée à la réfutation de quelques objections générales portant sur la légitimité du dé-

1. A. von Gutschmid, *Neue Beitræge zur Geschichte des Alten Orients. — Die Assyriologie in Deutschland.* — Leipzig, Teubner, 1876, in-8, XXVI-158 p.

chiffrement des écritures cunéiformes. Il est malaisé d'en rendre compte. La critique, d'où qu'elle vienne, s'attaque toujours aux mêmes points. On se plaint, par exemple, des variantes innombrables que présente la lecture des mots assyriens, selon les moments du déchiffrement et le savant qui déchiffre. On ne met pas en doute la certitude des procédés employés, mais on se demande si les difficultés qui proviennent de l'emploi simultané de caractères idéographiques, homophones, polyphones, permettront jamais d'obtenir pour les noms propres une lecture certaine. M. S. a répondu très-brièvement à ces critiques d'ensemble. Je crois que la réponse la meilleure en pareil cas serait de conseiller aux incrédules l'étude approfondie du syllabaire assyrien. Toutes ces bizarreries, qui effraient au début, perdent bientôt leur étrangeté et finissent souvent par devenir les garants les plus sûrs du déchiffrement. L'habitude rend facile l'usage des signes emmêlés, et le jeu des ordres différents de caractères donne, avec le temps, la preuve matérielle de la lecture et du sens des idéogrammes. Les assyriologues, comme les égyptologues, sont à l'école pour apprendre à lire. Ils tâtonnent et s'égarent parfois; mais chaque jour amène des découvertes nouvelles qui restreignent le champ possible de l'erreur.

Dans la seconde partie, de beaucoup la plus importante (94-527), M. S. examine les critiques qui lui ont été faites au nom de la géographie (p. 94-299) et de l'histoire (300-527) anciennes. C'est une discussion minutieuse où beaucoup de faits nouveaux se trouvent mêlés aux faits déjà connus.

1° *Zur Geographie.* — Dans une première série de dissertations, M. S. traite de l'Our des Chaldéens (p. 94-99), des deux tribus du nom de Nabatéens qu'on rencontre dans les inscriptions (p. 99-116), du Sépharad du prophète Obadiah (p. 116-119), de l'identification de la ville d'Amgarroun avec l'Ekron des Philistins (p. 119-123), de ce qu'est le pays Palastav des inscriptions (123-127). Le nom de Palastav désigne le plus souvent le pays des Philistins ; mais, comme le nom de Palestine, on l'applique quelquefois aussi au pays des Juifs.

Dans la seconde série, M. S. expose avec détail ce qu'on sait, pour le moment, de la géographie des peuples situés dans le bassin du Haut-Euphrate et du Haut-Tigre, et dans la Syrie du Nord (p. 127-246). Il maintient l'identification du nom de Koummoukh avec le nom de Commagène, mais donne à la Commagène assyrienne plus d'extension que n'en avait la Commagène antique. Après avoir prouvé que l'identification proposée par M. Gutschmid de Koummoukh avec un Kamakh d'Arménie (p. 128-155) n'est pas admissible, il démontre, par le récit des campagnes des rois assyriens, que, dans les plus vieux textes, Koummoukh répond à peu près à la Gumathène d'Ammien-Marcellin, au pays situé entre l'Euphrate, l'Arsanias et le Haut-Tigre, à partir du IXe siècle, à la Commagène des temps grecs et romains (181-214). Une série d'excursus complète l'exposition des détails géographiques fournis par les textes

historiques et fournit à M. S. l'occasion de développer l'opinion qu'il a sur différentes questions obscures, sur l'emplacement exact de Karkémish (p. 221-225) et du pays de Patin (p. 214-221), sur le pays de Koui, qu'il identifie avec la Cilicie basse (p. 236-241), et qui est probablement le pays de Koua, Κωὴ, d'où Salomon tirait des chevaux, sur la nomenclature assyrienne des villes de Chypre (p. 241-246) et sur l'extension probable du Naïri (p. 179-180). Dans toute cette partie de son œuvre, M. S. parle souvent de localités occupées et nommées, à plusieurs reprises, par les conquérants égyptiens de la XVIII[e] dynastie. J'ai comparé les listes du temps de Thoutmès III, découvertes par M. Mariette à Karnak, avec les données des textes assyriens et il m'a paru qu'on retrouvait des deux côtés un certain nombre de noms identiques. La Cilicie est nommée Khaloukka (n° 140) et Kaï en égyptien, comme en assyrien Khiloukk et Koui; le pays d'Ouroumi, celui de Pitrou des Assyriens se retrouvent dans l'Ouroumâi et le Pitri des listes. Ajoutez qu'un certain nombre de noms des listes égyptiennes commence par un groupe *Til-* qui rappelle le *Toul* des noms assyriens : Toul-mânnâ (n° 125), par exemple. Il y a là évidemment un champ de recherches commun où assyriologues et égyptologues auront l'occasion de se rencontrer.

Les pages que M. S. a consacrées à l'analyse des textes où se trouvent les termes de Mous'our, Mous'ri, Mâgan et Miloukhi, renferment des informations curieuses sur les rapports de l'Egypte et de l'Assyrie. Deux des rois de l'Ancien Empire Chaldéen, Sarroukin I[er], et son fils Naramsin, avaient conquis le pays de Mâganna : ce pays de Mâganna est-il ici l'Egypte? M. S. fait observer que, dans les inscriptions de Naramsin, la conquête de Mâgan est mise sur le même rang que la conquête d'Apirak. Le royaume d'Apirak était probablement un des petits états de la Chaldée, ce qui pourrait permettre de supposer que Mâgan représente un état voisin d'Apirak et, par suite, voisin de la Chaldée. Toutefois, comme on sait, par d'autres documents, que Sarroukin avait étendu sa domination sur une partie de la Syrie, on peut jusqu'à nouvel ordre admettre que Mâgan, ici comme ailleurs, désigne l'Egypte. Dans la phraséologie officielle, l'indication d'une conquête de Mâgan ne marquerait pas nécessairement une conquête réelle de l'Egypte : ce peut n'être que la manière d'enregistrer un succès, même léger, remporté sur une troupe égyptienne. Sarroukin et Naramsin sont contemporains des rois Pasteurs; et la tradition égyptienne recueillie par Manéthon conservait pour cette époque le souvenir d'attaques venant des bords de l'Euphrate. « Salatis fortifia surtout « les cantons de l'Egypte situés au Levant, prévoyant que les Assyriens, « alors très-puissants, ne manqueraient pas de convoiter ses trésors [1]. » Le nom des Assyriens au lieu du nom des Chaldéens est un anachronisme fort excusable dans l'écrit d'un historien contemporain de Ptolémée Philadelphe. L'important est de savoir que la tradition égyptienne

1 Manéthon, *Edit. Unger*, p. 140.

attribuait la fondation d'Avaris à la crainte que Salatis avait des princes qui régnaient alors dans le bassin de l'Euphrate.

2° *Zur Geschichte*. — Cette partie renferme deux séries de dissertations. Dans la première, il est question des listes des éponymes assyriens (p. 299-356), d'Akhab, roi d'Israël, et de son identité avec l'Akhabbou des documents ninivites (p. 356-371), des rois de Damas et spécialement de Benhadad (p. 371-395), d'Azariah de Juda (p. 395-421). Dans la seconde série, M. S. traite du roi Phoul d'Assyrie (p. 422-460), de Bérose et des monuments (p. 460-492) de la valeur relative des témoignages de Ktésias et d'Hérodote (p. 492-523), enfin du rôle des Assyriens dans l'histoire de la civilisation (p. 523-527). Il est impossible de le suivre pas à pas dans le cours de sa démonstration. Je me bornerai à remarquer qu'il maintient presque partout, et pour de bonnes raisons, l'exactitude de ses anciennes interprétations. Il repousse plus que jamais l'hypothèse d'une interruption dans la série des éponymes assyriens, il admet l'identité d'Akhabbou et d'Akhab et, par suite, la nécessité de faire des corrections à la chronologie des rois d'Israël et de Juda. Le nom du roi de Damas, appelé Ben-hadad par les documents hébreux, lui paraît devoir se lire sur les documents assyriens *Hadad-idri*, c'est-à-dire *Hadad-ézer*, et les preuves qu'il apporte à l'appui de cette lecture paraissent être assez fortes (p. 377 sqq., 538-539). Pour lui, Phoul est le même que le Por du canon de Ptolémée, le Phoulos de Bérose et tous trois répondent à Touklat-habalasar II, roi d'Assyrie et de Babylone. Sauf sur quelques points de détail, je ne vois aucun motif sérieux de repousser le témoignage de M. S. La discussion est toujours ingénieuse et serrée, la preuve bien donnée et surtout empruntée directement aux monuments. On sent que M. S. connaît à fond les textes qu'il cite : il sait de plus en faire la critique et contrôler la déposition des uns par la déposition des autres.

Je répéterai, en terminant, ce que j'ai dit en commençant : qu'il est regrettable de voir deux savants aussi recommandables que MM. Gutschmid et S. s'abandonner à la vivacité de leurs impressions et manquer l'un pour l'autre du respect qu'un adversaire de mérite doit à son adversaire. Cette réserve établie, je trouve que M. Gutschmid et M. Schrader ont fait tous deux œuvre profitable, le premier en soumettant l'œuvre des assyriologues à une critique minutieuse, le second en répondant à la critique par le volume dont je viens d'exposer le contenu. J'ajouterai qu'à mes yeux, la réponse est décisive et de nature à terminer le débat, au moins dans ses parties principales.

G. Maspero.

---

40. — **Dodone et ses ruines**, par Constantin Carapanos. (Un volume de texte, 242 pages; un volume de planches, 63 pl.) Paris, Hachette, 1878. — Prix : 75 fr.

Après le retentissement qu'avaient eu les fouilles de M. Carapanos à Dodone, on attendait avec une juste impatience la publication dont elles

devaient être l'objet. Les résultats de pareilles recherches ne peuvent être exactement appréciés que dans une exposition d'ensemble qui les classe et les coordonne. Cette épreuve permet, en outre, de juger dans quel esprit ont été dirigées les investigations. Les deux volumes de la présente publication répondent d'une manière satisfaisante à cette attente. Ils nous présentent, dans un format commode pour l'étude, sans vain remplissage, un inventaire aussi complet que possible de tout ce qui, dans l'état actuel de nos connaissances, concerne le célèbre sanctuaire. Instruments, monnaies, objets d'archéologie figurée, presque tout est reproduit dans les planches. Le plan des terrains fouillés, celui des restes d'édifices reconnus, permettent au lecteur de s'orienter aisément au milieu d'un ensemble de constructions qui paraît avoir été considérable. M. C. n'a pas jugé superflu de reproduire les plans et profils de ce qui reste des petits monuments votifs qui peuplaient l'enceinte sacrée. Il faut lui savoir gré d'avoir ainsi multiplié les indications précises. La valeur artistique des objets ne doit pas être uniquement considérée. Bien qu'à cet égard les perquisitions de M. C. ne soient pas assurément restées sans récompense, on peut dire, sans leur faire tort, que le côté esthétique n'est pas la partie la plus importante des résultats obtenus à Dodone.

Guidé par sa connaissance du pays, et par une juste conjecture sur la position que devait occuper le temple entre les Thesprotes et les Molosses, M. C. a su le chercher où il se trouve (p. 2-4). Ajoutons pourtant que la position en avait déjà été devinée par M. Kiepert : circonstance qui ne diminue en rien le mérite de l'habile explorateur, qui a donné la preuve. Les fouilles ont été poussées à 2m,50c en moyenne sur un espace de plus de 20,000 mètres carrés. Il est donc probable que le sol de Dodone a livré la plus grande partie des secrets qu'il recélait. On peut croire néanmoins que la petite église de Saint-Nicolas, signalée à 300 mètres environ des ruines décrites, marque l'emplacement d'un sanctuaire qu'il faudrait ajouter au groupe de Dodone (p. 29).

Il n'y eut jamais dans ce sanctuaire écarté du centre de la civilisation grecque une accumulation de richesses artistiques comparable à ce que virent Delphes et Olympie. Une autre cause d'infériorité, c'est l'absence ou la rareté du marbre dans la contrée environnante. Enfin le temple a été pillé plusieurs fois. Malgré ces désavantages, la récolte archéologique de Dodone présente un grand intérêt, qu'elle doit surtout à l'abondance des objets en cuivre et en bronze, et au caractère archaïque de certaines pièces, dont M. de Witte n'hésite pas à faire remonter la date jusqu'aux vie et viie siècles avant notre ère. Ce n'est pas que la belle époque de l'art hellénique soit absente de Dodone. Elle y est dignement représentée, entre autres morceaux, par le groupe des deux combattants (planche xv) qui faisait partie de la décoration d'un casque. La signification archéologique des découvertes de Dodone est appréciée, à deux points de vue différents, par M. de Witte et M. Heuzey, avec une compétence qui ne laisse rien à désirer. M. C. a tenu à honneur d'insérer dans son premier volume ces

deux morceaux (annexes *a* et *c*), ainsi qu'un commentaire de six inscriptions dû à M. Egger (annexe *b*).

Les inscriptions se composent d'une centaine de textes déchiffrés et publiés ; précieuse contribution dont s'accroît l'épigraphie si pauvre jusqu'à présent de l'Epire. Le mode de classement adopté par M. C. pour les inscriptions ne nous paraît guère heureux. Il les a rangées, d'après la matière de l'objet sur lequel elles sont gravées, en catégories différentes. Les quatrième, cinquième et sixième catégories (cuivre, bronze et plomb) se suivent ; mais il faut ensuite rechercher à travers un considérable intervalle quelques textes épars (p. 107, p. 114). On souhaiterait une classification, sinon plus scientifique, au moins plus commode.

Les lames de plomb, au nombre de quarante-deux, contenant des questions posées à l'oracle, quelques-unes même des réponses, celles-ci à la vérité fort peu intelligibles, forment dans cette collection une série unique et du plus haut intérêt. On voit dans ces plaques reproduites en fac-similé de grandeur naturelle, la requête que le dévot adressait au dieu, dans les termes mêmes où il le faisait. Car la différence des dialectes, suivant l'origine des demandeurs (VIe catégorie, n° 23 ; *id.*, n° 6), ne permet pas de douter que les consultants ne rédigeassent eux-mêmes leurs demandes. L'absence de formule fixe, souvent aussi de régularité grammaticale, contribue, avec la nature des demandes, à donner à ces documents un caractère saisissant de réalité individuelle. La pratique de la consultation s'y montre dans toute sa familiarité et sa candeur. Pour un marché à conclure, pour un objet perdu, les gens dans l'embarras s'adressent à l'oracle. Le cas soulevé est parfois délicat : la question de Lysanias (VI, n° 11) rappelle celle que les Lacédémoniens, doutant de la légitimité de leur roi Démarate, adressèrent à Delphes (Hérodote, VI, 66). — C'est vraiment un coin de la vie antique pris sur le vif.

M. C., aidé du concours d'habiles épigraphistes, a réussi souvent à surmonter les difficultés que ces plaques, surchargées parfois d'inscriptions de dates diverses, opposent à la lecture. On ne saurait accepter toutefois la leçon bizarre ἐπὶ κοινήτᾳ et ἐπὶ κοινώντᾳ (VIe catég., n°s 3, 4, 7, 16) au lieu d'ἐπικοινῆται ou ἐπικοινῶνται, formes dialectiques pour ἐπικοινοῦνται, etc. L'explication d'ailleurs, d'après laquelle « ce terme aurait été consacré pour les demandes adressées à l'oracle par plusieurs personnes en commun » (p. 71), n'est nullement justifiée par la comparaison des différents textes.

Les autres inscriptions, sans avoir la même saveur de curiosité, offrent souvent un intérêt historique. La plupart des actes, conservés dans les archives du temple, qui nous sont parvenus, se rapportent au troisième siècle ou au commencement du deuxième siècle avant notre ère ; période qui vit la fin de la royauté, et bientôt après de l'indépendance épirote. Dans les décrets de l'assemblée générale promulgués sous la monarchie, l'éponymie appartient au roi ; plus tard, elle passe à un magistrat nouveau, nommé stratège. Sur quatre stratèges mentionnés par

les inscriptions, un seul, Antinoüs, dont le nom revient deux fois, était déjà connu par Polybe, qui pourtant ne donne pas son titre. La formule des décrets reste la même sous la royauté et la stratégie : dans les deux cas, le magistrat mentionné en seconde ligne est le prostate des Molosses. On trouve aussi parmi ces prostates un nom historique, celui de Céphalos, qui lutta contre les Romains. Mais rien ne prouve, comme M. C. le suppose (p. 55), que cette charge existât chez d'autres peuples d'Epire que les Molosses, alors investis de l'hégémonie.

Le moment où la série des documents publics s'interrompt, quoique difficile à déterminer, paraît être très-antérieur à la destruction du temple, qui eut lieu pendant les guerres de Mithridate. Il dut être reconstruit vers le IIe siècle de notre ère; et M. C. parle « d'une nouvelle existence de Dodone » (p. 172). Cette seconde période ne se manifeste dans l'inventaire des fouilles que par quelques monnaies. Un signe caractéristique d'abandon, c'est qu'Hérode Atticus, le grand restaurateur des sanctuaires nationaux, ne paraît pas avoir songé à Dodone.

M. C., dans son étude historique, montre fort bien (p. 152-155) que l'hypothèse d'une autre Dodone (qui serait celle de l'Iliade) en Thessalie, ne s'appuie sur aucun témoignage sérieux. En vérité, l'importance que prit dans les anciennes traditions helléniques ce sanctuaire défavorablement situé dans un canton montagneux que ne traverse même aucun des cours d'eau importants de l'Epire, ne s'explique que par les migrations des peuples jadis groupés dans son voisinage. Ce sont eux qui portèrent sa renommée tour à tour en Thessalie et en Phtiotide. Si les traditions concernant ces peuples semblent flotter entre la Thessalie et l'Epire, cela ne signifie pas, comme s'exprime M. C. (p. 153), « que ces deux contrées devaient former une seule province à l'époque de la guerre de Troie. » Cela signifie sans doute que, pour ces colonies guerrières venues d'au delà du Pinde, la patrie religieuse était restée au berceau de leur origine.

La tradition qui, non-seulement dans Homère, mais dans Hérodote, associe les Pélages au sanctuaire de Dodone, s'expliquerait difficilement dans l'hypothèse qui voit sous ce nom un peuple navigateur et conquérant venu par l'Est. Le site ne convient nullement à un peuple en relations avec la mer, et tirant sa force du dehors. Rien non plus dans les objets trouvés à Dodone ne révèle d'une façon particulière les influences orientales. Mais, d'autre part, quelques-uns des caractères que les Grecs associaient avec ce nom, se retrouvent à Dodone. La vallée est un terrain marécageux, une ἑλλοπία, dont la mise en culture dut exiger l'entente de certains travaux de drainage. Cette nature de sol était, suivant la remarque des anciens, le site de prédilection des *Larissa* pélasgiques : ἅπαντες Λαρισσαῖοι ποταμόχωστον τὴν χώραν ἔσχον (Strab., XIII, c. III, § 4). Il y avait en Thesprotie, non loin de Dodone par conséquent, une *Larissa* que nous révèlent les fouilles (ve cat., no 2). On ne serait donc point autorisé, suivant nous, à rejeter la légende pélasgique de Dodone.

Il y a beaucoup de noms géographiques nouveaux dans les inscriptions; et M. C. est loin de les signaler tous [1]. Cette nouveauté n'a rien qui doive surprendre, puisqu'à l'époque où écrivait Strabon, les dévastations romaines avaient à peu près anéanti la vie urbaine en Epire. D'après les voyageurs modernes, les ruines de villes paraissent être nombreuses dans l'intérieur de cette contrée; mais la pénurie de renseignements anciens ne permet pas d'en essayer l'identification. Si, comme il faut l'espérer, les recherches de Dodone encouragent de nouvelles tentatives, peut-être aura-t-on un jour les matériaux nécessaires pour la géographie ancienne de l'Epire. La toponymie de cette contrée présente un intérêt particulier, quand on songe que dans le peu qui nous est connu se révèlent des analogies instructives avec la côte opposée de l'Italie méridionale.

En somme, cette publication a été exécutée dans un excellent esprit. Dans son étude historique, sobre en général de vues personnelles, l'auteur n'a pas craint de citer les textes *in extenso*, de sorte que tous les éléments nécessaires à l'étude du sanctuaire sont désormais groupés. « Ma pensée, dit M. Carapanos, a été de donner une série de documents et de faits coordonnés qui pourront servir aux progrès de la science archéologique et à la connaissance de l'histoire. » En remplissant ce programme, l'auteur des fouilles de Dodone a acquis un nouveau titre à la reconnaissance du monde savant.

P. VIDAL-LABLACHE.

Des transformations de la propriété foncière en France au moyen-âge. Leçon d'ouverture du cours d'histoire du moyen-âge professé à la Sorbonne par M. FUSTEL DE COULANGES.

En attendant qu'une loi solennellement promise en 1875 pour l'année 1876 vienne transformer le système général de notre enseignement supérieur, les divers ministres qui se sont succédé au département de l'Instruction publique ont, avec une égale bonne volonté, cherché à développer notre haut enseignement par la création de chaires nouvelles. Les Facultés, qui pendant de longues années étaient accusées de s'opposer à ces créations, ont secondé, en général, les intentions ministérielles. La Faculté des Lettres de Paris, en particulier, a montré un grand empressement à s'adjoindre des maîtres de conférences et à ouvrir ses portes à des enseignements qui jusqu'alors avaient passé pour étrangers à ses cadres : l'archéologie, le sanscrit et la philologie romane.

Parmi ces créations nouvelles, il en est une qui a eu un retentissement

---

1. Le mot Φοινάτος (v, 2), dont on retrouve le pluriel Φοινάτοι dans une des inscriptions suivantes (nº 8), nous semble plutôt un ethnique qu'un nom de famille, contrairement à la traduction de M. Egger (annexe b, p. 202).

particulier, celle de la *Chaire d'Histoire du moyen âge,* parce qu'il a fallu une discussion parlementaire et un vote des Chambres pour l'obtenir, et aussi parce que le nouveau titulaire occupe une place à part et éminente dans le professorat français. Par la force de ses conceptions systématiques, par le tour philosophique de son esprit, par le charme d'un style concis et lumineux qui fait souvent songer à Montesquieu, M. Fustel de Coulanges a pris rang pour le grand public parmi les trois ou quatre meilleurs écrivains du temps présent ; par la sincérité, la conscience, l'opiniâtreté et l'originalité de ses recherches, il a acquis l'estime des érudits, même de ceux qui ne sauraient souscrire à ses théories. La leçon d'ouverture de son cours, où il a exposé quel est son but et sa méthode est, à ce double titre, un évènement littéraire et scientifique dont nous devons entretenir nos lecteurs.

Dès les premières phrases de cette leçon, nous voyons que non-seulement les cadres de la vieille Sorbonne se sont élargis, mais que, de plus, une modification profonde se prépare dans la nature même de son enseignement. Le temps n'est pas bien éloigné où l'on estimait par dessus tous les autres les professeurs dont la parole éloquente attirait un public capable de remplir le grand amphithéâtre ; à une époque plus voisine encore de nous, on entendait des professeurs de la Sorbonne, et les plus sérieux d'entre eux, maintenir avec énergie la bizarre distinction entre la *science faite* et la *science qui se fait*, soutenir que celle-ci était réservée à la Faculté des Lettres, tandis que celle-là trouvait sa place au collège de France, comme si toute science n'avait pas la prétention de fournir des résultats certains et la prétention non moins légitime de chercher toujours et de progresser sans cesse. Ces mêmes professeurs soutenaient aussi que la Sorbonne n'avait pas pour mission de former des savants dans telle ou telle discipline particulière, mais de répandre le goût de la science parmi ceux qui n'en font pas leur étude spéciale. M. F. de C. condamne en termes formels ces étranges théories. Son cours sera « un rendez-vous d'études »; il y continuera son enseignement de l'École Normale. La Sorbonne est, à ses yeux, « une grande école » où il ne s'agit « ni de leçons attrayantes, ni de beau langage ». Il considérerait un succès de parade comme « un véritable échec ». L'histoire est, à ses yeux, non « une science faite, mais une science qui se fait », et il invite ses auditeurs à y travailler avec lui. La conclusion naturelle de ces paroles est celle même qui a été indiquée avec autorité par le Ministre de l'Instruction publique dans un récent rapport sur l'enseignement supérieur : fermer la salle des Facultés aux oisifs et aux curieux de passage, pour ne les ouvrir qu'aux élèves sérieux et aux auditeurs assidus.

C'est également en termes excellents que M. F. de C. expose le danger des généralisations précipitées qui, sous prétexte de philosophie, « ont été un des plus grands obstacles aux progrès de la science historique », en y introduisant « une série d'abstractions, de formules fausses ou d'idées préconçues ». Il faut que l'histoire « recherche les détails et qu'elle

s'y plaise ». Mais en même temps il ne faut ni « s'interdire la recherche des lois générales » ni nier « le lien de fait entre eux ». Sans cela l'histoire cesserait d'être une science et ne serait qu'une curiosité. « Il faut travailler par l'analyse », mais accepter les synthèses « quand elles se présentent naturellement à nos yeux, après l'étude attentive du détail ». Ces vues si justes et si bien exprimées nous ont d'autant plus frappé qu'elles s'accordent entièrement avec ce que disaient, le 1er janvier dernier, les directeurs d'un recueil savant qui représente une école d'érudition un peu différente de celle de laquelle procèdent les travaux antérieurs de M. F. de C. : « Nous regardons, disaient-ils, les généralisations hâtives et superficielles, fondées non sur les faits, mais sur des idées *a priori*, comme un dangereux et fatigant bavardage; mais nous pensons aussi que la recherche du détail pour le détail lui-même, que la critique qui n'a que la critique même pour but, sont des amusements de curieux, non des travaux d'historiens. On doit étudier les détails pour arriver à connaître un ensemble, on doit approfondir les faits pour apprendre à pénétrer les hommes [1]. »

Nous ne sommes pas aussi pleinement d'accord avec ce qu'ajoute M. F. de C., lorsqu'il demande à l'historien « une sorte de détachement du présent et un oubli aussi complet que possible des questions qui s'agitent autour de lui ». Nous pensons sans doute comme lui que « les esprits inclinés vers le scepticisme sont les mieux faits pour l'étude de l'histoire », qu'il faut faire abstraction, quand on étudie l'histoire, de ses préférences politiques ou religieuses, « que vouloir ressusciter le passé est de la folie et que le regretter serait puéril ». Mais il nous semble que la pensée de M. F. de C. est à la fois trop absolue et incomplète. Il n'est pas vrai que « l'histoire soit une pure science comme la physique et la géologie ». Il n'est pas vrai non plus qu'il soit possible, nous doutons même qu'il soit utile, « quand nous regardons le passé, d'écarter de notre esprit tout ce qui appartient au présent. » L'histoire n'est pas une science comme la physique, c'est une science morale, qui échappe à la précision absolue des sciences dites exactes par la complexité de ses phénomènes et l'obscurité de leur origine. De plus, nous ne connaissons directement la matière même de l'histoire, c'est-à-dire l'homme et la société, que par ce que nous voyons autour de nous, par le présent; et les documents du passé seraient lettre morte s'ils n'étaient éclairés par la lumière de nos expériences et de nos impressions présentes. D'ailleurs quelle est la science qui se désintéresse absolument des applications pratiques qu'on peut tirer de ses lois? Quel est le savant qui n'est pas poussé, au dedans de lui, par la secrète ambition d'ajouter aux conquêtes de l'homme sur la nature et sur l'inconnu? Cette indifférence que le mathématicien et le chimiste eux-mêmes ne connaissent pas, pourquoi la demander à l'historien? Pourquoi lui interdire de songer qu'en étudiant la société et l'homme, il

1. *Revue historique*, t. IX, p. 4.

contribuera à rendre l'homme et la société meilleurs? C'est d'ailleurs par son impartialité même qu'il y contribuera le mieux. C'est à lui qu'est confié le dépôt des souvenirs et des traditions de l'humanité. C'est grâce à lui qu'elle prend conscience d'elle-même. C'est par lui que les hommes arriveront peut-être à faire taire en eux les regrets stériles et les impatiences téméraires, à comprendre les lois d'un développement graduel et sûr, à sentir qu'ils sont tous les fils d'un passé dont ils n'ont pas le droit de renier l'héritage et les pères d'un avenir dont ils n'ont pas le droit d'empêcher l'éclosion. Comment interdire à l'historien de sentir que telle est sa mission et de trouver dans ce sentiment une force et une joie qui le soutiennent au milieu de ses recherches les plus minutieuses et les plus ingrates? — L'histoire ne ressemble en rien à la physique, quoi qu'en dise M. F. de C., et je doute qu'elle arrive jamais à lui ressembler; elle me paraît plus voisine de la météorologie qui raisonne sur quelques éléments positifs, sur beaucoup de données incertaines, mais qui, sans croire d'une manière absolue à ses prévisions, essaie d'enseigner aux hommes à éviter les tempêtes et à profiter des temps favorables.

M. F. de C. a pris pour sujet de son cours l'*Histoire des transformations de la propriété foncière en France au moyen âge*, et il montre avec raison que ces transformations sont en un intime rapport avec les changements sociaux et politiques. Il demande avec non moins de raison à ses élèves d'aborder cette étude sans parti pris, de ne pas s'appuyer exclusivement sur les documents qui constatent les influences romaines, ni sur ceux qui mettent surtout en lumière les influences germaniques, mais de considérer tout l'ensemble des faits et de bien se persuader que les institutions nouvelles naissent non pas seulement des institutions antérieures, mais surtout des rapports nouveaux créés par des circonstances nouvelles. Pour cette étude, le professeur veut qu'on s'adresse avant tout aux documents originaux, aux sources, et la plus grande partie de cette leçon d'ouverture est consacrée à énumérer et à classifier les sources de diverse nature qui doivent être consultées : textes juridiques et législatifs, chroniques, vies de saints, lettres, formules, diplômes et chartes. Malheureusement cet exposé contient un certain nombre d'erreurs et d'inexactitudes qui demandent à être relevées. — Il n'est pas exact d'appeler la famille des Pépin, la famille d'Héristal, puisqu'on ignore même si Héristal leur appartenait en propre. — C'est à tort que M. F. de C. dit que les deux dernières éditions de la loi salique sont celles de Merkel et de Clément. La dernière est celle de Behrend (1874), et le livre de Clément, détestable d'ailleurs [1], est non une édition de la loi salique, mais des *Recherches sur la loi salique*. Il est erroné de dire que l'auteur des *Gesta regum Francorum* paraît avoir écrit au commencement du IXe siècle; il a écrit entre 720 et 726. On ne saurait recommander, avec M. F. de C., les lettres de Fortunat comme une source

1. Voy. *Revue critique*, nouv. série, IV, 51.

précieuse pour la connaissance de l'état social du VIe siècle, car nous n'en possédons aucune. Nous ne connaissons pas d'édition et des formules franques par Goldast. Il a publié les lois impériales d'Allemagne. Enfin on ne saurait s'empêcher de sourire en entendant un professeur de l'enseignement supérieur dire à ses élèves : « Ne pensez pas que les Vies des Saints contenues dans les *Acta Sanctorum* soient l'œuvre des Bollandistes ; elles datent de bien plus loin. » Si vif que soit le désir de M. F. de C. de s'adresser à de vrais élèves, on voit qu'il a conscience de la distance qui sépare encore son désir de la réalité.

Dans la dernière partie de sa leçon, le professeur a brièvement rappelé les nombreux travaux d'érudition qui, en France et en Allemagne, ont frayé la voie où il s'engage, et il a rendu un reconnaissant hommage à ses devanciers. Nous applaudissons à ces paroles ; elles nous montrent que c'est involontairement que, dans d'autres occasions, M. F. de C. avait paru conseiller aux jeunes gens de tenir peu de compte des travaux de l'érudition et d'étudier exclusivement les sources. Nous différons d'avis avec lui dans certaines de ses appréciations. Nous ne placerions pas Championnière parmi les grands noms de l'érudition. Nous ne qualifierions pas d'*exclusives* les théories de M. Waitz. Cette épithète peut s'appliquer à celles de M. Roth et de M. Sohm ; mais nul plus que M. Waitz n'a apporté de mesure, de large compréhension, de sens historique, dans l'étude des institutions politiques et juridiques. On peut lui reprocher parfois de l'indécision, un excès d'éclectisme dans ses théories, mais jamais d'étroitesse ni d'exagération. Nous ne savons pas non plus s'il est bien certain que la France soit aujourd'hui le pays où la vraie méthode historique est pratiquée par le plus grand nombre des bons esprits. Cette appréciation optimiste nous flatte sans nous rassurer. Enfin, nous nous étonnons qu'en signalant à juste titre les immenses services rendus à la science historique par l'Ecole des chartes, M. F. de C. n'ait pas cru devoir accorder une seule parole d'estime ou d'encouragement à l'Ecole des Hautes-Etudes qui poursuit, depuis dix ans, une tâche parallèle, plus modeste, mais non moins utile, où l'on apprend par la pratique cette critique des sources qui est, pour M. Fustel de Coulanges comme pour tous les érudits sérieux, la vraie base de l'histoire.

G. MONOD.

Le Verrines de Mathieu Paris.

Notre collaborateur M. Ch. Bémont a eu bien raison de dire, dans son article du 4 janvier (p. 10) sur l'édition de la Grande Chronique de Mathieu Paris donnée par M. R. Luard, que l'on ne peut identifier le lieu « *quod dicitur de Verrines* » placé « *in finibus Burdegalie* » avec le lieu de Vérines, Charente-Inférieure, à 14 kil. de la Rochelle. Le *Verrines* de Mathieu Paris n'est autre chose que l'ancienne seigneurie de Veyrines, comprise dans la

paroisse de Mérignac. On voit encore dans la commune de Mérignac (canton de Pessac, arrondissement de Bordeaux, à 6 kil. de cette dernière ville) la tour Veyrines, qui est classée parmi les monuments historiques, seul débris d'un château du moyen âge qui paraît avoir été fort considérable. On trouvera de fort intéressants détails sur Veyrines dans les *Variétés bordeloises* de l'abbé Baurein (nouvelle édition, 1876, t. I, p. 400-405; t. II, p. 242-245). J'emprunte au savant archéologue quelques lignes qui complètent à merveille les judicieuses observations de M. Bémont : « C'est de « ce prieuré [de Mérignac] que Mathieu Paris fait mention sur l'an 1243, « il l'appelle le *monastère de Verrines*. Il n'existe à la vérité, ni il n'a jamais « existé dans aucun lieu de ce diocèse, de monastère sous cette dénomination « On ne connoit d'autre lieu qui porte cette dénomination, que dans la « paroisse de Mérignac, où il existe encore à présent une tour appelée de « Veyrines, qui est l'ancien chef-lieu d'une seigneurie du même nom. On a « d'autant plus sujet de penser qu'un des châteaux, dont on fit pour lors le « siège, fut celui de Veyrines, qu'ils étaient situés dans la banlieue de « Bordeaux. La dénomination de monastère de Verrines est donc une erreur « de la part de Mathieu Paris, qui, ne connoissant pas les lieux, fut obligé « de s'en rapporter à des mémoires peu exacts. Il a confondu le nom de ce « monastère avec celui de la jurisdiction et de la seigneurie où il était « placé. » Ajoutons qu'il est souvent question de la baronnie de Veyrines, qui fut achetée, le 7 octobre 1526, par les maire et jurats de Bordeaux, dans le *Livre des privilèges* qui vient d'être publié (Bordeaux, Gounouilhou, 1878, in-4° de XLVIII-774 p.) avec tant de soin et tant de luxe de bon goût par la commission des Archives municipales de Bordeaux.

Ph. TAMIZEY DE LARROQUE.

Charles de Gebler.

La *Deutsche Rundschau* nous apprend la mort de Charles de Gebler. Il était né à Vienne le 29 novembre 1850; fils d'un des plus hauts dignitaires de l'armée autrichienne, il était, dès l'âge de 17 ans, lieutenant dans un régiment de dragons. A la suite d'une inflammation des poumons, il dut renoncer au service. Il se fit journaliste, collabora à plusieurs revues et publia une biographie de Galilée qui fut très-remarquée : chaudement félicité par les universités de Pise et de Padoue et par l'*Accademia dei Lincei* de Rome, il reçut à cette occasion l'ordre de la couronne d'Italie. Au mois de mai 1877, il obtenait du Saint-Siège la permission d'examiner dans les archives secrètes le fameux manuscrit du Vatican, et prenait la résolution de le publier; on sait les débats passionnés que souleva l'apparition de son ouvrage (*Galileo Galilei und die rœmische Curie nach den authentischen Quellen*. Stuttgart, Cotta); Gebler, renonçant à sa première opinion, affirmait qu'il ne fallait pas douter de l'authenticité du document du 26 février 1616. Dans l'automne de la même année, il visita Florence, Pise, Sienne et Padoue; il « *suivait les traces* » de Galilée et ce fut dans la *Deutsche Rundschau* (avril 1878) qu'il publia le résultat de ses recherches. (Cp. *Revue critique*, périodiques, n° 15.)

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Clermont-Ganneau, notre collaborateur, prépare une édition complète de la *Stèle de Mesa* avec les *fac-simile* de l'inscription, des estampages, la photographie du monument et de nombreuses gravures. L'ouvrage paraîtra prochainement chez Ernest Leroux.

— Le père Grézel a publié une grammaire et un vocabulaire de la langue des insulaires de Futuna. (*Dictionnaire futunien-français, avec notes grammaticales*. Les P. Maristes préparent également un dictionnaire samoan, français-anglais.

— M. Léon Heuzey a publié la première livraison de son ouvrage sur les *Figurines antiques de terre cuite du musée du Louvre* (Morel). Ce recueil est classé par sections géographiques ; une part importante y est faite aux origines assyriennes, babyloniennes, phéniciennes, chypriotes et grecques, mais la place principale y est réservée aux figurines grecques de Tanagre et de la Cyrénaïque. Le soin de dessiner et de graver les figures a été confié à M. Achille Jacquet. Cette publication comprendra quatre livraisons, de quinze planches chacune.

— Le sixième fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines* que publie la maison Hachette par les soins de M. E. Saglio, vient de paraître ; il va de CAE à CAS ; on y remarque les articles suivants, intéressants par leur importance et leur développement : *Caelatura, Candelabrum, Capitolium* (Saglio) ; *Calceus* et *Camara* (Heuzey) ; *Calendarium* (Ruelle) ; *Camenae* (Boucher-Leclerq) ; *Canis* et *Caseus* (Cougny) ; *Canticum* (Boissier) ; *Capitulum* et *Caryatides* (Chipiez) ; *Carcer* (Humbert) ; *Castra* (Maquelez), etc.

— Le 2e volume des *Extraits des auteurs grecs concernant l'Histoire et la Géographie des Gaules* (publication de la *Société de l'Histoire de France*) est sous presse. M. Cougny, qui est chargé de ce travail, a réuni dans ce volume les passages qui ont rapport à la Gaule dans les œuvres et fragments des historiens grecs, depuis Hérodote jusqu'à Plutarque ; les extraits de Polybe tiennent naturellement dans ce recueil la plus grande place.

— La table de la traduction française de l'*Histoire des Conciles* d'Héfélé vient de paraître (Paris, Reichel) ; cette table, d'ailleurs très-bien faite, forme en un volume de deux cent cinquante-deux pages, le XIIe et dernier tome de l'*Histoire des Conciles* publiée chez Adrien le Clère.

— La *Société des Anciens Textes français* a distribué à ses membres le tome Ier du *Mystère du Vieil Testament*, publié par M. James de Rothschild.

— La même *Société* publiera prochainement deux poèmes encore inédits, le roman d'*Yder* et la chanson de *Doon de la Roche*. Le manuscrit d'*Yder*, assez incomplet et incorrect, se trouve à Cambridge ; la scène du poème, comme de tous les romans de la Table-Ronde, est dans le pays de Galles ; outre le héros, Yder, fils de Nut, les principaux personnages de l'œuvre sont le roi Artus, la reine Geneviève, le sénéchal Kai, Taulac de Rougemont. La chanson de *Doon de la Roche*, déjà signalée par M. Francisque Michel

dans un manuscrit britannique et analysée par M. Sachs, a été copiée autrefois par M. Guessard, et c'est d'après cette copie que sera publié *Doon de la Roche.* Cette chanson de geste comprend près de 4,600 vers ; elle raconte les malheurs d'Olive, sœur de Pépin le Bref ; Odile, mariée à Doon de la Roche, est faussement accusée et chassée par son mari ; mais son fils, le jeune Landri, parvient, après de nombreuses aventures, à punir les traîtres qui l'ont calomniée.

— M. Siméon LUCE est sur le point de publier pour la même société la *Chronique du Mont-Saint-Michel.* Cette chronique, signalée au siècle dernier par La Porte Du Theil et utilisée par M. L. Delisle dans son *Histoire du château et des sires de Saint-Sauveur le Vicomte*, est l'œuvre successive de plusieurs moines du Mont-Saint-Michel qui ont raconté, sous forme d'annales, l'histoire de la Normandie de 1343 jusqu'à 1468. Le savant éditeur de Froissart joint à son édition un copieux commentaire et de nombreuses pièces inédites qui complètent la *Chronique* et ajoutent de nouveaux renseignements sur l'occupation anglaise en Normandie au XVe siècle.

— M. de MONTAIGLON prépare la publication d'un recueil de *Sotties, sermons joyeux, farces et moralités*, qui formera un grand nombre de volumes et se divisera en plusieurs séries. La première série sera celle des *sotties ;* il est assez naturel de placer en tête du recueil les pièces ou parades qui ouvraient la représentation proprement dite. On sait du reste que M. E. PICOT vient, dans un remarquable travail sur la *sottie* en France, de passer en revue les vingt-cinq *sotties* qui nous sont parvenues, en décrivant leurs éditions ou manuscrits et en fixant, autant que possible, leur date et leur lieu d'origine.

— M. DELAVILLE LE ROULX a publié le premier volume des *Registres des comptes municipaux de la ville de Tours* (Picard). Ce travail important comprendra huit volumes. La série des registres de Tours commence à l'année 1355, époque où la ville reçut de la royauté une constitution municipale qui la mettait sous l'autorité de six élus.

— M. CHAZAUD, archiviste de l'Allier, a fait paraître, d'après le manuscrit de Saint-Pétersbourg, un livre charmant : les *Enseignements d'Anne de Beaujeu à sa fille Suzanne de Bourbon* (Moulins, Desrosiers). La jeune princesse, alors âgée de quinze ans, avait, peu de temps avant son mariage, reçu ce manuscrit pour ses étrennes. M. Chazaud a fait suivre le texte des *Enseignements* de l' « *Epistre consolatoire à Katherine de Neufville, dame de Fresne, sur la mort de son premier et seul filz* ». Le volume, imprimé sur papier de fil et sur papier de Chine, reproduit la couverture de l'original, les devises et emblèmes que le connétable de Bourbon a tracés sur les gardes du livre, les armes de Suzanne et de son fiancé, le connétable de Bourbon, les vignettes et les lettrines ornées du manuscrit.

— M. DELTOUR vient de publier la troisième édition de son livre *Les Ennemis de Racine au XVIIe siècle* (Paris, Hachette). Cette édition est enrichie d'un petit nombre de détails d'une valeur secondaire. (Un jugement de Subligny sur la tragédie d'*Alexandre ;* deux témoignages qui semblent démontrer que l'*Andromaque* a été jouée à la cour « en l'appartement de la reine », la veille même de la représentation de la ville ; un récit plus complet des répétitions d'*Athalie* à Saint-Cyr et des représentations de cette pièce à Versailles.) M. Deltour a emprunté ces détails à l'édition de Racine de M. Paul Mesnard. Une rectification considérable est due à M. Gaillardin :

vivantes a été accordé à MM. Pognon (langues arabe, persane et turque), de Longeville et Basset (langue turque), Bastide (langue japonaise) et Dautremer (langue malaise et javanaise).

— L'Académie des sciences morales et politiques a nommé, en remplacement de MM. Valette et Naudet, MM. Larombière, premier président à la cour d'appel de Paris, et Victor Duruy, ancien ministre de l'instruction publique.

— M. Clédat a soutenu, le 16 février, devant la faculté des lettres de Paris les thèses suivantes : thèse française : *Du rôle historique de Bertram de Born ;* thèse latine : *De Fratre Salimbene et de ejus chronicae auctoritate.*

— On a trouvé à Luxeuil une amphore contenant près de trente kilogrammes de médailles gallo-romaines. Ces médailles ont été frappées de l'an 235 à l'an 268 de notre ère ; beaucoup sont à l'effigie des trois Gordien, de Dèce, de Philippe l'Arabe, de Gallus, de Valérien, de Gallien ; elles sont dans un excellent état de conservation.

— On a découvert à Saint-Vivien un bloc de pierre sculpté, représentant deux personnages assis, l'un sur ses jambes croisées, l'autre sur un siége ; ce dernier tient à la main une corne d'abondance : on voit sur la face postérieure du siége trois statuettes qui reposent sur des têtes de bœufs.

ALLEMAGNE. — Le 13 janvier est mort à Berlin, âgé de soixante-six ans, Jules Frauenstaedt ; il a été un des familiers de Schopenhauer ; c'est lui qui édita les œuvres complètes du philosophe ; il s'est efforcé, par ses ouvrages et ses articles, de propager le système de Schopenhauer (*Briefe über die Schopenhauer'sche Philosophie*, *Lichtstrahlen aus Schopenhauers Werken*, *Lexicon zu Schopenhauer*, etc.).

— Le 22 janvier a été célébré à Camenz, dans la Haute Lusace (Saxe), le 150e anniversaire de la naissance de Lessing. La famille de Lessing était une des plus anciennes de Camenz ; dès 1409, un Lessigk est cité dans les archives de la ville ; une sœur de ce Lessigk était en 1416 abbesse du couvent de Marienstern (Haute-Lusace). Jusqu'à présent on avait cru que le plus ancien membre de la famille Lessing était un pasteur de Chemnitz, qui vivait vers 1580.

— MM. Breitkopf et Hærtel, de Leipzig, ont annoncé depuis longtemps l'intention de publier une suite de grammaires des langues indo-européennes. L'introduction de cette collection a paru en 1876, sous le titre de « *Grundzüge der Lautphysiologie* » ; elle était due à M. Sievers. On nous apprend que la *Grammaire indienne* de M. Witney est sur le point de paraître. M. Bücheler, va terminer sa *Grammaire italique*, et M. Sievers annonce pour l'année prochaine la publication d'une *Grammaire allemande*.

— M. Franz Reber a entrepris une nouvelle édition de son ouvrage *les Ruines de Rome* (*Die Ruinen Roms*). Cette édition paraît par livraisons (Leipzig, Weigel) ; elle est accompagnée de belles gravures et rend compte des fouilles et des découvertes les plus récentes. Cinq livraisons ont déjà paru.

— Sous le titre de *Descriptiones nobilissimorum apud classicos locorum* M. Kampen publie chez Perthes, à Gotha, un atlas qui renferme la carte des principaux endroits, mentionnés par les historiens anciens, et en particulier des lieux où se sont livrées des batailles. L'ouvrage est divisé en livraisons ; la première livraison qui vient de paraître, renferme trois cartes

relatives à la guerre des Gaules : 1° le combat de César contre les Helvètes ; 2° la bataille sur l'Aisne (Axona) ; 3° le combat autour d'Alesia. Chaque carte coûte 15 centimes. L'auteur promet douze autres cartes sur la guerre des Gaules, et, si son entreprise réussit, d'autres cartes pour Xénophon, Quinte-Curce, Tite-Live, etc.

— A la suite d'un revers de fortune, l'helléniste W. Dindorf vend sa bibliothèque ; elle est composée de 4,700 ouvrages, parmi lesquels 2,600 livres de philologie et 1,900 dissertations ; les auteurs tragiques et comiques de l'Attique sont représentés par 432 ouvrages, les orateurs par 56, Homère et Pindare par 120, les historiens et Platon par 162 ; sur Sophocle seul, il y a 116 livres et 101 dissertations ; sur Eschyle, 124 livres et 165 dissertations. La bibliothèque de M. Dindorf renferme aussi de nombreux incunables ; quelques exemplaires contiennent des notes manuscrites et des appendices, de la main de Wilhelm et de Louis Dindorf. (Ce dernier est mort en 1871.) La vente a lieu à Leipzig, chez List et Franke.

— M. P. Strauch, privat-docent à l'Université de Tubingue, prépare la publication des *Révélations* (*Offenbarungen*) *de Margareth Ebner*, d'après un manuscrit de 1533, déjà utilisé par P. Lechner dans son livre sur la vie mystique de sainte Marguerite de Cortone. (*Das mystische Leben der heiligen Margareth von Cortona.*)

— M. F. Khull, de Gratz, prépare une monographie sur *le Wigamur* où il cherche surtout à démontrer l'influence qu'ont eue sur le *Wigamur* des œuvres antérieures.

— M. A. Barack vient d'acquérir pour la bibliothèque de Strasbourg deux manuscrits des *Moralia Gregorii Magni in Job*, datant du XI[e] siècle et dont l'un contient un fragment du *Chant d'Ezzo sur les miracles du Christ*. Ce fragment, que M. Barack a publié dans le dernier fascicule de la *Zeitschrift für deutsches Alterthum*, permettra sans doute de résoudre les questions pendantes depuis si longtemps au sujet de ce poème.

— M. Pauli, dont on connaît les travaux sur l'histoire de l'Angleterre, a récemment publié trois documents qu'il a découverts au *Public Record Office* à Londres. Ces documents sont relatifs à l'économie politique en Angleterre au temps d'Henri VIII. (*Drei volkswirthschaftliche Denkschriften aus der Zeit Heinrich's VIII von England*. Gœttingue, Dieterich.) Le premier traite du commerce et des productions de l'Angleterre (*A treatise concerninge the Staple and the Commodities of the Realme*) ; le deuxième recherche comment on peut amener le peuple à s'occuper du bien public (*How the Comen People may be set to worke an Order of a Comen Welth*) ; le troisième donne des conseils sur la manière de réformer le royaume par le travail et le rétablissement du labourage (*How to reforme the Realme in settying them to worke and to restore Tillage*).

— M. Lenz, de l'Université de Strasbourg, prépare une édition de la *Correspondance de Martin Bucer*.

— Le roi de Bavière a adressé la lettre suivante à M. Mathias Lexer, professeur à l'Université de Wurzbourg : « Monsieur le professeur, j'ai reçu avec joie le dernier volume de votre dictionnaire du moyen-haut-allemand et vous envoie, avec mes plus vif remerciements, mes félicitations pour l'achèvement de votre œuvre, qui sera un ornement de ma bibliothèque. Je me réjouis de savoir dans d'aussi bonnes mains l'édition critique que vous voulez donner

de la *Chronique bavaroise* d'Aventin. Soyez assuré des gracieux sentiments avec lesquels je suis votre tout bienveillant roi. Louis. » Hohenschwangau, le 17 janvier 1879.

— MM. Hoff et Samwer, qui continuent le recueil de Martens (*Nouveau recueil général de traités et autres actes relatifs aux rapports de droit international*. Gœttingue, Dieterich), promettent de publier bientôt une *Table supplémentaire*. Cette *Table* complétera la *Table générale;* elle comblera en même temps certaines lacunes regrettables, car elle indiquera où l'on peut trouver imprimés tous les traités de 1761 à 1870 oubliés par Martens.

— La Bohême possède, de même que la Silésie, la Prusse, etc., un recueil de documents historiques concernant les délibérations et les actes de ses assemblées; ce recueil porte le titre de *Die bœhmischen Landtagsverhandlungen und Landtagsbeschlüsse* (Prag, Gregr et Dattel); il commence à l'année 1526. Beaucoup des documents que renferme le premier volume ont été empruntés aux archives de Dresde et de Munich. C'est M. Gindely, l'auteur de l'*Histoire de la guerre de Trente Ans* et archiviste de Prague, qui est chargé de la révision du texte allemand; l'archiviste adjoint, M. Franz Dworny, revoit les textes en langue tchèque.

— M. Zahn, l'historien du Frioul, chargé au nom de la commission des *Fontes rerum Austriacarum* de la publication des *Austro-Friulana*, travaille à une *Histoire du patriarchat d'Aquilée*.

— M. J. Proelss rassemble en ce moment les matériaux nécessaires à une biographie de Charles Gutzkow (cp. *Revue critique*, 1878, n° 1, Chronique, p. 18), qui paraîtra à Leipzig chez Schlicke.

— MM. Kœrting, de Munster, et Koschwitz, de Strasbourg, auraient l'intention de publier une revue qui portera le titre de *Revue de la langue et de la littérature française moderne*. (*Zeitschrift für neufranzœsische Sprache und Literatur*.)

— Nous avons appris à nos lecteurs que la collection des œuvres de Shakspeare, que renfermait la bibliothèque de Birmingham, avait été détruite par l'incendie. La *Société allemande de Shakspeare* a lancé cet appel : « Vu la haute vénération que la nation allemande doit au grand poète britannique, nous croyons, à l'occasion de ce malheur, devoir donner au peuple anglais, notre ami, un témoignage extérieur de cette sympathie, en prenant part à la reconstitution projetée de cette bibliothèque. Nous prions donc instamment tous les auteurs et éditeurs, de nous envoyer gratis un exemplaire des œuvres composées et éditées par eux et concernant Shakspeare, afin de le remettre en son temps à l'administration de cette bibliothèque. Nous faisons la même prière à tous les amis de Shakspeare qui possèdent dans leur bibliothèque deux exemplaires du même ouvrage ». (Weimar, le 27 janvier 1879.)

ANGLETERRE. — M. Cheyne, de l'Université d'Oxford (*Balliol College*), est sur le point de publier une nouvelle traduction d'Isaïe, avec un commentaire très-soigné ; l'ouvrage comprendra deux volumes.

— MM. Trübner (Londres) annoncent la publication d'un livre intitulé : « *The History of the Israelites and Judaeans, philosophical and critical.* »

— On sait que M. Max Müller a inauguré en avril, mai et juin 1878 les cours de la *Fondation Hibbert* par des conférences sur les religions de l'Inde, qu'il a recueillies aujourd'hui en un volume (*Lectures on the origin and*

growth of religion as illustrated by the religions of India. Londres, Longmans). Voici les sujets successivement traités par M. Max Müller dans ces conférences. *La perception de l'infini. — Le fétichisme, forme primitive de la religion. — L'ancienne littérature de l'Inde et les matériaux qu'elle fournit pour l'étude et l'origine de la religion. — Le culte des objets tangibles, semi-tangibles et intangibles. — Les idées d'infini et de loi. — De l'hénothéisme, du polythéisme, du monothéisme et de l'athéisme. — Philosophie et religion.* Ces conférences ont eu lieu à l'abbaye de Westminster dans le *Chapter House* et le nombre des auditeurs était tel que M. Max Müller a dû faire deux fois la même conférence. On nous apprend que les curateurs de la *Fondation Hibbert* ont établi pour cette année de nouvelles conférences sur les religions de l'Egypte; elles seront faites par M. Le Page Renouf entre Pâques et la Pentecôte.

— Un pasteur de la Guyane anglaise, M. Brett, annonce la publication d'un ouvrage sur les *Légendes et mythes des Indiens de la Guyane anglaise.*

— Mr. Lang vient de terminer une traduction de l'*Histoire de Russie* de M. Alfred Rambaud. Cette *History of Russia* paraîtra prochainement chez Sampson Low. (Londres.)

— La collection des *English Men of Letters*, éditée par M. Morley (Londres, Macmillan), s'est enrichie de deux nouveaux volumes; l'un, sur *Hume*, par M. Huxley; l'autre sur *Goldsmith*, par M. William Black. Deux autres biographies sont en préparation; celle de *Thackeray* par M. Antony Trollope et celle d'*Adam Smith* par M. Courtney.

— L'enseignement du grec dans les collèges, récemment attaqué dans la séance de la *Société belge pour le progrès des études philologiques et historiques* (voir la Chronique de la *Revue critique*, février, n°6), a trouvé des adversaires au sein de l'université anglaise. Parmi les signataires d'un mémoire présenté à l'Université de Cambridge et demandant la suppression du grec dans le programme de plusieurs concours, on remarque les directeurs de six grandes écoles publiques et MM. Darwin, Huxley et Tyndall.

BELGIQUE. — M. Félix Liebrecht, de l'Université de Liége, est sur le point de faire paraître un recueil d'études, intitulées « *Zur Volkskunde, Altes und Neues* ». On sera heureux de trouver réunis en volume ces excellents articles.

— M. de Harlez, le professeur de Louvain, annonce la publication d'un *Manuel de la langue pehlvie*, qui sera composé sur le même plan que son *Manuel de la langue de l'Avesta.* (Ce dernier ouvrage renferme une grammaire zende, une *Anthologie*, imprimée moitié en caractères zends et en caractères romains, et un vocabulaire.) La traduction de l'*Avesta* de M. de Harlez est arrivée à sa deuxième édition.

— La Commission royale d'histoire a réglé le programme de ses travaux pour l'année 1879 : M. Kervyn de Lettenhove achèvera en deux volumes la publication des *Grandes chroniques de Flandre;* M. Piot terminera son édition des Chroniques en langue flamande; M. Wauters rédigera le tome VI de la table chronologique des chartes et diplômes imprimés qui concernent l'histoire de Belgique; M. Gachard est chargé du tome III des *Voyages des souverains des Pays-Bas;* M. Bormans, du tome VI de la *Chronique de Jean d'Outremeuse;* M. Poullet, du tome II de la *Correspon-*

dance du cardinal Granvelle: M. Goffinet, du *Cartulaire de l'abbaye d'Orval*; M. Devillers du *Cartulaire des comtes de Hainaut*.

— L'Académie royale de Bruxelles (classe des lettres et des sciences morales et politiques) a publié le programme des concours pour 1880. Première question (Médaille d'or de 600 francs) : Esquisser à grands traits l'histoire littéraire du comté de Hainaut. — Deuxième question (Médaille d'or de 600 francs) : Etudier l'organisation des institutions charitables en Belgique au moyen âge, depuis l'abolition du servage jusqu'au commencement du xvie siècle. — Troisième question (1,000 francs) : Faire connaître les règles de la poétique et de la versification, suivies par les *rederykers* au xve et au xvie siècle. — Quatrième question (1,000 francs) : Ecrire l'histoire de la réunion aux Pays-Bas des provinces de Gueldre, d'Utrecht, de Frise et de Groningue. — Cinquième question (1,000 francs) : Faire l'histoire des classes rurales en Belgique jusqu'à la fin du xviiie siècle.

— M. Stanley, le célèbre voyageur, assistait, le 29 janvier, à Bruxelles, à la conférence de l'*Association internationale pour la civilisation de l'Afrique centrale*.. Cette conférence avait lieu au Palais du roi, sous la présidence du roi des Belges. On aurait résolu une prochaine expédition en Afrique; M. Stanley serait le chef désigné; quatre officiers belges l'accompagneraient; il s'agirait surtout de créer de nouvelles stations qui relieraient à la côte la colonie que doivent créer aux environs du lac Tanganyika MM. Cambier, Dutrieux et Wauthier.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 février 1879.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, envoie à l'Académie : — 1° une photographie de la statue antique de Porto d'Anzio, dont il avait annoncé la découverte dans une lettre précédente; — 2° l'estampage d'une inscription latine du temps de la république, trouvée près du Monte Testaccio, qui se lit ainsi :

MANILIA Ↄ. L.
APHRODISIA HEEC
SEPVLTA EST
HELIODORVS. AMICVS
SVOS DE SVO MONVM
FECIT OB ILLIVS
MERITEIS SALVE —;

3° deux brochures de M. Engel, membre de l'école française de Rome : *Documents pour servir à la numismatique de l'Alsace*, 7° fascicule (Mulhouse, 1879, in-8°); *Etude sur les grandes collections numismatiques de l'Allemagne* (*ibid.*, id., id.).

M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts informe par lettre l'Académie que, conformément au désir qu'elle avait exprimé, il a commandé pour l'Institut un buste de feu M. Naudet et se propose d'en commander plus tard un de Boissonnade. L'artiste chargé de faire le buste de M. Naudet est M. Ch. Osbach.

M. Heuzey lit, au nom de M. Albert Dumont, ancien directeur de l'école française d'Athènes, recteur de l'Académie de Montpellier, une notice sur une tête de marbre d'ancien style découverte à Athènes. Cette tête fait partie de la collection de M. Geor-

ges Rampin, secrétaire de l'ambassade de France à Saint-Péterbourg. Elle est en marbre de Paros et porte des traces de peinture. Elle représente un homme jeune, avec une barbe courte, couronné de feuilles de chêne. Elle faisait sans doute partie d'une statue qui aura été brisée. Le nez est cassé; mais tout le reste de la tête est dans un état de conservation remarquable : il est probable qu'elle avait été enfouie. — M. Dumont croit pouvoir avec certitude rapporter l'exécution de cette sculpture au VI[e] siècle avant notre ère ; il cherche à préciser davantage et à déterminer à quelle partie de ce siècle elle appartient. Par le style et les procédés d'exécution, cette tête est unique en son genre : elle représente « un moment et une école que nous ne connaissions pas encore ». La chevelure en boucles régulières et aplaties rappelle les coiffures de l'Orient ; la barbe a été figurée par un procédé emprunté de l'Asie et qui se retrouve aussi dans les sculptures cypriotes : il consiste à tracer sur le menton deux séries de lignes parallèles à angle droit, puis à arrondir les petits carrés ainsi formés, lesquels sont alors censés représenter chacun une boucle de barbe. En même temps que ces restes des anciens procédés, on remarque dans le même monument une grande nouveauté : l'artiste a cherché à donner au visage une expression individuelle. M. Dumont voit dans cette tête un portrait, et probablement, dit-il, « le plus ancien portrait que la Grèce nous ait laissé » : il la croit postérieure à l'Apollon du Ténéa et un peu antérieure à l'athlète du Céramique, et pense pouvoir en fixer l'exécution au 3[e] quart du VI[e] siècle. — Il est impossible de déterminer, même approximativement, quel peut être l'homme représenté dans ce portrait. De la forme donnée par le sculpteur aux muscles du cou, on peut induire que la statue entière devait représenter un homme à demi couché, appuyé sur le coude, comme les figures des tombeaux étrusques. Peut-être cette figure aussi était-elle placée sur un tombeau.

M. Maspero lit une note destinée à compléter la communication faite par M. Le Blant à la dernière séance sur certaines lampes égyptiennes en forme de grenouille. M. Le Blant avait cité, dans cette communication, un passage de Chérémon qui dit que, dans l'écriture des Égyptiens, une grenouille signifie la résurrection, ἀντὶ ἀναβιώσεως βάτραχος, et il avait ajouté que ce signe ne se trouve pas dans les hiéroglyphes tels qu'on les connaît aujourd'hui. M. Maspero dit qu'en effet, dans l'écriture hiéroglyphique, le signe de la grenouille ne se trouve pas avec le sens de *résurrection*, mais qu'on trouve ce signe employé comme déterminatif de la déesse *Hiqit*. Or, dans la mythologie égyptienne, le rôle de cette déesse est de concevoir et d'enfanter perpétuellement l'œuf du monde, que le dieu mâle, *Khnoum*, façonne et modèle perpétuellement aussi. Elle est ainsi la déesse de la naissance et de la *renaissance*, ἀναβίωσις. Le renseignement donné par Chérémon n'est donc pas absolument inexact; il faut l'entendre ainsi : une grenouille représente *la déesse* de la résurrection. — La grenouille, en écriture hiéroglyphique, est souvent figurée assise dans une sorte de corbeille, dont la forme rappelle celle du corps d'une lampe. C'est peut-être, pense M. Maspero, ce qui, plus tard, a pu amener les Égyptiens à faire des lampes en forme de grenouille, et à voir dans ces lampes le symbole de la résurrection, comme l'indiquent les inscriptions que M. Le Blant y a relevées : Ἐγώ εἰμι ἀνάστασις.

M. Ferdinand Delaunay commence la lecture d'une étude sur la lettre de Pline à Trajan, relative aux chrétiens. Cette lettre et la réponse de Trajan qui la suivit marquent, dit M. Delaunay, un changement important dans la situation légale des chrétiens. Jusqu'à cette époque (112 après J.-C.), le christianisme n'était prohibé par aucune loi, il n'y avait eu que des persécutions partielles, rien de systématique : en 112, Trajan fait la loi qui servira désormais de règle, et qui établit que le christianisme constitue, par lui-même, un délit puni de mort. Il résulte clairement de la lettre de Pline que la législation telle qu'il l'avait trouvée ne contenait aucune disposition qui portât directement contre le christianisme : jusqu'à ce qu'il eut reçu le rescrit de Trajan, Pline ne les punit que pour le fait de désobéissance à l'autorité, résultant du refus d'abjurer le christianisme, alors que lui, gouverneur, en donnait

l'ordre. Pour trouver un délit à leur reprocher, il lui fallait donc provoquer ce délit. S'il a été conduit à agir ainsi, au lieu de laisser simplement en repos des hommes qui, il le déclare lui-même, ne violaient aucune loi, c'est qu'il savait qu'il y avait des précédents judiciaires qui avaient établi la coutume de poursuivre les chrétiens, et qu'il ne savait sur quoi étaient fondés ces précédents. La lettre de Trajan a donc érigé en loi ce qui, à l'origine, n'avait été qu'un usage judiciaire dépourvu de fondement légal. Telle est la thèse soutenue et développée par M. Delaunay. — Dans un second chapitre, dont il commence seulement la lecture, l'auteur examine quelles étaient les accusations habituellement portées par le peuple contre les chrétiens, et qui avaient pu amener contre eux ces poursuites extralégales.

Ouvrage déposé : Documenti inediti per servire alla storia dei Musei d'Italia, pubblicati per cura del ministero della publica istruzione, vol. I (Firenze-Roma, tip. Bencini, 1878, gr. in-8). — *Présenté par M. d'Hervey de Saint-Denys :* MATOUAN-LIN, Ethnographie des peuples étrangers, trad. du chinois par L. D'HERVEY DE SAINT-DENYS, 2ᵉ fasc. du t. II.

Julien HAVET.

ERRATUM à l'article 30 (sur le Judaïsme de M. Havet) : P. 141, ligne 2 du titre, lire 519. — P. 142, ligne 25 à 27, mettre entre guillemets les mots : propose à l'examen..... appui parmi eux. — P. 142, ligne 30, au lieu de *continuer*, lire *constituer*. — P. 143, ligne 4, au lieu de *sa* découverte, lire *la* découverte. — P. 147, ligne 10, au lieu de *peuvent*, lire *doivent*. — P. 147, ligne 16, au lieu de par *le* critique, lire par *la* critique. — P. 147, ligne 17, lire *antérieure*.

BIBLIOGRAPHIE

Philologie grecque et latine. BAEHRENS, Miscellanea critica. Leipzig, Fries. (5 mark.) — BAGNATO, Plautus in seinen Verhæltnissen zu seinen griechischen Originalen. Tübingen, Fues. (1 mark 20.) — BAUMGARTEN, Quaestiones scenicae in Aeschyli Choephoris. Berlin, Calvary. (1 mark 20.) — BECKER, über eine dritte Sammlung unedierter Henkelschriften aus dem südlichen Russland und über Dumont's inscriptions céramiques de Grèce. Leipzig, Teubner. (3 mark 60.) — CICERONIS scripta, Partis IV, vol. II, continens libros de natura deorum, de divinatione, de fato, de re publica, de legibus, recognovit W. MUELLER. Leipzig, Teubner. (2 mark 10.) — COHN, Quaestiones Eusthatianae. Pars I. Breslau, Koebner. (1 mark.) — ERATOSTHENIS catasterismorum reliquiae, recensuit ROBERT. Berlin, Weidmann. (12 mark.) — EUTROPII breviarum ab urbe condita recensuit DROYSEN. Berlin, Droysen. (90 pfennigs.) — GILTLBAUER, Die Ueberreste griechischer Tachygraphie im Codex Vaticanus graecus 1809. I fasc. Wien, Gerold. (14 mark.) — HAAS, De Annaei Senecae philosophi monitis. Wurzburg, Stuber. (2 mark). — HAGEN, zur Geschichte der Philologie und zur rœmischen Literatur. Berlin, Calvary. (2 mark.) — HAGEN, Prodromus novae inscriptionum latinarum helveticarum sylloges titulos Aventicenses et vicinos continens. Berne, Dalp. (4 mark.) — HARDER, Index Lucilianus, supplementum editionis Lachmannianae. Berlin, Reimer. (1 mark.) — HERWERDEN, Emendationes Aeschyleae. Leipzig, Teubner. (1 mark 20.) — HOMER Iliad, book I, with an essay on Homer grammar by MONRO. Oxford, Clarendon Press. — MUELLER, Emendationes et interpretationes Sophocleae. Berlin, Weidmann. (2 mark.) — SERVII Grammatici qui feruntur in Vergilii carmina commentarii recensuerunt THILO et HAGEN. Vol. I. Fasc. I. Aeneidos librorum I-III commentarii. Leipzig, Teubner. (14 mark.) — THEONIS Smyrnaei, Philosophi Platonici, expositio rerum mathematicarum ad legendum Platonem utilium, rec. HILLER. Leipzig, Teubner. (3 mark.) — VISCHER, Kleine Schriften, II Band. Archæologische und epigraphische Schriften, hrsg. v. BURCKHARDT. Leipzig, Hirzel. (20 mark.) — XENOPHONTIS expeditio Cyri, rec. HUG. Leipzig, Teubner. (1 mark 20.) — ZINGERLE, zu spæteren lateinischen Dichtern. II Heft. Innsbruck, Wagner. (2 mark 80.) — ZOELLER, Latium und Rom. Forschungen über ihre gemeinsame Geschichte und gegenseitige Beziehungen bis zum Jahre 338 v. Chr. Leipzig, Teubner (10 mark).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 15 Mars — 1879

41. — E. Zeller. **Ueber die Lehre des Aristoteles von der Ewigkeit der Welt. — Ueber die griechischen Vorgænger Darwins.** Berlin, Dümmler, (Harrwitz und Gossmann), 1878, in-4°.

Ces deux mémoires lus à l'Académie de Berlin par M. Zeller, l'auteur de l'histoire de la philosophie grecque, sont liés par le sujet plus étroitement que les titres, *Sur l'éternité du monde suivant Aristote, Sur les prédécesseurs grecs de Darwin,* ne semblent l'indiquer. Dans le premier mémoire, M. Z. établit que la doctrine de l'éternité du monde est tout à fait Aristotélique, qu'avant Aristote, tous les philosophes représentaient le monde comme s'étant formé dans le temps, et que Platon ne s'est pas prononcé sur la question, soit qu'elle ne lui ait pas paru digne d'être examinée, soit qu'il l'ait jugée insoluble. Le second mémoire traite d'un point fort intéressant des cosmogonies de la philosophie anté-socratique, de la manière dont ces philosophes rendaient compte de la formation des êtres organisés. Ce que disait Empédocle à ce sujet est particulièrement digne d'attention. Suivant lui, les plantes étaient sorties d'abord du sein de la terre. Les animaux étaient venus ensuite. Il n'était pas sorti d'abord de la terre des organismes complets, mais seulement des parties séparées, des têtes sans cou, des bras sans épaule, des yeux sans orbite. Quand l'amour l'emporta de plus en plus sur la haine, ces parties se cherchèrent et s'unirent, d'abord au hasard, et il se produisit ainsi des hommes avec une tête de taureau, des taureaux avec une tête d'homme, des hermaphrodites, etc. Ces êtres monstrueux disparurent bientôt et furent remplacés par d'autres capables de se reproduire, mais qui, eux aussi, se formèrent graduellement, après avoir été primitivement des masses informes sans membres, sans organes sexuels. Ces imaginations grossières ne pourraient faire reconnaître dans Empédocle un vrai prédécesseur de Darwin, si Aristote, en discutant la question des causes

finales (*Phys.*, II, 8), ne mentionnait pas le nom d'Empédocle à propos d'une objection fort remarquable. Le service que nous rendent les incisives et les molaires pourrait être le résultat de formes que les dents auraient prises fortuitement, comme la croissance du blé est le résultat de la pluie. Les êtres où tous les organes auraient été ainsi formés par hasard, se sont conservés parce que le hasard les a faits comme en vue d'un but; ceux qui n'ont pas été formés de manière à vivre, n'ont pas subsisté et continuent à périr, comme, suivant Empédocle, les taureaux à visage d'homme [1].

M. Z. établit qu'Empédocle ne pouvait pas avoir eu l'idée des causes finales, qu'Anaxagore a eue le premier, qu'il n'avait pu penser à combattre cette théorie, et que sa cosmogonie a suggéré à Aristote l'idée de l'objection qu'il exprime avec sa précision ordinaire. On reconnaît dans ces deux mémoires la qualité qui distingue le grand ouvrage de M. Zeller, le sens historique, qui fait souvent défaut aux philosophes.

---

42. — **Etat des catalogues des manuscrits des bibliothèques de Belgique et de Hollande,** par Ulysse Robert. Paris, Picard, 1878, 24 pages in-8°. (Extrait du t. XXIV du *Cabinet historique*.)

Une masse de renseignements exacts et précieux, méthodiquement rangés en quelques pages, voilà ce qu'est l'Etat que M. Robert vient de prendre la peine de dresser. Il indique lui-même, dans l'*Avertissement*, le plan qu'il a suivi : « Nous avons indiqué d'abord, avant les catalogues « de chaque ville, les recueils ou ouvrages relatifs à l'ensemble des bi- « bliothèques de chacun des deux pays ou relatifs seulement à plusieurs « d'entre elles. Sous le titre de chaque ville sont indiqués les catalogues, « autant que possible par ordre chronologique. L'indication des recueils, « tels que ceux de Haenel, de Migne et de Pertz, termine la série. Enfin, « nous avons cru devoir mentionner en détail toutes les bibliothèques « dont Sanderus [2] a donné le catalogue, parce qu'il en est beaucoup « sur le sort desquelles il n'est pas toujours facile d'être fixé. Si quel- « ques-unes ont échappé aux vicissitudes du temps, si elles sont restées « là où elles étaient il y a deux cent cinquante ans, il sera possible de les « explorer; quant à la plupart, elles ne sont plus qu'à l'état de souvenir « qu'il est bon de conserver. » Grâce à la persévérance qui distingue son

---

1. *Phys.*, II, 8, 198, *b* 29 (Bekker) : ὅπου μὲν οὖν ἅπαντα συνέβη ὥσπερ κἂν εἰ ἕνεκά του ἐγίνετο, ταῦτα μὲν ἐσώθη ἀπὸ τοῦ αὐτομάτου συστάντα ἐπιτηδείως· ὅσα δὲ μὴ οὕτως, ἀπώλετο καὶ ἀπόλλυται, καθάπερ Ἐμπεδοκλῆς λέγει τὰ βουγενῆ ἀνδρόπρωρα. Aristote répond (34) : ἀδύνατον δὲ τοῦτον ἔχειν τὸν τρόπον· ταῦτα μὲν γὰρ καὶ πάντα τὰ φύσει ἢ ἀεὶ οὕτω γίνεται ἢ ὡς ἐπὶ τὸ πολύ, τῶν δ' ἀπὸ τύχης καὶ τοῦ αὐτομάτου οὐδέν.

2. *Bibliotheca belgica manuscripta*, etc. Insulis, 1641, 2 vol. in-4°.

auteur et à un habile système d'information qu'il a su employer, cette petite bibliographie toute spéciale approche tellement du complet absolu, que nous nous sentons, en vérité, tout fier d'y pouvoir apporter une addition presque insignifiante. Parmi les vingt catalogues que cite M. R. pour Leyde, figurent les deux suivants :

1. *Catalogus librorum tam impressorum quam manuscriptorum bibliothecae publicae universitatis Lugduno-Batavae*, etc. Lugd. ap. Batav. 1716. In-fol. de XVIII-500 pages, plus la table qui n'est pas paginée. (Les mss. sont p. 324-494.)

2. *Catalogus librorum manuscriptorum qui inde ab anno 1741 bibliothecae Ludgduno-Batavae accesserunt*. Descripsit Jac. Geel, etc. Lugd. 1852. In-4° de VIII-306 pages.

Le titre même du second ouvrage révèle l'existence évidente d'un supplément, publié en 1741, au Catalogue primitif de 1716. C'est aussi ce que M. R. s'était dit. Mais s'il est au monde une *rara avis*, c'est bien ce supplément. M. R. ne pouvait le rencontrer dans les bibliothèques de Paris, qui ne le possèdent point. De Leyde même, paraît-il, par l'effet d'une distraction concevable [1], une personne, dont la compétence ne fait point question, lui en niait positivement l'existence dans le service de la bibliothèque. M. R. se résigna donc à admettre qu'il n'existait point : et l'Etat n'en parle pas. Nous avons eu la bonne fortune de tenir entre nos mains, à la bibliothèque même de l'Université de Leyde, dans le département des manuscrits, ce supplément dont voici le titre :

Supplementum Catalogi librorum tam impressorum quam manuscriptorum bibliothecae publicae universitatis Lugduno-Batavae ab anno 1716 usque ad annum 1741. Lugduni in Batavis. Sumptibus Samuelis Luchtmans, Acad. Typographi et Cornelii Haak. 1741. In-fol. de mêmes dimensions que le catalogue de 1716, paginé 501-534, relié, dans l'exemplaire que nous avons eu sous les yeux, en un même volume avec le catalogue de 1716 et placé à la suite de l'Index auctorum qui termine celui-ci. (Cf. la description reproduite ci-dessus au n° 1.)

« La Hollande, » dit M. R. dans l'*Avertissement*, « est la terre classi-« que des catalogues, puisque c'est là qu'ont été imprimés, et relative-« ment en grand nombre, les premiers recueils de ce genre, dès la fin du « XVI[e] siècle et au commencement du XVII[e]. » Et, un peu plus haut : « Le « premier catalogue de Leyde, qui paraît être le plus ancien ou du moins « *un des plus anciens* catalogues connus, remonte à 1595. » Mais les Espagnols, qui réunirent, au XVI[e] siècle, tous les genres de gloire, avaient aussi précédé la Hollande dans cette voie. Nous citions tout à l'heure une *rara avis;* en voici une *rarior*, mais dont cette fois nous ne parlerons que par ouï-dire. Le catalogue des manuscrits grecs que renferma la bibliothèque de l'illustre archevêque de Tarragone, Antoine Augustin, fut publié dans l'année qui suivit la mort de son possesseur († 1586), à

1. Les bibliothécaires de Leyde ont à leur disposition un excellent catalogue manuscrit, qui est une refonte des divers catalogues imprimés, de plus parfaitement tenu à jour, et duquel, par suite, ils se servent uniquement.

Tarragone, sous le titre : *Bibliotheca graeca manuscripta Antonii Augustini.* Nous n'avons pu, jusqu'à présent, constater la présence de ce livre dans aucune des nombreuses bibliothèques de Paris, d'Espagne et de plusieurs autres contrées de l'Europe où nous l'avons cherché. Iriarte, au siècle dernier, eut la chance de pouvoir se le procurer, après l'avoir longtemps considéré comme introuvable [1]. Enfin, ajoutons qu'elle a été imprimée au t. VII, p. 31 et suiv. des *Antonii Augustini opera omnia* (Lucae, 1772. In-fol.).

On annonce, en finissant, comme une bonne nouvelle au lecteur la promesse par laquelle M. Robert termine son *Avertissement :* cet Etat n'est que le commencement d'une « revue bibliographique qui compren- « dra les bibliothèques de plusieurs pays de l'Europe. »

Ch. Graux.

---

43. — **Shakespeare et l'Antiquité,** par Paul Stapfer. 1re partie : l'Antiquité grecque et latine dans les œuvres de Shakespeare. Paris, Fischbacher, in-8°, viii et 190 p. — Prix : 7 fr. 50.

Nous aurons bientôt, comme les Anglais et les Allemands, toute une *littérature de Shakespeare.* Voici un nouveau commentaire qui vient s'ajouter aux études de MM. Mézières, Taine, Guizot, Ph. Chasles, Montégut, Fr.-V. Hugo : il traite de *l'antiquité grecque et latine dans les œuvres de Shakespeare.* Dans un premier chapitre, M. Stapfer décrit la renaissance des lettres en Angleterre, les pièces des prédécesseurs de Shakespeare qui portent la marque de l'imitation des anciens, le *Gorboduc* de Sackville, le *Jugement de Paris,* de Peele ; il analyse la *Défense de la poésie* de Sidney, dont il donne de nombreux et intéressants extraits. Dans le deuxième chapitre, M. S. se demande quels étaient les sentiments de Shakespeare à l'égard des doctrines littéraires de son temps ; il conclut avec raison qu'il n'était pas plus l'ennemi que l'ami des doctrines classiques, et que l'antiquité « n'était à ses yeux qu'un grand magasin de matériaux pour son art ». M. S. discute ensuite la question, fort controversée, de l'instruction classique de Shakespeare. Après avoir exposé le pour et le contre, les opinions de Farmer et de Knight, de M. Hebler et de Gervinus, il se prononce en faveur de l'opinion que Shakespeare comprenait le latin et ne savait pas le grec.

En parlant des anachronismes de Shakespeare, M. S. distingue entre les anachronismes de pure ignorance ou de pure étourderie qui sont des fautes, quoique légères et vénielles, et les anachronismes de mœurs qui sont non seulement permis, mais nécessaires, puisque le poète est avant

---

1. *Regiae Bibliothecae Matritensis codices graeci mss.* (Madrid, 1769), p. 11 : « Antonii Augustini, Archiepiscopi Tarraconensis, Bibliothecam ms. Graecam, omnium ejus librorum longe rarissimum, qui multum diuque a me quaesitus, tandem ad manus meas forte fortuna pervenit. »

tout de son temps, et que toute grande œuvre d'art porte la profonde empreinte de l'époque où elle a été faite. Notons, en passant, cette définition spirituelle, mais inattendue, de la révolution romantique de 1830 : « la liberté rendue aux anachronismes naturels de l'art ».

Après ces chapitres préliminaires, M. S. aborde l'étude des différentes œuvres de Shakespeare dont le poète a emprunté la matière à l'antiquité.

Ce sont d'abord les deux poëmes par lesquels il a débuté, *Vénus et Adonis* et *Lucrèce*. Le premier, selon M. S., — et nous partageons son avis, — est une œuvre pleine de passion ; le second est froid, prolixe et déclamatoire. La *Comédie des Méprises* est imitée des *Ménechmes* de Plaute ; M. S. la compare à la pièce originale, ainsi qu'aux imitations de Rotrou et de Regnard. Dans la longue étude sur *Troïlus et Cressida*, M. S. expose, d'après les ouvrages de MM. Joly, Dunger, Moland et d'Héricault, les transformations que la légende troyenne et celle des amants ont subies depuis Homère jusqu'à Shakespeare ; il suit les principaux personnages du drame dans Quintus de Smyrne, dans les romans du pseudo-Darès et du pseudo Dictys, dans le *Roman de Troie* de Benoît de Sainte-More, dans le *Filostrato* de Boccace, dans le *Troylus and Cryseyde* de Chaucer, dans les *Histoires de Troye* de Le Fèvre, traduites en anglais par Caxton. En se rendant compte des sources où a puisé Shakespeare, on ne s'étonne plus de la partialité qu'il montre pour les Troyens; elle était commune à tout le moyen âge ; on ne songe plus à voir dans cette pièce avec Ulrici une protestation prophétique contre l'abus qu'on devait faire un jour de l'antiquité, ni avec Fr.-V. Hugo un plaidoyer en faveur de la liberté de l'art. La conclusion de M. S. sur cette pièce si discutée, est aussi fine que juste (p. 210) : « *Troïlus et Cressida* est, en somme, l'amusement d'un grand génie en vacances, qui, trouvant dans la légende des deux amants et dans celle de la guerre de Troie un cadre à sa fantaisie, l'a rempli avec une certaine hâte, mais en y prodiguant la vie dramatique, la richesse d'idées, l'esprit, le pathétique et la poésie dont il est coutumier. Chercher dans cette pièce une intention profonde, c'est montrer qu'on n'y comprend rien. Pour l'apprécier, il faut entrer dans l'*humour* de Shakespeare, s'affranchir de toute préoccupation littéraire et morale, et ne pas prétendre être plus sérieux qu'il ne l'a été lui-même. On admire alors un poète si parfaitement détaché de tous ses personnages, prenant ses aises avec tant d'indépendance, dominant enfin son sujet avec la plus magistrale désinvolture, et l'on est de l'avis de Goethe, qui disait à Eckermann : « Voulez-vous connaître toute la liberté de l'esprit de Shakespeare ? lisez *Troïlus et Cressida*. »

La pièce de *Périclès* appartient-elle à Shakespeare ? M. S. incline à le croire, et, pour expliquer les disparates de ce drame excellent en quelques scènes, médiocre dans la plupart, il suppose, avec Malone et Fr.-V. Hugo, mais sans en donner de preuves suffisantes, que c'est un essai de la jeunesse de Shakespeare repris et achevé par lui en 1609.

Les trois tragédies romaines de Shakespeare, *Jules César, Antoine et Cléopâtre, Coriolan*, remplissent toute la seconde partie du volume de M. S. Il analyse et décrit, d'après Plutarque et Shakespeare, les caractères de César, de Brutus, de Cassius, de Portia, d'Antoine, de Cléopâtre, de Coriolan, de Volumnie. Brutus est « un idéaliste, d'une humeur calme et douce, aimant aveuglément la justice, ferme et étroit dans l'accom-complissement de ce qu'il croit être son devoir » ; Cassius est « un politique, violent de sa nature, intéressé, habile, et, pourvu qu'il atteigne son but, peu scrupuleux sur le choix des moyens » ; Antoine, « une noble nature à qui manque le sens moral,... une nature ornée de toutes sortes de qualités brillantes, mais sans solidité, éprise des formes changeantes et trompeuses d'une beauté purement esthétique, et où la grandeur, la bonté, la noblesse, séparées de l'élément moral, n'étaient qu'une apparence ».

Une multitude de détails et de traits expressifs servent à motiver ces jugements : c'est la partie la plus intéressante de l'ouvrage ; ce sont d'excellentes études de psychologie en même temps que des modèles de critique littéraire.

Tout en analysant les différents personnages de ces drames, M. S. essaie de marquer les traits qui forment l'originalité du génie de Shakespeare et qui font de lui un créateur de caractères unique, incomparable. Il oppose, comme on l'a fait avant lui, la méthode de Shakespeare à celle de la plupart des auteurs dramatiques qui simplifient, généralisent le type qu'ils ont conçu, qui peignent leurs portraits de profil, tandis que Shakespeare ne craint jamais de peindre les siens de face, dans la mobilité de leur physionomie. » M. S. ajoute, et c'est là que sa critique devient originale et hardie : « Shakespeare porte la vérité de ses caractères jusqu'à ce degré de perfection, de richesse et de plénitude, où ils renferment en eux-mêmes *leur propre contradiction.* » En d'autres termes, Shakespeare ne marque pas toutes les paroles, tous les discours de ses personnages par des traits identiques, concourant à un même effet ; il lui suffit que le caractère ressorte nettement dans son ensemble, dans un grand nombre de détails ; mais, tout à côté, il y a des traits qui appartiennent à la commune humanité, qui vont même, selon l'expression de M. S., jusqu'à contredire légèrement le caractère fondamental. Nous sommes d'accord jusqu'ici avec M. S., et nous reconnaissons qu'en procédant ainsi, Shakespeare ne fait que suivre plus fidèlement la nature ; car elle aussi, lors même qu'elle se donne la peine de créer des caractères tranchés, y mêle de ces parties neutres, ou même contraires. Mais nous ne pensons pas avec M. S. que ces contradictions légères « révèlent un art plus profond que tout ce qu'on admire » ; nous croyons que, dans la plupart des cas, Shakespeare n'en avait pas conscience, que c'étaient tout simplement des négligences, des distractions de génie, résultat heureux et involontaire de sa manière de composer plus libre et plus large. M. S. avoue lui-même, à l'occasion d'une contradiction qu'il désapprouve,

que c'est le fait d'une étourderie du poète (p. 352); eh bien! ces étourderies, selon nous, sont bien plus nombreuses qu'il ne le suppose; mais souvent elles sont heureuses et ne font, comme nous l'avons dit, que rendre plus sensible la ressemblance des caractères de Shakespeare avec les êtres réels et vivants.

Peut-être M. S. nous fera-t-il volontiers cette concession; car il n'a point pris parti entre les critiques qui soutiennent que Shakespeare est un artiste ayant clairement conscience de sa profondeur et ceux qui admirent *la naïve ignorance des merveilleuses richesses* qu'il répand à pleines mains. Il occupe une position intermédiaire, mais il revendique pour la critique le droit de dégager des œuvres des poètes les intentions même qu'ils n'ont pas eues. « Qu'importe qu'ils ne les aient pas eues, si elles sont dans leurs œuvres? » Et il ajoute, en termes élevés : « La plus belle tâche que puisse se proposer la critique, c'est de repenser avec clarté ce que le génie a conçu plus ou moins confusément, et, semblable à Mercure, de se faire près des hommes l'interprète des dieux. »

Les passages que nous venons de citer suffisent à montrer le caractère de la critique de M. S. Elle est à la fois hardie et mesurée. En lisant son livre, on se sent en présence d'un auteur qui ne craint point d'aller jusqu'au bout de sa pensée, qui ne recule pas devant un paradoxe et consent à être seul de son avis; mais en même temps M. S. est conduit par son esprit juste et droit à des conclusions le plus souvent modérées. Son instinct le porte à tout oser, et son jugement modère son audace. Cette hardiesse théorique et cette mesure de goût et de jugement forment une individualité critique très-marquée et très-originale, qui nous inspire beaucoup de sympathie.

Nous ferons pourtant à M. S. quelques légères chicanes. Et d'abord, puisqu'il a le bonheur d'être *quelqu'un*, de n'emprunter à d'autres ni la forme ni le fond de ses jugements, nous le prions d'être plus sobre de citations, de ne pas les multiplier sans nécessité. A cet égard, le titre d'un volume qu'il nous annonce, nous inquiète un peu. *Shakespeare et Molière,* c'est parfait; mais pourquoi ajouter *et la critique allemande?* Qu'il marque les caractères différents de la comédie française et de la comédie anglaise, rien de mieux; mais qu'il ne s'attarde pas (c'est le défaut que nous lui reprochons) à commenter des commentaires.

M. S. ne veut pas que l'érudition envahisse le domaine de la critique littéraire; à plusieurs endroits, il se montre impitoyable sur ce point (voir p. 64 et 65, p. 295); ne s'expose-t-il pas dans quelques chapitres de son livre (sur l'instruction classique de Shakespeare, sur *Troïlus et Cressida*) à sa propre critique? — Enfin, on s'aperçoit çà et là que la transformation du cours en livre n'est pas assez complète : citer trois fois le jugement connu d'Aristote sur l'histoire et la poésie, c'est trop! (p. 7, p. 43, p. 296).

Malgré quelques négligences, l'ouvrage est excellent, et nous dirions

que la France compte un critique littéraire de plus, si l'étude sur *Sterne* et les *Causeries parisiennes* n'avaient pas été déjà plus et mieux que des promesses de talent.

Ernest LICHTENBERGER.

---

44. — **Geschichte Russlands** und der europæischen Politik vom zweiten Pariser Frieden bis zum Aachener Congress, von Th. von BERNHARDI, Dritter Theil, Leipzig, Hirzel, in-8°, VIII et 731 p. — Prix : 10 mark (12 fr. 50).

Ce volume forme la suite de la grande histoire de la Russie et de ses relations avec l'Europe au XIXe siècle, entreprise par M. de Bernhardi et dont nous avons signalé les précédents volumes. M. de B. reprend les événements au retour d'Alexandre en Russie en 1815 et les conduit jusqu'au congrès d'Aix la-Chapelle en 1818. Les affaires intérieures de la Russie, si peu et si mal connues, occupent la moitié du volume (ch. I à VII). Le reste est consacré au rôle de la Russie en Europe (ch. VIII à XIII) : affaires de France, affaires d'Espagne et d'Italie, affaires d'Orient et relations avec l'Allemagne [1]. On retrouve dans ce volume les mêmes qualités que dans les précédents : beaucoup de recherches, une grande étendue de connaissances ; mais on rencontre aussi les mêmes défauts, une exposition compacte et lourde, des chapitres placés les uns après les autres sans liaison aucune, un texte trop plein, trop peu éclairé et relevé de citations et de notes [2]. M. de Bernhardi a fait suivre son récit d'un certain nombre de documents *(Beilagen)* ; signalons, entre autres, l'annexe V relative aux réclamations des particuliers envers la France. Huit autres annexes *(Berichtigungen und Ergænzungen)* se rapportent aux volumes antérieurs.

---

45 — **Histoire de la République de 1848** par Victor PIERRE. Tome II. Paris, Plon, 1878, in-8°, 727 p.. — Prix : 8 fr.

Les hommes qui aiment l'histoire écrite clairement et sans parti pris, qui répugnent aux préjugés et au fanatisme, quels qu'en soient l'origine ou le nom, qui apprécient un style coulant, agréable et relevé çà et là par une certaine ironie un peu attristée qui naît à la fois de l'expérience

---

1. M. de Bernhardi juge très-sévèrement le tsar Alexandre et ses réformes ; nous recommandons surtout dans cette partie l'étude sur la constitution polonaise de 1815, la critique des colonies militaires, le tableau des agitations de l'Eglise en Russie et en Pologne, le récit des conquêtes dans le Caucase, et, en général, tout ce que dit l'auteur de la question des paysans, des traités de commerce avec la Prusse (9-21 décembre 1818), et de l'administration financière de Gurjew.

2. M. de Bernhardi a surtout consulté Bogdanovicz et Pypin ; mais il doit beaucoup à lui-même et à ses propres souvenirs.

des hommes et de la méditation isolée sur l'avenir du pays, avaient lu avec grand intérêt le tome I de l'*Histoire de la République de 1848*, de M. Victor Pierre. Le tome II, attendu et réclamé souvent, vient de paraître et complète cet ouvrage, le plus solide à coup sûr qui ait été encore écrit sur ce difficile sujet, et le seul qui sorte de la littérature des mémoires ou de la polémique, pour s'approcher de l'histoire. M. V. P. s'était arrêté à l'élection de Louis-Napoléon Bonaparte; il nous conduit jusqu'au coup d'Etat du 2 décembre 1851. Les titres qu'il a donnés aux principales divisions de son ouvrage marquent les événements autour desquels il a groupé son récit. — Livre I : *La proposition Rateau;* II, *L'expédition de Rome;* III, *Chute de la Constituante;* IV, *Le Treize-Juin;* V, *La question romaine*; VI, *Liberté de l'enseignement;* VII, *La loi du 31 mai;* VIII, *Changarnier;* IX, *L'Algérie;* X, *La Révision;* XI, *La Crise;* XII, *Le coup d'Etat*. Ce volume forme une introduction essentielle à l'histoire du second Empire : hommes et choses y sont montrés dans leurs origines, et les causes du succès, comme celles de la catastrophe, apparaissent jusque dans les événements qui ont préparé le coup d'Etat. Cette suite dans les idées et cette préoccupation constante de l'enchaînement des faits est la qualité supérieure du livre. M. V. P. est un critique souvent judicieux et pénétrant : les doctrines reçues en politique ne l'arrêtent pas, et il ne se laisse pas abuser par les mots. Il est aisé de voir qu'il n'est pas un croyant de la république, qu'il est un adversaire déclaré du césarisme, qu'il aime la liberté. On devine en lui un partisan assez découragé de la monarchie traditionnelle et constitutionnelle, et, en religion, une âme qui incline vers le catholicisme de Montalembert. Nous n'insisterons pas d'ailleurs sur ces points délicats, pas plus que nous n'entrerons dans la discussion du livre. Ce serait sortir du cadre de ce recueil. Bornons-nous à signaler la conclusion de l'auteur en faisant nos réserves sur les dernières lignes trop pessimistes qui suivent (p. 712) dans le livre le passage cité. « Ainsi finit la seconde République, dit, p. 709, M. V. P. Née d'un coup de main populaire, elle succomba sous un coup de force du pouvoir, comme si la Providence avait ménagé cette succession de représailles. Victoire du peuple en février, victoire de l'armée en décembre : le peuple n'eut pas plus d'honneur à désarmer des soldats qui avaient ordre de ne pas se défendre, que l'armée à triompher d'un peuple qui y avait renoncé... Placée entre le socialisme et César, il parut à la France qu'il y avait moins de péril à épouser César. Elle y consentit. Vote tout politique et de nécessité, qui ne justifie ni César d'avoir violé sa parole et multiplié les proscriptions contre ses adversaires, ni la constitution d'avoir fermé toute issue légale aux vœux de l'opinion, ni la nation d'avoir oublié à tel point le respect d'elle-même qu'elle est forcée de se prêter à tous ces régimes et de se heurter à toutes les dictatures, celle de l'émeute comme celle de l'aventurier » (p. 711).

Lettre de M. Sayce et réponse de M. Guyard.

Me sera-t-il permis de protester contre la tentative faite par M. Stanislas Guyard, dans son article sur l'*Histoire de Sennachérib* de Smith, de me charger d'une responsabilité que je décline absolument [1] ? Ou M. Guyard n'a pas lu ma préface du livre, ou il a mal compris ce que j'y dis. J'y ai expliqué que ma responsabilité comme éditeur commence seulement à la page 154. Les pages qui précèdent n'ont pas été imprimées d'après le manuscrit de Smith, comme le dit M. Guyard, mais elles étaient déjà tirées quand elles furent remises en mes mains. J'étais donc dans l'impossibilité d'y changer une seule lettre. Mieux que cela : elles avaient été imprimées il y a plus de six ans, avant que M. Smith ne partit pour sa première mission d'où il a rapporté une grande portion des matériaux qui ont mis M. Guyard et d'autres en état de critiquer son œuvre. Dans la préface, j'ai moi-même appelé l'attention sur les nombreuses erreurs de traduction que les progrès faits dans les recherches assyriennes durant les six dernières années nous permettraient de découvrir. Mais j'ai pensé et je pense encore que, malgré les erreurs de détail, la traduction, considérée en son ensemble, peut être regardée comme exacte et que l'œuvre a conservé sa valeur. Au sujet des corrections qu'il propose, M. Guyard aurait pu trouver des éclaircissements dans mes propres ouvrages aussi bien que dans ceux de M. Lenormant et du Dr Delitsch. La lecture *dagammi* au lieu de *dadmi* s'explique bien simplement par ce fait que la valeur du second caractère n'avait pas encore été découverte par Smith au temps où sa traduction des textes relatifs à Sennachérib fut imprimée.

Pour les douze dernières pages de la traduction, je porte la pleine responsabilité ; je sais très-bien qu'elle n'est pas irréprochable. Néanmoins, je dois maintenir les deux interprétations que M. Guyard voudrait corriger. Peut-être verra-t-il plus tard que j'ai raison. Je crois deviner ce qui a conduit M. Pognon à sa nouvelle (et, comme je le crois, fautive) interprétation de *kharsân*.

A.-H. SAYCE.

Queen's College, Oxford, 6 février 1879.

Réponse de M. Guyard.

Dans mon article sur l'*Histoire de Sennachérib* de Smith, éditée par M. Sayce, j'ai dit très-clairement que les inscriptions traduites par Smith remplissent les cent cinquante-trois premières pages, et que celles qu'a interprétées M. Sayce occupent les pages 154-165. J'ai eu tort, je le reconnais, de me servir de l'expression « a fait imprimer tel quel le manuscrit de Smith », puisque M. Sayce nous apprend aujourd'hui que les cent cinquante-trois premières pages étaient déjà *tirées*. D'après sa pré-

1. Voir *Revue critique*, 1879, n° 4, art. 12, p. 69.

face, et faute d'une indication tout à fait précise, j'avais cru que ces feuilles étaient seulement en *placards*.

Mais la question n'est pas là, en vérité. Rien, selon moi, ne devait empêcher M. Sayce de joindre à son volume des notes dans lesquelles il aurait proposé les innombrables corrections que suggère la lecture de l'*Histoire de Sennachérib*. M. Sayce ne l'a pas fait. Le volume édité par lui ne contient pas une seule observation critique. J'ai dû en conclure qu'il acceptait les interprétations de Smith. D'ailleurs, M. Sayce a suivi dans son propre travail le système adopté par Smith, c'est-à-dire qu'il traduit l'assyrien sans discussion, sans signaler les difficultés, sans même donner à soupçonner que tel mot ou tel passage puisse être compris autrement qu'il le fait [1]. C'est là, à mon avis, une méthode regrettable, bien faite pour justifier la défiance avec laquelle on accueille encore aujourd'hui les résultats de l'assyriologie.

M. Sayce maintient sa traduction de *uzakkir ḥarsânis :* libre à lui. Il ne réussira pas à démontrer que l'adverbe ḥ*arsânis*, dérivé du pluriel ḥ*arsâni* que jusqu'ici tous les assyriologues ont rendu par « forêts », et dont le vrai sens est « montagnes boisées », puisse jamais signifier *carefully* ou *artistically* ou même *skilfully*. On aurait depuis longtemps pu découvrir le véritable sens de l'expression *uzakkir* ḥ*arsânis* si l'on avait observé que, dans les inscriptions babyloniennes, elle est quelquefois remplacée par *sadis abni* : « j'ai construit comme une montagne ».

Un mot encore pour terminer. M. Sayce fait observer qu'au sujet des corrections proposées, j'aurais pu trouver des éclaircissements aussi bien dans ses ouvrages que dans ceux de MM. Lenormant et Delitzsch que j'ai cités. Que n'a-t-il fait usage lui-même de ses propres travaux !

Stanislas GUYARD.

Une lettre de Paine à Danton sur le choix d'une résidence pour l'Assemblée.

M. Taine veut bien nous communiquer l'intéressant document dont on va lire la traduction. C'est une lettre de Thomas Paine à Danton, dans laquelle il lui soumet plusieurs considérations judicieuses sur les dangers intérieurs qui menacent la République. M. Taine n'a extrait de cette lettre, qu'il a trouvée aux Archives dans les papiers provenant de Danton, que les passages les plus intéressants, notamment ceux qui concernent les périls amenés par le séjour de la Convention à Paris, et les résultats de l'expérience faite en Amérique sur la résidence du Congrès. — On voit par cette lettre que, comme Marat, Danton savait l'anglais.

Paris, 6 mai, an II de la République.

CITOYEN DANTON,

Comme vous lisez l'anglais, je vous écris cette lettre sans la faire passer par les mains d'un traducteur.

---

1. Si M. Sayce le désire, je pourrai lui signaler une vingtaine d'erreurs commises par lui dans les douze dernières pages du volume.

Je suis excessivement attristé des dissensions, des jalousies, des mécontentements et du malaise qui règnent parmi nous, et qui, s'ils continuent, amèneront le déshonneur et la ruine de la République...... Je désespère aujourd'hui de voir atteindre le grand but de l'affranchissement de l'Europe; et ce qui me fait désespérer, ce n'est pas la coalition des puissances étrangères, ce ne sont pas les intrigues des aristocrates et des prêtres, c'est la maladresse tumultueuse avec laquelle les affaires intérieures de la Révolution sont menées.

Toutes nos espérances doivent maintenant se restreindre à la France seule, et j'approuve complètement votre proposition de n'intervenir dans le gouvernement d'aucun pays étranger, et de ne permettre à aucun pays étranger d'intervenir dans le gouvernement de la France. Ce décret était un préliminaire nécessaire à la cessation de la guerre. Mais tant qu'ici les dissensions intestines n'auront pas pris fin, tant que les ennemis garderont l'espoir de voir la République tomber d'elle-même en pièces, tant que, non-seulement tel ou tel représentant des départements, mais la représentation nationale elle-même sera publiquement en butte, comme elle l'a été et l'est à présent, aux insultes du peuple parisien ou au moins des tribunes, l'ennemi sera encouragé à ne pas abandonner les frontières en attendant l'issue des événements....... Le danger qui grossit tous les jours, c'est celui d'une rupture entre Paris et les départements. Les départements n'ont pas envoyé leurs députés à Paris pour être insultés : chaque insulte qu'on leur fait est une insulte aux départements qui les ont choisis et envoyés. Je ne vois qu'un moyen efficace d'empêcher cette rupture de s'accomplir, c'est d'établir la résidence de la Convention et des assemblées futures à quelque distance de Paris. J'ai vu, pendant la révolution américaine, les inconvénients excessifs résultant de l'établissement du Congrès dans les limites d'une juridiction municipale quelconque. Le Congrès résidait d'abord à Philadelphie, et, après quatre ans, il se vit obligé de quitter cette ville. Il se transporta alors dans l'Etat de Jersey; il le quitta plus tard pour New-York. De New-York, il revint à Philadelphie, et, après avoir éprouvé dans chacune de ces résidences combien il est impraticable d'installer un gouvernement dans un gouvernement, on forma le projet de bâtir une ville qui ne fût dans les limites d'aucune juridiction municipale, et d'en faire à l'avenir la résidence du Congrès. Dans toutes les villes où il a résidé, l'autorité municipale, par voie particulière ou publique, s'est opposée à l'autorité du Congrès; le peuple de chacune de ces villes a prétendu obtenir du Congrès plus d'attention que ne le comportait sa juste proportion avec les autres groupes de citoyens. Les mêmes choses arrivent maintenant en France, mais avec un plus grand excès.........

Je n'ai aucun intérêt personnel dans aucune de ces questions, ni dans aucune querelle de parti..... Je suis peiné de voir les affaires si mal conduites et si peu d'attention accordée aux principes moraux. Ce sont ces choses-là qui font du tort au caractère de la Révolution et qui découragent les progrès de la liberté dans le monde entier......

Il devrait y avoir quelque frein apporté à l'esprit de dénonciation qui règne aujourd'hui. Si chaque individu peut satisfaire sa haine et son ambition particulière en dénonçant à l'aventure et sans aucune sorte de preuves, toute confiance sera ébranlée et toute autorité détruite. La calomnie est une espèce de trahison, qui devrait être punie comme toute autre espèce de trahison. C'est un vice privé qui produit un mal public, en ce qu'il peut irriter et rendre hostiles, à force d'être calomniés, des hommes qui n'avaient jamais songé à se désaffectionner...... Il est tout aussi nécessaire de protéger la réputation des fonctionnaires publics contre la calomnie que de punir leur trahison ou leur mauvaise conduite. Pour ma part, je regarderai comme douteuse, jusqu'à ce qu'on ait des preuves meilleures que nous n'en avons, la question de savoir si Dumouriez a trahi par préméditation ou par ressentiment. Il y a eu certainement un temps où il a bien agi ; mais tout le monde n'a pas l'âme assez forte pour tenir contre l'ingratitude, et je crois qu'il en avait éprouvé considérablement avant de déserter.

La calomnie devient inoffensive et se détruit elle-même quand elle essaie d'opérer sur une trop grande échelle. Ainsi la dénonciation des sections contre les vingt-deux députés tombe par terre. Les départements qui les ont élus sont meilleurs juges de leur réputation morale et politique que ceux qui les dénoncent. Cette dénonciation fera tort à Paris dans l'opinion des départements, parce qu'on semble vouloir leur prescrire quelle sorte de députés ils ont à élire. Beaucoup de connaissances que j'ai à la Convention figurent sur cette liste, et je sais qu'il n'y a pas de plus honnêtes gens et de meilleurs patriotes qu'eux.

J'ai écrit à Marat une lettre du même jour que celle-ci, mais non sur le même sujet. Il pourra vous la montrer s'il veut.

Votre ami[1],
Thomas Paine.

Citoyen Danton.
(*Archiv. Nat. A F. 11, 45.*)

Charles Appleton.

Le 1er février de cette année est décédé à Luxor, Haute-Egypte, Ch. Appleton, fondateur et directeur de l'*Academy*. Il est mort dans sa trente-huitième année, à la suite d'une longue maladie, qui, dans ces derniers temps, avait entravé plus d'une fois le cours de ses travaux. Appleton s'occupa d'abord d'études philosophiques et composa plusieurs articles qui furent remarqués pour le *Dictionary of doctrinal and historical Theology* de Blunt, mais bientôt, sans qu'il négligeât ses études de prédilection, deux œuvres qui, au moins à l'origine, avaient une sorte de connexion absorbèrent la meilleure part de son activité : l'*Academy* et le mouvement en vue d'une réforme universitaire. L'*Academy* fut d'abord fondée pour développer en Angleterre les études scientifiques, pour faire connaître aux

1. En français.

érudits anglais le mouvement érudit de l'étranger. C'était une sorte de *Centralblatt* anglais, accordant toutefois un certain espace aux œuvres purement littéraires [1]. Le succès du journal ainsi entendu ne répondit pas aux espérances qu'on avait conçues, et bientôt il fallut accroître la part faite à la pure littérature, au détriment de l'espace réservé à l'érudition. Si, dans ces conditions, l'*Academy* a réussi à se créer une place honorable à côté de l'*Athenæum*, elle le doit à l'énergie de son directeur.

Les travaux d'Appleton en vue de la réforme universitaire ont surtout eu pour objet ce qu'on a appelé (je crois que l'expression qui est restée, est originairement d'Appleton) l'*endowment of research*, la dotation en vue des recherches, c'est-à-dire une organisation ayant pour base une répartition mieux entendue des fonds considérables dont disposent les collèges, de façon à assurer un revenu suffisant aux travailleurs qui se sentent disposés à contribuer au progrès des sciences. Les articles qu'Appleton écrivit sur ce sujet sont devenus le point de départ d'un mouvement considérable, et il est à croire que plusieurs de ses idées seront adoptées par les commissaires qui, en ce moment, préparent un plan pour la réorganisation des universités anglaises [2].

Si Appleton n'avait été qu'un littérateur de talent, nous nous bornerions à enregistrer sa mort dans notre chronique, les notices nécrologiques ne pouvant être dans la *Revue* qu'une exception toujours motivée par des circonstances particulières.

Mais la *Revue critique* a contracté envers Appleton une dette de reconnaissance. Au commencement de février 1871, alors que les portes de Paris venaient d'être ouvertes par la capitulation, celui qui écrit ces lignes reçut la visite d'une personne arrivant de Londres — c'était le P. Hyacinthe — qui lui remit, au nom d'Appleton et de l'*Academy*, une somme de 10,000 fr., pour être distribuée entre les érudits et littérateurs que nos malheurs auraient mis dans une situation embarrassée [3]. Cette somme était le produit d'une souscription faite entre les collaborateurs de l'*Academy*. Elle fut, selon les intentions du donateur, employée partie en dons, partie en prêts. Ce fut un acte de bienfaisance accompli avec discrétion. Ceux-là seuls le connurent

---

1. Voy. ce que nous avons dit de l'*Academy* lors de son apparition, *Revue critique*, 1867, II, 144, et couverture du n° 45 de la même année.

2. Il s'occupait aussi d'économie sociale, bien qu'il n'ait rien publié à ce sujet, à ce que je crois. Il m'écrivait en septembre 1871 : « I am making preparations for a long *vertiefung* in the great questions of property and its tenures, « with a view to determining without preoccupation the conflicting claims of politi- « cal economy and socialism. Tell me any books you know of for the historical study « of the question. I shall of course try to shed the light of divine philosophy « upon it. »

3. Extrait d'une lettre d'Appleton, 19 février 1871 ; « The object of sending it « (the sum) was to help in the first place the collaborators of the *Revue critique*, « especially those who collaborate for the *Academy*. After them for the collabora- « tors of the *Revue archéologique*, etc. It appears to me that in these categories « would be found many men who held several offices and had lost by the war all « or most of these... and that, by placing the sum at the disposal of yourself or « one of your colleagues in the redaction of the *Revue critique*, it could be used here « and there with discretion, lent or given as seemed most acceptable, in all ways « tendered in such a way that a gentleman could accept it. »

qui y contribuèrent ou qui en bénéficièrent. La direction de la *Revue critique*, choisie comme intermédiaire, fut profondément touchée de l'honneur qui lui était fait, et si ces lignes tombent sous les yeux de ceux qui, en de douloureuses circonstances, à l'initiative d'Appleton, ont accordé aux savants français un témoignage de sympathie, elles leur porteront l'expression de notre vive reconnaissance. Et quant à ceux de nos compatriotes qui furent relevés d'une gêne momentanée grâce à l'*Academy*, ils n'apprendront pas sans regret la fin prématurée d'un homme qui, dans ses actes comme dans ses écrits, fut toujours conduit par la passion du bien.

P. M.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 mars 1879.

Le Ministre de l'instruction publique transmet à l'Académie un rapport de M. le directeur de l'Ecole française de Rome, sur les travaux des membres de l'Ecole. Renvoyé à la commission des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome.

Le Ministre de l'instruction publique invite l'Académie à présenter deux candidats pour la chaire de langue arabe vulgaire à l'Ecole des langues orientales vivantes, vacante par la mort de M. de Slane. Le conseil d'administration et l'assemblée des professeurs de l'Ecole ont présenté pour cette chaire, en première ligne, M. Cherbonneau et en seconde ligne, M. Guyard.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, envoie la photographie d'une inscription étrusque de neuf lignes, gravée sur un sarcophage récemment trouvé à Corneto-Tarquinia. Ce sarcophage, en lave, est orné d'une statue qui représente un homme couché, tenant à la main un volume ou rouleau; c'est sur ce rouleau que l'inscription en question est écrite.

Par une seconde lettre, M. Geffroy annonce une découverte faite aux archives de Naples par M. Paul Durrieu, ancien élève de l'École des chartes et membre de l'Ecole française de Rome. Dans un des *registres angevins* des archives de Naples, celui qui porte le n° 225, registre qui est en majeure partie des années 1318 à 1323, M. Durrieu a trouvé soixante feuillets de l'année 1278, écrits partie en latin et partie en français : ces feuillets contiennent la liste de tous les officiers et serviteurs qui composaient l'hôtel du roi Charles Ier d'Anjou, depuis les chevaliers jusqu'aux moindres valets. Il y a en tout près de 700 noms. La plupart des personnages sont (on le voit à leurs noms qui sont d'ordinaire des noms de lieu) des Français des pays de langue d'oïl; on ne trouve guère de Provençaux que parmi les chevaliers, d'Italiens que parmi les notaires et les scribes. Cet état de choses changea bientôt; on a une autre liste, de l'année 1324, où presque tous les noms sont italiens.

M. Hauréau lit une notice sur un poëme latin rythmé du moyen âge, que les manuscrits attribuent à un auteur appelé par eux Golias ou Gulias, et qu'ils inscrivent sous les titres de *Golie* ou *Ritmus episcopi Gulie*. On a attribué ce poëme à Walter Mapes, archidiacre d'Oxford; on a soutenu que le faux nom de *Golias* avait été créé par *Geraldus Cambrensis*, qui avait répandu ces vers de W. Mapes, mais qui n'avait pas voulu en nommer l'auteur, pour ne pas le compromettre, la pièce étant assez libre. M. Hauréau réfute cette tradition. Gerald parle de Walter Mapes et de Golias comme de deux personnages différents. Il dit beaucoup de bien du premier, qui était son ami, et beaucoup de mal du second, qu'il appelle un parasite, *Golias parasitus quidam,... qui Gulias melius... dici potuit*. Il donne sur ce *Golias* ou Goliath un seul renseignement biographique : il nous apprend qu'il vivait au moment où lui Gerald écrivait, c'est-à-dire en 1220; cela résulte d'un passage où il dit que ce Golias mériterait d'être brûlé et pendu. — Ce renseignement est confirmé par le chroniqueur italien Salimbene, qui cite une pièce de Golias citée aussi par Gerald, et qui l'attribue à un certain Primat, chanoine de Cologne, *magnus trutannus et magnus trufator*, qui vivait, selon lui, en 1233. Ce Primat doit être distingué de Hugues le Primat, professeur d'Orléans, qui a composé aussi des poésies rythmiques. M. Hauréau pense qu'on ne doit pas douter de l'existence de Primat le chanoine; c'est à lui qu'il faut atribuer une autre pièce de vers, qu'un manuscrit donne comme *Primatis* et un autre comme *canonici*, et un quatrain célèbre sur l'eau rougie,

In cratere meo Thetis est coniuncta Lyaeo

etc., que Salimbene cite comme du chanoine de Cologne et que deux mss. intitulent

Versus Primatis. Le poëme confirme cette manière de voir. L'auteur, après avoir confessé ses trois vices, qui sont d'être trop enclin à l'amour, au jeu et à la boisson, promet de s'amender et demande au protecteur auquel il s'adresse de lui fournir de quoi vivre honnêtement; il appelle ce protecteur *electe Coloniae*, c'est-à-dire archevêque élu et non encore consacré de Cologne. Il est probable que l'archevêque auquel s'adressait cette demande y aura fait droit, en pourvoyant Primat du canonicat que lui attribue Salimbene.

M. Gaston Paris présente sur cette lecture diverses observations. — Il commence par préciser le caractère de la versification rythmique, que M. Hauréau avait définie en disant qu'elle consiste à donner aux vers un nombre fixe de syllabes et à les terminer par des mots qui riment; il fait remarquer qu'il y a encore une autre condition nécessaire pour constituer des vers rythmiques, c'est que l'accent tombe à des places fixes dans le vers. Les vers de la *Confessio Golie* se composent chacun de deux hémistiches, l'un de 7 syllabes, l'autre de 6 : le premier se termine toujours par un mot proparoxyton ou par un monosyllabe et a 3 accents, à la 2ᵉ, à la 5ᵉ et à la 7ᵉ ou dernière syllabe; le second se termine par un paroxyton et a aussi trois accents, à la 1ʳᵉ, à la 3ᵉ et à la 5ᵉ ou avant-dernière syllabe de l'hémistiche. — En ce qui concerne la question de l'auteur de cette pièce, M. Gaston Paris ne croit pas que M. Hauréau l'ait résolue. Il n'y a d'abord aucun compte à tenir des noms de *Golias* et de *Primas* : ce sont des surnoms qui ont été donnés à toute sorte d'auteurs de vers latins burlesques et qui n'étaient particuliers à personne. *Geraldus Cambrensis* et Salimbene n'ont connu l'auteur que par ses vers et n'avaient pas de renseignements sur sa personne : Salimbene l'a supposé chanoine de Cologne uniquement parce qu'il rencontrait dans son poëme l'apostrophe à l'*electus Coloniae*. Mais on peut déterminer qui est cet *electus* : c'est l'archevêque élu de Cologne, chancelier de l'empereur Frédéric Iᵉʳ, qui se trouvait auprès de lui en Italie pendant la guerre de la Ligue Lombarde; en effet : 1° on possède d'autres vers latins rythmés, de même manière et de même style que la *Confessio Golie*, évidemment du même auteur, qui sont adressés aussi à l'*electus Coloniae* et où est chantée la gloire de l'empereur Frédéric; 2° la *confessio* est certainement écrite dans la ville de Pavie, qui y est nommée et même décrite : Pavie, dit l'auteur, est une ville où il est impossible aujourd'hui de vivre chastement.

Si ponas Hippolytum hodie Papiae,
Non erit Hippolytus in sequenti die;
In Veneris thalamos ducunt omnes viae;
Non est in tot turribus turris Ariciae (mot douteux);

or Pavie, seule ville lombarde restée fidèle à l'empereur, était, pendant la guerre contre la ligue, sa résidence et le siège de sa cour, dans laquelle ne régnaient pas sans doute des mœurs irréprochables. — Quant au dernier mot des vers cités, il est écrit très-différemment dans les divers mss.; M. Paris serait tenté de lire *Aliciae*, nom d'une bergère qui, dans le livre intitulé *Theodulus*, représente le christianisme et par conséquent la vertu chrétienne.

M. Hauréau reconnaît que les surnoms de *Golias* et de *Primas* ne prouvent rien, mais il croit devoir s'en tenir au témoignage de *Geraldus Cambrensis* et de Salimbene qui disent que l'auteur de la *Confessio* vivait en 1220 et en 1233. Il y a eu bien d'autres *electi Coloniae* que le chancelier de Frédéric Iᵉʳ, car tous les archevêques de Cologne ont dû porter ce titre jusqu'à leur consécration. — M. Gaston Paris répond que tous n'ont pas dû se trouver à Pavie entre leur élection et leur consécration, et que le rapprochement avec les vers où est nommé Frédéric ne permet pas de douter que la *Confessio* ne soit du temps de cet empereur. Quant à l'anglais *Geraldus Cambrensis* et à Salimbene, leur témoignage ne doit pas compter : ils en savaient sur la question autant ou moins que nous.

Ouvrages déposés : — De Witte, (J.), Notice sur Joseph Roulez (Bruxelles, 1879, in-12; extr. de l'*Annuaire* de l'académie royale de Belgique); — Jamati (Vincent), Dictionnaire technique universel français-arabe (Le Caire, 1879, gr. in-8°), p. 1-12; — La Ferrière (le comte H. de), Le xviᵉ siècle et les Valois d'après les documents inédits du British Museum et du Record office (Paris, impr. nat., 1879; in-8°, extr. des *Archives des Missions*, t. V et VII, 2ᵉ série); — Littré (E.), Conservation, révolution et positivisme, 2ᵉ éd. augm. de remarques courantes (Paris, 1879, in-8°).

Présenté de la part de l'auteur par M. d'Hervey de Saint-Denys : L. de Rosny, Les peuples orientaux connus des anciens Chinois, 1ᵉʳ fascicule.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Nº 12 — 27 Mars — 1879

46. — **Historia de la filosofia griega.** Escuelas anteriores á Socrates. Breve exposicion de sus doctrinas y enseñanzas, por Ricardo Beltram y Rózpide, doctor en filosofía y letras. Madrid, casa editorial de Medina, Amnistía, núm. 12 (Sans date). In-16 de 192 pages. Prix : 2 fr. 10.

Ce petit ouvrage, qui paraît ne devoir être que le premier volume d'une esquisse de l'histoire générale de la philosophie grecque, n'est pas destiné à venir remplacer le livre d'Ed. Zeller, ni même se ranger à son côté sur les rayons du philologue ou du philosophe érudit. Il est plutôt destiné aux gens du monde. C'est ce que son auteur — nous ne pensons pas qu'il nous démente — aurait assurément dit dans sa préface, s'il en avait fait une. Nous devons donc nous placer à un point de vue particulier pour en présenter la critique. Constatons d'abord, à la louange de l'auteur, qu'il n'a pas craint de citer, presque à chaque page, des termes philosophiques en grec. Nous sommes loin de l'époque (1859) où des professeurs de grec de l'Université de Madrid ne trouvaient pas dans la capitale un seul caractère pour imprimer leurs livres (voy. la *Revue critique* du 12 août 1876, art. sur les études grecques en Espagne). Nous ne dirons point non plus que le livre de M. Beltram y Rózpide est écrit dans l'ignorance des sources. Fondé surtout, à ce qu'il semble, sur les travaux allemands — ce qui, dans l'espèce, ne laisse pas que d'être une excellente base, — il s'y trouvera à l'occasion quelques références à la collection des *Fragmenta philosophorum graecorum* de Mullach dans la bibliothèque Didot. On n'y verra guère commise d'hérésie grave à propos des questions si délicates d'authenticité; c'est ainsi que M. B. ne s'éloigne pas considérablement de l'opinion de Bernhardy dans le jugement qu'il porte à son tour sur les fameux *Vers dorés :* « Ils sont, tout au plus, de quelqu'un des disciples immédiats de Pythagore et ont subi des interpolations pendant les époques alexandrine et chrétienne. » L'exposition elle-même des doctrines philosophiques paraît toujours suffisamment exacte pour ce qui est du fond; et, quant à la forme, le style est

coloré et brillant, comme on sait si bien écrire en Espagne ; de plus, sans métaphores outrées, sans fautes de goût, qualités qu'il faut apprécier. Il y a de l'idée dans ce livre, trop d'idée peut-être : ainsi tout le monde n'aurait pas eu l'idée de faire d'Homère « le Luther de la Grèce, » et, en cela, M. B. a eu tort de ne pas penser comme tout le monde. Mais, à tout prendre, cette petite histoire de la philosophie grecque ancienne répandra dans le public lettré d'outre-monts — chez qui la philosophie paraît décidément plus en vogue que jamais — un contingent très-appréciable de notions qui ne sont pas erronées sur cette période si intéressante du développement de la pensée humaine. Cet ouvrage devra plaire : et aux yeux de personne ce succès n'aura rien de regrettable. Mais quel livre mal imprimé! Et, qui pis est, que de fautes d'impression! « Sostenedo » pour « sostenedor » (p. 95), « insensatos » pour « insensato » (p. 138), πάντιον (p. 70) et φύσειος (p. 96) pour πάντων et φύσεως. L'âme (selon Parménide), conduite sur un char triomphal par des coursiers fougueux et guidée par des vierges jeunes et pures, « SALVA *la barreras que detienen al vulgo de los hombres*, » etc. Elle ne doit pas *sauver* les barrières qui retiennent le commun des hommes, mais les *sauter* (SALTA). Nous n'en finirions pas, si nous voulions tout relever, y compris les fautes de grec. Εἴδολα revient trop souvent pour n'être pas agaçant, et M. B. aurait dû habituer son imprimeur à lui mettre, plus qu'une fois de temps en temps, un ω dans ce mot. Et puis εἴδωλα est toujours un pluriel neutre, tandis que nous le trouvons traité à l'occasion comme un singulier féminin sur le modèle de ἡμέρα. Tout cela, au surplus, ainsi que quelques rares anachronismes en histoire littéraire, ce sont des bagatelles. M. Beltram y Rózpide les fera disparaître, on n'en doute pas, de la seconde édition que nous souhaitons à son aimable petit livre.

Ch. G.

---

47. — **De Codice Liviano vetustissimo Vindobonensi,** scr. Michael GITLBAUER. Vindobonae, 1876, in-8°, 135 p.

Tout ce qui reste de la 5° décade de Tite Live nous a été transmis par un manuscrit en écriture onciale, du VI° siècle environ, conservé aujourd'hui à la Bibliothèque impériale de Vienne, sous le n° 15. On savait que ce ms. avait été trouvé en 1527 par Simon Grynæus au monastère de Lorch. M. Gitlbauer fait avec de grands détails l'histoire de ce ms. et recherche quel est le personnage désigné dans la suscription : « Iste codex est theatberti episcopi de dorostat [1] ». Plusieurs philologues, entre autres

1. On peut voir cette suscription, soit dans les *Analecta Liviana* de Mommsen et Studemund (Lips., 1873), soit dans les *Exempla codicum latinorum* (tab. XVIII) de Zangemeister et Wattenbach (Lips. 1876).

Endlicher, avaient lu à tort *Sutberti*, ce qui déroutait les recherches sur cet évêque du VIIIe siècle.

M. G. fait une description détaillée des Quaterniones, énumère tous les savants qui ont travaillé sur ce ms., depuis sa découverte jusqu'à nos jours, et apprécie le profit qu'ils en ont tiré.

Comme les autres mss. en onciale de la même époque (c.-à.-d. le *Puteaneus* pour la 3e décade, le palimpseste de Vérone pour la 1re), le *Vindobonensis* est rempli des fautes les plus grossières. Aussi, malgré les collations successives, même après les éditions de Madvig et de Hertz, M. G. prétend-il que la leçon du ms. n'est pas toujours rapportée avec exactitude ; il a fait pour son usage une nouvelle collation très-minutieuse dont il espère se servir un jour pour corriger le texte de Tite Live.

En attendant, il nous offre une théorie nouvelle pour expliquer les nombreuses fautes du *Vindobonensis*. La plupart de ces fautes proviennent, suivant M. G., d'abréviations omises ou déplacées.

Beaucoup d'abréviations se seraient écrites par un seul point. Le ms. abrège encore par un point les syllabes *us, e, es, ibus, ubus, os* (p. 60). Cela est vrai pour *us* et *e* dans *que*, mais il ne faudrait pas conclure des exemples APRIL. = *apriles*, ANN. = *annos*, EQVIT. = *equitibus* que les désinences *es, os, ibus* pouvaient s'écrire dans tous les cas par un point. Rien dans ce que nous connaissons des mss. antérieurs au VIe siècle ne nous autorise à déduire de telles conséquences. M. G. s'appuie, en plusieurs endroits, sur le ms. de Gaius dont Studemund a publié une savante édition ; mais le palimpseste de Vérone contient beaucoup d'abréviations spéciales dont on comprend l'emploi dans un livre à l'usage des jurisconsultes, mais qui n'ont probablement pas été employées dans les mss. de Tite Live. Dans les ouvrages techniques, les mots qui reviennent souvent sont exprimés par des abréviations plus ou moins régulières dans les mss. de tout âge. Les sigles du ms. de Gaius, CAS. = *casu*, LEG. = *legis, leges, legum*, IUDIC. = *iudicem*, etc., ne prouvent pas suffisamment qu'un seul point pouvait signifier *u, is, es, um, em*, etc. C'est comme si de l'abréviation très-répandue dans les mss., P.R. = *populus romanus* (à un cas quelconque), on voulait inférer que dans une phrase comme : « Hunc populum late regem, » *populum* ait pu s'écrire par P.

La faute ANIMIS pour *animo* citée p. 60, *note*, comme provenant d'un point mal suppléé ne me paraît rien prouver. Il faut généralement chercher l'explication dans le contexte. Ici (XLV, 19, 3) *animis* est venu sous la plume du copiste soit à cause de *frenos* qui précède, soit à cause de *secundis rebus*, qui suit.

Si l'on admet que tant de désinences aient pu régulièrement s'abréger par un point, il sera légitime d'en déduire que les mêmes syllabes dans le corps des mots s'abrégeaient de la même manière ; car, les mots n'étant pas séparés, les copistes du VIe au VIIIe siècle ignoraient souvent où commençaient les mots formés par les syllabes qu'ils transcrivaient sans comprendre. Aussi M. G. s'arrête-t-il à cette opinion : « Sed dubium esse

Quelle que soit d'ailleurs la valeur de l'hypothèse imaginée par M. Gitlbauer pour expliquer les fautes du *Vindobonensis*, la monographie de ce ms. n'en est pas moins un travail très-consciencieux et très-utile. Si nous avions une dissertation semblable sur tous les mss. en écriture capitale ou onciale, indiquant avec exactitude les moindres détails matériels, la composition des cahiers, leurs signatures ainsi que les genres de fautes qui s'y trouvent, les paléographes pourraient déterminer avec plus de sûreté l'âge de ces vieux mss., et les philologues, mieux établir les lois d'après lesquelles ont été corrompus les textes.

Emile Chatelain.

---

48. — **Le procès de Pierre Brully**, successeur de Calvin comme ministre de l'Eglise française réformée de Strasbourg. Poursuites intentées contre ses adhérents à Tournay, Valenciennes, Lille, Douay et Arras, 1544-1545, par Charles Paillard, lauréat de l'Institut de France. Paris, Fischbacher, 1878, vii, 173 p. in-8°.

M. Paillard s'est fait connaître, dans ces dernières années, par une série de publications relatives à l'histoire des Pays-Bas au xvie siècle. Son *Histoire des troubles religieux à Valenciennes* lui a valu l'une des couronnes de l'Institut et son dernier ouvrage, *Huit mois de la vie d'un peuple*, a été tout récemment, et dans cette *Revue* même, l'objet d'éloges mérités [1]. Le présent mémoire qui a paru, en partie du moins, dans les *Mémoires de l'Académie royale de Belgique*, s'occupe plus particulièrement d'un épisode de la persécution religieuse aux Pays-Bas, sous le règne de Charles-Quint et la régence de Marie de Hongrie. Il nous raconte le sort d'un prédicant messin, Pierre Brully, qui vint à Tournay en 1545, pour organiser l'Eglise réformée de cette ville et y fut saisi par les autorités au moment où il croyait leur échapper. Après un long emprisonnement, il monta sur le bûcher, le 19 février 1545.

Le récit des poursuites intentées contre ses adhérents, soit à Tournay même, soit à Valenciennes et Arras, remplit la majeure partie du substantiel mémoire de M. P. Dans un premier chapitre, l'auteur a réuni ce qu'il a pu rencontrer de renseignements sur la vie antérieure de Brully. Les archives belges lui ont fourni l'indication de son lieu de naissance, mais il n'a pu dissiper les ténèbres qui planent sur une bonne partie de la vie de l'ancien dominicain de Metz, devenu plus tard successeur de Calvin dans le ministère de l'Eglise française à Strasbourg. C'est ce premier chapitre qui comporte le plus d'additions et de rectifications de détail [2]. Pour le reste, on peut dire que la monographie de M. P. est défi-

---

1. Voy. *Revue critique*, 1878, t. II, p.

2. Nous n'avons guère à relever que des vétilles sans importance; si nous le faisons, c'est pour remplir consciencieusement notre tâche de critique. — M. P. a ignoré la présence de Brully au colloque de Ratisbonne, en 1541. — P. 8. Il identifie Brully

nitive, autant qu'en matière historique le définitif est possible. Les documents inédits viennent se combiner de la façon la plus heureuse avec le récit de l'*Histoire des Martyrs* de Crespin, tout particulièrement digne de confiance en ce qui touche Brully, puisque Crespin fut un moment parmi ses ouailles. Si l'on doit exprimer un regret, c'est que M. P. n'ait pas pris les loisirs nécessaires pour extraire lui-même, des documents réunis par ses soins, toutes les données relatives à l'homme dont il esquisse la biographie. Nous ne pouvons que souhaiter à M. Paillard le temps et la bonne volonté qu'exigent de nouvelles recherches, soit dans nos archives, soit dans celles du dehors, et nous sommes persuadé qu'il nous fournirait ainsi d'autres travaux encore, riches en détails et méritant nos éloges pour le jugement impartial de l'auteur.

R.

---

49. — Rodolphe Reuss, **Pierre Brully**, ancien dominicain de Metz, ministre de l'Eglise française de Strasbourg, 1539-1545. Strasbourg, Treuttel et Würtz. 1879, 136 p. in-8°.

— A. Rivier. **Claude Chansonnette**, jurisconsulte messin et ses lettres inédites. Bruxelles, Hayez, 1878, 103 p. in-8°.

L'étude biographique de M. Reuss sur Brully forme le complément indispensable de la publication de M. Paillard. Celui-ci a eu le premier le mérite de publier les pièces relatives au procès de Brully et de juger avec beaucoup de sens les résultats de la discussion de M. Rahlenbeck avec M. Abel dans la *Gazette de Lorraine*. Mais il n'avait connu cette discussion qu'après avoir terminé son travail, il n'avait pu donner qu'en appendice quelques-uns des traits les plus importants de la biographie du réformateur, de sorte que son travail a les allures d'une dissertation critique plutôt que d'une biographie suivie et complète. M. R. a pu, au contraire, donner cette biographie complète en élucidant plusieurs points laissés dans l'ombre et dans l'obscurité par M. Paillard, en écartant définitivement du débat les fantaisies calomnieuses de M. Abel, et enfin en apportant quelques documents nouveaux sur le procès de Brully. Cette biographie est écrite avec une chaleur communicative, et, malgré quelques négligences, a une réelle valeur littéraire [1]. C'est un chapitre émouvant et vrai de l'*Histoire des martyrs*.

---

avec un certain J. Bruno, diplomate messin de l'époque, suivant à tort sur ce point les éditeurs des *Œuvres complètes* de Calvin. — Il fait partir Calvin de Strasbourg le 13 septembre 1541; Calvin quitta cette ville dès le 2 de ce mois. — P. 7. Le chiffre de 1,500 auditeurs pour la paroisse réfugiée de Strasbourg est beaucoup trop élevé. — P. 19. Dans la lettre d'adieux de Brully, il ne s'agit point de son père, mais de son beau-père. — P. 44. La sœur de Brully, qui s'appelait Marguerite, est appelée par inattention Catherine.

1. P. 116. « Mᵉ Elie semble avoir quitté le val de Liepvre *encore avant sa mort.* » La note 1 de cette même page nous paraît ne présenter aucun sens.

Les principaux points sur lesquels M. R. a apporté des lumières nouvelles sont les suivants. En 1541, avant de se rendre à Strasbourg, Brully, fuyant Metz, sa ville natale, alla à Ratisbonne, que Calvin venait de quitter. Sur le séjour de Brully à Strasbourg, M. R. ajoute beaucoup de détails intéressants, tirés de la correspondance de Calvin, à ceux que donne M. Paillard. Il établit que Brully fit, en 1543, une tentative infructueuse pour obtenir une place de pasteur à Metz. Enfin, M. R. a trouvé, dans les papiers du regrettable M. Baum, un document des plus précieux : la relation détaillée du message envoyé par le magistrat de Strasbourg pour solliciter à Tournay la délivrance de Brully. Grâce à cette pièce, dont il donne le texte en appendice, M. R. a pu ajouter quelques traits caractéristiques au récit déjà si détaillé de M. Paillard. Enfin M. R. disculpe la femme de Brully des accusations aussi gratuites qu'injurieuses de M. Abel. La lettre que son mari lui écrivit avant son supplice ne laisse aucun doute sur les sentiments d'estime et d'affection qu'elle lui inspirait ; et son second mariage, en 1546, avec Me Elie, ne doit pas nous étonner, quand nous nous reportons aux idées et aux habitudes du XVIe siècle et quand nous voyons Brully lui-même dire à sa femme dans cette lettre suprême : « Quand le temps viendra, le Seigneur te pourvoyera d'un autre mari. »

M. A. Rivier nous donne la biographie d'un autre Messin, Claude Chansonnette (Claudius Cantiuncula [1]), qui fut l'ami de plusieurs réformateurs, mais qui fut loin d'adhérer à la Réforme. Comme Erasme, comme Glareanus, comme bien d'autres, il était avant tout un érudit et un humaniste, hostile à tous les fanatismes, et effrayé par le caractère révolutionnaire que prenait fatalement la Réforme. Aussi dès 1523 quitta-t-il Bâle où il professait le droit [2], pour rentrer à Metz. Il ne put donc, comme l'avait cru M. Rahlenbeck, être à Bâle le professeur de Brully, qui était né entre 1515 et 1520. Il laissa comme successeur à l'Université de Bâle son ami Boniface Amerbach, avec qui il entretint depuis lors une fidèle correspondance dont M. R. nous donne en appendice soixante-seize lettres écrites entre 1521 et 1545, et qui sont très-précieuses pour l'histoire de l'humanisme et des études juridiques au XVIe s., ainsi que pour la biographie de Chansonnette [3]. A dater de son départ de Bâle, il joua un rôle important auprès du roi des Romains, Ferdinand, remplit plusieurs missions diplomatiques, dirigea, à partir de 1545, la chancellerie royale de l'Autriche intérieure sans cesser un seul instant de s'occuper des travaux de jurisconsulte auxquels il doit sa renommée. La notice brève mais précise de M. Rivier établit avec beau-

---

1. La n. 1 de la p. 14 de la brochure de M. R. porte par erreur *Contiuncula.*
2. Reuss, p. 14.
3. Elles sont tirées de la Bibl. de l'Université de Bâle. Deux lettres à Capiton proviennent des Archives de l'église de Bâle.

coup de critique les différentes vicissitudes de cette multiple activité, mais il n'est pas arrivé à fixer la date de la mort de Chansonnette. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il mourut avant 1561.

---

50. — **La jeunesse d'Elisabeth d'Angleterre (1533-1558)**, par Louis Wiesener, ancien professeur d'histoire, etc. Paris, Hachette, 1878, xii-402 p. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Ce n'est point la première fois que M. Wiesener choisit le sujet d'un livre dans l'histoire de la Grande-Bretagne au xvie siècle. On connaît son ouvrage sur *Marie Stuart et Bothwell*, travail dont on peut ne point admettre les conclusions principales, mais fait avec conscience et d'après les sources. C'est également avec une impression satisfaisante que l'on prend congé de ce nouveau volume. *La Jeunesse d'Elisabeth* est un livre d'une lecture agréable, écrit après l'investigation la plus scrupuleuse des documents imprimés ou inédits, que l'auteur a pu réunir sur la matière et dans un esprit d'impartialité scientifique d'autant plus louable que le sujet est de ceux où l'on a le plus de peine à se montrer impartial.

Depuis une série d'années, grâce aux *Calendars of State Papers* publiés par le *Record-Office* de Londres, on peut pénétrer plus avant dans l'intimité de cette histoire d'Angleterre au xvie siècle, la plus tragique assurément par les brusques péripéties et les catastrophes sanglantes qu'on y rencontre à chaque pas. La lutte inaugurée dès lors n'en a pas moins continué, vive et pressante, entre les défenseurs des Tudor comme de la cause protestante et les champions de l'Eglise et de Marie Stuart. Dans ces monceaux de papiers inédits, tirés des archives, chacun a pris ce qui flattait ses idées préconçues, et MM. Froude et Gautier ne se sont pas rapprochés davantage que Melvil et Buchanan ne le furent jadis.

M. W. ne se montre point, heureusement pour nous, dans son nouvel ouvrage, comme un de ces écrivains systématiques qui savent d'avance ce qu'ils veulent trouver dans leurs sources. En possession de beaucoup de renseignements nouveaux [1], il a voulu les utiliser en retraçant les prémices de cette existence si troublée, de ce règne si long et si orageux qu'il avait rencontré déjà dans une autre étude. Il l'a fait avec prudence et circonspection, s'appliquant à débrouiller l'histoire et la légende et y réussissant presque toujours. Sans y mettre d'aigreur, il a réfuté bien des additions que le zèle pieux des chroniqueurs d'Elisabeth avaient faites aux événements réels, et le portrait qu'il retrace de la jeune princesse ne

1. Nous citerons surtout la correspondance de Simon Renard, ambassadeur de Charles-Quint auprès de Marie Tudor, et les papiers des Noailles, consultés aux archives du ministère des affaires étrangères de France.

ressemble pas absolument à celui des Heywood et des Foxe. Nous ne retrouvons pas chez lui, dans la prudente recluse de Woodstock et de Hatfield, leur confesseur intrépide de la foi protestante, et à la place d'une Elisabeth hautaine, refusant de plier et de renier ses croyances et ses droits héréditaires, nous en apercevons une autre, plus souple et moins sincère, mais préservée par là-même des dangers qui planaient sur sa tête.

Nous ne voulons pas suivre M. W. dans le détail des nombreux chapitres qu'il consacre à l'enfance et à la jeunesse d'Elisabeth. Née le 7 septembre 1533, après que Henri VIII eut été marié pendant sept mois seulement à sa mère, elle n'a pas encore trois ans quand Anna Boleyn périt sur l'échafaud et quand son propre père la déclare bâtarde devant toute la nation. Sa triste et misérable position ne s'améliore qu'à l'avènement de son frère, et là encore nous la voyons mal élevée, mal conseillée; son tempérament l'entraîne à des actes de coquetterie regrettable qui l'exposent aux calomnies les plus graves et mêlent sa personne au procès capital du grand amiral Seymour. Sa situation devient bien pire à la mort d'Edouard VI, en 1553. Arrêtée après la chute de Jane Grey, elle ne se soustrait au péril qu'au prix d'une conversion peu sincère; l'année d'après, l'insurrection de Thomas Wyatt n'en met pas moins sa tête en danger; pendant deux mois elle est prisonnière à la Tour, dans cette prison d'Etat qui bien souvent ne rend plus ses captifs. Retenue à Woodstock pendant une année entière, rappelée à la cour, retombant en disgrâce pour n'avoir point voulu de la main du duc de Savoie, elle ne respire librement que le 17 novembre 1558, alors que la mort de Marie lui rend enfin la liberté véritable en même temps qu'elle lui donne une couronne.

Ce fut, on le voit, — on le verra plus encore en consultant les menus détails du récit de l'auteur — une triste existence que celle d'Elisabeth pendant les vingt-cinq premières années de sa vie. Menacée presque toujours, blessée dans ses sentiments les plus intimes, à la merci de ses ennemis de cour ou de quelque conspirateur qui s'empare de son nom comme d'un étendard de révolte, obligée de recevoir une indépendance douteuse de la main d'un Philippe II, elle sentait se perdre sa jeunesse dans une captivité sévère ou dans une liberté dérisoire. Etouffant mal les assauts d'un tempérament impétueux par les méditations et l'étude et par l'observation de plus en plus désabusée des hommes, elle suivait tout particulièrement les variations de sentiment que sa sœur, moins sœur que rivale, éprouvait pour elle, sachant trop bien, par maint exemple de famille, qu'en Angleterre un caprice du monarque pouvait mettre les têtes, les plus voisines du trône, entre les mains du bourreau.

On ne saurait dire que M. W. aime Elisabeth ou même qu'il l'estime comme femme, mais il la comprend, il l'explique, et c'est tout ce qu'on peut lui demander. Sur le terrain de « l'éternel féminin », la grande reine d'Angleterre ne saurait sans doute prétendre jamais davantage. Coquette et dissimulée, violente et colère, sensuelle aussi, comme devait

l'être une fille d'Henri VIII et d'Anna Boleyn, il lui manque la franchise dans la passion, l'élan spontané qui nous entraîne malgré nous, de sa rivale, Marie Stuart. Mais M. W. ne fait peut-être pas assez ressortir que les terribles épreuves par lesquelles passa la dernière des Tudor ont dû forcément donner à son caractère les traits dominants qu'on y remarque et qu'on lui reproche, tandis que Marie Stuart s'épanouit dans une chaude atmosphère de vie luxuriante et de plaisirs; la période des luttes cruelles et des épreuves ne commence pour la jeune reine d'Ecosse qu'après qu'elle a depuis longtemps terminé son développement physique et formé son être moral. Comment l'âme d'Elisabeth se serait-elle librement épanouie, alors que, dès ses premières années, repliée sur elle-même, elle subissait de toutes parts les négligences, l'insulte ou les dédains? Comment pouvait-elle avoir une fraîcheur de sentiment virginale alors qu'à quinze ans les membres du Conseil privé d'Angleterre venaient s'enquérir auprès d'elle si elle n'était point enceinte [1] ? Comment n'aurait-elle point été méfiante et fausse, après une jeunesse aussi désolée, après avoir vu de près tant d'abominables intrigues, en jetant un regard sur un entourage comme le sien [2] ? Elisabeth est montée sur le trône après avoir vu la réalité des choses humaines dans ce qu'elles ont de plus laid et de plus amer; la femme en a certes pâti, mais la souveraine en est devenue plus grande.

Notre auteur, lui aussi, arrive à des conclusions à peu près semblables. S'il n'aime pas Elisabeth, il admire en elle, presque malgré lui, la reine d'Angleterre. Il rend hommage à ses grandes qualités de gouvernement, à ses dons de commandement, à sa pénétration surprenante, à sa prudence et à son énergie, à son sang-froid aux heures de crise, à la vigueur foncière de son esprit et de sa volonté qui ne permit jamais, ni aux événements, ni à qui que ce fût, de prendre aucun empire sur elle. Ces éloges, si mérités d'ailleurs, ont, à nos yeux, un prix tout particulier dans la bouche d'un admirateur passionné de Marie Stuart. M. W. ajoute avec raison qu'animée du plus ardent patriotisme, elle aimait passionnément la gloire de son pays. Peut-on s'étonner ensuite si le cœur de son peuple a battu pour elle et si cette reine qu'on nous représente trop souvent comme une femme fourbe et pusillanime, est encore aujourd'hui l'objet de l'admiration reconnaissante de tous les patriotes anglais?

Le principal reproche que l'on puisse faire à M. W., c'est l'abus de cette méthode psychologique, grâce à laquelle certains auteurs préten-

---

1. Lors du procès du lord grand-amiral Thomas Seymour. Il fut prouvé par témoins qu'il venait chez elle en robe de chambre, les jambes nues, quand elle était encore couchée et qu'il avait l'habitude « to strike her upon the back or on the buttocks familiarly. »

2. Le duc de Feria écrivait en 1558 à Philippe II, son maître, que « la plupart des lords du Conseil et des autres lords sont à vendre au plus offrant. » Et il ne disait que trop vrai.

dent lire par intuition dans le cœur de leurs personnages et leur font dévoiler devant nous leurs pensées les plus intimes. Avec un écrivain scrupuleux comme M. W., cela tire moins à conséquence, mais ce n'en est pas moins un abus [1].

Quelquefois aussi le style de M. W. est un peu prétentieux. En parlant du cœur d'Elisabeth, il dit que « ses serviteurs ne savaient pas quels sombres abîmes cachait l'éblouissant cristal. » Autre part on voit « du sein de la phraséologie (d'Elisabeth) sortir une lame », ou bien l'auteur fait « bondir la lionne Tudor », etc.

Malgré ces petits défauts, le livre de M. Wiesener est un bon livre et nous le recommandons à tous ceux qui désireraient trouver un guide sûr pour l'histoire de ces vingt-cinq années de l'histoire d'Angleterre [2].

R.

---

51. — Konrad DIETERICH. **Kant und Newton**, gr. in-8°, XIII et 294 p., 1877. — Prix : 5 mark 60 (7 francs).
Kant und Rousseau, gr. in-8°, XII, et 200 p. 1878. Tübingen, Laupp. — Prix : 4 mark (5 francs).

Le contenu de ces deux ouvrages ne répond pas exactement à leur titre. L'auteur reconnaît lui-même, dans l'introduction du second, qu'il aurait pu les intituler plus exactement : « Kant et les sciences de la nature ; Kant et la philosophie de l'histoire ou les questions sociales. » On est particulièrement surpris, en parcourant la table du volume sur Kant et Rousseau, de voir les noms de Lessing, de Herder, de Schiller, revenir plus souvent que celui de Rousseau lui-même. Malgré cela, ces deux livres fournissent de nombreux renseignements et d'utiles indications à l'historien qui cherche à déterminer l'influence exercée par Newton et par Rousseau sur le développement du génie et des idées de Kant : on

---

1. Voy. p. ex. p. 384. « Elle ne put se défendre de penser... elle entrevit ce lit... elle frémit, etc. » M. W. n'en sait pas plus que nous sur cet état d'âme d'Elisabeth, mais cela prête à un tableau, fort artistement retracé, je l'avoue.

2. Voici encore quelques menues remarques glanées à la lecture. P. 17. Ce n'est pas, comme le dit l'auteur, le luthéranisme qui fut vaincu par le calvinisme à Francfort et Strasbourg, mais le contraire qui arriva. — P. 47. Un historien sérieux ne doit citer à aucun titre Gregorio Leti, le Capefigue du XVII° siècle. — P. 58. Pourquoi *Sturmius*, au lieu de dire avec tout le monde *Jean Sturm?* — P. 63. De même pourquoi dire *Brentius* au lieu de *Brenz?* — P. 270. Johannes *Pictones* est-il la forme correcte de ce nom? — P. 274. Tout le monde ne comprendra pas ce terme vieilli « un rengrégement de disgrâce. » — P. 349. On peut dire au choix, d'après l'ancienne et la nouvelle orthographe, *l'évêque d'Acqs* ou *l'évêque de Dax*, mais non pas *l'évêque de d'Acqs*. — P. 370. Il manque une conclusion aux données de M. W. sur le *Journal de Machin*. Si tous ses renseignements sont exacts, il y a eu de la part de certains écrivains anglais postérieurs une véritable *supposition* de textes. Il fallait les en accuser et surtout ne pas utiliser ces textes dans son récit.

doit regretter seulement que les documents relatifs à cette double question soient confondus avec beaucoup d'autres.

M. Dieterich a sûrement atteint, du moins, une des fins qu'il se propose. Il veut, avant tout, mettre en lumière l'unité de la pensée Kantienne; et montrer qu'entre les spéculations abstraites de la période critique et la riche et vivante variété des études scientifiques et historiques, qui ont rempli les trente années précédentes, il n'y a aucune solution de continuité, mais, au contraire, la constante et progressive élaboration d'un dessein uniforme. Le jeune maître dont Herder ne se rappelait qu'avec admiration le savoir étendu et la riche imagination et, qui « savait animer ses leçons et ses entretiens par la connaissance inépuisable des « hommes, des peuples, de l'histoire de la nature, des mathématiques, « des sciences expérimentales enfin »; et le vieillard, dont les subtiles analyses et la dialectique puissante devaient renouveler la métaphysique du vrai, du beau et du bien, ne sauraient être séparés l'un de l'autre, comme on le fait trop souvent, sans que l'origine et le véritable sens des doctrines critiques n'en soient gravement altérés. On oublie trop souvent, dans Kant, pour le pur spéculatif, l'ami de l'observation et du savoir positif. Même dans les histoires, si remarquables à tant d'égards, de Kuno Fischer et de Zeller, ce défaut n'est pas complètement évité.

Nous rendons volontiers à M. Dieterich ce témoignage que, grâce à lui, il n'est plus permis d'y retomber désormais. Tous les renseignements qui peuvent contribuer à dissiper, sur ce point, l'ignorance ordinaire, sont mis par ses livres à la disposition de tous les lecteurs.

C'est une excellente idée d'avoir rassemblé, à la fin de chaque volume, les textes importants qui justifient les considérations de l'auteur. Tout le monde n'a ni le moyen de se procurer, ni surtout le temps de parcourir les œuvres complètes de Kant. On est forcé d'ordinaire de se borner au texte et à l'étude des trois grandes Critiques. Les lecteurs curieux trouveront chez M. D. les documents qu'il leur aurait été difficile, sinon impossible, de recueillir eux-mêmes, disposés avec méthode et réduits à l'essentiel.

Essayons de résumer les vues principales de notre auteur.

L'influence de Newton sur Kant se trahit dès le petit « *Essai sur la mesure des forces vives,* » 1746; Kant y oppose la physique dynamique de Newton à celle de Descartes, l'attraction newtonienne à l'inertie soutenue par Leibniz (v. 165). — « L'*Histoire naturelle du ciel* » de 1755 applique hardiment à la formation du système du monde les principes mécaniques que la physique de Newton invoquait seulement pour en expliquer la forme et la conservation actuelles. — Le « *Principiorum primorum cognitionis metaphysiae nova dilucidatio,* » 1755, et la « *Monadologia physica* » de 1756 donnent de la matière une définition qui entreprend de concilier les principes de la monadologie avec ceux du physicien anglais. — « *Les grandeurs négatives,* » 1763, appliquent au monde moral la théorie newtonienne de l'opposition des forces attractive

et répulsive, que « l'*Histoire naturelle du ciel* » avait déjà présentée comme la condition essentielle de la conservation et du développement du monde astronomique (52). — Dans le mémoire couronné de 1763 « sur l'*Evidence dans les sciences métaphysiques* » comme dans « les *Songes d'un Visionnaire* » de 1766, la méthode expérimentale, l'analyse appliquée avec tant d'éclat aux sciences physiques par Newton, est présentée comme la méthode propre aux sciences de l'esprit, à la morale comme à la psychologie (p. 72 et 202). — « L'*Unique démonstration possible de l'existence de Dieu,* » 1763, veut prouver, dans un esprit voisin de celui des *Principia mathematica* de Newton, que le mécanisme physique et la théologie rationnelle, loin d'être inconciliables, se supposent mutuellement (60 et 194). — Les petits traités de 1758 sur « *Une nouvelle théorie du mouvement et du repos*, » et de 1768 « sur *Le premier fondement de la destruction des lieux dans l'espace* » et surtout la dissertation inaugurale de 1770 auraient été suggérés à Kant par la distinction que Newton et d'autres mathématiciens font, dans l'intérêt de la mécanique, entre l'espace relatif et l'espace absolu (103 et 234). Le concept de l'infini mathématique, dont Newton avait fait un si heureux usage, aurait conduit le génie de Kant à la célèbre distinction de la connaissance sensible et de la connaissance intelligible, qui seule permet d'échapper aux difficultés métaphysiques et en même temps d'admettre le rôle si important en mathématiques du concept de l'infinité (107-110-120). — Toutes ces inspirations de la philosophie newtonienne trouvent enfin leur expression suprême dans les trois Critiques. Le déterminisme mécanique y est démontré *a priori,* mais aussi concilié avec les besoins de la raison spéculative et surtout de la conscience morale. La possibilité de cet accord était également la conviction profonde et sans cesse exprimée par Newton : l'œuvre de la critique a été de justifier cette foi spontanée du grand mathématicien au nom de l'analyse et de l'idéalisme transcendental (p. 124-136, 141-151).

Il ressort du second livre de M. D. que l'action de Rousseau sur Kant a été moins directe que celle de Newton. Malgré le culte qu'il professait pour le philosophe génevois, et les témoignages d'admiration qu'il lui prodigue dans les « *Considérations sur le beau et le sublime* », Kant s'est plus souvenu des idées de Rousseau pour les rectifier et les combattre que pour les défendre ou les développer.

Avec l'ouvrage que nous venons de citer, c'est dans les *Fragments* et l'*Anthropologie* qu'il faut chercher les traces de l'influence de Rousseau. On peut reporter à 1760 la date du premier commerce de Kant avec l'écrivain français.— Le ton, la verve toute française des « *Considérations* » rappellent bien Rousseau : Kant y parle de la liberté, de l'égalité, de la dignité humaine avec des accents, où revit l'enthousiasme un peu déclamatoire de son modèle (99). Le devoir est décrit comme un sentiment, un instinct : nous sommes loin encore de la rigide et abstraite conception de l'impératif catégorique (115). Mais Kant proteste déjà énergiquement

contre les conclusions des discours de Rousseau sur les sciences et les arts, sur l'inégalité des conditions, ainsi que contre certaines doctrines de l'*Emile* et du *Contrat social*. — Toutes ces idées sont reprises et développées dans l'*Anthropologie* (1798), qui résume les leçons continuées pendant trente ans environ, de 1770 à 1798. — L'essai de 1784, « *Idées pour une histoire générale à un point de vue cosmopolite* », et celui de 1786, « *Commencement présumable de l'histoire de l'homme* », sont comme des chapitres détachés de l'*Anthropologie*. La fiction d'un état primitif d'innocence et de perfection est sans peine réfutée par Kant, ainsi que les conceptions du *Contrat social* sur l'origine des sociétés. La lutte pour l'existence y est décrite avec une énergie, et analysée avec une pénétration qu'envierait un disciple de Darwin. L'éducation de l'individu comme celle de l'humanité ne peut se faire que par la contrainte : et c'est l'art de la nature de faire servir l'égoïsme et les passions au progrès général (39-134). L'égalité, telle que l'entend Rousseau, est une fiction et constituerait un danger, si elle était réalisée. Les conventions de la politesse, contre lesquelles s'élève si amèrement le maître d'Emile, sont une salutaire préparation à la rectitude des mœurs (51-147). La part que Kant assigne à l'art dans la culture morale de l'humanité ressort évidemment de sa « *Critique du Jugement* » et de la lettre d'assentiment et d'éloges qu'il écrivit à Schiller, lors de la publication des « *Lettres sur l'éducation esthétique de l'humanité* ». — La « *Religion dans les limites de la Raison* », 1793, témoigne des rapports qu'il établit entre le sentiment moral et le sentiment religieux (57) ; — et le « *Combat des facultés* » (1798) met en lumière le rôle éminemment pratique et civilisateur qu'il revendique pour la science (62). — Enfin, dans les grands traités de morale de la période critique, le progrès moral, le règne de la liberté définis comme la fin suprême et le dernier terme des efforts de l'individu et de l'humanité marquent le point culminant de la pensée de Kant, et permettent de mesurer la hauteur qui sépare son idéal de celui de Rousseau (69-172).

Par ce rapide résumé des conclusions de M. D., il est facile de voir l'intérêt de son double travail. Sans doute il reste encore à déterminer quelle part revient à Leibnitz, à Wolff et à Hume dans le développement de la pensée kantienne. Les ouvrages de Paulsen, de Riehl, de Benno Erdmann peuvent servir de complément et d'utile correctif aux études que nous venons d'analyser.

D. Nolen.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 mars 1879.

L'Académie, après avoir siégé quelque temps en comité secret, procède au scrutin pour la présentation de deux candidats à la chaire d'arabe vulgaire à l'école des langues orientales vivantes, vacante par la mort de M. de Slane : M. Cherbonneau est présenté en première ligne ; M. Stanislas Guyard est présenté en seconde ligne.

M. Schefer présente, pour la commission du *Corpus inscriptionum semiticarum*, vingt-quatre photographies d'inscriptions hymiaritiques recueillies dans l'Yémen. Les pierres originales où se trouvent ces inscriptions appartiennent à M. Albert Goupil, qui se propose d'en faire don à la Bibliothèque nationale.

M. Duruy donne lecture d'un fragment de son *Histoire des Romains*, intitulé *L'Hellénisme à Rome*. C'est un développement du célèbre vers d'Horace : *Graecia capta ferum victorem cepit*... M. Duruy a recueilli plusieurs des témoignages qui montrent les mœurs, les arts, la langue des Grecs répandus, dès le temps de la république, dans une grande partie de la société romaine. Il montre en même temps ce que c'était que le monde grec de cette époque, bien dégénéré déjà si on le compare à celui du siècle de Périclès. Dans la littérature, on ne trouve plus, au IIIe siècle, que deux ou trois grands noms, tels que celui de Ménandre, et au second siècle, qu'un seul, Polybe ; les lettres étaient devenues un amusement pour les oisifs, et rien de plus ; les jeux d'esprit, tels que les anagrammes, y prenaient une place de plus en plus grande. Les arts produisaient, au lieu des œuvres grandes et simples de la belle époque, des ouvrages affectés et tourmentés, dont on a un spécimen dans le groupe, « trop vanté », du *Laocoon*. La religion avait perdu son prestige et sa grandeur; les *consultations* trouvées à Dodone par M. Carapanos montrent le Jupiter de Dodone tombé « au rang d'un tireur de cartes ». Enfin dans la philosophie avait paru une secte nouvelle, celle d'Epicure, dont l'influence morale fut mauvaise, parce qu'on y trouva des prétextes pour couvrir d'une apparence de philosophie des faiblesses ou des fautes qui n'avaient rien de philosophique.

M. Halévy continue sa lecture sur la question de la langue, ou, selon lui, de l'écriture connue sous le nom de langue akkadienne. Il soutient que les syllabaires assyriens, où l'on a voulu voir des dictionnaires bilingues, sont en réalité des abécédaires qui donnent, en une seule langue, des indications, non sur les mots, mais sur les lettres. Quand ces syllabaires sont divisés en quatre colonnes, la première contient, pour chaque lettre, l'indication de la *prononciation* de cette lettre; la seconde, la *figure* de cette même lettre; la troisième, le *nom* de la lettre; la quatrième, la *valeur idéographique* de cette même lettre. — Invité par un membre de l'Académie, M. Pavet de Courteille, à expliquer sa pensée en appliquant le système qu'il veut reconnaître dans les syllabaires à une lettre de l'alphabet grec, M. Halévy donne l'exemple suivant : si l'auteur d'un syllabaire assyrien avait eu à exprimer le son, le nom et le sens de la lettre grecque Ξ, il aurait indiqué, dans la première colonne, le son de cette lettre, et comme pour indiquer ce son, qui est *ks*, il n'aurait eu à sa disposition que des caractères syllabiques, il l'aurait indiqué approximativement au moyen d'un groupe tel que κε-σι ou κε-ις. On trouve effectivement des groupes semblables dans les syllabaires assyriens. Dans la seconde colonne, il aurait figuré la lettre en question elle-même, Ξ. Dans la troisième, il aurait mis le nom de cette lettre, ξῖ. Dans la quatrième, enfin, il aurait indiqué un sens idéographique du Ξ; si, par exemple, il avait admis, comme font les mathématiciens d'aujourd'hui pour l'*x* français, que le Ξ dût servir à représenter l'inconnu, il aurait écrit dans la 4e colonne ἄγνωστον, « inconnu »; ce qui donnerait pour l'ensemble du tableau :

κι-σε ou κι-ις	Ξ	ξῖ	ἄγνωστον

Selon les assyriologues, au contraire, la première colonne, tout comme la quatrième, contiendrait des mots significatifs, et les mots de la quatrième colonne seraient la traduction, en une autre langue, des mots de la première : mais alors que viendraient faire, entre ces mots et leurs traductions, les indications de lettres et de *noms de lettres* (car les assyriologues eux-mêmes reconnaissent que les mots de la troisième colonne sont des noms de lettres) inscrites au milieu? De plus, les mots de la première colonne, qu'on prétend être de l'akkadien, présentent une coupure en syllabes séparées qui ne se trouve pas dans les autres textes dits akkadiens; c'est que la première colonne des syllabaires contient une épellation figurée et non des mots d'une langue, quelle qu'elle soit.

Julien HAVET.

ERRATUM à l'article de M. Monod sur la leçon d'ouverture du cours de M. Fustel de Coulanges : p. 185, ligne 22, lire *celle-là*, et ligne 23, *celle-ci*. — Même page, ligne 34, lire au lieu de « parade », *parole*. — P. 186, ligne 2, lire au lieu de « lien de fait », *liens des faits*. — P. 188, ligne 2, lire *édition des formules* et supprimer *et*. — Même page, ligne 26, lire *de* et non « des ».

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 29 Mars — 1879

52. — **Étude sur les sarcophages chrétiens antiques de la ville d'Arles,** par M. Edmond Le Blant. Dessins de M. Pierre Fritel. (Collection de documents inédits sur l'histoire de France publiés par les soins du Ministre de l'instruction publique). Paris, imprimerie nationale. 1878, in-fol. xxxix-84 p. 36 pl.

Dès le siècle dernier Maffei exprimait le désir de voir publier les sarcophages des premiers siècles qui abondent dans plusieurs villes du midi de la France, notamment à Arles. « L'on apprend beaucoup de choses, disait-il, des bas-reliefs chrétiens, et il serait bien à souhaiter d'avoir un recueil gravé de tous ceux de France, comme Bosio et Aringhi ont fait de ceux de Rome. » Cette lacune vient d'être comblée par le savant qui représente avec la plus incontestable autorité, de ce côté-ci des Alpes, l'épigraphie et l'archéologie chrétiennes. Grâce à M. Le Blant, nous possédons aujourd'hui la collection complète de ceux de ces monuments qui se trouvent au musée ou dans les églises d'Arles, et l'antique cité gallo-romaine n'a plus rien à envier à ses rivales d'Italie.

Les sarcophages chrétiens ornés de figures sont, comme on sait, la dernière manifestation de l'art symbolique, tel qu'il s'offre à nous dans les catacombes. Les plus anciens d'entre eux remontent à peine à l'époque des peintures cémétériales les plus récentes, j'entends celles qui font partie du cycle primitif. Sur les 493 inscriptions datées, que M. de Rossi a recueillies pour les quatre premiers siècles de l'Eglise, 18 seulement proviennent de sarcophages à figures, et, parmi celles-là, 4 seulement appartiennent à l'ère des persécutions. On peut dire, en thèse générale, que les sarcophages à sujets ne commencent à faire leur apparition qu'après l'édit de Milan, alors que certaines fresques chrétiennes datent déjà du temps des Césars. Cette remarque s'applique d'ailleurs à toutes les autres productions de la sculpture. C'est à peine si l'on compte quatre ou cinq statues en ronde bosse antérieures à Constantin (le saint Hippolyte, les deux « Bon Pasteur » du Musée du Latran, celui du musée de Saint-Irène, etc.). L'art byzantin a hérité de cette hostilité, qui tient évidemment à des scrupules religieux ; aujourd'hui encore, au mont Athos, comme en Russie, la sculpture occupe une place absolument subalterne.

Dans une introduction qui fera époque, M. Le B. a recherché l'origine des motifs représentés sur les sarcophages, et, pour toute une catégorie de ces motifs, il a réussi à la déterminer avec une certitude absolue. Frappé de l'analogie de certaines épitaphes avec les liturgies funéraires, il s'est demandé si le choix des sujets destinés à orner les tombeaux n'était pas, quelquefois aussi, dicté par l'attachement aux rites de l'Eglise. En examinant les litanies de la « Commendatio animæ quando infirmus est in extremis », il y a trouvé une foule de traits pouvant s'appliquer aux sculptures des sarcophages. Quelques citations feront toucher au doigt cette parenté, cette filiation : « Libera, Domine, animam ejus, sicut liberasti Enoch et Eliam de communi morte mundi; — sicut liberasti Noe de diluvio;]— Abraham de Ur Chaldæorum ; — Job de passionibus suis; — Isaac de hostia et de manu patris sui Abrahæ ; — Lot de Sodomis et de flamma ignis; — Moysen de manu Pharaonis ; — Danielem de lacu leonum; — tres pueros de camino ignis ardentis; — Susannam de falso crimine ; — David de manu regis Saul, et de manu Goliath ; — Petrum et Paulum de carceribus ; — Theclam de atrocissimis tormentis », etc., etc.

Le plus ancien manuscrit de la « Commendatio animæ » remonte seulement, il est vrai, au IXe siècle. On pouvait donc être tenté d'admettre que ces formules avaient été inspirées par la vue des sujets figurés sur les sarcophages, qu'elles en étaient le produit, et non le point de départ. Mais divers indices permirent à M. Le B. de croire que le texte de la « Commendatio » était, en réalité, plus ancien, et qu'il datait des premiers siècles. La découverte de la célèbre coupe de Podgoritza, appartenant aujourd'hui à M. Basilewsky, lui a fourni un argument absolument décisif en faveur de son hypothèse. Dans cet objet, qui est du Ve siècle, on trouve déjà des inscriptions de tout point semblables à celles des liturgies funéraires. A côté de Daniel dans la fosse aux lions, on lit : DANIEL DE LACO LEONIS ; à côté des trois Hébreux dans la fournaise : TRIS PVERI DE EGNE CAMI(ni) ; à côté de Suzanne : SUSANNA DE FALSO CRIMINE ; enfin à côté de Jonas : DIVNAN DE VENTRE QVETI LIBERATVS EST. La haute antiquité de la « Commendatio animæ » se trouvant ainsi mise hors de doute, il est évident que les sculpteurs des sarcophages n'ont fait bien souvent que traduire les formules des prières récitées par l'Eglise au chevet des agonisants. Nous n'avons, en effet, pas besoin de rappeler que bon nombre des sujets choisis par eux se rapportent aux exemples invoqués dans la liturgie ci-dessus reproduite : l'enlèvement d'Elie, Noé dans l'arche, Job sur le fumier, le sacrifice d'Isaac, le passage de la mer Rouge, Daniel dans la fosse aux lions, les trois Hébreux dans la fournaise ardente, le jugement de Susanne, etc. Quant aux autres sujets, ils procèdent d'un ordre d'idées différent, qui n'a jusqu'ici pu être déterminé.

La découverte de M. Le B. a une portée fort grande. S'il nous était permis d'adresser une critique à l'éminent archéologue, ce serait de n'a-

voir pas indiqué toutes les conséquences qui en découlent. C'est ainsi que nous devons nous demander si son système ne peut pas s'appliquer aux peintures des catacombes, prototypes des sarcophages. Là aussi, en effet, abondent les scènes visées par la « Commendatio ». Il aurait été, en outre, intéressant de rechercher dans quelle mesure le caractère funéraire domine dans l'art des catacombes. Mais M. Le B. nous répondrait, et nous ne saurions sur ce point lui donner tort, qu'il n'a voulu s'occuper, quant à présent, que des sarcophages, et qu'il se réserve de traiter, en temps et lieu, les autres problèmes soulevés par son livre.

On vient de voir que, dans un assez grand nombre de cas, les sujets choisis par les sculpteurs de sarcophages se rattachent à des textes déterminés et sont directement inspirés par l'Eglise. S'ensuit-il que celle-ci ait exercé un contrôle incessant sur les productions des artistes? Pas plus que M. Le B., nous ne saurions nous ranger à ce système qui compte aujourd'hui tant de partisans [1]. L'Eglise a souvent pu fournir le thème des fresques, des sculptures, mais, jusque vers le triomphe de Constantin, elle s'est très-certainement bornée à de simples indications, laissant aux artistes le soin d'interpréter et de développer à leur gré ces données, forcément très-sommaires. Notre opinion acquerra plus de poids en présence du caractère privé de la plupart des monuments funéraires. Ceux qui les commandaient étaient d'ordinaire de simples particuliers. Ne serait-il pas invraisemblable d'admettre que l'Eglise est intervenue à chaque instant dans l'exécution d'œuvres qui n'étaient pas destinées au culte?

On a usé et abusé des rapprochements entre la littérature patristique et les monuments figurés. « L'exemple donné par les Pères », dit M. Le B., « a conduit à chercher dans chaque sujet, souvent même dans ses moindres accessoires, l'expression d'une pensée mystique. Les docteurs de l'Eglise ont, en effet, ouvert par leur méthode d'explication un large champ à l'exégèse conjecturale » [2]. Ces tendances, on ne saurait

---

1. « Che poi le pitture e sculture sacre non si debbano giudicare un aborto di abitudine prava, e quasi un avanzo di costume idolatrico, basterà osservare che esse non sono in luoghi privati soltanto, ma nei pubblici altresì ; ond' è forza che siano stati ordinati da quei che stavano al governo della società cristiana, in quei tempi di viva tradizione apostolica e di fede illibata. E ciò si dimostra ancora dell' accordo che le pitture e sculture hanno fra loro, quantunque di siti, di regioni, di nazioni diverse: il qual maraviglioso concerto non potrà spiegarsi, se supponiamo che da un sol principio non emanano. Adunque la Chiesa constituita da Cristo in Roma, sotto il governo del suo capo visibile, è da dirsi aver prima dettate le leggi, che poi furono universalmente seguite e in Occidente e in oriente, » etc., etc. (Garrucci, *Storia dell' arte cristiana*, t. I, pp. 5-6.)

2. Il ne serait pas inutile, à ce sujet, de distinguer entre les écrits des Pères de la première période et ceux de la seconde. A l'origine, ainsi que M. Piper l'a constaté dans son vaste travail intitulé *Einleitung in die monumentale Theologie*; les

se le dissimuler, remontent aux débuts du christianisme. Dans son *Pasteur*, écrit vers 92, Hermas déjà, en décrivant la tour destinée à symboliser l'Eglise, nous apprend que les sept femmes occupées à la construction représentent la Foi, etc., et les six hommes les anges; que les différentes espèces de pierres répondent aux différentes catégories de fidèles, etc., etc. Mais il était réservé à saint Augustin d'exercer, à cet égard, l'influence la plus fâcheuse. Veut-on savoir, entre autres, pourquoi Moïse a frappé à deux reprises différentes le rocher d'Horeb? Le docteur d'Hippone nous apprendra que c'est parce que deux pièces de bois devaient former la croix du Christ. Autre exemple : que signifient les quatre animaux que saint Jean a décrits dans l'Apocalypse (IV, 6-7), et dont les artistes ont fait la personification des Évangélistes? Saint Augustin, d'accord d'ailleurs sur ce point avec saint Jérôme, nous prouve que l'homme (l'ange) représente saint Mathieu, parce que le récit de cet auteur débute par la généalogie humaine du Christ; le lion, saint Marc, parce que celui-ci, dès le second verset, nous fait entendre la voix du lion rugissant dans le désert; le veau, saint Luc, dont l'Evangile s'ouvre par l'histoire de Zacharie, prêtre et sacrificateur; l'aigle enfin, saint Jean, qui, d'un vol audacieux, s'élance dans les régions sublimes pour dérouler à nos yeux comme la généalogie du Christ : *In principio erat Verbum* [1].

On peut affirmer qu'étant donnée pour l'artiste la nécessité de se conformer à de pareille interprétation, il n'y aurait plus eu d'art possible.

Le travail de M. Le B., avec sa méthode essentiellement critique, ne tardera pas, nous en sommes convaincu, à provoquer une réaction salutaire, et à ruiner le crédit de certaine école aux yeux de laquelle la valeur d'une explication est en raison de sa subtilité. Il faudrait citer en entier les pages dans lesquelles l'auteur nous montre que les Pères ont été loin de s'accorder sur le sens des représentations même les plus fréquentes. Prenons pour exemple les trois Hébreux dans la fournaise ardente : les Pères y ont vu tour à tour le symbole de la Résurrection, — ceux de l'Eglise militante, — du martyre, — de la tyrannie qu'exercera l'Antechrist. Même abondance d'explications pour la plupart des autres sujets : Daniel exposé dans la fosse aux lions et nourri par Habacuc figure, selon les uns, la Résurrection; selon d'autres, l'Eucharistie; ou bien encore le secours apporté par les prières aux âmes du purgatoire; ou

---

Pères se sont bien plus occupés de l'art païen que de l'art chrétien. Dans leurs polémiques avec les Gentils ils se seraient exposés à une défaite certaine s'ils avaient voulu opposer les productions de leurs coreligionnaires à l'admirable ensemble de l'architecture, de la sculpture, de la peinture classiques (Cf. Ebert, *Geschichte der christ. lat. Literatur*, pp. 29, 68). On a conclu de leur silence — et il a fallu de longs efforts pour détruire ce préjugé — que pendant les premiers siècles il n'y avait pas d'art chrétien.

1. Martigny, *Dictionnaire*, au mot : Evangéliste.

enfin la Passion du Christ. La vigne est à la fois le symbole du Christ, — de l'Eglise, — des fidèles, — de la Résurrection, — de l'Eucharistie, etc., etc. Conçoit-on l'embarras de l'artiste s'il avait voulu consulter tant d'oracles divers !

Ce serait peu connaître les habitudes, les aspirations des naïfs peintres des catacombes que de leur prêter des idées aussi subtiles. M. Le B. a raison de dire que, parmi les explications dues aux docteurs, les moins cherchées sont, à coup sûr, celles qui ont pénétré le plus facilement dans l'esprit des masses. Celles dont la foule comprenait sans peine la signification ont seules pu inspirer les œuvres d'art, ces livres des simples, des illettrés. L'idée de salut, de résurrection, qui s'imposait à tous devant les tombes, et dont les Pères nous montrent tant de figures dans les Ecritures, voilà celle que les peintres, les sculpteurs représentent de préférence. Qu'on dresse la statistique des sujets, on verra quelle infime minorité forment les sujets empreints du mysticisme raffiné qu'on est aujourd'hui trop tenté d'attribuer aux artistes de cette époque. La représentation même dans laquelle ces tendances se manifestent le plus clairement, l'ΙΧΘΥC, est plutôt un signe graphique qu'une œuvre d'art; elle tient de l'écriture presque autant que du dessin.

Dans les peintures ou sculptures vraiment dignes de ce nom, c'est-à-dire dans celles où intervient la figure humaine, on remarque une indépendance fort grande, non-seulement vis-à-vis des Pères, mais encore vis-à-vis des Ecritures. A chaque instant les artistes s'écartent des données fournies par la littérature. Les preuves réunies par M. Le B. sont fort concluantes. C'est ainsi que les urnes de Cana sont tantôt en nombre supérieur, tantôt en nombre inférieur à celui qui est indiqué par saint Jean [1]. David et Goliath sont figurés de même taille; Ève porte une coiffure recherchée, des bracelets et un collier à médaillons; le fumier, ou plutôt la cendre qui sert de siège à Job, est remplacé par un tabouret élégant, etc., etc. On peut ajouter à ces anomalies la présence de deux mages seulement dans une fresque du cimetière de S. Pierre et S. Marcelin [2], de quatre dans une fresque du cimetière de Domitille [3], de six enfin dans le fameux vase du musée Kircher [4]. Rappelons aussi la fresque des Catacombes de Naples qui représente la Tour d'Her-

---

1. Ce fait ne ruine-t-il pas l'hypothèse de ceux des Pères qui prétendent que les six urnes de Cana représentent les six âges du monde!

2. De Rossi, *Imagines selectæ deiparæ Virginis in cœmeteriis subterraneis udo depictæ*, pl. v; Kraus, *Die christliche Kunst in ihren frühesten Anfængen*, p. 100; Allard, *Rome souterraine*, pl. IV, n° 2.

3. De Rossi, *Imagines selectæ*, pl. IV.

4. Photographie Parker, n° 3119; Rohault de Fleury, *La Sainte Vierge*, t. I, pl. XXXV, p. 158.

Bien que les Evangiles n'aient pas précisé le nombre des Mages, la tradition l'avait d'assez bonne heure fixé à trois. Cf. Bayet, dans les *Archives des missions scientifiques*, 3° série, t. III, p. 467.

mas : au lieu des sept femmes indiquées par cet auteur, on n'en voit que trois ; quant aux hommes, on en chercherait vainement la trace [1].

Dans d'autres cas, les artistes ont interprété ou complété de la façon la plus bizarre les récits bibliques. Pourquoi groupent-ils plusieurs personnages autour de Moïse, déliant ses chaussures devant le buisson ardent ; pourquoi donnent-ils des compagnons à Daniel jeté dans la fosse aux lions ; pourquoi quatre ou même six figures font-elles cortège à Adam et Eve au moment de leur expulsion du Paradis ? Ces fautes contre le bon sens, contre la vraisemblance historique, ce manque absolu de couleur locale, ne prouvent-ils pas que, pendant les premiers siècles, l'Église n'exerçait pas sur les productions des artistes un contrôle bien sévère ?

Les traditions d'ateliers, les convenances décoratives, telles ont été pendant longtemps les causes déterminantes de ces licences artistiques. M. Le B., qui avait déjà constaté chez les graveurs d'inscriptions la persistance de certaines formules d'origine païenne [2], a retrouvé des tendances analogues chez leurs confrères, les sculpteurs d'ornements ou de figures. De là vient notamment que la baleine de Jonas ressemble de tout point au monstre qui menaçait Andromède, que le tombeau de Lazare est un « heroum » païen, que des têtes de Méduse ornent les extrémités d'un des sarcophages d'Arles ; de là vient que l'arche de Noé offre la similitude la plus complète avec le coffre dans lequel Danaé et Persée furent exposés sur la mer. La présence, dans les monuments chrétiens, d'innombrables symboles familiers aux Gentils n'a pas d'autre cause. On prodiguait les tritons, les hippocampes, les atlas, les télamons, les personnifications des vents, du ciel, des fleuves, de la mer, des saisons, sans y attacher de sens symbolique, et uniquement par suite d'habitudes invétérées.

On constate la persistance de ces traditions dans d'autres branches de l'art. C'est ainsi que dans les pavements historiés, par exemple [3], on rencontre jusqu'en plein moyen âge, non-seulement des ornements essentiellement antiques (grecques, méandres, entrelacs, etc.), mais encore des sujets qui n'ont rien à faire avec le christianisme, notamment le combat de Thésée et du Minotaure. Les personnifications des mois, des saisons, et en général tous les motifs empruntés au cycle cosmique forment, jusque vers le XIIIe siècle, l'accompagnement obligé de toutes les mosaïques pavementales. Il y avait, même à l'époque des luttes les plus ardentes, tout un domaine en quelque sorte commun à l'ancien et au nouveau culte. Les actes des Quatre Saints Couronnés nous fournissent, à cet égard, un

1. Bellermann, *Uber die ælte sten christlichen Begræbnissstætten und besonders die Katakomben zu Neapel mit ihren Wandgemælden*. Cf. notre article sur l'ouvrage de M. Schultz, dans la *Revue critique* du 1er décembre 1877.

2. *Inscriptions chrétiennes de la Gaule*, I, LXXVI, et suiv. — *Manuel d'Epigraphie chrétienne*, p. 72 et suiv.

3. Voir le travail que nous avons publié dans la *Revue archéologique*, décembre 1876, janvier 1877.

témoignage bien curieux. Requis par le lieutenant de Dioclétien de sculpter des Victoires et des Eros (qu'on se rappelle la vogue du mythe de Psyché et d'Eros dans l'art chrétien primitif), ils obéirent; ils consentirent également à représenter le soleil monté sur son char. Mais lorsqu'on leur ordonna de faire une statue d'Esculape, ils refusèrent de se prêter à ce qu'ils considéraient comme un acte d'idolâtrie, et aimèrent mieux souffrir le martyre. M. de Rossi, avec sa sagacité habituelle, a fait ressortir, tout récemment, l'intérêt de ce témoignage [1].

On s'écarterait donc singulièrement de la vérité en prêtant un sens religieux à toutes les productions de l'art chrétien primitif. Deux exemples vont achever de nous prouver à quel point ont fait fausse route jusqu'ici certains savants qui voient partout des intentions mystiques. Il y a quelques années, en exécutant des travaux dans la cathédrale de Pesaro, on mit à jour un fragment de mosaïque représentant un poisson. Nombre d'archéologues s'écrièrent tout aussitôt que c'était là l'ΙΧΘΥC chrétien. Malheureusement pour eux, on découvrit, quelque temps après, les autres parties de la composition; elles offraient une collection variée, non-seulement de poissons, mais encore de crustacés, d'oiseaux, de fauves, de plantes. A Djemilah, même erreur au sujet d'une colombe portant un rameau. En réalité, dans l'un et l'autre cas, on avait tout simplement affaire à des mosaïques zoologiques, telles que l'antiquité nous en a laissé un si grand nombre.

Que l'on attribue cet attachement pour des motifs légués par le paganisme à des traditions d'atelier, comme le fait M. Le B., ou à une sorte de réaction du bon sens populaire contre les subtilités des docteurs, peu importe au fond. Ce qui est intéressant à constaer, c'est que l'Eglise n'a exercé qu'une surveillance bien relâchée sur les travaux d'artistes. La concordance des motifs représentés en Orient et en Occident ne prouve nullement, comme nous l'avons vu soutenir tout à l'heure, l'existence d'une sorte de canon universellement reconnu, mais bien la communauté d'inspirations d'artistes tous nourris à la forte école de l'art classique.

A partir du triomphe de l'Eglise, la situation change. Dans les basiliques, la décoration des parties verticales du moins (nous avons vu qu'il fallait faire une exception pour les pavements) a lieu sous la direction et le contrôle des évêques, comme le prouvent les deux passages bien connus de saint Paulin de Nole. Mais, en présence de cette mission nouvelle, le clergé se rend compte de la responsabilité qu'il a contractée envers les fidèles, et il s'applique à ne choisir que des sujets d'une intelligence facile. Que l'on examine les peintures et les mosaïques des basiliques italiennes depuis le IVe jusqu'au IXe siècle, on n'y trouvera que des représentations offrant un caractère populaire et directement empruntées aux Ecritures.

L'analyse et la discussion de l'introduction de M. Le B. nous ont arrêté si longtemps que la place nous fait défaut pour parler du corps

1. *Roma sotterranea*, t. III, p. 579.

même de son ouvrage. Il nous suffira de dire que la méthode et l'exécution en sont également remarquables, et que cette excellente monographie épuise entièrement la matière. Elle sera bientôt suivie, à ce que nous apprenons, d'un second volume comprenant la description des monuments similaires conservés sur les autres points de notre pays. Nous devrons ainsi à M. Le Blant un véritable *Corpus* des sarcophages chrétiens de la France, digne pendant de ses *Inscriptions chrétiennes*. Puissent ces travaux développer dans notre pays le goût d'études désormais arrivées à une précision vraiment scientifique, et conquérir à l'archéologie chrétienne la place à laquelle elle a droit dans nos musées et dans nos écoles!

Eugène MÜNTZ.

---

53. — E. DEMOLINS. **Histoire de France** depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, d'après les sources et les travaux les plus récents. — T. I. Les Origines. La Féodalité. — T. II. La Monarchie féodale. Paris, librairie de la Société bibliographique, xv-410 et 483 p. in-12. (Chaque volume, 3 francs.)

Rien n'est plus difficile que d'écrire un bon manuel, un bon abrégé d'histoire générale. Il faut avoir une connaissance minutieuse et complète des faits, pour pouvoir choisir ceux qui ont une réelle importance et pour n'admettre dans ce choix que ceux qui sont d'une certitude absolue; il faut un esprit philosophique pour saisir les idées générales qui ressortent de ces faits et qui déterminent la marche de l'histoire, et pour comprendre le sens d'une époque et le caractère des personnages; il faut enfin un certain talent de style et de composition pour exposer les faits et les idées d'une manière claire, précise et vivante. Même lorsqu'on réunit toutes ces qualités, il est bien rare de satisfaire à la fois aux exigences des savants et à celles du grand public, bien que ce soit à ce but que doit tendre un manuel. On en a eu récemment la preuve quand M. Green a publié sa *Short History of the English People*. Il avait mis plus de douze ans à la préparer, faisant une étude approfondie et de première main de chaque époque; il avait des vues originales, un style incisif et brillant; son ouvrage a obtenu un succès tel que la librairie anglaise n'en avait pas vu depuis le temps de Macaulay; et pourtant il fourmillait d'erreurs et de lapsus, son plan comme ses appréciations ont été l'objet des plus vives critiques.

M. Demolins a entrepris de raconter en quatre courts volumes une histoire bien plus compliquée que celle de l'Angleterre, mais il ne paraît pas s'être douté des difficultés d'une pareille œuvre ni du temps qu'elle exige. Cela est d'autant plus fâcheux qu'il a une juste idée de ce que devrait être un abrégé d'histoire de France. Dans une préface intitulée un peu trop pompeusement : « Préface sur la manière d'écrire et d'enseigner l'histoire », il a exposé des vues auxquelles nous adhérons entièrement. Un manuel historique ne doit être ni une série d'aperçus phi-

losophiques, ni une simple narration, et encore moins un résumé chronologique où l'on entasse le plus de dates et de noms possible. L'auteur doit choisir pour chaque époque les personnages saillants et les faits caractéristiques, les peindre aussi complètement que possible en se servant des textes contemporains eux-mêmes, et joindre à ces narrations vivantes et pittoresques qui donnent la couleur des diverses époques, des explications et des détails précis sur les institutions et les mœurs. Peu importe que beaucoup de faits secondaires soient passés sous silence si le développement donné au récit des événements principaux fait revivre le passé, et il y a tout avantage à sacrifier quelque chose de l'histoire militaire et politique au profit de l'histoire sociale. Ce plan est excellent, mais M. D. a tort de croire que personne ne l'a conçu avant lui, et surtout il déprécie par trop les œuvres de ses devanciers. A l'en croire, nos histoires abrégées ne seraient que de secs répertoires sans vie et sans idées. L'histoire de France de MM. Bordier et Charton suit pourtant, sur une échelle un peu plus vaste, un plan analogue au sien; et même nos manuels classiques ne sont pas aussi mauvais qu'il veut bien le dire. Je reconnais toutefois que personne n'a jamais appliqué aussi résolûment que lui le principe de la suppression des faits accessoires au profit du large développement donné aux faits principaux.

Il faut louer également la manière originale et intelligente dont M. D. a classé les diverses périodes de l'histoire de France. Ses divisions méritent d'être citées. Livre I. Les Origines de la société Française. Ch. I. La société Romaine; ch. II. La société Chrétienne; ch. III. La société Germanique. — L. II. Lutte entre la société Romaine et la société Germanique. Les Mérovingiens. Ch. I. Etablissement des Francs dans la Gaule. Clovis et ses fils; ch. II. Rivalité de l'Austrasie et de la Neustrie. Brunehaut et Frédégonde; ch. III. Prépondérance de l'Austrasie. Les Maires du palais. — L. III. Triomphe de la société Germanique. Les Carolingiens. Ch. I. L'Empire chrétien et germanique. Charlemagne; ch. II. Démembrement de l'empire de Charlemagne. Louis le Débonnaire et ses fils; ch. III. Naissance de la Féodalité. Les ducs de France. — L. IV. L'Eglise et la Féodalité. La chrétienté. Ch. I. Les Guerres féodales. Les premiers Capétiens; ch. II. La Réforme ecclésiastique et sociale. Les Moines et la Papauté; ch. III. La Monarchie et l'Église. Grégoire VII. — L. V. La Royauté et la Féodalité. Louis le Gros, Philippe-Auguste. Ch. I. Répression des Guerres féodales. Louis VI le Gros. Les Communes; ch. II. Affermissement de l'autorité royale, Suger et saint Bernard; ch. III. Suprématie de la Royauté sur la Féodalité. Philippe-Auguste. — L. VI. Apogée de la Monarchie féodale. Saint Louis. Ch. I. Soumission des grands seigneurs féodaux. Blanche de Castille et saint Louis; ch. II. Le gouvernement royal. Saint Louis et Alphonse de Poitiers; ch. III. Suprématie morale et intellectuelle de la royauté. Saint Louis. — L. VII. Transformation de la Royauté. Philippe le Bel et ses fils. Ch. I. Déca-

dence de la féodalité judiciaire. Philippe le Bel et les légistes; ch. II. Décadence de la monarchie de l'Eglise. Boniface VIII, Clément V; ch. III. Réactions féodale et légiste. Louis X, Philippe V. — L. VIII. Décadence de la féodalité militaire. Guerre de cent ans. Ch. I. Période de revers. Philippe VI. Jean le Bon; ch. II. Période de succès. Charles V et Du Guesclin; ch. III. Période de désastres. Les Armagnacs et les Bourguignons; ch. IV. Période de triomphe. Charles VII et Jeanne d'Arc.

Nous aurions bien des réserves à faire sur quelques-unes de ces divisions, et en particulier, sur la symétrie un peu artificielle des trois chapitres qui composent chacun des sept premiers livres; mais elles ont le mérite de donner une idée bien nette et comme le dessin général du développement de l'histoire de France. On remarque aussi que l'histoire de l'Eglise y tient une très-grande place, et avec raison. L'Église est mêlée d'une manière intime à toute l'histoire du moyen âge; l'enseignement universitaire, en ne voulant ni faire l'apologie de l'Eglise, ni la juger avec une virile franchise, a écarté systématiquement de ses programmes toutes les questions ecclésiastiques, ce qui risque de fausser radicalement le tableau qui est fait du moyen âge aux enfants de nos lycées. M. D. n'est pas tombé dans ce défaut, il est même tombé dans le défaut opposé, surtout en identifiant la religion et l'Église. En lisant son livre, on croirait parfois que les sentiments de piété et de dévotion jouaient au moyen âge un rôle qu'ils n'y ont jamais joué. Le moyen âge a un caractère beaucoup plus ecclésiastique que religieux. On est étonné, quand on lit soit les œuvres historiques, soit les œuvres poétiques du moyen âge, de la place relativement faible qu'y tiennent les sentiments vraiment religieux, et du rôle que les passions humaines jouent dans la vie des hommes d'Eglise. Combien d'œuvres historiques dues à des clercs, d'annales écrites dans les cloîtres, où il n'y a pas une ligne, pas un mot qui trahisse une préoccupation religieuse!

Quand nous aurons loué le but poursuivi par M. D. et le cadre qu'il s'est tracé, nous aurons épuisé malheureusement les éloges que nous avons à accorder à son œuvre. Sans doute il y a de la verve et de la chaleur dans ses récits; certains chapitres, pour lesquels il était guidé par de bons livres, sont assez bien traités; ainsi, pour Charlemagne, il a suivi M. Vétault; pour Saint Louis, M. Wallon; pour Alphonse de Poitiers et pour Philippe le Bel, M. Boutaric; pour Charles VII, l'histoire encore inédite de M. de Beaucourt; mais nulle part on ne reconnaît la trace d'études personnelles et de première main, une intelligence pénétrante et précise des institutions, le sens de la critique et de la vérité historique. Partout, au contraire, on trouve les preuves de la précipitation et de la légèreté avec laquelle ce livre a été composé et écrit. Le titre porte : *Histoire de France,* d'après les sources et les travaux récents. M. D. ne connaît bien ni les unes ni les autres; non-seulement il ignore entièrement tous les travaux allemands, mais il y a beaucoup de travaux français qui lui sont inconnus, même (chose étrange dans un livre dédié

à M. de Beaucourt) des travaux parus dans la *Revue des Questions historiques* [1].

Les grosses erreurs et les lapsus ne sont pas rares. T. I, p. 86. Les Burgundions ne sont pas venus sur les bords du Rhône en 410, mais dans la seconde moitié du ve siècle. — P. 112. Il est dit que Gondebaud avait tué ses deux frères; il n'avait tué que Chilpéric. — P. 150. Le récit de l'entrevue d'Andelot est de la pure fantaisie. On y voit Childebert venu seul auprès de Gontran qui lui recommande de se défier de Brunehaut. Brunehaut était présente à Andelot (*Greg. Tur.*, IX, 20). — P. 176. La *gilde* des seigneurs est une expression dénuée de sens. — P. 297. Eudes est appelé l'*aïeul* de Hugues Capet; il était son grand-oncle. — T. II, P. 106. Rigord est représenté comme soignant Philippe-Auguste mourant. Rigord était mort depuis neuf ans, etc.

Mais ce sont là des péchés véniels. Ce qui est plus grave, c'est l'absence de critique avec laquelle est composé le récit de M. D. Il est bon d'écrire une histoire vivante et colorée; mais il faut avoir soin de ne pas faire du pittoresque aux dépens de la vérité. Il importe, dans un manuel destiné aux commerçants, de ne rien dire que de vrai. Aussi, quand on emprunte des récits aux historiens du moyen âge, il faut avoir soin de prendre des écrits absolument contemporains et non des légendes plus ou moins apocryphes. Ainsi pourquoi reproduire les légendes du martyre de saint Irénée (t. I, p. 41), de la fuite de Childéric remplacé par Egidius (p. 93), du mariage de Clovis (p. 105-107), de la bataille de Troucy (p. 152, tirée des *Gesta regum Francorum)*, du mariage de Rollon avec Gisèle (p. 293, tirée de Dudon), des embûches dressées à Hugues Capet par Conrad de Bourgogne (318, tirée de Richer), d'Adalbert de Périgord (p. 336, tirée de l'interpolateur d'Adémar de Chabannes). Si, du moins, on croit nécessaire de conserver telle ou telle de ces légendes, soit parce qu'elle est trop connue, soit parce que, sans être vraie, elle caractérise une époque ou une situation, il faut avertir que c'est une légende, comme M. D. l'a fait pour ses emprunts au moine de Saint-Gall (p. 223 et ss.). Sur tous les points que je viens d'indiquer, il était facile à M. D. de s'éclairer. Il lui aurait aussi suffi d'ouvrir le livre de M. Longnon sur la géographie de la Gaule mérovingienne pour savoir que *Brennacum* n'est pas Braine, mais Berny, et que Clovis n'a pas battu les Alamans à Tolbiac, mais sur le cours supérieur du Rhin.

Quelle que soit la gravité de ce défaut, de ce mélange constant de vérité et d'erreur, j'en ferai un reproche moins grave à M. D. que des énormes lacunes qui ôtent à son livre la plus grande partie de sa valeur. Dès la première page, il nous dit que la nation française a été formée de trois

---

1. Ainsi, p. 81, M. D. place la défaite d'Attila près de Châlons, au lieu de Troyes. Cf. A. de Barthélemy. La campagne d'Attila. *Rev. des Quest. hist.*, t. VIII, p. 337; et p. 346, M. D. reproduit les exagérations traditionnelles sur les terreurs de l'an mil. Cf. D. Plaine, les Terreurs de l'an mil. *Rev. des Quest. hist.*, t. XII, p. 145.

éléments : Rome, le christianisme, les Germains. Il n'oublie qu'une chose : la chair de notre chair et le sang de notre sang, les Gaulois. Il n'y a pas un mot sur le caractère des Gaulois, ce caractère resté indélébile après dix-huit siècles : « fortiter pugnare et argute loqui. » Au IXe siècle, le nom même de Hincmar n'est pas prononcé, et pourtant le grand archevêque de Reims a exercé une influence prédominante sur tout son siècle, et a été le vrai fondateur de la tradition gallicane. Dans une *Histoire de France*, qui prétend rendre aux questions religieuses leur vraie place, il était étrange de l'oublier. De même la lutte de la France et de l'Allemagne sous Charles le Chauve est passée sous silence, ainsi que le traité de Mersen de 870, plus important peut-être que celui de Verdun. L'établissement des Normands en Italie au XIe siècle, fait capital pour l'histoire des croisades, pour la diffusion du génie français et pour les destinées à venir de la France, est à peine indiqué dans une phrase incidente. Les créations du règne de Philippe-Auguste, la régularité des sessions du Parlement, Notre-Dame, l'enceinte et le pavage de Paris sont passés sous silence. La première réunion des Etats généraux est mentionnée, mais sans un mot qui fasse remarquer l'importance du fait ni qui explique ce que c'était que cette réunion des trois Etats. Il n'est pas question de l'établissement de la cour des Comptes. Le rôle de la Papauté à Avignon est à peine indiqué. Enfin, M. D. semble avoir totalement oublié le rôle des grands théologiens français aux conciles de Bâle et de Constance, et la pragmatique sanction de Charles VII. Tout ce qui touche au développement de l'Eglise nationale en France et des idées gallicanes semble avoir été tu systématiquement. Mais alors l'histoire de France n'a plus de sens. Ce qui est plus étrange encore que tout le reste, c'est que la prépondérance littéraire, intellectuelle et artistique de la France au moyen âge est indiquée en une demi-page (II, 220), mais qu'il est impossible de se faire une idée, d'après M. D., ni du mouvement littéraire auquel nous devons les chansons de gestes, les fabliaux, les mystères, les chants de nos trouvères, nos romans en vers et en prose, ni du mouvement artistique qui a créé deux styles admirables d'architecture religieuse, une école de sculpture naturaliste qui devançait la renaissance italienne, et les merveilles de la peinture sur vitraux et en miniature, ni du mouvement philosophique qui a fait de la France l'arène des grandes disputes théoriques, pendant que l'Allemagne et l'Italie étaient l'arène des luttes politiques qui menaçaient l'autorité de l'Eglise. Dans son chapitre sur la suprématie intellectuelle de la royauté française, M. D. parle longuement de deux Italiens, Thomas d'Aquin et Bonaventure, et d'un Anglais, Roger Bacon; mais les Français sont à peine mentionnés; Robert Sorbon n'est pas nommé.

On ne s'étonnera pas, après ce que nous venons de dire, que les passages du livre de M. D. qui traitent des institutions soient erronés ou superficiels. Tout ce qui touche à la féodalité en particulier (p. 284 et suiv.) semble avoir été écrit vers 1820, avant les travaux de Gui-

zot et de Guérard. Je n'écraserai pas M. D. sous les noms de M. Waitz et de M. Roth, mais pour ne citer que les auteurs français et ceux qui appartiennent au même parti que lui, comment n'a-t-il lu ni le livre de M. Faugeron sur les bénéfices et la vassalité au IXe siècle, ni l'art. que M. Sepet a fait, d'après ce livre, dans la *Revue des questions historiques* (t. VIII, p. 122), ni l'art. de M. Boutaric dans la même Revue sur les origines de la féodalité (t. XVIII, 325), ni les pages très-sensées de M. Dareste dans son *Histoire de France* (t. I, p. 475 et ss.). Il n'aurait pas fait de la *recommandation* la seule source de la féodalité; il aurait expliqué ce que furent aux diverses époques les bénéfices, il aurait parlé de l'organisation de l'armée carolingienne et il n'aurait pas dit que le capitulaire de Kiersy-sur-Oise de 877 autorisa les seigneurs à choisir leurs héritiers. Partant de l'idée si fausse que la féodalité est organisée à la fin du IXe siècle, il applique au Xe des idées qui ne sont vraies qu'au XIe tout au plus (p. 326 et ss.). Il représente le comte de Flandre entouré de douze pairs, la France partagée en 70,000 fiefs sous Hugues-Capet! Il ne montre pas comment le système féodal s'appliqua à l'Eglise comme à l'Etat et, faute d'avoir indiqué ce fait capital, il est incapable d'expliquer ni l'universalité de la simonie, ni les vraies causes de la lutte entre le sacerdoce et les puissances temporelles. Il semble, à le lire, que les princes aient simplement voulu opprimer l'Eglise et que celle-ci ne luttât que pour son indépendance spirituelle, ce qui est enfantin, (voy. t. I, p. 379 et ss., t. II, p. 265 et ss.).

Le rôle des légistes dans le développement du pouvoir royal est traité avec plus de soin, mais avec beaucoup d'inconséquence. M. D. est un grand ennemi des légistes et sur certains points il a raison; il voit en eux les destructeurs des libertés du système féodal et chrétien au profit de la théorie païenne et romaine de l'omnipotence royale. Mais en même temps M. D. est un grand ennemi de la démocratie moderne (t. II, p. 357); aussi fait-il une véritable caricature du rôle des Etats généraux du XIVe siècle, sous la régence du Dauphin Charles, et fait-il un éloge sans réserve du gouvernement de Charles V. Qu'était-ce pourtant que ce gouvernement, sinon l'application du système et des idées des légistes?

Il serait presque puéril, après tout ce que nous venons de dire, de chercher chicane à M. D. sur les points sur lesquels nous trouvons qu'il a des idées fausses ou qu'il montre de la partialité, sur la théorie singulière d'après laquelle, jusqu'aux Capétiens, le principe de l'hérédité royale n'aurait pas existé (I, 330), sur les associations pour la trève de Dieu considérées comme l'origine des communes (II, 13), sur les mauvaises définitions du réalisme et du nominalisme (II, 55) ; sur l'exposition inexacte des doctrines des Albigeois (II, 111) ; sur l'apologie qu'il fait de l'Inquisition (II, 131) et du servage (II, 314). Nous avons hâte d'arriver à une dernière critique, la plus grave peut-être que nous ayons à adresser à M. Demolins.

En tête de chaque chapitre est donnée en note une liste des sources à consulter. Cette méthode est excellente, pourvu que les sources indiquées soient choisies avec soin, que les indications soient données avec exactitude, et que les sources importantes soient toutes citées. Les listes de M. D. ne répondent à aucune de ces conditions. Pas une seule n'offre un sens raisonnable. On voit trop bien que les indications ont été prises au hasard et de seconde main, et reproduites sans que même on se soit donné la peine de les comprendre. T. 1, p. 3 : que veut dire : Tite-Live, *Hist. rom.*, 35 lib., l. x, xxi-xlv. — P. 62. Procope n'a rien à voir pour l'époque antérieure à 481 ; par contre, le *Chronicon imperiale*, l'Anonyme de Cuspinien, celui de Valois, sont indispensables à noter, ainsi que Grégoire de Tours. — P. 97, Pertz, Lex Burgund*io*rum, De Rozières. — P. 131, Lex Burgund*o*rum, de Rozières. Qu'est-ce que c'est que les *Acta Sanctorum* de Grégoire de Tours ? La chronique de Frédégaire ne s'étend pas jusqu'à 768, mais jusqu'à 641. — P. 158. La *Vita Sigiberti* III, la *Vita Pippini Ducis*, les *Annales Mettenses* n'ont aucune valeur historique et ne peuvent être citées ici. Les Annales de Metz n'ont pas été écrites à Metz. Elles ont reçu ce nom du lieu où le manuscrit a été trouvé. — P. 202. Le Monachus Engolismensis (qui d'ailleurs n'a aucune valeur pour Charlemagne) est le même auteur indiqué p. 326 comme *Adamarus Chabannensis* (lis. Cabannensis). Le *Poeta Saxo* n'a fait que mettre en vers les *Annales Laurissenses*. Il faut rayer le nom d'Anastase le Bibliothécaire ; celui de Hugo Floria*s*ensis *(sic)* qui écrivait au commencement du xiie siècle n'a rien à faire parmi les sources du règne de Charlemagne. Enfin les Annales Eginhardi (lisez Einhardi), que du reste Einhard n'a pas écrites, ne s'étendent que jusqu'à 829, et non jusqu'à 839 ; par contre, les *Ann. Bertiniani* ne commencent en réalité qu'en 830 et non en 741. — P. 278. Flodoard ne commence pas à 907, mais à 917. Reginon et les Annales de Fulda, les Annales de Sainte Colombe de Sens, l'*Historia Francorum Senonensis* devraient être indiqués et ne le sont pas. Par contre, il faut rayer Odorannus, Hugues de Fleury, et les *Fragmenta ex Chronico S. Vedasti.* — Nous pourrions continuer ces observations pour tous les chapitres, signaler des oublis incroyables, Dudon de Saint-Quentin (p. 278), Guillaume de Jumièges, Guillaume de Poitiers (p. 368), des indications dépourvues de sens, telles que *Simonis comitis Montisfortis Chronica* (II, 109), comme si Simon de Montfort avait écrit une chronique allant jusqu'à 1310, signaler les indications bizarres telles que : *Anonymo vita Pipini, ex Pauli Diaconis de gestis Langobardorum, Hugo Flaviniacensis de Chronico Virdunensi*, qui indiquent évidemment des transcriptions faites d'après des livres de seconde main. Je ne parle pas des fautes d'orthographe ou d'impression ; il y en a à chaque ligne dans ces listes de sources. Loin d'être utiles, elles ne peuvent que nuire, induire en erreur ; elles sont un pur décor d'érudition qui a pour but de faire croire que l'auteur a travaillé sur les originaux et qui fournissent, à chaque chapitre, la preuve du contraire.

« Nous serons pleinement récompensé, dit M. D. dans sa préface, si nous avons pu contribuer, pour notre part, au progrès des études historiques. » On peut juger si cet espoir est fondé. Loin de marquer un progrès sur les livres en usage dans nos lycées, l'ouvrage de M. Demolins, par le fond comme par les idées et les allures du style, semble remonter au temps de la Restauration et de la première ferveur romantique. Pourtant, si nous avons cru devoir nous en occuper si longuement, c'est qu'il est édité par une société puissante qui dispose de grands moyens de publicité, qui se considère comme chargée de renouveler en France les études historiques au nom de certaines idées religieuses, et qui fait de l'histoire un moyen de propagande; c'est aussi parce que l'auteur a assez de mérite et de talent pour que les conseils puissent lui être utiles, et le pousser à faire mieux s'il est averti à temps. S'il nous en croyait, il se hâterait de refondre les deux volumes qu'il vient de publier et qui, tels qu'ils sont, ne peuvent guère rendre de services à la jeunesse à laquelle ils sont destinés, et il garderait encore quelque temps sur le métier les deux nouveaux volumes qu'il annonce. Nous le croyons capable de produire alors une œuvre distinguée, et, malgré toutes les divergences d'opinions et de tendances, nous serons heureux de l'admirer et de la louer.

G. Monod.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 21 mars 1879.

M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts informe par lettre l'Académie qu'il a commandé à M. Soldi, statuaire, un buste de Boissonade, destiné au palais de l'Institut.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, adresse à l'Académie un rapport sur les travaux des membres de l'école. Renvoyé à la commission des écoles françaises d'Athènes et de Rome.

M. Paulin Paris lit la préface d'une édition des anciens historiens français des croisades, dont la publication est préparée par la librairie Didot. Le volume actuellement sous presse, auquel est destinée cette préface, doit contenir l'histoire des croisades en prose française connue sous le nom de *Roman d'Éracle*. — M. Paulin Paris commence par faire remarquer l'intérêt que présentent les anciens historiens *français* des croisades. Pour bien comprendre une époque, il faut voir les actions et les paroles des hommes de cette époque rapportées dans leur langue : ni les chroniques latines ni les ouvrages écrits de nos jours en français moderne ne peuvent donner sur les croisades et les croisés une impression aussi vive et aussi juste que les histoires écrites au temps même des croisades, dans la langue française de ce temps. — M. Paris rappelle ensuite quels furent les principaux historiens des premières croisades, et insiste sur l'importance de l'un d'entre eux, Guillaume, archevêque de Tyr, dont l'ouvrage tient un des premiers rangs parmi les œuvres historiques du moyen âge. C'est de la chronique latine de Guillaume de Tyr que Bernard, trésorier de Corbie, au XIIIe siècle, a tiré l'ouvrage français auquel on a donné, au moyen âge, le titre de *Roman d'Éracle*. Ce titre lui a été donné à cause de la première phrase, qui mentionne l'empereur Héraclius : « Les anciennes istoires dient que Eracles governa l'empire de Rome »; mais le sujet de l'ouvrage est une histoire complète des établissements latins en Orient, de 1095 à 1231. Pour la période qui va de 1095 à 1184, Bernard a traduit la chronique latine de Guillaume de Tyr, et cette traduction est remarquable à la fois par la fidélité et par le naturel; elle se lit si aisément qu'on la prendrait pour un ouvrage original. De 1184 à 1190, Bernard le trésorier a suivi la chronique d'Ernoul; enfin, de 1190 à 1231, il a composé, avec des renseignements puisés à diverses sources, un récit original.

M. Alexandre Bertrand, conservateur du musée gallo-romain de Saint Germain en Laye, lit une note sur quelques découvertes archéologiques récentes. — En premier lieu, M. Bertrand met sous les yeux des membres de l'Académie un casque de fer trouvé au lieu dit l'Hermitage, près d'Agen. Les fragments de ce casque ont été recueillis, pour le musée d'Agen, par M. Tholin ; ils ont été portés provisoirement au musée de Saint-Germain pour y être rajustés : ce travail, entrepris par M. Abel Maître, a parfaitement réussi, et le casque, reconstitué presque tout entier, va repartir pour Agen. — Ce casque, très-bien conservé, à peine oxydé, est tout entier formé d'une seule feuille de fer très-mince, travaillée au marteau, sans soudure; c'est un travail qui n'a pu être exécuté que par un habile ouvrier. Le casque est rond; au milieu en haut s'élève un petit tube qui a dû servir de porte-aigrette : l'objet qui devait s'adapter sur ce tube et former le sommet du casque ne nous est pas parvenu. En tout, la forme du casque en question est nouvelle et ne ressemble à rien de ce que l'on connaissait jusqu'ici, soit en fait d'objets conservés dans les collections, soit par les représentations des sculptures antiques. — M. Bertrand croit ce casque gaulois, et d'une époque voisine de celle de la conquête romaine. D'une part, en effet, les autres objets qui ont été trouvés en même temps à l'Hermitage ont le caractère des objets gaulois de cette époque ; d'autre part, en examinant de plus près un casque provenant d'Alise-Sainte-Reine, qui se trouve au musée de Saint-Germain, mais qui avait été peu étudié jusqu'ici parce qu'il est mal conservé et en mauvais état, M. Bertrand a constaté des ressemblances frappantes entre ce casque et celui de l'Hermitage : or les objets trouvés à Alise-Sainte-Reine, reste des combats du siège d'Alesia, datent certainement de l'époque de la conquête de la Gaule par César.

M. de Saulcy dit que des casques exactement semblables à celui de l'Hermitage, présenté par M. Bertrand, sont figurés sur des monnaies d'Hérode; or un passage de Josèphe nous apprend qu'Hérode avait une garde de Gaulois. M. de Saulcy voit là une confirmation de l'hypothèse de M. Bertrand sur la provenance gauloise du casque de l'Hermitage. — M. Georges Perrot objecte que le passage de Josèphe invoqué par M. de Saulcy doit sans doute s'entendre d'une garde de Galates et non de Gaulois; or les Galates étaient séparés depuis trop longtemps des Gaulois occidentaux, pour qu'on ait lieu de soupçonner qu'ils avaient un armement semblable. Il ne faudrait donc pas attacher trop d'importance au rapprochement indiqué par M. de Saulcy.

M. Alexandre Bertrand présente ensuite une épée de bronze donnée au musée de Saint-Germain par la compagnie du chemin de fer de l'Ouest. Cette épée a été trouvée sur le territoire de la commune de La Vicomté, entre Dinan et Saint-Malo, au sommet d'un promontoire qui domine la rive droite de la Rance. Elle faisait partie d'un dépôt d'armes qui comprenait vingt pièces, cachées ensemble sous une grosse pierre; une partie des objets trouvés est aujourd'hui au musée de Dinan. L'épée est longue de 45 centimètres; la poignée manque. Elle est d'une belle forme. Elle appartient à un type dont une vingtaine de spécimens sont déjà connus. Les épées de ce type ont été trouvées dans des contrées diverses, en France, en Angleterre, en Irlande, etc., mais toujours dans le Nord, et presque toujours sur les bords des rivières, non loin de leurs embouchures : sans doute elles étaient apportées de quelque autre pays par un commerce maritime de cabotage.

L'Académie se forme en comité secret.

Ouvrages déposés (séance précédente) : — Castan (Aug.), Les origines du festin des rois à Besançon (Besançon, 1879, in-8°, extr. des Mémoires de la Société d'émulation du Doubs); — Catalogue général des mss. des bibliothèques publiques des départements, t. VI, Douai (Paris, 1878, in-4°); — Collection de documents inédits sur l'histoire de France, 3e série, Archéologie : Inventaire du mobilier de Charles V, roi de France, publié par G. Labarte (Paris, 1879, in-4°); — Dictionnaire archéologique de la Gaule, époque celtique, t. II, fascicule (Paris, 1878, in-fol.); — Gasté (Armand), Deux lettres inédites de la princesse palatine, mère du régent (Caen, 1879, in-8°, extr. des Mémoires de l'académie de Caen).

(Séance du 21 mars) : — Assyrie et Chaldée, par Georges de Dubor (Montauban, 1879, in-8°).

Présentés de la part des auteurs (séance précédente) : — par M. Jourdain : Giovanni Gozzadini, Di un antico sepolcro a Ceretolo nel Bolognese (Modena, 1879, in-8°); — *par M. Paulin Paris :* Tamizey de Larroque, Documents relatifs à Urbain Grandier et à sa condamnation (extr. du *Cabinet historique*, 1879);

(Séance du 21 mars) : — par M. Laboulaye, le premier volume des publications de la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur; — *par M. Maury, de la part de M. Alexandre Bertrand*, deux photographies d'une inscription conservée au musée Grégorien de Latran, à Rome; — *par M. Desnoyers, de la part de l'auteur :* E. de Robillard de Beaurepaire, Raymond Bordeaux, ses œuvres et sa correspondance (Caen, 1878, in-8°).

Julien Havet.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 5 Février — 1879

54. — **La Grèce et l'Orient en Provence,** par Ch. Lenthéric. Paris, Plon, 1878, in-8° de 407 p. avec 7 cartes et plans.

L'ouvrage de M. Lenthéric répond mal au titre qu'il porte. Sans doute il y est question de l'influence des Grecs et des Phéniciens sur les villes et les peuples de la Provence; mais il y est encore plus question des Romains. A vrai dire, ce livre est une étude archéologique sur le bas Rhône, Arles et Marseille. Il fait suite à celui que M. L. a déjà publié sur *les villes mortes du golfe de Lion* et où il a décrit le littoral méditerranéen depuis les Pyrénées jusqu'à la Camargue.

L'auteur passe successivement en revue les modifications survenues dans la configuration physique de la Provence occidentale, la topographie ancienne de la ville d'Arles, sa mer et ses îles, ses moyens de communication avec les voisins, ses monuments et ses antiquités, ses vieux cimetières, enfin les races qui la peuplèrent. Il est plus bref pour Marseille, faute de documents aussi abondants; il ne consacre à cette ville que deux chapitres, tandis qu'il en réserve sept pour Arles. Il examine quel était jadis l'état du sol de Marseille, et il note les changements que le temps et les hommes y ont opérés; il montre l'importance commerciale que cette cité a toujours eue; il en fait l'histoire sous les Phéniciens, les Grecs et les Romains; il établit qu'elle n'a jamais cessé d'avoir le caractère d'une cité grecque; enfin il termine par quelques pages sur l'introduction du christianisme en Provence.

Les meilleures parties de cet ouvrage sont celles qui traitent des questions de géographie physique et économique; les études personnelles de l'auteur et ses travaux habituels l'ont préparé à en parler avec compétence. A cet égard, je signalerai tout ce qu'il dit sur la Camargue, sur l'extension progressive du delta du Rhône, sur les digues du fleuve, sur les *fossæ marianæ*, le canal d'Arles à Bouc, le canal Saint-Louis, l'étang de

Berre, les ports modernes de Marseille. Partout ailleurs, on voit que M. Lenthéric marche sur un terrain qui ne lui est pas aussi familier; son érudition, très-réelle assurément, est de seconde main; il répète le plus souvent ce que d'autres ont écrit avant lui; et il ne choisit pas toujours bien ses autorités. Malgré ces défauts, son livre se lit avec intérêt et avec fruit; il apprendra peu de chose aux savants, mais il pourra être fort utile aux gens du monde.

---

55. — **Étude sur Nicolas de Grouchy (Nicolaus Gruchius Rothomagensis) et son fils Timothée de Grouchy, sieur de la Rivière,** par le vicomte de Grouchy, secrétaire d'ambassade et Émile Travers, ancien conseiller de préfecture, archiviste-paléographe. Paris, Champion; Caen, F. Le Blanc-Hardel, 1878, petit in-8° de VII-230 p. (tiré à 300 exemplaires).

Les biographes de Nicolas et de Timothée de Grouchy font, en quelques mots rapides et heureux, connaître ainsi tout d'abord (*Au lecteur*, p. VI) leurs deux héros : « Nous n'avons d'autre prétention que de raconter la vie et de donner une idée des œuvres d'un gentilhomme normand, qui, renonçant aux traditions de sa race, abandonna l'épée pour la plume, et les luttes meurtrières pour les combats oratoires. — Nicolas de Grouchy, philosophe et humaniste, se fit, à Paris, à Bordeaux et à Coïmbre, l'instituteur zélé d'une jeunesse studieuse, écrivit des livres remplis d'une érudition profonde, et fut l'ami des savants les plus distingués de son époque. Ses traductions d'Aristote sont oubliées aujourd'hui; mais son traité, *De comitiis Romanorum*, sera toujours consulté avec fruit, et sa version de l'Histoire de l'Inde, de Fernand Lopez de Castanheda, eut, lors de sa publication, une influence considérable sur le développement des connaissances géographiques en Europe. Toute consacrée à un labeur assidu et désintéressé, sa vie fut celle d'un homme utile, et lui mérite une place des plus honorables parmi les illustrations de la province de Normandie. — Son fils, controversiste religieux, plein de fougue et de savoir, est un écrivain original que, jusqu'ici, les biographes ont eu le tort d'oublier. »

Après nous avoir si bien présenté le professeur de Michel de Montaigne et le polémiste catholique, MM. le vicomte de Grouchy et E. Travers nous entretiennent (p. 2-4) des vastes recherches auxquelles ils ont dû se livrer pour reconstituer la biographie de Nicolas et de son fils. Aidés par divers érudits dont ils citent le nom avec reconnaissance, ils n'ont pas seulement fouillé les dépôts publics de Paris et de la province : l'un d'eux, profitant de ses séjours diplomatiques en Portugal, en Suisse, en Russie, en Suède et en Italie, a consulté avec un zèle filial, dans l'espoir d'y trouver des documents relatifs à son savant aïeul, les archives de Lis-

bonne et de Coïmbre, les bibliothèques de Berne, de Saint-Pétersbourg, d'Upsal et de Rome. A tant de sources d'information il faut joindre encore les vieux papiers de la famille de Grouchy. On devine facilement, après cela, tout ce que les deux collaborateurs ont mis dans leur livre de renseignements abondants, exacts et nouveaux [1]. Ajoutons que la recherche de l'inconnu n'a pas fait négliger à MM. de G. et T. l'étude des ouvrages anciens et nouveaux qui sont à la disposition de tous : pas un de ces ouvrages, pour ainsi dire, n'a été omis par les consciencieux biographes, et ils ont interrogé tout aussi bien La Croix du Maine, Scévole de Sainte-Marthe, le président de Thou, etc., que l'*Histoire de Sainte-Barbe* de M. J. Quicherat (1860-1864) et l'*Histoire du collège de Guyenne* de M. E. Gaullieur (1874) [2].

A des détails très-précis sur la famille de Grouchy (p. 4-9) succède le récit clair et animé de la vie de Nicolas. C'était le second des enfants de Jean de Grouchy et d'Isabeau de Morant. Il naquit vers 1509, près de Dieppe, selon les uns, à Rouen même, selon les autres, dont l'opinion paraît plus vraisemblable. Son enfance s'écoula dans la capitale de la Normandie. Il compléta, au collège Sainte-Barbe, les fortes études commencées à Rouen sous la direction de son oncle, l'abbé Christophe de Grouchy. Bientôt appelé par André de Gouvéa, son condisciple de Sainte-Barbe, à Bordeaux, il y passa treize années. Accompagnant ensuite à Coïmbre Gouvéa, il enseigna avec éclat la dialectique dans le collège des Arts fondé par son ami. Vers la fin de 1549 ou le commencement de 1550, il quitta le Portugal et se rendit en Normandie où, pendant plus de vingt ans, il devait habiter une terre appartenant depuis longtemps à sa famille [3]. Ce fut dans cette retraite qu'il mit au net les *Præceptiones dialecticæ* (dédiées à Guillaume de Guérente et à Buchanan, *ex domo paterna, nonis septembris* 1551) [4]. MM. de G. et T. ont reproduit (p. 87-88)

---

1. Si M. le vicomte de Grouchy n'avait encore rien publié jusqu'à ce jour, on connaissait et on appréciait deux curieux opuscules de M. E. Travers : *Essai historique sur l'élection des papes* (1875, in-8°) ; *Une promenade dans Paris avec un poète burlesque* (1877, in-8°).

2. MM. de G. et T. n'ont pas eu connaissance de l'ingénieux et savant opuscule de M. R. Dezeimeris, aujourd'hui correspondant de l'Institut : *De la Renaissance des lettres à Bordeaux au* XVI*e siècle* (1864, in-8°, Bordeaux). Ils auraient trouvé là (p.-25) une indication tirée des notes de Vinet sur Ausone (édition de 1590, section 379) sur l'époque (1544) où N. de Grouchy commença à rédiger « son beau livre des *Comices chez les Romains*. » MM. de G. et T. ont trouvé dans les archives de Rouen un acte qui établit qu'en janvier de cette même année N. de Grouchy « escuier » était venu en Normandie.

3. Cette terre est nommée par MM. de G. et T. tantôt *La Cauchie* et tantôt *La Chaussée* (p. 86, 111, 136, 193). La dernière forme est officiellement adoptée aujourd'hui. Voir le *Dictionnaire des communes de la France*, au mot *Chaussée (la)*. Cette localité appartient au canton de Longueville.

4. Sur un petit point (p. 89), MM. de G. et T. ont rectifié une assertion de l'érudit qu'ils appellent « l'un des hommes les plus distingués qui s'honorent aujourd'hui du titre de Barbiste. » M. Quicherat avait écrit qu'aucune de nos bibliothèques ne

l'épître dédicatoire où l'auteur rappelle à ses deux meilleurs amis que cet ouvrage avait été déjà presque tout entier composé en Portugal. Ils ont très-bien décrit et très-bien apprécié un autre travail de Nicolas, sa traduction française de l'*Historia do descobrimento e conquista da India* (Coïmbre, mars 1551), œuvre d'un homme dans l'intimité duquel il avait vécu, Fernand Lopez de Castanheda, l'ancien compagnon de voyage de Nuno da Cunha, devenu garde des archives de l'université de Coïmbre (*Le premier livre de l'Histoire de l'Inde*, etc. Paris, de l'imprimerie de Michel de Vascosan, 1553), et ils ont encore reproduit (p. 92-94) l'épître dédicatoire à Charles Martel, seigneur de Bacqueville, rédigée avec une naïve et modeste bonne grâce, suivie (p. 95-98) d'une chaleureuse lettre de recommandation *au lecteur* en faveur du traducteur, délivrée par Pierre Delamarre, « viconte du duché de Longueville. » Il était bien juste, du reste, que ce gentilhomme usât de toute son éloquence pour attirer la sympathique attention du public lettré sur la traduction de son voisin de campagne, puisque c'était lui-même qui l'avait décidé à l'entreprendre.

Les observations bibliographiques de MM. de G. et T. sur les versions de quelques traités d'Aristote (1551-1554) et sur le *De comitiis Romanorum libri tres* (1555, in-fol.), sont dignes de toute l'estime des érudits [1]. Ce dernier ouvrage, qui fut l'ouvrage capital de Grouchy, est dédié en termes très-affectueux à Pierre Delamarre, le protecteur de l'*Histoire de l'Inde*. MM. de G. et T. donnent cette dédicace (p. 117-118), et, après avoir brèvement analysé le *De comitiis*, qui méritait, je le crois, un examen plus approfondi, ils racontent, avec une spirituelle vivacité (p. 122-134), la lutte féconde en pamphlets qui, au sujet de ce livre, s'engagea en 1565 et se prolongea jusqu'en 1569, entre l'antiquaire normand et un antiquaire italien, le fameux Sigonius (Carlo Sigonio). Grouchy, disent-ils, retrouve en cette occasion « l'humeur batailleuse

---

possède les *Præceptiones dialecticæ*. Or, la Bibliothèque Mazarine a deux exemplaires de cet ouvrage que la *France protestante* et la *Nouvelle Biographie générale*, entraînée dans l'erreur par MM. Haag, appellent *Dialecticæ præscriptiones*. Ces deux exemplaires (in-4°) sont de 1552 et de 1560. MM. de G. et T. signalent d'autres exemplaires conservés à Berne, à Leyde, à l'Escurial, à Milan, enfin à Rome (Bibliothèque du couvent de l'*Ara-Cœli*).

1. Voir (p. 113) la mention d'une méprise de MM. Haag au sujet des versions d'Aristote dues à N. de Grouchy et dont MM. de G. et T. indiquent de nombreuses éditions, même celles qui se cachent dans la bibliothèque de Munich et dans celle de Palerme. Ils relèvent (p. 151) une autre erreur des rédacteurs de la *France protestante*, lesquels ont avancé que La Croix du Maine attribue à Grouchy une traduction de Théodorite, alors que, dans la *Bibliothèque françoise*, on lit seulement : « Roland Pierre loue fort ledit de Grouchy en sa traduction de Théodorite. » Signalons aussi une rectification de l'article du *Manuel du Bibliographe normand* sur N. de Grouchy (Rouen, 1858, t. I, p. 91) : M. Ed. Frère a confondu avec le commentateur d'Aristote un certain Nicolas de Grouchy, sieur de La Court, qui était né à Clermont en Beauvoisis, exerçait la profession d'avocat, et n'était pas même contemporain de son homonyme.

des barons féodaux, ses ancêtres [1] ». Son antagoniste, quoiqu'il n'appartînt pas à une race militaire, ne se montra pas moins impétueux. Tous ceux à peu près qui ont eu à s'occuper de l'ardente querelle, ont reconnu que si les adversaires abusèrent également de l'invective, Grouchy l'emporta sur Sigonius par l'habileté de l'argumentation et par la solidité du savoir.

Un des documents les plus curieux de l'ouvrage est, sans contredit, la lettre latine inédite (p. 143-146) que N. de Grouchy adressa, le 17 janvier 1566, à Pierre de Montdoré, le savant mathématicien. Cette lettre, conservée à la Bibliothèque de Berne, nous montre, disent MM. de G. et T. « N. de Grouchy se préoccupant de l'avenir, cherchant à s'assurer pour sa vieillesse une position lucrative qui le mît à l'abri du besoin et qui lui permît d'élever son jeune fils. Nous y voyons aussi que, dans les premiers jours de janvier 1566, l'illustre Georges Buchanan fit un voyage en Normandie et vint visiter son vieil ami dans la retraite. C'est là un fait complètement inconnu jusqu'à ce jour... »

Appelé au collège de la Rochelle par le maire et les échevins de cette ville, Grouchy ne put occuper la chaire de philosophie qui lui était réservée. A peine arrivé, il fut emporté (6 janvier 1572) par la fièvre qui le consumait depuis quelques jours et que redoublèrent les fatigues d'un long voyage accompli dans une saison inclémente. Sa mort, selon l'expression du grand historien J.-A. de Thou (livre LIV), fut un deuil pour tous ceux qui aimaient les bonnes lettres.

MM. de G. et T. n'ont consacré qu'un seul chapitre, le XIe (p. 167-198), à Timothée de Grouchy, fils unique de Nicolas de Grouchy et de Louise des Champs. « Il porta les armes avec distinction, » disent-ils, « et tint un rang honorable dans la noblesse du pays de Caux [2]. » Ce guerrier qui, fils d'un protestant, prit une vive part aux polémiques du P. Gontery et des ministres Pierre de Laune et Antoine Gueroud, « saisissant sa plume, nous allions dire sa rapière, » comme s'expriment (p. 177) ses biographes, lança dans la mêlée deux brochures (*Le discours apologétique*. 1609, pet. in-12; *La Répartie au Ministre Gueroud, touchant son livre intitulé les Desguisements et fuites du sieur Jean Gontery, Jesuite*, etc. Rouen, 1613) et un volume de plus de 300 pages (*Discours catholique du Purgatoire*, etc. Rouen, in-8°, 1619), dédié par le vaillant « gentilhomme cauxois, » comme il s'intitule, « à noble et vertueux seigneur François de Monceaux, sieur de Villers Houdan,

---

1. Les rédacteurs du *Moréri* de 1759, après avoir constaté que Grouchy était « d'une noble famille de Rouen et qu'il devint très-habile dans les langues et en toutes sortes de sciences, » l'accusent d'avoir eu « un esprit aigre et très-critique ».

2. D'après les notes généalogiques de Bigot conservées parmi les mss. de la Bibliothèque de Rouen, « Timothée de Grouchy, escuier, sieur de la Rivière, homme de guerre des plus renommés entre la noblesse du pays... » épousa la fille (Antoinette) de Martin des Essars, écuyer, sieur de Saint-Aubin, et n'en eut pas d'enfants.

Baron de Bissigny, conseiller du Roy en son Conseil d'Estat, Visamiral en Normandie, Gouverneur pour Sa Majesté des ville, chasteau et citadelle de Dieppe, etc. » [1]. Les citations que MM. de G. et T. empruntent aux *Discours catholiques* — livre où l'érudition est prodiguée, mais où brille surtout la verve injurieuse — paraîtront d'autant plus piquantes que l'ouvrage est moins connu, tellement peu connu que les bibliographes l'ont tous passé sous silence [2].

MM. de Grouchy et Travers terminent leur étude par cette modeste déclaration (p. 197) : « Ici nous déposons la plume avec le regret de n'avoir pu, malgré plusieurs années de recherches, tant en France qu'à l'étranger, rien découvrir de plus sur Nicolas et Timothée de Grouchy. » Que leur regret soit adouci par ce vœu : puissent tous ceux qui traiteront désormais un sujet aussi difficile et aussi peu fouillé, enrichir leurs monographies d'autant de nouvelles et précieuses choses !

T. de L.

---

56. — **De la correspondance inédite de Dom B. de Montfaucon**, par Ph. Tamizey de Larroque (Extrait de la *Revue de Gascogne*). Paris, Champion et Picard, 32 p. in-8°.

En attendant la publication de la correspondance des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, que prépare M. Dantier, M. Tamizey de Larroque nous en donne un avant-goût en publiant des extraits de la correspondance de Montfaucon avec D. Estiennot, D. Jean Guillot, D. Mabillon, le président Bouhier et Baluze. Ces vingt-neuf lettres de l'année 1691 à l'année 1734, choisies avec goût et annotées avec une érudition abondante et précise, nous donnent une très-juste idée de l'admirable activité intellectuelle dont le monastère de Saint-Germain-des-Prés a été, au XVIIe et au XVIIIe siècle, le centre et le foyer. Philologie, numismatique, épigraphie, archéologie figurée, histoire, littérature, théologie, il n'est aucune province des lettres ou de l'érudition qui échappe à la curiosité de D. Montfaucon, et ses lettres sont une véritable chronique

---

1. Voir cette dédicace (p. 183-184). Voir aussi (p. 185-186) l'Avis au lecteur et (p. 187) un sonnet bien mauvais de l'auteur, suivi (p. 188-190) d'autres sonnets — plus mauvais encore, s'il se peut — de divers amis, notamment de l'abbé de Bonastre, curé d'Harcanville, sonnets auxquels se mêlent quelques quatrains qui, comme le célèbre distique, paraîtront un peu trop longs.

2. Dans l'*Appendice* (p. 199-222), on trouvera : I, la traduction du 1er chapitre de l'*Histoire de l'Inde* par N. de Grouchy; II, une note complémentaire sur le séjour de Grouchy à Coïmbre; III, une note sur le nom de Grouchy dans les différentes biographies; IV, l'éloge de *Nicolaus Gruchius* par Sc. de Sainte-Marthe; V, une note sur le prix des ouvrages de N. de Grouchy à son époque d'après un registre de Christophe Plantin et de son gendre et successeur Jean Moretus conservé au Musée Plantin, à Anvers.

des nouveautés littéraires. Les jugements qu'il porte sont, dans leur piquante concision, pleins de modération, de bon sens et d'esprit. Nous n'en donnerons pour preuve que ces quelques lignes : « On dit du livre du P. Thomassin intitulé : *Dictionarium hebraicum*, que le plus grand bien qui lui puisse arriver, c'est que le dictionnaire breton. du P. Peyron, où il fait venir toutes les langues à la bretonne luy ôtera sa qualité du plus méchant livre qui soit sorti de dessous la presse. — On fait grand bruit du livre de M. de Cambray sur la prière. Quelques-uns disent que le livre sera arresté. Si cela est, ce prélat est à plaindre, car c'est un vray homme de bien et d'exemple... J'ay leu ce livre, et, à cela près qu'il est trop métaphysique et d'une spiritualité trop relevée pour le commun des gens, je ne le trouve pas mauvais. » — La plaquette de M. Ph. Tamizey de Larroque nous fait vivement désirer que la publication de M. Dantier ne se fasse pas attendre et qu'elle soit annotée d'une manière aussi intéressante que les vingt-neuf lettres éditées aujourd'hui.

---

57. — **Mémoires et lettres de François Joachim de Pierre, cardinal de Bernis (1715-1758)**, publiés avec l'autorisation de sa famille d'après les manuscrits inédits par Frédéric Masson. 2 vol. cxxiv, 478, 503 p. Paris, Plon. 1878, in-8°. — Prix : 16 francs.

Les archives d'Angleterre, d'Autriche, de Prusse, et tout récemment celles de Russie, ont fourni, dans ces derniers temps, de nombreux documents inédits sur la guerre de Sept Ans et sa diplomatie; elles nous ont révélé des traités restés secrets jusqu'à nos jours; elles nous ont fait connaître dans les moindres détails des négociations que l'histoire ignorait jusqu'ici. Seule, la France restait en arrière. Depuis que, en 1867, j'ai pu consulter aux Archives du ministère des affaires étrangères quelques séries de la correspondance diplomatique de cette époque (voir *Revue critique*, 1868, art. 19, p. 312), on a peu tiré de ce riche trésor; les publications de documents historiques ont été rares et le mémoire de M. Filon, *L'ambassade de Choiseul à Vienne en 1757 et 1758* (Paris, 1872), ne repose que sur des copies que tous les érudits pouvaient librement consulter à la Bibliothèque nationale.

Les deux volumes que publie aujourd'hui M. Masson sont donc les bienvenus. Ils renferment en grande partie les mémoires, jusqu'ici presque inconnus, que le cardinal de Bernis avait, non pas destinés à la publicité, mais légués à sa famille, qui les avait fidèlement conservés. M. M. a joint aux Mémoires les lettres intimes adressées par Bernis au roi, à la marquise de Pompadour et au duc de Choiseul, d'après les copies du ministère des affaires étrangères, qu'il a du reste comparées avec les originaux (appartenant au duc de Mouchy). Des fragments de ces lettres avaient déjà été publiés en 1833 par Sainte-Beuve, d'après une copie que

possédait le chancelier Pasquier ; d'autres fragments avaient été communiqués au public, en 1873, par M. Aubertin. Enfin, M. M. a publié dans les Appendices une série de documents importants, tirés des archives du Ministère. Ajoutons qu'il a commenté et discuté les documents qu'il édite, soit dans les appendices, soit dans l'introduction (p. I-cxx) et qu'il donne dans des notes, au bas des pages, de courtes et précises explications sur les événements et les personnages.

Ce qui fait le principal intérêt des Mémoires, c'est la peinture de la cour. Quant aux renseignements vraiment nouveaux, ils sont en petit nombre : Bernis écrivait pour sa famille et non pour le public, et, d'ailleurs, en ce qui concerne l'alliance autrichienne, le grand événement de sa carrière politique, il se sentait lié par un serment et ne voulait pas trahir un secret d'Etat. « *L'impératrice,* dit-il (I, 230), *proposait à S. M. un plan fort étendu sur lequel il ne m'est pas permis de rien écrire* » ; et ailleurs (p. 225, 231, 286) : « *Je voudrais qu'il me fût permis de m'expliquer plus clairement.* » Enfin, il composa ses Mémoires longtemps après les événements, et, à ce moment-là, il n'avait pas sous la main les documents les plus considérables et les plus secrets (I, p. cxxiii).

M. M. n'a pas précisé l'époque à laquelle furent composés les Mémoires ; il remarque seulement (I, p. xvi, note) que « la dictée des Mémoires se trouva interrompue par le départ de Bernis pour le conclave de 1769 » (cp. II, p. 16, note). Bernis, en effet, dicta ses Mémoires à sa nièce, la marquise du Puy-Montbrun. Cette dame était âgée de 23 ans quand le cardinal commença cette dictée (I, cxxiv). Or, les Mémoires se divisent naturellement en trois parties : la première, jusqu'à l'entrée de Bernis au service de l'Etat, comprend vingt-sept chapitres ; la deuxième, jusqu'à la fin de l'année 1757, contient quarante-trois chapitres ; la troisième partie ne renferme que sept chapitres et ne s'étend que jusqu'au mois de septembre de l'année 1758 ; il n'existe du huitième chapitre que le titre « *Plan de finance proposé pendant la guerre* ». Je ne sais, et M. M. ne dit pas à quelle époque était née la nièce du cardinal ; mais l'on peut, d'après certaines indications des Mémoires, déterminer le temps où Bernis commença à les dicter. La première partie et quelques chapitres de la deuxième ont été composés durant la guerre de Sept Ans, comme le prouvent les passages suivants : I, 62. « *Au fait des limites de l'Acadie (ce qui fait aujourd'hui le sujet de notre guerre avec l'Angleterre)* ; p. 136. « *De la guerre présente* » ; ils ont été composés dix ans après le réveil des querelles jansénistes c'est-à-dire depuis 1752 (tome I, p. 155-319), par conséquent en 1762 (p. 59). Ce qui nous confirme encore dans cette opinion, c'est la polémique de Bernis contre le testament politique du maréchal de Belle-Isle *publié tout récemment* à Amsterdam en 1761 (p. 254) ; c'est le passage (p. 268) où il parle de la mort de Ferdinand VI d'Espagne qui eut lieu en 1759 ; celui où il mentionne (p. 300) la mort d'Elisabeth de Russie qui arriva le 5 janvier 1762 ; celui où il cite le pape Clément XIII (p. 194), *le cardinal*

Rezzonico, aujourd'hui pape. (Clément XII mourut le 3 février 1767.) Mais nous remarquons que la composition des mémoires avait subi une interruption avant la fin de la deuxième partie et qu'elle ne fut reprise que dès la fin de 1764 ; on ne peut guère savoir combien de temps après la mort de Berryer (15 août 1762, cp. ch. XXX, I, p. 346), mais certainement après la mort de M. d'Argenson († 22 août 1864, cp. chap. XXXIII, p. 372 s.) après la mort de Mme de Pompadour († 15 avril 1764; cp. ch. XXXIV, p. 381; voyez au contraire I, 109, *Mme d'Etioles, aujourd'hui marquise de Pompadour*) ; après l'élection de Stanislas Auguste au trône de Pologne le 7 septembre 1764 (II, 4, chap. XXXVIII. *Poniatowski, aujourd'hui roi de Pologne).* La troisième partie des Mémoires nous mène plus loin encore, mais sans nous faire gagner aucune date précise : II, 85 : *M. de Massiac, aujourd'hui vice-amiral* (depuis le mois de novembre 1764, mort en 1770). Mais le dernier chapitre mentionne (p. 104) non seulement l'ordonnance royale de novembre 1764 contre les jésuites, mais encore l'expulsion de l'ordre, chassé en 1767 de l'Espagne et de Naples, et le 7 février 1768 de Parme.

A mon avis, les derniers chapitres n'ont pas été dictés d'une seule traite ; la liaison des faits n'est pas suivie, et il y a beaucoup de répétitions (p. e., les chap. II et VII de la troisième partie).

Je remarque, en outre, qu'en beaucoup d'endroits se trouvent des points (.....) qui remplacent sans doute des tirets; mais çà et là on pourrait croire que Bernis projetait une rédaction définitive, qu'il ne put entreprendre. (Ex. : I, 269 ; II, 37.)

Bernis a donc dicté ses Mémoires quelques années après les derniers événements dont ils font mention, et en ne consultant que ses souvenirs. Cette circonstance explique les erreurs et les inexactitudes qu'on trouve quelquefois dans ses Mémoires, comme dans tous les ouvrages qui ont une même origine. — I, 254. Bernis dit que « *le maréchal de Belle-Isle, après la prise de Minorque, laissa dire à ses partisans qu'il était l'auteur du projet de cette expédition,* dont le mérite lui revenait, à lui, Bernis. Mais déjà le 29 décembre 1755 l'ambassadeur de Prusse à Paris, baron de Knyphausen, écrivait que Belle-Isle avait conçu ce plan. — I, 290. Bernis raconte qu'il n'a pu décider qu'avec peine le ministre Rouillé à faire déclarer au roi de Prusse par le ministre de France à Berlin, M. de Valory, verbalement et par écrit que « s'il attaquait les cours de Vienne et de Dresde, S. M. les assisterait par toutes les forces que Dieu lui avait données. » Valory n'aurait pas obéi aux ordres du ministre, « il ne s'était acquitté que verbalement et avec beaucoup de faiblesse de sa commission », et le roi de Prusse l'avait à peine écouté. L'éditeur remarque à ce propos : *Valory, Mém., I, 320* (Paris, Didot. 1820), *ne parle point de ce fait.* Cela n'est vrai que de ce seul passage; mais ailleurs (p. 121-128) on trouve la lettre que Valory, conformément à ses instructions, écrivit à Frédéric II le 26 juillet 1756, son rapport sur l'audience qu'il eut du roi le 27 juillet et la déclaration écrite que celui-ci

envoya ensuite à son ministre Podewils (cp. Ranke, *Werke*, XXX, 262) et dont Valory adressa une copie au ministère. — I, 234. Bernis parle de négociations nouées en septembre 1755 avec l'ambassadeur autrichien, Starhemberg, et ajoute « qu'il a déterminé le roi d'envoyer au roi de Prusse un ministre éclairé qui pût démêler les sentiments de ce prince », et qu'en conséquence « bientôt après le duc de Nivernais fut choisi pour aller à Berlin. » Mais Rouillé avait annoncé sa mission au duc de Nivernais dès le 24 juillet, par conséquent plus d'un mois avant les propositions d'alliance de l'Autriche, et Frédéric l'avait agréée. La mission fut différée et n'eut lieu qu'en janvier 1756; Frédéric II s'en étonna, à bon droit : il s'agissait de renouveler l'alliance défensive, qui expirait le 5 juin 1756, et non le 5 juillet, comme le croit M. M. (I, LXVII), car les traités sont en vigueur, à moins d'autres stipulations, dès le jour de la signature, et non de la ratification. — I, 297. Bernis se plaint que, « contre son avis, les 24,000 hommes ne marchèrent point »; c'est-à-dire le corps auxiliaire qui devait, conformément aux stipulations, fortifier l'armée autrichienne en Bohême, mais qu'on laissa aux troupes françaises leur liberté d'action. Cependant Bernis écrivait confidentiellement à Pâris-Duverney le 18 octobre 1756 (Corresp. du card. de Bernis. Londres, 1790, II, 24) : *Rien ne nous aurait plus mis dans la dépendance que notre corps de troupes dans la Bohême ou en Moravie : c'était lui (à l'impératrice) donner 24,000 ôtages qui restaient à sa disposition, au lieu que sur le Rhin nous sommes nos maîtres.* — I, 401-403. Bernis parle de la convention de neutralité pour la principauté de Halberstadt, pour laquelle le maréchal de Richelieu négociait avec le duc Ferdinand de Brunswick, et regarde cette proposition comme *un artifice grossier du roi de Prusse.* La vérité est que Richelieu fit la proposition et rédigea la convention le 17 octobre 1757, mais que la cour refusa sa ratification. (Cp. toute la correspondance dans Westphalen, *Geschichte der Feldzüge der Herzogs Ferdinand.* Berlin, 1859. II, 63-127. — II, 38. Bernis rapporte, d'après le duc de Choiseul, que Soubise se décida à livrer la bataille de Rosbach sur une lettre où Choiseul, ambassadeur à Vienne, l'excitait à un acte de hardiesse et de confiance. M. M. remarque avec raison que cette lettre est celle que M. Filon a publiée (p. 107). Mais cette lettre, écrite le 3 novembre, ne pouvait être dès le 5 entre les mains de Soubise. — De pareilles erreurs s'expliquent facilement. Mais que penser de cette assertion de Bernis, II, 3 : « *J'étais parvenu à faire renvoyer le chancelier Bestuchew* », tandis que la chute du ministre fut amenée, non point par l'influence de la France ou de l'Autriche, mais par un complot ourdi avec la grande duchesse Catherine? Il est d'ailleurs remarquable que Bernis ignorait complètement ce qui se passait à la cour de Russie et les relations qui existaient entre la Russie et l'Autriche. On pourrait croire que l'homme qui conclut au nom de la France l'alliance autrichienne, s'était avant tout renseigné sur les engagements que l'Autriche et la Russie avaient pris l'une envers l'autre, afin d'apprécier par

là même les risques que courait la France et les actes qu'on attendait d'elle. Il semble qu'il n'en fut même pas question. Bernis ne savait pas que les cours de Vienne et de Pétersbourg pensaient déjà, au printemps de 1756, à prendre l'offensive contre la Prusse et qu'elles n'avaient remis leur attaque à l'année suivante que parce que la France hésitait encore à accepter les propositions de l'Autriche dans toute leur étendue, et particulièrement à garantir les subsides exigés. Il en fait lui-même l'aveu (I, 289) : « *Nous ignorions au mois d'août 1756 quel parti prendraient la Russie, la Suède, le Danemark, l'Empire Germanique, la Hollande, la Porte et le roi de Sardaigne* » (cp. I, 245). Ainsi, il se berçait d'espérances de paix, pendant que la cour de Vienne, déterminée à l'attaque, n'attendait que le moment favorable d'« écraser le roi de Prusse » avec l'aide des armes russes et de l'argent français. A la vérité, ces faits que nous attestent les archives autrichiennes et russes ne semblent pas exister pour l'éditeur des Mémoires.

Les lapsus et les fautes d'impression sont très-nombreux. M. M. cite lui-même (I, LXXX) une « erreur inexplicable », mais, dans l'explication qu'il donne, il place la bataille de Kolin le 19 juin, au lieu du 18. — Je relève rapidement quelques autres erreurs. — I, 376. Wesel fut évacué par la Prusse le 24 mars 1757. — I, LXXXVI. La bataille de Hastenbeck fut livrée le 26 juillet. — II, 20. Celle de Gross-Jägerndorff, le 30 août. — I, 393. Celle de Breslau le 22 novembre. — II, p. 45, ligne 22, il faut lire la *prise* et non la *paix* de Breslau.— I, CXI. Soubise fut vainqueur à Lutternberg le 10 octobre 1758 et promu maréchal le 19; mais Broglie n'était pas présent au combat, ce qui est dit, I, 113, note. Il vainquit à Sandershausen (1758) et fut défait à Vellinghausen. Soubise fut battu à Wilhelmsthal, 1762 (I, 196, note). — I, 218, note 3. Ferdinand VI était roi depuis 1746; note 2. M. Keene, le ministre d'Angleterre à Madrid, mourut le 15 décembre 1757. — I, 242, 259. Le traité de Westminster du 16 janvier 1756, fut ratifié le 13 février. — II, 417. Il n'y a pas de traité prusso-anglais de Breslau du 25 janvier 1758. — I, 320, lire le 5 janvier. — II, 10, ligne 9, lire la Saxe; mais il semble y manquer encore quelques mots. — Je renonce à corriger l'orthographe des noms; je me contente de remarquer que le colonel *Tadensie*, commandant à Leipzig (II, 387), n'est autre que *Tauenzien*.

Ailleurs (I, 232), M. M. place, le 7 septembre 1755 (au lieu du 9), la réponse de Louis XV aux propositions autrichiennes, communiquée par Bernis.— II, 27, note. Le prince héréditaire Charles de Brunswick, que le duc Ferdinand retenait à l'armée, est confondu avec le duc Auguste Guillaume de Brunswick-Bevern, fait prisonnier près de Breslau. — II, 380. La princesse Caroline-Amélie d'Anhalt-Zerbst était la belle-sœur, non du roi, mais du prince Henri de Prusse.— II, 161, note. M. M. a confondu deux personnes : Robert Keith, né en 1697, fut ambassadeur à Vienne de 1748 à 1757, à Pétersbourg de 1758 à 1762 et mourut à Edimbourg, le 21 septembre 1774. Son fils, sir Robert Murray Keith,

né en 1730, fut ambassadeur à Dresde en 1769, à Copenhague en 1771, à Vienne de 1772 à 1792, et mourut en 1795.— I, 381, note. M. M. dit : « Le comte de Broglie avait même résidé à Vienne pendant plusieurs mois en 1756-1757. M. le duc de Broglie n'a point parlé de ce séjour à Vienne dans sa publication sur la *diplomatie secrète*. » Mais dans l'article auquel se reporte M. M. (*Revue des Deux-Mondes*, 1870, T. LXXXVIII, p. 268-274), le duc de Broglie parle avec de nombreux détails du séjour que le comte fit à Vienne en 1757, de mai au 1er juin. (Voir aussi le *Secret du roi*, 1878, I, 244-254.)[1]

M. M. néglige ce qni est près de lui ; on ne s'étonnera pas qu'il n'ait aucune connaissance des publications d'autres archives, qu'il n'ait guère fait qu'une étude superficielle de l'*Histoire de Marie-Thérèse* de M. d'Arneth. Qu'on lise, par exemple, ce qu'il dit des négociations qui amenèrent la disgrâce de Bernis. (Introduction, I, p. XCVI, et appendice XI ; II, p. 413). Il explique fort bien et mieux qu'on ne l'avait fait jusqu'ici les causes de l'irritation de Mme de Pompadour contre Bernis et de la scission qui se produit entre le duc de Choiseul et le ministre. Il blâme fortement Choiseul ; il ne voit dans sa conduite qu'intrigue et perfidie. Mais les reproches qu'il adresse au duc sont excessifs. Choiseul n'a jamais caché qu'il désapprouvait le traité d'alliance conclu avec l'Autriche, parce qu'il imposait à la France d'énormes sacrifices, sans lui donner de sérieux avantages. Il fut toujours convaincu, comme il le dit dans le mémoire qu'il remit au roi à la fin de 1765, « *Qu'au moment où on lui faisait signer un traité si onéreux pour la France et si utile pour la cour de Vienne, il aurait fait stipuler que V. M. entrerait en possession des Pays-Bas* » (Filon, p. 30). Il ne croyait pas que ce fût pour la France un avantage suffisant d'obtenir de l'Autriche la cession éventuelle des Pays-Bas au gendre de Louis XV, l'infant don Philippe de Parme, et à ses héritiers, avec le droit de reversion à la maison de Hapsbourg (art. XIX du traité secret du 1er mai 1757). M. M. n'a fait que glisser sur ce fait (I, LXVI « *La Belgique française ou francisée*, et il continue ainsi : « *ainsi ce roi aurait donné à son peuple la Lorraine et la Belgique* ; ailleurs, II, 413, *la France, augmentée des Pays-Bas, n'aurait eu qu'à se louer d'une alliance qui lui aurait rendu un terri-*

1. I, XCIII, II, 122, il n'y a rien d'obscur dans l'aventure de M. Barbut de Maussac. Cet agent du comte de Wied avait été reçu secrètement par le maréchal de Belle-Isle et revint le 22 août 1757 à Neuwied avec ses instructions. Le jour suivant arrivait le colonel prussien Balby, sous le nom de von der Heyn. Pourtant, le rapport détaillé, écrit par Barbut, ne parvint pas aux mains du roi de Prusse ; il fut intercepté sur le territoire saxon par des hussards autrichiens. A cette nouvelle le comte de Wied envoya une seconde fois M. Barbut à Paris ; mais en même temps qu'arrivait ce dernier, la cour de Vienne avait déjà énoncé ses griefs. Barbut fut conduit à la Bastille le 24 septembre 1757 et n'en sortit que le 7 octobre 1758. Balby n'alla pas à Paris, mais se rendit à la fin d'octobre 1757, sous son déguisement, auprès du maréchal de Richelieu, qui le reçut à Halberstadt et, au grand regret de Bernis, lui laissa la liberté (II, 136, Versailles, 8 novembre 1757).

toire qu'elle regardait à bon droit comme nécessaire à sa défense. ») Bernis au contraire, dans sa dernière instruction du 9 octobre, repousse avec énergie l'idée exprimée par Choiseul de demander à la cour de Vienne la cession actuelle des Pays-Bas ; le passage a été publié par M. Filon (p. 148), oublié par M. M. (II, 470). Les efforts de Bernis pour décider Marie-Thérèse à faire la paix, étaient inutiles : Choiseul s'en était convaincu durant son séjour à Vienne, et les rapports qu'il envoyait dans ce sens étaient conformes à la vérité. Aussi n'avait-il d'autre but, — et il était en cela d'accord avec Bernis, — que d'annuler le traité secret et de diminuer les secours pécuniaires que la France devait prêter à l'Autriche. Ce but, il l'atteignit dans les nouveaux traités qui portent la date du 30 et du 31 décembre 1758 ; mais, étant donné les circonstances, il ne croyait pas devoir rompre l'alliance autrichienne.

M. M. n'a point parlé des négociations secrètes que Bernis cherchait à nouer avec le roi de Prusse par l'entremise du margrave de Bayreuth. Il est possible qu'il ne les connaisse pas, mais il est étonnant que dans la dépêche de Bernis, que je viens de citer [1] (II, 471), il ait laissé de côté les passages relatifs au roi de Prusse, qui manquent aussi dans le livre de M. Filon. « *Tant qu'on demandera des sacrifices au roi de Prusse, la paix sera impossible... Ce prince restituerait la Saxe. Il n'accorderait point à la vérité de dédommagement, parce qu'il en aurait beaucoup à répéter sur les Français, les Russes et les Suédois... Quand on voudra sérieusement faire la paix, on dira quatre mots essentiels au roi de Prusse, et il fera la paix et sa paix particulière entraînera celle de l'Angleterre.* »

Mais voici une lacune plus importante encore. La disgrâce de Bernis eut lieu, comme on le sait, deux mois après qu'il eut quitté le ministère des Affaires étrangères : on voulait auparavant qu'il eût obtenu du parlement l'enregistrement de nouveaux subsides. Le 11 décembre, Bernis s'était entendu avec le parlement ; le 12, l'édit du roi était enregistré ; le 13, Louis XV exilait le cardinal. Je ne nie pas que cette négociation ait eu une certaine influence sur le sort du cardinal. Mais le roi avait décidé la disgrâce de Bernis du moment où le gouvernement anglais avait orgueilleusement repoussé les propositions de paix. Au mois de septembre Bernis avait, par l'entremise du Danemark, offert la paix à l'Angleterre, et le ministère anglais avait répondu que *S. M. Britannique n'était point éloignée d'écouter des propositions justes et équitables ; mais que ses engagements ne lui permettaient point de donner les mains à aucun accord ou négociation particulière*. Cette réponse, qui fut envoyée de Copenhague le 29 novembre au cabinet de Versailles, irrita Choiseul au plus haut point, et il écrivait au ministre danois Bernstorff : « *J'ai été terriblement*

---

(1) II, 469, ligne 16, après *dispenser de la continuation de la guerre*, manquent les mots essentiels : « *dès qu'il ne la pourrait continuer sans risquer la perte de ses propres Etats.* »

choqué de la réponse d'Angleterre; elle est insolente en soi, elle est très-désagréable pour le roi ». (Corresp. entre le comte J. H. E. de Bernstorff et le duc de Choiseul, Copenhague. 1871, p. 6.) Le 13 décembre Choiseul envoyait à l'ambassadeur de France à Copenhague une *lettre sur le sentiment de la cour de France sur la réponse du ministère britannique*. Cette déclaration commençait par ces mots : « *que le Roi a vu avec une extrême surprise que la question faite par M. de Bothmar ait été regardée comme une proposition faite par la France; que le roi désavoue absolument cette interprétation et déclare n'avoir fait aucune proposition et n'avoir jamais eu l'intention qu'il en fût faite en son nom.* » A la même heure, Louis XV envoyait la lettre de cachet qui réléguait Bernis dans son abbaye [1].

La sympathie de M. M. pour le cardinal de Bernis l'a conduit à juger le duc de Choiseul plus durement qu'il le convient. Il est encore plus sévère, plus porté à l'invective contre Frédéric II (voir surtout l'introduction, p. LXVI-LXIX). Je n'ai pas l'intention de réfuter une à une toutes les erreurs qu'il énonce pour déclarer finalement le roi de Prusse *l'ennemi public*. Il n'est pas difficile de porter aujourd'hui à ce sujet un jugement fondé sur les documents et les événements mêmes. Je ne parle pas de la résolution de la tsarine Elisabeth, qui avait juré d'anéantir Frédéric II, de ses négociations et de ses traités avec l'Angleterre; je dirai seulement que Frédéric n'a jamais reçu un liard de la France et que l'Angleterre ne lui envoya des subsides qu'en vertu du traité du 15 avril 1758, après qu'eurent échoué toutes ses tentatives pour obtenir une escadre qui protègerait les côtes de son royaume sur la mer Baltique. Du reste, pourquoi M. M. a-t-il imprimé (I, 475-461) les traités et commentaires du 1er mai 1756 sans les cinq articles signés séparément entre la France et l'Autriche à la suite du traité d'union de Versailles, articles qui sont pourtant connus, depuis 1802, par la *Table des traités* de Koch (II, p. 11)? Il est vrai que ces articles ne répondent guère au caractère pacifique, purement défensif que M. M. leur attribue. L'article III porte expressément que les deux puissances (la France et l'Autriche) *se proposent de s'entendre et de s'arranger sur tous les cas qui n'auraient pas été suffisamment prévus dans le dernier traité d'Aix-la-Chapelle, ainsi que sur les différends territoriaux*. Enfin, M. M. ne sait-il donc pas que les traités du 1er mai 1756 n'étaient destinés qu'à former la base de l'alliance franco-autrichienne, et à laisser le temps de rédiger à loisir les traités plus complexes et plus laborieux qui devaient changer le système et la face de l'Europe (I, 287) en dépouillant le roi de Prusse? Certes, Bernis n'a pas donné à M. M. l'exemple de l'animosité que ce dernier témoigne contre Frédéric. Bernis ne parle du roi de Prusse qu'avec estime et admiration. Il est vrai qu'il dit une fois (Mé-

1. Cette lettre est un remarquable document publié pour la première fois par M. F. Masson (I, CXVI; II, 346).

moires, I, 243) : « Ce prince a allumé la guerre par le seul motif que la cour de Vienne pouvait la lui déclarer, et qu'il valait mieux prévenir ses ennemis que d'en être prévenu. » Mais il reconnaît (p. 289) que quelques mois auparavant il avait déclaré dans le conseil que la connaissance du traité de Versailles déterminerait le roi de Prusse à attaquer la Saxe et la Bohême. Il dit même (p. 292) que la cour de Vienne précipita à dessein la rupture avec la Prusse afin d'entraîner plus tôt la France : « *On peut reprocher*, écrit-il (p. 295), *au roi de Prusse l'invasion, mais non l'occupation de la Saxe, car par là il s'était procuré des avantages et des ressources militaires sans lesquels il aurait succombé infailliblement.* » Il ajoute que « *politiquement, il a dû forcer les cabinets de Dresde pour chercher dans la chancellerie de cette cour des connaissances et des motifs propres à justifier son invasion* ». Quant aux mauvais traitements que subit la reine de Pologne, Bernis dit que « nulle raison ne peut excuser Frédéric des traitements qu'il fit essuyer à la reine de Pologne ». (I, 294 [1]). Mais il y a loin de là aux exagérations de M. M. qui transforme ainsi ce passage (I, LXVIII) : « *L'électrice reine de Pologne est outragée et violentée, elle en mourut.* » C'est la douleur qu'éprouva la reine de Pologne, à la nouvelle de Rosbach, qui abrégea sa vie.

Bernis a d'ailleurs résumé fort dignement son jugement sur Frédéric le Grand (II, p. 16), mais en supposant au roi des plans trop vastes et trop grandioses. Personne ne sera surpris qu'il admire le « grand homme » dans ses opérations militaires (I, 376, après la bataille de Kolin). Mais Frédéric II, lui aussi, s'est montré envers Bernis exempt de haine et de rancune ; il a jugé fort impartialement le ministre, qui avait le plus contribué à soulevé contre l'Etat prussien une guerre formidable ; dans une lettre intime à Lord Maréchal (18 janvier 1759) et dans son *Histoire de la guerre de Sept Ans*, il a parlé du cardinal avec si peu de malveillance et une telle justesse que M. M. lui-même reconnaît (II, 481) qu'il faut aller à Frédéric II, pour trouver une libre parole à l'égard de Bernis. Qu'on lise, par exemple, la dépêche adressée le 1er septembre 1756 au baron de Knyphausen : « Bien que l'abbé Bernis soit un galant homme qui a de l'esprit, la conversation agréable et des talents, je doute cependant qu'il ait la tête assez forte pour suffire à un département si important que celui des affaires étrangères, surtout dans un temps aussi épineux que celui-ci. »

Résumons ce que nous avons exposé. Les mémoires et les documents que M. Masson a publiés sont très-importants pour la connaissance de la cour de Louis XV et de la politique de son époque. Mais il serait à souhaiter que l'éditeur eût mis dans cette publication un peu plus de cette exactitude consciencieuse, qui distingue aujourd'hui les travaux de

---

1. Voir à ce sujet l'ouvrage du comte de Witzthum, *Die Geheimnisse des sæchsischen Cabinets*, II, 33-41.

l'érudition française, et qu'il se fût abstenu de raisonnements mal fondés, qu'on peut, il est vrai, pardonner aux pamphlétaires, mais qui ne doivent pas être admis dans des ouvrages historiques sérieux.

Arnold Schaefer.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. Fustel de Coulanges au Secrétaire de la Revue.

Monsieur,

Voulez-vous me permettre de vous signaler quelques inexactitudes qui se sont glissées dans votre numéro du 8 mars, page 187-188.

[I.] M. Monod a écrit « que nous ne possédons pas une seule lettre de Fortunat ». Qui ne sait pourtant que, dans les œuvres de Fortunatus, parmi des hymnes, des éloges, des vies de saints, il se trouve un grand nombre de lettres? Que beaucoup d'entre elles soient en vers, cela ne les empêche pas d'être des lettres, et il en est d'ailleurs qui sont en prose. Ce personnage a écrit à beaucoup d'évêques, à des ducs, à des comtes, sans parler des rois, et, si ses lettres nous instruisent peu des événements, elles nous montrent, en revanche, tout un côté curieux des mœurs de l'époque. Je m'étonne que M. Monod ne les connaisse pas et qu'il nie qu'elles existent.

[II.] Il nie aussi que, parmi les publications de la loi salique, il y en ait une de M. Jungbohn Clément. Elle existe, car je l'ai sous les yeux, sans en faire d'ailleurs un très-grand cas. Il est vrai que le livre porte pour titre : *Forschungen über das Recht der Franken*; mais, après ces *Recherches*, M. Monod peut voir commencer à la page 86 un texte de la loi salique avec traduction et commentaire. Ce texte n'est d'ailleurs pas différent de celui de Merkel. On ne s'était donc pas trompé en indiquant, parmi les nombreuses publications de la loi salique, celles de MM. Merkel et J. Clément, 1850 et 1876.

[III.] M. Monod se trompe aussi sur Goldast. Sans doute, s'il veut seulement soutenir que cet ancien érudit « n'a pas publié une édition des formules franques », cela est trop évident et personne n'a jamais dit le contraire. Mais, que les grands travaux sur les formules et les diplômes du moyen âge aient été commencés par Goldast, Lindenbrog, Sirmond, etc., voilà ce qu'il ne fallait pas nier. Goldast n'a pas écrit seulement l'ouvrage dont parle M. Monod, sur l'empire germanique, il a recueilli aussi les *Scriptores rerum Alamannicarum vetusti*, et il se trouve là un grand nombre de formules et de diplômes qui intéressent l'Etat franc.

Je vous soumets ces remarques, Monsieur, parce qu'il est dans les traditions de la *Revue critique* de donner l'exemple de l'exactitude.

[IV.] Je remercie d'ailleurs M. Monod d'avoir averti que, dans la *Revue politique et littéraire* du 8 février, page 749, on a écrit IXe au lieu

de VIII[e]. L'inadvertance est manifeste, et beaucoup de lecteurs l'avaient rectifiée d'eux-mêmes ; la suite des idées les avertissait ; il était clair que, puisque je parlais, en ce passage, de documents contemporains, et qu'il s'agissait de l'époque mérovingienne, c'était VIII[e] siècle et non IX[e] qu'il fallait lire. Je reconnais d'ailleurs que je suis responsable de la faute, ayant eu les épreuves dans les mains. M. Monod était en droit de me la montrer ; mais il pouvait s'en tenir là, et il n'avait pas besoin d'ajouter à une distraction, qui est bien de moi, trois méprises qui sont bien de lui.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération et de ma sympathie.

FUSTEL DE COULANGES.

Réponse de M. Monod.

Je suis obligé de maintenir presque intégralement les critiques que j'ai adressées à M. Fustel de Coulanges. N'y attachant que peu d'importance, je les avais indiquées très-sommairement, trop sommairement, paraît-il, puisque M. F. de C. a cru, à tort, devoir en contester la justesse. Il me force donc à les préciser.

I. Voici ce qu'a écrit M. F. de C. sur Fortunat : « Nous avons aussi (parmi les sources du V[e] au X[e] siècle) des poésies... Ne comptez pas qu'elles nous fournissent beaucoup de renseignements..... Ce qui vaut mieux pour nous, ce sont les lettres..... au V[e] siècle celles de Sidoine, au VI[e] d'Avitus et de Fortunatus, au VII[e] de Didier de Cahors... » Ce passage m'a paru et me paraît encore signifier : les poésies ont peu d'importance ; ce qui en a beaucoup, ce sont les lettres en prose, celles de Sidoine, d'Avitus, de Fortunat, de Didier. Or, cette affirmation est erronée, même prise dans sa généralité. Les poëmes de Sidoine sont aussi instructifs que ses lettres ; les poésies d'Alcuin et de Théodulfe, les poëmes d'Ermold le Noir et des deux Angilbert, le *Carmen Berengarii*, le *De Bello Parisiaco* d'Abbon sont des documents historiques de la plus haute valeur. Mais l'affirmation de M. F. de C. est surtout étrange en ce qui concerne Fortunat dont l'œuvre poétique est une des sources capitales pour l'histoire du VI[e] siècle, soit qu'il s'agisse de ses épîtres en vers adressées aux grands personnages de son temps, soit qu'il s'agisse de ses poëmes sur la chute du royaume de Thuringe ou sur les noces de Chilpéric et de Galeswinthe. Voilà ce qui m'a choqué dans le passage de M. F. de C. et ce qui a provoqué ma critique. Je ne fais d'ailleurs aucune difficulté de reconnaître que je l'ai formulée en termes qui prêtaient à une fausse interprétation, et que j'aurais changés si je n'avais été empêché par la maladie de revoir et de corriger mon article avant son apparition. J'ai même commis une erreur positive en avançant que nous ne possédions aucune lettre en prose de Fortunat. Il y en a neuf, d'ailleurs sans importance, mêlées à ses innombrables poésies. Je l'avais oublié et je remercie M. F. de C. de me l'avoir rappelé.

II. Voici ce qu'a écrit M. F. de C. au sujet de la loi salique : « Elle a été souvent publiée, *notamment* par MM. Merkel en 1854 et J. Clément en 1876 ; toutefois, je recommande particulièrement le travail admirable que M. Pardessus a publié en 1843. » Que veut dire cette phrase, sinon que les deux dernières éditions de la loi salique sont celles de Merkel et Clément, mais que celle de Pardessus est supérieure ? Or tout cela est inexact. Pardessus a édité une série de mss. de la loi salique, mais n'en a pas donné une édition critique. Les deux éditions critiques à citer étaient celles de Merkel et de Behrend. Quant à Clément, je répète qu'il n'a jamais prétendu donner d'édition de la loi salique ; il a fait une traduction avec commentaire de cette loi, et quand M. Zoepfl a donné en 1876 l'œuvre posthume de son ami, il a mis en regard de la traduction le texte de Merkel que Clément avait suivi. Il est donc tout à fait inexact de dire que, parmi les éditions de la loi salique, il faut citer *notamment* celle de Clément.

III. Voici ce qu'a écrit M. F. de C. au sujet des formules et de Goldast : « Nous possédons un recueil de formules qui a été rédigé par le moine Marculf au VIIe siècle. Nous en avons un autre recueil qui semble avoir été composé en Anjou vers la même époque, et un autre qui appartenait à l'Auvergne... D'autres recueils sont du VIIIe et du IXe siècle. Toutes ces formules, publiées d'abord séparément par Goldast, Lindenbrog, Sirmond, Bignon, Fr. Pithou, Baluze, se trouvent réunies dans le t. IV des *Hist. de France* et dans Walter, mais vous en avez une édition plus complète, celle de M. E. de Rozière. » Or, ni le recueil de M. E. de Rozière, ni celui de Walter, ni celui de D. Bouquet, ne contiennent aucun texte emprunté à Goldast (pas plus du reste qu'à Fr. Pithou, qui ne peut figurer ici que comme propriétaire du ms. publié par Lindenbrog). Sirmond, Bignon, Lindenbrog, Le Pelletier, Mabillon, Canciani, Merkel, Wyss, Dümmler, Rockinger, voilà les noms qu'il fallait citer, mais non Fr. Pithou, ni Goldast. Les *Scriptores rerum Alamannicarum* contiennent cinq formules d'Ison de Saint-Gall, et voilà tout. Ce n'est pas assez pour justifier M. F. de C. Ce qui explique et excuse, dans une certaine mesure, l'erreur de M. F. de C., c'est que l'on a quelquefois donné à tort le nom de *Formulae Goldastinae* à une série de diplômes que Goldast a publiés en en supprimant les noms propres. Mais les érudits se sont bien gardés d'accepter ces textes comme des formules, et M. de Rozière n'a point fait mention de Goldast dans son recueil.

IV. M. F. de C. ne dit nullement qu'il s'agisse dans les *Gesta regum Francorum* de l'époque mérovingienne. Il cite, entre Frédégaire et Einhard, « l'auteur anonyme des *Gesta regum Francorum* qui paraît avoir écrit au commencement du IXe siècle ». Comme Einhard a écrit de 815 à 830, rien n'empêchait d'admettre que c'était bien : IXe siècle, qu'avait voulu écrire M. Fustel. Mais même en rétablissant : VIIIe siècle, l'expression qu'il emploie est encore impropre ; car ce texte ne *paraît pas* seulement écrit au début du VIIIe siècle, il est daté d'une manière précise

« de la sixième année du règne de Thierry IV », soit 726. Le même paragraphe de la leçon de M. F. de C. renferme d'ailleurs d'autres inexactitudes. Il dit que « Grégoire de Tours raconte ce qu'il a entendu dire du ve siècle et ce qu'il a vu du vi^{e} », tandis qu'en réalité, pour le ve siècle, il a suivi surtout des sources écrites, et que c'est pour la première moitié du vi^{e} qu'il a suivi la tradition orale. Un peu plus bas, M. F. de C. dit que Frédégaire, les *Gesta* et Thégan ont été publiés par les *Monumenta Germaniae*, ce qui n'est vrai que de Thégan. Einhard au contraire, pour lequel M. F. de C. ne cite que l'édition Teulet, a été publié aussi par Pertz et par Jaffé, et cette dernière édition est meilleure que celle de Teulet.

Je m'arrête. Comme on le voit, les méprises que M. F. de C. voudrait mettre à ma charge restent bien et dûment à la sienne, à l'exception d'une seule, celle sur Fortunat, dont je consens volontiers à partager le poids avec lui. Je n'attache pas d'ailleurs à ces chicanes plus d'importance qu'elles n'en méritent. J'ai voulu seulement, comme précédemment au sujet de l'*Histoire des Institutions de l'Ancienne France*, montrer que M. Fustel de Coulanges n'apporte pas à l'établissement de sa bibliographie, à la critique et au choix de ses textes, toute la précision nécessaire. Cela ne m'a jamais empêché de rendre hommage à ses grandes qualités de penseur et d'érudit; et mon but en parlant aux lecteurs de la *Revue* de sa leçon d'ouverture, a surtout été de signaler le langage viril, austère et vraiment novateur qu'il avait fait entendre du haut de la chaire de la vieille Sorbonne.

G. MONOD.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 mars 1879.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, annonce par lettre la découverte faite dans un terrain de la *via di Firenze*, à Rome, de trois statues antiques et de quelques restes de peinture et de mosaïque. Une seule de ces statues a une véritable importance artistique; elle représente un hermaphrodite et paraît être de travail romain. Le reste appartient plutôt à l'ornement qu'à l'art proprement dit. M. Geffroy annonce aussi qu'on a découvert auprès du Colisée un égoût antique, à l'aide duquel on a pu enfin faire écouler les eaux qui avaient arrêté les fouilles entreprises dans l'arène.

M. de Witte communique une lettre de M. Jules Martha, datée d'Athènes, 18 mars, qui annonce la découverte des débris de deux amphores panathénaïques trouvés dans un tombeau, non loin du Céramique, derrière l'usine à gaz, à droite de la route du Pirée : il y a en cet endroit plusieurs sépultures antiques, dont l'exploration a été entreprise par un propriétaire d'Athènes, depuis un mois environ. L'une des amphores était entièrement brisée; l'autre s'est retrouvée en fragments encore assez considérables pour qu'on pût en reconnaître l'ornementation. On y remarque notamment une figure d'Athéna debout entre deux colonnes, avec l'inscription NIKONIOY.

M. Edmond Blanc lit une note *sur la position des ports antiques entre le Var et la Roya*. Strabon et Pline parlent d'un port appelé le port d'Hercule *Monoecus*, qui était situé entre *Nicaea* (Nice) et *Albium Intemelium* (Vintimille) : il n'est pas dou-

teux, si l'on ne considère que le témoignage de ces deux auteurs, qu'il ne faille reconnaître dans ce *port d'Hercule* le port actuel de *Monaco*. Mais un passage de Ptolémée, qui mentionne séparément le port d'Hercule et le lieu consacré à Hercule *Monoecus*, a été cause qu'une autre opinion a prévalu jusqu'ici, et que, tout en reconnaissant Monaco dans la ville d'Hercule Monoecus, on a voulu que le *port* d'Hercule fût la rade de Villefranche, située plus à l'ouest, non loin de Nice. M. Blanc repousse cette opinion. Villefranche, selon lui, ne peut être le port d'Hercule, car le nom antique de Villefranche nous est connu d'ailleurs : c'est *Olivula*, mentionné dans l'itinéraire d'Antonin. L'identité d'Olivula et de Villefranche est attestée de la manière la plus certaine par des documents du XIIe, du XIIIe et du XIVe siècle, notamment par des chartes originales conservées aux Archives municipales de Nice. Or si le port d'Hercule n'est pas Villefranche, on ne peut le placer, entre Nice et Vintimille, ailleurs qu'à Monaco. M. Blanc pense donc qu'il y a une erreur formelle dans le texte de Ptolémée; cette erreur doit être imputée à Ptolémée lui-même, car elle n'est pas de celles qui peuvent s'expliquer par une faute de copiste. Ce ne serait pas du reste la seule inexactitude de cet auteur, qui s'est trompé ailleurs encore d'une façon tout aussi grave, par exemple quand il place les fosses Mariennes sur la rive droite du Rhône, alors qu'elles étaient sur la rive gauche. S'il a donné par erreur à la baie d'Olivula le nom d' Ἡρακλέους λιμήν, cette erreur peut s'expliquer par une confusion faite dans son esprit entre Olivula et quelqu'une des villes de la même côte qui portaient le nom d'*Heraclea*.

M. Desjardins repousse l'opinion soutenue par M. Blanc. L'erreur que celui-ci attribue à Ptolémée est trop forte pour être vraisemblable, car Ptolémée distingue bien formellement deux endroits différents, pour lesquels il donne des latitudes et des longitudes différentes, et qu'il désigne, l'un comme un *port*, le port d'Hercule, l'autre comme une *roche*, la roche d'Hercule Monoecus. Or effectivement la rade de Villefranche est un véritable port, vaste et bien abrité, tandis qu'à Monaco il n'y a pas de port proprement dit, mais bien une roche formant promontoire. Ce serait tout à fait gratuitement qu'on imputerait à Ptolémée cette erreur, car rien absolument n'empêche de s'en tenir à son témoignage. Il est vrai que Villefranche s'est appelée Olivula : mais ce nom d'Olivula se rencontre pour la première fois dans l'Itinéraire d'Antonin, qui est de la seconde moitié du IVe siècle. Rien n'empêche d'admettre que plus anciennement le même lieu se soit appelé le port d'Hercule. Le nom d'Olivula a remplacé, vers le IVe siècle, le nom de port d'Hercule, comme plus tard, au XIIIe siècle, le nom de Villefranche a remplacé celui d'Olivula.

M. Halévy continue sa lecture sur la question de la langue akkadienne. Il développe la théorie qu'il avait exposée à l'une des séances précédentes sur la manière dont doivent être comprises les indications des syllabaires assyriens.

Ouvrages déposés : — Ellero (Pietro), La tirannide borghese (Bologna, 1879, in-8°) ; — Sanpere y Miguel (Salvador), Origens y fonts de la nació catalana (Barcelona, 1878, in-4°).

Présentés de la part des auteurs ou éditeurs — par M. de Saulcy : H. Gaidoz, Esquisse de la religion des Gaulois; — *par M. Schefer*, deux vol. de textes turcs publiés par M. Gastwaldt, de Kazan : 1° recueil des apophtegmes ou sentences de Khadja Ahmed Yessevy (XIIe siècle de notre ère : un des plus anciens écrits en turc); 2° histoire des prophètes, par Nacir Eddin, fils de Bourhan Eddin Qadz, de la ville de Rehat Aghauzy (écrit en l'an 1407 de notre ère); — *par M. de* Witte : 1° Edmond Demolins, Histoire de France, vol. I et II (publié par la Société bibliographique); 2° Collection Auguste Dutuit, antiquités, médailles, etc. (1 vol. in-4°); — *par M. Delisle :* 1° Introduction au recueil de *fac-simile* d'anciens monuments de la géographie, par feu Jomard (publié par la famille de l'auteur); 2° Junghans, Histoire des règnes de Childerich et de Chlodovech, trad. par G. Monod (Bibliothèque de l'Ecole des hautes études, sc. phil. et hist., 37e fascicule); — *par M. Miller :* Τριῴδιον κατανυκτικόν (livre ecclésiastique grec, donnant le rituel des offices, canons et hymnes), publié par le cardinal Pitra.

Julien Havet.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 12 Avril — 1879

58. — **Les Césars de Palmyre,** par Lucien DOUBLE. Paris, Sandoz et Fischbacher. 1877, in-8° de 205 p. — Prix : 3 fr. 50.

On sait que tous les ouvrages de M. Double ont pour objet de rabaisser ou d'exalter quelque personnage historique. Dans celui-ci il a voulu faire l'un et l'autre. Il s'est proposé de grandir Odenath II aux dépens de Zénobie, et de démontrer que Zénobie n'a réussi qu'à « compromettre et finalement à perdre l'empire oriental qu'elle devait au génie de son époux ». Son récit est écrit d'un style vif, clair, agréable, parfois pittoresque; il intéresse le lecteur, et, s'il ne lui fait pas toujours connaître la vérité, il lui inspire le goût des choses qu'il raconte et le désir de les étudier à son tour. Mais ses conclusions paraissent fausses. Odenath ne fut pas un homme ordinaire, puisqu'il porta Palmyre à un degré de puissance qu'elle n'avait pas eu jusque-là. Zénobie fut bien supérieure au portrait qu'en trace M. D., elle eut plus de qualités qu'il ne lui en attribue, elle n'eut pas tous les défauts qu'il lui impute, et, si elle fut vaincue, c'est parce qu'elle eut à lutter contre un adversaire très-redoutable. Pour établir le contraire, il eût fallu citer des textes, des faits certains, accumuler les preuves, et fournir les moyens de contrôler les assertions énoncées. M. Double n'y a point songé, et il a augmenté ainsi les défiances de ceux qui savent que trop souvent il pèche contre les règles de la méthode historique.

---

59. — **Saint Athanase.** Étude littéraire, suivie de l'apologie à l'empereur Constance et de l'apologie de sa fuite, traduites en français, par Eug. Fialon, professeur de littérature ancienne à la Faculté des Lettres de Grenoble. Paris, E. Thorin, éditeur, 1877, in-8° de 382 p.

L'auteur de cet ouvrage donne à ses lecteurs plus qu'il ne promet. Il annonce une étude littéraire sur saint Athanase, ce qui aurait pu sans doute être fort intéressant, mais aurait quelque peu manqué de portée, quand il s'agit d'un homme bien plus digne de mémoire par l'action considérable qu'il a exercée sur l'Eglise et ses destinées que par son éloquence et ses talents d'écrivain ; en réalité, c'est un tableau de saint Athanase et de son temps qu'il présente à nos yeux, tableau plein de vie et de couleur, dans lequel cet éminent Père de l'Eglise occupe sans doute la place principale, mais où l'on voit s'agiter autour de lui une foule de personnages dont il eut à combattre et à vaincre les dangereuses prétentions.

Parmi tant d'heureuses explications que M. Fialon donne des différents actes de la vie et des travaux de saint Athanase, il en est deux qu'il convient surtout de signaler, parce qu'elles portent sur des faits d'une importance capitale.

La doctrine de la subordination des personnes divines, qui paraît avoir été généralement admise par les chrétiens des trois premiers siècles, n'était pas sans analogie avec celle des trois principes divins de la philosophie néoplatonicienne. N'était-il pas possible que cette analogie n'amenât quelque compromis entre le christianisme et le paganisme, dont les néoplatoniciens s'étaient faits les défenseurs? Cette crainte était d'autant plus légitime que, au commencement du IVe siècle, Arius, un des docteurs chrétiens les plus influents dans les églises d'Orient, se plaisait, avec une rare imprudence, à établir un rapprochement entre les rapports du Père et du Fils et les rapports de Dieu et des dieux fils de Dieu du Timée de Platon. La doctrine de la subordination allait-elle faire verser le christianisme du côté du paganisme? Saint Athanase, le premier, eut un vif sentiment de ce danger, et il combattit à la fois, pour sauver la religion chrétienne de ce malheur, Arius et les néoplatoniciens, la doctrine de la subordination, telle que l'exposait le premier, et la théorie des degrés descendants dans la doctrine de l'être divin des seconds. C'est ce que M. F. nous fait très-nettement comprendre dans la première section de son second chapitre et dans son troisième chapitre. Il est seulement à regretter qu'il donne Arius pour un novateur, sans avoir montré, au préalable, que ce prétendu novateur avait, en effet, entrepris d'introduire une doctrine nouvelle dans l'Eglise, ce qui aurait été d'autant plus nécessaire qu'on est fort étonné de voir ce novateur soutenu par presque toutes les Eglises d'Orient. Il faut espérer que, dans une prochaine édition, M. F. discutera, au moins en quelques mots, l'opinion des historiens du dogme chrétien qui regardent cet

hérétique comme le représentant de l'ancienne doctrine de la subordination jusqu'alors orthodoxe, et saint Athanase au contraire comme un novateur qui expose sous une forme nouvelle, ou pour le moins en termes plus précis qu'on ne l'avait fait avant lui, la doctrine de la Trinité égalitaire par opposition à la doctrine de la Trinité descendante [1].

Le second point sur lequel M. F. a donné une explication très-satisfaisante, et cette fois-ci sans qu'il y ait lieu à faire la moindre réserve, se rapporte à la conduite de saint Athanase à l'égard des empereurs qui le persécutèrent sans la moindre raison. On ne saurait douter que les premiers empereurs qui embrassèrent le christianisme n'aient cru devoir jouer dans cette religion le même rôle que leurs prédécesseurs dans la religion païenne, c'est-à-dire en être le *Pontifex maximus*. Saint Athanase leur prouva par une résistance respectueuse, mais ferme et continue, qu'ils s'étaient trompés et qu'ils n'avaient rien à voir dans la détermination du dogme et dans la constitution des croyances. Cette résistance, au moment où, pour la première fois, l'Eglise se trouvait en présence d'empereurs chrétiens, la sauva du malheur de devenir tout simplement une branche de l'administration impériale, et assura son autonomie (chapitre IV, section 3e). Tous les évêques n'eurent ni la même fermeté, ni la même élévation de vues, ni la même intelligence de la position de l'Eglise vis-à-vis du pouvoir civil, et, à plusieurs reprises, les successeurs de Constantin et de Constance voulurent, comme eux, s'immiscer plus qu'il ne convenait dans les affaires ecclésiastiques. Mais en somme, malgré les défaillances fâcheuses des uns et les entreprises plus ou moins violentes des autres, l'exemple d'Athanase ne fut pas perdu.

Je ne puis terminer cette appréciation de l'ouvrage de M. F., sans faire des réserves expresses sur les rapprochements répétés à satiété entre le néoplatonisme et le christianisme. Malgré quelques analogies plus apparentes que réelles, il y a un abîme entre les deux doctrines. M. Ritter me semble avoir très-bien établi que, au point de vue philosophique aussi bien qu'au point de vue religieux, le symbole de Nicée est une négation absolue de la Triade alexandrine. Je ne sais sur quoi on peut s'appuyer pour supposer une estime mutuelle entre les docteurs païens et les docteurs chrétiens. Si la jeunesse chrétienne allait entendre les leçons des philosophes païens, c'était tout simplement parce qu'il n'y avait pas alors d'autres écoles de philosophie, et il n'est pas un seul document de valeur qui nous permette de croire que les néoplatoniciens aient jamais, au IIIe siècle, assisté aux leçons des docteurs chrétiens; le doute est ici d'autant plus légitime que l'enseignement des docteurs chrétiens n'était pas public et ne s'adressait qu'à des chrétiens, principalement aux

1. Au dire de P. Bayle, le P. Pétau et Huet, évêque d'Avranches, auraient avoué que la plupart des Pères antérieurs au concile de Nicée avaient parlé si obscurément de la Trinité, qu'on serait presque tenté de les mettre, quant à cette doctrine, sur la même ligne qu'Arius.

catéchumènes. Cette illusion sur les rapports d'estime mutuelle entre les Pères de l'Eglise et les néoplatoniciens a donné lieu à des phrases telles que celle-ci : « Si Plotin s'arrête scandalisé, quand il voit le Verbe fait chair, c'est avec enthousiasme qu'il lit le commencement de l'évangile de saint Jean » (page 16). Où donc M. Fialon a-t-il vu que l'évangile de saint Jean fût au nombre des livres qui se lisaient dans l'école de Plotin, ou de ceux qu'il lisait en particulier? Et comment ce philosophe, en supposant que cet évangile lui fût connu, ce qui n'est nullement vraisemblable, aurait-il pu, quand il « s'arrêtait scandalisé » devant la doctrine de l'incarnation du verbe, en lire « le commencement avec enthousiasme », commencement qui n'a été écrit que pour affirmer que le verbe s'est fait chair (ὁ λόγος σὰρξ ἐγένετο)?

Ce ne sont là toutefois que des traits de détail, qu'il sera facile d'adoucir ou d'expliquer dans une nouvelle édition, et qui, dans tous les cas, ne sauraient voiler les mérites incontestables de cet ouvrage, plein de faits bien vus et brillamment présentés.

M. N.

---

60. — Félix Dahn. **Paulus Diaconus**, I. Abth. Des Paulus Diaconus Leben und Schriften. Leipzig, Breitkopf und Haertel. 1876, LVI-104 p. in-8°.
— R. Jacobi, **Die Quellen der Langobardengeschichte des Paulus Diaconus.** Halle, Niemeyer. 1877, 100 p. in-8°.
— **Pauli Historia Langobardorum** (in usum scholarum ex monumentis Germaniae historicis recusa), edidit G. Waitz. Hannoverae, Hahn, 1878. 268 d. in-8°.
— **Monumenta Germaniae historica.** Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum saec. VI-IX. Hannoverae. Hahn, 1878.

Lorsque la grande entreprise des *Monumenta Germaniae* fut réorganisée en janvier 1875, on décida de consacrer un volume à part aux historiens lombards et italiens du VIe au IXe siècle et un volume aux historiens franks du VIe au VIIIe siècle. La lacune de trois volumes (XIII, XIV et XV), qui avait été laissée dans la grande série des *Scriptores*, parvenue aujourd'hui à son vingt-troisième volume, devra être remplie par des additions aux douze premiers volumes (XIII), par des écrits polémiques relatifs à la querelle des investitures (XIV) et par les vies des papes jusqu'à la fin des Hohenstaufen (XV). En outre, on décida la création d'un recueil in-4° pour les *Scriptores Antiquissimi* dont deux fascicules, *Salvien* et la *Vita Severini*, ont déjà paru, d'un recueil de chroniques en langue allemande, dont un volume a paru (contenant la chronique universelle saxonne, la chronique rimée d'Eberhard de Gandersheim, la chronique rimée de Brunswick, une chronique de Goslar, et des fragments d'une chronique rimée du Holstein), enfin d'un recueil de *Statuts municipaux* qui comprendra deux volumes. De plus, on a repris avec énergie la préparation des séries dites *Antiquitates* et *Leges*,

laissées longtemps en souffrance, la continuation des *Diplomata* et des *Leges*, et l'on a décidé de rééditer le vol. I des *Leges*, ainsi que le vol. I des *Diplomata*, dont l'exécution laissait à désirer.

Nous craignons que le vol. I des *Scriptores rerum Francicarum* se fasse encore longtemps attendre ; mais le volume des *Scriptores rerum Langobardicarum et Italicarum* a été mis au jour avec une remarquable célérité. Sauf le *Liber Pontificalis* de Ravenne par Agnellus, dont l'édition est due à M. Holder Egger, le volume entier a été préparé par M. G. Waitz. Il contient, outre Agnellus, l'*Origo gentis Langobardorum*, Paul Diacre, André de Bergame, Erchempert, une chronique des patriarches de Grado, les *Gesta episcoporum Neapolitanorum* où M. Waitz reconnaît un écrit de la fin du VIIIe siècle, continué à la fin du IXe par le diacre Jean, les *Chronica S. Benedicti Casinensis*, la chronique des ducs de Bénevent et des comtes de Capoue et un grand nombre de vies de saints, de légendes et de catalogues de grands personnages laïques ou ecclésiastiques.

Le principal morceau du recueil est l'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre, dont il a été tiré une édition à part à bon marché en format in-8° [1]. Le texte a été établi d'après 108 manuscrits, distribués par M. Waitz en onze classes principales qu'on peut rapporter à quatre grandes familles. Il y a, en outre, vingt mss. qu'on sait avoir existé et qui sont perdus. Grâce au travail considérable de collation et de critique commencé par MM. Bethmann et Pertz et achevé par M. Waitz, nous possédons un texte qui, s'il n'est pas identique au texte primitif de l'*Historia Langobardorum*, s'en rapproche du moins beaucoup ; grâce aux variantes très-complètes données au bas des pages, nous avons la collation de tous les manuscrits. Le texte donné par M. Waitz est surtout important au point de vue des formes orthographiques et grammaticales, qui montrent en Paul Diacre un écrivain encore très-incorrect, qui ne s'est pas entièrement débarrassé des formes du latin vulgaire. Les notes ajoutées par M. Waitz sont très-sobres. Elles ont pour but d'indiquer les sources auxquelles puisa Paul Diacre, d'expliquer quelques passages obscurs, de rectifier les erreurs évidentes, surtout les erreurs chronologiques. Je ferai remarquer à cet égard qu'il y a peut-être quelque danger à mettre des dates en marge du texte des auteurs, comme on le fait d'ordinaire et en particulier dans les *Monumenta*. Les mêmes raisons pour lesquelles les *Monumenta* ont renoncé aux *Indices rerum* et se contentent d'*Indices nominum* afin de ne pas imposer aux lecteurs leur interprétation des faits, devraient les amener à supprimer ces dates qui sont pour ainsi dire imposées aux lecteurs, et qui sont souvent ensuite invoquées à titre d'arguments par les critiques comme si elles se trouvaient dans le texte même.

1. La collection des éditions in-8 *(ad usum scholarum)* faites par la Direction des *Monumenta* comprend aujourd'hui vingt-neuf ouvrages.

L'introduction que M. Waitz a mise en tête de son édition de Paul Diacre est excellente presque de tout point. On peut la considérer comme donnant le dernier mot de la critique sur la biographie de Paul Diacre. Avec sa grande autorité, avec la précision et la prudence qui distinguent tous ses travaux critiques, M. Waitz a révisé les opinions des érudits qui l'avaient devancé et donné sur chaque point la solution la plus conforme aux textes et aux vraisemblances historiques. M. Bethmann avait le premier, dans le remarquable travail publié au t. X de l'*Archiv für aeltere deutsche Geschichtskunde*, p. 247 et ss., étudié d'une manière approfondie la biographie de l'historien des Lombards, et réuni tous les renseignements que nous fournissent soit ses œuvres, soit les écrits contemporains, soit les chroniqueurs postérieurs du midi de l'Italie. Cédant, par une tentation fort commune chez les biographes, au désir de grossir, le plus possible, la somme de nos connaissances sur Paul Diacre et la liste des ouvrages qui nous restent de lui, il avait accordé une valeur exagérée à des témoignages qui ne doivent être admis qu'avec réserve, et accueilli trop aisément, au nombre des œuvres de Paul Diacre, des écrits qu'aucune preuve certaine n'oblige à lui attribuer. M. Dahn, dans un mémoire sur la vie et les écrits de Paul Diacre qui forme l'introduction d'un ouvrage de longue haleine intitulé *Langobardische Studien*, a repris toutes les affirmations de Bethmann et tous les textes qu'il avait allégués, et il les a soumis à une critique très-pénétrante, mais qui pèche par un excès de scepticisme. Cédant à une tendance non moins naturelle que celle qui a entraîné Bethmann, il a exclu, sans preuves suffisantes, des œuvres de Paul Diacre, des écrits qui, selon toute vraisemblance, lui appartiennent, et il a rejeté, d'une manière catégorique, des opinions de son devancier qui n'avaient d'autre défaut que d'être présentées comme certaines alors qu'elles ne sont que probables. M. Waitz a su rétablir la balance juste entre des opinions extrêmes [1]. Il admet avec M. Dahn que Paul n'est pas né à Cividale même, mais dans les environs de cette ville; il reconnaît qu'il n'y a aucune raison pour fixer 730 comme date de sa naissance et qu'il a pu tout aussi bien naître vers 720; que rien ne prouve qu'il ait été élevé à la cour du roi Ratchis ni que ce soit à Pavie qu'il a reçu les leçons de Flavianus. De même nous ne pouvons rien affirmer de précis sur le séjour supposé de Paul Diacre à Salerne auprès d'Arichis et d'Adelperga. Toutefois il nous semble que M. Waitz a fait une trop forte concession à M. Dahn en ne mentionnant pas la tradition qui rapporte ce séjour et qui attribue à Paul Diacre la

1. M. Wattenbach, dans la 4e édition de son bel ouvrage sur les sources de l'histoire d'Allemagne (*Deutschland's Geschichtsquellen*, 1877, t. I, p. 134 et ss.) qu'il perfectionne d'année en année avec un soin, une érudition et une conscience infatigables, a lui aussi corrigé les assertions de Bethmann en tenant compte des critiques de Dahn; mais, en introduisant quelques-uns des résultats de Dahn dans un texte qui reproduisait primitivement toutes les conclusions de Bethmann, il est tombé dans quelques contradictions.

composition de vers pour les monuments de Salerne, sur la translation des reliques de saint Mercure à Bénévent, et en l'honneur de saint Jean. Les témoignages du chroniqueur de Salerne et de Pierre Diacre, sans avoir évidemment une grande valeur, ne sont pas aussi dépourvus d'autorité que le veut M. Dahn, et, quand ils rapportent des faits d'une grande vraisemblance, on peut les accepter sous bénéfice d'inventaire. M. Waitz est encore, et avec raison, d'accord avec M. Dahn pour dire que ce n'est pas Charlemagne qui a appelé Paul Diacre à sa cour, mais que Paul s'y rendit pour implorer la grâce de son frère, compromis dans la révolte du Frioul. Toutefois M. Dahn a raison d'ajouter, et M. Waitz tort de ne pas admettre que Paul Diacre dut être attiré par la faveur dont Charles entourait dès 780 les savants et les lettrés, car, dès son arrivée à la cour, nous le voyons accueilli avec honneur, puis avec amitié, et bientôt chargé de composer un recueil d'homélies pour les églises de tout le royaume frank. M. Waitz reconnaît encore avec M. Dahn que l'on ne sait pas au juste à quelle époque Paul entra dans les ordres, mais il a raison d'ajouter avec M. Bethmann que ses travaux littéraires donnent lieu de croire que ce fut de bonne heure; il montre aussi, après M. Dahn, que le recueil d'homélies fut terminé au Mont Cassin. — Par contre, M. Waitz combat justement M. Dahn lorsque celui-ci, par opposition à Bethmann, prétend que Paul était de médiocre naissance et non des nobles *farae* du Frioul, lorsqu'il refuse de le reconnaître comme l'auteur de plusieurs homélies qui nous ont été transmises comme son œuvre, lorsqu'il veut attribuer à un autre Paul des extraits de Pompéius Festus adressés à Charles et dont on reconnaît l'emploi dans l'*Histoire des Lombards,* lorsqu'il repousse le témoignage de Jean, l'auteur des *Gesta episcoporum Neapolitanorum,* qui montre Paul enseignant au Mont Cassin, enfin lorsqu'il refuse toute créance à l'épitaphe de Paul Diacre attribuée à son disciple Hildric.

L'ouvrage de M. Dahn est précédé d'une bibliographie très-étendue des sources et des ouvrages d'érudition qui peuvent être consultés pour l'histoire des Lombards. Cette bibliographie ne pèche que par l'excès des richesses et elle peut rendre des services. En appendice, M. Dahn a donné le texte des poésies et des lettres de Paul Diacre. Malheureusement ce texte est très-fautif, au point même d'être incompréhensible par endroits. Les plus importants de ces documents ont été publiés d'une manière très-satisfaisante par M. Waitz dans sa préface.

Pour l'indication des sources de Paul Diacre, M. Waitz a suivi généralement le travail très-consciencieux de M. Jacobi sur les *Sources de l'histoire des Lombards*. M. J. a déterminé avec une grande précision les passages de Paul Diacre empruntés à des sources connues, telles que l'*Origo gentis Langobardorum*, la *Chronique de Bède,* les *Vies des papes,* Grégoire de Tours, Jordanis; ceux qui sont transcrits de l'*Histoire* (perdue) *des Lombards* de Secundus de Trente (mort en 612), ceux qui sont pris à des annales aujourd'hui perdues, ceux enfin dont il est im-

possible de retrouver l'origine. Parmi les sources de Paul Diacre, M. J. indique la chronique dite de Frédégaire. C'est à tort, selon nous, que M. Waitz a révoqué en doute l'emploi de cette chronique par Paul. Je crois même que la confusion qui se trouve au ch. 11 du l. IV, relativement à la mort de Gontran, s'explique par l'usage inintelligent que Paul a fait du texte de Frédégaire. Le récit de la conversion de la femme du roi de Paris au ch. 50 (autref. 52) du l. IV ne se comprend que si Paul Diacre a connu le ch. IX de la chronique de Frédégaire [1].

Le jugement que porte M. Waitz sur la valeur de Paul Diacre comme historien est juste dans son ensemble, mais est peut-être un peu sévère. Si on le compare aux historiens qui le précèdent, à Frédégaire, à l'auteur des *Gesta regum Francorum*, on le trouvera bien supérieur par l'impartialité et la clarté avec laquelle il raconte les événements, par l'effort qu'il fait pour critiquer les récits transmis par la tradition (Cf. l. I ch. 8. *Gesta episcop. Mettensium*, au sujet du nom d'Ansegisile), par l'indication de ses sources. Sans doute, il contient bien des erreurs, surtout de chronologie, mais il faut, pour le bien juger, songer qu'il écrivait dans les premiers temps de la renaissance carolingienne, qu'il a été un des auteurs de cette renaissance, que les *Gesta episcoporum Mettensium* ont été le modèle de tous les ouvrages analogues qui nous ont conservé l'histoire des évêchés et des monastères du moyen âge, que son *Histoire des Lombards* enfin a joui d'une immense célébrité encore attestée par les nombreux manuscrits qui nous restent, et a été, en Italie, le point de départ d'une série d'écrits historiques importants. Il faut se garder de trop rabaisser une œuvre qui tient une grande place dans le mouvement littéraire du VIIIe siècle.

G. M.

---

61. — **Die Herzogsgewalt in Westfalen, seit dem Sturze Heinrich's des Loewen. Theil I,** von Dr Hermann GRAUERT. Paderborn, Schoeningh, 1877, VI, 166 p.

M. Grauert étudie dans ce travail, qui paraît être une thèse au doctorat de Gœttingue, la juridiction ducale dans les anciens évêchés de Minden, d'Osnabrück et de Münster. Il a réservé pour plus tard l'examen de cette organisation dans le reste de la Westphalie, qui faisait partie de l'archevêché de Cologne, et dans l'évêché de Paderborn. On sait qu'en 1180, Frédéric Ier dépouillant à la diète de Wurzbourg Henri le Lion de ses États, partagea le duché de Saxe en *Westphalie*, qu'il donna

1. Comparez encore Paul Diacre IV,16 avec Frédég. *Chron.* 20. Le rapport des textes est si évident que si Paul Diacre n'a pas connu la chronique de Frédégaire, il faut supposer qu'il a connu la source dont s'est servi ce compilateur, ce qui est beaucoup moins vraisemblable.

en fief au siège de Cologne, et en *Ostfalie*, que reçut le comte Bernard d'Anhalt. Quelle fut exactement la part attribuée à l'archevêque de Cologne? C'est la question la plus importante qui soit controversée dans la présente étude. Les uns ont vu dans les archevêques les véritables *ducs par toute la Westphalie*, les autres ont revendiqué ce titre pour les Ascaniens seuls et l'auteur a quelque peine à se tirer du conflit des opinions à ce sujet, opinions représentées par des autorités également respectables et respectées dans le domaine historique. Il penche cependant pour la dernière hypothèse, tout en admettant qu'en réalité l'autorité ducale des Ascaniens n'a jamais pu s'établir d'une façon bien durable.

R.

---

62. — **Las Mocedades del Cid de D. Guillem de Castro.** Reimpresion conforme á la edicion original publicada en Valencia 1621. Bonn, Libreria Eduardo Weber (Julio Flittner). 1878. VIII et 214 pp. in-8°.

M. W. Förster, professeur de langues romanes à l'université de Bonn, désirant avoir pour ses cours un texte littéraire espagnol pur de tous remaniements, a fait réimprimer l'édition princeps des deux parties du *Cid* de Guillen de Castro. Rien n'est changé dans cette reproduction minutieuse, sinon quelques fautes d'impression évidentes (et alors les leçons originales sont données en note), puis la disposition typographique, qui est très-améliorée, l'éditeur ayant eu l'heureuse idée de séparer les strophes : l'orthographe et la ponctuation sont exactement calquées sur le texte de 1621. M. F. n'a pas eu lui-même sous les yeux l'édition originale [1]; il se peut donc que la restitution laisse encore quelque chose à désirer. Est-ce bien *Guillem* que porte le titre de l'imprimé de Mey? Le *Catálogo de la biblioteca de Salvá* (Valence, 1872, n° 1154) écrit *Guillen;* là aussi, je vois que la seconde partie du drame est intitulée (dans la table seulement?) *Segunda de las Hazañas del Cid*, et ce titre de *Hazañas* est, en effet, le seul qui convienne aux gestes de Rodrigue sous les règnes de Sancho II et d'Alphonse VI. En tous cas, l'édition de M. F. sera fort bien accueillie des hispanistes, car l'imprimé de Valence est depuis longtemps introuvable, et les réimpressions modernes de D. Ramon de Mesonero Romanos (*Dramáticos contemporáneos á Lope de Vega*, t. I, p. 239), de M. Lemcke (*Handbuch der spanischen Litteratur*, t. III, p. 292, et de Mme Michaelis (*Tres flores del teatro antiguo español*, p. 6) dérivent toutes trois, non de l'original, mais, directement ou indirectement, de la *suelta* de Valence, 1796 (collection des frères José et Tomas de Orga). A vrai dire, la version de 1621 est déjà

---

1. Une collation faite sur l'exemplaire de la bibliothèque de Vienne lui a été remise par un de ses élèves, M. V. Horák.

corrompue, et, si l'on ne retrouve pas de manuscrits [1], on ne pourra jamais restituer que par conjectures le texte primitif du poète valencien. Il y a des fautes faciles à corriger, par ex. *citio* (II, 1015) pour *sitio, insencible* (II, 1225) pour *insensible;* mais comment rétablir la str. I, 60-65, où manque évidemment le mot *juro* (cf. I, 325, *otra vez juro y prometo*)? M. F. a essayé quelques corrections, qui ne sont pas toutes acceptables. Sur le vers, II, 444, *gigantes pare quien razon concibe,* il remarque : « Tout au plus *paret gigantes* (sc. *caelum*), *si quis rationem concipit*, ce qui n'a pas de sens », et il propose de lire *gigant' es para quien razon concibe,* ce qui, à mon avis, ne donne pas de sens non plus. M. Förster n'a pas compris le parallélisme que l'auteur a établi entre *concebir* (concevoir) et *parir* (mettre au monde) et n'a pas vu que le sujet de la phrase est, non pas *cielo,* mais *quien razon concibe.* Littéralement : « Celui qui conçoit raison enfante des géants », c'est-à-dire « celui qui défend la bonne cause est capable de faire sortir des géants de dessous terre ». D. Sancho répond presque à cette exclamation d'Arias Gonzalo, en disant (II, 707-709) : *Mia Zamora ha de ser, Aunque para hazerme guerra Brote gigantes la tierra.*— II, 1354 : *cupo* est bon, il est inutile de corriger *supo;* cf. par ex., II, 260, *pues todo el cielo en tu justicia cabe.*— II, 2571 : *derriten nieve en mis canas.* Il n'est pas possible de voir dans *derriten* la contraction *derrite en.* Que signifierait *derretir una cosa en nieve?* Il faut simplement supprimer le premier *n* et lire *Derrite nieve en mis canas.*

Cette nouvelle édition des *Mocedades,* fort bien imprimée par Georgi à Bonn, a été tirée à quatre cents exemplaires seulement, dont cinquante sur grand papier.

Alfred Morel-Fatio.

---

63. — **Polens Auflœsung,** culturgeschichtliche Skizzen aus den letzten Jahrzehnten der polnischen Selbststændigkeit, von Freiherrn Ernst von der Brüggen. Leipzig, Veit. in-8° v et 417 p. — Prix : 6 mark (7 fr. 50).

Les Allemands font volontiers de la pathologie historique aux dépens de la Pologne et des Polonais. C'est un peu le cas de M. de Brüggen et de son étude sur la société polonaise avant le premier partage. Il faut reconnaître cependant qu'il apporte dans ce travail une critique moins hautaine que plusieurs de ses compatriotes et qu'il ne dissimule pas une certaine sympathie pour une nation malheureuse et cyniquement assassinée. Des travaux antérieurs avaient permis de déterminer très-exacte-

1. Il y a quatre ans, M. Charles Graux a « cru reconnaître un manuscrit autographe de Guillen de Castro » dans la bibliothèque provinciale de Tolède; voy. les *Archives des missions,* Paris, 1878, 3e série, t. V, p. 132.

ment les causes de l'anarchie polonaise et de suivre de très-près toutes les phases de la maladie sociale à laquelle les trois médecins du Nord imposèrent un sanglant dénouement. Toutefois l'ouvrage de M. de B. sera lu avec intérêt. Il contient sur le gouvernement intérieur de la Pologne et sur sa « dissolution » lente et irrémédiable des détails que M. de Brüggen a su grouper avec art. Il a tiré parti des livres et il a consulté des correspondances inédites et encore inexplorées (entre autres, les mémoires du baron de Heyking, délégué de la Courlande à Varsovie jusqu'en 1792). On regrette seulement que, puisant à des sources peu accessibles au public, il ait été avare de ces textes qui donnent à un ouvrage tant de valeur et d'autorité [1].

CHRONIQUE

FRANCE. — Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome* (Thorin), publiée sous les auspices du ministère de l'Instruction publique. Le 5e fascicule de cette bibliothèque vient de paraître. Il renferme des *Inscriptions du pays des Marses*, recueillies par M. Fernique, ancien membre de l'école française de Rome. La plupart des documents épigraphiques, trouvés dans le pays des Marses, étaient encore inédits ; les autres, provenant du territoire d'Albe (Alba Fucentis), avaient été recueillis par MM. Cipriani et Mattei *(Raccolta di marmi Albensi*, Avezzano). M. Fernique a réuni ces dernières inscriptions à celles qu'il a lui-même recueillies. Son livre est divisé en quatre chapitres : I. Inscriptions trouvées sur le territoire d'Antinum (Cività d'Antino). — II. Inscriptions d'Alba Fucentis et des localités voisines (Tagliacozzo, Verrecchia, Sorbo). — III. Inscriptions du territoire de Luco (Luco, Trasacco). — IV. Inscriptions du territoire de Marruvium (San-Benedetto, Pescina, Lecce, Manaforno). Le texte, quand il y a lieu, est suivi de courtes observations épigraphiques.

— En exécution d'une ordonnance royale du 20 novembre 1371, Louis II,

---

1. Voici les titres des chapitres : Introduction. — *Campagne, population, paysans* (p. 41-57.) — *L'état des villes* (un des chapitres les plus faibles). — *Finances, armée, justice, clergé, moines, écoles* (p. 91-107). — Les chapitres VI-X sont consacrés à la noblesse, à la *schlachta* et aux magnats, parmi lesquels l'auteur dépeint avec complaisance les hommes qui ont joué un rôle important sous Stanislas Auguste, *Charles Radziwill, Tiesenhausen, Branicki, Felix Potocki, Adam Czartoryski.* — Dans les chapitres XI-XVI, M. de Brüggen expose les réformes entreprises sous Stanislas Auguste. — *Varsovie durant le « long » parlement.* — *Stanislas Auguste Poniatowski.* — *Le roi et la jeune Pologne.* — *La société de Varsovie.* — *Le premier partage.* — *La constitution du 3 mai 1791.* — Dans la conclusion (p. 397-417) l'historien émet quelques considérations sur la destinée de la Pologne après le partage et sur ses chances de résurrection.

duc de Bourbon, fit faire le dénombrement de tous les fiefs, pays et domaines qu'il possédait dans la mouvance royale. De ce travail est restée une description du comté de Clermont-en-Beauvaisis. Le manuscrit original de ce terrier est perdu, mais on conserve à la Bibliothèque nationale la copie fidèle qu'en avait prise Gaignières, et une autre copie du xve siècle, moins complète, se trouve aux Archives nationales. Ce dénombrement comprend la liste des 1,669 fiefs relevant du comté de Clermont; en regard de chaque fief figure son écusson enluminé. M. de Luzay a reproduit ou analysé ce document important et l'a accompagné de notes nombreuses et instructives. (*Le comté de Clermont en Beauvaisis, études pour servir à son histoire. Le dénombrement de 1373.* Dumoulin). L'introduction fait connaître les origines du comté, la filiation de ses premiers seigneurs jusqu'à l'acquisition du comté par Philippe-Auguste (1218), la première race des comtes apanagistes et l'histoire des apanagistes de la seconde race, c'est-à-dire des comtes de Clermont et des ducs de Bourbon jusqu'à Louis II (1410). Une carte du diocèse de Beauvais est jointe à l'ouvrage.

— Le premier volume des *Lettres de Louis XI* va paraître; l'édition de ce volume a été confiée par la *Société de l'histoire de France* à M. Vaesen; il contiendra au moins cent cinquante à deux cents lettres, qui concernent la première période de la vie politique de Louis XI, avant son avénement.

— La même Société vient de mettre en distribution deux autres volumes, l'*Histoire de Bayart par le loyal serviteur*, publiée par M. Roman, et le deuxième volume des *Mémoires de la Huguerye*, publiés par M. de Ruble. M. Roman a montré que l'identification du loyal serviteur avec Jacques de Mailles est presque certaine; les lettres qu'il donne en appendice sont comme un commentaire du texte. Quant au second volume de la Huguerye, il contient les années 1577-1581 et le récit des négociations entreprises par ce gentilhomme en Allemagne pour le prince de Condé. Signalons aussi le tome II de la *Chanson de la Croisade contre les Albigeois*, éditée et traduite par M. Paul Meyer. Ce volume renferme : 1° l'introduction (cxx pages) à joindre au tome I; 2° la traduction accompagnée d'un commentaire qui est le plus souvent historique (p. 1-478); 3° une table analytique (p. 479-513); 4° des additions et corrections. (P. 514-528.)

— La *Société des bibliophiles bretons* prépare deux publications importantes, un *Supplément à l'Histoire de Bretagne des Bénédictins* et un *Recueil des plus beaux chants populaires de la Bretagne*, texte et traduction.

— Dans un mémoire intitulé l'*Administration féodale dans le Languedoc* (Toulouse, Privat), M. A. Molinier nous donne une nouvelle étude, très-exacte et presque complète, sur la féodalité dans une des provinces de l'ancienne France; ce mémoire contient un très-grand nombre de documents, classés avec méthode; l'auteur étudie successivement la condition des terres, les droits féodaux, les agents féodaux, la justice féodale.

— Une thèse de l'Ecole des Chartes, remaniée par son auteur, M. Dufourmantelle, a paru sous forme de livre : *La marine militaire au début de la guerre de Cent Ans;* cet ouvrage complète sur beaucoup de points le livre de M. Terrier de Loray sur l'amiral Jean de Vienne dont la *Revue critique* a fait l'éloge.

— Sous le titre d'*Actes et correspondances du connétable de Lesdiguières* (Picard), M. le comte Douglas et M. Jules Roman ont publié le premier volume

de la correspondance du connétable ; ils ont donné place aux lettres adressées à Lesdiguières, et on trouvera dans leur édition les ordres et les requêtes que recevait le connétable, lorsque ces documents peuvent éclairer le texte ; les notes biographiques et géographiques sont réunies à la fin du volume, sous la forme d'une table alphabétique. Les éditeurs ont cru devoir publier le texte tel quel, et lui conserver toutes ses bizarreries d'orthographe.

— En 1869, le gouvernement anglais avait chargé une commission de rechercher dans les collections particulières et surtout dans les archives des grandes familles les documents qui avaient une valeur historique. Cette commission *(Royal commission on Historical Manuscripts)* a publié en quelques volumes le résultat de ses découvertes. M. de Schickler a dressé une table méthodique des documents relatifs à la France, que signalent les rapports de la commission. L'ouvrage de M. de Schickler, intitulé « *L'Histoire de France dans les archives privées de la Grande-Bretagne* » (Imprimerie nationale), fournit aux historiens une abondante source d'informations.

— M. Kerviler, qui a publié l'an dernier une étude sur *Abel Servien, négociateur des traités de Westphalie, l'un des quarante fondateurs de l'Académie française* (Le Mans, Pellechat), doit publier prochainement un manuscrit de Servien qui se trouve à la Bibliothèque nationale et qui a pour titre : *Mémoires de M. le comte de Servient depuis le commencement de la guerre d'Allemagne jusques au traité de Westphalie.*

— M. Baret publie une deuxième édition, revue, corrigée et augmentée, de sa thèse pour le doctorat, *De l'Amadis de Gaule et de son influence sur les mœurs et la littérature au* XVIe *et au* XVIIe *siècle* (Firmin-Didot).

— M. Chabaneau, professeur de philologie romane à la Faculté de Montpellier, a fait paraître une nouvelle édition de son *Histoire et théorie de la conjugaison française* (Vieweg, in-8°, 135 pages) ; cette édition s'est augmentée des recherches personnelles de l'auteur et des résultats qu'ont produits depuis dix ans les travaux considérables des romanistes.

— M. Paul Meyer a mis sous presse une traduction de *Girart de Roussillon*, avec commentaire. Cette traduction qui sera bientôt suivie d'une édition du poëme, s'appuie principalement sur le manuscrit d'Oxford.

— M. Arthur Engel, qui a déjà consacré de nombreuses brochures à la numismatique alsacienne, prépare sur le sujet un grand travail d'ensemble, qui remplacera l'ouvrage incomplet et vieilli de M. de Berstett, le seul qu'on possède encore sur la matière.

— Un des Français qui connaissent le mieux les langues scandinaves, M. E. Beauvois, a publié en deux volumes une traduction de l'histoire de Danemark d'Allen. (*Histoire de Danemark, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, d'après la septième édition danoise.* Copenhague, Host et fils.) Cette traduction française met, comme disent les éditeurs, à la portée des lettrés de tous les pays civilisés, un livre devenu classique dans le Danemark. Trois cartes accompagnent l'ouvrage ; elles représentent le Danemark : 1° au temps des expéditions des Normands ; 2° sous le règne de Marguerite, fille de Valdemar ; 3° à l'époque actuelle. Un catalogue dressé par le conservateur en chef de la bibliothèque royale de Copenhague, M. Bruun, nous donne la liste des principaux ouvrages publiés sur le Danemark jusqu'en 1877.

— M. L. Leger vient de publier son *Histoire de l'Autriche-Hongrie*

(Hachette). Dans cet ouvrage, sur lequel nous reviendrons, l'auteur s'est proposé, comme il le dit dans l'avant-propos, d'insister spécialement sur l'histoire des trois groupes fondamentaux (Provinces héréditaires, Hongrie, Bohême) qui servent aujourd'hui de base à l'état autrichien; il a voulu mettre en relief l'importance et le rôle respectif de ces trois éléments. Jusqu'ici les historiens de l'Autriche s'étaient plus préoccupés de la politique extérieure des princes autrichiens que de la destinée des peuples soumis à leur pouvoir; M. L. Leger a réagi contre cette convention; il a négligé à dessein l'histoire trop connue de la domination des Habsbourgs dans les pays étrangers à l'Autriche actuelle; il laisse à l'histoire d'Allemagne, de Suisse, d'Italie, de Belgique tout ce qui ne rentre pas dans le cadre actuel de l'Etat autrichien, et il étudie particulièrement les tendances divergentes des trois grandes races, slave, allemande et magyare, qui se partageaient, au moyen âge, le massif des Alpes, le bassin de l'Elbe supérieur et celui du Danube.

— M. Samuel Ustazade Sylvestre De Sacy, membre de l'Académie française, administrateur de la bibliothèque Mazarine, est mort à Paris le 16 février 1879; il avait été pendant cinquante ans le rédacteur politique et littéraire du *Journal des Débats;* il avait publié quelques-uns de ses articles sous le titre de *Variétés littéraires, morales et historiques* (1858 et 1861, 2 vol.); on lui doit la préface de la septième édition du *Dictionnaire de l'Académie française.* — M. Saint-René-Taillandier, membre de l'Académie française et titulaire de la chaire d'éloquence française à la Sorbonne, est mort à Paris le 23 février 1879. Voici la liste de ses principaux ouvrages : *Scot Erigène et la philosophie Scolastique* (1843); *Histoire de la Jeune Allemagne, études littéraires* (1849); *La comtesse d'Albany* (1862); *Correspondance entre Gœthe et Schiller* (1865); *Maurice de Saxe* (1865); *Dix ans de l'Histoire d'Allemagne, origines du nouvel empire, d'après la correspondance de Frédéric Guillaume IV et du baron de Bunsen* (1875); *Le roi Léopold et la reine Victoria, récits d'histoire contemporaine* (1879). — M. Dagobert Fischer, maire de Saverne, à qui l'on doit de nombreuses monographies sur les localités alsaciennes ou lorraines des deux versants des Vosges, est mort le 20 février. — On annonce aussi la mort de M. l'abbé Glaire, ancien professeur d'hébreu à la Sorbonne, auteur d'ouvrages concernant l'hébreu et l'arabe.

— Parmi les livres qui sont sur le point de paraître, nous citerons un volume sur *la Métaphysique,* par M. Barthélemy Saint-Hilaire *(Bibliothèque de philosophie contemporaine,* Germer-Baillière); une *Histoire critique des doctrines de l'éducation en France,* par M. Gabriel Compayré (Hachette); une *Histoire de la littérature contemporaine chez les Slaves* par M. Courrière qui a traduit le drame du comte Tolstoï, *Ivan le Terrible* (sous presse chez l'éditeur Ernest Leroux), et publié en 1875 une *Histoire de la littérature contemporaine en Russie* (Charpentier); une *Histoire de la Divination antique,* par Bouché-Leclercq, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier. 4 vol. in-8 (Ernest Leroux); enfin le second volume de l'ouvrage de M. Douen, *Clément Marot et le psautier huguenot.* On nous dit aussi que M. Henri Houssaye prépare une *Histoire de la conquête de la Grèce par les Romains.*

— Livres nouveaux : Bourgoin, Les éléments de l'art arabe. Firmin-Didot. (48 fr.) — Cruchon, Les banques dans l'antiquité. Pedone-Lauriel. (5 fr.) — Delattre, Les inscriptions historiques de Ninive et Babylone. Leroux. (3 fr.) — Dozy, Supplément aux dictionnaires arabes, 5e livr. Brill.

(16 fr.) — DUBOR (de), Assyrie et Chaldée. Leroux. (4 fr.) — DUTEMPLE et POVILLE, Vie politique et militaire du général Hoche. Ghio. (2 fr.) — FERRIÈRE (de), Le XVIe siècle et les Valois. Plon. (12 fr.) — FOUQUÉ, Santorin et ses éruptions. Masson. (90 fr.) — FRANKLIN, Dictionnaire des noms, surnoms et pseudonymes latins de l'histoire littéraire du moyen âge (1100 à 1530). Firmin-Didot. — GAIDOZ, Esquisse de la religion des Gaulois. Fischbacher. (2 fr. 50.) — GERMOND DE LAVIGNE, Les pamphlets de la fin de l'Empire, des Cent Jours et de la Restauration. Dentu. (3 fr. 50.) — JOLY, La vie de sainte Marguerite, poëme inédit de Wace. Vieweg. — LABORDE (de), Les comptes des bâtiments du roi (1528-1571). Baur. — LENORMANT, La monnaie dans l'antiquité, tome III. Lévy. (7 fr. 50.) — PERRENS, Histoire de Florence, tome IV. Hachette. — RAVAISSON, Archives de la Bastille, tome X, règne de Louis XIV. (1687-1692). Pedone-Lauriel. (9 fr.) — SATHAS, Essai historique sur le théâtre et la musique des Byzantins, suivi d'un recueil de comédies inédites (XVIe et XVIIe siècles). Maisonneuve. (16 fr.) — SOURY, Portraits du XVIIIe siècle. Charpentier. (3 fr. 50.) — UJFALVY (Ch. Eug. de). Le second volume de la Mission dans l'Asie centrale : Le Syr Darya, etc. Ernest Leroux (15 fr.) — VALROGER (de), La Gaule Celtique. Didier. (7 fr. 50.)

ALLEMAGNE. — La librairie académique d'Heidelberg (Gustave Koester) annonce la publication prochaine d'un Supplément des *Exempla codicum latinorum* de MM. ZANGEMEISTER et WATTENBACH.

— M. SIEVERS, professeur à l'université d'Iéna, prépare un dictionnaire et une grammaire du vieux-saxon ; le dictionnaire qu'il nous promet sera d'autant plus précieux que le lexique de Schmeller, auquel il fallait recourir jusqu'ici, est depuis longtemps épuisé.

— M. Eugène KŒLBING vient de publier la version nordique de la légende de Tristan (Heilbronn, Henninger). M. K. préparait une nouvelle édition de *Sir Tristrem;* cela l'entraîna à publier une édition de la saga. L'ouvrage dédié à M. Vigfusson, comprend une introduction littéraire et historique, une traduction allemande et des notes. (*Tristrams Saga ok Isondar, mit einer literarhistorischen Einleitung, deutscher Uebersetzung und Anmerkungen, zum ersten Mal herausgegeben.*) Quant à la version anglaise de la légende *(Sir Tristrem)*, M. Kœlbing annonce qu'elle paraîtra dans un an, avec une introduction, des notes et un glossaire.

— Les frères Henninger (Heilbronn) annoncent une Revue de philologie germanique et romane *(Literaturblatt für germanische und romanische Philologie)*. Cette revue paraîtra tous les mois ; elle est publiée par deux privatdocents de l'Université d'Heidelberg, MM. BEHAGHEL et NEUMANN, avec la collaboration de M. BARTSCH. Le premier numéro nous sera envoyé en octobre.

— La 2e édition des *Lieds allemands du* XIIe *au* XIVe *siècle (Deutsche Liederdichter des zwælften bis vierzehnten Jahrhunderts.* Stuttgart, Gœschen), par M. Karl BARTSCH, a été considérablement augmentée. Elle renferme le *Leich* d'Henri de Rugge et un nouveau *Spruch* de Frédéric de Sonnenburg. Tous les textes ont été soumis à une nouvelle révision, d'après les recherches faites depuis 1864, et l'on a utilisé, par exemple, pour les poètes du XIIe siècle comme pour Neidhart, les travaux de M. H. Paul. M. R. Hildebrand a envoyé à M Bartsch quelques remarques qu'il avait faites sur le texte dans ses conférences de Leipzig. M. Behaghel, qui annonce une édition critique de

l'*Enéide* de Henri de Veldeke, a revu le texte des *lieds* de Veldeke et l'a rétabli dans le dialecte originaire. Enfin, M. Bartsch a ajouté de nouveaux détails aux notices littéraires de l'introduction et augmenté les remarques *(Anmerkungen)* qui terminent le volume. On voudrait trouver ces remarques dans le texte même, au bas des pages.

— La librairie Lippert (Max Niemeyer à Halle) publie une collection de *réimpressions d'ouvrages allemands* du xvi[e] et du xvii[e] siècle. *(Neudrucke deutscher Literaturwerke des XVI. und XVII Jahrhunderts.)* Un jeune professeur de l'Université de Leipzig, M. W. Braune, est chargé de diriger cette publication; il se propose de reproduire avec une exactitude scrupuleuse l'édition originale, souvent très-rare, de chaque ouvrage; une notice bibliographique, où sont mentionnées les fautes d'impression corrigées par M. B. et les diverses éditions, sert de préface à chaque volume de la collection. Dix ouvrages ont paru jusqu'ici; en voici les titres : 1. Martin Opitz, *Buch von der deutschen Poeterei* (d'après la première édition de 1624); — 2. Johann Fischart, *Aller Praktik Grossmutter* (d'après le premier remaniement de 1572); — 3. Andreas Gryphius, *Horribilicribrifax. Scherzspiel* (d'après la première édition qui parut à Breslau, sans indication de date); — 4. Martin Luther, *An den christlichen Adel deutscher Nation* (réimpression de l'édition de 1520); — 5. Johann Fischart, *Der Flœhhaz* (d'après la première édition de 1573); 6. Andreas Gryphius, *Peter Squenz. Schimpfspiel* (d'après l'édition de 1663); — 7 et 8. *Das Volksbuch vom Doctor Faust* (d'après la première édition, 1587; cette édition remplace très-avantageusement celle de Kühne; elle renferme les *Zeugnuss* ajoutés dans la seconde édition originale et les six *Histoires d'Erfurt*, parue d'abord dans l'édition de Berlin de 1590); — 9. Schupp, *Der Freund in der Not* (d'après la première édition de 1657); — 10 et 11. Lazarus Sandrub, *Delitiae historicae et poeticae, das ist : Historische und poetische Kurzweil* (d'après l'unique édition, 1618); — 12-14. Christian Weise, *Die drei ärgsten Erznarren in der ganzen Welt* (d'après l'édition de 1673).

— Il a paru, il y a quelque temps, à Leipzig un ouvrage de M. Prutz, intitulé « les possessions de l'ordre teutonique en Terre-Sainte » (*Die Besitzungen des Deutschen Ordens im Heiligen Lande.* Leipzig, Brockhaus). On nous apprend que cet ouvrage n'est que la préface d'un livre auquel M. Prutz travaille depuis longtemps et qui aura pour titre « La civilisation franque en Orient », *Culturgeschichte der Franken in Syrien.*

— Il vient de paraître une biographie allemande de Marie Stuart; elle est due à M. Arnold Gœdeke, professeur d'histoire à l'Université d'Heidelberg. (*Maria Stuart.* Heidelberg, Winter. 10 mark.)

— M. le comte Thürheim s'est fait le biographe des grands hommes de guerre de l'Autriche au xviii[e] siècle. Trois feld-maréchaux, le prince de Ligne (*Feldmarschall Carl Josef Fürst von Ligne, die letzte Blume der Wallonen*), le comte de Traun (*Feldmarschall Otto Ferdinand Graf von Abensberg und Traun*), et le comte de Khevenhüller (*Feldmarschall Ludwig Andreas Graf von Khevenhüller-Frankenburg*) ont fourni à M. Thürheim le sujet de trois biographies, dont les revues militaires ont fait un grand éloge. Ces trois biographies ont paru à Vienne, chez Braumüller.

— M. le chevalier d'Arneth vient, dans une brochure de quarante pages (*Die Wiener Universitœt unter Maria Theresia.* Wien, Hœlder), d'exposer les

réformes que Marie Thérèse et son conseiller Van Swieten ont opérées dans l'Université de Vienne.

— D'après l'*Athenaeum*, la publication des *Mémoires* du prince de Metternich ne peut plus tarder. On sait que le prince n'a pas laissé des mémoires proprements dits; mais les notes et les documents qu'il avait rassemblés, sont d'importants matériaux pour l'histoire de notre temps. M. Alphonse de Klinkowstrœm et le fils du prince, M. Richard de Metternich, l'ancien ambassadeur d'Autriche à Paris, ont réuni ces documents sous le titre de *Denkwürdigkeiten* : l'ouvrage paraîtra à la fois en allemand (Vienne, Braumüller), en anglais (Londres, Macmillan), en français (Paris, Plon). La partie la plus importante est une *Autobiographie* du prince, où l'on trouvera, dit-on, de curieux détails ; elle est composée de quatorze livres; deux sont consacrés à l'auteur, deux autres à des contemporains de Metternich ; le reste renferme des documents historiques d'une grande valeur, des lettres et des dépêches d'hommes d'Etat et de monarques ; le 11[e] livre contient un mémoire intitulé « *Mon testament politique.* »

— Un des publicistes les plus connus de l'Allemagne, M. de Treitschke, député au Reichstag et professeur d'histoire moderne à l'Université de Berlin, publie le premier volume d'une histoire d'Allemagne au XIX[e] siècle. (*Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert.* Leipzig, Hirzel). Cet ouvrage comprendra cinq volumes. Le premier tome, que nous annonçons ici, renferme un résumé de l'histoire de l'Allemagne au XVIII[e] siècle et s'arrête au second traité de Paris. A partir de l'année 1814, l'auteur a consulté des documents inédits, tirés soit des Archives de Berlin, soit du ministère des Affaires étrangères du grand-duché de Bade. Voici les titres des chapitres: *L'Allemagne après la paix de Westphalie. — Révolution et domination étrangère. — Soulèvement de la Prusse. — La guerre de la délivrance. — Fin de l'époque de guerre. — Le congrès de Vienne. — Belle Alliance.* L'ouvrage coûte 10 mark.

— Le dictionnaire de l'histoire de la philosophie de M. Noack (*Philosophie-geschichtliches Lexicon.* Leipzig, Koschny) sera bientôt terminé ; les nouvelles livraisons renferment d'importants articles sur Locke, Nicolas de Cus, Philon le Juif, Platon, Plotin, etc.

— Le 20 mars est à mort à Munich M. Huber, professeur de philosophie et de pédagogie à l'Université de la même ville ; il est l'auteur d'un livre sur l'ordre des Jésuites qui a été traduit en français. (*Der Jesuiten-Orden nach seiner Verfassung und Doctrin, Wirksamkeit und Geschichte.*)

— Livres nouveaux : Finsterwalder, De conjonctivi et optativi in enuntiatis secundariis usu Aeschineo. Jena, Neuenhahn (1 m.). — Hamel, Zur Textgeschichte des Klopstock'schen Messias. Rostock, Werther (1 m. 20). — Heine, Die germanischen, aegyptischen und griechischen Mysterien. Hannover, Hahn (3 m.). — Hesse, Geschichte der Stadt Bonn wæhrend der franzœsischen Herrschaft (1792-1815). Bonn, Lempertz (6 m.). — Heyd, Geschichte des Levantehandels im Mittelalter, 1[er] vol. Stuttgart, Cotta (13 m. 50). — Imhoof-Blumer, Portrætkœpfe auf rœmischen Münzen der Republik und der Kaiserzeit. Leipzig, Teubner (3 m. 20). — Jordan, Kritische Beitræge zur Geschichte der lateinischen Sprache. Berlin, Weidmann (7 m.). — Klein, Euphronios, eine Studie zur Geschichte der griechischen Malerei. Wien, Gerold (5 m.). — Kluckhohn, Friedrich der Fromme,

Kurfürst von der Pfalz, der Schützer der reformirten Kirche. 1559-1576. Nœrdlingen, Beck (7 m.). — Kneucker, Das Buch Baruch, mit einem Anhang über den pseudepigraph. Baruch. Leipzig, Brockhaus (12 m.). — Leist, Das rœmische Patronatsrecht. Ie part. Erlangen, Palm u. Enke (12 m.). — Paul, Untersuchungen über den germanischen Vokalismus. Halle, Niemeyer (10 m.). — Sallet (von), Die Nachfolger Alexanders des Grossen in Baktrien und Indien. Berlin, Weidmann (7 m.). — Sanders, Geschichte der deutschen Sprache und Literatur bis zu Gœthe's Tode. Berlin, Langenscheidt (2 m.).— Schœnberg, Finanzverhæltnisse der Stadt Basel im XIV. und XV. Jahrhundert. Tübingen, Laupp (18 m.). — Steinmeyer u. Sievers, Die althochdeutschen Glossen, gesammelt u. bearbeitet. Berlin, Weidmann (15 m.). — Stimming, Bertran de Born, sein Leben und seine Werke, mit Anmerkungen und Glossar. Halle, Niemeyer (10 m.). — Uhde, Das Stadttheater in Hamburg. Stuttgart, Cotta (15 m.). — Weizsæcker, Der rheinische Bund 1254. Tübingen, Laupp (5 m.). — Wieseler, Zur Geschichte der kleinasiatischen Galater u. des deutschen Volks in der Urzeit. Greifswald, Bamberg (1 m. 20). — Wittich, Struensee. Leipzig, Veit (5 m.). — Xenophon's Dialog περὶ οἰκονομίας in seiner ursprünglichen Gestalt, v. Lincke. Jena, Frommann (3 m.).

ANGLETERRE. — M. S. J. Herrtage va publier pour l'*Early English Text Society* : 1° *Sir Ferumbras*, d'après le ms. Ashmole, n° 33 (Biblioth. Bodléienne), de l'année 1380; 2° une version anglaise des *Gesta Romanorum* qui remonte au xve siècle, d'après les mss. Harl. 7333 — addit. 9066. (Biblioth. de l'Université de Cambridge. K. K. 1. 6).

— On nous apprend que les poésies anglaises de Charles d'Orléans, éditées à très-petit nombre, vont être publiées de nouveau.

— L'ouvrage du Dr Ingleby, *Century of Prayse, being materials for a History of opinion on Shakespeare and his works culled from writers of the first century after his rise* (1592-1692), paraîtra bientôt, avec des corrections et des additions nombreuses, dans une seconde édition publiée par Miss Toulmin Smith, sous les auspices de la *New Shakespeare Society*.

— M. F. A. Leo, dont on connaît les travaux sur Shakspeare, a réimprimé sous ce titre « *Four Chapters of North's Plutarch* », les chapitres de Plutarque, traduits par North, que Shakspeare a consultés pour *Coriolan, Jules César, Antoine et Cléopâtre*, et en partie pour *Hamlet* et *Timon*. Il a suivi pour cette réimpression, non pas le texte de la première édition de North (1579), mais le texte de la seconde (1595) que Shakspeare avait sans doute entre les mains. M. Skeat avait déjà publié ces mêmes chapitres de Plutarque en 1875; mais son édition n'avait aucun prix pour les philologues.

— Nous avons déjà parlé à nos lecteurs d'une publication dirigée par M. John Morley; elle comprend une série de volumes dont chacun est consacré à un écrivain célèbre de l'Angleterre; cette collection porte le nom de *English Men of Letters* et paraît chez M. Macmillan, à Londres. De nouveaux volumes sont annoncés; M. Leslie Stephen s'est chargé de composer la biographie de Pope; M. Jebb, celle de Bentley; M. Sidney Colvin, celle de Landor; M. Dowden, celle de Southey; M. Frédéric Myers, celle de Wordsworth; M. Goldwin Smith, celle de Cowper. — La même librairie fera paraître prochainement la première partie du *Dictionnaire étymologique de la langue anglaise* par M. Skeat (cet ouvrage comprendra quatre parties

et la 2e partie sera publiée le 1er novembre de l'année courante) et une nouvelle édition de l'*Essai sur l'entendement humain* de Locke, annotée par M. Fraser. — Elle annonce aussi la publication d'un ouvrage, intitulé *Les cent plus grands hommes*, qui formera huit volumes et contiendra les vies et les portraits des cent plus grands hommes de l'histoire; les préfaces seront faites par les écrivains les plus renommés de chaque pays; ainsi, MM. Renan et Taine présenteront au public les grands hommes de la France; la même tâche est confiée, pour l'Angleterre, à MM. Mathew Arnold, Max Müller et Froude; pour l'Allemagne, à MM. Helmholtz et Ernest Curtius; pour les Etats-Unis, à M. Emerson.

— La *Revue critique* a rendu compte d'un ouvrage de M. Wiesener sur la jeunesse d'Elisabeth d'Angleterre (Paris, Hachette); on nous apprend que la traduction anglaise de cet ouvrage, *The Youth of Queen Elizabeth*, a paru chez MM. Hurst et Blackett (Londres); elle est due à Mrs. Charlotte Yonge.

— La presse anglaise a fait un très-grand éloge du livre que M. Seeley, professeur d'histoire moderne à l'Université de Cambridge, a récemment composé sur le baron de Stein (*Life and Times of Stein, or Germany and Prussia in the Napoleonic Age*, Cambridge, University Press).

BOHÊME. — Le 5e volume de la *Revue philologique* tchèque (*Listy filologicke*), dirigée par MM. Kvicala et Gebauer, publie de nombreux travaux de philologie grecque et des études sur l'ancienne langue tchèque. M. Gebauer a donné d'intéressantes notes sur les poëmes de *Kralovedvor* dont il admet l'authenticité. En revanche, M. Sembera attaque, dans une brochure tchèque publiée à Vienne, l'authenticité du *Jugement de Libuse*.

ESPAGNE. — On sait que la plus ancienne traduction de la *Divina Commedia* en une langue moderne est la traduction en vieux catalan d'André Febrer, qui fut composée un siècle après la mort de Dante (elle fut terminée le 1er août 1428). Cette traduction a été publiée, d'après l'unique manuscrit de la bibliothèque de l'Escurial, par un professeur de Barcelone, M. Vidal. (*La Comedia de Dant Allighier de Florença, traslatada de rims vulgars toscans en rims vulgars cathalans. Tomo I. El poema*. Barcelona, Alvaro Verdaguer.) M. Vidal annonce un second volume, qui renfermera : 1° une introduction historique et bibliographique sur André Febrer, sa traduction et le manuscrit de la *Divina Commedia* que l'écrivain catalan a consulté; 2° un glossaire des termes obscurs, des mots peu usités et tombés en désuétude, des italianismes qu'on rencontre dans la traduction de Febrer; 3° une étude sur les traducteurs, imitateurs et commentateurs espagnols de Dante.

GRÈCE. — Il s'est formé à Smyrne un *syllogue* qui a fondé une bibliothèque et un musée; il rend compte dans un recueil qui paraît pour la seconde fois, de ses travaux et des progrès de la bibliothèque et du musée (Μουσεῖον καὶ βιβλιοθήκη τῆς εὐαγγελικῆς σχολῆς, ἔτος δεύτερον καὶ τρίτον). Parmi les textes d'inscriptions, dont les copies ou les estampages ont été adressés à la société, nous remarquons surtout une longue inscription de Sestos en l'honneur de Ménas, fils de Ménès, contemporain des rois de Pergame; elle n'a pas moins de 106 lignes.

— La société archéologique d'Athènes a entrepris des fouilles sur les pen-

tes sud et sud-ouest de l'Acropole, dans l'espace connu sous le nom de Serpendjé. On a retrouvé quelques fragments des bas-reliefs de la balustrade du temple d'Athéné-Niké ; on a dégagé la série d'arcades enterrées qui existe au bas de la pente méridionale de l'Acropole et reconnu en cet endroit un long portique couvert en voûte, qui mettait en communication l'Odéon d'Hérode Atticus et le théâtre de Dionysos. La société a fait exécuter des fouilles à Tanagre, à Spata et à Mycènes; à Tanagre, elle a découvert plusieurs figurines curieuses et à Mycènes, une nouvelle tombe ainsi que quelques objets de métal. Elle a aussi résolu d'entreprendre de grandes fouilles à Eleusis et à Delphes, et, avec le concours du gouvernement, d'acheter les immeubles. Ses envoyés ont profité de leur séjour à Delphes pour faire déblayer la fontaine Castalie, obstruée par des pierres tombées de la montagne. Il faudra 200,000 drachmes pour exproprier tout le village de Kastri.

— La Chambre des députés d'Athènes a décidé d'envoyer au Mont Athos M. Lambros. On sait que M. L. est professeur d'histoire grecque et de paléographie à l'Université d'Athènes. Il a pour mission de dresser un catalogue des manuscrits que renferment les bibliothèques et les archives des monastères du Mont Athos.

— A la suite d'un banquet offert à Marseille par M. le docteur Metaxa en l'honneur de M. Zarafi, les membres influents de la colonie hellénique de Marseille ont souscrit une somme de 80,000 francs, destinée à payer les frais d'instruction de plusieurs étudiants de l'Université d'Athènes qui seront envoyés dans les grandes capitales de l'Europe pour se perfectionner dans l'art et l'industrie.

— M. Bikélas, qui s'est acquis parmi les écrivains de la Grèce moderne une place honorable, avait publié en 1874 une étude sur les Grecs au moyen âge (Περὶ Βυζαντινῶν. Londres, William et Norgate), telle qu'elle avait été lue, dans une série de conférences, devant un auditoire grec, à Marseille. Ce livre vient d'être traduit simultanément en allemand et en français par deux écrivains bien connus par leurs publications de poésies en grec vulgaire du moyen âge, M. W. Wagner et M. Emile Legrand. La traduction de M. Wagner est intitulée « *Die Griechen des Mittelalters und ihr Einfluss auf die europäische Cultur* ». (Gütersloh, Bertelsmann); la traduction de M. E. Legrand, parue chez Maisonneuve, a pour titre « *Les Grecs au moyen âge.* »

HONGRIE. — Un jeune philologue de Budapest, M. Eugène Abel, a découvert à la bibliothèque de Milan un excellent manuscrit des Λιθικά orphiques ; ce manuscrit du XV[e] siècle est d'une grande importance ; il y manque 195 vers, mais il renferme 6 vers nouveaux qui manquent dans toutes les éditions et un très-grand nombre de variantes. M. Abel rend compte de sa découverte dans une brochure de 23 pages, intitulée *Epistula ad Æmilium Thewrewk de Ponor de codice Ambrosiano Lithicorum quæ Orphei nomine circumferuntur.* (Budapest, typis societatis Franklinianæ).

— M. Angyal a traduit en hongrois la *Divine Comédie ;* c'est la première traduction hongroise du poëme de Dante.

ITALIE. — M. Cesare Foucard, directeur des archives de Modène, entreprend la publication d'un important ouvrage, intitulé « *La Scrittura in Ita-*

lia fino a Carlomagno »; l'ouvrage comprend trois fascicules : 1° les monuments écrits de l'époque romaine du IIe siècle avant J.-C., jusqu'au Ve siècle de notre ère; 2° les monuments écrits de l'époque des Goths et des Lombards; 3° les études paléographiques de l'auteur sur l'écriture en Italie depuis les origines de Rome jusqu'à Charlemagne.

— Le 18e anniversaire séculaire de la destruction de Pompéi sera célébré au mois de novembre par une grande fête scientifique. Les principaux archéologues de l'Italie sont invités à cette occasion à rédiger des mémoires sur cette catastrophe et sur les découvertes récemment faites dans la ville ensevelie.

— M. G. Pitré publie, comme on le sait, une *Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane* (Palerme, Pedone Lauriel); cette publication, à laquelle l'auteur a consacré plus de vingt ans de sa vie, comprend déjà sept volumes; huit autres suivront, dont voici les titres : VIII, IX, X, *Proverbes siciliens;* XI, *Spectacles et fêtes populaires;* XII, *Usages, croyances et jeux d'imagination;* XIII, *Chants populaires siciliens inédits;* XIV, *Nouvelles populaires siciliennes inédites;* XV, *Sur les traditions populaires siciliennes.*

— Le second volume de l'édition des œuvres inédites de Leopardi par M. Cugnoni renferme une *Histoire de l'astronomie depuis les origines jusqu'à la fin de l'année 1811*, ouvrage de la première jeunesse de Leopardi (il l'écrivit à 15 ans), divers fragments politiques, scientifiques et littéraires et une idylle intitulée *les Souvenirs.*

— Sous ce titre : *Studi di Etymologia italiana e romanza* (Florence, Sautrei, 270 pages), M. Caix a réuni les étymologies, souvent excellentes, qu'il avait publiées à diverses reprises dans des revues; ce volume de M. Caix forme comme un supplément de la partie italienne du Dictionnaire de Diez.

— Le 4 mars est mort le philologue Pietro Fanfani; il est un de ceux qui avaient combattu le plus vivement l'authenticité de la *Chronique* de Dino Compagni; parmi les ouvrages qu'il a laissés, on cite ses dictionnaires *Della lingua italiana, della lingua parlata, dell' uso toscano, della pronunzia toscana.*

RUSSIE. — On annonce la mort de M. Shulgine, professeur d'histoire à l'université de Vladimir; entre autres ouvrages, il avait composé une *Histoire universelle,* une *Histoire de l'Université de Vladimir* et un essai sur *La condition des femmes en Russie avant Pierre le Grand.*

— M. Loutchisky publie (en russe) dans les Annales de l'Université de Kiev une *Histoire de l'affranchissement des paysans en Europe depuis 1789;* le premier volume de cet ouvrage renfermera : 1° la question des réformes chez les économistes du XVIIIe siècle; 2° les réformes agraires à la même époque; 3° l'état des classes rurales; 4° les lois agraires pendant la Révolution.

— La *Société russe* projette la publication d'un *Dictionnaire biographique des Russes célèbres.* — M. Bytchkov a commencé la publication du catalogue des manuscrits de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg. — M. Mejov s'occupe, depuis quatre ans, de la composition d'un index général bibliographique des publications périodiques russes; cet index comprendra dix gros volumes. — M. Smirnov annonce, sous le nom de *Leviathan,* un ouvrage qui renfermera, à la fois, une histoire du journalisme, une biographie des écrivains et une chrestomathie. — M. Suchomlinov travaille à une

Histoire de la civilisation en Russie durant le règne de l'empereur Alexandre Ier, d'après des documents inédits.

— Il paraîtra bientôt une nouvelle édition de l'*Histoire de la littérature russe* de Galakhov. La partie concernant les *Contes populaires* serait revue par M. Alexandre Veselovsky ; M. Kirpitchnikov traiterait la partie relative aux légendes.

— On vient de publier, à Saint-Pétersbourg, le premier volume d'une édition complète des œuvres du prince Pierre Viazemsky ; ce volume renferme des articles de critique sur Batiouchkov, Pouchkine, Joukovsky, Mme de Genlis, Talma et des lettres écrites de Paris en 1826 et en 1827.

SLAVES (méridionaux). — M. Danicic, ancien secrétaire de l'Académie d'Agram, prépare un grand *Dictionnaire de la langue serbo-croate*. M. Miklosich, déclare dans une lettre à l'auteur, que ce Dictionnaire sera « le meilleur que possèdent les langues slaves et pourra rivaliser avec le dictionnaire de Grimm. »

— L'Académie d'Agram a publié le dixième volume de la *Collection des anciens écrivains croates* (ou dalmates). Ce volume comprend les œuvres du poète ragusain Fran Lukarevic Burina. Ce poète, contemporain de Guarini, a traduit en serbo-croate (dialecte ragusain) le *Pastor Fido* et une tragédie d'*Atamante* (Athamante) dont l'original italien n'a pu être retrouvé.

— La même Académie a fait paraître un recueil d'anciens textes (*Starine*). Ce recueil contient de nombreux documents inédits, notamment des traductions de textes en slavon, un récit de la bataille de Kosovo, d'après des traditions populaires serbes conservées jusqu'au début du xviiie siècle, deux voyages italiens (inédits) du xvie siècle dans l'empire ottoman, etc.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 avril 1879.

L'institut archéologique allemand informe par une lettre l'Académie qu'il doit célébrer, le 21 avril prochain, le 50e anniversaire de sa fondation.

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse à l'Académie l'estampage d'une inscription latine provenant de Sicile.

M. Alexandre Bertrand fait une communication sur les cimetières mérovingiens de la Gaule. — Depuis longtemps, M. Bertrand s'occupe de reconstituer, au moyen de l'archéologie, l'histoire de la Gaule et des pays voisins pendant les siècles antérieurs aux premiers monuments écrits de l'histoire de ces pays. L'examen des différences ou des ressemblances que présentent entre eux, suivant les cas, les armes ou autres objets préhistoriques trouvés en différentes contrées, lui a permis de reconnaître, dans une certaine mesure, quelles migrations de peuples ont eu lieu pendant ces siècles antérieurs à l'histoire écrite, et quels étaient, à un moment donné, les pays occupés par les peuples de chacune des diverses races européennes. Il a pu même tracer, d'après ces données, une carte ethnographique de l'Europe au ive ou ve siècle avant notre ère. Mais, comme on pourrait être tenté de concevoir des doutes sur la précision et la certitude des résultats obtenus par cette voie, M. Bertrand a voulu, avant de poursuivre ses recherches de ce côté, mettre sa méthode à l'épreuve en l'appliquant à une époque où l'on puisse contrôler les indications de l'archéologie par le témoignage des historiens; si, en essayant de refaire l'histoire de cette époque uniquement d'après le témoignage des monuments matériels qu'elle nous a laissés, on arrive précisément au même résultat que donne l'étude des sources écrites, ce sera une preuve que la méthode archéologique peut mener, en histoire, à des conclusions à la fois précises et sûres.

Pour faire cette épreuve, M. Bertrand a choisi l'époque mérovingienne, du IVe au IXe siècle de notre ère. On connaît avec précision, par les sources écrites, l'histoire de cette période; d'autre part, grâce à l'usage répandu alors parmi les barbares, d'enterrer chaque homme avec ses meilleures armes et ses plus beaux ornements, il nous est parvenu un grand nombre d'antiquités de cette époque. On connaît aujourd'hui sur tout le territoire de l'ancienne Gaule environ six cents cimetières mérovingiens; on en a découvert récemment encore un très-important à Jouy-le-Comte (Seine-et-Oise), et M. Bertrand met sous les yeux des membres de l'Académie des figures de quelques-uns des objets trouvés dans ce cimetière [1].

Or, si l'on examine par le détail les objets trouvés dans ces différents endroits, on y remarque un certain nombre de types caractéristiques qui se rencontrent chacun dans une région particulière. Ainsi le cimetière de Jouy-le-Comte et trente-quatre autres cimetières mérovingiens des régions septentrionales ont donné un même type de fibules ornées de joyaux, qui ne s'est trouvé nulle part dans le midi de la Gaule. Par contre, des boucles de ceinturons ou autres pièces ornées de figures représentant un sujet religieux, tel notamment que Daniel dans la fosse aux lions ou un homme en adoration, se sont trouvées exclusivement dans la région du sud-est, Suisse, Savoie, Franche-Comté, partie de la Bourgogne. Le sud-ouest, Rouergue et Languedoc notamment, a des verroteries cloisonnées qui ne se rencontrent ni dans le sud-est ni dans le nord. En groupant toutes ces données, M. Bertrand a dressé une carte de Gaule où il a teinté chaque région d'une couleur différente suivant les objets mérovingiens qui s'y sont trouvés. Cette carte présente quatre régions : la Bretagne Armorique, où l'on n'a *pas* trouvé d'objets mérovingiens, et qui, pour ce motif, a été laissée en blanc; la région au nord de la Loire et de la Franche-Comté, où se trouvent les fibules du type de Jouy-le-Comte, et aussi l'arme connue sous le nom de *francisque;* la région à l'est de la Saône et du Rhône, caractérisée par les symboles religieux (Daniel et l'adoration); la région au sud de la Loire et à l'ouest du Rhône, ou région des verroteries cloisonnées. Il est facile de reconnaître là les territoires occupés par trois peuples différents, qui avaient chacun son aristocratie militaire (dans les trois régions les tombes les plus riches contiennent toutes un grand nombre d'armes.) Deux de ces peuples n'habitaient pas seulement en Gaule : des objets semblables à ceux de la région du nord se retrouvent ailleurs, en Allemagne (par endroits aussi en Angleterre); les verroteries du Languedoc ont leurs analogues en Espagne; seule, la région sud-est est strictement bornée dans les limites de la Gaule, et ses types caractéristiques du Daniel et de l'adoration ne se retrouvent en aucun autre pays. L'Armorique, restée blanche sur la carte, est, d'après cela, la seule partie de la Gaule où aucun de ces peuples guerriers n'ait alors pénétré. Enfin, dans chacune des trois régions, on peut distinguer deux zones suivant la plus ou moins grande abondance des sépultures barbares qui s'y rencontrent; les parties où ces sépultures sont les plus nombreuses ont été marquées sur la carte d'une teinte plus foncée, et l'on peut admettre que cette teinte plus foncée représente, pour les territoires qui en sont marqués, une population barbare plus dense ou une occupation barbare plus longue. La teinte foncée occupe : dans la région nord, le territoire entre la Seine et le Rhin, et deux points isolés dans le Bessin et dans le Maine; dans la région sud-est, un territoire restreint en Savoie et autour du lac de Genève; dans la région sud-ouest, le Languedoc et le Rouergue (tandis qu'entre la Loire et la Garonne le nombre des cimetières mérovingiens est très-petit).

Eh bien, tous ces résultats se trouvent être en parfaite conformité avec les données de l'histoire écrite. Les trois peuples envahisseurs qui se sont partagé le territoire de la Gaule, sans pénétrer (on le savait déjà) en Armorique, ce sont les Francs, répandus à la fois dans la Gaule du nord et dans une partie de la Germanie, les Bourguignons ou Burgondes, qui ont laissé le nom de Bourgogne à une partie du royaume par eux fondé, les Visigoths, maîtres de l'Espagne et de l'Aquitaine. M. Bertrand a demandé à M. Longnon, l'auteur de la *Géographie de la Gaule au VIe siècle* à laquelle l'Académie a décerné l'année dernière le grand prix Gobert, de tracer sur sa carte archéologique de la Gaule mérovingienne les limites des trois royaumes franc, bourguignon et visigoth, *d'après les historiens :* ces limites ont coïncidé exactement avec celles des trois régions archéologiques. La division de chaque région en deux zones de population barbare inégalement dense ou inégalement persistante est également confirmée par l'histoire. On savait que les Francs, maîtres de toute la Gaule du Nord, n'avaient longtemps occupé par eux-mêmes que la région entre la Seine et le Rhin, mais qu'ils avaient en outre deux colonies isolées dans l'ouest, l'une en Normandie, appelée la *Saxonia*, l'autre aux environs du Mans : ce sont les deux taches foncées de la carte de M. Bertrand, et l'archéologie peut même ici compléter l'histoire, car M. Longnon n'avait pu déterminer par les textes la po-

1. Le mémoire de M. Bertrand porte pour titre : *Les bijoux de Jouy-le-Comte et les cimetières mérovingiens de la Gaule.*

Zeuss a fait fuir. Un des attraits de cette *Grammaire abrégée*, ce sont les morceaux irlandais que M. W. y a joints comme sujets d'exercice. Zeuss a donné pour base à son travail des gloses irlandaises écrites au VIII[e] et au IX[e] siècle par des moines sur des manuscrits théologiques ou grammaticaux en langue latine. Il a eu raison : ces gloses nous donnent le vieil irlandais bien plus correctement que les manuscrits du XII[e], du XIV[e], du XV[e], du XVI[e] siècle où nous trouvons aujourd'hui transcrits les monuments les plus anciens de la littérature irlandaise qui soient parvenus jusqu'à nous. Les copistes ont toujours plus ou moins rajeuni le style de ces antiques documents. Zeuss aurait donc suivi fausse route s'il les avait pris pour base de ses études grammaticales. Mais aujourd'hui que la grammaire de l'irlandais du VIII[e] et du IX[e] siècle commence à être connue, le moment est venu de s'attaquer aux textes de cette date que nous conservent des manuscrits postérieurs. On remarquera, parmi les morceaux publiés dans le livre de M. W., trois extraits du ms. de l'Académie royale de Dublin dit *Leabhar nah Uidhre*, « livre de la vache grise » qui a été écrit vers l'année 1100. Un glossaire placé à la fin du volume de M. W. résout la plupart des difficultés qu'offre l'étude de ces morceaux, deux étaient inédits [1], un avait déjà été publié dans la *Revue celtique* avec une traduction de M. Hennessy. La traduction de M. Hennessy est excellente. Mais M. W. propose quelques corrections qui me semblent bien entendues et il explique des termes que M. Hennessy avait cru devoir laisser sans traduction. Voici le résumé de ce morceau qui appartient au cycle épique irlandais de Finn et Oisin, c'est-à-dire du Fingal et de l'Ossian que Macpherson a transformés en montagnards écossais.

Il faut nous reporter au temps de Conn Aux-cent-batailles, roi suprême d'Irlande. Suivant les *Annales des quatre Maîtres*, Conn aurait régné de l'an 123 à l'an 157 de notre ère. Suivant d'autres, il serait postérieur de quarante ans. Sous ce prince, Cummall, fils de Trenmor, était *rig-fennid* d'Irlande, c'est-à-dire officier dans l'armée du roi suprême de l'île. Cummall demanda en mariage Morni, fille de Tadg, qui avait, en qualité de druide, été attaché à la personne du roi prédécesseur de Conn Aux-cent-batailles. Tadg refusa de donner sa fille à Cummall, Cummall enleva Morni. Tadg, irrité de ce mépris du droit paternel, alla demander justice au roi Conn qui mit le ravisseur Cummall en demeure ou de restituer Morni à Tadg son père, ou de quitter l'Irlande. Cummall résista et fut tué dans une bataille qu'il livra aux

---

1. Depuis que ces lignes sont écrites j'apprends par M. Windisch que l'un de ces deux morceaux, celui dont j'ai donné une traduction, a été publié avec une traduction anglaise par M. O' Beirne Crowe dans le *Journal of the royal historish and archæological association*, année 1874, n° 1. Mais, ajoute M. Windisch, pour l'intelligence des passages difficiles, j'ai tiré peu de profit de cette traduction.

soldats envoyés contre lui par le roi Conn. Morni était grosse : elle accoucha d'un fils, Finn Mac-Cummaill ou Finn, fils de Cummall. Finn devait être plus tard commandant en chef de la milice des Fiann ou Fén ; il est identique au célèbre Fingal de Macpherson. Finn, une fois grand, prétendit que, s'il était orphelin de père, c'était la faute du druide Tadg, son grand-père maternel. il lui réclama des dommages-intérêts. Tadg perdit ce procès et dut, comme indemnité de la mort de Cummall, abandonner à Finn le château, *dûn*, d'Almu, son habitation préférée, qui devint la résidence ordinaire de Finn Mac-Cummaill.

MM. Hennessy et W., parfaitement d'accord en général sur le sens du morceau que nous venons de résumer, diffèrent sur quelques points de détail. Sur certains, on ne peut contester l'exactitude des corrections de M. W. Ainsi, quand il est question du jugement qui attribue Almu à Finn, M. Hennessy traduit *ar dilsi* par *for ever* « pour toujours. » Mais M. W. reconnaît dans *dilsi* un substantif signifiant *Eigenthum*, d'où résulterait en français la traduction « en propriété » : M. W. a raison : évidemment *dilse*, accusatif *dilsi*, est dérivé de l'adjectif *diles* « *proprius* » (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 788). Dans le *Senchus Môr*, *dilse* est souvent employé pour désigner la propriété qui change de main, comme ici, à titre de dommages intérêts ou de pénalités [1].

Plus haut le document irlandais explique les raisons qui ont fait donner le nom d'Almu à la colline sur laquelle était bâti le château enlevé à Tadg et attribué à Finn par la décision mentionnée dans notre résumé ; il dit que le nom d'Almu fut imposé *for in cnuc comlán*. M. Hennessy traduit *on the perfect hill* « à la colline parfaite », *perfect* est inexact : traduisons avec M. W., *ganz* « entière », *com[p]lán* est identique au français « complet », même préfixe, même racine; quant aux suffixes *na* d'un côté, *ta* de l'autre, on sait qu'ils s'équivalent.

Lorsque le roi Conn envoie des troupes contre Cummall, l'auteur irlandais exprime le but de cette expédition en disant que c'est *do saigid Cummall* et M. Hennessy traduit *to attack Cummall* « pour attaquer Cummall. » Ce n'est pas littéral. M. Whitley Stokes (*Beitraege* de Kuhn, VII, 46, 48) a établi, contrairement à l'enseignement d'O'Reilly, que la première personne du présent de l'indicatif irlandais *saigim* veut dire *adeo*. La traduction de M. W. *suchen auf, besuchen* « aller trouver » rend mieux que *to attack* le sens précis de l'expression employée dans le document irlandais.

Je passe à deux termes qui touchent à l'organisation politique ou militaire de l'Irlande : *rigdomna*, titre porté par Conn avant son avènement au trône, *rigfennid*, titre donné à Cummall.

---

1. *Ancient laws of Ireland*, t. I, p. 118, 258; t. II, p. 264, 270, etc.; cf. t. III, p. 512.

M. Hennessy a laissé *rigdomna* sans traduction. M. W. l'a rendu par *Tronfolger* « successeur au trône », *Kronprinz* serait peut-être plus exact; M. W. a évidemment entendu adopter l'interprétation d'O'Curry, *royal heir (Lectures on the mss. materials*, p. 475), ou *royal prince (On the manners*, t. III, 146). *Rigdomna* ou *rig damna* est un composé possessif où le premier terme *rig* veut dire « roi », et le second « matière », en breton *danvez* [1] *Rig-domna*, veut dire « celui qui est du bois dont on fait les rois. »

Rig-fennid, le titre de Cummall, signifie, suivant M. Hennessy, *king-warrior*. D'après M. W., il veut dire *Führer der Fenier*, commandant des *Fên* ou *Fian*. *Rig-Fennid* est un composé de dépendance, dont le premier terme veut dire « roi, chef » et dont le second désigne une certaine catégorie de guerriers. Que signiffe précisément ce composé? O'Curry a publié en note au tome II, p. 377, de ses *Lectures on the manners*, un passage du livre de Ballymote qui paraît trancher la question. On y voit que Cormc mac Airt, roi suprême d'Irlande de 227 à 266 après J.-C., avait une armée composée de soldats dits *amsaic* et commandée par cent cinquante officiers appelés *righfeindigh*, orthographe relativement moderne pour *rig-fennid*. On sait que si le livre de Ballymote, manuscrit de l'Académie royale d'Irlande, est d'une écriture de la fin du XIV[e] siècle et par conséquent d'une orthographe très-moderne ou corrompue, ce n'est pas une raison pour nier l'antiquité des textes que ce précieux recueil nous a conservés. Ainsi le texte que nous venons de citer d'après le livre de Ballymote nous explique le sens du mot *rig-fennid* dans le document publié par MM. Hennessy et W. où les simples soldats sont dits *amsaic* comme dans le texte du livre de Ballymote. Cummall était un des officiers dits *rig-fennid* qui commandaient les soldats ou *amsaic* du roi suprême d'Irlande, Conn. Mais ces *amsaic* portaient-ils le nom de *Fian* ou *Fên?* Par conséquent, la traduction de *rig-fennid* par *Führer der Fenier*, chef des *Fian* ou *en*, est-elle exacte? *Fian* ou *Fên* est un nom féminin, dont voici la déclinaison :

	Singulier.	*Pluriel.*
Nom.	in-fiann (2).	na fianæ (4).
Gen.	na fêne (3).	na fian (5).

1. Whitley Stokes, *Middle-breton hours*, p. 70.

2. *Sanas Chormaic*, Voc. *Orc treith* dans Whitley Stokes, *Three irish glossaries*, p. 34-35.

3. *Annals of the four Masters*, *anno* 284, édition O'Donovan, t. I, p. 120.

4. Additions au glossaire de Cormac, Whitley Stokes, *Sanas Chormaic*, p. 69. *Fianae* est probablement une faute et il faut lire *Fianna*.

5. *Sanas Chormaic*, aux mots *Buanann Orc treith*, *Ringcne*, Whitley Stokes *Three irish glossaries*, p. 6, 34, 39.

Dat. con-a-feinn (1). . . . . . dona fianaib (4).
Acc. la feinn (2). . . . . la-sna fianna (5).
Voc. a feinn (3).

Ce mot, qui au singulier paraît avoir eu le même sens qu'au pluriel, désigne le corps de troupes commandé par Finn ; dans un document fort important, dans la légende qui a fourni à Cormac son article *Orc treith*, le *fennid* Coirpre de Luigne, qui séduit une maîtresse de Finn, est opposé aux *Fiann* : il n'est donc pas certain que *rig-fennid*, littéralement chef des *fennid*, veuille dire chef des Fiann ou *Fên* et que Cummall eût déjà une fonction dans le corps de troupes dit *Fiann*, commandé plus tard par *Finn*, son fils. Ainsi je traduirais *rig-fennid* par chef des *Fennid*, et non des *Fên* comme a dit M. W. Donc, pour ce terme, sans adopter la traduction de M. Hennessy, je ne suis pas convaincu de l'exactitude de celle de M. W [6]. Mais c'est une exception, et j'avoue sans embarras la supériorité des deux savants l'un irlandais, l'autre allemand dont je discute les travaux.

Je terminerai le compte-rendu de ce remarquable ouvrage de M. W. en y signalant des fautes d'impression : *erhælt* pour *erhært*, p. 57, l. 13 ; *can* pour *cach* à l'index, p. 132 col. 2 v° *dâl* : M. W. y a conservé une faute de lecture de M. Hennessy après l'avoir corrigée, p. 123, ligne 9.

Je serais heureux si cet article décidait quelques personnes à se procurer et à étudier le savant ouvrage de M. Windisch.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

P.-S. M. Windisch m'envoie, pour le joindre à ce compte rendu, l'errata suivant : P. 130, manque *césad* « souffrir » ; au mot *clâr*, lisez *clar-lestar* ; p. 132, *cuindrigium*, lisez VI, 9 ; *dâl*, lisez *do cach dail* ; p. 133, col. 2, ligne 1, lisez *dia*, voyez *do* ; p. 136, lisez *fâidim* (pour *fâidil*) ; manque *Find*, *Finn* ; *do ind* pour *do Find*, IV, 7 ; p. 140, manque *Laigin*, gén. *Laigen*, « les habitants de Leinster » ; p. 146, manque *sirim*, « je cherche ».

---

1. *Sanas Chormaic*, v. *Orc treith*.
2. *Ibid*.
3. Poëme reproduit par O'Curry, *On the Manners*, t. II, p. 385.
4. *Sanas Chormaic*, v. *Buanann*.
5. *Sanas Chormaic*, v. *Orc treith*.
6. Pour mettre sous les yeux du lecteur un document qui rentre dans le sens de M. W., nous devons dire que le ms. B (XVIe s.) du *glossaire* de Cormac au mot *Ringene* rend par *ind fenneda* le génitif *na fian* du ms. A, écrit vers 1400. (Whitley Stokes, *Sanas Chormaic*, p. 142).

65. — **Œuvres de Sidoine Apollinaire,** publiées pour la première fois dans l'ordre chronologique d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale, accompagnées de notes des divers commentateurs, précédées d'une Introduction contenant une Etude sur Sidoine Apollinaire, avec des dissertations sur sa langue, la chronologie de ses œuvres, les éditions et les manuscrits par Eugène Baret, Paris, Thorin. 1879, gr. in-8°, 637 p., Prix : 16 francs.

Depuis longtemps le besoin d'une édition de Sidoine se fait sentir. Cet auteur si intéressant pour l'histoire et si curieux pour la langue n'a pas trouvé d'éditeurs depuis Savaron (1598, 1599 et 1609) et Sirmond (1614 et 1652). De plus, les éditions de ces deux savants sont devenues très-rares.

M. Baret publie les lettres et les poésies de Sidoine dans un ordre nouveau. On pourrait croire, d'après le titre de cette édition, que l'ordre adopté se trouve dans les manuscrits. Mais, au contraire, les mss. autorisent l'ordre suivi par tous les anciens éditeurs, et le premier reproche qu'on ne manquera pas d'adresser à M. B. sera d'avoir jeté la confusion et rendu très-difficiles les recherches, malgré la table de concordance [1].

Pour déterminer la chronologie des lettres, M. B. a mis à profit les travaux de M. Germain [2], de l'abbé Chaix [3], de Fauriel [4], sans oublier de recourir à Gibbon et à notre *Histoire littéraire*. Je laisse aux historiens la tâche de contrôler cette partie du livre de M. B. qui paraît consciencieuse. Il me semble cependant qu'on pourrait tirer davantage des Mémoires de Tillemont.

L'étude sur Sidoine et sur la société gallo-romaine au ve siècle (p. 1-106) est certainement la meilleure partie du volume., M. B. apprécie assez bien le rôle et la valeur de celui qu'il appelle le dernier des Gallo-Romains.

Mais on ne pourra jamais reconnaître dans cette édition un texte revu « sur les manuscrits, » comme l'indique le titre. Il me sera facile de prouver que M. B. n'a pas fait des mss. l'usage qu'il aurait dû.

Dans le chapitre sur la langue de Sidoine (p. 106 sq.) il y a plus d'un point contestable. Ainsi : « Sidoine hasarde (au génitif) *Calypso* pour *Calypsus :* Tum pomaria divitis Calypso. *Carm.*, I (IX, Sirm.), 159, et, ce qui est plus extraordinaire, *Danae* pour *Danaes* ou *Danaæ :* Seu tur-

1. M. B. a été la première victime de cette confusion. Dans son *Introduction*, pour indiquer les passages, il donne tantôt le chiffre de Sirmond, tantôt le sien, quelquefois un chiffre intermédiaire, ce qui déroute complètement. Ainsi, p. 112, il indique *Oppugnatio passa* (XXIII, 67) d'après S; ce serait XX, 67 B. — *Et se Lucrinas*, etc. (*Carm.*, VI, 345); il faut deviner *Carm.*, V, Sirm. ou *Carm.*, VII, Bar. — *Dat sonitum mento*, etc. (*Carm.*, XX, 300). Le vers se trouve *Carm.*, II, 335, dans S. et *Carm.*, XXII, 335, dans B. Je pourrais citer bien d'autres pages, mais une seule suffit pour montrer le système employé par M. B.

2. *Essai historique et littéraire sur Apollinaris Sidonius*. Paris, 1840.

3. *Saint Sidoine Apollinaire et son siècle*, Clermont, 1866. 2 vol. 8°.

4. *Histoire de la Gaule méridionale*. Paris, 1836, 4 vol. 8°.

ris Danae refertur illic. *Carm.*, XXIII, 283 » (p. 109). Les mss. terminent un vers phalécien par *Calypso et*, leçon admise par M. B. [1] (p. 483), d'après Savaron et l'édition de 1652. Mais l'élision serait bien dure, la conjonction est superflue et le vers suivant commence par une *S : Sirenas pereuntibus ;* aussi Wouweren et Sirmond (éd. 1614) avaient-ils rétabli d'une manière plausible *Calypsus.* — Quant à l'autre vers, M. B. aurait dû lire et communiquer à ses lecteurs la variante *danaæ* du ms. 2781, qu'il déclare avoir collationné. D'ailleurs il n'y avait pas besoin de ms. pour cela, il suffisait de se reporter à un autre passage : « Jamque opus in turrem *Danaæ* pluviamque metalli » (*Carm.*, XV, 177 S.) pour rétablir, sans être téméraire, la même leçon. Dans ce dernier endroit, les mss. portent *dane* ou *danæ* (comme le ms. 2781), ce qui n'a pas empêché les éditeurs d'attribuer à Sidoine le vrai mot *Danaæ*.

P. 110. « *L'accusatif*, dit M. B., est toujours en *em* dans les noms grecs de la première déclinaison : Hic trepidam credam mihi credere Daphnem. *Carm.*, XXII, 216. » C'est tout le contraire qui est la vérité. Quoique la désinence *em* ou *en* soit souvent représentée dans les mss. par un *e* surmonté d'une barre, les exemples où les mss. ont conservé *en* sont assez nombreux pour nous prouver que Sidoine l'employait *toujours*. Comment établir une règle de grammaire sur un seul exemple [2], placé à la fin d'un vers, où l'on devrait restituer *en* contre tous les mss. ? Si la dernière syllabe était élidée, ce serait différent ; mais, dans ce cas, Sidoine préfère la forme latine, comme *Penelopam, Parthenopam.* Bien plus, on lit ici dans le mss. 2781, *daphnen*, sans parler des mss. de Rome et de Florence. D'ailleurs, M. B. se contredit lui-même, p. 484, dans un passage (*Carm.*, IX, 185) où il imprime avec raison, *palen*, ajoutant « Vulgati *Palem*, pessime. » Il eût été bon de dire que Sirmond (éd. 1614) avait déjà rétabli *palen*, leçon autorisée d'ailleurs par les mss. (on lit dans le ms. 2781, *palent heramnis*, ce qui ne laisse aucun doute sur la désinence). On aurait pu encore renvoyer au vers (XXIII, 307) : « Cannas, plectra, jocos, palen, rudentem ».

P. 115. « L'innovation la plus grave de Sidoine, c'est sa tendance à remplacer par *quia* et *quod*, suivies *(sic)* du subjonctif ou de l'indicatif, la proposition complémentaire infinitive. » Assurément Sidoine fait abus de cette construction, mais ce n'est pas lui qui l'a innovée. Sans parler des auteurs ecclésiastiques, Symmaque se permettait déjà quelque licence à cet égard ; il dit, par exemple *(Epist.*, VIII, 45) : « Sed puto *quia* pia af-

1. La note de M. B. (p. 483) est encore inexacte : « *Calypso* pro Calypsus. Sic 2782, 9551 ; quam scripturam elegerunt Sav. et Sirm. » Or le ms. 2782 ne contient pas cette pièce (c'est 2781 qu'il faut lire), et il fallait au moins mentionner la leçon *Calypsus* de la 1re édition de Sirmond, la seule dont ce savant soit entièrement responsable.

2. M. B. a été la victime d'une faute d'impression des éditions de Sirmond. Savaron avait encore *Daphnen*. S'il avait réellement revu son texte sur les mss., il n'aurait pas choisi cet exemple malheureux.

fectione fallaris, » — (*Ib.*, 49) : « Credo enim *quod* negatam primo officio vicem vel nunc impetrare possit iteratio, » — (IX, 1) : « Credo *quod* litteras meas libenter accipias. »

Sur le chapitre des *Particularités de métrique et de prosodie* (p. 121), lequel est beaucoup trop court, il y aurait plus d'une observation à faire. Par exemple : « Sidoine, dit M. B., se permet l'hiatus, à l'exemple de Virgile (*B.*, III, 6. *Æn.*, IX, 290, etc.) *Nil sine te gessit, quum plurima tu sine illo. Carm.*, IV [VII, Sirm.], 232. » Comment comparer aux exemples de Virgile, qui offrent à la fois une césure et un repos (Et succus pecori, et lac, etc. — Hanc sine me spem ferre tui ; audentior ibo), une expression indivisible comme *sine illo?* Souvent les mss. attribuent à Sidoine des hiatus semblables; les anciens éditeurs — M. B. ne s'en doute pas — y ont remédié. La faute est ici plus difficile à corriger, mais elle n'est pas moins évidente.

Un peu plus loin : « Il manie à sa guise les longues et les brèves dans les mots tirés du grec. » Il faudrait encore établir une distinction : la quantité des mots employés par les grands poètes a généralement été respectée par Sidoine. L'exemple cité par M. B. ne persuadera pas aux critiques judicieux que Sidoine a abrégé les deux premières syllabes de *Corytus (Carm.*, X [XI Sirm.], 56), ne serait-ce qu'à cause de l'exemple de Virgile (*Æn.*, X, 169).

L'*Examen des manuscrits* (p. 158 sq.) laisse beaucoup à désirer. M. B. donne la liste des mss. de la Bibliothèque nationale et en indique le contenu; puis il mentionne pour mémoire certains mss. ne renfermant que des extraits fort courts [1]. C'est un tort de placer là un excellent ms. de la fin du XI[e] siècle, malheureusement incomplet (il s'arrête à Ep., VII, 2), le ms. 2168, qui, seul des mss. français, nous a conservé un texte particulier dont il existe une copie à Rome et une à Madrid.

Ensuite, M. B. cherche à classer les mss. par catégories. Il range dans la 1[re] les mss. qui contiennent les Lettres et les Poëmes. Suivant lui, le 2171 ne donne que les panégyriques, et le 2782 ne donne aussi que ces panégyriques, mais d'une manière incomplète; celui d'Anthémius n'a que les 182 premiers vers. Ce qui est vrai, c'est que ces deux mss. sont semblables en tout point et présentent les mêmes lacunes.

Dans la 2[e] catégorie, M. B. place les mss. qui ne renferment que les Lettres. La plupart de ceux-ci offrent « une interruption bizarre. Le scribe passe de la lettre 12 du livre VI, qu'il interrompt, à la deuxième moitié de la lettre 5 du livre VII, joignant bout à bout ces deux fragments qui ne présentent ainsi aucun sens. » Il n'y a là rien de bizarre pour quiconque a manié un peu les mss. Le ms. dont dérivent ces exemplaires avait perdu un *Quaternio*, et les copistes suivants n'y ont rien vu. Pareil fait s'est produit pour Quintilien et pour bien d'autres.

1. On trouve ici mentionné le n° 2171 dont il est question ailleurs. C'est 2191 qu'il faut lire : ce ms. du XV[e] siècle ne contient que trois lettres.

Après avoir rejeté les mss. 6360, 2171 à cause de leur « incorrection abominable » et le ms. 2784, parce que « le scribe passe des mots, des syllabes, commet de fréquents barbarismes, écrit des non-sens, faute de comprendre son texte, » M. B. s'exprime en ces termes sur notre meilleur ms. qui a appartenu à Antoine Loysel, puis à Claude Joly, est entré dans le fonds *Notre-Dame* et a reçu enfin la cote 18584 :
« On pouvait espérer que le n° 18584, qui est du xe siècle, serait un de nos meilleurs manuscrits. Il n'en est rien. Ce manuscrit présente à peu près les mêmes grandes lacunes que les nos 2170, 6360, 14296, 2784, ce qui permettrait de le classer en tête dans la même famille ; mais, de plus, il laisse beaucoup à désirer sous le rapport de la correction. Les barbarismes, les gribouillages même, y sont fréquents (voy. p. 13 r° et v°). Le scribe en était fort ignorant. Il semble ne connaître ni la quantité, ni Virgile... Les noms propres, les termes géographiques l'embarrassent : il s'y perd. Il passe des mots dans une même phrase (p. 17 r°). Pour toutes ces raisons, nous avons écarté le n° 18584, malgré sa respectable antiquité ». — D'après ce raisonnement, on peut juger la valeur de l'édition. Le ms. 18584 est dû à un copiste semblable à tous les autres ; il contient cependant un texte bien précieux. Si quelqu'un est capable de consulter un ms. pareil sans être saisi de respect et ravi de bonheur, il devra renoncer à éditer un texte latin.

Après cette épuration, M. B. conserve cinq mss. le 9551, parce qu'il est complet, les 2781 et 2782 parce qu'ils renferment le tout ou la très-grande partie des poésies, le 14490 « malgré ses lacunes bizarres, » et le 2783 qui « a pour lui le très-grand mérite d'être complet, du moins quant au nombre des lettres. » Enfin il vante le 2781, très-important en vérité, « parce qu'il est très-clair, très-lisible, a été écrit couramment par un scribe qui possédait l'intelligence de son texte, [1]... Il n'offre aucune de ces incorrections scandaleuses [qu'on voit dans les autres]. Il va servir de base à notre travail de révision avec le 9551. » En outre, pour les passages difficiles, M. B. aura sous les yeux les 2783, 2782 et 14490.

Mais c'est un peu au hasard que M. B. rapporte les var. de ces mss. La plupart des pages ne portent aucune variante. Quand Sirmond (1652) a inséré une leçon contre tous les mss., soit une correction nécessaire, soit une faute d'impression, M. B. reproduit sans variantes ladite leçon. C'est-à-dire que son texte est à peu près une *réimpression* de l'édition de 1652. Voici d'ailleurs quelques observations qui suffiront pour faire apprécier cette édition.

P. 229, Epist. II, 10 [13 Sirm.] : Solus iste peculiaris tuus Maximus

1. Ce scribe serait une merveille. Mais il ne mérite pas de tels éloges : il estropie les noms de Virgile et d'Horace (*mauro* pour *maro*, *Carm.*, 3, 4 ; *placce* pour *Flacce*, *Carm.*, 4, 9). D'ailleurs le ms. a été écrit par plusieurs copistes et pas du tout *couramment*. La place me manque pour entrer dans les détails.

maximo nobis ad ista documento poterit esse. — Voici la note de M. B. : « *Nobis documento*, 2781 ; *ad istud documento*, alii. » Je ne connais aucun ms. portant *ad istud*, on trouve *ad isto* dans 18584, *ad ista* dans un ms. de Florence au-dessus de la ligne, etc., mais la plupart ont seulement *nobis documento*.

P. 278. « *Impartiuntur, impartivisti*. Sic omnes vulgatæ edit. Scripsere autem libri *imprtiuntur, imprtivisti*, quæ breviatio nullam affert auctoritatem usurpando verbo *impartire*. » Les mss. portent en réalité *imptiuntur, imptivisti*, c'est-à-dire *impertiuntur* et *impertivisti*. Si les mss. portaient les abréviations figurées par M. B., il faudrait lire *impræertiuntur, impræertivisti*. Il n'y a que dans les mss. en écriture saxonne qu'on trouve *per* exprimé par un *p* surmonté d'un crochet à droite (mais alors sans *r* à côté).

P. 294. Plurimis turbis ad te venitur. Ita bonorum contubernio sedit. — « Plurimis turbis, ita bonorum contubernio sedit, ad te venitur. *Ex Colvii notis*. » Sans doute il est intéressant de noter que le jeune savant de Bruges avait rétabli ainsi, mais il était venu pour cela à Paris collationner les mss. de saint Victor, dont deux se retrouvent aujourd'hui à la Bibliothèque nationale. Il eût été utile d'ajouter que la leçon de Colvius se trouve dans tous les vieux mss. (18584, 2781, etc.) et même dans l'édition de Savaron.

P. 306. « *Postulantur*. Wouwer. edit. *postulabuntur*. » La leçon de Wouweren est aussi dans Sirmond (éd. 1614). Quelques var. de mss. n'auraient pas été inutiles pour trancher la question.

P. 270. Voici, je crois, la seule conjecture de M. B. C'est dans la lettre à Evodius (Ep. IV, 8) : « Poposcisti ut epigramma transmitterem duodecim versibus terminatum, quod possit [1] aptari conchæ capaci, quæ per ansarum latus utrumque in extremum gyri a rota fundi senis cavatur *striaturis*. » Suit la note de M. B. « 2781, 2782, 9551, 3477 habent *histriaturis*, 2783 *bistriaturis*, quod disjungendum esse puto et legendum *bis striaturis*. Oratio autem dura minus si scripsisset Noster : *a rota fundi bis senis cavatur striaturis* [2]. » 1° Tous les mss. autorisés, entre autres le 18584, tant dédaigné par M. B., portent en effet *histriaturis*, mais cette faute n'a rien qui puisse arrêter un critique sérieux; les anciens éditeurs ont rétabli, sans mot dire, *striaturis*. C'est un fait connu que les mss. et même des inscriptions de la décadence ajoutent parfois un *i* ou un *e* devant *sc*, *str*, etc. Les plus vieux mss. de Fulgence (*De Prisc. Serm.* 21) portent *Isculponeas* trois fois de suite au lieu de *Sculponeas* (sabots). 2° Il serait étrange que ce ms. 2783, du XIIIe siècle, copié sur un des nombreux mss. de cette famille

1. Il faut rétablir *posset*, d'après les meilleurs mss. Encore ici M. B. ne signale aucune variante.

2. Voir la savante note de Wouweren, qui rapproche à propos la confusion de *histriculus* et *striculus* dans Tertul. (*de Pallio*).

que nous avons encore, nous eût conservé seul la vraie leçon. 3° Enfin cette correction, fût-elle possible, offrirait-elle un sens raisonnable? Laissons de côté la place étrange du mot *bis*, il me semble que si le bassin ciselé offert à la reine Ragnahilde avait eu *per latus utrumque, bis senas striaturas,* le nombre des cannelures aurait été de 24 et il n'en faut que 12.

P. 427 (Ep. VIII, 8 Sirm.). Sidoine dit au jeune Syagrius : « Aut si te tantum Cincinnati dictatoris vita delectat, *duc ante Erciliam (Raciliam* Sirm.) quæ boves jungat. » Voici la note de M. B. « *Erciliam.* Sic codd. omnes; quam lectionem recte Sav. secutus est. Unde Sirmund. *Raciliam* admiserit, nescio, nisi forsan in mente Livium habuerit, lib. III. » Il est faux de dire que *tous* les mss. autorisent *duc ante Erciliam;* pour moi, je n'en connais aucun. La plupart ont *ducant Erciliam* ou *herciliam*, comme le Par. 2170. C'en était assez pour que Sirmond pensât à rétablir *duc ante Raciliam*, et se justifiât en ces termes : « Ita restitui veteris libri vestigia secutus, in quo legebatur *ducant Erciliam*. Racilia enim nomen uxori L. Cincinnato apud Livium lib. III. »

Or, pour nous, la correction de Sirmond est de toute évidence, et l'excellent ms. 18584 a conservé des traces encore plus convaincantes de la vraie leçon ; il porte *ducanter ciliam* avec une lettre grattée entre *r* et *c*. (En outre, un malheureux correcteur a pointé l'*a* et rétabli un *u*, pour faire *ducunt)*. Si M. B. n'avait pas professé un injuste mépris pour le vénérable ms. d'Antoine Loysel, peut-être aurait-il été convaincu. En tout cas, il n'eût pas déclaré à ses lecteurs ignorer d'où Sirmond avait tiré *Raciliam*. Enfin, comment oser dire que *peut-être* Sirmond avait dans l'esprit Tite Live, liv. III [1], quand ce savant nous le dit en propres termes.

P. 430 (Ep. VIII, 11, Sirm.). Alcæo *potior* lyristes ipso. — M. B. note simplement : « 2783, 3477, 18584, *melior*, » ce qui ferait croire que tous les autres mss. ont *potior*. Or, les mss. 2781, 2170, celui de Clermont et d'autres, ont *melior*, leçon qui paraît seule autorisée et que Savaron avait adoptée.

P. 475 (Ep. IX, 16). Schema si chartis phalerasque jungam. — M. B. « Sav. et Sirm. *Schema sic artis,* quod vix intelligas. » Sirmond avait déjà rétabli *si chartis* dans son édition de 1614.

Les notes que M. B. met au bas des *Poésies* sont trop peu nombreuses pour laisser beaucoup de prise à la critique. La plupart sont tirées des éditions de Savaron et de Sirmond [2]. Les variantes de mss. sont de plus en plus rares, c'est d'autant plus regrettable que le texte des poé-

---

1. Notons encore que M. B. renvoie au livre III, sans préciser, comme il aurait dû : III, 26, 9. Souvent les renvois sont ainsi indiqués, d'après Savaron ou Sirmond, sans aucune addition.

2. M. B. indique ordinairement l'auteur des notes qu'il transcrit. Cependant, p. 595, il oublie de dire que la note sur Genséric est de Sirmond.

sies, reposant sur un petit nombre de mss., contient plus de passages altérés. Ainsi, *Carm.*, IV [VII, Sirm.], 31, une note aurait été instructive. La plupart des mss. ont *cibele* ou *cibeles* (faute facile à expliquer, puisque le vers suivant commence par une *s*); les éditions, y compris celle de M. B., ont *Cybele,* avec une faute de quantité, mais le ms. 2781 porte *cybebes,* c'est-à-dire *Cybebe,* la leçon authentique.

Cependant il faut savoir gré à M. B. d'avoir reconnu (p. 501) que le passage, *Carm.*, IV (VII, Sirm.), 238, est corrompu : « *Cui flesse perisse est*. Impedita oratio, quam valde non illustrat librorum varietas ».

En résumé, si M. B. s'était borné à donner une réimpression de Sirmond, accompagnée, s'il voulait, de son Introduction sur Sidoine, il aurait rendu un service important. Mais du moment qu'il a prétendu publier une édition critique, revue sur les mss., j'ai dû examiner sa publication comme telle et démontrer que le but n'était pas atteint.

Les manuscrits réservent leurs secrets et leurs faveurs à ceux qui leur font les plus grands sacrifices, et les fréquentent avec un amour exclusif et un respect profond ; mais à ceux qui leur font des visites passagères et les interrogent d'un regard distrait, ils cachent leurs trésors inépuisables et réservent de graves déceptions [1].

Emile CHATELAIN.

---

66. — Ant. REZEK. **Geschichte der Regierung Ferdinands I in Bœhmen. I : Ferdinands I Wahl und Regierungsantritt,** in-8° 174 pp. Prague, Otto, 1878. — Prix : 4 mark (5 francs).
— **Zvoleni a Kornnovani Ferdinanda I,** in-8° 128 pp. ib. ib.

Palacky n'a poussé son histoire de Bohême que jusqu'à la bataille de Mohacz. Un jeune historien de Prague, M. Rezek, semble vouloir continuer l'œuvre interrompue. Comme Palacky, M. R. écrit tour à tour dans les deux langues du royaume ; son travail a d'abord paru dans la *Revue* (tchèque) *du Musée de Prague*. Il en a publié ensuite un tirage à part. L'édition allemande remaniée et complétée en plusieurs endroits doit être considérée comme définitive. Une courte introduction met le lecteur au courant des documents imprimés ou inédits que l'auteur a eus à sa disposition. Après avoir rappelé brièvement la situation de la Bohême

1. L'impression du volume est superbe, et les fautes typographiques y sont assez rares. Cependant M. B. termine les poésies (p. 620) par ce vers : « His in versibus anchoram *levabo*, » alors que les mss. et les éditions portent correctement *levato*. Je ne vois là qu'une faute d'impression, qui se trouve déjà dans le texte mis en face de la traduction Grégoire et Collombet. — En outre, à l'*Errata* M. B. a oublié de restituer le titre à la lettre de la p. 325 : « Sidonius Thaumasto suo S. » Il faudrait encore lire *plerisque* au lieu de *plurisque* (p. 594, note 1) ; et (p. 600, n. 2) : *Milesiusque Thales* au lieu de *Milesiusque Thale*, ainsi que ἐγγύῃν au lieu de εγγύῃν. La dernière ligne de la note de Savaron a le tort d'être imprimée comme un vers.

en 1526, M. R. entre immédiatement en matière; il expose successivement la situation de la Bohême depuis la journée de Mohacz jusqu'à la réunion de la diète chargée d'élire le nouveau souverain (p. 8-37); — les débats de la diète et les intrigues des divers candidats et l'élection de Ferdinand d'Autriche (p. 37-72); — la reconnaissance du nouveau souverain dans les annexes du royaume, c'est-à-dire en Moravie, en Silésie et en Lusace (p. 72-82); — les négociations des envoyés tchèques à Vienne (83-118); — les manœuvres des adversaires de Ferdinand (p. 118-126); — enfin le voyage de ce prince en Bohême et son couronnement (p. 126-148). Un certain nombre de documents inédits terminent le volume.

C'est de l'avénement de la maison d'Autriche aux trônes de Bohême et de Hongrie que date la véritable grandeur de cette maison et le point de départ de la monarchie actuelle. L'épisode auquel M. Rezek s'est attaché est donc d'un haut intérêt pour l'histoire générale. Il est raconté avec un esprit d'impartialité vraiment scientifique. L'auteur occupe dès maintenant une place honorable parmi les jeunes historiens qui ont entrepris de continuer ou de compléter l'œuvre de Palacky.

L. Léger.

---

67. — **Lettres intimes de Mademoiselle de Condé à M. de la Gervaisais 1786-1787,** avec une préface de Ballanche, une introduction et des notes par Paul Viollet. 3e édition, ornée de deux portraits et accompagnée d'un facsimile. Paris, Didier. 1878, in-12 de xcix-259 p. — Prix : 3 fr. 50.

Tout est à louer dans la nouvelle édition des *Lettres intimes de mademoiselle de Condé,* et cet éloge sans restrictions n'étonnera aucun de ceux qui connaissent les précédents travaux de M. P. Viollet et qui savent quel soin infini cet érudit apporte à toutes choses. On a souvent abusé des mots *édition définitive*. Je ne crois pas que, cette fois, la formule ait rien d'exagéré, car je cherche vainement l'amélioration qui pourrait être introduite dans le volume que j'ai sous les yeux.

Parfait quant au texte, le recueil est complet quant aux accessoires. Indiquons tout ce que l'on y trouve : un beau portrait de la princesse Louise de Condé (sœur Marie Joseph de la Miséricorde); la *préface* de la première édition (p. v-ix), écrite par M. Ballanche « avec une rare élévation de pensée et de style, » comme s'exprime l'éditeur; une lettre (p. x-xiii) de la comtesse d'Hautefeuille adressée au marquis de la Gervaisais, lettre à laquelle Ballanche ne craint pas d'attribuer « la perfection; » l'*Introduction* de M. V., qui est très-étendue, sans l'être trop (p. xv-xcix) et qui fait aussi bien connaître Mlle de Condé que son *ami* Louis de La Gervaisais; le portrait du marquis, reproduction d'une miniature communiquée par un de ses petits-fils; les *lettres intimes* écrites

en 1786 et 1787 (p. 1-251); les *notes bibliographiques et littéraires* (p. 253-259); enfin le *fac simile* d'une des *lettres intimes*.

Je n'ai pas à vanter ici ces lettres que Mme d'Hautefeuille trouvait *délicieuses* et dont elle disait que c'était un *trésor*. Le succès des deux premières éditions (1834 et 1838) est un sûr garant du succès de la troisième, qui leur est si supérieure [1]. Mlle de Condé a beaucoup d'esprit, et son esprit, comme elle le fait observer (p. 3) à celui qu'elle aimait tant, est toujours *guidé par son cœur*. De là des pages qui, dans notre littérature épistolaire féminine, se font remarquer par une grâce attendrie qui est des plus attachantes. Quelques passages, où la vivacité de l'affection se mêle à la vivacité de la souffrance, rappellent le sourire mouillé de pleurs du poète. Tout est délicat, tout est exquis dans ces confidences d'une future sainte, et M. V. n'a rien dit de trop en appelant cette correspondance (p. XXXVII) un « chant d'amour si chaste et si pur. »

Je dois appeler l'attention sur une curieuse révélation de l'éditeur (p. 256-258) : Mme de Duras, qui était parente éloignée de M. de La Gervaisais, s'inspira de la touchante histoire de Mlle de Condé pour composer le roman d'*Edouard* (1825, 2 vol. in-12). M. Viollet montre, par de fines observations, qu'il est impossible de ne pas reconnaître Louise de Bourbon et La Gervaisais dans les personnages du chef-d'œuvre de Mme de Duras, et il rappelle que Sainte-Beuve, comme aucun autre de nos critiques, n'a connu l'origine du roman d'*Edouard* [2].

T. de L.

---

1. Ballanche n'avait pas toujours bien lu l'écriture de la princesse; M. V. a corrigé ces fautes de détail à l'aide de la seconde édition, donnée par M. de la Gervaisais lui-même, qui, de son côté, a supprimé quelques passages de l'édition précédente. Ainsi la troisième édition, pour ne parler que du texte, est plus correcte que la première, et plus complète que la seconde. Les noms propres, dans les éditions de Didot et de Duprat, ne sont indiqués que par des initiales; M. V. a suppléé, autant qu'il a pu, ces divers noms propres.

2. Comme rien n'est plus fade qu'un article où l'éloge est continu, et pour trouver à tout prix l'occasion de mettre en celui-ci un petit *grain de sel*, je veux reprocher à M. V. d'avoir dit en tête de son *Introduction* (p. XV) : « Dans un quartier de Paris religieux, *reposé* et tranquille. » *Reposé* est, en ce cas, ou une négligence ou une hardiesse, et je demande, au risque de passer pour un intraitable puriste, que, dans la 4e édition, le mot soit supprimé. Je le demande d'autant plus instamment, que c'est la seule note dissonante dans tout le morceau, et que, non loin de là, on trouve (p. XVII) un passage aussi heureusement écrit que celui-ci : « C'est une gracieuse figure, celle de Mademoiselle de Condé, la dernière femme de cette noble race. La bonté et la force, la simplicité et l'enjouement y sont mêlés avec harmonie : une négligence adorable et sincère qui n'a rien de cherché ne nuit pas à la dignité de la princesse. Le charme extérieur des traits laisse deviner une âme profonde. L'artiste a-t-il su rendre parfaitement ce genre de beauté? Cela est impossible, nous assure celui des contemporains qui a le mieux pénétré la douce transparence de ce clair regard. »

Communication de M. Hug.

Le soussigné se permet d'avertir le public de la *Revue critique* que plusieurs remarques faites par M. Graux dans son bienveillant article sur la *Commentatio de Xenophontis Anabaseos codice Parisino C, i. e.* Par. 1640 (dans le numéro 51 de l'année 1878) lui ont imposé la nécessité de publier sur ce sujet quelques pages nouvelles concernant surtout les lectures que M. Graux n'a pas réussi à voir dans le manuscrit et à côté desquelles il a recommandé aux « lecteurs très-prudents de Xénophon » de mettre un point d'interrogation. Cet exposé paraîtra dans les *Jahrbuecher fur Philologie* de M. Fleckeisen. Il prie les lecteurs de la *Revue critique* de suspendre leur jugement jusqu'à publication de ces notes.

Arnold Hug.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 avril 1879 [1].

Le Ministre de l'instruction publique adresse à l'Académie l'ampliation d'un décret du président de la République, par lequel l'Institut est autorisé à accepter la donation, faite à ce corps par Mme Jean Reynaud, d'une rente de 10,000 francs destinée à la fondation d'un prix annuel d'égale somme, qui sera décerné à tour de rôle par chacune des cinq académies.

M. Schefer lit une note sur les troubles suscités dans la Transoxiane, au second siècle de l'hégire, par un aventurier qui réussit à se faire passer pour prophète. Les renseignements que M. Schefer a mis en œuvre lui ont été fournis par un ouvrage arabe sur l'histoire de la ville de Boukhara et de ses dépendances, qui a pour auteur un certain Abou Bekr Mohammed.

M. van den Bergh, directeur des archives du royaume des Pays-Bas, écrit à l'Académie pour demander communication du texte de l'inscription étrusque de Corneto Tarquinia, envoyée récemment par M. Geffroy. M. Bréal se charge de procurer à M. van den Bergh un calque de cette inscription.

M. Derenbourg présente quelques observations sur le nom de Salamsion, qui se rencontre dans une inscription hébraïque signalée à la dernière séance par M. Clermont-Ganneau. M. Clermont-Ganneau avait vu dans ce nom un composé du radical qui signifie *paix* et du nom de la montagne sainte de Sion. M. Derenbourg repousse cette explication. Le même nom se rencontre plusieurs fois dans le Talmud, avec la finale corrompue de diverses façons : ces corruptions supposent qu'on ne reconnaissait pas dans la finale le nom de la montagne sainte, car on aurait certainement reproduit ce nom sacré exactement. M. Derenbourg suppose que le nom de Salamsion n'est autre que celui de la Sulamite du Cantique des cantiques, *Soulamith*, transcrit en grec et allongé de la finale *ion*, puis transcrit en hébreu, où le θ, ayant pris appa-

---

1. Tenue le mercredi au lieu du vendredi, à cause du vendredi saint.

remment devant l'*i* un son sifflant, se sera transformé en un *tsadé*. Une finale grecque, comme *ion*, ajoutée à un nom hébreu, ne doit pas étonner. De même au moyen âge, en Allemagne, on a ajouté à des noms purement hébreux, la finale allemande *en*, et on les a écrits en caractères hébraïques avec cette finale empruntée à l'allemand.

M. Clermont-Ganneau dit que cette théorie lui paraît difficile à admettre, si l'on ne montre d'autres exemples d'un θ changé en *tsadé*.

Reprenant ensuite sa communication sur les inscriptions des ossuaires juifs du mont du Scandale, près Jérusalem, M. Clermont-Ganneau signale dans deux de ces inscriptions, écrites en hébreu, un signe dont la signification est douteuse; il ressemble à la figure du chandelier à sept branches, telle qu'on la trouve parfois grossièrement dessinée, mais il n'est pas tout à fait pareil à cette figure : M. Clermont-Ganneau serait disposé à voir dans ce dessin informe l'image d'une ancre, et à l'interpréter comme un emblème chrétien. L'inscription serait du bas empire. Une autre inscription hébraïque du même caveau funéraire est accompagnée de deux traits qui paraissent former une croix.

M. Renan repousse la supposition de M. Clermont-Ganneau. Il est disposé à croire que le signe en question n'est qu'une variante de la figure du chandelier à sept branches. Quant à la croix, c'est un croisement fortuit de deux traits qui ne signifient rien. Des chrétiens n'auraient pas gravé des épitaphes en hébreu. Il peut y avoir eu des chrétiens de langue hébraïque au-delà du Jourdain, mais non à Jérusalem. Jérusalem en effet, depuis Hadrien, n'était plus la Jérusalem des Hébreux, c'était Aelia Capitolina, colonie fondée par l'Empereur sur le sol désert de l'ancienne ville juive, et peuplée de Grecs. Les chrétiens qui s'y trouvaient étaient, eux aussi, des Grecs. Le souvenir de Jérusalem était si bien effacé, même parmi les chrétiens, que dans les conciles les évêques de la ville ne sont jamais désignés que comme les évêques d'Aelia Capitolina, simple ville épiscopale soumise à la métropole de Césarée. Dans cette ville on ne parlait d'autre langue que le grec. Il suffit, selon M. Renan, qu'une inscription trouvée à Jérusalem soit en hébreu, pour qu'on puisse la déclarer antérieure au siège et à la prise de la ville en l'an 70. — M. Derenbourg appuie l'opinion de M. Renan. L'usage du grec avait si bien remplacé dans toute la contrée celui de l'hébreu. qu'à Césarée les juifs mêmes ne se servaient que de cette langue.

M. Clermont-Ganneau termine sa communication en citant quelques autres inscriptions de le même provenance. Plusieurs sont en grec. La plupart ne contiennent guère qu'un nom propre : ΜΟCΧΑC,— ΜΑΡΙΑΔΟC,— ΚΥΡΘΑC,— ΗΔΗΑ ou ΗΔ, etc. Sur une de celles qui portent ce dernier nom, on voit une croix, non plus formée de deux simples traits tracés comme au hasard. mais très-bien et très-nettement gravée.

Ouvrages déposés : — Bortolotti (P.), Del primitivo cubito egizio e de' suoi geometrici rapporti colle altre unità di misura e di peso egiziane e straniere, fasc. 1° (Modena, 1878, gr. in-4.); — Extraits du journal de voyage des missionnaires d'Alger aux grands lacs de l'Afrique équatoriale (Alger, 1879, in-8., ne se vend pas; — plusieurs exemplaires envoyés par l'archevêque d'Alger et accompagnés d'une carte manuscrite de la région explorée par les missionnaires).

Présentés par M. Renan : — Aymonier, Dictionnaire khmer-français (Saïgon in-4., autographié); — John Rhys, Lectures on welsh philology; — Mrs Mark Pattison, The renaissance of art in France (2 vol.).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 26 Avril — 1879

68. — 1. **Ausgewaehlte Schriften des Lucians.** Erklaert von Julius SOMMERBRODT. Berlin, Weidmann (Sammlung griechischer und lateinischer Schriftsteller mit deutschen Anmerkungen hrsg. von M. Haupt u. H. Sauppe), 3 vol. in-8° de XLII-116, X-140 et X-266 pages. I. Ueber Lucians Leben und Schriften. Lucians Traum. Charon. Timon. 2. Aufl. 1872 ; — II. Nigrinus. Der Hahn. Icaromenippus. 2. Aufl. 1869 ; — III. Wie man Geschichte schreiben soll. Die Rednerschule. Der Fischer. Der ungebildete Büchernarr. Ueber die Pantomimik. 2. Aufl. 1878. — 2. **Un épisode de la vie de Lucien. Le Nigrinus,** par Maurice CROISET, professeur à la Faculté des Lettres de Montpellier. (Extrait des Mémoires de l'Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier.) Montpellier, Boehm et fils, 1878, in-4° de 27 pages.

1. Le principal mérite de toute édition réside dans la constitution du texte. Voyons d'abord comment M. Sommerbrodt a établi le texte de ses *Ecrits choisis de Lucien*.

Nous avons ouvert, comme il était naturel, le dernier paru des trois volumes ; le hasard nous a fait tomber sur le *Bibliomane sans instruction* (Πρὸς ἀπαίδευτον καὶ πολλὰ βιβλία ὠνούμενον). Outre les manuscrits utilisés par les précédents éditeurs, M. S. s'est servi, pour cet écrit, des *Marciani* 434 et 436 qu'il est allé collationner lui-même à Venise, ainsi que du *Vaticanus* 87, dont il doit la collation à M. Benoît Niese. (Ces trois collations, faites sur l'édition Jacobitz de la petite collection Teubner, sont publiées intégralement à la fin du volume.) Le *Vatic.* 87, au moins en ce qui concerne le Πρὸς ἀπαίδευτον, nous paraît être un spécimen parfaitement caractérisé de *codex interpolatus*. Il peut suffire, pour s'en rendre déjà très-bien compte, de faire attention à quatre variantes qu'il présente, entre autres, dans le seul § 2, que voici tout entier :

Ἵνα δέ σοι δῶ αὐτὰ ἐκεῖνα κεκρικέναι, ὅσα ὁ Καλλῖνος ἐς κάλλος ἢ ὁ ἀοίδιμος Ἀττικὸς σὺν ἐπιμελείᾳ τῇ πάσῃ γράψαιεν ἄν, σοὶ τί ὄφελος, ὦ θαυμάσιε, τοῦ κτήματος οὔτε εἰδότι τὸ κάλλος αὐτῶν οὔτε χρησομένῳ ποτὲ οὐδὲν μᾶλλον ἢ τυφλὸς ἄν τις ἀπολαύσειε κάλλους παιδικῶν ; Σὺ δὲ ἀνεῳγμένοις μὲν τοῖς ὀφθαλμοῖς ὁρᾷς τὰ βιβλία νὴ Δία κατακόρως, καὶ ἀναγινώσκεις ἔνια πάνυ ἐπιτρέχων φθάνοντος τοῦ ὀφθαλμοῦ τὸ στόμα · οὐδέπω δὲ τοῦτό μοι ἱκανόν, ἢν μὴ εἰδῇς τὴν ἀρετὴν καὶ κα-

κίαν ἑκάστου τῶν ἐγγεγραμμένων καὶ συνιῆς ὅστις μὲν ὁ νοῦς σύμπασι, τίς δὲ ἡ τάξις τῶν ὀνομάτων, ὅσα τε πρὸς τὸν ὀρθὸν κανόνα τῷ συγγραφεῖ ἀπηκρίβωται καὶ ὅσα κίβδηλα καὶ νόθα καὶ παρακεκομμένα.

Ce qui s'est produit dans ce paragraphe a également lieu dans tous les autres. On a à faire à un copiste qui semble ne s'être fait aucun scrupule de remplacer — volontairement ou faute d'y faire attention — les mots de l'auteur par d'autres mots qui donnent à peu près le même sens général; les transpositions de mots reviennent surtout fréquemment sous la plume de ce copiste. Pourra-t-on s'en rapporter au témoignage d'un manuscrit de ce genre et qui fait ainsi bande à part? Peut-être, mais à une condition, c'est qu'on sera bien décidé à récuser constamment le témoignage de tous les autres manuscrits, lorsqu'il y aura divergence entre leur leçon commune et celle du manuscrit préféré : ce qui reviendrait à considérer tous ces groupes de manuscrits comme dérivant d'un ancêtre commun qui serait alors le manuscrit interpolé. En pareil cas, c'est tout un ou tout autre : attachez-vous au manuscrit seul, ou suivez le groupe; il n'y a pas de milieu. Et M. S. fait de la mauvaise besogne en choisissant, des quatre variantes du paragraphe ci-dessus, χρησαμένῳ seulement, en adoptant par ci par là, dans une quinzaine de passages, la leçon du *Vatic.* 87, qu'il rejettera dans une vingtaine d'autres endroits. A notre sens, toute variante que présente seul le *Vaticanus* est *a priori* suspecte; et, si l'on vient à en introduire quelqu'une dans le texte, ce devra être uniquement à cause de sa valeur intrinsèque, tout comme nous accepterions une conjecture d'un philologue moderne, et nullement en vertu de l'autorité dont jouit indûment le manuscrit qui nous la procure. Si l'on demeure d'accord avec nous de ce point, il faudra reconnaître que le texte de M. S. est, de ce chef, loin d'être le meilleur possible.

M. S. a altéré encore le texte de Lucien en abusant de la conjecture. Prenons, par exemple, les deux phrases suivantes (§§ 19-20) :

Οὔπω καὶ τήμερον εὑρεῖν δεδύνημαι, τίνος ἕνεκα τὴν σπουδὴν ταύτην ἐσπούδακας περὶ τὴν ὠνὴν τῶν βιβλίων · ὠφελείας μὲν γὰρ ἢ χρείας τῶν ἀπ' αὐτῶν οὐδ' ἂν οἰηθείη τις τῶν κἂν ἐπ' ἐλάχιστόν σε εἰδότων. — Λοιπὸν οὖν δὴ ἐκεῖνο πεπεισμένον ὑπὸ τῶν κολάκων, ὡς οὐ μόνον καλὸς εἶ καὶ ἐράσμιος, ἀλλὰ καὶ σοφὸς καὶ ῥήτωρ καὶ ξυγγραφεὺς οἷος οὐδ' ἕτερος, ὠνεῖσθαι τὰ βιβλία, ὡς ἀληθεύοις τοὺς ἐπαίνους αὐτῶν.

On ne voit pas qu'il soit bien à propos d'écrire : χρείας <ἕνεκα> τῆς ἀπ' αὐτῶν (τῆς, leçon du *Vatic.* 87), ni (en partant d'une variante πεπεισμένος) : ἐκεῖνο <ὅτι> πεπεισμένος ὑπὸ τῶν κολάκων κτλ. ὠνῇ τὰ βιβλία. Mais ajoutons, pour être juste, que plusieurs des conjectures proposées par M. S. sont plus recommandables que celles qu'on vient de citer, et que, d'autre part, il a admis dans son texte d'excellentes corrections

Vatic. 87 (seul) : Ligne 1, κεκριμένα — l. 3, χρησαμένῳ — l. 5, προλαμβάνοντος (au lieu de φθάνοντος) — l. 9, ἀναγινωσκομένων (au lieu de ἐγγεγραμμένων).

dues aux critiques antérieurs, tels que Cobet, K. F. Hermann, Herwerden, Madvig, Roeper, Sauppe et autres. Exemples :

1° § 20 : Καὶ γὰρ οὐκ οἶδ' ὅπως ῥᾷστος εἶ τῆς ῥινὸς ἕλκεσθαι, καὶ πιστεύεις αὐτοῖς ἅπαντα, ὅς ποτε κἀκεῖνο ἐπείσθης, ὡς βασιλεῖ τινι ὡμοιώθης τὴν ὄψιν καθάπερ ὁ ψευδαλέξανδρος καὶ ψευδοφίλιππος ἐκεῖνος κναφεὺς καὶ ὁ κατὰ τοὺς προπάτορας ἡμῶν ψευδονέρων καὶ εἴ τις ἄλλος τῶν ὑπὸ τὸ ψεῦδος τεταγμένων. Sommerbrodt : τῶν ὑπὸ τῷ ψευδο τεταγμένων.

2° § 4 : Ἔχε ξυλλαβὼν ἐκεῖνα τὰ τοῦ Δημοσθένους, ὅσα τῇ χειρὶ τῇ αὐτοῦ ὁ ῥήτωρ ἔγραψε, καὶ τὰ τοῦ Θουκυδίδου, ὅσα παρὰ τοῦ Δημοσθένους καὶ αὐτὰ ὀκτάκις μεταγεγραμμένα εὑρέθη, καὶ Νηλέως (Madvig : au lieu de καλῶς) ἅπαντα ἐκεῖνα, ὅσα ὁ Σύλλας Ἀθήνηθεν εἰς Ἰταλίαν ἐξέπεμψε, κτλ.

A part les deux reproches capitaux qui viennent d'être adressés à l'édition de M. S. et qui concernent la constitution de son texte, cette publication fournirait matière à de nombreuses observations, d'un intérêt secondaire, sur lesquelles nous passerons rapidement. L'impression n'est pas du tout soignée, ce qui est fâcheux pour un livre destiné aux écoliers. M. S. a mis en tête du premier volume une vie de Lucien et une notice de ses écrits, deux résumés où l'on se renseignera fort bien ; puis une dissertation intitulée : *Lucien et le christianisme*, dont le but est de prouver que Lucien ne s'est pas moqué de la religion chrétienne. M. S. paraît généralement très au courant de tout ce qui s'est publié sur son auteur : nous devons cependant lui signaler, chez Tournier, *Exercices critiques* (x^{e} fascicule de la *Bibliothèque de l'Ecole des Hautes Etudes*, Paris, Vieweg, 1875), une vingtaine de conjectures sur le traité de la *Manière d'écrire l'histoire*, dont sa récente édition aurait pu profiter et qui lui ont échappé. Chaque écrit est précédé d'une bonne introduction, courte et substantielle ; accompagné, en outre, de notes exégétiques qui ne sont pas trop fréquentes, et facilitent l'intelligence du texte dans la plupart des passages vraiment difficiles. Chaque volume est suivi de deux appendices, dont le premier donne les collations nouvelles de manuscrits [1], dans une disposition en colonnes qui ne paraît pas présenter de bien grands avantages et qui a le défaut de n'être plus applicable au-delà de cinq ou six manuscrits ; l'autre appendice indique soigneusement les endroits dans lesquels l'édition S. s'écarte du texte de Jacobitz (dans la petite collection Teubner) : ce dernier appendice permet au philologue de n'être pas induit en erreur par les leçons que l'éditeur a pu introduire à tort dans son texte. M. S. se fait l'apôtre de Lucien, qu'il voudrait voir expliquer dans les hautes classes des gymnases allemands. Le choix qu'il a fait parmi les œuvres de Lucien n'est pas de tout point heureux, et il nous paraît qu'on peut faire lire aux élèves de seconde ou de rhétorique bien des morceaux plus intéressants et plus beaux que le Πρὸς ἀπαίδευτον ou que le *Nigrinus*. Mais M. S. a vécu trop intimement avec son auteur favori pour le juger équitablement. Si Lucien était un autre Rabelais, comme ne craint pas de l'avancer M. S., il y aurait peut-être d'excellentes raisons pour ne pas le

mettre entre les mains des jeunes gens de seize ans. Mais, puisque Mélanchthon recommande, à ce qu'il paraît, de lire quatre auteurs grecs, savoir : Homère, Hérodote, Démosthène et Lucien, nous accorderons à M. Sommerbrodt, pour lui faire plaisir, qu'il n'y a pas après Lucien pour développer le caractère des jeunes gens et en faire des hommes : demandons-lui seulement en retour l'aveu que, s'il a beaucoup pratiqué son Lucien, il connaît moins bien son Rabelais. Cela du moins, on pourrait le pardonner à un éditeur de Lucien.

2. M. Maurice Croiset a eu soin de lire tout ce que les Allemands ont écrit avant lui sur le *Nigrinus*. Il aime à se ranger modestement à l'avis des « juges les plus compétents » dans la question, c'est-à-dire de MM. Jacobitz, Fritzsche [2], Sommerbrodt. En Français « né malin », il leur joue le tour de leur faire dire un peu quelquefois ce qu'ils ne voulaient peut-être pas dire. Au risque d'être accusé de « chercher la petite bête », citons, page 8, note 2 : « M. Fritzsche suppose que le vieillard de l'*Hermotime* serait le philosophe Taurus, et que Lucien, après avoir, à vingt-cinq ans, écouté SES ADJURATIONS PRESSANTES SANS Y CÉDER, aurait eu, un peu après, son entretien avec Nigrinus. » M. Fritzsche avait écrit moins éloquemment : « Veluti XXV annos natus philosophum senem audierat, graecum scilicet idque Athenis : quem fuisse suspicor Taurum, Herodis Attici praeceptorem, philosophum Platonicum, quem etiam A. Gellius audivit Athenis. Aliquanto post Lucianus Romae visum iit Nigrinum, quocum Athenis notitiam contraxerat. » Dans le latin suivant de M. Fritzsche : « C.-F. Rankius itemque J. Bekker Nigrinum alius esse scriptoris opus inepte suspicati sunt, » il ne faut pas entendre autre chose sinon qu'*il n'y avait pas lieu* de douter de l'authenticité du dia-

---

1. Nous signalerons aux éditeurs futurs de Lucien un manuscrit in-4°, en papier de coton. du XIII[e] siècle, à ce qu'il semble, qui est conservé à la bibliothèque de l'Université d'Upsal. Les feuillets sont cotés de 1 à 216. Les feuillets 1-136, 177-178 et 180 contiennent de l'Aristide, savoir : sept discours entiers et les fragments de douze autres. Les feuillets 137-176, 179, 181-fin, contiennent dix-sept écrits de Lucien, dont dix entiers, savoir : Περὶ διαβολῆς; 2. Φάλαρις α'; 3. Πατρίδος ἐγκώμιον; 4. Δίκη φωνηέντων; 5. Ψευδολογιστὴς ἢ Σολοικιστής; 6. Περὶ τοῦ ἐνυπνίου ἢ τοῦ βιότου Λουκιανοῦ; 7. Θεῶν διάλογοι ιβ'; 8. Νεκρικοὶ διάλογοι κε'; 9. Ἐνάλιοι διάλογοι ιδ'; 10. Δημώνακτος βίος, et sept autres incomplets, savoir : 1. Κατάπλους ἢ τύραννος; 2. Μίκυλλος (= *Le Coq*); 3. Προμηθεύς; 4. Ἰκαρομένιππος; 5. Τίμων; 6. Προσλαλιὰ ἢ Διόνυσος; 7. Πρὸς ἀπαίδευτον. Autant qu'on en peut juger par la collation du petit écrit *Le songe, ou la vie de Lucien*, collation que nous pensons publier prochainement dans un autre recueil, ce *cod. Upsal.* est assez proche parent du ms. Φ de Fritzsche. Les leçons suivantes paraissent nouvelles et à considérer : Page 6, ligne 8, Fritzsche, προοίμια ὑπάρχειν τῆς τέχνης (le mot ὑπάρχειν est biffé, de première main, à ce qu'il semble). — P. 7, l. 4, οὕτως σαφῆ ΤΆ πάντα ἦν. — L. 6, μικροῦ δεῖν γοῦν με (le mot γοῦν est biffé, de première main, à ce qu'il semble). — P. 13, l. 2 d'en bas, Ὁ Φίλιππος. — Il faudrait avoir collationné ce ms. sur une plus grande étendue pour pouvoir en déterminer nettement la valeur.

2. Que M. C. écrit perpétuellement, par la faute de son imprimeur, *Fritsche*.

logue. Pourquoi M. C. souligne-t-il, méchamment, *inepte*, et ajoute-t-il : « Le jugement est dur, même en latin ? » Au demeurant, l'étude de M. C. est un beau morceau, dont nous pensons d'autant plus de bien, que l'auteur y soutient une thèse qui nous paraît parfaitement légitime. Il prouve que Lucien n'avait que vingt-cinq ans, lorsque se passa la scène qu'il retrace dans le Nigrinus et que cette scène n'est autre que celle à laquelle il est fait allusion dans l'*Hermotime*. On a vu dans la première des deux phrases latines ci-dessus reproduites, que M. Fritzsche était d'une opinion assez approchante. M. Croiset nous avertit loyalement que la thèse qu'il développe a été proposée comme évidente en 1834 par Wetzlar.

Ch. Graux.

69. — Henri Vast, **Le cardinal Bessarion (1403-1472).** Etude sur la chrétienté et la Renaissance vers le milieu du xv[e] siècle. Paris, Hachette. 1878, xv-472 p. 1 vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Le Grec Bessarion, né à Trébizonde en 1403, devenu en 1439 cardinal romain et mort en 1472, s'est rendu célèbre par l'ardeur avec laquelle il a poursuivi l'union de ses compatriotes avec l'Eglise latine, par son zèle pour décider les souverains occidentaux à une croisade contre les conquérants de la Grèce, et par le grand rôle qu'il a joué dans l'histoire de la Renaissance italienne. A tous ces titres il est un des personnages les plus intéressants du xv[e] siècle. M. Vast le caractérise parfaitement par ces mots : « Bessarion a vécu à la limite de deux âges. C'est un Grec devenu Latin, un moine Basilien transplanté dans le Sacré-Collège, un cardinal qui protège les savants, un théologien scolastique qui rompt des lances en faveur du platonisme, un adorateur zélé de l'antiquité qui a contribué plus que personne à faire naître l'âge moderne. Il se rattache au moyen âge par l'idéal qu'il cherche à réaliser de l'union chrétienne et de la croisade ; et il domine son siècle, il le pousse avec ardeur dans les voies nouvelles du progrès et de la Renaissance » (page xi). Encore peu connu en France, il méritait qu'on s'occupât de lui ; M. V. a entrepris de nous retracer son image, et il l'a fait d'une manière éminemment satisfaisante. Outre les ouvrages imprimés, il a pu consulter des livres et des discours inédits de Bessarion, conservés soit à Venise, soit à la Bibliothèque nationale [1] ; il s'est donné la peine d'étudier les traités du cardinal, bien qu'ils manquent d'originalité et qu'ils soient consacrés presque tous à une polémique qui a perdu beaucoup de son intérêt pour nous. Aussi a-t-il produit un livre qui lui fait autant d'honneur à lui-même qu'à la nouvelle école historique française. Son travail se distingue par l'abondance et le judicieux groupement des ma-

1. M. Vast publie quelques-unes de ces pièces dans son appendice.

tériaux, par la sûreté de la critique, par une sobriété de style qui n'exclut pas une certaine vivacité. Les points obscurs ou controversés dans l'histoire de Bessarion sont discutés avec le plus grand soin, et les résultats auxquels l'auteur arrive s'appuient sur des arguments qu'il nous paraît difficile de réfuter. Il est permis de dire qu'il a donné de son personnage la première biographie complète, laquelle, pour presque tout ce qui concerne les faits, peut être considérée comme définitive.

Une analyse détaillée du livre serait contraire au but de cette *Revue ;* nous ne ferons des réserves que sur quelques-unes des appréciations de M. V. Il lui est arrivé ce qui arrive à beaucoup de biographes qui, dans leur admiration pour leurs héros, s'identifient si bien avec eux qu'ils croient devoir défendre toutes les causes qu'ils ont défendues, et qu'ils ressentent leurs échecs presque comme des malheurs qui les auraient frappés eux-mêmes. Touché du patriotisme de Bessarion, M. V. donne, dans l'histoire des tentatives d'union des Grecs avec les Occidentaux, le seul beau rôle au cardinal, tandis qu'il n'a que des reproches pour ceux des Byzantins qui ne se laissèrent pas entraîner par lui. Nous aussi, nous admirons le patriotisme de ce Grec qui, affligé des malheurs de son pays, chercha de bonne heure les moyens de le relever et de lui procurer des secours contre les Turcs. Le moyen qui lui sembla le plus efficace était l'union. Les Grecs étaient déchus et corrompus, nous en convenons, mais, malgré leur décadence, ils étaient attachés à leur Eglise qui, après tout, avait été une grande Eglise ; c'est elle qui, en Grèce, avait sauvé la civilisation. Pour les délivrer des Turcs, Bessarion subordonna les intérêts religieux aux intérêts politiques; il n'a pas eu, M. V. le constate lui-même (p. IX), un caractère vigoureusement trempé ; plus diplomate, plus *moyenneur* que théologien convaincu, il ne ménagea aucune subtilité pour persuader à ses contemporains qu'ils pouvaient se soumettre à Rome sans dommage pour leur foi. Suivant M. V., il ne leur demandait que « le sacrifice d'une mesquine vanité nationale et la reconnaissance de la primauté du pape. » Mais, pour les Grecs, leurs dogmes et leurs traditions n'ont pas été quelque chose de si mesquin et la primauté du pape quelque chose de si indifférent, pour qu'ils eussent pu, d'un moment à l'autre, renoncer aux premiers et accepter la seconde, devenue plus absolue encore depuis l'avortement des conciles de Constance et de Bâle. On est un peu surpris de voir un savant aussi versé que M. V. dans l'histoire du moyen âge écrire, p. 101, qu'à propos de la primauté romaine il ne s'est agi que d'une question d'amour-propre ; il s'est agi, en réalité, d'une question beaucoup plus grave, savoir de celle de l'abandon de toute autonomie ecclésiastique [1].

---

1. En général, pourquoi M. V. ne montre-t-il pas un peu plus d'indulgence pour l'Eglise grecque ? Dans un ouvrage aussi sérieux que le sien, était-il utile de rappeler, p. 19, les épigrammes qu'aujourd'hui encore on fait en Grèce contre les prêtres mariés? Il y a des pays catholiques où l'on fait des épigrammes contre les prêtres soumis à la loi du célibat.

L'histoire du concile de Florence, de ses préliminaires et de ses suites, est exposée d'ailleurs avec toute la clarté désirable et avec assez de détails pour le faire connaître en France, où on le connaît encore si peu. M. V. s'est attaché, avec raison, moins aux discussions théologiques qu'à la physionomie de l'assemblée et au rôle de Bessarion ; cependant, il donne la substance des débats en ce qu'elle a de plus essentiel. N'oublions pas de dire à cette occasion que, dans son appendice, p. 437 et suiv., il démontre par d'excellents arguments que l'une des sources de l'histoire du concile, les *Acta graeca*, sur l'auteur desquels on a été dans l'incertitude, ne peuvent être que de Bessarion lui-même.

On sait que le concile n'eut qu'un résultat médiocre ; l'Union qu'il décréta fut repoussée par la plupart des Byzantins. M. V. accuse ces derniers « d'un fatal entêtement et d'un grossier fanatisme, » p. 111, et pourtant il ne peut s'empêcher de reconnaître que l'Union n'aurait plus laissé à leur Eglise aucune indépendance et que les papes ont voulu trop les latiniser. Si leur empire a péri, la cause n'en est pas le rejet de l'Union, car, lors même qu'ils seraient devenus catholiques romains, le monde occidental n'aurait rien fait pour eux. On le voit bien par la suite du livre de M. V. Après l'insuccès du concile de Florence, Bessarion, resté en Italie et élevé à la dignité de cardinal, consacra tous ses efforts « à la folie de la croisade ». Plusieurs fois il fut envoyé à cet effet comme légat en Italie, en Allemagne, en France. Que M. V. nous permette ici une observation concernant la légation de Bessarion en Allemagne en 1640 [1]. Les Allemands, est-il dit p. 250, ne surent pas « apprécier la mission toute pacifique de Bessarion, ils ne voyaient en lui, comme dans tous les légats du pape, que des personnages chargés de lever de nouveaux impôts et d'augmenter les charges déjà si accablantes. Bessarion, malgré son honnêteté, n'échappa point à ce reproche. » Il paraît que M. V. n'a pas eu connaissance des *Selecta juris et historiarum* de Senckenberg, Francfort, 1738, in-8°, p. 331 et suiv. Dans cet ouvrage il aurait trouvé l'appel rédigé à Nuremberg par les électeurs contre le *responsum finale*, que le légat leur avait opposé à Vienne et qui les avait offensés ; ils se plaignent de sa prétention de vouloir présider les diètes et lever des dîmes sans le consentement des princes et des prélats. M. V., qui comprend la défiance des Allemands « si souvent trompés, » la regrette, puisqu'il s'agit de Bessarion. Il est vrai que, par une bulle du 4 septembre 1641 [2], le pape essaya de laver son légat de ces reproches ; mais cette justification ne fut qu'un expédient politique du saint-siège pour ne pas s'aliéner les électeurs. M. V. dit, en outre, p. 251, que « deux

---

1. Notons, en passant, que le doyen de la cathédrale de Bâle, que Bessarion employa dans l'affaire de l'archevêque de Mayence, Thierry d'Isembourg, p. 247, ne s'est pas appelé Jean Flasland, mais Jean Werner de Flachsland.

2. C'est une bulle, et non pas une simple lettre du cardinal de Pavie; elle est publiée dans le *Reichstag theatrum* de Müller, Jena, 1713, in fol., t. II, p. 29.

historiens allemands prétendent qu'en quittant Vienne, Bessarion donna, en signe de mécontentement, la bénédiction de la main gauche et avec deux doigts seulement. » Ce n'est pas en quittant Vienne que le légat manifesta de cette façon son mécontentement, c'est dans une réunion d'électeurs et d'évêques qu'il avait convoquée à Nördlingen en Franconie ; là il avait demandé une dîme générale sur le clergé de l'Empire, et on ne lui avait donné qu'une réponse dilatoire, sur quoi « *dedit in ira sua oratoribus benedictionem cum sinistra manu* » ; ce fait est rapporté par Senckenberg, p. 315, d'après un manuscrit contemporain. M. V. trouve que c'eût été « une bien mesquine vengeance et indigne d'un personnage aussi considérable et aussi éclairé » ; pour expliquer la chose, il assure que bénir de la main gauche a été la coutume grecque ; Bessarion a donc pu bénir ainsi sans être en colère. C'est aller un peu vite en fait d'apologie. Le savoir de M. V., ordinairement si sûr, est ici en défaut ; les Grecs ont béni de la main droite, comme les Latins : la seule différence a consisté dans la position des doigts. A l'appui de son dire, l'auteur cite quelques mosaïques de Ravenne et de Rome ; nous ne pouvons pas vérifier en ce moment ce qu'il en affirme, mais si en effet on voit sur ces monuments des personnages bénissant de la main gauche, il faut l'attribuer à une erreur des artistes ; sur toutes les images byzantines qui nous sont connues — et nous pourrions en indiquer un grand nombre — on bénit invariablement de la droite ; le même fait est constaté par Didron, dans son *Histoire de Dieu*, p. 415 : « la bénédiction se fait toujours de la main droite, la main puissante. » Il nous semble aussi que M. V. attache trop d'importance à la courte légation de Bessarion auprès de Louis XI ; il affirme, sans le prouver, que c'est le cardinal qui a fait accepter au roi le concordat de 1472 (p. 416) ; il est même d'avis que cet acte a été un bénéfice pour l'église de France.

Mais ce ne sont là que des remarques de détail qui ne touchent pas à la valeur générale du livre. Pour ne pas trop allonger ce compte-rendu, nous nous bornons, en terminant, à appeler encore l'attention des lecteurs sur les chapitres où l'auteur traite de l'influence de Bessarion sur la Renaissance, de la protection qu'il accordait aux savants, notamment aux Grecs réfugiés en Italie, de l'Académie qu'il avait formée à Rome et de sa bibliothèque, enfin de sa part dans les querelles philosophiques sur Platon et Aristote et de la victoire qui, grâce à lui, fut remportée alors par le platonisme. Ces chapitres ne sont pas moins intéressants que tous les autres. Tout au plus pourrait-on souhaiter que, pour ce qui concerne la Renaissance, M. Vast n'eût pas suivi uniquement Tiraboschi ; quelque méritoire que le grand ouvrage du savant italien soit encore aujourd'hui, il en a paru de plus récents, qui révèlent de nouveaux faits sur l'histoire de la reprise des études classiques en Italie.

C. S.

70. — André THEVET. **Les Singularitez de la France Antarctique,** nouvelle édition avec notes et commentaires par Paul GAFFAREL, professeur à la Faculté des Lettres de Dijon. Paris, Maisonneuve. 1878, in-8° de XXXIII-459 p.

M. Gaffarel n'attribue point à Thevet plus de mérite qu'il ne faut : il reconnaît que cet auteur a toujours passé, même de son temps, pour ne pas avoir un jugement très-sûr, et que son style, d'une lourdeur redoutable, est parfois encore gâté par le pédantisme. Pourtant il lui semble que, trop attaqué pendant sa vie, le bon cordelier a été trop oublié après sa mort, et il déplore que « le plus consciencieux des bibliographes américains, » M. Harrisse, ait oublié ou négligé de le citer parmi les auteurs qui ont écrit sur la Nouvelle-France. Comme les *Singularitez de la France antarctique* sont fort rares et fort recherchées, M. G. a cru devoir éditer de nouveau un recueil qui, s'il n'est pas excellent, fournit du moins de curieuses informations « non-seulement sur l'essai de colonisation tenté par la France au Brésil, mais aussi sur les origines canadiennes et les premières années de la prise de possession de l'Amérique par les Européens. » M. G. me paraît avoir bien jugé les *Singularitez* quand il dit (p. VI) : « Nous n'avons pas, contrairement à tant d'éditeurs, la prétention d'avoir remis en lumière un chef-d'œuvre : nous n'avons cherché qu'à faire connaître une œuvre secondaire, mais utile et surtout intéressante. »

Empressons-nous d'ajouter que M. G. a considérablement accru la valeur du recueil de Thevet, en répandant au bas de presque toutes les pages de sa très-fidèle réimpression [1], des notes qui éclaircissent ou corrigent le récit. Tantôt le commentateur critique une malencontreuse étymologie [2], tantôt il rapproche d'une phrase vaguement ou inexactement citée le texte même sur lequel Thevet s'est appuyé, tantôt il emprunte à quelque autre ouvrage du polygraphe angoumoisin un renseignement nouveau, le plus souvent enfin il oppose à ses témoignages trompeurs des témoignages contradictoires. Les notes géographiques surtout sont excellentes et M. G. a toujours suivi les meilleurs guides, notamment MM. d'Avezac, Ferdinand Denis, l'amiral Fleuriot de Langle, le baron

1. On a même reproduit, avec la plus minutieuse exactitude, les notules marginales de l'édition *princeps*, et, par exemple, la première de ces notules (p. 1) a conservé sa bizarre orthographe : *Toutes choses ont esté faittes pour l'hôme*. Le frontispice de 1558, le privilège du 18 décembre 1556, les pièces liminaires, les planches, en un mot tout ce qui se trouve dans l'édition d'il y a 321 ans, se retrouve dans celle-ci. On a poussé la précaution jusqu'à marquer en marge le folio de l'in-4° auquel correspondent les pages de l'in-8° de 1878.

2. Je ne sais trop si l'on doit approuver cette assertion de l'éditeur (p. 20), que la véritable étymologie des Canaries serait le mot *canis*. Puisque nous en sommes aux choses très-douteuses, mentionnons l'étrange conjecture de la note 1 de la page 68 : « La pourpre que nous cherchons dans un murex n'était peut-être que le lichen roccella. »

de Buch, Agassiz, les rédacteurs du *Bulletin de la Société de géographie,* les rédacteurs de la *Revue de géographie,* etc. On remarquera çà et là de précis renseignements bibliographiques, comme ceux qui sont réunis au sujet des colonnes d'Hercule (p. 8), de l'Atlantide (p. 58), des Amazones (p. 330), etc. M. G. n'a pas négligé ces rapprochements qui jettent de la variété et du mouvement dans un commentaire, et on le voit avec plaisir rappeler tantôt la description que fait du pic de Téréniffe l'auteur de la *Jérusalem délivrée* (p. 26), tantôt la description que fait de la splendide végétation de l'île de Madère l'auteur des *Lusiades* (p. 40)[1].

On ne trouve guère de taches en toutes ces notes. J'aurais désiré qu'au sujet de la théorie des antipodes exposée par Virgile, évêque de Salzbourg, et désavouée par le « nouveau Galilée », lequel aurait été menacé des foudres de l'excommunication, M. G. indiquât (p. 95-96) les sources de son récit. Lui qui met habituellement de l'abondance et parfois même du luxe dans ses citations[2], comment ici s'est-il abstenu de toute référence? C'était pourtant plus que jamais le cas d'invoquer les plus nombreuses et les plus solides autorités, la question ayant été et étant encore l'objet de vives controverses. Je ne chercherai qu'une autre querelle au soigneux annotateur. Il a dit (p. 177) : « Thevet réclamait la punition des sorciers : on ne l'a que trop écouté. Bodin n'écrivit sa *Démonomanie* qu'en 1587. » La *Démonomanie* parut sept ans plus tôt (Paris, 1580), et loin d'être un plaidoyer en faveur des sorciers, c'est le plus absurde et le plus cruel réquisitoire qui ait peut-être jamais été dressé contre ces malheureux[3].

La notice sur Thevet est très-bien faite. Si les particularités nouvelles y manquent, ce n'est pas la faute de M. G. qui nous apprend (p. VI) que ses recherches, à Angoulême, sur la famille et les premières années du futur historiographe et cosmographe du roi, n'ont pas abouti. L'éditeur a, du moins, tiré parti des meilleurs travaux antérieurs, ceux de M. Ferdinand Denis (1851) et du prince Galitzin (1858). Il a étudié plus particulièrement en Thevet le *collectionneur,* l'homme qui « avait une extrême curiosité, une véritable passion de connaître, » laquelle « s'étendait à tout, aux livres, aux médailles, aux monuments, aux plantes et aux

---

1. Voir encore (p. 121, 140, 181, 199, 207) divers rapprochements avec certains passages des *Essais* de Montaigne.

2. Ce ne sera certes pas moi qui m'en plaindrai. *Quis tulerit Gracchos de seditione querentes?*

3. On a prétendu, je ne l'ignore pas, que le traité de la *Démonomanie* avait été écrit d'une plume ironique et uniquement pour déconsidérer, par une ridicule exagération, la cause des magistrats qui faisaient brûler ceux qu'il aurait fallu guérir; mais cette thèse est insoutenable et la *Démonomanie,* chose douloureuse à dire! est l'œuvre d'un esprit convaincu, d'un esprit qui fut, à d'autres égards, un des plus vigoureux et des plus hardis du XVIe siècle.

animaux [1]; le *voyageur*, qui visita l'Espagne, l'Italie, la Grèce, la Turquie, l'Egypte, l'Arabie, la Palestine, le Brésil, etc.; l'*auteur* de tant de travaux imprimés et aussi de tant de travaux manuscrits; [2] l'*ami* du président Bourdin, célèbre à la fois comme jurisconsulte et comme bibliophile; du docte Gilbert Genebrard, qui lui dédia deux poëmes hébraïques; des poètes Jean Antoine de Baïf, Jean Dorat, Joachim du Bellay, Etienne Jodelle, qui tous composèrent en son honneur des odes et des épîtres; de Guy Lefevre de la Boderie, [3] qui lui offrit un poëme; de Ronsard, *le maître du chœur*, qui lui prodigua les éloges les plus brillants, éloges que, plus tard, il est vrai, il désavoua et retira en remplaçant le nom de Thevet par celui de Belon; [4] enfin l'*introducteur, en France, du tabac.* Comme ce dernier mérite de Thevet est généralement ignoré et que M. Gaffarel le fait valoir avec une aimable verve, le lecteur ne me reprochera certainement pas de reproduire ici la spirituelle péroraison de l'éditeur des *Singularitez de la France Antarctique* (p. XXXII-XXXIII) :

« Le plus impudent, et, pour Thevet, le plus regrettable de ces plagiats, fut commis par Jean Nicot de Villemain, ambassadeur de France en Portugal. Ce diplomate passe pour avoir introduit le tabac en France. Il reçut, il est vrai, d'un négociant flamand qui revenait d'Amérique, des graines de cette précieuse solanée, et les donna, comme un présent de grande valeur, à la régente Catherine de Médicis, au grand prieur et à plusieurs grands personnages. Mais Thevet, bien avant lui, avait observé et décrit le tabac. Bien avant lui, il en avait apporté des plants en France : nous ne pouvons que renvoyer le lecteur au chapitre XXXII du

---

1. Thevet, toujours poursuivi par la fatalité, a été oublié dans un livre spécial : *Les collectionneurs de l'ancienne France. Notes d'un amateur, par* EDMOND BONNAFFÉ (Paris, in-8°, 1877).

2. M. G. signalant (p. XXV) les *Vrais portraits et vies des hommes illustres* qui parurent en 1584 (Paris, 2 vol. in-f°) et reparurent en 1670-71 (Paris, 8 vol. in-12), dit, au sujet de cette réimpression : « L'éditeur paraît avoir été Guillaume Colletet. » Or, G. Colletet était mort depuis plus de dix ans (11 février 1659).

3. On a imprimé (p. XXVII) Guy Lefevre de *la Borderie*. A propos de Jodelle, comment M. G., qui cite Sainte-Beuve et Geruzez (p. XLIII), ne cite-t-il pas M. Ch. Marty-Laveaux, qui a dit le dernier mot sur ce poète, comme sur Dorat et du Bellay?

4. Après s'être occupé des amis de Thevet, M. G. s'occupe des amis du polygraphe (Jean de Léry, Fumée, François de Belleforest) et des critiques qui le maltraitèrent. Il va loin, ce me semble, quand il assure (p. XXX) que le président de Thou a mis de l'acharnement dans ses attaques contre un homme auquel il refuse tout talent et toute conscience. J. A. de Thou a pu être un juge sévère; il n'a pas été un juge passionné. Ses appréciations, du reste, ne sont pas plus dures que celles de ses illustres amis, Casaubon et Scaliger, dont M. G. n'a pas parlé. Il n'a pas parlé non plus des violentes tirades de l'historien La Popelinière, de la terrible sentence dont les rédacteurs de la *Bibliothèque historique de la France* (t. I, p. 56) frappent l'*insigne menteur* et l'écrivain *fort ignorant*, des piquantes épigrammes de B. de La Monnoye (Sur La Croix du Maine, t. I, p. 21). En revanche, M. G. n'a pas mentionner deux jugements favorables à Thevet, celui de G. de Lurbe *(De illustribus Aquitaniæ viris*, 1591) et celui de M. de Ruble *(Commentaires* de Blaise de Monluc).

présent ouvrage, où il trouvera la description très-complete et fort exacte du tabac. Dès 1558, Thevet avait donc fait connaître le tabac à ses ingrats compatriotes : il considérait même comme un point d'honneur pour lui d'avoir introduit cette plante en France, et, dans sa *Cosmographie universelle* (t. II, p. 926), il eut grand soin de protester contre les prétentions de Jean Nicot. Le passage est curieux : « Je me puis vanter avoir esté le premier en France, qui a apporté la graine de cette plante, et pareillement semée, et nommé ladite plante, l'herbe Angoumoisine. Depuis un quidam, qui ne feit jamais le voyage, quelque dix ans apres que je fus de retour de ce païs, luy donna son nom. » La légitime revendication de Thevet ne fut jamais écoutée. On ne voulut pas accepter cette dénomination d'*herbe angoumoisine* qu'il avait pourtant le droit de lui imposer, et l'oublieuse postérité continua et continue à rendre grâces à Nicot d'un bienfait dont elle ne lui est pas redevable. Qu'il nous soit du moins permis de nous inscrire en faux contre cet inique jugement, et de proclamer bien haut que c'est à Thevet, et rien qu'à Thevet, que le trésor public doit le plus magnifique de ses revenus, et la majorité de nos lecteurs une jouissance quotidienne. — En souvenir de ce bienfait méconnu, puissent ces mêmes lecteurs fermer les yeux sur les imperfections qui déparent l'œuvre de Thevet, et ne plus voir dans ce modeste écrivain, trop attaqué de son vivant, trop oublié après sa mort, que le premier ou du moins le plus ancien des historiens de l'Amérique. »

T. de L.

---

71. — **Guerre de la succession d'Espagne.** Négociations entre la France, l'Angleterre et la Hollande (en 1705 et 1706) par H. Reynald, ancien élève de l'École normale, professeur d'histoire à la Faculté d'Aix. Paris, E. Thorin. 1878, 199 p. in-8°.

Le présent travail est extrait des *Comptes-rendus* de l'Académie des sciences morales et politiques, et se compose de deux mémoires lus par l'auteur devant cette compagnie savante. M. Reynald a voulu, dans ces quelques chapitres, nous donner un aperçu des négociations entamées entre la France et les Pays-Bas après la défaite de Ramillies, les efforts tentés par la diplomatie française pour dissoudre la *grande alliance* et l'échec subi par elle, grâce à l'habileté supérieure de Marlborough et la force même des choses. Pour écrire ces mémoires substantiels, rédigés d'un style sobre et approprié au sujet, M. R. a surtout utilisé les récents travaux de M. de Noorden sur l'histoire du XVIIIe siècle, le grand ouvrage de M. Sirtema de Grovestins sur Louis XIV et Guillaume III, les Mémoires de Marlborough publiés par Coxe et les papiers du grand général anglais, plus récemment mis au jour par M. Vreede [1]. Il ne s'est

1. Il aurait pu consulter encore les deux volumes récemment parus de M. Arnold Gœdeke, *Die Politik Spaniens in der spanischen Erbfolgefrage.*

pas contenté de ces sources déjà connues, mais nous trouvons encore dans son travail quelques pièces inédites empruntées aux archives du ministère des affaires étrangères et des citations d'un *Journal* inédit du professeur Cuypert, membre des états-généraux des Pays-Bas et délégué par ceux-ci aux armées alliées. Sur le travail en lui-même, nous n'avons que peu de chose à dire; c'est un dépouillement consciencieux des auteurs indiqués plus haut qui ne fait qu'approfondir sur quelques points des données depuis longtemps connues en gros de ceux qui ont étudié de plus près l'histoire de la guerre de succession d'Espagne; on n'a qu'à ouvrir, par exemple, le dix-septième volume de la grande *Histoire nationale* de Wagenaar, pour s'en assurer. Néanmoins, c'était une entreprise méritoire de communiquer au public français les résultats de recherches encore peu connues chez nous et l'on doit en être reconnaissant au professeur de la faculté d'Aix. Malheureusement son travail est déparé par de nombreuses fautes d'impression d'abord [1] et surtout par la désinvolture regrettable avec laquelle M. R. traite les noms propres, soit de lieux, soit de personnes. Non-seulement il les travestit de la façon la plus capricieuse, mais encore il nous présente les mêmes noms sous des formes différentes, sans doute au hasard de ses propres lectures. Michel de Chamillard, l'incapable ministre de Louis XIV, voit son nom écrit tour à tour avec un *d* et un *t*. L'ambassadeur d'Autriche à Paris, qui appartenait à la famille des comtes de *Sintzendorf*, est appelé tantôt *Zizendorf* et tantôt *Zinzendorf*. Le diplomate hollandais, M. de *Geldermalsen*, paraît aussi sous le nom de *Gueldermarsen;* Gotthard van Ginckel, créé *comte d'Athlone* par Guillaume III, devient le *général Althone;* le comte de *Hompesch* se change en *Homspech;* le général hollandais *Wassenaar Obdam* est appelé par M. R. *Opdam;* l'ambassadeur autrichien aux Pays-Bas, le comte *Jean-Pierre de Goes*, est nommé tantôt *Goëz* et tantôt *Goez*. Un autre commandant hollandais, *Slangenburg*, est constamment appelé *Slagenberg*. Le célèbre ingénieur *Koehorn*, le duc d'*Aerschot*, M. *Vreede* deviennent *Cohorn*, *Archot* et *Wreede*. Le général portugais de Prado s'appelle une fois marquis *Las Minas*, une autre fois *das Minas;* un même diplomate français s'appelle successivement *M. de Caillières*, *M. de Callières* et *M. de Callière;* Henri de Nassau, comte d'*Ouwekerk*, est toujours appelé *Overkerke*. Il y a d'autres noms que nous n'avons pu identifier, mais qui nous inspirent de la défiance, par exemple, p. 89, un général *Aubeck* et, p. 168, un comte *de Bergueick;* ces noms sont assurément travestis comme les précédents. Les noms de localités ne sont pas mieux traités. *Blenheim* au lieu de *Blindheim*, peut s'expliquer, au besoin, par un usage constant de notre langue, qu'il serait temps de réformer, mais *Shallenberg* au lieu du *Schellenberg*, *Khel* au lieu de *Kehl*, *Brissach* au lieu de *Brisach*,

1. Toutes ne peuvent pas se mettre au compte du compositeur; dès la page 1, M. R. écrit le droit de *dissolution* pour de *dévolution*.

Lautenbourg au lieu de *Lauterbourg*, *Chivy* au lieu de *Chiny*, *Bruge* au lieu de *Bruges*, sont des erreurs qui n'ont point à invoquer la même excuse. P. 103, nous voyons paraître un député de *Torgau*, en Hollande; p. 131, un village de *Ricer*, en Alsace, qui cachent évidemment quelque erreur pareille. Pourquoi M. Raynald, qui francise d'ordinaire tous ses noms, écrit-il, p. 147, *Rousselaer* (encore faudrait-il dire *Rousselaere)* au lieu de la forme française *Roulers?* — Nous ne voulons point nous arrêter plus longtemps à ces détails; ce sont de misérables vétilles, dira-t-on peut-être, et d'absurdes chicanes. Ce n'est point notre avis, et si nous avons insisté sur ce point, ce n'est aucunement dans le but d'être désagréable à l'auteur dont nous estimons les travaux. Mais il est absolument nécessaire de combattre un des travers les plus fâcheux des écrivains français qui s'occupent d'histoire ou de géographie, cette superbe indifférence pour la vraie forme des noms des lieux et des personnages qu'ils font entrer dans leurs récits. C'est un détail du métier, sans doute, mais il n'est pas moins vrai qu'il trahit une précipitation fâcheuse ou bien un laisser-aller blâmable qui met en défiance, dès l'abord, le lecteur plus scrupuleux ou plus instruit. Que de fois des manquements de ce genre n'ont-ils pas permis — et souvent très à tort, — d'élever contre des auteurs français le reproche stéréotypé d'être ignorants et superficiels? Il nous semble que l'on devrait avoir à cœur, aujourd'hui plus que jamais, de l'écarter une bonne fois par des preuves concluantes.

R.

---

72. — **Bibliothèque des Mémoires relatifs à l'Histoire de France pendant le XVIII[e] siècle.** — Nouvelle série, avec introduction, notices et notes par M. de LESCURE. Mémoires sur les Comités de salut public, de sûreté générale, et sur les prisons. Paris, Firmin-Didot, 1 vol. in-18 jésus de XXXI-545 p.

Le sixième volume des Mémoires sur la Révolution française publiés par M. de Lescure est relatif aux comités de salut public, de sûreté générale et aux prisons. Il est précédé d'une introduction de trente et une pages, et l'on pourrait, en cherchant bien, compter en tout six ou sept notes dont voici la plus longue : « Nous supprimons une digression sans intérêt (p. 416). » C'est à peu près tout ce qu'on peut dire de cette nouvelle publication.

M. de Lescure, dans son introduction, commence par reconnaître que « l'histoire du Comité de sûreté générale et du Comité de salut public est encore à faire, » et, au lieu de publier en tout ou en partie les *Mémoires de Barère* et les *Mémoires sur Carnot*, qu'il déclare fort intéressants, il choisit les *Mémoires de Sénart*, lesquels contiennent « bien des erreurs, bien des exagérations, et tiennent plus du pamphlet que de l'histoire (p. XXVI). » Ces erreurs, ces exagérations, il eût sans doute fallu

les relever au passage; l'éditeur ne l'a pas fait une seule fois, il n'est intervenu, à de très-rares intervalles, que pour expliquer la signification des initiales M. S. F. et J. (Méhée, Soulavie, Fellemé, Jullien, p. 36, 133, 147, 149).

Les documents relatifs aux comités faisaient défaut; on n'en saurait dire autant au sujet des prisons, car il serait facile de rassembler la matière de dix volumes. Comme il n'avait que l'embarras du choix, le nouvel éditeur s'est réduit à prendre *les Prisons en 1793*, par la comtesse de Bohm, née de Girardin, et les *Consolations de ma captivité*, ou *Correspondance de Roucher*..., « le Silvio Pellico de la Révolution française. » C'est bien peu de chose, et la correspondance du poète de Montpellier, assurément très-intéressante, a beaucoup plus d'importance pour la littérature que pour l'histoire proprement dite. On promettait (p. XXVIII) de donner la relation en vers de Ségur « si la place ne manque pas; » mais il paraît que la place a manqué.

Tout cela est fâcheux, et si la collection Didot, arrivée aujourd'hui à son XXXIV[e] volume, se continuait ainsi, elle semblerait plutôt un recueil de récits fait pour les cabinets de lecture qu'une bibliothèque de mémoires vraiment digne de ce nom.

A. G.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 avril 1879.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, annonce par lettre à l'académie plusieurs découvertes récentes :

1° On a trouvé sur l'Esquilin, en démolissant un mur, cinq ou six statues antiques, brisées chacune en cinquante à soixante morceaux.

2° Des travaux entrepris sur la rive droite du Tibre, en avant de la Farnésine, ont amené la découverte de plusieurs chambres antiques «admirablement peintes » par des artistes d'un talent évidemment très-supérieur à celui des peintres qui ont décoré Pompéi. Ces chambres étaient pleines d'eau, il a fallu employer des pompes pour les mettre à sec. Les morceaux de peinture les plus remarquables sont des médaillons occupés par des scènes de genre exécutées avec beaucoup de fini. On a immédiatement enlevé plusieurs de ces médaillons pour les placer dans un musée, afin qu'ils soient à l'abri de toutes chances de destruction.

3° Un peu en aval de ce point, on a trouvé plusieurs *dolia* du *collegium vinariorum* consacré à Mercure, dont une inscription trouvée l'an passé avait fait connaître l'existence.

4° A la Cucumella, près de Vulci, on a découvert une tombe antique où le cadavre a été entièrement recouvert par des incrustations provenant des infiltrations des eaux de la Fiora. On espère pouvoir obtenir à l'aide de ces incrustations un moulage du corps, comme on a fait à Pompéi pour plusieurs corps moulés par la cendre. M. le prince Torlonia, auquel appartient le terrain, se propose de faire tenter cette opération.

M. Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale, lit un mémoire intitulé : *Anne de Polignac et les origines de l'imprimerie à Angoulême*. Le point de départ de ce travail a été la vente publique faite le mois dernier d'une collection de manuscrits qui ont appartenu à la bibliothèque d'Anne de Polignac, veuve de François II, comte de La Rochefoucauld. Le mariage de François de La Rochefoucauld et d'Anne

de Polignac eut lieu en 1518; François mourut vers l'année 1533. En 1539, sa veuve reçut l'empereur Charles Quint à son château de Verteuil en Angoumois, où elle résidait habituellement. C'est à Verteuil que se trouvait sa bibliothèque; ce qui explique qu'on y voit figurer, entre autres manuscrits, une bible qui avait appartenu précédemment au couvent des cordeliers de Verteuil. — Cette bibliothèque comprenait un certain nombre de manuscrits exécutés pour Anne de Polignac elle-même : on continuait encore en effet de son temps de rechercher les livres écrits à la main, quoique l'imprimerie fût alors depuis longtemps inventée et mise en pratique. Elle confia apparemment l'exécution de ses manuscrits à un libraire d'Angoulême, qui possédait dans son fonds les déchets d'un atelier typographique établi à Angoulême au XVe siècle. En effet la reliure de la plupart de ces manuscrits contient du carton formé avec ces déchets, qui tous appartiennent à la typographie angoumoise la plus ancienne. — M. Delisle, ayant le premier reconnu des traces d'anciennes impressions dans le carton de la reliure de plusieurs manuscrits d'Anne de Polignac achetés par la Bibliothèque nationale, s'empressa de les faire détacher pour les examiner, puis, ayant reconnu l'intérêt que ces fragments présentaient, il s'adressa aux acquéreurs des autres manuscrits et obtint la permission d'en faire également enlever les cartons. Il a réuni ainsi un nombre considérable de fragments, qui ajoutent des faits nouveaux aux notions que l'on avait jusqu'ici sur l'ancienne imprimerie angoumoise. — On ne connaissait jusqu'à présent que deux ouvrages imprimés à Angoulême au XVe siècle : l'un, daté de 1491, est une édition du recueil de huit auteurs latins répandu au moyen âge et connu sous le nom d'*Auctores octo*, édition précédée de divers morceaux préliminaires et, entre autres d'une préface en vers d'un grammairien nommé Foucaud Monier; l'autre est une édition du *Grécisme* d'Everard de Béthune, qui porte également le nom de Foucaud Monier. Le premier de ces ouvrages se trouve à la Bibliothèque nationale, le second à la Mazarine. Or, les cartons des reliures des manuscrits d'Anne de Polignac, décollés et réduits à leurs éléments primitifs, ont fourni des fragments de sept ouvrages différents, tous imprimés à Angoulême au XVe siècle, dont l'un est l'édition des *Auctores octo* déjà mentionnée, mais dont les six autres sont entièrement nouveaux et inconnus jusqu'ici. Ces six livres ignorés des bibliographes et qui reparaissent pour la première fois aujourd'hui sont : 1. *Questiones super minorem Donatum*, livret de cent quarante feuillets, daté de 1492, dont M. Delisle a pu reconstituer pour la Bibliothèque nationale un exemplaire complet; 2. Deux demi-cahiers d'un ouvrage qui est encore à identifier; 3. *Auctores octo*, édition différente de celle de 1491, dont deux cent seize feuillets ont été trouvés et dont il ne manque que la fin; 4. *Le verger d'honneur*, édition qui paraît plus ancienne que toutes les autres éditions connues (fragments); 5. Poëme de Dominique Mancini sur la Passion (fragments); 6. Traité de morale religieuse, non connu d'ailleurs (huit feuillets). — Ainsi la découverte de M. Delisle porte de deux à huit le nombre des livres que nous connaissons comme ayant été exécutés par la plus ancienne imprimerie d'Angoulême. Il ne faut pas s'étonner de voir l'industrie typographique florissante dans la ville d'Angoulême, où les lettres avaient pour protecteur un seigneur éclairé, Charles, comte d'Angoulême, et un évêque lettré, Octavien de Saint-Gelais. — M. Delisle termine en signalant quelques-uns des manuscrits d'Anne de Polignac, qui présentent par leur texte même (en dehors des débris typographiques conservés dans les reliures) un certain intérêt.

M. Clermont-Ganneau continue sa communication sur les ossuaires juifs de Jérusalem. Revenant sur la question du nom de *Salamsion* ou ΣΑΛΑΜΨΙΩ, que M. Derenbourg veut expliquer comme la transcription hébraïque d'un nom grec hypothétique Σαλωμίθιον, lequel à son tour serait un nom hébreu allongé du suffixe grec ιον, M. Clermont-Ganneau déclare que cette supposition ne lui paraît pas admissible. En effet, le nom de *Salamsion* s'écrit en hébreu par un *tsadé* (représenté dans la transcription en lettres latines par la seconde *s)*, qui, dans le système de M. Derenbourg, représenterait le θ du grec; or un θ grec est toujours représenté en hébreu par un *tav ;* ou si l'on suppose qu'en grec même ce θ se soit transformé d'abord en un σ, ce σ aurait dû être rendu en hébreu par un *samed*. M. Clermont-Ganneau persiste donc à voir dans le nom en question un composé d'un mot signifiant *paix* et du nom de la montagne de *Sion*. Il ne faut pas s'étonner de voir ce nom géographique entrer dans un nom de personne hébreu. Le nom de Sion avait pris un sens mystique qui le mettait à part des noms géographiques ordinaires. Il y a dans la langue éthiopienne plusieurs noms de personnes qui sont des composés dans lesquels entre le nom de Sion.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 3 Mai — 1879

73. — **Platons Ideenlehre und die Mathematik,** von Dr Hermann COHEN. (Separat-Abdruck aus dem Rectorats-Programm der Universitæt Marburg vom Jahre 1878). — Marburg, N. G. Elwert'sche Verlagsbuchlandlung. 1879. 31 pages in-4°. — Prix : 1 mark 20 (1 fr. 50).

Dans cette courte dissertation, M. le Dr Cohen s'est proposé surtout d'expliquer quels sont, dans la doctrine de Platon sur la connaissance et sur ses objets, les rapports des mathématiques avec la théorie des idées.

Dans un préambule (p. 1-6), il a voulu faire voir comment, sur ce point important, les vues de Platon ont été préparées et amenées par le conflit des pensées des Eléates avec celles des atomistes. Parménide d'Elée, idéaliste par sa méthode, mais matérialiste par ses conclusions, avait enseigné que *le plein* seul, *le plein* un, immuable, limité, sphérique, est *l'Être*, et que le *vide*, qui serait la condition nécessaire de tout mouvement, *n'existe pas*; de sorte que ce qui semble se mouvoir et changer n'est qu'une fausse apparence, étrangère au *vrai*. Suivant Démocrite, au contraire, *le plein* est l'ensemble des *atomes* éternels, distants les uns des autres, multiples et mobiles; *le néant*, c'est-à-dire *le vide* dans lequel les atomes se meuvent, est tout aussi réel que *l'Être*, et les atomes, *formes idéales*, σχήματα, ἰδέαι, comme Démocrite les appelle, sont, avec le vide qui les sépare, les objets des mathématiques, sciences de l'étendue et du nombre, si cultivées par Pythagore et par Démocrite après lui. M. C. a raison de dire (p. 2, fin) que *la notion éléatique de l'Être a été amenée par la doctrine atomistique à une transformation idéaliste*, et de distinguer dans cette transformation platonicienne deux *moments*, savoir : le *moment du scepticisme*, qui met en relief la *nullité du réel dans la perception sensible*, et le *moment du spiritualisme*, qui enseigne la *réalité de l'Être contenu dans la pensée.* Mais, dans ce premier quart de sa dissertation, M. C. se donne volontairement un tort

assez grave et nuisible à ses lecteurs, auxquels il se contente de citer ou de traduire d'une manière trop incomplète des textes grecs, dont, sauf deux exceptions bien insuffisantes, il ne nomme même pas les auteurs [1] ; c'est aux lecteurs à deviner et à comprendre s'ils le peuvent.

Dans la partie principale de sa tâche (p. 7-31), M. C. devient moins avare de citations exactes de textes anciens, et d'indications d'ouvrages modernes, tels que ceux de Brandis et de Zeller sur la philosophie grecque, et de Hankel sur l'histoire des mathématiques; mais nous aurions voulu qu'il fût resté plus sobre de certaines locutions trop germaniques. Quant au fond, M. C. montre bien comment Platon fut conduit à mettre en lumière, au-dessus des *idées* des choses corporelles, d'autres idées trop négligées par ses devanciers, surtout l'idée de *l'Être* et plus haut encore l'idée du *Bien*, et comment il fut conduit à admettre qu'en dehors de *l'Être* absolu et du *Néant* absolu, toutes choses participent à la fois plus ou moins à *l'Être* et au *Néant*, et que chaque chose participe à la fois à plusieurs *idées* différentes. Suivant Platon, les *idées* sont l'objet de la *science* ἐπιστήμη, immuable et infaillible, atteinte par

1. Les deux exceptions s'appliquent à des témoignages d'Aristote. 1° M. C. cite (p. 4, l. 29-31), d'après Aristote *(Phys.*, IV, 6, p. 213 *a*, l. 28, Berlin), la définition que les atomistes donnaient du *vide* comme d'une *distance où il n'y a aucun corps sensible.* 2° L'autre citation (p. 4, fin), pour laquelle le renvoi est inexact (p. 302, au lieu de p. 303), est en outre très-incomplète. Après avoir cité quelques mots d'Aristote sur Leucippe et Démocrite et sur leur théorie des atomes et du vide, M. C. croit résumer suffisamment la conclusion d'Aristote par cette assertion vague, que les atomistes *pensent mathématiquement.* Mais ce qu'Aristote dit *(Du ciel*, III, 4, p. 303 *a*, l. 8-10), c'est que ces philosophes « *aussi en quelque façon veulent que les êtres soient des nombres ou soient issus de nombres.* » C'est à ces mots, supprimés par M. C., que se rapporte ce qu'Aristote ajoute, et ce que M. C. répète sans s'inquiéter d'être compris : « *En effet, s'ils ne déclarent pas cela, c'est pourtant ce qu'ils veulent dire.* » Mais M. C. est encore moins excusable, lorsqu'il ne joint à ses citations tronquées aucun renvoi qui permette de recourir au texte pour les compléter. Par exemple, ayant à rappeler cette pensée, opposée par les atomistes aux Éléates, que « *le quelque chose (l'Être) n'existe pas plus que le néant,* μὴ μᾶλλον τὸ δὲν ἢ τὸ μηδὲν εἶναι », c'est-à-dire que *le plein* n'existe pas plus que *le vide*, réel pour Démocrite, mais nul pour les Éléates, M. C. (p. 3, l. 21-22) ne se met en peine, ni d'indiquer que ces mots sont tirés de Plutarque *(Contre Colotès*, ch. IV, p. 1108), ni de renvoyer aux fragments de Démocrite recueillis par M. Mullach; mais de plus dans cette phrase, dont il laisse ignorer l'origine, il supprime le mot essentiel εἶναι, sans lequel elle n'a plus de sens, et il ne donne aucune explication sur cette phrase, qui, même avec le texte complet et le contexte, serait encore obscure à cause du mot rare δέν. M. C. aurait dû au moins faire une note pour dire que, si suivant la remarque de l' Ἐτυμολογικὸν Μέγα, le mot δενὸς se trouve employé pour οὐδενὸς *(de rien)* dans un fragment du poète Alcée (v. Bergk, *Poët. lyr. gr.)*, ici au contraire, comme le dit un autre lexicographe grec *(Anecd. gr.* de Bekker. t. III, p. 1362) et comme Plutarque le suppose évidemment dans sa citation, le neutre δὲν est pris dans le sens du pronom indéfini τι *(quelque chose)*.

l'intellect, νοῦς, νόησις, mais difficilement accessible ici-bas. Au-dessous des *idées*, les *choses sensibles* et leurs changements sont l'objet de *l'opinion*, δόξα, qui n'obtient que des conjectures vraisemblables et variables. Enfin, dans la doctrine platonicienne, entre les *idées* et les *choses sensibles*, il y a les *choses mathématiques*, partie intermédiaire, à laquelle M. C. donne une attention spéciale. Il faut reconnaître avec lui que les mots γνῶσις et διάνοια sont appliqués quelquefois par Platon à la connaissance mathématique, dont les objets sont aussi des vérités éternelles comme les *idées* contemplées par la *science*. Mais M. C. exagère peut-être, lorsqu'il veut (p. 16-22 et p. 30) que le mot διάνοια pris en ce sens soit pour Platon une expression technique, réunie par lui avec la *science des idées* (ἐπιστήμη) sous la dénomination plus générale de νόησις. Du reste, un passage du *Ménon* (p. 86 E-p. 87 B) paraît prouver, comme le dit M. C., que Platon avait voulu mettre en relief, chez les géomètres grecs de son temps, l'emploi du *procédé analytique* qui consiste à considérer *par hypothèse* une question mathématique comme résolue, à développer les conséquences de cette hypothèse, à montrer que ces conséquences sont vraies, et que le principe de la solution qui y conduit doit être vrai également. Mais il importe de remarquer que Platon, sceptique en physique et préoccupé surtout des questions de morale, n'avait pas vu quelles applications l'analyse mathématique peut trouver dans la physique, applications dont pourtant un exemple remarquable lui était déjà présenté par la signification des nombres musicaux dans l'acoustique des Pythagoriciens.

En résumé, la dissertation trop courte de M. C. contient des vues utiles, mais qui auraient eu grand besoin d'être développées et justifiées. On s'aperçoit trop que cette dissertation avait d'abord été annexée à un programme d'une Université. En France, dans les comptes rendus des séances solennelles de rentrée de leurs Facultés, quelques Académies donnent d'abord un travail spécial rédigé par un des professeurs ; mais ce qui n'aurait pas pu être dit en public par l'orateur désigné est mis sous les yeux des lecteurs dans des notes, soit au bas des pages, soit à la fin de l'opuscule. On doit regretter qu'en publiant à part sa dissertation, M. Cohen n'y ait pas ajouté au moins quelques notes indispensables.

Th.-H. Martin.

---

74. — Conr. Rossberg, **Lucubrationes Propertianæ,** Stade, 1877 (Prog. n. 224), in-4°, 36 p.
— C. E. Sandström, **Emendationes in Propertium,** Lucanum, Valerium Flaccum. Upsal, Lundstrœm. 1878, in-8, 44 p. — Prix : 1 mark 20 (1 fr. 50).
— **Studia critica** in Papinium Statium, Upsal, Lundstrœm. 1878, in-8, 62 p. — Prix : 1 mark 25 (1 fr. 60).

La dissertation de M. Rossberg renferme des observations sur soixante passages de Properce. Plusieurs des corrections proposées sont heureuses

et toutes dénotent un esprit critique et judicieux. On peut même affirmer qu'aucun des derniers éditeurs de Properce n'a procédé avec autant de méthode ni montré autant de goût.

Tous les mss. de Properce paraissent dériver du ms. possédé par Pétrarque, et aujourd'hui perdu. Ce ms. lui-même n'était sans doute pas très-ancien, de là le mauvais état du texte et la légitimité des conjectures. Aussi les philologues sont-ils très-partagés sur la manière de lire un grand nombre de passages.

Voici une des plus belles corrections de M. R. On lit dans les mss. de Properce (I, 13, 23-24) : « Nec sic caelestem flagrans amor Herculis Heben Sensit in *Oetheis* (avec les var. *aethaeis, aetheis, acteis*) gaudia prima jugis. » Les critiques ont remarqué depuis longtemps que ce texte était en contradiction avec le récit d'Hésiode (*Theog.*, 950 sq.), de Diodore (IV, 39) et d'Apollodore (II, 7, 7). Hercule ne s'est marié avec Hebe qu'après avoir été brûlé sur le Mont Oeta. C'est pourquoi Scaliger avait corrigé *ab Oetaeis*, et Schrader avait, en outre, conjecturé *rogis*. Cette double correction est admise dans les éditions Haupt et L. Müller. Mais M. R. propose *aethereis* (écrit par *aetheis* et l'abréviation connue de *er*) ce qui est beaucoup plus évident. *In ætheriis jugis*, c'est-à-dire dans le ciel, comme l'établit M. R. par de nombreux exemples.

D'ailleurs M. R., qui n'avait pas eu d'abord à sa disposition l'édition de Burmann et Santen, a constaté ensuite qu'il avait trouvé dans quelques passages la même correction que Passerat, Guyet, Heinsius ou Markland. Une rencontre avec de tels maîtres est la plus douce joie que puisse éprouver un philologue, et M. Rossberg a recueilli là la première récompense des veilles qu'il a consacrées à l'étude de Properce [1].

Les nombreuses corrections que M. Sandström propose au texte des poètes latins, dans ses deux dissertations, sont loin de valoir celles de M. R. Elles s'éloignent généralement beaucoup des mss., ce qui est permis dans certains cas, mais il faut toujours que la faute s'explique, et M. S. ne paraît pas s'être fait une idée exacte de la manière dont les fautes se sont glissées sous la plume des copistes. Il s'attaque parfois à des textes très-purs ou propose trois ou quatre conjectures sur le même passage, ce qui est une condamnation.

Par exemple, dans Properce (I, 2, 13), au lieu de « Littora nativis *collucent* picta lapillis », où le ms. de Naples offre la var. *persuadent*, pourquoi rétablir *corrident?* Ovide a dit de même (*Fast.*, V, 363) : « *collucent* floribus agri. » — (I, 25, 17). Le vers « At nullo dominæ teritur sub limine amor », qui, déjà tourmenté de bien des manières, deviendrait « At *nulla* dominæ *removetur* limine *amans vi.* » Quand une correction nécessite trois changements de cette espèce et amène une

---

1. M. R. nous apprend (p. 4) que, contraint d'enseigner pendant le jour, il a dû consacrer un grand nombre de nuits à ses *Lucubrationes*.

fin de vers aussi détestable, il faut évidemment y renoncer. — (*Ibid.*, 19). M. S. propose : « invitis *usque* redit pedibus, » au lieu de *ipse*, qui est nécessaire. — (III, 9, 8), Properce n'a pu écrire, comme pense M. S., « Sine dubio ita a poeta scriptum fuerat (p. 13) : Fama nec *hæc ex quo* ducitur illa jugo [1]. »

Les passages de Lucain que M. S. cherche à améliorer ont été, pour la plupart, déjà traités par d'autres philologues, et M. S. ne semble pas s'être informé de ce qui avait été fait avant lui. Il propose de lire (I, 86) : *felicia* fœdera regni. C'est ainsi que lisait Peiraredus, ami de Grotius. — (III, 410). Le passage : « Non ullis frondem *præbentibus* auris Arboribus suus horror inest, » a déjà été l'objet de nombreuses conjectures, *praedantibus, quatientibus, motantibus, agitantibus* (Voir l'éd. Oudendorp, Leyde, 1728). M. S. en ajoute une nouvelle, *turbantibus*, qui est bien plus éloignée des mss. Pour Lucain, on a de nombreux mss. remontant aux IXe et Xe siècles, et on ne peut corriger avec autant de liberté que dans Properce. D'Orville proposait ici, avec plus de probabilité, « non *ulli* frondem præbentibus *aurae*, » le mot *auris* se trouvant alors amené par *præbentibus*. — (III, 475) *prioris* était déjà défendu par Grotius d'après un ms. de Claude Dupuy.

Mêmes observations pour Valérius Flaccus. M. S. préfère *gentis* à *genti* (I, 15); déjà Heinsius avait rétabli et expliqué *gentis*. — Le vers (I, 406) : « Quantum Peliacas *in vertice* vicerat ornos, » équivaut à « Peliaco in vertice ; » pourquoi conjecturer *incædua?* M. S. aurait dû voir là une réminiscence de Catulle (64, 1) : « Peliaco quondam prognatæ *vertice* pinus. » — On peut admettre cependant une conjecture de M. S. (I, 515) : « Nube rigens ac nescia *frugum* (zona). » La vulgate est *rerum* et un ms. important offre *regum*. Si M. S. avait choisi les meilleures de ses conjectures, accompagnées des arguments propres à les faire adopter, son travail aurait eu beaucoup plus de valeur.

Dans ses études critiques sur Stace, M. S. montre un peu plus de maturité et de réflexion. Mais le style de ce poète est rempli de tournures et de locutions spéciales qu'il ne faut pas chercher à effacer. Ainsi (*Silv.*, I, 1, 102) M. S. trouvant que *Atticus senior* ne désigne pas assez clairement Phidias, propose « *Auctius* Elæi *signum* Jovis, » ce qui devient tout à fait inintelligible. — Il y a néanmoins dans cette étude quelques conjectures séduisantes, par ex. (I, 4, 68), M. S. préfère : « Genus ipse suis, præmissaque retro *Nobilitat,* » au lieu du substantif *Nobilitas,* en rapprochant à propos un passage de Sidoine Apollinaire (*Pan. Avit.* vs. 161) : « Priscum titulis numeret genus alter, Avite, *Nobilitas*

1. Pourtant M. S. a vu ailleurs (*Stud. crit. in Pap. Statium*, p. 18) que la conjecture de M. Baehrens, *Muta domus stat hero* n'était pas admissible, à cause de la cacophonie (ipse sonus injucundior vetat). La correction qu'il propose au texte de Properce n'est pas plus harmonieuse.

tu solus avos. » En effet, Sidoine, dont le style est souvent la reproduction de celui de Stace, peut fournir beaucoup de secours aux éditeurs de Stace. Mais si M. S. s'était familiarisé avec Sidoine, il n'aurait pas suspecté dans Stace (*Silv.*, II, 6, 62) le mot *Ructassent* ni proposé *Vastassent*. Sidoine emploie fréquemment le verbe *ructare* dans un sens analogue. — (*Achil.*, VIII, 268) Je ne comprends pas l'objection de M. S. contre l'expression : « Tantique *maris* secura juventus. » Il voudrait rétablir *mali*. Mais Stace n'a-t-il pas ici imité Virgile (*Æn.*, VII, 304) : « Securi pelagi atque mei ? » — Enfin (*Silv.*, V, 3, 121) M. S. cite ainsi le vers : « Graiam *et* Euboico majorum sanguine duci, » sans doute par inadvertance, puisque les éditions portent correctement *atque*.

Emile Chatelain.

---

75. — **Jean Artaudi, dominicain prieur de Saint-Maximin, évêque de Nice et de Marseille.** Notice historique et documents inédits, par l'abbé J.-H. Albanès, docteur en théologie et en droit canonique. Marseille, Lebon. 1878, gr. in-8° de 74 p. (Tirage à 100 exemplaires.)

« On se fait difficilement une idée, » déclare tout d'abord M. l'abbé Albanès (p. 1), « de tout ce qui manque au *Gallia christiana*, l'ouvrage le plus important et le plus estimé que nous possédions sur l'histoire des évêchés de France. En l'étudiant pièces en main, on est effrayé des erreurs dont il fourmille, et qui sont, pour les écrivains inattentifs, des sources de nouvelles erreurs, comme aussi des immenses lacunes qui s'y rencontrent. » — « Voici, » continue le savant critique, « un prélat qui appartient par sa naissance à deux nobles familles provençales, qui a été membre d'un ordre célèbre, et qui, après avoir gouverné en qualité de prieur le couvent royal de Saint-Maximin, est devenu évêque de Nice, puis de Marseille, nonce du Pape auprès du roi de France, du comte de Flandre et du duc de Brabant. Or, de toutes ces choses, et des détails que nous aurons à y ajouter, on ne trouve pas un seul mot dans le *Gallia*. Arrivé au moment où il doit parler de l'épiscopat de Jean Artaudi à Marseille, quand il lui en faut fixer la date, et faire le récit des évènements auxquels il prit part, une parole lui suffit pour terminer toute l'affaire. Ce personnage-là, dit-il, nous est inconnu, *Nobis ignotus* [1]. Et sur ce, Jean Artaudi est retranché du nombre des évêques de Marseille, comme s'il n'avait jamais existé. »

M. l'abbé A. rappelle ensuite que tout ce que Mgr de Belsunce nous apprend (*l'Antiquité de l'église de Marseille*, 1747, in 4°, t. II, p. 399) sur Jean Artaudi, se réduit à un seul mot, et qu'on ne trouve rien de plus dans une nouvelle histoire des évêques de Marseille publiée avec

1. T. I, col. 567.

luxe par un auteur extrêmement fécond, il y a sept ans [1]. Se montrant aussi vaillant chercheur que son devancier le fut peu, M. l'abbé A. n'a rien négligé pour bien retracer la biographie de Jean Artaudi. C'est dans les archives du département des Bouches-du-Rhône qu'il a trouvé les documents inédits qui lui ont permis de retracer cette biographie avec la plus méritoire exactitude [2]. M. l'abbé A. établit fort bien que Jean Artaudi descendait, du côté paternel, des seigneurs de Venelles [3], et du côté maternel, des Allamanon, seigneurs de Rognes; qu'Artaud de Dorchis, aïeul ou bisaïeul de *l'ignotus* du *Gallia christiana* [4], avait reçu de Raymond Bérenger V, au commencement du XIIIe siècle, la terre de Venelles; que Jean Artaudi était fils de Jacques Artaudi et de Bérengère d'Allamanon [5]; qu'il fit ses études au couvent des Dominicains de Montpellier; qu'il enseigna, dès 1285, la théologie à Die; qu'il fut pénitencier du Pape Jean XXII à Avignon; qu'on le nomma, en 1328, prieur du couvent de Saint-Maximin, ce que nul n'avait soupçonné; qu'il fut évêque de Nice du 9 mai 1329 jusqu'à la fin de 1333; qu'il fut transféré sur le siège de Marseille en 1334 [6]; qu'il fut envoyé, quelques semaines après (premiers jours de mars) par Jean XXII, avec l'évêque de Saint-Paul Trois-Châteaux, pour pacifier les provinces dont se compose de nos jours le royaume de Belgique, et que ses démarches furent couronnées de succès, l'arbitrage du roi de France ayant été accepté par les parties belligérantes et le jugement qui mettait fin à toutes contestations

---

1. Cet auteur est M. l'abbé Ant. Ricard, directeur de la *Semaine liturgique*. M. l'abbé A., faisant une malicieuse allusion aux exemplaires sur papier chamois de l'ouvrage de son confrère (*Les évêques de Marseille, depuis saint Lazare jusqu'à nos jours*, 1872, in-8°), dit (p. 2) : « Certes, si la valeur intrinsèque du livre répondait au choix du papier, nous devrions trouver ici ce que nous n'avons rencontré aucune autre part. »

2. Les plus importants de ces documents ont été reproduits, au nombre de 22, dans les pièces justificatives (p. 55-74). La dernière de ces pièces, une de celles qui ont été le plus utiles à M. l'abbé A., est le testament de Jean Artaudi, daté du 7 juillet 1335.

3. Aujourd'hui commune du canton d'Aix, à 9 kil. de cette ville.

4. M. l'abbé A. a reconstitué en grande partie la généalogie de la famille de Dorchis (p. 5-12), généalogie dont personne ne s'était jamais occupé. De même, il a donné des détails entièrement nouveaux sur la famille d'Allamanon, une des plus anciennes de la Provence (p. 13-23). Les découvertes de M. l'abbé A. rendront facile la tâche de celui qui, voulant compléter tous les nobiliaires provençaux (R. de Brianson, Maynier, Artefeuille, etc.) réalisera le programme spécial indiqué en ces mots de la p. 13 : « la généalogie des Allamanon est encore à faire. »

5. Il était neveu de Pierre d'Allamanon, évêque de Sisteron de 1292 au 1er août 1304, jour de sa mort. Au sujet de cet évêque, il faut encore rectifier plusieurs erreurs du *Gallia Christiana* (t. I, col. 492).

6. Il y succédait à Aymar Amiel, dont tous les historiens, même les plus récents, ont dénaturé le nom, l'appelant *Amelin*, bien que ce dernier nom ne se lise dans aucun des documents qui nous restent de lui, et qu'on y trouve constamment *Amelius* ou *Amiel*. M. l'abbé A., en rétablissant pour la première fois ce nom tel qu'il doit être écrit, exprime le désir que désormais l'on adopte sa rectification.

ayant été rendu par Philippe VI, à Amiens, en présence des deux nonces, le 27 août 1334 [1]; qu'il fit son testament, le 7 juillet 1335, à Saint-Maximin, où il mourut peu de jours après, ayant choisi sa sépulture dans l'église des Frères-Prêcheurs d'Aix ; qu'enfin il eut pour successeur Jean Glasqui, chanoine d'Aix, lequel n'appartint jamais à l'ordre de Saint-Dominique, quoiqu'en ait dit l'historien (presque toujours si exact de cet ordre), le P. Echard, et fit son testament à Avignon, le 5 septembre 1344 [2].

M. l'abbé Albanès, qui, par ses recherches faites avec tant de soin et utilisées avec tant de méthode, semble destiné à renouveler l'histoire ecclésiastique de la Provence, n'a pas eu tort d'espérer (p. 54) que la critique lui tiendrait compte des difficultés qu'il avait à vaincre, en débattant des questions qui n'avaient point été abordées jusqu'ici. Comme pour son excellente et neuve notice sur *Pierre d'Aigrefeuille, évêque d'Avignon* [3], nous ne lui marchanderons ni les éloges ni les félicitations. La pierre qu'il apporte à la reconstruction du grand édifice historique auquel on ne saurait de toutes parts travailler avec trop de zèle, est *petite,* comme il le dit (p. 54), mais elle est, comme il le dit encore, *dure et solide.* Puisse-t-il nous en présenter beaucoup d'autres de même qualité! Ce ne sera pas un médiocre honneur pour son nom, et ces pierres-là proclameront à jamais son mérite, *lapides clamabunt.*

T. de L.

---

76. — **Le cardinal de Retz et ses missions diplomatiques à Rome,** d'après les documents inédits des Archives du Ministère des affaires étrangères, par R. Chantelauze. Paris, Didier, 1879, 575 p. in-8°. — Prix : 8 francs.

M. Chantelauze, continuant la série de ses études sur le cardinal de Retz, vient de réunir en volume les différents articles qu'il avait donnés l'année dernière à la *Revue de France;* il y a joint un long chapitre sur

---

1. On conserve aux archives des Bouches-du-Rhône un registre où un clerc *originaire d'Amiens,* Lucien de Sens, qui avait été notaire d'Aymar Amiel, et qui accompagna son successeur en Flandre et en Brabant, a consigné tous les actes officiels auxquels donna lieu la mission de 1339. M. l'abbé A. a tiré de ce registre diverses particularités intéressantes (p. 45-47). Les deux prélats voyageaient aux dépens du diocèse qu'ils traversaient. Le 10 mars, à Viviers, Jean Artaudi somma l'évêque « de lui fournir un bon cheval, pour remplacer un de ceux qui portaient ses bagages; car en arrivant au Bourg-Saint-Andéol, la pauvre bête s'était trouvée tellement épuisée qu'elle était hors d'état d'aller au-delà. La demande était formulée sous les peines de droits et la menace des censures canoniques. » A Mâcon, le 17 mars, le voyageurs réclament une indemnité de 10 florins et une nouvelle monture.

2. Les auteurs du *Gallia,* non contents d'enlever Artaudi à l'église de Marseille, ont aussi voulu (t. III, col. 1286), le bannir de l'église de Nice, en lui substituant Jean Gasqui, lequel fut toujours étranger à cet évêché.

3. Voir *Revue critique,* n° du 9 mars 1878, p. 153-158.

l'accommodement de Retz avec Louis XIV, et l'on peut suivre ainsi la vie publique de l'ancien Frondeur depuis 1661 jusqu'à sa mort. Les deux volumes que M. Ch. a consacrés à l'affaire du chapeau allaient jusqu'en 1652 :[1] nous sautons brusquement par dessus la Fronde ecclésiastique, et M. Ch. annonce un quatrième volume qui nous ramènera non moins brusquement en 1648; mais patience! il en est de cet ouvrage comme des grands travaux de construction que dirige un habile architecte : on creuse de tous les côtés à la fois, et les pans de mur s'élèvent sans que l'on puisse comprendre comment ils se rejoindront; c'est au dernier moment que l'édifice apparaît dans sa majestueuse unité. Un jour viendra où l'on aura une biographie du cardinal de Retz en dix ou douze volumes formant un tout complet. Le volume qui doit nous occuper aujourd'hui se compose de quatre parties distinctes : l'accommodement de Retz en 1662, — l'affaire de la garde corse, — la mission du cardinal contre l'infaillibilité, — les conclaves de Clément IX, de Clément X et d'Innocent XI (1667, 1669, 1676). Ces quatres parties ont une importance et une valeur très-différentes.

L'accommodement de Retz avec Louis XIV pouvait, ce semble, être traité avec un peu plus de développements. M. Ch. affecte de dire qu'avant lui la vie de Retz était « à peine connue » (p. 1), que sa lutte contre Mazarin était « à peine connue, à peine esquissée jusqu'à présent » (p. 7) et il enveloppe dans un même dédain tous ceux qui ont osé traiter ce sujet avant lui. On devait donc s'attendre soit à des rectifications, soit à des révélations importantes; M. Ch. ne contredit pas une seule assertion de ses devanciers; il montre comme eux, et même en reproduisant, faute de mieux, des documents fournis par eux, que le cardinal exilé obtint assez facilement, lorsqu'il eut sacrifié ses amis les jansénistes, d'échanger l'archevêché de Paris contre des bénéfices équivalents. Le récit de M. Ch. est généralement exact, c'est un bon résumé, mais il est trop sec, et sans doute on le trouvera moins vivant que le tableau des intrigues de 1652. M. Ch. n'aime pas son héros, comme l'a dit avec raison un critique distingué[2], il cherche toujours à le faire plus retors et plus menteur qu'il ne l'a été; et il suppose gratuitement que Louis XIV n'a jamais cessé de considérer le cardinal comme un ennemi dangereux capable de recommencer la Fronde. Louis XIV savait très-bien que Condé, la Rochefoucauld, Retz et tous les autres révoltés de 1648 s'estimaient trop heureux de le servir avec un entier dévouement, et la suite du récit de M. Ch. en est la meilleure preuve. A dater de 1662, le cardinal de Retz est un des plus fidèles sujets du roi de France, il est pleinement réconcilié avec le jeune monarque, et l'on n'hésite pas à lui confier les missions les plus délicates. On l'envoie même par quatre fois à Rome, dans le pays de ses anciennes intrigues, et ces campagnes diplomatiques

1. Cp. *Revue Critique*, 1878, n° 28, art. 127, p. 23.
2. V. la *République française* du 3 septembre 1878, article signé T. C.

ne sont pas moins brillantes que les derniers faits d'armes de Condé.

L'affaire de la garde corse est un véritable hors-d'œuvre dans l'ouvrage de M. Ch., et, s'il est un épisode de la vie de Retz sur lequel les biographes puissent glisser légèrement, c'est bien celui-là. Le rôle du cardinal se réduit à fort peu de chose, car il ne reçut alors aucune mission ; il fut simplement prié, comme beaucoup d'autres, de donner son avis par écrit ; il envoya de Commercy un mémoire de sept pages sur les satisfactions à exiger de Rome, et il écrivit deux petites lettres latines, l'une au pape, l'autre au sacré-collège. Pour amener ce mémoire inédit et ces deux lettres qu'il a traduites sans même en donner le texte, M. Ch. raconte, en cent pages, l'affaire de la garde corse. Et l'on ne saurait dire que ce hors-d'œuvre ait une grande valeur au point de vue de notre histoire diplomatique, puisque M. Ch. s'est le plus souvent contenté de résumer Régnier Desmarais [1]. La *Gazette de France,* qui prit à ce démêlé une part si active (nos du 23 septembre 1662 et sq.) n'est même pas citée, et les documents diplomatiques les plus importants, comme les lettres de Créquy à Louis XIV, la grande lettre du roi de France à Christine de Suède, et beaucoup d'autres encore, ont été complètement laissés de côté.

D'ailleurs M. Ch., pour les besoins de son récit, exagère les choses ; Le Tellier demanda conseil à Retz, le fait est vrai ; mais il n'est pas vrai que l'on ait suivi de préférence ses indications. J'ai sous les yeux une longue et curieuse lettre intime du duc de Créquy (4 novembre 1662) à la suite de laquelle sont transcrits deux projets de satisfaction, le premier en sept articles, l'autre en dix, et les propositions de Retz y tiennent une fort petite place. M. Ch. dit également (p. 152) que le sacré-collège, « en désespoir de cause et à la demande du pape, adressa une lettre col« lective au cardinal de Retz pour le supplier d'intercéder auprès du roi, « surtout en faveur du cardinal Imperiale. » Paul de Gondi était donc bien puissant à la cour de France alors qu'il lui était interdit d'aller de Commercy à Joigny! Mais non ; il s'agit tout simplement d'une circulaire adressée par les cardinaux de Rome à leurs collègues absents, *ad absentes collegas*. Gui Joly le déclare en propres termes, et un autre contemporain beaucoup plus digne de créance, Godefroy Hermant, que M. Ch. s'est résigné cette fois à citer comme une autorité, dit expressément, avant de donner *in extenso* cette lettre curieuse : « Les « cardinaux prenaient tant d'intérêt dans l'affaire du cardinal Impe« riale, leur confrère, qu'ils firent de sa cause particulière une cause « générale de leur dignité, et écrivirent en sa faveur cette lettre à tous « les autres cardinaux absents pour demander tout à la fois leur protection et leurs avis [2]. » Le cardinal de Retz s'empressa de montrer la lettre qui lui était adressée et d'en faire sa cour à Louis XIV ; voilà le

1. Paris, 1707, un vol. in-4°. M. Ch. avertit, une fois pour toutes, qu'il a fait usage « assez fréquemment » du récit « extrêmement diffus » de Desmarais.
2. Mémoires inédits.

fait dans toute sa simplicité. Cette affaire de la garde corse est infiniment curieuse et mériterait une étude particulière, mais il faudrait lui donner de très-grands développements, montrer, par exemple, comment Alexandre VII essaya de former une sainte ligue, et comment la vigueur de Louis XIV empêcha cette folie, etc [1]. Il faudrait en même temps réduire le rôle de Retz à sa juste valeur, et dire que ce prélat, n'ayant pas encore reconquis la confiance du maître, ne fut pas appelé, en 1662, à rendre de véritables services au gouvernement, ce qui lui arriva trois ans plus tard, en 1665.

A cette date, le cardinal de Retz fut envoyé à Rome pour arracher au pape un désaveu de son infaillibilité, et M. Ch. est le premier qui raconte cette affaire en détail. Les documents inédits qu'il entremêle à son récit, et notamment une grande lettre de Retz du 13 octobre 1665, confirment ce que l'on savait déjà, c'est-à-dire que Retz triompha sans peine du pusillanime Alexandre VII, et amena ce pontife à faire d'assez bonne grâce le sacrifice de ses plus chères prérogatives. Mais, cette fois encore, M. Ch. exagère le rôle du cardinal, et ce besoin d'exagérer produit des contradictions fâcheuses. Après avoir parlé (p. 214) « du rôle considérable que joua le cardinal de Retz *muni des pleins pouvoirs de Louis XIV* », M. Ch. est obligé d'ajouter, quelques pages plus loin : « Louis XIV n'avait donné aucune instruction au cardinal de Retz sur le rôle qu'il aurait à remplir à Rome. Dans cette situation, le cardinal se crut obligé, — quelle humiliation pour un esprit de sa portée! — de demander constamment des conseils à un simple auditeur de rote, M. de Bourlemont. » (P. 222). Il est difficile d'accorder ensemble ces deux affirmations; c'est la seconde qui est la vraie. Ce chapitre, d'ailleurs très-intéressant, le meilleur du livre sans contredit, présente pourtant une lacune grave; M. Ch., prenant l'histoire par le menu, s'étend avec complaisance sur les relations de Retz et de Christine de Suède; il va même jusqu'à donner sur le Tartuffe de Molière quelques détails inédits, mais sans intérêt [2]; pourquoi ne dit-il rien d'une mission dont le cardinal avait été chargé par Anne d'Autriche en personne? Cette princesse dont la piété souhaitait vivement la réforme de Citeaux, réclamée par les abbés de la Trappe et du Val Richer, avait chargé Retz de recommander cette affaire au pape; l'abbé de Rancé était alors à Rome pour le même objet, et il semble qu'un historien si bien informé devait nous montrer en face l'un de l'autre le héros de la Fronde et l'austère réformateur de la Trappe. Mais les Archives du ministère des Affaires étrangères ne renferment apparemment aucun document sur

---

1. Il y eut notamment une grande conférence politique à Madrid entre le nonce Bonnelli et don Etienne de Gomarra : le nonce proposait la guerre, son interlocuteur en démontra toute la folie.

2. Christine de Suède demandait à Lionne une copie de la pièce pour la faire jouer à Rome sur son théâtre, le ministre écrivit que la chose était impossible (p. 426).

cette question; M. Ch. ne l'a donc pas traitée, il s'est contenté de dire (p. 379) qu'il passerait sous silence « plusieurs questions ecclésiasti- « ques que Retz eut à traiter, bien qu'il les ait presque toutes menées à « bien, avec son habileté ordinaire ». Mais ici l'habileté du cardinal échoua complètement contre le mauvais vouloir d'Alexandre VII, et il eût été intéressant de voir comment les choses se passèrent. Quant aux relations de Retz et de Rancé, elles « importent à l'histoire », n'en déplaise à M. Ch., autant et plus que les relations de politesse du cardinal avec la reine de Suède.

Les derniers chapitres du livre (conclaves de 1667, 1670 et 1676), me paraissent inférieurs à tout ce que M. Ch. a fait jusqu'ici; on dirait que l'historien fatigué avait hâte d'en finir avec un sujet que lui-même ne jugeait pas d'un très-grand intérêt. Tous les conclaves du XVIIe siècle se ressemblent; quand on connaît ceux de 1655 et de 1689, dont la relation nous a été laissée par le cardinal de Retz et par l'abbé de Coulanges, on connaît tous les autres. Les quelques pages que M. Ch. consacre à ces trois assemblées de cardinaux, n'apprendront rien d'important aux historiens. Pourquoi faut-il même que M. Ch., si riche de son propre fonds, ait cité comme inédites une vingtaine de pièces que M. Champollion-Figeac avait publiées il y a plus de quarante ans? M. Champollion-Figeac avait, lui aussi, compulsé les Archives étrangères, et l'on trouve dans son Complément de la vie du cardinal de Rais (collection Michaud et Poujoulat, Mémoires de Retz, 1837, p. 600 et sq.) presque toutes les dépêches que M. Ch. cite d'après la *Correspondance de Lionne;* il y en a même de très-importantes que l'éditeur de 1837 a transcrites, et que l'on chercherait vainement dans l'ouvrage de M. Ch.

Le dernier et le plus marquant de ces trois conclaves, celui de 1676, a singulièrement embarrassé M. Ch. qui méprise trop le cardinal de Retz pour croire, avec Bossuet et Mme de Sévigné, à la sincérité de sa conversion en 1675. Aussi les faits les plus significatifs, les scrupules de Retz qui sollicite alors pour la première fois la permission de correspondre avec l'ambassadeur de France, son entente avec le vénérable cardinal d'Estrées pour assurer un bon pape à l'Eglise, son humilité après l'élection, ses nouvelles démarches pour renoncer à la pourpre, etc., tous ces faits sont atténués ou même passés sous silence. Ce n'est donc pas une histoire de ce conclave que l'on a sous les yeux, c'est un résumé très-rapide de ce qui s'y est produit de plus saillant; on attendait mieux d'un historien qui connaît si bien la biographie de Retz.

M. Ch. annonce un quatrième volume dont l'intérêt sera beaucoup plus vif, puisqu'il se rapportera aux intrigues de Retz en 1648, mais alors M. Chantelauze aura en face de lui un rival redoutable. Le cardinal s'est chargé lui-même de cette partie de sa biographie, comme dit avec raison M. Champollion-Figeac, et personne ne voudrait la refaire après lui. Les mémoires de Retz en disent bien long sur la Fronde, et les

quelques erreurs qu'il a pu commettre ont été relevées avec tant de science dans la magnifique édition de M. Ad. Régnier, que la tâche du nouvel historien sera très-difficile.

A. GAZIER.

---

77. — **Die Politik Œsterreichs in der spanischen Erbfolgefrage,** von Arnold GŒDECKE. Leipzig, Duncker et Humblot. 2 vol. in-8°.

M. Gœdecke s'est proposé de combler une lacune qui existe dans l'histoire diplomatique de la fin du XVII° siècle. La politique de l'Autriche, dans l'affaire de la succession d'Espagne, n'est connue qu'indirectement. M. G. a voulu l'étudier aux sources, aux archives de Vienne, et l'exposer à part dans une monographie. Son travail se divise en deux parties à peu près égales : 1° L'exposé historique. Après un résumé politique et un tableau des cours de France, d'Autriche et d'Espagne, M. G. présente les événements depuis le testament de Charles II, en 1696, jusqu'à la mort de ce prince, en 1700, et à la formation de la coalition de 1701. C'est donc, au point de vue de l'Autriche, une introduction diplomatique à l'histoire de la guerre de succession : ce travail, soutenu par des notes et des citations très-nombreuses, occupe, dans le tome I, les pages 5 à 205, et, dans le tome II, les pages 1 à 133; 2° des documents inédits tirés des archives de Vienne, tome I, 182 pièces, p. 1 à 160; tome II, 183 pièces, p. 1 à 204. M. Gœdecke ne s'est pas contenté des sources inédites autrichiennes. Il a étudié les historiens espagnols et mis à profit les travaux de ses devanciers, et son ouvrage les complète par des pièces inédites. Pourquoi n'a-t-il pas rappelé dans une très-courte préface, à propos de la France et à côté des travaux de M. de Ranke et des correspondances publiées par M. Hippeau, le grand ouvrage de M. Mignet, qu'il cite d'ailleurs très-souvent ?

---

78. — DE VIEL CASTEL. **Histoire de la Restauration,** tome XX et dernier. Paris, Calmann Lévy, 1878. 1 vol. in-8°, 713 p.

Ce volume, très-rempli, clôt dignement le grand ouvrage auquel M. de Viel Castel s'est consacré et qui lui a fait une place si respectée parmi les écrivains et les historiens politiques de notre temps [1]. Il contient le récit des événements depuis le mois de juin 1829 jusqu'aux journées de juillet 1830. On y retrouve les mêmes qualités que dans les

---

1. Cp. *Revue critique*, n° 12, art. 67, p. 205.

volumes précédents. La politique extérieure y est traitée avec les mêmes développements et la même supériorité. Je signalerai surtout le ch. CXLV relatif à la paix d'Andrinople. M. de V. y expose, d'après les documents originaux, le fameux plan de réforme européenne et d'alliance russe préparé par M. de Polignac et sur lequel on a brodé tant de légendes. On voit que ce *grand dessein*, qui n'avait rien de commun avec celui de Henri IV, mais qui a tout aussi vivement excité la verve des commentateurs, devait, dans la pensée de son auteur, nous donner la Belgique et non les provinces rhénanes, ainsi qu'on le répète si souvent. On voit aussi comment il échoua, parce que la Russie fut aussi réservée quand il s'agit d'engagements positifs qu'elle avait été expansive dans les conversations confidentielles et spéculatives. La Prusse d'ailleurs, qui devait prendre la Saxe et céder au roi de Saxe les provinces du Rhin et qui était le pivot de combinaison, refusa de s'y prêter. Comme la Russie ne voulait rien faire sans la Prusse, l'affaire avorta. Les chapitres relatifs à l'expédition d'Alger sont remplis d'intérêt. Ce fut le testament de la Restauration et c'est une belle page d'histoire nationale. M. de Viel Castel s'arrête au 9 août 1830, à l'abdication de Charles X et à l'ouverture de la session des Chambres par le lieutenant-général. On a trouvé que l'ouvrage tournait court et manquait de conclusion. La forme du dernier chapitre a pu motiver cette critique; elle ne me paraît pas porter sur le fond. La conclusion se dégage de l'ouvrage tout entier qui est écrit avec une tenue et une suite malheureusement bien rares chez les écrivains qui ont échelonné sur autant d'années la publication de si nombreux volumes. Pour qui a lu avec attention l'histoire de la Restauration, les quelques lignes de la fin, si simples et si fermes dans leur grand bon sens, résument parfaitement l'œuvre tout entière : elles sont prouvées à chaque page et c'est comme un théorème dont la démonstration minutieuse a passé sous les yeux du lecteur : « En commençant, il y a vingt-trois ans, l'histoire du gouvernement de la Restauration, je disais qu'après avoir, pendant les premières années, surmonté de bien grandes difficultés, il avait péri par sa propre faute, alors que la plupart de ces difficultés avaient disparu et qu'en persistant dans la politique heureusement suivie par Louis XVIII, son successeur eût pu conserver la couronne et la transmettre à sa postérité. Je persiste à le penser. La Restauration bien conduite avait des forces et des ressources qu'aucun des régimes qui sont venus après elle n'a eues à sa disposition; mais, dans la voie où l'égara Charles X, elle ne pouvait manquer de succomber, parce qu'elle blessait les sentiments nationaux, parce qu'elle était incompatible avec l'esprit et le besoin du pays. » Il sera permis, en signalant le dernier volume d'une œuvre aussi considérable, d'indiquer, moins à l'auteur qu'à l'éditeur, une lacune qui peut être facilement comblée, mais qu'il est nécessaire de combler, et promptement. Un volume de *Table analytique*, comme le tome XXI de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par exemple, est absolu-

ment indispensable. L'*Histoire de la Restauration* est destinée à prendre place dans toutes les grandes collections historiques, elle sera très-fréquemment et très-longtemps consultée par les politiques et par les historiens : elle ne peut se passer d'un répertoire qui est le complément de tous les ouvrages du même genre.

Albert SOREL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 25 avril 1879.

M. Clermont-Ganneau continue sa lecture sur divers ossuaires juifs provenant des environs de Jérusalem. Il constate que les ossuaires ou coffres à ossements qui se trouvent dans les caveaux funéraires explorés par lui au Mont du Scandale sont de deux sortes : les uns ne contiennent que les ossements d'une seule personne et portent une inscription qui indique le nom de cette personne ; les autres sont des ossuaires communs, où l'on réunissait des ossements divers et qui ne portent aucun nom. Il a trouvé aussi un ossuaire qui porte à la fois deux noms, un nom d'homme et un nom de femme : *Joseph, Salomé;* M. Clermont-Ganneau suppose que ce Joseph était le mari de cette Salomé. — M. Clermont-Ganneau écrit au tableau et explique encore un certain nombre de ces inscriptions d'ossuaires, qui ne contiennent chacune qu'un simple nom propre, écrit en caractères hébraïques ou en caractères grecs.

M. François Lenormant fait une lecture sur *les vases étrusques de terre noire*. Les vases dont il s'agit ne portent point de peintures ; ils n'ont pour ornements que des dessins géométriques incisés ou pointillés, ou des bandeaux et des cannelures en relief, ou enfin des figures moulées. On ne les trouve que dans une région comprise entre la ville de Sienne au nord et le Tibre au sud ; les principales villes où l'on en a rencontré sont Cervetri, Chiusi, Corneto, Cortone, Orte, Orvieto, Palestrina, Volterre, Vulci, etc. Comme ils sont d'une exécution grossière et souvent sans valeur artistique, ils ont été jusqu'ici très négligés, et on les a même souvent détruits à mesure qu'on les rencontrait en faisant des fouilles, parce qu'on ne pensait pas trouver à les vendre. Mais ils sont d'un grand intérêt historique ; en effet, les plus anciens d'entre eux, ceux qui n'ont d'autre ornement que des dessins géométriques incisés ou pointillés, paraissent appartenir à l'art étrusque primitif et autochtone. Les ornements en relief n'ont paru que plus tard, lorsque l'Étrurie s'est trouvée en relation avec la Grèce et l'Orient. C'est au VII[e] siècle avant notre ère, pense M. Lenormant, qu'on a commencé à orner ces vases de bandeaux ou de cannelures en relief, et aux VI[e] et V[e] siècles qu'on y a ajouté des figures en relief poussées dans des moules. Enfin, la fabrication de ces vases a entièrement cessé au III[e] siècle, la mode étant alors passée aux vases fabriqués à la façon étrusco-campanienne. — La comparaison des vases de terre noire et en général des monuments archéologiques trouvés à Orvieto, d'une part, et à Bolsena, de l'autre, confirme un fait historique déjà reconnu par plusieurs auteurs : c'est que la ville de *Volsinii*, qui a donné son nom à *Bolsena*, occupait dans l'antiquité l'emplacement d'Orvieto ; mais cette ville fut prise et détruite par les Romains en 260 avant notre ère, et les habitants furent transportés au lieu où est Bolsena ; c'est alors que l'ancienne ville, abandonnée, prit le nom d'*Urbs Vetus*, et que la nouvelle hérita du nom de *Volsinii*, qui lui est resté, très légèrement modifié.

Ouvrages déposés (séance précédente) : — Notices et extraits des mss. de la Bibl. nat. et autres bibliothèques, XXVII, 2 (imprimerie nationale, 1879, in-4°). — *Publications diverses de l'Académie de Cracovie, notamment* : — Acta historica res gestas Poloniae illustrantia, 1507-1795. T. I, Andreae de Venciborco Zebrzydowski, episcopi Vladislaviensis et Cracoviensis, epistolarum libros a. 1546-1553 continens (1878, in-4°); — Archiwum do dziejów literatury i oswiaty w Polsc, I. (1878, gr. in-8°); — Monumenta Poloniae historica, III (1878, in-4°); — Starodawne prawa polskiego pomniki, t. V, cz. 1 : Rerum publicarum scientiae quae saeculo XV in Polonia viguit monumenta litteraria. Edit. cur. Michael BOBRZYNSKI... (1878, in-4°); — ZAKRZEWSKI (W.), Po ucieczce Henrifka dzieje bezkrólewia 1574-1575 (1878, in-8°).

Présentés par M. Egger : — EGGER, Observations et réflexions sur le développement de l'intelligence et du langage chez les enfants (Paris, 1879, in-8°); — Magasin d'éducation et de récréation (Hetzel, in-4°), contenant un exposé de l'histoire des livres dans tous les temps, par M. EGGER.

Ouvrages déposés (Séance du 25 avril) : — Francisci PAVESI de Insubrium agricolarum in transatlanticas regiones demigratione idyllia praemio aureo ornata in certamine poetico Hoeufftiano. Accedunt duo poemata laudata (Amstelodami, 1878, in-8°); — Paul SÉBILLOT, Essai sur le patois gallot (s. l. n. d., in-8°); — Medaglie di Niccolò Copernico descritte dal dottore Arturo WOLYNSKI (VOLINSCHI) (Firenze, 1879, in-8°); — Nuovi documenti inediti del processo di Galileo Galilei illustrati dal dott. Arturo WOLYNSKI (VOLINSCHI), (Firenze, 1878, in-8°).

Présentés de la part des auteurs : — par M. d'Hervey de Saint-Denys : Félix LE SERGEANT DE MONNECOVE, Le siège de Thérouanne et la trève de Bomy en 1537, documents inédits (extrait du Bulletin historique de la société des antiquaires de la Morinie); — *par M. Schefer* : Louis LEGER, Histoire de l'Autriche-Hongrie. (Paris, Hachette); — *par M. de Wailly* : JADART, Dom Jean Mabillon, étude suivie de documents sur sa vie, ses œuvres et sa mémoire; — *par M. Delisle* : 1° Léon CLÉDAT, Du rôle historique de Bertrand de Born; 2° L. CLÉDAT, De fratre Salimbene ejusque chronicae auctoritate (M. Delisle signale une note marginale du ms. de Salimbene, relevée par M. Clédat, d'où il résulte que pour Salimbene Primat de Cologne et Primat d'Orléans étaient un même personnage : voy. séance du 7 mars 1879, ci-dessus, p. 215; Salimbene, parlant de Primat, chanoine de Cologne, ajoute en marge : « Nota quod Primas Aurelianensis fuit »); — *par M. Barbier de Meynard* : Code musulman, rite malekite : Du statut réel; texte arabe et traduction nouvelle par SEIGNETTE (Alger, gr. in-8°); — *par M. Heuzey* : Eug. MÜNTZ, Essai sur les collections italiennes d'antiquités du pape Paul II (extrait de la Revue archéologique).

Julien HAVET.

Erratum. — P. 308, l. 14, les mots « L'inscription serait du bas empire » doivent être supprimés. M. Clermont-Ganneau m'écrit à ce sujet : « Permettez-moi de rectifier une petite inexactitude qui s'est glissée dans le compte-rendu de la séance de l'Académie des inscriptions et belles-lettres du 8 avril 1879 (*Rev. crit.*, n° 16, p. 308). Je n'ai pas indiqué *le bas empire* comme l'époque où auraient été gravées les inscriptions hébraïques accompagnant le double symbole controversé, que j'ai signalé sur deux des ossuaires juifs de Jérusalem communiqués par moi à l'Académie. J'ai proposé, au contraire, de rapporter au *Christianisme primitif* ce symbole où je me refusais à voir, et où je ne saurais voir encore, malgré l'opinion de M. Renan et de M. Derenbourg, le chandelier à sept branches. Cette indication chronologique ne pourrait s'appliquer qu'au dernier ossuaire de ce groupe, celui qui porte l'épigraphe HΔ et une croix *immissa* profondément gravée. Cette croix indiscutable, et indiscutée, nous force en effet de descendre sensiblement au-dessous de Constantin. Elle nous marque, je crois, le point extrême de cette série d'inhumations, commençant aux environs de l'ère chrétienne, et se prolongeant, selon moi, avec des lacunes naturellement, au delà même de la fondation d'Aelia Capitolina. Ch. CLERMONT-GANNEAU. »

J. H.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 10 Mai — 1879

A NOS LECTEURS

La *Revue critique* doit de nouveau annoncer à ses lecteurs qu'elle perd un des membres de son comité de rédaction. Heureusement que cette fois le vide n'est point dû à la mort : notre collaborateur et ami, M. Michel Bréal, qui vient d'être nommé inspecteur général de l'instruction supérieure, croit devoir se séparer de nous.

Nous n'avons pas besoin de dire qu'il ne renonce point aux idées en matière d'enseignement et de travail scientifique dont la *Revue* s'est faite l'organe, et dont il a été lui-même, en grande partie, le promoteur. Il n'est pas téméraire de penser que ces idées ont contribué à le désigner au choix de M. Jules Ferry. Mais M. Bréal a cru qu'il y avait, jusqu'à un certain point, incompatibilité entre le rôle de directeur d'un journal critique et celui d'inspecteur officiel : il pouvait arriver au journal d'adresser des éloges ou des reproches aux mêmes professeurs que l'inspecteur aurait à juger comme représentant du ministre. Nous avons dû céder à un scrupule que nous honorons sans le partager absolument.

Si la *Revue*, après les événements de 1870, est revenue à l'existence, c'est à M. Bréal que nos lecteurs en sont redevables. Au mois d'août 1870 elle avait suspendu sa publication, et, pendant l'année 1871, elle n'avait point paru. M. Bréal a été d'avis qu'il y avait un dommage pour les études de philologie et d'histoire à ce que notre voix cessât de se faire entendre. Il encouragea les fondateurs à se remettre à l'œuvre et, pour mieux les persuader, il se joignit à eux. Comme il le disait lui-même dans l'avant-propos de 1872, c'était un devoir : « Un instant nous avons « pu craindre qu'après le déchirement profond que la guerre laissait « derrière elle, il n'y eût plus de place en France pour un organe qui « juge les auteurs et les livres sans acception d'origine et de nationalité « et au seul point de vue de la vérité et de l'utilité scientifiques.... Mais

« sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, la France s'est montrée « plus forte et a mieux soutenu l'épreuve que ne l'annonçaient des pro- « phètes trop disposés à prévoir le mal.... Du moment que la *Revue* en « avait la faculté, c'était un devoir pour elle de reparaître. »

Depuis ce temps, M. Bréal nous a prêté l'autorité de son nom et le concours de son expérience et de son savoir. Nous lui adressons nos remerciements auxquels se joindront ceux de nos lecteurs. Nous savons, d'ailleurs, que sa collaboration ne sera pas entièrement perdue pour nous, et qu'il continuera à nous donner des articles dans les cas où ne se présentera point pour lui le conflit d'attributions qu'il redoute. Nous nous consolons, en outre, par la pensée que les hautes fonctions auxquelles il est appelé lui permettront de faire passer dans la pratique les idées d'amélioration et de réforme dont la *Revue* a été et restera l'interprète.

---

79. — Johannes Zvetaieff. **Sylloge inscriptionum oscarum.** Pars prior textum interpretationem glossarium continens, in-8°, 154 p. Pars posterior tabulas continens. 19 planches in-folio. Leipzig, Brockhaus, 1878.

Le nom de M. Zvetaieff, professeur à l'Université de Moscou, est déjà connu de nos lecteurs par le livre qu'il a publié en russe sur la phonétique et la grammaire osques [1]. Il nous donne aujourd'hui un recueil de toutes les inscriptions osques, avec traduction et avec vocabulaire : cette fois le latin est la langue employée par l'auteur dans tout le cours du volume. Ceux qui ont eu à s'occuper d'inscriptions osques, savent qu'un recueil de ce genre était depuis longtemps devenu nécessaire, car le livre de Mommsen a bientôt trente ans de date, le *Corpus* de Fabretti en a douze, et les fouilles ont depuis mis à découvert quantité de textes épigraphiques nouveaux. Ces dernières années ont été particulièrement fécondes en trouvailles. M. Z. a publié, avec un soin extrême, d'après des copies nouvelles, toutes ces inscriptions, en donnant chaque fois l'énumération complète des éditeurs, traducteurs, commentateurs qui l'ont précédé, de sorte que son livre sera le plus commode et le plus complet qu'on puisse recommander. Avec une modestie que nous ne pouvons nous empêcher de trouver excessive, M. Z. s'abstient généralement de rien avancer en son nom propre : dans le commentaire comme dans le vocabulaire, il se contente de reproduire les traductions les plus récentes, mettant quelquefois en regard deux opinions opposées, mais sans se prononcer. Il faut donc considérer son livre comme une sorte de résumé impersonnel donnant le dernier état de la philologie osque, et propageant l'erreur aussi bien que la vérité. Cependant, on peut affirmer que cette pu-

1. Cf. *Revue critique*, 1878, n° 11, art. 57, p. 171.

blication fait accomplir un pas, sinon au déchiffrement, du moins à la vue des difficultés du déchiffrement, à cause de la forme brève et claire sous laquelle elle présente les hypothèses qui ont cours. Telle conjecture qui, fondue dans un commentaire et appuyée de rapprochements plus ou moins décevants, pouvait faire illusion à l'esprit, apparaît chez M. Z. en sa fragilité. C'est donc dans ce livre qu'on devra, à l'avenir, se mettre au courant des études osques.

L'ouvrage de Mommsen, celui de Fabretti, gardent néanmoins leur prix, l'un à cause des renseignements historiques et épigraphiques qu'il contient en grand nombre, et des inscriptions sabelliennes, marses, volsques, etc. que M. Z. n'a pas cru devoir comprendre dans son cadre, l'autre surtout à cause de l'étrusque et des documents qu'il fournit pour l'histoire des alphabets italiques.

Ce qui ajoute à la publication de M. Z. une valeur hors ligne, c'est la seconde partie, dans laquelle il donne, en dix-neuf planches, d'admirables fac-simile d'environ 130 inscriptions. L'art de la reproduction par les procédés combinés de la photographie et de la gravure peut difficilement être poussé plus loin, et nous engageons nos éditeurs français à prendre connaissance de ces planches, pour voir ce que leurs confrères allemands obtiennent aujourd'hui en ce genre. Mais ces fac-simile ne sont pas seulement un régal pour les yeux : ils feront avancer l'interprétation. Plus d'un passage était mal lu jusqu'à présent et ne prend son véritable sens que depuis que nous possédons la lecture authentique. Le travail de M. Zvetaieff fera donc époque dans l'histoire des études italiques : nous lui en adressons nos remerciements, dont une partie devra être reportée au ministère de l'instruction publique russe, qui a rendu possible, par son appui, cette magnifique et utile publication.

M. B.

---

80. — **Die platonische Frage. Sendschreiben an Herrn Professor Dr E. Zeller**, von A. Krohn. Halle, Verlag von Richard Mühlmann, 1878, in-8°, viii et 168 p.

Ceci est un opuscule de philosophie guerroyante. L'auteur, évidemment exaspéré par le mauvais accueil que ses livres ont trouvé dans son pays, exhale son mécontentement surtout contre M. le professeur Siebeck et contre M. le Dr Teichmüller. Obscur par l'étrangeté des vues historiques et des doctrines théoriques, et par le mélange confus des spéculations de la Grèce antique avec celles de l'Allemagne depuis Kant (mélange dans lequel les premières sont immolées aux dernières), l'opuscule est encore obscurci par deux causes, qu'il est bon de signaler.

La première de ces causes accessoires d'obscurité tient au style incroyable de l'auteur, dont les locutions barbares feraient regretter les plus mauvais temps de la scholastique en décadence. L'auteur emploie fréquemment des mots qui n'ont jamais été ni latins ni grecs, et qui ne seront jamais alle-

mands, comme *reguliren* (p. 92, l. 27), *ignoriren* (p. 25, l. 14), *gravitiren, präsentiren* (p. VI, l. 7 et 28), *substantiiren* (p. 57, l. 26), *desorientiren, ruiniren,* etc., *ein modern präjudicirte Plato* (p. VI, l. 19), *das Prius, das Aprioriische* (p. 139, l. 11 et 12), *die phychische* (lisez *psychische*) *Ontogenie* (p. 28, l. 10), etc. Des mots, passons aux phrases. M. K. se demande (p. 49, l. 13-14) si les *idées* de Platon sont une *Hypostasiirung* (en français *hypostasiation*) des *notions* de Socrate. Peu respectueux pour la théorie des *idées* et pour le platonisme en général, M. K. dit (p. 132, l. 25-26) que Platon n'a trouvé aucune occasion de *transcender (transcendiren) les formes des choses,* et il ajoute (p. 132, fin) que Platon a considéré les *idées* comme des *Consecutiva de l'être de la divinité.* En parlant de l'auteur des livres VIII et IX de la *République,* il dit (p. 28, l. 16) que *la métaphysique est encore bien loin de l'horizon de ce pédagogue (dieses Pädagogen).* Du reste, il ajoute (p. 29, l. 25-26) que *l'homme Platon (der Mensch Plato) a eu ses développements,* et que *ce n'est pas sa tête seule (nicht nur sein Kopf)* qui s'est développée. Le dernier mot de M. K. (p. 165) est ce paradoxe, que *tous les dialogues ensemble sont d'origine postérieure à la République.* Suivant M. K., le platonisme ne pouvait pas aboutir à un résultat; car dans ce système, dit-il (p. 136, l. 22-25), *l'affirmation de l'intelligible (des Intelligiblen) et la négation des choses de ce côté-ci* (*des Diesseitigen,* c'est-à-dire *des choses de ce monde*) *sont les deux seuls facteurs (Factoren) desquels on doit faire sortir comme gain le Facit métaphysique (das metaphysische Facit).* M. K. connaît aussi (p. 130, l. 26) *le Facit de l'ontologie.* Il faut donc croire que ce mot *Facit* a un sens pour lui. Afin de prouver mieux l'insuffisance du platonisme, M. K. dit (p. 136, l. 32-35) que *le sublimé le plus volatil du monde accessible à l'observation (das flüchtigste Sublimat der anschaulichen Welt),* c'est-à-dire, suivant lui, *les notions de quantité et de mouvement, sont les seuls fils conducteurs que le platonisme ait acceptés pour arriver à ce qui est supérieur aux sens;* car, ajoute-t-il (l, 35-37), *le platonisme sentait pourtant le besoin de lier en quelque manière avec le monde phénoménal son intuition géniale (seine genialische Intuition) du monde intelligible.* Ce sont là, pour les phrases comme pour les mots isolés, quelques exemples entre mille; mais ces exemples suffisent, je pense, pour caractériser une obscurité incurable.

Une autre cause accessoire d'obscurité, mais à laquelle on peut apporter quelque remède, c'est qu'avant d'entrer en matière, M. K. n'a jugé à propos de faire connaître ni la place de son opuscule dans la polémique à laquelle il appartient et qu'il suppose connue des lecteurs, ni le plan de cet opuscule. Disons d'abord quelques mots sur le premier point.

M. Edouard Zeller a publié, sur *La philosophie des Grecs,* un ouvrage très-supérieur à tout ce qui avait été écrit sur le même objet. Cet ouvrage a obtenu en Allemagne un succès mérité, et une traduction française, faite sur la 3e édition allemande, se publie à Paris. Parmi les ad-

versaires et les rivaux qui ne lui ont pas manqué de l'autre côté du Rhin, le plus distingué me paraît être M. Teichmüller, dans ses *Etudes pour l'histoire des notions philosophiques en Grèce* (Berlin, 1874, IX et 667 p. in-8°), et *Nouvelles études,* 1er cahier (1876, XVI et 269 p.). Ces études intéressantes, conçues dans un esprit trop systématique, apportent aux interprétations habituellement justes de M. Zeller des rectifications et des compléments quelquefois justes aussi, et des objections souvent utiles à connaître, lors même qu'il faut savoir les repousser. C'est ainsi qu'il ne faut pas suivre M. Teichmüller dans sa critique excessive, lorsqu'il ne reconnaît, comme présentées sérieusement par Platon, que les doctrines conciliables avec celle de la *gauche hégélienne*, par exemple la doctrine de l'*éternité de l'âme universelle,* et lorsqu'il considère comme des mythes, imaginés par Platon pour plaire au vulgaire, tout ce qui impliquerait de la part du philosophe grec des opinions trop franchement spiritualistes, par exemple une croyance sincère à une certaine *immortalité personnelle des âmes individuelles.* Sur le platonisme en particulier *(Etudes,* p. 105-222), M. Teichmüller a reproduit et complété ses vues, vers la fin de 1876, dans un petit volume intitulé : *La question platonique, écrit polémique contre Zeller* (Gotha, 1876, XVI et 127 p. in-8°). Vers le commencement de cette même année 1876, M. K., déjà auteur d'un opuscule sur *Xénophon et Socrate,* avait publié, comme tome Ier d'*Etudes sur la littérature socratico-platonique,* un volume intitulé : *La République de Platon* (Halle, 1876, in-8°), et M. Teichmüller, dans sa *Question platonique,* avait attaqué incidemment M. K., qui, sur quelques points seulement, s'était trouvé d'accord avec M. Zeller, notamment sur la manière dont Platon entendait l'immortalité de l'âme. Mais sur d'autres points M. K., dans l'opuscule dont nous rendons compte, se vante d'être plus opposé à l'ensemble des opinions de M. Zeller que ne l'est M. Teichmüller lui-même. A en croire M. K., ces deux historiens de la philosophie grecque, M. Zeller et M. Teichmüller, appartiendraient tous deux à l'ancienne critique, dont le représentant le plus éminent est, dit-il (p. V-VII), M. Zeller; mais, en ce qui concerne le platonisme, les Zeller et les Teichmüller seraient destinés à disparaître devant la critique de l'avenir, dont M. K. serait l'initiateur encore méconnu. Tels sont les faits dont il faut être instruit d'avance, pour comprendre l'écrit polémique publié par M. K. près de trois ans plus tard que celui de M. Teichmüller, mais sous le même titre principal, savoir : *La question platonique, écrit sous forme de missive à M. le Professeur Dr E. Zeller, par A. Krohn.*

Passons au second point, nécessaire aussi à connaître d'avance. La préface (p. III-VIII) indique très-imparfaitement l'*objet* de cet écrit, et n'en indique pas du tout la *marche.* L'opuscule commence brusquement par un renvoi au *livre II, chapitre* X, d'un ouvrage dont on ne lit en cet endroit ni le titre ni le nom de l'auteur. Les deux dernières pages de la préface n'apprennent rien non plus à cet égard. Il faut deviner qu'il s'a-

git de la *République* de Platon, nommée six pages plus haut, au commencement de la préface. Ni le titre général de l'ouvrage, ni les titres de ses six chapitres, ne nous apprennent la nature et l'ordre des questions traitées. Le chapitre Ier (p. 1-46), intitulé : *La notion de la nature et l'éthique psychologique,* et le chapitre II (p. 46-102), intitulé : *La doctrine des idées et l'éthique spéculative,* concernent les doctrines attribuées à Socrate dans la *République* de Platon. Le chapitre III (p. 102-129) est intitulé : *L'ordre des livres,* et il est sous-entendu que ce sont ceux de la *République,* dans laquelle deux livres du milieu deviennent les derniers par décision de M. K. Le nom de *Sommaire (Summarium),* donné au chapitre IV, signifie qu'il résume les chapitres précédents. Pour le Ve chapitre (p. 139-162), le titre est : *Doctrine de l'immortalité ;* sous-entendez : *d'après Platon.* Enfin le court chapitre VI (p. 162-166), porte le même titre que l'opuscule entier : *La question platonique;* mais, au lieu d'être un résumé ou une conclusion des 162 pages précédentes, ce dernier chapitre est, en quatre pages, un essai de confirmation d'un point spécial du chapitre Ier. Ajoutons que ces dix chapitres sont pleins de répétitions et de divagations rebelles à toute analyse, dans lesquelles défilent sans ordre la plupart des grands noms de la philosophie allemande.

Cependant, sur le platonisme antique, nous signalerons dans cet opuscule quelques thèses que l'auteur s'efforce de défendre, mais qui, comme l'indiquent ses plaintes amères, avaient été trouvées trop paradoxales, même en Allemagne. Ne tenant aucun compte de la judicieuse dissertation du Dr Schedle (Innsbruck, 1876, in-4°) *Sur l'ordre chronologique des dialogues de Platon, le Phèdre, le Phédon, la République et le Timée,* M. K. admet définitivement (p. 165) que la *République* est antérieure à tous les autres dialogues. En 391 av. J.-C., dans sa comédie de *l'Assemblée des femmes,* Aristophane s'est moqué de *communistes athéniens* dont certaines rêveries ont été adoptées par Platon quelques années plus tard, comme elles l'ont été par les saint-simoniens à Paris au XIXe siècle. M. K. prétend que, dans cette pièce, Aristophane a voulu se moquer de Platon et de sa *République.* Mais Aristophane n'y nomme pas Platon et il n'y désigne la *République* par aucune allusion directe : ce qu'il aurait certainement fait, si ce dialogue avait été dès lors publié par Platon, dont le nom est revenu si souvent un peu plus tard dans les vers des poètes de la *Comédie moyenne* d'Athènes (v. Meinecke, *Fragm. comic. gr.,* t. III, et t. V, pars II, p. 845). Je dis qu'Aristophane n'aurait pas manqué cette occasion de lancer contre Platon nominativement une raillerie bien méritée ; car, dans les *Nuées,* le même Aristophane avait bien osé non-seulement nommer Socrate, mais le montrer sur la scène et personnifier en lui, par des accusations fausses, les sophistes ses adversaires. Ce n'est point l'*Assemblée des femmes* qui suppose l'existence antérieure de la *République ;* c'est, au contraire, la *République* qui paraît supposer l'existence antérieure, soit de cette comédie, soit d'autres

semblables. En effet, dans le Ve livre de la *République* (p. 452-457), Platon prend la défense de ceux qui, avant lui, à l'exemple des Crétois et des Lacédémoniens et malgré les scrupules des anciens Grecs et des barbares, avaient introduit à Athènes l'habitude de la nudité dans les gymnases : alors, dit le Socrate du dialogue (p. 452 C D), il était permis aux beaux esprits de ce temps de *tourner* cela *en comédie* (κωμῳδεῖν), et il soutient (p. 457) qu'il ne faut pas non plus s'inquiéter des railleries contre le projet de réunir les deux sexes dans les exercices gymnastiques et d'établir pour la classe la plus élevée des citoyens la communauté des femmes et des enfants. M. K. se fait donc illusion en croyant avoir prouvé que la *République* est antérieure à 391, date de cette comédie. Mais, de plus, dans la *République,* dialogue unique en dix livres, M. K. croit devoir distinguer plusieurs Socrates mis en scène à diverses époques par plusieurs Platons successifs, et il veut que le plus ancien de ces Socrates soit identique à celui de Xénophon. Entre sept chapitres des *Mémoires* de Xénophon sur Socrate, et les cinq premiers livres de la *République* excepté la fin du Ve, M. K. a exagéré la ressemblance, au point de trouver dans ces livres un Platon psychologue et empirique, puis de montrer dans les livres VIII à X un Platon spéculatif, mais renfermant ses théories dans les limites de l'univers visible, et enfin de signaler dans la fin du livre V et dans les livres VI et VII un Platon idéaliste, postérieur aux deux autres, mais malheureux dans ses efforts pour s'élever à la métaphysique *transcendante.* La seule concession que, dans un bon moment (chap. IV, p. 129-130), M. K. ne repousse pas, c'est celle d'après laquelle un seul Platon aurait continué pendant toute sa vie la rédaction de la *République,* et aurait donné d'abord, dans son adolescence, la première partie de ce long dialogue, et ensuite, depuis son âge mûr, les deux autres parties, mais dans l'ordre marqué par M. K., c'est-à-dire la fin avant le milieu. Seulement il faudrait que, dans cet ensemble ainsi formé par juxtaposition, Platon eût laissé subsister les contradictions que M. K. (surtout p. 11-16) a cru y voir. Mais il serait bien plus facile qu'il ne croit d'expliquer ces contradictions prétendues, sans multiplier les Platons et les Socrates. Du reste, M. K., dans ses derniers chapitres, paraît avoir oublié non-seulement cette concession passagère, mais sa thèse principale sur les époques entièrement différentes des trois parties qu'il a distinguées dans la *République;* car sa conclusion, qu'il promet de démontrer un jour, est que (p. 165) *l'ensemble des dialogues de Platon est d'origine postérieure à la République.* L'opuscule sur *La question platonique* est-il donc l'œuvre de deux MM. K., de même que, suivant l'un d'eux, la *République* serait l'œuvre de trois Platons au moins? Quoi qu'il en soit, en attendant la démonstration promise par le M. Krohn du chapitre VI, les lecteurs feront bien de ne pas s'effrayer des défis, que l'auteur ou les auteurs adressent à leurs adversaires, de réfuter les assertions répétées chacune tant de fois en tant d'endroits de cet incohérent opuscule, dans lequel nous avons pris ce qui nous a paru offrir quelque intérêt.

Th. H. MARTIN.

81. — **Geschichte des Levantehandels im Mittelalter**, von Dr Wilhelm Heyd. Erster Band. Stuttgart, Verlag der J. G. Cotta'schen Buchhandlung. 1879. xvii-604 pp. in-8°.

Pour porter un jugement définitif sur cet ouvrage, il faudrait, en bonne critique, attendre le second volume qui nous est promis par l'auteur à brève échéance. Il ne saurait, en effet, jusque-là être question de lacunes, car ce que l'on pourrait regretter de ne pas trouver dans le premier volume a peut être été, à dessein, renvoyé au second. Nous aurions aimé toutefois à être dès maintenant quelque peu éclairés sur ce point. Une dizaine de lignes, dans la préface, sur le plan général de l'œuvre, n'auraient pas été superflues.

M. Heyd a tourné, depuis de longues années, ses études vers le sujet qu'il traite aujourd'hui *ex professo*. Il s'était occupé tout particulièrement des établissements commerciaux fondés au moyen âge dans le Levant par les Italiens. Ces études, remarquables à plusieurs égards, avaient été publiées dans un recueil périodique. Plus tard, elles furent réunies et traduites en italien par le professeur Joseph Müller, de Padoue, sous le titre de : *Le colonie commerciali degli Italiani in Oriente nel medio evo* [1]. Le nouvel ouvrage de M. H. peut être considéré en quelque sorte comme une troisième édition de ces études historiques, mais une édition singulièrement augmentée. Le plan a dû être, comme l'on pense bien, élargi et remanié pour recevoir les développements que l'auteur y voulait faire entrer. Peut-être le livre se ressent-il de cette origine, et la question des établissements italiens y est-elle un peu dominante. Mais, après tout, cela se comprend. Le rôle du commerce italien, envisagé dans ses rapports avec le Levant, à l'époque choisie par M. H., a été, en somme, prépondérant dans l'histoire, et l'historien doit être tenté de traduire cette prépondérance dans les faits par une plus grande surface dans le tableau où il entreprend de nous peindre l'image de ces faits.

Après avoir brièvement indiqué ses principales sources, M. H. passe assez rapidement en revue ce qu'il appelle la première période, s'étendant de Justinien à la première croisade, ou plutôt de Mahomet aux croisades, car les vingt-neuf pages consacrées à Justinien et à ses successeurs ne comptent guère.

A propos de l'industrie de la soie et du développement qu'elle avait pris en Syrie à l'époque byzantine, je signalerai à M. H. une inscription grecque de Beyrouth [2] mentionnant un certain Samouel ouvrier en soie. Il m'a semblé en général que M. H., qui connaît bien les sources historiques, avait un peu négligé les documents épigraphiques, fort instructifs cependant, surtout pour cette première période. Ainsi il n'eût pas été

1. Venezia e Torino 1866-1868. Fait partie de la *Nuova collezione di opere storiche* publiées sous la direction de l'historien vénitien Rinaldo Fulin.

2. Waddington, *Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, n° 1854, c.

inutile de nous montrer, par exemple, que les grandes voies commerciales reliant l'Euphrate à la Méditerranée, avaient déjà été tracées par les importantes caravanes mentionnées à plusieurs reprises dans les inscriptions palmyréennes [1].

A partir de la fondation de l'Islamisme, l'auteur examine successivement à son point de vue spécial qui l'occupe : les Arabes et les routes commerciales traversant leur territoire ; les Grecs ; la Russie et la Scandinavie dans leurs relations avec les Arabes d'une part, avec Byzance de l'autre ; l'Allemagne ; la Grande-Bretagne ; la France ; l'Italie. Quatre pages sont données aux Juifs. C'est peu. On aurait désiré plus de détails sur l'organisation et les principaux objets du trafic juif, qui tient une si grande place au moyen-âge, notamment sur la traite des esclaves, eunuques, femmes et jeunes garçons, qui en était une des branches les plus lucratives, sinon les plus honorables.

M. H. arrive ensuite à la seconde période et s'occupe de la fondation des établissements commerciaux dans le Levant, à l'époque des croisades. Après une esquisse générale des principautés franques de Syrie au premier siècle de leur existence, il étudie l'état des colonies commerciales dans ces principautés ; puis à Byzance : sous les Comnènes et les Anges ; sous les empereurs latins. Il reprend ensuite les principautés franques de Syrie au second siècle de leur existence et consacre des chapitres spéciaux à Chypre, à la petite Arménie, à la Syrie musulmane et à l'Egypte.

M. Heyd comprend dans cette même période, en se contentant de la distinguer par une sous-division, l'histoire commerciale du Levant, comprise entre la fin du XIII[e] et celle du XIV[e] siècle, empire grec sous les Paléologues, et principautés franques contemporaines en Grèce jusqu'au traité de Turin ; Bulgarie ; Asie-Mineure, Turquie. Il semble cependant qu'il y ait là en réalité une coupure historique plus profonde.

Nous nous contentons pour aujourd'hui de cette analyse sommaire, nous réservant de revenir sur certains points lors de la publication du deuxième et dernier volume.

C. C. G.

---

82. — **Maret, duc de Bassano,** par le baron ERNOUF. 1 vol. in-8° de III-691 p. Paris, Charpentier, 1878.

Hugues Maret, duc de Bassano, a été fort maltraité par les historiens modernes, surtout par M. Thiers qui va jusqu'à lui reprocher son « fétichisme » pour Napoléon, qui l'appelle même « le plus dangereux des ministres [2], » et par M. Lanfrey qui l'accuse « d'avoir été à genoux devant l'infaillibilité du maître, bien qu'il fût très-infatué de ses propres

---

1. De Vogüé, *Syrie Centrale, Inscr. sémitiques*, n[os] 4, 5, 6, 7.
2. *Histoire du Consulat et de l'Empire.* (Avril 1811.)

mérites [1]. » M. le baron Ernouf, dont les remarquables travaux sur notre histoire diplomatique jouissent d'une réputation méritée, s'inscrit en faux contre ces jugements sévères ; il serait heureux de pouvoir réhabiliter Maret. « En France, dit-il avec Maret lui-même, l'honneur, « le désintéressement, le dévouement et la fidélité sont des titres à une « popularité durable, » et, partant de ce principe [2], il voudrait assurer à son client l'estime de la postérité, puisque celle des contemporains n'a pas été la récompense de ses mérites. On accuse Maret d'avoir été pendant quinze ans le plus servile de tous les flatteurs ; M. E. se propose de montrer qu'il fut, au contraire, un ministre courageux dont le plus grand défaut a été d'être beaucoup trop modeste.

Il y a bien du talent dans ce nouvel ouvrage, et, lors même que l'auteur n'aurait pas atteint son but, on peut dire qu'il aura rendu un véritable service aux études historiques. Il a mis en œuvre, avec un rare bonheur, les documents inédits qu'il possédait, et surtout les *Mémoires* malheureusement incomplets de Maret ; il a fait preuve d'une connaissance profonde de l'histoire de France, et l'on voit que M. E. a été le collaborateur et le digne continuateur de Bignon.

Souvent M. E. a raison contre M. Thiers, et ces discussions de détail, toujours intéressantes quand elles ne sont pas trop longues, ont parfois une véritable importance. (V. notamment pages 285, 366, 383, 431, 444, 457, 461, 542, 550, 558, 593, 619, etc.). L'illustre historien de la Révolution et de l'Empire négligeait volontiers les petits faits ; les documents eux-mêmes n'avaient pas toujours à ses yeux une grande valeur, et ses jugements les plus célèbres ne sont pas exempts de partialité. Il est donc nécessaire que des critiques minutieux s'attachent à ses pas, contrôlent ses assertions, relèvent ses erreurs et mettent la vérité dans tout son jour ; M. E. excelle dans ce genre de travail, et son étude sur Maret contient un assez grand nombre de rectifications importantes. Il démontre victorieusement que Napoléon, tout en se tenant prêt à faire la campagne de Russie, aurait volontiers, au dernier moment, abandonné cette entreprise insensée (p. 364 et sq.) ; il prouve que le czar Alexandre, un prince si doux, au dire de M. Thiers, avait ordonné l'incendie de Moscou (p. 431), et que Napoléon avait résolu d'évacuer définitivement cette ville, non pas le 20 octobre, mais bien le 16 (p. 443), etc.

Mais voici qui est d'un intérêt plus général. M. E. accuse M. Thiers de s'être, pour ainsi dire, laissé enjôler par les adversaires de Napoléon, par Talleyrand, par Jomini, et surtout par le prince de Metternich ; il lui reproche d'être beaucoup trop autrichien, dans la dernière partie de son Histoire. Il est difficile de savoir qui a raison ou du grand historien ou du critique très-sagace ; si le premier est partial, le second ne l'est pas

1. *Histoire de Napoléon*, tome V, p. 443.
2. Cette phrase de Maret sert d'épigraphe au volume.

moins, et M. E. met autant de passion à justifier Napoléon que M. Thiers à l'accuser. M. E. ne veut pas admettre que l'empereur, en 1813, ait été véritablement fou, comme le disait le ministre Decrès, et il aime mieux dire que les Autrichiens furent alors odieusement perfides; mais il nous semble que les preuves données par lui ne sont pas suffisantes, et que l'histoire doit suspendre son jugement jusqu'à plus ample informé.

Les discussions de ce genre sont nombreuses dans l'ouvrage de M. E. et l'on peut juger par ces quelques exemples de l'intérêt qu'elles présentent. Quant au caractère de Maret et à son zèle comme ministre de Napoléon, il est douteux que M. E. change du tout au tout l'idée que l'on s'en fait généralement. Est-il vrai, comme il le dit (p. 213), que Maret n'ait pris aucune part au coup d'Etat du 18 brumaire, et que la Fortune soit venue le chercher ce jour-là dans son lit? C'est bien difficile à croire, et le témoignage quelque peu intéressé de Maret, qui « ne fut initié à ce qui se préparait qu'au moment même de l'exécution, » aurait besoin d'être sérieusement contrôlé. Dans la suite de son étude, M. E. s'attache à prouver que Maret ne fut point un courtisan, comme on l'a tant de fois répété, et il essaie de lui attribuer, non pas quelques actes de résistance ou d'opposition, mais du moins quelques velléités d'indépendance, quelques conseils timides risqués à l'occasion. L'histoire est justement sévère pour ces conseillers par trop discrets qui assument avec tant d'abnégation la responsabilité des actes les plus odieux; elle refuse son estime à ceux qui n'ont de courage qu'à huis-clos, et elle accuse Maret de servilité, d'autant plus que sa discrétion, son dévouement et sa modestie lui ont valu des places magnifiquement rétribuées, les titres de comte et de duc, et cent soixante mille livres de rente!

Le duc de Bassano a-t-il cherché, comme on l'a « prétendu, » à supplanter Talleyrand? M. E. ne discute point cette question; il se contente de dire que « Maret était incapable de ces trames hypocrites (p. 247), » et il faut avouer que la preuve n'est pas concluante. « Fit-il quelques ef- « forts pour empêcher l'empereur d'adopter à Bayonne la résolution qui « devait lui être si funeste? *Maret est resté sur ce point fidèle à ses* « *habitudes de discrétion impénétrable.* Il a mieux aimé encourir le « soupçon d'une docilité, d'une confiance aveugles, que de se laisser at- « tribuer, avec raison peut-être, le mérite de quelque sage observation. » (P. 248.) Si tout le livre était sur ce ton, la discussion ne serait pas longue, et nous en dirons autant d'une phrase non moins malheureuse qui termine le chap. LIX : « En un mot, au mérite de la franchise, il joi- « gnait celui de la discrétion ; et par cette conduite, de tout point hono- « norable, il donnait prise à ces inculpations de fétichisme, d'obéissance « servile, qui traînent encore dans de certaines histoires. Moins hon- « nête, il eût été moins calomnié; telle est la justice des hommes! » (P. 534.)

Un peu plus de courage ou un peu moins de discrétion aurait empêché les auteurs de « certaines histoires », c'est-à-dire M. Thiers, et aussi

M. Lanfrey, que M. E. affecte de ne jamais citer, de traiter Maret comme ils ont cru devoir le faire. Ce n'est pas leur faute si le duc de Bassano passe pour avoir approuvé ce qu'il a laissé faire, ce qu'il a fait lui-même de concert avec son maître. Que dirait-on d'un homme qui, sachant que son ami va commettre un grand crime, se contenterait d'admonester cet ami en secret, et participerait ensuite à l'exécution de ce crime? Telle serait au juste la situation de Maret, s'il fallait lui attribuer le rôle prépondérant que cherche à lui donner M. E. Mais non, Maret ne fut pas à vrai dire un conseiller, ce fut, depuis le 19 Brumaire jusqu'au lendemain de Waterloo, un subalterne intelligent et dévoué, une sorte de premier commis qui comprenait et traduisait à merveille la pensée de son chef; il ne semble pas qu'on puisse dire autre chose de lui. Napoléon d'ailleurs était trop orgueilleux et trop violent pour conserver quinze ans auprès de sa personne un homme qui se serait permis d'avoir une volonté propre. Talleyrand même et Fouché ont encouru des disgrâces, et l'on ne voit pas que Maret ait jamais été l'objet de la plus légère défaveur.

M. E. termine son livre en disant que « parmi les compagnons des « travaux et de la gloire de Napoléon qui participent à l'immortalité « de son nom, il est des personnalités plus éclatantes que Maret »; tout le monde en convient, car un ministre sans initiative, un homme qui se réduit à exécuter les volontés d'autrui, ne peut arriver à la gloire. M. E. ajoute qu'il n'en est pas de plus honorable; mais c'est précisément ce qu'il fallait démontrer, et peut-être M. E. n'a-t-il pas apporté assez de preuves à l'appui de sa thèse. Il a parfois raison quand il cherche à disculper le duc de Bassano sur tel ou tel point particulier; mais que de fois il glisse sur les plus gros événements, et paraît ainsi passer condamnation sur des faits très-graves, sur les affaires de Moreau, de Pichegru, du duc d'Enghien, de Pie VII, de M[me] de Staël, et sur beaucoup d'autres encore. Prenons-en seulement un exemple relatif à un tout petit fait. En 1807, Maret fit donner le *Journal des Débats* à son secrétaire Etienne; ne peut-on dire que ce jour-là il se rendit complice de ce que M. E. lui-même appelle avec raison « l'injuste spoliation des frères Bertin (p. 244)? » C'est la même chose pour une infinité d'autres iniquités sur lesquelles M. Ernouf garde un silence prudent.

Quoi qu'il en soit, cette étude sur Maret est très-importante à bien des égards, puisque l'on y trouve puisés aux meilleures sources et employés avec un véritable talent des renseignements précieux sur l'histoire diplomatique de 1792 et de 1793, sur les négociations peu connues de la France avec la Belgique et avec l'Angleterre à cette époque, et sur l'histoire diplomatique, administrative et militaire de 1812. Inspiré par un sentiment des plus honorables, par le culte de la famille et de l'amitié, ce livre est excellent : il ne contribuera pas à faire dresser des statues au duc de Bassano, mais il aura le grand mérite de mettre en lu-

mière bien des particularités peu connues, et de rectifier quelques erreurs échappées à la sagacité de M. Thiers ; ce sont des titres à l'estime de tous ceux qui aiment véritablement l'histoire.

A. GAZIER.

---

83. — 1. **Kœnigin Karolina von Neapel,** und Sicilien im Kampfe gegen die franzœsische Weltherrschaft 1790-1814, von Freiherrn J. A. von HELFERT. Wien, Braumüller. 1878, in-8°, XIII et 641 p. — Prix : 15 mark (18 fr. 75).
— 2. **Joachim Murat,** seine letzten Kæmpfe und sein Ende, von Freiherrn J. A. von HELFERT. Wien, Manz. 1878, in-8°, x et 244 p. — Prix : 4 mark (5 fr.).
— 3. PALUMBO. **Maria Carolina,** regina delle due Sicilie, suo carteggio con lady Emma Hamilton. Naples, Jovene. 1877, in-12, 234 p.

L'histoire de Naples pendant la Révolution française et l'Empire, tient du drame et du roman. La violence sauvage des passions qui sont en jeu, le rôle prépondérant que jouent les femmes dans ces événements, les intrigues sanglantes et les amours scandaleux donnent à cet épisode de l'histoire du XIXe siècle un caractère singulier, qui en fait une sorte d'anachronisme au milieu de ces grandes luttes des nations et nous rejette brusquement aux temps de la Renaissance. La destruction des papiers de la cour de Naples, ordonnée par Ferdinand IV, ne permet pas d'espérer de ce côté beaucoup de lumière. Il faut chercher ailleurs, et c'est aux inépuisables archives de Vienne que l'on a, cette fois encore, demandé des faits précis et des explications historiques. La correspondance des agents autrichiens à Naples forme le fond de la partie inédite des deux nouveaux ouvrages de M. de Helfert.

Le premier et le plus considérable est une histoire du royaume de Naples rassemblée, pour ainsi dire, autour d'une biographie de Marie-Caroline, de 1790 à 1814. M. d'Arneth, dans sa belle et consciencieuse *Histoire de Marie-Thérèse,* nous avait tracé un portrait de Marie-Caroline dans ses premières années et jusqu'à son mariage (tome VII, ch. XI). Nous la retrouvons avec M. de H. en 1770, âgée de 38 ans et préparant le double mariage de ses filles avec les archiducs François et Ferdinand. C'est une femme ambitieuse et avide de domination, mais non à la manière de ses contemporaines. Rien en elle des grâces mondaines qui marquent le libertinage et l'intrigue d'une Pompadour ; rien de la grandeur d'âme de Marie-Thérèse, sa mère, l'imposante et grave « matrone » ; rien de l'énergie appliquée de la souveraine philosophe de Pétersbourg, rien enfin de la légèreté toute viennoise, du charme, de la fierté et de l'incomparable noblesse dans l'infortune qui relèvent chez Marie-Antoinette les erreurs et les faiblesses. Marie-Caroline est une femme du XVIe siècle. M. de H. essaie de la réhabiliter ; s'il s'écarte avec soin de tout ce qui ressemblerait à l'apologie, il évite les accusations ; il discute peu, il expose. Mais les faits mêmes qu'il raconte déposent contre Marie-Caroline. La reine de Sicile a des passions véhémentes, qui l'ennoblissent quand

leur objet est élevé, de l'énergie, de la vaillance, mais nulle suite, nul caractère, nulle valeur politique, et ce que la chronique du temps raconte de sa vie privée, n'est pas fait pour exciter notre sympathie et adoucir la sévérité de notre jugement. Le travail de M. H. sera lu avec grand profit : il suffira, pour en faire ressortir l'intérêt, de résumer les principaux chapitres. On y retrouve la même préoccupation du détail, la même abondance de recherches, mais aussi les mêmes obscurités dans l'exposition, et les mêmes incertitudes dans la critique qu'on avait relevées dans son étude sur le congrès de Rastadt. — Le livre Ier traite de la lutte avec la Révolution française (ch. I), de la république parthénopéenne (ch. II), des relations de Marie-Caroline avec l'Autriche (ch. III). — Le livre II, divisé en neuf chapitres, s'arrête à la chute de la dynastie, en 1805. — Le livre III est consacré au règne de Joseph Bonaparte et le livre IV à celui de Murat. Dans ces deux livres, M. de H. abandonne un instant Caroline pour nous exposer la situation du royaume de Naples et de la Sicile; ce n'est qu'à la fin du IVe livre que Marie-Caroline revient sur la scène, et l'ouvrage s'arrête à la mort de la reine (à Vienne, 1814).

Le livre beaucoup moins étendu que M. de H. consacre à Murat, « à ses derniers combats et à sa fin », se relie au travail du même auteur sur Marie-Caroline : les deux ouvrages réunis forment ainsi une histoire du royaume des Deux-Siciles de 1890 à 1815. Le récit de M. de H. nous expose la double trahison de Murat et la catastrophe qui termine sa vie. Il est fondé sur de nombreux et précieux documents tirés des archives de Vienne. On y voit comment Murat ne songeant qu'à garder sa couronne et à fonder une dynastie, se jeta dans les bras de l'Autriche. Dès le mois d'avril 1813, il faisait dire à Vienne que « son existence se trouverait tôt ou tard menacée par la grande prépondérance de la France », et qu'il était « prêt à soutenir la marche de l'Autriche, s'il le fallait, par toutes ses forces militaires ». Au commencement de 1814, il déclare au comte Mier (lettre du 16 janvier) qu' « il lui est pénible de devoir se battre contre les Français », mais qu'il doit sacrifier ses affections aux intérêts de son peuple de Naples. Mais bientôt Murat devait reconnaître que Metternich l'exploitait; il se repentit d'avoir séparé sa cause de celle de la France; il chercha à se rapprocher de Napoléon et à soulever l'Italie : il était trop tard. L'étude de M. de H. jette une nouvelle lumière sur ce dernier épisode de la carrière de Murat; elle complète ce que nous savions déjà sur ces tristes événements par la correspondance de Napoléon et du roi Joseph, par les mémoires du prince Eugène et l'histoire de la diplomatie européenne en Italie de M. Bianchi.

L'écrivain napolitain, M. Palumbo, qui, en même temps que M. de Helfert, abordait ce tragique sujet, ne cache nullement sa haine contre les souverains des Deux-Siciles. C'est chez lui affaire de conviction

politique. Mais cette conviction se déclare avec trop de violence et donne à son travail, très-étudié pourtant, les fâcheuses allures d'un pamphlet. M. Palumbo a travaillé au British-Museum et y a trouvé de curieux documents : ce sont les lettres que Caroline échangeait avec sa trop fameuse favorite, l'aventurière anglaise, qui, après avoir servi de modèle au Dr Graham et posé plastiquement pour ses démonstrations de *Mégalanthropogénésie*, devint lady Hamilton, ambassadrice d'Angleterre, l'amie intime de la reine de Naples, la maîtresse de Nelson et gouverna plusieurs années la politique napolitaine. La partie la plus intéressante de ce recueil trop court (p. 147-220) et de la notice qui précède, se rapporte à la réaction de 1799 et aux épouvantables représailles qui suivirent la chute de la république parthénopéenne et la capitulation signée entre les républicains et Ruffo. Les réflexions de Marie-Caroline sur cette capitulation (p. 76) et les remerciements qu'elle adresse à « sa chère milady » et à son « vertueux autant que brave cher amiral » (p. 198 et 200), montrent à nu cette âme implacable dans ses vengeances, et complètent le récit, un peu sec, de M. de Helfert.

Albert SOREL.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 2 mai 1879.

M. Bréal fait une communication sur un passage de l'inscription osque de la table de Bantia. — Il commence par rappeler que le monument connu sous le nom de *table de Bantia* est une table de bronze, trouvée en 1790 à Oppido en Lucanie, non loin de l'ancienne *Bantia*. Cette table porte de chaque côté une inscription, d'un côté une inscription latine, de l'autre une inscription osque. Ces deux inscriptions sont deux textes de loi. On ne possède qu'un fragment de chacun de ces textes, car la table avait été brisée lors de la découverte, et plusieurs morceaux sont perdus : ceux qui subsistent sont aujourd'hui conservés au musée de Naples. Le fragment osque et le fragment latin que nous possédons ne sont pas la traduction l'un de l'autre. On pourrait supposer que cela tient seulement à ce que nous n'avons pas le monument complet, et que la table entière contenait des deux côtés un même texte en deux langues; mais M. Bréal est disposé à croire qu'il n'en était pas ainsi, et que la loi osque et la loi latine sont deux lois différentes. Il pense que la loi osque est la plus ancienne, et qu'elle est de l'époque des Gracques. — Cette loi est une de celles que les Romains appelaient des lois *per saturam*, c'est-à-dire qu'elle traite de matières diverses : on y trouve successivement des dispositions sur l'acte d'*intercession* par lequel les magistrats pouvaient mettre fin aux assemblées du peuple, sur les délais de justice, sur le cens, etc., etc. — Le texte osque a été publié pour la première fois par Marini; il a été successivement étudié par plusieurs auteurs, entre autres par M. Mommsen, qui a voulu à tort y voir une loi agraire, puis par MM. Kirchhoff, Lang et Bücheler, qui en ont éclairci les principales difficultés. Un *fac-simile* vient d'être donné par M. Zvetaieff, dans sa *Sylloge inscriptionum oscarum* publiée aux frais du ministère de l'instruction publique de Russie. Une partie des difficultés qui ont arrêté les philologues et qui les arrêtent encore vient de ce que la table même contient des fautes. Celui qui l'a gravée paraît n'avoir pas compris la langue osque, si l'on en juge par des fautes qui défigurent absolument certains mots. Ainsi le nom de la ville de Bantia a été écrit une fois SANSAE pour BANSAE [1]. On peut supposer que cette table a été gravée à Rome, où il paraît y avoir eu une corporation de graveurs sur bronze, qui se chargeaient de graver des textes de lois pour toutes les villes d'Italie.

---

1. M. Egger fait remarquer qu'une faute toute semblable se trouve dans l'inscription du sénatus-consulte sur les Bacchanales, où le graveur a écrit une fois SACANAL pour BACANAL.

Après avoir donné ces notions préliminaires, M. Bréal aborde l'explication d'un passage de la loi en particulier. C'est celui qui concerne le *cens* ou recensement des citoyens de Bantia. Il commence à la ligne 18 de l'inscription et est ainsi conçu : PON. CENSTVR | BANSAE. TAVTAM. CENSAZET. PIS. CEVS. BANTINS. FVST. CENSAMVR. ESVF. IN. EITVAM. POIZAD. LIGVD | IVSC. CENSTVR. CENSAVM. ANGET. VZET. AVT. SVAEPIS. CENSTOMEN. NEI. CEBNVST. DOLVD. MALLVD | IN. EIZEIC. VINCTER. ESVF. CONEMEI. LAMATIR. PR. MEDDIXVD. TOVTAD. PRAESENTID. PERVM. DOLVM | MALLOM. IN. AMIRICATVD. ALLO. FAMELO. IN. EI. SIVOM. PAEI. EIZEIS. FVST. PAE. ANCENSTO. FVST. TONTICO. ESTVD. Ce que M. Bréal traduit en latin : « Cum censores Bantiae populum censebunt, quisquis civis Bantinus erit, censetor, ipse et pecunia, qua lege ii censores censere statuerint. At si quis in censum non convenerit dolo malo et in hoc convincitur, ipse in comitio damnetur (*ou* vocetur ?) praetoris magisterio populo praesenti sine dolo malo, et aestimetur (*ou* vendatur ?) cetera familia et is insuper, quae ejus erit quae non incensa erit publica esto. » Il y a là deux dispositions. La première ordonne de comprendre dans le cens tous les citoyens de Bantia et leur biens, sans doute pour lever sur les premiers une capitation personnelle et sur les seconds un impôt en raison de leur valeur. La seconde indique la procédure à suivre contre le citoyen qui chercherait à soustraire au cens tout ou partie de sa fortune en s'abstenant de la déclarer. A Rome, celui qui commettait cette infraction était vendu comme esclave au profit du peuple. Dans la loi de Bantia, si l'on traduit AMIRICATVD par *vendatur*, on trouve une disposition analogue : mais dans ce système, comme le texte ajoute « lui et sa famille », il faudrait croire que la femme et les enfants du citoyen partageaient la peine qu'il avait encourue par sa faute personnelle, ce qui semble inadmissible. C'est pourquoi M. Bréal préfère s'en tenir à une autre explication AMIRICATUD = *aestimetur*, suivant laquelle la loi ordonnerait simplement d'estimer les biens du réfractaire et de confisquer tout ce qu'il aurait tenté de dissimuler.

M. Laboulaye pense qu'on peut s'en tenir à l'explication *vendatur*, à condition d'entendre par FAMELO = *familia*, la fortune et non la famille du condamné. On vendait le réfractaire comme esclave, et cette peine entraînait nécessairement la confiscation de ses biens, ceux-ci aussi étaient vendus au profit du peuple.

M. Deloche demande si les mots PERVM DOLVM MALLOM ne pourraient se traduire par *propter dolum malum* plutôt que par *sine dolo malo*. On aurait ainsi un sens plus satisfaisant. — M. Bréal dit que cette interprétation lui paraît pouvoir en effet être soutenue, mais on n'a pas de données suffisantes pour se prononcer avec certitude.

M. Ramé lit une note *sur une vie en images de saint Aubin*. Il s'agit de sept feuillets de parchemin qui contiennent des peintures représentant des scènes de la vie de saint Aubin, avec des légendes en vers latins. Ces feuillets, débris d'un manuscrit autrefois plus considérable, appartiennent à M. A. Ménard, de Langres. M. Ramé pense que le manuscrit dont ils faisaient partie n'est autre qu'un manuscrit signalé par Mabillon et plusieurs autres auteurs comme existant encore au XVII[e] et au XVIII[e] siècle dans l'abbaye de Saint-Aubin d'Angers. Une tradition de l'abbaye attribuait ce manuscrit à l'abbé Thierry, 1056-1060. Cette tradition n'est pas certaine ; mais le ms. paraît bien dans tous les cas être du XI[e] siècle. Il nous est parvenu un traité passé vers la fin du même siècle, par l'abbé Girard (élu en 1082) avec un peintre nommé Foulque, pour la décoration de l'église de l'abbaye de Saint-Aubin : il existe encore, dit M. Ramé, des peintures qui sont peut-être l'œuvre de ce Foulque. Ce contrat passé pour faire exécuter des peintures dans les bâtiments de l'abbaye de Saint-Aubin est un fait à rapprocher de celui de l'existence des peintures sur parchemin exécutées à la même époque pour la même abbaye, conservées aujourd'hui dans la collection de M. Ménard.

Ourages déposés : — P. E. Kr. KALUND, Bidrag til en historisk-typografisk Beskrivelse af Island. II, 1. Nord-Fjærdingen. Med 4 lit. Kort (Kjjœbenhavn, 1879, in-8°). — Edmond LE BLANT, De quelques principes sociaux rappelés dans les conciles du IV[e] siècle (Extrait des Comptes-rendus de l'Académie des sciences morales et politiques).

Présentés : — Par M. L. Renier : W. S. TEUFFEL, Histoire de la littérature romaine, traduit sur la 3[e] édition allemande, par J. BONNARD et P. PIERSON, avec préface de M. Th. MARTIN, t. I (Paris, Vieweg, 1879, gr. in-8°); — *par M. de Wailly :* 1° VUITRY, Les monnaies sous Philippe le Bel et ses trois fils ; 2° l'abbé DESSAILLY, Authenticité du grand Testament de saint Remi.

Julien HAVET.

Errata. — Art. 68, p. 310 (compte-rendu de l'édition Sommerbrodt de Lucien). Les deux lignes en petit texte qui sont en bas de la page doivent être rétablies après la ligne 3 de ladite page, immédiatement au-dessous de la citation grecque à laquelle elles se rapportent. — P. 310, ligne 14. Lire « *tout ce groupe* » au lieu de « *tous ces groupes* ». — La note 1 de la page 312 répond à l'appel de note de la 15[e] ligne, d'en bas, de la page 311.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 17 Mai — 1879

84. — **Karten und Plæne zur Topographie des alten Jerusalem,** bearbeitet und herausgegeben von Dr Carl ZIMMERMANN, Gymnasialrector in Basel. Begleitschrift (Mit einer Kartenskizze). — Basel, Bahnmeier's Verlag (C. Detloff) 1876. 40 pd. in-8° et 4 cartes in-plano.

M. Zimmermann a eu la bonne idée de dresser deux cartes de Jérusalem, la première donnant l'aspect et la configuration de l'assiette actuelle de la ville, la seconde représentant, à la même échelle, le terrain dans son état antérieur à l'établissement de la ville. Dans les deux cartes, le tracé général des murs d'enceinte et des principaux monuments est superposé au terrain, comme moyen de repère, mais l'esprit peut en faire d'autant plus facilement abstraction que M. Z. a eu soin d'exprimer dans les deux cartes le sol sous-jacent par des courbes de niveau soigneusement et sincèrement mesurées, calculées de 10 pieds en 10 pieds anglais. Il a pris pour base de la carte actuelle l'excellent plan du major C. Wilson; pour la carte du sol primitif, il a mis en œuvre les constatations résultant des fouilles, archéologiques ou autres, entreprises à Jérusalem depuis plusieurs années. Il a tiré un grand parti des observations recueillies depuis longtemps sur place par un architecte allemand de beaucoup de mérite, M. C. Schick. Une troisième carte décompose le terrain planimétrique en une série de coupes et de profils qui rendent sensibles aux yeux les différences, souvent considérables, qui existent entre le modelé du sol ancien et du sol moderne. L'on sait, en effet, que Jérusalem a subi un exhaussement général qui, si l'on n'en tenait compte dans les raisonnements topographiques, pourrait occasionner de graves erreurs.

Dans une quatrième carte, M. Z. a groupé seize plans différents de Jérusalem sur une échelle réduite et identique. Il a projeté, pour ainsi dire, sur un fond de terrain uniforme, les principales restitutions topographiques de la Jérusalem antique proposées par Robinson, Williams, Schultz, Krafft, Fergusson, Thrupp, Lewin, Sepp, de Vogüé, de Saulcy, Menke, Caspari, Warren, Tobler, Furrer. Cette simple superposition des

conceptions idéales au terrain vrai suffit, dans bien des cas, pour faire écrouler des systèmes ou des parties de systèmes absolument insoutenables. Le seizième et dernier plan est celui de M. Schick. J'ai constaté avec plaisir que nous étions d'accord avec M. Schick sur plusieurs points importants : par exemple, sur le tracé du second mur venant s'appuyer sur le *côté même* de la piscine Amygdalon, qui lui servait en quelque sorte de fossé à l'ouest; sur l'emplacement et les dimensions d'Antonia, etc..., M. Schick a englobé dans sa seconde enceinte l'église du Saint-Sépulcre, c'est-à-dire qu'il se range résolûment du côté des adversaires de l'authenticité. La question ne me semble pas encore tranchée [1]; je ne parle pas de l'authenticité, mais de la position relative de ce que l'on appelle le Saint-Sépulcre et de la petite nécropole dont il a fait certainement partie, comme je crois en avoir apporté des preuves convaincantes [2]. Je me suis particulièrement occupé de ce problème du second mur pendant ma mission de 1874, et j'ai même pratiqué, pour essayer de le résoudre, des excavations assez importantes (puits et galeries de mines) dont les résultats auraient pu être de quelque utilité à M. Zimmermann pour sa grande carte du terrain primitif. J'ai remarqué du reste sur cette carte l'absence de certaines indications fort importantes, par exemple celle de la piscine creusée dans le roc, devant le portail de l'église de Sainte-Anne, piscine qui n'est autre que la Probatique; celle des curieuses chambres également taillées dans le roc au pied de Bezetha, non loin de l'Arc de triomphe dit Arc de l'Ecce Homo, etc...

Une petite brochure de 40 pages accompagne ces quatre cartes et donne quelques explications sur la façon dont elles ont été dressées et dont on doit les lire, sur les dernières recherches topographiques dont Jérusalem a été l'objet et sur les principales théories qui ont été émises, depuis Robinson, sur ces difficiles questions.

C. C. G.

---

1. Ainsi je me suis depuis longtemps demandé, et je me demande encore, si le second mur qui partait d'un point déterminé du premier mur (porte Gennath), après avoir longé la piscine Amygdalon en marchant sensiblement du sud au nord, ne changeait pas de direction en obliquant vers le nord-ouest, à la hauteur de l'angle N. O de l'enceinte du Moristan. Il aurait tendu alors vers le point culminant qui existe près de la lettre P. Cette hauteur m'a toujours semblé fort importante. Elle devait, en effet, avoir une grande valeur stratégique, et il était indiqué d'y faire passer le tracé de l'enceinte dont elle a dû renforcer un peu le saillant vulnérable. (Une des attaques de Titus a, en effet, porté de ce côté.) Dans cette hypothèse, le mur, prenant en écharpe le parvis de l'église du Saint-Sépulcre et l'emplacement de l'église elle-même, aurait justement coupé en deux la petite nécropole dont faisaient partie les tombeaux dits de Joseph d'Arimathie et du Saint-Sépulcre, qui seraient ainsi laissés en dehors. Le roc visible au point où la tradition monastique veut mettre le Calvaire, roc qui paraît taillé, ferait partie, dans ce système, de l'escarpe même de l'enceinte.

2. *L'Authenticité du Saint-Sépulcre et le tombeau de Joseph d'Arimathie.*

85. — **Zehn Bücher Frænkischer Geschichte** von Gregorius von Tours, übersetzt von W. von GIESEBRECHT. 2. Aufl. Leipzig, Duncker. 1878. 2 vol. in-12, XLVIII-368 et 362 p. — Prix, les deux vol. : 7 mark 40 (9 fr. 25).

La nécessité où s'est trouvé M. de Giesebrecht de donner une deuxième édition de sa traduction de l'histoire des Franks de Grégoire de Tours, prouve l'intérêt que l'on porte en Allemagne, plus encore peut-être qu'en France, à l'histoire franque primitive. D'ailleurs, si la traduction de M. de G., par la fidélité et l'élégance avec lesquelles il a su conserver le charme naïf de l'original, faisait de l'Histoire des Franks un livre agréable pour le grand public, l'introduction et les notes dont il l'a accompagnée en faisaient un livre très-utile pour les érudits, qui s'occupent du v[e] et du vi[e] siècle. Nous ne doutons pas que cette seconde édition ne trouve aussi un accueil très-favorable.

Elle n'est pas cependant indispensable à ceux qui possèdent déjà la première — car les modifications qu'elle contient ne sont pas très-considérables. Cependant M. de G. a tenu compte des travaux composés depuis l'apparition de sa première édition (1851). Il s'est servi pour sa biographie de Grégoire du ch. I de l'ouvrage de M. Monod, sur les *Sources de l'histoire mérovingienne*, et a adopté, en particulier, la date donnée pour la naissance de Grégoire, 538 ou 539. Nous n'avons pas très-bien compris le reproche qu'il adresse à M. Monod d'avoir exagéré l'autorité de Grégoire de Tours, car l'opinion des deux critiques nous paraît sur ce point à peu près identique. Tous deux font remarquer que Grégoire commet de nombreuses inexactitudes quand il transcrit ou résume des sources antérieures, qu'il est incapable de juger la valeur des traditions qu'il reproduit, mais qu'il est d'une sincérité parfaite, qu'il fait effort pour savoir et dire la vérité, et que, quand il parle de ce qu'il a vu, son témoignage est digne de foi. (Gies., p. XLI; Monod, p. 115-122, 144.)

M. de G. a maintenu l'opinion qu'il avait précédemment émise sur la composition de l'*Historia Francorum*. Elle manque, à ce qu'il nous semble, de clarté et de cohérence. Autant qu'on peut le comprendre, il pense que les six premiers livres seuls représentent le travail définitif de Grégoire, revu et corrigé par lui en 591, et que les quatre derniers ne sont que des notes que Grégoire n'avait pas voulu laisser mettre en circulation, ce qui serait la cause pour laquelle Frédégaire et l'auteur de *Gesta* n'ont connu que les six premiers livres [1]. — M. Monod avait supposé que des copies incomplètes de l'ouvrage comprenant les six premiers livres, avaient d'abord été répandues, puis que Grégoire avait complété son œuvre, d'une part, en y ajoutant les quatre derniers livres, puis en y faisant entrer des chapitres relatifs, pour la plupart, à l'histoire ecclésiastique et absents de la

1. M. de G. admet en quelques passages des interpolations. Elles ne me paraissent pas aussi évidentes, p. 163 et 164. — Il aurait dû faire remarquer que le dernier ch. du l. VIII n'est évidemment pas sa vraie place.

première rédaction des premiers livres. L'épilogue ou ch. XXXI du l. X, serait plutôt un épilogue général de ses œuvres que l'épilogue de son histoire. Quand il l'écrivit, celle-ci était encore inachevée et avait encore besoin, dans la pensée de Grégoire, d'une révision générale. L'hypothèse de M. Monod nous paraît rendre compte des faits beaucoup mieux que celle de M. de G. L'épilogue où Grégoire parle de ses *decem libri Historiarum*, prouve que son histoire avait déjà, à ses yeux, la forme qu'elle a aujourd'hui, et ne permet pas d'admettre, avec M. de G., qu'il ait voulu « absichtlich unterdrücken » les quatre derniers livres. Il recommande, au contraire, de n'y rien toucher. Il n'est pas possible non plus qu'il eût déjà soumis les six premiers livres à une révision définitive; sans cela, il aurait mis d'accord les renseignements qu'il y donne sur les évêques de Tours avec ce qu'il dit dans l'épilogue. Enfin, il n'est pas vrai que ce soient les six premiers livres corrigés et revus que Frédégaire et l'auteur des *Gesta* ont eus entre les mains; ce sont, au contraire, les six livres dans leur premier état de rédaction incomplète, sans les chapitres relatifs à l'histoire religieuse. D'ailleurs, M. de G. est d'accord avec M. Monod pour reconnaître, contrairement à l'opinion de M. Arndt (*Hist. Zeitschrift*, XXVIII, 421), que les différences qu'on remarque dans les manuscrits de l'*Historia Francorum* indiquent des états successifs du travail de Grégoire.

La traduction est restée à peu près la même. Comme M. de G. nous avertit qu'elle a été revue par M. Arndt, nous y trouvons la preuve que la nouvelle édition annoncée par les *Monumenta* n'apportera aucune modification essentielle au texte de l'*Histoire des Franks* [1]. Le fait que les ch. XLII et XLIII du l. IV et les ch. XVII et XVIII du l. V n'en forment plus qu'un, et que le ch. XIII du l. I en formera deux, n'a qu'un intérêt médiocre. Ce sera évidemment au point de vue des formes orthographiques que le texte des *Monumenta*, si nous le possédons jamais, sera surtout intéressant; mais M. de G. commet une grosse exagération en disant qu'il nous révélera « *die ursprüngliche und eigenthümliche Sprache Gregors.* » Rien ne nous prouve que les mss. de Corbie, de Beauvais et de Cambrai, pas plus que les fragments de Leyde et de Rome, nous représentent l'orthographe de Grégoire. D'ailleurs, une partie du texte seulement est conservée par ces manuscrits, et il y aurait bien de la témérité à transporter les particularités, ou, pour mieux dire, les irrégularités orthographiques qui s'y trouvent, aux parties consacrées seulement dans des mss. postérieurs.

Les annotations de M. de G. sont excellentes. Il a su observer une juste mesure : éclairer le texte sans tomber dans le commentaire. Il aurait été impossible d'entreprendre, à propos du texte de Grégoire, la critique de toute l'histoire du VIe siècle, M. de G. s'est contenté de donner

---

1. La leçon *Hic scriptor Thau*, IV, 5, au lieu de *Haec scriptio Thau*, se trouvera-t-elle dans le texte des *Monumenta*? En tous cas, c'est une heureuse correction.

les explications strictement nécessaires et de signaler les erreurs évidentes. Dans le l. II, il a eu tort, à notre avis, de discuter quelques points douteux, qui ne pouvaient être élucidés en peu de mots (p. 73, 77, 108, etc.), et de faire un ou deux renvois à Frédégaire et aux *Gesta regum Francorum* dans des cas où ces textes ne donnent que des renseignements légendaires (p. 77, etc.) Il aurait fallu par contre citer, à la fin du ch. XXVII du l. II, le passage des *Gesta* (c. XIV) : « In illis diebus dilatavit Chlodovechus amplificans regnum suum usque Sequanam. Sequenti tempore usque Ligere fluvio occupavit, » qui paraît emprunté à des annales anciennes et qui comblent une lacune évidente du texte de Grégoire. Les notes sur les questions relatives aux institutions ont été enrichies grâce à la deuxième édit. du deuxième vol. de la *Deutsche Verfassungsgeschichte* de M. Waitz et à l'ouvrage de M. Sohm, *Fränkische Reichs = und Gerichtsverfassung*. — Le livre de M. Longnon a paru, à ce qu'il semble, trop tard pour que M. de G. ait pu en profiter complètement. Ce n'est qu'à la page 228 du premier vol. qu'il commence à s'en servir, et encore ne le fait-il que d'une manière intermittente et superficielle. Il ne renonce pas à traduire *Latta* par *Ciran la Latte* (I, 210); ni *Momociacus* par *Mouzon* (II, 141) ni *Cisomagus* par *Chisseaux* (II, 244) ni *Cracina* (et non *Gracina*) par *Ré*, (I, 290) ni *Brennacus* par *Braine* (I, 296). P. 265, nous trouvons cette note dénuée de sens à propos de *Cornutus* : « Vielleicht *Cornuz*; nach anderen *saint Aubin le Cormier* oder *Corps Auds* » (lisez : *Corps Nuds*). Mais Cornuz et *Corps Nuds* sont deux orthographes d'un même nom, et saint Aubin *du* Cormier [1] n'est point identique à *Corps Nuds*. — Les notes 2 de la p. 112 et 1 de la p. 177 sur les partages du royaume frank sont tout à fait erronées, et, malgré M. Longnon, la note de la p. 90 du t. II sur le partage de la Provence n'est pas exacte. La note sur Columna (I, 117) ne l'est pas davantage, et celle de la p. 103 sur le titre de *Consul* accordé à Chlodovech nous paraît confuse.

A la fin du deuxième vol., M. de Giesebrecht a ajouté une note courte et substantielle sur *Vasso Galatae* (Grég., I, 32). Il se range à l'avis que ces deux mots sont des épithètes de Mercure (secourable et fort ou guerrier). Il aurait dû renvoyer à l'excellente note de M. Havet dans la *Revue archéologique* (*Nouv. série*, XXVIII, 332), comme il aurait dû mentionner la *Restitution de la basilique de saint Martin de Tours* par M. Quicherat à la p. 251 du t. II.

L'Index fait avec beaucoup de soin n'est qu'un *Index onomasticus et geographicus*, non un *Index rerum* ou analytique. Cela est parfois gênant pour la rapidité des recherches, mais cela a l'avantage de ne pas préjuger les questions comme le font fatalement les *Indices* analytiques, et de ne pas encourager les historiens à étudier un sujet d'après l'Index au lieu de l'étudier directement dans le texte.

Γ.

1. M. de G. écrit aussi t. I, p. 367 : Saint-Germain *aux* Prés.

86. — **Le village sous l'ancien régime**, par Albert Babeau, deuxième édition revue et augmentée. Paris, Didier. 1 vol. in-12 de 393 p. 1879. — Prix : 4 fr.

Ce nouvel ouvrage de M. Babeau est excellent à beaucoup d'égards, et l'on comprend qu'il soit arrivé rapidement à une seconde édition. L'importance et la nouveauté du sujet, l'étendue et la variété des recherches qu'il a exigées, comme aussi le talent d'exposition dont l'auteur a fait preuve justifient pleinement ce succès de bon aloi. Un tableau de la vie rurale avant 1789 manquait à notre histoire nationale ; on connaissait très-bien les cours, les salons, les boudoirs même, le village était laissé de côté, et l'on considérait comme n'existant pas ces 35 ou 40,000 communautés ou paroisses dont l'ensemble composait pourtant la vraie France. M. B. s'est proposé de nous montrer ce que c'était au bon vieux temps qu'un village français : il nous mène successivement à « l'assemblée », à l'église, au château, à l'hôpital, à l'école, chez le juge ou chez le bailli ; il nous fait voir enfin dans une série de chapitres très-importants comment l'intervention de l'Etat se produisait au village, intervention bienfaisante parfois, vexatoire le plus souvent, car il s'agissait d'assurer, n'importe par quels moyens, la perception de l'impôt, la corvée des chemins et la milice. On voit par ce rapide exposé quel est l'intérêt d'un pareil ouvrage; il serait complet si M. B. y avait joint une peinture animée des mœurs villageoises, et s'il n'avait laissé dans l'ombre les seigneurs ecclésiastiques, les évêques ou abbés à cent mille livres de revenus, et les moines, ces riches propriétaires dont l'avidité proverbiale a tant fait souffrir nos aïeux.

M. B. a mis à contribution une infinité de documents imprimés ou manuscrits; mais ses principales sources d'informations sont en Champagne, à Troyes surtout, et il résulte de là un inconvénient assez grave : M. B. a fait son village à l'image des anciennes paroisses de la Champagne, et les villages bretons ou limousins étaient bien différents. Lui-même avoue (p. 6) que, « sauf certains points de détail, le tableau qu'il a « essayé de tracer peut s'appliquer d'une manière assez précise à la partie « de la France située au nord et au nord-est de la Loire. » Un autre inconvénient de cette synthèse quelque peu forcée, c'est que, les documents cités par M. B. se rapportant les uns au xiiie siècle et les autres au xviiie, il semblerait que l'organisation des communautés soit restée absolument la même durant plus de 500 ans. Peut-être eût-il mieux valu montrer ce qu'était cette organisation d'abord au xiiie siècle, puis au xvie, puis à la veille de la Révolution, sous les règnes de saint Louis, de François Ier et de Louis XVI ; l'ouvrage eût gagné beaucoup à l'emploi de cette méthode : il ne serait pas moins savant, il serait plus accessible au commun des lecteurs que fatigue bientôt ce perpétuel passage d'une citation de Voltaire ou de Turgot à un texte en vieux français de l'an 1220. M. B. s'est attaché certainement à imiter M. Taine, et son livre est un commentaire très-bien fait des derniers chapitres de l'*Ancien régime ;* que

n'a-t-il dérobé à M. Taine la vigueur et l'éclat de son style, de manière à éviter la sécheresse qui est l'écueil de ce genre de travaux! Quand il s'agit d'institutions qui ont peu changé depuis le XIII[e] siècle, M. B. présente des tableaux très-vivants, et ses chapitres sur l'église, les marguilliers, le curé et sur les droits seigneuriaux sont des plus intéressants; les exemples sont très-bien choisis et les anecdotes caractéristiques abondent; l'histoire des cloches fouettées par la main du bourreau (p. 112) et celle du goupillon monstre qui répand sur la perruque du seigneur une véritable pluie d'eau bénite (p. 198) égaient le sujet avec un très-grand à-propos.

Les conclusions de M. B. me paraissent d'un optimisme exagéré à bien des égards; il est, sur plusieurs points, en contradiction complète avec M. Taine, qui représente comme très à plaindre les paysans de l'ancien régime. M. B. juge de la France entière par la région du nord-est, la plus favorisée de beaucoup, et la plus heureuse. Il dit notamment, (p. 284) qu'il y avait de nombreuses écoles dans les campagnes; c'est vrai dans l'est, c'est faux presque partout ailleurs, et l'on en pourrait donner des exemples multipliés. « Chaque village est-il pourvu de maîtres et de maîtresses d'école? » demandait l'abbé Grégoire en 1790, et les réponses qu'on lui adressait de tous les points de la France sont désolantes. Dans l'Agénais, il n'y a pas un laboureur sur douze qui sache lire; dans le Bordelais, il n'y a que les gros bourgs qui soient pourvus; on y paie de quinze à quarante sous par an, et les maîtres n'enseignent pas même à écrire. — Quelles écoles, et quels maitres! s'écrie un habitant des Landes. — De vingt villages d'Auvergne, un seul possède un instituteur qui sait à peine épeler. — Point de maîtres dans nos villages, si ce n'est dans les gros bourgs, répondent les Bourguignons, etc. [1] Il s'en faut donc bien que la majorité des campagnes aient eu ce que devait leur donner le régime issu de la Révolution, un enseignement primaire à la portée de tous.

M. B. dit également (p. 143) que la portion congrue portée à 700 livres en 1786, était à peine suffisante; ceci n'est pas exact, les congruistes étaient vraiment à l'aumône, et si M. B. avait rencontré les brochures très-curieuses que la fin du XVIII[e] siècle vit éclore sur ces questions économiques, il eût été convaincu de cette vérité. L'une de ces brochures, intitulée : *Les besoins d'un curé de campagne*, par l'abbé Boyer, est fort amusante; elle est, en outre, très-instructive et montre clairement quel était, en 1789, le prix des objets de première nécessité. Quatre chemises en Rouen ordinaire, coûtaient 28 livres; une soutane, 45; trois culottes, 27; quatre paires de bas, 20 livres; le salaire d'une domestique, 65 livres par an, et il fallait bien au curé, pour le préserver contre « les odeurs des

1. La collection de ces réponses, imprimées dans la *Revue des langues romanes* de Montpellier (*Lettres à Grégoire sur les patois de France*), fournit beaucoup de renseignements sur l'état des paysans en 1789.

malades et l'haleine forte et puante de quelques pénitents au confessionnal », six liards de tabac par jour, soit 27 l. par an, etc., etc. Le rôle des curés de campagne est d'ailleurs très-bien indiqué par M. B.; en 1789, ils étaient respectés et aimés des paysans; leur influence sur les masses était considérable, et l'un des grands torts de la Révolution a été de persécuter ces auxiliaires si utiles et alors si dévoués.

Bornons ici ces critiques de détail; il suffit de les énoncer pour qu'un érudit aussi distingué que M. Babeau s'attache à rendre parfait un ouvrage excellent dont les éditions ne peuvent manquer de se succéder : il répond à un besoin de la science moderne, et il comble véritablement une lacune.

A. Gazier.

---

87. — **Le livre commode des adresses de Paris pour 1692 par Abraham du Pradel (Nicolas de Blégny)** suivi d'appendices, précédé d'une introduction, et annoté par Edouard Fournier. T. I. Paris, P. Daffis. 1878, in-18 de LX-321 p. — Prix : 6 fr.

M. Edouard Fournier, se souvenant du *Vieux Neuf*, a voulu, dans son *Introduction* au *Livre commode des adresses de Paris*, nous faire connaître tous les antécédents de la question. Remontant jusqu'à l'histoire ancienne, il parle d'abord des guides d'Athènes et de Corinthe, puis de ceux de Rome. Traversant ensuite le moyen âge, non sans donner un regard aux bureaux des nourrices établis à Paris dès le XIVe siècle, et à quelques autres agences, il s'arrête devant un chapitre des *Essais* (le XXXIVe du Ier livre) où Michel de Montaigne exposa, en 1580, les idées qu'avait son père sur la création d'un office de publicité, idées que reprit l'homme à projets du règne de Henri IV, Barthélemy de Laffemas, « auquel l'industrie et le commerce de son temps durent tant de progrès », et qui furent réalisées en partie par Théophraste Renaudot, médecin du roi, le créateur du *Bureau d'adresse* (1629). M. F. rapproche de Renaudot quelques journalistes qui, comme l'ennemi de Guy Patin, cultivèrent plus ou moins lucrativement l'art des annonces, l'auteur de la *Muse historique*, J. Loret, Du Laurens qui, sous le pseudonyme de Robinet, lui succéda, François Colletet, le poète crotté de Boileau, le fondateur (juin 1676) d'une Gazette d'affaires et d'adresses intitulée : *Journal de la ville de Paris contenant ce qui se passe de plus mémorable pour la curiosité et avantage du public*, Devizé qui, dirigeant déjà le *Mercure galant*, voulut diriger encore (1681) le *Journal du bureau de rencontre*, etc.

Après avoir ainsi passé en revue les précurseurs de Nicolas Blégny ou de Blégny, M. F. résume le peu de renseignements que l'on a sur la vie de ce singulier personnage. On ignore le lieu aussi bien que la date de la naissance du chirurgien apothicaire. D'après M. F., il n'était pas de

Paris [1], et il serait né vers 1652, dix ans plus tôt que ne le fait naître la *Biographie universelle*. Venu à Paris vers 1666, il fut mis à la Bastille en janvier 1686 [2]. Il aurait, vers 1694, quitté Paris pour Angers, ville où il aurait été emprisonné pendant huit années. Ici M. F. n'a-t-il pas imprudemment suivi la *Biographie médicale* et la *Biographie universelle?* Le Blégny détenu à Angers n'est-il pas un homonyme du chirurgien, François-Etienne de Blégny, alors âgé de vingt-cinq ans environ, papetier à Paris, rue Saint-André-des-Arts, lequel, ayant été accusé d'être l'auteur de l'*Entretien de M. Colbert avec Mahomet,* fut mis à la Bastille en février 1688 [3] et, en novembre suivant, avoua qu'il avait seulement été le distributeur du libelle [4]. E. de Blégny en fut quitte pour une légère amende, une amende de six livres [5]; mais il retomba, sept ans plus tard, dans son péché, car, le 21 septembre 1695, le ministre Pontchartrain écrivait au lieutenant général de police : « Le roi envoie au château d'Angers Pélissier et de Blégny, dont la dépense sera payée à 20 sols chacun par jour. Blégny est un homme qui se mêlait de mauvais livres et qui ne doit avoir aucune relation au dehors; Pélissier est un visionnaire rempli de plusieurs extravagances. Il sera bon que ces deux prisonniers n'habitent pas ensemble » [6]. Quant au chirurgien, il est probable qu'après ses mésaventures de 1692-1694, il se décida, surtout si le reproche d'escroquerie qui lui a été adressé n'était pas immérité, à chercher un abri sûr en terre papale, à Avignon, où il mourut, assure-t-on, en 1722.

M. F. n'a pas manqué d'énumérer tous les recueils médicaux, plus dignes d'un vil charlatan que d'un sérieux praticien, qui furent publiés par Blégny en 1673, 1676, 1679, 1684, etc. S'il accorde une simple mention à ces trop nombreux ouvrages, il décrit avec soin les *Adresses de la ville de Paris* qui parurent en 1691, sous le faux nom d'Abraham du Pradel, astrologue lionnois, et dont la seconde édition, fort augmentée, fut publiée, l'année suivante, sous ce titre : *Le livre commode contenant les adresses de la ville de Paris et le Trésor des almanachs*

1. M. F. n'est pas d'accord sur ce point avec le docteur Barjavel qui (*Dictionnaire historique, biographique et bibliographique du département de Vaucluse*, t. I, 1841, p. 245) s'exprime ainsi : « Blégny (Nicolas de), qui pratiqua la médecine à Avignon, pendant plusieurs années, était né à Paris, en 1652. » Le Dr Barjavel attribue à Blégny un *caractère bizarre*, des *mœurs dissolues* et il déclare qu'il était *plus intrigant que savant.*

2. M. F. aurait pu ajouter que la détention de Blégny fut de très-courte durée, car M. Fr. Ravaisson (*Archives de la Bastille*, t. VIII, 1876, p. 371) a reproduit ce mot de M. de Besmaus à M. de La Reynie, écrit le 27 janvier 1686 : « J'ai l'ordre de la liberté de Blégny. »

3. *Archives de la Bastille* déjà citées, t. IX. 1877, p. 105. Lettre de Seignelay à La Reynie.

4. *Ibid.*, p. 108. Procès-verbal de la Chambre de police.

5. Cette condamnation fut prononcée sur l'avis conforme de La Reynie. *Ibid.*, p. 109.

6. *Ibid.*, p. 112.

pour l'année bissextile 1692 avec les scéances et les vacations des Tribunaux, etc., *par Abraham* du Pradel, *philosophe et mathématicien*. Paris, chez la veuve de Denis-Nion. M. DC. XCII. C'est l'édition reproduite par M. F. qui termine (p. LX) sa vive et spirituelle *Introduction* par cette double appréciation contre laquelle aucun de ses lecteurs ne protestera : « Voilà l'homme, vous allez juger à présent de son Essai d'*Almanach des adresses*. L'auteur est un assez vilain personnage, mais le livre est curieux. »

Oui, le livre est curieux, très curieux. On peut dire que tout le Paris d'il y a près de deux cents ans s'y retrouve. Affaires ecclésiastiques, exercices de piété, finances royales, conseils du roi et chancellerie, principaux magistrats, administration des hôpitaux, banquiers, académies et conférences publiques, bibliothèques particulières et publiques, collèges et leçons publiques, médecine ordinaire, médecine empirique, opérations chirurgicales, matières medécinales *(sic)* simples et composées [1], bains et étuves, impressions et commerce de librairie, liste des livres imprimés pendant le courant de l'année 1691, musique, *fameux curieux des ouvrages magnifiques*, dames curieuses, commerce de curiosités et de bijouteries, commerce des ouvrages d'or, d'argent, de pierreries, de perles, etc., premières instructions de la jeunesse, nobles exercices pour la belle éducation, armes et bagages de guerre et de chasse, chevaux et équipages, passe-temps et menus-plaisirs, jardinages, tapisseries et meubles ordinaires, chair et poisson, beurre, œufs, fromages, légumes, fruiteries, paneterie et pâtisserie, vins, hôtels garnis et tables d'auberge, etc., voilà quelques-uns seulement des sujets traités dans le tome Ier. Nulle part, comme on le voit par cette énumération, ne sont réunis autant de renseignements sur le Paris de la fin du XVIIe siècle.

Mais, autour de ces renseignements, il fallait beaucoup de notes explicatives et complémentaires. Qui pouvait mieux les rédiger que l'écrivain à l'érudition si variée qui, tout en promenant un peu partout son infatigable activité, semble avoir pourtant fait de l'étude du vieux Paris l'objet de ses préférences? L'auteur de *Paris démoli*, des *Enigmes des rues de Paris*, de l'*Histoire du Pont-Neuf*, de l'*Histoire de la butte des Moulins*, etc., était le commentateur naturellement désigné du livre de N. de Blégny. Il s'est tiré avec bonheur de cette tâche trop minutieuse pour n'être pas très difficile. Ses notes, presque innombrables, sont gé-

---

1. En ce chapitre (p. 169), Abraham du Pradel, qui s'était déjà fort vanté lui-même (p. 123, 152, 154, etc.), ne manque pas de mentionner honorablement un fils qui paraît avoir été bien digne de lui : « M. de Blégny fils Apoticaire ordinaire du Roy sur le quay de Nesle au coin de la rue de Guenegaud, » lequel « tient un assortiment complet de toutes les compositions, extraits, eaux distillées, sels, etc. » Le *boniment*, qui se prolonge jusqu'à la p. 169, atteint à une hauteur démesurée en ce passage : « C'est le seul artiste à qui les descendants du Signor Hieronimo de Ferranti, inventeur de l'Orvietan, ayent communiqué le secret original. »

néralement excellentes. M. F. y a mis du piquant, de l'agrément, et, soit par des citations bien choisies, extraites le plus souvent de livres rares et même de manuscrits inédits, soit par des rapprochements bien trouvés et par des anecdotes bien contées, il a fait de son commentaire un régal fort appétissant. Les erreurs, qui auraient pu être très abondantes à cause de la multiplicité des indications biographiques et bibliographiques à fournir, sont assez rares, et la plupart proviennent de ces inadvertances dont le meilleur chercheur se gare si mal aisément, quand plusieurs centaines de problèmes sollicitent presque à la fois son attention. Parmi ces excusables erreurs, je signalerai celle-ci (p. 132, note 2, à propos de la Bibliothèque de la Sorbonne) : « Ses principaux bienfaiteurs avoient été Richelieu et l'un de ses secrétaires, l'abbé Des Roches, que l'on connoit par l'épitre que lui dédia Boileau. » L'abbé Des Roches, auquel Despréaux dédia son *Epître II*, n'est pas le même que le secrétaire du grand cardinal, Michel Le Masle, prieur des Roches, chanoine et chantre de Notre-Dame, etc. Ce dernier, qui était déjà, en 1643, âgé *d'environ septante ans* (Lettre de Guy Patin du 28 mars de cette même année), mourut à la fin de février 1662 [1] (Lettre du même, 29 février 1662), et, par conséquent, plus de douze ans avant la publication des quatre premières épitres de Boileau (1674).

Quelques autres observations vont être présentées à nos lecteurs par un critique — à la fois mon maître et mon ami — auquel je suis heureux de céder la plume, ce qui sera profit pour tout le monde.

T. DE L.

II

Je cède au désir qui m'a été exprimé, à plusieurs reprises, par mon savant collaborateur et ami, et j'ajoute à son article quelques observations que j'avais faites pour mon usage en lisant, l'automne dernier, le travail de M. F. Je goûte beaucoup l'instruction si variée, la lecture si étendue de cet écrivain, mais je regrette que trop souvent il abuse du droit de conjecturer, et qu'il ne revoie pas avec un soin plus scrupuleux les travaux sortis de sa plume facile. La méthode d'investigation de M. F. lui a attiré plus d'une fois le blâme de plusieurs critiques, entre lesquels il suffira de citer Sainte-Beuve [2]. On peut lui reprocher aussi de n'être pas assez rigoureux, ni assez réservé dans ses rapprochements et dans ses déductions, de se fier trop souvent à sa mémoire et de ne pas tenir toujours compte de l'ordre des temps, ce qui l'entraîne parfois dans des anachronismes et des confusions de personnes. En un mot, il ne se sert pas assez, pour éclairer sa marche, du flambeau de la chronologie,

1. M. Avenel, qui n'avait pas connu la lettre de Guy Patin, avait deviné juste en disant (*Lettres du cardinal de Richelieu*, t. I, *Préface*, p. xx) que Le Masle survécut *vingt ans environ* au cardinal.

2. Cf. la *Revue critique*, t. Ier de 1868, article 45, p. 144; et les *Nouveaux lundis*, par C. A. Sainte-Beuve, t. X, Paris, 1868, p. 418, 420, 421, etc.

ni de celui de la critique. Enfin, il ne se montre pas assez soigneux dans la révision de ses épreuves. Ces diverses causes d'erreurs ôtent à ses doctes et piquants écrits une partie de l'utilité à laquelle ils ont droit de prétendre. Nous allons justifier par des exemples, tous pris dans ce nouvel ouvrage, les différents reproches que nous venons d'adresser à M. Fournier.

Ce n'est pas en 1707 seulement, comme il est dit (page 27, note 5), que Chamillart, contrôleur général depuis 1699, *finit* par devenir ministre de la guerre. Il obtint ce dernier poste dès le mois de janvier 1701, en remplacement de Barbezieux. Page 46, note 1, ce qui est dit de Boucherat présente quelques inexactitudes. Au lieu de 1685, date de sa promotion à la dignité de chancelier, on a imprimé 1665. On ne lui donne que quarante-neuf ans à l'époque où « il monta à cette haute fonction, par la protection de Turenne. » Il en avait en réalité soixante-neuf, et Turenne était alors mort depuis plus de dix ans. Page 50, note, ligne 4, Henri Daguesseau, père du chancelier, ne mourut pas le 5 septembre 1699, mais vers le milieu de novembre 1716 [1]. Page 56, note 4, on attribue à l'ancien premier président au parlement de Paris, Potier de Novion, un passage du texte où il est question de son petit-fils, parmi les présidents à mortier, et seulement au sixième rang. Il s'ensuit que la note se rapporte tout entière au grand-père et non au petit-fils [2], ce qui ne laisse pas que de faire un singulier effet.

Page 62, note 3, il est question de l'aventure du procureur général au grand conseil, Hennequin de Charmont, et du double testament fait par Mme Falentin, femme d'un avocat au conseil, d'abord en faveur de ce magistrat, puis en faveur de M. de Bragelogne, mais en réalité à titre de fidéicommis. M. F. fait observer que cette aventure a été le sujet d'un conte en vers attribué à La Fontaine, mais publié avec plus de vraisemblance dans les *Œuvres* de Régnier Desmarets (lisez Desmarais). Il aurait pu ajouter que ce conte se trouve encore, avec un petit préambule

---

1. Plus exactement le mardi qui suivit la Saint-Martin (11 novembre). Voyez le *Discours sur la vie et la mort, le caractère et les mœurs de M. d'Aguesseau, conseiller d'Etat, par M. d'Aguesseau, chancelier de France, son fils*; Paris, Brunot-Labbe, 1812, in-12, p. 266, 297, 302. Cf. le *Chancelier d'Aguesseau, sa conduite et ses idées politiques*, etc., par M. Francis Monnier; Paris, Didier, 1860, in-8°, p. 163 et suiv.

2. Ce dernier devint président à mortier par suite de la retraite forcée de son aïeul, comme premier président. On peut voir à ce propos Pierre Clément, *Portraits historiques*, Paris, Didier, 1855, in-12, p. 143. Il faut seulement observer que la note de Saint-Simon sur Dangeau, citée par P. Clément d'après Lemontey, se trouve dans l'ouvrage de celui-ci à la page 53 et non à la page 63, et que le savant historien de Colbert a eu tort d'ajouter entre parenthèses les mots : son petit-fils, après le nom de M. de Croissy, supposant contre toute vérité que M. de Croissy était le petit-fils de Novion, et l'acquéreur de la charge, tandis qu'il en était le vendeur. Enfin, on a imprimé inexactement dans la même citation 174,000 livres pour 374,000 livres. Voir encore un passage du *Journal* de Dangeau, dans les *Lettres* de Mme de Sévigné, édition Monmerqué-Régnier, t. IX, p. 226, n. 28.

en prose, dans le recueil intitulé : *Poésies héroïques, morales et satyriques, par M. de Sanlec (sic), avec quelques Epigrammes, Sonnets, Madrigaux, etc., du même autheur*, à Amsterdam, Henry Desbordes, 1700, in-8° (p. 73, suivantes) [1]. Dans le sommaire du conte on lit bien Falentin et non Valentin, comme a écrit M. F., et l'on donne à M. de Bragelogne ou Bragelonne le titre de Président aux Requêtes du Palais de Bretagne, et non celui de conseiller des aides comme fait M. F. [2].

P. 27, note 4, c'est sans doute par une faute d'impression que Pontchartrain est indiqué comme ayant été chancelier de 1699 à 1704. La vraie date de sa retraite est 1714. Autre faute d'impression, p. 136, note 1 : Prumier, en place de Plumier. Il s'agit du religieux de l'ordre des Minimes, si fameux comme botaniste. Page 131, note 7, le titre exact du catalogue de la bibliothèque de Bulteau est *Bibliotheca Bultelliana* et non *Bulteriana.* Page 217, note, au lieu de Baudelot de Dairval, on a imprimé Bourdelot d'Airval, et p. 221, note 3, 223, note 5, 225, note 1, Baudelot d'Airval.

Page 129, il est fait mention de la bibliothèque de Mgr l'archevêque de Reims. Une note (n° 4) fait observer qu'il s'agit de Maurice Le Tellier. Mais elle ajoute que ce prélat, étant directeur de la bibliothèque du roi, s'était laissé gagner par l'amour des livres. On pourrait inférer des paroles de M. F. que Maurice Le Tellier eut le titre de directeur de la bibliothèque du roi, mais la conclusion ne serait point parfaitement exacte. Ce titre, ou, plus exactement, ceux de maître de la librairie et de garde de la bibliothèque du roi, appartinrent, dès l'âge de neuf ans, au neveu de Maurice Le Tellier, Camille Le Tellier, plus connu sous le nom d'abbé de Louvois. Quant à l'archevêque de Reims, il servit de conseiller et de guide à son frère Louvois et, après lui, à son jeune neveu, jusqu'à ce que celui-ci fût en âge de s'occuper par lui-même des fonctions qui lui avaient été si prématurément conférées [3]. En second lieu, nous savons que l'amour des livres se déclara de très-bonne heure chez Maurice Le Tellier, puisqu'il profita des voyages qu'il fit dans sa jeunesse, après avoir pris ses grades en Sorbonne, pour rapporter d'Italie, de Hollande et d'Angleterre un grand nombre d'ouvrages précieux par leur rareté, ou par la correction et la beauté des éditions [4].

---

1. Cette pièce ne se retrouve pas dans une édition plus connue et plus soignée : *Poésies du père Sanlecque, chanoine de l'ordre de Sainte-Geneviève, nouvelle édition revûë, corrigée et augmentée*, à Harlem (Lyon), 1726, in-12.

2. Cf. une intéressante note de M. Gustave Servois sur la Bruyère, *Œuvres*, édition de la collection Hachette, t. II, p. 406.

3. Cf. l'ouvrage de M. Léopold Delisle cité dans une des notes suivantes, t. I, p. 299.

4. Voyez la *Biographie universelle*, t. XXIV, p. 338; et Cf. Le Roux de Lincy, *Recherches sur Jean Grolier, sur sa vie et sa bibliothèque*, etc., Paris, L. Potier, 1866, gr. in-8°, p. 154.

Page 132, note 2, on lit qu'en 1796 les manuscrits de la Sorbonne furent portés à la Bibliothèque nationale, où on les réunit au fonds qui provenait du Cardinal de Richelieu. Il y a là une confusion peu justifiable, qui tient à la précipitation avec laquelle cette note a été rédigée. D'après les termes de M. F., on pourrait croire que le fonds qui provenait du cardinal de Richelieu se trouvait à la Bibliothèque nationale antérieurement à 1796, et qu'il y fut rejoint à cette époque par les manuscrits de la Sorbonne. Or, on sait que les manuscrits de la collection Richelieu, à part quelques débris qui entrèrent à la Bibliothèque royale par d'autres voies, furent réunis en masse à ce grand établissement à l'époque indiquée plus haut; ce qui est exact et ce que M. F. a dû vouloir dire, c'est qu'en 1796, lors de l'entrée des manuscrits de Sorbonne à la bibliothèque de la rue Richelieu, on fondit dans une seule série dite fonds de la Sorbonne, l'ancien fonds de Sorbonne et le fonds provenant du cardinal Richelieu [1]. Page 259, note 2, il est dit qu'on doit à Pétis de la Croix l'*histoire de Tamerlan, celle de Gengiskan (Genghizcan)*, etc. Mais ces deux histoires ont pour auteurs deux écrivains différents : la première, qui n'est qu'une traduction du persan, est due à François Pétis, deuxième du nom, la seconde, à son père, François Pétis, premier du nom. C'est une compilation extraite de diverses sources orientales et occidentales.

Page 220, dans la liste des *fameux curieux des ouvrages magnifiques* figure un M. de la Saldière, rue du Gros-Chenet. Sur cette mention M. F. fait la note suivante : « Ne serait-ce pas, comme nous l'avons dit « dans la *Comédie de La Bruyère,* le bibliophile Guyon de Sardière qui « pouvait alors commencer sa riche collection? Si ce n'est lui, nous ne « savons qui c'est. » Comme nous l'avons fait remarquer ici même, à deux reprises [2], et comme nous nous flattons de l'avoir démontré, Guyon de Sardière ne peut être le même que ce M. de la Saldière, qui ne nous est connu que par ce seul mot de Nicolas de Blégny. Il n'est pas non plus l'original qui a posé à son insu devant La Bruyère. C'est là une hypothèse que nous croyons avoir *réfutée à fond,* pour nous servir des termes mêmes de M. F., dans une lettre adressée à Sainte-Beuve. (*Nouveaux lundis,* t. X, p. 435.) Au mois de juin 1691, époque qui vit paraître la sixième édition des *Caractères,* où figure pour la première fois le portrait du bibliomane, Jean-Baptiste-Denis Guyon n'avait pas encore dix-sept ans. Comment donc pourrait-on admettre que cet adolescent, probablement encore enfermé dans quelque collège, ou tout au moins suivant les exercices de quelque *académie,* où il se préparait à la carrière des armes, qu'il embrassa plus tard, ait été assez connu pour que La Bruyère ait songé à lui en traçant le portrait ou la charge du biblio-

1. Cf. Léopold Delisle, *Le cabinet des manuscrits de la Bibliothèque nationale,* t. II, Imprimerie nationale, 1874, grand in-4°, p. 207; Cf. *ibidem*, p. 205.
2. *Revue critique,* t. I[er] de 1868, p. 141, 142; t. II de 1873, p. 332-334.

mane? En vérité, M. Fournier fait ici trop bon marché de toutes les vraisemblances, et il se montre par trop rebelle aux preuves qui vont à l'encontre de ses opinions. Le 10 avril 1692, Jean-Baptiste Guyon, chevalier, seigneur de Sardière, était encore mineur, comme le constate un acte que nous avons cité et où il figure, assisté de son tuteur. Comment croire qu'un an plus tôt, ce mineur possédait une collection déjà célèbre, alors surtout que rien dans ce que l'on sait de la vie de ses père et mère, dont il n'était d'ailleurs que le second fils et un des trois héritiers, ne permet de supposer que ce cabinet lui fût venu par héritage? N'oublions pas que sa mère était encore vivante à cette époque et longtemps après. Je persiste donc à m'en tenir à l'interprétation que nous fournissent les *Clés* des *Caractères,* en indiquant comme l'original du portrait tracé par La Bruyère, le conseiller Morel [1].

Une dernière observation avant de clore cette longue note : Je doute fort de l'exactitude du rapprochement que M. F. fait dans son introduction (p. VI, VII) entre nos guides modernes et les *nomenclatores* des Romains « qui — leur nom le disait — vous faisoient la liste, vous dressoient de mémoire « la nomenclature » nom par nom de toutes les personnes de distinction qui passoient, et vous animoient ainsi la rue ou la place, dont ils vous montroient les monuments. De cette façon ils n'expliquoient pas seulement le tableau, ils y mettaient les personnages. » Il y a là, je le crains, un peu trop de fantaisie; telle n'est pas l'idée que l'on se fait habituellement des *nomenclatores,* d'après les auteurs classiques.

C. DEFRÉMERY.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 9 mai 1879.

M. de Wailly lit une *Notice sur un livre d'heures donné par l'impératrice Marie-Louise à la duchesse de Montebello.* Le livre dont il est question a été exécuté probablement vers l'an 1500, car il contient une table des jours où devait tomber Pâques en chacune des années de 1500 à 1520. Il est imprimé sur vélin; il est orné de dix-sept grandes miniatures qui occupent chacune une page, et en outre à toutes les pages d'une large bordure de miniatures sur deux des marges, la marge inférieure et la marge latérale extérieure : le texte n'occupe pas le tiers de la surface totale des pages. Ces miniatures ont été exécutées en appliquant à la main les couleurs sur des gravures en noir imprimées avec le texte du livre. C'est un procédé qui a été souvent pratiqué à cette époque. La Bibliothèque nationale possède un livre d'heures où se trouvent les mêmes planches que dans celui dont parle M. de Wailly, et ces planches ont été également coloriées par un enlumineur. Mais il y a une grande différence entre la manière dont ce travail a été exécuté dans l'un et l'autre livre. Dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, comme en général dans tous les imprimés enluminés jusqu'ici connus, le travail d'application des couleurs a été fait par des ouvriers peu intelligents et peu consciencieux qui coloriaient les gravures à la hâte et au hasard, de manière à les gâter plus qu'à les orner; aussi les amateurs préfèrent-

1. Cf. le *Journal des savants,* août 1876, p. 525.

ils aujourd'hui, entre les exemplaires d'un même livre, ceux où les planches sont restées en noir à ceux où elles ont été enluminées. Dans le volume qui provient de Marie-Louise, au contraire, on a de véritables miniatures, exécutées avec un art consommé et en tout comparables aux belles miniatures des mss. du XV[e] siècle. Le soin qu'y a apporté l'artiste chargé de les peindre se remarque notamment dans la manière dont il a traité les bordures du bas et du côté de chaque page. Ces bordures, qui sont restées en noir dans l'exemplaire de la Bibliothèque nationale, ont été ici peintes avec autant de perfection que les grandes planches. En outre, quand une même gravure a été répétée dans la bordure de plusieurs pages différentes, le miniaturiste s'est astreint à varier chaque fois les couleurs, de manière que le volume entier ne contient pas deux pages semblables. Ce livre magnifique est donc unique en son genre, et il ne paraît y avoir rien de comparable parmi les livres imprimés connus jusqu'à ce jour. On n'a aucun indice certain sur la personne pour qui a dû être exécuté ce volume. Toutefois une conjecture se présente avec quelque vraisemblance. Sur une des gardes du livre a été collé anciennement un portrait gravé de Marguerite de Lorraine, veuve de René de France, duc d'Alençon, qui mourut religieuse de l'ordre de Sainte-Claire, au monastère d'Argentan. Les gardes ne présentent d'ailleurs aucune mention de don ou d'achat, aucune signature d'un des anciens possesseurs, rien qui indique que le livre ait été jamais aliéné. Il semble donc avoir toujours été conservé dans la même famille, jusqu'au jour où il a été donné à la duchesse de Montebello par l'impératrice Marie-Louise. Or, Marie-Louise était, comme Marguerite, de la famille de Lorraine : c'est donc sans doute à cette famille qu'appartenait le livre. Il avait été exécuté, pense M. de Wailly, pour Marguerite de Lorraine : celle-ci l'a possédé sans doute toute sa vie, et ensuite il a passé à sa famille ; c'est ainsi qu'il est arrivé jusqu'à Marie-Louise.

M. Bréal annonce, de la part de M. C. Casati, archiviste paléographe, juge à Lille, que M. Casati possède un estampage de l'inscription étrusqne de Corneto-Tarquinia dont une photographie a été envoyée il y a quelque temps à l'académie par M. le directeur de l'École française de Rome. Cet estampage permet de lire, mieux que dans la photographie, la première ligne de l'inscription : M. Casati y a reconnu une série de noms propres. Toute l'inscription, du reste, contient beaucoup de noms propres et semble être une généalogie. M. Casati a aussi des copies de trois autres inscriptions de même provenance, qu'il a en partie déchiffrées. Il tient ces documents divers à la disposition des membres de l'Académie qui voudraient les étudier.

Ouvrages déposés : — F. Lenormant, Études cunéiformes, 4[e] fascicule (extrait du *Journal asiatique*) ; — F. Lenormant, Lettres assyriologiques, seconde série, études accadiennes, t. III, 1[e] livraison (Paris, in-4°) ; — Am.-H. Simonin, Psychologie humaine : histoire de la psychologie; les trois grandes unités morales de l'humanité; examen critique des doctrines du matérialisme (Malthus, Darwin, Comte, Helmholtz, etc.) Paris, 1 vol. in-12).

Présentés : — par M. Wallon : Poëmes bretons du moyen âge publiés et traduits d'après l'incunable unique de la Bibliothèque nationale, avec un glossaire-index, par le vicomte Hersart de La Villemarqué (Paris, in-8°) ; — *par M. G. Perrot :* 1° Em. Gebhart, Les origines de la renaissance en Italie; 2° Eug. Müntz, Les arts à la cour des papes pendant le XV[e] et le XVI[e] siècle, recueil de documents inédits tirés des archives et des bibliothèques romaines, t. II ; — *par M. Delisle :* 1° de Valroger, Les Celtes, la Gaule celtique, étude critique ; 2° Houdon, Les imprimeurs lillois, bibliographie des impressions lilloises 1595-1700 ; 3° Decombe, Notice sur la patère d'or découverte à Ravenne en 1774; 4° Célestin Port, Notes et notices angevines; — *par M. Le Blant :* Talmud de Jérusalem, traduit par Moïse Schwab, t. III ; — *par M. Heuzey :* Homolle, Rapport sur les fouilles de Délos (extrait des *Monuments grecs* publiés par l'association pour l'encouragement des études grecques en France) ; — *par M. de Rozière :* 1° Vaesen, La juridiction commerciale à Lyon sous l'ancien régime, étude sur la conservation des privilèges royaux des foires de Lyon ; 2° la collection des ouvrages divers de M. Vito La Mantia, sur l'histoire du droit sicilien, les statuts de Rome au moyen âge, etc.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 24 Mai — 1879

84. — **La Mythologie des plantes ou les Légendes du règne végétal,** par Angelo de Gubernatis. Paris, Reinwald, 1878, t. I, xxxvi-295 p.— Prix : 5 fr.

La première partie de ce travail qui est destiné à faire le pendant de la *Mythologie zoologique* [1] du même auteur est consacrée à la Botanique générale. M. de Gubernatis a classé ses matériaux par ordre lexicographique. Pour donner une idée de ce classement, nous allons rapporter les titres des principaux articles de la lettre *a* : *Achille, Adam, Agneau, Ambroisie, Antoine (herbes de saint), Arbre, arbres anthropogoniques,* etc. Au mot *Achille,* il est question de la plante appelée *Achillea magna*; au mot *Adam, de l'arbre de la science, de l'arbre de la vie, de l'arbre de la croix*; sous le mot *Agneau,* il est traité du *Borametz,* plante qui est censée produire des agneaux; l'article *Ambroisie* traite des plantes qui servent à composer ce breuvage divin et de ses vertus; l'article *arbres anthropogoniques* nous fait connaître les hommes assimilés à des arbres et les arbres donnant naissance à des hommes, etc.

M. de G. ayant puisé ses matériaux un peu partout, chez tous les peuples du monde et à toutes les époques de l'histoire, et l'ordre lexicographique qu'il a adopté n'étant nullement commode pour les recherches, on peut dire qu'on trouve pêle-mêle dans son ouvrage *toutes les herbes de la Saint-Jean.* Ce n'est pas sur des documents aussi épars et aussi disparates que ceux qui sont réunis dans ce premier volume, qu'il est permis de fonder des théories mythologiques. C'est cependant ce que M. de G. ne craint pas de faire avec une grande assurance. Nous craignons bien que l'auteur n'ait marché sur *l'herbe qui égare*; ce qui égare dans la science, c'est, quelque vaste savoir que l'on puisse posséder, le défaut de méthode et la trop grande précipitation dans les conclusions et les théories.

Le grand public (l'ouvrage de M. de G. semble lui être particulière-

1. Voy. la *Rev. crit.* du 5 avril 1873. — Sur le présent volume, voy. art. critique de M. Lang, dans l'*Academy* du 22 mars 1879.

ment adressé) fera bien de se mettre en garde contre les résultats scientifiques prématurés et souvent plus que risqués qu'on lui donne trop souvent comme certains. Le public savant, qui sait prendre et laisser, trouvera dans la *Mythologie des Plantes* une grande quantité de matériaux très-utiles, d'abord des traditions populaires inédites de l'Italie, puis des fragments de *folklore* russe, dont M. de Gubernatis nous donne ou le résumé ou la traduction, enfin beaucoup d'extraits de livres rares ou peu connus.

E. R.

---

89. — **Géographie historique et administrative de la Gaule romaine**, par Ernest Desjardins. Tome II, *La Conquête*, contenant 10 planches, dont deux cartes en couleur et eau-forte tirées à part, et 29 figures intercalées dans le texte. Paris, Hachette, 1878, gr. in-8° de 748 p. — Prix : 20 fr.

Ce volume se compose de deux parties, l'une où M. Desjardins décrit l'état ethnographique, politique et social de la Gaule barbare, l'autre où il raconte les progrès des Romains depuis le jour où Marseille les appela en 154 jusqu'à la prise d'Uxellodunum. Une courte analyse des divers chapitres qu'il contient donnera une idée des matières que l'auteur y traite.

Chapitre i (p. 1-27). *Le pays gaulois et la patrie romaine.* — M. D. cherche d'abord à démontrer que les anciens Gaulois n'ont pas connu le sentiment du patriotisme ; puis il signale quelques-unes des causes qui ont favorisé la conquête romaine et amené la prompte assimilation des peuples conquis. Ce tableau dans l'ensemble est vrai. Peut-être M. D. va-t-il trop loin, lorsqu'il affirme que les provinces détestaient la république et qu'elles ont fait l'empire. Tacite dit simplement qu'elles ne furent pas contraires à l'établissement du régime impérial. On aurait de la peine, je crois, à mentionner un texte précis attestant qu'elles aient désiré la chute du régime républicain, partant qu'elles y aient volontairement contribué.

Ch. ii (p. 28-258). *Etat de la région Sud-Est de la Gaule à l'arrivée des Romains.* — M. D. étudie ici quels étaient les peuples qui, vers le milieu du iie siècle avant J.-C., occupaient la future Narbonnaise ou qui y avaient laissé des traces. Il distingue à ce sujet les Ibères, les Ligures, les Ambrons, les Phéniciens, les Grecs et les Celtes. — Les Ibères, d'après lui, sont les ancêtres des Basques actuels, et la langue de ceux-ci est dérivée de la langue de ceux-là. Les termes géographiques où se retrouvent certains traits caractéristiques de l'une et de l'autre nous permettent donc de délimiter approximativement le territoire où s'étendirent les Ibères, et l'on voit par là que ce peuple habita jadis l'espace situé entre les Pyrénées, la Garonne et le Rhône ; plus tard, les Ligures lui succédèrent dans le bas Languedoc. — Les Ligures étaient d'origine

indo-européenne, et peut-être de la branche celtique; ils séjournèrent en Languedoc de 550 à 240 av. J.-C.; en Provence, ils demeurèrent longtemps seuls, puis ils se mêlèrent aux Celtes, et de là sortit la population nouvelle des Celto-Ligures. — Les Ambrons, parents des Ombriens d'Italie, l'étaient probablement aussi des Ligures; ils paraissent avoir pénétré dans le bas Languedoc et s'être fondus là avec leurs prédécesseurs, les Ibères, et avec leurs successeurs, les Ligures, les Celtes et les Romains. — Les Phéniciens eurent de nombreux comptoirs sur les côtes, et presque partout ils furent supplantés par les Grecs. Ceux-ci fondèrent, vers 600 avant notre ère, la ville de Marseille. M. D. raconte rapidement l'histoire de cette cité, et il cite les onze colonies qu'elle envoya à l'est jusqu'à Monaco, à l'ouest jusqu'en Espagne, les peuplades et les villes qui, à l'intérieur, dépendaient d'elle, et les ports voisins qui étaient en relations continuelles avec le sien. — Les Celtes et les Gaulois sont pour M. D. un même peuple, venu dans l'Europe occidentale par la vallée du Danube. Leur arrivée en Gaule n'est pas antérieure au VIe siècle. Ils formèrent dans le midi deux puissantes confédérations, les *Volcae Tectosages,* ayant pour capitale Toulouse, et les *Volcae Arecomici,* ayant pour capitale Nîmes; on doit leur rattacher les *Cavari*, les *Vocontii*, les *Allobroges,* et la plupart des populations cantonnées dans la région des Alpes. — M. D. ne se contente pas d'énumérer tous ces peuples et d'en rechercher l'origine; il s'efforce d'en marquer la position et les limites. Je ne saurais dire si la solution qu'il donne de ces petits problèmes est toujours exacte; il est douteux, en tout cas, qu'on puisse en aborder l'étude avec plus d'érudition et d'esprit critique.

CH. III (p. 259-356). *Conquête romaine et organisation provisoire de la Province.* — Après une courte digression sur la marche d'Hannibal depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpes, M. D. rapporte comment les Romains s'introduisirent en Gaule. Ce fut Marseille qui leur en fournit l'occasion, lorsqu'en 154 elle sollicita leur appui contre les Ligures. Les succès d'Opimius, de Fulvius, de Sextius, de Fabius et des deux Domitius leur donnèrent bientôt le littoral méditerranéen et une partie du bassin du Rhône; ils s'y fixèrent, et ce territoire devint la Province Romaine. M. D. montre, par une savante dissertation sur le sens du mot *provincia,* qu'il est impossible de dire en quelle année la Gaule méridionale fut réduite en province. Tout ce qu'on peut constater, c'est que Cn. Domitius, consul en 122, fut le premier magistrat qui dans la Transalpine « exerça l'*imperium* annuel de la *provincia* », et que dès lors il ne cessa d'y avoir là, comme en Sicile, en Sardaigne, en Espagne, « des magistrats romains pourvus de l'*imperium* en permanence. » Une colonie fut fondée à Narbonne en 118; des garnisons furent établies à Aix et à Toulouse; on respecta l'autonomie de Marseille; enfin, on soumit les indigènes à la condition de sujets. Plusieurs pages sont consacrées par M. D. à exposer quel fut, après la conquête romaine, l'état des terres et des personnes dans la nouvelle province. — Cette conquête fut bientôt

menacée par l'invasion des Cimbres et des Teutons. On en trouvera le récit très-complet dans l'ouvrage de M. D., et l'on y remarquera surtout l'étude qu'il fait de la campagne de Marius. Il clôt le chapitre en racontant l'administration des propréteurs et des proconsuls qui se succédèrent dans la Narbonnaise de 102 à 59. Il insiste principalement sur Fonteius, pour qui le fameux plaidoyer de Cicéron nous fournit des renseignements si abondants et si curieux.

Ch. iv (p. 357-587). *Etat de la Gaule chevelue à l'arrivée de César.* — Comme César, M. D. divise la Gaule chevelue en trois parties : l'Aquitaine, la Celtique et la Belgique. — L'Aquitaine était comprise entre les Pyrénées, la Garonne et l'Océan. Pourtant M. D. rattache à la Celtique quelques peuples fixés sur la rive gauche de la Garonne, tels que les *Bituriges Vivisci*, les *Boii*, les *Vasates*, les *Nitiobroges*. D'après lui, les peuples ibéro-aquitains étaient au nombre de neuf *(novem populi)*; ils occupaient « les Pyrénées avec leurs contreforts et leurs ondulations, et ils s'arrêtaient, au nord et au nord-ouest, à la ligne des basses terres. » — Dans la Celtique, il énumère trente-six peuples, dont quatorze placés au sud de la Loire, vingt-deux au nord. Pour chacun d'eux, il indique « exactement le centre et plus vaguement la superficie » de leur domaine, « en se gardant bien d'en tracer même approximativement les contours. » — Quant à la Belgique, il lui donne pour frontière ethnographique la Seine-Inférieure jusqu'au confluent de l'Oise, puis une ligne conventionnelle passant au nord de Paris, au sud de Reims, au nord de Langres, au vallon d'Alsace, et aboutissant au Rhin vers Brisach. Il compte dans cette région quinze peuples. Ils ne formaient pas une race particulière, mais plutôt une race mixte, issue de la fusion des Celtes et des Germains. En réalité, dit-il, il n'y avait « dans la Gaule chevelue, du Rhin aux Pyrénées, de la Province à l'Océan, que deux races et deux peuples, les Ibéro-Aquitains et les Gaulois, ces derniers partagés, si l'on veut, en trois groupes, liés entre eux par la communauté d'origine, de religion, d'institutions, de mœurs et de langue, sous cette réserve toutefois que les Belges sont en partie mêlés de Germains » (p. 504). — La religion des Gaulois nous est peu connue; « nous ne savons rien de précis sur leurs divinités,..... en un mot, sur tout ce qui touche au fond même des dogmes de la Gaule. » Nous n'avons guère de renseignements que sur les Druides. M. D. montre que ce sacerdoce était d'origine étrangère, et qu'il conserva toujours son centre en Bretagne; il en détermine l'organisation, la doctrine, les pratiques; il y distingue les druides proprement dits, les *bages* ou devins et les bardes; il décrit le rôle de chacun d'eux et les privilèges dont ils jouissaient; il remarque, enfin, qu'à l'époque de César le druidisme était en décadence, et qu'à l'exemple de l'aristocratie il fut, par haine de la démocratie, favorable aux Romains. — L'état politique de la Gaule n'est peut-être pas aussi bien exposé par M. D. que son état religieux. Le tableau qu'il en trace n'a pas la netteté ni la vigueur de celui que contient l'ouvrage de M. Fustel de Coulanges.

Mais on lira, à la suite, de curieux détails sur les caractères physiques, les aptitudes, les qualités, les lois, les mœurs, bref la civilisation des Gaulois. — Le chapitre se termine par quelques pages sur les progrès, encore bien lents, qu'a faits jusqu'ici l'étude de la langue de ce peuple.

Ch. v (p. 587-725). *Résumé géographique des campagnes de César.* — M. D. raconte les huit campagnes de César en suivant pas à pas les *Commentaires*. Son récit ne laisse rien à désirer, quant à la clarté, et il donne une idée à la fois très-complète et très-exacte de toutes ces opérations militaires. Chemin faisant, il examine les problèmes de topographie que soulève le texte de César. Pour quelques-uns, il se tient sur une prudente réserve ; pour d'autres, il exprime son opinion sérieusement motivée. Ainsi il soutient qu'*Alesia* est Alise-Sainte-Reine, et il n'ose dire qu'*Uxellodunum* soit le puy d'Issolu.

Il serait facile de reprocher à M. D. certains vices de composition, certains défauts de style qui s'expliquent aisément par la longueur d'un pareil travail. Je préfère louer la justesse de son sens critique et la rigueur de sa méthode. « Pas une proposition historique, dit-il, qui ne soit un fait ; pas un fait qui ne soit établi sur ses preuves, c'est-à-dire sur des textes, tel est le but que chacun doit poursuivre, tel est du moins le but que nous poursuivons. » (P. 29.) Il ne se contente pas d'énoncer ce principe, il l'applique. Sa vaste érudition lui fournit une masse énorme de documents qu'il indique avec une scrupuleuse exactitude ; il ne néglige rien pour s'éclairer, et, lorsque sur un point il se croit incompétent, il s'adresse aux personnes qui font autorité dans la matière ; c'est ainsi qu'il a eu souvent recours à la science de M. d'Arbois de Jubainville, dont il cite, par extraits, de nombreuses lettres. Souvent aussi on sent dans son livre l'influence des leçons et de l'exemple de M. L. Renier. Il ne s'engage dans une discussion qu'armé de toutes pièces ; il n'affirme rien sans le démontrer, et il ne cherche à faire la lumière dans l'esprit du lecteur, que si elle est déjà faite dans le sien. Quand les textes manquent, il suspend son jugement, loin de se perdre dans de vaines hypothèses, et il aime mieux laisser sans solution une difficulté que de s'exposer à la mal résoudre. Il blâme l'empereur Napoléon III d'avoir voulu déterminer avec trop de précision, en l'absence de preuves, les marches de César, et il se garde de tomber dans la même erreur. « Il n'est plus possible aujourd'hui, dit-il, de faire, dans les travaux topographiques, une aussi large part à la conjecture, et il n'est plus permis d'en laisser la moindre à l'imagination..... Il est temps de renoncer aux à peu près et aux opinions personnelles ; il faut s'habituer à l'idée que, dans les sciences positives (et la géographie historique a le droit d'être considérée comme une de ces sciences), tout problème qui ne part pas de données positives ne saurait arriver à des solutions certaines et n'est d'aucune valeur. » (P. 614-615.)

Je prendrai la liberté, en finissant, de signaler à M. Desjardins quelques légères erreurs.

P. 7. Jusqu'en 286 ap. J.-C., on ne sut pas ce qu'étaient les bureaux ; le monde a été conquis et gouverné sans bureaux ! » M. Duruy (tome V, p. 266-275) cite des faits qui attestent le contraire. — P. 355. « César reçut du peuple pour cinq ans, en vertu de la loi *Vatinia*, la Cisalpine, la Transalpine et l'Illyricum ; le sénat y ajouta la *Gallia Comata* qui était encore à conquérir. » La loi *Vatinia* ne conféra à César que la Cisalpine et l'Illyricum ; le sénat lui donna la Transalpine, de peur qu'il ne fût investi de cette province par un autre plébiscite (Dion Cassius, 38, 8 ; Suét. 22). — P. 485. La carte des dolmens de la Gaule, dressée par M. A. Bertrand en 1867, n'est pas aussi complète que la liste publiée par la *Revue archéologique* en mai 1878 ; il est vrai que M. D. n'a pas pu connaître celle-ci. Il y aurait vu que l'Eure-et-Loir a 55 monuments mégalithiques et non 40, l'Eure 7 et non 2, le Loiret 11 et non 3, Seine-et-Oise 13 et non 2. Cette liste l'aurait confirmé dans l'opinion qu'il exprime, p. 516, en ces termes : « Nous ne savons pas si les monuments mégalithiques étaient plus nombreux à Locmariaker et à Karnak que dans les autres régions de la Gaule chevelue. » En effet le Morbihan n'en possède que 268, tandis que l'Aveyron en compte 285 et le Lot 207. — P. 582, note 2. La prétendue « inscription de Paris », découverte au musée de Cluny par M. Rob. Mowat, est originaire de Néris-les-Bains (*Rev. arch.*, mars 1878, 188-189). — P. 597. Le 5e jour avant les calendes d'avril 58 ne correspond pas au 24 mars, mais au 29 (V. dans l'*Hist. de César* le tableau de M. Leverrier, II, 532). De même les ides d'avril 58 coïncident avec le 13 avril, non avec le 8, comme le pense M. Desjardins (p. 598). — P. 641. « Au printemps de 56 eut lieu l'entrevue de Lucques, et, à Rome, l'*imperium* de César fut prorogé pour 5 ans. » Cette *prorogatio* fut votée en 55, sur l'initiative des consuls Pompée et Crassus (Plut., *Cato minor*, 43 ; Dion, 39, 33 ; Hirtius, *de b. g.*, VIII, 53). Il est possible, je crois, de prouver que le second gouvernement de César devait durer trois ans seulement : mais ce n'est pas ici le moment de l'entreprendre.

Paul GUIRAUD.

---

90. — **Saga af Tristram ok Isœnd samt Mœttuls-Saga** udgivne af det kongelige nordiske Oldskrift-Selskab. Kjœbenhavn. 1878.

La publication de la traduction de *Tristran*, en ancien norois, a souvent été demandée par les savants : elle est enfin exécutée par M. Brynjulfsson dans le volume dont nous rendons compte. Le livre contient d'abord le texte complet de la *Tristrams saga* et celui de la *Möttuls saga* suivis d'un résumé de chacune d'elles en danois. Ensuite M. B. publie une série de poëmes danois, islandais (proprement dit) et des îles de Fœroe, qui tous contiennent des épisodes du roman de Tristran. Quoique ce soient des remaniements postérieurs, ils sont néanmoins intéressants

en ce qu'ils montrent combien la légende de Tristran et d'Isolt a été populaire dans ces pays du nord.

M. B. parle ensuite des originaux français de la *Tristrams saga* et de la *Möttuls saga*. Le traducteur du *Tristran* surtout a suivi fidèlement son original, ce qui rend son œuvre très-précieuse pour la reconstruction des parties perdues du poëme français, quoique le seul ms. (excepté quelques petits fragments plus anciens) soit d'une date très-récente, à savoir du XVIIe siècle. La traduction elle-même a été exécutée en 1226 par un moine, le frère Robert [*broder Robert*], sur l'ordre du roi Hakon V, à l'inspiration duquel on doit tant d'autres traductions du français.

L'hypothèse émise par M. B. concernant l'interpolation des vers 835-884 du *Tristran* français de Thomas (édit. Michel, II, 40) aurait besoin d'être appuyée par des raisons plus fortes que celles qui ont été présentées par l'auteur. Il en est de même pour une partie des remarques détachées qui terminent le volume. Mais surtout il lui serait difficile de donner quelque vraisemblance à son hypothèse, d'après laquelle l'auteur de la version du *Tristran*, attribuée à Bérol, ne serait autre que Chrétien de Troyes. Il est à regretter que M. Brynjulfsson ait ignoré à peu près toutes les publications modernes sur les deux sagas dont il s'occupe. L'édition du texte islandais n'en mérite pas moins la reconnaissance des travailleurs [1].

Fr. VETTER.

---

91. — **Gibbon,** by J. COTTER MORISON, M. A. (de la série *English men of letters*). Londres, Macmillan, 1878, in-8°, 184 p. — Prix : 2 sh. 6 d.

La *Revue* a déjà signalé le succès, en Angleterre, des monographies publiées sous la direction de M. John Morley, sous le titre général d'*English men of letters*. Le but est de présenter, non pas seulement aux érudits, mais au public en général, des études historiques et littéraires sur un certain nombre de grands écrivains nationaux. Les auteurs s'attachent à mettre en œuvre les éléments fournis par la critique contemporaine et à donner à leurs lecteurs des jugements conçus au point de vue le plus moderne. La substance de ces travaux était déjà connue, mais on la trouvait, la plupart du temps, disséminée dans de prolixes

---

1. Presque en même temps que le livre de M. Brynjulfsson paraissait la première partie de celui de M. Kœlbing : *Die nordische und die englische Version der Tristan-Sage* (Heilbronn, Henninger. Cp. *Revue Critique*, Chronique, 1879, n° 15, p. 283). Outre le texte islandais, le volume de M. Kœlbing contient une traduction allemande, des notes et une importante introduction littéraire. Nous reparlerons de cette publication quand elle sera complétée.

biographies, ou des correspondances qu'il était long de parcourir, ou de courts chapitres de critique insérés dans des revues diverses. Le succès de ces publications montre qu'elles répondaient à un besoin; il faut savoir gré à M. Morley d'avoir songé à le satisfaire.

Les travaux de lord Sheffield, les mémoires et les lettres de Gibbon ne laissaient pas beaucoup de points à éclairer dans la vie peu complexe de l'historien. M. Morison les a toutefois groupés et coordonnés avec un goût réellement artistique; il a su éviter cet entassement indigeste de faits alignés à perte de vue, par ordre chronologique et sans qu'il soit possible d'en rien conclure, dont tant de biographies sont remplies. Son Gibbon est un personnage vivant et dans l'intimité duquel on peut entrer.

C'est un fait remarquable que l'éducation universitaire de l'historien le plus savant du XVIII[e] siècle a été absolument nulle. On sait quelle était, à cette époque, la décadence des universités anglaises : « Voilà un drôle de pays, disait West, peuplé d'êtres qui se donnent les noms de docteurs et de maîtres ès-arts, un pays submergé sous les syllogismes et la bière, où Horace et Virgile sont également inconnus. » (P. 8.) Mais Gibbon a le goût des livres, il travaille pour son compte et conclut d'abord de ses premières lectures que Bossuet a raison et que la religion qu'il enseigne est la vraie. En 1753, il abjure le protestantisme, et son père l'envoie aussitôt à Lausanne, chez Pavillard, se convertir de nouveau l'année suivante (pp. 15, 17, 21). Ce fut aussi à cette époque que Gibbon s'éprit de M[lle] Curchod, plus tard M[me] Necker; à partir de ce moment, le temps des folies de l'imagination et du cœur semble passé pour lui; son être tout entier ne se compose plus que d'intelligence claire et réfléchie; des amitiés calmes et solides se lieront à son existence; la recherche de la religion la meilleure ne lui causera pas plus de souci que la pratique de celle que Pavillard lui a laissée. Il voyage en France et en Italie, il pénètre dans les salons de Paris au moment où leur influence et leur éclat étaient au comble; mais il passe presque sans voir et sans entendre; en tout cas, sans trouver grand chose à en dire. Les dîners de d'Holbach lui semblent excellents; mais de l'esprit qui les assaisonne il n'est pas question.

En politique, mêmes idées qu'en religion. Gibbon devient membre du Parlement en 1774, et ses impressions sur les tragiques aventures courues par les armées anglaises et la nation entière ont le même prix que celles laissées en lui par les salons de Paris. Cinq ans après, il est nommé membre de ce « *Board of Trade* » que Burke définit dans un de ses discours : « une serre chaude à mûrir doucement les fruits où huit membres du Parlement reçoivent mille livres par an pendant un temps donné, pour pouvoir faire éclore, à la saison voulue, une demande de 2,000 livres qui leur permettront des travaux moins durs. » (P. 86.) Gibbon était relativement pauvre ; il avait des concurrents en foule; personne ne se faisait scrupule de solliciter, et l'historien en exprime son indignation en ces ter-

mes : « Des collègues plus actifs lui [1] enlèvent les morceaux les plus friands, qui sont aussitôt dévorés par la voracité de leurs créatures ; nos malheurs et nos réformes ont diminué le nombre des grâces ; par orgueil ou par paresse, je sollicite aussi mal, et si je parviens enfin, ce sera peut-être à la veille d'une nouvelle révolution, qui me fera perdre dans un instant ce qui m'aura coûté tant de soins et de recherches. » (Lettres à Deyverdun, 20 mai 1783. — *Miscell. Works*... in V vol., t. II, p. 275.)

Pendant ce temps, la réputation de Gibbon allait croissant. Après plusieurs essais moins importants, il avait fait paraître, en 1776, le premier volume du *Decline and Fall* et la construction de ce haut édifice occupa une grande partie du reste de sa vie. Il acheva son ouvrage à Lausanne, auprès de son ami Deyverdun, le 27 juin 1787. Deux ans plus tard, Deyverdun mourait et Gibbon retournait en Angleterre pour y mourir lui-même peu après (1794).

Le ch. VII, consacré aux trois premiers volumes du *Decline and Fall*, est un des meilleurs de tout ce livre. M. M. y juge avec une grande impartialité le génie de Gibbon, cet esprit clairvoyant et de grande envergure qui se hasarda le premier dans un des champs les plus vastes et les plus difficiles de l'histoire et en rapporta un ouvrage qui, malgré les différences d'idées et les progrès de la science, reste œuvre fondamentale. « On peut lire ce qu'on voudra, dit M. Freeman, mais il faut lire aussi Gibbon. » (P. 134). M. M. a raison cependant de reprocher à Gibbon l'ampleur froide et monotone de son style, cette sonorité pompeuse qui convient peu à un sujet complexe comme le sien. A ces défauts il dut, sur le moment, une partie de sa réputation. Ces traces d'une sorte de génie français qui régnait alors, et non sans tyrannie, de la Néva jusqu'aux Highlands, firent de lui un auteur européen, comme faisait au moyen âge l'emploi de la langue latine. Ce style convenait au caractère de Gibbon, il n'en concevait pas d'autre et avoue, en quelques mots qui auraient fait plaisir à Buffon, s'en servir inconsciemment : « The style shall be simple and familiar, but style is the image of character ; and the habits of correct writing may produce, without labour or design, the appearance of art and study ». (Début des *Memoirs*.) Un défaut plus sérieux au point de vue moderne, est le rôle effacé de la foule, du plus grand nombre, dans les écrits historiques de Gibbon. En cela encore il subit trop l'influence du continent. — Dans une ville vue à distance les maisons paraissent à peine et les grands édifices qui, vus de près, semblent en proportion avec elles, paraissent de loin les dominer, comme des géants feraient des nains. C'est de très loin que Gibbon a regardé la ville ; il a minutieusement décrit les églises et les palais ; mais on aime aujourd'hui savoir ce qui se passe dans les maisons ; on veut marcher dans les rues et pouvoir frapper aux portes. Il montre pour les

1. Lord North, son protecteur.

grands hommes une sympathie complaisante qui ne lui laisse pas le goût d'étudier quelle vie pouvait avoir la foule des infiniment petits. Il demeure, au reste, impassible : « Il égalise trop toutes choses, disait Guizot ; il est dans son fauteuil quand il écrit, et il vous y laisse en le lisant ; ou, s'il se lève, ce n'est que pour faire deux ou trois tours de chambre, pendant lesquels il arrange sa phrase et concerte son expression... Il achève cette longue carrière presque comme une promenade ».

M. M. a fait, dans tout son travail, un usage judicieux de cette correspondance de Gibbon si précieuse par la franchise complète qui y paraît. L'historien s'y montre spirituel et pas guindé; une amitié réelle pour les Holroyd, les Sheffield, les Deyverdun s'y fait jour ; mais le côté positif et pratique de la vie ne lui échappe jamais. On peut consulter notamment sa lettre du 24 juin 1783 à Deyverdun sur l'existence qu'ils mèneront à Lausanne et où les détails les plus menus d'organisation intérieure sont mêlés aux marques de l'amitié la plus vive. D'autres de ces lettres ont un caractère très prononcé de galanterie tendre et aimable, par exemple, celle qu'il adresse à son amie, Mme Necker, où il se défend du reproche de n'avoir pas « les qualités d'un preux chevalier, toujours prêt à rompre une lance pour l'honneur de Dieu et des dames ». La faute en est aux dames qu'il voit : « Daignez vous rappeler que, depuis douze ans, je n'ai passé que six semaines dans la société de Mme Necker ». (Lett. à Mme Necker, 26 nov. 1776, *ibid.*, p. 187).

Le seul reproche que nous pourrions faire à M. Morison (et il est léger, puisque son livre s'adresse à l'ensemble du public), est de n'avoir indiqué ses sources que d'une façon sommaire dans une seule note, au début, et de citer les contemporains ou Gibbon lui-même sans renvoi aux originaux — mais je ne saurais trop rappeler que l'impartialité des jugements est remarquable et que la conception de l'ouvrage est réellement artistique.

J. J. Jusserand.

---

92. — **Kant's Prolegomena nicht doppelt redigirt.** Widerlegung der Benno-Erdmann'schen Hypothese von Emil Arnoldt. Berlin, Leo Lippmannssohn, 1879, in-8°, 78 pages.

L'attention du monde savant a été vivement excitée, dans ces derniers temps, par les éditions nouvelles qu'a données successivement M. Benno Erdmann des *Prolégomènes à toute métaphysique future* et de la *Critique de la raison pure* de Kant (Leipzig, L. Voss, 1878). L'ardent érudit, après des fouilles prolongées et intelligentes dans les manuscrits de la bibliothèque de Dorpat, prétend avoir découvert : 1° que les *Prolégomènes* ont été composés à deux époques et sous deux inspirations différentes ; 2° que les deux éditions de la *Critique de la raison pure*, publiées par Kant, sont beaucoup plus différentes l'une de l'autre qu'on ne

l'admet généralement; 3° qu'entre Kant et Hume, ni les rapports historiques ne sont si anciens, ni les oppositions doctrinales si grandes qu'on le croit communément.

De ces trois thèses, qui ont été déjà combattues et applaudies tour à tour dans les journaux et les revues de l'Allemagne, la première surtout vient de soulever la protestation véhémente, passionnée même, d'un kantien très-compétent, le professeur Emil Arnoldt, dont le public des universités n'a pas encore oublié la polémique contre Trendelenburg, en faveur des théories de l'esthétique transcendentale. La brochure d'Arnoldt *(Kant's Prelegomena nicht doppelt redigirt)* combat l'hypothèse de Benno Erdmann par des arguments de fait et des arguments de doctrine.

Benno Erdmann soutient que Kant, ému du reproche d'obscurité qui s'éleva de toutes parts contre la *Critique de la raison pure,* lors de la première apparition du livre, avait résolu, dès le mois d'août 1781, d'en publier un résumé populaire *(Populärer Auszug für Laien).* Les critiques de la *Revue de Göttingue* (janvier 1772), les malentendus grossiers qui les inspiraient, comme, par exemple, la confusion de la doctrine nouvelle, tantôt avec le sensualisme de Locke, tantôt avec l'idéalisme de Berkeley, décidèrent Kant à présenter, sur les points incriminés, des éclaircissements et une justification à l'usage des esprits philosophiques. Il avait terminé à peu près complètement dans l'intervalle la rédaction du « Résumé populaire ». Il fit rentrer les répliques qu'il crut devoir adresser aux assertions de Feder et de Garve dans le texte déjà prêt de l'*Auszug,* se bornant à les intercaler aux endroits les plus convenables. De là un défaut d'unité, un mélange d'exposition populaire et de discussion technique, qui choquent et troublent à la lecture des *Prolégomènes*, nom sous lequel parut définitivement l'*Auszug* en question.

Arn. nie que la forme actuelle du livre trahisse les vices de composition que signale Benno Erdmann. Les passages, où ces défauts sont particulièrement relevés, ne fournissent, selon lui, que des raisons « gauches, louches et fausses ». Nous regrettons qu'il se borne à qualifier ainsi et en bloc les arguments qu'invoque son adversaire, au lieu de les examiner en détail. Il suffira de faire remarquer que Paulsen, dans la *Vierteljahrsschrift* (1878, p. 485), accepte, en partie du moins, l'opinion de Benno Erdmann, pour que le jugement sommaire d'Arn. paraisse tout à fait insuffisant. Nous trouvons, en revanche, plus de solidité à la réfutation que fait notre auteur des inductions tirées trop rapidement par Benno Erdmann des indications bien vagues, bien contradictoires, contenues dans la *Correspondance d'Hamann* (p. 27 à 34). Des lettres de Hamann et de Hartknoch, le libraire de Kant, comme de quelques autres témoignages, il résulte seulement avec certitude que Kant a réellement conçu vers septembre 1781, et mis immédiatement et en quelques mois à exécution le projet d'un exposé populaire de sa doctrine. Mais qu'est devenu ce travail? Il semble permis de supposer que

Kant l'aura abandonné à Johann Schultz, pour le guider et l'aider dans la composition de ses « *Erläuterungen* » (Eclaircissements à la *Critique de la raison pure* du professeur Kant. Kœnigsberg, 1784), qui parurent sous l'inspiration et avec le concours du maître. Arn. met au-dessus de toute contestation ce concours prêté par Kant au modeste, mais utile travail de son disciple, par des extraits nombreux de la *Correspondance d'Hamann* avec Herder (p. 77), et surtout par la publication de deux lettres inédites et fort curieuses de Schultz à Kant, en date du 21 et du 28 août 1783. L'hypothèse émise par Arn. sur les destinées du « Résumé populaire » écrit par Kant avant les critiques de la *Revue de Göttingue*, ne prétend pas rallier toutes les opinions : elle n'est pas plus risquée, après tout, que celle de Benno Erdmann.

La critique d'Arn. nous paraît surtout victorieuse, lorsqu'elle s'attaque aux opinions paradoxales de Benno Erdmann sur le fond des doctrines critiques. Benno Erdmann soutient que l'analytique transcendentale et, dans cette partie, la déduction des catégories est la théorie essentielle (Schwerpunkt) de la *Critique de la raison pure*. Arn. n'a pas de peine à réfuter cette exagération, autant par l'examen des idées que par le texte même de Kant (p. 15 à 18). — Il n'est pas exact non plus que la doctrine de l'analytique soit purement empirique « En ce qui regarde l'origine de la connais« sance due à l'entendement, cette doctrine est rationaliste ; en ce qui « concerne l'existence des objets, auxquels se rapporte la connaissance in« tellectuelle, elle est d'un côté transcendentale-idéaliste, de l'autre empiri« que-réaliste » (p. 60). Paulsen, dans l'article cité plus haut, se prononce énergiquement, sur ce point, dans le même sens qu'Arn. — Enfin Benno Erdmann, dans l'intérêt de la thèse qu'il développe, affirme que l'analytique transcendentale repose sur l'existence, non pas seulement de la chose en soi, mais d'une pluralité de choses en soi, (*Die Existenz einer Vielheit Dinge an sich*). Les quelques pages (45 à 53), où Arn. combat l'interprétation de Benno Erdmann, sont, à notre avis, parmi les meilleures de sa brochure. Il démontre vigoureusement que Kant devait s'interdire et s'est interdit, en effet, malgré quelques maladresses de langage, toute affirmation théorique sur la chose en soi ; et qu'il n'a jamais permis qu'à la raison pratique de présenter, à titre de pures hypothèses, ses conclusions sur la nature de cet intelligible, le noumène, la chose en soi.

En résumé, le court mais substantiel travail d'Arnoldt mérite une sérieuse attention ; et nous attendons impatiemment la réplique, qu'il ne peut manquer de provoquer de la part de son adversaire. Le véritable sens comme l'histoire des théories kantiennes ne sauraient que gagner à ces savantes discussions.

D. Nolen [1].

---

1. Nous apprenons par une note de la brochure précédente, et nos lecteurs nous sauront gré sans doute de les informer, qu'une édition nouvelle et beaucoup plus complète de la correspondance de Kant se poursuit activement. Le Dr Reicke, au-

93. — A. von der LUBOTA (A. Moschkau). **Auf dem Oybin,** Gedenkblætter mit Illustrationen von R. PÜTTNER, gr. in-4°. Leipzig, Senf, 1878, 16 p. — Prix : 1 mark 50 (1 fr. 90).

Situé sur les confins de la Saxe et de la Bohême, au centre des montagnes de la Lusace, le mont Oybin est, à plus d'un titre, digne d'attention. Au touriste, il offre un panorama splendide sur le Riesengebirge, et l'archéologue trouve sur son sommet les débris d'un vieux château féodal et les ruines d'un couvent de Célestins, dont l'église, magnifique spécimen du pur style gothique, est la partie la mieux conservée. Aussi, depuis l'empereur Charles IV (1366), qui détruisit le château et fonda le couvent, jusqu'au roi actuel de la Saxe, nombre de souverains et de princes ont-ils honoré l'Oybin d'une visite. Parmi ces touristes illustres, une mention spéciale est due à Charles-Auguste de Weimar et à Gœthe, qui en firent l'ascension en 1790.

Après avoir successivement parlé (dans un style un peu trop pompeux, il faut bien le dire) du village, de la montagne, de ses ruines et de son histoire, M. von der Lubota consacre ses dernières pages à cette excursion de Gœthe et de Charles-Auguste, qui semble avoir fait époque dans la tradition locale. Ce qu'il dit se borne, il est vrai, à peu de chose; il se contente de rapporter cette tradition telle qu'elle s'est formée et conservée parmi les habitants du village. Mais Gœthe, de son côté, absorbé à cette époque par ses études sur l'anatomie comparée, n'ayant parlé nulle part de cette excursion, le peu que M. von der Lubota a reproduit est tout ce qu'on en sait, et il faut lui savoir gré de l'avoir recueilli avant que le souvenir ne s'en perdît.

Albert FÉCAMP.

---

94. — **Beitræge zur Geschichte Hessen-Cassels 1791-1814,** von Dr STRIPPELMANN. I Heft. Marburg, Elwert, 1877, in-8°, VII et 238 p. — Prix : 4 mark 80 (6 fr.).

Ce volume est le début d'une série de publications tirées par M. Strippelmann des archives de la Hesse-Cassel. Il se compose de pièces reliées par de courts résumés, et concerne les relations de la Hesse-Cassel avec la France. Un double système de sommaires et de tables permet

---

quel on doit, sous le titre de « Kantiana » (Kœnigsberg, 1860), d'importantes additions aux biographies antérieures de Kant, recueille en ce moment, de concert avec le Dr Sintenis, les matériaux de l'intéressant travail que nous annonçons, dans les manuscrits conservés à la bibliothèque de Dorpat.

Une ample moisson d'informations curieuses et même inattendues semble promise aux efforts des chercheurs, qui explorent ces vieilles archives, trop négligées jusqu'ici.

D. N.

d'étudier les événements et de retrouver les documents publiés par l'auteur. Les chapitres I, II et III ont trait aux complications qui amenèrent une rupture entre la Hesse et la France. Viennent ensuite des détails sur la guerre, et en particulier sur les négociations de 1794 entre les princes allemands (ch. IV et V). Les ch. VI, VII et VIII traitent du système de neutralité de la Hesse en 1803 et de ses relations avec Napoléon jusqu'en 1805. Ce n'est pas à proprement parler un ouvrage historique suivi et composé, mais une série de faits groupés ensemble et de documents inédits, utiles à consulter pour cette partie, d'ailleurs assez secondaire, de l'histoire des relations de la France avec l'Allemagne de 1789 à 1805.

CORRESPONDANCE

Paris, ce 1er mai 1879.

Mon cher Secrétaire,

M. Hug a eu la courtoisie de m'envoyer l'article des *Fleckeisen's Jahrbücher* (2e livraison de l'année courante, p. 97 sqq.) auquel renvoie la « *Communication* » insérée dans la *Revue critique* du 19 avril dernier (p. 307). Après en avoir pris connaissance, mon premier mouvement fut de courir à la Bibliothèque nationale. Je voulais emprunter le manuscrit de Xénophon dont il s'agit, pour l'examiner à nouveau et, comme M. Hug, tout à mon aise, dans toutes les conditions de lumière imaginables, avec toutes les loupes possibles. Or le manuscrit était prêté, depuis quelques semaines déjà, à un savant étranger, dont la discrétion administrative ne m'a pas permis d'apprendre le nom. Espérons qu'il est entre les mains d'un paléographe à l'œil exercé, qui soit en état de trancher une bonne fois le débat. Pour nous, il ne nous reste qu'à attendre patiemment que le manuscrit revienne à Paris. Alors nous ferons le possible pour y voir docilement tout ce que M. Hug croit, avec tant d'assurance, y avoir existé avant les grattages et les corrections ; puis nous viendrons, passant successivement en revue chacun des points litigieux, confesser ingénûment aux lecteurs de la *Revue critique*, ou que nous sommes décidément aveugle et incrédule, ou qu'enfin nous avons eu le plaisir de « réussir à voir ». *Aufgeschoben ist nicht aufgehoben.*

Veuillez, etc.

Ch. GRAUX.

CHRONIQUE

FRANCE. — La *Revue de Philologie*, qui vient d'entrer dans sa troisième année, commencera désormais, dès le numéro d'avril, la publication de la *Revue des Revues et publications d'Académies relatives à l'antiquité classique* de l'année précédente. Cette importante analyse des Revues étrangères n'avait été donnée qu'en octobre, la première année, et qu'en juillet et octobre, la seconde. On pourra ainsi, dès le commencement de chaque année, connaître la plus grande partie des travaux philologiques des divers pays de l'Europe.

— La *Revue critique* a rendu compte autrefois (1873, art. 183, p. 226) de la 1re édition du livre « *De l'Intelligence* » de M. Taine (Hachette). La 3e édition, qui vient de paraître, a subi des changements et des augmentations que nous signalons brièvement. C'est ainsi qu'on trouve, sous forme de notes, diverses monographies *sur l'acquisition du langage chez les enfants et dans l'espèce humaine, sur les éléments et la formation de l'idée du moi*, sur *l'hallucination progressive avec intégrité de la raison*, sur *l'accélération du jeu des cellules corticales*. Notons encore (tome I, p. 278 et suiv.) un paragraphe important sur les rapports entre l'acte mental et le mouvement (livre IV, ch. 1, § 8); un paragraphe consacré à la géographie et à la mécanique des centres nerveux; et enfin la conclusion de l'ouvrage, où l'auteur compare l'intelligence à un édifice, « dont les derniers éléments sont des grains de sable ou de silex agglutinés en pierres de diverses formes : attachées deux à deux ou plusieurs à plusieurs, ces pierres font des masses dont les poussées s'équilibrent, et toutes ces associations, toutes ces pressions s'ordonnent en une vaste harmonie. »

— M. Marius Vachon entreprend l'histoire des monuments détruits par les incendies de la guerre et de la Commune. Le premier volume de l'ouvrage, publié chez Quantin, est consacré à la bibliothèque du Louvre et à la collection Motteley. M. Vachon annonce une prochaine étude sur la destruction de la Bibliothèque de Strasbourg.

— M. Chauvin, professeur à l'Université de Leyde, a traduit en français l'ouvrage de Dozy, publié à Harlem en 1863, *Het Islamisme*; cette traduction a paru à Leyde, chez Brill, et à Paris, chez Maisonneuve (*Essai sur l'histoire de l'Islamisme, traduit du hollandais*. 356 p. in-8).

— Notre collaborateur, M. E. Müntz, bibliothécaire-archiviste de l'école des Beaux-Arts, vient de publier le second volume de son grand travail sur *Les arts à la cour des papes pendant le* XVe *et le* XVIe *siècle*. Le premier volume (fascicule IV de la *Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome*) s'étendait de Martin V à Pie II (1417-1464). Le second volume (fascicule IX de la même bibliothèque, 333 pages) est consacré tout entier au pape Paul II (1464-1471); il contient un millier de documents inédits, tirés principalement des archives d'Etat de Rome, des archives secrètes du Vatican, de la bibliothèque du Vatican, de la bibliothèque Barberini, des archives d'Etat de Florence, etc. Ces documents que M. Müntz accompagne d'un commentaire très étendu, jettent une nouvelle lumière sur la biographie des artistes fixés à Rome sous le règne de Paul II, sur l'histoire des monuments exécutés pendant cette période, ainsi que sur l'histoire de la Renaissance italienne en général. — La *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome* s'est augmentée, en outre, de trois nouveaux fascicules; fasc. VI. *Notice sur divers manuscrits de la bibliothèque Vaticane, Richard le Poitevin, moine de Cluny, historien et poète*, par M. Elie Berger; fasc. VII. *Du rôle historique de Bertrand de Born* (1175-

1200) par M. Léon Clédat; fasc. VIII. *Recherches archéologiques sur les îles Ioniennes. I. Corfou*, par Othon Riemann.

— On se rappelle avoir vu au Trocadéro les vitrines de M. Morel, si riches en antiquités sorties des cimetières de la Marne. Cette collection précieuse, qui ne le cède en importance qu'à celle de Saint-Germain, est rentrée chez son propriétaire à Châlons-sur-Marne, mais il est facile de l'étudier dans un album qui reproduit très exactement les principaux objets découverts par M. Morel (*La Champagne souterraine*, album in-folio et texte, par M. Morel, percepteur à Châlons-sur-Marne, chez l'auteur ou chez Baudry, Paris). Cet ouvrage comprendra douze livraisons, chacune de six planches; l'auteur a classé les pièces de sa collection par localités de découvertes, et c'est ainsi que les 3e et 4e livraisons, qui viennent de paraître, sont consacrées aux cimetières de Somme-Brionne, de Somsois, d'Etrechy, de Prosnes et de Bergères-les-Vertus.

— Le livre de l'abbé Baurein, les *Variétés bordeloises ou Essai historique et critique sur la topographie ancienne et moderne du diocèse de Bordeaux* (en six volumes, 1784-1786), a été réimprimé en trois volumes par les éditeurs de la *Revue bordelaise*, MM. Féret (avec une préface de M. Méran, et une table historique et géographique de M. de Castelnau-d'Essenault). Un quatrième volume, faisant suite aux *Variétés bordelaises*, renferme un grand nombre des œuvres inédites de Baurein (*Recherches sur la ville de Bordeaux, mémoires, essais et dissertations*, par l'abbé Baurein).

— Parmi les autres livres parus en province, citons une notice de M. Favier, sur les *Mœurs et usages des étudiants de l'Université de Pont-à-Mousson* (Nancy, Wiener); une autre notice de M. Babeau, sur *le Guet et la milice bourgeoise à Troyes*, (Troyes, Dufour-Buquot); le premier fascicule d'un *Armorial général de l'Anjou*, publié par M. Denais (Angers, Germain et Grassin, 10 fascicules); un essai sur l'*Administration municipale de Bordeaux sous l'ancien régime*, par M. Barckhausen, (Bordeaux, Gounouilhou).

— M. Monprofit doit publier les papiers et écrits du général Huet, qui concernent l'histoire de la Normandie durant la Révolution; M. l'abbé Douais annonce qu'il étudiera, dans le prochain volume de ses *Albigeois*, les Albigeois dans leurs rapports avec l'inquisition, les Templiers et les réformateurs, du xvie siècle; M. Germain travaille à une *Histoire de l'Université de Montpellier*; M. l'abbé Dufour est sur le point de faire paraître, chez Quantin, une collection des anciennes descriptions de Paris, dont le premier volume sera la description des monuments de Paris au xviie siècle, par Isaac de Bourges; la *Société des bibliophiles bretons* publiera un *Supplément aux Preuves de l'histoire de Bretagne*.

— L'Académie des sciences morales et politiques a rendu son jugement dans le concours relatif aux *Relations en France des pouvoirs judiciaires avec le régime politique et aux causes par lesquelles les parlements investis du pouvoir judiciaire ont été plus contraires que favorables à l'établissement d'un parlement général associé au gouvernement politique du pays*. L'Académie n'a pas décerné de prix; elle accorde une récompense de 2,000 fr. à M. Daniel Touzaud, professeur à la faculté libre de droit de Toulouse.

— L'Association pour l'encouragement des études grecques a décerné son prix ordinaire, d'une valeur de 1,000 francs, à M. Saglio, chargé par la librairie Hachette de diriger la publication du grand *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, commencé par M. Daremberg. Le prix de même valeur, institué par M. Christakis-Zographos, a été décerné à M. Decharme, professeur à la faculté des lettres de

Nancy, auteur d'une *Mythologie de la Grèce antique*, dont nous rendrons bientôt compte à nos lecteurs.

— L'Académie des Inscriptions et Belles-lettres de Toulouse a donné le grand prix de 500 francs dont elle dispose à M. C. MOLINIER, auteur d'une *Étude sur l'histoire et l'organisation des tribunaux d'inquisition dans le Midi de la France au* XIII[e] *et au* XIV[e] *siècle*.

— La Société des correcteurs d'imprimerie de Paris a fait paraître, sous le titre « *Changements orthographiques apportés au Dictionnaire de l'Académie*, » (Boyer, prix 1 franc) une brochure qui donne le relevé complet, par ordre alphabétique, de toutes les additions et modifications introduites dans la nouvelle édition du dictionnaire de l'Académie française.

—M. FAGNIEZ suppléera M. G. Monod, directeur-adjoint de l'Ecole des Hautes-Etudes, durant le second semestre de l'année 1878-79. Il traitera dans ses conférences (les jeudis, à quatre heures et demie) de l'*Etat de l'agriculture, de l'industrie, du commerce et des voies de communication sous le règne de Henri IV*.

— On a découvert à Narbonne, sur l'emplacement de la Butte-aux-Moulins, les ruines de l'ancien Capitole romain; on a mis à nu treize colonnes qui appartiennent à la principale façade de ce monument et qui occupent sur une même ligne une longueur de 50 mètres.

— Le 17 mars 1879, est mort M. Edward BARRY, ancien professeur à la faculté des lettres de Toulouse, auteur de nombreux travaux sur la région toulousaine et les inscriptions pyrénéennes. — Le 28 mars est décédé à Nice M. Achille Tenaille de VAULABELLE; député de l'Yonne en 1848, il fut nommé, par Cavaignac, ministre de l'Instruction publique; on lui doit une *Histoire de l'Egypte moderne* et une *Histoire des deux Restaurations*, dont la première édition parut en 1845. — M. Jules BASTIDE, ancien ministre des affaires étrangères (le 4 mars), avait collaboré à la deuxième édition de l'*Histoire parlementaire de la Révolution française de* MM. BUCHEZ ET ROUX; ses autres ouvrages sont : *La République française et l'Italie en 1848*, une *Histoire des guerres de religion en France*, et le premier volume d'une *Histoire de l'Assemblée législative*.

ALLEMAGNE. — Nous avons récemment annoncé, comme devant paraître dans le courant d'avril, chez G. Koester, à Heidelberg, un Supplément à la publication de MM. ZANGEMEISTER et WATTENBACH, *Exempla codicum latinorum litteris majusculis scriptorum*. On remarque, parmi les quatorze fac-simile que contiendra ce supplément, une page du palimpseste de S. Gall n. 908 (Merobaudes), une page des Pandectes de Florence, deux pages de l'Orose de Florence, une page du Sédulius de Turin, une page du ms. des évangiles d'Autun, etc.

— La maison Teubner, à Leipzig, a mis en vente une *Paléographie grecque*, dont l'auteur est M. V. GARDTHAUSEN, déjà connu par diverses publications dans le domaine de la paléographie. C'est la seconde fois qu'on rédige en un corps de doctrine l'état des connaissances sur la science des manuscrits grecs. Le premier essai est la *Palaeographia graeca* de Dom Bernard de Montfaucon en 1608. La nouvelle *Paléographie grecque* est rédigée en allemand; elle formera un volume grand in-8° de près de cinq cents pages, accompagné de douze planches d'alphabets, abréviations, ligatures, etc.; l'ouvrage, imprimé avec luxe, est entièrement tiré depuis le mois de mars dernier. La *Revue critique* en rendra compte plus tard avec tout le soin que mérite une publication d'une si incontestable utilité.

— Il vient de paraître, dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Vienne, la

première partie d'un travail capital sur la sténographie grecque ancienne, sous le titre : *Die Ueberreste griechischer Tachygraphie im Codex Vaticanus graecus 1809*. L'auteur est M. le Dr Michel Gitlbauer, chanoine régulier de Saint-Florian et Privat-docent pour la philologie classique à l'Université de Vienne. Le ms. du Vatican 1809 contient quarante et quelques pages de sténographie : c'est, à la réserve de quelques lignes signalées dans un ms. de Paris et dans un autre ms. de Londres, tout ce qu'on connaît en fait d'écriture grecque de ce genre. Le premier fascicule de M. Gitlbauer comprend : 1° une introduction sur l'histoire de la sténographie grecque ancienne et un historique de la découverte de cette écriture ; 2° la reproduction en fac-simile photographiques de quatorze pages du Vaticanus, avec une double transcription, l'une en signe pastique, l'autre en texte ordinaire et lisible, constitué critiquement. Ces pages contiennent des morceaux inédits; ceux-ci, du reste, aussi bien que les autres déjà publiés, sont tous également de contenu théologique ou ecclésiastique. Un des collaborateurs de notre *Revue* rendra compte plus tard de ce mémoire, dont la simple lecture exige un nombre de journées de travail fort considérable.

— Un récent article de M. Adolphe Bauer, inséré au dixième tome supplémentaire des *Jarhbücher* de Fleckeisen, a été tiré à part sous le titre : « *Die Benutzung Herodot's durch Ephoros bei Diodor.* » M. Bauer montre que Diodore de Sicile ne se sert pas directement d'Hérodote comme source, mais qu'il le connaît par l'intermédiaire d'Ephore, qui lui-même avait mis largement à contribution les récits d'Hérodote aussi bien que ceux de Thucydide et de Xénophon.

— M. Rumpel travaille à un lexique de la langue de Théocrite *(Lexicon Theocriteum)* qui paraîtra prochainement à Leipzig, chez Teubner. L'auteur a pris pour base de son ouvrage les éditions d'Ahrens, de Ziegler et de Fritzsche; il donne les différentes formes de chaque mot en indiquant tous les passages où ce mot se trouve, les passages parallèles des auteurs grecs et latins, surtout d'Homère et de Virgile, ainsi que les variantes et les conjectures les plus importantes.

— Trois élèves de Ritschl, MM. Gustave Lœwe, George Gœtz et Fritz Schoell, ont entrepris de poursuivre l'édition critique de toutes les pièces de Plaute, commencée par leur maître. Le premier fascicule du tome I de cette édition critique est, comme on sait, le *Trinummus* (1871) ; le deuxième fascicule est l'*Epidicus*, que vient d'éditer M. Gœtz (Leipzig, Teubner).

— Un ami et un élève de Ritschl, M. Otto Ribbeck, bien connu d'ailleurs dans le monde des philologues, prépare une biographie du célèbre érudit *(Friedrich Wilhelm Ritschl, eine Biographie.* Leipzig, Teubner). Le premier volume de cette biographie est sur le point de paraître; M. Ribbeck y raconte les débuts de Ritschl dans la science et sa vie universitaire jusqu'en 1839 (époque où Ritschl fut nommé professeur à Bonn). Il a eu à sa disposition tous les papiers du défunt, sa correspondance presque tout entière, les documents relatifs à Ritschl que renferment les Archives du ministère des cultes, etc.

— Il vient de paraître une traduction remarquable, en allemand, des tragédies de Sophocle; cette traduction est de M. Bruch *(Die Tragœdien des Sophokles.* Breslau, Morgenstern, 2 vol.).

— La librairie Baedeker (Essen) a publié un Atlas pour la guerre des Gaules de César; les auteurs de cet Atlas, MM. C. Fr. Meyer et A. Koch, rendent par là un grand service aux classes des gymnases : leur ouvrage renferme vingt-trois cartes : 1. la Gaule; 2. carte pour l'année 58; 3. le cours du Rhône de Genève au Pas-d'Ecluse; 4. Bataille de Bibracte; 5. combats avec Arioviste; 6. carte pour l'année 57;

7. combat sur l'Aisne (Axona), 8. combat avec les Nerviens sur la Sambre; 9. la ville des Aduatuques; 10. guerre contre les Vénètes; 11. campements d'hiver de 53 à 53; 12. expéditions de Bretagne; 13. le pont du Rhin; 14. carte pour l'année 52; 15. Avaricum; 16. Gergovie; 17. Campagne de Labiénus contre Lutèce; 18. combat de cavalerie avec Vercingétorix; 19. Alesia; 20. travaux devant Alesia; 21. combat avec les Bellovaques; 22. Uxellodunum; 23. travaux devant Uxellodunum. Cet atlas coûte seulement 1 mark 20 (1 fr. 50).

— L'éditeur de la *Jenaer Literaturzeitung*, M. Veit, annonce l'intention de publier une série d'ouvrages spéciaux concernant l'histoire des diverses littératures *(Grundrisse zur Geschichte der Literatur)*. Dans le courant de l'été paraîtra le *Grundriss* de la littérature anglo-saxonne; puis viendront des manuels, aussi complets que possible, des littératures grecque, romaine, byzantine, romanes, anglaise et allemande, ainsi qu'un recueil des sources de l'histoire d'Allemagne au moyen âge.

— Le quatrième et dernier volume de l'Histoire contemporaine de la Grèce, par Hertzberg, vient de paraître *(Neueste Geschichte Griechenlands von der Erhebung der Neugriechen gegen die Pforte bis zum Berliner Frieden*. Perthes, Gotha). Comme on le voit d'après le titre du livre, M. Hertzberg s'arrête au dernier congrès de Berlin.

— Sous le titre de : « *Recherches sur les sciences politiques et sociales* » *(Staats- und socialwissenschaftliche Forschungen)*, M. Gustave Schmoller entreprend une collection d'écrits, que nous ne pouvons qu'encourager de tous nos vœux (Leipzig, Dunker et Humblot). Les deux premiers volumes viennent de paraître; le premier, dû à M. Inama-Sternegg, a pour titre « *Formation des grandes propriétés foncières en Allemagne au temps des Carolingiens* » (*Die Ausbildung der grossen Grundherrschaften in Deutschland waehrend der Karolingerzeit*); le second, de M. Zeumer, s'intitule : « *Les impôts des villes allemandes, principalement durant le* XII[e] *et le* XIII[e] *siècle* » *(Die deutschen Stædtesteuern, insbesondere die stædtischen Reichsteuern im* XII. *und* XIII. *Jahrhundert)*.

— La *Revue critique* a récemment parlé de *la Grammaire abrégée de l'ancien irlandais*, de M. Ernst Windisch. Le jeune et savant professeur de Leipzig prépare deux autres ouvrages : 1° un gros recueil de *Textes irlandais avec glossaire (Irische Texte mit Wœrterbuch)*, fort avancé du reste, et duquel il a détaché sa grammaire abrégée et les morceaux en petit nombre qui l'accompagnent; 2° une grammaire comparée de l'irlandais et des autres langues celtiques, qui fera partie de la « *Bibliothèque des grammaires* », publiée par MM. Breitkopf et Hærtel.

— En 1870, M. Wigger avait publié le premier volume d'un ouvrage sur la famille des Blücher; on nous annonce l'apparition du second volume, en deux parties : la première, dont nous avons parlé dans nos *Périodiques*, est consacrée aux différentes branches de la maison de Blücher, et renferme, entre autres biographies, celle du fameux maréchal (de la ligne de Gross-Rentzow); la seconde partie comprendra les lignes de Sukow, de Waschow et de Boddin.

— Dans la séance solennelle où elle célèbre chaque année l'anniversaire de sa fondation, l'académie royale des sciences de Bavière a entendu la lecture d'une biographie de Garcin de Tassy par M. Dœllinger.

— Le 21 février, la plupart des universités allemandes ont célébré l'anniversaire de la naissance de Frédéric-Charles de Savigny.

— Sous le titre de *Livre d'adresses des savants allemands (Adressbuch der deutschen Gelehrten)* paraît, à Dresde (librairie R. de Zahn), un ouvrage contenant la liste de tous les savants d'Allemagne, d'Autriche et de la Suisse allemande, ainsi que les

érudits allemands qui vivent à l'étranger. A chaque nom les éditeurs (MM. Schramm-Macdonald et de Witzleben) ont joint la profession du savant, sa demeure, son *curriculum vitae* très-brièvement exposé, et une liste de ses écrits les plus importants.

— Il s'est fondé en Transylvanie une nouvelle revue d'histoire locale, le *Correspondenzblatt* de l'association pour l'histoire transylvanienne (*Verein für siebenbürgische Landeskunde*). Le directeur de cette revue, qui se publie à Hermannstadt (chez Closius), est M. Franz Zimmermann; le premier fascicule renferme des articles de M. Gros sur l'origine des Roumains, et de M. Wolff, le chercheur bien connu, sur le dialecte transylvanien (*w* pour *g* dans l'Anlaut, le moyen-haut-allemand *wan* en transylvanien, *Hochwarten, Wartberge, Wartburgen*, etc.).

— M. Janitschek, dont nos lecteurs connaissent l'ouvrage sur la *Société de la renaissance en Italie* (*Revue critique*, 1879, n° 6, art. 25, p. 109), a été nommé professeur extraordinaire de l'histoire de l'art à Prague, et M. Kaibel, dont le recueil d'inscriptions grecques a été apprécié ici (*Revue critique*, 1879, n° 2, art. 5, p. 25), professeur de philologie classique à Breslau.

— Le 17 mars, est mort à Berlin Adolphe Strodtmann. Né à Haderslev dans le Schleswig, il est surtout connu par sa biographie de Heine et par ses nombreuses traductions (de Shelley, de Tennyson, de Byron et des poètes du Nord).

ANGLETERRE. — M. Isaac Taylor a terminé un ouvrage sur l'origine des runes scandinaves, qui forme le premier volume d'une *Histoire de l'Alphabet*, à laquelle il travaille depuis quelques années.

— M. Geddes prépare un travail sur l'administration du grand pensionnaire de Hollande, Jean de Witt; M. Hill Burton, une histoire du règne de la reine Anne; Mme Louise Creighton, une histoire de Marlborough (doit paraître dans les *Historical Biographies* de Rivington).

— Il va se fonder à Londres une association semblable à notre *Société pour l'encouragement des études grecques*. Elle se propose de publier des photographies d'inscriptions grecques et de monuments, et d'imprimer des mémoires concernant la Grèce ancienne et moderne. On cite, parmi les savants qui seraient à la tête de cette Société, MM. Colvin, Jebb, Sayce et Tozer.

— L'Université de Cambridge a félicité par une lettre, écrite en latin, l'Institut archéologique allemand de Rome qui célébrait le 21 avril le cinquantième anniversaire de sa fondation; nous relevons dans cette lettre le passage suivant : « Litterarum de republica quam bene meriti sitis, testantur acta vestra singulis mensibus edita, testatur annalium vestrorum series, testantur artium antiquarum monumenta monumentis litterarum vestro consilio mandata. Vestro auxilio artes Etruriæ, diu sepultae, rursus e terra exstiterunt; Pompeiorum picti parietes vestro ingenio illustrati vestras laudes loquuntur; e lapidibus insculptis populi Romani rerum gestarum vitæque privatæ memoriam eruistis; fori Romani lites longas, nondum prorsus ad finem perductas, vos pro virili composuistis. Ut in Græciam transeamus, vestris auspiciis, simulacra miræ venustatis in Tanagræ tumulis reperta ad pristinam speciem depicta prodierunt (allusion à Kekulé); vestro e numero unus omnium artificium Græcorum historiam optime enarravit (Brunn); alter Phidiæ Parthenona opere eximio descripsit (Michaelis, professeur d'archéologie à Strasbourg). Quod si ex iis quos mortuos desideratis, nonnullos nomine commemorare licet, nos quoque recordamur merita præclara conditoris atque adeo servatoris vestri, Eduardi Gerhard; nos quoque, dum vestri socii Ottonis Jahn libros elegantissimos evolvimus, juvat ex-

cerpere (ut ipse dictitabat), « inter folia fructus » ; nos tragœdiæ græcæ criticum subtilem in illo agnoscimus, qui inter vestros archæologos quasi alter Nestor diu imperitabat, Fredericum Welcker ; denique nostrum quoque in usum et artium et litterarum Græcarum historias ille conscripsit qui prope ipsas Athenas, patria procul sepultus est, ὃν οἶδεν Ἑλλὰς χὠ Κολωνός, Carolus Ottofredus Müller. »

— L'*English Dialect Society* vient de distribuer à ses membres deux de ses publications pour 1879, un volume de Glossaires réimprimés, quelques-uns très-rares, édités par M. Skeat et un petit *Supplément* au *Glossaire du Cumberland* (*Cumberland Glossary*) de M. Dickinson.

— La *New Shakspere Society* (*Shakspere* est la forme adoptée par la Société) aura désormais pour président le poète Robert Browning. Elle n'avait jusqu'ici que des vice-présidents, et tous les ans elle rappelait dans son programme que « la présidence de la Société serait vacante, jusqu'à ce qu'un des plus grands poètes vivants de l'Angleterre comprît qu'il était de son devoir de l'accepter. » — La Société publiera cette année, outre la 2e édition de *Shakspere's Centurie of Praise*, une nouvelle édition de *Henri V*, revue par M. W. D. Stone ; *The two noble Kinsmen* par Shakspere et Fletcher, avec un index des mots qui distinguent le glossaire de Shakspere de celui de Fletcher ; l'*Anatomie of Abuse*, de Stubbes, 1re partie, 2e section (avec gravures sur bois), éditée par M. F. J. Furnivall.

— Le *Library Journal* annonce la vente d'une des plus riches collections de livres qui soient en Angleterre, la collection Henri Huth ; la confection du catalogue demandera au moins une année de travail, et le catalogue formera cinq gros volumes in-octavo. La plus importante des bibliothèques particulières de la grande Bretagne est celle de lord Spencer ; après la collection Spencer venait celle de Grenville, qui fait aujourd'hui partie des trésors du British-Museum et qui a coûté 1,500,000 francs. La collection Huth se place au troisième rang ; mais elle vaut presque le double de la collection Grenville, à cause de la hausse progressive dans le prix des livres rares. On calcule que la vente durera au delà de quarante jours ; aussi est-il probable qu'elle sera divisée en trois ou quatre parties, avec des intervalles de six mois.

— On a découvert à Itchen-Abba une villa romaine mesurant 45 pieds sur 50. On a pu dégager toutes les pièces et les recomposer dans leur état primitif. Un passage, sorte de vestibule, donne accès à quatre pièces, ornées d'un pavé en mosaïque, d'un bon dessin (au centre d'un des pavés, on a remarqué une tête de Flore bien conservée). Les couleurs sont intactes. On a trouvé aussi beaucoup de poteries, dont les fragments indiquent des vases de forme très belle et très pure. Cette découverte montre que les Romains avaient formé dans la vallée d'Itchen des établissements considérables.

— On parle beaucoup de la publication du catalogue général des ouvrages imprimés du British Museum. D'après un rapport de la Société des Arts de Londres, M. Bullen, conservateur des imprimés, estime que la confection des bulletins imprimés pourrait être achevée en moins de deux ans ; l'impression du catalogue n'exigerait guère que cinq années. Le travail serait confié au *Stationery-Office* ; chaque volume in-folio de mille pages, coûterait de 16 à 17 shillings et même moins, si le tirage était porté à deux mille exemplaires ; en supposant que le catalogue renferme deux millions cinq cent mille articles, on arrive à un total de quarante-cinq mille cinq cents pages, soit quarante-cinq volumes environ.

— Le 8 mars est mort à Londres M. Antonio Panizzi, bibliothécaire principal de la bibliothèque du British Museum pendant trente-cinq ans.

GRÈCE. — Sur l'invitation du Syllogue d'Athènes, le *Parnasse*, les représentants de toutes les sociétés grecques d'Europe et d'Orient, se sont réunis en Congrès le 5 avril. Dès l'ouverture des séances, le congrès a fixé le programme de ses travaux et décidé d'en exclure les matières politiques. Les délégués présents à ces délibérations, représentent soixante sociétés, dont vingt-deux constituées en Grèce, huit à Constantinople, huit en Thrace, dix en Macédoine, cinq en Asie-Mineure et une dans chacune de ces trois contrées : l'Egypte, la Crète et Chypre. Le congrès a élu pour présidents deux professeurs de l'université d'Athènes, M. Paparrigopoulo, dont nos lecteurs connaissent *l'Histoire de la civilisation hellénique*, (cp. *Revue critique*, 1878, n° 19, art. 93, p. 307), et M. Kokino, et pour présidents honoraires M. Philippe Yannou et M. Foucart, notre collaborateur, directeur de l'école française d'Athènes. Le programme des travaux embrasse « la philologie et l'archéologie, l'éducation générale, l'instruction spéciale de la Grèce libre, l'instruction spéciale de la Grèce esclave et les beaux-arts ».

— Les dernières fouilles d'Olympie ont mis à jour plusieurs fragments de la métope du fronton, une tête d'Hercule, une belle tête de femme, une tête de jeune fille, une ancienne figure en bronze qui représente un jeune homme et devait former l'anse d'un vase, enfin les fondations du Prytanée.

ITALIE. — La librairie Romagnoli à Bologne fera paraître incessamment les sonnets, jusqu'à présent inédits, que le comte de Policastro, l'un des membres de la Conjuration des Barons, composa dans sa prison en 1486. Cette publication est due à MM. J. Le Coultre et V. Schultze ; elle fera partie de la *Scelta delle opere rare ed inedite*.

— M. Ramazzini prépare la publication d'une série de notices relatives à l'histoire de la musique en Italie d'après les documents des archives de l'Etat, à Modène. L'*Archivio storico lombardo* vient de publier une de ces notices, sous le titre de « *Les musiciens flamands à la cour de Ferrare, Giaches de Wert et Tarquinia Molza* ». Tarquinia Molza est une dame de la cour de Ferrare, qui s'éprend du « povero fiammingo », et que le duc, irrité, relègue à Modène.

— M. Mondino, qui assistait au congrès international des bibliothécaires, tenu à Londres, a publié à Palerme une brochure où il demande la publication d'un catalogue universel des manuscrits. Il cite, en passant, plusieurs faits intéressants ; c'est ainsi qu'à Naples on conserverait un manuscrit du xvi[e] siècle, intitulé *Hampton's Poems*, qu'on chercherait en vain au British Museum, à Cambridge ou à Oxford ; c'est ainsi que le manuscrit autographe de la *Jérusalem délivrée*, qui a, d'après tous les *Guides*, disparu de la bibliothèque de Ferrare, serait à Londres, dans les collections de M. John Loanes. M. Mondino dit aussi que Palerme possède deux manuscrits intéressant la France : la *Vie privée de l'abbé Maury*, par Barthélemy, et un manuscrit de Mably, daté de 1740, et intitulé *Les destinées de la France*.

— On a beaucoup parlé d'une lettre découverte aux archives de Turin (*Cat*[a] Lettere particolari, V[o] Lescheraine), par M. Perrero et publiée par la *Rassegna settimanale* ; cette lettre, écrite par M[me] de La Fayette à M. de Lescheraine, renferme le passage suivant : « Un petit livre qui a couru il y a quinse ans, et ou il plut au public de me donner part, a fait qu'on m'en donne encore à la Princesse de Cleves ; mais je vous asseure que je n'y en ay aucune, et que M. de la Rochefoucauld, a qui on l'a voulu donner aussi, y en a aussi peu que moy ; il en fait tant de serments qu'il est impossible de ne le pas croire, surtout pour une chose qui peut estre avouée sans honte. Pour moy, je suis flattée que l'on me soupçonne, et je croy que j'avourois le livre si j'estois

assurée que l'autheur ne vînt jamais me le redemander. Je le trouve très agréable, bien escrit, sans estre extrêmement châtié, plein de choses d'une délicatesse admirable et qu'il faut mesme relire plus d'une fois, et surtout ce que j'y trouve[1] c'est une parfaite imitation du monde de la court et de la manière dont on y vit; il n'y a rien de romanesque et de guindé[2], aussi n'est ce pas un roman, c'est proprement des mémoires; et c'estoit à ce que l'on m'a dit le tiltre du livre, mais on l'a changé. Voila, Monsieur, mon jugement sur Mr de Cleves, je vous demande aussi le vostre; on est partagé sur ce livre là à se manger; les uns en condamnent ce que les autres en admirent : ainsi quoy que vous disrés, ne craignés point d'estre seul de vostre party. »

L'authenticité de cette lettre ne nous paraît pas douteuse (ce qui pouvait en faire douter ayant été éliminé par nos deux corrections); mais il ne s'en suit pas que la question de l'auteur réel du roman soit résolue. Madame de La Fayette a pu se donner le plaisir de faire l'éloge de son œuvre en la désavouant. En tout cas, voilà un curieux document à joindre au dossier de la *Princesse de Clèves*. Si Mme de La Fayette et La Rochefoucauld étaient écartés, les titres de Segrais deviendraient très-sérieux.

— Des fouilles ont lieu dans le lac de Garde. Elles sont dirigées par le chevalier Stefano de Stefani, de Vérone; elles ont pour but de retrouver des débris d'habitations lacustres préhistoriques. On a découvert un grand nombre d'objets en bronze qu'on a envoyés au professeur Pigorini; ils prendront place dans le musée préhistorique de Rome.

— La fête célébrée par l'Institut archéologique allemand avait attiré, à Rome, un nombreux concours de savants distingués. La France était représentée par MM. Geffroy et Boissier.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 16 mai 1879.

M. le président E. de Rozière donne lecture d'une lettre par laquelle M. R. de Lasteyrie annonce la mort de son père, M. de Lasteyrie, membre libre de l'Académie.

M. d'Hervey de Saint-Denys, au nom de la commission du prix Stanislas Julien, annonce que ce prix a été décerné cette année par la Commission à M. Vissering, pour son livre intitulé : *On chinese currency, coins and paper-money.*

M. Gaston Boissier, de l'Académie française, présente de la part de M. le commandeur de Rossi, un ouvrage intitulé : *Piante icnografiche e prospettiche di Roma anteriori al secolo* XVI *raccolte e dichiarate da Gio. Battista de Rossi* (Roma, Salviucci, 1879, atlas in-fol. et texte gr. in-4° de VII et 452 pages). Cet ouvrage a été publié par M. de Rossi à l'occasion de la célébration du 50e anniversaire de la fondation de l'institut de correspondance archéologique. L'auteur y fait l'histoire des différents plans de Rome qui paraissent avoir existé dans l'antiquité et au moyen

1. L'imprimé porte : *ce que c'y trouve*, faute évidente.
2. L'édition porte : *grimpé*, la correction est de M. Defrémery.

âge. Dans l'antiquité, M. de Rossi en énumère plusieurs : la carte d'Agrippa, dressée au temps d'Auguste, un nouveau plan dressé sous Vespasien, alors que l'incendie de Néron avait amené des modifications dans le tracé des rues, un troisième sous Septime Sévère, un quatrième sous Marc Aurèle, quand l'empereur eut fait tracer autour de la ville une enceinte douanière, qu'Aurélien depuis transforma en une enceinte fortifiée. Mais, de tous ces plans, il ne nous en est parvenu qu'un, et seulement en partie : c'est celui de Septime Sévère, connu sous le nom de *plan capitolin*, parce que les fragments en ont été trouvés non loin du Capitole; M. Boissier annonce qu'on doit entreprendre cette année des fouilles, au moyen desquelles on espère découvrir de nouveaux fragments de ce plan. — Du moyen âge, au contraire, on a conservé un assez grand nombre de plans de la ville : M. de Rossi a recueilli tous ceux qu'il a pu trouver, et il en a publié la reproduction dans l'atlas de l'ouvrage en question. Mais il est persuadé qu'il en existe d'autres qui lui ont échappé, et il fait appel à tous les bibliothécaires et à tous ceux qui pourraient avoir occasion d'en découvrir, en les priant de lui signaler ceux qu'ils viendraient à trouver.

L'Académie se forme en comité secret.

Après la reprise de la séance publique, M. Miller met sous les yeux de ses confrères un objet curieux qui porte une inscription grecque. C'est un *cure-oreille* en or massif, de travail byzantin, dont le manche est en forme de prisme hexagonal et porte six caractères gravés sur chacune des six faces : le tout forme donc une inscription de trente-six caractères, savoir, une croix initiale et trente-cinq lettres, ainsi conçue :

†ΥΓΙΕΝ
ΟΥCΑΧΡ
ΩΚΥΡΑΚ
ΑΛΩΝΚΕ
ΡΩΝΑΠΟ
ΛΑΥCΗC

ce qui équivaut, en bon grec à : Ὑγιαίνουσα χρῶ, κυρία, καλῶν καιρῶν ἀπολαύσῃς, et que M. Miller traduit ainsi en latin : *Salva utere, domina ; felicibus temporibus fruaris.*

Ouvrages déposés : — Aug. Castan, le compositeur musical Guillaume du Fay à l'église de Saint-Etienne de Besançon en 1458; id., La mort de François Ier et l'avénement de Henri II d'après les dépêches secrètes de l'ambassadeur impérial Jean de Saint-Mauris (2 broch. in-8° extr. des *Mémoires de la société d'émulation du Doubs*).

Présentés : — par M. de Saulcy : 1° Blanc, Inscriptions grecques de Saïda (Phénicie), conservées au musée de Cannes (don Lycklama); 2° plusieurs opuscules de M. F. Bompois; — *par M. Heuzey :* Mazard, Les poteries antiques à vernis plombifère; — *par M. Le Blant :* Paul Allard, L'art païen sous les empereurs chrétiens; — *par M. Egger :* Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France, 12e année; — *par M. de Witte :* Aubé, Le christianisme de Marcia, la favorite de l'empereur Commode (extr. de la *Revue archéologique*); — *par M. Gaston Paris :* 1° Emile Picot, Notice sur Jehan Chaponneau; 2° Noels de Jean Chaperon dit le Lassé de repos, publiés d'après l'exemplaire unique de la Bibliothèque nationale de Wolfenbüttel par Emile Picot (collection d'anciens chansonniers français publiés sous la direction de M. le baron James de Rothschild, 1er vol); — *par M. Delisle :* Aug. Prost, Notice sur la collection des manuscrits de la bibliothèque de Metz.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 31 Mai — 1879

95. — **Der Platoniker Albinus und der falsche Alkinoos,** von Dr. J. Freudenthal. — Hellenistiche Studien, Heft 3. Berlin, Calvary, 1879, gr. in-8°. — Prix : 2 mark 40 (3 fr.).

Ce 3ᵉ cahier (p. 241-328) des *hellenistische Studien* de M. Freudenthal fait regretter de ne pas connaître les deux premiers cahiers (p. 1-240), qui, du reste, en devaient être tout à fait indépendants, puisqu'ils n'y sont pas même cités. Celui-ci contient une dissertation divisée en deux parties, que, même après la lecture de la première, on pourrait croire indépendantes l'une de l'autre, mais dont l'objet commun est poursuivi, et me paraît obtenu, avec une méthode aussi sûre qu'ingénieuse : il s'agit de prouver qu'Albinus, platonicien du IIᵉ siècle de notre ère, est l'unique auteur, non pas de la forme actuelle, mais d'une rédaction primitive, des deux ouvrages grecs, étrangement défigurés, qu'on lit sous divers titres dans les manuscrits, et dont l'un, Ἀλβίνου Πρόλογος, était une introduction à la lecture des œuvres de Platon, et l'autre, Ἀλβίνου (λόγος) διδασκαλικός, était un résumé de la doctrine de Platon telle qu'Albinus croyait la comprendre ; mais les anciens, qui connaissaient bien Albinus, n'avaient jamais connu un platonicien nommé Alcinoüs. Ce qu'on peut reprocher à M. F., ce n'est pas d'avoir conduit peu à peu les lecteurs à son but sans le leur montrer d'avance ; mais c'est de ne pas laisser voir assez un fait, qui, en augmentant le mérite de sa découverte, excuse un peu ses devanciers de ne pas l'avoir faite ; ce fait, c'est que, des deux opuscules grecs sous leur forme actuelle, le second, beaucoup plus étendu, a surtout l'avantage d'offrir un véritable intérêt pour la connaissance du platonisme au IIᵉ siècle de l'ère chrétienne, tandis que le premier, plus maltraité, paraît de très-peu d'importance au premier coup d'œil.

Dans sa première partie (p. 241-275), intitulée *Le Prologue d'Albinus (Der Prolog des Albinos)*, c'est en effet à la personne de ce philosophe et à cet opuscule que M. F. s'arrête. Il prouve d'abord par des

témoignages antiques qu'au milieu du IIe siècle de notre ère Albinus, disciple du platonicien Gaïus et éditeur de rédactions de ses leçons, enseignait lui-même avec éclat la philosophie à Smyrne, où le célèbre médecin et philosophe Galien se rendit tout exprès de Pergame pour l'entendre. Puis, abordant le seul ouvrage qui nous reste sous le nom d'Albinus, c'est-à-dire le *Prologue* tant de fois imprimé, il étudie les six chapitres de cet opuscule dans la meilleure édition, celle d'Hermann (*Platonis Op.*, t. VI, p. 147), en consultant les observations critiques d'Hiller (*Hermes*, X, p. 333). Il constate aisément que nous n'avons plus la rédaction même de l'auteur, mais un abrégé plein de lacunes, d'interpolations, de contradictions et d'erreurs, ou bien des extraits suivant l'aveu contenu dans le mot ὅτι en tête de l'opuscule et confirmé plus loin par le mot φησι. C'est donc l'œuvre de l'abréviateur grec qu'un éditeur moderne est le plus souvent forcé de reproduire, en y corrigeant les fautes introduites par les copistes de manuscrits, et en remontant, quand c'est vraiment possible, aux expressions primitives de l'auteur, altérées par l'abréviateur. C'est en procédant ainsi qu'à la fin de sa dissertation M. F. a donné (p. 322-326), avec des variantes et de courtes notes latines, une nouvelle édition critique de l'abrégé du *Prologue*. Mais surtout, dans sa dissertation allemande (première partie), il a fait, avec une sagacité remarquable, la part d'Albinus, dont il compare certains passages avec des passages analogues du IIIe livre de Diogène de Laërte, consacré à Platon ; puis la part des platoniciens Thrasylle et Dercyllidès, qu'Albinus, comme son compatriote et contemporain le platonicien Théon de Smyrne, a connus tous les deux, tandis que Diogène de Laërte, dans son IIIe livre, a puisé à une source postérieure à Thrasylle, mais antérieure à Dercyllidès ; et enfin la part de l'abréviateur, qui a gâté le *Prologue* d'Albinus, non-seulement en le mutilant, mais en y introduisant des choses étrangères. Ayant ainsi, à l'aide des textes anciens, isolé ce qui appartient à Albinus dans les restes défigurés de ses vues sur l'ensemble des œuvres de Platon et sur la marche à suivre en les étudiant, M. F. a montré dans Albinus un philosophe platonicien *éclectique* comme on l'était de son temps, c'est-à-dire avec les fausses assimilations du *syncrétisme*, qui mêlait aux doctrines et aux expressions de Platon celles du péripatétisme et celles du Portique, mais sans les doctrines mystiques et extatiques du néoplatonisme et du néopythagorisme, auxquelles seulement le platonisme du IIe siècle de notre ère préparait la voie. Ainsi se termine cette première partie, qui a par elle-même sa valeur propre, mais qui en même temps, à l'insu du lecteur, pose les bases de la deuxième partie.

Celle-ci est intitulée : *Le Traité didactique du prétendu Alcinoüs* (*Die Lehrschrift des sogenannten Alkinoos*). En ses vingt-sept pages (p. 275-302), elle contient beaucoup de choses, et elle est plus importante, plus neuve, mais non plus difficile que la première partie. M. F. n'a pas de peine à écarter l'opinion de Fabricius, d'après laquelle Alci-

noûs, auteur du Διδασκαλικὸς λόγος, le serait aussi du Πρόλογος, et à montrer que jamais aucun auteur ancien n'a appliqué le nom d'Alcinoüs à un platonicien du IIe siècle, et que jamais un témoignage ancien sur un personnage de ce nom n'a pu s'appliquer au nôtre. Mais il était plus difficile de réunir des preuves convaincantes pour motiver l'heureuse conjecture de Ruhnken *(De Longino)* et de Ch. Hendreich (*Pandectæ Brandenburgicæ*, p. 89), d'après laquelle les deux ouvrages appartiennent à Albinus. M. F. cherche d'abord ses preuves dans une comparaison approfondie de l'un et de l'autre : point de vue général, opinions particulières, style, époque, tout s'accorde. Dans ce qui n'est pas ajouté par l'abréviateur, le court *Prologue* ne contient pas une doctrine qui ne se retrouve dans le *Traité didactique* beaucoup plus étendu; mais c'est dans ce dernier seul qu'il faut, avec M. F., chercher l'ensemble des pensées de l'auteur, pensées profondément morales et religieuses, mais avec sobriété dans l'expression et sans aucune trace des exagérations mystiques du néoplatonisme. L'auteur du *Traité didactique* est amené par son éclectisme à emprunter volontiers à d'autres écoles ce qui lui paraît pouvoir se concilier avec le platonisme. Par exemple, quand il dit que *Dieu n'est ni mobile, ni immobile*, c'est la répétition d'une proposition de Xénophane (dans Simplicius, *Phys.*, f. 6 *a*, l. 7-14, Ald.), comme M. F. aurait bien fait de le dire (p. 287). Mais, en général, M. F. indique très-bien l'origine de chaque doctrine et de chaque expression de son auteur soit chez Aristote, soit chez les Stoïciens, soit dans le platonisme du IIe siècle de notre ère. Ainsi, quand on lit dans le *Traité* (ch. IX) que les *idées* existent à la fois en Dieu, qui les pense, et hors de Dieu, comme substances indépendantes, c'est, suivant la remarque de M. F. (p. 288), le platonisme de Philon et d'Atticus, mais ce n'est pas encore le néoplatonisme. Du reste, M. F. montre bien que dans le court *Prologue*, malgré les altérations qui le défigurent, il y a des expressions qui supposent les doctrines du *Traité didactique*, et que le style du *Prologue* a le même caractère que celui du *Traité*. Il serait incroyable, conclut-il (p. 297), qu'à une même époque, dans une même école, et avec des noms presque identiques, deux écrivains différents se fussent trouvés si semblables entre eux, et surtout que celui dont l'œuvre est le plus remarquable fût le seul des deux que les anciens n'eussent jamais cité. Mais il n'en est pas ainsi, et M. F. le prouve en montrant que toutes les opinions caractéristiques citées par les anciens comme ayant été celles d'*Albinus* se trouvent textuellement dans le *Traité didactique* qui porte maintenant le nom d'*Alcinoüs*, excepté une, dont l'équivalent s'y rencontre. Il ne reste donc plus, pour défendre Alcinoüs, que son nom Ἀλκινόου en tête des manuscrits de ce traité. Mais cet appui est caduc; car, comme M. F. le démontre (note supplémentaire 8, p. 320), tous les manuscrits actuels sont des copies d'un seul archétype, où se trouvait la leçon fautive qu'ils ont reproduite. Or, pour expliquer cette faute, il suffit d'admettre qu'elle a pu consister, de la part de celui qui a écrit

l'archétype, à lire dans un manuscrit antérieur un κ au lieu d'un β, peu lisible sans doute, et par conséquent à lire, au lieu du mot Ἀλβίνου, le mot Ἀλκίνου, qu'on aura cru mis, par une faute d'accentuation, pour Ἀλκινοῦ, contraction d'Ἀλκινόου. Voilà donc la difficulté résolue en faveur de la thèse de M. Freudenthal.

Il termine sa dissertation par une thèse accessoire, qui aurait pu trouver place plus haut, dans la comparaison entre le *Prologue* et le *Traité didactique,* et qui est importante pour les lecteurs et éditeurs du second : le *Traité didactique* lui-même ne nous est parvenu qu'après avoir subi, de la part d'un abréviateur, des mutilations analogues à celles dont, à cette même époque, Galien se plaignait si amèrement pour ses propres œuvres. Il n'est donc pas étonnant que, dans le *Traité didactique* d'Albinus, M. Freudenthal trouve à signaler, outre des contradictions que le syncrétisme de l'auteur grec explique sans les justifier, d'autres contradictions, des lacunes, des transpositions, des interpolations, qui trahissent la main de l'abréviateur.

Enfin nous ne devons pas omettre de mentionner neuf notes supplémentaires, qui terminent le cahier (p. 302-321), et où sont traitées très-utilement des questions accessoires, savoir : 1° *Sur les cahiers de classe dans l'antiquité;* 2° *Sur la critique et l'exégèse du Prologue;* 3° *Diogène de Laërte et les Prolégomènes d'Olympiodore;* 4° *Sur les sources de Diogène de Laërte;* 5° *Notes critiques sur les Prolégomènes d'Olympiodore;* 6° *Travaux critiques des néoplatoniciens;* 7° *Notes relatives à la critique et à l'exégèse du Traité didactique;* 8° *Manuscrits du Traité didactique;* 9° *Manuscrits* (des dissertations) *de Proclus* (sur la *République* de Platon). Parmi ces notes, toutes intéressantes, la plus étendue et la plus importante est la quatrième (p. 305-315), qui prouve, contre F. Nietzsche, Uberweg, Heinze et autres, que l'épicurien Dioclès de Magnésie, au lieu d'être la source unique ou principale de la compilation [1] de Diogène de Laërte, n'est qu'une des moins importantes parmi les nombreuses sources dont Diogène a fait usage tour à tour sans s'attacher à en suivre aucune habituellement.

Th.-H. MARTIN.

---

1. Sans avoir le droit d'être puriste en allemand, je regrette que, dans son excellente dissertation, M. F. ait employé deux fois (p. 265, note, l. 1, et p. 308, l. 29), pour désigner cette *compilation*, le mot bizarre *Sammelsurium*. Quant à des mots tels que *unverbreitet*, employé à contre-sens pour *unvorbereitet* (p. 274, l. 19), *voraufgeschickt* pour *vorausgeschickt* (p. 306, l. 11), *voraufgehend* pour *vorausgehend* (p. 312, troisième l. en remontant, et p. 314, l. 22), ce sont évidemment des fautes d'impression.

96. — **Die Quellen Plutarchs in den Lebensbeschreibungen des Eumenes, Demetrius und Pyrrhus** von R. SCHUBERT. Besond. Abdruck aus dem neunten Supplementbande der Jahrbücher für classische Philologie. Leipzig, Teubner. 1878, in-8°, 647-836 pages. — Prix : 5 mark (6 fr. 25).

Ce livre contient un exposé des sources auxquelles a puisé l'auteur des biographies d'Eumène, de Démétrius et de Pyrrhus. M. Schubert analyse les biographies chapitre par chapitre, montre où Plutarque passe d'une source à une autre et recherche les noms des auteurs de ces sources. Il cite, à ce propos, un grand nombre d'écrivains de l'antiquité; il réunit dans un index alphabétique tout ce qu'il sait sur chacun de ces écrivains, et ajoute à cet index une sorte de tableau généalogique qui nous montre plus clairement comment s'est formée l'œuvre de Plutarque.

En général, pour ce qui concerne les sources originales de Plutarque, M. S. est d'accord avec les historiens qui ont déjà traité cette question ; mais il s'écarte, dans le détail, des opinions reçues et précise plusieurs points avec plus d'exactitude qu'on ne l'avait fait jusqu'ici. Il est impossible d'exposer ici tout ce qu'il y a de neuf dans le travail de M. Schubert. Disons seulement que deux écrivains surtout ont servi à Plutarque dans sa biographie d'Eumène : Hiéronyme de Cardia, qui s'est fait le défenseur de son compatriote, et Duris, très-hostile à Eumène; Hiéronyme a vu de ses propres yeux les événements qu'il raconte; Duris a consulté des témoins oculaires. — C'est encore le récit de Hiéronyme et de Duris qui fait le fond de la biographie de Démétrius ; Hiéronyme est favorable au fils d'Antigone ; Duris, au contraire, le traite assez mal ; sa narration fourmille d'anecdotes et, selon M. S., il a emprunté les détails sur les événements d'Athènes à Philochore et à un témoin oculaire, également athénien, qui serait, toujours d'après M. S., le poète Philippide. — Dans la biographie de Pyrrhus, M. S. reconnaît une source épirote (Proxène) et Hiéronyme, l'autorité principale pour les dernières années de Démétrius. Quant à la campagne de Pyrrhus en Italie, il y a beaucoup de ressemblances sur ce chapitre entre Plutarque et Denys d'Halicarnasse, que Plutarque a certainement consulté. En ce qui concerne Tarente, il y a là une source tarentine, mais Denys a consulté, en outre, Claudius Quadrigarius et Valérius d'Antium, et, pour la Sicile, Timée qui puisait lui-même à une source sicilienne. — M. S. cherche ensuite à démontrer que Plutarque n'a connu aucun des écrivains originaux, mais qu'il a presque tout emprunté à une « source intermédiaire » (*Mittelquelle*, p. 687), à un seul écrivain qui lui semble être Agatharchide (p. 807). Selon M. S., les trois biographies d'Eumène, de Démétrius et de Pyrrhus reposent sur un seul ouvrage historique, celui d'Agatharchide (p. 807).

M. S., non content d'éclaircir la critique des sources de Plutarque, a voulu être utile à l'histoire elle-même, et cela : 1° en déterminant d'une façon plus exacte et plus précise quelques événements ; et 2° en éclairant

d'une lumière nouvelle le caractère des personnages de Plutarque. On lira, par exemple, avec intérêt tout ce qu'il dit de Pyrrhus ; il trouve que la sympathie qu'on éprouve ordinairement pour Pyrrhus n'est nullement fondée, puisque ce que nous savons de lui est, en grande partie, emprunté à une source épirote et que les Romains ont fait de leur intrépide adversaire une sorte de héros idéal, qui ressemble très-peu au Pyrrhus réel.

Le livre de M. S. est si plein de détails intéressants, qu'il faudrait écrire un autre livre, pour en faire une critique complète. Mais cela n'est pas nécessaire pour avoir une idée de la méthode de l'auteur. J'ai dit que M. S., analysant le récit de Plutarque, indique toujours où, selon lui, doit commencer une nouvelle source, par la simple raison que les deux phrases, qu'il sépare l'une de l'autre, ne peuvent être écrites par le même auteur. Cette opération ne lui réussit pas toujours. Par exemple, le chapitre 20 de Démétrius commence ainsi : « Ἀλλὰ καὶ παρασκευάσασθαι δύναμιν ἢ χρήσασθαι βελτίων ἐδόκει στρατηγὸς εἶναι, πάντα μὲν ἐκ περιουσίας ὑπάρχειν βουλόμενος, etc. Tout ce commencement jusqu'à εἶναι doit, selon M. S. (p. 713), appartenir à un écrivain hostile (Duris), et ce qui suit à un écrivain favorable (Hiéronyme). Puis Plutarque cesse de consulter Hiéronyme, pour retourner de nouveau à cet auteur. « La seconde moitié est de nouveau si favorable pour Démétrius qu'on ne peut douter, en aucune façon, de l'intervention d'Hiéronyme ; Plutarque fait remarquer que les ennemis mêmes de Démétrius ne pouvaient refuser leur plus haute estime à ses actions. » Je crois, pour moi, que si la première période du chapitre xx de Démétrius doit être de deux auteurs différents, il n'y a pas de phrase dans un écrivain qui soit à l'abri d'une telle dissection. Les mots depuis πάντα μὲν ne sont pourtant qu'une affirmation des paroles précédentes (Démétrius était plus habile à préparer la guerre qu'à la faire) et s'enchaînent étroitement avec elles. Quant à la seconde moitié du chapitre xx, cette « haute estime » que les ennemis de Démétrius avaient pour lui, était inspirée par ses talents militaires et par son habileté dans la construction des machines de guerre, et je demande s'il fallait vraiment être partisan de Démétrius pour ne pas taire dans une œuvre historique un fait si universellement connu?

Je ferai la même observation à M. S. dans un autre passage (au commencement du chapitre xxii de *Démétrius*), où, comme au chapitre xx, M. S. sépare deux lignes l'une de l'autre et les attribue à des sources diverses. De même (chap. vi et vii d'*Eumène*) M. S. prétend que le récit de la bataille n'est pas l'œuvre d'un même auteur (p. 652-653). Pourquoi pas? Les explications de M. S. ne sont guère que des sentiments tout à fait subjectifs qui ont peu de force pour décider des questions scientifiques. M. S. ne veut pas croire que « dans les deux armées on ait tant compté avec l'amour des Macédoniens pour Cratère ». Mais, connaître cet amour et ne pas compter avec lui, c'était commettre une

grande faute. Ailleurs (p. 666) M. S. prétend encore que Plutarque a gardé le silence sur des « mensonges » d'Eumène, afin de ne pas nuire à son héros. Mais il s'agit là d'une ruse de guerre, et il n'importait pas à la gloire d'Eumène qu'elle fût passée sous silence; au chap. VI, Plutarque n'a pas hésité à raconter un « mensonge », c'est-à-dire un stratagème d'Eumène. M. S. prétend, tout aussi arbitrairement, que partout où il est question de Cratère, c'est Duris qui parle, car Duris est un partisan de Cratère. Mais il arrive que Plutarque parle de Cratère dans un passage qu'il est impossible d'attribuer à Duris. Que fait M. S.? Il dit (p. 668) que ce n'est pas à Duris, mais bien à la source intermédiaire qu'on doit ce passage : « Cet auteur (l'auteur de la source intermédiaire) venait seulement de mettre Duris de côté et ne pouvait encore s'émanciper entièrement et se détacher tout à fait des opinions de Duris. » Je me fais fort de tout expliquer avec un pareil procédé. P. 700. M S. critique le récit du voyage à Patras et de la fuite de Démétrius (ch. VIII de *Démétrius*), parce que, dit-il, Démétrius n'avait pas besoin de se déguiser, et d'ailleurs, s'il s'était déguisé, il n'avait pas besoin de courir. Mais Démétrius était surpris, il jeta sur lui le premier vêtement venu et prit la fuite; que pouvait-il faire de mieux? M. S. n'aime pas les fanfaronnades de Ptolémée et de Démétrius (p. 708). « Démétrius n'a jamais prononcé de pareils discours et Hiéronyme ne les a jamais racontés. » Nous trouvons, au contraire, avec Droysen (*Hellenismus*, II, 2, 129), ces discours très-caractéristiques, etc.

Dans sa préface, M. S. déclare que le grand point pour l'historien, c'est, en somme, de « passer au crible les sources primitives »; « c'est à quoi, dit-il à peu près, j'ai toujours attaché la plus grande importance; il me semble oiseux (M. S. dit « *irrelevant* ») de savoir si Plutarque a, par exemple, consulté Hiéronyme et Denys directement ou indirectement. Réussit-on à démontrer ce fait, on n'a pas avancé d'un pas vers la solution des questions véritables et essentielles, on s'en est même éloigné. » Ainsi M. S. fait fi de toute la peine qu'il s'est donnée pour trouver la source intermédiaire *(Mittelquelle)* et peu lui importe d'avoir découvert qu'Agatharchide est cette source intermédiaire. Soit, mais pourquoi M. S. a-t-il fait imprimer son livre, sous la forme qu'il lui donne? Sait-il combien de pages de son ouvrage il déclare par là superflues? Pour nous, nous avions pensé que M. S. avait démontré que, si l'on n'admettait pas la source intermédiaire, on ne pourrait expliquer mainte conformité entre Plutarque et Népos, entre Plutarque et Justin; que la « source intermédiaire » découlait nécessairement de l'examen attentif des sources primitives, qui, selon la préface, est le point essentiel. Si maintenant la source intermédiaire repose sur une hypothèse oiseuse, nous ne sommes plus convaincus de l'exactitude de son examen des sources primitives. M. S., après avoir composé son livre (car la préface est ici, comme toujours, une *post-face)*, abandonne les conséquences de ses prémisses, mais non les prémisses! nous ne croyons plus alors qu'il

ait raison de s'enorgueillir de sa méthode, comme il le fait à l'égard de M. Reuss (p. 742); nous ne croyons plus qu'il ait trouvé plus de « choses certaines » que ce savant. Nous pensons, du reste, que M. S. a tort de se prononcer, comme il le fait dans la préface, sur l'inutilité des recherches des sources directes des auteurs que nous avons encore. Est-ce vraiment faire œuvre d'historien que d'ignorer comment a travaillé l'écrivain qu'on analyse, c'est-à-dire s'il a été un simple manœuvre ou un artiste qui pense? Nous, parmi les questions qui sont d'une importance décisive, nous plaçons celle-ci : « Plutarque a-t-il copié sur un seul auteur les trois biographies, comme l'a pensé M. S. dans le texte de son livre? » On ne peut pas, selon nous, passer au crible les sources primitives, si l'on n'est pas fermement assuré qu'il y a là ou qu'il n'y a pas là des sources secondaires.

Nous mettons donc de côté dans le livre de M. S. deux choses, dont l'une ne nous plaît pas, à nous, et dont l'autre n'est pas approuvée de l'auteur lui-même (dans la préface) : une critique trop subjective sur de nombreux points particuliers, et la source intermédiaire; et nous demandons ce qui reste encore de ce livre. Hâtons-nous de le dire, pour ne pas laisser au lecteur une impression défavorable d'un ouvrage si consciencieusement étudié, auquel l'auteur lui-même a nui par sa préface : il reste du travail de M. S. une foule de remarques de détail, qui s'imposent à l'attention de quiconque veut étudier l'histoire des successeurs d'Alexandre; il reste un auteur, qui a fouillé son sujet et qui ne craint pas d'avouer lui-même qu'il s'est trop pressé de tirer de ses observations des conclusions générales. Les six appendices nous paraissent d'ailleurs très-remarquables.

Je puis confirmer un des points traités par M. S. : j'ai exprimé l'opinion qu'il énonce (p. 683) sur la source de Diodore (XIII, 20-27), dans mon *Histoire de Sicile* (II, 364), à vrai dire, pour d'autres motifs; mais cela ne fait que confirmer et justifier l'opinion de M. Schubert.

Ad. Holm.

---

97. — E. Person. **De P. Cornelio Scipione Æmiliano Africano et Numantino.** Paris, Thorin. 1877, in-8° de 164 p.

M. Person, dans une thèse élégamment écrite, a voulu exposer la vie de Scipion Emilien. Il a raconté tour à tour son origine, son éducation, ses rapports avec les principaux personnages de son temps, les relations d'amitié qui l'unirent à Térence et à Lucilius, ses guerres en Afrique et en Espagne, enfin le rôle qu'il joua pendant les troubles que provoquèrent les Gracques. Cette monographie consacrée à un des hommes les plus éminents de Rome ne nous apprend rien de bien nouveau, mais elle a le mérite d'être complète et de rappeler tous les événements

auxquels Scipion Emilien a été mêlé. L'auteur s'est beaucoup servi de l'histoire romaine de Mommsen qu'il cite souvent, et de celle de M. Duruy qu'il ne cite pas; mais il a aussi étudié de près les textes originaux et il en a généralement tiré un excellent parti.

Je me permettrai pourtant de lui adresser sur un point une critique assez grave. Si M. P., par une analyse sobre et exacte du *De Republicâ* de Cicéron, nous fait connaître les opinions théoriques de Scipion Emilien en matière politique, il ne montre pas suffisamment quelles étaient, comme on dirait aujourd'hui, ses idées en matière sociale. Il est certain que ce grand esprit se rendait compte des maux qui rongeaient alors la société et qu'il désirait y porter remède. Mais comment se proposait-il, soit de les guérir, soit de les atténuer? Quels plans de réformes avait-il conçus en ce qui concernait la plèbe romaine et les Italiens encore réduits à la condition de sujets? Il fut hostile à la loi agraire de Tib. Gracchus, et il la fit abroger implicitement. Pourquoi agit-il de la sorte? Etait-il ennemi, en principe, de toute loi agraire? Dans le cas contraire, trouvait-il celle-ci injuste ou dangereuse? L'ouvrage de M. Person ne fournit pas de réponse nette à ces questions; il eût été cependant intéressant de chercher à les résoudre.

Paul GUIRAUD.

---

98. — C. COURRIÈRE. **Histoire de la littérature contemporaine chez les Slaves.** Un vol. in-12, XXIII-553 p. Paris, Charpentier. 1879. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume serait fort utile s'il était rédigé par un homme compétent. Malheureusement l'auteur qui sait le russe et qui paraît en état de lire le polonais, ignore absolument les autres langues slaves. Dans ces conditions, il lui était bien difficile — même avec l'aide des travaux russes les plus estimables — de publier un travail sérieux. Pour faire connaître au lecteur français une littérature étrangère, il faut d'abord être en état de la lire soi-même dans l'original. On ne pourra étudier sans défiance dans cet ouvrage que le chapitre consacré à la littérature polonaise et la conclusion qui traite du panslavisme. Cette partie du volume est suffisante. Tout le reste fourmille de fautes et d'erreurs.

Parlons d'abord de la transcription adoptée par M. Courrière : « Vu l'existence des deux alphabets latin et cyrillique, il a dû, dit-il, adopter une méthode de transcription uniforme. Ainsi : *C* prononcez *ts*, ex. : citaonica, prononcez *tsitaonitsa*. »

C'est jouer de malheur. Le mot serbe en question se prononce précisément *tchitaonitsa* et, dans le système proposé par M. C., il devrait s'écrire *czitaonica*.

Un peu plus loin M. C. nous annonce qu'il transcrira le groupe *Sch* par Sz (ce qui est la transcription polonaise). Dans tout le cours de l'ouvrage

l'auteur des Antiquités slaves est appelé *Shafajik (sic)!* Le groupe rz (qui se prononce rj) est traduit par un *j*, très insuffisant, et c'est cette transcription qui vaut à Schafarik l'orthographe grotesque dont M. C. l'a affublé. Cependant nous voyons le groupe rz maintenu dans l'orthographe des noms polonais comme Rzewuski. En thèse générale, M. C. s'est imaginé qu'il devait donner au lecteur une idée de la prononciation des noms slaves [1]; ce système est surtout bizarre quand il a pour résultat de défigurer des noms connus, que l'on est habitué à voir reproduire d'une façon déterminée en lettres latines. A quoi bon écrire Miklosicz quand le célèbre slaviste a adopté lui-même l'orthographe Miklosich? M. C. n'a pas vu la plupart des noms qu'il cite sous la forme originale. Il les reproduit d'après la transcription russe qu'il a trouvée dans le livre de M. Pypine ou ailleurs. De là les erreurs les plus singulières : ainsi, dans le chapitre consacré à la littérature tchèque, nous trouvons les noms de MM. *Jesber*, *Klicper*, et *Szember* substitués aux noms de *Jezbera*, *Klicpera*, et *Szembera*. M. C. a pris ces formes en *a* pour des génitifs. Nous trouvons de même MM. Lepasz et Erjabek substitués à MM. Lepar(z) et Jer(z)abek qui, d'après le système proposé par M. C., auraient dû devenir Lepaj et Iejabek. En russe, la lettre E a le son de IE. L'auteur reproduit simplement un E français là où le tchèque a la diphthongue IE (*Esénic* pour *Jésenic*). De même, M. C. qui ignore la langue serbo-croate appelle constamment la capitale de la Croatie Zahreb (Zagreb, Agram). Le G russe ayant souvent la valeur de H, M. C. a transporté cette valeur au G croate qui ne l'a jamais connue.

Sans fatiguer plus longtemps le lecteur de ces détails purement techniques, entrons dans l'examen du livre lui-même. M. C. a compris que l'histoire contemporaine des littératures slaves ne pouvait pas être isolée de leur histoire antérieure et il a cru devoir la retracer rapidement. Mais il était trop mal préparé à cette tâche difficile pour ne pas tomber dans les erreurs les plus déplorables.

Le chapitre I présente quelques considérations générales sur les Jougo-Slaves. Nous y apprenons que l'empereur Héraclius (610-641) vivait au *sixième* siècle (p. 5). Les Slaves s'établissent dans le pays de *Srem* (c'est la Syrmie) et dans le *Baczek*. Il faut lire dans la *Baczka*. M. C. qui a rencontré le mot en russe au cas oblique n'a pas pu deviner quel en était le genre et le nominatif.

---

1. P. 105 M. C. parle de M. *Czernojevicz*. Il faut dire Cernojevicz; de même, p. 109, il écrit *posiestrima* d'après la prononciation russe; p. 121, Doudicz, au lieu de Doutjicz (en adoptant sa transcription), etc., etc.

Quand il s'agit de langues qui ont adopté l'alphabet latin, le plus simple est de reproduire, avec le moins de modifications possible, l'orthographe indigène. Prétendre rendre la prononciation, c'est s'exposer à égarer le lecteur et rendre certaines recherches impossibles. Qui reconnaîtra Jean Zizka sous la forme Jijka? Serait-ce faciliter l'étude de la littérature allemande ou italienne que d'écrire *Gueuté, Chillère, Oulannd, Faoust, Dannté Aliguieri, Tchésarotti, Kiabréra*, etc.? Nous ne le pensons pas.

Nous apprenons, à la même page, que le patriarche des Serbes de Hongrie réside à *Karlovac*. Le locatif russe n'a pas permis à M. C. de distinguer *Karlovac* (Karlstadt), ville croate, de *Karlovci* (Karlowitz), qui est la résidence du patriarche en question.

P. 12, il est question de la ville de *Soline* en Dalmatie. Il faut lire *Solin* ou Salone. De même *Split* doit être transcrit en slave par *Splijet*, en italien par Spalato. — P. 13 *Vinodola*, lisez *Vinodol*; l'adjectif possessif *Vinodolski* n'a pas permis à M. C. de reconnaître le genre du nom géographique. Deux lignes plus bas, M. C. invente une ville de *Veprinek* substituée par lui à celle de *Veprinac*. On lit, à la même page, que la glagolica fut protégée par les papes et par les archevêques, que des imprimeries glagolitiques furent établies à Tubingen, à Rome. M. C. ignore que l'imprimerie de Tubingen est une imprimerie protestante. Elle date du XVI[e] siècle et est, par conséquent, fort antérieure à la réforme des livres de Karaman qui vivait au XVIII[e], et que M. C. semble considérer comme antérieure à la fondation de l'imprimerie de Tubingen. On lit, à la page suivante, qu'il n'a été trouvé en Bohême qu'un seul fragment glagolitique, celui de M. Hœfler. M. C., parle, quelques lignes plus bas, de l'évangile de Reims; ignore-t-il donc qu'il renferme une partie glagolitique? — P. 23. La ville bulgare de *Velica* (βελίτζα) est appelée Velicz, et l'empereur Basile, *Bolgarokhton* au lieu de *Bolgarokhtonos*.

Après un résumé succinct de la littérature bulgare savante, M. C. s'occupe de la poésie populaire. Il reproduit, en l'abrégeant, la brochure de M. Chodzko sur Verkovic (études bulgares) et se contente d'affirmer que l'authenticité du « Véda slave » n'a été niée que par MM. Jireczek et Leger, qui s'est contenté de traduire M. Jireczek à la légère. Il nous permettra de le renvoyer à la *Bibliothèque universelle de Genève* (février 1876) où il trouvera des arguments que nous n'avions pas pu développer dans le cadre restreint de la *Revue critique*. M. Jos. Jireczek, dans une note mise à la page 735 de l'édition russe de son histoire des Bulgares (Odessa, 1878), se plaît à reconnaître que nous avons été le premier en Occident à signaler la fraude de Verkovic ou de ses complices. M. C. ignore, bien entendu, le jugement de M. Jagic dans l'*Archiv für Slavische Literatur* (année 1876, p. 577) qui accuse Verkovic *d'attentat sur la poésie populaire slave*, et celui du savant Bulgare, M. Drinov, également paru en 1876 dans la *Revue bulgare* de Braïla. M. Drinov, publiant un chant populaire, *le Mariage du soleil* (p. 153-157), fait remarquer qu'un chant analogue a été publié dans le *Véda slave*; et il ajoute : « On voit bien que ce chant a été fabriqué *(sotchinena)* ou du moins arrangé *(priemaïstorena)* par quelque patriote bulgare exagéré *(priekalen)*. » M. Drinov promettait alors de revenir sur Verkovic et son recueil. On comprend que les événements qui sont survenus depuis l'aient détourné de ses études. Renvoyons encore M. C. à l'opinion de M. Pypine dans la nouvelle édition de l'*Histoire des littératures slaves* (Pétersbourg, 1879), qu'il n'a pas pu consulter à l'époque où il compilait son

volume, et au dernier fascicule de l'*Archiv für slavische Literatur* où M. Jagic vient d'exposer une fois de plus son opinion (p. 742-744).

Passons à la littérature serbe. M. C., qui a suivi la première édition du livre de Pypine (1866), n'oublie qu'une chose dans sa bibliographie, c'est l'histoire de la littérature serbe de M. Stojan Novakovic qui a eu, depuis 1867, deux éditions. N'étant pas mentionnée dans Pypine, elle lui est naturellement inconnue. Les erreurs abondent dans ce chapitre. M. Novakovic, l'auteur de vingt volumes estimés sur la littérature des Serbes méridionaux, n'est mentionné (p. 92) que pour un seul de ses opuscules. Les noms des écrivains ragusains, p. 77, sont abominablement écorchés. M. C. classe, parmi les écrivains ragusains, le célèbre panslaviste Krijanitch (Krizanic), né aux environs d'Agram et qui ne sut jamais un mot de la littérature ragusaine.

P. 116-143, M. C. trace une esquisse historique de la Bosnie et de l'Herzégovine. Il nous apprend que les catholiques de ces provinces sont appelés *Szokaci*. Ce nom est exclusivement réservé aux Serbes-Croates catholiques qui vivent en Hongrie dans la Baczka. Cette province porte décidément malheur à M. C. Il nous entretient, à diverses reprises, de l'hérésie des *Patharènes* (sic). En français, on dit Patarins. — P. 152. Il est question du poète Medo Pouczicz qui « habita quelque temps la Serbie et fut précepteur du prince Milan. C'est à cette occasion qu'il publia ses *Souvenirs serbes*. » Le volume auquel M. C. fait allusion est intitulé *Spomenici Serbski od 1395 do 1423*, c'est-à-dire Monuments ou Documents serbes de 1395 à 1423. Ce sont des textes empruntés aux archives de Raguse et publiés par M. Pouczicz à Belgrade, en 1858, c'est-à-dire dix ans avant que l'écrivain ragusain ne fût nommé gouverneur du prince Milan. Notre auteur a pris ce gros in-quarto pour des mémoires de voyage. — P. 157. Nous apprenons que M. Koch a laissé l'histoire de la musique slave, ce qui nous permet de croire que M. Koch n'est plus en vie aujourd'hui. — P. 159. Nous retrouvons un certain M. Kouhacz qui annonce la publication de nombreux chants populaires. Apprenons au lecteur que M. Kouhacz-Koch, aujourd'hui parfaitement vivant, n'est qu'un seul et même personnage. M. Koch a traduit son nom allemand en serbe : Kouhacz. M. C. n'a pas un instant soupçonné ce fait : Koch et Kouhacz figurent l'un après l'autre dans sa table alphabétique.

Passons à la littérature slovène. « De la littérature sacrée de l'époque « chrétienne, il nous a été conservé une copie en latin des fragments de « Frisinsky, *qu'on appelle improprement Frisingen*, écrit doctorale« ment M. C., et il ajoute en note : *Shafajik* (sic) attribue ces fragments « à Abraham, évêque de Frisinsky. » M. C. s'est peu soucié de trouver sur la carte la ville de Frisinsky! Apprenons-lui qu'il s'agit tout simplement de la ville bavaroise de Freisingen, située sur l'Isar, entre Augsbourg et Landshut : M. C. a pris pour un nom de ville l'adjectif possessif Frisinsky. A la page suivante, il appelle Bogoricz le grammairien

slovène Bohoricz. Ce n'est pas une simple distraction ou une faute d'impression, c'est tout simplement que, dans le livre russe dont M. C. s'est servi, la même lettre sert pour traduire également le son *h* et le son *g*. Quelques lignes plus loin, il traduit un titre de journal *Kraïnska Zbelica* par la *Ruche Kraïnienne*. Ces deux mots veulent dire l'Abeille de la Carniole. Ailleurs (p. 177), se trouve signalée l'association de Saint-Mohor. Saint-Mohor est le nom slovène de Saint-Hermagoras. Il n'eût pas été inutile de le dire.

La littérature tchèque a été en allemand, en français, en anglais, l'objet de quelques travaux qui auraient rendu plus facile la tâche de M. C. Il ne les connaît guère. Il affirme que Huss traduisit la Bible (p. 207). Ce qui est faux. Il dit que Tabor (p. 209) en tchèque signifie camp. Or c'est tout simplement un nom biblique que les Taborites appliquèrent à leur première forteresse. Jean de Jessenic est appelé Essenic, Mathias de Janov est écrit Janof d'après l'orthographe russe. Nous apprenons que le jésuite Balbin (p. 219) ne parvint à publier son livre *Dissertatio apologetica pro lingua bohemica* qu'après la dissolution de son ordre. Or, Balbin, né en 1621, mourut en 1688! Son livre fut imprimé pour la première fois en 1775. — P. 239. Dans la traduction d'un fragment de Kollar, il est question « des Féaques, dont le peuple Bohême ne doit pas écouter les cris ». Qu'est-ce que les Féaques? C'est, nous dit M. C. en note une épithète donnée par Schiller aux Autrichiens. Il s'agit tout simplement des Phéaciens d'Homère.— Mme Niemcova, présentée comme écrivant encore aujourd'hui, est morte en 1862. — Nous avons relevé plus haut les erreurs concernant les noms propres. Nous n'y reviendrons plus. En voici pourtant une qui est impardonnable. M. C. appelle le savant prieur du monastère de Raïhrad, l'abbé Beda Dudik (P. 274), M. Durdik. Cette erreur, répétée à la table des matières, n'est pas due à une simple faute d'impression. L'abbé Dudik est ainsi confondu avec un autre écrivain tchèque M. Durdik.— Il paraît que l'Université d'Olomouc (Olmütz) mène une existence étiolée (p. 275); très étiolée en effet. Voici tantôt quinze ans qu'elle n'existe plus.

L'histoire de la littérature serbe de Lusace offre moins d'erreurs. Pourquoi appeler la ville de Bautzen Budissine? Où M. C. a-t-il pris que M. Schmaler soit allé publier à Vienne le *Centralblatt für Slavische Literatur?* Ce recueil que nous avons sous les yeux a paru à Bautzen (Budiszin) en septembre 1865, librairie Schmaler et Pech, imprimerie Donnerhak.

Nous arrêtons ici ces observations. Ainsi que nous le disions en commençant, la notice consacrée à la littérature polonaise est la seule partie de l'ouvrage où M. C. ait montré quelque compétence. Par ci par là, sa plume le trahit pourtant et ses jugements demandent à être réformés. Quand M. C. nous apprend que M. Maciejowski, l'historien des législations slaves, *a tout passé au creuset de la critique*, nous sommes obligés de faire toutes nos réserves. La critique de M. Maciejowski n'est pas à la

hauteur de son érudition. — P. 458 L'historien Szaïnocha *prouve* que les Lechs sont venus de la Scandinavie. P. 464. M. Maciejowski *prouve* que les ancêtres des Polonais viennent de la Saxe. Entre ces deux démonstrations toutes deux concluantes, paraît-il, nous voilà fort embarrassés. — Qu'est-ce que la ville de Ciesczyne? (P. 478) L'orthographe polonaise est Cieszyn et il ne serait pas inutile d'ajouter entre parenthèses qu'il s'agit de Teschen.

Les conclusions de l'ouvrage nous paraissent fort sensées; on y retrouve, bien entendu, les mêmes fautes que dans le texte du livre. Les fragments de Frisinsky, pour Freysingen (p. 489), le patriarche de Karlovac, lisez Karlovci.) Mais, ces réserves faites, il faut reconnaître que M. Courrière a bien étudié l'ensemble de la question slave. Il a un tempérament de publiciste, non d'érudit; qu'il nous écrive de bons articles sur la Russie, même sur la Pologne; mais qu'il évite avec soin les travaux qui demandent des connaissances approfondies en linguistique ou en littérature.

Louis Leger.

---

99. — **Storia d'Italia dopo il 1789** per Augusto Franchetti. Milan, Vallandi, gr. in-8°, 420 p.

Ce volume fait partie d'une collection générale de l'histoire d'Italie qui se publie sous la direction de M. Pasquale Villari. M. Franchetti, qui avait été chargé de l'histoire d'Italie depuis 1789, n'a pu continuer son travail que jusqu'en 1799. C'est cette partie de l'ouvrage qui a récemment paru. L'auteur a consulté des documents inédits des archives; de plus il a mis en œuvre les travaux publiés en Italie, en France, en Angleterre et en Allemagne. Des notes très-nombreuses et remplies de citations soutiennent le texte. Les sources, très-abondantes, sont partout indiquées avec soin. Le tout forme un manuel utile à consulter et d'un maniement facile. L'auteur expose: ch. I, l'état de l'Italie avant la Révolution française; ch. II, les premiers effets de la Révolution (1789-1795); ch. III, les campagnes de Bonaparte (1795-1796); ch. V, le traité de Campo-Formio (1796-1797); ch. VI, l'histoire des républiques d'Italie (1797-1799).

VARIÉTÉS

Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux.
Première année. N° 1 — Mars 1879.

Nous avons annoncé (*Chronique*, n° 6, p. 113) la courageuse et intelligente entreprise des professeurs de la Faculté des Lettres de Bordeaux.

Nous sommes heureux d'en signaler aujourd'hui la mise à exécution. Le premier fascicule des *Annales* est sérieux, instructif et varié. Après quelques pages philosophiques de M. Liard, qui ne sont pas de notre compétence, nous trouvons un article fort bien rédigé de M. Couat sur *Le Musée d'Alexandrie sous les premiers Ptolémées.* « Cet article, dit l'auteur, pourrait servir d'introduction à une série de mémoires sur la poésie alexandrine. » Nous souhaitons que ces mémoires soient écrits et publiés. Le professeur de langue et littérature grecques nous paraît, d'après ce court échantillon, réunir les qualités d'érudition et de goût nécessaires pour les travaux d'histoire littéraire, depuis longtemps trop délaissés chez nous. — L'article de M. Froment, *Une cause grasse sous Henri IV*, est court, et nous a déjà paru un peu long. Le sujet est peu intéressant, comme l'auteur l'a d'ailleurs senti lui-même, et il aurait dû tout au plus fournir la matière d'une note de deux pages.— Cinq inscriptions grecques d'Asie-Mineure sont publiées et annotées avec soin par M. Collignon, professeur d'antiquités grecques et latines. — M. Combes a tiré des archives de Turin des lettres inédites de Victor-Amédée II, duc de Savoie, et de la duchesse de Bourgogne. Ces lettres fort intéressantes sont accompagnées d'un bon commentaire; la duchesse de Bourgogne y est disculpée d'une manière éclatante des soupçons de trahison envers les intérêts français qui ont été souvent exprimés contre elle. On regrette de n'avoir ici que des fragments, et on voudrait que M. Combes fît connaître plus complètement, bien qu'avec choix, le fruit de ses recherches dans les archives du Piémont. — M. Luchaire commence un long travail sur *Les Origines de Bordeaux* par un article intitulé : *Les Bituriges Vivisques et l'époque de leur établissement dans l'Aquitaine,* où on trouve du savoir et une critique indépendante. L'auteur se trompe en disant que les formules barbares de Marcellus Empiricus ont été reconnues comme celtiques par Zeuss. Le grand savant n'a jamais rétracté le jugement plus que sévère qu'il avait porté sur le mémoire de Grimm relatif au médecin de Bordeaux; et si les paroles blessantes de la *Grammatica celtica* ont disparu de la nouvelle édition, le texte de Marcellus n'y a du moins jamais été employé. — Le commencement d'un mémoire de M. Foncin, qui paraît très-bien fait, sur la « cité » de Carcassonne, termine la part qui revient dans ce fascicule aux professeurs de Bordeaux. Ils ont tenu à honneur de justifier leur programme et les espérances qu'il avait fait concevoir. Nous les engageons à persister fermement dans la voie sévère où ils sont entrés, à ne pas craindre les recherches spéciales, les exercices de critique historique ou philologique, les discussions minutieuses et rigoureuses. Ils essaieraient en vain de séduire le grand public ou, pour mieux dire, le public ignorant; qu'ils s'adressent au public compétent de la France et de l'étranger; ils rendront ainsi service à la science, ils élèveront le niveau de notre enseignement supérieur, et ils feront un honneur durable à la Faculté à laquelle ils appartiennent.

Une lettre sympathique de M. Egger, une fine discussion de M. Bois-

sier sur l'*Ode à Pollion* et les soupçons dont plusieurs strophes ont été l'objet, une étymologie fort vraisemblable d'*indutiae (indu = in, indu(i)-tiae = initiae)* par M. Bréal, des lettres du maréchal de Montrevel à Basville, intendant du Languedoc, publiées par M. Joret, sont la contribution des amis du dehors. Ces « communications » augmentent la valeur des *Annales* et prouvent quel bon accueil on leur fait partout où on s'efforce de régénérer l'enseignement de nos Facultés par la science et le travail.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 23 mai 1879.

M. Ernest Desjardins communique à l'Académie une lettre de M. Mariette sur trois stèles provenant d'Abydos. La première de ces stèles (aujourd'hui au musée de Boulaq) a été trouvée dans le tombeau d'une femme, nommée Tain « parente véritable du roi ». Elle se divise en cinq parties; les deux premières ne sont que des formules banales d'adoration; la troisième renferme l'éloge de Tain; la quatrième assez obscure, parle de la mort de Tain; la cinquième nous apprend que Tain est rentrée dans cette seconde vie qui ne connaît plus de mort. — La deuxième stèle, de la XXe dynastie a été trouvée dans le quartier de la Nécropole d'Abydos, réservé aux chanteuses; une seule figure la décore; c'est une femme debout, jouant du cistre. — La troisième stèle qui provient de la Nécropole de Memphis, représente Apis, revêtu de ses couleurs sacrées et placé dans une sorte d'autel de forme bizarre.

M. Léopold Delisle met sous les yeux de l'Académie un livre d'heures manuscrit qui date de la fin du XIVe ou du commencement du XVe siècle. Ce manuscrit renferme 172 miniatures, grandes et petites, d'une finesse d'exécution remarquable; les marges sont ornées de vignettes où l'on voit les armoiries de Jean, duc de Berry, supportées par des ours et des cygnes. Ce manuscrit est décrit dans l'inventaire dressé en août 1416 après la mort du duc de Berry : il renferme un calendrier en français, la légende de sainte Catherine en latin, des fragments des quatre Evangiles, l'oraison de Notre-Dame et les heures de Notre-Dame, c'est-à-dire les morceaux cités dans l'inventaire, et le deuxième feuillet commence par « *audieritis* », comme le dit aussi l'inventaire. La reine de Sicile, Yolande d'Aragon, mère du bon roi René, paya ce volume 300 livres tournois. A ce propos, M. Delisle raconte ce qu'il est advenu des manuscrits du duc de Berry; il en avait retrouvé 77, dont la liste a paru en 1868 (56 à la Bibliothèque nationale et 21 dans des collections publiques ou particulières); il faut ajouter à cette liste 8 autres volumes, parmi lesquels le manuscrit en question. Ce manuscrit appartient à la famille d'Ailly, dont un des membres a déjà légué en 1877 à la Bibliothèque nationale une belle collection de monnaies romaines.

M. Wallon offre deux brochures de M. Castan; l'une sur le compositeur musical Guillaume Du Fay; l'autre sur la mort de François Ier et l'avènement de Henri II, d'après les dépêches secrètes de l'ambassadeur impérial Jean de Saint-Mauris. Ce Saint-Mauris était le beau-frère du chancelier Granvelle; il dit dans ses dépêches que le roi ne cacha pas sa joie à la nouvelle de la mort d'Henri VIII, mais que l'ambassadeur d'Angleterre lui rapporta que son maître en mourant l'avait chargé de rappeler à son bon frère de France qu'il était du même âge et de même complexion que lui : « laquelle admonition étonna » le roi. Saint-Mauris a suivi de très-près les phases de la maladie de François Ier, et consigne dans ses rapports les résultats de l'autopsie.

M. Victor Guérin fait sur les anciens ports de Tyr une communication dont M. Renan discute quelques points.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 7 Juin — 1879

100. J. MICHELET. **Le Banquet.** Papiers intimes. 1879, in-8°, XVI-316 p. Calmann Lévy. — Prix : 7 fr. 50.

Quoique ce livre ait l'air de ne pas rentrer exactement dans le cadre de la *Revue critique,* nous avons tenu à l'annoncer à nos lecteurs, pour deux raisons : d'abord, parce qu'il soulève une de ces questions d'authenticité que la *Revue* a de tout temps aimé à éclaircir, ensuite parce que le nom qu'il porte au titre est trop grand pour nous laisser indifférents. La question d'authenticité est délicate à traiter. Nous avouerons que nous avons ouvert le livre avec défiance. Mais c'est bien Michelet, le Michelet des premiers volumes de l'*Histoire de France,* ou plutôt encore celui du *Peuple*, qu'on retrouve là. Il peut y avoir des retouches, mais l'imitation ne saurait faire illusion devant trois cents pages. Qui ne reconnaitrait la main du maître dans ce portrait des Génois : « Race forte, petite et dure, à présent douée d'un génie d'acier, de je ne sais quelle pointe à percer le fer. Ils ont beau être ignorants, ils trouvent, ils inventent au moins des expédients. Il y a ici dans la montagne un homme étranger à l'horlogerie, qui refait les montres les plus compliquées. Vous les voyez à l'œuvre, sans savoir ni mathématiques ni charpente, construire de fort beaux navires, qu'ils vont vendre dans l'Amérique du Sud... Gênes a été une banque avant d'être une ville ; elle a été de bonne heure une compagnie de prêteurs à la *grosse aventure,* une association de marins (il faut sans doute lire marchands) armés [1]. Le goût de la loterie y est furieux ; et elle eut bien longtemps celui de la grande loterie, la guerre... Gênes serait restée la maitresse des mers. Son avarice la perdit. Elle tenait Venise assiégée ; dans les longueurs du siège, les héros s'oublièrent, redevinrent brocanteurs, marchands et regrattiers ;

1. C'est bien *marins,* avec *armés* en surcharge, que porte le manuscrit de Michelet. La copie de ce chapitre (p. 17-27 du livre imprimé) nous a été communiquée avec beaucoup d'obligeance par Mme Michelet. Tout est de la main de son mari, sauf une addition d'une ligne.

sur leur flotte, ils ouvrirent boutique, se mirent à vendre du sel. Les vaisseaux des Vénitiens les bloquèrent à leur tour, les prirent. Gênes était là, au moins pour la moitié de sa population; elle eut le sort de Pise, et ne se releva jamais. »

La première partie du volume est le journal d'un hiver passé par Michelet (1853-54) sur le bord de la Méditerranée, à Nervi. Le grand historien, dont la santé alors était fort ébranlée, et dont l'esprit était assombri, mais non découragé, par les événements politiques, note ses impressions. Quelques sentiments d'alors sont admirablement marqués dans ces pages : la foi indestructible dans l'avenir, la sympathie pour les nations étrangères, le rôle presque mystique attribué (en dépit des déceptions de 1849 et de 1851) à la France libératrice des peuples, l'amour des petits et des humbles, le respect et la reconnaissance envers les proscrits. On y trouve aussi cette religion vague qui voit volontiers dans les sphères célestes la douceur future des hommes (p. 49) et ces plans de régénération sociale où l'exiguïté des moyens contraste avec la grandeur des espérances.

La seconde partie, qui a donné son nom au volume, est consacrée au *Banquet* proprement dit, auquel il convie d'abord le *peuple*, les déshérités qui ne peuvent satisfaire les plus légitimes besoins de leur esprit, de leur cœur et de leur corps, et à qui il veut donner des fêtes, des livres et des chants, puis tous les peuples réunis en une agape fraternelle. L'auteur, nourrissant des illusions qui devaient être cruellement déçues, croyait que les nations s'acheminaient à une prochaine et universelle réconciliation. Les lignes suivantes feront bien comprendre la pensée de cette seconde partie : « Je les ai toutes aimées, ces grandes patries de l'Europe, les trouvant toutes en moi par leurs diversités. Pour moi, chacune d'elles fut une éducation. Mon Allemagne m'a donné Luther, la joie héroïque; mon Italie, Vico, la pierre du droit; ma Pologne, l'idée du sacrifice. *Quid retribuam vobis?* ce que je vous rendrai ? Le droit de revivre. Toi d'abord, ma Pologne, l'amie du malheur, la première au jugement, étant la première au sépulcre! Toi, mon Italie, ma glorieuse et bienfaisante nourrice ! Et toi, ma Russie, la plus malheureuse peut-être !... Quand on cherchera le lieu de la fête universelle des peuples, qu'on prenne Paris. Il l'a mérité ! A quand le Banquet de toutes les nations aux Champs-Elysées ? »

Telles étaient les aspirations non-seulement de Michelet, mais de toute une école qui s'était formée à ses leçons et à celles de quelques autres écrivains et professeurs qui pensaient et sentaient comme lui. On peut sourire de ces rêves : nous croyons fermement qu'ils seront un jour considérés comme un des titres d'honneur de cette époque. A coup sûr, et quel qu'ait été le démenti que la réalité leur ait donné, ils appartiennent à l'histoire morale du XIX[e] siècle. Le livre posthume que nous annonçons forme un document intéressant de cette histoire, et il ajoute à l'œuvre de Michelet bon nombre de pages éloquentes et sympathiques.

M. B.

101. — **Œuvres de Philarète-Chasles.** Voyage d'un critique à travers la vie et les livres. L'Angleterre politique. Paris, Charpentier, 1878, 367 p. — Prix : 3 fr. 50.

Ce volume, où est continuée la réimpression des œuvres de Philarète Chasles, comprend, outre un avant-propos, onze études ou articles sur divers sujets se rapportant à l'Angleterre : Histoire pittoresque de l'Angleterre, p. 15-99 ; la Presse en Angleterre, p. 103-141 ; Bacon, p. 145-166 ; un voyage de John Locke en France, p. 169-194 ; Ralph Thoresby, p. 197-203 ; Macaulay, p. 207-244 ; l'Emigration anglaise, p. 247-252 ; la Politique anglaise en 1867, 1868, 1869, p. 235-318 ; Lettres de Louis Blanc sur l'Angleterre, p. 321-338 ; de la Décadence de l'Angleterre par Ledru-Rollin, p. 339-354 ; Proverbes français, anglais, italiens, p. 357-367.

La plupart de ces morceaux sont instructifs, appuyés sur des faits constatés *de visu* ou recueillis de première main, et semés d'aperçus ingénieux et personnels. Je signale particulièrement ceux sur la Presse anglaise, le voyage de Locke en France, Macaulay, Louis Blanc et Ledru-Rollin. Philarète Chasles connaissait bien l'Angleterre, et il en parle avec sympathie et chaleur. Ce recueil est donc une lecture à recommander à ceux qui se préoccupent des mœurs et des idées de nos voisins d'outre-Manche. Malheureusement l'utilité en est fort compromise par la négligence avec laquelle il a été édité. D'abord il eût fallu avertir çà et là les lecteurs des changements survenus en Angleterre depuis que l'auteur a écrit. Par exemple, dans le très-intéressant article sur la Presse, des notes eussent été nécessaires pour dire que, depuis 1855, les journaux anglais ne paient plus de droit de timbre, et que l'impôt sur le papier a été supprimé en 1861. Sans ces indications, l'article, qui n'est pas daté, est fait pour induire en erreur. Ensuite, et surtout, d'innombrables fautes d'impression, particulièrement dans les noms propres, sont de nature à embarrasser constamment et à dérouter beaucoup de lecteurs français [1]. Le livre aurait gagné aussi à être diminué de quelques morceaux, ou trop peu étudiés et développés, ou ne se rattachant qu'assez faiblement au titre *L'Angleterre politique*. Ainsi pourquoi reproduire l'article sur les Proverbes ? On y lit, entre autres choses, que « à tire-larigot » vient de *to your Lord God* (à la santé du bon Dieu), « godelureau » de *God's lure* (la séduction du bon

1. Voici quelques échantillons de ces erreurs, que naturellement je ne mets pas au compte de Philarète Chasles : page 34, *Tewbsbury*, au lieu de Tewkesbury; p. 35, *Jane Phore*, au lieu de Jane Shore; p. 72. *Fairfay*, au lieu de Fairfax ; p. 88, *Auson*, au lieu de Anson ; p. 97. *Whitte-boys*, au lieu de Whiteboys ; p. 106, qu'est-ce que c'est que le roi d'Angleterre Charles VII ? p. 124, *Danius* pour Junius, *Curzan* pour Curran ; p. 230, *Titus-Outes* au lieu de Titus Oates ; p. 231, *Barke* au lieu de Burke ; p. 237, Leigh Hunt est dédoublé en deux personnes, *Leigh* et *Hunt* ; p. 281, sir James *Brockes* et page 301, sir James *Broakes* au lieu de Sir James Brooke ; p. 323, *Cobbelt* au lieu de Cobbett, etc., etc.

Dieu) ; « godan » de *God dam (sic)* ; « garnement » de ***beware, man*** (prends garde, homme), etc. De pareilles étymologies ne peuvent rien ajouter à la réputation de Philarète Chasles [1].

A. Beljame.

---

102. — **Los restos de Don Cristoval Colon.** Disquisicion por el autor de la Biblioteca Americana Vetustisima. (Sociedad de bibliófilos andaluces. Segunda série). Sevilla, Francisco Alvarez y Cª, 1878, x et 97 pp. in-12.

— **Los restos de Colon.** Informe de la Real Academia de la Historia al gobierno de S. M. sobre el supuesto hallazgo de los verdaderos restos de Cristóval Colon en la iglesia catedral de Santo Domingo. Publicado por el Ministerio de Fomento. Madrid, Imprenta y fundicion de M. Tello, 1879, viii-197 pp. et six fac similé, in-8°.

Les lecteurs de la *Revue critique* n'ont pas oublié l'intéressant article publié par M. Henry Harrisse, dans le numéro du 5 janvier 1878, sur les restes mortels de Christophe Colomb. L'intérêt général que présente cette question historique, les nombreuses et parfois très âcres polémiques qu'elle a suscitées depuis deux ans, tant aux Antilles qu'en Europe, ont décidé l'érudit bibliographe à reprendre sa première étude et à la développer. Il en a fait un petit volume pour la *Société des bibliophiles andalous*, qui l'a imprimé en espagnol dans la seconde série de ses publications.

Dans ce travail, M. H. n'a pas seulement enrichi de détails nouveaux l'histoire des diverses translations de la dépouille mortelle de Colomb, il l'a encore munie de pièces justificatives très importantes, qui donnent au lecteur le moyen de contrôler sur tous les points son ingénieuse argumentation. Inspiré par l'amour pur de la vérité, — l'auteur ne pouvant avoir, en sa qualité d'Américain du Nord, aucun parti pris dans la question, — et rédigé d'après une méthode strictement scientifique, qui ne tient compte que des faits avérés et s'abstient de conclure dans les cas douteux, l'exposé de M. H. semblait destiné à clore le débat et à ôter toute envie aux érudits dominicains, cubains ou espagnols de reprendre la discussion, aussi longtemps du moins qu'ils n'auraient pas de nou-

---

1. Signalons encore d'autres inexactitudes. Page 92, on ne peut pas rattacher au règne de Guillaume III « la belle création de *Robinson Crusoe* » ; Guillaume meurt en 1702, *Robinson* est de 1719. Les comédies de Congrève *(sic)* et les œuvres d'Otway n'appartiennent pas au règne de la reine Anne ; elle règne de 1702 à 1714, et Otway meurt en 1685, et la dernière pièce de Congreve, *The Way of the World* est de 1700. — Page 212, en 1687 de Foe n'attaquait pas Jacques II dans sa *Revue*, attendu que sa Revue commença à paraître en 1704, et, à la même date, il ne demandait pas « Où trouvez-vous les vrais Bretons ? » attendu que son *True-born Englishman* est de 1699. — P. 235, le « jeu des revues » ne commença pas sous Guillaume III « avec le bon Daniel de Foe ». Guillaume mourut deux ans avant l'apparition de la première Revue anglaise.

veaux documents à produire. Il n'en a pas été ainsi. Dès le mois d'octobre 1877 le gouvernement espagnol, justement ému de la prétendue découverte des restes de Colomb dans la cathédrale de Saint-Domingue, qui venait démentir catégoriquement la translation, admise jusqu'alors, de ces illustres cendres à la Havane, confia à l'Académie de l'Histoire de Madrid la charge d'examiner les documents relatifs à cette affaire et d'en apprécier la valeur. L'examen et la rédaction du rapport demandé par le gouvernement ont duré un an. Dans l'intervalle ont paru, en Europe, les deux éditions du travail de M. H., et, en Amérique, quelques écrits d'un caractère plus polémique que critique, qui n'ont pas apporté à la discussion d'éléments importants. Néanmoins, le gouvernement espagnol a cru devoir livrer à la publicité le rapport rédigé, au nom de l'Académie, par son censeur D. Manuel Colmeiro, et nul ne saurait s'en plaindre, M. H. moins que personne, puisque son travail a été, en grande partie, très exactement suivi et mis à contribution par l'académicien espagnol. Il convient de reconnaître, d'ailleurs, que l'apport de l'*Informe* aux pièces du procès est intéressant, quoique peu considérable : il consiste en extraits et citations de diverses publications américaines, difficiles à rencontrer en Europe, et dans plusieurs *fac-similé* fort curieux. Mais l'intervention de l'Académie de Madrid dans le débat était surtout justifiée par la tournure politique qu'a prise cette question de cendres dès le premier jour. En Espagne, on se passionne aisément toutes les fois que l'amour propre national ou l'apparence de l'amour propre national est en jeu. Or la cause de Saint-Domingue a été prise en mains par un vicaire apostolique, c'est-à-dire par une autorité, qui, dans ces pays chauds, en impose à tous, que la matière en litige soit ou non de la compétence d'un délégué du Saint-Siège. On n'y regarde pas de si près à une certaine latitude : le tout est de parler avec conviction et de savoir remuer certaines fibres. Les Espagnols donc et les Cubains réclamaient, eux aussi, un secours officiel, et attendaient avec anxiété qu'un tribunal souverain prononçât son verdict. Le gouvernement de la métropole a répondu à ces vœux en chargeant l'Académie de l'Histoire d'*informer*, et tout porte à croire que le rapport de l'illustre compagnie contentera les bons patriotes et apaisera l'agitation.

Voyons maintenant comment le procès a été instruit et jugé.

L'histoire des restes de Colomb se divise naturellement en deux périodes. La première a son point de départ le 20 mai 1506, jour de la mort du grand navigateur, et se termine en 1537, date approximative de la translation de ses cendres à Saint-Domingue. Jusqu'ici l'Académie répète presqu'exactement l'exposé de M. H.; elle ne s'en écarte que sur deux points, les deux fois à tort, ce nous semble. M. Colmeiro cherche à démontrer que « l'opinion la plus proche de la vérité » touchant le transfert des restes de Colomb de Valladolid au couvent de Las Cuevas à Séville est celle de Navarrete, qui l'a placé en 1513, et que la date de 1507, admise par M. H. sur la foi du *Protocolo*, ne paraît pas plus certaine

(no tiene mayor grado de probabilidad) [1]. Mais d'abord l'autorité de Navarrete n'a pas à être invoquée ici, ce savant n'ayant fait que transcrire un renseignement que ni lui ni personne n'a pu vérifier. Au contraire, la date de 1507 s'appuie sur un texte formel, qu'il faut entendre, à notre avis, comme l'a fait M. H., en rapportant les mots *en el año siguiente,* non pas à la construction de la chapelle de Sainte-Anne par le prieur Diego Luxan, mais à la translation : « Año de 1506. — A los 20 de mayo de este año falleció en Valladolid el heróico y esclarecido Don Cristoval de Colon, y *fueron sus huesos trasladados á este monasterio y colocados por depósito,* no en el entierro de los señores de la casa de Alcalá, como dice Zuñiga, sino en la capilla de Santa Ana, que hizo labrar el prior D. Diego Luxan, *en el año siguiente* », etc. Il faut une virgule après Luxan. Plus loin, M. Colmeiro admet comme probable la translation de Séville à Saint-Domingue en l'année 1536, alors que la cédule royale, octroyée en faveur de Maria de Toledo, femme de Diego Colon, le 2 juin 1537, affirme à cette date l'existence des restes de l'amiral au couvent de Las Cuevas : « El Almirante D. Cristóbal Colon, su suegro é abuelo de los dichos sus hijos, murió en estos nuestros reinos y se mandó depositar en el monasterio de Las Cuevas extramuros de la ciudad de Sevilla, *donde al presente está* ». C'est une distraction d'autant plus regrettable que M. H. avait soigneusement relevé l'erreur commise à cet égard par tous les historiens. Il est désormais prouvé que le squelette de Colomb n'a pas quitté l'Espagne avant le 2 juin 1537. Mais après, en quelle année, en quel jour eut lieu le grand voyage? Il semble inouï qu'un évènement de cette importance, la restitution des débris mortels du grand homme aux terres qu'il avait gagnées à la civilisation, ait pu avoir lieu sans laisser de ces traces qui sont pour l'historien des preuves irrécusables. La remise du cercueil par le prieur du couvent de Las Cuevas au commandant du navire, chargé de prendre à son bord cet illustre fret, a dû se faire devant de nombreux témoins, en présence même d'un notaire, qui sans doute aura dressé un procès-verbal de l'opération [2]. Et de tout ce qui se passa là il ne reste rien, ni aux archives des Indes ni ailleurs! A quoi pensaient donc en ce temps les annalistes de Séville? D'aucuns, qui connaissent un peu l'histoire de

---

1. L'*Informe* reproche à tort à M. Harrisse de se contredire : « Al circunspecto autor de *Los restos de D. Cristoval Colon* le parece dudosa (la fecha de 1513), y sin embargo dice : « Allí debió permanecer hasta 1513 ». M. Colmeiro aurait dû consulter l'errata de l'opuscule imprimé à Séville, où le passage en question, mal traduit d'abord, a été corrigé. Le texte français ne laisse d'ailleurs aucun doute sur la pensée de l'auteur : « Il y *serait* resté jusqu'en 1513 ».

2. D'après le *Protocolo,* l'extraction des cadavres de Colomb et de son fils Diego de la chapelle où ils avaient été déposés eut lieu en 1536, mais comme la cédule royale déclare que le premier de ces cadavres se trouvait à Las Cuevas le 2 juin 1537, il faut admettre un dépôt *in transitu* dans un lieu du couvent autre que la chapelle de Sainte-Anne ou du Christ, et non une *translation immédiate* comme le veut l'Académie.

la Péninsule, prétendent que de tels *descuidos* ne sont pas rares chez nos voisins : *son cosas de este pais*. Sur l'inhumation à Saint-Domingue, dans le chœur de sa cathédrale, l'Académie produit un nouveau document, qu'elle emprunte à l'*Informe sobre los restos de Colon*, présenté par D. Antonio Lopez Prieto au gouverneur général de Cuba, en mars 1878. L'auteur de ce rapport a extrait d'une *Relacion de cosas de la Española*, due à Alonso de Fuenmayor, premier archevêque de Saint-Domingue, un passage ainsi conçu : « La sépulture du grand amiral D. Cristoval Colon, où se trouvent ses ossements, était très vénérée et respectée dans cette sainte église [1] ». Cette allusion se rapporterait à l'an 1549. Vient ensuite l'attestation formelle de Bartolomé de Las Casas, qui, dans le deuxième livre de son *Historia de las Indias* (ch. XXXVIII), dont la dédicace est datée de 1559, dit que le « corps et les ossements » de l'amiral furent transportés à Saint-Domingue « y estan en la capilla mayor de la Iglesia Catedral enterrados ». La volonté de Colomb, ou tout au moins la volonté de ses héritiers directs, est donc exécutée : il repose enfin dans son Española.

Avant d'aborder la seconde partie du sujet, les destinées des restes de Colomb sur le sol américain, nous devons rappeler que d'autres membres de sa famille furent inhumés dans la cathédrale de Saint-Domingue. M. H. a établi que Diego, fils de Christophe, et Luis, fils de Diego, y ont été *certainement* enterrés, et que les corps de trois autres Colomb, Bartolomé et Diego, frères de l'amiral, et Christophe II son petit-fils [2], ont été *probablement* ensevelis dans le même sanctuaire. Comment ce panthéon de famille fut-il disposé; les récipients, urnes ou cercueils, des corps de l'amiral et de ses parents reçurent-ils des inscriptions; en grava-t-on aussi dans le chœur de l'église ou sur les dalles mêmes des tombes ? A ces questions, nul ne peut répondre aujourd'hui. On ne sait pas davantage quelles modifications eut à subir l'aménagement des caveaux et des tombes de la cathédrale de Saint-Domingue dans la seconde moitié du XVIe siècle, après le sac de la ville par l'amiral anglais Francis Drake et le tremblement de terre de 1564. Une chose est certaine, c'est qu'en l'an 1783 il fut procédé à la reconstruction du sanctuaire de l'église et qu'à cette époque l'emplacement des cendres de Colomb n'était désignée aux yeux par aucun signe commémoratif : cela résulte de deux certificats rédigés à la demande de D. Isidoro Peralta, gouverneur d'Española, pour être remis à l'érudit français, Moreau de Saint-Mery, qui nous a conservé ces documents dans sa *Description topographique et politique de la partie espagnole de l'isle Saint-Domingue*. Sur quels indices se guida donc le général D. Gabriel Aristiza-

---

1. A la page 44 de son rapport, D. Manuel Colmeiro complète cette citation par les mots « en la capilla maior ».

2. Et non son « arrière-petit-fils », comme dit M. Harrisse dans les deux éditions de son étude.

bal lorsqu'à la suite du traité de Bâle de 1795, qui cédait à la France la partie espagnole de l'île d'Haïti, il fit procéder, dans la cathédrale de Saint-Domingue, à l'extraction des cendres de Colomb pour les conduire à la Havane? Sur une tradition locale, dont la trace première vient d'être un peu reculée par les investigations de D. Antonio Lopez Prieto, mais qui, en somme, ne dépasse pas la date assez récente de 1655. En cette année-là l'archevêque de Saint-Domingue fait prendre des mesures pour que « la sepoltura del Almirante Viejo, *que está en el Evangelio de mi sancta Iglesia é capilla* » ne soit pas profanée par les marins d'une flotte anglaise, qui alors menaçait la ville. C'est la première fois que l'emplacement de la tombe de Colomb est fixé dans un document écrit à la droite du maître-autel (côté de l'Evangile) dans le chœur de la cathédrale. Autre allusion en 1676 (découverte également par M. Lopez Prieto) qui place toujours la sépulture de l'Amiral « *á la diestra del altar, en la capilla mayor* ». Enfin nous avons le synode, célébré à Saint-Domingue en 1683, où l'on trouve relaté que les ossements de Colomb « yacen en una caja de plomo *en el presbiterio, al lado de la peana del altar mayor*, con los de su hermano *(sic)* D. Luis, que están al otro, segun la tradicion de los ancianos de esta Isla ». Ainsi une tradition, attestée à diverses reprises depuis 1655, a été la seule lumière, l'unique fil conducteur de ceux qui, en 1783, pratiquèrent des fouilles dans le chœur de la cathédrale, et de ceux qui, douze ans plus tard, y recueillirent des restes humains. Cette tradition mérite-t-elle le crédit qu'on lui a accordé? Oui et non. Il semble, à première vue, vraisemblable que la conservation d'une sépulture si vénérée a dû préoccuper de tous temps les habitants d'Española, en particulier le chapitre de la cathédrale et son chef, que malgré toutes les calamités qui ont affligé la colonie espagnole au XVIe et au XVIIe siècle et les modifications que plusieurs accidents ont pu apporter dans l'économie de l'édifice religieux, le tombeau de l'homme illustre n'a pas dû se perdre au milieu des autres sépultures qu'a certainement reçues la cathédrale à diverses époques. Mais, d'autre part, il semble bien extraordinaire que les Dominicains aient laissé à la tradition le soin de désigner d'âge en âge l'emplacement du tombeau. Cette absence de tout témoignage formel, gravé sur la pierre ou le métal, n'est-elle pas un indice d'ignorance ou tout au moins d'hésitation? Et que dire de l'état matériel des sépultures, mises à jour en 1783 et en 1795? Le premier certificat de 1783 nous présente « un coffre de pierre, creux, de forme cubique et haut d'environ une vare, renfermant une urne de plomb un peu endommagée, qui contenait plusieurs ossements humains »; le second certificat « un coffre de pierre avec une urne de plomb, un peu endommagée, qui contenait des ossements humains »; et voici que douze ans plus tard, au même endroit, on découvre « quelques lames de plomb, longues d'environ un tiers de vare, restes apparents d'un coffre de même métal, et des débris d'ossements, comme de tibias ou d'autres parties de quelque défunt ».

Ce contenu est recueilli dans une soucoupe. Or, à moins de supposer que les explorateurs de 1783 se soient livrés à un véritable travail de destruction, ce qui est invraisemblable, il devient vraiment difficile d'admettre qu'un coffre en pierre, une urne en plomb, des ossements en quantité appréciable, aient pu se réduire en douze ans à quelques lames de plomb et quelques débris d'ossements, en si petit nombre, qu'une soucoupe suffit à les contenir. Identifier ces deux sépultures est chose impossible. C'est pourtant ce que l'Académie a fait, malgré les très justes observations de M. H. En somme, il faut s'y résigner : l'authenticité des restes transportés à la Havane ne peut être prouvée, et la bonne critique doit s'abstenir de trancher une question, qui est pour le moment insoluble et le sera probablement toujours.

La publication des deux mémoires que nous examinons en ce moment a été provoquée, le lecteur s'en souvient, par l'annonce officielle de la découverte des véritables restes de Colomb dans la cathédrale de Saint-Domingue, qui est venue surprendre le monde à la fin de l'année 1877. Cette prétendue découverte eut lieu le 10 septembre, sous les auspices de Fr. Roque Cocchia, évêque d'Orope, délégué du Saint-Siège près les républiques de Saint-Domingue, Haïti et Venezuela, et l'exhibition du récipient funéraire et de son contenu s'opéra solennellement en présence de nombreux témoins le jour indiqué. Nous n'avons pas à refaire la description du monument si intempestivement exhumé. M. H. s'est acquitté ici même de ce soin. Il convient cependant d'examiner, avec plus d'attention qu'on ne l'a fait, quelques détails de cet étrange produit, et d'indiquer quels ont pu être les mobiles de l'opération. Il est évident pour toute personne de bon sens que la découverte de Fr. Roque Cocchia est une grossière supercherie. Tout le démontre : le nombre et la qualité des ossements déposés dans l'urne, les inscriptions, et enfin la lamelle d'argent confondue avec les ossements, qui mérite un examen particulier, car on ne paraît pas l'avoir encore appréciée à sa juste valeur. Parlons donc de cet objet. L'Académie, suivant ici le témoignage d'un partisan de la découverte, le dominicain Tejera, nous apprend qu'« on a trouvé dans la poussière des ossements une lamelle d'argent portant deux nouvelles inscriptions sur chacune de ses faces ». Ces inscriptions, d'après les fac-simile de MM. Tejera et Lopez Prieto, portent ces mots, à l'envers : « U^{a} p^{te} de los r^{tos} del p^{mer} Al^{te} Cristoval Colon Des » ; au revers : « U (?) Cristoval Colon » [1]. Ainsi : « Una parte de los restos del primer Almirante Cristoval Colon Des[cubridor] ». Quel est donc ce nouveau mystère? Notons tout d'abord qu'il n'est pas dit un mot de cet objet ni dans l'acte du 10 septembre ni dans le mandement du 14, et cependant, dans le premier de ces documents, on détaille un à un tous les ossements et l'on mentionne même les deux vis qui ont dû servir à

1. L'écriture, cursive, est des plus bizarres ; on dirait l'essai de plume d'un enfant ou d'une personne illettrée n'ayant appris à écrire que fort tard.

fixer la lamelle. Que faut-il conclure de l'insertion de cet écriteau d'une part, et du silence des découvreurs de l'autre? Que le faussaire s'est fait le raisonnement suivant : ou l'on admettra que les Dominicains sont uniques détenteurs des cendres de Colomb, en ce cas la lamelle reste ensevelie dans la poussière; ou les Espagnols seront assez forts pour établir l'authenticité de ce qu'ils ont pris en 1795, alors la lamelle sert à montrer qu'il y a eu, à une époque quelconque, transvasement des restes de l'Amiral et que la cathédrale de Saint-Domingue en a gardé au moins *une partie*. Ce précieux objet est évidemment un produit de cette époque, dont parle l'Académie, où les Dominicains croyaient si bien à l'existence des cendres de Colomb à la Havane qu'ils les réclamaient du gouvernement espagnol. Il y eut un temps d'hésitation, on ne se décida pas du premier coup à se dire seuls propriétaires du trésor, et le faussaire prévit, avec une certaine habileté, le cas où il serait impossible de triompher de l'opinion courante. Malheureusement nous ignorons ce qui a provoqué l'exhibition de la lamelle après le mandement de l'évêque d'Orope. Les directeurs de l'entreprise ont-ils renoncé à imposer au monde leur découverte sous la forme que lui a donnée d'abord l'acte du 10 septembre? Quoi qu'il en soit, la mise au jour de la planchette d'argent constitue dans le procès un nouveau chef d'accusation. Quant aux inscriptions, justement attaquées par M. H. et par d'autres, il nous semble que l'Académie, qui compte dans son sein plusieurs épigraphistes distingués, aurait dû en soumettre la forme à un examen plus minutieux. Le rapporteur n'ajoute pas grand chose aux critiques qu'ont soulevées l'emploi de trois écritures différentes sur le couvercle et les parois de l'urne dominicaine ainsi que les fortes abréviations de mots aussi essentiels que *descubridor de la América*, etc. Il observe seulement que l'écriture gothique, dont est décoré l'un des côtés du couvercle, a cessé d'être usitée en Espagne dans les inscriptions à partir de 1520. Il faudrait le prouver; et puis si l'urne de Colomb a reçu une inscription, pourquoi l'aurait-elle reçue en Espagne plutôt qu'à Saint-Domingue après la translation? Mais il y a dans cette écriture quelque chose de choquant, c'est le système d'abréviation par petites lettres superposées à la ligne, que n'admet pas le style épigraphique gothique. Le fond des inscriptions est jugé depuis longtemps : nous n'y reviendrons pas. Ajoutons seulement que les titres honorifiques *ilustre y esclarecido* font un pléonasme de mauvais goût. La formule *valeroso y memorable*, appliquée à l'Amiral dans l'épitaphe de son fils naturel Ferdinand, eût été bien meilleure.

Et si l'on cherche maintenant à connaître les pauvres inventeurs de cette maladroite *découverte*, qu'on s'adresse à l'Académie. Le rapporteur, malgré certaines précautions oratoires, est très net, et nous l'en félicitons. Peu importe le nom du faussaire, M. Colmeiro ne s'en occupe pas; mais les mains pieuses qui ont guidé le style de l'épigraphiste dominicain, il les désigne clairement : elles tiennent de près au groupe

ardent des béatificateurs et au groupe non moins ardent, mais plus pratique, de ceux qui comptent tirer un parti humain de l'élévation de Colomb au rang de demi-saint. « L'amour pour Christophe Colomb », dit le rapporteur, « le désir de perpétuer sa mémoire ne sont pas tout dans l'affaire. Une fois la béatification prononcée, le dépôt du corps saint dans la cathédrale de Saint-Domingue donnerait à son titre nu et stérile d'église primatiale des Indes une signification tout autrement élevée, il en ferait une sorte de Jérusalem américaine. La ville fleurirait à l'abri du sanctuaire, et le nombre actuel de ses dix mille habitants croîtrait rapidement : de même la découverte du corps du glorieux apôtre saint Jacques fit affluer au IXe siècle les fidèles autour de son sépulcre, la piété causa le peuplement de l'ancienne Compostelle [1]. »

En résumé, si le rapport de l'Académie de l'Histoire n'a pas réussi à dissiper les doutes qui s'élèvent et continueront à s'élever sur l'authenticité des cendres transportées à la Havane en 1795, il réduit à néant les étranges prétentions des Dominicains et découvre pour la première fois, ce qui n'est pas un petit mérite, les mobiles réels de l'acte du 10 septembre 1877.

Alfred Morel-Fatio.

---

103. — **Herders sæmmtliche Werke,** herausgegeben von Bernhard Suphan. IV Band, in-8°. Berlin. Weidmannsche Buchhandlung. 1878, XXII, 509.

M. Suphan poursuit avec une ardeur infatigable la publication des œuvres complètes de Herder; aux trois volumes dont la *Revue critique* a rendu compte (n° 52, 1878) vient de s'en ajouter un quatrième, qui complète le tableau de l'activité littéraire du grand écrivain de 1764 à 1769. Ce volume renferme (p. 1-198) la quatrième *silve,* écrite en 1769, (198-221) un fragment d'une silve plus ancienne, composée en 1767 et restée inachevée, (221-343) la série des articles donnés par Herder de 1767 à 1769 aux journaux de Kœnigsberg et à la *Bibliothèque universelle* de Nicolaï avec la double déclaration qu'il publia avant son départ de Riga ; enfin (343-509) le Journal de son voyage en France, suivi de quelques notes et réflexions remontant à la même époque. On voit par là quel intérêt et quelle variété présente ce nouveau volume.

La quatrième silve n'avait été publiée ni par Herder, ni par son ami Jean de Müller; elle n'avait paru qu'en 1846 dans le *Lebensbild*, mais déparée par de nombreuses fautes de lectures ; nous avons ici le texte authentique et exact de Herder, obtenu grâce à la collation du manuscrit et de la plus ancienne copie de cet ouvrage. Quant aux ar-

---

1. Il ne faut pas placer les mystifications du P. Roman de la Higuera à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle ; elles sont plus jeunes de cent ans.

ticles de revue, ils n'avaient été publiés aussi pour la première fois que dans le *Lebensbild;* Jean de Müller les ayant trouvés trop vieillis les avait exclus de son édition; M. S. nous les donne rangés dans l'ordre chronologique de leur composition et en plus grand nombre que dans le *Lebensbild* qui ne renferme pas les articles destinés au journal de Kœnigsberg.

Les pages inédites de la silve de 1767 sont une précieuse trouvaille de M. S., non-seulement parce que cette silve sert comme de lien et de transition entre les *Fragments* et les ouvrages de critique qui suivirent, mais parce qu'on y voit comment le futur auteur des *Idées sur la philosophie de l'histoire* jugeait alors ses maîtres dans ce genre d'études, Hume et Winckelmann. Quant au Journal du voyage en France, donné déjà en partie dans les *Erinnerungen* (II, 167-221), il avait été publié en entier sans doute dans le *Lebensbild*, mais d'une manière défectueuse, comme la plupart des écrits contenus dans ce recueil; aussi on ne saurait trop remercier M. Suphan de nous avoir donné une édition exacte de ce document d'une importance capitale pour la connaissance du développement intellectuel et moral de Herder à cette époque de sa vie.

En publiant ce quatrième volume des œuvres de Herder, M. Suphan s'est acquis de nouveaux titres à la reconnaissance de tous les amis de la littérature allemande; le dixième volume qui vient de paraître et le onzième annoncé montrent que rien ne doit arrêter le savant éditeur dans la tâche qu'il s'est imposée.

Charles Joret.

CHRONIQUE

FRANCE. — Une importante notice de M. Léopold Delisle, intitulée *Les Bibles de Théodulfe* (article de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, tiré à part, Paris, Champion, in-8, 47 pages), décrit une Bible qui fait partie du trésor de la cathédrale du Puy. Cette Bible est un des plus magnifiques monuments de la calligraphie du temps de Charlemagne. M. D. y loue « l'emploi de l'or et de l'argent sur des fonds pourprés, l'élégance des inscriptions en grandes lettres enclavées, la pureté et la variété des encadrements de plusieurs pages et des médaillons réservés aux souscriptions finales. » Il y a à la Bibliothèque nationale (fonds latin n° 9380) une autre Bible en tout point extérieurement semblable à celle du Puy; M. D. compare les deux Bibles; il prouve qu'elles proviennent toutes deux de l'atelier que l'évêque d'Orléans, Théodulfe, avait établi, soit près de sa cathédrale, soit dans son abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire; il les produit en regard l'une de l'autre et relève les différences de texte qu'elles présentent (ainsi qu'une autre Bible du IXe siècle, n° 11,937 du fonds latin).

— La Bibliothèque nationale s'est enrichie, dans les premiers jours du mois d'a-

vril, d'un nouveau texte du *Miroir* de saint Augustin. Ce texte fait partie d'un recueil de traités de saint Augustin, copiés au XIIe siècle dans une abbaye cistercienne et semble présenter beaucoup d'analogie avec le texte du manuscrit de la bibliothèque de Sainte-Croix de Jérusalem.

— Notre collaborateur, M. Charles SCHMIDT, vient de publier une *Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du* XV[e] *et au commencement du* XVI[e] *siècle.* (Fischbacher.) Cet important ouvrage, sur lequel nous reviendrons, comprend deux volumes : le premier est consacré à Wimpheling, à Sebastien Brant, et à Geiler de Kaysersberg ; le second aux collaborateurs et disciples de Wimpheling (Schott, Murr, Gallus, Han, Hugonis, Surgant, Wolf, Philésius, Muling, Vogler, Angst, Gebwiler, Nachtgall), et à Thomas Murner.

— La *Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes,* entreprise par M. l'abbé Ch. LALORE, comprenait jusqu'ici trois volumes ; le premier était consacré à l'abbaye de Saint-Loup de Troyes ; le deuxième à l'abbaye du Paraclet, le troisième à l'abbaye de Bellefontaine et à la commanderie de Beauvoir (chef-lieu des maisons et propriétés de l'ordre Teutonique en France) ; le quatrième volume, qui vient de paraître (Paris, Thorin, in-8, XLIII et 380 p., 10 fr.), comprend le Cartulaire de la Chapelle-aux-Planches et les chartes de Monteriender (au nombre de 135), de Saint-Etienne et de Toussaints de Châlons, d'Andecy, de Beaulieu et de Rethel.

— *Le Saint-Graal ou le Joseph d'Arimathie*, publié par M. HUCHER, est complet en 3 volumes. (*Le Saint-Graal ou le Joseph d'Arimathie, première branche des romans de la Table-Ronde, publié d'après des textes et des documents inédits*, par Eugène Hucher. Le Mans, Monnoyer, 22 fr. 50). Il est reproduit d'après la version de la bibliothèque du Mans, l'une des plus anciennes qui existent (second tiers du XIII[e] siècle) ; cette version du Mans est accompagnée de nombreuses variantes, empruntées à divers manuscrits et figurant au bas des pages. Le tome I traite de l'auteur présumé du récit, Robert de Borron, et de sa famille, et renferme l'analyse, sous forme de traduction sommaire, du *Petit Saint-Graal*, les textes du *Petit Saint-Graal*, puisés à deux sources principales (le Ms. Cangé et le Ms. Amb. Firmin Didot, de la Bibliothèque nationale) et le *Perceval*. Ce premier volume est tout entier inédit. Les tomes II et III contiennent une analyse complète et développée de la rédaction définitive de Gautier Map ; on trouve aussi dans le tome III, outre la fin du *Saint-Graal*, sous la rubrique *Histoire de Grimaud,* des variantes très-différentes du texte du Mans, publiées *in-extenso* et formant des chapitres entiers (433 pages), ainsi qu'une version très-curieuse de l'épisode d'*Ypocras* publiée en note, de la page 21 à la page 86, et la table des matières.

— Il se publie, sous la direction de M. le baron James de ROTHSCHILD, une collection intéressante, qui porte le titre de *Collection d'anciens chansonniers français,* (Paris, Morgand et Fatout). Cette collection a pour objet de préserver de la destruction un grand nombre de *livrets* et petits recueils dont on ne trouve plus, dans les dépôts publics et les bibliothèques privées, qu'un exemplaire unique. Le premier volume de cette collection vient de paraître, par les soins de M. Emile PICOT ; il s'intitule : *Noelz de Jehan Chaperon, dit le Lassé de repos, publiés d'après l'exemplaire unique de la bibliothèque de Wolfenbüttel.* Ces Noelz, dit le savant éditeur, se recommandent plutôt par la naïveté de l'expression que par l'élégance du style ; ils n'en méritent pas moins de fixer l'attention de ceux qui s'intéressent aux vieux chansonniers : on peut y trouver bien des détails curieux, surtout si l'on étudie le *timbre* des chansons.

— Deux publications récentes de M. PAILLARD ajouteront à la connaissance de l'his-

toire du règne de François Ier; dans la première, extraite de la *Revue historique*, *Documents relatifs aux projets d'évasion de François Ier, prisonnier à Madrid, ainsi qu'à la situation de la France en 1525, en 1542 et en 1544*, M. P. reproduit les rapports adressés par un valet de chambre de François Ier, Clément de Champion, à Charles-Quint et à son grand chambellan, M. de Nassau, et rectifie quelques dates inexactes données par Sismondi, Champollion et M. Mignet; dans la seconde, *Voyage dans les Pays-Bas et maladie d'Eléonore d'Autriche, femme de François Ier* (Bruxelles), M. Paillard communique des pièces inédites, tirées des archives de Bruxelles et, entre autres, une note secrète adressée par Robert de Lenoncourt à Granvelle et des lettres du duc d'Arschot à Charles-Quint.

— Une nouvelle brochure de M. René Kerviler vient de s'ajouter aux publications que l'infatigable écrivain a jusqu'ici consacrées à l'Académie et aux académiciens; elle a pour titre : *Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence, l'un des fondateurs de l'Académie française. Etude sur sa vie et ses écrits.* (Paris, Champion, in-8, 103 pages.)

— Sous le titre de *Lettres inédites de Hugues de Lionne* (Valence, Chenevier, in-8, 254 pages), M. Ulysse Chevalier a publié quatre-vingt-quatorze lettres intimes du grand ministre; elles sont adressées, sauf cinq, à l'oncle de Lionne, Humbert de Lionne, doyen de la Chambre des comptes de Grenoble. M. Chevalier a joint à l'ouvrage des notes explicatives et une notice historique sur la famille de Lionne.

— M. Chabert a fait paraître une édition de son *Dictionnaire topographique, historique et étymologique des rues, places, ponts et quais de la ville de Metz* (Metz et Nancy). Il a publié en même temps une traduction française du poème latin *Templum sacrum Metensibus* que le bénédictin dom Bernardin Pierron a composé, il y a cent ans, pour perpétuer la mémoire des plus célèbres Messins. (*Le Temple des Messins, poème par dom Bernardin Pierron, avec notice.* Nancy et Metz) : on regrette que M. Chabert n'ait pas joint à cette traduction, d'ailleurs élégante, le texte latin.

— L'ouvrage de M. Rolland intitulé : *Histoire littéraire de la ville d'Albi* (Toulouse, Privat) fournit des renseignements sur l'instruction à Albi avant la Révolution; nous recommandons surtout la seconde partie du livre où l'auteur s'occupe de l'état des lettres à Albi pendant les XVIIe et XVIIIe siècles; on y trouvera des détails intéressants sur le collège des Jésuites qui fut un des plus florissants du Midi, sur Royer et Leclerc, si rudement malmenés par Racine et Boileau, sur la société littéraire que dirigeait la marquise de Saliès, etc.

— Parmi les livres parus en province, citons les *Usages des étudiants dans l'ancienne université de Bordeaux* (1725-1751) par M. Brives-Cazes (Bordeaux, Gounouilhou); une *Etude archéologique sur Grégoire de Tours* par M. Le Mire (Lons-le-Saulnier, Gauthier); un travail de M. Paul Allard, intitulé *Domaines funéraires païens et chrétiens* (Rouen, Boissel); une *Histoire de la Corse* par M. Louis Borel (Marseille), que l'auteur a tirée des travaux de Gregorovius sur les principales périodes de l'histoire de l'île.

— La librairie Ernest Leroux entreprend une nouvelle publication, *Bibliothèque slave elzévirienne*. Le premier volume de cette collection a pour titre : *Religion et mœurs des Russes, anecdotes recueillies par le comte* Joseph de Maistre *et le* P. Grivel, *mises en ordre et annotées par le* P. Gagarin (in-16, v et 140 pages). On sait que Joseph de Maistre avait coutume d'écrire chaque soir les anecdotes et les traits curieux qu'il avait entendu conter durant le jour. Nous remarquons dans ses notes un passage intéressant sur les hommes « *qui se mutilent comme Origène.* » Quant au

P. Grivel, il enseigna la rhétorique au collège de Pétersbourg, précisément pendant le séjour de Joseph de Maistre dans cette ville; plus tard il fut maître des novices à Georgetown, dans le Maryland, et c'est là qu'il avait mis par écrit quelques-uns de ses souvenirs. Ces cahiers de Georgetown ont fourni au P. Gagarin les anecdotes qu'il a jointes à celles du comte de Maistre. Nous recommandons la lecture de ce curieux volume.

— Le volume de M. Marius VACHON sur *la bibliothèque du Louvre et la collection bibliographique Motteley* (Paris, Quantin, in-8°, 209 pages), que nous annoncions récemment, fait partie d'une collection intitulée : « *Bibliothèque de l'art et de la curiosité* ».

— Un libraire de Strasbourg, M. Louis MOHR, connu par ses travaux bibliographiques, nous envoie une brochure de 24 pages où il donne la liste des écrits publiés à l'occasion du centenaire de Voltaire et de J.-J. Rousseau (*Les centenaires de Voltaire et de J.-J. Rousseau, aperçu bibliographique*, n'est pas dans le commerce). M. M. a adopté l'ordre suivant : I. *Publications relatives à la fête du Centenaire.* — II. *Publications littéraires et biographiques.* — III. *Revue des journaux.* — IV. *Publications polémiques.* — V. *Gravures, portraits et médailles.* — VI. *Musique.* — VII. *Publications périodiques.* Nous lisons dans une note que le *Club des Cosmophiles* de Leipzig a fêté, le 1er juin 1878, le centenaire de Voltaire et de Rousseau. — M. Mohr annonce un travail bibliographique sur la Littérature des dialectes allemands (*Die Literatur der deutschen Mundarten*); on sait qu'il s'est préparé à cette étude par sa *Littérature du dialecte alsacien*, parue à Strasbourg en 1877. (*Bibliographie der in elsæssischer Mundart erschienenen Schriften.*)

— Un nouveau volume de la *Collection du théâtre étranger* paraîtra prochainement chez Didier; ce volume renferme trois tragédies et trois comédies, traduites du danois par MM. Xavier MARMIER et David SOLDI; M. Marmier a traduit le *Corrège* d'Oehlenschlaeger et le *Potier d'étain politique (Den politiske Kandestoeber)*; M. Soldi a traduit deux tragédies d'Oehlenschlaeger, *Hakon Yarl* (qui a été joué avec succès, il y a quelques mois, dans une des matinées dramatiques du théâtre de la Gaîté) et *Axel et Valborg*, ainsi que deux comédies de Holberg, *Ulysse d'Ithaque (Ulysses von Itaca)* et *l'Affairé (Den Stundesloese)*.

— Le dernier volume de l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques* renferme des études de M. COUAT sur la querelle de Callimaque et d'Apollonius de Rhodes, de M. DARESTE sur les entreprises de travaux publics chez les Grecs, de M. MASPERO qui donne un nouveau fragment de son commentaire sur l'Egypte d'Hérodote, de M. RUELLE sur le canon musical, de M. ROCHAS sur la balistique et la fortification dans l'antiquité, de M. d'EICHTHAL sur la fondation et le développement de l'Association; enfin, de M. QUEUX DE SAINT-HILAIRE sur les *Syllogues* de la Grèce.

— L'Institut a été autorisé à accepter la donation faite par Mme JEAN RAYNAUD, d'une rente de 10,000 francs, destinée à un prix qui sera décerné chaque année, à tour de rôle, par les cinq classes de l'Institut. C'est l'Académie française qui, cette année, décernera le prix; il sera attribué à l'auteur du meilleur travail sur l'ancienne Gaule ou sur les origines de notre histoire nationale.

— L'Académie française a été mise, par un décret récent, en possession de la donation faite en sa faveur pour le prix Juglar. Ce prix sera décerné cette année et proclamé dans la séance publique annuelle du mois d'août prochain. Il sera divisé en deux parts : la première, de 2,000 francs, est destinée à aider un jeune homme qui a déjà donné des preuves de talent; la seconde, de 1,000 francs, sera accordée à un vieillard, estimé par son talent, qui aurait besoin d'être secouru.

— La *Société des études historiques* a fixé ainsi les sujets de ses concours : 1880. Prix de 1,000 fr. : Histoire des origines de la langue française et de son développement jusqu'à la fin du XVIe siècle. — 1881. 1er prix, 1,500 fr.; 2e prix, 500 fr. : Histoire des institutions de prévoyance en France ; prix de 1,000 fr. : Histoire de l'architecture privée en France depuis la Renaissance jusqu'en 1830. — 1882. Prix de 1,000 fr. : Histoire des provinces danubiennes depuis l'invasion des Turcs jusqu'au traité d'Unkiar-Skelessi. Les mémoires manuscrits doivent être adressés à l'administrateur de la Société avant le 1er janvier de l'année du concours.

— Le congrès archéologique de France, sous la direction de la Société française d'archéologie, tiendra sa quarante-sixième session à Vienne (Isère) du mardi 2 au dimanche 7 septembre. (Envoyer ses adhésions à M. Blondin, architecte-voyer à Vienne (Isère).

— La vente de la collection d'antiquités grecques de M. O. Rayet a produit 49,007 francs. Voici quelques prix, au hasard : N° 1 du catalogue, tête d'athlète, marbre, 5,020 fr., acheté par le musée de Copenhague; — six tablettes d'Héliastes, 500 fr. — N° 24. Imotep, dieu de la science, 320 fr. — N° 26. Plaque estampée représentant des funérailles, 1,590 fr. — N° 27. *Id.* Représentant Electre et Oreste, 750 fr. — N° 28. *Id.* Aphrodite et Eros, 1,510 fr. — N° 48. Divinité féminine, terre cuite de Thisbé, 200 fr. — *Terres cuites de Tanagra* : N° 60. Jeune femme, 820 fr. — N° 62. *Id.*, 1,200 fr. — N° 63. *Id.*, 1,275 fr. — N° 64. *Id.*, 700 fr. — N° 70. *Id.*, 460 fr. — N° 72. *Id.*, 1,005 fr. — N° 73. *Id.*, 1,720 fr. — N° 75. *Id.*, 1,050 fr. — N° 77. *Id.*, 1,240 fr. — N° 79. *Id.*, 670 fr. — N° 81. *Id.*, 3,020 fr. — N° 82. *Id.*, 680 fr. — N° 83. *Id.*, 970 fr. — N° 84. *Id.*, 1,005 fr. — N° 86. *Bacchante*, 3,800 fr. — N°s 104 et 105. Deux têtes de lions, ornements de gargouille, 860 et 605 fr. — N° 114. Marchand forain, terre cuite d'Asie-Mineure, 1,350 fr. — N° 145. Lecythos de l'Attique, 710 fr., acheté par le Louvre. — N° 146. Coupe, *Id.*, 750 fr. — N° 160. Canthare noir de la Béotie, 300 fr.

— Nous relevons parmi les livres qui ont atteint les prix les plus élevés à la vente de la bibliothèque de M. Sylvestre de Sacy : *Histoire de France* par Mézeray (1643), 3 vol. 119 fr.; n° 789. *Nouvel abrégé chronologique de l'histoire de France* par le président Hénault, 2 vol. 580 fr.; l'édition originale des *Provinciales* (1656-1657), in-4, maroq. vert, 300 fr.; l'édition originale du *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet (1681), in-4, maroq. rouge, 200 fr.; *Senecae opera*, Amsterdam, 1672, 3 vol. in-8, maroq. rouge, 390 fr.; *Boetii consolationis philosophiae libri V*, 1671, maroq. rouge, 595 fr.; *Réflexions* de La Rochefoucauld, 1665, maroq. vert, 390 fr.; éditions originales des *Oraisons funèbres* de Bossuet en un vol. in-4, veau, 3,000 f.; *Œuvres* de Racine, Paris, 1760, 3 vol. in-4, maroq. rouge, 3,200 fr.; *Apologie pour Hérodote* par Henri Estienne, 1735, 3 vol. in-8, maroq. rouge, 595 fr.; Lettres d'Abailard et d'Héloïse, 1782, 2 vol. in-8, maroq. rouge, 700 fr.; *Fables choisies* de La Fontaine, Barbin, 1668, in-4, maroq. vert, 2,045 fr., etc., etc.

— Parmi les thèses soutenues pour le doctorat ès-lettres devant la faculté de Paris, nous signalons celles de M. Lehanneur, professeur de rhétorique au lycée de La Rochelle; de M. Bayet, maître de conférences à la faculté des lettres de Lyon; de M. Riemann, maître de conférences à la faculté des lettres de Nancy. Les sujets de ces thèses étaient : (M. Lehanneur, 7 mars) *P. Statius* et *Mascaron d'après des documents inédits;* (M. Bayet, 24 avril) *De titulis Atticae christianis* et *Recherches pour servir à l'histoire de la peinture et de la sculpture chrétiennes en Orient avant la querelle des Iconoclastes;* (M. Riemann) *Qua rei criticae tractandae ratione Hellenicon Xenophontis textus constituendus sit* et *Etudes sur la langue et la grammaire de Tite Live.*

— M. A. AULARD a été nommé à la chaire de littérature latine de la Faculté des lettres de Montpellier; M. Antonin DEBIDOUR à la chaire de géographie de la Faculté des lettres de Bordeaux; M. Alfred RAMBAUD à la chaire d'histoire de la Faculté des lettres de Nancy. Le 28 avril a eu lieu à l'Ecole des langues orientales vivantes la réouverture du cours de langue arabe, interrompu depuis six mois par la mort de M. de Slane, et confié par décret du 25 mars à M. CHERBONNEAU. M. BONET-MAURY a été nommé maître de conférences à la Faculté de théologie protestante.

— On a placé dans l'église de Saint-Pierremont (Ardennes) une plaque commémorative et un médaillon qui reproduit les traits de Mabillon. La maison où est né (en 1632) le docte bénédictin servira désormais d'asile à un vieillard infirme, en souvenir du père de Mabillon qui mourut dans cette maison à l'âge de cent six ans.

— M. JADART vient de publier en volume l'étude qu'il avait consacrée à Mabillon dans le recueil des travaux de l'Académie de Reims pour l'année 1877-78. *(Dom Jean Mabillon, étude suivie de documents inédits sur sa vie, ses œuvres et sa mémoire.)*

— Les travaux exécutés près de Poitiers, au lieu dit la Pierre-Levée, ont mis à jour quatre-vingt-dix sépultures gallo-romaines qui renfermaient des urnes en verre, des vases en terre, des bijoux, des monnaies du Ier siècle de notre ère. Tous les objets trouvés dans ces fouilles ont été transportés au Musée des Thermes à Paris. M. du Sommerard, directeur du Musée des Thermes et de Cluny, s'était rendu à la Pierre-Levée, pour prendre possession, au nom du ministre des Beaux-Arts, des objets découverts; il a été secondé dans sa tâche par le commandant du génie de Poitiers, M. Rothmann. On exécute sur le même point des fouilles nouvelles.

ALLEMAGNE. — L'Allemagne a-t-elle besoin de colonies? *(Bedarf Deutschland der Colonien?)* Tel est le titre d'un ouvrage de M. FABRI, qui vient de paraître à Gotha, chez Perthes. L'auteur distingue trois sortes de colonies : 1° agricoles, 2° commerciales, 3° pénitentiaires; il engage l'Allemagne à fonder des colonies agricoles dans le sud du Brésil, dans l'Uruguay, dans la République Argentine, dans le Chili, dans la Patagonie septentrionale, et des colonies commerciales dans les îles Samoa, dans les îles Tonga et surtout dans l'Afrique Centrale. Naturellement, l'auteur refuse aux races romanes le génie colonisateur; l'Allemagne, au contraire, lui semble appelée à fonder des colonies durables et prospères, et, selon lui, tout la pousse dans cette voie : la crise actuelle, l'augmentation rapide de la population, le mouvement constant de l'émigration, que le gouvernement ne dirige pas assez, enfin le développement de la marine allemande.

— La librairie Teubner, de Leipzig, annonce qu'elle publiera bientôt une édition de la grammaire de Denys le Thrace, *(Dionysii Thracis ars grammatica et supplementa antiquitus adjecta ex recensione Gustavi* UHLIG, *insunt Adalberti* MERX *dissertatio de ratione interpretis armenii et byzantius in artem commentariolus nunc primum ab Alfredo* HILGARD *editus.)*

— Un celtisant, dont nos lecteurs connaissent les travaux, M. Ernst WINDISCH, doit publier prochainement une édition de l'histoire des exilés d'Ulster (*Longes mac n-Usnig*) sous sa forme irlandaise la plus ancienne.

— M. Karl HAMANN a découvert dans un manuscrit du musée Bentheim à Burgsteinfurt (Wurtemberg) un glossaire latin du XVe siècle; il publiera prochainement ce glossaire auquel il donne le nom de *Breviloquus Benthemianus.*

— M. HORSTMANN a publié chez les frères Henninger (Heilbronn) un recueil de légendes en vieil anglais (*Sammlung altenglischer Legenden*). L'ouvrage, dédié à

M. Furnivall, renferme 1° sept vies de saints, en vers, traduites de la *Legenda Aurea (Sᵗᵉ Paule, S. Ambroise, une vierge d'Antioche, Sᵗ Théodore, S. Bernard, S. Augustin, Savinien et Savina)*; 2° deux nouvelles versions de l'*Enfance du Christ*; 3° deux versions du *Canticum de creatione*, et en appendice une traduction en prose, *the lyft of Adam and Eve*; 4° deux versions de *Madeleine*; 5° la légende de *Marina* (version différente de celle du ms. Vernon, publié par M. Horstmann dans le *Journal de Herrig*); 6° la légende d'*Eufrosyne* (déjà imprimée dans les *Etudes anglaises* de Kœlbing); 7° la légende de *Cristine* (ici le poète s'est nommé; c'est William Paris (v. 515), serviteur de sir Thomas Brawchaump, dont il partage la prison); 8° la légende de Dorothée *(Dorothe)*, traduite librement de la *Legenda aurea*; 9° deux versions d'*Erasmus*; 10° la « victoire merveilleuse de sir Water sur un juif » *(A disputisoun bytwene a cristenemon and a Jew)*; 11° d'après cinq manuscrits, *Roberd of Cisyle*, le morceau le plus important du recueil, et qu'on peut regarder comme la première édition critique du poème.

— On annonce la prochaine publication du VIIIᵉ volume des Documents et Actes pour l'histoire du Grand Electeur (*Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg*. Berlin, Reimer). Ce volume est le vᵉ des *Négociations politiques* (*Politische Verhandlungen*); il comprendra toute la correspondance du Grand-Electeur de 1656-57 à 1660, ainsi que les négociations qui aboutirent à la paix d'Oliva. (Cp. *Revue critique*, 1878, n° 46, art. 212, p. 322.)

— M. Humbert amasse les matériaux d'une *Histoire de Molière en Allemagne* (*Geschichte Molière's in Deutschland*); c'est un des plus fervents admirateurs de notre grand comique au delà du Rhin. Il a déjà consacré à Molière deux écrits, « *Molière, Shakspeare et la critique allemande* » (*Molière, Shakspeare und die deutsche Kritik*) et « *Jugement de l'Angleterre sur Molière, le seul rival de Shakspeare et le plus grand comique de tous les temps.* (*Englands Urtheil über Molière, den einzigen Nebenbuhler Shakspeare's und den grœssten Komiker aller Zeiten*. Bielefeld et Leipzig, Gülker. In-8. XII et 131 pages.) Il suffit de citer le titre de ce dernier ouvrage, pour connaître l'enthousiasme que Molière inspire à M. H. Nous en sommes heureux, car beaucoup d'Allemands ne savent pas apprécier Molière, et, comme dit M. H., le jettent, lui et avec lui tous les Français, du haut du Parnasse. Pour mieux convaincre ses compatriotes, M. H. vient de publier une dissertation, très peu connue et fort difficile à trouver dans le commerce, que le philologue Frédéric Jacobs avait composée sur Molière (*Friedrich Jacobs über Molière und die Klassiker aus dem Zeitalter Ludwigs XIV*. Bielefeld, chez l'auteur. In-8, 24 pages). « Le jugement de cet habile et fin connaisseur de l'antiquité grecque, dit M. H., donnera peut être à quelques-uns une idée de la valeur du comique français, car la dissertation de Jacobs est une des meilleures qui aient jamais été écrites sur un poète. » Nous recommandons à tous les amis de Molière, qui savent l'allemand, cette ingénieuse et savante étude de Jacobs. — M. Humbert dit qu'il espère montrer plus tard que Jacobs a dignement apprécié le grand Corneille, et qu'il n'estimait pas moins Racine et La Fontaine que Molière.

— On vient de traduire du hongrois en allemand, les essais d'histoire et de littérature du comte Antoine Szécsen (*Acht Essays von Anton Grafen Szécsen*. Wien, Gerold. In-8, 269 pages). Parmi ces « huit essais » composés par un homme d'esprit et de savoir, quatre sont consacrés à Wellington, à Shakspeare, à Dante, à Tacite; trois autres, intitulés « essais historiques », offrent un résumé intéressant de l'histoire de la Hongrie dans les temps modernes jusqu'à la paix de Lunéville; le huitième et dernier essai concerne le comte Esterhazy, le petit-fils du compagnon de

Rakoczy, qui commanda un régiment au service de la France, et joua un certain rôle durant l'émigration.

— La librairie Seemann, à Leipzig, entreprend une série de publications relatives à l'histoire de l'art. Cette collection dirigée par M. Hermann Lücke, porte le titre de « *Contributions à l'histoire de l'art* » (*Beitræge zur Kunstgeschichte*). Les deux premiers volumes ont paru récemment : le premier, de M. Alwin Schultz, concerne la légende de la Vierge Marie, et ses représentations dans l'art du moyen âge. (*Die Legende vom Leben der Jungfrau Maria und ihre Darstellung in der bildenden Kunst des Mittelalters*. In-8, 80 pages, 3 mark ou 3 fr. 75); le deuxième volume, de M. Wustmann, se rapporte à l'histoire de la peinture à Leipzig du XVe au XVIIe siècle (*Beitræge zur Geschichte der Malerei in Leipzig vom XVten bis zum XVIIten Jahrhundert*. In-8, 70 pages, 2 mark ou 2 fr. 50).

— La commission historique de la province de Saxe (Prusse) a résolu de publier une description des anciens monuments de la contrée. (*Beschreibende Darstellung der ælteren Bau-und-Kunstdenkmæler der Provinz Sachsen.*) Cette publication est dirigée par l'architecte Gustave Sommer et par un grand connaisseur de l'art du moyen âge, M. Henri Otte. L'ouvrage comprendra probablement quarante-deux fascicules, correspondant aux quarante-deux cercles de la province; le premier fascicule, consacré au cercle de Zeitz (*Der Kreis Zeitz*) vient de paraître (Halle, Hendel, in-8°, VIII et 76 pages; 3 mark ou 3 f. 75). Les éditeurs ont suivi la même méthode que MM. Dehn-Rotfelser et Lotz dans leurs *Monuments du pays de Cassel* (1870); les endroits qui renferment des monuments sont cités par ordre alphabétique.

— La salle des journaux de la bibliothèque de Munich renferme près de 1500 périodiques, dont 210 anglais, 190 français, 87 italiens, 44 espagnols, 36 scandinaves, 32 hollandais, 17 hongrois, 14 russes, etc. Le secrétaire de la bibliothèque, M. Keinz, connu par ses travaux sur le poëme de *Meier Helmbrecht*, donne à ce sujet de très-curieux renseignements dans une brochure intitulée *Der Journalsaal und die neuere periodische Literatur an der Kœniglichen Baierischen Hof-und Staatsbibliothek zu München*. (Munich, Ackermann.) — M. Keinz publie aussi dans une autre brochure deux anciens textes hongrois inédits, tirés d'un manuscrit de la bibliothèque de Munich (*Zwei alte ungarische Texte aus einer Handschrift der Hof-und Staatsbibliothek*. Munich, Ackermann.) L'un de ces textes est un fragment d'une traduction en hongrois de la bulle du pape Honorius III (1222) qui confirmait la règle de l'ordre des franciscains; l'autre, la traduction d'une formule d'absolution. M. Keinz promet de publier, dès qu'il aura quelque loisir, d'autres textes encore inédits en langue tchèque.

— Le directeur de la bibliothèque de Wolfenbüttel, M. O. de Heinemann, a récemment publié une histoire de la célèbre bibliothèque fondée par la maison de Brunswick. (*Die Herzogliche Bibliothek zu Wolfenbüttel*. Wolfenbüttel, Zwissler. 48 pages.) Dans un autre écrit, il demande que la bibliothèque soit transférée de Wolfenbüttel à Brunswick. (*Die Wolfenbüttler Bibliothek und das Bibliothekswesen im Herzogthum Braunschweig*. Hannover, Culemann. 16 pages.) Quels que soient les souvenirs laissés à Wolfenbüttel par Leibniz et Lessing, la bibliothèque est actuellement éloignée des grandes voies de communication, elle manque d'espace, elle est exposée à l'incendie, elle n'a que de très-insuffisantes ressources : transportée à Brunswick, elle rendrait de plus grands services aux travailleurs.

— Le *Literaturblatt* (dirigé par M. A. Edlinger. Vienne, Klinckhardt) a publié dans ses derniers numéros trois poésies inédites de Platen, communiquées par

M. Wackernell; 1° une ode sur le célibat (*Ode auf den Cælibat*); 2° un prologue en l'honneur de Caroline de Bavière (*Prolog am Karolinen-Vorabend*); 3° une épître en vers anglais à Schlichtegroll; en outre, M. Wackernell a publié dans la même revue une version inédite de deux autres poésies de Platen; l'épître de Schlichtegroll datée de Neckarau le 15 juin 1815 et la poésie intitulée *An Guido*. Le *Literaturblatt* a commencé en même temps la publication des extraits des Mémoires encore inédits de Spazier, le neveu et le biographe de Jean-Paul Richter. On trouve dans ces extraits de curieux détails sur l'occupation française en Allemagne.

— L'Académie royale des sciences de Bavière donnera un prix de 6,900 mark ou 8,625 francs (*Fondation Savigny*) à l'auteur du meilleur travail (en latin, en allemand, en anglais, en français ou en italien) sur les Formules de l'Edit perpétuel d'Adrien. On devra prendre pour base l'étude de Rudorff *De juris dictione edictum*. — La même Académie propose comme sujet du prix fondé par M. Christakis Zographos : 1° Recherches sur l'étendue, le contenu et le but des recueils d'extraits des anciens écrivains grecs, ordonné par l'empereur Constantin VII Porphyrogénète (1,500 mark ou 1,875 fr.); 2° travail critique sur la chronographie de Théophane, et sur les sources et les continuations de cet ouvrage (2,000 mark ou 2,500 fr., en allemand, en latin ou en grec.) — Enfin, un prix de 5,000 mark (6,250 fr.) sera donné à l'auteur de la meilleure histoire (en allemand) de l'instruction en Allemagne depuis les temps les plus anciens jusqu'au milieu du XIII° siècle (fondation des diverses écoles, objets de l'enseignement, méthodes, discipline, influence des pouvoirs ecclésiastiques et séculiers, histoire des institutions les plus importantes, cause de leur prospérité et de leur décadence, résultats pour la littérature et la culture de la nation).

— La *Société Jablonowski* (*Fürstlich-Jablonowskische Gesellschaft der Wissenschaften*) a proposé pour le concours de 1879, de 1880, de 1881 et de 1882 les sujets suivants : — 1879. Histoire, d'après les sources, des foires d'une des trois grandes villes d'Allemagne, Leipzig, Francfort-sur-le-Main ou Francfort-sur-l'Oder, depuis le milieu du XVII° siècle jusqu'à nos jours. — 1880. Liste alphabétique, accompagnée des preuves à l'appui, de tous les mots grecs de la langue latine avec un essai sur l'influence que la civilisation grecque exerça par là sur la civilisation romaine (bien distinguer les époques). — 1881. Regestes des rois polonais depuis le couronnement de Przemyslaw II (1291) jusqu'à la mort du roi Alexandre (1506). — 1882. Description comparée du vocalisme lithuanien et slave. — Chaque prix est de 700 mark (875 francs); les travaux seront écrits en allemand, en latin ou en français; les envoyer avant le 30 novembre de l'année indiquée au secrétaire de la société (pour 1879, M. Zarncke).

— L'Université de Strasbourg a célébré le 1er mai le septième anniversaire de sa fondation.

ANGLETERRE. — Le British Museum vient d'acquérir deux papyrus, l'Homère de Bankes et une partie des discours d'Hypéride. L'Homère de Bankes, ainsi nommé de son premier possesseur, Bankes, qui l'avait acheté en 1821 à Elephantine, contient le texte du dernier livre de l'Iliade, à partir du vers 127 (publié en 1832 par le *Cambridge Philological Museum* et reproduit en fac-simile par M. Wattenbach dans ses *Schriftafeln zur Geschichte der griechischen Schrift*.) Le papyrus qui renferme une partie des discours d'Hypéride (discours pour Lycophron et Euxenippe) est celui que possédait M. Arden, et qui fut édité en 1853 par le révérend Churchill Babington.

— Le second volume des « Epitaphes et inscriptions dans le nord-est de l'Ecosse » *(Epitaphs and Inscriptions in the North-East of Scotland)*, de M. Andrew Jervise, paraîtra sous peu de semaines, par les soins de M. Douglas d'Edimbourg.

— Sous le titre de *Calendar of charters and rolls preserved in the Bodleian library* (Londres, Macmillan), M. Turner a publié en 700 pages un inventaire complet des chartes et rôles conservés à la bibliothèque Bodléienne, à Oxford.

— On annonce une troisième série des *Essais historiques* de M. Freeman (*Historical Essays*, chez Macmillan, Londres); nous relevons les titres suivants : *Premières impressions de Rome, premières impressions d'Athènes, les empereurs illyriens et leur pays, Augusta Trevirorum, les Goths à Ravenne, race et langage, l'empire byzantin, la Grèce du moyen-âge et la Grèce moderne.*

— M. Mac Carthy entreprend un grand ouvrage où il veut retracer tout ce qui s'est passé en Angleterre, depuis l'avénement de la reine Victoria *(A History of our own Times*, Londres, Chatto et Windus). Les deux premiers volumes qui viennent de paraître, nous conduisent jusqu'à la fin de la guerre de Crimée.

— La famille de Livingstone a chargé M. Blaikie, professeur de théologie au *New College* d'Edimbourg, de composer la biographie du célèbre voyageur. Les personnes qui possèdent des lettres de Livingstone sont priées de les envoyer à son gendre, M. A. L. Bruce, 10, Regent Terrace, à Edimbourg.

BELGIQUE. — M. Frédéric Faber a publié le deuxième volume de son *Histoire du théâtre français en Belgique depuis son origine jusqu'à nos jours*; le volume s'étend jusqu'à l'année 1804.

— Sous ce titre d'*Ypriana*, M. Alphonse Vanden Peereboom publie une suite de « notices, études, notes et documents » sur Ypres (Bruges, Aimé de Zuttere). L'ouvrage comprend deux volumes; le premier, *Les Halles d'Ypres*, est consacré à la Halle aux draps, au Beffroi et à l'hôtel-de-ville ou *Stedehuus* d'Ypres; le second est intitulé *La Chambre des Echevins*.

— Un professeur de l'Athénée de Liège, M. Arsène Deschamps, a soutenu récemment devant la faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège sa thèse pour le doctorat en sciences philosophiques. Cette thèse a pour titre : *La Genèse du scepticisme érudit chez Bayle* (Bruxelles, Muquardt. In-8°, 237 pages). M. Deschamps annonce qu'il a réuni les matériaux d'un travail complet sur Bayle, et que ce travail sera bientôt livré au public.

— M. Scheler a été chargé par l'éditeur du *Dictionnaire étymologique des langues romanes* de Diez, de faire à cette œuvre les modifications que nécessite l'état de la science actuelle. M. S. n'a pas touché au texte de Diez; mais il a réuni ses *Additions et corrections* en un *appendice* (p. 703-779), et augmenté considérablement l'index. Le titre de cette 4e édition est : « *Etymologisches Wœrterbuch der romanischen Sprachen, von F. Diez, mit einem Anhang von August Scheler*. Bonn, Marcus. — M. Scheler vient, en outre, de publier une nouvelle série des *Trouvères belges (Chansons d'amour, jeux-partis, pastourelles, satires, dits et fabliaux, par Gonthier de Soignies, Jacques de Cisoing, Carasaus, Jehan Fremans, Laurent Wagon, Raoul de Houdenc, etc., publiés et annotés*. Louvain, Lefever).

— M. le comte de Limminghe a donné, d'après le manuscrit autographe (n° 17295) de la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles, une édition, élégante et luxueuse, de l'histoire du comté de Namur par Croonendael. *(Chronicque contenant l'estat ancien et moderne du pays et conté de Namur, la vie et gestes des seigneurs, contes et marquis d'icelluy, par Paul de Croonendael, Greffier des finances du roy*. Bruxelles,

Olivier. In-4°, xvi. 361 p.) La première partie de cette chronique, aujourd'hui publiée par M. de L. comprend l'histoire du comté de Namur depuis les origines jusqu'à la mort de Philippe le Noble (1212); elle ne renferme guère que des légendes et des généalogies peu authentiques. M. de Limminghe publiera prochainement la seconde partie de la chronique de Croonendael, qui est, dit-il, plus sérieuse, parce que Croonendael a pu consulter des documents originaux, notamment les comptes de la ville de Namur.

— L'administration des archives du royaume fera paraître prochainement deux nouveaux volumes; l'un, de M. Piot, contiendra l'inventaire : 1° des chartes, cartulaires et comptes en rouleaux de la ville de Léau; 2° des chartes de la ville de Vilvorde; 3° des archives de la cour féodale du pays de Malines ; l'autre, de M. Pinchart, contiendra la suite de l'inventaire des registres des chambres des comptes.

— L'Académie royale de Belgique a décerné ses prix dans la séance du 7 mai. Les deux mémoires envoyés sur la première question, *les Encyclopédistes français au pays de Liège*, ont été couronnés *ex aequo;* ils ont pour auteurs M. Francotte et M. Küntzinger. Deux mémoires avaient été envoyés sur la deuxième question, *Histoire de Jacqueline de Bavière*, l'un en flamand, l'autre en français; le prix a été accordé au premier mémoire, dont l'auteur est M. De Potter.

— *La Société bibliographique belge* a ouvert un concours sur le sujet suivant : « Faire la bibliographie systématique et complète des travaux belges et étrangers qui ont été publiés, pendant la période de 1830 à 1880, sur l'histoire tant générale que particulière de la Belgique, depuis les premiers temps jusqu'à la mort de Léopold Ier, avec une introduction indiquant les principaux ouvrages qui ont paru sur le même sujet avant 1830. » Le prix consistera en une somme de 600 francs. (Adresser les manuscrits avant le 1er mars 1880 à M. Francotte, Liège, quai de l'Industrie, 15.)

— La *Société des sciences, des arts et des lettres du Hainaut* met au concours pour 1879 les questions suivantes : Biographie d'un homme remarquable par ses talents ou par les services qu'il a rendus et appartenant au Hainaut. — Etablir, au moyen de preuves, l'histoire d'une des anciennes villes du Hainaut (excepté Soignies, Péruwelz, Saint-Ghislain, Enghien et Beaumont). — Faire l'histoire de l'art typographique dans le Hainaut.

— La Société littéraire de l'Université catholique de Louvain met au concours les sujets suivants : 1° apprécier, au point de vue historique et littéraire, les écrivains de la langue française en Belgique sous les ducs de Bourgogne et rechercher les causes et les conséquences de la révolution brabançonne contre Joseph II; 2° étude comparée du type de l'Avare dans diverses littératures, au choix de l'auteur. Les prix consistent en une somme de 400 francs et une médaille d'or de 100 francs. Les concurrents doivent être âgés de trente ans et faire partie d'une association catholique.

— La *Société pour le progrès des études philologiques et historiques* a tenu, le 19 avril, au Conservatoire royal de Bruxelles, une nouvelle séance. L'ordre du jour appelait la suite de la discussion des thèses de M. Vanderkindere et des amendements de M. Gantrelle. (Cp. *Chronique*, n° 6, p. 120.) M. Vanderkindere proposait d'attribuer à l'enseignement du latin 41 heures par semaine dans l'ensemble des classes; M. Gantrelle, de maintenir le chiffre du programme actuel, soit 64 heures. Après un débat assez long, le chiffre de 64 heures de latin par semaine a été voté par 14 voix contre 9 (et 3 abstentions). — M. Vanderkindere proposait d'attribuer par semaine, pour toutes les classes réunies, 25 heures à l'histoire et 17 à la géographie; à la suite d'une proposition de M. Discailles, l'assemblée a admis, à une très-forte majorité, le chiffre de 16 heures pour l'histoire et de 8 heures pour la géographie.

La Société a voté ensuite, à l'unanimité, le chiffre de 30 heures accordé au *français* par la commission spéciale ; quant au *flamand*, l'assemblée a décidé, sur la proposition de M. Fredericq, de séparer dans le vote les athénées flamands des athénées wallons ; 15 votes ont admis le chiffre de 19 heures pour les athénées wallons, et 16 votes, ce même chiffre de 19 heures pour les athénées flamands ; l'allemand a obtenu 24 heures (13 voix pour, 11 contre) ; l'anglais, 14 heures (15 voix pour) ; le dessin, 12 heures. Enfin, l'assemblée a adopté, à l'unanimité, la proposition de M. Gantrelle « l'histoire universelle sera enseignée trois fois et l'histoire de Belgique deux fois (en quatrième et en rhétorique). »

DANEMARK. — L'Université de Copenhague a célébré, le 5 juin, le 400e anniversaire de sa fondation ; nous reviendrons sur cette solennité.

RUSSIE. — La librairie Hartgé, de Saint-Pétersbourg, entreprend la publication d'une *Revue bibliographique* hebdomadaire (en russe).

— M. Beaudoin de Courtenay, dont la *Revue critique* a souvent signalé les travaux, a publié à Kazan une brochure sur les rapports des différents dialectes slaves.

— La sœur du poète Nekrasov, récemment décédé, a donné en quatre volumes une édition complète des œuvres de son frère.

— Il a paru à Odessa une traduction russe de l'*Histoire des Bulgares* de M. Jireczek ; cette traduction a été revue par M. Jireczek.

— Un slaviste distingué, M. Boudilovitch, fait paraître à Kiev un ouvrage sur les *Slaves primitifs* où il essaie, d'après la méthode de M. Pictet, de reconstituer toute une période historique à l'aide de la paléontologie linguistique.

— La *Revue critique* a rendu compte autrefois d'un travail de M. Alexis Veselovsky sur l'influence de l'Allemagne sur l'ancien théâtre russe (*Deutsche Einflüsse auf das alte russische Theater*). Le même auteur vient de publier à Moscou une importante monographie sur le Tartufe de Molière (in-8, 220 pages). M. Veselovsky est le frère de M. Alexandre Veselovsky, connu par ses études sur la littérature légendaire du moyen âge.

— Un nouveau livre russe concernant la France, vient de paraître à Moscou ; il renferme plusieurs textes français et a pour titre : « *Les paysans français à la fin du* XVIIIe *siècle d'après des documents tirés des Archives nationales de France* (1774-1793) » (in-8, XXIII—491—LXXXIX pages) ; l'auteur de cet ouvrage est M. Nicolas Kareiev, de l'Université de Moscou. Voici les titres des chapitres : I. *Les seigneurs et les paysans.* — II. *La bourgeoisie et les paysans.* — III. *L'Etat et les paysans.* — IV. *Etat matériel des populations rurales.* — V. *Projets de réformes.* — VI. *Louis XVI.* — VII. *Les cahiers de 1789.* — VIII. *La révolution et les paysans.*

— Le prochain congrès des archéologues russes se tiendra en 1881 à Tiflis.

— On assure que le gouvernement russe, sur le vœu émis par le 4e congrès archéologique, tenu en 1877 à Kazan, a résolu de conserver les ruines d'une ancienne ville bulgare qui subsistent dans le village d'Ouspensk (province de Kazan) ; le terrain serait acheté, et les ruines seraient entourées désormais d'un mur d'enceinte.

SUÈDE. — M. Knœs vient de faire paraître la dernière partie de ses études sur le *Digamma dans Homère* dont la première partie avait paru en 1872. (*De digammo Homerico quaestiones.* Upsal, Lundstrœm. Prix : 5 fr. 75.)

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 30 mai 1879.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, dépose sur le bureau le tome XXIX (2e partie) des Mémoires de l'Académie, la première partie du tome IX des œuvres de Borghesi, un volume de la société impériale archéologique russe sur le concile de Constance, accompagné de très curieuses lithographies et chromolithographies tirées d'anciens documents, la statistique de la Belgique, de 1861 à 1875, dressée par les soins du ministère de l'intérieur, et un volume de M. de la Villemarqué « *Poèmes bretons du moyen âge* ». Ce volume de M. de la Villemarqué est suivi d'un glossaire qui renferme tous les mots du texte, comparés à ceux des langues néo-celtiques. Ces poèmes, pour la première fois publiés et traduits, d'après un incunable unique de la Bibliothèque nationale, reproduisent les plus anciennes légendes religieuses et nationales des Bretons de France et d'Angleterre. L'éditeur, M. de la Villemarqué, fait une lecture sur les gloses bretonnes découvertes dans un manuscrit du xe siècle par M. Bradsham, bibliothécaire à Cambridge, et communiquées par M. Léopold Delisle.

M. Victor Guérin termine la communication qu'il avait faite dans la précédente séance sur les ruines de Tyr. Les observations de M. Guérin modifient sur quelques points les opinions généralement adoptées. Ainsi, la digue, aux trois quarts détruite, qui délimite le port septentrional de la ville vers le nord et vers l'est, était autrefois précédée d'une autre digue, aujourd'hui submergée. Cette digue augmentait l'étendue du port, resserré depuis dans l'enceinte actuelle. Entre les deux digues gisent dans la mer un grand nombre de colonnes; quant au port, nommé Sidonien, parce qu'il regardait Sidon, il est presque complètement ensablé. Au nord de ce port sont de petits îlots; le plus considérable, nommé le Tombeau de Rhodope, n'a offert à M. Guérin aucune trace de construction; pourtant on a dû fouiller le sol sur plusieurs points et en extraire de gros blocs qu'on a jetés dans la mer, vers l'ouest; là encore, on trouve les vestiges d'une digue qui reliait l'îlot à un autre îlot, situé plus au sud. — A l'ouest des rochers qui bordent l'ouest de la presqu'île, on aperçoit sous les flots, à différentes places, les restes d'une épaisse muraille qu'on prendrait pour une ligne de récifs; on l'avait construite pour enlever à la mer l'espace qu'occupaient ces rochers, et agrandir le périmètre de la ville. — Pour le bassin, que l'on a signalé comme le port égyptien, mentionné par les anciens et que M. Renan regarde comme une reprise de la mer sur des terrains bas, autrefois remblayés et submergés par la rupture de la digue, M. Guérin le regarde comme un véritable port; selon lui, il communiquait avec une grande et belle rade par une ouverture, nommée encore aujourd'hui « Porte du port » et pratiquée au milieu de la digue. Cette digue, brisée en beaucoup d'endroits et en partie submergée, mesure près de cinq cents mètres de développement. Le grand avant-port qui précède ce bassin était autrefois protégé, au sud et à l'ouest, par une digue considérable, que M. de Beston a signalée en 1839. Cette digue, entièrement submergée aujourd'hui, devait avoir, d'après M. Guérin, deux ouvertures principales vers l'ouest et vers le sud. Elle part des petits îlots qui avoisinent la pointe sud-ouest de la Péninsule, se prolonge vers le sud pendant 800 mètres et tourne vers l'est. — M. Guérin donne aussi quelques détails sur l'emplacement de l'ancienne ville continentale et sur l'antique nécropole de la cité. Il rappelle qu'au moyen âge la cathédrale de Tyr fut une des plus riches et des plus célèbres basiliques de la Syrie; il n'en subsiste aujourd'hui que des Ruines. En 1874, le gouvernement allemand y fit commencer des fouilles, qui n'aboutirent pas ; elles étaient dirigées par les professeurs Prutz et Sepp; on croyait retrouver les ossements de Frédéric Barberousse. M. Sepp a consigné les résultats de son exploration dans un ouvrage, qui vient de paraître (*Meerfahrt nach Tyrus zur Ausgrabung der Kathedrale mit Barbarossa's Grab.* Leipzig, Seemann); les sculptures et les restes d'objets d'art, qu'il a rapportés, ont été déposés au musée national de Berlin.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 14 Juin — 1879

104. — **Eine Rede vom Auslegen ins besondere des Alten Testaments.** Vortrag gehalten zu Heidelberg im wissenschaftlichen Predigerverein Badens und der Pfalz von Ad. Merx. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses, 1879, in-12, p. 75.

Cette conférence ne saurait avoir la prétention d'échapper au sort réservé à la plupart des productions analogues. Enlevée au milieu spécial qui l'a vue naître, elle sera difficilement comprise et appréciée. On y reconnaît cependant la marque d'un esprit distingué, mais qui tombe volontiers dans la subtilité et dans le paradoxe. Parlant à un auditoire de pasteurs — mais de pasteurs généralement éclairés et libéraux comme ceux dont Heidelberg est la capitale spirituelle, — l'auteur aurait pu, si nous ne nous trompons, s'exprimer avec moins d'ambages. Nous ne saisissons pas ce qu'il veut dire quand il s'écrie dans un mouvement oratoire : « Quand donc mettra-t-on enfin à l'étude ce thème : *Jesus Veteris Testamenti interpres primarius?* » M. Merx veut-il que nous cherchions le secret de l'interprétation de la Bible dans les procédés exégétiques de Jésus de Nazareth et de son temps ? Ce serait alors tout le contraire d'un progrès qu'il nous recommanderait.

M. V.

105. — **Die Israeliten und der Monotheismus,** von Dr W. Hecker, Prof. der Geschichte an der Universitæt Groningen (aus dem hollændischen übersetzt). Vom Verfasser besorgte deutsche Ubersetzung. Leipzig, Otto Schulze, 1879, in-8° p. 66. Prix : 1 mark 50 (1 fr. 90).

Un court avertissement nous apprend que le présent opuscule a pour origine une conférence publique dont l'auteur a voulu montrer « comment le monothéisme a été, chez les Israélites, le principal facteur de la

vie civile et politique ». Il se distingue des productions similaires en deux points qui sont dignes d'être loués : il n'est pas l'œuvre d'un théologien, mais d'un simple historien ; il montre une connaissance très-sûre des résultats obtenus en un domaine difficile par les spécialistes. Les personnes entre les mains desquelles parviendra la conférence de M. Hecker y trouveront donc un réel plaisir et un vrai profit. Pour notre part, nous y voyons — ce que nous savions déjà — que les progrès réalisés par la critique sur le terrain de l'Ancien et du Nouveau Testament en Hollande ont pénétré dans le domaine de la culture générale, ce qui n'est point encore le cas pour notre pays.

M. V.

---

106. — **Aus dem Urchristenthum,** geschichtliche Untersuchungen in zwangloser Folge von Dr Th. Keim, Prof. der Theologie an der Universitæt Giessen. I Band. Zürich, Orell, Füssli und Ce. 1878, 1 vol in-8°, x-230 p. — Prix : 7 mark (8 fr. 75).

La publication de ce volume a précédé de peu la mort de son auteur [1], un des écrivains les plus distingués et les plus originaux de l'école critique protestante. M. Keim y a réuni une série de dissertations d'inégale étendue qui portent sur des points relatifs aux commencements du christianisme. En voici les titres : Josèphe dans le Nouveau-Testament, la préconisation de saint Marc, Limites de l'époque apostolique, la réunion des apôtres à Jérusalem, les douze martyrs de Smyrne et la mort de l'évêque Polycarpe, Fragments relatifs aux persécutions chrétiennes, Origine du monachisme, La théorie des Evangiles chez Papias. Aucune de ces études n'est dépourvue d'intérêt ; quelques-unes offrent même une réelle importance. Le morceau capital du volume à cet égard est celui qui traite de l'évêque Polycarpe. M. K. a appliqué l'effort de sa pénétrante analyse à cette curieuse question d'histoire ecclésiastique et littéraire et cru pouvoir proposer une solution, qui n'est que le retour à une idée ancienne récemment sacrifiée par la plupart des critiques. Le livre de M. Keim a été jugé ailleurs avec une grande sûreté par un de nos collaborateurs [2] ; nous nous bornons ici à le recommander à l'attention des érudits qui se consacrent à l'étude des trois premiers siècles.

M. V.

---

107. — Pierre-Victor, docteur ès-lettres, **Les Evangiles et l'Histoire.** 1 vol. in-12, p. III-348. Paris, Charpentier, 1879. — Prix : 3 fr. 50.

J'ignore quel auteur se cache sous le pseudonyme de Pierre-Victor et quel scrupule l'a empêché de signer en toutes lettres une œuvre aussi

---

1. Cp. *Revue critique*, Chronique n° 1, p. 18.
2. *Revue historique*, mai-juin (1879), art. de M. Sabatier.

honorable et aussi consciencieuse. Je dois dire aussi tout de suite que ce livre n'est pas une œuvre de science désintéressée, mais une œuvre de polémique. A ce titre, il sort quelque peu du cadre où la *Revue* prétend se renfermer.

M. P.-V., effrayé des prétentions du catholicisme contemporain, s'est proposé de montrer, par l'étude des documents évangéliques eux-mêmes, la fragilité des bases sur lesquelles repose l'Eglise. Il s'acquitte de cette tâche avec beaucoup de méthode, avec une sûreté d'information très-louable, avec une constante modération de ton, plus digne encore d'éloge. Dans sa première partie, prenant l'un après l'autre les quatre Evangiles canoniques, il montre l'excessive fragilité des témoignages sur lesquels repose leur origine apostolique; dans la seconde, il fait ressortir les divergences irremédiables qu'une exégèse de parti-pris s'efforce en vain de pallier. Il fait voir que, sur les points où l'accord serait le plus souhaitable pour la cause qu'il combat, l'écart entre les divers récits admis dans les livres sacrés va jusqu'à la contradiction la plus palpable.

Nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment à la fois d'impatience et d'amertume quand nous lisons des livres tels que celui de M. P.-V. : d'impatience, parce que nous voyons un homme de talent, capable de produire une œuvre originale, retenu par les soucis de la polémique; d'amertume, parce que cette polémique est stérile à l'égard de personnes qui, selon l'expression de M. Havet, reproduite par l'auteur, ne cherchent pas « des raisons de croire, mais des prétextes. » Là où le sens de la vérité est faussé par un long usage, la discussion n'est plus qu'une perte de temps et de peine : elle ne pourrait porter ses fruits qu'en présence d'une génération qui n'aurait pas subi la contrainte dogmatique de l'éducation actuelle. Tant que le goût du vrai ne sera pas respecté dans la jeunesse, M. Pierre-Victor aura beau prouver cent fois que deux plus trois ne font pas quatre, il parlera dans le désert.

Maurice VERNES.

---

108. — **De verbis denominativis linguæ bactricæ** scripsit Eugenius WILHELM, Phil. doctor, Gymnasii Jenensis professor. E programmate gymnasii separatim editum. Eisenach, J. Bacmeister. In-4°, 24 pages.— Prix : 1 mark (1 fr. 25).

Voici une monographie faite avec beaucoup de soin sur un point bien défini de la grammaire zende. Il serait à désirer, et il serait temps, que l'on commençât ainsi à étudier les différents ordres de faits grammaticaux, dans un but purement grammatical. Jusqu'ici l'on a étudié le zend pour les textes plus que pour la langue. M. Wilhelm étudie dans cette brochure les verbes dénominatifs : il les divise, d'après la classification suivie par M. Delbrück dans son étude sur le verbe védique, en dénominatifs formés d'un thème substantif par adjonction du suffixe *ya*, en causatifs proprement dits et en dénominatifs formés du thème substantif sans nou-

veau suffixe. Son objet principal est de faire ressortir les rapports des dénominatifs zends avec les dénominatifs védiques. C'est là un point de vue intéressant sans doute; mais la démonstration de l'étroite parenté du zend et du védique n'est plus à faire, et peut-être aurait-il été plus instructif de montrer les rapports des dénominatifs zends avec le verbe persan moderne. On sait que pour une grande part le verbe persan, dans son thème comme dans ses désinences, dérive, non de la forme simple du verbe ancien, mais de sa forme dénominative. Sans entrer dans le détail de la question, le simple rapprochement des formes néo-persanes eût jeté un grand jour sur le développement purement iranien et, par là même, rehaussé par contraste le prix des comparaisons védiques, en marquant nettement les tendances différentes des deux courants. Contentons-nous d'indiquer ce côté de la question, et de signaler l'utilité qu'aura pour une étude historique de la langue iranienne le matériel recueilli par M. Wilhelm. Mais, même dans les limites où il se renferme, son travail ne manque point d'intérêt. Ses comparaisons védiques sont toujours sages et çà et là il concilie avec beaucoup de sens l'école traditionnaliste et l'école védique (p. ex., s. *ishudy*). Les énumérations sont complètes; les traductions ne sont pas assez personnelles et pèchent parfois par le vague. Tel quel, c'est un travail fort estimable.

James Darmesteter.

---

109. — **Index Lucilianus.** Supplementum editionis Lachmannianae confecit Franciscus Harder. Berlin, Reimer, 1878, iv et 68 p. in-8°.— Prix : 1 mark (1 fr. 25).

Cet index bien complet des mots employés par Lucilius est destiné à faciliter les recherches dans l'édition de Lachmann, publiée en 1876 par M. Vahlen [1]. Il était d'autant plus nécessaire que les fragments du satirique sont ordonnés un peu arbitrairement dans toutes les éditions.

M. Harder a apporté tout le soin désirable à ce travail; les mots ne sont pas rangés sèchement dans l'ordre alphabétique, mais accompagnés le plus souvent des expressions qui les entourent et les expliquent; quelquefois le vers entier a dû être cité. Ainsi (p. 17) : « Cum de me ista foris sermonibu' *differs* » permet de voir le sens particulier du verbe *differo* daus ce passage sans être obligé de chercher le vers 913 dans l'édition.

M. H. a eu la précaution, tout à fait indispensable pour un *Index* de Lucilius, de mettre un astérique à la suite des mots qui n'existent que par les conjectures nouvelles insérées dans l'édition de Lachmann, et une croix à côté des « voces aperte corruptas », c'est-à-dire des mots supposés corrompus par l'éditeur. Il va sans dire que, parmi ces derniers mots, il s'en

---

1. Voy. *Revue critique*, nouv. série, t. III, p. 137 (3 mars 1877).

trouve peut-être qui ont plus le droit de cité dans Lucilius que d'autres marqués de l'astérique [1], mais M. H. n'est pas responsable de ces attributions, et, le plan adopté, il faut reconnaître qu'il s'est acquitté de sa tâche avec conscience et exactitude.

E. C.

---

110. — **Eugippii vita sancti Severini**, recensuit et adnotavit H. SAUPPE (Pars posterior tomi auctorum antiquissimorum ex monumentis Germaniæ historicis). Berlin, Weidmann. 1877, XVII et 36 pp. in-4°. — Prix : 1 mark 60 (2 fr.).

La vie de saint Séverin par son disciple Eugippius est un des plus précieux documents qui existent pour l'histoire de la fin du v° siècle. Elle nous présente un tableau très-vivant de la société romaine des frontières de l'Empire au moment où les barbares font irruption de toutes parts et où les Romains doivent céder graduellement la place aux envahisseurs. C'est ainsi que nous les voyons, dans la *Vita Severini*, quitter Passau pour Laureacum, puis Laureacum pour Faviana. Nul fonctionnaire romain, sauf sans doute les magistrats municipaux, ne semble être resté dans le pays, et l'autorité paraît être aux mains des chefs Rugiens qui protègent les habitants du Norique contre leurs compatriotes, Hérules, Goths ou Thuringiens, et aussi de saint Séverin, qui exerce, par ses vertus et par le prestige religieux, une sorte de magistrature morale sur les barbares comme sur les Romains. Car cette vie de saint est le récit des progrès du christianisme en même temps que celui de la décadence de l'Empire. Séverin est venu du fond de l'Orient, immédiatement après la mort d'Attila, pour prêcher la foi chrétienne sur les bords du Danube. Il y fonde de nombreux monastères ; pénétré de cette indifférence aux destinées de l'Empire qui inspirait aux chrétiens le dédain de la vie terrestre et ému de la sympathie instinctive qui les attirait vers les barbares, il est l'ami des chefs Germains ; il les pousse même à l'assaut du monde romain par d'imprudentes prophéties. Quel tableau que celui d'Odoacre entrant dans la cellule de Séverin (ch. VII), couvert de peau de bêtes et obligé de courber sa haute taille pour ne pas heurter les poutres du plafond : « Va en Italie, lui dit le saint, va ; toi qui es maintenant vêtu de viles peaux de bêtes, bientôt tu combleras de bienfaits un grand nombre d'hommes. »

Il ne faut sans doute pas prendre au pied de la lettre tout ce que nous raconte le naïf et enthousiaste hagiographe. On s'étonne de voir un critique de la valeur de M. Wattenbach (*Deutschlands Geschichtsquellen*,

---

1. Ainsi *aptas* † (vs. 333), quoique entouré de mots incertains, doit être authentique, Nonius (p. 235 Merc.) citant le vers de Lucil. pour un sens de *Aptum*. De même *artemo* † (vs. 985), banni par Lachmann comme ne pouvant entrer dans un hexamètre, pouvait figurer à la fin d'un iambique. Au contraire, beaucoup de créations de Lachmann, comme *epigrammation* * (vs. 300), *distichum* * (vs. 301), etc., auraient mérité de n'être mentionnées qu'entre crochets. Mais il suffit que le lecteur soit averti.

4e éd., I, 40) admirer la vie sérieuse et religieuse qu'on menait aux bords du Danube au ve siècle, sous la conduite de saint Séverin, en la comparant à la frivolité et à l'immoralité des villes de la Gaule contre lesquelles tonne le prêtre Salvien. Il oublie que Salvien est un prédicateur qui s'est donné pour but de flétrir les vices et d'appeler les hommes à la repentance, et qu'Eugippius est un biographe qui s'est proposé de vanter l'influence de son maître et les succès de sa prédication. Si nous avions des sermons de saint Séverin, il est probable que nous y trouverions des peintures, aussi vives que celles de Salvien, de la corruption et des vices qui l'entouraient. Mais, en dépit des exagérations habituelles aux hagiographes, la vie de saint Séverin n'en est pas moins un document historique de la plus haute valeur, et M. Sauppe pense avec raison que l'ordre chronologique des faits y a été respecté.

L'édition de M. S. est la première qui mérite le nom d'édition critique. L'édition des *Scriptores rerum Austriacarum*, I, 64, s'appuie sur des mss. sans valeur, en particulier celui de Melk; Kirschbaumer, dans l'édition donnée à Schaffouse en 1852, s'est servi, mais avec une grande négligence, du ms. du Latran; enfin l'édition donnée en 1866 par Friederich, dans le premier volume de son *Histoire de l'Eglise en Allemagne*, est établie d'après des manuscrits de Munich qui n'ont aucune autorité. M. S. montre que trois manuscrits, celui du Latran, celui du Vatican 5772 provenant du monastère de Bobbio, et celui de l'Ambrosienne de Milan, sont dérivés d'un manuscrit primitif et peuvent servir à le reconstituer. Le meilleur est celui du Latran.

Eugippius, dont Cassiodore nous dit *(Divinae lectiones*, ch. XXIII) qu'il était « non usque adeo saecularibus litteris eruditus », commet, en effet, beaucoup de fautes de latin et emploie, surtout pour les noms propres, des formes de bas latin. Nous remarquons, en particulier, que les noms de villes sont presque tous (il n'y a d'exception que pour *Lauriacum* et peut-être *Tiburnia)* employés à l'ablatif. M. S. pense que l'emploi de *Feban* au nominatif, pour *Feva*, vient d'une confusion avec l'accusatif *Feban* ou *Fevan*, et que de cette confusion sont venues les formes accusatives *Febanem* ou *Fevanem*. Il faut rapprocher l'accusatif *Febanem* d'une foule de noms analogues, Ægila, Cuppa, Leuva, etc., que nous voyons avoir deux déclinaisons parallèles, et donner Ægilæ-am-a et Ægilanis-i-em-e, Cuppanis, Leuvanis, etc. Cette seconde forme de déclinaison est même celle qui est le plus en usage au VIe siècle, et *Feban* doit être une forme de latin vulgaire provenant de la forme *Febanem*.

M. Sauppe a fait précéder la *Vita Severini* d'un hymne en l'honneur du saint composé, d'après l'œuvre d'Eugippius, dans le monastère napolitain *(Castellum Lucullanum)*, où il se retira en 488, lorsque, sur l'ordre d'Odoacre, tous les Romains du Norique revinrent en Italie. Ozanam l'avait publié, le premier, dans ses *Documents inédits pour servir à l'histoire littéraire de l'Italie* (Paris, 1850, p. 241 et s.) d'après le m. unique du Vatican 7172, qui est du IXe siècle.

G. M.

111. — **Handbuch der Archæologie der Kunst,** von Dr Carl Bernhard Stark, Professor zu Heidelberg. Erster Band, einleitender und grundlegender Theil. Erste Abtheilung, Systematik und Geschichte der Archæologie der Kunst. Leipzig, Engelmann, 1878, in-8°. — Prix : 6 mark 75 (8 fr. 60).

Il y a trente ans que F. G. Welcker publia, en troisième édition, ce célèbre *Manuel de l'archéologie de l'art* qui n'est pas un des moindres titres d'Ottfried Müller à la reconnaissance et à l'admiration de la postérité. Welcker mit le livre au courant des découvertes importantes qui avaient été faites, surtout sur le terrain de l'archéologie orientale, depuis la composition du manuel ; ces additions assurèrent à cet important ouvrage toute une période nouvelle de succès et de services rendus. Depuis lors, les découvertes ont continué et elles ont ouvert de nouveaux points de vue ; la liste de chaque catégorie de monuments n'a pas cessé de s'allonger par des trouvailles souvent de premier ordre. L'édition de Welcker une fois épuisée, les éditeurs ont donc cherché quelque savant qui pût compléter la quatrième édition comme Welcker avait fait la troisième ; mais personne ne voulut se charger de cette tâche. Il a donc fallu se résigner à réimprimer le livre tel quel, sans aucun changement, même avec son *Errata;* c'est ainsi qu'il a reparu en 1877 chez Heitz, à Stuttgart.

Il est aisé de comprendre pourquoi tous les archéologues allemands qui comptent dans la science ont l'un après l'autre refusé leur concours à cette entreprise. Ottfried Müller a rédigé son livre avant que les investigations de la mythologie comparée eussent montré jusque dans quel lointain passé il fallait aller chercher le sens de beaucoup des mythes dont se compose la religion grecque, avant que l'Egypte eût dit tous ses secrets, avant que Ninive eût livré ses trésors et que l'Assyrie eût aidé à comprendre la Médie, la Perse, la Phénicie, la Lydie et la Phrygie, avant que l'on fût en mesure de se faire une idée exacte de la puissance et des ressources de cette civilisation égypto-assyrienne qui a précédé de tant d'années la civilisation grecque et qui lui a servi d'institutrice et de maîtresse, qui a rendu plus courte pour elle la période des essais et des tâtonnements. Nous savons aujourd'hui que les Grecs sont des continuateurs et des disciples, qui ont conduit jusqu'à la perfection classique les arts dont les procédés leur avaient été transmis par l'intermédiaire des peuples de la Syrie et de l'Asie Mineure : Ottfried Müller les regardait comme des inventeurs. Leur originalité consiste dans la transformation qu'ils ont fait subir aux conceptions qui leur avaient été fournies soit par leurs ancêtres reculés, soit par les nations qui les avaient précédés, vers le sud et l'est, dans les chemins et le travail de la vie policée ; c'est chez eux que tous les germes sont arrivés à la libre et pleine floraison, que l'art et les lettres ont créé des formes achevées, qui ne pouvaient plus périr et qui devaient servir d'éternels modèles à quiconque aime la beauté et veut penser librement. Ottfried Müller se représentait autre-

ment leur rôle. Il ne s'exagérait pas leur supériorité, que l'on ne peut proclamer trop haut; mais il se l'expliquait mal. On eût dit que sa Grèce s'était développée entre ciel et terre, ou bien dans une île que l'Océan entourait en tous sens d'espaces infranchissables; il ne la montrait pas plongeant par toutes ses racines dans le milieu qui l'enveloppait, dans ce sol fécond, tout plein de semences gonflées de vie, qui n'est autre que la civilisation de l'Egypte et de l'Asie antérieure. Sa Grèce était une *proles sine matre creata;* les phénomènes qui s'y produisent ne s'y rattachaient pas d'une manière organique à toute une série de phénomènes antérieurs. Cette insuffisance du point de vue n'est point chez lui manque de science ou de réflexion et de pénétration ; elle trouve sa justification dans l'époque même où il écrivait, où il menait à bien cette puissante et forte synthèse de toute l'histoire de l'art ancien. Son cadre est trop étroit ; à vouloir l'élargir après coup, on aurait risqué de le briser. Jamais les notions nouvelles que l'on aurait cherché à y faire entrer ne s'y seraient commodément réparties et distribuées ; il y aurait eu encombrement et disproportion, contradiction latente entre les paragraphes ajoutés et ce que l'on aurait voulu garder de l'œuvre du maître.

C'est ce qu'avait très-bien senti M. Stark. Cet érudit s'était proposé de bonne heure, comme but principal de sa carrière scientifique, une exposition complète de l'archéologie classique, de sa méthode et des principaux résultats qu'elle avait obtenus jusqu'à nos jours. Dès 1852, il avait tracé le plan de cette exposition, tel qu'il le comprenait, dans un article où il rendait compte de l'édition de Welcker. Depuis lors il n'a cessé de suivre avec un intérêt particulier toutes les publications archéologiques; il amassait des matériaux et préparait tous les détails du livre dont il avait déjà fixé depuis longtemps les grandes lignes. En 1872, il était en mesure de donner un prospectus où étaient indiquées toutes les divisions et subdivisions de l'ouvrage dont la première livraison vient enfin de paraître. Elle répond, croyons-nous, à l'attente qu'avait excitée cette première annonce et que justifiaient d'ailleurs les travaux antérieurs de M. Stark [1].

L'ouvrage aura la même forme, le même aspect typographique que celui d'Ottfried Müller. C'est un de ces *Manuels* comme l'Allemagne en a dans tous les ordres d'étude; c'est un de ces instruments de travail dont l'existence explique certains des caractères de la prodigieuse acti-

1. Son principal ouvrage est le livre intitulé *Niobe und die Niobiden* (1863); mais il a depuis fourni un grand nombre de mémoires intéressants à l'*Archæologische Zeitung*, aux *Annales de l'Institut de correspondance archéologique* et à d'autres recueils savants. On a beaucoup remarqué l'analyse qu'il a donnée dans les *Jahresberichte* de Bursian des livres et articles ayant trait à l'archéologie classique qui avaient été publiés pendant le cours de ces dernières années un peu partout; il a fait preuve, dans ce vaste dépouillement de tant de travaux allemands et étrangers, d'une grande sûreté de jugement et d'une très-libre impartialité.

vité scientifique qui ne cesse pas de se maintenir de l'autre côté du Rhin. L'ouvrage se partage en paragraphes où sont rapidement exposées les idées de l'auteur et indiqués les faits principaux; chaque paragraphe est suivi de notes copieuses, en petit texte, où celui qui voudrait approfondir la question traitée dans le paragraphe même trouverait l'indication de toutes les sources anciennes ou modernes, les passages principaux des auteurs allégués, les moyens de se procurer tout le détail des faits. C'est à l'aide de pareils livres que l'on évite le défaut qui a souvent été reproché aux érudits français, celui de perdre leur temps à refaire ce qui a été fait avant eux et à discuter les questions tranchées, au lieu de se servir du travail de leurs devanciers pour aller tout droit aux problèmes non encore éclaircis, aux points obscurs, aux cantons inexplorés de la science. Chacun de ces manuels représente, pour ceux qui l'emploieront, une grande économie d'efforts et de temps; il contribue à garantir cette division du travail qui, dans les recherches scientifiques comme dans la production industrielle, est une des conditions du succès et de la perfection relative qu'il s'agit d'obtenir. Il est fâcheux qu'il ne se soit pas encore trouvé une grande maison de librairie française qui se chargeât d'entreprendre, en vue des études de médecine, d'histoire, de droit, de philologie, d'archéologie, etc., une collection de manuels analogue à celle que la librairie Roret avait jadis donnée pour l'industrie et les métiers de tout genre, collection à laquelle nous avons dû de voir traduit le seul à peu près de ces utiles ouvrages qui ait passé dans notre langue, le manuel d'Ottfried Müller. [1]

Nous exposerons le plan de l'ouvrage d'après le prospectus même auquel nous avons fait plus haut allusion.

Le premier volume contiendra *l'introduction* et les *principes de l'archéologie* en trois livres. La première partie, la seule qui ait encore paru (256 pages), ne va pas tout à fait jusqu'à la fin du premier livre, auquel il manque encore un long et important paragraphe, celui qui conduira jusqu'à nos jours l'histoire des études archéologiques. Ce livre I se divise en trois chapitres. Le premier, intitulé *Introduction,* comprend les paragraphes suivants : 1. Définition de l'archéologie de l'art; 2. La position de l'archéologie par rapport à la philologie classique; 3. L'archéologie classique dans ses relations avec l'histoire générale de l'art; 4. L'archéologie classique dans ses rapports avec la connaissance générale de l'antiquité et avec l'histoire de la civilisation; 5. Nomenclature et système d'une science de l'art antique dans son développement historique.

Le chapitre second a pour titre *Divisions de l'archéologie;* il renferme les paragraphes suivants : 6. Partie propédeutique; introduction et méthodologie; 7. Partie systématique; théorie de l'art *(Kunstlehre);* 8. Partie historique; histoire de l'art; 9. Partie typologique; connais-

---

1. La librairie Vieweg vient de publier une traduction de l'excellent manuel de la littérature latine de Teuffel.

sance des monuments, symbolique de l'art et iconographie ; 10. Sciences accessoires qui fournissent leur concours à l'archéologie.

Nous craignons que les termes mêmes de cette nomenclature, avec leur aspect pédantesque et insolite, ne causent quelque effroi au public français. L'auteur y tient beaucoup, comme le montre une phrase du prospectus [1], et toute cette partie témoigne d'une grande puissance de réflexion ; c'est elle qui a dû coûter à M. S. le plus d'effort et de peine. Nous serions pourtant bien étonné que, même en Allemagne, cette portion de l'ouvrage échappât à la critique ; quant à nous, dût-on nous accuser de frivolité, nous trouvons qu'il y a là trop de définitions et de distinctions, trop de divisions et d'abstractions. Cette introduction aurait beaucoup gagné, selon nous, à être moins scolastique de forme, à exiger du lecteur une moindre tension d'esprit. Sans doute il fallait définir les termes qui seraient employés dans le courant de l'ouvrage et indiquer les divisions entre lesquelles seraient répartis les faits et les idées qu'il contiendrait; mais cela ne pouvait-il se faire dans une langue courante et claire, sans composés tirés du grec ni terminologie kantienne ?

Passe encore pour les idées qu'expose l'auteur sur l'étendue et les caractères de la science qu'il étudie, sur les différents chapitres qu'elle comporte quand on veut l'embrasser sous tous ses aspects; certaines intelligences, qui se plaisent à l'abstraction, aimeront à trouver ainsi définis et classés tous les phénomènes qui se rattachent à l'art, c'est-à-dire à la faculté que l'homme possède d'exprimer ses idées par des formes sensibles. Où il y a décidément abus, selon nous, c'est dans le développement donné aux notes de ces deux premiers chapitres, dans la critique des définitions et des classifications jusqu'ici proposées. Les premiers écrivains qui ont touché à ces matières ne pouvaient, cela se comprend, avoir à ce sujet des idées aussi nettes que le seront aujourd'hui celles de l'historien de l'art. Etait-il bien utile de discuter par le menu toutes leurs théories, de relever leurs erreurs, de faire des citations empruntées à des travaux où nous n'avons pas maintenant grand'chose à prendre ? Toute cette première moitié du premier livre est philosophique et dogmatique ; or, quand il s'agit de faire la théorie d'une science, ce qui importe surtout, c'est que cette théorie s'applique à tous les faits connus et établisse entre eux des rapports faciles à saisir. Qu'elle s'accorde plus ou moins avec les théories antérieures, cela n'a qu'un intérêt très secondaire. M. S. aurait eu grand avantage, croyons-nous, à beaucoup élaguer dans les notes de ces deux chapitres, à ne toucher qu'aux plus considérables des tentatives qui avaient été faites avant lui. Il a prodigieusement

1. « On trouvera peut-être l'aperçu des principes de l'esthétique d'après Winckelmann trop long ou même superflu ; mais l'auteur croit cette partie nécessaire pour exposer et son point de vue à lui et les tendances particulières des savants éminents qui l'ont précédé. Il ne se contentera jamais de l'empirisme pur ; il ne fera pas non plus une esthétique populaire, mais il suivra la méthode des grands philosophes allemands, inaugurée par Leibniz et par Kant. »

lu ; mais c'eût été tout profit qu'il égarât quelques-unes des notes prises dans ses lectures. On serait arrivé plus vite et avec moins de fatigue à ce qui est le vrai sujet du livre, l'histoire de l'art antique.

Nous ne pouvons, au contraire, qu'approuver le développement donné à l'*Histoire des études archéologiques* (chapitre III du livre I, § 12-14). Comme le fait remarquer M. S., « c'est là un chapitre tout nouveau de la science ; c'est seulement dans ces dernières années que l'attention a été appelée de ce côté et que les matériaux de cette histoire ont été recueillis. Il eût été peut-être plus agréable à l'auteur de publier séparément ses nombreuses recherches sur certaines personnes et sur certaines époques ; mais ceux qui savent vraiment à quoi s'en tenir sur l'importance et l'intérêt de ces études lui sauront gré d'avoir fait l'essai d'une exposition complète. Il mettra un soin particulier à combler les lacunes de cette partie, si une seconde édition lui en fournit l'occasion. Un aperçu de l'histoire de la science offre par lui-même de grands avantages ; de plus, il nous enseigne à apprécier les efforts des hommes qui ont avant nous travaillé à constituer la science que nous aimons. Enfin, en mettant à sa place chronologique chaque érudit et en nous fournissant les moyens de juger son rôle et ses ouvrages, il permettra d'alléger une autre partie du livre, la description des monuments et l'histoire de leur découverte ; il nous débarrassera ainsi de cette foule de citations et de titres d'ouvrages qui, dans le livre d'Ottfried Müller, nous empêchent si souvent de poursuivre l'idée générale. » M. S. aurait pu ajouter que pour former l'archéologue, pour l'aiguillonner et le retenir tout à la fois, il n'est rien de meilleur que cette étude de l'histoire de la science ; l'expérience des générations qui se sont succédé s'ajoute ainsi à celle de l'individu et supplée à ce qu'elle a de nécessairement insuffisant et borné ; les fautes commises par ses prédécesseurs et leurs coups de bonheur ou de génie contribuent également à lui montrer la vraie voie, à lui enseigner la méthode à suivre. Le passé l'aide à prévoir et à préparer l'avenir.

Nous ne pouvons donc que louer une innovation qui suffirait, ce nous semble, à justifier la publication de ce manuel et à en assurer le succès. Pour pouvoir réunir autant de données exactes et précises, dont beaucoup ont été tirées d'ouvrages devenus aujourd'hui très rares, il a fallu des recherches qui ont dû être poursuivies avec une rare patience pendant bien des années ; nulle part ailleurs on ne trouverait un pareil ensemble de faits bien classés, de documents authentiques et bien digérés. Nous ne doutons pas que le livre n'arrive bientôt à la nouvelle édition sur laquelle l'auteur compte pour insérer en leur lieu les noms et les œuvres qui auraient pu lui échapper dans un si long travail ; il aura alors bien des renseignements précieux à tirer de l'ouvrage que M. Müntz publie sur *les arts à la cour des papes*. Quelque précieux que puissent être les renseignements qu'il gagnera ainsi, on a là dès maintenant l'esquisse, le canevas très ferme et très serré d'une histoire de l'archéologie qui irait depuis le premier éveil de la Renaissance jusqu'à nos jours.

Pour ce qui est de la suite de l'ouvrage, nous ne pouvons mieux faire que de continuer à traduire les indications du prospectus :

« La seconde partie du premier volume contiendra le livre II et le livre III, d'abord les sources où l'on puise les connaissances archéologiques, la *critique* et l'*herméneutique*, puis la *théorie de l'art antique*. La critique et l'herméneutique partent des témoignages littéraires et passent ensuite aux témoignages épigraphiques, c'est-à-dire à ceux qui ont trait, d'une manière quelconque, aux ouvrages de l'art; elles traitent enfin, en détail, des monuments de tout genre qui relèvent des arts du dessin ; elles nous informent de leur distribution locale et nous apprennent où aller les chercher (*topographie et muséographie*). Les principes de l'herméneutique archéogique seront démontrés par quelques exemples frappants ; on y fera voir comment la recherche archéologique va à son but par l'emploi méthodique de tous les documents qui ont trait à l'art ancien et à ses productions les plus intéressantes.

« Dans la théorie de l'art antique, on trouvera la théorie de la technique, celle du style, des formes, de la composition et des idées de l'art, enfin quelques données sur l'éducation et les études des artistes ainsi que sur les habitudes et les exigences du public pour lequel ils travaillaient. Ce sont là les points de vue principaux auxquels on peut se placer pour envisager les objets d'art, en corrigeant par la critique les erreurs auxquelles pourrait entraîner une interprétation trop servile des textes anciens acceptés en bloc et sans contrôle ; autant que possible, on conservera pourtant, dans cette exposition, les termes spéciaux que les anciens employaient. L'auteur s'occupe, sans se laisser distraire par d'autres travaux, de la composition de ces deux livres ; ce sont là justement des domaines de l'archéologie auxquels Ottfried Müller n'a pas touché, et qui, après lui, n'ont pas fourni la matière de travaux spéciaux.

« Le second volume de l'ouvrage contiendra l'*histoire de l'art antique* dans le sens spécial de ce mot. Aucune date n'y sera assignée à un monument qui ne soit confirmée par des textes ou suggérée par des inductions plausibles. Le tableau de chaque époque sera précédé d'une introduction où sera exposé, pour la même époque, l'état de la civilisation. L'exposé historique se divise en trois parties :

« Première époque de l'art antique, exposé de l'art grec primitif et de l'art italique, de leurs rapports entre eux et avec l'art européen en général, ainsi qu'avec l'art sémitique et l'art oriental en général.

« Deuxième époque : l'art hellénique proprement dit (la période archaïque, les siècles de Périclès et d'Alexandre).

« Troisième époque : l'art hellénistique, comme on dit aujourd'hui, et celui de l'empire romain.

« Le troisième volume contiendra la *typologie* (statistique des monuments d'après les idées qu'ils représentent et mythologie de l'art). On se fondera sur les résultats de l'histoire et de la théorie de l'art pour ramener tous les monuments connus à leurs types principaux ; une fois ces types définis et classés, il sera plus facile d'assigner aux monuments nouveaux, qui se découvriront d'année en année, leur place dans les séries ainsi établies ; on pourra se dispenser de longues explications souvent nécessaires aujourd'hui. Pour tout ce qui concerne l'illustration, au moyen de figures, des idées exposées dans cette partie, sur les variations des types que l'art a successivement adoptés pour chaque divinité, on renverra à l'ouvrage d'Overbeck, qui est maintenant en cours de publication chez le même éditeur [1]. »

M. Stark termine cette annonce en nous informant de sa volonté bien arrêtée de consacrer au prompt achèvement de son livre tout ce que lui

---

1. *Griechische Kunstmythologie*. Besonderer Theil. Il n'avait encore paru de l'ouvrage d'Overbeck, à la fin de l'année dernière, que quatre livres, consacrés à Zeus, Hera, Poseidon, Déméter et Kora. L'atlas, très-riche, mais d'un format bien incommode (grand in-f° impérial) marche de pair avec la publication du texte.

laisseront de loisir des devoirs multiples et une santé que le travail a déjà souvent ébranlée ; nous ne pouvons que prendre acte de ces promesses et souhaiter vivement que rien ne vienne en retarder l'accomplissement. Nous ne croyons pas que le nouveau manuel fasse tomber dans l'oubli celui d'Ottfried Müller, dont le plan est plus simple et qui, malgré ses lacunes et ses défauts, gardera toujours le caractère et les mérites d'une œuvre supérieure, née dans une heure propice ; mais il n'en deviendra pas moins indispensable à quiconque voudra s'initier aux études archéologiques et se mettre au courant de la science. Nous ne pouvons juger les parties encore publiées ; mais l'étude de ce premier fascicule nous autorise à adresser une prière à l'érudit qui a entrepris cette tâche si lourde et qui s'y est préparé avec une si religieuse conscience. Quand il s'agira de définir soit les différents styles de l'art, soit les différents types divins créés par l'imagination grecque, qu'il se rapproche, autant que possible, du style simple et ferme qu'Ottfried Müller garde partout en pareille matière, qu'il évite cet excès d'abstraction qui doit rendre pénible, même pour un Allemand, la lecture de ses premiers chapitres, qui, en tout cas, rebutera plus d'un étranger et présenterait de grandes difficultés à qui voudrait entreprendre la traduction d'un ouvrage que sa sérieuse valeur rend digne d'être mis, par de fidèles versions, à la portée des savants de l'Europe entière.

G. PERROT.

---

112. — BONET-MAURY, **Gérard de Groote**, un précurseur de la Réforme au XIVe siècle, d'après des documents inédits. Paris, Sandoz et Fischbacher. 1878. 100 pages.

Le travail, dont nous venons d'écrire le titre, est une thèse de licence présentée à la faculté de théologie protestante de Paris. Nous souhaitons à cette école beaucoup de thèses pareilles. Mais comme toute thèse, même la meilleure, est faite pour être discutée, nous soumettrons à l'auteur quelques observations.

P. 9. M. Bonet semble croire encore que l'Eglise a dû la plus grande partie de ses richesses aux donations, inspirées par les terreurs de l'an mil. Il est facile de montrer combien cette opinion est exagérée.

P. 10. Dès la seconde moitié du XIVe siècle les provinces septentrionales des Pays-Bas « se sont distinguées par leur amour de la science philologique et leur patiente érudition ». On désirerait en avoir une preuve.

P. 10. et p. 60. M. B., quand il parle des auteurs anciens que l'on a connus au moyen âge, ne manque pas de dire « les classiques grecs et latins. » C'est un lapsus ; il n'ignore pas qu'en Occident la connaissance du grec était perdue, et que, si l'on a eu quelques ouvrages d'auteurs grecs, on ne les a eus qu'en traductions latines.

P. 14. Tauler n'est l'auteur ni d'un traité de la vie et de la passion de Jésus-Christ ni d'Institutions divines. Ces deux ouvrages sont des compilations, auxquelles on a donné mal à propos son nom.

P. 15. Ruysbroek n'a pas *dédié* ses Noces spirituelles aux amis de Dieu du Haut-Rhin, il leur en a envoyé une copie.

P. 41. « La bulle, dite *extravagante*, d'Urbain V... » M. B. ignore-t-il ce qu'en langage canonique on appelle les Extravagantes?

P. 65. On ne dit pas « les bulles Clémentines ».

P. 76. Comment Pierre Schott, *ammeister* de *Strasbourg*, a-t-il pu envoyer à l'école de Deventer le *westphalien* Louis Dringenberg, inconnu en Alsace avant son arrivée à Schlestadt comme recteur de l'école de cette ville? Et où M. B. a-t-il trouvé qu'en 1517 cette école a compté neuf cents élèves?

Ces critiques ne portent que sur des détails; nous les avons faites pour rappeler à M. B., qui a d'excellentes qualités pour devenir historien, que le détail ne doit jamais être négligé. Cela ne nous empêche pas de recommander son travail comme une dissertation bien faite sur un sujet peu connu en France. M. B. a passé quelques années en Hollande; il a profité de ce séjour pour étudier les sources manuscrites et les ouvrages hollandais qui se rapportent à Gérard Groote et à son œuvre; il a pu nous communiquer ainsi plusieurs faits nouveaux; comme appendice il donne quelques pièces inédites. Groote, en fondant les confréries de la vie commune et la congrégation des chanoines réguliers de Windesheim, et en conseillant aux frères de se vouer à l'instruction de la jeunesse et à la copie de manuscrits, a rendu des services que M. B. a su remettre en lumière d'une manière fort intéressante. Les écoles des frères ont prospéré jusqu'à la fin du moyen âge; il en est sorti plusieurs des principaux restaurateurs des lettres. M. B. dit que l'invention de l'imprimerie mit fin à leur activité comme copistes; il aurait pu ajouter qu'ils s'empressèrent de se servir du moyen nouveau pour multiplier les livres; à Cologne, par exemple, une des premières presses fut établie dans la maison de la vie commune.

L'ouvrage de M. Bonet était terminé quand parut, dans l'Encyclopédie allemande de Herzog, un article de quatre-vingts pages sur le même sujet par M. C. Hirsche; les deux travaux se complètent l'un l'autre.

C. S.

---

113. — **La Confédération des huit cantons**, étude historique sur la Suisse au XIV[e] siècle, par Edouard FAVRE. Leipzig, Veit & C[e], 1879, in-8[e], XII-122 pp. Prix : 3 mark (3 fr. 75).

C'est entre les batailles de Morat et de Sempach que les trois cantons d'Uri, de Schwitz et d'Unterwalden ont étendu leur alliance à Lucerne, à Zurich, à Glaris, à Zug et à Berne. Les événements qui se sont accomplis pendant cette période, ont une importance capitale pour l'histoire

de la Suisse, et l'on doit savoir gré à M. Favre d'avoir appliqué les ressources de son érudition et la sagacité de sa critique à les éclaircir. Si brève qu'elle soit, son étude ne laisse rien ignorer, ni des faits, ni des intérêts qui les ont produits.

Il attribue à trois causes cette première extension de la Confédération : 1° à la résistance des *landgemeinden* aux entreprises des princes, qui cherchaient à étendre leurs droits de souveraineté; ce qui amena l'alliance des trois *Waldstetten* et poussa Glaris à se joindre à la ligue ; 2° à la propension d'une ville à faire prévaloir ses droits sur ceux du seigneur : ce qui détermina Lucerne à entrer dans l'alliance; 3° aux intérêts particuliers qui décidèrent de l'adhésion de Zurich et de Berne. Dans chacune de ces luttes, l'ennemi commun était l'Autriche; aussi, tant que l'Empire germanique fut entre les mains de ses compétiteurs, l'autorité impériale se montra favorable à l'émancipation des cantons, et quand, en 1438, par l'élection d'Albert II, le sceptre de Charlemagne revint aux Habsbourg, il était trop tard pour défaire le faisceau que le temps avait consacré. Ce furent les discordes religieuses, qui firent perdre à la Confédération, et pour ne plus la recouvrer, la force d'expansion et d'attraction dont elle était douée dans le principe.

Nous n'avons que peu de critiques à faire à l'auteur de ce travail. Dans son introduction, il se plaint de la difficulté qu'il y a à rendre en français les expressions techniques fournies par les chartes allemandes, que chacun traduit différemment. Pour y remédier, il propose de convenir d'une terminologie commune. Nous ne pouvons que nous ranger à cet avis; mais M. F. ne contrevient-il pas tout le premier à cette règle, en qualifiant toujours de biens-fonds les possessions des Habsbourg en Suisse? Pourquoi ne pas désigner comme francs-alleux les domaines patrimoniaux de leur famille, restés en dehors du régime féodal? Il eût été d'autant plus nécessaire de ne pas les appeler biens-fonds, que, pour un profane, cette expression peut donner le change sur la nature des droits que le franc-alleu conférait à son possesseur.

Dans la seconde des deux pièces justificatives qu'il a jointes à son travail, M. Favre fait de l'officier qui a dressé l'acte un *ammann* de Ferrette. Cela ne peut être que l'effet d'une fausse leçon. Il y a eu, de 1350 à 1358, un Ferrette grand bailli autrichien du Sundgau et qui s'appelait de son prénom *Ulmann*, dérivé d'Ulrich. Evidemment celui qui a transcrit la charte a lu à tort *ammann* pour *Ulmann* [1].

X. MOSSMANN.

---

114. — **Soldat, moine et maître de danse, ou mémoires d'un Alsacien du XVIII siècle,** par Rodolphe Reuss. Strasbourg, 1878, in-12 de 46 p. — **Les tribulations d'un maître d'école de la Robertsau pendant la Révolution,** par le même. Strasbourg. 1879, in-12 de 40 p.

Les deux opuscules de M. R. Reuss, extraits des *Affiches de Stras-*

1. Pourquoi M. Favre donne-t-il le genre féminin à des noms de villes, comme Zurich, Berne, Lucerne?

bourg, sont également intéressants. Le premier de ces opuscules est une analyse très bien faite des *Mémoires* de Jean Balthazar Schaeffer, né à Ribeauvillé, le 4 novembre 1684, « dont la carrière présente des vicissitudes étranges, et dont les aventures jettent un jour curieux sur l'état religieux et moral » de l'Alsace au XVII[e] siècle. Une première édition de ces *Mémoires* fut publiée, en 1740, à Meiningen, par l'auteur lui-même. Il n'en restait aucune trace quand un petit-fils de J.-A. Schaeffer en fit paraître une édition nouvelle, à Iéna, en 1791 (78 p. in-12). Le livret resta tellement peu connu de ce côté-ci du Rhin, que jamais il n'a figuré dans un catalogue d'alsatiques et que jamais bibliographe alsacien n'en a parlé. M. R. serait même tenté de croire que la Bibliothèque municipale, dont il est le conservateur, possède en ce petit volume un exemplaire unique. Félicitons-en la bibliothèque et nous-mêmes, car nous devons à cette épave une lecture des plus attachantes. M. R. — qui joint beaucoup d'esprit à beaucoup de savoir, — raconte avec une bonne humeur et une verve charmantes les mille incidents de la vie de son héros. Mais, comme on le pense bien, il instruit son lecteur en l'amusant, et il faut lui savoir gré d'avoir prouvé, par sa vive et entraînante analyse, que « le livre de l'histoire n'est point tout entier le *livre des Rois* », que « l'étude des classes inférieures et moyennes donne, en définitive, un tableau plus exact d'une époque que celle de quelques individualités privilégiées », et que l'on a trop négligé jusqu'à ce jour les rares récits d'autrefois qui nous entretiennent « de la vie des humbles et des petits », et nous permettent « de pénétrer plus avant dans leur histoire intime ».

Le second opuscule de M. R. est composé à l'aide de documents inédits relatifs à l'instruction publique en Alsace, réunis autrefois par M. Ch. Bœrsch et donnés par sa famille à la Bibliothèque municipale de Strasbourg. C'est le récit minutieusement fidèle d'un épisode de cette histoire du Directoire en province, qui est encore presque partout à écrire. Les tribulations de Jean-Martin Schwœrer, persécuté par l'administration directoriale, uniquement à cause de ses sentiments religieux, sont décrites par M. Reuss avec sympathie. Elles lui fournissent l'occasion de tenir ce noble et généreux langage auquel on ne saurait trop applaudir, auquel, pour ma part, j'applaudis de tout mon cœur (p. 40) : « Il s'en dégage [du résumé du dossier du malheureux Schwœrer] une moralité qui n'est pas seulement d'un jour, mais qui reste toujours la même et qu'on ne doit point se lasser de proclamer sans cesse : c'est que la liberté véritable ne se maintient que grâce à la liberté de tous, et que celui qui ne sait point respecter celle des autres n'est point digne encore de la posséder lui-même ».

T. de L.

Erratum. — N° du 24 mai, Chronique, page 390, ligne 11 lire « *signe par signe* ».

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 21 Juin — 1879

115.— Dr Ph. Georges Schneidermann, **Die Controverse des Ludovicus Cappellus** mit den Buxtorfen, über das Alter der hebr. Punctation, Leipzig, Hinrichs. 1879, 78 p. in-8°.

M. le Dr Schneidermann expose dans ce travail les éléments d'une discussion qui a vivement agité les théologiens du xvii° siècle. Il s'agissait de l'ancienneté des points-voyelles qu'on voit dans le texte hébreu de nos Bibles. Les deux Buxtorf, père et fils, professaient l'opinion traditionnelle qui faisait remonter ces signes pour le moins à l'époque d'Ezra et de la Grande synagogue; Louis Cappelle (Ludovicus Cappellus), au contraire, soutenait que, ni les pères de l'Eglise, ni les docteurs du Talmud ne parlant nulle part de ces signes, il fallait en conclure que les points-voyelles n'avaient été introduits dans le texte qu'après le v° siècle.

Il y avait là plus qu'une question de philologie. En effet, si la fixation de la lecture du texte descendait aussi bas, l'exégèse biblique perdait une de ses bases les plus solides. Un mot sémitique qui ne présente que des consonnes rend possibles des interprétations très-différentes, soit pour le sens de la racine, soit pour celui des lettres serviles qui doivent en déterminer la modalité. Les orthodoxes professeurs de Bâle se demandaient avec terreur quelle serait dorénavant l'autorité d'une exégèse qui non-seulement reposait sur un travail aussi récent, mais qui était, dans ce cas, l'œuvre collective d'auteurs qu'on ne connaissait pas. On avait bien, il est vrai, les anciennes versions; mais ces versions ellesmêmes, faites sur des textes non ponctués, quelle certitude offraient-elles pour l'authenticité de leurs explications? Sans doute, parmi ces versions il y avait la Vulgate qui, pour les catholiques du moins, avait une valeur canonique. Aussi les catholiques accueillaient-ils sans crainte l'opinion de la jeunesse relative des points-voyelles, et, qui plus est, ils y voyaient un moyen facile de rehausser la valeur de la version latine, puisque cette circonstance leur servait à expliquer le désaccord qui se rencontre si souvent entre la Vulgate et l'original hébreu; la canonicité de la Vulgate admise, cette dernière avait même une supériorité incontestable sur le texte hébreu dont les lectures ne présentaient plus aucune garantie. Mais

les Buxtorf, ardents protestants, n'avaient même pas cette suprême consolation.

Le professeur de Saumur, Cappellus, aussi bon protestant que ses adversaires, ne reculait cependant pas devant les conséquences de ce qu'il considérait comme une vérité certaine, et, bien que moins érudit que les Buxtorf, il procédait avec une force de logique et un raisonnement empreint d'un bon sens admirable, qui devaient lui assurer une victoire définitive. Avant de publier son travail, il le soumet modestement au jugement des professeurs de Bâle : il l'envoie ensuite à Leyde au célèbre Erpenius, qui, partageant l'opinion de Cappellus, s'empresse de le faire imprimer à l'insu de l'auteur et sans le nommer, mais en faisant précéder l'ouvrage d'une préface où il le recommande de tout le poids de sa grande autorité.

Les opinions des Buxtorf et de Cappellus sont déposées dans de gros volumes écrits en latin, que peu de philologues ont aujourd'hui le cœur de lire [1], et M. S. leur a rendu un vrai service, en résumant l'histoire de cette lutte ardente, et en donnant avec précision et netteté les arguments qu'on a fait valoir des deux côtés dans une question dont la solution scientifique n'a pas eu pour l'exégèse les conséquences désastreuses que redoutaient les Buxtorf, mais qui l'a affranchie d'une trop grande servilité sous le joug de la lecture traditionnelle. M. S. a fait précéder, en outre, son étude d'une excellente biographie de Louis Cappelle, où il rectifie un certain nombre de faits, mal ou insuffisamment racontés par ses prédécesseurs.

Les hébraïsants savent que le premier qui a soulevé des difficultés contre l'ancienneté des points-voyelles était un juif allemand, le célèbre Elias Levita, qui, né à Neustadt, près de Nuremberg, en 1472, a passé la plus grande partie de sa vie en Italie, à Rome, à Padoue et à Venise, où il mourut en 1549 [2]. A une époque où ses coreligionnaires, en Allemagne surtout, étaient plongés dans les discussions de casuistique rabbinique ou dans les mystères des ténèbres cabalistiques, Elias Levita s'adonna aux études de la Bible et de la grammaire hébraïque. Le goût pour la langue sacrée s'éveillait alors parmi les chrétiens, et Elias devint un de leurs maîtres les plus aimés et les plus estimés. Dans la troisième introduction de son ouvrage, intitulé « Massôrèt ham-massôrèt », et imprimé pour la première fois à Venise en 1538, il prouve d'une manière péremptoire que la ponctuation avait été complétement ignorée par les auteurs des Talmuds. « On ne trouve nulle part, dit Levita, une différence entre ce qui est *lu* et ce qui est *écrit* (kerî-*ketîb*), relative à la ponc-

1. On peut voir la littérature sur cette matière chez de Wette, *Lehrbuch d. historisch-kritischen Einleitung*, etc. éd. Schrader (1869), § 123, p. 214.

2. Voy. sur Elias Levita, Grætz, *Geschichte d. Juden*, IX, p. 224 et suiv. — Ludwig Geiger, *Das Studium d. Hebr. Sprache in Deutschland*, etc. (1870), p. 56 et suiv.

tuation ou à l'accentuation;..... les variantes ou discussions entre les Orientaux et les Occidentaux ne s'y rapportent pas davantage,... mais elles regardent les mots et les lettres exclusivement..... On les a donc notées avant l'introduction des points et des accents dans le texte. Au contraire, les variantes rapportées à Ben Ascher et Ben Naphtali ne concernent que les points et les accents ; elles sont donc postérieures à l'époque où ces signes ont été créés [1]. »

La thèse d'Elias Levita formait donc le fonds du débat, ouvert un siècle plus tard entre les théologiens chrétiens que nous avons mentionnés plus haut. Il y a des questions qui, une fois soulevées, ne peuvent plus être éludées. Aujourd'hui personne ne prétend plus attribuer à Ezra l'invention des points-voyelles. Mais on n'a pas fait un pas au-delà du résultat obtenu par le savant juif allemand. Après avoir démontré que vers l'an 500 de notre ère, c'est-à-dire, au moment de la rédaction dernière du Talmud de Babylone, la ponctuation n'existait pas encore, il aurait fallu nous indiquer par qui, où et à quel moment cette œuvre importante a été entreprise. Le problème devient encore bien plus difficile, quand on voit que, deux siècles plus tard, vers l'an 700, la ponctuation ne paraît pas avoir été connue davantage dans le monde savant juif. Vers cette époque a été composé dans la forme sous laquelle nous le possédons aujourd'hui le fameux livre cabalistique, intitulé *Séfér Yesîrâh* [2]. Or ce livre est une allégorie continue sur les lettres de l'alphabet hébraïque, et sur les combinaisons de nombres auxquelles elles se prêtent. Il connaît les cinq organes avec lesquels se fait l'articulation des lettres, il donne les sept lettres susceptibles des deux prononciations différentes, car il ajoute aux six *mutæ* le *rêsch* [3], et cependant il ne mentionne pas les sept voyelles qu'il n'aurait certes pas manqué d'utiliser si ces signes avaient alors existé. Les cabalistes, venus plus tard, ont bien su y rattacher toute sorte de sens mystiques et cachés. — Il y a encore un autre ouvrage, la *Masséchét Sôferîm* [4], ou le Traité des scribes, dont la rédaction ne peut remonter au-delà du VIII[e] siècle. Ce traité s'occupe, dans un grand nombre de ses chapitres, de tout ce qui est relatif aux copies des livres sa-

1. Ces variantes sont imprimées à la fin des différentes éditions de la *Biblia rabbinica*.

2. Steinschneider, Catal. bibl. Bodleianae, col. 552-553.

3. Voir mon *Manuel du lecteur*, p. 151, note 1, et surtout, p. 187, note 1. (Extrait du Journal asiatique, 1870, II.)

4. Ce traité, qui se trouve dans toutes les éditions du Talmud de Babylone, vient d'être publié à part, avec des notes critiques et explicatives, par le D[r] Joel Müller, Leipzig, 1878. — Cf. Geiger, *Zeitschrift f. Wissenschaft u. Leben*, III, 94. — *Sôferîm*, III, 7, il s'agit de la défense de marquer dans un rouleau du pentateuque le commencement du verset par un blanc ou un point. *Ibid.*, XIII, 1, la leçon donnée par Norzi *ad* II Sam., XXII, 1, ne nous paraît pas devoir être négligée. Il faut peut-être traduire : Pour le chant de David au livre de Samuel, pour les psaumes, etc... un scribe habile dispose (les versets où les stiches) artistiquement avec des blancs qu'il laisse au commencement et à la fin. En tout cas, il n'y est pas question d'accents.

crés. Les notes massorétiques y abondent. Eh bien, on y chercherait en vain la moindre trace des signes graphiques, destinés à indiquer les voyelles ou les accents. Il doit être bien permis de conclure de ce silence que, vers 700, la ponctuation n'était pas plus connue par les docteurs, qu'elle ne l'avait été vers 500.

Si l'introduction des points-voyelles est postérieure à l'an 700, l'ignorance où nous sommes au sujet des auteurs, de l'époque et de la patrie de cette œuvre capitale devient d'autant plus inexplicable. Après la clôture du Talmud, il se passe près d'un siècle et demi, qui sont enveloppés d'une grande obscurité. Sans doute, on étudie, corrige, augmente, annote la grande compilation que les derniers rabbins talmudiques venaient de léguer à leurs successeurs, mais on ne connaît que peu de travaux originaux appartenant au VIe siècle; puis le VIIe, pendant lequel le jeune islam bouleverse la Syrie et l'Irak, pouvait bien cacher au monde une réunion de savants solitaires qui se consolaient des malheurs du temps dans une retraite discrète où ils se livraient à l'étude de la Bible et à l'invention du système de vocalisation, destiné à en faciliter la lecture et l'intelligence. Mais, au VIIIe siècle, en pleine activité du *gaonat*, lorsque l'histoire de la littérature juive est toute grande ouverte devant nos yeux, comprend-t-on un travail aussi important paraissant tout à coup au grand jour sans qu'on connaisse l'officine où il a été élaboré et sans qu'on nous montre l'homme ou les hommes qui l'ont entrepris?

La difficulté du problème même, ce semble, doit nous indiquer l'endroit où nous avons à en chercher la solution. Il nous paraît évident que les premières tentatives pour rendre nos textes lisibles devaient avoir été faites dans les modestes écoles où des maîtres obscurs enseignaient aux jeunes enfants à lire ces textes. Le magister, ou le *makrê dardeké*, « le maître de lecture des jeunes enfants », n'était guère estimé par les fiers docteurs qui siégeaient dans le *Bêt ham-midrasch* et y discutaient gravement les hautes questions d'une casuistique subtile. On leur livrait des fragments de rouleaux qui étaient impropres au service public, sur lesquels ils donnaient l'enseignement à la jeunesse accroupie autour d'eux. On commençait par apprendre les noms des lettres, ce qui causait quelquefois des difficultés aux enfants, et nous possédons un passage talmudique curieux, qui nous montre le procédé ingénieux dont se servaient certains maîtres [1]. Ainsi, pour faire retenir aux petits les noms de *Gimmel, Dalet,* ils leur prononçaient les mots *gômêl dallîm,* ce qui veut dire : « il fait du bien aux pauvres, » et ainsi de suite; le maître prononçait ensuite un mot et ses élèves le reproduisaient et le gravaient dans leurs têtes. Mais si ceux-ci n'étaient pas bien doués, il fallait avoir recours à un moyen extérieur, propre à leur en rappeler la lecture. Je m'imagine que ce travail latent pouvait se continuer longtemps dans les écoles, se constituer même d'une manière par convention uniforme entre les divers maîtres, sans que

1. Talmud de Babylone, *Sabbat*, 104a.

le haut enseignement en prît connaissance. Les enfants du peuple se contentaient de quelques prières qu'ils avaient apprises par cœur, et des lambeaux de l'Ecriture qu'ils avaient retenus ; pour le reste, ils se livraient à leurs occupations mondaines. Ceux qui par leur intelligence étaient propres à pousser plus loin leur instruction et à passer à l'étude de la *Mischnâh* [1], oubliaient bien vite les écoles élémentaires, où ils avaient passé leur première enfance. Mettez que pendant les deux siècles qui suivirent la clôture du Talmud, les maîtres d'école eussent développé de plus en plus leur méthode de noter les sons, et qu'à la suite de l'ignorance croissante des masses, les fragments de Bible ou des livres entiers pourvus de signes fussent sortis de l'enceinte des écoles pour se répandre dans le monde juif, on comprend aisément que, selon les connaissances plus ou moins étendues des maîtres, les copies pussent être plus ou moins correctes, et qu'alors des hommes instruits, au courant des traditions, des *massorètes,* dussent se charger d'établir solidement les lectures exactes, en se servant de ces signes mêmes qui avaient fini par avoir cours dans le public. Qui dans ce cas pouvait, qui voulait prétendre à l'invention du système ? Des travaux de cette nature se font spontanément, successivement ; à un jour donné, on les trouve exécutés sans qu'on sache quand, ni par qui.

Examinons maintenant quels ont été les signes qui ont dû se présenter les premiers à l'esprit des maîtres. Sans doute les mêmes qui, de tout temps, ont été choisis par les orientaux. Arrêtons-nous un instant chez les autres nations sémitiques. Le peuple qui, en transformant la parole parlée en mot écrit, fut le plus parcimonieux dans le tracé de son écriture, fut le peuple phénicien. Il s'est borné strictement à la représentation des consonnes, sans noter par quoi que ce soit la modalité du mot, si cette modalité s'indiquait par une voyelle seulement ; *nadartou, nadarta, nadarti, nadarat,* sont marqués en phénicien par les quatre mêmes consonnes. Cette économie fut-elle observée sur la pierre seulement ? Nous serions assez disposé à le croire ; mais, comme nous ne possédons absolument aucun fragment de livre phénicien, nous ne saurions rien affirmer à cet égard ; les autres nations, telles que les Syriens et les Arabes, se sont servi de bonne heure de certaines consonnes qui, par leur nature faible, se rapprochent le plus des voyelles pour déterminer à l'œil le son qui devrait accompagner la consonne ; ce sont l'*alef,* le *yôd* et le *wâw* que les grammairiens du moyen âge ont surnommés pour cette raison les *matres lectionis.* Pour le *wâw* et le *yôd,* l'hébreu a fait comme les langues sœurs ; il s'en est servi souvent, l'un pour présenter les sons *ô* et *ou (u)*, l'autre pour l'*i* et les divers *e.* L'emploi de ces lettres vocaliques, on l'a remarqué, s'augmentait même à mesure que la langue vieillissait, se corrom-

1. D'après *Abôt*, v, 20, on enseignait la lecture aux enfants âgés de cinq ans, et la *Mischnâh* à ceux qui étaient arrivés à dix ans. D'après Tosseftâ *Hagigâh*, 1, 2, la langue sacrée doit être enseignée à l'enfant dès qu'il sait parler.

pait et tombait en décadence. Si le nombre en est encore relativement peu considérable dans les livres de l'Ecriture, elles sont, par contre, très-répandues dans les textes néo-hébraïques comme le *mischnâh*. Pour l'*alef* seul, l'hébreu n'a pas pu suivre la même voie que le syriaque et surtout l'arabe ; car cette lettre ne se place jamais en hébreu comme lettre servile entre deux radicaux d'un mot, ni ne remplace, comme en arabe dans les racines concaves, le second radical, *wâw* ou *yôd*. Cependant on paraît avoir fait un essai d'employer l'*alef* pour le son de l'*a*, et la Bible offre un certain nombre de mots, écrits avec *alef*, comme lettre vocalique [1]. Mais ces rares exemples ne se présentent que pour des racines faibles, écrites avec deux lettres radicales. Un *alef* inséré dans une racine trilitère, comme *kâtab*, qu'on aurait écrit *kaf*, *alef*, *taw* et *bêt*, aurait paru une monstruosité [2]. Le seul moyen qui restât dans ce cas était de placer au-dessous de la lettre qui devait se prononcer avec un *â*, un petit *alef*, auquel on enlevait un de ses deux jambages (א), et dont la barre oblique a fini par prendre une direction horizontale afin de s'adapter mieux à la barre inférieure de la lettre, à laquelle il appartenait. C'est là, à notre avis, l'origine du *kâmés* (ָ), dont on a méconnu jusqu'à ce jour la nature [3]. Pour l'*a* ordinaire ou *patah* (ַ), on est allé jusqu'à supprimer les deux jambages. Ceci avait lieu dans la ponctuation, dite palestinienne. Dans la ponctuation babylonienne, l'*â*, placé, comme le veut ce système de ponctuation, au-dessus de la lettre, a une forme analogue ; seulement l'*alef*, qui a produit ce signe, paraît avoir eu plutôt le tracé de l'alef palmyréen. Pour le *patah*, on s'est contenté de resserrer quelque peu le jambage restant contre la barre du milieu.

Le fait que nous avançons se confirme par les procédés suivis par l'arabe et l'araméen. En thèse générale, on peut affirmer que la représentation graphique des voyelles s'est toujours effectuée, soit par un ou plusieurs points, ajoutés à la consonne, soit par des lettres réduites et altérées par suite de l'usage spécial qu'on en faisait. Ainsi, en arabe, de même que le *dhamma* est un *wâw* encore fort bien conservé, le *fatha* et le *kesré* ne sont évidemment qu'une représentation de l'*élif* et du *yâ*, le premier incliné, le second écrasé et devenu méconnaissable. L'*élif*, comme lettre même, a subi le sort du *patah* hébreu, puisqu'il a perdu ses deux jambages pour ne conserver que la barre du milieu. On peut

---

1. Ces exemples, réunis dans la Massore, se trouvent chez Olshausen, *Lehrbuch d. hebr. Sprache*, p. 71.

2. L'aspect d'un texte mandéen fait voir à quel point l'insertion fréquente de cette lettre rend les mots méconnaissables. Les Talmuds renfermaient autrefois beaucoup de ces *alef*, qu'on a supprimés dans les éditions, comme on peut l'observer dans les mauuscrits d'anciens ouvrages, où des passages talmudiques sont cités.

3. Le jambage inférieur de l'*alef* manque régulièrement, lorsque cette lettre est combinée avec *lâméd*. Dans une inscription, placée sur un ossuaire, appartenant à M. Clermont-Ganneau, remontant aux premiers siècles de notre ère, le mot *'éschét* « femme », est écrit avec un *âlef*, qui est privé de son jambage inférieur.

suivre facilement le progrès de l'usure que subit l'*alef* sur l'excellente table paléographique de M. Euting [1], comme sur celle tracée naguère par M. Deecke [2]. On sait qu'en syriaque, les cinq signes des voyelles ne sont autres aujourd'hui que les cinq voyelles grecques, α, ε, η, ο, ου, qui ont dû, pour cet emploi, subir des transformations analogues à celles auxquelles l'*âlef* a dû se soumettre pour devenir k*amés et pata*h. Nous savons que les grammairiens syriens avaient pensé un instant à introduire les lettres grecques qui servent de voyelles, dans la ligne des consonnes mêmes [3]; mais cette étrange juxtaposition de caractères syriaques et grecs a paru si bizarre qu'on y a bientôt renoncé.

Nous serions assez disposé à déduire le *sêré* et le *ségôl* d'une nouvelle transformation du *pata*h, et à penser que dans le premier (ֵ) on n'a conservé que les deux extrémités du *patah* (ַ), et que, dans le second (ֶ), on a d'abord donné aux deux points du *sêré* une direction oblique (.), et qu'on a ajouté le troisième point seulement pour indiquer mieux la place des deux autres. Ce qui nous confirme dans la pensée que telle était l'origine du *ségôl*, c'est la ponctuation babylonienne, où, à côté du *sêré* (ֵ), le *ségôl* a conservé ses deux points obliques (.), bien entendu, tous deux mis au-dessus de la lettre. Si, en outre, nous préférons rattacher ces deux voyelles aux k*âmés* et *pata*h, c'est que les massorètes nomment le *sêré*, petit k*amés*, et le *ségôl*, petit *pata*h, et qu'ils ne mentionnent encore le nom d'aucune autre voyelle. Lorsqu'ils en parlent, ils mettent seulement *alef* + *yôd*, ou *alef* + *wâw*, comme bases; mais ils ne parlent ni de h*îrék*, ni de h*ôlém*. Nous savons néanmoins qu'on peut être tenté de rattacher les deux *e* aux sons de l'*i*.

Les noms des quatre signes, dont nous avons parlé, sont évidemment postérieurs aux signes eux-mêmes, mais ils s'expliquent parfaitement par l'origine que nous avons supposée à ces signes. Un passage du *Targoum* (*Cantique*, VIII, 14), jette une grande lumière sur les deux premiers noms; il y est parlé d'un animal qui dort, ayant un œil *fermé* (k*emîs*), et l'autre *ouvert* (*petîa*h). Cette opposition des deux racines nous suggère la pensée, que les noms de ces deux signes proviennent de la recommandation que faisait le maître d'école aux enfants lorsqu'ils devaient prononcer les consonnes avec l'une ou l'autre voyelle : il leur disait k*emas poumak* « ferme ta bouche », ou *peta*h *poumak* « ouvre ta bouche », selon qu'ils avaient à émettre l'*â* ou l'*a*. Il en serait alors de même des deux autres signes, pour lesquels le maître ordonnait aux élèves, *seré poumak* « élargis ta bouche », et *segal poumak* « arrondis ta bouche [4] ». Les noms des signes tirent donc leur origine des impératifs, ce qui explique particulièrement le *yôd* du mot *sêrê*; si ces impératifs, en devenant

1. *Semitische Schrifttafel*, entworfen von J. Euting, Strasbourg, 1877.
2. Zeitsch. d. D. m. G. XXXI, p. 102 et suiv.
3. M. Wright, (Catal. of the Syriac Manuscripts in the Bristish Museum, III, p. 1168 et suiv.) — Martin, *Jacques d'Edesse et les voyelles Syriennes*, p. 455 et suiv.
4. Voir mon *Manuel du Lecteur*, p. 160 et suiv.

des noms appellatifs, sont prononcés autrement, ceci provient de ce qu'on voulait donner à la première lettre de chaque nom des voyelles, la voyelle même que ce nom devait désigner.

Nous passons maintenant aux trois dernières voyelles, dont il était moins urgent de doter le texte, puisque le *yôd* et le *wâw* s'y trouvaient souvent écrits. Cependant le caractère sacré de l'Ecriture s'opposait à ce qu'on écrivît *plene* les mots pour lequel la tradition avait constitué une *scriptio defectiva*. On finit donc par avoir recours à l'autre moyen graphique usité parmi les Orientaux, aux points. On plaçait le point au-dessous de la lettre pour l'*î*, au-dessus d'elle pour l'*ô*, et au milieu de la lettre pour l'*ou* (*u*). Pour l'*ou*, on n'avait cette dernière ressource que lorsqu'il y avait un *wâw* derrière la consonne; dans les autres cas, la place était déjà prise par le *dâgésch* (signe de redoublement), qui était donc antérieur à l'introduction des signes des voyelles. On plaçait alors trois points (⸌) au-dessous de la lettre, ce qui, à notre sens, n'est qu'une manière typique d'indiquer le point du milieu, en le plaçant entre deux autres points[1]. D'autre part, dans la ponctuation babylonienne, qui occupe toujours le dessus des lettres, l'*î* est présenté par un point au-dessus de la lettre, l'*ô*, par un second point au-dessus du premier (:) et l'*ou* par une petite barre verticale (ı), évidemment un petit *wâw*, qu'on préférait à la notation par trois points superposés.

Les trois noms adoptés par ces trois voyelles, sont encore empruntés à des racines qui s'appliquent aux sons, émis par les dents ou les lèvres. L'*i* est nommé h*îrék*, parce que h*ârak* signifie grincer ou produire un son aigu avec les dents (*Ps.*, xxxv, 16; *Job*, xvi 9; *Lam.*, ii, 16); h*âlam*, d'où vient le nom de *hôlém* pour l'*ô*, veut dire comprimer, et on trouve l'expression *zimnîn dehâlîm sifwâtêh* « souvent il presse ses livres », (*Chôlin*, 123[b]); enfin, pour le nom de *schourék*, qui désigne l'*ou* (*u*), on peut citer le Targoum de *Lam.*, ii, 15, 16 : *scherickou besifwathon* « ils sifflaient avec leurs lèvres ». Les trois derniers noms sont donc comme les quatre premiers empruntés aux mouvements faits par les organes pour produire les sons.

Ces sept noms se trouvent, que nous sachions, réunis pour la première fois chez Saadia (930) dans son commentaire arabe sur le Sêfer Yesîrâh[2]. Ils sont les seuls noms authentiques. Car le nom de *schébér* qu'on rencontre plus tard, n'est que la traduction du *kesra* arabe, et il a disparu de nos grammaires; le nom de k*ibbous* pour *schourék*, est également un produit étranger, l'équivalent du *dhamma* arabe; et, en se maintenant à côté du nom hébreu pour constituer une différence entre l'*ou* représenté par le point dans le *wâw* et l'*ou*, représenté par les trois points au-dessous de la lettre, il a créé pendant longtemps une regrettable confusion dans l'exposé de la phonétique hébraïque.

1. Nous avons déjà donné cette origine du *Schourék*, *Journ. as.*, 1866, II, p. 413, note.

2. Le passage est cité en entier dans mon *Manuel du lecteur*, p. 207, note.

Comme conclusion à notre article, nous soutenons donc : 1° que ni les signes ni les noms des voyelles n'étaient connus par les docteurs avant le VIIIe siècle; 2° que le système des points-voyelles est sorti des écoles élémentaires, où les maîtres s'en servaient pour l'instruction des jeunes enfants; 3° que les Massorètes l'ont trouvé à peu près fixé et arrêté, lorsqu'ils s'en sont emparés pour le régler et en écarter les erreurs de prononciation qui pouvaient s'y être glissées; 4° que les signes consistent soit en caractères de lettres, réduits et altérés, soit en points différemment disposés; 5° que ces signes sont pour le fond identiques dans les deux ponctuations, palestinienne et babylonienne; 6° qu'on peut distinguer d'abord l'époque où l'on a indiqué le *dâgèsch*, puis celle des quatre premières voyelles, et en dernier lieu, celle où l'on a introduit dans le texte les trois dernières voyelles; enfin 7° que les noms des voyelles, désignant divers mouvements de la bouche, étaient à l'origine des impératifs, qui recommandaient aux enfants la forme qu'ils devaient donner à leurs organes pour produire les sons.

Joseph DERENBOURG.

---

116. — **La duchesse d'Aiguillon, nièce du cardinal de Richelieu, sa vie et ses œuvres charitables, 1604.1675,** par A. BONNEAU-AVENANT, lauréat de l'Académie. Paris, Didier, 1879, in-8° de 492 p. — Prix : 8 fr.

M. A. Bonneau-Avenant est l'auteur d'un ouvrage sur *Mme de Miramion, sa vie et ses œuvres charitables*, qu'a naguère couronné l'Académie française. Je ne serais pas surpris que le même honneur fût réservé à son livre sur la fille adoptive du fondateur de l'illustre compagnie. Outre que le sujet choisi semble appeler la récompense, la biographie de la duchesse d'Aiguillon est une de ces honnêtes publications auxquelles on ne peut refuser son estime. L'auteur n'est ni un grand érudit, ni un grand écrivain, mais les bons et beaux sentiments dont il est animé se reflètent dans presque toutes les pages de sa monographie; la vertu, la charité reçoivent de lui des hommages sans nombre ; c'est un homme de bien qui a voulu faire un livre plus moral qu'attrayant, et qui y a parfaitement réussi.

M. B.-A. éprouve la plus vive sympathie, la plus vive admiration pour son héroïne, et voici comment il résume *(préface*, p. II, III) les éloges dont il comble en tout le volume cette *grande chrétienne*, comme il l'appelle : « Rien n'est plus ignoré et plus méconnu que son caractère et les événements particuliers de sa vie. Ce fut cependant une existence pleine d'intérêt, que celle de la nièce du grand cardinal, existence malheureuse, partagée presque également entre le monde, qu'elle n'aimait pas, mais au milieu duquel son rang l'obligeait à vivre, et le cloître, où elle aurait été s'ensevelir si l'autorité de son oncle ne lui en eût fermé les portes. Orpheline dès l'enfance, mariée contre son goût, veuve presque

en même temps qu'épouse, et privée des joies de la maternité, la duchesse a connu toutes les douleurs. Elle a eu tous les dévouements, et elle n'a recueilli que l'ingratitude; car ses neveux, qu'elle avait élevés comme ses enfants, ont causé ses plus vifs chagrins. Fille adoptive d'un ministre presque roi, elle a occupé longtemps, auprès de lui, une place digne d'envie. Mais, *semblable à l'ange de la clémence assis près de la justice* (1), Mme d'Aiguillon n'a profité de son crédit que pour intercéder en faveur des coupables, consoler les affligés et secourir les pauvres. »

On a là le ton du livre ou plutôt du panégyrique. Quelqu'un a dit que c'était l'oraison funèbre de Fléchier délayée en 500 pages. L'épigramme est injuste, mais elle montre, en l'exagérant, le défaut principal du biographe. Il a trop cru à la perfection de la nièce du cardinal et il a trop insisté sur cette perfection. Les saints eux-mêmes sont fragiles. Pourquoi donc attribuer l'impeccabilité à une personne qui a été calomniée, je le veux bien, mais qui, comme les meilleures et les plus respectables femmes, mêlait, sans aucun doute, quelques faiblesses à ses exquises qualités ? N'oublions pas le mot vulgaire : qui veut trop prouver ne prouve rien, et, dans les plus légitimes glorifications, faisons toujours la part du diable.

M. B.-A., se servant de quelques documents des archives de la maison de Richelieu, qui ont été mis à sa disposition par le marquis de Chabrillan, petit-fils du dernier duc d'Aiguillon, et de quelques autres documents des dépôts publics de Paris et de Poitiers, mais se servant beaucoup plus encore des mémoires contemporains, nous donne tour à tour des détails plus exacts que nouveaux sur l'enfance de Mlle de Pontcourlay, sur la vie de la jeune fille au château de Richelieu, sur ses affectueuses relations avec son oncle et tuteur l'évêque de Luçon, sur son mariage avec le marquis de Combalet, sur son prompt veuvage, sur sa nomination de dame d'atours de la reine-mère, sur son exil de la cour, sur la tentative d'enlèvement dont elle fut l'objet, sur la protection qu'elle se plut à accorder au grand Corneille, sur le duché-pairie d'Aiguillon érigé en sa faveur, sur ce qui passa autour d'elle pendant la dernière campagne de Richelieu, sur les soins dont elle entoura son oncle mourant, sur sa présence à la cour d'Anne d'Autriche, sur sa vie pendant la Fronde, sur son rôle de gouverneur du Havre, enfin sur ses dernières années.

Autour du portrait en pied de la duchesse d'Aiguillon sans cesse retouché et sans cesse embelli, M. B.-A. a placé un grand nombre de petits portraits, de *médaillons,* notamment ceux de la mère de Richelieu (Suzanne de la Porte), de son père, le grand prévôt de France, de Mme de Pontcourlay, la sœur du futur ministre, de Louis XIII, du cardinal de Bérulle, du Père Joseph, du comte de Béthune, des carmélites Mlle de Fontaines et Mme de Bréauté, de Marie de Médicis, du comte de Soissons, du cardinal de la Valette, de Voiture, de Gombauld, de Saint-

1. Je souligne cette figure de rhétorique, sur laquelle j'aurai l'occasion de revenir.

Vincent de Paul, de Mlle de Rambouillet, du duc de Richelieu, etc. La plupart de ces personnages sont si connus, qu'il était inutile de les peindre de nouveau, même en raccourci.

M. B.-A. est aussi un peintre de paysages. C'est ainsi que nous lui devons la description (p. 7-9) du château de Glénay, « dont nul touriste n'a encore révélé la poétique existence » [1], celle du château de Richelieu (p. 22), celle de la forêt de Milly (p. 92) et du château du même nom (p. 94), descriptions dont il faut rapprocher celle du tombeau de M. et de Mme de Pontcourlay (p. 124-125) et celle de l'hôtel (le Petit-Luxembourg) qu'occupa la duchesse d'Aiguillon dans la dernière moitié de sa vie (p. 349-351).

Ce que l'on goûtera peut-être le plus dans le gros volume de M. B.-A., c'est une douzaine de documents inédits. Le premier que l'on rencontre (p. 5) est aussi le plus intéressant de tous : je veux parler d'une lettre de Henri IV, écrite avec le plus aimable entrain, à un gentilhomme (Louis de La Rochejacquelein), qui était le frère utérin du baron de Pontcourlay, père de la duchesse d'Aiguillon [2]. Indiquons encore (p. 31, 32) deux lettres de Suzanne de La Porte, l'une qui provient de la collection d'autographes du baron de Girardot et l'autre qui est parmi les manuscrits de la bibliothèque de Poitiers, deux lettres de Mme de Combalet à son intime ami le cardinal de la Valette (p. 231, 238), extraites des collections de la Bibliothèque nationale (Supplément français, no 910), une lettre de la même au cardinal Mazarin (Collection Baluze), enfin divers billets qu'elle écrivit à Mme de Sablé (p. 438-440) et qui nous ont été conservés dans les célèbres portefeuilles du docteur Valant. L'ouvrage renferme beaucoup d'autres documents que l'on pourrait, au premier abord, croire inédits, car M. B.-A. ne les cite que d'après les originaux de la Bibliothèque nationale. Mais, en y regardant de près, on reconnaît un grand nombre de pièces déjà publiées dans les *Lettres, instructions diplomatiques et papiers d'Etat du cardinal de Richelieu* [3]. Evidem-

1. M. B.-A. nous apprend (p. 7) que c'est dans cette demeure, située entre Bressuire et Thouars, et non point à Paris, comme on le croit généralement, qu'était née, vers la fin de 1604, Marie-Madeleine de Wignerod. En revanche, comme il le rappelle, le cardinal, que l'on a souvent fait naître au château de Richelieu, en Poitou, vit le jour à Paris, rue du Bouloi, le 9 septembre 1585.

2. Cette lettre, où manquent la date et le lieu, est autographe et appartient au marquis de La Rochejacquelein, député de Bressuire. Elle n'a pas été connue des éditeurs du *Recueil des lettres missives*. Voir (t. IX, p. 273, 274) trois lettres adressées par Henri IV à ce même Louis de La Rochejacquelein, et qui proviennent des Archives de la famille de La Rochejacquelein.

3. La lettre de Richelieu à sa sœur, de novembre 1611 (p. 13-14), est dans le tome I, p. 74; sa lettre à la reine-mère, d'avril 1616 (p. 36-37), est dans le même tome I, p. 169; sa lettre à M. de Béthune (p. 83) est encore dans ce même tome I, p. 647; sa lettre à Mme de Combalet, du 27 janvier 1630 (p. 160), est dans le tome III, p. 526; sa lettre à Mme de Brézé, du 12 novembre 1630 (p. 185), est dans le tome IV, p. 532; sa lettre au cardinal de la Valette, mal datée du 3 novembre 1630 (p. 258), est dans le tome VI, p. 232, avec la bonne date du 4 novembre 1638, etc.

ment M. B.-A. n'a voulu tromper personne, et c'est par inadvertance qu'il n'a pas, au bas de chaque lettre déjà imprimée, renvoyé son lecteur au recueil de M. Avenel.

Je n'ai pas remarqué de considérables erreurs dans la vie de la duchesse d'Aiguillon. En voici quelques petites : l'auteur (p. 39) donne pour parrains au cardinal de Richelieu « deux maréchaux de France, le duc d'Aumont et le *comte* de Gontaut-Biron ». Le maréchal de Biron (Armand de Gontaut) n'eut jamais le titre de comte ; il resta baron toute sa vie. Ce fut pour son fils, Charles de Gontaut, que la baronnie de Biron fut érigée en duché-pairie (1598). — Nous lisons (p. 98) : « Malheureusement, M. de Combalet mourut plus tristement encore que ne le croyait Bassompierre, car le *Mercure de France* et Toiras affirment qu'après avoir été blessé grièvement le 3 septembre, et relevé parmi les morts, il reprit connaissance et fut porté dans la ville pour y recevoir les secours que réclamait son état, mais que, loin d'y trouver les soins que l'humanité commande envers un ennemi désarmé, *il y fut tué de sang-froid par les huguenots.* » Le *Mercure de France* n'existait pas en 1622 et le recueil dont veut parler M. B.-A. est le *Mercure françois* de Richer, suite de la *Chronologie septenaire* de Palma Cayet. Quant à Toiras, il n'a jamais rien affirmé sur le cas de M. de Combalet. M. B.-A. doit avoir confondu le vaillant capitaine avec l'historien de ce capitaine, Michel Baudier. L'assassinat de M. de Combalet est, du reste, très douteux, comme M. B.-A. peut s'en assurer en lisant une excellente note du dernier éditeur de Bassompierre, M. de Chantérac [1]. — Le duc de Montmorency ne fut pas (p. 187) « arrêté à Lectoure, tandis que Monsieur posait bas les armes ». Il fut *arrêté,* couvert de blessures, sur le champ de bataille même de Castelnaudary, et il fut conduit par le vainqueur, le maréchal de Schomberg, au château de Lectoure, dont le marquis de Roquelaure était gouverneur, et d'où, un peu plus tard, le complice de Gaston fut transféré à Toulouse pour y être jugé et décapité (30 octobre). — Une erreur plus grave est celle que commet M. B.-A. (p. 348), quand il nomme Balzac parmi « les hommes de lettres que Mme d'Aiguillon se plaisait à recevoir », après qu'elle fut de retour à Paris (1646). L'auteur du *Socrate chrétien* ne mit jamais les pieds chez la nièce du cardinal de Richelieu, ni avant ni après 1646. Il ne fit pas un seul voyage à Paris dans les dix dernières années de sa vie, et quand même il ne se fut pas *confiné,* selon l'expression de l'abbé d'Olivet, dans sa terre de Balzac, on ne l'eût pas compté au nombre des visiteurs du Petit-Luxembourg, car il détestait de tout son cœur la maîtresse du logis [2].

---

1. *Journal de ma vie, Mémoires du maréchal de Bassompierre publiés pour la Société de l'histoire de France,* t. III, 1875, *Appendice,* p. 429-430.

2. Le 25 mars 1644, Balzac (*Mélanges historiques* de la *Collection des documents inédits, nouvelle série,* t. I, 1873, p. 505) écrivait à Chapelain : « Que pensez-vous du procès que Monseigneur son père [le père du Grand Condé] a intenté contre notre princesse au teint de safran [la duchesse d'Aiguillon] ? Mais comment le

Les lacunes, dans le livre de M. B.-A., sont plus nombreuses que les erreurs. On doit, avant tout, lui reprocher de n'avoir pas discuté à fond les accusations de Guy-Patin, de Tallemant des Réaux, de M. Michelet, etc. Une minutieuse discussion des textes défavorables à la duchesse d'Aiguillon aurait mieux servi sa cause que tous les éloges qui lui ont été prodigués d'un bout à l'autre du volume. Au sujet du traité de Cinq-Mars avec l'Espagne (p. 285), on regrette que M. B.-A. n'ait pas cité les magistrales pages de M. Avenel (*Le dernier épisode de la vie du cardinal de Richelieu*, 1868). — Sur le mariage du petit-neveu du cardinal et d'Anne du Vigean, veuve de François-Alexandre d'Albret, seigneur de Pons (p. 379), M. B.-A. aurait trouvé de piquants renseignements dans la *Revue d'Aquitaine* (t. XI, 1867, p. 137-140), où a été publiée une *lettre du duc de Richelieu à la duchesse d'Aiguillon*, tirée du portefeuille ccxv de la Collection Godefroy, à la Bibliothèque de l'Institut. M. B.-A. aurait pu ajouter à ce qu'il dit des relations de son héroïne avec divers poètes et prosateurs, une curieuse énumération des livres qui lui furent dédiés. Je me souviens d'en avoir rencontré plusieurs ; je citerai notamment l'*Honneste femme*, par le P. Du Bosc, cordelier (Tolose, 1645, in-8°) [1], et *la Clef de la langue romaine dediée à Mme de Combalet, duchesse d'Esguillon*, par P. Bense, professeur à Paris, 1638, in-12 [2]. Enfin M. B.-A., qui s'est plu à mentionner les largesses faites par la duchesse d'Aiguillon aux établissements charitables et religieux, n'a pas rappelé que le diocèse d'Agen dut à sa générosité, sous l'épiscopat de G. de Daillon (1631-1634), l'établissement des Lazaristes à Notre-Dame de la Rose, près de Sainte-Livrade [3].

J'ai cru devoir appeler l'attention des lecteurs, en commençant, sur une phrase qui me paraissait manquer beaucoup trop de simplicité. C'est à pleines mains que M. Bonneau-Avenant répand dans tout son livre les fleurs de rhétorique les plus fanées [4]. Il me semble que tant

---

plus noble et le plus généreux de tous les esprits [c'est-à-dire Chapelain] peut-il avoir un attachement si particulier à la plus avare de toutes les créatures, *ne quid amplius dicam?* » M. B.-A., qui a très complaisamment vanté la beauté de la duchesse d'Aiguillon (p. 129), et qui a même insisté sur un certain « genre d'attraits » lequel était cher entre tous à M. Cousin [voir dans la *Correspondance Littéraire* du 5 novembre 1856, (p. 9), les piquantes observations de M. Lud. Lalanne], s'est bien gardé de signaler le teint jaune de l'ennemie de Balzac.

1. Le bon Père a dédié les deux premières parties à Mme de Combalet et la troisième partie à S. A. Royale, Madame Christine de France, princesse de Piémont, reyne de Chypre, etc.

2. C'est une petite grammaire latine élémentaire, que je crois assez rare.

3. *Histoire religieuse et monumentale du Diocèse d'Agen* par l'abbé Barrère, v. II, 364.

4. Voici quelques exemples pris à peu près au hasard : « C'est à l'horizon boisé de cette mélancolique vallée que s'arrêtèrent ses jeunes regards et ses premiers pas. » (p. 9). — « Là, sa jeune intelligence, en se développant comme une fleur sauvage, loin des yeux du monde, sous la douce influence de sa pieuse mère, acquit une droiture et une maturité que le malheur devait encore fortifier » (p. 10). —

de métaphores sont quelque peu déplacées en un ouvrage sérieux, et que les poètes et les romanciers ont seuls le droit de s'éloigner autant du style naturel.

T. de L.

---

117. — **Les Pensées de Pascal,** texte revu sur le manuscrit autographe, avec une préface et des notes, par Auguste Molinier, 2 vol. Paris, Lemerre. 1877-1879, LXXXIII + 326 p. et 420 p.

La collation du ms. des *Pensées* faite par M. Faugère pour son édition de 1844, a été, jusqu'à M. Molinier, le dernier travail paléographique accompli sur le texte de Pascal. L'édition de M. Havet (1852, 2e éd. 1866) si remarquable par l'Introduction et le Commentaire philosophique qui l'accompagnent, reproduit, à très-peu de chose près, le texte de M. Faugère. L'éditeur a certainement revu, ou du moins fait revoir en partie le manuscrit autographe; mais, son édition n'ayant aucune prétention au titre de *diplomatique,* il serait injuste d'y vouloir trouver autre chose que la première édition *philosophique* des *Pensées* [1]. C'était bien là ce que désirait V. Cousin, lorsqu'il poussait M. Havet à donner un Pascal si peu de temps après M. Faugère, dont il avait été l'instigateur par son fameux rapport de 1842, mais qui travaillait plutôt sous l'influence de Villemain. V. Cousin accusait M. Faugère d'avoir exagéré le scrupule philologique et craignait que l'étude des lettres et des virgules ne l'eût un peu détourné de l'étude des idées. Dans son *Rapport,* il s'était lui-même presque excusé de donner un *recueil de variantes* sur Pascal. Les éditeurs postérieurs à M. Havet ont reproduit la nouvelle vulgate, ou même le texte fautif de Port-Royal; aucun n'a eu recours au ms., dont M. Faugère avait affirmé, bien à tort, que son édition pouvait tenir lieu. L'idée et la nécessité d'une récension nouvelle paraît être

---

« Lorsque le lugubre cortège eut défilé sous les voûtes sonores du donjon, tout retomba dans un silence que rien ne devait plus troubler » (p. 18). — « Comme la fleur que Dieu sème à travers les ruines, et fait croître sur les tombeaux, pour en être l'ornement, Mlle de Pontcourlay avait grandi au milieu des malheurs de sa famille » (p. 74). — « Qui de nous ne s'est plu à contempler ce groupe charmant formé par la jeunesse et la beauté, que l'amour va couronner, et ne s'est dit qu'il n'y avait pas de spectacle plus doux dans la nature? » (p. 77). — On dirait que la lueur du présent, semblable à la lampe de Psyché, doive toujours détruire l'illusion, en nous montrant la réalité » (p. 123). — « La beauté, même à travers les siècles, exerce encore son charme vainqueur » (p. 129). — A côté de ces prétentieuses banalités, on trouve quelques négligences, et même, il faut bien le dire, quelques fautes de français. Je citerai, parmi ces dernières, la phrase que voici (p. 186) : « On raconte qu'il *se regimba.* » Le *Dictionnaire de l'Académie* veut qu'on dise *regimber* et non *se regimber.*

1. On rencontre même, dans le Pascal de M. Havet, quelques erreurs de lecture commises par Port-Royal et que M. Faugère avait corrigées. M. Havet (ou le réviseur) aura sans doute fait usage de la copie peu fidèle du XVIIe siècle (f. fr. 9203), clef très commode pour la lecture du ms.

due à M. M. dont l'édition des *Pensées* a paru en deux volumes, en 1877 et 1879. Le premier volume contient une introduction générale : le second un index (malheureusement incomplet et peu soigné), des notes critiques et des leçons inédites. M. M. n'a pas eu la prétention de nous donner un Pascal nouveau. C'est là un bonheur qui n'est échu qu'à V. Cousin ; mais il nous donne un Pascal renouvelé, dans une édition vraiment originale, où le texte, collationné sur le ms. avec un soin minutieux, est au niveau des exigences de la critique moderne appliquée aux textes de l'antiquité. Dans les 200 pages de notes qui terminent le 2e vol., M. M. a publié, outre des corrections intéressantes, un assez grand nombre de phrases inédites déchiffrées sous les ratures du ms., et dont plusieurs sont d'une grande beauté [1]. Les emprunts faits par Pascal aux Livres Saints, à Montaigne et au *Pugio Fidei* de Raimond Martin, ont été indiqués d'une manière plus complète que dans les éditions précédentes. La comparaison perpétuelle du texte avec Montaigne a même fourni des corrections dans les passages d'une lecture douteuse. Sans doute, ce n'est pas encore là l'édition *diplomatique* que nous demandons, M. M. n'ayant publié que le plus petit nombre des ratures et n'ayant pas indiqué les surcharges. L'éditeur est cependant très-autorisé à dire que le texte de Pascal ne sort pas de ses mains tel qu'il l'a pris, et que son travail marque une nouvelle étape vers l'édition parfaite qu'attendent encore *les Pensées*. A l'appui de ce jugement, il suffirait de citer les longs passages publiés ici pour la première fois (t. II, p. 238 ; t. II, p. 281, etc.), ou d'heureuses corrections telles que *barres* au lieu de *balles* (I, 61) et surtout *les Turcs* pour *les uns* (II, 234), texte inintelligible donné par MM. Faugère et Havet.

Les critiques de détail que nous adresserons à M. M. sont peu nombreuses et, en somme, d'importance secondaire. M. M. n'a publié qu'un choix de ratures : il aurait pu quelquefois les mieux choisir. L'indication des surcharges serait assurément l'une des plus instructives : dans le *Roseau pensant* (I, p. 70), il faudrait avertir que les mots *du règlement* et *sur l'espace* sont des additions. T. I, p. 55 (art. IV, p. 51, Havet), M. M. omet de signaler plusieurs variantes importantes, *et qui encore le matin si troublé* (ligne 3), *pense* remplacé par *est occupé*, *limiers* par *chiens* ; les mots *avec tant d'ardeur depuis six heures* sont une addition. Ce n'est qu'en insistant sur tous ces détails que l'on peut faire toucher du doigt les procédés du style de Pascal. — T. I, p. 149 (Havet, art. X, p. 148), les variantes ne sont pas données, par exemple après *béatitude* (l. 2), la phrase : *Voyons, si vous preniez croix que Dieu est et que vous perdiez, que perdez...* Il serait facile de signaler un assez grand nombre d'omissions de ce genre. — T. II, p. 246, le passage

1. M. Havet a lui-même appelé l'attention sur ces enrichissements du nouvel éditeur dans la *Revue politique* du 24 mai 1879. Il en a donné une liste à peu près complète, à laquelle nous renvoyons le lecteur.

C'est donc la pensée qui fait l'être de l'homme est appelé à tort un commentaire du *Cogito* de Descartes. — T. II, p. 353, M. M. décrit inexactement l'original de la fameuse *Profession de foi*, qui a été publiée très soigneusement ailleurs [1]. — T. I, p. LXX, il contredit ce qu'il a dit p. LXV, au sujet des difficultés de lecture du ms. *Id.*, p. LXIV, M. M. attribue à V. Cousin, dont il parle d'ailleurs sur un ton de supériorité qui ne laisse pas de surprendre, des *livres de philosophie transcendante :* j'avoue ne pas savoir à quels ouvrages il fait allusion. Les fautes d'impression sont nombreuses dans l'Index. Quant à la ponctuation et à l'orthographe adoptées par M. M., je ne peux que les désapprouver. On peut se demander si l'orthographe de Pascal mérite à aucun titre d'être reproduite [2], et je trouve étrange d'aller chercher une ponctuation régulière dans des lambeaux écrits à la hâte où les lettres mêmes doivent être devinées. Pascal ne connaît guère que la virgule et le point, après lequel il se sert ordinairement de majuscules; mais il arrive souvent qu'il ne met aucune ponctuation, que ses points prennent la forme de virgules, etc. En général, je crois que M. Havet a eu raison d'augmenter le nombre des points [3], et que M. M. a fait fausse route en multipliant les virgules, avec l'idée préconçue d'allonger les phrases de Pascal et de le rendre plus semblable à Montaigne. Il y a, entre Montaigne et Pascal, des différences profondes, littéraires et morales, dont M. M. ne s'est pas bien rendu compte. L'accentuation est indiquée de la manière la plus arbitraire. M. M. déclare ne la mettre « que là où l'absence de tout signe aurait pu devenir une gêne pour les yeux. » Ce n'est pas là un critérium bien scientifique, et autant vaudrait n'accentuer pas, ou accentuer comme tout le monde.

Je passe à des critiques plus générales. M. M. a adopté un classement des fragments, conforme, à ce qu'il croit, au plan original de Pascal. Avant lui, M. Frantin et M. Faugère avaient essayé de rétablir ce plan : l'*Entretien avec M. de Sacy*, et quelques rares indications du ms. ont servi de fondement à ces trois restitutions où l'arbitraire et l'esprit de système tiennent une très grande place. A défaut d'un classement vraiment scientifique, il serait sage de se borner à ranger les fragments des *Pensées* sous certains chefs, comme l'ont fait les éditeurs de Port-Royal, sans tenter de reconstruire un monument qui n'a peut-être existé que passagèrement dans l'imagination de Pascal. Je ne serais pas éloigné de croire que le projet d'apologie, que nous connaissons d'ailleurs indirectement, n'est pas la clef de toutes les *Pensées*, mais une *pensée*

---

1. *Rev. de l'Instr. publique*, du 29 déc. 1877.

2. A supposer, ce qui n'est pas, que les difficultés de lecture permettent de l'établir d'une manière certaine. — Je ne vois pas l'avantage d'imprimer *Cromvueil* pour Cromwell (I, 115). Le mot *orgueil* (t. I, p. 90) se trouve écrit *orgeuil* dix lignes plus bas. Il ne faut donc pas louer la régularité de l'orthographe de Pascal.

3. Par exemple, dans la belle et certaine correction du *Roseau pensant*, adoptée par M. Molinier.

comme les autres, pensée de génie qui a souvent agité l'âme de Pascal et dont l'*Entretien avec M. de Sacy* est le développement.

Si M. M., dans son classement, s'est tenu assez près de M. Faugère, il croit par contre devoir s'écarter de ses devanciers au sujet du scepticisme de Pascal. Sa manière de voir est une réaction souvent excessive contre la tendance de V. Cousin, qui a trop *modernisé* Pascal et lui a prêté un scepticisme un peu romantique. Pascal n'est pas sceptique, dit M. M.; ou il ne l'est que par méthode : son but est de démontrer par l'absurde la vérité du christianisme, il est lui-même le plus fervent des chrétiens. Cette vue ne manque pas de justesse ; mais depuis l'essai de Paradol, que M. M. ne connaît point, rien n'est plus généralement admis, et l'on s'étonne de voir annoncer comme neuve une *explication* des *Pensées* qui a pénétré jusque dans les manuels. Du reste, toute la partie philosophique de la préface et du commentaire de M. M. témoigne qu'il s'est engagé dans ces questions sans une préparation suffisante. M. M., qui se dit rationaliste, se moque volontiers du jansénisme et de Pascal : M. Havet les combat, ce qui est fort différent, et ne prend jamais le ton sec et dégagé qui dépare trop souvent les réflexions de M. M. Quand on préfère Montaigne à Pascal, quand on parle de la *passion à froid*, de *l'amour vague* des héroïnes de Corneille (II, p. 253), on peut encore donner une bonne collation du texte de Pascal : mais on n'a pas tout ce qu'il faut pour le commenter.

Venant après MM. Faugère et Havet, et tirant un très grand parti de leurs recherches, M. M. devait de la reconnaissance à l'un et à l'autre. Comme son édition est plutôt philologique que philosophique, c'est à M. Faugère surtout qu'il est redevable, et il a moins d'obligations envers M. Havet. Or, il se trouve précisément que M. M. est fort équitable envers M. Havet, tandis qu'il n'a pas assez d'expressions sévères, railleuses même parfois, pour M. Faugère, dont l'édition a tout au moins, sur celle de M. M., l'avantage de l'avoir précédée et de lui avoir montré la voie [1].

Je dois noter une autre circonstance où M. M. s'est montré bien sévère envers un autre travailleur. Le premier vol. du Pascal de M. M. a paru au mois de février 1877. Peu de temps après, le ms. des *Pensées* était étudié en partie par un élève d'une de nos écoles, qui ignorait complètement l'édition de M. M. Empêché par ses occupations de continuer sa collation, il en exposa les résultats et les conclusions dans un travail qui allait paraître, lorsqu'il eut communication du premier vol. de M. M. En conséquence, tout en publiant son étude dans la *Revue de l'instruction publique* [2], l'auteur annonçait que la récension nouvelle, dont il

1. L'équité prescrivait à M. M. d'indiquer, parmi les lignes raturées qu'il publie, celles qui l'ont déjà été par M. Faugère. Il ne l'a point fait, mais il signale avec insistance les moindres erreurs de son devancier. (V. surtout t. II, p. 337.)

2. Sous les initiales Σ. P. (nos de déc. 1877 et janvier 1878).

montrait la nécessité, avait reçu un commencement d'exécution. Outre une vingtaine de corrections et quelques phrases raturées encore inédites, l'étude signée Σ. P. contenait un plan et des spécimens en vue d'une édition définitive, c'est-à-dire *diplomatique*, et quelques indications sur la possibilité d'un classement chronologique des fragments, fondé sur la nature du papier, la couleur de l'encre et les caractères de l'écriture. Les *Pensées* étaient, pour Σ. P., moins l'ébauche d'une œuvre systématique que le journal intime de la vie religieuse de Pascal : et il lui semblait qu'on ferait un meilleur usage des débris que Pascal nous a laissés, en les faisant servir à l'histoire de sa vie qu'en les disposant arbitrairement pour reconstituer l'œuvre qu'il n'a pas faite. Cette opinion, développée avec détail, méritait au moins un examen sérieux. M. M. reconnaît, il est vrai, que Σ. P. a découvert un feuillet écrit sur les deux côtés, collé à plein par le premier relieur, et a pu rétablir ainsi le texte de deux fragments dont on ne possédait plus qu'une copie très-altérée. Mais il ne mentionne pas les autres corrections de Σ. P. ainsi que la publication, pour la première fois complète, de la *Profession de foi* qu'il a lui-même donnée inexactement.

Ces réserves, qui ne s'adressent pas à l'érudition de M. M., ne nous empêchent pas de reconnaître la très haute valeur de son travail. Espérons que l'accueil fait à cette édition engagera l'auteur à nous donner une édition *diplomatique* de Pascal[1], édition qui reste encore à faire, tandis que nous avons des *fac-simile* du *Mediceus* de Virgile et du *Laurentianus* d'Eschyle, et que l'Allemagne vient de nous envoyer une édition photographiée du ms. Digby du *Roland*. Que de textes classiques, outre les *Pensées* et les *Provinciales*, où M. Molinier nous promet des surprises, réclament une récension nouvelle conforme aux exigences de la vraie critique! Toute la partie des sermons de Bossuet que M. Gandar n'a pas publiés est une mine encore presque inexplorée. Sur les lettres de Voltaire, le travail philologique n'est pas commencé. Notre époque ne doit pas dédaigner ces études, où elle a tout ce qu'il faut pour exceller. Voilà bien des siècles que l'on rencontre de grands savants, dont la tête est une bibliothèque; mais l'amour de l'exactitude, le besoin impérieux de la précision, sont des qualités particulières à notre temps. On peut dire que sa façon de savoir lui fait encore plus d'honneur que ce qu'il sait. Forme primitive et un peu grossière de la science, l'érudition est chose ancienne : c'est la critique qui est nouvelle, et qui donne son prix à notre érudition.

Salomon Reinach.

---

1. Le vœu de voir paraître une *édition photographiée* des *Pensées* a déjà été exprimé par M. G. Pâris, en 1866. lors de la 2me édition du Pascal-Havet.

VARIÉTÉS

Les ancêtres de Colbert.

Les derniers historiens de Colbert ont cherché à savoir si véritablement ce grand homme était issu d'une illustre famille écossaise venue en France vers la fin du XIIIe siècle, ou s'il n'était pas tout simplement fils et petit-fils de marchands drapiers ; mais la question n'a pas encore été complètement vidée, car si les preuves de noblesse fournies par Colbert sont fort suspectes, en revanche les preuves contraires ont été soigneusement détruites par les intéressés, et il est difficile de reconstituer la généalogie du Contrôleur-général. Peu nous importe au fond que Colbert ait été gentilhomme ou non, et notre siècle éprouverait plutôt une sorte de satisfaction à constater que, même sous l'ancien régime, un roturier de génie a pu s'élever si haut; mais la curiosité de l'historien se trouve piquée au vif par ces prétentions à la *naissance* ; il s'acharne, pour ainsi dire, à chercher cette vérité qu'on lui cache, et les plus minces détails prennent alors à ses yeux une certaine importance. Ainsi M. Pierre Clément lui-même, tout en déclarant qu'après de pareils services une discussion généalogique serait au moins futile, a consacré dix ou douze pages de sa belle *Histoire de Colbert* à faire connaître les ancêtres de son héros; cet exemple nous autorise à revenir sur ce sujet pour montrer ce qu'étaient les Colbert avant l'avènement de Jean-Baptiste aux titres et aux honneurs.

M. P. Clément a fort bien établi que, vers la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, quelques-uns des Colbert de Reims, ayant acquis dans le commerce une certaine fortune, achetèrent des charges publiques pour s'anoblir ; en sorte qu'il y avait à Reims des Colbert magistrats ou fonctionnaires, mais aussi des Colbert négociants, et, parmi ces derniers, un marchand drapier dont la boutique avait pour enseigne : *Au Long Vêtu* [1]. Voici quelques preuves nouvelles à l'appui de cette assertion; je les emprunte à un manuscrit du XVIIIe siècle dont la valeur historique ne saurait être contestée : son auteur était à même de très bien connaître les choses, puisqu'il était de Reims comme la famille Colbert, et qu'il est demeuré cinquante ans dans sa ville natale.

Le manuscrit dont il s'agit est une Biographie de Nicolas Colbert, évêque d'Auxerre, et frère puîné du contrôleur-général ; cette biographie

1. Pourquoi Molière a-t-il fait de son bourgeois gentilhomme le fils d'un marchand *de draps*? Ne songeait-il pas à Colbert, que Louvois et les seigneurs de la cour battaient en brèche depuis quelques années? Ne cherchait-il pas à donner à sa pièce un intérêt d'actualité? Il est au moins étrange que Molière, à qui Colbert donna l'idée du Mamamouchi, dit M. P. Clément, n'ait pas réfléchi, que la malignité des courtisans pourrait bien faire un rapprochement entre le contrôleur-général et M. Jourdain.

a été composée vers 1724 par un ancien chanoine de Reims, nommé Jean Gillot, que son opposition à la bulle *Unigenitus* avait fait reléguer à Auxerre après 1710, et l'on comprend que ce chanoine Gillot, ancien grand maître de l'Université de Reims, ancien supérieur du séminaire et homme de confiance de l'archevêque Le Tellier, ait pu connaître quelques particularités intéressantes sur la condition des Colbert [1].

Cette biographie de l'évêque d'Auxerre, l'un des prélats qui se sont le plus illustrés au XVII[e] siècle par leur éminente vertu, n'a sans doute pas été imprimée ; du moins c'est une pièce que n'ont point consultée les biographes de Colbert. Remise d'abord par Jean Gillot à un chanoine d'Auxerre qui était chargé par le chapitre de cette ville « de continuer le recueil imprimé des vies de leurs évêques fini à Jacques Amiot, fils d'un boucher de Melun [2], » la biographie de Nicolas Colbert fut ensuite envoyée par son auteur à M[lle] de Téméricourt, ancienne élève de Port-Royal, et l'une des personnes qui ont le mieux connu l'histoire de cette maison. « Quand cet écrit me reviendra, disait Gillot à M[lle] de Téméricourt dans une lettre que j'ai sous les yeux, je prendrai la liberté de vous l'envoyer, parce qu'il est plein de faits curieux et édifiants. » L'écrit fut envoyé, et il trouva place dans l'un des volumineux recueils de Téméricourt possédés vers 1840 par M. Amable Pâris et communiqués par lui à M. Victor Cousin. C'est dans la bibliothèque de feu M. Pâris qu'il m'a été possible de le consulter et de transcrire les deux pages qu'on va lire, les seules qui nous apprennent quelque chose de nouveau sur la généalogie de Jean-Baptiste Colbert.

« Messire Nicolas Colbert, premièrement évêque de Luçon, ensuite d'Auxerre, naquit à Reims l'an 1628. M. son père n'était pas d'une famille si déchue qu'elle ne conservât une ancienne sépulture dans l'église des Cordeliers [3], et n'eût plusieurs alliances avec la noblesse du pays. Un Colbert avait possédé, il n'y avait pas fort longtemps, la charge de lieutenant-général au présidial ; on en a la preuve dans les premiers registres de l'Université. Un autre avait été capitaine pour le roi de la tour et ville de Fimes. Un troisième était en cour aumônier du roi, chantre et chanoine de l'église métropolitaine ; c'est ce qu'apprennent les registres des conclusions du Chapitre. L'un des oncles paternels de notre prélat a rempli les deux charges de président au même présidial ; c'est le père de M. André Colbert, successeur de Nicolas dans le siège d'Auxerre. Un second a été maire des habitants ; c'est M. Colbert de Torcy [4], père de celui qui a été intendant à Soissons, etc. La famille de M[me] sa mère,

---

1. V. sur Gillot les *Nouvelles Ecclésiastiques* et le *Petit Nécrologe* du XVIII[e] siècle. Il mourut à Auxerre en 1739, âgé de 80 ans.

2. Lettre ms. de Gillot à M[lle] de Téméricourt.

3. Choisy raconte dans ses Mémoires que Colbert fit enlever de nuit la pierre qui recouvrait ce tombeau, et qu'on la remplaça par une autre où se trouvaient relatés les hauts faits du seigneur écossais Kolbert.

4. Peut-être faut-il corriger et lire Turgis.

nommée Bachelier [1], a donné en divers temps sept maires à la ville par l'élection des habitants; Marlot, dans *Metropoles remensis,* en fournit la preuve, et elle a rempli par de bons sujets les premières charges dans plusieurs tribunaux. Notre prélat eut trois frères et quatre sœurs [2] : l'un de MM. ses frères est J. B., marquis de Seignelay, fait contrôleur-général des finances, secrétaire d'Etat avec le département de la marine, sur le bon témoignage qu'en avait rendu le cardinal Mazarin, qui s'en était longtemps servi, et sur celui qu'en portait encore M. Le Tellier, mort chancelier de France. Aussi le feu roi, après avoir reconnu ses grands talents, le fit-il depuis ministre d'Etat.

« Le second est Charles, marquis de Croissy, d'abord intendant de la généralité de Paris, puis successivement ambassadeur extraordinaire en Angleterre, et l'un des plénipotentiaires au congrès de Nimègue, enfin ministre et secrétaire d'Etat pour les affaires étrangères. C'est le père de M. l'évêque de Montpellier et de M. le marquis de Torcy, qui lui a succédé dans ces derniers emplois, à la satisfaction de Louis XIV et avec l'estime du public et la confiance des étrangers.

« Le dernier est M. le comte de Maulevrier-Colbert, lieutenant-général des armées du roi, honoré en 1689 par S. M. du cordon de chevalier de ses ordres, qui produisit uniquement par devant M. de Louvois, chancelier de l'ordre, le brevet de capitaine de la tour de Fimes, donné à quatre de ses ancêtres, pour toute preuve de sa noblesse, comme on l'a ouï dire à M. Le Tellier, archevêque de Reims [3].

« L'une des quatre sœurs de notre prélat fut mariée à M. Des Marais [4], et elle s'est vue mère d'un contrôleur-général des finances et ministre d'Etat et de deux évêques : M. ... de Riez, depuis archevêque d'[Auch] et [M.] de Saint-Malo.

« Les trois autres ont été religieuses dans le couvent des Cordelières urbanistes de Reims, dont le roi en a tiré une en la nommant abbesse du Lys. Les deux autres qui y sont retirées ont été souvent élevées par leur communauté abbesses triennales.

« L'auteur de cet écrit s'est vu dans cette maison [5].

« Nicolas Colbert fit ses premières études à Reims dans le collège des

---

1. Marie Bachelier, veuve de Jean Colbert, négociant de Reims, était non pas la mère, mais la tante et la marraine du contrôleur-général; sa mère se nommait Pussort. Mais peut-être l'auteur veut-il dire que Marie Bachelier était mère de l'intendant de Soissons.

2. M. Pierre Clément dit que Colbert était l'aîné de neuf enfants; le neuvième mourut en bas âge, suivant toute probabilité; il était né, dit M. Jal, cité par M. Clément, le 11 novembre 1638, et il se nommait Antoine Martin.

3. Frère de Louvois, mort en 1710. Jean Gillot était l'homme de confiance et l'ami de son archevêque, dit le petit Nécrologe.

4. Lisez Desmarets; on sait qu'au XVIIe siècle les noms propres n'avaient, pour ainsi dire, pas d'orthographe.

5. Probablement à titre de confesseur ou de supérieur.

Jésuites [1]; M. Callon, chanoine de Reims et premier supérieur du séminaire, l'a raconté à l'auteur. Mais M. son père s'étant établi à Paris avec toute sa famille marchand à la maison qui a pour enseigne le *Long-Vêtu* [2], son fils, jeune homme d'une heureuse physionomie, les poursuivit dans l'université de cette capitale du royaume, et y reçut le degré de docteur dans la faculté de théologie... »

On voit par là ce qu'il faut penser des prétentions de Colbert à la noblesse. Le bon chanoine Gillot fait tous ses efforts pour démontrer que cette famille des Colbert n'était pas complètement « déchue » au commencement du xvii[e] siècle; il serait heureux de pouvoir attester que son héros sort d'une illustre maison, et si la fameuse épitaphe des Cordeliers de Reims : « Cy git ly preux chevalier Richard Colbert, dit ly Escossois Ki f... 1300 » n'était pas au su, de tous les Rémois, une falsification manifeste, Gillot ne manquerait pas de s'en prévaloir, au lieu de dire tout simplement que la famille Colbert avait « une ancienne sépulture dans l'église des Cordeliers. » Mais il est trop sincère pour déguiser la vérité, pour accepter avec la complaisance d'un Moréri une généalogie si notoirement fausse, et il se contente de prouver la noblesse de Nicolas Colbert en disant qu'il y avait parmi ses aïeux des lieutenants-généraux au présidial de Reims, et des capitaines de la tour et ville de Fismes.

Jean-Baptiste Colbert appartenait donc par sa naissance, non-seulement à la catégorie des « petites gens » comme les Séguier, les Fouquet et les Le Tellier, mais même à la classe si méprisée en cour des marchands de camelot et des trafiquants. Appelé par sa position de contrôleur-général à donner des ordres aux plus nobles personnages du royaume, il éprouva le besoin de passer lui-même pour gentilhomme; il se fit faire une généalogie que les courtisans feignirent de croire véritable, et le ministre roturier, devenu le beau-père des plus grands seigneurs, put ainsi atteindre le double but qu'il se proposait : l'établissement de sa nombreuse famille et le bonheur de la France.

A. Gazier.

---

1. C'est peut-être une preuve que Jean-Baptiste Colbert avait lui aussi fait ses études, comme l'a pensé M. Clément. Pourquoi l'aîné, qui sans doute ne manquait pas d'intelligence, aurait-il été moins bien traité que les cadets?

2. Cette phrase n'est pas claire; si l'auteur a voulu dire que le père de Colbert s'était établi à l'enseigne du *Long-Vêtu* à Paris, c'est une erreur; mais une simple virgule placée après le mot *famille* donnerait un sens tout différent : M. son père... [qui était] marchand... Le jeune Nicolas pouvait bien avoir douze ou treize ans lors de ce voyage, ce qui mettrait l'arrivée de Jean-Baptiste à Paris vers l'année 1630.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 6 juin 1879.

M. le marquis d'Hervey de Saint-Denis lit un mémoire d'un jeune sinologue de Stockholm, M. Strindberg. Ce mémoire est relatif aux relations de la Suède avec la Chine et les pays tartares depuis le milieu du XVII[e] siècle jusqu'à nos jours. Les voyageurs suédois qui ont laissé des récits de leurs voyages dans l'extrême Orient sont : Nills Matson Kiœping (mort en 1667) ; Frédéric Cojet, qui fut ambassadeur au Japon ; Ericson Willman ; Rudbeck et son fils, qui étudièrent les mœurs des Tartares ; Strahlemberg, qui fut envoyé en Sibérie comme prisonnier de guerre, et publia une *Description historique de l'empire russien*, traduite et abrégée en français (Amsterdam et Paris, 1757) une carte de la Tartarie, *Tartariae magnae tam orientalis quam occidentalis*, et une traduction de la chronique turque d'Abdul Ghazi. M. Strindberg rappelle aussi que la première plante à thé fut apportée en Europe par un capitaine suédois ; que d'autres Suédois encouragés par Linné, ont étudié la flore chinoise et qu'un missionnaire suédois, nous a donné récemment d'importants renseignements sur les taipings.

M. Léon Heuzey commente une planche de ses *Terres cuites du musée du Louvre* où il a réuni plusieurs représentations inédites du dieu égyptien Bès ; il passe en revue les comparaisons qu'on a faites entre ce dieu et divers types mythologiques ; il mentionne un groupe de terre vernissée bleue, trouvé à Chypre, où une femme nue porte le dieu sur ses épaules ; cette femme serait, d'après d'autres représentations, une déesse-mère.

M. Ravaisson fait hommage d'une étude sur la *Vénus de Vienne* récemment acquise par le Musée des Antiques (elle provient de fouilles faites, il y a un demi-siècle, dans un faubourg de Vienne en Dauphiné) : cette statue est mutilée, il lui manque la tête et les bras, et l'on voit sur son dos une petite main qui devait appartenir à un enfant. M. Ravaisson y reconnaît les débris d'un groupe, souvent reproduit dans l'antiquité et représentant Vénus au bain avec l'Amour. Ce groupe devait, selon M. Ravaisson, être l'œuvre d'un artiste célèbre de l'Asie-Mineure, qui aurait vécu un siècle après Alexandre.

M. Léopold Delisle offre à l'Académie un volume de M. Niepce, *les Manuscrits de Lyon* qui fera connaître l'origine et la valeur d'une partie des manuscrits de la ville de Lyon ; on y voit, par exemple, que les cinq livres du manuscrit du Pentateuque existaient au complet en 1837 à la bibliothèque de cette ville.

M. de Witte offre les livraisons II et III de la *Gazette archéologique* en analysant les principaux articles ; M. Quicherat, un volume, intitulé *Mélanges de philologie*, qui redresse certaines erreurs répandues en grammaire et en métrologie ; M. Egger, une dissertation écrite en grec par M. Sakellopoulo de l'université d'Athènes, sur l'*Etude des lettres latines chez les Grecs de l'antiquité* ; M. Perrot, les deux thèses pour le doctorat de M. Bayet, ancien membre de l'école française d'Athènes (cp. *Revue critique, chronique*, n° 23, p. 428) ; M. Renan, le premier volume d'une *Histoire d'Israël* par M. Ledrain. (Lemerre.)

Séance du 13 juin 1879.

M. Hauréau donne lecture d'un mémoire de M. Egger, intitulé : *Socrate considéré comme l'auteur d'un genre nouveau de composition littéraire.* — M. Egger, dans ce mémoire, commence par rappeler un mot de Saint-Marc-Girardin sur Jansénius : « Jansénius fonda une secte dont peut-être il n'était pas. » On peut dire quelque chose de semblable de Socrate : il n'a jamais écrit, il ne s'est jamais occupé de lit-

térature, et pourtant il a été le véritable créateur d'un genre d'écrit auquel on a donné son nom, le *dialogue socratique*. On ne peut compter comme des essais littéraires sérieux, de la part de Socrate, les quelques pièces de poésie qu'il aurait, suivant quelques uns de ses biographes, ébauchées : il ne fut pas plus pour cela un poète, qu'il ne fut un sculpteur pour s'être essayé dans sa jeunesse (s'il faut en croire la tradition) à sculpter un groupe des trois Grâces. Quant aux lettres que nous avons sous son nom, elles sont universellement reconnues apocryphes. Socrate n'écrivit jamais; il avait même, si l'on en juge par certaines paroles que Platon met dans sa bouche, une sorte d'aversion pour l'art de l'écriture. Son enseignement fut tout oral : il consistait en des conversations qu'il avait tous les jours avec toutes sortes de gens, avec les premiers venus, avec des ignorants aussi souvent qu'avec des savants. Ce fut ces dialogues même, dans toute leur simplicité, que ses disciples s'avisèrent de reproduire, et c'est ainsi que se trouva créé tout naturellement un nouveau genre littéraire. On les trouve d'abords répétés purement et simplement, sans art de mise en œuvre, dans les *Mémorables* de Xénophon; dans le *Banquet* et l'*Economique* du même auteur, le dialogue, considéré comme ouvrage littéraire, est arrivé à un second degré, plus raffiné et plus travaillé; il atteint son plein développement dans Platon. M. Egger développe et fait ressortir les qualités qui distinguent le dialogue socratique tel que l'a compris Platon, et qui lui donnent tant de charme.

L'Académie se forme en comité secret. A la reprise de la séance publique, elle procède aux scrutins pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix Gobert est décerné à M. Paul Meyer, professeur au collège de France et chargé de cours à l'Ecole des Chartes, pour son édition et sa traduction de la *Chanson de la Croisade contre les Albigeois*, publiées par la Société de l'histoire de France. Le second prix est maintenu à M. A. Giry, secrétaire de l'Ecole des Chartes, qui l'a obtenu l'année dernière pour son *Histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au* XIV[e] *siècle* (formant le 31[e] fascicule de la *Bibliothèque de l'Ecole pratique des hautes études*, sciences philologiques et historiques).

Sur la proposition de la commission des travaux littéraires, M. Ulysse Robert, archiviste paléographe, est attaché pour un an en qualité d'auxiliaire à la publication des historiens arméniens des croisades.

L'Académie décide qu'il y a lieu de pourvoir à la place de membre libre devenue vacante par la mort de M. de Lasteyrie. La discussion des titres des candidats est fixée au 20 juin.

Le mémoire de M. Egger, analysé plus haut, est désigné pour être lu au nom de l'Académie à la prochaine séance trimestrielle de l'Institut.

Ouvrages présentés : — *par l'auteur* : Wallon, Histoire de l'esclavage dans l'antiquité, nouvelle édition, vol. I; — *par M. de Saulcy* : Maspero, Examen du second livre d'Hérodote; — *par M. d'Hervey de Saint-Denys* : Henri Cordier, Bibliotheca sinica, dictionnaire bibliographique des ouvrages relatifs à l'empire chinois, fasc. 2; — *par M. Pavet de Courteille* : Ch. de Ujfalvy de Mezo-Kovesd, Expédition scientifique française en Russie, en Sibérie et dans le Turkestan, vol. II : Le Syr-Daria, le Zerâfchâna, le pays des sept rivières et la Sibérie occidentale, avec quatre appendices; — *par M. Heuzey* : Ersilia Caetani Lovatelli, Un vaso cinerario di marmo con rappresentazione relative ai misteri di Eleusi; — *par M. de Witte* : A. Delattre, Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone; — *par M. Le Blant* : Vimont, Catalogue des livres imprimés et mss. de la bibliothèque de Clermont-Ferrand; — *par M. Delisle* : 1° Tamizey de Larroque, Plaquettes gontaudaises, n° 4, Mazarinades inconnues; 2° Andrea Valentini, Il Liber Poteris della città di Brescia.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 28 Juin — 1879

118. — H. M. Sauvaire. **On a treatise on weights and measures, by Eliya, Archbishop of Nisibin.** 23 pp. in-8°.
— Du même : **Arab metrology. II. El-Djabarty.** 32 pp. in-8°. Juin 1877. Mai 1878.

Ces deux opuscules, extraits du *Journal of the Royal Asiatic Society of Great Britain and Ireland,* sont rédigés en français, bien qu'ils se présentent sous le titre étranger ci-dessus transcrit. C'est de la marchandise française — et, disons-le tout de suite, d'excellente marchandise — naviguant sous pavillon anglais. Il s'agit de la traduction de deux fragments arabes, fort intéressants, relatifs à la métrologie. M. Sauvaire, secrétaire interprète de l'Etat, et vice-consul de France à Mogador, a apporté dans ce travail cette parfaite connaissance de la langue arabe que nous avons eu déjà l'occasion de louer ; il a prouvé qu'il possédait, en outre, des informations techniques très-solides sur la matière passablement ardue à laquelle il avait affaire.

Les fragments du traité de l'archevêque de Nisibe, Elias Bar-Sinaeus (mort le 7 mai 1049 J.-C.), fragments conservés dans un manuscrit, malheureusement incomplet, de la Bibliothèque nationale [1], méritent d'attirer particulièrement l'attention. L'auteur arabe attribue (p. 3) la détermination des poids et des mesures par le calcul à un certain philosophe grec qu'il appelle *Qîdoûn* et qui vivait, dit-il, sous le règne de *Fârânoûs,* roi des Macédoniens. Il faut corriger, je crois, dans le texte, *Qîdoûn* en *Fîdoûn* et *Fârânoûs* en *Qârânoûs*. L'on sait qu'en arabe le *fé (f)* et le *qaf (q)* lettres par lesquelles commencent ces deux noms propres, ne diffèrent que par le nombre des points diacritiques qui les surmontent, le *fé* en ayant un, et le *qaf* deux. Il suffit de supprimer un point d'un côté et d'en rétablir un de l'autre — opération de petite chirurgie, étant donné l'art parfois si hardi de guérir les textes malades — pour obtenir des noms grecs de fort bonne mine : Φείδων (= *Feîdoûn*, *Feîdôn,* vocalisa-

1. Bibliothèque nationale, ancien fonds arabe, n° 114, f° 164 v., 184 v.

tion tout-à-fait légitimée par les usages graphiques de l'arabe [1]), et Κάρανος. Karanos apparaît chez les historiens grecs comme le fondateur de la dynastie *macédonienne* [2]. Quant au *philosophe* Φείδων, l'archevêque de Nisibe, ou la source à laquelle il puisait, a évidemment confondu le fameux Phédon (Φαίδων), le disciple de Socrate, illustré par le dialogue de Platon, avec le tyran d'Argos Φείδων, qui est regardé en effet, soit comme le père, [3] soit comme le frère [4] du Karanos de Macédoine. Or ce Pheidon passait précisément, chez les Grecs, pour être le premier qui fit frapper des monnaies en Grèce et qui y introduisit une échelle fixe de poids et mesures. Il avait donné son nom aux Φειδώνια μέτρα [5], et même à une mesure spéciale de capacité, pour l'huile, mesure appelée φείδων tout court [6]. En voilà plus qu'il n'en faut pour donner à la double correction que je propose, un caractère de certitude à peu près absolue.

— P. 21, il est question de *petites tares* qu'on met dans le petit plateau de la romaine en nombre suffisant pour faire équilibre au grand plateau et au fléau. Le mot arabe que M. S. traduit ainsi, fort justement du reste, par induction, ne se rencontre pas, comme il le fait observer, dans les dictionnaires. Il se présente ici sous une forme *soqoûm (s'qoûm)*, qui a les apparences d'un pluriel dont le singulier pourrait être, par exemple, *Saqm*, *siqm*, etc... Je propose d'y voir le mot grec σήκωμα, *poids* ou *contre-poids :* la transcription *s'qoûm* serait rigoureusement exacte, le *qaf* (q) étant toujours l'équivalent d'un κ, et le *sin* (s) d'un ς. On pourrait ramener la vocalisation à *s'qôm*, et considérer le *sin* (ς) comme mû par une voyelle brève *è*, ou plutôt *i*, correspondant à l'η (i) : *siqôm*. Mais si *s'qoûm* joue bien dans la phrase, dont nous n'avons pas le texte sous les yeux [7], le rôle d'un véritable pluriel, alors le *oû* long pourrait être d'origine arabe, et *s'qoûm* serait le pluriel d'une forme *siqm (siqeum*, avec le *djezm* que j'appellerai vocalique [8]), calque direct de σήκωμα., le ω ayant perdu son intensité pour deux raisons :

---

1. D'ailleurs nous avons la forme Φίδων (Plutarque, *Amat. narr.* 2) et ne l'eussions-nous pas, que l'iotacisme ει = ί pourrait encore être admis *a priori*.

2. Diodore de Sicile, 7, 16, 17. — Pausanias, 9, 40, 8, etc.

3. Théopompe (Syncelle : p. 499).

4. Porphyre de Tyr, *Fragm.*, 1.

5. Strabon, 8, 358.

6. Pollux, *Onomast.*, X, 179.

7. M. S. a bien voulu depuis nous communiquer le texte arabe des deux passages où ce mot apparaît, et il semble que ce mot y a tout au moins la valeur d'un collectif. M. S. serait disposé à admettre un singulier d'unité *s'qoûmâ*, pluriel *s'qoûmât*.

8. Dans ces conditions, le *djezm* devient, ou plutôt reste en arabe *vulgaire* une véritable voyelle; c'est exactement le mécanisme des formes *ségolées* de l'hébreu. Ainsi de même qu'en hébreu l'on dit *qeber*, tombeau, et *qibro*, son tombeau, de même en arabe vulgaire l'on dit *qabeur*, tombeau, et *qabro*, son tombeau, tandis qu'en arabe littéral la forme, construite ou non, est invariablement *qabr*. En vertu de la même règle, on prononce *chemeus*, *binèt*, *goudeus*, etc..., au lieu de *chams*, *bint*, *qouds* = soleil, fille, Jérusalem.

1° la place de l'accent; 2° la tendance ancienne, dans la prononciation populaire, à prêter à ω la valeur d'un simple ο.

Ce qui pourrait faire pencher pour cette seconde hypothèse, c'est que le mot grec σήκωμα me semble avoir déjà pénétré dans l'araméen talmudique sous la forme SQM [1], sans voyelle longue. En tout cas, il convient de ranger *soqoûm* parmi les nombreux termes métrologiques, et notamment les noms de poids, passés du grec en arabe, tels que *dirhem* (δραχμή), *Oqiya* (οὐγκία, *uncia*), *qîrât* (κεράτιον) *ratl* (λίτρα) [2] etc.

— Le nom de la *romaine*, qui apparaît dans les textes occidentaux du XIVe siècle [3], a été depuis longtemps reconnu comme devant être d'origine arabe [4], = *Roummâna*, qui a, en effet, le même sens. Il semble résulter clairement de divers passages du traité d'Elias que la *roummâna* était proprement à l'origine le *contre-poids* mobile de ce système de balance, ce que les anciens appelaient l'*aequipondium* [5]. Dès lors il est permis de se demander, avec M. Devic [6], si *roummâna* ne voulait pas dire tout simplement la *grenade*, et si ce nom ne vient pas de la forme, apparente ou réelle, de l'*aequipondium* arabe. Je comparerai les noms de fruits par lesquels on désigne quelquefois, chez nous, le contre-poids de la balance à levier : l'*olive*, la *poire*.

Nous nous bornerons à ces quelques remarques philologiques. Nous ne saurions, on le conçoit, entrer dans le détail, souvent bien aride, des questions traitées dans ces deux opuscules. Nous souhaitons que M. S. nous donne un jour la traduction complète d'El-Djabarty dont il s'est borné à traduire une partie. Nous savons d'ailleurs que M. S. se propose de réunir dans une étude d'ensemble tous les renseignements concernant la métrologie épars dans divers auteurs arabes. Cette étude, qui est destinée, cette fois, à paraître dans notre *Journal asiatique*, sera la bienvenue. Elle rendra à la science un véritable service et montrera, une fois de plus, que M. Sauvaire est l'un des membres les plus distingués, les plus laborieux et les plus méritants de ce corps du drogmanat français,

---

1. Par le *samech*. Je n'ai pas trouvé le mot dans les dictionnaires de Buxtorf et de Lévy (1re édition; la nouvelle édition n'est pas encore arrivée à cette lettre). Mais il figure, sans aucune explication étymologique du reste, dans le petit vocabulaire talmudique araméo-chaldéen, de Stern *(Osar ha-millin)* avec les sens *Maas, Wage, Feige, Feigwarze*, etc. Ces derniers sens nous reportent encore vers le grec (σῦκον).

2. Par suite d'une métathèse qui est bien dans les errements phonétiques de l'arabe. Λίτρα est entré d'ailleurs de bonne heure dans les dialectes sémitiques, car nous le retrouvons, exactement transcrit, dans la partie phénicienne de l'inscription trilingue de Sardaigne *(Litrim*, au pluriel). — *Ratl* se prononce, en arabe vulgaire, *rotl* et *roteul;* cet o paraît être un *i* primitif transformé, comme de coutume, en *o*, par l'influence emphatique du *ta*; ce *ritl* théorique aurait ainsi conservé la voyelle primitive de λίτρα.

3. Ducange, *Dict. de la bass. lat. s. v. Romana.* (= V. franç. *tronneau.*)

4. Cf. Dictionnaire de Littré. V. *romaine.*

5. Vitruve, X, 8.

6. Supplément au Dictionnaire de Littré *s. v. romaine.*

auxiliaire modeste, et pas toujours assez apprécié, de notre corps consulaire qui, la plupart du temps, ne pourrait rien sans lui en Orient, et ne saurait que gagner à lui emprunter ses meilleurs sujets.

Ch. Clermont-Ganneau.

---

119. — **Bertran de Born, sein Leben und seine Werke,** mit Anmerkungen und Glossar, hgg. von A. Stimming. Halle, Niemeyer. 1879, in-8°, 370 pages. — Prix : 10 mark (12 fr. 50).

Le livre de M. Stimming comprend, comme le titre l'indique, deux parties bien distinctes : une partie historique, la biographie de Bertran de Born, et une partie philologique, l'édition. Nous ne nous occuperons, dans cet article, que de la biographie, réservant l'édition pour un examen ultérieur. L'importance de l'ouvrage justifie, je crois, cette disjonction.

Je dois exprimer, en commençant, un double regret : le premier, c'est que M. S., tout en se défiant visiblement du *Tyrtée du moyen âge* de M. Laurens, ait accordé à ce roman une certaine autorité, et lui ait fait les honneurs d'une discussion sérieuse ; le second, c'est que M. S. n'ait pas connu un ouvrage de M. Milá y Fontanals, *De los trovadores en España,* qui aurait pu lui éviter quelques erreurs.

A propos de l'acte de fondation de l'abbaye de Dalon, qui est le premier texte historique où paraisse la famille de Born, M. S. indique la date 1120, donnée par la chronique de Saint-Maixent ; mais l'acte original de fondation, qui nous a été conservé par le *Cartulaire de Dalon,* et qui est reproduit d'ailleurs par le *Gallia christiana,* porte la date de 1114, qui, évidemment, doit être adoptée.

Le mariage du père de B. de Born avec une fille de Goufier de Las Tours, la date de la naissance de Bertrand et tous les détails sur son enfance et sa jeunesse, ont été inventés de toutes pièces par l'auteur du *Tyrtée du moyen âge,* et M. S. se donne une peine inutile en les discutant. D'autre part, M. S. sent parfaitement combien a peu de consistance la légende, reçue jusqu'à ce jour, des relations anciennes et intimes entre B. de Born et les divers membres de la famille royale d'Angleterre ; mais il n'ose pas la contester absolument, et il se borne à signaler quelques-unes des difficultés qui s'y opposent.

M. S. raconte ensuite, d'après les chroniques, les événements de 1173-1176 ; mais il ne s'aperçoit pas que deux des sirventes de B. de Born, *Un sirventes cui motz non falh* et *Rassa mes si son primier,* s'appliquent, le premier sûrement, et le second très probablement, à la guerre de 1176. M. S. a d'ailleurs raison quand il affirme que le sirvente 20 *(Ges de far sirventes nom tartz)* est d'une époque postérieure.

Tout ce que dit M. S. pour expliquer la situation de B. de Born et de son frère Constantin relativement à la possession du château

d'Hautefort, ne repose que sur des idées empruntées à l'auteur du *Tyrtée* et manque, par conséquent, de fondement. La vérité est qu'on ne sait rien sur ce point.

Les premières querelles entre B. de Born et son frère, racontées par la *razo* 44, sont placées par M. St. en 1180, parce que, d'après M. Laurens, elles suivirent la mort d'Olivier de Las Tours, et que, d'autre part, ce dernier mourut en 1180. En réalité, la mort d'Olivier de Las Tours n'a rien à faire dans la question, et nous avons montré ailleurs [1] que les événements racontés par la *razo* 44, ainsi que le sirvente 44 *(Un sirventes cui motz non falh)*, doivent se placer en 1176.

M. S. aborde ensuite la question des relations entre B. de Born et Maënz de Montignac. D'après lui, Maënz ne peut être la fille de Boson II de Turenne, comme le prétend Diez, parce que, Boson II étant mort en 1143, Maënz aurait eu au moins, en 1180, une quarantaine d'années, ce qui rend invraisemblable l'amour de B. de Born. Mais Bertrand, lui aussi, est certainement né avant 1143 ; d'ailleurs la première des pièces adressées à Maënz est, selon moi, non de 1180, mais de 1176. Et, après tout, il n'est pas impossible que B. de Born ait aimé une femme de quarante ans : si tel était son goût, ce n'est pas notre affaire, et nous n'avons pas à l'en défendre. M. S. insiste, et en appelle à Robert Meyer, auteur d'une vie du troubadour Gaucelm Faidit, qui essaie de démontrer qu'Elis de Montfort, sœur de Maënz, avait pour père Raymond II de Turenne et non Boson II. Mais les arguments de M. R. Meyer ne sont pas beaucoup plus forts que ceux de M. S. Il y a d'ailleurs un texte historique qui tranche la question contre l'un et l'autre : le chroniqueur Geoffroy du Vigeois, dont l'autorité est indiscutable, et qui était contemporain et compatriote de Maënz, dit formellement que Marie de Ventadour (sœur de Maënz et d'Elis) était sœur de Raymond de Turenne, et, par conséquent, fille de Boson II.

M. S. ne veut pas non plus que Maënz soit la femme du seigneur de Montignac : il a pris je ne sais où (probablement encore dans Laurens) que le seigneur de Montignac s'était montré l'ennemi de Bertrand dans la querelle pour la possession d'Hautefort. Même en admettant ce fait, il ne me paraît pas absolument nécessaire qu'on soit l'ami de celui dont on séduit la femme. B. de Born était certainement homme à trouver que prendre la femme d'un ennemi était une bonne vengeance. Je ne vois aucune raison d'admettre, avec M. S., que Maënz fût la femme d'Elie V de Périgord : la question, d'ailleurs, est de peu d'importance.

Quant aux relations de B. de Born avec Mathilde d'Angleterre, duchesse de Saxe, M. S. suppose, contre toute vraisemblance, que c'est Richard Cœur-de-Lion qui, en 1182, présenta et recommanda Bertrand à sa sœur : or il est incontestable qu'en 1182 Bertrand de Born était l'ennemi de Richard et organisait une ligue contre lui. La date proposée pour

1. *Du rôle historique de Bertrand de Born* (Paris, Thorin, 1879).

la pièce *Ges de disnar* (avant Noël 1182) ne saurait donc être maintenue.

Revenant aux événements politiques, M. S. raconte ensuite, d'après B. de Peterborough, les principaux faits de la fin de 1182 et du commencement de 1183. Mais il ne s'est pas aperçu que, dans ce passage, le chroniqueur anglais a juxtaposé et présenté comme un récit continu deux versions différentes des mêmes événements. Il en résulte, dans le résumé de M. S., une grande confusion.

M. S. place en 1183 le sirvente *Pois Ventadorns :* je crois avoir démontré [1] que cette date n'était pas possible. Comme M. S. ne donne pas d'arguments, je n'ai pas à les réfuter.

Le sirvente *Un sirventes cui motz* ne peut non plus être placé à cette époque; car B. de Born y reproche à Talleyrand de Périgord de s'étendre et de bâiller au lieu de combattre; or, dans le courant de 1182, Périgueux fut assiégé deux fois par Richard (V. G. du Vigeois, Bouquet, XVIII, p. 212), ce qui prouve bien que Talleyrand ne restait pas inactif. Les autres allusions du sirvente se réfèrent d'ailleurs, comme je l'ai montré, à l'année 1176.

M. S. place ici, avant la mort du jeune roi, un siège d'Hautefort par Richard, auquel il rattache le sirvente 21 *(Ges eu nom desconort)*; aussi ne s'explique-t-il guère, un peu plus loin, les événements qui suivirent et qui amenèrent le second siège, après la mort du jeune roi : il s'étonne que B. de Born ait oublié si vite les protestations de fidélité qu'il prodiguait à Richard dans *Ges eu nom desconort*. En réalité, il n'y a eu qu'un seul siège, et la *razo* du sirvente 21, malgré des dissidences apparentes, se rapporte au même fait que celles des sirventes 20 et 32 : le sirvente 21 doit être reculé comme les autres jusqu'au mois de juillet 1183.

Pour la pièce 13 *(D'un sirventes nom cal)*, je ne suis pas non plus d'accord avec M. S. : je ne puis que renvoyer aux arguments que je donne dans mon livre, n'ayant pas à discuter ceux de M. S.; car il n'en propose aucun.

Quant à la pièce 23 *(Lo coms m'a mandat)*, il est de toute évidence qu'elle appartient à l'année 1177, et je renvoie pour ce point M. S. au livre de M. Milà. — L'octave de la Saint-Pierre, date de la prise d'Hautefort, n'est pas le 7 juillet, comme le dit M. S., mais le 6.

Si nous reprenons et si nous comptons toutes les pièces politiques de B. de Born que M. S. accumule en sept mois, entre le 25 décembre 1182 et la fin de juillet 1183, nous en trouverons à peu près une douzaine; or les événements auxquels il est fait allusion dans tous ces sirventes et dans les *razos* qui les expliquent, suffiraient à remplir deux années et plus. Ils doivent être, en effet, répartis entre plusieurs années. La confusion qui règne dans cette partie du livre de M. S. provient surtout du

---

1. *Du rôle historique*, etc., p. 41.

récit double que nous avons signalé dans B. de Peterborough, et des contradictions apparentes des *razos* pour un même fait : en résolvant ces deux difficultés, on arrive à espacer convenablement les sirventes et à donner un peu d'air à toutes ces batailles.

Je suis presque d'accord avec M. S. pour la pièce 34 *(Quan la novella flors)* : je crois cependant que la strophe 5 s'explique mieux en 1186 qu'en 1184. En tout cas, il est évident que cette pièce est antérieure à l'avènement de Richard et à la mort de Geoffroi, contrairement à la date admise par Diez.

Je ne discuterai pas la date proposée par M. S. (automne 1185) pour la pièce *Cortz e gerras* ; car l'auteur a abandonné lui-même cette date implicitement, quand il a adopté, au dernier moment, pour le vers 58, la correction *al Joven rei* qui lui a été fournie par M. Tobler.

La date du mariage d'Aymeline de Born, celle de la mort d'Ermengarde, femme de B. de Born, et les autres détails particuliers sur la famille du troubadour, que M. S. intercale ici, sont le produit de l'imagination très-féconde de M. Laurens : il n'y a pas à en tenir compte. Le seul fait historique est l'alliance de Constantin de Born avec le routier Mercadier (voy. G. du Vigeois, Bouquet, XVIII, p. 221). Le mariage d'Aymeline est également exact, mais la date en est inconnue, et ce n'est certainement pas 1185.

Contrairement à l'opinion de M. S., nous croyons que la pièce 2 *(Al dous nou)* doit être placée après la pièce 31 *(Pois als baros)*. En effet, il n'y a qu'un moment où Richard, avant d'être roi, ait été *personnellement* en lutte avec Philippe-Auguste, c'est le mois de juin 1188 ; or le sirvente *Al dous nou* fait allusion à cette situation. Quant à la pièce 31, elle est certainement de 1187.

Pour la pièce 4 *(Ara sai eu)*, chose singulière, M. St. a tort contre M. Laurens ; car ce sirvente a été sans aucun doute composé après l'avènement de Richard, puisque, au vers 36, Bertrand de Born appelle formellement Richard « lo *reis* Richartz ».

A propos de la pièce 29 *(Non puosc mudar)*, je suis heureux de pouvoir dire que le texte donné par M. St. dans son édition, établit la seule leçon admissible pour le dernier vers, et supprime ainsi une allusion que j'avais cru y trouver.

L'allusion au mariage de Richard avec la fille du roi de Navarre doit faire placer le sirvente 40 *(S'ieu fos aissi)* après la croisade. Pour dater cette pièce de 1188, M. S. est obligé de supposer que l'allusion se rapporte seulement au bruit qui courait déjà sur ce mariage considéré comme possible. Les termes précis de la strophe 4 ne permettent pas cette interprétation. La pièce entière, d'ailleurs, résiste à la date proposée.

L'opinion de M. S. sur le sirvente 45 *(Volontiers fera sirventes)* est certainement ingénieuse, mais je ne la crois pas fondée. B. de Born ne dit pas que la gloire, l'honneur et la valeur *sont au loin* (c'est-à-dire à la Croisade, d'après M. S.), mais il dit simplement qu'ils *sont morts* :

c'est sa manière ordinaire de déplorer la paix. Il n'y a donc aucune raison pour placer cette pièce pendant la croisade. Je ne vois pas, dans les derniers vers, l'allusion qu'y trouve M. S., au surnom de *lion* donné par les Siciliens à Richard : il y a simplement une de ces comparaisons familières à B. de Born, et qu'il s'efforce de varier. Le ton des derniers vers et de la strophe qui précède me paraît prouver, au contraire, que les événements d'Orient ne sont point en question.

La pièce 8 *(Bem platz car trega ni fis)* aurait été composée, d'après M. S., pendant la captivité de Richard en Allemagne. En effet, M. S., dans son édition de ce sirvente, imprime ainsi le vers 37 :

Pois qu'*er* vengutz d'Alamanha.

Mais cette leçon n'est donnée que par le seul ms. *A*, tous les autres ayant *es*, qui me paraît la bonne leçon. Je n'ai jamais rencontré *pois que*, construit avec un futur, dans le sens de « après que ». Dans son résumé de *Bem platz*, M. S. commet un contre-sens pour le dernier vers :

Don pres Polha e Romanha.

Le sujet de *pres* n'est pas Frédéric, mais Henri. Frédéric Barberousse n'a jamais, que je sache, conquis la Pouille, tandis que Henri VI, pendant que la croisade se continuait, en 1191, employa ses troupes à cette conquête.

Quan pres romieus ab bordos,
Don pres Polha e Romanha.

La ponctuation de Raynouard est ici préférable à celle de M. Stimming.

C'est avec raison que M. S. conteste à B. de Born les pièces 6 *(A tornar m'er)* et 42 *(Un sirventes farai)*. — Pour la pièce 22 *(Guerr'e pantais)*, M. S. voit dans le seigneur « coms, ducs, marques » du v. 21, Richard Cœur-de-Lion. C'est une erreur; il s'agit évidemment du comte de Toulouse, qui était *comte* de Toulouse, *duc* de Narbonne, et *marquis* de Provence. M. S. paraît douter qu'il soit jamais possible de dater cette pièce : M. Milà a cependant proposé une date, et j'en ai indiqué une autre qui me semble très probable.

M. S. propose de placer la pièce 39 *(Senher en coms)*, qui est si obscure, en 1184; mais il résulte des 3 derniers vers que Bertrand était, à cette époque, l'ennemi de Richard, ce qui reporte le sirvente avant le mois de juillet 1183.

Enfin M. S. enlève à B. de Born, pour l'attribuer à G. de San Gregori, le fameux sirvente *Bem plai lo gais temps*. C'est une question délicate, que nous nous réservons d'examiner ailleurs en détail [1].

Dans ses considérations générales sur le rôle de B. de Born, M. S. n'a pas mis en lumière un fait important, c'est que les petits seigneurs, tels

1. Voy. *Romania*, 1879, page 268.

que Bertrand, vivaient de la guerre, se faisant payer leurs services, sous diverses formes, par les hauts barons qui les employaient. En outre, M. S. nous représente B. de Born comme se contentant de prendre parti dans les luttes qui éclataient sous ses yeux : nous croyons, — et toute son œuvre en témoigne, — que son rôle fut beaucoup plus actif, et que plusieurs de ces luttes n'auraient pas éclaté sans lui. C'est un châtiment mérité que Dante lui inflige dans son *Enfer* : car il n'est pas douteux qu'il a été l'instigateur principal de la guerre de 1183, et qu'il a puissamment contribué à entretenir la discorde dans la famille royale d'Angleterre.

En terminant ce compte-rendu, où j'ai dû particulièrement insister sur les points de désaccord entre M. S. et moi, je me fais un devoir de reconnaître que M. S. a étudié avec le plus grand soin toutes les pièces dont il parle. Il connaît bien la poésie provençale, et il fait des rapprochements intéressants : on est heureux, par exemple, de trouver réunis (p. 40) les témoignages concordants de plusieurs troubadours sur la valeur des trois fils de Henri II. Ce travail fait donc honneur à M. Stimming : il sera utile même pour les difficultés qu'il ne résout pas, en provoquant, par des arguments sérieux, une discussion qui permet de les résoudre.

L. Clédat.

---

120. — **Quellen zur Schweizer Geschichte**, herausgegeben von der allgemeinen geschichtforschenden Gesellschaft der Schweiz. Tome I. Basel, Verlag von Felix Schneider, 1877, in-8°, xxii-346 pp. — Prix : 7 mark 20 (9 fr.).

La Société générale de l'histoire de Suisse a commencé par ce volume la collection, dont elle a voté la publication à Soleure, dans la session du 28 septembre 1874. En 1867 déjà, elle avait préludé à cette entreprise, en donnant une nouvelle édition de la chronique de Mathias de Neuenbourg, si importante pour l'histoire d'Alsace, comme pour celle de Suisse : cette édition mérite d'autant plus d'estime que, pour en établir le texte, on a pu se servir encore d'un ms. de la bibliothèque de Strasbourg, qui a péri depuis. Le nouveau volume renferme : 1° l'histoire de la lutte survenue, en 1470, entre la bourgeoisie de Berne et les barons féodaux, auxquels elle avait accordé le droit de cité, par le greffier Thüring Frickart ; 2° la chronique de Berne, de Benoît Tschachtlan, de 1424 à 1470, avec des additions tirées de celle de Thiébaud Schilling ; enfin 3° la relation du notaire Jean Gruyère, de la guerre du duc de Savoie et de la ville de Berne contre Fribourg, en 1447-1448.

Pour cette publication, la Société avait fixé, dans un programme, de la main du professeur W. Vischer, de Bâle, et d'après les principes établis par M. Weizsäcker pour son recueil des récès des diètes de l'Em-

pire, les règles qui devaient présider à la reproduction des textes, et l'on ne peut qu'applaudir à cette mesure, qui tend à substituer une méthode conventionnelle et raisonnée à l'arbitraire ou au dilettantisme individuel.

Les deux premières œuvres historiques qu'il renferme, Frickart et Tschachtlan, sont éditées par le vénérable Dr G. Studer, qui avait déjà donné ses soins à l'édition de Mathias de Neuenbourg, et qui depuis a également publié la chronique de Conrad Justinger; la troisième a été révisée par le P. Nicolas Rädle, qui a pu donner un texte latin plus correct, grâce à une ancienne traduction allemande qu'il a eue à sa disposition.

Une table des noms de personnes et de lieux et des matières, et un petit glossaire des mots difficiles facilitent l'usage de ce volume qui, s'il ne donne pas de chronique inédite, offre du moins aux amis de l'histoire de Suisse des textes soigneusement élaborés et pourvus de tous les compléments recommandés par la critique moderne.

Si, pour l'histoire d'Alsace, Frickart, Tschachtlan et Gruyère n'ont pas l'importance de Mathias de Neuenbourg, le second de ces chroniqueurs, complété par les extraits de Schilling, donne du moins de la campagne que les Confédérés entreprirent, en 1468, dans le Sundgau pour secourir Mulhouse, un récit très animé qui mérite d'être signalé.

X. Mossmann.

---

121. — **Adrien Tournebus, lecteur royal,** par M. Legay, conseiller à la Cour d'appel de Rouen, membre de la Société des Antiquaires de Normandie. Caen, F. Le Blanc-Hardel, in-8°, 51 p.

La notice de M. Legay, extraite du *Bulletin de la Société des Antiquaires de Normandie,* renferme, entre autres bonnes choses, deux discussions très nettes et très concluantes, l'une sur le nom, l'autre sur la religion de celui dont Michel de Montaigne a dit qu'il « sçavoit plus et sçavoit mieux qu'homme qui feust de son siècle, ny loing au delà ». Parlons d'abord du nom. M. L. donne (p. 5-6) une plaisante énumération des formes si diverses imposées à ce nom depuis Henri Estienne, qui tenait pour *Tournebeuf,* jusqu'à M. Charles Waddington, qui se prononce pour *Adrien de Tournebu* [1]. S'appuyant sur un aveu du 3 octobre

1. Ménage croyait aussi que le vrai nom de famille était *Tournebu (Menagiana,* t. IV, p. 6). Je retrouve cette même forme dans l'*Histoire généalogique de la maison des Chastaigners* (Paris, 1634, in-8). André du Chesne dit (p. 305) que Louys de Chasteigner, seigneur d'Abain, « dès ses jeunes ans estudia en l'université de Paris, qui pour lors fleurissoit sur toutes les Académies de l'Europe, et y fut auditeur de deux très savans personnages, l'un desquels fut Adrien de Tournebu, vulgairement dit Turnèbe, l'autre Jean Daurat, poëte et professeur du Roy, qui l'enseigna aussi quelque temps à la Rochepozay. »

1578, découvert par le savant archiviste de la Seine-Inférieure, M. Charles de Beaurepaire, M. L. établit (p. 8) que le nom réel de l'éminent humaniste était bien celui qui lui est assigné dans cette pièce officielle, où nous lisons : « Deffunt maistre Adrian Tournebus, en son vivant lecteur du Roy aux lettres grecques... » Quant à la religion, M. L. ne prouve pas avec moins de solidité que Tournebus mourut catholique. Réfutant encore ici M. Ch. Waddington [1], il montre successivement (p. 39-49) que si, le 12 juin 1565, le professeur du collège de France fut conduit au cimetière vers neuf heures du soir, c'est que c'était l'usage, au XVI[e] siècle, d'inhumer les morts au milieu des premières ombres de la nuit ; que si Tournebus demanda à être enterré sans pompe, ce désir s'explique par la modestie bien connue du grand érudit et aussi par la pauvreté d'un homme qui laissait quatre enfants et sa femme enceinte d'un cinquième ; que si un huguenot inconnu placarda, le lendemain du décès, sur les murs du collège de Paris, quelques vers latins intitulés : *Turnebianum Testamentum*, où il faisait renier à Tournebus la religion catholique, un ami du défunt, un Soissonnais, Gabriel Goniard, protesta, non sans indignation, contre cette tentative d'accaparement des croyances de son coreligionnaire [2] ; enfin, ajoute-t-il, le collègue et l'intime ami de Tournebus, le docte Léger-Duchesne, dans le discours qu'il prononça, peu de jours après, du haut de sa chaire du Collège royal [3], affirma solennellement que Tournebus n'avait jamais cessé d'appartenir à l'Eglise catholique, qu'il avait, devant des milliers de témoins, reçu le sacrement de l'eucharistie, à Sainte-Geneviève, aux dernières fêtes de Pâques, qu'il avait la constante habitude d'assister non-seulement à la messe, mais encore aux offices du soir, etc. S'il m'était permis de joindre un argument à tous les arguments dont M. L. se sert avec une si vigoureuse logique, je dirais qu'une sorte de certificat de catholicisme a été donné par le très peu tolérant Pierre de Ronsard à son ami dans le sonnet intitulé : *Sur le trépas d'Adrien Turnèbe, lecteur du Roi, l'honneur des lettres de son temps.* Jamais Ronsard n'aurait consenti à célé-

---

1. « De nos jours encore, » dit M. L. (p. 39), « le protestantisme français soutient avec une grande vivacité que Tournebus est mort en reniant le culte de ses pères. M. Waddington est le dernier avocat qui ait plaidé cette cause, à notre connaissance du moins. Sa notice résume fidèlement tous les arguments mis en avant, mais, malgré l'habileté de son exposition, la critique impartiale ne saurait accepter ses conclusions. » M. L. conteste aussi, contre M. Waddington, dont le travail a paru dans le *Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français* (3[e] année, n° 12), que Tournebus soit né de parents nobles et surtout qu'il ait eu pour père un gentilhomme écossais qui serait venu s'établir en Normandie (p. 5 et 6).

2. Voir la dissertation spéciale de J. H. de Seelen sur la religion de Turnèbe dans ses *Selecta Litteraria* (Lubeck, 1726, in-8°).

3. *Oratio funebris de vita interitu Adr. Turnebi, habita Lutetiæ in regio auditorio, anno Domini 1565, mense decembri per Leodogarium a Quercu.* En tête de l'édition des œuvres de Tournebus, Strasbourg, 1600.

brer en termes aussi magnifiques [1] la gloire d'un adversaire religieux, et cet éloge funèbre de Tournebus me paraît encore plus significatif que l'attestation délivrée par un de ses anciens et de ses plus remarquables disciples, Gilbert Genebrard, le futur archevêque d'Aix.

Il y a bien d'autres passages curieux dans la notice du savant magistrat, notamment le récit (p. 17) du voyage de découvertes littéraires entrepris, à la fin de 1545, par Tournebus et par son maître Pierre Galland. Comme de fins limiers (*veluti canes sagaces*), les deux amis fouillèrent avec succès les bibliothèques des monastères de Flandre, et ils trouvèrent à Saint-Omer, en l'abbaye de Saint-Bertin, un manuscrit de Lucrèce, qui, cédé plus tard à Lambin, lui fut des plus utiles pour la préparation de son édition du *De natura rerum* (1564). On lira aussi avec intérêt les détails fournis par M. L. sur le mariage de Tournebus avec Magdeleine Clément (p. 18), sur sa polémique contre Ramus (p. 21-14), sur quelques-uns de ses opuscules les moins connus [2], sur ses *Adversaria* (p. 32-33) [3], sur ses vers au chancelier de l'Hôpital (p. 34) [4], sur son épître (p. 35-37) contre l'enseignement des jésuites (*ad Sotericum gratis docentem*), etc.

M. L. a formé le projet de compléter sa notice sur Tournebus et de transformer un simple opuscule en un ouvrage fort étendu. Je souhaite qu'il trouve soit en Normandie, soit à Paris, bon nombre de documents inédits qui l'aident à mieux nous faire connaître la biographie de celui

---

1. Comme la mer, sa louange est sans rive,
Sans bord son los, qui luit comme un flambeau.
D'un si grand homme il ne faut qu'on escripve :
Sans nos escripts son nom est assez beau.

2. Parmi ces opuscules figure une petite dissertation contre le vin qui a été louée par Morhof (*Polyhistor, lib. V. Cap.* 1), et par Crenius (*Anim. phil. et hist.*, p. 63), mentionnés l'un et l'autre dans les *Eloges des hommes savans* d'Ant. Teissier, où les citations sur Tournebus sont d'une extrême abondance (t. II, p. 211-221). M. L. apprécie bien spirituellement en ces termes (p. 26) la dissertation qui parut pour la première fois en 1600, dans les œuvres complètes : « Quant à son traité *De Vino*, s'il était traduit en français, je ne désespérerais pas de voir nos Sociétés de tempérance s'en emparer pour leur propagande. Si notre professeur ne connaissait, en fait de hauts crus, que ceux des Andelys ou de Neaufle, il est après tout bien excusable. »

3. M. L. dit (p. 32) : « Scaliger, si nous en croyons Baillet, considérait les *Adversaria* comme un embryon... » Pourquoi s'en tenir à un livre de seconde main tel que les *Jugemens des savans* et ne pas puiser directement à la source, au *Prima Scaligerana* (édition de 1740, p. 163)? Cf. l'article *Turnebus* du *Secunda Scaligerana* (p. 604-605). Voir aussi quelques mots sur Tournebus dans le *Joseph Justus Scaliger* de M. Jacob Bernays (Berlin, 1855, in-8°, pp. 7, 208, 258, 291). M. L. a négligé le *Pithœana* où il aurait trouvé quelques particularités sur son héros, et notamment cet éloge : « Les quatre plus grands hommes de notre siècle sont Cujas, Ranconnet, Scaliger, Turnèbe; le reste ne sont que vendeurs de coquilles. »

4. « Bien avant le discours de Loyseau sur l'abus des justices de village, » dit M. L. de Tournebus (p. 34), « il signalait, dans une épître en vers latins au chancelier de l'Hôpital, la nécessité de faire disparaître toutes ces juridictions municipales et seigneuriales, devenues accablantes pour le peuple. »

que la Croix du Maine appelait « ce tant renommé Adrian Turnèbe [1] ». Mais, en dehors des manuscrits, que de recherches à faire dans les œuvres des contemporains, notamment dans les poésies de George Buchanan et dans les commentaires d'Elie Vinet! Et que de recherches même à faire parmi les propres œuvres de Tournebus, par exemple, au sujet de cette satire dont ne parle pas M. Legay et que, selon le témoignage d'Antoine du Verdier [2], il lança contre le gascon Pierre Paschal, lequel, comme historiographe de France, avait *1,200 livres de gages,* tandis que le *Professeur royal* n'en avait que le tiers, *bien qu'il méritât trois fois davantage!*

T. DE L.

122.— **La littérature allemande dans les temps modernes** par Ferdinand Loise, membre des Académies royales de Belgique et d'Espagne. 1 vol. in-8°, 400 pages. Paris, Sandoz et Fischbacher, 1879. — Prix : 6 fr.

Après une revue sommaire de la littérature allemande au XVIIe siècle et dans la première moitié du XVIIIe, M. Loise, arrivé à peu près au deuxième quart de son ouvrage, traite de Klopstock jusqu'à la moitié environ, puis de Lessing jusqu'à la fin. *La littérature allemande dans les temps modernes* passe sous silence Wieland, Herder, Schiller, Goethe... rien cependant n'annonce que ce volume doive avoir une suite.

L'auteur a divisé son travail en nombreux paragraphes numérotés en tête par des chiffres romains de grande dimension ; il y en a souvent deux et quelquefois trois à la page. Dans les manuels où ce numérotage est employé, il a pour but de classer plus rigoureusement les matières; mais M. L. s'en sert aussi pour encadrer les pensées diverses que lui suggère l'exposition des faits : « O dix-neuvième siècle, siècle de l'industrie et de la politique, siècle des arts qui parlent aux yeux et à l'oreille, et qui t'intitules fastueusement le siècle des lumières quand l'aveugle science cherche à effacer Dieu du front du soleil, tu as eu tes grandeurs, mais tu ne te couches pas dans ta gloire, car ton éclat n'est que ténèbres devant les immortelles splendeurs de l'art souverain qui élève l'esprit aux vérités éternelles ! Eloignons-nous d'un temps sans poésie et remontons à Klopstock » (page 92, paragraphe VI). — Je pourrais citer bien d'autres digressions, où M. L. « épanche », comme il s'exprime lui-même en parlant de Klopstock, « son sentimentalisme éjaculatoire et lyrique » (p. 107).

Le style de M. L. est figuré. On connaît l'image célèbre attribuée à un de nos éminents contemporains : « La philosophie est une béquille à la

---

1. A l'article *Odet Turnebe ou Turnebu, et selon autres de Tournebœuf* (t. II, 1772, p. 203).

2. A l'article *Pierre Paschal* (t. III, 1773, p. 310). — M. L. n'a pas cité le chapitre sur Tournebns des *Hommes illustres* de Thevet.

lueur de laquelle nous naviguons sur le bord d'un volcan »; M. L. écrit avec non moins d'éclat (page 54) : « Il est heureux pour l'espèce humaine que les rêveurs philanthropiques et les philosophes de l'absurde ne séduisent jamais assez les peuples pour être appelés à tenir les rênes de l'Etat, et que leur génie égaré soit impuissant à refaire l'œuvre de Dieu sur le modèle de conceptions insensées enfantées dans la fièvre d'un cerveau malade confiné au fond d'un cabinet de travail, d'où s'exhale la fumée d'un orgueil qui vogue sans boussole, au gré de tous les vents de doctrine, sur la mer sans fond de l'erreur. »

J'ai abrégé d'une ligne cette phrase, et ce n'est pas la plus longue du livre. Page 31, il y en a une de trente-cinq lignes et demie, composant à elle seule un paragraphe entier. Il est naturel de supposer que l'auteur de ces constructions laborieuses a *pensé en allemand ;* M. L. habite un pays de langue française qui confine à l'Allemagne : si son livre est un effort pour traduire en français, à l'usage de ses compatriotes, la pensée germanique, l'intention au moins est louable, et voilà matière à compliments pour une critique qui, en restant sincère, voudrait être gracieuse. Malheureusement, l'auteur n'est pas aussi imbu qu'on serait disposé à le croire de pensée et de littérature allemande. Il nous apprend bien qu'il vient d'achever la lecture de la *Messiade* « aujourd'hui 17 février 1876 » (p. 85) ; mais dans ses jugements et dans ses doctrines, il ne s'inspire guère que de nos écrivains et paraphrase dans un style ampoulé MM. Bossert et Heinrich [1].

P. S.

---

1. J'ajoute quelques remarques à l'article de notre collaborateur : il faut lire : p. 29. *Harsdœrfer* et non *Hardœrffer*; p. 29, *Hofmann* et non *Hoffman*; p. 35, on nomme toujours le chef de la seconde école de Silésie *Hofmannswaldau* et non *Hofmann*; p. 39, en parlant de Brockes, il vaut mieux citer son *Irdisches Vergnügen in Gott* que ses traductions; p. 43, lire *Lauremberg* et non *Laurenberg*; p. 44, on trouve le nom de *Jean Grob de Toggenbourg*, il faut dire simplement *Jean Grob* (il était né à Lichtensteig dans le pays de Toggenbourg) ; même page, pourquoi dire *Schuppius* et non *Schupp?* p. 61, le prénom de Mme Gottsched est *Victorie*, ce qu'on ne peut traduire par *Victorine*; p. 63, 64, 67, lire *Schœnaich* et non *Schœnaick*; p. 71-75, il fallait citer, parmi les romans de Gellert, la « *Comtesse suédoise* » (*Die schwedische Graefin*); p. 75, lire le *Renommist* et non le *Renommiste*; p. 76, lire *Withof* et non *Witthoff*; p. 77, il y a là de légères erreurs, en 1729 Haller est établi à Berne comme médecin, en 1735 il obtint une place, en 1736 il est appelé à l'université de Gœttingue (pourquoi dire *Gœttingen?*); p. 91, lire Schulpforta et non *Sculpforta*; p. 191, il faut éviter le terme de *Hainbund* qui n'a jamais été employé par les membres de l'école de Gœttingue; p. 111, la traduction de Klopstock, par Mme de Carlowitz n'est pas « sérieuse » et ne nous paraît pas « écrite avec un soin pieux »; p. 187, note, *Mana* n'est pas « un des héros tutélaires de la Germanie » ; c'est le *Mannus* dont parle Tacite (*celebrant carminibus antiquis Tuistonem deum et filium Mannum*, Germanie, II) ; p. 188, note, Hela serait le « Pluton scandinave »; mais Klopstock dit lui-même dans une note qu' « *elle* règne dans les tristes contrées, où sont, après la mort, ceux qui ne meurent pas après la bataille », et il la nomme dans la même pièce, *Hela, Vergelterin*, déesse vengeresse (et non « *qui punit* ») ; p. 216, 305, lire *Mendelssohn* et non *Mendelsonn*; p. 240, M. Loise aurait pu citer le nom

VARIÉTÉS

Sur un passage de la Mricchakatikâ.

Le drame sanscrit intitulé le *Chariot de terre cuite* ou *d'argile (Mricchakatikâ)* contient un passage qui n'avait été jusqu'ici qu'imparfaitement compris par les traducteurs. Au deuxième acte, on assiste à une scène de jeu qui se termine par une dispute entre l'un des partners et le maître du tripot assisté d'un autre joueur. Ceux-ci veulent faire débourser au premier ce qu'il a perdu et n'y peuvent parvenir par l'excellente raison qu'il est sans argent. Aussi est-ce en vain qu'ils le poursuivent, le menacent et l'accablent de coups : ils n'obtiennent de lui que des supplications et des gémissements. A un moment donné, pourtant, Mâthura, le directeur de ce qu'on pourrait appeler la roulette, s'avise de tracer autour du joueur malheureux et insolvable le « cercle du joueur ». Redoublement de désespoir de notre homme qui s'écrie :

« Quoi ! me voilà enfermé dans le cercle du joueur ? Hélas! cela nous impose des obligations (ou nous expose à des dangers) auxquelles il est impossible d'échapper. Où prendre pour payer ce que je dois ? »

En quoi donc ce cercle pouvait-il être si redoutable pour un débiteur? Le texte ne nous l'apprend pas et le commentaire dont nous nous sommes servis tour à tour, Wilson et moi, pour la traduction de la *Mricchakatikâ*, est également muet à cet égard. Or je trouve dans le nouvel et intéressant ouvrage de M. de Gubernatis, la *Mythologie des plantes* (p. 57), la citation suivante, tirée de la relation d'un voyage aux Indes orientales accompli au XVI[e] siècle par Lud. Barthema, qui

---

des deux « concurrents » Cronegk et Brawe; il aurait pu ajouter que déjà, à ce moment même et en vue du concours institué par Nicolai, Lessing travaillait à *Emilia Galotti;* enfin, il ne semble pas que M. L. ait lu *Philotas;* les personnages, il est vrai (Aridée, Straton, Parménion, Philotas) rappellent par leurs noms l'entourage d'Alexandre le Grand, mais Aridée est roi, Straton est général d'Aridée, Parménion est un soldat, Philotas est le fils d'un roi, ennemi d'Aridée; où M. L. a-t-il vu que ce sujet, « emprunté à l'histoire romanesque de Quinte-Curce, se prêtait à tous les développements d'une vaste conspiration ourdie contre Alexandre par le fils de Parménion, et contre les Macédoniens, et le roi lui-même par le persan Bagoas devenu son favori ? »; p. 242, lire *Tauenzien* et non *Tauentzien;* p. 307, M. L. nomme étrangement Winckelmann « l'illuminé de Stendal »; p. 356, Mendelssohn est qualifié de « juif converti »; or Mendelssohn, malgré Lavater qui le somma publiquement en 1769 de se faire chrétien, n'a jamais renié la religion de ses ancêtres; p. 395, on trouve une note sur l'épitaphe de Paul Fleming (et non Flemming) : « J'étais libre, indépendant », dit le « poète, *ich war.... frei, meine* », mais M. L. est choqué de l'*e* final qui lui semble une « irrégularité excessive » et il propose de traduire « je pense » (*ich* étant sous-entendu); deux vers plus loin « *von Reisen hochgepreist* », il voudrait lire *vor* au lieu de *von*, parce qu'on dit « loué *pour* », et non « loué *de* mes voyages »; dans le sens de pour, ajoute-t-il naïvement, c'est *für* qu'on employait alors, comme à la fin de ce vers « *für keiner Mühe bleich* »*!* Nous ne comprenons pas que les journaux allemands aient loué un livre où les erreurs et les omissions se joignent à l'emphase insupportable du style.

A. CHUQUET.

peut s'appliquer parfaitement, ce me semble, au cas en question et qui en fait disparaître tout l'obscurité :

« Quand quelqu'un doit avoir de l'argent d'un autre marchand, s'il peut montrer quelque acte émanant des greffiers du roi, qui a bien un cent de ceux-ci à son service, on procède de la manière suivante. Supposons qu'un individu ait à me remettre vingt-cinq ducats, et que, m'ayant promis plusieurs fois de le faire et ne me les donnant pas, je ne veuille plus l'attendre ni lui accorder aucun délai, je vais trouver le chef des Brâhmanes (ces chefs sont bien au nombre d'un cent) qui, après s'être bien assuré de la vérité de mon dire touchant mon débiteur, me met un rameau vert dans la main. Je suis alors tout doucement les pas de mon débiteur et j'avise au moyen de l'entourer dans un cercle que je trace sur terre avec le susdit rameau; et, si je puis parvenir à le placer dans ce cercle, je lui dis trois fois de suite les paroles suivantes : « Je t'ordonne par la tête du chef des Brâhmanes et celle du roi de ne pas partir d'ici sans me payer et me satisfaire sur tout ce que je dois avoir. » Alors lui me satisfait ou mourra de faim en cet endroit, quand même personne ne resterait là pour le garder; car, s'il sortait du cercle sans me payer, le roi le ferait périr. »

Ce rapprochement m'a paru d'autant plus intéressant qu'il confirme l'exactitude des peintures de mœurs qui donnent tant de prix à la *Mricchakatikâ*.

Paul REGNAUD.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 20 juin 1879.

M. Geffroy, directeur de l'école française de Rome, envoie par lettres quelques nouveaux détails sur les peintures antiques découvertes auprès de la Farnésine. Celles de ces peintures qui ont été découvertes en premier lieu contenaient des fragments de notation musicale; une copie de ces fragments, faite à la hâte, a été envoyée à Paris à M. Ch.-Em. Ruelle, qui les a étudiés et en a publié un essai de restitution dans la *Revue et Gazette musicale* du 25 mai. Il n'est pas possible pour le moment de comparer cette restitution avec les peintures originales, celles-ci ayant été transportées dans un magasin voisin du Forum, où elles sont renfermées dans des caisses, en attendant qu'on les place dans un musée. — M. Geffroy annonce la découverte, dans la même maison, d'une nouvelle chambre, qu'il a pu visiter. Les murs sont couverts de paysages peints dans le goût de Pompeii, mais exécutés avec plus de talent. Au-dessus de ces paysages règne une grande frise, où ont été représentées, dit M. Geffroy, des « scènes étranges », sacrifices, supplices, actes d'adoration, qui semblent devoir être curieuses à étudier pour l'histoire des mœurs et de la religion.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture des lettres des candidats à la place de membre libre laissée vacante par la mort de M. de Lasteyrie. Ces candidats sont M. Frédéric Baudry, administrateur de la bibliothèque Mazarine, M. le comte Paul Riant, et M. Charles Tissot, ministre de France en Grèce.

M. le président fait connaître que le prix Brunet est décerné à M. Gustave Pawlowski, bibliothécaire de la bibliothèque Didot.

Ouvrages déposés : L'abbé CORBLET, conjectures sur les médailles baptismales de l'antiquité; ID., Iconographie du baptême (2 broch. extr. de la *Revue de l'art chrétien).*

Présentés de la part des auteurs par M. Barbier de Meynard : — Arabische Quellenbeitræge zur Geschichte der Kreuzzüge übersetzt und herausgegeben von Dr. E. P. GOERGENS unter Mitwirkung von Reinhold RŒHRICHT, I. B., Zur Geschichte Sâlâh ad-dîn's (Berlin, 1879, in-8°); — Clément HUART, notes prises pendant un voyage en Syrie (extrait du *Journal asiatique).*

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 1 Treizième année 4 Janvier 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 346, 21 décembre 1878 : Hake, Legends of the Morrow. Chatto a. Windus. — Kegan Paul, Mary Wollstonecraft, Letters to Imlay. Kegan Paul. — Hamilton, Quarter Sessions from Queen Elizabeth to Queen Anne. Sampson Low. — Campion, On foot in Spain. Chapman a. Hall. — Greg, The Devil's Advocate. Trübner. — Holmes, John Lothrop Motley, a Memoir. (Gardiner.) — Florence Letter (Villari.) — Schrader, Keilinschriften und Geschichtsforschung. Giessen, Ricker. (Sayce : excellent ouvrage du « coryphée » des assyriologues.)

The Athenæum, n° 2669, 21 décembre 1878 : Holmes, Lothrop Motley, a Memoir. Trübner. (Livre plein de renseignements sur le célèbre historien américain.) — Geary, Through Asiatic Turkey. Sampson Low. — Arnold, Social politics. Kegan Paul. — Gœthe's Faust translated by Anna Swanwick. Bell a. Sons. (Traduction louable.) — Forbes, British Burma and its People, being Sketches of native Manners, Customs and Religion, Murray. — Hans Sebald Pragensis vel Bohemiensis. (Stevens.) — Notes from the United States. (Louise Chandler Moulton.) — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblatt, n° 51, 21 décembre 1878 : Das hohe Lied, übersetzt v Köhler. New-York, Westermann (mauvais). — Bauer, Einfluss des englischen Quäkerthums auf die deutsche Cultur und auf das englisch-russische Project einer Weltkirche. Berlin, Grosser (bon ouvrage; l'influence des quakers sur l'Allemagne; des longueurs). — Fagniez, Etudes sur l'industrie et la classe industrielle à Paris au xiii[e] et au xiv[e] siècle. Paris, Vieweg (vivante et très instructive description du développement de l'industrie parisienne et des classes laborieuses; excellent livre). — Opel, Der niedersächsisch-dänische Krieg. II Band. Magdeburg, Faber (Cp. *Revue critique,* n° 49, art. 228, p. 362). — Falkenstein, Johann König von Sachsen. Dresden, Bänsch. — Wimpffen, Erinnerungen aus der Walachei. 1854-56. Wien, Gerold. — Soupé, Etudes sur la littérature sanscrite. Paris, Maisonneuve (Cp. *Revue critique,* 1878, n° 18, art. 87, p. 285). — Jahn, Die Kunde und Benutzung der Bongarischen Handschriften und Büchersammlung der Stadtbibliothek in Bern. Bern, Wiss. — Droysen, Sylloge inscriptionum Atticarum in usum scholarum academicarum. Berlin, Weidmann (recueil de trente-six inscriptions, choix très-habile). — Humbert, Englands Urtheil über Molière. Leipzig, Gülker (ouvrage d'un Allemand enthousiaste de Molière qu'il proclame « le seul rival de Shakspeare et le plus grand comique de tous les temps »). — Haffner, Eine Studie über Lessing. Cöln, Bachem (superficiel). — Presuhn, Die pompejanischen Wanddecorationen. Leipzig, Weigel. 1877 (bon travail). — Vischer, Luca Signorelli und die italienische Renaissance. Leipzig, Veit (assez bonne étude; l'auteur n'est pas assez maître de son sujet). — Ambros, Geschichte der Musik im Zeitalter der Renaissance von Palestrina an. Leipzig, Leuckart (l'ouvrage n'est qu'un fragment; il a été interrompu par la mort de l'auteur).

Jenaer Literaturzeitung, n° 51, 21 décembre 1878 : Weiffenbach, Die Papias Fragmente über Marcus und Matthäus. Berlin, Schleiermacher (Grimm). — Thilo, Kurze pragmatische Geschichte der griechischen Philosophie. Cöthen, Schulze (Stoy : livre recommandable). — Krones, Handbuch der Geschichte Œsterreichs von der ältesten bis zur neuesten Zeit. Band III. Berlin, Grieben (Dittrich : 3[e] volume d'une importante publication). — T. von Bernhardi, Geschichte Russlands und der europäischen Politik in den Jahren 1814 bis 1831. Theil 3. Leipzig, Hirzel (Caro : c'est, par instants, tout aussi bien une histoire de France qu'une

histoire de la Russie; trop d'importance accordée à Chateaubriand; jugement trop sévère sur le tsar Alexandre; très-saisissante description de la situation de la Pologne et de ses rapports avec la Russie; l'auteur cite rarement ses sources; il a été souvent témoin oculaire des événements; en somme, ouvrage spirituel et attachant qu'il faudra toujours consulter). — STERNBERG, Geschichte der Juden in Polen unter den Piasten und den Jagellonen. Leipzig, Duncker u. Humblot (Caro : brillant spécimen d'ignorance, de bousillage et de prétention). — STEENSTRUP, Vikingetogene mod Vest i det 9de Aarhundrede. Copenhague, Klein (Maurer : 2e volume d'un ouvrage excellent sur les Normands).

Rivista Europea, rivista internazionale, fasc. IV, vol. X, 16 décembre 1878. ADEMOLLO, Il principe di Sanza, episodio della cospirazione Napoletana contra la Spagna. (1635-1640.) — CAMPANA, Appunti sul tema dell' emigrazione italiana, sue Cause ed effetti. — COPPI, Le universita italiane nel medio evo, cenni storici. — ASTI, Considerazione storico-militari sulla campagna franco-germanica dell' anno 1870. — GAROLLO, Teoderico re dei Goti e degl' Italiani. — PRAMPOLINI, Aleardo Aleardi. — RONCAGLIA, Un' ode inedita di Fulvio Testi. — Rassegna letteraria e bibliografica : Svezia, Germania, Inghilterra, Francia, Italia, etc.

Rassegna Settimanale, n° 22, 1er décembre 1878 : Corrispondenza da Vienna. — MASI, Vittorio Amedeo III di Savoia. — HERZEN, Della natura dell' attivita psichica. — Bibliografia : WEBER, Manuale di Storia Contemporanea tradotto da CANINI; FRA LUCA PACIOLO, Tractatus de computis et scripturis edito per cura del Prof. GITTI.

N° 23, 8 décembre 1878 : Reprimere e prevenire. — Il consiglio superiore di pubblica istruzione. — CASTELLI, Il Talmud. — ZAMBRINI, Le Opere volgari e stampa dei secoli XIII° XIV indicate e descritte.

N° 24, 15 décembre 1878 : La Convenzione monetaria. — L'Istruzione elementare nelle campagne. — L'Impero dell' Asia. — Correspondenza da Londra. — BARZELLOTTI, La prima autobiografia (long article sur les Confessions de saint Augustin). — Corrispondenza letteraria da Parigi (A. C.) — BADIALI, Luigi Carbo Farini, Lettere di Farini; BORGOGNONI, Studi d'erudizione e d'arte (renferme en 2 volumes des études sur Bindo Bonichi ed altri antichi rimatori senesi; l'Intelligenza attribuée à Dino Compagni; les Poeti dei Codici d'Arborea; Nina Siciliana, la Scuola meridionale des poètes du 1er siècle et Gentile da Ravenna.) — DIANA, Brevi nozioni di Geografia. — DE CUYPER, L'enseignement technique en Italie.

Deutsche Rundschau, décembre 1878 : WILHELMINE VON HILLERN, und sie kommt doch! Erzählung aus einem Alpenkloster. II. — KARL HILLEBRAND, Die Anfänge des Socialismus in Frankreich. 1830-1848. — Zur Geschichte des orientalischen Krieges. 1853-1856. — NEUMANN-SPALLART, Rückblicke auf die Pariser Weltausstellung. — BRET HARTE, Vier und siebenzig, fünf und siebenzig, die Geschichte des grossen Deadwood-Geheimnisses. — EHLERT, Die Familie Mendelssohn. — FRENZEL, die französische Komödie im Residenztheater. — SCHERER, die Schillerpreise. — LAUBERT, Dohm's Lafontaine-Übersetzung. — Die Jubelausgabe von Hippel's Lebensläufen. — Weihnachtliche Rundschau. — Literarische Notizen. — Literarische Neuigkeiten.

(Suite du Catalogue)

Sous presse. — Pour paraître prochainement.

XIII, XIV. — **Histoire universelle**, traduite de l'arménien par E. Dulaurier, de l'Institut, 2 beaux vol. in-8.

XV. — **Histoire du bureau des Interprètes de Pékin**, publiée d'après les documents originaux, par M. Devéria. Un fort vol. in-8.

Edrisi. Description de l'Afrique et de l'Espagne, texte arabe, publié pour la première fois d'après les man. de Paris et d'Oxford, avec une introduction, des Notes et un Glossaire, par R. Dozy et M. J. de Goeje. Leyde, 1866, in-8. 18 »

Emin (J. B.). De l'alphabet arménien. 1865, in-8 (dans le n° 3 de la Revue de l'Orient). 2 »

Estournelles de Constant (Baron d'). Voy. Basiliadis.

Europe Orientale (l'), son état présent, sa réorganisation. 1873, in-18, avec 2 tableaux ethnographiques et politiques et une carte. 3 50

Enfantin. Voy. Saint-Simon.

Evangile selon S. Luc. Texte chinois avec traduction interlinéaire, par A. Hamelin. Rennes, 1871, in-8. 15 »

Eys (W. J. van). Quelques mots à propos de l'essai de grammaire de la langue basque. Bayonne, 1868, in-8. 2 »

Faidherbe (Le général). Les dolmens d'Afrique. 1873, in-8, 5 pl. 3 50

— Note supplémentaire adressée à la Commission d'enquête du 4 Septembre, sur les opérations de l'armée du Nord. 1873, in-8. » 50

— Le Zénaga des tribus sénégalaises, contribution à l'étude de la langue berbère. 1877, in-8. 5 »

— Notice biographique sur le général Faidherbe, avec une photographie. In-18. » 50

— Et **Topinard**. Instructions sur l'anthropologie de l'Algérie.

Voy Publications de la Société d'anthropologie.

Farès Chédiak. Serr ul Eial. Dictionnaire arabe, imprimé à Constantinople. Première partie, in-folio de 608 pages. 30 »

Tout ce qui a paru.

Feer. Voy. Dhammapada. — Paritta.

Férazdak. Divan, récits de Mohammed-ben-Habib, d'après Ibn-el-Arabi, publié sur le manuscrit de Sainte-Sophie, avec une traduction française, par R. Boucher. Paris, 1870-75, in-4, avec fac-simile.

Liv. 1 à 4. Chaque. 15 »

Le *Divan de Férazdak* est ici publié pour la première fois.

Firdousi. Liber regum qui inscribitur Schahname, editionem Parisiensem diligenter recognitam et emendatam lectionibus variis et additamentis editionis Calcuttensis auxit, notis maximam partem criticis illustravit J. A. Vullers. Leyde, 1877-78, vol. I en 4 fascicules, in-8. 22 »

— Vol. II, liv. 1, in-8. 5 50

Fleury (Ed.). Bailliage du Vermandois Elections aux Etats généraux de 1789; précédé d'une introduction et suivi de notes biographiques. Laon, 1872, in-8. 7 50

— Antiquités et monuments du département de l'Aisne. 1877-78, 3 vol. in-4, richement illustrés. 90 »

Foucaux (Ph., professeur au Collège de France). Le religieux chassé de la communauté, traduit du tibétain. In-4. 1 50

— Voy. Bibliothèque orientale elzévirienne. — Kalidasa. — Mahabharata. — Rgya Tch'er Mol Pa. — Summer (Mary).

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 2 Treizième année 11 Janvier 1879

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 347, 28 décembre 1878 : GEARY, Through Asiatic Turkey, Narrative of a Journey from Bombay to the Bosphorus. Sampson Low. — ELLICOTT, A New Testament for English Readers. Cassell, Petter a. Galpin. — RIMMER, pleasant Spots around Oxford. Cassell, Petter a. Galpin. — The battle of Floddon. — The intellectual Tendencies of South India as shown by current publications. (Burnell.) — LEVI, Parabeln, Legenden und Gedanken aus Thalmud und Midrasch. Leipzig, Leiner. (Schiller-Szinessy.) — RAWLINSON, Turner's Liber Studiorum, a Description and a Catalogue. Macmillan. (Weldmore.)

The Athenæum, n° 2670, 28 décembre 1878 : Continental Literature in 1878 : Belgique (Emile de Laveleye, Paul Fredericq); France (G. Masson) ; Bohême (Durdik) ; Danemark (Petersen) ; Allemagne (R. Zimmermann); Hollande (Van Campen); Hongrie (Vambéry) ; Italie (A. de Gubernatis); Norwège (Winter Hjelm) ; Portugal (Braga) ; Russie (Schuyler); Espagne (Riaño) ; Suède (Meijer). — Mary Wollstonecraft, Letters to Imlay, with prefatory Mémoir by KEGAN PAUL. Kegan Paul. — ESCOTT, Pillars of the Empire, Sketches of Living Indian and Colonial Statesmen, Celebrities and Officials. Chapman a. Hall. — Jameson's scottish Dictionary (Remarques de M. Skeat sur une réédition de ce dictionnaire). — Excavations at Olympia. (Schubring.)

Literarisches Centralblatt, n° 52, 28 décembre 1878 : Liber duodecim prophetarum textum Masoreticum expressit BAER, praefatus est DELITSCH. Leipzig, Tauchnitz. — Das Buch Esther, übersetzt u. erläutert von CASSEL. Berlin, Rothberger. — LOBSTEIN, Ramus als Theologe. Strassburg, Schmidt. (Cp. *Revue critique*, n° 47, art. 216, p. 330.) — SCHRADER, Keilinschriften und Geschichtsforschung. Giessen, Ricker. (Suite du débat entre Gutschmid et Schrader, mérites et défauts de ce dernier.) — BAUMGÄRTNER, Hermann von Stahleck. Leipzig, Baumgärtner. (Bon travail sur un palatin du Rhin.) — LÖHER, Kaiser Friedrich's II Kampf um Cypern. Munich, Franz. (Bonne étude sur une tentative que fit Frédéric II pour s'emparer de Chypre, dont la situation était alors aussi importante et aussi appréciée qu'aujourd'hui.) — HUNDT, bairische Urkunden aus dem XI. u. XII. Jahrhundert. Munich, Franz. — BUSCH, die gute alte Zeit. Leipzig, Grunow. — BERNARDAKIS, Athen, Perris. (Le travail, jugé ici, est en grec et concerne les vies de Plutarque, quelques corrections heureuses.) — BOUTKOWSKI, dictionnaire numismatique, liv. I. Monnaies de Pompée et de César. Leipzig, Weigel. (Guide pour les amateurs experts de médailles.) — FLASCH, zum Parthenonfries. Wurzbourg, Stahel. — TREU, Hermes mit dem Dionysosknaben. Berlin, Wasmuth. — JANSEN, de Tacito dialogi auctore. Groningen, Wolters. (Bonne étude d'un élève de Bährens, résumé et examen des différentes opinions antérieures). — DARMESTETER et HATZFELD, le seizième siècle en France, tableau de la littérature et de la langue suivi de morceaux en prose et en vers. Paris, Delagrave. (« Livre pratique et excellent », qui introduit dans l'étude de la langue et de la littérature de la France au XVI[e] siècle.) — STRODTMANN, Lessing. Berlin, Hofmann. (Traduction allemande du livre de Sime sur Lessing (Cp. *Revue critique*, 1878, n° 30, art. 133, p. 54) ; le traducteur a supprimé beaucoup de choses, et réduit deux volumes à un seul). — FLACH, Hesiodi carmina. Leipzig, Teubner, (3[e] édition remaniée).

Jenaer Literaturzeitung, n° 52, 28 décembre 1878 : CARRIERE, die sittliche Weltordnung. Leipzig, Brockhaus. (Ouvrage remarquable.) — VELSEN, Aristophanis Thesmophoriazusae. Leipzig, Teubner. (Wecklein : Edition d'une pièce d'Aristophane, contribution importante à la restitution

du texte.) — SAUER, Brawe, der Schüler Lessings. Strassburg, Trübner. (E. Schmidt : fort bonne étude.) — PALM, Beiträge zur Geschichte der deutschen Literatur des XVI. und XVII. Jahrhunderts. Breslau, Morgenstern. — SEUFFERT, Wieland's Abderiten. Berlin, Weidmann. (Brenning : de petites découvertes.) — FRANCKE, Terenz und die lateinische Schulcomödie in Deutschland. Weimar, Böhlau. (Weinkauff : long article sur cet ouvrage, qui donne prise à de nombreuses critiques.)

Rassegna Settimanale, Rome, n° 25, 22 décembre 1878 : La viabilità comunale obligatoria. — Le operaie e il mutuo soccorso in Italia. — Lettere militari, i volontari di un anno e gli ufficiali. — Corrispondenza da Berlino. — Il Parlamento. — La settimana. — I Poeti preraffaeleschi. (Etude intéressante sur la nouvelle école des poëtes anglais.) — I motori a domicilio. — Opere pie, lettere ai direttori. — Bibliografia (VANNUCCI, I Martiri della Libertà italiana dal 1794 al 1848, sesta editione; MEADOWS TAYLOR, The story of my life; ORIANI, Monotonie.) — Notizie. — Riviste.

(Suite du Catalogue)

Guyard (Stan.). Chapitre de la préface du Farhangi Djehangiri sur la dactylonomie, publié et traduit, in-8. 1 »

— Abd Ar-Razzaq et son traité de la prédestination et du libre arbitre. 1873, in-8. 3 »

— Théorie nouvelle de la métrique arabe, précédée de considérations générales sur le rhythme naturel du langage. 1877, in-8. 12 »

Cet ouvrage a obtenu le prix Volney à l'Institut.

— Note sur la métrique arabe, supplément à la Théorie nouvelle. 1878, in-8. 2 »

Voy. Ibn Taimiyah. — Minayef.

Halévy (J.). La prétendue langue d'Accad est-elle touranienne? 1876, in-8. 2

— La nouvelle évolution de l'accadisme. 1876, 1-78, 2 parties in-8.

— Prières des Falashas, ou Juifs d'Abyssinie, texte éthiopien avec traduction hébraïque. 1877, in-8. 8 »

Hamelin. Dictionnaire alphabétique chinois-français, d'après les travaux les plus récents. 1877, un fort volume in-8 autographié de 1750 pages. 55 »

Voy. Evangile. — Gonçalvez. — Judson. — Schmidt.

Hamy. Documents inédits sur les Bougors du gouvernement de Tomsk (Sibérie), in-8, fig. 2 »

— Coup d'œil sur l'anthropologie du Cambodge.

Voy. Publications de la société d'anthropologie.

Harlez (C. de). Avesta, livre sacré des sectateurs de Zoroastre traduit du texte zend. 1876-77, 3 vol. in-8. 20 »

— Tomes II et III, séparément. Chaque. 5 »

— Études avestiques. Note sur le sens des mots Avesta-Zend. Des controverses relatives à l'Avesta. 1877, in-8. 3 50

— Grammaire pratique de la langue sanscrite. 1878, in-8. 5 »

Harrisse (Henry). Bibliotheca americana vetustissima, a description of works relating to America, published between the years 1492 and 1551. New-York, 1866, in-4, 519 pp. 80 »

— Le même, grand papier vergé. 160 »

— Les Colombo de France et d'Italie, fameux marins du xve siècle (1461-1492), d'après des documents nouveaux ou inédits. 1874, in-4, papier vergé. 15 »

— Fernand Colomb, sa vie, ses œuvres, essai critique. 1872, in-8, grand papier vergé. 20 »

— L'Histoire de Christophe Colomb, attribuée à son fils Fernand. Examen et critique du mémoire lu par M. d'Avezac à l'Académie. 1875, br. in-8. 5 »

Toutes ces publications sont tirées à petit nombre et à peu près épuisées.

Hassoun. Voy. Hatim Taï.

Hatim Taï. Diwan de Hatim Taï, en arabe, publié en entier par R. Hassoun, avec les nouveaux types arabes gravés par lui. Londres, 1872, pet. in-4, 43 pages. 2 »

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 3 Treizième année 18 Janvier 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 348, 4 janvier 1878 : BAGEHOT, Literary Studies, with a prefatory Memoir edited by HUTTON. Longmans. (Minto : ouvrage d'un des esprits les plus remarquables et les plus universels de ce temps ; essais littéraires, fort variés, où l'on trouve une profonde connaissance du sujet). — ABBEY a. OVERTON, The English Church in the Eighteenth Century. Longmans ; STOUGHTON, Religion in England under Queen Anne und the Georges. 1702-1800. (Courtney : deux ouvrages sur la religion en Angleterre au XVIIIe siècle ; s'efforcent de montrer qu'elle eut une plus grande influence qu'on ne le croit.) — BEERBOHM, Wanderings in Patagonia, or Life among the Ostrich-Hunters. Chatto a. Windus. (Livre amusant.) — CURTISS, The Levitical Priests, a Contribution to the Criticism of the Pentateuch. Edinburgh, Clark ; De Aaronitici sacerdotii atque Thorae Elohisticae origine. Leipzig, Hinrichs. (Smith.) — ROBERTSON, A Course of Lectures on the Gouvernement, Constitution and Laws of Scotland. Stevens a. Haynes. (Mackay : bon livre.) — The Portuguese Expedition to Central Africa. — William Riley, Lancester Herald. — South African Folk-Lore. (Sayce). — A Harleian manuscript of Servius. (Nettleship). — BASTIAN, Die Culturländer des alten America. Berlin, Weidmann ; Contributions to North American Ethnology, vol. I. Washington, Government Printed Office ; MATTHEWS, Ethnology and Philology of the Hidatsa Indians. Washington, Government Printed Office. (Tylor : ouvrages sur l'anthropologie américaine ; le livre de M. Bastian, difficile à consulter, est plein de détails.) — Archaeological Notes of Rome.

The Athenæum, n° 2671, 4 janvier 1879 : BAGEHOT, Literary Studies, edited by HUTTON. Longmans. — A Memoir of Matthew Davenport Hill, with Selections from his Correspondence. — DENNIS, The Cities and Cemeteries of Etruria. Murray. (Réimpression de l'ouvrage d'un archéologue enthousiaste, qui décrit bien ce qu'il voit et peut servir de guide.) — WEBSTER, A Housewife's Opinions. Macmillan. — SMILES, Robert Dick, Baker, of Thurso, Geologist and Botanist. Murray. — CUST, A Sketch of the modern Languages of the East Indies, accompanied by two Language-Maps. Trübner. (Des corrections et des additions à faire, et ce livre sera très-utile à tous ceux qui s'occupent de ce sujet.) — The Moor of Denmark. (Bullen.) — Lessing's Laocoon, edited with english Notes by HAMANN. Oxford, Clarendon Press. (Article sur le Laocoon aussi bien que sur l'édition anglaise de l'œuvre de Lessing.)

Literarisches Centralblatt, n° 1, 4 janvier 1879 : LŒWE, Der Kampf zwischen Realismus und Nominalismus. Prag, Kosmack. — LAAS, Kant's Analogien der Erfahrung. Berlin, Weidmann. — CASSEL, Lehrbuch der jüdischen Geschichte und Literatur. Leipzig, Brockhaus (bon ouvrage, fort utile pour tous ceux qui s'occupent de l'histoire et de la littérature juive). — KAYSERLING, Die jüdischen Frauen in der Geschichte, Literatur und Kunst. Leipzig, Brockhaus (études intéressantes, trop d'éloge à des femmes de lettres qui vivent encore). — Jacobi Montani Spirensis vita illustris ac divæ Elisabeth, Hungarorum regis filiæ, neu hrsg. v. MÜLLER. Heilbronn, Henninger (réimpression à la fois édifiante et utile). — EMMINGHAUS, Ernst Wilhelm Arnoldi. Weimar, Böhlau (biographie d'un homme qui dota Gotha, sa patrie, d'établissements d'instruction). — HILBERG, Das Gesetz der trochäischen Wortformen im daktylischen Hexameter und Pentameter der Griechen. Wien, Hölder (étude d'une simplicité et d'une sûreté classiques). — Versions nordiques du fabliau français le Mantel mautaillé. Texte et notes par CEDERSCHIÖLD et WULFF. Lund, Gleerup. 1877 (édition excellente de la

Mötuls saga et des *Skikkju-rimur*, d'importantes remarques). — Petrich, Drei Capitel vom romantischen Styl. Leipzig, Jenne (intéressant). — Woltmann, Aus vier Jahrhunderten niederländisch-deutscher Kunstgeschichte. Berlin, Hofmann (recueil de brillants et solides essais).

Jenaer Literaturzeitung, nº 1, 4 janvier 1879 : Das hohe Lied, übersetzt und kritisch bearbeitet von Kohler. New York, Westermann. — Shileds, The final philosophy. New-York, Scribner. 1877. — Thudichum, Deutsches Kirchenrecht des neunzehnten Jahrhunderts. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1878. — Schwebel, Der Tod in deutscher Sage und Dichtung. Berlin, Weile. 1876 (Schottmüller : remarques de détail jetées pêle-mêle). — Varrentrap, Hermann von Wied und sein Reformationsversuch in Cöln. Leipzig, Duncker et Humblot. 1878 (Ulmann : contribution importante à l'histoire de la Réforme en Allemagne). — Prost, Table des morceaux accessoires, documents et titres contenus dans les deux éditions de l'histoire de Lorraine par dom Calmet. Paris, librairie de la société bibliographique. 1877 (Pfannenschmid : sera accueilli avec reconnaissance par quiconque s'occupe de l'histoire de la Lorraine). — Mayer, Beiträge zur Geschichte des Erzbisthums Salzburg. Wien, Gerold. 1878 (Ilwof : bon). — Analyse de différents livres et opuscules publiés à l'occasion du 4e centenaire de l'Université de Tubingue (Bursian). — Boetticher, Der Zophorus am Parthenon. Berlin, Gropius. 1875 (Engelmann). — Flasch, Zum Parthenonfries. Wurzbourg, Stahel. 1877 (Engelmann). — Schneidewin, Die homerische Naivetät. Hameln, Brecht (Belger : bonne étude esthétique et littéraire sur Homère). — Oberdick, De stasimo primo fabulae Æschyleae quae Septem adversus Thebas inscribitur commentatio. Munich, Coppenrath. 1878 (Weckleim : bon).

Deutsche Rundschau, janvier 1879 : Max Müller, Religion und Philosophie. (Septième conférence faite par Max Müller à Westminster.) — Neumann-Spallart, Rückblicke auf die Pariser-Weltausstellung. — Kapp, Justus Erich Bollmann und die Flucht Lafayette's aus Olmütz. (Récit intéressant, même après celui de Varnhagen von Ense, de la tentative d'évasion de Lafayette et des efforts généreux que firent pour lui l'Américain Huger et l'Allemand Bollmann ; des lettres inédites.) — Brandes, die Jugend Benjamin Disraeli's. — *Literarische Rundschau :* W. Scherer, Berthold Auerbach's neueste Dichtungen. — W. von Gebler, Karl von Gebler.

L'Athenaeum belge, nº 1, 1er janvier 1879 : De Pauw, Conspiration d'Audenarde sous Jacques Van Artevelde. (Vanderkindere : récit intéressant et très-détaillé de l'échauffourrée d'Audenarde (1342), tableau en raccourci des luttes de la Flandre et de la rivalité entre Artevelde et Louis de Nevers.) — L'Ommegang d'Anvers.

Rivista Europea, Rivista internazionale, vol. XI, fasc. I, 1er janvier : Manno, Informazioni sul Ventuno in Piemonte, ricavate da Scritti inediti di Carlo Alberto, di Cesare Barbo e di altri. — Ademollo, Il Principe di Sanza, episodio della cospirazione napoletana contro la Spagna (1635-1640). — Leone XIII e la civilta. — Campagna, Appunti sul tema dell' emigrazione italiana, sue cause ed effetti. Parte prima : dell' emigrazione. — Coppi, Le università italiane nel medio evo, Cenni storici. — Carollo, Teodorico re dei Goti e degl' Italiani. — Rassegna letteraria e bibliografica. Olanda : De Gids (C. B.). — Francia, Riviste. — Italia.

Rassegna settimanale, Rome, 29 décembre 1878 : E. Masi, Un processo sotto Sisto V. (A propos de l'ouvrage de Gozzadini, Giovanni Pepoli e Sisto V.) — G. Ricca-Salerno, Leone Pascoli, economista italieno del secolo decimottavo. — La statistica nelle bibliotheche. — Fontana, due documente inediti riguardanti Cimabue. — Guerrini, La Vita e le Opere

di Giulio Cesare Croce. — Notizie (cite les articles parus dans la *Revue critique* sur les plombs sardes de MANNO, et la poésie biblique de CASTELLI).

Rassegna settimanale, n° 53, 5 janvier 1879 : ADEMOLLO, Una nuova narrazione della Disfida di Barletta. — La esplorazione archeologica di Tevvere. — G. PARIS, La Légende de Trajan. — CUGNONI, Opere inedite di Giacomo Leopardi pubblicate sugli autografi Recanatesi.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 4 Treizième année 25 Janvier 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 349, 11 janvier 1879 : MALLESON, The History of Afghanistan, from the earliest Periode to the Outbreak of the War in 1878. Allen. (Ouvrage trop rapidement écrit, des erreurs et des omissions, utile néanmoins.) — DENNIS, The Cities and Cemeteries of Etruria. Murray. (Sayce : M. Dennis est, non un savant de haut vol, mais un guide instruit pour le voyageur, et l'historien enthousiaste de la civilisation étrusque.) — TOMKINS, Studies on the Time of Abraham. Bagster a. Sons. (Cheyne : étude « vivante et fidèle » ; il s'écoulera quelque temps avant que ce livre soit rendu inutile.) — CONWAY, Demonologie and Devil-Lore. Chatto and Windus. (Lang : de nombreux matériaux, mais il y a un choix à faire.) — PALUMBO, Vanini e i suoi tempi. Naples. (Creighton : livre digne d'attention, l'auteur rend à Vanini la place qui lui est due, Vanini est un martyr de la libre pensée comme Giordano Bruno et Campanella.) — English Triolets of the seventeeth Century. (Dowden). — Hamlet's 'Leaping into Ophelia's Grave. (Furnivall.) — Maccii Plautii Comoediae, recensuit RITSCHL, sociis operae adsumptis LOEWE, GOETZ, SCHOELL. Tome I, fasc. II, Epidicum continens. Leipzig, Teubner. (Wilkins : très-remarquable.)

The Athenaeum, n° 2672, 11 janvier 1879 : HARE, Life and Letters of Frances, Baroness Bunsen. Daldy, Isbister a. Co. (Vie et lettres de Frances Waddington, cousine du ministre actuel et femme de Bunsen ; lettres curieuses écrites de Rome ; détails intéressants sur la vie de Bunsen.) — RAVENSHAW, Gaur, its Ruins and Inscriptions. Kegan Paul. (Excellent travail sur les ruines et les inscriptions de Gaur ou Gour dans le Bengale.) — CONWAY, Demonology and Devil-Lore. Chatto a. Windus. (Renferme une foule de documents, classés et analysés, sur les démons et la légende du diable.) — SMITH, Cobbett, a Biography. Sampson Low. (Biographie en mauvais style.) — PREJEVALSKY, From Kulja, Across the Tian-Shan to Lob Nor, translated by MORGAN. Sampson Low. (Traduction d'un voyage très-important d'un Russe dans l'Asie Centrale.) — Traduction d'un passage de Dante, Francesca da Rimini (Inf. c. V.) par Dante R. ROSSETTI. — The Semitic literature of 1878. (Compte-rendu de M. A. Neubauer.)

Literarisches Centralblatt, n° 2, 11 janvier 1879 : DE LAGARDE, Psalterium. Job. Proverbia arabice ; et Psalmi 1-49 arabice. Göttingen. (Très-précieux pour l'étude de la langue arabe.) — BUSOLT, Die Lakedaimonier und ihre Bundesgenossen. Leipzig, Teubner. (Bon travail, des vues originales et neuves sur la domination de Sparte et ses alliés, style malheureusement peu agréable.) — LINDENSCHMIT, Die Alterthümer unserer heidnischen Vorzeit. Mainz, Zabern. (Complet.) — BURCKHARDT, Geschichte der Renaissance in Italien. Stuttgart, Ebner u. Seubert. (2e édition revue par l'auteur.) — Acten der Ständetage Ost = und Westpreussens, hrsg. v. TOEPPEN. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Recueil soigné.) — HOCK, der österreichische Staatsrath unter Joseph II. Wien, Braumüller. (Bonne étude.) — WORDSWORTH, Scholæ academicæ. Cambridge, University Press. (Curieuse étude sur les universités anglaises au XVIIIe siècle.) — KRAUSE, De Vergilii usurpatione infinitivi. Berlin, Mayer u. Müller. (Bon.) — PURGOLD, Archäologische Bemerkungen zu Claudian u. Sidonius. Gotha, Perthes. (Etude instructive, prouvant que Sidoine a puisé ses descriptions mythologiques dans les poètes antérieurs, et surtout Claudien, et qu'il n'a pas vu les œuvres d'art qu'il décrit.) — FRIGELL, collatio codicum Livianorum atque editionum antiquissimarum. Pars I, libros I-III continens. Upsal, Lundström. (Très-profitable.) — Partalopa Saga usgwen af KLOCKHOFF. Upsal, Lundström. (Bonne édition d'une des *Riddarasögur*.) — SCHLOSSBERGER, Archivalische Nachlese

zur Schillerliteratur. Stuttgart, Krabbe. (Documents importants pour la jeunesse de Schiller, cp. *Revue critique,* 1878, n° 2, art. 10, p. 36.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 2, 11 janvier 1879 : BAUDISSIN, Studien zur semitischen Religionsgeschichte. Leipzig, Grunow. (Schrader : livre soigné.) — H. v. ZWIEDINECK-SUDENHORST, Ruprecht von Eggenberg. Graz. (Ilwof : étude sur un général autrichien du XVIe siècle.) — DUNGER, Rundâs und Reimsprüche aus dem Vogtlande. Plauen, Neupert. (Schottmüller : publication précieuse.) — BRANDL, Brockes. Innsbruck, Wagner. (Brenning : bon livre sur un des écrivains allemands, les premiers en date, du XVIIIe siècle.) — A. GRIMM, Uber die Stellung, Bedeutung und einige Eigenthümlichkeiten der osmanischen Sprache. Ratibor, Thiele. (Weil : travail qui sera très-utile pour ceux qui ne savent pas le turc.) — Le mystère de la Passion d'Arnoul Greban, publié d'après les manuscrits de Paris, avec une introduction et un glossaire, p. G. PARIS et G. REYNAUD. Paris, Vieweg. (Stengel : très-bonne édition.) — HEYDENREICH, Fabius Pictor und Livius. Freiberg, Engelhardt. (Wölfflin : de bonnes choses.) — BENNDORF, Antike Gesichtshelme und Sepulcralmasken. Wien, Gerold's Sohn. (Marquardt : bonne étude dans un nouveau domaine de l'archéologie.) — SCHWABE, Aristophanes und Aristoteles als Kritiker des Euripides. Crefeld, Kühler. (Wecklein : mauvais.) — SANDSTRÖM, Emendationes in Propertium, Lucanum, Valerium Flaccum. Upsal, Lundström. (Rossberg : trop de conjectures risquées.) — HOLDER, Cornelii Taciti de origine et situ Germanorum liber. Leipzig, Teubner. (Draeger : édition très-recommandable.) — Taciti Germania für den Schulgebrauch erklärt von PRAMMER. Wien, Hölder. (Draeger : des erreurs en assez grand nombre.)

Zeitschrift für deutsche Philologie, p. p. E. HÖPFNER et J. ZACHER, tome X, 1re liv. — A. MILLER, zu Lamprechts Alexander. — K. KINZEL, Lamprechts Alexander : 1. Die Strassburger Bearbeitung in ihrem Verhältniss zur Vorauer ; 2. Die Baseler Handschrift. — J. ZACHER, Zur Basler Alexanderhandschrift. — F. WOESTE, Beiträge aus dem Niederdeutschen. — F. NEUMANN, Bericht über die Verhandlungen der Deutsch-Romanischen Section der XXXIII. Philologenversammlung zu Gera. (Signalons surtout une très-intéressante communication de M. Paul sur le système vocalique du germanique et de l'indo-germanique.)

Rassegna Settimanale, n° 54, 12 janvier 1879 : MORPURGO, La corruzione elettorale a Venezia nella seconda metà del secolo passato. — CAYX, Gli Etruschi. (Long article à propos du livre de K. O. Müller, remanié par Deecke, *Die Etrusker*. Stuttgart, Heitz.) — MANTEGAZZA, Il dente della sapienza e il Darwinismo. — C. F. L'Insegnamento della geographia. Lettera ai Direttori. — PORENA, Breve Compendio della Storia d'Italia nel medio evo.

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT

LA

STÈLE DE MÉSA

ROI DE MOAB

ÉDITION COMPLÈTE AVEC LES FAC-SIMILE DE L'INSCRIPTION

DES ESTAMPAGES

LA PHOTOGRAPHIE DU MONUMENT ET DE NOMBREUSES GRAVURES

PAR

Ch. CLERMONT-GANNEAU

Un beau volume in-folio

Prix. . . . . **20 francs.**

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 5 Treizième année 1er Février 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : 28, rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 350, 18 janvier 1879 : De Crozals, Lanfranc, archevêque de Cantorbéry. Paris, Fischbacher. (Mullinger : l'auteur ne connaît ni Palgrave, ni Stubbs, ni Freeman, ni Savigny; il en reste à Augustin Thierry; il est parfois vague et emphatique; pourtant, il a fait la meilleure biographie de Lanfranc; cp. *Revue critique*, 1878, n° 42, art. 187, p. 243.) — Denis, Huss et la guerre des Hussites. Paris, Leroux. 1878. (Mullinger : excellent ouvrage, bien meilleur que celui de Gillett, moins brillant que le chapitre consacré à ce sujet par Milman dans sa *Latin Christianity*; livre plein d'intérêt; une seconde édition est à souhaiter.) — Buller, Forty Years in New Zealand. Hodder a. Stoughton. — Latham, Russian and Turk, from a geographical, ethnological and historical point of view. Allen. (Elie Reclus.) — Notes and News. (Parmi les nouvelles, quelques-unes empruntées à notre *Chronique*.) — The vice-regal library in Cairo. (W. Spitta.) — Milton's « Rivers Arise », « The Heroinae » and Lady Dorothy Sidney. (Dowden.) — Irving's Hamlet. (Moy Thomas.) — The Gospel of St. John in Anglo-Saxon and Northumbrian Versions, edited by Skeat. Cambridge. (Sweet : très-bon.) — Discoveries of Antiquities in Italy in 1878. (Lettre intéressante de Barnabei sur les découvertes archéologiques faites en Italie durant l'année 1878.)

The Athenæum, n° 2673, 18 janvier 1879 : Seeley, The Life and Times of Stein or Germany and Prussia in the Napoleonic Age. Cambridge. (Excellent livre sur Stein et la Prusse au temps de Napoléon.) — Hamilton, The Poets Laureate in England, Beeing a History of the Office of Poet Laureate. Stock. (Volume amusant.) — Ziegler, die lateinischen Bibelübersetzungen von Hieronymus und die Itala des Augustinus. Munich, Riedel. (Livre soigné et judicieux, d'une grande valeur dans la question.) — Boulger, The Life of Yakoob Beg, Athalik Ghazi, and Badaulet, Ameer of Kashgar. Allen. — Mr. Symonds' Shelley. (Forman.) — Lettres de Eugène Delacroix recueillies et publiées par M. Philippe Burty. Paris, Quantin.

Literarisches Centralblatt, n° 3, 18 janvier 1879 : Patrum apostolicorum opera, Barnabæ epistula, etc. Leipzig, Hinrichs. — Beyer, der limes Saxoniæ Karls des Grossen. Parchim, Wehdemann. (Très-bonne étude.) — Rambaud, Histoire de la Russie. Paris, Hachette. (« Calme objectif, bon goût et connaissance du sujet », cp. *Revue critique*, 1878, n° 20, art. 98, p. 321.) — Schlözer, General Graf Chasot. Berlin, Hertz. (Bonne monographie sur un Français qui fut l'ami et le compagnon de Frédéric II, cp. *Revue critique*, 1878, n° 43, art. 197, p. 270.) — Pindar's olympische Siegesgesänge in geläutertem Texte v. Schwickert. Trèves, Lintz. (Mauvais.) — Kvicala, Vergil Studien, nebst einer Collation der Prager Handschrift. Prague, Tempsky. (Renferme de nombreuses explications, d'ailleurs fort soignées, de passages difficiles de la première partie de l'Enéide et sera, à cet égard, très-utile pour quiconque veut étudier la langue des poètes latins ; la seconde partie est consacrée à un manuscrit de Prague du ixe siècle, où manquent les vers 329 du chant VI et 595 du chant III de l'Enéide ; nombreuses variantes, dignes d'attention ; la critique de Virgile devra désormais compter avec ce manuscrit ; en somme, livre remarquable.) — Müeller (Luc.) Orthographiæ et prosodiæ latinæ summarium. Petersburg, Leipzig, Teubner. (Excellent résumé.) — Le Mystère de la Passion d'Arnoul Greban, p. p. G. Paris et Raynaud. Paris, Vieweg. (Excellente publication, très-utile pour l'histoire de la littérature et l'étude de la langue française.) — Kurschat, Grammatik der litauischen Sprache. Halle, Buchh. des Waisenhauses, 1876. (Très-bon livre, aussi indispensable que la grammaire de Schleicher ; l'auteur est un Lithuanien.)

Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur, p. p. E. Steinmeyer, Nouv. Série, Tome XI, Livr. 1 et 2. — K. Müllenhoff, Irmin und seine Brüder. — K. Müllenhoff, Tanfana. — K. Müllenhoff, Die Sugambern und Sicambern. — K. Müllenhoff, Ein gotischer Göttername? — C Müllenhoff, Gerätinschriften. — G. Sello, Woldenberger. — W. Schulte, Gothica minora, Erster Artikel. — B. ten Brink, Eode. — E. Dümmler, Ueber die Gedichte de Cuculo. — E. Schmidt, Gedichte von Moscherosch. — J. Franck, Kleine Bemerkungen zur mnl. Uebersetzung der Offenbarung Johannis. — J. Franck, Weib und Frau. — R. Köhler, Zu Zs. XI, 212. — P. Strauch, Egregius Dictator. Marnarius dictus. — K. Lucae, Zum Weingartner Reisesegen. — W. Arndt, Glossen zu den Canones. — R. M. Werner, Fragmente einer Pergamenthandschrift des Wigamur. — E. Steinmeyer, Eine neue Tristanhandschrift. — K. Müllenhoff, Die alte Dichtung von den Nibelungen : I. Sigfrids Ahnen. — A. Hartmann, Scheirer Rhythmus von der Erlösung. — Scherer, Lateinische und deutsche Schauspiele : I. Pammachus; II. Esther. — A. Ebert, Zu den Lorscher Rätseln. — R. Seydel, Schellings Nachtwachen. — X. Kraus, Familie Wickram. — K. Hofmann, Hunnische Trauben. — K. Hofmann, Hibenthene. — H. A. Barack, Althochdeutsche Funde : I. Ezzos Gesang von den Wundern Christi ; II Memento mori.

Anzeiger für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur, Tome V, 1re livr. — A. Jeitteles, Altdeutsche Predigten aus dem Benedictinerstifte S. Paul in Kärnten, herausg., in-8°. Innsbruck, Wagner. 1878. 5 mk. 20. (A. Schönbach : édition manquée sous tous rapports.) — K. Weinhold, Mittelhochdeutsche Grammatik, ein Handbuch, in-8°. Paderborn, Schöningh. 1877. 8 mk. (M. Rödiger : livre excellent, qui comble une lacune dont on se plaignait depuis longtemps ; cf. *Revue critique*, 6 octobre 1877, art. 196.) — G. Michaelis, Thesen über die Schreibung der Dialekte auf physiologischer Grundlage, in-8°. Berlin, Barthol. 2. Bearbtg. 1878. 0, mk. 60. (F. Krauter : les propositions de M. M. manquent complètement de méthode et ne sont pas pratiques.) — J. Zupitza, Cynewulfs Elene mit einem Glossar herausg., in-8°. Berlin, Weidmann. 1877. 2 mk. (B. ten Brink : excellente édition. — J. Verdam, Seghelijn van Jherusalem naar het Berlijnsche handschrift en den ouden druk... uitgegeven, in-4°. Leiden, Brill. 1878. 3 fl. 50. (J. Frank : bonne édition) — A. Birch-Hirschfeld, Die Sage vom Gral, in-8°. Leipzig. Vogel. 1877. 6 mk. (E. Martin : critiques de détail.) — E. Steinmeyer, Zu Zs., XXII, 306. — W. Creizenach, Versuch einer Geschichte des Volksschauspiels vom Doctor Faust, in-8°. Halle, Niemeyer. 1878. 4 mk. 50. (R. M. Werner : essai malheureux et complètement avorté malgré un labeur sérieux et incontestable.) — E. Voigt, Noch einmal die Ecbasis.

Jenaer Literaturzeitung, n° 3, 18 janvier 1879 : Wünsche, Neue Beiträge zur Erläuterung der Evangelien aus Talmud und Midrasch. Göttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. 1878. — Denis, Huss et la guerre des Hussites. Paris, Leroux. (Caro : l'auteur a utilisé les travaux allemands, comme le font peu de Slaves, et les travaux slaves, comme le font peu d'Allemands ; il est, en somme, plus partisan de Palacky, Tomek, Jirecek que des Allemands ; étude digne d'attention et d'estime.) — Zahn, Austro-Friulana. (Nouveau volume des Fontes rerum Austriacarum, conflit de Rodolphe IV avec Aquilée.) — Decamerone di Boccaccio, illustrato e comentato da Bozzo. Palerme, Gaudiano. 1876-1878. (Buchholtz : bonne édition, « commentaire esthétique » de grande valeur.) — Lewes, über Schauspieler und Schauspielkunst. Leipzig, Duncker. 1878 (Brenning ; traduction d'un ouvrage du regretté Lewes.) — Laas, der deutsche Aufsatz in den oberen Gymnasialklassen. Berlin, Weidmann. 1878. (Brenning : digne d'être consulté par les pédagogues).

(Suite du Catalogue)

— Notre ancêtre, recherches d'anatomie et d'ethnologie sur le précurseur de l'homme. 1877, in-8, fig. 2 »

— Le même. 1878, 2ᵉ édition, avec addition de figures, in-18. 3 »

Hugonnet (Léon). Six mois en Roumanie. Voyage de Bruxelles à Jassy. Projet de confédération danubienne. 1875, in-16. 3 »

Ibn Aby Ossaibiah. Extraits de l'histoire des médecins, trad. par Sanguinetti. Paris, 1855-56, extraits 3, 4, 5, in-8. Chaque. 2 50

Les numéros 1 et 2 sont épuisés.

Ibn Batoutah. Voyages, texte arabe et traduction, par C. Defrémery et le Dʳ R. Sanguinetti, 1858, 4 vol. in-8 et index. 32 »

Chaque vol. 7 50

— L'Index seul. 2 »

Ibn Taimiyah. Le Fetwa sur les Nosairis, publié et trad. par S. Guyard, 1871, in-8. 2 50

Imbault-Huart (Camille). Histoire de la conquête de la Birmanie par les Chinois, sous le règne de Tç'ienn Long (Khien Long), traduite du chinois. 1878, in-8. 3 »

Inchauspe (l'abbé). Le verbe basque, ouvrage publié par le prince Louis-Lucien Bonaparte, 1858, in-4. 35 »

Indian Antiquary.

Voy. aux Journaux.

Indicateur de l'archéologue, bulletin mensuel illustré, fondé en 1872, par M. G. de Mortillet et dirigé par Am. de Caix de Saint-Aymour. Années 1873 à 1875, in-8. 12 »

Instructions générales pour les recherches anthropologiques.

— Voy. Publications de la Société d'anthropologie.

Iter Persicum, ou Description du voyage en Perse, entrepris en 1602 par Etienne Kakasch de Zalonkemeny, ambassadeur de l'empereur Rodolphe II, à la cour du grand-duc de Moscovie et à celle de Chah Abbas, roi de Perse. Relation rédigée en allemand et présentée à l'Empereur, par George Tectander von der Jabel. Traduction publiée et annotée par Charles Schefer. Un vol. in-18, elzévir, avec portrait. 5 »

— Quelques exemplaires sur papier vergé. 7 50

Ce volume forme le tome X de la *Bibliothèque orientale elzévirienne*.

Iu-Kiao-Li, roman chinois, texte autographié par Levasseur. In-8, br. 2 »

Jacobi episcopi Edesseni epistola ad Georgium episcopum Sarugensem de orthographia Syriaca, edidit J.-P. Martin. Leipzig, 1869, in-8. 3 50

Jacquinot (Dʳ H.). Les temps préhistoriques dans la Nièvre : I, époque paléolithique. 1875, in-8, planches. 5 »

Jehuda ben Koreisch epistola de studii Targum utilitate, arabice, litteris hebraicis, ed. Bargès et Goldberg. 1857, in-8. 7 50

Journal asiatique. Voy. aux Journaux.

Journal of the China branch of the Asiatic Society. Voy. aux Journaux.

Journal of the American Oriental Society. Voy. aux Journaux.

Jovino (Francis de Hieronymo). Critico-biblical disquisition on the time during which Christ lay in the tomb. Latin and English. Woodstock (U. S. A.), 1875, in-8. 7 50

Judas (A.-C.). Mémoire sur le zodiaque de Dendérah et sur l'année égyptienne; explication d'une partie de la mythologie grecque et latine par les allégories astrographiques des Egyptiens. 1859, in-8. 4 »

— Sur un tarif de taxes pour les sacrifices en langue punique. 1851, in-8, pl. 2 »

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

N° 6 Treizième année 8 Février 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 351, 25 janvier 1879 : TROTTER, Warren Hastings, a Biography. Allen. (Dowson : soigneusement et clairement écrit, correctif aux exagérations du brillant essai de Macaulay. Hastings a commis des fautes, mais il fut le « bouc émissaire » d'une génération pire que lui ; lord Mornington, venu dans les Indes avec de fortes préventions contre Hastings, retourna en Angleterre, plein de respect et d'admiration pour ses talents.) — CARLYLE, South Africa and its Mission Fields. Nisbet. (Wickham : ouvrage d'un ancien ministre presbytérien de Natal ; progrès du christianisme dans l'Afrique du Sud.) — The Educational Year-Book for 1879. Cassell, Petter and Galpin. (Fitch.) — Memorials from Journals and Letters of Samuel Clark. Macmillan. (Davies.) — *Philology*. TEN BRINK, Klang und Dauer. Strasburg, Trübner.) (D'importantes observations.)

The Athenæum, n° 2674, 25 janvier 1879 : HOOKER, journal of a Tour in Marocco and the Great Atlas. Macmillan. — Traduction des poëmes et ballades de Henri HEINE p. MARTIN. Blackwood. (Assez bonne traduction en vers.) — HEARN, The Aryan Household, an Introduction to Comparativ Jurisprudence. Longmans. (Ouvrage de grande valeur ; doit beaucoup à M. Henry Maine et à M. Fustel de Coulanges.) — The Origin of the word *Labarum*. (Scott.) — The Coverdale Bible and Hans Sebald Beham. (Stevens.)

Literarisches Centralblatt, n° 4, 25 janvier 1879 : CORNILL, De Psalmi sexagesimi octavi indole atque origine. Marburg. — SCHLOTTMANN, David Strauss als Romantiker des Heidentums. Halle, Waisenhaus. — LUCKENBACH, De ordine rerum a pugna apud Ægospotamos commissa usque ad triginta viros institutos gestarum. Strasbourg, Teubner. 1878. (Soigné : explique les différences entre Xénophon et Lysias, place la date de la prise d'Athènes au 16 Munichion et l'établissement des Trente au milieu de juin.) — POSSE, Analecta Vaticana. Inspruck, Wagner. 1878. (Etudes faites aux archives de Rome pour compléter les documents du *Codex diplomaticus Saxoniæ regiæ*.) — FELL, Indices ad Beidhawii commentarium in Coranum. Leipzig, Vogel. 1878. (Index exact et soigné du commentaire de Beidhâwî sur le Coran.) — PALEY, Homeri quæ nunc exstant an reliquis cycli carminibus antiquiora jure habita sint. Londres, Norgate. 1878. (Prétend que les poëmes du cycle épique sont des épopées plus anciennes et plus complètes que l'Iliade et l'Odyssée ; peu de connaissance des nouvelles recherches et de l'épigraphie.) — SANDSTRÖM, Emendationes in Propertium, Lucanum, Valerium Flaccum. Upsal, Lundström. 1878. (Recueil de conjectures trop faciles et hasardées.) — GEBBING, De Valerii Flacci tropis et figuris. Marbourg, Elwert. 1878. (Bon travail sur Valerius Flaccus.) — KOSCHWITZ, Les plus anciens monuments de la langue française. Heilbronn, Henninger. 1879. (Publiés, comme le dit le titre, pour les cours universitaires, sera très-utile.) — URLICHS, Bemerkungen über den olympischen Tempel und seine Bildwerke. Wurzbourg, Stahel. 1877. (Bon travail, à refaire depuis l'étude de Brunn sur les sculptures d'Olympie et à cause des nouvelles découvertes.) — BRENTANO, Alt-Ilion im Dumbrekthal, ein Versuch die Lage des homerischen Troia nach den Angaben des Plinius und Demetrios von Skepsis zu bestimmen. Frankfurt a. M. Zimmer. (Beaucoup de sagacité et d'érudition, mais l'auteur « violente » les textes.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 41, 25 janvier 1879 : GRAUL, die Unterscheidungslehren der verschiedenen christlichen Bekenntnisse im Lichte göttlichen Worts. Leipzig, Dörffling u. Francke. 1878. — Regesta archiepiscopatus Magdeburgensis, Theil I, hrsg. v. MÜLVERSTEDT.

Magdeburg, Baensch. (Menzel : mauvais.) — STAHR, Torso. Kunst, Künstler und Kunstwerke des griechischen und römischen Alterthums. 2ᵉ Auflage, hrsg. v. GURLITT. Braunschweig, Vieweg. (Engelmann : nouvelle et bonne édition qu'on aurait pu différer, à cause des découvertes qui se multiplient chaque jour.) — LEXER, mittelhochdeutsches Taschenwörterbuch. Leipzig, Hirzel. (Sievers : Excellent dictionnaire.) — ANDRESEN, über deutsche Volksetymologie. Heilbronn, Henninger. (Regel : 3ᵉ édition de ce livre intéressant.) — FALCK, Der Dichter Lenz in Livland. Winterthur, Westfehling. (Brenning : des détails nouveaux sur le contemporain de Gœthe.)

Rassegna settimanale, nᵒ 55, 19 janvier 1879 : D'ANCONA, Di alcuni pretesi versi danteschi. — GUERRINI, Rabelais in Italia — Gli Scritti di Cobden. — *Bibliographie :* GIULIANI, Opere latine di Dante Alighieri, reintegrate nel testo con nuovi commenti. — Notizie (mentionne l'article de M. Boissier, paru dans la *Revue critique* du 4 janvier, sur le livre de COEN, L'abdicazione di Diocleziano). — Nᵒ 56, 26 janvier 1879 : MASI, Vittoria Colonna. (A propos du livre de CAMPORI, Vittoria Colonna con documenti inediti. Moderna, Vincenzi.) — CASTELLI, Le Origini del christianesimo. (A propos du livre de M. E. HAVET, Le Christianisme et ses origines, Le Judaisme.) — DE RUGGIERO, Scoperte archeologische in Roma, il Capitolio e il tempio di Giove O. M. — Gli Etruschi. (Pantanelli.) — Bibliografia : BÖHMER, Romanische Studien, Heft X ; BREITINGER, Das Studium des Italienischen ; STENGEL, Das altfranzösische Rolandslied, genauer Abdruck der Oxforder Handschrift Digby 23. Heilbronn, Henninger ; MANCINI, Della critica storica ; BELGIANO, sulla recente scoperta delle ossa di Cristoforo Colombo in San Domingo, Genova. (Cp. *Revue critique*, 1878, nᵒ 1, *Variétés*, art. de M. Harrisse.)

Rivista Europea, rivista internazionale, fasc. II, vol. XI, 16 janvier 1879 : MANNO, Informazioni sul ventuno in Piemonte, ricavate da scritti inediti di Carlo Alberto, di Cesare Balbo e di altri. — ADEMOLLO, Il principe di Sanza, episodio della cospirazione Napoletana contro la Spagna. (1635-1640). — CASTAGNA, Vita parlamentaria dei deputati abruzzesi nel parlamento italiano del 1820-21. Pasquale Borrelli, Deputato per la Frentania. — Rassegna letteraria e bibliografica : Svezia, Olanda, Germania.

Gli Studi in Italia. Periodico didattico, scientifico, e letterario. (Rome, typografia della Pace. 1ʳᵉ année. Janvier-décembre 1878). — Ce recueil, qui paraît tous les deux mois, se compose de deux parties distinctes. L'une est consacrée à l'enseignement, l'autre contient des travaux de toute nature, des comptes-rendus critiques, le sommaire des revues, une bibliographie assez étendue et enfin des miscellanées. Voici la liste de ceux des articles qui ont trait à l'histoire ou à la littérature : Sepolcro arcaico in Grotta-Ferrata (M. S. de Rossi). — BORGOGNO. La visione d'Ezechiele ; inedito (P. G. GIORDANO). — Defetti dell' educazione moderna (P. D. SAVARI). — Scoperta d'un insigne medaglione vitreo nel cemeterio di S. Callisto (M. ARMELLINI). — Societa di cultori dell' archeologia sacra (FABIANI). — Sul realismo e positivismo nelle arti belle (C. AURELI). — Un manoscritto inedito sul governo civile di Roma del celebre giureconsulto Gian Vincenzo Gravina (M. ARMELLINI). — Memoria intorno alla vita di Silvestro Aldobrandini (C. CATERINI). — La cripta sepolcrale di S. Valentino sulla via Flaminia (O. HARUCCHI). — Gesù Christo-Studi storici di L. Arosio (GIORDANO). — L'Unità dello Scibile (A. STOPPANI). — La Basilica di S. Sinforosa e dei suoi sette figli al nono miglio della via Tiburtina (H. STEVENSON). — Due epigrafi del prof F. Vallauri. Etc., etc.

(Suite du Catalogue)

Kachef Er Roumouz. Révélation des énigmes d'Abd Er-Rezzaq Ed-Djezaïry ou traité de matière médicale arabe, traduit et annoté, par le Dr Luc. Leclerc. 1874, in-8. 10 »

Kahla (Raphaël). Méthode pour apprendre la calligraphie arabe. 1847, gr. in-8. 3 50

Kakasch. Voy. Bibliothèque elzévirienne. — Iter Persicum.

Kalévala (le), épopée finnoise. Traduit sur l'original, par Ch. E. de Ujfalvy de Mezoe Koevesd. Liv. I. 1876, in-8. 2 50

Publié comme Actes complémentaires de la Société philologique.

Kalidasa. La reconnaissance de Sacountala, drame en sept actes, traduit du sanscrit par E. Foucaux. 1874, in-12, relié perc. 2 »

— La reconnaissance de Sacountala, texte et traduction par Chézy. 1830, in-4. 24 »

— Malavika et Agnimitra, drame, traduit pour la première fois en français, par Ph. Ed. Foucaux. In-18, elzévir. 2 50

Forme le tome XIV de la *Bibliothèque orientale elzévirienne.*

— Les héroïnes de Kalidasa et les héroïnes de Shakespeare, par Mary Summer. 1879, in-18 elzévir. 2 50

Forme le tome XXIV de la *Bibliothèque orientale elzévirienne.*

Kang hi. The sacred edict containing Sixteen maxims of the Emperor Kang hi, amplified by his son the Emperor Yoong Ching, together with a paraphrase on the whole by a mandarin. Chinese text and translation by Rev. W. Milne. Shanghai, 1870, 1 pèn chinois et 1 vol. in-8, cart. 20 »

Khanikoff (Nic. de). Mémoire sur l'ethnographie de la Perse. 1866, in-4, avec 3 planches. 12 »

Klaproth. Vocabulaire et grammaire de la langue géorgienne. 1827, in-8. 7 50

Voy. Chrestomathie chinoise.

Koeï Ling. Journal d'une mission en Corée, traduit du chinois, par F. Scherzer. 1877, in-8, avec carte. 5 »

Kopernicki (Dr I.). Sur la conformation des crânes bulgares. 1875, in-8, planche. 1 50

Krainsky (B.). Le Catholicisme d'après les autorités catholiques. (Traduit du russe). 1875, in-8. 3 50

Krehl Voy. Al-Makkari.

Kuenen (A.). Les origines du texte masoréthique de l'ancien testament. Traduit du hollandais par A. Carrière. 1875, in-8. 2 50

— Le même, pap. vergé. 5 »

Kuhff (Dr). Note sur quelques fémurs préhistoriques. 1875, in-8. 1 25

Labarthe (Ch. de). Documents inédits sur l'empire des Incas. 1861, in-8. 1 50

Laffite (P.) Les grands Types de l'Humanité, appréciation systématique des principaux agents de l'évolution humaine. Leçons rédigées par le Dr Dubuisson. 1875-76, 2 vol. in-8. 15 »

Vol. I. Moïse, Manou, Bouddha, Mahomet.

Vol. II. Homère, Aristote, Archimède, César.

— Considérations générales sur l'ensemble de la civilisation chinoise et sur les relations de l'Occident avec la Chine. 1861, in-8. 3 »

— Discours d'ouverture du cours 1875-76 (appréciation systématique des principaux types de l'évolution humaine). 1875, in-8. » 75

— Cours philosophique sur l'histoire générale de l'humanité. Discours d'ouverture. 1859, in-8. 2 50

— Considérations générales à propos des cimetières de Paris, 1874, in-8. 1 »

Lagneau (Gustave). Ethnogénie des populations du nord-ouest de la France. 1876, in-8. 1 50

Voy. Publications de la Société d'anthropologie.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

N° 7 Treizième année 15 Février 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 352, 1er février 1879 : SEELEY, Life and Times of Stein, or Germany and Prussia in the Napoleonic Age. Cambridge, University Press. (Strachey : ouvrage où il y a beaucoup d'erreurs, de contradictions et d'omissions.) — BIESENTHAL, Das Trostschreiben des Apostels Paulus an die Hebräer, kritisch wiederhergestellt und erläutert. Leipzig, Fernau. (Sanday et Fowler : ouvrage de valeur.) — HAYWARD, Selected Essays. Longmans. (Minto.) — KNIGHT, The English Lake District as interpreted in the Poems of Wordsworth. Edimbourg, Douglas. (Dowden : étude intéressante.) — CALVERT, Wordsworth, a Study. Boston, Lee and Shephard. (Dowden : assez bon travail.) — The parentage of the Countess Gundrada. (Freeman.) — The Pelasgians. (Stillman.) — The Etruscan Sarcophagus from Cervetri in the Bristish Museum. (Newton.) — HAUG, Essays on the Sacred Language, Writings and Religion of the Parsis. Second Edition by WEST. Trübner. (Jolly : seconde édition par West du meilleur travail qui existe en anglais sur la matière.)

The Athenæum, n° 2675, 1er février 1879 : HUXLEY, English Men of Letters, Hume. Macmillan. (Renferme surtout une exposition claire de la philosophie de Hume.) — GRIFFITHS, The english Army, its past history, present condition and future prospects. Casseli, Petter a. Galpin. — COLENSO, The Pentateuch and Book of Joshua critically examined : Part. VII. Longmans. (L'auteur devrait condenser son ouvrage.) — Akkad Comparative Philology. (Hyde Clarke.)

Literarisches Centralblatt, n° 4, 1er février 1879 : ZIEGLER, die lateinischen Bibelübersetzungen vor Hieronymus und die Itala des Augustinus. Munich. 1879. (Bon.) — BAUMGARTEN, Ueber Sleidan's Leben und Briefwechsel. Strasbourg, Trübner. 1878. (Ce n'est pas encore une biographie complète de Sleidan, mais le livre est intéressant.) — BLUM, Robert Blum. Leipzig, Keil. 1879. (Ouvrage du fils de Robert Blum sur son père ; trop de polémique.) — GAFFAREL, Histoire du Brésil français au XVIe siècle. Paris, Maisonneuve. 1878. (Bon ouvrage, quelques critiques de détail, cp. *Revue critique*, 1878, n° 31, art. 136, p. 66.) — Aus Rüchel's Nachlass. Berlin, Schneider. 1878. (Documents sur ce général prussien.) — BERGMANN, Eine Sarkophaginschrift aus der Ptolemäerzeit ; das Buch vom Durchwandeln der Ewigkeit ; hieroglyphische Inschriften. Wien, Gerold ; Wien, Faesy u. Frick. (Débuts d'un égyptologue instruit.) — Aristotelis de arte poetica liber, rec. CHRIST. Leipzig, Teubner. 1878. (Bonne édition.) — Galeni de elementis ex Hippocratis sententia libri duo, rec. HELMREICH. Erlangen, Deichert. 1878. (C'est une véritable édition princeps, appareil critique très-complet, améliorations dans le texte.) — ENGEL, Deutsche Puppencomödien. Oldenburg, Schulze. (Fin des recherches d'Engel sur l'ancien théâtre allemand.) — REBER, die Ruinen Rom's. Leipzig, Weigel. Première livraison. 1877. (Bon ouvrage, mis au courant des nouvelles découvertes.) — ARNOLD, Die alten Kirchenmodi, historisch und akustisch entwickelt. Leipzig, Kahnt. (Très-intéressant, étude attentive des sources.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 5, 1er février 1879 : CURTISS, De Aarontici sacerdotii atque Thorae Elohisticae origine. Leipzig, Hinrichs. 1878. — HORAWITZ, Analecten zur Geschichte der Reformation und des Humanismus in Schwaben, et Erasmiana, I. Wien, Gerold. 1878. (Bursian.) — SAVELSBERG, Beiträge zur Entzifferung der lykischen Sprachdenkmäler. Theil II. Erklärung von 55 lykischen Inschriften. Bonn, Flittner. 1878. (Hübschmam : l'auteur de l'article nie que le lycien soit une langue iranienne et déclare que la tentative de déchiffrement essayée par Savelsberg a complètement échoué.) — DRAEGER, Historische

Syntax der lateinischen Sprache. Band II. Leipzig, Teubner. 1878. (Lübbert : ouvrage riche en résultats scientifiques et très-soigné; livre excellent.) — Bodemann, Johann Georg Zimmermann, sein Leben und bisher ungedruckte Briefe an denselben. Hannover, Hahn. 1878. (Brenning : bon travail sur le célèbre médecin Zimmermann qui fut en rapport avec tous les beaux esprits de son temps.)

Deutsche Rundschau, février 1879 : Gierke, Ueber Jugend und Altern des Rechts. — Zur Geschichte des orientalischen Krieges. 1853-56. IV-V. (Concerne surtout la guerre de Crimée et ses débuts, négociations et actes diplomatiques.) — Nöldeke, Orientalischer Socialismus. (Etude spéciale entreprise surtout d'après les documents orientaux, quelques-uns encore peu connus et non utilisés.) — Brandes, Die Jugend Benjamin Disraeli's. (Deuxième article.) — Kreyssig, Der fünfte Band der Ahnen. — Friedländer, Jordan's Topographie der Stadt Rom im Alterthum. (A propos du livre de Jordan « *Topographie de la ville de Rome dans l'antiquité,* 2 vols. (Berlin, Weidmann); Jordan est l'homme qui connaît le mieux la topographie de l'ancienne Rome; description précise et vivante, mêlée habilement de considérations sur la constitution, la civilisation, la religion de l'antique Rome.) — Karl Gutzkow. (Notice nécrologique sur un des plus vaillants représentants de la *Jeune Allemagne,* ch. *Revue critique,* chronique, janvier n° 1, p. 18.)

L'Athenaeum belge, n° 3, 1er février 1879 : De Loménie, Les Mirabeau. Paris, Dentu. (Redard : beau et utile livre qui fait regretter que l'auteur ne soit plus là pour le continuer et le mener à bien.) — Bulletin (Rivier, Claude Chansonnette, jurisconsulte messin. Bruxelles, Hayer; Delpech, La bataille de Muret. (Article sur la brochure de 16 pages, qu'ont reçue nos abonnés, combat l'article paru dans la *Revue critique,* 1878, n° 45, p. 300.) — Revues étrangères. (Cite le premier spécimen de la Chronique de la *Revue critique,* et le déclare « conçu sur un plan excellent. ») — Notes et études : Gutzkow. (Not. nécr. par De Reul; cp. *Revue critique,* 1878, n° 1, chronique.) — Les fouilles d'Olympie. — La bibliothèque du Caire. (Résume l'article de M. Spitta dans l'*Academy.*)

Rivista Europea, rivista internazionale : Manno, Informazioni sul Ventuno in Piemonte, ricavate da scritti inediti di Carlo Alberto, di Cesare Balbo e di Altri. — Ferreri, della libertà e dei suoi limiti. — Cipolla, La critica moderna del trezza. — Gladstone, La missione dell' Inghilterra. — Rassegna letteraria e bibliografica : Russia; Svezia. (Roget, Histoire du peuple de Genève depuis la Réforme jusqu'à l'Escalade, etc.); América (Revues); Italia, etc.

Rassegna settimanale, n° 57, 2 février 1879 : La scuola italiana d'archeologia. — La figlia di Baiardo. (O. Guerrini.) — De Amicis, Ricordo di Parigi; Raggi, L' colli albani e tusculani. — D'Ovidio Francesco, Saggi, critici, etc.

(Suite du Catalogue)

Léger (Louis). Etudes slaves, voyages et littérature, 1875, in-18. 3 50

A travers la Russie. — Kiew. — Nijni-Novgorod. — Kazan et les Tartares. — Les études slaves et la Russie. — La langue serbe. — La comédie moderne en Pologne. — La Bohême et le panslavisme, etc.

— Rapport à S. E. le Ministre de l'Instruction Publique sur une mission scientifique près le congrès archéologique de Kiev. 1877, in-8. 1 25

— Voy. Dnieprowski. — Recueil d'Itinéraires.

Legrand (Le Dr). La nouvelle Société Indo-Chinoise fondée par M. le marquis de Croizier, et son ouvrage : L'art Kumer. 1878, in-8, fig. 1 25

Legrand (Emile). Recueil de poëmes historiques en grec vulgaire relatifs à la Turquie et aux Principautés Danubiennes, publiés, traduits et annotés. 1877, beau vol. gr. in-8. 15 »

Forme le tome V des *Publications de l'Ecole des Langues orientales vivantes.*

Legrand (Marcellin). Spécimen de caractères chinois, gravés sur acier et fondus en types mobiles. 1859, in-8. 3 50

Legrand de la Liraye. Prononciation figurée des caractères chinois, en mandarin annamite (autographié) (publié par les soins de M. Luro, directeur du collège des stagiaires). Saïgon, 1875, in-folio. 50 »

Lemaire (G.) et **Giquel** (Prosper). Dictionnaire de poche français-chinois, suivi d'un dictionnaire technique des mots usités à l'arsenal de Fou-Tchou. Shanghaï, 1874, in-12, d. rel. 20 »

Lenormant (Fr.) Les principes de comparaison de l'accadien et des langues touraniennes. 1875, in-8. 2 »

Le Roy de Sainte-Croix (Dr). Parement d'autel ancien en dentelle et broderie M. Holman« point conté », 1874, in-8 avec photographie. 1 »

— Notice descriptive, historique et critique sur l'Ombre de la Mort, tableau de Hunt. Londres, 1874, in-8. 1 »

Lesson (P. A., ancien médecin en chef des établissements français de l'Océanie). Vanikoro et ses habitants. 1876, in-8. 11 50

— Les races noires de Timor. 1876, br. in-8. 1 »

— Traditions des îles Samoa. 1876, broch. in-8. 1 50

— Les Polynésiens, leurs migrations, leurs mœurs, leur langage, étude complète des races de la Polynésie au point de vue de l'ethnologie, de l'anthropologie, de la linguistique. 4 forts volumes avec planches et cartes. 40 »

En cours de publication.

Lettres d'un Bibliographe (M. Madden). 1868-78. 5 volumes in-8, avec planches. 40 »

Voy. Madden.

Leucias (A. G.). Aphorismes sur la peste orientale, écrits dans le dialecte ionien. 1832, in-8. 3 50

Levasseur. Voy. Iu-Kiao-li.

Longpérier (A. de). Un faux Dieu. Observations sur un bas-relief de Strasbourg. 1876, gr. in-8. 1 50

Luro (lieutenant de vaisseau, directeur du collège des stagiaires, à Saïgon). Le pays Annam, étude sur l'organisation politique et sociale des Annamites, précédée d'une notice nécrologique sur l'auteur. 1876, in-8, avec carte. 8 »

— Voy. Legrand de la Liraye.

Machaut (Guillaume de). La prise d'Alexandrie, ou Chronique du roi Pierre Ier de Lusignan, publiée par M. de Mas Latrie, pour la Société de l'Orient latin. 1877, beau vol. in-8. 12 »

— Le même, sur papier de Hollande. 24 »

Forme le tome I des *Publications de la Société de l'Orient latin.*

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

N° 8 Treizième année 22 Février 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, nº 353, 8 février 1879 : Busch, Bismark in the Franco-German War. Macmillan. — Ravenshaw, Gaur, its Ruins and Inscriptions. Kegan Paul. (Bonne contribution à l'étude de l'art arabe.) — Hare, The Life and Letters of Frances Baroness Bunsen. Daldy, Isbister a. Co. (Beaucoup de renseignements sur des personnages célèbres de l'histoire contemporaine.) — Correspondence of the Family of Hatton, being chiefly letters adressed to Christopher, first Viscount Hatton. 1601-1704. Edited by Thompson. Camden Society. (Très-intéressant pour l'histoire intérieure de l'Angleterre sous les deux derniers Stuart.) — The Archimandrite Palladius. (Cp. *Revue critique*, nº 5.) — Irish Missels. (Warren.) — The Castellani Sarcophagus in the British Museum. (Isaac Taylor et Charles Newton.) — Prof. Ward and Bishop Bale's « Thre Lawes ». (J. Jusserand.) — A New Brahmana of the Sama Veda. (Burnell.) — Ancient Jewellery. (Murray.) — The Macbeth Witches and Scandinavian Norns. (Carmichael.)

The Athenæum, nº 2676, 8 février 1879 : Goldsmith by William Black. Macmillan. (Fait partie de la collection *English Men of Letters*; bon ouvrage.) — Correspondence between Gœthe and Schiller, from 1794 to 1805, translated by Schmiz. Bell and Sons. — Busch, Bismarck in the Franco-German War. 1870-71. Macmillan. — A Diary of Milton's Age. (E. Scott.) — The Moor of Denmark. (Nicholson.) — Mr. Symonds' Shelley. (Forman.)

Literarisches Centralblatt, nº 6, 8 février 1879 : Kirchhoff, Ueber die Entstehungszeit des herodotischen Geschichtswerkes. Berlin, Dümmler. (Réimpression de l'étude parue en 1868, outre un appendice sur la visite d'Hérodote à Sparte.) — Bauer, Herodot's Biographie. Wien, Gerold. (Bon ; quelques points encore obscurs, p. e. l'inscription d'Halicarnasse.) — Horawitz, Analekten zur Geschichte der Reformation und des Humanismus in Schwaben. Wien, Gerold. (Nouveau travail d'un érudit connu par ses études sur l'humanisme.) — Indische Hausregeln, Sanskrit und Deutsch, hrsg. v. Stenzler. II. Paraskara. Leipzig, Brockhaus. 1876. — Zirwik, Grundzüge einer wissenschaftlichen Grammatik der Griechischen Sprache. Salzbourg. (Beaucoup d'omissions et d'erreurs ; quelques parties réussies.) — De origine et situ Germanorum liber, recensuit Holder. Leipzig, Teubner. (Nouvelle édition de la Germanie de Tacite ; l'auteur tient peu de compte du manuscrit de Leyde et du Vaticanus ; il recourt surtout au codex Hummelianus ; diffère en 80 passages du texte de Müllenhoff; bon au demeurant et fort instructif.)

The Princeton Review (37. Park Row, New-York. Paraît tous les deux mois, 2 dollars par an.) Janvier 1878 (238 p.) : Killen, The Conscience as a Witness for Christ. — Walker, The monetary Conferences of 1867 and 1878. — Cocker, Moral Government. — Draper, Political Effect of the Decline of Faith in Continental Europe. — Weiss, The Day at Caesarea Philippi. — Robinson, The Pulpit and sceptical Culture. — Cooley, The Surrender of Fugitives from Justice. — Stirling, The Philosophy of Causality. — Rogers, Causes of commercial Depression. — Cette revue a pour objet, dit son programme, d' « offrir au public des articles entièrement originaux, sur la théologie, la philosophie, les sciences politiques, la science, la littérature et l'art ». Sans nier le mérite des articles contenus dans le fascicule que nous avons reçu, nous nous permettrons de remarquer que la *Princeton Review* fait trop peu de part à l'histoire et à la littérature. Il lui manque aussi un Bulletin ou une Chronique. Elle est d'ailleurs magnifiquement imprimée.

Zeitschrift für Kirchengeschichte, t. III, 1re livraison : Bornemann,

Le symbole des apôtres dans Justin martyr. — Max LENZ, Zwingle et le landgrave Philippe. — GASS, Le symbole des apôtres il y a deux cents ans et aujourd'hui. — MŒLLER, Revue critique des ouvrages relatifs à l'histoire du dogme publiés de 1875 à 1877 : Histoire du dogme au moyen âge. — Analectes : LÖWENFELD, Pour servir à l'histoire des archives pontificales au moyen âge. — HERTEL, Observations sur l'histoire de Colomban. — SCHULTZE, Documents pour l'histoire de la réforme en Allemagne. — Appel de Baumgarten qui demande des lettres et documents relatifs à J. Sleidan. — HARNACK, Pour servir à la statistique de l'Eglise gréco-russe. — Mélanges.

Analecta juris pontificii, 155e livraison, novembre-décembre 1878 : Le vénérable Joseph Cottolengo. Décrets inédits de la S. Congrégation des évêques et réguliers (1839-1840). Table.

Rassegna Settimanale, n° 58, 9 février 1879 : L'Assemblea generale della Universita di Roma. — MOLMENTI, L'abate Brandolini. — Al. d'ANCONA, Ugo Foscolo giudicato da un alienista (à propos du livre de LOMBROSO, L'Uomo delinquente in rapporto all'antropologia, giurisprudenza e alle discipline carcerarie) et Di alcuni pretesi versi danteschi, postilla. — CAYX, Gli Etruschi. (Réponse à une note de M. Pantanelli.) — Livres : Fatti principali della storia d'Italia dalla caduta del Regno Longobardico fino all'assunzione al trono del Re Umberto I pp. CAPPELLETTI.

Jenaer Literaturzeitung, n° 6, 8 février 1879 : KLEINERT, Einleitung zum Alten Testament. Berlin, Müller. (Nowack.) — Die neuere Literatur über Daniel Manin. ERRERA e FINZI, la vita e i tempi di Daniele Manin. Narrazione corredata dui documenti inediti depositati nel museo Correz dal generale Giorgio Manin. Venezia, Antonelli. 1872 ; ERRERA, Daniele Manin e Venezia. (1804-1853.) Firenze, Le Monnier. 1875 ; FULIN, Venezia e Daniele Manin, Venezia, Visentini ; DE GIORGI, Venezia nel 1848 e 1849. Venezia ; Documenti e scritti autentici lasciati da Daniele Manin gia pubblicati in francese e annotati da PLANAT DE LA FAYE. Venezia, Antonelli ; MAINERI, Daniele. Manin e Giorgio Pallavicino. epistolario politico. (1855-1857.) Milano, Bortolotti. (Perlbach : très-long et remarquable article sur les publications de ces dernières années relatives au président de la république de Venise.) — EUCKEN, Geschichte der philosophischen Terminologie. Leipzig, Veit. 1879. (Schuppe : bon travail.) — REBER, Die Ruinen Roms. Leipzig, Weigel. (Livraisons 1-5.) 1877-1878. (Engelmann : ouvrage très-important et très-soigné.) — KRICHENBAUER, Die Irrfahrt des Odysseus als eine Umschiffung Afrika's erklärt. Berlin, Calvary. (Bender : étrange, discrédite la science philologique.) — ABEL, Epistula de codice Ambrosiano Lithicorum quae Orphei nomine circumferuntur. Budapest, Franklin. (Ludwich : bon.) — HUEMER, De Sedulii poetae vita et scriptis. Vienne, Hoelder. (Rossberg : très-bon.) — STOLL, Die Meister der griechischen Literatur. Leipzig, Teubner. (A recommander aux élèves.)

(Suite du Catalogue)

Martinet (Ludovic). Le Berry préhistorique. 1878, gr. in-8, avec une belle carte préhistorique du Berry. 5 »

Martinor. — Voy. Rostowski.

Mas Latrie (L. de). Privilège commercial accordé en 1320 à la République de Venise par un roi de Perse, faussement attribué à un roi de Tunis. 1870, in-8. 2 50

— Traités de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des chrétiens avec les Arabes de l'Afrique Septentrionale au moyen âge, publiés avec une introduction historique. Supplément et tables. 1872, in-4. 12 »

— Nouvelles preuves de l'histoire de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan. 1873-74, 2 livraisons in-8. 5 »

— Voy. Machaut.

Mas Latrie (René de). Du droit de marque ou droit de représailles au moyen âge. 1866, in-8. 3 »

— Le même, nouvelle édition. 1875, in-8. 3 50

— Rapport au Ministre de l'Intérieur sur les archives des notaires en Italie. 1876, in-8.

Maspero (G., professeur au Collège de France). Les pronoms personnels en égyptien. 1872, in-8. 2 »

Mattei (Antoine). Proverbes, locutions et maximes de la Corse, précédés d'une étude sur le dialecte de cette île. 1867, in-12. 3 »

Medhurst, W. H. A dictionary of the Hok-Këen dialect of the chinese language, according to the reading and colloquial idioms : containing about 12,000 characters, accompanied by a short historical and statistical account of Hok-Këen. Macao, 1832, in-4, relié d. mar. 65 »

Mehren (A. F.). Voy. Shems ed-din.

Menant (Joach.). Exposé des éléments de la grammaire assyrienne. 1868, gr. in-8. 15 »

Meng-Tseu vel Mencium, inter Sinenses philosophos Confucio proximum, latina interpretatione et commentario illustravit S. Julien. Paris, 1824, in-8, 3 part. en 1 vol. 9 »

Menoutchehri. Spécimen du Diwan (recueil de poésies) de Menoutchehiri, poète persan du v[e] siècle de l'hégire (xi[e] de J.-C.), texte, traduction et notes, par A. de Biberstein-Kazimirski. 1876, in-8. 2 »

Metzger. Cours d'économie politique et sociale. Leçons analysées et résumées par Edgar Charles. Saint-Quentin, 1872, in-8. 3 »

Miansarof (M.). Bibliographia Caucasica et Transcaucasica, essai d'une Bibliographie systématique relative au Caucase, à la Transcaucasie et aux populations de ces contrées. Saint-Pétersbourg, 1876, tome I, sections 1, 2, en 1 fort volume, in-8 de 805 pages. 40 »

Mierzejewski. Note sur les cerveaux d'idiots en général, avec la description d'un nouveau cas d'idiotie. 1876, in-8. 1 »

Millescamp (Gust.). Fonts baptismaux de Lassy (Seine-et-Oise). Gr. in-8. 1 »

Minayef (J.). Grammaire pâlie. Esquisse d'une phonétique et d'une morphologie de la langue pâlie. Traduite du russe par Stanislas Guyard, 1874, in-8. 7 50

Mir Abdoul Kerim Boukhary. Histoire de l'Asie centrale (Afghanistan, Boukhara, Khiva, Khoqand) depuis les dernières années du règne de Nadir Chah (1153) jusqu'en 1233 de l'hégire (1740-1818) publiée, traduite et annotée par Charles Schefer. Texte persan. 1876, grand in-4, papier jaune. 15 »

— Le même traduit en français par Ch. Schefer, 1876. Un beau volume in-8, avec carte. 12 »

Mohl (J.). Voy. Y King.

Monod (Gab.). De la possibilité d'une réforme de l'enseignement supérieur. 1876, in-8. 1 »

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

N° 9 Treizième année 1er Mars 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 354, 15 février 1879 : Imperial India, an Artist's Journal, illustrated by numerous sketches taken at the courts of the principal chiefs in India. By PRINSEP. Chapman a. Hall. — Mémoires et lettres du cardinal de Bernis p. p. MASSON. (Morison : important pour l'histoire du XVIIIe siècle et surtout pour la question de l'alliance autrichienne de 1756.) — RANKING, Bjorn and Bera, a Norse Legend. Remington. (Owen.) — PREJEVALSKY, From Kulja across the Tian-Shan to Lob-Nor. Sampson Low. (Traduction anglaise du voyage important entrepris dans l'Asie centrale par le colonel russe.) — Notes and News. — New Manuscripts in the British Museum — Indian Home Life (Ralston.) — The Castellani Sarcophagus in the British Museum. (Newton.) — The Greek inscription found in Tottenham Court Road. (Watkin.) — German Imperial Archaeological Institute.

The Athenaeum, n° 2677, 25 février 1879 : PRINSEP, Imperial India. Chapman a. Hall. — HAKE, Legends of the Morrow. Chatto a. Windus. — THORNBURY a WALFORD, Old and New London. 6 volumes. Cassell, Petter and Galpin. — MAC-CARTHY, A History of Our Own Times, from the Accession of Queen Victoria to the Berlin Congress. 4 vols. Chatto and Windus. (Livre clair et lisible.) — The Afghan War, 1838-1842, from the Journal and Correspondence of the late Major General Augustus Abbott, p. p. Low. Bentley a. Son. — The Agamemnon of Æschylus, with a metrical translation and notes critical and illustrative by KENNEDY, edited for the Syndics of the University Press, Cambridge. (Bonne édition et traduction satisfaisante.) — Another Tragedy by Shakspeare. (Collier.) — Indian palaeography. (R. Cust.) — Notes from Oxford.

Literarisches Centralblatt, n° 7, 15 février 1879 : HÆNCHEN, die Lehre von dem Heil. Erlangen, Deichert. 1878. — HARNACK, Geschichte und Theorie der Predigt und der Seelsorge. Erlangen, Deichert. 1878. — WINKELMANN, Philipp von Schwaben und Otto IV von Braunschweig. III Band. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1878. (2e volume, très-intéressant.) — DRUFFEL, Herzog Hercules von Ferrara u. seine Beziehungen zu dem Kurfürsten Moritz von Sachsen und zu den Jesuiten. Munich, Franz. 1878. (Bon travail.) — ZWIEDINECK-SÜDENHORST, Ruprecht von Eggenberg. Graz. 1878. (Travail soigné sur un général autrichien du XVIe siècle.) — KÜHNER, ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache. Hanovre, Hahn. 1878. (2e partie de l'ouvrage ; répond aux exigences scientifiques ; beaucoup de soin et de conscience.) — MEISTER, Die Flexion im Oxforder Psalter. Halle, Niemeyer. 1877. (Importante contribution à l'histoire de la langue française ; le jugement porté par la *Zeitschreift für romanische Philologie* sur cet ouvrage n'est pas assez favorable.) — NEUMANN, zur Laut und Flexionslehre des Altfranzösischen, hauptsächlich aus pikardischen Urkunden von Vermandois. Heilbronn, Henninger. 1878. (Très-bon travail.) — HORSTMANN, Sammlung altenglischen Legenden. Heilbronn, Henninger. 1878. (Bon recueil, très-important pour la littérature des légendes en vieil anglais.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 7, 15 février 1879 : LÖHR, zur Frage über die Echtheit von Jesaias 40-46. Berlin, Wiegand u. Grieben. (Diestel.) — Ecrits sur la réforme de l'enseignement supérieur : OLCK, Die neuesten Ansichten über die Ziele des höheren Unterrichts. Königsberg, Leupold ; SCHMID, die modernen Gymnasialreformen. Stuttgart, Krabbe ; FRIEDLANDER, die Zulassung der Realschulabiturienten zum Studium der Medicin. Hamburg, Nolte ; KEKULÉ, die Principien des höheren Unterrichts und die Reform der Gymnasien. Bonn, Strauss. (Höllenberg.) — Die

Chroniken der deutschen Städte vom 14. bis in 16. Jahrhundert, Band XV : die Chroniken der baierischen Städte, Regensburg, Landshut, Mühldorf, München. Leipzig, chez Hirzel. 1878. (Riegler : bonne publication.) — Codex diplomaticus majoris Poloniae documenta et jam typis descripta et ad huc inedita complectens annum 1400 attingentia editus cura societatis literariae Poznianensis. Tomus II, comprehendens numeros 617-1292, annos 1288-1349. Posen. 1878. (Perlbach.) — Pompei, studi intorno all' anfiteatro di Verona, proceduti da un saggio sugli spettacoli degli antichi. Verone, Münster. 1877 (Engelmann : puisse cet exemple être imité dans toutes les villes d'Italie). — Marquardt et Mommsen, Römisches Staatsrecht. Leipzig, Hirzel. 1878 (Schiller : nouvelle édition d'un ouvrage excellent.) — Klein, die Verwaltungsbeamten der Provinzen des römischen Reichs bis auf Diocletian. Ersten Bandes erste Abtheilung : Sicilien und Sardinien. Bonn, Strauss. (Schiller : complète fort bien le premier volume de l'ouvrage de Marquardt sur l'administration romaine; amas de matériaux très-habilement rassemblés.) — Genz, das patricische Rom. Berlin, Grote. 1878. (Schiller : d'ingénieux aperçus.) — Bullinger, der endlich entdecke Schlüssel zum Verständniss der aristotelischen Lehre von der tragischen Catharsis. München, Ackermann. (Belger : n'exprime guère la pensée d'Aristote.) — Xenophontis expeditio Cyri recensuit Arnoldus Hug. Editio major. Leipzig, Teubner. 1878. (Hertlein : bon, nouvelles corrections.) — Gebbing, De C. Valerii Flacci tropis et figuris. Marburg, Elwert. 1878. (Baehrens : travail très-soigné.) — Heydenreich, die Hyginhandschrift der Freiberger Gymnasialbibliothek. Freiberg, Gerlach. (Baehrens : à consulter sur la question.) — The Vyâkarana-Mahâbhâshya of Patanjali, edited by Kielhorn. Vol. I. Part. 2. Bombay, Government Central Book Depot. 1878. (Weber : même soin et même exactitude que dans les autres travaux de Kielhorn.)

Rivista Europea, Rivista internazionale, fasc. IV, vol XI, 16 février 1879 : Manno, Informazioni sul Ventuno in Piemonte, ricavate da scritti inediti di Carlo Alberto, di Cesare Balbo e di altri. — Gioda, Guicciardini e le sue opere inedite. — Coppi, Le università italiane nel medio evo. — Campana, Appunti sul tema dell' emigrazione italiana, sue cause ed effetti. — Garollo, Teoderico re dei Goti e degl' Italiani. — Rondani, A proposito della pittura inglese all' esposizione di Parigi. — Cipolla, I libri commemoriali della republica di Venezia. — Marrai, Belle arti. — Rassegna litteraria e bibliografica, Olanda : Riviste. — Inghilterra : Rivista delle riviste Inglesi. — Italia. Rassegna politica. — Notizie letterarie e varie. — Bolletino bibliografico.

Rassegna settimanale, n° 15, 16 février 1879 : Guerrini, Achillini e Manzoni. — L'opera poltica di Urbano VIII. — Una storia di Vauban. (par Michel, Paris, Plon.) — I libri di testo nelle scuole secondarie. (C. F.) — Croset-Mouchet, Vita dell' Infanta Maria Francesca Apollonia, principessa di Savoia.

(Suite du Catalogue)

Nasr-Eddin Hodja. Les plaisanteries de Nasr-Eddin-Hodja, traduites du turc, par J. A. Decourdemanche. 1876, in-18, elzévir. 2 50

Forme le tome V de la *Bibliothèque orientale elzévirienne.*

Nerses Klaietsi. Elégie sur la prise d'Edesse par les Musulmans, publiée pour la première fois en arménien, par le Dr J. Zohrab. 1828, in-8. 4 50

Nicolas (A.). Note sur l'enseignement en Perse. 1862, in-8. 1 75

Notes pour servir de point de départ à la formation d'un vocabulaire des idiomes parlés par les indigènes de la Nouvelle-Calédonie. 1877, in-8. 2 50

Notice sur la Roumanie, principalement au point de vue de son économie rurale, industrielle et commerciale avec une carte de la principauté de Roumanie. 1867, in-8. 2 »

Obédénare (M.-G.). La Roumanie économique d'après les données les plus récentes. Géographie, état économique, anthropologie, avec une belle carte coloriée de la Roumanie et de nombreux tableaux de statistique. 1876, in-8. 10 »

Ons-Ol-Oudjoud. Les amours et les aventures du jeune Ons-Ol-Oudjoud et de la fille de Vizir El-Ouard-Fi-l-Akmam, traduit de l'arabe et publ. complet par G. Rat. Toulon, 1869, in-8. 2 »

Oppert (Jules, professeur au Collége de France). Sumérien ou Accadien? 1876, in-8. 1 »

— La Chronologie de la Genèse. 1878, in-8. 1 25

Ory (Paul). Les procédés industriels des Japonais. « L'arbre à laque », notice traduite pour la première fois du japonais. 1875, in-8, fig. 2 50

Pacheco-Zegarra (Gavino). Alphabet phonétique de la langue quechua. 1875, in-8, cart. 2 »

Paillard (Charles). Considérations sur les causes générales des troubles des Pays-Bas au XVIe siècle. 1874, in-8. 2 50

— Histoire des troubles religieux de Valenciennes, 1560-1567. 1875-76, 4 vol. in-8 et introduction. 25 »

Pallegoix (J.-B.). Dictionarium linguæ Thai, sive Siamensis, interpretatione latina, gallica et anglica illustratum. Paris, 1854, 1 beau volume in-fol. 70 »

Palmer (E.-H.). Voyez Beha-ed-din Zoheir.

Pantchatantra ou les Cinq livres, recueil d'apologues et de contes traduit du sanscrit, par Ed. Lancereau. 1871, in-8. 10 »

Pappus. Commentaire sur la 10e livre des éléments d'Euclide. Texte arabe, publ. par Woepcke. In-8. 6 »

Papyrus funéraire (Le) de Soutimés, d'après un exemplaire hiérolgyphique du *Livre des Morts* appartenant à la Bibliothèque nationale, reproduit, traduit et commenté par MM. P. Guieysse et Lefébure, 1877. Un beau volume in-folio contenant la reproduction du Papyrus en 24 planches en couleur. 50 »

Reproduction *fac-simile* d'un des plus beaux et des plus curieux Papyrus des collections égyptiennes de Paris.

Paravey (M. de). Essai sur l'origine unique et hiéroglyphique des chiffres et des lettres de tous les peuples. 1826, in-8, avec plusieurs planches soignées et très-étendues. 8 »

Paritta, extraits, textes et commentaires en pâli, par M. Grimblot, avec introd. trad., notes et notices, par M. Léon Feer. 1872, in-8. 3 50

Pauthier (G.). Œuvres diverses. 2 vol. in-8, perc. 32 »

Vol. I contient. Examen méthodique des faits qui concernent le Thian-Tchu ou l'Inde. — Lettre inédite du P. Prémare sur le Monothéisme des Chinois. — Vindiciae sinicae novae Nro I. — Notice biographique sur M. G. Pauthier. — Bibliographie chinoise, contenant la description étendue et raisonnée de plus de 300 ouvrages chinois.

Vol. II. Sinico-Aegyptiaca. — Essai sur l'origine et la formation similaire des écritures figuratives chinoise et égyptienne. — L'inscription Syro-Chinoise de Si-Ngan-Fou. — Mémoire secret, adressé à l'empereur Hien-Foung, actuellement régnant. — Proclamations du mandarin Ye et du vice-roi Ho. — Vindiciae sinicae, dernière réponse à M. Stan. Julien. — Suppl. aux vindiciae sinicae. — Réponse à l'examen critique de M. Stan. Julien, etc., etc.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

N° 10 Treizième année 8 Mars 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, nº 355, 22 février 1879 : The Kaisernámah i Hind, or Lay of the Empress, a Poem in Nine Cantos, with Appendices containing the Histories of the Princes of India, by Eastwick. — Calendar of Charters and Rolls preserved in the Bodleian Library, edited by Turner unter the Direction of the Rev. Coxe. Oxford, Clarendon Press. (Hewlett : ouvrage très-précieux; abondance extrême de renseignements ; tout historien des comtés devra recourir à cet index.) — Hooker a Ball, Journal of a Tour in Marocco and the Great Atlas. Macmillan. (Leared.) — Smith, William Cobbett, a Biographie. Sampson Low a. Co. (Hughes : livre intéressant sur un des plus chauds et des plus vigoureux défenseurs de la cause libérale ; fondateur en Amérique du *Peter Porcupine* et en Angleterre du *Cobbett's Political Register*, persécuté par le gouvernement.) — Gidel, Nouvelles études sur la littérature grecque moderne. Paris, Maisonneuve. (Tozer : peu de recherches originales, bon usage des sources modernes, quelques fautes graves.) — In Memoriam (Mort de M. Appleton, directeur de l'*Academy* ; « c'est à son énergie indomptable et à sa persévérance que l'*Academy* devait son existence et c'est à la prospérité de ce journal qu'il a sacrifié sa vie »; art. de MM. Sayce et Chester.) — A Hungarian Quarterly. (Patterson : art. sur les *Literarische Berichte aus Ungarn.)* — An early tract against the book monopoly. (Peacock.) — The Castellani Sarcophagus in the British Museum (Isaac Taylor) et Réponse de M. Newton. — Christopher Sidon. (Pocock.) — English Men of Letters : Huxley, Hume. Macmillan. (James Sully : bon livre sur Hume.)

The Athenæum, Nº 2678, 22 février 1879 : Gladstone, Gleanings of Past Years. Murray. (Recueil d'essais.) — Trotter, Life of Hastings. Allen. (Nouvel ouvrage de l'auteur de l'*History of India ;* venge la mémoire de l'administrateur dont on a trop critiqué les fautes et oublié les hautes qualités.) — Young, The Two Voyages of the Pandora in 1875 and 1876. Stanford. — Adams, Wykehamica. Parker a. Co. — Flower-Lore. Belfast, Mac Caw Stevenson a. Orr. — Brugsch Bey, A History of Egypt under the Pharaons, translated by Seymour a. Smith. Murray. (Traduction anglaise de ce livre qui est plutôt un recueil de matériaux rangés par ordre chronologique qu'une véritable histoire de l'Egypte.) — Notice nécrol. sur M. Appleton, directeur de l'*Academy*. — Our Library Table (entre autres, traduction de l'ouvrage d'Ewald, Syntax of the Hebrew Language of the Old Testament. Edinburgh, Clark ; traduction par M. White de l'ouvrage de Schmidt, Rhythmic and Metric of the Classical Languages ; Bickell, Metrices biblicae regulae exemplis illustratae.)

Literarisches Centralblatt, nº 8, 22 février 1879 : Plitt, theologische Bekenntnisse. Gotha, Perthes. 1878. — Immer, neutestamentliche Theologie. Berne, Dalp. 1878. — Jodl, die Culturgeschichtschreibung, ihre Entwickelung und ihr Problem. Halle, Pfeffer. 1878. (Travail qui contient des idées originales et qu'il faudra consulter.) — Droysen, Gechichte des Hellenismus. Gotha, Perthes. 1878. (2ᵉ édition de cet ouvrage qui renferme 3 parties : 1º Geschichte Alexander's des Grossen ; 2º Geschichte der Diadochen ; 3º Geschichte der Epigonen. L'histoire d'Alexandre a été complètement remaniée ; presque tous les documents récemment découverts, inscriptions, médatilles, etc., ont été consultés ; nouveaux points de vue.) — Findel, Geschichte der Freimaurerei von der Zeit ihres Entstehens bis auf die Gegenwart. Leipzig, Findel. 1878. (Quatrième édition d'un ouvrage assez complet sur l'histoire de la franc-maçonnerie.) — Sayce, Babylonische Literatur, ins Deutsche übersetzt von Friederici. Leipzig, Schulze. 1878. (Traduction allemande de conféren-

ces de M. Sayce sur la littérature assyrienne.) — Sillem, das alte Testament im Lichte der assyrischen Forschungen und ihrer Ergebnisse. I, die Genesis. Leipzig, Schulze. 1877. (Bon travail, mais trop peu original.) — Annae Comnenae Alexiadis libri XV, edidit Schopenus. Bonn, Weber. 1878. vol. II. (Le premier volume a paru il y a près de quarante ans; c'est un élève de Schopen, Reifferscheid, qui publie aujourd'hui le second; bonne critique de texte; mais pourquoi publier le *Glossarium Aeneum* de Possin et les *Notae in Alexiadem* de Ducange et en conserver tout ce qui n'a plus aucune valeur scientifique?) — Sauer, über den fünffüssigen Iambus vor Lessing's Nathan. Wien, Gerold. 1878. (Etude importante et presque complète.) — Dumreicher, über den französischen Nationalwohlstand als Werk der Erziehung. Erste Studie : die Entwickelung des Erziehungswerkes. Wien, Hölder. 1879.

Jenaer Literaturzeitung, n° 8, 22 février 1879 : Bender, Schleiermacher's Theologie mit ihren philosophischen Grundlagen dargestellt. Theil 2 ; die positive Theologie Schleiermacher's. Nördlingen, Beck. 1878. — Krause, Kant und Helmholtz. Lahr, Schauenburg. 1878. — Hovelacque, Grammaire de la langue zende. Paris, Maisonneuve. 1878. (Spiegel : 2e édition d'un livre « agréable et utile à maint linguiste ».) — Rzach, grammatische Studien zu Apollonios Rhodios. Wien, Gerold. 1878. (Ludwich : travail soigné sur la langue d'Apollonius de Rhodes.) — Krabbe, aus deutscher Vergangenheit. Ein Dreigestirn von Liederdichtern : Walther von der Vogelweide, Hans Sachs, Simon Dach. Gütersloh, Bertelsmann. 1878. (Wackernell : ouvrage médiocre.) — Hoefer, Gœthe und Charlotte von Stein. Stuttgart, Krabbe. 1878. (Seuffert.)

La Rassegna Settimanale, n° 60, vol. 3, 23 février 1879 : Alcune notizie inedite intorno a Francesco Berni (A. F. : à propos des deux conférences faites par M. Virgili au cercle philologique de Florence sur l'époque et les œuvres de Francesco Berni.) — Scoperte archeologiche in Roma, la città dei sette colli (E. de Ruggiero.) — La scrittura delle bolle pontificie (Cesare Paoli.) — Molmenti, Nuove impressioni letterarie. Torino, Camillo e Bertolero. — Caix, Studi di etimologia italiana e romanza. Firenze, Sansoni. — Saggio di etica razionale. Milano, fratelli Dumolard.

L'Athenaeum belge, 2e année, n° 4, 15 février 1879 : Revue de droit international et de législation comparée p. p. Asser et Westlake. T. X, 1878, livr. I-III. — Les nouveaux livres de philosophie. — Les expéditions arctiques en 1878. — La première édition des Maximes de Larochefoucauld. (M. Willems annonce dans une brochure qu'il a découvert une édition des Maximes datée de 1664, antérieure à celle de 1665 qu'on regarde comme la première. Ce texte renferme une dizaine de pensées inédites et des variantes notables.)

Revue critique russe, n° du 22 janvier 1879 : Viollet le Duc, L'art russe (Bouslaïev : malgré « le prestige du nom de l'auteur », nombreuses ignorances et défaut de méthode). — Sokolski, Manuel pour l'étude de l'histoire externe du droit romain (en russe, médiocre). — Krones, Manuel d'Histoire d'Autriche, Smets. Histoire de la monarchie Austro-hongroise (Nil Popov : L'histoire de Krones, quoique très-bien faite, ne donne pas une idée complète des divers éléments de l'Etat autrichien). — Nasse, Histoire de la propriété communale en Angleterre. (M. Kovalevsky.) — Revue des productions historiques en Angleterre. — Lassalle, son caractère et sa correspondance. — Unger, sources de l'histoire de l'art byzantin (important pour l'histoire de l'art et de la topographie de Constantinople). — Procès-verbaux de la Société archéologique de Moscou.

(Suite du Catalogue)

— Inscriptions mongoles du livre de Marc Pol, publiées et traduites. Gr. in-8. 2 »

— Polémiques et discussions grammaticales avec MM. Julien et Callery. 6 vol. et brochures in-8. La collection. 5 »

Chaque. 1 50

— Discours d'ouverture du cours complémentaire de géographie, d'histoire et de législation des Etats de l'Extrême-Orient à l'Ecole des langues, prononcé le 16 janvier 1873. 1873, in-8. 2 »

— Catalogue de la Bibliothèque chinoise de feu M. G. Pauthier. 1873, in-8. Exemplaire sur papier vergé. 2 50

— Le même, avec les prix de vente manuscrits. 5 »

Pays Jougo-Slave (Le). (Croatie-Serbie), son état physique et politique, sa fonction dans l'économie générale de l'Europe. 1874, in-8. 3 50

Péan (Armand). Parcs et jardins, résumé des notes d'un praticien. 1878, gr. in-8, avec 10 planches. 5 »

Périer. — Voy. Publications de la Société d'anthropologie.

Perny (Paul). Dictionnaire français-latin chinois de la langue mandarine parlée. 1869, in-4. 60 »

— Appendice du dictionnaire, contenant : Une notice sur l'Académie de Péking, une not. sur la botanique des Chinois, une descr. de la Chine avec la liste des empereurs, la date et les noms des années de règne, le tableau des principales constellations, la hiérarchie complète des mandarins civils et militaires, la nomenclature des villes avec leur latitude, le livre dit des cent familles avec leurs origines, une notice sur la musique chinoise et sur le système monétaire, la synonymie la plus complète qui ait été donnée jusqu'ici sur toutes les branches de l'histoire naturelle de Chine, etc. 1872, in-4. 60 »

— Dialogues chinois-latins. 1872, in-8. 8 »

— Proverbes chinois, recueillis et mis en ordre. 1869, in-12. 3 »

— Tableau des clefs chinoises. Une grande feuille contenant les 214 clefs gravées avec le plus grand soin. 1 25

— Grammaire de la langue chinoise et écrite. 1872-77. 2 vol. in-8. 30 »

Tom. I. Langue orale. 1872, in-8. 10 »

Tome II. Langue écrite. 1877, in-8. 20 »

Perron (Le Dr). Lettre sur l'histoire des Arabes, avant l'islamisme, de l'époque du petit Tobba, du siège de Médine, et de l'introduction du judaïsme dans l'Yaman. In-8. 3 »

— Lettre sur les poètes Tarafah et Al-Moutalammis. 1841, in-8. 2 50

— Femmes arabes, avant et depuis l'islamisme. 1858, un volume, in-8. 7 50

— L'islamisme, son institution, son influence et son avenir. Ouvrage posthume, publié et annoté par son neveu Alfred Clerc, interprète principal de l'armée d'Afrique. 1877, in-18, elzévir. 2 50

Forme le tome XV de la *Bibliothèque orientale elzévirienne.*

Petermann (J. H.) Brevis linguae arabicae grammatica, litteratura, chrestomathia, cum glossario, in usum praelectionum et studiorum privatorum. Berlin. 1867, in-12. 5 50

Petitjean (Monseigneur, vicaire apostolique au Japon). Lexicon latino-japonicum, depromptum ex opere cui titulus : Dictionarium latino-lusitanicum ac Japonicum, typis primum mandatum in Amacusa in Collegio japonico Societatis Jesu anno Domini M. D. XCV. Nunc denuo emendatum atque auctum a vicario apostolico Japoniae. *Romae*, 1870, in-4 de 749 pages à 2 col.

Petitot (Le R. P. missionnaire au Mackenzie). Dictionnaire de la langue Dènè-Dindjié, dialectes Montagnais ou Chippewayan, Peaux de Lièvre et Loucheux, etc., avec notes grammaticales et introduction. 1876, un beau volume gr. in-4. 125 »

— Le même sur papier vergé de Hollande. 175 »

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

N° 11 Treizième année 15 Mars 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 356, 1er mars 1879 : J. SIMON, Le gouvernement de M. Thiers, 8 février 1871. — 24 mai 1873. Paris, Calmann-Lévy. 1878. — COLENSO, The Pentateuch and Book of Joshua critically examined. Part. VII. Longmans. (Fin du livre de l'évêque de Natal, recueil de dissertations.) — Molière (Foreign Classics for English Readers) by Mrs. OLIPHANT and TARVER. Blackwood. (Saintsbury : mauvais.) — DUFF, Miscellanies, political and literary. Macmillan. (Minto.) — LOW, The Afghan War, 1838-1842, from the Journal and Correspondence of the Late Major-General Augustus Abbott. Bentley a. Son. (Goldsmid.) — La Miougrano Entre-duberto. Novo edicioun, par TH. AUBANEL. Mount-Pelié. (Marzials : ne manque pas d'une certaine grâce lyrique.) — Not. sur M. Saint-René Taillandier. — A stray heat of the Codex Palatinus. (Graves Law.) — Shakspere's Weird Sisters. (Karl Blind.) — The Castellani Sarcophagus in the British Museum. (Isaac Taylor, C. T. Newton et Dennis.) — Christian Inscriptions in the Irish language, chiefly collected and drawn by G. PETRIE and edited by STOKES. Dublin, University Press. (Westwood.) — The fine Arts in France. (Burty.) — The German Imperial Archaeological Institute.

The Athenæum, n° 1679, 1er mars 1879 : Lady Anne BLUNT, The Bedouin Tribet of the Euphrates, edited with a preface and some account of the Arabes and their horses, by W. S. B. Murray. — CHURCH, Dante, an Essay, to which is added a translation of « De Monarchia ». Macmillan ; HAIGH, The political Theories of Dante. Oxford, Shrimpton. (Réimpression du brillant essai de Church avec une traduction du De Monarchia ; bon travail de Haigh sur les théories politiques de Dante.) — BELLEW, Afghanistan and the Afghans, being a brief Review of the History of the Country and Account of his Peoples with special reference to the present Crisis and War with the Amir Sher Ali Khan. Sampson Low. — LOFTIE, Memorials of the Savoy. Macmillan. — The Moor of Denmark (Bullen et Nicholson). — The english Dialect Society. — Sterne's Portrait (Fitzgerald). — Excavations at Olympia. (Schubring.) — Notes from the United States. (Louise Chandler Moulton : vie de Allston « le Titien américain », ami de Thorwalden et de West, de Coleridge et de Wordsworth, de Longfellow et de Canning. Houghton, Osgood a. Co. Boston).

Literarisches Centralblatt, n° 9, 1er mars 1879 : KEIM, aus dem Urchristenthum. Zurich, Orell, Füssli a. Co. (Long article sur ce livre du regretté Keim.) — SIDGWICK, Ethics. London, Macmillan. 1879. — BESSER, der Mensch und seine Ideale. Bonn, Strauss. 1878. — VARNBÜLER (T. de), acht Aufsätze zur menschlichen Vernunft. Leipzig, Weigel. 1878. — Monumenta Germaniae historica, scriptores rerum Longobardicarum et Italicarum saec. VI-IX. Hannover, Hahn. 1878. (Très-bon.) — ARNOLD, deutsche Urzeit. Gotha, Perthes. 1879. (De bonnes parties, écrit plutôt pour le grand public que pour les historiens.) — KIRCHNER, Elsass im Jahre 1648, ein Beitrag zur Territorialgeschichte, mit einer Specialcarte. Duisburg, Raske. 1878. (Très-utile pour connaître les divisions territoriales de l'Alsace au moment de la conclusion de la paix de Westphalie, carte indispensable.) — DIERCKS, Literatur-Tafeln. Synchronistische Darstellung der Weltliteratur in ihrem hervorragendsten Vertretern. Dresden, Pierson. 1878. (Tables inexactes et peu utiles.) — Tullii Ciceronis artis rhetoricae libri duo, rec. WEIDNER. Berlin, Weidmann. 1878. (Avance beaucoup la critique du texte, éclaircit le sens en maint endroit, travail non définitif.) — DÜRCKHEIM, Lilli's Bild geschichtlich entworfen. Nördlingen, Beck. 1879. (A consulter.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 9, 1er mars 1879 : KEIM, aus dem Urchristen-

thum. Zurich, Orell et Fussli. (Grimm.) — STRIPPELMANN, Beiträge zur Geschichte Hessen-Cassels. Hessen-Frankreich, Heft 1, 2. Marburg, Elwert. 1878. (Gœcke : contribution importante à l'histoire de la Hesse durant la Révolution et l'Empire.) — Handlingar rörande Sveriges Historia, tredje Serien, utgifvet of KULLBERG. I : 1621-1629. Stockholm, Norstedt u. Söner. 1878. (Schirren : premier volume d'une nouvelle série de documents tirés des archives suédoises, modèle d'une édition soignée.) — GILDEMEISTER, Catalogus librorum manu scriptorum orientalium in bibliotheca academica Bonnensi servatorum. Bonn, Georg. 1864-76. (N'est pas dans le commerce.) (Rodiger : précieux catalogue des manuscrits orientaux de la bibliothèque de Bonn.) — SCHLEGEL, Hermann Grassmann, sein Leben u. seine Werke. Leipzig. Brockhaus. 1878. (Meyer : biographie de Grassmann, faite par un mathématicien; elle n'examine guère dans Grassmann que le mathématicien; peu de chose sur le sanscritiste.) — SYDOW, De fide librorum Terentianorum ex Calliopii recensione ductorum. Berlin, Mayer u. Müller. 1878. (Dziatzko : travail soigné et à consulter.) — KVICALA, Vergil-Studien nebst einer Collation der Prager-Handschrift. Prag, Tempsky. 1878. (Glaser : travail important sur un manuscrit de Prague, dont on a tenu trop peu de compte jusqu'ici pour la critique de Virgile; suite de remarques fines sur des passages difficiles du premier livre de l'Enéide et sur quelques vers des autres livres du même poëme.) — Bibliotheca moderna italiana, für den Unterricht im Italienischen herausgegeben von SAUER. I. Un cuor morto, commedia in tre atti di L. di CASTELNUOVO; II. La Nunziata, racconto di CARCANO; III. Origine d'una gran casa bancaria, Commedia in due atti di FRANCHI. Leipzig, Veit. 1878. (Stengel : trois premiers volumes d'une « Bibliothèque moderne italienne » destinée aux Allemands qui veulent apprendre l'italien.) — BRENNER, über die Kristni-Saga, kritische Beiträge zur altnordischen Literaturgeschichte. Munich, Kaiser. 1878. (Maurer : long article sur ce livre d'un élève de Maurer.) — V. DÜRCKHEIM, Lilli's Bild geschichtlich entworfen, mit Photographie nach dem besten Familienbilde und einem Anhang, Lilli's Briefwechsel enthaltend. Nördlingen, Beck. 1879. (Brenning : ouvrage d'un descendant de Lili sur la fiancée de Gœthe, favorable à Lili.)

L'Athenaeum belge, 2e année, n° 5, 1er mars 1879 : Mémoires et lettres du cardinal de Bernis, publiés par F. MASSON. Paris, Plon. — Bulletin : PIOT, Linguet aux Pays-Bas autrichiens. (Renseignements nouveaux sur Linguet et la politique du gouvernement autrichien dans les Pays-Bas.) — PAILLARD, Voyage dans les Pays-Bas et maladie d'Eléonore d'Autriche. Bruxelles, Hayez. — Revues étrangères. (Excellent résumé des articles les plus intéressants.) — DE HARLEZ, Congrès international des américanistes. (Annonce la 3e session du congrès des américanistes qui aura lieu à Bruxelles au mois de septembre; importance sans cesse croissante des études sur les langues et le passé de l'Amérique.) — Chronique. — Sociétés savantes. — Bibliographie.

La Rassegna settimanale, n° 61, 2 mars 1879 (Rome) : D'ANCONA, Daniele Manin e Giorgio Pallavicino (à propos de l'ouvrage de MAINERI. Milan, Bartolotti). — COSCI, Uno Studio su nuovi documenti intorno a Girolamo Savonarola. (Article sur l'*Étude sur Jérôme Savonarole des Frères Prêcheurs, d'après de nouveaux documents, par le R. P. Emmanuel Ceslas* BAYONNE, *du même ordre*; l'auteur a voulu faire l'apologie de Savonarole.) — Bibliographie : GENTILE, Le elezioni e il broglio nella Repubblica romana. Studio di Storia. Milan, Hoepli. (Etude d'histoire très-vivante.) — PIQUE, Dizionario di Marina. Milan, Battezzati. (Mauvais). — Di un sonetto su Maria Stuarda.(Gargiolli.)

(Suite du Catalogue)

Picot (Em., professeur à l'Ecole des Langues orientales vivantes). Les Roumains de la Macédoine. 1875, in-8. 2 »

Voy. Urechi.

Pierling (Le P. Soc. Jes.). Rome et Démétrius, d'après des documents nouveaux avec pièces justificatives et fac-simile. 1878, in-8. 7 50

Histoire du *faux Démétrius*, son apparition en Pologne, sa campagne en Russie, son règne à Moscou. Ses rapports secrets avec Rome et les Jésuites entièrement dévoilés par les lettres de Clément VIII et de Paul V, les dépêches du nonce Rangoni, les correspondances des PP. Czyrzowski et Lawicki. Autres détails historiques sur Démétrius, inconnus jusqu'ici.

Pinart (Alph.-L.). Notes sur les Koloches. 1873, in-8. 2 »

— Esquimaux et Koloches. Idées religieuses et traditions des Kaniagmioutes. 1873, in-8. 1 50

— Les Aléoutes et leur origine. 1874, in-8. 1 50

— Voyage à la côte nord-ouest d'Amérique, d'Ounalashka à Kadiak (îles Aléoutiennes et Péninsule d'Aliaska). 1874, in-8, avec carte coloriée. 3 »

— La chasse aux animaux marins et les pêcheries chez les indigènes de la côte nord-ouest d'Amérique. 1875, in-8. 2 »

— Sur un abri-sépulture des anciens Aléoutes d'Aknañh, île d'Ounga, archipel Shumagin (Alaska). 1875, in-4. 1 50

— Voyages à la Côte nord-ouest de l'Amérique, exécutés durant les années 1870-1872. (Vol. I, part. I. Histoire naturelle.) 1875, un vol. in-4 avec 5 planches. 8 »

25 exemp. sur papier de Hollande, planches sur chine. 25 »

— Vol. I, part. 2 (sous presse). Ethnologie de la côte nord-ouest (île Vancouver, Colombie britannique et Sitka).

— La Caverne d'Aknañh, île d'Ounga (archipel Shumagin, Alaska). Description de cette grotte sépulcrale et des objets funéraires qui y furent trouvés. 1875, un vol. in-8, avec carte et 7 planches chromolithographiées. 15 »

25 exemp. sur papier de Hollande, planches sur chine. 30 »

— Sur les Atnahs. 1875, brochure in-8. 1 25

— Catalogue des collections rapportées de l'Amérique russe (aujourd'hui territoire d'Aliaska), par Alph. Pinart. 1875, broch. in-8. 2 »

Voir Albornoz. — *Bibliothèque de Linguistique et d'ethnographie américaines*. — Petitot.

Porto Seguro (de). Voy. Montoya.

Pozzi (Dr Samuel). Note sur le cerveau d'une imbécile. 1875, in-8, fig. 1 »

Prat (J.-G.). L'instruction sous la Convention, 2e édition. 1875, in-12. 1 »

— Tealdo, roman de mœurs. 1879, in-18. 3 50

— Voyages et aventures d'Almanarre. 1879, joli volume in-18. 3 50

Prières des Musulmans chinois, traduit sur l'original en arabe et en persan Da'aouât el Moslemim, imprimé à Canton en 1876. 1878, in-8. 3 »

— Da'aouât el Moslemim. Prières des musulmans chinois, ouvrage en arabe et en persan, par Ma-Ko-Tsay, imam de Canton. Imprimé à Canton sur planches de bois, en 1876. In-18, broché à la chinoise. 7 50

Titre chinois : *Houëi-Kiao-li-paï-Kouëi-y*.

Psaumes (les) de David et les cantiques d'après un manuscrit du xve siècle, précédés de recherches sur le traducteur et de remarques sur la traduction, par Madden, avec un fac-simile du manuscrit et d'un portrait de David. 1872, in-8. 12 »

Putegnat (Dr). Les aventures d'un médecin. 1874, un vol. in-8, illustré de 18 grav. en taille douce, par G. Henry. 5 »

Querry (A.). Droit musulman, recueil de lois, concernant les Musulmans Schyites. 1872, 2 vol. grand in-8. 30 »

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

Nº 12 Treizième année 27 Mars 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 357, 8 mars 1879 : CUNYNGHAME, My Command in South Africa. Macmillan. (Wickham : Souvenirs de sir Arthur Thurlow Cunynghame, lieutenant-gouverneur et commandant des forces anglaises dans le sud de l'Afrique de 1874 à 1878.) — COTTERILL, Peregrinus Proteus. Clark. (Simcox : bonne contribution à la connaissance du sujet.) — MAC CARTHY, A History of our own Times, from the Accession of Queen Victoria to the Berlin Congress. Vols. I a. II. Chatto a. Windus. (Rogers : livre soigné ; l'auteur qui traite d'événements tout récents, se compromet peu.) — A Masque of Poets, « No Name Series ». Boston, Roberts. — The Life and Letters of Walter Farquhar Hook, by his son-in-law STEPHENS ; HOOK, Parish Sermons, edited by the Rev. Walter Hook. Bentley a. Son. (Robinson.) — Henrici de Bracton, de legibus et consuetudinibus Angliae libri quinque ad diversorum et vetustissimorum codicum collationem typis vulgati, edited by sir Travers Twiss. Vol. I. Rolls Series. (Mackay : égale à peine le travail de Güterbock, qui a été traduit par Coxe.) — M. Alfred Rambaud (courte notice de Ralston sur le chef du cabinet du nouveau ministre de l'Instruction publique ; « il appartient à ce groupe de jeunes érudits français qui ont tant fait pour détruire l'idée surannée que le Français, quoique brillant, est superficiel, et ne connaît d'autre langue que la sienne ; ce qui a été fait pour la Russie par M. Rambaud et pour les langues slaves en général par M. Leger offre à l'Angleterre un excellent exemple »). — Florenz Letter. (Linda Villari.) — Mr. Mahafy, Mr. Paley and the Age of Homer. (Lang.) — Father Parsons, Falstaff and Shakspere. (Elliot Browne.) — The Castellani Sarcophagus in the British Museum. (Fortnum.) — Sturlunga Saga, including the Islendinga Saga of Lawman Sturla Thordsson, edited with Prolegomena by Gudbrand VIGFUSSON. Oxford, Clarendon Press ; Saga af Tristram ok Isönd, samt Möttuls Saga, udgivne af det kongelige nordiske Oldskrift-Setskab. Kjöbenhavn, Thiele. (Gosse.) — La Reliure ancienne et moderne, recueil de cent seize planches de reliures artistiques des XVIe, XVIIe, XVIIIe et XIXe siècles, introd. par G. BRUNET. Paris, Daffis. (Ward.)

The Athenæum, n° 2680, 8 mars 1879 : ARNOLD, Mixed Essays. Smith, Elder and Co. (Bons essais, l'essai sur Gœthe laisse à désirer.) — DIXON, British Cyprus. Chapman a. Hall. (Ce n'est pas un ouvrage complet et détaillé sur la géographie et la statistique de Chypre ; c'est un recueil d'observations importantes et curieuses, faites durant quelques semaines.) — PAYNE, Lautrec, a Poem. Pickering. — CUNYNGHAME, My command in South Africa. 1874-1878. Macmillan ; GUDGEON, Reminiscences of the War in New Zealand. Sampson Low. — GALLENGA, The Pope and the King. Tinsley ; BERSEZIO, Il regno di Vittorio Emanuele II, libro primo. Turin, Roux et Favale. — MAC GREGOR, Narrative of a Journey through the Province of Khorassan and on the North West Frontier of Afghanistan in 1875. Allen.

Literarisches Centralblatt, n° 10, 8 mars 1879 : SCHENKEL, Die Grundlehren des Christenthums aus dem Bewusstsein des Glaubens im Zusammenhange dargestellt. Leipzig, Brockhaus. 1877. — MULLER, Catalogus van het Museum van Oudenheden. Utrecht, Beijers. 1878. — PRUTZ, Die Besitzungen des deutschen Ordens im heiligen Lande, ein Beitrag zur Culturgeschichte der Franken in Syrien. Leipzig, Brockhaus. 1877. (Bonne étude.) — SEPP, Meerfahrt nach Tyrus zur Ausgrabung der Kathedrale mit Barbarossa's Grab. Leipzig, Seemann. 1879. — LAUSER, Unter der Pariser Commune. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1879. — ROSENBERG, der malayische Archipel. Leipzig, Weigel. 1878. (Premier

volume d'un grand ouvrage sur l'archipel malais, l'auteur a demeuré trente ans dans les colonies hollandaises.) — DELIUS, Abhandlungen zu Shakespeare. Elberfeld, Friedrichs. 1878. (Très-bon recueil de dissertations sur Shakspeare, complète l'édition de Delius.) — LEO, Four Chapters of North's Plutarch. (Réimpression photo-lithographique des chapitres de Plutarque, dans la traduction de North, que Shakspeare a mis en œuvre dans Coriolan, Jules César, Antoine et Cléopâtre, Hamlet, Timon, d'après la deuxième édition de 1595.) — VOIGT, Kleinere lateinische Denkmäler der Thiersage aus dem XII. bis XIV. Jahrhundert. Strasbourg, Trübner. 1878. (Travail soigné, vastes matériaux fort bien mis en œuvre.) — SEUFFERT, Wieland's Abderiten. Weidmann, Berlin. (Intéressant.) — SCHAIBLE, An essay on the systematic training of the body. London, Trübner. 1878. — KERN, Grundriss der Pädagogik. Berlin, Weidmann. 1878.

Jenaer Literaturzeitung, n° 10, 8 mars 1879 : HARKAVY, altjüdische Denkmäler aus der Krim, mitgetheilt von FIRKOWITSCH. Leipzig, Voss. 1876. (Barth : très-curieux.) — GUTBERLET, das Unendliche metaphysisch und mathematisch betrachtet. Mainz, Faber. 1878. (Lasswitz.) — ZOELLER, Latium und Rom. Leipzig, Teubner. 1878. (Unger : très-bons détails, beaucoup de pénétration et un grand talent d'observation ; il manque à l'auteur une étude sévère et vraiment critique.) — VISCHER, Kleine Schriften. Band II. Leipzig, Hirzel. 1878. (Zurborg : essais et dissertations qu'on est heureux de trouver ici réunis, table excellente, cp. *Revue critique*, 1879, chronique, n° 6, p. 116.) — Finnboga saga hins ramma, hrsg. v. GERING. Halle a. S. Waisenhaus. (Maurer : très-bonne publication.) — Dänische Volksmärchen erzählt von GRUNDTVIG, übers. v. STRODTMANN. Leipzig, Barth. 1879. (Bender : très-bon recueil.) — SIME, Lessing. London, Trübner. 1877. (Brenning : bon ouvrage, qui fera mieux connaître Lessing au public anglais ; cp. *Revue critique*, 1878, n° 30, art. 133, p. 54.) — SEUFFERT, Maler Müller. Berlin, Weidmann. 1877. (Hettner : excellent, cp. *Revue critique*, 1878, n° 49, art. 230, p. 365.) — GARCIN DE TASSY, Mémoire sur les noms propres et les titres musulmans. Paris, Maisonneuve. 1878. (Weil : 2e édition de cette savante dissertation indispensable à tous les orientalistes ; l'appendice contient une notice sur des vêtements avec inscriptions arabes, persanes et hindoustanies ; ces vêtements avaient été donnés à l'auteur par feu Richy, de Calcutta ; ils venaient sans doute du réformateur Sejid Ahmed, qui aurait lui-même brodé les inscriptions ou du moins les aurait versifiées.)

Deutsche Rundschau, 6 Heft : Mars 1879 : Graf Moltke's Wanderungen um Rom, aus seinen handschriftlichen Aufzeichnungen I. (M. de Moltke, alors aide-de-camp du prince Henri de Prusse, a fait deux cartes de la campagne de Rome en 1852 et en 1859 qui ont encore conservé tout leur prix, malgré les cartes composées sur l'ordre de Pie IX et par les soins de l'état-major général italien ; la *Deutsche Rundschau* a déjà publié plusieurs écrits inédits du « penseur de batailles » *(Schlachtendenker)*, qui est « un des premiers maîtres de la prose allemande » ; M. de Moltke a permis à un ami de tirer de ses papiers quelques notes curieuses sur Rome et ses environs ; M. de Moltke avait pris ces notes en vue d'un ouvrage qui n'a jamais paru ; « la suite *ad calendas graecas* », a-t-il écrit au crayon de la dernière page). — DU BOIS-REYMOND, Aus den Llanos, Anzeige und Nekrolog (à propos de l'ouvrage de feu Carl SACHS, *Schilderung einer naturwissentschaftlichen Reise nach Venezuela*. Leipzig, Veit). — BRANDES, Die Jugend Benjamin Disraeli's (fin de cette notice originale et digne d'être lue par tous ceux qui veulent connaître dans lord Beaconsfield l'homme et l'écrivain). — Karl HILLEBRAND,

Halbbildung und Gymnasialreform, ein Appell an die Unzufriedenen (article très-intéressant et fort remarquable; nous regrettons de ne pouvoir le résumer ici; après des remarques ingénieuses sur le demi-savoir et la réelle ignorance de tous ceux qu'on nomme en Allemagne les *Gebildeten*, l'auteur propose de fonder par souscription un gymnase dont l'enseignement réalise les réformes qui lui semblent nécessaires). — DINGELSTEDT, Münchener Bilderbogen. II. Dodekameron (la vie intellectuelle et artistique de Munich, au moment où Dingelstedt était intendant du théâtre; invasion soudaine du choléra). — BAMBERGER, Ein deutscher Beitrag zur Geschichte der Commune (à propos du livre de Lauser). — ERDMANN, Lazarus' Leben der Seele. — J. F. Ein Brief von Klotz über Lessing (On prétendait que Lessing avait été passionné et injuste dans sa polémique contre Klotz, et l'on disait que Lessing s'était fait une arme du titre de *Magister*, que Klotz, devenu *Geheimerath*, lui donnait, pour le distinguer de son frère : il est certain, d'après une lettre nouvellement découverte, que Klotz avait nommé Lessing *Magister* par une orgueilleuse ironie; cette lettre prouve donc que Lessing, dans sa polémique contre Klotz, n'a pas démenti la noblesse de son caractère).

La Rassegna Settimanale, nº 62, 9 mars 1879 : ADEMOLLO, Tommasina Spinola, Intendio di Luigi XII re di Francia. (Tiré des Chroniques de Jean d'Auton; concerne Tommasina Spinola (Thomassine Spinole), noble dame de Gênes qui eut avec Louis XII « accointance honorable et aimable intelligence »; il plut au roi qu' « elle fût son intendio, et lui le sien »; elle mourut de douleur, croyant Louis XII atteint d'une maladie mortelle). — Poesia popolare. Ai Direttori. (John Addington Symonds; compare un chant de « la poesia popolare italiana », de M. d'Ancona avec deux chants écossais.) — Bibliografia. BERTOLOTTI, Cumiana, notizie storiche, corographiche e biografiche. Firenze.

Revue critique russe, nº 3 : J. SAMARINE, La question du servage. — STOROJENKO, Robert Green (A. Veselovski. Bon travail). — La question du poëme d'Igor (Miller : excellent article de polémique contre les russomanes et les slavomanes, malheureusement encore trop nombreux en Russie). — Louis VIAN, Histoire de Montesquieu (M. Kovalevsky). — DIATCHAN, Hérodote et ses Muses (en russe, médiocre). — Compte rendu des travaux des sociétés savantes de l'Angleterre. — Société juridique russe. — Bulletin.

BIBLIOGRAPHIE

Nous signalons à nos lecteurs la publication toute récente de *Nouvelles Recherches sur les Almanachs et calendriers à partir du* XVI*e siècle, avec descriptions et notes*, par F. POUY, in-8° de XVI et 70 pages.

Plus de 300 Almanachs et Calendriers sont indiqués ou analysés dans cette bibliographie, qui vient s'ajouter à celle publiée par le même auteur, avec succès, en 1874, sous le titre de *Recherches sur les Almanachs et Calendriers historiés*, in-8° de 146 pages.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 13 Treizième année 29 Mars 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, 15 mars 1879, nº 358 : Duc de Broglie, Le Secret du Roi. Paris, Calmann Lévy. (Fagniez; cp. *Revue critique*, 1879, nº 5, art. 21, p. 93.) — Fowle, The divine legation of Christ. Kegan Paul. (Cheyne.) — Invasions of India from Central Asia. Bentley. (Dowson : l'auteur a bien fait de taire son nom.) — Anne Blunt, The Bedouin Tribes of the Euphrates. Murray. (Arnold.) — Clark, Savonarola, his life and times. (Mullinger : emprunté le plus souvent à l'ouvrage de Villari, paru en 1861 et traduit en anglais par Horner; clair et impartial.) — Prester John. (Evans.) — Shakspere's *hot at hand*. (Jules César, IV, 2, 23-4.) (Hickey.) — Autograph Letter of Henri VIII in the library of Corpus Christi College, Oxford. (Hicks; une des rares lettres d'Henri VIII.) — The stray leaf of the Codex Palatinus. (Westwood.) — On the rendering of ἁρμονία in Aristotle's « Politics », v. 22-25. (Jebb.) — Rossi, Grammatica copto-geroglifica. Rome, Bocca. (R. Stuart Poole : excellent manuel pour l'étudiant, cp. *Revue critique*, 1878, nº 49, art. 226, p. 357.) — Comyns Carr, Essays on Art. Smith, Elder a. Co. (Ward.)

The Athenæum, nº 2681, 15 mars 1879 : R. Burton, The Land of Midian, revisited. Kegan Paul; J. Burton, Arabia, Egypt, India, a Narrative of Travel. Mullan; M. Coan, Our New Protectorate. Turkey in Asia; its Geography, Race, Resources and Government. Chapman a. Hall. — Hinton, Chapters on the Art of Thinking and other Essays. Kegan Paul; Herbert, The realistic Assumptions of Modern Science Examined. Macmillan; Courtney, The Metaphysics of John Stuart Mill. Kegan Paul; Lefèvre, Philosophy. Chapman a. Hall; Bain, Education as a Science. Kegan Paul. — Tomkins, Studies of the Times of Abraham. Basgter a. Son. — Abbey a. Overton, The English Church in the Eighteenth Century. Longmans; Stoughton, Religion in England under Queen Anne and the Georges. Hodder a. Stoughton. — Hebrew and Chaldee Inscriptions. (S. Sharpe.) — Notes from Copenhagen. (Stephens.)

Literarisches Centralblatt, nº 11, 15 mars 1879 : Albîrûnî, Chronologie orientalischer Völker, hrsg. v. Sachau. Zweite Hälfte. Leipzig, Brockhaus. 1878. (Très-important.) — Heerdegen, Ueber Ziele und Methode des lateinischen Semiasologie. Erlangen, Deichert. 1878. (Très-bon ouvrage.) — T. Macci Plaudi Epidicus, recensuit Goetz. Leipzig, Teubner. 1878. (Soigné, puisse cette édition être activement poursuivie.) — Rolland, Devinettes ou énigmes populaires de la France, suivies de la réimpression d'un recueil de 77 indovinelli, publiées à Trévise en 1628, avec une préface de G. Paris. Paris, Vieweg. 1877. (Très-recommandable.)

Jenaer Literaturzeitung, nº 11, 15 mars 1879 : Hofmann, Die heilige Schrift des neuen Testaments zusammenhängend untersucht. Theil VIII, Abth. I : das Evangelium des Lukas. Nördlingen, Beck. (Grimm.) — Frohschammer, Monaden und Weltphantasie. Munich, Ackermann. 1879. (Strümpell.) — Kym, Das Problem des Bösen, eine metaphysische Untersuchung. Munich, Ackermann. 1878. (Strümpell.) — Beyer, Der Limes Saxoniae Karls des Grossen. Schwerin, Bärensprung. 1877. (Wehrmann : étude très-soignée sur la limite tracée par Charlemagne entre le pays des Saxons et celui des Wendes.) — Helfert, Joachim Murat, seine letzten Kämpfe und sein Ende. Wien, Manz. 1878. (Goecke : bon récit des efforts que tenta Murat pour conserver la couronne de Naples, malgré la chute de Napoléon et avec l'appui de l'Autriche.) — Dieffenbach, Schulmeister, der Hauptspion und Geheime

Agent Napoleon's I. Leipzig, Webel. 1879. (Goecke : peu sérieux.) — Böhringer, Grégoire, ein Lebensbild aus der französischen Revolution. Basel, Hugo Ritter. 1878. (Goecke : brochure sans prétention.) — Strangford, Original letters and papers upon philological and kindred subjects. London, Trübner. 1878. (Weil : livre qui traite de matières fort diverses; beaucoup de dissertations philologiques, surtout sur les langues orientales, des erreurs, mais de nouveaux et curieux aperçus.) — Aucassin und Nicolete, neu nach der Handschrift mit Paradigmen und Glossar von Suchier. Paderborn, Schöningh. 1878. (Stengel : travail très-soigné et utile aux étudiants.) — Ten Brink, Dauer und Klang. Strassburg, Trübner. 1879. (Stengel : l'auteur n'a pu prouver sa thèse qui renferme d'ailleurs de précieuses remarques.) — Vockeradt, Lehrbuch der italienischen Sprache. Berlin, Weidmann. 1878. (Stengel : livre trop compact.)

Philosophische Monatshefte, (Leipzig, Koschny), XIV Band, VIII und IX Heft : Eucken, Nicolaus von Cues. — Witte, die Lehre vom subjectiven Antheile des Geistes an allem Erkennen und der Apriorismus. — Scheuten, Aphoristische Gedanken über Raum und Zeit. — Comptes-Rendus. (Lilienfeld, Gedanken über die Socialwissenschaft der Zukunft (Jodl); Biedermann, Philosophie der Begriffswissenschaft (Weis); Sully, Pessimism (Schaarschmidt); Renouvier et Pillon, Psychologie de Hume (Schaarschmidt); Flügel, Die Seelenfrage (Schaarschmidt); Kreyenbühl, Religion und Christenthum (Weis); Zimmer, Fichte's Religionsphilosophie (Schaarschmidt); Barach, Bibliotheca philosophorum mediae aetatis (Schaarschmidt), etc. — Literaturbericht. — X Heft : Monrad, Hamlet, und kein Ende. — Carrière, Die sittliche Weltordnung (Lasson). — Dittmar, Vorlesungen über Psychiatrie. (Böhm.) — Golther, Der moderne Pessimismus. (Schaarschmidt.) — Strümpell, Die Geisteskräfte des Menschen. (Schaarschmidt.) — Literaturbericht.

Verhandlungen der philosophischen Gesellschaft zu Berlin, X und XI Heft (Leipzig, Koschny), Michelet : Die Geschichte der philosophischen Gesellschaft zu Berlin.

L'Athenaeum belge, n° 6, 15 mars 1879 : Royer, Histoire du théâtre contemporain. Paris, Ollendorf. (Potvin.) — Michel, Histoire de Vauban. Paris, Plon. (Henrard : assez bon, pourquoi rejeter aux appendices la protestation de Vauban contre la révocation de l'édit de Nantes? L'auteur n'est pas ingénieur, description fantaisiste des fortifications de Luxembourg, erreurs de noms.) — Chéruel, Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV. Paris, Hachette. — De Harlez, Manuel de la langue de l'Avesta, grammaire, anthologie, lexique. Paris, Maisonneuve. (Michel : comble une sérieuse lacune.) — Stappaerts, Notice sur Jean-Baptiste Madou, artiste peintre. Bruxelles, Hayer. (Hymans.) — Inventaire général des richesses d'art de la France. Province, tome I. Paris. (Ceuleneer : volume de 500 pages, notices exactes, la publication sera longue.) — Bulletin : (Fréderico, Le renouvellement en 1578 du traité d'alliance conclu à l'époque de Jacques Van Artevelde entre la Flandre et le Brabant; Dieffenbach, Schulmeister, der Hauptspion Napoleons I. Leipzig, Webel.) — Revues étrangères. (Deutsche Rundschau, article sur l'article de K. Hillebrand, *Halbbildung und Gymnasialreform.)* — Saint René Taillandier. (C. Bigot.) — Chronique. — Sociétés savantes.

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique. Tome XXII, 1re livraison : Hegener, Enseignement de l'anglais, cours de grammaire. — Willems, Les pouvoirs et le rôle du sénat romain pendant la dernière période de la république 49-29 avant J.-C. (suite.) — P. Fredericq, Le renouvellement en 1578 du traité d'al-

liance conclu à l'époque de Jacques Van Artevelde entre la Flandre et le Brabant. — MALLET, Note critique sur deux passages de Virgile. (1° Géorgiques, livre II, les vers 148 et 149 se rapporteraient aux pays orientaux, il faudrait changer *hic* en *hinc*, supprimer le point après *arbos*, et faire de *ver, aestas, pecudes, arbos*, des sujets de *absunt*, et le *at* du vers 150 marquerait une opposition parfaite avec les deux précédents; 2° Géorgiques, livre III, le vers 365 irait très-bien après le vers 362.) — *Comptes rendus :* DRAEGER, Historische Syntax der lateinischen Sprache. 2e vol., 4e partie. Leipzig, Teubner. (Dernière livraison de la syntaxe historique de la langue latine, fin d'un ouvrage d'une très-grande utilité.) — L. HAVET, L'histoire romaine dans le dernier tiers des Annales d'Ennius. Paris, imprim. nationale. (Extrait des Mélanges publiés par l'Ecole des Hautes Etudes ; savante dissertation qui rectifie et complète le travail de Vahlen.) — SPENGEL, Ueber die lateinische Komödie. Munich, librairie de l'Académie. 1878. (Etude spirituellement écrite et renfermant d'utiles observations.)

Rassegna settimanale, n° 63, 16 mars 1879 : ZUMBINI, Valchiusa (sur la fontaine de Vaucluse). — Il cardinale di Retz e le sue missioni diplomatiche a Roma (art. sur le récent livre de M. R. Chantelauze). — D'ANCONA, Della voce genovese « Intendio ». — DE BLASIIS, Fabrizio Marramaldo e i suoi antenati. Napoli, Giannini. (Episode de l'histoire napolitaine du XVIe siècle.) — Cronichetta pisana, scritta in volgare nel MCCLXXIX. Pise, Nistri. 1877.

Archivio storico artistico archeologico e letterario della città e provincia di Roma, publié par F. Gori. 3e année, fascicules IV à VIII. (Voir la *Revue critique*, 1877, n° 49.) — FASC. IV. Papa Paolo IV i Carafa suoi nepoti giudicati con nuovi documenti. Pasquinate, etc. (F. GORI.) — Archeologia *(Id.)*. — FASC. V. Esportazione di oggetti di belle arti da Roma nei secoli XVII e XVIII : suite. (A. BERTOLOTTI.) — Belle arti e archeologia (F. GORI). — Annunzi bibliografici. — FASC. VI. Il Re galantuomo (F. GORI). — Il Pantheon di Agrippa *(Id.)*. — Papa Paolo VI ; suite *(Id.)*. — Esportazione... ; suite (A. BERTOLOTTI). — FASC. VII. Il Pantheon di Agrippa ; suite (GORI). — FASC. VIII. Esportazione, etc. ; fin (A. BERTOLOTTI). — Papa Paolo IV ; suite (GORI). — Relazione della visita agli archivi ed alle biblioteche monastiche del comune di Subiaco (F. GORI). — Gazzetta archeologica.

4e année. Fascicules I. II. — FASC. I. Barbarie de' Monaci benedittini feudatarii di Subiaco e sollevazione del popolo Sublacense nel 1454 (L. MARIANI). — Una iscrizione tedesca dell' XI secoli che si vuole esistita in Subiaco (L. VELLI, F. GORI et G. LIGNANA). — Un paragrafo dell' opera di E. G. Schulz sui monumenti del medio evo nell' Italia meridionale illustrato e commentato, con documenti (G. B. BELTRAMI). — Curiosità storiche ed artistiche desunte dall' archivio romano di Stato (A. BERTOLOTTI). — Gazzetta archeologica (F. GORI). — Annunzi bibliografici. — FASC. II. Un paragrafo dell' opera di E. G. Schulz, etc. ; suite (BELTRAMI). — I terremoti umbri del settembre 1878 (A. RICCI). — Curiosità storische ed artistiche, etc. ; suite (A. BERTOLOTTI). — De rebus gestis atque antiquis monumentis Spoleti (S. MINERVIO). — Bibliografia (F. G).

Gli Studi in Italia. Periodico didattico scientifico e letterario. 2e année. Vol. I, fasc. I, janvier 1879 (Voir la *Revue critique*, 1879, n° 6) : L'Agro Romano, Congetture sullo stato dell'agro romano dai primi abitatori alla fondazione di Roma. (E. ZAMA.) — Interpretazione di un monogramma (P. PIO ARCANGELI). — Accademie. — Notizie di scienze e belle arti. — Sommari dei periodici scientifici italiani. — Periodici stranieri e altri libri.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 14 Treizième année 5 Février 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, RUE BONAPARTE, 28.

(Suite du Catalogue)

Revue de l'Orient, de l'Algérie et des Colonies, bulletin de la Société orientale de France. Série IV, 1865. (Ce volume forme tout ce qui a paru de cette nouvelle série de la Revue de l'Orient.) 5 »

Sommaire des principaux articles : Mémoire sur les Phongies, par Mgr Paul Bigandet. — La légende de Rahu, par M. Feer. — Annales chinoises de la dynastie Min, par l'abbé Délamarre. — Livre de voyage (Siyahat-Nama), par M. Garcin de Tassy. — Milianah, par le Dr Camille Ricque. — Les manuscrits sanscrits de la bibliothèque de Madras, par Th. van der Haegen. — Le sud-est de l'Europe au xive siècle, par Th. A. Chichcoff. — La domination égyptienne en Karamanie, par M. J. Audiffred. — Du rôle de la France dans les mers de la Chine et du Japon, par M. Hao Tchouan. — Le service maritime des messageries impériales, par Ch. M. Ruelle. — Le Messie et les évangiles, par le Dr Camille Ricque. — Recherches sur l'année égyptienne, par M. A.-J.-H. Vincent. — Essai sur l'histoire de l'église en Abyssinie, par Hermann Zotenberg. — De l'alphabet arménien, par J.-B. Emin. — Fragments de l'histoire générale du Japon, par Léon Pagès. — Résumé analytique du commerce de la Grèce. — Mémoires de Nakhoda Mouda de Samangka, par Aristide Marre. — Voyage en Sicile du professeur Mourat, par Prud'homme.

Revue de Philologie et d'Ethnographie. — Voy. aux Journaux.

Revue Slave. — Voy. aux Journaux.

Revue occidentale. — Voy. aux Journaux.

Reynoso (A., Docteur ès-sciences de la Faculté de Paris). De l'alimentation inorganique de l'homme et des animaux. 1875, in-8. Livr. 1 (seule publiée). 3 50

— Ensayo sobre el cultivo de la caña de azucar. 1879, un beau volume in-8. 30 »

Un des meilleurs ouvrages sur la culture de la canne à sucre.

Rgya Tch'er Rol Pa, ou développement des jeux, contenant l'histoire du Bouddha Çakya-Mouni, trad. sur la version tibétaine du Bkah Hgyour et revu sur l'original sanscrit, par Ed. Foucaux. 1847-48, 2 vol. in-4. (La traduction française est épuisée). 60 »

— Le même. Texte tibétain seul. 15 »

The Academy, n° 359, 22 mars 1879 : Wilkinson, The Manners and Customs of the Ancient Egyptians, a new Edition, revised and corrected by Birch. 3 vols. Murray. (A. Edwards : ouvrage qui est le fruit d'un labeur consciencieux et qui n'a pas perdu sa valeur.) — Macgregor, Narrative of a Journey through the Province of Khorassan. 2 vols. Allen. (Trotter.) — Loftie, Memorials of the Savoy, the Palace, the Hospital, the Chapel. Macmillan. (Courtney.) — A. de Gubernatis, La Mythologie des Plantes ou les Légendes du Règne végétal. Tome I. Paris, Reinwald. (Lang : intéressant et très-savant, des réserves à faire.) — Current Literature. — De Bernhardi, Geschichte Russlands und der europäischen Politik in den Jahren 1814 bis 1831. Leipzig, Hirzel. (Strachey : bon.) — Recent Italian Popular Tales. (Crane.) — On the rendering of ἁρμονία in Aristotle's « Politics ». (The writter of the note.) — The fifth Book of the Nicomachean Ethics of Aristotle edited by H. Jackson. Cambridge, University Press. (H. Richards : commentaire incomplet, mais utile.) — *Philology :* Roscher, Hermes der Windgott (petit livre de grande valeur) ; Euting, Katalog der Universität = und Landesbibliothek in Strassburg. Arabische Literatur. Trübner (Très-soigné).

The Athenæum, n° 2682, 22 mars 1879 : Gosse, Studies in the Literature of Northern Europe. Kegan Paul. (Répond bien à son titre, études brillantes sur divers points, la poésie norvégienne depuis 1814, les drames d'Henrick Ibsen, le grand poète suédois Runeberg, etc.) — J. Napier, Folk-Lore or Superstitions Beliefs in the West of Scotland within this Century. Paisley, Gardiner ; Mackenzie, Historical Tales and Legends of the Highlands. Inverness, Mackensie. — The Book of British Elegies, edited by March Phillipps. Sampson Low. — Daniel Defoe, by Minto. Macmillan. (Nouveau volume de la collection des *English Men of Letters* ; bon ouvrage.) — The Hundred of Launditch and Deanery of Brisley, in the County of Norfolk, collected by Carthew. Norwich, Miller a. Leavins. — Pindar, the Olympian and Pythian Odes edited by Fennell. Cambridge, University Press ; Ancient Classics for English Readers. — Pindar, by Morice. Blackwood. (Deux livres à consulter.) — Hebrew and Chaldee Inscriptions. (Neubauer.) — Notes from Oxford. — Cyprus and Mykenae. (Emile Burnouf : sur l'article publié par M. Murray dans le *Nineteenth Century.)*

The Princeton Review, fifty-fifth Year. March. (37, Park Row, New York) : T. Lewis, Religion and the State. — Dawson, The Genesis and Migrations of Plants. — P. Brooks, The Pulpit and Popular Skepticism. — E. A. Freeman, Sentimental and Practical Politics. — E. de Pressensé, Thiers. — Mc. Cosh, Final Cause, M. Janet and Prof. Newcomb. (A propos du livre de M. Janet, traduit par Affleck, avec une préface de R. Flint, et de l'ouvrage de l'astronome Newcomb, « The Course of Nature », an Address delivered before the American Association for the Advancement of Science, 22 août 1878.) — Hamerton, Continental Painting at Paris in 1878. — Patterson, Premillenarianism. — Julius Vogel, The Islands of the Pacific.

Literarisches Centralblatt, n° 12, 22 mars 1879 : Baudissin, Studien zur semitischen Religionsgeschichte. Leipzig, Grunow. 1878. (2e fascicule, composé de deux longues dissertations sur la religion sémitique.) — Becker, Die Inschriften der römischen Coemeterien. Gera, Reisewitz. 1878. (Œuvre de dilettante.) — Dettloff, Der erste Römerzug Kaiser Friedrich's I. Göttingen, Peppmüller. 1877. (Soigné.) — Sternberg. Geschichte der Juden in Polen unter den Piasten und Jagellonen, Leipzig, Duncker u. Humblot. 1878. (Très-mauvais.) — Hesse-War-

TEGG, Nord-Amerika, seine Städte und Naturwunder, sein Land und seine Leute. Leipzig, Weigel. (Trop d'enthousiasme, suite de feuilletons.) — HUTTEN, Colonisations-Wesen in Brasilien. Wien, Gerold. 1878. (Petit écrit intéressant, mais beaucoup d'inexactitudes.) — Ovid's Metamophosen für den Schulgebrauch erklärt v. ENGELMANN. Munich. Lindauer. 1878. (Morceaux choisis d'Ovide, recommandable.) — LEGRAND, Grammaire grecque moderne suivie du panorama de la Grèce d'Alexandre Soutsos. Paris, Maisonneuve. (Très-clair, sûre connaissance du sujet, remarques de détail.) —BRENNER, Ueber die Kristni-Saga. München, Kaiser. 1878. (Très-bonne contribution à l'histoire de la littérature nordique.) — BODEMANN, Johann Georg Zimmermann. Hannover, Hahn. (Nouveaux documents.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 12, 22 mars 1879 : STERN, Milton und seine Zeit. Theil II. Buch III : unter der Republik und dem Protektorat, 1649-1660; Buch IV : unter der Restauration. 1660-1674. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1879. (Kugler : bons volumes, dignes des premiers; analyse très-claire des œuvres de Milton; quelques documents nouveaux.) — BAUER, Herodot's Biographie. Wien, Gerold. 1878. (Zurborg : beaucoup de savoir et de sagacité, non convaincant.) — KIRCHHOFF, Uber die Entstehungszeit des Herodotischen Geschichtswerkes. Berlin, Dümmler. 1878. (Zurborg : réimpression de deux excellentes dissertations parues en 1868 et 1871 dans le Recueil de l'Académie de Berlin.) — HILBERG, Das Princip des Silbenwägung und die daraus entspringenden Gesetze der Endsilben in der griechischen Poesie. Wien, Hölder. (Ludwich : très-bon livre, recherches vastes et originales sur un domaine encore peu exploré.) — MASING, Das Verhältniss der griechischen Vokalabstufung zur Sanskritischen nebst Einleitung über die Frage nach dem Ursprung und dem Wesen der Lokalabstufung im Indogermanischen. Leipzig, Hartmann. (G. Meyer : bon résumé de quelques questions importantes sur le vocalisme.) — MUNK, Geschichte der griechischen Literatur. Berlin, Dümmler. (Wecklein : 3e édition revue par Volkmann, très-bon manuel pour les classes.) — Sophokles, erklärt von SCHNEIDEWIN. Bändchen 3. Œdipus auf Kolonos. Berlin, Weidmann. 1878. (Wecklein : 7e édition revue par Nauck, beaucoup d'améliorations.)

La Rassegna Settimanale, n° 64, 23 mars 1879 : BORGOGNONI, Giulio Cesare Croce (à propos de l'ouvrage de GUERRINI, La vita e le opere di Croce, Monografia. Bologna, Zanichelli). — BERTOLOTTI, La schiavitù nello stato pontificio durante tutto il secolo XVII. — Ancora di Tommasina Spinola, Lettera ai Direttori. (Ademollo.) — Bibliographia, Letteratura e Storia : Archivio Storico Marchigiano, diretto dal Prof. ROSA. Vol. I.

Rivista Europea, Rivista internazionale, fasc. II, vol. XII, 16 mars 1879 : Lettere inedite di Silvio Pellico, pubblicate da Gaudenzio Claretta. — CAIX, Chi fosse il preteso ciullo d'alcamo. — MOSCHETTINI, Vita di Giulio Cesare Vanini. — GAROLLO, Teoderico re dei Goti e degli Italiani. (Suite.) — ROMIZI, La ruina del Masso. — PRAMPOLINI, Monteluco. — CIPOLLA, L'educazione scientifica nelle Scuole primarie. — Rassegna letteraria e biblografica. (Olanda, Inghilterra, Francia, Belgio, Italia; SAFFI, Di Alberigo Gentili e del diritto delle genti. Bologna, Zanichelli; IGINIO, Le elezioni e il broglio nella Reppublica Romana. Milano, Hœpli; Enrico Heine, Il canzoniere, traduzione di ZENDRINI. Milano, Brigola; CARLO, Del diritto secondo la mente del Vico nelle sue attinenze con la scienzia prima ed ultima. Napoli, De Angelis; CROSET-MOUCHET, Vita della veneranda serva di Dio l'Infanta Maria Francesca Apollonia, Principessa di Savoja. Torino.)

(Suite du Catalogue)

Rhoné (A.). L'Egypte à petites journées, études et souvenirs. Le Kaire et ses environs. 1877, un beau vol. in-8, richement illustré et orné d'une belle carte d'Egypte, des plans du Kaire, d'Alexandrie, etc. (Epuisé). 35 »

— Le même ouvrage, cartonnage d'amateur, avec fers spéciaux, non rogné, doré en tête. 30 »

Cet important ouvrage a été couronné en 1878 par l'Académie française. — Publié à 15 francs, il a été rapidement épuisé, et l'auteur vient d'entreprendre un nouveau voyage en Egypte pour en préparer une nouvelle édition qui paraîtra dans le mois de septembre de cette année.

— Résumé chronologique de l'histoire d'Egypte, depuis les premières dynasties pharaoniques jusqu'à nos jours. 1877, in-8, avec une carte archéologique de l'Egypte et de nombreuses figures. 5 »

— Quelques exemplaires d'amateur sur papier vélin, avec addition des portraits de M. Mariotte et de Lesseps, le plan du Kaire ancien et moderne et le plan d'Alexandrie. 10 »

— Carte archéologique de l'Egypte, avec la désignation des nômes ou provinces antiques, et la concordance des noms de villes égyptiens, grecs, arabes, dressée par A. Maspero, professeur au collège de France, et Arthur Rhoné. 1 »

Riant (Le comte). Voy. Exuviae Sacrae.

Richart (Ant.). Mémoires sur la Ligue dans le Laonnois. Laon, 1869, in-8. 7 50

Riza Kouli Khan. Récit de l'ambassade au Kharezm. Texte persan imprimé à Boulaq et publié par Ch. Schefer, de l'Institut, premier interprète du gouvernement. 1875, in-8. 15 »

— Le même ouvrage, traduit en français, avec introduction et notes, par Ch. Schefer, de l'Institut. 1877, in-8, avec carte. 12 »

Robert (Docteur Louis de). Etude philologique sur les inscriptions cunéiformes de l'Arménie. 1876, in-4, autographié. 20 »

Robinet (Dr). Notice sur l'œuvre et la vie d'Auguste Comte, 1864, in-8, avec portraits. 5 »

Rocher (Emile). Description de la province du Yûn-nan. 1879, 2 beaux volumes in-8, avec cartes, planches, etc. (Sous presse.)

Rochet (Charles). Le Prototype humain. Tableau des douze lois fondamentales de la géométrie des formes dans l'espèce humaine et sur les deux sexes. 1876. Un tableau in-plano. 2 »

Rochet (L.). Sentences, maximes et proverbes mantchoux et mongols, accompagnés d'une traduction française des alphabets et d'un vocabulaire. 1875, in-8. 8 »

Rodet (Léon, ancien élève de Ecole Polytechnique, ingénieur des manufactures de l'Etat). Premiers éléments de la langue anglo-saxonne. Abrégé de grammaire. 1858, in-8, autographié. 1 50

— Petite chrestomathie anglo-saxonne. 1858, in-8, autographié. 1 50

— Grammaire abrégée de la langue sanscrite. 1860, in-8. 5 »

— Remarques sur quelques dialectes parlés dans l'Europe occidentale. 1860, in-8. 1 50

— Etudes sur la littérature javanaise. 1866, in-8. 5 »

— Sur les inscriptions phéniciennes de Carthage qui figuraient à l'Exposition universelle de 1867. 1869, in-8. 2 50

— Sur le déchiffrement des inscriptions prétendues anariennes de l'île de Chypre. 1876, in-8, fig. 2 50

— Le Touran et les Touraniens, suivant la tradition persane. 1877, in-8. 2 50

— L'Algèbre d'Al-Khâvizmi et les méthodes indienne et grecque. 1878, in-8. 5 »

— Premiers éléments de la langue sanscrite. 1879, in-8. 6 »

— Sur les notations munériques et algébriques antérieurement au xvi° siècle, à propos d'un manuscrit de l'arithmétique d'Aben Ezra. 1879, in-8. (Sous presse.)

Rodriguez (Le P.). Eléments de la grammaire japonaise, trad. du portugais par C. Landresse, précédés d'une explication des syllabaires japonais, par Abel Rémusat, avec un suplément. 1825, in-8. 7 50

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 15 Treizième année 12 Avril 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 360, 29 mars 1879 : DAVIS, Life in Asiatic Turkey, a Journal of Travel in Cilicia (Pedias and Trachoea), Isauria, and parts of Lycaonia and Cappadocia. Stanford. (Tozer.) — The Odyssey of Homer, done into English by BUTCHER a. LANG. Macmillan. (Jebb : excellente traduction, union de grandes connaissances philologiques avec un goût littéraire très-sûr.) — Roscher's Principles of political Economy ; translated by LALOR. Trübner. — JESSOPP, One Generation of a Norfolk House. Norwich, Miller a. Leavins. (Raine : agréable biographie d'un gentilhome du Norfolk, Henri Walpole, né en 1558.) — GAREIS u. ZORN, Staat und Kirche in der Schweiz, eine Darstellung des eidgenössischen und kantonalen Kirchenstaatsrechts. Zürich, Orell, Füssli a. Co. (Hancock.) — Swiss Notes. — The Verb « to erme » in Chaucer. (Skeat) — Shakspere's « azur'd Hare-bell » (Furnivall). — On the rendering of ἁρμονία in Aristotle's Politics, V. 22-25. (Jebb et Chappell.) — « Peregrinus Proteus » (Simcox).

The Athenæum, n° 2683, 29 mars 1879 : BAKER PACHA, War in Bulgaria, a Narrative of Personal Experiences. 2 vol. Sampson Low. — GOULBURN a. SYMONDS, The Life, Letters and Sermons of Bishop Herbert de Losinga (1050-1119). Parker. — BOULGER, England and Russia in Central Asia. Allen. — VAN LAUN, The French Revolutionary Epoch ; beeing a History of France from the Beginning of the First French Revolution to the End of the Second Empire. Cassell, Petter a. Galpin. (L'ouvrage n'est guère qu'une compilation et une traduction ; ce qui appartient le plus à l'auteur, c'est l'anglais dont il a revêtu tous ses emprunts ; il a fait en un style tolérable le récit de la Révolution, tel qu'il est généralement accepté en France, et a inséré çà et là dans son livre un paragraphe de Taine, de Michelet ou de Quinet ; il n'est responsable que du style et du choix des détails.) — The Pythouse Papers, being Correspondence concerning the Civil War, the Papish Plot, und a Contested Election in 1680, from MSS. in the Possession of Benett-Stanford, edited by DAY. Bickers a. Son. (Recueil de documents importants.) — The Poetical Works of Robert Stephen Hawker. Kegan Paul. — Hebrew Inscriptions. (Sharpe.) — Prof. J. Huber. — Royal Historical Society. (Rogers.) — Notes from the United States. (Louise Chandler Moulton : parle surtout de Longfellow.)

Literarisches Centralblatt, n° 13, 29 mars 1879 : SASSE, Prolegomena in Aphraatis Sapientis Persae sermones homileticos. Leipzig. 1878. — HIRSCHFELD, Jüdische Elemente im Korân. Berlin, Selbstverlag. 1878. (Bon début.) — Wiponis gesta Chuonradi II ceteraque quae supersunt opera, in usum scolarum ex monumentis Germaniae historicis, recognovit BRESSLAU. Hanovre, Hahn. 1878. (Bonne édition.) — DOZY, Essai sur l'histoire de l'Islamisme, trad. du hollandais par CHAUVIN. Leyde, Brill. (Traduction qui rendra cet excellent livre plus accessible.) — Die tirolischen Weisthümer, hrsg. v. ZINGERLE u. INAMA-STERNEGG. Wien, Braumüller. — CUST, A Sketch of the modern languages of the East Indies. London, Trübner. 1878. (Très-bon.) — MÜLLER (Aug.), Hebraïsche Schulgrammatik. Halle, Niemeyer. 1878. (Très-recommandable). — The Comedy of Mucedorus, revised and edited with introd. and notes by WARNKE und PROESCHOLDT. Halle, Niemeyer. 1878. (Edition digne de tout éloge; cp. *Revue critique*, 1879, n° 4, art. 17, p. 79). — STRAUSS, Klopstock's Jugendgeschichte, u. Klopstock u. der Markgraf Karl Friedrich von Baden. Bonn, Strauss. 1878. (Réimpression de deux fragments d'une biographie de Klopstock commencée par le célèbre Strauss, déjà imprimés dans les *Kleine Schriften*.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 13, 29 mars 1879 : Lœning, Geschichte des deutschen Kirchenrechts. Strasbourg, Trübner. 1878. (Sohm : l'ouvrage comprend deux volumes : 1° le droit ecclésiastique en Gaule de Constantin à Clovis; 2° dans le royaume des Mérovingiens; ce dernier est le plus neuf; le système inauguré par Clovis peut se résumer ainsi : abolition de la puissance papale en Gaule, énergie des droits royaux sur l'église, et pourtant liberté intérieure assurée à la vie ecclésiastique; beaucoup de résultats originaux.) — Cuno, Vorgeschichte Roms. Theil I. Die Celten. Leipzig, Teubner. 1878. (Unger : de bons détails.) — Boutkowski, Dictionnaire numismatique pour servir de guide aux amateurs, experts et acheteurs des médailles romaines impériales et grecques coloniales. Vol. I. Leipzig, Weigel. 1878. (Bahrfeldt : travail « énorme ».) — Kekulé, Ueber die Entstehung der Götterideale der grieschischen Kunst. Stuttgart, Spemann. 1877. (Engelmann : petite dissertation très-intéressante.) — Schillbach, Beitrag zur griechischen Gewichtskunde. Berlin, Reimer. 1877. (Engelmann : suite d'observations exactes sur les poids en Grèce et dans l'Asie-Mineure.) — Osthoff et Brugman, Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. Theil I. Leipzig, Hirzel. 1878. (G. Meyer : livre instructif au plus haut point « scepticisme sain, qui secoue les vieux dogmes, esprit résolu qui plaide en faveur d'une rigoureuse observation des lois de la phonétique ».) — G. H. Mueller, Emendationes et interpretationes Sophocleae. Berlin, Weidmann. 1878. (Wecklein : corrections ou interprétations nouvelles de quarante-trois passages de Sophocle; beaucoup d'incertitudes, quelques bonnes choses qui excusent les mauvaises.) — Corssen, De Posidonio Rhodio M. Tullii Ciceronis in libro I. Tusculanarum Disputationum et in Somnio Scipionis auctore. Bonn, Georg. 1878. (Schwenke : bon.) — Rambeau, Ueber die als echt nachweisbaren Assonanzen des Oxforder Textes der Chanson de Roland. Halle, Niemeyer. 1878. (Ottmann : contribution à la connaissance du vocalisme dans l'ancien français; bonne analyse des assonances du Roland.) — Heinrich's von Freiberg Tristan, hrsg. v. Bechstein. Leipzig, Brockhaus. 1877. (Paul : bon, observations de détail.)

L'Athenaeum belge, n° 7, 1er avril 1879 : Le mystère du Viel Testament, publié avec introduction, notes et glossaire, par le baron James de Rotschild. Tome I. Paris, Firmin Didot. (Stecher : très-bon.) — Mathieu, L'ancien régime dans la province de Lorraine et le Barrois, d'après des documents inédits. Paris, Hachette. — K. von Schlözer, General Graf Chasot, zur Geschichte Friedrichs des Grossen und seiner Zeit. Berlin, Hertz. (Histoire intéressante d'un gentilhomme français qui servit Frédéric II et devint gouverneur de Lubeck. Cp. *Revue Critique*, 1878, n° 43, art. 197, p. 270.) — Ribot, La psychologie allemande contemporaine. Paris, Baillière. — Perez, Etude de psychologie élémentaire, les trois premières années de l'enfant. Paris, Baillière. (Potvin : bon.) — Bulletin (Tiberghien, La science de l'âme dans les limites de l'observation. Bruxelles, Mayolez; Gravrand, De Bruxelles à Venise). — Revues étrangères (*Allgemeine Zeitung*, Riegel, les peintures murales à Anvers; *Rivista Europea*, Cipolla, L'éducation scientifique dans les écoles primaires; *Nineteenth Century*, art. de Galton sur les faits « psychométriques »; *Contemporary Review*). — Lettres d'Allemagne. (L'auteur de cette correspondance insiste sur « l'influence croissante du capital qui tend à faire des productions littéraires un objet de spéculation ».)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 16 Treizième année 19 Avril 1879

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 361, 5 avril 1879. Wiesener, La jeunesse d'Elisabeth d'Angleterre; The Youth of Queen Elisabeth, 1533-1588, edited from the French by Mrs. Yonge. 2 vols. Hurst a. Blackett. (Creighton : éloge du livre de notre compatriote, cp. *Revue critique*, 1879, n° 12, art. 50, p. 225; mais la traduction anglaise laisse à désirer.) — Gosse, Studies in the Literature of Northern Europe. Kegan Paul. (Essais brillants sur l'Allemagne du moyen âge et Walther von der Vogelweide, sur le poète hollandais Vondel et sa contemporaine Tesselschade Visscher, sur la poésie norvégienne depuis 1814 et sur Henrik Ibsen, sur le grand poète suédois Runeberg, sur les célèbres écrivains du Danemark, Grundtvig, Bödtcher, Andersen, Paludan-Müller.) — Wordsworth, (Bishop of Lincoln), Miscellanies, literary and religious, 3 vols. Rivingtons. (Simcox.) — Pollock, Lectures on french Poetry. Kegan Paul. (Wedmore : études qui ne méritent qu'un succès d'estime, concernent surtout V. Hugo, Musset et Béranger.) — English Men of Letters, Goldsmith by W. Black, Defoe by Minto. Macmillan. (Courtney : deux nouveaux volumes, très-attachants, de cette précieuse collection de biographies des écrivains anglais.) — Franzos, Vom Don zur Donau, neue Culturbilder aus Halb-Asien. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Patterson : suite des études intéressantes de Franzos sur les Slaves du midi de l'Europe, essais sur les littératures bulgare et roumaine, etc., beaucoup d'esprit, renseignements puisés sur les lieux mêmes.) — Etymology of the Italian words « malato » and « malattia ». (L. L. Bonaparte : « malato » est le participe passé de « malare » et « malattia » dérive de « male aptus ».) — Hamlet's Leaping into Ophelia's Grave. (Huth.) — On the Rendering of ἁρμονία in Aristotle's Politics. (Jebb : clôt la discussion.) — Eucken, Geschichte und Kritik der Grundbegriffe der Gegenwart. Leipzig, Veit; Geschichte der philosophischen Terminologie, im Umriss dargestellt. Leipzig, Veit. (Wallace.) — Cust, A Sketch of the Modern Languages of the East Indies, accompanied by Two Language Maps : Trübner. (Goldsmid : excellent.) — Mrs. Mark Pattison, The Renaissance of Art in France. Kegan Paul. (Fortnum : livre de grande valeur, intéressant pour le grand public, utile aux étudiants.) — German Imperial Archaeological Institute.

The Athenæum, n° 2684, 5 avril 1879 : Gleanings of Past Years, 1851-1877. Vols. III a. IV, by Gladstone. Murray. (Recueil d'essais). — Sport and Work on the Nepaul Frontier, or Twelve Years' Sporting Reminiscences of an Indigo Planter, by Maori. Macmillan. — Perry, The Life of Saint Hug, of Avalon, Bishop of Lincoln, with some Account of his Predecessors in the See of Lincoln. Murray. — The Odyssey, done into English by Butcher a. Lang. Macmillan (Traduction très-soignée et dont il faut féliciter les auteurs). — Genealogical Memoirs of John Knox and of the Family of Knox, by the Rev. Rogers. Printed for the Royal Historical Society. (Quelques détails curieux). — The Bagford Ballads. Parts I-IV, edited with introduction and notes by Ebsworth. Printed for the Ballad Society. (Collection de ballades du même caractère que celles de la collection Roxburghe», éditée par M. Chappell pour la même société; ces ballades ont rapport au temps de Charles II, de Jacques II et de Guillaume III.) — The Royal Historical Society. (Howorth et Rogers.) — Cuningham, The Lives of the most eminent british Painters. Vol. I. Bell a. Sons. — Notes from Rome. (Lanciani.)

Literarisches Centralblatt, n° 14, 5 avril 1879. Thiele, der Römerbrief in der Gymnasialprima. Leipzig. Teubner. 1878. — Beck, Geschichte

des katholischen Kirchenliedes von seinen ersten Anfängen bis auf die Gegenwart. Cöln, Dumont-Schauberg. 1878. (Bon ouvrage, à consulter sur le sujet, quelques taches légères.) — Bikélas, Les Grecs au moyen âge, étude historique traduite du grec moderne en français par Em. Legrand. Paris, Maisonneuve, 1878. (Très-bonne étude et non moins bonne traduction, belle préface de Rambaud.) — Fürstenbergisches Urkundenbuch, III Band : Quellen zur Geschichte der Grafen von Fürstenberg. 1400-1479, unter Beihülfe von Baumann, bearb. von Riezler. Tübingen, Laupp. 1878. (Bonne publication.) — Wigger, Geschichte der Familie von Blücher. Schwerin, Stiller. 1878. (Deuxième volume consacré à la famille de Blücher; biographie brillante du célèbre maréchal, fondée en partie sur de nouveaux documents; biographie d'un autre Blücher mort à Altona en 1845, au service du Danemark.) — André Thevet, Les singularitez de la France antarctique, p. p. Gaffarel. Paris, Maisonneuve. 1878. (Bonne édition, quelques erreurs géographiques.) — Hübbe-Schleiden, Æthiopien, Studien über West-Afrika. Hamburg, Friedrichsen. (Intéressant.) — Kielhorn, Kâtyâyana and Patanjali, their relation to each other and to Pânini. London, Trübner. 1876. (Une des plus belles et des plus précieuses monographies sur le domaine de la philologie sanscrite; cp. *Revue critique,* 1878, n° 28, art. 125, p. 17.) — Titi Livi ab Urbe condita liber II, für den Schulgebrauch erklärt von M. Müller. Leipzig, Teubner. (Bonne édition du livre II; commentaire soigné; texte sagement établi; appendice sur le style de Tite-Live et ses rapports avec Ennius et Virgile.) — Schultze, Altheidnisches in der angelsächsischen Poesie, speciell im Beowulfsliede. Berlin, Calvary. 1877. (Rien de neuf; cp. *Revue critique,* 1877, n° 32, art. 153, p. 72.)

La Rassegna Settimanale, n° 65, 30 mars 1879 : Giosue Carducci, Della Canzone di Legnano, parte prima : il parlamento. (1re partie d'un poëme de Carducci sur la bataille de Legnano; le poète l'a écrit « par amour du vrai historique et de l'épopée du moyen âge; il le publie aujourd'hui « pour protester contre les théoriciens qui, au nom de la vérité et de la liberté, voudraient condamner la poésie à la description du réel d'aujourd'hui et lui interdire les domaines de l'histoire de la légende et du mythe »; l'auteur ne permet pas la reproduction de ses vers.) — L'économia politica e il metodo storico. (Très-long article de Villari.) — Mme de Lafayette et la princesse de Clèves. (Domenico Perrero : communique une lettre écrite par Mme de Lafayette à M. de Lescheraine, secrétaire de la duchesse de Savoie-Nemours, et datée du 13 avril (peut-être 1679). — Bibliografia : Pagannuzzi, Compendio della Storia del potere Temporale dei papi. Roma, Barberà. (Résumé de l'histoire du pouvoir temporel des papes, quelques erreurs.) — Marcotti, Vincigliata. Firenze, Berberà. — Ribot, La psychologie allemande contemporaine. Paris, Baillière. (Livre d'une utilité immédiate, à recommander chaudement.)

Revue critique russe, n° 4, 15 février 1879 : Zaozersky, Les tribunaux ecclésiastiques dans les premiers siècles de l'Eglise. — Dowden, Shakespeare (mauvaise traduction). — Tcherny, Les aspects du verbe russe et les temps du verbe grec, Dictionnaire russo-grec à l'usage des gymnases. — Bunge, La ville de Riga au xiiie et au xive siècle (en allemand). — De Vollan, Les Ruthènes de la Hongrie (Kovalevsky : constate l'ignorance de la plupart des publicistes russes en matière d'ethnographie slave). — Compte-rendu de la société juridique de Moscou. — N° 5, 1er mars 1879 : Viollet le Duc, l'Art russe (Bouslaiev, 2me article). — Velisky, La vie des Grecs et des Romains. — La région de l'Oural. — Brückner, Etudes lithuano-slaves. — E. et J. de Goncourt, Mme de Pompadour — Blau, Voyages en Turquie et en Herzégovine — Bulletin de la Société bibliographique russe.

(Suite du Catalogue)

San-Tseu-King. — Trium litterarum liber Waang-Pe-Heou sub finem XIII saeculi compositus; sinicum textum, adjecta 214 clavium tabula, edidit et in latinum vertit Stan. Julien. 1864, in-8. 4 »

Sasse (Dr A.). Mémoire sur les crânes de Geertruidenberg. 1875, in-8. 1 »

— Étude sur les crânes néerlandais. 1876, in-8. 1 50

Sauvaire. — Histoire de Jérusalem et d'Hébron depuis Abraham jusqu'à la fin du xve siècle de J.-C. Fragments de la chronique de Moudjîr-ed-Dyn, traduits sur le texte arabe, par Henri Sauvaire. 1876, in-8. 12 50

— Le même exemplaire en papier vergé de Hollande. 20 »

Sayous (Edouard). Les origines et l'époque païenne de l'histoire des Hongrois. 1874, in-8. 3 50

— L'invasion des Mongols en Hongrie dans les années 1241 et 1242. 1875, in-8. 1 50

Schefer (Ch.). Voy. Abdoul Kerim. — Galland. — Iter persicum. — Publications de l'Ecole des langues orientales. — Recueil d'itinéraires. — Riza Kouli Khan. — Saint-Priest.

Scherzer (F., interprète chancelier en Chine). La puissance paternelle en Chine, étude de droit chinois. 1878, in-18, elzévir. 2 50

Forme le tome XXIII de la *Bibliothèque orientale elzévirienne.*

— Voy. Koei-Ling. — Recueil d'itinéraires.

Schlumberger (G. L.). Des Bractéates d'Allemagne. Considérations générales et classification des types principaux. 1873, in-8, 6 planches. 18 »

— Les principautés franques du Levant au moyen âge, d'après les plus récentes découvertes de la numismatique. 1877, in-8, avec figures de médailles. 5 »

— Numismatique de l'Orient Latin. 1878, un beau volume gr. in-4, de XII et 506 pages, avec 19 planches, gravées sur cuivre par L. Dardel. » 75

— Le même, sur papier vergé. 1 25

Cet ouvrage a été couronné par l'Institut, en 1878.

Schmidt (Dr.). Unser Sonnenkœrper, nach seiner physikalischen, spralisch und mythologischen Seite hin betrachtet. 1877, in-4. 2 50

Schmidt (J.-F.). Grammaire mongole, traduite de l'allemand et suivie d'essais de traduction mongole, par A. Hamelin. Rennes, 1870, in-8. (Autographié). 12 »

Scholl (J. C.). L'islam et son fondateur, étude morale. Avec un tableau généalogique de la famille de Mahomet. 1874, in-8.

Schott (W.). La langue des Tschouwasches. 1876, in-8. 2 50

Schwab (M.). Bibliographie de la Perse, description de tous les ouvrages persans ou relatifs à la Perse publiés jusqu'en 1872. 1876, in-8. (Tiré à petit nombre). 5 »

Ouvrage couronné par l'Institut.

— Des points-voyelles dans les langues sémitiques. 1879, in-8. 2 »

Sémérie (Eug.). La grande crise (1789-1871). Neuchatel, 1874, in-18. 1 »

— Positivistes et Catholiques. 1874, in-18. 1 25

— Des symptômes intellectuels de la folie. 2e édition, 1875, in-18. 1 »

— La loi des Trois-Etats, réponse à M. Renouvier. 1875, in-8. 1 »

Senart (E.). Essai sur la légende de Buddha son caractère et ses origines. 1875, in-8. 15 »

— Note sur quelques termes buddhiques. 1877, in-8. 1 25

Voy. Kaccâyâna. — Mahâvastu.

Serbie (La) et la Turquie devant l'Europe. 1876, in-8. » 75

Shems Ed-din Abou-'Abdallah Moh'ammed. — Manuel de la Cosmographie du moyen âge, traduit de l'arabe « Nokhbet ed-dahr fi 'adjaib-il-birr wal-bah'r » de Shems Ed-din Abou-'Abdallah Moh'ammed de Damas, et accompagné d'éclaircissements, par A. F. Mehren. Copenhague, 1874, in-8. 15 »

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 17 Treizième année 26 Avril 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 362, 12 avril 1879 : Burton, The Land of Midian revisited. Kegan Paul. (Nouvelles découvertes non moins intéressantes que les premières; description des pays explorés dans la seconde expédition du capitaine Burton au N. O. de l'Arabie; le pays de Midian s'étend d'El Akabah à Wady Hamz.) — Hearn, The Aryan Household, its Structure and its Development, an Introduction to Comparative Jurisprudence. Longmans. (Warr : très-bon livre, qui est plus qu'une compilation; œuvre d'un esprit critique indépendant et sage.) — A Memoir of Matthew Davenport Hill, with Selections from his Correspondence by his doughters Rosamond and Florence Davenport-Hill. Macmillan. — Mac Coan, Our New Protectorate, Turkey in Asia, its Geography Races, Ressources and Government, with a Map showing the existing and projected Public Works. Chapman a. Hall. (A. Arnold : beaucoup d'informations de grande valeur.) — Facsimiles of National Manuscripts of Ireland selected and edited under the Direction of Sullivan, Master of the Rolls, by Gilbert and photozincographed by Major-General Sir Henry James; Part. I. 1874. Part. II. 1878. London, printed for Her Majesty's Stationery Office (Westwood : publication excellente et très-soignée d'un « ouvrage national ».) — German Letter. (Lettre de Berlin par George Brandes, analyse les dernières œuvres d'Auerbach, de Rodenberg, de Frédéric Vischer.) — The Evolution of Man, a Popular Exposition of the Principal Points of Human Ontogeny and Phylogeny, from the German of Haeckel. 2 vol. Kegan Paul. (1[er] article.) — C. Solli Apollinaris Sidonii Opera, Œuvres de Sidoine Apollinaire, texte latin, publiées pour la première fois dans l'ordre chronologique d'après les manuscrits de la Bibliothèque Nationale, par Eugène Baret. Paris, Thorin. (Wilkins : texte dont la constitution n'est nullement satisfaisante, une bonne édition de Sidoine Apollinaire est encore un desideratum. Cp. le dernier numéro de la *Revue Critique*.) — Souvenirs of Madame Vigée Le Brun. 2 vol. Bentley a. Sons. (A. Atkinson.) — Art Books. (Lettres de Eugène Delacroix, p. p. Burty. Quantin; Bordier, Peinture de la Saint-Barthélemy par un artiste contemporain comparée avec les documents historiques. Fischbacher.) — Letter from Athens. (Waldstein.) — Japanese Bronzes and Porcelain. — Philology Notes. (The Ormulum, with the Notes and Glossary of White, edited by Holt. Oxford, Clarendon Press : laisse beaucoup à désirer, il faut attendre l'édition de Kölbing.) — Introduction to the Rhythmic and Metric of Classical Languages. Macmillan. (Traduction soignée par M. White, de l'ouvrage de Schmidt, « Leitfaden in der Rhythmik und Metrik der classischen Sprachen ».)

The Athenæum, n° 2685, 12 avril 1879 : Michelet's Posthumous Writings. (Article sur l'ouvrage posthume de Michelet, publié par sa veuve, *le Banquet*. Paris, Calmann Lévy.) — The Sonnets and Stanzas of Petrarch, translated by Cayley. Longmans. (Bonne traduction de Pétrarque en vers anglais.) — Whitaker, The History and Antiquities of the Deanery of Craven, edited by Morant. Cassell, Petter a. Galpin. (Bonne édition d'un ouvrage qui a occupé longtemps une des premières places dans la « littérature topographique. ») — Todhunter, Alcestis. Kegan Paul. (Imitation peu poétique de l'Alceste d'Euripide.) — Wright, Zechariah and his Prophecies considered in Relation to Modern Criticism, with a Critical and Grammatical Commentary and New Translation. Hodder a. Stoughton. (Sera utile aux étudiants comme compendium des meilleures interprétations; l'auteur est très-versé dans les études sémitiques.) — Our Library Table. (The Youth of Queen Elisabeth by Wiesener, translated by Mrs Yonge. Hurst and Blackett; Rothan, La politi-

que française en 1866. Calmann Lévy.) — Shakspeares Tomb. (Collins.) — The An-Nahlah. (Sabunjie.) — The Royal Historical Society. (Cox, Michelsen, Rogers.) — Mary Stuart. — British Museum Catalogue of printed Books. — The Index Society. (Wheatley.) — Central Asia. (Lettre de M. Boulger.) — Archæological Survey of Western India, vol. III and IV, by James Burgess, Printed by Order of H. M. Secretary of State for India. — M. Stokes, Early Christian Architecture in Ireland. Bell. a. Sons. — Famagousta. (Wood : inscription en vieux français.) — The Bronze Gates from Balawat and their chased Pictures. (Pinches.)

Literarisches Centralblatt : Bacher, Die Agada der babylonischen Amoräer. Strassburg, Trübner. 1878. (Bon travail.) — Preuss, Quaestiones Boeoticae. Leipzig, Programm des Nicolaigymnasiums. (Travail sur les nouvelles inscriptions béotiennes, qui complète ou rectifie les études de Böckh et de Keil sur certains points.) — Becker, Gloggnitz in Niederösterreich mit historischen Streiflichtern. Wien, Selbstverlag. (Bonne monographie sur un bourg de la Basse-Autriche, situé au pied de la route du Semmering). — Treitschke (H. de), Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert. I Theil, Leipzig, Hirzel. (Cp. *Revue critique*, Chronique, nº 15, p. 285; article très-élogieux; ouvrage qui fortifiera le patriotisme allemand; fera époque comme, il y a vingt-cinq ans, l'histoire d'Häusser.) — Die Hausgesetze der regierenden deutschen Fürstenhäuser, hrsg. u. eingeleitet von Schulze. Jena, Fischer. 1878. (2e volume de cet ouvrage important.) — Bartholomae, Das altiranische Verbum in Formenlehre und Syntax dargestellt. München, Ackermann. 1878. (Travail soigné d'un élève de Hübschmann; beaucoup de remarques louables.) — Holtzmann, Agni nach den Vorstellungen des Mahâbhârata. Strassburg, Trübner. 1878. (Bon opuscule de 36 pages sur Agni; l'auteur a publié dans la « Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft » un autre travail sur Indra d'après le Mahâbhârata.) — Furtwængler, Plinius und seine Quellen über die bildenden Künste. Leipzig, Teubner. 1877. (Bon.) — Sauer, Joachim Wilhelm von Brawe, der Schüler Lessing's. Strassburg, Trübner. 1878. (Travail remarquable d'un élève de l'Université de Strasbourg.) — Butsch, Die Bücherornamentik der Renaissance, eine Auswahl stilvoller Titeleinfassungen, Initialen, Leisten, etc., hervorragender italienischer, deutscher u. französischer Officinen aus der Zeit der Frührenaissance, nach der eigenen Sammlung hrsg. u. erläutert. Leipzig, Hirth. 1878. (Ouvrage très-utile.)

Jenaer Literaturzeitung, nº 14, 5 avril 1879 : Petermann, die Ethnographie Russland's nach Rittich. Gotha, Perthes. 1878. (Kirchhoff : beaucoup de digressions inutiles, de nombreux points trop brièvement traités.) — Michaelis, Die Bildnisse des Thucydides. Strassburg, Schultz. 1877. (Engelmann : l'auteur a trouvé un buste de Thucydide dans la galerie des statues de Holkham; ce buste est d'une valeur artistique supérieure à celui de Naples; il aurait été fait d'après une statue de bronze qui daterait de la première moitié du ive siècle.) — Furtwangler, Plinius und seine Quellen über die bildenden Künste. Leipzig, Teubner. 1877. (Engelmann : recherches très-exactes et très-détaillées; Pline aurait utilisé Cornelius Nepos pour les peintres; Pasitèle pour les descriptions des œuvres d'art; il aurait emprunté à Mucien des détails sur les œuvres de Rhodes et de l'Asie-Mineure.) — Schlie, Die Berliner Amazonenstatue. Schwerin, Bärensprung. 1877. (Engelmann : histoire de la statue d'amazone, restaurée à Rome par Steinhäuser.) — Trendelenburg, Der Musenchor. Berlin, Hertz. 1876. (Engelmann : sur le relief de la base d'un marbre d'Halicarnasse, qui représente les Muses.) — Brugsch-Bey, Reise nach der grossen Oase El Khargeh in der Lybischen Wüste. Leip-

zig, Hinrichs. 1878. (Pietschmann : nouvelles recherches très-précieuses, remarques de détail sur les traductions.) — Weber, Akademische Vorlesungen über indische Literaturgeschichte. 2e édit. Berlin, Dümmler. 1878. (Jacobi : conserve le texte de la 1re édition, ajoute quelques notes ; très-bon.) — Soupé, Etudes sur la littérature sanscrite. Paris, Maisonneuve. 1877 (Jacobi : l'auteur a atteint son but; il voulait donner aux gens du monde une image juste et attachante de la littérature sanscrite. Cp. *Revue Critique*, 1878, n° 18, art. 87, p. 285.) — Richter, Quaestiones Æschyleae, de falsis rationibus quas viri docti in emendata Septem contra Thebas fabula inierunt et de duplici editione Septem fabulae. Berlin, Mayer a. Müller. 1878. (Wecklein : des choses dignes d'attention, d'autres contestables). — Van Herwerden, Emendationes Æschyleae. Leipzig, Teubner. 1878. (Wecklein : conjectures sur une foule de passages d'Eschyle, les une anciennes et jusqu'ici éparses dans les revues, les autres nouvelles ; beaucoup fines, et pleines de goût.) — Anonymi vulgo Scylacis Caryandensis periplum maris interni, cum appendice iterum recensuit Fabricius, Leipzig, Teubner. 1878. (Bursian : bon). — Commodiani Carmina, recensuit Ludwig. Leipzig, Teubner. 1878. (Dombart : édition très-recommandable). — Strauss, Klopstock's Jugendgeschichte und Klopstock und der Markgraf Karl Friedrich von Baden. Bonn, Strauss. 1878. (Seuffert : réimpressionde deux essais).

Deutsche Rundschau, avril 1879 : Graf Moltke's Wanderungen um Rom, aus seinen handschriftlichen Aufzeichnungen. (Suite des notes qu'avait prises M. de Moltke pour un ouvrage sur la campagne romaine ; l'ami auquel il les a abandonnées, communique, entre autres choses, trois récits d'histoire romaine qui auraient figuré dans l'œuvre : la retraite du mont Sacré *(Mons Sacer)*, mort des Fabius à Cremere et, sous le titre de *Saxa Rubra*, la bataille qui eut lieu en 312 sur les bords du Tibre entre Constantin et Maxence). — Wilhelm Scherer, Studien über Gœthe, Gœthe's Pandora. (Etude fine et complète sur la *Pandore* de Gœthe, Pandore représente l'idéal de l'humanité.) — Sachau, Ueber die Afghanen. — Aus Eduard Devrient's Nachlass, Briefe von Heinrich Marschner an Eduard Devrient, eingeleitet und mit Anmerkungen versehen von Joseph Kürschner. (Intéressante publication de la correspondance de Devrient et de Marschner de 1831 à 1833, c'esf-à-dire depuis le début des négociations engagées à propos du libretto d'*Hans Heiling* jusqu'à la première représentation de l'opéra à Berlin ; les lettres de Marschner sont pétillantes d'esprit.) — Akademisches Leben in Russland (Histoire résumée des universités russes au XIXe siècle, de leurs cours et de leurs usages, l'auteur a été étudiant de l'Université de Saint-Pétersbourg au temps de la guerre de Crimée). — Leyden, Ueber weibliche Krankenpflege und weibliche Heilkunst : (Important pour la question de l'éducation des femmes et des professions qu'elles peuvent exercer.) — *Literarische Rundschau :* Bastian, Die Culturländer des alten Amerika : ein Jahr auf Reisen, Beiträge zu geschichtlichen Vorarbeiten. Berlin, Weidmann. (Kapp : quels que soient les défauts de Bastian, il amasse d'énormes matériaux pour l'ethnologie et la géographie ; il est le digne successeur de Ritter.) — Pfleiderer, Religionsphilosophie auf geschichtlicher Grundlage. Berlin, Reimer. (E. v. Hartmann.) — Seeley, Life and Times of Stein, or Germania and Prussia in the Napoleonic Age. Cambridge, at the University Press. (Bailleu : éloge presque enthousiaste de ce livre ; l'auteur a fait de Stein le contraste de Napoléon, le représentant le plus remarquable de la « révolution anti-napoléonienne » ; étude profonde des réformes de Stein dans toutes les branches de l'administration.)

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 18 Treizième année 3 Mai 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 363, 19 avril 1879 : Bolles, The Industrial History of the United States. Norwich, Connecticut. (Roggers : ouvrage d'un professeur d'économie politique de l'Université de Boston; rempli de faits importants.) — Nevins, Ireland and the Holy See in the Middle Ages. Williams a. Norgate. (Hewlett : ouvrage à lire, malgré ses défauts.) — Gudgeon, Reminiscences of the War in New Zealand. Sampson Low. (Chesson.) — Cecchi, Torquato Tasso, il Pensiero e le Belle Lettere Italiane nel Secolo xvi. Firenze, Le Monnier. (Creighton : bonne contribution à l'histoire littéraire de l'Italie.) — De Loménie, Les Mirabeau, Nouvelles études sur la Société française au xviii° siècle. Paris, Dentu. (Fagniez : ouvrage très consciencieux; on ne peut reprocher à l'auteur d'avoir inséré dans son livre de véritables mémoires sur certaines questions; ces chapitres qu'on pourrait détacher de l'œuvre, sont cependant utiles au sujet : peu d'éclat et d'imagination, mais une grande abondance et précision de détails.) — School-Books. (Armitage, A French Grammar for the Use of Public Schools. Nutt : la meilleure grammaire française publiée en anglais, cp. *Revue critique* 1878, n° 47, art. 218; Cassal, The French Genders, Longmans : assez bonne monographie; Lessing's Laocoon edited by Hamann. Clarendon Press : introduction instructive; etc.) — Sir Anthony Panizzi (art. nécrolog. sur le bibliothécaire du British Museum). — Correspondence : Etymology of Italian « malato » and French « malade ». (Max Müller.) — Michel Columbe and Claux Sluter. (Pattison.) — Roman Milestone recently found at Lincoln. (Wordsworth.) — Haeckel, The Evolution of Man; a Popular Exposition of the Principal Points of Human Ontogeny and Philogeny. Kegan Paul. (Traduction anglaise en deux volumes de cet important ouvrage, second article de Wallace.) — Die Bücher-Ornamentik der Renaissance, eine Auswahl stylvoller Titeleinfassungen, etc. hrsg. v. Butsch. Leipzig, Hirth. (Bradley.) — Vischer, Luca Signorelli u. die italienische Renaissance, eine kunsthistorische Monographie, Leipzig, Veit. (Crowe : bon livre sur Signorelli, cp. *Revue critique*, 1879, n° 6, art. 25, p. 112.) — German Imperial Archaeological Institute.

The Athenaeum, n° 2686, 19 avril 1879 : Leslie Stephen, Hours in a Library. Third Series. Smith, Elder a. Co. (Il y a quelques années qu'on n'avait pas vu un recueil de critiques littéraires plus consciencieuses.) — Clark, A Visit to South America. Dean a. Son; Beerbohm, Wanderings in Patagonia. Chatto a. Windus; Waterton, Wanderings in South Amerika, edited by Wood. Macmillan. — Eyton, Court, Household and Itinerary of King Henry II. Taylor a. Co. (Livre fait pour peu de personnes et qui n'aura pas de succès dans le grand public; l'auteur n'a voulu exposer que des faits; de tels ouvrages, si rigoureusement scientifiques, sont rares en Angleterre.) — Galileo Galilei and the Roman Curia, by K. von Gebler, translated by Ms. George Sturge. Kegan Paul. (Traduction en un style aisé et coulant du livre de Charles de Gebler sur Galilée.) — A. de Gubernatis, La mythologie des plantes ou les Légendes du règne végétal. Paris, Reinwald. Tome I. (De nombreux matériaux; quelles que soient les hardiesses de l'auteur, l'ouvrage, quand il sera complet, aura une grande valeur.) — Wit, Wisdom and Pathos from the Prose of Heinrich Heine, selected and translated by Snodgrass. Trübner. (Extraits intéressants et bien traduits.) — Fletcher and Rotrou (Watts : la pièce de Rotrou « les Deux pucelles », de même que le « Love's Pilgrimage » de Fletcher, est fondée sur une des « Novelas exemplares » de Cervantes, intitulée « Las dos doncellas ».) — Notes from Dublin. — Sir Anthony Panizzi. (Très longue notice nécrol.) — Notes from Rome (Lanciani.) — Excavations at Olympia. (Schubring.)

Literarisches Centralblatt, n° 16, 19 avril 1879 : Masechet Soferim, der Talmudische Tractat der Schreiber, eine Einleitung in das Studium der althebräischen Graphik, der Masora u. der altjüdischen Liturgie, nach Handschriften hrsg. u. commentirt von Joel Müller. Leipzig, Hinrichs. 1878 : (Bon, mais aussi beaucoup de fautes.) — Weiffenbach, Die Papias-Fragmente über Marcus und Matthäus, exeget. krit. Untersuchung, kugleich ein Beitrag zur synoptischen Frage. Berlin, Schleiermacher. — Cohen, Platon, Ideenlehre u. die Mathematik. Marburg, Elwert. (Adopte les idées de Lotze, voir le numéro de la *Revue.*) — Arnoldt, Kant's Prolegomena nicht doppelt redigirt. Berlin, Liepmannssohn. (Voir un prochain article de notre *Revue*, on ne prouve pas suffisamment la double rédaction des Prolegomena de Kant.) — Kiepert, Lehrbuch der alten Geographie. 2 Hälfte. Berlin, Reimer. 1878. (Œuvre excellente.) — Kluckhohn, Friedrich der Fromme, Kurfürst von der Pfalz, der Schützer der reformierten Kirche. 1559-1576. 2 Hälfte. Nördlingen, Beck. (Livre remarquable par le fond et la forme.) — Knothe, Geschichte des oberlausitzer Adels und seiner Güter vom XIII. bis gegen Ende des XVI Jahrhunderts. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. (Livre indispensable à quiconque s'intéresse à l'histoire de la Lusace.) — Gitlbaüer, Dis Ueberreste griechischer Tachygraphie im Codex Vaticanus Graecus. 1809. 1 fasc. mit 14 Tafeln. Wien, Gerold. 1878. (Excellente publication.) — Richter, Lateinisches Lesebuch nebst Vocabularien, Grammatik und Deutschen Ubungssätzen. Berlin, Nicolai. (Livre pour les classes, très satisfaisant.) — Goepfert, Die Mundart des sächsischen Erzgebirges nach den Lautverhältnissen, der Wortbildung und Flexion dargestellt, mit einer Uebersichtskarte des Sprachgebietes. Leipzig, Veit. 1878. (Travail fort soigné sur un dialecte de l'Erzgebirg saxon, contient des proverbes et locutions proverbiales usités dans la contrée.) — Pompei, Studi intorno all' anfitheatro di Verona, preceduti da un saggio sugli spettacoli degli antichi. Verona, Münster. 1877. (Intéressant, destiné plutôt aux Véronais qu'au public savant.)

Zeitschrift für romanische Philologie, II, 3. — P. 355. Gaster, *Zur rumänischen Lautgeschichte;* Die Gutturalen (étude intéressante de phonétique historique sur les Gutturales roumaines). — P. 389. Tobler, *Vermischte Beiträge zur Grammatik des Franzœsischen* (suite) (8. *mie, pas, point*, etc., employés avec *de*; 9. *que* dépendant d'adverbes; 10. Inversions dans certaines propositions interrogatives; 11. Suppression de l'article devant un nom commun au génitif lié par un rapport de possession avec un nom suivant; 12. Accord de l'adjectif avec un participe qui suit, malgré sa signification adverbiale; 13. Particularités de l'emploi de la proposition infinitive.) — P. 407. F. Perle, *Die Negation im Altfranzözischen*, II, (suite et fin). — P. 419. Pio Rajna, *Il cantare dei cantari e il Serventese del Maestro di tutte l'arti* (suite et fin : texte important pour l'histoire de la littérature française en Italie). — P. 438. Th. Auracher, *Der Brandan der Arsenalhandschrift* BLF 283 (reproduction diplomatique de ce ms.). — Mélanges, I, Métrique, P. 458. K. Bartsch, *Weiteres Vorkommen des elfsilbigen Verses*. — II. Grammaire, P. 459. G. Grœber, *Franz. ausl. f = Dental* (examen des mots français dans lesquels l'*f* finale correspond à une dentale latine). — III. Lexique, P. 443. Paul Fœrster, *Zu C. Michaëlis Romanischer Wortschöpfung*. — Comptes-rendus. P. 470. Jung, *Rœmer und Romanen in den Donauländern* (M. Gaster réfute les conclusions de l'auteur). — P. 473. *Crónica de San Juan de la Peña* (Baist; critique très-sévère de cette publication d'un texte inédit). — P. 476. Aug. Scheler, *Trouvères belges du* XIIe *au* XIVe *siècle* (K. Bartsch, nombreuses corrections). — P. 480. Meister; *Die Flexion im Oxforder Psalter* (E. Koschwitz, longue analyse critique de ce travail intéressant; signale de graves lacunes ou des

erreurs). — P. 489. H. BUCHHOLTZ, *Priscae latinitatis originum libri tres* (G. Kœrting; mauvais). — P. 492. Comptes-rendus des numéros 25 et 26 de la *Romania* (Janvier, Avril, 1879). (Analyses et discussions de divers articles par MM. Grœber, Gaster, Varnhagen, Bartsch, Ulbrich, Napolski). — P. 501. Compte-rendu du *Giornale di Filologia romanza* (1er janvier 1878) (G. Grœber). — P. 503. *Romanische Studien* (n° 10) (analyses par Grœber, Tobler). — P. 509. *(Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, tome LIX, cahiers 3 et 4 (analyse de G. Grœber). — P. 510. *Archivio glottologico italiano*, IV, 2 (analyses de G. Grœber). — P. 513. Additions et corrections. — *Ibid.* Fondation Diez.

II, 4. — P. 515. A. de FLUGI, Die ladinischen Dramen des XVI. Jahrhunderts. — P. 522. ULBRICHT, *Ueber die vocalisirte Consonanten des Altfranzösischen* (étude sur les changements de certaines consonnes en *i* et en *u*). — P. 549. TOBLER, Vermischte Beitraege zur Grammatik des Altfranzösischen (suite) (14. adverbes en *ment*; 15. notes sur l'ordre des mots et l'ellipse; 16. des p. passé et présent, employés absolument comme régimes d'une proposition; 17. Emploi de *que* dans *que je sache, que je pense*, et les tournures analogues; 18. De *que* adverbe relatif; 19. Ellipse de propositions complétives; 20. Emploi de *de* dans « ce diable *d*'homme »; 21. Exemples d'anacoluthe.) — P. 573. GESSNER, *Altfranzösisches si = bis, bevor.* — Mélanges. STENGEL, *La source de la vie* de St. Honorat, *de R. Féraut*; — P. 586, VOLMÖLLER, *Zur Bibliographie der Romanceros.* — P. 589, DINTER, *Chanson d'amour inédite.* — P. 590, TOBLER, *le ms. Corsini du mystère de la Passion.* — P. 592. BAER, étymol. du fr. *aller* (de *allatus* d'où *allare)*, et du laain *gomgnia, giamgia.* — Grœber, *gli, egli, ogni.* — Comptes rendus, P. 601. Acta seminarii philologici Erlangensis (H. Suchier); P. 602. *La vie de saint Benezet, texte provençal, p. p. Albanès* (K. Bartsch.) — P. 603. P. MEYER, la prise *de Damiette en 1210* (K. Bartsch). — P. 605. E. PHILIPPON, *Œuvres de Marguerite d'Oyngt* (J. Cornu). — P. 609. A GRAF, *I complementi della Chanson d'Huon de Bordeaux* (A. Stimming, nombreuses corrections). — P. 617. (BIRCH-HIRCHFELD, *Die Sage von Gral* (E. Koschwitz, combat les conclusions de l'auteur sur l'origine de ce texte). — P. 623. JARNICK, *Sprachliches aus rumänischen Volksmärchen* (A. Graf). — P. 624. SUCHIER, *Aucassin et Nicolette* (A. Tobler, diverses observations). — P. 629. MALFATTI, *Degli idiomi parlati anticamente nel Trentino e dei dialetti odierni* (Bidermann). — P. 635. Additions, corrections, éclaircissements. — P. 639-653. Tables, par F. Neumann.

L'Athenaeum belge, n° 8, 15 avril 1879 : VAN DEN PEEREBOOM, Ypriana, Bruges, Zuttere. (Stecher). — Die Geschichte von Gunnlaug Schlangenzunge, aus dem isländischen Urtexte übertragen von KÖLBING. Heilbronn, Henninger. (Excellente traduction de cette saga islandaise). — DE TURENNE, Quatorze mois dans l'Amérique du Nord. Paris, Quantin. (Leclercq). — CLÉMENT, Histoire abrégée des Beaux-Arts chez tous les peuples et à toutes les époques. Paris, Firmin-Didot. (Hymans.) — CARO, l'idée de Dieu et ses nouveaux critiques. Paris, Hachette. — Bulletin : LANDE, Basques et Navarrais. Paris, Didier. — Revues étrangères. (Nineteenth Century, Princeton Review, Athenaeum, Rassegna Settimanale). — Lettres parisiennes. — Les monuments de l'Athènes moderne. (De Ceuleneer). — Chronique. — Sociétés savantes.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 19 Treizième année 10 Mai 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 364, 26 avril 1879 : Bain, Education as a Science. Kegan Paul. (Quick.) — Froude, Caesar, a Sketch. Longmans. (Capes : beaucoup de réserves à faire et des jugements hasardés.) — Burton, Arabia, Egypt, India, a Narrative of Travel, with fifteen Illustrations two Maps. Mullan a. Son. (Wilson.) — Shirley, The History of the County of Monaghan. Pickering. (Hamilton.) — Specimens of a New Translation of the « Thousand and one Nights. » (Reginald Stuart Poole.) — Etymology of « malato », « malade ». (L. L. Bonaparte ; Henry Nicol ; Rieu.) — Ziegler, Die lateinischen Bibelübersetzungen vor Hieronymus und die Itala des Augustinus, ein Beitrag zur Geschichte der heiligen Schrift. Munich, Riedel. (Wordsworth : très-important.) — Deecke, Etruskische Forschungen. Part. III. Die etruskischen Vornamen. Stuttgart, Heitz. (Sayce : suite de l'ouvrage considérable de Deecke ; travail complet sur les prénoms en étrusque.) — Helbig, Beiträge zur altitalischen Kultur = und Kunstgeschichte. Vol. I. Die Italiker in der Po-Ebene. Leipzig, Breitkopf und Härtel. (Murray : premier volume des recherches de Helbig sur l'histoire des races primitives de l'Italie ; intéressant et solide.)

The Athenæum, n° 2687, 26 avril 1879 : Froude, Caesar, A Sketch. Longmans. (Des passages remarquables, comme le portrait de César, de Pompée, de Cicéron ; style clair et vigoureux, mais beaucoup de négligences ; très souvent superficiel, des omissions ; l'ouvrage n'aura pas la haute place que semblait devoir lui donner le talent reconnu de l'auteur.) — Tucker, Memoir of the Life and Episcopate of George Augustus Selwyn, Bishop of New Zealand and of Lichtfield. Gardner ; Curteis, In Memoriam : a Sketch of the Life of Selwyn. Parker. — Royal Historical Society. — Cromwell in the North. (Peacock.) — Agard's Indexes. — The New English Dictionary.

Literarisches Centralblatt, n° 17, 26 avril 1879 : Ljunberg, Chronologie de la vie de Jésus. Deux études. Paris, Vieweg. (L'auteur de l'article estime que l'ouvrage renferme, malgré ses défauts, de très bonnes choses et souhaite qu'on publie bientôt ses « Recherches chronologiques ».) — Gothein, Politische und religiöse Volksbewegungen vor der Reformation. Breslau, Koebner. 1878. (Retrace en six chapitres les mouvements qui précédèrent la Réformation en Allemagne ; bonne mise en œuvre des documents.) — Krones, Handbuch der Geschichte Œsterreichs. Berlin, Grieben. (Fin de ce grand ouvrage en 4 volumes, très utile.) — Bresslau u. Isaacsohn, der Fall zweier preussischen Minister. Berlin, Weidmann. 1878. (Il s'agit de Danckelmann et de Fürst, quelques nouveaux détails sur leur disgrâce.) — Hüffer, Der Rastatter Congress und die zweite Coalition. Bonn, Marcus. 1878. (Meilleur que le premier volume ; mais, au contraire de Sybel, Hüffer laisse toujours « le particulier dominer le général », et donne trop d'importance aux détails.) — Schneider u. Haas, Von Algier nach Oran und Tlemcen. Dresden, Schönfeld. 1878. — Bohnert, Karte von Italien. Stuttgart, Engelhorn. (Bonne carte.) — Paoli, Del Papiro specialmente considerato come materia che ha servito alla scrittura. Firenze, Le Monnier. 1878. (Travail très-soigné.) — Justi, Les noms d'animaux en Kurde. Paris, Maisonneuve. 1878. (Digne de tout éloge.) — Stier, Vorschule lateinischer Dichtung ; lateinische Prosodie und Metrik. (Rendra de grands services aux classes.) — Jaennicke, Grundriss der Keramik in Bezug auf das Kunstgewerbe et Marken und Monogramme auf Fayence, Porzellan, Steingut und sonstigen keramischen Erzeugnissen. Stuttgart, Neff.

PUBLICATIONS RÉCENTES

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE

Format in-16 à 3 fr. 50 c. le volume

BERSOT, membre de l'Institut, directeur de l'École normale supérieure : **Mesmer, le magnétisme animal, les tables tournantes et les esprits.** 1 vol.
— **Etudes et discours (1868-1878).** 1 vol.
BOISSIER, de l'Académie française : **La religion romaine d'Auguste aux Antonins** ; 2e édition. 2 vol.
BOUILLIER, membre de l'Institut : **L'Institut et les Académies de province.** 1 vol.
CARO, de l'Académie française : **Le pessimisme au XIXe siècle.** *(Léopardi. — Schopenhauer. — Hartmann.)* 1 vol.
CARRAU, professeur de philosophie à la Faculté des Lettres de Besançon : **Etudes sur la théorie de l'évolution aux points de vue psychologique, religieux et moral.** 1 vol.
DE AMICIS : **La Hollande.** Ouvrage traduit de l'italien, avec l'autorisation de l'auteur. 1 vol.
— **L'Espagne.** 1 vol.
— **Constantinople.** 1 vol.
DELTOUR, inspecteur général de l'instruction publique : **Les ennemis de Racine au XVIIe siècle.** 3e édition. Ouvrage couronné par l'Académie française. 1 vol.
DÉPRET : **Chez les Anglais.** *(Shakespeare, Dickens, Longfellow, Jacques Ier, Curran, Wilkie, Collins, Lord Byron).* 1 vol.
FOUILLÉE, maître de conférences à l'École normale supérieure : **L'idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France.** 1 vol.
GEBHART, professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Nancy : **Les origines de la renaissance en Italie.** 1 vol.
GRENIER : **Jacqueline bonhomme.** Tragédie moderne. 1 vol.
MARCHE : **Trois voyages dans l'Afrique occidentale.** 1 vol. contenant 24 gravures et une carte.
MARMIER, de l'Académie française : **Nouveaux récits de voyages.** 1 vol.
ROUSSET (Léon), ancien professeur à l'arsenal de Fou-Tcheou : **A travers la Chine.** 1 vol., avec une carte.
SOPHOCLE. **Tragédies** traduites en français par M. BELLAGUET, avec une notice sur Sophocle, par M. TOURNIER. 1 vol.
TAINE, de l'Académie française : **De l'intelligence.** 3e édition, corrigée et augmentée. 2 vol.
TRÉVERRET (de), professeur de littérature étrangère à la Faculté des Lettres de Bordeaux : **L'Italie au XVIe siècle.** Etudes littéraires, morales et politiques. 2 vol.
TROGNON : **Histoire de France,** depuis les derniers temps de l'administration romaine (481) jusqu'à la réunion des États généraux (1789). Ouvrage couronné par l'Académie française ; 2e édition. 5 vol.

LITTÉRATURE

Le journal de la jeunesse, nouveau recueil hebdomadaire illustré pour les enfants de 10 à 15 ans ; année 1878. 1 vol. grand in-8, 20 francs.
MOLIÈRE : **Œuvres.** Nouvelle édition, augmentée de morceaux inédits, de variantes, de notices, de notes, etc., par MM. EUGÈNE DESPOIS et PAUL MESNARD. L'ouvrage complet formera environ 10 volumes in-8, à 7 fr. 50 c. — Mise en vente du tome IV.
Collection des grands écrivains de la France, publiée sous la direction de M. Ad. Regnier, membre de l'Institut.
LAFAYE, professeur doyen de la Faculté des Lettres d'Aix : **Dictionnaire des synonymes** ; 4e édition, suivie d'un supplément. 1 vol. grand in-8, de 1525 pages, broché, 23 francs.
Ouvrage qui a obtenu de l'Institut le prix de linguistique en 1858.
DANTE : **L'Enfer** mis en vieux langage françois et en vers, accompagné du texte italien et contenant des notes et un glossaire, par M. LITTRÉ, de l'Académie française. 1 vol. in-16, broché, 4 francs.
Il a été tiré 100 exemplaires sur papier de Hollande. Prix : 8 francs.

GÉOGRAPHIE ET VOYAGES

Le Tour du monde, nouveau journal des voyages, publié sous la direction de M. Édouard CHARTON, et très-richement illustré par nos célèbres artistes. Année 1878. 1 vol. in-4, 25 francs. Elle renferme 27 cartes ou plans.
MAUNOIR et DUVEYRIER : **L'Année géographique.** Revue annuelle des voyages de terre et de mer, des explorations, missions, relations et publications diverses relatives aux sciences géographiques et ethnographiques. *Deuxième série.* Tome II. Seizième année (1877). 1 vol. in-16, broché, 3 fr. 50 c.
Chacune des années de la *Première série,* publiée par M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN, forme un volume qui se vend séparément 3 fr. 50 c.
STANLEY : **A travers le continent mystérieux,** ou les sources du Nil, les grands lacs de l'Afrique équatoriale, le fleuve de Livingstone et l'océan Atlantique. Ouvrage traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, sous la direction de Mme LOREAU, illustré de 100 gravures et accompagné de 3 cartes. Deux beaux volumes in-8 raisin, brochés, 20 francs ; reliés, dos en maroquin, plats en toile, tranches dorées, 28 francs.

PUBLICATIONS RÉCENTES

VIVIEN DE SAINT-MARTIN, président honoraire de la Société de géographie : **Nouveau dictionnaire de géographie universelle.**

Le *Nouveau dictionnaire de géographie universelle* formera deux magnifiques volumes in-4, même format que le *Dictionnaire de la langue française* de M. Littré, imprimés sur 3 colonnes. Chaque volume contiendra environ 200 feuilles, soit 1,600 pages,

La publication a lieu par fascicules de 10 feuilles (80 pages). Chaque fascicule se vend 2 fr. 50. — Il paraît au moins 5 fascicules par an.

Mise en vente du 10e fascicule *(Chine — Corée)*.

— **Atlas universel de géographie ancienne, moderne et du moyen-âge,** construit d'après les sources originales et les documents actuels, voyages, mémoires, travaux géodésiques, cartes particulières et officielles, avec un texte analytique. Environ 110 cartes in-folio, gravées sur cuivre par nos meilleurs artistes, sous la direction de MM. Collin et Delaune.

Cet atlas est publié par livraisons. Chaque livraison contient trois cartes accompagnées de notices sur les documents qui auront servi à leur construction, et se vend 6 francs.

Mise en vente de la 2e livraison, qui comprend : une carte du ciel, la carte de la Suisse et la carte du royaume de Grèce.

La 3e livraison paraîtra prochainement.

La première livraison comprend : une carte du ciel, la carte de la Turquie d'Europe et la carte de la région arctique.

PÉDAGOGIE

COMPAYRÉ, professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Toulouse : **Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVIe siècle.** Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques. 2 vol. in-8, brochés, 15 fr.

SOCIÉTÉ POUR L'ÉTUDE DES QUESTIONS D'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR : **Etudes de 1878.** — *Universités de Bonn, — Gœttingue, — Heidelberg. — Universités Autrichiennes, Belges, Hollandaises. — Universités d'Oxford, de Cambridge. — Enseignement supérieur en France.* 1 vol. grand in-8, broché, 15 francs.

HISTOIRE

BAGGE : **Tables statistiques des divers pays de l'univers** pour l'année 1879. 1 vol. grand in-8, broché, 2 fr. 50 c.

BAUDRILLART, membre de l'Institut : **Histoire du luxe privé et public depuis l'antiquité jusqu'à nos jours** 2 vol. in-8, brochés, 15 fr.

CHÉRUEL, recteur honoraire d'Académie : **Histoire de France pendand la minorité de Louis XIV.** 2 vol. in-8, brochés, 15 fr.

Dictionnaire des antiquités grecques et romaines. Ouvrage rédigé par une société d'écrivains spéciaux, d'archéologues et de professeurs, sous la direction de MM. Ch. Daremberg et Edm. Saglio, et enrichi de 3,000 figures d'après l'antique.

Ce *Dictionnaire* se composera d'environ vingt fascicules. Chaque fascicule comprendra 20 feuilles d'impression, format in-4, avec un grand nombre de gravures. Il paraîtra trois ou quatre fascicules par an.

Le sixième fascicule *(Cælatura — Castrenses nummi)* est en vente.

Prix de chaque fascicule, broché : 5 francs.

DURUY (Victor), membre de l'Institut : **Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à Dioclétien.** 6 vol. in-8, brochés, 45 fr.

DU CAMP (Maxime) : **Les Convulsions de Paris.** 3 vol. in-8, brochés, 22 fr. 50.

LEGER (Louis), professeur à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes : **Histoire de l'Autriche-Hongrie depuis les origines jusqu'à l'année 1878.** 1 vol. in-16, avec 4 cartes, broché, 5 francs.

PERRENS : **Histoire de Florence.** 4 vol. in-8, brochés, 30 fr.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER : **Le roi Léopold et la reine Victoria.** Récits d'histoire contemporaine. 2 vol. in-8, brochés, 15 fr.

SCHLIEMANN : **Mycènes.** Recherches, fouilles et découvertes faites à Mycènes et à Tyrinthe. Ouvrage traduit de l'anglais, avec l'autorisation de l'auteur, par J. Girardin. Un magnifique volume in-8, jésus, contenant 8 carteset plans, et illustré de 700 gravures sur bois, Broché, 25 fr.; relié, dos en chagrin, plats en toile, tranches dorées, 32 fr.

VAN DER BERG, ancien élève de l'école normale supérieure : **Petite histoire ancienne des peuples de l'Orient.** *(Egyptiens. — Assyriens et Babyloniens. — Mèdes et Perses. — Phéniciens).* Ouvrage rédigé d'après les découvertes les plus récentes et avec l'indication des sources, et contenant 4 cartes et 24 vignettes. 1 vol. petit in-16, élégamment cartonné en percaline, 2 fr.

VAST, docteur ès-lettres, professeur agrégé d'histoire au lycée Fontanes : **Le cardinal Bessarion (1403-1472).** Etude sur la chrétienté et la renaissance vers le milieu du xve siècle. 1 vol. in-8, broché, 7 fr. 50.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 20 Treizième année 17 Mai 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. G. MONOD ET G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 365, 3 mai 1879 : GREEN, History of the English People. Macmillan (Gardiner : 3e volume de l'ouvrage, l'auteur a une « historical imagination »; mais il a aussi de graves défauts ; des négligences et des erreurs; il y a néanmoins progrès sur les deux premiers volumes). — Facsimiles of Anglo-Saxon Manuscripts. Ordnance Survey Office, Southampton. (Earle : ouvrage magnifique et très-utile.) — Three Books of french folk lore : SAUVÉ, Proverbes et Dictons de la Basse-Bretagne. Paris, Champion; ROLLAND, Devinettes ou énigmes populaires de la France. Paris, Vieweg; et Faune populaire de la France, les mammifères sauvages. Paris, Maisonneuve. (Lang : bons ouvrages qui prouvent que les Français commencent à étudier avec ardeur et succès leurs traditions populaires.) — Attavante and the Corvinian Library. (De Reumont.) — Discovery of fragments of papyri in the Fayûm. (Rogers.) — Basque pastorales. (W. Webster.) — The « Bundahish » (West.) — ZINGERLE, Zu späteren lateinischen Dichtern, Beiträge zur Geschichte der römischen Poesie et Martial's Ovid-Studien. Innsbruck, Wagner. (Ellis : solides contributions à l'étude de la poésie latine.)

The Athenaeum, n° 2688, 3 mai 1879 : GRUNDY, Pictures of the Past, Memories of the Men i have met and places i have seen. Griffith a. Farran. — MOUNSEY, The Satsuma Rebellion, an Episode of Modern Japanese History. Murray. — COLLINS, Montaigne, et Mrs. OLIPHANT et TARVER, Molière. (Foreign Classics for English Readers.) Blackwood a. Sons. (Beaucoup de critiques à faire à ces deux ouvrages.) — Keats. (Scott.) — The royal historical Society. (Cox et Howorth.) — Mrs Landor (Watts). — Nous trouvons dans la « Literary Gossip » la nouvelle suivante : « Les professeurs du Collège de France ont demandé au ministre de l'instruction publique la création d'une chaire de philologie celtique. Si le gouvernement accède à cette demande raisonnable des professeurs, la chaire sera donnée à M. d'Arbois de Jubainville. »

Literarisches Centralblatt, n° 18, 3 mai 1879 : WIESELER, die Christenverfolgungen der Cäsaren bis zum dritten Jahrhundert untersucht. Gütersloh, Bertelsmann. 1878. (Livre à juger sévèrement.) — SCHMOLLER, die Strassburger Tucher-und Weberzunft. Strassburg, Trübner. (Excellente contribution à l'histoire du commerce et de l'industrie en Allemagne du XIIIe au XVIIe siècle; nombreux renseignements sur les foulons et les tisserands.) — FLATHE, St. Afra, Geschichte der Königl. sächsischen Fürstenschule zu Meissen. Leipzig, Tauchnitz. (Très bon livre sur cette célèbre institution.) — KIEPERT, Generalkarte von Europa in 9 Blättern et Carte de l'Epire et de la Thessalie. Berlin, Reimer. — Aristoteles' Politik, griechisch und deutsch von SUSEMIHL. Leipzig, Engelmann. (Très louable.) — Aucassin und Nicolete, hrsg. v. SUCHIER. Paderborn, Schöningh. 1878. (Bonne édition.)

Zeitschrift für deutsche Philologie, éd. p. HÖPFNER et ZACHER, Tome X, 2e Livr. : BUSCH, Ein Legendar aus dem Anfange des XII. Jahrhunderts. — PICHLER, Gräzer Bruchstück aus Wolframs Parzival (Fragment des Livres XIII et XIV du Parcival d'un ms. du XIVe siècle). — WOESTE, Beiträge aus dem Niederdeutschen. — *Litteratur* : SEEMÜLLER, Willirams deutsche Paraphrase des Hohen Liedes, in-8°. Strassburg, Trübner, 1878. [Quellen und Forschungen. Bd. XXVIII]; PIETSCH : édition manquée; le glossaire ne répondra qu'imparfaitement à son but.) — HENRICI, Die Quellen von Notkers Psalmen zusammengestellt. Strassburg, Trübner, 1878. [Quellen und Forschungen, Bd. XXIX] : (F. SEILER : Excellente publication faisant bien augurer de l'édition de Notker

que promet M. Henrici.) — Jeitteles, Altdeutsche Predigten aus dem Benedictinerstifte St. Paul in Kärnten herausg. Innsbruck, Wagner. 1878. (Bech : constitution du texte très-arbitraire, commentaire trop souvent erroné.) — Bibliothek älterer Schriftwerke der deutschen Schweiz und ihres Grenzgebietes, herausg. von. Bachtold und Vetter : Bd. I : Die Stretlinger Chronik, herausg. von Bachtold, in-8°. Frauenfeld, Huber. 1877 ; Bd. II : Niklaus Manuel, herausg. von Bachtold, *ibid.*, 1878. (Vetter : Deux bonnes publications.) — Berghaus, Sprachschatz der Sassen ; Wörterbuch der plattdeutschen Sprache in den hauptsächlichsten ihrer Mundarten, in-8°. Brandenburg, Müller. Livraisons 1 à 4. (Lübben : *monstruosité scientifique.)* — Teuerdank herausg. von Gödeke, (Deutsche Dichtungen des xvi Jahrhunderts, Bd. 10), in-8°. Leipzig, Brockhaus. 1878. (Peters : peu utile aux savants.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 16, 19 avril 1879 : F. u. P. Böhringer, Aurelius Augustinus, Bischof von Hippo. Hälfte II. Stuttgart, Meyer u. Zeller. 1878. (Egli : bon travail). — Thanër, Untersuchungen und Mittheilungen zur Quellenkunde des kanonischen Rechts. I. Die nach-pseudo-Isidor'sche Sammlung des Cod. 322 von Montecassino. Wien, Gerold. 1878. (Maassen : bon). — Hübbe-Schleiden, Ethiopien, Studien über West-Afrika mit einer neu entworfenen Special-Karte. Hamburg, Friederichsen. (Kirchhoff : renferme d'ingénieux aperçus, comment faut-il s'ouvrir la route de l'Afrique centrale, traitement que l'on doit faire aux nègres, etc., livre très digne d'attention, l'auteur est un Allemand de Hambourg qui a dirigé deux ans une maison de commerce au Gabon, réflexions peu favorables à la colonisation française). — Hüffer, diplomatische Verhandlungen aus der Zeit der französischen Revolution. II. Der Rastatter Congress und die zweite Coalition. Theil I. Bonn, Marcus. 1878. (Long article de Philippson, professeur à Bruxelles ; l'ouvrage de Hüffer a une haute valeur scientifique ; nombreux documents inédits). — Güldenpenning u. Ifland, der Kaiser Theodosius der Grosse, ein Beitrag zur römischen Kaisergeschichte. Halle, Niemeyer. 1878. (Schiller : travail très-louable). — Apollonii Dyscoli quae supersunt, recensuerunt apparatum criticum, commentarium, indices adjecerunt Schneider et Uhlig. Vol. I. fasc. I : Apollonii scripta minora a Schneidero edita continens. (Grammatici graeci recogniti et apparatu critico instructi. I, 1) Leipzig, Teubner. 1878. (Ludwich : excellente édition, de fort bon augure pour la suite de l'entreprise confiée à Schneider et Uhlig ; renferme les écrits d'Apollonius sur les pronoms, les adverbes et les conjonctions ; nouvelle collation du manuscrit de Paris 2548 ; améliorations considérables du texte). — Schimberg, Analecta Aristarchea, dissertatio inauguralis philologica. Greifswald, Kunike. Leipzig, Teubner. 1878. (Ludwich : travail manqué.) — Strodtmann, Dichterprofile, Literaturbilder aus dem neunzehnten Jahrhundert. Band I, II. Stuttgart, Abenheim (Brenning : recueil agréable d'essais littéraires sur Geibel; Hamerling, Hoffmann de Fallersleben, Freiligrath, Herwegh, Dingelstedt, Hebbel, Lingg, Auerbach et Spielhagen). — Die historischen Volkslieder vom Ende des dreissigjährigen Krieges 1648 bis zum Beginn des siebenjährigen 1756, aus fliegenden Blättern, handschriftlichen Quellen und dem Volksmunde gesammelt von Freiherrn von Ditfurth. Heilbronn, Henninger. 1877. (Schottmüller : précieux recueil.) — Korrespondenzblatt des Vereines für siebenbürgische Landeskunde, redigirt von Zimmermann. Jahrgang I. Hermannstadt, Closius. (Nouvelle et bonne publication.)

N° 17, 26 avril 1879 : Vaitâna Sûtra, the Ritual of the Atharvaveda, edited with critical notes and indices by R. Garbe. (Sanscrit Text Society.) London, Trübner ; Vaitâna Sûtra, das Ritual des Atharvaveda,

aus dem Sanscrit übersetzt und mit Anmerkungen versehen von R. Grabe. Strassburg, Trübner. 1878. (Hillebrandt : bonne édition et non moins bonne traduction de ce texte sanscrit, œuvre difficile menée habilement à bonne fin.) — Bartholomae, das altiranische Verbum in Formenlehre und Syntax dargestellt. München, Ackermann. 1878. (Geiger : importante contribution à la connaissance de la grammaire iranienne; travail « soigné et réfléchi. ») — Zangemeister, Bericht über die im Auftrage der Kirchenväter-Commission unternommene Durchforschung der Bibliothek Englands. Wien, Gerold. 1877. (Ludwig : abondants et exacts renseignements sur les manuscrits des Pères de l'Eglise dans les bibliothèques anglaises; sera accueilli avec autant de faveur et de reconnaissance que les travaux de Reifferscheid (manuscrits des « Patres latini » dans les bibliothèques italiennes) et de Halm (bibliothèques suisses); quelques lacunes en ce qui concerne les bibliothèques privées.) — T. Maccii Plauti Comœdiæ, recensuit Ritschelius, tomi I, fasciculus 2 : Epidicus, recensuit Goetz. Leipzig, Teubner. 1878. (Dziatzko : excellente édition, mise en œuvre soignée et circonspecte de la littérature de Plaute; heureux talent conjectural, beaucoup de tact dans les questions contestées.) — Friedrich Spe, Trutz-Nachtigal, herausgegeben von Balke. (Deutsche Dichter des 17 Jahrhunderts, mit Einleitung und Anmerkungen hrsg. von Gödeke u. Tittmann.) Leipzig, Brockhaus. (Seuffert : la première bonne édition critique de Spe; introduction complète.)

N° 18, 3 mai 1879 : E. Curtius, Griechische Geschichte, Band I : bis zum Beginne der Perserkriege. Berlin, Weidmann. (Zurborg : 5e édition de cet excellent ouvrage, toujours tenu au courant des plus récentes découvertes.) — E. Curtius, Zwei Giebelgruppen aus Tanagra. Berlin, Dümmler. (Engelmann; Etude intéressante.) — Gitlbauer, Die Ueberreste griechischer Tachygraphie im Codex Vaticanus Graecus 1809. 1e fasc. Wien, Gerold. 1878. — Homeri Ilias, cum potiore lectionis varietate edidit Nauck. Pars posterior (Homerica carmina). Berlin, Weidmann. (Ludwich : l'édition d'Homère de Nauck est terminée avec ce volume; beaucoup de réserves faites à la méthode de l'éditeur.) — Zingerle, Kleine philologische Abhandlungen. Innsbruck, Wagner. 1877. (Baehrens; le critique ne s'occupe que du premier des essais contenus dans l'ouvrage, sur l'authenticité des Halieutiques attribués à Ovide.) — Birt, De Halieuticis Ovidio poetae falso adscriptis. Berlin, Weidmann. 1878. (Baehrens : même sujet que plus haut; Baehrens pense qu'Ovide a composé les Halieutica.)

Rivista Europea, Rivista internazionale : Vol XII, fasc III, 1er avril : Vito la Mantia, Origini e vicende degli Statuti di Roma. — Moschettini, Vita di Giulio Cesare Vanini. — Malmignati, Le lettere e le muse italiane nel secolo xvi. — De Stefani, Dell'emigrazione dal circondario della garfognana in provincia di Massa. — Coppi, Le università italiane nel medio evo, cenni storici. — Garollo, Teoderico re dei Goti e degl' Italiani. — Rassegna letteraria e bibliografica : Olanda; Francia. (Il est à regretter que cette revue des livres nouveaux parus en France soit ordinairement incomplète ou ne s'occupe que d'ouvrages insignifiants). — Italia, Libri : entre autres Menghini, Ercole nei canti di Pindaro, saggio sul valore e sullà proprietà del mito nella poesia pindarica. Milano, Briola. (Art. défavorable.) — Sui principali storici piemontesi e particolarmente sugli storiografi della R. Casa di Savoia, memorie storiche, letterarie e bibliografiche del barone Claretta.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 21 Treizième année 24 Mai 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. G. MONOD ET G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 366, 10 mai 1879 : MARTIN, Life of the Prince Consort. Smith, Elder a Co. (Hughes : 4e volume de l'ouvrage). — BRINKMANN, Die Metaphern, Studien über den Geist der modernen Sprachen. Vol. I. Trübner (Sayce : très louable). — Catalogue of the Rawlinson MSS. in the Bodleian Library. III : theological and miscellaneous Works, with an index, compiled by MACRAY. Oxford, Clarendon Press (Hewlett). — A. v. REUMONT, Biographische Denkblätter nach persönlichen Erinnerungen. Leipzig, Duncker u. Humblot (Browning : suite d'essais intéressants sur des personnages contemporains). — An unknown sonnet of Petrarch (sonnet inédit de Pétrarque, trouvé par M. Podhorszky à la Bibliothèque nationale de Paris). — SPRINGER, Raffael und Michelangelo. Leipzig, Seemann (Heaton : livre très solide, d'un style très clair).

The Athenæum, n° 2689, 10 mai 1879 : LUCAS, The Zulus and the British Frontiers. Chapman a. Hall. — MARTIN, The Life of the Prince Consort : Smith, Elder a. Co. (concerne, entre autres choses, la politique extérieure du Second Empire et le soulèvement de l'Inde). — TYLER, A History of American Literature. Sampson Low (histoire de la littérature américaine entre 1607 et 1775, à « l'époque coloniale »; le capitaine Smith, qui fonda la colonie de Virginie, serait le premier écrivain de la littérature américaine; malgré ses défauts, le livre est bien écrit et en général instructif; c'est le meilleur livre qu'on possède sur la littérature anglaise en Amérique, à l'époque que décrit l'auteur). — The Isham MSS. (Rye). — Caxton's Device (Blades). — The royal historical Society. — Notes from Oxford. — Excavations at Olympia (Schubring).

Literarisches Centralblatt, n° 19, 10 mai 1879 : DELISLE, Les bibles de Théodulfe (on lira cet opuscule avec plaisir et profit). — DUNCKER, Beiträge zur Erforschung und Geschichte des Pfahlgrabens (Limes imperii romani transrhenanus) im unteren Maingebiet und der Wetterau. Kassel, Freyschmidt (très soigné, critique exacte). — HUCKER, Die Politik der Stadt Mainz während der Regierungszeit des Erzbischofs Johann II (1397-1419). Mainz, Faber, 1878 (bon). — HEYD, Geschichte des Levantehandels im Mittelalter. Stuttgart, Cotta (très bon; cp. *Revue critique*, 1879, n° 19, art. 81, p. 348). — PADELLETTI, Fontes juris italici medii aevi. Vol. I. Turin, Loescher (bon, laisse à désirer pour les introductions et les commentaires). — Inscriptiones Atticae aetatis Romanae, edidit DITTENBERGER. Pars prior. Berlin, Reimer, 1878 (3e volume du « Corpus inscriptionum atticarum », publication digne de tout éloge). — RITSCHL, Opuscula philologica. Vol. IV. Ad epigraphicam et grammaticam latinam spectantia. Leipzig, Teubner. 1878 (édité par Curt Wachsmuth, renferme tous les écrits sur la grammaire et l'épigraphie qui n'avaient pu prendre place dans le 2e volume). — E. SCHMIDT, Lenz und Klinger, zwei Dichter der Geniezeit. Berlin, Weidmann. 1878 (très bon). — KULKE, Erinnerungen an Friedrich Hebbel. Wien, Konegen. 1878 (souvenirs piquants). — Jean Paul's Titan in anthologischer Bearbeitung von O. SIEVERS. Wolfenbüttel, Zwissler. 1878 (édition du Titan, d'où l'on a retranché toutes les digressions et le fatras inutile). — NISSEN, Pompejanische Studien zur Städtekunde des Alterthums. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. 1877 (très bon livre sur les villes, les rues et les maisons chez les Grecs, les Romains et les Osques). — JULIUS, Ueber das Erechtheion. München, Ackermann. 1878 (excellente thèse). — FÖRSTER, Geschichte der italienischen Kunst. Leipzig, Weigel. 1878 (5e volume de l'ouvrage; rien de neuf).

Jenaer Literaturzeitung, n° 19, 10 mai 1879 : WIESELER, Zur Geschichte

der kleinasiatischen Galater und des deutschen Volkes in der Urzeit. Greifswald, Bamberg (Grimm : peu convaincant). — De Gubernatis, La Mythologie des plantes ou les légendes du règne végétal. Paris, Reinwald (Schwartz : vaste ouvrage à qui l'on souhaite le meilleur succès). — Bosworth Smith, Carthage and the Carthaginians. London, Longmans. 1878 (Schiller : peu utile à la science). — Hartel, Studien über attisches Staatsrecht und Urkundenwesen. Wien, Gerold. 1878 (Höck : renferme trois bonnes dissertations sur la forme des débats parlementaires à Athènes). — Libanii ὑπὲρ τῶν ὀρχηστῶν oratio, recensita a R. Foerster. Rostock, Stiller. 1878 (Hug : édition remarquable qui éclaire à la fois le texte et le sujet du discours). — Geiger, Die Satiriker des 16ten Jahrhunderts. Berlin, Habel. 1878 (Brenning : fait partie de la collection Virchow et Holtzendorff; bonne conférence). — Hebler, Lessingiana. Berne, Dalp. (Brenning : se rapporte à Emilia Galotti). — Niemeyer, Lessings Minna von Barnhelm. Dresde, Höckner. 1877 (Brenning : bonne édition). — Trosien, Lessings Nathan der Weise. Berlin, Habel. 1876 (Brenning : écrit au point de vue théologique). — Vilmar, Zum Verständnisse Gœthe's. Marburg, Elwert (Seuffert : 4e édition de l'ouvrage). — Briefe Gœthe's an Sophie von La Roche und Bettina Brentano, hrsg. v. Lœper. Berlin, Hertz (Seuffert : très bonne contribution à l'histoire de la vie et des œuvres de Gœthe). — Moschkau, Friederike Brion von Sessenheim. Leipzig, Senf. (Schmidt : « essai inutile d'un dilettantisme sans méthode »). — Voegelin, Herders Cid, die französische und die spanische Quelle zusammengestellt. Heilbronn, Henninger (Tobler : beaucoup de critiques, tempérées par le respect que l'auteur de l'article porte à son ancien maître).

Deutsche Rundschau, mai 1879 : Friedlander, Städtewesen in Italien unter den römischen Kaisern. (Article très important et intéressant.) — Du Bois Reymond, Friedrich II und Jean Jacques Rousseau. (Frédéric II a compris Rousseau aussi peu qu'il comprenait la littérature allemande ; disciple de Voltaire, il était trop attaché à la tradition classique pour « suivre dans d'autres régions le vol de Rousseau ».) — Literarische Rundschau : Hillebrand, Neue Essays. Zeiten, Völker und Menschen, IV. Band. Berlin, Oppenheim. (Rodenberg : excellents essais d'un des critiques les plus distingués de l'Allemagne.) — Publicationen aus den königlich preussischen Staatsarchiven, I : Lehmann, Preussen und die katholische Kirche seit 1640, erster Theil. 1640-1740 : II : Stadelmann, Friedrich Wilhelm I in seiner Tätigkeit für die Landescultur Preussens. Leipzig, Hirzel. 1878. (Bailleu : très bonnes publications renfermant des documents aussi importants que curieux : l'entreprise est destinée à servir la nation plus encore que la science ; voir notre Chronique, n° 6.) — Der Brief von Klotz über Lessing. (Réponse d'Alfred Schöne.)

Rassegna Settimanale. N° 66, 6 Avril 1879 : Le maestre elementari in Italia. — Walter Savage Landor. (St. : article intéressant sur le poète anglais). — Della falsificazione di una parte dell' epistolario di Libanio. (A. Coen, à propos du livre de Richard Förster sur Zambeccari, *Francesco Zambeccari und die Briefe des Libanios, ein Beitrag zur Kritik des Libanios und zur Geschichte der Philologie*. Stuttgart, Heitz). — Staglieno, Le donne nell' antica Società genovese. Genova, Tip. de' Sordo-muti. (Petit livre qu'il ne faut pas dédaigner.) — Pellegrini, Nuove illustrazioni sull' affresco del Trionfo e Danza della Morte in Clusone. Bergamo, Gaffuri e Gatti. 1878. (Nouveau travail sur la peinture décrite par Rosa en 1846 et reproduite par Vallardi en 1859.)

N° 67, 13 avril 1879 : L'islamismo in Cina. (Puini : surtout d'après le livre de Morgan, On Mahommedanism in China, et l'ouvrage de

M. Dabry de Thiersant, Le Mahométisme en Chine. Paris, Leroux). — Gli Zulu, schizzo etnografico. (Malfatti : d'après Fritsch, Drei Jahre in Südafrika; E. von Weber, Vier Jahre in Africa; Colenso, Ten weeks in Natal, etc). — Le maestre elementari (Mariotti). — Madame de La Fayette et la princesse de Clèves. (Nouvelle lettre de M. Perrero en réponse aux critiques émises dans la chronique de la *Revue politique et littéraire*). — Luigi XII e Tommasina Spinola. (Deux communications, de MM. Neri et Armando, à propos de l'article de M. Ademollo sur Louis XII et Thomassine Spinola). — Bibliografia : Regaldi, Storia e Letteratura, prose con prefazione di Carducci. Livorno. Vigo. — Ebhardt, Menschen und Dinge im heutigen Italien. Leipzig.

N° 68, 20 avril 1879 : Il Natale di Roma. — Storia di Dieci Anni. (Article de Masi sur le livre d'Augusto Franchetti, Storia d'Italia dopo il 1789. Milan, Vallardi.) — Di una recente discussione economica in Inghilterra. (A propos du dernier article de Villari.) — Malato e Malattia. (Note de M. Caix sur une question soulevée par le prince L. L. Bonaparte dans l'*Academy;* la forme du mot est dans les anciens manuscrits, non pas *malato,* mais *malatto;* de cette forme dérive malattia; *malatto*, correspond au provensal *malapte* (Passions de J. Chr. *malabde)*, et dériverait non de *male aptus* mais de *male habitus (hab'tus = atto),* qui dans la basse latinité signifie « débile, infirme ». — Bibliografia : Portioli, Monumenti a Virgilio in Mantova. Mantova, Mondovi. (Très intéressant). — Cirici, Statuti Volterrani. (1463-1466) pubblicati secondo il testo dell' Archivio del Commune di Volterra. Volterra, Sborgi. — Luigia Codemo di Gerstenbrand, Pagine famigliari, artistische, cittadine. (1750-1850). Treviso, Zoppelli. 1878. (D'une lecture agréable). — Nolte, Histoire des Etats-Unis d'Amérique, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Tomes I et II. Paris, Didier. (Mal ordonné et incomplet, l'article a été composé d'après un article de la *Nation* de New York.)

N° 69, 27 avril 1879 : I locali delle Scuole Normali femminili. — L'insegnamento agronomico nelle Scuole Normali maschili. — Comparetti, La Morale di Epicuro. (A propos du livre de Guyau, La Morale d'Epicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines, et de l'ouvrage de Conti et de son élève G. Rossi, « Esame della filosofia epicurea nelle sue fonti e nella sua storia. ») — Antiche pitture murali scoperti nei Giardini della Farnesina.

Revue d'Alsace, janvier, février, mars 1879 : R. Reuss, L'Alsace pendant la Révolution française, correspondance des députés de Strasbourg à l'Assemblée nationale, documents tirés des archives de Strasbourg. (dédicace à M. G. Paris; lettre du roi au commandant de la province, convocation des électeurs, procès-verbal de l'élection des représentants de la bourgeoisie (De Türckheim et Schwendt), cahier des vœux du Tiers-Etat). — Tuefferd, Généalogie de quelques familles nobles de la Haute-Alsace. (Roppe, Châtenois, Ferrette, etc). — Enselfelder, Le château de Riquewihr et ses habitants. — Engel, Documents pour servir à la numismatique de l'Alsace (contrefaçons italiennes de quelques monnaies d'Alsace). — Barth, Notes biographiques sur les hommes de la Révolution à Strasbourg et ses environs. (De Brey à Clavel; entre autres, Carnot, J. B. Cavaignac, De Chasseloup-Laubat). — Kurtz, Bibliographie.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 22 Treizième année 31 Mai 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. G. MONOD ET G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 367, 17 mai 1879 : ARNOLD, Mixed Essays. Smith, Elder a. Co. (Pattison.) — BUTLER, Evolution, old and new, or the theories of Buffon, Erasmus Darwin and Lamarck as compared with that of Mr. Charles Darwin. Hardwicke a Bogue. (Allen.) — GOULBURN a. SYMONDS, The Life, Letters and Sermons of Herbert de Losinga. Parker. (Bass Mullinger.) — WELLHAUSEN, Geschichte Israels. Berlin, Reimer. (R. Smith : ouvrage de haute valeur.) — Florence Letter. (Linda Villari : parle des trois ouvrages suivants : GUERRINI, La vita e le opere di Giulio Cesare Croce. Bologna, Zanichelli ; GOZZADINI, Giovanni Pepoli e Sisto V. Bologna, Zanichelli ; BARTOLI, second volume de la « Storia della letteratura italiana, » Florence, Sansoni.) — The acting of Hamlet : Reynold's « Primerose ». (Smith.)

The Athenaeum, n° 2690, 17 mai 1879 : Two translations, Agamemnon, translated from Æschylus by the Earl of Carnarvon. Murray ; The Odyssey of Homer, rendered into english verse by SCHOMBERG. Murray. (La traduction de lord Carnavon est satisfaisante ; celle de Schomberg, qui ne comprend que les douze premiers livres de l'Odyssée, est peu remarquable.) — ADDY, Historical Memorials of Beauchief Abbey. Parker. — H. v. RACOWITZA, Meine Beziehungen zu Ferdinand Lassalle. Breslau, Schottländer. (Intéressant.) — Marion DURAND, The first afghan war and its causes. Longmans. (Livre important.) — Gruffydd Roberts's Welsh Grammar. (Evans.) — Cromwell in Craven, 1656. (Bailey.) — The palaeographical society.

Literarisches Centralblatt, n° 20, 17 mai 1879 : BRÜLL, Herodot's babylonische Nachrichten. I. zur Geographie und Topographie von Babylon. 1878. (Résultats non encore définitifs.) — DUCHESNE, Etude sur le Liber pontificalis. Paris, Thorin. (Bonne étude, cp. *Revue critique*, 1878, n° 34, art. 148, p. 115.) — LOSERTH, Beiträge zur Geschichte der husitischen Bewegung. Wien, Gerold. 1878 (Concerne Adalbert de Ericinio qui fut professeur à Paris et à Prague). — SCHAUMANN, Geschichte der Erwerbung der Krone Grossbritanniens von Seiten des Hauses Hannover. Hannover, Rümpler. 1878. (Travail soigné, fondé sur les archives de Hanovre.) — STERN, Milton und seine Zeit. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Fin de l'ouvrage de Stern ; analyse exacte de toutes les œuvres de Milton ; recherches très complètes.) — LECLERC, Bibliotheca americana, histoire, géographie, voyages, archéologie et linguistique des deux Amériques et des îles Philippines. Paris, Maisonneuve. 1878. (Très utile.) — KNORTZ, Longfellow, literar-historische Studie. Hamburg, Grüning. (Etude solide.) — DITFURTH, die historischen Volkslieder vom Ende des dreissigjährigen Krieges bis zum siebenjährigen. Heilbronn, Henninger. 1877. (Recueil important.) — KLUGE, Beiträge zur Geschichte der germanischen Conjugation. Strassburg, Trübner. (Résultats originaux.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 20, 17 mai 1879 : SASSE, Prolegomena in Aphractis sapientis Persae sermones homileticos. Leipzig, Kreysing. 1878. (Bon début.) — Abhandlungen zur Geschichte der Mathematik. II Heft. Leipzig, Teubner. (Cantor.) — HALÉVY, Recherches critiques sur l'origine de la civilisation babylonienne. Paris, Maisonneuve. 1876. (Schrader : reconnait le labeur et la sagacité de l'auteur.) — GRIMM, deutsche Mythologie. Berlin, Dümmler. 1878. (Pfannenschmid : nouvelle édition en trois volumes.) — PAUL, Untersuchungen über den germanischen Vokalismus. Halle, Niemeyer. (Behaghel : très-important.) — FULDA, Leben Charlottens von Schiller, geborenen von Lengefeld. Berlin, Pätel. 1878. (Seuffert : donne prise à beaucoup de critiques.)

L'Athenaeum belge, n° 9, 1er mai 1879 (le journal s'améliore de plus en plus et offre une très grande variété d'articles) : GRANT ALLEN, The Colour Sense, its origin and development, an essay in comparative philology. London, Trübner. (Delbœuf.) — L'armée française en 1879 par un officier en retraite. (Henrard.) — HERBST, J. H. Voss. Leipzig, Teubner. 3 volumes. (Excellente biographie du traducteur d'Homère.) — Les Enseignements d'Anne de France, et Extrait d'une Epître consolatoire, p. p. CHAZAUD. (L'auteur de l'article insiste surtout sur l'Epître consolatoire; M. Chazaud ne s'est pas renseigné sur l'origine de ce fragment; il est tiré d'une œuvre d'Antoine de la Salle, dont l'original appartient à la Bibliothèque de Bourgogne à Bruxelles et a été analysé dans le Bibliophile belge, 1871 ; différences entre ce manuscrit et le manuscrit de Saint-Pétersbourg, dont s'est servi M. Chazaud.) — WAUTERS, Wissant, l'ancien Portus Iccius. Bruxelles, Hayez. (Le port où J. César s'est embarqué pour passer dans la Grande-Bretagne est, non pas Boulogne, mais Wissant.) — Bulletin : MOREL-FATIO, L'Espagne au XVIe et au XVIIe siècle, documents historiques, publiés et annotés. Heilbronn, Henninger. (Cp. *Revue critique*, 1878, n° 52, art. 244, p. 410.) — SERVAIS, Le Grand Duché de Luxembourg et le traité de Londres du 11 mai 1867. Plon. — WAUTERS, L'Afrique centrale en 1522, le lac Sachaf, d'après Martin Hylacomilus et Gérard Mercator.) — Lettres parisiennes. (Bigot : parle des « Origines de la renaissance » de M. GEBHART.) — Le Musée Torlonia à Rome. (De Ceuleneer ; art. important sur les œuvres de cette belle collection, peu connue.)

Rivista Europea, Rivista internazionale. Vol. XII, fasc. IV (16 avril) : MALMIGNATI, Le lettere e le muse italiane nel secolo XVI. — CASAGRANDI, A proposito dell'Histoire des Romains di V. Duruy. — FERRARI, La nobiltà musulmana. — ADEMOLLO, La disfida di Barletta e l' « infanda lues. » — Lettere inedite di Gabriele Rossetti. — GAROLLO, Teoderico re dei Goti e degl'Italiani. — CAMPANA, Appunti sul tema dell emigrazione italiana, sue cause ed effetti. — COPPI, Le Università italiane nel medio evo, cenni storici. — Rassegna letteraria e bibliografica. (Francia ; les traductions du grec de M. Stéphane de RONVILLE, Lettres galantes de Philostrate, Lettres grecques d'Alciphron, Vies des philosophes et des sophistes d'Europe, de l'Ame par Cassiodore. Paris, Ronquette.)

Vol. XIII, fasc. J, 1er mai : FALLETTI-FOSSATI, Silvio Pellico e la marchesa di Barolo. — Navarro DELLA MIRAGLIA, Roma e la corte romana nel secolo XVI, frammenti di uno studio sulla rinascenza. — BERTOLOTTI, Beatrice Cenci e il suo ultimo menestrello. — COPPI, Le Università italiane nel medio evo, cenni storici. — Le Università scandinave (G. B.). — Francia ; DE TRÉVERRET, L'Italie au XVIe siècle, études littéraires, morales et politiques. Paris, Hachette. — Italia (PERTILE, Storia del Diritto italiano dalla caduta dell' impero romano alla codificazione. Padova, Salmin ; GENTILE, Clodio e Cicerone, studio di storia romana. Milano, Hœpli.

Rassegna Settimanale, n° 70, 4 mai 1879 : A. FRANCHETTI, Carolina di Napoli. (D'après les ouvrages d'Ulloa, de Palumbo, de Helfert, de Lanza, article important à consulter par tous ceux qui étudient l'histoire du royaume de Naples au commencement du XIXe siècle.) — ISSEI, Sulle tracce di antichissima lavorazione osservate in alcune miniere della Liguria : Bibliographie. — BOTTARI, Studio sui Dialoghi morali di Sperone Speroni.

N° 71, 11 mai 1879 : Corrispondenza letteraria da Londra. (A propos du livre de M. Huxley sur Hume, collection Macmillan, English Men

of Letters.) — Nouvelle lettre de M. Perrero aux directeurs où il déclare que l'article de M. Hémon dans la « Revue politique et littéraire » ne l'a pas convaincu. — Bibliografia : TALLARIGO, Compendio della storia della Letteratura italiana ad uso dei licei ; RICOTTI, Osservazioni critiche sopra la guerra italiana dell' anno 1174-75.

N° 72, 18 mai 1879 : MASI, Enrico Costa di Beauregard (à propos de la 3ᵉ édition d'un homme d'autrefois, souvenirs recueillis par son arrière-petit-fils le marquis Costa de Beauregard. Paris, Plon. Cp. l'art. de M. A. Sorel dans la *Revue*, 1878, n° 25, art. 115, p. 402) — Bibliografia : LEONI, Epigrafi e Prose edite ed inedite, con prefazione e note di Guiseppe Guerzoni ; HEHN, Italien, Ansichten und Streiflichter ; ARNDT, Schrifttafeln zum Gebrauch bei Vorlesungen und zum Selbstunterricht.

Gli Studi in Italia, février 1879 : L'agro romano. Roma e la campagna romana da Romolo a Licinio Stolone, par E. ZAMA. — I Calabresi e la correzione del Calendario, par A. R. de LORENZO. — Il governo civile di Roma, opera inedita di G. V. Gravina, con annotazioni di M. ARMELLINI. — La Basilica di S. Sinforosa e dei suoi sette figli al nono miglio della via Tiburtina, deuxième partie, par E. STEVENSON. — Bibliographie. Comptes-rendus des académies. — Notices relatives aux sciences et aux beaux-arts. — Sommaires des recueils italiens et étrangers, etc., etc.

1879, 4ᵉ fascicule : Discorso d'apertura per l'Academia di religione cattolica nell'anno 1879, pronunciato da S. E. R. il card. Bartolini. — L'agro romano ; II. Roma e la campagna romana sotto l'Imperatori (E. ZAMA). — La Poesia italiana e la scuola sentimentale (C. CATERINI). — La Basilica di S. Sinforosa e dei suoi sette figli al nono miglio della via Tiburtina, 2ᵉ partie. (E. STEVENSON). — Studi storici sul regno di. S. Pio V. (V. de BROGUOLI). — Bibliographie. — Variétés, etc.

Revue critique russe, n° 6, 15 mars 1879 : HOLYOAK, L'histoire de la coopération en Angleterre. — BABEAU, Le village sous l'ancien régime (Karïeev). — WAITZ, Histoire de la Constitution allemande. — LINNIG, Introduction à l'histoire de la poétique et de la littérature. — ROSENHEIM, Les tribunaux militaires en Russie jusqu'à Pierre le Grand (en russe). — Archiv für slavische Literatur. — Les Sociétés savantes de l'Angleterre. (Edwin Ross.) — Les travaux de la Société de géographie et de la Société historique de Kiev.

N° 7, 1ᵉʳ avril 1879 : Monuments de l'ancienne littérature publiés par la Société des anciens textes. (A. Kosliarevsky. Sérieuses critiques.) — MORISON, Gibbon. — Histoire du droit dans la Petite Russie. — La Revue philologique russe. (Publiée à Varsovie par M. Kolosov.) — Monumenta historico-juridica Slavorum meridionalium. — Société archéologique de Moscou.

N° 8. 15 avril 1879 : ZAGOSKINE ET SAMOKVASOV, Histoire du droit russe. — Von DUMMREICHER, Le bien-être de la nation française, considéré comme résultat de l'éducation. — La philosophie positive. — Edouard et Jules de GONCOURT, La comtesse Dubarry. — Les sociétés savantes de l'Angleterre en 1878.

Revue de l'Instruction publique en Belgique. Tome XXII, 2ᵉ livraison : THIL-LORRAIN, De l'enseignement intuitif. — THOMAS, Notes sur Salluste. — SCHELER, Olla patella (suite). — Comptes rendus : DESCHAMPS, La genèse du scepticisme érudit chez Bayle.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 23 Treizième année 7 Juin 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. G. MONOD ET G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 368, 24 mai 1879 : Merivale, Four lectures on some epochs of early Church history, delivered in Ely Cathedral. Longmans. (Cheetham : essais intéressants sans prétention, sur S. Ambroise, S. Augustin et deux papes, Léon et Grégoire le Grand.) — The Encyclopaedia britannica, 9e édition, vol. XI. Fal-Fyz. Edinburgh, Adam a. Charles Black. (Cotton : suite de l'Encyclopédie britannique ; le plus important article du volume est consacré à la France et cet article est dû à plusieurs écrivains, à M. Kitchin pour l'histoire, à M. Nicol pour la langue, à M. Saintsbury pour la littérature ; la « contribution » de ce dernier est fort remarquable.) — Robert Burns, by principal Shairp, professor of poetry in the University of Oxford. (Volume récent de la collection « English Men of Letters » publiée chez Macmillan ; livre intéressant.) — Lucas, The Zulus and the british frontiers. Chapman a. Hall. — Fleury, Rabelais et son œuvre. Paris, Didier. (Long et favorable article de M. Saintsbury : en somme, livre excellent.) — Current Literature (Sandars, an annotated list of books printed on Vellum to be found in the University and College libraries at Cambridge. Cambridge University, Press ; Utopia, written in latine by syr Thomas More and translated into englyshe by Raphe Robinson, with literary introduction by Dibdin, reprinted from Ellis'copy. Boston, Robert Roberts.) — The history of souls in ancient Egypt. (Amelia B. Edwards.) — The « Attavante breviary ». (Bradley.) — The parentage of the countess Gundrada. (Waters.) — Ancient numerals. (Blind.) — Courtney, The metaphysics of Stuart Mill. Kegan Paul. (Wallace : petit volume qui ne manque pas de valeur.) — Thirteen Satires of Juvenal, with a commentary by Mayor, second edition enlarged. Vol. II. Macmillan. (Nettleship : c'est non-seulement un commentaire de Juvénal, mais une mine des renseignements les plus précieux sur l'histoire, la condition sociale et les coutumes du monde romain sous l'empire.) — Penka, Die Nominalflexion der indogermanischen Sprachen. Wien, Hölder. (Rhys : bon, critiques de détail.) — Boito, Leonardo e Michelangelo, studio d'arte. Milano, Hoepli. (Crowe : exalte Leonard aux dépens de Michel Ange.)

The Athenaeum, n° 2691, 24 mai 1879 : H. von Treitschke, Deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert. Leipzig, Hirzel. (1er volume de l'ouvrage ; longue glorification de la Prusse, du principe monarchique et du service militaire ; attaques contre la France, l'Autriche et Rome ; l'auteur de l'article proteste contre une telle façon d'écrire l'histoire ; il est indigne d'un historien d'exciter ainsi l'esprit de parti ; livre plein de partialité et de rancune, intéressant, il est vrai.) — The life and adventures of Ernst Moritz Arndt, the singer of the german fatherland, compiled from the german, with a preface by Seeley. Seeley, Jackson a. Halliday (article confondu avec le précédent : ingénieuse compilation de l'autobiographie d'Arndt, de ses lettres et d'autres écrits ; livre très intéressant, mais qui manque d'index). — Elton, Travels and researches among the lakes and mountains of Eastern and Central Africa ; edited a. completed by Cotterill. Murray. — Church, Spencer. (Fait partie de la collection des « English Men of Letters », qui paraît chez Macmillan ; agréablement écrit, et l'un des volumes qui auront le plus de succès dans la collection.) — Trollope, Sketches from French history. Bickers a. Son. (Essais sur l'histoire de France, entre autres « Chantilly il y a deux cents ans » « La Fontaine », « Un épisode de la vie de couvent à Saint-Cyr », « Urbain Grandier », etc.) — Records of the past. (XIe volume, paru chez Bagster ; complète ce qui concerne l'Assyrie ; le XIIe volume renfermera des traductions de textes égyptiens.) — A peruvian dictionary. (Il s'agit de l'ouvrage, devenu très rare, de Juan Espinosa, publié à Lima en 1855.)

Literarisches Centralblatt, n° 21, 24 mai 1879 : SHIELDS, the final philosophy. New York, Soubner. 1877. — GRASSMANN, die Wissenschaftslehre oder Philosophie. Stettin, Grassmann. 1876. — WOLFF, Speculation u. Philosophie. Berlin, Denicke. 1878. — Hanserecesse von 1431-1476, bearbeitet v. VON DER ROPP. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1878. (2e volume de ce recueil important; cp. *Revue critique,* 1878, n° 39, art. 172, p. 198.) — ODHNER, die politik Schwedens im Westphälischen Friedenscongress. Gotha, Perthes. 1877. (Traduction d'un des meilleurs ouvrages sur la Guerre de Trente-Ans; cp. *Revue critique,* 1878, n° 27, art 122, p. 10.) — BULLE, Geschichte der Jahre 1871 bis 1877. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1878 (Bon manuel à consulter). — MOTTA, bibliografia storica ticinese. Zürich, Herzog. (Bon.) — RÜSTOW, der orientalische Krieg in den Jahren 1877 u. 1878. Zürich, Orell, Fussli a. Co. (indispensable pour la connaissance de la dernière guerre, du moins en attendant). — VAMBÉRY, etymologisches Wörterbuch der turko-tatarischen Sprachen, ein Versuch zur Darstellung des turko-tatarischen Wortschatzes. Leipzig, Brockhaus. 1878. (Très-louable entreprise.) — Annales auctore Abu Djafar Mohammed ibn Djarir-at-Tabari, quos ediderunt BARTH, NÖLDEKE, LOTH, PRYM, THORBECKE, FRANKEL, GUIDI, D. H. MÜLLER, HOUTSMA, GUYARD, ROSEN et de GŒJE. Tomi primi pars prior quam edidit BARTH. Leiden, Brill. (Demi-volume qui fait bien présager de l'entreprise.) — HUEMER, de Sedulii vita et scriptis. Wien, Hölder, 1878. (La vie de Sedulius n'est pas très bien traitée.) — DOSSIUS, der Aberglaube bei den heutigen Griechen, seinem Ursprunge nach, ein Sendschreiben an Karl Foy in Leipzig. Freiburg in Br. Poppen. 1878. (Intéressant.) — DEECKE, Lübische Geschichten und Sagen. Lübeck, Dittmer. 1878. (2e édition de ce livre curieux, sur les traditions et les légendes de Lubeck.) — ROLANDO, l'educazione in Italia in ordine alla vita publica. Neapel, Morano. 1878. — CAUER, die höhere Mädchenschule und die Lehrerinfrage. Berlin, Springer. 1878. — PLANTA, Paedagogik und Schablone. In Briefen. Chur, Jost u. Albin.

Jenaer Literaturzeitung, n° 21, 24 mai 1879 : BURTON, The Land of Midian London. (Sprenger : description des mines d'or du pays de Midian, dans le nord-ouest de l'Arabie.) — SIGWART, Logik : 2 vol. Tübingen, Laupp. 1873-1878. (Schuppe : livre utile.) — SCHUPPE, erkenntnisstheoretische Logik. Bonn, Flittner, 1878 (Lasswitz : ouvrage à lire par quiconque s'occupe de la logique et de la théorie de la connaissance.) — WEIS, Idealrealismus und Materialismus. Berlin, Grieben, 1877. (Pfleiderer : livre « suranné ».) — DESSAUER, Der Sokrates der Neuzeit und sein Gedankenschatz. Cöthen, Schettler. 1877. (Pfleiderer : titre peu heureux d'un recueil des œuvres abrégées de Spinoza.) — BUSER, die Beziehungen der Mediceer zu Frankreich während der Jahre 1434-1494 in ihrem Zusammenhange mit den allgemeinen Verhältnissen Italiens. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Philippson : travail très-soigné et consciencieux sur la politique des Médicis à l'égard de la France avant les guerres d'Italie.) — Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes, nouvelle série dirigée par MM. TOURNIER et L. HAVET. Année I, II. Paris. 1877-78. (Förster : analyse des premiers fascicules de la *Revue,* éloge de cette nouvelle entreprise à qui l'on souhaite tout le succès possible en France et à l'étranger). — BAUER, Die Benutzung Herodots durch Ephoros bei Diodor. Leipzig, Teubner. (Zurborg : travail soigné, dont tous les points sont conformes à l'opinion du critique). — Hermanni Hageni prodomus novae inscriptionum latinarum Helveticarum sylloges. Bern, Collin. 1878. (Christ : très-bon recueil d'inscriptions). — SEILER, die Basler Mundart, ein grammatisch-lexicalischer Beitrag zum schweizerdeutschen Idiotikon, zugleich ein Wörterbuch für Schule und Haus, mit einem Vorwort von HEYNE. Basel, Detloff (Winteler : bon travail sur le dialecte du pays de Bâle; à mettre à côté

du dictionnaire de Hunziker). — Différents livres sur la littérature allemande. (Blume, über den Iwein des Hartmann von Aue. Wien, Hölder; Müllenhoff, altdeutsche Sprachproben. Berlin, Weidmann; Martin, mittelhochdeutsche Grammatik. Berlin, Weidmann : Gallée, altsächsische Laut-und Flexionslehre. Leipzig, Harrassowitz; Laban, H. J. Collin. Wien, Gerold. comptes rendus de Henrici).

N° 22, 31 mai 1879 : Mannheimer, der Mosaismus und das Ægypterthum in religiöser und politisch-socialer Beziehung. Magdebourg, chez l'auteur, 1878 (Hagenmeyer : œuvre qui fait preuve d'études sérieuses, malgré les contradictions qu'elle soulève). — Ehrenberg, Commendation und Huldigung nach fränkischem Recht. Weimar, Böhlau. 1877 (long article de notre collaborateur R. Sohm; début très-remarquable d'un historien du droit; pour la première fois depuis Waitz et Rothe, la question de la vassalité a fait des progrès; style clair et élégant). — Dieterici, Die philosophie der Araber im Xten Jahrhundert. II. Mikrokosmus. Leipzig, Hinrichs (Sprenger : sous une apparence de légèreté, très instructif). — Hoffmann, Philosophische Schriften. iv u. v. Erlangen, Deichert. 1877-1878 (Pfleiderer). — Landau, System der Gesammten Ethik. Band II. Das Recht und die Politik und deren Verhältniss zur Moral. Berlin, Reinke. 1878 (Pfleiderer). — Dudik, Schweden in Böhmen und Mähren. 1640 bis 1650. Wien, Gerold (Dittrich : excellent ouvrage du bénédictin Dudik, historiographe de la Moravie; nombreux documents inédits puisés dans les archives suédoises; très important pour l'histoire de la guerre de Trente Ans). — Gaedeke, Maria Stuart. Heidelberg, Winter (Kugler : excellent livre, même point de vue que Ranke et Maurenbrecher, appendices importants). — W. Scherer, zur Geschichte der deutschen Sprache. Berlin, Weidmann (Paul : article de huit colonnes, très sévère, sur la deuxième édition de ce livre, que le critique juge inutile).

L'Athenaeum belge, n° 10, 15 mai 1879 : Mac Carthy, A history of our own times. I et II vol. Londres, Chatto et Windus (Carlier : éloge du livre). — Sepp, Drie Evangeliedienaren ut den tijd der Hervorming. Leiden, Brill. (Fredericq : il s'agit de trois réformateurs : Albada, Taffin et Overd'haghe). — Filleul, Isabelle-Angélique de Montmorency, duchesse de Chatillon. Paris, Firmin-Didot. (Quelques critiques.) — Champfleury, Balzac au collège. Paris, Patay. (Il faut se reporter à Louis Lambert pour connaître l'enfance du romancier). — Noelz de Jehan Chaperon, dit le Lassé de repos, p. p. Em. Picot. Paris, Morgand et Fatout. (Stecher : 1er volume, fort bien édité, d'une intéressante collection). — Lettres de Grèce (De Ceuleneer : Excursion à Sparte, considérations sur l'art spartiate).

Archivio storico artistico archeologico e letterario della città e provincia di Roma, 5e année, 3e volume, fasc. III : Severi Minervii. De rebus gestis atque antiquis monumentis Spoleti, édité par Gori. — Esportazione di oggetti di belle arti da Roma in Francia nei secoli xvi, xvii, xviii e xix, par A. Bertolotti (travail d'un grand intérêt pour l'histoire des collections françaises du xvie et du xviie siècle). — Curiosità storiche ed artistiche raccolte nell' archivio di stato in Roma (suite), par A. Bertolotti. — Iscrizione arcaica Spoletina, par F. Gori.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

N° 24 Treizième année 14 Juin 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. G. MONOD ET G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 369, 31 mai 1879 : TUCKER, The life and episcopate of Selwyn. Wells Gardner. — Bibliomania : ROUVEYRE, Connaissances nécessaires à un bibliophile ; ROUVEYRE et UZANNE, Miscellanées bibliographiques ; DEROME, le luxe des livres ; DRUJON, Catalogue des ouvrages, écrits et dessins poursuivis, supprimés ou condamnés depuis 1814 jusqu'au 31 juillet 1877. Rouveyre. (Gosse.) — GRUNDY, Pictures of the past, memoires of men i have met and places i have seen. Griffith a. Farran. (Davies.) — STENT, Entombed alive and other songs, ballads, etc., from the chinese. Allen. (Douglas.) — MAORI, Sport and Work on the Nepaul frontier, or twelve years'sporting reminiscences of an Indigo planter. Macmillan. — ORNSBY, Selections from the household books of the lord William Howard of Naworth Castle. Surtees Society. — A catalogue of the greek Coins in the British Museum. Macedonia, etc., printed by order of the trustees. (Murray.) — Wordsworth and Burns. (Dowden.) — Maspero on souls in Egypt. (Le Page Renouf.)

The Athenæum, n° 2692, 31 mai 1879 : The poetical Works of Thomas Moore, edited with Memoir and Notes, by Charles KENT. Routledge : The Chandos Classics, the poetical Works of Thomas More. Warne ; HALL, a Memory of Thomas Moore. Virtue. (Ouvrages parus à propos du centenaire du poète irlandais.) — Commentaires on the later prophets, by R. Eleazar of Beaugenci I. Isaiah, edited from a unique Bodleian ms. with a notice on mediaeval french and spanish Exegesis, by NUTT. Baer a. Ca. (Très bonne publication.) — The Ormulum, with the Notes and Glossary of WHITE, edited by Rob. HOLT. 2 vol. Oxford, Clarendon Press. (Édition soignée de l'ouvrage publié par White en 1852, d'après le manuscrit original de la Bodléienne. M. Holt a fait de nombreuses corrections ; livre très utile aux étudiants.) — MURPHY, Rambles in North-Western America, from the Pacific Ocean to the Rocky Mountains. Chapman a. Hall. — Report on the Miscellaneous Old Records of the India Office, november 1878. Eyre a. Spottiswoode. (Documents de haute valeur.) — Folk-lore Society. — The proposed history of Lincolnshire. — Verbs of incomplete predication (Mason). — Bentham and the Grotes. (Lettre adressée par Miss Martineau à M. Atkinson.)

Literarisches Centralblatt, n° 22, 31 mai 1879 : BŒHRINGER, die alte Kirche, XII Theil : das vierte und fünfte Jahrhundert, die Väter des Papstthums, Leo I und Gregor I. Stuttgart, Meyer u. Zeller. (Bon.) — BULLINGER, des Aristoteles Erhabenheit über allen Dualismus und die vermeintlichen Schwierigkeiten seiner Geistes-und Unsterblichkeitslehre. München, Ackermann. 1878. — BUSCH, Naturgeschichte der Kunst. Heidelberg, Bassermann. 1877. — HOFFMANN, philosophische Schriften. Erlangen, Deichert. 1878. (5e volume.) — EUCKEN, Geschichte der philosophischen Terminologie. Leipzig, Veit. (Très-bon travail, qui n'est, comme le dit l'auteur, qu'une ébauche, mais qui ouvre un nouveau champ aux recherches.) — KNAUER, William Shakspeare der Philosoph der sittlichen Weltordnung. Innsbruck, Wagner. — De GROUSILLIERS, Einsheit und Einheit. Berlin, Heymann. 1878. (Pensées originales.) — SCHWEINICHEN, Denkwürdigkeiten, hrsg. v. OSTERLEY. Breslau, Koebner. 1878. (Nouvelle et excellente édition de ces mémoires qui nous font connaître un côté curieux du XVIe siècle.) — QUERNER, Die piemontesische Herrschaft in Sicilien. Bern, Haller. 1878. (Travail sur la domination piémontaise en Sicile, depuis le traité d'Utrecht jusqu'à la paix de la Haye.) — BERNER, Die Orientfrage. Berlin, Puttkammer u. Mühlbrecht. (Recueil d'actes officiels.) — SZÉCSEN, achts Essays. Wien,

Gerold. (Cp. notre *Chronique* nº 23.) — SCHNEDERMANN, die Controverse des Ludovicus Cappellus mit den Buxtorfen. Leipzig, Hinrichs. (Cp. un prochain numéro de la *Revue critique*.) — RZACH, grammatische Studien zu Apollonios Rhodios. Wien, Gerold. 1878 (Dissertation très-soignée qui complète les recherches de Merkel.) — HARDER, Index Lucilianus. Berlin, Reimer. 1878. (Bon.) — LEXER, mittelhochdeutsches Wörterbuch. Leipzig, Hirzel. 1878. (Article sur la fin de cette grande entreprise.)

The Princeton Review, may 1879 : PORTER, Force, Law and Design. — HAMERTON, Continental Painting at Paris in 1878. — GILDERSLEEVE, University Work in America. — STEWART, Science and a future State. — PATTON, The final philosophy. — CAVE, The critical estimate of mosaism. — BOWEN, The idea of Cause. — ARNOLD, a plea for free trade. — ATWATER, The supremacy of conscience and of revelation.

L'Athenaeum belge, nº 11, 1er juin 1879 : BONET-MAURY, Gerard de Groote. Paris, Fischbacher. (Cp. *Revue critique*, le présent numéro.) — ROUSSET, la conquête d'Alger. Paris, Plon. (Henrard: le livre est un morceau d'histoire, mais non un livre complet; on n'entre pas assez avant dans le récit de l'action diplomatique; trop peu de détails sur les préparatifs qui ne durèrent pas moins de dix-huit mois; peu de pages vivantes, empruntées à la correspondance de Bourmont, Marmont, Duperré, etc.) — MICHELET, Le Banquet, Paris, Calmann Lévy, (Cp. *Revue critique*, nº 23, art. 100). — Lettres parisiennes. (Bigot : annonce une Histoire du peuple d'Israël, par M. LEDRAIN (Paris, Lemerre). — La Bibliothèque de Sebastiano Bagolino et l'Hortensius de Cicéron en 1597.

Rassegna Settimanale, nº 73, 25 mai 1879 : BERTOLOTTI, La schiavitù privata durante il secolo XVII in Roma. (Documents qui « prouvent que l'église romaine, méconnaissant les doctrines de l'Evangile, a maintenu l'esclavage durant quelques siècles ».) — G. de CASTRO, La guerra per la successione in Spagna, e la poesia populare milanese. (Chansons populaires composées à Milan, p. e. sur la défaite de Villeroi à Crémone, sur la levée du siège de Turin, etc.) — Le isole Lieu-Kieu (Nocentini : îles occupées par le Japon.) — A. DE GUBERNATIS, Dizionario biografico degli scrittori contemporanei ornato di oltre 300 ritratti. Firenze, Le Monnier. Fascicoli 1-2, A-BAC, BAC-BON. (Manque de proportions; parmi les Italiens, on trouve cités dans ce dictionnaire des gens qui n'ont composé que deux ou trois articles de journaux, qui n'ont « rien fait »; trop d'importance et trop d'espace accordés à certaines personnes.) — ROSA, etymologie asinine. Torino. (Etymologie des mots qui signifient « âne » dans les langues néo-latines; beaucoup d'inexpérience dans les questions phonétiques.)

Nº 74, 1er juin 1879 : Un amico di Lord Byron (article de Henry James dans le North American Review, traduit en italien; à propos du « Memoir of the Rev. Francis Hodgson, with numerous letters from lord Byron and others. » Londres, Macmillan). — Ancora dei seminari. — Bibliografia : DARDIER, Michel Servet, d'après ses plus récents biographes (analyse d'un article de la *Revue historique* du 1er mai); AMBROSI, profili di una storia degli scrittori e artisti Trentini. Borgo, Marchetto.

Rivista Europea, Rivista internazionale, fasc. 11, vol. XIII, 16 mai 1879 : RONDANI, L'arte italiana a Parigi. — DE CAGNO-POLITI, Pensieri critici intorno alla filosofia positiva a proposito della dottrina dell'evoluzione. I. Organismo della filosofia positiva del prof. De DOMENICIS. — COPPI, Le università italiane nel medio evo, cenni storici. — Rassegna letteraria : Olanda : riviste. — Inghilterra : siviste. — Francia : Notes de Sismondi sur l'Empire et les Cent-Jours publiées par VILLARI. (Extrait de la *Revue historique*.)

(Suite du Catalogue)

— Surya-Siddhanta, a text book of Hindu astronomy, translation with notes and appendix by Eben. Burgess. New-Haven. 1860, in-8. 18 »

— Grammar of the modern Syriac language, as spoken in Oroomiah, Persia, and in Koordistan, by Rev. D. T. Stoddard. In-8. 10 »

SOCIÉTÉ PHILOLOGIQUE.

Actes de la société Philologique. Tomes I à VII, in-8. 125 »

SOMMAIRE : *Tome I.* — 1. H. de Charencey. Recherches sur les noms d'animaux domestiques, de plantes cultivées et de métaux chez les Basques. (Epuisé.)

2. Halévy. Lettre à M. d'Abbadie sur l'origine asiatique des langues du Nord de l'Afrique. (Epuisé.)

3. H. de Charencey. Essai de déchiffrement d'un fragment d'inscription palenquéenne

4. D'Avezac. Deux bluettes étymologiques. — A. d'Abbadie. Notice sur les langues de Kam. — Cantique en langue algonquine. (Epuisé.)

5. Procès-verbaux des séances. (Epuisé.)

Tome II. — Le mythe de Votan, étude sur les origines asiatiques de la civilisation américaine. 4 »

Tome III. — 1. Recherches sur la flore Aïno, par H. de Charencey. 3 »

2. Fragments de Chrestomathie algonquine. 3 50

3. Etudes de grammaire comparée. L' S causatif et le thème N dans les langues de Sem et de Cham, par V. Ancessi. 5 »

4. Essai sur la langue Agaou (le dialecte des Falachas), par J. Halévy. (Epuisé.)

5. De quelques idées symboliques se rattachant au nom des douze fils de Jacob, par H. de Charencey. 3 »

6. Etude de l'anglais parlé aux Etats-Unis, par G. Barringer. — Procès-verbaux des séances. (Epuisé.)

Tome IV. — 1. La loi fondamentale de la formation trilittère. — Les adformantes dans les langues sémitiques, par V. Ancessi. 3 50

2. Etude sur la langue basque, par Duvoisin. (Epuisé.)

3. 4. Etudes de grammaire comparée. Le thème M dans les langues de Sem et de Cham, par V. Ancessi. 2 »

5. Le Buddhisme, par Ch. Schœbel. (Epuisé.)

6. Notice sur le communisme dans l'empire des Incas, par Ch. Wiener. — L'oraison dominicale, texte algonquin avec glose, par M. N. O. — La salutation angélique, texte algonquin, avec glose. — Les étendards des Douze Tribus d'Israël, par Nommés. — De l'Eden, par Nommés. — Du char ou Thrône divin, par P. Nommés. (Epuisé.)

7. Mythologie et légendes des Esquimaux du Groënland. (Epuisé.)

8. Notice sur le Brésil, par Ch. Wiener. (Epuisé.)

9. Bulletin bibliographique, par Schwab et Barringer. — Table méthodique. — Procès-verbaux. (Epuisé.)

Tome V. — 1. Mélanges altaïques, par Ch. Eug. de Ujfalvy de Mezœ-Kœvesd. 5 »

2. Djemschid et Quetzalcohuatl. L'histoire légendaire de la Nouvelle Espagne, rapprochée de la source indo-européenne. 2 50

3. Monuments littéraires de l'Espagne, par Schwab. — Fragment de chrestomathie algonquine, par N. O. — Sur l'importance de la voyelle *i* dans les suffixes des langues ougro-finnoises, par Ch. E. de Ujfalvy. (Epuisé.)

4. Traité avec l'éditeur. — Statuts de la Société. — Liste des Membres. — Procès-verbaux. — Bulletin Bibliographique. 2 50

Fascicules complémentaires :

1. Le Kalévala, épopée finnoise, traduit sur l'original, par Ch. E. de Ujfalvy. Livraison 1. 2 50

2. Statuts de la Société philologique. » 50

Tome VI. — 1. Principes de phonétique dans la langue finnoise, par Ch. E. de Ujfalvy. 5 »

2. Un vers d'Aristophane. Texte persan de la comédie : Les Acharniens, expliqué par Ladislas Chodzkiewicz. 2 50

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard St-Laurent, 23.

N° 25 Treizième année 21 Juin 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. G. MONOD ET G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 370, 7 juin 1879 : Cliffe Leslie, Essays in political and moral Philosophy. Dublin. University Press. — Lyrics from south America, Señor Guido y Spano's Hoyas al Viento. Buenos Aires. (Marzials.) — A spanish Account of the Discovery of the Canary Islands. (De Reumont.) — Hinton, Chapters on the Art of Thinking, and other Essays. Kegan Paul. (J. Sully.) — Corpus inscriptionum indicarum. Vol. I. Inscriptions of Asoka, prepared by Cunningham. Calcutta, Office of the Superintendent of Government Printing. (Rhys Davids : ouvrage très précieux.)

The Athenaeum, n° 2693, 7 juin 1879 : George Eliot, Impressions of Theophrastus Such. Blackwood a. Sons. — Farrer, Primitive Manners and Customs. Chatto a. Windus. (L'auteur veut nous donner une meilleure opinion de ces bannis du monde que nous désignons comme sauvages et montrer que l'humanité a progressé constamment ; que l'âge de fer appartient au passé et l'âge d'or à l'avenir.) — Aristotelis Ethica Nicomachea, edidit et commentario continuo instruxit Ramsauer. Leipzig, Teubner. (Des critiques à faire ; quoi que l'on puisse penser de l'édition de A. Grant, elle est sûrement plus utile et plus instructive que celle-ci.) — The fifth Book of the Nicomachean Ethics of Aristotle, edited by H. Jackson. Cambridge, University Press. (Grand éloge de ce livre ; il faut souhaiter que l'auteur entreprenne une édition complète de l'Ethique à Nicomaque ; il est un des rares philologues qui puissent parler avec autorité sur le texte d'Aristote.) — Indian Theism. (Monier Williams.) — The eleventh year of Cambyses. (Sharpe.) — The barons of Rayleigh. (Waters.)

Literarisches Centralblatt, n° 23, 7 juin 1879 : Du Mont, das Weib. Leipzig, Brockhaus. — Stricker, Studien über das Bewusstsein. Wien, Braumüller. — Fraustadt, Geschichte des Geschlechtes von Schönberg meissnischen Stammes. Leipzig, Giesecke u. Devrient. 1878. — Thürheim, Feldmarschall Graf von Khevenhüller-Frankenburg. Wien, Braumüller. 1878. (Diffus.) — Am Ende, besonders sein Feldzug in Sachsen 1809. Wien, Braumüller. 1878. (Notice sur un général autrichien.) — Kleinschmidt, Die Säcularisation, von 1803. Berlin, Habel. 1878. (Résumé de faits connus.) — Vischer, Kleine Schriften. Leipzig, Hirzel. 1878. (2[e] et dernier volume : renferme les écrits consacrés à l'archéologie et à l'épigraphie.) — Lenormant, la monnaie dans l'antiquité. A. Lévy. (Tomes I et II : excellent ouvrage, critique de détail. Cp. *Revue critique*, 1878, n° 39, art. 170, p. 193.) — Benndorf, antike Gesichtshelme und Sepulcralmasken. Wien, Gerold. 1878. (Intéressant et nouveau.) — Müntz, les arts à la cour des papes. I vol. Paris, Thorin. 1878. (Très bon livre ; fondements indispensables pour une histoire de l'art sous la renaissance italienne.) — Köstlin, Die Tonkunst. Stuttgart, Engelborn. — Liszt, Chopin. Leipzig, Breitkopf und Härtel. — Organisation, Leitung und Aufsicht der Volksschule. Wittenberg, Herrosé. 1878. — Dragic, Reflexionen über unsere jetzigen Mittelschulen. Laibach, Kleinmayr u. Bamberg. 1878. — Kekulé, die Principien des höheren Unterrichts und die Reform der Gymnasien. Bonn, Strauss. 1878. — Schmid, die moderne Gymnasialreform. Stuttgart, Krable. 1878. — Köhler, Lehrstoff, Unterrichtsziele und Erziehungsmittel. Cöthen, Schettler. 1878.

BIBLIOTHÈQUE DE MÉMOIRES

Relatifs à l'histoire de France pendant le 18e siècle

PUBLIÉE AVEC NOTES ET NOTICES PAR M. BARRIÈRE

28 VOL. IN-18 JÉSUS, A 3 FR. LE VOL.

Alfieri (Victor). *Mémoires*, trad. de l'italien. 1 vol.
Besenval (baron de). — **Collé.** *La vérité dans le vin*, ou les Désagréments de la Galanterie, comédie. 1 vol.
Bouillé (marquis de). *Mémoires*. 1 vol.
Campan (Mme). *Mémoires sur la vie de Marie-Antoinette*, suivis de souvenirs sur les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI, et de ses propres Mémoires. 1 vol.
Clairon (Mlle). — **Lekain.** — **Préville.** — **Dazincourt.** — **Molé.** — **Garrick.** — **Goldoni.** *Mémoires*. 1 vol.
Cléry. *Mémoires*. — Procès-verbal d'inhumation de Louis XVI. — Journal de tout ce qui s'est passé à la tour du Temple pendant la captivité de Louis XVI. — Dernières heures de Louis XVI, par l'abbé **Edgeworth de Firmont.** — Récit des événements arrivés au Temple depuis le 13 avril 1792 jusqu'à la mort du Dauphin Louis XVII, par la duchesse d'**Angoulême.** — **Duc de Montpensier.** — **Riouffe.** 1 vol.
Duclos. *Mémoires secrets* sur le règne de Louis XIV. — La Régence et le règne de Louis XV. — Ministère du duc de Bourbon. — Ministère du cardinal de Fleury. 1 vol.
Dumouriez. *Mémoires*, avec éclaircissements historiques et pièces officielles. 1 vol.
Dumouriez (suite). — **Louvet.** — **Daunou.** *Mémoires* pour servir à l'histoire de la Convention nationale (ouvrage inédit). 1 vol.
Genlis (Mme de). *Mémoires*. 1 vol.
Genlis (Mme de). *Souvenirs de Félicie*. — Duc de **Lévis.** *Souvenirs et portraits*. 1 vol.
Hausset (Mme du). *Mémoires sur Mme de Pompadour*. — **Bachaumont.** *Mémoires historiques et littéraires*. 1 vol.
Holland (lord). *Souvenirs*. — Mistress **Elliot.** *Journal*. 1 vol.
Journées de septembre 1792. Mon agonie de 38 heures, par **Jourgniac-Saint-Méard.** — Fruits amers de la Révolution. — Relation de l'abbé **Sicard.** — Déclaration de **Jourdan,** président de la section des Quatre-Nations. — Procès-verbaux de la Commune de Paris. 1 vol.
Lauzun. — **Tilly.** *Mémoires*. 1 vol.
Linguet, Dussaulx et Latude. *La Bastille*. 1 vol.
Marmontel. *Mémoires*. 1 vol.
Masson. *Mémoires secrets sur la Russie* et sur les mœurs de Saint-Pétersbourg à la fin du dix-huitième siècle. 1 vol.
Richelieu (duc de). *Mémoires*. 2 vol.
Roland (Mme). *Notices* historiques sur la Révolution. — Portraits et anecdotes. 1 vol.
Ségur (comte de) et prince de **Ligne.** *Mémoires et Pensées*. 2 vol.
Staal-Delaunay (Mme de). — Marquis d'**Argenson.** — **Madame,** mère du Régent. — **Saint-Simon,** extraits. 1 vol.
Thiébault. *Souvenirs de Berlin*. 2 vol.
Vaublanc. *Mémoires et Souvenirs*. 1 vol.
Weber. *Mémoires*, avec éclaircissements historiques et pièces officielles. 1 vol.

MÉMOIRES SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

PUBLIÉS AVEC NOTES PAR M. DE LESCURE

CHAQUE VOL. IN-18 JÉSUS, A 3 FR. 50 C. LE VOL.

Journées révolutionnaires et coups d'État. Extraits de Rœderer, Fiévée, Méda, Barras, Lucien Bonaparte, Lecouteulx de Canteleu. 2 vol.
La Vendée et Quiberon. 1 vol.
Brissot. 1 vol.
Mémoires sur l'émigration. 1 vol.
Mémoires sur les Comités et les Prisons. 1 vol.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 26 Treizième année 28 Juin 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. G. MONOD ET G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 371, 14 juin 1879 : Betham-Edwards, Holidays in Eastern France. Hurst a. Blackett. — Marion Durand, The first Afghan War and its Causes. Longmans. — Wright, Zechariah and his Prophecies, considered in Relation to Modern Criticism, with a Critical and Grammatical Commentary and New Translation. Hodder a. Stoughton (Cheyne). — Lord Teignmouth, Reminiscences of Many Years. Edinburgh, Douglas. (Davies : intéressant.) — Morel-Fatio, L'Espagne au xve et au xvie siècles, documents historiques et littéraires. Heilbronn, Henninger. (Pascual de Gayangos : très-bon, cp. *Revue critique*, 1878, n° 52, art. 244, p. 410.) — Current Literature. (Church, Spenser. Macmillan; Bulle, Geschichte der Jahre 1871 bis 1877. Leipzig, Duncker u. Humblot; Schmeidler, das russische Reich unter Kaiser Alexander II. Berlin, Griebeg). — Letters of the poet Ferdinand Freiligrath to the literary and musical Critic Henry S. Chorley. — Etymology of italian « coda » (L. L. Bonaparte). — Miklosich, Altslovenische Lautlehre. Wien, Braumüller. (Morfill.) — Roma Sotterranea, or an Account of the Roman Catacombs, especially of the Cemetery of S. Callixtus, compiled from the Works of de Rossi, with the Consent of the Author. New Edition, by Northcote a. Bronlow. Part. I. History. Longmans (Boase).

The Athenæum, n° 2694, 14 juin 1879 : Trollope, Thackeray (English Men of Letters). Macmillan. (Thackeray est le seul écrivain de sa génération, dont on n'a pas écrit la biographie; l'ouvrage de M. Trollope a causé quelque désappointement, car il ne contient rien de nouveau, mais il remplit parfaitement le but que s'est proposé l'éditeur de cette collection d'études littéraires.) — Lock, The Home of the Eddas. Sampson Low (Récit de voyages, pédantesque, lâche et plein de répétitions, mais en même temps ingénieux, instructif et rempli d'observations). — Encyclopaedia Britannica. Ninth Editions. Vols. VIII and IX. Edinburgh, Black. (L'article « Evolution » est de M. Sully; l'art. « Fine Arts » deM. Colvin; l'art. « Ethics » de M. Sidgwick; l'art. « English Literature » de M. Arnold; l'art. « French Literature » de M. Saintsbury; l'art. « Family » de M. Lang.) — Pearce, The Text-Book of Astrology. Vol. I. Cousins a. Co. — Symonds, Sketches and Studies in Italy. Smith, Elder a. Co. (Recueil d'essais sur Florence et les Médicis, sur Goldoni et Alfieri, sur Lucrèce, etc.; livre digne de tous les éloges.) — Classical School-Books. (Homer, Odyssey, Books XIII-XXIV by Merry. Oxford, Clarendon Press; Æschylus, Prometheus Bound, by Prickard. Oxford, Clarendon Press; Livy, Books XXI and XXII, Hannibal's First Campaign in Italy, by Capes. Macmillan; Tacitus, the Sixth Book of the Annals by Church.) — Palaeglottology, Etruscan, etc. (Clarke.) — Maudsley, The Pathology of Mind. Macmillan.

Zeitschrift für Kirchengeschichte, t. III, deuxième livraison, 1879 : Ulmann, Etude sur le plan d'une réforme de l'Eglise en Allemagne conçu par Maximilien Ier en 1510. — Max Lenz, Zwingle et le landgrave Philippe. — Victor Schultze, Revue critique des travaux relatifs à l'archéologie religieuse publiés de 1875 à 1878. — *Analectes*. Seidemann, Notes sur les *Epistolæ reformatorum* publiées dans le tome II de ce journal, p. 119. — Brieger, Addition aux dépêches de Centarini publiées par V. Schultze. — Linde, Lettre de Bucer à Melanchthon. — Ad. Harnack, L'auteur de la prophétie de Malachie De summis pontificibus (1590) et son but. — *Mélanges*. Krafft, Poésie satirique relative à la combustion du corps de droit canon et de la bulle d'excommunication par Luther le 10 décembre 1520. — Krafft, Lettre de Myconius à Luther du 3 mars 1539.

LA RENAISSANCE EN FRANCE

Paraîtra en livraisons ainsi divisées, plus la Préface et les Tables.

1re Livraison : *Flandre. — Artois. — Picardie.* — (Nord, Pas-de-Calais et Somme).
2e Livraison : *Ile-de-France.* — (Oise).
3e et 4e Livraisons : *Ile-de-France.* — (Aisne et Seine-et-Marne).
5e Livraison : *Ile-de-France.* — (Seine-et-Oise).
6e, 7e et 8e Livraisons : *Ile-de-France.* — (Seine).
9e Livraison : *Normandie.* — (Seine-Inférieure et Eure).
10e Livraison : *Normandie.* (Orne, Calvados et Manche).
11e Livraison : *Bretagne.* — (Ile-et-Vilaine, Côtes-du-Nord et Finistère).
12e Livraison : *Bretagne.* — (Morbihan et Loire-Inférieure).
13e Livraison : *Maine et Anjou.* — (Sarthe, Mayenne et Maine-et-Loire).
14e Livraison : *Touraine.* — (Indre-et-Loire).
15e Livraison : *Orléanais.* — (Loir-et-Cher).
16e Livraison : *Orléanais.* — (Eure-et-Loir et Loiret).
17e Livraison : *Berry.— Nivernais et Bourbonnais.*— (Cher, Indre, Nièvre et Allier).
18e Livraison : *Poitou. — Aunis et Saintonge.* — (Vienne, Deux-Sèvres, Vendée et Charente-Inférieure).
19e Livraison : *Angoumois. — Limousin. — Marche et Auvergne.* — (Charente, Haute-Vienne, Corrèze, Creuse, Puy-de-Dôme et Cantal).
20e Livraison : *Guyenne.* — (Dordogne, Lot et Aveyron).
21e Livraison : *Guyenne.* — (Gironde, Lot-et-Garonne et Tarn-et-Garonne).
22e Livraison : *Gascogne et Béarn.* — (Hautes-Pyrénées, Gers, Landes et Basses-Pyrénées).
23e Livraison : *Languedoc et Comté de Foix.* — (Haute-Garonne, Ariège).
24e Livraison : *Languedoc et Roussillon.* — (Tarn, Aude, Pyrénées-Orientales, Hérault, Gard, Lozère, Haute-Loire et Ardèche).
25e *Comtat-Venaisstn.— Provence et Comté de Nice.*— (Vaucluse, Bouches-du-Rhône, Var, Basses-Alpes et Alpes-Maritimes).
26e Livraison : *Dauphiné et Lyonnais.* — (Hautes-Alpes, Drôme, Isère, Rhône et Loire).
27e Livraison : *Bourgogne et Franche-Comté.* — (Ain, Jura, Doubs et Haute-Saône).
28e Livraison : *Bourgogne.* — (Saône-et-Loire, Côte-d'or et Yonne).
29e Livraison : *Champagne.* — (Aube, Marne, Haute-Marne et Ardennes).
30e Livraison : *Lorraine et et Alsace.* — (Meurthe-et-Moselle, Meuse, Vosges et province dite d'Alsace-Lorraine).

Planches de la première livraison.

Hors texte : I. Bourse de Lille. — II. Le clocher de Saint-Amand. — III. Tombeau de Charles de Lalaing. — IV. Tombeau de Sidrach de Lalaing. — V. Eglise de Tilloloy.

Dans le texte : Intérieur de la Bourse, à Lille. — Maison des Remy, à Douay. — Figure du roi Midas, à la Bourse de Lille. — Frise du tombeau de Sidrach de Lalaing, à Saint-Omer. — Hôtel de Ville d'Arras. — Date de construction de l'hôtel de ville d'Arras. — Bailliage d'Aire. — Date de construction de la bretèche du bailliage d'Aire. — Partie antérieure du tombeau de Raoul de Lannoy, à Folleville. — Porte Montre-Ecu, à Amiens. L'architecte Trupin. — Maison de la rue des Vergeaux, à Amiens. — Vanteaux sculptés de l'église Saint-Wulfran, à Abbeville. — Tombeau du cardinal Hémard. — Tombeau de Raoul de Lannoy, à Folleville. — Détail de la maison de la rue des Vergeaux, à Amiens.

Planches de la deuxième livraison.

Hors texte : I. Vantaux de la porte méridionale de la cathédrale de Beauvais. — II. Grand bas-relief tiré des vantaux précédents. — III. Arcades du château de Sarcus. — Petit château de Chantilly.

Dans le texte : La légende de saint Eustache, vitrail exécuté par Jean le Prince, en 1554, à Saint-Etienne de Beauvais. — L'arbre de Jessé, vitrail exécuté par Engrand Le Prince, vers 1518, à Saint-Etienne de Beauvais. — Monument funéraire, à Maignelay. — Portail de l'église de Montjavoult. — Détail du portail de Montjavoult. — Fenêtre du château de Sarcus. — Le petit château de Chantilly; vue prise du côté du jardin. — Le manoir de Huleux. — Cheminée du manoir de Huleux. — Porte de 1537, à Crépy-en-Valois.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

TREIZIÈME ANNÉE

II

(Nouvelle Série. — Tome VIII)

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la Rédaction : M. A. Chuquet

TREIZIÈME ANNÉE

SECOND SEMESTRE

Nouvelle Série. — Tome VIII

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC

28, RUE BONAPARTE, 28

1879

ANNÉE 1879

TABLE DU SECOND SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

Variétés.

art. pages

TABLE PAR ORDRE DE MATIÈRES

Langues et littératures orientales.

Antiquité latine.

Archéologie.

Linguistique.

Théologie.

Langues et littératures celtiques.

Langues et littératures germaniques.

Géographie et ethnographie.

Beaux-Arts.

Pédagogie.

Bibliographie.

CHRONIQUES.

COMPTES-RENDUS DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES (par M. Julien Havet)

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE

Allemands

Américains

Anglais

Belges

Italiens

RUSSES

BIBLIOGRAPHIE

LE PUY, IMPRIMERIE MARCHESSOU FILS, BOULEVARD SAINT-LAURENT, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 5 Juillet — 1879

A NOS LECTEURS

La nécessité où s'est trouvé M. Bréal d'abandonner la direction de la *Revue critique* a paru à nos lecteurs aussi pénible qu'à nous. Plusieurs d'entre eux ne se sont pas bornés à s'affliger de ce départ; ils s'en sont alarmés. Les études orientales, disaient-ils, ne seront plus représentées dans le comité de rédaction, où déjà les études classiques ont cessé de l'être depuis la mort de C. de la Berge; restreinte de plus en plus à l'histoire et à la philologie moderne, la *Revue critique* n'aura plus de raison d'être à côté de la *Revue historique* et de la *Romania*. Ces craintes seraient fondées si nous n'avions cherché à combler au plus vite les vides sensibles qui se sont faits dans notre petit groupe. Mais on doit reconnaître que, loin de s'acheminer vers une mort prochaine, la *Revue* reçoit un surcroît de vitalité en s'adjoignant des forces jeunes et dévouées comme celles dont nous avons obtenu le concours. MM. Stanislas Guyard et Charles Graux sont connus de tous nos lecteurs ; nous ne pouvons faire ici leur éloge. M. Guyard, comme secrétaire, a relevé notre recueil autrefois sérieusement menacé; M. Graux lui a donné depuis trois ans des articles qui, entre autres mérites, avaient celui d'être parfaitement conformes à l'esprit que nous avons cherché à faire prévaloir dans la critique. Sous sa direction, la *Revue* fera enfin à l'antiquité classique la place considérable que nous avons toujours voulu lui accorder, sans y être parvenus jusqu'ici. Les études orientales, par le concours de M. Guyard, verront se maintenir et s'accroître l'importance qu'elles ont prise ici; les travaux consacrés à l'histoire des antiques civilisations de l'Orient seront notamment l'objet d'une attention soutenue. Voilà donc reconstitué le quadrige primitif avec lequel nous sommes, il y a plus de treize ans, entrés en campagne. Les chevaux, sauf un, ont plusieurs fois changé; quatre, pour diverses causes, se sont arrêtés ou éloignés; un a

succombé. Ceux qui tirent aujourd'hui sont en train et prêts à bien faire; ils vont d'ensemble et ne demandent pas mieux que d'entreprendre une longue traite côte à côte. Espérons que rien ne les séparera prématurément et que, pendant bien des années, ils feront allègrement marcher le char auquel ils se sont attelés.

---

123. — **Les Celtes, la Gaule celtique,** étude critique par L. DE VALROGER. Paris, Didier, 1879, in-8° VII et 360 pages. — Prix : 7 fr. 50.

Il n'existe pas d'histoire du droit français écrite en notre langue, puisque celle de Laferrière, d'ailleurs si faiblement composée, n'a pas été achevée [1]. Si on veut lire une histoire du droit français, il faut se contenter des livres de Guillaume Schæffner [2] et de Warnkœnig [3], tous deux écrits en allemand. Ce n'est pas que l'histoire du droit ne soit cultivée en France par des savants éminents, mais tous, jusqu'à présent, se sont contentés de publier des monographies. MM. Laboulaye, Giraud, de Rozière, malgré l'autorité légitime qu'ils doivent aux travaux par lesquels ils ont chacun mis en lumière tant de points obscurs de notre vieux droit, n'ont pas eu la hardiesse de nous en offrir un tableau d'ensemble.

Quelques anciens élèves de l'école des Chartes, juristes en même temps qu'érudits, se rappellent encore l'émotion avec laquelle ils ont assisté, en 1850, au concours alors ouvert pour la chaire d'histoire du droit à la Faculté de Paris. Le talent que M. de Valroger déploya dans les épreuves orales et qui lui assura le succès, donnait des espérances que jusqu'ici sa plume n'a pas réalisées [4]. Le volume dont j'ai à rendre compte, doit-il être le premier de l'ouvrage que les débuts si brillants du savant professeur nous avaient fait attendre de lui? Est-ce ainsi que nous devons entendre les derniers mots, d'ailleurs si justes, de ce livre : « l'époque celtique n'est pas le vrai commencement du droit français, elle n'en est « que la préface ? »

Si M. de V. a l'intention de continuer ce travail et de laisser après lui une trace écrite de trente années d'enseignement, le volume dont il est question a des qualités qui peuvent nous faire désirer l'exécution de ce projet. L'auteur a un vrai talent d'exposition; c'est un esprit sage, sans enthousiasme, et, sans être un érudit au sens le plus élevé du mot, il a

1. *Histoire du droit civil de Rome et du droit français* par M. F. Laferrière. Paris, 1846-1858, six volumes in-8°.

2. *Geschichte der Rechtsverfassung Frankreichs* von Wilhelm Schaeffner. Francfort-sur-le-Mein, 1845-1850, 4 volumes in-8°.

3. *Franzoesische Staats und Rechtsgeschichte.* Bâle, 1846, 3 volumes in-8°.

4. Voy. dans la *Rev. crit.* 2e année, 2e semestre (1867) p. 311, le compte-rendu d'un précédent ouvrage du même auteur.

une supériorité considérable sur tous ceux qui, avant lui, ont traité le même sujet. On peut donc recommander la lecture de son livre, mais je crois être plus utile en signalant ses défauts qu'en insistant sur ses mérites.

Je commence par le plan. M. de V. a divisé son livre en quatre parties : 1° les temps primitifs de la Gaule ; 2° les Gaulois dans les temps historiques, d'après les anciens ; 3° vues nouvelles de la science contemporaine, les peuples de langue celtique, leur histoire, leurs vieilles littératures ; 4° les problèmes. La première partie est une sorte d'introduction à la seconde, et la troisième est une introduction à la quatrième : la seconde et la quatrième traitent exactement les mêmes sujets. Veut-on, par exemple, savoir ce que M. de V. pense de la religion celtique ? Il faut lire le chap. IX de la deuxième partie et le chap. II de la quatrième. Dans l'un on trouvera la religion celtique étudiée d'après les monuments de la littérature antique, dans l'autre on la verra étudiée d'après ceux de la littérature néo-celtique. Le résultat manque de clarté. M. de V. aurait dû suivre le plan de J. Grimm qui, dans ses *Deutsche Rechtsalterthümer*, adopte l'ordre des matières et réunit, dans chacun de ses chapitres, les textes de l'antiquité à ceux du moyen âge en les expliquant les uns par les autres.

Prenons comme exemple le chapitre 1er du livre Ier de Grimm, *der Herrschende*, « le prince »[1].

Le savant allemand débute par le passage de Tacite, *Germanie*, 7, où l'auteur latin nous apprend ce qu'il sait du principe monarchique chez les ancêtres des Allemands modernes, puis J. Grimm place à la suite et commente les textes que nous fournissent sur le même sujet d'abord les historiens de l'époque romaine postérieurs à Tacite, ensuite les documents du moyen âge. De la comparaison de ces monuments d'âges différents, l'idée germanique ressort clairement ; tandis que l'idée celtique reste quelque peu obscure après la lecture du livre de M. de V. On voit que les Allemands savent parfois « faire un livre » mieux que les Français qui prétendent avoir le monopole de cet art.

De cette critique générale, je passe à des points de détail : 1° M. de V. ne me paraît pas avoir toujours su tirer bon parti des auteurs de l'antiquité qui parlent des Celtes ; 2° il ne connaît pas assez les langues ni les littératures néo-celtiques.

Je dis d'abord que, suivant moi, il n'a pas toujours su tirer bon parti des auteurs de l'antiquité qui parlent des Celtes. Voici un exemple. P. 154, M. de V. soutient que les Druides enseignaient la doctrine pythagoricienne de la métempsycose. C'est une erreur évidente. Sans doute Diodore de Sicile, copié depuis par divers auteurs, a cru que la doctrine des Gaulois sur l'immortalité de l'âme était identique à celle de Pythagore[2] : mais il a fait en cela une confu-

1. Seconde édition, p. 229.
2. Diodore, l. V, c. XXVIII, § 6; édition Didot, t. I, p. 271.

sion certaine. Suivant Pythagore, les âmes des justes étaient, après la mort, conduites par Hermès dans les régions les plus élevées de l'air où elles se passaient de corps ; les âmes impures étaient, à titre d'expiation, condamnées à vivre un certain temps dans des corps d'animaux et d'hommes, et c'était seulement après avoir subi cette pénitence qu'elles atteignaient le séjour des âmes des justes et pouvaient vivre de la même vie incorporelle [1]. La métempsycose est donc une peine infligée aux méchants, c'est sur la terre qu'elle est subie : les corps dans lesquels l'âme impure est reléguée sont ceux que nous touchons et que nous voyons.

La doctrine druidique est toute différente. *Tous* les morts reçoivent un corps nouveau : il ne s'agit donc pas ici d'une peine. Ce corps nouveau ne se trouve pas sur la terre que nous habitons : les âmes des morts en prennent possession dans un autre monde, *orbe alio* [2], dans le pays des morts, *ad manes* [3]. Avec ce corps nouveau, l'âme du défunt retrouve, dans cette seconde patrie, tous les objets placés dans la tombe autour de son corps terrestre, ou brûlés dans la cérémonie des funérailles : armes, vêtements, esclaves, jusqu'à des lettres missives, ou des titres de créance. Tel était l'enseignement des Druides, si nous nous en rapportons aux textes classiques.

Si M. de V. avait connu un peu la langue et la littérature de l'Irlande, il aurait pu, en regard des textes que César, Lucain, Pomponius Méla, etc., nous offrent sur la doctrine celtique de l'immortalité de l'âme, mettre les textes irlandais que nous fournissent les cycles épiques de Cûchulain et d'Oisin.

Ainsi la légende de la mort de Condla nous donne un nom irlandais du corps des défunts dans l'autre monde, c'est *delb* [4]. *Delb*, dans le Priscien de Saint-Gall, VIIIe siècle, dans le Saint Paul de Wurzbourg, IXe siècle, traduit le latin *imago*, *forma* et *species* [5]. Cormac nous donne *delb* pour le terme qui servait à désigner les images des dieux des Irlandais payens, c'est-à-dire pour l'équivalent du grec εἴδωλον [6]. Or εἴδωλον est chez Homère le nom du corps qui accompagne l'âme des défunts dans l'Hadès [7]. L'Hadès, le pays des morts, s'appelle *sid* dans la littérature irlandaise, c'est le pays des dieux. La légende de Midir et de la reine Etain nous apprend que là hommes et femmes, avec des couronnes d'or sur la tête, passent la vie à s'enivrer avec de la bière et à manger du porc frais [8]. Or, c'est la doctrine qui, au cinquième siècle avant J.-C.,

1. Voir les textes réunis par M. Mullach, *Fragmenta philosophorum graecorum* de la collection Didot, t. II, p. x.
2. Lucain, *Pharsale*, I, 457.
3. Pomponius Mela, III, 2.
4. Windisch, *Kurzgefasste irische Grammatik*, p. 119. Cp. *Revue critique*, 1879, n° 16, art. 64, p. 293.
5. Zeuss, *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 242-245.
6. *Sanas Chormaic* chez Whitley Stokes, *Three irish glossaries*, p. 25.
7. *Iliade*, XXIII, 72, 105 ; *Odyssée*, XI, 213, 476.
8. Voir le texte original, chez O'Curry, *On the manners*, t. III, p. 191-192.

était, en Grèce, attribuée au mythique Musée : Musée, dit Platon, conduit les justes dans l'Hadès où, couronnés de fleurs, ils passent toute leur existence dans une éternelle ivresse [1]. Cette doctrine, étrangère à l'*Odyssée* où les morts ne sont point admis aux festins des dieux [2], commence à poindre dans la Télémachie [3], et a formellement pénétré dans les *Opera et dies* d'Hésiode : c'est par elle que s'explique l'utilité de la triple récolte produite chaque année par les νῆσοι μακάρων, c'est-à-dire par les îles des bienheureux, ou plus exactement des dieux, où habitent les héros qui ont péri dans la guerre de Troie et dans celle de Thèbes [4]. Voilà la vraie doctrine sacerdotale et populaire de la Grèce antique et des Celtes. La métempsycose pythagoricienne n'a jamais été, dans le monde européen, que la conception bizarre de quelques lettrés. Les monuments de l'antiquité qui nous font connaître la doctrine celtique sur ce point trouvent dans les textes néo-celtiques un commentaire précieux.

Il est regrettable que M. de V. connaisse si peu la littérature de l'Irlande : quand il parle des mss. irlandais de la première époque, VIII[e] et IX[e] siècle, voici comment il s'exprime : « Les seuls monuments authentiques sont quelques gloses contenues dans un manuscrit du IX[e] siècle, « que M. Nigra a publiées » (p. 503). Et les mss. de Wurzbourg, de Milan, de Cambrai, de Turin, de Leyde, de Nancy, de Berne, de Carlsruhe, le livre d'Armagh, le *liber hymnorum,* le livre de Deir? Si M. de V. avait lu la préface de la *Grammatica celtica*, il y aurait trouvé la nomenclature des textes dont Zeuss et Ebel se sont servis, or ces deux savants ne se sont pas contentés du ms. 904 de Saint-Gall, qui a fait l'objet de la publication de M. Nigra. De la seconde époque de la paléographie irlandaise, XI[e]- XII[e] siècle, qui est représentée par trois manuscrits, le psautier de Southampton, le *Lebor na huidre*, le livre de Leinster, M. de V. ne trouve à citer (p. 336) que le troisième et le donne pour le plus ancien. Ce n'est point encore là-dessus qu'il est le plus mal renseigné. Les trois cents inscriptions irlandaises publiées 1° de 1872 à 1878 par M[lle] Stokes, *Christian inscriptions in the irish language* (VII[e]-XV[e] siècles), 2° en 1876 par M. Hübner, *Inscriptions Britanniæ christianæ* (450-750 après J.-C.) n'existent pas pour le savant professeur. « Les inscriptions font défaut, » dit-il, p. 503 [5].

---

1. *De Republica*, livre II, Platon de Didot, t. II, p. 26.

2. L'Héraclès divinisé a chez les dieux une femme et prend part aux festins, tandis que l'Héraclès qui est avec les morts n'a d'autre distraction que de porter son arc. *Odyssée*, XI, 602-608.

3. Les quatre premiers livres de l'*Odyssée*. Voir livre IV, v. 561-569.

4. *Opera et dies*, v. 172-173. Sur le vrai sens du mot μάκαρ, voir Curtius, *Griechische Etymologie*, 4[e] édition, p. 161.

5. Les inscriptions celtiques comprises dans le volume de M. Hübner sont irlandaises pour la plupart, quoique écrites en Grande-Bretagne. Il existe en outre en Irlande des inscriptions ogamiques dont Ebel et M. Whitley Stokes ont tiré fort bon parti; mais l'absence d'un recueil de ces inscriptions les rend très-difficiles à consulter.

Quand de la littérature M. de V. passe au droit irlandais, il le fait très adroitement. Il est impossible de côtoyer plus habilement les difficultés d'une langue qu'on ignore. Mais M. de V. n'a pas toujours réussi à éviter l'écueil. Voici un exemple :

Un des usages les plus curieux de la procédure irlandaise est celui du jeûne que l'homme de classe inférieure observait à la porte de son débiteur de classe supérieure avant la saisie. M. Sullivan, savant irlandais, s'est demandé si le jeûne en question devait être entendu dans un sens rigoureux, et consister en une privation *absolue* de nourriture. M. de V. a compris que M. Sullivan avait contesté au terme juridique irlandais le sens de jeûne. M. de V. commet là un contre-sens. Le verbe dont se sert le *Senchus Mór* pour exprimer l'idée de jeûne, dans le cas dont il s'agit, est *troiscim*, à l'infinitif *troscud :* on le trouve dans le texte aux p. 112, 116 et 118 et dans la glose aux pages 82, 92, 98, 114, 120, 278 du tome I[er] des *Ancient laws of Ireland*. C'est le verbe qui, par exemple, rend le *jejunasset* de la *Vulgate,* saint Mathieu, IV, 2, dans les deux traductions gaéliques, dans celle d'Irlande et dans celle d'Ecosse. Le sens de ce verbe n'est donc pas douteux. Il ressort du reste clairement de la glose de la page 117, t. I des *Ancient laws* où il est dit que le créancier doit, sous certaines peines pécuniaires, offrir à manger au débiteur qui remplit la formalité juridique désignée par ce verbe.

Une étude de ces textes judiciaires irlandais aurait pu fournir à M. de V. des éléments d'information analogues à ceux que J. Grimm a recueillis dans les textes judiciaires germaniques du moyen-âge; il y aurait trouvé l'explication et le développement des indications si insuffisantes que les Anciens nous ont laissées sur les institutions celtiques.

Ainsi M. de V. analyse dans son texte et reproduit en note, p. 114-115, des passages d'auteurs de l'époque classique qui nous montrent, au premier siècle avant Jésus-Christ, la population de la Gaule divisée en deux classes, les *equites* et la plèbe. Les *equites,* ou la noblesse, tiennent sous leur dépendance les hommes de la plèbe en leur faisant des prêts. Ces hommes de la plèbe, dit César, *aere alieno premuntur* (VI, 13); ailleurs le grand capitaine les appelle *obaerati* (I, 4). En quoi consistaient les prêts que la plèbe recevait des *equites?* La question n'a pas préoccupé M. de V.; elle est cependant d'une importance fondamentale pour quiconque veut étudier le droit public et privé de la Gaule. Je crois pouvoir affirmer que ces prêts consistaient en bétail. Le Gaulois, avant la conquête romaine, vivait presque exclusivement du produit de ses troupeaux. C'est ce qu'au second siècle avant notre ère, Polybe, II, 17, exprime par le verbe κρεωφαγεῖν, quand il parle des Gaulois qui envahirent l'Italie du Nord vers le commencement du quatrième siècle avant J.-C. et après l'établissement de la domination romaine dans la Gaule transalpine. Strabon, à la fin du premier siècle avant Jésus-Christ, dit encore la même chose des habitants de ce pays : τροφὴ δὲ πλείστη μετὰ γάλακτος

καὶ κρεῶν παντοίων, μάλιστα δὲ τῶν ὑείων [1]. M. de V., p. 91-92, insiste sur l'importance de l'agriculture en Gaule avant la conquête romaine, mais les textes qu'il cite appartiennent à Pline le Naturaliste et sont, par conséquent, postérieurs d'un siècle à la conquête. Strabon parle aussi de l'agriculture gauloise, mais comme d'un fait contemporain et d'importance récente ; les Gaulois, nous dit-il, sont devenus agriculteurs par force depuis la conquête : νῦν δ'ἀναγκάζονται γεωργεῖν καταθέμενοι τὰ ὅπλα [2]. Je ne dis pas que l'agriculture fût inconnue aux Gaulois avant la conquête romaine, je dis qu'elle avait chez eux peu d'importance alors, que le pâturage tenait le premier rang, que, par conséquent, la propriété commune des tribus avait une importance considérable ; je dis que, dans les fortunes privées, la propriété immobilière tenait une place secondaire, que les animaux domestiques constituaient l'élément fondamental de la propriété privée. C'est ce que nous trouvons plus tard en Irlande dans le *Senchus Môr* : la *Flaith*, d'un côté — c'est la noblesse, — est propriétaire du bétail ; elle en confie une partie aux *aithec* [3], c'est-à-dire à la plèbe, à charge de diverses redevances en nature et de divers services corporels. Il n'y a pas à objecter la date récente des mss. du *Senchus Môr*. On rencontre déjà les deux termes de *flaith* et d'*aithec* opposés l'un à l'autre dans le livre d'Armagh, manuscrit du IXe siècle [4], et les annales d'Irlande mentionnent une insurrection des *aithech* au premier siècle de notre ère [5]. *Aithech* dérive d'*aite* qui, au VIIIe siècle, rend le latin *foenus* dans le ms. de Saint-Gall [6], *aithech* signifie, par conséquent, « celui qui paie des intérêts [7] ». C'est l'équivalent irlandais des *obaerati* gaulois de César. Ces *obaerati* payaient donc leurs intérêts au moyen de redevances en nature, principalement en bétail, et au moyen de services corporels, et c'est en bétail que consistait leur dette. On aurait grand tort de les assimiler soit à nos débiteurs modernes, qui ont reçu une somme d'argent et qui servent en argent les intérêts de cette somme, soit aux serfs et aux vilains du moyen âge qui tenaient un immeuble de leur seigneur.

---

1. Strabon, l. IV, c. IV, § 2 ; édition Didot, p. 163.

2. Strabon, livre IV, c. I, § 2, édition Didot, p. 147.

3. *Ancient laws of Ireland*, t. I, p. 40 ; t. II, p. 290, 214 ; t. III, p. 106. *Cele, ceile*, qui, dans les manuscrits de Saint-Gall et de Wurtzbourg, signifie le plus souvent *socius, maritus*, est très-souvent employé comme synonyme d'*aithech* dans les monuments de la jurisprudence irlandaise, de là le nom de *Ceile Dé*, « clients de Dieu », porté par les moines irlandais.

4. Whitley-Stokes, *Goidilica*, 1re édition, p. 93,

5. *Annals of the four Masters*, édition d'O'Donovan, t. I, p. 94-99 ; O'Curry, *Mss. Materials*, p. 262-264.

6. Nigra, *Reliquie Celtice*, I, 41. Suivant M. Nigra ce ms. n'est que de la première moitié du IXe siècle.

7. Une glose du *Senchus Môr*, *Ancient laws of Ireland*, t. I, p. 40, explique le mot *aithech* par *Inti diana coir aithi fiach*. « O'Donovan a traduit : *he for whom it is proper to pay dets*. Il rend *aithi* par payement (*Supplément à O'Reilly*, p. 569), tandis que *aithi* veut dire « intérêts ».

Dans une société où l'élément pastoral avait une prédominence presque exclusive, le régime des biens entre époux, tel que César l'expose, semble tout simple, quoique M. de V. le déclare incompréhensible p. 171 : *Viri, quantas pecunias ab uxoribus dotis nomine acceperunt, tantas ex suis bonis, aestimatione facta, cum dotibus communicant. Hujus pecuniæ ratio habetur, fructusque servantur. Uter eorum vita superavit, ad eum pars utriusque cum fructibus superiorum temporum pervenit* (VI, 19). Si les *pecuniae* avaient été des champs, et qu'il eût fallu en garder indéfiniment les récoltes, le système dont parle César eût été ridicule : mais les *pecuniae* des Gaulois de César étaient des troupeaux de vaches, de moutons, de porcs ; c'étaient des chevaux, quelquefois des esclaves. Sans doute, le mari devait les conserver autant que possible ; mais cela ne veut pas dire qu'il n'eût le droit de faire abattre, à l'âge consacré par la coutume, les vaches, les porcs, les moutons compris dans son apport et dans celui de sa femme. Il devait garder les fruits, c'est-à-dire les veaux, les agneaux, les petits cochons, les poulains, les enfants des esclaves, le croît en un mot ; mais cette obligation ne peut s'entendre d'une façon absolue et en ce sens que le mari n'eût pas le droit de manger, de faire manger à sa femme, les veaux, les agneaux, les petits cochons dont la conservation ne remplissait pas les conditions régulières d'une bonne administration, d'une administration telle que le voulait l'usage. On ne peut admettre que la loi lui imposât l'obligation de laisser mourir ses bestiaux de vieillesse ou de maladie : le contrat de mariage, mentionné par César, doit s'entendre d'une manière sensée, c'est le cheptel à moitié du *Code civil*, articles 1818-1820, combiné avec le préciput conventionnel des articles 1515 et 1519. Cette interprétation, la seule interprétation raisonnable, nous est offerte par l'organisation de la propriété irlandaise telle que le *Senchus Môr* nous la montre. La fortune privée n'y consiste guère qu'en animaux domestiques et en esclaves.

Rien de plus archaïque dans l'histoire indo-européenne. Comment douter de l'antiquité d'un système économique où, par exemple, la monnaie de compte la plus élevée est la femme esclave, divisée en trois bêtes à corne ? Ici, l'Irlande chrétienne nous a conservé pétrifié un débris d'un état social contemporain de l'*Iliade*. Le cours légal de l'esclave irlandaise est le cours moyen de l'esclave grecque de l'époque homérique : c'est par exception que chez Homère une femme d'un talent rare vaut quatre vaches :

Ἀνδρὶ δὲ νικηθέντι γυναῖκ'ἐς μέσσον ἔθηκεν,
Πολλὰ δ'ἐπίστατο ἔργα, τίον δὲ ἑ τεσσαράβοιον [1].

Si l'Irlande du *Senchus Môr* ressemble sur certains points à la Grèce homérique, à plus forte raison elle reproduit les principaux traits de la société gauloise du temps de César.

---

1. *Iliade*, XXIII, 704-705.

Voilà quelques exemples de ce que j'aurais voulu lire dans le livre de M. de V. et de ce que je regrette de n'y pas trouver.

Quoiqu'il en soit de ces critiques, puisque M. de V. a écrit cette « préface » à l'histoire du droit français, puisse-t-il bientôt nous donner l'histoire elle-même! Ce sera un démenti à l'injuste préjugé qui fait croire à quelques esprits chagrins que la Faculté de droit de Paris est le tombeau des talents éclos en province, et que, si M. de Valroger eût été bien inspiré, il serait, dans son intérêt comme dans le nôtre, resté à Caen le collègue de M. Demolombe.

H. d'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

---

124. — V. DURUY. **Mémoire sur les tribuni militum a populo.** Paris, Imprimerie nationale. 1878, in-4° de 32 p.

— **Mémoire sur la formation historique des deux classes de citoyens romains désignés sous le noms d'honestiores et d'humiliores.** Paris, Imprimerie nationale. 1878, in-4° de 28 p. (1).

Plusieurs inscriptions, trouvées en Italie, nous font connaître des personnages qui furent *tribuni militum a populo.* On croit généralement que c'étaient là des « magistrats de Rome » élus par le peuple romain, de « vrais tribuns légionnaires ». M. Duruy n'accepte pas cette hypothèse. Il démontre que les tribuns des légions romaines ne se sont jamais appelés *tribuni militum a populo,* que d'ailleurs la dernière mention qui soit faite du tribunat légionnaire électif est de l'année 70 av. J.-C., et que les inscriptions dont il s'agit ici sont toutes bien postérieures à cette date. Il pense que ces *trib. mil. a pop.* étaient « des dignitaires municipaux, non des fonctionnaires de l'état » : il voit en eux « les chefs du service militaire dans les colonies ou les municipes ». Il établit que l'empire laissait le plus souvent aux provinciaux le soin « de faire la police de leur territoire »; les villes avaient « des armes, des prisons, des captifs à surveiller, une garde de police à commander, des bandits à contenir, des recrues à lever et à mettre en route pour les légions ou les cohortes auxiliaires ». Le chef qui centralisait dans ses mains tout ce service était probablement en Italie le *tribunus militum a populo,* et était sans doute élu comme les autres magistrats.

Ces conclusions paraissent inattaquables et la question semble résolue par M. D. d'une façon définitive.

Dans un second mémoire, M. D. examine comment il se fait que, sous l'empire, la loi admette pour un crime deux sortes de peines, les unes, plus douces, réservées aux *honestiores,* les autres, plus sévères, destinées aux *humiliores.* Il remarque que Rome fut toujours une cité

1. Ces deux mémoires ont été lus à l'Acad. des inscr. et belles-lettres. Ils se trouvent reproduits en appendice à la fin du t. V de l'*Hist. des Rom.* de M. Duruy.

aristocratique, et qu'à cet égard les provinces se modelèrent sur elle. « La société romaine, gouvernée d'abord par une aristocratie de naissance, ensuite par une aristocratie d'argent, n'eut jamais que du dédain pour les citoyens pauvres et pour les artisans, même aux beaux jours de la liberté républicaine. Il n'y eut pas davantage d'égalité pour les hommes libres des provinces, après qu'on leur eut concédé le droit de cité. L'empire effaça bien la différence établie entre le *civis* et le *peregrinus*, mais il la reporta entre le riche et le pauvre. » Des mœurs, ce mépris pour le pauvre passa dans la législation. Déjà, sous Auguste, le jurisconsulte Labéon interdisait l'action de dol à l'*humilis* contre celui « qui dignitate excellit ». Mais « cette inégalité n'est déterminée que par des conditions morales, *vita emendatior* ». Gaius va plus loin; « il ne cherche plus dans l'ordre moral la distinction qu'il convient d'établir pour la pénalité; il veut celle-ci plus douce pour le magistrat ou le décurion, quel qu'il soit. » Puis des rescrits impériaux décident, contrairement à la loi *Porcia*, que les *tenuiores homines* pourront être battus de verges; ils les dépouillent ainsi d'un des privilèges du citoyen romain. Enfin le Digeste frappe d'incapacité légale, à côté des *infames*, tous les pauvres. « Il ne paraîtra pas téméraire, ajoute M. D., d'appliquer à la loi pénale le criterium qui, après avoir été appliqué à la loi politique, servait à la loi judiciaire, et de penser que l'homme déclaré indigne de paraître en justice comme accusateur devait, lorsqu'il y venait en accusé, être regardé comme indigne des adoucissements accordés au rang, à la dignité, à la richesse. » Or, pour être classé parmi les pauvres, il suffisait de posséder moins de 50 *aurei*, c'est-à-dire moins de 1,200 à 1,300 fr.; et un petit calcul de statistique comparée permet d'affirmer que cette catégorie comprenait « la plus grande partie de la population de l'empire ».

Le travail de M. Duruy, outre qu'il éclaire un intéressant point de droit, jette une vive lumière sur le caractère de la politique impériale, et fournit une rigoureuse démonstration de ce fait que les empereurs ne cessèrent de favoriser les progrès de l'aristocratie.

Paul Guiraud.

Rectification. — Dans le compte-rendu du Pascal de M. Molinier publié dans la *Revue critique* du 21 juin, il s'est glissé une erreur de fait que je m'empresse de rectifier. J'ai dit que l'édition de M. Havet avait été entreprise et exécutée à l'instigation de Victor Cousin, médiocrement satisfait du travail de M. Faugère. M. Havet a la bonté de m'avertir qu'il n'en est rien, et que l'édition de 1852 a été faite sur la seule demande de M. Dezobry, qui voulait avoir le Pascal nouveau pour la librairie classique. Ce n'est là qu'un détail, il est vrai; mais, pour le public lettré d'aujourd'hui comme, espérons-le, pour celui de demain, rien de ce qui touche à Pascal et à ses premiers éditeurs ne saurait être indifférent.

Salomon Reinach.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le docteur J. M. Rabbinowicz a publié chez Thorin les tomes II, III et IV de la *Législation civile du Talmud, nouveau commentaire et traduction critique du Traité Baba Bathra;* l'ouvrage complet formera cinq volumes; les tomes Ier et Ve paraîtront prochainement.

— La poésie alexandrine, quelque peu délaissée en France dans ces derniers temps, vient de trouver un historien consciencieux et habile dans M. Auguste Couat, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux. L'année dernière, M. Couat inaugurait une série très intéressante de travaux sur cette branche de la littérature grecque, en insérant dans l'*Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France* (année 1877) un exposé de la *Querelle de Callimaque et d'Apollonius de Rhodes.* Les *Remarques sur la date et la composition des Hymnes de Callimaque,* qui figurent dans le volume nouvellement distribué du même Annuaire (année 1878) établissent que ces Hymnes avaient été officiellement commandés à Callimaque par Ptolémée Philadelphe, à différentes dates échelonnées entre 278 et 248 (dates que M. Couat parvient à préciser toutes), pour être récités publiquement dans des fêtes religieuses, soit à Alexandrie même (Hymne 1); soit dans des villes conquises ou alliées, où le roi envoyait des « théories » pour y consolider son influence par l'association des cultes, savoir : à Délos (Hymne 4), à Ephèse (Hymne 3), au Triopium de Cnide (Hymne 6), à Cyrène (Hymne 2). Au surplus, l'éloge de la divinité n'est dans ces poésies qu'une occasion pour introduire, parfois directement, parfois sous le voile d'une allusion discrète, l'éloge de Philadelphe. On retrouve là l'histoire des triomphes de ce prince; et son portrait moral, naturellement flatté, s'y reflète fidèlement. M. Couat promet de continuer cette suite de mémoires. On sait que, dans le premier numéro des nouvelles Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux (voy. le n° du 31 mai dernier, *Variétés*), il a donné un article intitulé : *Le Musée d'Alexandrie sous les premiers Ptolémées,* qu'il présente comme une introduction à l'ensemble de ses recherches sur la poésie à Alexandrie. Il s'y montre au courant des principaux travaux qui ont paru depuis un demi-siècle sur l'installation matérielle et le fonctionnement des grands établissements littéraires fondés par les premiers Ptolémées : le Musée et les Bibliothèques. Il dépeint très-heureusement le mouvement et la vie littéraire de cette époque. Pour ne pas diminuer la clarté de l'exposition, il n'a pas touché aux grosses difficultés du sujet, comme celles qui concernent la pinacographie et la stichométrie, les *volumina commixta* ou *simplicia et digesta.* Espérons que M. Couat se verra conduit à les approfondir.

— L'ouvrage de M. de Mas Latrie sur l'île de Chypre, que nous avons récemment annoncé (*l'île de Chypre, sa situation présente et ses souvenirs du moyen âge.* Paris, Didot, 5 fr.), renferme trois parties : 1° la situation présente de l'île; conditions physiques et agricoles, districts de l'île, industrie, commerce, gouvernement (p. 1-118); 2° la construction de la carte de l'île (réimpression d'un mémoire paru en 1863 dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes,* 5e série, t. IV, p. 3, avec quelques compléments et quelques rectifications dans le texte et les notes, p. 118-203); 3° les souvenirs historiques : 1° Relations de l'île de Chypre avec l'Asie-Mineure au moyen âge (p. 204-340); 2° Inscriptions du moyen âge (p. 340-402); 3° Etat des principaux fiefs et des

terres du domaine royal sous les Français et les Vénitiens (p. 402-430). La carte de l'île, jointe au volume, est la carte dressée par MM. Didot pour leur édition des *Petits géographes grecs.*

— La *Collection des principaux cartulaires du diocèse de Troyes* par M. l'abbé Lalore, dont quatre volumes ont déjà paru (Cp. *Revue critique, chronique*, n° 23, p.425), comprendra neuf volumes ; le cinquième (*Cartulaire de Saint-Pierre de Troyes* et *Chartes de Saint-Urbain de Troyes*) et le sixième (*Cartulaire de l'abbaye de Montiéramey*) sont sous presse. (Thorin.)

— La notice de M. Casati sur le musée du château de Rosenborg, lue l'an dernier devant l'Académie des Inscriptions, vient de paraître en volume. (*Notice sur le musée du château de Rosenborg en Danemark, concluant à la création d'un musée historique de France.* Paris, Didier. In-8°, 62 pages, 5 francs). On sait que le château de Rosenborg (construit de 1606 à 1625) a été transformé en musée sous le nom de collection chronologique des rois de Danemark (*De Danske Kongers Kronologiske Samling*) ; en le parcourant, dit M. C., on parcourt toute l'histoire du Danemark, représentée par des monuments de l'époque, et l'on traverse successivement tous les règnes des souverains danois, depuis Christian IV. M. Casati passe en revue les objets d'art que renferme le musée de Rosenborg (le plus curieux et le plus ancien est *la corne d'Oldenbourg*), et propose la formation d'un musée historique semblable : ce musée d'archéologie nationale, bien distribué et disposé par ordre chronologique, c'est, dit-il, l'histoire en action, l'histoire saisissant les yeux en même temps que l'esprit ; il croit que les Tuileries seraient « un cadre très-bien approprié à une collection de ce genre. » Des notes complémentaires ajoutées par M. C. à son étude concernent le musée du *Prinzen-Palais*, des faïences danoises inédites, les vases à boire aux XIV° et XV° siècles, etc. M. Casati s'est beaucoup servi du catalogue descriptif du château de Rosenborg publié en danois par M. Carl Andersen.

— La librairie Trübner a fait paraître la première livraison de l'*Hortus deliciarum* de l'abbesse Herrade de Landsperg (*Hortus deliciarum*, par l'abbesse Herrade de Landsperg, reproduction héliographique d'une série de miniatures, calquées sur l'original de ce manuscrit du XII° siècle, texte explicatif par le chanoine Straub). On sait que l'*Hortus deliciarum*, dédié par Herrade aux religieuses de Hohenburg, était une vaste compilation, composée de citations tirées des Saintes Ecritures, des Pères de l'Eglise, des historiens sacrés et profanes, etc. L'abbesse y avait déposé la somme des connaissances de son temps. Ce manuscrit était orné de précieuses miniatures qui en faisaient comme une galerie de tableaux du XII° siècle. Il a été détruit pendant le bombardement de Strasbourg (nuit du 24 au 25 août 1870). Mais on savait qu'à des époques différentes un grand nombre de calques avaient été exécutés sur l'original. La *Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace* a eu l'heureuse idée de réunir ces fragments et de reconstruire ainsi, autant que possible, le manuscrit perdu. En ajoutant les calques retrouvés aux reproductions déjà publiées dans le livre d'Engelhardt, *Herrad von Landsperg und ihr Werk* (Stuttgart et Tubingue, 1878), on est arrivé au chiffre de 160. Tous ces calques sont reproduits dans l'ouvrage (tiré à deux cents exemplaires) que la librairie Trübner publie aujourd'hui, au nom de la *Société pour la conservation des monuments historiques d'Alsace* ; cet ouvrage formera probablement six ou sept livraisons ; chaque livraison coûte 12 fr. 50 (plus 1 fr. 25 pour frais d'emballage).

— M. Ristelhuber est sur le point de publier une nouvelle édition de l'*Apologie pour Hérodote* d'Henri Estienne. On trouvera dans l'introduction des pièces curieuses tirées des archives de Genève. Ainsi, Léon Feugère prétendait que « le rigorisme

de Genève avait été offensé d'une audace qui, comme une épée à deux tranchants, blessait amis et ennemis à la fois; à travers les papistes, il lui sembla que le christianisme était frappé; peu s'en fallut que le Consistoire et le Conseil ne punissent cette satire protestante avec fureur. Au moins, ils la désavouèrent; des suppressions furent exigées et depuis ce temps Henri, suspecté et surveillé, passa dans la république de Calvin pour un auxiliaire compromettant ». M. Ristelhuber communique un document daté du 12 novembre 1566, dans lequel on lit que les ministres ont vu le livre; mais, comme « il y a certains feulletz où il y a des propos villains et parlans trop évidemment des princes en mal », ils ont arrêté qu'« on luy commande de réparer lesdites feuilles avant que l'exposer en vente ». Henri Estienne s'exécute et, sept jours après, le 19 novembre 1566, obtient « permission d'exposer en vente » son ouvrage, « attendu qu'il l'a corrigé jouxte l'advis des ministres ». Mais ayant imprimé sans licence l'*Avertissement*, il est emprisonné, puis élargi, et enfin, pour punition, privé de la cène. C'est ce que prouvent d'autres pièces, extraites des archives d'Etat et du Consistoire de Genève par M. Ristelhuber (Supplication de Henry Estienne produite le XXIXe april 1567; liste de vingt-quatre questions à adresser à M. Estienne; responces de Henry, filz de feu Me Robert Estienne, bourgeois de Genève, imprimeur, le VIIIe de may 1567, etc., pages XXI-XXX de l'*Introduction)*.

— Sous le titre de *Vicente Noguera et son discours sur la langue et les auteurs d'Espagne* (Halle, Max Niemeyer, 38 p.), notre collaborateur M. Alfred Morel-Fatio publie la biographie d'un Portugais qui contribua « par sa situation sociale et ses relations à la culture des lettres nationales et à leur diffusion à l'étranger »; Noguera, (né en Lisbonne en 1586, mort à Rome en 1654) a été l'ami du cardinal Francesco Barberino et le correspondant du président de Thou et de Peiresc. Les notes biographiques dont M. Morel Fatio a enrichi son travail sont curieuses et instructives : on trouvera dans cette étude de nombreux renseignements non-seulement sur Noguera, mais sur les écrivains nommés dans le *Discurso sopra la lingua e li autori di Spagna*.

— Le récent ouvrage de M. le vicomte de Meaux sur *les luttes religieuses en France au XVIe siècle* (Plon) renferme les chapitres suivants : I. *Introduction du protestantisme en France sous François Ier* (p. 1-38); II. *Répression et propagation du protestantisme sous Henri II* (p. 38-66); III. *Première guerre et première paix de religion*, (p. 66-133); IV. *Suite des guerres de religion, la Saint-Barthélemy* (p. 133-170); V. *La France catholique aux Etats de Blois, paix de Poitiers* (p. 170-201); VI. *La Ligue et Henri IV* (p. 201-276); VII. *Le protestantisme en France sous Henri IV* (p. 276-332); VIII. *Renaissance catholique en France sous Henri IV* (p. 332-389). Dans les *Documents et éclaircissements* (p. 389-409), on trouvera une lettre inédite de François Ier « touchant quelques détenus en prison pour fait d'hérésie », des instructions inédites données par Philippe II au marquis d'Ayamonte, etc. Un de nos collaborateurs rendra compte de ce volume très prochainement.

— M. de Falloux a publié chez Didier un livre intitulé l'*Évêque d'Orléans*. (In-8°, 210 p. 2 fr. 50.) Ce livre n'est, dit-il dans l'avant-propos, qu'un chapitre de *Mémoires* destinés à une publicité posthume. Il comprend trois parties où nous relèverons ce qui peut intéresser l'historien : 1° 1848-1849 (p. 1-69, nomination au ministère de l'instruction publique de M. de Falloux, qui n'accepte que sur les instances de l'abbé Dupanloup; débats de la commission de vingt-quatre membres, chargée de préparer une large réforme législative sur l'enseignement primaire et sur l'enseignement secondaire); 2° 1854-1856 (élection de l'évêque d'Orléans et de M. de Falloux à l'Académie française; conversations très curieuses

sur la révolution de Juillet au château d'Angerville, où se trouvaient réunis MM. Berryer, Thiers, de Falloux, de Montalembert, de Salvandy et l'évêque d'Orléans) ; 3° 1871-1878 (dernières années de l'évêque d'Orléans, ses polémiques, et une lettre intéressante de M. Thiers, postérieure à Sadowa et faisant allusion à la statue de Voltaire érigée vers la fin de l'empire).

— La librairie Lemerre publie des livres d'histoire à l'usage des classes (chaque volume de la collection, 2 fr. 50), elle a fait paraître en deux volumes l'*Histoire de la littérature française jusqu'à la fin du* XVIII[e] *siècle* par M. Gidel, une *Histoire grecque* par M. Petit de Julleville, une *Histoire romaine* par M. Talbot, une *Histoire ancienne des peuples de l'Orient* par M. Gaffarel, une *Histoire du moyen âge* par M. Gosset ; elle vient d'éditer le premier volume d'une *Histoire d'Israël* par M. Ledrain (jusqu'à la chute des Omrides, 887 ans avant J.-C., avec un appendice par M. Oppert), et annonce la prochaine publication d'une *Histoire de la littérature française, depuis la fin du* XVIII[e] *siècle jusqu'à nos jours*, d'une *Histoire de France* et d'une *Histoire des temps modernes*.

— Un des bibliophiles les plus infatigables de notre temps, Philomneste Junior, vient de publier des *Recherches sur les Imprimeries imaginaires clandestines et particulières* (Bruxelles, Gay et Doucé : in-12, 113 pages) : parmi ceux qui avaient établi des imprimeries particulières, il nomme Agrippa d'Aubigné, Frédéric II, Beaumarchais, le prince de Ligne, etc. ; il énumère les imprimeries particulières des couvents, des collèges, des sociétés savantes, des différentes administrations ; il donne la liste des imprimeries clandestines et d'un grand nombre de leurs produits (l'*Epistre au tigre de la France*, les Mazarinades, les *Lettres écrites à un provincial*, etc.).

— La *Société de l'école des chartes* distribuera prochainement à ses membres le *Cartulaire de Conques*, par M. Gustave Desjardins (II[e] volume des Documents historiques publiés par la Société). — La même Société est sur le point de publier un recueil de fac-similé de documents relatifs à l'histoire de France; l'ouvrage comprendra dix livraisons et cent planches ; l'éditeur est M. Quantin, le graveur M. Desjardins.

— D'après plusieurs journaux, M. le comte Charles Walewski, fils du ministre de Napoléon III, s'occuperait, en ce moment, de la publication des mémoires laissés par son père.

— Dans un mémoire adressé au ministre de l'instruction publique, M. Alcan aîné propose d'élever une statue à Ulrich Géring, l'introducteur de l'imprimerie à Paris ; cette statue serait érigée sur la place de la Sorbonne. On sait que l'imprimerie d'Ulrich Gering était située non loin de là, dans la maison du *Soleil d'Or*, rue Saint-Jacques.

— Parmi les thèses soutenues pour le doctorat ès-lettres devant la faculté des lettres de Paris, nous signalons celles de M. Sarradin, professeur de seconde au lycée de Versailles ; de M. Bertin, ancien élève de l'Ecole normale supérieure; de M. Royer, professeur de seconde au lycée de Dijon, et de M. Guiraud, notre collaborateur, professeur d'histoire au lycée de Carcassonne. Les sujets de ces thèses étaient : (M. Sarradin, 10 juin) *De Josepho Iscano belli Trojani XII. post Christum sæculo poeta* et *Etude sur Eustache des Champs* ; (M. Bertin, 3 juillet) *De Plautinis et Terentianis adolescentibus amatoribus* et *Les mariages dans l'ancienne société française, particulièrement d'après les mémoires de Saint-Simon* ; (M. Royer, 21 juin) *De vita secundum Aristotelem* et *Etude sur l'Araucana d'Ercilla*; (M. Guiraud, 30 juin) *De Lagidarum cum Romanis societate* et *Du différend entre César et le sénat*.

— Notre collaborateur, M Hartwig DERENBOURG, a été nommé professeur d'arabe littéral à l'École des langues orientales vivantes; une chaire de tamoul a été fondée à la même école pour M. VINSON, également connu de nos lecteurs.

— MM. Auguste LONGNON et Siméon LUCE ont été nommés membres de la section d'histoire du comité des travaux historiques et des sociétés savantes. M. Alfred RAMÉ a été nommé membre de la section archéologique. Cette section entreprendra la publication de la *Monographie numismatique de Verdun-sur-Meuse*, dressée par M. Charles ROBIN.

— M. Gaston RAYNAUD est chargé d'une mission en Italie pour rechercher dans les bibliothèques de ce pays, notamment dans celles de Sienne, de Modène et de Rome, de documents relatifs aux chansonniers français du moyen âge.

— Il s'est fondé une nouvelle Société littéraire, la *Société celtique*, dont le but est de réunir et de mettre en contact les écrivains et les artistes de la Bretagne, et les amis des études celtiques; c'est ainsi que les Provençaux ont fondé la Société de la *Cigale* et les Normands, celle de la *Pomme*. Le premier diner mensuel de la *Société celtique* a eu lieu le 18 juin, sous la présidence de M. Ernest Renan.

— Sur le rapport de M. Dufaure, l'Académie française a décerné à M. Georges MICHEL, lauréat de l'Institut, un prix Montyon de 2,000 francs pour son *Histoire de Vauban* (Plon).

— L'exposition d'art contemporain qui a eu lieu au pavillon de Flore vient d'être remplacée par une exposition rétrospective non moins intéressante. A mesure que les objets d'art contemporain sont enlevés des vitrines, on met à leur place les objets d'art ancien qui font partie du *Musée des arts décoratifs;* l'installation du musée se fait ainsi sans interruption et sans que le public cesse d'être admis. Déjà une collection d'objets d'art arabe, prêtée par M. de Saint-Maurice, est placée dans les salles du premier étage, ainsi qu'une série de moulages faits d'après les pièces des trésors de Hildesheim et de Bernay. On sait que ces trésors, récemment découverts, comprennent des coupes, des vases, des ustensiles de cuisine, employés par les Romains.

— Par décret du 15 mai 1879 une commission a été instituée à l'effet d'élaborer un plan d'organisation des bibliothèques pédagogiques. Ces bibliothèques, spécialement réservées à l'instituteur, mettront entre ses mains les livres qui traitent de son métier et le feront profiter de l'expérience des plus éminents pédagogues de France et de l'étranger. La nouvelle commission dressera la liste d'une bibliothèque-type qui sera installée dans chaque école normale et dans chaque chef-lieu de canton. Elle doit aussi provoquer la création de conférences pédagogiques faites par les instuteurs, et appeler l'attention des conférenciers sur les questions qui se produisent tous les jours et sur les livres nouveaux qu'il y a lieu d'analyser et de critiquer en commun. En un mot, elle a pour rôle de diriger le mouvement pédagogique.

— On annonce la mort de M. le général de CREULY, auteur, en collaboration avec M. Alexandre Bertrand, d'une *Histoire de la guerre des Gaules et des commentaires de Jules César;* — de M. Patrice LARROQUE, ancien professeur de philosophie et ancien recteur de l'Académie de Lyon; — de M. Ferdinand de LASTEYRIE, membre libre de l'Académie des Inscriptions, auteur de travaux remarquables, relatifs à l'art et à l'archéologie, notamment *Histoire de la peinture sur verre* (1837-1856) et *Théorie de la peinture sur verre* (1853); — de M. Gabriel CHARAVAY, qui avait fondé l'*Amateur d'autographes*, l'*Imprimerie*, et la *Revue des autographes et des curiosités de l'histoire et de la biographie.*

— Le *Polybiblion* dit, et nous l'en remercions, que notre Chronique offre un

vif intérêt. Mais il nous reproche d'annoncer la *prochaine* publication du *Charles VII* de M. de Beaucourt, « qui ne paraîtra pas avant deux ou trois ans » et des *lettres de Louis XI*, qui « ne seront pas mises sous presse avant les derniers mois de 1879. » Il nous est pénible de perdre de l'espace pour répondre à ces vétilles. On lit dans une note du IIe volume de l'*Histoire de France* de M. Demolins, publiée par la *Société bibliographique* (p. 429) : « Nous espérons que l'ouvrage de M. de Beaucourt sera *bientôt* livré au public » ; et pour les lettres de Louis XI, quand elles ne paraîtraient qu'en 1880, nous avons le droit, et nos lecteurs nous savent gré, d'annoncer leur publication *prochaine*. Ne chicanons pas sur les mots.

ALLEMAGNE. — A côté des suites données par Herrmann (1871) et Klussmann (1874) à la précieuse publication de Engelmann, *Bibliotheca scriptorum classicorum et græcorum et latinorum* (1858), et de la bibliographie trimestrielle du *Jahresbericht* dirigé par Conrad Bursian à dater de 1874, le bulletin bibliographique qu'insère par intermittence E. von Leutsch dans son *Philologus* depuis plus d'une vingtaine d'années conserve une importance particulière, grâce au soin extraordinaire avec lequel il est rédigé et surtout au dépouillement consciencieux qu'on y trouve des journaux critiques et des volumes de mélanges, tant de l'Allemagne que de l'étranger. Le dernier bulletin s'arrêtait à 1867 (tome XXV, p. 711). Il vient de paraître tout dernièrement, tiré à part du *Philologus* (*Bibliographische Uebersicht ueber die die griechischen und lateinischen Autoren betreffende Litteratur der Jahre 1867-1876*. Abtheilung I. Griechische Autoren. Heft I : Achaeus-Homerus), en 214 pages in-8°, très nettement imprimées, et d'une bonne disposition typographique au point de vue de l'œil et de la facilité des recherches. Les livraisons suivantes sont impatiemment attendues.

— Le programme du gymnase Fridericianum de Laubach pour l'année scolaire 1878-1879 contient des *Contributions à l'emploi de quelques particules dans Antiphon* (*Beitræge zu dem Gebrauch einiger Partikeln bei Antiphon*), von Dr. Carl Wetzell. Francfort-sur-le-Main, (1879.) Après une discussion générale aboutissant à une définition et à un classement des « particules », l'auteur examine successivement l'emploi ait par Antiphon des particules ἦ, νή, μήν, μέν, ἄρα, δή, ἐπειδή, δῆτα, δήπου, οὖν, γοῦν, οὐκοῦν et οὔκουν, πέρ, εἴπερ, ὅσπερ, ὥσπερ, ὡσπερεί, τοί, μέντοι, καίτοι, τοίνυν, γέ, γάρ, et des particules composées dans lesquelles entrent celles qu'on vient d'énumérer. L'article consacré à chaque particule est composé de 3 parties : 1° La « littérature » de la particule ; 2° sa signification fondamentale *(Grundbedeutung)* ; 3° l'usage d'Antiphon en particulier. Ce petit travail est détaché d'une étude beaucoup plus étendue dont s'occupe l'auteur sur le lexique spécial d'Antiphon.

— L'ouvrage capital de M. Hugo Blümner, professeur à l'Université de Zurich, sur la *Terminologie et la Technologie des arts et métiers chez les Grecs et chez les Romains* qui, à l'origine, ne devait comprendre que deux volumes, en formera trois. Le second volume a paru. Il contient les sections suivantes : IXe sect. Le travail en argile, cire et autres matières molles ; X^e sect. Le travail en matières dures ; XIe. Le travail du bois ; XIIe sect. Travail de la corne, de l'os, de l'ivoire, l'écaille, les coraux, les perles, l'ambre, avec un chapitre spécial sur la fabrication des instruments de musique.

— L'historien bien connu, M. Gregorovius, travaille à une vie du pape Urbain VIII ; il a, nous dit-on, recueilli d'importants documents qui éclairent d'une nouvelle lumière la politique du pontife durant la guerre de Trente Ans.

— Nos lecteurs connaissent la série d'essais, de M. Karl Hillebrand, un de nos

anciens collaborateurs, « *Epoques, peuples et hommes* » *(Zeiten, Vœlker und Menschen.* Berlin, Oppenheim) ». Cette série comprend déjà quatre volumes : 1° *La France et les Français (Frankreich und die Franzosen*, cp. *Revue critique*, 1873, n° 42, art. 180, p. 247); 2° *Welche et Allemand (Wælsches und Deutsches)*; 3° *De et sur l'Angleterre (Aus und über England*, cp. *Revue critique*, 1876, n° 44, art. 215, p. 284); 4° *Profils (Profile)*. Ce dernier volume renferme les essais suivants : *Doudan, H. de Balzac, la comtesse d'Agoult, M. Buloz, M. Thiers, E. Renan philosophe, H. Taine historien, les Médicis, un prince réformateur* (Léopold Ier de Toscane), *Gino Capponi, Machiavel, Rabelais, le Tasse* et *Milton*.

— Un descendant du célèbre flûtiste Quantz a publié à la librairie Oppenheim un opuscule sur la vie et les œuvres de son aïeul. *(Leben und Werke des Flœtisten Johann Joachim Quantz, nach den Quellen dargestellt von Albert Quantz*. Berlin, Oppenheim, in-8°, IV et 56 p., 1 mark ou 1 fr. 25.) On sait que Jean Joachim Quantz a été le maître de Frédéric II. « Je voudrais, écrivait ce dernier à sa sœur, que la flûte de Quantz, qui parle infiniment mieux que lui, puisse vous dire par ses sons les plus sonores, les plus touchants, par ses adagios les plus pathétiques, tout ce que mon cœur pense » (23 nov. 1738) et la margrave de Baireuth dans ses Mémoires (I, p. 120), parle de Quantz comme « d'un grand compositeur, dont le goût et l'art exquis ont trouvé le moyen de mettre sa flûte au niveau des plus belles voix ». L'opuscule, qui renferme de curieux détails sur les relations de Frédéric II et de son maître de flûte, se termine par une bibliographie complète des ouvrages de Quantz.

— M. Schlossar, s'occupe avec ardeur de l'histoire littéraire de la Styrie. Un ouvrage qu'il a publié sous le titre « Vie d'une ville de l'Autriche il y a cent ans ». *(Innerœsterreichisches Stadtleben vor hundert Jahren, eine Schilderung der Verhaeltnisse in der Hauptstadt Steiermarks im achtzehnten Jahrhundert*. Wien, Braumüller. In-8°. XII et 316 p. 3 mark ou 4 fr. 50), est tout entier consacré à la ville de Gratz. Dans l'introduction M. Schlossar expose la belle situation de la cité, il en décrit les rues, les faubourgs, les édifices. Le deuxième chapitre renferme d'intéressants détails sur le théâtre de Gratz au XVIIIe siècle, sur les comédies jouées par les élèves des jésuites, sur les opéras italiens, sur le *Kasperl* qui rappelait au peuple le *Hanswurst* perdu, sur les premières représentations des *Brigands* ou la *Chute de la maison de Moor*, sur l'enthousiasme qu'excitaient les pièces de Shakspeare, sur les parodies d'*Agnès Bernauer* et d'*Hamlet*, par Giseke. Le troisième chapitre est intitulé : *Journaux et revues*; le quatrième renferme des notices sur les écrivains du XVIIIe siècle nés en Styrie (Kalchberg, Kœnig, Litner, Schramm, Hann, Hœgen); le cinquième, *les savants*, nous renseigne sur l'université de Gratz et sur les professeurs de ce temps-là : en somme, Gratz, au XVIIIe siècle, fut au premier rang parmi les villes allemandes qui avaient le goût des choses de l'esprit. — M. Schlossar entreprend du reste la publication des œuvres complètes de Kalchberg *(Johann von Kalchberg's gesammelte Schriften*. Wien, Braumüller); cette édition comprendra quatre volumes; les deux premiers viennent de paraître : ils renferment, le premier, une introduction historique, les poésies légères de Kalchberg, et deux drames, *Bertram von Dietrichstein* et les *Templiers (die Tempelherren)*; le deuxième, une préface sur les comtes de Cilli, et trois autres drames de Kalchberg, *Friedrich Graf von Cilli, Ulrich Graf von Cilli* et *Andreas Baumkircher*. (LXXI et 354 p. + 352 p.)

— L'infatigable Léopold Katscher, qui a traduit en allemand des ouvrages de M. Taine et prépare une biographie de George Sand, travaille à une édition alle-

mande des biographies d'écrivains anglais, parues dans la collection Macmillan « *English Men of Letters* ».

— Le *Literaturblatt*, rédigé par M. Anton Edlinger (Vienne, Klinckhardt) publie depuis quelques temps, dans chaque numéro, le catalogue de la bibliothèque du *Goethe-Verein* de Vienne. — M Wackernell a publié dans la même revue six lettres inédites de Lichtenberg à Reuss, premier bibliothécaire de Gœttingue (n° 23, p. 365).

— Il s'est formé à Aix-la-Chapelle une société qui se propose d'étudier spécialement l'histoire de cette ville et du duché de Juliers; MM. Haagen, Lersch, Loersch, Alex. Reumont, A. de Reumont et Savelsberg sont membres de cette société.

— La section historique de la *Société Gœrres pour l'accroissement de la science dans l'Allemagne catholique* a résolu de publier une revue historique, qui paraîtra tous les trimestres; cette revue insérera les travaux d' « historiens qui regardent le Christ comme le centre de l'histoire et l'église catholique comme l'école du genre humain »; elle aura un caractère strictement scientifique. Elle est dirigée par M. G. Hüffer, privat-docent d'histoire à l'académie de Münster; parmi les collaborateurs, nous remarquons MM. Binder, Cardauns, Hipler, Hülskamp, Janssen et Weissbrodt.

— Nous avons récemment annoncé à nos lecteurs qu'on allait imprimer le catalogue du *British Museum*; c'est l'ordre alphabétique qu'on aurait adopté. M. Ed. Reyer, de Vienne, fait appel aux savants allemands, aux conservateurs de bibliothèques, etc., en les priant d'exprimer leur opinion sur cette importante question. Il n'est pas d'avis qu'on suive l'ordre alphabétique; il faudrait posséder le catalogue tout entier, et quel particulier serait en mesure d'acheter près de cinquante volumes?

— Un bibliothécaire de Halle, M. Karl Kehrbach, prépare depuis longtemps une édition critique des œuvres complètes de J. F. Herbart; il a le dessein de suivre dans cette publication l'ordre chronologique; malgré les nombreuses lettres qu'il a envoyées de tous côtés, il n'a pu, dit-il, savoir sûrement où se trouvent certains manuscrits de Herbart; il prie les personnes, qui peuvent lui donner des renseignements à ce sujet, de les lui faire parvenir à la Bibliothèque de l'Université de Halle.

— Le congrès des philologues et des pédagogues de l'Allemagne aura lieu cette année à Trèves (province Rhénane) du 23 au 27 septembre.

— Durant l'hiver de 1878-79, 18,738 jeunes gens ont suivi les cours des vingt universités de l'Allemagne; 2,438 étaient élèves de la faculté de théologie; 5,106 de la faculté de droit; 3,537 de la faculté de médecine; 7,657 étaient étudiants en philosophie (lettres et sciences.)

— Les amis des études romanes nous sauront gré de leur apprendre que l'on a récemment imprimé (à Brixen, chez Weger) le premier livre ladin, *prum liber lading;* il est intitulé : *Storia d' s. Genofefa trasportada t. nose lingaz daò' l. Canonico Smid da M. D. (Mathaeus Declara) plovang d' Marco.* (Histoire de sainte Geneviève du chanoine Schmid, traduit dans notre langue par M. D., pasteur à Ennenberg.) L'auteur de cette traduction, né à Saint-Cassien dans la vallée d'Ennenberg, est versé dans la linguistique. L'ouvrage trouvera du reste de nombreux lecteurs, car Biedermann *(Die Verbreitung der Romanen in Œsterreich)* compte 8,957 Ladins proprement dits dans le Tyrol (Grœden et Ennenberg), 10,322 Ladins italianisés, parlant un dialecte analogue (Fassa, Buchenstein, Ampezzo), 56,000 Ladins du Frioul (Gradiska, etc.), sans compter les Ladins d'Italie (Cadore, Comelico, Agordo) et les Ladins occidentaux dans le canton des Grisons, qui possèdent des

journaux et une littérature, par exemple le *Guillaume Tell* traduit par Bühler et la grammaire d'Otto Carisch.

— Le 24 avril est mort à Riga, à l'âge de cinquante-six ans, Jegor de Sivers, professeur au *Baltisches Polytechnicum*. Il est l'auteur de nombreux travaux sur la littérature allemande, *Herder in Riga* (Riga, 1868); *Humanitæt und Nationalitæt eine livlændische Saecularschrift zum Andenken Herders und zum Schutz livlænd. Verfassungsrechtes* (Berlin, 1869); *Humboldt und die deutsche Bildungsquelle in Livland* (Leipzig, 1869); *Deutsche Dichter in Russland* (Berlin, 1855). On lui doit aussi plusieurs ouvrages sur l'économie rurale et des récits de voyages, *Cuba, die Perle der Antillen* (Leipzig, 1861); *Ueber Madeira und die Antillen nach Mittelamerika* (Leipzig, 1861).

ANGLETERRE. — Un *fellow* du *New College* d'Oxford, M. Prickhard, est sur le point de publier, chez Macmillan, une édition critique de la trilogie d'Eschyle, l'*Orestie*. M. Sayce doit publier à la même librairie une édition des trois premiers livres d'Hérodote, sous le titre « *The Empires of the East* ». En octobre, paraîtra aussi une édition nouvelle et entièrement revue, avec traduction, des *Academica* de Cicéron, par M. Reid.

— La *Société philologique anglaise* travaille depuis 1859 à un grand dictionnaire qui doit être pour la langue anglaise ce qu'est le dictionnaire de M. Littré pour le français. L'ouvrage renfermera tous les mots employés depuis l'an 1100; chaque mot sera accompagné d'une notice historique et explicative, ainsi que d'exemples empruntés en grand nombre à divers auteurs. Le premier fascicule paraîtra en 1882.

— Le *Fraser's Magazine*, qui paraît tous les mois à Londres, chez Longmans, a désormais pour directeur M. John Tulloch, *principal* de l'Université de Saint-Andrews; nous remarquons parmi les collaborateurs MM. Froude, Gosse, Jebb, Lang, Saintsbury, Stanley, etc.

— On vient de publier à Melbourne, aux frais du gouvernement, un volume intéressant sur les commencements de la colonie; il est dû à M. Shillinglaw et a pour titre « *Historical Records of Port Philipp, the First Annales of the Colony of Victoria* ». M. Shillinglaw doit faire paraître, avant la fin de cette année, une *Vie* de Flinder le navigateur, qui renfermera une carte de l'Australie au commencement de ce siècle.

— La librairie Gardner, à Paisley, publiera prochainement un ouvrage de M. Gough « *Documents relating to the Campaign of King Edward I in Scotland A. D. 1298 and especially to the Battle of Falkirk.* » — On annonce aussi la publication d'un ouvrage de M. E. Reed sur le Japon, qui renfermera de curieux détails sur la mythologie japonaise et sur l'histoire du pays depuis les origines jusqu'à nos jours; celle d'un choix de lettres de Charles Dickens, et d'une traduction de Henri Heine, par M. Snodgrass.

— On sait que M. Browning a été reçu docteur de l'Université de Cambridge; M. Sandys, en le recevant, a parlé ainsi des traductions et des œuvres du poète : « Quanta subtilitate ipsa corda hominum reserat, intimos animi recessus explorat, varios animi motus persequitur! Quod ad tragœdiam antiquiorem attinet, interpretatus est non modo Æschylum quo nemo sublimior, sed etiam Euripidem quo nemo humanior; quo fit ut etiam illos qui graece nesciunt, misericordia tangat Alcestis, terrore tangat Heracles. Recentiora argumenta tragica cum lyrico quodam scribendi genere conjunxit, duas Musas et Melpomenen et Euterpen simul veneratus. Musicae miracula quis dignius cecinit? Pictoris Florentini sine fraude vitam quasi inter cre-

puscula vesperascentem coloribus quam vividis depinxit! Vesperi quotiens, dum foco assidemus, hoc jubente resurgit Italia! Vesperi nuper, dum hujus Idyllia forte meditabar, Cami inter arundines mihi videbar vocem magnam audire clamantis : Πὰν ὁ μέγας οὐ τέθνηκεν. Vivit adhuc Pan ipse cum Marathonis memoria et Pheidippidis velocitate immortali consociatus. »

BELGIQUE. — Le 9 juin est décédé à Cobegge (Andenne) M. De Coster, un des directeurs de la *Revue belge de numismatique ;* on lui doit un classement des monnaies de Charlemagne et de ses successeurs (voir la *Revue* de 1852 à 1860), et il avait formé deux importantes collections, devenues la propriété de la Bibliothèque royale de Bruxelles, la collection des monnaies carolingiennes d'Australie et celle des monnaies du duché de Brabant depuis les Godefroid jusqu'à Philippe II.

— Nous avons annoncé que le 3e congrès des américanistes aurait lieu à Bruxelles. Le secrétaire-général du comité d'organisation, M. Anatole Bamps, a publié un exposé relatif au but et aux tendances de l'œuvre ; il y a joint le programme de la session et les statuts défininifs du Congrès. Pour être membre du Congrès, il suffit de demander une carte à l'un des délégués. La cotisation est fixée à 12 francs. Tous les membres ont droit aux publications du Congrès et au compte-rendu de ses travaux qui formera deux volumes, de 600 pages chacun, avec cartes, planches et gravures (s'adresser pour plus amples renseignements, au secrétariat-général, à Bruxelles, rue du Marteau, 31).

DANEMARK. — A l'exemple de l'Allemagne qui possède aujourd'hui, dans quatorze universités, des chaires spéciales de géographie, le Danemark a fondé à l'université de Copenhague une chaire de géographie. Cette chaire a été confiée à M. E. Lœffler, dont l'on connaît les travaux sur le Belt et le Kattegat, parus dans les *Mittheilungen* de Petermann (1872 et 1874), et le *Manuel de géographie (Handbog i Geographien)* qui a déjà eu deux éditions (Copenhague, Gyldendal) et qui paraîtra sous peu en suédois (Stockholm, Norstedt). M. Lœffler vient de publier en français une petite brochure (Copenhague, Gyldendal ; Paris, Klincksiek), qui a pour titre : *Quelques réflexions sur les études géographiques, leur but et leur situation actuelle.* Il insiste surtout sur ce point : c'est que ceux qui font de la géographie une profession doivent suivre un cours complet d'études préparatoires, et connaître non-seulement l'histoire et la statistique, mais les sciences naturelles et l'ethnographie. Toutes les universités devraient posséder une chaire spéciale de géographie. C'est aux universités, dit M. L., que revient la direction du travail scientifique, ce sont elles qui recueilleront les matériaux amassés par les voyageurs, pour les soumettre à une critique et les fondre en un tout. Les sociétés de géographie organisent des expéditions et publient des relations, mais ce qui importe le plus, c'est la « rédaction scientifique »; il faut, dit M. Lœffler, rassembler les détails dans un « tableau complet », dans un « ensemble bien coordonné ».

— M. Mestorf a traduit en allemand l'ouvrage de M. Worsaae, directeur du musée des antiquités scandinaves de Copenhague, sur l'histoire primitive du Nord d'après les monuments contemporains *(Nordens Forhistorie efter samtidige Mindesmaerker).* Cet important ouvrage comprend trois parties : l'âge de la pierre, l'âge de bronze, l'âge de fer *(Die Vorgeschichte des Nordens nach gleichzeitigen Denkmaelern von J. J. A. Worsaae, ins Deutsche übertragen von J. Mestorf.* Hamburg, Meissner, in-8°, 127 pages).

— M. Barthold a traduit du danois une des œuvres les plus considérables de

Sœren Kierkegaard, « l'Exercice au christianisme » *(Einübung im Christenthum.* In-8°, 360 pages. Halle, Fricke). — La librairie Barth, de Leipzig, publie en même temps une traduction de l'étude littéraire de George BRANDES sur Kierkegaard *(Sœren Kierkegaard, ein literarisches Charakterbild,* in-8°, 240 p. « On ne comprend Kierkegaard, dit M. Brandes, que si l'on cherche à s'expliquer l'histoire de son génie par les premiers germes de son caractère et de son talent, que si l'on poursuit, autant que possible, depuis ses premières facultés jusqu'aux derniers résultats, les lignes de son développement, qui s'entrelacent et se croisent, sans vouloir être plus conséquent ou plus rectiligne que la nature ». Nous recommandons cette étude, où l'on retrouve l'originalité et la vigueur du critique danois.

ITALIE. — M. Vito LA MANTIA a fait tirer à part l'article qu'il avait publié dans la *Rivista Europea* (1er avril 1879), sur les origines et les vicissitudes des anciens statuts de la ville de Rome *(Origini e vicende degli statuti Roma ;* Florence, tipographia della Gazzetta d'Italia).

— En Angleterre, en Allemagne, en France, la récente occupation de l'île de Chypre par une garnison anglaise a fait naître des brochures et des livres en grand nombre; l'Italie est entrée à son tour dans la lice; dans un ouvrage, qui vient de paraître, un sénateur du royaume, M. LAURIA, raconte l'histoire de l'île et décrit sa situation actuelle. *(Cipro, Studi per Giuseppe Aurelio Lauria.)*

— Un des vice-présidents de la *New Shakspere Society,* M. CARCANO de Milan, a terminé le huitième volume de sa traduction des œuvres de Shakspeare; ce volume contient *Henry V (Re Arrigo V)* et les deux premières parties d'*Henri VI,* avec des introductions historiques et des gravures sur bois.

— L'*Unione tipografico-editrice* vient de publier le dernier fascicule d'un grand dictionnaire de la langue italienne, commencé il y a dix-sept ans par l'abbé TOMMASEO et les professeurs MEINI et BELLINI; à la mort de Tommaseo (1874), M. Meini a seul poursuivi le travail; il est l'auteur des trente derniers fascicules, et de la préface.

— Le comte Luigi PENNAZZI vient de publier un livre, où il raconte ses voyages en Grèce et ses impressions *(La Grecia moderna.* Milan, Trèves); il décrit particulièrement l'Epire, où il était l'année dernière à la tête des insurgés.

— Le chanoine comte GIULIARI, bibliothécaire de Vérone, a l'intention de publier prochainement le recueil de tous les *Inedita* de la bibliothèque de Vérone, auquel il travaille depuis très longtemps.

— Le XVIIe volume (troisième de la seconde série des *Miscellanea di storia italiana* (Turin, Bocca, 678 pages) renferme : 1° une notice sur le comte Sclopis, par M. RICOTTI; 2° le testament de Mercurino Arborio di Gattinara, grand chancelier de Charles-Quint, édité par M. PROMIS; 3° des lettres inédites de Muratori, copiées au Musée de Crémone par M. CERUTI; 4° un document inédit du XIe siècle sur la trève de Dieu publié par M. BOLLATI; 5° des mémoires de Carlo Francesco Manfredi di Luserna (1551-1631) édités par M. PROMIS; 6° une série d'anciens documents, tirés des archives de l'archevêché de Turin par M. CHIUSO; 7° une notice, accompagnée de documents inédits, sur la vie de Giovanni Francesco Bonomi, évêque de Verceil, et nonce du pape en Suisse et en Allemagne (1536-1595), publiée par M. G. COLOMBO; 8° sous le titre d'*Annali e Scritti di Giovanni Spano,* une notice de M. A. MANNO sur l'archéologue sarde Spano, suivie d'un résumé des dates importantes de la vie de Spano et d'une liste méthodique de ses ouvrages.

— A la suite d'un article de la *Revue politique et littéraire* (5 mai) où M. Félix

Hémon cherche à prouver que Mme de La Fayette est vraiment l'auteur de la *Princesse de Clèves*, M. Perrero écrit aux directeurs de la *Rassegna Settimanale* qu'il a trouvé un autographe authentique de Mme de La Fayette, une lettre écrite tout entière et signée de la main de la comtesse. « Cette lettre, dit-il, dont je fais exécuter un fac-similé, confirme par l'orthographe et l'écriture l'authenticité de la lettre en question. »

— Le *Giornale di Sicilia* du 5 mai publie une lettre adressée par M. Vincenzo di Giovanni, de Palerme, à M. le professeur Ugo Antonio Amico; nous résumons cette lettre importante d'après l'*Athenaeum belge*. La bibliothèque communale de Palerme possède deux manuscrits de Tommaso Schifaldo, l'un (2 Qq D. 70), contenant le commentaire de cet écrivain sur l'*Art poétique* d'Horace; l'autre (2 Qq D. 69) des notes du même auteur sur les *Satires* de Perse; dans ce dernier manuscrit qui fut, au xvie siècle, la propriété du poète latin Sebastiano Bagolino, se trouve un memorandum, écrit de la main même de Bagolino : c'est le catalogue de ses livres, et on y voit figurer, entre les deux manuscrits ci-dessus mentionnés, le fameux *Hortensius* de Cicéron, dont toute trace était perdue depuis le commencement du xiie siècle. Ce livre, (*De philosophia liber sive Hortensius*), est souvent cité par S. Augustin; il est mentionné au xie siècle (1054) par un moine de Reichenau, Herrmann; on le trouve dans l'inventaire des livres donnés à l'abbaye du Bec par Philippe, évêque de Bayeux (xiie siècle), sous le titre *ad Hortensium liber I*. Aujourd'hui nous ne possédons de l'*Hortensius* que des fragments, extraits pour la plupart des œuvres de S. Augustin et recueillis par Nobbe et par Schneider en 1841 et 1844. Mais il est désormais établi qu'au commencement du xviie siècle, en 1604, date de la mort de Bagolino, l'*Hortensius* existait encore. Voilà, ajoute M. Vincenzo di Giovanni, une agréable surprise pour toutes les personnes vouées au culte des lettres classiques; quelle surprise plus grande exciterait sa découverte!

— Les travaux de construction d'une route ont fait découvrir, près de Poggio-Mirtelo, un tombeau étrusque renfermant plusieurs amphores et des vases de dimensions variées. On pense que ce tombeau n'était pas isolé et qu'une nécropole s'élevait autrefois sur cet emplacement. Le ministre de l'instruction publique a donné ordre de poursuivre les fouilles.

— On a découvert à Rome, dans une propriété longeant la « via di Firenze », un hermaphrodite qu'on suppose être une copie de la fameuse statue de Polyclète; cet hermaphrodite, d'un travail romain remarquable, est couché et un peu plus petit que nature. — On prend, en ce moment, des mesures pour préserver de la destruction les *Graffiti* du Paedagogium, au bas du Palatin.

— Les peintures découvertes près de la Farnésine ont été détachées de leurs murailles; deux artistes, venus de Pompei, ont exécuté cette délicate opération. Ces fresques, au nombre de trente-deux, représentent des scènes mythologiques ou historiques; on en fait le plus grand éloge, et une revue anglaise les compare, pour la couleur et l'effet, aux toiles hollandaises; quoique vieilles au moins de vingt siècles, elles ont une certaine fraîcheur. Chaque peinture, que l'on détache, avec la couche de platre adhérente, est soigneusement placée dans une caisse. Les caisses se trouvent en ce moment au rez de chaussée d'un édifice annexe de l'église de Saints-Cosme-et-Damien.

— L'Académie royale des *Lincei*, à Rome, a accepté la somme de 5,000 francs mise à sa disposition par la municipalité de Sassoferrato, pour être donnée à l'auteur du meilleur mémoire sur le jurisconsulte Barthole (né au xive siècle à Sassoferrato), son temps et ses doctrines. Les mémoires devront être écrits en italien ou en latin.

MM. Mancini, Messedaglia et Mariotti, chargés de préparer le programme du concours, indiquent dans leur rapport les points principaux qu'il faut traiter et les documents inédits que les concurrents pourront consulter dans certains dépôts publics d'Italie.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 27 juin 1879.

M. Gaston Paris, au nom de la commission du concours annuel des antiquités de la France, annonce qu'aucun des ouvrages envoyés cette année au concours n'a paru mériter une médaille : la Commission a décerné seulement six mentions honorables aux auteurs des ouvrages suivants :

1. Delpech, *La bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au* XIII[e] *siècle* (avec supplément) ;
2. De Lens, *Facultés, collèges et professeurs de l'université d'Angers du* XV[e] *s. à la Révolution*, t. I ;
3. Hucher, *Monuments de la famille de Bueil ; L'émail de Geoffroi Plantagenet ;*
4. De Fleury, *Notes additionnelles et rectificatives au Gallia Christiana* (ms.) ;
5. Guillouard, *Recherches sur les colliberts ;*
6. Arbellot, *La vérité sur la mort de Richard Cœur-de-Lion.*

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. de Lasteyrie, décédé. M. Frédéric Baudry est élu par vingt-deux voix contre dix-huit données à M. le comte Paul Riant et une à M. Charles Tissot (qui avait retiré sa candidature).

M. Geffroy, directeur de l'Ecole française de Rome, adresse par lettre de nouveaux détails sur la maison antique découverte près de la Farnésine. On a trouvé une quatrième chambre, avec une paroi peinte. A côté de médaillons avec des scènes de genre, une frise peu étendue présente des paysages avec temples et édicules comme ceux qu'on voit au Palatin dans l'une des chambres de la maison de Livie. Sur le mur extérieur M. Geffroy a aperçu un *graffito* à peine tiré de terre. — M. Geffroy rend compte ensuite d'une excursion archéologique qu'il a faite, avec un membre de l'Ecole, à l'antique nécropole de Volci, à Canino et à Musignano. Il rectifie ce qu'il avait annoncé, d'après un simple ouï-dire, au sujet d'un cadavre entouré de pétrifications par l'effet de l'infiltration des eaux de la Fiora. Il n'y a rien là d'analogue aux cadavres moulés dans la cendre à Pompéi. Le cadavre de Volci, étendu sur la pierre funéraire, avec des armes, des vases, etc., a reçu pendant des siècles des gouttes d'eau chargée de calcaire : ce calcaire s'est étendu en une couche solide et mate qui a tout confondu, ossements, vases, etc. La matière pétrifiée semble être partout de même nature : seuls le crâne, les os des jambes et des pieds, la bouche d'un vase et quelques autres saillies analogues émergent de la masse. C'est une singularité, mais sans intérêt pour l'archéologie. — Le prince Torlonia, propriétaire d'une partie de la nécropole de Volci, y fait faire des fouilles sous la direction de M. Marcelliani. Ces fouilles ont amené la découverte de plusieurs objets importants. Le plus remarquable est un grand sarcophage étrusque, orné sur trois faces de bas-reliefs, et sur le couvercle, formé de toit, d'une statue grandiose en demi-relief qui représente un génie de la mort ou du sommeil, en vêtement flottant, aux vastes ailes déployées, la tête rejetée en arrière : c'est un morceau de sculpture très intéressant. — M. Torlonia se propose aussi de faire fouiller, s'il se peut, l'intérieur du célèbre tumulus de la Cucumella, qui est resté jusqu'ici inaccessible à tous les explorateurs.

M. Ernest Desjardins communique une note de M. Pélagaud, docteur ès lettres, annonçant une découverte importante pour la métrologie romaine, qui vient d'être faite en Italie. En réparant, pour le mettre en état de servir encore, un ancien aqueduc romain voisin de Bologne, l'ingénieur chargé des travaux, M. Zannoni, a trouvé, dans une partie qui avait déjà subi des réparations à une époque ancienne, des entailles tracées à la pointe sur les parois, à des intervalles réguliers. Sur l'une des

parois du canal, ces entailles sont espacées de 0m,295; sur l'autre paroi, de 0m,413; les unes et les autres sont numérotées de dix en dix, en chiffres romains. La plus grande division répondait probablement à quelque unité de mesure locale (il y a encore aujourd'ui un pied bolonais de 0m,38) : 10 de ces grandes divisions équivalent à 14 des plus petites. Ces dernières sont sans doute des pieds romains; en effet, la paroi où on les trouve porte en un endroit une inscription ainsi conçue : I.C.X.M.P., que M. Pélagaud interprète : *Incipit caput decem millium pedum* [1]. Le pied romain serait donc, d'après cela, de 0m,295. C'est moins que ce que l'on admet généralement; mais il faut remarquer, ajoute M. Pélagaud, qu'on a déjà constaté que le pied romain avait subi une légère diminution vers l'époque de Septime Sévère. Or les marques tracées sur les parois de l'aqueduc de Bologne peuvent bien être postérieures à cette époque.

M. Desjardins dit qu'il est établi que le pied romain était de 0m 2963, et qu'il faut s'en tenir à cette mesure. Elle donne pour le mille romain, de cinq mille pieds, 1481m 50, et pour la lieue gallo-romaine d'un mille et demi, 2222m 25, soit exactement la moitié de l'ancienne lieue de France, qui était de 4444m 50; aussi admet-on généralement que l'ancienne lieue de France était la double lieue gallo-romaine, dont la mesure s'était exactement conservée à travers le moyen-âge. La même évaluation donne juste 75 milles romains au degré. Ces coïncidences remarquables disparaîtraient si l'on devait admettre que le pied romain eût été de 0m 295. M. Desjardins est disposé à croire que l'on se sera trompé en mesurant les pieds romains marqués sur l'aqueduc de Bologne. Il émet le vœu qu'on en prenne la mesure encore une fois, en mesurant, non un seul pied à la fois, ce qui prêterait facilement à des erreurs, mais un nombre considérable de pieds, pour en déduire ensuite la longueur du pied par le moyen d'une division arithmétique : il pense qu'en procédant ainsi on trouvera, là aussi, 0m 2963 et non 0m 295.

M. Paul Pierret commence la lecture d'un travail intitulé : *Essai sur la mythologie égyptienne*. Selon M. Pierret, cette mythologie n'est pas aussi obscure qu'on l'a dit souvent, et il est possible d'en débrouiller le chaos : c'est ce qu'a commencé de faire un répétiteur de l'Ecole pratique des hautes études, M. Grébaut, et ce que M. Pierret espère faire plus complètement encore. Pour cela il ne faut pas s'attacher aux noms des dieux et aux cultes locaux, car le même dieu ou le même symbole divin était adoré en divers lieux sous des noms différents. Il faut considérer la fonction de chaque figure divine, son rôle dans la symbolique mythologique. — S'il fallait en croire M. Pierret, le principe fondamental de la religion des Egyptiens aurait été le monothéisme. Leur polythéisme serait purement symbolique : les divers dieux ne seraient que des figures sous lesquelles les initiés à la doctrine, les prêtres représentaient les diverses manifestations du dieu suprême, primordial, unique. Au peuple seulement, au vulgaire, ces prêtres faisaient croire que ces symboles étaient des dieux véritables : et ils les entretenaient dans cette illusion, parce qu'en les tenant dans la superstition ils avaient mille prétextes de tirer d'eux de l'argent. Telle est la thèse soutenue par l'auteur du mémoire. — Dans un premier chapitre, M. Pierret réunit les passages qui lui paraissent prouver le monothéisme fondamental de la doctrine des prêtres égyptiens. Il traite ensuite de la principale manifestation de la divinité et de la première figure divine du panthéon égyptien, le Soleil.

Ouvrage déposé : The sacred books of the East translated by various oriental scholars and edited by F. Max Müller. (Oxford, Clarendon Press, vol. I-III, in-8.)

Présenté de la part de l'auteur, par M. de Longpérier : La langue et le peuple des Mèdes, par Jules Oppert (1 vol. in-8).

Julien Havet.

1. M. Desjardins fait des réserves sur les deux premiers mots de cette lecture, qui lui paraissent contenir un pléonasme.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 12 Juillet — 1879

---

125. — L. GRASBERGER. **Ueber die griechischen Stichnamen.** Würzburg, 1877, 1 vol. in-4° de 42 pages. (Travail dédié à L. Spengel à l'occasion du cinquantième anniversaire de son doctorat.)

M. Grasberger, dans cette étude, a donné trop d'importance à des idées accessoires et écourté le vrai sujet. La partie la plus considérable de son travail est une sorte d'introduction consacrée à des généralités. M. G. étudie le proverbe, le jeu de mots ; il expose les diverses circonstances, race, langue, état social, qui ont dû faire des Grecs des gens d'esprit, au sens moderne du mot, c'est-à-dire aimant les pointes et les saillies ; il définit l'atticisme, il essaie aussi une définition du mot « esprit ». Tout cela est développé avec complaisance par un homme fort au courant des questions littéraires, qui se garde de rien oublier et qui n'est pas pressé d'arriver.

A côté de cette première partie, l'étude sur les sobriquets paraît bien sèche. L'auteur s'est borné généralement à composer une liste de sobriquets en les rangeant par classes, sobriquets concernant un défaut du corps, un vice de l'esprit, sobriquets relatifs aux métiers, ou communs à une collectivité, etc. On attendait autre chose ; ce sont là les matériaux nécessaires pour faire une étude, l'étude reste à faire. M. G., dans son introduction, marque tant de prédilection pour les productions du génie populaire et l'occasion de montrer l'esprit grec sous un jour nouveau étant si favorable, on pensait qu'il ne la laisserait pas échapper. Un point est discuté très sérieusement, c'est l'explication de l'obscur sobriquet de Démosthène βάτταλος ; la conclusion de M. G., que ce surnom n'impliquait dans l'origine aucune allusion fâcheuse pour les mœurs de l'orateur, est très acceptable.

M. G. ne vise pas à être complet, et ce n'est pas non plus ce qu'on songe à lui demander. Il y a cependant des surnoms qu'on est étonné de ne pas trouver dans un tel travail. Je citerai en première ligne celui de Théramène, le « Cothurne », qui est assurément un des plus jolis. Il

est curieux d'en rapprocher ce que Napoléon disait de Fouché : « Il est « toujours prêt à mettre son pied dans le soulier de tout le monde. » Le surnom de l'aïeul de Cimon, du père de Miltiade, κοάλεμος (l'*imbécile* (Plutarque, *Cimon*, 4), a une couleur archaïque particulière ; ce mot n'a été employé que par Aristophane (Chevaliers, 198 et 221) et soulève une difficulté de grammaire ; le scholiaste explique κοεῖν = νοεῖν. La question des sobriquets à Alexandrie est à peine indiquée ; le témoignage de Pausanias (V, 21, 12) est cependant formel. Pourquoi les grammairiens du Musée reçurent-ils comme surnom des lettres de l'alphabet? Le sobriquet paraît avoir eu là un caractère assez particulier ; rapprocher l'agora et le théâtre de Dionysos de la cour des Ptolémées et de la « volière des Muses », cela présentait quelque intérêt.

M. G. est avare d'explications historiques. Le sobriquet n'a pas seulement de la valeur comme trait d'esprit, c'est aussi pour nous un renseignement. D'ailleurs très souvent tel sobriquet est expliqué par le nom de celui qui le porte. M. G. cite le sobriquet ὀνοκίνδιος, « d'un certain Pisandre », se contente-t-il de dire. Mais ce Pisandre est un personnage important dans l'histoire d'Athènes, c'est lui qui a dirigé toute la procédure dans l'affaire des Hermès et il n'a pas été un des membres les moins actifs de l'oligarchie des Quatre Cents.

Les fautes d'impression ne sont pas rares, je note κωμικὸς, p. 34, l. 12 ; πρυφερῶς pour τρυφερῶς, p. 27, note ; προσειληφε, p. 30 note, qui est tout défiguré.

Albert Martin.

126.—Γαληνοῦ περὶ τῶν καθ' Ἱπποκράτην στοιχείων βιβλια δύο. **Galeni de elementis ex Hippocratis sententia libri duo.** Ad codicum fidem recensuit Georgius Helmreich. xiv et 70 pp. in-8°. Erlangen, Deichert, 1878. — Prix : 2 mark (2 fr. 50).

M. Helmreich dédie cette publication à son professeur, M. le Dr Iwan Müller, qui, après avoir donné, à la même librairie, de 1865 à 1870, divers opuscules de philologie grecque et latine, y avait fait paraître, d'abord en 1871 et 1872, les deux parties (ensemble 42 pages in-4°) de ses *Questions critiques sur les livres de Galien concernant les doctrines d'Hippocrate et de Platon*, et ensuite, avec des notes explicatives, le texte grec de deux petits traités de Galien intitulés, l'un : *Que le meilleur médecin est en même temps philosophe* (1873, in-4°, et 1875, grand in-8°), et l'autre : *De l'ordre de ses propres écrits* (1874, in-4°). M. H., marchant sur les traces de son maître, a voulu bien mériter aussi des écrits *philosophiques* de Galien, mentionnés par l'illustre médecin grec dans les chapitres xi à xvii de l'opuscule qui vient d'être nommé. Parmi ceux que le temps a épargnés, il en a choisi un de peu d'étendue et sur un objet restreint, mais intéressant pour l'histoire de la philosophie.

C'est le petit traité de Galien *Sur les éléments d'après Hippocrate*. Il vient d'en donner, en 1878, une édition vraiment critique, dont nous allons rendre compte. Comme sa préface latine le montre (p. I-XIV), il a compris et accepté toutes les obligations de sa tâche d'éditeur du texte de cet opuscule : il l'a comparé dans sept manuscrits grecs, dont six ont été collationnés par lui en entier, savoir : trois lui ont été envoyés de Cambridge, d'Oxford et de Paris; il est allé en Italie en collationner deux à Florence et un à Venise; enfin un autre, collationné pour lui à Rome par un de ses compatriotes, a été revu en partie par lui-même, qui a constaté l'exactitude de la collation. Il a prouvé que tous les sept remontent à un même archétype, caractérisé par une lacune après les premiers mots d'une citation que Galien avait faite d'une phrase d'Hippocrate, lacune que le sens indique seul, et que ni les scribes des manuscrits, ni les éditeurs avant M. H. (p. VII et p. 21), n'avaient soupçonnée. Pourtant il y a trois choses que M. H. aurait dû dire expressément au lieu de les sous-entendre : la première, c'est que, malgré la lacune, il y a un sens grammatical, mais qu'évidemment la pensée d'Hippocrate est laissée incomplète, et que la citation, tronquée comme elle l'est, ne permet pas non plus de comprendre la pensée de Galien, puisqu'une autre citation qu'il ajoute est précisément l'explication des mots rétablis par M. H. d'après le texte d'Hippocrate et contenus en latin dans une traduction de l'opuscule de Galien faite au commencement du XIVe siècle. La seconde déclaration qu'on regrette de ne pas trouver dans la préface de M. H., c'est que l'archétype perdu de ses sept manuscrits grecs de l'opuscule devait être antérieur de plusieurs siècles à chacun de ces manuscrits, dont le plus ancien est du XIVe siècle. Enfin la troisième déclaration, sous-entendue sans doute, c'est que cet archétype perdu devait être probablement peu postérieur à l'époque de Galien. Du reste, M. H. lui-même fournit les indices de cette probabilité. Il établit qu'à partir de cette origine commune s'étaient formées, pour cet opuscule, deux familles de manuscrits, marquées chacune par une série de variantes caractéristiques, et représentées aujourd'hui, la première et la meilleure, par quatre des sept manuscrits, et la dernière par trois. Il a fallu sans doute un long intervalle de temps, d'abord entre l'archétype unique et les ancêtres dissemblables de ces deux familles, ensuite pour la propagation de chacune d'elles. A la première famille appartiennent : un manuscrit du XIVe siècle, conservé à la bibliothèque Laurentienne de Florence, manuscrit dont le commencement manque, mais dont le texte est préférable à celui des six autres plus récents; puis un manuscrit de la bibliothèque de Saint-Marc à Venise, manuscrit du XVe siècle, méritant le second rang; ensuite, de ce même siècle, un second manuscrit de la bibliothèque Laurentienne, et un manuscrit de Paris, où, de l'opuscule de Galien, il n'y a que des extraits, pris, paraît-il, dans le manuscrit de Venise. Dans la seconde famille, M. H. range, par ordre de mérite, un manuscrit du Vatican et un manuscrit d'Oxford, tous deux du XVe siècle, enfin un ma-

nuscrit de Cambridge, plus récent et plus défectueux. En outre, l'édition des Aldes représente, pour le même opuscule de Galien, un manuscrit très semblable à celui de Cambridge. M. H. énumère aussi des manuscrits de traductions latines collationnés en Italie par lui-même ou pour lui : deux de ces traductions sont importantes, parce qu'elles ont été faites sur des manuscrits plus anciens que les nôtres. Mais surtout la traduction de Nicolas de Reggio, contenue dans un manuscrit de Césène, obtient de M. H. une attention toute spéciale, parce que le manuscrit grec d'après lequel elle a dû être faite vers le commencement du XIV[e] siècle ne lui paraît pas pouvoir remonter à l'archétype commun de tous les manuscrits grecs qui nous restent de cet opuscule de Galien. Il remarque, en effet, que la citation d'Hippocrate, mutilée dans l'archétype et dans les deux familles de ses copies, est traduite ici en entier. Mais est-ce là une preuve suffisante? Nous avouons qu'elle nous laisse quelque doute; car, la phrase d'Hippocrate étant évidemment mutilée, le traducteur, s'il l'a trouvée en cet état dans son manuscrit de l'opuscule de Galien, a pu s'apercevoir de la lacune, et, pour compléter la phrase dans sa traduction, il a pu recourir à un manuscrit du traité d'Hippocrate *Sur la nature de l'homme,* comme M. H. l'a bien fait pour ce passage dans son édition du texte grec de Galien (p. 21, l. 9-13). En ce qui concerne tout l'opuscule, M. H. a consulté, outre l'édition aldine des Œuvres de Galien, l'édition de Bâle, celle de Chartier et celle de Kühn. En ce qui concerne les citations tirées d'Hippocrate, outre les manuscrits et les éditions de l'opuscule de Galien, et outre l'Hippocrate de M. Littré, il a consulté deux manuscrits d'Hippocrate, appartenant l'un à la bibliothèque de Saint-Marc de Venise et l'autre à la bibliothèque Laurentienne de Florence. Dans l'édition de M. H., le texte est accompagné de notes latines, qui, au bas des 69 pages de ce texte, donnent les variantes des manuscrits et des éditions, et de plus quelques renvois aux ouvrages grecs auxquels Galien fait allusion. Les *Emendanda et Addenda* tiennent en 6 lignes à la page 70 et dernière. Le choix des leçons admises dans le texte m'a paru très judicieux. Mais on regrette de ne pas trouver en tête du volume un *Argument* de l'ouvrage grec, dont le premier livre (p. 1-57) offre une discussion contre les doctrines de Démocrite, d'Epicure et du *pneumaticien* Athénée, et dont le second livre (p. 58-69) expose les principes d'Hippocrate et de Galien lui-même sur le rôle des quatre éléments dans le corps humain. De plus, on voudrait trouver à la fin du volume un commentaire *explicatif* du texte de l'auteur grec.

Pour les Œuvres d'Hippocrate, M. Littré a donné une excellente édition ; mais les Œuvres de Galien attendent encore une édition vraiment critique, puisque celle de Kühn ne l'est pas, et puisque le regrettable D[r] Daremberg n'a donné qu'un choix d'œuvres anatomiques, physiologiques et médicales de Galien. Il est à désirer que M. Iwan Müller ou M. Georges Helmreich continuent au moins de publier, avec le même

succès, parmi les écrits qui nous restent de Galien, ceux qui touchent le plus à la philosophie, entre autres les deux traités, ou livres d'un même traité, *Sur les affections de l'âme,* et surtout les neuf livres du savant ouvrage *Sur les doctrines d'Hippocrate et de Platon*. Pour l'établissement du texte de chacun de ces ouvrages de Galien, le petit volume dont nous venons de rendre compte pourrait presque servir de modèle. Mais l'édition de chacun de ces ouvrages devrait contenir de plus : 1° un *Argument,* qui ferait connaître les matières traitées par l'auteur ; 2° un *Commentaire,* qui expliquerait en détail ses pensées et qui en montrerait l'importance historique ; 3° un *Index,* pour faciliter les recherches. L'*Argument* et le *Commentaire* pourraient trouver des inspirations non-seulement dans les volumes publiés par le Dr Daremberg, mais aussi dans les deux dissertations de M. Chauvet sur la *Psychologie de Galien* (Caen, 1860 et 1867, in-8°).

Th.-H. Martin.

---

127. — **Lyon in der Rœmerzeit.** Vortrag gehalten zu Gunsten des Lesevereins der deutschen Studenten Wiens am 8 Marz 1878 im Oesterr. Ingenieur u. Architectenvereins Saale von Dr Otto Hirschfeld. K. K. O. O. Universitætsprofessor. Wien, Verlag des Lesevereines der deutschen Studenten Wiens. Wien, Carl Gerold's Sohn 1878. Druck von J. St. v. Hirschfeld. In-8° de 28 pages.

Cette brochure de M. Hirschfeld n'est qu'une simple conférence, son titre le dit, et à défaut du titre, le ton de l'écrivain nous en avertirait. Sans doute la forme adoptée lui faisait une loi de la brièveté ; sur une ville dont les inscriptions, à défaut des historiens, nous ont conservé tant de souvenirs, il ne pouvait pas tout dire, et des étudiants viennois ne pouvaient accorder, même à la capitale des Gaules, l'intérêt qui s'attache tout naturellement à une cité nationale. Donc il fallait être court, il fallait recueillir et grouper tous les traits dans lesquels se résume la physionomie du vieux Lyon romain. Et de fait, il semble bien, à lire certaines pages de M. H., que l'on voit revivre la curieuse cité avec son état-major de fonctionnaires, ses riches marchands, ses corporations d'artisans et de mariniers, cet autel de Rome et d'Auguste où les députés des soixante nations gauloises venaient offrir leur hommages à une divinité plus indulgente aux rapines des gouvernants qu'attentive aux plaintes des opprimés, ses fêtes littéraires dont la fantaisie naissait quelque jour dans la cervelle d'un César, ses deux religions aux prises l'une avec l'autre, et ses tombeaux qui nous racontent la vie et les mœurs des générations qu'ils recouvrent. Malheureusement, il n'en est pas partout de même ; ainsi l'auteur débute par six longues pages de considérations sur la civilisation romaine et les modifications si variées qu'elle a fait subir aux peuples vaincus : la Gaule, en particulier, lui aurait été redevable de tout ce qu'elle eut de bien. Mais puisque

le sujet, traité comme il l'était, ne comportait que l'examen des questions générales, il en est sur lesquelles nous eussions été heureux de connaître l'opinion d'un savant aussi distingué que l'est M. H., celle entre autres de l'existence d'une ville gauloise antérieure d'abord à la ville romaine et ensuite sa contemporaine. Déjà M. Desjardins avait affirmé la coexistence de ces deux villes, l'une, la ville romaine sur la rive droite de la Saône, l'autre, la ville gauloise sur la rive gauche, sur les flancs de la colline de Saint-Sébastien, aux pieds de la Croix-Rousse. Les recherches semblent de plus en plus se diriger de ce côté comme vers le point capital des origines lyonnaises. Dans chacune des deux villes on retrouve ses édifices spéciaux ; tout dernièrement encore, une hypothèse ingénieuse et qui mérite d'être discutée adossait à la colline de la rive droite de la Saône l'amphithéâtre où furent mis à mort les martyrs lyonnais de l'an 177. Un des grands obstacles à cette identification, c'était le passage de Grégoire de Tours (*De Gloria Martyrum*, I, 49) qui place ce sanglant épisode à Ainay « Locus autem ille in quo passi sunt, Athanaco vocatur, ideoque ipsi Martyres a quibusdam vocantur Athanacences. » Or des textes du moyen âge trouvés par M. Guigue, aux Archives départementales du Rhône, et les actes des ventes nationales eux mêmes, donnent à la colline actuelle de Saint-Irénée les dénominations de *Podium athanacense*, *Puy d'Ainay*, *montagne d'Ainay*, et au contraire, à la plaine qui s'étend à ses pieds sur la rive gauche, celle de *Plat d'Ainay*, qu'une rue actuelle a conservée. D'autre part, une inscription trouvée sur la rive droite et produite par M. le baron Raverat, mentionne en 174, trois ans avant la persécution dont les martyrs lyonnais devaient être victimes, la construction de l'amphithéâtre probablement destiné à en être témoin. Mais, le nom d'Ainay ayant été appliqué plus habituellement à la plaine de la rive gauche, les historiens lyonnais, interprétant mal Grégoire de Tours, n'auraient cherché que là, sur un sol où il est aujourd'hui inadmissible qu'il y ait jamais eu un amphithéâtre, celui où furent mis à mort les chrétiens [1].

De son côté, à ce qu'il semble, la ville gauloise, elle aussi, aurait eu le sien, dont les gradins portaient les noms des soixante nations appelées à y envoyer leurs représentants. Mais M. Martin Daussigny qui, avec Artaud, en avait le premier retrouvé les ruines et que M. H. a dû prendre pour guide à défaut d'un meilleur, parait bien s'être trompé sur leur orientation. Faute de procédés suffisamment scientifiques, et pour s'être contenté de simples cotes d'*attachement* sans y joindre en même temps des cotes de *courbure* et *d'inclinaison*, qui lui donnassent une direction unique, il a établi fort arbitrairement son amphithéâtre, le grand axe dirigé obliquement par rapport à la crête, et dans une position fort incommode pour tous les spectateurs ; de plus, il avait été forcé de

1. V., sur cette question le mémoire, lu, le 18 avril 1879, au Congrès des Sociétés savantes, par M. le baron Raverat.

laisser, en dehors de cette enceinte, des ruines considérables, qu'il supposait provenir de constructions adjacentes. Mais, si l'on recourt à des procédés plus rigoureux, « tous les points relevés par Martin Daussigny, « et sur lesquels ont été trouvées des ruines, ceux qu'il avait compris « dans son hypothétique amphithéâtre comme ceux laissés en dehors et « qu'il avait dû attribuer à d'autres édifices, sont englobés dans une série « d'ellipses concentriques, dessinant elles aussi un amphithéâtre, mais « orienté dans un tout autre sens. Celui-ci, en effet, serait parallèle à la « crête de la colline, le côté du nord engagé dans celle-ci, la déclivité « du côté du sud rachetée par des terrassements que mentionnent les « terriers du moyen âge. Au nord, et figurant sur ces mêmes terriers, « régnait une large voie sur laquelle s'ouvrait une des portes de l'amphi- « théâtre ; de chaque côté, à l'est et à l'ouest, deux vallons (aujourd'hui « la Côte des Carmélites et la Grand'Côte) qui, de tout temps, ont dû ser- « vir de voie pour atteindre la crête et sur lesquels se seraient ouvertes des « portes latérales. Ainsi, se serait trouvé assuré, sur les quatre côtés, le « dégagement nécessaire à l'amphithéâtre, dégagement qu'auraient sin- « gulièrement contrarié les prétendus édifices dont M. Martin Daussigny « a cru retrouver la trace. » Telle est sur cette importante question l'opinion d'un homme que ses goûts personnels autant que les nécessités de sa profession ont, depuis de longues années, amené à faire de la topographie historique de l'ancien Lyon une étude approfondie [1]. Suivant lui également, il y aurait entre cet amphithéâtre et l'autel d'Auguste, qui existait sûrement dans le voisinage, une relation intime. C'était là, en effet, le territoire sacré de la ville gauloise ; à quelques centaines de mètres à peine, on a trouvé les tables de Claude ; presque à la même distance, un plan très bien dessiné et très exact, retrouvé récemment aux archives municipales de Lyon, et sur lequel un grattage coupable n'a laissé subsister que la date de 1607, indique un édicule de forme évidemment antique rappelant de très près celle que les plans de Rome attribuent au mausolée d'Adrien ; je serais, pour ma part, assez tenté d'y voir le fameux autel qui, dans cette belle position, entre le Rhône et la Saône, aurait dominé les deux villes.

Ce sont là autant d'hypothèses, quelques-unes toutes récentes ; mais les difficultés qu'elles essayent de résoudre sont vieilles, et comme il eût été intéressant de connaître à leur sujet l'opinion d'un savant tel que M. Hirschfeld ! Il est juste pourtant de reconnaître, à sa décharge, que de pareilles questions ne peuvent guère se traiter que sur les lieux. Quand la

1. M. Vermorel, ancien agent-voyer de la ville de Lyon, à la bienveillance duquel je dois toute la note ci-dessus. Cette note elle-même n'est que le résumé d'un important mémoire que M. Vermorel prépare sur la question, et destiné à paraître prochainement. M. Vermorel, du reste, malgré la force des arguments qu'il apporte à l'appui de son opinion, n'entend la présenter qu'à titre d'hypothèse, et même, en tenant compte de la légèreté des indications de Martin Daussigny, ne serait pas éloigné d'admettre que les ruines décrites par celui-ci peuvent être celles d'un théâtre.

topographie n'est pas en jeu, M. H. est moins réservé, et ce qu'il ne peut insérer dans le texte, il le garde pour les notes : ce sont, deux ou trois du moins, de petites dissertations très bien faites, où les nécessités oratoires ne viennent pas atténuer la précision scientifique; telles sont, par exemple, celle où il fixe comme date à l'incendie de Lyon l'année 53; la note relative à cette treizième cohorte urbaine en garnison à Lyon, la seule de la Gaule, sauf certains détachements chargés parfois d'une mission spéciale, comme cette dix-septième cohorte envoyée peut-être un moment à Lyon pour la garde de la monnaie et sur laquelle M. Hirschfeld publie une inscription encore inédite du musée de Moulins. Citons enfin cette judicieuse remarque sur la rareté des dignités municipales à Lyon, rareté qui donnerait à penser que, comme Milan, où Mommsen a constaté le même fait, la capitale des Gaules dut payer de ses libertés municipales la gloire d'être une des plus grandes villes de l'Empire.

J. V.

---

128. — **Die Chronologie der Bibel** im Einklange mit der Zeitrechnung der Ægypter und Assyrier von Johann Raska, Professor an der Theologischen Diœcesan-Lehranstalt in Budweis. Wien, 1878. W. Braumüller. 1 vol. in-8° p. xiv, 354. — Prix : 6 mark (7 fr. 50).

On se rendra très exactement compte de l'esprit qui a présidé à la composition de cet ouvrage si on prend la peine d'en éclairer le titre par les déclarations de la préface. M. Raska regrette qu'aucune tentative sérieuse n'ait été faite pour ramener les chiffres, soit de la chronologie égyptienne, soit de la chronologie assyrienne, aux indications des livres hébreux. « Les saintes Ecritures, dit-il, méritent encore que l'on fasse des essais réitérés pour voir s'il ne serait pas possible de mettre leurs données d'accord avec une interprétation exacte des inscriptions cunéiformes. » Toutefois ce qui distingue M. R. de la légion innombrable de ses devanciers, c'est qu'il croit devoir introduire quelques changements dans les chiffres bibliques à l'effet de corriger des erreurs, imputables non aux auteurs sans doute, mais aux copistes. Ces corrections d'ailleurs sont recommandées par la comparaison des textes. J'ajoute que M. R. prend le texte hébreu pour base de ses calculs.

Il ne nous en coûte pas de dire que le présent ouvrage est le fruit de recherches très-approfondies et très-consciencieuses et qu'il présente tous les caractères de l'érudition moderne, informations abondantes, discussion nourrie, exposition claire et suivie, qu'il offrirait en un mot un manuel d'un usage précieux, si la première condition d'un travail scientifique, qui commande toutes les autres, n'avait été oubliée, ou niée, comme on le voit par ce qui vient d'être dit. Si méritoire que soit l'effort de M. R., il ne pourra, en effet, être apprécié que par le nombre, toujours plus restreint, de ceux qui subordonnent à

un étroit point de vue dogmatique les questions de l'histoire ancienne.

Nous indiquerons très-brièvement les données les plus originales contenues en ce volume. M. R. place la création d'Adam en l'année 4017, le déluge en l'an 2362, la vocation d'Abraham en 1995. A propos de l'ancêtre mythique du peuple israélite, M. R. propose un synchronisme avec l'histoire égyptienne qui fait le plus grand honneur à son imagination. Abraham ne serait pas autre qu'un certain prince des Aamou, du nom d'Abscha, qui serait venu en Egypte dans la sixième année de Sesourtesen III (1998-1974), et y aurait reçu, ainsi que ses compagnons au nombre de 36, une gracieuse hospitalité. L'entrée de la famille de Jacob en Egypte est placée en l'an 1780, le départ des Israélites en 1565. Canaan est envahi en 1525. Saül règne de 1110 à 1071, David jusqu'en 1031, Salomon jusqu'en 991. La séparation du royaume en deux fractions est ainsi légèrement reculée par rapport aux dates généralement adoptées (979 ou 975), et au rebours de l'opinion soutenue par la plupart des assyriologues qui la font redescendre quarante ou cinquante ans plus bas. La date assignée à la destruction du royaume des dix tribus éprouve un déplacement analogue (740 au lieu de 722); la destruction de Jérusalem est fixée en 590. Pour arriver à ces résultats à l'aide du texte hébreu, il a suffi de deux corrections, que M. R. s'efforce du reste de justifier par une corruption probable des données originales attestée par d'autres témoins : ces corrections ont trait, d'une part, au temps écoulé depuis la sortie d'Egypte jusqu'à la construction du temple de Salomon, pour lequel le texte hébreu des Rois (I, VI, 1), donne 480 années, auquel chiffre est substitué celui de 540, de l'autre à la durée du règne d'Amon, roi de Juda, dont le règne aura dû être de vingt-deux ans au lieu de deux seulement.

Une portion importante du volume est consacrée à la chronologie égyptienne; sur ce terrain nous sommes absolument incompétent, et nous devons nous borner à dire que M. R. tranche la difficulté résultant de l'incompatibilité des données bibliques avec les chiffres beaucoup plus élevés obtenus par la plupart des chronographes égyptiens, en admettant, après un certain nombre de ses prédécesseurs, la simultanéité de plusieurs dynasties. La première dynastie, Ménès en tête, aurait dominé de 2235 à 2107; puis trois royaumes auraient fleuri concurremment : l'empire thébain avec les IIe, Ve, VIe et XVIe dynasties, de 2106 à 1712; l'empire memphitique avec les IIIe, IVe, VIIe et VIIIe dynasties, de 2106 à 1699, et le royaume diospolitain, avec les XIe, XIIe, XIIIe et XVe dynasties, de 2098 à 1699. Ces chiffres, dit M. R., s'accordent avec les nombres de la Bible qui fixe la séparation du genre humain au temps de Phaleg (2260-2231).

La même réserve nous est recommandée en ce qui touche la chronologie assyrienne. On se doute que nous n'arrivons pas ici à des résultats moins satisfaisants que sur le terrain de l'histoire d'Egypte. La première dynastie assyrienne commence en 2235 pour disparaître en l'an 2012. Amra-

phel, roi de Sennaar, vaincu par Abraham vers l'an 1995 (Genèse, XIV, 14 s.), n'est pas autre que le premier roi de la seconde dynastie assyrienne. La question offre un intérêt plus vif encore en ce qui touche le synchronisme du canon des rois assyriens et des rois de Juda et d'Israël; on sait, et nous l'avons rappelé, que la plupart des assyriologues sont portés à réduire de près d'un demi-siècle la chronologie biblique. On se souvient que M. Oppert a tenté, au contraire, de justifier cette dernière en admettant une lacune de quarante-sept ans entre Assournirari et Téglathphalazar, ce qui donne le tableau suivant :

Assournirari (799-792).
Interrègne (792-744).
Touklat-habal-asar (744-726 [1]).

M. R. qui se propose le même but que M. Oppert, à savoir l'accord de la Bible avec la chronologie assyrienne, adopte, en une certaine mesure, le point de vue de son devancier, mais sans le suivre en tout point. On trouvera le détail de son opinion dans son livre; nous reproduisons seulement quelques dates.

De Samsi-Bin à Assournirari, M. R. conserve, sauf des différences insignifiantes, les dates de M. Oppert (869-791). Mais là où ce dernier place son fameux interrègne, M. R. demande seulement deux années pour Phul (798-789). Viennent ensuite

Tiglath-Piléser (790-747) ;
Salmanasar (746-742) ;
Sargon (Sarrukin) (741-727) ;
Sanhérib (726-694) ;
Asarhaddon (693-668) ;
Asurbanipal (667).

En d'autres termes, M. R. se sépare avec M. Oppert des autres assyriologues pour la série qui précède l'interrègne proposé par celui-ci ; mais, tandis qu'à la suite de cet interrègne, M. Oppert se rattachait avec eux au canon assyrien, le nouveau chronologiste continue de marcher d'une façon indépendante. On s'en rendra mieux compte en rappelant les dates données par Schrader (*Die Keilinschriften und das Alte Testament*, p. 297-298).

Tiglath-Piléser (745-728) ;
Salmanasar (727-723) ;
Sargon (722-706) ;
Sanhérib (705-682);
Asarhaddon (681-669) ;
Asurbanipal (668).

C'est jusqu'à ce dernier qu'il faut descendre pour retrouver l'accord.

Tout est donc pour le mieux d'après l'ouvrage de M. Raska, puisque l'accord si souvent nié entre la Bible et les chronologies d'Egypte et

1. Voy. la *Revue*, 1878, 1er semestre. Article de M. Maspero, p. 4-7.

d'Assyrie est rétabli sur toute la ligne. — Laissant aux égyptologues et aux assyriologues le soin d'apprécier la valeur des systèmes proposés ici, il nous sera toutefois permis de protester de toutes nos forces, au nom de la critique biblique, contre l'opinion bizarre et surannée qui fait des indications contenues aux livres hébreux la source de la chronologie de l'histoire ancienne. Cette prétention, fondée sur un préjugé religieux difficilement justifiable, est d'autant plus déplacée qu'elle méconnaît deux faits, qu'aucun critique indépendant ne songerait à nier : 1° que la Bible présente des traces, non pas d'un seul, mais de plusieurs systèmes de chronographie inconciliables entre eux ; 2° que la valeur des indications chronologiques de la Bible est très-variable selon les époques auxquelles elles se rapportent.

Ce second point doit être précisé pour qu'un discrédit immérité ne s'attache pas, en réponse aux incroyables prétentions des chronologistes qui se disent bibliques, à toutes les données des livres hébreux indistinctement. Il convient, à cet égard, de distinguer quatre périodes. Première période : de la création du monde (ou de l'homme) à Abraham. Nous avons affaire ici à un système purement factice, dont les données premières sont, sans doute, empruntées à la tradition babylonienne. Il y aurait une naïveté singulière à chercher des faits et des dates quelconques dans cette période de l'histoire primitive de l'humanité. (Genèse, I-XI.) — Deuxième période : d'Abraham à l'établissement de la famille de Jacob en Egypte. Il n'y a pas encore ici d'histoire, mais des données légendaires sur les ancêtres mythiques d'Israël : on ne saurait, plus que pour la période précédente, y chercher des dates fixes. — Troisième période : de la sortie d'Egypte à l'établissement définitif de la royauté. Ici nous nous plaçons enfin sur le terrain de l'histoire, mais d'une histoire où toute chronologie sérieuse fait défaut. Cette remarque s'applique non seulement aux chiffres de la vie de Moïse, divisée en périodes régulières, aux quarante ans du désert, à la série prétendue des juges, etc., mais encore aux quarante ans de David, et aux quarante de Salomon. Les essais faits par les chronographes juifs, au cours des livres sacrés, pour introduire dans cette période, comme dans celle qui précède, une succession régulière et des dates précises, ont un caractère purement artificiel. — Quatrième période : c'est au schisme des dix tribus que nous pouvons rattacher la première chronologie hébraïque digne de ce nom et qui s'établit, d'une façon assez satisfaisante, par la comparaison entre les chiffres des règnes de Juda et d'Israël. Toutefois les incompatibilités signalées depuis longtemps entre ces deux séries, et plus récemment entre celles-ci et la chronologie assyrienne d'une part, la stèle de Mésa, de l'autre, montrent que nous ne sommes pas sur un terrain absolument solide. Il n'y aura donc nulle imprudence à chercher dans celles des données assyriennes qui sembleront tout à fait solides, les rectifications, d'ailleurs légères, qu'il conviendra d'apporter aux chiffres de la Bible hébraïque relatifs aux deux royaumes de Juda

et d'Israël. — Voilà le terrain sur lequel se placera une critique sage et mesurée, demandant aux textes ce que ceux-ci peuvent légitimement lui donner, s'estimant heureuse d'avoir, à défaut de monuments remontant aux temps anciens, des indications relativement précises sur l'époque de l'histoire juive qui s'étend du milieu du xe siècle avant l'ère chrétienne environ jusqu'au commencement du vie, se résignant enfin, pour les temps qui précèdent, à restituer une série de faits, plus ou moins étroitement reliés entre eux, sans obtenir un enchaînement chronologique proprement dit (époque dite des juges, Samuel, Saül, David et Salomon). Il y a dans cette vue générale de quoi satisfaire ceux qui préfèrent un petit nombre de données bien établies à une construction beaucoup plus brillante, mais qui s'appuie sur le sable mouvant d'un *a priori* théologique.

Maurice VERNES.

---

129. — C. HEGEL. **Ueber den historichen Werth der ælteren Dante-Commentare.** Mit einem Anhang zur Dino-Frage. Leipzig, Hirzel. 1878, in-8°. — Prix : 2 mark 80 (3 fr. 50).

Les commentaires sur Dante du xive et du xve siècle ont pour nous une grande importance, non-seulement parce qu'ils éclaircissent le sens obscur de nombreux passages de la *Divina Commedia*, mais parce qu'ils ont puisé à des sources aujourd'hui perdues aussi bien qu'à la tradition populaire : ce sont de précieux documents historiques, surtout pour la fin du xiiie et le commencement du xive siècle.

M. Hegel, l'auteur des *Constitutions des villes italiennes*, était mieux préparé que tout autre à étudier, au point de vue de l'histoire, les commentaires de Dante. Ces commentaires se divisent, comme on le sait, en deux groupes essentiellement différents, selon qu'ils s'appuient principalement sur la *chronique* de Giovanni Villani, ou qu'ils s'attachent à d'autres témoignages. Ces derniers commentateurs, qui vont à peu près jusqu'au milieu du xive siècle, et qui ne connaissaient pas Villani, ont puisé aux mêmes sources que le grand historien de Florence, par exemple aux *Gesta Florentinorum* et à l'ouvrage *De origine civitatis Florentinae*, ou bien ils ont consulté des écrits contemporains et tiré parti des traditions orales. Mais dès le moment où l'histoire de Villani fut à la portée de tous, personne ne put se soustraire à son influence, et, parmi les nouveaux commentateurs de Dante, les uns, comme Boccace et Benvenuto da Imola, recoururent directement à cette histoire, les autres à des ouvrages qui s'étaient inspirés de Villani.

L'intérêt principal du livre de M. H. n'est pourtant pas dans les recherches qu'il a faites sur la valeur historique des commentaires de Dante en général ; mais dans l'appendice qui éclaire d'une nouvelle lumière les rapports de la chronique de Dino Compagni avec l'Anonyme Florentin

publié par Fanfani. On n'ignore pas que l'authenticité de la chronique de Dino Compagni a *été* souvent attaquée, surtout depuis les *Florentinische Studien* de Scheffer-Boichorst (1874), qui voulait voir dans l'auteur de la chronique un falsificateur du XVIe ou même du XVIIe siècle. Ses arguments portent surtout sur le texte, et il a certainement découvert dans la chronique Florentine un grand nombre d'erreurs historiques, d'inexactitudes et de contradictions. Cela est d'autant plus important qu'il s'agit de l'auteur d'une histoire contemporaine, qui a lui-même joué dans les événements un rôle assez considérable. Pourtant nous ne croyons pas qu'on doive rejeter l'authencité d'un ouvrage, à cause des fautes et des erreurs qu'on y découvre. Au moins faut-il que le nombre des inexactitudes soit tellement grand qu'on puisse en conclure l'ignorance et la maladresse d'un falsificateur placé loin des événements; ou bien encore il faut prouver qu'un fait, raconté dans l'œuvre, n'a pu avoir lieu qu'après la composition même de cette œuvre. On doit d'ailleurs admettre, en général, que celui qui compose sous un faux nom, s'efforce de tout son pouvoir d'éviter les erreurs, et qu'il travaille avec soin, je dirai même avec un soin plus scrupuleux, plus minutieux que le véritable et authentique écrivain. Enfin, la chronique de Dino Compagni, quelque jugement que l'on porte sur son auteur, reste, à tous égards, un document historique d'une haute valeur, et la naïveté et la clarté saisissante du récit exerceront toujours sur ses lecteurs une grande impression.

Peut-être les arguments tirés de la langue de la Chronique seraient-ils décisifs, si l'on démontrait que certaines expressions et certains tours ne remontent pas au commencement du XIVe siècle, mais appartiennent à la fin du XVe et même aux premières années du XVIe. Pietro Fanfani, un des hommes qui connaissaient le mieux le toscan, a en effet, dans une suite d'écrits, qui portent pour la plupart des titres très originaux, défendu Dino Compagni contre la « calomnie d'être l'auteur de la chronique ». Il a dressé une liste considérable de tours et d'expressions qui, selon lui, ne peuvent être attribués à un auteur de ce temps-là. Mais cet argument perd beaucoup de sa valeur, si l'on songe que l'histoire de la vieille prose italienne n'est pas encore exactement connue, et d'ailleurs on a réfuté sur quelques points les assertions de Fanfani.

Les recherches consciencieuses de Scheffer-Boichorst et de Fanfani avaient cependant amené ce résultat, que la chronique de Dino ne pouvait plus être considérée comme une source historique. Alors M. H. qui se refusait à rejeter l'œuvre tout entière, et voulait en sauver au moins une partie, émit l'hypothèse qu'elle avait subi à certains endroits un remaniement postérieur : explication délicate, à laquelle il ne faut recourir que rarement, parce qu'elle satisfait peu, mais qui, dans un problème littéraire aussi ardu, et en face même des critiques de Scheffer-Boichorst et de Fanfani, pouvait se faire accepter.

Pourtant quelques-uns de ceux qui connaissent intimement la langue et l'histoire de la Toscane, entre autres MM. Paoli et Del Lungo, ont

persisté dans leur foi et croient encore, malgré les attaques de la critique, à l'authenticité de la Chronique. De nouvelles découvertes ont pu, du reste, les confirmer dans leur opinion. Ainsi, on a trouvé à Ashburnham un manuscrit qui, d'après M. Paul Meyer, est du xv[e] siècle; de cette manière, nous serions ramenés à une époque où les falsifications étaient beaucoup moins communes qu'au xvi[e] siècle, et, en outre, la difficulté qu'on n'ait pas trouvé d'anciens manuscrits d'un ouvrage si important, et qui doit avoir été composé au commencement du xiv[e] siècle aura à peu près disparu. On sait, en effet, que le manuscrit le plus ancien de la Chronique (Bibliothèque nationale de Florence), porte la date de 1514. Boehmer *(Romanische Studien)* pense, il est vrai, que cette date est due au copiste et qu'il faut reporter à une époque postérieure la composition du manuscrit. Mais si l'on ne peut nier que l'écriture peut appartenir à l'année 1554 aussi bien qu'à l'année 1514, peu importe ici la différence d'un quart de siècle et même d'un demi-siècle.

Presqu'en même temps que M. Paul Meyer nous fit connaître l'âge du manuscrit d'Ashburnham, M. H. émit l'opinion que l'auteur de la Chronique avait consulté la même source (d'ailleurs inconnue) qui a été utilisée par le commentateur de Dante connu sous le nom de l'Anonyme Florentin. On avait déjà remarqué la conformité de plusieurs passages de la Chronique et de l'Anonyme. M. Del Lungo voulait même voir dans ces ressemblances [1] une preuve de l'authenticité, et il pensait que l'anonyme Florentin, dont le commentaire n'a guère été composé qu'au commencement du xv[e] siècle, avait puisé dans la chronique de Dino. D'un autre côté, Scheffer-Boichorst, qui avait le premier appelé l'attention sur ces ressemblances des deux écrits *(Sybel's Historische Zeitschrift*, 1877), prétendit que le falsificateur avait aussi mis en œuvre le commentaire de l'Anonyme Florentin.

Dans l'ouvrage dont nous rendons compte, M. H. a examiné très attentivement les procédés de l'auteur du commentaire sur Dante, sa manière de copier ses sources et d'en faire des extraits. Sa conclusion, que Dino et l'Anonyme, l'un indépendamment de l'autre, se sont servis du même ouvrage, semble évidente surtout par les passages où l'Anonyme suit tantôt Villani, tantôt cette source inconnue où se trouvait le récit de certains événements qui se sont passés à Florence au temps de Dino.

Sans doute, si l'on ne pouvait faire cette comparaison, si surtout on ne pouvait remarquer que Dino et Villani ont coutume, en pareil cas, de raconter presque dans les mêmes détails, tandis que la méthode d'abréviation de l'Anonyme, à l'égard des deux écrivains, est habituellement la même, alors peut-être un critique, obstinément convaincu de la falsification, serait porté à regarder comme des inventions arbitraires et ca-

1. Certains passages se ressemblent mot pour mot.

pricieuses les dissemblances de Dino d'avec l'Anonyme, même si elles offrent des détails plus exacts et plus complets.

Une telle conclusion ne serait plus possible, après l'examen minutieux consacré par M. Hegel aux trois passages de l'Anonyme, qui sont en question, et à leur rapport avec Dino et Villani. Tout critique impartial avouera, au contraire, qu'aucun des deux écrivains n'a puisé chez l'autre. Quant aux dissemblances de l'Anonyme, elles s'expliquent d'une façon facile et naturelle, non-seulement par sa méthode d'abréviation, mais aussi par le but le plus immédiat qu'il se proposait, l'explication de Dante : tantôt il semble qu'il n'ait pas voulu accumuler les détails, comme le font Dino et Villani ; tantôt l'interprétation de la Divine Comédie exigeait une autre expression.

Par là nous sommes en même temps avertis de ne pas rejeter la chronique Florentine, comme source historique. Car, si dans ce cas l'auteur ou le rédacteur de cette chronique avait sous les yeux un écrit qui nous est inconnu, il pouvait aussi, dans d'autres cas, s'appuyer sur des documents qui ne nous sont point parvenus.

Il est vrai qu'on ne prouve ainsi en aucune façon l'authenticité. Un partisan de l'hypothèse de la falsification pourrait même dire qu'il est démontré par là que Dino ne peut être l'auteur de la chronique. Car, comment pourrait-on croire que pour ce qui se passait, par exemple, en 1300 à Florence (alors que les mauvais citoyens gouvernaient la ville), il ait consulté une source écrite, tandis que, grâce à sa position, il lui était permis de tout observer? Pourtant un pareil procédé, employé par un écrivain contemporain, ne serait pas impossible et sans précédent. Seulement, il faut accorder que ce fait se concilierait bien mieux avec l'hypothèse d'une rédaction postérieure.

Sans doute, il nous sera difficile de constater sous quelle forme le rédacteur a trouvé l'écrit de Dino. Mais si l'on imagine que quelqu'un — laissons l'époque indéterminée — ait reçu mission de rédiger la chronique, qui pouvait être restée inachevée dans certaines de ses parties, ou, — par des motifs inconnus, — renfermer des lacunes, pourquoi ne se serait-il pas servi d'autres sources écrites? Il est superflu d'admettre que le rédacteur s'est efforcé d'accommoder son expression à celle de l'original, c'est-à-dire de lui donner un certain air d'antiquité. Car nous ne connaissons pas l'époque du remaniement ; et lors même qu'il aurait eu lieu au xv[e] siècle, nous ne pouvons pourtant pas admettre que la langue italienne ait subi durant un siècle et demi de si notables changements qu'un pareil procédé fût nécessaire. Le style des ouvrages qui datent de la période du xv[e] au xvi[e] siècle, et principalement des lettres, n'a-t-il pas souvent une couleur antique? Les dissonances, ou du moins les inégalités du style de la chronique de Dino Compagni pourraient s'expliquer ainsi.

Dans tous les cas, le manuscrit d'Ashburnham démontrerait invinciblement que le remaniement n'a pu avoir lieu plus tard qu'au xv[e] siècle.

Et comme la Chronique et l'Anonyme ont consulté une même source, qui ensuite disparait à nos regards, il n'est pas permis de penser à une époque postérieure. D'ailleurs l'examen d'un manuscrit, du reste très récent, de la Bibliothèque nationale de Florence (cod. Magliabech. XXV, 516) n'indique pas une époque plus reculée ; il y a dans ce manuscrit divers passages où, à ce qu'il nous semble, on a écrit plus tard quelques mots sur l'espace originairement laissé vide. Ces mots sont écrits avec les caractères du commencement du XVIe siècle, sinon du XVe et nous mettent en tout cas sur la trace d'un manuscrit qui serait à peu près de la même époque, le copiste ayant imité les traits des passages difficiles à lire.

G. Meyncke.

130.— **Deux lettres inédites de la princesse palatine, mère du Régent,** par Armand Gasté, membre titulaire de l'Académie nationale des Sciences, Arts et Belles-Lettres, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Caen. Caen, Le Blanc-Hardel, 1879, in-8° de 17 p.

La brochure de M. A. Gasté, extraite des *Mémoires* de l'Académie de Caen, renferme deux courtes lettres écrites par Madame, duchesse d'Orléans, à Daniel Huet, le savant évêque d'Avranches, l'une de Marly le 4 octobre 1708, l'autre de Versailles le 20 décembre 1710. Dans la première, qui confirme ce que Saint-Simon raconte du bon cœur caché sous une si rude et si vilaine écorce, la princesse refuse de suivre le conseil que le prélat lui avait donné d'avertir Mme de Beuvron de la gravité de l'état de cette malade, disant avec raison : « Je ne trouve point qu'il y ait de la charité à donner une sentence de mort à son amie. » Dans la seconde, plus courte encore que la première, et qui n'est, en réalité, qu'un billet de dix lignes, la mère du Régent plaisante au sujet d'un sermon dont l'auteur n'est pas nommé. M. G., rapprochant le mystérieux billet d'une lettre du 17 décembre 1710, publiée par M. Gustave Brunet [1], a reconnu l'auteur de ce sermon dans un certain Père Poisson, cordelier, dont l'originale manière amusait beaucoup la correspondante de l'évêque d'Avranches, auquel elle avouait que de tels propos étaient trop

---

1. *Correspondance complète de Madame, duchesse d'Orléans*, etc. (Paris, Charpentier, 1857, p. 382-383.) M. G. qui annonce, d'après un article de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er janvier 1879, la publication d'une nouvelle édition plus complète par la Société littéraire de Stuttgard, aurait pu rappeler que déjà M. L. Ranke avait publié, en 1861, dans le cinquième volume de sa grande et belle *Histoire*, un important supplément au recueil de M. Brunet, supplément qui a été traduit en notre langue par M. A. A. Roland sous le titre de : *Lettres nouvelles et inédites de la princesse Palatine* (Paris, F. Didot et Hetzel, sans date, in-18).

extraordinaires pour donner envie de dormir [1]. M. G., afin de nous faire connaître le jovial orateur, emprunte un article au *Nouveau dictionnaire historique* publié à Caen par une société de gens de lettres [2] et divers renseignements, dont quelques-uns bien piquants, à un recueil manuscrit de l'abbé Guiot, de Rouen, recueil conservé à la bibliothèque de Caen et que l'on a surnommé le *Moréri des Normands*. D'après l'abbé Guiot, le P. Poisson est désigné, sous le nom de *Pancracio*, dans l'*Histoire de Don Ranutio d'Aletès* par Gabriel Porée, curé de Louvigni [3], frère du célèbre jésuite Charles Porée.

Le commentaire de M. G. est fort agréable à lire, et je ne m'étonne pas du succès qu'il a, dit-on, obtenu à la Sorbonne, au congrès des Sociétés savantes, en avril 1878. J'aurais seulement désiré que M. G., pour donner à son mémoire encore plus de prix, eût énuméré tous les documents renfermés dans le carton offert par M. le vicomte de Saint-Pierre, sénateur du Calvados, à la bibliothèque de Vire. Ce carton, dit-il (p. 3), « contient une soixantaine de lettres adressées à Daniel Huet, évêque d'Avranches, et signées des noms les plus illustres du XVIIe siècle.» Ce sont précisément ces noms qu'il aurait fallu indiquer, et nous ne pardonnerons à M. Gasté d'avoir ainsi excité notre curiosité, que s'il la satisfait bientôt, non seulement en signalant les correspondants de Huet, mais encore en publiant et en éclairant les plus intéressantes de leurs lettres aussi bien qu'il a publié et éclairé les deux lettres de la princesse Palatine.

T. DE L.

---

131. — G. COMPAYRÉ. **Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVIe siècle.** (Ouvrage couronné par l'Académie des sciences morales et politiques.) 2 vol. in-8°. Paris, Hachette, 1879. Prix : 15 fr.

L'ouvrage de M. Compayré a paru presque en même temps que le premier bulletin de la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur. Cette rencontre est purement fortuite, mais on ne saurait trop s'en féliciter. Pour tous ceux qui s'intéressent à la réforme des études, il est bon d'avoir ainsi sous la main tous les éléments d'information. Le bulletin de la Société nous présente les premiers résultats de

---

1. Voir (p. 11) ce que dit avec esprit M. G. des deux invincibles antipathies de la princesse Palatine, Mme de Maintenon et les sermons. De la princesse mal convertie, s'endormant fatalement aussitôt qu'elle entendait un prédicateur, on peut rapprocher la reine Jeanne d'Albret qui avait, assure-t-on, obtenu l'autorisation de travailler à des ouvrages de broderie, pendant le prêche, afin de mieux résister au sommeil où la plongeait l'éloquence des ministres.

2. Cette prétendue *Société des gens de lettres* était tout simplement un rideau derrière lequel se dérobait Dom Chaudon.

3. Le P. Lelong avait attribué cet ouvrage au P. Quesnel. M. G. n'a cité sur le roman satirique ni la *Bibliothèque historique de la France*, ni les *Supercheries littéraires* de Quérard, édition Daffis (t. III, col. 320).

l'enquête qu'elle poursuit sur les universités étrangères et nous apprend ce qui se fait hors de chez nous; M. C. remet en lumière et en honneur le passé de la pédagogie française. Il en définit le caractère, il en montre les progrès et ne nous permet pas d'oublier que nous avons, nous aussi, nos traditions. Elles ne doivent pas enchaîner notre liberté, mais elles ne doivent pas non plus être rejetées dédaigneusement. S'il est vrai qu'il faille tout à la fois faire notre profit des enseignements que l'étranger nous donne, et tenir compte de notre caractère national, le livre de M. C. est appelé à rendre un véritable service, en éclairant un des côtés de la question, celui-là même dont certains esprits sont tentés parfois de méconnaître l'importance.

Mais il n'a pas seulement le mérite de venir à propos. Ce serait lui faire tort que de le présenter comme une œuvre de circonstance. Sous sa première forme, le travail de M. C. a été couronné, en 1877, par l'Académie des sciences morales et politiques, et les éloges que lui ont décernés M. Gréard, le rapporteur du concours, et M. Bersot, alors président de l'Académie, rehaussaient encore la valeur de cette distinction. Plus difficile pour lui-même que ne l'avaient été ses juges, l'auteur a voulu employer deux années entières à revoir et à compléter son mémoire. Aussi, le titre de son ouvrage est bien justifié, et c'est vraiment une *histoire critique* des théories de l'éducation en France qu'il donne aujourd'hui au public. Il ne lui apporte pas seulement un recueil de documents et de faits; mais tous les systèmes qu'il passe en revue, toutes les méthodes qu'il analyse, sont discutés et jugés. Avec une érudition que plus d'un historien lui envierait, M. C. a les qualités du philosophe. En le prenant pour guide, on n'a pas à craindre de se perdre dans la multitude des détails; on sent qu'on est en présence d'une œuvre fortement conçue, que la critique de l'auteur s'appuie sur des principes fixes et que, avant de se prononcer sur le mérite des idées de Rabelais ou de Montaigne, de Fénelon ou de Rousseau, il a longuement réfléchi par lui-même sur la nature et le but de l'éducation. Clarté parfaite dans la composition, impartialité inaltérable dans les jugements, telles sont les qualités qui distinguent au plus haut degré les deux volumes de M. Compayré.

Dans une œuvre d'aussi longue haleine, il est impossible qu'il n'y ait pas quelques lacunes. On éprouve même un peu d'embarras à les signaler. Forcé de faire un choix parmi tant de documents qui s'offraient à lui, M. C., on peut en être sûr, a eu ses raisons pour passer sous silence tel ou tel système, pour omettre tel ou tel nom. Il serait en droit de répondre à quiconque réclamerait une place pour une théorie oubliée ou pour un texte qu'il aurait laissé de côté, qu'il a dû faire des sacrifices nécessaires, que l'ordonnance de son livre ne subsiste qu'à ce prix et qu'elle serait bien vite bouleversée, s'il lui fallait introduire, au gré de chaque lecteur, des additions, des suppléments, des notes rectificatives et

explicatives. Sous le bénéfice de ces observations, je me hasarderai cependant à lui soumettre quelques remarques.

Avant d'entrer en matière, M. C. examine dans son introduction l'histoire des idées pédagogiques pendant les temps anciens et au moyen âge. Nécessairement, cette introduction devait être très rapide; mais, sans l'allonger outre mesure, n'était-il pas possible d'apporter certains correctifs à quelques conclusions, qui paraissent excessives? A la page 5, l'auteur annonce que « c'est dans la *République* et dans les *Lois*, qu'il « faut chercher l'exposition des idées de Platon sur l'éducation ». Dans la suite, il ne parle guère que de la *République* et ne paraît tenir aucun compte du second traité, qui vient, sur tant de points, atténuer les hardiesses du premier. Ainsi, quand il rapporte les théories de Platon sur l'éducation des femmes (p. 8), c'est la *République* seule qu'il a en vue, et par là son résumé est inexact. N'aurait-il pas été à propos de mentionner au moins quelques-unes de ces pages, comme il s'en rencontre dans le traité des *Lois*, qu'inspire un esprit plus pratique et plus humain? Cette phrase, par exemple, où Platon semble avoir si bien compris l'heureuse influence que peut exercer autour d'elle, dans sa famille, l'activité de la femme : « Qu'une maîtresse dans son intérieur se « fasse réveiller par une de ses esclaves, au lieu de réveiller elle-même « tout le monde, cette négligence honteuse mérite d'être blamée par les « serviteurs et par les servantes et, s'il était possible, par la maison « tout entière [1]. » Ou bien encore celle-ci, qui indique d'une façon délicate que l'éducation de la femme ne doit pas être entièrement semblable à celle de l'homme : « Les chants qui sont magnifiques et qui portent « l'âme vers le courage, il faut les laisser aux hommes; ceux, au con- « traire, qui l'inclinent à la douceur et à la modestie, la loi, d'accord « avec la raison, conseille de les réserver aux femmes [2]. »

P. 13-16, M. C. discute les idées émises par Xénophon dans l'*Economique*, la *Cynégétique* et la *Cyropédie*. Les *Mémorables* avaient au moins autant de titres que la *Cynégétique* à figurer sur cette liste, ne serait-ce que pour le IIe chapitre du IIe livre où Socrate, en s'entretenant avec son fils Lamproclès, expose les devoirs des enfants envers leurs parents.

P. 28, l'auteur cite un passage de Plaute, dans les Bacchis, pour montrer le tort qu'avaient les Romains de confier l'instruction de leurs enfants à des esclaves, impuissants à faire respecter leur autorité. La citation est fort jolie; mais pourquoi, à la page précédente, où il est question de l'autorité de la femme dans la famille, n'avoir pas rappelé le passage si connu du dialogue des Orateurs [3], sur Cornélie, mère des Gracques, sur Aurélie, mère de César, sur Atia, mère d'Auguste, « qui

1. *Lois*, VII, p. 808.
2. *Ibid.*, p. 802.
3. Ch. XXVIII.

« présidèrent à l'éducation de leurs fils et surent en faire de grands hommes? »

J'arrive tout de suite à la dernière partie de l'ouvrage. Liv. IX ch. 1er, M. C. trace rapidement l'historique de la création de l'Université de 1808. Comment le nom de Fontanes n'a-t-il pas amené l'auteur à parler de celui qui a été le meilleur ami du premier grand-maître de l'Université, de Joubert? Cette omission est regrettable ; c'est même, à mon avis, la plus regrettable de tout l'ouvrage. Quand M. C. donnera une seconde édition de son livre, je lui demande de réserver une place à Joubert et je me permets d'insister, afin d'exposer plus complètement les motifs de ma requête.

Cette place, il me semble que Joubert la mérite à plusieurs titres : d'abord, pour ses pensées sur l'éducation [1] ; ensuite, pour les lettres, si intéressantes, dans lesquelles il discute avec Fontanes les idées des auteurs du Mémoire sur l'instruction publique en Hollande [2]. Les auteurs du Mémoire, s'inspirant de principes déjà anciens, divisaient leur sujet en trois ordres de connaissances : les nécessaires, les agréables et les utiles. « De là, trois degrés : l'éducation élémentaire ou primaire, l'éducation « littéraire ou secondaire, et enfin l'éducation savante ou définitive [3]. » Sur le mérite de cette classification, sur la nature des études qui conviennent à chaque ordre d'enseignement, Joubert fait, à son ordinaire, des réflexions très fines, très ingénieuses. Quelques-unes sont contestables, celle-ci par exemple, qui paraît cependant plaire beaucoup à son auteur : « On ne saurait encourager par trop d'immunités ces espèces « d'écoles mixtes où les enfants du peuple, témoins perpétuels d'une « éducation plus élevée que celle qui leur est donnée, en reçoivent quel« ques teintures et deviennent ainsi meilleurs [4]. » L'expérience nous a enseigné qu'il n'y avait aucun profit à espérer de cette confusion de l'enseignement secondaire spécial, ou plutôt de l'enseignement primaire supérieur, avec l'enseignement classique. Elle a donné tort à Joubert; mais, parce qu'il s'est trompé quelquefois, est-ce une raison pour ne pas lui maintenir son rang parmi les maîtres, ou, si l'on trouve ce mot trop ambitieux pour lui, parmi les amis éclairés de la pédagogie française?

Enfin, par son rôle comme conseiller et inspecteur général de l'Université, par l'influence qu'il a exercée sur le recrutement des professeurs de la nouvelle institution, Joubert n'est pas de ceux qu'on doive oublier. M. C. montre très bien comment les théories sur l'éducation ont été renouvelées par les philosophes du XVIIIe siècle et les hommes de la Révolution. Au XVIIe siècle, Bossuet, Rollin, les grandes corporations enseignantes tendent au même but : faire de l'enfant un chrétien et un

---

1. *Pensées et correspondance de Joubert*, titre XIX.
2. *Ibid.* Lettres LXV, LXVI, LXVII.
3. Lettre LXV.
4. Lettre LXVI.

homme de goût. Les méthodes diffèrent un peu entre elles ; ici, on donne davantage aux élégances de la forme et aux artifices de la rhétorique ; ailleurs, on fait une part plus large à l'histoire ou à l'étude de la langue française ; mais, pour tous les maîtres de la jeunesse, la tâche à remplir est la même et c'est au même point qu'ils prétendent arriver, en prenant des routes qui ne se séparent un instant que pour se réunir un peu plus tôt ou un peu plus tard. Avec le XVIIIe siècle, l'esprit laïque pénètre dans l'éducation, et en même temps le goût des études scientifiques. On se propose de former non plus des humanistes, mais des citoyens, auxquels on ne donnera pas seulement une culture littéraire, élevée et délicate, mais que l'on armera pour les besoins et les luttes de la vie moderne, en les mettant en possession de connaissances utiles, pratiques, d'une application immédiate. Jusqu'à quel point l'Université de 1808 se rattache-t-elle au mouvement d'idées du siècle précédent ? Créée presque au lendemain de la Révolution, reste-t-elle fidèle à son esprit, ou ne recueille-t-elle pas de préférence, comme un héritage éloigné, les méthodes et les traditions du XVIIe siècle ? M. C. laisse de côté cette question dans le chapitre où il traite de la fondation de l'Université. Mais il a dit auparavant (tome II, p. 7) : « L'Université impériale de 1808,..... dans ses « parties excellentes et durables, sera l'expression vivante et le résumé « de la pensée du XVIIIe siècle. » Il y a une part de vérité dans cette assertion ; il reste cependant à expliquer comment le souvenir de Rollin et des autres maîtres du XVIIe siècle est resté si vivant dans l'Université nouvelle, pourquoi elle a gardé une prédilection si marquée pour les deux littératures de l'antiquité. A tort ou à raison, elle reconnaît pour ses ancêtres naturels, Nicole, Lancelot, Rollin, les Oratoriens de Juilly, voire même le P. Porée, plutôt que Rousseau, Talleyrand ou Condorcet.

C'est ici, à ce qu'il me semble, que le nom de Joubert pouvait être cité fort utilement, pour rendre compte de cette persistance des méthodes d'autrefois. L'ami de Fontanes ne se contente pas de louer les anciens collèges, de peindre sous les couleurs les plus riantes ces maisons de recueillement et de lentes études, où l'on s'instruisait « avec peu d'appa« reil et d'une manière insensible, où l'on se croyait peu savant et où l'on se conservait modeste »[1] : il voudrait les faire revivre dans les lycées de l'Université impériale. Il met tout en œuvre pour y réussir. C'est sa pensée de tous les instants ; on la retrouve dans la plupart des lettres qu'il adresse à Fontanes ou à ses collègues du conseil ; elle le suit partout dans ses inspections. Les professeurs qu'il recommande le plus instamment, ce sont ceux qui continuent le mieux les anciennes traditions : c'est M. Paulvé, « le conservateur et le propagateur de la langue « grecque à Auxerre.... un homme de Port-Royal, plus aimable que « Lancelot, moins haut de stature qu'Arnauld d'Andilly[2] » ; c'est

1. Lettre LXVII.
2. Lettre LXIX.

M. Trébuchet, « un jeune homme qui a été élevé dans les principes « austères et qui les suit, » [1] un janséniste pieux, c'est-à-dire ce que Joubert « aime le plus au monde, après un jésuite » [2]. Il veut faire venir comme répétiteur à l'Ecole normale M. Maillet-Lacoste, qui a « la conscience et le dévouement d'un Rollin [3] ». Il estime qu'il y a des fonctions, celles d'inspecteur, qui ne peuvent être bien remplies que par des hommes « qui ont vu la discipline ancienne et pratiqué l'ancienne « éducation [4] ». Rechercher et recueillir les survivants de la vieille Université, leur donner asile dans la nouvelle et les y installer même, s'il le peut, dans une place d'honneur, c'est le rôle qu'il a choisi, le devoir qu'il s'est tracé et dont il poursuit l'accomplissement. Il n'était pas seul à penser ainsi, mais il exprime plus heureusement que les autres les idées qui dominaient alors dans l'entourage de Fontanes. Il y avait donc lieu de montrer et de juger cette influence qui préside aux commencements de l'Université de 1808. Elle lui imprime un caractère particulier ; elle donne à une institution nouvelle un air d'antiquité et, sans bruit, sans violence, par une prise de possession discrète, mais irrésistible, restaure, au moins en partie, les doctrines du temps passé.

Pour toutes ces raisons, je crois que deux ou trois pages, consacrées à Joubert, n'auraient pas été superflues. Elles étaient en quelque sorte réclamées par le sujet lui-même, sans compter que M. C., avec l'élégance et la finesse aimable de son style, aurait su nous rendre très-heureusement la figure de cet « inspecteur virgilien », pour employer une expression de Joubert, qui se plaît « à ramener au bien et aux anciens pâtu- « rages les troupeaux et les bergers... à faire fleurir, partout où il passe, « les semences des bonnes mœurs, de la piété, de la politesse et du bon goût [5] ». Son image manque dans cette galerie, où M. C. a placé dans un si bon jour les portraits de Nicole, de Rollin, de Fleury et de tant d'autres qui ont veillé avec une sollicitude attentive sur les mœurs de la jeunesse, tout en travaillant à former et à embellir son esprit.

Les critiques que je viens d'exprimer, ne portent que sur de très-petits détails ; c'est que les analyses et les jugements, qui constituent le corps de l'ouvrage, me paraissent inattaquables dans leur ensemble. M. Bersot prédisait à M. C. que ses deux volumes seraient bien vite entre les mains « de tous ceux qui se préoccupent de la question de l'éducation et « qui aiment les ouvrages bien faits. » M. Compayré peut être assuré que la prédiction s'accomplira et que la faveur du public ratifiera le jugement de l'Académie.

R. Lallier.

---

1. *Ibid.*
2. Lettre LXVIII.
3. Lettres LXXIII et XCII.
4. Lettre LXXIX.
5. Lettre LXXII.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 4 juillet 1879.

M. Delattre, prêtre missionnaire chapelain de Saint-Louis de Carthage, envoie la copie et l'estampage d'un fragment d'inscription punique trouvé à Carthage.

M. Desjardins communique une lettre de M. Ch. Tissot qui indique, en quelques mots, les principaux résultats d'un voyage d'exploration fait dans la vallée de la Medjerda ou *Bagradas* (Tunisie), en juin 1879. M. Tissot a suivi la Medjerda depuis son embouchure jusqu'à la frontière algérienne. Il a reconnu toute la route qui conduisait de Carthage à Hippo-Regius par Thuburbo Minus, Vicus Augusti et Bulli Regia. Il a retrouvé les ruines de Bulla Regia (Hammam Darradji), de Simitta (Chemtou) et d'Ad Aquas (Sidi bel Kássam), en a relevé le plan, et a rectifié plusieurs erreurs de la carte de l'état-major. Il a recueilli une trentaine d'inscriptions inédites : une de ces inscriptions est du règne de Tibère et de la troisième année du proconsulat de Vibius Marsus ; une autre date du règne de Vespasien et porte le nom d'un légat de la troisième légion inconnu jusqu'à ce jour, Q. Egnatius Catus ; une troisième donne la date de la construction par Trajan du pont de Simitta Colonia. Une inscription bilingue en caractères puniques et libyens a été trouvée dans les ruines d'un *castrum* byzantin entre Bulla Regia et Simitta. Une autre inscription punique, dont M. Tissot rapporte aussi l'estampage, paraît être différente de la plupart de celles qu'on connaît et présenter un intérêt particulier. Malheureusement toutes les ruines antiques de cette région sont près de disparaître, dévastées par les entrepreneurs du chemin de fer, qui en tirent des pierres pour les travaux de la voie. On a seulement promis à M. Tissot de conserver ou d'estamper les inscriptions que l'on remarquera.

M. Delisle lit un mémoire de M. Castan sur un missel franc-comtois qui est conservé à la bibliothèque de la Chambre des députés et qui a figuré à l'exposition de l'art ancien au Trocadéro en 1878. Ce missel a été inexactement indiqué comme ayant appartenu à l'église cathédrale de Besançon. Il provient de l'abbaye de Saint-Claude. Il paraît avoir été exécuté en 1491 ou 1492. On y remarque un blason, répété plusieurs fois, qui a embarrassé les archéologues : c'est un blason d'archevêque, avec un écu *d'or à la bande de gueules*. Il ne faut pas y chercher les armes d'un archevêque sous l'autorité duquel aurait été placé le monastère : l'abbaye de Saint-Claude était bien située géographiquement dans le diocèse archiépiscopal de Lyon, mais elle était exempte de l'autorité diocésaine. Un seul archevêque avait droit à l'honneur d'être représenté, par ses insignes héraldiques, sur un livre de l'abbaye : c'est saint Claude, qui, après avoir été archevêque de Besançon, était venu se faire moine dans le monastère qui depuis a pris son nom. Il est vrai que saint Claude, ayant vécu au VII[e] siècle, n'a pu avoir d'armoiries : mais il était fort naturel au XV[e] siècle de lui en prêter, et il n'était pas difficile de trouver celles qu'on devait lui attribuer. Saint Claude passait pour être de la famille des seigneurs de Salins : on lui donna pour armes l'écu de cette ville. Les armes de Salins sont, en effet, *d'or à la bande de gueules*, comme celles du missel de saint Claude. Ce sont donc bien les armoiries du saint qu'on a voulu représenter. A côté, on voit un autre blason, un écu *d'or à l'aigle éployée de sable*, avec une crosse d'abbé. M. Castan y reconnaît des armoiries rétrospectivement attribuées par l'enlumineur à saint Romain, fondateur et premier abbé du monastère; l'écu d'or à l'aigle éployée de sable était l'écu de l'empire germanique, l'écu *romain* : pour saint *Romain*, c'étaient, en quelque sorte, des armes parlantes.

M. de Mas Latrie lit un mémoire intitulé : *Les comtes de Jaffa et d'Ascalon du* XIIe *au* XIXe *siècle.* Le comté de Jaffa fut créé par Baudouin II, roi de Jérusalem (1118-1131), en faveur de Hugues du Puiset, seigneur français. En 1153, il s'augmenta du territoire d'Ascalon; au XIIIe s., de plusieurs villages dans l'île de Chypre. Après la perte de la Terre-Sainte, ces villages chypriotes formèrent, tant sous les rois de Chypre que sous la république de Venise, tout le territoire du comté de Jaffa. Au XVIe s., des immeubles à Venise et dans les états vénitiens, acquis par le comte Georges II Contarini, furent également incorporés au comté : et quand Chypre eut été conquise par les Turcs, ils formèrent à leur tour le corps même du comté, qui, bien que transféré ainsi de Jaffa en Chypre et de Chypre à Venise, n'en continua pas moins de s'appeler le comté de Jaffa, en italien *dal Zaffo*. M. de Mas Latrie établit, d'après les documents, la série chronologique des comtes de Jaffa depuis l'érection du comté, jusqu'à nos jours. Le comté donné vers 1118 à Hugues du Puiset, fit plusieurs fois retour, par suite de confiscations ou d'extinction, au domaine des rois de Jérusalem ou de Chypre, et fut ainsi successivement donné à plusieurs dynasties différentes. En 1473, Catherine Cornaro, reine de Chypre, en investit son cousin germain, Georges Contarini. Depuis cette époque, le comté s'est transmis régulièrement et sans interruption dans la famille des Contarini, appelés aujourd'hui, en raison de cette seigneurie, *Contarini dal Zaffo*. Tant que la république de Venise a duré, on a appliqué à ce fief les règles du droit féodal, telles qu'elles étaient fixées par les *Assises de Jérusalem*, le comté étant toujours réputé fief de Terre-Sainte. Chacun des nouveaux comtes Contarini dal Zaffo a fait entre les mains du doge, suivant les formes prescrites par les Assises, hommage lige pour le comté « de Jaffa, d'Ascalon, de Rama, de Mirabel et d'Ibelin » : cette cérémonie a eu lieu pour la dernière fois le 13 septembre 1784. Les héritiers actuels du comté de Jaffa sont M. le comte Louis-Gaspard Contarini dal Zaffo, qui a reçu la confirmation du titre de Jaffa, en 1819, du gouvernement autrichien, et M. le comte Charles-Louis Contarini dal Zaffo, son fils.

M. Paul Pierret termine la lecture de son mémoire sur la mythologie égyptienne. Il étudie les divers dieux qui personnifient le soleil aux divers moments de sa course, telle que Râ ou le soleil diurne; Osiris ou Ptah, le soleil nocturne, qui éclaire les régions infernales, Horus, le soleil renaissant, etc., etc., et les déesses, qui représentent soit la lumière du soleil, soit l'espace dans lequel il prend naissance ou dans lequel il se couche : ainsi l'espace dans lequel le soleil se lève est représenté comme une déesse qui l'enfante et qui s'appelle tour à tour Nout, Neit, Mehour, Isis, etc.

Ouvrages présentés de la part des auteurs ou éditeurs :

Par M. Delisle : 1° Mémoire sur la fondation de l'ancien port de Cherbourg, par MM. le marquis DE CALIGNY et BERTIN; 2° Mémoire sur la milice des Romains, rédigé à la demande de Vauban par Jean Anténor Hue DE CALIGNY, publié par M. RIPA DE MEANA;

Par M. Georges Perrot : Bulletin de correspondance hellénique, mai et juin 1879.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

// REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 19 Juillet — 1879

132. — **Recherches sur le tirage au sort** appliqué à la nomination des archontes athéniens, par Fustel de Coulanges. Paris, 1879, 35 pages in-8°. (Extrait de la *Nouvelle Revue de droit français et étranger.*)

L'opinion courante sur les modes successivement employés pour la nomination des archontes à Athènes, est la suivante : « L'archontat fut d'abord une magistrature perpétuelle et *héréditaire ;* mais, en 752, elle devint *élective* et fut réduite à une durée de dix ans. Plus tard, en 683, les fonctions de l'archonte furent partagées entre neuf magistrats, *toujours élus,* mais renouvelés chaque année. Enfin, à une époque encore indécise [1], le tirage au sort remplaça l'élection. » (E. Caillemer, article Archontes du *Dictionnaire des Antiquités* publié par Edm. Saglio. Paris, 1874.)

M. Fustel de Coulanges fait observer que *l'élection par le peuple* était désignée, dans la langue officielle d'Athènes, par le mot χειροτονία ; que le terme αἵρεσις n'est pas synonyme de χειροτονία ; que αἵρεσις implique seulement l'idée générale de *choix ;* enfin, « qu'un certain *choix* n'était nullement incompatible avec le *tirage au sort* et qu'il était facile d'associer les deux choses. » Il groupe cinq textes « qui, avec plus ou moins de précision, indiquent le tirage au sort comme la règle *ancienne* pour la nomination des archontes » : 1° Plutarque, *Périclès*, 9 (ἐκ παλαιοῦ); 2° Hérodote, VI, 109 (τῷ κυάμῳ λαχών); 3° Démétrius de Phalère chez Plutarque, *Aristide,* 1 (τῷ κυάμῳ λαχών) ; 4° Démosthène, *Leptine,* § 90 (κληρουμένους) ; 5° Pausanias, IV, v, 10 (οἱ τῷ κλήρῳ κατ' ἐνιαυτὸν ἄρχοντες). Il en rapproche les trois autres textes sur lesquels on s'est fondé pour dire que, au VIe et au Ve siècle, les archontes étaient élus par le peuple ; et, dans chacun de ces trois passages, il remarque que c'est le verbe αἱρεῖσθαι qui est employé : 1° Plutarque, *Solon,* 14 (ᾑρέθη ἄρχων) ; 2° Idoménée

1. Que M. Caillemer donne pour postérieure, en tout cas, à la bataille de Marathon (490).

de Lampsaque chez Plutarque, *Aristide*, 1 (ἑλομένων τῶν Ἀθηναίων); 3° Pausanias, I, xv, 3 (πολεμάρχειν ᾕρητο). Ces trois textes n'infirment point les cinq précédents. Ils se combinent, au contraire, très-bien les uns avec les autres, comme cela ressort avec clarté d'un passage d'Isocrate : « Nos ancêtres, » dit cet auteur (*Aréopagitique*, 22), en parlant des contemporains de Solon ou de Clisthènes, « n'aimaient pas cette sorte d'égalité qui donne les mêmes faveurs aux bons et aux méchants ; l'égalité qu'ils aimaient est celle qui donne à chacun selon son mérite ; *aussi n'était-ce pas entre tous les citoyens qu'ils tiraient au sort les magistrats, mais ils faisaient un choix à l'avance des hommes les meilleurs et les plus propres à remplir chaque fonction.* » Οὐκ ἐξ ἁπάντων τὰς ἀρχὰς κληροῦντες, ἀλλὰ τοὺς βελτίστους καὶ τοὺς ἱκανωτάτους ἐφ'ἕκαστον τῶν ἔργων προκρίνοντες. (Ce sens de προκρίνειν est très net : cf. Aristote, *Politique*, IV, 14, p. 1298[b], l. 9, κληρωτοὶ ἢ ἁπλῶς ἢ ἐκ προκρίτων). C'est-à-dire qu'à l'époque de Solon il n'était mis dans l'urne qu'un certain nombre de noms choisis entre lesquels le sort décidait : le tirage au sort ainsi entendu était alors une institution essentiellement aristocratique. Plus tard, lorsque la démocratie eut pris le dessus à Athènes, le droit de participation au tirage au sort fut étendu à tous les citoyens (ἐξ ἁπάντων κληροῦν) ; mais cette fois, comme le peuple ne pouvait espérer que le sort désignât uniquement pour archontes de purs démocrates, la nouvelle constitution retire à l'archontat l'importance politique qui avait été jusque-là attachée à ces fonctions, pour la reporter sur de nouveaux magistrats, les *stratèges*, nommés par la voie de l'élection (χειροτονία).

Ces conclusions, qui font voir sous un jour tout à fait nouveau (comparez la citation de M. Caillemer en tête de cet article) le développement historique de l'archontat, nous paraissent, quant à nous, inattaquables. M. Fustel de Coulanges les avait exprimées déjà, mais avec un commencement insuffisant de preuve, dans cette œuvre si originale, *La Cité antique* (livre III, chapitre 10 : *Le magistrat*).

S'il est vrai qu'il dorme encore dans ses cartons (comme nous croyons le savoir) toute une série d'études, aussi solides que celle-ci, sur des points spéciaux de la connaissance des institutions antiques, études rédigées depuis bien des années déjà et qui servent d'appuis invisibles à telle ou telle proposition qui a paru novatrice et hérétique dans sa *Cité antique*, il pourrait sans doute épargner bien des peines inutiles à plus d'un philologue ou historien fourvoyés, en n'en remettant pas la publication à cette époque de loisirs que chacun se promet toujours et qui vous fuit sans cesse. Il ne faut pas laisser la lumière sous le boisseau.

Ch. G.

133. — **De mercede ecclesiastica Atheniensium** scripsit C. WUERZ, Dr phil. Berolini, apud Mayerum et Muellerum, 1878. In-8°, III et 39 p.— Prix : 1 mark 20 (1 fr. 50).

Cette petite dissertation paraît être le premier essai d'un jeune philologue, élève de Kirchhoff; elle ne manque pas d'intérêt. L'auteur commence par rappeler — il n'a, pour trouver des exemples, que l'embarras du choix — combien de grossières erreurs les grammairiens et scoliastes commettent lorsqu'ils se mêlent d'expliquer les institutions de la république athénienne, lorsqu'ils ne se contentent pas de reproduire textuellement les passages d'Aristote, de Philochore ou d'autres auteurs anciens, mais qu'ils veulent rendre les choses plus claires en ajoutant des explications de leur crû; qui ne les a pas pratiqués a peine à comprendre combien certains d'entre eux, avec tous les secours dont ils disposaient grâce à des bibliothèques encore très riches, peuvent se montrer si ignorants et, tranchons le mot, si ineptes. M. Wuerz étudie ensuite une glose d'un parémiographe, rédigée à propos du proverbe ὀβολὸν εὗρε Παρνύτης; il montre combien sont vaines toutes les inductions que l'on a voulu tirer de cette glose pour fixer le nom et la date de l'inventeur de l'ἐκκλησιαστικὸς μισθός. Le texte du proverbe et de la glose nous est arrivé altéré; c'est bien à propos de Callistrate d'Aphidna, le célèbre contemporain d'Epaminondas, que quelque poète comique avait prononcé sur la scène ce mot qui avait fait fortune et qui avait tourné au dicton; mais ce vers n'avait jamais pu contenir une allusion au salaire de ceux qui assistaient à l'assemblée, car cet usage existait bien avant que Callistrate d'Aphidna ne dirigeât les affaires. Il faudrait en chercher l'occasion dans un procès intenté par Callistrate à Melanopos à propos de trois demi-oboles que celui-ci aurait détournées sur des fonds destinés à la construction d'un temple [1]; c'est le scoliaste qui, ne connaissant pas ce détail bientôt oublié, aurait substitué à l'obole, motif judiciaire d'un procès qui avait, dans son temps, donné aux comiques matière à rire, l'obole des juges et des membres de l'assemblée, bien plus connue. Sans arriver à la certitude, l'explication est ingénieuse et spécieuse. Nous n'en dirons pas autant des corrections que propose M. W. à propos du surnom de Παρνύτης, donné, s'il faut en croire le manuscrit unique du Vatican [2], à l'orateur Callistrate; elles sont bien arbitraires et aucune d'elles ne paraît très satisfaisante.

Dans la seconde partie, M. W. montre quelles objections on peut faire à l'hypothèse, généralement admise depuis Boeckh, d'après laquelle la rétribution accordée aux citoyens qui assistaient à l'assemblée, aurait été établie du temps de Périclès ou tout au moins du temps de Cléon, aurait existé pendant la guerre du Péloponèse. Il insiste sur ce fait que

1. Aristote, *Rhetor*, I, 14, p. 1374, B 25.
2. *Corpus paraemiogr. gr.*, *t. I. p. 437*.

le plus ancien texte qui mentionne cette rétribution se trouve dans les Ἐκκλησιάζουσαι d'Aristophane, qui sont de 392, tandis qu'il n'y est fait aucune allusion dans toutes les autres pièces du même auteur ; il lui paraît tout particulièrement digne de remarque qu'il n'y en ait aucune mention dans les *Acharniens*, qui sont de 425, et où une telle mention viendrait si naturellement dans cette parodie d'une séance de l'assemblée par laquelle s'ouvre la pièce. Il en conclut que l'institution du μισθὸς ἐκκλησιαστικός appartient à l'ensemble des mesures qui furent prises lors du rétablissement de la démocratie, après l'expulsion des Trente ; cette institution trahit, selon lui, des temps de gêne et de misère ; elle conviendrait mal à cette démocratie aisée et vaillante du ve siècle où les citoyens n'avaient pas besoin de cet encouragement et de ce secours pour s'intéresser aux affaires publiques et remplir leur devoir. Ces remarques méritent considération ; nous ferons cependant observer que l'on peut, sans forcer le sens des textes, voir une allusion à cette rétribution dans un passage de Platon que M. W. cite lui-même : Ταυτὶ γὰρ ἔγωγε ἀκούω, Περικλέα πεποιηκέναι Ἀθηναίους ἀργοὺς καὶ δειλοὺς καὶ λάλους καὶ φιλαργύρους εἰς μισθοφορίαν πρῶτον καταστήσαντα [1].

M. W. inclinerait à croire qu'Agyrrhios, qui paraît bien avoir fait élever à trois oboles la rétribution de l'assemblée, pourrait avoir été, quelques années plus tôt, le fondateur de la rétribution d'une obole ; mais ceci reste une pure conjecture qu'il n'appuie d'aucun commencement de preuve.

Dans la troisième partie, M. W. cherche à se rendre compte de la manière dont était payée aux ayants-droit cette rétribution ; il admet, avec M. Benndorf, qu'elle ne leur était pas versée au moment où ils arrivaient à l'assemblée, mais qu'on leur remettait des σύμβολα ou jetons qu'ils allaient ensuite présenter à la caisse. Ce qui lui appartient en propre, c'est une conclusion qu'il croit pouvoir tirer de cette même pièce de l'*Assemblée des femmes* (voir surtout les vers 376-384). Du rapprochement de plusieurs passages de la comédie il semble résulter qu'une somme fixe était attribuée, par le budget, à chaque assemblée, somme que représentait un nombre déterminé de jetons. Ceux-ci étaient remis aux premiers arrivés ; une fois ce nombre épuisé, alors même que l'on se montrait avant l'ouverture de la séance, on ne pouvait plus prétendre à recevoir aucune indemnité. Quel était ce nombre et quelles dépenses cette allocation entraînait-elle pour le budget athénien ? C'est ce qu'il est impossible de dire. Différents textes, que reproduit M. Wuerz, paraissent d'ailleurs indiquer que les citoyens un peu aisés s'abstenaient de toucher leur jeton ; celui-ci restait une subvention que la ville payait aux citoyens pauvres, surtout aux gens de métier de la ville. Le nombre de jetons alloué à chaque séance était sans doute calculé sur le nombre moyen de ceux à qui cette subvention était supposée nécessaire.

---

1. *Gorgias*, 515, E.

Cette courte dissertation mérite de ne point passer inaperçue. L'auteur connait bien les textes anciens et les travaux modernes, on devine qu'il a étudié à bonne école. Il a de plus, ce qui n'est commun nulle part, du sens et de la pénétration ; nous souhaitons qu'il poursuive ses recherches sur l'histoire d'Athènes.

G. PERROT.

134.— **De scribis senatus populique Atheniensium** dissertatio inauguralis quam publice defendet Carolus SCHÆFER, Rugianus. Greifswald, 1878, in-8°

La dissertation de M. Wuerz, *De mercede ecclesiastica Atheniensium*, et celle de M. Schæfer, quoique présentée à une autre université et préparée par l'enseignement d'autres maîtres, s'inspirent d'une même pensée, accorder au témoignage de Pollux et des grammairiens bien moins d'autorité que ne l'avait fait Bœckh et, pour trancher les problèmes obscurs que nous présente encore l'histoire de la constitution athénienne, n'admettre guère que le témoignage des auteurs classiques et celui de ces inscriptions attiques qui, depuis la publication des premières parties du recueil entrepris par l'Académie de Berlin, fournissent à l'historien des matériaux bien plus riches et bien mieux ordonnés que ceux dont Boeckh disposait et dont il a tiré un parti si admirable pour la composition de ses grands ouvrages sur l'*économie politique* et sur la *marine d'Athènes*.

M. S. commence par passer la revue des opinions qui ont été soutenues jusqu'à ce jour sur le sujet qu'il traite, et indique, en quelques mots, les difficultés et les contradictions de l'opinion qui a été présentée et accréditée par Bœckh au sujet des termes γραμματεὺς τῆς βουλῆς, γραμματεὺς κατὰ πρυτανείαν et γραμματεὺς τῆς πόλεως. Puis, à l'aide d'une étude attentive du *Corpus inscriptionum atticarum*, il cherche à établir les points suivants, qu'il résume ainsi dans la dernière page de son mémoire : « Pendant tout le cours du cinquième siècle, le sénat n'avait qu'un seul secrétaire, le γραμματεὺς τῆς βουλῆς, dont la fonction ne durait que l'espace d'une prytanie. Puis, entre l'Olympiade 103, 2 (357) et 104, 1 (364), ce secrétaire devint annuel et à côté de lui commença à figurer un autre secrétaire, le γραμματεὺς κατὰ πρυτανείαν. Les fonctions de ces deux secrétaires n'étaient pas distinguées et définies d'une manière très précise, quand, vers l'Olympiade 115 (320), l'ancienne organisati on subit un changement complet. Le secrétaire annuel qui était chargé auparavant de la rédaction des actes prit le nom d'ἀναγραφεύς, tandis que le γραμματεὺς κατὰ πρυτανείαν restait chargé d'en surveiller la transcription.

« Cette désignation nouvelle ne dura d'ailleurs pas longtemps. Déjà peut-être, dans la quatrième année de la 115e olympiade (317), l'ancien ordre de choses était rétabli. Le γραμματεὺς τῆς βουλῆς, maintenant ap-

pelé γραμματεὺς τῆς βουλῆς καὶ τοῦ δήμου, rédigeait les actes pendant toute l'année, le γραμματεὺς κατὰ πρυτανείαν les faisait graver sur pierre. Il est seul chargé de ce soin à peu près depuis la moitié du IIIe siècle.

« Les choses restèrent ainsi jusqu'au temps d'Auguste. Un grand changement parait avoir été fait au temps d'Hadrien, comme le prouvent les inscriptions postérieures, mais je n'ajouterai rien sur ce sujet. Il faut attendre la troisième partie du recueil des inscriptions attiques. »

Nous ne discuterons pas ici ces résultats ; cette discussion nous entraînerait trop loin. C'est d'ailleurs M. Foucart qui serait le mieux préparé à entreprendre cette tâche ; il a fait des inscriptions attiques, pendant plusieurs années, la matière de son enseignement au collège de France, et nous savons que cette question difficile des titres portés par les différents secrétaires de l'état athénien avait attiré son attention. Il y a même touché incidemment dans l'un de ses articles de la *Revue archéologique* [1] et le peu qu'il en dit semble indiquer qu'il était arrivé à des résultats assez voisins des conclusions de M. S., qui ne néglige point d'invoquer cette conformité à l'appui de ses idées.

Nous désirons vivement que M. Foucart traite un jour à fond cette question très délicate, qui comporte encore, de l'aveu de M. S., bien des doutes. Nous voudrions surtout savoir si, à partir du moment où il y eut, à côté l'un de l'autre, deux secrétaires, le *secrétaire* du sénat et le *secrétaire de la prytanie*, l'un des deux au moins ne fut pas pris en dehors du sénat, n'appartint pas à cette classe des scribes qui rendait aux magistrats, souvent inexpérimentés, de si utiles services, en échange d'un salaire auquel devaient s'ajouter bien des petits profits [2]. D'où vient aussi ce titre et cette fonction d'ἀναγραφεύς ?

Le travail de M. Schæfer témoigne d'une connaissance solide des inscriptions et d'une louable curiosité. La rédaction n'en est pas toujours assez claire, et le latin n'est pas d'un tour très pur ni très classique.

G. PERROT.

---

135. — **Notes et notices angevines** par Célestin PORT, correspondant de l'Institut. Angers, 1879, grand in-8° de 234 p. — Tiré à 40 exemplaires.

M. C. Port, ayant à peine achevé la publication de son inappréciable *Dictionnaire historique, géographique et biographique de Maine-et-Loire* [3], nous présente en ces termes un volume de mélanges : « C'est

---

1. T. XXXV, p. 119.
2. Cf. Notre *Essai sur le droit public d'Athènes*, p. 148-150.
3. 3 vol. grand in-8°, 1874-1878. Voir le compte-rendu (*Revue critique* du 31 octobre 1874, p. 274-280) du Ier volume de ce Dictionnaire. Je m'étais promis de parler ici des deux autres volumes, ainsi que du remarquable album qui complète si heureusement l'ouvrage (*Illustrations* par PIERRE VIDAL, 1878). Ce qui me console de n'avoir pas loué l'œuvre entière comme j'en avais loué le commencement, c'est

ici, comme après la moisson, une glane d'épis tombés et de fleurettes, que j'ai plaisir à relier en humble gerbe. » La *gerbe* est des plus riches, les *épis* sont des meilleurs, et les *fleurettes* des plus charmantes. Le volume tiré, par un déplorable malentendu, à un infiniment trop petit nombre d'exemplaires, renferme trente chapitres où l'auteur, dont le style a tant de couleur et de relief, prodigue sa verve comme son érudition. Ces trente chapitres touchent à tous les sujets, et l'on passe du *Te Deum des notaires d'Angers* (3 octobre 1720) au *Cahier du tiers-état de la sénéchaussée de Saumur aux Etats généraux de 1614*, comme du *Pillage de l'abbaye de Saint-Florent de Saumur en 1562*, à *La Bibliothèque de l'Université d'Angers*. Quelque document inédit, tiré le plus souvent des archives de Maine-et-Loire, constitue le fonds de chaque chapitre, et, autour de ce document, s'enroule un commentaire qui en rend la lecture à la fois plus agréable et plus profitable. Tout est intéressant dans les *Notes et notices angevines*, mais s'il me fallait signaler les pages qui m'ont le plus vivement intéressé, j'indiquerais le *Siège de Rochefort-sur-Loire en 1562* (p. 97), le *Journal de Jacques Valuche*, journal qui s'étend de l'année 1607 à l'année 1662 et qui abonde en détails aussi curieux que naïfs (p. 181), *La Loire et ses affluents, la Vienne, le Thouet et l'Authion* (p. 217), *Thomasseau de Cursay* (p. 233) [1], *Les inondations dans le département de Maine-et-Loire du* VIe *siècle à 1799* (p. 260), *Les tremblements de terre en Maine-et-Loire* (p. 282), enfin l'*Hymne gloria, laus* (p. 294) et *Encore l'hymne gloria, laus* (p. 307). Ces deux dernières notices sont relatives à l'authenticité de l'hymne communément attribuée à Théodulfe, authenticité vaillamment attaquée par M. P., non moins vaillamment soutenue par Dom Chamard. Ces deux adversaires, si dignes l'un de l'autre, ont fait assaut de savoir et de courtoisie, et le lecteur, en face d'une discussion si bien menée de part et d'autre, redira que « du choc des opinions jaillit la vérité. » En dehors des morceaux que je viens d'énumérer, beaucoup de points méritent l'attention, et, par exemple, dans l'article sur *Les sœurs de charité à l'hôpital Saint-Jean d'Angers*, on trouvera une exquise lettre inédite de saint Vincent de Paul (p. 95), et, dans l'article sur *Ogeron de la*

que le *Dictionnaire de Maine-et-Loire* a obtenu bien vite le plus éclatant succès, et que l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en l'honorant du grand prix Gobert (1877), a consacré d'une façon souveraine les suffrages du public.

1. Là, M. P. raconte avec la plus spirituelle malice l'histoire d' « une des mystifications les plus audacieuses et les mieux réussies qu'on puisse citer dans la littérature historique, » mystification dont la « piste a pourtant échappé jusqu'à ce jour aux dénicheurs de supercheries littéraires. » Le récit et la discussion de M. P. sont les plus amusants du monde et aussi les plus décisifs. Les héros et les savants imaginés par l'abbé J.-M.-J. Thomasseau de Cursay avaient été acceptés par un historien de l'Anjou tel que J.-F. Bodin, par un bibliographe tel que Quérard, même par un sceptique tel que Voltaire lui-même, et il était bien temps que la vive et pénétrante critique de M. Port fît à jamais rentrer dans le néant les personnages créés de pied en cap pour la plus grande gloire de la famille Thomasseau.

Boire, on trouvera l'acte de baptême, vainement cherché jusqu'à ce jour, du gouverneur et vice-roi de Saint-Domingue, né à Rochefort-sur-Loire le 19 mars 1613 (p. 180). Résumant d'un mot emprunté à M. Port (p. 144) tout ce que je pourrais dire encore de son aimable recueil, je déclarerai, en finissant, qu'il était impossible de mieux travailler qu'il ne l'a fait « pour le régal des honnêtes gens [1]. »

T. de L.

---

136. — **La Genèse du scepticisme érudit chez Bayle**, par Arsène Deschamps, docteur en philosophie et lettres, professeur d'histoire et de géographie à l'Athénée royal de Liège. Bruxelles, Bonn et Liège. 1878, gr. in-8° de 237 p. — Prix : 8 fr.

Chacun a l'excellente habitude, dans cette *Revue*, de ne parler que de ce qu'il a déjà bien étudié, et, disons-le en passant, si l'on croit devoir se plaindre parfois de la sévérité de quelques-uns de nos articles, c'est que les travaux sont examinés par des spécialistes dont l'œil de lynx ne laisse rien échapper, et auxquels les auteurs mécontents peuvent appliquer l'ancien mot : *Timeo hominem unius libri*. M'étant toujours assez peu occupé de l'histoire de la philosophie, et reconnaissant qu'un critique, d'ailleurs très bienveillant pour moi, a eu raison de déclarer que je ne suis pas un « philosophe [2] », je me garderai bien de discuter ce qui, dans l'ouvrage de M. Arsène Deschamps, concerne le scepticisme, ses sources, ses espèces, son histoire depuis la Renaissance jusqu'à Bayle, les rapports généraux du xviie siècle avec le doute de Bayle, enfin la période de formation et la période d'accroissement de ce doute qui a scandalisé même les encyclopédistes [3]. Ce que je me contenterai donc d'apprécier, c'est l'histoire de la vie et des ouvrages d'un des hommes les plus spirituels [4] et les plus savants [5] qui aient jamais existé.

---

1. Je n'ai, en cherchant bien, que deux misérables observations à présenter à l'auteur. N'exagère-t-il pas quelque peu (p. 8) en surnommant le jurisconsulte Jean Savaron « le Mirabeau de ces temps-là ? » Ne se trompe-t-il pas en donnant (p. 76) au savant prélat, dont Baluze fut le secrétaire, le prénom de *Philippe?* Partout ailleurs cet évêque de Conserans, cet archevêque de Toulouse (et un moment) de Paris est appelé *Pierre* de Marca.

2. M. Jules Soury, dans un feuilleton de la *République française*, à propos de mes *Documents inédits sur Gassendi*.

3. Voir l'article *Pyrrhon* de l'*Encyclopédie* de Diderot. M. Deschamps en cite quelques lignes en tête de son *Introduction* (p. 5).

4. M. D. le rapproche, à cet égard (p. 114), de Montaigne et de Montesquieu (On sait que ce dernier n'a pas craint d'appeler Bayle un *grand homme*) : « Au milieu du xviie siècle, le 18 novembre 1647, sept ans après l'apparition de l'*Augustinus*, dix ans après qu'avait éclaté le *Discours de la méthode*, Pierre Bayle naquit au Carla, bourg du comté de Foix, entre Rieux et Pamiers, dans un pays de montagnes, qui contribua sans doute à lui donner son âpreté au travail et son opi-

5. *Voir la note 5 à la page suivante.*

Un éloge que je me hâte de donner à M. D., c'est qu'il a lu — et bien lu — tout ce qui a été publié sur le sujet. Je ne parle pas seulement des ouvrages spéciaux du P. Lefebvre (1737), de M. Ludwig Feuerbach (1838 et 2e édition, 1844), de M. Lenient (1855); je veux aussi parler des ouvrages généraux où il est question de Bayle, et, pour ne citer que l'énumération faite en une seule page (la 25e), ceux de Dugald-Stewart, Honoré de Balzac [1], Sainte-Beuve, Meiners, Platner, Cousin, Brucker, Tiedemann, Buhle, Tennemann. Du reste, il a retracé (p. 31-41), sous le titre de *Bibliographie Bayliste* [2], une curieuse liste des travaux qui ont été consacrés à la vie et aux écrits de l'auteur du *Dictionnaire historique et critique,* depuis décembre 1706 *(Eloge de M. Bayle par* Basnage de Beauval, *Histoire des ouvrages des Savans)* jusqu'à 1874 *(Histoire de la littérature française* de M. Nisard, 5e édition), et je ne crois pas qu'il ait omis un seul travail de quelque importance [3]. S'il connaît le mieux du monde tout ce qui a été dit sur Bayle, est-il besoin d'ajouter qu'il ne connaît pas moins bien tout ce que Bayle a mis dans ses lettres comme dans ses *Nouvelles de la république des lettres,* dans son *Dictionnaire* comme dans ses dissertations [4]? L'étude approfondie de tout ce que Bayle a écrit et de tout ce que l'on a écrit sur lui a permis à M. D. d'être, soit comme biographe, soit comme critique, bien supérieur à tous ses devanciers [5]. Il serait trop long d'indiquer toutes les erreurs

---

niâtreté dans la discussion, — et non loin de la Gascogne, dont la proverbiale renommée n'a pas été démentie par la verve de ce proche voisin de Montaigne et de Montesquieu. » M. D. rappelle que Bayle, dans une de ses lettres (23 novembre 1674) compare Carla-le-Comte à Ithaque « dont quelqu'un a dit que c'était comme un nid sur un rocher. » Il rappelle aussi *(ibid.)* que l'orthographe *Carlat* causa une plaisante méprise de Menckenius, l'auteur du *De charlataneria eruditorum* (1715, in-8°, en la préface).

5. M. D. dit sur ce point (p. 183) : « On serait injuste en méconnaissant, comme l'ont fait des détracteurs systématiques, la finesse d'esprit et la critique dont il fait preuve jusque dans ses compilations, et la passion seule a pu induire certains d'entre eux à lui refuser un mérite que les Allemands, bon juges en cette matière, sont unanimes à lui reconnaître, celui d'une érudition aussi solide et profonde que riche et variée. »

1. Que l'on ne s'étonne pas de trouver ici le nom du célèbre romancier. M. D. avait déjà mentionné (p. 7) deux autres romanciers contemporains, M. Saintine *(Picciola)* et M. Octave Feuillet *(Sibylle)*.

2. Il ne faut pas accuser M. D. d'avoir forgé le mot *bayliste* : il va lui-même (p. 20) au-devant du reproche, en rappelant que le mot était d'usage au siècle dernier.

3. J'ose à peine placer parmi les omissions (non voulues?) l'*Analyse raisonnée de Bayle* par l'abbé de Marsy, ouvrage qui n'est considérable que par ses *huit volumes* (Londres, 1755), in-12.

4. Voir, à la fin du volume (p. 224-235), une notice très-détaillée et très-bien faite sur les ouvrages de Bayle.

5. Le meilleur de tous, M. Lenient, avait, comme M. D. le remarque (p. 27), donné de Bayle une biographie « fort incomplète ». M. D. adresse quelques autres reproches à la thèse de doctorat du successeur de M. Saint-Marc Girardin en Sorbonne, mais il en loue le *style facile et parfois agréable et piquant.*

relevées par le savant professeur de Liège dans ses travaux les plus estimés dont le *grand douteur* a été l'objet, mais j'en citerai deux, l'une au sujet de sa jeunesse, l'autre au sujet de sa mort. Voici la première (p. 117) : « Les biographes de Bayle, à commencer par Du Revest et Des Maizeaux [1] disent que notre jeune homme fit de bonnes études dans la maison paternelle. Ils n'ont pas lu attentivement ses lettres. La vérité est que sa première instruction se fit au hasard. » Voici la seconde (p. 192) : « Nous ne savons pas plus que Sayous [2], où Voltaire [3] a pris que Bayle mourut subitement après avoir tracé ces paroles : *Voilà ce que c'est que la vérité* [4]. Il faut mettre ce mot avec celui de Rabelais mourant, parmi les sentences à effet que l'on aimait autrefois à prêter aux moribonds illustres.

> Pour expirer en forme, un roi, par bienséance,
> Doit exhaler son âme avec une sentence [5].

Après avoir loué la consciencieuse érudition de M. D., je ne louerai pas moins son esprit judicieux. Je ne vois en son livre rien d'exagéré, rien de malsonnant. Toutes ses appréciations me paraissent excellentes, qu'il s'agisse d'Erasme (p. 48-50), de Rabelais (p. 50-52), de Michel de Montaigne (p. 52-61), de Pierre Charron (p. 61-64), de Blaise Pascal (p. 65-67), de La Motte-le-Vayer (p. 67-69), de l'évêque d'Avranches, Pierre Huet (p. 71-72), etc., ou de Bayle lui-même. Son admiration pour ce dernier ne l'empêche pas de voir ses défauts et de les blâmer sans miséricorde. C'est ainsi que l'on trouvera (p. 184-185) de sévères observations sur les audacieuses idées exprimées dans le *Dictionnaire*, sur les obscénités qui y sont répandues (p. 210-211), sur la façon trop rapide et parfois superficielle dont Bayle prenait connaissance des livres (p. 216), etc, Pour bien montrer l'impartialité de M. D., je reproduirai quelques lignes de son chapitre sur le caractère de Bayle (p. 212-214) : « On dirait qu'il n'a pas connu les douceurs de l'amitié ; il a eu des correspondants, non des amis. Ses lettres, ses relations ne trahissent aucune

---

1. On a imprimé *Durevest* et *Desmaizeaux*. M. D. sait mieux que personne que l'abbé signait *Du Revest* et le calviniste *Des Maizeaux*.

2. *Histoire de la littérature française à l'étranger*, I, 358.

3. Edit. Beuchot, t. XLIII, p. 518. M. D. avait déjà rectifié (p. 181, note 1) une double erreur de Voltaire (*Lettre sur le Temple du Goût*) au sujet du *Dictionnaire critique*. Voir diverses rectifications de quelques autres erreurs de M. Matter (p. 138), de M. Francisque Bouillier (p. 224), de MM. Haag, (p. 226); de M. Sayous (p. 123, 124, 195, 197).

4. M. D. dit en note (*Ibid.*) : « M. Lanfrey (*L'Eglise et les philosophes*), après avoir rapporté ce mot, s'écrie avec autant de lyrisme que d'inexactitude : « Admirable prévoyance du hasard, qui ramenait à cet instant suprême sous sa plume le seul Dieu qu'il eût adoré. Ainsi devait mourir Gœthe en appelant la lumière de sa voix expirante. »

5. Sur la mort de Bayle — ainsi que sur sa manière d'écrire — M. D. a négligé de citer les *Réflexions des grands hommes qui sont morts en plaisantant* (*par* A. F. Boureau-Deslande), p. 32-33 de l'édition de 1732, Amsterdam, in-12.

intimité véritable. Sa vie ne nous présente aucun trait qui rappelle de près ou de loin cette communion de deux âmes dont son parangon, Montaigne, forme avec La Boëtie un si touchant exemple. Il n'a pas non plus ressenti les émotions de l'amour [1] : il n'éprouvait pas le besoin d'aimer. Jamais la moindre passion n'a dérangé l'équilibre de sa froide raison ; il ignore absolument ce que c'est que l'enthousiasme, on dirait même qu'il n'a jamais senti. Ni la beauté, ni la vertu, ni la nature, ni l'art n'ont le pouvoir de le transporter ou seulement de l'émouvoir ; dans les 7,225 pages in-folio que contiennent ses œuvres, on chercherait en vain la trace d'une seule impression produite par la nature ou ses spectacles. Ce livre éternel où tant d'âmes, et des plus simples, ont trouvé l'écho de leurs sentiments, et puisé des joies et des consolations, ce livre est complètement fermé pour lui. Il n'a jamais souri au printemps, ni aux fleurs, ni aux enfants... Il n'éprouve même pas ce sentiment, si vif d'ordinaire chez l'exilé, l'amour de la patrie; jamais un mot de regret pour son pays. Il est sage, mais d'une sagesse, il faut bien le dire, voisine de l'égoïsme. Ne soyons pas injustes cependant : il ne manquait ni de solides et sérieuses qualités, ni de hautes vertus ; mais les unes et les autres étaient de celles qui donnent la force de résistance plutôt que la force d'impulsion. La vertu de Bayle est toute passive ; il est stoïcien plutôt que chrétien. Il n'a pas la chaleur de l'amour ; il n'a pas toutes les cordes qui vibrent dans une âme grande et complète. »

Mes critiques seront bien légères, on l'a déjà compris. L'épigraphe du livre *(Felix qui potuit rerum cognoscere causas)* a été défigurée deux fois de suite (sur le titre et p. 29) par une transposition de mots. C'est encore une faute d'impression qu'il faut voir certainement (p. 35 et *passim*) dans le nom de *Leibniz* écrit *Leibnitz*, ainsi que dans la date 1752 assignée (p. 35) à la *Lettre critique* de Laurent Josse Le Clerc sur le *Dictionnaire de Bayle*, lettre qui parut en 1732 (in-12). Mais c'est bien M. D. qui est responsable de l'assertion inexacte que voici (p. 183) : « Joly, qui a consacré deux volumes in-folio à critiquer Bayle avec justesse souvent, mais toujours avec l'âpre ténacité d'un théologien érudit et prévenu, lui reconnaît un grand savoir. » Les *Remarques critiques* de Joly ne forment pas deux volumes in-folio ; elles n'en forment qu'un seul divisé en deux parties (Paris, 1748) [2]. D'ailleurs pourquoi citer

1. M. D. discute (p. 166-167), dans une note fort intéressante, l'historiette racontée par l'abbé d'Olivet *(Lettre à M. le président Bouhier*, Paris, 1739, in-12), des prétendues relations de Bayle avec Mme Jurieu, et il n'a pas de peine à en faire ressortir l'invraisemblance. En Jurieu, ce ne fut pas le *mari* qui fut l'ennemi de Bayle, ce fut le *théologien*, « et l'on sait, » remarque M. D. (p. 165), « que les haines de théologiens ne sont pas les moins implacables. » Signalons ici quatre autres notes bien intéressantes aussi sur les auteurs favoris de Bayle (p. 120), sur la paternité de l'*Avis aux réfugiés* (p. 171), sur les collaborateurs au *Dictionnaire critique* (p. 180), sur le seul portrait que nous ayons du roi des sceptiques (p. 201-202).

2. Quelques exemplaires portent la date de 1752, avec l'indication *Paris et Dijon*, ce qui a fait croire à M. D. (p. 36) qu'une partie avait paru en 1748 et une autre en 1752.

Joly, auteur de mince autorité et qui, dans ses *Remarques*, n'est qu'un plagiaire de l'abbé Le Clerc, comme l'ont si bien prouvé Beuchot [1] et M. l'abbé Bertrand [2] ? M. D. se plaint (p. 200) de n'avoir pas trouvé dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres* publiée par de Boze (Paris, 1740, 3 vol. in-12) un éloge du cardinal de Polignac auquel renvoie dom Chaudon *(Dictionnaire historique*, article *Bayle)*. Le cardinal de Polignac n'étant mort que le 20 novembre 1741, il aurait été difficile au secrétaire perpétuel de l'Académie de mettre l'éloge funèbre de ce confrère dans un recueil publié en 1740. M. D. aurait facilement trouvé l'éloge lu par de Boze à l'Académie (assemblée publique du 3 avril 1742) dans les diverses éditions des *Mémoires* de cette illustre compagnie, par exemple (je cite l'édition que j'ai sous les yeux) dans le tome VIII, p. 513-530, in-12 (Paris, Panckoucke, 1751). D'après M. D., l'authenticité des paroles adressées par Bayle au futur cardinal de Polignac [3] est loin d'être établie, et sur ce point je suis complètement de son avis. Mais pourquoi, lui si prudent en cette occasion, admet-il un peu plus loin (p. 206) sans la moindre difficulté une phrase encore plus suspecte, qui aurait été dite par Bayle au P. Tournemine ? Cette phrase mille fois citée, j'en conviens, est celle-ci : « Je suis le Jupiter d'Homère qui rassemble les nuées, *Jupiter congregator nubium*. Mon talent est de former des doutes, mais ce ne sont pour moi que des doutes. » La confiance de M. D. m'étonne d'autant plus qu'il ajoute aussitôt une remarque qui elle seule suffirait pour la détruire : « Ces paroles sont souvent rapportées avec des variantes. Les uns les donnent comme ayant été dites dans une lettre [4] ; les autres dans un entretien. » Quand les renseignements sont aussi incertains, le pyrrhonisme devient légitime, et M. Deschamps qui juge avec raison que Bayle doute trop, mérite ici qu'on dise que lui-même ne doute pas assez.

T. de L.

---

1. *Dictionnaire historique et critique de Pierre Bayle*, t. I, 1820, *Avant-propos*, p. II, III, IV.

2. *Vie, écrits et correspondance littéraire de Laurent Josse Le Clerc*, Paris, 1878, in-8°, p. 261-266. Voir sur cet aimable et savant livre la *Revue critique* du 11 ma 1878, p. 309-313.

3. « Oui, Monsieur, je suis bon protestant, et dans toute la force du mot ; car, au fond de mon âme, je proteste contre tout ce qui se dit et tout ce qui se fait. »

4. Où est la lettre ? Dom Chaudon se contente de la vague formule : *Bayle écrivit au P. de Tournemine*, etc. Ce biographe, très friand d'anecdotes, a tiré celle-là d'un recueil où l'on a fait entrer pêle-mêle le vrai et le faux et qui doit être consulté avec une extrême circonspection : *Querelles littéraires ou Mémoires pour servir à l'histoire de la révolution de la république des lettres* (par l'abbé Irailh, Paris, 1761. 4 vol. in-12, t. I, p. 358). M. D. a plusieurs fois cité cette compilation sans valeur et à laquelle je ne pardonne pas d'avoir pour un moment séduit un esprit aussi ferme et aussi droit.

137. — **Etude sur du Guet,** suivie d'une correspondance avec la duchesse d'Épernon, d'après le document manuscrit conservé aux archives de Troyes par Paul Chételat. Paris, Thorin, 1879. 1 vol. in-8° de 389, VI-177 pp. — Prix : 6 fr. 50.

Du Guet (1649-1733), janséniste modéré, chrétien modeste, âme tendre à qui une certaine dose d'indépendance couverte d'une raisonnable orthodoxie eût mieux convenu que l'attitude d'appelant, du Guet a joui, pendant sa vie, d'une réputation de science et de sagesse, sans éclat toutefois et sans beaucoup de relief. Depuis lors sa gloire n'a pas grandi : on s'est avoué qu'il était facilement ennuyeux, et on ne s'est pas assez souvenu qu'il était érudit : l'immense traité de l'*Institution d'un prince*, les controverses théologiques, etc., ont fait oublier ces *Conférences ecclésiastiques* prononcées au séminaire de Saint-Magloire en 1678 et en 1679, qui révélaient un savant, digne émule de Thomassin.

M. Chételat s'est appliqué à faire revivre cette physionomie secondaire, mais n'a pas prétendu lui donner une importance exagérée : les tons sont gris, les couleurs ternes : c'est un portrait. Dirai-je qu'il est trop ressemblant? Il eût été facile peut-être de le rendre un peu plus attrayant : une analyse tantôt plus rapide et tantôt plus perçante des œuvres de du Guet y eût suffi : c'est peu d'accorder quelques lignes aux *Conférences ecclésiastiques*; c'est trop de donner quatre-vingt-quatorze pages à l'*Institution d'un prince* pour y résumer soigneusement les lieux communs mis en bel ordre par du Guet. Encore ces quatre-vingt-quatorze pages ne touchent-elles pas aux deux volumes de ce gros ouvrage consacrés aux affaires ecclésiastiques. M. C. pense-t-il satisfaire notre curiosité en nous avertissant que M. de Saci « déclare, avec raison, cette partie de l'institution d'un prince sans application aujourd'hui »?

J'aurais voulu aussi qu'à propos de l'ouvrage de du Guet sur l'usure, M. C. voulût bien rechercher le nom de l'écrivain que du Guet prend à partie. A qui demandera-t-on ce renseignement, sinon au biographe de du Guet? Il me manque, à ce propos, de courtes explications qui fassent bien sentir au lecteur toute l'importance, toutes les difficultés du problème théologique et économique, agité par l'abbé du Guet : le premier soin à prendre serait de traduire en langage moderne ce mot *usure*, qui signifie *prêt à intérêt*.

M. C. a utilisé, indépendamment des lettres à Mme d'Epernon, divers documents manuscrits. Son style est agréable, sauf quelques défaillances rares d'ailleurs : j'ai remarqué un paragraphe éloquent, vraiment beau, sur les âmes scrupuleuses. — 2e partie du vol., p. 34, rédaction défectueuse : l'abbé de Rancé est qualifié restaurateur de l'ordre de Citeaux. — Rancé a réformé la Trappe, mais il a échoué dans le projet de réforme de tout l'ordre de Citeaux.

177 pages qui forment un appendice considérable et terminent le volume, contiennent les lettres inédites de du Guet à Mme d'Epernon

(belle-mère de la carmélite, sœur Anne-Marie de Jésus). Cette correspondance méritait d'être publiée : le sentiment chrétien y est exprimé plus d'une fois avec élévation et simplicité. Elle est digne de l'auteur du *Traité de la prière publique*, de l'auteur de l'*Explication du mystère de la Passion*. On y pourra recueillir quelques renseignements utiles à l'histoire des mœurs et des habitudes, quelques traits pour le tableau d'un intérieur ecclésiastique. (L'abbé du Guet tricote peu, mais fait volontiers de la tapisserie après ses repas, et autres anecdotes de ce genre.)

Je me résume : du Guet, écrit Sainte-Beuve, et après lui M. Chételat, passa sa vie à se dérober. Je crains qu'il ne continue ce jeu.

Paul Viollet.

VARIÉTÉS

La Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur.

On se souvient que lorsque l'Assemblée nationale vota, en 1875, la loi dite de la *liberté de l'enseignement supérieur*, elle inscrivit, dans la loi même, l'obligation pour le gouvernement de présenter dans le délai d'un an, un projet de réforme pour l'enseignement supérieur de l'Etat. Les nombreuses vicissitudes par lesquelles le gouvernement républicain a passé depuis lors, les changements de ministère, des préoccupations politiques d'une nature plus pressante, ont retardé jusqu'ici l'accomplissement de cette promesse solennelle, mais elle n'a été oubliée ni par le corps enseignant, ni par l'administration universitaire. M. Waddington, en particulier, pendant qu'il dirigeait le ministère de l'instruction publique, s'était occupé avec prédilection des réformes à apporter à l'enseignement supérieur et un projet de loi allait être déposé par lui, quand, le 16 mai 1877, le cabinet dont il faisait partie fut dissous. Depuis lors, une importante statistique de l'enseignement supérieur a été publiée par les soins de M. Bardoux, statistique précédée d'un rapport au Président de la République. Ce rapport, dû à M. Du Mesnil, qui, depuis tant d'années, dirige au ministère l'enseignement supérieur avec un esprit si ferme et si libéral, et en poursuit sans relâche le perfectionnement en dépit de toutes les fluctuations de la politique, est un document d'un haut intérêt où les progrès accomplis depuis dix ans sont rappelés avec un légitime orgueil, mais où les lacunes et les défauts sont signalés, en même temps, avec une courageuse franchise. On doit éprouver une vive reconnaissance pour les représentants de la nation, pour les ministres et pour l'administrateur énergique et éclairé, grâce à qui deux facultés de droit, trois facultés de médecine, cent soixante-quinze chaires nouvelles, quarante-deux conférences, quarante-sept cours complémentaires, trois

cents bourses d'études ont été créés, et grâce à qui le budget du haut enseignement s'est accru de 5,269,809 fr.; mais on doit, en même temps, avoir le courage de reconnaître, avec M. Du Mesnil, que notre *enseignement supérieur* est loin de répondre encore à ce que ce titre doit faire attendre et qu'il est loin encore de jouer dans l'éducation intellectuelle du pays le rôle qui lui appartient. S'il a fallu au directeur de l'enseignement supérieur en France un certain courage pour reconnaître et signaler cette insuffisance, il lui en a fallu plus encore pour comparer notre haut enseignement à celui des nations voisines, pour constater que, chez la plupart de celles-ci, c'est-à-dire en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Suisse, en Hollande, en Danemark, en Norwège, en Suède, en Russie, l'enseignement supérieur est plus fortement organisé et tient une plus grande place dans la vie nationale que chez nous, et enfin pour indiquer les points sur lesquels il serait bon d'imiter les institutions étrangères. C'est pour avoir eu ce courage que l'auteur du rapport de 1878 s'est assuré une place d'honneur dans l'histoire de la réforme de notre haut enseignement.

Au moment où s'agitent des questions si graves pour l'avenir de notre pays, où des réformes prématurées et imprudentes peuvent être aussi dangereuses que l'inertie, où il importe que les chefs de l'Université soient renseignés avec exactitude sur les institutions étrangères qu'ils doivent comparer aux nôtres, où il faut que le public ainsi que le corps enseignant et les membres des assemblées législatives soient éclairés sur la nécessité des réformes et sur les moyens de les réaliser, quelques personnes, à la tête desquelles s'est placé M. Boutmy, l'éminent fondateur et directeur de l'Ecole des sciences politiques, ont créé une *Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur*. Leur but a été, tout d'abord, de fournir à tous ceux qui s'intéressent à la réforme du haut enseignement, et au ministère lui-même, des renseignements précis et impartiaux sur l'organisation des universités étrangères, puis de provoquer entre les hommes compétents, membres de la Société, des discussions sur les réformes à introduire en France, à un point de vue soit théorique, soit pratique.

Nous avons, dès le début, apporté à la Société le concours de notre vive sympathie et de notre active collaboration. Les trois directeurs de la *Revue* ont été, en 1877, au nombre des membres fondateurs; nous nous sommes efforcés de lui recruter des adhérents, et nous espérons voir leur nombre, qui est déjà de trois cent cinquante, s'accroître rapidement [1]. Accueillie avec faveur par les membres du corps enseignant et

---

1. On est membre donateur de la Société en versant une somme de 500 fr., membre adhérent en acquittant une cotisation annuelle de 20 fr. pour Paris, 10 fr. pour la province, 12 fr. pour l'étranger. Les Universités, Facultés, Sociétés savantes, Bibliothèques qui désirent recevoir les publications de la Société, peuvent se faire inscrire aux mêmes conditions que les adhérents. — Adresser les demandes d'adhésion et toutes les communications au secrétaire général de la Société, 15, rue des Saints-Pères.

par l'administration universitaire, la Société a trouvé dans les Universités étrangères de nombreux correspondants; des discussions très-intéressantes sur l'utilité des centres universitaires, sur la réforme des examens de licence, sur les moyens de recruter des élèves pour les Facultés des lettres et des sciences, sur l'organisation des études de droit, ont eu lieu dans les réunions des diverses sections de la Société; enfin, elle a donné une preuve publique de son activité en mettant au jour, pour 1878, un volume compacte de 655 pages, qui a été bientôt suivi du premier bulletin trimestriel de 1879, lequel en compte 197. Les travaux publiés jusqu'ici par la Société sont des plus variés. Pour l'Allemagne, les Universités de Bonn, de Gœttingue et d'Heidelberg ont été l'objet d'études approfondies dues, la première à M. Dreyfus-Brisach, la seconde à MM. Seignobos et Montargis, et la troisième, à MM. Cammartin et Lachelier. M. Lyon-Caen a fourni un travail sur les Universités autrichiennes, considérées surtout au point de vue de l'enseignement du droit et des sciences politiques, constitué d'une manière plus large, plus régulière et plus forte en Autriche qu'en Allemagne. Le mémoire très détaillé et très-intéressant de M. E. Flourens sur les vicissitudes de l'organisation des Universités belges met en lumière les déplorables conséquences qu'a produites en Belgique la liberté de l'enseignement supérieur, dont l'auteur paraît cependant être partisan. M. Maurice Vernes a exposé la réorganisation si complète et si intelligente à laquelle viennent d'être soumises les Universités de Hollande. M. de Santi, en faisant connaître l'organisation de l'enseignement médical en Italie, s'est trouvé tout naturellement amené à rendre compte des multiples efforts faits, depuis quelques années, pour réformer dans leur ensemble les Universités italiennes. M. Villetard a tracé une esquisse de l'organisation des études et de la vie des étudiants à Oxford et à Cambridge. En outre, M. Albert Duruy a communiqué un document relatif aux Ecoles centrales en l'an VIII et M. Gazier a fourni un travail sur l'enseignement supérieur pendant la Révolution; car la Société a fait rentrer, avec raison, dans son cadre, les recherches sur l'histoire de l'enseignement supérieur. Enfin, M. Lavisse, le secrétaire général de la Société, après avoir analysé les rapports ministériels de 1868 et 1878, a discuté les principaux points soulevés par le rapport de 1878, et donné son opinion sur les principales réformes dont l'enseignement supérieur français lui paraît susceptible. Nous disons *son* opinion, car, malgré l'autorité qui s'attache au poste qu'occupe M. Lavisse et l'ascendant personnel qu'il exerce par la fermeté, la lucidité et la modération de son esprit, ce n'est point au nom de la Société qu'il a parlé. Beaucoup des membres le trouvent sans doute trop hardi et quelques autres trop timide. Toutefois, le travail de M. Lavisse est quelque chose de plus qu'une simple élucubration personnelle, et nous ne saurions être de l'avis de ceux qui trouvent que la Société aurait dû observer une plus grande réserve, et remettre à plus tard l'expression de toute opinion sur la réforme de l'enseignement en

France. Du moment où la question des réformes avait été posée par le rapport ministériel de 1878, la Société ne pouvait paraître l'ignorer. Elle ne pouvait pas émettre à ce sujet d'opinion collective, car une entente serait bien difficile à obtenir en ces matières; mais il était bon que le secrétaire général résumât les principaux résultats qui ressortent des travaux publiés par la Société sur les Universités étrangères, en tirât quelques conclusions pratiques et, pour ainsi dire, la morale, et exprimât enfin le minimum des vœux formés par ceux qui désirent la réforme de notre haut enseignement. C'est ce que M. Lavisse a fait avec beaucoup de talent et de mesure.

Il ne demande la destruction d'aucune de nos facultés de province; il regarderait comme dangereux de supprimer nos écoles spéciales qui ont fait leurs preuves et qui rendent des services certains, en prévision des résultats encore inconnus que produira la réforme des facultés. Tout en désirant la création de grands centres universitaires, et tout en reconnaissant les inconvénients de la publicité des cours, il ne croit pas que la formation de cinq ou six grandes universités et l'interdiction des amphithéâtres à tous les auditeurs de passage puissent suffire à donner à l'enseignement la force, le sérieux et l'efficacité désirables. L'important, c'est de fournir aux professeurs de lettres et de sciences un public assuré de vrais élèves; pour cela, il faut supprimer l'obligation du stage professoral imposé aux candidats à l'agrégation, contraindre tous les candidats aux diplômes universitaires à faire trois ou quatre ans d'études dans une faculté et, pour faciliter cette obligation aux candidats sans fortune, créer un grand nombre de bourses. Il faut, en outre, pour que les études faites dans les facultés méritent vraiment le nom de *supérieures*, réformer les examens et, en particulier, la licence ès lettres; qu'au lieu d'être une répétition des exercices de la rhétorique, cette licence devienne un examen approfondi sur les littératures anciennes et modernes, la philologie, l'histoire, la philosophie, où, à côté d'épreuves littéraires imposées à tous les candidats, se placent d'autres épreuves dont chaque candidat choisira le sujet, parmi les matières professées à la faculté, d'après ses aptitudes et ses études spéciales. Les professeurs, se trouvant en présence de vrais élèves obligés de se livrer à des études sérieuses, cesseront nécessairement de faire des cours oratoires et brillants destinés à mettre la science à la portée du grand public, pour faire des cours précis, détaillés, accompagnés de preuves et de textes, destinés à faire avancer dans la science des auditeurs déjà instruits et capables d'efforts. Enfin, M. Lavisse pense qu'une autonomie, non pas complète, mais de plus en plus grande, pourra être donnée aux facultés, à mesure que les professeurs du haut enseignement comprendront mieux le caractère purement scientifique et pédagogique de leur mission.

Sur tous ces points nous sommes entièrement d'accord avec M. Lavisse, et nous croyons qu'une fois les réformes qu'il demande accomplies, l'enseignement supérieur se transformera de lui-même par une évolution

nécessaire. Mais nous croyons devoir lui adresser quelques critiques sur la forme sous laquelle il a présenté ses propositions.

Dans la crainte de choquer certaines susceptibilités patriotiques et universitaires, bien loin de nous proposer en exemple, comme avait osé faire le rapport ministériel, les Universités étrangères, il a cherché à atténuer la valeur de l'enseignement qu'elles donnent, la gravité des défauts dont souffrent nos Facultés et l'importance des réformes que lui-même propose. Les lecteurs qui ont étudié ces questions ne s'y tromperont sans doute pas ; ils sauront lire entre les lignes et voir l'opinion vraie de M. Lavisse, ainsi que la gravité de ses propositions, mais les lecteurs plus superficiels en recevront, nous le craignons, une opinion fausse, et seront bien près de croire qu'il n'y a que peu de chose à apprendre des étrangers et peu de chose à réformer chez nous. En cela, M. Lavisse n'a fait d'ailleurs que résumer l'impression qui se dégage des travaux publiés dans le même volume sur trois Universités allemandes. Cette impression est plus défavorable que ne l'ont voulu les auteurs de ces divers rapports. Les personnes qui n'ont connu que par ces rapports les Universités allemandes, s'en sont fait une idée fausse. Voici, par exemple, ce que nous lisons au sujet du volume publié par la Société d'enseignement supérieur dans une de nos grandes Revues [1] : « Pour apprécier les plans de réforme si nombreux qu'on nous met sous les yeux depuis quelque temps, il faut nous éclairer de l'expérience des autres peuples. Les Universités allemandes! nous en a-t-on assez prôné les merveilles ! Voulez-vous les connaître sans y aller voir ? Lisez les études sur celles de Bonn, de Gœttingue, de Heidelberg... Il faut en rabattre d'une admiration sans réserve. » Même à l'Académie des sciences morales, M. Fustel de Coulanges a fait un tableau de l'enseignement supérieur allemand, d'après les documents publiés par la *Société d'enseignement supérieur*, tableau qui est loin de rendre compte de ce qui fait l'originalité et la force des Universités allemandes. A l'en croire, ces Universités n'ont pas plus d'autonomie que nos établissements d'enseignement supérieur ; leur personnel est plus nombreux que le nôtre, mais le nôtre suffit largement. Nos professeurs sont mieux payés que les leurs. L'institution des *Privat-Docenten* n'a aucune importance ; sauf quelques exceptions, ils n'ont pas d'élèves et ne font pas de cours. Les professeurs ne doivent à l'Etat que une, deux ou trois leçons par semaine, de trois quarts d'heure chacune, pendant sept mois et demi. A l'occasion, ils donnent des leçons supplémentaires. Les leçons sont dictées ; pour stimuler un peu plus les élèves, on a institué des *séminaires* analogues aux conférences de notre *Ecole des hautes études*. — La seule supériorité que M. Fustel de Coulanges reconnaisse aux Universités allemandes, c'est la liberté avec laquelle elles se recrutent, la facilité qu'elles ont d'appeler à elles les hommes distingués sans les astreindre à une série d'épreuves et de concours.

1. *Revue de France*, 1er juin 1879.

Tout ce qu'a dit M. Fustel de Coulanges est vrai dans une certaine mesure, et pourtant il en ressort une impression tout à fait fausse. Il a pris ses renseignements dans les travaux pourtant si consciencieux de MM. Dreyfus-Brisach, Seignobos, Cammartin; or, dans ces rapports, les faits matériels sont généralement exacts, mais les auteurs n'en ont pas tiré la vraie conclusion à l'usage du public français. Ils ont craint, eux aussi, d'être accusés de partialité pour l'Allemagne; ils ont craint surtout de se laisser aller à un engouement naïf, et ils se sont raidis contre le sentiment qui saisit invinciblement un étudiant français quittant nos Facultés et voyant pour la première fois ce que peut être une vraie Université. Joignez à cela qu'ils se sont trouvés en Allemagne à un moment où des critiques très-vives sont adressées à certains défauts de l'enseignement des Universités, où l'on cherche à les corriger, à prémunir les professeurs contre certaines tendances dangereuses. Nos Français ont été enchantés d'entendre rabaisser, par les Allemands eux-mêmes, cet enseignement supérieur tant vanté, et se sont fait l'écho trop fidèle de ces critiques souvent exagérées. On déplore la décadence de l'institution des *Privat Docenten,* la spécialité trop grande donnée à la direction intellectuelle des élèves, la routine de certains enseignements, etc., etc. Toutes ces critiques sont justes au point de vue allemand, en comparant l'enseignement des Universités, soit avec ce qu'il a été jadis, soit avec ce qu'on désirerait qu'il fût; mais elles cessent de l'être quand elles sont présentées sans atténuation à des Français qui ne peuvent pas comparer les Universités allemandes avec elles-mêmes, mais qui les comparent à nos Facultés. C'est à un point de vue français, c'est en les comparant avec nos Facultés que nous devons les juger; il s'agit de savoir si leur constitution générale est supérieure à la nôtre, et si leur exemple peut nous être utile. Les critiques, que les collaborateurs de la Société ont empruntées à MM. Becker, Helmholtz ou de Sybel, peuvent être fort utiles à méditer pour les Allemands; elles n'ont pour nous qu'un intérêt secondaire. Quand on hésitait en France à établir des chemins de fer, un rapporteur qui, envoyé en Angleterre, aurait surtout recueilli des plaintes sur l'incommodité de la fumée, sur le danger des accidents, sur la mauvaise construction des voitures, aurait compris fort imparfaitement sa tâche : il devait mettre surtout et presque uniquement en relief les points par lesquels les railways étaient supérieurs aux diligences.

A ce point de vue, ce que M. Bréal a ecrit sur les Universités allemandes dans son livre sur l'*Instruction publique en France* nous parait plus utile, plus précis et plus clair pour des Français que des études plus minutieuses où feraient défaut les idées générales et le juste point de vue, et c'est pourtant de lui qu'on parle quand on se plaint, dans la *Revue de France,* qu'on nous ait prôné les merveilles des Universités allemandes, ou, à l'Académie, qu'on ait représenté leur enseignement comme parfait.

Ajoutons que, parmi les rapports, tous d'ailleurs remarquables et intéressants, adressés à la Société, il en est qui ont le tort de ne pas émaner de véritables étudiants, vivant de la vie universitaire, mais de personnes qui en ont eu une connaissance extérieure et nécessairement superficielle, malgré toute l'intelligence et la bonne volonté possibles.

Est-il exact, par exemple, de dire, comme le fait M. Dreyfus-Brisach, que l'obligation où sont en Allemagne les professeurs de faire des cours sur plusieurs matières différentes, ait pour résultat que « la moitié des cours sont faits par des hommes incompétents? » On a pu, en Allemagne, se plaindre que certains professeurs d'histoire et de droit eussent des matières trop nombreuses à enseigner; mais l'expression de M. Dreyfus ne donnera-t-elle pas une idée bien fausse de la réalité à des lecteurs français, qui sont habitués à voir dans nos Facultés un seul professeur chargé de toute la littérature ancienne, grecque et latine, un autre de toute l'histoire, et le même professeur passer parfois de l'enseignement de l'histoire à celui de la littérature ancienne, ou de celui de la littérature ancienne à celui de la littérature française? Il n'est pas juste non plus de s'appesantir autant que l'ont fait MM. Dreyfus, Seignobos, Cammartin, Lavisse, sur le système de la lecture appliqué aux cours. Les professeurs qui dictent réellement leurs leçons sont, quoi qu'ils en disent, assez rares, mais il n'est pas possible de faire un cours précis sur la philologie ou l'histoire avec des citations et des renvois aux textes sans avoir un cours écrit sous les yeux. Est-il exact de représenter les professeurs relisant, toute leur vie, les trois mêmes cahiers, alors que presque tous se livrent à des travaux personnels dont ils font l'objet de cours spéciaux à côté des cours généraux obligatoires? Est-il exact de nous répéter que les étudiants allemands se livrent d'une manière exclusive à l'étude d'une spécialité, alors que tous suivent les cours les plus variés pendant les deux premières années d'Université, alors que dans toutes les Universités ils trouvent des cours traitant de toute l'histoire et de toutes les littératures, tandis que dans nos Facultés chaque professeur ne traite qu'un point spécial de l'histoire et de la littérature, et que les élèves de nos écoles spéciales étudient presque exclusivement l'histoire de France au moyen âge à l'Ecole des Chartes, les mathématiques à l'Ecole Polytechnique, les langues à l'Ecole des Langues Orientales? Est-il exact de dire, comme M. Fustel de Coulanges, que les professeurs allemands ne sont tenus qu'à une ou deux leçons de trois quarts d'heure par semaine et *peuvent* faire des cours supplémentaires à l'occasion, alors que l'usage et l'intérêt, plus forts que tout règlement, les obligent à faire au moins huit à dix heures de leçons par semaine? Est-il exact d'insister, autant qu'on l'a fait, sur la décadence de l'institution du *Privatim Docentat*, et de dire avec M. Fustel de Coulanges que les *privatim docentes*, à quelques exceptions près, n'ont pas d'élèves et ne font pas de cours? Il y a actuellement à Berlin 67 *privatim docentes* dont 22 pour la seule faculté philosophique, à Leipzig 38, à Munich

32, à Heidelberg 25, à Halle 24, à Bonn 21, à Wurzbourg et Strasbourg 17, à Kiel et Iéna 16, etc., etc., faisant tous plusieurs leçons par semaine. Il n'y a dans toutes les Universités allemandes réunies qu'une douzaine de *privatim docentes,* sur plus de trois cents, qui ne fassent pas de cours. Quant au nombre des élèves, nous voyons qu'à Bonn ils ont 54, 27, 21, 19, 18, 16, 15 élèves. Combien y a-t-il de nos professeurs de Faculté qui aient 20 élèves assidus, prenant des notes et travaillant pour eux en dehors des leçons? Même à Paris un professeur de premier ordre, comme M. Fustel de Coulanges, ne les a pas. Qu'est-ce donc dans une ville de province, dont l'importance correspondrait à celle de Bonn ! On a l'air enfin de contredire ceux qui ont parlé de l'autonomie des Universités allemandes en insistant sur l'importance du rôle de l'Etat dans leur administration, comme si le contrôle de l'Etat détruisait l'autonomie qui résulte du droit de disposer soi-même de son budget, de distribuer soi-même les bourses d'études, de fixer soi-même les programmes des cours, de choisir soi-même ses professeurs.

Si l'on veut se rendre compte des vrais avantages que possèdent les pays voisins sur le nôtre en matière d'enseignement supérieur, il faut envisager la question à un point de vue plus général et plus élevé que ne pouvaient le faire les auteurs d'études spéciales sur telle ou telle Université; ce point de vue aurait pu être indiqué par M. Lavisse, puisqu'il donnait un aperçu d'ensemble sur la question. En Allemagne, en Suisse, en Hollande, dans les pays Scandinaves, l'enseignement supérieur joue, non-seulement un rôle important, mais le rôle prédominant dans l'éducation nationale. Toutes les professions libérales, toute l'administration, le clergé, la magistrature, les écoles secondaires, les écoles normales primaires recrutent exclusivement leur personnel parmi les jeunes gens qui ont été instruits dans les Universités et qui sont pénétrés de leur esprit et de leurs méthodes. Comme les Universités elles-mêmes recrutent leurs professeurs uniquement parmi ceux qui ont reçu leurs diplômes, comme des liens étroits unissent entre eux tous les professeurs des Universités, un même esprit scientifique pénètre leur enseignement, malgré toutes les divergences et l'absolue liberté des opinions. Cet esprit scientifique, transmis à tous les degrés de l'enseignement, se répand de proche en proche dans la nation tout entière; et il n'est pas douteux que c'est grâce à ses Universités que l'Allemagne est devenue le plus grand laboratoire scientifique du monde, qu'elle a pu acquérir, malgré son morcellement politique, le sentiment de l'unité nationale et cette culture générale, cette *Allgemeine Bildung* dont l'Europe n'a que trop ressenti la force irrésistible. Ajoutez à cela que les Universités, bien que dépendant de l'Etat, et conservant le caractère d'institutions nationales, jouissent d'une large autonomie, ont chacune leur vie propre et leur originalité, que les professeurs ont une grande liberté dans la distribution et la direction de leur enseignement, que les élèves ont aussi une grande liberté dans le choix de leurs études, que les opinions les plus diverses

peuvent se faire jour dans les chaires des Universités avec une entière indépendance. Enfin, par la séparation des examens universitaires et des examens d'état (l'assiduité universitaire étant d'ailleurs nécessaire pour se présenter à ces derniers), l'enseignement de l'Université peut conserver un caractère scientifique, en même temps que la concurrence, sous le contrôle du jury d'Etat, l'oblige à perfectionner sans cesse le côté pratique.

En France, au contraire, qui oserait dire que les Facultés exercent une grande influence sur l'éducation nationale, que c'est leur esprit et leurs méthodes qui pénètrent toutes les professions libérales et tous les degrés de l'enseignement ? Les professeurs des Facultés des lettres et des sciences ont été longtemps considérés avant tout comme des examinateurs; leur principal rôle est de faire passer des examens ; et les programmes de ces examens, rigoureusement fixés d'avance par le pouvoir central, ne correspondent nullement, à l'exception du doctorat, à des études d'enseignement supérieur. La loi de 1875, loin de créer des libertés nouvelles, a créé, au profit de l'Eglise, un monopole pour la préparation aux examens à côté du monopole de l'Etat. Enfin les meilleurs, les plus distingués parmi les jeunes gens qui pourraient former le public des Facultés, leur sont enlevés par les écoles spéciales où la préparation des examens absorbe presque tout leur temps. Les Facultés de droit et de médecine sont de pures écoles professionnelles. La science pure est représentée par les quarante leçons annuelles de quelques chaires au Collège de France. Nous ne voulons pas insister ici sur ces fâcheux côtés de notre organisation scolaire, déjà signalés bien des fois, et dont les chefs de l'Université ont pleine conscience, comme le prouve le rapport de 1878. Déjà, il est vrai, des progrès sensibles ont été faits ; l'Ecole des hautes études a comblé bien des lacunes, et l'on est heureux d'entendre aujourd'hui les professeurs des Facultés eux-mêmes, qui ne lui ont pas toujours été si favorables, la comparer, avec un certain orgueil, aux séminaires allemands ; l'enseignement des Facultés, enrichi de nombreuses chaires nouvelles, peuplé de jeunes professeurs animés d'un esprit nouveau, prend un caractère plus austère, plus scientifique, et cherche à attirer de vrais élèves autour de ses chaires et à en écarter le grand public. L'Ecole Normale, élargissant de plus en plus son cercle d'études, tend à devenir une petite Université où la science est la première préocupation des maitres et des élèves, et qui forme aujourd'hui autant de professeurs de Facultés que de professeurs de lycées. Il semble qu'on puisse avoir quelque espoir de voir ces commencements épars et incertains d'une réforme de l'enseignement supérieur se réunir, s'ajuster, s'organiser et aboutir à un ensemble. Mais si nous pouvons avoir une légitime confiance dans l'avenir, ce n'est pas une raison pour nier les maux dont nous souffrons encore, ni pour être injustes et ingrats envers ceux dont l'exemple nous a été utile.

Il ne s'agit pas, bien entendu, de germaniser les Français, comme on nous accuse ridiculement de le vouloir faire. Prendre à l'Allemagne son

organisation universitaire ne serait pas plus étrange que de lui prendre sa législation militaire ou son enseignement primaire obligatoire. Mais nous n'allons même pas si loin [1]; nous sommes Français et très Français, et nous ne voulons pas devenir Allemands; c'est même peut-être pour ne pas le devenir que nous voulons prendre aux Allemands ce qui fait leur force. L'organisation universitaire allemande ne peut s'implanter telle quelle chez nous, parce qu'elle a des traits trop particulièrement allemands, mais nous pensons qu'elle en a d'autres qui sont d'une valeur générale et d'une application possible partout, et qui, transportés chez nous, modifieraient heureusement l'esprit national et nous donneraient cet esprit scientifique, c'est-à-dire à la fois ouvert et critique, dont le défaut se fait sentir dans toutes les formes de notre activité. On nous dit que, si nous devenons savants, nous cesserons d'être éloquents et spirituels comme nous le sommes; mais l'érudition ni la critique (nous en avons d'illustres exemples) ne sont nullement incompatibles avec le goût littéraire et le sentiment artistique, elles ne sont incompatibles qu'avec la fausse rhétorique et la banalité vide. Le même pays peut avoir des Bossuet et des Du Cange, des Voltaire et des Bréquigny. Aussi bien n'est-ce pas l'Allemagne que nous voulons imiter, mais une tradition française que nous voulons reprendre. Que sont donc les Universités allemandes et celles de tous les pays où il y a un enseignement supérieur, sinon les Universités du moyen âge, dont la France a fourni le modèle à l'Europe, développées et transformées selon les besoins de l'esprit moderne? L'Eglise, la Royauté, la Révolution ont associé leurs efforts pour détruire notre enseignement supérieur; il a continué à fleurir ailleurs. C'est notre bien que nous voulons reprendre; c'est l'œuvre de nos pères que nous voulons continuer.

LA RÉDACTION.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 11 juillet 1879.

M. Le Blant lit un mémoire intitulé : *Les* Acta martyrum *et leurs sources*. Ce mé-
moire a pour objet de répondre à une question préjudicielle par laquelle quelques
personnes sont tentées d'écarter *a priori*, comme ne présentant pas d'authenticité, les
documents historiques connus sous le nom d'Actes des martyrs. On demande d'où
procèdent ces documents, comment ils sont parvenus aux mains des chrétiens. Ils
passent pour avoir été rédigés d'après des procès-verbaux officiels, notés sténographi-
quement à l'audience pendant les débats des procès instruits contre les chrétiens, et
conservés dans des archives judiciaires : mais ces procès-verbaux sténographiés et
ces archives judiciaires existaient-ils réellement, et quelles preuves a-t-on de leur
existence? Ce sont ces preuves que M. Le Blant s'est attaché à réunir. Il montre d'a-
bord les greffiers officiels, les *notarii*, assistant aux procès et notant les questions du
juge et les réponses des accusés. Saint Astère d'Amasée décrit un tableau qui repré-
sentait le procès de sainte Euphémie : on y voyait plusieurs *notarii*, dont l'un regar-
dait la chrétienne et semblait lui dire de parler plus distinctement pour qu'il pût
écrire ses réponses. Dans les Actes de saint Maxime le lecteur, le proconsul, dès le
début de la séance, interrompt le *notarius* pour lui faire lire ce qu'il a écrit, afin de

1. Si nous le jugions utile, nous n'hésiterions pas à le faire, pas plus que nos législateurs n'ont hésité à prendre à l'Allemagne l'obligation de l'enseignement primaire ou l'obligation du service militaire.

s'assurer de l'exactitude des notes prises. M. Le Blant cite ensuite les preuves qui établissent l'existence des archives judiciaires. Ces archives sont mentionnées par Apulée, par Apollonius (dans un passage rapporté par Eusèbe), par saint Cyprien, par saint Augustin. D'autres textes prouvent que les chrétiens eurent recours aux actes des archives pour connaître les détails du procès et de la mort de leurs martyrs. Ils achetaient aux employés des greffes des copies de ces actes : mention expresse de ces achats est faite dans les Actes de saint Tarachus et dans ceux de saint Ponce. Les magistrats païens essayèrent d'arrêter ce trafic, soit en faisant faire des perquisitions chez les chrétiens pour saisir les copies qu'ils avaient obtenues, soit en ne faisant pas prendre de notes des débats dans les procès contre les chrétiens, soit en faisant détruire après le procès les notes qui avaient été prises. Après la victoire du christianisme, les chrétiens eurent un libre accès aux archives judiciaires, et s'en servirent pour connaître ceux des leurs qui avaient faibli pendant les persécutions. Le treizième canon du concile d'Arles, en 314, prescrit d'avoir recours aux actes publics pour informer sur les chrétiens accusés d'avoir, pendant la persécution, soit livré des livres saints ou des vases sacrés, soit dénoncé leurs frères aux persécuteurs. Les archives judiciaires étaient d'ailleurs conservées fort longtemps. Lydus, mort vers 563, mentionne des archives conservées de son temps, qui remontaient au règne de Valens, c'est-à-dire à deux siècles. Il n'y a donc rien de bien hasardé à croire que des actes publics, conservés dans des archives, aient pu servir de source à une partie au moins des *Acta martyrum* qui nous sont parvenus.

M. Renan donne quelques détails sur le fragment d'inscription punique de Carthage envoyé récemment à l'Académie par M. l'abbé Delattre (voy. la séance précédente). Ce fragment a fait partie d'une de ces plaques contenant des tarifs de sacrifices, comme nous en avons déjà plusieurs, et dont l'inscription de Marseille est le type le plus connu. On possède trois plaques de ce genre trouvées à Carthage. M. Delattre a cru que le fragment découvert par lui avait fait partie du même monument qu'un fragment découvert et publié par M. Euting. La commission des inscriptions sémitiques, qui possède des estampages de tous ces monuments, inclinerait plutôt à penser que le fragment trouvé par M. Delattre a appartenu au même monument qu'un autre fragment découvert par M. Davis. La question pourra être résolue d'une façon en quelque sorte matérielle, si M. Delattre veut envoyer à l'Académie un moulage, ou, ce qui serait mieux encore, l'original même du monument qu'il a découvert.

M. Bréal présente une interprétation nouvelle de l'inscription osque de la table d'Agnone, trouvée en 1848 dans le royaume de Naples, et étudiée depuis cette époque par MM. Henzen, Mommsen, Fabretti, etc. On a cru que c'était une inscription votive. M. Bréal est d'un avis différent. Son opinion s'appuie sur plusieurs passages qui ont été mal compris jusqu'ici, et qu'il croit pouvoir expliquer.

L'un de ces passages est ainsi conçu : *Status pus set hurtim kerriiin : vezkei statif, Evklui statif, Kerri Statif*, etc.; M. Bréal traduit les premiers mots : « Feriae stativae quae sunt in horto sacro », c'est-à-dire : quelles sont les fêtes *stativae* qui se célèbrent dans l'enclos sacré (du temple) : suit l'énumération des dieux dont les *stativae* se célébraient en ce lieu et auprès du nom de chacun est répété le nom de ces fêtes, mais à l'accusatif pluriel et non plus au nominatif.

D'autres passages contiennent également des indications sur les fêtes ou les sacrifices à faire, soit dans le temple, soit dans l'enclos sacré :

Aasai purasiai : saaktum tefurum alttrei putereipid akenei sakahiter : « In ara igniaria : sanctum sacellum in altero utroque fundo (ut) sacretur » : un sanctuaire a été consacré dans l'un et l'autre fonds pour qu'il y fût sacrifié.

Fiuusasiais az hurtum sakarater : « In Floralibus ad hortum sacratur »; c'est encore une autre fête qui se célébrait dans l'enclos sacré.

Aasas ekask eestint hurtui, Vezkei, Evklui, etc. : « Arae illae exstant in horto : N., N., N. »; c'est une liste des divinités qui avaient des autels dans l'enclos sacré.

Hurz dekmanniuis stait : « Hortus decimanis stat », c'est-à-dire : l'enclos est destiné aux fêtes du dixième jour.

L'inscription d'Agnone n'était donc pas une inscription votive. C'était une instruction sur le culte, à l'usage des prêtres ou des fidèles. Elle était affichée dans le temple; la plaque de bronze sur laquelle elle est gravée porte encore les restes d'une chaîne par laquelle elle devait être suspendue.

M. Mowat commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Recherches sur l'empereur Martinien, à propos d'une médaille inédite de ce prince.*

Ouvrages présentés : — par M. G. Perrot : Opusculum de multiplicatione et divisione sexagesimalibus Diophanto vel Pappo attribuendum primum edidit et notis illustravit C. Henry (Halle, in-8°); — *par M. Bréal* : Actes de la société philologique, t. IX, 1er fascicule : Une inscription cunéiforme de Persépolis, nouvelle interprétation par Ladislas Chodzkiewicz (Paris, 1879, in-8°); — *par M. Renan* : Le poëme de Çabi, publié par M. René Basset (texte berber en caractères arabes, d'après un ms. de la B. N.).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 26 Juillet — 1879

Sommaire : 138. Héron de Villefosse, Notice des monuments provenant de la Palestine et conservés au Musée du Louvre. — 139. Witche, Les Albigeois devant l'histoire; Douais, Les Albigeois, leurs origines, l'action de l'Église au XIIe siècle — 140. Œuvres complètes de Montesquieu, p. p. Laboulaye, tomes IV, V, VI et VII. — Académie des Inscriptions.

---

138. — **Notice des monuments provenant de la Palestine et conservés au Musée du Louvre** (salle judaïque), par Ant. Héron de Villefosse, attaché à la conservation des Antiques, deuxième édition. Paris, Ch. de Mourgues, 1879. VIII-61 pp. in-12 avec une planche.

C'est avec un sentiment assez vif de curiosité que nous avons ouvert et parcouru cette petite plaquette. Il y a près de trois ans, nous avions rendu compte ici même [1], et avec quelque détail, de la première édition de cette notice de la salle judaïque du Louvre. Cet essai estimable n'était pas parfait. Fidèle aux traditions de cette *Revue*, nous nous étions permis de présenter bon nombre de corrections ou d'observations, dans l'espoir que l'auteur voudrait bien en faire son profit pour une seconde édition. Peine perdue, la seconde édition est venue, mais la cadette reproduit la plupart des défauts de son aînée. Le plus sérieux changement est un changement de robe : la couverture bleue est devenue couverture jaune, mais le texte est demeuré de même, à une virgule près. M. H. de V. a ajouté seulement quelques pages *de suppléments et d'additions ou corrections*, où il n'a donné satisfaction, sans plus s'en expliquer d'ailleurs, qu'à un très petit nombre et aux plus légères de nos critiques, par exemple : *Mention du mémoire de M. J. Derenbourg sur la stèle du temple d'Hérode* (précédemment omis) ; remplacement des « *juges juifs* » par les *juges musulmans ;* signalement de l'absence du dormitoire à l'intérieur du sarcophage transformé en lavabo à l'usage desdits juges ; substitution de *Gaza* à *Ascalon,* comme lieu de provenance du n° 67, poisson votif, dont le Louvre nous doit la possession ainsi que celle du n° 67 (figurine égyptienne d'or massif).

On s'est décidé, sur notre instance, nous aimons à le croire, à réintégrer à la salle judaïque le précieux cachet hébraeo-phénicien inscrit au nom de *Chebanyaou serviteur de Ouzzyaou,* qui en avait été distrait par suite d'une erreur évidente. Ce cachet forme un nouveau numéro du catalogue (83) et la description en occupe toute une page. Pourquoi

1. *Revue critique,* 16 septembre 1876, p. 182-187.

M. H. de V. n'a-t-il pas donné en caractères hébreux la transcription de la légende? C'était d'autant plus nécessaire que les noms apparaissent ici avec une orthographe fort intéressante: *Chebanyaou, Ouzzyaou* [1], orthographe qu'on ne saurait soupçonner d'après la transcription tout à fait inexacte de M. H. de V. : *Chebaniah, Ouzziah.* En outre, la traduction : «Chebaniah *fils (*ou *serviteur)* de Ouzzyah », est inadmissible : *ebed* n'a jamais eu le sens de *fils* et ne peut vouloir dire que *esclave, serviteur.* M. H. de V. aurait-il, par hasard, dans sa lecture, si tant est qu'il lise le phénicien, hésité entre *ebed*, et *bar* (fils)? Il faut indubitablement lire *ebed.*

M. H. de V. a négligé aussi, je ne sais pourquoi, de donner la transcription de la double épigraphe du sarcophage de la reine Saddan [2], à laquelle on a fait cependant les honneurs d'un bois dans le texte.

Le fait même que M. H. de V. a tenu compte de quelques-unes seulement de nos critiques et qu'il a fait la sourde oreille aux autres, nous autorise à supposer qu'il n'admet pas, par conséquent qu'il rejette celles-ci, c'est-à-dire les plus nombreuses et les plus sérieuses. Nous nous voyons, par contre, obligés de les renouveler et de les maintenir intégralement en renvoyant les lecteurs à notre précédent article. M. H. de V. a-t-il craint d'augmenter outre mesure ses *errata,* et de compromettre ainsi trop ostensiblement cette réputation d'impeccabilité à laquelle prétend toute œuvre d'émanation administrative? Qu'à cela ne tienne. Ne pouvait-on glisser discrètement, dans l'intérieur même du texte, une bonne partie des corrections suggérées? Un texte

---

1. Cette orthographe se retrouve dans le n° 39, pl. VII, de M. de Vogüé *(Mélanges d'Arch. orient.)* : *Le Abyraou ebed Ouzzyaou.* On en pourrait citer d'autres exemples encore.

2. LA REINE SADDAN. — Tout le monde connaît le grand débat engagé sur l'attribution du vaste hypogée dit *Tombeaux des rois,* d'où provient ce sarcophage : les uns y voient les sépulcres des *rois de Juda,* les autres ceux des *Hérodes,* les autres ceux d'*Hélène, reine d'Adiabène*, et de ses fils. Sans vouloir prendre position dans la discussion, je me permettrai d'émettre la réflexion suivante, réflexion toute conditionnelle et qui ne préjuge pas le fonds même de la question : si les tombeaux des rois sont le monument d'Hélène, il me paraît difficile, pour toute espèce de raisons qu'il serait trop long d'indiquer, de se soustraire à une conclusion qui s'est dès l'abord présentée à moi, à savoir que *le sarcophage de la reine Saddan est le propre sarcophage d'Hélène.* On s'est fait, de part et d'autre, de cette nécessité un moyen d'attaque et de défense, les uns essayant de l'imposer à leurs adversaires pour les réduire à l'absurde, les autres la repoussant à l'aide de raisons plus ou moins plausibles. La reine d'Adiabène pourrait fort bien avoir porté, selon la mode générale de l'époque (1ᵉʳ siècle de l'ère chrétienne), *deux noms :* un nom national sémitique, qui serait *Saddan* (si telle est la véritable lecture de l'épigraphe syriaque), et un nom hellénique *Hélène.* C'est de cette façon, par exemple, que la reine juive *Salomé* s'appelait *Alexandra.* Les preuves de cet usage sont, pour ainsi dire, innombrables. Dans cette hypothèse tout à fait conditionnelle, je le répète, il y aurait quelque espoir de voir un jour la question définitivement tranchée par la production d'un document authentique : la découverte d'une monnaie adiabénienne frappée au nom d'une reine Saddan.

cliché n'est pas un texte à tout jamais immobilisé; il est aisé, si je ne m'abuse, d'y pratiquer de menus amendements. Par exemple, quoi de plus simple que de faire disparaître cette série de fautes choquantes qui déparent la transcription de la stèle de Mésa? Ailleurs, un mot retranché à propos, ou ajouté, ou modifié, n'aurait entraîné aucun remaniement, et nous aurions eu de cette façon le plaisir de souhaiter aujourd'hui une bienvenue sans réserve à ce petit volume, au lieu de la tâche, toujours pénible, d'y blâmer des fautes aggravées par la récidive.

Dans le cas où M. H. de V. viendrait à résipiscence dans une troisième édition, voici quelques nouvelles observations qu'une seconde lecture nous a fait faire et que nous croyons de notre devoir de consigner ici, dussent-elles aller rejoindre les autres au panier.

— N° 7. *Fouqôuâ* et *Figou* sont exactement le même nom prononcé à la bédouine ou à la manière arabe ordinaire.

— N° 9. La piscine de *Bethzatha*, lisez : *Bethesda*.

— N° 44. *Tell Hoûm* et non *Tell Hounn* (la correction est d'autant plus de mise, qu'on s'est, en partie, appuyé sur une ressemblance onomastique pour identifier Tell Hoûm avec Capharnaum).

— N° 51. La découverte de la fameuse inscription hébraïque, gravée sur l'architrave du tombeau dit de saint Jacques, objet d'une discussion mémorable, est beaucoup plus ancienne qu'on ne le croit généralement et qu'on ne pourrait le supposer d'après la bibliographie étendue donnée par M. H. de V. Cette bibliographie a pour point de départ un article de M. de Vogüé (*Revue archéologique*, nouv. sér. IX, p. 200, 1863 ou 1864). Or M. de Saulcy l'avait vue déjà en 1850 ou 1851 [1]. Tobler en reproduit la dernière ligne en 1851 [2], d'après une copie communiquée par le consul de Prusse à Jérusalem, Schultz. L'architecte anglais, Critchlow, l'avait remarquée en 1849. Mais ce que l'on ignore généralement, c'est que c'est Léon de la Borde, qui semble l'avoir découverte en 1828. J'estime qu'il peut être utile de donner ici la preuve de ce fait qu'on paraît avoir entièrement perdu de vue depuis longtemps :

« Près du tombeau de Zacharie, et en s'élevant au-dessus, on trouve le tombeau des Apôtres (*sic*), décoré d'une façade de style dorique..... J'aurais voulu donner *l'inscription qui a été gravée sur l'architrave;* mais, si à cette distance on peut la voir, on ne distingue que des traits sans forme et sans liaison; il faudrait un échafaudage pour prendre un estampage et je n'en ai pas à ma disposition [3]. »

---

1. *Voyage autour de la mer Morte*, II, p. 299.

2. *Golgatha, seine Kirchen*, etc., Beilage F. 5; 222. — Cf. du même *Siloahquelle*, p. 296.

3. *Léon de la Borde*, Voyage de la Syrie. Paris, 1837, gr. in-f°, p. 79. Planche LXXI, 151, n°s 4, 5, 6, 7, 8. Le dessinateur a, en effet, parfaitement indiqué sous le n° 5, par des traits conventionnels, la place d'une inscription de trois lignes, d'inégale longueur, sur l'architrave, entre les deux colonnes. La reproduction du monument ne laisse aucun doute sur son identité, bien que L. de la Borde l'appelle

La transcription *Jehouchanan* jure désagréablement avec celle de *Haniah*, trois mots plus haut.

— Nos 62 et 63. Sur les outils et les armes en silex, trouvés en Palestine, et dont le Louvre possède quelques échantillons, il fallait, avant tout, citer l'œuvre magistrale de M. D. Lartet [1]. Ce géologue éminent a consacré tout un chapitre [2] aux vestiges des temps préhistoriques en Syrie et en Palestine. Il élève les doutes les plus graves sur la question de savoir si ces silex ont été recueillis réellement dans leurs gisements originels et normaux, et il réagit avec beaucoup de force et d'autorité contre les idées fausses qui ont été émises à leur sujet. Le Louvre n'est pas, avec le musée de Saint-Germain, le seul musée de France qui possède des silex taillés de Palestine. On peut en voir au musée de Lille quelques-uns provenant de Gezer. Ils ont été offerts à ce musée par M. O. de Watteville à qui je les avais envoyés.

— No 65. Il est à remarquer, dans le curieux poisson en pierre d'Ascalon, que l'*œil* consiste en un trou circulaire, très-profond, tout à fait différent des simples indications au trait des ouïes, du nez et des nageoires. Il est à supposer qu'une pierre fine, un verre ou un émail y devait être enchâssé.—N'est-il pas plus conforme à l'usage de faire *amulette* du masculin ?

— No 5. Le guerrier du bas relief moabite de Chihan est à rapprocher d'un personnage qui figure sur la belle coupe phénicienne du Varvakeion, et offre avec lui les plus étonnantes analogies.

— No 41. Des ossuaires du type juif ordinaire ont été aussi rencontrés en Chypre.

No 49. Le fragment d'ossuaire avec *graffito* au nom d'Isaac est-il bien en calcaire *compacte et dur* dit *maleki* [3] ? Généralement ces petits coffrets sont en calcaire tendre dit *nary*. Le fait mérite vérification.

— No 72. L'ithyphallisme attribué au petit Pygmée de bronze, est une expression impropre dans l'espèce ; *ithy* est de trop.

— No 64. Les arbrisseaux figurant dans l'intéressant bas-relief d'Ascalon ne sont-ils pas des vignes ? En réalité, c'est son nombril que semble montrer la déesse debout. J'ai peine à voir dans cette divinité, *vêtue d'une jupe*, et, au demeurant, fort décente, l'*effigies nudae mulieris quae habebat aperta tota sua pudenda*, adorée à Ascalon.

Les deux autres femmes, assises de profil, ou accroupies à droite et à gauche, ne sont probablement pas à séparer de la divinité centrale dans l'explication des sujets. L'observation de M. Héron de Villefosse sur la

---

Tombeau des Apôtres, au lieu de *Tombeau de saint Jacques*, deux dénominations qui, d'ailleurs, ne sont pas plus à prendre au sérieux l'une que l'autre.

1. Duc de Luynes, *Voyage d'exploration à la mer Morte*, Géologie.

2. Ch. XI, p. 213 seq.

3. *Maleki*, royal. Cf, pierre de *banc royal*. Je connais cependant des ossuaires en pierre dure, mais ils sont extrêmement rares (trois), et ils s'écartent tous, par leur forme du type ordinaire, des ossuaires à graffiti.

disposition et la signification des tresses pendantes est juste. Il faut ajouter que chacune des deux femmes porte la main à cette tresse, ce qui achève d'en souligner l'importance symbolique. Ce détail, qui semble dû à une influence égyptienne (s'exerçant à une très-basse époque, cela va sans dire) est à rapprocher de la coiffure de la divinité centrale, vue de face. Je serais tenté de chercher le sens de cette scène, où ces trois femmes constituent un groupe, à mon avis, inséparable, dans la direction des *Horai* ou des *Charites* [1].

— N[os] 84-84. *Sour Bâhér,* et non *Sour Bahar*, ce qui signifierait tout autre chose, est le nom du village près duquel était le tombeau d'où provient la porte en pierre munie de sa serrure de bronze, dont j'ai parlé ici il y a quelque temps [2]. Pourquoi ne pas donner le nom même de l'endroit de la trouvaille, qui est *Khirbet Sabha?*

Cette porte est le seul monument dont la collection juive, ou plus justement palestinienne, se soit enrichie depuis 1876. A ce train-là, elle risque fort de demeurer à jamais ce qu'elle est : un embryon de collection. Ce ne sont pourtant pas les occasions de l'accroître qui ont fait défaut. J'en pourrais citer jusqu'à quatre qui sont venues à ma connaissance.

Tout au moins devrait-on tirer parti du peu que l'on possède, surtout quand la chose se peut faire sans bourse délier. J'ai déjà obtenu qu'on restituât à cette salle déshéritée le cachet hébraeo-phénicien égaré dans des collections auxquelles il n'appartenait pas et qui ne figurait même pas dans la première édition du catalogue. Mais j'ai vainement demandé qu'on prît la même mesure pour le curieux vase n° 10, qui se prélasse toujours au premier étage de la salle asiatique, au milieu de poteries où il n'a que faire. Malgré le peu de cas qu'on semble faire de nos avis, nous indiquerons, en terminant, la possibilité de faire une nouvelle recrue qui ne nécessitera qu'une simple mutation. Il y a dans la salle voisine (Musée chrétien) un très joli petit ossuaire en marbre, avec son couvercle triangulaire (à acrotère) surmonté d'un anneau de bronze. Cet ossuaire provient de Hébron. A ce titre, il pourrait être classé dans la série palestinienne. Il porte, il est vrai (et c'est ce qui en fait l'intérêt particulier), les traces d'une croix en relief martelée. Mais il ne faut pas oublier que, parmi tous ces « *Monuments provenant de Palestine,* » il en est beaucoup qui ne sont sûrement pas juifs, quelques-uns même qui sont peut-être chrétiens.

J'aurais encore d'autres réflexions à faire à propos de cette section du Musée ; mais, comme ces réflexions touchent, par certains points, à l'organisation même du Louvre et de nos Musées nationaux, je crois plus expédient de les réserver pour un article où je traiterai la question d'ensemble.

Ch. Clermont-Ganneau.

---

1. Ἀνθεῖαι, πολυάνθεμοι, χρυσάμπυκες, καλλίκομοι, εὐπλόκαμοι, θαλεραί, etc. Les *Horai*, et aussi, à l'origine, les *Charites* sont les trois saisons. Peut-être ici pourrait-on songer également aux trois phases lunaires : croissant, pleine lune, décroissant.

2. *Revue crit.*, 15 fév. 1879.

139. — **Les Albigeois devant l'histoire,** par Mathieu Witche. Paris-Auteuil, librairie de la France, Austrée, 1878, in-12, 400 pages. — Prix : 2 fr.
— **Les Albigeois, leurs origines, action de l'Église au XII[e] siècle,** par l'abbé C. Douais. Paris, Didier. 1879, in-8°, xii-616-xl pages.— Prix : 7 fr. 50.

Ces deux ouvrages ont, indépendamment du sujet, plusieurs caractères communs. Tous deux sont des réquisitoires, souvent violents, contre les Albigeois, tous deux laissent plus ou moins à désirer pour la composition, le style, l'information. La principale différence est que M. Witche a traité sa matière en vue du grand public, sans appareil d'érudition, tandis que M. l'abbé Douais se plaît à montrer sa science, et marche de controverse en controverse, accumulant au bas des pages les notes, les citations, les titres de livres. Au fonds, la science de l'un vaut celle de l'autre.

Commençons par M. Witche. Moins soucieux que M. l'abbé Douais des dehors de l'érudition, M. W. se préoccupe surtout des idées. Il entre en matière par un axiome qui nous permet de mesurer, dès le début, la vigueur de sa pensée et la netteté de son style : « En histoire, comme « en politique, les faits engendrent les faits par la même loi d'action « et de réaction, qu'observent les révolutions en se succédant. »

Désireux de découvrir les faits qui ont engendré la guerre des Albigeois, conformément à la loi susdite, M. W. remonte jusqu'au milieu du xii[e] siècle, et trouve que le Midi était le théâtre de guerres féodales. Bien plus, « si l'on en croit dom Vaissette *(Vaissète,* s. v. p.), cet état « de choses était, depuis la chute de l'empire romain, dans les habitudes « de cette contrée. » On ne voit pas, de prime abord, ce que les guerres des rois d'Aragon, par exemple, avec les comtes de Toulouse, ont à faire avec la croisade de 1209, mais M. W. a soin de nous l'expliquer. « Il « s'agissait de montrer que la guerre n'était point un fait nouveau pour « des populations sans cesse agitées par des passions violentes » (p. 8), et cette démonstration a été entreprise « pour laver l'Eglise du rôle « odieux qu'on aime à lui faire jouer au sujet de la guerre des Albi- « geois » (p. 6). Il est visible que M. W. s'adresse à un public qui, en fait de raisonnement et de démonstrations, est habitué à se contenter de peu.

Vient ensuite un chapitre, intitulé « les Albigeois et leur doctrine », dans lequel M. W., parfaitement ignorant des recherches de M. C. Schmidt, fait remonter les croyances des Albigeois à Zoroastre et à Manès. On jugera de la conscience avec laquelle M. W. a procédé à l'examen des doctrines albigeoises par cette phrase : « Les Albigeois avaient aussi « un grand talent pour interpréter faussement les ordonnances des évê- « ques [???], pour calomnier l'Eglise et le clergé ; c'est ainsi qu'ils ren- « daient tous les ecclésiastiques suspects au peuple, et que par leurs « écrits ils dénaturèrent plusieurs points de l'histoire de leur temps « [*M. W. connaît ces écrits?*]. Il faut surtout se défier des relations

« écrites sous les yeux du comte de Toulouse et de celles qui n'ont vu « le jour qu'un siècle plus tard, car elles altèrent beaucoup la vérité » (p. 24). Celui qui altère beaucoup la vérité, c'est M. W. qui supplée à l'absence totale de connaissances précises par de pures inventions, et qui serait bien en peine si on le mettait en demeure de faire connaître ces «relations écrites sous les yeux du comte de Toulouse », dont il faut se défier.

Un autre exemple achèvera de montrer, sans qu'il soit nécessaire de pousser à fond une critique que le livre ne comporte pas, avec quelle absence de toute préparation M. W. a abordé les questions historiques sur lesquelles il nous apporte son jugement. Il s'agit de la mort du vicomte de Béziers, qui décéda alors qu'il était prisonnier de Simon de Montfort. Le bruit se répandit qu'il avait été assassiné, et divers documents contemporains nous ont conservé le témoignage de cette rumeur [1]. Guillaume de Tudèle, qui la mentionne, la contredit formellement. M. W. adopte son témoignage et il en a bien le droit. Mais il n'a pas le droit de dire avec insistance, comme il le fait à diverses reprises (p. 109), que Guillaume de Tudèle « écrivait dans l'armée languedocienne, » ou encore « appartenait au parti ennemi des croisés ». Si M. W. connaissait les éléments du sujet qu'il a entrepris de traiter, il saurait que Guillaume de Tudèle, loin d'avoir écrit « dans l'armée languedocienne », appartenait au parti des croisés. Sans même être au courant des recherches récentes sur ce point, il aurait pu, s'il avait lu avec quelque attention Guillaume de Tudèle, être frappé de l'éloge constant que cet auteur fait de Simon de Montfort et, en général, des chefs de la croisade. Mais voici qui est caractérisque. M. W. cite, — avec peu d'exactitude, — le témoignage de Guillaume de Tudèle, d'après la traduction de Fauriel : « Les méchants vauriens, avec toute la canaille, « qui ne savent de la chose que ce qui n'est pas [*il y a dans Fauriel :* « ce qui est ni ce qui n'est pas] vont disant qu'il fut tué de nuit en tra« hison. » Sur quoi M. W. fait cette remarque intéressante : « Ceux qui « aujourd'hui encore répètent cette calomnie, ne sont donc que les échos « des méchants vauriens et de la canaille du XIIIe siècle; *c'est triste* « *pour eux* » (p. 110). M. W. regrettera sans doute d'avoir si complètement endossé le jugement de Guillaume de Tudèle, lorsqu'il saura que, parmi ces vauriens et cette canaille du XIIIe siècle, figurait Innocent III, qui écrivait en 1212 cette phrase que je cite en latin, mais que M. W. pourra se faire traduire : « Unde vicecomes prædictus (= Biterrensis) « terram perdidit, auxilio destitutus, *ad ultimum miserabiliter interfectus.* » *(Innoc. III, epist.,* l. XV, epist. CCXII.)

Ce que vaut le jugement historique de M. W., on s'en rendra pleine-

1. J'ai réuni les témoignages contradictoires que nous ont laissés sur ce point les contemporains dans une note de mon édition de la *Chanson de la croisade contre les Albigeois,* II, 46.

ment compte en sachant qu'à ses yeux, les Albigeois sont les ancêtres des insurgés parisiens de 1871. A ce propos, M. W. fait intervenir Hurter, l'historien d'Innocent III : « Qu'aurait dit, » s'écrie-t-il, « le président « du consistoire protestant de Schaffhouse [1], s'il lui eût été donné de « vivre jusqu'aujourd'hui et de contempler les ruines et les tombeaux « que la Commune a laissés dans Paris? Ces monuments de deuil se « dressent devant les peuples épouvantés comme une menace terrible « contre la société; *ces derniers Albigeois* semblent dire par eux qu'ils « n'ont pas abandonné l'œuvre de leurs pères... » (P. 26). Hurter aurait été fort surpris d'entendre rapprocher les communards des Albigeois, et il eût vraisemblablement haussé les épaules.

C'est ce que nous ferons en quittant ce mauvais livre [2], regrettant surtout qu'il ait pu trouver place dans une série d'ouvrages destinés à la jeunesse, la *Bibliothèque illustrée* de M. l'abbé Roussel, d'Auteuil, qui a heureusement d'autres titres que celui-là à l'estime de ses contemporains.

L'ouvrage de M. l'abbé Douais a du moins, sur celui de M. Witche, l'avantage d'avoir été écrit par un homme qui a reçu assez d'instruction pour être en état d'écrire à peu près correctement le français et de lire les documents latins dans le texte original. Mais on a droit de lui demander plus qu'à M. W., en raison même de l'étendue qu'il a donnée à son œuvre et du grand appareil d'érudition qu'il y déploie. Le volume dont nous allons rendre compte sommairement ne dépasse pas, malgré ses six cent treize pages, l'année 1213, et encore les événements de cette année ne sont-ils qu'esquissés. L'auteur annonce en terminant sa préface quatre nouveaux volumes : 1° *les Albigeois et la Croisade*; 2° *les Albigeois et l'Inquisition*; 3° *les Albigeois et les Templiers*; 4° *les Albigeois et les Réformateurs du* XVIe *siècle*. Le lecteur va être mis en état de juger si l'histoire sincère a beaucoup à attendre de cette masse de publications.

Le volume que nous avons sous les yeux se divise en deux parties, la première (sept chapitres) est intitulée *Les Albigeois, leurs origines*, la seconde (quatorze chapitres) *Les Albigeois et l'Eglise*. Les pièces justificatives, toutes empruntées à des livres imprimés et facilement accessibles, ne méritent pas de mention spéciale. La division adoptée par l'auteur se prête assez peu à un exposé rigoureusement historique, surtout pour la seconde partie. Il est difficile de ne pas mêler aux faits qui constatent l'action de l'Eglise à l'encontre des Albigeois, nombre de faits

1. M. W. trouve facétieux de désigner ainsi Hurter, qui, comme on sait, se convertit au catholicisme.

2. Je ne veux pourtant laisser ignorer au lecteur que pour d'autres critiques, le livre de M. Witche est « un bon livre qui répond à un véritable besoin.... un livre « écrit d'un style simple et calme, émaillé, çà et là, de citations heureuses prises « dans les chroniqueurs contemporains des faits racontés ou dans les historiens les « plus dignes de foi. » (*Polybiblion*, 2, VIII (1878), 537).

connexes dans lesquels la politique a eu plus de part que la religion. En outre, on ne voit pas pourquoi l'exposé des doctrines albigeoises, ou plutôt *cathares*, prend place dans la seconde partie mieux que dans la première. Enfin, M. D. se laisse, à tout instant, entraîner à des discussions incidentes, qui l'éloignent de son sujet, et donnent à son livre l'apparence d'une suite de dissertations à peine réunies par une idée dominante qui est la haine de tout ce qui est albigeois.

Je ne me reconnais pas le droit de reprocher à M. l'abbé D. des sentiments qui sont en quelque sorte professionnels, mais j'ai le droit, laissant de côté toute appréciation des doctrines, et me tenant exclusivement sur le terrain historique, de lui reprocher de ne nous rien dire qui n'ait été dit, et mieux dit, avant lui, d'affecter, de la première à la dernière page de son livre, les dehors d'une érudition qu'il ne possède pas, de nous avoir donné enfin, non un ouvrage original composé d'après les sources, mais une compilation indigeste où les erreurs mêmes sont recueillies de seconde main.

L'erreur capitale du livre consiste à faire des Cathares ou Albigeois les descendants des Manichéens. C'est là une opinion qui a été complètement réfutée par M. Schmidt dans un livre [1] auquel M. l'abbé D. a fait plus d'emprunts qu'il n'en avoue, et ce serait perdre le temps et l'espace que d'entreprendre de la réfuter de nouveau. Le livre de M. Schmidt marque sur ce point l'état de la science. Si M. l'abbé D. croit pouvoir renverser des notions considérées maintenant comme acquises, qu'il les attaque de front par une discussion en règle. Exposer longuement, comme il le fait, les doctrines de Manès et celles qui s'y rattachent — c'est à cela qu'il consacre à peu près uniquement les deux cents premières pages de son livre, — ce n'est point du tout réfuter M. Schmidt. L'opinion du savant auteur de l'histoire des Cathares est que le catharisme est une doctrine qui s'est produite dans les pays Slaves; que de là elle s'est propagée en France en passant par l'Italie. C'est là une opinion qui a été contestée et qui, en effet, n'est pas à l'abri de toute contestation, parce qu'il n'est pas aisé d'établir historiquement l'itinéraire des doctrines cathares de la Thrace jusqu'en Occident, mais ceux mêmes qui sur ce point contestent la thèse de M. Schmidt, sont très éloignés d'expliquer le catharisme par le manichéisme [2]. Si maintenant on admet, avec M. Schmidt, que la doctrine cathare vient de l'Europe orientale — et

---

1. *Histoire et doctrine de la secte des Cathares ou Albigeois*. 1849, deux vol. in-8.

2. Par exemple, M. Cucheval-Clarigny, qui croit le catharisme originaire de France, mais admet pourtant que « M. Schmidt démontre péremptoirement que le catha-« risme n'est pas la continuation directe du manichéisme, et que les différences sont « trop profondes entre les deux systèmes pour que l'un soit même une transforma-« tion de l'autre. » (*Biblioth. de l'école des Chartes*, 3, III, 83) Et plus loin (p. 87) M. Cucheval-Clarigny rappelle « l'erreur des théologiens du moyen âge, qui voulaient voir des Manichéens dans tous les dualistes. » C'est l'erreur de M. l'abbé Douais.

M. l'abbé D. l'admet (voy. notamment p. 189 et suiv.) — alors avoir recours au manichéisme pour expliquer cette doctrine, c'est porter la confusion au suprême degré, puisqu'il est insoutenable que l'hérésie des Bogomiles soit celle de Manès.

Le livre de M. l'abbé D., déjà très gravement compromis par une erreur fondamentale, fourmille de tant de fautes de tout genre que ce compte-rendu prendrait des proportions démesurées si j'avais la prétention de relever toutes celles qu'une simple lecture m'y a fait apercevoir. Je montrerai par une voie plus courte le cas qu'il faut faire du livre en mettant en lumière le procédé par lequel M. l'abbé Douais a pu étaler, à chaque page, un appareil d'érudition qui, de prime abord, pourrait faire illusion à un lecteur trop confiant.

Au bas des pages 14 et 15, on lit une longue note, toute composée de références. La note a, dans le livre, 26 lignes. Je cite les 16 premières :

Voir sur Simon le Magicien, parmi les Pères : Iren., lib. I, 22-3 ; — Epiphan., *Hæres.*, 21. — Cyrill. Hiero., *Catech.*, VI, 24, 25 ; — Theodor., *Hær. Fabul.*, lib. I, 1 ; V, 9 ; — Tertul., *de Anima*, cap. 34 ; Orig., *cont. Cels.*, V, 62 ; — Hieron., *Comment. in Mat.*, cap. 24 ; — Clem. Alex., *Strom.*, II, 25 ; — *Recog.*, I, 72 ; II, 7-14 ; — Justin., *Apol.*, I, 26, 56 ; — Euseb., *Hist.*, II, 13 ; — *Philosophumena*, VI, 7-20 ; — Arnob. *adv. Gent.*, II, 12. Ambr. Hexæmeron, IV, 8 ; — Philastrius, *de Hær.*, 29 ; Theodor., I, V, 9. — Aug., *de Hæres.*, I. *Epist.* 36, ad Casulan.

Parmi les modernes : A. Simson, *Ueber Leben und Lehre Simon, des Magiers, Zeitschrift von Illgen*, 1841, livrais. 3 ; — J. Grimm, *Die Samariter*, 1854 ; — Baur, *Die trei* (lisez *drei*) *ersten Jahrhunderte* ; — Mœlher (lisez *Moeller*) *Die Kosmologie* ; — Kunstmann, *Feuil. hist. et pol.*, tome XLVII.

Voilà certes une liste bien érudite, et celui qui a consulté tous les textes anciens, et tous les livres modernes auxquels il est ici renvoyé, peut, à bon droit, passer pour un homme savant. Mais celui-là n'est pas M. l'abbé Douais, c'est l'historien Mœhler, chez qui toutes ces citations ont été copiées, avec quelques modifications peu heureuses dans le détail desquelles il est inutile d'entrer. On les retrouvera dans le même ordre ou à peu près, aux pp. 284 et 285 de l'*Histoire de l'Eglise* de Mœhler traduite par l'abbé Bélet (Paris, Gaume, 1868). On remarquera que M. l'abbé D. cite en allemand (passage cité, l. 9) la *Zeitschrift von Illgen*, et en français (dernière ligne) les *Feuil. hist. et pol.* de Kunstmann. C'est qu'en effet le traducteur de Mœhler a traduit le second titre et n'a pas traduit le premier.

J'avertis M. l'abbé Douais que j'ai trouvé de même, et dans Mœhler et ailleurs, la source de la plupart des notes érudites à l'aide desquelles il fait le savant en maint endroit de son livre.

Je me crois autorisé à ne pas poursuivre plus loin la critique d'un ouvrage que chacun peut maintenant apprécier à sa valeur.

P. M.

140. — **Œuvres complètes de Montesquieu** avec les variantes des premières éditions, un choix des meilleurs commentaires et des notes nouvelles par Édouard Laboulaye, de l'Institut. Paris, Garnier, grand in-8°, 1877-79, t. IV, V, VI et VII de 484, 498, 509 et III-495 p. — Prix : 7 fr. 50 le vol.

On s'est déjà occupé deux fois ici de l'édition des Œuvres complètes de Montesquieu donnée par M. Laboulaye, la première fois (n° du 13 mai 1876, p. 328-332) à l'occasion du tome I *(Lettres persanes)*, la seconde fois (n° du 24 mars 1877, p. 193-198), à l'occasion du tome II *(Temple de Gnide. Grandeur et décadence des Romains)* et du tome III *(de l'Esprit des Lois*, livres I-X). Ces deux articles où ont été dites, si je ne m'abuse, les principales choses à dire sur la nouvelle édition, me permettent de rendre plus court l'article d'aujourd'hui, surtout en ce qui regarde les trois volumes consacrés à la reproduction des livres XI-XXXI de *l'Esprit des Lois* et des critiques et défenses de ce beau traité qui parurent en 1749 et 1750.

M. L., en ces trois volumes, a continué de joindre au texte du chef-d'œuvre de Montesquieu des notes claires, précises, excellentes [1], où tantôt il rapproche de divers passages de *l'Esprit des Lois* diverses opinions conformes ou contraires de Benjamin Constant, d'Algernon Sidney, d'Addison, de Blakstone, de Villemain, de J.-Jacques Rousseau, de C. de Paw, de David Hume, de l'abbé de Saint-Pierre, de Turgot, de Condorcet, etc., et où tantôt il adresse personnellement diverses observations à l'auteur, donnant parfois à ces observations une forme originale et piquante, comme, par exemple, quand il l'interpelle ainsi (t. IV, p. 13) : « Faut-il encore privilégier le privilège [2] ? » Montesquieu qui, comme beaucoup d'autres grands hommes, ne dédaignait pas les jeux de mots, s'est, un jour, moqué d'*éclaircissements peu éclaircissants* envoyés par le chapitre de Comminges [3]. C'est tout le contraire qu'il faut dire des éclaircissements du savant académicien.

---

1. On les voudrait partant un peu plus développées. C'est ainsi que (t. IV, p. 435) M. L., après avoir dit que l'authenticité du périple d'Hannon « est loin d'être prouvée, » et que « l'opinion de Dodwel n'est pas isolée, » aurait pu ajouter que la question a récemment été traitée à fond par M. le capitaine Tauxier dans un remarquable mémoire lu devant l'Académie des Inscriptions, et que, d'après les conclusions du savant officier, le prétendu périple d'Hannon est une compilation géographique d'un faussaire grec du premier siècle avant notre ère *(Comptes-rendus des séances de l'année 1874*, 4e série, t. II, p. 325-328).

2. Un peu plus loin (p. 94), M. L. oppose à cette belle, mais regrettable phrase de Montesquieu : « Il y a des cas où il faut mettre pour un moment un voile sur la liberté, comme l'on cache les statues des Dieux, » la chaleureuse protestation que voici : « Non, il n'est pas vrai que jamais la proscription soit légitime. Dans les situations les plus difficiles, on peut se défendre par de justes lois et des jugements réguliers. Au fond, on ne voile pas la liberté, on la viole, et, en la violant, on la tue. »

3. Lettre à l'abbé de Guasco, t. VII, p. 284. Montesquieu ajoute plaisamment : « L'abbé, vous êtes bien simple de vous figurer que des gens de chapitre se donnent la peine de faire des recherches littéraires. »

Dans le tome VI ont été réunis, autour de la *Défense de l'Esprit des Lois* tant admirée par d'Alembert, et où le nouvel éditeur loue « l'atticisme le plus pur, » divers morceaux peu répandus dont M. L. parle ainsi (p. 98) : « En proclamant la victoire de Montesquieu, les éditeurs ne nous ont point fait connaître les pièces du procès. Nous avons la réponse de l'auteur ; nous ne savons pas toujours à quoi il répond. Ne serait-il pas équitable de publier l'attaque en même temps que la défense, et de permettre au lecteur de juger comme on l'a fait au dernier siècle, après avoir entendu les parties? » Les pièces reproduites sont : un extrait du *Journal de Trévoux* d'avril 1749 (p. 101-113) [1], un extrait des *Nouvelles ecclésiastiques* du 9 octobre 1749 (p. 115-137), une réponse à la *Défense de l'Esprit des Lois,* tirée des *Nouvelles ecclésiastiques* du 24 avril et du 1er mai 1750 (p. 209-237), le *Remerciement sincère à un homme charitable* [le gazetier ecclésiastique], petite pièce de Voltaire (p. 239-243), la *Suite de la défense de l'Esprit des Lois* par La Beaumelle (p. 247-312), une *Lettre d'Helvétius à Montesquieu sur son manuscrit de l'Esprit des Lois* (p. 313-318), une *Lettre du même à Saurin au sujet du même manuscrit* (p. 319-322), un article de M. Vian intitulé : *Montesquieu et la censure,* où l'on voit que les cartons de l'*Esprit des Lois* n'ont que peu d'importance (p. 323-338), enfin une *Note sur l'ouvrage inédit de Montesquieu intitulé : Sur les finances de l'Espagne*, note extraite d'un discours prononcé, le 2 décembre 1847, par M. Gustave Brunet, président de l'Académie de Bordeaux (p. 331-333). Le volume est complété par une *Table analytique et alphabétique des matières contenues dans l'Esprit des Lois et dans la Défense* (p. 335-505).

Le tome VII et dernier renferme les œuvres diverses de Montesquieu : *Discours académiques* (p. 1-65), *Traité des devoirs* (p. 66-69), *Réflexions sur la considération et sur la réputation* (p. 70-75) [2]; de nou-

1. « On suppose, » dit M. L. (p. 99), « que le père Plesse en est l'auteur. » C'est fort incertain. Un bibliographe d'un rare mérite, le P. C. Sommervogel *(Table méthodique des Mémoires de Trévoux*, 1864), s'exprime ainsi sur ce point : « Cette lettre est peut-être du P. Berthier lui-même, ou de son confrère le P. Plesse, qui, dit-on, aidèrent l'un et l'autre Claude Dupin dans ses *Observations* sur ce célèbre ouvrage de Montesquieu. »

2. Ou plutôt extraits du *Traité des devoirs* et des *Réflexions.* Ces extraits, publiés en 1726 dans la *Bibliothèque françoise* d'Amsterdam, et sur lesquels un habile critique, feu M. E. Despois, a le premier appelé l'attention *(Revue politique et littéraire du 14 novembre 1874),* nous ont conservé, selon la remarque de M. L. (*Préface,* p. I), « tout ce qui nous reste de deux opuscules de Montesquieu. Ces fragments font désirer qu'on publie le texte entier, s'il se trouve, comme on le croit, parmi les papiers de l'auteur. » M. L. se plaint avec une extrême vivacité (p. II) de la lenteur que mettent les héritiers de Montesquieu à publier les manuscrits du château de la Brède. Je crois pouvoir lui donner l'assurance que désormais nous n'attendrons pas beaucoup cette publication, qui a été retardée par des circonstances entièrement indépendantes de la volonté de MM. de Montesquieu. Tout récemment, les descendants de cet illustre écrivain ont pris, devant M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie

veaux *Discours académiques*, parmi lesquels on distingue l'*Eloge du duc de La Force* et le *Discours de réception à l'Académie française* (p. 76-88 et 91-95)[1]; *Essai sur le goût* (p. 113-147); *Pensées diverses* (p. 149-181)); *Notes sur l'Angleterre* (p. 183-196); *Poésies* (p. 197-204)[2]; *Lettres familières* (p. 205-456); enfin *Voyage à Paphos* (p. 457-488).

Le *Voyage à Paphos* est peu connu et mérite peu de l'être. On voudrait se persuader qu'il n'est pas de Montesquieu. M. L. a trop de goût pour ne pas déclarer (*Préface*, p. 1) qu'il n'a aucune illusion sur la valeur de ce jeu d'esprit, qui a paru pour la première fois dans le *Mercure de France* de décembre 1727 et qui n'avait pas encore été introduit dans les Œuvres complètes du baron de la Brède. M. L. estime beaucoup, au contraire, les *Pensées diverses*, disant (p. II) : « Je connais peu de recueils de ce genre qui contiennent autant d'idées neuves finement exprimées. On ne leur rend pas assez justice. L'éclat des *Lettres persanes*, de la *Grandeur des Romains*, de l'*Esprit des Lois* a jeté dans l'ombre ces ébauches... » Mais la partie la plus précieuse du volume que j'examine est, sans contredit, celle qu'occupe la correspondance de Montesquieu. M. L. apprécie trop bien cette correspondance pour que je ne reproduise pas avec empressement son appréciation (*Préface*, p. 1) : « On trouvera dans les *Lettres familières* un certain nombre de lettres qui n'ont jamais été imprimées, et un nombre plus grand de lettres publiées dans ces dernières années, mais restées à peu près inconnues, parce qu'elles sont dispersées dans des recueils où rien n'indique leur présence. Cet ensemble de lettres permettra, je l'espère, de placer Montesquieu à un meilleur rang parmi les épistolaires français. Sans doute, cette correspondance est écrite au courant de la plume et sans prétention. L'auteur n'y a jamais songé à la postérité, mais la langue en est si bonne, le style si facile et si vif, la pensée si claire, qu'en vérité, sur ce terrain, Montesquieu ne craint la comparaison avec aucun de ses contemporains. »

Une des meilleures de toutes les éditions qui ont précédé celle de

---

française, le solennel engagement de livrer le plus tôt possible au public les trésors qui leur ont été donnés en garde. Si M. L. avait connu cette démarche toute spontanée, il n'aurait certainement pas réclamé l'*ouverture de la succession* avec autant d'impatience et en des termes qui sont aussi flatteurs pour Montesquieu, qu'ils le sont peu pour ses descendants, lesquels, *je le sais*, entourent du culte le plus fervent la mémoire de leur grand ancêtre.

1. On y a ajouté (p. 89-90) un *Discours prononcé au parlement de Bordeaux pour l'installation du premier président*, discours qui n'appartient pas à Montesquieu, mais à son oncle, et qui est, du reste, fort insignifiant. Ce qui vaut mieux, c'est l'*Ebauche de l'éloge historique du maréchal de Berwick* (p. 96-112).

2. Parmi ces poésies, on trouve (p. 202) le quatrain qui n'est que la copie mal faite d'un madrigal que j'ai cité ici (Compte-rendu de l'*Histoire de Montesquieu*, par M. L. Vian, n° du 27 avril 1878, p. 280). Je demande à M. L. la permission de ne pas croire que Montesquieu doive être rendu responsable de ce maladroit plagiat.

M. L., l'édition soignée par M. J. Ravenel (Paris, de Bure, 1834), ne contient que quatre-vingt-seize lettres. M. L. nous en donne cent cinquante-huit. En retranchant de ce nombre une lettre de la duchesse d'Aiguillon à l'abbé de Guasco (n° CLVII) et une lettre de Mme Dupré de Saint-Maur à Suard (n° CLVIII), sur les derniers moments de leur illustre ami, c'est un total de soixante lettres que nous gagnons. Parmi ces soixante nouvelles lettres, il n'en est aucune qui ne soit très agréable à lire. Le style en est simple, facile; « la bonne humeur et la gaieté gasconnes, » comme parle M. L. (p. 207), y pétillent sans cesse, et l'heureux caractère de Montesquieu s'y montre autant que son charmant esprit.

M. L. a conservé toutes les notes du premier éditeur des *Lettres familières* (1767), l'abbé de Guasco, un des meilleurs amis du baron de la Brède. Il a reproduit aussi quelques-unes des notes ajoutées par M. Ravenel en 1834. Enfin il a lui-même complété sur un assez grand nombre de points le travail de ses devanciers. Son très sobre commentaire est des plus recommandables. Les rares inexactitudes que l'on pourrait y relever, proviennent le plus souvent de fautes d'impression, comme dans la note 1 de la page 220 où un chiffre mis pour un autre fait mourir l'abbé d'Olivet à l'âge de 26 ans (1682-1708). Il fallait imprimer 1768. Je me demande pourquoi M. L. (p. 240) met *vers 1688* la naissance à Paris de Fr. Augustin Paradis de Moncrif que tous les biographes font naître *en 1687*. Je ne résiste pas à la tentation de citer la piquante petite notice du commentateur sur ce personnage : « C'était un de ces hommes du monde comme il y en a dans tous les siècles, qui se disent littérateurs, et qui ont le talent de se faire accepter comme tels par les académiciens de leur temps. Il avait eu l'idée singulière d'accoler un roman de sa façon, *les Ames rivales*, au *Temple de Gnide* ». La note de l'abbé de Guasco sur Mme de Pontac (p. 273) aurait pu être complétée par les indications que voici : c'était Elisabeth Marie de Perreau, femme du comte Jean-François de Pontac, colonel d'infanterie, premier jurat de Bordeaux, morte en juillet 1773.— M. L. n'a pas fait remarquer (p. 429) que Montesquieu, en s'écriant à propos de la Brède : *O rus, quando te aspiciam*, escamotait, comme on le fait si souvent, le mot *ego* placé par le poète entre *quando* et *te*. Plutôt que d'insister sur des points aussi menus, louons M. Laboulaye de s'être montré plus prudent que M. L. Vian, et de n'avoir pas voulu mettre une adresse à trois billets galants (p. 217-219) où l'auteur de l'*Histoire de Montesquieu* n'a pas hésité à inscrire le nom de Mlle de Clermont [1]. Surtout louons-le d'une manière générale d'avoir publié avec tant d'habiles soins les œuvres complètes d'un de nos plus grands écrivains, et déclarons que, par ce travail de six années qui

---

1. M. Vian a été vertement repris, à cet égard et à quelques autres égards, par un des critiques de la *Revue des Deux-Mondes*, M. F. Brunetière (*Revue littéraire* de la livraison du 1er mai 1879).

lui inspire de touchantes paroles [1], il a vraiment à la fois bien mérité du public et de Montesquieu.

T. DE L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 18 juillet 1879.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture d'un décret du président de la République par lequel est approuvée l'élection de M. Baudry en qualité de membre libre en remplacement de M. de Lasteyrie. M. Baudry est introduit et prend place.

M. le secrétaire perpétuel donne lecture de son rapport semestriel sur les travaux de l'Académie.

M. Léon Renier fait une communication sur une inscription latine trouvée récemment à Grenoble. C'est une dédicace en l'honneur de l'empereur Claude, connu sous le nom de Claude le Gothique. Elle est ainsi conçue :

IMP · CAESAR...
M · AVR · CLAVDIO
PIO · FELICI · INVICTO
AVG · GERMANICO
MAX·P·M·TRIB·POTES
TATIS·II·COS·PATRI.PA
TRIAE·PROC·VEXIL
LATIONES·ADQVE
EQVITES·ITEMQUE
PRAEPOSITI·ET·DVCE
NARI · PROTECT · TEN
DENTES·IN·NARB
PROV·SVB·CVRA·IVL
PLACIDIANI·V·P·PRAE
FECT · VIGIL · DEVOTI
NVMINI·MAIESTA
TIQ·EIVS

« Imperatori Caesari M. Aurelio Claudio, pio, felici, inuicto, Augusto, Germanico, Maximo, pontifici maximo, tribuniciae potestatis secundum, consuli, patri patriae, proconsuli, uexillationes adque equites itemque praepositi et ducenari protectores, tendentes in Narbonensi prouincia sub cura Iuli Placidiani, uiri perfectissimi, praefecti uigilum, deuoti numini maiestatique eius. » Claude fut proclamé empereur en 268, après la mort de Gallien ; sa « seconde puissance tribunitienne » se compte du 1er janvier 269. L'inscription est donc au plus tôt de l'année 269. Elle n'est probablement pas postérieure à cette année ; en effet, les titres de *Germanicus Maximus*, qu'elle donne à Claude et qui ne lui sont donnés dans aucune autre inscription connue jusqu'à ce jour, paraissent faire allusion à la victoire remportée par Claude sur les Alamans au Benacus ou lac de Garde en 268, et l'on peut croire que le monument qui nous a conservé l'inscription de Grenoble a été dédié à l'empereur en l'honneur de cette victoire. — Cette inscription donne lieu à diverses observations historiques. On avait cru que Claude avait été consul avant d'arriver à l'empire : l'inscription de Grenoble indique le contraire, puisqu'elle donne à Claude empereur le titre de consul, sans ajouter : pour la seconde fois. Elle montre que l'autorité de l'empereur reconnu en Italie, était aussi reconnue dans la Narbonnaise, tandis qu'à cette époque, le reste de la Gaule obéissait à un empereur particulier, Tétricus, l'un de ceux qu'on

---

1. T. VII, *Préface* datée de mars 1879, p. 111 : « Ce n'est pas sans regret que je vois finir un travail qui m'a occupé six années. Durant ce temps, il me semble que j'ai vécu dans la familiarité du président, dans l'intimité de ce grand esprit. Il m'a fait souvent oublier les petitesses de l'heure présente, en m'attachant par la largeur de ses vues, par la sérénité de ses idées. Puissè-je lui témoigner ma reconnaissance en lui conquérant de nouveaux lecteurs, c'est-à-dire des admirateurs et des amis ! »

appelle les Trente Tyrans. L'inscription est dédiée par les officiers supérieurs d'un corps de troupes campé dans la Narbonnaise, et les expressions par lesquelles sont désignés ces officiers, montrent que ce corps était un détachement de la garnison de Rome. Ce détachement devait avoir été envoyé par Gallien, prédécesseur de Claude, pour combattre la révolte d'Auréolus, gouverneur de Rhétie : la Rhétie obéissant à Auréolus et la Gaule à Tétricus, Gallien n'avait pu trouver de troupes disponibles qu'en Italie, dans la garnison de Rome. Le chef du corps de la Narbonnaise était un préfet des vigiles, c'est-à-dire un chevalier et non un sénateur : Gallien, en effet, avait exclu les sénateurs de tous les commandements militaires. Ce préfet des vigiles s'appelait Julius Placidianus ; on peut avec vraisemblance, pense M. Renier, l'identifier avec un Placidianus qui fut consul en 273.

M. Mowat termine la lecture de ses *Recherches sur l'empereur Martinien, à propos d'une médaille inédite de ce prince*. Ce Martinien fut associé à l'empire par Licinius en 323 ; il fut mis à mort immédiatement ou presque immédiatement après la victoire définitive de Constantin sur Licinius ; il n'avait régné en tout que quelques mois. Les monnaies frappées en son nom sont très rares. Celles qu'on connaissait jusqu'ici l'appellent toutes M. MARTINIANUS, d'où l'on concluait qu'il avait pour prénom *Marcus*. M. Mowat fait connaître une nouvelle monnaie de ce prince, qui porte une légende plus explicite : elle permet d'affirmer que le prénom de Martinien était *Sextus*, et qu'il avait un gentilicice commençant par les lettres MAR, comme *Marius* ou *Marcius*. D'après divers textes épigraphiques ou autres rassemblés par M. Mowat, il semble que Martinien était né entre les années 257 et 262, qu'en 283 il fut tribun de la légion IIe *adiutrix*, dans la Pannonie inférieure et en 314 gouverneur de la province appelée *Noricum mediterraneum*. Ce dernier fait, toutefois, ne repose que sur le témoignage d'une inscription dont le texte n'est pas connu avec certitude, car l'original de l'inscription est perdu, et les copies par lesquelles on la connaît ne s'accordent pas. Selon les unes, l'inscription est dédiée à Constantin, CONSTANTINO, selon les autres à son fils Constant, CONSTANTI. M. Mommsen a adopté cette dernière leçon ; M. Mowat, au contraire, lit CONSTANTINO, ce qui lui permet de la placer en 314 et de croire que le Martianus, « praeses prouinciae Norici mediterranei », qui y est nommé, est bien le même que l'empereur Martinien. Si l'on admettait la leçon CONSTANTI, l'inscription serait postérieure et il s'agirait nécessairement d'un autre personnage.

MM. Desjardins et Léon Renier penchent pour conserver la leçon CONSTANTI, adoptée par M. Mommsen. M. Desjardins dit qu'il est présumable, sinon certain, qu'en 314 le Norique formait encore une seule province et que, par conséquent, on devait dire alors le Norique tout court et non le *Noricum mediterraneum*. M. Renier croit que la formule par laquelle est désigné l'empereur dans l'inscription en question convient mieux à Constant qu'à Constantin.

Ouvrages déposés : — Sophus Bugge, Rune-Indskriften paa Bingen i Forsa Kirke in Nordre Helsingland (Christiania, 1877, in-4°) ; — Codex aureus sive quattuor evangelia ante Hieronymum latine translata, ed. Io. Belsheim (Christiania, in-8°) ; — Heilagra Manna Sœgur udg. af C. R. Unger (Christiana, 1877, in-8°).

Présentés : — par M. de Rozière, de la part de M. le Ministre de l'intérieur : Ministère de l'intérieur : Musée des archives départementales, recueil de fac-simile héliographiques, de documents tirés des archives des préfectures, mairies et hospices (imprimerie nationale, in-fol. et atl. gr. in-fol.) ; — *par M. Desjardins :* Paul Guiraud, Le différend entre César et le Sénat (thèse de doctorat ès lettres, Paris) ; — *par M. Pavet de Courteille :* Sainte-Marie, Recherches sur la géographie de la Tunisie ancienne ; — *par M. Defrémery :* 1° Traité du décret et de l'arrêt divins, par le docteur Soufi 'Abd ar-Razzaq, texte arabe publié pour la première fois par Stanislas Guyard ; 2° Traité de la prédestination et du libre arbitre, par le docteur Soufi 'Abd ar-Razzaq, trad. nouvelle par Stanislas Guyard (1875).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 2 Août — 1879

141. — **Dictionnaire des Antiquités chrétiennes** contenant le résumé de tout ce qu'il est essentiel de connaître sur les origines chrétiennes jusqu'au moyen âge exclusivement, etc. Nouvelle édition, revue, modifiée, considérablement augmentée et enrichie de 675 gravures dans le texte. Paris, Hachette. 1877, xxv, 830 pp. gr. in-8°.

L'éloge du *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, de M. l'abbé Martigny, n'est plus à faire. On sait quelle en est l'origine. M. M. avait été primitivement chargé de rédiger la partie chrétienne du *Dictionnaire des Antiquités grecques et romaines* entrepris par MM. Daremberg et Saglio. Mais cette partie prit un développement tel qu'il devint nécessaire d'en reconnaître et d'en assurer l'autonomie. Les deux ouvrages, dont l'un est le complément naturel de l'autre, ont certainement gagné à cette mutuelle indépendance. Tandis que le *Dictionnaire* classique, publié par livraisons, poursuit lentement, mais sûrement, sa marche intermittente coupée par des haltes un peu longues, le *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes*, imprimé en 1864, obtient aujourd'hui les honneurs d'une seconde édition.

Le nombre des gravures a été considérablement augmenté (de plus de quatre cents); c'est beaucoup, et cependant ce n'est pas encore assez. Je suis d'avis que dans un dictionnaire d'antiquités, la reproduction des monuments, et, dans un sens plus large, la figuration des choses, devraient être le principal et, par conséquent, ne sauraient être trop multipliées. En outre, au lieu d'être subordonnées au texte, d'y être semées çà et là, au fur et à mesure des besoins, les gravures devraient être réunies, groupées par séries naturelles, selon la nature des monuments, des objets, etc. Je ne suis pas partisan de cette disposition, de plus en plus à la mode aujourd'hui, qui consiste à offrir, au milieu même d'explications partielles et sans lien entre elles, l'image qui les commente ou en est commentée. Ce système est bon dans un ouvrage méthodique, dans un manuel, par exemple, un traité où les matières se succèdent en suivant un ordre logique. Il a, je crois, de réels inconvénients dans un dictionnaire archéologique procédant purement par or-

dre alphabétique, car il supprime ainsi toute vue d'ensemble et rend à peu près impossible l'application de ce principe qui est l'âme même de l'archéologie : la classification et la comparaison des monuments. Si j'avais à faire un dictionnaire archéologique quelconque, je voudrais suivre un plan tout différent. A côté, et en dehors du texte ordinaire, je ferais un album d'images convenablement distribuées, par exemple suivant l'arrangement de la table analytique par ordre de matières du petit dictionnaire de Rich ou du gros dictionnaire de Smith. Des renvois numérotés d'une part, de brèves légendes de l'autre, permettraient de se transporter du texte aux images et réciproquement. Entre autres avantages, ce système aurait celui de rendre instantanément visibles pour l'auteur les lacunes, souvent très graves, qu'il est impossible d'éviter complètement avec le mode aujourd'hui usité de dissémination dans le texte. Dans des reproductions constituées en séries, la moindre lacune fait trou, saute aussitôt aux yeux et peut, en conséquence, être comblée en temps opportun. Que si l'on tenait absolument à conserver les images dans le texte, l'on devrait au moins les reprendre toutes à la fin de l'ouvrage, en les soumettant à cette répartition méthodique et en les présentant sous la forme d'une espèce de grand index graphique. Les quelques pages que l'on consacrerait à cette répétition ne seraient pas du papier perdu. Un dictionnaire archéologique ainsi conçu deviendrait un instrument à plusieurs fins dont l'utilité serait plus que doublée.

Néanmoins, tel qu'il est, le dictionnaire de M. M. n'en demeure pas moins un ouvrage fort commode, qui épargnera ou facilitera beaucoup de recherches.

Le principal mérite de M. M. est peut-être d'avoir su choisir et suivre fidèlement, dans ces questions parfois si délicates des antiquités chrétiennes, des guides aussi sûrs et aussi autorisés que MM. de Rossi et Le Blant. Il est, grâce à eux, remarquablement bien renseigné sur tout ce qui touche à l'archéologie chrétienne en Occident, à Rome et en Gaule. Mais là où ce secours lui fait défaut, sa marche s'en ressent un peu. Il est loin, par exemple, d'avoir la même abondance et la même correction de détails quand il est amené du côté de l'Orient. Et cependant, il y a là pour les origines du christianisme, de ses rites, de ses symboles, de son essence même, envisagée sous le rapport archéologique, des points d'une importance capitale, sur lesquels on désirerait vivement avoir des informations.

Par exemple, n'eût-il pas été bon d'étudier de plus près les usages et les monuments funéraires des Juifs, pour faire comprendre certains usages et monuments funéraires chrétiens? Ainsi M. M. ne parle nulle part des *châsses* à reliques, *capsae, capselae :* c'est là cependant un côté important de l'archéologie chrétienne. Il eût été instructif de montrer comment ces petits coffrets ont eu pour prototype, comme forme, dimensions, disposition, et ornementation, les coffrets funéraires de pierre tendre qui servaient d'ostéothèques aux Juifs en Palestine et dont on

connaît aujourd'hui un assez grand nombre. Ces ossuaires juifs, avec leurs courtes et souvent équivoques épigrammes, ont dû jouer un rôle important dans ces histoires d'inventions de reliques en Palestine, si fréquentes pendant les premiers siècles du christianisme.

Voici quelques notes prises en parcourant le livre de M. M., car il ne saurait être question de lire un dictionnaire d'un bout à l'autre.

— *Ad sanctos.* — *Ad martyres.* — On fera bien, à propos des indications fournies sur les pratiques funéraires des premiers chrétiens par le *De cura pro mortuis gerenda* de saint Augustin, de lire les observations judicieuses de M. Tourret dans la *Revue archéologique*, 1878, mars, p. 140 (au point de l'épigraphie particulièrement).

— *Amen* — ne peut pas être appelé un mot grec ; c'est un mot hébreu au même titre que *Alleluiah* dont M. M. a eu soin de signaler la véritable origine. Les paroles de saint Ambroise, citées par M. M., ne se peuvent comprendre qu'en remontant à l'hébreu : *et tu dicis Amen, hoc est verum est.*

— *Arcosolium.* — Cette forme de sculpture « inconnue aux païens », et si fréquente dans les catacombes, qui consiste en une sorte de banquette ou d'auge recouverte d'un arc, n'est-elle pas un de ces emprunts faits par le christianisme primitif au judaïsme? L'*arcosolium* est courant dans les sépulcres juifs de Palestine. La même question se pose pour l'origine du *loculus* perpendiculaire à la paroi.

— *Christ à tête d'âne.* — On aurait désiré plus d'explications sur l'origine possible de l'accusation adressée aux chrétiens, d'adorer une tête d'âne. De fait, il semble que l'adoration de l'âne a été réellement pratiquée par certaines sectes gnostiques (Epiphane., *c. hær.*, 26, 10). J'ai recueilli en Syrie une petite pierre gravée, qui représente un personnage à tête d'animal, accompagné d'une croix, rappelant singulièrement la fameuse caricature du Christ onocéphale du mont Palatin.

— *Cloches.* — L'usage de la planche ou de la plaque de fer frappées avec un marteau, existe encore aujourd'hui dans les pratiques des églises orientales. C'est le σήμαντρον des Grecs.

— *Corbona ecclesiae.* — M. M. renvoie à l'article *Clergé*, I, 1°, et explique là que la *Corbona* était le *gazophylacium* destiné à recueillir les offrandes volontaires des fidèles, autrement dit l'*oblationarium* dont il parle incidemment p. 534. J'ajouterai que le mot, peut-être même l'usage, doit être d'origine hébraïque (*Qorbân*, offrande, cf. saint Marc, VII, 11 : κορβᾶν).

— *Croix.* — M. M. glisse un peu trop légèrement sur les origines du symbole de la croix. Il y a lieu non-seulement de tenir compte de la préexistence de la croix ansée-égyptienne, mais aussi de la croix à valeur astronomique des Assyriens.

M. M. aurait bien dû nous faire part, soit à ce propos, soit aux articles *Monogramme du Christ* ou *Symboles chrétiens*, de ce qu'il pensait du double ✕ cruciforme signalé par M. de Vogüé dans une ins-

cription palmyrénienne *datée sûrement* de l'an 135 de notre ère [1].

— *Les deux larrons*. — On aurait désiré avoir sur cette question un paragraphe spécial, au moins sous la rubrique *Accessoires du crucifiement* (p. 230). La présence des deux larrons dans l'iconographie de cette scène est un accessoire aussi essentiel que celle du soleil et de la lune à laquelle M. M. accorde avec raison quelque attention. J'essaierai même de montrer, un jour, qu'il y a un rapport intime entre les *deux astres* et les *deux larrons*. Il me suffira, pour le moment, de signaler succinctement une coïncidence bien curieuse. L'on sait que le soleil et la lune sont toujours placés à gauche et à droite de la croix, et souvent figurés par deux têtes d'homme et de femme caractérisées par les rayons et le croissant. D'autre part, le nom du bon larron, qui apparait de bonne heure dans les Apocryphes, est *Dysmas* (= l'Occident, δυσμαί = δύσις, πρὸς δυσμάς). Or il existe une médaille antique (de Damas), présentant, d'un côté, la tête du soleil (radiée), de l'autre, celle de la lune (avec croissant) accompagnée respectivement des légendes ΑΝΑΤΟΛΗ et ΔΥCIC. Si l'on se rappelle que très souvent les noms des acteurs ou comparses de la Passion sont, dans les anciennes images, inscrits au-dessus et au-dessous de leurs têtes, l'on entrevoit comment a dû naître le nom d'un des deux larrons, peut-être même la *personnalité* de tous les deux.

— *Démon*. — L'article est tout à fait insuffisant. La part du diable est considérable dans le christianisme et M. M. n'aurait pas dû lui marchander la place dans son dictionnaire. Rien non plus pour l'enfer.

Eglises. — Rien sur la forme et l'architecture des divers édifices destinés au culte. L'article *basilique* ne suffit pas pour combler cette lacune. On consultera avec fruit sur cette question l'article correspondant du dictionnaire de Smith, v. *Church*, dont il sera parlé plus tard.

— *Eulogie*. — M. M. aurait dû rappeler que ce mot désignait non seulement le *pain bénit*, mais aussi les *huiles saintes* (p. 345), comme il l'explique du reste sous cette dernière rubrique. Mais celui qui cherche au mot *eulogie* doit être averti de l'usage du mot, usage qu'il est censé ignorer. Nous avons vainement cherché à l'article *Pain eucharistique*, auquel renvoie l'auteur, la reproduction du sceau d'eulogie avec la légende ΕΥΛΟΓΙΑ ΕΥΠΟΡΙΩ.

P. 319. — Sur les origines de la fête immobile de la *Commémoration de tous les défunts* (2 novembre), et les objections qu'on peut adresser à l'opinion soutenue par l'auteur, voir l'article déjà cité de M. Tourret dans la *Revue archéologique* (p. 296).

— *Hôpitaux*. — Rien sur la *Bethesda*, annexée à la *Piscine probatique* et prototype de nos hôpitaux chrétiens, même comme vocable (*Maison de grâce, Charité, Pitié*).

— P. 345. — Sur l'Ampoule de saint Mennas et l'identité des deux animaux renversés à ses pieds, la tête en bas, se reporter à la savante

1. *Syrie Centrale*. Inscrip. sémit., p. 55.

notice de M. Le Blant dans la *Revue archéologique,* mai 1878. Il y aurait à chercher, je crois, à cette image extrêmement répandue dans l'iconographie chrétienne de l'Orient, un prototype païen fort ancien (le dieu ou la déesse tenant deux quadrupèdes par la queue).

— *Jérusalem.* — Rien sur la Jérusalem chrétienne, la question des sanctuaires et autres questions intimement liées aux origines du christianisme. M. M. se borne à nous parler de Jérusalem comme cité typique de l'Eglise, et à propos de l'entrée triomphale de Jésus.

— *Lampes.* — M. M. aurait dû ajouter là la mention des lampes chrétiennes d'Algérie, de Syrie, d'Egypte, celles assez nombreuses de Jérusalem dont j'ai fait connaître, en 1868, le premier échantillon. Elles sont d'autant plus importantes qu'elles portent assez souvent des légendes ΦΩC XY ΦENI ΠΑΣΙΝ [1], ΛΥΧΝΑΡΙΑ · ΚΑΛΑ, etc. Je signalerai à M. M. sur deux lampes de provenance incertaine, encore inédites, je crois : ΘΕΟΛΟΓΙΑ ΘΕΟΥ ΧΑΡΙC, et : ΤΟΥ ΑΓΙΟΥ ΚΥΡΙΑΚΟC *(sic).*

— *La Sainte lance.* — M. M. aurait pu enregistrer, à ce sujet, l'explication proposée du nom de Longin.

— *Monogramme du Christ.* — Nous n'avons rien trouvé, là ou ailleurs, sur ces trois sigles fréquents dans les inscriptions de Syrie et encore assez controversés : XMΓ.

— *Mosaïques.* — Rien sur la belle mosaïque chrétienne de Tyr découverte et rapportée par M. Renan [2]; sur celles si curieuses de Jérusasalem, notamment celles du Mont des Oliviers et de Sainte-Croix qui ont été relevées avec le plus grand soin, pendant ma mission de 1874, par M. Lecomte.

— *Nativité.* — M. M. dit que nous ne connaissons pas de peinture antique représentant ce sujet. On peut citer maintenant la fresque de l'arcosolium de la catacombe de Saint-Sébastien, de la fin du IVe siècle (*Revue archéologique,* août 1878, p. 83).

— P. 510. — ΩΙΧΘΥCΑ, est-il bien un nom propre chrétien dérivé de ΙΧΘΥC ? N'était la place respective de Ω et Α, on serait tenté de voir tout simplement sur la pierre gravée citée par M. M., l'association des formules chrétiennes Α Ω et ΙΧΘΥC.

— *Noms chrétiens.* — M. M. aurait dû faire dans l'onomastique chrétienne la part de l'influence exercée par l'onomastique juive, et aussi par l'onomastique africaine (voir, sur ce dernier point, les excellentes pages de M. R. Mowat dans ses *Noms anciens et modernes*).

1. M. M. ne parle qu'incidemment de cette légende sous la rubrique *Lux*. Il aurait pu, à ce propos, rappeler la combinaison cruciforme, assez fréquente en Syrie, des deux mots ΦΩC et ΖΩΗ :

Φ
ΖΩΗ
C

2. Enfouie dans les caves du Louvre. Qu'il nous soit permis de faire des vœux pour que l'on se décide, un jour, à montrer et exposer cette magnifique mosaïque.

— *Orarium*. — Mouchoir, dans le sens de *sudarium*, pièce de draperie dont on se couvrait pendant la prière, est rapproché de ὁράω, de ὥρα, de *orare*. M. M. aurait pu ajouter l'étymologie qui semble la plus naturelle de toutes, *os, oris*, visage [1].

P. 583. — Dans le vers de Juvencus décrivant l'entrée du sépulcre de Jésus : *Limen concludunt immensa volumina petrae*, convient-il de traduire : « la porte est fermée par d'*immenses volumes* de pierre » ? Le pluriel est ici poétique, et par *volumen petrae* il faut tout bonnement entendre *petra volubilis*, la grosse pierre qu'on *roulait* à l'entrée des sépulcres juifs pour les clore (cf. Marc, 15, 46 : καὶ προσεκύλισεν λίθον μέγαν ἐπὶ τὴν θύραν).

— *Le titre de la Croix*. — (P. 583.) M. M. a le tort de prendre au sérieux l'authenticité du *titulus* trilingue de l'église Sainte-Croix de Jérusalem à Rome. Il aurait bien dû donner une reproduction de ce débris apocryphe pour mettre les lecteurs à même de le juger. Nous nous permettrons de tenir également en quarantaine la lance, l'éponge, le suaire, la tunique, le clou et l'épine, classés comme reliques dont « l'authenticité est sûre ».

Pêcheur. — Le prétendu Christ, pêcheur ou poisson, de la gemme reproduite en vignette n'est autre chose qu'un Oannès assyrien coiffé de la peau de poisson et tenant le cabas traditionnel [2]. Cette méprise piquante constitue un cas intéressant de mythologie oculaire se produisant sous nos yeux mêmes.

Piscine probatique. — Nous aurions aimé avoir à ce sujet des explications plus substantielles que les descriptions de quelques monuments représentant cette piscine fameuse sous une forme purement conventionnelle. M. M. aurait pu avantageusement remplacer la gravure banale qui accompagne son article par la reproduction du pied votif en marbre de Pompéia Lucilia dont j'ai, dans le temps, établi l'étroite et indubitable relation avec la Piscine probatique et la Bethesda.

— P. 687. M. M. renvoie au mot *bema*, pour un monument. J'ai vainement cherché le mot, et, par conséquent, le monument.

— P. 737. — L'intéressante gravure de l'*Adoration des Mages* (avec chevaux) reproduite là à titre purement incident (les *deux Testaments*), aurait dû être au moins l'objet d'un renvoi à l'article spécial *Adoration des Mages*. Même observation pour Daniel dans la fosse aux lions et pour d'autres sujets encore qu'il serait trop long de citer.

P. 796. « Mon bien-aimé est pour moi comme une *grappe de Chypre* cueillie dans les vignes d'Engaddi. » M. M. traduit ainsi le Cantique des Cantiques, 1, 14. Il s'agit là non pas de l'île de *Chypre*, mais du *kopher*, c'est-à-dire de la plante du henné et des vergers d'Engaddi. — Je signalerai à M. M. un exemple possible de l'emploi du pressoir et de la vigne comme

---

1. Cf. : Sancti orarii, id est facialis. *Hypomnest*. Anast. Bibl. Patrol. CXXIX, 685.
2. Cf. E. Renan, *Mission de Phénicie*, p. 509, note.

signe de christianisme. C'est le sujet qui se voit au centre de la mosaïque de Tyr, dont je lui reprochais plus haut de n'avoir pas parlé. La vis verticale du pressoir est recoupée à angle droit à sa partie supérieure par une traverse horizontale et l'ensemble affecte une disposition cruciforme qui n'est pas un simple effet du hasard.

Le répertoire analytique et la table des gravures donnés à la fin du volume sont d'un emploi commode. On y remarque cependant d'assez nombreuses lacunes. Par exemple, on y chercherait inutilement l'indication de l'ampoule de *saint Mennas* (p. 346, s. v. *huiles saintes*) à ce dernier mot ; de ce curieux lampadaire de bronze en forme de basilique (p. 177, s. v. *cierges*) au mot *basilique ;* des *hederæ distinguentes* (p. 185 s. v. *cœur)* au mot *lierre* ou *hedera,* etc... Le mot *âne* ne se trouve ni dans les tables ni dans le texte, et cependant cet animal qui joue un rôle si considérable dans la tradition chrétienne *(Nativité, voyage de la Vierge, Entrée triomphale de Jésus,* etc., sans parler du culte spécial dont on le croyait l'objet chez les juifs et les chrétiens) comportait bien un article spécial. Les renseignements épars qu'on peut rencontrer à son sujet dans le dictionnaire de M. M. sont insuffisants. Rien sur les *médailles*, soit à ce mot, soit au mot *bulle*, et pourtant les monuments gravés pp. 35 et 535 (*Ame* et *Oblats*) ne sont-ils pas de véritables médailles ?

Nous aurions désiré aussi avoir des détails archéologiques sur le culte et principalement sur les symboles des sectes chrétiennes, plus ou moins orthodoxes, confondues sous le nom vague de gnostiques. M. M. parle discrètement en passant (p. 109) de ce coq à bec phallique avec l'inscription Σωτὴρ κόσμου. Il aurait pu mentionner, et même nous montrer, bien d'autres singularités du même genre. Par exemple, ces lampes si curieuses avec la croix et la grenouille (= la déesse Haqet) : « Je suis la résurrection », monuments sur lesquels M. Ed. L. Blant a donné de si intéressants renseignements dans une des dernières séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

La question des saints me paraît aussi avoir été quelque peu négligée. L'hagiographie forme pourtant une branche importante de l'archéologie chrétienne, particulièrement au point de vue iconographique. Elle nous fournit même de précieux points de contact avec l'antiquité païenne, comme le montre, par exemple, le cas si curieux de saint Georges et de sa légende, dérivée en partie d'une vieille image égyptienne.

Si le dictionnaire de M. M. n'est pas irréprochable, l'auteur n'en mérite pas moins d'être loué de l'avoir fait, et d'avoir ainsi frayé la voie à d'autres. M. Martigny a assurément rendu un service, et un service sérieux, à l'étude des antiquités chrétiennes, en menant à bien cette tâche difficile. Il en a déjà été récompensé par un premier succès. Il en aura certainement un second. Aussi sommes-nous d'autant plus à l'aise pour lui présenter ces quelques critiques, car, en ce faisant, nous croyons lui rendre service, espérant le voir bientôt à même de profiter, dans une

troisième édition, de celles de nos observations qui lui paraitront avoir quelque fondement.

Ch. Clermont-Ganneau.

---

142. — W. Smith and S. Cheetham. **A Dictionary of Christian Antiquities, being a continuation of « the Dictionary of the Bible »** in two volumes. Illustrated by engravings on wood. London, J. Murray. 1876. Vol. I, xi-888 p. in-8°.

Cet ouvrage ressemble beaucoup par son titre, et aussi par son plan, au *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes* de M. l'abbé Martigny. Il a eu l'heur, sinon le mérite, de venir après celui-ci et de pouvoir ainsi profiter, dans une assez grande mesure, de l'expérience de son devancier. Il le reconnaît, du reste, loyalement et fréquemment. Destiné à faire suite au *Dictionary of the Bible* qui a été publié sous la même direction, il prend l'histoire du christianisme au point où l'a laissé ce dernier ouvrage, c'est-à-dire à l'époque des apôtres, et il la mène jusqu'à Charlemagne. Si le plan est analogue à celui suivi par M. Martigny, il est beaucoup plus vaste, car ce premier volume égale déjà, s'il ne le dépasse, l'ouvrage total de M. Martigny. De plus, la préface nous annonce un *Dictionnaire spécial de Biographie, littérature et doctrines chrétiennes,* formant le complément de celui-ci. Ce sera, on le voit, une sorte d'encyclopédie du christianisme. Cette besogne considérable a été répartie entre un grand nombre de collaborateurs, parmi lesquels nous remarquons les noms les plus autorisés : Babington [1], Bailey, Nesbitt, Williams, Wright, Cowel, De Pressensé, etc.

Beaucoup des observations que nous avons présentées à propos de l'ouvrage de M. Martigny sont applicables à celui-ci, sous cette réserve, pourtant, que nombre d'articles dont on regrette l'absence ont pu être renvoyés, soit au second volume, soit au *Dictionnaire de biographie* dont la publication nous est annoncée. Je signalerai particulièrement les mêmes lacunes concernant les antiquités orientales du christianisme. Dans plusieurs cas, au contraire, le dictionnaire anglais vient heureusement satisfaire à des *desiderata* du dictionnaire français. Il est juste de dire que c'est à charge de revanche, et que, sur d'autres points, M. Martigny conserve l'avantage sur son émule d'outre-Manche. La conclusion, c'est qu'il est indispensable d'avoir dans sa bibliothèque les deux dictionnaires côte à côte, pour les compléter, les corriger, ou tout au moins les contrôler l'un par l'autre.

La partie figurative nous a semblé un peu moins développée peut-être que dans le dictionnaire de M. Martigny. Mais il se peut que cette impres-

---

1. Je signalerai d'une façon toute spéciale l'important article *Gems*, dû à M. Babington dont la compétence en cette matière est de premier ordre.

sion soit affaire de proportion, et tienne aux dimensions fort inégales du texte dans les deux ouvrages. Un point sur lequel le dictionnaire anglais a une supériorité marquée, et d'ailleurs fort naturelle, c'est en tout ce qui touche à la question des antiquités chrétiennes anglo-saxonnes. Le présent volume s'arrête au mot *Juvenalis*. Nous attendrons le second et dernier, pour porter sur l'ouvrage un jugement définitif, mais nous pouvons déjà le signaler et le recommander comme un très bon outil.

C. C.-G.

---

143. — **De fide librorum Terentianorum** ex Calliopii recensione ductorum. Dissert. inaug. phil. scr. Conradus SYDOW. Berlin, Mayer et Mueller, 1878, 68 p. in-8°.

Dans cette intéressante dissertation, M. Sydow compare les leçons du Bembinus avec les leçons fournies par les mss. de la récension de Calliopius, et il arrive à établir que Calliopius avait entre les mains un ms. semblable au Bembinus. Ce grammairien lui paraît avoir changé le texte, soit pour rétablir la métrique, soit pour éclaircir la pensée de Térence. Dans bien des cas, M. S. cherche à défendre une variante abandonnée du Bembinus, et quelquefois il est obligé d'admettre des particularités de grammaire ou de métrique au moins contestables. Par exemple, pour conserver le texte du Bembinus (*Heaut.*, I, 2, 9), « Abduxi ad cenam : nam mihi magna cum eo iam inde a pueritia ; » tandis que la récension pure de Calliopius omet le mot *magna*, il propose de voir une synizèse dans *pueritia* qui serait composé de quatre brèves. Il a beau renvoyer au commentaire de Lachmann sur Lucrèce (II, 991), on ne trouve pas là des exemples concluants; la seule forme possible de quatre syllabes serait *puertia*, employée par Horace, mais elle ne ferait pas le vers ici. — Un peu plus loin (*Heaut.*, IV, 2, 11), pour conserver *opinor* (fourni par le Bembinus, par la récension pure de Calliopius et celle corrigée avec le commentaire de Donat), il admet la forme *opino*, très-légitime d'ailleurs puisque Plaute, Pacuvius, Ennius et Cécilius l'ont employée [1], on a ainsi le vers iambique octonaire : « Retraham hercle opino idem ad me ego illud hodie fugitiuom argentum tamen. » Je ne puis m'empêcher de trouver que le vers se scande mieux sans *opino;* les éditeurs qui ont vu dans *opinor* une répétition fautive du vers précédent ont sagement agi. Sans doute le Bembinus est de beaucoup supérieur aux autres mss., mais il faut admettre souvent qu'il contient des fautes ; de l'époque de Térence à celle où a été copié le Bembinus, bien des changements ont dû se produire dans le texte.

---

1. Voir Nonius, p. 474 (et non 522, comme dit M. S. p. 6). On approuverait plutôt M. S. dans un autre passage, (*Heaut.*, IV, 3, 15), où il conjecture : « Frustra operam, opino, hanc sumo. »

On pourrait contester d'autres solutions de M. S., mais la discussion est, en général, sensée, probante et toujours claire. La conclusion est tout à fait juste : « Tamen in recensendis et emendandis fabulis Terentianis libros Calliopianos missos facere non licet. Ejus rei plures sunt rationes. Etenim quum archetypon eorum ex eodem atque Bembinus fonte fluxerit, sed non ex ipso Bembino, fieri potest et revera factum est, ut bonae scripturae in eo extarent et a censore intactae relinquerentur. Accedit, quod Bembinum correctionibus et additamentis non prorsus liberum esse vidimus, et quod hic liber neglegentissime scriptus multos scribendi errores exhibet ad corrigendum modo faciliores modo difficiliores. Ita factum est, ut locis haud ita paucis in Bembino corruptis Calliopiani veram scripturam præbeant. Itaque in crisi factitanda, ut ubi non universe et generatim iudicetur, sed de singulis agatur, utraque familia et Bembina et Calliopiana pariter adhibenda est, et ubi discrepantia invenitur, ex solo sententiæ et orationis emolumento res diiudicanda. »

Les derniers éditeurs de Térence, MM. Fleckeisen et Umpfenbach ont parfois accordé trop de crédit au Bembinus. M. Sydow cite, en terminant, un passage où la leçon des mss. de Calliopius doit être adoptée (*Hec.*, V, 1, 14) : « Inscitum offerre iniuriam tibi *me immerenti* iniquom est, » et il établit cette lecture par des arguments sans réplique.

E. Chatelain.

---

144. — **Musterstücke aus Winckelmann's Werken nebst Gœthe's Aufsatz über Winckelmann,** herausgegeben von Dr. Wilhelm Kühne, Director des kœniglichen Gymnasiums zu Hohenstein in Ostpreussen. Berlin, Weidmann, in-8°, vi et 140 pages. — Prix : 2 mark (2 fr. 50).

Nous approuvons fort M. Kühne d'avoir composé ce recueil de morceaux choisis de Winckelmann [1] : il sera utile aux élèves des gymnases allemands. M. Kühne a eu l'heureuse idée de joindre à ces extraits l'étude de Gœthe sur Winckelmann. Il aurait pu dire que Gervinus [2], ce juge excellent, la regarde comme la meilleure étude littéraire que Gœthe ait écrite. La notice biographique est trop courte et renferme quelques erreurs. Il eût fallu, dans un livre destiné aux élèves, nommer le meurtrier de Winckelmann (Arcangeli) et citer le titre de l'important travail de Justi, ainsi que les jugements des historiens de la littérature allemande sur l'œuvre de Winckelmann (entre autres, celui de Schel-

---

1. Ces morceaux sont au nombre de dix-sept ; un seul, le premier, est tiré de la dissertation sur l'*Imitation des œuvres grecques dans la peinture et la sculpture* ; les seize autres sont empruntés à l'*Histoire de l'art de l'antiquité*.

2. Der überhaupt keine bessere Charakteristik geschrieben hat als die von Winckelmann. (*Geschichte der deutschen Dichtung*, IV, p. 481.)

ling). Nous ne croyons pas que Winckelmann soit « le premier des prosateurs classiques » de l'Allemagne. C'est en 1740, et non en 1741, que le grand critique tenta de se rendre à Paris et dut à Gelnhausen rebrousser chemin. C'est en 1748, et non en 1758, qu'il devint bibliothécaire du comte de Bünau. Pourquoi encore ne pas laisser à l'étude de Gœthe son véritable titre, le titre même que Gœthe lui avait donné : *Winckelmann und sein Jahrhundert?* (au lieu de ce titre « *Gœthe's Schilderung Winckelmann's).* Les notes, mises au bas des pages, sont en trop petit nombre et très sèches.

A. CHUQUET.

CHRONIQUE

FRANCE. — Nos lecteurs n'ont pas oublié l'intéressante découverte d'une version latine du Pentateuque antérieure à saint Jérôme, faite par M. L. Delisle dans un manuscrit de Lyon du VIe siècle et communiquée par lui à l'Académie des Inscriptions dans la séance du 23 octobre 1878 (voy. *Rev. crit.*, t. VI, p. 324). M. Delisle a démontré, dans une notice insérée au t. XXXIX de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, que les feuillets de cette même version que possède et que publia jadis Lord Ashburnham avaient été arrachés au ms. de Lyon. Notre collaborateur, M. Ulysse ROBERT, imprime chez Firmin Didot une édition de ce texte; il intercale à leur place naturelle les fragments, que lord Ashburnham lui a permis de réimprimer; il donne un texte figuré, en capitales, reproduisant l'original lettre par lettre, ligne pour ligne et page pour page; puis, dans une seconde partie, une transcription en caractères courants, minutieusement exacte, occupant une des deux colonnes dans lesquelles la page est divisée, avec le texte grec en regard dans l'autre colonne. La publication est in-folio. Toutes les notes sont réservées pour la préface. Ce livre fera certainement honneur à la maison qui l'édite.

— M. Paul REGNAUD, maître de conférences de sanscrit à la Faculté des lettres de Lyon, a publié, sous forme de brochure, le discours d'ouverture qu'il a prononcé en ouvrant le premier cours universitaire de langue et de littérature sanscrites qui ait été créé jusqu'ici en province. *(La langue et la littérature sanscrites.* Ernest Leroux, 36 p. 1 franc.) Dans ce discours, M. Regnaud expose l'origine, le développement et l'état actuel de l'enseignement du sanscrit en Europe. Nous remarquons une note consacrée à M. Barth qui « publie, depuis plusieurs années déjà, dans la *Revue critique*, des articles qui témoignent de la science la plus profonde et la plus sûre, jointe à l'esprit le plus ouvert et le plus juste ».

— La deuxième édition, considérablement remaniée, de l'*Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* par M. H. WALLON, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres et doyen de la Faculté des lettres de Paris, vient de paraître chez Hachette (2 volumes). L'auteur a conservé, en tête du premier volume, l'introduction où il examinait particulièrement l'esclavage moderne. Cette introduction écrite en 1847, peut donner, dit l'auteur, une idée du régime colonial et de l'état de l'opinion en France au moment précis où la question fut tranchée; on y trouve aussi un examen sommaire des origines de l'esclavage et des théories dont il se cou-

vrait. M. Wallon a joint à ce morceau le décret d'abolition de l'esclavage promulgué le 27 avril 1848 et préparé par la Commission, où il était entré comme secrétaire. La *Revue critique* reviendra sur cet important ouvrage.

— M. Stéphane de Rouville a traduit (Rouquette) les *Vies des philosophes et des sophistes* d'Eunape, ouvrage curieux qui renferme de nombreux renseignements sur les rhéteurs du IVe siècle et sur l'état des esprits dans le monde païen de cette époque. Cette traduction est arrivée à sa deuxième édition.

— La thèse de M. Othon Riemann, intitulée « *Etudes sur la langue et la grammaire de Tite-Live* », forme le XIe fascicule de la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*. (Thorin, 240 p.) Elle commence par une remarquable introduction où le jeune philologue caractérise, par quelques traits généraux, le style de Tite Live et les changements que subit la langue latine depuis Cicéron jusqu'à Quintilien. Dans le corps de l'ouvrage, M. Riemann traite successivement du substantif, de l'adjectif, du pronom, du verbe et de l'adverbe. Il a voulu donner quelques fragments d'une grammaire de Tite Live, corriger et compléter, sur quelques points, le travail de M. Kühnast, accroître par ses observations les faits réunis par M. Dræger dans sa *Syntaxe historique*, déterminer, autant que possible, en quoi la grammaire de Tite Live s'éloigne ou se rapproche de celle de l'époque classique. Il résulte, de ses conclusions, qu'on n'est pas encore arrivé à une sûre et complète connaissance de la langue latine et que bien des questions gagneraient à être étudiées de plus près. Quant à la langue de Tite Live, elle forme la transition entre la prose de l'époque classique, représentée par Cicéron et par César, et la prose de l'époque impériale, qui est une prose de décadence. Le style du grand historien, si pur et si correct qu'il soit, n'est plus la langue de César et de Cicéron. On n'y trouve pas la sévérité et la simplicité d'autrefois, et on y voit poindre les germes des défauts de l'époque postérieure. Chez Tite Live, certains mots, rares jusque-là, se multiplient et reçoivent une nouvelle extension; il ne s'est pas dérobé à l'influence de la langue poétique; il a employé des expressions de la langue vulgaire; il a manqué, de dessein prémédité, à la symétrie classique et nous fait déjà penser aux originalités du style de Tacite; enfin, certains mots, certaines formes, ont perdu chez lui leur vrai sens. Dans un appendice (p. 197-232), M. Riemann traite de quelques différences entre la syntaxe de Tite-Live et celle de Cicéron ou de César. Nous souhaitons qu'il reprenne plus tard l'étude qu'il a commencée et qui augmente sur beaucoup de points notre connaissance de l'histoire de la langue latine.

— Depuis longtemps des érudits témoignaient à M. Louis Quicherat le désir que ses articles de grammaire et de métrique, dispersés dans divers recueils, ne fussent pas entièrement perdus. M. L. Quicherat s'est rendu à ces vœux; il a réuni dans un volume intitulé : *Mélanges de philologie* (Hachette, in-8°, 365 p.) les articles et dissertations, dont les titres suivent : I. De l'accent tonique à la fin du vers hexamètre et dans notre vers alexandrin. — II. Sur la quantité de U final. — III. Sur la quantité des finales en M. — IV. Dissertation sur *juventus* où M. Quicherat a, selon son expression, déchargé Salluste d'un véritable barbarisme et mis en garde les latinistes modernes. — V et VI. Eclaircissements de quelques points obscurs de la métrique, le *vers parémiaque* et la *strophe ionique mineure* d'Horace; articles, dit M. Q. qui ont été honorés du suffrage de Boissonade. — VII et VIII. De la critique des textes latins, à propos d'un passage de Perse. (Prol., 14.) — IX. Sur la restitution d'une inscription tumulaire en vers iambiques, où M. Q. « se flatte d'avoir trouvé une rectification importante qui conserve fidèlement les lettres du texte en donnant un bon sens. » — X. Origine du vers décasyllabe. — XI. Grammaire (souvenirs du dictionnaire français-latin). — XII. Sur l'ancien verbe *praehibere*. — XIII. Prologue

du *Querolus*. — XIV. Interprétation d'un passage d'Horace. *(Sat.*, I, IV, 11.) — XV Sur l'étymologie du mot *délicat*, « qui a été acceptée par M. Littré ». — XVI. Interprétation d'un passage d'Horace *(Sat.*, I, VI, 122), théorie des fréquentatifs. (Existence des verbes *lectare* et *scriptare*, contestée par beaucoup d'éditeurs d'Horace.) — XVII. Une inscription du Musée Campana. — XVIII. Article sur le travail de M. Gaston Paris, *Etude sur le rôle de l'accent latin dans la langue française*. — XIX. Une ancienne chanson picarde. — XX. Un passage d'Afranius expliqué et corrigé. — XXI. Quatre passages d'Ennius réunis : « J'ai eu soin, dit M. Q., de grouper des phrases qui pouvaient entrer dans une même prédiction, en même temps que je choisissais un mètre qui convînt à ce genre de monologue ». — XXII. Sur le prétendu fragment d'une satire du poète Turnus. — XXIII. Horace a-t-il fait une faute de quantité? (il s'agit de *palus*, A. P. 65). — XXIV. Examen d'un passage de Virgile (sens archaïque du mot *eques*. *Georg.*, III, 116). — XXV. Rectification de textes latins : 1° un mot de la basse latinité *(obsequentia)* remplacé dans cinq textes classiques; 2° un barbarisme prêté à Lucilius; 3° sur les génitifs en *ū* de la seconde déclinaison. — XXVI. Un vers de Caecilius traduit par La Fontaine *(mes arrière-neveux me devront cet ombrage)*. — XXVII. Deux proverbes anciens mal compris *(teneo lupum auribus* et *habent sua fata libelli)*. — XXVIII. Rectification d'un vers d'Horace rejetée à tort. *(Od.*, III, 14, 12, *inominatis)*. — XXIX. Encore une faute de quantité dans Horace. *(Od.*, II, 20, 13. *Daedaleo ocior.)* — XXX. Trois passages de la première églogue de Virgile. (Distinction de *perduco* et *produco*, confondus à tort.)

— La librairie Firmin Didot publie la traduction du grand ouvrage de M. Ebers sur l'Egypte; cette traduction a été confiée à notre collaborateur, M. G. Maspero, professeur au Collège de France; la première partie de cette publication, intitulée *Alexandrie et le Caire*, et ornée de 340 gravures, paraîtra à la fin de l'année 1879 (in-4°, 50 francs).

— La même librairie a publié le premier volume de la traduction, due sans doute à Guillaume le Trésorier, de l'œuvre de Guillaume de Tyr (*Guillaume de Tyr et ses continuateurs, texte français au* XIII*e* *siècle, revu et annoté par M. Paulin* Paris, in-8°, prix 30 fr.) Un glossaire développé et cinq cartes géographiques de M. Auguste Longnon, accompagnent le texte, d'ailleurs orné de bordures et de culs de lampe d'après les manuscrits du XIIIe siècle. Le second volume paraîtra très-prochainement.

— L'édition du *Débat des hérauts d'armes de France et d'Angleterre*, commencée par Léopold Pannier, vient d'être achevée par M. Paul Meyer : à ce texte français, écrit sans doute au milieu du XVe siècle, après l'expulsion des Anglais, par un héraut d'armes, M. P. Meyer a joint la réponse faite au milieu du XVIe siècle par l'Anglais John Coke; des notes nombreuses et instructives accompagnent cet ouvrage, publié pour la première fois par la *Société des anciens textes*.

— Deux publications entreprises par la *Société d'histoire de Normandie*, les *Cahiers des Etats de Normandie*, édités par M. de Beaurepaire, et les *Mémoires* sur le jansénisme, de Pierre Thomas, sieur du Fossé, sont arrivées au tome III.

— M. J. Quicherat, directeur de l'Ecole des Chartes, a remanié complètement et transformé en un livre à l'adresse du public, le mémoire sur Rodrigue de Villandrando, qu'il avait publié, il y a plus de trente ans, dans la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* (*Rodrigue de Villandrando, l'un des combattants pour l'indépendance française au* XVe *siècle*, Hachette, in-8°, 356 p., 7 fr. 50). La vie de Villandrando, dit M. J. Quicherat, montre jusqu'à quel point les institutions militaires furent confuses dans la France du moyen âge, et combien de maux l'on eut à souffrir avant qu'il sortît de là un commencement de régularité. Mais ce condottiere castillan s'est

attaché avec une fidélité inébranlable à la cause de la France, quand la cause de la France était désespérée il a eu, dans maints combats glorieux et décisifs, une part considérable; il a, par des démonstrations incessantes, déconcerté, pendant de longues années, les plans d'attaque de l'ennemi; si l'on met le bien en balance avec le mal, on est amené à conclure qu'il ne fit ni pis ni moins que beaucoup d'autres hommes à qui une place honorable a été assignée dans l'histoire de son temps. Des pièces justificatives (p. 207-345) et une table chronologique des pièces et extraits textuellement cités accompagnent le volume.

— Sous le titre *Le* XVIe *siècle et les Valois* (Imprimerie nationale), M. le comte H. de la Ferrière nous renseigne sur les documents relatifs aux règnes de François Ier, Henri II, François II et Charles IX que conservent le British Museum et le Record Office; d'autres documents sont empruntés aux Archives de Russie, d'Autriche et d'Italie. On remarquera surtout tout ce qui concerne la remise du Havre aux Anglais et la reprise de cette place en 1563, les négociations d'Elisabeth avec les calvinistes, les projets de mariage entre la reine d'Angleterre et les fils de Catherine de Médicis, la correspondance curieuse de Maisonfleur, l'agent secret du duc d'Alençon, la lettre où le duc de Montpensier annonce au pape la Saint-Barthélemy et la justifie en accusant Coligny d'avoir conspiré; la courageuse lettre où l'ambassadeur français à Venise, Du Ferron, proteste contre les « massacres advenus par tout le royaume de France contre tant de pauvre peuple innocent », etc. On voudrait que M. de la Ferrière eût joint à son ouvrage une liste chronologique des documents qu'il publie.

— La thèse de M. Ernest Bertin, *Les mariages dans l'ancienne société française* (in-8°, 627 pages), a paru chez Hachette. L'auteur suit et descend en quelque sorte les différents degrés de l'ancienne société, depuis les princes de la maison de France jusqu'aux financiers sortis de la foule, en distinguant certains groupes qui forment l'élite des grands seigneurs et l'élite des bourgeois. Le livre I est consacré à *la maison de France* (enfants légitimés du roi, bâtardes recherchées par les Condé, etc.). Le livre II comprend cinq chapitres : I. *La maison de Lorraine*. II. *Les maisons princières (de Bouillon et de Rohan)*. III et IV. *Maisons diverses* (Richelieu, Saint-Simon, Luynes, etc.). V. *La maison de Noailles*. Le livre III, intitulé « *Les familles des secrétaires d'Etat* », renferme trois chapitres : I. *Les Villeroy, les Gesvres, les Servien, les Lyonne*. II. *Les Colbert et les Le Tellier*. III. *Les Phélypeaux, les Chamillart, les Voisin, les Desmarets*. Le tome IV a pour titre : *La Robe*, et contient, comme le précédent, trois chapitres : I. *Pouvoir, prestige, mœurs de la robe*. II. *Les Daguesseau, les Lamoignon, les Seguier, les Mesmes*. III. *Familles diverses*. Enfin, le tome V, *La Finance*, est ainsi divisé : I. *Origines, mœurs et pratiques de la finance*. II. *Les financiers peints par Tallemant*. III. *Familles diverses*. IV. *Les Plénœuf, les Crosat, les Bernard*. M. Bertin a consulté les Lettres, Mémoires, Journaux, Souvenirs de tout genre qui vont de Tallemant des Réaux à l'avocat Barbier; il a recueilli les informations que note l'exact Dangeau ou que Mme de Sévigné anime de sa verve, mais il a puisé le plus largement dans Saint-Simon, dans ses *Mémoires* et ses *Additions à Dangeau;* pour tout ce qui touche à l'histoire des mœurs de l'ancienne société française, Saint-Simon demeure la source principale.

— Le premier volume d'une *Histoire de l'unité politique et territoriale de la France*, par J.-B. Paquier, a paru chez Hachette (in-8°, 362 p.). Cet ouvrage, dédié à M. Rameau, comprend l'ensemble des conférences faites par M. Paquier en 1877 et en 1878 à l'hôtel de ville de Versailles; le premier volume du livre renferme vingt-deux chapitres et s'étend jusqu'aux guerres de religion.

— M. J. Flammermont termine une étude sur la réforme judiciaire de Maupeou, et se propose de publier, en analyses et en extraits, les procès-verbaux des délibéra-

tions des Chambres assemblées pour les affaires politiques de 1715 à 1790.

— Sous le titre « *L'art et les artistes hollandais* » (Quantin), M. Henry HAVARD entreprend la publication d'une série de documents qu'il a recueillis en Hollande durant un séjour de six années. Il a découvert, dit-il dans son introduction, un certain nombre de pièces absolument inconnues, relatives à des peintres, sculpteurs, graveurs et architectes qui permettent, dès à présent, d'établir d'une façon régulière et définitive la biographie ignorée de maîtres intéressants, ou qui, tout au moins, jettent sur l'existence de ces maîtres des clartés inattendues. Le premier fascicule de l'ouvrage est consacré presque tout entier à la vie et aux œuvres de Michel Van Mierevelt ; M. Havard donne aussi quelques détails sur un fils de Rembrandt, Titus Van Rhyn, sur Lingelbach, dont il précise la date de la mort, sur un fils d'Adrien Van de Velde, sur un élève de Mierevelt, Pierre de Montfort.

— L'*Académie des sciences morales et politiques* met au concours les sujets suivants : *Prix du budget :* étudier l'origine et l'histoire du pouvoir royal à l'avènement de Hugues Capet ; exposer l'histoire de ce pouvoir sous les six premiers Capétiens, et particulièrement sous Louis VI et Louis VII ; — *Prix Bordin :* de l'origine de la pairie en France, de ses développements, de ses transformations et de ses attributions successives, depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1879 (terme utile, 31 décembre 1881). — Le prix quinquennal de 5,000 fr. sera décerné en 1881, au meilleur ouvrage sur l'histoire des établissements de charité avant et depuis 1789.

— Voici le programme du concours pour le prix Guérin de la *Société des études psychologiques :* « Rechercher quelles ont été, à travers les âges et dans tous les pays, les croyances des peuples, des fondateurs de religions, des grands philosophes, sur l'existence des esprits, sur la possibilité des communications entre eux et nous, sur la persistance de la vie après ce que nous appelons la mort, sur le retour à de nouvelles vies, soit sur cette terre, soit dans quelques mondes sidéraux. » Le prix est de 3,000 fr. sur lesquels 2,000 fr. sont réservés pour l'impression et la publication du mémoire; les autres 1,000 fr., accompagnés d'une médaille de bronze, seront donnés à l'auteur du travail ou, s'il y a lieu, partagés entre lui et d'autres mémoires qui présenteraient des mérites sérieux. (Terme utile, 1er avril 1880 ; pour les renseignements, s'adresser rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, Paris, à l'administrateur de la Société.)

— A la suite des examens de fin d'année, qui viennent d'avoir lieu à l'*Ecole des sciences politiques*, trois diplômes ont été décernés à MM. Lebon, Mauzaire et Popovici. M. Lebon, qui a obtenu une bourse de voyage, va à Londres étudier les documents inédits du British Museum, concernant les projets de descente des émigrés en 1795 et les combinaisons de la politique anglaise, autrichienne et russe.

— On nous apprend la mort de M. FAIVRE, professeur à la Faculté des sciences de Lyon, et traducteur des œuvres scientifiques de Gœthe, et de M. de GRISY, professeur à la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand et auteur d'une étude sur *Otway* et sur *l'Histoire de la comédie anglaise à la fin du* XVIIe *siècle.*

ALLEMAGNE. — L'édition fondamentale de Platon, dont M. Martin SCHANZ, de Wurzbourg, a entrepris la publication (Tauchnitz, Leipzig), ne comprenait encore que les cinq dialogues suivants : *Euthyphron, Apologie, Criton* et *Phédon* (t. Ier, paru en 1875), *Cratyle* (1er fascicule du t. II, 1877). Elle vient de s'augmenter d'un nouveau demi-volume, qui renferme les six premiers livres des *Lois* (t. XII, pars 1, *sex priores libros Legum complectens).* L'autre demi-volume, qui doit comprendre la fin des *Lois* et l'*Epinomis*, paraîtra bientôt. On sait que le texte des *Lois* ne repose que sur un unique manuscrit, le Parisinus A, duquel tous les autres déri-

vent : M. Schanz a consacré une partie de l'année 1878 à collationner à nouveau ce précieux parchemin, en donnant la plus grande attention à la recherche de la première main souvent cachée sous des grattages et corrections d'époques diverses.

— L'excellent aristotelicien de Greifswald, M. Susemihl, va mettre sous presse une édition de l'*Ethique* d'Aristote à *Nicomaque,* qui doit figurer dans la *Bibliotheca Teubneriana*. Son manuscrit est à peu près achevé.

— Un privat-docent de l'Université de Leipzig, M. Théodore Puschmann, chargé du cours de l'histoire de la médecine, vient de publier le second volume de son édition et de sa traduction d'Alexandre de Tralles *(Alexander von Tralles, Originaltext und Uebersetzung nebst einer einleitenden Abhandlung, ein Beitrag zur Geschichte der Medicin*, Wien, Braumüller); il annonce un troisième volume *(Nachtræge zu Alexander von Tralles)* qui renfermera les écrits apocryphes, entre autres, les chapitres de Philumenus et de Philagrius sur les maladies du bas-ventre (non pas dans le grec forgé par Winter, mais en latin et d'après un manuscrit du IXe siècle que l'auteur a consulté au Mont-Cassin).

— Il paraît, sous la direction d'un professeur de Breslau, M. Gierke, une collection d'études et de dissertations relatives à l'histoire de l'état et du droit en Allemagne *(Untersuchungen zur deutschen Staats-und Rechtsgeschichte.* Breslau, Kœbner). Cette collection comprend des travaux qui n'ont pu, à cause de leur étendue, paraître dans les revues spéciales ; elle a pour but d'unir plus étroitement les historiens et les juristes ; le nom de l'éminent professeur qui dirige cette publication, indique assez le caractère strictement scientifique de l'entreprise. Deux ouvrages ont déjà paru ; l'un, de M. George Winter, sur « l'histoire du conseil de Strasbourg depuis ses premières traces jusqu'au statut de 1263. » *(Geschichte des Rathes in Strassburg von seinen ersten Spuren bis zum Statut von 1263);* l'autre, de M. Ignace Jastrow, sur la situation des esclaves dans les lois criminelles des Allemands et des Anglo-Saxons *(Zur strafrechtlichen Stellung der Sclaven bei Deutschen und Angelsachsen)*.

— On annonce de Vienne la prochaine publication d'une revue, qui sera pour l'Autriche ce qu'est pour la France la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes* ; elle aura pour titre : *Mittheilungen des Instituts für œsterreichische Geschichtsforschung in Wien*, et paraîtra chaque trimestre (à Innsbruck, chez Wagner) ; elle est entièrement consacrée aux études et aux recherches historiques (à l'exclusion de l'antiquité), mais sans se borner à l'Autriche ; elle accepte la collaboration de savants étrangers. Le directeur de la nouvelle revue est M. Ch. Foltz, assisté des professeurs Sickel, Thausing et Leissberg. Le premier numéro renfermera des articles sur la littérature historique de la Bohême et de la Hongrie.

— Nous avons entretenu nos lecteurs d'une collection intitulée « *Recherches sur les sciences politiques et sociales* » (*Staats und Socialwissenschaftliche Forschungen)*, dirigée par M. Schmoller. (Leipzig, Duncker u. Humblot. Cp. *Chronique,* n° 21, p. 391). Le troisième volume de cette collection a paru ; il est dû à M. Lamprecht et a pour titre : « *Contributions à l'histoire de la vie économique en France au* XIe *siècle* » *(Beitræge zur Geschichte des franzœsischen Wirthschaftslebens im* XIen *Jahrhundert)*.

— La librairie Max Niemeyer (Halle) a fait paraître un nouveau volume de sa collection des « *Réimpressions d'ouvrages allemands du* XVIe *et du* XVIIe *siècle* » (cp. Chronique, n° 15, p. 284). Ce volume est intitulé « *Auserlesene Gedichte deutscher Poeten, gesammelt von Julius Wilhelm Zinkgref.* 1624. » (in-8°, 65 pages). On sait qu'en 1624 Zinkgref, alors interprète de l'ambassade française, publia à Strasbourg, à la suite de la première édition des œuvres d'Opitz, un *Appendice*, renfermant les œuvres

d'autres poètes allemands *(Anhang unterschiedlicher ausgesuchter Gedichte anderer mehr teutschen Poeten)*. Ces poésies étaient au nombre de 51; 22 appartenaient à Zinkgref même, les autres à différents poètes; à l'exception d'une pièce de Zinkgref et de huit pièces de Weckerlin, elles n'ont été imprimées qu'une fois, dans l'édition d'Opitz donnée par Zinkgref. Cette édition étant très rare, il faut remercier M. BRAUNE d'avoir admis l'*Appendice* dans la collection qu'il dirige avec tant de goût et de savoir.

— Nous avons reçu de M. Arnold SCHÆFER une brochure de 42 pages où il a réuni les deux articles importants qu'il a publiés dans l'*Historische Zeitschrift* (vol. VI) sur les *Mémoires de Bernis* édités par M. Fr. Masson et sur le *Secret du roi* de M. le duc de Broglie : cette brochure qui a pour titre « *Zur Geschichte Frankreichs in der Zeit Ludwig's XV* », sera lue avec intérêt et profit par tous ceux qui étudient l'histoire du XVIIIe siècle.

— On annonce la mort de M. M. J. SAVELSBERG; on connaît ses nombreux articles dans le *Rheinisches Museum für Philologie* et dans les journaux de Hœfer, de Kuhn, de Fleckeisen, son travail *De digammo ejusque immutationibus*, ses *Umbrische Studien*; ses *Beitræge zur Entzifferung der lykischen Sprachdenkmæler*; — de M. Hermann UHDE qui avait publié *Erinnerungen und Leben der Malerin Luise Seidler; H. A. O. Reichards Memoiren; Briefwechsel zwischen Gœthe und Soret; Schmidt, Schauspieler und Schauspieldirector, Denkwürdigkeiten; Gœthe, Quandt und der sæchsische Kunstverein; Das Hamburger Stadttheater*, etc.; — de M. WANDER, auteur d'un Dictionnaire des proverbes allemands. *(Deutsches Sprichwœrter-Lexicon)*; — de M. Charles ROSENKRANZ, l'éminent professeur de l'Université de Kœnigsberg, auteur de nombreux ouvrages sur la philosophie de Hegel et sur la littérature française du XVIIIe siècle.

— Le *Literaturblatt*, dirigé par M. A. EDLINGER et publié par l'éditeur Klinckhardt, à Vienne, cesse de paraître.

ANGLETERRE. — La librairie Macmillan va faire paraître un choix de poésies anglaises, intitulées « *The English Poets, Selections with critical Introductions;* » c'est M. J. M. WARD qui est chargé de cette publication; l'ouvrage ira de Chaucer à Lindor et Clough et comprendra 4 volumes in-8°; l'introduction générale sera écrite par M. Matthew ARNOLD; on nomme comme collaborateurs le doyen de Saint-Paul, le doyen de Westminster, H. Taylor, Stopford Brooke, W. Skeat, etc. — La même librairie publiera bientôt un volume de M. Samuel BAKER sur l'île de Chypre *(Cyprus as I saw it in 1879)* et un autre de M. LOFTIE sur l'Egypte *(A Ride in Egypt)*, qui renfermera de nombreux dessins de l'auteur et une copie littérale de la fameuse Table d'Abydos. — Parmi les éditions des *Classical series*, qui paraîtront prochainement, on signale le *Phormion* de Térence, p. p. MM. BOND et WALPOLE; les *Captifs* de Plaute, p. p. M. TYRRELL; le IIe et le IIIe livre de l'*Enéide* (récit d'Enée), p. p. M. HOWSON, etc.

— Les éditeurs MACLACHLAN et STEWART doivent faire paraître, dans un bref délai, les *Practical Lessons in Gaelic* de M. MACPHERSON (Edimbourg); ce livre est spécialement destiné aux étudiants anglais *(for englishspeaking Students)*. A la même librairie paraîtra prochainement une réimpression du *Dictionnaire gaélique* de MM. MACLEOD et DEWAR.

— M. H. W. TURNER, qui a récemment publié un inventaire complet des chartes et rôles conservés à la Bodléienne d'Oxford, prépare un livre sur l'histoire d'Oxford de Henri VIII à Elisabeth. *(Selections from the Records of the City of Oxford with Extracts from other Documents illustrating its Municipal History, Henry VIII to Elizabeth 1509-1603.)*

— Le *Hunterian Club* a mis en distribution les livres suivants : *Reply to Stephen Gosson's Schoole of Abuse* de Thomas Lodge (1580 ?), *An Alarum Against Vsurers* (1584), *Wits Miserie* (1596), et la Ve partie du *Bannatyne MS.* (1568); M. E. W. Gosse doit écrire pour l'association un essai de critique sur Thomas Lodge et ses œuvres.

— Un des derniers éditeurs du *Mucedorus*, M. L. Proescholdt, collationne dans les bibliothèques d'Angleterre les premières éditions du « *Faire Em and the Schoemaker's Holiday* », qu'il se propose de publier en Allemagne.

— On annonce la publication des deux ouvrages qui ont obtenu le prix offert par le congrès international des orientalistes tenu à Florence en 1878; l'un de ces ouvrages, dû à Pandit Mahadeva Moreshvar Kunte, a pour titre « *The Vicissitudes of Aryan Civilisation in India* »; l'autre est un essai de M. Zimmer, « *Altindisches Leben, die Cultur der Vedischen Arier, nach den Samhitâs dargestellt* » — M. Oldenberg est sur le point de publier le premier volume du *Vinayapitaka*, contenant le Mahâvagga, (Williams et Norgate) et une traduction anglaise du même texte, qu'il a entreprise en collaboration avec M. Rhys Davids, et qui paraîtra dans la collection des *Sacred Books of the East*; il annonce aussi une édition, avec traduction anglaise, du *Dîpavamsa*. — Parmi d'autres volumes, faisant partie de la collection dirigée par M. Max Müller, « *The Sacred Books of the East* », et destinés à paraître l'année prochaine, signalons le *Vendidad*, traduit par M. James Darmesteter, notre collaborateur; le *Bundahis*, trad. par M. E. W. West; le *Bhagavad Gita*, trad. par M. K. T. Telang. — La Clarendon Press, qui imprime les volumes de cette collection, publiera bientôt le texte syriaque du *Kalila v. Dimna*, édité par M. W. Wright, de Cambridge, d'après l'unique manuscrit de Dublin.

— L'important ouvrage de M. Seeley sur le baron de Stein et l'Allemagne au temps de Napoléon Ier (*Life and Times of Stein*) paraîtra dans l'édition Tauchnitz.

DANEMARK. — Archimède a trouvé enfin un éditeur qui n'est pas seulement un mathématicien, mais avant tout un philologue. On peut espérer de lire, dans quelques années, un texte d'Archimède aussi correct que le permet l'état des manuscrits. Un jeune docteur de l'Université de Copenhague, J.-E. Heiberg, vient de faire paraître un petit volume intitulé *Quaestiones Archimedeae*, 200 pages, in-8, qui contient à la fois une notice très-complète sur l'illustre mathématicien de Syracuse et une discussion critique qui établit les vraies bases de la constitution du texte. Comme spécimen de la future édition, M. Heiberg joint à son étude le texte critique du petit traité d'Archimède Ψαμμίτης ou *Du nombre des grains de sable*.

— Nous avons, dans notre dernière *Chronique*, parlé à nos lecteurs d'une étude remarquable de M. George Brandes sur Sœren Kierkegaard, traduite récemment en allemand (Leipzig, Barth). A l'occasion de cette publication, M. Bærthold, qui avait déjà traduit l'*Exercice au christianisme* de Kierkegaard, a fait paraître un opuscule sur « la valeur des écrits esthétiques » de l'écrivain danois (*Die Bedeutung der aesthetischen Schriften Sœren Kierkegaards, mit Bezug auf Brandes' Sœren Kierkegaard*. Halle, Fricke. 47 p.) : M. Bærthold combat les conclusions de George Brandes.

— Un historien distingué, M. Frederik Winkel Horn, qui a publié l'an dernier un essai intéressant sur le littérateur Peder Syv, son compatriote (*Peder Syv, en literarhistorisk Studie*. Copenhague), avait traduit en 1876 l'histoire universelle de la littérature de Johannes Scherr, en donnant au chapitre qui concerne la littérature scandinave (IIe vol., p. 258-492) de plus grands développements. M. Horn a résolu de mettre à la portée du public allemand cette histoire de la littérature scandinave. Cet ouvrage (en allemand) paraît à Leipzig, chez Schlicke, sous le titre

« *Geschichte der Literatur des skandinavischen Nordens von den ælltesten Zeiten bis auf die Gegenwart* »; il comprendra cinq livraisons; la première qui vient de paraître (80 pages; prix : 1 mark 80 ou 2 fr. 25) est consacrée à la littérature de l'Islande.

— L'invitation à la fête célébrée, le 8 avril de chaque année, par l'Université de Copenhague en l'honneur de la naissance du roi, contient les prémices du grand ouvrage que J.-N. Madvig publiera prochainement, en double édition danoise et allemande, sur l'organisation et l'administration de la République et de l'Empire romain (jusqu'à la fin du second siècle de notre ère). Le chapitre détaché que M. Madvig vient de publier (en danois) traite de quelques points particuliers du droit pénal de la République; il est plus développé que ne le sera le chapitre correspondant dans l'ouvrage d'ensemble. Quant au genre de la future publication, M. Madvig nous prévient qu'elle intéressera le lecteur non philologue aussi bien que le « philologue qui a médité et possède quelque expérience de la vie ».

— Les 4, 5 et 6 du mois de juin, l'Université de Copenhague a célébré le quatre centième anniversaire de sa fondation. L'éclat de la cérémonie a été rehaussé par la présence de S. A. le prince royal. Ces fêtes, on l'a remarqué naguère à Upsal, mettent en relief l'union intime qui existe, dans les pays scandinaves, entre l'Université, le gouvernement et le peuple : l'Université, c'est le cœur de la nation. Le *rector magnificus*, J.-N. Madvig, a présidé les solennités, et prononcé des discours fort applaudis (surtout le discours du 4 juin à l'église de Notre-Dame, sur le rôle de l'Université qui, depuis quatre siècles, élève graduellement le niveau moral et intellectuel de la patrie). A cette occcasion, M. Madvig a reçu de son souverain et des pays étrangers, les plus hautes marques de distinction : le roi de Danemark l'a créé chevalier de l'ordre de l'Eléphant; et le président de la République française lui a envoyé la croix de grand officier de la Légion d'honneur. Bien que la fête, pour des raisons politiques, ait gardé un caractère strictement national et qu'on n'ait pas invité officiellement les universités et les grands corps d'enseignement supérieur de l'étranger, Copenhague a vu affluer les députations et les adresses de félicitations. De Suède, de Norvège, de Finlande, professeurs et étudiants avaient envoyé des représentants; Moscou, Leyde, Lemberg, et d'autres universités avaient témoigné de leur sympathie pour l'Université danoise par des adresses ou des écrits de circonstances, arrivés dès le premier jour de la fête; Tubingue et Heidelberg ont suivi cet exemple. Il est impossible de citer tous les noms : le *recteur magnifique* a dû y renoncer, et, dans son discours au grand dîner du Casino, en exprimant la reconnaissance de l'Université, a mentionné seulement le télégramme de notre ministre de l'Instruction publique qui complimentait l'Université de Copenhague, personnellement en sa qualité de grand-maître de l'Université, puis au nom du Collège de France, de la Sorbonne, de l'Ecole normale supérieure, de l'école des Hautes-Etudes, etc. La *Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur* avait aussi envoyé ses félicitations, et M. Ch. Graux, un volume intitulé *Notices sommaires des manuscrits grecs de la grande Bibliothèque royale de Copenhague* (xvi-104 pages, avec 4 reproductions par l'héliogravure et 3 bois), que l'Imprimerie nationale avait pu, par un prodige d'activité et d'adresse, imprimer très correctement en trois semaines. Les journaux de Copenhague ont exprimé l'émotion qu'avaient inspirée ces souvenirs venus de France. Mais c'est en Danemark même, comme il était naturel, que le quatrième centenaire de l'Université de Copenhague a fait naître le plus grand nombre d'ouvrages. Chacune des cinq Facultés (théologie, droit, médecine, lettres, sciences, a tenu à honneur d'offrir à l'Université le *Festskrift* d'usage; trois d'entre elles (médecine, lettres, sciences) ont offert des volumes de mélanges, issus de la collabo-

ration de plusieurs professeurs. Le volume de la Faculté des Lettres intéressera les lecteurs de la *Revue critique;* il renferme : 1° Une étude de M. J.-L. Ussing, l'éditeur de Plaute et l'archéologue bien connu, sur *l'Eglise de Ledœse en Sélande et les chapelles doubles de l'Allemagne* (c'est-à-dire les églises à deux étages qui communiquent par une ouverture pratiquée dans le plancher, de sorte qu'on assiste en bas à la messe que le prêtre dit en haut : mode fréquente dans les chapelles des châteaux du moyen âge en Allemagne); 2° *Problèmes philosophiques fondamentaux*, par M. R. Nielsen (problème de la connaissance, problème de la réalité, etc.); 3° *Les vues de Holberg* (le grand auteur comique du Danemark) *en administration et en politique*, par M. E. Holm. Des promotions solennelles de docteurs ont eu lieu à l'occasion de la fête. Parmi les écrits qui ont mérité ce grade à leurs auteurs, nous citerons une étude considérable de M. Ch. L. Nielsen, curé de Rudkjœbing, sur Apollonius de Tyane et sa biographie par Philostrate, avec une traduction en danois de la réponse d'Eusèbe à Hiéroclès à propos de sa comparaison d'Apollonius avec Jésus-Christ *(Apollonios fra Tyana*, etc. Copenhague, 219 pages, in-8°). Mentionnons enfin l'hommage qu'a rendu à l'Université la grande bibliothèque royale de Copenhague, par l'organe de son éminent administrateur. On sait que M. G. Paris avait, en 1877, attiré l'attention du monde savant sur un fragment manuscrit, alors conservé à Angers, de Saxo Grammaticus, le vieil historien national du Danemark. Ce manuscrit, entré depuis à la bibliothèque de Copenhague par voie d'échange, avait été reproduit l'an passé en fac-similé photographique dans les *Mémoires* de l'Académie danoise. M. Ch. Bruun a donné, sous le titre *Angersfragmentet af et Haandskrift af Saxo Grammaticus, med en Indledning* (48 pages, in-8°), une transcription imprimée en caractères ordinaires, de ce précieux fragment, avec une introduction où il établit que les additions marginales et interlinéaires de l'original ont dû être écrites, sinon de la propre main, au moins sous la dictée de Saxo.

HOLLANDE. — Un pasteur de Leyde, M. Christian Sepp, qui s'occupe avec MM. Janssen, Moll et d'autres, de l'histoire des sectes religieuses des Pays-Bas, à l'époque de la Réforme, vient de retracer dans un ouvrage intéressant la vie et les travaux des trois réformateurs Albada, Taffin et Overd'haghe. *(Drie Evangeliedienaren uit den tijd der Hervorming*. Leyde, Brill.) Le Frison Agge van Albada a joué un certain rôle en 1579, durant les négociations de Cologne. Le Tournaisien Jean Taffin, secrétaire-bibliothécaire du cardinal Granvelle, puis pasteur calviniste en diverses villes, et à la cour du Taciturne, avait pris pour devise « A Dieu ta vie, en Dieu *ta fin* »; parmi ses écrits, on remarque un *Traité de l'amendement de la vie*, et un *Responsum* au comte Jean de Nassau, et parmi ses lettres, celles qu'il adressa au philologue Stephanus Pighius (Steven Wynants). Quant au Gantois Pierre de Zuttere, dit Overd'haghe, il a, malgré la persécution, courageusement défendu la liberté religieuse dans une suite de brochures que M. Sepp analyse avec soin.

— Dans un livre intitulé « Souvenirs de l'Afrique du Sud » *(Herinneringen uit Zuid Afrika ten tijde der Annexatie van de Transvaal*. Leyde, Brill), M. Tromp raconte les impressions de son séjour dans l'ancienne république du Transvaal (18 août 1876—6 novembre 1877); il a été le secrétaire intime du président Burgers et donne des détails très curieux sur l'annexion du Transvaal à l'Angleterre.

— Sous ce titre « l'Historiographie romaine dans ses rapports avec le caractère romain » *(de romeinsche historiographie in haar verband met het romeinsche karakter*. Amsterdam, Müller), M. Valeton, professeur d'histoire ancienne et d'antiquités romaines, a publié sa leçon d'ouverture à l'Université d'Amsterdam.

— On lit dans la *Gazette d'Augsbourg* que M. James Geddes, l'auteur de l'*His-*

tory of the Administration of John de Witt, a trouvé au South-Kensington-Museum, l'exemplaire d'Horace où de Witt lisait quelques instants avant sa mort.

ITALIE. — On a remarqué dans le *Giornale Napoletano* un grand article de M. Fiorentino sur Giordano Bruno; cet article est la préface d'une nouvelle édition des œuvres latines de Giordano Bruno, dont le ministère de l'instruction publique a confié la direction à M. Fiorentino.

— Un ami de Charles de Gebler, le baron Jean Prato, de Trente, vient de traduire dans la *Tipografia Sociale* de Vicenze un intéressant article de Gebler, publié dans la *Deutsche Rundschau* et dont nous avons rendu compte autrefois. *(Sulle orme di Galileo Galilei, memoria del cavaliere Carlo di Gebler.)* M. Prato est sur le point de terminer la traduction de l'important ouvrage de Gebler, *Galileo Galilei und die rœmische Curie.*

— Un romaniste, M. N. Caix, dont nous avons récemment annoncé les *Etudes d'étymologie*, travaille à un grand dictionnaire étymologique de la langue italienne. — M. Lanzone, de Turin, prépare un ouvrage sur la mythologie égyptienne. — M. Ignazio Guidi a sous presse un essai sur le berceau de la race sémitique. — Il va paraître à Naples sous le nom de *Bibliotheca pompeiana* un catalogue raisonné des ouvrages en toutes langues, relatifs à Pompei et au Vésuve. — L'éditeur G. Barbera, de Florence, publiera dans quelques jours une autobiographie du sénateur comte Giovanni Arrivabene, intitulée *Memorie della mia vita* (1795-1859).

— Le capitaine Chiala, dont l'on connaît les relations très-intimes avec le général La Marmora, a publié un livre de plus de 200 pages, intitulé « *L'Alleanza di Crimea* (Rome, imprim. Voghera), qui est une réponse à l'*Histoire de la guerre de Crimée* de M. C. Rousset et à l'ouvrage du baron Jomini : *Etude diplomatique sur la guerre de Crimée* (1852-56). Le général La Marmora désirait répondre lui-même à des inexactitudes qu'il avait trouvées dans ces deux ouvrages, relativement à l'attitude du Piémont dans les négociations des années 1854-1855. Le livre de M. Chiala renferme, entre autres documents, quelques lettres du comte de Cavour, le *Journal* du général Dabormida, alors ministre des affaires étrangères du Piémont, et sa correspondance avec l'ambassadeur de Victor-Emmanuel à Paris et à Londres, avec le duc de Gramont et d'autres personnages politiques.

— L'ouvrage de M. Al. Herzen, *Analisi fisiologica del libero arbitrio umano* (Florence), est arrivé à sa troisième édition. Cette édition contient un chapitre nouveau sur la vie d'Owen, citée comme exemple (p. 177-217), une lettre à M. Ferri, sous le titre « polémique contre le spiritualisme » (p. 218-251), et une étude sur « quelques modifications de la conscience individuelle. »

— L'Académie de la Crusca a publié un recueil d'Actes *(Atti)* qui renferme les mémoires et discours lus dans la séance publique du 16 septembre 1878; on y trouvera le rapport de M. Guasti qui annonce que la lettre C du dictionnaire est complètement achevée, une étude de M. Berti sur les Piémontais qui ont été académiciens de la Crusca et des lettres écrites à Giuseppe Grassi (quatre de Botta, trois de Nicolini et une de Leopardi).

— L'*Académie royale des Lincei* a entendu, le 20 avril, la lecture d'un mémoire de M. Lombroso *(Culto ed elogio alessandrino dell' imperatore Augusto)* et d'un chapitre inédit du III[e] volume de la *Storia della diplomazia della corte di Savoia*, de M. Carutti. Le 18 mai, M. Gregorovius a lu un mémoire, intitulé : *Urbano VIII e sua opposizione alla Spagna e all' imperatore*, et M. Fiorelli a parlé de l'inscription bilingue trouvée dans un tombeau étrusque à Chiusi et des fouilles exécutées dans la nécropole de l'ancienne Vulci à Canino. Le 15 juin, M. Lombroso a présenté

Εὐψυχ[ε]ι, Τάησι. Μητρῷον μόρον ἐκτανύσασα σωφροσύνῃ καὶ φιλανδρίᾳ ἐδίωσεν ἔτη κε', καὶ κατὰ γῆς δῶκε ψυχρὸν Ὄσιρις ὕδωρ. On voit qu'il s'agit d'une femme qui a vécu 25 ans : mais que signifie μητρῷον μόρον ἐκτανύσασα ? — Une troisième inscription est une épitaphe en dix vers hexamètres :

Μητρὶ δέμας γαίῃ προλιπὼν θεοίκελος ἀνὴρ
Πάτρης ἐν ζαθέοις ὄρεσιν τύκτῳ ὑπὸ τύμβῳ,
Οὐλόμενον γῆρας προφυγὼν μεσάτῃ ἐνὶ ἥβῃ,
Αἰθερίας ἀψῖδος ἕδη μακάρων μεθ' ὅμειλον.
Πάτρην κυδήνας γέρασιν στεφάνοισι πέπομ[φε]
Οὓς ἀναδησαμένος πρῶτος παρέδωκε τέκεσσι.
Τίς δ' ὅδ' ἀνήρ ; φησεί τις ὁδευτάων παριόντων ·
Τίς μάκαρ οὕτως ἐστί, τις ὄλβιος, ὅντε σὺ κεύθεις ;
Τόνδ' ἐγώ σ', εἰ γῆ τε καὶ οὐ λαλέουσα, διδάξω ·
Ὠριγένους ἔρνος γλυκερὸν Κάσιος μυροπώλης.
Εὐψύχι.

M. Miller donne de ces vers l'essai de traduction suivant : « Cet homme semblable aux dieux, ayant laissé son corps à la terre sa mère sous une tombe artistement faite dans les admirables montagnes de sa patrie, ayant dans un âge moyen évité la vieillesse perdue (voisine de la mort), a émigré avec la foule des bienheureux de la demeure céleste. Ayant honoré sa patrie, il lui a envoyé des récompenses, couronnes qu'après les avoir tressées il a le premier laissées à ses enfants. — Mais quel est cet homme? dira quelqu'un des voyageurs qui passent ; quel est le bienheureux qui l'est (heureux) à ce point et que tu caches ? Moi, je te l'apprendrai, bien que la terre ne parle point. C'est le doux rameau d'Origène, Cassius marchand de parfums. »

M. le baron de Witte commence la lecture d'un mémoire intitulé : *Mélampus et Prœtidès*.

M. Léopold Delisle annonce une découverte historique d'une certaine importance, qui vient d'être faite par les PP. De Backer et De Smedt, bollandistes. C'est une chronique de Cambrai, inconnue jusqu'ici : on en avait soupçonné l'existence, car on avait reconnu qu'une chronique de Cambrai de 1092 à 1180, faite par un moine de Saint Géry, et divers autres textes, tous publiés il y a déjà assez longtemps dans la collection des *Monumenta Germaniæ*, devaient avoir eu une source commune qu'on ne retrouvait pas. Cette source est le texte dont un ms. a été découvert par les PP. de Backer et de Smedt. C'est un ouvrage en latin, dont certaines parties sont écrites en vers rythmiques de 8 syllabes rimant 4 par 4. M. Delisle ajoute que le ms. a été acquis par la Bibliothèque nationale, avec des fonds mis à la disposition de la Bibliothèque par M. le duc de La Trémoïlle.

Ouvrages présentés : — par M. Maury : Henri Estienne, Apologie pour Hérodote, réimpression faite par les soins de M. Ristelhuber ; *— par M. de Rozière :* Tamizey de Larroque, les correspondants de Peiresc : nº 1, Dubernard, une lettre inédite écrite d'Agen à Peiresc.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 9 Août — 1879

145. — **Poème de Çabi en dialecte chelha,** texte, transcription et traduction française par René Basset. (Extrait du *Journal asiatique.*) Paris, Imprimerie nationale, 35 pp. in-8°.

Le chelha, ou tamazight, est un dialecte berbère parlé au Maroc. Comme le zouaoua d'Algérie, il a une littérature propre d'une certaine étendue. La Bibliothèque nationale en possède divers spécimens que M. René Basset décrit en détail. Après avoir marqué, avec une précision dénotant des connaissances philologiques aussi solides qu'étendues, les traits caractéristiques de la grammaire et de la phonétique du chelha, M. Basset nous donne, d'après un des manuscrits de la Bibliothèque nationale, le texte en lettres arabes, la transcription et une traduction littérale d'un petit poëme très-populaire aux environs de Mogador et de Sous, le poëme de Çabi. Cette histoire, qui pourrait être intitulée la *Descente de Çabi aux enfers,* est assez singulière et vaut la peine d'être signalée même à ceux qui ne prennent pas à l'étude linguistique du berbère un intérêt particulier. En voici l'argument d'après une note arabe mise en tête du texte berbère : « Histoire de Çabi, de son père et de sa mère ; comment ils étaient en enfer, et comment Çabi les en tira par la grâce de Dieu et la lecture du Koran auguste. Son père cependant avait volé sur les grands chemins et assassiné; il ne priait pas; sa mère était rebelle envers Dieu, ne priait pas et n'obéissait pas à son mari. » Ce récit nous paraît devoir se rattacher à ce cycle de fables d'origine orientale, si ancien et si curieux, où nous voyons un personnage descendre aux enfers, le plus souvent pour en ramener une personne chère. Çabi, mort jeune, a mérité, par sa piété et sa science du Koran, d'entrer au Paradis. Ayant entendu du fond de l'abîme la voix de son père et de sa mère, il implore pour eux la miséricorde du Seigneur qui lui accorde la grâce d'un seul des deux damnés. Çabi se rend aussitôt dans le triste séjour. Il se présente devant le gardien infernal assis sur des flammes et portant une colonne de feu, et lui demande où sont ses parents. Il en donne le signalement, puis, guidé par le gardien, se met à leur recherche à travers les mers et les fleuves de

feu. Il les découvre enfin brûlant au fond du puits El Falâq, ou, d'après une variante, dans le fleuve du Sâqar. Çabi n'ayant le pouvoir de délivrer qu'un des deux patients, un débat assez touchant s'engage entre le père et la mère ; chacun d'eux s'accuse d'être le plus coupable et veut faire profiter l'autre de la faveur céleste. « O mon fils! j'ai trompé ton père dans le monde... J'ai commis des fautes avec un autre! » va jusqu'à dire la mère. Çabi, ne sachant plus auquel entendre, se met à pleurer. Dieu lui dépêche alors un ange pour lui mander qu'il pardonne aux deux coupables et le tout finit par des invocations de circonstance.

Cette publication qui se recommande, comme l'on voit, par plusieurs titres, à l'attention des amis des lettres orientales, est le début d'un jeune homme remarquablement bien doué pour ces études difficiles, début heureux et plein de promesses.

M. R. Basset, qui est un des élèves les plus distingués de l'Ecole pratique des Hautes-Etudes, va être prochainement mis à même, grâce à une décision prise par le conseil de cette Ecole, de poursuivre ses recherches berbères pendant quelques mois en Algérie même, particulièrement dans la région de l'Aurès.

Ch. Clermont-Ganneau.

---

146. — **Chronologie de la vie de Jésus.** Deux études par N. W. Ljungberg, professeur au gymnase de Gothembourg. Paris, Vieweg, 1879. In-8°, p. xii-94.

Un disciple de feu le professeur suédois, Ljungberg, a eu la pieuse pensée de porter à notre connaissance, par le moyen d'une traduction, des recherches très curieuses et très originales sur la chronologie de la vie de Jésus. Des deux dissertations dont se compose ce recueil, la première et la plus considérable est intitulée : Quel est le jour historique de la mort de Jésus? avec le sous-titre suivant : Recherche répondant, en outre, à la question de l'authenticité du quatrième évangile; la seconde : Recherches ultérieures sur la chronologie de la vie de Jésus. — Le point de départ de M. L. est la contradiction bien connue entre les trois premiers et le quatrième évangile sur le jour de la mort de Jésus : « Nous allons maintenant essayer de déterminer de quel côté se trouve la vérité, ou, en d'autres termes, de décider si le repas de la Pâque juive de l'année où mourut Jésus précéda ou suivit le vendredi, auquel, d'après tous les textes, la crucifixion eut lieu. Pour le succès d'une pareille recherche, il est indispensable de déterminer, d'un côté, quel était le calendrier judaïque en vigueur au temps de Jésus et, de l'autre, de rechercher la manière dont on comprenait et appliquait les prescriptions mosaïques relatives à la célébration des fêtes. Mais la chronologie de la vie de Jésus est, en outre, dans une relation intime avec les dates des règnes des premiers empereurs romains, et, comme la chronologie impériale généralement reçue, laquelle repose principalement sur l'autorité de Claude

Ptolémée et de Dion Cassius, *est entachée de diverses erreurs*, il est indispensable aussi de les signaler et de les corriger dans ce travail. » On voit que la question abordée par M. L. l'entraînait dans un ordre de recherches singulièrement complexes et délicates. Le premier paragraphe intitulé : De la chronologie des empereurs romains (p. 4-22), mérite d'attirer, en dehors de l'objet même que se propose l'auteur, l'attention des historiens de l'empire romain. Celui qui traite du calendrier judaïque au temps de Jésus (p. 22-50) est particulièrement remarquable pour l'abondance et la précision des renseignements sur une question des plus ardues qui soient. M. L., à la fin de cette longue et scrupuleuse enquête, croit pouvoir affirmer que la mort de Jésus a eu lieu le 30 mars de l'an 31 de notre ère; il tire également de ses recherches une conclusion très défavorable au caractère historique des faits relatés dans le quatrième évangile. Dépourvu de la compétence spéciale nécessaire pour apprécier les résultats de M. L., nous nous sommes néanmoins convaincu que ses travaux doivent être pris en très-sérieuse considération par les historiens des origines du christianisme.

Dans la seconde partie de ses études, qui portent principalement sur la naissance de Jésus, M. L. nous semble avoir trop cédé à la tentation de découvrir des éléments proprement historiques dans les récits dont il accorde lui-même le caractère général mythique et légendaire, et sa fantaisie s'est donné carrière sous une forme qui n'a pu guère faire illusion qu'à lui-même. C'est Mathieu qui doit lui fournir la base nécessaire. Nous voyons reparaître ici, non sans étonnement, la fameuse étoile des Mages et la prétention de la faire coïncider avec un phénomène astronomique. Le massacre dit des Innocents est invoqué à son tour comme point de repère, grâce à une hardie correction du mot fameux : « Quum audisset (Augustus) inter pueros, quos in Syria Herodes... jussit interfici, filium quoque *ejus occisum*, ait : Melius est Herodis porcum esse quam filium. » M. L. prétend lire : *in jus vocatum*, ce qui, d'après lui, renferme un jeu de mots très-satisfaisant, qu'il commente ainsi : « Auguste ayant appris qu'Hérode, roi des Juifs, en même temps qu'il faisait massacrer les enfants de Syrie... avait cité son propre fils à *comparaître devant son tribunal*, dit : Il vaut mieux être le porc d'Hérode que son fils (car le porc n'a pas à craindre d'être *mis au jus* par Hérode qui n'en mange pas). » Le massacre de Bethléem se trouve mis en relation avec la mise en accusation d'Antipater, ce qui le reporterait à l'été de l'an 5 av. J.-C. En tenant compte de l'âge des enfants massacrés, on remonte deux ans plus haut, à savoir à l'an 7 av. J.-C., et l'étoile des Mages se trouve être la conjonction de Jupiter et de Saturne dans le signe des Poissons. C'était déjà l'opinion de Kepler. M. L. se croit en mesure d'affirmer que Jésus est né, en conséquence, dans la nuit du dernier septembre au premier octobre de l'an 7 avant notre ère. Arrivé à ce point, il trouve même une confirmation dans les indications de saint Luc.

Les singulières audaces, dont témoigne en particulier la solution que nous venons de rapporter, laissent intactes les recherches approfondies et nouvelles de M. Ljungberg sur différents points de chronologie et les questions concernant le calendrier judaïque. Ceux-là même qui reconnaîtront le caractère aventureux de certaines parties mettront à profit les renseignements curieux et précis que cet ouvrage présente en abondance.

Maurice Vernes.

---

147. — **Die Lakedemonier und ihre Bundesgenossen,** von Georg Busolt. Erster Band, bis zur Begründung der Athenischen Seehegemonie. 1 vol. in-8°. viii et 486 p. Leipzig, Teubner. 1878. — Prix : 12 mark (15 fr.)

M. G. Busolt s'est déjà fait connaître par une bonne histoire de la seconde confédération athénienne. Le volume que M. B. publie aujourd'hui mérite également une sérieuse attention. Le sujet en est heureusement choisi, et l'auteur l'a traité avec une conscience et une érudition qu'on ne saurait trop louer.

Sans doute, sur plus d'un point, le travail de M. B. donne encore prise à la critique. Ainsi, en parlant de la seconde confédération athénienne, l'auteur avait multiplié les allusions aux événements contemporains, établissant entre l'histoire de la Grèce et celle du peuple allemand des rapprochements souvent forcés et inexacts. Il ne s'est pas affranchi complètement de cette préoccupation. A la page 249, on trouvera une comparaison entre le rôle joué par la Prusse en Allemagne et le rôle que Sparte a pris dans le Péloponèse, grâce à la supériorité de son organisation militaire. Moins habile ou moins heureuse que la Prusse, la puissance spartiate n'a pas atteint son entier développement, et l'on n'a point vu, au lendemain de la victoire remportée sur les Perses, se constituer un empire grec. La faute en est aux jalousies mesquines et à cet esprit d'indépendance excessive qui divisaient les différentes cités et, en les retenant dans l'isolement, les condamnaient fatalement à l'impuissance. A la vivacité des reproches que leur adresse M. B., on reconnaît sans peine qu'il ne songe pas uniquement au passé, et que le particularisme lui semble condamnable ailleurs encore qu'en Grèce.

Voici un défaut plus grave : quelles étaient les relations de Sparte avec les villes qui reconnaissaient son hégémonie ? Jusqu'à quel point, dans quelle mesure obéissaient-elles à son autorité ? Quel était, en un mot, le régime intérieur de cette confédération lacédémonienne, dont M. B. entreprend d'écrire l'histoire ? Il nous laisse trop longtemps attendre la réponse à cette question qui a cependant une importance considérable [1]. Il

1. Il convient de donner acte à M. B. de la promesse qu'il fait de traiter cette question dans un autre volume ; il est regrettable, cependant, qu'il ait cru pouvoir la supprimer ici ou tout au moins la sacrifier presque complètement.

serait injuste, il est vrai, de ne pas tenir compte des considérations très intéressantes qui sont exposées aux pages 320 et 321. L'auteur rappelle que les Spartiates ont dû renoncer, devant l'opposition des Corinthiens, à diriger une expédition contre Athènes pour y rétablir la domination d'Hippias. A ce propos, il montre que les Corinthiens, tout en subissant l'influence de Lacédémone et en marchant à sa suite, prétendaient conserver le droit de faire prévaloir leurs volontés, même contre les desseins et les intérêts de la cité prépondérante. Ils étaient trop jaloux de leur autonomie pour ne pas préférer leurs avantages particuliers à la grandeur de la confédération. C'est ainsi qu'ils forçaient Lacédémone à se renfermer dans le Péloponèse et à y borner son action. Ils ne lui permettaient pas d'étendre son empire sur toute la Grèce, voulant qu'elle rencontrât, en dehors du Péloponèse, des cités capables de balancer son influence. — Ces réflexions sont justes et font bien voir à quel point l'organisation de la ligue péloponésienne était imparfaite. Il n'en est pas moins regrettable qu'il faille aller presque jusqu'à la fin du volume pour trouver une définition précise des rapports qui existaient entre Sparte et ses alliés. M. B. est dans le vrai, quand il nous dit qu'il n'y avait dans la confédération lacédémonienne aucune répartition proportionnelle des tributs, comme cela eut lieu plus tard dans la confédération athénienne (p. 396-397); que, avant la guerre contre les Perses, l'hégémonie de Sparte dans le Péloponèse était fondée sur sa prépondérance militaire, non sur une convention régulière, sur un arrangement reconnu et accepté de tous, et que, dans le cours même de la guerre, les généraux des villes péloponésiennes ont appuyé la politique de Sparte, moins parce qu'ils se considéraient comme les membres d'une confédération que par suite de la communauté des intérêts (p. 416). Mais pourquoi ces idées, au lieu d'être mises en pleine lumière, sont-elles dissimulées et comme perdues au milieu du récit?

C'est l'histoire extérieure de la confédération lacédémonienne que M. B. s'est surtout appliqué à raconter. Il étudie de préférence et il cherche à bien faire connaître l'action exercée par les Lacédémoniens et leurs alliés dans les affaires du Péloponèse et de la Grèce entière. Montrer les causes qui ont groupé autour de la ville de Lycurgue la plupart des peuples du Péloponèse, et l'usage qu'elle a fait de sa suprématie; marquer les progrès de son influence et aussi les limites qu'elle n'a pas su franchir, par sa faute ou par celle de ses alliés, voilà le véritable sujet que M. B. s'est proposé.

Il commence par établir que le sentiment aristocratique et conservateur formait le lien de la confédération lacédémonienne et lui fournissait sa raison d'être. La supériorité militaire de Sparte était de nature à lui assurer la prépondérance; mais ce n'est pas uniquement pour cette raison que les cités du Péloponèse sont venues, en grand nombre, se ranger sous son hégémonie. Leurs sympathies étaient surtout attirées par ce fait, qu'elles voyaient dans la constitution de Sparte l'application

la plus complète de ces principes aristocratiques qui, au commencement du VIe siècle, avaient prévalu dans la plupart des villes, après la chute des tyrans. Ceux-ci s'étaient maintenus par leur alliance avec le peuple et les populations qui n'étaient pas de race dorienne; lorsqu'ils furent renversés, il devait se produire et il se produisit une réaction, dont Sparte recueillit les bénéfices. Son organisation intérieure, en effet, ne proposait-elle pas aux populations doriennes, délivrées de leurs tyrans, comme un modèle, une sorte d'idéal, bien fait pour les séduire? M. B. insiste sur ce point, examinant dans le détail les institutions de Sparte, en particulier la magistrature des éphores, afin d'en faire ressortir le caractère aristocratique. A ses yeux, ce n'est pas une idée religieuse, comme le veut Curtius, l'adoration d'une divinité commune qui a été le fondement et le lien de la confédération lacédémonienne; ce n'est pas non plus le souvenir d'une origine commune, puisqu'elle comprenait des peuples qui n'étaient pas de race dorienne. A la différence des associations qui s'étaient formées antérieurement en Grèce, elle est entièrement et exclusivement politique.

Dans son second chapitre, l'auteur expose la situation du Péloponèse pendant les premières années du VIe siècle et montre les circonstances qui favorisaient le développement de la puissance de Sparte. Toute cette partie de son travail est fort curieuse. Je signalerai notamment ce qui touche à l'histoire de l'Argolide (p. 96-110). De cette étude très consciencieuse, se dégage la conclusion suivante : dans la première moitié du VIe siècle, tout semble préparé pour l'établissement d'une confédération péloponésienne sous l'hégémonie de Sparte. D'un côté, c'est un état militaire redoutable, qui a déjà fait sentir sa force à ses voisins et est avide de nouvelles entreprises; de l'autre, ce sont des villes isolées, portées, pour la plupart, à se tourner vers Lacédémone et à recevoir l'impulsion qu'elle voudrait leur donner.

Cité prépondérante dans le Péloponèse, appuyée sur une armée vaillante et admirablement disciplinée, fortifiée encore par le concours de tant de peuples que rattachait à elle la conformité des intérêts politiques, Lacédémone n'a pas su cependant profiter complètement de la situation qui lui était faite. Elle s'est arrêtée à mi-chemin. Alors qu'il lui eût été possible, qu'il eût même été facile pour elle de soumettre à son influence la Grèce entière, et d'exercer sur tout le monde hellénique la suprématie qu'elle possédait dans le Péloponèse, elle s'est trouvée incapable d'atteindre à cette haute destinée. Pourquoi son rôle, qui pouvait être si grand, a-t-il été ainsi borné? La réponse à cette question remplit la seconde moitié du livre de M. B. et en fait le principal intérêt. Lorsque les guerres médiques viennent mettre Sparte à l'épreuve, lorsqu'elles lui présentent l'occasion de s'emparer réellement de l'hégémonie et de fonder sa grandeur sur les services qu'elle était à même, mieux que toute autre cité, de rendre à la Grèce, elle reste au-dessous de ce que semblaient promettre sa force militaire et son passé. Elle sort

amoindrie d'une lutte qui aurait dû assurer définitivement sa prééminence. Dans cette circonstance décisive, elle permet aux Athéniens de prendre le poste d'honneur qui lui était reservé, auquel tout l'appelait et qu'il lui eût été si aisé de garder. Pour n'avoir pas su porter des regards au-delà des limites du Péloponèse, pour s'être attachée à une politique mesquine et égoïste, elle s'est condamnée elle-même à une véritable déchéance.

M. B. retrace avec beaucoup de soin cette histoire de l'influence lacédémonienne. Il en marque les progrès successifs ; il rappelle toutes les occasions dans lesquelles les Spartiates ont su donner des preuves de leur activité et accroître leur puissance, jusqu'au moment où se trahit, pendant les guerres médiques, leur insuffisance politique et militaire. Cependant, on est peut-être en droit de lui reprocher de n'avoir pas déterminé assez nettement les causes qui expliquent cette insuffisance. On aimerait à le voir faire, avec plus de sûreté, la part des responsabilités. Dans cet échec de la politique spartiate, il y a eu plus d'un coupable. Sparte s'est trahie elle-même et a perdu, par sa faute, la prépondérance qui lui appartenait, parce qu'elle a été trop timide et trop exclusive ; mais on doit reconnaître qu'elle a été gênée par l'organisation défectueuse de la confédération qu'elle dirigeait, par les préjugés et les jalousies de ses alliés. M. B. ne néglige ni l'une ni l'autre de ces causes ; il les rappelle toutes les deux ; mais, quand il s'agit de mesurer et de comparer leur importance, d'apprécier les effets que chacune d'elles a produits, il semble hésiter et parfois même se contredire. Par exemple, au sujet des fêtes d'Apollon-Carnéen qui, à deux reprises, arrêtèrent l'armée spartiate, la première fois pendant que les Athéniens combattaient à Marathon, la seconde pendant que Léonidas mourait aux Thermopyles, M. B. ne paraît pas réussir à se mettre d'accord avec lui-même. Pour le premier cas (p. 358), il soutient, contre Curtius, que c'est véritablement le sentiment religieux, la crainte de commettre un sacrilège qui aurait retenu les Spartiates ; dans le second (p. 428), les fêtes du mois Carnéen n'auraient été invoquées que comme un prétexte, afin d'excuser l'abandon dans lequel, de propos délibéré, les éphores laissaient Léonidas, préférant conserver toutes les forces de l'armée pour la défense du Péloponèse. On aperçoit bien la raison de cette distinction. Elle est conforme à la théorie générale de l'auteur, qui veut que l'activité et l'initiative de Lacédémone aient été en s'affaiblissant par degrés et que les défauts de sa politique ne se soient accusés nettement que dans la seconde guerre contre les Perses. Mais rien, dans les textes que cite M. B., ne justifie cette différence d'appréciation. Sans prétendre s'inscrire en faux contre son jugement, il est permis de regretter que, dans des circonstances à peu près semblables, il justifie ou incrimine la conduite des Lacédémoniens d'une manière arbitraire, en suivant une opinion préconçue plutôt qu'en se laissant guider par les témoignages des anciens.

D'ailleurs, ces réserves, comme celles que j'ai cru devoir indiquer au début, ne diminuent en rien la valeur du livre de M. Busolt. Dans un second volume, qui suivra bientôt celui-ci, — l'auteur nous le fait espérer, — il continuera ses études sur Lacédémone et sa politique. Entrant dans une période mieux connue, pour laquelle les documents sont plus abondants, il nous donnera certainement un travail très intéressant et très instructif. Le sujet qu'il a traité ici, lui présentait des difficultés beaucoup plus grandes. On doit lui savoir gré de les avoir abordées : par son premier essai, il avait déjà recommandé son nom à l'estime de tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la Grèce ; il vient de leur rendre un nouveau service et de se créer un titre de plus à leur reconnaissance.

R. Lallier.

---

148. — **Le Antiche Iscrizioni del Duomo di Pisa raccolte da Clemente Lupi.** Pisa, pei tipi di F. Mariotti e cc, pag. XVI-59, gr. in-8°.

Ce livre est le recueil des fragments d'inscriptions lapidaires de l'époque romaine que l'on a reconnues parmi les matériaux employés à la construction de la cathédrale de Pise ; je dis à dessein *fragments ;* en effet, par une male chance singulière, sur les quatorze numéros dont se compose cette monographie, il n'en est pas un seul qui donne un texte complet. Ils ont été édités déjà, presque tous, dans diverses publications, mais en général assez inexactement. C'est le motif qui a engagé M. Lupi à les reprendre un à un pour les étudier à fond, et je dois dire, dès à présent, que le sujet a été traité avec toute la compétence désirable. Chaque article consiste en une dissertation accompagnée d'un bon fac-simile au moyen duquel on se fait une idée exacte de l'aspect du monument dans son ensemble, de la forme des lettres, de leurs dimensions et de leurs positions relatives, de leurs ligatures, et de la nature des lacunes. Ce fac-simile est complété par une description minutieuse ; puis viennent toutes les indications bibliographiques qui concernent le texte épigraphique étudié; après quoi, un commentaire raisonné avec justification des restitutions proposées. Somme toute, le travail est bon et fait regretter l'absence d'une table analytique en forme de répertoire à la fin. M. L. doit être, dès à présent, compté comme un épigraphiste de mérite faisant honneur au nom illustré dans le siècle dernier par l'auteur du *Tombeau de sainte Sévère*.

Le n° I traite d'une intéressante inscription dédiée à Cérès par une *Acté,* affranchie d'un Auguste. Une lacune a malheureusement emporté le nom gentilice que M. L. conjecture avoir été *Claudia,* celui de la fameuse affranchie de Néron ; cette restitution lui est suggérée surtout par le style des lettres qui appartient au commencement du 1er siècle. A cette occasion, il annonce une nouvelle qui sera accueillie avec sa-

tisfaction par tous les épigraphistes : M. Huebner a terminé la collection des spécimens paléographiques destinés à faire suite aux tables de Ritschl pour les époques impériales.

N° II. — Inscription consacrée au Génie de la colonie d'Ostie. Le cognomen *Timotheus* du dédicant devait être précédé, non pas d'un prénom, comme le dit M. L., mais d'un gentilice fort court, précédé lui-même d'un sigle de prénom.

N° III (inédit). — Particularité fort curieuse d'une inscription dont il ne reste que la moitié de droite, reproduite sur deux exemplaires séparés; voici le plus complet :

//////////////// SACR
///////////// S·SALVIVS
///////////// S·PHILOTIMS
///////////// VS·HILARVS
//////////////// NVS
//////////////// MERC

M. L. y a reconnu avec raison des noms d'affranchis appartenant à un collège de *Mercuriales*, et cette remarque aurait dû le conduire à la restitution de la dernière ligne. Je ne puis lui accorder que le groupe ...NVS de la cinquième ligne soit la fin d'un deuxième cognomen de l'affranchi Hilarus; ce doit être celui d'un autre individu. A mon sens, l'inscription est une dédicace, faite à une divinité dont le nom reste incertain, par les quatre *magistri* du collège de *Mercuriales* de Pise, dont les prénoms et noms gentilices sont également perdus, mais dont les cognomina sont respectivement *Salvius* [1], *Philotimus, Hilarus* et..... *nus;* ils ont fait la dédicace en reconnaissance de leur nomination à la *Maitrise*. La dernière ligne doit donc se restituer ainsi : [OB. H. M.] MERC, *OB H(onorem) M(agisterii) Merc(urialium)*. Comparez cette inscription pisane à celle qui se lit dans Orelli, n° 1695 : GENIO PLEBIS SAC || L. SEPTIMVLENVS VITALIS || Q. LVSIVS ACRABANVS || Q. IVLIVS DAPNVS || M. CVRVIVS SPORVS IIIII VIRI || OB. H. M. M.

N° XI. — [*DVCTOR TVR*] MAE MINORVM [*PVERORVM*]. Restitution élégante et savamment appuyée sur divers passages d'auteurs concernant les jeux troyens célébrés dans le cirque, notamment sur celui de Suétone *(Tiber.*, 6) : *ductor turmae puerorum maiorum*.

Je prends congé de M. Lupi dont j'ai lu le livre avec intérêt et plaisir, en lui indiquant deux légères corrections : p. 55, au lieu de lire d'un trait le nom extraordinaire *Q. Anquirinnio*, je pense qu'il faut le couper par un point, Q. AN. QVIRINIO, et lire *Q. Annio Quirinio*; p. 57, le nom gentilice de CISDIAE FORTVNATAE doit être sans doute orthographié CISPIAE, par un *p* et non par un *d*.

Robert MOWAT.

1. Quoique *Salvius* soit un nom de *gens*, on le trouve fréquemment employé comme cognomen ; voir les tables du *Corpus inscriptionum latinarum*.

149. — **Reiserechnungen Wolfger's von Ellenbrechtskirchen,** Bischofs in Passau, Patriarchen in Aquileja. Ein Beitrag zur Waltherfrage, mit einem Facsimile herausgegeben von Ignaz V. Zingerle. Heilbronn, Henninger, 1877, in-12, 91 p. — Prix : 2 mark (2 fr. 50).

Wolfger d'Ellenbrechtskirchen en Bavière, évêque de Passau en 1191, patriarche d'Aquilée en 1204, mort à 82 ans en 1218, est un personnage des plus importants dans l'histoire troublée de l'Allemagne et de l'Italie à la fin du xiie et au commencement du xiiie siècle. S'il n'est pas, comme l'avait imaginé dernièrement un érudit fantaisiste (voy. *Romania*, t. I, p. 397), l'auteur de la *Discrétion* de Freidank et des poésies latines attribuées à Primas, il s'est intéressé aux arts et à la littérature de son temps autant qu'aux affaires politiques et religieuses. M. A. Wolf, professeur à Udine, a découvert en 1874, dans les archives de Cividale, dix feuilles de parchemin contenant les comptes de voyages exécutés par Wolfger en 1203 et 1204. Dans ces comptes figure deux fois le nom du célèbre poète Walther de la Vogelweide, en vain cherché jusque-là dans des documents authentiques. La découverte fit du bruit, et décida M. Zingerle à publier les comptes entièrement. Ils le méritent à tous égards. Outre ce qu'ils contiennent de notices purement historiques, « ils sont précieux pour l'historien de la société. Ils nous introduisent directement dans la vie d'alors, ils nous font connaître la manière de vivre, les routes, les étapes, les prix des aliments, des ustensiles, des vêtements, du service, les monnaies, le change, etc. » Leur intérêt le plus général consiste dans les rapports du prélat avec des jongleurs, des ménestrels, des musiciens. Wolfger menait la vie d'un grand seigneur, et il est curieux de voir quelle place tenaient dans une telle vie des amusements qui n'étaient pas tous d'un ordre aussi relevé que ceux que pouvait procurer Walther de la Vogelweide. Le grand *minnesinger* lui-même paraît d'ailleurs ici sur le même pied que ses émules inconnus ; il reçut de l'évêque cinq sous pour s'acheter un « peliçon. » Nous croyons faire plaisir à nos lecteurs en copiant ici toutes les mentions du même genre qui se trouvent dans les comptes de Wolfger ; elles sont intéressantes pour l'histoire des mœurs artistiques et seigneuriales du moyen âge tout entier, et elles risqueraient fort, dans ce petit livre allemand, d'échapper aux lecteurs français. — Les divers feuillets se répètent avec des variantes. Nous donnons entre crochets les mots qu'un des textes ajoute à l'autre.

P. 3, 12. Apud Znoim... joculatori cuidam .xii. den.

P. 9, 14. Apud Niwenburch.... Walthero [cantori] de Vogelweide pro pellicio .v. sol. longos.

P. 15. Apud Wichardeslage calvo istrioni .xxx. den.

P. 21. Apud Curiam..... tribus joculatoribus. .xxiiii. den.

P. 25. Inter diversas *(sic)* istriones distribuebantur aput Paduam .xxxii. sol. Venet.

P. 25. Aput Ferrariam in palmis *(le dimanche des Rameaux)* cuidam vetulo joculatori in rufa tunica .v. sol. mezanorum. Cuidam alii vociferatori .v. sol. mezanorum. Cuidam cantatrici .v. sol. mezanorum.

P. 25. Aput Bononiam..... Flordamor joculatori tal. bon.
P. 26. In Pascha aput Florentiam cuidam Ebberardinorum episcopo et cuidam alii mimo dim. tal. veron.
P. 26. Aput Senas cuidam cantatrici et duobus joculatoribus .VII. sol. et .VI. den.
P. 26. Aput Radechuf..... cuidam joculatori .V. sol. sen.
P. 26. Aput Sutrium puellis cantantibus .II. sol. veron.
P. 26. (Aput Romam) cuidam vetulo discantori et filiis ejus tal.
P. 27, 40. (Aput Romam) in dominica Cantate [dis]cantoribus [Domini] pape [dim.] tal. Illi [Francigene] cum giga et socio suo dim. tal. (*var.* .x. sol.)
P. 27, 42. Giliot[th]o mimo .V. sol. sen. aput Aquam Pendentem. Cuidam alii mimo .II. sol. sen.
P. 28, 46. Aput Bononiam.... quatuor joculatoribus .II. tal. bon.
P. 29, 47. (Aput Bononiam) cuidam Lombardo istrioni dim. tal. mezanorum (*var.* .x. sol.).
P. 29, 48. Aput Veronam..... joculatori cum cultellis tal. veron. [Cuidam] alii mimo .V. sol. veron.
P. 30. (Aput Veronam) puellis cantantibus .V. sol. veron... duobus istrionibus dim. tal. veron.
P. 30. Aput Bozam cuidam joculatrici dim. tal. veron.
P. 30. Aput Gozzensaz cuidam domine pro libello tal. veron.
P. 31. Aput Thiglingen joculatoribus .XXX. den. schongowere.
P. 31. Aput Augustam..... joculatricibus .IIII. sol. Cuidam gigario .II. sol. Cuidam alii istrioni sol.
P. 31. Aput Sanctam Crucem cuidam joculatori sol.
P. 46. (Aput Bononiam) pro trufis .VIII. den. bon.

Ces passages donneraient lieu à de nombreuses remarques. Notons seulement comme bien intéressante la présence d'un jongleur français, jouant de la gigue ou vielle et accompagné d'un second, à Rome en 1203. Ce Flordamor que nous rencontrons à Bologne, et qui porte un si joli nom de gaie science, était sans doute aussi un Français ou un Provençal. Tous ces chanteurs et chanteuses que Wolfger écoutait en Italie, que lui chantaient-ils? Apparemment de l'italien. En Allemagne aussi, nous voyons jongleurs et jongleresses. Signalons à Vérone ce jongleur « aux couteaux ». Nous avons rangé ici les huit deniers donnés « pro trufis ». Il ne faudrait pas entendre des « truffes ». M. Zingerle, dans son glossaire, qui a le tort grave de ne pas renvoyer aux passages cités, traduit par « nugae, Kleinigkeit, unbedeutende Sache. » Nous ne connaissons pas ce sens. *Trufa* en latin du moyen âge, comme *trufe* en ancien français, signifie « une farce, un conte à rire »; on en récitait souvent devant les grands, notamment à table, et ils récompensaient les *trufares* comme les *joculatores* et les *cantatores*. On voit que les moralistes étaient autorisés à reprocher aux prélats de jeter à tous ces gens-là les deniers de l'Eglise. Wolfger cependant n'est pas d'une prodigalité remarquable; les dons aux gens qui l'amusent sont modérés, et à côté on trouve toujours la mention d'aumônes. Plusieurs de ces aumônes s'adressent à des personnages qualifiés de *vagus, clericus vagus, apostata, lodderpaff* (p. 28); beaucoup d'entre eux étaient d'autres espèces de *trufatores* : c'est à eux que nous devons la riche et curieuse poésie latine rhythmique qu'on appelle *Goliardique*. L'*episcopus Ebberardino-*

rum, qui officiait à Pâques à Florence, devait être aussi une espèce de *primas vagorum*; on aimerait à savoir ce qu'étaient ces *Ebberardini* florentins.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. Molinier.

Dans l'article que M. Reinach a récemment consacré à mon édition des *Pensées* de Pascal, à côté d'éloges, dont je lui suis fort reconnaissant, je trouve un certain nombre de critiques, dont quelques-unes me paraissent mériter une courte réponse. Je serai aussi bref que possible, car je sais qu'il est inutile d'occuper les lecteurs de la *Revue critique* de questions personnelles.

M. R. reconnaît que le texte que j'ai donné des *Pensées* est amélioré dans un grand nombre de passages; mais il critique l'orthographe que j'ai adoptée, mon système de ponctuation et d'accentuation, et l'ordre que j'ai suivi dans le classement des fragments. Pour l'orthographe, qui n'est, à vrai dire, qu'un détail, je crois que l'opinion de M. R. ne sera pas partagée par tous les lecteurs de la *Revue*; j'ai édité le ms. de Pascal comme j'aurais fait d'un texte du moyen âge (1); l'orthographe de l'auteur est assez régulière, au moins pour son temps, et ne présente aucune bizarrerie de nature à dérouter (2) le lecteur instruit. S'il s'agissait d'une édition destinée aux écoliers, la reproduction littérale du ms. deviendrait une faute; mais ce n'est pas le cas de mon édition. — Pour l'accentuation, j'ai suivi également le système le plus généralement employé dans les éditions d'anciens auteurs français, accentuation qui se rapproche beaucoup de celle des bonnes éditions du XVIIe siècle. — Enfin, le ms. ne donnant la ponctuation que d'une façon très irrégulière, j'ai dû y suppléer; si j'ai fait les périodes plus longues que dans les éditions qui avaient précédé la mienne, ce n'a pas été par *idée préconçue*, mais pour me rapprocher le plus possible de la ponctuation des éditions originales des *Provinciales*; dans celle-ci, en effet, les parties d'expositions de doctrine se composent de phrases très longues, avec quelques virgules; les points sont assez rares. Faire du style de Pascal un style saccadé, à

---

(1) C'est précisément de quoi j'ai cru pouvoir blâmer M. Molinier. Quand on édite un texte du moyen âge, l'orthographe du manuscrit original peut avoir quelque intérêt pour les études de grammaire ou de phonétique : il n'en est plus de même s'il s'agit d'un texte du XVIIe siècle.

(2) Il ne suffit point de n'être pas *dérouté*. Le lecteur est choqué de tout ce qui dérange inutilement ses habitudes.

petites périodes, me semble inadmissible ; au milieu du XVII[e] siècle, on n'écrivait pas ainsi (1).

M. R. estime que j'aurais pu m'en tenir au classement des anciennes éditions, notamment à celui de l'édition Bossut, conservé dans ses lignes principales par M. Havet. Je serais, en effet, assez disposé, aujourd'hui, à revenir sur ce point aux anciens errements, mais pour d'autres raisons que celle que mon critique invoque. Il croit que l'ordre indiqué par la célèbre préface d'Etienne Périer n'a pas été suivi d'une manière constante par Pascal ; je crois tout le contraire, et ce sont les titres indiqués par l'auteur, dans son ms., les *Fragments*, dont, à l'exemple de M. Faugère, j'ai fait un chapitre particulier, intitulé *Ordre*, qui me le font croire. Seulement, l'ouvrage que Pascal voulait faire est à peine ébauché, et, si l'on peut retrouver les titres des chapitres, le classement des fragments qu'il y faut faire rentrer, prête trop à l'arbitraire (2) ; aussi, au cas, fort improbable, où je reprendrais mon travail, abandonnerais-je sans doute mon système de classement.

Ce n'est pas que je sois disposé à voir, dans les *Pensées*, comme l'auteur anonyme que M. R. cite à la fin de son article, le *Journal intime de la vie religieuse de Pascal*, ou que j'adopte le mode de classification historique proposée par lui. Deux seulement des *Pensées* peuvent être datées, à ma connaissance : celle qui est relative à Cromwell, et une autre écrite au revers d'un fragment de lettre de M[me] Périer. Quelques autres, mais des moins importantes, ayant trait aux miracles et aux Jésuites, pourraient peut-être être rapportées à une année, plutôt qu'à une autre, et encore... En outre, il serait difficile de refaire avec ces fragments de paraphrases de Montaigne, d'extraits du *Pugio fidei*, de développements oratoires, de mots de toute espèce, le journal intime de la pensée de Pascal ; dans la plupart de ces fragments, le style seul appartient à notre auteur. Je crains fort que cette opinion n'étonne un peu M. R., mais j'ai lu les *Pensées* sept ou huit fois, d'un bout à l'autre, et je me crois le droit d'exprimer mon avis. Mon critique jugera peut-être que sur ce point je suis *suffisamment préparé* (3).

M. R. me reproche d'avoir donné comme nouvelle mon explication

---

(1) Pascal, le Pascal des *Pensées* surtout, est un écrivain tout à fait original ; son style n'est pas celui de ses amis de Port-Royal, et les *Provinciales*, M. M. le sait, diffèrent complètement des *Pensées* par leur caractère et les circonstances de leur composition. Les ratures du ms. prouvent, en beaucoup d'endroits, que Pascal recherche la concision : mais je n'ai jamais dit que son style fût *saccadé*.

(2) C'est tout à fait mon avis, et je crois l'avoir dit clairement.

(3) Je n'ai pas à défendre contre M. M. les idées de Σ. P. que je n'ai ni approuvées, ni blâmées, mais seulement rappelées. Quant à défendre contre lui l'originalité du génie de Pascal, c'est une tâche dont je ne puis m'acquitter en quelques lignes. Il est vrai que les idées de Montaigne ont passé dans les *Pensées ;* mais, quand même son style y aurait passé en même temps, Pascal avait de quoi y ajouter ce qui manquait à Montaigne, et ce dont il est possible de se mal rendre compte, même en relisant sept ou huit fois les *Pensées*.

des *Pensées* (1). Mais où a-t-il vu que je la donne pour nouvelle? Qu'il relise les pages XLVI et XLVII de ma préface, et il reconnaîtra qu'il s'est absolument trompé. Je n'ai pas, en effet, connu le travail de Prévost-Paradol, mais ce m'est un grand honneur de me trouver, sans le vouloir, d'accord avec lui, et ce seul fait prouve que j'ai assez bien compris la pensée intime de Pascal. Enfin, je ferai observer à M. R. : 1° que du temps où je lisais les manuels, lesdits manuels ne donnaient pas l'explication de Prévost-Paradol, et pour cause (2); 2° que l'explication contraire est encore aujourd'hui celle qui est le plus généralement adoptée, et que, par suite, j'étais fondé à exposer, comme je l'ai fait, des résultats, auxquels, je le répète, j'étais arrivé par moi-même.

Mon critique trouve encore que mon *commentaire* témoigne d'une préparation insuffisante. Je n'ai pas entendu faire un commentaire philosophique des *Pensées*; après le travail de M. Havet, l'outrecuidance eût été trop forte; si, dans quelque notes, j'ai exprimé quelquefois des idées que d'autres partagent avec moi, je le regrette aujourd'hui, car les arguments théologiques et beaucoup des arguments philosophiques de Pascal sont de ceux qu'il est puéril de réfuter (3). Enfin, je ne comprends pas en quoi ma préférence pour les *Essais* de Montaigne me rend incapable de comprendre ou d'annoter Pascal; c'est affaire de goût littéraire (4).

Un dernier mot. M. R. se fait, j'ignore pourquoi, le défenseur officieux de l'édition de M. Faugère. Je crains qu'il ne la connaisse assez mal. Je l'ai longtemps pratiquée, et je crois avoir été parfaitement équitable envers son auteur. J'ai rendu justice à M. Havet, dont le travail m'avait tant servi, et je pouvais me montrer sévère pour M. Faugère, dont l'édition m'avait été beaucoup moins utile que ne le croit M. Reinach (5).

Je termine ici ma réponse; j'espère que l'intérêt, qu'exciteront toujours la personne et les œuvres de Pascal, en fera oublier la longueur.

A. MOLINIER.

(1) Puisque M. M. ignorait l'essai de Paradol, il croyait son explication nouvelle; je ne vois pas pourquoi il se défend de l'avoir donnée comme telle.

(2) Il y a là quelque malentendu. Le reproche que j'ai fait à M. M. est simplement d'avoir ignoré, en écrivant sa préface, une explication des *Pensées* si répandue dans l'enseignement que des manuels l'avaient déjà accueillie. M. M. ne connaît, j'en étais sûr d'avance, ni ces manuels-là ni les autres : ce n'est pas à de telles sources que M. M., même écolier, a dû demander sa science, et j'aurais plutôt à l'en féliciter.

(3) En d'autres termes, M. M. regrette d'avoir dépensé sa logique contre un adversaire indigne de lui. Je ne suivrai pas M. M. sur ce terrain, car nous ne pourrions nous entendre : il est un éditeur, je ne suis qu'un dévot de Pascal.

(4) Comprendre Pascal n'est pas une *affaire de goût littéraire*. On aime Pascal ou on ne l'aime pas : et je crois qu'il faut l'aimer pour le comprendre.

(5) Je n'avais, en effet, aucune raison *personnelle* pour prendre la défense de M. Faugère, que je n'ai pas l'honneur de connaître; mais j'avais le devoir de faire remarquer à M. M. qu'il était très-peu équitable envers son prédécesseur. On ne

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 1er août 1879.

M. le baron De Witte termine la lecture de son mémoire sur le mythe de Mélampos et des Prœtides. Il donne dans ce mémoire la description d'un petit camée de travail grec où est représentée l'*expiation* des filles de Proetos, frappées de folie pour avoir méprisé les mystères de Bacchus, ou, selon une autre tradition, pour avoir offensé Junon et Vénus. On voit sur ce camée le devin Mélampos, tenant d'une main le rameau lustral, de l'autre la victime expiatoire, un jeune porc, dont il répand le sang sur les jeunes filles. Derrière celles-ci, on voit un jeune ministre, apportant l'eau lustrale, et la nymphe de la source de Clitor en Arcadie. Toutes ces figures sont représentées dans un espace de 16 millimètres sur 15. Le camée en question est un vase peint conservé au musée de Naples sont les seuls monuments jusqu'ici connus sur lesquels soit figurée l'expiation des Prœtides.

M. Barbier de Meynard donne lecture d'un travail de M. Reinhold Dezeimeris, extrait d'un ouvrage en préparation intitulé : *Remarques nouvelles sur divers auteurs*. Le fragment lu par M. Barbier de Meynard contient des corrections proposées pour plusieurs passages d'Ausone :

1° *Parentalia*, III : Ausone nomme, après deux autres, son oncle maternel Arborius :

Dicere sed rea fit tertius Arborius;

M. Dezeimeris propose de lire :

Dicier at renuit tertius Arborius.

Il y a là une allusion à un mot attribué à Alexandre, qui se serait offensé d'être nommé le troisième après Diogène et Ajax. Des allusions à ce même mot se trouvent encore dans d'autres passages d'Ausone.

2° *Parentalia*, IV, 26 : Ausone dit de son grand-père maternel ·

Saucius atque uno lumine cassus eras;

Du moins telle est la leçon ordinairement adoptée : ms. *Saucius oclerio*. M. Dezeimeris dit qu'*uno lumine* ne fait pas de sens, attendu que

---

contestera pas que l'éditeur de 1844 ait fait faire au texte un immense progrès, en dépit de difficultés très grandes que personne ne peut mieux apprécier que M. Molinier. Son vrai tort, peut-être, aux yeux de ses successeurs, est de ne leur avoir laissé qu'à glaner après lui.

En somme, malgré les observations de M. M., je crois pouvoir maintenir absolument les termes de ma critique, qui me dispenserait, je crois, de lui exprimer à nouveau le très grand cas que je fais de son travail.

Salomon REINACH.

dans l'expression *lumine cassus* le mot *lumen* signifie toujours *la vie*, et non *un œil*. Il corrige :

Saucius inde tuo lumine cassus eras.

3° 2e idylle, avant-dernier distique : Ausone dit que son père vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans sans infirmités :

Nonaginta annos baculo sine, corpore toto,
Exegi, cunctis integer officiis.

M. Dezeimeris trouve que *corpore toto* fait pléonasme avec *cunctis integer officiis*, et propose de lire *corpore recto* : cf. Juvénal, III, 26, *recta senectus*.

M. Delaunay lit, au nom de M. Th. H. Martin, le commencement d'un mémoire intitulé : *Hypothèses astronomiques d'Eudoxe, de Callippe, d'Aristote et de leur école*.

M. Paul Viollet commence la lecture d'une étude sur *le caractère des coutumes de Touraine-Anjou et d'Orléans au* XIIIe *siècle*, et sur *les éléments germaniques, romains et canoniques* qui ont contribué à la formation de ces coutumes. Dans le paragraphe lu aujourd'hui par M. Viollet, l'auteur examine ces coutumes seulement au point de vue de la forme, et particulièrement du style de la rédaction. Il y a à cet égard une différence marquée entre la coutume de Touraine-Anjou et celle d'Orléans. La rédaction de la première est précisément incorrecte, et surtout d'une naïveté primitive; l'auteur, impuissant à jamais formuler une abstraction, à donner des règles générales, ne sait qu'imaginer des espèces et donner la solution dans chaque cas. Le rédacteur de la coutume d'Orléans, esprit évidemment plus savant et plus cultivé, conçoit les règles de droit sous forme de principes généraux, et les formule souvent dans des brocards concis et imagés, semblables à ceux que le droit coutumier nous a depuis laissés en si grand nombre, et dont plusieurs sont bien connus, — comme : « Donner et retenir ne vaut »; « Le mort saisit le vif »; etc.

Ouvrages déposés : — Geskel SALOMAN, La statue de Milo dite : Venus Victrix. Conférence tenue à l'Académie des beaux-arts à Stockholm. Première partie (Stockh. 1878, in-4°); — RAJENDRALALA MITRA, Buddha Gayá, the hermitage of Sâkya-Muni. Published under orders of the government of Bengal (Calcutta, 1878, in-4°).

Présentés de la part de l'auteur, par M. Dulaurier : — L'abbé P. FAVRE, Dictionnaire malais-français (Vienne, imprimerie impériale et royale, 1875, 2 vol.); — ID., Grammaire de la langue malaise (*Ibid.*, 1876).

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 16 Août — 1879

Sommaire : 150. Bargès, Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celtoligurie. — 151. Haug, Essais sur la langue sacrée, la littérature et la religion des Parsis, p. p. West. — 152. Giraud, Recueil descriptif et raisonné des principaux objets d'art de l'exposition rétrospective de Lyon. — 153. Guillouard, Recherches sur les Colliberts. — Variétés : Pontaticum. — Académie des Inscriptions. — Communication de M Guyard.

150. — J.-J. L. Bargès. **Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celtoligurie.** Paris, E. Leroux. 1878, in-8° de 168 p. 8 pl. [1] — Prix : 7 fr. 50.

I

L'histoire des origines gauloises s'est quelque peu éclaircie depuis le livre d'Amédée Thierry, mais l'attention et les recherches ont été dirigées exclusivement sur les migrations de l'Orient continental. Il appartenait à M. l'abbé Bargès de recueillir tout ce que les monuments littéraires et figurés pouvaient fournir de matériaux pour composer un tableau des colonies phéniciennes établies sur le littoral celtique. Est-ce à dire qu'il ait tracé ce tableau ? Son opuscule, comme il le qualifie lui-même, est plutôt une simple « esquisse », mais, tout en faisant des réserves sur le caractère souvent hypothétique de ses conclusions, nous nous estimerions heureux de voir entrer dans le domaine de l'enseignement historique en France, les notions et les rapprochements qui remplissent les *Recherches archéologiques*. Nous allons passer en revue les divers points traités. La méthode professée par l'auteur est irréprochable ; il nous avertit que ses preuves et ses observations reposeront sur l'étude des textes anciens, sur l'examen des monuments attribués aux Phéniciens, sur les données enfin de la philologie et des langues orientales.

1. Voici le détail des monuments figurés sur planche, avec l'indication de la provenance :

1. Autel de Baal, encastré autrefois dans l'un des murs du fort de N. D. de la Garde. — 2. Autel phénicien servant anciennement de fonts baptismaux dans l'église de Saint-Laurent, à Marseille. — 3. Pierre gravée [trouvée à Carthage?] représentant la déesse Taneith assise sur un lion. — 4. Stèle consacrée au dieu Baal-Hammon, trouvée à Marseille en 1845. — 5. St. phénicienne représentant le dieu Baal-Hammon, trouvée à Marseille en 1863. — 6. St. carthaginoise, avec inscription, représentant le même dieu. — 7. St. phénic. représentant Taneith, trouvée à Marseille en 1863. — Autre st. phénic. représentant la même déesse tenant un animal dans la main (même provenance).

Le travail est présenté comme comprenant deux parties distinctes, l'une proprement géographique, l'autre historique et commerciale. Il n'est pas inutile d'observer que, d'après la date inscrite au bas de l'Introduction, M. B. n'a pu profiter des plus récentes publications de MM. d'Arbois de Jubainville, Deloche, Lagneau et Girard de Rialle [1].

L'auteur adopte l'explication étymologique du mot *Ligures* par les mots celtiques *Ili*, flot, marée, mer, et *gwyr*, hommes. De *Iligwyr*, les Grecs auraient fait λίγυες, pour λίγυρες, tandis que les Romains ont conservé l'*r*, *ligures*.

Après avoir passé, sans s'y arrêter, à Illiberis, dont l'importance fut réduite à néant par la fondation de Narbonne, M. B. entame une discussion sur l'étymologie de Ruscino (Castel-Roussillon), qui put recevoir son nom de la ville homonyme située près de Carthage, mais qui le dut peut-être à sa position de « capitale du golfe » (*rosch*, capitale, et *cino*, golfe). L'auteur rappelle que le composant *rusch*, (prononciation phénicienne de *rosch*), entre dans « une foule » de noms de villes phéniciennes. Mais peut-être plus d'un orientaliste objectera-t-il que ce mot, dans les noms de lieu, a surtout la signification de *cap*, comme en arabe *ras* [2] et que *cino* (à prononcer kino), s'il peut être regardé comme une transcription de *khino*, ne doit jamais avoir été employé dans le sens de golfe.

Plus loin nous rencontrons Narbonne qui devrait d'être devenue la métropole de la Gaule méridionale à son antique prospérité comme ville phénicienne. Il est intéressant de retrouver dans Hérodote (VII, 165) la trace d'un contingent d'Hélisices ou Narbonnais levé par les Carthaginois d'Annibal, fils d'Hannon, pour être envoyés au secours d'un tyran d'Himère en Sicile.

Le chapitre sur Heraclea, la Crau, Nemausus renferme, contre la témérité des étymologistes, une sortie assez vive dont nous avons tous à faire notre profit, sans excepter le savant ecclésiastique. On ne saurait trop méditer cette réflexion de du Cange : « Satis norunt quotquot sunt eruditi quam periculosæ sint in verborum etymis investigandis conjecturæ et quam fallaciter plerumque suis conjectoribus adblandiantur [3]. Cette admonition est surtout applicable aux étymologies empruntées aux langues perdues comme la celtique et la phénicienne. Que penser de *Caccabaria* expliqué par *karkaph*, crâne, et *aria*, lion, tandis que *Caccab*, « un des anciens noms de Carthage,» a très-bien pu être importé en Celto-ligurie avec les marchandises puniques, et cela, que l'on attribue ou non à cette dénomination le sens de « tête de cheval » que lui prêtent Etienne de Byzance et Eustathe? Notez qu'à deux reprises, M. B. nous montre Heraclea Caccabaria située « à la pointe de Cavalaire ». Le rai-

1. La partie plus particulièrement archéologique de son livre a été communiquée au congrès international des orientalistes tenu à Marseille en octobre 1876.

2. Cp. Schroeder, Die phœnizische Sprache, p. 133.

3. Préface du glossaire latin, § 73. Cp. Varron, *de lingua latina*, l. VI.

sonnement de l'auteur est souvent celui-ci : telle localité porte un nom dont les éléments constitutifs ou la forme intégrale se retrouvent dans le vocabulaire sémitique ; donc ç'a été un comptoir phénicien. C'est là un échafaudage de conjectures qui ne peut guère conduire à un résultat scientifique. Heureusement que M. B. marche parfois sur un terrain plus solide. Le chapitre IX consacré aux *Beritini* est marqué au coin d'une saine critique. Plus loin, dans le nom de Portus Herculis Monœci, le mot *monœcus*, d'après notre auteur, ne viendrait pas du grec Μόνοικος, mais d'un mot hébreu ou phénicien dérivé de la racine *nouhh*, être en repos, d'où un participe *menihh, quiescere faciens,* vu que « les navigateurs trouvaient dans ce port le repos, la sécurité », etc. Un rapprochement au moins ingénieux vient appuyer cette explication.

M. B. termine son *ora maritima* par le Portus Herculis, entre Monaco et Vintimille. Puis il revient sur ses pas, s'arrête à Marseille et reconstitue l'histoire de sa colonisation par les Phéniciens deux ou trois siècles avant l'arrivée des émigrants de Phocée. Il y a là des chapitres intéressants sur les relations commerciales des Phéniciens et des Carthaginois avec les populations celto-liguriennes dans les temps les plus reculés. Une citation assez hasardée, et pour le moins inutile, du prophète Ezéchiel prédisant la ruine de la puissance phénicienne, termine cet historique, auquel nous a solidement préparés d'ailleurs une dissertation sur les monuments épigraphiques d'origine sémitique trouvés à Marseille à la fin de l'autre siècle, en 1845 et en 1863. M. Bargès avait déjà publié sur quelques-unes de ces inscriptions deux mémoires dont les conclusions ne sont pas modifiées dans celui-ci [1].

C. E. R.

---

151. — **Essays on the sacred language, writings, and religion of the Parsis,** by Martin Haug, second edition, edited by E. West. London, Trübner and Co. 1878.

Cette seconde édition des *Essais* de Haug *sur la langue sacrée, la littérature et la religion des Parsis*, diffère considérablement de la première et par les additions et par les suppressions : elle a gagné aux unes et aux autres.

Doué de qualités scientifiques du premier ordre, il manquait à Haug le sang-froid intellectuel : fécond en combinaisons, en rapprochements souvent heureux, mais ne sachant en apprécier lui-même la valeur définitive ; travailleur infatigable, d'une érudition très étendue et toujours en progrès, mais ne la dominant pas et toujours prêt à tout expliquer par les dernières acquisitions de son érudition : faisant du zend un dialecte sanscrit et de l'Avesta un feuillet détaché des Védas,

---

1. Temple de Baal à Marseille; grande inscription phénicienne expliquée, 1846, in-8. E. Leroux. — Inscription phénicienne de Marseille, etc. 1868, gr. in-4. E. Leroux.

quand il étudiait les Védas; ramenant tout à la tradition, quand il eut fait connaissance avec les prêtres Parsis. Dans de telles circonstances, il semblerait qu'il dût rester peu de chose de son œuvre scientifique : il n'en est rien, et il y a une branche de la science qu'il a renouvelée et où il garde une supériorité incontestable, l'étude du pehlvi. Le premier il songea à éclairer le pehlvi des manuscrits par le pehlvi des inscriptions, et par là il fixa la lecture des éléments les plus essentiels de la langue, et si l'on songe à l'immense importance des documents pehlvis pour la connaissance de l'histoire de l'Iran et pour l'intelligence de l'Avesta, on pardonnera aisément à Haug les quelques échappées de fantaisie qu'il a laissées ici comme ailleurs, par exemple, sa théorie de l'origine assyrienne du pehlvi, et on lui donnera place, dans une histoire définitive de la science, parmi ceux dont l'œuvre, non seulement laisse un progrès réalisé, mais en provoque de nouveaux après elle.

La première édition des Essais est antérieure aux véritables découvertes de Haug : ce livre était formé de quatre conférences faites devant les Parsis de Bombay et où Haug exposait ses théories personnelles sur l'origine et la formation de la religion de Zoroastre et jugeait avec une rare sévérité les travaux de ses devanciers. Il avait l'intention de publier une nouvelle édition des Essais : une mort prématurée l'a prévenu. Son vœu a été rempli par M. West, le représentant le plus autorisé à l'heure présente des études pehlvies, qui, par la précision, la netteté et le calme tout britannique de sa méthode, offre un contraste frappant avec la manière de Haug, dont il a été le collaborateur et l'ami, et pour lequel il a toujours marqué l'estime la plus sincère et la plus profonde.

Le premier Essai contient l'histoire des études zendes. Les personnalités qui rendaient si pénible la lecture de l'original ont disparu de la seconde édition : une certaine froideur devant certains noms, çà et là quelques expressions légèrement dédaigneuses, sont tout ce qui reste des tempêtes d'autrefois. L'éditeur a poursuivi l'étude des travaux européens jusqu'à l'époque où il écrivait (1878) et il a ajouté un chapitre riche en détails inédits et intéressants sur les études zoroastriennes chez les Parsis (p. 54-63); il les suit des origines à nos jours et nous fait assister aux renaissances successives de l'érudition parsie, avec Nériosengh et les traductions sanscrites du XIVe siècle, avec Jamasp le Wilayati au siècle dernier, et de nos jours avec la jeune école de Bombay [1].

Le second Essai porte sur les langues des livres parsis, Zend, Pehlvi,

1. Nous signalons ici quelques inexactitudes et quelques points douteux : Tychsen (p. 24), loin de s'être joint à Meiners pour attaquer l'authenticité de l'*Avesta*, en a été, au contraire, un des défenseurs les plus convaincus et les plus intelligents (Fateor me lectis ipsis libris, ad quos tam sine studio accesseram, ut potius recentioris aevi vestigia attente quaererem, expensis praeterea adversariorum argumentis, non potuisse non eorum antiquitatem agnoscere. Sunt enim in his libris, qui zendico sermone scripti sunt, manifesta remotae antiquitatis vestigia, nihil quod non

Parsi. L'éditeur a supprimé l'esquisse de grammaire zende qui se trouvait dans l'édition originale, et a ajouté un long chapitre destiné à faire connaître ce qui reste de la littérature pehlvie (pp. 93-115), et qui est une des additions les plus précieuses de la nouvelle édition. La lecture de ce chapitre sera une révélation pour beaucoup. L'on ne se doute pas, en général, de l'étendue et de l'importance de cette littérature, et l'on se croit quitte avec elle quand on a cité la traduction de l'Avesta et le Bundehesh. C'est Haug surtout qui en a fait ressortir toute la valeur, et, par une étrangeté de sa carrière, c'est lui qui se trouve, en somme, avoir le mieux mérité de cette littérature à laquelle, dans la première partie de sa carrière, il contestait toute valeur et toute autorité. M. W. portant, dans la voie ouverte par Haug, des qualités qui manquaient à l'initiateur, continue son œuvre avec une précision qui ne laisse point prise à la critique, et avec une connaissance des faits acquise sur place et que nul autre Européen ne peut posséder au même degré. Il était seul en état de dresser le catalogue raisonné de la littérature pehlvie, et ces quelques pages sont le service le plus important rendu à la connaissance du pehlvi depuis l'*Essay on the Pahlavy language*. Il fait connaître le contenu et l'étendue d'une foule de traités, quelques-uns de haute importance, et dont certains n'étaient pas même connus de nom en Europe [1]. Nous signalons ceux

---

isti hominum aetati conveniat, aut quod ab homine in ista mundi infantia philosophante sit alienum... Comment. Societ. Reg. Scient. Gottingensis, XI, 112, et XII, 3). — Le *rab-mag* de Jérémie n'est point le chef des Mages (p. 4), il n'y avait point alors de mages à Babylone, c'est « le chef de la flotte. » (Halévy.) — *Hara* n'est point le sémitique *har* (5, n. 1); si *hara berezaiti* est le nom d'une montagne, rien ne prouve que *hara* signifie « une montagne », et l'expression synonyme *haraiti bareza* prouve, au contraire, l'indépendance de *hara* et de *har* et pour le sens et pour la forme. — P. 28, on lit avec étonnement que Burnouf, en tout ce qui touche l'origine et le développement de la religion de Zoroastre, n'en savait guère plus qu'Anquetil : en fait, bien que Burnouf ait peu écrit sur ce sujet, on sent, à chaque page, qu'il voyait bien au delà de la parenté des mots, et qu'il comprenait celle des choses aussi profondément et avec plus de netteté que ne l'ont fait ses successeurs; relire ses études sur Haoma, ses découvertes sur Yama-Yima, Trita-Thraëtaona-Feridun : Burnouf a créé la mythologie de l'*Avesta* comme il en a créé la philologie. — P. 55 : si Nériosengh est réellement le premier qui ait écrit des traductions sanscrites, il doit remonter au moins à la fin du XIVe siècle, le plus ancien colophon de traduction sanscrite publié jusqu'ici étant de 1410 (colophon de la traduction sanscrite de l'Ardâ Vîrâf; Ardâ Vîrâf, éd. Haug, p. 10). On aurait désiré quelques détails sur les traductions guzeraties, dont l'usage remonte assez haut : celles des Nyayish, Nîrang, etc., ont été faites, sur les traductions de Nériosengh et d'Ormuzdiar, par le destour Astin Kaka, il y a trois siècles (Anquetil, *Avesta*, I, II, p. XXII). Est-ce de la même source que vient la traduction en vieux guzerati de l'Ardâ Vîrâf cité par Haug, p. XI ? — Pourquoi, p. 52, cette comparaison désobligeante et toute gratuite entre les écrivains *français* et les écrivains orientaux, à propos d'une traduction de l'Avesta écrite en la langue du pays belge : respectons l'indépendance des dialectes!

1. On n'avait que la liste très-incomplète de titres en tête de la grammaire pehlvie de Peshôtun.

dont la publication serait le plus utile : le *Nirangistan*, traité de liturgie, contenant de nombreuses citations de textes zends perdus [1] ; le *Shikan Gumani*, curieux ouvrage de polémique et de théologie qui semble appartenir au groupe de l'*Ulemai Islam*, du *Dâdâr i Dâdukht*, de l'*Abalish* ; le *Dâdistâni dînîk*, ouvrage de casuistique dont les décisions sont souvent contraires aux usages réformés des Parsis modernes qui ont jugé à propos d'en contester l'autorité [2] ; le *Shah Nâmak pehlvi*, recueil de traditions sur les anciens rois de la Perse, dont l'étude jetterait du jour sur les sources de Firdousi (le plus ancien manuscrit n'est postérieur que de deux siècles à Firdousi) ; le *Shâyast lâ Shâyast* ou *Ravaet pehlvi*, qui dérive probablement des mêmes sources que les gloses du Vendîdâd. Nous apprenons avec plaisir que M. W. doit publier la traduction du *Shâyast lâ Shâyast* et du *Dâdistân* dans la collection anglaise des Livres sacrés de l'Orient [3]. Depuis la publication des Essais, une excellente traduction de l'*Ardshîr Nâmak*, malheureusement sans le texte, vient d'être publiée par M. Noeldecke ; le texte parsi de l'Aogemaidê vient d'être publié par M. Geiger, mais l'original pehlvi (Cf. Minochihrji, Dictionnaire pehlvi, p. XXXIX) est encore inédit. Une nouvelle source vient enfin de s'ouvrir par la découverte si inattendue des papyrus pehlvis du Fayoum, qui sont les manuscrits pehlvis les plus anciens connus jusqu'ici, car ils remontent sans doute à l'occupation de l'Egypte par les Sassanides, et qui nous fourniront peut-être des données directes sur des ordres de faits jusqu'ici sans documents, sur la vie civile, domestique, administrative des Zoroastriens sassanides.

Le troisième Essai (119-267) est un résumé de l'*Avesta* avec de nombreuses traductions des Gâthas, des Yashts et du Vendîdâd. Il est difficile de porter sur ces traductions un jugement général, car elles remontent à différentes périodes de la carrière de Haug ; les unes, entre autres celles des Gâthas, appartiennent à sa première méthode : M. West a dû les reproduire telles quelles, mais je ne puis croire qu'il leur donne un assentiment sans réserve. La grande cause d'erreur, c'est que Haug va au-delà

---

1. Haug en a donné quelques extraits dans le *Old Zand, pahlavy glossary*.

2. Cf. A bill to define and amend the law relating to succession, etc. among Parsis. Bombay, 1864, p. 48.

Ce qui augmente l'importance du *Dâdistân*, c'est qu'on en connaît l'âge, et cet âge est relativement ancien. Au moment de la publication des *Essays*, le plus ancien manuscrit connu était un manuscrit de Bombay, daté de 1572 (941 de Yezdegerd) ; j'apprends par une complaisante communication de M. West qu'il a depuis reconnu dans un manuscrit appartenant à Westergaard l'original de celui de Bombay : or il porte la date de 250 de Yezdegerd (881 de notre ère).

3. Le même livre contiendra une traduction du Bundehesh qui pourra compter comme nouvelle édition ; le Bundehesh, tel que nous le possédons, n'est qu'un abrégé d'un ouvrage plus ancien, récemment découvert en Perse, et trois fois plus étendu ; M. West a obtenu copie d'une partie du texte inédit dont il donnera la traduction.

du texte littéral, y cherche *a priori* tantôt un symbolisme à la Creuzer, tantôt des documents historiques dans toute la force du terme [1].

Mais si ces traductions sont un guide trompeur pour le public, le spécialiste devra toujours les consulter, car, au milieu des plus grands écarts, il trouvera des rapprochements auxquels il n'avait pas songé et souvent justes. Les traductions du Vendîdâd sont très supérieures à celles du Yasna : les textes prêtaient moins à ces écarts, malgré la préoccupation que Haug y a portée, celle de retrouver dans le texte même trois couches successives de date différente, un texte primitif ou Avesta, un texte explicatif ou zend [2], et un pâzend ou commentaire au zend. Comment distinguer le zend ou le pazend de l'Avesta? Tout ce qui explique sera zend : mais c'est là un critérium bien peu sûr et c'est faire de l'analyse logique au lieu de la critique historique : tout écrivain s'explique lui-même, se complète, se commente; par exemple, cette note p. 235 : « This verse is found only in the Vendîdâd Sâdah, and is probably an addition made by the Zendist, » risquerait à ce compte de se diviser, sous la critique des érudits de l'avenir, en deux textes d'origine différente, la première phrase

---

1. Ainsi, *Géus urva,* « l'âme du Taureau » tué par Ahriman et qui gémit à Ormazd (Bundehesh) devient l'âme universelle de la Terre, déchirée par le soc de la charrue (p. 148); l'épouse au *corps chéri* (berekhdha kehrpa) désirée par Zoroastre devient la Bactriane; les Gâthas deviennent l'œuvre personnelle de Zoroastre, parce que Zoroastre y est présenté parlant à la première personne; l'*Avesta* se trouve donner des citations textuelles de l'Atharva Veda : par exemple, il est dit dans le Yasht IX que Haoma renversa Kereçâni qui disait : nôit mê apâm athrava aiwistis veredhyê dainhavê carât : « que nul Athrava n'aille désormais porter ses enseignements à travers le pays » : cela devient : « no athrava's repetition of the *apâm aiwishtis* (approach of the waters) shall be tolerated in my empire, to make it prosper, » car *apâm... aiwishtis* est *évidemment* le nom de l'Atharva Véda, qui commence dans *certains* manuscrits par le mantra : Shan no *devîrbhistaya âpo* bharanti vîtaye (p. 182).

2. C'est Haug qui a le mérite d'avoir établi définitivement le sens des mots Avesta et Zend. *Avestâ* est le texte sacré, *Zend* le commentaire, et au lieu de dire Zend Avesta, on doit dire, en réalité, Avesta et Zend. Le mot *zend* originairement ne désigne pas une langue, et, en tout cas, ne devrait désigner que la langue du commentaire, le pehlvi. En fait, il ne désigne même pas le commentaire pehlvi que nous possédons, car ce commentaire cite comme révélés l'Avesta et le Zend, ce qui serait trop de présomption, même pour un commentateur, surtout pour ceux dont il s'agit et qui sont modestes. Haug conclut que le Zend était écrit dans la même langue que l'Avesta, en ce que nous appelons la langue zende, et c'est pourquoi il veut retrouver le Zend dans l'Avesta. Mais, d'une part, une tradition constante veut que Zoroastre ait été obligé d'expliquer le livre révélé qui était en une langue inintelligible pour les hommes, et ce commentaire fut le Zend, de sorte qu'il faut dire ou bien que l'Avesta même est perdu ou bien que le Zend n'était pas écrit dans la même langue. Mais le fait que le Zend est cité comme révélé dans le commentaire, prouve seulement, je crois, l'existence d'un enseignement traditionnel, remontant directement à Ormazd par l'intermédiaire du prophète et de ses disciples; cet enseignement a abouti à la rédaction du commentaire pehlvi et des livres comme le Bundehesh, et a pu rester oral sans cesser d'être sacré.— L'étymologie de Avestâ donnée p. 121 *(â vista)* est artificielle; le mot original a été découvert par M. Oppert dans les inscriptions perses, *âbashtâ* « la loi ».

étant le texte, l'Avesta, écrit par l'auteur, la seconde, une glose, du *ʒend* ajouté par l'éditeur et fondu plus tard avec le texte.

Le quatrième Essai (265-314) décrit la religion de Zoroastre, son origine et son développement. Nous trouvons ici, sous sa forme définitive, la théorie de la révolution religieuse de Zoroastre : le Zoroastrisme serait né d'une réaction contre le Brahmanisme. J'ai essayé ailleurs de montrer que cette théorie, qui a fait grande fortune, ne repose, en dernière analyse, que sur des considérations linguistiques et que le Zoroastrisme et les religions de l'Inde sont deux développements indépendants d'un même fonds commun primitif. Mais si les conclusions historiques de Haug sont douteuses, nombre des rapprochements de détails qu'il a proposés sont ingénieux et resteront, principalement ceux qui portent sur la liturgie comparative, sujet trop négligé jusqu'ici.

Suit un long appendice de 100 pages en petit texte, qui, avec le tableau de la littérature pehlvie, est la partie la plus neuve et la plus précieuse de tout le livre. Il est formé de traductions trouvées dans les papiers de Haug et de notes sur les cérémonies religieuses auxquelles il avait assisté chez les Parsis. Le lecteur comprend, sans qu'il soit besoin d'explication, l'importance de ces notes, le premier témoignage d'un témoin oculaire depuis Anquetil. Les traductions portent sur certaines parties du Vendîdâd (III, 1-23, 34-35; V, XIX, 10-26, 40-49) et sur le commentaire pehlvi du Yasna, XXVIII, XXX, XXXI, et du Vendîdâd, I, XVIII, XIX, XX. Ces traductions du pehlvi sont certainement ce qui a été publié jusqu'à présent de plus irréprochable dans cet ordre et l'on ne saurait recommander de meilleure étude à ceux qui veulent se mettre au courant du style et de la méthode des interprètes parsis [1].

---

1. Voici quelques observations de détails que nous prenons la liberté de soumettre au savant éditeur; elles portent sur le Fargard XVIII, p. 365 : § 7, Kûtînô paraît F. XIV, 7, comme traduction de *vaêdha;* la glose signifie donc : «*urvara* est soit le Barsom, soit le Vaêdha». — § 9. *ashtra mairya* n'est point *the goad and the miscreant*, mais « le *ashtra* pour le compte à rendre » (mar = persan mar, shumâr), c'est-à-dire l'*aspahê ashtra; aigh ghan garʒît* n'est point : *so that he groans*, mais : c'est-à-dire qu'il exerce ses fonctions de *çraoshâvareʒ : garʒîtan* est le terme technique pour la fonction du *çraoshâvareʒ* qui reçoit la confession du péché et donne, en retour, le nombre de coups de fouet mérités (cf. V, 25 et Patet : pîsh *rat* dastûr dînî âwâist garzîdan u im né garzî*t*). — § 15, la note 5 doit passer dans le texte. — § 29. *gatô ʒavaitê = benafshman rapît*, n'est pas « progresses himself », mais «se maudit lui-même »: *rapît = âkroçayati* (Yasna, XI, 1). — § 38, *long-pawed* au lieu de *long-talking :* cf. la glose ad II,9 : «elle atteint toute créature».— § 55, n. 2, le *çraoshô carana* n'est pas un poids, c'est bien le fouet : les péchés sont évalués d'après le nombre des coups de fouet mérités; le péché le plus léger est le *si-çr.*,«le trois-coups de fouet», c'est-àdire celui qui est expié par trois coups de fouet (communication personnelle du destour Jam. Minochihrji, confirmée par les traductions indigènes du Patet ; cf. VIII, 52); comme un coup de *çraoshôcarana* peut se racheter par six dirhems, il suffit d'une multiplication pour estimer la peine corporelle en valeur de poids; ainsi devient possible la pesée des crimes et des bonnes actions dans la balance de Rashn. Les bonnes actions s'évaluent de la même façon; un *karfak si-çraoshôc.* est une

En résumé, les parties anciennes du livre doivent être lues avec prudence; les parties nouvelles ont une valeur scientifique de premier ordre ; il faut dire qu'elles font une bonne moitié de l'ouvrage.

James DARMESTETER.

---

152. — **Recueil descriptif et raisonné des principaux objets d'art ayant figuré à l'exposition rétrospective de Lyon. 1877.** Quatre-vingt-trois planches (héliogravure) hors texte, par J.-B. GIRAUD. Lyon, chez l'auteur; Paris, Champion. 1878, 1 vol. in-folio.— Prix : 200 fr.

Les expositions rétrospectives, dont le succès a toujours été en croissant depuis une quinzaine d'années, ont rendu et rendent tous les jours encore les plus grands services, non-seulement en mettant à la disposition des archéologues une foule de monuments auparavant ignorés, mais encore en provoquant dans le milieu dans lequel elles s'organisent des recherches bien faites pour favoriser les progrès de la science. La province n'a pas tardé à suivre sur ce point l'exemple de la capitale; il y a même des personnes qui prétendent qu'elle l'a devancée dans cette voie. Amiens, Douai, Tours, Nancy, Chartres, Reims, et d'autres villes encore, ont successivement offert à l'admiration publique des collections du plus grand prix. Lyon ne pouvait manquer de s'associer à ce mouvement : si son exposition a été la dernière en date, elle a amplement racheté ce retard par la richesse, l'éclat de ses séries. Les visiteurs se souviendront longtemps encore de ce magnifique ensemble dans lequel toutes les époques et toutes les branches de l'art étaient représentées, depuis les terres cuites de Tanagre jusqu'aux médaillons de David d'Angers. La Renaissance surtout, et il ne pouvait en être autrement à Lyon, y comptait ses productions les plus rares, les plus précieuses.

D'ordinaire, les organisateurs de ces expositions se bornent à publier un catalogue plus ou moins complet. Il est plus rare de voir paraître des ouvrages d'un caractère général, ajoutant à la description des objets expo-

---

bonne action qui rachète trois coups de fouet, = 18 dirhems. — § 60, le dév cité est, non pas *Khûdak*, « disgrace », mais le dév *Uda* cité dans le Bundehesh (XXIX), comme frappant dans le dos le fidèle en prière ou à table de façon à le faire *deráyistan*, rompre le Vaj et commettre le péché du *khorishn diráyishn*. — § 98, *tanáfûhr o bun yahvoûnît* ne signifie point : « C'est le commencement d'un péché tanâfûhr », mais « un péché t. est enraciné en lui », c'est l'opposé de *tanafûhr brâ khafaruntan* « déraciner un péché t. »; le péché commis, faisant partie intégrante du péché, tant qu'il ne l'a pas expié. — § 124, *ît lá kár* signifie, non point « it is nor her business », mais : (qu'elle se livre à un fidèle ou à un infidèle), « *il n'importe* ». C'est une expression qui revient après l'expression d'une alternative (vâ. vâ; cf. V, 11; XVI, 2). — § 127, le texte porte, non pas *atangîh*, freedum from scarcity, mais *-ash tagî* (manuscrit de Londres) : sa force (Aspendiarji : Kovat). — § 136, *kûshît* n'est point *they should search*; il y aurait *kûkhshît*; c'est « il tuera ».

sés des notices sur les écoles auxquelles ils appartiennent, sur l'histoire artistique de la région dans laquelle l'exposition s'est ouverte. Nous n'en devons accueillir qu'avec plus de faveur le splendide volume que M. Giraud, conservateur des musées archéologiques de Lyon, vient de consacrer à l'exposition de 1877. C'est certainement un des meilleurs travaux que la province nous ait envoyés dans ces dernières années sur l'histoire des beaux arts et des industries d'art. Le *Recueil descriptif et raisonné* se recommande à la fois par un texte nourri, savant, et par des reproductions vraiment parfaites. Hâtons-nous d'ajouter que ces dernières ont été exécutées à Paris, et que, d'après les principes qui tendent à prévaloir, M. G. a supprimé l'interprétation, toujours plus ou moins infidèle, des dessinateurs, pour ne recourir qu'à la photogravure. Les planches qui accompagnent son volume sont d'une exactitude en quelque sorte mathématique; elles reproduisent les objets avec une netteté qui ne laisse rien à désirer.

L'ouvrage de M. G. débute par une étude générale, dans laquelle l'auteur passe successivement en revue les renseignements nouveaux que l'exposition a apportés à l'histoire des arts, au point de vue de la peinture, de la tapisserie, de la broderie, de l'orfévrerie, de la céramique, du mobilier, de la typographie, etc. Une synthèse analogue devrait figurer en tête de tous les catalogues, elle ne permet pas seulement au lecteur de s'orienter avec rapidité; elle crée encore une sorte de lien entre les divers monuments appartenant à la même catégorie.

A cette vue d'ensemble succède (pp. 24-28), sous le titre de *Notes pour servir à l'histoire des arts à Lyon, pendant le moyen âge et la Renaissance,* une série de renseignements du plus haut intérêt sur l'histoire de l'orfévrerie lyonnaise du xve-xvie siècle, sur celle de la peinture, de la céramique, de la broderie, de l'imprimerie. Ces documents, principalement tirés des archives de Lyon, nous font connaître un assez grand nombre de noms d'orfévres, en même temps qu'ils nous fournissent des détails sur quelques ouvrages intéressants exécutés à l'époque de la Renaissance. M. G. rappelle, à cette occasion, que c'est à Lyon qu'a été coulée, en 1494, la première médaille française par Loys Lepère et Nicolas de Florence. Nous ferons observer, au sujet de ce dernier nom, que nous sommes aujourd'hui bien renseignés sur ce mystérieux Nicolas de Florence; grâce aux recherches de M. Milanesi, nous savons qu'il s'appelait Niccolò Spinello [1].

La sculpture en bois était particulièrement florissante à Lyon pendant le xve et le xvie siècle. Les huchiers lyonnais se répandaient jusqu'en Italie, témoin ce Petrus Guiglamardi de Lugduno, qui travaillait à Florence en 1519 et dont nous avons publié le testament dans les *Nouvelles archives de l'art français* [2].

1. *Le opere di Giorgio Vasari*, Florence, 1878, t. I, p. 695. Voir aussi Armand, *Les médailleurs italiens*, Paris, 1879, p. 59.

2. 1877, p. 138.

Il semble, et sur ce point le travail de M. G. est muet, qu'il existait également à Lyon, à l'époque de la Renaissance, des manufactures de tapisseries de haute lisse. Nous savons notamment qu'en 1519, le cardinal Hippolyte de Ferrare l'ancien fit venir une *verdure* tissée à Lyon, (fatto in Lione) [1].

Nous espérons que M. G. reprendra quelque jour cette esquisse trop sommaire, qu'il développera ces notes, et qu'il nous donnera une véritable histoire de l'art lyonnais du moyen âge et de la Renaissance. Par la double connaissance qu'il a des monuments figurés et des textes, il est à même, plus que tout autre, de mener à fin une entreprise si intéressante.

Le corps même de ce somptueux in-folio se compose de l'inventaire descriptif et raisonné des objets reproduits sur les planches. M. G. a pris pour modèle le travail de M. Darcel sur la collection Basilewsky : il ne pouvait suivre un meilleur guide. Il ne se borne pas à consacrer à chaque monument une étude approfondie, il passe également en revue, toutes les fois que le sujet l'exige, les monuments similaires et cherche à marquer la place de chacun d'eux dans le développement général de l'art.

Comme on le voit, l'ouvrage de M. Giraud se recommande par des titres nombreux. Il a sa place marquée dans la bibliothèque des amateurs, des curieux et des érudits.

Eug. Müntz.

---

153. — **Recherches sur les colliberts**, par M. Guillouard, président de la Société des antiquaires de Normandie, professeur à la Faculté de droit de Caen. Paris, Thorin, pet. in-8° de 99 p.

L'opuscule de M. Guillouard mérite d'être accueilli avec faveur par les érudits qui s'occupent du droit et des institutions de l'ancienne France, parce qu'il apporte de nouvelles lumières sur la condition d'une classe d'hommes, les colliberts, que personne, jusqu'à ce jour, n'a su bien définir. Du Cange, et plus près de nous, Guérard, MM. Marchegay, Grammaison et Richard, avaient étudié la question d'après le plus ou moins grand nombre de documents qui leur étaient passés sous les yeux; mais, à raison même de l'insuffisance de ces documents, ils étaient arrivés à des résultats peu concluants. M. G. a utilisé les travaux et les découvertes de ses devanciers, et, plus heureux qu'eux, il a trouvé dans le *Domesday book* une source de renseignements complètement négligée avant lui, qui lui ont permis en même temps de contrôler les résultats fournis par les chartes et de comparer, par induction, la condition des colliberts en France à la condition des colliberts en Angleterre, le *Do-*

1. Campori, *L'arazzeria estense*, p. 39.

mesday book ayant été rédigé par des Normands. Voici, d'après ce précieux recueil, à quels résultats M. G. est arrivé. Les colliberts étaient des tenanciers, possédant plus ou moins et payant une redevance plus ou moins forte; ils étaient assimilés aux vilains, aux bordiers, aux « radchenestri, » et aux « bures » ou « buri. » Dans les chartes rédigées en France, M. G. nous montre que les colliberts peuvent être propriétaires du sol, le vendre, l'acheter, le donner ou le transmettre par héritage; par conséquent, ils ne sont pas serfs, mais libres. Si quelquefois il est fait mention dans les chartes de donations de colliberts, il s'agit non point de leurs personnes, mais de leurs redevances. Enfin la liberté des colliberts leur venait de l'affranchissement. Ils étaient d'anciens serfs, affranchis par un même maître; ce qui exclut l'étymologie d'affranchissement du collier, qui a été quelque peu admise. M. G. en donne la preuve d'après des textes du *Digeste*, qui n'avaient pas été utilisés : des inscriptions romaines lui ont même fourni des arguments à l'appui de sa thèse. C'est assez dire que le savant professeur n'a négligé aucune source d'investigations : les résultats auxquels il est arrivé l'ont amplement récompensé de ses efforts.

Les provinces où existaient des colliberts sont l'Ile-de-France, le Nivernais, l'Orléanais, le Berry, la Saintonge, le Limousin, l'Anjou, le Poitou et le Maine. Il paraît qu'on rencontre encore, dans une partie du Poitou, des populations misérables connues sous le nom de colliberts. (Voyez le *Dictionnaire historique de France* de M. Lalanne, à l'article COLLIBERTS.) C'est sans doute ce qui a fait supposer à certains auteurs, comme le dit M. G., que les colliberts étaient « les représentants d'une race dégénérée, conservant au milieu de la société du moyen âge la flétrissure de leur origine, et exclus du commerce des autres hommes. » Ceux qui les ont considérés comme tels paraissent avoir basé leur appréciation surtout sur les textes que leur fournissait l'ancienne littérature française. M. G. aurait bien fait de les suivre un peu sur ce terrain, lors même que ce n'eût été que pour les combattre, et pour montrer que si, dans les anciens textes, les mots *culvers*, *cuvers*, *cuviers*, *cuyvers*, *quivers*, *cuverse*, *cuvertaige et cuvertise* sont quelquefois synonymes de serf, serve et servitude, ils ne sauraient s'appliquer absolument aux colliberts.

Il y a malheureusement une tache dans cet opuscule. M. G. a cru devoir parler des *bures* ou *buri*, d'après un article d'un glossaire qui existe à la bibliothèque du *Corpus Christi* à Cambridge. Cet article, M. G. l'a analysé, mais sans le comprendre. Par exemple, M. G. dit (p. 32) que le bure « fauchait pour le compte de son maître de la Saint-Martin à Pâques. » Cette redevance ne devait pas peser bien lourdement au bure, car il est probable qu'au moyen âge, pas plus que maintenant, on ne fauchait beaucoup en Angleterre depuis la Saint-Martin, qui est le 11 novembre, jusqu'à Pâques. Voici le passage latin : « et jacebit a festo sancti Martini usque ad Pascha ad faldam domini sui. » M. G.

aura sans doute confondu *falcem* et *faldam*, et traduit : le bure se penchera ou s'appuiera sur la faux pour le compte de son maître, quand il aurait dû traduire : et il couchera de la Saint-Martin à Pâques dans l'étable de son maître, le mot *falda* venant, d'après Du Cange, du saxon *fald*, et signifiant en même temps étable pour les animaux et refuge pour les hommes, ou encore enclos pour les chevaux et les animaux. Etant donnée la saison, où la redevance est exigée, il faut traduire *falda* par étable plutôt que par enclos. — P. 33, M. G. dit que l'usage était que le maître fournît au bure « toutes les armes dont il avait besoin. » Ici encore M. G. a fait un contre-sens : il a confondu *tela*, nominatif singulier féminin, signifiant toile, avec *tela*, nominatif pluriel neutre de *telum*, qui signifie traits, armes. Il aurait donc dû dire que le maître fournirait au bure « toute la toile dont il avait besoin ».

P. 33. M. G. dit que le bure devait donner « au porcher de la curie VI pains lorsqu'il conduisait son troupeau au pâturage » ; il eût mieux fait de traduire « porcario curiae », sinon par porcher du village ou du hameau, du moins par porcher banal. — P. 31. Dans le texte d'Ellis, reproduit par M. G., on lit : « Ad Pascha unam ovem invenere, » qui est inintelligible. Je proposerais de lire : Unam ovem juvenem, » écrit dans le ms. « iuuenem », ce qui expliquerait jusqu'à un certain point comment M. Ellis a pu écrire « invenere » : s'il y a réellement, dans le ms. de Cambridge « invenere », on pourrait peut-être lire : « in Venere, » synonyme de « in Veneris die, » et traduire par le vendredi de Pâques. » Cette dernière interprétation n'est donnée qu'avec la plus extrême réserve. — P. 34. M. G. a écrit un acre, quand il aurait dû écrire une acre. — P. 36. Il dit que Simon de « Nugaster » donne à l'abbaye de Noyers un collibert : s'il avait cherché à identifier le mot « Nugaster, » qui devait lui paraître au moins singulier sous cette forme, il aurait trouvé que « Nugaster » répond maintenant à Nouâtre, qui est une localité du département d'Indre-et-Loire, qui fait partie de l'arrondissement de Chinon et du canton de Sainte-Maure et il aurait dit « Simon de Nouâtre ».

Ces quelques critiques montreront à M. Guillouard que j'ai lu son opuscule avec le soin qu'il mérite et je ne saurais trop engager le savant professeur à continuer ses études sur l'état des personnes, le droit et les institutions de moyen âge, en un mot sur les questions qui lui permettront d'utiliser ses connaissances juridiques. Mais il fera bien aussi de s'y préparer par une étude du bas et du moyen latin, pour ne plus s'exposer à tomber dans des erreurs du genre de celles que je viens de signaler.

Ulysse Robert.

VARIÉTÉS

PONTATICUM

« **Pontaticum,** *i.* n. [pons] *péage d'un pont*, Ammian. 5. 1. »

(*Grand Dictionnaire de la langue latine sur un nouveau plan*, par le Dr Guill. FREUND, revu sur les textes, et considérablement augmenté, par N. THEIL. T. II, p. 833. Paris, 1872.)

« Ammian. 5, 1 » doit signifier : « Ammien Marcellin, livre V, chapitre 1er. » Or le livre V d'Ammien est au nombre de ceux qui sont perdus : il n'en existe pas de fragments. D'ailleurs les savants qui ont confectionné l'*Index rerum* d'Ammien Marcellin n'ont pas relevé le mot PONTATICUM chez cet auteur. Il nous a paru curieux de rechercher l'origine de cette fausse indication.

Le mot PONTATICUM ne se trouve pas encore dans l'édition donnée en 1805 à Padoue du Facciolati-Forcellini. Il a disparu de la récente réédition de ce dictionnaire par le Père V. De-Vit (Rome, 1868). Mais, entre ces deux limites, il figure dans la 1re édition parue en Allemagne du Forcellini (Leipzig, 1829), où on lit :

* PONTATICUM, i, n. vectigal quod in pontis transitu datur. *Ammian.*, 5, 1. *B. A.*

B. A. = *Baileyi Auctarium*. C'est donc un article ajouté pour la première fois au Forcellini par Jacques Bailey, dans l'*Auctarium* placé à la fin du tome II de sa réimpression de ce dictionnaire (Londres, 1826).

Mais si ce n'est pas dans Ammien Marcellin que Bailey a rencontré PONTATICUM, où a-t-il pris ce mot, et comment se fait-il que la paternité de PONTATICUM ait été attribuée à Ammien?

PONTATICUM, mot de la basse latinité, dont il y a de nombreux exemples cités au *Glossarium mediae et infimae latinitatis* de Du Cange, se rencontre notamment dans un recueil anonyme de vieilles *Formules* publié à la suite de Marculfe, chap. XLV, intitulé *Indiculus regalis.* L'une des éditions lé plus répandues de Marculfe avant le récent *Recueil de formules* de M. E. de Rozières, est la suivante :

Marculfi monachi aliorumque auctorum formulae veteres editae ab illustr. viro Hieronymo Bignonio, etc. Parisiis, 1665, in-4°.

Le chapitre XLV du Recueil anonyme s'y trouve à la page 155, où le mot en question, PONTATICUM, se lit à la ligne 16.

Cette édition, outre la pagination de la marge supérieure, porte un autre genre de numérotation au bas des pages. Chaque cahier, qui est composé de quatre feuillets, soit huit pages, est marqué d'une lettre de l'alphabet à son premier feuillet, de la même lettre suivie de ij, puis de iij, aux deux feuillets suivants; le quatrième feuillet du cahier n'a pas de marque. Or la page 155, celle où se rencontre PONTATICUM, est marquée à la marge inférieure : Vij.

Bailey semble avoir pris sur son papier la note suivante :

PONTATICUM, Marc. Vij,

qu'il déchiffra plus tard, au moment de l'impression de son *Auctarium*, avec une triple erreur :

Marc(ellinus), d'où : *Ammian.* au lieu de *Marc(ulfus)*
5, au lieu de la lettre V (*vé*)
I, au lieu de II.

Les deux premières confusions s'expliquent assez d'elles-mêmes. Quant à la dernière, nous avons maintes fois constaté — se charge qui veut d'expliquer le fait — que l'erreur d'une seule unité dans la transcription de nombres est la plus facile à commettre [1].

Ch. G.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 8 août 1879.

M. Léopold Delisle lit une notice *sur un psautier du* VI[e] *siècle* qui appartient à la bibliothèque de Lyon. Le ms. dont il s'agit est un volume de 103 feuillets de parchemin, de 295 millimètres de hauteur. L'écriture est une grosse onciale ; elle rappelle celle du ms. de la Bibliothèque nationale connu sous le nom de *Psautier de Saint-Germain*. L'âge des mss. en onciale est, en général, difficile à déterminer, quand, on n'a pour cela d'autre ressource que les considérations tirées de l'aspect de cette écriture. Ici heureusement une autre circonstance fixe la date. Le ms. porte un grand nombre de notes ajoutées après coup, soit pour en modifier le texte, soit pour rétablir des passages rongés par la pourriture. Ces additions sont, les unes en onciale, les autres en cursive mérovingienne. Or la date de ces additions est, tant d'après l'écriture (la cursive mérovingienne) que d'après l'orthographe, facile à déterminer : elles sont sûrement de la première moitié du VIII[e] siècle. Le ms. lui-même est donc plus ancien encore : et les différences d'orthographe qu'on remarque entre le corps du volume et les additions indiquent, selon M. Delisle, que l'intervalle entre la rédaction première et la révision doit être de plus d'un siècle. Telles sont les considérations qui le portent à assigner l'exécution du psautier de Lyon à la fin du VI[e] siècle ou tout au plus au commencement du VII[e]. — Ce volume n'est pas complet. Les feuillets conservés ne comprennent que le quart environ du psautier. Le texte présente des particularités curieuses. M. Delisle rappelle qu'il existe trois rédactions latines du psautier, toutes trois dues à saint Jérôme ou révisées par lui : le *Psalterium romanum*, version révisée par Jérôme sur le grec en 383 ; le *Psalterium gallicanum*, nouvelle révision exécutée de 387 à 391 ; et le *Psalterium hebraicum*, révisé par Jérôme sur l'hébreu, en 405. Le ms. de Lyon présente un mélange des deux premières de ces versions : le *Psalterium gallicanum* a été suivi dans les psau-

1. C'est ainsi que, sans chercher bien loin, à l'article PONTATICUM même chez Du Cange (édit. origin. et réimpression moderne), le chap. *45* de l'anonyme publié à la suite du Marculfe est devenu chap. *46*. Il est vrai que, dans l'espèce, la faute pourrait s'expliquer aussi par la nature de la première lettre du titre :

XLV. Indiculus, etc.

que l'œil de Du Cange aura lu, par l'effet d'une illusion qui n'a rien de rare,

XLVI. Indiculus, etc.

mes 10 à 12, 25, 37 et suivants, le *Psalterium romanum* dans les psaumes 13 à 23, 27 à 35; les deux textes sont mêlés dans les psaumes 24 et 26. Ce qui est plus singulier encore, c'est que le réviseur du VIII[e] siècle a modifié le texte, tantôt pour substituer la leçon du *gallicanum* à celle du *romanum*, tantôt au contraire pour substituer celle du *romanum* à celle du *gallicanum*, sans qu'on puisse s'expliquer cette anomalie. — On trouve sur quelques feuillets des notes sans rapport avec le texte, dont quelques-unes ont de l'intérêt; une de ces notes est une formule de procès-verbal d'audience judiciaire; une autre est une invocation en bas-latin, curieuse pour l'histoire de la langue : *Christi, resuveniad te de mi peccatore tribulantes!*

M. Viollet continue la lecture de son étude sur les coutumes d'Orléans, d'Anjou et du Maine. Ayant, dans sa première lecture, examiné ces coutumes au point de vue de la forme de la rédaction, M. Viollet passe à l'examen du fond. Il examine successivement les dispositions de ces coutumes au point de vue du droit civil et du droit pénal, et cherche à reconnaître les points empruntés, soit au droit romain, soit au droit germanique, soit au droit canon. Le droit germanique est celui dont l'influence se fait le plus sentir : on remarque même qu'il a fait des progrès depuis l'époque mérovingienne, tandis que le droit romain reculait, au point que dans le droit canon même les principes germaniques se sont parfois substitués aux principes romains. — Dans l'étude détaillée qu'il fait des diverses dispositions des coutumes, M. Viollet signale, entre autres, une particularité de droit pénal qui s'est conservée, à travers tout le moyen âge, depuis le plus ancien droit germanique connu jusqu'à notre législation actuelle : c'est la distinction de l'homicide simple et de l'homicide commis avec préméditation ou guet-apens, ce dernier étant considéré comme un crime plus grave que le premier. Cette distinction se trouve (quoique assez confusément exprimée) dans la loi salique et dans les autres lois barbares comme dans les coutumes du moyen âge : l'homicide accompagné de préméditation ou de guet-apens y est caractérisé par le nom de *meurtre*. La même distinction a passé dans notre code pénal : les noms seuls ont changé; le terme de *meurtre* est devenu le nom de l'homicide simple, et l'homicide prémédité a pris le nom d'assassinat; Code pénal, art. 296 : « Tout meurtre commis avec préméditation ou guet-apens est qualifié assassinat. »

Ouvrage présenté, de la part de l'auteur, par M. L. Delisle : Ang. Zottoli, Corpus litteraturæ sinicæ, 2 vol. in-8°.

Julien Havet.

Erratum. — P. 111, l. 15 du bas, *au lieu de* Norique maritime, *lire* « Noricum ripense ».

COMMUNICATION

Correction d'un passage du traité du libre arbitre d'Abd ar Razzâq.

A la page 20, l. 14 et 15 de mon édition de la *Risâlah* d'Abd ar Razzâq (Paris, Maisonneuve, 1879), il faut évidemment lire *ta'ridho* et *ta'dhirohom,* au lieu de la 3[e] personne; de même, p. 21, l. 2, lisez *lá ta'ridh*. La construction devient alors très-claire : « De même que tu ne reproches pas..... et que tu excuses les hommes..... de même ne reproche pas..... et excuse les hommes. »

Stanislas Guyard.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 23 Août — 1879

154.— **Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de la Celtoligurie,** par M. l'abbé G.-J.-L. Bargès. Paris, E. Leroux. 1878, 160 p., in-8. — Prix : 7 fr. 50.

II

M. l'abbé Bargès s'est proposé de résumer dans ce travail tout ce qui a été dit relativement aux colonies fondées par les Phéniciens dans le midi de la Gaule, sur la côte de la Méditerranée. Un aperçu bibliographique de la question et une esquisse sommaire de l'état où elle était arrivée au moment où elle est prise par l'auteur, n'eussent peut-être pas été superflus, d'autant plus que M. B. s'est donné pour tâche, comme il nous en avertit, de corriger et de compléter ses devanciers. On trouve de quoi combler cette lacune dans le second volume de l'excellent ouvrage de M. Desjardins [1], paru en même temps que le livre de M. Bargès.

Pour établir historiquement la présence des Phéniciens en Gaule, M. B. se sert de trois ordres de preuves : l'étude des textes anciens ; l'examen des monuments attribués aux Phéniciens ; enfin les données fournies par la philologie et les langues orientales. Ce sont surtout les preuves des deux dernières catégories qui doivent attirer notre attention, parce qu'elles contiennent quelques nouveaux éléments de discussion.

1. *Géographie hist. et admin. de la Gaule romaine*, II, 125-140.

1. Je ferai, en passant, une petite querelle à M. Bargès. A la page 9 de cette dissertation, M. B. s'appuie sur une certaine *figure moabite*, sortant de l'officine que l'on sait, pour admettre l'existence chez les Moabites d'une *divinité féminine appelée El !* Si M. B. n'a pas d'autre preuve à nous fournir, il fera bien de consigner, jusqu'à nouvel ordre, la déesse El à la porte de l'Olympe sémitique.

Depuis longtemps l'on avait comparé le nom de l'antique *Ruscino*[1] (près de Castel-Roussillon) à celui de la *Rusconia, Rusgunia*, Ῥουσκόνιον, africaine, voisine de Carthage. J'admettrai sans trop de peine, avec la majorité des savants, l'explication de la première partie du nom *Rus* = *roch* tête. Philologiquement, cela peut aller. Géographiquement, c'est une autre affaire. La côte dans cette région, au moins en son état actuel, est sensiblement droite, sans sinuosités. Je cherche le *cap* qui aurait motivé l'emploi du mot *roch*. La seconde partie du mot est fort difficile et j'avoue que l'étymologie proposée par M. B. : *hino* ou *heino* = sein, giron, et, par extension, *golfe*, ne me satisfait guère plus que celle de Gesenius : *konaah*, genou. Les exemples cités par M. B. à l'appui de la transcription d'un *khet* par un *c* ne sont rien moins que probants. Cependant l'on pourrait faire valoir à la rigueur, en faveur de l'hypothèse de M. B., un argument qu'il a négligé, parce qu'il ne se préoccupait pas de la difficulté : l'existence, à côté des formes Ῥουσκίνων et Ῥόσκυνος, de la forme Ῥόσχυνος, *Roschinus*[2]. Mais ces oscillations entre *ch* et *c*, χ et κ, tiennent peut-être précisément à la présence, dans l'élément douteux, d'un *kaf*, avec ou sans daguech[3]... Ici encore je me demanderai quel serait le *golfe* visé par cette dénomination.

Monaco, *Portus Monœci*, ou *Portus Herculis Monæci*, est un des points où l'on s'accorde le plus généralement à reconnaître une trace réelle du passage des Phéniciens. Je partage les doutes émis par M. B. sur l'explication de Μόνοικος, *qui n'a qu'une maison, qu'un temple*, épithète du Melgarth Tyrien[4]. Mais celle qu'il propose d'y substituer *Menîh, Manoh, Menouhah, Moneh*, « celui qui fait reposer (les navigateurs), » est-elle à l'abri de toute critique? Je ferai tout d'abord à cette étymologie la même objection que tout à l'heure pour la transcription du *het* par un κ. M. Robert Mowat a récemment signalé[5] à l'appui de cette explication, l'existence d'un type d'Hercule *Pacifer* sur certaines monnaies impériales, type qui pourrait nous représenter l'Hercule gaulois. Mais l'Hercule Pacifer n'est-il pas tout simplement l'Hercule porteur du rameau d'olivier, symbole de la paix, *olivarius*, Θαλλοφόρος? Peut-être faut-il chercher dans Μόνοικος un surnom *topique* d'Hercule, de l'Hercule sémitique, si l'on veut, et par conséquent, à la base de ce mot un nom de lieu primitif devenu surnom du dieu, avec quelque altéra-

---

1. Ῥουσκίνων, Ῥουσκινόν, *Ruscio* (cf. le fleuve Ῥουσκίων).

2. Nom du fleuve homonyme de la ville.

3. Peut-être faut-il comparer à Ῥουσ+κίνων, le nom antique de Barcelone, la *Punica Barcino* d'Ausone : (βαρκέλλων) βαρ+κινῶν, qu'on a bien arbitrairement voulu expliquer par le nom fameux de *Barca*.

4. Je ne crois pas, comme on l'admet, que les Phéniciens se fissent scrupule d'élever un temple à Melgarth en dehors de Tyr. Cf. l'autorisation accordée à des Tyriens par les Athéniens pour fonder un temple d'Hercule. Foucart, des *Assoc. relig.*, p. 224.

5. *Revue archéologique*, sept. — oct. 1878, p. 199.

tion tendant justement à donner à ce surnom l'étymologie apparente acceptée par beaucoup de savants [1].

Puisque j'en suis sur cette question, je demanderai à ajouter quelques mots. Μόνοικος reste de toute façon, jusqu'à ce jour, un ἅπαξ λεγόμενον. Est-on autorisé à le prendre dans le sens de Μονοίκητος, *solitarius?* En admettant même que nous ayons affaire à du grec, ce qui n'est pas prouvé (le mot n'est peut-être pas plus grec que phénicien), l'interprétation de « celui qui n'a qu'une maison » ne serait pas la seule possible. Μόνιππος, par exemple, veut bien dire « qui n'a qu'un cheval » ; mais ce mot désigne aussi « un cheval seul » par opposition à une paire de chevaux. A ce compte, Μόνοικος pourrait, à la rigueur, vouloir dire *une maison isolée*, seule. A tort, ou à raison, Strabon semble avoir voulu voir une toute autre étymologie que l'étymologie mythologique des savants modernes quand il dit que *le nom de Monoikos semble indiquer que le littoral massaliote s'étendait jusque-là* [2]. Remarquons, en outre, que Strabon [3] et d'autres auteurs parlent du port *de Monoikos, tout court*, comme d'un véritable *nom de lieu*. Monoikos a même fourni une forme d'ethnique régulière Μονοίκιος. (Et. de Byz.) En résumé, l'Hercule de Monaco peut fort bien être le Melgarth tyrien — et, pour ma part, je l'admets volontiers — sans qu'il en découle que l'antique nom de Monaco soit une épithète grecque ou phénicienne de cette divinité.

N'y avait-il pas lieu d'examiner si Port-Vendres, *Portus Veneris*, le Port de la Vénus pyrénéenne, qui est en quelque sorte, à l'autre extrémité du littoral, comme le pendant de ce *portus Herculis Monœci*, le port de l'Hercule Alpestre ou Apenninien, n'avait pas, lui aussi, quelque origine orientale? Les ports de Vénus, tout comme ceux d'Hercule, peuvent être, et sont bien souvent des indices phéniciens dans le bassin de la Méditerranée.

Au milieu des diverses étymologies du nom de *Marseille*, M. B. aurait dû mentionner, ne fût-ce que pour la discuter, et au besoin la rejeter, celle mise en avant par M. Schrœder (*Phön. Gramm.*, p. 241) : Μασσαλία = *Mazzal* [4], lieu d'habitation, station.

---

1. Cf. le *Portus Herculis Cosani* en Etrurie — le Port de l'Hercule de *Cosa*, ou *Cossa*. — Pour la façon de ramener un vocable étranger à une forme ayant les *apparences* d'un mot hellénique, cf. le nom du roi d'Adiabène Μονόβαζος, où l'on perdrait assurément son grec à chercher le mot μόνος.

2. Strabon, 168, 3 : Ἔοικε δὲ ἀπὸ τοῦ ὀνόματος καὶ μέχρι δεῦρο διατείνειν ὁ Μασσαλιωτικὸς παράπλους. Cf. dans un certain sens, le terme ecclésiastique Μονοίκια désignant certaines paroisses rurales très peu habitées et relevant d'un siège épiscopal.

3. Μονοίκου λιμήν. Arx Monœci. Saxa Monœci. Sans parler de la distinction qu'il y a peut-être à faire entre : 1° Ἡρακλέους λιμήν ; 2° Μονοίκου λιμήν (Smith, *Dict. of anc. Geogr.* s. v. cf. *Rev. crit.*, 5 févr. 1878, p. 268).

4. Les habitudes phonétiques du phénicien autoriseraient même une forme *Massâl*, le *zain* se changeant volontiers en *samech*.

M. B. cite comme phéniciens deux monuments antiques de Marseille qui ne nous sont plus connus que par d'anciennes reproductions. Il y voit deux autels, dont un de Baal. Ce dernier porte quelques signes indistincts que M. B. interprète comme des lettres phéniciennes. Cela nous semble tout à fait problématique. L'autre autel, anépographe celui-là, ne nous inspire pas plus de confiance en tant que monument phénicien.

Un autre groupe de monuments phéniciens qu'aurait produits le sol de Marseille, c'est une série de petites stèles découvertes en 1863 dans les terrassements de la rue de la République. Ce sont, en général, de petits naos abritant des figurines debout ou assises, presque toutes des femmes. M. B. considère ces stèles comme des stèles phéniciennes votives, et les figurines comme des personnages divins : Baal-Hammon et Taneith. Il n'y a malheureusement pas d'inscriptions qui nous puissent éclairer sur la signification, l'origine et la date de ces curieux monuments. Au point de vue de l'art, autant qu'on en peut juger d'après les reproductions, ils paraissent appartenir à une époque où il ne saurait plus être question de Phéniciens, du moins de Phéniciens du vieux temps, à Marseille. Je suis, en outre, tout à fait tenté d'y voir, contrairement à l'opinion de M. B., de simples monuments funéraires, représentant les défunts à l'état *héroïque*. La pose des personnages, l'édicule où ils sont placés, ce détail même du petit animal qu'une femme porte dans son giron, m'apparaissent, à cet égard, comme autant de traits caractéristiques [1].

Ce qui est véritablement singulier, c'est l'absence de toute inscription sur ces monuments. Stèles votives ou funéraires, la difficulté est la même. Je me suis demandé si par hasard, comme cela est le cas pour certaines stèles funéraires helléniques de basse époque de la côte de la Syrie, ces monuments n'avaient pas reçu un enduit de stuc disparu depuis avec les inscriptions qui pouvaient y avoir été peintes. Mais M. Penon, directeur du Musée archéologique de Marseille, à l'obligeance de qui j'avais eu recours pour faire vérifier ce point, m'a écrit qu'aucune de ces stèles, au nombre de quarante-sept, n'offrait de vestiges de stuc. Il ajoute cependant que les parois sont assez grossièrement taillées.

Un monument, incontestablement phénicien, par exemple, c'est la grande inscription punique, contenant un tarif des sacrifices, exhumé à Marseille en 1845. La seconde question est de savoir si la pierre est bien originaire de la cité phocéenne, et n'a pas été apportée de la côte d'Afri-

1. Sur les deux rampants du fronton triangulaire d'un des édicules, on remarque deux serpents. Ce motif, qui a, je crois, une signification funéraire déterminée, se retrouve, avec une disposition analogue, sur une stèle *funéraire* trimyarche que j'ai publiée, il y a huit ou neuf ans, dans le *Journal Asiatique*. Ce monument, qui porte la marque de l'art grec grossier et de basse époque, nous montre dans un registre inférieur, la défunte étendue sur le lit funéraire, dans le registre inférieur, la défunte héroïsée, divinisée, assise de face sur un trône. Je comparerai encore la stèle palmyrénienne et latine récemment découverte à South Shields, où la défunte Regina est assise sur un trône de face, dans un naos architectural, avec des fleurs dans son giron, dans une attitude rappelant singulièrement celle de la femme de la pl. 8 de M. Bargès.

que, soit dans l'antiquité, soit plus tard, dans le lest de quelque navire marseillais. Pour M. B., la question n'existe même pas, et il n'hésite pas un moment à porter le monument à l'actif du passé phénicien de Marseille. Et pourtant plusieurs savants, et des plus autorisés en matière d'épigraphie sémitique, éprouvent à cet endroit les doutes les plus graves.

Ces quelques critiques que nous a suggérées la lecture du livre de M. B., n'enlèvent rien à sa valeur et au mérite très réel de son auteur. C'est un ouvrage qu'il faudra toujours consulter, lorsqu'on voudra s'occuper de la question particulière qui s'y trouve traitée. Si M. Bargès nous en donne un jour une nouvelle édition, nous lui conseillons d'y joindre une petite carte qui sera très utile pour suivre plus commodément ses explications.

C. Clermont-Ganneau.

---

155. — Fustel de Coulanges. **La cité antique**, 7e édition, revue et augmentée. Paris, Hachette. 1879. in-18 de 478 p. — Prix : 3 fr. 50.

Jusqu'ici M. Fustel de Coulanges n'avait introduit que de légers changements dans le texte primitif de sa *Cité antique*. Cette fois il l'a revu de près ; il l'a rectifié sur quelques points, complété sur d'autres, et il l'a augmenté d'un cinquième environ.

Voici les modifications principales qu'il a faites : p. 9, la note 2, p. 11, la note 2, p. 12, la note 3 sont nouvelles. — P. 14-15, le paragraphe qui concerne les offrandes destinées aux morts a été développé. — P. 34, la note relative aux tombeaux de famille est plus abondante, et elle a été changée de place. — P. 60, le tableau généalogique des Scipions est plus exact. — P. 79-81, M. F. de C. a atténué tout le passage consacré à la succession des filles. Il soutenait auparavant « qu'à Rome comme en Grèce le droit primitif excluait la fille de l'héritage ». Il se borne à dire aujourd'hui : « Sans qu'on puisse affirmer que la fille fût nettement exclue de la succession, il est du moins certain que l'antique loi romaine, aussi bien que la loi grecque, donnait à la fille une situation fort inférieure à celle du fils. » — P. 108. Je signalerai la note 3 qui explique le sens des mots *in manu mariti*. — P. 122, la longue note qui, dans les éditions antérieures, figurait à la page 126, a été transférée ici dans le texte. — P. 129, la note 5, p. 134, la note 2, p. 166, la note 1, p. 171, la note 1, sont entièrement ou en partie inédites. — La page 174 a été ajoutée : de même pour la note de la p. 187. — P. 194, les rapports de la religion et de l'état dans l'antiquité, sont déterminés avec plus de précision. — P. 196. Je constate l'addition d'une note sur les vieux hymnes des Grecs. — P. 213, la note qui traite du tirage au sort, considéré comme mode d'élection, est beaucoup plus longue ; on sait d'ailleurs que M. F. de C. a approfondi cette question dans une brochure

récemment parue (Paris, Larose, 1879 [1]). — P. 214, j'indiquerai une note importante sur l'autorité du président des comices électoraux à Rome. — Les p. 220, 227, 232, 245, 246, ont été retouchées par endroits. — Le ch. XVI du l. III (p. 248, 253), s'occupe des confédérations et des colonies; deux sujets que M. F. de C. avait à dessein négligés précédemment. — P. 331, une légère erreur de date est corrigée. — P. 390, la note 1 contient une restriction nécessaire et jusque-là omise. — P. 402, la note 2 est plus étendue.

On voit quel est le mérite de cette édition. D'abord, sur divers points de détail, le texte a été un peu amélioré, sans que l'auteur ait altéré en rien son système ni renoncé à aucune de ses idées essentielles. En second lieu, les notes ont été enrichies d'une foule de preuves nouvelles, exclusivement tirées des auteurs anciens, suivant la méthode ordinaire de M. Fustel de Coulanges. Tel qu'il est, l'ouvrage semble avoir atteint sa forme définitive.

Paul GUIRAUD.

---

156. — J. WORMSTALL. **Hesperien,** zur Lœsung des religiœs-geschichtlichen Problems der alten Welt. Trier, Lintz, 1878, in 8, 80 pages. — Prix : 3 mark (3 fr. 75).

L'auteur de cette brochure se flatte d'avoir fait une découverte qui, si elle est acceptée, opérera, dit-il, une révolution complète dans notre manière de comprendre une partie importante de l'antiquité. Voici cette découverte. Le jardin ou pays des Hespérides n'est point, comme on le croit généralement, un pays fabuleux : ce n'est autre chose que la région des Alpes, particulièrement leur versant méridional, le bassin du Pô. Là s'est développée, M. Wormstall le sait, la plus ancienne de toutes les civilisations. De là sont parties les migrations des peuples qui se sont répandus en Illyrie, en Thrace, en Grèce, en Asie-Mineure, qui ont porté leurs symboles sacrés et leurs idées religieuses jusqu'en Arménie, en Mésopotamie, en Perse, dans l'Inde, et enfin « au Mexique ».

Ce sont là, l'auteur en convient lui-même, des affirmations assez extraordinaires, et qui auraient bien besoin de preuves. Veut-on avoir une idée de ce que M. W. entend par des preuves? En voici deux exemples, pris au hasard : « Le géant Atlas est le Saint-Gothard » (p. 28). En effet, d'après Strabon, les tribus qui habitaient au pied de la montagne, lui donnaient le nom de *Adolas*. Or, *Adolas* est devenu *Ad'las* et ensuite *Atlas*. — S'agit-il d'établir que les populations du Péloponèse sont venues des Alpes, que la vallée de Pise en Elide a été civilisée par les premiers ancêtres de nos Savoyards, rien de plus facile. Il y avait, en effet, à Pise,

1. *Recherches sur le tirage au sort appliqué à la nomination des archontes athéniens.* Cp. *Revue critique*, n° 29, art. 132.

une Déméter surnommée Καμύνη. Or la déesse Καμύνη (prononcez *Kamouni)* est nécessairement originaire de la vallée de *Chamouni* (p. 45).

Ceux qui aiment, en mythologie, les simplifications et les vastes synthèses, trouveront ici leur compte. Trois choses fondamentales, à savoir : 1° la montagne sacrée (Atlas); 2° l'eau des nuages (Océan); 3° l'Hespérie (Italie supérieure), servent à M. Wormstall à expliquer presque toute la mythologie hellénique. La montagne personnifiée n'est pas seulement Atlas; elle est encore Prométhée, Minos, Hercule, Bacchus, etc. L'île du Soleil, entourée par Océan, devient Médée, Méduse, Calypso, Circé, Déméter, Hèra, Perséphone, Athèna, Artémis, Aphrodite, etc., etc.

Cette brochure renferme bien d'autres affirmations non moins surprenantes. On jugera sans doute, comme nous, qu'il n'y a pas lieu de les discuter. Ce serait perdre sa peine que de critiquer une œuvre où manque la critique.

P. Decharme.

---

157. — **De Demosthenis adversus Pantænetum oratione,** dissertatio quam ad veniam legendi ab amplissimo philosophorum ordine in Academia christiana Albertina Kiliensi impetrandam scripsit Adalbertus Hœck, Dr. phil. Berolini, Mayer et Mueller, 1878, in-8.

Dans l'introduction que M. Dareste a mise en tête de sa traduction du plaidoyer écrit *pour Nicobule contre Panténæte*, on lit ces lignes : « l'authenticité de ce plaidoyer n'a jamais été contestée. Il est digne, à tous égards, de Démosthène, remarquable par l'art de la composition autant que par la vigueur de la discussion. On peut seulement élever des doutes sur l'authenticité de l'acte qui énumère les griefs de Panténæte, et que Nicobule cite textuellement. La fin de cet acte manque, et certains détails paraissent suspects à A. Schæfer qui voit là un essai de quelque grammairien, mais il ne faut pas oublier que les mêmes détails se retrouvent dans l'argument de Libanius [1]. »

M. Dareste s'était trop avancé, paraît-il, en affirmant que l'authenticité n'avait pas été contestée; déjà Redhantz avait, en passant, exprimé des doutes à ce sujet, et il n'avait pas été le seul. C'est d'ailleurs depuis la publication de l'excellent travail de M. Dareste qu'un philologue allemand est entré en campagne pour enlever à Démosthène la propriété de ce discours [2]. Nous n'avons pas sous les yeux la dissertation de Krueger où a été soutenue la thèse que M. Hœck a entrepris de réfuter; mais, à en juger par cette réfutation même, les arguments produits n'avaient rien de bien sérieux. M. H. n'en a pas moins rendu service à la critique de Dé-

---

1. *Les plaidoyers civils de Démosthène*, traduits en français, avec arguments et notes, t. I, p. 252.

2. G. Krueger, *De oratione exceptoria, quam ferunt contra Pantænetum scripsisse Demosthenem*. Halis Saxonum, 1876.

mosthène en faisant justice de soupçons qui, sans cette protestation appuyée sur un rigoureux examen de la nouvelle thèse, auraient peut-être risqué de s'accréditer. Nous résumerons brièvement les raisons que l'auteur expose avec beaucoup de clarté, de compétence et de méthode [1].

Après avoir indiqué le sujet du procès, M. H. montre que l'on a pris beaucoup trop à la lettre un passage du discours *contre Zénothémis* où il est dit (§ 32) que Démosthène, depuis qu'il s'est mis à s'occuper de politique, a renoncé à s'occuper de causes privées; nous avons la preuve qu'il composa des plaidoyers de ce genre bien après le moment où il s'était déjà placé au premier rang des orateurs politiques contemporains. Cette observation répond aux doutes de Redhantz, qui étaient fondés surtout sur la date du discours contre Panténæte (après 346).

Passant ensuite aux arguments de Krueger, qui s'est attaqué à la composition du discours, M. H. prouve qu'il n'y a pas à s'alarmer de voir certains passages être communs au discours *contre Panténæte* et à celui *contre Nausimaque et Xénopithe*. Nous avons d'autres exemples certains de ces emprunts que l'orateur s'est faits à lui-même ou que même, dans les discours contre ses tuteurs, il a faits à son maître Isée. L'exorde nous présente les mêmes dispositions et les mêmes formules que celui de certains discours incontestés, tels que le discours *contre Conon* et autres. L'étroite ressemblance entre un lieu commun qu'il contient et quelques phrases d'Isée au sujet *de l'héritage de Ciron* est une preuve de plus de l'origine démosthénienne. Le passage de l'exorde à la narration se fait presque dans les mêmes termes que dans le discours *contre Conon*. Si la narration qui n'a pas l'heur de plaire à Krueger, est longue, c'est que l'affaire est compliquée et embrouillée. Quant à la réfutation, Krueger la trouve faible et insuffisante; M. H. montre qu'elle est, au contraire, très topique. C'est aussi d'ailleurs l'avis de M. Dareste, avocat et jurisconsulte, qui signale dans ce plaidoyer « la vigueur de la discussion. » La péroraison, où Nicobule répond par d'éloquentes paroles aux attaques que Panténæte a dirigées contre sa personne, et où il insiste sur la nécessité de maintenir énergiquement l'effet des transactions, est tout-à-fait digne de Démosthène; Krueger ne lui rend pas justice.

Démosthène, comme l'ont démontré Benseler et Blass, s'est préoccupé, dans ses discours, d'éviter l'hiatus, et de ne pas laisser se suivre plus de deux syllabes brèves [2]; si, dans les discours écrits pour des causes privées, il a appliqué ces règles avec un peu moins de scrupule et de sévérité que dans les grands discours publics, il a pourtant cherché à les y observer aussi. M. H., par un examen minutieux du style de ce discours, arrive à reconnaître que Démosthène y a obéi aux mêmes préoccupations que

1. Cet exposé est beaucoup plus développé et plus instructif dans l'introduction de M. Dareste. Nous sommes étonnés que M. Hœck, qui paraît avoir étudié avec soin Démosthène, ne paraisse pas connaître l'ouvrage de M. Dareste, où se trouve l'alliance rare d'une science juridique profonde et d'une compétence d'helléniste très remarquable.

2. Cp. *Revue critique*, 1878, art. 199, page 273.

dans d'autres discours privés qui ne sont point contestés; il l'a fait ici dans la même mesure. Le critique multiplie les remarques et les comparaisons du même genre à propos de l'emploi des figures et d'autres détails de style; il arrive toujours à cette conclusion, qu'il y a, à tous égards, rapport et similitude constante, qu'aucun indice d'une origine différente ne se trahit dans aucune page du discours contre Panténæte.

M. H. passe ensuite au texte de l'accusation, que M. A. Schæfer paraissait disposé à sacrifier; il admet que cette pièce est peut-être incomplète, que la dernière partie semble en avoir été perdue; mais il affirme — et ses arguments paraissent solides — que tout ce qui nous en a été conservé ne contient rien qui soit en contradiction avec le contexte même du discours ou avec les principes et la langue du droit attique. La question n'a d'ailleurs qu'une importance très-secondaire.

La dissertation de M. Hœck est judicieuse et bien conduite; elle fait désirer qu'il continue à s'occuper des orateurs attiques. S'il a, comme on le croirait volontiers, quelques connaissances juridiques, il devrait aborder les orateurs par ce côté; il n'est pas, dans le domaine de l'antiquité classique, de terrain où il y ait plus encore à découvrir que cette étude du droit grec, pour laquelle de nouveaux documents et de nouveaux points nous sont fournis, d'année en année, par les textes épigraphiques qui se rapportent à des conventions publiques ou privées, lois, serments judiciaires ou politiques, testaments, donations, baux, quittances, constitutions d'hypothèque, etc.

G. Perrot.

---

158. — **Premier essai sur la genèse du langage et le mystère antique,** par P.-L.-F. Philastre, lieutenant de vaisseau, inspecteur des affaires indigènes en Cochinchine, officier de l'Ordre de la Légion d'honneur. — Paris, E. Leroux, 1879. — Prix : 7 fr. 50.

Il ne faut pas s'imaginer que, de notre temps, le règne des utopies linguistiques soit passé. Ce serait une erreur; le livre de M. Philastre en fait foi. Tour à tour l'hébreu, le basque, le celtique avaient passé pour la langue des premiers hommes. Voici maintenant le chinois qui prend leur place, ou peu s'en faut. M. P. paraît connaître fort bien, au point de vue pratique, la langue du Céleste-Empire, mais le parti qu'il croit en tirer nous semble on ne peut plus aventuré. En combinant des données musicales avec celles d'une phonétique [1] passablement fantaisiste, et qui prouve que l'auteur n'entend rien à la vraie linguistique, M. P. veut reconstruire le langage des premiers hommes. Il n'a pu résister plus longtemps, dit-il dans sa préface, au désir de faire connaître les résultats merveilleux de son système. Malheureusement, nous

1. M. P. s'obstine à appeler la phonétique *science de la phonation*, néologisme qui manque totalement d'élégance.

sommes obligé de nous déclarer absolument incapable de les admettre, et notre incrédulité n'a d'égale que l'étonnement où nous a plongé la lecture de ce livre. Irréfutables, ces doctrines le sont. Quand un homme vous dit posément que *n* = lumière, *s* = chaleur, *k* = électricité, etc., comment lui prouver qu'il a tort? C'est à prendre ou à laisser; mais nous doutons fort que de semblables élucubrations rencontrent beaucoup d'adhérents. M. P. applique ces données quelque peu arbitraires au déchiffrement de ce qu'il appelle des *textes préhistoriques*. Ici nous l'arrêtons, pour lui déclarer que nous refusons absolument d'admettre cette expression. Les couteaux de silex, les haches de serpentine, voilà des *monuments préhistoriques*, mais qui pourra nous dire ce que ce peut bien être qu'un *texte préhistorique?* Du moment qu'il y a des textes, il y a de l'histoire. Pour M. P., un texte préhistorique, c'est, p. ex., le livre chinois de *Yi : king*, à condition de lui appliquer ce que l'auteur appelle la *lecture ésotérique*, encore une expression vide de sens. C'est dans le déchiffrement des *textes préhistoriques* que M. Philastre voit se dévoiler à lui ce mystère antique dont il est fait mention dans le titre. Quant à cette prétendue *lecture ésotérique*, un exemple suffira pour donner une idée de sa clarté (p. 43) : « Le mot chinois *Jèn* signifie homme, ce mot est un mot préhistorique primitif (?), qui se lit : « (e) raisonnement sur (') le mouvement apparent du soleil autour de la « terre cause de (j) la fin de la vue de la lune, et de (n) la lumière so- « laire. » (! ?) Le style, aussi lourd qu'obscur, rend d'ailleurs la lecture du livre pénible et fatigante.

Em. Baudat.

---

159. — **Zografskoe Evangelie. Quatuor Evangeliorum Codex Glagoliticus olim Zographensis, nunc Petropolitanus.** Edidit V. Jagic, petit in-4° de xxxvi-174 pp. Berlin, Weidmann, 1879. — Prix : 10 mark (12 fr. 50).

M. Jagic occupait depuis longtemps, parmi les philologues slaves, un rang des plus honorables, lorsque le gouvernement prussien eut l'heureuse idée de lui confier une chaire nouvelle à l'Université de Berlin. Il a fondé dans cette ville l'*Archiv für Slavische Philologie*, qui vient de terminer sa troisième année et auquel un long avenir paraît assuré. Nous aurons fait le meilleur éloge de l'édition de l'*Evangile Zographos* en disant qu'on y retrouve toutes les qualités d'érudition et de critique dont le rédacteur de l'*Archiv* a déjà donné tant de preuves.

Une solide introduction écrite en langue latine met le lecteur au courant des questions que soulève le texte de l'*Evangile Zographos*, ainsi nommé d'un monastère du mont Athos d'où il a passé à la bibliothèque impériale de Pétersbourg. Le texte imprimé sur deux colonnes reproduit fidèlement les particularités paléographiques de l'original. Toutefois M. Jagic a cru devoir, à l'exemple de M. M. Sreznievsky,

Miklosich, etc., transcrire en caractères cyrilliques l'original glagolitique; il épargne par là même aux yeux les plus expérimentés une fatigue considérable. Les gloses ou corrections sont soigneusement relevées au bas des pages. Trois *fac-simile* lithographiés accompagnent le volume dont l'exécution matérielle fait le plus grand honneur à l'imprimerie Breitkopf et Hærtel, de Leipzig. Cette publication a sa place marquée dans la bibliothèque de tous les slavistes.

L. L.

160.— A. GRIMM. **Ueber die politische Dichtung Walthers von der Vogelweide,** (Separatabdruck aus dem Schulprogramm des Gymnasium Fridericianum zu Schwerin). in-4, Schewerin i/M, Bærensprung, 1876. 21 p.

La brochure de M. A. Grimm se divise en trois parties. Dans la première, il étudie la métrique des poésies de Walther. M. G. est de l'école de Pfeiffer, à qui il donne presque toujours raison sur les points où Pfeiffer est en désaccord avec Lachmann et Wilmans. La seconde partie contient un aperçu des idées générales qui inspirent les poésies politiques de Walther. Sans rien dire de neuf à ce sujet, M. G. caractérise bien le génie élevé, grave et essentiellement moral du grand poète, catholique convaincu sans fanatisme, patriote sincère, mais non aveuglé sur les défauts de ses compatriotes. Peut-être s'attache-t-il trop exclusivement au beau côté du caractère de Walther : sans nier les bonnes qualités dont il était doué, il n'est que juste d'avouer les défauts, petits si l'on veut, mais néanmoins bien visibles, qui déparent un peu cette attachante physionomie. Walther était prompt à l'emportement, surtout assez avide des biens de ce monde et disposé à garder un profond ressentiment contre ceux qui, après les lui avoir promis, ne réalisaient pas ses espérances. C'est peut-être là le secret de ses nombreuses conversions politiques; l'amour du pays et la clairvoyance des vrais intérêts de l'Allemagne furent, nous le voulons bien, ses motifs déterminants. Mais l'espoir d'être récompensé de son attachement par les puissants du jour ne fut pas étranger à la facilité avec laquelle il abandonna, par exemple, Othon, qui lui avait fait de brillantes promesses et ne les avait pas tenues, pour se rallier à Frédéric, de qui il croyait avoir mieux à espérer. On regrette dans cette partie, la meilleure, à notre avis, du travail de M. G., de trouver rééditée la vieille erreur qui fait de Walther le précepteur du prince Henri (p. 14). Dans la troisième partie, M. G. passe en revue les poètes allemands qui ont imité Walther ou dans les œuvres desquels on retrouve la trace de son influence. Reinmar de Zweter, le frère Wernher, le Marner, Ulrich de Singenberg, Wolfram d'Eschenbach, l'auteur du poëme de Winsbeke, Rubin, Conrad de Würzbourg, ont tous, à divers degrés, subi l'ascendant du grand lyrique, ascendant que son adversaire déclaré, Thomasin de Zerclar lui-même, est bien

forcé de reconnaître. A cette liste déjà longue, M. Grimm aurait pu ajouter Leuthold de Seven, Tannhaeuser, Hadlaub et maint autre moins connu. Parmi les modernes, citons Hauff, Tieck, Gleim et par dessus tous Uhland.

A. FÉCAMP.

---

161. — **Wieland's Abderiten, Vortrag,** von Dr. Bernhard SEUFFERT, Privat docent an der Universitæt Würzburg, Berlin, Weidmannsche Buchhandlung. 1878, in-8, 52 p. — Prix : 1 mark 20 (1 fr. 50).

« Je ne pouvais ni penser ni lire, nous dit Wieland dans sa préface des *Abdéritains,* toute ma verve, tout le feu de mon génie semblait éteint; soudain il me sembla entendre la voix d'un esprit *(ater an albus?)* qui me criait : « Assieds-toi et écris l'histoire des Abdéritains! » La clarté se fit dans mon esprit; oui, oui, pensais-je, l'histoire des Abdéritains; qu'y a-t-il de plus naturel? Je veux écrire l'histoire des Abdéritains. » Il ne faut pas croire Wieland sur parole. Il a beau dire qu'il écrivit *les Abdéritains* sans y chercher malice, dans le dessein de tromper son ennui et de faire une débauche d'esprit. Il a beau écrire dans le *Mercure allemand* qu'il n'a pas eu l'intention de composer une satire contre les petites républiques. Wieland s'est représenté lui-même dans *Agathon* et dans *Don Sylvio de Rosalva,* il a donné à sa *Musarion* les traits de Maximiliane de la Roche, il pensait au duc Charles de Wurtemberg en faisant le portrait du tyran Denys. Il serait bien étonnant qu'il se fût abstenu d'allusions malignes dans *les Abdéritains.* Quelle que fût sa bonhomie, il était d'humeur trop moqueuse pour ne pas railler les ridicules qui l'entouraient, et, comme il disait dans une lettre à Merck, les « mille petites coquineries de ses chers contemporains. » On savait déjà qu'en retraçant le procès engagé par les Abdéritains pour l'ombre d'un âne, Wieland voulait se moquer du procès Brechter, et Ofterdinger avait prouvé que l'influente et artificieuse Salabanda n'est autre que la femme de l'insignifiant bourgmestre de Biberach, Madame de Hillern. M. Seuffert [1] démontre qu'il faut voir dans le théâtre d'Abdère le théâtre de Mannheim. Comme Abdère, « l'Athènes du Palatinat » se glorifiait de sa « scène nationale » et de son excellent orchestre; ses acteurs criaient et gesticulaient comme ceux d'Abdère; ses habitants, passionnés pour les beaux décors et les magnifiques costumes, applaudissant sans distinction toutes les pièces qu'on leur offrait, étaient renommés, comme les Abdéritains de Wieland, par leur mauvais goût et leur sottise. M. Seuffert, poussant plus loin la comparaison, trouve à

---

1. M. Seuffert est l'auteur d'une étude très remarquable sur le peintre Müller (cp. *Revue critique,* 1878, n° 49, art. 230, p. 365), et d'un travail intéressant sur la *Légende de la comtesse palatine Geneviève.*

l'Euripide du roman quelque ressemblance avec Lessing ; selon lui, le roi Archelaüs de Macédoine serait l'électeur-palatin Charles-Théodore ; Onobulos, le libraire Schwan ; Paraspasmus, le peintre Müller, et Antiphilus, l'auteur du *Cumbanischer Prinz*, Lenz : tout cela est ingénieux et très-vraisemblable, mais pourquoi Wieland n'aurait-il pas représenté Klinger dans Hyperbolus ?

A. CHUQUET.

---

162. — **La vita, i tempi e li opere di Antonio Scialoja**, per Carlo DE CESARE, senatore del Regno. Roma, tipografia del senato, 1879. In-8, 336 p.

Ce livre composé par M. de Cesare sur la vie, le temps et les ouvrages de son compatriote et ami, Scialoja, économiste distingué et ministre des finances du royaume d'Italie, est divisé en deux parties, dont la première contient la biographie, et la seconde une revue des œuvres de Scialoja.

La partie biographique est intéressante pour l'histoire contemporaine de l'Italie, fort mal connue chez nous. On s'est beaucoup échauffé, il y a une vingtaine d'années, à propos des événements d'où est sorti l'état actuel de l'Italie, et l'on n'avait que des idées fort vagues de ce que l'on défendait comme de ce que l'on attaquait : ce qui était, au reste, une raison de se passionner encore davantage. Le livre de M. de C. donne une idée fort exacte de la manière dont le royaume de Naples était gouverné.

Antoine Scialoja était né dans la province de Naples en 1817. Il termina ses études à quatorze ans, et commença, à quinze ans, l'étude du droit. Il s'attacha principalement à l'économie politique, et, moyennant une permission écrite de l'autorité compétente, il pouvait lire à la bibliothèque publique les livres italiens et étrangers qui paraissaient dangereux au point de vue politique et religieux. Son premier ouvrage (1840), *Les principes de l'économie sociale*, appela l'attention sur ce jeune homme de vingt-deux ans et lui valut l'approbation des économistes italiens et étrangers. Le gouvernement piémontais lui offrit, en 1846, une chaire d'économie politique à l'Université de Turin. Scialoja n'hésita pas à accepter. Son roi, Ferdinand II, tenait les lettrés et les savants, les *Pennaruoli*, pour suspects. En 1845, au moment où il ouvrait en grande pompe le septième congrès des hommes de lettres (*scienziati*) italiens, il laissait son ministre de la police, Delcaretto, payer des lazzaroni, qui parcoururent Naples, montés sur des ânes couronnés de feuilles de chou et de rave, avec des écriteaux sur le front, où on lisait en grosses lettres : « Ecco il vero scienziato ». Comme le ministre de l'intérieur, Nicolas Santangelo, témoignait son regret de laisser aller à l'*étranger* un homme d'un mérite aussi distingué, Ferdinand lui dit : « Don Ni-

cola, non ti dar pena; un pennarolo di meno, tanto meglio per te e per tutti. »

Scialoja fut rappelé par les événements de 1848, et accepta le portefeuille de l'agriculture et du commerce dans le ministère Troya. Ferdinand ne se prêtait pas et ne pouvait se prêter de bonne foi à un régime parlementaire que l'insurrection lui avait imposé, et auquel l'armée, la flotte, les employés, la magistrature et le clergé, n'étaient pas moins hostiles. Ils espéraient qu'à la première occasion favorable, le roi balaierait la poussière libérale qui salissait Naples, et qu'on serait débarrassé de ces ennemis de l'autel et du trône. Ferdinand protestait devant le corps diplomatique et les libéraux dynastiques de sa ferme intention de maintenir la liberté et de rester fidèle à ses serments. En même temps il faisait savoir aux absolutistes qu'à la chute de la république française, qu'il jugeait avec raison inévitable et prochaine, il retirerait toutes ses concessions. Il s'amusait à se moquer de ses ministres devant ses familiers; il contrefaisait leur voix et leurs gestes. Il ne devait pas tarder à les traiter plus sérieusement. Quand les événements de 1849 lui eurent rendu le pouvoir absolu, il fit mettre en prison et passer en jugement tous ceux qui avaient pris part aux affaires. Scialoja fut condamné à neuf ans de réclusion pour avoir eu connaissance d'un complot tendant à changer la forme du gouvernement et ne l'avoir pas dénoncé. Napoléon III, à la prière de quelques amis de Scialoja, particulièrement de M. Michel Chevalier, intervint auprès de Ferdinand, qui commua la peine prononcée en celle du bannissement perpétuel. Scialoja retourna en Piémont, où Cavour lui procura un modeste emploi. Il suivait avec un intérêt passionné les affaires de son pays, et il contribua à modifier l'opinion publique en Angleterre sur ce point par les *lettres d'un Italien à un Anglais sur la politique britannique relativement à l'Italie en général, et à Naples en particulier*. Le régime qui pesait sur le royaume des Deux-Siciles, et qui se prolongea jusqu'à la mort de Ferdinand (1859), était un régime de terreur. Ceux qui étaient suspects d'attachement à la monarchie constitutionnelle, étaient classés comme *attendibili*. *L'attendibile* ne pouvait ni occuper aucune charge municipale ou provinciale, ni remplir aucun emploi, ni prendre aucun grade universitaire : il lui était défendu de s'éloigner de son domicile sans une permission spéciale de l'autorité. La seule province de Bari comptait 22,000 *attendibili* sur une population de 438,000 âmes.

Dans le ministère nommé par le dictateur Garibaldi, Scialoja eut le portefeuille des finances. Les ministres furent accablés de demandes d'emplois, de pensions et de secours. Ceux qui n'obtenaient rien (et c'était le plus grand nombre), traitaient les ministres de *cavouriani* et de *piemontizzatori*, et s'adressaient à la secrétairerie de la dictature, qui leur faisait meilleur accueil. Les ministres durent, au bout de peu de temps, remettre leur démission entre les mains du dictateur.

Quand Victor Emmanuel fut venu rétablir quelque ordre et prendre des mesures qui devaient unifier les provinces napolitaines avec le reste de l'Italie, Scialoja rentra au ministère des finances. Il y trouva 289 employés en plus, grevant le trésor public d'une dépense de 65,976 ducats. Le même fait s'était produit dans les autres ministères. Il fallait couper dans le vif; les clameurs contre les *esuli*, les *consorti*, les *piemontizzatori*, les *servitori del conti di Cavour* redoublèrent. Les ministres et la lieutenance nommée par Victor-Emmanuel n'en persistèrent pas moins. Scialoja devint l'âme de la *consorteria* napolitaine qui se proposait de ramener l'aristocratie à la vie publique, de la réconcilier avec le nouvel état de choses, de la rendre italienne. Scialoja remplit dignement la lourde charge d'administrer les finances de l'Italie en 1866. Il est mort en 1877.

Le livre de M. de Cesare est instructif et attachant. Les détails sont bien choisis, l'exposition, claire et animée, les appréciations, judicieuses. L'auteur traite de politique et il a le sens commun.

LIVRES NOUVEAUX

(France).

Becq de Fouquières, Traité général de versification française. Charpentier (7 fr. 50). — Castelnau, Les Médicis. II. C. Lévy (7 fr. 50). — Dareste, Histoire de la Restauration. Plon. — Du Bled, Histoire de la monarchie de Juillet. II. Dentu (7 fr. 50). — Dugast-Matifeux, Nantes ancien et le pays Nantais. Nantes, Morel. — Foucher de Careil, Descartes, la princesse Elisabeth et la reine Christine. Germer Baillière. — Guibert, Mémoires pour servir à l'histoire de la ville de Dieppe, publiés par M. Hardy, II. Maisonneuve. — Hardy, La guerre de Cent Ans. Dumaine (5 fr.) — Hérelle, Documents inédits sur les Etats-Généraux. 1482-1789. Champion. — Houssaye, les comédiennes de Molière. Dentu (10 fr.). — Jurien de la Gravière, Guerres maritimes sous la République et l'Empire. Charpentier. — De Martel, Types révolutionnaires. Etude sur Fouché. 2 vol. Plon (10 fr.) — De Maulde, Une vieille ville normande, Caudebec-en-Caux. Cadart. — Mistral, Lou tresor dou felibrige, ou dictionnaire provençal-français. Livr. 1 à 3. Champion (6 fr.) — Niepce, Les manuscrits de Lyon et Mémoire sur le Pentateuque du VIe siècle. Lyon, Georg. — Rolland, Faune populaire de la France. II. les oiseaux sauvages. Maisonneuve (10 fr.) — Soldi, L'art égyptien d'après les dernières découvertes. Leroux (3 fr. 50). Tourneux, Prosper Mérimée, ses portraits, ses dessins, sa bibliothèque, Charavay (6 fr.). — B. Zeller, Etudes critiques sur le règne de Louis XIII. Le connétable de Luynes, Montauban et la Valteline. Didier (6 fr.). — J. Zeller, Pie II et Victor Emmanuel, histoire contemporaine de l'Italie (1846-1878). Didier (8 fr.).

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 13 août 1879.

M. Henri Weil fait une communication sur un papyrus égyptien qui appartient à la bibliothèque de M. Didot. Ce papyrus, qui paraît provenir du Sérapéum de Memphis, contient des fragments inédits de plusieurs poètes grecs. M. Weil a préparé une édition de ces fragments, qui est déjà tout entière imprimée, et qui doit paraître prochainement dans les *Monuments grecs* publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France. Il en dépose, dès aujourd'hui, un exemplaire en bonnes feuilles sur le bureau de l'académie. Il accompagne cette présentation de diverses observations sur les morceaux publiés par lui, et lit un essai de traduction française de chacun de ces morceaux.

Le premier fragment et le plus important est une suite de *quarante-quatre vers inédits d'Euripide*. Ces vers sont copiés deux fois dans le papyrus, ce qui a permis d'en établir le texte d'une façon assez certaine, chacune des copies servant à corriger les fautes de l'autre. Le tout forme un ensemble suivi et complet : c'est un discours par lequel une femme conjure son père de ne pas la forcer à quitter son mari pour en épouser un autre plus riche et plus puissant. M. Weil relève dans tout ce discours l'élévation des sentiments et la beauté de l'expression. Le papyrus attribue le fragment à Euripide, et il n'y a aucun motif de douter de cette attribution. Le style et la versification sont ceux de la tragédie, non ceux de la comédie (ainsi, dans ces quarante-quatre vers ïambiques, on n'en rencontre aucun qui ait un anapeste ailleurs qu'au premier pied). On reconnaît d'ailleurs d'un bout à l'autre la pensée et la langue d'Euripide. La présence fréquente du tribraque remplaçant l'ïambe indique une œuvre des dernières années du poète. M. Weil pense que le morceau en question a dû être tiré de la tragédie des *Téménides*, aujourd'hui perdue, où figurait une femme, Hyrnétho, placée exactement dans la situation indiquée par les vers. Il rapproche, en outre, de ce morceau, quatre vers latins cités par l'auteur de la *Rhétorique à Hérennius* (II, 24, 38), et il pense que ces vers doivent être tirés d'une pièce d'Ennius imitée des *Téménides* d'Euripide :

Iniuria abs te afficior indigna, pater :
Nam, si improbum Cresphontem existimaueras,
Cur me huic locabas nuptiis? sin est probus,
Cur talem inuitam inuitum cogis linquere?

M. Ch. Giraud relève, tant dans le morceau d'Euripide que dans celui d'Ennius, cette particularité, que le père est supposé avoir le droit de dissoudre, de son autorité, le mariage de sa fille. Il en était ainsi dans le droit romain primitif ; le père avait ce droit en vertu de sa puissance paternelle, qu'il conservait sur sa fille même mariée. Nous aurions ici la trace de l'existence d'un droit semblable en Grèce. — M. Weil fait observer que, dans les *Téménides*, il s'agit d'un père qui est en même temps roi. Nous ne pouvons donc savoir si c'est par son autorité paternelle, ou par son autorité royale, qu'il prétend obliger sa fille à rompre son mariage.

Les autres fragments contenus dans le papyrus et publiés par M. Weil sont, outre huit vers de la *Médée* d'Euripide, déjà connus et que le papyrus reproduit de la façon la plus fautive, les morceaux inédits suivants, malheureusement aussi pleins de fautes :

1° et 2° deux courts passages, que M. Weil croit pouvoir attribuer à Eschyle et rapporter, l'un à l'*Europe*, l'autre aux *Myrmidons*, deux tragédies perdues du poète ;

3° Un curieux fragment de comédie, où se trouvent des plaisanteries sur les philosophes : un bourgeois d'Athènes dit qu'avant de se livrer à l'étude de la philosophie, il était comme mort, il passait à côté du Bien et du Mal et ne les voyait pas ; mais, ajoute-t-il, depuis que je suis entré chez ces gens-là (les philosophes), je suis ressuscité, ἀναβεβίωκα ;

4° et 5° Deux épigrammes alexandrines inédites, l'une sur le phare d'Alexandrie, l'autre sur le sanctuaire d'Arsinoé Aphrodite, élevé sur la côte septentrionale de l'Egypte.

Enfin le papyrus se termine par un compte de dépenses, qui rappelle des comptes analogues inscrits sur des papyrus du musée du Louvre : c'est ce compte qui a permis d'induire que le papyrus Didot, comme ces papyrus du Louvre, devait provenir du Sérapéum.

M. de Longpérier donne, d'après une note de M. Schlumberger, quelques détails sur une collection de 180 pièces de monnaie du Yemen que M. Schlumberger a eu récemment l'occasion d'étudier. Ces pièces remontent toutes à l'époque de l'autonomie arabe, antérieure à l'Islamisme.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 30 Août — 1879

163. — **Aogemadaêca,** ein Pârsentractât, in Pâzend, Altbaktrisch und Sanskrit herausgegeben, uebersetzt, erklaert und mit Glossar versehen von Dr. Wilhelm Geiger. Erlangen, Andreas Deichert, 1878, in-8°, vi et 160 p. — Prix : 5 mark (6 fr. 25).

Le texte inédit que M. Geiger publie avec traduction et commentaire est tiré de la belle collection de manuscrits zends, pehlvis et parsis formée par Haug et acquise par la bibliothèque de Munich. Cette collection est surtout riche en textes pehlvis et parsis dont plusieurs sont absolument sans représentants dans les autres collections de l'Europe. Il y a là une mine des plus riches à exploiter. L'étude de la littérature traditionnelle des Parses est si importante pour la connaissance du développement religieux du mazdéisme comme pour celle des idiomes néo-iraniens, et, d'autre part, le nombre des textes publiés est encore si restreint, que la moindre publication de texte inédit est un véritable service rendu à la science : celui que publie M. G. est un des plus intéressants de la littérature parsie et pour le fond et pour la forme.

« L'aogemadaêca », dit le Destur Minocheherji, « est un traité qui inculque une sorte de résignation sereine à la mort [1]. » C'est là une note que l'on n'était pas jusqu'ici habitué à entendre dans la littérature parsie : bien que les espérances et les attentes de l'autre vie occupent une grande place dans les pensées du mazdéisme, il ne semble pas qu'elles l'aient jamais conduit au détachement de la vie terrestre, et c'est avec le judaïsme et le paganisme une des religions qui, à tort ou à raison, ont cru le plus à la vie et l'ont le plus prise au sérieux. Mais sa résignation n'est pas le détachement, et l'auteur de l'*Aogemaidê*, même en se courbant devant la mort, n'insulte pas à la vie; puisque la vie est si frêle et si transitoire, il faut en jouir pendant qu'elle dure, et en même temps faire prudemment le bien pour gagner la vie éternelle et un siège de bienheureux auprès d'Ormazd et des Amshaspands.

1. Pahlavi, Gujarâti, and English Dictionary, Introd., xxxix.

Le texte est composé de citations zendes suivies de paraphrases et de développements en parsi ; sur cent-treize paragraphes dont se compose le traité, vingt-neuf contiennent de ces citations ; cinq d'entre elles appartiennent à l'*Avesta* tel que nous le connaissons [1], les autres étaient inconnues jusqu'ici. M. G. conclut du nombre de ces citations que les textes zends étaient infiniment plus étendus que ceux que nous possédons : la conclusion est juste en elle-même, mais non le raisonnement ; car le contenu de ces citations prouve que la plupart d'entre elles, sinon toutes, font partie d'un seul et même développement et appartenaient au même fonds, probablement celui dont sont tirés ces fragments sur le sort des âmes après la mort, connus sous le nom de *Hadhokht Nosk* et qui, selon la tradition, constituaient le 21ᵉ Nosk de l'*Avesta* complet. M. G. démontre fort bien qu'il n'y a aucune raison de douter de l'authenticité de ces citations et qu'elles en portent, au contraire, tous les caractères intrinsèques : des ἅπαξ λεγόμενα tels que *yavanha*, *badhra*, répondant au sanscrit *yavasa*, au védique *bhadra*, sont des preuves suffisantes.

Pour l'Aogemadaêca, comme pour tous les textes parsis, se pose une question préliminaire : a-t-il été écrit primitivement en parsi ou en pehlvi ? En fait, on n'a pas encore trouvé de texte parsi dont il n'existe un texte pehlvi, chose aisée à concevoir si l'on admet, comme nous le faisons, qu'il n'y a jamais eu en réalité de langue parsie, que le parsi n'est qu'une transcription en caractères zends ou persans, avec élimination des éléments sémitiques, des textes écrits en caractères pehlvis ; un texte parsi, pour employer les expressions d'une bonne autorité en cette matière, l'auteur même de la version parsie du Minokhired, n'est que « la transcription, dans le caractère de l'*Avesta* (c'est-à-dire en caractères zends), de textes écrits dans le caractère parsi trop difficile (en caractères pehlvis) [2] ». Il n'y a qu'à retranscrire le parsi en pehlvi pour voir aussitôt disparaître la plupart des prétendues particularités grammaticales du parsi (baho*d*, this, etc.) ; l'on ne peut même considérer le parsi comme une langue artificielle à la façon de pehlvi, car une langue artificielle a des formes régulières et stables, tandis que les formes parsies changent d'un texte à l'autre et dans un même texte, par la raison bien simple que le parsi d'un traducteur n'est que *sa lecture* d'un texte pehlvi et par suite varie avec ses connaissances en orthographe pehlvie. Quoiqu'il en soit d'ailleurs de la question générale, M. G. reconnaît que l'Aogemaidê a été primitivement écrit en pehlvi ; les raisons qu'il donne, et qui sont tirées précisément des considérations orthographiques, ne sont pas toutes également convaincantes : les formes *minî*d *raçî*d ne sont pas de fausses transcriptions de

1. La citation du § 3 que M. G. n'identifie pas est le Yaçna 59, 17 ; elle est fréquente à la fin des manuscrits ; souvent précédée de celle-ci, qui n'appartient pas à l'*Avesta* : *Aêvô pañtâo yô ashahê viçpê anyaêshãm apañtãm*.

2. Vishamapârasîkâksharabhyaçca avistâksharâis likhitâ (West, *The book of Mainyo-i-khard*, p. 61).

formes pehlvies où l'î serait simple *mater lectionis*, ces formes ont réellement existé, le pehlvi ayant étendu le thème dénominatif à toute la conjugaison, tandis que le persan l'a restreint aux deux premières personnes du pluriel (l'on disait aussi bien *minîm* = * manayâmi que *minam* (= * manâmi). L'exemple *vaçinidan* pour *nacînidan* est meilleur [1], et enfin une raison bien autrement décisive que M. G. aurait pu invoquer, et qui rend toute dissertation superflue, c'est que le texte pehlvi de l'Aogemaidê est cité dans la grammaire de Peshotum Behramjee dans son catalogue des ouvrages pehlvis encore existants (A grammar of the Pahlavi language, Bombay, 1871, p. 17) et que Destur Minocheherji, dans la préface de son dictionnaire, en donne une citation [2].

Cette citation est particulièrement intéressante à raison des commentaires théologiques du savant Destur et du jour qu'ils jettent sur l'histoire de la théologie parsie. Le texte, qui est en cette partie une variation sur le thème de Villon « Et où est le preux Charlemagne, » etc., passe en revue les rois légendaires de l'Iran qui, après toute leur gloire et leurs exploits, sont allés « Numa quo devenit et Ancus », et arrive au roi Tahmuraf qui ne put échapper à la mort, « bien qu'il eût eu pour monture le démon des démons, le maudit et infernal Ahriman. » C'est une légende bien connue par l'*Avesta* et par les contes des *Ravaêts*, dont l'origine mythique et, en dernière analyse, naturaliste, se laisse aisément démontrer, mais qui, selon le grand prêtre des Parsis, signifie que Tahmuraf avait « tenu en bride la concupiscence et les passions déréglées et vaincu les désirs impurs de la chair [3]. » Un théologien d'Europe n'aurait pas mieux trouvé, et l'on serait tenté de voir là une influence récente des convertisseurs européens et de croire que les Parsis ont senti le besoin d'habiller leurs mythes d'une façon présentable devant les controversistes d'Europe, rudes champions et de logique invincible quand il s'agit de démontrer l'absurdité des dogmes étrangers. Il y a une trentaine d'années, au temps de la fameuse polémique du Révérend Wilson, l'on attribuait à l'influence même de la controverse chrétienne le système d'interprétation allégoriste et rationaliste adopté par une partie des théologiens de Bombay, et le fait que les Parses se croyaient obligés de recourir à un pareil système et de jeter à l'eau le mythe littéral était considéré comme une grande victoire de la théologie chrétienne. Eh bien, cette transformation d'Ahriman en l'ennemi intérieur que chacun

---

1. Ajoutons encore *val* girift; *val* est purement pehlvi, sémitique *al*.

2. L. c. XXXIX. L'Afrin pehlvi de l'Aogemaidê est encore signalé dans la seconde édition des Essais de Haug, mais qui n'a paru, il est vrai, qu'après la publication de M. G.

3. Le texte donné par M. Minocheherji diffère quelque peu du texte parsi ; vîvanhâna manque dans le pehlvi, et gujastak et darvand dans le parsi (Tahmurâf bût zînêvand amat shêdâ shêdântum [cf. dév. dévântum] gujastak gannâk mînôi darvand girift u 30 zamistân pavan bârak dâsht u 7 nifêg difirêg min ulman barâ yâñûnt (bé âward).

porte au dedans de soi, elle était déjà faite à une époque où l'on ne songeait guère chez les Parses ni aux missionnaires anglicans ni aux controverses sur la valeur respective du Christ et d'Ormazd, et dans la traduction sanscrite de l'Aogemaidé, traduction antérieure à 1499 et probablement plus ancienne, nous lisons : « Tahmuraf monta Ahriman, c'est-à-dire qu'il subjugua le mauvais Ahriman qui était en lui-même [1]. » Et il est fort probable que ce n'est point l'auteur de la traduction sanscrite qui a imaginé cette belle interprétation : ouvrons l'histoire de Mirkhond à Tahmuraf et nous lisons : « *Dans certains livres*, la défaite des démons par Tahmuraf et leur destruction est interprétée comme indiquant la victoire sur les passions mauvaises et les instincts sensuels et l'extirpation des habitudes vicieuses [2] ». L'auteur de la traduction a pu, il est vrai, être contemporain de Mirkhond, ou même antérieur, car Mirkhond est mort en 1488 et nous savons seulement que cette traduction est antérieure à 1499, sans savoir de combien : mais il semble bien ressortir des expressions de Mirkhond qu'il y avait là une interprétation courante, qu'il avait trouvée dans les livres antérieurs ; et quoiqu'il en soit, on voit, en tout cas, que ce n'est pas d'hier que la mythologie parsie a commencé à se décolorer.

Il est bien difficile de déterminer l'âge de l'Aogemaidé, comme en général de tous les ouvrages de la littérature parsie. M. West, entre autres raisons pour reporter la composition de Minokhired à la période Sassanide, invoque le tableau qu'il trace des devoirs de la royauté et qui n'a guère pu être fait qu'à une époque où le mazdéisme était religion d'Etat [3]. On pourrait peut-être invoquer pour arriver à une conclusion analogue en faveur de l'Aogemaidé le tableau qu'il trace des ambitions et des déceptions de la vie des cours et qui semble le reporter à l'époque des dynasties nationales, car sous la domination arabe des conseils de ce genre, donnés à un zoroastrien, n'avaient plus guère d'opportunité. Un fait à noter et dont il y aurait peut-être à tirer parti pour établir la chronologie relative d'une partie de la littérature parsie, c'est que l'auteur de l'Ardâ Vîrâf *semble* avoir eu l'Aogemaidé devant les yeux ; Ormazd, en donnant congé à Ardâ Vîrâf, lui recommande de dire aux hommes : Observez la bonne religion, fuyez la mauvaise « et sachez ceci, que le bœuf devient poussière, que le cheval devient poussière, que l'or et l'argent deviennent poussière et que le corps de l'homme devient poussière : celui-là seul ne se mêle pas à la poussière qui, sur terre, a récité l'*Ashem vohu* et accompli les bonnes œuvres » (Ch. C, 20.) Or, ce morceau est littéralement [4] le § 84 de l'Aogemaidé où il est le dévelop-

1. Amum mahâghoram âharmanam âtmano' dhastât kritavân.
2. Shea's Translation of Mirkhond's history of the early kings of Persia, p. 98.
3. West, Mainyô i Khard, p. x.
4. La différence essentielle consiste dans l'absence dans l'Ardâ Vîrâf des mots *khâk bahôd mard i thagî kâr-jârî* (pâsnush narô ciryô takmô), et de *ayão ashvân vehâ this dehed*; encore ce dernier membre a-t-il existé dans la version sur laquelle

pement d'une citation de l'*Avesta* ainsi conçu : « Poussière est le bœuf, poussière le cheval, poussière l'argent et l'or, poussière l'homme vaillant et fort »; sans trop insister sur la formule d'introduction dans l'Ardâ Vîrâf « et sachez ceci » qui pourrait bien annoncer une citation, il est difficile de nier que le morceau a un caractère plus primitif dans l'Aogemaidê où il fait partie intégrante d'un long développement d'idées du même ordre et où on le voit, pour ainsi dire, à l'état naissant, puisqu'il sort par paraphrase d'un texte avestéen. Il est donc possible que l'auteur de l'Ardâ Vîrâf ait eu sous les yeux au moins cette partie de notre texte, et l'on peut même dire tout notre texte, si l'on considère l'unité du morceau. M. G. sera mieux en état que personne d'étudier cette question que nous nous contentons de poser. Il pourra, par la même occasion, rechercher les rapports de l'Aogemaidê avec l'*Afrin Ardâfravash* qui est également enté sur le Hadhokht Nosk et où il retrouvera quelques lignes de notre texte (§§ 11, 17, 18 manuscrit 20, 6 du fonds de Munich).

Quant à la traduction et au commentaire de M. Geiger, ils marquent un progrès réel sur son premier travail (traduction pehlvie du premier Fargard), et montrent une connaissance plus profonde des tenants et aboutissants. On peut regretter qu'il n'ait pas tiré de la traduction sanscrite et de la comparaison avec les textes déjà publiés tout le parti qu'il aurait été possible. Mais toute publication d'un texte inédit est un tel service qu'il y a toujours quelque ingratitude à être trop exigeant, et nous nous contenterons de signaler à l'auteur quelques corrections.

§ 48. Le mortel souhaite à son ennemi, non pas que son corps périsse et que son *âme soit méchante*, mais « que son corps périsse et *que son âme soit damnée* (Ku ruâ *darvañd* bâd).

Au § 50, M. G. traduit, avec une antithèse très naturelle : « Aveugle... qui *ne fait pas le bien aux vivants* et ne se souvient pas des morts (né *hastân* sûdinend, né *bûdân* ayâdineñ*d*) ; mais *hastân* ne signifie pas « ceux qui sont », il signifie « les biens » (cf. § 52, l'homme peut tout perdre, sauf sa piété, qui est le plus grand, le meilleur, le plus beau des *hastân*, c'est-à-dire des biens, trad. sscrite *vidyamânânâm ;* cf. persan *hastê*, fortune); *sûdinend* n'est pas « faire le bien », c'est un dérivé de *sûd*, c'est donc « faire profit »; le sscr. traduit exactement *na vartamânât lâbhayanti = vidyamânât pratilâbham na kurvanti ;* le sens est donc : « Aveugle qui ne jouit pas de ses biens et ne se souvient pas des morts! » *haêna cakhravaiti* (§ 81) ne désigne point d'une façon vague « les bandes ennemies *puissantes* », mais les bandes armées du *cakhra* (de l'arbalète, persan *carkh ;* trad. sscr. cakraçastradhârî).

Ka mard andar géthî *asahî çtâêñd* (§ 84); au lieu de : « l'homme qui

---

a été faite la traduction sanscrite de l'Ardâ Vîrâf, car c'est à lui que se rapporte le début du fragment sanscrit donné dans l'édition Haug : *atha vâ punyâtmanâm uttamânâm kimcit dadâti* qui est donc la traduction de § 20 fin, et non du début de § 21. M. G. pourra vérifier sur le texte complet qui se trouve à Munich (fonds Haug 18), si par hasard l'autre membre de phrase ne serait pas également traduit.

166. — **Aristotelis Ethica Nicomachea**, edidit et commentario continuo instruxit G. Ramsauer Oldenburgensis. Adiecta est Francisci Susemihlii ad editorem epistola critica. Lipsiae. Teubner. 1878. 8°. viii et 740 p. — Prix : 12 mark (15 fr.)

— **Index scholarum in universitate litteraria Gryphiswaldensi per semestre hibernum anni 1878-79...**, habendarum. Inest Francisci Susemihl de recognoscendis ethicis Nicomacheis Dissertatio I. Gryphiswaldiæ, 1878. 4°.

— **Index scholarum**, etc. per semestre aestivum anni 1879.... Inest Francisci Susemihl de recognoscendis Ethicis Nicomacheis dissertatio II. Gryphiswaldiæ, 1879. 4°.

L'édition de la morale à Nicomaque par M. Ramsauer a pour complément indispensable les deux dissertations de M. Susemihl, *De recognoscendis Ethicis Nicomacheis*, et c'est pour ce motif que nous unissons ces publications dans ce compte-rendu.

Dans l'édition de M. R., le commentaire, qui suit le texte presque phrase par phrase, n'est pas la partie principale ; il est l'édition elle-même. M. R. ne semble avoir mis le texte en haut des pages que pour la commodité du lecteur ; il s'est contenté de reproduire le texte de Bekker, en indiquant les variantes du meilleur manuscrit, d'après Bekker, et les changements qu'il a apportés ou qu'il pense devoir être apportés au texte. Si M. Susemihl n'avait pas communiqué une révision très soignée de l'*Apparatus* de l'édition Bekker, celle de M. R. n'y ajouterait absolument rien relativement aux sources du texte de la morale à Nicomaque, dont il ne paraît pas s'être inquiété. Le mal n'a pas été très grand, parce que Bekker procédait avec beaucoup de tact dans le choix des manuscrits qu'il avait collationnés et des leçons qu'il y avait relevées, et qu'il avait eu en particulier pour la constitution du texte de la morale à Nicomaque un bon manuscrit. Cependant, comme nous le verrons plus bas, l'indifférence de M. R. n'a pas été sans quelque inconvénient.

M. R., qui a été élève de Trendelenburg, et qui paraît être plus philosophe que philologue, n'en était que mieux préparé à commenter un ouvrage de pure philosophie. On peut lui reprocher de n'avoir pas fait mieux connaître les sources de l'interprétation, et de ne mentionner que si rarement et comme par occasion ses devanciers [1]. Mais son commentaire a les qualités essentielles. M. R. est très attentif à la suite des idées. Il marque soigneusement les différentes parties d'un développement. Il a compris (et ici je crois reconnaître le philosophe) qu'on ne pouvait

1. La bibliographie même est absolument nulle. M. R. dit dans sa préface qu'il a voulu être court, et qu'il ne pouvait mentionner ses devanciers, quand il est du même avis, sans les mentionner aussi quand ils ne sont pas du même avis et sans expliquer pourquoi il ne les a pas suivis. C'est trop de scrupule ; alors on ne les mentionnerait jamais. Ensuite M. R. aurait dû ajouter une table quelconque, au moins une table analytique sommaire. Enfin, pour en finir avec ces remarques désagréables, j'ajouterai que la latinité généralement claire n'est pas toujours correcte. Mais aujourd'hui les plus grands philologues laissent échapper des fautes en écrivant en latin.

entrer soi-même ni faire entrer les autres au fond de la pensée d'Aristote, si l'on n'indiquait pas ce qu'elle a de défectueux et et d'erroné et les limites où le caractère personnel, la nationalité et le temps du philosophe l'enfermaient. M. R. a eu le bon sens de ne pas s'engager dans la discussion stérile des rapports entre la morale à Nicomaque et la morale à Eudème, et il n'en a pas moins montré beaucoup de sagacité et une solide connaissance du grec dans l'interprétation du texte.

Je signalerai ici d'abord quelques passages sur lesquels je ne suis pas de l'avis de M. R. ; ensuite j'en indiquerai quelques autres où il me paraît avoir résolu la difficulté.

1094 *a* 14, ἐν ἁπάσαις δὲ répond à 1094 *a* 9, ὅσαι δὲ, comme dans la *Politique*, 1261 *b* 2, ἐν τούτοις δὲ répond à 1261, *a* 39, ἐν οἷς δὲ. Il faut lire (1094 *a* 13) δὲ au lieu de δὴ et substituer des virgules aux points en haut dans cette période. — 1094 *b* 28. Peut-être faut-il lire ἀκροατής au lieu de κριτής, pour éviter la tautologie. — 1096 *a* 5. L'homme qui ne cherche qu'à gagner de l'argent fait une sorte de violence, non pas aux autres, mais à la nature, parce qu'il n'est pas naturel qu'on cherche à gagner de l'argent, non pas pour satisfaire à ses besoins, mais pour avoir plus d'argent; Michelet l'a déjà expliqué. — 1096 *a* 9. Il vaudrait mieux mettre une virgule au lieu d'un point après ἀγαπᾶται. — 1096 *a* 21-22. Le sens exige que παραφυάδι... ὄντος soit entre parenthèses. — 1096 *b* 30-32. Il me semble qu'il faut une virgule après οἰκειότερον et un point après ἰδέας. — 1098 *a* 20. Les particules μὲν οὖν n'ont pas de corrélatif. Quant au sens, il faut le chercher dans 1098 *b* 9, σκεπτέον, et je crois qu'il faut lire σκεπτέον δὲ περὶ αὐτοῦ. — 1101 *b* 25, μακαρίζομεν semble inutile; peut-être faut-il le transposer après ἀγαθῶν.

1106 *b* 35. Le pentamètre cité par Aristote doit être transposé après μοναχῶς (31). — 1108 *a* 33. Il faut sous-entendre αἰδήμων avec ὁ μὲν λέγεται μέσος, et par conséquent ὁ δὲ... αἰδήμων (35) est de trop.

1110 *b* 23. Il faut ponctuer ἐπεὶ ἕτερος, ἔστω οὐχ ἑκών, comme Lambin a traduit. — 1111 *a* 19, τοῦ δὴ], le sens exige δὲ. — 1112 *a* 24, εἴτ'... 25, ἄλλην doit être transposé après 26, ἄλλως. M. R. a senti la difficulté. — 1114 *b* 2, εἰ δὲ... 12, εἰ δὴ κ. τ. ἑ. Il me semble qu'il faut lire[1] et ponctuer εἰ δὲ μηθεὶς αὐτῷ... ἔσεσθαι, ἡ δὲ... αἱρήσεται, καὶ ἔστιν... πέφυκεν (τὸ γὰρ... εὐφυΐα), εἰ δὴ κ. τ. ἑ. — 1118 *b* 23. Il faut retrancher la virgule après μᾶλλον et plus bas (26) après δεῖ. La particule ἢ signifie *quam* dans les deux passages et, dans le second, καὶ ὡς dépend de ἢ. Comparez 1152 *a* 25-27. Il semble qu'il manque après 27 χαίρουσιν les mots καὶ οὐχ ὡς δεῖ.

1122 *a* 26. Après περὶ ἅ, il manque καὶ ὡς. — 1125 *a* 25, ἀφίστανται a pour sujet οἱ μικρόψυχοι : ce qui a besoin d'être expliqué. — 1126 b 20-22.

---

1. J'avais corrigé autrefois μηθεὶς au lieu de μή, οὐθείς. Je vois par M. Susemihl (*Diss.*, I, 15) que la leçon μηδεὶς, omise par M. Ramsauer, est donnée par trois manuscrits, la vieille traduction latine, l'édition d'Alde, et est en outre indiquée par le commentateur, le paraphraste, et Alexandre (*Quæst. nat.*, 303, Spengel).

Le sens exige : τοιοῦτος γάρ ἐστιν οἷον βουλόμεθα λέγειν τὸν κατὰ μέσην ἕξιν ὁ ἐπιεικὴς φίλος... προςλαβών.

1129 *a* 27. Il faut lire ἡ ὁμωνυμία. — 1130 *a* 8, χαλεπόν semble une glose d'ἔργον. — 1130 *b* 6. En lisant εἰσι καὶ δικαιοσύναι, on lèvera la difficulté proposée par M. R. — 1133 *b* 3. Ponctuer ἴσοι, καὶ κοινωνοί. — 1137 *a* 13. Il me semble qu'il vaut mieux lire δίκαια, τοῦτό γε κ. τ. ἑ.

1140 *a* 35. Il semble qu'il manque après ἀπόδειξις quelque chose comme τὰ δὲ πρακτὰ τοιαῦτα. — 1140 *b* 6, τῆς μὲν..... τέλος doit être transposé après 4, ποιήσεως. — 1143 *a* 14. Retranchez ἐπί. — 1143 *b* 9, διὸ... 10, τούτων doit être transposé après 5 τὸ καθόλου. Ainsi la difficulté que M. R. a sentie est levée.— 1143 *b* 14. Il manque une épithète à ὄμμα.

1145 *a* 25, ἀντιτιθεμένη] ἀντικειμένη? — 1145 *a* 31, ἔνια] ἐνίοτε? — 1147 *a* 21, μαθόντες] μανθάνοντες? — 1147 *b* 34, ἁπλῶς δ'οὗ doit être transposé après 35, λεγομένους.

1160 *b* 9, δὲ], lisez δή. — 1161 *a* 25, οὕτω δὲ], lisez δή.

1165 *a* 30, συγγενέσι δή] Lisez δὲ [1]. — 1165 *b* 15. Je lirais οὔτε δὴ φιλητὸς πονηρός, οὔτε δεῖ. — 1166 *a* 9, τούτων δὲ], lisez δή. — 1168 *a* 23, δοκεῖ δή] lisez δὲ. — 1168 *a* 26, δόξειε δ'] lisez δή. — 1170 *a* 25, εἰ δ'..... Michelet place l'apodose de cette proposition à 1170 *b* 7, καθάπερ οὖν, avec raison, ce semble. On ne voit pas où M. R. la place.

1172 *a* 26, ὑπὲρ δὲ], lisez δή.— 1173 *a* 4, φυσικον ἀγαθὸν], je ne comprends pas ce dernier mot ; qu'est-ce qu'un *bien qui désire un bien?* — 1175 *a* 16, καὶ τὸ ζῆν δέ], lisez δή. — 1178 *b* 20, τῷ δὴ ζῶντι], lisez τῷ δὲ ζ.

Voici quelques passages où M. R. me semble avoir raison. Je ne les donne, bien entendu, qu'à titre de spécimen, et parce que j'ai pu les examiner de près. Les crochets indiquent ce qui doit être retranché.

1099 *b* 22... πεφυκεν, ὁμοίως. — 1115 *b* 21-22 ...ἕξιν· καὶ τῷ ἀνδρείῳ δή· ἡ δὲ ἀνδρεία καλόν. τοιοῦτον δὴ καὶ τὸ τέλος καὶ ἡ ἐνέργεια· ὁρίζεται... — 1118 *a* 26, φαίνονται δὲ. — 1122 *b* 19. Lacune avant ἔστι. — 1123 *a* 17, ποιεῖν (τὸ ...εὐυπέρβλητον), καί. — 1127 *b* 12 [ὡς ὁ ἀλαζών]. — 1129 *a* 26 [ἡ δικαιοσύνη]. — 1131 *a* 21 [τὰ ἐν οἷς] — 1133 *a* 24 [ἡ τροφήν]. Peut-être manque-t-il ἡ γεωργός après οἰκοδόμος. — 1134 *b* 33. Il y a après δῆλον une lacune qui est comblée par *magna moralia.* (1195 *a* 3) τὸ γὰρ... προφανές. — 1136 *a* 29 [ὁμοίως... δικαιοῦσθαι]. — 1138 *a* 17-18... πονηρίαν. ὥστ'οὐδὲ κατὰ ταύτην ἔσται τὸ αὐτὸν ἀδικεῖν. — 1138 *a* 23 [ἔτι... ἀδικεῖσθαι]. — 1142 *b* 16 [διὸ ...περὶ τί]. — 1142 b 1-4, Παραπλησίως γὰρ ἔχει ὡς ἡ φρόνησις πρὸς τὴν δεινότητα, οὕτως ἡ κυρία ἀρετὴ πρὸς τὴν φυσικήν. — 1146 *b* 1 [μή]. — 1150 *a* 21, ἀνάγκη... 22, ἀνίατος transposé après 31, ἀκρατοῦς. — 1150 *a* 27, παντί... 31 ἀκρατοῦς est hors de sa place. — 1150 *a* 32, ὁ δ' ἀκολαστος] τὸ δ' ἀκρασίας. — 1150 *b* 6 ...ἀκρασίαν. Οὐ γὰρ... — 1152 *b* 31 [αἱρεταὶ δ'οὔ]. — 1152 *a* 34-36. Ce passage controversé est bien expliqué. — 1156 *b* 24, καὶ τὸ φιλεῖν δή. — 1163 *b* 20, οὐθὲν δέ,ποιήσας, ἄξιον... — 1166 *a* 27 διανοίᾳ. Συναλγεῖ...

1. La vieille traduction latine et l'édition d'Alde donnent δὲ.

En résumé, le travail de M. Ramsauer ne laisse à désirer que dans l'accessoire; il me semble bon dans l'essentiel.

Les deux dissertations de M. Susemihl ont pour point de départ les recherches de Rassow sur la morale à Nicomaque [1]. Rassow rapporte à deux familles les quatre manuscrits collationnés par Bekker, K^b (Laurentiamus 81, 11. xe siècle). L^b (Parisinus 1854. xiie s.) M^b (Marcianus 213. xve s.), O^b (Riccardianus 46. xive s.); K^b représente l'une, L^b représente l'autre. Les manuscrits M^b O^b, fort inférieurs à ceux-là, mais supérieurs aux autres [2], s'accordent l'un ou l'autre tantôt avec K^b, tantôt avec L^b. M. S. a vérifié partout les assertions de Rassow, il a ajouté la collation de la traduction latine faite au moyen âge [3], et de l'édition d'Alde qui est la reproduction d'un assez bon manuscrit. Il a souvent exprimé sur les diverses leçons son opinion, qui a de la valeur. On a vu plus haut que les collations de M. Susemihl donnent, en deux des passages que nous avons traités, la véritable leçon.

Charles Thurot.

---

167. — **Cornelii Taciti de origine et situ Germanorum liber, recensuit** Alfred Holder. Lipsiæ, in ædibus Teubneri. 1878, viii et 56 p. — Prix : 2 mark (2 fr. 50).

— **Cornelii Taciti Germania erlæutert** von Dr. H. Schweizer-Sidler. Dritte neubearbeitete Auflage.

M. Holder s'est fait connaître favorablement par les soins intelligents qu'il a donnés à l'édition des *Antiquités germaniques* de Holtzmann, qui contiennent le texte, la traduction et l'explication de la *Germanie* de Tacite. Les études qu'il a dû faire à cette occasion l'ont sans doute amené à publier une nouvelle édition de la *Germanie*. Elle n'a que cinquante-six pages, dont la moitié à peu près est occupée par le texte, l'autre moitié par un *Index verborum*, qui semble être tout à fait complet. Sous le texte se trouve le *Commentarius criticus* qui donne, avec une grande abondance, les variantes, même les variantes qui n'offrent aucun intérêt. M. H. admet dans son texte des leçons qui ne se trouvent dans aucune autre édition. Il les a prises dans des mss. dont on n'a pas fait jusqu'ici grand cas. Il est à regretter qu'il se soit dispensé de nous expliquer les raisons de ses préférences. Il aurait pu, dans une courte préface, justifier son opinion sur la valeur des mss. qu'il a consultés. La

---

1. Forschungen über die Nikomaschische Ethik des Aristoteles. Weimar, 1874.
2. Susemihl, *Jahrbücher für classische Philologie*, 1878, 630.
3. Rose (*Hermès*, V, 1871, p. 64) établit que cette traduction est de trois mains. Les livres II et III ont été traduits d'abord et connus sous le nom d'*ethica vetus*; puis on a traduit le premier livre *(ethica nova)*. Enfin Robert Grosse-tête a fait revoir la traduction des trois premiers livres et ajouter celle des livres IV-X; cette traduction, qui a servi dans les écoles du moyen âge, était connue sous le nom de *Nova translatio*.

liste s'en trouve, en guise de préface, à la première page qui précède le texte. En tête est placé le *Codex Hummelianus*, ensuite ce que M. H. regarde comme l'archétype des mss. de Munich et de Stuttgard, etc. A la fin seulement vient ce qui est, à son avis, l'archétype des mss. du Vatican (n° 1862) et de Leyde. Les deux derniers mss., qui ont été jusqu'ici regardés par tout le monde comme les meilleurs, sont ici détrônés par d'autres qui ont été toujours plus ou moins négligés. Nous voyons donc, dans cette édition critique, les procédés révolutionnaires qui ont été suivis par O. Keller et M. A. Holder dans leur édition d'Horace. On sait qu'ils n'accordent aucune valeur aux onze mss. très anciens *(antiquissimi undecim libri MSS.)* que le Flamand Jacobus Cruquius, professeur à Bruges, a collationnés pour son édition d'Horace, pas même au *Blandinius vetussimus* (de l'abbaye de Saint-Pierre, sur le mont Blandin à Gand), quoiqu'ils tirent de ce dernier une leçon qu'ils regardent comme *la seule bonne*. Nous ne partageons pas l'opinion des deux savants sur les mss. blandiniens, et nous y reviendrons peut-être plus tard; quant à la nouvelle classification des mss. de la *Germanie*, nous devons réserver notre opinion jusqu'au moment où M. H. nous aura donné les explications nécessaires. En attendant, citons comme échantillons quelques-unes des nouvelles leçons qu'il a admis dans le texte des premiers chapitres. Au chapitre II, il y a : *nisi sibi*, au lieu de *nisi si; Teutonem... Ei filium*, au lieu de *Tuistonem et filium ; conditoremque*, au lieu de *conditoresque;* au ch. V : *proinde*, au lieu de *perinde ;* au ch. XIII : *dignationem*, au lieu de *dignitatem;* au ch. XVIII : *ambiunt*, au lieu de *ambiuntur*. Ces leçons nouvelles et plusieurs autres sont empruntées aux mss. que nous sommes habitués à regarder comme inférieurs. Nous ne savons si elles trouveront beaucoup de partisans. Disons encore qu'au ch. XVI M. H. change, de sa propre autorité, *locis* en *lacis*. La nécessité de ce changement nous paraît difficile à établir.

M. Schweizer-Sidler, dont nous annonçons la troisième édition classique, est sagement conservateur. Il s'en tient au texte de Haupt, amélioré par Müllenhoff, en profitant, en outre, des observations nouvelles des savants. On sait que ce texte est fondé sur les mss. du Vatican et de Leyde. Les deux premières éditions de M. S. S. ont été accueillies avec faveur ; nous pouvons nous borner à dire de la troisième édition que le commentaire en a été encore augmenté et amélioré; les explications de langue sont beaucoup moins nombreuses que celles qui concernent les choses, c'est-à-dire les antiquités germaniques; celles-ci sont aussi complètes qu'on peut les donner raisonnablement dans une édition destinée aux classes. A beaucoup d'étrangers, elles peuvent même paraître, à beaucoup d'égards, trop développées, mais l'auteur trouve une justification légitime dans la nécessité d'initier les élèves allemands à la connaissance de tout ce qui concerne les antiquités de la race germanique. Il y a naturellement en cette matière des points encore contestés, comme il y a

aussi des incertitudes dans les études étymologiques des noms propres des peuples. Cela ne nous empêche pas d'attribuer une haute valeur à cette édition et de la regarder comme une des meilleures qui aient été publiées dans ces derniers temps.

Voici deux observations que nous désirons soumettre au savant philologue et que nous voudrions qu'il examinât de près. Au ch. II, dans la note sur *utque sic dixerim adversus Oceanus,* nons lisons : *adversus* doit signifier, d'après ce qui précède : « unserer Welt gleichsam antipodisch entgegen liegend. » Il y a longtemps qu'on a expliqué *adversus* par *situé aux antipodes* ou *s'étendant jusqu'aux antipodes,* et il paraît que c'est aujourd'hui l'explication généralement adoptée, du moins en Allemagne. Dubner dit dans son édition de 1848 ; *ex adversa sive contraria nobis parte situs, velut antipodes ;* d'après Kritz, *adversus* veut dire *ex adverso situs, plane in adversa et contraria orbis nostri parte situs* (cette explication est reproduite dans la quatrième édition, due aux soins de M. Hirschfeld) ; Baumstark dit que cet océan est nommé *adversus,* parce qu'il appartient, pour ainsi dire, à un autre *orbis :* » anderweltlich » ; d'après Prammer, *adversus* signifie située à l'opposite, pour ainsi dire aux antipodes du monde romain ; enfin le nouveau *Lexicon Taciteum* de Gerber et de Greef, en s'appuyant de Kritz et de Baumstark, traduit par *entgegengesetzt, anderweltlich.* C'est le seul exemple cité pour le sens de *anderweltlich.* L'opinion concordante de tant de philologues distingués a de quoi faire hésiter à émettre un avis différent ; cependant nous avons de la peine à nous faire à l'idée d'un *océan situé pour ainsi dire aux antipodes.* Nous pensons que Tacite donne lui-même le sens de *adversus* dans la phrase qui suit immédiatement : « Qui du reste, dit-il, *sans parler des périls d'une mer terrible et inconnue*, aurait quitté l'Italie, pour gagner la Germanie, triste à habiter et à voir? ». Il est indubitable pour moi que, dans les mots *praeter periculum horridi et ignoti maris,* se trouve l'explication de *adversus.* On se rend rarement par mer de l'Italie en Germanie à cause des difficultés et des dangers de la navigation ; ce que Tacite exprime poétiquement par : cet océan immense et pour ainsi dire ennemi *(adversus)* est rarement visité par des vaisseaux de nos terres. Il fait précéder *adversus* de *utque sic dixerim* parce qu'il donne à un être inanimé une épithète qui ne convient, en ce sens, qu'à un être animé. Pourquoi l'océan ne serait-il pas personnifié ici, puisqu'il l'est également au ch. XXXIV : l'audace ne manqua pas à Drusus, mais l'Océan ne souffrit pas qu'on fit des recherches sur lui-même en même temps que sur Hercule? Rien ne doit donc nous empêcher de traduire *adversus* par *hostile* ou *ennemi.*

Dans plusieurs endroits, Tacite emploie *adversus* exactement de la même manière pour qualifier des êtres animés : *cohortes sociae aut adversae* (H., I, 59), cohortes amies ou ennemies ; *adversas Gallias* (H., III, 13), la Gaule hostile ; *super tot senatores adversos* (Ann., III,

67), outre tant de sénateurs ennemis, mal disposés ; *quodque nationum ambiguum aut adversum* (hostile) *fuerat* (Ann., XIV, 38).

Au ch. xxviii, nous aurions voulu trouver une explication sur la phrase *Treveri et Nervii circa affectationem germanicae originis ultro ambitiosi sunt*. Dans le commentaire il est dit que les Trévires sont des Gaulois, les Nerviens des Belges. Pourquoi les deux peuples prétendent-ils donc à une origine germanique ? Nous avions pensé que le fond de la population se composait de Gaulois, auxquels vinrent se mêler les Germains victorieux ; que c'était, par conséquent, une population mélangée de Gaulois et de Germains, et que ceux-ci, comme vainqueurs, formaient la classe dominante. C'est celle-ci qui était en relation avec les Romains et qui prétendait à une origine germanique. Nous avons donné cette explication dans notre commentaire.

J. Gantrelle.

---

168. — **Histoire du Massacre des Turcs à Marseille en 1620,** publiée avec avant-propos, notes et appendices, par Henri Delmas de Grammont, président de la Société algérienne. Paris, Champion ; Bordeaux, Ch. Lepère. 1879. 67 p. petit in-12.

Cette brochure forme la troisième des *Plaquettes gontaudaises*, cette jolie collection de documents inédits due à M. Ph. Tamizey de Larroque, et dont nous avons déjà eu occasion d'entretenir nos lecteurs [1]. Elle contient la réimpression d'un curieux et rare imprimé de 1621 renfermant le récit d'une sédition survenue à Marseille les 14 et 16 mars 1620, à l'occasion du pillage d'un navire français et du massacre de son équipage par un corsaire algérien. Le peuple soulevé massacra quarante-huit Algériens qui avaient reçu asile à l'hôtel de Mevoulhon, et parmi eux deux ambassadeurs du pacha d'Alger qui venaient de conclure la paix avec Louis XIII le 21 mars 1618. Le massacre de Marseille fut le signal d'une reprise des hostilités, bien que quatorze des plus coupables parmi les émeutiers eussent été condamnés à mort par le parlement d'Aix. Ce qui constitue le principal intérêt de la pièce publiée par M. de Grammont, c'est l'expression des sentiments qui régnaient alors dans la population chrétienne à l'égard des Turcs. Tout en trouvant le massacre épouvantable, l'auteur ajoute : « Qu'y faire ? Il faut que les uns souffrent pour les autres, et, quoy que ce soit, il faut que tout se paye en quelque sorte de monnoye. » On retrouve chez lui ces préoccupations de croisades qui devaient se faire jour encore pendant tout le xvii[e] siècle. Outre une excellente préface, M. de G. a enrichi sa publication de notes et de quatre pièces justificatives fort intéressantes : la délibération des consuls de Marseille du 15 mai 1620 ; la copie de l'arrêt du parle-

---

1. Cp. *Revue critique*, 1878, art. 206, p. 292 ; art. 243, p. 409.

ment d'Aix du 22 mai; la lettre de Mustapha-Pacha aux consuls de Marseille du 15 juin, et la réponse des consuls du 25 juillet de la même année. M. de Grammont consacre, depuis plusieurs années, tout son temps à l'étude de l'histoire algérienne; les textes qu'il a déjà édités et la brochure dont nous venons de rendre compte nous font attendre avec impatience et confiance les *Documents inédits pour servir à l'histoire de l'Algérie* dont la publication nous est promise.

---

169. — P.-T. Falck, **Der Dichter J. M. R. Lenz in Livland. Eine Monographie nebst einer bibliographischen Parallele zu M. Bernays' Jungem Gœthe von 1766-1768,** unbekannte Jugenddichtungen. von Lenz aus derselben Zeit enthaltend. Winterthur, Westfehling, 1878. xv et 84 p. in-8. — Prix : 3 mark 20 (4 francs).

On trouvera dans ce livre quelques détails inédits sur la jeunesse de Lenz : désormais il faut fixer la date de la naissance de Lenz à l'année 1751 (et non 1750), et le premier prénom du poète est, non pas Reinhold, mais Jacob. En outre, le livre de M. Falck contient de curieux renseignements sur l'éducation que Lenz reçut à Dorpat et sur les événements qui ont exercé sur l'imagination du jeune écolier une certaine influence (l'incendie de 1763, la visite de Catherine II, etc.) A l'âge de quinze ans, Lenz publiait une poésie sur *la mort expiatoire* de Jésus-Christ que le pasteur Oldekop faisait précéder d'une préface très louangeuse. On peut remarquer, à ce propos, que Lenz fut gâté de bonne heure par les éloges, et, comme disait Wieland, par les superlatifs *(durch Superlativos)*. Quand il partit pour l'université, il croyait, comme il le dit lui-même, « conquérir le monde et devenir la joie de l'Allemagne et l'orgueil de la Livonie. » M. F. nous donne dans l'appendice de son ouvrage, quatre poésies inédites de Lenz ; ce sont, outre le poëme sur la mort expiatoire de Jésus-Christ *(Der Versœhnungstod Jesu Christi)*, la *Confiance en Dieu* (*das Vertrauen auf Gott)*, la *Vie en Dieu (Das Leben in Gott)* et un chant de fête composé à l'occasion du mariage du baron d'Igelstroem. On sait que, dans cette dernière circonstance, Lenz avait aussi composé un drame, *Le fiancé blessé (Der verwundete Bräutigam)*, où il mettait en scène le meurtre tenté sur le baron par son domestique. L'enthousiasme de M. F. pour son héros l'entraîne à quelques exagérations. Il est bien certain que Lenz avait du génie et que ses poésies de jeunesse renferment des détails heureux et des expressions remarquables ; mais M. Falck le compare trop souvent à Gœthe et, quoi qu'il dise, le « parallèle bibliographique avec le *jeune Gœthe* de Bernays », qu'il annonce pompeusement dans le titre de son ouvrage, n'est pas à l'avantage de Lenz. Toutefois, nous attendons avec confiance les nouveaux documents que nous promet l'auteur sur le bizarre et malheureux écrivain.

A. Chuquet.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 22 août 1879.

M. de Rozière commence la lecture d'une étude sur *le gouvernement et la législation de Théodoric*, extraite d'un travail plus étendu sur les anciens monuments de droit italien. Après avoir raconté les commencements du règne de Théodoric, sa lutte avec Odoacre, le siège qu'il lui fit soutenir dans Ravenne, la manière dont il partagea un moment le pouvoir avec lui, puis le fit assassiner et resta seul maître, M. de Rozière cherche à caractériser la nature du pouvoir que Théodoric exerça sur l'Italie. Nominalement, Théodoric continua, comme avait toujours fait Odoacre, de reconnaître la souveraineté de l'empereur byzantin et de n'exercer l'autorité que par délégation de l'empereur et en son nom. Mais en réalité il sut s'assurer une indépendance bien plus complète que n'avait fait Odoacre. Celui-ci, pendant le siège de Ravenne, avait fait frapper des médailles à l'effigie de l'empereur; il avait renvoyé à Constantinople tout ce qui se trouvait d'insignes impériaux en Italie; il n'avait pris le titre de roi qu'à l'égard des barbares, et dans ses rapports avec la population romaine il s'était contenté de celui de patrice, qui désignait une dignité romaine, conférée par l'empereur. Théodoric dédaigna le titre de patrice; il n'alla pas jusqu'à prendre celui d'empereur, mais il se déclara roi tant des Romains que des barbares, et à ce titre de roi il en joignit d'autres qui ne se donnaient qu'aux empereurs, *princeps, uictor ac triumphator, semper augustus*. Il porta la pourpre, insigne de l'empire : l'empereur byzantin, à qui il avait demandé la permission de porter cet insigne, la lui avait d'abord refusée, mais il crut nécessaire de l'accorder enfin malgré lui quand il vit que Théodoric se disposait à passer outre : il consentit à octroyer au roi goth les marques de la souveraineté, de peur que celui-ci ne les usurpât. Enfin Théodoric gouverna en tout comme les empereurs, avec le concours du sénat, d'un préfet du prétoire et des autres ministres de la cour impériale. Dans tous ses actes, M. de Rozière voit une tendance évidente du roi goth à se considérer et à vouloir se faire considérer par tous comme l'égal des empereurs. — A l'égard des deux populations de race différente qui composaient l'empire du roi des Ostrogoths, les Romains et les barbares, Théodoric chercha à les protéger toutes deux également, mais non à les fondre. En Italie comme dans d'autres pays, il y eut un partage de la terre entre les Romains et les barbares; ceux-ci eurent un tiers de chaque fonds, les deux autres tiers restèrent au propriétaire romain : s'il faut en croire les témoignages des écrivains contemporains, cette mesure s'accomplit sans trouble et sans soulever les plaintes des Romains qu'elle dépouillait. L'administration de la justice fut divisée : les procès des Romains furent jugés par des juges romains, ceux des barbares par des juges barbares, les causes mixtes par des tribunaux mixtes. M. de Rozière voit dans cette législation la preuve de l'impartialité de Théodoric pour les deux populations qu'il gouvernait, mais aussi de sa résolution de maintenir la séparation qui était entre eux. A ses yeux, les Romains devaient former la population civile, les barbares l'armée; et il n'entendait pas que cette distinction s'effaçât.

M. Delisle lit une *Note romanesque jadis possédée par le président Fauchet*. M. Gaston Paris, dans un article publié récemment dans la *Romania*, a parlé d'une chronique de France du xv[e] siècle où était racontée l'histoire des amours du châtelain de Couci et de la dame de Faiel : il ajoutait que le ms. de cette chronique, qui avait appartenu jadis au président Fauchet, paraissait aujourd'hui perdu ou du moins qu'on ne savait ce qu'il était devenu. M. Delisle dit que ce ms. est à la Bibliothèque nationale, où il est coté Fr. 5003. La chronique qu'il contient va des origines fabuleuses de la nation française à l'avénement de Charles VI. Elle a peu de valeur pour les historiens, mais elle peut être utilement consultée pour la solution de quelques problèmes d'histoire littéraire; on y trouve des allusions à beaucoup de chansons de geste.

M. Halévy continue sa communication sur les inscriptions cunéiformes dites accadiennes.

Ouvrage déposé : Coutumes des pays et comté de Hainaut, par C. Faider, t. III (Bruxelles, in-4°, Recueil des anc. coutumes de la Belgique).

Présenté de la part de l'auteur par M. Egger : Greg. N. Bernardakis, Symbolae criticae et palaeographicae in Plutarchi vitas parallelas et moralia (Lipsiae, Teubner, 1879, in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 6 Septembre — 1879

170. — **Studien zur semitischen Religionsgeschichte,** von W. W. Grafen Baudissin. Heft II, pp. viii-285 in-8°. Leipzig, Grunow. 1878.

Ce deuxième cahier, qui est un véritable volume, se relie au précédent, nous dit l'auteur, par certaines vues générales sur le principe intime du sentiment religieux chez les Sémites. Néanmoins, ajoute-t-il, il peut être considéré comme formant un tout distinct. Cela nous met plus à l'aise pour en parler ; car, si nous avons lu en son temps la remarquable dissertation de M. le comte Baudissin sur *Jahve et Moloch*[1], nous devons avouer ne connaître qu'imparfaitement le premier cahier de ses études sur l'histoire des religions sémitiques. Les quelques observations que nous avons à présenter ne portent d'ailleurs que sur des points de détail et n'intéressent que très-indirectement le système philosophique, plus ou moins plausible, auquel l'auteur rattache ses recherches.

Le présent mémoire est, au fond, une monographie complète de la notion de la *sainteté*, en particulier chez les Israélites, en général chez les peuples sémitiques, et même, par comparaison, chez quelques peuples non sémitiques.

Dans une première partie (pp. 1-143), M. B. étudie minutieusement les mots destinés à exprimer cette notion, à savoir la racine *qadach* et ses nombreux dérivés dans les divers dialectes sémitiques. Il suppose que le sens premier de la racine est celui de *séparer*, *mettre à part*, et non de *briller*, *être pur*. C'est une conjecture ingénieuse à ajouter à celles, assurément moins satisfaisantes, qui ont été déjà émises sur l'étymologie de ce radical ; mais ce n'est qu'une conjecture appartenant au domaine de ce que j'appellerai la philologie préhistorique, et il convient de l'accueillir avec d'autant plus de réserve qu'elle s'attaque à l'unité trilitère du radical, ce qui est toujours, comme l'on sait, une opération bien hardie en matière de langage sémitique.

1. *Jahve et Moloch*, dissertatio inauguralis. Leipzig, 1874.

Parmi les mots auxquels a donné naissance la racine *qadach*, il en est un assez singulier au premier abord et sur lequel je voudrais m'arrêter un instant. On le retrouve en araméen, en syriaque et même en arabe : *Qedâcha, Qedôcho, Qoudâs*, etc., avec l'acception de *boucle* ou *pendant d'oreille, pendeloque*, etc. M. B., préoccupé toujours de l'étymologie qu'il combat, fait remarquer avec raison qu'on doit voir là, non pas une dénomination empruntée à *l'éclat* de l'or, mais quelque allusion à l'emploi talismanique des bijoux. Je crois que l'on peut préciser davantage ce point. Chez les Orientaux, *l'oreille percée*, et percée pour recevoir *l'anneau*, a toujours été, et est encore aujourd'hui, le signe de la *servitude* [1]. Avoir l'oreille percée, c'est être esclave. Ainsi, chez les Persans, par exemple, un *halqa-be-gôuch*, littéralement *qui a un anneau dans l'oreille*, est un esclave. Que l'anneau fût porté à l'oreille, au doigt (cf. l'anneau de fer que Prométhée délivré avait conservé au doigt), au poignet et même à la narine (par assimilation à une bête de somme), l'idée première était la même : *l'asservissement*. Or quiconque se vouait à une divinité — et l'on sait combien cette pratique était fréquente dans l'antiquité, — se considérait non-seulement comme le *serviteur*, mais comme *l'esclave*, c'est-à-dire comme la propriété, comme la chose du dieu qu'il s'était donné, ou que ses parents lui avaient donné pour maître ; à telles enseignes que le nom même porté par le dévot, socialement libre, religieusement esclave, reflète souvent cet asservissement fictif : *Esclave-de-Jehovah, Esclave-de-Baal, Esclave-d'Astoret*, etc., etc. (*Abd*+*x* [2]). L'on comprend sans peine que le symbole matériel de la

---

1. Cf. Exode, xxi, 6 : « Et il (*son maître*) lui percera l'oreille avec un poinçon, et il sera son esclave à jamais. » On pourrait citer à l'appui maint exemple de l'antiquité classique.

2. L'on peut comparer cette curieuse fiction des affranchissements pratiqués à Delphes et consistant en une donation ou une vente simulée de l'esclave à la divinité. La libération était ramenée à un changement de maître où l'intéressé trouvait son compte. En d'autres lieux de la Grèce la libération consistait dans un acte formel de consécration (ἀνάθεσις) Cf. pour un exemple récemment trouvé *Bull. de Corr. hell.* 1879 I, II, 96.

Dans la langue courante du Talmud, le verbe *hiqdîch*, dérivé de notre racine *qadach*, est passé du sens normal de *consacrer* à celui d'*affranchir un esclave*.

Je me suis demandé quelquefois si l'usage des noms théophores helléniques en τος, noms exprimant l'appartenance à une divinité, n'avait pas quelque chose à voir avec cette idée du hiérodulat conventionnel, de la consécration spéciale à une divinité lors de l'imposition du nom. Je m'adresse, non sans hésiter, la même question pour les noms théophores du type $x + $ δωρος (δῶρον), où $x =$ le nom du dieu. Par exemple *Apollodore* : l'explication reçue de ce nom est *qui a été donné par Apollon*. Mais ne serait-ce pas, au moins dans certains cas, à un certain moment, *qui a été donné à Apollon* = *Apollodote*? En un mot, *Apollodore* et *Apollonios* ne seraient-ils pas quasi synonymes? *Théodore* n'aurait-il pas eu la valeur de *Théodule*? Δῶρον ne désignerait-il pas, au lieu du présent fait *par* un dieu, l'offrande faite *à* ce dieu (Τὰ πρὸς τὸν Θεὸν δῶρα)? Peut-être cette conception va-t-elle à l'encontre des habitudes du langage hellénique; mais elle semble avoir été, à tort ou à raison, celle des Phéni-

condition servile qui était théoriquement celle de ces hiérodules pour ainsi dire laïques, de ces *Qedechim*, ou de ces *Qedôchim*, du tiers-ordre, ait reçu pour nom le mot même ou un mot proche parent de celui qui désignait la consécration.

Il est inutile de rappeler combien l'usage des pendants d'oreilles, portés par des hommes, était répandu chez les nations anciennes de l'Orient. Cet usage, qui a pu perdre ensuite toute signification, a, je pense, pour origine le point de départ religieux que je viens d'indiquer. Aujourd'hui encore en Syrie, un petit garçon voué spécialement à la Vierge ou à un saint, a l'oreille percée et reçoit l'anneau ou la pendeloque traditionnels. J'ai vu plusieurs fois des paysans musulmans qui s'étaient liés par un vœu se faire autour du doigt ou du poignet une ligature de plusieurs spires de fil rouge. Je serais curieux de savoir s'il n'y a pas quelque chose de ce genre, plus ou moins obscurci, au fond de la mode des boucles d'oreilles, encore en honneur chez bon nombre de nos campagnards en divers points de la France [1]. Il ne serait pas impossible de

---

ciens familiers avec la langue grecque. Je constate, en effet, dans les inscriptions bilingues, où les Phéniciens ont eu à rendre leurs noms en grec, qu'ils ont toujours procédé de la façon suivante quand il s'agissait d'un nom théophore du type *Abd* + *x* = *Esclave de* (tel ou tel dieu) : ils ont choisi *deux* types de composés helléniques : *x* — ιος ou *x* — δωρος, l'élément divin *x* étant déterminé constamment par ces sortes de tables de conversions mythologiques où les divinités sémitiques et helléniques avaient été mises presque officiellement en correspondance. Ainsi, étant donné que *Athene* = *Helios*, *Tanit* = *Artemis*, *Astoret* = *Aphrodite*, *Ousir* (Osiris) = *Dionysos* : un *Abd-Chemes*, un *Abd-Tanit*, un *Abd-Astoret*, un *Abd-Ousir*, etc. (=serviteur de... et de...) deviennent indifféremment : un *Héliodore*, un *Artemidore*, un *Aphrodisios*, un *Dionysios*, etc. Il semble donc que les Phéniciens aient considéré les noms en δωρος et en ιος comme équivalents entre eux et également aptes à rendre l'idée d'appartenance à la divinité, idée manifestement contenue dans leurs noms nationaux *Abd* + *x*. Cette façon de sentir les noms est peut-être grammaticalement abusive, mais elle est d'ordre historique, et je laisse le soin aux hellénistes d'examiner si elle est radicalement inconciliable avec le génie de la langue grecque. Je ferai, en outre, remarquer que si les Phéniciens avaient compris les noms *x*-δωρος, comme *donné par tel dieu*, ils auraient dû être tentés de réserver cette forme pour représenter la catégorie si nombreuse de leurs noms où cette idée est précisément exprimée ; ce sont les noms en *x-yathon* : p. ex. *Sanchoniathon*, etc..., noms qui veulent bien dire, eux : *tel dieu a donné* (Cf. dans l'onomastique punique les *Deus dedit*, *Adeodatus*, etc.)

1. Cf. La théorie des *oblats* chez les chrétiens occidentaux. L'oblation des enfants était déjà chose fréquente dans les premiers siècles du christianisme. La tonsure était le principal signe de la condition de ces oblats. Or, la tonsure a été adoptée comme une marque de servitude (la tête rasée). Je ferai remarquer de plus, à propos des réflexions exprimées plus haut sur la valeur vraie des noms propres en δωρος que le nom de l'*hostie* chez les Grecs est δῶρον. Nous avons une *médaille* bien curieuse d'un oblat chrétien Gaudentianus, une *bulla*, un véritable *goudâs*, représentant sur une face l'oblation de Gaudentianus, sur l'autre, le sacrifice d'Abraham, où Isaac joue le rôle de δῶρον ou hostie, rôle rigoureusement parallèle à celui de Gaudentianus. Ce rapprochement prend toute sa valeur si l'on réfléchit que l'arabe *goudâs*, pendeloque, etc...., a aussi le sens d'*eucharistie*.

démêler une idée analogue dans l'usage de la *bulla* et de son équivalent dans les classes inférieures, le *nodus*, usage emprunté par les Romains aux Etrusques. En un mot, bon nombre de ces bijoux servaient, je pense, à marquer l'être voué au dieu, à charge, bien entendu, pour celui-ci de la garantir moyennant cette espèce de prime d'assurance, contre toute mauvaise chance. C'était en quelque sorte le MACL constatant l'obligation du dieu.

La question de linguistique vidée ou tout au moins débattue, M. B. passe méthodiquement en revue les diverses dénominations de la *sainteté* issues de cette racine *qadach*, dans l'application qu'en fait la Bible : 1° aux choses; 2° aux hommes; 3° à Dieu et aux anges. J'ai vainement cherché quelques réflexions sur l'origine de ce nom moderne si remarquable de la ville de Jérusalem, *el-Qouds*, la sainteté. Et pourtant, dans ce mot, qui est la base même de la thèse de M. B., se trouvent résumées d'une façon saisissante, toute l'histoire de ce centre religieux du monde israélite, toutes les conceptions théologiques, toutes les superstitions auxquelles il a servi pendant des siècles et sert encore de pivot. Ce nom de *Qouds* est l'écho direct et vivant du *Miqdach*, du tabernacle où habitait Jehovah, du *Qodech*, ou temple, du *har haqqo-dech*, ou de la montagne de la sainteté, etc. Il méritait certes d'être inscrit à côté des noms de localités *Qadech* et *Qadech-Barnea*, sur lesquelles M. B. a écrit quelques pages judicieuses.

Dans les deux autres parties (pp. 143-231 et 231-270), M. B. examine la sainteté des eaux, des arbres et des hauteurs, chez les Sémites et en particulier chez les Hébreux : sources, fleuves et lacs sacrés des Phéniciens et des Syriens; sources sacrées des Hébreux; sainteté de la mer; arbres sacrés des Assyriens, des Phéniciens et Syriens, des Arabes et des Hébreux; montagnes saintes chez les Sémites idolâtres et chez les Hébreux.

Le plan tracé par M. B. aurait aussi comporté, il me semble, un chapitre spécial sur la *sainteté des animaux*, ou du moins de certains d'entre eux. C'est bientôt fait de dire incidemment : « Von der Heiligkeit lebender Thiere bei den Semiten ist bis jetzt nichts bekannt » (p. 146). J'estime, tout au contraire, que nous avons à ce sujet un grand nombre d'indications extrêmement intéressantes, et qu'il eût été utile et instructif de les recueillir et de les grouper méthodiquement. N'y a-t-il pas, en effet, les poissons sacrés, les colombes sacrées, les chevaux du soleil, les veaux de Samarie et *tutti quanti?* M. B. a rencontré, lui-même, sur sa route, plusieurs de ces objets vivants d'adoration. Comment se fait-il qu'ils ne lui aient pas rappelé qu'il passait, sans s'y arrêter, devant une question appartenant de la façon la plus intime à son sujet, et où il était expédient, par conséquent, de faire halte?

M. B. rapproche ingénieusement la nymphe *Abarbarea*, l'une des trois sources placées par Nonnus dans le voisinage de Tyr, de la sainte *Bar-*

bara, dont le culte est si répandu en Syrie. M. Nœldeke [1], dans un excellent article consacré au livre de M. B., fait à ce rapprochement une objection qui peut être, il me semble, écartée ou tout au moins atténuée, si l'on admet entre la sainte mythique, la nymphe de Nonnus, et la nymphe de l'*Iliade*, non pas une identité réelle, mais une de ces paronomasies si chères à l'antiquité. J'ajouterai que j'ai noté positivement, dans mes pérégrinations en Syrie, des *Sources de Barbara : Aïn Bourbara*. M. Nœldeke combat aussi l'explication du nom du fleuve phénicien Ταμύρας ou Δαμούρας (= aujourd'hui *Nahr Damour*) par *Tamar*, palmier. Le problème, à mon avis, est plus compliqué qu'il ne le paraît, et il faut y faire intervenir encore un nouvel élément de complication, c'est l'équation certaine : *Tadmor* = Παλμυρά.

A la liste des fleuves sacrés de Syrie, je propose d'ajouter un *Belus* ou Baal de Judée [2] = le *Nahr Roubîn* qui se jette dans la Méditerranée au sud de Jaffa. Ce Belus inédit ne figure, il est vrai, sur aucune carte, ni dans aucun traité de géographie ancienne. Mais son existence ne m'en paraît pas moins certaine. Voici comment.

J'ai essayé dans le temps de démontrer, et je pense y être arrivé, qu'il y a dans le texte Josué, XV, 11, une faute évidente et qu'on doit lire Na*har hab-ba*ᶜ*alah* = le fleuve de Baal, au lieu du texte reçu *harhab-ba*ᶜ*alah* = la montagne de Baal [3], attendu qu'il ne saurait y avoir de montagne grande ou petite en cet endroit absolument plat de la côte de Judée. Le Baal de ce fleuve méconnu s'est transformé pour les Musulmans en un Ruben mythique (*Roubîn*), objet de la plus grande vénération, exactement comme l'*Adonis* du fameux fleuve *Adonis*, au nord de Beyrouth, actuellement le *Nahr Ibrahîm*, est devenu un nom moins mythique *Abraham* [4], ou encore comme le *Baal* du *Belus* d'Acre, a eu pour héritier direct un *No*ᶜ*mân*.

Il y aurait beaucoup à dire sur le culte des sources chez les Arabes syriens, et M. B. aurait à puiser sur ce sujet, dans les légendes populai-

---

1. *Literarisches Centralblatt*, 22 mars 1879, col. 363.

2. Homonyme du *Belus* d'Acre = *Nahr No*ᶜ*mân*.

3. De même *Chikronah*, mentionné dans le même passage à côté du Belus de Judée, n'a jamais été une *ville* comme on l'a toujours admis jusqu'ici, c'est un autre petit *fleuve*, le *Nahar Soukreir* ou *Soukrein* actuel, dont le nom se retrouve dans celui donné par les Phéniciens au *Sucro* d'Espagne. (Σούκρων aujourd'hui le *Jucar*). Ces deux fleuves figurent dans le tracé de la limite septentrionale du territoire de Juda.

4. A l'actif de cette substitution toute locale du patriarche Abraham à Adonis, je me permettrai de signaler un assez curieux détail. Elien (N. *an.* 9, 36) nous parle d'un certain poisson qui porte le nom du dieu phénicien Ἄδωνις (*Etym.* M. Ἀδωνίς.) Or, il existe aujourd'hui sur la côte de Phénicie, un poisson fort estimé, dont je ne saurais préciser l'espèce, bien que j'en aie plusieurs fois mangé. Ce poisson s'appelle *Soultan Ibrahîm*, ce qui, au taux de conversion établi par : *fleuve Adonis* = *Nahar Ibrahîm*, nous donne exactement le poisson *Adonis*, avec un rappel de la signification propre de *Âdon* (maître) dans le mot *Soultan*.

res, de bien précieuses informations. Malheureusement ces légendes ont été dédaignées ou négligées jusqu'ici. Je signalerai entr'autres ces nombreux *Ain et-tannour*, invariablement associés à la fable du déluge, et appartenant à la grande famille des χάσματα sacrés.

La source miraculeuse de Piscine Probatique et de la Bethesda avec l'ange qui vient en agiter l'eau salutaire, n'aurait-elle pas eu quelque droit à figurer parmi les sources saintes?

M. B. consacre une longue note (pp. 178, 179) à la fable de Persée et d'Andromède et principalement à sa localisation à Jaffa. Je regrette qu'il n'ait pas eu connaissance du mémoire [1] que j'ai consacré, il y a plusieurs années, à cette importante question, et où je me suis efforcé d'établir par des preuves matérielles les étroits rapports, même onomastiques, ou pour le moins paronomastiques, qui existent entre *Persée* (doublet notoire d'Apollon), et *Reseph*, l'Apollon phénicien. Ce *Reseph*-Apollon a justement donné son nom sous la forme d'*Arsouf* (= Apollonia!), à la ville voisine de Jaffa, c'est-à-dire voisine du lieu où la légende a placé le théâtre du combat de Persée. J'aurais été bien aise d'avoir sur ces diverses propositions, l'avis d'un juge aussi autorisé que M. Baudissin.

La tradition populaire de la Syrie méritait aussi d'être, plus qu'elle ne l'a été [2], interrogée sur la vénération encore vivante des arbres sacrés et quasi divins.

La légende du tamaris *planté* par Abraham à Beerseba^c (Genèse, XXI, 33), légende dont naturellement M. B. ne pouvait se dispenser de toucher un mot à propos du culte des arbres chez les Hébreux, ne me semble pas avoir jusqu'ici reçu sa véritable explication. Il ne s'agit pas là d'un acte purement religieux, d'un arbre mis en terre, de but en blanc, par le pieux patriarche pour l'unique plaisir d'invoquer le nom de Jéhovah. Abraham a pour ce faire un motif plus pratique que le récit biblique n'a pas pris la peine d'articuler explicitement, mais qui me paraît nettement ressortir des considérations suivantes. D'abord, dans quelles circonstances a lieu cette plantation qui a l'air, au premier coup d'œil, d'arriver si inopinément? Immédiatement après le traité d'alliance conclu entre Abraham et Abimelech, roi de Gerar, traité entouré de toute espèce de cérémonies destinées à en *perpétuer le souvenir*. La plantation de l'arbre a, selon moi, le même but commémoratif; c'est tout simplement un détail naïvement et textuellement emprunté par le narrateur à d'antiques coutumes populaires encore en vigueur aujourd'hui chez les paysans autochthones de la Palestine. En voici la preuve. L'arbre en question, le tamaris, s'appelle en hébreu *echel*; c'est exactement, essence pour essence et nom pour nom, le *ethèl* ou *ethlé* de l'arabe syrien. Or j'ai souvent entendu dire aux vieux *fellâhîn*

1. *Horus et Saint Georges.*
2. Quelques lignes, p. 218.

que, lorsqu'on voulait fixer à jamais une limite contestée [1] on creusait, après accord, sur un point convenu, une fosse dans laquelle on enterrait des coquilles d'œufs et du charbon, et, à côté, l'*on plantait un tamaris*, un *ethêl*, ou (*echel*), c'est-à-dire l'arbre même planté par Abraham. Les traces des coquilles et du charbon, disent-ils, ne disparaissent jamais et permettent de vérifier en tout temps le repère de la limite; quant au tamaris, c'est un *memento* durable qui sert à retrouver, même après des siècles, les témoins enfouis, car cet arbre robuste s'enracine profondément dans le sol et jouit, en outre, d'un extrême longévité! Son nom même lui vient de cette propriété, à en juger par les sens évidents et concordants des racines *achel* et *athal* en hébreu et en arabe, *être fortement, solidement fiché en terre.*

La sainteté qui a pu s'attacher au tamaris d'Abraham est donc avant tout, dans l'idée du narrateur bien entendu, de la qualité de celle qui s'attache à tout monument commémoratif, à une borne de pierre par exemple, qui peut être vénérée en tant que borne et non pas nécessairement en tant que pierre (betyle).

Au sujet de l'adoration du Liban, M. B. paraît ignorer l'existence d'un document capital : les antiques fragments de bronze avec inscriptions phéniciennes, où j'ai reconnu et signalé [2] des dédicaces au *Baal-Lebanon,* c'est-à-dire au Baal du Liban, ou même au Baal-Liban). Ces fragments, d'un prix inestimable, et qui remontent à la plus haute antiquité, sont aujourd'hui exposés au Cabinet des Antiques, à qui nous avons réussi, non sans peine, mon ami M. Georges Colonna Ceccaldi et moi, à en assurer la possession. Ils sont assurément de beaucoup le monument d'épigraphie orientale le plus important du Cabinet des Antiques. Ils ont été l'objet d'une savante notice par M. E. Renan [3]. Il y aurait bien à dire sur le passage de l'*Etymologicon Magnum* cité par M. B. à propos du culte de Liban. A côté du Baal-Liban, je me permettrai de mettre l'Ἀφροδίτη Λιβανῖτις [4]. Les deux m'ont bien l'air de faire la paire. Je me suis même parfois demandé s'il ne fallait pas voir dans les noms Λιβάνιος, Λιβανία, portés par des personnes d'origine syrienne, au lieu de purs dérivés de Λίβανος = *encens*, des dérivés du nom de la montagne-Dieu, des *Abdlebanon*, etc..., exactement comme un *Dionysios* implique un *Abdousir*. (Ousir = Osiris = Dionysos.)

M. B. cite (p. 245), comme un exemple de la persistance en Syrie de l'exercice du culte sur des hauteurs, les trois inscriptions grecques copiées par Pococke, sur la montagne de Cheikh Barakat (N.-O. d'Alep). Il paraît disposé à reconnaître dans les deux divinités qui sont men-

---

1. Notons que le traité d'Abraham comprend le règlement d'un différend survenu au sujet de la possession d'un puits, du puits même par lequel le narrateur explique le nom de Beerseba[e].

2. Horus et Saint Georges : *Revue archéologique*, janvier 1877, p. 30.

3. *Journal des savants*, août 1877, p. 487, avec une planche.

4. Lucien, *Adv. ind.* 3.

tionnées dans ces inscriptions, le Malakbel solaire et le Aglibol lunaire de Palmyre, et, en cela, il suit probablement l'opinion du rédacteur du *Corpus Inscr. gr.* M. B. ne s'est-il pas demandé si ces deux divinités ne touchaient pas, par quelque point, à la personnalité même de la montagne au sommet de laquelle s'élevait leur sanctuaire, le fameux *Djebel Semᶜan*, le sanctuaire de Siméon le Stylite? Les copies de Pococke sont malheureusement détestables, et il est bien regrettable que M. Waddington, qui a passé par là [1], (*Inscr. gr. et lat. de la Syrie*, p. 626), n'ait pu songer à temps à aller revoir les originaux. Le premier dieu est un Zeus ΜΑΒΑΧ(ΟС), ΜΑΔΡΑΧ(ΟС), ou ΑΜΑΡΑΧ(ΟС); le second, un ΣΡΕΑΑΜΑΝ(ΗΣ), ΣΕΑΑΜΑΝ(ΗΣ), ou .ΕΑΙΑ'ΥΜΑ(ΝΗΣ). M. B. n'a peut-être pas suffisamment insisté sur l'incertitude des formes. Si la restitution adoptée Σελαμάνης était sûre, il serait aisé de lui découvrir des accointances soit directement avec certains personnages de la mythologie sémitique, soit avec divers noms de montagnes. Dans le doute, ne pourrait-on penser à quelques noms plus ou moins apparentés aux noms actuels de *Barakat* et *Semâᶜn?* Il faut avouer que ce Siméon Stylite a par instants une tournure un peu suspecte, et que sa légende pourrait bien recouvrir quelque vieux mythe local.

Le dieu phénicien Sadyk, *Nebi Siddîq*, était, lui aussi, un dieu-montagne comme le prouve l'existence d'un *Djebel Siddîqa* encore mentionné en Phénicie par les anciens géographes arabes [2].

Pour ce qui est de βωμός et de *Bama* = haut lieu, sanctuaire, il ne serait peut-être pas inutile de noter que, dans l'inscription bilingue de Larnax Lapithou (Chypre), le βωμός du texte grec est, dans le texte phénicien, non pas une *bama*, mais un *mizbeah*, c'est-à-dire un lieu d'immolation, un autel au sens restreint du mot.

Le reproche le plus grave que j'adresserai au livre de M. B., livre d'ailleurs fort bien fait et très-complet à d'autres égards, c'est de contenir une lacune véritablement singulière. M. B., qui s'étend longuement sur les différentes espèces de lieux saints, ne parle pas de ce culte si caractéristique, si intimement syrien et palestinien, des *cavernes sacrées*. Ce trait cependant était peut-être le plus essentiel de la question abordée par M. B., celui qui nous fait pénétrer au plus profond des mystérieuses superstitions propres aux Sémites. Je m'étonne qu'il ait échappé à l'attention d'un observateur aussi sagace. La sainteté des cavernes ne le cède en rien à la

1. Un auteur arabe cité par Thomson et Ritter appelle l'endroit *Ibn Nebo*. Ce nom caractéristique de *Nebo*, l'idole de cet ancien sanctuaire qui, d'un côté, rappelle le fameux mont Nebo de Moab, réveille, d'un autre côté, pour les deux autres noms, toute une série de formes assyriennes assez tentantes, mais auxquelles on ne pourrait s'arrêter que si l'on avait sous les pieds un terrain solide, c'est-à-dire un texte sûr.

2. *Horus* et *S. Georges*, p. 49. Pour les Arabes, les montagnes divines sont qualifiées de *Djibâl Cherîfe*, exactement comme le Haram de Jérusalem et autres lieux saints.

sainteté des montagnes, des fleuves, des sources, des arbres, etc. Les cavernes d'Astarté[1] et d'Adonis, la caverne des Patriarches ou Macpelah à Hébron, de Lot à Segor, d'Elie au Carmel, et sur le Horeb, la caverne de la roche sacrée du Temple à Jérusalem, la caverne mithriaque de la Nativité à Bethléem, le Saint-Sépulcre adonisiaque de Jérusalem, etc., et tant d'autres!... Mais ce sont là les entrailles mêmes du sémitisme religieux! La caverne adorée en Syrie est la grande matrice, encore féconde aujourd'hui, d'où sont sortis bien des dogmes, sans parler de celui qui devait couvrir le monde. Cette adoration est le dernier et elle a peut-être été le premier mot des croyances populaires. Elle avait droit à une large place au milieu de ces idées de sainteté concrète dont M. B. avait entrepris de nous raconter l'histoire, idées qu'on pourrait désigner sous le nom général de topolâtrie.

Au demeurant, le nouveau cahier consacré par M. B. à l'histoire des religions sémitiques est un ouvrage de réelle valeur, aussi intéressant par les questions qu'il essaie de résoudre que par celles qu'il soulève. J'ai vu avec un plaisir particulier que M. B. a compris en plusieurs cas, et semble comprendre de plus en plus à mesure qu'il avance dans ses recherches, tout le parti qu'il y a à tirer de l'étude des monuments archéologiques pour renouveler celle des textes bibliques. Formé à la haute école de la théologie allemande, l'auteur y a acquis une solide assiette exégétique. Mais il a montré à l'occasion qu'il ne craignait pas de sortir du manége étroit dans lequel cette école a le tort de tourner un peu trop uniformément. M. Baudissin ne se contente pas d'être bon cavalier. Il veut voir du pays. Il a raison et l'on ne peut que l'encourager à pousser dans ce sens et à aller de l'avant. La Bible comparée à elle-même n'a plus grand'chose à nous apprendre. Tout a été tenté dans ce sens par des générations de commentateurs grands et petits. Tout ce qui pouvait être trouvé l'a été. C'est du dehors seulement que nous pouvons attendre de nouvelles lumières, et, avec ce secours, il n'est pas d'obscurités que nous ne puissions espérer dissiper, pas de problème, si grave qu'il soit, si insoluble qu'il paraisse, que nous ne puissions être un jour en mesure d'attaquer et de résoudre.

Ch. Clermont-Ganneau.

---

171. — **Das Periclelsche Zeitalter, Darstellung und Forschungen** von Adolf Schmidt. Zweiter Band, Forschungen über die Hauptgrundlagen der Ueberlieferung. Iena, Fischer. 1879, 1 vol. in-8°, 380 p. — Prix : 7 mark 50 (9 fr. 40).

M. Schmidt reprend, après une assez longue interruption, ses recherches sur le siècle de Périclès. Le volume qu'il vient de faire paraître est

---

1. M. B., p. 202, avait été cependant amené à parler incidemment de la grotte d'Astarté de la Qasmiyé à propos des *palmes* gravées sur les parois. Cette rencontre aurait dû lui faire ouvrir l'œil.

consacré à Stésimbrote de Thasos. On trouvera sans doute que c'est accorder une bien grande importance à un auteur assez décrié. Stésimbrote, jusqu'ici, passait pour un historien peu scrupuleux et le livre, où il racontait les vies de Thémistocle, de Thucydide, fils de Milésias, et de Périclès, était considéré comme une sorte de pamphlet. Au dire de Plutarque [1], le témoignage de Stésimbrote n'aurait pas plus de valeur que celui des poètes comiques. Il confond et brouille les dates [2]; il répète indiscrètement, avec une complaisance visible, les bruits injurieux qui couraient sur le compte de Périclès [3]. Il ne fait guère d'exceptions que pour les chefs du parti aristocratique, pour Cimon surtout, qu'il comble de louanges [4]. Ainsi, aucune critique dans le récit des événements, crédulité frivole ou même malveillance systématique, tels sont les défauts que Plutarque relève chez Stésimbrote, et ce jugement rigoureux a été généralement accepté [5].

M. S. s'inscrit en faux contre l'opinion commune. Ce n'est pas assez de dire qu'il entreprend de réhabiliter Stésimbrote; il lui décerne une place d'honneur parmi les historiens de l'époque de Périclès. Peu s'en faut que Thucydide ne soit dépossédé et que l'autorité de Stésimbrote ne soit substituée à la sienne. Dans le chapitre qui ouvre le second volume, l'auteur examine successivement tous les fragments qui nous sont parvenus de l'ouvrage de Stésimbrote sur Thémistocle, Thucydide et Périclès, et, faisant à son tour le procès à Plutarque, « ce dilettante dans tout ce qui touche à la chronologie » (p. 2), il discute chacune de ses critiques. Mais Plutarque n'est pas seulement convaincu de légèreté; il est encore convaincu d'ingratitude, car, d'après M. S., il doit beaucoup à ce Stésimbrote dont il a parlé avec si peu de respect. Les vies de Thémistocle et de Périclès presque intégralement, la vie de Cimon, pour une partie considérable, sont empruntées à l'historien de Thasos. Il ne suffit pas, en effet, à M. S. d'avoir rétabli l'autorité des textes de Stésimbrote que nous possédons; il prétend démontrer que l'ouvrage de Stésimbrote, alors même qu'il n'est pas cité expressément, est la source principale où Plutarque et beaucoup d'autres auteurs, avant ou après lui, ont puisé. Pour un point particulier, pour ce qui a trait à la construction des murailles élevées par Thémistocle pour défendre Athènes et ses ports, il cherche à établir que les historiens postérieurs se sont appuyés au moins autant sur le témoignage de Stésimbrote que sur celui de Thucydide; et même il ne serait pas éloigné de croire que le premier a été parfois préféré au second. Dans le chapitre suivant, la question est encore agrandie. L'auteur émet cette opinion qu'on peut retrouver la trace de Stésimbrote

---

1. *Vie de Périclès*, c. XIII.
2. Plut., *Vie de Thémistocle*, c. II.
3. *Id. Vie de Périclès*, c. XXXVI. Cf. Athénée, XIII, p. 589, D E.
4. Plut., *Vie de Cimon*, c. IV.
5. V. C. Müller, Frag. *Hist. Gr.* (coll. Didot), 2e vol. p. 52 sqq. et Otf. Müller, *Hist. de la litt. gr.* trad. fr., tome II, 2e édition, p. 335, note 3.

chez tous les écrivains grecs ou latins, qui ont raconté les événements du temps de Périclès ou même y ont fait simplement quelques allusions. Ils ont beau ne pas prononcer son nom; leur silence n'abuse pas M. S. et ne réussit pas à mettre en défaut sa sagacité. Pour abréger la démonstration, il se renferme dans l'examen de six auteurs, Cicéron, Cornélius Nepos, Trogue-Pompée, Valère-Maxime, Polyen et Elien, qui tous directement ou indirectement, qu'ils aient eu conscience de leurs emprunts ou qu'ils les aient ignorés, lui paraissent être redevables à Stésimbrote d'une grande partie de leur science. Nous perdons de vue l'historien de Thasos dans le dernier chapitre, qui traite de la composition de l'histoire de Thucydide ; mais ce dernier chapitre est fort court, c'est presque un hors-d'œuvre et le volume, dans son ensemble, n'en reste pas moins comme un monument élevé à la gloire de Stésimbrote.

Il est difficile d'avoir plus d'érudition que M. S., de mieux connaître les textes et de savoir les interroger plus habilement. Mais la thèse qu'il soutient, a trop souvent l'air d'être un jeu d'esprit. Il est possible que Stésimbrote vaille mieux que sa réputation ; mais, tout en sachant gré à M. S. d'avoir ramené l'attention sur un écrivain dont les moindres fragments sont précieux, puisqu'il était contemporain des hommes dont il a raconté la vie, on hésitera à le suivre jusqu'au bout dans ses conclusions. Heureusement, M. S. n'est pas un auteur très méthodique et il lui arrive quelquefois d'abandonner son sujet pour se jeter dans des discussions accessoires, qui sont peut-être les parties les plus intéressantes de son livre. C'est ainsi qu'il étudie longuement (p. 46 sqq) les procédés de composition de Plutarque et l'usage qu'il faisait des documents qu'il avait à sa disposition. La *Revue* rendait compte, assez récemment [1], d'un travail de M. Schubert sur les sources de Plutarque dans les vies d'Eumène, de Démétrius et de Pyrrhus. Ce travail est loin d'être isolé et bientôt il y aura en Allemagne une littérature de Plutarque, comme il y a déjà une littérature d'Homère. Les pages de M. Schmidt que je viens d'indiquer, sont assurément au nombre des meilleures qui aient été écrites sur la question et elles seront toujours consultées avec profit.

R. LALLIER.

---

172. — Paul ALLARD. **L'Art païen sous les empereurs chrétiens.** Paris, Didier, 1879, in-8° de xv-325 pages. — Prix : 3 fr. 50.

Le nom de M. Allard est honorablement connu de tous ceux qui s'occupent d'archéologie chrétienne, et ses ouvrages *(Rome souterraine, Les esclaves chrétiens)* ont obtenu du succès. Son nouveau livre intéressera

---

1. 31 mai 1879, n° 22.

également les lecteurs par une exposition nette, une connaissance exacte des découvertes et des travaux récents.

Je me permettrai cependant quelques réserves sur la composition et l'esprit de l'ouvrage. Le titre manque de précision et ne répond pas assez nettement à ce que contient le livre. On peut examiner l'art païen sous les empereurs chrétiens à bien des points de vue : M. A. se préoccupe surtout de la destinée des temples ; ce qui concerne la peinture, la sculpture, les relations de l'art païen avec l'art chrétien est souvent traité d'une manière trop sommaire. Il eût mieux valu peut-être choisir pour titre : *Les temples païens sous les empereurs chrétiens*. Dans les premiers chapitres, c'est même le plus souvent de l'exercice du culte qu'il s'agit ; M. A. se laisse entraîner à rentrer dans l'histoire générale du paganisme, et il parle d'événements qui n'ont que des rapports indirects avec l'art. Ce défaut est d'autant plus sensible que ces événements ont été souvent étudiés et discutés, et que M. A. en donne des appréciations qu'il est parfois difficile d'admettre. Il y a, par exemple, sur Constantin (p. 13-14), sur la sincérité historique d'Eusèbe *(ib.)*, sur les évêques du IVe siècle (p. 130), des jugements qu'on ne peut accepter sans restrictions. L'ouvrage par endroits affecte trop les formes d'un plaidoyer ; mais qui veut trop prouver met en défiance. M. A. a eu grandement raison de disculper les chrétiens du IVe et du Ve siècle, des accusations trop vives qu'on a portées cotre eux ; mais il a eu tort d'exagérer çà et là cette justification au point de la rendre invraisemblable. Je citerai particulièrement la seconde partie du ch. IX où M. A. tombe de très bonne foi dans de véritables contradictions. C'est ainsi qu'il affirme (p. 220) que « pendant les persécutions comme après le triomphe l'Eglise eut horreur de l'outrage et de la destruction. » Il cite aussitôt des faits qui montrent que l'Eglise blâmait comme imprudentes les attaques contre les idoles, mais aux époques et dans les pays où elle n'avait pas pour elle l'autorité civile. Bien souvent elle agissait d'autre sorte quand elle s'appuyait sur le pouvoir impérial ; M. A. n'en a-t-il pas donné lui-même les preuves ? Il cherche à s'en tirer par des distinctions que je n'entends pas très bien : « Dans l'ordre des faits, dit-il, l'Eglise laissa quelquefois fléchir ces principes, et il ne pouvait en être autrement : dans l'ordre des idées, elle les maintint inébranlables. » Est-on bien venu à mettre au compte de son client des principes que la pratique nous montre sans cesse violés ? Il vaut mieux faire la part du feu, reconnaître qu'il y a eu beaucoup de faits regrettables, mais qu'en résumé, la modération absolue ne se rencontre guère en de pareilles époques. Je ne puis entrer ici dans un examen détaillé des faits, mais je crois que la vérité est entre les opinions passionnées que combat M. A. et celles qu'il expose lui-même sous des formes trop arrêtées. M. A. dit quelque part « qu'il est impossible de poser en ces matières une règle générale. » Voilà qui est plus juste que de parler de principes inébranlables. La conduite des évêques a varié d'après leur caractère, d'après le tempérament des populations au mi-

lieu desquelles ils se trouvaient : ici on est resté modéré, là on a détruit avec fureur.

Si M. A. donne parfois à son plaidoyer un caractère trop absolu, il est aussi trop disposé à charger de tous les méfaits la mémoire des Barbares du ve et du vi^{e} siècles. Ils apparaissent dans le dernier chapitre comme une trombe dévastatrice qui ne laisse rien debout. C'est surtout au sujet de Rome que le réquisitoire est formel : mais pour accepter la condamnation je voudrais des preuves plus décisives. Mettons à part Théodoric qui a restauré loin de détruire, M. A. le reconnaît. Mais quels sont au juste les monuments de Rome que les contemporains nous indiquent comme renversés par Alaric, Genséric, Ricimer, Vitigès, Totila? Ils les ont pillés, je ne vois pas qu'ils les aient détruits : la plupart du reste n'en ont pas eu le temps. M. A. parle des catacombes chrétiennes; mais les catacombes chrétiennes ont peut-être plus souffert que les monuments antiques du passage des Goths. Je regrette vraiment que M. A., à défaut d'allégations précises, ait eu recours aux anecdotes de Flaminio Vacca et qu'il y ait vu l'écho d'une tradition vraie (p. 311-312). Quelles fables n'admettrait-on pas à ce compte? Au reste, je ne crois guère aux dévastations presque instantanées : sur le grand nombre des monuments antiques, elles furent souvent l'exception. Quand M. A. écrit : « On a vu quels furent les véritables auteurs de la ruine des monuments antiques : non pas les chrétiens, mais les Barbares », je pense qu'il oublie le principal coupable. Bien des monuments subsistaient après le passage des Barbares comme après le triomphe des chrétiens : ils ont disparu lentement, ils se sont émiettés pierre à pierre pendant le moyen âge. J'ajouterai que M. A. se trompe quand il paraît croire (p. 312) que cette opinion est particulière à Ampère et qu'il la traite un peu vite de « paradoxe » : à Ampère il faut joindre Tiraboschi, Fea, Gregorovius qui s'appuient sur de fort bons arguments.

Les théories soutenues par M. Allard prêtent, on le voit, à la critique, parce qu'il les poussse trop facilement à l'extrême et qu'il y apporte trop d'ardeur; ce n'en est pas moins là un livre intéressant qui sera consulté avec fruit : il ne résout pas complètement, je crois, les graves questions qui y sont en jeu; il aide du moins à les mieux connaître.

C. Bayet.

---

173. — **Le théâtre et la philosophie au XVIIIe siècle**, par Léon Fontaine, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Grenoble. Versailles, Cerf; Paris, Baudry, in-8° de 262 p.

Tout le monde savait que la philosophie a exercé une grande influence sur le théâtre au xviiie siècle, mais il nous manquait un livre spécial où cette influence fût mise en pleine lumière. L'étude de M. Fontaine ne

laissera presque plus rien à dire sur ce sujet. L'auteur, s'occupant d'abord de la tragédie, et ensuite de la comédie et du drame, a recherché avec autant de soin que de sagacité tout ce qui, chez les principaux écrivains du XVIIIe siècle, montre combien l'art dramatique subit la pression de la philosophie. M. F. prouve par mille exemples que le théâtre contribua beaucoup « à exciter les esprits, à répandre les idées nouvelles, en un mot, à préparer la Révolution. » Il ne prouve pas moins incontestablement que la littérature dramatique, en prenant un caractère militant, « en abandonnant l'étude impartiale et désintéressée de la nature humaine pour se jeter avec ardeur au milieu de la lutte des partis, » contracta de graves défauts et se fit à elle-même de profondes blessures.

M. F. a mis une patience inouïe à lire un très-grand nombre de pièces toutes plus ennuyeuses les unes que les autres. Benjamin Constant demandait avec insistance qu'on lui fît voir un homme qui aurait eu le courage de lire *Arbogaste* jusqu'au bout. Que penser de M. F. qui n'a pas reculé devant la lecture d'une bonne centaine de tragédies, dignes sœurs aînées de celle de M. Viennet? *Illi robur et æs triplex*. Enumérons quelques-unes de ces tragédies : *Ino et Mélicerte* de La Grange-Chancel, *Sémiramis* de Crébillon, le *Triumvirat* du même auteur, *Artémise* de Voltaire [1], *Didon* de Le Franc de Pompignan, *Inès de Castro* de Lamotte, *Childéric* de Morand, *Numitor* de Marmontel, *Manco-Capac* [2] et les *Druides* de Leblanc de Guillet, *Blanche et Guiscard* de Saurin, *Jeanne de Naples*, *Virginie* de La Harpe [3], *Orphanis* de Blin de Sainmore, *Nadir ou Tamas-Kouli-Kan* par Dubuisson, *Guillaume Tell* [4] de Lemierre, *Iphigénie en Tauride* de Guimond de la Touche, *Caliste* de Colardeau, *Briséis* de Poinsinet de Sivry, *Andronic* de Campistron, le *connétable de Bourbon* du comte de Guibert, sans parler de

---

1. M. F. est revenu sur Voltaire à plusieurs reprises et il lui a même consacré tout un chapitre intitulé : *Le prêtre et la religion dans les tragédies de Voltaire* (p. 61-77). Dans le chapitre suivant (p. 78-90), il s'occupe des élèves et imitateurs de Voltaire, auxquels ce dernier légua son ardeur plus que son talent, si bien que « l'on peut dire de ses successeurs tragiques comme des maréchaux qui remplacèrent Turenne : *C'est la monnaie de M. de Voltaire*. »

2. « Leblanc de Guillet, (dit M. F. (p. 85), s'était fait connaître par une tragédie au nom bizarre et par un vers vraiment formidable :

Crois-tu de ce forfait Manco-Capac capable? »

3. Nous lisons (p. 42) : « La Harpe qui depuis... témoigna tant de haine à la Révolution fut de ceux qui contribuèrent à la préparer, et se signala parmi les plus fervents de l'école philosophique. Correspondant littéraire de plusieurs souverains du Nord, tandis qu'il flattait Saint-Pétersbourg, il se montrait à Paris frondeur et citoyen ; pareille contradiction n'était pas rare. »

4. M. F. (p. 40) se moque ainsi de Lemierre : « Il imagina un Guillame Tell qui, avait lu l'*Esprit des Lois*, connaissait le mot fameux de Montesquieu sur le principe du gouvernement dans les républiques, et se rappelait que ce n'est ni par honneur, ni par amour de la gloire, mais par pure vertu que des hommes comme lui doivent agir. »

drames tels que *Euphémie* d'Arnaud-Baculard [1], *Olinde et Sophronie* de Mercier, etc. Parmi les partisans de la cause royale, M. F. ne trouve à signaler que de Belloy, « le médiocre auteur du *Siège de Calais*, » car Collé, l'auteur de la *Partie de chasse*, a plutôt célébré Henri IV même que le roi de France.

Dans la seconde moitié de l'ouvrage apparaissent ou réapparaissent Delisle, dont on a si bien oublié l'*Arlequin sauvage* (1771) et *Timon le misanthrope* (1722), Chamfort, Marivaux, La Chaussée, Sedaine, Monvel, d'Allainval, Gresset, Poinsinet de Sivry, Beaumarchais, Legrand, Poisson, Mercier, Palissot, Voltaire, etc. On trouve là beaucoup de détails très peu connus, et ce que l'on connaissait déjà y est en quelque sorte rajeuni par l'ingénieuse façon dont M. F. analyse, cite et apprécie.

On ne peut adresser à l'auteur que de bien légères critiques. Il n'a pas songé à rapprocher (p. 16) du fameux vers de la *Mérope* de Voltaire,

> Le premier qui fut roi fut un soldat heureux,

le vers prototype de la *Didon* de Le Franc de Pompignan (C'était pour Voltaire le *pillage de l'ennemi)* :

> Le premier qui fut roi fut un usurpateur.

Rendant compte (p. 105) du drame de Mercier sur la Saint-Barthélemy, M. Fontaine a enlevé au gouverneur de la ville de Bayonne en 1572, Adrien d'Aspremont, son vicomté d'*Orthe* pour lui donner un prétendu et imaginaire vicomté d'*Orthez*.

T. de L.

CHRONIQUE

FRANCE. — Dans une brochure qui a pour titre « l'*Egypte ancienne, discours prononcé à l'ouverture des conférences d'archéologie égyptienne à la Faculté des lettres de Lyon* » (Ernest Leroux, 32 pages), M. E. Lefébure expose l'origine, le développement et le résultat de la science égyptologique : « Plus apte aux jouissances du bien-être qu'aux spéculations de l'esprit, l'Egypte, dit M. Lefébure, s'est longuement immobilisée, sous le despotisme protecteur de ses rois, dans un profond attachement à la vie présente et future. Pendant toute la période de l'antiquité qui précéda le christianisme, elle a subsisté de même, utilitaire et stationnaire à la fois, avec la solidité grandiose des monuments qu'elle élevait, soit que la nécessité du travail et de la règle ait fait d'elle le peuple pratique et docile que montrent son manque de poésie et son attachement aux vieilles coutumes, soit qu'une réelle infériorité de race l'ait retenue dans le culte d'un passé dont elle ne pouvait renouveler l'effort, soit que, dans un sens plus large, son état représente une des haltes nécessaires de

---

1. M. F. ignorerait-il l'existence du *Coligny* d'Arnaud-Baculard? Il n'y fait pas la moindre allusion. M. F. a tort de dire que Baculard ait été admis aux soupers de Sans-Souci. La correspondance de Voltaire ne permet pas de le croire.

l'humanité sur la route du progrès, halte prolongée ici par la plus heureuse situation géographique de la terre. »

— Après les *Plaidoyers civils* de Démosthène, M. Rodolphe Dareste, membre de l'Institut, conseiller à la cour de cassation, publie les *Plaidoyers politiques* du grand orateur. (*Les plaidoyers politiques de Démosthène, traduits en français, avec arguments et notes*, 2 volumes. Plon, 10 fr.). M. D. a suivi en général le texte de Dindorf, en adoptant souvent les corrections proposées par Vœmel, Westermann et M. Weil; il a joint, à la traduction de chacun de chacun des plaidoyers politiques, un argument et des notes; il laisse de côté tout ce qui est grammaire, philologie, critique littéraire et se borne au rapprochement des faits historiques et à l'explication des termes de droit; il discute aussi les questions d'authenticité qu'on a soulevées au sujet de certains plaidoyers ou des lois et des pièces qui y sont citées; enfin, il a rétabli entre les plaidoyers l'ordre chronologique. Pour faire comprendre Démosthène, dit M. D., les vieilles traductions sont généralement insuffisantes; il faut là, plus encore qu'ailleurs, traduire avec une précision rigoureuse les mots et les choses; aussi a-t-il traduit à nouveau tous les plaidoyers politiques, excepté le plaidoyer sur la Couronne. Pour ce dernier plaidoyer, M. D. a reproduit la traduction de M. Plougoulm, en n'y faisant qu'un très petit nombre de changements. Outre une introduction de 32 pages, qui est une étude sur le droit criminel athénien, le premier volume de la traduction renferme les plaidoyers suivants : *Diodore contre Androtion* (1-38); *Ctésippos contre Leptine* (38-101); *Diodore contre Timocrate* (101-186); *Euthyclès contre Aristocrate* (186-272). Le second volume contient les cinq autres plaidoyers : *Démosthène contre Midias* (1-84); *Démosthène contre Eschine* (procès de l'ambassade, 84-200); *Ctésiphon contre Eschine* (procès de la couronne, 200-306); *Démosthène contre Aristogiton*, I (306-348). II (348-357) et se termine par une table analytique des termes de droit expliqués dans les arguments et les notes (357-360).

— L'éditeur E. Belin fera prochainement paraître un ouvrage de M. Harant, intitulé « *Emendationes adnotationesque ad Titum Livium* ». Ce travail, dont quelques fragments ont paru en 1877 dans la *Revue de philologie*, concerne particulièrement les cinq derniers livres de Tite Live, dont le texte est loin d'être établi. On sait que le manuscrit unique et très incorrect, d'où Grynaeus les avait tirés en 1531, a fait défaut pendant près de trois siècles. Ces cinq livres sont donc, malgré les récents travaux de Kreissig, de Weissenborn et de Madvig, à peu près dans l'état où se trouvaient les autres Décades avant Gronovius.

— M. le pasteur Dupin de Saint-André a découvert à Tours un exemplaire de l'édition des *Taxes de la Pénitencerie apostolique* publiée en 1520, à Paris, par Toussains Denis, avec privilège pour trois années. C'est un in-4° qui porte au frontispice les armes du Saint-Siège et des Médicis, et au bas une gravure sur bois qui représente saint Denis conduit par deux anges et tenant sa tête dans ses mains. M. Dupin en a donné le texte latin avec la traduction française en regard et des notes (Fischbacher. 60 pages, 1 franc). L'introduction renferme de curieux détails sur ce tarif de pénitence fixé par l'Eglise. Les Francs, devenus chrétiens, offrirent au clergé, comme expiation des fautes, la composition pécuniaire que, d'après leurs lois, les criminels pouvaient payer pour se racheter : après quelque résistance, le clergé accepta; les fautes furent classées, et des sommes exigées des pécheurs selon la gravité des méfaits. Pierre Damien, cardinal, évêque d'Ostie, imposait à un évêque simoniaque une pénitence de cent ans en permettant de la racheter aussitôt à prix d'argent : « Quand nous recevons des terres de nos pénitents, écrivait-il, nous leur

remettons une partie de leur pénitence, proportionnée à leurs dons, car il est dit que les richesses de l'homme sont sa rançon. » Dès la fin du XIe siècle, le concile de Lillebonne dressait une échelle des péchés et des sommes d'argent que payeraient les coupables. C'est à Jean XXII qu'on doit le tarif officiel, le *Livre des taxes*; malgré les protestations du XVe et du XVIe siècle, Léon X le fit compléter et haussa même le prix des absolutions. C'est le texte approuvé par Jean XXII et Léon X que publie M. Dupin. Il ne faut pas le confondre avec le texte suspect édité en 1560 par Wolfgang Musculus et traduit par Antoine du Pinet (Lyon, 1564, et Leyde, 1607).

— M. Berthold ZELLER a réuni en un volume, avec des développements et des appendices justificatifs, les mémoires sur le duc de Luynes qu'il avait lus à l'Académie des sciences morales et politiques et insérés dans le *Journal des Savants*. Ce volume, qui a pour titre : *Le connétable de Luynes, Montauban et la Valteline* (Didier, in-8o, XVIII et 363 p.), renferme des renseignements émanant de trois sources différentes : 1o la correspondance encore manuscrite du successeur du cardinal Bentivoglio à la nonciature de France, Ottavio Corsini, archevêque de Tarse ; 2o les rapports des ambassadeurs vénitiens Contarini, Priuli et Pesaro ; 3o les lettres de l'agent secret de la cour de Florence, Giovanni Battista Gondi. La dernière année seule du connétable de Luynes fait la matière du volume de M. B. Zeller ; cette année 1621 a, dit l'auteur, un intérêt tout particulier pour l'histoire : la guerre contre les protestants du Midi, le siège de Montauban, la disgrâce des Jésuites, à l'intérieur, les révolutions de la Valteline, à l'extérieur, tous ces épisodes, étudiés dans le menu détail prennent une certaine importance. La *Revue* reviendra sur cet ouvrage.

— La *Société pour l'histoire de France* va mettre prochainement en distribution le tome VIII des *Chroniques* de Froissart, le tome II de la *Chronique de Saint-Remy*, le tome II des *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules*, le tome III des *Mémoires* de la Huguerye. M. Charles CONSTANT a publié pour cette Société le tome Ier des *Mémoires* de Nicolas Goulas (493 pages). Ces mémoires commencent au chapitre XIV, car les treize premiers chapitres, exclusivement relatifs à la vie intime de l'auteur, à sa famille, à son éducation, à sa jeunesse, présentent peu d'intérêt historique. Goulas, gentilhomme ordinaire de la maison, puis de la chambre du duc d'Orléans, suivit Monsieur en Lorraine, en Languedoc, à Bruxelles; il fut envoyé par lui après le combat de Castelnaudary pour traiter avec le roi. On trouvera, dans ce premier volume, de nombreux renseignements sur la vie et les complots de Gaston d'Orléans, sur l'état de la cour durant le règne et à la mort de Louis XIII, sur le cardinal de Richelieu. « Encore qu'il nous eût toujours strapazzés, dit Goulas de ce dernier, je ne me pouvais empêcher de l'admirer et de le croire la merveille du siècle, et, s'il n'avait pas mon amitié et mon cœur, il avait mon estime tout entière» (p. 283). Ailleurs il montre comment on parlait diversement du cardinal : « Les uns, écrit-il, disaient que sa vie était toute noire de crimes, mais les autres (p. 415) soutenaient qu'il n'était rien de si beau que ce cours continuel de grandes et héroïques actions de Sa Majesté durant son ministère, que l'on pouvait dire les fruits de ses conseils et de ses veilles ; la ruine des huguenots, ce parti si formidable, et la prise de La Rochelle ; passer les Alpes au cœur de l'hiver, malgré la Savoie et l'Espagne; secourir Casal et fondre en même temps sur les rebelles de Languedoc et les réduire à recevoir la loi de leur maître, eux qui faisaient gloire de la lui donner ; démanteler Montauban, retourner en Italie et briser ses fers; prendre Pignerol, conquérir l'Alsace et la Lorraine ; rompre hautement avec l'Espagne, la battre en Flandre, en Italie, en Catalogne ; dresser partout d'illustres trophées ; dompter le Rhin et la Meuse par le moyen de Brisach et de Philipsbourg et de Sedan ; enfin, couronner tant de merveilles par

une plus grande, la prise de Perpignan et la conquête du Roussillon ; et tout cela, au milieu des bourrasques et des tempêtes de la cour, contre vent et marée, malgré les cabales et les oppositions intestines, les bruits et les menaces des peuples, les cris des malintentionnés, les traverses des grands et des médiocres, les gronderies et les chagrins du maître même, ce qui certainement est une forte preuve que tant d'excellentes choses sont sorties plutôt de la tête de ce ministre que des bras et des mains de ses capitaines « (p. 415).

— M. F. Bouquet vient de terminer, après cinq ans de travail, la publication des *Mémoires* de Thomas Dufossé, que lui avait confiée la *Société de l'histoire de Normandie*. Ce sont quatre beaux volumes grand in-8°, avec une excellente introduction. Les *Mémoires* de Dufossé, si intéressants pour quiconque veut connaître Port-Royal, paraissent pour la première fois dans leur intégrité; M. Bouquet a su leur donner, grâce à des notes savantes, une véritable importance au point de vue historique.

— Un oratorien, le P. Ingold, a publié dans une brochure intitulée *Le chancelier d'Aguesseau et l'Oratoire* (Sauton, in-8°, 93 p.) vingt-trois lettres adressées, de 1726 à 1740, par le célèbre chancelier au père Jean Galipaud, son ami. On sait que le P. Ingold entreprend la publication d'une *Bibliothèque oratorienne*, où doivent figurer les œuvres de Bourgoing, Condren, Senault, Lamy, Mascaron, Massillon, Malebranche, etc.

— *La Police de Paris en 1770*, tel est le titre d'un Mémoire inédit que notre collaborateur M. A Gazier a publié dans le tome V des *Mémoires de la Société de l'histoire de Paris et de l'Ile de France*. (P. 1-131.) Composé par ordre du lieutenant de police Sartine qui en confia la rédaction au sieur Le Maire, commissaire au Châtelet, ce Mémoire était destiné à l'impératrice Marie-Thérèse. Il est complet, et l'un de nos derniers préfets de police l'a jugé tel; il montre bien quelle était, dès le siècle dernier, l'admirable organisation de la police parisienne. On s'aperçoit, en le lisant, que Bonaparte n'a eu qu'à transformer légèrement l'ordre de choses qui existait avant lui, pour créer cette Préfecture de Police que les historiens ont tant vantée. — M. Gazier publiera prochainement chez Pedone-Lauriel un recueil de *Lettres à Grégoire sur les patois de France;* on trouvera dans ce volume une foule de documents originaux sur la langue, les mœurs, l'état des esprits en France au début de la Révolution.

— La librairie Plon a publié un nouvel ouvrage en deux volumes, de M. le comte de Martel (prix : 10 fr.). Cet ouvrage semble être le premier d'une série que M. de M. intitule : *Types révolutionnaires;* il est consacré tout entier à Fouché. Le premier volume de cette *Etude sur Fouché* a pour titre : *Nantes, Nevers, Lyon, le communisme dans la pratique en 1793* (xxiii et 570 p.); on y trouvera, dit l'auteur, des lettres autographes qui montrent en Fouché l'un des apôtres les plus actifs des théories communistes à cette époque. Le second volume, *Fouché et Robespierre, le 9 Thermidor, les rois révolutionnaires* (x et 422 p.), nous fait voir Fouché occupant une position subalterne, et jouant un rôle plus secondaire qu'on ne le croit communément; mais M. de M., au lieu de restreindre son étude à Fouché, a voulu l'étendre à d'autres personnages importants : il a décrit la dernière période de la Terreur et communiqué des documents inédits ou peu connus sur « la domination de Robespierre et la journée du 9 Thermidor, qui amena la chute du roi Maximilien Ier et la fin du régime de sang dont il était l'incarnation ». Un de nos collaborateurs reviendra prochainement sur cet ouvrage dont nous n'exposons ici que l'idée principale.

— Parmi les ouvrages publiés en province, nous signalerons l'*Histoire du village*

de Vandières par M. Legras (Vandières est le berceau de la famille de Chatillon et la patrie d'Urbain II); — *Le Sourdon et sa vallée* par M. Bourgeois (Epernay, Fiévet : histoire de trois villages arrosés par le Sourdon et des familles célèbres qui les ont habités, entre autres celle de Cazotte); — *Bergerac sous les Anglais* par M. Labroue, premier volume d'une histoire de Bergerac, dont l'auteur a puisé aux *Coutumes* de la ville (1322 et 1368), au recueil de plaintes et de protestations des magistrats municipaux, connu sous le nom de *Lo libre de vita* (1378-1382), aux registres de jurades. — *Le maréchal de Tavannes et l'amiral de Coligny* par M. Léonel de Laubespin (Poligny, Mareschal); — la première partie du catalogue de la bibliothèque de Clermont-Ferrand, p. p. M. Ed. Vimont.

— M. Heuzey, professeur d'archéologie à l'école des Beaux-Arts, a terminé son cours par deux leçons très intéressantes sur le costume grec. Le savant archéologue a fait *voir*, à l'aide du modèle, comment le vêtement grec se prêtait par sa simplicité à toutes les nécessités de la vie, comment en traduisant à l'œil les mouvements et les gestes, et en reproduisant docilement dans ses moindres plis, les formes et les diverses attitudes du corps, il offrait à l'artiste des ressources variées.

— M. le comte de Puymaigre fera bientôt paraître chez Champion une seconde édition en deux volumes de ses *Chants populaires recueillis dans le pays messin*, et chez Vieweg une série de *Chants populaires des peuples romans* traduits et annotés avec les textes en regard (environ six volumes).

— Le bulletin de juillet 1879, publié par la *Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur* (Hachette), renferme une étude de M. B. Buisson sur l'université de Londres, et un travail de M. de Bilinski sur l'université de Lemberg-Léopol.

— M. Armand Du Mesnil dont la *Revue* louait dernièrement (nº 29, p. 62), avec une justice à laquelle tous nos lecteurs se sont associés, l'esprit ferme et libéral, éprouvé pendant tant d'années à la direction de l'enseignement supérieur, a quitté ce poste élevé pour entrer au Conseil d'Etat. Nos regrets l'accompagnent ainsi que notre reconnaissance pour ce qu'il a fait et voulu faire dans le sens où nous travaillons nous-mêmes. Mais nous ne pouvions lui souhaiter un plus digne successeur que M. Albert Dumont. M. A. Dumont est un de nos collaborateurs ; comme directeur de l'Ecole de Rome, puis de celle d'Athènes, ensuite comme recteur des Académies de Grenoble et de Montpellier, il a acquis une profonde connaissance de l'état et des besoins de notre haut enseignement ; comme savant, il s'est acquis un rang éminent par ses travaux d'histoire et d'archéologie grecques ; il a fait également ses preuves comme administrateur. A tous ces titres, auxquels se joignent de rares qualités personnelles, M. A. Dumont était désigné avant toute autre personne pour les fonctions si importantes de directeur de l'enseignement supérieur. Nous pouvons dire cette fois ce qu'on a trop rarement occasion de dire : *The right man in the right place*.

ALLEMAGNE. — D'après le rapport du comité de direction des *Monumenta Germaniae* ont été terminés dans la section des *Auctores antiquissimi* : 1º tome II : *Eutropii Breviarium cum versionibus graecis et Pauli Landolfique additamentis* p. p. H. Droysen ; 2º tome III, p. 1. *Victoris Vitensis historia persecutionis Africanae provinciae* p. p. Halm ; 3º *Pauli Historia romana in usum scholarum* ; — dans la section des *Scriptores* : 4º tome XXIV (ne manquent que les index) ; 5º *Wiponis Gesta Chuonradi II ceteraque quae supersunt opera, editio altera ; accedunt annalium Sangallensium Chronici Herimanni, Chronici universalis Suevici partes et duo carmina codicis Cantabri-*

giensis, p. p. Bresslau; 6° tome IV de l'*Archiv der Gesellschaft für ælterc deutsche Geschichtskunde*. — Dans la section des *Auctores antiquissimi* sont sous presse le *Corippus* p. p. Partsch et le *Fortunat* p. p. Leo, et en préparation de petites chroniques du vᵉ et du viᵉ siècle (Mommsen), *Ausone* (Schenkl), les collations et travaux pour les *Variae* du *Cassiodore*, *Avitus*, *Sidoine*. — Le tome XXIV des *Scriptores* s'est enrichi d'une série de chroniques locales du xiiᵉ siècle ou de la première moitié du xiiiᵉ, parmi lesquelles celles de Brabant et de Flandre, l'histoire des abbayes de Vicogne et d'Ardre, l'ouvrage de *Lambert* sur les comtes de Guines p. p. Heller et les listes et chroniques des archevêques de Cologne, p. p. Kardauns, etc. Sont en préparation : *Frédégaire* (Krusch) qui sera joint à Grégoire de Tours dans les *Scriptores rerum Francicarum aevi merovingici*; le 1ᵉʳ vol. des chroniques allemandes (Rœdiger et Strauch), le IIᵉ vol. de la chronique rimée d'*Ottokar* (Busson et Lichtenstein), et sous presse, l'édition du *De unitate Ecclesiae* attribué à *Waltram* (Schwenkenbecher). — Dans la section des *Leges* sont sur le point d'être terminées les éditions de la *Lex Ripuaria* et de la *Lex Salica* (Sohm) des *Capitulaires* (Boretius), des recueils de formules (Zeumer), etc. — Dans la section des *Diplomata* on a publié le premier fascicule des *Documents des rois et empereurs allemands* (Conrad Iᵉʳ et Henri Iᵉʳ). L'édition des documents inédits des Hohenstaufen et de leurs rivaux et successeurs jusqu'à Richard et Alphonse, entreprise par M. Winkelmann, comprendra les 500 pièces trouvées à Innsbruck par M. Ficker et les documents découverts à Marseille par M. Arndt sur l'empereur Frédéric II. — Dans la section des *Epistolae* paraîtront bientôt les lettres de Grégoire le Grand (M. Gilbert a trouvé à Saint-Pétersbourg le manuscrit de ces lettres, envoyé par Paul à Adalhard) et les lettres copiées par Pertz aux archives du Vatican; c'est M. Wattenbach qui s'est chargé de cette tâche. — Dans la section des *Antiquitates* M. Dümmler prépare un recueil de poésies du temps des Carolingiens; le premier fascicule sera consacré à l'époque de Charlemagne.

— Un professeur de Dresde, M. W. Arnold, déjà connu par une étude sur Philippe de Commines, nous envoie une brochure extraite de l'*Archiv für Literaturgeschichte* de Schnorr de Carolsfeld « *Polyeuct als Palimpsest* ». L'idée principale de ce travail, assez confus, mais original, est que Corneille n'a pas voulu représenter le martyre de Polyeucte, mais, comme dans tous ses drames, « la passion et l'empire sur soi ». Polyeucte, selon M. A., aime ardemment Pauline; c'est parce qu'il désespère d'être payé de retour qu'il se fait chrétien et cherche dans la doctrine de Néarque un « refuge » et un « asile »; c'est parce qu'il croit que Pauline n'a pas cessé d'aimer Sévère qu'il court au baptême et à la mort. Quant à Pauline, selon M. A., elle aime Polyeucte et ne lui avoue son affection pour Sévère qu'afin d'exciter sa jalousie et de le ramener à elle. Cette étude, nous écrit M. Arnold, n'est que l'épisode d'un travail plus étendu sur Corneille — à paraître dans quelques années — dans lequel il se propose de montrer à ses compatriotes la grandeur d'un poète qu'ils ont si souvent méconnu.

— On sait que l'*Association des libraires allemands (Bœrsenverein der deutschen Buchhaendler)*, présidée par M. Enslin, a choisi comme membres de sa *commission historique* MM. Brockhaus, Frommann, Hase, Kirchhoff et Schwetschke qui se sont adjoint deux écrivains, MM. Gustave Freytag et Frédéric Zarncke. Cette commission historique avait décidé en 1876 la fondation d'une revue intitulée : « *Archiv für Geschichte der deutschen Buchhandels* » qui renfermerait des articles sur l'histoire de la librairie allemande. La rédaction de cet *Archiv* avait été confiée à M. Herm. Meyer, assisté de M. Kirchhoff. En deux années, trois volumes ont paru. Le premier volume renferme une introduction de M. H. Meyer et des articles de M. Kirchhoff

sur le malheureux Herrgott exécuté en 1527 à Leipzig, de M. KAPP sur la librairie anglo-américaine dans le siècle dernier, de M. BROCKHAUS sur un plan d'organisation de la librairie allemande conçu par Metternich, etc. Dans le second volume on trouve un article de M. HEIGEL sur la censure dans l'ancienne Bavière, un autre de M. Kirchhoff sur les mesures prises envers la presse et sur les foires de livres au XVI[e] et au XVII[e] siècle, un autre de M. Meyer sur les librairies savantes du XVIII[e] siècle, et le récit intéressant que fait un libraire, M. Ed. BERGER, de sa vie de commerçant de 1815 à 1867. Le troisième volume enfin, qui vient de paraître, forme un livre séparé, et contient une étude importante sur l'histoire des commencements de la presse allemande de 1609 à 1650 par M. Julius Otto OPEL *(die Anfænge der deutschen Zeitungspresse)*. La *commission historique* de l'association des libraires allemands a d'ailleurs décidé la publication d'une *histoire générale de la librairie;* elle a confié ce travail considérable à M. KAPP, député au Reichstag, autrefois libraire dans l'Amérique du Nord et connu par de solides études sur l'histoire de l'Allemagne et des Etats-Unis; cette *Histoire de la librairie* paraîtra probablement dans six années.

— On ne lira pas sans intérêt les *Souvenirs* qu'un anonyme a consacrés à la courageuse et virile supérieure de l'hôpital Saint-Jean à Bonn, Amélie de Lasaulx, en religion sœur Augustine. (*Erinnerungen an Amalie von Lasaulx, Schwester Augustine, Oberin der barmherzigen Schwestern am St-Johannishospital zu Bonn.* Gotha, Perthes, 372 p.). Sœur du professeur de Munich, Ernest de Lasaulx, elle passa sa jeunesse à Coblenz et connut alors Clément Brentano, Sulpice Boisserée, Gœrres, Cornelius, Overbeck; de 1849 à 1872 elle dirigea l'hôpital de Bonn; en 1864 et en 1866 on la vit sur les champs de bataille du Sleswig et de la Bohême. Elle refusa de reconnaître l'infaillibilité papale, fut suspendue de ses fonctions par la supérieure générale de Nancy et quitta l'hôpital où elle avait fait le bien si longtemps, pour aller mourir à Vallendar, près de Coblenz. On avait essayé à diverses reprises de la convertir, et on défendit de l'enterrer avec l'habit de l'ordre. L'ouvrage intéressera tous ceux qui veulent connaître l'histoire ecclésiastique de notre temps; on y trouvera aussi des détails instructifs sur la ville de Coblenz à l'époque de la domination française et dans les premiers temps du régime prussien.

— Un professeur de Tubingue, M. Wilhelm MÜLLER, publie tous les ans depuis 1867 un volume intitulé « Histoire politique du présent » *(politische Geschichte der Gegenwart*, à Berlin, chez Julius Springer), où il retrace les événements qui se sont passés l'année précédente dans tous les pays du monde civilisé. Le douzième volume de cette collection, consacré à l'année 1878, vient de paraître (in-8° XIII et 319 p. 4 fr. 50). Les faits y sont exposés avec clarté, dans l'ordre suivant : *L'empire allemand* (1-66); *la crise orientale* (66-148); *Russie et Angleterre* (148-161); *Autriche-Hongrie* (162-175); *France* (175-194); *Espagne* (195-197); *Italie* (198-232); *Belgique et Hollande* (232-238); *Scandinavie* (238-243); *Suisse* (243-250); *Amérique* (250-254); l'*Empire allemand* (255-291). On voit que l'Allemagne tient le commencement et la fin de l'ouvrage, et occupe elle seule le tiers du livre; c'est peut-être trop, et l'on trouvera que la part des autres contrées, de la France, par exemple, a été sacrifiée. Toutefois, ce résumé sera utile; il est facile à consulter, car il contient, outre le récit d'ensemble, un sommaire de la plupart des événements, une liste alphabétique des personnages cités dans l'ouvrage, une « chronique » mensuelle qui énumère brièvement jour par jour les faits de l'année entière, et au haut des pages, une courte indication destinée à renseigner le lecteur.

— M. W. H. ROSCHER travaille à un manuel de mythologie grecque; M. DIETERICI s'occupe de la révision du glossaire de son livre « *Thier und Mensch arabisch* » et

d'une nouvelle édition de son *Mikrokosmos*, où il corrigera de nombreuses fautes d'impression; la librairie Bertelsmann, de Gütersloh, fera paraître très prochainement le premier volume du *Collegium biblicum*, suite de leçons faites par Vilmar en six volumes; (la publication est confiée à M. Chr. Müller).

GRÈCE. — M. Spyr. Lambros, professeur de l'Université d'Athènes, a publié, l'an dernier (en grec), un ouvrage de 140 pages sur *Athènes à la fin du* XIIe *siècle* où il exposait les résultats historiques de ses études sur les manuscrits des œuvres de Michel Akominatos, métropolitain de la ville; s'appuyant sur les lettres et les discours d'Akominatos, il avait exposé l'état déplorable de l'administration byzantine, et montré qu'Akominatos était un homme de tête et de cœur qui savait manier la plume et au besoin se servir de l'épée pour défendre son bon droit; il avait ajouté à cette esquisse historique une édition critique du discours par lequel Akominatos accueillit le préteur Demetrios Drimys à son entrée dans Athènes. M. Lambros vient de publier une édition complète des œuvres du courageux evêque, d'après les manuscrits d'Oxford, de Vienne, de Florence et de Rome.

— Un des commissaires de la Grèce à l'Exposition de 1878, M. André Cordella, a publié un intéressant travail sur *Athènes, examinée au point de vue hydraulique*. L'ouvrage comprend deux parties : dans la première l'auteur, s'occupe de la topographie d'Athènes et de son état géologique et minéralogique; dans la seconde, il fait l'histoire de l'hydraulique dans l'antiquité. Trois planches fort bien exécutées accompagnent le volume.

— L'ex-évêque de Larisse, Mgr Dorothée, a publié en un gros volume la *Clef de la patrologie grecque*, index détaillé de la *Patrologie* éditée par Didot et complément indispensable de cette collection.

— Un libraire de Zante annonce une édition compléte des œuvres de Denys Solomos, un des meilleurs poètes de la Grèce moderne, et né à Zante. La nouvelle édition renfermera des poésies inédites de Solomos.

— Les dernières nouvelles que nous recevons d'Athènes nous apprennent que M. Homolle, maître de conférences à la Faculté des lettres de Nancy, continue à Délos les fouilles si heureusement commencées; deux membres de l'Ecole française d'Athènes, M. Girard et M. Martha, étaient partis, l'un pour Samos, l'autre pour Naxos.

— On s'occupe beaucoup de littérature allemande en Grèce. Le *Werther* de Gœthe, déjà traduit par Semtellos, vient d'être publié dans une nouvelle traduction, due à M. Panag. Pampoukis. Un autre littérateur, M. Ange Vlachos, a traduit en vers le *Nathan le Sage* de Lessing. Cette œuvre a obtenu le prix de traduction fondé depuis quelques années par un riche commerçant de Trieste, Dem. Œkonomos, et décerné par une commission de professeurs de l'Université. Ce prix sera donné l'année prochaine à l'auteur de la meilleure traduction du *Guillaume Tell* de Schiller ou du *Gœtz de Berlichingen* de Gœthe. Il y a d'ailleurs en Grèce des troupes d'acteurs qui jouent quelquefois des drames traduits de l'allemand, entre autres, *Emilie Galotti*; mais les traductions dont elles se servent ne sont pas à recommander.

ITALIE. — On a réimprimé à l'usage de l'*Ecole de paléographie* le « *Sommario delle monete della Repubblica veneta del secolo* IX *al* XVIII », de M. Vincenzo Padovan, édité pour la première fois en 1866. La description des monnaies comprend quatre catégories : 1° primitives (de 814 à 1106); 2° ducales (1156-1797); 3° ano-

nymes; 4° possessions d'outremer et de terre ferme. Une courte préface de M. B. Cecchetti précède le volume.

— Le troisième volume de la *Storia della monarchia piemontese dal 1773 al 1861* de Nicomede Bianchi a paru. (Turin, Bocca. 10 fr.); il comprend les années 1798-1802, depuis l'établissement de la domination française en Piémont jusqu'au Consulat; ce volume termine la première partie de l'ouvrage. — Le Ier tome des mémoires du comte Giovanni Arrivabene, (*Le memorie della mia vita*. Florence, Barbera) embrasse une longue période d'histoire. 1795-1859; la suite (1759-1877) paraîtra l'année prochaine. — M. Corrado Corradini a publié (Turin, Casanova, 2 fr.) un volume de 220 pages, intitulé *Poeti contemporanei* et contenant cinq études biographiques sur Prati, Carducci, Aleardi, Praga et Giacosa.

— La librairie Barbera (Florence) publiera prochainement un livre du sénateur Marco Tabarrini, intitulé « *Gino Capponi, i suoi tempi ed i suoi amici, Memorie storiche* » et une traduction complète des œuvres d'Ovide par M. Leopoldo Dorrucci, ancien député et directeur actuel du *Collegio Ovidio* à Sulmone (le 1er volume de cette traduction a déjà paru, il renferme les *Fastes* et les *Héroïdes*.)

— M. Vincenzo di Giovanni vient d'ajouter un troisième volume aux deux volumes d' « études de philologie et de littérature sicilienne » qu'il avait déjà publiés en 1871 (*Filologia e letteratura siciliana, nuovi Studi*. Palermo, Pedone Lauriel. in-8. 422 p.) M. di Giovanni a pour but, dit-il, de rassembler et de fournir des matériaux pour une histoire littéraire de la Sicile du XIIIe au XVIIe siècle et de montrer la part considérable que la Sicile a eue dans la culture italienne. Parmi les principaux essais de ce troisième volume nous citerons *Sulla stabilita del volgare siciliano dal secolo* XII *al presente* (1-35); *il libro Trojano della Biblioteca Comunale di Palermo* (38-53), *Di li Quattru Virtuti Cardinali trattatello estratto da un Codice italiano del secolo* XIV (59-64); *Le Constituzioni Benedettine in antico volgare siciliano* (77-111); *della poesia epica in Sicilia nei secoli* XVI *e* XVII (259-306); *del Volgare usato da' primi Poeti siciliani e del carattere della loro poesia* (306-419), etc. Il manque dans cette série d'essais deux longues études sur la comédie en Sicile au XVIe et au XVIIe siècle et sur la littérature des dialectes de la Sicile dans notre siècle; ces études, ainsi que d'autres, feront l'objet d'un quatrième volume qui paraîtra dans deux ou trois ans.

— Il s'est formé une société d'érudits qui, sous la direction de M. Ad. Bartoli, entreprend de publier un Index complet des écrits italiens que renferme la bibliothèque nationale de Florence; l'ouvrage comprendra deux parties, *poésie* et *prose*; d'après la *Rassegna Settimanale*, on a déjà commencé la série consacrée à la poésie.

— Dans le fascicule de juillet du *Bollettino Consolare*, M. Renato Magni, vice-consul, gérant le consulat royal d'Italie à Larnaca, a publié des « notes historiques » intitulées *La maison de Savoie et l'île de Chypre*, dont le *Courrier d'Italie* a donné la traduction française (nos 32 et 33). Le même journal (qui se publie à Rome tous les dimanches en langue française) a publié *in extenso* l'article de notre collaborateur G. Meyncke sur l'ouvrage de M. Hegel, consacré à Dante. (Cp. *Revue critique*, n° 28, art. 129, p. 36.)

— Le 13 avril, dans une séance de la *Deputazione di storia patria* de Bologne, M. Carducci a lu le premier chapitre d'une étude sur les troubadours à la cour de Monferrato, où il a montré l'influence de la France au XIIe et au XIIIe siècle sur la civilisation et la littérature de l'Europe et surtout l'action de la poésie lyrique des Provençaux sur la poésie naissante de l'Italie.

— Un ingénieur qui est en même temps archéologue, M. Cavallari, a été chargé par le gouvernement italien de rechercher l'emplacement de l'ancienne Sybaris. M. Cadicamo publie aujourd'hui le résultat des fouilles de M. Cavallari sous le titre *Le Necropoli monumentale di Sibari, impressioni e studii* » (Milan, tipografia letteraria. 29 p.). M. Cavallari a choisi pour centre de ses travaux Bosco di Favella della Corte, à trois kilom. de la rive droite du Crati; sous une éminence, après avoir enlevé 2,000 mètres cubes de terre, il a découvert un sarcophage où un drap blanc, réduit en cendres, recouvrait des fragments calcinés de mâchoire, de vertèbres et de crâne, et des dents parfaitement conservées; près de ces restes, des fragments d'or, les débris d'une cassette, des clous, des plaques d'argent sur lesquelles on distingue deux belles têtes de femmes en relief, deux boucles, une mince lame d'or, pliée en six, longue de 25 millimètres, dans laquelle se trouvait une autre lame, couverte, comme la première, de caractères grecs.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Algermissen, Quaestiones Ovidianae criticae. Munster, Krick. — Baethgen, Sindban oder die Sieben weisen Meister, syrisch und deutsch. Leipzig, Hinrichs. — Beaudouin, Le Majus et le minus Latium. Paris, Larose. — Berger, De glossariis et compendiis exegeticis quibusdam medii aevi; la Bible au xvie siècle, étude sur les origines de la critique biblique. Fischbacher. — Boucher de Molandon. La famille de Jeanne d'Arc, son séjour dans l'Orléanais. Orléans, Herluison. — Brenner, Angelsaechsische Sprachproben mit Glossar. München, Kaiser. — Denis, Histoire des théories et des idées morales dans l'antiquité. Thorin. — Dudik, Schweden in Bœhmen und Maehren. 1640-1650. Wien, Gerold. — Flathe, Sanct Afra, Geschichte der kœniglich saechsischen Fürstenschule zu Meissen. Leipzig, Tauchnitz. — Frigell, Collatio codicum Livianorum atque editionum antiquissimarum. Upsal, Lundstroem. — Gering, Finnboga saga hins ramma. Halle, Waisenhaus. — Goldschmidt, Prâkrtica. Strassburg, Trübner. — Guiraud, Le différend entre César et le sénat (59-49 avant J.-C.) Hachette. — Hallwich, Wallenstein's Ende. Leipzig, Duncker und Humblot. — Hattatal Snorra Sturluson, p. p. Mobius. Halle, Waisenhaus. — Henry, Opusculum de multiplicatione et divisione sexagesimalibus Diophanto vel Pappo attribuendum. Halle, Schmidt. — Heyd, Geschichte des Levantenhandels im Mittelalter (IIe vol.). Stuttgart, Cotta. — Holtzmann, Ein Beitrag zur Reconst. des Mahabharata. Strassburg, Trübner. — Hudemann, Geschichte des rœmischen Postwesens wæhrend der Kaiserzeit. Berlin, Calvary. — Keiper, Die Perser des Æschylos als Quelle für altpersische Alterthumskunde. Erlangen, Deichert. — Knothe, Geschichte des Oberlausitzer Adels undseiner Güter. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. — Küsel, Der Heilbronner Convent. Halle, Niemeyer. — Laban, Heinrich Joseph Collin, ein Beitrag zur Geschichte der neueren Litteratur in Œsterreich. — Leo, L. Annaei Senecae tragœdiae. Berlin, Weidmann. — Lipsius Lehrbuch der evangelisch-protestantischen Dogmatik. Braunschweig, Schwetochke. — Loeb, Les portes du temple d'Hérode et une inscription hébraïque de 1144 à Béziers. Baer. — Maas, De sibyllarum indicibus. Greifswald. — Max Müller, Origine et développement de la religion étudiée à la lumière des religions de l'Inde, trad. par J. Darmesteter. Reinwald. — Müller, Der Kampf Ludwigs des Baiern mit der rœmischen Curie. Tübingen, Laupp. — Peter, Zur Kritik der Quellen der aelteren rœmischen Geschichte. Halle, Waisenhaus. — Redhouse, On the history, system and varieties of turkish poetry. Leipzig, Schulze. — Rosenberg, Der malayische Archipel. Leipzig, Weigel. — Sabell, Litteratur der sogenannten Lehnin'schen Weissagung. Heilbronn, Henninger. — Scherer. Aus Gœthe's Frühzeit. Strassburg, Trübner. — Schneider, Die drei Scaevola Cicero's. München, Ackermann. — Schneider, Quaestiones Ammianeae. Berlin, Schade. — Schœnberg, Finanzverhaeltnisse der Stadt Basel im xivten u. xvten Jahrhundert. Tübingen, Laupp. — Sickel, Geschichte der deutschen Staatsverfassung. Halle, Waisenhaus. — Tricotel, Œuvres du seigneur de Cholières. Librairie des Bibliophiles. — Vaesen, La juridiction commerciale à Lyon sous l'ancien régime. Picard. — Wallies, De fontibus Topicorum Ciceronis. Halle, Haack. — Weizsæcker, Der Rheinische Bund. 1254. Tübingen, Laupp. — Wittich, Struensee. Leipzig, Weit. — Wuttke, zur Vorgeschichte der Bartholomæusnacht, historischkritische Studie, herausgegeben aus dessen Nachlasse von Müller-Frauenstein. Leipzig, Weigel.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 13 Septembre — 1879

Sommaire : 174. DELATTRE, Les inscriptions historiques de Ninive et de Babylone. — 175. TEICHMÜLLER, Chronologie des dialogues de Platon. — 176. CHÉRUEL, Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV. — 177. LECKY, Histoire de l'Angleterre au XVIIIe siècle. — Académie des Inscriptions.

174. — **Les Inscriptions historiques de Ninive et de Babylone.** Aspect général de ces documents. Examen raisonné des versions françaises et anglaises, par A. DELATTRE, S. J. Paris, Ernest Leroux, 1879. In-8, 90 p. — Prix : 3 fr.

En écrivant cette brochure, le P. Delattre s'est proposé de dresser le bilan des études assyriologiques. Il commence par donner un aperçu général, clair et exact, des monuments ; puis, s'attachant en particulier aux inscriptions historiques, il en indique l'étendue, le contenu et les divisions : préambule, récit des expéditions militaires, récit des chasses, histoire des constructions, formules déprécatoires contre ceux qui détruiraient les stèles et les cylindres gravés. A titre de spécimen, l'auteur reproduit et met en parallèle un certain nombre de passages bien choisis qu'il emprunte aux versions des principaux assyriologues français et étrangers. De cette comparaison il résulte que si, à la vérité, le sens général des textes historiques a toujours été compris de même par les interprètes, dans le détail, au contraire, on observe des divergences très-marquées. Ces divergences, comme le donne à entendre le P. D., tiennent à plusieurs causes : d'une part, la lexicographie assyrienne est encore peu avancée; de l'autre, les assyriologues, dans leur désir impatient de tout traduire, adoptent trop facilement et sans autre examen le sens que leur paraît exiger le contexte. Toutefois, remarque très-judicieusement l'auteur, « le degré de fidélité des versions..... ne donne pas la mesure des progrès réalisés par l'assyriologie. Les inscriptions historiques ont moins occupé les savants, durant les dernières années, que les textes grammaticaux, astrologiques, zoologiques et autres rédigés d'ordinaire en deux langues, dont l'une est l'accadien (le sumérien de M. Oppert), et l'autre l'assyrien ou l'idiome des annalistes royaux. Ces textes présentent les mots dans des relations spéciales qui achèvent d'en préciser le sens. Un terme mieux compris par leur secours explique des phrases entières de documents historiques : c'est la maille rongée qui emporte tout l'ouvrage. Les *Etudes assyriennes*, de M. Fréd. Delitzsch, et les *Etudes sur quelques parties des syllabaires cunéiformes*, de M. François Lenormant, en fournissent de nombreux exemples..... Ainsi l'élucidation des inscriptions historiques marche de pair avec l'étude des autres textes.

Bientôt les traductions actuelles seront reprises et considérablement améliorées. Les créateurs de l'assyriologie auront le double mérite d'avoir doté cette science d'une méthode sûre, et de laisser la traduction définitive d'une grande quantité de textes..... De quelque côté qu'on la considère, l'assyriologie ne cesse de progresser. Le système grammatical de la langue d'Assur se formule avec netteté. Créée par Hincks et M. Oppert, exposée dans des manuels pratiques par MM. Ménant et Sayce, la grammaire assyrienne, telle qu'elle existe aujourd'hui, permet aux nouveaux adeptes des études cunéiformes de s'approprier, en peu de jours, le fruit de longues et patientes recherches..... Moins avancé, le travail de la lexicographie se fait cependant peu à peu. Si le dictionnaire de Norris, œuvre consciencieuse et méritoire, est déjà en retard sur les progrès de la science, les glossaires partiels que l'on trouve dans les ouvrages de MM. Schrader, Lenormant et Delitzsch, lui servent de supplément et de correctifs. Bien que nous n'ayons pas encore l'équivalent d'un lexique complet, ces vocabulaires sont d'une grande utilité pratique. D'autre part, les assyriologues se créent sans doute des ressources privées : l'idée de fixer sur le papier les connaissances lexicographiques acquises journellement, afin de s'en servir dans des recherches ultérieures, doit se présenter d'elle-même à leur esprit. Il serait à souhaiter qu'ils missent en commun leurs ressources particulières, et qu'ils créassent de la sorte un dictionnaire assyrien, complet pour le temps. »

J'ai reproduit *in extenso* la conclusion du P. D. parce qu'elle donne, selon moi, une idée fort juste de l'état actuel de l'assyriologie. L'auteur aurait pu ajouter que la méthode comparative, qui a rendu de si grands services, au début du déchiffrement, est aujourd'hui le principal obstacle à l'avancement de ces études. Si tel mot assyrien paraît comporter les acceptions les plus diverses et les plus contradictoires, n'en accusez que les dictionnaires sémitiques. Tant que l'on s'obstinera à traduire l'assyrien par l'hébreu, le syriaque ou l'arabe, on s'exposera volontairement aux plus graves méprises. C'est par l'assyrien même qu'il faut expliquer l'assyrien : les rapprochements avec les langues congénères viendront ensuite [1].

Bien que le P. D. se soit systématiquement abstenu de choisir entre les interprétations diverses des fragments d'inscriptions cités par lui, parfois, il indique en note sa préférence et propose même, à l'occasion, son interprétation personnelle. L'auteur n'a pas toujours rencontré la vérité. Par exemple, p. 12, note, il adopte la lecture de M. Schrader *musarripa*. La seule lecture admissible est *musarrihat*, [2], car ce participe, se rapportant à la déesse Astarté, doit nécessairement se mettre au

1. C'est dans cet esprit que nous nous proposons de soumettre à une révision ttentive le vocabulaire assyrien. Voyez nos *Notes de lexicographie assyrienne* (*Journal asiatique* d'octobre-décembre 1878 et de mai-juin 1879).

2. Le caractère assyrien *pa* se lit aussi *hat*. Sur le sens de *musarrihat*, voy. mes notes de lexicographie, § 17.

féminin. — P. 15, la remarque sur *riseti* semble fondée. — P. 16, on ne saurait souscrire à l'opinion de l'auteur quand il voit dans *âsib parakki* une épithète des dieux. Ici même [1], j'ai établi que les *âsib parakki* sont les rois. — *Ibid.*, note 1, *dadme* ne signifie pas *les hommes*, mais *les demeures;* cf. R. I, pl. 35, nº 3, l. 15 : *murabis dadmê ȥabî* « qui agrandit les demeures des hommes ». — P. 20, il ne suffit pas de citer l'hébreu *gulgolet* pour établir que *gullat* a le sens de *crâne*. En lisant *kullat* et en traduisant *tous*, M. Rodwell a pour lui l'usage même de la langue. Dans le passage dont il s'agit, le sens que propose le P. D. conviendrait assurément très bien ; mais il faudrait démontrer l'existence en assyrien d'un mot *gullat*, dont on ne connaît pas d'autre exemple. — P. 25, *ina milisa* est bien *dans sa crue*, comme le fait observer l'auteur, ou simplement « là où il n'y a pas de gué. » — P. 27, la supposition du P. D. est très ingénieuse ; signalons pourtant un autre texte de Salmanasar qui, au lieu de *âl ana Asur utir asbat*, porte *ana âl Asur utir asbat* « je me dirigeai vers la ville d'Asur-utir ». — P. 36, la traduction proposée par le P. D. est excellente ; son observation sur *kiduru* (p. 38-39) est juste ; mais il ne faut pas se dissimuler que si, dans le passage en question, *kiduru* est, à n'en point douter, synonyme de *bilat*, dans maint autre passage, ce mot paraît revêtir de tout autres acceptions. — P. 44, note, l'auteur assimile à tort *sa'al salimi* avec l'hébreu *sahal le-salôm :* le sens de *salimu* « alliance » est fixé par de nombreux exemples. *Bel salimi* est *un allié* (cf. *Senn.*, éd. Sayce, p. 76) et l'expression *sakan adê u salimi (Assurb.*, éd. Smith, p. 24) ne peut vouloir dire que « faire pacte et alliance ». Le mot *pasur* a bien le sens de *plateau, table ;* mais *pasur takni* est douteux. — P. 47, l'observation relative à *satir* est juste ; mais *kigal* n'a pas le sens que lui attribue le P. Delattre. On nommait *kigal* le massif de briques sur lequel étaient édifiés les palais (cf. R. I, pl. 64, col. VIII, l. 60) et aussi le piédestal d'une statue (cf. Norris, *Dict.*, p. 1060). — P. 50-51, le Père Delattre a reconnu le véritable sens de la phrase citée d'Asurbânipal.

Stanislas GUYARD.

---

175. — **Ueber die Reihenfolge der Platonischen Dialoge**, von Gustav TEICHMÜLLER, ordentl. Professor der Philosophie in der Universitæt Dorpat. Leipzig, Commissionsverlag von K. F. Kohler, 1879. 23 pages in-8°.

L'opuscule est bien court ; mais les questions traitées méritent qu'on s'y arrête. N'espérant pas déterminer en détail dans quel ordre de temps Platon a rédigé ses dialogues, M. Teichmüller prétend du moins avoir trouvé un indice décisif, qui lui permet de partager ces dialogues en deux classes chronologiquement distinctes, suivant qu'ils sont antérieurs

---

1. *Revue critique*, 1879, nº 4, art. 12.

ou postérieurs au *Théétète*. Dans un petit Avertissement (p. 3) relatif à un article de cette Revue où j'ai prononcé son nom (*Revue critique*, 10 mai 1879, n° 19, art. 80), et à la fin de son *Epilogue* (p. 22-23), où il cite en français quelques mots de cet article, M. T. déclare qu'il espère que l'évidence, incontestable suivant lui, de son *critérium chronologique* pour le partage des dialogues de Platon forcera mon assentiment ; mais, de plus, il espère, dit-il, que cette même évidence me disposera, et avec moi les partisans de son adversaire M. Ed. Zeller, à accepter le *critérium philosophique*, non moins sûr suivant lui, en vertu duquel il a prétendu distinguer, dans les enseignements écrits de Platon, d'une part une doctrine sérieuse, qui comprendrait *l'impersonnalité et l'éternité de l'âme universelle*, d'autre part une doctrine mythique, dans laquelle, pour ne pas effaroucher les esprits faibles, Platon feindrait poétiquement de conserver la croyance socratique à la *Providence divine* et à la *personnalité immortelle des âmes individuelles* séparées des corps mortels. Après avoir lu attentivement l'opuscule de M. T., je crois rendre service aux lecteurs en démentant l'une et l'autre de ces espérances exprimées sur mon compte par l'auteur.

D'abord, en ce qui concerne la dernière, je persiste à penser que chez Platon la part du mythe est beaucoup moindre que ne l'a faite le disciple d'Hegel [1]. En vain il me répond (p. 6) qu'Hegel lui-même déclare avoir tiré de Platon sa doctrine de l'impersonnalité de l'âme éternelle. Je n'en suis pas surpris ; car, à la fin d'une phrase prise pour épigraphe par Ferdinand Lassalle en tête de chacun de ses deux volumes sur *Héraclite* (Berlin, 1858, 2 vol. gr. in-8), Hegel lui-même dit bien aussi : « Il n'y a pas une proposition d'Héraclite que je n'aie admise dans ma logique. » La prétention d'Hegel était d'englober dans son système toutes les philosophies antérieures ; mais, dans cette transformation, il leur ôtait trop souvent ce qu'elles avaient de meilleur. Lors même que Lassalle nous ferait croire que dans Hegel on retrouve tout Héraclite, nous persisterions à dire que tout Platon n'est pas dans Hegel, et nous en féliciterions Platon. Ainsi nous continuerons de penser que Platon ne mentait pas en affirmant sa foi à ces doctrines, prétendues mythiques, que toute l'antiquité a crues sincères de sa part, mais que de nos jours on s'est avisé de lui contester à cause de quelques hésitations de sa pensée ou de quelque obscurité de ses expressions.

Je n'accepte pas plus docilement le premier point, objet principal de l'opuscule de M. T. : la division chronologique des œuvres de Platon en deux parts séparées par le *Théétète* ne me paraît pas fondée, et une petite phrase du *Théétète*, phrase que M. T. allègue sans en faire con-

---

1. Dans la *Note supplémentaire* A d'un Mémoire que je publie sur *l'hypothèse astronomique de Platon* (*Acad. des inscr.*, t. XXX) et dans le passage du Mémoire auquel cette note se rapporte, je résumerai ma pensée sur le rôle des *mythes* dans la doctrine de Platon.

naître le contexte, ne me paraît nullement avoir la portée merveilleuse que M. T. se glorifie d'y avoir découverte. C'est bien Platon qui a écrit cette phrase; car le *Théétète* est de lui, et ce dialogue est même du très-petit nombre de ceux qu'aucun critique ne s'est encore avisé de lui ôter. Mais, dans cette phrase, Platon parle-t-il directement et en son nom? et s'agit-il de la rédaction de ses autres dialogues? Nous allons montrer qu'à chacune de ces deux questions il faut répondre : Non. Mais écoutons d'abord M. Teichmüller.

La phrase qu'il cite du *Théétète* (p. 143 C) peut se traduire ainsi [1] : « Afin donc de ne pas être gêné dans cet écrit par des mots narratifs qui interrompent le discours, par exemple quand Socrate dit en parlant de lui-même : *et moi je disais,* ou bien : *et moi je dis alors;* ou quand il dit en parlant de l'interlocuteur : *il en convint*, ou bien : *il le nia;* j'ai supprimé tout cela et j'ai introduit Socrate lui-même s'entretenant avec eux. » — De cette phrase, M. T. conclut : 1° que Platon, dans tous ses dialogues écrits avant le *Théétète,* avait toujours eu le tort, qu'il se reproche ici, d'employer ces formes gênantes du *dialogue raconté;* 2° qu'en se mettant à écrire le *Théétète,* Platon s'aperçut pour la première fois de l'avantage qu'il y aurait pour lui à employer désormais le *dialogue dramatique;* 3° que, depuis le *Théétète,* il n'écrivit plus que des dialogues de cette forme.

En lisant ces conclusions de M. T. et les raisonnements sur lesquels il les appuie, on serait tenté de supposer au moins que la phrase qu'il isole en la citant appartiendrait à une préface du *Théétète,* dans laquelle Platon ferait lui-même l'histoire de sa manière d'écrire ses dialogues. Même en supposant qu'il en fût ainsi, l'on trouverait encore que M. T. serait allé bien au-delà des déclarations de l'auteur. Mais il suffit d'ouvrir le *Théétète* pour voir que ce dialogue n'a ni préface, ni préambule quelconque, où Platon adresse aux lecteurs ses confidences sur la rédaction de ses dialogues : on y voit, au contraire, que la phrase appartient à Euclide, disciple de Socrate et l'un des personnages accessoires du *Théétète,* et qu'elle ne concerne en rien les autres dialogues de Platon, mais qu'elle a pour unique objet la mise en scène du *Théétète* même. En effet, dans la partie principale qui forme presque la totalité de ce dialogue (p. 143 D 210 D), les personnages sont Socrate, Théétète et Théodore. Mais auparavant il y a un petit prologue dramatique, où Euclide dit à Terpsion que Théétète lui a raconté de longs entretiens de Socrate, et où Terpsion exprime son désir de connaître ces entretiens. Alors Euclide déclare les avoir rédigés, pour ainsi dire, sous la dictée de Théétète, qui de plus a revu le manuscrit. Ici se place la phrase citée, où l'on voit qu'Euclide a seulement osé, pour rendre sa rédaction plus facile, supprimer dans le récit de Théétète les formules de la narration et

1. Dans le texte qu'il en donne au bas de sa page 13, il y a une faute d'impression (αὐτοῖς pour αὐτοῖς).

les remplacer simplement par les noms des personnages. Cela dit, Euclide présente à Terpsion son manuscrit contenant la partie principale du dialogue. Ni Euclide, ni Platon, qui le met en scène, ne se vantent ici de l'invention d'un procédé nouveau; mais Euclide avoue que, sans manquer à la fidélité, il a cru pouvoir, dans cette circonstance, user de ce procédé bien connu avant lui. Dans cette phrase d'Euclide, on ne peut trouver une allusion ni aux dialogues antérieurs de Platon, ni à ses intentions pour la rédaction de ses dialogues postérieurs. Il est évident, au contraire, qu'en écrivant cette phrase Platon avait en vue la vraisemblance extérieure et dramatique du *Théétète* en particulier. De même dans le préambule du *Phèdre* (p. 227 A-228 E), pour rendre vraisemblable la citation textuelle d'un discours de Lysias sur l'Amour, Platon a eu le soin de présenter d'abord aux lecteurs une conversation dans laquelle le jeune admirateur de Lysias, malgré tout son désir de s'essayer à réciter de mémoire ce discours, finit par avouer à Socrate qu'il en a le manuscrit sous son manteau, et se décide à le lui lire (p. 230 E-234 C).

Ainsi l'intention prêtée par M. T. à la phrase du *Théétète* n'est introduite dans cette phrase que par une conjecture, qui elle-même est réfutée par la comparaison avec un passage analogue du *Phèdre*. J'ajoute qu'en elle-même cette conjecture manque entièrement de vraisemblance. La forme dialoguée, sans autre interruption que les noms des interlocuteurs, n'est pas une invention que Platon ait pu faire au moment de rédiger son *Théétète*. Les tragédies et les comédies du théâtre athénien, de même qu'en Sicile les mimes de Sophron et les comédies souvent philosophiques d'Epicharme, avaient donné des exemples perpétuels du *dialogue dramatique*, exemples bien connus de Platon dès son jeune âge. Cependant, après comme avant la rédaction du *Théétète*, Platon a pu, quand il l'a voulu, employer le *dialogue narratif*, qu'il a manié avec une habileté et un succès merveilleux, par exemple dans la *République*, où Socrate, sans que le lecteur sache encore à qui il parle, raconte en dix livres un si long entretien. De même, avant comme après la rédaction du *Théétète* et de ses continuations dramatiques le *Sophiste* et le *Politique*, Platon a pu employer la forme du *dialogue dramatique*, par exemple dans le *Phèdre*, drame à deux personnages, tout aussi bien que dans le *Timée* et le *Critias*, où sont mis en scène *dramatiquement* trois des quatre auditeurs du *récit*, qu'on y suppose avoir été fait la veille par Socrate, du dialogue contenu dans les dix livres de la *République*. Ainsi, dans cette *trilogie* philosophique de Platon, le premier dialogue était *de forme narrative*, mais les deux autres étaient *de forme purement dramatique*. Enfin, à toutes les époques de sa vie, Platon a pu faire et a fait des *dialogues mixtes*, c'est-à-dire en partie narratifs et en partie dramatiques, comme le *Phédon* et l'*Euthydème*, que, malgré leurs parties *dramatiques*, M. T. met dans la première moitié de la carrière de Platon, ou bien comme le *Parmé-*

nide, que, malgré l'introduction *narrative* du dialogue, M. T. met dans la seconde moitié (p. 16-18). Mais si, dans l'*Euthydème* et dans le *Phédon*, Platon, jeune encore, avait bien pu, comme M. T. le suppose, écrire les parties considérables où, comme dans un drame, les interlocuteurs sont désignés simplement par leurs noms, pourquoi, à la même époque de sa vie, Platon n'aurait-il pas pu écrire un dialogue tout entier *dramatique*, comme le *Phèdre?* Et si, dans sa vieillesse, Platon avait bien pu écrire le *dialogue raconté* par lequel commence le *Parménide*, pourquoi, à la même époque de sa vie, Platon n'aurait-il pas pu écrire un dialogue tout entier *sous forme de récit*, comme celui de la *République?* Pourquoi? Parce qu'ainsi l'ordonne M. Teichmüller. *Sic volo, sic jubeo, sit pro ratione voluntas*! C'est de l'arbitraire pur, mal dissimulé sous quelques subtilités ingénieuses.

Ajoutons que la découverte prétendue de M. T. l'a conduit à placer dans la seconde partie de la carrière de Platon tel dialogue de forme purement *dramatique* qui appartient à la jeunesse de l'auteur, par exemple le *Phèdre*, dans lequel le système astronomique de Platon n'est pas encore entièrement dégagé de la doctrine ionienne, comme il le fut plus tard. C'est ce que j'espère montrer vers la fin d'un mémoire qui s'imprime (*Ac. des inscr.*, t. XXX, *hypothèse astronomique de Platon*). Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter dans ses détails la grave question de chronologie littéraire pour laquelle M. T. s'est vanté mal à propos (p. 11) d'avoir trouvé un *nouveau critérium*.

Certains *paradoxes* sont des *vérités nouvelles*, et alors, après un mûr examen, il faut les accueillir. Mais les paradoxes *vrais* sont rares, et le *nouveau critérium* de M. Teichmüller me paraît une *erreur nouvelle*, moins séduisante et moins utile que ses *paradoxes* antérieurs, qui, tout faux qu'ils étaient, avaient le mérite de présenter quelques remarques judicieuses et neuves, et d'appeler l'attention sur quelques obscurités réelles du langage de Platon, et (il faut bien le dire) sur quelques hésitations de ce philosophe, et même sur quelques contradictions réelles de sa pensée. Du reste, Platon déclarait se défier de lui-même en abordant certaines hautes questions [1]. Car il était homme et s'en souvenait.

Th.-H. Martin.

---

176. — **Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV** par A. Chéruel, recteur honoraire et inspecteur général honoraire de l'Université, membre du Comité des travaux historiques et des sociétés savantes. Paris, Hachette, 1879, t. I, II, in-8° de LVII-420 et 528 p. — Prix : 7 fr. 50 le volume.

Ces deux volumes se composent : 1° d'une *Préface* de XX p. ; 2° d'une *Introduction* de XXXVII p. ; 3° d'un récit qui commence à la mort de Ri-

1. V. surtout *Phédon*, p. 85 C-D; *Timée*, p. 28 C, p. 29C-D, p. 48A-49 B, p. 51 A-E, p. 52 A-D, etc.

chelieu, et qui s'étend jusqu'aux premiers troubles de la Fronde (1642-juin 1648); 4° d'un *Appendice* qui occupe, dans le tome I, 61 p. (351-412)[1]; 5° d'une *Table*, (analytique) des matières (t. I, p. 413-418 ; t. II, p. 519-526); 6° enfin d'*Additions et corrections*, t. I, p. 419-420; t. II, p. 527-528).

Le style de M. Chéruel est net et coulant, et sa méthode est excellente. Aussi l'ouvrage est-il, à tous égards, des mieux composés. Les divisions en sont bien établies : l'air et la lumière y circulent largement. Tout (les grandes lignes comme les menus détails) y montre que l'auteur est parfaitement maître de son sujet. Ce sujet, qui l'a jamais étudié comme lui ? Aucune occasion ne lui a manqué de se le rendre familier. Ses éditions des *Mémoires* de Mlle de Montpensier, du *Journal* d'Olivier Lefèvre d'Ormesson, surtout son édition des lettres du cardinal Mazarin[2], l'ont admirablement préparé à écrire un livre qui complète les travaux de MM. Bazin, Gaillardin, Henri Martin, Michelet, Léopold Ranke, etc., et qui comptera parmi les meilleurs livres historiques de notre époque.

Indiquons maintenant les principaux résultats des longues recherches de M. Chéruel.

En 1643, après la brillante campagne de Rocroi et de Thionville, le duc d'Enghien revint à Paris le 15 septembre, malgré Mazarin qui lui demandait instamment de rester à la tête de l'armée et de conduire au maréchal de Guébriant les troupes destinées à la campagne d'Allemagne. Tous les rédacteurs de mémoires de ce temps-là ont ignoré ces circonstances, et M. V. Cousin, en qui M. C. (p. IV) loue bien plus justement le *grand talent de style* que la *connaissance approfondie du* XVIIe *siècle*[3], n'a pas craint d'attribuer à son héros la gloire d'avoir couronné ses victoires de France par la campagne d'Allemagne, alors que les carnets de Mazarin accusent, au contraire, le prince d'avoir été cause, par son retour précipité, de l'échec de l'expédition[4].

---

1. Cet *Appendice* comprend six morceaux : I. *Biographie du cardinal Mazarin jusqu'à son avènement au ministère* (14 juillet 1602-5 décembre 1642); II. *Mémoires militaires de la Moussaie*; III. *Sur le personnage appelé le Rosso dans les carnets de Mazarin*; IV. *Divisions dans la cour du duc d'Orléans* (extrait de mémoires inédits que M. C. croit composés par le maréchal d'Estrées, mais dont il oublie d'indiquer la provenance); V. *Relation* du combat naval de Barcelone (9 août 1643); VI. *Relation* du combat naval de Carthagène (3 septembre 1643).

2. Le tome I a paru en 1872. Voir *Revue critique* du 3 août 1872 (p. 75-80). Le tome II (juillet 1644-décembre 1647) vient de paraître (1879).

3. En histoire, et aussi en philosophie, si je ne m'abuse, M. Cousin ne fut qu'un illustre amateur.

4. A ceux qui objecteraient que Mazarin a pu se plaindre à tort de la conduite du duc d'Enghien, M. C. répond que le témoignage du cardinal est corroboré par celui de l'ambassadeur vénitien Giustiniani. (*Préface*, p. IV et, dans le récit même, t. I, p. 114-115). — M. C., malgré toute son admiration pour M. Cousin, ne peut s'empêcher de lui reprocher (p. V) de bizarres exagérations : « En 1645, le duc d'Enghien vengea, par la victoire de Nordlingen, la défaite de Mariendal. Tel était le but prin-

Pour l'année 1644, M. C. rectifie deux assertions d'auteurs contemporains qui, selon sa remarque (p. IV), ont une réputation bien établie d'exactitude, Monglat et Fontenay-Mareuil. Le premier prétend que le maréchal de La Mothe-Houdancourt, vice-roi de Catalogne, fut victime de la haine de Le Tellier. La correspondance de Mazarin, confirmée par celle de Grotius, prouve que les revers du maréchal ne doivent être imputés qu'à son incapacité [1]. Fontenay-Mareuil, parlant de l'élection du pape Innocent X, assure que le marquis de Saint-Chamond, ambassadeur de France, ne s'y opposa pas, parce qu'il n'avait « point d'ordre. » Or l'on possède dans les papiers de Mazarin une instruction très nette et très détaillée remise à l'ambassadeur avant son départ pour Rome, où il lui est enjoint de prononcer, au nom du roi de France, une exclusion formelle contre le cardinal Panfilio, qui devint le pape Innocent X [2].

On a blâmé Mazarin de n'avoir pas su profiter, en 1647, de la révolution de Naples, pour enlever ce royaume aux Espagnols. Cette assertion de Montglat, répétée par la plupart des historiens, est réfutée par la correspondance du cardinal, où l'on voit qu'il accueillit avec joie la nouvelle de l'insurrection de Masaniello et qu'il promit des secours aux Napolitains, mais aussi qu'en homme d'Etat avisé, il exigea, avant de prendre ce peuple mobile sous la protection de la France, certaines conditions sérieuses qui ne furent pas remplies. S'il refusa de seconder l'aventureuse expédition du duc de Guise à Naples, c'est qu'il connaissait l'incapacité politique de ce prince et que, dès le commencement, il avait prévu et annoncé l'insuccès de sa folle entreprise [3].

L'on a soutenu que Mazarin ne voulait pas sérieusement la paix, croyant la guerre nécessaire à sa puissance. M. C. oppose à Fontenay-Mareuil, le premier qui ait dirigé contre le successeur de Richelieu cette

---

cipal de la campagne qu'il dirigeait; les lettres de Mazarin et les instructions données au prince, ne laissent aucun doute sur ce point : il devait effacer l'échec de Turenne, et occuper en Allemagne quelque place qui inquiétât l'ennemi. M. Victor Cousin, dans l'ouvrage si intéressant sur la *Jeunesse de Mme de Longueville*, s'est laissé entraîner par son imagination et par le souvenir des campagnes de Moreau et de Bonaparte, lorsqu'il a écrit que le jeune vainqueur se proposait d'aller dicter la paix à l'empereur dans la capitale de ses Etats. »

1. *Préface*, p. V et, dans le récit même, t. I, p. 224-225 et 228-229. M. Henri Martin est de ceux qui ont cru devoir s'apitoyer sur la disgrâce imméritée de la Mothe-Houdancourt (t. XII, p. 200). Il s'appuie sur la Rochefoucauld qui, comme le fait observer M. C. (p. 238, note 5), ne dit rien là-dessus.

2. *Préface*, p. V, et, dans le récit même, t. II, p. 141-151.

3. Préface p. VII et, dans le récit même, t. II, p. 362-387 et 434-464. M. C. dénonce (p. VIII) « les erreurs où sont tombés des historiens généralement exacts, pour s'être fiés à des documents peu authentiques, » et il ajoute : « M. Bazin cite une prétendue lettre de Mazarin à son frère, où il aurait paru approuver l'expédition du duc de Guise. M. Bazin ne dit pas où il a pris cette dépêche du cardinal. Elle se trouve dans l'ouvrage de M. de Pastoret, intitulé : *Le duc de Guise à Naples*. Or, cette lettre ne ressemble en rien au texte conservé aux archives des affaires étrangères. Il n'y a pas dans la pièce authentique un seul mot de la phrase citée par M. Bazin ».

grave accusation, une lettre adressée par le premier ministre au duc de Longueville en 1647 et dans laquelle il se plaint, au contraire, des Espagnols qui n'ont jamais voulu sincèrement la paix et qui se sont refusés à toute raisonnable concession [1].

En dehors des points que je viens d'indiquer, après M. C., il resterait bien d'autres points curieux à énumérer, soit en ce qui touche particulièrement Mazarin [2], soit en ce qui regarde les événements auxquels il fut mêlé et les personnages qui servirent ou contrarièrent sa politique. Mais il serait trop long de mentionner tout ce que M. C. a emprunté de particularités intéressantes aux lettres et aux carnets de Mazarin, aux documents conservés dans les archives du ministère des affaires étrangères, aux dépêches des ambassadeurs vénitiens Giustiniani, Contarini, Grimani, Nani, au *Mercurio* de Vittorio Siri, aux *Lettres* de Grotius, à l'ouvrage si peu connu et si important du diplomate Jean de La Barde [3], enfin aux divers mémoires de l'époque.

Les attrayantes pages de M. C. auront trop de succès pour que l'on ne doive pas déjà songer à leur prochaine réimpression. Comme l'auteur est de ceux qui cherchent toujours à rendre leur travail meilleur, je lui soumettrai quelques observations.

M. C. (*préface*, p. XVI) s'exprime ainsi : « Le cardinal de Richelieu disait que les quelques pieds carrés du cabinet du roi lui donnaient autant de besogne que l'Europe entière. Il en était de même pour Mazarin. » La phrase attribuée à Richelieu est-elle authentique ? Je ne le crois pas. S'il m'était permis de raconter, à ce propos, une petite historiette, je dirais qu'étant, un jour, chez mon vieil et excellent ami M. Avenel, il me montra un billet qu'il venait de recevoir d'un des professeurs les plus distingués de la Sorbonne, M. Aug. Geffroy, lequel avait trouvé dans une thèse pour le doctorat ès-lettres la phrase en question et demandait à l'éditeur de la correspondance du cardinal de Richelieu ce qu'il en pensait. M. Avenel me dit, en souriant : « Vous

---

1. M. C. rappelle (p. IX) que les Espagnols, pour détacher les Provinces-Unies de la France, firent proposer à Mazarin, dès 1646, un mariage entre Louis XIV et l'infante d'Espagne, qui lui apporterait en dot les Pays-Bas espagnols, mais que le cardinal ne tarda pas à reconnaître que c'était un pur artifice de nos ennemis.

2. De l'ensemble des documents anciens et nouveaux consultés par M. C., il résulte qu'il ne faut en rien modifier l'opinion que nous avions de Mazarin. C'était le plus sagace et le plus prévoyant des hommes, mais aussi le plus faux et parfois le plus mesquin. M. C. dit très bien (p. XV) : « l'histoire doit, en signalant les grandes qualités de Mazarin, ne pas dissimuler ses défauts. » Somme toute, et en considérant plutôt les résultats obtenus que les moyens employés, on n'a pas trop à protester contre cette fière déclaration de Mazarin exilé (lettre à Zongo Ondedei, 1651) : « Quelque malheur qui m'arrive, l'histoire n'aura que du bien à dire de moi, si elle veut dire la vérité. »

3. *Joannis Labardi de rebus gallicis libri X* (Paris, 1671, in-4). Le mérite de l'ouvrage avait déjà été proclamé en ces termes par Bayle (*Dictionnaire critique*, édition Beuchot, t. III, p. 120) : « Le style en est bon, les choses y sont narrées sans flatterie, et avec beaucoup de connaissance des intrigues du Cabinet. »

qui êtes un grand curieux, vous devriez chercher quel est l'inventeur de la citation, quel est le premier coupable. En attendant, je vais répondre à M. Geffroy qu'à mon avis le mot n'est pas plus de mon cardinal que cet autre mot plus fameux encore : *Je fauche tout, je couvre tout de ma robe rouge.* » — Nous lisons un peu plus loin (p. XIX) : « MM. V. Cousin et Henri Martin ont parfaitement reconnu que les récits qui portent le nom d'Henri de Bessé étaient empruntés à La Moussaie ; mais ils n'ont pas eu sous les yeux le véritable texte du compagnon de Condé. » Bien avant MM. V. Cousin et H. Martin, c'est-à-dire dès 1747, l'abbé de Mazière de Monville, chanoine de l'église de Bordeaux, ancien vicaire général de feu l'évêque de Bazas, avait établi, dans une note de son *Histoire de Louis II, prince de Condé* (p. 291-384 des *Mélanges de poésie, de littérature et d'histoire de l'Académie de Montauban*, 1750, in-8°, p. 373), que La Moussaie est « le véritable auteur de la *Relation des campagnes de Rocroy et de Fribourg*, imprimée sous le nom de La Chapelle de Bessé qui n'a fait que revoir le style [1]. » — Je n'aurais pas voulu que M. C. prît l'inutile peine (t. I, p. 13) de nous rappeler que le maréchal de Bassompierre « a laissé des mémoires, » ni qu'il imprimât (même page, note suivante) avec un *t* le nom du petit-fils de Blaise de Monluc, Adrien de Monluc, comte de Cramail. J'ai souvent eu l'occasion de constater soit ici, soit ailleurs, que jamais les membres de la famille de Monluc n'ont écrit leur nom autrement que je ne l'écris. — S'il était superflu de mentionner un livre aussi connu que les *Mémoires* de Bassompierre, il aurait été désirable, en revanche, que M. C. révélât le nom de l'auteur du rondeau satirique dont il parle ainsi (p. 14) : « Les Vendôme réclamaient le gouvernement de Bretagne. Le maréchal de la Meilleraye, à qui le cardinal l'avait donné, fut bravé au milieu des Etats de la province par l'évêque de Vannes, Rosmadec, qui, faisant allusion à des vers satiriques contre Richelieu, osa lui dire : *il est passé, il est en plomb.* » Ce rondeau, une des plus mordantes et des plus spirituelles épigrammes qui aient jamais été décochées contre le grand cardinal, fut composé par le président Miron, le digne ami de Guy Patin [2]. Je serai plus sévère que M. C. pour le billet (t. I, p. 38, note 3) qu'aurait

1. Il aurait fallu ajouter que H. de Bessé se servit encore plus de ciseaux que de lime, car s'il a poli quelques phrases de La Moussaie, il en a beaucoup plus retranché. Voir dans les *Variétés* du n° du 31 mars 1877 de la *Revue critique* (p. 213-214), une note de M. J. Bauquier au sujet d'un article donné par M. Chéruel au *Correspondant* du 10 janvier 1877 sur *la bataille de Rocroy d'après la relation en partie inédite de La Moussaie*. M. C., complétant dans l'*Appendice* (t. I, p. 368, 369) les insuffisantes indications de sa *préface*, nous apprend que Ramsay, l'auteur de l'*Histoire de Turenne*, et Desormeaux, l'auteur de l'*Histoire de Louis de Bourbon, prince de Condé*, avaient déjà prononcé le nom de La Moussaie. Voilà donc donc deux devanciers de MM. V. Cousin et H. Martin. L'abbé de Mazière de Monville est le troisième.

2. Voir une note de Conrart en ses *Mémoires* (édition Michaut et Poujoulat, p. 574).

écrit, selon le rédacteur des *Mémoires du jeune Brienne*, Mazarin à la reine : ce billet qui ne paraît à M. C. qu'*altéré*, me paraît entièrement apocryphe. Du reste, on ne saurait trop se méfier des documents et des récits insérés dans les prétendus *Mémoires* d'Henri-Louis de Loménie, comme plusieurs critiques l'ont déjà fait remarquer et comme je l'ai fait remarquer, à mon tour, dans les *Lettres inédites de Benjamin Priolo* (Tours, 1877, grand in-8°, p. 2 et 20). M. C. se contente de reprocher à l'éditeur de ces *Mémoires*, M. Barrière, d'en avoir remanié le style. Pour moi, je n'hésite pas à prétendre que ce n'est pas seulement la forme qui en est infidèle et que le fonds ne vaut guère mieux. — Les pages que M. C. consacre à la bataille de Rocroi sont au nombre des plus remarquables de tout l'ouvrage (p. 70-92). Mais pourquoi le judicieux auteur restreint-il autant (p. 89) la part qui revient au futur maréchal de Gassion dans la glorieuse journée du 19 mai 1643? « L'envie, qui s'attache toujours au génie, » dit-il, « ne manqua pas de s'attaquer au duc d'Enghien. On attribua à Gassion le mouvement qui avait décidé de la victoire, et cette opinion a conservé des partisans jusqu'à nos jours. » On peut, ce me semble, tout en saluant dans le duc d'Enghien le brillant vainqueur de Rocroi, ne pas méconnaître l'extrême importance du rôle joué par le plus habile et le plus hardi de ses lieutenants. M. C. cite non sans un peu de mauvaise humeur, les récits trop favorables à Gassion d'Olivier d'Ormesson, de Montglat, de l'ambassadeur Giustiniani. Mais, pensant avec le nouvel historien que « ceux qui, sans connaître l'art de la guerre, sont forcés de raconter des événements militaires, doivent s'estimer heureux de pouvoir laisser la parole à un homme du métier » [1], je ne puis lui opposer rien de plus décisif que cette déclaration du duc d'Enghien lui-même, écrivant à Mazarin sur le champ de bataille que venait d'abandonner l'ennemi : « Je m'adresse à vous pour vous suplier de vouloir faire recognoistre les services que M. de Gassion a rendu en cette occasion d'une charge de mareschal de France. *Je vous puis asseurer que le principal honneur de ce combat luy est deu* [2]. » — La note sur le comte d'Estrades (t. I, p. 163) pourrait être plus précise. Le mot *ambassades* aurait dû remplacer le mot *missions*, et le titre du recueil que l'on a de lui, aurait dû être plus exactement donné. Le voici : *Lettres, mémoires et négociations de M. le comte d'Estrades tant en qualité d'ambassadeur de S. M. T. C. en Italie, en Angleterre et en Hollande, que comme ambassadeur plénipotentiaire à la paix de Nimègue*, etc. — M. C. qui cite (t. I, p. 166) l'imparfaite édition des *Mémoires* d'Henri de Campion par le général de Grimoard (1807 et non

---

1. *Préface*, p. XIX.

2. *Lettres de Condé à Mazarin*, tirées des Archives nationales (KK 1071) et publiées par M. Eugène Crépet dans l'*Annuaire-Bulletin de la Société de l'histoire de France*, 1864, p. 27-43. Je regrette que M. C. n'ait pas eu connaissance de ces documents et des observations dont M. Crépet les fait précéder. Il aurait été, si je ne me trompe, plus juste envers Gassion.

1806), et les extraits réunis dans la collection Michaud et Poujoulat, aurait bien fait de citer aussi la dernière édition des mêmes mémoires préparée avec tant de soin par M. Moreau pour la Bibliothèque elzevirienne de P. Jannet (1857). — L'étymologie proposée (t. I, p. 208) du mot *croquants* (qui viendrait de la petite ville de *Crocq*), est des plus douteuses [1]. — Sur l'allemand Stella (t. I, p. 330), M. C. aurait eu à citer les *Historiettes* de Tallemant des Réaux (édition de M. P. Paris, t. VI, p. 249). Il aurait encore pu rappeler, à l'aide de la *Bibliothèque historique de la France* (t. II, p. 865, article 28735), que ce Résident du Roi à Strasbourg portait le prénom de Jean, et qu'il était l'auteur d'une réfutation du libelle : *Bibliotheca gallo-suecica,* réfutation intitulée : *Monarchia gallica ab anonymo contra calumnias*, etc. (1646, in-4.) — M. C., reproduisant, dans l'*Appendice,* la notice sur les quarante premières années de Mazarin qui avait déjà paru en tête du tome I des *Lettres* du cardinal, a conservé une erreur sur laquelle j'avais appelé son attention [2]. En 1879 comme en 1872, il attribue à Jean de Silhon (p. 351, note 1) une histoire du cardinal de Richelieu dont l'académicien gascon n'est pas l'auteur. Je l'avais affirmé d'après mes propres recherches, il y a sept années ; je l'affirme encore plus énergiquement aujourd'hui, car je puis invoquer l'autorité d'un autre chercheur, M. R. Kerviler, qui, dans un consciencieux travail spécial [3], a énuméré toutes les productions de l'apologiste de Mazarin et s'est bien gardé d'y comprendre l'histoire du cardinal de Richelieu [4]. — M. Chéruel n'a pas cité (t. II, p. 16-17), au sujet de Priolo et du Carnet de Mazarin où figure l'honnête personnage qui vendait au ministre les secrets du duc de Longueville, M. Léon de Laborde auquel est due la révélation du honteux marché [5]. — On s'étonne de lire (t. II, p. 123, note 3) que Tanneguy le Veneur, comte de Tillières, « a laissé des mémoires inédits, » alors que ces mémoires ont été publiés chez Didot par M. C. Hippeau dès 1863 [6]. — Enfin, c'est évidemment par une faute d'impression que (t. II, p. 247, note 4) le nom de Saint-Evremond est défiguré et que *Charles de Marguetel* devient *Charles Mascarel* [7].

T. DE L.

---

1. Voir ce qui a déjà été dit ici de cette étymologie et d'une autre étymologie qui paraît meilleure (n° du 3 août 1872, p. 78-79). Cf. l'explication donnée, en 1636, par l'abbé Scaglia (*Revue critique* du 18 novembre 1876, p. 335).

2. *Revue critique* déjà citée du 3 août 1872, p. 78.

3. *Jean de Silhon, l'un des quarante fondateurs de l'Académie* (Paris, Dumoulin, 1876, grand in-8).

4. L'abbé d'Olivet, dans son *Catalogue des œuvres laissées par les académiciens*, n'a pas cru, plus que M. Kerviler et moi, à l'existence d'une histoire de Richelieu par Silhon. J'en dirai autant de tous les bibliographes sérieux par moi consultés à cet égard.

5. *Le palais Mazarin, notes*, p. 160.

6. L'erreur avait déjà été relevée par M. G. Fagniez dans le *Bulletin* de la *Revue historique* de mai-juin 1879, p. 121. Je renvoie avec plaisir mon lecteur à cet excellent article où l'ouvrage de M. Chéruel est beaucoup loué et un peu critiqué.

7. M. C. le fait naître en 1614, et M. Lud. Lalanne en 1616 (*Dictionnaire histo-*

177. — **A History of England in the Eighteenth Century,** by William Edward Hartpole Lecky. London, Longmans, Green, and Co. 1878. In-8°. Vol. I, vii, 578 pages ; vol. II, 642 pages.

M. Lecky partage l'histoire politique de l'Angleterre au xviiie siècle en deux grandes périodes : 1° l'ascendant des Whigs de 1714, date de l'avénement de George Ier, à 1760, date de celui de George III ; 2° le gouvernement des Tories, presque ininterrompu depuis 1760 — ou plutôt depuis 1770 avec Lord North — jusque vers 1832. Les deux volumes qu'il nous donne aujourd'hui nous conduisent jusqu'à la mort de George II en 1760. Je ne puis mieux exposer dans quel esprit M. L. a abordé sa tâche qu'en citant quelques lignes de sa préface.

Je n'ai pas, dit-il, essayé d'écrire l'histoire de la période que j'ai choisie année par année, ou de donner un récit détaillé des événements militaires ou des menus incidents de personnes ou de partis qui forment une si large portion des annales politiques. Mon but a été de dégager de la grande masse des faits ceux qui se rapportent aux forces permanentes du pays, ou qui indiquent quelques-uns des caractères persistants de la vie nationale. L'accroissement ou le déclin de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie, de l'Eglise et des sectes dissidentes, des intérêts agricoles, industriels et commerciaux ; le pouvoir grandissant du parlement et de la presse ; l'histoire des idées politiques, des arts, des mœurs et des croyances ; les changements qui se sont produits dans la condition sociale et économique du peuple ; les influences qui ont modifié le caractère national ; les relations de la mère-patrie avec ses colonies, et les causes qui ont accéléré ou retardé le progrès de ces dernières, — tels sont les principaux sujets de ce livre. Pour les traiter d'une manière digne d'eux dans des limites raisonnables, il est nécessaire de supprimer beaucoup de choses qui n'ont qu'un pur intérêt biographique, ou militaire, ou touchant à l'histoire des partis ; et je n'ai pas non plus hésité dans quelques cas à m'écarter de l'ordre rigoureux de la chronologie. L'histoire d'une institution ou d'une tendance ne peut être écrite qu'en réunissant en un foyer unique des faits qui s'étendent sur plusieurs années, et de pareilles questions peuvent se traiter plus clairement en suivant l'ordre des sujets qu'en suivant l'ordre des dates. »

Le plan que M. L. s'est ainsi tracé, il l'a exécuté avec conscience et talent. Ce plan a un inconvénient, c'est de séparer quelquefois par un écart bien grand des sujets qui se tiennent. Ainsi, lorsqu'on a quitté à la page 450 du premier volume le récit des affaires intérieures de l'Angleterre pour passer à un tableau général de la situation du pays (p. 451-516), puis à un chapitre sur les goûts et les mœurs (p. 517-576), puis à un chapitre sur les colonies et l'Ecosse (vol II, p. 1-90), puis à deux chapitres sur l'Irlande (p. 92-437), on a quelque peine à reprendre le fil à la page 438 du deuxième volume. Mais chaque question annoncée par l'auteur est traitée avec une hauteur de vues qui compense cet inconvénient. Parmi les morceaux les plus remarquables, je citerai, dans le premier volume, les pages sur Walpole (327-373), le chapitre iv sur les mœurs et les goûts de l'Angleterre ; et au deuxième volume les chapitres

---

rique de la France, 1877). M. Hippeau (*Les écrivains normands au* xviie *siècle*, Caen, 1858, p. 254) donne la bonne date (1er avril 1613), indiquée déjà par Durozoir (*Biographie universelle*), par Dom Chaudon (*Nouveau Dictionnaire historique*, édition de 1789), par les rédacteurs du *Moréri* (édition de 1759), etc.

sur l'Ecosse et l'Irlande, les pages consacrées au premier Pitt (466-485), et le chapitre sur le Méthodisme.

M. L. est remonté aux sources de son récit avec un zèle dont témoignent ses notes toujours si précises [1]. Le soin extrême, on pourrait presque dire la minutie, qu'il met dans l'exposition des faits, n'exclut pas un grand mérite de composition et de style, et il y a tels passages parmi ceux que je viens de signaler dont l'intérêt est tout à fait attachant. Les aperçus originaux abondent, et la plupart des jugements me paraissent devoir être définitifs, par exemple le jugement sur Walpole.

J'ai noté quelques observations de détail. — Vol. I, p. 60. « C'est dans le règne d'Anne que Defoe créa le roman de la vie réelle ». Mais la reine Anne meurt en 1714, et *Robinson Crusoe* est de 1719. Je ne suppose pas que M. L. considère comme *roman* le *Récit de l'apparition de Mrs. Veal,* publié par Defoe en 1706. — P. 461. Je crois que M. L. s'avance trop en disant que pendant le règne de la reine Anne, le patronage du gouvernement fut accordé aux écrivains sans que l'on tînt *grand* compte des considérations de parti *(with much disregard of party considerations)*. Il me semble, au contraire, qu'on en tint grand compte. A l'appui de son dire, M. L. cite, à la page suivante, les noms de Newton, Locke, Addison, Swift, Steele, Prior, Gay, Rowe, Congreve, Tickell, Parnell et Phillips. Or Newton et Locke avaient été ouvertement opposés à Jacques II et reçurent des places importantes du gouvernement de Guillaume III. Addison, Steele et Prior occupèrent des fonctions publiques et représentèrent naturellement les opinions du parti qui les employa. On connaît assez les services politiques de Swift. Gay ne peut guère compter parmi les protégés du règne d'Anne; il fut secrétaire d'ambassade pendant quelques mois seulement avant la mort de la reine, et ne put rien obtenir — rien au moins qu'il voulût accepter — de la maison de Hanovre parce qu'il avait, dit-on, dédié des vers à Bolingbroke. Rowe, Congreve, Tickell, Phillips, écrivirent des vers politiques, et obtinrent des places lucratives de leurs amis quand ceux-ci furent aux affaires. Quant à Parnell, qui abandondonna les Whigs et fit sa cour à Bolingbroke sous les auspices de Swift, il ne reçut rien du tout, parce que la reine mourut trop tôt. Si M. L. entend dire seulement qu'il y eut parmi les gens au pouvoir un amour réel et éclairé des lettres, comme le prouve d'ailleurs nettement le mérite des écrivains protégés, je suis d'accord avec lui. Mais de là à penser, comme il semble qu'il le pense, que les faveurs accordées aux écrivains furent désintéressées, il y a loin. — P. 60. M. L. cite, parmi les journaux *purement* politiques, la *Revue* de Defoe, et le *Mercure* athénien. La *Revue* n'est pas exclusivement politique, et le *Mercure athénien,* à moins qu'il n'y ait eu, ce que je ne crois pas, un journal de ce nom autre que celui publié par John Dunton,

---

1. Il remercie gracieusement dans sa préface notre Ministère des affaires étrangères de lui avoir communiqué des documents relatifs au règne de la reine Anne.

ne l'est pas du tout. — P. 544. Le remaniement par Nahum Tate du Richard II de Shakspeare est intitulé : *The Sicilian Usurper* et non *The Sicilian Tyrant.* [1]

Je souhaite que M. Lecky nous donne bientôt la suite de son important travail, et qu'il l'accompagne d'un index nécessaire à un ouvrage aussi considérable.

A. BELJAME.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 29 août 1879.

M. Ad. Régnier présente une étude de M. Emile Sénart extraite du *Journal asiatique* sur le tome I du *Corpus inscriptionum indicarum* du général Alexandre Cunningham. On sait que le volume de M. Cunningham se résout en deux parties : la première, outre une description circonstanciée des inscriptions de diverse catégorie, comprend un court chapitre sur la langue de ces monuments, et un autre plus développé et plus nouveau sur le principal des deux alphabets dans lesquels ils sont gravés; la seconde donne d'abord la transcription des différents textes, elle reproduit les versions de Prinsep, de Wilson, de Burnouf, de M. Bühler, et se termine par des fac-similés de toutes les inscriptions. M. Senart s'arrête à plusieurs points de la première partie, la plus personnelle, sinon la plus importante du volume. Il considère comme très-vraisemblable, après le pénétrant commentaire de M. Bühler, que les inscriptions de Sahasarâm et de Rûpnâth remontent à Pidayasi, quoiqu'il ne s'y nomme pas, et que la chronologie s'en laisse concilier avec celle du Mahâvamso, mais il n'ose croire que la date de Sahasarâm et de Rûpnâth se rapporte à l'ère du Nirvâna. Il fait aussi des réserves expresses sur la théorie de M. Cunningham sur l'origine de l'alphabet commun, sauf une exception unique, à toutes les inscriptions du volume. Le savant général prétend démontrer l'origine idéographique des caractères de l'alphabet indien; ils auraient constitué leur valeur alphabétique par l'isolement de la syllabe initiale du mot exprimant l'objet dont chacun d'eux rappelait originairement la figure. M. Sénart combat cette thèse par de nombreux et solides arguments. Ce n'est pas qu'il ne trouve, chez M. Cunningham, plus d'une indication ou d'une rectification précieuse. Il transcrit, par exemple, d'après le fac-similé du général, le premier édit, dont Prinsep et Wilson ont donné une traduction défectueuse, l'améliore dans plusieurs parties essentielles, le traduit après l'avoir ainsi reconstitué et montre, par cette seule citation, toute l'utilité qu'on peut retirer de la nouvelle publication. Les volumes II et III de cette œuvre de longue haleine comprendront les monuments épigraphiques des Indo-Scythes et des satrapes du Surâhstra, des Guptas et des dynasties contemporaines de l'Inde septentrionale. M. Sénart souhaite que l'infatigable archéologue et directeur de l'*Archæological Survey* puisse achever la tâche considérable qu'il a vaillamment acceptée.

M. de Rozière poursuit sa lecture sur l'administration de Théodoric; il montre que Rome, durant la lutte de Théodoric et d'Odoacre, ferma sa porte aux belligérants et chercha à s'assurer la neutralité; il raconte comment Théodoric, comme le prouvent plusieurs passages de Cassiodore, rétablit l'administration romaine, s'entoura des mêmes fonctionnaires que ses prédécesseurs romains, régularisa le partage des terres entre les Romains et les barbares. A cette occasion, M. de Rozière signale les différentes acceptions du mot *tertiae*. Les Wisigoths s'étant emparés dans la Gaule méridionale des deux tiers des biens, on disait les *tertiae Romanorum*. Les Ostrogoths, n'ayant pris qu'un tiers de chaque fonds et laissant les deux autres tiers au propriétaire romain, on donna aussi à leur part le nom de *tertiae*. Il existait encore un troisième sens; l'impôt foncier se payait en trois termes appelés *tertiae*, et quelques auteurs ont même cru que les Ostrogoths, non contents du partage réel des terres, avaient prélevé le tiers du revenu. Cette opinion est erronée.

---

1. Les Anglais nous reprochent volontiers, non sans motif, d'estropier les noms de leur pays; M. L. ne reproduit pas toujours exactement les noms français. Vol. I, p. 158; pourquoi dit-il *St Germain's* au lieu de *Saint-Germain*? p. 357, il imprime *Luxemburg* (au lieu de Luxembourg) et *Vendome* (au lieu de Vendôme); p. 296, note 1, il parle de De Tocqueville (on trouve de même constamment dans les publications anglaises De Musset, etc.); mais nous ne disons pas plus *De* Tocqueville que nous ne disons *De* Condé, *De* Turenne, *De* Montesquieu, etc.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 20 Septembre — 1879

Sommaire : 178. Histoire universelle de Oncken, 1re livraison. — 179. Van den Berg, Petite histoire ancienne des peuples de l'Orient. — 180. Foerster, De la confiance que mérite Végèce. — 181. Napp. Les guerres de Marc-Aurèle. — 182. Rhys, Conférences de philologie galloise. — 183. Paley, A-t-on regardé à bon droit les poèmes homériques comme plus anciens que les poèmes cycliques?

---

178. — **Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen,** unter Mitwirkung von Al. Brueckner, Félix Dahn, Joh. Duemichen, Bernh. Erdmannsdœrffer, Theod. Flathe, Ludw. Geiger, Richard Gosche, Gust. Hertzberg, Ferd. Justi, Friedr. Kapp, B. Kugler, S. Lehmann, M. Philippson, Eberh. Schrader, Bernh. Stade, Alfred Stern, Otto Waltz, Ed. Winkelmann, herausgegeben von Wilhelm Oncken. Berlin, Grote, 1878, in-8°, t. I, 80 p., 8 pl. et cartes; t. IV, 80 p., 2 pl., réunis en une seule livraison.

Cette première livraison de l'Histoire universelle de Oncken renfermait comme spécimen, une partie du t. I consacré à l'Egypte, une partie du t. I consacré à la Perse. Depuis, la fin de l'Histoire de Perse a paru : elle est de M. Justi et renferme trop de matières auxquelles je n'entends pas grand chose pour que je me permette de la juger.

La partie relative à l'Egypte est de M. Duemichen. M. D. connaît bien la vallée du Nil qu'il a parcourue à plusieurs reprises; aussi a-t-il donné beaucoup de détails sur la géographie du pays. Ce que je connais du livre jusqu'à présent, est fort soigneusement fait; mais quatre-vingts pages ne suffisent pas pour qu'on puisse voir quels sont les défauts ou les qualités d'une œuvre. J'attendrai pour exprimer un avis qu'un volume au moins de l'histoire de M. Duemichen ait paru en entier.

G. Maspero.

---

179. — **Petite histoire ancienne des peuples de l'Orient, Égyptiens — Assyriens et Babyloniens — Mèdes et Perses — Phéniciens,** par Van den Berg, ouvrage rédigé d'après les découvertes les plus récentes et avec l'indication des sources, et contenant 4 cartes et 24 vignettes. Paris, Hachette, 1878, in-16, 224 p. — Prix : 2 fr.

Ce petit manuel présente sous une forme très brève le résumé exact des principaux faits de l'histoire d'Orient, tels que nous les ont révélés les monuments de l'Egypte et de l'Assyrie. Chacun des renseignements

mis en œuvre a été scrupuleusement contrôlé par M. Van den Berg; l'orthographe des noms assyriens et égyptiens est correcte; le départ a été fait soigneusement entre les résultats certains des travaux antérieurs et les conjectures que nulle découverte n'est venue justifier. Bref, le meilleur livre élémentaire que nous ayons sur la matière.

Je n'adresserai guère à l'auteur qu'une critique : il a raconté isolément l'histoire de chacun des peuples orientaux, et n'a pas essayé de retracer d'ensemble l'histoire de l'Orient. Cette méthode a l'inconvénient de persuader aux lecteurs que les Assyriens, les Egyptiens et le reste ont vécu sur eux-mêmes et ne sont, pour ainsi dire, presque pas contemporains les uns des autres. On dit qu'elle est plus claire et plus intelligible pour les enfants : je ne vois pas trop quel avantage il y a à mutiler l'histoire sous prétexte de la rendre moins obscure. L'Orient ancien avait une politique d'équilibre, comme l'Europe moderne : si les manœuvres de cette politique ne sont pas toujours faciles à comprendre, il n'en faut pas moins les exposer telles que nous les connaissons. Je me hâte de dire que M. Van den Berg aurait préféré écrire l'histoire générale d'Orient en montrant la manière dont s'enchevêtrent les histoires des divers peuples orientaux : s'il a adopté la méthode contraire, c'est que son livre est destiné à l'enseignement des collèges, et que, dans les collèges, on trouve plus commode de parler successivement de l'Egypte, de la Chaldée, de la Perse, que de montrer comment l'Egypte, la Chaldée, la Perse se sont comportées à l'égard l'une de l'autre, quelle influence réciproque elles ont exercée l'une sur l'autre, par quels motifs elles ont été amenées tantôt à se combattre, tantôt à s'allier.

Les gravures qui accompagnent le texte sont exactes; les cartes, claires. On ne saurait trop recommander l'emploi de ce petit livre aux élèves de nos lycées.

G. Maspero.

---

180. — Foerster, **De fide Flavii Vegetii Renati.** Bonn, E. Strauss. 1879, in-8°, 56 p.

Cette courte thèse de doctorat se recommande par des mérites sérieux. M. Foerster passe en revue, non pas tous les chapitres de Végèce, mais les plus importants, ceux qui traitent de la légion; et il contrôle les assertions de cet auteur d'après les renseignements que nous possédons d'autre part sur ce sujet. Dans ce travail il fait preuve d'érudition et de sens critique. Il arrive à une conclusion sévère pour Végèce. « Fuisse mihi videtur, dit-il, non mediocris fatuitatis, qui quæ scriberet parum ipse intelligeret. » Ce jugement est peut-être un peu dur, mais les arguments fournis par M. Foerster sont solides. Pour convaincre Végèce d'ignorance, il a dû lui-même étudier en détail la question dont

cet écrivain s'occupe dans son livre II. Ses recherches n'ont pas été infructueuses, et il a réussi à jeter quelque lumière sur certains points de l'organisation militaire de Rome.

---

181. — E. Napp. **De rebus imperatore M. Aurelio Antonino gestis**; quæstiones historicæ atque chronologicæ de bello Armeniaco, Parthico et de Avidii Cassii seditione. Bonnæ, in libraria Habichtiana, 1879, in-8°, 130 p..

Cette thèse ne trouverait pas, je crois, un bon accueil auprès de la faculté des lettres de Paris. Elle est confuse dans sa brièveté, mal composée, et, en somme, un peu vide. L'auteur parle de tout, sauf du sujet lui-même; il en explore avec soin les alentours; mais il y pénètre à peine. Il n'y consacre pas plus de vingt-cinq pages, et encore ces pages sont-elles encombrées de longues notes, parfois inutiles. Il ignore, en général, l'art de conduire une discussion. Il sait interpréter les textes, il ne sait pas toujours les grouper, les mettre en relief, les éclairer les uns par les autres. Son travail n'est qu'une série de remarques sur des points de détail, le plus souvent sur de petites difficultés de chronologie.

Néanmoins, si l'on prend son parti de ces graves défauts, on reconnaît que cette thèse ne manque pas d'intérêt. M. Napp a recueilli et reproduit en appendice tous les documents épigraphiques et numismatiques qui se rapportent à la question ; il s'est efforcé de déterminer avec précision des dates jusqu'ici incertaines ; enfin, il a réuni quelques renseignements exacts sur L. Verus, Avidius Cassius et les généraux romains qui commandèrent dans la guerre des Parthes.

P. G.

---

182. — **Lectures on Welsh Philology**, by John Rhys, M. A., Professor of Celtic at Oxford, etc. Second edition, revised and enlarged. xiv-466 p. in-12. London, Trübner 1879. — Prix : 15 sh. (18 fr. 75).

La première édition de ce livre avait paru en 1877 : son rapide succès montre l'intérêt que les études celtiques trouvent aujourd'hui en Angleterre, et plus particulièrement en Galles. En dépit du proverbe que « nul n'est prophète en son pays », M. Rhys jouit d'une autorité incontestée dans le pays de Galles : c'est lui le plus souvent qui, dans les *Eisteddfodau* ou concours littéraires du pays de Galles, décerne les prix dans les questions de philologie. Les Gallois, de leur côté, sont fiers de voir un de leurs compatriotes occuper la chaire de philologie celtique créée il y a peu d'années à l'Université d'Oxford.

Ce volume s'appelle *Lectures* ou conférences, parce qu'il est sorti

d'une série de conférences faites par M. R. en 1874 à l'Université galloise d'Aberystwyth : l'auteur en les publiant les a remaniées et augmentées, mais il en a gardé la disposition première. Nous ne croyons pas qu'il ait eu raison de le faire : un livre a forcément un autre cadre qu'un cours. La liberté d'espace et de développements qu'on a dans un livre, permet de mieux diviser ce qu'on a dû souvent enfermer dans une leçon; mais depuis l'immense succès des *lectures* de M. Max Müller, les savants d'Outre-Manche sont aisément tentés d'imiter cette forme.

Au point de vue de la division des matières, l'ouvrage de M. R. se compose de sept lectures : I. Principes de la linguistique et classification des langues celtiques. — II. Les consonnes galloises. — III. Les voyelles galloises. — IV. Esquisse de l'histoire de la langue galloise. — V. Histoire de l'alphabet gallois. — VI. Les inscriptions oghamiques. — VII. Essai de reconstruire l'histoire de l'alphabet oghamique. Un long appendice est consacré principalement aux inscriptions latino-chrétiennes du pays de Galles. Si nous critiquons M. R. d'avoir conservé cette division de ses lectures, c'est que son chapitre v eût gagné à être fondu dans le chapitre II et III. On pourrait croire d'après le titre (Histoire de l'alphabet gallois) que c'est une étude de paléographie. Or, M. R. n'y touche cette question qu'en passant : il y parle des lettres surtout au point de vue des sons qu'elles représentent et de la transformation de ces sons. C'est comme un dédoublement de l'étude qu'il a précédemment consacrée aux voyelles et aux consonnes. Il aurait mieux valu traiter tout cela d'un même coup et d'une seule teneur.

Un livre de ce genre sorti de lectures adressées à des jeunes gens novices en philologie est forcément un mélange de choses déjà connues et de choses nouvelles. Ce qui ici est déjà connu, ce sont les traits généraux de la phonétique et de l'étymologie galloise à cela près que M. R. a souvent renouvelé son sujet par des observations originales et par l'apport de faits négligés avant lui. Ce qui, au contraire, est nouveau, c'est une théorie sur la classification des peuples celtiques, c'est surtout une étude des inscriptions oghamiques de la Grande Bretagne : cette dernière partie est à certains égards une révélation, car ces inscriptions n'avaient pas encore été réunies, confrontées et examinées avec une sévère critique. C'est enfin un essai d'histoire de cet alphabet.

M. R. aime les hypothèses; il est de ceux qui dédaignent de « jurer par les paroles du maître ». Aussi ne doit-il pas s'étonner qu'on hésite souvent à le suivre. On a jusqu'ici rattaché les anciens Bretons aux Gaulois en les séparant des Irlandais, en se fondant sur la façon dont la gutturale primitive *K* ou *Qv* est traitée en gaulois, dans les langues britanniques et en irlandais. Or le Gaulois l'avait changée en *p* comme l'attestent le mot *epo-s* « cheval », conservé dans un grand nombre de noms propres, le nom de nombre quatre *petor*, conservé dans le nom d'un char gaulois *petorritum*. Les Irlandais ont gardé la gutturale; ils disent *ech* « cheval » et *cethir* « quatre », tandis que les langues britanniques,

d'aussi loin qu'on les connaisse, ont le *p* comme le gaulois, *petguar* aujourd'hui *pedwar* en gallois pour « quatre », *ep* « cheval » conservé dans le dérivé *ebol* « poulain ». Une ville du nom de Πετουαρία, mentionnée par Ptolémée, comme habitée par un peuple de Παρίσοι près de l'Humber, semble indiquer que ce phénomène est ancien. Il était, en tout cas, un fait accompli quand les Bretons de l'île sont venus, aux v[e] et vi[e] siècles, se réfugier en Armorique.

Or M. R. soutient que cette transformation phonétique est relativement récente chez les Bretons, qu'au temps des Gaulois les Bretons parlaient la même langue que les Irlandais, et qu'il faut diviser les Celtes en Gaulois d'une part, et Gaëls (ou Irlandais) et Bretons de l'autre. Mais, pour arriver à ce résultat, il est forcé de sacrifier le sud de la Grande-Bretagne et une partie de l'est (la région où se trouve cette malencontreuse ville de Πετουαρία qu'il abandonne à des colonies gauloises), ne revendiquant pour les vrais Bretons que l'intérieur et l'ouest. L'argument principal sur lequel il s'appuie est la présence de *Qv* devenu plus tard *p*, dans les inscriptions oghamiques du pays de Galles. Mais il n'est pas certain que ces inscriptions soient britanniques (voir les observations de M. d'Arbois de Jubainville dans la *Revue Celtique,* t. III, p. 282 et sq). Nous sera-t-il permis d'ajouter, sans crainte de passer pour sceptique, qu'il n'est pas sûr que ces inscriptions soient bien lues?

Au surplus, en accordant même à M. R. que les Bretons auraient changé *qv* en *p* plusieurs siècles après les Gaulois, il n'est pas moins certain qu'ils l'ont fait, tandis que les Irlandais ou Gaëls ne l'ont pas fait. Il y avait donc là, au moins en puissance et en virtualité, une différence très caractéristique qui justifie la classification établie par Zeuss et acceptée depuis par tous les celtistes [1].

La partie la plus originale du livre de M. R. est celle qu'il a consacrée aux Oghams : mais pour des monuments où la lecture des caractères est si délicate, on regrette de n'avoir pas sous les yeux de fac-simile qui permettent de vérifier l'exactitude des lectures de M. R. — M. R. ne donne que comme une hypothèse « son essai de reconstruire l'histoire de l'alphabet Oghamique » et cette déclaration arrête la critique. En effet, son *essai* est une série de conjectures qui nous ont paru très-subjectives et que l'on ne suit pas aisément : ce qui nous a le plus étonné, c'est que M. R. ne se soit pas occupé de la transformation

1. Pour la même raison, quoiqu'en dise M. R., p. 194, nous regardons comme une analogie de plus entre le gaulois et les langues britanniques que le gaulois avait un son dental sifflant représenté dans les inscriptions par un D barré et que les Gallois ont un son analogue qu'ils représentent par *dd* = le *th* anglais doux (comme dans *this, thou*). Ce son ne se trouve pas figuré avant le ix[e] siècle (dans un mot du manuscrit de Lichfield où il est représenté par le *d* barré des Anglo-Saxons); mais à supposer qu'il n'ait pas existé comme contemporain du D barré gaulois, il y avait là une tendance qui s'est développée plus tard. C'est ainsi que la ressemblance entre parents ne frappe souvent les yeux que lorsque les traits sont entièrement formés.

matérielle des lettres d'un alphabet à un autre, mais qu'il s'en soit tenu à des considérations théoriques et abstraites sur la valeur des lettres et sur l'ordre dans lequel elles *devaient* avoir été groupées. M. R. lui-même ne semble pas avoir une opinion bien arrêtée sur la question. Car en un endroit il fait venir l'alphabet oghamique de l'alphabet phénicien, sans dire par quel intermédiaire (p. 291), ce qui seulement est l'important; dans un autre endroit, il le fait venir des Teutons, ceux-ci l'ayant reçu eux-mêmes « directement ou indirectement » des Phéniciens (p. 331); ailleurs encore il fait remonter la forme des lettres de cet alphabet (qui consiste en simples coches diversement disposées) à la période quaternaire et à la fin de l'âge du mammouth (p. 290 et 346) [1].

Dans ce chapitre M. R. s'occupe beaucoup des runes teutoniques, mais il ne parle pas des runes britanniques (ou du moins prétendues telles) conservées dans un manuscrit de la ville où il réside (bibliothèque Bodléienne d'Oxford, ms. n° 572). Elles ont été reproduites, mais sans indication de l'âge et de la provenance du manuscrit, dans *Dosparth Edeyrn Dafod Aur*, p. 12. Nous aurions aimé à avoir sur cette question le jugement du savant professeur.

Nous avons enfin une critique plus générale, mais celle-là d'ordre tout à fait matériel, à adresser à M. Rhys. Il s'est borné à diviser son livre en sept chapitres avec des titres très généraux : une sous-division en paragraphes, ou tout au moins un sommaire des chapitres eût permis au lecteur de suivre plus aisément l'ordre des idées de l'auteur. — Pourquoi M. R. s'est-il systématiquement abstenu de références? C'est encombrer quelque peu ses pages, mais il nous semble qu'en matière d'érudition on doit l'indication de ses sources, pour que le lecteur puisse en vérifier l'emploi ou y chercher un supplément d'information. M. R. nous dit, par exemple, que telle expression se trouve « in one of the lives of the Irish saint *Monenna* or *Modvenna*, a contemporary of St Patrick » (p. 86); ou bien que « the year 616 has been given by some Welsh writers as the date of St Cadfan's death » (p. 160), ou encore que la ville d'*Epeiacum* mentionnée par Ptolémée « is identified by some with Hexham, by others with Lanchester and by others, with more probability, with Ebchester » (p. 182). De plus savants que nous, parmi les lecteurs de M. R., ne seraient pas embarrassés par cette façon de citer, et sauraient remonter promptement aux sources. Nous avouons humblement ne pas être dans ce cas et nous confessons que quelques notes au bas des pages nous eussent été fort utiles. Elles eussent même, par endroit, été utiles à M. R. pour le décharger de la responsabilité de citations erronées. Ainsi, p. 187, il cite une légende monétaire gauloise CANAVNOIS que nous croyons ne pas exister. Si M. R. eût nommé son informant, la respon-

1. C'est également à l'époque quaternaire que M. R. rattache l'usage d'écrire de gauche à droite.

sabilité de l'erreur fût revenue à ce dernier; dans l'état, elle retombe sur lui-même [1].

Nous ne voudrions pas que le lecteur se méprît sur la portée et la valeur de nos critiques, faites surtout en vue d'une nouvelle édition, que le livre aura encore quelque jour. L'ouvrage de M. Rhys est de ceux qui font avancer la science dont ils traitent et il est indispensable à quiconque s'occupe de philologie galloise et d'inscriptions britanniques. Ce que nous avons voulu, c'est faire entendre aux oreilles de l'auteur l'appel ardent du poète américain : *Excelsior !*

H. GAIDOZ.

---

183. — **Homeri quæ nunc exstant an reliquis cycli carminibus antiquiora jure habita sint,** auctore F. A. PALEY, M. A, Homeri Iliadis, Hesiodi, Æschyli, etc., editore. Londres, Norgate. — Prix : 18 pence.

Il est très difficile d'apprécier les idées émises par M. Paley sans rentrer dans une discussion qui peut paraître épuisée, sans reprendre à nouveau toute la question homérique et reproduire ou réfuter des arguments qui ont déjà été bien des fois mis en avant. M. P., comme le fait deviner le titre même de sa brochure, est de ceux qui ne croient pas à la haute antiquité de l'Iliade et de l'Odyssée. Dans sa réaction contre les opinions traditionnelles, il va plus loin que Wolf. Ce n'est pas au temps de Pisistrate qu'il place la rédaction de l'Iliade et de l'Odyssée; selon lui, l'écriture ne servait alors qu'à la rédaction de documents très courts, tels que textes de loi, inscriptions votives, épitaphes, etc.; la Grèce ne connaissait pas encore le *livre*, et il aurait été impossible de mettre par écrit un poëme de la longueur de l'Iliade [2]. Les Tragiques mêmes n'au-

---

1. Voici la phrase de M. R. : « A similar instance seems to offer itself in the Gaulish CANAVNOS said, *à propos* of coin n° 129 in the *Dictionnaire Archéologique de la Gaule* which was begun in Paris in 1867, to occur on money which is there attributed to the Arverni. » Quelques lecteurs pourront croire que cette lecture se trouve dans le *Dict. Archéologique;* nous n'y avons rien vu de semblable à l'article *Arverni* où il est parlé des monnaies de ce peuple, et, quant à la monnaie n° 129 des planches, on y lit DCVNANOS.

2. « Librorum scribendorum consuetudine etiam si, quod *non credo*, Peisistrati ætate utebantur, tamen tantam molem Homericorum quantam illi noverant perscripsisse laboris plus quam Herculei fuisset » (P. 12). Dans une note de la même page, il ajoute ceci : « Formæ litterarum, ut ex vetustissimis monumentis constat, etiam diu post Peisistratum eæ erant ut ad libros scribendos vix accommodari possent. Miror equidem doctos homines de scripto Homero etiam Solonis ætate balbutientes, qui non debebant tam confidenter affirmare quod probare non poterant. » M. P. me paraît commettre ici la faute qu'il reproche à ceux qu'il combat. Il ne juge l'écriture grecque du VI[e] siècle que par des textes gravés au ciseau sur le bronze et le marbre; mais ne sait-il pas comme la forme et l'aspect des lettres d'un même alphabet se modifient aisément dès que l'on change d'instrument et de matière? Déjà les lettres écrites à la pointe du pinceau sur les vases à figures noires, que l'on croit de ce temps, ont

raient pas eu sous les yeux les deux grandes épopées telles que nous les possédons aujourd'hui; le premier écrivain grec dont les œuvres nous prouveraient qu'il lisait Homère dans un texte qui différait peu du nôtre, ce serait Platon. Euripide et Sophocle n'ayant cessé de produire que vers les toutes dernières années du v[e] siècle, ce serait à peu près vers ce temps qu'à l'aide de matériaux empruntés au legs poétique des siècles antérieurs, un arrangeur quelconque, peut-être Antimaque, aurait *composé*, en prenant ce mot dans son sens étymologique, l'Iliade et l'Odyssée [2].

Ce serait vraiment vouloir perdre son temps que de s'amuser à répéter ici toutes les raisons qui ont été opposées à l'hypothèse de Wolf par ceux que l'on peut appeler, sur ce terrain, les *conservateurs libéraux;* nous désignerions ainsi les critiques qui, tout en tenant grand compte du travail de création et d'élaboration poétique qui a dû précéder la naissance de l'Iliade et de l'Odyssée, tout en faisant une large part aux interpolations et aux remaniements qui n'ont pu manquer de se produire pendant deux ou trois siècles de transmission orale, trouvent pourtant, dans l'étude même des deux poëmes, des motifs sérieux de croire que chacun d'eux est l'œuvre d'un poète très supérieur aux poètes qui l'avaient précédé comme à ceux qui l'ont suivi, qu'il y a bien un Homère ou, tout au plus, deux Homères qui ont tracé et rempli le cadre de l'Iliade et de l'Odyssée. On a montré quelle violence il avait fallu faire aux textes pour y trouver ce que l'on prétend en tirer, pour affirmer que Solon, Pisistrate et Onomacrite seraient venus, à un certain moment, condenser une sorte de matière épique jusque-là flottante et diffuse, qu'en l'agglomérant et la solidifiant, ils auraient ainsi créé deux grands poëmes que la Grèce s'est pris depuis lors, par une sorte d'illusion rétrospective, à considérer comme les premiers fruits de son génie. En général, on s'accorde à reconnaître aujourd'hui que la théorie de Wolf, de Lachmann et de leurs adhérents est, à tout prendre, plus embarrassante encore, plus grosse de difficultés et de contradictions de tout genre que la croyance à l'Homère de la tradition. Comme on l'a très bien dit, de tous les Homères le plus invraisemblable, c'est un Homère composé par une société de gens de lettres.

Nous n'insisterons pas. Tout ce que nous pouvons nous proposer ici,

---

des formes moins raides et moins anguleuses que celles des textes épigraphiques proprement dits; celles que le roseau traçait rapidement sur le papyrus devaient être plus arrondies encore et plus légèrement indiquées. C'est toujours une chose difficile que de se faire une idée de l'écriture cursive d'une époque d'après son écriture monumentale; voyez l'Egypte.

1. Pour qu'on ne nous accuse pas de forcer la thèse de M. P., nous citons les dernières lignes de sa dissertation : « Quidquid hac de re statues, illud certum est : fuisse tempus quo Homerus ore rhapsodorum audiretur, fuisse quo scriptus oculis doctorum perlegeretur. Hunc Plato, illud tragici noverunt. Quis ille fuerit qui Homerum nostrum litteris primum mandavit, si non fuit Antimachus, ego ignoro, nec quærendum mihi proposui, quia nihil tradidit historia. »

c'est de faire voir comment l'hypothèse de M. P. est plus surprenante, plus inadmissible qu'aucune de celles de ses prédécesseurs, et combien sont faibles les arguments qu'il met en avant pour faire descendre jusque vers le quatrième siècle avant notre ère cette rédaction définitive des deux épopées, que plaçaient un siècle et demi plus tôt ceux mêmes des historiens de la littérature grecque qui étaient le plus éloignés des anciennes doctrines.

Il a déjà pu paraître étrange qu'une opération comme celle dont Pisistrate et ses fils auraient, prétend-on, suggéré la pensée, se soit accomplie à Athènes, sans qu'Hérodote et Thucydide, qui nous parlent avec tant de détail des Pisistratides, en aient gardé le moindre souvenir, sans qu'il y ait un mot à ce sujet dans Aristote, dont l'esprit exact et curieux avait dressé tout l'inventaire du passé de la Grèce, sans que des critiques aussi soigneux qu'Aristarque, pourvus de toutes les ressources que leur offrait la bibliothèque d'Alexandrie, aient compris que les éditeurs du poëme, pour choisir entre les leçons qui s'offraient à eux et résoudre les questions d'authenticité, devaient tenir compte des dispositions et des habitudes d'esprit qu'avaient dû porter dans leur travail d'arrangement et de mise par écrit Onomacrite et ses collaborateurs athéniens [1]. On ne saurait guère révoquer en doute le fait même de la commission réunie par Pisistrate avec le mandat d'établir un texte qui pût servir au contrôle officiel de la récitation publique et complète des deux poëmes que comprenait la fête des Panathénées ; mais rien ne nous avertit que cette entreprise ait fait beaucoup de bruit dans son temps, et déjà ceci nous donne à penser. Pesez d'ailleurs avec quelque attention les termes qu'emploient les quelques écrivains anciens qui, plusieurs centaines d'années après Pisistrate, font allusion au travail dont il aurait été le promoteur ; vous ne trouverez pas chez eux une expression qui vous autorise à croire qu'ils se soient représenté les arrangeurs athéniens comme les vrais créateurs de l'Iliade et de l'Odyssée. Pour certains modernes, Onomacrite d'Athènes, Zopyre d'Héraclée et Orphée de Crotone, faisant, en gens de goût, leur choix dans la riche moisson poétique qu'avaient produite les siècles d'inspiration, auraient lié les plus beaux épis en deux maîtresses gerbes qui seraient devenues, entre leurs mains et par leur intervention, les deux grands poëmes que nous admirons. Il n'y a rien de cela dans les passages allégués de Cicéron, du scoliaste de Plaute et d'autres grammairiens ; ce qui en résulte, pour quiconque n'a point le parti pris de faire violence aux mots, c'est que la première édition d'Homère aurait été, pour parler le langage moderne, donnée à Athènes, vers le milieu du sixième siècle, par les soins de Pisistrate.

---

1. Une des rares allusions qui se trouvent chez les Alexandrins à l'œuvre des réviseurs du VIe siècle s'y rencontre à propos de la Dolonie : ils enregistrent l'opinion d'après laquelle ce serait seulement au temps de Pisistrate qu'elle aurait été incorporée au poëme (τετάχθαι εἰς τὴν ποίησιν).

Il y avait urgence. A mesure que l'on s'éloignait du temps où étaient nés les plus beaux chants épiques, les rhapsodes, pour réveiller la curiosité de leurs auditeurs, devaient tendre à varier leur récitation en y introduisant, suivant les moments et les lieux, des morceaux ou des épisodes destinés à flatter le patriotisme de telle ou telle cité ou à donner satisfaction à de nouveaux besoins développés par les élégiaques et les lyriques. D'ailleurs, depuis que l'Egypte, ouverte aux Ioniens, avait commencé de fournir à la Grèce le papyrus, la mémoire, prenant l'habitude de compter sur le secours de l'écriture, devenait plus paresseuse. Maint rhapsode, pour faciliter sa tâche, avait déjà peut-être, avant Pisistrate, mit par écrit tout ou partie des deux poëmes ; mais ces copies, destinées à un usage tout personnel, avaient pu être dressées à la hâte et sans grand soin. Athènes, en confiant à l'écriture, sous la surveillance d'hommes compétents, les monuments vénérables de la vieille épopée, donne un exemple qui fut bientôt suivi par d'autres cités ; on connaît les *éditions des villes* (ἐκδόσεις κατὰ πόλεις). Si Athènes n'avait pas pris cette initiative, si l'on avait encore attendu ou si cette révision avait été entreprise pour la première fois dans des cités isolées et lointaines comme Sinope ou Marseille, le travail se serait peut-être fait, cinquante ans plus tard, dans des conditions beaucoup moins bonnes et le texte d'Homère nous serait arrivé plus altéré et plus chargé d'interpolations.

L'ensemble des témoignages, malgré leur brièveté et leur insuffisance, paraît bien démontrer que, depuis les dernières années du VIe siècle, il y avait à Athènes un manuscrit de l'Iliade et de l'Odyssée jouissant d'une sorte d'autorité officielle ; Solon et Pisistrate avaient fait, pour Homère, ce que l'orateur Lycurgue fit, au IVe siècle, pour les trois grands tragiques, lorsqu'il se préoccupa de mettre le texte de ces drames à l'abri des altérations auxquelles l'exposaient le caprice des auteurs et les défaillances de leur mémoire ainsi que les spéculations des poètes nouveaux qui remettaient à la scène les anciennes pièces en les arrangeant au goût du jour. C'est surtout de ce manuscrit d'Homère que durent dériver les éditions que les Alexandrins nomment *les communes* (αἱ κοιναί), le texte que nous pouvons appeler la *vulgate primitive*.

En tout cas, on ne saurait admettre que le travail d'où cette vulgate est sortie ait été différé, comme M. P. vient le prétendre aujourd'hui, jusqu'à la fin du siècle de Périclès. Pour rendre son hypothèse plausible, M. P. serait tenu de commencer, en bonne logique, par écarter tous les témoignages qui se rapportent à l'entreprise dont Solon paraît avoir eu la première pensée et qui s'est poursuivie et achevée sous les auspices de Pisistrate et de ses fils ; mais il n'essaie même pas d'en ébranler l'autorité ; on dirait presque qu'il les ignore. Cette attitude se comprendrait, à la rigueur, de la part d'un défenseur obstiné de la tradition, qui, se bouchant les oreilles et les yeux, refuserait d'entendre et de voir tout ce qui contrarierait ses croyances littéraires ; elle est pour le moins surprenante chez un critique qui se place à l'avant-garde des adversaires de

la vieille doctrine. M. P. doit pourtant savoir que si les continuateurs de Wolf ont réussi à accréditer, pendant un certain temps, l'hypothèse dont les premiers linéaments se trouvent dans les fameux *prolégomènes*, ils l'ont dû surtout à ces témoignages et à leur apparente concordance. On a sans doute exagéré l'importance et méconnu le caractère du rôle joué par Onomacrite et ses associés; mais il n'est plus possible de nier que ces personnages se soient occupés à Athènes, sous les Pisistratides, d'une récension du texte des deux grandes épopées. Qu'a-t-il pu sortir de ce travail entrepris en commun, sinon une édition, une rédaction écrite des poëmes homériques ? S'ils n'ont pas conduit à terme cette entreprise, que leur attribuaient donc Cicéron et les grammairiens que l'on cite à ce propos [1], et comment Pisistrate avait-il mérité l'éloge qui se lisait sur le piédestal de la statue qui lui avait été élevée dans l'Athènes romaine ?

M. P. ne s'explique point à ce sujet et nous pourrions arguer de ce silence pour écarter sa thèse par ce que l'on appelle la *question préalable ;* mais M. P. est un helléniste connu par de trop sérieux travaux pour que nous nous arrêtions à cette fin de non-recevoir et que nous refusions d'examiner les raisons par lesquelles il essaye de justifier son opinion.

M. P. allègue un premier motif pour ne pas admettre que, vers la fin du sixième siècle, l'Iliade et l'Odyssée se lussent à Athènes à peu près telles que nous les lisons aujourd'hui. Le livre, dit-il, n'existait pour ainsi dire pas chez les Grecs avant l'âge de Périclès. Il y a là, ce semble, une exagération manifeste. Sans doute, vers le temps de la guerre du Péloponèse, les livres se multiplient rapidement, grâce aux progrès de la réflexion et au développement de la littérature historique et philosophique; mais est-il vraisemblable que les Grecs, avec leur esprit si agile et si curieux, si prompt à adopter, pour les perfectionner bientôt, toutes les inventions des peuples leurs aînés, aient attendu jusqu'à ce moment pour imiter ce qu'ils avaient vu faire en Egypte, pour écrire sur des rouleaux de papyrus? Dès le milieu du sixième siècle, on voit naître la prose grecque, avec les philosophes ioniens qui, comme Anaximandre, Anaximène et Héraclite, écrivent *sur la nature* (περὶ φύσεως), avec les logographes, tels que Cadmos de Milet et Acusilaos d'Argos ; or la composition d'écrits en prose de quelque étendue suppose l'emploi du papyrus. Dès la première moitié du cinquième siècle, dans toutes les cités qui marchent à la tête de la société grecque se développent des habitudes de réflexion et d'analyse, se fait sentir le mouvement d'une curiosité tournée vers la spéculation ontologique et vers l'étude du passé ; on veut connaître le monde et s'en expliquer le problème. Ces besoins nouveaux ne peuvent se satisfaire que par la rédaction et la diffusion du livre ; on voit donc alors se répandre dans les villes grecques des ouvra-

1. ...ὃς τὸν Ὅμηρον ἤθροισα, σποράδην τὸ πρὶν ἀειδόμενον.

ges comme le *Tour du monde* (περίοδος γῆς) d'Hécatée de Milet ou le traité dans lequel Anaxagore de Clazomène avait à son tour tenté de résoudre l'énigme de l'univers, en suivant le méme chemin que ses devanciers, mais avec une pensée déjà plus sûre d'elle-même et qui parlait une langue plus abstraite.

Une fois accoutumés, par les exigences de la prose, à faire du *Kalem* et du rouleau du papyrus un fréquent usage, les Grecs avaient trouvé tout naturel d'employer ce même instrument et cette même matière à transcrire aussi les vers, à se donner ainsi plus de facilité pour composer de nouvelles œuvres poétiques et à mieux assurer la composition intégrale de l'antique épopée, de ce legs que la mémoire avait longtemps gardé, non sans un effort dont elle commençait à se lasser. On connaît cette anecdote souvent citée qui met Alcibiade jeune en présence de deux maîtres d'école auxquels il demande à voir leur Homère [1] (βιβλίον ἤτησεν Ὁμηρικόν). L'un d'eux répond qu'il n'en a pas et reçoit d'Alcibiade un soufflet. L'autre réplique qu'il en possède un dont il a lui-même corrigé le texte (ὑφ'αὑτοῦ διορθωμένον) et son interlocuteur s'étonne que, capable de remplir une pareille tâche, il se contente d'enseigner à lire aux enfants. Nous n'avons aucune raison sérieuse de révoquer en doute ce récit; il s'accorde bien avec tout ce que nous savons de la nature impétueuse d'Alcibiade, de sa passion pour tout ce qui le charmait et de son insolence hautaine; ce n'est ni l'invention d'un panégyriste — le fait a en lui-même trop peu d'importance — ni celle de l'un de ces ennemis acharnés dont Plutarque tient parfois le témoignage en suspicion, tout en n'omettant pas de le rapporter [2]. Or il résulte clairement de ce récit que, vers le commencement de la guerre du Péloponèse, les exemplaires d'Homère étaient assez communs à Athènes pour qu'Alcibiade pût s'étonner à bon droit de trouver une école sans un texte d'Homère. Tout impertinent et violent qu'on le suppose, il ne distribuait pas les soufflets au hasard, sans pouvoir alléguer, pour les justifier, une de ces raisons qui ne satisfont peut être pas le battu, mais qui tournent contre lui la galerie et qui font rire à ses dépens. Pour qu'un humble maître d'école se mette à corriger Homère, il faut aussi que bien d'autres, plus compétents et plus autorisés, l'aient précédé dans ce travail, lui aient donné l'exemple. Nous voici loin de l'hypothèse d'après laquelle le texte d'Homère n'aurait peut-être été confié à l'écriture que peu d'années avant le moment où Platon écrivait les dialogues dans lesquels se trouvent de nombreuses citations des deux poëmes [3].

---

(1) Plutarque, *Alcibiade*, VII.

(2) Ch. III.

(3) « Homericorum carminum ad res Troicas spectantium materiem in universum cum perantiquam esse concedo, formam quam nunc habemus, *fortasse tum primum litteris prescriptam*, haud multum ante Platonem Atticis innotuisse judico videor mihi niti argumentis quæ non facile convelli aut confutari possunt. »

Une des considérations qui paraissent avoir eu le plus d'empire sur l'esprit de M. P. est celle-ci : les trois grands tragiques athéniens, qui composaient leurs pièces pendant le cours du IVe siècle, en ont tiré un bien plus grand nombre des poëmes appelés aujourd'hui les poëmes cycliques que de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Le fait est incontestable, et M. P. en conclut que les poëmes cycliques ont été composés avant l'*Iliade* et l'*Odyssée*. Or, pour expliquer cette inégalité, il n'est pas nécessaire, croyons-nous, d'avoir recours à une hypothèse qui comporte, comme nous allons le montrer, de bien graves objections; on peut en rendre raison sans tant d'effort. Il y a une première explication, que M. P. a trouvée dans Aristote [1] et qu'il écarte beaucoup trop dédaigneusement. Aristote remarque que les poëmes homériques répondent bien mieux que les autres poëmes du cycle troyen à la définition qu'il a donnée de l'épopée. « Dans l'imitation qui se fait par le récit en vers, il faut, » dit-il, « que la fable forme un ensemble dramatique, ayant pour objet une seule action entière et complète, avec un commencement, un milieu et une fin; que ce soit un tout complet, comme l'est un animal, et qui nous donne un plaisir particulier, non point à la façon des histoires ordinaires... mais la plupart des poètes font cette faute, et c'est en quoi, comme nous l'avons dit, Homère semble divin à côté des autres... Les autres ne prennent qu'un héros, une période, et une seule action composée de diverses parties, comme l'auteur des *Chants cypriaques* et celui de la *Petite Iliade*. Aussi l'*Iliade* et l'*Odyssée* fournissent chacune seulement un ou deux sujets de tragédie; on en trouve beaucoup dans les *Chants cypriaques*, et plus de huit dans la *Petite Iliade*, par exemple le *Jugement des armes, Philoctète, Néoptolème, Eurypyle, le Mendiant, les Lacédémoniennes, la prise de Troie et le départ, Sinon, les Troyennes.* » Aristote n'ignorait pas que les poètes athéniens, surtout Eschyle, avaient chacun tiré de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* plus d'un sujet de tragédie et de drame satyrique; mais ce qu'il veut dire, avec cette concision souvent obscure qui rend si pénible la lecture de la *Poétique*, c'est, comme l'indique très-bien M. Egger, « que les deux poëmes homériques ne fournissaient que d'une façon très-sommaire les sujets de tragédie développés par Eschyle, Sophocle et Euripide, tandis que les autres épopées, ayant moins d'unité, se décomposaient naturellement et sans peine en plusieurs tragédies. Cela ressort très-bien de l'exemple donné par Aristote; les sujets traités dans les huit ou dix tragédies qu'il cite se succédaient, sans se tenir par le lien d'une véritable action dramatique, et avec des développements à peu près égaux, dans les poëmes où les auteurs tragiques avaient été les prendre pour les mettre sur la scène. »

Ce qui, dans les poëmes cycliques, avait tenté les poètes tragiques et

---

1. *Poétique*, ch. XXIII (traduction Egger).

les avait provoqués à y faire de si nombreux emprunts, ce n'étaient pas seulement les facilités que leur offraient ces compositions, qui se présentaient sous la forme d'une suite d'épisodes, reliés l'un à l'autre par un lien très-lâche; la matière était d'avance comme découpée en un certain nombre de morceaux, dont chacun se laissait aisément approprier aux conditions de la mise en scène. C'était là une première séduction; mais cette préférence accordée aux cycliques s'explique encore par une autre raison, qu'il n'est pas très difficile de deviner. La perfection même de la poésie homérique et la popularité dont elle jouissait, l'admiration qui l'avait consacrée étaient bien de nature à décourager les imitateurs. Avec les ressources de leur génie et celles de leur belle langue, avec la variété de leurs mètres, Eschyle, Sophocle et Euripide se sentaient de taille à surpasser Stasinos, Arctinos ou Leschès. Autant que que nous pouvons en juger, ce qui faisait le principal intérêt des poëmes cycliques, c'était la richesse des incidents, la diversité des personnages que l'imagination grecque avait enfantés, avec une merveilleuse fécondité, pendant un siècle ou deux; mais en distribuant et en disposant en de longs poëmes les héros dont les aèdes avaient été les premiers pères ainsi que les aventures qu'ils leur avaient prêtées, aucun de ces poètes n'avait, à ce qu'il semble, marqué d'une empreinte vraiment personnelle les types et les récits qu'il mettait en œuvre; aucun d'eux n'y avait apposé, comme l'auteur ou les auteurs de l'*Iliade* ou de l'*Odyssée*, le sceau d'un génie original et puissant. Nous n'avons plus les poëmes sous les yeux; mais pas un mot des anciens qui les possédaient ne nous autorise à penser que l'un d'eux fût très supérieur aux autres, qu'il en différât beaucoup par ses qualités ou par ses défauts, qu'il ait eu son style à lui, que les choses y aient été dites de telle manière qu'il fût ou qu'il parût impossible de les dire mieux, d'une manière plus vive et plus forte, avec un accent plus pénétrant. Rien n'empêchait les maîtres du théâtre athénien de s'approprier, par la vertu de leur génie et de leur art supérieur, les situations, les personnages, les sentiments que leur fournissait cet inépuisable répertoire; mais l'on a peine à imaginer l'un d'entre eux tentant de refaire la dernière entrevue d'Hector et d'Andromaque ou cherchant à mettre dans la bouche de Priam prosterné aux pieds d'Achille d'autres paroles que celles qui étaient dans toutes les mémoires grecques [1].

Sans y insister, M. P. cherche à tirer aussi un argument du grand nombre de sujets que les poètes cycliques ont fournis aux peintres de vases. Pour être un peu différente, la réponse, croyons-nous, ne sera pas moins concluante. Nous ne manquons pas de peintures dont le thème a été fourni par l'*Iliade* et l'*Odyssée*; mais s'il y en a plus encore qui

---

1. C'est ce qu'Eschyle seul paraît avoir essayé dans sa pièce intitulée : Ἕκτορος λύτρα; il est possible que le succès n'ait point répondu à la hardiesse de cette tentative et n'ait pas encouragé ses successeurs à la renouveler.

l'ont tiré des poëmes cycliques, c'est que ceux-ci embrassaient, en raison même de leur mode de composition, un bien plus vaste espace ; ils comprenaient, outre la guerre des dieux contre les Titans et les deux guerres de Thèbes, les neuf premières années de la guerre de Troie et les scènes si dramatiques des derniers combats et de la nuit fatale où Troie s'abîme dans les flammes ; ils comprenaient les *retours* de tous les héros avec toutes les aventures de mer et toutes les rencontres surprenantes, toutes les fondations de villes que l'imagination grecque avait pu faire entrer dans ce dernier cadre, qui pouvait s'élargir presque indéfiniment. Pourquoi les artistes, ayant à leur disposition un répertoire si riche et si varié, se seraient-ils volontairement appauvris en se renfermant dans les limites bien plus étroites de l'*Iliade* et de l'*Odyssée?* Pourquoi se seraient-ils condamnés à se répéter jusqu'à la satiété, en reprenant toujours les mêmes personnages et les mêmes sujets, quand l'étendue du cycle épique et sa variété presque infinie leur permettaient de passer sans cesse d'une scène à une autre, d'illustrer les mythes les plus divers et de tenir ainsi en haleine la curiosité de leur public, qui, suivant les temps et les lieux, pouvait préférer telle ou telle partie des anciennes légendes, tel ou tel héros, tel ou tel récit particulièrement cher à sa piété ou à son patriotisme? Le poëme le plus médiocre, pourvu qu'il fût connu et populaire, fournissait au ciseau ou au pinceau une matière aussi heureuse que les plus admirables vers d'Homère.

Il n'y a donc point à s'étonner qu'artistes et poètes tragiques aient puisé à pleines mains dans les poëmes cycliques, qui leur fournissaient plus de sujets à choisir et ne les exposaient pas au péril de fâcheuses comparaisons. M. P. croit triompher parce que souvent dans Pindare et dans les tragiques, certains personnages et certains détails des mythes troyens ne sont pas présentés tout à fait de la même manière que dans l'*Iliade* et l'*Odyssée.* Il y aurait beaucoup à dire sur quelques-unes des interprétations que donne M. P. de plusieurs passages des tragiques [1]; en tout cas, cette préférence accordée à des versions différentes de la légende s'explique de la manière la plus naturelle par les observations que nous avons présentées sur les facilités qu'offraient au peintre ou au poète l'étendue des poëmes cycliques et leur médiocrité même.

Le fait capital qui domine toute cette recherche et ce que M. P. s'est refusé à voir, c'est celui-ci : les poètes cycliques, nous pouvons l'affirmer même d'après les renseignements si secs et si insuffisants qui nous ont été transmis sur leur contenu, avaient ajusté leurs poëmes sur l'*Iliade*

1. Ainsi nous ne voyons pas du tout qu'il résulte d'un vers du Philoctète, adressé à Néoptolème (v. 434 : Πάτροκλος ὃς σοῦ πατρὸς ἦν τὰ φίλτατα) que, dans la pensée de Sophocle, Patrocle fût l'amant et non l'ami de Sophocle. Dussions-nous admettre cette traduction, qu'en résulterait-il? Que Sophocle ne lisait pas l'*Iliade* telle que nous la possédons aujourd'hui? Non certes; mais que la corruption des mœurs contemporaines lui suggérait des pensées qui ne s'étaient pas présentées à l'esprit du vieux poète et de ses auditeurs.

et sur l'*Odyssée*. Pour ne nous occuper ici que de l'*Iliade*, les *Chants cypriaques* arrêtaient leur récit au jour où Agamemnon et Achille avaient reçu en prix ces captives, Chryséis et Briséis, qui devaient devenir ensuite la cause de leur querelle et des malheurs des Grecs; de même la petite *Iliade* prenait la suite des événements après la mort de Patrocle et les conduisait jusqu'à la chute d'Ilion. Aucun de ces poëmes ne racontait, avec d'autres incidents, les aventures qui forment la matière même de l'*Iliade*. C'est même là, croyons-nous, un des plus forts arguments que l'on puisse alléguer en faveur de l'opinion qui veut que l'*Iliade* ait été constituée telle, à peu de choses près, que nous la possédons aujourd'hui, non-seulement bien avant Platon, mais même bien avant Pisistrate. C'est au temps des premières olympiades que semble remonter, d'après divers indices, la composition des principaux poëmes cycliques; or, même pour cette époque reculée, on pourrait affirmer ainsi l'existence des poëmes homériques en se fondant sur l'influence qu'ils exercent alors sur les poètes cycliques de l'épopée, comme on a, de nos jours, affirmé l'existence de la planète Neptune, sans la voir, d'après les mouvements qu'elle imposait aux astres voisins. C'est là une preuve qui, pour être indirecte, n'en a pas moins une valeur sérieuse.

Il est encore, dans la dissertation de M. P., plus d'un point sur lequel nous pourrions nous arrêter, pour discuter les assertions du critique et montrer que ses conclusions dépassent ses prémisses; nous pourrions aussi relever plus d'une remarque ingénieuse, qui témoigne d'une rare connaissance de la littérature classique; mais déjà peut-être nous avons dépassé les limites que comportait la discussion d'une thèse qui n'a pas chance de rencontrer beaucoup d'adhésions. Notre excuse, ce sera, d'une part, la place très honorable que M. Paley occupe en Angleterre dans les études grecques, et, d'autre part, l'intérêt qui s'attache et ne cessera pas de s'attacher à cette question de l'origine des poëmes homériques. De tous les problèmes que soulève l'histoire de la plus riche et de la plus belle des littératures, il n'en est pas un qui ait au même degré la vertu de toujours piquer la curiosité, de l'éveiller si vive encore après des débats si prolongés, de provoquer toujours l'esprit critique à de nouveaux efforts et à de nouvelles recherches.

G. PERROT.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

BERNARDAKIS, Symbolae criticae et palaeographicae in Plutarchi vitas parallelas et moralia. Leipzig, Teubner. — FOURNIER, Étude diplomatique sur les actes passés devant les Officialités au XIII[e] siècle. Paris, Picard. — LIEBERMANN, Ungedruckte anglo-normannische Geschichtsquellen. Strassburg, Trübner. — Lodovico NOCENTINI, La donna cinese. Firenze, Cellini. — RIBBECK, Friedrich Wilhelm Ritschl. (1[er] vol.) Leipzig, Teubner. — VIERTEL, Die Wiederauffindung von Cicero's Briefen durch Petrarca, eine philologisch-kritische Untersuchung. Kœnigsberg. Hartung.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 27 Septembre — 1879

Sommaire : 184. Œuvres de Justin Martyr, p. p. de Otto, IIe vol. — 185. Immer, Théologie du Nouveau Testament. — 186. Bacher, Aphorismes et épigrammes de Sa'di, texte et traduction. — 187. Brédif, L'éloquence politique en Grèce, Démosthène. — 188. Bérenger-Féraud, Les peuplades de la Sénégambie. — Variétés : Communication de M. d'Arbois de Jubainville sur un passage de la Germanie de Tacite. — Académie des Inscriptions.

184. — **Justini philosophi et martyris opera. T. II. Opera Justini addubitata,** edidit J. C. Th. eques de Otto. Editio tertia plurimum aucta et emendata. Jenæ, G. Fischer, 1879. 1 vol. in-8° de lxx et 324 pp. avec 3 facsimile. — Prix : 8 mark (10 fr.).

Nous avons annoncé [1] le premier volume (composé de deux parties) de la troisième édition de cet excellent travail de M. de Otto. Le second volume vient de paraître; il renferme les ouvrages douteux de saint Justin, savoir : 1° *Oratio ad Gentiles*; 2° *Cohortatio ad Gentiles*; 3° *De Monarchia*; 4° *Epistula ad Diognetum*; 5° *De resurrectione*, et 6° un *Appendix* contenant 20 *fragmenta operum Justini deperditorum* et *Acta Martyrii Justini et sociorum*. Nous n'avons rien à ajouter à l'éloge justement mérité que nous avons fait de ce beau et utile travail; mais aussi nous n'avons rien à en retrancher. Nous le recommandons de nouveau à toutes les personnes qui s'intéressent à l'étude et à l'histoire de la littérature chrétienne des premiers siècles de l'Eglise.

M. N.

---

185. — **Neutestamentliche Theologie** von Dr A. Immer, Prof. der Theo Dalp'sche Buchandlung, Bern, 1878. In-8°, pag. xii + 558. — Prix : 10 mark (12 fr. 50).

Pendant tout le temps qu'a duré la tyrannie de la dogmatique sur l'étude de la Bible, celle-ci n'était considérée que comme un recueil de *dicta probantia* dont on usait de la façon la plus arbitraire, sans tenir aucun compte des lois du développement historique. Si l'on construisait une théologie biblique, c'était un système purement dogmatique, dont les éléments étaient pris indifféremment dans tous les livres du recueil

---

1. *Revue critique*, 1878, n° 16, art. 78, p. 257.

sacré, sans qu'on parût se douter que ces livres étaient d'époques et d'auteurs différents. Tout a changé depuis que la Bible est rentrée dans le courant de l'histoire. En particulier, ce qu'on appelle encore la *Théologie biblique* est devenu quelque chose de tout nouveau. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une discipline historique ou, pour mieux dire, un chapitre de l'histoire des idées religieuses, chez un peuple ou dans une époque déterminés. Ainsi la théologie de l'Ancien-Testament est devenue l'histoire de la religion du peuple d'Israël, et la théologie du Nouveau est l'histoire de la naissance des idées chrétiennes dans le premier âge de la religion du Christ. Nous venons ainsi de définir le nouvel ouvrage sur cette matière que publie M. Immer. Pour achever de le faire connaître, il suffira d'en marquer les grandes lignes.

Comme la religion de Jésus a ses racines et ses présuppositions générales dans la religion antérieure de son peuple, M. I. donne, d'abord, un aperçu de cette religion d'Israël où il distingue deux périodes : l'*hébraïsme* ou la religion des anciens prophètes, et le *judaïsme* ou celle de la synagogue et des rabbins. C'est dans cette dernière que fut élevé Jésus de Nazareth. L'auteur entre ensuite dans son sujet spécial. Son premier chapitre est consacré à la recherche et à l'exposition des idées de Jésus ou de ce qu'il appelle sa religion personnelle. Ici M. I. devait se prononcer sur la question de la valeur historique des Evangiles. Il écarte le quatrième dont il nie l'authenticité, et, entre les trois autres, s'attache surtout à Marc comme au plus ancien et au plus fidèle (Κήρυγμα Πέτρου) et aux discours évangéliques conservés surtout par Matthieu (λογία). Il ne fait que suivre en cela le courant actuel de la critique allemande et n'apporte rien de nouveau dans ce débat toujours ouvert.

Après les idées religieuses de Jésus, M. I. expose celles de ses apôtres Pierre, Jacques, Jean et de la première communauté de Jérusalem avant saint Paul. Nous n'avons sur ce point aucun document immédiat et authentique. Il faut reconstruire ce moment de transition au moyen d'indications empruntées à ce qui l'a précédé et à ce qui l'a suivi, ce que fait l'auteur avec beaucoup de prudence et de sobriété.

La partie principale du volume est consacrée au *Paulinisme* ou aux idées religieuses de l'apôtre Paul. Ici encore M. I. distingue, avec raison, plusieurs moments : un paulinisme primitif et non développé, dont témoignent les épîtres aux Thessaloniciens ; le paulinisme des grandes lettres aux Galates, aux Corinthiens, aux Romains, qui nous donnent le système de l'apôtre dans tout son développement logique et avec toutes les nervures de son organisme ; le paulinisme gnostique des épîtres, dites de la captivité, et enfin celui des lettres dites *Pastorales,* dernière forme que M. I. croit postérieure et inauthentique.

Après cette histoire de la pensée de Paul, nous avons celle de la pensée judéo-chrétienne dans l'épître de Jacques et dans l'Apocalypse. Ce sont les deux termes d'une antithèse profonde dont les écrits de Luc (Evangile et Actes des apôtres) et les épîtres de Pierre (la seconde certai-

nement inauthentique) nous présentent la conciliation sous une forme affaiblie. Enfin arrive la synthèse supérieure avec la théologie dite johannique qui se trouve dans le quatrième Evangile et les épitres de Jean. Avec elle se clôt le développement d'idées que nous offre le Nouveau-Testament.

On voit qu'on a devant soi un livre de pure et sévère histoire. L'auteur ne s'arrête jamais à juger les idées qu'il expose ; il se borne à les expliquer objectivement et à en faire comprendre l'origine et l'épanouissement historiques. Ainsi conçue, la théologie du Nouveau-Testament est le tableau d'un développement religieux dont le point de départ, *terminus a quo,* est le judaïsme du temps d'Hérode et le point d'arrivée, *terminus ad quem,* le système de l'Eglise catholique qui apparait dès le milieu du IIe siècle : développement dont nous avons les jalons et les documents successifs dans les livres réunis aujourd'hui en un seul volume sacré. Nous aurons fini de caractériser le livre de M. Immer en ajoutant que l'auteur se rattache, en général, à l'école de Baur, dont il reproduit les conclusions sous une forme un peu adoucie. En fermant ce volume, après avoir vu passer sous les yeux une si longue série de doctrines différentes, on se demande où est l'unité du christianisme primitif. N'avons-nous, dans le Nouveau-Testament, qu'un agglomérat de doctrines diverses ou contraires, ou bien ces doctrines, dans leur succession historique, sont-elles l'épanouissement progressif d'une idée mère, d'un principe générateur qui se retrouverait à la racine de chacune d'elles? Il y a là un problème que l'auteur n'a pas serré d'assez près. Ce qu'il dit, dans sa conclusion, sur le christianisme comme religion définitive de l'humanité, est tout à fait insuffisant. En somme, ce livre est un bon manuel pour les étudiants, mais ne fait pas avancer d'un pas les questions débattues.

A. SABATIER.

---

186. — **Muslicheddin Sa'di's Aphorismen und Sinngedichte,** zum ersten Male herausgegeben und übersetzt, mit Beitrægen zur Biographie Sa'di's, von W. BACHER. Strassburg, Trübner. 1879, in-12, LXXIV-200 p.

Le petit livre aujourd'hui publié par M. Bacher comprend le texte du *Çâhibiyyeh* [1] ou poésies adressées par Sa'di au ministre *(Çâhib)* Chems ed-Dîn Djouveyni, avec traduction en vers allemands en regard ; une

---

1. Dans le tome XXX de la *Zeitschrift d. D. Morg. Ges.* (p. 81-106), M. Bacher étudiant la composition du *Koulliyyât* ou œuvres complètes de Sa'di, a exposé comment certaines considérations, appuyées ensuite par la découverte d'un ms., l'avaient amené à corriger cette erreur, longtemps accréditée, que le *Naçîhet el-Moloûk* et le *Çâhibiyyeh* forment deux ouvrages distincts. En réalité, le *Çâhibiyyeh* constitue la partie poétique du *Naçîhet el-Moloûk.*

longue introduction est consacrée à raconter et à discuter la vie et les voyages de l'auteur.

Si les œuvres des poètes orientaux sont, comme on a dit, faites de lumière, leur vie n'est guère faite que d'ombre. Aussi faut-il parcourir bien des ouvrages pour trouver de maigres renseignements, même sur les plus célèbres d'entre eux. Quant aux auteurs de *Tezkirehs,* dont le plus ancien remonte au VII[e] siècle de l'hégire, ils se bornent presque exclusivement à réunir des extraits plus ou moins bien choisis des auteurs dont ils sont censés écrire les biographies. C'est ce dont il est facile de s'assurer en parcourant la soi-disant *Geschichte der schönen Redekünste Persiens* de De Hammer, qui n'est autre chose que la traduction de Dawletchâh augmentée de quelques fioritures du traducteur.

En présence de cette pénurie de documents, c'est aux poètes eux-mêmes que M. B. demande leur histoire. L'idée est heureuse ; mais M. B. se fait illusion lorsqu'il s'imagine être le premier qui ait appliqué cette méthode à la reconstitution de la biographie des poètes. Avant lui, M. Defrémery a tenté de retracer la vie de Saᶜdi d'après ses œuvres, si bien que M. B., qui n'a pas connu le travail du savant académicien [1], l'a refait pour une bonne partie, apportant, il est vrai, quelques détails nouveaux, mais, par contre, en laissant échapper d'autres. Nous signalerons notamment le récit de Ferichta rapporté par M. Defrémery et qui prouve à suffisance que le poète de Chirâz et Khosroû Delhevi ne se sont pas rencontrés, et un passage du *Tarîkh-i Guzîdeh* d'après lequel le père de Saᶜdi s'appelait aussi Moucherrif ed-Dîn. C'est à tort qu'il est dit (p. XXXVI) que le *Gulistan* fut dédié à Aboû Bekr ben Saᶜd : ce prince, alors régnant, est sans doute aussi l'objet des éloges de l'auteur, mais l'ouvrage est dédié à Saᶜd ben Aboû Bekr, ainsi que le montre clairement la lecture attentive de la préface. Rien d'étonnant à cela : l'année précédente, le *Bostan* avait été adressé à Aboû Bekr ben Saᶜd, et Saᶜd ben Aboû Bekr joua un certain rôle du vivant de son père et remplit plusieurs missions importantes [2]. Cela nous amène à toucher une petite difficulté dont personne, à notre connaissance, ne s'était encore avisé.

La préface du *Bostan* chante naturellement et d'abord les louanges du prince à qui il est dédié, c'est-à-dire d'Aboû Bekr ben Saᶜd, puis passe rapidement sur Saᶜd pour s'étendre longuement sur celles de Mohammed ben Aboû Bekr, qui était alors, en 655 H., un tout jeune enfant : certaines expressions du poète indiquent suffisamment ce jeune âge, et l'on sait, d'autre part, que quand Mohammed succéda à son père, trois ans

1. *Gulistan ou le Parterre de roses*, traduit et accompagné de notes par Ch. Defrémery. Paris, Didot, 1858.

2. Les chroniqueurs ne disent pas qu'il ait été associé au trône par son père, quoi que dise M. Eastwick dans une note de sa traduction du *Gulistan*, p. 21; comparez cependant le texte du *Gulistan*.

plus tard, en 658 [1], il était trop jeune pour régner lui-même, et que ce fut sa mère, la belle, intrigante et galante Turkân Khâtoûn, qui exerça la régence en son nom. Le jeune prince mourut des suites d'une chute qu'il fit du haut d'un balcon, après un règne nominal de deux ans et demi. En supposant qu'il eût alors douze ans, on n'en reste pas moins surpris des hyperboliques éloges que fait Sa^cdi, plus de cinq ans auparavant, de ses connaissances, de sa sagesse, de son habileté. Nous serions tenté de les expliquer par la qualité d'héritier présomptif que les manœuvres de sa mère auraient, à ce moment, obtenue pour lui de son père Aboû Bekr. Nous avouons que nulle chronique, à notre connaissance, ne fait allusion à un fait de ce genre; mais l'histoire de ces petits princes de Chîrâz ne nous est pas connue avec assez de détail pour que l'argument tiré du silence des chroniqueurs soit suffisant, et, d'un autre côté, le caractère de Turkân Khâtoûn, tel qu'il ressort notamment du récit de Mirkhond, prête quelque vraisemblance à cette hypothèse. Un an après, en 656, les dispositions d'Aboû Bekr seraient redevenues favorables à son fils Sa^cd ben Aboû Bekr, et c'est à celui-ci que Sa^cdi dédie le *Gulistan*, sans même plus nommer Mohammed, un peu, dirait-on, afin de faire oublier que, l'année précédente, il s'était tourné vers le soleil levant. Nous livrons notre supposition telle quelle, tout prêt à nous rallier à une autre plus plausible.

Sa^cdi arriva très jeune à une grande célébrité, tandis que le *Gulistan* et le *Bostan* appartiennent à une époque reculée de sa vie, mais il est bien difficile d'établir la chronologie de ses œuvres. Il faut naturellement excepter celles qui portent leurs dates avec elles, les poésies de circonstance. Il y a pourtant un poëme qui est daté aussi, mais qui a complètement échappé à M. B., encore qu'il figure dans l'édition in-folio de Calcutta (Sprenger, *Catalogue of... Oudh*, p. 548-9), et qu'il ait été publié plusieurs fois. Il est vrai qu'on ne le trouve pas dans tous les ms., et même Flügel (*Die arab. pers. und türk. Hds. der K. K. Hofbibliothek zu Wien*, I, 529) l'a omis parmi les pièces qui doivent figurer dans un *Koulliyyât* complet. Nous voulons parler du *Pend Nâmeh*, dont l'auteur déclare avoir quarante ans, nombre qui est bien, croyons-nous, employé pour indiquer une quantité déterminée. Nous n'oserions pourtant pas en jurer, car, dans la préface du *Gulistan* [2], le poète parle de ses cinquante ans, chiffre qui est absolument inexact, si on le prend au pied de la lettre. Il y a longtemps déjà que, trompé un moment par ce chiffre, nous avions cru devoir ramener la naissance de Sa^cdi vers 605, mais cette opinion ne peut guère se soutenir. Il faut adopter la date de 580 ou environ, ainsi que le montrent M. Defrémery [3] et M. B., et admettre

1. Son frère Sa^cd ne survécut que douze jours à Aboû Bekr.

2. Au commencement du chapitre, *Motif de la composition du Gulistan* (p. 10 de la trad. Defrémery).

3. Préf. de la traduction du *Gulistan*, p. VI, et *Nouvelle biographie générale* ou

alors que *cinquante* est employé ici d'une manière indéterminée, dans un sens dont nous ne connaissons pas d'autre exemple, mais qui paraît hors de doute. Toujours est-il que ce vers n'a jusqu'à présent attiré l'attention d'aucun des biographes de Saᶜdi.

Pour terminer ce qui concerne la partie historique, rappelons que d'Ohsson déjà (*Hist. des Mongols*, I, p. xii) a indiqué la véritable orthographe du nom turc écrit Makberni à la p. xxii : il faut lire Mangoubirti (Dieudonné), ainsi que l'écrivent Aboû'l-Fédâ dans le ms. autographe et Mohammed Nesâwi (nº 849 Anc. fonds ar. de la Bibl. nat.; voir également M. de Slane dans le t. I des *Hist. ar. des Croisades*, introd. p. xxi). Nous ne sommes pas sûr qu'il faille lire Abich le nom de la princesse qui, restée la dernière de la race des Atabegs, épousa Mangou Timour, fils de Holagou ; c'est, il est vrai, l'orthographe adoptée par Hammer, *Geschichte der Ilchane*, tandis que De Guignes (I, 261) écrit Aischah et que d'Ohsson a lu Ouns ; mais Mirkhond lit Aych.

La correction de Kohender en Kahendez (p. xliii), quelque naturelle qu'elle paraisse, ne semble pas devoir être acceptée ; il faut lire Fahender avec un voyageur qui parle longuement, *de visu* et *de auditu*, de cette localité (W. Ouseley, *Travels*, II, 29 et s.).

Ce n'est pas ici le lieu d'étudier Saᶜdi au point de vue littéraire, de tenter de faire ressortir un talent fait de grâce et de bonhomie à la fois et dont le caractère général de moralité et de simplicité est si sympathique. M. B. n'en dit d'ailleurs que fort peu de chose, mais il tombe, selon nous, dans la minutie la plus exagérée quand, sous prétexte de rechercher des traces d'imitation de Firdawsi, il fait le compte du nombre de fois que Saᶜdi a introduit ses récits par les formules « on m'a dit, j'ai ouï dire, on raconte ». Rappelons aussi que, malgré le proverbe oriental qui assigne le premier rang à notre poète comme auteur de *ghazels*, ses compatriotes ne le prisent pas moins que nous comme moraliste, à en juger par la prodigieuse quantité d'exemplaires du *Gulistan* et du *Bostan* qui sont arrivés dans nos bibliothèques.

C'est le moraliste que nous retrouvons dans les *Aphorismen und Sinngedichte*, mais plus monotone que dans les deux ouvrages que nous venons de citer; non que la poésie vaille moins ou que la variété des mètres soit moins grande, mais parce que rien ne vient rompre l'uniformité des sages et brèves exhortations, qu'aucun récit ne laisse respirer le lecteur. La traduction est bonne, mais il nous semble que parfois le vers allemand pourrait serrer le texte de plus près. Il y a quelques passages sur lesquels nous ne serions pas d'accord avec le traducteur, le plus souvent parce qu'il existe de meilleures leçons [1]. En voici quelques exem-

---

Biographie Didot, article *Sadi;* M. Bacher se trompe en renvoyant à la *Biographie universelle*, où cet article est de de Sacy.

1. Nous ne pouvions du reste songer à relever toutes les variantes. Ce travail est très fatigant à cause de l'impossibilité presque absolue de trouver deux exemplaires

ples. P. 58, nous ne voyons guère le sens des deux premières lignes traduites ainsi : « Wusstest du denn nicht, dass einmal dich zu holen kommt der Tod, — Dass du dich als Herrn nur fühltest, und dir bautest Haus an Haus? » Le n° 814 S. P. lit ainsi le second de ces hémistiches : *Khâneh key tchendîn tenîdî pîleh guirdi khichten;* la traduction sera donc « si le ver à soie prévoyait qu'il doit mourir, s'envelopperait-il de tissus si nombreux ? » — P. 66, l. 7, *zemîr-i maçlehet endîch* nous paraît répondre à « un esprit avisé » et non à « wer auf sein Heil bedacht ist ». — P, 70, l. 10, lire *zâred* avec le n° 814 Sup. Pers. au lieu de *tîzed*; p. 78, l. première, couper *merâ doû bâreh;* même page, l. 4, lire *fazl* au lieu de *khaçlî*. — Quelques erreurs typographiques ont échappé dans la correction des épreuves : p. ex., p. 38, l. 5, *oustâdest,* et l. 10, *ez kemer;* p. 68, l. 5, lire *megues* et *guecht;* p. 74, l. 1, *tâftî*.

E. FAGNAN.

---

187. — **L'éloquence politique en Grèce. Démosthène,** par L. BRÉDIF. Paris, Hachette. 1879. 1 vol. in-8° de xv-536 pages. — Prix : 8 fr.

Ecrit en fort beau style, ce livre est peut-être appelé à un joli succès auprès de gens du monde qui, tout en s'intéressant un peu en amateurs à l'histoire classique, n'exigent point qu'on la leur raconte avec une exactitude rigoureuse. Professeurs ou commençants, ceux qui s'occupent d'étudier sérieusement et de près l'antiquité n'ont pas grand'chose à prendre chez M. Brédif. Surtout nous ne conseillerions point de mettre un tel ouvrage entre les mains des jeunes professeurs non encore formés à la méthode philologique. Expliquons-nous.

Voici l'analyse succincte du volume. Après une courte préface, le chapitre 1er, qui sert d'introduction, présente une esquisse des trois âges de l'éloquence attique : 1° Périclès; 2° Antiphon et Isocrate; 3° Eschine et Démosthènes. Dans le chapitre II, l'auteur trace le portrait de Philippe et celui du peuple athénien. Chapitres III et IV, Démosthènes étudié successivement à trois points de vues, l'homme, le citoyen, le politique. Chapitres V et VI, Analyse des éléments et des caractères principaux de l'éloquence de Démosthènes. Chapitre VII, Les joutes oratoires dans les

---

où le même ordre soit suivi dans le classement des pièces, sans compter que certains mss. en confondent qui sont ailleurs rangées à part : ainsi le n° 332 Anc. f. de la Bibl. Nat. met sous une même tête de chapitre le *Çâhibiyyeh*, les *Mokatta'ât* et les *Musellasât*. Les concordances dressées par M. B. (*Zeitschr. l. l.* p. 90 et s.) sont donc d'une utilité très restreinte. En faisant le catalogue des mss. persans de la Bibliothèque Nationale, nous avons eu assez souvent l'occasion de reconnaître la presqu'impossibilité d'arriver à un rangement à peu près rationnel des diverses copies d'un même divan. Après avoir passé beaucoup de temps, par exemple, à rapprocher les divers divans attribués à Djâmi et à Khosroû Dehlevi, il nous a fallu constater qu'on trouverait bien difficilement deux copies tout à fait identiques.

débats politiques d'Athènes. Chapitre VIII, L'invective dans l'éloquence grecque. Chapitre IX, L'éloquence grecque au point de vue de la vérité et de la moralité. Chapitre X, Ire section, Démosthènes moraliste; IIe section, Rapports de la justice et de la politique; IIIe section, Le sentiment religieux dans Démosthènes. Chapitre XI, Ire section, L'accusateur de Démosthènes; IIe section, La piété envers les dieux, envers la patrie; IIIe section, Démosthènes, conseiller maudit; IVe section, L'éloquence grecque s'éteint avec Démosthènes. Le XIIe et dernier chapitre, intitulé Conclusion politique, morale et littéraire, met en relief principalement les avantages de la démocratie moderne en général sur la démocratie athénienne, et en particulier la supériorité des hommes d'Etat qui gouvernent la France en la présente année sur les contemporains « frivoles ou suspects » de Démosthènes. L'ouvrage porte en tête pour dédicace : HOMMAGE A LA TRIBUNE FRANÇAISE. Enfin il y a surtout à retenir de la préface deux phrases qui commentent le titre du livre et définissent bien le but de l'auteur : « Démosthènes et ses contemporains ne sont pas toute l'éloquence grecque, mais ils la représentent avec le plus d'éclat, à l'un des moments les plus pathétiques de la vie du monde grec ; » et : « Nous avons cru pouvoir toucher à l'éloquence judiciaire d'Athènes sans manquer au titre de cet ouvrage. L'avocat et l'orateur politique sont si étroitement entrelacés chez les anciens, qu'il est fort malaisé, sinon impossible, de les désunir. » Bref (à ne point parler des allusions à la politique actuelle sur lesquelles nous dirons tout à l'heure un mot), le centre de la composition, c'est l'histoire de Démosthènes, considéré tour à tour sous toutes ses faces.

Or, les sources de l'histoire de Démosthènes mises à contribution par M. B., sont de deux sortes : les écrits de l'orateur lui-même, et les renseignements fournis sur lui par les auteurs anciens. Ces sources, il est clair que M. B. n'en a jamais fait, pour son compte personnel, le recensement ni la critique. D'autre part, il ignore de parti pris tout ce qui a été écrit, anciennement ou récemment, en France ou à l'étranger, pour les classer et en déterminer la valeur.

Ainsi, il s'est servi de l'édition de Démosthènes dans la collection Didot (Paris, 1843-45), en s'aidant souvent de la traduction de M. Plougoulm, « et surtout du remarquable et très utile travail de M. Stiévenart, *Œuvres complètes de Démosthènes et d'Eschyle*, traduction nouvelle. F. Didot, 1870. » Démosthènes lui-même serait venu lui remettre de la main à la main un exemplaire autographe de son œuvre, M. B. ne serait pas plus certain qu'il paraît l'être maintenant avec son édition Didot et sa traduction Stiévenart, d'avoir sous les yeux un Démosthènes bien authentique, ne contenant pas un iota de trop et sans un iota omis [1] Il s'agit pourtant de s'entendre. L'édition Didot et la traduc-

1. Seulement à propos d'une citation qu'il emprunte à la deuxième Lettre de Démosthène, M. B. ajoute en note (p. 75) : « Quelques modernes ont contesté l'authen-

tion Stiévenart contiennent tout ce qui, dans les manuscrits parvenus jusqu'à nous, porte, à tort ou à raison, le nom de Démosthènes. Que M. B., dans des questions aussi délicates que le sont quelquefois celles d'authenticité, ne voulût pas s'en rapporter aveuglément aux décisions de M. Arnold Schaefer [1], par exemple, ou de M. Frédéric Blass [2], cela se comprendrait, et un tel scrupule n'eût pu, d'ailleurs, que faire honneur à sa méthode. Mais encore fallait-il alors, avant de chercher dans tel ou tel plaidoyer civil ou harangue politique des traits propres à bien marquer le caractère de Démosthènes et de son éloquence, s'assurer par un examen critique, — qui eût pu coûter, j'en conviens, des années entières de recherches, — que ce plaidoyer ou cette harangue étaient bien sortis de la main du grand orateur. Sans quoi, sur la foi de qui M. B. s'avance-t-il? Il n'en sait absolument rien, n'ayant rien contrôlé. Et en fait, quand il parle du plaidoyer civil contre Néère, et qu'il croit que Démosthènes l'avait publié sans supprimer, comme il avait fait pour tant d'autres discours, les pièces du dossier, il commet toute une série d'erreurs. (Comment les éviter avec une pareille méthode!) D'abord, ce plaidoyer *civil* » est une γραφή, c'est-à-dire une accusation *publique*. Puis, cet acte d'accusation n'a pas été rédigé par Démosthènes, mais par un de ses contemporains anonyme. Enfin, il n'y a aucune raison de conclure de l'absence ou de la présence chez Didot et Stiévenart des documents et pièces justificatives, que Démosthènes ou les autres orateurs, dans le premier cas, les avaient « épargnées, comme insipides, au lecteur », et dans l'autre cas avaient voulu nous transmettre le dossier complet. Ceux qui se sont occupés de la question, avec un peu de suite, savent à quoi s'en tenir sur la valeur du témoignage des manuscrits en pareil cas, et à plus forte raison sur celle de nos éditions *vulgaires*. Cet exemple, pris au hasard entre beaucoup d'autres, suffit pour édifier le lecteur sur les résultats de la méthode suivie. J'ajoute seulement que, comme le Démosthènes-Didot est pour M. B. le Démosthènes type, ainsi le Xénophon de la même collection lui représente un Xénophon intact et authentique, à telles enseignes qu'il attribue bravement au vrai Xénophon, le trouvant dans son Xénophon-Didot, l'écrit du *Gouvernement des Athéniens*, qu'on sait de science certaine avoir été composé, par un auteur d'ailleurs inconnu, vers l'an 424, c'est-à-dire à une époque où Xénophon ne devait avoir que onze ans.

---

ticité de ces lettres connues de Cicéron; nous les acceptons à titre de fidèle témoignage des sentiments de la Grèce antique sur l'orateur patriote. » Or, justement cette lettre est de celles que plusieurs critiques des plus autorisés de notre temps considèrent comme ayant été suspectée à tort (voy. dans la *Revue critique* du 26 février 1876, art. 42, p. 143, le jugement de M. H. Weil sur la brochure de M. F. Blass, *Ueber die Echtheit der Demosthenes' Namen tragenden Briefe*).

1. *Demosthenes und seine Zeit*. 3 vol. in-8°. Leipzig, 1858.

2. Voy. dans la *Revue critique* du 2 novembre 1878, art. 199, p. 276, notre compte rendu du *Demosthenes* de M. Blass, où nous donnons *in extenso* le résultat de ses recherches sur l'authenticité des différents écrits de notre collection démosthénique.

L'autre source qui a servi à M. B. pour retracer l'histoire de Démosthènes, ce sont les témoignages relatifs à son auteur qu'il a recueillis chez les écrivains anciens, Cicéron, Plutarque, Libanius, etc., et chez les scoliastes et biographes anonymes. Ces données diverses sont, aux yeux de l'historien, de valeur nécessairement inégale, et une critique très prudente est de mise, si l'on en veut faire bon usage. M. B. accepte tout, en fermant les yeux. Prenons un seul exemple comme échantillon. M. B. raconte, sans même citer ses autorités, loin de les soumettre à une critique quelconque, que les Athéniens avaient édicté la peine de mort contre tout citoyen qui proposerait l'application aux dépenses de la guerre du fonds des spectacles dit le *theoricon*. Il paraît pourtant que cette loi extravagante n'a jamais existé que dans l'imagination de Libanius et du scoliaste de Démosthènes, qui avaient cru voir une allusion à une telle loi dans un texte de Démosthènes qu'on interprète aujourd'hui d'une manière plus raisonnable : la peine n'était qu'une amende [1]. Nous n'insisterons pas : nous ne voulons, encore une fois, que signaler la mauvaise manière de travailler qui fait que M. B., faute d'avoir reconnu d'avance son terrain, s'expose à tomber, presque à chaque pas, dans tous les pièges qui lui sont tendus.

Outre le défaut fondamental qu'on vient de relever, trois choses contribuent à ôter au travail de M. B. toute valeur autre que celle d'une composition littéraire sans utilité pour la science :

1° Il cite presque continuellement les faits de mémoire, sans renvoyer aux textes;

2° Si, par hasard, il y renvoie, son système de citation est souvent alors vague et insuffisant, p. ex. « Démosthènes, *Ambassade* » (sans rien de plus), ou suranné et propre à induire en erreur, p. ex. (p. 155) : « Polybe, *Exemples de vertus et de vices*, § 38. » Qui ne croirait, à première vue, que M. B. connaît de Polybe un ouvrage intitulé *Exemples de vertus et de vices?* Remplacez cette étrange citation par la suivante : « Polybe, livre XVIII, chapitre XIV, § 13, édit. L. Dindorf. » Il s'agit d'un fragment de Polybe provenant de la compilation de Constantin Porphyrogénète, titre *Des vertus et des vices*, fragment publié pour la première fois par Henri de Valois, en 1634, dans la collection connue sous le nom d'*Excerpta Peiresciana;*

3° Pour être pris au sérieux en tant qu'historien de Démosthènes, il n'est pas indispensable de reproduire la *Marseillaise de la paix*, réponse de M. de Lamartine à l'auteur du *Rhin allemand;* et encore moins peut-être de rédiger un chapitre à allusions qu'on intitule *L'opportunisme.*

M. B. dit dans sa préface : « Durant de longues années consacrées à l'enseignement secondaire et supérieur, nous avons recueilli, de l'étude

---

1. Voy., à ce sujet, les *Harangues de Démosthènes* par M. H. Weil, p. 163 sqq., et un article du même, paru tout récemment, dans la *Revue de philologie*, t. III, 1re livraison. *La guerre d'Olynthe et la guerre d'Eubée*, p. 12.

des Lettres anciennes, de riches matériaux répartis aujourd'hui en quatorze cours écrits. Nous offrons au public le plus récent de ces cours; c'est aussi l'un des plus modernes. » Le Démosthènes de M. B. témoigne, en effet, d'une lecture considérable. On vient de voir ce qui manquait à ce livre. Si M. Brédif réforme radicalement sa méthode, nous ne doutons point qu'il transforme les treize cours qui lui restent en portefeuille en autant de livres utiles.

Ch. G.

---

188. — **Les Peuplades de la Sénégambie**, par L. J. B. Bérenger-Féraud, médecin en chef de la marine. Paris, Leroux, 1879, in-8° de xvi-420 p.

Cet ouvrage se divise en deux parties principales; la première est une description détaillée des peuplades de la Sénégambie et une étude des caractères physiques et des aptitudes intellectuelles qui les distinguent entre elles; dans la seconde, l'auteur recherche les moyens d'étendre la domination française à l'intérieur de l'Afrique et d'utiliser à notre profit les tribus qu'il vient de nous faire connaître. Chacune de celles-ci est étudiée successivement dans ses origines, son histoire, sa place ethnographique, son gouvernement, ses mœurs et ses habitudes.

M. Bérenger-Féraud a joint à ses observations personnelles les précieuses indications qu'il a pu recueillir chez ceux qui s'étaient occupés avant lui des populations Mélaniennes soumises à la France, les Faidherbe, Bourrel, Hecquart, Aube, Mage, Bocandé, etc. Il nous avertit lui-même que son œuvre ne prétend aucunement à l'érudition; nous aurions donc mauvaise grâce à nous plaindre de ne pas y trouver l'histoire détaillée des anciennes migrations qui ont amené sur les rivages de l'Océan les tribus qui y résident aujourd'hui; mais il nous est permis de regretter qu'une plus large place n'ait pas été réservée à l'anthropologie, et que l'auteur se soit borné à nous affirmer que « *certaines dispositions anatomiques de la race nègre ne lui permettront jamais de dépasser un point très voisin de l'état demi-sauvage* » sans nous expliquer en quoi consistent ces *dispositions*, et comment elles conduisent fatalement au résultat indiqué. Nous aurions encore désiré voir M. B. F. décrire avec plus de détails la marche progressive du mahométisme chez les Mélaniens, et il nous semble qu'il eût pu consacrer à cette question si grave quelques-unes des nombreuses pages qu'il a accordées à des légendes d'une origine souvent douteuse.

En matière de colonisation, l'auteur se montre franchement autoritaire; il voudrait que la France utilisât les tribus belliqueuses en les installant aux frontières, d'après un système à peu près semblable à celui que l'Autriche a employé dans ses *colonies militaires;* les peuplades pacifiques se trouveraient ainsi à l'abri des incursions, et on les assujettirait à certaines cultures déterminées, qui les attacheraient au sol et

les soumettraient par cela même à une répression plus efficace en cas de révolte. S'il s'agissait d'Européens, nous réprouverions hautement ce procédé, qui ne laisse aucune part à l'initiative privée, et aux progrès qui marchent après elle : mais nous ne devons pas oublier qu'il a été fructueusement employé ailleurs, et notamment en Malaisie.

Il nous sera permis d'engager M. Bérenger-Féraud, à surveiller davantage les incorrections de son style, et à ne plus nous exposer à lire que « *la chaussure fondamentale est le pied nu chez l'homme comme chez la femme, peut-on dire* » (p. 383) et que « *les Sérères ont aussi peu l'amour de la migration que les Saracolais l'ont beaucoup* » (p. 279). Nous avons encore lu avec étonnement « *que les Nalous affectent un certain vernis d'islamisme* » (p. 339).

Somme toute, et sous ces réserves, nous estimons que ce livre est le résumé de sérieuses études, et sera d'une utilité incontestable pour tous ceux qui s'occupent de notre belle colonie de l'Afrique Occidentale.

H. de G.

VARIÉTÉS

Communication sur un passage de la Germanie de Tacite.

Je me permets une observation sur une critique adressée au Tacite de M. Schweizer-Sidler par M. J. Gantrelle dans un article, fort bien fait du reste, qui a paru dans la *Revue critique* du 30 août dernier. Chez les Trévirs, suivant M. Gantrelle, la classe dominante se composait de Germains. Cette thèse ne me semble pas d'accord avec les données de la linguistique. César nous montre à la tête des Trévirs, en l'an 54 avant J.-C., deux personnages du nom d'*Indutio-marus* et de *Cingeto-rix (De Bello gallico*, v, 3, 4 ; vi, 2, 8). Or, ces noms sont gaulois et non germaniques. *Indutio-marus...., dux Allobrogum caeterorumque Gallorum*, est plusieurs fois mentionné par Cicéron, *pro Fonteio*, l'an 69 avant J.-C. Des deux termes du composé *Indutio-marus*, l'un, *marus*, est un adjectif gaulois, qui veut dire « grand, » qui se retrouve dans toutes les langues néo-celtiques et qui est trop connu pour exiger des explications ; l'autre, *indutio-*, apparaît comme nom propre au génitif dans une inscription de la cité *Augusta Raurica* publiée par Mommsen *(Inscriptiones confoederationis helveticae*, n° 294), et dans une inscription des Alpes Cottiennes *(Corpus inscriptionum latinarum*, t. V, n° 7339). Le surnom *Indutus* ou *Induttus*, d'où *Indutius* dérive, se trouve dans une inscription du *vicus* gaulois d'*Abudiacum* en Rhétie *(Corpus inscriptionum latinarum*, t. III, n° 5777), et dans une inscription de la rive gauche du Rhin près de Mayence (Brambach, *Corpus*

insc. Rhen., n° 931). *Indutillus*, nom d'homme inscrit sur une monnaie gauloise bien connue, est dérivé d'*Indutus*. J'ignore ce qu'*Indutus* peut signifier, mais il est certain que ce nom ne s'explique point par les langues germaniques, tandis que, suivant l'observation de Glück et de Zeuss, le composé *Indutio-marus* ressemble fort au nom du roi suprême d'Irlande *Iondat-már* que les *Annales des quatre maîtres* font régner de l'an 218 à l'an 210 avant J.-C. [1]. *Indutiomarus*, nom d'un chef trévir contemporain de Jules César, est donc un mot gaulois.

A plus forte raison *Cingeto-rix*. Le célèbre chef arverne *Ver-cingetorix*, contemporain de ce chef trévir, porte à peu près le même nom; la seule différence consiste dans la particule augmentative *ver* = *super* qui forme la première syllabe du nom du fameux généralissime gaulois, et qui ne se retrouve pas dans le nom moins célèbre du Trévir.

Il y a longtemps déjà que Glück a constaté l'identité du thème gaulois *cingeto* de *Cingeto-rix* et *Ver-cingeto-rix*, avec le thème irlandais *cinget*, parfaitement reconnaissable dans le génitif pluriel *cinged* du vieil irlandais *cing*, « guerrier », (*Grammatica celtica*, 2e édition, p. 799, cf. 255, 258, et Glück, *Keltische Namen*, p. 75-76). Ainsi les deux chefs trévirs *Indutiomarus* et *Cingetorix*, contemporains de César, portaient des noms gaulois. Soutenir que chez les Trévirs la classe dominante était germanique est donc une hypothèse gratuite en contradiction avec ce que nous montre en Gaule l'histoire des époques mérovingienne et carolingienne où les conquérants germains gardent leurs noms germaniques. Si l'*adfectatio germanicae originis* dont parle Tacite, *Germanie*, 28, peut s'expliquer géographiquement par le fait d'une émigration, elle ne peut être entendue au sens ethnographique sans contredire ce que nous savons des noms d'hommes trévirs, comme ce que nous savons des noms de lieu de la cité de Trèves.

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 septembre 1879.

M. Le Blant communique un extrait d'une lettre écrite par un bénédictin français de l'abbaye du Mont Cassin, don Anselme Caplet. « Au moment où je vous écris, dit ce bénédictin, on vient de découvrir dans l'enceinte de l'abbaye la base de l'ancien temple d'Apollon : cette base est certainement romaine ; une inscription en magnifiques caractères, exhumée en même temps, sert à fixer l'époque du monument. » M. Le Blant rappelle que S. Grégoire le Grand parle dans le IIe livre de ses *Dialogues*, d'un très ancien temple d'Apollon qui existait autrefois au *Castrum Casinum*.

---

1. *Annals of the four masters*, édit. O'Donovan, I, 84. Cf. *Grammatica celtica*, 2e édition, p. 25.

M. Thurot lit un travail sur *l'orthographe française au* XVI[e] *siècle*, considérée dans ses rapports avec la prononciation. Dès cette époque les mots n'étaient pas écrits comme ils étaient prononcés ; mais on ne se représente guère exactement l'écart qui séparait l'écriture et la prononciation. Le français ayant d'abord été écrit par des clercs dont le latin, c'est-à-dire la langue de l'Eglise, était la langue habituelle, l'écriture n'a pas toujours reproduit la prononciation d'une façon précise. Mais on prononçait le latin comme la langue vulgaire, ou, selon l'expression du moyen âge, comme la langue laïque. Néanmoins on se servit, en français et en latin, des mêmes lettres que par le passé. A ce propos, M. Thurot cite de nombreux exemples de l'influence de la prononciation vulgaire sur l'orthographe. L'étymologie exerça une action plus puissante encore; on prononçait *oé* et *an*, les scribes écrivaient comme auparavant *oi* et *en*; ils se rappelaient le latin *factus, scriptus* et écrivaient *faictes, escript*, dès le XVI[e] siècle même, *dictes* et *dit*, *souls* et *sous*; l'orthographe n'était pas constante.

Après avoir cité en grand nombre des exemples de cette inconséquence, M. Thurot rappelle d'autres changements qui s'opérèrent insensiblement au XVI[e] siècle ou dans les temps qui suivirent : la distinction de l'*u* et du *v*, de l'*i* et du *j*, l'introduction de l'accent aigu et de l'accent grave, etc. ; il parle aussi d'améliorations récentes, de la suppression de l'*s* muet consacré seulement en 1740 par l'Académie, et d'autres modifications qui ne furent approuvées qu'à la fin du XVIII[e] siècle.

M. Halévy fait une communication sur la *massore* assyrienne ; elle est assez semblable à la *massore* hébraïque ; cette ressemblance de procédés, chez des peuples différents et à des dates très éloignées, prouvent des tendances communes à deux nations de même race et, par conséquent, l'origine sémitique des massorètes de Ninive et de Babylone. M. Halévy montre aussi comment les scribes au VII[e] siècle ont créé les points-voyelles ; les Syriens d'Occident mettaient à volonté au haut ou au bas des consonnes des voyelles grecques ; les Syriens d'Orient remplacèreent ces voyelles par des points simples ou doubles, mais dont la valeur se modifiait, suivant la position qu'ils occupaient au-dessus ou au-dessous de la lettre ; les Arabes empruntèrent aux Syriens d'Orient les deux points supérieurs *(a)* et les deux points inférieurs *(i)*, mais en les réunissant en forme de barre inclinée, etc.

M. Ravaisson offre à l'Académie deux opuscules de notre collaborateur, M. Ch.-Emile Ruelle, sur l'archéologie musicale ; dans l'un, M. Ruelle étudie les travaux de M. Bourgault-Ducoudray sur la musique ancienne et moderne des Grecs, et dans l'autre, les caractères gravés sur un médaillon.

M. Delisle présente, de la part de M. Finot, une notice sur *l'affranchissement de la mainmorte* ; l'auteur y analyse 58 chartes inédites de la Franche-Comté et recherche les causes et les conditions des affranchissements de la mainmorte qui subsista si longtemps en Franche-Comté.

Séance du 12 septembre 1879.

M. L. Delisle fait quelques observations sur trois manuscrits de la bibliothèque de Leyde : 1° Le premier de ces manuscrits est un psautier qui appartint à saint Louis ; il date du XII[e] siècle et fut copié par Geoffroy Plantagenet, archevêque de York, de qui il passa entre les mains de Blanche de Castille ; on a cru que les annotations que porte ce manuscrit étaient de la main de saint Louis ; mais M. Delisle prouve qu'elles remontent seulement au XV[e] siècle ; 2° Le deuxième manuscrit (n° 40) a fait partie de la bibliothèque de l'abbaye du Bec ; c'est l'exemplaire original de la dernière rédaction de l'*Histoire* de Guillaume de Jumièges ; il renferme en outre plusieurs ouvrages, parmi lesquels un abrégé des gestes des rois de France ; 3° Le troisième manuscrit (n° 77), du commencement du XIV[e] siècle, est la source d'où dérive un recueil de Chroniques, conservé à la Bibliothèque nationale sous le n° 14663 ; grâce à ce manuscrit, on peut améliorer dans certains passages le texte de ce dernier recueil. — M. Delisle présente aussi à l'Académie, de la part de M. Ulysse Robert, le 1[er] fascicule d'un inventaire des manuscrits conservés dans les bibliothèques de France, qui rendra de grands services et remplacera avec avantage le recueil de Haenel.

M. Le Blant lit une note sur l'origine antique d'un récit inséré dans l'histoire de Cogia Hassan : ce récit (le diamant que trouve un pauvre artisan dans les entrailles d'un poisson) se trouve déjà dans un traité, *le Pré spirituel*, écrit au VI[e] siècle par un moine grec, Jean Moschus. Les deux versions du récit (musulmane et chrétienne) ont évidemment une source commune ; on y retrouve les mêmes incidents, les mêmes détails, les mêmes sentences morales, tout ce qui témoigne d'une commune origine. Dans la version chrétienne on voit un païen, sur le conseil de sa femme, qui est chrétienne, donner tout son argent aux pauvres d'une église ; quelque temps après il retourne dans l'église, où, lui assure sa femme, les intérêts de son capital lui seront payés, car donner aux pauvres, c'est donner à Dieu même. Il trouve sur le sol une des pièces d'argent qu'il avait distribuées aux pauvres ; avec cette pièce il achète, d'après le conseil de sa femme, du pain, du vin et un poisson ; dans ce poisson il découvre une perle qu'il vend à un prix considérable. — M. Le Blant offre égale-

ment à l'Académie, de la part de M. Henri Bacquès, un ouvrage intitulé *Souvenirs du Béarn, notes archéologiques, historiques et physiologiques*.

M. Gaston Paris lit un extrait d'une étude sur les serments de Strasbourg ; il établit que le manuscrit de Nithard, où sont conservés ces serments, est postérieur de cent cinquante ans à l'original et peut, en conséquence, contenir des fautes. Il se pourrait que Nithard ait lui-même rédigé les formules des serments. Quant à l'original, ce serait le français, et le texte allemand ne serait la traduction.

M. Alfred Maury présente à l'Académie, au nom de M. Durand de Gros, des *Etudes de philologie et de linguistique avignonnaises*. — M. Abel Bergaigne commence la lecture de *Quelques observations sur la rhétorique védique*.

Séance du 19 septembre 1879.

M. Gaston Paris lit un chapitre préliminaire à une étude grammaticale du texte des *serments de Strasbourg* de 842, le plus ancien monument connu de la langue française. Il commence par l'étude de la phonétique des serments, et tout d'abord par celle du vocalisme; en manière d'introduction à cette étude, il rappelle les principes du vocalisme latin et du vocalisme bas-latin ou roman. Le latin classique avait 5 voyelles, *a, e, i, o, u* (pron. *ou*), susceptibles chacune d'être brève ou longue, *entravée* ou *libre* (M. G. Paris introduit ces termes pour remplacer ceux de voyelle *en position* ou *non en position)*, accentuée ou atone. En bas-latin, ce système se modifie. La quantité influe sur le timbre; les voyelles *e, o* prennent un son ouvert ou fermé, selon qu'elles sont brèves ou longues ; l'*i* et l'*u* longs gardent leur son propre, tandis que l'*i* bref se confond avec l'*e* long et l'*u* bref avec l'o long. Quant à l'*a*, il devient fermé lorsqu'il est *libre*, ouvert lorsqu'il est *entravé*. L'accent se modifie aussi ; tandis qu'autrefois la différence principale entre une syllabe accentuée et une syllabe atone était une différence de tonalité musicale, c'est maintenant avant tout une différence d'intensité. Les syllabes atones placées immédiatement à côté d'une syllabe accentuée tombent. L'accent, comme la quantité, amène des modifications dans le timbre des voyelles : *è* et *ò* ouverts (c'est-à-dire *e* et o brefs du latin classique), se transforment, quand ils sont accentués et libres, en deux diphthongues, *ie* et *uò* (probablement, ajoute M. Paris, après avoir passé, ainsi que l'a supposé M. Louis Havet, par les formes *èè, éè*, et *òò, óò*). Le bas latin présente donc le système de voyelles suivant (en marquant les voyelles fermées par l'accent aigu et les voyelles ouvertes par l'accent grave) : á (*a* latin libre), *à* (*a* latin entravé), *iè* (*e* bref latin accentué libre), *è* (*e* bref latin entravé ou atone), *é* (*e* long et *i* bref latins), *i* (long latin), *uò* (o bref latin accentué libre), *ò* (o bref latin entravé ou atone), ó (*o* long et *u* bref latins), *u* (*u* long latin). — Tel est le vocalisme bas-latin commun, antérieur à l'époque où les langues romanes ont commencé à se différencier les unes des autres. Quand un dialecte particulier se forme sur le territoire de la Gaule septentrionale, ce dialecte se caractérise par de nouvelles modifications du vocalisme, qui lui sont cette fois-ci spéciales : l'á fermé devient *e* ou *ie*, en sorte qu'il ne reste dans la langue, pour un certain temps, d'autre *a* que l'*à* ouvert ; *é* fermé devient *ei* (plus tard *oi*, aujourd'hui prononcé *wa*); ó fermé devient *ou* (aujourd'hui prononcé *u*); *u* prend le son *ü*, inconnu au latin.

Tel était le vocalisme de la langue française au moment où l'on allait en écrire, dans les *serments*, le premier spécimen qui nous soit parvenu. Quant au bas-latin ou roman, cette langue qui a formé la transition entre le latin et les langues romanes, personne ne l'a sciemment écrit, car tous ceux qui écrivaient à cette époque prétendaient toujours écrire le latin classique : mais les fautes nombreuses d'orthographe qu'ils commettent trahissent l'altération profonde de la langue parlée. Ainsi on écrit constamment *i* pour *e* long et *e* pour *i* bref, parce que, comme il a été dit plus haut, *e* long et *i* bref se prononçaient également *é*; de même on confond o long et *u* bref. D'autres changements de la prononciation passent au contraire inaperçus, ce sont ceux qui ont créé des sons nouveaux, comme les diphthongues *ie* et *uo*; il ne pouvait venir à l'idée de personne d'écrire ces sons, puisqu'il n'y avait pas dans la langue de signe pour les représenter et qu'on était accoutumé à les voir figurer par les voyelles simples *e* et *o*.

M. Bréal fait une communication sur un passage de la loi de Bantia, dont il a déjà entretenu l'Académie il y a quelque temps. Il est question, en un endroit de cette loi, de l'hypothèse d'un procès entre deux particuliers pour un fonds de terre ou une somme d'argent, et de l'ajournement signifié par l'un des plaideurs à l'autre : SVAE PIS PRV. MEDDIXVD ALTREI CASTROVS AVTI EITVAS ZICOLOM DICVST; « si quis pro magistratu alteri campi aut pecuniae diem dixerit »; ensuite la loi parle des audiences tenues par les magistrats pour le jugement des procès de ce genre : PIS POCAPIT POST EXAC COMONO HAFIEST MEDDIS DAT CASTRID LOVF..... (deux ou trois lettres manquent) EN EITVAS : « qui quandoque posthac comitia habebit magistratus de campo... in pecunias ». La question est de savoir ce que veut dire le mot qui commence par les lettres LOVF. M. Mommsen a lu LOVFRVD, *libero* : « de campo libero », c'est-à-dire au sujet d'un champ qui

n'est pas aliénable, qui n'est pas, par exemple, du domaine public. M. Bréal pense qu'il faut ici un mot qui signifie simplement « ou », et propose de lire LOVFET, qui répondrait au latin *lubet* : il y a dans plusieurs langues des exemples analogues d'une forme verbale prenant le sens de la conjonction « ou »; ainsi en latin VEL, qui vient du verbe VELLE. On traduirait donc : « de campo aut in pecunias ». M. Bréal présente ensuite une hypothèse au sujet de l'origine de la loi de Bantia. Il suppose que cette loi a pu être donnée aux habitants de Bantia par un magistrat envoyé de Rome pour trancher des différends entre les habitants, suivant un usage assez fréquent sous la République. Cette hypothèse expliquerait : 1° pourquoi la loi, quoiqu'elle ne soit pas en langue latine, est pourtant écrite en caractères latins; 2° pourquoi les titres des magistrats qui y sont mentionnés sont tous des noms calqués sur ceux des magistratures romaines; 3° pourquoi le texte est plein de fautes de langue (il a été rédigé par des Romains et peut-être gravé à Rome); 4° enfin et surtout, pourquoi il est question dans la même loi de toute sorte de points différents, sans cependant qu'elle forme un corps complet de législation : ces points divers étaient ceux sur lesquels les habitants étaient en désaccord, et sur lesquels le commissaire romain aura dû rendre une décision.

M. Bergaigne continue sa communication sur les figures de rhétorique du Rigveda et sur les difficultés que crée pour les traducteurs l'emploi incohérent de ces figures multiples et disparates.

Julien HAVET.

Livres nouveaux : Ausgrabungen (die) zu Olympia, Ubersicht der Arbeiten und Funde vom Winter und Frühjahr 1877-1878, hrsg. v. E. CURTIUS, E. ADLER u. G. TREU. Berlin, Wasmuth. (112 fr. 50.) — BERGER, L'école française de peinture depuis ses origines jusqu'à la fin du règne de Louis XIV. Hachette. (3 fr. 50.) — BERGL, Geschichte der ungarischen Juden. Leipzig, Friedrich. (5 fr.) — BLOCQUEVILLE, Mme de, Le maréchal Davout, prince d'Eckmühl. II. Années de commandement. Didier. (7 fr. 50.) — BREITINGER, Les unités d'Aristote avant le Cid de Corneille. Genève, Georg. — BRUELL, Herodot's babylonische Nachrichten. I. Zur Geographie und Topographie von Babylon. Leipzig, Schulze. (1 fr. 90.) — CIONCA, praktische Grammatik der rumænischen Sprache (nach Ahn's Methode). Bukarest, Dagenmann. — CHODZKO, Les chants historiques de l'Ukraine, traduits sur les textes originaux. Leroux. — CONRADT, Die Abtheilung lyrischer Verse im griechischen Drama und seine Gliederung nach der Verszahl. I Heft. Berlin, Weidmann. (6 fr. 25.) — COTMAN et LUISY, Antiquités monumentales de la Normandie. 1re livraison. A. Lévy. (5 fr.) — CRUEL, Geschichte der deutschen Predigt im Mittelalter. Detmold, Meyer. (18 fr. 75.) — DU BLED, Histoire de la monarchie de Juillet, tome II. Dentu. (7 fr. 50.) — DZIATZKO, Beitræge zur Kritik des nach Ælius Donatus benannten Terenzcommentars. Leipzig, Teubner. (1 fr. 50.) — EBRARD, De ablativi locativi instrumentalis apud priscos latinos scriptores usu. Leipzig, Teubner. (2 fr. 50.) — EGELHAAF, Vergleichung der Berichte des Polybios und Livius ueber den italischen Krieg der Jahre 218-217. Leipzig, Teubner. (2 fr.) — EICHHOLTZ, Quellenstudien zu Uhland's Balladen. Berlin, Weidmann. (3 fr.) — FISCHER, Zur Kritik der Nibelungen. Wien, Gerold. (2 fr. 50.) — FORCHHAMMER, Das Erechteion. Kiel, Universitætsbuchhandlung. (2 fr. 75.) — GAFFAREL, Les colonies françaises. Baillière. (5 fr.) — GOELER u. RAVENSBURG, Die Venus von Milo. Heidelberg, Winter. (10 fr.) — HEERDEGEN, Die Idee der Philologie. Erlangen, Deichert. (2 fr. 25.) — HETTNER, Italienische Studien, zur Geschichte der Renaissance. Braunschweig, Vieweg. (11 fr. 25.) — JIRECEK, Die Handelsstrassen und Bergwerke von Serbien und Bosnien wæhrend des Mittelalters. Prag, Tempsky. (3 fr. 75.) — JUNDT, Les amis de Dieu au XIVe siècle. Fischbacher. (12 fr.) — KANTER, De Ariadne, quæ et Bacchi et Thesei fertur conjux, quaestionum pars I. Breslau, Koebner. (1 fr. 25.) — KIENITZ, De quî localis modalis apud priscos scriptores latinos usu. Leipzig, Teubner. (1 fr. 50.) — KLEIN, De adjectivi assimulati apud Ciceronem usu. Breslau, Koebner. (1 fr. 25.) — KRAUSE, Helius Eobanus Hessus, sein Leben und seine Werke. Gotha, Perthes. (6 fr. 25.) — KÜTTNER, De Propertii elocutione quaestiones. Berlin, Trowitzsch. — KVICALA, Studien zu Euripides. Wien, Gerold. (3 fr. 25.) — LANDAU, Die italienische Literatur am œsterreichischen Hofe. Wien, Gerold. (3 fr.) — LANGHANS, Ueber den Ursprung der Nordfriesen. Wien, Gerold. (2 fr.) — LEVY, J. Neuhebræisches u. chaldæisches Wœrterbuch über die Talmudim und Midraschim. II Lief. Leipzig, Brockhaus. (7 fr. 50.) — LÜBKE, Carl Schnaase. Stuttgart, Ebner u. Seubert. (2 fr. 25.) — MAHLOW, Die langen Vocale AEO in den europæischen Sprachen. I Th. Berlin, Hermann. (3 fr. 75.) — MARTIUS, Quaestiones Plautinae. Berlin, Mayer u. Mueller (1 fr. 25).

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 4 Octobre — 1879

189. — ΓΑΛΛΙΚΩΝ ΣΥΓΓΡΑΦΕΙΣ ΕΛΛΗΝΙΚΟΙ. Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules. Texte et traduction nouvelle publiés pour la Société de l'histoire de France, par Edm. Cougny. Tome I. Paris, Renouard, 1878. 1 vol. in-8° de v et 421 pp. — Prix : 9 fr.

La *Société de l'histoire de France* vient de publier un premier volume d'*Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules;* il était en effet à souhaiter qu'on fît une nouvelle édition de ces *Extraits* que Dom Bouquet avait donnés dans le premier volume de son *Recueil des historiens des Gaules et de la France* (1738) [1], d'après des éditions anciennes déjà au moment où il s'en servait [2].

Ce volume, publié par M. Cougny, est consacré exclusivement aux géographes grecs; il contient les mêmes extraits, (quelques-uns avec de très légères additions), que ceux qu'avait donnés Dom Bouquet, mais dans un ordre différent qui ne nous a pas paru tout à fait justifié, et qui plusieurs fois ne concorde pas avec la table chronologique des auteurs donnée à la fin du volume (p. 415) [3]. Ainsi Denys le Périégète se trouve rapporté avant Scymnus, Arrien de Nicomédie avant Ptolémée, etc. Nous aurions aussi voulu voir sur quoi M. C. s'appuyait pour placer en tête de ses extraits, et au premier siècle avant J.-C., Denys le Périégète, qui, nous le croyons avec Bernhardy, a dû écrire à la fin du IIIe siècle après J.-C., et pour attribuer au IIIe siècle après J.-C. Agathémère qui appartient au Ve.

Quant aux additions qui figurent dans cette nouvelle édition, toutes ajoutent fort peu au texte donné par Dom Bouquet; il en faut peut-être excepter un court extrait de *Lexique géographique* [4] (p. 412-413). Les

1. Et non 1728. *Préface*, p. I.
2. Pour *Ptolémée*, par exemple, l'édition de *Leyde*, 1618.
3. Pourquoi ne pas indiquer les sources à l'aide desquelles a été dressé ce tableau
4. *Lexici Geographici Fragmenta, a Fr. Lenormant edita.* (Philologus, t. XXV, 1867, p. 147 et suiv.)

autres extraits, ceux des commentateurs de Denys le Périégète : Eustathe, Nicéphore le Blemmide et les Anonymes (p. 4-21), ne contiennent que des légendes sans importance; les extraits de Marcien d'Héraclée (p. 326-335) et de deux Anonymes (p. 338-341 et 344-353) sont relatifs à l'Asie; enfin la Chrestomathie de Strabon, compilation d'un Grec inconnu du VIIIe siècle, ne fait que reproduire dans les passages que nous en avons les extraits donnés plus haut de ce géographe [1].

Nous eussions souhaité aussi de voir M. C. établir son texte d'après des éditions meilleures et suivant une méthode plus critique que celle qu'il a employée. Pour Ptolémée, par exemple, M. C. nous dit s'être servi des éditions de Leyde, 1618 (celle qu'a suivie Dom Bouquet), et de Leipzig, 1843 [2]; nous craignons que le texte de Dom Bouquet n'ait été pour M. C. un modèle suivi d'une façon un peu trop exclusive. Ce qui nous porterait à le croire, c'est que, dans cette nouvelle édition, les variantes données par Dom Bouquet sont scrupuleusement reproduites et que M. C. n'en donne guère de nouvelles, différentes ou semblables, que là où Dom Bouquet en a déjà donné. Cependant c'est avec plaisir que nous avons vu M. C. donner des variantes du ms. de Vatopédi, qui, croyons-nous, ne figurent encore dans aucune édition de Ptolémée; mais ici encore nous avons eu à regretter que la collation n'ait pas été faite avec plus de soin, ce qui a amené l'omission de plusieurs leçons qui présentaient quelque intérêt, par exemple :

P. 248, l. 9 : Ἀκουϊτανῆς. — P. 250, l. 26 : Σάντωνες πόλις. — P. 252, l. 3 : Οὐρδίγαλα. — P. 254, l. 3 : Ἄσκιοι; — l. 8 : Ἀσκίους; — l. 15 : *manque*. — P. 256, l. 1 : Οὐίδανα. — P. 258, l. 22 : πρὸς ἀνατολὰς *manque*. — p. 260, l. 15 : Ἀρνοῦται. — P. 262, l. 14 : Ἐπίσημος *manque*; — l. 15 : *manque*, etc.

D'autres variantes, mauvaises il est vrai, ont été également omises : il eût été bon de les donner, ne fût-ce que pour permettre de rétablir au besoin la véritable forme de certains noms qui, de même que ceux-ci, ont pu être altérés par le copiste. P. 248, l. 12, etc. Βελτικὴν pour Βελγ. — P. 256, l. 11 : Νοιόματος pour Νοιόμαγος. — P. 252, l. 21, etc. : Στά-

1. Nous croyions que M. C., suivant le plan de Dom Bouquet, nous aurait donné à la fin de ce volume les inscriptions grecques relatives à la Gaule; c'eût été là une excellente addition au *Recueil des H. de Fr.*

2. L'édition de Wilberg (*Essendiæ*, 1838-45) offrait des variantes et un texte bien meilleurs que ceux de l'édition de 1618, et fournissait plusieurs corrections qui n'étaient pas à négliger; ainsi, p. 248, l. 16 : ὃ ἐπέχει μοίρας ιε « με ϛ''γ. ne se trouve pas dans la plupart des mss., mais est donné par les seules éditions. — P. 250, l. 2, ιϛ. ϛ'' μζ δ. est donné par les éditions, tous les mss., y compris Vatopédi, donnent ιϛ, μϛ δ. — P. 250, l. 24, Wilberg donne Ῥατίατον comme variante d'Αὐγουστόριτον. — P. 248, l. 16, les mss. donnent Οἰασσὼ que M. C. présente à cette même page (l. 3 et 4), pourquoi écrire ici Οἰασὼ? — Signalons en même temps une erreur, sans doute typographique, au début des extraits de Ptolémée : les chiffres ϛ' (pour ζ') à ια' sont traduits par 6 à 10.

βαλοι pour Γάβ. — P. 256, l. 18 : Ταρβωνησίας pour Ναρβ ; — l. 23 : καλεῖται δὲ ἡ π. pour Καλέται ὤνπ. — P. 262, l. 14 : Ἄυγδουνον pour Λούγδουνον. Nous noterons enfin dans la lecture du ms. de Vatopédi les quelques erreurs suivantes : p. 250, note 4 : μέρει et non μέχρι ; — l. 13 et 15 : ἐπέχει et non ἔχει. Cf. note 5. — P. 252, note 12 : Ἰτιόβριγες et non ἐτιόβ. — P. 254, note 6 : Λογδουνησίας θέσ(ις.). — P. 256, note 2 : ἀκρωτήριον.

Il nous reste à examiner la traduction française qui accompagne le texte grec ; cette traduction est faite avec soin, mais, pour les noms propres, M. C. a eu l'idée malheureuse de vouloir en donner une transcription et non une traduction, ce qui nous fait rencontrer certaines formes tout à fait en désaccord avec les habitudes de la terminologie française, par exemple : Atrebaties, Parisies, Petrocories, Elvetties, etc., tous noms de peuples qui devraient avoir une terminaison masculine et non féminine comme ici; par contre, nous trouvons ἡ Ναρβών traduit par Narbon. Outre ce qu'un tel procédé a de singulier, c'est, croyons-nous, supposer une bien grande ignorance du grec à des historiens et à des lecteurs que de les croire incapables de faire eux-mêmes cette transcription. Nous ferons enfin remarquer que M. C. n'applique pas toujours lui-même les règles qu'il s'est proposé de suivre, et qu'il lui arrive par exemple, dans la même page (p. 309), de traduire Λουγδουνησίας par *Lugdunèsie* et Ναρβωνησίας par *Narbonaise* (traduit il est vrai *Narbonèsie*, p. 273); ailleurs Ἄλπιος est traduit par *Alpe* (p. 3) et par *Alpis* (p. 15 et 21); de même Ἀτούριος par *Aturis* (p. 248), et Δρουέντιος par *Druentius* (p. 274), etc.

Au lieu de rejeter au bas des pages les équivalents actuels de ces noms propres qui devaient trouver place dans le corps de la traduction, il eût été préférable de donner des notes plus développées et de discuter un peu certaines identifications fort contestables. Sans parler du port des Santons (p. 251) que M. C. place à tort à La Rochelle, tandis qu'il devait être situé plus au sud vers *Brouage* [1], nous ne pouvons laisser passer l'étrange identification du Γόβαιον ἄκρον (la pointe du *Raz*) avec le prétendu cap de *Gob-Estan* (p. 256) qui n'existe pas et qui a sans doute été confondu avec la petite rade de *Cabestan* [2]. Enfin *Vorgium (Carhaix)* nous paraît avoir été pris par M. C. pour une variante, donnée par la table de Peutinger, de *Vorganium* (p. 259), maintenant Coz Castell Ac'h, à la pointe S. Cava [3]; or, depuis la découverte de la borne milliaire de Kerscao [4], la position de ces deux villes a été nettement déterminée.

La plupart des remarques que nous venons de faire sur le livre de M. Cougny sont des critiques de détail, mais on ne saurait attacher une trop grande importance aux détails, quand il s'agit d'érudition. Aussi,

---

1. Desjardins. *Géographie de la Gaule*, t. I, p. 266.
2. *Ibid.*, p. 310, et note 4.
3. *Ibid.*, p. 313, note 4, et 317, note 2.
4. *Bulletin de la soc. archéol. du Finistère*. Juillet 1874.

tout en trouvant excellente l'idée de rééditer ces extraits des auteurs grecs, exprimerons-nous le regret que la présente édition soit loin de répondre à ce qu'on en pouvait et devait espérer.

H Omont.

---

190. — **Mémoires de Jacques Gaches sur les guerres de religion à Castres et dans le Languedoc 1555-1610** publiés pour la première fois, d'après les meilleurs manuscrits, avec notes et variantes, par Charles Pradel. Paris, Fischbacher, 1879, grand in-8° de xiv-538 p. — Prix : 12 fr.

Le manuscrit original des *Mémoires du sieur Jacques Gaches où sont rapportées toutes les choses les plus mémorables qui se sont passées et faictes en Languedoc et particulièrement à Castres et ez environs depuis 1555*, paraît perdu. On le chercherait vainement, en tout cas, dans la bibliothèque de la ville de Castres où il se trouvait encore en 1821, « si l'on peut en croire Gustave Hœnel, » selon la prudente formule employée par M. Charles Pradel *(préface,* p. i). Les copies des *Mémoires* de Gaches sont nombreuses, mais peu fidèles pour la plupart. La meilleure de toutes, celle qui a servi de base à la présente édition, et qui avait été gardée pendant près de deux cents ans dans les archives de la famille de Bouffard, appartient, depuis quelque temps, à la bibliothèque de la Société de l'histoire du protestantisme français. D'autres copies, la première très bonne, les autres assez bonnes, sont conservées à la Bibliothèque nationale ; à Toulouse (bibliothèque de la ville), à Castres (archives municipales), à Montauban (archives départementales) [1]. M. P. a collationné tous ces manuscrits, et il en a tiré, à force de patience et de soin, le texte le plus exact qu'il était possible d'obtenir.

Ce n'est pas là le seul mérite du vaillant éditeur. Après avoir constitué le texte, il s'agissait de l'éclairer. Cette tâche n'était pas moins difficile que l'autre. Partout où il le fallait, M. P. a eu le mérite d'ajouter aux dires de l'auteur des notes critiques prises aux sources les plus pures. Quelques-unes de ces notes sont empruntées à des recueils imprimés, surtout au *Journal* d'un autre annaliste de Castres, Jean Faurin et à l'*Histoire générale de Languedoc,* mais le plus grand nombre provient de documents, ou peu connus, ou complètement inédits; elles sont dignes au plus haut degré de l'attention de tous ceux qui voudront étudier sérieusement l'histoire du pays castrais et de la région environnante depuis le milieu du xvie siècle jusqu'à « l'assassinat exécrable commis sur la personne de Henry le Grand, quatriesme du nom ; ce qui combla de désolation tout le monde, pour la perte d'un sy grand prince et les maux qu'on en appréhendoit pour l'Estat [2]. »

---

1. M. P. ne nous dit rien de la copie qui était, au siècle dernier, dans la bibliothèque du château d'Aubais, et qui fut utilisée par Dom Vaissete.

2. *Mémoires de Jacques Gaches*, p. 477.

Gaches lui-même ne nous apprend presque rien sur sa vie. M. P., après avoir beaucoup cherché, a pu réunir les incomplets, mais sûrs renseignements que voici : Jacques Gaches naquit à Castres vers 1555 et y mourut de 1644 à 1649 [1]. Son père, Pierre Gaches, était un marchand qui contribua beaucoup à l'introduction de la Réforme dans sa ville natale, y exerça avec fermeté et dévouement, en de graves circonstances, surtout en 1574, des fonctions municipales, et à l'initiative duquel l'on dut la fondation du collège de Castres où, dès 1577, comme le constate M. P. (p. 491), l'instruction était *gratuite et obligatoire*. Jacques, héritier des qualités de son père, fut consul de Castres en 1596 et en 1604 [2]. Ses mémoires étaient déjà rédigés en 1625, puisque, cette année-là, le duc de Rohan, étant à Castres, fut prié par Agrippa d'Aubigné, alors à Genève, de lui faire prêter le manuscrit dont il voulait se servir pour améliorer une nouvelle édition de l'*Histoire universelle*. Gaches, « fort jaloux de son œuvre », refusa la communication de son manuscrit, mais il consentit à le laisser imprimer par le duc de Rohan. L'opération allait être commencée, quand l'imprimeur de Castres, Bretin, fut tué dans une querelle, et bientôt après la guerre civile survenant, tout fut abandonné [3].

M. P. vante (p. XII-XIII) la simplicité de ton et l'imperturbable équité du narrateur. « On retrouve partout dans son récit, » dit-il (p. XIII), « une absence de sentiments haineux qui prouve la hauteur du point de vue auquel il se place. » L'impartialité de Gaches a été contestée — que ne conteste-t-on pas? — par Germain de La Faille [4], mais les auteurs de l'*Histoire générale de Languedoc* l'ont vengé de cette injure imméritée [5]; et M. P. a bien raison de dire (p. V) que cet hommage suffit à la louange du chroniqueur [6]. Gaches n'est pas seulement

1. M. P., en une note dédaigneuse (p. IX), repousse les dates données par Nayral dans ses *Biographies castraises* (14 janvier 1553-14 novembre 1612), dates qui, avec le changement de 1553 en 1558, dû probablement à quelque faute d'impression, ont été adoptées dans nos plus récents recueils biographiques, notamment dans la *Nouvelle Biographie générale*. Du moins, la *Bibliothèque historique de la France* (article 37793) retardait la mort de Gaches de dix années, la plaçant après 1622.

2. Les mêmes recueils biographiques qui le font mourir plus de trente ans avant l'heure réelle de sa mort, lui donnent à tort le titre d'avocat. Jacques Gaches ne fut jamais que bourgeois de Castres. On remarque, en tête du volume, son portrait gravé d'après une miniature du temps conservée dans la famille.

3. M. P. signale (p. XI) deux autres essais de publication qui n'eurent pas de meilleur résultat, un de 1654, l'autre de 1860. L'éditeur de 1654 aurait été le ministre Raymond Gaches. Celui de 1860 était M. Nouguiès qui, avec le concours de M. Maffre, avait entrepris d'imprimer les *Mémoires* dans l'*Industriel*, journal de Mazamet (Tarn).

4. *Annales de la ville de Toulouse*, 1701, in f°, t. II, *préface*. M. P. range sans doute La Faille parmi ces écrivains dont il dit (p. V), à propos de Gaches : « Quelques uns même l'ont copié d'une manière servile, tout en blâmant sa prétendue partialité. »

5. *Avertissement* du tome V, p. 1.

6. M. P. aurait pu rappeler aussi ce jugement des rédacteurs de la *Bibliothèque his-*

juste et consciencieux ; il a de plus, selon la remarque de M. P. (p. XIII), « une excellente méthode d'écrire l'histoire : il a recours aux documents. »

On voit combien était souhaitable l'intégrale publication du manuscrit du bourgeois de Castres. Ce qui doit augmenter encore notre satisfaction, c'est que nous pouvons dire que l'édition des *Mémoires* de Gaches est définitive. Tout y est excellent, en effet, depuis la *Préface* jusqu'à la *Table alphabétique* (p. 517-538). Cette Table, abondante non moins qu'exacte, est précédée d'une trentaine de *documents inédits* d'un grand intérêt (p. 479-516), extraits des dépôts publics de Castres et de Toulouse, des archives de M. le comte de Bouffard et de la famille de Lacger, enfin de la collection Godefroy à la bibliothèque de l'Institut. Mais, comme je l'ai déjà déclaré, les notes de l'éditeur réclament une attention toute particulière. Ces notes sont fort nombreuses ; personne ne se plaindra de leur grande quantité, car aucune d'elles n'est inutile. Tantôt historiques, tantôt géographiques, tantôt généalogiques, tantôt bibliographiques, elles sont presque toujours rédigées de façon à ne rien laisser désirer [1]. M. P. ne se contente pas de rendre le texte de Gaches aussi facile à lire qu'un texte avec lequel on serait déjà familiarisé ; il rectifie diverses erreurs et signale diverses lacunes dans les meilleurs travaux du siècle dernier et de notre siècle. C'est ainsi que nous apprenons (p. 93, note 4) que *Durenque* n'est pas le nom d'un pont, comme l'a cru Dom Vaissète, mais le nom d'une rivière qui se jette dans l'Agout à Castres,

---

torique de la France (article déjà cité) : « Il est fort exact, et il rapporte un grand nombre de particularités, qu'il serait difficile de trouver ailleurs. »

1. Sur plus de deux mille notes, on en compterait à peine quelques-unes qui ne seraient pas irréprochables. M. P. a oublié de dire (p. 25, note 1), lui d'ordinaire si précis, où se trouve le manuscrit en vers patois qu'il cite sous ce titre : *Historio dels troubles et seditieus arribats a Gaillac en Albigès, entré lous cathoulics et lous Iganautz, l'an 1562, facho par Mathiou Blouyn, canoungé de St-Miquel.* — Même observation au sujet de la note 3 de la p. 38 : « Jean de Bouffard, sieur de Madiane, a joué un rôle pendant les guerres du duc de Rohan. On a de lui des mémoires estimés encore inédits. » Il aurait fallu indiquer en quelles mains sont ces mémoires que M. P. devrait bien publier. — La note 1 de la p. 112 est incomplète : « La célèbre *Histoire universelle* de Jacques-Auguste de Thou parut pour la première fois en latin en 1604. » Ce ne furent que les XVIII premiers livres qui parurent en 1604, c'est-à-dire seulement la septième partie à peu près de l'ouvrage. Les CX livres suivants virent le jour de 1607 à 1620. — M. P. (p. 90) appelle Gabriel de Lorges « comte de Mongoumery, d'après sa signature. » Je crains qu'il n'ait pas bien lu ce dernier nom et qu'il n'ait pris l'*n* pour l'*u*. M. de Ruble (*Commentaires de Blaise de Monluc*, t. I, p. 137) a donné, d'après plusieurs signatures, la forme *Mongonmery*, et j'ai moi-même eu l'occasion de voir souvent le nom écrit de cette même façon dans divers documents du XVIe siècle. — Au sujet du voyage en Languedoc du roi de Navarre (mars 1585), M. P. dit (p. 297) : « Faurin assure que Henri coucha à Puylaurens. » Ce n'est pas seulement le témoignage de Faurin qu'il y avait à invoquer, mais encore et surtout le témoignage des comptes manuscrits (petite écurie) cités par M. Berger de Xivrey dans les *Séjours et itinéraire du roi de Navarre (Recueil des lettres missives de Henri IV*, t. II, p. 583).

et (p. 94, note 1) que la localité nommée *Tourène* ou *Thorène* (sur la rive gauche du Thoré) a été omise sur la dernière carte du Dépôt de la Guerre. Quelques notes fournissent des renseignements entièrement nouveaux sur tels et tels personnages, comme, par exemple (p. 473), la note sur Guillaume de Nautonnier, sieur de Castelfranc, l'auteur de la *Mécométrie de l'Eymant* mentionnée dans le *Manuel du libraire* (t. IV, col. 24) : « On n'avait pas, jusqu'ici, la date exacte de la mort de Nautonnier. La voici, d'après un *Registre de l'église de Roquecourbe :* « Le mercredy, 16 décembre, avant le jour (1620) [1], décéda dans sa maison, à Castelfranc, ce grand personnage, noble Guillaume de Nautonnier, sgr. dudict Castelfranc, ministre du St-Evangile et géographe ordinaire du roy, homme consommé en toutes bonnes sciences, excellent en vertus, merveilleux en secrets, mais surtout rare en piété et douce conversation. (Greffe du palais de justice de Castres.) » Plusieurs notes renferment (p. 66, 75, 91, 107, 108, etc.) de curieuses indications extraites des papiers inédits (Archives de la Haute-Garonne) du jurisconsulte Jean de Coras, massacré à Toulouse le 4 octobre 1572, papiers qui permettraient de compléter toutes les notices que l'on possède sur cette noble victime des « garnemens, » flétris (p. 119) par l'honnête Gaches, dans un récit d'une simplicité émouvante [2]. Le commentaire de M. P. sera particulièrement précieux pour la nouvelle édition de la *France protestante,* où notamment il faudra biffer le nom de Pierre de Baudean, seigneur de Parabère, qui était (p. 260) un capitaine catholique.

Pour résumer tout le bien que je pense de l'édition des *Mémoires de Jacques Gaches,* je m'approprierai les derniers mots de la *Préface* de M. Charles Pradel et redirai avec lui qu'il a mis « en lumière, d'une manière digne d'elle, cette œuvre importante laissée trop longtemps sous le boisseau. »

T. de L.

---

191. — **Zeiten, Vœlker und Menschen,** von Karl Hillebrand. Vierter Band : Profile. Berlin, Verlag von Robert Oppenheim. xii-376 p. — Prix : 6 mark (7 fr. 50).

Ce nouvel ouvrage de M. Hillebrand (Cp. *Chronique*, n° 27, p. 17) se compose de quatorze études réparties en quatre groupes, non d'après la date de leur publication ou de leur composition, mais

1. Je corrige la faute d'impression *1720* qui n'a pas été relevée à l'*Errata*.

2. Voir encore, sur Jean de Coras et sur sa famille, deux notes des pages 117 et 118 tirées des archives de la famille de Lacger. Marie de Coras, fille du jusrisconsulte et de Catherine de Boyssoné, avait épousé (11 juin 1561) Antoine de Lacger, juge d'appeaux, à Castres. Puisque M. P. a tant de documents sur Coras à sa disposition, il est naturellement désigné pour nous donner une complète étude biographique sur son coreligionnaire et presque concitoyen.

d'après l'analogie des sujets qu'elles traitent. Le premier groupe, et le plus considérable, comprend les cinq études consacrées à X. Doudan, à Balzac, à la comtesse d'Agoult, à M. Buloz et à M. Thiers. Dans le second ne se trouvent que deux articles, l'un sur M. Renan, considéré comme philosophe, l'autre sur M. Taine, envisagé comme historien. Le troisième groupe nous transporte en Italie : les Médicis, princes souverains, un prince réformateur — il s'agit de Léopold Ier, — Gino Capponi. Quant au quatrième et dernier groupe, les trois grands écrivains de la Renaissance, Machiavel, Rabelais et le Tasse, puis Milton, sont l'objet des articles qu'il contient. Cette énumération montre assez quelle variété d'intérêt offre ce volume ; ajoutons qu'il est écrit avec un rare talent par un homme qui a été tour à tour, et pendant de longues années, hôte des deux peuples dont il étudie ici l'histoire et la littérature.

L'étude sur Doudan a été composée à l'occasion de la publication des *Mélanges et lettres* de cet écrivain ingénieux, qu'une révélation posthume fit arriver à une célébrité aussi soudaine que justifiée. M. H. a très bien caractérisé ce qui fait le mérite de cette correspondance et son jugement dénote un fin connaisseur des délicatesses de notre langue. L'article consacré à M. Buloz ne témoigne pas d'une moindre connaissance des choses et des hommes de notre pays ; c'est un ancien collaborateur de la *Revue des Deux-Mondes* qui parle ici, et le portrait qu'il trace du célèbre directeur de ce recueil ressemble trop à l'original pour n'avoir pas été pris sur le vif. La publication de la correspondance de Balzac a permis à M. H. de raconter cette vie singulière où la réalité et la poésie se mêlent si intimement sans pouvoir se concilier, vie d'un écrivain philosophe d'où la philosophie est bannie et dont les illusions incorrigibles et les aspirations contradictoires sont peut-être un roman plus attachant et plus dramatique que tous ceux de la *Comédie humaine*. On ne trouve pas, dans l'étude sur la comtesse d'Agoult, la sympathie que M. H. paraît avoir eue pour Balzac ; est-ce parce que, évidemment hostile à George Sand, il ne pouvait que se montrer sévère pour un écrivain qu'il regarde, non sans raison, comme son sosie ou son émule ? Je ne serais pas éloigné de le penser ; mais, si je souscris entièrement au jugement que M. H. a porté sur le *Gœthe et Dante* et sur la *Défection des Pays-Bas*, « ces livres excellents, mais si parfaitement inutiles [1], » il me semble que sa rigueur a été excessive pour la personne même de leur auteur. Quoi qu'il en soit, M. H. a raison, je crois, de voir dans les *Souvenirs* de la comtesse d'Agoult « le plus durable de ses ouvrages, » et, comme il le fait remarquer, les renseignements qu'elle nous donne sur le monde de la Restauration offrent le plus vif intérêt ; on regrette qu'elle n'ait pas poussé plus loin ses révélations et ne nous ait pas parlé davantage d'elle et des autres.

---

1. Il faut dire toutefois que M. H. est plus indulgent pour l'*Histoire de la Révolution de février* et qu'il en reconnaît le mérite relatif.

L'article le plus long de cette première série est celui que M. H. a consacré à M. Thiers, et je ne serais pas surpris que ce fût celui de tout son livre dont il fait le plus de cas; cet article n'en est pas moins celui qui prête le plus à la critique. Mais cette critique ne peut s'exercer sans toucher à la politique la plus actuelle, qui est bannie de cette revue.

Ce n'est pas évidemment par un effet du hasard que M. H. a rapproché M. Renan et M. Taine; malgré tout ce qui les distingue, ces deux écrivains n'en sont pas moins aujourd'hui les représentants peut-être les plus brillants de l'esprit français, les deux artisans de style les plus parfaits parmi les prosateurs contemporains; on comprend, dès lors, sans peine que l'auteur des *Profils* ait tenu à les étudier en même temps. Toutefois, ce n'est pas un portrait définitif ni complet qu'il nous donne des deux penseurs, et ici se révèle un vice fatalement inhérent au genre d'ouvrages dont je rends compte; quand M. H., dans sa préface, réclame le droit pour tout collaborateur d'un journal ou d'une revue de publier ses articles à part, il a sans doute raison; mais il faut convenir aussi que, faits au jour le jour, ces articles ont trop souvent le grave défaut de ne présenter qu'un côté des hommes ou des choses. C'est ici le cas pour M. Renan et pour M. Taine : M. H. ne les juge que d'après leurs derniers ouvrages, qui sont loin de représenter l'ensemble de leur activité littéraire.

M. H. marque d'abord, par quelques traits, la trace profonde que M. Renan a laissée dans l'histoire morale de notre pays pendant les vingt dernières années; il caractérise la manière de ce penseur éminent, qu'il regarde avec raison comme le plus original du second empire, comme l'initiateur et le maître de la génération arrivée à la vie littéraire depuis 1860, comme un des fondateurs de la critique historique en France. Il était difficile de juger plus sainement la nature mobile de M. Renan, ce style clair et transparent, cette langue poétique et musicale, à laquelle on ne peut reprocher que le manque de force et d'énergie; il l'était encore plus, je crois, de mieux esquisser les traits de la philosophie un peu nuageuse des *Dialogues philosophiques* [1], de cet idéalisme panthéistique, où l'on retrouve à la fois quelque chose de Malebranche, de Kant et de Schopenhauer, mais d'un Schopenhauer optimiste. M. H., on le sent de reste, s'est plu à s'attarder dans le « parterre charmant de la variété des pensées » de l'ingénieux écrivain; mais, s'il en a compris toute l'originalité, il a bien vu aussi tout ce qu'elles ont parfois d'étrange et de creux, et il les traite alors comme on traite des rêves, surtout des rêves inoffensifs et généreux, avec un sourire de bienveillance et de doute. « Je ne puis, dit-il en parlant de cette aristocratie de lettrés à laquelle M. Renan voudrait réserver le gouvernement de la société, je ne puis me défendre de voir ici le bout de l'oreille du prêtre qui possède toute science » ; rien de plus vrai ; mais

1. C'est leur publication qui a suggéré à M. H. le sujet de son étude.

c'est le plus tolérant des prêtres et un poète qui parle; voilà pourquoi nous l'écoutons, et M. H. tout le premier, avec tant de plaisir.

Les *Dialogues philosophiques* avaient fourni à M. H. l'occasion d'étudier M. Renan comme philosophe, la publication de l'*Ancien régime* lui a suggéré l'idée d'étudier M. Taine comme historien. Ce n'est pas que le célèbre écrivain se montre ici comme tel pour la première fois ; l'*Histoire de la littérature anglaise* avait déjà mis en lumière, on le sait, ce côté de son talent ; mais il faut le reconnaître aussi, c'est bien plus comme critique que comme historien qu'il se révélait dans cet ouvrage, et ce qui le caractérisait surtout, c'était l'application à l'étude de la littérature d'un grand peuple, du système dont il s'est fait l'apôtre, c'était la démonstration, poussée jusqu'au paradoxe, de l'influence de la race et du milieu sur les produits de l'intelligence. Que M. Taine se montre en cela disciple de Herder, je l'accorde jusqu'à un certain point, mais je ne puis admettre qu'il ait dû aux idées du penseur allemand autant que l'affirme M. Hillebrand [1]. Cette théorie, je crois l'avoir démontré, c'est dans Fontenelle, l'abbé Dubos et Montesquieu que Herder lui-même en avait trouvé le germe, et, bien avant M. Taine, Philarète Chasles avait mis en avant et exagéré déjà l'influence de la race sur les œuvres de l'esprit. Ce qui appartient en propre à M. Taine, c'est la recherche de la « faculté maîtresse ; » c'est elle que dans tous ses écrits il s'efforce de mettre en évidence ; mais, si ce procédé constitue son originalité, il cause aussi ses défauts les plus grands ; plus d'une fois il a faussé ses portraits et lui a fait donner, au lieu de photographies fidèles, des esquisses curieuses, il est vrai, mais de fantaisie, œuvres d'un artiste incomparable auxquelles manquent la rigueur et la vérité scientifique. Ce défaut, qu'il était facile de signaler dès les débuts de M. Taine, n'a malheureusement fait que se développer depuis lors et se montre avec toutes ses conséquences dans son dernier livre ; absorbé dans une analyse minutieuse, l'auteur s'est trop souvent perdu dans d'interminables énumérations, qui témoignent de sa patience et de sa puissance d'investigation, mais qui prouvent beaucoup moins qu'il ne le pense. Le critique allemand n'a pas moins raison de dire que Tocqueville, avec sa méthode plus simple et plus sûre, avait déjà trouvé et démontré ce que son successeur expose avec un si grand luxe de renseignements. Où M. Taine retrouve sa supériorité, c'est quand il cherche à résumer dans un tableau d'ensemble l'impression que lui ont laissée les nombreux documents qu'il a consultés ; là il se montre vraiment historien, autant que sa nature d'artiste lui permet de l'être.

Nous entrons dans un monde tout différent en observant la troisième série des études de M. H., et nous quittons encore une fois le terrain

1. Voir aussi l'*Histoire de la littérature allemande*, de J. Hillebrand, 3e édition revue par K. Hillebrand, I, 336.

littéraire pour le domaine de la critique historique. L'étude consacrée aux Médicis « princes souverains », est écrite de ce style clair et net qui est propre à l'auteur ; elle nous intéresse à ces grands ducs, qui, pendant deux siècles, régnèrent sur la Toscane et dont M. de Reumont a retracé l'histoire. Leur gouvernement a-t-il été aussi bienfaisant et heureux pour leur patrie que l'affirme M. Hillebrand? Cosme Ier, en particulier, a-t-il été ce prince magnanime qu'il nous montre? On peut trouver que M. H. a poussé ici l'indulgence trop loin. En revanche on ne peut que souscrire à l'éloge de Léopold Ier, « ce prince réformateur », ce disciple fidèle de Beccaria et des philosophes du XVIIIe siècle, dont il met en pratique les doctrines humanitaires. L'article qui suit sur Gino Capponi, ce vieillard aveugle, qui survécut à tous les contemporains de sa jeunesse, ce témoin des guerres du premier Empire survivant au second, ce catholique libéral et patriote qui ne redoutait d'aller à Rome que dans la crainte si peu fondée de voir la royauté italienne absorbée et conquise par la papauté, a tout l'intérêt d'un portrait fait d'après des souvenirs personnels; il fait aimer l'historien de Florence et admirer ce caractère élevé qui avait quelque chose d'antique et de sévère.

Les études du quatrième groupe consacrées à quelques-uns des plus grands hommes du XVIe et du XVIIe siècle, nous conduisent tour à tour en Italie, en France et en Angleterre. On sait qu'après son travail sur Savonarole, M. Villari a commencé, il y a trois ans, une histoire de Machiavel dont la fin est impatiemment attendue; c'est en suivant ce guide si sûr que M. H. a essayé de reproduire quelques traits de la grande figure du célèbre Florentin.

C'est encore un fils et un représentant de la Renaissance que M. H. nous présente dans Rabelais. On sait que récemment l'auteur du *Pantagruel* a trouvé en même temps chez nous un historien et un panégyriste [1]. Cette double publication a été l'occasion de cette étude. Il faut presque savoir gré à M. H. de l'avoir entreprise; le génie de Rabelais lui est évidemment antipathique; mais, si l'on sent qu'il lui a fallu faire effort pour s'en occuper, on doit reconnaître aussi qu'il a très bien vu et apprécié quelques-uns des côtés les plus curieux de la nature complexe et originale du curé de Meudon, ce « Faust qui a été moine », ce « Pic de la Mirandole plébéien », ce penseur humoristique, — M. H. serait tenté de voir en lui le seul qu'ait eu la France.

La différence est grande quand on passe de Rabelais au Tasse, de l'auteur du *Gargantua* à celui de la *Jérusalem délivrée*. La défaite définitive de la France et le triomphe de l'Espagne de l'autre côté des Alpes avaient été le signal de la réaction politique et religieuse en Italie. Le temps du scepticisme et de la raillerie était passé; un Arioste et un Machiavel n'eussent plus été possibles; le Tasse fut le représentant du nouvel état

1. *Rabelais et ses œuvres*, par Jean Fleury. Paris, 1877, 2 vol. in-8. *Rabelais, la Renaissance et la Réforme*, par Emile Gebhart. Paris, 1877, in-8.

de choses mais il en fut aussi la victime; son orthodoxie, sa soumission au despotisme du jour, ne suffirent pas à lui donner la paix : il lui eût fallu se soumettre aux conventions sociales; il paya du repos de sa vie d'avoir voulu s'en affranchir. M. H. a très bien fait ressortir les contrastes de l'existence tragique du grand poète, nature belle et généreuse, mais caractère faible, intelligence puissante à laquelle il a manqué le sens pratique [1].

L'article suivant est le dernier du volume et le seul qui soit consacré à la littérature anglaise [2]. La révolution de 1648 fait époque, non-seulement dans l'histoire politique, mais encore dans la vie morale de la Grande-Bretagne : elle marque l'avènement définitif du puritanisme dans la patrie de Shakspeare; c'en est fait désormais de la « *merry England;* » à la gaîté des contemporains d'Élisabeth succède la rigide austérité des compagnons de Cromwell; Milton a été témoin de cette transformation et il l'a subie; le disciple de la Renaissance est devenu le poète et l'un des représentants du puritanisme; il a ainsi personnifié dans sa carrière littéraire la révolution qui s'opéra alors dans la manière de penser de ses compatriotes. Faut-il considérer pour cela sa vie comme manquée et dire avec M. H. que « les horreurs de la guerre des Albigeois et de la Saint-Barthélemy sont moins affligeantes que le spectacle de ce suicide moral du grand poète ? » Il y aurait là une exagération manifeste; mais, sans aller si loin, on doit reconnaître que, si l'influence du fanatisme puritain n'a pas tué ce beau génie, sa force et sa puissance natives seules l'ont sauvé, sans pouvoir lui conserver toutefois sa grandeur et son originalité première.

On voit quel intérêt soutenu présente le livre de M. Hillebrand : l'auteur est un critique sagace, au courant de tous les grands problèmes littéraires, également versé dans la connaissance de l'histoire morale des quatre plus grands peuples de l'Europe moderne; écrivain élégant, autant que penseur ingénieux, il a composé, en réunissant ces articles si variés, une œuvre qui se recommande à l'attention du public lettré.

Charles JORET.

CHRONIQUE

FRANCE. — L'ouvrage du docteur E. BRETSCHNEIDER, *Recherches archéologiques et historiques sur Pékin et ses environs*, ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, vient de paraître dans une traduction française, due à

---

1. Un ouvrage d'un jeune écrivain italien, M. Pierre Leopoldo Cecchi. *Torquato Tasso e la vita italiana nel secolo* XVI, a été l'occasion de cet article; M. H. est sévère pour cette étude; je crois qu'il ne l'aurait pas moins été pour celle qui l'a suivie : *Torquato Tasso, il pensiere e le belle lettere italiane nel secolo* XVI. Firenze, 1877.

2. M. H. l'a écrit à la suite de la publication de la première partie de l'ouvrage aujourd'hui terminé de M. Stern : *Milton und seine Zeit.*

M. V. Collin de Planci, interprète de la Légation de France à Pékin (Ernest Leroux, in-8°, 133 p., 10 fr.) Voici les divisions du livre : *Prolégomènes;* I. *Histoire de Pékin et ses noms aux différentes époques* (p. 13-17); II. *Position et restes de l'ancien Pékin* (p. 17-40); III. *Palais impérial de Pékin, collines et lacs qui en dépendent* (p. 40-64); IV. *Voies navigables qui autrefois ralliaient Pékin au système des grands fleuves de la Chine* (p. 64-81); V. *Le pont Lou-Keou-K'iao, le Houënn-ho ou Sangkann et la route de Chang-tou* (p. 81-99); VI. *Explication des cartes* (p. 99-101); *Notes* (101-133). Cet ouvrage forme le XII[e] volume des publications de l'Ecole des langues orientales vivantes. D'autres volumes sont sous presse et paraîtront dans un bref délai : XIII. *Histoire des relations de la Chine avec l'Annam (Viêtnam) du* XVI[e] *au* XIX[e] *siècle,* d'après des documents chinois traduits pour la première fois et annotés par M. G. Devéria, premier interprète de la légation de France en Chine (in-8°, avec carte, 7 fr. 50); XIV. *Ephémérides daces* ou Histoire au jour le jour de la guerre de quatre ans (1736-1739) entre les Turcs et les Russes, par Constantin Dapontès, secrétaire de Constantin Mavrocordato, hospodar de Valachie, texte grec publié par M. Emile Legrand, notre collaborateur (in-8°, 20 fr.); XV. Une traduction française des *Ephémérides daces* par M. E. Legrand (in-8°, 15 fr.); XVI. *Recueil de documents sur l'Asie centrale,* renfermant : 1° l'histoire de l'insurrection des Tounganes sous le règne de Tao-Kouang (1820-28) d'après des documents chinois; 2° une description géographique du Turkestan chinois, traduite du Si-yu-t'ou-tché; 3° des notices géographiques et historiques sur les peuples de l'Asie centrale, traduites du Si-yu-t'ou-tché, par M. Imbault-Huart (in-8°, 15 fr.); XVII et XVIII. *Histoire universelle,* traduite de l'arménien, par M. E. Dulaurier, de l'Institut; XIX. *Histoire du bureau des interprètes de Pékin,* publié d'après des documents originaux, par M. Devéria; XX. Le *Tam-tu-kinh* ou Livre des phrases de trois mots, texte avec le commentaire annamite, la prononciation et une double traduction, par M. A. Des Michels.

— M. C. Henry a fait tirer à part l'article qu'il avait publié dans la *Revue archéologique* (juin et juillet 1879) *sur l'origine de quelques notations mathématiques* (Didier). — M. Léon Rodet, dans un travail extrait du *Journal asiatique* et intitulé *Leçons de calcul d'Aryabhata* (imprim. nationale) a traduit un chapitre du livre du mathématicien indien, où l'on trouve énoncés des théorèmes curieux pour l'époque. Il accompagne sa traduction de notes et d'observations ainsi que de citations d'autres auteurs, et en particulier du *Çulba Sûtra* ou « Préceptes du cordeau » de Baudhâyana; les quatre dernières pages renferment, d'après l'édition publiée à Leyde en 1874 par M. Kern, le texte du fragment qui n'avait pas paru dans le *Journal asiatique.* M. Rodet annonce pour une époque assez rapprochée une étude complète sur les antiques règles géométriques suivies par les Brahmanes dans la construction de leurs autels et un travail sur la notation numérique particulière à Aryabhata. — M. Clément Huart a traduit un manuscrit écrit en 1865 par un Arabe de Syrie, Es-Séyid Djurdjis Hamdi. *(Notice sur les tribus arabes de la Mésopotamie, traduite de l'arabe,* imprim. nationale, 28 p.) Ce manuscrit, de douze pages de vingt lignes chacune, donne des détails succincts sur l'état actuel des tribus nomades, arabes et kurdes, qui habitent la Mésopotamie (Chammar, Taï, etc.); si brefs et souvent si insuffisants que soient ces renseignements, ils corroborent, éclaircissent ou complètent les données que nous fournissent les voyageurs et les géographes. Le travail de M. Huart est tiré du *Journal asiatique.*

— Pendant l'été et l'automne de 1876, M. O. Riemann a fait un voyage aux Iles Ioniennes dans le dessein de relever et de décrire tous les restes antiques qui existent aujourd'hui dans les Sept-Iles, en vérifiant et en complétant les observations des

voyageurs antérieurs. Les mémoires, résultats de ce voyage, paraissent dans la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome* sous le titre de *Recherches archéologiques sur les îles Ioniennes* (Thorin); ils sont au nombre de quatre et concernent les quatre îles de Corfou, de Céphalonie, de Zante et de Cérigo; M. R. laisse de côté — du moins pour le moment — Leucade et Ithaque, où il a moins séjourné que dans les autres îles Ioniennes. Les restes antiques que renferment les Sept-Iles sont d'ailleurs peu considérables. Corfou seule possède des antiquités importantes déjà plusieurs fois décrites; dans les autres îles Ioniennes, on ne rencontre guère que des débris de murs, des tombeaux, des restes d'enceintes fortifiées qui appartiennent au système de construction cyclopéen ou pélasgique; tout ce qui avait quelque valeur et pouvait être déplacé a été emporté par les Vénitiens ou par les Anglais. Néanmoins, les traces de l'antiquité qui ont subsisté dans ces îles, si rares et si peu importantes qu'elles soient, fournissent des renseignements pour la connaissance de la topographie ancienne, qui se tire non seulement des textes des auteurs, mais aussi de l'étude des lieux. On accueillera donc avec reconnaissance les quatre mémoires de M. Riemann sur les îles Ioniennes. (Deux mémoires, l'un sur Corfou, l'autre sur Céphalonie, ont paru.)

— La deuxième édition de l'*Histoire de la Grèce sous la domination romaine*, par M. L. Petit de Julleville, a paru chez Thorin (in-8°, viii et 404 p., 7 fr. 50). Malgré les critiques, l'auteur déclare qu'il n'a pas voulu puiser aux sources épigraphiques, ni « user des travaux de tant d'éminents érudits qui, depuis trente ans, ont renouvelé ou créé l'archéologie grecque ». Il a essayé, dit-il, le premier en France, de tracer le cadre et l'esquisse d'une histoire de la Grèce romaine, et il pense que la matière d'un récit général, sobre et court, vivement exposé, se trouve encore dans les historiens plutôt que dans les inscriptions. M. Petit de Julleville ajoute qu'en écrivant son livre il n'a pas songé aux événements et aux hommes de son temps et de son pays : quoique les circonstances aient beaucoup changé depuis, il ne change rien dans son jugement sur les fautes qui firent perdre aux Grecs leur indépendance politique : cette indépendance a, selon lui, péri sous les coups de l'étranger, parce que les partis qui divisaient la nation aimèrent mieux périr séparément que vaincre ensemble.

— M. Fernique, dont nous avons annoncé récemment le recueil d'*Inscriptions inédites du pays des Marses* (IV[e] fasc. de la *Bibliothèque des écoles françaises d'Athènes et de Rome*, cp. *Chronique*, n° 15, p. 279), publiera prochainement dans la même collection un mémoire considérable sur l'antique cité de Préneste.

— La *Collection classique*, publiée par l'éditeur Pedone-Lauriel, s'est enrichie d'une édition des quatre premiers livres des commentaires de César. *(C. Julii Caesaris commentarii de bello gallico, édition à l'usage des classes, revue et annotée par J. M.* Guardia, *professeur à l'école Monge. Livres I-IV.)* M. Guardia annonce, en outre, la publication prochaine des livres V-VIII, sous le titre suivant : « *César. La deuxième partie des commentaires, livres V-VIII sur la guerre des Gaules, texte critique, accompagné d'un commentaire perpétuel, de notes explicatives et d'un essai d'explication et de traduction, servant d'appendice.* » Le même érudit prépare une nouvelle édition d'Eutrope *(Eutrope. Précis de l'histoire romaine, texte accompagné de notes et d'une traduction littérale courante).* Il publie en même temps chez le même éditeur des *Eléments de grammaire grecque d'après la méthode analytique et historique;* pour cet ouvrage fait uniquement en vue de l'enseignement pratique et ne renfermant que le strict nécessaire, M. Guardia a eu pour collaborateur son collègue à l'école Monge, M. J. Wierzeyski.

— La librairie Vieweg annonce un ouvrage qui sera publié par M. Gaston Raynaud

et qui a pour titre « *le Chansonnier de Montpellier et motets français du* XII[e] *et du* XIII[e] *siècle* ». Cet ouvrage comprendra deux volumes; le premier volume renfermera toute la partie française du Chansonnier de Montpellier, précédée d'une introduction. Le second contiendra, outre les motets empruntés à divers manuscrits de Paris et d'Oxford, les notes philologiques, le glossaire et une étude de M. Lavoix fils sur la musique au siècle de saint Louis, avec un certain nombre de planches de texte en notation ancienne et la transcription en musique moderne.

— La *Notice sur la collection des manuscrits de la bibliothèque de Metz* (in-4°, CXIII p.), que vient de publier M. Auguste Prost, renferme d'importants renseignements sur la formation et le classement de cette collection, sur les fonds qui en ont fourni les éléments, enfin sur les manuscrits eux-mêmes. Cette notice est tirée du tome V du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*.

— M. le marquis de Queux de Saint-Hilaire a publié pour la *Société des anciens textes français* le premier tome des *Œuvres complètes d'Eustache Deschamps* (Firmin Didot, in-8°, XIV et 415 p.) d'après le manuscrit unique, n° 840, de la Bibliothèque nationale. On n'ignore pas qu'après Crapelet et Tarbé, il restait encore bien des œuvres inconnues d'Eustache Deschamps : le ms., un des plus considérables de la Bibliothèque nationale, renferme, en plus de 82,000 lignes, 1,175 ballades, 171 rondeaux, 80 virelais, 14 lais, 28 farces, complaintes et traités divers, 17 lettres ou épîtres.

— Nous avons reçu de M. Henri Jadart, membre correspondant de l'Académie de Reims, une brochure intitulée « *Du lieu natal du pape Urbain II* » (Reims, Pluche. In-8°, 20 p.). D'après les conclusions de M. Jadart, Urbain II est né à Châtillon-sur-Marne, comme le prouvent : 1° une bulle de 1096 adressée aux moines de Saint-Pierre de Binson, où le pontife parle du domaine de sa famille ; 2° un texte du *Codex Regius* qui le fait naître *Castellionis, super Maternam fluvium* ; 3° un texte d'Albéric de Trois-Fontaines, écrit vers 1240. Si Orderic Vital appelle ce pape un *civis remensis*, c'est qu'Urbain II fut élevé à Reims, puis admis au chapitre et conserva des relations avec cette ville ; sa famille était, en tout cas, une des plus nobles du pays et possédait les seigneuries de Binson et de Lageri. Dom Ganneron fait naître Urbain II à Châtillon-sur-Bar (Ardennes), mais sans preuve valable.

— La dramatique *Histoire de la glorieuse rentrée des Vaudois dans leurs vallées* par Henri Arnaud, pasteur et colonel des Vaudois, a été réimprimée à Genève et publiée à Paris par MM. G. Revilliod et E. Fick (Grassart). On sait que le duc de Savoie fit, sur l'injonction de Louis XIV, transporter quatorze mille Vaudois dans treize prisons du Piémont. Trois mille seulement en sortirent; mais « ils étaient résolus, dit Arnaud, à tout tenter, ne comptant pour rien la vie, s'ils ne la passaient où ils l'avaient reçue. » Après trois ans et demi de souffrances de toute sorte, ils rentrèrent dans leurs vallées. Comme dit le sous-titre de l'ouvrage, « dans cette histoire on voit une troupe de gens qui n'a jamais été jusqu'à mille personnes soutenir la guerre contre le roi de France et contre S. A. le duc de Savoie, faire tête à leur armée de vingt-deux mille hommes, s'ouvrir le passage par la Savoie et par le Haut-Dauphiné, battre plusieurs fois les ennemis, et enfin miraculeusement rentrer dans ses héritages, s'y maintenir les armes à la main, et y rétablir le culte de Dieu qui y avait été interdit depuis trois ans et demi. »

— Le tome sixième des *Mémoires-Journaux* de Pierre de l'Estoile (Jouaust, in-8°, 349 p. 15 fr.) comprend les années 1593 et 1594, c'est-à-dire le récit des derniers efforts de la Ligue et des événements qui précèdent immédiatement la reddition de

Paris; près de cent pages du volume renferment les variantes et fragments supplémentaires des éditions du XVIII[e] siècle.

— Un nouveau volume de M. René KERVILER sur Godeau est venu s'ajouter aux volumes que cet érudit a déjà publiés sur l'Académie et les académiciens. (*Antoine Godeau, évêque de Grasse et de Vence, l'un des fondateurs de l'Académie française. Etude sur sa vie et ses écrits*. Champion, in-8°, 103 p.). Cette étude comprend deux parties : *Godeau avant l'épiscopat* et *Godeau évêque*. Dans la première partie on trouvera des détails intéressants sur la jeunesse de Godeau, sur les réunions de Valentin Conrart, son cousin germain, et de l'hôtel de Rambouillet, sur son *Discours sur la poésie chrétienne* (1633) et ses paraphrases poétiques des psaumes, sur la protection que lui accordent le cardinal de La Valette et Richelieu, sur son entrée à l'Académie française (1635). La seconde partie nous montre « le nain de la princesse Julie » devenu « le mage de Sidon ». Evêque de Grasse, puis de la ville de Vence, dont les habitants, réunis d'abord au siège de Grasse, conservent leur évêché par une résistance obstinée, il est chargé par les Etats de Provence de porter leurs réclamations à la régente Anne d'Autriche et délégué par la province ecclésiastique d'Embrun à l'Assemblée du clergé. A ce propos, M. Kerviler insiste sur le talent oratoire de Godeau et sur son attitude dans les affaires du jansénisme. Il a trop loué, ce nous semble, les poésies de Godeau; déjà le P. Vavasseur demandait si Godeau était poète, *Godellus an poeta* : Sainte-Beuve, après Boileau, n'a vu dans Godeau qu'un poète médiocre.

— La librairie des Bibliophiles fait paraître une nouvelle collection, intitulée *Les chefs-d'œuvre inconnus*, et dirigée par le bibliophile Jacob. Le premier volume de la collection, *le Voyage à Paphos* (in-16°, 53 p. 6 fr.), est-il, comme le prétend le bibliophile Jacob, et un chef d'œuvre, et une œuvre de Montesquieu? L'éditeur annonce que d'autres volumes suivront : ce sont *la Petite Maison*, de J. F. de Bastide, et *les Anecdotes littéraires*, de Voisenon.

— Les éditeurs Charavay frères publient depuis quelque temps une *Collection choisie*, composée de « livres agréables » qui « contiennent toujours un tableau de mœurs ou un aspect de la vie passée ou présente »; cette *Collection* est dirigée par M. Anatole FRANCE, imprimée en caractères elzéviriens par M. Motteroz, illustrée et ornementée par M. Calmettes. Tous les volumes sont tirés de la presse à bras; l'édition ne comprend que 600 exemplaires sur papier de Hollande, dans le format in-16 jésus. Les livres de la *Collection choisie*, parus jusqu'ici, sont : *Les Académiciens, comédie par Saint-Evremond*, étude et notes par Robert de BONNIÈRES; *Lucile de Chateaubriand, ses contes, ses poèmes et ses lettres*, précédés de sa vie par An. FRANCE; *Lettres grecques de Madame Chénier*, sa vie, par R. de BONNIÈRES; *Baudelaire et Alfred de Vigny, candidats à l'Académie*, étude par Étienne CHARAVAY; *Prosper Mérimée, ses portraits, ses dessins, sa bibliothèque*, par Maurice TOURNEUX. Les prochains volumes, publiés par les éditeurs Charavay dans la *Collection choisie*, seront : *Giuletta et Romeo, nouvelle de Messire Luigi da Porto Vicentin*, traduite et précédée d'une introduction par Henry COCHIN, et *Madame de la Sablière, d'après une correspondance inédite*, par An. FRANCE. Nous reviendrons prochainement sur cette collection.

— M. STORELLI a commencé une série d'études sur les châteaux du Blésois et des bords de la Loire; le premier fascicule contient une *notice historique et chronologique sur le château de Chambord* (Tours, Mame); le second fascicule sera consacré au château de *Blois*; puis viendront les châteaux de *Chaumont*, de *Talesy*, du *Moulin*, de *Fougères-en-Sologne*, d'*Herbault*, de *Villesavin*, etc. — M. l'abbé Julien

Laferrière entreprend de représenter dans un recueil en six volumes les monuments des six arrondissements de la Charente-Inférieure; le tome premier de cet ouvrage intitulé *l'Art en Saintonge et en Aunis* est consacré à l'arrondissement de Saintes. — M. le baron Ch. Davilliers, dans ses *recherches sur l'orfèvrerie en Espagne au moyen-âge et à la Renaissance* (Quantin), montre, à l'aide de documents inédits, la part qui revient à l'Espagne dans le mouvement artistique de l'orfèvrerie depuis les rois wisigoths jusqu'à la Renaissance. On trouve dans son ouvrage, outre de curieux extraits d'inventaires royaux du xv° siècle, des détails intéressants sur des orfèvres, soit espagnols, soit français et fixés en Espagne, qui méritent d'échapper à l'oubli, sur les orfèvres de Barcelone, les livres de maîtrise de leur corporation et les dessins manuscrits qu'ils produisaient pour leur réception à la maîtrise; sur les travaux d'émaillerie arabe et espagnole, etc.

— Parmi les livres parus en province, signalons les *Anonymes, pseudonymes et supercheries littéraires de la Provence ancienne et moderne*, par M. Robert Reboul (Marseille, Lebon, in-8°, 445 p.), ouvrage qui renferme une foule de détails curieux; — l'*Essai de bibliographie viroise* (Caen, Le Blanc-Hardel, in-8°, 196 p.), ouvrage posthume de l'ancien maire de Vire, M. Morin-Lavallée, édité avec notes complémentaires par M. A. Gasté; — le premier volume de l'*Inventaire des archives dauphinoises de M. Morin-Pons* (Lyon, Perrin et Martinet, in-8°, viii et 307 p.), par MM. A. Lacroix et Ulysse Chevalier et renfermant l'analyse des dossiers généalogiques de la collection de M. Morin-Pons compris dans les lettres A, B, C (familles des *Adhémar*, des *Alleman*, des *Beaumont*, des *Bonne*, des *Châtelard*, etc.); — les *Nouvelles recherches sur les almanachs et calendriers, à partir du xvi° siècle, avec descriptions et notes*, par M. F. Pouy (Amiens, in-8°, xvi et 70 p.), où l'on trouvera de curieux renseignements sur le P. Daire, sur François de Neufchateau fondant un *Almanach des prosateurs*, sur un *Almanach des cumulards*, sur l'abbé Dulaurens, sur le *Cousin Jacques* (Beffroi de Reigny) et la *Table bibliographique* de l'*Esprit des almanachs, analyse critique et curieuse de tous les almanachs tant anciens que modernes* que publia, en 1789 Le Camus de Mézières; — un *Aperçu rapide de l'île de Chypre*, par un membre de la Société de géographie (Montpellier, Boehm, in-8°, 91 p.)

— On a commencé l'impression du catalogue des manuscrits arabes de la Bibliothèque nationale; ce catalogue a été dressé par M. Amari de Rome, par M. Hartwig Derenbourg, notre collaborateur, et par feu M. de Slane.

— On lit dans l'*Athenaeum*, de Londres (9 août, p. 176), que M. Renan a écrit à un correspondant la lettre suivante : « On m'a fait des ouvertures pour les *Hibbert Lectures*. On me demandait six ou huit lectures sur la part qu'a eue Rome dans la formation du Christianisme. Le sujet est très beau; mais six ou huit lectures, c'est un livre et un séjour d'un mois à Londres. Or, dans l'état actuel de mes travaux et de mes devoirs envers le Collège de France, il me serait difficile de faire une si longue parenthèse. J'ai dit que je pourrais faire trois ou quatre leçons. »

— Une revue étrangère en langue française paraîtra au commencement de l'année prochaine à Cracovie; c'est la *Revue des littératures slaves*. Le directeur de ce nouveau recueil est M. Jules Mein, connu déjà par ses traductions d'œuvres slaves, entre autres de la tragédie de Slovacky, *Lilla Veneda*.

— L'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres rappelle qu'elle décernera pour la première fois, en 1881, le prix Louis Fould (20,000 fr.) pour l'*Histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès*.

— Le prix Bordin (3,000 fr.) a été décerné par l'Académie des Beaux-Arts à

M. Eugène Müntz, notre collaborateur, pour son ouvrage « *Les arts à la cour des papes* » (cp. *Chronique*, n° 21, p. 387).

— La société de littérature chrétienne de Saint-Paul, fondée à Lille, met au concours les sujets suivants, pour l'année 1880 : *Étude philologique sur saint Cyprien* (prix de 1,200 fr. et médaille de vermeil); pour l'année 1881 : *Étude philologique, historique et archéologique sur Prudence* (prix de 1,500 fr. et médaille de vermeil). Adresser les mémoires au secrétariat, 15, rue de Pas, à Lille. — La conférence littéraire et scientifique de Picardie, à Amiens, met au concours le sujet suivant : *De la condition des écoliers de la nation de Picardie à l'Université de Paris au moyen âge*. (Envoyer les manuscrits avant le 1er novembre 1880.)

— La chaire d'histoire de la philosophie à la Faculté des lettres de Paris prend le titre de chaire d'histoire de la philosophie moderne; il est créé, à la même Faculté, une chaire d'histoire de la philosophie ancienne, qui est confiée à M. Charles Waddington.

— Il s'est formé, dans le Dauphiné, une association de félibres qui a pour but d'étudier les monuments de la littérature romane en Dauphiné et de publier un glossaire du patois de la province.

— On a découvert, en creusant les fondations d'une maison de la rue Monge, un cercueil en pierre de l'époque gallo-romaine qui contenait une urne funéraire, un vase en terre cuite, une sorte de bouteille et une pièce de monnaie de forme carrée.

— Le 10 mai est mort M. de Lestang, connu par ses nombreuses recherches sur l'ancienne histoire du Maine, son pays natal; — le 17 septembre est mort M. Viollet-le-Duc, connu par ses travaux de restauration des monuments historiques et par d'importants ouvrages : *Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle, Essai sur l'architecture militaire au moyen âge, Dictionnaire du mobilier français de l'époque carlovingienne à la Renaissance*, etc.

ALLEMAGNE. — A la suite des nouvelles découvertes faites à Olympie et ailleurs, M. Overbeck prépare une troisième édition de sa *Geschichte der griechischen Plastik*.

— Les « *Principes d'étymologie grecque* » de George Curtius *(Grundzüge der griechischen Etymologie)* paraissent, à un nombre considérable d'exemplaires, dans une cinquième édition; l'ouvrage a subi de notables modifications, et il y a peu de pages qui soient restées sans changement; tous les travaux parus dans ces derniers temps ont été mis à contribution, et M. Ernest Windisch a remanié la partie de l'ouvrage relative aux langues celtiques.

— Le premier fascicule d'un recueil intitulé « Contributions à l'étymologie grecque et latine », est sur le point de paraître (Leipzig, Teubner); l'auteur, M. Ahrens, étudie dans ce fascicule les mots qui signifient *main* en grec et en latin : *Beitræge zur griechischen und lateinischen Etymologie. Erstes Heft : die Benennungen der Hand. A. Χείρ mit Zubehœr*.

— Un nouveau travail de M. W. H. Roscher sur les Gorgones *(Gorgonen und Verwandtes*. Leipzig, Teubner), comprend les chapitres suivants : I. Les Gorgones sont les nuées d'orage; elles naissent et demeurent sur les bords de l'Océan, aux extrémités de l'Occident; une légende attique fait de Gæa la mère de la Gorgone. II. Effets de la Gorgone semblables à ceux de la tempête; sa tête qui pétrifie, etc. III. De même que l'éclair est regardé comme le regard furieux d'un monstre céleste, comme un serpent, un dragon, une arme d'airain, ou la défense d'un animal, de même la Gorgone a le regard terrible; des serpents

sont ses attributs; elle a des cheveux et des bras d'airain, et ses dents sont des défenses de sanglier. IV. Les Gorgones poussent d'affreux hurlements, elles ont des vêtements noirs et volent dans les airs, cp. le tonnerre, les noirs nuages, et leur rapidité. V. Les Gorgones ont le visage rond, elle sont au nombre de trois; cp. la forme ronde des nuages (globi) et les trois phénomènes de l'orage (κεραυνός, ἀστραπή, βροντή). VI. L'éclair fend la nue et en jaillit; c'est ainsi qu'on tue la Gorgone en lui coupant la tête, et de son tronc sortent Chrysaor et Pegasos (éclair et tonnerre). VII. L'éclair et les gouttes de sang de la Gorgone ont la même vertu funeste et bienfaisante. VIII. Aperçu général des mythes analogues. — Le titre de l'ouvrage sur la mythologie que publiera M. W. H. Roscher, est « *Handlexicon der griechischen und rœmischen Mythologie* »; il sera accompagné de gravures.

— M. G. Kinkel annonce une nouvelle édition de l'*Alexandra* de Lycophron, et des anciennes Scolies de ce poème. *(Lycophronis Alexandra, recensuit, scholia addidit G. Kinkel*. Leipzig, Teubner.)

— Une étude sur les sources de Josèphe a paru *(Die Quellen des Flavius Josephus in seiner Archæologie*. Leipzig, Teubner); elle est due à M. H. Bloch.

— Dans un travail sur Cleomède, M. Herm. Ziegler avait démontré que ce mathématicien grec vivait vers 186 et peut-être à Rome, à la cour de Marc-Aurèle; le même érudit donnera bientôt une édition de l'ouvrage de Cléomède (κυκλικὴ θεωρία τῶν μετεώρων) plus correcte que l'édition publiée par Bake et reproduite en 1832 par M. Schmid; le texte sera accompagné d'un index rédigé d'après l'*Index graecitatis* de Hultsch et le travail de Friedlein sur Proclus.

— M. Lucien Müller travaille à une biographie d'Horace qui paraîtra chez Teubner *(Quintus Horatius Flaccus, eine litterarhistorische Biographie)*; cet ouvrage est destiné au grand public, mais certaines parties intéresseront aussi les philologues, celles p. e. où M. L. Müller apprécie la poésie d'Horace, la place qu'il occupe dans la littérature latine, les jugements qu'il a portés sur les anciens poètes romains; M. L. Müller annonce que le « livre n'offrira que les opinions individuelles de l'auteur sur Horace et ses poésies, et qu'il ne s'engagera que très-rarement dans une polémique contre d'autres savants d'opinions différentes ». L'ouvrage paraîtra également en langue russe. — M. L. Müller publiera en même temps une nouvelle édition d'Horace, où il est, dit-il, moins conservateur que dans la précédente.

— Un autre érudit, M. O. Keller, publie des *Epilegomena zu Horaz*; dans ce commentaire, il examine tous les passages d'Horace que discute la critique, et s'efforce de retrouver la véritable leçon : l'ouvrage comprend trois fascicules; I. Odes, I-III; II. Odes, livre IV, Epodes, chant séculaire et Satires; III. Epitres, Art poétique et index.

— Sous ce titre « *Quaestiones syntacticae de participiorum usu Tacitino, Velleiano, Sallustiano* », M. F. Helm va publier un travail sur l'emploi des participes dans Tacite, Velleius Paterculus et Salluste (Teubner).

— Nous aurons bientôt l'édition de Properce (*Sex. Propertii elegiarum libri IV*) que nous promet depuis longtemps l'éditeur de Catulle et de Tibulle, M. Emile Baehrens; elle renfermera des Prolégomènes ou M. Baehrens traitera complètement toutes les questions relatives à la critique de Properce; l'éminent philologue arrive à un résultat « essentiellement différent de l'opinion mise à la mode par l'influence de Lachmann ».

— M. Adolf Du Mesnil fera paraître incessamment une édition du *De Legibus (M. Tullii Ciceronis de Legibus libri III)*; — M. W. Meyer, une édition des maximes de Publilius Syrus (*Publilii Syri Mimi sententiae*; on sait que ce philo-

logue a déjà étudié P. Syrus dans une dissertation intitulée « *Die Spruchsammlungen des Publilius Syrus* »); — M. W. Gemoll, une édition du fragment sans titre et sans nom d'auteur conservé dans trois manuscrits de Wolfenbüttel et déjà publié par Lange en 1848, sous le titre que lui donnèrent Scriverius (1621) et Scheele (1660), *Hygini liber de munitionibus castrorum*; — M. A. Scheindler, une édition de la Paraphrase de l'Evangile de saint Jean, par Nonnus de Panopolis *(Nonni poetae Panopolitani Paraphrasis Evangelii Joannei, recensuit, apparatu critico instruxit, prolegomena praemisit A. Scheindler. Accedit Evangelium Sancti Joannis et indices)*; — M. E. Heydenreich, une édition d'un roman inédit en latin sur la jeunesse de Constantin et sur la mère de l'empereur Hélène. *(Incerti auctoris de Constantino Magno ejusque matre Helena Libellus)*; — M. W. Christ, une deuxième édition de son ouvrage sur la métrique des Grecs et des Romains *(Metrik der Griechen und Rœmer)*. Tous ces ouvrages paraîtront chez Teubner, à Leipzig.

— A la fin d'un travail sur les rythmes de l'ancienne poésie chrétienne *(Untersuchungen über die ælteslen lateinisch-christlichen Hymnen.* Wien, Hœlder) M. J. Huemer, dont l'on connaît l'étude sur Sedulius, a publié en appendice trois hymnes inédits, qu'il a découverts à Venise à la bibliothèque de Saint-Marc, ainsi que les variantes d'une poésie publiée par Mone (I, 115) (ces variantes, très importantes, sont empruntées à deux manuscrits que Mone n'a pas connus). Il est à souhaiter que M. Huemer publie une nouvelle édition critique des poésies chrétiennes qui appartiennent aux derniers temps de la littérature latine : mieux que personne, il est en état d'accomplir cette tâche difficile.

— Le premier volume d'une « Histoire du latin d'église » *(Geschiche des Kirchenlateins)* a paru à Breslau chez Koebner; il a comme sous-titre : « Naissance et développement du latin d'église jusqu'à Augustin et Jérôme » *(Entstehung und Entwickelung des Kirchenlateins bis Augustinus-Hieronymus.* In-8°, IV et 92 p.). L'auteur, M. G. Koffmane, compte publier encore deux volumes de cet important ouvrage; le deuxième ira de l'an 400 à Isidore, le troisième et dernier volume sera consacré à l'histoire du latin d'église depuis Isidore.

— M. P. Knoell a trouvé six nouvelles fables de Babrius dans le manuscrit du Vatican connu par Del Furia et vainement cherché par Niebuhr et récemment encore par M. Eberhard. Il rend compte de sa découverte et communique le texte des six fables dans un mémoire de l'Académie de Vienne, tiré à part et publié chez Gerold. *(Neue Fabeln des Babrios.* In-8°, 34 p. 0.65.)

— Nous avons parlé à nos lecteurs *(Chronique*, n° 10, p. 195) de la découverte d'un fragment du *Chant d'Ezzo sur les miracles du Christ* et d'un fragment du *Memento mori* de Notker. Ces deux fragments ont été trouvés par M. Barack dans un manuscrit du XI[e] siècle qu'il avait acquis pour la bibliothèque de Strasbourg et qui renferme la 3[e] et 4[e] partie des *Moralia* de Grégoire le Grand. Ils furent aussitôt publiés dans le 1[er] fascicule du XI[e] vol. de la *Zeitschrift für deutsches Alterthum.* M. Barack les publie aujourd'hui en fac-simile « afin d'offrir les bases les plus sûres à la critique. » *(Ezzos Gesang von den Wundern Christi und Notkers Memento Mori in phototypischem Facsimile der Strassburger Handschrift herausgegeben von K. A. Barack. Vier Tafeln. Strassburg, Trübner.)* Les quatre planches, d'une magnifique exécution, sont précédées d'une introduction sur le manuscrit qui renferme les deux fragments. Cette publication sera très utile aux « séminaires » de philologie germanique.

— L'éditeur Perthes, de Gotha, a publié récemment un livre intéressant et agréablement écrit de M. W. Arnold, *Deutsche Urzeit* (in-8°, 441 p., 10 fr. 50), où l'au-

teur a résumé pour le grand public *(ein nichtgelehrtes Publikum)*, d'après les résultats des dernières recherches des érudits, tout ce qu'on sait sur les anciens Germains; son ouvrage comprend deux parties : 1° *Histoire des Allemands jusqu'à la monarchie franque*; 2° *Mœurs et coutumes des Allemands*. Ces deux parties comprennent chacune quatre chapitres : 1° *Emigrations préhistoriques* (13-49); *Les combats avec les Romains* (49-81); *Le mur de défense* (*Pfahlgraben* ou *limes*, 81-115); *La culture des nouvelles races* (115-187); 2° *Degré de culture* (187-251); *guerre* (251-307); *Constitution et droit* (307-389); *Croyance et vie intellectuelle* (389-441); nous recommandons surtout cette dernière partie.

— Le même éditeur a publié la quatrième édition de la biographie du poète et moraliste Claudius, par M. Herbst (*Matthias Claudius, der Wandsbecker Bote, ein deutsches Stillleben*. In-8°, x et 420 p.), et la dixième édition des œuvres complètes du même écrivain. (*Matthias Claudius' Werke, zehnte Auflage revidirt, mit Anmerkungen und einer Nachlese vermehrt*. 2 vols. in-8°.) Cette dernière édition, très soignée, est due à M. Redlich. On voit combien le « Messager de Wandsbeck » est encore populaire en Allemagne; il a subi l'épreuve d'un siècle, dit M. Herbst, et quel siècle en littérature comme en critique! on peut donc croire que ses écrits, aussi longtemps qu'il y aura une Allemagne évangélique et une langue allemande, ne manqueront pas de lecteurs. Il convient d'ajouter que l'éditeur des œuvres de Claudius, M. Perthes, est l'arrière-petit-fils du pieux écrivain.

— Un professeur de l'Université de Berlin, M. Ludwig Geiger, a l'intention de publier chaque année une « Chronique de Gœthe » (*Gœthe-Jahrbuch*) dont le premier fascicule paraîtra probablement à la fin du mois de mars de l'année prochaine, à Francfort sur le Mein, à la librairie Kütten et Lœning.

— On apprendra avec plaisir que le deuxième volume de l'important ouvrage de M. Karl Hillebrand, « Histoire de France depuis l'avénement de Louis-Philippe jusqu'à la chute de Napoléon III » (*Geschichte Frankreichs von der Thronbesteigung Louis Philipps bis zum Falle Napoleon's III*), vient de paraître; il comprend les années 1837-1848. (Gotha, Perthes, in-8°, 756 p. sur le premier volume, cp. *Revue critique*, 1878, n° 21, art. 104, p. 343.)

— L'éditeur Ludolph St. Goar à Francfort-sur-le-Mein annonce la publication d'un *Dictionnaire d'étymologie daco-romane*, par M. A. de Cihac. Le titre complet de l'ouvrage (in-8°, xxiv et 816 p., 25 fr.) est : *Dictionnaire d'étymologie daco-romane, éléments slaves, magyars, turcs, grecs-moderne et albanais*.

— M. Freudenthal a reçu de M. Hagen, professeur à Cambridge (Amérique du Nord), copie d'une lettre inédite de Kant. Dans cette lettre, écrite en 1800 à son ami le professeur Hagen, le célèbre philosophe se montre aussi curieux que dans sa jeunesse des découvertes de la physique, et s'intéresse vivement aux travaux de Rumford. M. Hagen écrit aussi à M. Freudenthal que son père avait reçu de son maître le professeur Kraus un manuscrit in-4° d'environ six feuilles, où Kant répliquait aux critiques de Hamann contre la *Critique de la raison pure*. M. Freudenthal souhaite qu'on puisse retrouver et publier ce manuscrit.

— Le plus ancien sonnet allemand que l'on connaisse est un sonnet traduit de l'italien et intitulé « *Zu dem bastardischen Christenthum* » que Christophe Wirsung publia dans sa traduction des *Apologi* de Bernardino Ochino, parus en 1554. Ce sonnet allemand a été reproduit dans les *Miscellen* de J. K. Hœck (Gmünd, 1815), dans l'ouvrage de M. Hœpfner, *Reformbestrebungen auf dem Gebiete der deutschen Dichtung des* xvi. *und* xvii. *Jahrhunderts* (Berlin, 1866) et dans le livre de W. Wackernagel sur Fischart. M. Reinhold Kœhler a communiqué dans l'*Archiv für Litteraturgeschichte* de Schnorr de Carolsfeld (IX vol., 1er fasc., p. 4-8), d'après un

exemplaire des *Apologi* d'Ochino, trouvé par lui à la Bibliothèque de Dresde, le sonnet, jusqu'ici inconnu, que Wirsung avait traduit en allemand; ce sonnet a pour titre « *Al christianesmo bastardo* ».

— Un des représentants les plus distingués de la science philosophique en Allemagne, M. Hermann Fichte, fils du célèbre philosophe de ce nom, est mort à l'âge de 83 ans.

ANGLETERRE. — On annonce, pour paraître prochainement, un Essai de M. Henry Huth sur la vie et les écrits de Buckle (Sampson Low); un ouvrage de M. Spalding sur la sorcellerie au temps d'Elisabeth et en particulier dans les pièces de Shakspeare (Chatto et Windus); un volume de M. Todhunter sur Shelley; une édition des *Captifs* de Plaute, par M. E. A. Sonnenschein, professeur à l'Université de Glasgow (Swan Sonnenschein et Allen); un recueil publié pour la *Société des anciens textes anglais*, par M. Sweet, recueil où l'on trouvera tous les textes antérieurs au temps d'Alfred, groupés selon l'ordre chronologique et par dialectes (tous les textes ont été copiés sur les manuscrits).

BOHÊME. — M. Joseph Jireczek a publié, dans les mémoires de la Société royale des sciences de Prague (classe pour la philosophie, l'histoire et la philologie, série VI, vol. IX), un travail intéressant en langue tchèque, sur l'*Hymnologie bohême depuis les origines jusqu'au* XVIII[e] *siècle*. Cette étude fournit de nombreux détails sur la poésie religieuse des Hussites, des Utraquistes, des Frères bohêmes; elle est accompagnée d'un index alphabétique de tous les cantiques imprimés en langue tchèque.

— M. Constantin Jireczek a fait paraître dans le même recueil (vol. X) un mémoire en allemand sur les routes commerciales et les mines en Serbie et en Bosnie pendant le moyen âge. Ce travail complète celui qu'il avait déjà publié sur les passages des Balkans M. C. Jireczek a puisé les principaux éléments de son mémoire dans les archives de Raguse encore peu explorées.

ITALIE. — La *Rassegna Settimanale* annonce la publication d'un recueil de *Lettres inédites ou rares de Goldoni* (Zanichelli, Bologne), en tête duquel M. Ernesto Masi a mis une étude sur la vie et les œuvres de l'écrivain italien *(Saggio sullavita e le opere del Goldoni)*; — des lettres d'Aleardi, avec une introduction de M. Trezza (Drucker et Tedeschi, Vérone); — des lettres d'Antonio Panizzi (Barbera, Florence).

— M[me] la comtesse Ersilia Caetani-Lovatelli a été élue membre de *l'Académie des Lincei;* il a fallu, dans la formule du diplôme traditionnel sur feuille de cuivre, changer l'indication du sexe. La nouvelle académicienne a remercié l'Académie par la lettre suivante, que nos lecteurs nous sauront peut-être gré de reproduire : « Hersilia Lovatellia Q. Sella Lynceorum Academiae Principi s. p. d. Gratias tibi atque universae Academiae quam maximas ago, ob insignem honorem quo me, quanquam feminam, ac nihil tale meritam augere voluistis. Quid enim honorificentius accidere mihi poterat quam in collegium vestrum, tot insignibus viris refertum, tanta suffragiorum consensione cooptari? Hujus honoris memoriam nulla unquam dies ex animo delebit, eaque, ut spero, industriam meam acuet, ut aliquid si non ingenio, studio saltem ac diligentia elaboratum, nec eruditis auribus indignum ad vos offeram. Vale. Romae XIV. kal. Jul. MDCCCLXXIX. »

— La Société d'histoire de Venise a fait paraître le premier volume des *Diarii* de Marin Sanuto; les douze premiers volumes de ce précieux journal comprennent

les années 1496 à 1511. — Le tome premier du catalogue des manuscrits de la bibliothèque du Vatican, relatifs à l'histoire de Rome, a été publié par M. V. Forcello. — On trouve dans le premier volume du *Saggio di codice diplomatico formato sulle antiche scritture dell' archivio stato di Napoli*, par M. C. Minieri Riccio des documents qui vont de 964 à 1243. — On a élevé à Capoue un monument au chancelier de Frédéric II, Pierre des Vignes; à cette occasion a paru un écrit de M. V. Bindi; *Pietro della Vigna ed i grandi Capuani del regno di Federico II.*

— Dans peu de jours on aura mis à découvert l'ancien temple de Romulus qui avait été converti en église des SS. Cosme et Damien. — Les fresques magnifiques, découvertes près de la Farnesine, ont été déposées dans un local, situé près du temple d'Antonin et de Faustine; une des mieux conservées représente l'*Education de Bacchus;* elles seront placées, ainsi que tous les objets d'art retirés du Tibre, dans un nouveau musée, le *Musée Tiberino*, que l'on construit dans l'ancien jardin botanique à la Lungara.

— Le 25 septembre a été célébré à Pompei le dix-huitième anniversaire séculaire de la destruction des villes de la Campanie ensevelies par le Vésuve l'an 79 de notre ère.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 26 septembre 1879.

L'Académie, ayant à choisir un lecteur pour la séance annuelle des cinq académies, qui doit avoir lieu le 25 octobre, désigne M. Le Blant. Il lira son mémoire sur le conte arabe de Cogia Hassan, rapproché d'une légende chrétienne du VI[e] siècle, rapportée par Jean Moschus.

M. Gaston Paris continue sa communication sur la phonétique des *Serments de Strasbourg* et sur celle de l'ancien français et du bas-latin en général. Il étudie aujourd'hui le sort de la pénultième brève dans les mots proparoxytons, lors du passage du latin aux langues romanes. — Déjà dans le latin classique, les mots proparoxytons étaient en moins grand nombre que les paroxytons. Dans les langues romanes, cette disproportion s'est beaucoup accentuée; dès l'époque du bas-latin, le plus grand nombre des proparoxytons ont été transformés en paroxytons. Cette transformation s'est faite de trois façons différentes : ou la voyelle de la syllabe pénultième est tombée, ou elle s'est changée en consonne, ou l'accent s'est transporté de l'antépénultième sur la pénultième. Le premier cas (chute de la voyelle de la syllabe pénultième) est de beaucoup le plus fréquent. M. Paris l'étudie en premier lieu.

La chute de la voyelle pénultième atone a eu lieu dans tous les mots où elle a pu se faire sans produire un concours de consonnes qui rendît le mot difficile à prononcer. On l'observe tout d'abord dans les mots où cette voyelle est précédée d'une muette et suivie d'une *l* ou d'une *r* : elle se rencontre alors dès le latin classique : *periclum, saeclum, hercle*, dans Ennius *opre* pour *opere*, etc. Souvent, lors même qu'on écrivait la voyelle, on ne la prononçait pas, comme nous le voyons par les transcriptions grecques des mots latins, Ῥῆγλος pour *Regulus*, Ἄσκλον pour *Asculum*, etc. Dès le IV[e] siècle, au plus tard, la chute de la pénultième dans cette position avait amené un autre phénomène, la transformation du *t* en *c* : au lieu de *vetulus* on disait *veclus*, au lieu de *vitulus, viclus*, etc. parce que le groupe de *tl* est difficile à prononcer. Ce second changement n'a pu se faire qu'après le premier : celui-ci (la chute de la voyelle) est donc ancien dans la langue, c'est bien un phénomène latin et non un phénomène roman.

(Le texte qui fournit les formes *veclus, viclus*, etc., est celui qui est connu sous le nom d'*Appendix Probi*. M. Paris donne à ce propos quelques détails sur ce texte, qui n'a pas été apprécié à sa juste valeur. C'est un recueil de locutions vicieuses corrigées, analogue aux « Ne dites pas... Dites... » de nos grammaires : presque toutes les *fautes* qu'il corrige sont des manières de parler qui ont passé dans les langues romanes. Ce qui donne à ce texte une grande valeur, c'est qu'il est, pense M. Paris, plus ancien qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Il voit la preuve de cette ancienneté dans un passage ainsi conçu : *Vico capitis Africae, non vico caput Africae.* On a corrigé

à tort en *vicecapitis* et *vicecaput*. La vraie leçon est celle du ms., et l'explication en a été suggérée à M. Paris par feu C. de La Berge, et confirmée par M. L. Renier. *Vico* ou *vicus capitis Africae* est le nom d'une rue de Rome, où fut établie jusqu'à Constantin une école spéciale destinée à fournir des employés pour le palais impérial ; un employé sorti de cette école s'appelait un *caputafricensis*. M. G. Paris croit pouvoir admettre que le traité dit *appendix Probi*, qui mentionne ce nom et ne mentionne aucun autre nom de rue ni de lieu, devait avoir été fait à l'usage de l'école du *vicus capitis Africae*, et, par conséquent, qu'il est au plus tard du temps de Constantin. — Quant à la tournure *vico caput* pour *vico capitis*, critiquée par l'auteur de l'*appendix*, c'est le premier exemple d'un phénomène commun à toutes les langues romanes, comparées au latin classique : la substitution de l'accusatif aux cas obliques.)

Si la chute de la voyelle pénultième atone a eu lieu universellement et de bonne heure dans les mots où cette voyelle se trouvait entre une muette et une *l* et une *r*, il n'en pas été de même pour les mots où la chute de cette voyelle devait produire d'autres groupes de consonnes. Alors les choses se sont passés différemment dans les différentes langues romanes. L'italien souvent et l'espagnol assez souvent ont reculé devant la chute de la pénultième; par suite, ces deux langues ont conservé des proparoxytons, ou, comme on dit en italien, des mots *sdruccioli* (la plupart des *sdruccioli* qui existent aujourd'hui en italien sont, il est vrai, des mots savants, mais les savants n'ont pu leur donner cette forme que parce qu'il existait déjà des *sdruccioli* dans la langue populaire). En français et en provençal, au contraire, les proparoxytons ont fini par être tous éliminés : plus ou moins tardivement, il est vrai, car le provençal en a conservé quelques-uns longtemps et le français même quelque temps. Par exemple les mots où l'atone était suivie d'une *n* et précédée d'une autre consonne ont donné d'abord des proparoxytons provençaux et français : *jovene* de *juvenem*, *antievene* d'*antefona* pour *antiphona*, *Estievene* de *Stephanum*; ensuite les deux langues ont transformé ces mots en paroxytons chacune à sa façon : *jovene* est devenu en provençal *jove* (suppression de la dernière syllabe), en français *jeune* (suppression de la pénultième) ; *antievene* a fait en provençal *antiève*, en français *antienne*. Parfois le français a modifié un même mot de plusieurs manières différentes, qui tendaient toutes à le rendre paroxyton : *ordene* a donné les trois formes *orne* (d'où *ornière*), *orde* (d'où *ordière*, synonyme d'*ornière* dans certains patois), et *ordre*, qui est resté. A l'exemple de *jovene, antievene, ordene*, ont été formés des mots savants tels qu'*imagene* (par formation populaire, *imaginem* aurait donné *imain*), *pagene, virgene, angele*, qui sont devenus depuis *image, page, vierge, ange*.

Dans les mots où la voyelle pénultième atone était précédée de deux consonnes et suivie d'une troisième, le provençal et le français se sont comportés très différemment. Le provençal, en ce cas, a commencé par conserver la pénultième et a eu ainsi des proparoxytons : *pértega* de *pertica*, *portegue* de *porticus*, *fabregas* de *fabricas* : plus tard il a transformé ces mots en paroxytons par un déplacement de l'accent, qui s'est porté de l'antépénultième sur la pénultième : *pertéga, portégue, fabrégas*. Le français, au contraire, a supprimé dans tous ces mots la voyelle de la pénultième, et avec elle une des consonnes qui auraient gêné la prononciation : *perche, porche, forge*.

Enfin, lorsqu'en latin la pénultième était *suivie* de deux consonnes, elle n'a pu tomber : alors, dès le bas latin, il s'est produit un déplacement de l'accent, qui a passé de l'antépénultième à la pénultième : lat. *palpebra*, b.- lat. *palpébra*, franç. *paupière; integrum, intégro, entier; colubra, colobra, couleuvre*, etc.

Dans sa prochaine lecture, M. Paris parlera des proparoxytons qui sont devenus paroxytons par transformation de la voyelle pénultième en consonne.

M. Th. H. Martin continue la lecture de son mémoire sur les hypothèses astronomiques des philosophes grecs. Il expose les théories astronomiques et cosmographiques d'Eudoxe, et réfute les idées de certains critiques qui, supposant à Eudoxe plus de connaissances qu'il n'en pouvait avoir, lui ont prêté un système trop savant et trop rationnel pour son époque.

Ouvrages déposés : — E. Caillemer. Compilation anonyme sur la défense des places fortes, traduite pour la première fois du grec (Besançon 1872, extrait des Mémoires de la société d'émulation du Doubs, 1870-1871; — J. Girard. Le sentiment religieux en Grèce (nouvelle édition); — Ch. Nisard, Guillaume du Tillot.

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 11 Octobre — 1879

192. — **Aristoteles Politik.** Griechisch und Deutsch und mit sacherklærenden Anmerkungen herausgegeben von Dr. Franz SUSEMIHL, Professor in Greifswald. Erster Theil. Text und Uebersetzung. XXVII et 801 p. Zweiter Theil. Inhaltsverzeichniss und Anmerkungen, LXXVI et 388 p. Leipzig, Engelmann. 1879, in-8°.

M. Susemihl a donné [1], en 1872, une édition critique de la *Politique* d'Aristote, qui, dans l'état des matériaux dont nous disposons, peut être considérée comme définitive. Aujourd'hui il en donne une traduction avec notes explicatives et texte en regard, et cette publication ne rend pas moins de services à l'interprétation que l'édition de 1872 en a rendu à la critique de la *Politique*, l'un des ouvrages les plus beaux et en même temps les plus maltraités par le temps parmi ceux que nous avons conservés d'Aristote.

Dans une introduction pour laquelle il a mis à profit tout ce qui a été dit sur le sujet [2], M. S. expose le plan de la *Politique* et les théories d'Aristote. Il donne une idée fort exacte des ressemblances et des différences qui se trouvent entre la *Politique* du disciple et la *République* du maître. Il tient également compte des diversités qui séparent les vues des deux philosophes grecs de nos idées modernes, et qui ne sont pas moins radicales que les diversités qui séparent le monde politique que les Grecs pouvaient observer de celui qui est sous les yeux des hommes du XIX[e] siècle [3].

---

1. Aristotelis Politicorum libri octo cum vetusta translatione Guilelmi de Moerbeka. Recensuit Franciscus Susemihl. Accedunt variae lectiones œconomicorum. Lipsiae, Teubner. 1872, 8°. Voir *Revue critique*, 1873, I, 17.

2. Il a tiré parti de l'ouvrage de M. Oncken : *Die Staatslehre des Aristoteles in historisch-politischen Umrissen*, II, 8°. Leipzig, Engelmann, 1870-75. On y trouve beaucoup de réflexions justes et ingénieuses sur les théories politiques d'Aristote.

3. On pourait trouver plus d'un rapport entre ce qu'Aristote dit des moyens de maintenir la tyrannie (V, 9, 2-10) et la royauté absolue de Louis XIV; le τύραννος n'en est pas moins essentiellement distinct du monarque du XVII[e] siècle. M. S. trouve

Le texte est établi sur les mêmes bases que dans l'édition critique de 1872. M. S. indique très complètement les conjectures qui lui ont paru les plus importantes, et il a tenu compte de tout ce qui a été publié depuis son édition critique. Les principes d'après lesquels il a constitué le texte me semblent dignes d'approbation. Je n'aurai à faire de réserves que sur deux points. M. S., en un petit nombre de passages, mais dont trois sont fort étendus [1], admet deux rédactions du même fond d'idées qui auraient été trouvées dans les manuscrits d'Aristote, et qu'on aurait insérées pour ne rien perdre, ou bien dont l'une aurait été écrite par Aristote, et dont l'autre aurait été tirée d'un cahier d'auditeur. Ces hypothèses semblent trop incertaines pour qu'on soit autorisé à mettre en regard, sur deux colonnes, les passages que l'on considère comme une double rédaction. Les ouvrages d'Aristote, qui nous sont parvenus, sont rédigés avec beaucoup de négligence; la *Politique*, en particulier, est inachevée. Des répétitions, comme il s'en trouve dans une première rédaction rapide, ne doivent pas étonner. L'autre point sur lequel je ne puis tomber d'accord avec M. S., c'est l'admission de l'intercalation de mots, de membres de phrases et même de morceaux d'une certaine étendue, comme 1271 *b* 30-40, 1274 *a* 22 *b* 26, 1329 *a* 40-39, 1342 *b* 17-34, 1289 *b* 27-1291 *b* 13, 1317 *b* 38-41, 1318 *a* 3 συμβαίνει. — *b* 5, 1306 *a* 19-31. Quand un mot ou plusieurs mots paraissent gênants, on n'a pas le droit de les considérer comme intercalés, parce que le texte ne perdrait rien à leur retranchement. Si l'on ne peut pas établir pourquoi ils ont été intercalés, il est à présumer que l'altération du texte provient d'une autre cause. Quant à l'intercalation de morceaux d'une certaine étendue, on est réduit, pour l'établir, aux arguments intrinsèques, par lesquels on attaque l'authenticité d'un ouvrage ou de parties d'un ouvrage, et dont le fond est toujours le même : c'est que l'ouvrage ou la partie de l'ouvrage suspectée contient trop d'absurdités, pour que le personnage célèbre à qui on l'attribue en soit l'auteur. Rien n'est plus incertain que ce genre d'arguments, comme le montre la controverse dont le *Testament politique* du cardinal de Richelieu a été l'objet. La Bruyère avait dit de l'ouvrage : « Celui qui a achevé de si grandes choses, ou n'a jamais écrit ou a dû écrire comme il l'a fait. » Voltaire trouve que

---

(I, 61) entre le second empire et ce que dit Aristote (V, 9, 10-20) du tyran qui imite le roi, un rapport tellement frappant, qu'il se demande si Napoléon III n'a pas lu ce morceau; et il ajoute : « c'est une question à laquelle vraisemblablement personne ne sera en état de répondre. » Il ne me semble pas difficile d'y répondre, et avec une vraisemblance qui touche à la certitude.

1. 1266 *b* 38 ἔτι — 1267 *a* 17 πολιτείας ferait double emploi avec 1267 *a* 37 ἔστι — *b* 13 ἐατέον 1282 *b* 8 ἀλλὰ — 9 ἀδίκους avec 10 πλὴν — 11 τοῦτο; 1286 *a* 26 καὶ γὰρ — *b* 3 εἷς, et 1287 *b* 8 ἀλλὰ, — 15 συμφράδμονες, avec 1287 *b* 15 εἰσί — 35 ὁμοίως; 1301 *a* 22 ἔτι δὲ — 23 εἰσίν, avec 23 ἔτι — 24 ἑκάστη; 1312 *a* 11 ὥσπερ, — 14 ὧν, avec 17 μάλιστα — 20 ἐπιθέσεις; 1323 *b* 29 ἐχόμενον — 36 σώφρων, avec 1324 *a* 4 πότερον — 13 σπουδαιοτέραν.

« l'ouvrage prétendu ne peut convenir ni au caractère du ministre à qui on le donne, ni au roi auquel on l'adresse, ni au temps où on le suppose écrit,... ni au style du cardinal ». Foncemagne établit que le manuscrit du *Testament politique* se trouvait avec les papiers du cardinal dans les effets de la succession de la duchesse d'Aiguillon, et la question est décidée par cet argument intrinsèque. Au reste, M. S. s'est tenu, sur ce point, comme sur d'autres, dans les bornes d'une modération judicieuse. En tenant compte de tous les travaux dont le texte de la *Politique* a été l'objet, il a gardé l'indépendance de son jugement, qui est généralement sûr.

La traduction de M. S. est du petit nombre de celles qui s'élèvent au dessus du niveau généralement assez bas de la littérature des traductions. La plupart, en effet, sont ou des produits industriels faits sur commande à prix réduits, ou des travaux d'amateurs sur un auteur chéri dont ils ont plutôt l'admiration que l'intelligence, et dont ils goûtent les conceptions sans savoir la langue où elles sont exprimées. M. S. était préparé par sa science d'helléniste et par ses travaux sur le texte de la *Politique* à la tâche de la traduire, tâche difficile et même, à mon avis, infiniment plus difficile que celle d'une édition critique; car il faut tout interpréter, et, par conséquent, s'efforcer de tout comprendre. M. S. s'est acquitté de cette tâche avec le soin le plus consciencieux. Il avertit toutes les fois qu'il n'est pas sûr du sens, et il communique au bas de la page l'interprétation des autres, quand elle lui semble pouvoir être mise en balance avec celle qu'il a adoptée. Une annotation mise dans le second volume fournit toutes les explications que l'on a pu trouver relativement à l'archéologie et à l'histoire. En résumé, M. Susemihl est, parmi ceux qui se sont occupés de la *Politique* d'Aristote, le savant qui a le plus contribué à faciliter l'intelligence de cet ouvrage, le seul qui puisse être mis à côté, si ce n'est au dessus de l'*Esprit des Lois*.

Charles THUROT.

---

193. — E. FERRERO. **L'ordinamento dell' armate romane.** Torino, Bocca, 1878, in-4° de 228 p. — Prix : 20 fr.

L'ouvrage de M. Ferrero se divise en deux parties. Dans la première, l'auteur fait l'histoire de la marine romaine sous la république et l'empire; dans la seconde, il publie toutes les inscriptions qui intéressent son sujet. Un index très complet termine son volume.

Sur l'époque républicaine, M. F. a été un peu bref; il se contente de rappeler sèchement ce que l'on savait déjà, sans y rien ajouter. Il s'est étendu plus longuement sur l'époque impériale; en quelques pages, il donne de curieux détails sur les diverses flottes qui protégeaient le monde romain, sur les noms des navires qui les composaient, sur les officiers et les matelots, sur la durée du service, sur les diplômes de congé, enfin sur tout ce qui touche à la marine de l'Etat. Pour cela, il s'est beaucoup servi de Marquardt (*Röm. Staatsw.*, II, p. 478-498), mais

il n'a eu garde de le copier; son travail repose sur des recherches personnelles, et il a été fait surtout d'après les sources.

Au reste, ce qui constitue la valeur de cet ouvrage, ce sont les documents épigraphiques qu'il contient. M. F. a recueilli toutes les inscriptions latines qui concernent la marine romaine; elles sont, dans son livre, au nombre de 581. Six seulement se rapportent à la république; encore faut-il remarquer que l'une d'elles est en grec, et qu'une autre est la fameuse inscription de Duilius, laquelle, dans sa forme actuelle, date probablement du règne de Claude. M. F. y a joint quelques monnaies relatives à Sextus Pompée, à Antoine et aux commandants de leurs flottes.

Quant aux inscriptions de l'empire, M. F. les groupe suivant les flottes qu'elles mentionnent. Il en résulte le classement que voici : *Classis Misenensis*, nos 7-358; *Classis Ravennas*, 359-493; *Classis Alexandrina*, 494-497; *Classis Pontica*, 498-499; *Classis Syriaca*, 500-505; *Classis Britannica*, 506-519; *Classis Libyca*, 520; *Classis Germanica*, 521-534; *Classis Pannonica* et *Classis Mœsica*, 535-544; *Classis incerta*, 544-581. Pour certaines flottes, il n'existe pas jusqu'ici d'inscriptions.

Parmi tous ces documents, deux sont inédits; ce sont les nos 88 et 339; les autres figurent déjà dans des recueils connus, tels que le *Corpus* de Berlin; Mommsen, *Inscr. regni Neap.*; Fiorelli, *Catal. del museo nazion. di Napoli*, etc. M. F. a eu du moins le mérite de les reproduire avec une scrupuleuse exactitude. Sur un point cependant, on peut le trouver en défaut. On sait que M. Renier a publié, en 1876, cinquante-trois diplômes militaires et qu'il en a établi le texte d'une manière à peu près définitive. M. F. en a inséré plusieurs dans son livre; mais toujours il préfère aux leçons de M. Renier les leçons antérieures; peut-être a-t-il eu trop tard entre les mains l'édition nouvelle. On regrettera aussi qu'il n'ait pas expliqué plus souvent, au bas de ses pages, certaines abréviations, certaines expressions dont il est parfois difficile de découvrir le sens.

La plupart des inscriptions de M. F. sont des épitaphes; c'est dire qu'elles offrent entre elles de grandes analogies. Malgré cette monotonie, elles fournissent à l'historien une foule de renseignements précieux. M. Ferrero en a noté quelques-uns. On trouvera dans son ouvrage divers tableaux dressés d'après ces textes et indiquant les noms d'un grand nombre de navires, le lieu d'origine de beaucoup de matelots, l'âge auquel ils ont commencé leur service, le temps qu'ils ont passé dans la marine. Ces documents, considérés de près, éclairent aussi d'une vive lumière l'état social et moral de ce monde des marins; ils nous font connaître leurs sentiments, leur genre de vie, leurs usages, la constitution de leurs familles, et ils nous permettent ainsi d'étudier tout un côté de la civilisation romaine.

Paul Guiraud.

194. — **Revue critique de quelques questions historiques se rapportant à saint Grégoire de Nazianze et à son siècle.** Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris, par l'abbé Louis MONTAUT. Paris, E. Thorin, 1878, in-8° de 265 pp.

— **De ratione qua christiani theologici linguam græcorum philosophorum suæ philosophiæ accommodarint,** disputavit ad doctoris gradum promovendus Lud. MONTAUT, Sacerdos. Lutetiæ-Parisiorum, E. Thorin, 1878, in-8° de 64 pp.

Le sujet que M. Montaut a choisi pour sa thèse française est des plus intéressants. Parmi les Pères de l'Eglise, il est peu de figures aussi sympathiques que celle de Grégoire de Nazianze. Ce n'est pas une biographie complète de l'écrivain chrétien que l'auteur s'est proposé de tracer ; il a voulu seulement élucider quelques points, les uns obscurs, les autres controversés, se rapportant à sa vie et à ses écrits ; ces discussions diverses, et en apparence fragmentaires, donnent cependant une idée suffisamment complète du caractère religieux et des talents d'orateur et de poète de Grégoire de Nazianze.

Bien des ouvrages ont été publiés sur ce célèbre Père de l'Eglise ; il a donné lieu à bien des appréciations différentes ; M. M. a voulu tempérer les admirations exagérées ou mal entendues des uns, et relever les erreurs ou les jugements inexacts des autres, de manière à rétablir dans sa vérité cette figure originale.

Il se refuse avec raison à voir en lui, comme l'ont fait plusieurs écrivains, un homme partagé entre ses sentiments religieux et son amour pour les lettres, allant de l'un à l'autre selon l'impression du moment. Il est évident que Grégoire de Nazianze mit avant tout sa foi et ses espérances chrétiennes, qu'il n'hésita pas un seul moment à leur sacrifier la réputation de prédicateur éloquent et d'élégant poète qu'il aurait pu facilement s'acquérir, et que, s'il attacha quelque prix à la culture littéraire, s'il réclama avec force pour les chrétiens le droit d'étudier la littérature classique, quand la haine bizarre d'un empereur voulut le leur enlever, ce fut surtout dans l'intérêt de la religion, afin que ceux qui étaient chargés de la défendre et de la propager pussent en exposer les vérités sous une forme capable de faire impression sur les esprits éclairés.

Sans méconnaître ses talents littéraires, M. M. trouve outrée l'admiration de Villemain qui le regarde comme un nouveau Pindare. « Plût au ciel, dit-il à ce propos, que saint Grégoire eût conçu l'idée de donner à ses fragments poétiques la variété esthétique et la forte unité des œuvres de Pindare. Ses pièces le plus souvent n'ont ni commencement, ni milieu, ni fin, etc. » Et un peu plus loin : « Un mot résume ses aptitudes d'écrivain : quelquefois poète dans ses discours, il est trop souvent orateur dans ses poëmes. » (Page 189.)

Bien d'autres appréciations hasardées ou même tout-à-fait erronées sont encore relevées par M. Montaut. Quiconque voudra désormais tracer une caractéristique de Grégoire de Nazianze devra certainement en tenir

compte. Mais il est un point qui est cependant de grande importance, sur lequel il ne me paraît pas s'être expliqué avec la clarté et la précision qui distinguent en général son travail. Il nous présente Grégoire de Nazianze comme un mystique, et il a raison ; mais tous les mystiques, même dans le sein de l'Eglise chrétienne, ne le sont pas de la même façon. Gerson était certainement mystique, Ruysbroek l'était aussi ; le premier a cependant vivement attaqué dans plusieurs de ses écrits le mysticisme du second. Grégoire de Nazianze était-il mystique à la manière de Gerson ou de Ruysbroek ? M. M. ne le dit pas : il parle assez longuement des unions mystiques auxquelles aspirait le célèbre Père de l'Eglise ; mais il semble croire que l'union mystique est toujours et pour tous les mystiques une seule et même chose ; il n'en est rien. Pour un certain nombre d'entre eux, il s'agit d'une union de sentiments avec Dieu (*Unus cum Deo*) ; c'est ainsi que la voulurent les Victorins, Bonaventure, et avec plus de netteté, Gerson, et que l'avait comprise avant eux saint Augustin. D'autres poursuivent une absorption dans l'être même de Dieu (*Unum cum Deo*) : tel fut le vœu de Philon, de Plotin, de Porphyre, et parmi les chrétiens, de maître Eckart, de Tauler, de Ruysbroek et de beaucoup d'autres encore. Il fallait déterminer à laquelle de ces deux unions mystiques aspirait Grégoire de Nazianze. M. Montaut s'exprime tantôt en termes tels qu'on croirait qu'il s'agit de celle-ci, tantôt de façon à nous laisser supposer qu'il s'agit de celle-là. S'il fait une nouvelle édition de son travail actuel, ou, ce qui vaudrait mieux, s'il le remanie de manière à en faire une histoire suivie et complète de la vie et des écrits de Grégoire de Nazianze, c'est sur cette partie qu'il devra apporter les plus notables modifications.

Quant à sa thèse latine, je m'en tiendrai à une seule observation. Ce qne firent les chrétiens en accommodant le langage de la philosophie grecque classique à leur propre théologie, les auteurs de la version des Septante, Philon, l'auteur de la Sapience, d'autres Juifs encore l'avaient, en partie, fait avant eux. Il aurait convenu de l'indiquer. Philon n'est cité, si je ne me trompe, qu'une seule fois, et cependant c'est lui qui probablement le premier, en prenant le mot de *Logos* dans Platon, lui a donné le sens de Dieu second, et l'a transmis aux chrétiens avec cette acception.

Michel Nicolas.

---

195. — **Ueber Sleidan's Leben und Briefwechsel**, mit einem Facsimile, von Baumgarten. Strassburg, Trübner, 1878, in-8°, 118 p. — Prix : 2 mark 50 (3 fr. 15).

Jean Sleidan, né au commencement du xvi° siècle, élevé dans les universités de France et des Pays-Bas, eut deux ambitions : servir la cause de la Réforme dans la diplomatie, et en écrire l'histoire politique et reli-

gieuse. Ses *Commentarii de statu religionis et reipublicæ, Carolo V Cæsare,* furent, pendant deux siècles, le livre historique le plus célèbre de l'Allemagne et presque de l'Europe; tous les peuples le lurent traduit dans leur propre langue. Néanmoins, la vie de Sleidan est très peu connue; ses biographes parlent de lui avec éloge, mais avec peu de détails et passablement d'erreurs; et Christian Karl am Ende qui voulait écrire la vie de « l'immortel historien » n'a pu mener son œuvre à bonne fin.

Toutefois, les anciennes biographies pouvaient déjà être complétées et corrigées au moyen de lettres de Sleidan, publiées autrefois dans la *Brem-und Werdische Bibliothek*, et de nos jours, dans les *Memorials of Cranmer* de Strype, dans les *State Papers*, ou par Geiger dans les *Deutsche Forschungen* (tome X), etc. A ces lettres, M. Baumgarten, l'auteur de l'opuscule dont nous rendons compte, ajoute quatre-vingt-neuf lettres inédites, trouvées par lui ou par ses amis. Les archives de Marbourg et de Weimar lui ont fourni des lettres échangées entre Sleidan et les princes de la ligue de Smalkalde; celles de Strasbourg, la correspondance de l'historien avec les magistrats de la ville qu'il représentait à Trente; la Hofbibliothek de Vienne, une très intéressante correspondance avec Caspar de Nidbruck, oncle de la femme de Sleidan. En tout, M. B. a formé une liste de cent cinquante-deux lettres, auxquelles il faut joindre un fragment historique envoyé par Sleidan au roi Edouard VI et retrouvé au British Museum; deux lettres découvertes dans les Mss. du *Corpus Cristi College* à Cambridge, enfin trois pièces publiées en appendice.

On trouve ces résultats minimes, si l'on songe que Sleidan correspondait activement avec les Du Bellay, Jean et Jacques Sturm, les princes de la ligue de Smalkalde et leurs chanceliers, les hommes les plus célèbres de son temps, Luther, Mélanchton, Calvin, Bucer, Marbach, lord Cecil, Cranmer, etc. Toutes les lettres de Sleidan ne nous renseignent pas sur sa vie; dans la plupart, il raconte minutieusement les événements du jour et parle rarement de ses affaires. Dans ses préfaces, il est également très sobre de détails personnels et les correspondances contemporaines le mentionnent peu souvent. La biographie de Sleidan présente donc, malgré les découvertes de M. B., des lacunes et des obscurités. L'année de sa naissance n'est pas fixée; le séjour qu'il fit, d'après les anciens biographes, à l'Université de Cologne, n'est ni prouvé ni contredit; on ne sait pas bien s'il fut ou non scolarque à Strasbourg. Aussi M. B. ne prétend-il donner ni une étude sur Sleidan, ni une biographie, mais un catalogue des lettres de Sleidan qu'il a réunies, en les faisant suivre d'indications biographiques qu'il expose en dix paragraphes inégaux, terminés par des appréciations sur la valeur historique de Sleidan et par un appel à de plus amples communications.

Un travail de ce genre échappe donc à la critique. M. B. se préoccupe avant tout de la biographie de Sleidan, et laisse dans l'ombre son rôle diplomatique. Il ne fait que mentionner les négociations de Haguenau

et de Ratisbonne, auxquelles Sleidan prit part, et celles qu'il dirigea en Angleterre ou à Trente. Tout en rectifiant les anciennes biographies, il montre surtout à quel moment Sleidan résolut d'écrire l'histoire de son temps, comment il s'en procura les moyens, comment et dans quelles circonstances il la composa. D'après des lettres inédites de Bucer au landgrave Philippe, il fixe l'installation de Sleidan à Strasbourg au printemps de 1544, et fait connaître les démarches réitérées auxquelles il dut sa nomination d'historiographe et d'interprète de la ligue de Smalkalde. Il retrace son activité et ses demandes de documents; puis, après la ruine de la ligue, ses sollicitations pour obtenir, grâce à l'appui de Bucer et de Lord Cecil, une pension d'Édouard VI. En 1552, Strasbourg prend Sleidan à son service pour quatre ans avec 150 florins de traitement. On le voit alors redoubler de travail et d'activité, écrire à la fois les événements passés et ceux dont il est témoin, résister aux plus cruels malheurs (mort de sa femme [1], mort de son protecteur Jacques Sturm en octobre 1554, deuils aggravés par ses embarras pécuniaires). L'impression de ses commentaires, poursuivie malgré bien des luttes et contre l'avis de Vergerio et du duc de Wurtemberg, soulève les colères; enfin, Sleidan, que personne ne veut désormais prendre à son service, meurt en 1556.

M. B. éprouve une très vive sympathie pour Sleidan; il parle avec enthousiasme de ses talents; aussi est-il porté aux exagérations [2]. Pourtant il apprécie avec justesse le caractère et l'œuvre historique de Sleidan, il a raison de dire qu'on ne pourra pas de longtemps se passer de ses commentaires pour étudier l'histoire de la Réforme. Nous constaterons aussi avec plaisir que M. Baumgarten ne partage pas les sentiments de Bartold et qu'il ne reproche à Sleidan ni d'avoir été à l'école de la diplomatie française, ni d'avoir servi le parti qui voulait l'alliance de la France avec les princes de la ligue de Smalkalde.

G. Bourgeois.

---

196. — **La conquête d'Alger,** par Camille Rousset, de l'Académie française. Paris, Plon, 1879, in-8°, vi-291 p. — Prix : 6 fr.

Un critique autorisé [3] a déjà reproché au nouvel ouvrage de M. Camille Rousset de ne pas être complet et de laisser dans l'ombre des points

1. En 1553, date rectifiée d'après les lettres de C. de Nidbruck.

2. C'est ainsi qu'il voit dans une lettre de Sleidan à Rutger Rescius (1530) la sûreté de jugement du futur diplomate, parce que Sleidan prévoit l'opposition de l'empereur à la réforme; mais il était naturel de la prévoir, et la lettre porte la marque d'une époque agitée et pleine d'ardeur pour la lutte. Ailleurs, M. B. prétend que Sleidan dut vendre sa bibliothèque (fragment d'une lettre de Sleidan sur la mort de sa femme); cette assertion nous paraît risquée.

3. Le major Henrard. (Athenæum belge du 1er juin 1879.)

importants de l'action générale. Nous ajouterons à ces justes plaintes des griefs plus sérieux encore. Avant de raconter l'expédition elle-même, l'auteur a voulu en déterminer les causes, et s'est trouvé conduit à commencer son œuvre par un résumé succinct des origines de la Régence et de l'histoire de ses derniers deys. C'est principalement sur cette première partie du livre que se dirigera notre critique. En effet, tant que M. C. R. se borne à suivre fidèlement les rapports de l'Etat-Major, son récit est d'une exactitude satisfaisante ; toutefois, il aurait pu insister davantage sur les dangers que fit courir à l'entreprise la mauvaise volonté du vice-amiral Duperré, et sur les fautes qui furent commises au début de la campagne. En nous parlant, par exemple, des proclamations qu'on lança au milieu des indigènes, il aurait dû nous rappeler qu'on employa un idiome inconnu à la plupart des Algériens, et un style incompréhensible pour eux [1]. Il eût encore été de son devoir de nous apprendre combien on avait négligé de se procurer les renseignements les plus nécessaires, tant sur les forces mêmes de l'ennemi que sur la configuration du pays [2]. Sous ces réserves, nous disons volontiers que l'histoire du débarquement, des combats qui le suivirent, de la prise du fort l'Empereur, et de l'entrée à Alger est présentée d'une manière très claire et permet au lecteur de se rendre un compte exact de la façon dont les choses se sont passées. Pour toute cette partie de son livre, M. C. R. a trouvé un guide sûr dans les Archives de la guerre et l'a soigneusement suivi. Il est regrettable qu'il ait été beaucoup moins bien renseigné sur l'histoire de la Régence, et qu'il nous ait présenté quelques affirmations entièrement dépourvues de vérité. Il importe d'autant plus de réagir contre ces erreurs qu'il n'a pas encore été fait de travail complet sur *la domination turque en Algérie* [3], ce qui justifierait jusqu'à un certain point les défaillances de l'auteur, s'il ne lui eût pas été loisible de trouver des documents authentiques dans diverses publications.

Dès le début du livre (p. 2), nous lisons que : la Régence a été fondée par *une association de malfaiteurs* ; et : *qu'il n'y a pas de distance morale entre Baba Aroudj, mort en 1519, et Hussein Dey, proclamé en 1818.* Il serait à peu près aussi exact de dire qu'il n'existe aucune distance morale entre Charlemagne et Charles X. Les conquérants d'El

---

1. Il existe un exemplaire de cette proclamation à la Bibliothèque d'Alger.

2. Un écrivain, qui fit cette campagne en qualité de secrétaire particulier de M. de Bourmont, et qui eût été plutôt porté à atténuer les torts qu'à les aggraver, a traduit son impression par les lignes suivantes : « Le fait est que nous étions dans « l'ignorance la plus complète sur l'état des forces que nous allions combattre....... « les attérages de Sidi Ferruch avaient été explorés avec si peu de soin, qu'on en « connaissait à peine la situation ; que les cartes de la marine et celles du Dépôt de « la Guerre n'étaient d'accord ni entre elles, ni avec celles de Boutin, ni avec les « cartes anglaises, etc., etc. » (*Anecdotes historiques et politiques pour servir à « l'histoire de la conquête d'Alger*, Merle, Paris, 1851, in-8, p. 68 et 69.)

3. Ce n'est pas qu'il manque de livres intitulés *Histoire de l'Algérie*, mais ce qu'on peut en dire de mieux, c'est que le texte ne répond guère au titre.

Djezaïr n'étaient ni des brigands ni des pirates; ils combattaient *le Djehad* (guerre sainte) sur terre et sur mer, pour la suprématie de l'Islam, avec les mêmes procédés qu'employaient les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Les dommages que ceux-ci causaient au commerce et aux rivages musulmans furent même la cause principale de la faveur avec laquelle la Porte accueillit la fondation de l'Odjeac [1], et il est souverainement injuste de traiter de *malfaiteurs* ces grands Pachas, les Kheïr-ed-Din, Hassan, Salah Reïs, Euldj-Ali, et tant d'autres, qui luttèrent si souvent avec avantage contre les flottes chrétiennes, ennemies de leur suzerain. Ce ne fut que bien plus tard, vers la fin du XVI[e] siècle, que la course de guerre se transforma en piraterie, sous l'influence des Reïs rénégats et des Mores chassés d'Espagne. Voilà ce qui est vrai; le reste est du domaine de *la légende*, dont M. C. R. est, plus que personne, tenu de se méfier. Il ne le fait pas assez, et s'y laisse prendre une fois de plus, quand il nous raconte que le trésor de la Jénina fut transféré à la Casbah en une seule nuit et à l'insu de la population (p. 8). Certes, Ali-Khodja eût déjà fait une chose bien étonnante en déplaçant sa famille et ses gardes sans être vu de personne, dans un pays où tout le monde passe plus de la moitié de la nuit sur les terrasses des maisons et où les rues sont tellement étroites qu'il est impossible de ne pas être vu et entendu de chacun; mais, lorsqu'on sait par les documents officiels [2] que ce transférement exigea seize cent cinquante voyages de mulet, à raison de trois quintaux par charge, on reste confondu en pensant qu'un historien sérieux a pu croire qu'une pareille opération avait été affectuée en une nuit, et secrètement! Nous estimons que M. C. R. n'eût pas dû accepter aussi légèrement des assertions sans valeur. Plus prudent, il n'eût pas produit les affirmations suivantes :

1° Les Colouglis formaient la garnison des Bordjs (p. 12);

2° Il n'y avait pas de tribus maghzen chez les Kabyles (p. 15);

3° *Chaque fois* que les Beys essayèrent de soumettre les Kabyles, ils furent vaincus, *et il fallut y renoncer* (p. 15);

4° Quand les Turcs prirent pied en Barbarie, ils y trouvèrent les Français déjà établis au Bastion et à La Calle (p. 17-18);

5° Le Bordj Mouley-Hassan est ainsi nommé, du nom du Dey qui l'a fait construire (p. 195);

6° Il n'y avait ni registres ni documents d'aucune sorte constatant les recettes et les dépenses (p. 228).

---

1. Il y a déjà plus de quarante ans que MM. Sander-Rang et Ferdinand Denis faisaient ce rapprochement entre Malte et Alger : ils émettent même l'idée qu'Aroudj, qui avait été prisonnier des chevaliers de Saint-J. de J., imita la constitution de cette république guerrière en fondant l'odjeac. *(Histoire de la fondation de la Régence d'Alger*, par Sander-Rang et F. Denis. Paris, 1857, 2 vol. in-8.) Tom. II, note 1.

2. Il fallut 76 voyages de mulet pour l'or, 1400 pour l'argent, et le reste pour les objets précieux. Ces documents furent fournis à la commission d'enquête qui procéda, en septembre 1830, à la vérification du trésor de la Casbah.

Tout cela est absolument le contraire du vrai, et on ne peut y répondre que par les négations suivantes :

1° Les Colouglis n'occupaient pas les Bordjs, dont la garde était dévolue aux Janissaires. Les Turcs se défiaient beaucoup trop des Colouglis pour leur confier des postes de cette importance ; ils ne leur permettaient même pas de porter des armes, sinon dans certains cas désespérés, et toujours à titre provisoire [1] ;

2° Il y avait plusieurs tribus maghzen établies en pleine Kabylie, entre autres les Ameràour ;

3° Les Kabyles essuyèrent souvent de terribles défaites [2], et les Turcs avaient tellement peu renoncé à les soumettre que, en 1824 et 1825, Yahia-Agha avait pacifié le pays par d'heureuses expéditions [3] ;

4° A l'époque où les Turcs s'installèrent à Alger, les Français n'étaient encore établis ni au Bastion, ni à La Calle, ni sur un autre point des côtes barbaresques ; le premier établissement français date de 1561 et fut fait par Thomas Linches et Carles Didier, négociants de Marseille [4] ;

5° Le fort l'Empereur fut construit en 1545 par Hassan-ben-Kheïr-ed-Din, et augmenté, en 1580, par Hassan-Coptan [5] ; tous deux étaient *Pachas,* et non *Deys :* les Deys n'apparaissent dans l'histoire que bien plus tard ;

6° Il est inexact d'affirmer qu'il n'existait au Trésor *ni registres ni documents constatant les recettes et les dépenses.* M. A. Devoulx a retrouvé et publié [6] le registre des prises maritimes, avec l'enregistrement des ventes et des parts afférentes à l'Etat [7] ; le fonctionnaire qui tenait ce registre se nommait le *Khodjet el Bandjek ;* de plus, les versements annuels des Beys d'Oran, de Constantine et de Titeri étaient inscrits au Me-

---

1. On peut consulter à ce sujet tous les anciens auteurs qui se sont occupés d'Alger, depuis Haëdo (1583) jusqu'à Peyssonel (1784).

2. Voir Berbrugger (*Epoques militaires de la grande Kabylie.* Alger, 1853, in-12). — Le cruel Mohammed-ed-Debbah fit un horrible massacre de Kabyles pendant neuf ans, de 1745 à 1754.

3. Voir la *Note sur Yahia-Agha,* par le capitaine Robin (*Revue africaine,* 1874, p. 59, 87, etc.).

4. Il y avait, à la vérité, quelques bateaux français qui se livraient à la pêche du corail et au commerce des cuirs et des cires avec les Kabyles de la côte ; les Génois et les Siciliens en faisaient autant : mais tout cela ne constituait pas ce qu'on peut appeler un établissement sérieux. Seuls, les Génois avaient obtenu une installation fixe à Tabarque, en échange de la liberté du célèbre Dragut. — Voir : *Le commerce et la navigation de l'Algérie avant la conquête française,* par Elie de la Primaudaye (Alger, 1861, in-8), *La pêche du corail,* par C. de Cuverville (Paris, 1875, in-8), l'*Histoire de La Calle,* par Ch. Féraud (Alger, 1878, in-8).

5. Voir *Historia et topografia general de Argel,* par Fray Diego de Haëdo (Valladolid, 1612, in-4°), cap. IX.

6. *Revue africaine,* année 1871 et suivantes.

7. Le droit de l'Etat sur les prises était un des principaux revenus du Beylik.

VARIÉTÉS

Une source du texte et des scolies de Virgile, son origine et son véritable caractère.

J'ai l'honneur de m'adresser à votre Revue, pour signaler à l'attention des philologues une source du texte et des scolies de Virgile, dont l'origine et le véritable caractère sont restés, je ne sais comment, ignorés jusqu'à ce jour.

Parmi les manuscrits latins de Berne, on remarque trois Virgiles annotés du IX-Xe siècle, et parmi eux le *Bernensis 172*. Il contient les *Eglogues* (à partir de I, 47), les *Géorgiques*, et l'*Enéide* jusqu'au vers 852 du livre V. Ribbeck a donné dans les lacunes du *Romanus* et parfois ailleurs la collation de ce texte qu'il désigne par *a*. Les scolies des *Bucoliques* et des *Géorgiques* sont les *Scholia Bernensia*, publiées récemment par H. Hagen. C'est encore de ce ms. que Daniel a tiré presque toutes les scolies particulières de son *Servius* dans les livres III-V de l'*Enéide*. — D'autre part, on savait que le *Parisinus* 7929, Saec. X, qui contient l'*Enéide* du livre VI, 14, au livre XII, 818, texte et scolies, et qui porte le nom de Pithou, avait fourni à Daniel toutes ses scolies particulières dans les sept derniers livres. Mais personne que je sache n'a remarqué encore que le *Bernensis* 172 et le *Parisinus* 7929 ne sont que *deux tomes d'un seul et même manuscrit*. Pour qui a vu successivement ces deux exemplaires, il ne peut y avoir le moindre doute; l'écriture est la même des deux parts, et aussi les fautes de copie et leur nature, le nombre de vers (24) à la page, la hauteur (31 cent. 5) et la largeur (28 cent.) de la page, la disposition des vers et des scolies avec la lettre initiale du vers ou de la scolie détachée en capitale dans une colonne particulière, et une majuscule plus grande tous les huit vers, et enfin des variantes notées souvent en marge d'une main contemporaine et peut-être tirées du manuscrit original (Cp. Ribbeck, *proleg.*, 330 s., et *addenda* du même tome).

Mais voici d'autres preuves qui peuvent dispenser de la confection d'un double *fac-simile*. L'avant-dernier cahier du *Bernensis* est marqué à la fin, de la même main qui a écrit le texte, de la lettre I; le dernier cahier dont la fin est mutilée, la dernière page ayant perdu la moitié de sa largeur, devait être marqué K. Le premier cahier du *Parisinus*, qui n'a plus que 7 feuilles, est marqué L. Il ne manque donc complètement au manuscrit dans l'intervalle que la première feuille du *Parisinus*. Or, d'après les habitudes du copiste, on peut indiquer précisément son contenu, ce qui est une sorte d'épreuve de notre découverte. Elle donnait la fin du livre V, 853-871, soit 19 vers; puis le commencement du livre VI, 1-13, soit 13 vers, en tout 32; de plus, un sommaire du livre VI en onze vers, comme ceux des livres II et IV dans le *Bernensis*, X, XI et XII dans le *Parisinus*; en tout 43 lignes. Sur les 48 lignes que porte

régulièrement chaque feuille, les cinq autres étaient en partie laissées en blanc, en partie remplies par l'*explicit* du V[e] et l'*incipit* du VI[e] livre. — Enfin M. Hagen a montré que le *Bernensis* 167 offre cette particularité qu'il reproduit les scolies de la colonne de gauche du *Bernensis* 172, en omettant constamment toutes celles de la colonne de droite. J'ai constaté que dans les 50 premiers vers du livre VIII toutes les scolies ou parties de scolie (9 *Considerate-movere)* omises par le *Bernensis* 167, sont précisément à droite dans le *Parisinus* 7929.

Il faut conclure de ces remarques d'abord que le ms. de Fleury-sur-Loire se composait de deux tomes dont le premier a appartenu plus tard à Daniel, l'autre à Pithou qui l'a communiqué à son ami; mais que sous le nom de *Floriacensis* Daniel comprenait avec raison les deux tomes; — puis, pour Servius, que les scolies de Daniel dans les livres III-XII de l'*Enéide* proviennent d'une source unique, et que le *Bernensis* 167 est sûrement son *Antissiodorensis;* — pour Virgile, que nous avons, grâce au *Parisinus* 7929, un texte dérivé d'une source fort ancienne, analogue au *Romanus,* mais qui en est souvent distincte (Cp. Ribbeck, *proleg.* 329-333), et dont la collation utile partout, doit être faite tout au moins pour les lacunes du *Romanus* (En. XI, 757-792 et XII, 759-818, puisque le *Parisinus* finit à ce vers) en même temps qu'elle sera complétée par les variantes de la marge.

E. Thomas.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 3 octobre 1879.

M. Th. H. Martin continue la lecture de son étude sur le système cosmographique d'Eudoxe. Il examine l'hypothèse imaginée par Eudoxe pour expliquer les mouvements divers des étoiles et des planètes : elle consistait à admettre que tous ces astres étaient situés sur des sphères placées les unes dans les autres et animées chacune d'un mouvement de rotation, mais sur des axes qui n'étaient point parallèles. Pour les étoiles fixes, Eudoxe supposait une seule sphère motrice, tournant sur elle-même une fois en vingt-quatre heures, sur la surface de laquelle elles étaient toutes attachées; il expliquait ainsi le mouvement de rotation diurne du ciel étoilé, le seul qu'il connût aux étoiles fixes, car il ignorait la précession des équinoxes. Pour les planètes, au contraire, il était obligé d'admettre plusieurs mouvements coexistants en sens divers, et pour cela plusieurs sphères motrices pour chaque planète, ces sphères s'enveloppant les unes les autres et tournant en même temps avec des vitesses diverses sur des axes différents, chacune entraînant dans son mouvement celles qu'elle enveloppait : chaque sphère enveloppée était, par conséquent, animée à la fois de son mouvement propre et des mouvements des diverses sphères enveloppantes la planète fixée sur la surface de celle de ses sphères motrices qui se trouvait à l'intérieur de toutes les autres, participait forcément du mouvement de toutes. Pour le soleil, par exemple, Eudoxe supposait trois sphères motrices s'enveloppant l'une l'autre, et plaçait le soleil sur un point de l'équateur de la sphère intérieure : il arrivait, par cette hypothèse compliquée, à rendre compte de tous les mouvements apparents de l'astre.

M. Germain commence la lecture d'un chapitre d'une *histoire de l'université de médecine de Montpellier* : ce chapitre est consacré à l'*enseignement de la médecine à Montpellier*. Cet enseignement, jusqu'à la suppression de l'université en 1793, s'est toujours fait en latin. Dans le principe, il consistait uniquement en lectures de textes des médecins grecs ou arabes, avec des commentaires du professeur. Les textes à lire et à expliquer étaient fixés pour chaque semestre par l'assemblée des professeurs. Les auteurs, tant grecs qu'arabes, étaient toujours lus dans une traduction latine; un seul professeur a expliqué Hippocrate dans le texte grec : c'est François Rabelais, qui lut et expliqua le traité *des pronostics*, en 1537. Le programme des auteurs fut fixé

le 8 septembre 1309 par une bulle de Clément V : cette bulle faisait la part à peu près égale aux grecs et aux arabes, Hippocrate et Galien d'une part, Avicenne principalement de l'autre. Ce programme fut observé longtemps. A la fin du XIVe siècle, les auteurs arabes prirent un moment la prépondérance sur les auteurs grecs; la renaissance arrêta bientôt ce mouvement et en détermina un en sens contraire : avant la fin du XVIe siècle, la médecine arabe disparut complètement du programme des lectures. A la même époque eut lieu un autre changement très salutaire : des cours pratiques furent créés à côté de ceux où on ne faisait que lire les textes. On institua notamment un amphithéâtre où eurent lieu régulièrement, quoique trop rarement, des *anatomies* ou dissections de cadavres. Cette pratique avait été longtemps l'objet d'une réprobation générale; la Bible et le Coran, en défendant de toucher aux cadavres, avaient toujours empêché les anciens maîtres arabes et juifs de s'y adonner : et parmi les chrétiens, les papes à leur tour l'avaient interdite avec menace d'anathème. Quand, sous l'influence de la renaissance, les idées changèrent sur ce point, l'Eglise ne consentit à retirer sa prohibition que d'une manière tacite; elle s'abstint de la renouveler, mais elle ne la révoqua pas; elle toléra les dissections plutôt qu'elle ne les permit.

M. Delisle lit une notice sur *les Éthiques, les Politiques et les Économiques d'Aristote,* traduites et copiées pour le roi *Charles V*. On sait que Charles V s'était fait traduire ces divers livres en français (d'après le latin) par Nicole Oresme, doyen de Rouen. M. Delisle a entrepris de rechercher ce que pouvaient être devenus les mss. de cette traduction exécutée pour le roi lui-même. Les anciens inventaires de la Bibliothèque du Louvre en mentionnent deux exemplaires, l'un in-folio, l'autre plus petit, composés chacun de deux volumes, le t. I comprenant les *Éthiques*, le t. II les *Politiques* et les *Économiques*. En s'aidant, pour suivre la trace de ces volumes, de divers inventaires des ducs de Bourgogne ou d'autres grands seigneurs, dressés à plusieurs époques différentes pendant le XVe siècle, M. Delisle a pu reconstituer l'histoire de ces quatre volumes. Il a été plus loin, il a retrouvé les volumes eux-mêmes, conservés dans différentes bibliothèques publiques ou privées, et reconnaissables, soit aux armes et aux couleurs du roi Charles V qu'on y marque en plusieurs endroits, soit à leur exacte conformité avec les descriptions des anciens inventaires. De ses recherches, il résulte que les exemplaires en question ont passé tous deux, mais à des époques et dans des circonstances différentes, dans la bibliothèque des ducs de Bourgogne, et qu'aujourd'hui les quatre volumes sont ainsi répartis : exemplaire in-fol., t. I, *Éthiques*, bibliothèque de Bruxelles, ms. n° 9505; t. II, *Politiques* et *Économiques*, bibliothèque de M. le comte de Wasiers; petit exemplaire, t. I, *Éthiques*, bibliothèque de M. le baron de Westrenen, à La Haye; t. II, *Politiques* et *Économiques*, bibliothèque de Bruxelles, n° 11201. Tels sont (avec un ms. des *Politiques* et des *Économiques*, conservé à Avranches, qui provient de la famille Oresme) les seuls exemplaires originaux d'après lesquels doive être étudié désormais le texte de ces traductions dues à Nicole Oresme. — M. Delisle termine en donnant quelques détails sur un calligraphe de talent, Raoulet d'Orléans, à qui sont dus le petit exemplaire d'Aristote de Charles V et plusieurs autres livres exécutés pour ce roi.

Julien HAVET.

Livres nouveaux : MIKLOSICH, Ueber die Wanderungen der Rumænen in den dalmatinischen Alpen und den Karpathen. Wien, Gerold. (4 fr.) — MUCHE, Quaestiones de re scaenica fabulae Sophocleae quae Ajax inscribitur. Breslau, Koebner. (1 fr. 25.) — ORELLI, Rechtsschulen und Rechtsliteratur in der Schweiz vom Ende des Mittelalters bis zur Gründung der Universitæten v. Zürich u. v. Bern. Zürich, Schulthess. (3 fr. 75.) — OTTE, De fabula Œdipodea apud Sophoclem. Berlin, Mayer u. Müller. (1 fr. 50.) — PASTOR, Die kirchlichen Reunionsbestrebungen wæhrend der Regierung Karls V. Freiburg i. B. Herder. (8 fr. 75.) — PAUTHIER, Les quatre livres de philosophie morale et politique de la Chine. Charpentier. (3 fr. 50.) — PERVANOGLU, Historische Bilder. I. Andronik Comnenus. Leipzig, Friedrich. (3 fr. 20.) — PETERS, Untersuchungen zur Geschichte des Friedens von Venedig. Hannover, Hahn. (5 fr.) — PFORDTEN (von), De dialecto thessalica commentatio. München, Kaiser. (1 fr. 25.) — REDIER DE LA VILATTE, Etude littéraire sur les historiens du Languedoc. Toulouse, Privat. — REUSS (Rod.), Strassburg im dreissigjaehrigen Kriege (1618-1648.) Strassburg, Treuttel u. Würtz. (2 fr. 50.) — ROTH, Geschichte des rœmischen Kœnigs Adolf I von Nassau. Wiesbaden, Limbarth. (10 fr.) — SAPETO, Assab i suoi critici. Napoli, Detken e Rocholl. (2 fr. 50.) — SAUERLAND, Abailard und Heloise. Frankfurt a. M. Mahlau u. Waldschmidt. (1 fr. 50.) — SCHLESINGER, Die Chronik der Stadt Elbogen. (1471-1504.) Prag. (9 fr.) — Senecae tragœdiae, recensuit et emendavit LEO. Vol. II. Berlin, Weidmann. (7 fr. 50.) — Terentius (des) Comœdien, erklaert von SPENGEL. Berlin, Weidmann. (1 fr. 90.) — THOMA, Geschichte der christlichen Sittenlehre in der Zeit des neuen Testamentes. Haarlem. (7 fr. 50.) — WARNECKE, Lucas Cranach der Aeltere. Goerlitz, Starke. (12 fr. 50.) — WELZEL, De Jove et Pane dis arcadiis. Breslau, Koebner. (1 fr. 25.)

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 18 Octobre — 1879

Sommaire : 197. Zottoli, Cours de langue et de littérature chinoises pour les missionnaires. — 198. Bayet, Les inscriptions chrétiennes de l'Attique. — 199. Flasch, La frise du Parthénon. — 200. La Conjuration des Fous de Murner, p. p. Godeke. — 201. Pypine, Histoire des littératures slaves. — 202. V. d. Pfordten, Le dialecte thessalien. — Académie des Inscriptions.

197. — **Cursus litteraturae sinicae neo-missionariis** accommodatus auctore P. Angelo Zottoli S. J. e missione Nankinensi. Volumum primum pro infima classe *Lingua familiaris*. — Volumum secundum pro inferiore classe *Studium Classicorum*. Chang-hai, ex typographia Missionis Catholicae. Paris, Ernest Leroux, 1879, 2 vol. in-8°.

Le R. P. Angelo Zottoli, originaire de Naples, passe pour être parmi les missionnaires de la Compagnie de Jésus, celui qui connaît le mieux la langue chinoise. Malgré son long séjour en Chine (depuis 1848), ses travaux sont peu connus du public européen ; écrits en chinois, traitant de matières religieuses, ils n'étaient pas répandus en dehors des missions ; un arrangement de la grammaire d'Emmanuel Alvarez à l'usage des élèves chinois, publiée à Chang-hai en 1869, était, à ma connaissance, la seule publication de ce religieux qui fût sortie du cercle restreint des lecteurs auxquels elle était destinée.

Quoique le *Cursus litteraturae sinicae* soit écrit spécialement pour les missionnaires, malgré son prix élevé, il ne manquera pas de prendre place parmi les traités recherchés de ceux qui désirent approfondir la langue chinoise.

La préface (pp. VI-VII) du premier volume (le deuxième en date de publication) nous apprend les divisions de l'ouvrage complet :

« Cursus quinque annis absolvitur : in primo, pro infima classe, erit lingua familiaris, et expendentur *Instructiones familiares, Dialogi comici, Parvae narrationes, Romanenses descriptiones, Selectae dictiones,* quibus omnibus vulgaris aut humilis passim stylus continetur. In secundo, pro inferiore classe, erit studium classicorum, seu post *Elementarios libellos, Magna scientia, Immutabile medium, Confucii sententiae* et *Liber Mentsii*. In tertio, pro media classe, erit studium canonicorum, quo *Libris Carminum* et *Annalium* ex integro explanatis, *Liber Mutationum* et *Memoriale rituum*, ex parte, ut passim fit, *Chronica* vero *Confucii* vix ad specimen delibabuntur. In quarto, pro suprema classe, erit stylus rhetoricus, et agetur de *Particulis, Selectis prosis, Selectis memoriis, Stylo epistolari,* et *Allusionibus litterariis*. In quinto, pro rhetorices classe, erit pars oratoria et poetica, ageturque de *Compositionibus antiquis* et *recentibus*, *de Versibus*, *de Lucubrationibus poeticis* et *de Inscriptionibus*. Quinque ergo erunt volumina, quibus sextum accedet, continens totius cursus adminiculum, *Vocum syntagma.* »

On aura donc un cours complet de langue et de littérature chinoises en six volumes dont les plus intéressants, parce qu'ils traiteront de matières moins connues seront, le premier, le quatrième, le cinquième et le sixième; les vol. II et III étant consacrés aux livres élémentaires et aux livres canoniques déjà bien étudiés à l'aide de nombreuses traductions.

Le premier volume commence par une introduction donnant : 1° la structure des caractères avec la table des clefs arrangées suivant le nombre des traits; 2° la prononciation des caractères; et 3° les différentes écritures; puis viennent les *Instructiones familiares*, *Dialogi comici, Parvae narrationes*, *Descriptiones romanenses* et les *Selectae dictiones*. A la fin du volume on trouve une carte de la Chine et une table des caractères employés dans l'ouvrage. Pour les différents exercices, le texte chinois est donné sur la page gauche, la traduction latine sur celle de droite; au bas des pages, est l'explication des caractères chinois qui n'avaient pas été déjà employés.

Le second volume comprend, sous le titre de *Notae previae*, un aperçu historique, une table des dynasties et divers renseignements destinés à faciliter l'intelligence des textes chinois; puis la traduction latine avec texte chinois et commentaires des livres suivants : le Livre de trois mots *(San-tseu-king)*, le Livre des Cent familles *(Pe-kia-sin)*, le Livre des Mille mots *(Tsien-tseu-wen)*, le *Chen-Tong-che* et enfin les Quatre Livres *(Se-chou)* : le *Tahio*, le *Tchong-yong*, le *Lun-yu* et le livre de *Meng-tseu*. On voit que c'est l'ensemble des ouvrages que l'on met entre les mains des enfants chinois et des livres d'où l'on tire les thèmes des examens officiels pour le grade de bachelier (*siou-tsai*).

Cette partie est moins nouvelle que la précédente. Les Quatre Livres ont été traduits en anglais par le Dr Legge (Hongkong, 1861) et avant lui, en français, par G. Pauthier *(Livres sacrés de l'Orient*, Paris, Didot, 1840); et plusieurs fois réimp. chez Charpentier sous le titre de *Confucius et Mencius*, en anglais par le Rev. David Collie (Malacca, 1828) et en latin par le P. Noel (Pragae, 1711). Le *Tahio*, le *Tchong-yong* et le *Lun-yu* ont paru en latin en 1687 à Paris dans le volume, *Confucius Sinarum Philosophus*, après avoir été publiés (le *Lun-yu* incomplet) dans les éditions dites de Goa et de Canton. Le *Tahio* avait été traduit en français par le P. Cibot *(Mém. conc. les Chinois*, I) et par Pauthier (Paris, 1832 et 1837) avant son éd. générale des *Se-chou;* en anglais, par Marshman (à la fin de la *Clavis sinica*, 1814), dans les *Horae sinicae* du Dr Morrison, et par C. B. Hillier dans le *Journal de la Société Asiatique* de Hong-kong (Part III, 1852). Le *Tchong-yong* a été traduit en français par le P. Cibot *(ut supra)* et par Abel-Rémusat (Paris, 1817). Du *Lun-yu* (1re partie) il y a une version anglaise de Marshman (Serampore, 1809); enfin Stanislas Julien nous a donné Meng-tseu en latin (Parisiis, 1824-1829). Le *San-tseu-king* a été traduit *ad nauseam* par les principaux sinologues; on trouvera le *Livre des Cent familles* dans

l'Appendice au dictionnaire de M. Perny ; et il existe une demi douzaine de versions du *Tsien-tseu-wen*.

C'est dire, par conséquent, que ces livres sont bien connus, mais l'exactitude des traductions et l'abondance des explications du P. Zottoli rendent son ouvrage indispensable à ceux qui ne possèdent que les paraphrases des PP. Noel et Cibot et utile même à ceux qui ont entre leurs mains le beau travail du Dr Legge. Tout au plus, pourrait-on relever quelques prononciations peu exactes en langue mandarine qu'une profonde connaissance du dialecte de Chang-hai a laissé glisser dans l'ouvrage.

Nous parlerons de nouveau de ce travail lorsque les autres volumes paraîtront; s'ils tiennent les promesses de leurs aînés, le R. P. Zottoli nous aura donné le plus bel ouvrage écrit sur la langue chinoise depuis la *Notitia linguae sinicae* du P. de Prémare.

Henri Cordier.

---

198. — C. Bayet. **De titulis Atticae christianis antiquissimis, commentatio historica et epigraphica.** Paris, Thorin, 1878, in-8°, 132 p. 6 planches lithographiées.

Ce qu'on cherche ordinairement dans une thèse latine, c'est une monographie bien faite : le malheur des temps veut qu'on ne l'y trouve pas toujours. La thèse de M. Bayet est une exception : outre la mise en œuvre d'une série de documents intéressants, elle nous donne un recueil fort soigné de ces documents eux-mêmes.

Les inscriptions chrétiennes de l'Attique, publiées par M. B., sont au nombre de 125, dont 63 sont reproduites en *fac-simile* par la lithographie. L'adjonction de *fac-simile* aux recueils épigraphiques est plus nécessaire pour les monuments chrétiens que pour les autres. Les formes régulières des belles inscriptions classiques peuvent être assez exactement reproduites par la typographie; il n'en est pas de même pour les inscriptions chrétiennes, presque toutes de basse époque et malhabilement gravées. M. de Rossi et M. Le Blant ont bien senti cette nécessité; dans leurs grandes publications, ils ont usé, aussi souvent que possible, de la gravure sur bois. M. B., en suivant leur exemple, a doublé la valeur de son recueil (1).

Le texte des inscriptions est précédé d'une double introduction, l'une historique, l'autre épigraphique.

---

1. M. B. reproduit en *fac-simile* toutes les inscriptions *qu'il a vues lui-même*, ce qui ne veut pas dire toutes les inscriptions qui existent encore et qui sont conservées à Athènes. Sa bonne volonté a rencontré plusieurs fois des obstacles de la part d'un fonctionnaire grec peu complaisant, M. Eustratiadis, *antiquitatum, ut multi jam experti sunt, haud urbanus ephorus* (p. 107). Donnons, en passant, un mauvais point à cet éphore.

Dans la première *(pars historica)*, M. B. a réuni les faits, trop rares, qui constituent tout notre avoir historique sur les origines de l'église d'Athènes. On ne peut lui reprocher d'avoir cherché à l'augmenter en puisant dans la légende : les fables dionysiennes sont résolûment écartées. Peut-être cependant y aurait-il eu lieu de soumettre à une critique plus sévère certaines conclusions courantes, mais pas très-sûres. Ainsi, le martyre de saint Denys l'Aréopagite n'est appuyé d'aucun témoignage plus ancien que le petit martyrologe romain, lequel ne remonte pas au-delà du VIII[e] siècle; il est vrai qu'on y invoque l'autorité d'Aristide. Mais qui peut dire s'il ne s'agit pas ici d'un Aristide de fantaisie, analogue au faux Aréopagite? Denys de Corinthe (Euseb., H. E., IV, 23) parle de son homonyme athénien, comme d'un évêque, non comme d'un martyr.

Quadratus l'apologiste est identifié avec l'évêque d'Athènes, dont parle Denys de Corinthe dans sa lettre aux Athéniens (Eus. l. c.) Cette identification n'a pas été faite par Eusèbe ; elle est d'ailleurs inconciliable avec l'analyse qu'il donne de la lettre de Denys de Corinthe. D'après cette lettre, l'évêque d'Athènes Quadratus avait succédé à Publius, martyr κατὰ τοὺς τότε... διωγμούς, c'est-à-dire vers le temps où l'évêque de Corinthe écrivait aux chrétiens d'Athènes. Or, Denys, contemporain du pape Soter, siégeait vers 160-175, en tout cas, après l'année 150, vers laquelle l'église de Corinthe avait à sa tête un autre évêque, Primus. Il est donc impossible que Quadratus ait déjà été évêque d'Athènes au temps d'Hadrien, et il faut renoncer à l'identifier avec l'apologiste. Celui-ci pouvait être le même que le prophète dont parle l'anonyme anti-montaniste cité par Eusèbe (H. E., V, 17), mais alors ce serait vraisemblablement un asiatique et non un Athénien. Enfin, rien n'empêche de croire à trois Quadratus distincts; ce nom est fort commun au second siècle.

La thèse de M. B. était déjà imprimée lorsque les mékhitaristes de Venise publièrent un fragment de l'apologie d'Aristide, retrouvé par eux dans une traduction arménienne. Réduit aux courtes descriptions d'Eusèbe et de saint Jérôme, l'auteur a dû passer rapidement sur Aristide. Peut-être aurait-il pu s'étendre davantage sur Athénagore et nommer au moins Clément d'Alexandrie, dont saint Epiphane (Haer., XXXII, 6) dit : ὅν φασί τινες Ἀλεξανδρέα, ἕτεροι δὲ Ἀθηναῖον. Quant à Athénagore, je ne vois pas pourquoi M. B. hésite à s'en rapporter au titre de son apologie où il est qualifié de philosophe athénien.

M. B. admet l'authenticité du rescrit d'Hadrien à Minucius Fundanus ; je crois qu'il a raison et j'admettrai même volontiers que l'apologie de Quadratus peut avoir eu quelque influence sur la rédaction de ce document ; les difficultés chronologiques, qui arrêtent ici (p. 9) M. B. disparaissent quand on cesse d'identifier Quadratus l'apologiste avec l'évêque d'Athènes. A propos de l'intervention impériale en faveur des chrétiens et des rescrits qui furent expédiés à ce sujet, notamment à Athènes, sous Antonin (Melito ap. Eus., H. E., IV, 26), M. B. aurait pu entrer plus avant dans la question des persécutions ; il paraît bien que

pendant le second siècle, au moins, les chrétiens furent souvent inquiétés, jugés et condamnés, sans l'intervention de l'autorité romaine, par les magistrats des villes, au moins des villes alliées et libres. M. Duruy (*Hist. des Romains,* t. V, p. 95 et suiv.) a montré par des exemples concluants que bien des cités avaient alors la juridiction criminelle sur leurs citoyens. L'intervention des empereurs pour modérer les rigueurs auxquelles on s'abandonnait dans certaines cités contre les chrétiens et leurs efforts pour faire prévaloir les dispositions plus bénignes du rescrit de Trajan, rentrent assez bien dans leur système de restriction des franchises municipales et de limitation de la juridiction criminelle. Athènes, cité privilégiée entre toutes, doit porter, beaucoup plus que les pouvoirs romains, la responsabilité des persécutions dont son église à été l'objet, au moins pendant le second siècle.

La seconde introduction, *pars epigraphica,* contient les conclusions de M. B. sur l'âge, la paléographie, la langue, les formules des inscriptions, les symboles qu'elles présentent, les lieux d'où elles proviennent. En comparant ses textes aux inscriptions gravées sur les colonnes du Parthénon, à partir de la fin du VIIe siècle, M. B. a reconnu que celles-ci sont certainement postérieures aux siennes ; le VIIe siècle forme donc la limite inférieure de son recueil ; mais c'est à peine si une ou deux inscriptions peuvent être considérées comme plus anciennes que le milieu du IVe siècle.

Parmi les formules, le mot κοιμητήριον, avec le sens, non de cimetière, mais de tombe isolée, est caractéristique de l'épigraphie chrétienne d'Athènes et de la Grèce propre à laquelle cependant il faut joindre quelques inscriptions macédoniennes. Les observations que suggèrent à M. B. cette formule et certaines autres, nous le montrent un peu trop préoccupé, je crois, de rechercher dans l'épigraphie chrétienne d'Athènes les traces d'un attachement particulier au souvenir de saint Paul et à ses habitudes de langage. Après cette observation timide, je n'hésite pas à déclarer que le commentaire épigraphique de M. B. est absolument complet. On pourra trouver en Attique d'autres inscriptions chrétiennes : on ne saurait tirer de celles qui sont actuellement connues un meilleur parti qu'il ne l'a fait.

On doit le louer, en particulier, d'avoir appliqué à ces monuments nouveaux, ou, à tout le moins, étudiés pour la première fois, les principes établis par M. de Rossi sur les antiquités chrétiennes de Rome. Les monuments romains, souvent invoqués par M. Bayet, ne sont pas ici l'éloge des Dioscures substitué à celui de l'athlète ; ils représentent les lois générales et les conclusions acquises venant éclairer les faits nouveaux et aider à les classer scientifiquement.

L.

---

199. — **Zum Parthenonfries,** von Dr A. Flasch, Docent der Archæologie und Kunstgeschichte an der Universitæt Würzburg. Würzburg, Verlag der Stahel'schen Buch = und Kunsthandlung, iu-8°, 1877, 106 pages et une planche. — Prix : 3 mk. (3 fr. 75).

M. Flasch a donné pour épigraphe à son mémoire [1] cette phrase tirée du livre classique de Michaëlis sur le Parthénon : « Phidias mérite bien que l'on se donne de la peine et que tous les critiques réunissent leurs efforts afin d'éclaircir toutes les obscurités qui peuvent encore nous empêcher de comprendre certaines parties de son œuvre. » En ce qui le concerne, il n'a rien épargné pour saisir et pour faire mieux apprécier la pensée qui a présidé à la composition de la partie la plus importante de ce que l'on appelle, au Parthénon, la frise de la cella; il a étudié, avec beaucoup de finesse et avec une sagacité pénétrante, tout le centre de la frise orientale. Il y a là, traitées par le ciseau avec un soin tout particulier, douze figures assises qui sont séparées en deux groupes par cinq figures debout. C'est cet ensemble qui a provoqué la curiosité et les réflexions de M. F.; il a cherché à réfuter les opinions qui lui ont paru erronées, il a voulu donner à certains personnages des noms qui leur convinssent mieux que ceux qui avaient été proposés jusqu'ici; il a tenté de montrer que la valeur et le sens de certains groupes n'avaient pas été bien compris. Nous ne pouvons le suivre dans tous les détails et les détours de cette discussion laborieuse, où il prend à partie tantôt Michaëlis et Petersen, tantôt H. Brunn et Friedrichs, où il n'arrive à exposer et à établir ses idées propres qu'après avoir critiqué toutes celles de ses prédécesseurs et avoir examiné toutes les hypothèses qui ont été ou qui auraient pu être proposées; nous nous bornerons à indiquer les conclusions auxquelles il arrive.

Le premier chapitre, le plus long des deux, a trait au double groupe des divinités vers lequel la procession converge, dans son mouvement à la fois majestueux et varié; celle-ci part, en effet, de la face occidentale du temple; elle s'y divise en deux, puis elle s'avance vers l'autel et la porte du temple en deux files dont l'une se développe sur le côté nord et l'autre sur le côté sud de l'édifice. Tous les interprètes sont aujourd'hui d'accord pour reconnaître dans les douze figures assises, où s'intercalent deux figures secondaires qui se tiennent debout, douze grands dieux qui assistent à la fête donnée en l'honneur d'Athéné; ils sont invisibles pour les mortels, mais l'artiste les a vus et les a représentés tels que les concevait sa piété et son génie. Où l'on commence à ne plus s'entendre, c'est lorsqu'il s'agit de donner un nom à chacune de ces figures. Voici à quelle nomenclature arrive M. F. (les numéros renvoient à ceux que portent les

1. Ce mémoire a été publié à l'occasion de l'une de ces fêtes universitaires qui sont un des côtés les plus curieux et les plus touchants de la vie scolaire en Allemagne, à propos du jubilé où l'on célébrait l'anniversaire du doctorat de l'un des professeurs de cet établissement.

figures dans la planche XIV de l'*atlas* de Michaëlis et dans l'extrait qu'en a donné l'auteur afin de mettre ceux qui ne le posséderaient pas à même de suivre sa démonstration) :

24. Hermès.
25. Apollon.
26. Artémis.
27. Arès.
28. Iris, debout, qui joue le rôle de suivante auprès de Héra.
29. Héra.
30. Zeus.
36. Athéné.
37. Héphæstos
38. Poseidon.
39. Dionysos.
40. Déméter.
41. Aphrodite.
42. Eros, debout devant sa mère.

Dionysos aurait ainsi pris la place de Hestia dans la série des dieux olympiens, Hestia, par sa nature même, étant conçue comme ne pouvant quitter le foyer dont elle est la gardienne, ni accompagner les autres divinités dans leurs voyages à travers l'espace. Des observations ingénieuses nous paraissent donner un très haut degré de vraisemblance à presque toutes ces dénominations ; ce qui nous paraît particulièrement heureux et concluant, ce sont les remarques à l'aide desquelles M. F. a reconnu le couple fraternel d'Apollon et Artémis ; il nous semble aussi avoir trouvé juste en cherchant un Dionysos dans une des trois figures de la plaque que nous avons si souvent admirée à Athènes ; il y a dans la manière dont est traité le nu, dans le mouvement de la tête et dans l'expression du visage quelque chose qui convient à ce dieu mieux qu'à tout autre. Le nom de Poseidon paraît bien choisi pour le personnage qui est à la droite de Dionysos; ceux d'Héphæstos et de Déméter restent douteux, si nous ne nous trompons, en l'absence d'attributs ou de détails caractéristiques qui déterminent ces figures. La question n'a peut-être pas, pour l'historien de l'art, toute l'importance que M. F. incline à lui prêter.

Où il y a abus, si nous ne nous trompons, où l'auteur tombe dans la recherche et la subtilité, c'est quand il essaye de prouver que Phidias n'aurait pas pu disposer les personnages autrement qu'il ne l'a fait, que, de tous les arrangements possibles, celui-là seul qu'il a adopté est raisonnable et satisfaisant. Un autre maître, ayant le même motif à traiter, aurait sans doute réparti autrement les personnages, et peut-être se trouverait-il encore des commentateurs pour affirmer qu'il aurait rencontré la meilleure de toutes les combinaisons. Nous avouons avoir eu aussi quelque peine à saisir les raisons que donne M. F. pour justifier la place qu'occupent dans l'ensemble Iris et Eros ; il n'y a pas là, ce nous

semble, des calculs aussi profonds que ceux qui sont attribués par l'auteur à Phidias; en faisant son esquisse, l'artiste a craint qu'il n'y eût quelque monotonie dans cette rangée de personnages assis, et il a intercalé ces personnages secondaires dans la série là où leur présence était expliquée et justifiée par celle de divinités auxquelles les associaient la tradition et la poésie. Qu'on nous pardonne la vulgarité de l'expression; M. F. est un peu trop, par moments, de ceux qui couperaient un fil en quatre dans le sens de la longueur.

Nous n'adresserons pas le même reproche au second chapitre, qui nous paraît excellent de tout point. Suivant une voie que lui avaient montrée quelques mots de Brunn et de Friedrichs, M. F. nous paraît démontrer avec beaucoup de force, contre l'opinion généralement admise, qu'il ne faut pas chercher dans le groupe central des cinq figures debout la remise et le pliage du célèbre *peplos* dont était revêtue solennellement, dans les Panathénées, la statue d'Athéné Polias. Comme ses prédécesseurs, dans ces cinq figures debout, il reconnaît des personnages humains; mais ce sont pour lui *le prêtre et la prêtresse d'Athéné Parthénos qui, accompagnés de leurs acolytes, font les apprêts du sacrifice dans l'espace libre qui a été réservé, à cet effet, devant la porte du temple.* Il remarque avec raison que c'est d'Athéné Parthénos et non d'Athéné Polias qu'il s'agit ici, que nulle part, dans la procession, nous ne voyons figurer le char en forme de vaisseau sur lequel était développé, en guise de voile, le nouveau *peplos* que la cité offrait à la déesse; enfin, étudiant le costume du prêtre et le comparant à celui que nous offrent d'autres monuments, il montre que ce prêtre est en simple tunique, pour pouvoir jouer avec plus d'aisance son rôle auprès de l'autre. La pièce d'étoffe qu'il tient et qu'il va remettre à nn enfant, après l'avoir soigneusement pliée, ce n'est autre chose que son propre manteau, son *himation,* qui l'aurait gêné pour saisir les victimes et les égorger; la prêtresse, par un mouvement analogue, se prépare à recevoir des mains de deux suivantes les sièges sur lesquels le prêtre et elle vont s'asseoir auprès de l'autel en attendant que tous ceux qui forment le cortège soient arrivés dans l'Acropole et se soient rangés sur l'esplanade où se dressait le grand autel, entre les degrés du Parthénon et le mur oriental de la citadelle. Rien de plus simple que de figurer ainsi, pour les Athéniens, l'acte religieux et public par lequel va se terminer la fête; que si, au contraire, il fallait chercher ici le *peplos* d'Athéné, l'indication serait beaucoup moins claire. Dira-t-on que c'est le nouveau *peplos* qui est remis par l'enfant aux mains du prêtre, pour que celui-ci le déploie et en revête la statue? Mais il paraît singulier que cette pièce d'étoffe, préparée avec un soin si pieux par des mains choisies, soit présentée avec si peu de cérémonie, comme un manteau ordinaire. De plus, comme le remarque très bien M. F., en s'appuyant d'ailleurs sur le témoignage d'autres monuments semblables, le mouvement et le geste des deux figures avertissent quiconque sait lire la langue de la plastique grecque que c'est le vieillard qui tend, l'enfant

qui reçoit la draperie où l'on prétend voir le *peplos* d'Athéné. Or, est-il admissible que ce fût cet enfant qui eût la charge et l'honneur de déposer sur les épaules de la vierge divine ce manteau, don de la cité, dans lequel l'art des plus habiles brodeuses avait épuisé toutes les ressources de l'aiguille la plus adroite et la plus riche? C'était là une fonction que devaient remplir eux-mêmes le prêtre et la prêtresse d'Athéné, seuls qualifiés pour toucher avec respect à ce vieux et vénéré simulacre, protecteur d'Athènes. Pour sortir d'embarras, on allèguera peut-être que nous voyons là l'ancien *peplos*, celui qu'il s'agit de remplacer; le prêtre, après l'avoir soigneusement plié, le confierait à son serviteur pour que celui-ci le dépose dans l'endroit où l'on conservait ces monuments de la piété des générations antérieures. Il serait déjà singulier que la mise en place de la robe nouvelle fût ainsi sous-entendue, ne fût pas représentée, mais seulement rappelée à l'esprit d'une manière indirecte, par la représentation de l'acte qui suivait nécessairement la toilette de la déesse. De plus, s'il fallait comprendre ainsi la scène, la cérémonie, dans ce groupe central, serait indiquée comme finie; or, tout ce que nous voyons sur les quatre faces du temple nous la montre en train de s'accomplir; le spectacle que nous offre la frise est celui du noble et gracieux cortège qui se forme dans le Céramique et se déroule à travers la ville et sur tout le chemin de l'Acropole. N'aurions-nous pas le droit de trouver quelque peu gauche et déplacée une donnée qui nous présenterait, sur la face principale, la cérémonie comme déjà terminée? Involontairement, nous songerions que tous ces cavaliers et ces piétons, jeunes gens et vierges, matrones et magistrats, vont arriver là haut trop tard, quand il n'y aura plus rien à faire et rien à voir. Ce serait là une de ces impressions que l'on ne discute pas, mais qui nuisent à l'effet d'une œuvre d'art, qui troublent et qui tourmentent l'esprit du spectateur; or, sans même attribuer à Phidias des combinaisons aussi subtiles que tend à le faire M. F., on trouve ici un art si consommé, toute la composition est si bien ordonnée qu'il est permis de nier que le maître ait commis une pareille faute.

Nous sommes donc très disposés à accepter, sur ce point, les idées de M. F.; si quelques-uns de ses devanciers avaient soupçonné la vérité, comme il a soin de le rappeler lui-même, il a eu le mérite de produire, à l'appui de cette interprétation, assez d'inductions et de preuves pour que l'on puisse dire qu'il l'a faite sienne. Nous ignorons si les archéologues qu'il a combattus ont été convaincus par ses raisons ou s'ils ont pris la plume pour lui répondre; mais, parmi les objections qu'il fait à la théorie généralement admise, il y en a, croyons-nous, qu'il sera difficile de réfuter, et l'explication qu'il donne du groupe central ne prête à aucune critique assez sérieuse pour que l'on soit autorisé à la rejeter d'emblée et à recourir ainsi, faute de mieux, à l'ancienne hypothèse. Les apprêts du sacrifice final sont très bien à leur place là où les a mis, selon M. F., l'auteur de toute cette ordonnance, et ils sont figurés par un groupe où les attitudes des personnages et les accessoires

qu'ils manient indiquent clairement aux Athéniens, sans cesse témoins de ces apprêts, le sens de la scène que le statuaire a voulu rappeler à l'esprit.

Le ton de l'auteur, alors même qu'il discute avec le plus de vivacité, reste toujours plein de convenance; il déclare, à plusieurs reprises, que, s'il croit avoir pu pénétrer plus avant que ses devanciers dans la signification de quelques-unes des parties de ce chef-d'œuvre et relever quelques assertions erronées, c'est à eux qu'il doit d'avoir eu ce bonheur; il nous semble seulement, autant qu'un étranger peut être juge en cette matière, qu'il y a dans le style une certaine affectation de légèreté et de familiarité qui n'est pas toujours de très bon goût. Nous ne saurions trop engager M. Flasch, dans l'intérêt de ces études pour lesquelles il paraît si bien préparé, à ne point s'en tenir à ce début. Dans plus d'une autre partie de la frise, il trouverait encore aisément des groupes à mieux expliquer, des détails incompris jusqu'ici à mettre en leur vrai jour, des erreurs d'interprétation à rectifier, des finesses de composition à faire saisir, des beautés à signaler. Elève de Brunn à Munich, il a été formé à bonne école; il a l'esprit appliqué, ingénieux et fin; que seulement il se garde de la subtilité. C'est là un de ces défauts qui ne sont pas à la portée de tous et qui n'en sont que plus dangereux, parce que l'on est aisément porté à en tirer quelque vanité et à s'y complaire (1).

G. Perrot.

---

200. — **Deutsche Dichter des XVI Jahrhunderts,** mit Einleitungen und Worterklærungen herausgegeben von Gödeke und Tittmann. — II Band. **Die Narrenbeschwœrung** von Thomas Murner. Leipzig, Brockhaus, 1879, LVII et 282 pages.

MM. Gödeke et Tittmann poursuivent avec une louable persévérance leur entreprise de mettre à la portée du public, dans des éditions élégantes et accessibles à toutes les bourses, les œuvres des principaux

1. C'est ce défaut qui a rendu très sévère, trop sévère peut-être pour l'étude de M. F. le savant conservateur-adjoint du département des antiques au Musée britannique, M. Murray. Celui-ci, dans un court et ingénieux mémoire que vient de publier la *Revue archéologique* (septembre 1879) a étudié à nouveau cette partie de la frise et très bien expliqué comment Phidias avait été conduit à la disposition qu'il a adoptée par les conditions mêmes de l'art du statuaire, si différentes de celles où se trouve le peintre. C'est avec raison d'ailleurs, croyons-nous, qu'il s'écarte de l'interprétation de M. F. en un point important. Celui-ci est disposé à croire qu'il faut se représenter les dieux comme assis entre la procession et le groupe sacerdotal; M. Murray croit qu'il vaut mieux se les figurer comme assis à l'arrière-plan. C'est là que les aurait placés un peintre, disposant d'autres ressources que le sculpteur; c'est cette place que l'imagination doit leur restituer.

poètes allemands du XVI[e] siècle. Le nouveau volume qu'ils viennent de publier est une réédition, soignée par M. Gödeke, de la *Conjuration des fous* de Thomas Murner. L'éditeur y a joint une biographie fort intéressante de ce moine alsacien, qui a été une des personnalités les plus curieuses de son temps. Murner a eu de l'esprit, de la verve, des connaissances très variées, des intentions parfois très-généreuses, mais par son humeur railleuse, par son penchant pour les choses singulières et par son incontestable vanité, il s'était fait de nombreux adversaires dès avant la Réforme; après la Réforme, il s'en fit d'autres par la violence de sa polémique. De bonne heure il se forma sur son caractère une tradition qui, méconnaissant ses qualités, ne retenait que ses défauts en les exagérant encore considérablement. Beaucoup d'écrivains modernes ne l'ont jugé que d'après cette tradition ; Gervinus lui-même, qui pourtant avait dû lire ses livres, lui est très-défavorable. C'est contre ces jugements peu impartiaux que veut réagir M. G. ; on ne peut que l'en féliciter; sur bien des points nous sommes d'accord avec lui, mais, sur d'autres, nous devons faire quelques réserves; dans son empressement à réhabiliter Murner, il a fait de lui un portrait trop flatté pour être la reproduction fidèle de l'original. Ce rôle d'apologiste qu'il a choisi l'a rendu lui-même peu équitable envers quelques auteurs qui, avant lui, s'étaient occupés de Murner. Il dit, entre autres, p. VIII : « *Un monsieur* Baum s'exprime dans un livre sur Capiton et Butzer, deux calomniateurs de Murner, d'une manière qui, au lieu de caractériser ce dernier, le caractérise lui-même. » Nous convenons que le jugement porté sur Murner par feu M. Baum, n'est que l'écho de la tradition; mais M. Baum n'a pas été le premier venu, il a publié des ouvrages qui lui ont mérité une place honorable dans le monde savant. Si, parce qu'il est arrivé à M. G. de se tromper dans quelques-unes de ses explications, nous disions : *un monsieur* Gödeke a voulu faire un commentaire sur Murner sans connaître la langue et les coutumes alsaciennes, que penserait-il de ce manque d'égards? Nous ne faisons cette observation que parce qu'il est pénible de voir un homme de la valeur de M. G. le prendre de si haut avec ceux qui ne sont pas de son avis.

Les notes explicatives mises au bas des pages suffisent pour permettre à quiconque sait l'allemand de lire sans difficulté la *Narrenbeschwörung*, satire aussi décousue, aussi incohérente que la *Nef des fous* de Brant, mais infiniment plus spirituelle. Nous n'avons qu'un petit nombre de rectifications à faire.

Chap. v, vers 7. *Meister Peter von Hochensinnen.* En note : *Peter von Hohen-Siena, ein fingirter Gelehrter*. Il est vrai que par *Hohensien* on entendait la ville de Sienne; mais le Pierre dont il s'agit n'est ni un savant fictif, ni un savant de Sienne. *Der Meister von hohen Sinnen* est une traduction de *magister sententiarum;* Geiler de Kaisersberg s'est servi plusieurs fois de cette expression : *Bonaventura über das ander Buch des meisters von den hohen Sinnen* (*Irrig Schaf*. in-4°,

fᵒ D, 1), *Sant Thomas über das ander Buch des meisters von den hohen Sinnen (Predigen und Leren.* Augsb. 1509, in-fᵒ, fᵒ 81).

Chap. xv, vers 36. S. Anstet. En note : *Gemachter Heiliger, von Angst, ängsten.* S. Anstet n'est pas un saint imaginaire, c'est le nom qu'en Alsace le peuple donnait à S. Anastase, le patron des possédés. M. G. cite les vers de Murner dans la Satire du Fou luthérien, où il dit qu'il veut conduire ce fou à Wittersdorf auprès de S. Anstet; en cherchant un peu, le savant auteur aurait trouvé que Wittersdorf est un village près d'Altkirch dans la Haute-Alsace, que jadis il a existé là une chapelle de S. Anastase, avec des reliques de ce saint, et qu'on y menait les fous et les gens qu'on croyait démoniaques, pour les faire exorciser.

Chap. xvi, vers 73. *Scholder* n'a pas été « une sorte d'impôt particulièrement lourd », mais la part que prélevaient les aubergistes sur l'argent gagné au jeu; c'est dans ce sens que le mot est pris dans un arrêté du magistrat de Strasbourg de 1484, et dans plusieurs sermons de Geiler.

Chap. xix, vers 25; chap. xxiv, vers 47, etc., Wangen n'est pas Ellwangen dans le Würtemberg, mais un village de la Basse-Alsace, qui jadis a été un sujet de raillerie pour les Strasbourgeois.

Chap. xxiv, vers 54. *Die befzen* (les lèvres) doit être, dans les anciennes éditions, une faute pour *lefzen* (comp. chap. xli, vers 49). *Lefzen* est le terme dont, en Alsace, on se sert encore aujourd'hui, tandis qu'on n'a jamais dit *befzen*.

Chap. xxxvii, vers 62, et chap. xliv, vers 69. *Dolme* n'est pas *Unsinn*; déjà le contexte aurait pu avertir M. G. que le mot n'est pas un substantif, mais un adverbe qui signifie *enfin*. On le trouve souvent ainsi chez Geiler : *es wer dolme Zeit,* il serait enfin temps de..., *wenn wil es dolme kummen?* quand cela viendra-t-il enfin? *(Postill.* Strasb., 1522, in fᵒ, t. I, fᵒ 34; t. III, fᵒ 81ₐ etc. Voyez aussi le dictionnaire de Grimm, t. II, p. 698.)

Chap. lxii, *das Lürlesbad,* et chap. xx, vers 46, *lürlistand. Lürles*, quelque chose d'insignifiant. M. G. en désire l'explication; il n'y en a pas, c'est une expression enfantine et populaire, pour laquelle il serait oiseux de chercher une étymologie. Geiler dit que quand un sot parle beaucoup, « *So ist es lüris, liris, leres* ». *(Sünden des munds.* Strasb. 1518, in-8ᵒ, fᵒ 77, etc.)

Chap. lxxvii, vers 53. Le *Dummenloch,* à Strasbourg, n'est pas une rue près de l'église de saint Thomas, elle est dans un quartier tout autre, près de l'église de saint Pierre-le-Jeune.

Chap. lxxx, vers 100. *Mal bedüt. Bedüt* n'est pas pour *bedüwet*, digéré, c'est une faute d'impression; les mêmes deux vers se retrouvent dans la *Geuchmatt* de Murner, éd. de 1519, fᵒ i, 2 : *Uff das solch gut das mal quesit, — Ouch widerumb werd mal perdüt.*

Chap. xc, vers 43. *Kekete.* C'est le mot français caqueter, dont dans la *Schelmenzunft*, fᵒ D, 7, Murner a fait *Kakatresse*, femme bavarde.

Chap. xciv, vers 11. *Meister Piero von Quinet*. M. G. a parfaitement compris que c'était là le même personnage que le *Meter Pyrr von Coniget*, dont il avait expliqué le nom d'une façon si surprenante dans son édition du *Narrenschiff* de Brant (1872, p. 184). Il croit maintenant, en citant M. Gaston Paris, que Pierre de *Coinget* (lisez Coignet) a été un *Wahrzeichen an der Sorbonne*, mais il ajoute que la signification du nom n'est pas expliquée par là. On peut s'étonner qu'il ne se rappelle pas ce que M. Gaston Paris a dit à ce sujet dans la *Revue critique*, 1873, p. 28. La figure grotesque de Pierre de Coignet ne s'est pas trouvée à la Sorbonne, mais dans la cathédrale de Notre-Dame, et ce qu'en rapporte M. Paris en explique suffisamment l'origine et le texte. On dirait que M. G. ne peut pas se résigner à abandonner sa première étymologie; ne serait-ce pas là la raison de la coquille *Coinget* pour *Coignet?*

Ces remarques prouveront à M. Gödeke avec quelle attention nous avons lu ses notes. Il serait à souhaiter qu'il publiât de même le *Moulin de Schwindelsheim*, la plus rare et une des plus incisives des satires de Murner; c'est la seule qui n'ait pas été réimprimée depuis le seizième siècle.

C. S.

---

201. — Pypine et Spasovitch. **Istoria Slavianskich Literatur.** Histoire des littératures slaves. Tome I, in-8°, viii-447 p. Saint-Pétersbourg, 1879.

Nous avons signalé ici même — il y a déjà douze ans [1] — la première édition de cet important ouvrage. Celle qui paraît aujourd'hui peut être considérée comme une œuvre entièrement nouvelle. La première édition formait un volume in-8° de iv-536 pages; le volume que nous avons sous les yeux et qui ne présente que la moitié du travail en contient presque autant. Ainsi que le dit M. Pypine dans son introduction, le livre a été récrit à peu près tout entier; tous les chapitres ont été considérablement augmentés, quelques uns ajoutés. Dans l'origine, M. P. [2] n'avait en vue que le public russe; il s'était contenté de donner un rapide résumé de la littérature nationale. Mais l'ouvrage est devenu classique chez tous les Slaves; ils ont demandé que la littérature russe y occupât la place qu'elle occupe dans la réalité, et les pages que M. P. nous promet sur la culture intellectuelle de son pays figureront certainement au nombre des meilleures de son livre.

Le premier volume débute par une introduction qui retrace rapidement les destinées de la race slave; M. P. y discute avec beaucoup de

---

1. Voir la *Revue critique* de 1867. P. 72-74.
2. M. Pypine est le véritable auteur de ce gigantesque travail. M. Spasovitch n'a fourni que l'histoire de la littérature polonaise.

bon sens et d'esprit critique les théories des panslavistes russes et autres qui prétendent démontrer l'unité absolue de la race slave et l'identité nécessaire du slavisme et de l'orthodoxie. Il défend avec énergie l'individualité des diverses nations slaves que les panslavistes connaissent en général assez mal : puis, après quelques pages sur l'introduction du christianisme et de l'alphabet, l'auteur, — qui laisse à dessein de côté toutes les questions d'archéologie préhistorique, — aborde directement l'étude des diverses littératures slaves.

La notice qu'il consacre à chacune d'elles est précédée d'un résumé de l'histoire politique, d'une chronologie sommaire et d'une bibliographie très détaillée. La littérature populaire est toujours l'objet d'un chapitre spécial. Un travail nouveau (du moins comme résumé) et fort utile est celui que M. P. consacre aux écrivains religieux de la Bulgarie du moyen âge, aux traducteurs ou inventeurs de ces *livres apocryphes* qui ont exercé une si grande influence sur la littérature religieuse et légendaire des Slaves orthodoxes. On remarquera également les pages qui traitent de la renaissance bulgare dans notre siècle, et de certaines supercheries récentes.

Dans le chapitre II, M. P. comprend sous le nom de Jougo-Slaves (Slaves méridionaux) les Serbes, les Croates et les Khorutanes ou Slovènes. On pourrait contester la justesse de cette dénomination en faisant remarquer que les Bulgares sont aussi des Slaves méridionaux; mais l'auteur n'a pas imaginé cette classification, et il peut alléguer trop de précédents pour que nous trouvions ici matière à chicane. Il a traité avec une clarté parfaite les questions délicates que soulève l'ethnographie serbo-croate; il s'oriente avec aisance et sûreté parmi les différents courants littéraires qui se sont produits depuis le moyen âge; c'est d'abord la période serbe et orthodoxe avec ses monuments religieux, juridiques et historiques, puis la période ragusaine c'est-à-dire classique et catholique qui va du xvie siècle à la fin du xviiie. Alors apparaissent d'abord dans la principauté de Serbie, ensuite chez les Croates autrichiens, les symptômes d'une renaissance qui a été certainement dans l'ordre intellectuel l'un des phénomènes les plus curieux de notre siècle. La littérature moins importante des Slovènes est l'objet d'une trentaine de pages où aucun détail utile n'est omis.

Le troisième chapitre est consacré tout entier (p. 304-447) à la littérature de la langue *malo-russe,* ou petite russienne. C'est là une innovation des plus importantes; jusqu'ici le mouvement intellectuel des Petits Russiens avait été pour ainsi dire caché par l'ombre que projetait sur lui le prodigieux développement de la langue et de l'Etat moscovites. Les Polonais et les Russes se disputaient tour à tour un idiome, qu'ils se plaisaient le plus souvent à considérer comme un dialecte de leur propre langue. Etranger aux passions des uns et des autres, M. Pypine n'hésite pas à reconnaître chez les Petits Russiens une langue, une nationalité, un esprit indépendants. Il suit à travers des siècles les produc-

tions de cet esprit dans une foule d'œuvres qui sont d'ordinaire revendiquées pour la littérature de la grande Russie. Il retrace le mouvement littéraire dont Kiev a été le théâtre. Il n'oublie pas les Ruthènes de Galicie et de Hongrie. Toute cette partie, assurément la plus neuve de l'ouvrage, a demandé beaucoup de recherches au consciencieux écrivain.

Nous attendons avec impatience le second volume qui comprendra les grandes littératures slaves (russe, polonaise, tchèque). L'*Archiv fur Slawische Philologie* annonce qu'il est question de traduire tout l'ouvrage en allemand; parmi les récentes productions de l'érudition russe, aucune n'a mieux mérité cet honneur. Souhaitons que le traducteur soit un homme compétent, et que l'imprimeur soit assez bien outillé pour assurer aux noms propres l'avantage d'une transcription uniforme et scientifique.

L. Leger.

---

202. — **De dialecto thessalica commentatio** scripsit Hermann v. d. Pfordten, Monachii, Chr. Kaiser, 1879. 48 pp. in-8°. — Prix : 1 mark (1 fr. 25).

L'auteur, après avoir donné la bibliographie des ouvrages contenant des inscriptions thessaliennes, reproduit, d'après les précédents éditeurs, quarante-deux des plus remarquables, à son avis, pour leur antiquité ou les particularités dialectales qu'elles renferment. Il y joint ensuite des gloses d'Hésychius, qui se rapportent au thessalien, et termine par un examen de la phonétique et de la morphologie de ce dialecte. Dans la reproduction des inscriptions, il se borne, en général, à rappeler les diverses leçons proposées par tel ou tel éditeur ou commentateur et adopte l'une ou l'autre sans donner, le plus souvent, aucune raison de ses préférences. Dans sa conclusion, il n'apporte rien de nouveau et ne fait guère que reproduire, avec quelques exemples de plus, les résultats auxquels Ahrens était déjà arrivé, il y a quelques quarante ans. Bref, si l'Université de Munich accorde le titre de docteur sur le vu d'une dissertation d'aussi mince importance, c'est qu'elle est peu avare des diplômes qu'elle confère.

Φ.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 10 octobre 1879.

M. Mariette lit un mémoire intitulé : *Questions relatives aux nouvelles fouilles à faire en Égypte*. Les fouilles entreprises depuis 20 ans par les soins du gouvernement égyptien sont interrompues depuis plusieurs mois, par suite des événements politiques. Mais M. Mariette veut espérer qu'elles seront reprises, et dans un avenir peut-être peu éloigné. Dans cette prévision, il lui a paru nécessaire de tracer à l'avance le programme de cette 2ᵉ série de fouilles. Il estime que la partie des études égyptologiques pour laquelle il y a en ce moment le plus à faire, parce que c'est celle qui manque encore le plus de bases sérieuses, c'est l'histoire de l'ancienne Égypte.

C'est donc du côté de l'histoire qu'il faut diriger tous les efforts, et il faut avant tout chercher des monuments qui soient de nature à l'éclairer. Les papyrus sont les textes qui pourraient fournir le plus de lumières; si l'on trouvait de nouveaux papyrus, on a tout lieu d'espérer qu'on y rencontrerait la solution des difficultés de toute sorte qui se présentent aujourd'hui lorsqu'on veut concilier le témoignage de Manéthon et celui des textes hiéroglyphiques. Or, M. Mariette pense qu'on a chance de trouver en effet des papyrus, si on les cherche à Thèbes et à Memphis, particulièrement sur certains points qu'il désigne. Tel devrait être le premier but des explorateurs.

M. Mariette indique ensuite plusieurs questions historiques en particulier, dont on pourrait se proposer de chercher la solution. Par exemple, l'histoire de l'Égypte et de la civilisation égyptienne ne commence-t-elle réellement qu'au premier roi Ménès, ou faut-il admettre comme réelle l'existence des chefs antérieurs aux rois, les *Hor-schesu,* mentionnés par plusieurs textes égyptiens, et placer sous ces Hor-schesu es origines et les premiers développements de la civilisation en Egypte? Faut-il croire, comme cela semblerait être, si l'on s'en tenait aux données actuelles, qu'il se soit écoulé de la fin de la VI[e] dynastie, au commencement de la XI[e], une période de 436 ans pendant laquelle aucun monument n'aurait été bâti, aucune inscription gravée, pendant laquelle, pour ainsi dire, la civilisation aurait été suspendue dans toute l'Egypte? Combien de temps a régné la XI[e] dynastie, pour laquelle Manéthon ne compte qu'une durée totale de 43 ans, tandis qu'une stèle nous apprend qu'un seul de ses rois a régné plus de 50 ans? De quelle race étaient les envahisseurs étrangers connus sous le nom de *Pasteurs* ou *Hycsos?* quel a été le caractère de leur domination? toutes les dynasties de Pasteurs ont-elles été réellement composées d'étrangers? d'où vient enfin la haine qui s'est attachée plus tard à leur mémoire? Toutes ces questions attendent encore leur solution; mais cette solution, M. Mariette estime qu'on peut la trouver par des fouilles bien dirigées. Il désigne, pour chacun de ces points douteux, les endroits précis où il pense que pourraient se rencontrer des monuments qui dissiperaient les doutes. Par exemple, pour la question des origines, il indique l'emplacement de l'antique Thénis, lieu de naissance de Ménès et résidence des deux premières dynasties, comme le lieu où l'on peut espérer de rencontrer les plus anciens monuments de la civilisation égyptienne.

Parmi les travaux qui seraient les plus intéressants à faire au point de vue archéologique, M. Mariette indique, d'une part, l'achèvement de l'exploration des *Mastabas* ou tombeaux de l'ancien empire, de l'autre, une étude complète du temple de Médinet-Abou. Il voudrait, non-seulement explorer tous ces monuments, mais aussi publier les peintures et les inscriptions qu'ils contiennent. La publication consacrée aux Mastabas comprendrait, avec ceux de ces tombeaux que feraient découvrir les nouvelles fouilles, tous ceux (au nombre de 150) qui ont déjà été explorés jusqu'ici.

Tel est le programme; l'exécution dépend du gouvernement égyptien. Pour obtenir de ce gouvernement la prompte reprise des fouilles, la recommandation d'un corps autorisé, comme est l'académie des inscriptions, pourrait être très utile. M. Mariette demande donc que l'académie veuille bien examiner son programme et que, si elle l'approuve, elle y donne publiquement son adhésion et son appui.

La proposition de M. Mariette est renvoyée à une commission composée de MM. Maury, de Longpérier, Desjardins et Schefer.

Ouvrages déposés : — Coutumes de la ville de Malines, par G. de Longé; — Coutumes des pays et comtés de Flandre : coutume du Franc de Bruges, par L. Gilliodts van Severen, t. I; — Bruxelles, 1879, 2 vol. in-8°, du *Recueil des anciennes coutumes de la Belgique.*

Présenté, de la part de l'auteur, par M. de Rozière : Le Fort, Une société de Jésus au xv[e] siècle, documents inédits des archives de Genève (Genève, in-8°).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 25 Octobre — 1879

203. — Lepsius. **Die Babylonisch-Assyrischen Længenmasse nach der Tafel von Senkereh,** aus den Abhandlungen der Kœnigl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 1877 (mit 2 Tafeln). Berlin, F. Dümmler, 1878 in-4°, p. 105-144. — Prix : 4 mark (5 fr.).

— Oppert, **Die Masse von Senkereh und Khorsabad** et Lepsius' **Weitere Erœrterungen über das babylonisch-assyrische Længenmass-system,** Auszug aus dem Monatsbericht der Kœnigl. Preuss. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, December 1877, in-8°, 18 p.

— Oppert et Lepsius (Lettre de M. Oppert au secrétaire de l'Académie de Berlin et réponse de M. Lepsius). Auszug aus dem Monatsbericht der Kœnigl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin, 4 févr. 1878.

C'est la restitution et l'interprétation d'une des trois tablettes découvertes, en 1854, par Loftus, à Senkereh, au sud de Babylone. Les deux premières renferment la série des nombres à partir de l'unité élevés au carré et au cube, selon les règles du système sexagésimal en vigueur à Babylone. Les Babyloniens avaient pour les deux premières puissances de soixante et pour un nombre intermédiaire qui leur servait comme de lien entre le système sexagésimal et le système décimal, des noms spéciaux, *shosse*, σῶσσος, pour 60^1, *shar*, σάρος, pour 60^2 et *ner*, νῆρος pour 10×60. De 1 à 59, la série des nombres se suit sans interruption ; mais, passé 59, au lieu de 60, on ne trouve plus qu'une unité. Ce sont désormais des sosses ou des nombres formés de sosses et d'unités, qu'il s'agit d'élever au carré. Les carrés et les cubes des soixante nombres conservés sont exprimés selon le même système. De 1 à 7 pour les carrés et de 1 à 3 pour les cubes, ils sont traduits en chiffres ordinaires ; au-dessus de 8 pour les carrés et de 6 pour les cubes, ils sont traduits en combinaisons de sosses et d'unités. Le carré de 8 n'est pas rendu par 64, mais par 1.4, c'est-à-dire $1 \times 60 + 4$; le cube de 16 n'est pas rendu par 4096, mais par 1. 8. 16, c'est-à-dire $1 \times 60^2 + 8 \times 60^1 + 16 = 4096$.

La troisième tablette est à la fois la plus importante et la plus mutilée de toutes : c'est celle dont M. Lepsius a fait l'objet de son mémoire.

Des considérations tirées, les unes de l'examen des séries mathématiques conservées, les autres de l'état matériel du monument, ont permis de rétablir avec certitude les parties marquantes. Il s'agit cette fois d'une application du système sexagésimal à un système de mesures de longueur qui en était indépendant à l'origine, ou mieux de la comparaison de deux systèmes de mesure complètement étrangers l'un à l'autre, sauf sur un point, l'identité de la coudée. L'un d'eux, celui qui occupe la droite dans les colonnes de la tablette, n'admet qu'une seule unité, la coudée dont les multiples et les sous-multiples se développent selon les règles du système sexagésimal, de la même manière que les multiples et les sous-multiples du mètre selon les règles de notre système décimal : il y avait des sosses et des sares de coudées, comme nous avons des hectomètres et des kilomètres. Le système de gauche possède, outre la coudée, un certain nombre d'unités de longueur accessoires dont les unes forment multiples et les autres sous-multiples de la coudée. Le système de droite est le système des mesures de longueur babyloniennes ; le système de gauche, celui qui a subi l'influence chaldéenne et qu'on cherche à ramener au système sexagésimal, est le système assyrien. Ces deux systèmes, ramenés à une mesure commune, se combinent comme il suit :

Double KASPOU.	1										
KASPOU......	$\overline{\overline{2}}$	1									
Tiers de KASPOU	6	$\overline{\overline{3}}$	1								
SOSSE........	60	30	$\overline{\overline{10}}$	1							
Double QANOU.	3600	1800	600	$\overline{\overline{60}}$	1						
QANOU, perche.	7200	3600	1200	120	$\overline{\overline{2}}$	1					
AMMAT, coudée.	43200	21600	7200	720	12	6	1				
Double QAT....	129600	64800	21600	2160	36	18	3	1			
QAT, main....	259200	129600	43200	4320	72	36	6	2	1		
OUBAN, doigt..	1296000	648000	216000	21600	360	180	30	10	5	1	
Dixième de doigt.	12960000	6480000	2160000	216000	3600	1800	300	100	50	10	1

Supprimons toutes les doubles mesures ou toutes les fractions de mesures et nous nous trouverons en face des deux systèmes suivants :

Système assyrien :

KASPOU......	1									
SOSSE........	30	1					$\frac{1}{60^2}$ coudé			
Perche	3600	120	1				$\frac{1}{60^1}$ »			
Coudée	21600	720	6	1			1 »			
Main	129600	4320	36	6	1		60^1 »	$= 60$	coudées	$= 1$ *Sosse.*
Doigt........	648000	21600	180	30	5	1	10×60^1	$= 600$	»	$= 1$ *Ner.*
							60^2	$= 3600$	»	$= 1$ *Sar.*
							10×60^2	$= 36000$	»	
							60^3	$= 216000$	»	

Il convient même de retrancher du système assyrien le sosse qui n'y a sa valeur réelle que dans les grandes tablettes et n'est d'ordinaire qu'un

signe servant à écrire le système emprunté au système babylonien, qui régulièrement devrait se marquer au moyen des fractions du *kaspou*. De même, le *kaspou*, comme l'a montré Smith, après avoir été une mesure de temps comprenant deux heures, est devenu la mesure de route qu'on peut parcourir en deux heures, et a été identifié, en fin de compte, avec le *sar* du *qanou*, c'est-à-dire de la perche. Séparant les mesures itinéraires de la coudée et de ses parties, il nous reste comme noyau du système assyrien,

Perche,	1			
Coudée,	6			
Main,	36	6	1	
Doigt,	180	30	5	1

ce qui nous montre combien ce système, même dans sa forme la plus simple, est différent des systèmes employés par les différents peuples. En Egypte et en Grèce, par exemple, les quatre mêmes mesures représentent :

L'orgyie,	1			
La coudée,	4	1		
La paume,	24	6	1	
Le doigt,	96	24	4	1

Les nombres assyriens se rattachent évidemment au système sexagésimal : les nombres grecs ne pourraient s'y rattacher qu'au moyen d'un fractionnement des plus incommodes.

Les résultats auxquels M. Lepsius est arrivé diffèrent sensiblement de ceux qu'avaient obtenus les assyriologues. M. Oppert nomme la plus grande des mesures inscrites sur la tablette, le *Kaspou qaqqar*. Le *Kaspou* simple renferme trois tiers de *Kaspou* ; le tiers de *Kaspou*, *dix Oush* (sosses) ; l'*Oush*, 60 *Sha* ; le *Sha*, deux *Qanou* ; le *Qanou* six *Ou*, toutes valeurs qu'on peut considérer comme certaines. Il n'en est plus de même quand M. Oppert, entraîné par l'exemple de G. Smith, partage en 60 *Ouban*, la coudée qui n'en renferme que 30, et s'appuyant sur les mesures prises à Khorsabad, donne à la coudée assyrienne une valeur de 0m 5485 et à la coudée babylonienne une valeur de 0m 525. Enfin, M. Oppert tient la mesure qu'il lit *Ou (ahou)* pour la demi-coudée, tandis que M. Lepsius lit cette même mesure *Ammât* et y reconnaît la coudée. On voit que ces deux interprétations ne concordent guères :

	Lepsius	Oppert
Ammat (Ou)....................	0m525	0m2625
Qanou..........................	3 15	1 575
Double *Qanou (Sha)*............	6 3	3 15
Sosse (Oush)....................	378	189
Kaspou (Kasbou)................	11340	5670
Double *Kaspou (Kasbou Qaqqar)*.	22680	11340

La discussion de ces valeurs nécessiterait l'emploi de signes cunéiformes : je renvoie donc le lecteur au mémoire de M. Lepsius pour les preu-

ves qu'il donne à l'appui de son opinion, contre l'opinion de M. Oppert. M. Oppert n'a pas manqué de répondre au mémoire du savant allemand; sa réponse a été suivie d'une contre-réponse, qui a amené une duplique, puis encore quelques pages de seconde réponse de la part de M. Lepsius. Je ne retiendrai de cette discussion, qu'un aveu de M. Oppert : « Mon ami, M. Lepsius, dit-il, a proposé une rectification fort juste « dans les divisions de la mesure de longueur appelée Ou. » Il me semble, quant à moi, que M. Oppert aurait pu aller plus loin et reconnaître que M. Lepsius a raison sur presque tous les points : toutefois, c'est aux assyriologues à porter un jugement définitif.

G. Maspero.

---

204. — **Claudii Claudiani carmina.** Vol. II. Recensuit Ludovicus Jeep. Lipsiae, 1879. clix et 259 pages. (Vol. I. Lips. 1876).

Tous ceux qui connaissent le premier volume du *Claudien* de M. Jeep seront heureux d'apprendre que le second vient de paraître. Nous voilà donc enfin en possession d'un *Claudien* complet dont le texte inspire confiance et qui offre, en outre, les moyens nécessaires pour contrôler ce texte. C'est le fruit d'un travail très considérable à tous égards ; c'est aussi un véritable service rendu aux amis de la poésie latine et un titre à leur reconnaissance.

La préface de ce nouveau volume commence par établir le principe d'après lequel les pièces authentiques ont été distinguées de celles qui ne le sont pas ; c'est tout simplement leur présence dans le ms. archétype ou leur absence de ce ms. Il est bien entendu que M. J. ne veut pas par là trancher toutes les questions d'authenticité. Il veut seulement fournir une base large et sûre à la discussion, que lui-même entame et mène à bonne fin sur quelques points ; et plus particulièrement il veut déterminer ce qui, dans son édition, entrera dans le corps même des poëmes de Claudien, et ce qui sera renvoyé à l'appendice.

Le chapitre ii traite de l'ordre dans lequel ces poëmes doivent se suivre. Question pleine d'intérêt pour l'historien non moins que pour le littérateur, car M. J. recherche l'ordre chronologique de tous les grands poëmes ; les petits sont rangés par ordre de matière. Mais nous ne pouvons nous empêcher de regretter que M. J. ait cru devoir adopter cet ordre pour la disposition typographique de son édition. Ce sont deux choses qu'il ne faut point confondre. L'une est affaire de science et de logique, l'autre d'utilité pratique. En tout ce qui touche aux divisions de chapitres, au numérotage des vers, etc., l'utilité pratique devrait primer presque toutes les autres considérations. Pour un lecteur qui voudrait lire les œuvres de Claudien dans leur suite chronologique, à qui d'ailleurs un tableau des dates suffirait amplement, il y en aura mille qui auront à vérifier des citations, à revoir un passage par ci par là, et qui seront

déconcertés par cette interversion de numéros usités depuis plus d'un siècle, impatientés d'avoir à consulter chaque fois le tableau de la page XVI. Si nous avions un conseil à donner à M. J., loin d'introduire encore de nouveaux changements dans son édition classique, comme il l'annonce (p. IX), il reviendrait, au contraire, à l'ancien ordre du bon vieux Gesner ; non certes qu'il vaille mieux, mais simplement parce qu'il existe depuis longtemps et qu'on y est habitué [1].

Une nouvelle importante et fort réjouissante que nous apprend le chapitre III, c'est que M. J. a retrouvé enfin l'exemplaire de l'édition Aldine où Giraldus avait inscrit sa collation du célèbre vieux ms., le meilleur de tous. Comme on pouvait s'y attendre, il se trouve que la reproduction de cette collation par Heinsius était loin d'avoir l'exactitude qu'on met aujourd'hui à de pareilles choses. Il a donc fallu une assez longue liste d'additions et de corrections à faire aux notes critiques du premier volume de M. Jeep.

Mais il paraît aussi que la collation elle-même n'est pas faite comme on les fait de nos jours, de telle sorte que l'édition Aldine, corrigée d'après les notes prises par Giraldus sur son ms., reproduirait exactement le texte de ce ms. M. J. en tire cette conclusion : *neque idcirco opus esse ut Aldinae editionis scripturas excerpamus* (p. XXIII). Pour toute la masse des variantes insignifiantes sur des passages dont la leçon ne saurait être douteuse, nous abondons dans son sens. Mais nous ne rétractons pas pour cela l'opinion émise autrefois, *Revue critique*, 1877, I, p. 192. Il nous semble toujours que sur les passages douteux de quelque importance, où la collation est muette, il serait désirable de connaître la leçon de l'édition Aldine, puisqu'il est au moins probable que c'est aussi la leçon du ms. de Giraldus. Cette probabilité serait doublée là où l'autre collation du même ms. étant muette aussi, l'édition princeps sur laquelle elle est faite présenterait la même leçon que l'édition Aldine.

Au reste, M. J., tout en constatant que cette autre collation (les *Excerpta Lucensia*) n'est pas plus exacte [2], ne tire pas de cette observation la même conclusion. Bien au contraire, allant à l'extrême opposé, il consacre vingt-huit pages à donner la liste complète des leçons de l'édition princeps qui diffèrent de son propre texte. Ayant sur la conscience une réclamation comme celle qui vient d'être rappelée, on peut bien, en présence de ce flot de variantes, éprouver quelque chose des sentiments de l'apprenti magicien de Gœthe !

1. L'inconvénient signalé se fait sentir particulièrement dans plusieurs petits poëmes dont on a oublié d'indiquer l'ancien numéro entre crochets (LXXI, XCIII-XCV, XCVIII-CI).

2. Il paraît aussi (p. XVIII, XIX, XXVII) qu'il n'est pas toujours facile de distinguer la collation des différentes notes d'autre nature jetées sur les mêmes marges. C'est par là, sans doute, que s'expiquent des contradictions comme *Bell Get.* (XXVI), 3 *Aeetam* g *Oetham* G 98, *conscia* G *nuncia* g 543, *rudebat Giubebat* g, VI *Cons. Hon.* (XXVIII) 612, *l'genius* G *generis* g 635, *nec* G *uel* g, *Laus, Ser.* (XXIX) 8, *permessius* g *parnasidos* G., et ;, etc.

Les chapitres VIII et IX font une diversion à ces questions de critique du texte [1]. Le chapitre VIII (p. LVII) est consacré à l'imitation de Claudien par Sidoine Apollinaire, le chapitre IX (p. LXXVI à CXLVIII), en partie d'après M. Gramlewicz [2], à celle que Claudien lui-même a faite des poètes ses prédécesseurs [3]. M. J. accompagne ce dernier chapitre de réflexions très sensées sur l'usage à faire de pareilles observations.

Mais la critique du texte reprend ses droits au chapitre X, où M. J. veut bien obtempérer à un autre vœu formulé dans la *Revue critique,* (1877, I, p. 186). Nous ne voudrions certes pas avoir l'air de chicaner M. J. quand il répond avec tant de bonne grâce à une précédente critique. Mais nous ne saurions, sans faire tort à la vérité, nous déclarer entièrement satisfait de sa réponse. M. J. a admis dans son texte trois vers [4] qui ne se lisent, à ce qu'il paraît, dans aucun ms., et pas mal de leçons qui ne se trouvent que dans des mss. attribués à des familles plus ou moins suspectes. Ou bien ces vers et ces leçons sont authentiques : alors il existe une tradition du texte de Claudien en dehors des familles de mss. reconnues par M. J., et il valait assurément la peine d'examiner si l'on ne pourrait reconstituer cette nouvelle famille et l'exploiter davantage. Ou bien les vers et les leçons dont nous parlons sont d'invention moderne : alors il fallait les supprimer, ou les mettre en italiques et nommer les inventeurs. Il semble difficile d'échapper à ce dilemme. M. J. croit pouvoir cependant passer à côté. Comme s'il s'agissait de butiner, à l'ancienne façon, dans les vieilles éditions parce qu'elles sont vieilles, il dresse une liste de variantes de six ou sept éditions du XVe et du XVIe siècle, principalement pour le *De IV consulatu Honorii,* et n'y trouvant guère de *bonnes leçons,* il les congédie avec imprécation, puis il ajoute (p. CLIV) : *Facile uero iam apparet uersus 432, 509, 637 IV cons. Hon. non antiquiori uel meliori fonti deberi quam quem antiquissimi codices praebent quibus nunc utimur, sicut excerpta Florentina et Vaticanus liber. Ii uersus aut ab editore editionis Basileae a. 1534 prolatae, in qua*

---

1. Une table des matières de la préface n'eût pas été superflue.
2. Voyez *Revue critique*, 1879, I, p. 71.
3. En fait d'imitations, il reste toujours à glaner. Comp. *Prob. et Olyb. cons.* 234, *obstupuit... uocem... tenuere* : Virg., *A.* II, 774, *obstupui... uox... haesit. In Ruf.*, I, (III) 209-219 : Lucr., II, 20 suiv. 213, *turba salutantum... perstrepit aedes* : Virg. *G.*, II, 462, *salutantum totis uomit aedibus undam.* 215, *uiuitur exiguo melius* : Hor., *C.*, II, 16, 13, *uiuitur paruo bene. Nupt. Hon.* (X) 289, *primus amoris Sollicitauit odor... notos... amnes* : Virg. *G.*, III, 130, *concubitus primos iam nota uoluptas Sollicitat.* 251, *notas odor attulit auras.* 294, *spes gregis* : Virg. *E.*, I, 15, *spem gregis. Bell. Gild.* (XV) 43, *Pyrrhae saecula* : Hor. *C.*, I, 2, 6, *saeculum Pyrrhae.* 96-98 : Virg. *A.*, VI, 851-853 (imitation évidente, sans un mot répété). *Manl. cons.* (XVII) 4, *nil opis externae cupiens, nil indiga laudis* : Luc., II, 650, *ipsa suis pollens opibus, nil indiga nostri.* 82, *collidunt caecis primordia plagis* : Lucr., II, 121, *primordia,* 129, *plagis percita caecis.* 84, *Graiorum obscuras artes* : Lucr., I, 136, *Graiorum obscura reperta.* XXXIV, 14, *fila canora lyrae* (Lact., *de Phoen.*, 50, *fila canora lyrae*) : Ovid. *Am.*, I, 8, 60, *consona fila lyrae*, etc., etc.
4. *De IV cons. Hon.*, VIII, 432, 509, 637.

editione primum leguntur, bene compositi et iusto loco additi sunt, quo sententia abrumpebatur, aut a librario quodam critico adiecti in margine exemplaris ms. quo editor ille usus est et ab editore iure in contextum tralati. Simile exemplum inuenimus Rapt. Pros. II, 118. Quos, cum bene metrum et sententia in iis procedant, cur aliis uersibus repellamus non esse nemo non concedit.

Eh! bien, non, nous ne pouvons pas l'accorder. Non, il ne fallait pas imprimer ces vers [1] comme le reste, puisque M. J. les croit interpolés; il fallait les supprimer, pour être conséquent, puisque ailleurs M. J. n'essaie pas de combler les lacunes, ou tout au moins il fallait les signaler au lecteur comme des conjectures; enfin et surtout il fallait s'expliquer sur leur provenance. C'est ce que M. J. fait à présent. Nous lui en savons gré. Mais encore, tout le monde acceptera-t-il son explication? Ces vers ont-ils vraiment les caractères de vers interpolés? Et en les rapprochant des leçons assez nombreuses que M. J. n'appuie que sur des autorités médiocres d'après lui, et qui, cependant, n'ont pas l'air non plus de conjectures de copistes, ne gardera-t-on aucune arrière-pensée? Pourra-t-on cesser tout à fait de croire qu'il a dû exister jusqu'à ces derniers siècles d'autres sources du texte de Claudien que celles qui ont été mises au jour avec tant de labeur et de sagacité par M. Jeep?

Nous ne répéterons pas ce qui a été dit précédemment, dans la *Revue critique* [2] et ailleurs, de la constitution du texte et de la critique exercée par M. Jeep. Tout en faisant droit, dans une juste mesure, aux observations qui lui ont été présentées, il a suivi, dans ce nouveau volume, les mêmes principes que dans le premier, il a fait preuve des mêmes qualités, et il obtiendra sans doute une pareille approbation de tous les juges équitables. Nous nous bornerons à proposer quelques doutes, quelques conjectures sur des passages isolés.

De Bello Pollentino (Getico) (XXVI) 25 *uirides galeis sulcos* ne me paraît pas impossible (M. J. corrige *nitidos*). *De Rapt. Pros.* II, 100, et *de VI Cons. Hon.* 561 [3], pour ne parler que du vert, et beaucoup d'autres passages (pensez au *uere rubenti* de Virgile, *G.*, II, 319!) prouvent que l'emploi des mots qui désignent les couleurs a, chez les anciens, des limites moins étroites, ou, si l'on veut, autres, que chez nous. C'est, du reste, une observation dont on a trop parlé ces dernières années (Magnus, Gladstone, etc.) pour qu'il y ait lieu d'insister.

126. *Mariiue* serait plus correct que *Mariique*.

150. La conjecture *per bellum* de M. Paul est inutile; *post bellum* dit

1. Le vers *Rapt. Pros.*, II, 118, puisque M. J., partageant notre soupçon, *Revue critique*, 1875, II, p. 8, le regarde aussi comme interpolé, aurait pu être supprimé de même, ou bien mis entre crochets, parce qu'il se trouve cependant dans certains mss.

2. 1875, II, p. 5 à 9; 1877, I, p. 186 à 193.

3. Il est probable que toutes les pierres précieuses du diadème et de la *trabea* (de pourpre) n'étaient pas vertes.

la même chose. (Comp. *post hominum memoriam*, ou bien, Justin VIII, 1, 6, *post arma et bellum*, une fois les armes prises et la guerre commencée.) Mais, en tout cas, il s'agit de la seconde guerre punique, car dès les premières années de celle-ci, et non pas seulement à la fin, il y eut des soldats nés après 241. *Patrum* même désigne ceux qui sont morts au commencement de la guerre d'Annibal.

394. *Gerenti* est assez conforme au récit de Tite Live, XXIII, 37, 12; 38, 10, 11, puisque, en reprenant des villes qui avaient passé à Annibal, Valerius combattait bien ce dernier; *quoque mandant* ne serait pas exact, avec *gerentes;* enfin *Laeuino* requiert une épithète.

396. Une distraction de Claudien mettant *consul* pour *praetor* est plus probable que le changement inverse, par un copiste qui aurait eu *praetor* sous les yeux.

De VI Cons. Hon. (XXVIII) 406, *Externi* (ou *Hesterni*) pour *Interni* ne s'expliquerait ni par une erreur du copiste ni par un changement voulu; d'ailleurs vis-à-vis d'une faction furieuse *(furoris)*, les triomphes ne mériteraient guère d'être appelés *sontes*. Il serait plus simple de lire *fultusque* au v. 405 (Gesner, en note).

Laus Ser. (XXIX) 91. Comment *si* serait-il né de *cum?* D'ailleurs, *si cessissent* convient aussi bien, si ce n'est aussi mal, car il y a dans ces huit vers (86 à 93) un mélange inouï de temps de verbes.

Gigantom. (XXXVII) 6. Comment aurait-on fait *nec* de *uix?* ni l'apparence des lettres ni le sens n'y portait.

Ep. ad Olyb. (XLI) 6. *Nec* au lieu de *Et* affaiblit la gradation. 5 *cedere fatetur* donne une idée d'infériorité, 6 *non uincit* seulement d'égalité. D'ailleurs *diuitiis animi — fortuna, oris copia — opes* forment une espèce de double *chiasmus* assez élégant.

Deprec. ad Hadr. (XXXIX) 20. Voici les raisons qui me feraient suspecter ce vers : Alexandre n'est pas *conditor patriae*, à moins qu'on ne l'entende avec Gesner de la patrie d'Adrien et de Claudien, ce qui serait mal exprimé et n'a rien à faire dans la question. *Hostibus parcere* n'est pas ce que Claudien demande à Adrien, mais *concedere iacenti. Hic, ille* (20), *hunc* (21) pour désigner la même personne est peu élégant. Enfin on comprend que ce vers ait été ajouté pour empêcher que *hunc* 21 ne fût rapporté à *Poro* (19); mais les vers 17 à 19 devaient former une parenthèse. En tout cas, ce vers fait bien pauvre figure au milieu des autres qui sont, pour la plupart, très bien venus.

In Jacobum mag. eq. (LXXVII) 6. Claudien aurait-il prit pour un *u* bref l'*u* de *Susanna?* On aimerait aussi savoir comment toute cette épigramme s'accorde avec l'opinion de M. J. (vol. I, p. VII, XIII) d'après laquelle Claudien était païen. L'article *Jacobus*, à l'index, aurait fourni l'occasion de le dire.

Nilus (XLVII) 4 *arcum* n'a certes pas l'air d'un *glossema* pour *Irin;* on comprendrait plutôt l'inverse. Il me semble qu'on peut aussi bien dire *inuocat arcum* que *inuocat cauros.*

Enfin, je signalerai quelques corrections de M. J. qui me paraissent particulièrement remarquables. *Laus Ser.* (XXIX) 167 suiv. *obice rupto — decepti. de Polyc. et Perd.* (LXIX) 2 *Sanguinis et fetum. Aponus* (XLIX) 21. *tepescant.* 49 *ora*, (en effaçant la virgule après *ambitus* 56). *Nilus* (XLVII) 2 *spectat. De crystallo* (LX) 8 *Et lapides merito. De Piis fratribus* (L) 35, *patris alleuat aether.*

Un appendice renferme les poëmes qui se trouvent dans des mss. ou des éditions de Claudien sans pouvoir lui être attribués d'après le principe mentionné plus haut, ni, pour la plupart, par d'autres raisons. Quelques-uns ne figuraient pas, jusqu'ici, dans les éditions de Claudien. Le Phénix de Lactance ne lui a même jamais été attribué. Mais on le lit, après le Phénix de Claudien, dans l'important ms. de Vérone, découvert par M. Jeep. Celui-ci a confié le soin d'une nouvelle recension à M. Alexandre Riese, qui avait eu l'occasion de l'éditer déjà dans l'Anthologie latine (n° 731) et qui s'est appliqué dernièrement [1] à démontrer que ce poëme est vraiment de Lactance, le « Cicéron chrétien ».

Enfin M. Jeep a enrichi son édition d'une chose bien utile, un index des noms propres avec de nombreux renseignements sur les principaux personnages du temps, recueillis dans les historiens anciens et dans les inscriptions. Il y a là à la fois un secours bien précieux pour le lecteur de Claudien qui n'a pas fait une étude spéciale de l'histoire de son époque, et des matériaux tout prêts pour ceux qui l'écriront.

Max BONNET.

---

205. — Walter W. SKEAT, **The Vision of William concerning Piers the Plowman,** by W. LANGLAND. **Notes to texts A, B and C.** Londres, Trübner (Early English Text Society). 1877, in-8°, 512 p. — Prix : Une guinée.

I

On connaît l'excellente édition du *Piers Plowman* que M. Skeat a publiée sous les trois formes que l'auteur du poëme, William Langland, lui a données à différentes époques. Ces trois textes que M. S. appelle A ou Vernon, B ou Crowley, C ou Whitaker, ont paru en 1867, 1869 et 1873, dans les séries de l'*Early English Text Society*. Les dates de leur composition seraient 1362, 1387 et 1393. Les variantes des différents mss. employés pour la publication de chacune des trois versions, sont indiquées au bas des pages; des analyses marginales très soignées rendent faciles les rapprochements et de longues introductions font connaître la valeur des mss., la biographie de l'auteur, et appellent l'attention sur les allusions que renferme le poëme et le dialecte dans lequel il est écrit.

---

1. Rhein. Museum, XXXI, 1876, p. 446 et suiv.

Un volume de notes historiques, littéraires et grammaticales s'est ajouté enfin à cette triple édition, déjà si remarquable, et la publication d'un glossaire est annoncée.

Bien que sur un certain nombre de points, que je vais discuter, les opinions de M. S. me paraissent contestables, les *Notes* qu'il publie n'en sont pas moins, dans leur ensemble, un recueil des plus importants et des plus précieux. Le texte C, le plus complet et le dernier en date, leur a servi de base; mais les passages qui se trouvent seulement dans les deux premières versions ont aussi leur part de notes. Ceux-ci sont désignés par les lettres A et B; les autres ne portent que le numéro du vers auquel elles servent d'éclaircissement.

Ma principale objection est relative à la date de composition du texte B. Selon M. S., (*Notes*, p. 19 et p. 68, n. 233; texte B, préface, pp. III et s.), il faudrait la rapporter au moment où Richard II venait de monter sur le trône; ce serait de lui qu'il s'agirait dans la plupart des allusions faites au roi. M. S. n'avait pas toujours été de cet avis. Il rapporte, dans la préface du texte A (p. XXXIII, n. 1), l'opinion de Tyrwhit, selon lequel ce texte B aurait été composé entre le 8 juin 1376 (mort du prince Noir) et le 21 juin 1377 (mort d'Edouard III) et ajoute : « Je suis entièrement de cet avis. » Une « investigation plus attentive » (*Notes*, p. 19), l'a fait changer de sentiment. Ce point a une grande importance, car, ainsi qu'on le voit, beaucoup d'allusions à la cour et au roi, ajoutées dans ce texte, changent de sens selon que l'une ou l'autre des deux hypothèses est admise.

Or, en examinant de près ces allusions, on trouve que la plupart *ne peuvent pas* s'appliquer au *roi* Richard II. Celles qui sont plus vagues et qui pourraient se rapporter à lui conviennent au moins aussi bien à son grand-père Edouard III; une seule semble, à première vue, désigner clairement Richard, mais on trouve, en l'étudiant, qu'il faut, au contraire, la ranger parmi celles qui sûrement ne peuvent concerner que son prédécesseur.

M. S. croit, en premier lieu, que le *kitoun* de la fable du chat et des rats (B, prol.; C, pas. I) est Richard, *déjà roi* (préface B, p. III). Dans cette fable, les rats se proposent de mettre le grelot au cou d'un chat, leur plus grand ennemi, chat puissant, sans lequel les rats seraient les maîtres (B, prol., v. 157), mais personne ne veut s'en charger. Une souris sage dit à la foule des rats : si nous tuons le chat, un autre plus jeune viendra à sa place, et ce sera bien pis; malheur à la cour où « le chat est un chaton » (B, prol., v. 190) ou, comme dit l'Ecriture : « Ve terre ubi puer rex est. » Tout cela ne peut s'appliquer qu'au temps où Edouard III régnait encore, où le prince Noir était mort ou moribond et Richard, héritier présomptif de la couronne. Le chat ne me semble pas, comme le voudrait M. S. (*Notes*, p. 23), être Jean de Gand; c'est plutôt le roi Edouard III, responsable de la tyrannie qui s'exerce en son nom. Autrement le discours de la souris n'aurait pas de sens; ce serait

lui faire dire : « si nous tuons le duc de Lancastre, cela fera monter, sur le trône un jeune roi, Richard II, et alors malheur à nous. » Il est bien évident que l'avénement du *puer rex* dépendait de la mort de son grand-père et non de celle de son oncle Jean de Gand. Il faut donc admettre que tous deux vivaient et que Richard n'avait pas la couronne. « Si nous tuons le vieux chat, nous *aurons* un jeune roi », dit la souris : on ne l'avait pas encore. Du reste, Richard une fois sur le trône et mis en tutelle, on n'aurait même pas pu dire : « Si nous tuons Jean de Gand, Richard deviendra roi *de fait* et alors malheur à nous. » Lancastre supprimé, Richard restait tout aussi bien en tutelle, et il n'y avait aucune raison pour qu'il gouvernât plus par lui-même qu'au temps de son oncle.

Au contraire, tout s'applique très facilement à Edouard III vieilli, sans dignité, épuisant le royaume par ses demandes d'argent (poll-tax de 1377) et laissant le Parlement, qui venait de se réunir, renverser, un à un, tous les actes du *Bon Parlement* de 1376. Le discours du rat sur les exigences du roi (B, prol., v. 152) se rapporte à ces événements. La souris, de son côté, fait aussi allusion à ce Bon Parlement, dans lequel les communes avaient précisément essayé « to bell the cat » et de prendre sur le gouvernement un contrôle beaucoup plus étendu qu'auparavant. La théorie de la souris (et de Langland), qui parle après la réaction de 1377 et les mesures tyranniques adoptées par le nouveau Parlement, est simple : « Laissez le chat tranquille, tâchons qu'il se nourrisse de gibier et surtout n'appelons pas sur nous son attention. » Tous ces conseils cadrent très bien avec les idées du poète, moins démocratique qu'on ne le croit, et qui dans ses réformes, cherche plutôt les rénovations que les innovations. Renoncez, dit-il, à cette trop audacieuse immixtion dans les affaires (Parlement de 1376); vous savez qu'elle est dangereuse et sert seulement à vous faire écraser davantage (Parlement de 1377). Restez tranquilles, on vous poursuivra moins, on vous oubliera peut-être et vous éviterez, en partie, les effets de la tyrannie royale.

Allons plus loin, Edouard III vieilli n'est-il pas dans la pensée de Langland, quand il nous peint ce roi que ses nobles conduisent et dont cependant la vraie puissance vient des communes : « Knyȝthod hym ladde, — Miȝt of the comunes made hym to regne » (B, prol., v. 112)? Ce roi [1] était encore un maître redoutable, car il laissait aux nobles du parti de la cour le pouvoir que l'éclat de ses campagnes et son caractère personnel avaient jadis acquis à la royauté. Mais les nobles en abusaient, ils étaient pires que le roi; de lui, on aurait pu espérer encore un gouvernement moins dur; il chercha, pendant sa dernière année, à ramener la paix entre son fils et les habitants de Londres, et Langland pouvait,

1. Voir la *chronique d'Angleterre* : « tanquam simulacrum.... et pro multiplicibus ægritudinis incommodis loqui non valentem » (*Chronicon Angliæ*, Rolls series, p. 132, s. A° 1377).

avec à-propos, nous le montrer, dans ce même texte B, qui serait, selon M. S., postérieur à l'avénement de Richard, promettant (comme au temps de la composition du texte A) des réformes qu'il exécutera, *cette fois*, pour peu qu'il règne » (B, pass. IV, v. 177). Chose étrange, c'est de ce « pour peu que je règne, — ȝif I regne any while », intercalé dans le texte B et qui s'applique si bien à Edouard III malade, que M. S. tire le principal argument en faveur d'une allusion à Richard (préface du texte B, p. 111). Selon lui, Edouard III, ayant déjà régné longtemps, ne pouvait plus dire : « pour peu que je règne », tandis que ces paroles conviennent à Richard, si on suppose qu'il les prononce peu après son avénement. Or il se trouve que ces mêmes mots sont reproduits dans le texte C, composé en 1393 selon M. S., alors que Richard, lui aussi, avait régné longtemps. Mais, dit M. S., « cela avait quelque raison et une signification nouvelle, car, en 1389, Richard avait, pour la première fois, commencé à régner par lui-même et pris en main la direction des affaires » (*Notes*, p. 84). En d'autres termes, « ce pour peu que je règne » pourrait s'appliquer à un roi qui aurait déjà régné longtemps, pourvu qu'à ce moment des réformes importantes fussent à l'ordre du jour. Or tel était précisément le cas pour les dernières années d'Edouard III. On espérait en lui, si impopulaire qu'il fût, et un réformateur tel que Langland, attendant pour l'avenir des jours meilleurs, pouvait persister à lui prêter, ainsi qu'il l'avait fait quatorze ans plus tôt (texte A, pass. IV, v. 32), la généreuse intention d'asseoir Raison entre son fils et lui (B, pass. IV, v. 45). Seulement, en 1376, le vieux roi était si affaibli qu'on avait grande raison de douter qu'il eût le temps et la force de prendre et de tenir de bonnes résolutions. La maladie [1] rendait peu probable qu'il régnât encore « quelque peu » De là l'insertion, dans le texte B, de ces mots qui ne se trouvent pas dans A. Pendant les années qui suivent immédiatement 1389, au contraire, Richard, plus populaire que jamais, n'avait aucune raison de dire tristement : je ferai des réformes pour peu que je règne. « On remarquera, dit M. S., que ce vers ne se trouve pas dans A » (B, p. 397). Mais cela se comprend très bien, car, à cette époque, Edouard III non plus n'avait aucune raison de douter qu'il régnât encore longtemps.

Bien plus, pour soutenir son hypothèse, M. S. est obligé d'admettre que Langland mêle ses rois, commet des « anachronismes », dont le « si je règne, etc. » serait « un exemple excellent » (Texte B, p. 397), et que le roi qu'il nous montre au début d'un passus n'est pas le même que celui de la fin. M. S. explique ainsi la présence, dans le texte B, de passages qu'il est absolument impossible de faire rapporter à Richard. Ainsi, dans le vers 44 du passus même où *Richard* aurait prononcé le « ȝif I regne, » etc., nous voyons *le Roi*, qui ne peut être qu'Edouard III, faire asseoir Raison entre son fils et lui : Richard n'eut pas d'enfants, et le passage

1. « Ægritudo... ob inordinatum affectum veneris. » *Chron. Angl.*, p. 104.

se trouve dans le texte de 1362; il s'agit donc bien ici d'Edouard III et du prince Noir très-populaire et ami des réformes. Notons toutefois ceci : la fable du chat et des rats est d'une époque où le prince Noir était mort et Richard héritier présomptif, tandis qu'en laissant substituer, dans ce même texte B, cette allusion au *fils* d'Edouard, Langland ferait supposer que le vainqueur de Poitiers vivait encore. Mais l'anomalie est très légère : la fable fut ajoutée de toute pièce au texte B, tandis que le passage du passus IV n'est que maintenu, et parce qu'il se serait agi du petit-fils et non plus du fils, Langland peut bien n'avoir pas jugé nécessaire de modifier son vœu : voir Raison assise entre le Roi et son fils — son successeur. — Le passage est suffisamment mis au niveau des événements du jour par l'addition du « pour peu que je règne ».

De même encore, c'est à Edouard III que s'appliquent le mieux les vers dans lesquels Conscience recommande au Roi la clémence et l'engage à ne pas user de tout son droit. Ces vers, écrits dans la période de réaction qui suivit le Bon Parlement, ont le sens le plus clair. Ils cadrent très bien avec le discours de la souris qui montre Langland partisan des communes, mais jugeant que, dans leurs essais de réforme, elles étaient allées trop loin. Ainsi Conscience reconnaît ici que le roi, strictement parlant, a le droit de punir, mais qu'il aurait tort d'en trop user : « Si ius nudatur, nudo de iure metatur » (B, prol. 137). Ici encore il ne faut donc pas admettre que « William donne ses conseils à Richard II » (*Notes*, p. 20).

Reste une dernière allusion directe au roi, qui se rapporte à un prince absolu, et fait songer de suite à Richard II, tel qu'il était dans les dernières années de son règne : « I am hed of Lawe, » dit-il, et Richard fut précisément accusé, lors de sa déposition, d'avoir usé d'un langage à peu près pareil [1] ; mais, comme les vers de Langland se trouvent non-seulement dans le texte C, mais dans le texte B (XIX, 466) qui, même dans l'opinion de M. S., ne peut avoir été composé, au plus tard, qu'en 1378, il faut bien reconnaître qu'il ne s'agit pas ici de Richard, alors un enfant en tutelle, et qu'il ne peut être question que d'Edouard III, dont le gouvernement était plus absolu que jamais au moment de la réaction qui suivit le Bon Parlement. Enfin, dans les paroles adressées par Conscience au Roi (même passus, v. 474, texte B) : « Omnia tua sunt ad defendendum, sed non ad depredandum », on reconnaît le conseil déjà donné par elle dans le Prologue (B, prol., 137) et dont il a été question plus haut : sans doute le roi a une puissance immense, mais la raison et le droit lui défendent d'en abuser au détriment de son peuple; nous nous retrouvons une fois de plus en face des Parlements de 1376 et de 1377 [2].

1. « Dixit expresse... quod leges sue erant in ore suo... et quod ipse solus posset mutare et condere leges regni sui. » (*Rolls of Parliament*, III, p. 419.)

2. Cf. les plaintes des communes (Parlement de 1376) contre l'autre souverain dont elles avaient à se plaindre, le Pape : « *Item*, fait à penser que Dieux ad commys ses ouweles à nre Seint Pier le Pape a pasturer et non pas à tounder. » (*Rolls of Parliament*, II, p. 338.)

Un passage sur l'explication duquel M. S. n'est pas fixé est celui du passus XIX (texte B, v. 442), où Langland reproche au pape les guerres qu'il encourage et le sang chrétien qu'il fait répandre. Il pouvait s'agir, selon M. S. (*Notes*, p. 439), soit des croisades, et ce serait une allusion bien vague, soit de la croisade organisée vers cette époque contre l'antipape et dirigée avec si peu de succès par le belliqueux évêque de Norwich ; mais alors le texte B n'aurait pu être composé avant la fin de l'année 1378. Toutefois, aucune de ces deux hypothèses n'est très vraisemblable, et je ne puis douter que ces vers contiennent une allusion à ces guerres papales dont se plaignaient, en 1376, les communes dans une pétition présentée au Bon Parlement [1]. Rien ne force donc à reculer jusqu'en 1378 la date de composition du texte B.

Quant à la présence dans le texte C, composé sous Richard II, d'allusions au temps d'Edouard, il n'est pas nécessaire, pour l'expliquer, d'admettre avec M. S. que Langland, sans souci de la vraisemblance et de l'unité de son poëme, ait mêlé les époques. Il faut observer, au contraire, que l'auteur des *Visions* n'a voulu, en aucune façon, lorsqu'il remania son œuvre une troisième fois, en changer la *couleur*. Le poëme est du temps d'Edouard ; il lui en a laissé l'aspect et n'a pas retranché, lors de sa dernière révision, les allusions les plus marquées qu'il fait au règne de ce prince. Ainsi, outre celles que nous avons déjà indiquées, on retrouve, dans le texte C, la mention du fils du roi (C, V, 43) et Richard, comme on sait, n'en eut pas. On voit, de même (C, V, 163), Conscience déclarer au Roi que c'est Lady Meed (i. e. Récompense-Corruption) qui a causé la chute et la mort de son père (chute et mort d'Edouard II, père d'Edouard III). Meed se défend très bien d'avoir jamais tué de roi ; en effet, la déposition, mais non la mort d'Edouard II, peut lui être directement attribuée, ayant pour cause la corruption qui régnait autour de ce prince. Au contraire, Meed fait voir que c'est sur les conseils de Conscience que le roi (Edouard III) a renoncé à la couronne de France (traité de Brétigny) moyennant une somme d'argent (rançon de Jean).

L'allusion ajoutée dans le texte C (C, V, 191) à l'amour du peuple qui fournira au roi plus d'argent que les banquiers italiens, les « Lombards » (cf. préface du texte C, p. XVI), s'applique très bien à Edouard III. Il suffit de rappeler ces faillites cruelles des Bardi, des Peruzzi, des Bonaccursi, etc. On trouvera une allusion à ces faillites italiennes dans les *Rôles du Parlement* (II, p. 240) où est enregistrée une pétition présentée en 1351, et relative au départ précipité des « Lombards », ruinés par leurs prêts inconsidérés, et qui abandonnaient l'Angleterre en laissant des dettes considérables. Tout ce qu'il faut voir dans ce passage de Langland, c'est qu'il a voulu, sans nommer personne, et tout en parlant des torts

1. « *Item*, si tost come le Pape voet avoir monoie *pur meintenir ses guerres de Lumbardie*, ou aillours, pur despendre, ou pur raunson ascuns de ses amys prisoners Franceys pryses par Engleys, il voet avoer subside de clergie d'Engleterre... » (*Rolls of Parliament*, II, p. 339.)

que l'on pouvait incontestablement reprocher au grand-père, marquer sa réprobation d'abus renouvelés par le petit-fils. Ces allusions du texte C démontrent ce que je disais plus haut, que Langland n'a pas voulu ôter à son poëme son caractère général et que c'est au règne d'Edouard que se rapporte l'ensemble de ses observations. Cela permet de juger avec beaucoup moins de sévérité les prétendus « anachronismes » qui lui sont reprochés (texte B, préface, pp. v et vi, et *Notes*, pp. 68, 77, 84, etc.). Ils seraient graves, en effet, si, conformément à l'hypothèse de M. S. qui trouve des anomalies semblables à la fois dans le texte B et le texte C, au même passage (B, IV, vers 45 à 170), le roi écoutant les plaidoyers de Peace et de Wrong était Edouard III, quand ces discours commencent, et Richard II, lorsqu'ils sont finis. Nous avons montré plus haut qu'il n'en est rien.

Les conclusions principales de ce qui précède sont, en résumé : 1° que le texte B fut composé avant l'avénement de Richard; 2° que, dans la révision de son œuvre faite en dernier lieu par Langland, il n'y a intercalé aucune allusion directe au nouveau souverain; il a laissé à son poëme le ton et l'esprit qu'il avait d'abord, et, s'il y a introduit quelques critiques du gouvernement du jour, comme elles peuvent se rapporter également bien au temps d'Edouard, on ne saurait y voir des anachronismes et reprocher au poète des invraisemblances et un manque d'unité.

J. J. JUSSERAND.

---

206. — **Zwei Kaiserreden**, Festschrift zu Eduard Simson's fünfzigjæhrigem Doctor-Jubilæum, mit einem zwiefachen literarhistorichen Anhange, verœffentlicht von Bernhard SUPHAN. Berlin. Weidmann, in-8°, 76 p. — Prix : 1 mark 60 (2 francs).

Ce petit écrit de l'éditeur des œuvres complètes de Herder, M. Suphan, renferme deux discours prononcés par le jeune professeur dans des réunions scolaires (*West Preussen, West Marken. 1772, 1872*, p. 1-16, et *die Hohenzollern und der deutsche Idealismus*, p. 19-37.) A ces deux discours M. Suphan a joint, sous le titre *von deutscher Art*, et en les accompagnant de notes instructives, deux odes politiques de Herder, *Germanien* et *Deutschland's Ehre* (d'après une copie plus exacte du manuscrit) et un fragment en prose, de vingt lignes, *der Glaube*, qu'il faut réunir aux traductions d'Andreä publiées par Herder dans diverses revues et dans ses *Zerstreute Blätter* (p. 41-48). La brochure se termine par une « sylve » de remarques et d'éclaircissements (*ein Wäldchen erläuternder Anmerkungen*, p. 51-56) sur certains passages des deux discours; on y remarquera une note sur le mot *Deutschheit*, et une intéressante communication sur un sermon prononcé par Herder en 1783 : Herder y demandait que le prince songeât d'abord au bien public, et qu'il ne proté-

geât les beaux-arts qu'après avoir fait le bonheur de son peuple : Gœthe, qui avait lu le sermon en manuscrit, protesta vainement contre ce passage.

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 17 octobre 1879.

L'Académie se forme en comité secret pour entendre le rapport de la commission chargée d'examiner la proposition présentée à la dernière séance par M. Mariette.

A la reprise de la séance publique, l'Académie décide que sa séance annuelle aura lieu cette année le vendredi 21 novembre.

Trois commissions sont formées ponr proposer des sujets à mettre au concours. Ces commissions sont ainsi composées :

Prix Brunet (le sujet devra être choisi cette fois dans les études relatives à l'antiquité grecque et latine) : MM. Quicherat, Egger, Thurot, Perrot ;

Prix ordinaire (sujet du moyen âge) : MM. Paulin Paris, de Wailly, Delisle, Hauréau ;

Prix Bordin (sujet oriental) : NM. Renan, Defrémery, Schefer, Barbier de Meynard.

M. Germain termine la lecture de son mémoire sur l'enseignement de la médecine à Montpellier avant 1793. Après avoir donné des détails circonstanciés sur les mœurs des étudiants et des professeurs au xvie siècle, il reprend l'histoire des progrès de l'enseignement; il montre les leçons pratiques s'ajoutant à l'explication des textes et prenant une importance de plus en plus grande. En 1601, est institué un cours général de physiologie et de pathologie, destiné à servir d'introduction à l'étude des questions spéciales. A la même époque, un professeur de botanique, Richer de Belleval, donne ses leçons au jardin des plantes ou même conduit ses élèves en excursions à la campagne. Pour familiariser les étudiants avec la connaissance des médicaments, on leur fit faire aussi des visites régulières dans les pharmacies. — L'explication des auteurs grecs n'en formait pas moins toujours la base des études. Le 27 janvier 1614, on voit Jean Fabre (qui fut plus tard un des médecins de Louis XIV) condamné solennellement par l'école à refaire ses thèses de licence, entachées de *paracelsisme* et d'*empirisme* : il lui est enjoint d'avoir à se renfermer désormais dans la pure doctrine de Galien et d'Hippocrate. Semblable condamnation atteint Jean Chastelain, en 1673. Jusqu'à la suppression de l'école, en 1793, la médecine grecque y régna sans partage. L'esprit de l'ancienne école de Montpellier est bien exprimé par la devise qui se lit aujourd'hui dans la salle des actes de la faculté au dessous d'un buste d'Hippocrate donné par le premier consul : *Olim Cous nunc Monspeliensis Hippocrates.*

Ouvrages déposés : — C. Fazio, Il bello scrivere italiano proposto agl' istituti tecnici, etc. (Bari, 1875, in-8°); — G. Salto, Le avventure di Telemaco, figliuolo d'Ulisse, traduzione in versi sciolti (Licata, 1879; in-8°.)

Présentés de la part des auteurs : Par M. Egger : 1° Le Kalevala, épopée nationale de la Finlande et des peuples finnois, traduit, etc., précédé d'une introduction et annoté par L. Leouzon le Duc, nouvelle édition (Paris, 1879, in-8°) : 2° N. I. Saripolos, Essai politique et moral sur Thucydide (extrait des Bulletins de l'académie royale de Belgique); — 3° Id., La question gréco-turque (extrait de la Revue de droit international ;

Par M. Delisle : J. Delaville Le Roulx, Notice sur les chartes originales relatives à la Touraine antérieures à l'an mil ;

Par M. Renan : diverses brochures de MM. Minervini et de Luca (M. Minervini donne des détails sur les fouilles de Suessola, et signale un vase où sont figurées des scènes tirées de l'Iliade, et où les noms de Chrysès et de Chryséis sont écrits par K et I, au lieu de X et Y).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — 1er Novembre — 1879

207. — Walter W. Skeat, **The Vision of William concerning Piers the Plowman,** by W. Langland. **Notes to texts A, B and C.** Londres, Trübner (Early English Text Society). 1877, in-8°, 512 p. — Prix : Une guinée.

II

Un point non moins épineux est de savoir si, lorsque Langland parle du poëme, il peint réellement sa propre vie et quelle a été cette vie. M. S. ne voit « aucune raison de croire que le poète cherche perpétuellement à nous tromper lorsqu'il est question de lui » (texte A, préface, p. xxxvi). Or, il nous parle de lui dans des termes assez singuliers. Il se range parmi les « clerkes that aren crouned » (C, VI, 56), les tonsurés; il est membre de l'Eglise et gagne sa vie à chanter l'office des morts *(ibid.,* vers 45). M. S. semble même tenir pour certain qu'il était prêtre : « C'était un de ces prêtres innombrables qui gagnaient leur vie en s'engageant temporairement à dire des messes pour le repos de l'âme des morts » *(Notes,* p. 88). D'autres fois, M. S. est d'avis que Langland n'é« tait pas un moine », qu'il avait seulement « reçu une bonne éducation » et que lorsqu'il parle de lui comme d'un clerc, il veut seulement dire un « scholar » (texte A, p. xxxvi). Mais, dans l'Introduction du *Piers Plowman* de la Clarendon Press, M. S. nous dit que le poète « portait la tonsure cléricale, ayant probablement reçu les ordres moindres » (p. xv).

Ces affirmations sont difficiles à accorder entre elles et ne sauraient être admises sans preuves. Langland est moins précis; mais il ne cache pas qu'il est le fils et le nourrisson de l'Eglise. (C, II, 73.) Sainte-Eglise (et non Religion, ce qui aurait pu s'appliquer à n'importe quel fidèle) dit au poète : « Tu m'as fait des serments d'exécuter mes prescriptions, de croire en moi et de m'aimer ta vie durant. » (C, II, 74). Ce langage semble même convenir, mieux qu'à personne, à un véritable prêtre. Cependant Langland nous apprend, en termes formels, qu'il est marié et vit avec sa femme Kitte (C, VI, 2) et sa fille Calotte (C, XXI, 473). Sa situation était-elle normale? Elle pouvait l'être, et alors il faut admettre

que ce poète, qui était plus qu'un simple tonsuré, n'avait pas dépassé les ordres moindres. Dans cet état, en effet, on peut reconnaître, comme fait le poète, qu'on s'est réellement engagé pour toujours à Sainte-Eglise : car on peut exercer certaines fonctions religieuses; on ne perdra jamais le caractère sacré qu'on a reçu, et cependant on appartient encore à moitié au monde et on garde le droit de se marier. C'est une situation régulière que reconnaît, aujourd'hui encore, l'Eglise catholique [1].

Les termes de Langland sont malheureusement vagues et une solution différente pourrait être proposée. Il est possible que l'auteur du *Plowman* eût reçu les ordres majeurs, qu'il fût prêtre et cependant marié, vivant avec sa femme et sa fille; seulement sa position était criminelle aux yeux de l'Eglise. M. S., qui ne distingue pas entre ces deux hypothèses, cite quelques autorités pour montrer que ces prêtres mariés n'étaient pas rares (*Notes*, p. 229), mais on pourrait trouver des textes plus concluants. On sait avec quelle peine les réformes de Grégoire VII et ses décrets contre le clergé marié avaient été acceptés. On persistait à les violer, comme le prouvent les défenses sans cesse renouvelées des conciles. En Angleterre, notamment, outre le concile de Westminster de 1125, qui défend aux ecclésiastiques, non-seulement le concubinage, mais la cohabitation avec toute femme autre que leur mère, leur sœur, etc., nous trouvons les règlements du concile tenu à Londres en 1237, qui sont on ne peut plus formels et qui montrent la coutume où l'on était de contracter des mariages clandestins [2] sans renoncer pour cela aux ordres sacrés [3] : ces prêtres ont des enfants qui ne manquent pas de prouver plus tard par témoins qu'il y a eu mariage et de réclamer les bénéfices de la légitimité. Tous ces conciles s'élèvent, en même temps, contre un autre abus : la transmission héréditaire, de père en fils, de biens et de dignités ecclésiastiques.

Au XIVe siècle, mêmes pratiques, et le pape Jean XXII lance, en 1322, un édit dans lequel il déclare que tout mariage contracté par un homme qui a déjà reçu les ordres (majeurs) est nul de plein droit. Si, au contraire, les ordres ne sont conférés qu'après le mariage « etiam si per carnis copulam non fuerit consummatum », le mariage est valable; les fonctions religieuses sont interdites au prêtre et la femme a le droit d'exiger que son époux lui soit rendu. A la dissolution du mariage seu-

1. « Presbyteris, diaconibus, subdiaconibus, canonicis, uxorum, concubinarum et omnium omnino feminarum contubernia auctoritate apostolica inhibemus, præter matrem, sororem, amitam, sive illas mulieres quæ omni careant suspicione. » (Baronius, *Annales ecclesiastici*, XVIII, p. 389, et Labbé, XXI, col. 332).

2. Les défenses relatives aux mariages clandestins sont nombreuses. V. : conciles de Londres en 1342 (Labbé, XXV, col. 1177-8), de Dublin en 1351 (*ibid.*, XXVI, col. 121), d'York en 1367 (*ibid.*, col. 479), etc.

3. « Innotuit nobis, referentibus pluribus fide dignis, quod multi, propriæ salutis immemores, matrimoniis contractis clandestine, retinere cum uxoribus ecclesias et ecclesiastica beneficia adipisci et de novo promoveri ad sacros ordines, contra statuta sacrorum canonum non formidant... » (Labbé, XXIII, col. 455-6, Florence, 1759).

lement, la permission d'administrer les sacrements, etc., sera donnée au coupable (Raynaldus, *Annales ecclesiastici*, t. V, p. 215). On trouve aussi des ecclésiastiques qui, sans être mariés, vivaient maritalement avec une femme qui était considérée comme la leur, et cela suffirait pour expliquer que Langland appelât Kitte « sa femme » (C, XXI, 473). Wyclif se plaint sans cesse de ce que les prêtres n'ont pas le droit de se marier, mais ils ont des femmes et des enfants [1].

On voit quelles sont les deux hypothèses : Langland pouvait, soit avoir reçu les ordres moindres, soit être un véritable prêtre. Il ne fournit pas d'argument décisif en faveur de l'une ou de l'autre; mais il importe de les distinguer. On admettra peut-être la première (ordres moindres) plus volontiers que la seconde; c'est la plus simple; elle explique la position du poète sans qu'il soit nécessaire, à ce point de vue du moins, de le condamner; surtout elle correspond bien au ton général du poëme, œuvre d'un homme qui n'est pas tout entier à l'Eglise, ni tout entier au monde; qui vit sur la limite, participe aux bénéfices des deux états et les connaît également l'un et l'autre. Le poète était un minoré, marié comme il en avait le droit [2], chantant les offices comme cela rentrait dans ses attributions, clerc et serviteur de Sainte-Eglise « pour le temps de sa vie entière », ainsi qu'il nous le dit lui-même. Il pratique alternativement le monde laïque et le monde religieux, sans s'être donné tout à celui-ci, sans avoir entièrement quitté celui-là. De là ces apparentes contradictions, qui font que les uns ont vu en lui un simple laïque et les autres un véritable prêtre.

Jusqu'ici il n'y a pas de raison de douter que Langland parle réellement de sa propre vie ; mais, d'autre part, s'il en est ainsi, comment ce réformateur convaincu, pratique, clairvoyant, peut-il avouer qu'à plusieurs points de vue, il mène lui-même la vie qu'il reproche, avec tant de vigueur, au reste des religieux ? Il glorifie le travail ; son héros, pendant la première partie du poëme, n'est qu'un modeste et vaillant travailleur; il blâme la vie oisive et veut qu'on refuse l'aumône à ces mendiants paresseux à qui la taverne tient lieu d'église (C, X, 98); il livre les fainéants en proie à la faim (C, IX, surtout pp. 151 et s.); il s'élève avec force contre la conduite de ces prêtres qui sont venus à Londres « and synge per for symonye *for seluer ys swete* » (C, I, 84). Or, l'homme qui trouve ces paroles d'indignation éloquente avoue cyniquement au passus VI (C.) qu'il vit de la même façon que ces eclésiastiques dégénérés.

---

1. Il dit des prêtres de l'ancienne loi : « Thes men hadden comounly wyves and children, as preestis han wers now for thei han out of wedloke. » *(English works.* Ed. Arnold, I, p. 59) : et ailleurs : « Hor bodily lecchorye cryes in tho chirche bothe prively and apertly, by holdyng of hor lemmons and by getyng of hor childer *as thei were weddid men.* » *(Ibid.*, III, p. 163.)

2. Son langage au sujet de sa femme semble moins celui d'un ecclésiastique illégalement marié que celui d'un homme dont l'état normal est l'état de mariage. Voir notamment B, XX, pp. 374-5, et C, XXIII, pp. 436-7.

Il est venu à Londres lui aussi, et c'est *de Londres* qu'il vit « in Londone and on Londone bothe » (C, VI, 44); il vit paresseusement et prouve, textes en mains, que cette existence oisive est le digne héritage des clercs (C, pp. 85 et 86). Les psaumes, le *pater noster*, l'office des morts sont pour lui un *gagne pain*, les « instruments de son travail » (C, VI, 46); il le reconnaît aussi froidement que le plus blasé des clercs qu'il raille. Il mendie lui-même, il est vrai, sans la besace professionnelle; mais il se fait inviter aux repas des uns et des autres (C, VI, 50). En revanche, il dit des prières pour le bien de leurs âmes : ainsi faisaient les frères, l'objet de son éternelle satire; on les trouvait souvent à la table d'autrui, reconnaissant par des promesses de prières la générosité de leur hôte. Ces rapprochements sont si évidents que Langland en fait la remarque lui-même, et Conscience lui reproche d'imiter les religieux mendiants, et de violer même en cela les règlements et les usages (C, VI, 89). Selon lui, le travail est bon pour les manants : « Hit by-comep for... knaues uncrouned to cart and to worche » (C, VI, 64). En toute hypothèse, sa conduite ressemble à celle de ces ermites qu'il condamne et qu'il nous montre allant à Walsingham, suivis de femmes, et qui, comme lui, ont trouvé commode de demander leur subsistance à la vie religieuse (C, I, 53 et suiv., C, VI, 8 et 24-27). A ce propos, M. S. observe seulement que « Langland peint sa propre paresse d'une façon piquante (*Notes*, p. 85) » et, pour l'ensemble de cet important passus VI, le lecteur est renvoyé à la préface du texte C où il en trouve seulement le sommaire, suivi de cette remarque : « tout ce passage mérite d'être lu avec soin » (p. LXIX).

Une supposition qui vient d'abord à l'esprit est que Langland feint de célébrer en théorie et de mener lui-même la vie qu'il a souvent condamnée, dans le dessein d'en faire la satire d'une façon plus mordante. Mais il est impossible d'admettre que toutes les assertions du poète dans ce passage soient imaginaires : l'accent de vérité est trop sincère et surtout les détails qu'il donne auraient trop peu d'intérêt, pour ne pas dire trop peu de sens, s'il s'agissait d'un personnage fictif. Je fais surtout allusion aux vers où il examine la mince sympathie que les faux ermites, ignorants et paresseux, ont pour lui qui les a si maltraités (C, VI, 4); à ceux où il parle de la vie qui lui est à charge et des longs habits qu'il porte, dans sa tristesse, depuis que ses amis sont morts (C, VI, 41), etc. Ces menus détails n'ont de sens et d'intérêt qu'autant qu'ils se rapportent à un personnage réel qui ne peut être que le poète lui-même.

Nous sommes ainsi amenés à cette conclusion, différente de l'hypothèse généralement admise, que Langland aurait réellement mené une vie aussi peu irréprochable que celle des religieux qu'il maudit, et qu'il était simplement *l'un d'entre eux*. Les exemples ne sont pas rares de satiristes éloquents atteints, eux-mêmes, des vices du temps, et par là d'autant plus âpres qu'ils ne font que mettre en vers les plaintes de leur conscience. L'auteur de *Plowman* lui-même semble craindre que la vie des prêcheurs ne soit pas pareille à leurs sermons; instruit sans doute par son propre

exemple, il les invite maintes fois à vivre aussi bien qu'ils parlent (C, VI, 143 ; B, XII, 51). Son conseiller *Ymaginatyf* lui dit qu'il y a bien des gens « *that wyse wordes wolde shewe and worche the contrarye* ». Il aurait écrit ainsi les deux premières éditions de son poëme ; puis, devenu vieux, il aurait donné la troisième et y aurait, pour la première fois, inséré avec détail le long récit des erreurs dont il se serait repenti. Il fait plusieurs fois allusion à cette conversion (notamment C, VI, 105).

On admettra donc que Langland a réellement mené la vie qu'il nous décrit, et alors on renoncera à l'une ou à l'autre des deux hypothèses de M. S. qui, d'une part, nous peint Langland comme un modèle de droiture, « homme d'une foi simple, pure et noble » (A, p. xxxviii) et, d'autre part, reconnaît que tout ce qu'il nous dit de lui est la vérité. (A, p. xxxvi.)

C'est, nous l'avons vu, la première des deux hypothèses qu'il convient de rejeter. Le poète vécut lui-même de la vie qu'il blâme, sa conduite fut loin d'être aussi pure que sa morale ; ses faiblesses, non moins que celles des autres, excitèrent son indignation. Plus tard, sa vie devint meilleure; il cessa d'imiter « ces hommes et ces femmes qui ont de sages paroles et mènent une vie tout opposée » (B, XII, 51). Il se rendit aux conseils de Raison et promit de mieux faire : « C'est vrai, je le reconnais, j'ai perdu mon temps » (C, VI, 92). Il racheta sa vie passée « comme un marchand qui, après avoir souvent fait de mauvaises opérations, rattrape en une seule affaire tous ses gains perdus ». *(Ibid.)* Il courut à l'église « devant la croix, à deux genoux, se frapper la poitrine, gémissant sur ses péchés, récitant le *pater*, dans les larmes et les sanglots. » (C, VI, 105). Ces points très importants dans la vie de Langland sont incontestables. C'est seulement dans le texte C, le dernier en date, qu'on les trouve mentionnés : plus jeune, et n'ayant pas encore renoncé aux faiblesses qu'il déplore, l'auteur du *Plowman* se tait sur elles. Arrivé dans une vieillesse déjà avancée, occupé à refondre une troisième fois son poëme, il revoit, d'un œil serein, tout le cours de sa vie et parle, presque avec un sourire, sans amertume et sans honte, de ses erreurs passées.

Rejeter ces hypothèses si vraisemblables, dire que Langland a mêlé le vrai au faux et la fantaisie à la réalité, ne semble donc pas admissible. Il est vrai que, dans le texte B (XII, 3), il paraît s'attribuer environ quarante-cinq ans et que dans ce même texte (passage qui se retrouve dans C), il se montre accablé de vieillesse, chauve, attaqué par la goutte, impotent, incapable de remuer, si bien que sa femme, trouvant en lui un mari inutile, lui souhaite d'obtenir sous peu le ciel qu'il a si bien mérité (B. XX, 192). Dans le reste du poëme, au contraire, il est loin d'être aussi maltraité et on le trouve errant çà et là (C, XVI ; B, XIII : « forth gan ich walke », etc., vers 2). Mais on ne s'arrêtera pas à cettte objection si l'on remarque que dans le passus XX du texte B, Langland ne raconte plus sa vie, mais bien une *vision* qu'il a eue; c'est en rêve que Vieillesse lui est apparue, l'a défiguré, mis à mal et a inspiré par là les

plaisants souhaits de sa femme. Tout cela lui arrivera peut-être un jour; c'est par avance qu'il y songe.

Nous trouvons encore une anomalie en ce qui concerne la naissance du poète. Il était né *bondman*; et c'est à Sainte-Eglise qu'il devait d'être devenu *freeman* [1]. Lui, cependant, s'élève avec force contre ces fils de *bondmen* qui osent « recevoir la tonsure » (C, VI, 63); il n'admet pas que des fils de serfs puissent entrer dans les ordres. M. S., qui néglige de rapprocher les deux passages, conclut du deuxième que Langland « était fils de franklin ou de freeman » *(Piers Plowman*, Clarendon Press, Introd., p. xv) : le contraire est la vérité. Aussi l'éloge que le poète fait du mariage (C, XI) ne peut-il servir à prouver ni que le sien fût légitime ni qu'il ne fût pas lui-même un enfant naturel. Les exemples qui précèdent montrent qu'il faut être en garde contre les déductions de cette espèce : Langland vante le mariage; donc son union et celle de son père étaient régulières. *(Piers Plowman*, Clarendon Press, p. xv, et texte A, p. xxxix.)

A propos de l'admission aux ordres sacrés, notons encore ce point, qui prouve, une fois de plus, que Langland partage plutôt les idées des représentants des communes que celles des gens du peuple de la classe la plus pauvre. Les communes présentèrent, en 1391, une pétition au Parlement, demandant que l'entrée des écoles, la porte par laquelle on pénétrait le plus généralement dans l'église, fût interdite aux fils de *bondmen* *(Rolls of Parliament*, III, p. 294). Le poète, ajoutant dans son texte C, le passage en question, peut sans doute avoir eu le même avis avant la pétition des communes; mais il est très possible que ce fut elle qui lui donna l'idée d'insérer dans son poëme son opinion sur ce sujet. Il faudrait donc voir dans ce passage, non-seulement un trait du caractère de Langland, mais aussi une nouvelle preuve de la date du texte C; ces preuves sont trop peu nombreuses, pour que celle-ci, si faible qu'elle paraisse, puisse être négligée.

Il ne me reste plus qu'à présenter des observations de détail sur quelques points moins importants. — Les *Notes* de M. S. ne contiennent aucune remarque sur le vers 72 du passus VI (texte C) : « *And sopers and here sones for seluer han be Knyghtes* ». C'est une allusion aux nombreux règlements qui obligeaient tout possesseur de terres représentant la valeur d'un Knight's fee (fixée à 20 l. sous Jean) à devenir chevalier. Henri III le prescrit en 1224 *(Rot. claus.*, II, 69), Edouard I en 1278 et 1297 *(Fœdera)*. Edouard III ordonne que tous les habitants de Londres, non chevaliers et possesseurs d'immeubles rapportant plus de 40 l. par an « ordinem suscipiant militarem » *(Liber albus*, pp. 190-3). Mais ces mesures n'étaient pas populaires et l'on cherchait le plus possible à se dispenser des lourdes obligations du chevalier. Aussi à ce writ et à un autre qui le suivit de près, les shériffs répondent qu'ils ne peu-

1. Elle lui dit : « Ich vnder-feng the formest and fre man the made » (C, II, 73).

vent trouver personne qui soit dans le cas prévu : la valeur des maisons varie; elles sont louées tantôt plus, tantôt moins ; on ne peut pas connaître d'une manière sûre leur rendement annuel. Ces ordonnances furent renouvelées en 1377 par Richard II, en 1410 et 1411, par Henri IV *(Fœdera)*.

Les auteurs dont M. S. s'est le plus servi dans ses rapprochements avec Langland sont Wyclif, Gower, Lydgate, Barclay *(Vaisseau des fous)*, Skelton, les auteurs de romans des XIIIe et XIVe siècles, et, parmi les modernes, Lingard, Milman *(Latin christianity)*, Th. Wright, Cutts, Lacroix, etc. Quelques rapprochements me semblent plus apparents que réels. Je ne crois pas que Lydgate copie Langland dans les deux passages cités aux pp. 22 et 27 *(Notes)*; la ressemblance n'est là qu'accidentelle. Rien n'était plus facile que de remarquer qu'on ne pouvait passer dans certains quartiers de Londres sans être assailli par les offres de service des cuisiniers et des rôtisseurs. Noter ce fait dans une satire sur la capitale était assez naturel pour que Lydgate ait pu le faire sans avoir besoin de « copier » les deux vers 226 et 227 (C, I.) de Langland. C'est dépasser la mesure que de croire que le poète s'inspire fréquemment de Wyclif *(Notes*, pp. 158, 201, etc.) Langland n'avait guère plus de sympathie pour les partisans du réformateur que pour les révoltés de 1381. Langland et Wyclif parlant des mêmes abus se ressemblent forcément et sans se copier l'un l'autre. On trouverait de même dans Gower (notamment dans la *Vox clamantis)* de nombreux passages qui rappellent de tout point les théories ou les satires de Wyclif, et Gower n'était certainement pas de l'école de celui-ci. Le vers 88 (C, XI) contiendrait, selon M. S. (B, préface, p. XL, et C, préface, p. LXX), une allusion à la traduction de la Bible par Wyclif, travail que Langland juge méritoire. Cependant M. S. reconnaît lui-même dans ses *Notes* (p. 214) qu'il ne peut, en réalité, en être ainsi, puisque ce vers se trouve déjà dans le texte A (IX, 82), composé bien des années avant que le réformateur ait publié sa traduction. Do-bet que le poète nous présente comme l'auteur de cette œuvre n'a donc rien, de commun avec le recteur de Lutterworth. — Au vers 101 (C, XIV), on aura peine à voir une « allusion évidente et intéressante » *(Notes*, p. 276) aux « poor priests » de Wyclif. Le vers précédent dit que la pauvreté est le lot de « tout prêtre parfait »; c'est une remarque générale de Langland, tout au plus une allusion à la classe malheureuse des simples prêtres, accablés de travail, mal payés, vivant misérablement, tandis que les prélats menaient l'existence des grands seigneurs. Ce qui le prouve, c'est la satire des cours de Rome et d'Avignon, du luxe des *cardinaux enrichis du bien des clercs* que le poète met sur les lèvres d'un simple curé « a curatoure of holy kirke » (C, XXII, 411). Beaucoup d'ecclésiastiques de cette classe étaient populaires, et à bon droit.— P. 46 *(Notes)*, on pourrait comparer aux différents types de *Simonie*, personnage allégorique (M. S. cite Skelton et les auteurs de deux anciens poëmes écossais), les rôles d'*Auaritia* ou *Couetousnesse* et d'*Am-*

bycyon dans la comédie peu connue des *Trois Lois* de John Bale, satire sanglante d'abus que l'imagination de l'évêque a souvent exagérés, mais qu'il eût été curieux de rapprocher de celle de Wyclif et de Langland. Comme ce dernier, il donne le vêtement contemporain, un vêtement religieux, aux vices qu'il met en scène; il recommande, à la fin de sa pièce, aux acteurs, d'habiller « Ambycyon lyke a byshop... Couetounesse lyke... a spyrituall lawer... hypocresy lyke a graye fryre. » — P. 79. A l'Angleterre et à la Chine, M. S. aurait pu ajouter la France; le « tally » y est encore en usage. Les *coches* des boulangers ne sont pas autre chose. — P. 167. La mention qui paraît dans le texte C seulement, d'un cinquième ordre de frères, qui serait celui des *crutched* (ou *crossed*) *friars*, pourrait « faire probablement connaître la date de la dernière version du poëme. » Malheureusement, comme l'observe M. S., il est difficile d'y arriver par cette voie. En effet, cet ordre était tout aussi connu en Angleterre à l'époque où le texte A (qui n'y fait pas allusion) fut écrit, qu'au moment où le texte C fut composé. C'est à l'année 1244 qu'on trouve dans Mathieu Paris ces lignes : « Die lunæ ante festum omnium sanctorum venerunt ad synodum Episcopi Roffensis quidam novæ religionis speciem præferentes fratres scilicet dicti cruciferi, dicti sic quia cruces in baculis efferebant. » *(Lond.*, 1640, p. 650; v. aussi Tanner, *Notitia monastica*, 1787, préface, p. XIV.) C'est une question qui reste à trancher. — P. 84. La ville de *Rocamadour*, à laquelle Langland fait allusion (B, XII, 37), est aujourd'hui comprise dans le département du Lot, arrondissement de Gourdon, canton de Gramat, 1573 habitants. — P. 342. Il faut ajouter aux nombreux exemples de cas où « Sir John » est employé comme désignation habituelle d'un prêtre [1] ceux que présente l'ancien théâtre anglais.

En résumé, les *Notes* de M. Skeat sont du plus grand intérêt. Au point de vue philologique surtout, elles sont très complètes; mais on doit, sur ce dernier point, s'abstenir d'un éloge qui est, depuis longtemps, banal; rappeler le nom de leur auteur dispense de tout commentaire.

J. J. JUSSERAND.

---

208. — **L'Art poétique de Boileau dans celui de Gottsched,** eine literar-historische Studie, von Dr. O. WICHMANN. Berlin, Weidmann, in-8°, 30 p. — Prix : 1 mark (1 fr. 25).

Cette étude, écrite en français, a pour but de prouver que Gottsched, qui fut « le dictateur littéraire de la première moitié du XVIII[e] siècle » en

---

1. V., par ex., la « Farce joyeuse de Jeanjean, Tyb et *Syre Jehan the preest* » attribuée à Heywood *(Théâtre en Angleterre depuis la conquête*, p. 160), *Misogonus*, etc. De même en France : rôle de « Domine *(sic)* Johannes » dans la *Farce des chamberières (Ancien théâtre français*, t. II), etc.

Allemagne, n'a fait que copier les préceptes de Boileau et qu'il n'y a rien dans le *Versuch einer critischen Dichtkunst* qu'on ne trouve dans l'*Art poétique*. Mais M. Wichmann a tort de ne pas citer entre guillemets le texte de Gottsched, et l'on ne sait pas ce qui appartient, dans ce travail, à Gottsched ou à M. Wichmann. Un tort plus grave encore, c'est que cette dissertation fourmille de tournures incorrectes, d'expressions impropres, etc. Il semble que M. W. ait d'abord écrit son étude en allemand et l'ait traduite en français tant bien que mal, à coups de dictionnaire, comme un écolier qui fait péniblement un thème en une langue étrangère. Qu'est ce que *délier* l'unité de l'empire (p. 4, *auflösen?*); *offrir* la pensée de la *sorte* la plus belle (p. 11); *insérer* les divinités païennes à la poésie (p. 20)? Citons encore au hasard : « la langue de l'Ile de France devenant *vainqueur* des autres dialectes » (p. 4); « Boileau qui *enchâssa* « *le clausoir* dont manquait l'édifice de la France littéraire » (p. 5); « la poésie défigurée par des haillons *envolés* à l'étranger » (p. 11); « les objets *dont* on raconte » (p. 19)); « le passé devient *présence* » (p. 19); « la mer à *ses* flots turbulents » (p. 19); « le paysan à *ses* paroles grossières » (p. 24). M. W. définit ainsi l'épigramme « c'est une *sentence rédigée le plus concisement* » (p. 25). La vraie poésie est pour lui « une composition *artificielle* » (faite avec art?) et la fausse, « un *mécanique ravaudage* » (p. 5). Selon lui, l'élégie chante « la douceur et l'amour *des campagnardes qui sont gagnées courageusement aux combats de la flûte* » (p. 24) et il ajoute qu'il faut, en ce genre, « *appeter* l'expression d'un sentiment doux et touchant, sans *la* phébus des phrases fastueuses » (p. 23). J'en passe, et des meilleurs. Mais rien n'obligeait M. Wichmann, professeur au Wilhelm Gymnasium d'Eberswalde, à écrire son travail en français. Que ne l'a-t-il du moins montré à des Français ou à des Allemands, — et il y en a, ne lui en déplaise — qui savent le français mieux que lui?

A. C.

---

209. — **Essai d'un vocabulaire étymologique du patois de Plancher-les-Mines (Haute-Saône),** par le docteur F. Victor Poulet. Paris, typogr. Lahure, in-12.

Le recueil de mots fait par le docteur Poulet est utile; il paraît avoir été dressé avec soin et intelligence. Mais l'auteur ne s'est malheureusement pas borné à un travail dont il a fort bien apprécié l'intérêt. Il a fait précéder son vocabulaire d'une longue introduction philologique (84 p.), où on voit, ainsi que dans ses étymologies, à quels singuliers résultats peuvent aboutir les meilleures méthodes entre des mains inexpérimentées. Il proclame l'importance des découvertes et des lois de la science moderne, il attribue à Diez l'honneur d'avoir introduit la méthode des sciences naturelles dans la philologie; il se fait gloire de marcher dans la

voie ouverte par le maître et ses disciples français, et il arrive, en croyant suivre leur trace, à s'égarer presque aussi complètement que ceux qui ignorent ou dédaignent ces guides. La phonétique, pour être bien maniée, exige du discernement, de la prudence, et, avant tout, un sévère contrôle historique. M. P. se croit permis d'attribuer à un son latin en patois, sans distinction de temps, et sans tenir compte des phases intermédiaires, toutes les transformations qu'il a constatées dans certains mots : M. P. est ainsi arrivé à des étymologies aussi peu raisonnables que celles des érudits qui, autrefois, avaient discrédité l'étymologie en en faisant un pur jeu mécanique. Il ne s'est pas d'ailleurs attaché, dans son exposé de la phonétique étymologique du patois de Plancher, à distinguer soigneusement la valeur, souvent bien différente, qu'exprime un même caractère : il sépare à peine, par exemple, les voyelles brèves des longues, il ne remarque pas l'importance pour la voyelle des consonnes qui la précèdent ou la suivent il ne range pas les consonnes d'après leur contiguité ou leur isolement, enfin il attribue comme possible en général à tout son toute transformation qui s'est produite ou qu'il croit s'être produite une fois. Avec un pareil système, il se figure pouvoir redresser, à l'aide du patois, plusieurs étymologies françaises; il tire, par exemple, *ciron* de *centrum*, *besogne* de *bis satageare (sic)*, *borgne* de *orbum uno* sous-entendu *lumine*, *rêver* de *reaquari* (murmurer à la façon de l'eau, marmotter), etc. Les étymologies qui, dans le glossaire, accompagnent les mots recueillis, sont trop souvent du même genre. Le sens historique de l'auteur, assez clair pour lui faire apercevoir l'absurdité des théories sur l'origine celtique des patois, n'est pas assez développé pour l'empêcher d'attribuer la présence de mots prétendus italiens dans son patois à une transportation de Lombards qu'Otton le Grand, en 952, aurait faite en Franche-Comté. — Ces graves défauts enlèvent beaucoup de valeur au petit livre du docteur Poulet, et on doit le regretter, car l'auteur a rendu service à la science en recueillant fidèlement les mots de son vocabulaire, et il fait preuve, dans son introduction, d'une intelligence ouverte, d'un sens droit et d'excellentes intentions.

ϕ.

COMMUNICATION

Dans la *Revue critique* du 27 sept., M. H. d'Arbois de Jubainville prouve fort savamment que les deux chefs Indutiomarus et Cingetorix, que César nous montre à la tête des Trévirs en l'an 54, ont des noms gaulois; qu'on ne peut, par conséquent, pas soutenir que chez les Trévirs la classe dominante était germanique, comme je l'ai dit dans un article sur la *Germanie* de M. Schweizer-Sidler (*Revue critique* du 30 août), et que si *l'affectatio Germanicae originis* peut s'expliquer géographique-

ment par le fait d'une émigration, elle ne peut être entendue au sens ethnographique. Il est probable que cette note critique a été provoquée par un malentendu provenant de la trop grande concision avec laquelle je me suis exprimé. Quoi qu'il en soit, il vaut la peine de revenir sur le passage de Tacite. Le voici : *Treveri et Nervii circa affectationem Germanicae originis ultra ambitiosi sunt, tanquam per hanc gloriam sanguinis a similitudine et inertia Gallorum separentur*. Pour expliquer cette phrase, je dis, dans mon commentaire de la *Germanie*, que le fond de la population se composait de Gaulois, auxquels vinrent se mêler les Germains victorieux, et que la prétention à une origine germanique ne peut appartenir qu'aux vainqueurs; j'ai ajouté dans l'article de la *Revue* cité plus haut que c'était une population mélangée de Gaulois et de Germains et que ceux-ci, comme vainqueurs, formaient la classe dominante, qui était en relation avec les Romains. *Tout cela ne s'applique naturellement qu'aux Trévirs de Tacite, qui écrivait à peu près un siècle et demi après César*. On parviendra probablement à donner une meilleure interprétation du passage en question, et je regrette que les deux savants les plus capables de bien l'expliquer n'aient pas essayé d'en aborder les difficultés. C'est ce regret qui m'a inspiré la note sur une phrase de la très savante édition de M. Schweizer-Sidler; mais je n'ai pas entendu critiquer son assertion concernant les Trévirs.

J'admets donc avec lui et avec M. H. d'Arbois de Jubainville, comme j'ai depuis longtemps admis avec Zeuss, que les Trévirs étaient de race gauloise. Mais, après cela, il faut interpréter le passage de Tacite. Dire qu'on peut l'expliquer géographiquement par le fait d'une émigration ne peut, à mon avis, suffire.

J. Gantrelle.

CHRONIQUE

FRANCE. — Le numéro d'octobre du *Contemporary Review* contient un article de notre collaborateur, M. James Darmesteter sur le Dieu suprême dans la mythologie indo-européenne *(The supreme God in the Indo-European Mythology)*. L'auteur, passant en revue les quatre religions aryennes dont l'on possède les documents les plus anciens, celles de l'Inde, de la Perse, de la Grèce et de Rome, montre que toutes les quatre reconnaissent un Dieu suprême, organisateur du monde et législateur du monde moral (Varuna, Ahura Mazda, Zeus, Jupiter). L'étude des attributs spirituels et matériels de ces quatre dieux prouve leur identité primitive et permet de remonter aux conceptions naturalistes originelles qui leur ont donné naissance. Le dieu indo-européen qu'ils représentent est le Dieu-Ciel (nommé dans la période d'unité *Varana*, *Dyaus* ou *Svar*), lequel a organisé et gouverne le monde parce que le monde est *en* lui et roule en lui suivant sa loi, et qui est *omniscient* et moral, parce qu'étant le siège de la lumière, il voit tout. L'auteur suit la destinée de ce

dieu dans les différentes religions qui l'abandonnent ou le transforment. — Nous regrettons que cet article ait dû paraître dans une revue étrangère; mais quelle est la revue en France franchement ouverte à la haute vulgarisation scientifique?

— A l'occasion du cinquantième anniversaire du professorat de M. Edouard Reuss, la Faculté de Théologie protestante de Paris a adressé ses félicitations et ses vœux à l'éminent érudit qui a « initié le public français à la connaissance de sciences trop ignorées » et « repris, au milieu de nous, avec un grand éclat, la belle tradition des hautes études théologiques ». A cette adresse la Faculté a joint, selon l'usage des universités allemandes, deux mémoires dus à deux de ses membres : (Fischbacher, in-4°. 55 p.) une étude *sur la notion hébraïque de l'esprit* par M. A. Sabatier et un travail sur *l'Ange d'Astarté* par M. Philippe Berger (ce dernier mémoire n'intéresse pas directement l'antiquité hébraïque; c'est une question d'épigraphie phénicienne; M. P. Berger croit avoir retrouvé le nom de l'ange d'Astarté en tête de l'une des inscriptions rapportées par M. Renan, d'Oum-el Awamid, près de Tyr).

— Nous avons annoncé à nos lecteurs la deuxième édition de l'*Histoire de l'esclavage dans l'antiquité* par M. H. Wallon, secrétaire perpétuel de l'Académie des sciences morales et politiques, doyen de la Faculté des lettres de Paris. L'ouvrage, aujourd'hui complètement publié, comprend trois volumes. — Le premier volume (Hachette. In-8°, clxvii et 488 p.) renferme l'introduction sur l'esclavage moderne que M. Wallon avait mise en tête de l'édition de 1847, et qui est intitulée « *l'esclavage dans les colonies* » (on sait que le livre valut à l'auteur l'honneur d'entrer comme secrétaire dans la commission qui, grâce au « zèle ardent » de M. Victor Schœlcher et à la « ferme volonté » de François Arago, prépara et fit paraître dans un bref délai le décret d'abolition de l'esclavage; M. Wallon a reproduit ce décret à la suite de son étude sur l'esclavage moderne, clxv-clxvii). Tout ce tome premier est consacré à *l'Esclavage en Orient et en Grèce*. — Le deuxième volume (517 p.) contient l'histoire de « *l'esclavage à Rome depuis les origines jusqu'à l'époque des Antonins*. — Enfin le troisième volume, qui vient de paraître (559 p.) est intitulé « *De l'esclavage et du travail libre sous l'Empire* » et se termine par un chapitre consacré à l'influence du christianisme dans les lois des empereurs chrétiens en faveur des esclaves et au dernier état de l'esclavage dans l'antiquité. Chaque volume est accompagné de notes et d'éclaircissements, et l'on trouve dans le tome troisième une table analytique des matières contenues dans l'ouvrage. Nous rendrons prochainement compte de cette nouvelle édition.

— Le troisième volume des *Extraits des auteurs grecs concernant la géographie et l'histoire des Gaules* publiés par M. E. Cougny pour la Société de l'histoire de France renfermera, sous le titre général de *Philosophes et orateurs*, des extraits nombreux d'Aristote, d'Ælien, de Lucien, de Polien, de Possidonius et d'Athénée. La Société publiera ensuite, selon toute probabilité, des *Extraits* des auteurs latins concernant la géographie et l'histoire de la Gaule; cette fois, les textes ne seraient pas traduits; M. de Witte aurait la surveillance de ce recueil.

— Le *Cartulaire de l'Abbaye de Conques en Rouergue*, publié par M. Gustave Desjardins, forme le deuxième volume des *Documents historiques* publiés par la Société de l'Ecole des Chartes. (In-8°, ccx et 518 p., 12 fr.); on y trouvera 850 chartes, pour la plupart antérieures à la fin du xi° siècle et relatives à un grand nombre des provinces de la France.

— Le tome Ier de l'*Histoire de l'Abbaye de Saint-Michel du Tréport*, par

F. B. Coquelin, religieux de la congrégation de Saint-Maur. a été publié, avec une introduction et des notes, par M. C. Lormier pour la *Société de l'histoire de Normandie*.

— Deux volumes viennent de paraître, formant suite à la *Patrologie* de l'abbé Migne. Le premier et une partie du deuxième renferment les œuvres diverses du pape Honorius III ; cette publication a été entreprise par M. Horoy.

— M. Emile Picot, dont nous avons annoncé récemment l'édition des *Noelz de Jehan Chaperon*, a publié le premier fascicule d'une *Collection de documents pour servir à l'histoire de l'ancien théâtre français* (Morgand et Fatout); c'est un opuscule petit in-12° de 21 pages, qui a pour titre : *Notice sur Jehan Chaponneau, docteur de l'Eglise réformée, metteur en scène du Mystère des Actes des Apôtres joué à Bourges en 1536*. Les autres fascicules de cette *Collection* se composeront des publications suivantes : *Théâtre de Pierre du Val, poète et réformateur rouennais; Théatre de Jacques Bienvenu, de Genève; Notice sur Jehan l'Espine de Pont-Alais*, etc.

— L'éditeur Léon Willem publie une collection qui a pour titre : *Trésor des vieux poètes français* et où doivent figurer les *Œuvres de J. de la Taille, seigneur de Bondaroy*, p. p. M. de Maulde ; la *Légende joyeuse de maistre Pierre Faifeu*, par Bourdigné, p. p. M. A. de Montaiglon ; les *Œuvres poétiques de Guillaume des Autelz*, p. p. M. James de Rothschild, etc. Très récemment M. P. Blanchemain a publié dans cette collection les *Œuvres poétiques de Guy de Tours*, avec préface et notes (2 vols. in-18, XXII-106 et V-99 p., 10 fr.). C'est aussi M. Blanchemain qui a mis la dernière main à l'édition des poésies de Jamyn, que M. Charles Brunet avait préparée pour la même collection (*Œuvres poétiques de Amadis Jamyn avec sa vie, par Guillaume Colletet, d'après le manuscrit incendié au Louvre et une introduction*, par Ch. Brunet. 2 vols. in-18, 321 p. 10 fr.).

— Dans l'ouvrage qu'il a fait paraître chez Olmer (*Nos pères, mœurs et coutumes des temps passés*, in-8°, 778 p. 10 fr.), M. le marquis de Belleval a voulu peindre dans une suite de tableaux la vie privée de nos ancêtres du XIV° au XVIII° siècle dans le nord de la France et à Paris. Il a consulté, outre les documents imprimés, un certain nombre de documents inédits qu'il a tirés des archives de Paris, du Ponthieu, surtout de sa famille. Il est prolixe et commet parfois de légères erreurs ; mais il a mis habilement en œuvre de nombreux matériaux, et la forme qu'il donne à ses laborieuses recherches ne manque pas d'agrément; rien de plus instructif que tout ce qu'il dit des vêtements et de leur prix, des voitures, des tournois, des duels, des corporations, de la vie que les gentilshommes menaient à l'armée ou dans leurs châteaux, etc.

— Un manuscrit qui date du XVII° siècle, mais qui est évidemment la copie d'un original plus ancien, écrit vers l'année 1613, a été découvert par M. l'abbé Galabert dans la hotte d'un chiffonnier. Il contient l'histoire des guerres de religion dans le Quercy, et, entre autres événements, le récit du siège de la petite ville de Caylus par les huguenots en 1562. M. Galabert a publié ce manuscrit dans le *Bulletin archéologique et historique de Tarn-et-Garonne*. (1er trim.)

— Le comte Jules de Laborde a publié le 1er vol. d'un livre important, intitulé *Gaspard de Coligny, amiral de France* (Fischbacher, in-8°, 659 p. 15 fr.). On sait que Coligny n'a pas encore trouvé de biographe : il faut toujours revenir à Hotman, *Casparis Colinii magni quondam Franciae amiralii vita* (1575); c'est Hotman qu'a surtout consulté Stæhelin (*Protestantische Monatsblætter von Gelzer*, 1858, XI et XII); Meylan reproduisit Stæhelin dans sa *Vie de Gaspard de Coligny* (1862) et Ledderhose remit Meylan en allemand. Le premier tome de l'ouvrage de M. de La-

borde renferme la vie de l'amiral jusqu'en 1562 (édit de janvier); on y trouvera dans la première partie de nouveaux détails sur les premières années de Coligny, sur son gouvernement de Picardie, et sur le rôle qu'il joua dans les négociations qui amenèrent la trève de Vaucelles (1556); des extraits de son *Mémoire* sur la défense de Saint-Quentin (1557); le récit de sa captivité au château de l'Ecluse et à Gand jusqu'à la paix de Cateau-Cambrésis (1559). La seconde partie nous montre Coligny devenu le chef des protestants (conjuration d'Amboise qu'il désapprouve, assemblée des notables à Fontainebleau, colloque de Poissy) : l'appendice renferme, entre autres pièces intéressantes, un grand nombre de lettres inédites de l'amiral. Un de nos collaborateurs rendra plus amplement compte de cet ouvrage.

— Notre collaborateur M. Tamizey de Larroque a découvert dans un recueil de la Bibliothèque du grand Séminaire de Bordeaux et publié sous le titre de *Mazarinades inconnues* (Champion, in-8°, 141 p.) sept pièces, les unes en vers, les autres en prose, dirigées par les habitants de Bordeaux contre Mazarin et surtout contre le second duc d'Epernon *(Querelle de la ville de Bordeaux avec le duc d'Epernon en forme de dialogue, faite par une demoiselle de Gascogne; — Songe du duc d'Epernon étant à Cadillac; — Histoire poétique des exploits admirables du duc d'Epernon, avec l'arrivée de madame la princesse en Guienne; — Gazette croustilleuse et facétieuse contenant la rencontre et entretien de Mazarin, carnaval et carême sur la frontière de France; — L'amour des Bordelais envers messieurs les princes; — Récit et véritables sentiments sur les affaires du temps; — Oraison funèbre sur la mort* (fictive) *du duc d'Epernon)*. M. Tamizey de Larroque a joint au texte inédit de ces Mazarinades un grand nombre de notes solides et curieuses qui prouvent une connaissance profonde de l'état de la France durant la Fronde; en appendice il donne la liste détaillée des 95 pièces contenues dans le recueil du grand Séminaire de Bordeaux qu'il a consulté.

— Le tome X des *Archives de la Bastille, documents inédits recueillis et publiés* par M. François Ravaisson, est consacré aux années 1687-1692 (Pedone-Lauriel, in-8°, xxiii et 508 p. 9 fr.). Les documents qu'il contient, n'ont pas une grande importance historique; ils concernent surtout Gatien de Courtilz, l'éditeur des faux *Mémoires de d'Artagnan*, le janséniste et implacable ennemi des Jésuites Billard, l'ex-calviniste Daniel de la Roque que Bossuet fit mettre en liberté, Jurieu, des protestants et des libellistes sur qui le *Journal* de du Junca et les correspondances de d'Argenson, de Barbezieux, de Pontchartrain, de la Reynie, etc., ont fourni à M. R. des pièces curieuses. On remarquera l'affaire de faux où furent impliqués de Bar, Audiguier, etc., à propos de feuillets qui auraient été détachés du cartulaire de Brioude; le rapport de d'Argenson sur le Hollandais Vanderburgh qui offrait de tuer Guillaume III et que Louis XIV fit mettre à la Bastille, la solution que M. R. propose, après tant d'autres, à l'énigme du *Masque de fer*, etc. Mais est-il probable que ce prisonnier, gardé avec tant de soin et de mystère, ne fût autre, comme le veut M. Ravaisson, que le frère de la maitresse de Charles II, Sébastien de Penancourt, comte de Keroualle, enseigne des gardes du duc de Beaufort ?

— Nous lisons dans un des procès-verbaux des séances du conseil d'administration de la *Société de l'histoire de France* que M. le marquis de Nettancourt, à Poitiers, possède, par héritage de famille, les pièces originales, au nombre de plus de neuf cents, relatives à la campagne que le maréchal Bazin de Besons fit en Alsace de 1710 à 1714, concurremment avec les maréchaux de Villars et d'Harcourt; il est à désirer que ces documents soient bientôt utilisés par un historien compétent.

— Le troisième et dernier volume de l'ouvrage de M. Vidal sur les instruments à

archet vient de paraître chez Quantin ; on y trouvera l'histoire de l'imprimerie musicale, des notices biographiques sur les auteurs de musique de chambre, et un catalogue général de la musique de chambre pour instruments à archet; des planches gravées à l'eau-forte par Hillemacher donnent des fac-simile de pages de musique gravées à différentes époques, des portraits et des fac-simile de l'écriture musicale de Haydn, de Mozart, de Beethoven et de Mendelssohn. L'histoire de l'impression musicale est très intéressante; elle est marquée en Allemagne par les noms de Hans Froschauer et d'Erhard Oglin; en Italie par ceux de Petrucci (1498), de Gardano (1538-1571), de Verovio qui publia la première bonne œuvre où l'on ait eu recours à la gravure tabellaire sur métal (1586); en France, par ceux du Rochelois Hautin, d'Etienne Briard (1530), du musicien Adrien Le Roy qui obtint par lettres-patentes de Henri II (16 février 1552) le privilège de « seul imprimeur de musique tant vocale qu'instrumentale à la chambre, chapelle et menus plaisir du roy », des Ballard, de Bassen qui grava l'édition des opéras de Lulli, etc.

— Les premiers fascicules des *Archives des corporations des arts et métiers* publiées par M. G. C. Lavergne (Charavay) ont paru; on trouve dans le premier un mémoire de l'avocat Delacroix (1776) sur l'existence des six corps de métiers de Paris et la conservation de leurs privilèges; le second renferme diverses pièces relatives à la suppression des jurandes et communautés par Turgot.

— L'autobiographie de Mlle Alexandrine des Echerolles, qui parut en 1843 sous le titre « *Quelques années de ma vie* » et que Lamartine trouvait si attachante, a été publiée de nouveau par M. René de Lespinasse. (*Une famille noble sous la Terreur*. Plon, in-8°, XI et 462 p. 7 fr. 50.) A peine âgée de treize ans, Alexandrine des Echerolles, dont le père était réfugié en Suisse, allait voir tous les jours sa tante enfermée dans une prison de Lyon par ordre du comité révolutionnaire. Elle raconte dans ses Souvenirs, simplement, sans prétention, avec une précision merveilleuse, ce qu'elle souffrit alors et ce que souffrirent les siens. Ces mémoires, exacts et saisissants par leur exactitude même, seront utiles aux historiens qui voudront tracer un tableau de la Révolution en province. Il suffit de citer, parmi les principaux passages du volume, le massacre de Pierre Cize, le siège de Lyon, l'état de la ville après l'entrée des troupes de la Convention, l'existence que menaient les prisonniers aux Recluses et à Saint-Joseph, le tableau des inquiétudes et des alarmes continuelles qui agitaient les suspects, etc. ; en un mot, il y a là une foule de traits à l'aide desquels il est facile de reconstituer la vie morale de bien des gens sous la Terreur.

— *L'abbé Sanderet de Valonne, curé de Poligny, et ses voyages en Westphalie et en Hollande, Souvenirs recueillis par l'abbé Gaurard*, tel est le titre d'une curieuse relation que vient de publier M. Pingaud. (Poligny, impr. Maréchal, in-8°, 24 p.) C'est le récit des voyages d'un curé de Poligny qui parcourut la Westphalie et la Hollande en 1794, afin de recueillir des secours pour des prêtres exilés de France.

— Dans un ouvrage récent sur Mme Chénier, M. de Bonnières racontait que la mère des deux poètes, après la mort d'André et de son mari, avait suivi la fortune de Marie-Joseph, partagé son existence et demeuré sous le même toit que la maîtresse de l'auteur de *Charles IX*, Mme de Lesparda (ou de la Bouchardie). M. Gabriel de Chénier écrit à la *Revue politique et littéraire* (n° 16, p. 382), pour opposer un démenti formel à cette assertion ; selon lui, Mme Chénier eut toujours soin d' « éviter le contact de cette Lesparda ».

— Parmi les nouvelles publications historiques, nous signalerons rapidement : le tome III de l'*Histoire de France depuis 1789 jusqu'à nos jours* par M. Henri Martin (Furne, in-8°) ; ce volume s'étend du traité de Campo-Formio à la retraite de Russie,

on regrette que l'auteur n'ait jamais indiqué ses sources; — le IIe volume de l'*Histoire de la monarchie de Juillet* par M. du Bled, ouvrage qui sera prochainement jugé dans la *Revue*; — le neuvième et dernier volume de l'*Histoire de France* par M. C. Dareste (Plon, in-8°, 653 p., 8 fr.); l'auteur y raconte les événements qui se sont passés en France de 1814 à 1870; la dernière partie n'est qu'un résumé en 82 pages du règne de Louis-Philippe, de la seconde République et du second Empire. On retrouve dans ce volume les qualités de M. Dareste, l'exactitude, la netteté et la clarté de l'exposition, et, dans les jugements beaucoup de justesse et de modération.

— M. Ulysse Robert, notre collaborateur, a publié le premier fascicule de l'*Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France dont les catalogues n'ont pas encore été imprimés* (Champion et Picard); ce fascicule de xxxvi et 128 pages, grand in-8° à deux colonnes et en petit texte, contient une bibliographie des catalogues imprimés des mss. des bibliothèques de France et l'inventaire des mss. d'Agen, Aire, Aix, Ajaccio, Alençon, Alger, Arbois, Argentan, Arles et le commencement de l'inventaire des mss. de la bibliothèque de l'Arsenal. Il serait superflu d'insister sur l'utilité de cette publication; mais un avantage qu'elle présente, c'est de mettre les collections à l'abri des spoliations : M. Robert nous révèle de nombreuses soustractions commises dans les bibliothèques et archives de province; Cluny possédait, à l'époque de la Révolution, 205 manuscrits; en 1830, il n'y avait plus que 250, et en 1854 que 132 manuscrits; Castres n'a plus que 2 manuscrits au lieu d'une centaine qu'on y comptait autrefois.

— Un ouvrage de M. X. K. Branicki, intitulé *Les nationalités slaves* et paru chez Dentu, renferme les études suivantes : *Slavie primitive, la Russie normande et tartare, la Pologne des Piast, les réformes religieuses en Pologne, Paul I, Alexandre I*, etc., et *le Nihilisme*.

— Une traduction des poésies et des écrits en prose de Leopardi, en trois volumes, paraîtra prochainement à la librairie Lemerre; c'est la première traduction française des œuvres complètes du poète de Recanati; elle est due à M. A. Aulard, professeur de littérature française à la Faculté des lettres de Dijon et déjà connu par une étude sur Leopardi.

— Trois arrêtés du ministre de l'instruction publique, en date du 23 août 1879, ont pour objet le règlement des bibliothèques universitaires, les mesures d'ordre relatives au service de lecture et l'examen professionnel pour l'obtention du certificat d'aptitude aux fonctions de bibliothécaire.

— La Société des sciences, des arts et de l'agriculture de Lille a fondé un prix annuel de 1,000 fr., le *prix Wicar*; elle a mis au concours pour 1880 une étude littéraire sur Philippe de Comines ou sur un écrivain célèbre du nord de la France.

— Un des prix Bordin a été décerné par l'Académie des Beaux-Arts à M. d'Escamps, pour ses *Recherches historiques et biographiques sur les sculpteurs français de la Renaissance depuis le règne de Charles VII jusqu'à celui de Henri II*.

— La bibliothèque des sociétés savantes, naguère installée au ministère de l'instruction publique, a été transférée à la Bibliothèque Mazarine. Le globe terrestre, provenant du cabinet de Louis XVI et qui occupait tout le milieu d'une salle de la Bibliothèque Mazarine, a été transporté au palais du Trocadéro pour faire partie du musée ethnographique.

— M. Carrière, notre collaborateur, secrétaire-bibliothécaire de l'Ecole des langues orientales vivantes, a été chargé d'une mission gratuite en Allemagne; il doit étudier dans le plus grand détail l'organisation des principales bibliothèques universitaires du pays.

— MM. Berger (Elie), de la Blanchère, Delaville le Roulx, Durrieu, Engel, Lacour, Lafaye, Martin et Thomas ont été nommés membres de l'Ecole française de Rome pour l'année scolaire 1879-1880.

— Nous apprenons avec un vif regret la mort de M. Georges Colonna CECCALDI qui s'était fait un nom par d'importants travaux sur l'archéologie, principalement sur l'art syrien et chypriote; ces travaux étaient facilités par sa position d'attaché au Consulat général de France, à Beyrouth, et par la présence de son frère, comme consul, à Chypre. Il a été le premier à faire connaître en France les découvertes du général P. de Cesnola et de M. Lang dans l'île de Chypre. (Voir dans les dix dernières années de la *Revue archéologique* ses nombreux articles avec planches, si approuvés des gens compétents). Rappelons encore les lettres fort remarquables qu'il avait insérées dans le *Temps* sur la question de la réforme monétaire.

ALLEMAGNE. — Le premier fascicule du glossaire de l'*Evangelienharmonie* d'Otfried de Wissembourg, entrepris par M. J. KELLE, a paru. *(Glossar zu Otfried's Evangelienbuch, der Ausgabe des Evangelienbuches dritter Band. I Heft.* Ratisbonne, Manz, in-8°, 99 p.) Ce fascicule s'arrête au mot *elichôr*, mais une note de la couverture nous avertit que le glossaire entier est terminé et que les fascicules de l'ouvrage se suivront sans interruption.

— Les cinq premières livraisons de la deuxième édition de l'*Histoire de la littérature allemande* de Wilhelm Wackernagel, « augmentée et améliorée » par M. Ernest MARTIN, ont paru et forment le premier volume de cet important ouvrage *(Geschichte der deutschen Litteratur, ein Handbuch, von Wilhelm Wackernagel, zweite vermehrte und verbesserte Auflage, besorgt von* E. MARTIN. *Erster Band.* Basel, Schweighauserische Verlags-Buchhandlung. (Hugo Richter.) In-8°, 501 p.)

— Le IVe volume des *Sermons mêlés* de Luther *(Vermischte Predigten)*, publiés par M. ENDERS, a paru. (Francfort, Heyder u. Zimmer, in-8°, VIII et 466 p., 5 fr.); il renferme les sermons des années 1533-1537.

— On nous apprend que les notes prises par feu Weigand en vue d'une édition de la *Tochter von Syon* de Lamprecht d'après un manuscrit de Giessen, sont passées dans les mains de M. WEINHOLD, de Breslau. Quant à d'autres notes rassemblées de longue date par Weigand pour son dictionnaire de la langue de la Wetterau *(Wetterauisches Idiotikon)*, qu'il annonçait dès 1833 et auquel devait collaborer Lor. Diefenbach, elles sont dans la possession de M. CRECELIUS qui a, dit-on, l'intention de les utiliser et de publier le lexique projeté et commencé par le savant professeur de Giessen.

— Le troisième volume de l'Histoire de France de M. Karl Hillebrand *(Geschichte Frankreichs von der Thronbesteigung Louis Philipps bis zum Falle Napoleons III)* doit bientôt paraître; il sera consacré à la république de 1848 et aux commencements du second empire.

— Il vient de se fonder une société littéraire lithuanienne *(lithauische literærische Gesellschaft)*; nous relevons, parmi les noms des membres, ceux de MM. BEZZENBERGER, MANNHARDT, MIKLOSICH, NESSELMANN, POTT et SCHADE; une assemblée qui a eu lieu à Tilsit, le 14 octobre, a fixé le programme de la Société. « La langue lithuanienne est menacée dans son existence, lit-on dans l'appel de la Société au monde savant; pressée en même temps par l'allemand, le polonais, le russe et le lette, elle ne vivra plus que très-peu de temps et avec elle disparaîtra l'originalité d'un peuple qui domina autrefois dans le Nord, avec elle disparaîtront ses mœurs, ses légendes et ses mythes, et sa poésie qui excita l'attention d'un Herder et trouva dans Cha-

misso un imitateur. » La Société prie tous ceux que leur naissance ou leurs études ou leurs sympathies attachent à la Lithuanie, de s'associer à ses efforts, « afin que tout un peuple, qui mérite notre estime et notre intérêt, ne périsse pas indignement et sans laisser de trace. »

— Le 29 septembre a eu lieu à Munich une réunion des auteurs qui collaborent à l'*Histoire des Etats européens* éditée par M. Perthes, de Gotha, et publiée sous la direction de M. de Giesebrecht. L'*Histoire de Grèce*, par M. Hertzberg, a paru; M. Wenzelburger a publié le premier volume de l'*Histoire des Pays-Bas* et terminera bientôt le deuxième; M. Schirrmacher donnera, avant la fin de l'année, un nouveau volume de son *Histoire d'Espagne* à l'imprimeur; le premier volume de l'*Histoire des Etats pontificaux* de M. Brosch est sous presse; M. Stælin met la dernière main au premier volume de son *Histoire du Wurtemberg*; M. Thomas travaille sans relâche à son *Histoire de Venise*. On pense que l'*Histoire d'Allemagne*, dont plusieurs érudits se sont partagé les diverses périodes, sera terminée pour l'année 1882; M. Huber, d'Innsbruck, entreprend, en six volumes, une *Histoire d'Autriche*. etc.

— La commission historique de l'académie des sciences de Munich a tenu, du 2 au 4 octobre, sa séance plénière annuelle; voici un résumé du rapport du secrétaire. Le XVI[e] volume des *Chroniques des villes allemandes* formera le II[e] tome des *Chroniques de Brunswick* (M. Hanselmann); le volume suivant renferma la *Chronique de Mayence* du xv[e] siècle (MM. Hegel et Pœhlmann, avec l'aide du philologue A. Wagner); la nouvelle édition des *Chroniques de Lubeck*, commencée par Lappenberg, poursuivie par Mantels (mort le 8 juin de cette année), sera menée à bonne fin par M. Koppmann, qui donnera également, au printemps prochain, le V[e] volume des *Recès de la Hanse*; le deuxième volume des *Reichstagsacten*, concernant la période de Sigismond, est sur le point d'être terminé; on commence à imprimer la *Correspondance* du palatin Jean Casimir, publiée par M. de Bezold, et le deuxième volume des *Lettres et actes pour l'histoire du* xvi[e] *siècle* paraîtra prochainement (cette dernière publication est dirigée par M. Druffel; le second volume sera consacré tout entier à l'année 1552; un quatrième vol. est nécessaire pour la reproduction des lettres et actes de 1553-1555).

— On annonce la mort de M. George Westermann, libraire à Brunswick, éditeur d'une revue littéraire très estimée qui portait son nom, *Westermann's Monatshefte* et qui est dirigée actuellement par M. Spielhagen; — de M. Louis Spach, archiviste de la ville de Strasbourg et du département du Bas-Rhin.

ANGLETERRE — Les éditeurs de Londres annoncent les ouvrages suivants : MM. Macmillan, le V[e] et dernier volume de l'*History of the English People* de M. Green; le VI[e] et dernier volume de la *Vie de Milton* de M. Masson; la troisième série des *Essais historiques* de M. Freeman; des *Essais d'art et d'archéologie* de M. Newton; une traduction du *Purgatoire* de Dante en prose, avec notes, par M. A.-J. Butler; une traduction de Théocrite, Moschus et Bion par M. Andrew Lang avec un essai sur l'idylle grecque; dans la collection des *English Men of Letters*, *Milton* par le recteur du Lincoln College d'Oxford, *Cowper* par M. Goldwin Smith, *Hawthorne* par M. H. James, *Chaucer* par M. Ward, *Southey* par M. Dowden.

— MM. Longmans feront paraître : le 3[e] vol. (1832-1841) de l'*Histoire d'Angleterre depuis 1815* par M. Walpole; la *Correspondance de Gilbert Elliot, premier comte de Minto, gouverneur général de l'Inde*; une traduction du *Poëme du*

Cid, avec introduction et notes par M. Ormsby ; un livre de M. Sheldon Amos intitulé « *Cinquante ans de la constitution anglaise* » (1830-1880) ; une *Histoire de l'ancienne Egypte* de M. Rawlinson ; le IVe et le Ve volume de l'*Histoire de Rome* par M. Ihne ; le recueil des conférences faites par M. K. Hillebrand *sur l'esprit allemand; la France moderne*, par M. O.-Browning, etc.

— Sont sous presse les volumes suivants : « *Chronicle of Robert of Brunne*, » p. p. M. Furnivall ; « *The Metrical Chronicle of Robert of Glocester*, » p. p. M. W. Aldis Wright ; « *A Collection of Sagas and other Historical Documents relating to the Northmen*, » p. p. Sir G. W. Dasent and M. Gudbrand Vigfusson ; « *Thomas Saga Erkebyskups, a Life of Archbishop Thomas Becket, in Icelandic*, » vol. II, p. p. M. Eirikr Magnusson ; *Polychronicon Ranulphi Higden*, » with Trevisa's translation, vol. VII, p. p. M. Lumby ; « *Recueil des Croniques et anciennes Istoires de la Grant Bretaigne à présent nommée Engleterre*, » par Jehan de Waurin, vol. III, p. p. W. Hardy ; « *Matthæi Parisiensis, Monachi Sancti Albani, Chronica Majora*, » vol. V, p. p. M. Luard ; « *Lestorie des Engles solum Geffrei Caimar*, » p. p. Sir T. Duffus Hardy ; « *Historia Anglorum Henrici Huntendunensis*, » p. p. Thomas Arnold ; « *Materials of the History of Thomas Becket, Archbishop of Canterbury*, » vol. IV, p. p. Robertson ; « *Henrici de Bracton de Legibus et Consuetudinibus Angliæ*, » vol. III, p. p. Sir Travers Twiss ; « *Registrum Malmesburiense : the Register of Malmesbury Abbey*, » vol. II, p. p. Brewer ; « *The Historical Works of Gervase of Canterbury*, » vol. II ; « *The Reigns of Stephen, Henry II, and Richard I*, » p. p. Stubbs.

— La « *Société de Chaucer* » achève en ce moment la publication des « *Minor poems* » de Chaucer d'après les mss. Les meilleurs textes ont été choisis et seront imprimés parallèlement comme cela a été fait pour les *Canterbury Tales*. La tâche que la Société s'est assignée est divisée en sept parties : I. *Canterbury Tales*. — II. *Minor Poems*. — III. *Troilus*. — IV. *Boece et l'Astrolabe*. — V. *Notes biographiques*. — VI. *Originaux suivis par Chaucer, Essais* etc. — VII. *Concordance, Index* etc. Une bonne partie du travail est faite ; une autre est aux mains de l'imprimeur. La Société n'est malheureusement pas assez connue (à l'étranger du moins), et le manque de fonds retarde l'accomplissement de son œuvre. Dans son dernier rapport, le directeur, M. Furnivall, récapitule les services rendus par la *Chaucer Society* à la littérature et fait à tous ceux que le moyen âge intéresse un appel pressant qui mérite d'être entendu.

— La *New Shakspere Society* vient de faire paraître le recueil des allusions à Shakespeare faites pendant le premier siècle qui a suivi l'apparition du poète. C'est une deuxième édition, augmentée d'un tiers par miss Toulmin Smith, de l'ouvrage du Dr Ingleby. Elle publie en même temps le deuxième numéro de la première partie de l'*Anatomie des abus* de Stubbes qui est remplie d'allusions aux costumes, aux varitions de la mode, à la vie privée des Anglais, au temps de Shakespeare. L'éditeur, M. Furnivall, a inséré dans le texte d'intéressants *fac-simile* de dessins et de gravures, reproduisant les costumes décrits par Stubbes.

— Quatre textes du *Lay Folks' Mass-Book* viennent de paraître sous les auspices de l' « *Early English Text Society*. »

— On annonce la mort de M. J. A. Carlyle, frère du célèbre historien ; il avait traduit la *Divina Commedia*.

BELGIQUE. — La librairie Lebègue a mis en vente un ouvrage de M. Vanderkindere intitulé « *Le siècle des Artevelde, Etudes sur la civilisation morale et poli-*

tique de la Flandre et du Brabant, in-8° (444 p.); voici les titres des chapitres : « *La politique extérieure. — La commune aristocratique. — Les artisans. — La révolution démocratique. — Le nouveau régime. — Le mouvement économique. — Les campagnes. — La politique de centralisation. — La religion et le clergé. — Les idées et les mœurs.* »

— Il y a quelques années, M. Scheler a trouvé dans un manuscrit de Lille une composition poétique en hexamètres latins, intitulée *Olla patella de utensilibus domi* qui offre la sèche nomenclature de 600 substantifs distribués en 114 vers et groupés par catégories d'objets. Ce qui rehausse la valeur de ce vocabulaire versifié, c'est non seulement l'étrangeté et la rareté de certains termes latins, mais une glosse interlinéaire française qui surmonte les vers dans le manuscrit. A quelle époque ce poème a-t-il été composé? M. S. n'ose le dire. En tout cas, il a subi de fréquentes altérations et même des interpolations; quant au français, il porte les caractères dialectaux des provinces du Nord et peut appartenir aussi bien au XIIIe siècle qu'au XVe siècle (l'écriture est de cette dernière époque). M. S. vient de publier ce poème (Gand, Vanderhaegen), en l'accompagnant d'annotations. Son travail se compose de deux parties. Dans la première partie, M. S. donne le texte du lexique versifié, d'après le manuscrit de Lille, mais en corrigeant les fautes du scribe à l'aide d'un manuscrit de Bruxelles (on trouve en surcharge, dans ce dernier manuscrit, une vingtaine de glosses flamandes, que M. S. publie également). Dans la seconde partie, le romaniste belge reprend un à un, par ordre alphabétique, les vocables du texte en les faisant suivre de la glosse interlinéaire et, selon l'occurrence, de notes lexicographiques sur le terme latin ou sur la traduction française, qui est parfois peu exacte ou tout à fait fautive. Ajoutons que dans ces notes il s'attache à reproduire ou à rappeler les glosses correspondantes d'autres ouvrages destinés à l'enseignement du latin (p. e., des trois traités de Jean de Garlande, d'Alexandre Neckam et d'Adam du Petit-Pont, publiés autrefois (1867) par M. Scheler, etc.).

— Le conservateur de la bibliothèque de l'église flamande de Londres, M. Overall, a publié le catalogue de cette bibliothèque (*A Catalogue of books, manuscripts, letters, etc., belonging to the Dutch Church, Austin Friars*. London, in-8°, XII et 184 p.) On y remarque d'anciens manuscrits et des livres du XVIe siècle, notamment des éditions des réformateurs français et anglais, des autographes du prince d'Orange, de Marnix, de Scudéry, des lettres de Mercator à Ortelius, la correspondance d'Ortelius et de son neveu Cool, une autre correspondance relative aux affaires de l'Eglise flamande, où l'on trouve les noms de Dürer, de Scaliger, de Peiresc, de Camden, de Burleigh, de Walsingham, de Leicester, de lord Bacon, etc.

— L'*Athenaeum belge* annonce la publication prochaine des cinq premier livres d'un ouvrage de feu Altmeyer, qui créa en Belgique l'enseignement de l'histoire. Cet ouvrage est intitulé « *la Révolution belge et batave au* XVIe *siècle* »; il formera un volume in-12° de 500 pages; le premier chapitre est consacré à la description du pays et à la situation matérielle et morale des populations; le deuxième, à l'état des différentes provinces des Pays-Bas au XVIe siècle; le troisième, le plus curieux et le plus remarquable de tout l'ouvrage, au mouvement d'émancipation religieuse qui commença dans les Pays-Bas dès le XIe siècle et à la Renaissance; le quatrième, au règne de Charles-Quint; le cinquième, aux huit premières années du règne de Philippe II. — On sait que les manuscrits d'Altmeyer ont été acquis par la Bibliothèque royale de Bruxelles au prix de 12,000 francs votés à cet effet par la Chambre. C'est M. Ruelens, conservateur de la section des manuscrits, qui a mis en ordre les papiers d'Altmeyer, séparé les ouvrages, reconstitué les chapitres, classé les feuil-

lets ; après lui, M. DUVERGER, qui a lu attentivement les manuscrits d'Altmeyer, a pu restituer encore quelques chapitres complets de la *Révolution au XVIe siècle*.

— M. GACHARD doit publier bientôt la préface du tome II des ordonnances des Pays-Bas autrichiens (1706-1715) et la liste chronologique des ordonnances du XVIe siècle, qu'il a entreprise avec le concours de M. GALESLOOT. (Deux volumes, le premier consacré au règne de Charles-Quint ; le second, au règne de Philippe II.) — Trois volumes du *Recueil des coutumes* ont été publiés par la « Commission Royale pour la publication des anciennes ordonnances de la Belgique » : 1° le tome III des *Coutumes du Hainaut*, p. p. M. FAIDER (Mons, Valenciennes, Binches, Chimay, Lessines, Wodecque, Enghien, Rœulx, Gosselies) ; 2° les *Coutumes de la ville de Malines*, p. p. M. de LONGÉ, avec une traduction française des actes flamands par M. STALLAERT ; 3° le tome I de la *Coutume du Franc de Bruges* (28 août 1619) p. p. M. GILLIODTS.

— La classe des lettres de l'Académie royale de Belgique a décidé de livrer à l'impression le *Mémoire sur Septime Sévère* de M. Adolf de CEULENEER, qu'elle avait couronné. Elle a mis au concours les questions suivantes pour 1881 : I. Histoire des finances publiques de la Belgique depuis 1838. II. Influence de la poésie néerlandaise (flamande et hollandaise) sur la poésie allemande, et réciproquement, de la poésie allemande sur la poésie néerlandaise au moyen âge. III. Histoire de l'échevinage dans les anciennes provinces de Belgique et la principauté de Liège jusqu'à la chute de l'ancien régime. IV. Origine, développements, influence politique du parti des Malcontents. V. Influence de la France dans le pays de Liège depuis Louis XI jusqu'à la mort de Louis XIV, et attitude des souverains des Pays-Bas durant la même période. (Médaille d'or de 600 fr. pour la 2e question ; 1,000 fr. pour les quatre autres questions.)

ITALIE. — L'ouvrage de M. A. GASPARY, intitulé « *die sicilianische Dichterschule des dreizehnten Jahrhunderts.* (Berlin, Weidmann. in-8°. IV et 231 p., 7 fr. 50) est consacré à l'ancienne poésie lyrique de l'Italie, qu'on appelait la poésie sicilienne parce que, comme dit Dante dans son traité *de eloquentia vulgari, quia regale solium erat Sicilia, factum est ut quicquid nostri praedecessores vulgariter protulerunt, sicilianum vocetur*. On aurait donc tort de limiter cette poésie au royaume de Frédéric II et de Manfred ou à la durée de leur règne, elle florit dans le centre et au nord de l'Italie aussi bien qu'en Sicile et dure au moins jusqu'à la fin du XIIIe siècle. Le volume de M. Gaspary renferme les chapitres suivants : I. Naissance et caractère de l'ancienne poésie lyrique de l'Italie (1-25). II. Influence de la poésie provençale (25-113). M. Gaspary a rassemblé dans ce chapitre les pensées et les tours qui reviennent sans cesse dans les anciens poètes italiens et qu'ils prenaient aux Provençaux ; « occupation qui n'a rien d'attrayant, dit-il p. 40, mais une pareille étude n'est pas sans profit, elle est même nécessaire si l'on veut connaître combien les poètes italiens dépendaient des Provençaux et quel était le caractère tout-à-fait typique et conventionnel de leur poésie. ») III. Efforts pour s'arracher à l'influence provençale (113-140). IV. La langue (140-229).

— On sait que les traités d'Utrecht firent Victor Amédée II de Savoie roi de Sicile ; il conserva cette royauté quatre ans et neuf mois (1713-1718). C'est l'histoire de cette courte domination du Piémont en Sicile qu'a racontée M. K. QUERNER (*Die piemontesische Herrschaft auf Sicilien*. Bern, Haller. in-8°, XII et 243 p., 4 fr. 50). L'ouvrage comprend quatre chapitres : I. Dernières années de la guerre de la succession d'Espagne, traités d'Utrecht, proclamation de Victor Amédée à Turin comme

roi de Sicile le 22 septembre et son départ pour l'île le 1er octobre 1713. II. Séjour de Victor Amédée en Sicile (10 octobre 1713-2 septembre 1714), mesures prises pour relever le pays ruiné par la domination espagnole. III. Agissements du comte Maffei, gouverneur de l'île. IV. Evénements qui amenèrent la perte de la Sicile. M. Querner a surtout consulté l'ouvrage de Stellardi, *il regno di Vittorio Amadeo di Savoia dall' anno 1713 al 1719* (1862); il montre, à diverses reprises, que le gouvernement italien combat aujourd'hui en Sicile les mêmes obstacles qu'avait déjà rencontrés Victor Amédée.

— Dans un mémoire intitulé *La Biblioteca Corvina*, M. A. de Reumont a fait justice des curieuses exagérations qui ont cours au sujet de la bibliothèque de Mathias Corvin et prouvé que, du vivant même de Mathias, elle ne contenait que trois à quatre mille manuscrits.

— L'*Asinaria* de Lorenzo Fusconi a paru par les soins de M. A. Borgognoni (Ravenne, David); la mort du cardinal Bolognetti à qui ce poème satirique était dédié, interrompit l'ouvrage qui s'arrête au vie chant; toutefois, l'*Asinaria* est une contribution très précieuse à l'histoire littéraire du xviiie siècle.

— Les rapports adressés à la république de Gênes par ses ambassadeurs durant la guerre de l'Indépendance ont paru en trois volumes; ils ont été publiés par M. Giuseppe Calucci qui les a trouvés dans les Archives de l'Etat à Gênes; ils renferment des documents importants pour l'histoire de la diplomatie italienne et pour celle des Etats-Unis. On remarquera surtout les rapports de Francesco Ageno; dans une lettre du 25 août 1775, cet envoyé génois écrit que « ce n'est pas là une rebellion accidentelle ou transitoire, facile à étouffer; au contraire; c'est une entreprise conçue depuis longtemps, poursuivie avec vigueur et jusqu'ici soutenue avec intrépidité ».

— Deux professeurs italiens, MM. Carducci et Monaci ont entrepris une édition des œuvres de tous les poètes italiens qui employèrent la langue provençale.

— Le congrès historique de Naples a, dans une de ses dernières séances, approuvé la proposition de former un catalogue exact de toutes les sources de l'histoire italienne.

— Le gouvernement italien a décidé d'envoyer tous les ans, à Athènes, deux professeurs pour y étudier spécialement le grec moderne; ce sont, cette année, MM. Gherardini et Viola.

— On a élevé à Bellune un monument en l'honneur du célèbre lexicographe Egidio Forcellini.

— Une école spéciale de diplomatie sera prochainement fondée au Vatican; elle aura pour but de faire connaître aux étudiants ecclésiastiques l'histoire de la diplomatie pontificale d'après les documents originaux conservés dans les archives du Vatican; elle sera comme l'annexe de la bibliothèque vaticane qui est confiée, on le sait, au cardinal Hergenrœther. L'enseignement donné dans l'Académie des ecclésiastiques nobles que préside Mgr Schiaffino, n'est qu'un cours d'initiation aux règles de la diplomatie. Signalons aussi la publication prochaine, paraît-il, d'un nouveau journal, l'*Aurora*, qui serait dirigé par Mgr Schiaffino et rédigé par des érudits, entre autres par le professeur Balan, nommé récemment vice-bibliothécaire du Vatican.

— Nous apprenons la mort de M. Guerrieri-Gonzaga, membre du gouvernement provisoire de Milan en 1848 (il est connu dans le monde des lettres par des traductions de Gœthe et d'Horace et sa traduction de Faust est regardée comme la meilleure que possède l'Italie); — de M. Bernardino Zendrini, professeur de littérature à

l'Université de Palerme et auteur d'une traduction complète des œuvres de Henri Heine.

SLAVES MÉRIDIONAUX. — On s'est beaucoup occupé des chants populaires serbes ou, pour parler plus exactement, serbo-croates. On avait accordé moins d'attention à leur musique. M. KUHACZ-KOCH, professeur à Zagreb (Agram), publie, dans cette ville, une collection complète de mélodies populaires, sous ce titre *Juznoslovjenske Narodne Popievke* (chants populaires des Jougo-slaves). Il a déjà paru six fascicules de cette collection éditée avec beaucoup de luxe et de goût, et à laquelle la diète du royaume de Croatie a accordé une subvention de deux mille florins. L'auteur donne le texte complet de chaque chanson ainsi que les variantes; un accompagnement pour piano est ajouté à chaque mélodie. M. Kuhacz-Koch explique la méthode et le plan de son ouvrage, dans une brochure publiée en allemand à Agram, *Sachliche Einleitung zu der Sammlung südslavischer Volkslieder*. Il a d'ailleurs donné dans les mémoires de l'Académie d'Agram deux articles fort curieux sur les *instruments de musique populaires* des Slaves méridionaux.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 24 octobre 1879.

L'Académie se forme en comité secret.

Après la reprise de la séance publique, M. le président fait connaître la décision prise au sujet du concours ouvert pour le prix Bordin, sur cette question : *Recueillir les noms des dieux mentionnés dans les inscriptions babyloniennes des palais, cylindres, amulettes, etc., et tâcher d'arriver à constituer, par le rapprochement de ces textes, un panthéon assyrien.* Deux mémoires ont été déposés. Le prix n'est pas décerné. Les auteurs des deux mémoires recevront chacun, s'ils se font connaître, une somme de 1,000 francs, à titre d'encouragement. La question est retirée du concours.

M. Desjardins lit un mémoire sur une borne milliaire romaine, transformée en sarcophage à l'époque mérovingienne, qui a été trouvée en avril 1877 à Paris, sur l'emplacement de l'ancien cimetière Saint-Marcel, et qui est maintenant conservée au musée de la ville, à l'hôtel Carnavalet. L'inscription que porte cette borne a déjà été étudiée par M. de Longpérier, mais d'après un texte que M. Desjardins croit fautif. On avait lu, au commencement d'une ligne, d'ailleurs illisible, les lettres RO, et M. de Longpérier avait admis qu'il était fait mention, en cet endroit, du nom de la ville de Rouen, *Rotomagus*. M. Desjardins lit, au lieu de RO, RC; il croit pouvoir, en outre, distinguer d'autres lettres après celles-là. Il lit, après le C, les lettres OS, mais avec cette particularité que, par-dessus l'O, a été gravé un V, de sorte qu'on distingue maintenant les deux lettres enchevêtrées l'une dans l'autre. C'est un fait qui se rencontre assez fréquemment sur les bornes milliaires; lorsqu'on voulait changer l'inscription d'une borne, on en bouchait les lettres (gravées en creux) au moyen d'une composition spéciale, et l'on gravait à nouveau sur la pierre ainsi égalisée; le temps, en faisant tomber la composition, a fait reparaître les caractères qu'on avait voulu effacer. Ici, l'inscription primitive, presque complètement effacée d'ailleurs, portait COS, abréviation du mot *consul*. Dans la nouvelle inscription, on

a utilisé le C de la première pour faire un des deux éléments du chiffre CV, 105; l'V a été gravé par dessus l'O, et un trait horizontal a été tracé au-dessus des deux caractères, pour indiquer qu'ils forment un chiffre. — M. Desjardins lit dès lors l'inscription (la seconde, car la plus ancienne est illisible, sauf le seul mot *consul)*, ainsi :

....
... NGAL·VAL
MAXIMINO
NOBIL·CAES
ACIV PAR
RCV............
MP

Il manque le commencement; mais on peut le restituer. On voit qu'il est question dans ce texte d'un césar Maximin; c'est Galerius Valerius Maximinus, qui fut césar de 305 à 308. L'inscription est donc d'une de ces années; on peut préciser davantage : elle est de l'époque où Maximin était seul césar reconnu en Occident, c'est-à-dire du temps compris entre le 31 mars 307 et le 1er janvier 308. Les premières lignes devaient contenir le nom des Augustes; or M. Desjardins établit que les seuls Augustes dont le nom pût figurer sur l'inscription étaient Maximien et Constantin. C'est donc les noms de ces deux empereurs qu'il faut restituer en tête. Dans la suite, il n'y a de difficulté de lecture que pour l'R de l'avant dernière ligne; M. Desjardins la lit *Remos* et suppose que les dernières lignes signifient que Paris, où se trouvait la borne, était à 105 milles de Reims. Il propose donc pour l'inscription entière la lecture suivante : [Dominis nostris M. Aurelio Maximiano et Flavio Valerio Constantino Augustis et domino] nostro Galerio Valerio Maximino nobilissimo Caesari. A civitate Parisiorum Remos CV milia passuum.

M. de Longpérier objecte que la construction de la phrase, proposée par M. Desjardins, *a civitate Parisiorum Remos CV milia passuum*, n'est pas naturelle. En admettant que les distances fussent comptées de Reims, on s'attendrait à ce que l'inscription d'une borne placée à Paris dît à quelle distance cette borne était de Reims, et non à quelle distance Reims était de cette borne ; il faudrait donc : *a civitate Remorum CV milia passuum*. De plus, l'abréviation R pour *Remos* est peu vraisemblable. Enfin, M. de Longpérier ne trouve pas la lecture RCV, au lieu de RO, bien certaine. Il est donc porté à douter, jusqu'à nouvel ordre, de l'interprétation nouvelle proposée par M. Desjardins.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Delattre, Les Chaldéens jusqu'à la formation de l'empire de Nabuchodonosor. Paris, Palmé. 1877. — Falckenberg, Ueber den intelligiblen Charakter zu Kritik der Kantischen Freiheitslehre. Halle, Pfeffer. — Henry, Un érudit, homme du monde, homme d'église, homme de cour (1630-1721). Paris, Hachette. — Lucius, Die Therapeuten und ihre Stellung in der Geschichte der Askese. Strassburg, Bull. — Lupi, I decreti della colonia pisana ridotti a miglior lezione. Pisa, Mariotti. — Osthoff u. Brugman, Morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. II Theil. Leipzig, Hirzel. — Maire Stokes, Indian Fairy Tales. Calcutta. — Schmidt, Die Thorfrage in der Topographie Asiens. Freiburg i. B. Druck von Teubner in Leipzig. — Schreiber, Apollon Pythoktonos, ein Beitrag zur griechischen Religions und Kunstgeschichte. Leipzig, Engelmann. — Schürer, Die Gemeindeverfassung der Juden in Rom in der Kaiserzeit. Leipzig, Hinrichs. — Stent, Chinesische Eunuchen oder der Ursprung, Charakter, Habitus, Obliegenheiten und Zurichtung der Hæmmlinge China's. Leipzig, Schulze. — Volkelt, Imanuel Kant's Erkenntnisstheorie nach ihren Grundprincipien analysirt, ein Beitrag zur Grundlegung der Erkenntnisstheorie. Leipzig, Voss.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — 8 Novembre — 1879

210. — **Dictionnaire géographique de l'ancienne Égypte,** contenant, par ordre alphabétique, la nomenclature comparée des noms propres géographiques qui se rencontrent sur les monuments et dans les papyrus, notamment les noms de préfectures et de leurs chefs-lieux, des temples et sanctuaires, des villes, bourgs et nécropoles, des mers, du Nil et de ses embouchures, des lacs, marais, canaux, bassins et ports, des vallées, grottes, montagnes, des îles et ilots, etc., composé par Henri Brugsch-Bey. Leipzig, J. Hinrichs, 1877-1879, in-folio, 1051 p. aut. 18 pl. imprimées. (La dernière livraison n'a pas encore paru.)

Le titre de l'ouvrage est presque aussi long qu'un mémoire ordinaire : l'ouvrage est un des plus importants qu'on ait publiés sur l'Egypte. J'y veux relever tout d'abord le ton arrogant que M. Brugsch prend à l'égard de quiconque ne partage pas son opinion. M. B. a dû fréquenter mauvaise compagnie dans ces derniers temps, le style de ses écrits s'en ressent : autant jadis il était modéré, autant il est violent aujourd'hui. Je sais qu'en présence de certaines attaques où la science n'est qu'un prétexte à masquer des rancunes particulières, on a parfois de la peine à réprimer des mouvements d'humeur. Mais M. B. a dû voir dans la rue un gros chien provoqué par un roquet ; « c'est, dit Rabelais, la beste du « monde la plus philosophe »; il continue de vaquer à ses affaires sans paraître s'apercevoir de ce qui se passe et laisse l'autre s'enrouer tout à l'aise. La politique du gros chien est bonne à suivre : on ne doit jamais répondre aux hargneux, ce serait perdre son temps et compromettre sa dignité. Cependant M. B. ferait bien de ne pas considérer comme attaques personnelles les critiques purement techniques que M. Stern, M. Eisenlohr, ou moi, ou tous les égyptologues, ont pu porter sur diverses parties de son œuvre. Si tel ou tel n'accepte pas certains détails du système géographique ou des théories grammaticales qu'il préconise, est-ce une raison pour l'accuser de malveillance? La science d'un confrère doit-elle se mesurer au degré d'admiration que marquent les épithètes dont il se sert à votre égard? Il y a toujours du ridicule à vouloir accuser un critique de partialité, uniquement parce qu'il repousse vos

conclusions et prétend, de bonne foi, démontrer qu'elles sont fausses.

La masse de matériaux mise en œuvre dans le *Dictionnaire géographique* est vraiment effrayante. M. B. a dépouillé tous les monuments et les papyrus, même inédits, qu'il a rencontrés au cours de ses voyages en Egypte et en Europe. On pourrait relever çà et là quelques omissions. P. 437, M. B. parlant d'une localité à nom indécis, qu'il place près de Tanis et qui est mentionné à la page 27, l. 5 du Papyrus Anastasi N° V, n'a pas vu que cette même localité est mentionnée à la page 22 (l. 1-3) du même papyrus, comme étant « le bourg *(dimi)* de.....- « *Rî* dans Bubaste, » ce qui modifie assez considérablement le site de la localité. Un petit texte d'El Bershèh, relatif au transport d'un colosse, nous fait connaître dans le nome d'Hermopolis, un bourg de *Terout*, qui est un des *Terôt* coptes, *Darout-Sarban.* — Le village de *Salhou*, dont j'ai signalé l'existence au Papyrus Anastasi N° IV, p. 2, l. 1, est probablement la ville moderne de *Sâlhîeh.* — Au sujet des villes de *Toukou*, du château de *Sal* ou *Sar*, et des autres localités où M. B. croit reconnaître les noms de l'Exode, je conserve l'opinion que j'ai exprimée, il y a deux ans déjà : je ne trouve aucun des textes cités suffisant pour nous forcer à admettre que Ramsès et Tanis qui, dans la Bible, sont deux villes différentes, soient en Egypte les deux noms d'une même ville, que le mot *Toukou* soit le même le mot *Soukkot*, et que les Hébreux aient altéré en *Etham*, le nom de *Khetam* qui avait dans leur langue le même sens que dans la langue des Egyptiens. — Enfin, je crois que M. B. gagnerait à ne pas ignorer aussi résolûment qu'il le fait, les travaux de ses confrères et à donner ses citations d'une manière plus exacte. On trouve, à chaque instant, des indications bibliographiques du genre de celle-ci : *Textes d'Edfou, Texte d'Abydos, Texte de Dendèrah.* Abydos forme trois volumes dans la publication de Mariette ; Dendèrah a fourni quatre volumes de planches à Mariette, et la valeur de trois volumes à Dümichen, sans compter les fragments publiés par Champollion, Lepsius, etc., et les parties restées inédites. Comment M. B. veut-il que nous puissions retrouver l'endroit où il a trouvé les noms qu'il explique, s'il ne nous donne pas d'indications précises ?

Voilà la part de la critique : bien des fautes sont inévitables dans un travail de ce genre, et le nombre des erreurs y fût-il dix fois plus nombreux qu'il ne l'est en réalité, on pourrait encore remercier M. B. d'avoir rendu un grand service à la science. La géographie de la vallée proprement dite, entre Philæ et Memphis, était déjà suffisamment connue, et M. B. n'a pas modifié sensiblement les résultats que lui-même et d'autres savants avaient déjà obtenus. La géographie du Delta a été refaite presque en entier, le plus souvent d'une manière définitive. L'enchevêtrement des nomes entre eux, les changements fréquents de délimitation qu'ils subirent à l'époque gréco-romaine, l'absence, en bien des endroits, de ruines connues ou suffisamment explorées, rendaient presque impossible à dresser une carte politique de la Basse-Egypte au temps

des Pharaons. Sans doute, il reste encore bien des points obscurs ; mais on peut dire d'une manière générale que M. B. a résolu le problème. Il a déterminé avec certitude la position exacte de la plupart des nomes et des villes, et là même où sa démonstration n'emporte pas la conviction, il fournit tant de documents nouveaux qu'on en est réduit, pour l'attaquer, à lui emprunter ses propres armes. Je souhaite que M. Brugsch, après avoir terminé ce qu'il avait à faire sur la géographie de l'Egypte propre, passe promptement à la géographie des nations voisines, et publie bientôt un second dictionnaire où seront discutés et classés les noms de localités asiatiques ou africaines que nous font connaître les monuments.

G. MASPERO.

---

211. — Rud. BALLHEIMER. **De Photi vitis decem Oratorum** Dissertatio philologica. Bonn, 1877, in-8° de 40 pages.

Ces Vies des dix orateurs, que Photius a insérées dans sa *Bibliothèque*, n^os^ CCLIX sqq., ont passé longtemps pour un des péchés littéraires du patriarche. On ne voyait là qu'un plagiat de Plutarque, et, aujourd'hui que Plutarque est définitivement hors de cause, le jugement de la critique, modifié dans la forme, est au fond resté le même : M. A. Schæfer, dans les travaux importants qu'il a consacrés à l'étude de cet ensemble de questions [1], arrivait à cette conclusion, que Photius s'était borné à transcrire le pseudo-Plutarque.

La première partie du travail de M. Ballheimer est consacrée à réfuter M. A. Schæfer et c'est dommage qu'il n'y ait pas réussi ; car il suffisait que ce seul point fût établi pour que tout le système de M. B. fût vrai et pour que nous eussions enfin sur ce livre des Vies des dix orateurs, sur ses origines, sa composition, sur son auteur peut-être, des explications satisfaisantes.

En effet, si Photius n'a pas transcrit le pseudo-Plutarque, s'il y a entre ces deux auteurs des divergences aussi graves que le dit M. B., comme, d'un autre côté, on ne peut nier des concordances non moins graves, la solution proposée par M. B. est certainement la façon la plus raisonnable de tout concilier : Photius et le pseudo-Plutarque sont indépendants l'un de l'autre, mais ont la même origine, ils dérivent d'un ancêtre commun. Quand le canon des dix orateurs fut définitivement établi, vers le deuxième siècle de notre ère, on forma, avec la « vie » qui se trouvait en tête des œuvres de chaque orateur, l'ouvrage que nous lisons parmi les œuvres morales de Plutarque. Quelque temps après, très peu après même, avec ces mêmes vies qui n'avaient subi que de légères modifications, fut composé un second ouvrage et c'est lui qui serait l'archétype

---

1. Voir surtout *Commentatio de libro vitarum decem Oratorum*. Dresde 1844.

des vies de Photius. Quant à ces vies primitives, à ces « stirpes » comme dit M. B., nous pouvons à présent nous en faire une idée assez exacte. Photius représentant la tradition première au même titre que le pseudo-Plutarque, étant pour nous un témoin parfaitement autorisé, nous n'avons qu'à contrôler chacun des deux auteurs par l'autre pour reconnaître de quelles additions successives s'est faite l'œuvre que nous avons aujourd'hui. Nous élaguons donc d'abord tout ce qui est suspect depuis longtemps, puis tout ce qui ne nous paraît pas absolument nécessaire, surtout ce qui ne tient pas au récit dans une œuvre où il n'y a pas de récit suivi et, par ces éliminations successives, nous arrivons enfin à une simple note de quatre ou cinq lignes donnant tout juste l'indispensable; comme auteur, M. B. indique le grammairien Didyme, mais avec des réserves; nous n'insisterons pas.

Ce système est à la fois ingénieux et simple, sans heurter trop vivement les idées reçues; nous n'avons pas ici une affirmation radicale comme celle de M. A. Schöne [1], qui séparait Photius du pseudo-Plutarque pour le rattacher à Denys d'Halicarnasse. Photius et le pseudo-Plutarque restent de la même famille; le degré de parenté seul est changé et ce changement suffit à tout.

Malheureusement M. B. ne réfute M. A. Schæfer que d'une manière tout à fait insuffisante. Un seul des arguments qu'il apporte semble sérieux au premier abord, c'est celui qui est tiré du catalogue de Lamprias; déjà au IVe siècle, le livre des Vies des dix orateurs est attribué à Plutarque et trouve place dans le catalogue; or l'ouvrage, que Photius transcrit quelques siècles après, ne porte pas le nom de Plutarque, est anonyme, car Photius, comme l'a justement remarqué M. Schöne, ne le désigne jamais que par le terme vague de ἱστορία : il y avait donc deux ouvrages distincts. Tout cela serait sans réplique, si d'abord il était certain que le catalogue attribué à Lamprias fût du IVe siècle (cette date est indiquée par M. Treu dans son excellent travail [2], mais d'une façon tout hypothétique, il le dit expressément); s'il n'était pas permis de supposer une interpolation à cet endroit du catalogue; enfin si, même en admettant que l'attribution à Plutarque soit très ancienne, on n'avait pas des réserves à faire sur la conclusion que M. Schöne tire d'une observation d'ailleurs fort juste. Oui, Photius ne nomme jamais Plutarque, mais cela nous prouve-t-il que l'ouvrage, qu'il a sous les yeux, est anonyme? et ne peut-on croire qu'il ne l'a pas nommé précisément parce qu'il le transcrivait?

Quant aux différences que M. B. signale entre nos deux auteurs, il n'en est aucune qui ne puisse être expliquée comme l'avait déjà fait M. Schæfer, soit comme note marginale insérée dans le texte, soit comme faute de copiste, soit comme omission de la part de Photius. Ce dernier cas

1. *Neue Jahrbücher f. Phil.* 1871. CIII p. 761 sqq.
2. *Der sogenannte Lampriascatalog* von Max Treu. 1873.

est assurément le plus fréquent et celui que M. B. semble avoir le plus de répugnance à admettre. Il suffit qu'un passage manque dans Photius pour qu'il prenne à ses yeux une importance capitale et pour qu'il déclare que Photius ne l'aurait jamais passé sous silence, que la lacune vient du texte qu'il transcrit. Est-ce donc si sûr? De ce que tel fait est plein d'intérêt pour nous, s'en suit-il qu'il en ait été de même pour un Grec du IXe siècle? Ces omissions sont d'ailleurs un des traits qui distinguent Photius. De cette foule de faits qu'il a sous les yeux, il note les uns, néglige les autres, sans autre règle que son caprice. Tantôt il s'arrête au milieu d'une énumération, juge inutile d'aller jusqu'au bout et nous en avertit, ainsi dans le récit de l'éducation de Demosthènes : Ἄλλοι δὲ ἄλλα περί τε παιδεύσεως Δημοσθένους καὶ τῶν αὐτοῦ διδασκάλων ἱστοροῦσιν ; (il manque trois faits consignés dans le pseudo-Plutarque et qu'il a certainement lus) ; tantôt il saute bravement une ligne au risque de dire une sottise et de confondre un déme avec une famille : (Λυκοῦργος) τὸν δῆμον Ἐτεοβουτάδης ; tantôt il résume une phrase dans un mot, c'est le cas le plus fréquent et nous allons en voir tout de suite un exemple.

Les discussions de texte n'ont pas porté bonheur à M. Ballheimer. Nous signalerons particulièrement le passage concernant l'administration de l'orateur Lycurgue. On sait qu'ici le pseudo-Plutarque a puisé aux meilleures sources, c'est un décret du peuple athénien qu'il transcrit dans la Vie, et dont il a donné le texte même à la fin de son ouvrage comme pièce justificative : enfin ce décret a été retrouvé en partie et figure au *Corpus Inscriptionum Atticarum*, II, n° 240. Tout concorde donc pour nous inspirer la plus grande confiance. M. B. remarque qu'ici Photius est très incomplet, et que, dans la transcription du pseudo-Plutarque, l'ordre des faits n'est pas le même que dans le décret, et, comme ici encore ce qui manque dans Photius est trop important pour avoir pu être oublié, il en conclut que l'archétype commun donnait seulement ce que Photius a conservé, et que les autres parties sont dans le pseudo-Plutarque des additions postérieures. Nous croyons qu'il suffit de comparer Photius au pseudo-Plutarque pour se convaincre du contraire, chaque mot du premier est une reproduction du mot correspondant dans le second, les plus légères variantes que l'un introduit dans le texte du décret se retrouvent dans la transcription de l'autre. Enfin il est un point sur lequel porte plus particulièrement l'erreur de M. Ballheimer. Il s'agit des mots : Ἀεί τ' ἐφεστὼς τοῖς ἔργοις διετέλεσε καὶ θέρους καὶ χειμῶνος.

M. B. prétend qu'ils sont entrés dans le texte du pseudo-Plutarque après que l'auteur copié par Photius en a été séparé. En effet, c'est bien la phrase la moins intéressante de tout ce morceau, elle manque dans le décret, et c'est la dernière chose qu'on s'attendrait à trouver dans un archétype tel que se le représente M. Ballheimer. Cependant nous pouvons affirmer que Photius la lisait dans le texte qu'il a transcrit, on peut la reconnaître dans les mots κατὰ τὸ ἄριστον ταῦτα καὶ φιλοπονώτατον (διῳκήσατο) et en conclure, contre M. B., que Photius applique ici son procédé or-

dinaire, il omet des choses importantes; il en note d'insignifiantes, il paraphrase, parfois même il lit mal, mais toutes ces différences sont claires et s'expliquent; sous chacune d'elles nous saisissons l'imitation.

Nous avons insisté sur cet argument parce qu'il est essentiel pour la thèse de M. B., c'est sur lui surtout que repose la démonstration de cette proposition : que le divorce entre les deux auteurs remonte au IIe siècle de notre ère. Nous avons voulu aussi donner une idée de la méthode de l'auteur.

Il y a un fait qui frappe quand on compare Photius et le pseudo-Plutarque. La phrase est généralement la même, l'une est calquée sur l'autre; les différences ne portent que sur des points de détail, et alors elles sont infinies, c'est un moyen pour un actif, un adjectif pour un adverbe, une préposition à la place d'une autre, ce sont surtout des transpositions de mots. Il y a là, de la part de l'auteur, une intention et pour nous un indice. Ce parti pris de dérober ainsi son imitation ne laisse pas de nous inspirer des doutes sur la bonne foi de Photius. Mais, en laissant ce point de vue de côté, je verrais là ma principale objection au système de M. Ballheimer.

Il est de notre devoir de déclarer qu'il y a dans ce travail une partie excellente : la réfutation de la dissertation de Seeliger « *de Dionysio Halicarnensi Plutarchi qui vulgo fertur in vitis decem oratorum auctore* ». Il est vrai qu'ici la tâche était relativement facile.

Albert Martin.

---

212. — **Finnboga saga hins ramma,** herausgegeben von Hugo Gering. Halle an der Saale, Buchhandlung des Waisenhauses. 1879, in-8°. xl et 115 p. — Prix : 3 mark 50 (4 fr. 40).

On ne possédait de la *Finnboga saga* [1] que l'édition, excellente pour le temps, publiée à Copenhague en 1812 par Werlauff (dans le même volume que la *Vatnsdœla*) et la petite édition islandaise de Sveinn Skúlason (Akureyri, 1860) qui n'est qu'une réimpression du texte de Werlauff. La nouvelle édition que donne M. Gering est l'édition désirée depuis longtemps : correcte, très soignée, pourvue de tout l'appareil scientifique, elle reproduit le manuscrit A, le meilleur et le plus ancien des manuscrits de la *Finnboga saga*, mais, dit M. G., cette reproduction fidèle et littérale a été soumise aux corrections d'une saine critique. M. Möbius, à qui l'ouvrage est dédié, a revu le texte; M. Thorlaksson, de Copenhague, a comparé les épreuves avec le manuscrit; on peut donc accepter l'é-

1. Le savant Norvégien Hans Paus († 1770), à qui nous devons la première traduction des anciennes lois de la Norvège, avait commencé une édition de la légende de Finnbogi et sa copie du manuscrit A. (cod. A M. 132 fol.) se trouve encore à la bibliothèque de Copenhague.

dition en toute confiance. Au bas de chaque page, M. G. donne quelques détails sur différents points du texte donné par le manuscrit A, et au dessous, les variantes du manuscrit B, le plus important après A. Page XXI de l'introduction, il a reproduit un important fragment C; mais il n'ose décider si ce fragment appartient à une rédaction originale ou s'il a été abrégé. Quant au manuscrit A, qui est de l'an 1300, M. G. en parle de la façon la plus détaillée et la plus complète, sans omettre aucune des particularités qu'il présente (V-XVI); il n'oublie pas, du reste, les autres manuscrits qui se rattachent, les uns à A, les autres à B (XIX-XXXI). Selon lui, et ses conclusions sont très vraisemblables, la légende de Finnbogi aurait été composée dans la seconde moitié du XIIIe siècle et serait l'œuvre d'un homme (XXXVIII) qui a traité un sujet populaire, d'ailleurs connu par la *Vatnsdœla,* en brodant sur ce canevas des épisodes imaginaires ou empruntés à d'autres sagas. On remarquera, dans cette introduction, des observations ingénieuses sur *gera, gõra* (VI-VIII) et sur les noms d'habitants dérivés des noms de lieux (XVI-XVII). Un glossaire (p. 95-108) sera très utile à ceux qui veulent lire dans cette excellente édition la légende, ou plutôt, comme dit M. Gering, le roman historique de Finnbogi; les explications données dans ce glossaire sont courtes et suffisent pour l'intelligence du texte; pourquoi l'éditeur, au risque de grossir le volume, n'a-t-il pas admis les mots et les significations qui se trouvent déjà dans le dictionnaire de M. Möbius?

C.

213.— HERRLINGER, **Die Theologie Melanchton's in ihrer geschichtlichen Entwicklung.** Gotha, F. A. Perthes, 1879, XVIII et 468 p. — Prix: 8 mark (10 fr.).

Quiconque s'est occupé du XVIe siècle sait quel grand rôle a joué Philippe Mélanchthon dans l'histoire de la Renaissance et de la Réformation en Allemagne. Humaniste et théologien, connaissant les langues anciennes autant qu'il était possible alors de les connaître, également versé dans les auteurs classiques et dans les Pères, dialecticien habile, écrivain élégant, aussi conciliant et modéré qu'il était ferme dans ses convictions religieuses, Mélanchthon a prêté à Luther un concours sans lequel on peut douter que la Réforme allemande eût réussi. Il fut le premier à exposer, dans ses *Loci rerum theologicarum,* le résumé clair et sobre de la doctrine opposée à la théologie scolastique. Dans sa forme primitive, ce livre était incomplet, en même temps que sur certains points il exprimait des opinions trop absolues. Ses méditations, ses expériences personnelles, son attention constamment portée sur les questions débattues entre les réformateurs et les catholiques d'une part, et d'autre part entre les Allemands et les Suisses, amenèrent Mélanchthon à mitiger quelques-unes de ses conceptions, sans toucher toutefois à ses principes fondamen-

mentaux. Quand plus tard il eut à se défendre contre des adversaires appartenant à l'Eglise luthérienne elle-même, il continua de développer son système, et finit par lui donner sa forme définitive, en mieux précisant certains articles et en ajoutant ceux que dans ses premiers *Loci* il avait cru devoir omettre. Peu de théologiens du XVIe siècle sont sous ce rapport plus intéressants à étudier que lui ; aussi s'est-on occupé, à plusieurs reprises, de reproduire sa doctrine d'après les diverses phases de son développement. Galle notamment publia sur ce sujet un livre, en somme très satisfaisant. M. Herrlinger vient de reprendre la matière; on pouvait, en effet, la traiter d'une manière plus complète et plus scientifique. Il a lu avec un soin extrême les ouvrages de Mélanchthon et ses lettres ; il en a extrait tous les passages qui pouvaient servir à son but ; il n'a rien négligé pour rendre compte des causes qui ont produit les changements dans la doctrine du réformateur, il a surtout le mérite d'avoir joint à la dogmatique de ce dernier son éthique, encore peu étudiée. Mais il est à regretter qu'il ait moins fait un *livre*, qu'un recueil de matériaux dont on peut composer un livre. L'ouvrage ne consiste en grande partie qu'en citations, liées entre elles par quelques mots de discussion ou d'explication. Il en résulte que la lecture en est assez fatigante ; on a de la peine à saisir, à travers cette accumulation d'extraits, le vrai caractère de la théologie mélanchthonienne ; l'auteur a laissé au lecteur la tâche de le dégager. Ce qui augmente la difficulté de cette tâche, c'est la disposition très compliquée des matières, de l'application aux idées de Mélanchthon, de la terminologie scolastique moderne ; M. Herrlinger a trop divisé et subdivisé ce qu'il aurait mieux valu grouper sous un petit nombre de chefs, et par les expressions qu'il emploie, il a risqué d'obscurcir le sens des conceptions du XVIe siècle. Nous ajouterons que le jugement porté sur plusieurs de ces dernières, est trop subjectif pour n'être pas contestable ; mais dans cette *Revue* une discussion purement théologique ne serait guère à sa place.

S.

---

214. — **Œuvres du seigneur de Chollières**, édition préparée par Ed. TRICOTEL ; notes, index et glossaire par D. JOUAUST ; préface par Paul LACROIX. T. I. *Les Matinées* ; T. II. *Les Après-dinées*. Paris, Jouaust, 1879, in-8° écu sur papier vergé de Hollande de XLIV-341 et 397 p. — Prix : 10 fr. le vol.

Chacun des trois bibliophiles qui ont donné leurs soins aux œuvres du seigneur de Cholières mérite des éloges particuliers. Feu M. Ed. Tricotel a reproduit les textes de 1585 et de 1587 avec une parfaite fidélité. M. Jouaust, non content d'imprimer ces textes le plus correctement et le plus élégamment du monde, a dressé un complet *Index onomastique* des *matinées* et des *après-dînées* (t. I, p. XXVII-XXXIII), l'a fait suivre d'un *Glossaire* où presque toutes les difficultés de lecture

sont aplanies (p. XXXIV-XLIV) et a rédigé des notes qui ont le double mérite d'être courtes et bonnes (t. I, p. 331-341; t. II, p. 384-397)[1]. Enfin M. Paul Lacroix a mis en tête des *Matinées* une *Notice sur le seigneur de Cholières et ses œuvres* qui est un des meilleurs morceaux que l'on doive à sa plume non moins fertile que spirituelle.

Malheureusement cette notice débute ainsi (p. I) : « On ne sait rien, absolument rien, sur le seigneur de Cholières, qui a laissé au moins quatre ouvrages, publiés à la fin du XVIe siècle : *Les Neuf matinées*, en 1585; *les Après-disnées*, en 1587; *La Guerre des masles contre les femelles*, en 1588, et la *Forêt nuptiale*, en 1600. » La formule : « On ne sait rien, » employée par M. P. L., est d'autant plus désespérante, qu'il a recherché plus activement un peu partout des renseignements sur un des plus piquants conteurs du XVIe siècle. Du moins, il nous apprend que c'est à tort que les auteurs des dictionnaires biographiques modernes, qui se répètent l'un l'autre textuellement, et qui, peut-on affirmer sans jugement téméraire, n'ont pas même lu les ouvrages de notre homme, lui donnent le prénom de *Nicolas* et le titre d'*avocat au parlement de Grenoble*. L'abbé Goujet, dans le *Moréri* de 1759, ayant fait précéder le nom de Cholières de la lettre *N*, qui signifiait autrefois *prénom inconnu*, on aura trop hardiment imaginé que cette lettre était l'initiale du nom de Nicolas. Quant à la qualité d'avocat au parlement de Grenoble, elle a été, pour la première fois, imposée au gai discoureur dans les *Siècles littéraires* de Desessarts, publiés en 1800, et il n'a pas été possible à M. P. L. de « retrouver une preuve sérieuse à l'appui de cette attribution, que semble démentir le nom même du seigneur de Cholières. » Il faut descendre (qui l'aurait cru ?) jusqu'à l'année 1834 pour trouver, dans le *Dictionnaire biographique, universel et pittoresque* (Paris, 4 vol. gr. in-8°), les dates de la naissance et de la mort du seigneur de Cholières (1509-1592). Ces dates n'ont (*peut-être* selon M. P. L., *évidemment* selon moi), été fixées que par induction, mais elles paraissent assez probables, puisque le seigneur de Cholières, dans ses *Matinées*, qui sont de 1585, laisse entendre qu'il était âgé et infirme. Il aurait eu alors, en effet, 75 ou 76 ans.

Le lieu de naissance du conteur n'a pu être indiqué. M. P. L. se demande si ce lieu ne devrait pas être cherché en Normandie, à cause de

---

1. Quelques unes de ces notes, en bien petit nombre, sont plus ingénieuses qu'exactes, celle-ci, par exemple (t. I, p. 333) : « *Se debattre de la chape à l'evesque* est un proverbe qui signifie se disputer pour des choses qui ne vous regardent pas, et qu'on ne peut obtenir. Suivant Littré, la *chape à l'evesque* serait une formule populaire pour : la chape de l'évêque, Peut-être y aurait-il une autre explication à donner. La chape étant sur l'évêque, il y a peu d'espace entre elle et lui : ce serait donc se débattre dans un espace fort étroit et où l'on ne peut remuer, se débattre inutilement. » — M. Jouaust n'a pas mis de note sous un passage très scabreux du tome II (p. 85), où il est question, à propos de Margot, *d'un personnage de nostre temps*, lequel était, si je ne me trompe, le frère de la reine de Navarre, Hercules-François, duc d'Alençon, puis duc d'Anjou, mort en 1584.

certaines désinences du patois normand que son style conserve, ou mieux encore en Touraine, où l'on a pu constater l'existence de plusieurs familles de Cholières au XVIIe siècle, mentionnées dans l'*Armorial général de France*. Ces conjectures sont si vagues que, pour les accepter, il est besoin d'une extrême bonne volonté. Tant que l'on ne connaîtra pas le nom patronymique du seigneur de Cholières, nom qu'il a si bien caché sous l'anagramme *A. Diane ou Ange,* il faudra se résigner à regarder comme insoluble la question de l'origine de notre écrivain.

Ce devait être, du reste, un grand partisan de l'*Ama nesciri* que cet écrivain qui, ayant composé quatre ouvrages assez volumineux, n'a laissé nulle part, comme le remarque (p. V) M. P. L., l'empreinte de sa personnalité. On a beau étudier les livres du seigneur de Cholières, on ne saisit aucun des secrets de son existence. M. P. L. a seulement pu établir (p. VIII-IX), d'après divers passages des œuvres du mystérieux personnage, qu'il était marié et même très mal marié, puisqu'il va jusqu'à surnommer sa femme « ma Xantippe [1]. » Il avait, en dépit de ses infortunes conjugales, ajoute M. Paul Lacroix, « l'esprit gai et alerte, l'humeur joyeuse, le parler franc et gaulois. Comme Rabelais, son maître, il aimait à rire et à faire rire les autres [2]. » La bonne humeur du seigneur de Cholières est réellement intarissable, et c'est à pleines mains qu'il sème dans tous ses livres « le sel rabelaisien ». L'abbé Goujet et quelques autres critiques ont été scandalisés de la vivacité de la plupart des discours et récits du seigneur de Cholières. Il est certain que « la mère en défendra la lecture à sa fille » ; mais les amis de la vieille langue devront savoir gré aux éditeurs de leur avoir rendu accessibles des textes qui sont si précieux pour l'étude de cette savoureuse langue, et où abondent les locutions proverbiales, les métaphores populaires, où « fleurissent les mots de gueule, » selon la pittoresque façon de parler de l'auteur (t. I, p. 121), M. Littré, dans son *Dictionnaire de la langue française*, a souvent extrait des livres du seigneur de Cholières de curieuses citations. Combien de philologues, auxquels il aurait été impossible de se procurer les volumes qui n'avaient pas été réimprimés depuis le commencement du XVIIe siècle, répondront avec empressement à cette naïve invitation de l'auteur au « débonnaire liseur » (t. II, p. 15) : « Goutez à mesmes si nos fruits ne sont pas bons, » et profiteront largement de l'excellente et charmante publication de MM. Jouaust, Lacroix et Tricotel !

T. DE L.

---

1. Ajoutons qu'à côté de cette mauvaise femme sont mentionnées, en ses livres, de douces et consolantes amies. Il donne à ces *honnestes déesses* des noms fictifs, tels que l'*œil d'avis, Marine, Callirée.*

2. Il leur adresse ce conseil, où se résume toute son œuvre : *Vigilate et gaudete* (t. I, p. 15); *Lætari et bene vivere* (t. II, p. 13).

215. — **Der Fall zweier preussischen Minister**, des Oberpræsidenten Eberhard von Danckelmann (1697) und des Grosskanzlers C. J. M. von Fürst (1779). Studien zur brandenburgisch-preussischen Geschichte von Harry Bresslau und Siegfried Isaacsohn. Berlin, Weidmann. In-8°, 96 p. — Prix : 2 m. 40 (3 francs).

Dans cet opuscule, qu'ils ont dédié avec « une respectueuse reconnaissance » à M. Droysen, leur maître, MM. Bresslau et Isaacsohn ont ajouté quelques détails curieux à ce qu'on savait déjà de la chute des deux ministres prussiens, Danckelmann et Fürst. M. Bresslau montre que Danckelmann tomba parce qu'il irrita la cour et l'électeur par ses allures de pédagogue, par une stricte économie, par les insuccès de sa politique extérieure, par sa résistance aux désirs de Frédéric III, qui songeait déjà à la couronne royale. Peut-être n'a-t-il pas assez insisté sur les ressentiments de l'électrice, Sophie Charlotte, contre Danckelmann. « Madame l'Electrice, mandait l'aventurier français, Du Cros, au ministre de Hanovre, Platen, a été le premier mobile des intrigues contre M. de Danquelmann. » « Ce ministre, dit Podewils, témoignait fort peu d'égard pour l'Electrice, et la princesse crut trouver un adoucissement de son sort dans la disgrâce de Danckelmann, laquelle elle avait travaillée sous main et par d'autres de toutes ses forces. » « Il a mérité, par sa fausseté envers vous, ce qui lui est arrivé, écrivait Sophie de Hanovre à l'Electrice. *Plût à Dieu que tous ceux qui rendent de mauvais offices aux femmes fussent partout traités de même!* » — Quant à Fürst, ministre de la justice et grand-chancelier sous Frédéric II, M. Isaacsohn prouve que le roi avait résolu, dès 1776, bien avant le procès d'Arnold, de lui retirer sa charge ; Fürst n'avait pas l'énergie ni la vigueur de son prédécesseur, Cocceji ; il ne sut ni détruire les abus ni proposer les vastes réformes que rêvait Frédéric II ; un jour, le monarque s'impatienta de ses lenteurs ; il venait de deviner, dans le baron de Carmer, un remarquable esprit d'initiative et d'organisation ; il cassa Fürst de ses fonctions et le remplaça par Carmer.

A. C.

Lettre de M. Rhys.

Messieurs les Directeurs,

Avec votre permission, je désire présenter à vos lecteurs deux ou trois observations sur le compte-rendu que M. Gaidoz a consacré à mes *Lectures on Welsh Philology* dans la *Revue critique* du 20 septembre. Je le ferai aussi brièvement que possible et sans essayer de montrer ni combien je suis flatté du jugement porté sur mon livre dans son ensemble par le savant critique, ni combien mon opinion diffère de la sienne

sur la plupart des points de détail qu'il a touchés. Mais vous reconnaîtrez sans doute la justesse des explications suivantes :

1) Les arguments suggérés par M. Gaidoz à l'appui de la théorie britanno-gauloise me paraissent manquer singulièrement de force, non pas, je m'empresse de le dire, par aucune faute de sa part, mais parce que cette théorie elle-même est fautive. Je crois comprendre qu'il n'est pas sans s'en apercevoir jusqu'à un certain point lui-même, quand il se débarrasse de la question, en demandant (p. 221), à propos de nos inscriptions oghamiques : « Nous sera-t-il permis d'ajouter, sans crainte de passer pour sceptique, qu'il n'est pas sûr que ces inscriptions soient bien lues? » Il est inutile de chercher un refuge de ce côté, car assez de nos inscriptions ont, sans aucun doute, été lues exactement, non-seulement en caractères oghamiques, mais aussi en lettres romaines, pour qu'on puisse en faire un des éléments importants de la discussion sur la théorie britanno-gauloise. On peut essayer de s'en servir pour soutenir cette construction branlante; mais on ne peut les mettre entièrement de côté; non, on ne le peut vraiment pas.

2) M. Gaidoz dit de moi p. 222 : « Ainsi, p. 187, il cite une légende monétaire gauloise CANAVNOIS que nous croyons ne pas exister. Si M. R. eût nommé son informant, la responsabilité de l'erreur fût revenue à ce dernier ; dans l'état, elle retombe sur lui-même. » La référence à laquelle M. Gaidoz a trouvé à redire était conçue dans les termes suivants : « Un exemple pareil semble se présenter dans le gaulois CANAVNOS qu'on dit (à propos de la monnaie nº 129 du *Dictionnaire archéologique de la Gaule* dont la publication a été commencée à Paris en 1867) se rencontrer sur une monnaie qui est là attribuée aux Arvernes »[1]. Là-dessus mon savant critique remarque : « Quelques lecteurs pourront croire que cette lecture se trouve dans le *Dict. archéologique ;* nous n'y avons rien vu de semblable à l'article *Arverni* où il est parlé des monnaies de ce peuple, et, quant à la monnaie nº 129 des planches, on y lit DCVNANOS. » Je dois faire remarquer que CANAVNOIS est une méprise du critique, ma lecture étant CANAVNOS, et que la légende de la monnaie ne se lit pas sur la planche DCVNANOS, comme M. Gaidoz imagine de la donner, mais DCAVANOS, comme les auteurs du *Dictionnaire* la donnent. Mais ces sérieuses erreurs ne sont pas ce dont je me plains. C'est un étrange reproche que m'adresse mon savant critique en objectant que le nom gaulois ne se trouve pas dans un article auquel personne ne le réfère ; et que, de là, la référence ne se trouve pas du tout dans l'ouvrage, c'est vraiment une conséquence un peu forcée. Si au lieu de cela il veut avoir la bonté de se servir de ma référence telle qu'elle est, et de se familiariser un peu avec le plan de

1. A similar instance seems to offer itself in the Gaulish CANAVNOS said, *à propos* of coin nº 129 in the *Dictionnaire archéologique de la Gaule* which was begun in Paris in 1867, to occur on money which is there attributed to the Arverni.

ce magnifique ouvrage le *Dictionnaire archéologique*, il découvrira qu'à chaque planche de monnaies correspond une page de remarques numérotées dans le même ordre, et que « à propos de la monnaie n° 129 » on trouve les mots suivants : « D'après des exemplaires très complets trouvés à Gergovie, la légende de cette pièce doit être lue CANAVNOS ».

3) Enfin on me demande : « pourquoi M. R. s'est-il systématiquement abstenu de références? » Ma réponse est que mon abstention n'est nullement systématique, comme le critique semble le suggérer. S'il en fallait une preuve, on n'aurait qu'à examiner les chiffres qui accompagnent dans mon premier index des noms comme Atkinson, Bonaparte, Brash, Brugman et d'autres qu'il serait trop long de citer. J'ai cherché à donner des références dans toutes les circonstances, excepté celles où je ne croyais pas devoir ennuyer mes lecteurs; mais que je puisse en avoir oublié d'importantes, cela n'est que trop probable. Cependant, après que l'attention du savant critique a été appelée sur ses propres manquements dans son propre paragraphe sur CANAVNOS, il sympathisera plus volontiers avec moi, et il verra comment il se fait que des étourderies et des erreurs peuvent se glisser dans un livre, si petit qu'il soit.

En vous remerciant, Messieurs les Directeurs, vous, et, par votre entremise, mon savant ami, pour sa favorable critique, je vous prie d'agréer, etc.

John Rhys.

St Germain's, Oxford, 29 septembre 1879.

Réponse de M. Gaidoz.

M. Rhys, comme on le voit, n'a touché dans cette lettre que quelques-uns des points traités dans notre article. Nous ne dépasserons pas nous-même les limites de sa lettre.

1) Ce serait entreprendre une dissertation en règle que d'examiner par le détail les liens qui unissaient les anciens Bretons aux autres Celtes. Nous ne le ferons pas plus que M. R. ne le fait dans sa lettre. Nous nous en tenons aux réserves que nous avons exprimées dans notre article et aux objections que M. d'Arbois de Jubainville avait présentées avant nous dans la *Revue celtique* (t. III, p. 280).

2) Sur le second point, nous avouerons sans difficulté que nous avons commis ce qu'on appelle en anglais une « clerical error ». Le *Dictionnaire d'archéologie celtique* donne bien CANAVNOS, non pas dans son texte, mais dans une feuille explicative des planches qui nous avait échappé. Nous avions donc tort d'alléguer cet exemple comme un de ceux

où M. R. négligeait de citer sa référence; mais le lecteur peut voir par notre erreur même s'il donnait cette référence d'une façon suffisamment claire.

Quant à la lecture de la monnaie elle-même, elle est fort suspecte, et nous n'avions mis son exactitude en doute qu'après avoir pris l'avis d'un des savants les plus compétents en numismatique gauloise, M. Anatole de Barthélemy, secrétaire de la commission de la Topographie des Gaules. Voici ce que M. de Barthélemy nous écrivait en date du 10 août dernier : « J'ai vérifié la légende gauloise en question ; sur le meilleur exemplaire connu, qui est très beau et conservé au cabinet des médailles, on lit DCVNANOS. Comme la lettre qui pourrait être un A n'est pas barrée, on pourrait lire DCVNANOS et DCVNVNOS. Le D ne laisse pas que d'être gênant, mais il est parfaitement distinct; sur une foule d'exemplaires, la conservation défectueuse ne permet pas de le voir. » Depuis, M. de Barthélemy nous a appris que la commission de topographie des Gaules doit faire corriger la gravure de cette pièce, ainsi que la note explicative. Quant au CANAVNOIS sur lequel paraît insister M. R., faut-il lui faire remarquer que c'est une faute d'impression p. 222, puisque quelques lignes plus bas, à la p. 223, on trouve imprimé CANAVNOS dans la citation expresse de son texte?

3) Ici nous laissons au lecteur le soin d'apprécier la théorie de M. R. sur la façon d'indiquer les sources et références. Pour lui, cela consiste à donner une table dans laquelle, sous le nom de chaque auteur, on trouve à quelles pages il est cité. Pour nous, il est de beaucoup préférable de donner *au bas des pages* les sources et les autorités. Le système de M. R. mène à des obscurités que le lecteur peut apprécier par les exemples donnés plus haut, p. 222. Pour M. R., la philologie est une sorte d'algèbre, et il croirait interrompre ses raisonnements en y insérant des références. Mais les éléments de ces calculs sont des *faits*, et tous les faits ont besoin d'être contrôlés.

Si nous nous sommes permis d'insister sur ce point, — dans l'intérêt de ceux qui, comme l'auteur de ces lignes, s'instruisent à tout ce qu'écrit M. Rhys, — c'est que le savant Gallois semble ne pas se rendre compte de l'utilité des références dans les recherches d'érudition. Donnons-en un nouvel exemple. Rendant compte de la première édition de ce livre dans la *Revue celtique* (t. III, p. 280-5), M. d'Arbois de Jubainville disait à propos des inscriptions britanno-latines étudiées par M. R. au point de vue philologique : « Nous conseillons à M. R. de donner dans sa prochaine édition une concordance de ses numéros avec ceux de M. Hübner [1] dont la publication conservera toujours, au point de vue paléographique, la supériorité, et au livre duquel il sera nécessaire de se reporter toutes les fois qu'on voudra discuter une date. » La prochaine édition à laquelle faisait allusion M. d'Arbois de Jubainville est la se-

1. *Inscriptiones Britannlae Christianae*, edidit Hübner, Berolini, 1876.

conde dont nous avons rendu compte ici même. Or, non seulement M. Rhys n'a pas donné les références que lui demandait avec tant de justesse M. d'Arbois de Jubainville, mais il n'a pas gardé son propre numérotage de la première édition, et il n'a pas donné de table de concordance entre les numérotages différents de ses deux éditions. Cela ne contribue pas à faciliter l'étude des livres de M. Rhys.

Ce sont là des défauts pour ainsi dire extérieurs, et des inadvertances de rédaction. C'est dans l'intérêt de la science que M. R. représente si dignement à Oxford que nous voudrions le voir ne pas négliger ces détails d'ordre secondaire. Si nous avons présenté ces critiques avec quelques autres, ce n'est pas pour rabaisser la valeur du livre de M. Rhys, mais pour remplir, selon notre conscience et dans la mesure de nos forces, ce rôle du critique si bien défini d'avance par Horace :

..... Fungar vice cotis, acutum
Reddere quae ferrum valet, exsors ipsa secandi.....

Paris, 7 octobre 1879.

H. Gaidoz.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 31 octobre 1879.

M. Desjardins lit une note complémentaire au mémoire lu par lui à la dernière séance, au sujet d'une borne milliaire trouvée à Paris. M. de Longpérier, qui avait examiné le premier autrefois l'inscription de cette borne, en avait lu la fin ainsi : *a civitate Parisiorum Rotomagum milliarium primum ;* la borne en question, trouvée sur la rive gauche de la Seine, aurait marqué jadis le premier mille, à partir de l'île de la Cité, sur la route de Paris à Rouen, route qui alors sortait de Paris par le sud. M. Desjardins, dans son dernier mémoire, a proposé de substituer à cette lecture la lecture suivante : *a civitate Parisiorum Remos CV millia passuum.* M. de Longpérier, a objecté, contre cette nouvelle lecture, qu'elle donnait une tournure peu naturelle ; selon lui, du moment qu'il s'agissait d'une borne située à Paris, elle aurait dû plutôt porter *a Remis civitatem* (ou *civitas*) *Parisiorum CV millia passuum.* C'est à cette objection que M. Desjardins répond aujourd'hui.

Il faut distinguer, dit-il, les bornes milliaires *ordinaires*, placées de mille en mille le long des routes pour indiquer les distances respectives des points où elles sont placées à un point de départ commun, et d'autres bornes qu'on pourrait appeler *récapitulatives*, placées au point de départ d'une route pour indiquer la distance totale d'une extrémité de cette route à l'autre. Sur les premières, la tournure de phrase attaquée par M. de Longpérier est en effet sans exemple ; mais il est aussi à peu près sans exemple que ces bornes portent à la fois l'indication du point de départ de la route et celle du point d'arrivée, comme dans la lecture proposée par M. de Longpérier *a civitate Parisiorum Rotomagum ;* la *via Augusta*, en Bétique, est, à la connaissance de M. Desjardins, la seule voie romaine sur laquelle on ait trouvé des inscriptions milliaires libellées de cette manière. Au contraire, sur les bornes *récapitulatives*, on rencontre une tournure semblable à celle que donne, pour l'inscription de Paris, la leçon de M. Desjardins. Ainsi, une borne trouvée à Bragance,

Bracara Augusta, d'où partait une route allant à Astorga, *Asturica*, indique en ces termes la longueur totale de cette route :

A BRACAR AVG
ASTVRICAM
M P CCXV

« A Bracara Augusta Asturicam millia passuum CCXV. »

Il est à remarquer du reste que la même tournure se retrouve fréquemment dans l'Itinéraire d'Antonin, et que ce livre se sert notamment, pour indiquer la distance de Bracara Augusta à Asturica, de termes identiques à ceux de l'inscription de Bragance.

M. de Longpérier réplique qu'il y a encore une grave difficulté qui empêche d'admettre l'explication de M. Desjardins. Si la borne en question était une de ces bornes « récapitulatives » dont a parlé M. Desjardins, elle devait être placée au point de départ officiel de la route, c'est-à-dire dans l'île de la Cité; or elle a été trouvée sur la rive gauche, à distance de la rivière. Il faudrait donc qu'on l'eût transportée là; mais cela est peu vraisemblable, vu que les pierres se sont de tout temps trouvées en abondance sur la rive gauche de la Seine, et qu'on n'avait aucune raison de prendre la peine d'en aller chercher dans l'île. Quant aux textes cités par M. Desjardins comme donnant des exemples de la tournure défendue par lui, ils sont au nombre de deux, l'Itinéraire d'Antonin et l'inscription de Bragance. Or l'Itinéraire d'Antonin est un texte littéraire, qui ne peut faire autorité dans une question de pure épigraphie; et quant à l'inscription de Bragance, sa provenance la rend suspecte, car la péninsule ibérique est un des pays où abondent le plus les inscriptions fausses, surtout les inscriptions fabriquées d'après des données prises dans les livres; ici, la parfaite conformité du texte de l'inscription avec un passage de l'Itinéraire d'Antonin est un motif de suspicion de plus.

M. Desjardins dit que la différence d'interprétation entre lui et M. de Longpérier tient avant tout à une différence de lecture des lettres mêmes de l'inscription. Là où M. de Longpérier lit RO, qu'il explique par *Rotomagum*, M. Desjardins ne peut lire autre chose que RCV, qu'il a expliqué par *Remos* suivi du chiffre CV. Là est le nœud de la question.

L'académie décide que M. Mariette lira à la séance publique annuelle, le 21 novembre, un extrait de son mémoire sur les nouvelles fouilles à faire en Égypte.

M. Joachim Ménant fait une communication au sujet d'un cylindre assyrien du Musée Britannique, déjà plusieurs fois publié. Ce cylindre porte un dessin qui représente deux personnages assis sous un arbre d'où pendent deux fruits, et derrière eux un serpent. George Smith, qui a prétendu retrouver, dans les textes cunéiformes qui forment ce qu'on appelle la bibliothèque d'Assurbanipal, une suite de récits de la création et des premiers âges de l'humanité, parallèle à celui de la *Genèse*, a voulu rattacher aussi à ces récits le dessin du cylindre en question, et a soutenu qu'il représentait Adam et Ève, l'arbre du bien et du mal et le serpent tentateur. M. Ménant repousse cette interprétation, par diverses raisons, dont la plus forte est qu'en y regardant de près, on reconnaît que les deux personnages représentés sous l'arbre sont, non un homme et une femme, mais bien deux hommes. Quant au serpent, il figure de même à titre d'accessoire symbolique sur toutes sortes d'autres monuments assyriens où sont figurées les scènes les plus diverses. M. Ménant ne croit donc pas qu'il y ait le moindre lien entre le dessin dont il s'occupe et les récits plus ou moins semblables à ceux de la Bible, que peuvent contenir les textes cunéiformes.

Ouvrages présentés de la part des auteurs : — par M. Heuzey : Le dr Bougard, Bibliotheca Borvoniensis, 1866, in-8° (bibliographie historique et médicale de Bourbonne-les-Bains) : — *par M. L. Delisle* : Ulysse Robert, Indicateur des armoiries, villes, bourgs, villages, monastères, communautés, corporations, etc., contenus dans l'Armorial général de D'Hozier, Paris, 1879, in-8° (extrait du *Cabinet historique*).

Julien Havet.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 15 Novembre — 1879

216. — **Ueber die Metrik des Juengeren Avesta,** nebst Uebersetzung ausgewaehlter Abschnitte, von Karl Geldner. Tuebingen, 1877.

Dès le début des études zendes, Burnouf avait reconnu qu'une partie de l'Avesta, les Gâthâs, est écrite en vers, mais sans déterminer dans quel mètre elle est composée. C'est à un savant étranger aux études zendes, M. Westphal, que revient l'honneur d'avoir tracé avec une rare sagacité les principales lois de la métrique des Gâthâs. Les mètres sont syllabiques, c'est-à-dire que le vers se compose d'un nombre régulier de syllabes, divisées par la césure en deux parties où le nombre des syllabes est également défini. Chacune des cinq Gâthâs est conçue dans un rythme différent, dont les éléments sont : dans le vers, le nombre et la division des syllabes et dans la strophe, le nombre des vers. M. Westphal fut, en chemin, conduit à la conclusion que l'orthographe zende ne reproduit pas exactement la valeur métrique des syllabes et il arriva à la constatation de diverses lois que nous pouvons formuler comme il suit : 1° tout groupe, qu'il soit écrit comme monosyllabe, ou comme dissyllabe, a en métrique la valeur qu'il a étymologiquement : ainsi *ere* est monosyl., et non dissyl. ; *av* est monos. quand il est gu*n*a de *u*, il est dissyl. quand il est contracté de *ava ;* n*uha* est monos., étant primitivement *sva ;* 2° les syllabes où entrent les semi voyelles *y*, *v*, peuvent, comme dans le Véda, être comptées, soit comme monosyl., soit comme dissyl. ; *w* n'est jamais vocalisé.

M. Westphal reconnut encore que les Gâthâs ne sont pas les seules parties de l'Avesta qui soient métriques, et qu'il y en a également dans les textes considérés jusqu'alors comme prose. Le mètre de ces autres textes est d'ailleurs beaucoup plus simple : l'élément constituant est le vers de huit syllabes, groupé en général en successions de quatre vers, ce qui est exactement le çloka indien, au moins quant au nombre. M. Westphal restitua ainsi en forme métrique la plus grande partie du neuvième Hâ du Yaçna. Il ne décide pas si l'accent joue un rôle dans la métrique de l'Avesta, ou si le nombre des syllabes est l'élément unique : il laisse la question ouverte. (Journal de Kuhn, IX, pp. 437 sq., 1852.)

pas le risque de donner pour le poëme de l'an 1000 avant le Christ, un poëme de l'an 1877 après le Christ. Remarquons d'ailleurs que ces quatre malheureuses lignes, que l'on condamne à être vers, quoiqu'elles en aient, n'ont point contre elles le témoignage de celles qui précèdent combiné avec le témoignage de celles qui suivent : ces dernières seules sont métriques, les autres le sont si peu que M. G. lui-même n'a pas essayé de les réduire en vers ; il faut remonter de sept membres de phrase pour retrouver une série octosyllabique.

Le lecteur peut refaire cette expérience sur le livre de G. en ouvrant au hasard. Il est naturel, en effet, que M. G., partant de cette idée que les derniers rédacteurs de l'Avesta ont remanié les textes, interpolant des passages, ajoutant des mots et en retranchant, use largement en sens inverse des mêmes procédés. Mais je crois que ces remaniements, s'ils ont eu lieu, n'ont pas pu porter à l'intérieur des morceaux métriques. Un fait certain, en effet, c'est que les derniers rédacteurs de l'Avesta avaient, surtout en ce qui touche le nouvel Avesta, une connaissance parfaite de la langue zende et des textes qu'ils arrangeaient : ce fait ressort avec évidence de la traduction pehlvie qui fut faite plus tard, à une époque où la tradition devait être plus affaiblie, et qui cependant est si fidèle pour toute cette partie de l'Avesta. Il est vrai que M. G. appartient à une école qui, frappée très justement des rapports du Véda avec l'Avesta, voit là la seule source d'interprétation et professe pour la tradition un mépris parfait. Mais il semble qu'en général les membres de cette école ont condamné l'accusé sans l'entendre ; et, quant à ceux qui l'ont écouté, ils sont d'accord à reconnaître qu'il parlait de choses qu'il savait. Il devient, dès lors, bien difficile d'admettre que les derniers rédacteurs n'aient pas reconnu le rythme, et un rythme si simple, si rythme il y avait ; il devient vraisemblable que le rythme n'était qu'une tendance et que les morceaux non rythmés, que M. G. tient pour interpolés ou pour déformés, faisaient partie du texte primitif.

Cette tendance au rythme octosyllabique résultait d'ailleurs assez naturellement de la structure de la phrase zende : la phrase est très simple, plus encore peut-être que la phrase védique, et marche naturellement par petits groupes de trois mots : verbe, sujet, régime ; ces trois mots qui donnent en moyenne la valeur de six à sept syllabes, toutes les fois que la phrase prendra un ton poétique et que, par suite, la tendance rythmique paraîtra, fournira toujours très aisément avec les particules et les prépositions, le moule simple de la poésie narrative, l'octosyllabe, sans que d'ailleurs l'écrivain mette aucune obstination à faire, à tout prix, des lignes égales. Voici un exemple emprunté à un texte si favorable à la théorie métrique que le maître de M. G. l'a lui-même choisi comme exemple et l'a restitué dans la forme poétique primitive ; c'est un exemple destiné, dans la pensée de l'auteur, à montrer comment le mètre permet de corriger le texte et de rétablir le sens dénaturé par les derniers rédacteurs, et qui cependant, en dernière analyse, est, je crois, la condam-

nation même de la critique du texte par le mètre. L'Avesta, racontant que Yima vient d'agrandir d'un tiers la surface de la terre et que les animaux s'y produisent en aussi grand nombre qu'il le désire, dit :

âat Yima zâm frashâvayat
aêva thrishvâ ahmât maçyêhîm
yatha para ahmât aç;
tem ithra fracareñti
paçvaçca çtaoraca mashyaca
hvâm anu ishtîm zaoshemca
yatha kathaca he zaosha.

Les membres 2, 3, 4, précédés d'un vers et suivis de vers, le deviendront à leur tour si on fait passer *maçyêhîm* avant *ahmât*, et si, arrêtant la phrase avant *aç*, on joint *aç* à *tem :*

âeva thrishva maçyêhîm
ahmât yatha para ahmât
açtem ithra fracarenti.....

ce dernier membre signifiant « vont à l'étable ». La correction est certainement ingénieuse et séduisante : je n'objecterai pas la traduction pehlvie qui fait de *aç* un verbe (plus grande que n'était auparavant) ; on répondrait que la traduction pehlvie n'a pas d'autorité; je n'objecterai pas que cette phrase *ahmat yatha para ahmat* semble incomplète et que le sens réclame le verbe *être* : on invoquerait les libertés du langage poétique; je ne dirai pas non plus que l'étable, quoique la bienvenue à un certain point de vue, puisqu'il s'agit de troupeaux, n'est pourtant pas ce qu'on attend ici, car il s'agit de peupler la terre, de la remplir, et non de mener les animaux et les hommes à l'étable, et qu'un *tem*, se rapportant à Yima, est beaucoup plus naturel et est en parfait rapport avec le *hê* de la suite (viennent *à lui*, en aussi grand nombre qu'*il* voulait); je ferai seulement observer que l'expression *yatha para ahmât aç* (quam ante hoc *erat)* est une expression consacrée, qui se retrouve ailleurs, sans combinaison possible avec un *tem* suivant (Vend., IX, 40, ed. W.); de sorte que le sens et la critique du texte sont d'accord avec la tradition pour assurer l'authenticité du passage.

L'on voit par cet exemple que même au milieu de séries toutes métriques, c'est-à-dire dans le cas où il y a le plus de chance que les interruptions du mètre soient dues à une altération du texte, l'étude directe du texte prouve que cette interruption est primitive. C'est un des torts de M. G. de n'avoir pas tenu assez compte du fond même du texte et des nécessités de la langue pour s'en tenir à la forme seule et à la numération des syllabes. Il lui arrive ainsi plus d'une fois de modifier le texte d'une façon contraire à la langue, pour obtenir un ou deux octosyllabes au milieu d'un morceau écrit en prose, ou que du moins il ne revendique pas pour le mètre. Par exemple, il a besoin de réduire *asha* à une syllabe; il suppose qu'au lieu de *asha*, saint, il faut lire *ash*, beaucoup ; soit! quoiqu'on ne comprenne pas trop pourquoi les derniers rédacteurs

qui connaissent parfaitement *ash* l'ont confondu avec *asha*; mais l'on devient beaucoup plus sceptique quand l'on voit alors *ash* supplanter *asha* dans des composés où l'usage de la langue interdit la présence de *ash*, c'est-à-dire en combinaison avec des mots de sens neutre; je comprends un mot comme *ashqarenah* « qui a beaucoup de gloire », je ne comprends pas un mot comme *ash-manah*, « qui a beaucoup de *manah*, d'esprit » (au sens philosophique du mot); et quand je vois que le texte porte *asha-manah* « a l'esprit saint », expression tout à fait conforme au génie et aux habitudes de la langue, et que *ash-manah* n'est qu'une correction de texte destinée à créer deux pauvres octosyllabes d'ailleurs parfaitement isolés dans le contexte, je me dis que ce n'est point la peine, assurément, de faire violence à la langue pour si peu; pour la même raison, *asha* reprendra sa place dans *ash pâtem*, et même dans *ash hunarem*, où *ash* serait grammaticalement possible, mais où le profit d'une révolte contre le texte n'est vraiment pas assez tentant (p. 40).

Nous n'avons pas besoin de faire observer toute l'étendue de l'arbitraire où la méthode suivie par l'auteur doit nécessairement l'entraîner et la facilité par trop grande avec laquelle la licence des dédoublements de longues ou des contractions permet de rétablir le rythme. Si dans le même vers *îm* peut être soit *îm*, soit *i-yam*, si dans le même vers *âm* peut être *âm* ou *a-âm*, la tâche est trop facile pour être bien sûre. M. G. répondra, il est vrai, qu'il en est de même dans la métrique des Védas, qu'il n'est aucune des licences supposées dans la métrique zende, qui ne soit certaine dans la métrique védique et que là aussi on rencontre à chaque ligne ces contradictions de la scansion. Seulement une différence essentielle qu'il ne faut pas perdre de vue, c'est que dans les Védas nous savons d'avance de la tradition que nous avons affaire à des vers, et nous en connaissons le mètre d'avance; par suite, quand la lecture ordinaire des mots ne donne pas le mètre annoncé, nous sommes *forcés* de supposer une lecture différente : en zend, au contraire, c'est nous qui supposons des lectures différentes pour établir que nous avons affaire à des vers : dans le Véda, l'hypothèse est nécessitée par un fait certain reconnu, et qu'il s'agit d'expliquer; dans l'Avesta, l'hypothèse est provoquée par le désir d'établir un fait nouveau, incertain et mal défini. Cela ne prouve pas sans doute que l'hypothèse soit fausse en elle-même, mais cela prouve du moins qu'il est très difficile de l'établir scientifiquement et d'arriver à une certitude. Autre différence tout à l'avantage des Védas : c'est que l'arbitraire des lectures, déjà légitimé en soi par la certitude qu'il y a un mètre, et tel mètre déterminé, est encore resserré dans des limites assez étroites par le rôle de la quantité dans le vers. Toutes les fois que les libertés de lecture portent sur la partie des vers soumise aux lois de quantité, la lecture peut être établie avec une certitude presque absolue. En zend, au contraire, nous n'avons qu'une donnée, le nombre des syllabes : dès lors, à l'arbitraire du point de départ, s'ajoute l'impossibilité d'une vérification. La certitude scientifique est en raison

directe du nombre des conditions à satisfaire, parce qu'alors chacun des éléments de la solution se contrôle mutuellement : plus elle a d'entraves, plus la science est précise et puissante : la tendance de l'école de M. G. est, au contraire, de lui donner la liberté absolue : c'est lui rendre un méchant service, car c'est lui enlever tout moyen de se contrôler elle-même, et de prouver sa légitimité. Si M. G. veut arriver, non à prouver une thèse, mais à trouver la réalité des faits, il doit faire entrer en ligne de compte des éléments qu'il néglige, en partie intentionnellement : il doit accepter le texte traditionnel comme étant, jusqu'à preuve du contraire, la reproduction fidèle des éléments primitifs; or la question étudiée historiquement donne tout lieu de croire qu'en général il en est ainsi ; il doit s'interdire toute modification du texte contraire aux habitudes de la langue, ce qu'il n'a pas toujours fait ; il se peut qu'alors le résultat soit tout différent de celui qu'il veut établir, et qu'au lieu de morceaux de poésie, on ait seulement de la prose poétique : les résultats obtenus seront moins brillants, mais on s'en consolera aisément, si par hasard l'on arrive ainsi plus près de la vérité.

Cela ne veut pas dire, bien entendu, que la métrique, ou, pour parler plus exactement, que l'étude des tendances rythmiques ne puisse donner çà et là d'utiles renseignements pour la critique du texte. En réalité, ces renseignements seront surtout des confirmations, et leur certitude sera d'autant plus grande que l'on sera arrivé d'autre part, et par d'autres indices, à des conclusions concordantes. Si l'on passe en revue les corrections de texte proposées par M. G., on verra que toutes celles qui s'imposent avec un caractère de vraisemblance ou d'évidence, sont déjà suggérées d'elles-mêmes, soit par la grammaire, soit par les variantes des manuscrits ou des passages parallèles. Au contraire, aucune de celles où M. G. n'invoque que la métrique, n'offre ce caractère d'évidence.

Pour nous résumer, nous croyons que le point de départ de M. G., à savoir qu'il y a dans le nouvel Avesta un système de mètre défini, qui peut servir par suite à rétablir le texte primitif, et à distinguer dans la rédaction l'œuvre de mains différentes, nous croyons que ce point de départ manque de certitude, et nous posons cette question préliminaire : n'est-il pas possible que les morceaux dits métriques ne soient qu'une prose poétique, assez analogue à la prose de Saadi en Perse, d'Ossian en Angleterre ?

Cette réserve de principe une fois posée, nous n'avons plus que des éloges à donner aux rares qualités déployées par M. G. dans ce travail. Nous ne nous contenterons pas d'admirer sa rare habileté à manier les lois qu'il établit, puisque nous croyons que cette habileté repose sur un principe incertain : certainement personne en Europe ni à Bombay ne tourne le vers zend comme M. G. et l'on peut craindre qu'il ne soit plus habile versificateur que les premiers auteurs de l'Avesta. Mais dans ces mille observations répandues dans son travail, il y a beaucoup de choses à prendre, et il y a plaisir à suivre un esprit vigoureux, précis dans son

genre, toujours ingénieux, et qui mériterait d'avoir raison. Beaucoup de ses explications nouvelles sont bien séduisantes : il en est quelques-unes que nous n'osons trop louer, ayant eu le plaisir de nous rencontrer d'avance avec l'auteur (a fratat-kushîs ; qîti, 1875) ; mais il y en a beaucoup d'autres où nous sommes plus à l'aise : signalons, entre autres, le mot *havañt* qui disparaît définitivement du lexique zend pour se rejoindre en suffixe au substantif *barezish* (sscrit. *barhishvant*). Parfois les étymologies de l'auteur sont si ingénieuses qu'on est peiné d'être forcé de les repousser ou du moins de les ajourner : le *qaêtvadathô*, le mariage entre parents, devient par la simple application d'une loi d'écriture, *qâetu-vadatha*, c'est-à-dire que le mot signifierait étymologiquement la chose qu'il désigne en fait : mais, si tentante que soit l'étymologie pour un sanscritiste, comme *vad* existe en zend, et que par suite, s'il était là, la tradition qui connaissait le sens du mot entier n'avait aucune raison de le méconnaître, la forme pehlvie du mot *qaêtûk-dath*, parsi *khvetodath* nous prouvera que le mot doit se diviser comme le divisent les manuscrits, en *qaêtva-datha*, ce qui rend très douteuse l'étymologie de M. G., qui a d'ailleurs l'inconvénient d'être trop logique et trop conforme au sens : les mots sont rarement des définitions [1].

Nous ne nous sommes si longuement étendu sur un livre, dont nous ne pouvons pour l'instant accepter les conclusions, que parce que nous avons cru y reconnaître des qualités scientifiques du premier ordre. Pour que M. Geldner produise une œuvre qui ne fasse pas seulement honneur à son talent, mais fasse avancer la science d'une façon sûre, il n'a qu'à se dé-

1. Encore quelques menus reproches : M. G. est si pénétré de l'esprit védique qu'il fait l'Avesta plus védique que les Védas mêmes. *Gaos drafsha* « bannière de cuir » devient « goutte de lait » parce que dans le Véda *gaus* « vache », peut signifier *lait* et que *drapsa* signifie « goutte ». Mais ce n'est le cas en zend pour l'un ni pour l'autre ; je doute d'ailleurs que la langue védique eût jamais dit *gos drapsa* pour une goutte de lait ; ce n'est pas dans des cas de ce genre qu'elle emploie *gaus* au sens de lait ; elle eût pris le terme propre. Pour le besoin du vers, M. G. lit *gaos darefsho* en invoquant l'édition de Bombay : il oublie que cette édition est écrite en caractère gujarathi, et que dans cette écriture, on écrit *dra* aussi bien, et peut-être même plus volontiers, *dara* que *dra*. De là des variantes apparentes qui n'en sont pas. Un Parsi, écrivant à un des rédacteurs de la *Revue critique* dont le nom commence par Br et se représentant sans doute le mot écrit en gujarathi, le gratifiait régulièrement d'un *a* intercalaire : B(a)r. L'on ne pourrait tirer de conséquence de cette transcription que pour le système d'écriture du gujarathi, et non pour la prononciation réelle du nom en question.

La phonétique de M. G. est aussi parfois trop hardie, du moins pour les habitudes timides de ce côté-ci du Rhin. Il m'est absolument impossible de comprendre comment la racine *vart*, pehlvi *vart-îtan*, persan *gard-îdan*, devient *urviç ; urviç* suppose un primitif *vriç*, mais de *vriç* à *vart* je ne vois pas comment l'on peut passer, et l'identité de sens « tourner » ne suffit pas pour combler l'abîme, pour changer *a* en *i*, *t* en *ç* et pour renverser l'ordre du mot, c'est-à-dire pour établir au moins deux lois phonétiques nouvelles sans exemple. Si *urviç vriç* a absolument besoin d'une étymologie, il le trouvera plutôt, comme le propose M. Spiegel, dans le grec ἑλιχ-ἑλίσσω que dans le sanscrit *vart*.

barrasser d'une théorie préconçue et du joug d'un préjugé. Qu'il envisage les idées iraniennes dans toute l'étendue de leur développement et non pas seulement dans leurs origines : les recherches d'origine ne peuvent être fructueuses que combinées avec la connaissance exacte des faits présents, et venant après elle. En un mot, qu'il étudie la tradition, et avec la vue plus large et l'intuition plus sûre que donne le commerce des Védas, quand on sait s'en servir à l'heure et à la place voulue, il ne tardera pas à se mettre au premier rang dans l'école éclectique de l'avenir.

James Darmesteter.

---

217. — **Francesco Zambeccari und die Briefe des Libanios**, von Richard Förster. Stuttgart, A. Heitz, 1878, in-8°, 332 p.— Prix : 10 mark (12 fr. 50).

On sait que la dernière édition des *Lettres* de Libanius, celle qui fut publiée à Amsterdam, en 1738, par J.-Chr. Wolf, renferme, à la suite du recueil des épitres grecques, un recueil d'épitres latines, distribuées en trois livres, et qui sont données comme des traductions faites, vers la fin du xve siècle, par l'humaniste Francesco Zambeccari de Bologne. Or, sur les cinq cent vingt-deux lettres qui composent ce dernier recueil, il n'en est guère plus de cent dont on possède le texte grec. Que faut-il penser des autres? Telle est la question à laquelle M. Richard Förster s'est proposé de répondre.

Pendant longtemps ces lettres n'ont été l'objet d'aucun soupçon; les historiens qui ont étudié Libanius et son temps, s'en étaient servis sans scrupule comme de documents historiques. En 1866 seulement, un critique français, M. Em. Monnier, eut, le premier, le sentiment très vif de leur inauthenticité. « Ce recueil, disait-il, sauf une centaine de lettres dont nous avons les originaux grecs, est dénué de toute autorité et complètement à rejeter. C'est un amas de pièces supposées, imitations, contrefaçons, exercices d'école, dont les données sont empruntées à la correspondance de Libanius, et le plus souvent grossièrement altérées[1]. » En 1868, un érudit allemand, M. G. R. Sievers, auteur d'une *Vie de Libanius*, exprimait, à son tour, des doutes sur le plus grand nombre des lettres latines, mais d'une façon vague et sans rien préciser. La question était soulevée : il restait à la résoudre d'une façon scientifique. C'est à quoi s'est appliqué M. Förster. S'il n'a pas eu le mérite de la découverte[2], il a

1. *Hist. de Libanius*, 1re part. *Examen critique de ses Mémoires*, Appendice, note B, p. 164. — M. Petit, dans une thèse, publiée également en 1866, sur la *Vie et la Correspondance du sophiste Libanius*, n'a même pas soupçonné la question (voir pag. 6, note 2).

2. L'auteur s'est aperçu de la priorité de M. Monnier, alors seulement que l'impression de son livre était déjà avancée. On trouvera la note qui constate cette priorité, tout à la fin du volume, avant les appendices, p. 284. Pourquoi M. F. a-t-il

Bentivoglio ou du duc Frédéric d'Urbin, un emploi lucratif de secrétaire, récompense bien due à son beau style latin.

Ce n'est là qu'une conjecture. La véritable preuve nous paraît être celle-ci. Les lettres latines, dont les originaux ne se sont pas retrouvés, se distinguent par leur clarté, leur facile élégance ; la forme en est aussi irréprochable que le fond en est médiocre. Au contraire, les cent neuf lettres qui, dans le travail de Zambeccari, sont réellement des traductions et que l'on peut comparer au texte grec, sont singulièrement lourdes, pénibles, souvent même inintelligibles.

L'argumentation dont nous venons de donner une idée, est précédée d'une longue étude (p. 38-150) sur les manuscrits des lettres de Libanius. M. F. examine d'abord les mss. des lettres latines. Il les divise en deux classes : 1° ceux qui contiennent les trois recueils, même incomplets ; 2° ceux qui renferment un ou deux recueils seulement, mais complets. Les mss. de la seconde classe lui paraissent préférables en tout à ceux de la première, et l'examen de leur valeur relative lui permet d'indiquer ceux qui se rapprochent le plus de la source et à l'aide desquels pourrait s'établir une édition critique des lettres latines. Il résulte de ces comparaisons que l'édition publiée par Wolf, lequel s'est borné à reproduire le texte très fautif de Sommerfeldt en y ajoutant un petit nombre de variantes tirées de deux mss. seulement, s'écarte notablement du ms. de Zambeccari et donne une idée très inexacte de ses traductions. — Le travail de Zambeccari restitué sous sa véritable forme, M. F. se demande d'après quels manuscrits grecs ont été faites ces traductions. Ce sont, dit-il, des mss. appartenant au groupe de ceux qui renferment seulement un choix des *Lettres* ; groupe dont les représentants principaux sont le *Codex Dresdensis* et le *Codex Casanatensis*. Mais aucun des deux n'est absolument identique à celui dont Zambeccari s'est servi, et qui doit être un troisième ms. dérivé de l'un de ceux-ci. L'auteur est amené par ces questions à dresser un catalogue des mss. actuellement existant des lettres grecques de Libanius, comme de ceux qui ont disparu, ou qui peuvent être considérés comme désormais perdus. « Aucun des deux cents mss. connus des Lettres de Libanius ne renferme, dit-il, les originaux des quatre cents dix-neuf lettres suspectes. » Mais il est permis de croire que tous ces mss. n'ont pas été examinés avec un soin égal, et, comme on peut encore en découvrir d'autres, il ne serait pas impossible que l'on trouvât un jour le texte grec de quelques-unes des lettres latines réputées apocryphes. M. F. a donc bien fait de ne pas s'en tenir à cette raison, et de chercher dans le texte même de ces lettres les preuves intrinsèques de leur falsification.

Tels sont les principaux résultats de cette remarquable étude, sur laquelle on ne pourrait exprimer quelques critiques de fond qu'à la condition d'avoir fait du texte et des mss. de Libanius une étude aussi approfondie que l'a faite l'auteur lui-même. Nous nous bornerons à remarquer que la disposition des matières laisse à désirer dans ce volume,

divisé seulement en deux chapitres dont le second n'a pas moins de 248 pages. La table qui est en tête de l'ouvrage, si elle marque quelques subdivisions de ce chapitre, n'est pas assez développée, assez analytique pour faciliter les recherches. On pourrait signaler encore un certain défaut d'ordre, des redites, des développements interrompus et repris [1]. Mais ces imperfections, auxquelles un lecteur français est peut-être plus sensible que d'autres, sont, après tout, chose légère. Elles ne peuvent faire oublier les solides mérites de ce travail, ni l'importante contribution qu'il apporte à l'histoire littéraire de la Grèce, comme à celle de la Renaissance italienne.

Ce service en appelle un autre. M. F., dans une note qui ne nous a point échappé (p. 86, n. 3), annonce l'intention de publier une étude sur la vie et sur les écrits de Libanius. Cet ouvrage sera certainement le bienvenu. Mais nous accueillerons encore avec plus de plaisir l'édition critique de la correspondance du célèbre sophiste, que M. Förster va prochainement publier dans la *Bibliotheca Teubneriana*. Nul ne saurait mieux que lui réussir dans cette tâche à laquelle il s'est, de longue main, préparé [2].

P. Decharme.

---

218. — A. Brückner. **Iwan Pososchkow.** Ideen und Zustænde in Russland zur Zeit Peters des Grossen. 1 vol. in-8° de 353 pp. Leipzig, Duncker et Humblot, 1878.

M. Brückner, élève de Droysen et professeur d'histoire à l'Université de Dorpat, a déjà publié, en russe et en allemand, nombre de travaux estimés. Le présent ouvrage met à la portée du public allemand des études écrites primitivement en russe, et qui ont valu à leur auteur l'un des prix Ouvarov dont dispose l'Académie de Saint-Pétersbourg. Nous pouvons donc *a priori* le recommander en toute confiance ; le sujet d'ailleurs est des plus intéressants, et mérite toute l'attention des amis des recherches historiques.

Ivan Posochkov [3], né vers 1677 ou 78, mort en 1726, est un contemporain de Pierre le Grand. De condition modeste (il s'intitule lui-même

1. Par ex., le développement sur la fausse mythologie de la Renaissance, commencé p. 227-231, continue p. 238 sqq. Cf. pag. 150-157, *Der Stand der Frage*, et pag. 284-86, *Nachtrag zu dem Stand der Frage*.

2. Voir les travaux que M. F. a publiés dans l'*Hermès*, t. XII, 2e et 4e livr. ; — dans le *Rheinisches Museum*, t. XXXII, 1re livr. ; — dans les *Jahrbücher für Philologie*, 1876, p. 224 sqq. Cf. un programme de l'université de Rostock (1877) *de Libanii libris mss. Upsaliensibus et Lincopiensibus*, et l'édition qu'il a publiée, l'an dernier, du discours ὑπὲρ τῶν ὀρχηστῶν.

3. Nous restituons ici l'orthographe rationnelle à celle de M. B. qui s'adresse au lecteur allemand.

paysan), il n'occupa jamais de fonctions publiques; on le voit tour à tour armurier, fabricant, distillateur. Patriote éclairé, il suivit avec une sollicitude inquiète les réformes que le « tsar de fer » imposait à son pays. Dans des écrits dont aucun n'a été publié de son vivant, il s'efforça de signaler les abus dont il avait été témoin ou victime et d'en indiquer le remède. Sa franchise, — malgré le mystère dont il essayait d'entourer ses œuvres, — ne lui réussit point. Il fut arrêté à l'instigation de ceux dont il flétrissait les malversations et mourut en prison. Son nom fut à peu près ignoré de ses contemporains et des générations suivantes; ses œuvres restées manuscrites n'ont été publiées que dans notre siècle.

Ses principaux ouvrages sont *Le miroir*, sorte de traité contre les raskolniks ou hérétiques, le *Testament d'un père* où l'élément religieux joue encore un grand rôle, bien quon y rencontre bon nombre de considérations purement pratiques, et le grand traité *De la Richesse et de la Pauvreté*, écrit à l'intention de Pierre le Grand qui n'en eut probablement jamais connaissance. C'est un véritable manuel d'économie politique qui fournit les renseignements les plus curieux et les plus détaillés sur la situation intérieure de la Russie au commencement du XVIII[e] siècle. Le clergé, l'armée, les tribunaux, le commerce, l'industrie, l'économie rurale, le système financier et monétaire y sont tour à tour l'objet d'études approfondies.

On comprend aisément quel profit l'historien peut tirer de pareils matériaux. Après avoir raconté, — d'après des documents tirés pour la plupart des archives, — la vie de son héros, M. Brückner analyse tour à tour ses ouvrages et met en relief les informations qu'ils nous fournissent sur la vie publique et privée des contemporains de Pierre le Grand. Nul ne pourra désormais s'occuper du grand réformateur sans avoir recours à ce volume très substantiel et fort bien rédigé.

Louis LEGER.

---

219. — **Geschichte des oberlausitzer Adels und seiner Güter vom XIII[en] bis gegen Ende des XVI[en] Jahrhunderts** von Dr. Hermann KNOTHE, Professor beim Kœnigl. Sæchs. Cadettencorps. Leipzig, Breitkopf u. Hærtel, VIII et 686 pages, in-8°. — Prix : 14 mark (17 fr. 50).

Les frais de publication de cette *Histoire de la noblesse de la Haute-Lusace* ont été couverts par une subvention qu'ont accordée à la fois les Etats de la Haute-Lusace saxonne et le *Landtag* de la Haute-Lusace prussienne. Quant à l'ouvrage, il a coûté plus de vingt ans de travail à son auteur, et l'on ne peut que louer M. Knothe de la peine qu'il a prise; la masse de renseignements qu'il apporte est presque incroyable. M. K. ne cite que les familles nobles qui se sont fixées dans la Haute-Lusace du XIII[e] au XVI[e] siècle, mais sans les suivre, elles et leurs diverses branches, dans les autres pays où elles ont pu s'établir. Sur 200 familles, 126 sont ve-

nues de contrées étrangères (55 de Meissen, 21 de Silésie, etc.); 63 portent des noms qui appartiennent à des localités de la Haute-Lusace et peuvent être, par conséquent, regardées comme la vieille noblesse du pays; sur 66 qui sont mentionnées dans les documents du XIe siècle, 17 seulement existaient encore à la fin du XVIe et ce chiffre est aujourd'hui réduit à 3 (familles de Nostitz, de Gerstorff et de Salza); sur les 63 familles qui se nomment d'après des localités de la Haute-Lusace, 7 seulement possédaient, encore au commencement du XVIe siècle, les biens dont elles portent le nom. Le livre est précédé d'une introduction où M. K. expose la situation de la noblesse et ses rapports avec les autres classes de la société [1]. Les nobles de la Haute-Lusace, pauvres, ne songeant qu'à se combattre les uns les autres, ne surent pas administrer leurs biens et durent peu à peu les vendre aux riches bourgeois des villes. Après cette introduction (p. 1-105), M. Knothe donne la liste alphabétique des familles nobles de la Haute-Lusace; il ajoute sur chacune d'elle les renseignements les plus minutieux et les plus complets (p. 105-544). L'ouvrage se termine par un exposé des biens de la noblesse: 1° les seigneuries; 2° les domaines des villes de Bautzen, Löbau, Görlitz, Lauban et Zittau; 3° les possessions de l'évêché de Meissen dans la Haute-Lusace; chaque nom de lieu est accompagné des diverses formes qui se rencontrent dans les documents.

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 7 novembre 1879.

M. Al. Sorlin-Dorigny fait connaître par lettre qu'il est l'auteur de l'un des deux mémoires envoyés au concours Bordin sur la question du *Panthéon assyrien*, auxquels l'Académie a décerné une somme de 1,000 fr. pour chacun à titre d'encouragement.

M. Renan met sous les yeux des membres de l'Académie, à titre de spécimen, une épreuve de la première feuille du *Corpus inscriptionum semiticarum*. L'imprimerie nationale a fait graver, pour cette publication, quatre séries nouvelles de caractères, deux pour l'hébreu, une pour le phénicien classique et une pour le phénicien archaïque.

M. Charles Nisard commence la lecture d'un mémoire intitulé: *Brunetto Latini est-il l'auteur du* PATAFFIO? *et, s'il ne l'est pas, quel est cet auteur?* Le poème intitulé: *Il pataffio*, qui a été, sur la foi de Varchi, attribué à Brunetto Latini, est une composition des plus obscures; c'est, du reste, ce que l'auteur a voulu indiquer lui-même par le titre: *pataffio*, en italien, signifie proprement *épitaphe*, et ici, par figure de langage, texte aussi difficile à déchiffrer que les épitaphes ou inscriptions anti-

---

1. Cette introduction comprend six chapitres: 1° origine de la noblesse; 2° haute et basse noblesse; 3° rapports avec le suzerain; 4° l'église; 5° les villes; 6° l'état intellectuel (*Cultur*). Ce dernier chapitre comprend six articles (*Haus und Hof, Hab und Gut, Weib und Kind, Wehr und Waffen, Kopf und Herz*).

ques. Il n'y a dans ce poëme ni action ni épisodes, mais un amas confus de mots sans liaison logique, dont beaucoup ne présentent aucun sens, soient qu'ils aient été défigurés ou forgés à plaisir, soit qu'ils appartiennent au langage de convention ou argot connu sous le nom de *gergo*. On y remarque, en outre, un très grand nombre d'équivoques obscènes ou d'obscénités sans équivoque. Comme cet ouvrage contient beaucoup de mots qui ne se trouvent que là, il a été mis à contribution par les académiciens *della Crusca*, qui y ont reconnu une source importante pour l'étude de l'histoire de la langue. — Dès 1819, Del Furia, dans un mémoire soumis à l'académie *della Crusca*, a montré, par toutes sortes de raisons concluantes, qu'il est impossible d'admettre que Brunetto Latini soit l'auteur de cet ouvrage. Outre que le caractère de Brunetto ne permet pas de lui attribuer une œuvre aussi indécente, Del Furia a allégué des raisons d'ordre purement historique qui s'opposent à cette attribution; le *Pataffio* contient, par exemple, des allusions à des évènements qui n'ont eu lieu qu'après la mort de Brunetto. Aussi M. Nisard adopte-il complètement, en ce qu'elles ont de négatif, les conclusions de Del Furia, et reconnaît avec lui que l'attribution à Brunetto Latini doit être résolûment écartée. — Mais Del Furia ne s'en est pas tenu à cette conclusion négative, il a prétendu aussi désigner le véritable auteur du *Pataffio*, et à cette seconde question il a donné une solution que M. Nisard n'accepte pas : elle consiste à attribuer le poëme à un personnage du nom de Manelli. On connaît plusieurs personnages de ce nom dans l'histoire de Florence, mais aucun n'a pu être l'auteur du *Pataffio*. Le nom de Manelli est donné, il est vrai, par un des mss. du poëme, mais M. Nisard considère l'indication de ce nom comme une interpolation et ne lui reconnaît aucune autorité. Il indiquera dans la suite de cette communication, à la prochaine séance, le nom de l'homme qu'il croit pouvoir désigner avec certitude comme le véritable auteur du *Pataffio*.

Ouvrages déposés : — J. Muir, Metrical translations from sanskrit writers, with an introduction, prose versions, and parallel passages from classical authors (London, 1879, in-8° : vol. VIII de l'Oriental series de Trübner); — Pompei e la regione sotterranea dal Vesuvio nell' anno LXXIX, memorie e notizie pubblicate dall' ufficio tecnico degli scavi delle provincie meridionali (Napoli, 1879, in-8°); — Ruggiero, Discorso pronunziato in Pompei addì 25 di settembre 1879 nella solennità del 18me centenario dopo la sua distruzione (in-fol.); — Statuta communitatis Novariae anno MCCLXXVII lata, collegit et notis auxit Antonius Ceruti (Novariae, 1879, in-fol.).

Présentés, de la part des auteurs : — par M. Ad. Regnier : James Darmesteter, The supreme god of the indoeuropean mythology (extrait du *Contemporary review*); *— par M. Gaston Paris :* 1° Poésies populaires en langue française recueillies dans l'Armagnac et l'Agenais par J. F. Bladé; 2° Ant. Thomas, Rapport à M. le Ministre de l'instruction publique sur une mission philologique dans le département de la Creuse (extr. des Archives des missions scientifiques et littéraires); *— par M. Defrémery :* 1° Trois lettres inédites de Bertrand d'Echaux, évêque de Bayonne, publiées par Tamizey de Larroque; 2° H. Delmas de Grammont, Relations entre la France et la régence d'Alger au XVIIe siècle, I (extr. de la *Revue africaine*).

Julien Havet.

Errata. — *N° du 25 octobre.* — Page 313, ligne 6 au lieu de « 1387 » comme date du 2e texte, *lire* 1377. Page 317, ligne 5, *lire* « subsister ». *N° du 1 novembre.* Ligne 1 de l'article 207, *lire* « lorsque Langland parle de l'auteur du poëme. »

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 22 Novembre — 1879

---

220. — **Die Philosophie der Araber im Xten Jahrhundert** n. Chr. I Theil. Einleitung und Makrokosmos. 1876. II Theil. Mikrokosmos. Leipzig. J. C. Hinrichs. 1879, in-8°. xi et 414 p. — Prix : 10 mark (12 fr. 50).

Le génie de la philosophie grecque a revécu dans la philosophie des Arabes et, dès le xie siècle, l'encyclopédie des « *frères de la pureté* » arriva en Espagne, où Juifs, Chrétiens et Musulmans prêtaient leur concours au développement de la science. On sait qu'Ibn Roschd (Averroès) se retourna vers l'Aristotélisme pur qui donna une nouvelle impulsion à la scolastique ; toutefois c'est la philosophie du xe siècle, fille du Néoplatonisme et de l'Aristotélisme, qui jouit de l'autorité à travers tout le moyen âge. — M. Renan s'est occupé d'Averroès et de l'Averroïsme ; M. Schmoelders a publié un essai sur les écoles philosophiques chez les Arabes. M. Dieterici s'est chargé, lui, de la part que les frères de la pureté ou encyclopédistes des ixe et xe siècles ont prise au développement de la philosophie ; il complète les quelques monographies qui existent sur la lutte entre les orthodoxes Musulmans et les Moutazilites. La domination croissante de l'orthodoxie conduisait à l'intolérance envers ceux qui professaient des idées libérales et forçait naturellement ses adversaires à se couvrir du manteau de l'anonyme. Les cinq auteurs de Basrah réunirent cinquante-deux articles de science et de philosophie qu'ils répandirent parmi leurs coreligionnaires entre les années 350-375 de l'hégire et qu'ils offrirent aux bibliothèques. D'après les philosophes anonymes de Basrah, la nature des unités correspond à la nature des choses ; et les unités formant la base des autres nombres, l'univers ne peut se développer que par les neuf unités. Il va sans dire que la théorie des émanations est commune aux frères de la pureté et à d'autres systèmes antérieurs, et que les modifications qu'on y remarque concernent plutôt des questions secondaires. Mais on est surpris de constater le grand progrès qu'a fait la science depuis la fondation de l'Islamisme. Tandis que le prophète (Sourate, 67, v. 5) prenait encore les étoiles filantes pour des hommes pieux et saints qui devaient terrifier le monde et

chasser les démons, les Musulmans du x[e] siècle tâchaient d'expliquer ces phénomènes par des raisons atmosphériques. Quelle différence entre la fécondité du génie musulman du x[e] siècle et la stérilité dont est frappé l'Islamisme de nos jours! Aujourd'hui, en effet, le Coran est la seule et principale règle de la foi; les frères de la pureté, au contraire, distinguent quatre sources littéraires entre les différentes sources théologiques auxquelles ils avaient recours; ils recommandent les livres de philosophie et de science naturelle; parmi les écrits de la révélation, ils énumèrent la loi mosaïque, les psaumes, le Coran et d'autres ouvrages des prophètes. L'orthodoxie mahométane reconnaît la guerre sainte, (al-djihâd) comme un devoir et une œuvre très méritoire; elle a admis de tout temps comme un acte louable le massacre des chrétiens ou des juifs, lorsque ceux-ci ne voulaient pas embrasser l'islamisme. La philosophie du x[e] siècle proteste hautement contre ces théories sauvages et prêche l'indulgence et le pardon envers tous. Des publications comme celles de M. Dieterici méritent notre reconnaissance, car elles appellent l'attention générale sur la période la plus florissante de l'islamisme. Tout ce qu'on a fait jusqu'à présent pour faire revivre l'islamisme et l'arracher à la léthargie a échoué et échouera tant qu'on ne s'efforcera pas de remonter à son origine et de répandre les idées libérales représentées par les encyclopédistes de Basrah.

E. P. Goergens.

---

221. — **Quæstiones Æschineæ.** De codicum Æschinis generibus et auctoritate. Scripsit Ricardus Büttner. Berlin, 1878, 38 p. in-4°.

Le dernier éditeur d'Eschine, A. Weidner (1872 et 1874), a émis sur les manuscrits d'Eschine des vues différentes de celles de Scheibe et de la plupart des autres éditeurs. L'auteur de la présente dissertation pour le doctorat reprend les recherches sur la filiation et la valeur de ces manuscrits. Après avoir déclaré que Weidner a raison de remonter autant que possible aux leçons conjecturales d'un archétype commun, et d'examiner à part chacun des trois discours d'Eschine, M. Büttner en revient pour la question vraiment pratique, l'appréciation de la valeur des manuscrits, à l'opinion des éditeurs antérieurs. Les manuscrits se divisent en trois groupes : ceux qu'on désigne par les lettres *e*, *k*, *l*, composant le groupe A ; les manuscrits *a*, *g*, *m*, *n*, qui forment le groupe B; enfin le groupe intermédiaire M, dans lequel figurent le *Coislinianus* et le *Barberinus*, les plus anciens de tous. Weidner considère ces derniers comme dérivés par contamination des deux autres groupes, et les néglige tout à fait, si ce n'est dans le premier discours (contre Dinarque) où il les met au premier rang. Quant aux deux autres groupes, il met celui qu'il désigne par la lettre A au-dessus de B. — M. Büttner soutient que c'est, au

contraire, dans le groupe B que les anciennes leçons se sont le plus fidèlement conservées, et que M constitue un groupe indépendant dont les leçons doivent être prises en grande considération. Autant que j'en puis juger par un examen rapide, M. Büttner a raison. Il relève très bien les jugements précipités et les inconséquences de Weidner ; il montre surtout que ce critique est trop disposé à supposer partout des interpolations et que, si certains mots ne se trouvent pas à la même place dans tous les manuscrits, ce n'est pas là une raison suffisante pour les éliminer du texte.

W.

---

222. — **Alexii I Comneni Romanorum imperatoris ad Robertum I Flandriæ comitem Epistola spuria.** Paris, Leroux, 1879, in-8°, LXXIX-67 p.

En publiant ce beau volume, imprimé par Fick à un petit nombre d'exemplaires, M. le comte Riant s'est acquis un nouveau titre à la reconnaissance des historiens. Il y donne de la fameuse lettre d'Alexis Comnène à Robert le Frison une édition établie sur près de quarante manuscrits, et qui, sauf quelques légers détails [1], ne laisse rien à désirer ; il y joint trois anciennes versions allemandes de la même pièce, la reproduction de l'abrégé inséré par Guibert de Nogent dans ses *Gesta Dei per Francos,* quatre lettres authentiques d'Alexis et un curieux fragment sur diverses reliques [2]. Mais ce qu'il y a de plus précieux dans le volume est assurément la longue introduction, où M. R. discute l'authenticité de la lettre d'Alexis, et, ayant établi qu'elle est fausse, en recherche l'auteur véritable, la date et le caractère.

Que cette lettre, censée écrite quelque temps avant la croisade par l'empereur d'Orient au comte de Flandre, où il se représente comme in-

---

1. On peut trouver, en général, que M. R., dans ce qu'il imprime, prodigue trop la ponctuation ; certains signes sont ici mis à faux, comme les virgules après *ea* et *turpiter* aux lignes 5 et 9 de la p. 12. A la dernière ligne de la p. 13, la syll. *do* de *Sodomitico* est tombée.

2. Sur les derniers feuillets du ms. B. N. lat. 14069 se trouve, sous le titre de *Sermo ad Iherosolimitas*, un morceau bizarre, composé de trois fragments de sermon interrompue, à deux reprises, sans aucun raccord ni aucune transition, par deux listes elles-mêmes étrangement entremêlées, l'une de reliques, surtout dominicales, l'autre de localités palestiniennes intéressantes par leurs souvenirs ou leurs reliques (plus quelques sentences et proverbes sans relation avec le reste). M. R. croit que ce singulier *farrago* provient d'un sermon sur la croisade où le prédicateur avait noté en forme de glose « les renseignements nécessaires aux développements oratoires auxquels il voulait se livrer. » Mais les fragments du sermon ne se rapportent nullement à la croisade ; il n'y est question que du devoir de l'aumône. C'est sans doute un sermon prêché à Jérusalem, auquel, par un hasard quelconque, aura été mêlée la double liste en question (Cette liste, comme le montre le savant critique, a été rédigée entre 1110 et 1141).

capable de lutter contre les Turcs et les Petchénègues et fuyant toujours devant eux (*semper a facie Turcorum et Pincinatorum fugio, et tamdiu in singula civitate maneo donec adventum eorum prope sentio, etc.*) ; que cette lettre, où il invite les Français à venir prendre Constantinople, qu'il ne peut plus défendre, leur vantant, pour les attirer, les reliques, les trésors et même (dans la version abrégée de Guibert) les belles femmes de sa capitale; que cette lettre ridicule soit fausse, c'est ce qui saute, semble-t-il, aux yeux de tout lecteur. Cependant, à ce que rapporte M. R., personne en France ne l'a suspectée, depuis Du Cange jusqu'à nos derniers historiens des croisades. Les érudits anglais paraissent avoir hésité. Les critiques allemands, au contraire, l'ont, depuis Reiske (1751), rejetée unanimement, et Heeren l'a déclarée absurde. « C'est M. de Sybel, dit M. R., qui a cherché le premier, en Allemagne, à réhabiliter la lettre, non, il est vrai, sans faire quelques réserves; l'avis de l'éminent historien a fait loi dès lors au delà du Rhin ; c'est lui que M. Hagenmeyer est venu reprendre avec plus de détails et une argumentation plus serrée. » Cet exposé n'est pas tout à fait exact, comme on s'en doute d'ailleurs en lisant la suite du mémoire de M. Riant. Si, en effet, M. Hagenmeyer avait déployé, pour défendre la lettre, « une argumentation serrée », il serait bien étrange que M. R., dans sa discussion, ne mentionnât pas un seul des arguments de son adversaire. En réalité, M. Hagenmeyer, dans sa savante édition d'Ekkehard d'Aura, s'est borné à dire que, d'après lui, le fond de la lettre est authentique, et qu'elle avait été rédigée en grec, et qu'on en fit différentes versions dont Guibert a connu une et dont l'*Epistola* est une autre. Il ajoute (p. 27) : « Quant à savoir si on a le droit de regarder comme authentique, dans toutes ses parties, le contenu de la lettre telle qu'elle nous est parvenue, c'est une autre question que nous n'avons pas à examiner ici. » M. de Sybel, de son côté, n'a pas « réhabilité » l'*Epistola*, ce qui serait bien surprenant de la part d'un critique de sa valeur. Il dit expressément (p. 8) : « Je suis bien éloigné de vouloir défendre l'authenticité de la lettre publiée par Martene. » Il pense seulement que Guibert de Nogent a eu sous les yeux une lettre véritable d'Alexis, et que le texte courant a été fabriqué soit d'après cette lettre même, soit d'après le résumé de Guibert. Il me semble que M. R. aurait dû présenter avec plus de précision les opinions de ces critiques : en même temps qu'il leur aurait ainsi rendu pleinement justice, il aurait été amené à les combattre plus efficacement. Il est clair, en effet, que, posée dans ces termes, la discussion devait porter, non sur la forme actuelle de l'*Epistola*, mais sur le résumé qu'en donne Guibert de Nogent, seul regardé comme authentique (et pour le fond seulement) par M. de Sybel. Ce qui a surtout décidé (p. 34), cet historien à en juger ainsi, ce sont les relations familières de Guibert avec les comtes de Flandre; il lui a semblé que Guibert ne pouvait tenir la lettre que de Robert lui-même ou de sa famille, et que, dès lors, elle devait être authentique. Comme M. de Sybel

admet formellement que l'*Epistola*, dans son texte latin complet, est fabriquée en Occident, les arguments, d'ailleurs péremptoires, tirés par M. R. du style et des termes de ce document ne valent pas contre l'historien allemand, non plus que contre l'éditeur d'Ekkehard. Si M. R. avait attaqué nettement l'hypothèse de M. de Sybel (déjà émise par Wilken, voy. Riant, p. vij), il l'aurait d'ailleurs réfutée, je n'en doute pas, avec une grande évidence. L'abrégé de Guibert de Nogent ne contient pas, il est vrai, l'énumération fantastique des provinces de l'Asie-Mineure, ni les platitudes sur la terreur et la fuite continuelle d'Alexis, ni l'invitation formelle aux Français de venir prendre Constantinople; mais il renferme encore des indices suffisants de fausseté : on y lit la peinture des cruautés des Turcs en Syrie, attribuées, comme dans l'*Epistola*, aux provinces byzantines, l'énumération de certaines reliques de Constantinople, la mention des grands trésors de la ville et des belles femmes qui s'y trouvent. Croie qui voudra qu'un empereur grec ait écrit de pareilles choses à un baron français. La liaison de Guibert avec le comte de Flandre n'empêche pas la lettre d'être fausse. Guibert écrivait une vingtaine d'années après la mort de Robert le Frison; la lettre circulait alors dans le monde latin; il n'avait pas assez de critique pour la trouver invraisemblable, et il l'a insérée en abrégé dans son livre, sans envoyer un exprès au comte de Flandre, fils de Robert, pour lui demander s'il garantissait l'authenticité de la lettre adressée à son père. Ce qui reste difficile à expliquer, ce sont les différences qu'il y a entre l'abrégé de Guibert et le texte de l'*Epistola*. Il ne faut pas s'occuper du style, puisque Guibert déclare qu'il l'a changé; il ne faut pas non plus (sauf peut-être pour un point qui sera examiné plus tard) s'attacher à ce qui manque dans Guibert, puisqu'il dit n'avoir pris que quelques points de la lettre *(ipsam epistolam quoniam inserere opusculo isti omnino piguit, quedam ibidem dictorum, verbis tamen vestita meis, proferre collibuit)*. Mais Guibert a deux traits qui ne sont pas dans l'*Epistola* : au récit des horreurs commises par les Turcs il joint qu'ils changent les églises en étables ou en « mahomeries »; parmi les attractions offertes par Constantinople, il mentionne *pulcherrimarum feminarum voluptatem*, tandis que l'*Epistola* ne parle que des reliques et des trésors. Faut-il croire que Guibert a ajouté ces deux traits au texte de l'*Epistola* qu'il avait sous les yeux? M. R. pense qu'on peut le supposer pour le premier, qui n'est qu'un lieu commun répété dans maint récit du même genre, mais que, pour le second, Guibert le trouvait réellement dans son texte. Cette opinion me paraît tout à fait vraisemblable. « Je dois dire cependant, ajoute M. R., que l'absence d'une copie contenant cette mention [de la beauté des femmes grecques], quand, d'autre part, nous en avons un si grand nombre s'accordant à l'exclure, reste difficile à expliquer. » Je crois qu'on peut se rendre parfaitement compte de ce fait par une observation qui n'est pas sans importance pour la critique [1] de notre docu-

1. M. R. dit (p. XIII) que « l'étude des manuscrits a été féconde » pour la discus-

ment. Le « grand nombre » des copies que nous avons de l'*Epistola* n'est qu'apparent. Sur trente-neuf que M. R. a reconnues, trente-six sont jointes à l'*Historia hierosolymitana* de Robert de Saint-Remi et ne présentent qu'un seul et même texte; des trois autres, deux au moins, ayant le même prologue que le texte joint à l'ouvrage de Robert, remontent certainement à la même récension. Une seule, à vrai dire, pourrait être regardée comme indépendante [1], celle que M. R. désigne par α. (Bibl. d'Angers, 163); or, cette copie est incomplète et s'arrête avant l'endroit où devrait se placer la mention des femmes grecques. Robert de Saint-Remi, ou plutôt un de ses copistes, en annexant l'*Epistola* à son ouvrage, ou encore un remanieur plus ancien, en a tout simplement supprimé ce détail, qu'il trouvait peu édifiant, et a sans doute pratiqué vers la fin une interpolation dont je parlerai tout à l'heure. L'absence, dans l'*Epistola*, du trait relatif aux églises profanées me paraît suffisamment prouver que l'*Epistola* n'est point faite d'après l'abrégé de Guibert : on n'aurait pas supprimé cette circonstance. Cette hypothèse est d'ailleurs dépourvue de toute vraisemblance, car l'*Epistola* contient des faits précis et datés qu'on ne trouve pas dans l'abrégé de Guibert, et que personne n'aurait pu connaître ou inventer vingt ans après la composition de la lettre.

Quoi qu'il en soit, la fausseté de l'*Epistola* est mise dans tout son jour par l'exposition de M. Riant. Il montre que le fond et la forme en sont également inadmissibles, et qu'elle a nécessairement été fabriquée de toutes pièces par un Latin. Le savant critique ne s'en est pas tenu à ce résultat négatif. Il a voulu aller plus loin, retrouver comment, où, quand, par qui et pour quoi la lettre avait été composée, et il est arrivé, après un examen minutieux où il a jeté toutes les lumières que lui fournit sa connaissance incomparable de l'histoire des croisades, aux conclusions suivantes : « La lettre a été fabriquée, ou au camp des Croisés, ou aux environs de Reims, par un clerc du nord de la France, peut-être par Robert-le-Moine; elle a été répandue comme un *excitatorium* pour hâter le départ des Croisés retardataires, attendus par l'armée latine en 1098-99. » Je me permets, bien que je n'aie pas à beaucoup près étudié le sujet comme M. R., de différer complètement d'avis avec lui sur ces points. Non-seulement la lettre n'a pas été composée après la croisade (à plus forte raison au camp des croisés!), mais elle n'a, à mon sens, rien à faire avec la croisade. En 1098 ou 1099, pour hâter le départ des croisés retardataires, ce qu'il fallait leur exposer, c'était l'état de la Terre-Sainte, les victoires des croisés et en même temps le besoin de renforts qu'ils avaient; mais en vérité le bel *excitatorium* à donner aux gens, pour les faire venir en Syrie ou à Jérusalem, que de leur raconter

---

sion de l'authenticité de la lettre. Il m'est impossible de voir quel résultat elle a donné dans ce sens.

1. M. Hagenmeyer pense qu'Ekkehard d'Aura a connu l'*Epistola* dans le texte de Guibert; mais les raisons qu'il donne me paraissent, comme à M. R., dénuées de toute force probante.

les cruautés des Turcs en Asie-Mineure, ou de leur dépeindre la richesse de Constantinople et la beauté de ses femmes! D'ailleurs, quoi qu'en dise M. R., la mauvaise entente d'Alexis avec les croisés, dès leur arrivée dans ses états, avait certainement fait assez de bruit en Europe pour qu'il ne pût venir à l'idée de personne, en 1098 ou 1099, de le représenter offrant lui-même son empire à Robert de Flandre et lui disant : *Melius esse subjectus vestris Latinis cupio quam paganorum ludibriis.* En admettant même toutes ces invraisemblances, quel intérêt l'auteur de la lettre avait-il à l'antidater de plusieurs années et à faire des recherches difficiles pour trouver des synchronismes applicables à l'époque qu'il choisissait? L'appel d'Alexis n'aurait-il pas eu beaucoup plus de force s'il avait été présenté comme actuel? Rien dans la lettre ne se rapporte à la Terre Sainte, sauf un mot à la fin : « Venez, dit Alexis aux Français, *ne Christianorum regnum et, quod majus est, Domini perdatis sepulchrum* [1]. » Mais cette phrase est par trop absurde, puisque, d'une part, le sépulcre du Seigneur était perdu depuis longues années, et que, d'autre part, en s'emparant de Constantinople pour la défendre des Turcs et des Petchénègues, comme les y invite exclusivement le texte de la lettre, les Francs ne l'eussent aucunement recouvrée. Je pense que cette mention a été ajoutée par le remanieur dont nous avons déjà trouvé la trace. La lettre n'avait aucun rapport avec la croisade, à laquelle, comme le remarque fort bien M. R. (p. VIII), le désir de secourir l'empire d'Orient fut absolument étranger; mais quand la Croisade se fut faite, la lettre sembla se rattacher au même ordre d'idées, et fut accueillie à ce titre par Guibert et par Robert ou un copiste de Robert. Seulement on fut frappé de l'absence de toute mention de la Terre Sainte, et on ajouta les quelques mots que j'ai cités, sans s'inquiéter de savoir s'ils cadraient avec le reste du document. L'interpolation et la falsification sont aussi habituelles au moyen âge que la fabrication pure et simple.

L'examen des sources que le faussaire a mises à profit n'est pas de nature à contredire mon opinion. M. R. les divise en trois classes : 1° un ensemble de renseignements oraux plus ou moins vagues relatifs, d'une part, aux péripéties de la lutte engagée entre Alexis et les Infidèles pendant les années 1090-1092, de l'autre, aux succès d'Alphonse VI en Espagne; 2° un catalogue des reliques de la chapelle impériale de Bucoléon;

---

1. On est porté à chercher un rapport entre l'*Epistola* et la légende latine, composée avant 1085 à Saint-Denis, qui raconte la prétendue expédition de Charlemagne en Orient et nous montre l'empereur de Constantinople adressant au roi des Francs l'humble et ardente prière de venir le secourir. Mais les deux pièces fausses n'offrent aucune ressemblance, et, ce qui est remarquable, la légende s'occupe beaucoup plus de Jérusalem que l'*Epistola*. Les mots que je crois interpolés dans l'*Epistola* rappellent seuls un passage de la légende et pourraient bien avoir été suggérés à l'interpolateur par un souvenir de ce passage : « Plerisque christicolis captivitatis atque quibusdam interfectis, et, *quod majus est*, captivitato Domini sepulchro (Ms. B. p. lat. 12710, fol. 2 r° *a*).

3° des plaintes des chrétiens de Syrie sur les souffrances que leur faisaient endurer les Turcs. Notre faussaire a transporté en Asie-Mineure le théâtre de ces souffrances, mais M. R. montre que le récit coïncide textuellement avec celui que font d'autres textes des misères des Syriens [1], et est absolument faux en ce qui touche les environs de Constantinople. Il est vrai qu'il est porté à croire que le faussaire a pris ces détails dans le sermon ou les sermons d'Urbain II au concile de Clermont, dont certaines rédactions contiennent des phrases identiques, et ce fait mettrait nécessairement la rédaction de l'*Epistola* après 1095. Mais, avec autant de science que de bonne foi, M. R. démontre lui-même que l'authenticité de ces rédactions n'est aucunement attestée. Les rédacteurs (et au besoin le pape lui-même) ont fort bien pu puiser à la même source que l'auteur de notre lettre. Je dirai même qu'après le concile de Clermont, où ces souffrances des chrétiens de Syrie avaient été dénoncées à toute l'Europe et avaient mis les armes aux mains des croisés, il aurait été bizarre de songer à les rapporter aux Grecs des alentours de Constantinople.

C'est dans la lettre elle-même qu'il faut chercher des données pour fixer l'époque où elle a été écrite. Elle mentionne trois faits : des succès remportés en « Galice » par les chrétiens l'année précédente, la prise par les Turcs de Chio et de Mitylène, et l'entrée de leur flotte dans les Dardanelles. Or, d'après M. R., ces trois faits sont inconciliables : « Galice » équivaut à Espagne, et nous ne trouvons de succès notables des chrétiens en Espagne, à cette époque, que « la campagne victorieuse qui suivit dans l'été de 1085 la prise de Tolède, et la prise de Valence en mai 1094, ce qui donnerait [pour l'époque où le faussaire a voulu placer la lettre] les années 1086 et 1095, l'une bien rapprochée du retour (1085) de Robert le Frison en Europe, l'autre postérieure à la mort (oct. 1093) de ce prince. » Attachons-nous au seul fait qui ait une date absolument sûre, et en même temps une précision qui ne peut être fortuite. Chio et Mitylène furent prises par les Turcs vers le mois de juillet 1090 (Riant, p. il), mais reprises par Alexis l'une en 1090 même, l'autre en 1092 (car on sait que ce prince était bien loin d'être le couard larmoyeur que représente l'*Epistola*, d'après les idées des Francs sur les Grecs). La lettre a dû être écrite quand on connaissait en Europe la prise de ces îles par les Turcs, mais non leur reprise, soit dans les derniers mois de 1090. Il est vrai que si elle mentionne, comme le dit M. R., le siège d'Abydos, on se trouve en présence d'une contradiction : « ce siège n'eut lieu qu'au commencement et ne put être connu en Europe qu'à la fin de 1093. » Mais je ne trouve pas que les termes de la lettre appuient cette interprétation : « Propontidem, qui et Avidus dicitur, et ex Ponto juxta Constantinopo-

1. J'adopte ici l'opinion de M. R., mais je voudrais qu'il l'eût appuyée de plus près en citant les textes en question, dont l'origine et les relations mériteraient d'être étudiées. L'*Epistola* ne dit pas d'ailleurs expressément que les atrocités des Turcs eussent lieu en Asie-Mineure. Elle indique comme leur théâtre « pene tota terra ab Jherusalem usque Greciam. »

lim in mare magnum decurrit, cum ducentis navibus invaserunt..... et minantur tam per terram quam per eamdem Propontidem Constantinopolim... velociter rapere. » Il ne s'agit pas là d'un siège d'Abydos; l'auteur confond la Propontide avec les Dardanelles, et ce détroit avec Abydos *(Avidus)*; on voit combien tout cela est vague. La flotte de Tsacas, qui s'emparait de Chio et de Mitylène, a très bien pu faire en même temps dans les Dardanelles une apparition qui a suffi à motiver cette phrase. Reste la « Galice ». M. R. veut que ce terme désigne l'Espagne en général; j'en doute fort, et j'insiste plutôt sur la circonstance, rappelée par lui, qu'Alphonse VI, roi de Castille, de Léon et de Galice, est souvent qualifié simplement de « roi de Galice ». Mais l'allusion de la lettre ne s'applique certainement pas à un simple fait d'armes de ce prince, comme la prise de Tolède ou celle de Valence. Voici ce que dit le pseudo-Alexis : « Rogamus ut quoscumque fideles Christi bellatores, tam majores quam minores cum mediocribus, *in terra tua* adquirere poteris ad auxilium mei et Grecorum Christianorum huc deducas, et sicut Galiciam et cetera Occidentalium regna, *anno preterito*, a jugo paganorum aliquantulum *liberaverunt*, ita et nunc..... regnum Grecorum liberare *temptent* ». Il s'agit évidemment ici de succès remportés non par les Espagnols, mais par *des auxiliaires français* venus en Espagne. Or nous trouvons, précisément à l'époque voulue, de notables succès de ce genre, les services rendus par les princes Robert, Eudes, Raimond et Henri de Bourgogne à Alphonse VI en Portugal, c'est-à-dire dans une province limitrophe de la Galice et dont le nom distinct était certainement peu connu en France. C'est en 1089 que ces princes arrivèrent auprès d'Alphonse, qui avait sollicité des secours de France. Ils combattirent aussitôt les Musulmans avec un succès qui se continua, et en récompense duquel Alphonse donna, en 1090 à Raimond sa sœur et le comté de Galice, en 1094 à Henri sa fille et le comté de Portugal qu'il avait conquis. C'est aux exploits de ces « soudoyers » français que l'auteur de la lettre fait allusion en demandant l'envoi en Grèce de combattants aussi vaillants.

Je pense donc qu'il écrivait en 1090. Cette année même, à ce que nous rapporte Anne Commène (éd. du Louvre, p. 205; voy. Riant, p. XXIX), le comte Robert de Flandre envoya réellement à Alexis un secours important. La fille d'Alexis nous dit, à une date qui doit correspondre aux premiers mois de 1091[1] : « Arrivent des chevaliers excellents, au nombre d'environ cinq cents, envoyés par le comte Robert de Flandre..... L'empereur les reçut avec bienveillance et libéralité, les remercia beaucoup et en fut remercié également. » Ils prirent part aux guerres de 1091, et retournèrent sans doute ensuite chez eux. Il me paraît qu'il y a entre cet envoi et la fausse lettre d'Alexis une connexité évidente. Robert avait visité le saint sépulcre en 1083, et, passant par Constanti-

1. Voyez L. de Muralt, *Chronographie byzantine*, II, 66.

nople en 1084, il avait eu avec Alexis des relations qui s'étaient terminées par une sorte d'hommage et la promesse d'un corps d'auxiliaires qui arrivèrent, en effet, en 1090. On voit que Robert ne se pressa pas de tenir sa promesse, et Alexis dut sans doute lui écrire pour la lui rappeler; il y a lieu de croire qu'il lui envoya réellement des messagers, comme le dit Guibert de Nogent *(misit in Franciam scribens Rothberto)* L'*Epistola* est écrite, à mon avis, sous l'impression de cet événement qui dut frapper les esprits : *elle est censée contenir la demande à laquelle Robert répondit* par l'envoi de ses cinq cents chevaliers. On pourrait même croire que ce fut le comte de Flandre qui la fit faire pour exciter l'ardeur des volontaires dont il avait besoin, si la date ne devait pas en être placée (vu la mention de la prise de Chio et Mitylène) à une époque où les chevaliers de Robert étaient déjà partis, sinon arrivés à Constantinople, et si d'ailleurs on n'y remarquait pas l'absence de tout trait spécial au comté de Flandre. Celui qui l'a composée a fait un exercice de rhétorique sur un thème qui lui avait plu, mais qui prenait quelque réalité en ce qu'il était bien dans le goût du moment. Qu'on se rappelle, en effet, ce prodigieux mouvement d'expansion qui a marqué la seconde moitié du XI[e] siècle pour la France du Nord. Les chevaliers français remplissaient alors le monde entier de leurs victoires : Robert Guiscard s'emparait de la Sicile ; Guillaume de Montreuil commandait les troupes du pape; des Français enlevaient aux Musulmans leurs villes de Catalogne et d'Aragon (voy. Riant, p. XXV); d'autres conquéraient le Portugal; Guillaume de Normandie menait à bonne fin son étonnante aventure, et tout cela en moins de quarante ans. L'idée de sauver l'empire grec des Turcs, dont on connaissait les progrès redoutables, et en même temps de s'en emparer en tout ou en partie, devait naturellement venir à plus d'un des pèlerins qui, au retour de Jérusalem, passaient par Byzance, et qui y admiraient les reliques incomparables, les trésors merveilleux et les « pulcherrimas feminas ». Quand on sut que l'empereur grec lui-même faisait appel au secours des Français, comme avait fait le pape, comme venait de faire Alphonse VI, ce rêve prit naturellement un corps, et de la cellule de quelque moine à l'esprit hardi, à la science confuse (voy. l'énumération des provinces de l'Asie-Mineure), à l'imagination ardente, sortit la lettre d'Alexis à Robert. Celui qui l'a composée devait d'ailleurs être assez étranger au comte de Flandre [1]; car il ne paraît pas connaître les relations et les engagements qui existaient antérieurement entre Robert et Alexis, et il décrit les reliques et les trésors de Constantinople comme s'il s'adressait à quelqu'un qui n'y fût jamais venu. Il n'y a aucune vraisemblance à ce que ce fabricateur ait été Robert de Saint-Remi. La lettre est, il est vrai, dans beaucoup de manuscrits, jointe à un récit de la première

1. M. R. parle, à plusieurs reprises, des « renseignements flamands, d'origine flamande » que contient l'*Epistola*, mais je les y ai vainement cherchés.

croisade ; mais cela prouve simplement que Robert ou un de ses copistes [1] l'a connue et recueillie.

Tout est donc explicable et naturel en assignant à l'*Epistola* la date de 1090 ; tout est compliqué et invraisemblable en la reportant à 1098 ou 1099. Comment croire, par exemple, qu'en 1098 un faussaire aurait su que à l'époque où il voulait mettre la lettre, Chio et Mitylène venaient d'être prises par les Turcs, et aurait en même temps ignoré qu'elles avaient été reprises par Alexis ? On pourrait faire bien d'autres objections de ce genre, si ce qui a été dit ne semblait suffire. Mais il faut voir les arguments qu'apporte M. R. à l'appui de sa thèse. En dehors de ce qui touche le siège d'Abydos et les événements d'Espagne, il n'en donne réellement qu'un seul. L'*Epistola* reproduit un catalogue des reliques conservées dans la chapelle impériale de Bucoléon, catalogue d'origine latine, fait sans doute par quelque pèlerin de France. Or, dans ce catalogue, dont M. R. a publié ailleurs diverses rédactions, figure d'ordinaire une relique qui est absente ici : c'est la sainte lance. M. R. voit dans cette omission la preuve que la lettre a été composée après 1098, où fut trouvée sous terre, à Antioche, la fameuse sainte lance qui fit alors tant de bruit : l'auteur de la lettre, en y insérant le catalogue des reliques, a supprimé celle-là, parce qu'il regardait comme seule authentique la lance d'Antioche. Mais d'abord, cette omission peut être purement fortuite, comme celle de plusieurs autres reliques également importantes et mentionnées ailleurs (voy. Riant, p. lij). En second lieu, le catalogue en question paraît avoir été inséré dans la lettre après qu'elle circulait déjà : Guibert de Nogent ne l'a pas eu sous les yeux. M. R. pense le contraire : « Guibert, dit-il, discutant précisément ce catalogue de reliques, donné par l'*Epistola,* s'étonne d'y voir mentionné le chef de saint Jean, qu'il croyait conservé tout entier à Saint-Jean-d'Angély ; or il croyait à l'authenticité de la lance d'Antioche (l. IV, c. XXXIV), et il eût fait, par conséquent (s'il avait vu mentionnée celle de Constantinople), une remarque analogue sur la duplicité de cet objet sacré. » Mais Guibert, en résumant la lettre qu'il avait sous les yeux, ne parle que de reliques de saints, nullement de reliques *dominicales*. Il signale notamment ce fait que les corps de *six apôtres* sont conservés à Constantinople, et ce chiffre, qui est exact ou du moins se retrouve dans d'autres catalogues (voy. Riant, *Exuviæ CP.* II, 217), n'est pas dans l'*Epistola,* où on parle seulement en bloc de « reliquie quorumdam prophetarum et apostolorum », ce qui prouve bien encore que notre texte de l'*Epistola* n'est pas conforme à celui que Guibert a connu. Guibert insiste d'ailleurs sur les reliques d'une façon qui ne permet pas de croire qu'il n'eût rien dit des reliques dominicales si elles avaient figuré dans son texte. Le catalo-

1. Si on considère que l'*Epistola* manque dans plus de la moitié des mss. de Robert (44 sur 80, d'après M. Riant), on penchera à en attribuer l'annexion à un copiste plutôt qu'à l'auteur.

gue où se trouvent ces reliques a donc été ajouté à l'*Epistola*, soit par le copiste qui l'a réuni à l'ouvrage de Robert de Saint-Remi, soit par un remanieur plus ancien au cas où le ms. d'Angers serait indépendant du texte vulgaire. L'un ou l'autre a fort bien pu supprimer de la liste, avec le sans façon des clercs du temps, cette mention devenue gênante après la découverte d'Antioche. Même quand il n'en serait pas ainsi, quand le texte primitif de l'*Epistola* aurait contenu le catalogue des reliques dominicales et que dans ce catalogue aurait déjà manqué la sainte lance [1], l'hypothèse d'une omission fortuite serait encore trop acceptable [2] pour qu'on fût, par cela seul, obligé à faire descendre la lettre de quelques années au-dessous de la date que tout lui assigne [3].

Malgré ce que je regarde comme une erreur, le mémoire de M. Riant est aussi utile qu'érudit. Grâce à lui, l'*Epistola* restera comme un curieux spécimen des idées qui passaient, vers la fin du XIe siècle, par la tête de quelques clercs français; mais elle cessera d'être alléguée comme un texte historique et de fournir des traits frappants à la peinture de l'Etat byzantin au moment où les croisades allaient le mettre dans une relation si intime, si soudaine et si violente avec l'Occident [4].

G. P.

---

223. — **Ueber das Somnium Viridarii**, ein Beitrag zur Geschichte der Literatur über Kirche und Staat im 14ten Jahrhundert, von Dr phil. Carl. Müller. Tübingen, 1877, in-8° de 72 p.

M. Ch. Müller, en faisant des recherches en vue d'une histoire sur la lutte de Louis de Bavière avec la curie romaine, histoire dont, pour le dire en passant, le premier volume vient de paraître, a été amené à étudier l'ouvrage connu sous le nom du *Somnium Viridarii*, le Songe du Vergier. Il a eu pour l'apprécier la connaissance de documents dont jusqu'à présent on n'avait guère fait usage. Cela donne à son mémoire une importance capitale. On ne pourra plus, ce me semble, parler du

---

1. Il y avait encore une autre sainte lance, dont Charlemagne, d'après la tradition, avait fait la sienne et que le roi de France Hugues envoya en présent au roi d'Angleterre Athelstan (Voy. *Hist. poét. de Charlemagne*, p. 374).

2. M. R. a mentionné comme possibles les hypothèses de l'omission fortuite et de la suppression postérieure de la lance; mais il ne s'y est pas arrêté (p. li).

3. L'auteur du prologue placé en tête du texte vulgaire de l'*Epistola* l'attribue à la quatrième année avant la croisade, c'est-à-dire 1092 : cet écart de deux ans n'a naturellement pas d'importance.

4. Je m'étonne que M. Riant, dans une note d'ailleurs fort savante (p. xxv), attribue encore la prise de Barbastro, en 1065 (*lisez* 1064), à « Guillaume au Court-Nez, comte de Montreuil. » Guillaume de Montreuil n'était pas comte de Montreuil; il n'a absolument rien à faire avec Guillaume *au court nez*, et ce n'est pas lui, mais Robert Crespin, qui prit Barbastro en 1064 (voy. *Romania*, t. I, p. 182).

Songe du Vergier, sans en tenir compte, et, à ce titre, il doit être signalé à l'attention des érudits de notre pays.

Sur tous les points controversés, l'auteur du livre, la date de sa composition, l'antériorité de la rédaction latine à la rédaction française, etc., M. Ch. M. est d'accord avec M. Paulin Paris; seulement aux raisons données par le savant français, il en ajoute d'autres qui sont peut-être encore plus décisives. Ce n'est pas cependant sur ces discussions que je veux insister; il me suffit d'en indiquer l'importance. La partie de ce mémoire sur laquelle il convient surtout d'appeler l'attention, partie qui est tout à fait neuve, est celle dans laquelle il est question du mode de composition du *Somnium Viridarii*.

On s'était déjà douté que cet écrit était une compilation. Cette opinion fort vague jusqu'à présent, M. M. en a démontré la vérité, et a établi par des faits précis dans quel sens il faut l'entendre. La plupart des arguments, pour ne pas dire tous les arguments proposés dans le Songe du Vergier, aussi bien ceux du clerc que ceux du chevalier, sont empruntés à des écrits dont M. M. donne les titres et nomme les auteurs, quand ils sont connus (page 6). Les arguments mis dans la bouche du clerc sont, en général, empruntés à Thomas d'Aquin, à Pierre Bertrand, évêque d'Autun, et à la bulle du pape contre Michel Cesena; ceux du chevalier, à Nicolas Oresme, à Pierre de Cugnière, à Michel Cesena et à Guill. Occam. Ils sont souvent des reproductions littérales des écrits mis à contribution par Philippe de Maisières, parfois aussi des imitations ou des résumés. M. M. ne s'en est pas tenu à ces généralités, déjà cependant fort instructives. Il a dressé un tableau comparatif en deux colonnes (pag. 6-19) des passages correspondants du *Somnium Viridarii* et des écrits imités ou copiés; il indique les pages de l'un et des autres; parfois même il met en présence, dans des notes, les propres expressions des passages qui se correspondent. Ces comparaisons donnent à ce mémoire une valeur exceptionnelle et seraient d'un singulier intérêt, si on voulait les utiliser pour une nouvelle édition du *Somnium Viridarii*, dans laquelle on rapporterait *in extenso*, dans des notes, les passages imités ou copiés. Il faut évidemment avoir fait une étude approfondie des ouvrages qui furent écrits à l'occasion des démêlés de Louis de Bavière avec la cour de Rome, pour avoir pu atteindre à ce degré de précision.

Je laisse aux futurs historiens du *Somnium Viridarii* le soin de tirer les conséquences de ces curieuses découvertes de M. Ch. Müller. J'imagine qu'il en résultera de nouvelles vues sur ce livre, qui paraît avoir, de son temps, produit une certaine sensation, et que, à en juger par le grand nombre de copies manuscrites qui en existent encore, on eut probablement intérêt à répandre. L'auteur ne le donne pas pour un écrit de parti. Quoiqu'il ne cache pas son penchant pour la cause royale, on ne peut pas l'accuser d'affaiblir les raisons en faveur de la cour de Rome; on dirait qu'il est entièrement désintéressé dans la querelle, et qu'il lui

suffit de rapporter les arguments qu'on faisait valoir des deux côtés sur la question. Ce qui du moins est certain, c'est qu'après la longue discussion du clerc et du chevalier, il ne se prononce ni en faveur de l'un ni en faveur de l'autre. Peut-être croyait-il en avoir assez dit pour que la conclusion dût se présenter elle-même au lecteur.

M. N.

---

224. — **Etudy o Molierie. Tartuffe.** Istoria tipa i piesy. Monographia Aleksieia Veselovskago. 1 vol. in-8° de 216 pp. Moscou, 1879.

— **Etudes sur Molière. Tartuffe.** Histoire du type et de la pièce par Alexis Veselovsky.

Si une monographie de Tartuffe paraissait aujourd'hui à Paris, on soupçonnerait certainement l'auteur d'avoir voulu flatter les passions du moment; en voici une qui nous arrive de Moscou et qui est bien étrangère à nos polémiques éphémères. M. Alexis Veselovsky est un *moliériste* passionné et il a entrepris d'associer ses compatriotes au culte fervent qu'il professe pour notre grand comique. Nous pouvons attester *de visu* qu'il travaille depuis de longues années à son œuvre et qu'il a poussé la conscience jusqu'à venir chercher dans nos bibliothèques quelques notes inédites, quelques fragments oubliés ou échappés aux investigations patientes de ses prédécesseurs. Pour apprécier un pareil travail, il faudrait une compétence qui nous manque; le livre de M. V. nous a beaucoup appris, mais nous n'avons rien à apprendre à son auteur. C'est assurément le travail le plus approfondi que nous ayons jamais lu sur l'immortel chef-d'œuvre. M. V. parle dignement de Molière et nous ne saurions mieux faire que de lui laisser un instant la parole.

« La période la plus féconde et la plus remarquable de la vie de Molière, dit-il dans son introduction, est celle où apparaissent successivement *Tartuffe*, *Don Juan* et le *Misanthrope*. Ces trois pièces constituent les trois parties d'une inimitable trilogie. Tartuffe démasque brutalement l'hypocrisie représentée par un directeur de conscience en robe courte; Don Juan flagelle l'hypocrisie du gentilhomme viveur et libertin; Alceste dénonce et flétrit cette hypocrisie mondaine qui dissimule sous un flux de paroles et d'embrassements les sentiments réels dont l'expression brutale rendrait toute société impossible. Tartuffe, arrêté à temps par la justice du roi, va expier ses infamies dans la prison où il méditait de faire enfermer son bienfaiteur. Don Juan est entraîné par la statue du commandeur dans l'abîme des flammes éternelles où plus tard la Révolution précipitera tout l'ordre social grâce auquel les Don Juan ont pu exister. Alceste, lui, échoue dans sa lutte contre la fourberie mondaine; il se retire du monde et il a raison; les hommes de sa trempe ne sont pas faits pour y vivre. »

C'est assurément une heureuse trouvaille que le rapprochement de ces trois chefs-d'œuvres. M. V. ne caractérise pas moins heureusement la

situation que la glorieuse trilogie occupe dans l'histoire générale de notre théâtre.

« Après de longs tâtonnements, le poète a enfin trouvé sa vraie voie; le rire joyeux fait place à la satire hardie; la comédie qui vivait jusqu'alors sur le fonds étranger du théâtre italien, s'émancipe et ose à son tour dire son mot; elle se développe en un tout artistique et indépendant; elle prend une importance sociale considérable. La ligne de démarcation que cette trilogie lui a fait franchir est nette et bien déterminée. D'un côté, sont groupées en désordre les innombrables productions des anciens comiques français, moitié farces, moitié comédies, les arlequinades italiennes arrangées à la française, parfois même par des Italiens comme Larrivé (Giunto); parmi elles, formant un contraste d'ailleurs assez faible quelques essais indépendants, deux ou trois comédies de Jodelet, de Scarron, de Corneille, enfin les premiers essais de Molière lui-même. Le style commence à s'élaborer, le sentiment de l'originalité s'éveille : mais ce sont les types de convention qui prédominent.

C'est toujours le pédant, le docteur ignorant, le chicaneur, le soldat fanfaron ; ils passent sans changer de caractère à travers les pièces les plus différentes, et gardent fidèlement les traditions qui remontent le plus souvent à Plaute ou à Térence.

« Comme le tableau change quand on arrive à l'incomparable trilogie ! Désormais résonne une libre parole qui s'attaque, non plus seulement aux faiblesses universelles, mais aux misères de la nation et de la société. La réalité a conquis ses droits; la scène se remplit de types vivants;... la comédie produit sur le spectateur une noble édification et agit directement sur lui. Ce n'est plus quelque *miles gloriosus* renouvelé de Plaute et tout simplement affublé d'un uniforme à la française, c'est l'aristocrate libertin, Don Juan; ce n'est plus l'ennuyeux « bonhomme » de l'ancienne comédie, c'est le réformateur Alceste... Chaque nouvelle production entraîne après elle l'opinion publique et oblige le spectateur à réfléchir et à se connaître lui-même. »

Le cadre de cette revue nous interdit de plus longues citations ; disons seulement deux mots du plan de l'ouvrage.

M. V. commence par exposer l'état de la société française au milieu du XVII[e] siècle, les circonstances qui favorisèrent le développement de l'influence du clergé et spécialement des jésuites; il étudie le rôle des directeurs de conscience et montre quels abus rendaient une réaction nécessaire. Tout ce chapitre est écrit avec une connaissance approfondie de la littérature originale ou secondaire du sujet. Vient ensuite ce qu'on pourrait appeler la genèse littéraire du type de Tartuffe. M. V. recherche les origines de ce type dans tous les écrivains qui ont dépeint l'hypocrite, depuis Ovide et Properce jusqu'à Mathurin Regnier, depuis le Roman de la Rose jusqu'à Scarron, depuis Boccace et l'Aretin jusqu'aux nouvellistes espagnols et à Ben Johnson. Ici encore l'auteur fait preuve d'une érudition variée et d'un goût délicat. Le troisième chapitre étudie la question tant controversée de l'original de Tartuffe et se prononce *en faveur* de l'abbé Roquette. Un ingénieux parallèle entre Molière et Pascal mériterait d'être traduit tout entier. Vient enfin l'histoire de la pièce proprement dite, de ses divers remaniements, des vicissitudes et des persécutions qu'elle eut à subir. M. Veselovsky insiste encore en terminant sur l'étroite parenté de Tartuffe, de Don Juan et du Misanthrope. La reproduction d'une gravure assez rare du XVII[e] siècle, *La femme Tartuffe*, accompagne ce volume d'une exécution matérielle

d'ailleurs fort élégante. Espérons qu'un succès légitime encouragera l'auteur à poursuivre sur Molière les études que cet ouvrage a si heureusement inaugurées.

Louis LEGER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 14 novembre 1879.

M. Joseph Halévy fait connaître par lettre qu'il est l'auteur d'un des deux mémoires récompensés par la commission du prix Bordin, sur la question dite du *Panthéon assyrien*.

M. de Saulcy annonce l'intention de communiquer prachainement à l'académie un mémoire de M. Ch. Tissot sur une inscription bilingue d'Afrique, libyque et néopunique.

M. Charles Nisard, continuant la lecture de son mémoire sur le poëme intitulé le *Pataffio*, autrefois attribué à Brunetto Latini, exprime l'opinion que le véritable auteur de ce poëme doit être Domenico di Giovanni, surnommé Burchiello. Il donne quelques détails sur la vie de ce Domenico di Giovanni, qui est connu d'ailleurs pour un poète de talent. Il naquit à Pise en 1403. Il était fils d'un barbier-chirurgien, qui le fit étudier en médecine : lui-même exerça quelques temps le même état que son père. Il mena, dès son adolescence, une vie des plus désordonnées, et fut plusieurs fois condamné pour des méfaits de tout genre. Il s'était marié très jeune et eut trois enfants de sa femme ; il abandonna sa femme et ses enfants. — Dans la prochaine séance, M. Nisard exposera les raisons par lesquelles il pense pouvoir établir que Domenico di Giovanni est l'auteur du *Pataffio*.

M. de Witte commence la lecture d'une lettre de M. François Lenormant, qui rend compte d'un voyage archéologique qu'il fait actuellement dans l'Italie méridionale. Après avoir parlé de plusieurs tombeaux qu'il a explorés, et des observations qu'il a faites sur diverses catégories de vases antiques, M. Lenormant donne des détails sur les musées et collections d'antiquités qui existent ou qui sont en voie de formation dans différentes villes de l'Italie méridionale, telles que Bari, Lecce, etc.

Ouvrages déposés : G. CLÉMENT SIMON, La vicomté de Limoges, géographie et statistique féodales (Paris et Périgueux, in-8°) ; — P. Ch. ROBERT, Sirona (extrait de la *Revue celtique*) ; — Le baron DE ROSTAING, La marine militaire de la France sous Philippe le Bel (Paris, 1879, in-8°).

Présentés de la part des auteurs par M. de Saulcy : Etudes égyptologiques, t. I, romans et poésies du papyrus Harris n° 400, par G. MASPERO, livr. I ; — *par M. Barbier de Meynard* : — L'inscription de Barian, traduction et commentaire philologique par H. POGNON, attaché au ministère des affaires étrangères (XXXIXe fasc. de la Biblothèque de l'école pratique des hautes études) ; — *par M. G. Perrot* : 1° Ch. LUCAS, L'habitation lacustre à toutes les époques, conférence faite à l'exposition universelle ; 2° Ed. ENGELHARDT, Du régime conventionnel des fleuves internationaux, études et projet de règlement général, préc. d'une introduction historique (Paris, 1879, in-8°) ; — *par M. Miller* : PHILON de Byzance, Traité de fortifications, texte grec, traduction et notes, par MM. DE ROCHAS et Ch. GRAUX.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 29 Novembre — 1879

225. — **Corpus Inscriptionum Indicarum.** Vol. I. *Inscriptions of Asoka* prepared by Alexander Cunningham. Calcutta, office of the superintendent of Government printing. 1877, in-4°, III-X, 141, V pages; XXXI planches.

Le *Corpus inscriptionum indicarum* se composera de trois volumes comprenant, le premier, les inscriptions d'Açoka sur rocs et piliers; le deuxième, les inscriptions indo-scythiques et celles des Satrapes de Surâsthra; le troisième, les inscriptions des Guptas et des autres dynasties contemporaines de l'Inde septentrionale. La direction de ce vaste travail a été confiée à M. A. Cunningham, bien connu par ses explorations et ses découvertes archéologiques.

Le présent volume est la réalisation de la première partie du programme. Il contient les inscriptions les plus anciennes de l'Inde, celles d'Açoka, de sa dynastie et de ce qu'on peut appeler son siècle; car toutes ne sont pas d'un seul et même personnage. On sait que le nom d'Açoka ne paraît pas une seule fois dans ces inscriptions, que le roi qui a fait faire la plus grande partie d'entre elles ne prend pas d'autre nom que celui de Piyadasi; mais l'identité de Piyadasi et d'Açoka est admise et n'est plus contestée. Seulement, peut-être eût-il été à propos de faire figurer le nom de Piyadasi, dans le titre d'un recueil d'inscriptions où ce nom revient souvent et où celui d'Açoka ne se présente jamais.

C'est la première fois que les inscriptions d'Açoka-Piyadasi sont réunies dans un volume unique et font l'objet d'un travail spécial et complet. Jusqu'ici, elles avaient été publiées, traduites, étudiées, soit partiellement, soit dans leur ensemble, mais toujours dans des recueils périodiques ou dans de grands ouvrages comme le *Lotus de la bonne loi*, par conséquent confondues avec d'autres travaux. On peut maintenant les trouver toutes, groupées ensemble dans le volume qui leur est consacré par M. Cunningham. C'est un grand avantage offert aux travailleurs.

Ce volume devait comprendre essentiellement une reproduction aussi fidèle que possible des textes, avec un historique des découvertes et une

description des lieux où se trouvaient les inscriptions. XXVI planches répondent à la première nécessité ; ce sont des reproductions zincographiques de toutes les inscriptions. Dans la préface (p. I-II), M. C. décrit tous les soins qu'il a pris pour arriver à la plus grande exactitude possible ; dans la première partie du livre, il fait une description générale, puis détaillée des inscriptions, les classant en inscriptions sur roc à découvert, en inscriptions des grottes et en inscriptions sur piliers. Les premières et les dernières sont des proclamations plus ou moins étendues, les inscriptions des grottes sont de courtes mentions commémoratives. Parmi les détails que donne M. C. sur ces diverses inscriptions, on ne trouve pas toujours la date précise de la découverte : c'est une lacune regrettable ; il serait intéressant de pouvoir dresser le tableau chronologique de ces découvertes importantes.

Outre ces deux parties essentielles de sa tâche, M. C. s'en est imposé deux autres ; il a donné une transcription complète de toutes les inscriptions, et reproduit les versions des divers interprètes, ce qui forme les parties III et IV de son livre. Seulement il s'est borné, pour les traductions, à un choix parmi les travaux existants. Il donne toutes les traductions de Prinsep, de Wilson, de Burnouf ; mais, à l'égard des traducteurs plus récents, il a été plus réservé ; les traductions du docteur Kern, par exemple, sont représentées uniquement par celle de la deuxième inscription sur roc de Bairat et par une ou deux citations dans les notes. Il eût mieux valu, ce semble, puisqu'on était entré dans cette voie, mettre à la portée du lecteur tous les essais de traduction existant au moment de l'apparition du volume ; il n'en eût pas été grossi outre mesure.

Tous les points dont nous venons de parler peuvent être considérés comme autant de portions de la tâche que M. C. avait à remplir. Mais on trouve dans son livre d'autres points qui se rattachaient à son sujet, sans s'imposer à lui d'une manière aussi impérieuse. La partie II traite de la langue et de l'alphabet des inscriptions, la préface traite de la chronologie bouddhique, de la date du Nirvâna et d'Açoka. Chronologie, langue, alphabet, trois graves questions dont la solution est épineuse et la discussion compliquée! Nous ne pouvons les traiter à fond ; nous nous bornerons à quelques observations.

L'époque d'Açoka est, sinon fixée, au moins déterminée par les synchronismes que fournissent les noms des personnages grecs contemporains cités dans les inscriptions. En s'appuyant à la fois sur ces données et sur celles que renferment les textes indiens, M. C. fixe l'avènement d'Açoka à l'an 264, sa mort à l'an 223 ; parmi les dates intermédiaires, les plus remarquables sont sa conversion (257) et la tenue du concile (244). Le docteur Kern qui place l'avénement d'Açoka en 270 s'éloigne peu de M. C., et tous deux semblent en parfait accord si on compare leurs systèmes respectifs à celui de Childers qui n'a pas eu le temps de s'expliquer, mais qui met la tenue du concile en 309. (Préface du dictionnaire pâli, p. VIII.) Sur la date du Nirvâna, le dissentiment est

plus grand entre M. C. et le docteur Kern. M. C. invoque un passage de l'Avadâna-Çataka, déjà cité par Burnouf, qui met le Nirvâna deux siècles avant Açoka; prenant ce chiffre comme un chiffre rond, M. C. reporte le Nirvanâ à la 214[e] année avant Açoka, soit à l'an 478. Le docteur Kern, dans ses calculs, s'appuie sur un texte sanskrit qui réduit à un siècle l'intervalle entre le Nirvâna et Açoka; à ce témoignage, cité également par Burnouf *(Introd.,* p. 370), on pourrait en ajouter d'autres, entre autres celui d'un passage du *Sage et fou* (Der Weise und der Thor, p. 218); et il y a des chances pour que les témoignages indo-tibétains qui comptent un siècle seulement entre le Nirvâna et Açoka soient plus nombreux que ceux qui en comptent deux. Ces derniers se réduisent peut-être à l'assertion de l'Avadâna-Çataka, auquel, du reste, je suis disposé à attribuer, comme M. C., une haute autorité. Mais M. C. invoque à l'appui de son système diverses confirmations. Celle qu'il prétend tirer d'une date relativement moderne de Gaya (sur la lecture et l'interprétation de laquelle il a déjà varié) paraît bien concluante (préface, pages v-vi); je crains seulement qu'elle ne le soit trop. La date lue sur trois inscriptions récemment découvertes, et qui porte l'année 33[e] de la conversion d'Açoka et l'an 256 du « départ du Maître », est aussi une preuve invoquée par M. Cunningham. Il pense qu'elles sont de l'an 225, antérieures de deux ans à la mort d'Açoka, postérieures de 32 ans à sa conversion (257) et de 256 ans au Nirvâna (478). Ce point spécial ayant été traité dans la *Revue* (1[er] juin 1878), nous y renvoyons le lecteur, et nous nous bornons à exprimer l'avis que l'année 478 semble devoir être de plus en plus considérée comme la date probable du Nirvâna.

En ce qui touche la langue, M. C. voit dans tout l'empire d'Açoka (c'est-à-dire dans l'Hindoustan proprement dit) une seule et même langue diversifiée seulement par des dialectes entre lesquels il en distingue trois, le Penjabi au nord-ouest, l'Ujjaini au centre, le Magadhî à l'est, caractérisés principalement par l'emploi ou le rejet de certaines lettres, *r* par exemple, que le Penjabi retient, que le Magadhi repousse, et que l'Ujjaini conserve ou remplace indifféremment par *l*. Il est naturel que les différences dialectales se soient traduites par certaines particularités dans la copie des inscriptions; mais il me paraît difficile qu'on puisse tirer de là des indications un peu précises sur le véritable état des choses. Il y a des indices, il n'y a pas de preuves directes. Une autre question plus grave et plus difficile peut-être est celle du rapport existant entre e pâli des écritures bouddhiques et le langage des inscriptions. M. C. cite les opinions de Burnouf, Lassen, Wilson, etc. Il n'y avait guère autre chose à faire; mais le problème n'est pas résolu.

La question de l'alphabet est double : car il y a deux alphabets, l'ariano-pâli et l'indo-pâli. Le premier, employé dans une seule inscription, celle de Shâhbâz-garhi (on disait jadis Kapur-di-Giri), la plus rapprochée de la frontière nord-ouest de l'Inde, est l'écriture ordinaire des rois Bactriens; on est d'accord pour lui reconnaître une origine grecque ou

sémitique. L'autre, qui est la véritable écriture d'Açoka, est spéciale à l'Inde; il y a tendance à la regarder comme originale. M. C. adopte ce point de vue, et la fait dériver d'une écriture hiéroglyphique dont les signes auraient des valeurs fournies par la langue sanskrite. Ces signes ont quelquefois de la ressemblance avec les hiéroglyphes égyptiens ; tels sont celui qui représente deux bras levés en signe d'adoration *(pûjâ)* et qui vaut P; les deux jambes qui marchent *(gâ)* et valent G.— M. C. tient ces ressemblances pour des rencontres fortuites n'impliquant d'emprunt ni de part ni d'autre. Les planches XXVII et XXVIII de son livre sont consacrées à l'alphabet et la deuxième nous donne la série des hiéroglyphes indiens. Tout cela est pure conjecture. M. C. ne le donne pas pour autre chose. Il faudrait nécessairement découvrir quelques dessins authentiques qui pussent être considérés comme une confirmation de ce système. En attendant, on ne peut pas ne pas remarquer la ressemblance de plusieurs caractères d'Açoka avec des lettres grecques et phéniciennes. Son P est le Π grec retourné ; son G est exactement le G d'Eschmunazar et le G grec des marbres Nointel (Λ), son Th est le Θ grec et le *Tet* d'Eschmunazar ; son Dh est le D latin, légère modification du Δ grec et moabite ; son Y est à peu près la lettre grecque retournée ; son L rappelle assez bien la lettre grecque des marbres de Nointel et la lettre phénicienne-moabite, également retournées ; son *Sh* est le *Shin* d'Eschmunazar retourné. Faut-il ne voir là que des coïncidences fortuites? L'hypothèse de l'origine gréco-sémitique de l'alphabet d'Açoka a été mise en avant; M. C. rappelle (p. 52) les noms de quelques savants qui l'ont soutenue. Je ne crois pas être en mesure de me prononcer ; mais je pense qu'il ne faut accueillir qu'avec réserve l'ingénieux alphabet hiéroglyphique indien de M. C. ; et je ne tiens pas la question pour résolue.

La XXXIe planche du volume de M. C. est une carte des États d'Açoka sur laquelle les noms des localités où les inscriptions ont été trouvées sont tracées en rouge. Deux noms, Khandagiri et Nâgârjuni, y sont omis : par contre, il s'y trouve un nom, maintenant célèbre, Bharhût, dont il n'est pas question dans l'ouvrage. Or M. C. a fait en ce lieu des découvertes archéologiques de la plus haute importance, consistant principalement en bas-reliefs accompagnés de mentions en caractères d'Açoka. Je sais que M. C. prépare une publication spéciale de ces monuments qui est déjà très avancée et ne tardera sans doute pas à paraître. Mais les mentions ne devraient-elles pas figurer dans le *Corpus inscriptionum indicarum?* Sont-elles réservées pour un volume subséquent ? Nous regretterions qu'elles n'entrassent pas dans le *Corpus.*

Quoiqu'il en soit, les indianistes et tous ceux qui, à un titre quelconque, s'intéressent aux inscriptions d'Açoka, si importantes pour l'histoire de l'Inde, doivent remercier M. Cunningham des soins qu'il a pris pour réunir et remettre sous leurs yeux, avec une exactitude aussi parfaite que possible, ces monuments précieux.

L. Feer.

226. — **Thucydides und sein Geschichtswerk,** ein Beitrag zur Geschichte der Historiographie von H. Welzhofer. Munich, Cotta, 1878, 1 vol. in-8° de 156 pages. — Prix : 4 mark (5 fr.).

On a souvent, ici même, regretté que beaucoup de ceux qui entreprennent, en France, des travaux d'histoire littéraire ne soient pas assez au courant de ce qui s'est fait avant eux sur le même sujet ; au lieu de porter tous leurs efforts sur les problèmes non encore résolus, ils perdent parfois leur temps, a-t-on dit, à démontrer de nouveau ce qui a déjà été prouvé, et, qu'on nous passe l'expression, à enfoncer des portes ouvertes. Il y a beaucoup de vrai dans ce reproche; demandez aux professeurs qui sont en rapport avec les candidats au doctorat ! Ce n'est pourtant pas là un mal aussi particulier à la France qu'on veut bien le dire; on en trouverait des traces même chez nos voisins d'Allemagne; mais ceux qui commettent là cette faute sont moins excusables, car ils ont à leurs ordres ce qui, jusqu'à ces derniers temps, manquait à nos travailleurs, des manuels où, dans la partie bibliographique, ont été laborieusement citées et souvent analysées toutes les études antérieures sur un même sujet, des recueils périodiques, pourvus de bonnes tables, où sont appréciées, au fur et à mesure qu'elles paraissent, toutes les publications de quelque importance, allemandes et étrangères. Malgré ces secours, plus d'un Allemand s'imagine aussi, de très bonne foi, être le premier à découvrir ce que d'autres avaient trouvé avant lui, ce qu'ils avaient parfois exposé avec un appareil scientifique moins lourd, mais sous une forme plus simple et plus claire. C'est ce qui est arrivé à M. Welzhofer [1].

« L'historien moderne », dit au début de sa préface M. W., « est trop porté à oublier que, dans un passé reculé, un Grec de génie a posé, avec une incomparable fermeté, les fondements de la science historique. C'est en me plaçant à ce point de vue », ajoute-t-il, « que j'ai écrit ce livre. Jusqu'ici Thucydide a été étudié presque exclusivement par les philologues, et l'on n'a pas encore mis en lumière, d'une façon vraiment digne de lui, les services qu'il a rendus à la science de l'histoire, dont il est le fondateur. » Cette pensée a déjà été exprimée avec plus de force et de netteté, par M. Jules Girard, dans le livre qu'il a publié, en 1860, sous ce titre : *Essai sur Thucydide*. Il nous suffira de renvoyer aux dernières pages de l'*introduction* et surtout au chapitre IV, intitulé : *De l'originalité du génie de Thucydide*. Le critique y développe des idées qui s'accordent tout-à-fait avec celles que M. W. croit présenter le premier, et il les résume dans cette phrase par laquelle se termine l'ouvrage : « Personne aujourd'hui, parmi les meilleurs, ne peut songer à refuser l'héritage de celui qui a inauguré dans l'histoire les principes essentiels de la critique et qui le premier a su montrer dans le récit dramatique des faits, les lois générales de l'esprit humain ».

1. Voir l'excellent article de M. Lallier dans la *Revue historique*, t. VIII, p. 175-178

M. W. se fait donc quelque illusion quand il se figure avoir ouvert une route nouvelle ; peut-être un ouvrage publié en France lui a-t-il échappé, mais, s'il cherchait bien, il trouverait, même en Allemagne, plus d'un livre où la méthode historique de Thucydide a déjà fourni la matière d'observations qui ont pu provoquer ses propres réflexions. Il n'en demeure pas moins vrai qu'il a étudié cet auteur avec beaucoup de soin, de suite et de sens, qu'il a très bien distingué sa méthode de celle qu'avaient suivie ses prédécesseurs et notamment le plus grand de tous, Hérodote, de celle aussi que suivront ses successeurs, dont aucun ne sait maintenir l'histoire à la hauteur où Thucydide l'avait portée. L'ouvrage se compose de dix chapitres, intitulés : 1. *Les commencements de l'histoire*. 2. *La vie de Thucydide*. 3. *La composition de son ouvrage historique*. 4. *Le sujet de son histoire*. 5. *Le caractère scientifique de ses recherches et de son impartialité*. 6. *Les discours*. 7. *La composition et l'exposition*. 8. *Les tendances pratiques dans la manière d'écrire l'histoire adoptée par Thucydide*. 9. *Application de la méthode critique à l'histoire du passé*. 10. *Vues philosophiques, morales et politiques de l'historien*.

Dans tous ces chapitres, on trouvera des remarques intéressantes, comme ne pouvait manquer d'en suggérer à un esprit qui paraît vigoureux et juste une étude prolongée du plus grand des historiens de l'antiquité. Nous nous bornerons à indiquer quelques points sur lesquels nous ne sommes pas de l'avis de M. Welzhofer.

P. 7, sans aller jusqu'à affirmer, avec Dahlmann [1], que Thucydide n'a pas connu l'ouvrage d'Hérodote, M. W. est d'avis que « nulle part on ne trouve dans Thucydide de renvois et d'allusions à Hérodote, et que les passages où l'on a voulu signaler des allusions de ce genre conduisent bien plutôt à une conclusion contraire : ils indiquent que Thucydide n'a point eu l'ouvrage de son contemporain présent à l'esprit ». Pour repousser cette thèse, nous n'avons pas besoin de faire appel à la tradition antique, qui suppose entre les deux historiens des relations personnelles ; cette tradition renferme trop de faits romanesques et suspects pour que nous ne préférions pas en sacrifier le témoignage; c'est seulement sur l'état et la comparaison des deux ouvrages que nous nous appuierons pour montrer combien la thèse opposée est mieux justifiée et plus près d'être certaine.

Hérodote s'arrête à la prise de Sestos par les Athéniens, en 479. C'est juste à ce point que Thucydide fait commencer son résumé des événements antérieurs à la guerre du Péloponèse ; or, si l'on devine bien pourquoi Hérodote a pu arrêter là son récit, quand les Athéniens ont chassé les Perses de la dernière place qu'ils occupaient sur la côte européenne et qu'ils rapportent en triomphe les chaînes dont étaient liés les

---

1. M. W. regarde l'opinion de Dahlmann comme non prouvée ; mais il lui semble pourtant qu'elle a pour elle les vraisemblances.

bateaux du fameux pont jeté sur le détroit, cette prise de Sestos n'est pourtant pas un événement décisif; ce n'est point une de ces dates capitales qui s'imposent à l'historien. Plusieurs critiques ont pu soutenir avec quelque apparence de raison qu'en s'arrêtant là Hérodote, lui aussi, avait laissé son ouvrage inachevé : c'est notamment l'opinion d'Ottfried Muller.

De plus, Thucydide, semblant admettre (I, 97) que la période antérieure aux guerres médiques et celle des guerres médiques — c'est là ce qu'embrasse le récit d'Hérodote — a été suffisamment racontée, indique au contraire, avec insistance, que la période suivante, — celle où ne s'engage pas Hérodote, — a été négligée ou n'a été traitée que d'une manière inexacte et superficielle par Hellanicos. Ce passage me paraît topique. D'autres logographes qu'Hérodote avaient raconté la guerre médique et ses antécédents; ainsi Charon de Lampsaque, ainsi Hellanicos lui-même; mais ils n'avaient sans doute pas apporté dans cette partie de leur œuvre plus de qualités que dans le tableau des années qui séparent l'invasion perse du début de la lutte décisive entre Athènes et Sparte. Si pour Thucydide toute cette période n'a pas encore été traitée par l'histoire, s'il y a là comme une vaste lacune qu'il se croit tenu de remplir (τοῖς πρὸ ἐμοῦ ἅπασιν ἐκλιπὲς ἦν τοῦτο τὸ χωρίον), ne paraît-il pas renvoyer implicitement, pour la période précédente, à quelque ouvrage supérieur, qui aurait satisfait la curiosité et laissé peu à désirer, à une œuvre comme celle d'Hérodote?

Thucydide, dans l'introduction de son ouvrage ou dans les digressions qu'il se permet quelquefois, a l'occasion de toucher à des points auxquels Hérodote avait déjà touché. Comme l'a très bien montré Mure, qui a étudié cette question avec beaucoup de soin, il semble alors se borner à rectifier ou à compléter ce qui a été dit par son devancier; quand il se rencontre avec lui sur un terrain commun, on dirait qu'il évite de répéter ce qui a déjà été raconté par son devancier. C'est ce qui arrive à propos de Thémistocle. Ce personnage est pour Athènes, dans la première moitié du cinquième siècle, à peu près ce que fut pour elle Périclès de 460 à 429; il attire également l'attention d'Hérodote et celle de Thucydide. Or l'épisode consacré à Thémistocle, chez Thucydide [1], est comme une continuation et une conclusion de la biographie de Thémistocle que renferme l'histoire d'Hérodote. De même pour Pausanias. Hérodote, là aussi, avait raconté les prospérités. Thucydide, reprenant là où Hérodote s'arrête, rapporte les désastres de la fin de sa vie [2].

Hérodote, quand il avait eu à parler des Pisistratides, n'avait mentionné qu'en quelques mots le meurtre d'Hipparque par Harmodios, et s'était très longuement étendu sur l'expulsion d'Hippias par les Alcméo-

1. I, 135 et suivants. Cf. § 90.
2. I, 128 et suivants. Cf. § 94 et suiv.

nides [1]. Thucydide fait le contraire; il insiste longuement sur la conspiration des deux tyrannicides et sur ses résultats, tandis qu'il indique seulement par deux ou trois phrases la libération finale d'Athènes [2]. On ferait des remarques analogues à propos de ce qu'Hérodote et Thucydide nous disent, chacun de son côté, sur la dynastie macédonienne, l'un insistant surtout sur ses origines légendaires, et l'autre sur les progrès de sa puissance jusqu'au temps de la guerre du Péloponèse [3].

A propos de la fondation et de l'histoire de Zancle en Sicile [4], comme à propos de la conspiration de Cylon, Thucydide a l'air de corriger Hérodote en présentant les choses un peu différemment [5]. Il ne se contente d'ailleurs pas toujours de ces rectifications discrètes. On rencontre chez lui certaines allusions, faites d'un ton sec et sarcastique, aux erreurs qu'auraient commises ses prédécesseurs, et ces allusions s'appliquent parfois d'une manière si frappante à certains passages d'Hérodote que nous ne saurions guère voir là le résultat d'une simple coïncidence.

C'est surtout dans l'introduction que se trouvent ces allusions; c'est là que Thucydide fait une véritable sortie contre la facilité avec laquelle le public grec accepte des erreurs populaires comme des vérités historiques [6]. Or, des trois opinions qu'il signale comme erronées, l'une au moins se trouve dans Hérodote; c'est l'idée qu'une division de l'armée spartiate portait le titre de *cohorte pitanate* [7].

Thucydide affirme qu'il n'y a jamais eu de cohorte de ce nom. C'est là un fait sans grande conséquence et sur lequel, à ce qu'il semble, il n'aurait pas eu l'idée d'insister, s'il n'avait pas été avancé par quelque notable représentant de ce génie populaire grec auquel il fait son procès; il nous paraît bien difficile d'échapper à cette conclusion, que c'est Hérodote qu'il a eu particulièrement en vue [8].

---

1. V, 55 et suiv. 62.
2. VI, 54 et suiv.; Cf. I, 20.
3. Hérodote, V, 22; VIII, 137 et suiv.; Thucyd., II, 99.
4. Hérodote, VI, 23; Thucydide, VI, 4.
5. Hér., V, 71; Thuc., I, 126.
6. I, 2.
7. Hérod., IX, 53. On a prétendu que c'était encore Hérodote qu'il visait en parlant de ceux qui croyaient que chaque roi spartiate avait deux votes dans le sénat; mais le passage d'Hérodote auquel on renvoie (VI, 57) ne dit rien de pareil. A le lire sans parti-pris, voici tout ce que l'on y trouve : « Quand les deux rois manquent à la séance du sénat, celui ou ceux qui les représentent mettent dans l'urne deux suffrages pour le compte des rois, et votent ensuite pour leur propre compte. » Les premiers traducteurs ont abordé ce texte avec l'idée préconçue d'y trouver l'assertion contre laquelle Thucidyde s'inscrit en faux.
8. Il y a encore contradiction dans un autre passage, que signale M. W. et dont il tire, ce nous semble, des conclusions exagérées. Hérodote (VI, 98) rapporte qu'en 490 l'île de Délos « fut ébranlée par un tremblement de terre, à ce que disent les Déliens, et que ce fut, jusqu'au moment où il écrit, la première et la dernière fois fois que pareil phénomène s'y produisit ». Thucydide, au contraire, s'exprime ainsi : « Un peu avant ces évènements (le commencement de la guerre du Péloponèse), Délos qui, autant que s'en souviennent les Grecs, n'avait jamais ressenti de tremblements

Ce n'est pas seulement ici, c'est encore dans d'autres passages de l'introduction et de tout le reste du livre que Thucydide trahit la préoccupation qui le domine; il veut faire comprendre à ses lecteurs combien son sujet est plus beau que celui d'aucun de ses prédécesseurs, combien sa méthode est plus critique et plus sûre; or, est-il vraisemblable qu'il se soit ainsi tourmenté de la comparaison que l'on pourrait établir entre lui et un Hellanicus ou un Charon? Il avait trop conscience de son génie, il avait un trop juste orgueil. Il en était tout autrement si, pendant qu'il travaillait à l'œuvre dont il était fier, il a vu entrer dans la carrière un rival qui pouvait, grâce à des qualités différentes des siennes, lui disputer le succès, un rival dont les défauts mêmes étaient faits pour plaire au gros du public; on comprend alors cette inquiétude persistante, cette sorte d'idée fixe.

Ce ne sont pas seulement ces mouvements de mauvaise humeur et ces critiques indirectes qui vous permettent de deviner et d'entrevoir, si l'on peut ainsi parler, le manuscrit d'Hérodote entre les mains de Thucydide; on arrive encore à la même conclusion par une autre série d'observations. On a relevé chez Thucydide un certain nombre d'allusions à des événements racontés en détail par Hérodote; Thucydide les mentionne, sans s'y arrêter, comme des faits d'une notoriété générale[1]. Or, nous ne voyons pas lequel des secs et maigres prédécesseurs d'Hérodote aurait pu, par l'ampleur et le charme de son récit, rendre ces faits assez familiers au public grec pour que Thucydide pût ensuite les présenter comme connus de tous et s'y référer sans avoir à les établir ni à entrer dans le détail.

Quelquefois même, dans ces passages où Thucydide fait mention d'événements qu'Hérodote a racontés, il y a de curieuses ressemblances; on croirait que les mots mêmes d'Hérodote sont restés dans la mémoire de Thucydide. Ce sont des concordances d'expression bien difficiles à expliquer pour ceux qui partagent l'opinion de Dahlmann. Nous citerons

---

de terre, en éprouva une secousse (II, 8). » M. W. en conclut que Thucydide n'avait point lu Hérodote; nous croyons que la chose s'explique plus simplement. Les ouvrages anciens n'étaient pas munis de tables comme les nôtres, et le fait, en lui-même, n'avait pas grande importance. Quand Thucydide rédigea ce chapitre, il ne lui revint pas à l'esprit que son devancier avait mentionné un premier tremblement de terre qui avait sans doute été peu remarqué, les Déliens, comme il semble résulter des expressions d'Hérodote, ayant été les seuls à le sentir. Quant à Hérodote, on comprend que, vivant vers 432, dans la Grande-Grèce, il n'ait pas entendu parler de ce nouveau phénomène local, et n'ait pas eu à corriger une phrase écrite peut-être bien plus tôt.

1. Ainsi : le conseil que Thémistocle a donné aux Athéniens pendant la guerre d'Egine (Hér., VII, 144; Thuc., I, 14).

2. — Le stratagème par lequel il force les Grecs à combattre à Salamine (Hér., VIII, 75-79; Thuc., I, 74).

3. — Les prétendus services que Thémistocle aurait rendus au grand roi et qu'il lui rappelle en sollicitant sa protection (Hérod., VIII, 75; Thuc., I, 137).

4. — Le combat des 300 Argiens et Spartiates à Thyrea (Hérod., I, 82; Thuc., V, 41).

notamment les récits de la conspiration de Cylon [1] et de la purification de Délos, [2] ainsi que l'endroit où Thucydide parle de Pisistrate et de ses fils [3] et la manière dont il rappelle l'origine de l'alliance contractée entre Athènes et Platée [4].

Ces observations et ces rapprochements nous autorisent à penser que l'ouvrage d'Hérodote était sous les yeux de Thucydide quand celui-ci rédigea son histoire. Thucydide a dû profiter d'Hérodote et de ses exemples. Tout en se proposant de suivre une autre voie il n'a point pu ne pas beaucoup apprendre dans ces beaux récits; cette curiosité si éveillée et si impartiale lui a fait sentir tout ce qu'il devait s'imposer de recherches pour aller plus loin; cet art de grouper les faits et de donner la vie aux personnages a piqué au jeu son génie et l'a provoqué à l'effort. Si, comme nous le croyons, il n'a point ignoré Hérodote, nous avons quelque peine à ne point l'accuser d'orgueil et d'injustice quand il énonce la prétention d'être le premier à écrire une histoire qui soit « une composition faite pour demeurer toujours, et non une œuvre d'apparat destinée au plaisir actuel des oreilles. » Disons-nous, pour excuser Thucydide, que toute grande passion est ombrageuse et jalouse; ne regrettons pas cette tension d'énergie et de réflexion, cette haute ambition d'esprit qui nous ont valu l'œuvre peut-être la plus originale et la plus puissante que l'antiquité nous ait laissée ; mais rendons à Hérodote la justice que lui a refusée son illustre rival.

C'est ce que n'a pas fait, à notre sens, M. W. ; son long commerce avec Thucydide l'a rendu trop sévère pour Hérodote. Il dit (p. 10) que, « sa méthode d'enquête est incontestablement défectueuse et condamnable. » Plus loin, reprenant un mot de Hume, il affirme « que la première page du livre de Thucydide est la première de l'histoire grecque et de l'histoire vraie. » Il y a là quelque exagération. Si Thucydide a, plus qu'Hérodote, le don de l'abstraction, s'il sait, mieux que son prédécesseur, dégager de la multitude des fait particuliers les lois qui ne changeront pas « tant que la nature humaine », comme il le dit, « restera la même, » s'il a l'esprit plus dégagé de toute superstition et de toute crédulité, on peut lui reprocher d'avoir volontairement rétréci le terrain de l'histoire. Hérodote, le plus ancien des historiens dont les œuvres nous soient parvenues, en est, à certains égards, le plus moderne. Il a plus que personne dans l'antiquité, le sentiment de tout ce que doit dire l'histoire, de tout ce qu'on a le droit de lui demander. Pour presque tous les historiens anciens, l'histoire est tout entière dans le récit des délibérations de la place publique et dans les campagnes des armées; l'histoire politique, judiciaire et militaire est pour eux toute l'histoire. Il n'en est pas de même pour Hérodote; il donne, de la vie des peuples qui jouent

---

1. Hér., V, 71; Thuc., I, 126.
2. Hérod., I, 64; Thuc., III, 104.
3. Hér., I, 59; Thuc., VI, 54.
4. Hér., VI, 108; Thuc., III, 55

leur rôle dans son *drame aux cent actes divers*, une image qui est bien plus fidèle parce qu'elle est plus variée et plus complète. Quand il rencontre un peuple sur son chemin, par une exacte description du pays qu'il habite, il nous prépare à bien saisir le caractère, les coutumes, le rôle historique de ce peuple; il n'y a rien chez Thucydide, comme morceau de géographie historique, qui puisse être comparé à ce tableau de la configuration et de la formation de l'Egypte qu'Hérodote trace au commencement de son second livre. Parfois, quand Thucydide insiste, plus qu'il ne le fait d'ordinaire, sur la physionomie naturelle d'un pays et sur les accidents de sa conformation, on est tout étonné de reconnaître, en y regardant de près, qu'il se borne à suivre et à répéter son devancier. Ainsi mentionne-t-il, à propos d'Æniades, les alluvions de l'Achéloüs et le groupe d'îles que le fleuve travaille à réunir au continent [1], il ne fait que développer une indication jetée en passant par Hérodote; celui-ci, parlant aux Grecs du Nil et de ses apports, avait, pour être mieux compris, cherché en Grèce même des exemples de phénomènes semblables qui s'accomplissaient sous leurs yeux [2]. D'ordinaire Thucydide, tout occupé à étudier les actions humaines, à en découvrir les motifs et à décrire les passions qui les inspirent, a moins de loisir et de liberté d'esprit qu'Hérodote, pour regarder les lieux et pour nous les faire voir; il n'en reçoit et n'en communique point une impression aussi vive.

Hérodote ne se contente pas de nous préparer, par cette description, à mieux saisir le caractère, les coutumes, le rôle historique du peuple qu'il va mettre en scène; mais il nous parle de sa religion, de ses traditions, de sas mœurs; il nous les peint par des détails familiers et des anecdotes naïves. Sans perdre de vue les grandes scènes de l'histoire, sans jamais manquer à les rendre avec une force et une simplicité parfaite, il nous révèle, mieux qu'aucun autre ancien, la vie intime et domestique d'un peuple et comme le fond de son génie, comme son âme même. Il n'est pas jusqu'aux renseignements d'histoire littéraire qui ne trouvent une place dans quelque parenthèse de ce récit si souple et si richement étoffé; dans Thucydide, au contraire, pas un mot sur tous ces grands artistes et ces grands poètes d'Athènes, dont il a été le contemporain.

Enfin, quoi qu'en pense M. W., Hérodote est, à sa manière, avec Thucydide et Polybe, un des écrivains anciens qui ont le plus de critique. On le voit à la manière dont il distingue, presque toujours très judicieusement, entre les faits qu'il rapporte, indiquant qu'il doute de ceux-ci, tandis qu'il a toute raison de croire à ceux-là; mais n'avons-nous pas tout lieu de nous féliciter qu'il ait toujours suivi le principe qu'il professe à propos de l'expédition maritime qui, sous le règne de Néchao, doubla l'Afrique [3]? Le fait semblait incroyable, puisque les navi-

1. Thuc., II, 102.
2. Hérod., II, 60.
3. IV, 42.

gateurs prétendaient avoir eu, en faisant le tour de l'Afrique, le soleil à leur droite : « Il faut, » semble dire Hérodote, « que je rapporte ce qui m'a été dit: mais je n'ai pas besoin de tout croire, et ceci soit dit pour tout mon récit. » Combien de données précieuses et dont la science contemporaine a tiré parti nous devons à l'honnête fidélité avec laquelle il s'est conformé à cette règle de conduite! Hérodote, de l'avis général des critiques modernes, reste très supérieur à tous ceux des anciens qui se sont occupés comme lui de l'Orient et de l'Egypte, de cette antiquité reculée, de ce monde lointain et mystérieux. Comme il est pour nous, dans cette obscurité que nous cherchons à pénétrer, un guide plus sûr que Ctésias et même que Diodore! Comme il se laisse moins troubler la vue par le spectacle de ces mœurs singulières, de ces bizarres merveilles, de ces cités prodigieuses! Il n'est jamais pris de vertige, comme Ctésias essayant de parler de l'Inde; il garde sa présence d'esprit et sa probité de narrateur, il ne se complaît pas à étonner le lecteur par un entassement de fables et de récits incroyables; mais avec une sincérité loyale, que n'altère aucun préjugé grec, aucun sot dédain pour les barbares, il se croit tenu de raconter tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu dire dans ces pays éloignés que bien peu de ses lecteurs ont chance de visiter et que lui-même n'a pu parcourir qu'au prix de tant de fatigues et de dangers.

Nous ne demandons pas à M. W. de rien rabattre de son admiration pour Thucydide; nous lui savons gré de nous suggérer des raisons nouvelles d'admirer cet étonnant génie; mais sa critique ne nous aurait-elle pas inspiré plus de confiance encore, si nous l'avions vue tenir la balance plus égale et nous expliquer Thucydide sans méconnaître la grandeur et l'originalité d'Hérodote? Dans le chapitre intitulé *Vie de Thucydide*, les traits apocryphes ou suspects sont très bien distingués de ceux que fournit ou que confirme l'œuvre même de l'historien; mais là encore il y a quelque excès de complaisance et la note admirative nous semble parfois un peu forcée. M. W. n'admet pas que les malheurs politiques de Thucydide aient en quoi que ce soit influé sur les jugements que porte l'historien, et particulièrement sur la manière dont il représente et juge Cléon; il nous parle toujours de l'*objectivité* de Thucydide. *Objectif* tant que l'on voudra, Thucydide n'en était pas moins homme; se le représenter comme une intelligence pure, dépourvue de passions, étrangère à toute impression de rancune et de colère, c'est tomber dans l'abstraction et sortir des conditions de la vie. N'y eût-il eu entre lui et un homme tel que Cléon qu'une antipathie de nature et de goûts, ce contraste eût déjà suffi pour exercer sur les jugements de l'historien une influence qui devait, jusqu'à un certain point, les rendre sujets à caution et susceptibles de révision.

M. W. s'indigne presque que l'on ait osé, à propos de la prise d'Amphipolis par Brasidas, accuser Thucydide de la perte de cette ville et prétendre qu'il fut justement frappé par le jury d'Athènes. Sans doute

les éléments nous manquent pour trancher la question et rendre un verdict motivé; cependant le doute est au moins permis. Lorsqu'un général comme Brasidas, qui s'était déjà signalé par des coups rapides et presque foudroyants, était à peu de distance, le stratège athénien n'eût-il pas été plus sage de se tenir avec son escadre à l'embouchure du Strymon que d'aller mouiller devant l'île de Thasos, qui n'était pas menacée, les Spartiates n'ayant pas alors de flotte dans ces parages? Ne fallait-il pas songer avant tout à couvrir Amphipolis, cette colonie si précieuse pour Athènes, Amphipolis, son éternel désir, son éternel regret? Sans aller jusqu'à dire avec Grote que c'était la pensée de veiller sur ses intérêts privés qui avait conduit le stratège à Thasos, en face de la région des mines où il était grand propriétaire, ne pouvons-nous soupçonner là quelque négligence, ou tout au moins un faux calcul, une fausse manœuvre?

Dans le passage du livre VIII où Thucydide raconte la défense et la mort d'Antiphon, M. W. se refuse à rien voir qui confirme la tradition, rapportée par les biographes anciens, qui faisait de Thucydide un élève d'Antiphon. Il y a pourtant, dans ces lignes, un accent de sympathie et d'admiration qui semble bien nous les désigner comme un hommage rendu à la mémoire d'un maître et d'un ami. D'autre part, comme Mure l'a montré par cette étude attentive des textes qui rend son histoire de la littérature grecque intéressante malgré tous ses défauts, il y a, entre la diction d'Antiphon et celle de Thucydide, d'étroits rapports qui nous conduisent à la même conclusion. Thucydide a le génie en plus; mais ce sont d'ailleurs les mêmes procédés de décomposition et d'arrangement de la pensée, c'est la même manière de construire la phrase, c'est la recherche des mêmes effets; ce sont souvent les mêmes expressions. Nous n'arrivons ainsi qu'à une conjecture; mais cette conjecture, qui s'appuie sur la tradition antique, comporte un assez haut degré de vraisemblance. M. W. a raison de chercher surtout dans l'œuvre même de Thucydide les éléments de sa biographie; mais il dépasse peut-être la mesure en refusant presque toute créance aux assertions que renferment les notices biographiques anciennes qui nous sont parvenues; malgré leurs contradictions et leurs erreurs évidentes, ces notices paraissent bien contenir certaines données qui remontent à des sources vraiment antiques; elles comportent un usage discret, mais tout n'y est pas, comme M. W. incline à le croire, hypothèse gratuite et irrémédiable confusion.

Le chapitre troisième, *la composition de l'histoire*, nous paraît excellent; nous n'aurions de réserves à faire que sur la manière dont l'auteur y parle de Xénophon (p. 35); il paraît disposé à ne point admettre que les *Helléniques* soient de Xénophon. La discussion de cette thèse singulière nous entraînerait trop loin; il est temps d'arrêter ici cette analyse et cette critique.

Nos observations suffiront à montrer quel profit trouveront à lire cet essai tous ceux qui s'occupent de Thucydide, qui désirent arriver à le

comprendre et à le goûter pleinement; elles montrent en même temps qu'il convient de ne pas accepter sans réserve toutes les vues et toutes les assertions de l'auteur. M. Jules Girard et M. W. sont le plus souvent d'accord, sans que le dernier venu paraisse avoir connu l'ouvrage de son devancier; mais il y a chez celui-ci, avec un mode d'exposition plus littéraire, qui rend la lecture du livre plus facile et plus agréable, plus de largeur dans les idées et de mesure dans les jugements. Lui aussi, à propos des récits de batailles, il a été conduit à comparer entre eux Hérodote et Thucydide (ch. II, § 2); sans doute il explique en quoi le récit du combat livré par la flotte athénienne à celle des Syracusains au milieu de leur port est supérieur, comme tableau d'ensemble, au récit de la bataille de Salamine, comment le progrès y est mieux marqué; mais il fait en même temps très bien ressortir les mérites propres d'Hérodote; il n'est pas tenté, comme M. Welzhofer, de creuser une sorte d'abîme entre Thucydide et Hérodote, et de renvoyer, avec une nuance de dédain, Hérodote dans le camp des logographes.

G. PERROT.

---

227. — L. D'ELISSALDE CASTREMONT. **Histoire de l'introduction du Christianisme sur le continent russe et vie de sainte Olga.** 1 vol. in-8° de 566 p. Paris, Donniol, 1879.

Ce volume n'a aucune prétention à l'érudition et n'est pas, — à proprement parler, — justiciable de la *Revue*. L'auteur, — qui pourrait bien être une femme du monde, — a lu avec intérêt les traductions françaises de Nestor et de Karamzine, l'histoire du Bas Empire de Lebeau et quelques ouvrages de même genre et en a tiré les éléments d'une compilation, écrite non sans élégance, mais qui ne saurait être considérée comme une œuvre originale ou scientifique. Inutile de dire que les erreurs de détails sont fort nombreuses. Sans les relever une à une, il suffit de mettre nos lecteurs en garde contre le titre d'*histoire* qui ne convient pas à cette publication, d'ailleurs « édifiante, curieuse » et fort agréable à lire.

L. L.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance publique annuelle du 21 novembre 1879.

M. de Rozière, président, prononce un discours dans lequel il fait connaître en premier lieu le jugement des concours de 1879 et les sujets de prix proposés pour les années suivantes. Il proclame ensuite les noms des élèves de l'école des chartes qui ont obtenu cette année le diplôme d'archiviste paléographe, et donne des détails sur leurs travaux, ainsi que sur ceux des membres des écoles françaises d'Athènes et de Rome. Il termine par un hommage rendu à la mémoire de M. de Lasteyrie, membre libre de l'académie, mort dans le courant de l'année 1879.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une *Notice historique sur la vie et les travaux de M. Naudet, membre de l'académie.*

M. Ernest Desjardins lit, au nom de l'auteur, des extraits du mémoire de M. Mariette, intitulé *Questions relatives aux nouvelles fouilles à faire en Égypte* (voy. ci-dessus, p. 303).

Julien HAVET.

Jugement des concours de 1879.

Prix ordinaire (Etude sur les institutions du règne de Charles V), non décerné; concours prorogé, voy. ci-après. — Antiquités de la France : l'académie, cette année, n'a pas décerné de médailles. Mentions honorables : 1. M. Henri Delpech, *La bataille de Muret et la tactique de la cavalerie au* XIII*e siècle* (brochure in-8); 2. M. de Lens, *Facultés, collèges et professeurs de l'Université d'Angers, du* XV*e siècle à la Révolution française* (Angers, 1876-1878, in-8); 3. M. Hucher, *Monuments funéraires, épigraphiques, sigillographiques, etc., de la famille de Bueil; l'émail de Geoffroy Plantagenet au Musée du Mans* (2 vol. in-fol.); 4. M. de Fleury, *Notes additionnelles et rectificatives au « Gallia Christiana »* (manuscrit); 5. M. Guillouard, *Recherches sur les colliberts* (Caen, in-8); 6. M. Arbellot, *La vérité sur Richard Cœur-de-Lion* (brochure in-8). — Prix de numismatique Allier de Hauteroche : partagé entre MM. Barclay Head, *The international numismata orientalia*, part III, *The coinage of Lydia and Persia* (Londres, 1877, in-4), et François Lenormant, *La monnaie dans l'antiquité* (3 vol. in-8.) — Prix Gobert : Premier prix décerné à M. Paul Meyer, *La chanson de la croisade contre les Albigeois, commencée par Guillaume de Tudèle et continuée par un poète anonyme* (Paris, 1875, 2 vol. in-8); second prix, maintenu à M. Giry, *Etudes sur les institutions municipales : histoire de la ville de Saint-Omer et de ses institutions jusqu'au* XIV*e siècle* (Paris, 1877, in-8). — Prix Bordin : 1° (Recueillir les noms des dieux mentionnés dans les inscriptions babyloniennes et assyriennes tracées sur les statues, bas-reliefs des palais, cylindres, amulettes, etc., et tâcher d'arriver à constituer, par le rapprochement de ces textes, un panthéon assyrien) : l'académie accorde, à titre d'encouragement, à MM. Sorlin Dorigny et Joseph Halévy, chacun une somme de 1,000 fr., et retire la question du concours; 2° (Etude d'histoire littéraire sur les écrivains grecs qui sont nés ou qui ont vécu en Egypte depuis la fondation d'Alexandrie jusqu'à la conquête du pays par les Arabes. Recueillir dans les auteurs et sur les monuments ce qui peut servir à caractériser la condition des lettres grecques en Egypte durant cette période; apprécier l'influence que les institutions, la religion, les mœurs et la littérature égyptiennes ont pu exercer sur l'hellénisme) : aucun mémoire n'ayant été déposé sur cette question, l'académie la proroge à l'année 1882 (voy. ci-après). — Prix Brunet (Faire la bibliographie méthodique des productions en vers français antérieures à l'époque de Charles VIII qui sont imprimées, et indiquer autant que possible les manuscrits d'après lesquels elles l'ont été), décerné à M. Gustave Pawlowski. — Prix Stanislas Julien (en faveur du meilleur ouvrage relatif à la Chine), décerné à M. Vissering, pour son ouvrage intitulé : *On chinese currency, coin and paper money* (Leiden, 1877, 1 vol. in-8).

ANNONCE DES CONCOURS.

Prix ordinaire (2,000 fr. chaque prix) : — 1880. Etude historique sur les impôts indirects chez les Romains jusqu'aux invasions des Barbares, d'après les documents littéraires et épigraphiques. — 1880. Classer et identifier autant qu'il est possible les noms géographiques de l'Occident de l'Europe qu'on trouve dans les ouvrages rabbiniques depuis le X*e* siècle jusqu'à la fin du XV*e*. Dresser une carte de l'Europe occidentale où tous ces noms soient placés, avec des signes de doute s'il y a lieu. — 1881. Traiter un point quelconque touchant l'histoire de la civilisation sous le Khalifat. — 1881. Etude grammaticale et lexicographique de la latinité de saint Jérôme. — 1882. Etude sur les institutions politiques, administratives et judiciaires du règne de Charles V. — 1882. Faire connaître les versions de la Bible en langue d'oïl, totales ou partielles, antérieures à la mort de Charles V. Etudier les rapports de ces versions entre elles et avec le texte latin. Indiquer toutes les circonstances qui se rattachent à l'histoire de ces versions (le temps, le pays, le nom de l'auteur, la destination de l'ouvrage, etc.).

Antiquités de la France. — Trois médailles de 500 fr. seront décernées aux meilleurs ouvrages manuscrits ou publiés dans le cours des années 1878 et 1879 sur les antiquités de la France, qui auront été déposés au secrétariat de l'Institut avant le 1er janvier 1880. Les ouvrages de numismatique ne sont pas admis à ce concours.

Prix de numismatique. — Le prix Allier de Hauteroche (400 fr.) sera décerné en 1880 au meilleur ouvrage de numismatique ancienne qui aura été publié depuis le mois de janvier 1878. — Le prix Duchalais (800 fr.) sera décerné en 1880 au meilleur ouvrage de numismatique du moyen âge qui aura été publié depuis le mois de janvier 1878 [1].

Le concours annuel pour les prix Gobert est ouvert aux conditions ordinaires en 1880.

Prix Bordin (3000 fr. chaque prix) : — 1880. Exposer l'économie politique de l'Egypte depuis la conquête de ce pays par les Romains jusqu'à la conquête arabe. — 1880. Etude historique et critique sur la vie et les œuvres de Christine de Pisan. — 1880. Examiner les explications données jusqu'ici de l'origine et du développe-

1. Les ouvrages devront être déposés au secrétariat de l'Institut, pour ces deux prix, le 31 décembre 1879.

ment du système des castes dans l'Inde. Ces explications ne font-elles pas la place trop grande à la théorie brahmanique des quatre castes, et cette théorie peut-elle être admise comme l'expression d'un ordre de faits historiques? Grouper les témoignages qui permettent de se représenter ce qu'a pu être en réalité la caste à différentes époques du passé de l'Inde. — 1880. Etude sur la vie et les écrits d'Eustathe, archevêque de Thessalonique (XIIe siècle). Rechercher particulièrement ce que ses divers écrits nous apprennent sur l'état des lettres dans les écoles grecques de l'Orient, et sur ce qui s'était conservé alors des richesses de la littérature classique. — 1881. Faire l'histoire de la Syrie depuis la conquête musulmane jusqu'à la chute des Oméiades, en s'appliquant surtout à la discussion des questions géographiques et numismatiques qui s'y rattachent. — 1881. Etude sur les opérations de change, de crédit et d'assurance pratiquées par les commerçants et banquiers français ou résidant dans les limites de la France actuelle avant le XVe siècle. — 1882. Etude d'histoire littéraire sur les écrivains grecs qui sont nés ou qui ont vécu en Egypte, depuis la fondation d'Alexandrie jusqu'à la conquête du pays par les Arabes. Recueillir dans les auteurs et sur les monuments tout ce qui peut servir à caractériser la condition des lettres grecques en Egypte durant cette période; apprécier l'influence que les institutions, la religion, les mœurs et la littérature égyptiennes ont pu exercer sur l'hellénisme. (*Nota :* l'histoire de la philosophie alexandrine, qui a déjà fait l'objet d'un concours académique, n'est pas comprise dans ce programme). — 1882. Etudier les documents géographiques et les relations de voyage publiés par les Arabes du IIIe au VIIIe siècle de l'hégire inclusivement; faire ressortir leur utilité au point de vue de la géographie comparée au moyen âge.

Le *prix Louis Fould*, pour l'histoire des arts du dessin jusqu'au siècle de Périclès, sera décerné, s'il y a lieu, en 1881. Voir le programme détaillé des conditions spéciales de ce concours.

Prix La Fons-Mélicocq (1,800 fr.) en faveur du meilleur ouvrage sur l'histoire et les antiquités de la Picardie et de l'Ile-de-France (Paris non compris) : l'Académie décernera ce prix, s'il y a lieu, en 1881; elle choisira entre les ouvrages manuscrits ou imprimés en 1878, 1879 et 1880, qui lui auront été adressés avant le 31 décembre 1880.

Prix Brunet (3,000 fr. chaque prix) : — 1881. Bibliographie raisonnée des documents, manuscrits et imprimés, relatifs à l'histoire d'une province ou d'une circonscription. — 1882. Bibliographie aristotélique ou bibliographie descriptive, et, autant que possible, critique des éditions, soit générales, soit spéciales, de tous les ouvrages qui nous sont parvenus sous le nom d'Aristote; des traductions qui en ont été faites avant ou après la découverte de l'imprimerie, des biographies anciennes ou modernes d'Aristote, des commentaires et dissertations dont les divers écrits qu'on lui attribue ont été l'objet depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. On pourrait, quant à la méthode, prendre comme exemple la bibliographie de Démosthène, publiée en deux parties (1830, 1834), par A.-Gerhard Becker (Leipzig et Quedlinbourg, in-8°, 310 pages). — Les ouvrages peuvent être imprimés ou manuscrits.

Prix Stanislas Julien (1500 fr.) pour le meilleur ouvrage relatif à la Chine. Les ouvrages destinés au concours de 1880 devront être déposés en double exemplaire, au secrétariat de l'Institut, le 31 décembre 1879.

Prix Delalande-Guérineau. — Deux prix, de 1,000 fr. chacun, seront décernés en 1880 aux deux ouvrages que l'Académie jugera les meilleurs parmi les ouvrages manuscrits ou publiés depuis janvier 1878, ayant pour objet la langue française (grammaires, lexiques, éditions, etc.), à une époque antérieure au XVIe siècle. Les ouvrages destinés au concours devront être déposés, en double exemplaire, s'ils sont imprimés, au secrétariat de l'Institut avant le 31 décembre 1879.

Prix Jean Reynaud. — Le *prix Jean Reynaud* (10,000 fr.), décerné annuellement à tour de rôle, par chacune des cinq académies, et destiné « au travail le plus « méritant, relevant de chaque classe de l'Institut, qui se sera produit pendant une « période de cinq ans », sera décerné, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1880.

Conditions générales des concours. — Les ouvrages envoyés aux différents concours devront parvenir francs de port et brochés, au secrétariat de l'Institut, *avant* le 1er janvier de l'année où le prix doit être décerné. Ceux qui seront destinés aux concours pour lesquels les ouvrages imprimés ne sont point admis devront être écrits en français ou en latin. Ils porteront une épigraphe ou devise, répétée dans un billet cacheté qui contiendra le nom de l'auteur; les concurrents qui se feraient connaître seront exclus du concours. L'Académie ne rend aucun des ouvrages imprimés ou manuscrits qui ont été soumis à son examen; les auteurs des manuscrits ont la liberté d'en faire prendre des copies au secrétariat de l'Institut.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 6 Décembre — 1879

228. — **Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes,** par Ferdinand de Saussure. Leipzig, Teubner, 1879. — Prix : 8 mark (10 fr.)

La phonétique indo-européenne est depuis quelques années l'objet de recherches pénétrantes et minutieuses, particulièrement en faveur en Allemagne ; elles y sont poursuivies par un groupe de savants qui se sont donné eux-mêmes le titre de « nouvelle école grammaticale » *(neue grammatische Schule)*. Dans l'ouvrage dont nous avons à rendre compte, l'auteur s'est inspiré des nouvelles théories. En étudiant les diverses formes de l'*a*, M. de Saussure a fait, comme son titre l'indique, un système complet du vocalisme indo-européen. L'opinion de Bopp, qui ne voyait dans l'*a* des langues indo-européennes qu'une voyelle unique, a subi peu à peu des modifications importantes par les travaux de Curtius, Fick, Schleicher, du germaniste Amelung et en dernier lieu de Brugman. Le résultat de ces recherches était que l'*a* représentait trois voyelles distinctes. M. S. vient à son tour, et déclare que jusqu'à présent on a négligé une « quatrième grandeur » dans le vocalisme européen : il y a quatre espèces d'*a*, remontant tous à la langue mère indo-européenne. Ce sont, d'après la notation employée par l'auteur ; a_1 (= *e*), a_2 (= *o*), *A* (= *a*) et *A* (= *â*). La nouvelle « grandeur », c'est l'*A*. Cet élément apparaît en général dans le rameau gréco-italique sous la forme *a* (par exemple dans le latin *cado*, dans l'aoriste λαθεῖν), tandis que dans les langues slaves et germaniques, il vient se confondre avec a_2, c'est-à-dire *o*.

Telle est l'idée fondamentale de l'ouvrage. L'existence du « phonème *A* [1] » n'est d'abord qu'une hypothèse sur laquelle opère M. de S., mais

1. Cette désignation a reçu dès lors sa consécration de plus d'un côté. Voyez entre autres un article de M. Herm. Möller dans la Revue de Kolbing : *Englische Studien* III. 150. Il est juste de faire remarquer que M. Möller et d'autres, en attribuant à M. Osthoff la paternité de la notation *A*, oublient l'article de M. de S. pu-

cette hypothèse ne tarde pas à passer au rang d'un fait établi, et elle amène son auteur à soulever une foule de questions importantes; plusieurs des conclusions auxquelles il arrive surpassent même en importance la thèse première.

Disons tout de suite que ce n'est pas sans peine que l'on suit la pensée de l'auteur dans ses développements. La lecture de cet ouvrage constitue une véritable gymnastique de l'esprit; elle exige une attention très soutenue, car l'expression est d'une concision sévère; il n'y a pas lieu de s'en étonner, quand on considère la masse de faits et d'observations qui sont renfermés dans le cadre restreint d'environ 300 pages in-8°. On se heurte fréquemment à des expressions d'un aspect quelque peu rébarbatif telles que : *coefficient sonantique*, état *autophthongue* et *symphthongue*, voyelles *anaptyctiques* [1], etc. M. de S. est le premier qui ait fait en langue française un exposé systématique des nouvelles théories, et poursuivi des recherches originales dans ce sens. Ce n'est donc pas pour le plaisir d'innover, mais bien pour répondre à un besoin réel qu'il a employé cette terminologie [2].

Le chapitre 1er (pp. 6-50) est un résumé clair et détaillé des découvertes antérieures qui ont établi la théorie des « liquides et nasales sonantes ». Cette théorie est formulée comme suit (p. 6) : « Dans la langue mère indo-européenne, la liquide [3] ou les liquides, si l'on en admet deux, existaient non-seulement à l'état de *consonnes*, mais encore à l'état de *sonantes*, c'est-à-dire qu'elles étaient susceptibles d'accent syllabique, capable de former une syllabe ». Il en résulte que *r, n, m* offrent un parallélisme complet avec les voyelles primitives *i* et *u*; elles remplissent le même rôle dans les racines, celui de *coefficient sonantique*. Notons en passant (p. 8) la division des racines en trois classes, selon qu'elles se terminent par le coefficient sonantique *(kei, men)*, par le coefficient suivi d'une consonne *(deik, derk)*, ou enfin par une consonne sans coefficient *(pet, sek, sed)*. La forme faible de ces racines s'obtient par l'expulsion de l'*e* ($= a_1$); il reste *ki, mn, dik, drk, pt, sk, sd*. Jusqu'à présent, en ce qui concerne l'*i* et l'*u*, on avait toujours considéré la forme la plus courte comme la plus ancienne; on en tirait la

---

blié, antérieurement aux *Morphologische Untersuchungen*, dans les *Mémoires de la Soc. de Linguistique* (III, p. 359 sqq.) en juillet 1878. Je puis ajouter en me reportant à des souvenirs personnels que la théorie et la désignation du *phonème A* étaient connues de longue date dans le cercle linguistique de l'Université de Leipzig pour avoir été proposées par M. de S. sous forme de communication orale.

1. G. Curtius s'est servi lui-même de l'expression grecque *anaptyxis*, pour désigner le fait phonétique du développement postérieur d'une voyelle. Joh. Schmidt emploie pour cela le mot sanscrit de *svârabhakti*.

2. M. S. emploie volontiers par métaphore le langage des sciences naturelles, en particulier de la géologie. Il est question chez lui de *gisements d'*a_1, *de couches*, *d'humus moderne*, etc. L'algèbre aussi a été mise à contribution.

3. La même définition s'applique aux nasales, quoiqu'elles ne soient pas mentionnées ici.

première par la théorie du *gouna*, empruntée aux grammairiens hindous et appliquée à tort d'une façon générale à toutes les langues indo-européennes. Depuis quelque temps, on a compris qu'il était plus rationnel de prendre pour point de départ la forme pleine. Dans λείπω, par exemple, ce ne sera pas λιπ-, forme faible, qui sera le point de départ, mais λειπ-, forme forte avec a_1. C'est de ce principe, déjà reconnu par plusieurs savants allemands, que part M. de Saussure[1].

Le chapitre II (pp. 50-69) est consacré à l'examen du phonème *A* dans les langues européennes. L'auteur reconnaît à la voyelle *a* des langues du Nord (slave, germanique) une double origine. C'est : 1° ce qu'avec Brugman il appelle a_2. Par cette notation, il ne préjuge en rien la prononciation de la voyelle primitive. Ce signe algébrique contient simplement sous une forme abrégée la définition du phonème : la voyelle qui se présente comme *o* dans le gréco-italique et qui alterne régulièrement avec *e* au sein d'une même syllabe radicale ou suffixale ; 2° le *phonème A*, c'est-à-dire l'élément qui apparaît régulièrement en gréco-italique sous la forme *a*. L'équivalence de l'α grec et de l'*a* italique est établie par une énumération d'exemples comme les racines ak_1 (ἄκρος, *acus*), ak_2 (ἀχλύς, *aquilus*), *ag* (ἄγω, *ago*), *ank* (ἀγκών, *ancus*), *ar* (ἄρθρον, *artus*), etc.

Quant à l'*o* gréco-italique (chap. III, pp. 69-116), il en existe aussi deux espèces distinctes, l'une, qui correspond exactement à l'a_2, est marquée par o_2 ; la seconde, qui a une autre origine, M. de S. la représente par *ǫ*. C'est o_2 qui alterne avec a_1 dans les parfaits γέγονα de γεν, δέδορκα de δερκ, τέτοκα de τεκ, et qui se retrouve en latin dans *totondi, spopondi, momordi*, qui supposent des présents **tendo*, **spendo*, **merdo*. Le phonème correspondant pour les langues ariennes est *â* dans les syllabes ouvertes, *a* dans les syllabes fermées. Quant aux formations nominales qui présentent o_2, ce sont, par exemple, des mots comme οἶτος et οἶμος, d'une racine ει, ou les mots en -εύς : γονεύς, τροφεύς, etc., ainsi que les mots de formation primaire qui leur servent de base : τροφός, τοκός, στολή, σπονδή, etc. Cet $o_2 = a_2$ est enfin la voyelle qui dans les thèmes en *a*, *ta*, *na*, *ma*, *ra*, etc., se retrouve à tous les cas, sauf au vocatif, au locatif et peut-être au génitif. Ainsi la forme indo-européenne du mot qui signifie « cheval » a été : nom. *akwa*$_2$*s*, acc. *akwa*$_2$*m*, etc., voc. *akwa*$_1$, loc. *akwa*$_1$*i*. — Le second *o* gréco-italique (*ǫ*), c'est celui que l'on retrouve par exemple dans πόσις en regard du skt. *patis* (par *a* bref dans une syllabe *ouverte*). Le nombre des mots qui contiennent ce phonème est fort restreint. On peut cependant le reconnaître sûrement dans les racines *ǫd* (ὄζω, *odor*), *ǫk*$_2$ (ὄπωπα, *oculus*), *dǫ* (δίδωμι, *donum*), *gnǫ*

1. M. Fick a établi les lois qui expriment le rapport du présent grec à l'aoriste second et au parfait dans un article fort intéressant des *Beitræge* de Bezzenberger. (Tome IV, pp. 157-191) intitulé : *Zum Aorist und Perfectablaut im Griechischen*. M. de S. n'a pu connaître cet article, le IV[e] vol. des *Beitræge* ayant paru immédiatement après son livre.

(γιγνώσκω, *gnotus*) — p. 112. — Les langues du Nord le confondent avec *A* et a_2 (*a* et *o*).

Le chapitre IV (pp. 116-123) résume en quelques mots la question de la pluralité des *a* dans la langue mère indo-européenne et conclut à l'existence au moins de quatre espèces d'*a* primitifs ; dans le traitement de ces diverses valeurs d'*a*, les peuples indo-européens se partagent en trois groupes : 1° les Italiotes, les Hellènes et les Arméniens ont maintenu la distinction entre *A* (*a*), a_1 (*e*), a_2 (*o*) ; 2° les Celtes, les Germains et les Slaves ont confondu *A* et a_2 ; 3° les Iraniens et les Hindous ont confondu *A* et a_1.

Nous arrivons avec le chapitre V (123-238) au rôle grammatical des divers *a*. Ce chapitre est le plus important du Mémoire, dont il occupe plus du tiers. — L'état normal de la racine est celui où la voyelle radicale est a_1 soit dans une diphthongue, soit dans toute autre position. C'est ainsi qu'on a les formations verbales comme λέγω, φέρω, φεύγω ἕρπω, lat. *lego*, *tero*, *fido* (= **feido*) *serpo* ; goth. *giba*, *steiga* ; skt. *váhati*, *bhárati*, *sárpati*, etc., ou les formations nominales comme βέλος, γένος, κέρδος, ψεῦδος, lat. *decus*, *genus*, *scelus* ; skt. *vácas*, *mánas*, *çrávas*, etc. Comme on ne peut admettre une altération systématique de a_2 en a_1, il en faut conclure que c'est bien a_1 que l'on rencontre dans la plupart des racines.

C'est ce qui amène l'auteur (p. 135) à poser ces règles générales : Dans toutes les racines on trouve le phonème a_1 (*e*), seul ou avec le coefficient sonantique. Toutes les modifications phonétiques se réduisent à l'expulsion de l'a_1 (auquel cas le coefficient, s'il y en a un, se vocalise) ou à sa permutation en a_2 (*o*).

Une remarque importante à faire, c'est que les phonèmes *A* et *ǫ* peuvent être pris comme coefficients sonantiques, et ce fait donne la clef des variations phonétiques que subissent en grec des racines comme par exemple βα, λαθ, στα, φα (avec α *long*), dont l'α se décompose en a_1 + *A*. On obtient la proportion : βᾶμα (a_1 + *A*) : βῶμος (a_2 + *A*) = κέρμα (a_1 + *r*) : κορμός (a_2 + *r*) pour la permutation radicale a_1 : a_2, ou la proportion : *ás-mi* : *s-más* = dor. φαμί (*pha*$_1$ + *A-mi*) : φᾰ-μες (*phA-mes*) pour le cas d'expulsion de l'a_1.

C'est par cette décomposition des *ā* en deux éléments que M. de S. fait rentrer des présents grecs comme λάθω, κάδω, τάκω (α *long*) dans la règle générale qui veut que toute racine contienne a_1. Et pour indiquer maintenant un des rares points, sur lesquels le raisonnement de M. de S. ne me convainc pas complètement, je dirai que cette règle du vocalisme des racines ne me semble pas avoir une portée aussi générale que celle que lui attribue l'auteur. Que toutes les racines sans exception contiennent ou aient contenu a_1, cela me paraît difficile à établir. J'admets encore la décomposition de φαμί et de λάθω, mais il ne me semble guère possible d'y joindre des présents comme ἄγω, γράφω, μάχομαι, dans lesquels notre auteur veut voir un affaiblissement semblable à celui des aoristes thématiques.

Mais a_1 n'est pas seulement l'élément primordial de toute racine; il se retrouve encore dans les suffixes : tout suffixe contient a_1 (p. 185). Il y a une exception, c'est le suffixe *nt* du participe présent. Pour les suffixes, de même que pour les racines, il n'y a que deux variations vocaliques possibles : expulsion de a_1, sa permutation en a_2. Mais il y a un nouvel élément à considérer, l'accent. Dans ce que M. de S. appelle la *flexion forte indo-européenne*, qui est propre au verbe, l'expulsion ou la conservation de l'a_1 dans la syllabe qui précède la désinence, dépend de l'accent. Dans la *flexion faible*, elle dépend de la qualité du phonème initial de la désinence. Ce sont là, en effet, deux principes fort différents; il était difficile de donner un nom aux deux ordres de phénomènes qui en résultent; mais je ne puis m'empêcher de trouver un peu obscures les désignations de flexion forte et faible, d'abord parce qu'on ne voit pas bien en quoi l'une est forte, l'autre faible, et ensuite parce que ces termes de *fort* et *faible* ont déjà tant d'emplois dans la terminologie phonétique, qu'il faut à chaque instant un effort de mémoire, pour savoir dans quel sens on doit les prendre. M. de S. poursuit l'examen des destinées suivies par l'a_1 dans la flexion verbale et dans la flexion nominale. Notons en passant que sa théorie pourrait bien intervertir l'ordre chronologique que depuis longtemps on croyait devoir établir entre les désinences dites primaires et les désinences dites secondaires (p. 188). — C'est au nominatif des thèmes à liquides, nasales et sifflantes, que se trouvent les seules voyelles longues qui résistent à l'analyse : le système des voyelles primordiales s'enrichit donc de deux voyelles longues primitives : $\hat{a}_1$ et $\hat{a}_2$. — En somme, les affaiblissements dus à l'accent se résument dans cette loi générale : tous les a_1 placés dans la partie du mot qui précède la syllabe accentuée tombent à moins d'impossibilité matérielle.

Dans le chapitre VIe et dernier, M. de S. présente une théorie entièrement neuve sur un point de phonétique sanscrite, qui jusque-là était resté assez obscur, à savoir la nature de *î*, *û*, et conséquemment de *îr*, *ûr*, ainsi que de l'*â* que l'on remarque dans le participe *jâtá*. Il reporte dans la période proethnique *î* et *û*, que Curtius, dans son tableau de la corrélation des sons (Grdz^{4}, 128), marque d'un point d'interrogation. Formulée d'une façon générale, la loi établie par M. de S. est que l'*a* qui apparaît en sanscrit sous la forme *î* (i) et qui ne diffère point essentiellement de *A* (= *a*), en certaines circonstances, s'était déjà fondu dans la période proethnique avec les phonèmes *i*, *u*, *r*, *n*, *m*, quand ils précèdent, de façon à produire les longues *î*, *û*, *r*, *n*, *m* (longs). On peut, en effet, remarquer, ce que personne n'avait fait encore, qu'il y a un parallélisme évident entre les formes faibles du sanscrit qui présentent *û*, *ûr*, *â*, *âm* et les formes fortes qui présentent *avi*, *ari*, *ani*, *ami* (*i long* ou *bref*), par exemple *pávitum* et *pû-tá*, *pári-tum* et *pûr-tá*, *jáni-tum*, et *já-tá*, *dami-tár* et *dân-tá*[1] (p. 248 sqq.). D'autre part, *u*, *r* et *a* des formes faibles correspon-

1. Seul, l'*î* n'a pas la forme forte correspondante *ayi* que l'on attendrait. En regard de *ksî-na* (de *ksinâti*), on a *ksé-tum*, et non **ksayi-tum*.

dent à *o, ar, an, am* des formes fortes. Il ressort de la comparaison de ces deux séries de formes que les longues *û, ûr, â, âm* renferment un élément de plus que *u, r, a*; cet élément, c'est le phonème qui apparaît en sanscrit sous la forme *î* (i) et que l'auteur désigne par un *A* placé au-dessus de la ligne. Donc *î* = *i* + *A*; *û* = *u* + *A*; *r* = *r* + *A*, etc. Dans cette hypothèse, l'*îr* et l'*ûr* sanscrits se ramènent à *r* (= *r* + *A*), contrairement à l'opinion émise par M. Brugman, que *îr, ûr* ne sont qu'une autre forme de *r*. C'est une erreur qui provient de ce qu'on avait toujours considéré *îr, ûr* comme des allongements de *ir, ur*, tandis que la longue, tout en étant de formation secondaire, est cependant un produit de la période proethnique (p. 258). Ce phénomène une fois constaté, comment l'interpréter? L'auteur s'est servi pour cela de l'hypothèse des racines dissyllabiques. La question de l'existence de ces racines avait déjà été soulevée par Windisch (Journ. de Kuhn, t. XXI)[1], qui a cherché à expliquer la formation des présents sanscrits de la septième classe (*yunájmi*), sans recourir à l'emploi de l'infixe. Cette aversion que l'on prête à la langue-mère indo-européenne pour l'infixe provient de l'idée préconçue, qu'il ne saurait exister que des racines monosyllabiques. Le mérite de M. de S. est d'avoir pris parti dans la question avec une grande décision, en se prononçant pour l'existence des racines dissyllabiques. Nous n'insisterons pas davantage sur cette question, dont une plume plus autorisée que la nôtre a fait ressortir l'importance[2]. Nous indiquons seulement que c'est par cette théorie que l'auteur explique la provenance de *î, û, îr, ûr, â* et *âm*. Pour cela, partant du principe que toute dégradation thématique consiste dans l'expulsion de a_1 et que les phénomènes phonétiques dus aux déplacements d'accent n'atteignent que cet a_1, il établit, par exemple, que l'*û* de *pûtá* contient uniquement l'élément *vi* de la racide *pavi* (forme indienne de l'indo-europ. *pawA*); *pûtá*, c'est *pavitá*, moins l'a_1 expulsé par le fait du transfert de l'accent sur la dernière syllabe. — La neuvième classe des présents sanscrits se trouve, de cette façon, n'être qu'un cas particulier de la septième, en ce que toutes deux insèrent un infixe nasal entre les deux derniers éléments de la racine, mais que, dans la septième, la racine était monosyllabique (*bhaid, yauj*), tandis que, dans la neuvième, elle était dissyllabique (*pawA, parA*). Par conséquent, si l'infixe, dans la neuvième classe, nous apparaît avec une voyelle longue (*nâ*), c'est qu'il y a eu contraction avec la voyelle *A* de la seconde syllabe de ces racines. Cela revient au fond à la division des grammairiens hindous en racines *udáttâs* et *anudáttâs*, avec cette différence que, pour eux, l'*i* des racines *udáttás* était une

1. Cf. Ad. Bezzenberger. *Gœtting. Gelehrt. Anz.*, 1879, p. 227. Cet article est postérieur à l'ouvrage qui nous occupe et dont Bezzenberger ne paraît pas avoir eu connaissance.

2. M. L. Havet dans le *Supplément au Journal de Genève* du mardi 25 février 1879.

syllabe de liaison, tandis que dans la nouvelle théorie, il fait partie intégrante de la racine. — Ce chapitre, qui est essentiellement consacré à la phonétique sanscrite, se termine par une série d'observations sur le traitement subi dans les langues européennes, en particulier le grec, par les groupes *rr, nn, mm*. Un dernier paragraphe traite de phénomènes spéciaux des sonantes et du type *usás*-αὔως, qui est une énigme au point de vue morphologique.

Nous avons cherché à donné une analyse aussi fidèle que possible du mémoire de M. de Saussure. Ses résultats, que nous sommee prêts à admettre dans leur ensemble, devront sans doute être longuement élaborés avant de prendre dans l'enseignement linguistique la place qui leur est due. La discussion devra en particulier porter sur le rôle morphologique de l'a_1 et des *coefficients sonantiques*. Quoi qu'il en soit, ce livre est un démenti à la boutade de Voltaire contre l'étymologie, science dans laquelle « les consonnes ne comptent pour rien et les voyelles pour moins encore. »

Em. Baudat.

---

229. — **Un papyrus inédit** de la bibliothèque de M, Ambroise Firmin-Didot. Nouveaux fragments d'Euripide et d'autres poètes grecs publiés par M. Henri Weil. Paris, Didot, 1879. 36 pages grand in-4°, avec deux planches photoglyptiques. (Extrait des Monuments grecs publiés par l'Association pour l'encouragement des études grecques en France, année 1879.)

— **Fragmenta inedita poetarum graecorum.** Ex papyro aegyptiaco primus in lucem protulit Henricus Weil. Recognovit C. G. Cobet. Leyde, Brill, 1880. 16 pages in-8°. (Extrait du tome VIII de la Mnemosyne.)

Une très intéressante tirade de quarante-quatre vers (en double copie) d'une pièce perdue d'Euripide ; quelques vers mal transcrits de la *Médée ;* une douzaine d'autres vers, en assez mauvais état, prononcés par Europe dans le prologue d'une tragédie qui pourrait bien être les *Cariens ou Europe* d'Eschyle selon M. Weil, ou le *Radamanthe* d'Euripide, à ce que croit plutôt M. Cobet ; huit autres vers tragiques dont le texte est si gâté qu'il est presque *désespéré ;* un fragment (neuf vers intelligibles) de quelque auteur comique, dans lequel un Athénien raconte comment il avait « vécu sans vivre » dans l'ignorance du beau, du bien et autres entités métaphysiques, jusqu'à ce qu'un beau jour la lumière se fit pour lui au moment où il entrait, à ce qu'il semble, dans la maison d'un certain philosophe ; enfin, deux épigrammes de Posidippe, poète de la cour de Ptolémée Philadelphe, l'une concernant l'érection du fameux phare d'Alexandrie, et l'autre la consécration de la chapelle de la reine Arsinoé-Aphrodite au cap Zephyrion, petites pièces de beaucoup de mérite en raison de l'élégance avec laquelle elles sont tournées et surtout de la précision du détail descriptif : tel est, outre un compte de prêtresses égyptiennes, qui permet

à M. Weil de fixer avec assez de probabilité la date de la copie des fragments littéraires vers la première moitié du IIe siècle avant notre ère, le contenu de ce papyrus Didot, assez riche en soi, mais surtout excellemment mis en valeur par le savant à qui l'on a eu la bonne idée d'en confier l'édition *princeps*. Nous n'insisterons pas davantage sur les autres parties : la tirade de quarante-quatre vers nous a causé beaucoup de plaisir à la lecture. Elle offre un caractère extrêmement particulier : elle est versifiée en beaux sénaires *tragiques* (il n'y a pas là-dessus de contestation possible), mais le ton du morceau est tout le temps celui des *comédies* de Ménandre; le style et les sentiments sont *bourgeois*. C'est le discours d'une femme suppliant son père de ne pas la forcer à divorcer avec un mari ruiné, mais qu'elle aime, pour prendre un nouvel époux fort riche. Nous nous trouvons en plein *drame bourgeois*. M. Cobet repousse l'idée que nous ayons ici à faire à une tragédie proprement dite, et croit plutôt à un drame satyrique. M. Weil, au contraire, est porté à placer les vers nouveaux dans la bouche d'Hyrnétho, l'héroïne de la tragédie des *Téménides*. « On sait, dit-il, qu'Euripide aime à donner aux faits et aux personnages de la fable héroïque les proportions de la vie ordinaire. »

M Cobet s'est plu à reconnaître l'habileté des restitutions du premier éditeur, et nous n'avons, pour notre part, qu'à souscrire au jugement d'un maître aussi difficile à contenter et aussi autorisé. Au vers 37 de la belle tirade (pour ne parler que de ce seul passage), il a trouvé lui-même une conjecture très simple, sûre et jolie[1] : *Quand il s'est agi de me marier* (est-il dit dans les vers qui précèdent), *il t'appartenait de choisir en toute liberté l'homme à qui tu voulais me donner*.

'Επεὶ δ' ἅπαξ δέδωκας, ἤδη 'στὶν, πάτερ,
ἐμὸν σκοπεῖν τοῦτ'. Εἰκότως· μὴ γὰρ κακῶς
κρίνασ' ἐμαυτῆς τὸν ἴδιον βλάψω βίον.

« Notum est quam facile καλῶς et κακῶς inter se confundantur. Notum est quam ament dicere Tragici μὴ καλῶς pro κακῶς. » C'est καλῶς qu'il faut lire au lieu de κακῶς.

Le papyrus a 16 centimètres et demi de hauteur sur 1 mètre 8 centimètres de longueur. Les reproductions photoglyptiques sont bien exécutées. C'est seulement dommage qu'au lieu de reproduire en *fac-simile* le papyrus entier, on ait laissé de côté *quatre* colonnes (on dira qu'elles étaient un peu moins importantes que le reste) sur les *onze* dont il se composait; ce n'était presque pas la peine de ne pas donner tout. Les épigrammes de Posidippe ont été reproduites en vraie grandeur ; mais la copie principale de la grande tirade et les quatre autres fragments dramatiques sont réduits de moitié dans chaque sens. Les frais sont ainsi près

1. Cette même conjecture vient d'être proposée d'autre part par M. Fr. Blass dans un article (déjà tiré et qui paraîtra dans la livraison de janvier 1880 du *Rhein. Museum*) intitulé : *Neue Fragmente des Euripides und andrer griechischer Dichter*.

de quatre fois moins considérables. Mais le *fac-simile*, devenant microscopique, perd de son utilité, et l'économie en question est peut-être une dérogation regrettable aux habitudes bien connues de générosité de la commission qui dirige la publication des *Monuments grecs*.

Ch. G.

---

230. — **Apologie pour Hérodote,** par Henri Estienne, avec introduction et notes par P. Ristelhuber. Paris, Liseux. 1879, in-8°, 2 vol. XLVIII-427 et 505 p. — Prix : 25 fr.

Le grand mérite de cette édition, c'est de contenir les quelques passages qu'Estienne avait dû, sur l'injonction du Conseil de Genève, modifier à l'aide de cartons. Ces cartons ne portaient pas seulement, comme on l'avait cru, sur l'endroit relatif au *couilliage* (droit qu'auraient payé les prêtres pour avoir la liberté d'entretenir des concubines), mais sur quelques autres morceaux jugés trop libres. Un des rares exemplaires de l'édition *princeps* échappés au cartonnage a été mis à la disposition de M. Liseux par M. le baron de Ruble, et ce libraire n'a pas hésité, quand il s'est aperçu de l'état réel des choses, à réimprimer toutes les feuilles de ses deux volumes, déjà terminés, où se trouvaient ces passages, pour les réintégrer tels que les avait d'abord écrits l'auteur, en mettant en note les leçons corrigées. Voilà un sacrifice dont la critique ne saurait trop le louer. Disons, cependant, que ces passages n'ont en eux-mêmes rien de fort piquant ni de fort intéressant : quelques mots un peu crus en avaient fait tout le scandale, et encore ce qu'il y a de plus fort est-il textuellement pris du fameux sermon du Cordelier ajouté aux contes de la reine de Navarre. — Un autre enrichissement fort agréable à trouver dans cette édition est l'*Avertissement* qu'Henri Estienne publia peu de temps après le livre, et qui lui valut les censures du Conseil de Genève. Devenu à peu près introuvable, ce morceau curieux avait été réimprimé à Londres à cinquante exemplaires par M. Turner ; il avait tous les titres à figurer en tête de l'*Apologie*. — Enfin M. Ristelhuber a publié, d'après une obligeante communication de M. Th. Dufour, directeur des Archives de Genève, tout ce qui concerne l'affaire de l'*Apologie* et celle de l'*Avertissement* dans le registre des délibérations du Conseil. Tout cela donne à la nouvelle édition une véritable valeur.

En elle-même, elle est très-bien exécutée, sauf quelques fautes d'impression. On peut regretter que l'on ait supprimé dans l'intérieur des chapitres la division en paragraphes numérotés, qui facilitait les citations. L'éditeur n'a pas mis, à vrai dire, d'introduction, et le livre d'Estienne en appelle pourtant une, qui pourrait être fort intéressante. Les notes, dont il faut louer l'opportunité et l'ordinaire sobriété, ne sont cependant ni suffisantes ni complètes. L'éditeur a surtout fait des notes philologiques, dont quelques-unes sont excellentes, comme celles qui se

réfèrent à d'autres livres d'Estienne ou à l'usage courant du xvi[e] siècle, dont d'autres sont souvent déplacées et parfois peu exactes, comme celles qui touchent l'étymologie. Les rapprochements des contes insérés par Estienne avec les autres versions qu'on en connaît sont tantôt très complets et même surabondants, tantôt nuls : cela dépend des secours que l'éditeur a trouvés dans des ouvrages antérieurs. Enfin, les notes historiques sont généralement satisfaisantes ; elles remontent d'ailleurs en grande partie à l'édition de Le Duchat. L'indication des sources d'Henri Estienne et de la valeur réelle de ses dires est ce qui laisse le plus à désirer. La table faite exprès pour cette nouvelle édition ne rendra pas les services qu'on pouvait en attendre : elle n'est ni complète ni bien ordonnée.

En somme, par ses passages inédits, par les documents qui y sont joints et même par le commentaire, l'édition que nous annonçons du curieux livre d'Henri Estienne est supérieure à toutes celles qui l'ont précédée et mérite de prendre place dans les bibliothèques des lettrés.

---

231. — 1. H. Viehoff, **Gœthes Leben, Geistesentwickelung und Werke.** Vierte umgearbeitete Auflage, 4 parties en 1 vol. in-8°, Stuttgart, C. Conradi, 1877. — Prix : 9 mark (11 fr. 25).
— 2. H. Viehoff, **Gœthes Gedichte erlæutert und auf ihre Veranlassungen, Quellen und Vorbilder zurückgeführt,** 3. Aufl., 2 vol. in-8°, Stuttgart, C. Conradi, 1876. — Prix : 6 mark (7 fr. 50).
— 3. H. Viehoff. **Schillers Gedichte erlæutert und auf ihre Veranlassungen, Quellen und Vorbilder zurückgeführt, nebst Variantensammlung,** 5. Aufl., 3 vol. in-8°, Stuttgart, C. Conradi, 1876. — Prix : 6 mark (7 fr. 50).

Nous arrivons un peu tard pour recommander à nos lecteurs les nouvelles éditions des trois ouvrages mentionnés ci-dessus : du reste, leur réputation n'est plus à faire et, depuis de longues années, ils sont entre les mains de tous ceux qui s'intéressent à Gœthe et à Schiller. Néanmoins, et en raison du bon accueil que leur a fait de tout temps le public lettré, nous ne pouvons nous empêcher, en en signalant la réapparition, d'exprimer tout le regret que nous avons éprouvé en constatant la négligence avec laquelle l'auteur les a laissé réimprimer. Il semble n'avoir nul souci des découvertes faites dans ces dernières années dans le champ de la littérature allemande, il semble même ne s'être pas donné la peine d'en revoir les épreuves ; c'est le cas surtout pour la *Vie de Gœthe,* dont les quatre volumes fourmillent d'erreurs matérielles, de fautes d'impressions et d'orthographe dans les noms d'hommes et de lieux.

Pour commencer par le plus important de ces trois ouvrages, *la Vie, le développement intellectuel et les œuvres de Gœthe*, M. Viehoff, comme il nous en avertit, en a bien modifié le titre, pour le mettre en

harmonie avec le titre de son ouvrage analogue sur Schiller, mais c'est à peu de chose près le seul remaniement qu'il y ait opéré. Çà et là, à la vérité, il fait bien allusion à quelque ouvrage récent paru sur la matière; mais ces additions paraissent avoir été faites d'une manière hâtive et pour la montre. Si M. V. avait lu attentivement certains ouvrages qu'il invoque, il ne nous renverrait point, par exemple, à propos de l'interprétation du *Conte* (t. III, p. 225), à l'ouvrage de M. Baumgart, sans nous avertir que, pour être la dernière en date, cette interprétation n'en est pas moins la première par l'extravagance de l'explication, l'emphase du style et la singularité des idées [1].

Mais c'est surtout pour la première période de la vie de Gœthe que M. V. aurait dû réviser son travail à l'aide des nombreux documents mis au jour par la critique dans ces dernières années. Aucune période de la littérature allemande n'a été l'objet de travaux plus divers, aucune n'a été plus féconde en résultats nouveaux que celle du *Sturm und Drang*. Malgré cela, M. V. continue toujours à s'en rapporter presque uniquement à *Poésie et Vérité* [2], dont il reproduit, autant que possible, les termes mêmes dans son récit. Certes, ce procédé avait du bon, et, partout où les circonstances s'y prêtent, il y a tout à la fois avantage et plaisir pour le lecteur à étudier la vie de Gœthe, les impressions et les évolutions de son esprit d'après son propre récit. Mais le respect de la vérité exigeait en maint endroit plus d'une rectification : si l'on pardonne à Gœthe, écrivant à quarante ans de distance l'histoire de sa jeunesse, de s'être souvent laissé aller à une illusion, qui lui fait plus ou moins inconsciemment confondre, transposer ou même altérer des événements importants de son existence, on n'est point tenu à la même indulgence envers un critique, qui a précisément pour mission de rétablir les faits sous leur vrai jour et de rectifier les erreurs accidentelles ou voulues du poète.

Pour ne citer qu'un des récits les plus connus de Gœthe, d'après *Poésie et Vérité,* Gœthe, dès son arrivée à Sessenheim, aurait été frappé de la ressemblance qu'offrait la famille Brion avec celle du *Vicaire de Wakefield,* dont, ajoute M. V., Herder *venait de lui faire faire la connaissance.* (T. I, p. 167.) Or, comme chacun sait, ce n'est qu'en novembre et bien *après* sa première visite à Sessenheim, que Gœthe fut amené, par ses entretiens avec Herder, à lire l'ouvrage de Goldsmith. C'est seulement alors que, comparant avec la famille, mise en scène dans le *Vicaire de Wakefield,* celle au sein de laquelle il avait été accueilli récemment, il établit ce parallèle destiné à un si grand retentissement.

---

1. Cf. *Revue critique*, 1878, 1er semestre, nº 16, p. 262.

2. *Dichtung und Wahrheit* et non, comme M. V. et bien d'autres persistent à écrire, *Wahrheit und Dichtung*. Il n'est pas permis de continuer à modifier arbitrairement un titre, que Gœthe n'a adopté sous la forme reproduite par nous qu'après mûre réflexion.

De même, contrairement à ce que dit M. V. (t. I, 167-168), la fille aînée du pasteur Brion n'était pas *morte de bonne heure ;* elle était mariée au pasteur Gockel du petit village badois d'Eichstetten ; elle ne se trouvait donc plus à la maison paternelle lors des visites de Gœthe, et comme, d'autre part, dans les excursions qu'il fit avec la famille Brion des deux côtés du Rhin, Gœthe n'alla pas jusqu'à Eichstetten, situé entre Emmendingen et Vieux-Brisach, Marie-Salomée (la seconde des demoiselles Brion) fut et resta toujours pour lui l'aînée des filles du pasteur.

En outre, Frédérique avait alors environ dix-huit ans et non seize (elle était née en 1752 et avait été confirmée en 1766, c'est-à-dire, suivant la coutume du pays, vers l'âge de quatorze ans) ; il en est de même pour sa plus jeune sœur, qui, confirmée en 1770, devait avoir au moins quinze ans et non sept.

Ce sont là, si l'on veut, des détails de peu d'importance; mais on a tant discuté sur cette « Idylle de Sessenheim », que tout ouvrage prétendant au titre de sérieux n'a pas le droit d'ignorer les résultats certains acquis sur ce point par la critique.

Si nous ne craignions pas de fatiguer nos lecteurs en poursuivant plus loin ces rectifications de détails, nous aurions encore bien des inexactitudes à signaler, bien des objections à faire, bien des additions à indiquer à M. V., pour l'histoire de cette période, qui était, il y a quelques années, la moins connue de la vie de Gœthe, et autour de laquelle s'était rapidement formée une espèce de légende, que la critique d'aujourd'hui s'efforce non sans peine, mais non sans succès, de remplacer par des faits bien constatés et des données authentiques. Il y aurait lieu, par exemple, d'insister sur les rapports de Gœthe avec le jeune Maximilien, dont M. V. ne cherche pas même à découvrir l'identité, sur l'influence exercée sur Gœthe par Mlle de Klettenberg, dont M. V. dit à peine quelques mots, sur les relations de Gœthe avec Jeanne Fahlmer et les Jacobi, relations pour lesquelles les *Lettres de Gœthe à Jeanne Falhmer* [1] nous offraient de précieux renseignements inédits, sur la table d'hôte de la rue Mercière, dont quelques commensaux nous semblent inexactement nommés par M. V., sur le voyage de Gœthe en Lorraine, etc.

Mais cela nous conduirait trop loin : un mot seulement encore sur les textes cités par M. V. et sur l'exécution matérielle du livre. M. V. paraît complètement ignorer les deux ouvrages les plus importants, parus quelque temps avant le sien, sur la jeunesse de Gœthe : nous voulons parler du *Jeune Gœthe* [2] de M. Bernays et de l'édition des *Mémoires de Gœthe* de M. G. von Lœper. Lorsqu'on veut suivre d'une manière approfondie le *développement intellectuel* d'un écrivain, il semble tout naturel d'étudier ses productions dans la *forme originale*, qu'il leur a donnée

1. Cf. *Revue critique*, 1877, 1er semestre, n° 4, p. 66.
2. Cf. *Revue critique*, 1876, 1er semestre, n° 9, p. 146.

lors de leur première apparition, et non à travers les remaniements qu'il a pu leur faire subir à trente ou quarante ans de distance. Le *Jeune Gœthe* de M. Bernays offrait, sous ce rapport, à M. V., tout le secours désirable : une simple et rapide collation avec ce précieux recueil lui eût permis de rétablir partout, sans grand effort, dans ses citations, le texte primitif des lettres et des poésies de Gœthe : plus d'un passage témoigne malheureusement qu'il ne s'est pas donné cette peine. (Cf. entre autres I, 88, v. 1 ; I, 90, v. 2 ; I, 99, v. 2 et 3, etc.

Peut-être aussi avec un peu plus de soin dans la révision de ses épreuves, M. V. eût-il évité d'estropier les noms de *Hauk* (I, 96, l. 13, et non *Hank*) ; *Kronberg* ou *Kronenberg* (I, 81, l. 16, et non *Kronburg*) ; *Gesner* (I, 83, l. 17, et non *Gessner* ; *Gesner* est la forme que porte le titre de la première édition de ses *Primae lineae isagoges*...) ; *Ludovici* (I, 87, l. 15, et non *Ludwig*) ; *Lobstein* (comme du reste M. V. l'écrit lui-même I, 184, l. 16, et non *Lobenstein*, I, 156, l. 27) ; *Bastberg* [c'est-à-dire Mont-Saint-Sébastien] (I, 177, l. 10, et non *Baschberg*, qui n'est que la forme défigurée que prend le nom en patois. Ajoutons enfin que le Journal, dans lequel parurent les *Pensées poétiques sur la Descente de Jésus-Christ aux Enfers* et dont on avait été jusqu'à nier l'existence, (comme le remarque M. V. en note) a été retrouvé et s'appelle, non *Der Sichtbare*, mais *Die Sichtbaren*.

Mais en voilà assez en ce qui touche l'exactitude matérielle de ce livre. Nous ne voudrions pas, en prolongeant outre mesure une analyse aussi minutieuse, laisser supposer que nous méconnaissons la haute valeur littéraire du travail de M. V. Aussi bien son succès constant suffirait-il à nous réfuter, si telle était notre pensée. Tout ce que nous avons voulu, c'était, d'une part, mettre nos lecteurs en garde contre les erreurs, peu graves si l'on veut, mais en tout cas extrêmement fréquentes, d'un ouvrage qu'ils pouvaient être tentés d'accueillir en toute confiance, et, d'autre part, signaler à l'auteur lui-même la voie dangereuse dans laquelle il s'engage par son insouciance à l'égard d'œuvres qui ont établi, et cela de la manière la plus légitime du monde, sa réputation littéraire. Qu'il prenne garde de faire par négligence pour ses propres ouvrages, ce qu'une piété mal entendue et excessive est en train de faire pour l'Histoire de la littérature allemande de Vilmar[1]. C'est trop peu pour un livre destiné à instruire de ne valoir que par la forme, et c'est à cela qu'arriverait fatalement l'ouvrage de M. V., s'il ne se décidait à faire subir un sérieux remaniement à son travail à l'occasion d'une nouvelle et certainement très prochaine réédition. Qu'il veille surtout à ce que la réimpression se fasse dans des conditions suffisantes de correction et d'exactitude typographique.

A ce dernier point de vue les deux autres ouvrages de M. V. sont bien supérieurs à la *Vie de Gœthe*. Si ses *Poésies lyriques de Gœthe* lais-

1. Cf. *Revue critique*, 1877, 2e semestre, n° 36, p. 134.

sent également à désirer sur les mêmes points que la *Vie de Gœthe*, c'est-à-dire surtout pour la jeunesse du poète, elles n'en restent pas moins, comme son ouvrage similaire sur les *Poésies lyriques de Schiller*, un des meilleurs commentaires que nous possédions. Moins bourrés de faits peut-être, mais aussi moins chargés de discussions et de digressions que les travaux analogues de M. H. Düntzer, ces deux livres s'adressent plus spécialement à la jeunesse des écoles et des universités, il sont d'un usage commode et facile et on ne saurait trop les recommander chez nous à tous ceux qui par la direction de leurs études sont appelés à faire, en vue d'un examen, plus ample connaissance avec Gœthe et Schiller. Ils y trouveront sur chaque poésie un choix de renseignements sobre mais suffisant, au point de vue métrique, esthétique, historique et biographique ; ils y trouveront surtout une très grande prudence : nulle part M. Viehoff ne hasarde une conjecture gratuite ; où les indications certaines et les documents authentiques font défaut, il se contente de l'avouer.

A. Fécamp.

Note sur les stèles de Marseille et sur l'origine du nom de Monaco.

Depuis la publication de mon article sur le livre de M. l'abbé Bargès [1], j'ai eu occasion d'examiner à Marseille les originaux mêmes des stèles découvertes en 1863 dans les terrassements de la rue de la République. On se rappelle peut-être que, pour des motifs inutiles à répéter, j'avais supposé que ces petits monuments, grossièrement taillés, avaient dû recevoir, à l'origine, un enduit de stuc. J'ai positivement constaté des traces d'enduit sur l'une des stèles, celle qui est figurée à la planche v du livre de M. Bargès. En revanche, les deux serpents qu'on avait cru reconnaître sur le fronton de l'édicule et que le graveur a accentués à tort, sont douteux.

Je profiterai de la circonstance pour corriger une faute qui s'est glissée dans l'article imprimé pendant mon absence :

Dans le passage de Strabon cité en note (147, n. 2), il faut rétablir Μασσαλιωτικος en Μασσαλιωτικός : Ἔοικε δὲ ἀπὸ τοῦ ὀνόματος καὶ μέχρι δεῦρο (Μονοίκος) διατείνειν ὁ Μασσαλιωτικὸς παράπλους. Je donne de nouveau ici le texte de ce curieux passage auquel on n'a pas prêté grande attention jusqu'à présent, quoiqu'il semblât cependant viser bien directement le nom même de Monaco. J'ajouterai que M. E. Renan se demande si le texte de Strabon n'aurait pas subi là quelque grave altération, si les mots τοῦ ὀνόματος ne nous cacheraient pas un nom géographique défiguré, et si

1. *Revue critique*, 23 août 1879 : Recherches archéologiques sur les colonies phéniciennes établies sur le littoral de le Celtoligurie.

l'ensemble de la phrase ne voulait pas dire que la côte marseillaise s'étendait *depuis* (ἀπὸ)... *tel endroit jusqu'à Monaco* [1].

La question vaut la peine d'être examinée de très-près et je la recommande à l'attention des personnes compétentes.

Ch. CLERMONT-GANNEAU.

La famille d'Estrades.

Un lecteur attentif de la *Revue critique* m'a fait l'honneur de m'adresser, au sujet du compte-rendu de l'ouvrage de M. A. Chéruel sur l'*Histoire de France pendant la minorité de Louis XIV* (nº du 13 septembre 1879, p. 207-213), une observation qu'à titre de complément dudit compte-rendu, je demande la permission de reproduire ici. Ce lecteur, après s'être servi des formules de politesse qui sont de rigueur en pareilles circonstances, s'exprime ainsi : « Comment avez-vous pu, vous dont la critique est parfois si minutieuse, laisser passer, sans la contredire, une assertion aussi ébouriffante que celle-ci (t. I, p. 185) : *D'Estrades était parent de Coligny?* Quel est donc le généalogiste, jusqu'à ce jour inconnu, qui a renseigné aussi singulièrement M. Chéruel sur la parenté de la grande et illustre maison de Coligny avec l'humble famille d'Estrades, cette famille dont le duc de Saint-Simon a dit avec un dédain profond (sous l'année 1711) : *On ne connaît rien au delà du grand-père du maréchal d'Estrades?* »

Je n'ai, je l'avoue, aucune objection à présenter à mon correspondant, d'autant moins que j'ai moi-même eu l'occasion de rappeler jadis (*Collection méridionale*, t. III, 1872, p. 3) que les d'Estrades étaient de bons bourgeois d'Agen et que, si l'on connaît quelque chose *au-delà du grand-père du maréchal*, ce quelque chose se réduit à des fonctions consulaires exercées en cette ville, à la fin du XVᵉ siècle et au commencement du XVIᵉ, par d'obscurs personnages appelés Pierre d'Estrades et Jean d'Estrades.

T. DE L.

CHRONIQUE

FRANCE. — M. Maurice VERNES fera très prochainement paraître à la librairie Sandoz et Fischbacher un volume de *Mélanges de critique religieuse* où il a réuni un certain nombre d'études publiées depuis quelques années dans différents recueils savants, entre autres dans le nôtre.

1. P. 146, l. 3, *j'admettrais* au lieu de *j'admettrai*. — *Id.*, l. 24 et al., *Melqarth*, au lieu de *Melgarth*. — P. 148, en note, l. 2 : *hymiarite* au lieu de *trymiarche*; *id.*, *id.*, l. 5 : *supérieur*, au lieu d'*inférieur*.

— M. Vernes publiera en même temps à la librairie Ernest Leroux un *Manuel de l'histoire des religions* traduit du hollandais du Dr C. P. Tiele, professeur d'histoire des religions à l'Université de Leyde.

— On ne possède pas encore une bonne carte des îles Ioniennes, car les Sept-Iles ne sont pas comprises dans la carte du royaume de Grèce levée par l'état-major français. Les cartes de l'amirauté anglaise sont d'excellentes cartes marines, mais elles sont insuffisantes pour l'intérieur du pays et les noms propres y sont altérés d'une façon incroyable. On apprendra avec plaisir que M. O. Riemann se propose d'ajouter comme appendice à un mémoire sur Cérigo qui paraîtra prochainement, une suite d'importantes remarques sur les cartes de l'amirauté anglaise.

— Dans la préface du sixième volume de son histoire des origines du christianisme, *l'Eglise chrétienne* (C. Lévy), M. Renan annonce qu'il consacrera un dernier volume au règne de Marc-Aurèle.

— Un jeune philologue danois, M. Nyrop, a récemment découvert à la Bibliothèque de Copenhague un recueil à pagination continue, imprimé à Lyon au commencement du XVIIe siècle et renfermant neuf farces dont quatre complètement inconnues, une déjà publiée (le *Cuvier)*, mais d'après une rédaction différente, et quatre dont on possédait d'autres éditions. Les neuf pièces de cet exemplaire unique vont être réimprimées chez Morgand et Fatout, par MM. Nyrop et E. Picot avec introduction et commentaire.

— M. P. Meyer vient aussi de trouver dans un ms. de Turin daté de 1475, une farce inconnue, la farce des trois commères, en français fortement imprégné de piémontais. Il se propose de la publier dans la *Romania*.

— Dans une brochure, publiée à Valence (in-8°, 31 p.) et intitulée *Recherches sur les pestes de Romans du* XIVe *au* XVIIe *siècle*, M. Ulysse Chevalier décrit, d'après un grand nombre de documents inédits, les pestes qui ont désolé Romans depuis l'année 1348 jusqu'à l'année 1690 où l'intendant Bouchu écrivait aux consuls de Romans qu'il saurait donner du courage aux médecins que le mal effrayait; « je doute, disait-il, qu'ils osent hésiter d'aller visiter les hôpitaux où ils me verront aussi souvent qu'eux. »

— La *Rivista cristiana* de Florence avait donné dans plusieurs de ses livraisons de l'année 1877 le texte d'un exemplaire italien du *Sommaire de la Sainte-Ecriture* conservé à la Bibliothèque de Zurich. Ce *Sommaire* appartient aux écrits du XVIe siècle qui, comme le traité du *Bienfait de Jésus-Christ* attribué à Aonio Paleario, furent poursuivis par l'inquisition; le Frère Ambroise de Sienne l'attaque avec violence et déclare que ce livre n'est qu'« un poison, digne, comme son auteur, d'être jeté dans un feu ardent »; en 1537 il fut, dit Tiraboschi, brûlé à Rome et en 1538 interdit à Milan par décret impérial. L'exemplaire original est d'ailleurs sans date; il ne porte le nom ni de l'auteur, ni de l'éditeur, ni de l'imprimeur; mais on sait qu'un exemplaire français, qui se trouve au British Museum, porte la date de 1523. Ce *Sommaire de la Sainte-Ecriture* vient d'être traduit en français, d'après le texte publié par la *Rivista cristiana (Le Sommaire de la Sainte-Ecriture ou manuel du chrétien, traduit de l'italien d'après un exemplaire unique de la première moitié du* XVIe *siècle*. Fischbacher, in-8°, VII et 237 pages. Tiré à 300 exemplaires numérotés.) Le traducteur, qui mérite beaucoup d'éloges, a donné une reproduction aussi fidèle que possible du *Sommaire* en même temps qu'un fort beau spécimen d'édition du XVIe siècle.

— M. Magen a réimprimé avec un avertissement et des notes nombreuses, la *Briefve narration de ce qui s'est passé en la ville d'Agen en Agenois depuis la*

déclaration d'icelle au parti de la Sainte Union, imprimée en 1590 à Lyon par Jean Patrasson. (Bordeaux, Lefebvre. In-8°, XIV et 68 pages.)

— Dans une plaquette publiée chez Willem (in-18, 103 p., 5 fr.) M. H. Bonnardot a réimprimé *l'histoire de l'incendie et embrazement du Palais de Paris, traduit du latin de Monsieur Boutray advocat au Grand Conseil.* Dans l'introduction, l'éditeur décrit longuement la grande salle du Palais qui servait aux entrées et aux noces des rois, aux audiences des ambassadeurs, etc., et que détruisit l'incendie de 1618.

— Le *Journal de ce qui s'est passé de mémorable à Langres et aux environs depuis 1628 jusqu'en 1658* par Clément Macheret, chapelain de Saint-Pierre, directeur de l'hôpital du chapitre, curé d'Hortes, paraîtra prochainement chez Dallet, à Langres, en quatre fascicules (le fascicule, 3 fr.) et formera deux volumes, petit in-8° carré d'environ 600 pages : Macheret raconte dans son *Journal*, jusqu'ici inédit, les principaux événements qui se passaient en France à cette époque, mais il donne une grande place aux faits bizarres et curieux, aux vols, aux crimes et aux exécutions, aux gelées et aux orages, au prix des récoltes, etc. On trouvera dans le dernier fascicule, outre une table des matières et un index, des notes historiques et bibliographiques et une notice sur Clément Macheret.

— M. Armand Baschet a trouvé et va publier un écrit de Richelieu du plus haut intérêt et le plus ancien que nous possédions de lui. Il date de 1609, et est intitulé : « Maximes que je me suis données pour me conduire à la cour. »

— La deuxième édition de l'ouvrage de M. René Kerviler, *La Bretagne à l'Académie française au* XVII° *siècle, études sur les académiciens bretons ou d'origine bretonne* (in-8°, XXIV et 541 p. 6 fr.), a paru chez Palmé. Elle est augmentée de nouveaux documents inédits, et renferme, entre autres notices, une très intéressante et complète étude sur Chapelain (p. 73-271).

— M. R. de Bonnières a réédité la comédie de Saint-Evremont, les *Académiciens* (*Les Académiciens, comédie par Saint-Evremont, étude par Robert de Bonnières.* Charavay frères, in-16°, XLVI et 50 p. 5 fr.). A l'édition anonyme de 1650 reproduite par M. Livet (*Histoire de l'Académie française.* 1857, I, 484-554), M. de B. a préféré la version que donna Des Maizeaux en 1753 d'après un exemplaire revu par Saint-Evremont. Il donne dans sa *Préface* quelques détails sur cette comédie; intitulée d'abord « *La Comédie des Académistes pour la réformation de la langue française* », elle courait en manuscrit dans les premiers mois de l'an 1643 et fut connue aussitôt de ceux auxquels elle était destinée; Saint-Evremont y raille avec verve les réformes des premiers académiciens, le rôle officiel qu'ils jouent, les règles qu'ils veulent décréter au nom de l'Etat, c'est-à-dire l'institution même de l'Académie; mais il se moque aussi de la vanité des « *académistes* » et de la jalousie qu'ils se portent, les uns aux autres (cp. l'entretien entre Colletet et Godeau qui rappelle la scène de Trissotin et de Vadius) : Pellisson, un adversaire, a dit que la pièce n'était pas sans esprit et avait des endroits fort plaisants. M. de B. a tort de raconter très longuement, d'après Pellisson, la fondation de l'Académie et de glisser rapidement sur la comédie de Saint-Evremont; quelques assertions sont contestables, et dès la première page on trouve la *soutane rouge* dont Richelieu *couvrait tout*. Les éditeurs ont reproduit en tête de la *Comédie des académiciens* un curieux dessin, tiré du livre du sieur de la Peyre : *De l'éclaircissement des temps* (1635) où le portrait de Richelieu, *Son Eminence ducale*, est entouré de rayons dont chacun est marqué par le nom d'un académicien.

— Sous ce titre *Guillaume du Tillot, sa disgrâce, sa chute et sa mort* (Imprimerie de la Société anonyme des publications périodiques, in 8°, 96 p.). M. Ch. Nisard raconte, d'après des documents inédits, tirés des archives de Parme et de

notre ministère des affaires étrangères, la fin de l'administration du Français Guillaume du Tillot, qui gouverna l'Etat de Parme « avec un éclat qui lui fait pardonner son despotisme, d'ailleurs très nécessaire et toujours très bénin ». M. Nisard a peint avec art le portrait de l'infant et de l'infante de Parme, de ces « deux grands enfants » qui font tant de sottises et lassent la patience des rois de France et d'Espagne; l'un (l'infant Ferdinand), faible, versatile, dissimulé, donnant et reprenant sans cesse sa parole, l'autre (l'infante Marie-Amélie), violente, impétueuse, poussée par un orgueil insensé à toutes les imprudences. Tout d'ailleurs est intéressant dans le récit de ce dernier épisode de la carrière politique de Du Tillot, les querelles du ménage ducal, les désordres et les folies de cette petite cour, la mission de Chauvelin qui vient sermonner tous ces personnages comme un régent qui gronde des écoliers, les menées ridicules de Boisgelin qui ne sait qu'exciter une émeute, l'agitation de la foule qui, sans la sagesse du comte de Durfort, eût peut-être renouvelé les vêpres siciliennes, enfin, l'attitude de Du Tillot restant courageusement au poste que lui ont confié la France et l'Espagne, et néanmoins perdant peu à peu son énergie et son sang-froid au milieu de ces scènes déplorables et des menaces d'un peuple qu'il s'est aliéné par ses réformes.

— M. le marquis Queux de Saint-Hilaire vient de faire paraître la traduction d'un remarquable roman de M. D. Bikélas, *Louki Laras* (C. Lévy), qui offre un assez grand intérêt historique par la peinture fidèle des sentiments de la classe moyenne des artisans et des marchands grecs pendant les guerres de l'indépendance hellénique.

— M. Maurice Tourneux a réimprimé, d'après un exemplaire de la Bibliothèque nationale, l'*Eloge de J. A. Métra le nouvelliste par Leclerc de Sept-Chênes*. (Charavay, in-12°, XII-12 p.). « Métra, dit le duc de Lévis dans ses *Souvenirs et portraits*, avait établi son quartier-général sur la terrasse des Feuillants, et sa gravité ministérielle l'avait rendu l'oracle des politiques subalternes qui avaient déserté le Luxembourg pour s'établir au nord de la rivière. Depuis vingt ans qu'il lisait régulièrement les gazettes, il avait contracté l'habitude d'apprécier assez bien les nouvelles. M. d'Aranda finit, ainsi que plusieurs autres membres du corps diplomatique, par lui envoyer dire les nouvelles qu'il voulait répandre. » Quand Métra mourut (1786), Leclerc de Sept-Chênes s'amusa à faire son oraison funèbre, en parodiant le ton pompeux et solennel des discours académiques de l'époque. On sait que Leclerc de Sept-Chênes était secrétaire du cabinet de Louis XVI. Il avait publié en 1787 à Lausanne un *Essai sur la religion des anciens Grecs* et préparait une édition des *Œuvres* de Fréret quand il mourut à Plombières. (9 juin 1788).

— Dans une brochure in-8° de 139 pages (Lyon, Meton) M. Emmanuel Vingtrinier raconte l'histoire du *théâtre de Lyon au* XVIIIe *siècle* ; on y trouve beaucoup de renseignements bibliographiques et d'intéressants détails sur Préville, la Camargo, le compositeur Noverre, Soufflot qui construisit en 1756 le théâtre, sur Lekain, Fleury et Mlle Clairon, sur J.-J. Rousseau, sur Collot-d'Herbois, sur Flesselles l'intendant, sur Fabre d'Eglantine, Bergasse, Grimod de la Reynière, Cagliostro, sur Mlle Saint-Huberti, Mlle Sainval, Mlle Mars, etc.

— Dans un volume de la collection Charavay, « *Lucile de Chateaubriand, ses contes, ses poëmes, ses lettres, précédées d'une étude sur sa vie* par Anatole France » (in-16°, LXVII et 68 p. 6 fr.), ont été réunies les œuvres de la sœur de *René*, les poëmes en prose, *(à la lune, à l'Aurore, l'innocence)*, les contes *(l'arbre sensible* et *l'origine de la rose)*, etc.

— La librairie Charpentier entreprend une édition complète des œuvres de Lanfrey; deux volumes ont paru : *L'Eglise et les philosophes au* XVIIIe *siècle* (avec une

excellente introduction de M. de Pressensé sur la vie et les travaux de l'éloquent historien) et l'*Essai sur la révolution française*.

— M. ROSSEEUW SAINT-HILAIRE, en faisant paraître le tome XIVᵉ de son *Histoire d'Espagne* (Furne), a terminé le vaste travail auquel il a consacré quarante-cinq années de sa vie.

— On vient de rééditer le livre de Sophie Germain, *Considérations générales sur l'état des sciences et des lettres;* M. H. STUPUY y a joint, avec des pensées et des lettres inédites, une intéressante notice sur la vie et les œuvres de cette femme éminente (*Œuvres philosophiques de Sophie Germain, suivies de pensées et lettres inédites, d'une notice sur sa vie et ses œuvres.* Ritti.) On ne connaissait guère Sophie Germain, comme philosophe, que par une note d'Aug. Comte dans son *Cours de philosophie positive* (xvᵉ leçon) et par quelques lignes de M. Ravaisson dans son *Rapport sur la philosophie en France au* XIXᵉ *siècle;* quant au livre, paru en 1833, il était devenu presque introuvable. Il faut donc remercier M. Stupuy d'avoir donné au public, en même temps que la biographie de Sophie Germain, un ouvrage où l'on trouve des vues profondes sur la marche historique et le caractère de la science.

— On trouvera dans le volume récemment publié par M. Paul ALBERT, sous le titre *Variétés morales et littéraires* (Hachette, in-8°, 369 p.), les études suivantes : *Les consolateurs* (1-63), essai sur le genre littéraire de la « consolation », dont les œuvres de Plutarque et de Sénèque nous ont conservé des spécimens; *La légende de saint Martin de Tours* (64-129); *Le caractère de Jean Racine* (130-173), une des études les plus originales du volume; un essai sur *Diderot* (174-202); une étude sur *Alexandre Vinet* (203-246); un *Essai sur Ducis*, essai très remarquable que M. Albert a mis en tête de l'ouvrage intitulé *Lettres de Ducis* et publié par la librairie Jousset (247-338).

— Un professeur de la Faculté de Toulouse, M. Eugène HALLBERG, entreprend pour la librairie Lemerre une *Histoire des littératures étrangères* en quatre volumes. Deux volumes sont consacrés aux *Littératures du Nord*, deux autres aux *Littératures du Midi* (1ᵉʳ vol. littératures scandinave, allemande et hollandaise; 2ᵉ vol. littératures anglaise, anglo-américaine et slave, 3ᵉ vol. littératures grecque moderne et italienne; 4ᵉ vol. littératures espagnole, portugaise et brésilienne) : l'auteur ajoute à chaque volume un tableau chronologique. Nous reviendrons sur cette utile collection.

— M. R. de LASTEYRIE a été chargé de terminer le recueil des *Inscriptions de la France*, commencé par M. de Guilhermy. Le tome IV de cette vaste publication est très avancé; il renfermera la fin du prieuré de Paris et se terminera par le diocèse de Lagny. Le tome V contiendra le prieuré de Champeaux et la table.

— M. BLADÉ, qui vient de publier une collection de *Poésies populaires en langue française recueillies dans l'Armagnac et l'Agenais* (Champion, in-8°, XI et 143 p. 8 fr.), annonce la publication prochaine de *Proverbes et devinettes françaises recueillis en Armagnac et en Agenais, texte gascon et traduction française.*

— La librairie Champion a fait paraître le *Catalogue des ouvrages mis à la disposition des lecteurs dans la salle de travail de la Bibliothèque nationale (département des imprimés).* C'est un catalogue alphabétique; un numéro, à la fin de chaque article, correspond à la cote de l'étiquette fixée au dos du volume; une lettre capitale entre parenthèses indique le casier où se trouve l'ouvrage. Ce *Catalogue* (in-8°, XX et 257 p.) est précédé d'un *Avertissement* où les hommes d'étude, appelés à fréquenter la salle de travail, trouveront quelques renseignements et « quelques conseils de nature à leur épargner des hésitations et par suite une perte de

temps ». En tête de cette notice, on a mis un plan très clair de la salle de travail. Le volume se termine : 1° par la liste des catalogues mis à la disposition des lecteurs; 2° par la liste des publications périodiques qu'on peut lire à une table spéciale; 3° par le règlement officiel. C'est un manuel indispensable aux personnes qui fréquentent la Bibliothèque.

— M. Paul Guiraud a été nommé maître de conférences d'histoire ancienne à la Faculté des lettres de Douai, et M. Albert Fécamp, bibliothécaire de l'Université de Caen.

— La Faculté de théologie protestante de Paris a inauguré le samedi 8 novembre, sous la présidence de M. le Ministre de l'Instruction publique, le nouveau local qui lui a été donné par l'Etat, 83, boulevard Arago. M. Viguié, professeur, a fait une leçon d'ouverture sur la prédication protestante au xvi° siècle.

— Notre collaborateur, M. Barbier de Meynard, publie dans la collection orientale de M. E. Leroux une traduction du fameux poème persan de Saadi, intitulé *Boustan* ou « Le Verger ». Cet ouvrage va paraître incessamment.

ALLEMAGNE. — Nous apprenons que M. F. Blass, professeur à l'Université de Kiel, a découvert sur un feuillet de parchemin de provenance égyptienne des vers d'Euripide. C'est un fragment de la Μελανίππη δεσμῶτις de ce poète (quelques vers conservés par Stobée ont permis de le constater), contenant une partie notable du récit d'un messager. Malheureusement, un coin du feuillet ayant été arraché, beaucoup de vers se trouvent tronqués. — Le même savant a trouvé une bande de parchemin découpée dans un manuscrit des odes de Sapho. Mais les vers sont cruellement mutilés : on reconnait le mètre (c'étaient des strophes saphiques), mais le sens ne se laisse pas rétablir. *M. Blass prie instamment tous ceux qui auront pu acquérir dans ces dernières années des parchemins d'Egypte, d'examiner si le hasard ne les aurait pas mis en possession de fragments du même manuscrit. Le parchemin est très fin, l'écriture est nette, onciales penchées à droite, quelques lettres très grêles; encre tirant sur le rouge.* — La ville de Marseille possède une copie sur papyrus du deuxième discours d'Isocrate (Πρὸς Νικοκλέα). M. A. Schoene (actuellement à Paris) a fait photographier ce manuscrit, qui provient également d'Egypte, et se propose de le publier prochainement. Chose curieuse, les leçons s'accordent avec la Vulgate, et non avec le manuscrit d'Urbino, lequel sert de base (et avec raison) aux récentes éditions d'Isocrate.

— Un des plus récents volumes de la collection Trübner *(Quellen und Forschungen zur Geschichte der germanischen Conjugation)* contient une étude de M. F. Kluge *(Beitræge zur Geschichte der germanischen Conjugation*. In-8°, ix et 166 p.).

— M. C. J. Neumann entreprend de publier les écrits grecs qui combattent la religion chrétienne *(Scriptorum graecorum qui christianam impugnaverunt religionem quae supersunt*. Teubner). Cette publication comprendra trois fascicules : 1° L'ouvrage de Celse que Keim et M. Aubé ont essayé de reconstituer, non dans le texte grec, mais en traduction (en même temps qu'une édition du *Contra Celsum* d'Origène que M. Neumann publiera avec l'aide de M. H. Schwarz); 2° les fragments de Porphyre et de Hieroclès; 3° les fragments de l'ouvrage de l'empereur Julien contre les chrétiens, avec une traduction allemande.

— La librairie Teubner annonce la publication prochaine d'*Etudes sur Sophocle* de M. Hense, des deux éditions suivantes qui paraîtront dans la *Bibliotheca Teubneriana : Hesychii Milesii de viris illustribus liber*, p. p. M. Flach et *Nicephorii patriarchae Constantinopolitani opuscula historica*, p. p. M. de Boor, d'une *Phonétique*

de la langue grecque vulgaire par M. Foy et de la septième édition très remaniée de la *Grammaire grecque* de M. E. Koch.

— Une dissertation de M. B. Graupe, intitulée *De dialecto Marchica quaestiunculae duae* (Berlin, in-8°, 51 p.), traite : 1° d'après les documents, de la conjugaison et de la phonétique du moyen-haut-allemand usité dans la partie de la Mark qui correspond à la Neumark actuelle et au cercle de Potsdam; 2° de la phonétique du dialecte berlinois de nos jours.

— Dans un programme imprimé à Brandebourg (in-4°, VII et 36 p.) M. E. Kœpke a reproduit, d'après un manuscrit de la *Ritteracademie* de Brandebourg, le *Liber de moribus hominum* du Lombard Jacobus de Cessolis qui eut au moyen âge de nombreuses traductions; les éditions de ce livre important étant fort rares, la publication de M. Kœpke rendra de grands services jusqu'à ce que paraisse une édition critique, reposant sur la collation des différents manuscrits.

— On vient de publier deux nouvelles traductions des *Carmina Burana*; l'une est de M. A. Pernwerth von Bærnstein *(Carmina burana selecta, ausgewæhlte lateinische Studenten = Trink = und Liebeslieder des* XII *und* XIII *Jahrhunderts aus dem Codex buranus mit neudeutschen Uebertragungen.* Würzburg. Staudinger. In-8°, XXX et 176 p.); l'autre de M. Laistner (*Golias, Studentenlieder des Mittelalters aus dem lateinischen.* Stuttgart, Spemann. In-8°, XXII et 117 p.). La traduction de M. Bærnstein est accompagnée du texte latin, mais ne reproduit que les chants tirés du *Codex Buranus*, en se bornant souvent à quelques strophes; celle de M. Laistner laisse de côté le texte latin, mais reproduit complètement les *carmina burana,* empruntés à divers manuscrits.

— La commission historique de la province de Saxe a publié le premier fascicule d'une vaste publication où sont décrits les monuments de l'art ancien que renferme la province *(Beschreibende Darstellung der ælteren Bau-und Kunstdenkmæler der Provinz Sachsen).* Ce premier fascicule est consacré au cercle de Zeitz; les cercles qui feront l'objet des nouveaux fascicules sont ceux de Weissenfels, de Langensalza, de Schleusingen et de Weissensee.

— Il a paru chez Brockhaus à Leipzig, un recueil de poésies bulgares, traduites en allemand par M. Rosen *(Bulgarische Volksdichtungen, gesammelt und ins Deutsche übertragen.* In-8°, 254 p. 5 fr.). L'ouvrage comprend quatre parties : 1° *Nachklænge vorchristlichen Volksglaubens* ; 2° *Kirchliche Dichtungen* ; 3° *Bilder und Erinnerungen aus der Balkanhalbinsel* ; 4° *Poetische Erzæhlungen, Fabeln und Idyllen.*

— L'Exposition de Münster a révélé le nom d'un habile orfèvre, Ambroise Eisenhoidt, de Warburg en Westphalie, qui fut de 1589 à 1600 au service du prince-évêque de Paderborn, Théodore de Fürstenberg : les œuvres de cet Eisenhoidt étaient restées depuis ce temps dans la maison de Fürstenberg-Hedringen; M. Julius Lessing prépare sur cet artiste un travail complet, où seront reproduites les œuvres nouvellement découvertes.

— Sous le titre d'*Italienische Studien*, M. Koerting se propose de publier, dès le commencement de l'année 1880, une revue qui continuera, à certains égards, le recueil fondé par M. Hillebrand, *Italia*.

— M. Bernhard Stark, dont la *Revue* appréciait récemment le Manuel de l'archéologie de l'art est mort le 12 octobre, à l'âge de 55 ans; il était professeur à l'Université d'Heidelberg. Dès 1852 il avait proclamé la nécessité de son *Manuel* dans ses *Archæologische Studien zu einer Revision von Müller's Handbuch* ; il n'a pu malheureusement que publier la moitié du premier volume de son grand ouvrage. Il avait composé aussi un essai *Niobe und Niobiden*, un discours sur les portraits d'Alexandre le Grand et deux études sur Leonard de Vinci et Albert Dürer.

BELGIQUE. — Une de nos précédentes chroniques annonçait une série de publications entreprises par la Société des bibliophiles d'Anvers *(Uitgaven der Antwerpsche Bibliophilen*, à Anvers, chez Kockx). Trois volumes ont paru jusqu'ici; 1° le journal tenu par J. Moretus, doyen de la corporation de Saint-Luc, de septembre 1616 à septembre 1617 *(Boek gehouden door Jean Moretus als Deken der St. Lucas gilde*, avec une préface par M. Rooses); 2° les processions et cortèges à Anvers durant le XIVe et le XVe siècles *(De Antwerpsche Ommegangen in de XIVe en XVe Euw)*, reproduction par M. de Burbure et M. Rombouts d'un manuscrit appartenant aux confrères de la Jeune Arbalète qui y notaient l'*Ommegang* ou la cavalcade de chaque année; 3° les frères Van der Voort et le soulèvement de 1477-1378 (De gebroeders Van der Voort en de Volksopstand van 1477-1478), recueil de documents publié par M. Genard. Ce dernier volume a paru très récemment; il est relatif à cette sédition qui éclata en 1477 dans diverses villes de Flandre, pendant l'absence de Charles le Téméraire; à Anvers, le peuple fit subir le dernier supplice à l'échevin Nicolas Van der Voort et à son frère le trésorier Pierre. M. Genard ne donne dans sa publication que des extraits de chroniques inédites et des pièces officielles tirées des archives d'Anvers; il se propose de raconter plus complètement dans un travail spécial ce soulèvement, connu sous le nom de *Quaey Werelt*.

— Une commission s'est formée à Anvers pour publier un *Codex diplomaticus Rubenianus* ou recueil des documents relatifs à la vie et aux œuvres de l'illustre peintre; elle est composée de MM. Gachard, Ruelens, De Burbure, Genard et Rooses.

— La *Société libre d'émulation* de Liège, qui vient de célébrer le centième anniversaire de sa fondation, a désormais son histoire dans le *Liber memorialis* que lui a consacré un de ses membres, M. Renier Malherbe. Cette société a eu sur le développement intellectuel de la Belgique une certaine influence; elle fut fondée au mois d'avril 1779 sous le patronage du prince-évêque Velbruck; en 1829 elle avait organisé des conférences qui furent faites par des hommes appelés à jouer un grand rôle dans la révolution de 1830, MM. Devaux, de Gerlache, Charles Rogier, etc.

— Un professeur de l'Université de Bruxelles, M. Uricoechea, entreprend la traduction de la *Grammaire arabe* de Caspari, qu'il remanie du reste en partie; le premier fascicule est en vente (à Bruxelles, rue de la Concorde, 61, chez l'auteur, et à Paris, chez Baer).

— Dans une brochure intitulée *La critique et la science de M. Bartholomae* (Ernest Leroux), M. de Harlez répond aux critiques que M. Bartholomæ lui adressait dans un des derniers numéros de l'*Jenaer Literaturzeitung*.

— L'auteur de la *Bibliographie gantoise*, M. Vanderhaeghen prépare une bibliographie générale des Pays-Bas, *Bibliotheca Belgica*, qui comprendra : 1° la description de tous les livres imprimés dans les Pays-Bas au XVe et au XVIe siècle et des principaux livres depuis 1600; 2° la description de tous les livres écrits par des Belges ou des Hollandais, ainsi que les ouvrages concernant les Pays-Bas, imprimés à l'étranger; 3° la bibliographie des imprimeurs néerlandais établis hors des Pays-Bas. Chaque ouvrage sera accompagné de notes historiques et bibliographiques; il sera décrit sur un feuillet séparé qui indiquera aussi la bibliothèque ou les bibliothèques publiques ou privées de Belgique et de Hollande où est déposé l'ouvrage.

BOHÊME. — La Revue a publié autrefois (24 novembre 1877) une notice sur une poésie tchèque découverte à la Bibliothèque de Vendôme. Le fac-simile de cette poésie a été envoyé à Prague à M. Jos. Jireczek qui en a fait l'objet d'une communication publiée dans les comptes-rendus de la société royale de Prague, (Sitzungsbe-

richte. Zpravy, année 1878, p. 184-186). M. Jirezek constate l'analogie de ce poème avec les chansons d'amour qui ont été publiées par Feifalik dans les mémoires de l'Académie de Vienne (1862). Toutefois les strophes offrent une combinaison de rimes qui ne se rencontre nulle part ailleurs. M. J. n'a pu arriver à découvrir l'auteur du morceau. Il estime toutefois qu'il n'est pas dû au copiste du manuscrit, mais qu'il a été probablement transcrit de mémoire, sans que le *transcripteur* se rendît un compte bien exact de la métrique.

HOLLANDE. — M. M.-J. de Goeje vient de faire paraître à Leide, chez Brill, le IVe volume de sa *Bibliotheca geographorum arabicorum*. Cette dernière partie contient la préface, deux index, l'un géographique, l'autre historique, un glossaire très étendu des termes qui manquent ou qui sont mal expliqués dans nos dictionnaires, et enfin des additions et corrections. Le glossaire, dans lequel M. de Goeje a déposé des trésors d'érudition est une contribution importante à la lexicographie arabe.

— La sixième livraison du *Supplément aux dictionnaires arabes* de M. Dozy vient de paraître, à Leide, chez Brill, à Paris, chez Maisonneuve.

— La publication de la grande chronique arabe de Tabari se poursuit avec activité. Nous avons sous les yeux la première partie de la troisième section éditée par M. Houtsma : elle comprend les années 131-145 de l'hégire.

POLOGNE. — Un littérateur estimé, Kazimir Wojcicki, est mort récemment à Varsovie; ses principales publications ont eu pour objet la littérature populaire; on lui doit des recueils de proverbes, de contes et de traditions et une *Histoire de la littérature polonaise* en quatre volumes.

— Le Dr Janicki vient de publier à Varsovie, d'après un manuscrit resté inédit, une traduction polonaise du Gulistan de Saadi. Cette traduction est attribuée à Samuel Otwinowski qui était, au début du XVIIe siècle, interprète pour les langues orientales. Ce personnage étant mort vers 1635, sa traduction serait la plus ancienne écrite en Europe. Celle de Du Ryer, la première connue, date de 1634.

RUSSIE. — On annonce de Moscou la mort du célèbre historien Serge Soloviev. Il était né dans cette ville en 1820. Il débuta dans la carrière historique en 1844 par un mémoire sur les *rapports de Novgorod et des grands princes*. Il devint en 1845 professeur adjoint d'histoire russe et en 1850 professeur titulaire à l'université de Moscou. Il entreprit alors d'écrire une histoire de son pays qui est à celle de Karamzine ce qu'est chez nous l'histoire d'Henri Martin à celle d'Anquetil. Jusqu'à sa mort il n'a cessé de travailler à ce grand ouvrage qui compte actuellement plus de 20 volumes in-8°; quelques-uns ont été plusieurs fois réimprimés. C'est la première fois que l'ensemble des annales russes a été traité avec critique et méthode; on reproche au style de l'écrivain une certaine sécheresse; elle s'explique par le travail immense auquel il a dû se livrer. M. Soloviev n'a pu mener son œuvre que jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Il a, en outre, publié un grand nombre de dissertations historiques, notamment une étude sur la *chute de la Pologne* qui a été traduite en allemand. Il a extrait de sa grande histoire un abrégé en un volume fort populaire en Russie et qui a été récemment traduit en français. L'une des filles de M. Soloviev a épousé un historien distingué, M. Nil Popov.

— Il vient de paraître à Odessa une édition russe revue et corrigée de l'*Histoire des Bulgares* de M. Constantin Jireczek. On annonce que M. Jireczek vient d'être appelé dans la principauté de Bulgarie pour y organiser l'instruction publique.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 28 novembre 1879.

M. Charles Nisard termine sa lecture sur le *Pataffio*. Achevant d'abord de faire connaître la vie de Burchiello, poète du XVe siècle, qu'il croit être l'auteur du *Pataffio*, il montre ce poète condamné à la prison pour trois délits (dont un vol), retenu en prison pendant dix mois, errant ensuite à travers l'Italie, pour mourir enfin à Rome, en 1448, jeune encore, et, à ce qu'on croit, empoisonné. M. Nisard pense que c'est pendant son emprisonnement qu'il aura composé le *Pataffio*. Il retrouve dans ce poëme des allusions à la vie de l'auteur; il y est question d'un procès intenté au poète, et de sa condamnation à l'emprisonnement. L'auteur montre une connaissance de l'argot, qui doit faire penser qu'il avait lié avec des voleurs : or on a vu que Burchiello avait été, un moment au moins, voleur lui-même. On sait aussi qu'il avait commencé par faire le métier de barbier, et on trouve dans le *Pataffio* des allusions à divers détails de ce métier. L'indécence de ce poème est d'ailleurs bien en rapport avec les mœurs dissolues du personnage en question. — Enfin, il y a beaucoup de ressemblance entre les sonnets de Burchiello et le *Pataffio*; on retrouve notamment dans les deux œuvres la même connaissance approfondie des divers dialectes italiens. — M. Nisard termine en concluant qu'il est probable que le *Pataffio* est de Burchiello, et qu'il est en tout cas bien certain qu'il n'est ni de Brunetto Latini, ni de Manelli.

M. de Witte termine la lecture de la lettre de M. François Lenormant sur son voyage d'études archéologiques dans l'Italie méridionale. Cette lettre se prêtant difficilement, à raison du grand nombre de détails précis qu'elle contient, à être analysée, il est décidé qu'elle sera imprimée *in extenso* dans les *Comptes rendus* officiels de l'académie.

Ouvrages déposés : — L'abbé AZAÏS, Le collège de Nîmes (Nîmes, 1879, in-8o); — Marmoutier : dom Claude CHANTELOU, Cartulaire tourangeau et sceaux des abbés, publ. par Paul NOBILLEAU, préc. d'une biographie de l'auteur par dom P. PIOLIN (Tours, 1879, gr in-8o); — A. I. ODOBESCU, Antichitati scythice cun un'a mare d'in thesaurului de la Novo-Cercask cu priviri assupr'a unoru giuvelle scythice d'in museulu Ermitagiului de la St. Petersburgu (Bucuresci, 1879, in-4o.)

Présentés : — par M. Egger : 1o Œuvres de RUFUS D'EPHÈSE, texte collationné sur les mss traduit pour la première fois en français, avec une introduction, publication commencée par le Dr Ch. DAREMBERG, continuée et terminée par Ch. Ém. RUELLE (Paris, impr. nat., 1879, in-8o); 2o Le droit de succession légitime à Athènes, par E. CAILLEMER (Paris et Caen, 1879, in-8o); — *Par M. Adolphe Regnier :* 1o *de la part de M. Georg Bühler*, trois mss védiques, envoyés de Hayderabad et destinés à la bibliothèque de l'Institut; 2o Nâgânanda, la joie des serpents, drame bouddhique traduit par Abel BERGAIGNE (Paris, un vol. de la petite bibliothèque orientale elzévirienne); — *par M. Ch. Nisard :* Histoire de la forme des conventions et actes privés dans les temps les plus reculés, ou origines du notariat, par M. MICHOT, notaire à Saint-Cloud (2 vol. in-8o); — *Par M. Barbier de Meynard :* Lettres inédites de Mme de La Fayette, de Mme Dacier, de Bossuet, Fléchier, Fénelon, etc., extraites de la correspondance de Huet, par C. HENRY (Paris, 1879, in-8o).

Julien HAVET.

Errata. — No 47, art. 221, p. 378, lire *Timarque;* art. 224, p. 391, supprimer *Jodelet* qu'a laissé subsister une négligence de l'imprimeur.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 13 Décembre — 1879

232. — **Chinesische Eunuchen oder der Ursprung, Charakter, Habitus,** Obliegenheiten und Zurichtung der Hæmmlinge Chinas nach G. Carter Stent. Leipzig, Otto Schulze, pet. in-8°, pp. 47. — Prix : 50 pfennigs.

L'éditeur de cette brochure aurait dû prévenir ses lecteurs qu'elle n'était que la traduction d'un mémoire en anglais lu par M. George Carter Stent devant la Société asiatique de Changhai, le 26 mars 1877. Les recherches de M. S., insérées dans le Journal de cette Société [1], méritaient, par leur nouveauté et leur étendue, les honneurs d'une traduction. La version allemande de Leipzig n'offre aucun mérite particulier et son auteur n'ajoute en rien par des notes complémentaires à la valeur de l'œuvre originale. Au contraire, l'histoire de l'origine des eunuques en Chine a été supprimée (*Journal N. C. B. R. As. Soc.*, pp. 147-166), ainsi que les extraits de la Bible donnés à la fin du travail de M. Stent. La nécessité de publier ces derniers textes n'était pas démontrée, mais il n'en était pas de même des détails sur l'origine fort intéressante des eunuques en Chine. Un autre grave défaut de cette traduction, c'est que les caractères chinois ajoutés par M. Stent sont supprimés partout, sauf dans les dernières pages, et leur importance était d'autant plus grande que la prononciation anglaise du chinois a été conservée dans le texte allemand.

Henri Cordier.

---

233. — A. Bouché-Leclercq. **Histoire de la divination dans l'antiquité.** T. I. Paris, Ernest Leroux, 1879, in-8°, x-330 p. — Prix : 10 francs.

La divination, qui a tenu tant de place dans la vie antique, n'avait pas encore rencontré d'historien. Ce n'est pas que cette vaste matière n'eût été souvent abordée déjà et par différents côtés; mais aucun savant n'en avait encore embrassé l'ensemble. Nul n'avait essayé d'étudier la

1. Chinese Eunuchs. *Journal of the North-China Branch of the Royal Asiatic Society*. New Series, n° XI, 1877, pp. 143-184.

divination sur le double domaine de la Grèce et de Rome, de ranger tous les faits qui s'y rapportent dans les cadres d'une classification précise, d'éclairer enfin, à la lumière d'idées générales, la masse confuse des détails de cette histoire. La tâche laborieuse qui avait effrayé sans doute plus d'un érudit, a été vaillamment entreprise par l'auteur des *Pontifes de l'ancienne Rome,* M. Bouché-Leclercq. Traiter le sujet largement et avec tous les développements qu'il comporte, faire une œuvre exacte, complète et, autant que possible, définitive, voilà avant tout ce qu'il a voulu. Quatre volumes ne lui ont pas paru de trop pour cet objet. C'est du premier de ces volumes, le seul qui ait été publié jusqu'ici, que nous allons nous occuper.

Félicitons tout d'abord M. B.-L. de s'être très rarement souvenu que son sujet n'est pas seulement un sujet antique et d'avoir laissé d'ordinaire à l'esprit du lecteur le soin de rapprocher les choses du passé de celles du présent. Deux phrases que nous allons citer témoigneront assez de l'esprit désintéressé qu'il a voulu apporter dans ses recherches. « On ne trouvera ici, dit-il dans sa préface, en fait d'appréciations portant sur la valeur intrinsèque des conceptions religieuses de l'antiquité, que le respect uniformément dû à toutes les grandes œuvres où les peuples ont mis quelque chose de leur âme. » Et dans l'introduction (p. 103) : « C'est ainsi que... la divination s'offre à la respectueuse curiosité de la critique. Le surnaturel fût-il entièrement éliminé du monde par la nécessité que la science installe partout où elle a passé, nous nous croirions encore obligé de traiter avec déférence une illusion consolante dont s'est bercée si longtemps l'âme de l'humanité. » Est-il besoin de dire que M. B.-L., justement respectueux pour le principe fondamental de la divination, qui n'est autre, après tout, que la foi en une Providence, ne va pas jusqu'à rester absolument indifférent à l'égard de toutes les conséquences que ce principe a entraînées jadis dans la vie pratique? En face de certaines extravagances, il est évident que tout son respect ne peut tenir, et plus d'une fois il lui arrive de sourire, doucement et philosophiquement, comme il convient, des plus chimériques ambitions et des aberrations les plus graves de la foi antique.

Ce premier volume est consacré à l'exposé des *Méthodes de la divination hellénique.* La division en est très nette. M. B.-L. examine successivement : 1° *La divination inductive* (qui consiste dans l'interprétation des signes extérieurs de la volonté divine); 2° la *divination intuitive* (celle où l'âme se laisse passivement diriger par l'inspiration des dieux). La première division comprend : les signes fournis par les actes instinctifs des êtres animés, par la structure de ces êtres, par les objets inanimés; la divination cléromantique, la divination météorologique, l'astrologie, la divination mathématique, enfin ce que l'auteur appelle la morphoscopie astrologique [1]. Dans la divination intuitive viennent naturellement se

1. Cette dernière division était-elle bien nécessaire? Il y a là un chapitre de trois pages seulement qui aurait pu être aisément rattaché à celui de l'astrologie.

ranger l'oniromancie, la nécromancie, la chresmologie ou divination par les oracles. — La simple indication de ces têtes de chapitres suffit à montrer la richesse des matières de ce volume qui s'ouvre, en outre, par une vaste introduction générale (p. 1-104) où l'auteur, après avoir défini les fondements de la divination et en avoir délimité le domaine, la considère successivement dans ses rapports avec le fatalisme, avec la philosophie, avec le christianisme. Ce premier morceau n'est point seulement une œuvre d'exacte érudition et de consciencieuse histoire ; il se distingue encore par la finesse pénétrante des analyses, la logique des déductions, la hauteur des vues.

Ces qualités se retrouvent dans le corps de l'ouvrage. Ce qui, en effet, nous paraît faire la valeur particulière et l'originalité propre du livre, c'est l'esprit philosophique qui partout y circule, qui y anime et y vivifie jusqu'aux plus puérils et plus fastidieux détails. M. B.-L. ne s'est pas borné à enregistrer et à exposer les faits : il a essayé d'en montrer les causes. Recherche assurément difficile, même pour le plus habile et le plus délié psychologue ; car il s'agit ici d'une psychologie rétrospective, d'un état d'esprit qui n'est plus exactement le nôtre et qui échappe à l'observation directe. De là nécessairement une grande place donnée à l'induction et une part inévitable de conjectures. Mais M. B.-L. procède en cela avec une telle prudence et en assurant si bien ses pas ; quand il est le plus ingénieux, il reste si logique, qu'on se laisse aller sans défiance aux conclusions où il veut nous conduire. Tout au plus arrive-t-il, une fois ou deux, que sa finesse à tout expliquer dégénère en subtilité [1].

Il serait difficile de prendre en défaut la science d'un auteur qui a évidemment compulsé tous les textes, qui, en outre, a consulté l'épigraphie et les monuments figurés, à qui nulle source d'informations n'est restée étrangère. Nous n'avons pu relever aucune lacune dans ce premier volume ; nous avons admiré en même temps combien facilement l'auteur porte le bagage de sa riche érudition, avec quelle aisance il se meut, quel ordre et quelle lumière il fait partout où il passe. Si, malgré tout son art, certains chapitres paraissent un peu longs, le lecteur ne devra s'en prendre qu'à la nature du sujet ou à lui-même. Pour choisir un exemple, il est certain qu'il faut quelque effort pour s'intéresser à l'exposé des doctrines de l'astrologie. Suivez pourtant M. B.-L. ; engagez-vous avec lui dans les dédales de cette science, et, les premières difficultés vaincues,

1. L'explication suivante paraîtra un peu forcée : « Les oiseaux de proie qui vivent de carnage et qui souvent pouvaient goûter même aux entrailles fatidiques des victimes, suivaient un régime éminemment propre à développer en eux, sinon la connaissance, au moins l'instinct des choses de l'avenir » (p. 130). — Si nous osions substituer une hypothèse à une autre, nous dirions que peut-être a-t-on attribué aux oiseaux de proie, de préférence à d'autres espèces, le caractère fatidique, parce que ces oiseaux habitent les sommets élevés et qu'on les voyait planer, à une grande hauteur, dans l'azur du ciel, séjour des dieux dont ils semblaient s'approcher.

vous serez tout étonné de comprendre, grâce à votre guide, ce qui paraissait d'abord ne devoir être qu'une série d'absurdités ou de rêveries incohérentes. Hâtons-nous d'ajouter qu'il y a dans ce volume beaucoup de chapitres moins abstrus que celui-là et qui procurent à l'esprit une satisfaction moins mélangée. Le dernier chapitre, relatif à la divination enthousiaste, nous a paru tout particulièrement intéressant. Bien que la question principale qui y est traitée, celle des origines de l'oracle delphique, ne soit pas susceptible d'une solution rigoureuse, cependant M. B.-L. en a étudié les différentes données avec un tel soin, il a serré le problème de si près, que l'on peut accepter, au moins comme très vraisemblables, ses conclusions; à savoir que la divination a dû naître à Delphes d'un rapprochement fortuit entre le culte de Dionysos et celui d'Apollon, et que certains indices peuvent faire placer la date de cette institution dans le cours du VIIIe siècle, ou au commencement du VIIe [1].

Faut-il s'étonner que, dans une œuvre de cette étendue et qui suppose de si vastes recherches, certaines inexactitudes de détail, fort peu nombreuses et de peu d'importance d'ailleurs, se soient glissées? Nous demandons à l'auteur la permission de lui signaler celles que nous avons notées : ce lui sera, nous l'espérons, un témoignage du vif intérêt que nous avons pris à la lecture de son livre.

Pag. 200. M. B.-L. nous dit que l'autel de Zeus ἀστραπαῖος était situé « vraisemblablement » sur l'acropole. Le texte de Strabon (IX, 2, 11), auquel M. B.-L. nous renvoie lui-même, indique cependant très nettement la place de cet autel : ἔστι δὲ αὔτη ἐν τῷ τείχει μεταξὺ τοῦ Πυθίου καὶ τοῦ Ὀλυμπίου. Les mots τῷ τείχει désignent évidemment le mur d'enceinte d'Athènes. La situation de l'Olympion, dont il reste des ruines, ne peut faire doute, et l'on sait, d'autre part, que le Pythion était en dehors des portes (Cf. C. Wachsmuth, *Die Stadt Athen*, p. 295-296). Nous voici donc loin de l'acropole.

Pag. 201, l. 2. Il ne faut pas confondre le bourg d'Harma en Béotie, sur le territoire de Tanagre, avec Harma de l'Attique, qui était près de Phylé. C'est dans la direction de ce dernier Harma, et non du premier, que se plaçaient les Pythaïstes chargés d'observer l'éclair de Zeus qui était le signal du départ des théories sacrées pour Delphes. Le texte précité de Strabon est encore formel là-dessus : Ἅρμα τῆς Ταναγραϊκῆς κώμη...

---

1. Nous ne ferons sur ce chapitre qu'une observation de détail. M. B.-L. nous paraît attacher un peu trop d'importance à un texte du scholiaste de Pindare (*Argum. des Pythiques*, Boeckh, p. 297), d'après lequel Dionysos se serait assis le premier sur le trépied delphique. Le même texte ne nous dit-il pas que la Nuit a été la première prophétesse de l'oracle? Et les traditions relatives à la succession des divinités prophétiques à Delphes ne sont-elles pas des plus variées? Ce texte ne saurait avoir la valeur de celui d'Eschyle au début des *Euménides*, ni même de celui de Pausanias (X, 5, 6). La version qu'il rapporte doit être d'origine relativement récente. Cf. A. Mommsen, *Delphika*, p. 117; Th. Schreiber, *Apollon Pythoktonos*, p. 21 (Engelmann, 1879).

ἑτέρα οὖσα τοῦ Ἅρματος τοῦ κατὰ τὴν Ἀττικὴν, ὅ ἐστι περὶ Φυλὴν, δῆμον τῆς Ἀττικῆς ὅμορον τῇ Τανάγρᾳ· ἐντεῦθεν δὲ ἡ παροιμία τὴν ἀρχὴν ἔσχεν ἡ λέγουσα ὁπόταν δι' Ἅρματος ἀστράψῃ.

Pag. 280. Peut-on dire que, chez Homère, le peuple des Songes habite à la porte des Champs-Elyséens? D'après l'*Odyssée* (XXIV, 11-13), ces fantômes occupent, au-delà des portes du Soleil, une région que les ombres des prétendants traversent avant d'arriver « à la prairie d'asphodèles. » Or, cette prairie est dans l'Erèbe et non dans les Champs Elyséens.

Pag. 352. Le type féminin de Bacchus ne peut s'expliquer par la parenté originaire du dieu avec les nymphes des fontaines. Ce type ne paraît pas, en effet, antérieur à Praxitèle, et l'on y reconnaît généralement l'influence asiatique. Le Bacchus archaïque est, au contraire, viril et barbu.

Pag. 361. Nous ne saurions accorder que la Grèce fût unanime à considérer les lois de Lycurgue comme émanant de Delphes. Il ressort du texte d'Hérodote, I, 65, que ce n'était pas là une tradition générale, puisqu'au rapport des Lacédémoniens (ὡς δὲ αὐτοὶ Λακεδαιμόνιοι λέγουσι), Lycurgue avait apporté sa législation de la Crète. Plus tard, Xénophon, si bien informé des choses de Sparte, assurait que l'oracle de Delphes a simplement donné son approbation aux lois de Lycurgue, qu'il ne les a pas dictées *(Resp. Laced.*, VIII, 5). Plutarque, il est vrai, se range à la première opinion; mais peut-être a-t-il accepté trop facilement une tradition honorable pour le sacerdoce delphique où il comptait des amis. Son témoignage ne peut balancer ceux d'Hérodote ni de Xénophon. En tout cas, il y avait trois versions différentes au sujet de l'origine de la législation spartiate. Si nous insistons, c'est que M. B.-L. a cru trouver dans les passages de Plutarque, relatifs aux *rhètres* de Lycurgue, certains indices pour fixer approximativement l'époque où la divination chresmologique a commencé sur le Parnasse.

Ces menues observations [1] ne sauraient infirmer en rien la sérieuse valeur d'un ouvrage qui, une fois terminé, comptera sans doute parmi les plus considérables dont l'histoire de la civilisation gréco-romaine ait été l'objet; ouvrage où, dès maintenant, la pratique des rigoureuses métho-

---

1. En voici d'autres plus menues encore. M. B.-L. est trop ami de l'exactitude la plus scrupuleuse pour ne pas nous les pardonner. — P. 131. Le texte de Pausanias, relatif à Parnassos, inventeur de l'ornithomancie, doit être indiqué, non pas X, 5, 5, mais X, 6, 1. — Pag. 139, n. 2. Dans Plutarque, *Quaest. Rom.*, 21, il n'est pas question de la répartition des oiseaux entre les dieux, mais seulement du pic et de son caractère fatidique chez les Romains. — Pag. 280, n. 2, le passage indiqué de l'*Iliade*, X, 496, ne se rapporte pas au δῆμος ὀνείρων. — Pag. 339, l. 24, citation intéressante sans indication de source. — Pag. 350, l. 8, assertion qui aurait besoin d'être confirmée par des textes.

Enfin, il est à regretter que M. B.-L. n'ait pas indiqué les éditions dont il s'est servi pour chaque auteur, ou, tout au moins, les pages des éditions consacrées. La vérification des textes deviendrait ainsi plus facile.

des de l'érudition s'allie à l'élévation philosophique des pensées et à de remarquables qualités de style. Quiconque étudie l'antiquité ne pourra se dispenser d'avoir sous la main l'*Histoire de la divination*. Nous nous permettons cependant d'en conseiller plus spécialement la lecture aux esprits chagrins qui paraissent craindre que la jeune Université, en inclinant de plus en plus vers les recherches savantes, n'en vienne à perdre le sentiment littéraire et à oublier l'art de bien dire.

Le second et le troisième volumes, qui paraîtront très prochainement, seront consacrés aux sacerdoces divinatoires et aux oracles de la Grèce. Le quatrième traitera plus tard de la divination italique. A en juger par le plan général que M. Bouché-Leclercq a placé en tête de l'ouvrage, ces volumes promettent d'être plus intéressants encore que leur aîné. Nous attendons avec confiance l'heureux achèvement de ce vaste monument.

P. Decharme.

---

234. — **Xenophons Dialog** Περὶ οἰκονομίας **in seiner ursprünglichen Gestalt**. Text und Abhandlungen von Karl Lincke. Jena, Frommann, 1879. 1 vol. in-8° de 163 pages. — Prix : 3 mark (3 fr. 75).

— **Xénophon, Economique :** chapitres I à XI. Texte grec accompagné d'une introduction (par A. Pierron), d'une analyse de l'ouvrage complet et de notes en français, par Ch. Graux. Paris, Hachette, 1879 (2e tirage). 1 vol. in-16 de 103 pages.

— **Qua rei criticae tractandae ratione Hellenicon Xenophontis textus constituendus sit,** par O. Riemann. (Thèse de doctorat présentée à la Faculté des Lettres de Paris.) Paris, Thorin, 1879. 1 vol. grand in-8° de 104 pages.

M. Lincke pense que l'*Economique* et les *Mémorables* (dont l'*Economique,* dans la pensée de son auteur, aurait été destiné à devenir partie intégrante), ainsi que le traité *De la chasse* et la *Cyropédie,* sont des œuvres posthumes de Xénophon. L'éditeur serait le même pour les quatre ouvrages. M. L. croit bien le connaître; ce serait le petit-fils de Xénophon, qui portait le même nom que lui, le fils de son fils Gryllus, ce Xénophon le Jeune dont il est fait mention chez Diogène Laërce (2, 52) et que Photius range parmi les historiens formés à l'école d'Isocrate (*Bibliothèque,* 260). Ce jeune et présomptueux écrivain aurait rendu à son grand-père le mauvais service de faire subir à des œuvres de lui encore inédites, quoique parfaitement prêtes pour la publication, des interpolations considérables, comme on va voir. M. L. a reconnu ces interpolations; il a déterminé très exactement les endroits où cesse la main de Xénophon et ceux où elle reprend; il est parfaitement au courant du style et des habitudes de langage du téméraire éditeur; il retranche l'œuvre du petit-fils de celle du grand père, et publie pour la première fois l'*Economique* de Xénophon l'Ancien, tel qu'aurait dû l'éditer Xénophon le Jeune, c'est-à-dire fidèlement, pieusement, sans rien changer ni ajouter au manuscrit du défunt. A cela se borne la prétention de M. Lincke. En fait,

pour rendre à l'*Economique* « sa forme originelle », il commence par supprimer les chapitres III (moins la première phrase), IV, V, et les onze premiers numéros du chapitre VI. C'est là la plus importante des différences que présente l'édition de M. L. par rapport à celle de Xénophon le Jeune dont nous nous servons habituellement. M. L. rejette encore le chapitre XXI et dernier, l'une des plus belles pages qui se puissent lire dans tout l'œuvre de Xénophon (l'Ancien). Enfin, il prononce une dizaine d'autres athétèses, ne portant généralement que sur de moindres morceaux de six ou huit phrases chacun. Tout en étant de ceux qui ne doutent point que le texte de l'*Economique* ne soit gâté par la présence de certaines intrusions dont quelques-unes peuvent avoir une étendue comparable à plusieurs des petites suppressions de M. L., nous n'hésitons pas à penser que M. L. fait fausse route. Comme il ne s'appuie sur aucun argument net et probant, mais qu'il fait intervenir mille considérations diverses de peu de poids et quelquefois saugrenues, avec lesquelles il s'imagine construire un habile échafaudage d'indices qui lui tiennent lieu de preuve, il faudrait, pour réfuter sa thèse, faire un livre presque aussi gros que le sien. Nous n'écrirons pas ce livre, dont l'utilité ne nous est pas démontrée. On aime à croire que M. L. se flatte en espérant convaincre ne fût-ce qu'un seul philologue tant soit peu raisonnable. Reconnaissons d'ailleurs que l'effort fait par M. Lincke pour reconstituer le texte original de l'*Economique*, n'aura pas été, il faut bien l'espérer, entièrement dépensé en pure perte, mais doit avoir nécessairement pour effet d'attirer l'attention des critiques sur plus d'une difficulté qui n'avait pas encore été traitée.

Notre édition des onze premiers chapitres de l'*Economique*, que nous venons présenter nous-même au lecteur, est une petite édition destinée aux classes. Elle ne contient que les onze premiers chapitres, parce que ces onze chapitres ont été seuls inscrits aux programmes officiels, et que, par suite, l'éditeur, pour une raison commerciale dont il est aisé de se rendre compte, tenait à ne pas offrir aux élèves un livre qui contînt une partie qui ne devait pas servir. Il n'y avait point de motifs pour n'inscrire aux programmes que la première moitié de l'*Economique*, et il y en a, au contraire, d'excellents pour que, revenant sur une décision généralement blâmée, l'autorité supérieure prescrive, au premier renouvellement des programmes, l'*Economique* tout entier comme matière d'explication pour la classe de rhétorique. La seconde partie de ce petit traité contient en effet un exposé très clair et très instructif des travaux de la ferme et de la culture de la terre. Cet exposé n'est pas trop technique pour être accessible à toutes les intelligences, d'emblée et sans préparation spéciale; Critobule s'est attaché à le présenter à Socrate de la manière la plus simple et la plus facile à comprendre, témoin Socrate qui lui dit à la fin de l'entretien (21, 1) : Ὑπέθου γὰρ τὴν γεωργικὴν τέχνην πασῶν εἶναι εὐμαθεστάτην, καὶ νῦν ἐγὼ ἐκ πάντων ὧν εἴρηκας τοῦθ' οὕτως ἔχειν

παντάπασιν ὑπὸ σοῦ ἀναπέπεισμαι. Nos jeunes rhétoriciens trouveraient dans l'explication de ces pages une bonne occasion de fixer leur imagination sur le récit plein de bon sens, simplement et sobrement écrit, de faits journaliers et qu'il est bon de connaître. L'élévation morale et l'observation philosophique ne sont pas absentes de ces pages : je n'en veux pour preuve que le chapitre final, auquel je faisais déjà allusion tout à l'heure en parlant des athétèses de M. Lincke, sur le talent, suprême et divin, de commander aux hommes. Je ne sais point de lecture plus saine pour des écoliers. Espérons qu'ils n'en seront plus longtemps privés.

Pour en revenir à notre fragment d'édition de l'*Economique*, voici quels principes on a cru devoir suivre pour en constituer le texte, ce qui est, sans contredit, la partie la plus délicate comme aussi de beaucoup la plus importante dans une édition de classe. On est parti des collations de manuscrits publiées par M. C. Schenkl dans ses *Xenophontis opera* (Berlin, Weidmann, 1876) et *Xenophontische Studien* (Comptes rendus de l'académie de Vienne, t. LXXXIII, 1876). L'appréciation que le même a faite (*Xen. op.*, l. l.) de la valeur de ses différents mss. a paru bonne et l'on s'y est tenu. Mais son texte a paru renfermer en maints endroits des conjectures trop peu certaines. On a fait la part très large aux corrections méthodiques, et en partie évidentes, proposées par les critiques dans divers livres et recueils, surtout à celles de l'illustre Cobet, qui a rendu assurément les plus grands services au texte de bien d'autres auteurs, mais en particulier à celui de Xénophon (*Variae lectiones, passim*, sqq.; *Novae lectiones*, p. 568-601 sqq.); en quelques endroits très peu nombreux, on a essayé de remédier par des conjectures nouvelles aux altérations qu'on croyait reconnaître. On s'est surtout attaché à n'imprimer, autant que possible, aucune phrase qui ne donnât un sens de tout point satisfaisant : et s'il s'est rencontré dans tel passage quelque *locus desperatus*, on a eu soin de prévenir, par une note, que la phrase en question était manifestement altérée. Ce qu'il faut éviter, à notre avis, par dessus toute chose, c'est d'exposer élèves ou maîtres à chercher, et qui pis est, peut-être à trouver le sens d'une phrase qui, dans l'état d'altération où elle nous est transmise, n'en a pas; et il est encore bien fâcheux de laisser dans un texte classique de ces phrases qui, prises en elles-mêmes, semblent se comprendre et qui, tout compte fait, ne conviennent pas au contexte. Ces deux sortes de phrases, celles qui n'ont pas de sens du tout et celles qui font un faux sens, sont quelquefois l'occasion de beaux triomphes pour les interprètes ingénieux : triomphes chèrement achetés, qui répondent à autant d'entorses données à la grammaire ou au bon sens. En somme, il est naturel d'être plus réservé quand il s'agit d'admettre une conjecture, qui fait le sens, mais qui pour d'autres raisons peut être sujette au doute, dans le texte d'une édition destinée aux savants (d'ailleurs munie au bas des pages d'un apparat critique), que dans une édition qui sera lue dans les écoles et doit tendre, par conséquent, à être aussi lisible que possible.

On a pensé qu'il ne serait pas inutile d'avertir toujours du changement d'interlocuteur. Il y a, en effet, quelques passages où il n'est pas facile de saisir à première vue la meilleure manière de couper le dialogue; et l'on peut se rendre compte, en examinant les commentateurs et traducteurs en ces endroits, qu'il n'y a pas eu unanimité sur cette division. Les dernières éditions allemandes sont à texte continu et sans indication d'aucune sorte qui vienne aider le lecteur en pareil cas. Nous avons cru qu'il était charitable de prendre une décision pour lui. Voici, par exemple, comment nous coupons au chap. I, § 8-9 : *Socrate*. Οὐδ' ἄρα γε... — *Critobule*. Οὐδὲ ἡ γῆ.... — *Socr*. Οὐκοῦν καὶ τὰ πρόβατα.... — Et au chap. II, § 10-12 : *Crit*. Ὁρῶ γάρ σε... — *Socr*. Οὔκουν μέμνησαι... — *Crit*. Ἀλλ' ἐδόκει ἡμῖν....

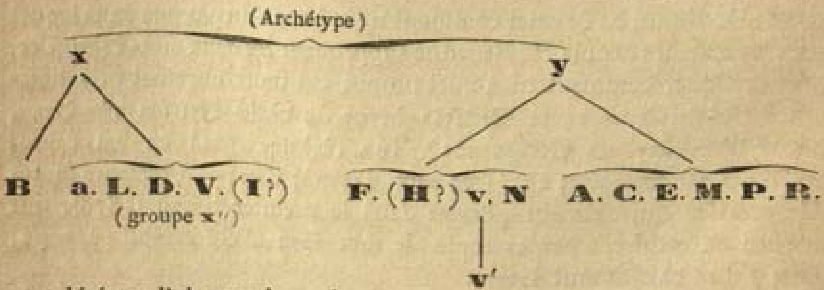
Voici l'énumération des conjectures qui nous sont propres. III, 2, οὐδὲν πλείω (au lieu de o. πλέον). 9. ἄλλως τε καὶ τῶν αὐτῶν ἵππων ἀγαθῶν τε εἰς τὴν χρῆσιν καὶ κερδαλέων εἰς πώλησιν ὄντων. IV, 1, οὔτε ἔμπειρον γενέσθαι αὐτὸν οἷόν τε. 9, τῶν ὡπλισμένων <τε καὶ τῶν> φρουρῶν (οἱ ὡπλισμένοι = 6, οἷς ὡπλίσθαι προστέτακται, et : οἱ φρουροί = *ibid*., οἱ ἐν ταῖς ἀκροπόλεσι : ce sont deux catégories distinctes de troupes). 13, ἐπιμελεῖταί τε τούτων ὅπως κῆποι ἔσονται κτλ. VI, 2, ὅσα συνομολογοῦντες. 9, nous retranchons μαθεῖν τε ῥᾴστη, et, par suite, καὶ devant ἡδίστη. (Ce n'est que dans la suite de l'*Economique*, que l'agriculture sera donnée comme *facile à apprendre*. Mais ici Socrate résume ce qui a déjà été dit : ces mots ne peuvent venir que de la marge, à moins qu'on n'admette que la phrase entière fasse partie d'une intrusion beaucoup plus considérable.) VII, 21, καὶ τοῦ ἐργαζομένου ἃ τῶν στεγνῶν κτλ. VIII, 20, on a essayé de rendre le passage intelligible en transportant les mots κατὰ κόσμον κείμενα, de leur place traditionnelle (après καλλίω φαίνεται), à la fin de la phrase suivante (après ἕκαστα φαίνεται). IX, 7, les notes οἷς τε ἀεὶ δεῖ χρῆσθαι καὶ τὰ θοινητικά ne nous paraissant pouvoir s'appliquer qu'à des objets de table, nous avons été amené à mettre un point en haut après μάκτρας et à lire : ἄλλῃ ἀμφὶ τραπέζας, καὶ ταῦτα πάλιν (au lieu de πάντα) διεχωρίσαμεν, οἷς τε ἀεὶ κτλ. Enfin, X, 3, voici comment nous lisons un passage dans lequel tous les éditeurs depuis H. Estienne suppriment les deux mots δηλοίην σε, sans expliquer comment ni à quel propos ces mots auraient pris naissance : εἰ πειρῴμην τέ σε ἐξαπατᾶν λέγων ὡς πλείω ἔστι μοι τῶν ὄντων, ἐπιδεικνύς τε ἀργύριον κίβδηλον δολοίην (δηλοίην mss.) σε καὶ ὅρμους ὑποξύλους, καὶ πορφυρίδας ἐξιτήλους φαίην ἀληθινὰς εἶναι; — Plusieurs fautes d'impression qui s'étaient glissées dans le premier tirage (1878), ont disparu de celui-ci; par exemple, le mot ἔργα a été rétabli page 72, ligne 4 d'en bas, devant ἔχοντα.

La thèse de M. Riemann sur la constitution du texte des *Helléniques* de Xénophon rompt avec les traditions. Le sujet littéraire a été cette fois remplacé à l'examen de doctorat par un sujet essentiellement philologique. Cette hardiesse est d'un bon exemple. Une pareille thèse fait

également honneur au jeune savant qui a eu le courage de la présenter à une faculté des lettres française, et à la Sorbonne qui l'a reçue.

M. R. commence par faire le recensement des manuscrits aujourd'hui connus des Helléniques, — il y en a quinze, — et des mss. disparus depuis la Renaissance, mais dont on possède des collations plus ou moins imparfaites : il en rencontre cinq dans cette seconde catégorie. Il apprécie ensuite les éditions modernes de son texte, et fait observer que, pour les Helléniques, une édition critique vraiment digne de ce nom est encore à faire. Le second chapitre, qui contient un classement des manuscrits, est, sans contredit, la partie la plus importante de l'étude de M. Riemann. Nous y reviendrons après avoir terminé l'analyse rapide du volume. Dans le chapitre III, la question traitée est celle-ci : Quelle est la valeur relative de chacune des deux familles de mss. dont l'existence a été reconnue dans le chapitre précédent, et quelle est la valeur propre de chaque manuscrit dans l'un et l'autre groupe? M. R. cherche ensuite à montrer dans quelle mesure le texte des Helléniques, tel que nous le rend l'archétype qui peut être reconstitué avec les mss. existants, a été altéré et défiguré dans les copies successives par lesquelles il a été transmis depuis Xénophon jusqu'à l'archétype en question. L'altération est considérable. C'est surtout dans cette partie de son travail, que M. R. propose de son fonds des conjectures nouvelles ; nous en avons fait un relevé, qui, sauf omission involontaire, doit être complet : I, II, 8, « nescio an καὶ <αἱ> Σελινούσιαι δύο legendum sit » ; IV, 1, « pro eo quod est ὕστερον δὲ,.... lacunam fuisse suspicor » ; VI, 4, ἀρτίως συντέντων (?) ; 32, οἰκῇ (?) (au lieu de οἰκεῖται) ; VII, 10, δημεῦσαι (?) (au lieu de δημοσιεῦσαι) ; 30, mettre une virgule devant αὗται ἅπασαι, au lieu d'un point en haut ; II, I, 15, supprimer ἐπεὶ αὐτῷ Κῦρος --- ἀνέβαινε Le chapitre V contient d'excellentes remarques, très érudites, sur l'orthographe de Xénophon. Dans le dernier chapitre, la question de l'authenticité des Helléniques est effleurée : M. R. est pour l'authenticité.

Revenons au classement des mss. M. R. aboutit au stemma suivant :

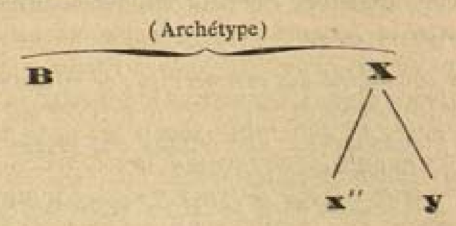


complété par l'observation suivante :

« Codices **K. Y. O.** in quem numerum referendi sint, mihi parum constat. »

Ce qui distingue nettement la famille **x** de la famille **y**, ce sont certaines lacunes assez considérables dans les premières pages du livre V, qui se

présentent dans la famille **x** et n'existent pas dans l'autre, ainsi qu'une autre lacune de quatorze mots (V, III, 18), qui se remarque, au contraire, dans la famille **y** à l'exclusion de la famille **x**. Voilà qui paraît concluant. Mais, aux pages 17-25 de la thèse, l'auteur, représentant par **x''** le groupe **a. L. D. V**. (**I** ?), établit nettement par l'examen des variantes du Ier livre tout entier et d'une variante importante du IIIe livre, que, cette fois, **B**. conserve souvent seul la bonne leçon, tandis que le groupe **x''** présente la même altération que la famille **y**. Si le rapport de la bonne à la mauvaise leçon était tel que l'on pût admettre que la bonne leçon de **B** n'est qu'une conjecture faite par un copiste ayant sous les yeux la même mauvaise leçon que **x''** et **y**, rien ne s'opposerait à ce que le résultat du classement fût considéré comme bon. Malheureusement, il n'en est pas ainsi. Par exemple, III, III, 5, **B** seul comble une lacune de trois lignes. Puisque cette lacune s'observe à la fois dans **x''** et dans **y**, elle existait déjà dans leur premier [1] ancêtre commun. On aboutit forcément ici au stemma suivant :



Comment ce stemma peut-il coexister avec celui qu'on a reproduit plus haut? Il s'est passé quelque chose dont M. R. ne s'est pas, et, par suite, ne nous a pas rendu compte. A première vue, et sans avoir la prétention de trancher une question que nous n'avons pas étudiée de près, il nous semble que deux suppositions principales sont à faire : Ou bien **B** représente dans les trois premiers livres au moins (et peut-même dans les quatre premiers livres) un exemplaire à la marge duquel avaient été notées de bonnes leçons empruntées à un ms. aujourd'hui inconnu ; Ou bien la parenté de **B** et du groupe **x''** entre eux, en face de la famille **y**, est vraie seulement pour le livre V et sans doute aussi les deux suivants (peut-être aussi le livre IV), tandis que dans les trois (sinon dans les quatre) premiers livres la parenté est tout autre, et que **B** s'y trouve alors occuper une place à part en regard du groupe **x''** et de la famille **y** entre lesquels, au contraire, il y a maintenant rapprochement. Bref, de toute façon, **B** paraît être un manuscrit *mixte*. Tant que cette question ne sera pas élucidée, le classement des mss. des Helléniques n'est pas fait.

M. R., entre autres services importants, rendus au texte des Helléniques, 1° a établi par de bonnes preuves que le manuscrit **V** (*Marcianus* 368), dont Cobet a introduit dans son édition quelques leçons spécieuses

---

1. Premier, en remontant.

qui s'écartent considérablement de la tradition de tous les autres mss., n'est qu'un *codex interpolatus* et par conséquent méprisable; et 2° a montré que deux mss. méconnus, celui de Milan et le *Paris*. 317, étaient, après le ms. **B**, ceux qui devaient aider le plus à la meilleure constitution possible du texte [1]. Il ne nous reste plus qu'à souhaiter qu'il paraisse en France beaucoup de livres de ce genre et de cette valeur.

Ch. G.

---

235. — **Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France dont les catalogues n'ont pas été imprimés,** publié par Ulysse Robert. Paris, Picard et Champion. 1879 (1er fascicule). 1 vol. in-8° de xxxvi et 128 pages.

— **Indicateur des armoiries des villes, bourgs, villages, monastères, communautés, corporations, etc., contenues dans l'armorial général de d'Hozier,** par Ulysse Robert. Paris, Picard. 1879. 1 vol. in-8° de ii et 192 pages.

L'*Inventaire sommaire des manuscrits des bibliothèques de France*, dont M. Ulysse Robert vient de publier le premier fascicule, est appelé à rendre les plus grands services aux érudits qui savent combien sont difficiles et souvent impossibles les recherches dans les bibliothèques de province, et, faut-il le dire, dans certaines bibliothèques de Paris. Cette question du catalogue de nos manuscrits, qui semblerait depuis longtemps avoir dû être résolue, est cependant encore loin de l'être. De très louables efforts ont, sans doute, été déjà faits dans ce sens; M. Villemain, dès 1841, avait compris toute l'importance d'un *Catalogue général des manuscrits des départements* et en avait prescrit la rédaction. Malheureusement les résultats sont loin d'avoir répondu aux efforts qu'a faits l'administration pour amener les bibliothécaires à rédiger le catalogue de leurs manuscrits; il n'a, en effet, été publié jusqu'à ce jour que six volumes de ce *Catalogue général*, renfermant l'inventaire des manuscrits de dix-huit bibliothèques des départements, et encore sur ce nombre plusieurs des premiers catalogues qui se sont succédé à de longs intervalles sont-ils insuffisants ou même inexacts. Il n'y a plus à revenir cependant sur l'utilité parfaitement reconnue d'un *Catalogue général*, qui, tout en nous faisant connaître les richesses manuscrites de certains de nos dépôts de province dont nous ignorons trop l'importance, aura, d'un autre côté, l'avantage d'assurer leur conservation; un bon inventaire, en effet, on ne saurait trop le répéter, est, à tous les points de vue, la plus sûre sauvegarde contre les détournements.

---

1. M. R. a publié la collation du *Mediolanensis* entier (moins les chapitres iv et v du livre VI) et celle des quatres premiers livres du *Paris*. 517 dans le *Bulletin de correspondance hellénique*, t. II (1878), p. 133-150 et p. 317 sqq.

A côté de ce catalogue général, qu'il est à craindre de ne point voir terminer de si tôt, on n'avait jusqu'ici pour diriger les recherches dans les bibliothèques des départements que le catalogue bien incomplet et souvent inexact de Haenel, reimprimé par Migne avec quelques additions [1]. M. U. R. vient de reprendre pour la France le catalogue de Haenel et nous n'hésitons pas à dire tout de suite que son *Inventaire sommaire des manuscrits* a réalisé un très grand progrès et par le soin et l'érudition bien connus de l'auteur, et par le nombre des catalogues qui y seront publiés.

Ce premier fascicule contient l'inventaire des manuscrits conservés dans les bibliothèques d'*Agen, Aire, Aix, Ajaccio, Alençon, Alger, Arbois, Argentan, Arles* et *Arsenal (Paris)*. Quelques-unes de ces bibliothèques sont peu considérables, mais d'autres, telles que celles d'Aix, Ajaccio, Alençon, Alger, contiennent des manuscrits importants, qui, jusqu'ici, n'ont figuré dans aucun inventaire. Enfin, pour l'inventaire des manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal, qui forme la partie la plus importante de ce premier fascicule, M. R. a reproduit l'inventaire de Dom Poirier complété et rectifié par les conservateurs actuels de la bibliothèque de l'Arsenal [2].

Le plan suivi dans la rédaction de ces inventaires n'a pu toujours être identique ; tels que nous les avons néanmoins, ils sont suffisants pour les recherches qu'un bon *index*, nous l'espérons, viendra encore faciliter. Peut-être y avait-il quelque chose de plus à faire. Sans parler des notices sur les bibliothèques, mises par Haenel en tête de chacun de ses catalogues, et qui ne sont point reproduites ici, certains titres n'ont pas été donnés avec tout le détail désirable; enfin, plusieurs manuscrits, dans différents inventaires, ne portent point d'indication de dates, quelquefois, nous le savons, délicates à déterminer. L'auteur, du reste, a été le premier à reconnaître, dans son introduction, les quelques imperfections qu'il était impossible d'éviter dans son œuvre.

Ces différents inventaires sont précédés d'un *Etat des catalogues des manuscrits des bibliothèques de France*, disposé suivant l'ordre alphabétique des villes. Cet état, bien plus complet que celui publié déjà par M. R. dans le *Cabinet historique* (1877), est précédé d'une bibliographie générale qui manquait aussi au premier [3]. C'est un travail des

---

1. *Catalogi librorum manuscriptorum qui in bibliothecis Galliæ, etc.*, asservantur nunc primum editi a D. G. G. Haenel. Lipsiæ, 1829, in-4. — *Dictionnaire des manuscrits*, t. XL et XLI de la *Nouvelle encyclopédie théologique* de l'abbé Migne. Paris, 1853, in-4.

2. L'inventaire publié par Haenel et qu'on avait cru jusqu'ici une œuvre originale, n'est que la copie de l'inventaire de Dom Poirier. Le premier fascicule contient cet inventaire jusqu'au milieu de l'*Histoire*. Nous remarquons, en passant, le *manque* d'un certain nombre de manuscrits de la bibliothèque de l'Arsenal ; une note des rédacteurs annonce la publication de la liste de ces manuscrits en déficit, c'est une précaution qu'on ne saurait négliger.

3. Signalons une petite inexactitude de traduction qui s'est glissée à la fin de cette

plus utiles, qui donne la bibliographie de nombreux catalogues ou dissertations dont beaucoup sont peu communs, ou si difficiles à rencontrer, que les quelques suivants (encore n'y en a-t-il qu'un d'important), ont échappé aux patientes recherches de M. R. : AVIGNON. *Catalogue de la bibliothèque de la ville d'Avignon. in-folio* (par Fortia d'Urban, Avignon, 1804), in-8°, de 138 pp. (tout ce qui a paru), quatre manuscrits mêlés aux imprimés. — GRENOBLE. *Notice des accroissements de la bibliothèque de la ville de Grenoble pendant l'année 1808*, par J. J. Champollion-Figeac. Grenoble, 1809, in-8° de IV-58 pp. deux manuscrits (p. 40). — NANCY. *Rapport à M. le Maire de la ville de Nancy sur la situation de la bibliothèque publique au 1er janvier 1845, etc.* (Nancy, 1845), in-8° de 53 pp. Une notice des principaux mss. avec extraits (d'après les notes de M. Thomassy, élève de l'Ecole des chartes), se trouve aux pages 23-34. — Enfin, sur la bibliothèque de *Valenciennes*, on peut aussi consulter deux comptes-rendus du Catalogue Mangeart, par M. Léopold Delisle, dans le *Journal des savants*, 1860, pp. 370-382 et 573-581.

C'est faire l'éloge du livre de M. R. que de dire que nous n'avons eu à y ajouter que les quelques indications qui précèdent, car, dans un travail bibliographique, on ne peut espérer être absolument complet. Aussi adresserons-nous, en terminant, toutes nos félicitations à M. R. pour l'heureuse initiative qu'il a prise de ce travail éminemment utile et espérons-nous que de nouveaux collaborateurs viendront, dans les fascicules prochains, lui permettre d'achever cet inventaire que nul mieux que lui n'était préparé à entreprendre et à conduire à bien.

H. OMONT.

— Ce premier fascicule de son *Inventaire des manuscrits* était à peine paru que M. Robert, dont l'activité est infatigable, vient de publier un nouveau volume l'*Indicateur des armoiries des villes, bourgs, villages, monastères, communautés, corporations, etc.*, contenues dans l'armorial général de d'Hozier. Cet Indicateur forme une excellente table alphabétique par noms de lieu des différentes armoiries des villes, etc., des provinces d'Alsace, Auvergne, Bearn, Bourbonnais, Bourges, Bourgogne, Bretagne, Champagne, Dauphiné, Flandre, Guyenne, Languedoc, Limousin, Lorraine, Lyonnais, Normandie, Orléanais, Paris, Picardie, Poitou, Provence, Rochelle (La), Soissons, Tours et Versailles. C'est un répertoire destiné à abréger beaucoup les recherches, à éviter celles qui seraient inutiles et qui est appelé à rendre un véritable service aux érudits [1].

H. O.

---

introduction à propos de l'*Iter Gallicum* de Schulte indiqué comme se trouvant dans les Mémoires de l'Académie des sciences de Vienne; il est imprimé dans les Comptes-rendus des séances *(Sitzungsberichte)* in-8°, et non dans les Mémoires *(Denkschriften)* in-4°.

1. La statistique des anciennes corporations notamment est tout entière dans ce livre.

236. — **Friedrich August von Klinkowstrœm und seine Nachkommen.** Eine biographische Skizze von dessen Sohn Alphons von Klinkowström, mit einem Selbstportræt des F. A. v. Klinkowström. Wien, Braumüller, 1877, in-8°, viii et 439 p. — Prix : 10 mark (12 fr. 50).

L'auteur de cet ouvrage nous raconte, à l'aide de ses souvenirs et de lettres inédites, la vie de son père, Frédéric-Auguste de Klinkowström. Ce gentilhomme poméranien, après avoir servi quelque temps dans l'armée, s'était consacré à la peinture; il visita les musées de Dresde, de Rome, de Paris et fut, durant plusieurs mois, élève de David et de Girodet. De retour à Dresde, en 1813, il s'engagea dans le corps des volontaires saxons, mais il ne prit aucune part à la campagne; nommé « chef de bureau », il présidait aux enrôlements et à la fourniture des vivres. Il vante, dans ses lettres, le courage de l'armée prussienne, et n'a qu'une médiocre sympathie pour les volontaires de 1813. « Beaucoup d'étudiants, écrit-il, s'inscrivent sur la liste, afin d'échapper à la landwehr; mais ils font rayer leur nom quelques jours après ou ne se présentent pas. Sur 3,000 volontaires inscrits, 800 manquent à l'appel... En général, l'esprit n'est pas bon; dès qu'il n'y a plus d'émotion comme la bataille de Leipzig, on retombe dans le béotisme. » Après la guerre, il habita Vienne et, sous l'influence du P. Hofbauer, le « Jonas de la nouvelle Ninive », se convertit au catholicisme. En 1818, il fondait une école catholique; l'aristocratie de Vienne y envoya ses enfants et c'est là que firent leurs études George Esterhazy, Louis Bathiany, Brenner, Hübner, Anastasius Grün. On trouvera dans ce livre des renseignements, parfois curieux, sur l'Allemagne de 1813, sur l'école romantique, sur la société et la cour de Vienne au temps de la Sainte-Alliance.

A. C.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 5 décembre 1879.

L'académie se forme en comité secret.

A la reprise de la séance publique, il est procédé à l'examen annuel de la liste des correspondants de l'Académie. Il résulte de cet examen qu'il ne s'est produit depuis un an aucune vacance parmi les correspondants de l'Académie, soit français, soit étrangers.

M. de Witte termine la lecture de la lettre de M. François Lenormant sur son dernier voyage en Italie; voir le compte rendu de la séance précédente Dans cette dernière partie de sa lettre, M. Lenormant donne quelques détails sur les peintures antiques trouvées récemment à Rome, auprès de la Farnésine. Il insiste sur la beauté de ces peintures, et surtout sur la pureté de dessin de certaines figures tracées au simple trait, qui ressemblent à des œuvres grecques.

Ouvrages déposés : — Généalogie historique de la maison de Lar et de Lara, maison royale et nationale d'Espagne (de l'an 680 à l'an 1037), dressée par M. J. DE BOURROUSSE DE LAFFORE, d'après don Louis SALAZAR Y CASTRO (Paris, tableau in-fol. plié dans une couverture in 8°); — LEVAT (L. A.), Etudes historiques : le château d'Angers (Angers, 1879, broch. in-8°, avec 1 planche); — SIOUFFI (N.), Etudes sur la religion des Soubbas ou Sabbéens, leurs dogmes, leurs mœurs (Paris, imprimerie nationale, 1880 [*sic*], in-8°).

Présentés de la part des auteurs ou *éditeurs : — par M. de Wailly :* G. DEMAY, le costume au moyen âge d'après les sceaux; *— par M. Wallon :* F. DE SAULCY, Recueil de documents relatifs à l'histoire des monnaies frappées par les rois de France depuis Philippe II jusqu'à François Ier, t. I (1 vol. in-4° de la Collection de documents inédits pour servir à l'histoire de France, 3e série); *— par M. Delisle :* 1° G. PAWLOWSKI, les travaux bibliographiques de 1867 à 1878; 2° Mémoires du duc de Saint-Simon, nouv. éd., par M. DE BOISLISLE, t. I et II (M. Delisle, après avoir signalé l'importance du commentaire historique joint à cette édition, exprime des regrets et des plaintes sur ce que l'éditeur n'a pu obtenir communication de divers papiers de Saint-Simon, conservés dans un dépôt de l'Etat); *— par M. Renan :* PÉLAGAUD, la préhistoire en Algérie; *— par M. de Rozière :* Ch. CASATI, notice sur un sarcophage étrusque de Chiusi (extrait de la *Revue archéologique).*

Julien HAVET.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

BERLIOUX, Les anciennes explorations et les futures découvertes de l'Afrique Centrale avec une carte (deuxième édition augmentée de deux chapitres). Lyon, Lecoffre et Georg. — BRESSLAU, Die Jahrbücher des deutschen Reichs unter Konrad II. Erster Band. 1024-1031. Leipzig, Duncker u. Humblot — Contes populaires grecs publiés d'après les manuscrits du Dr. J. G. de Hahn et annotés par Jean Pio. Copenhague, Hœst. — DELATTRE, Les Chaldéens jusqu'à la formation de l'empire de Nabuchodonosor. Palmé. — FISCHBACH, La fuite de Louis XVI d'après les archives municipales de Strasbourg. Fischbacher. — INAMA-STERNEGG, deutsche Wirthschaftsgeschichte bis zum Schluss der Karolingerperiode. Leipzig, Duncker u. Humblot. — JADART, Dom Jean Mabillon (1632-1707). Etude suivie de documents inédits sur sa vie, ses œuvres, sa mémoire. Reims, Deligne et Renart. — KAUFMANN, deutsche Geschichte bis auf Karl den Grossen. Erster Band : die Germanen der Urzeit. Leipzig, Duncker u. Humblot. — LINDENLAUB, Université de Strasbourg, origines, historique, réorganisation et projets d'agrandissement. (Extrait des publications de la Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur.) Hachette — LUPI, I decreti della colonia pisana, ridotti a miglior lezione. Pisa, Mariotti. — PALEY, On postepic or imitative words in Homer. Londres, William a. Norgate. — RILLIET, Le rétablissement du catholicisme à Genève il y a deux siècles. Genève, Georg. — ROBINET, Le procès des Dantonistes. Ernest Leroux. — SCHÜRER, Die Gemeindeverfassung der Juden in Rom in der Kaiserzeit. Leipzig, Hinrichs. — Titi Livi ab urbe condita libri a vicesimo sexto ad tricesimum, recensuit LUCHS. Berlin, Weidmann. — WHITNEY, indische Grammatik umfassend die Klassische Sprache und die ælteren Dialecte, aus dem englischen übersetzt. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. — ZEHETMAYR, analogisch-vergleichendes Wœrterbuch über das Gesammtgebiet der indo-germanischen Sprachen. Leipzig, Brockhaus.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 20 Décembre — 1879

237. — **Principios elementares da grammatica da lingua sâoskrita** par G. de Vasconcellos-Abreu. — Parte I. *Phonologia.* Lisboa. Imprensa Nacional. 1879. Un fascicule, gr. in-8°, 48 p.

Il y a deux ans, nous annoncions dans la *Revue* (nouvelle série, IV, p. 177), à propos d'un premier opuscule de M. de Vasconcellos écrit en français, l'ouverture prochaine d'un cours de sanskrit qui devait être professé à Lisbonne par le même savant. Depuis lors M. de V. ne s'est pas laissé oublier. Il a publié à de courts intervalles deux rapports sur ses missions en Allemagne et en France sous les titres de *Investigaçôes sobre o caracter da civilisiçâo Arya-hindu*, et de *Importancia capital do sâoskrito como base da glottologia Arica*, etc., et deux leçons d'ouverture intitulées *Sobre a séde originaria da gente Arica*, etc., et *As civilisaçôes antigas ou do oriente e as modernas ou do occidente.* A ces publications qui se recommandent par des mérites divers, il a joint une réimpression du premier acte de *Çakuntalâ* d'après l'édition publiée par M. Pischel, en l'accompagnant d'une traduction portugaise dont il est l'auteur. L'imprimerie nationale de Lisbonne a saisi cette occasion de fêter la bienvenue du sanskrit dans un pays où il arrivait en étranger, en exécutant un chef-d'œuvre de typographie dont le luxe pourrait sembler excessif si la circonstance pour laquelle il a été déployé ne lui servait de justification. Enfin M. de V. nous a envoyé, il y a quelques mois, le premier fascicule d'une grammaire sanskrite.

Ce fascicule ne comprend encore que les règles d'euphonie, c'est-à-dire la partie la plus aride de la grammaire sanskrite et aussi la plus difficile, pour l'élève à apprendre, et pour le maître à expliquer clairement. Si nous disions à l'auteur qu'il a définitivement tracé la voie la plus courte et la plus commode à travers ces broussailles qui obstruent pour les commençants les abords de la langue sanskrite, il nous reprocherait une telle louange comme une flatterie. Nous croyons mieux répondre au bon souvenir qu'il veut bien garder du temps, beaucoup trop court à notre gré, pendant lequel il a étudié à Paris, en mêlant

quelques critiques aux encouragements qu'appelle naturellement sa tentative et aux éloges que mérite d'ailleurs le soin qu'il y a apporté.

Quelques-uns des défauts de l'œuvre ne viennent même que de la préoccupation parfois excessive que l'auteur a eue de ne rien omettre. Ainsi, aux pages 28, 35 et 36, 43, 46, et ailleurs encore, il insiste plus que de raison, selon nous, sur des détails qui pouvaient être négligés sans inconvénient dans une grammaire *élémentaire*. En tout cas, nous croyons qu'il avouera lui-même, après réflexion, que les particularités de la langue algébrique de Pâṇini (p. 39 et 40) y sont tout à fait déplacées. L'excès de développement sur certains points prête d'autant plus à la critique qu'il arrive, au contraire, à M. de V. de courir « le grand galop » sur des sujets qui demandaient à être traités plus posément. C'est ainsi que des phénomènes aussi importants que le changement d'une muette en nasale devant une nasale et le changement de l'aspiration *h* après une muette en une aspirée de l'ordre de cette muette, sont englobés, sans aucune explication, avec des faits beaucoup plus simples, dans les tableaux des pages 13 et 14. Même observation sur l'élision de l'*a* et son remplacement par l'apostrophe, p. 11. A la page 17 également, le tableau alphabétique des modifications de l'*s* finale ne saurait tenir lieu d'un classement méthodique des faits.

L'attention, d'ailleurs très louable, que M. de V. a prêtée aux grammaires indigènes l'a aussi quelquefois entraîné hors de la droite voie. Ainsi, dans le tableau dont il vient d'être question, il part, non pas de l'*s*, mais du visarga. C'est une méthode entièrement artificielle qu'il aurait dû laisser aux Hindous, aussi bien que la notation purement algébrique des racines en *rî* final, p. 31, et le prétendu phénomène du changement de *ch* en *ç* dans *praçna* de *prach*, p. 35 : c'est au contraire *praçna* qui contient la vraie forme de la racine.

Quand ses modèles préférés lui font défaut, il lutte parfois de subtilité avec eux. A quoi bon, par exemple, la réflexion de la page 7 sur l'impossibilité physiologique d'une voyelle l*i* longue? La vérité est que la voyelle l*i* ne se rencontre jamais en sanskrit dans des conditions où l'analogie grammaticale appelle une longue.

L'ordre suivi n'est pas toujours le meilleur. Le défaut le plus grave, à cet égard, est la place donnée à l'euphonie en composition. M. de V., tout en la rattachant à l'euphonie *intérieure*, reconnaît lui-même implicitement, p. 35, par un renvoi à la p. 13, qu'elle devait l'être à l'euphonie *extérieure*.

Certaines formules sont trop larges. Ainsi les termes de *guna* et de *vriddhi* ne s'appliquent pas à toute contraction des voyelles avec un *a* précédent, comme l'auteur semble le dire en un endroit (p. 10) où l'observation est d'autant plus équivoque, qu'il s'agit là de l'euphonie *extérieure*.

On voit qu'en général nos critiques ne portent que sur la méthode et l'exposition. Les fautes d'un autre genre sont rares. Signalons pourtant

la confusion d'un fait de formation avec les faits de phonétique dans l'explication de la forme *smartri* où *ar* serait une modification euphonique de *ri* après deux consonnes (*sic* p. 31), et la prétendue chute d'une consonne dans la première partie du composé *parân-mukha*, p. 33 : cette première partie est, non pas *parânc*, mais *parâc*.

L'exécution matérielle est très soignée. Nous n'avons, dans une lecture, assez rapide il est vrai, relevé aucune faute d'impression.

En somme, la grammaire de M. de Vasconcellos sera très utile en Portugal Il est à souhaiter qu'elle soit continuée et achevée. L'auteur aura désormais dans la grammaire de M. Whitney qui vient de paraître à la fois en anglais et en allemand, un excellent modèle dont nous l'engageons à s'éloigner le moins possible.

Abel BERGAIGNE.

---

238. — **Quintus Smyrnæus and the « Homer » of the tragic poets,** by F. A. PALEY, M. A. Second edition. Londres, F. Norgate, 1879, 34 p. in-8°.

Les lecteurs de la *Revue* connaissent le paradoxe de M. Paley sur l'origine de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* : à l'entendre, ces deux poëmes n'auraient été mis par écrit et définitivement rédigés qu'après l'époque des grands tragiques ; Euripide et Sophocle n'auraient pas encore connu quelques-uns des plus beaux épisodes de ces épopées. (Voy. l'article de M. Perrot, n° 38, p. 223.) Plein de son idée, M. P. a relu Quintus de Smyrne, et, comme de raison, il a trouvé dans cette lecture la confirmation de son hypothèse. Tous, plus ou moins, nous voyons les choses moins d'après leur nature propre que selon le point de vue où nous nous plaçons. Aux yeux de M. P., le poëme du IV° siècle après notre ère est un arrangement d'anciens chants épiques, ni plus ni moins que l'*Iliade* et l'*Odyssée* : *Both are alike compilations from the same older sources* (p. 26). Il va jusqu'à dire que, si quelque tradition avait donné les *Posthomerica* comme antérieures aux deux grandes épopées homériques, la science moderne n'eût trouvé ni dans la langue, ni dans la matière des poëmes des raisons de contester cette donnée (p. 7). De pareilles assertions se jugent assez d'elles-mêmes.

Mais quels sont les arguments de M. Paley? On sait que les tragiques grecs ont largement puisé dans le Cycle épique, que Virgile s'en est beaucoup servi pour composer le deuxième livre de son *Enéide*; d'un autre côté, Quintus a redit à sa manière les mêmes faits, les mêmes traditions. Il est fait allusion dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée* à quelques-unes de ces traditions; d'autres y sont ignorées et même inconciliables avec le récit homérique. Dans l'*Iliade*, il n'est pas question, sauf dans un passage interpolé du dernier livre, de l'expédition de Mysie, ni d'Achille caché parmi les filles de Lycomède, ni du sacrifice d'Iphigénie, ni d'une foule d'événements que les épopées cyliques plaçaient entre la mort

d'Hector et la chute de Troie. M. P. qui trouve ces fables et plusieurs autres dans Quintus comme dans les tragiques, et qui part de l'idée préconçue que ces derniers ne lisaient pas encore notre Homère, en tire très naturellement la conclusion que ces amplifications des récits de la guerre de Troie sont antérieures à la version plus simple de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*, et que Quintus a conservé un écho plus fidèle des vieilles traditions que les deux épopées qui ont fini par porter exclusivement le nom d'Homère. C'est renverser les idées reçues pour l'amour d'une hypothèse gratuite, et méconnaître étrangement l'amplification successive, la croissance des vieux récits qu'Aristarque avait si bien comprise et qui est savamment exposée dans le livre de Welcker sur le Cycle épique. Il suffit de rapprocher de l'*Iliade* le sommaire de l'*Ethiopide* pour comprendre de quel côté est l'imitation, lequel des deux poètes s'efforce de renchérir sur l'autre.

M. P. a rapproché un grand nombre de passages des tragiques et de Quintus, et quelques-uns de ces rapprochements sont intéressants. Ils portent, les uns, sur les faits ; les autres, sur les mots et les tournures de phrase. Là encore, il est arrivé au critique anglais de voir ce qu'il voulait voir, à savoir que Quintus a puisé uniquement dans le Cycle, pour le fond comme pour la forme, et que son œuvre est un abrégé des épopées cycliques. J'en appelle à tous ceux qui ont tant soit peu pratiqué Quintus : n'est-il pas clair que ce prétendu abréviateur a amplifié et délayé les récits des vieilles épopées ? qu'il y a mêlé, comme de raison, des souvenirs d'autres poètes grecs alors familiers à tout le monde ? Donnons quelques exemples. M. P. compare le bouclier d'Achille, dans l'*Iliade*, avec la description qu'en fait Quintus au commencement de son Ve livre. Des ressemblances et des différences qu'il remarque entre ces deux morceaux, il tire la conclusion que les deux poëmes sont également des compilations des mêmes sources plus anciennes. Des esprits non prévenus jugeront que Quintus a composé sa description méthodiquement divisée avec des souvenirs d'Homère et d'Hésiode : il est évident que la Montagne de la Vertu est prise dans les *Travaux et Jours*, les Gorgones et beaucoup d'autres détails dans le *Bouclier*. Ailleurs, Quintus fait des emprunts aux tragiques ; mais M. P., tout préoccupé de son idée fixe, n'a pas même envisagé la possibilité d'expliquer ainsi les ressemblances qu'il signale. Quintus fait allusion aux révélations de Prométhée, par suite desquelles Thétis fut unie à un mortel (V, 338). Cette fable se trouve, comme on sait, dans le *Prométhée* d'Eschyle, v. 764 sqq., v. 920-925. M. P. assure qu'elle est tirée de l'ancienne épopée et probablement des *Cypriaques*. J'ai démontré qu'Eschyle, le premier, substitua, dans cette fable, le personnage de Prométhée à celui de Thémis et que c'est à cause de cela qu'il fit de Thémis la mère du Titan, de même qu'il voulut que Prométhée donnât, quand éclata la guerre entre Zeus et les Titans, les sages conseils attribués à Gæa dans la *Théogonie* (209-213). Pour ne pas contredire trop ouvertement les

anciennes traditions, le poète imagina que Prométhée fut informé de ces grands secrets par sa mère, ce qui l'amena à identifier Gæa avec Thémis dans un vers que certains éditeurs ont voulu, bien à tort, éliminer du texte. (Voy. mon commentaire sur ces passages.)

Chez Quintus (v. 574), Ulysse regrette la mort d'Ajax, dans un discours très éloigné du ton de la vieille épopée, quoique plein de réminiscences homériques. M. P. en conclut, si je le comprends bien, que Sophocle emprunta à l'épopée la belle scène qui termine son *Ajax*. J'ai toujours pensé et je pense encore que, si Sophocle prête à son Ulysse une si noble conduite, c'est à lui seul qu'il faut faire honneur de cette invention. Dans Quintus, Agamemnon fait aussi l'éloge d'Ajax et prend Tecmesse sous sa protection Voudrait-on, par hasard, nous faire croire que ce trait est aussi emprunté à la vieille épopée ?

Quintus rappelle incidemment (X, 481) comment Evadné s'immola volontairement sur le bûcher de son époux. C'est là tout simplement, ce me semble, un souvenir des *Suppliantes* d'Euripide. Je ne sais si Euripide inventa cet incident, mais, quoiqu'il en soit, on me persuadera difficilement qu'il ait déjà figuré dans la vieille *Thébaïde*. Ou bien Euripide aurait-il trouvé dans les *Cypriaques* la mort semblable, mais plus romanesque encore, de sa Laodamie? Le croira qui voudra; pour ma part, je me refuse à l'admettre.

Quant à la phraséologie, aux procédés de style, Quintus les doit à l'étude d'Homère, l'Homère proprement dit, c'est-à-dire l'*Iliade* et l'*Odyssée*. L'idée qu'un poète de la fin de l'antiquité ait imité le style des Cycliques plutôt que celui du grand modèle reconnu alors de tout le monde, est par trop étrange. Quintus a écrit des *Posthomerica*, il n'aurait pas osé écrire des *Homerica*. De même Eschyle et les autres tragiques, en mettant sur la scène des sujets tirés du Cycle, reprennent et varient sans cesse des tournures de la langue homérique. Et qu'on n'aille pas dire que les autres épopées avaient le même mérite de diction : cette opinion se réfute par le témoignage irrécusable d'Aristote.

Même, abstraction faite de la langue, on peut dire, en général, que les tragiques se souviennent continuellement des deux grandes épopées en traitant des fables qui y sont étrangères.

Dans son *Ajax*, Sophocle a rivalisé avec les adieux d'Hector et d'Andromaque en variant de la manière la plus heureuse, suivant ce que demandaient une autre situation et d'autres caractères, l'immortelle scène de l'*Iliade*. Comment M. P., qui s'est tant occupé des tragiques grecs, a-t-il pu soutenir dans un autre écrit qu'on ne trouvait dans leurs drames aucun souvenir de cette scène, introduite, suivant lui, du temps de Platon dans le premier exemplaire écrit de l'*Iliade?* Cela me rappelle que, suivant le même critique, Euripide ignorait encore le séjour d'Ulysse dans l'île de Calypso. C'est que, dans les *Troyennes* de ce poète, Cassandre, en prédisant les malheurs d'Ulysse (vers 431 sqq.), ne mentionne pas l'île de Calypso. Elle ne parle pas non plus de l'île des Phéa-

ciens. Est-il besoin de dire pourquoi? n'est-il pas clair qu'elle doit passer sous silence les aventures agréables pour le héros?

Mais je ne veux pas discuter ici le fond de la question (j'écrirais un livre au lieu d'un article), je me bornerai à rappeler un fait bien connu. Que l'on veuille relire les chapitres CXVI et CXVII du IIe livre d'Hérodote, on y verra clairement qu'Hérodote connaissait l'*Iliade*, l'*Odyssée* et les *Cypriaques* comme des épopées distinctes, formant chacune un corps d'ouvrage; qu'il les lisait; qu'elles étaient donc déjà mises par écrit dès son temps. Ce contemporain de Sophocle et d'Euripide, en jugeant que les *Cypriaques* ne sont pas du même auteur que les deux grandes épopées, réserve déjà pour ces dernières le nom d'Homère.

Si j'ai tenu à réfuter le paradoxe de M. Paley, ce n'est pas dans la pensée qu'il pourrait séduire beaucoup de lecteurs; mais je crois qu'il faut relever les aberrations d'une critique inconsidérée, afin qu'elles ne fassent pas tort, dans l'esprit des hommes judicieux, aux vérités établies par une bonne et saine critique.

Henri WEIL.

---

239. — **Zenlernes Rejse til Norden, et Tolknings Forsœg** af Frederik KRARUP [1], avec 2 cartes. Copenhague, Hoffensberg et Trap, 32 p, in-16.

Cette brochure est un tirage à part de l'excellente *Revue géographique* [2] éditée par la direction de la Société royale danoise de géographie et rédigée par son secrétaire, le professeur Ed. Erslew. Elle est augmentée de quelques notes, d'un résumé en anglais, et d'une carte moderne du Nord-Est de l'Europe où l'auteur a placé huit des noms de pays figurant dans l'autre carte, qui est un fac-simile de la *Carta de navegar de N. et A. Zeni*. Bien que peu volumineuse, elle renferme plus d'idées neuves que beaucoup de gros volumes, et, à ce titre, elle mérite d'être l'objet d'un examen spécial, d'autant plus que la relation des Zeni est une des plus importantes pour l'histoire des découvertes; si elle est vraie, elle nous fournit de précieux renseignements sur la situation des Færeys, du Grœnland et de l'Amérique septentrionale vers l'an 1400; si elle est fausse, il faut en débarrasser la science, et, si c'est un mélange de vérité et d'erreur, il convient de faire exactement la part de l'une et de l'autre. Voilà les trois seuls aspects sous lesquels on puisse la considérer, et, quel que soit le point de vue auquel on se place, elle vaut la peine d'être discutée. Aussi a-t-elle été l'objet de nombreux commentaires, portant les uns principalement sur l'ensemble, les autres sur une ou plusieurs des contrées visitées par nos voyageurs. Les meilleures nous

---

1. *Voyages des Zeni au Nord, essai d'interprétation* par Fr. Krarup.
2. *Geografisk Tidskrift*. T. II, 1878, livraisons 9-10. Copenh., Bergmann et Hansen, in-4°, p. 145-154, avec la pl. VI.

paraissent être ceux de l'italien Pl. Zurla, qui a traité le sujet à part et dans le t. II de ses profondes dissertations *Di Marco Polo e degli altri Viaggiatori veneziani più illustri* [1], et celui du Danois J. H. Bredsdorff dans les *Grœnlandske historiske Mindesmærker* [2]. Celui de C. C. Zahrtmann [3], un autre Danois, ne témoigne pas d'une moindre érudition, mais l'auteur a, selon nous, le défaut d'avoir fait fausse route en niant la véracité de la relation.

M. Krarup ne va pas aussi loin, bien qu'il se place aussi dans le camp des sceptiques : il ne refuse pas tout crédit à la relation ; il se borne à l'interpréter à sa manière ; c'est seulement la carte qu'il regarde comme l'œuvre d'un faussaire, tout en avouant que les contours généraux du Grœnland sont passablement conformes à la réalité. Sa théorie peut se résumer en trois principaux points : 1° l'île de Frislanda est le Nordfrisland ou Frise Slesvigoise ; 2° les Iles (Islande), l'Estlanda et l'Icaria sont les Orcades, les Shetlands et les Færeys ou Færœer ; 3° l'Engroneland, Trin, l'Estotiland et Drogio sont des contrées du nord-ouest de la Russie. En d'autres termes, il dissémine en trois régions fort éloignées l'une de l'autre ce que la carte des Zeni réunit en une seule placée au nord-ouest des îles Britanniques. Examinons ces traits l'un après l'autre et reconnaissons d'abord que la description très vague et insuffisante de la Frislanda peut s'appliquer tout aussi bien au Nordfrisland qu'au groupe des Færeys ; mais, dans l'hypothèse de notre auteur, il devient impossible d'expliquer une foule de noms propres et de détails, que les précédents commentateurs retrouvaient assez facilement dans les Færeys et les îles voisines, sans faire violence aux textes ; aussi M. K. se borne-t-il à assimiler à des localités nordalbingiennes quatre des trenteneuf noms du groupe frislandais, sans daigner s'occuper des autres. Il pense que Zichmni, chef de ce pays, alors révolté contre le roi de Norvège, était Henri de Siggem, ou Zygghem ou Sigme, maréchal de l'armée des comtes de Holstein, qui avaient effectivement enlevé le Slesvig et avec lui le Nordfrisland (1375) à Olaf, fils de Hákon et de Marguerite Valdemarsdatter. Ce roi de Danemark hérita aussi de la Norvège en 1380 ; mais alors il n'était plus réellement en guerre avec les comtes de Holstein : un armistice signé dès 1376 fut, dix ans plus tard, converti en une paix définitive qui dura jusqu'en 1405. Il n'y eut donc pas d'hostilités entre le Nordfrisland et ses suzerains les rois de Danemark et de Norvège, Olaf et Erik XIV, depuis l'arrivée de Nic. Zeno dans le Nord en 1380 ou 1390 jusqu'à la mort de H. de Siggem en 1404. L'ingénieuse assimilation historique tentée par M. K., et appuyée sur des raisons passablement spécieuses, ne peut s'accorder avec les faits positifs.

---

1. Venise, 1818, in-4°, p. 5-94.
2. T. III. Copenhague, 1845, in-8°, p. 529-624.
3. *Nordisk Tidskrift for Oldkyndighed*, publié par la Soc. Roy. des Antiquaires du Nord. T. III, livr. I, p. 193-211. Copenh., in-8°, 1835.

On en peut dire autant de quelques-unes de ses synonymies géographiques. Si Forlanda peut, à la rigueur, correspondre à Bordlum, près Bredsted (Slesvig), cette ressemblance très contestable s'arrête là ; car le premier nom désigne un groupe d'îlots et le second une partie du continent slesvigois qui n'est coupé en cet endroit par aucun golfe, estuaire ou détroit, qui ne ressemble en rien à un archipel, et qui ne l'était même pas dans les anciens temps [1] où la côte occidentale du duché était plus échancrée qu'aujourd'hui. Sœhren dans la Wagrie, à l'est du Holstein, où était le principal siège de la famille de Siggem, pourrait être pris pour Sorano, partie méridionale de la Frislanda, appartenant à Zichmni, s'il regardait l'Ecosse au lieu d'être précisément dans une situation opposée. Enfin le quatrième nom, Sudero, pourrait être une transcription fidèle de Süderau, un des bras de mer qui séparent les Halligs ou petites îles du Slesvig ; malheureusement on ne peut reconnaître dans le voisinage de ce détroit ni l'île de Ledovo, ni C. Deria, ni Sanestol. Ajoutons que dans la carte des Zeni le Nordfrisland, dont le nom manque à la vérité, mais dont les principales îles sont marquées, Fuy (Fœr), Amere (Amrom), Sal (Sild), est parfaitement distinct de la Frislanda, dont il est éloigné de plus de 50° de longitude. Il ne reste donc absolument rien du premier point de la théorie de notre auteur.

Ce qu'il dit des îles du second groupe, situées au nord de l'Ecosse, n'est guère moins contestable, sauf l'assimilation de l'Estlanda avec les Shetlands, qui est justifiée par la carte des Zeni et adoptée par plusieurs géographes. Mais la brièveté et l'insuffisance du texte relativement aux *Islande* (Iles) font que l'on ne sait pas au juste s'il s'agit ici des îles voisines de la Norvège, ou bien de diverses péninsules de l'Islande, comme paraît l'indiquer le cartographe qui les place à l'est de cette île ; ou enfin des Orcades comme M. K. l'affirme bien gratuitement. Il admet aussi, dans une de ses notes, que Icaria pourrait se lire Faria, et dans sa carte il en fait le groupe des Færeys. Ne pourrait-on pas tout aussi bien soutenir que ce nom est esquimau, de la famille des mots *ikarissak* (détroit), *ikérsoak* (grand et large golfe), et qu'il s'applique à l'une des îles du golfe Saint-Laurent ? Il faut, en effet, se rappeler que les Skrælings, ancêtres des Esquimaux, occupaient autrefois toute la côte septentrionale des Etats-Unis et celle du Canada et qu'ils peuvent bien avoir imposé des noms aux îles de ces parages.

La troisième partie du travail de M. K. en est la plus originale et aussi la plus détaillée. Il se prévaut de ce que la carte dressée par Nicolo Zeno le jeune, d'après l'original de ses ancêtres, unit le Grœnland avec la Norvège, pour en faire deux pays contigus et, par suite, pour confondre la

---

1. Voy. la carte de J. Meyer dans *Newe Landesbeschreibung der Herzogthümer Schleswig und Holstein* de Danckwerth, 1652, in-fol., et celles de H. N. A. Jensen et de J. O. Schmidt dans *Annaler for nordisk Oldkyndighed*, Copenhague, in-8°, ann. 1849 et 1851.

péninsule ou plutôt l'île grœnlandaise avec la péninsule laponne. Il est vrai que des cartographes du commencement des temps modernes ont cru à l'existence d'un isthme qui mettait la Scandinavie en communication avec le Spitzberg et le Grœnland. Mais cette erreur ne tire pas à conséquence, pas même dans l'opinion de N. Zeno, car il a eu soin de placer la légende *mare et terre incognite* dans l'espace situé entre *Norvegia* et *Grolandia*. C'était avouer que la jonction était une pure hypothèse, fondée sur de vagues traditions populaires et non sur l'exploration de ces parages. Par conséquent, rien ne prouve que la Grolandia et l'Engronelant doivent être cherchés nécessairement dans le voisinage de la Norvège. Il est difficile d'admettre que ces pays placés à l'ouest de l'Islande, et dont les noms et la configuration rappellent si bien le Grœnland, soient la Laponie russe; que son promontoire le plus méridional, le cap Trin, réponde à la côte Terske, au sud-est de cette péninsule, et que le cloître Saint-Thomas soit un des nombreux monastères russes du bassin de la mer Blanche; l'auteur ne peut dire lequel, étant obligé d'avouer que tous ceux dont on connaît l'histoire ont été fondés postérieurement aux voyages des Zeni. Mais il essaie de corroborer son hypothèse par un argument tiré de la forme des habitations construites près du du couvent, non par les naturels du voisinage, comme il paraît le croire, mais bien par les artisans au service du monastère. De ce que ces maisons en forme de pain de sucre, et pourvues d'une ouverture au sommet pour laisser passer la fumée et le jour, ressemblaient beaucoup aux tentes et gammes des Lapons, il induit que la population indigène était laponne. On peut objecter que la plupart de ces moines, étant originaires des pays scandinaves, occupaient sans doute de préférence des ouvriers de leur patrie, à moins de supposer, contre toute vraisemblance, qu'ils en aient cherché parmi les naturels; or, on peut voir dans le bel *Atlas de l'histoire de la civilisation en Suède*, par N. M. Mandelgren [1], le plan et l'élévation de demeures coniques à plan parfaitement circulaire, encore fort communes chez les paysans exclusivement suédois du Jemtland. Et si l'on veut prétendre qu'elles ont été imitées des Lapons du voisinage, il suffit, pour réfuter cette opinion, de rappeler qu'il y a des huttes de charbonnier analogues [2] dans le Småland, province de la Suède méridionale, qui ne connaît pas les Lapons. A côté du fait sans portée relevé par M. K., il y en avait un autre beaucoup plus significatif qu'il a omis de noter. Les canots des pêcheurs, évidemment indigènes, étaient en forme de navette, faits et couverts de peau, en un mot, semblables aux *Kayaks* des Esquimaux, qui diffèrent essentiellement des barques de tous les autres peuples septentrionaux. Il est rationnel d'en conclure que le monastère Saint-Thomas était situé dans le Grœn-

1. Section des habitations et du mobilier, 1878, in-fol., pl. 1, fig. 1, 2; p. 5-6 du texte.

2. Pl. 1, fig. 6, p. 6 du texte.

land. Si on ne l'a pas retrouvé, non plus que les eaux thermales qui chauffaient les serres, c'est que la côte orientale de cette île immense n'a jamais été bien explorée et que beaucoup de points n'y sont même pas du tout connus.

Conformément à ses théories erronées, M. K., transportant à l'est de la Norvège tous les pays que la carte et la relation des Zeni placent à l'ouest de la Frislanda, cherche l'*Estotiland* sur les rives de la mer Blanche, où se trouvent des peuples finnois que les Russes appellent *tchoudes;* et par une transposition des premières lettres du mot, il fait *Tsotiland* (pays des Tchoudes). Malheureusement aucune contrée de la Russie septentrionale n'a les caractères attribués à l'Estotiland, qui était une île très riche, de même grandeur que l'Irlande, anciennement civilisée, ayant des mines d'or et possédant en abondance tous les biens du monde. Mais peu importe quand on a la ressource de dire que cette prospérité est une exagération des Zeni, comme M. Krarup ne manque pas de le faire toutes les fois que sa thèse l'exige. Avec des procédés si commodes, il n'est pas difficile de découvrir la situation de Drogio : c'est Troki ! ville voisine de Wilna et capitale de la Lithuanie au XIVe siècle. Pourquoi pas *Turku* (du suédois *Torg*, marché), nom finnois de Abo, ancienne capitale de la Finlande ? Ce serait au moins une ville maritime. Il est vrai que les Finnois et les Lithuaniens n'étaient pas anthropophages, qu'ils savaient pêcher, qu'ils n'allaient pas tout nus, qu'ils connaissaient les métaux et qu'en un mot ils différaient totalement des habitants de Drogio. Convertis au catholicisme, ils étaient assez connus en Italie pour qu'aucun écrivain n'osât les présenter sous un aspect si faux. Ce n'est donc pas d'eux qu'il est question dans l'ouvrage des Zeni. Si l'on veut savoir comment il est possible d'expliquer, avec quelque apparence de raison et sans s'écarter du texte, les choses extraordinaires que le pêcheur frislandais rapportait de l'Estotiland et de Drogio, on peut recourir à notre mémoire sur *les Colonies européennes du Markland et de l'Escociland (Domination canadienne) au* XIVe *siècle* [1]. Ce renvoi nous servira d'excuse auprès de ceux qui jugeraient que, dans la présente réfutation, nous en avons pris bien à notre aise, et qui rappelleraient que, si la critique est aisée, l'art est difficile !

E. BEAUVOIS.

---

240 — **Les luttes religieuses en France au seizième siècle,** par le vicomte DE MEAUX. Paris, Plon. 1879, in-8° de LXVII-415 p. — Prix : 7 fr. 50.

M. de Meaux s'est proposé de décrire, en fidèle historien, l'avénement de la tolérance dans notre pays. Il nous avertit qu'il a voulu traiter ce

1. Dans *Compte-rendu des travaux du Congrès des Américanistes*, 2e session, Luxembourg, 1877, t. I. — Aussi à part, Nancy, 1877, 60 p., in-8.

sujet si délicat « avec un cœur catholique et français », mais aussi avec un esprit « affranchi de toute prévention contraire à l'équité de l'histoire. » Il nous paraît y avoir réussi. Le livre de M. de M. ne se recommande pas seulement par la largeur des idées qui l'animent, mais aussi par l'art de la composition, et je suis sûr de donner à l'auteur l'éloge qui le flattera le plus, en déclarant que dans *les luttes religieuses en France au* XVIe *siècle,* revivent, avec la générosité des sentiments de M. de Montalembert, quelques-unes de ses meilleures qualités littéraires.

A un autre point de vue encore, l'ouvrage mérite un favorable accueil. On y trouve un excellent résumé des livres et parfois des manuscrits contemporains. On y trouve aussi beaucoup d'indications et d'appréciations empruntées à quelques-uns des grands recueils et à quelques-unes des précises monographies qui ont été publiés, de nos jours, soit parmi nous, soit à l'étranger. Si les renseignements qu'il a réunis n'ont pas d'ordinaire l'attrait de la nouveauté, ils ont le mérite de l'abondance et de l'exactitude.

Quand je parle d'exactitude, j'applique l'éloge aux lignes principales, aux choses d'ensemble, car, il faut l'avouer, M. de M. n'a pas toujours regardé d'assez près aux détails et une critique minutieuse pourrait relever dans son livre plusieurs points défectueux. J'en signalerai seulement un petit nombre. M. de M. a parlé d'une façon peu fidèle (p. 57) d'Aimar de Ranconnet, qu'il appelle Rançonnet [1]. Mieux informé, il n'aurait pas reproduit comme digne de foi la version du *Pithæana* sur la lecture qui aurait été faite en plein parlement par ce magistrat d'un passage de la *Vie de Saint-Martin* de Sulpice-Sévère, version contre laquelle, ainsi que je crois l'avoir démontré [2], s'élèvent de formidables objections. Mieux informé encore, il n'aurait pas affirmé *(Ibidem)* que « le grave magistrat » fut « victime d'une accusation fausse ». Rien malheureusement n'est moins certain que l'innocence de Ranconnet, et la lettre d'Isaac Casaubon à Jacq. Aug. de Thou, en date du 3 mars 1609 [3], est tellement accablante pour la mémoire du président aux enquêtes, que l'on ose tout au plus conserver un doute sur sa culpabilité. — Nous lisons (p. 87) : « *Un châtelain du Quercy*, le baron de Fumel, ayant

---

1. Jamais la cédille n'a été mise sous le *c* du nom de Ranconnet. J'ai sous les yeux un livre qui a fait partie de la collection de ce zélé bibliophile *(Digestorum seu Pandectarum iuris civilis volumen, primum, Parisiis, ex officina Roberti Stephani,* 1527, in-8°), où sa signature, reproduite plusieurs fois, est celle-ci : *Æm. Ranconnetus Aquitanus. — Aymar de Ranconnet Burdigalensis.* Notons, en passant, que ce mot *Burdigalensis,* tracé de la propre main de l'habile érudit, est un argument de plus — et aussi décisif que possible — contre la thèse de ceux qui s'obstinent à faire de lui un Périgourdin, thèse récemment encore soutenue dans le *Bulletin de la Société historique et archéologique du Périgord.*

2. Voir *Un grand homme oublié. Le président de Ranconnet* (Paris, 1871, in-8°, p. 13).

3. Voir des extraits de cette lettre dans le mémoire déjà cité (p. 14).

maltraité un diacre et quelques paysans qui se rendaient au prêche, fut assiégé et tué dans son château. » Le château de Fumel n'a jamais appartenu au Quercy, mais toujours à l'Agenais. — M. de M. (p. 99) cite, parmi les prélats dont la foi parut suspecte et qui furent déposés en 1566 par le pape Pie V, l'*évêque d'Aqcs*. D'abord, il aurait été difficile de déposer, en 1566, François de Noailles qui avait déjà donné sa démission d'évêque de Dax le 23 juin 1562 [1]. Ensuite, s'il est vrai que le célèbre diplomate fut accusé auprès de la cour romaine d'incliner vers la nouvelle hérésie, il n'est pas moins vrai qu'il se justifia complètement de l'accusation portée contre lui [2]. — A la page suivante, M. de M., à propos des conférences de Bayonne, parle ainsi du duc d'Albe : « Pour engager la France dans la voie sanglante où marche l'Espagne, le terrible ministre de Philippe II se montre aussi souple que pressant. » Ce fut tout le contraire qui arriva, comme l'a très bien prouvé M. Charles Paillard, d'après des documents inédits retrouvés par M. Gachard à la Bibliothèque nationale [3]. Le duc d'Albe, loin de prendre aucune initiative, combattit les propositions de Catherine de Médicis, déclarant que les circonstances n'étaient pas favorables, et tenant un langage absolument opposé à celui que les historiens ont placé sur ses lèvres. — Quelques noms propres ont été mal reproduits. L'auteur de l'*Histoire des troubles survenus en Béarn*, l'abbé Poeydavant, est toujours appelé *Poyedavant* (pp. 8, 9, 119, 120, 122, 341-345, etc.). Le vicomte d'*Orthe* est appelé vicomte d'*Orte* (p. 162), et je soupçonne fort M. de M. d'avoir emprunté à M. Forneron cette orthographe [4] et quelques autres fautes encore.

Un reproche général que l'on peut adresser à l'historien des *Luttes religieuses en France au* XVI[e] *siècle*, c'est d'avoir trop souvent consulté des ouvrages sans doute estimables, mais arriérés. En ce qui regarde les mémoires relatifs à l'histoire de France, il semble ne connaître que les insuffisantes éditions de la collection Petitot. Pour ne citer que les *Commentaires* de Blaise de Monluc, que de services l'édition si bien publiée et si bien annotée par M. Alph. de Ruble n'aurait-elle pu lui rendre? Certes, je suis de ceux qui apprécient beaucoup le *Dictionnaire critique* de Bayle, mais doit-on se contenter, en l'an de grâce 1879, de citer sur Le Fèvre d'Etaples, sur Etienne Dolet, sur le chancelier de l'Hospital, des articles qui répondent si peu aux exigences de la science actuelle,

1. *Gallia Christiana*, édition de Dom Piolin, t. I, 1870, col. 1058, note marginale.

2. *Gallia Christiana, Ibid.* Cf. *Histoire de la Gascogne* par l'abbé J.-J. Monlezun (t. V, 1850, p.478), où François de Noailles est présenté comme un *pasteur actif et vigilant*, cherchant à *prémunir ses ouailles contre le venin de l'erreur.*

3. *Huit mois de la vie d'un peuple. Les Pays-Bas du 1[er] janvier au 1[er] septembre 1566, d'après les mémoires et la correspondance du temps*, (1877, in-8°). Voir *Revue critique* du 8 décembre 1877. p. 355.

4. Voir *Revue critique* du 10 août 1878, p. 94.

alors que l'on possède des travaux spéciaux aussi recommandables que ceux de Graf (1842), de J. Boulmier (1857), de M. Dupré Lasale (1875)? Est-ce assez de citer sur Michel Servet, Audin et M. Jules Bonnet, alors que la liste seule des récents ouvrages (quelques-uns des plus importants) consacrés à la victime de Calvin par M. Henri Tollin, le savant pasteur de Magdebourg, remplirait une demi-page [1]? Il me serait facile de multiplier les observations de ce genre. Je n'en ferai plus qu'une, et je constaterai avec regret que M. de M., ayant à s'occuper du voyage à Pau en 1620 du fils de Henri IV, n'a pas connu un excellent ouvrage spécial de M. l'abbé Puyol, *Louis XIII et le Béarn* (Paris, 1872, in-8°).

Les dernières pages du volume sont occupées par des *documents et éclaircissements* (p. 389-415). Les documents, inédits pour la plupart, sont de grande valeur. Presque tous ont été tirés du département des manuscrits de la Bibliothèque nationale. On y distingue une lettre du roi François Ier touchant quelques détenus en prison pour fait d'hérésie (18 mai 1533); des extraits du recueil des pièces du procès contre les auteurs de l'exécution de Cabrières et de Mérindol (18 septembre 1549 à novembre 1551); diverses pièces relatives à la Saint-Barthélemy (instruction de Charles IX, du 20 septembre 1571, à M. de la Bourdaisière allant à Rome touchant l'édit de pacification; dépêche du nonce à Madrid, du 5 avril 1572, déjà publiée par le P. Theiner et déjà traduite par M. Boutaric, où la participation de Philippe II au projet du massacre est évidente; instruction au marquis d'Ayamonte par le roi d'Espagne, d'après une copie, conservée au ministère des affaires étrangères, de l'original qui est aux archives de Simancas); lettre de Théodore de Bèze au roi Henri de Navarre, du 20 mai 1589; lettres de Henri IV et de son ambassadeur à Rome, le duc de Piney-Luxembourg, au sujet de l'édit de Nantes, août et septembre 1598, lettres qui ont échappé à feu Berger de Xivrey et au continuateur du recueil des *Lettres missives*, M. Guadet [2]. Les *éclaircissements* se réduisent à une note (p. 403) sur l'archevêque de Lyon, Pierre d'Epinac, personnage qui paraît avoir été très calomnié et pour lequel M. de Meaux réclame avec raison une monographie qui s'appuyerait sur les documents contemporains.

T. DE L.

---

1. Voir, dans la *Revue historique* de mai-juin 1879, le remarquable travail de M. Ch. Dardier, intitulé : *Michel Servet, d'après ses plus récents biographes* (p. 1-54). Dans ce travail, M. Dardier, donnant d'avance raison à M. de Meaux (p. 15) contre M. Bonnet, déclare (p. 54) que le réformateur de Genève ne saurait être déchargé du crime d'avoir dénoncé le malheureux docteur espagnol aux inquisiteurs français.

2. C'est ici l'occasion de dire qu'un de nos plus consciencieux travailleurs, M. Eugène Halphen, vient de publier, en un volume digne de l'attention de ceux qui aiment les belles pages historiques admirablement imprimées, diverses pièces qui avaient échappé aussi aux deux éditeurs : *Harangues et lettres inédites du roi Henri IV suivies de lettres inédites du poète Nicolas Rapin et de son fils* (Lille, imprimerie Danel, 1879, in-4°). Qu'il me soit permis de renvoyer au compte que j'ai rendu de ce précieux recueil dans la *Revue des Questions historiques* du 1er octobre 1879 (p. 671-673).

241. — **Les Unités d'Aristote avant le Cid de Corneille,** étude de littérature comparée, par H. Breitinger, professeur de littératures étrangères à l'Université de Zurich. Genève, Georg, 1879, in-18, 74 p.

L'histoire de la doctrine des trois unités théâtrales en France a été suffisamment écrite par M. Ad. Ebert et, après lui, par M. Demogeot. M. Breitinger a voulu étudier dans les autres pays « le passé de cette superstition littéraire » jusqu'au triomphe, inauguré en France, de la pure tragédie classique. Il résulte de ses intéressantes recherches que la règle de l'unité de lieu n'a nulle part, avant Chapelain, été formulée d'une manière précise, que celle de l'unité de temps ne l'a guère été que comme reproduction d'un passage d'Aristote. Aristote constatait un fait : « La tragédie se distingue de l'épopée par la durée de l'action, en ce qu'elle cherche, autant que possible, à borner son action à un seul tour de soleil, ou du moins à ne pas le dépasser de beaucoup; quoique antérieurement la tragédie, à cet égard, ait joui de la même liberté que l'épopée. » Ce qu'Aristote entendait par ces derniers mots est sujet à discussion; mais il est remarquable que le Trissin, dans sa *Poétique* (1529), reproduisant à peu près le texte du maître, en altère la fin : « La tragedia termina in un giorno, cioè in un periodo di sole o poco più, ma gli eroici non hanno tempo determinato, si come ancora da principio nelle tragedie e commedie si soleva fare, *ed ancor oggi dagl' indotti poeti si fa.* » M. B. dit fort bien : « Les mots soulignés sont un renfort ajouté par Trissino à la remarque d'Aristote, une espèce d'interpolation qui veut forcer la main à l'historien de la tragédie grecque, en le poussant dans la voie du précepte. » De l'Italie, où la tragédie n'a été jusqu'à Alfieri qu'un exercice de cabinet, M. B. passe à l'Espagne et à l'Angleterre, où le théâtre a vu, au contraire, les luttes ardentes du drame populaire et de la tragédie classique. L'unité de temps est réclamée, quoique avec une rigueur plus ou moins grande, par les partisans de la dernière, et violée outrageusement par les représentants du premier. Ceux-ci, quand ils étaient lettrés, ne prétendaient pas d'ailleurs ériger leur pratique en théorie; ils avouaient, comme Lope de Vega dans un passage célèbre, qu'ils laissaient l'art de côté pour plaire à la foule. Le seul Tirso de Molina, dans un morceau plein de verve et d'esprit, qu'on sera très reconnaissant à M. B. d'avoir reproduit, défend hardiment les comédies irrégulières, et prétend qu'en fait d'autorités le grand Lope de Vega, père et maître du théâtre espagnol, vaut bien tous les anciens. En regard de cette brillante défense du drame libre, il faut mettre l'attaque fine et brillante aussi de sir Philip Sidney. On y verra la frappante opposition d'un génie fougueux et indocile, travaillant pour un théâtre populaire et s'enivrant des applaudissements qu'il soulève, et d'un esprit élevé et délicat, nourri de la fleur de l'antiquité, et mettant pour devise à son œuvre : *Odi profanum vulgus* [1]. Ce

1. La traduction de M B. (il donne en partie le texte de Sidney) laisse parfois à désirer. Ainsi l'auteur dit à propos d'une faute reprochée à Plaute : « Let us hit with

passage de l'*Apologie pour la poésie*, écrite en 1595, est comme une prévision de ce que devait être la tragédie française un demi-siècle plus tard. — La brochure de M. Breitinger rassemble en un petit espace beaucoup de faits intéressants et dont la réunion sous un même point de vue accroît la valeur.

Φ.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 12 décembre 1879.

M. L. Heuzey lit une notice sur les *terres cuites babyloniennes*. Il désigne ainsi toute une catégorie de figurines, la plupart très petites, formées d'une terre blanchâtre et dure, que l'on trouve en grand nombre dans la Babylonie, la Chaldée et la Susiane. Ces figurines n'ont pas encore été jusqu'ici sérieusement étudiées ; on les a confondues avec d'autres terres cuites, de basse époque, auxquelles elles sont souvent mêlées dans les collections. Aussi ne les a-t-on pas généralement appréciées à leur juste valeur. M. Heuzey distingue, parmi les terres cuites babyloniennes, plusieurs types, qui appartiennent chacun à une époque différente. Celles qu'on rencontre le plus souvent sont des statuettes d'hommes ou de femmes, aux formes courtes, d'une plénitude un peu vulgaire; ce type, le plus fréquent, paraît être aussi le plus ancien. Ensuite les progrès de l'art babylonien ont prod it un style plus perfectionné, où, selon l'expression de M. Heuzey, le premier réalisme s'est changé en une vérité charmante; une des expressions les plus parfaites de ce type est une figurine du Louvre, qui représente une jeune femme nue, debout, allaitant un enfant; c'est « un tyre purement asiatique, un peu rond et plein, mais relevé par des accents d'une finesse exquise ». Cette figure donne une idée très haute et très inattendue de ce qu'a dû être l'art babylonien à l'époque de son plein développement; les gravures assyriennes sur pierres dures, aujourd'hui si admirées, ne sont pas, selon M. Heuzey, au-dessus de cette petite statuette en terre cuite. — Enfin la décadence de l'art se manifeste dans le troisième type, que constitue une série d'idoles à revers plats, figurant des déesses nues, aux formes grossièrement outrées, au corps surchargé d'ornements. Les figures de ce dernier type se trouvent surtout aux environs de Suse. M. Heuzey les croit de l'époque de la domination perse, du temps où les rois Achéménides imposaient à tout leur empire le culte d'*Anaitis*, l'Aphrodite babylonienne.

M. de Longpérier met sous les yeux des membres de l'académie un vase de bronze de travail romain, qui a été trouvé en Champagne et qui fait partie de la collection de M. le baron Raymond Sellières. Ce vase, de forme presque hémisphérique, est muni d'un bord de 3 centimètres de largeur, orné de figures en relief, savoir : six paires d'animaux (dont six animaux féroces et six herbivores) alternant avec six masques de profil. Ces masques rappellent les figures que l'on voit sur divers tétradrachmes d'Asie Mineure; M. de Longpérier attribue cette ressemblance à l'influence qu'ont dû, selon lui, exercer sur l'art occidental les trésors d'Attale, apportés à Rome. — Le vase de M. Sellières porte deux *graffiti*, qui ne donnent que des noms propres au génitif : *Titi Duri*, *Regi Venetiani*. M. de Longpérier fait observer qu'il ne faudrait pas prendre le dernier nom, *Venetianus*, pour un ethnique, synonyme de *Venetus* ; c'est un dérivé du gentilice *Venetius*, lequel est rare, il est vrai, mais pourtant attesté d'une façon certaine.

M. Miller lit, au nom de M. Egger, un mémoire intitulé : *Les Economiques d'Aristote et de Théophraste*. On possède, sous le titre d'*Economiques*, deux livres grecs attribués à Aristote. Le second de ces deux livres est depuis longtemps reconnu pour apocryphe; c'est l'œuvre d'un compilateur postérieur à Aristote. Quant au premier, une partie seulement nous en est parvenue dans le texte original grec; le reste ne nous est connu que par diverses traductions latines faites au moyen âge (la principale est celle de Durand d'Auvergne, XIIIe s.), qui attestent que le texte grec exis-

---

him and not miss with him. » M. B. traduit : « Frappons avec lui et ne péchons point à sa suite. » *Hit* veut dire atteindre le but qu'on vise, et *miss* le manquer. Sidney ajoute, d'après M. B. : « Quelqu'un me dira : Le moyen de faire une pièce embrassant plusieurs lieux et nombre de jours? » Ici M. B. ne donne pas le texte, mais sa traduction est évidemment erronée. M. Stapfer, dans une remarquable « lecture » sur *la Poétique de sir Philip Sidney* (Grenoble 1877), que M. B. n'a pas connue, rend sûrement mieux ce passage en écrivant : « Mais, dira-t-on, comment arranger pour la scène une histoire qui embrasse plusieurs lieux et plusieurs époques ? »

tait encore à cette époque, tandis qu'à l'époque de la Renaissance il était déjà perdu. Cette partie de l'ouvrage, qu'on ne lisait plus qu'en latin, a paru par là même suspecte aux philologues; depuis l'édition grecque de Duval, 1629, elle n'a été reproduite dans aucune collection des œuvres du Stagirite. Cet oubli est injuste; ces quelques pages, quel qu'en soit l'auteur, semblent certainement être d'origine péripatéticienne et elles ont un grand intérêt pour l'histoire de la morale de l'antiquité. — D'autre part, un problème d'histoire littéraire assez difficile à résoudre se pose à propos de l'opuscule dont il s'agit (le premier livre des *Economiques*, tant grec que latin). Un auteur ancien, l'épicurien Philodème, dans un de ses écrits retrouvé parmi les papyrus d'Herculanum, donne une analyse et des citations de cet opuscule, et il l'attribue, non, comme les mss. qui nous en ont transmis le texte, à Aristote, mais à son disciple Théophraste. Il est fort difficile de choisir entre ces deux attributions, d'autant plus qu'il existe une grande ressemblance entre la manière d'écrire et de penser du maître et celle du disciple; M. Egger penche toutefois pour maintenir l'attribution de l'ouvrage à Aristote. — M. Egger a traduit en français le passage de Philodème et les diverses parties du premier livre des *Economiques* : il se propose de publier prochainement ces diverses traductions, en même temps que le mémoire dont l'académie vient d'entendre la lecture.

M. Ravaisson présente à l'Académie deux photographies du piédestal antique de la *Victoire de Samothrace*, du musée du Louvre. Ce piédestal vient d'être rapporté en France par M. Champoiseau, consul français, auquel est déjà due l'acquisition de la statue elle-même. Il représente l'avant d'une galère : la statue de la Victoire, placée au-dessus, paraissait donc là comme une statue placée sur un navire. On a des médailles de Samothrace, du temps de Démétrius Poliorcète, où l'on voit de même une Victoire sur un navire : ces monnaies représentent probablement le monument même qui est maintenant au musée du Louvre. L'administration du musée espère pouvoir placer prochainement dans une des salles ouvertes au public le monument tout entier, mais quelques essais sont nécessaires encore pour déterminer exactement le point du piédestal où doit être posée la statue.

M. Renan présente, de la part de M. François Lenormant, deux calques d'inscriptions araméennes, trouvées à Rome, dans les substructions du temple du Soleil, bâti sous Aurélien.

Ouvrages déposés : — O. Douen, Clément Marot et le Psautier huguenot (Paris, 1878-1879, 2 vol. gr., in-8°); — Edm Michel, Monuments religieux, civils et militaires du Gâtinais (Lyon, 1879, texte et planches en 2 vol. gr., in-4°).

Présentés de la part des auteurs : — *par M Thurot* : Henri Weil, Un papyrus inédit de la bibliothèque de M. Ambroise, Firmin-Didot : nouveaux fragments d'Euripide et d'autres poètes grecs (cf ci-dessus, p. 415); — *par M. Pavet de Courteille* : Vikramorvaçi, Ourvaçi donnée pour prix de l'héroïsme, drame en cinq actes de Kalidasa, traduit du sanscrit par Ph. Ed. Foucaux (Paris, 1879; t. XXVI de la Bibliothèque orientale elzévirienne); — *par M. Delisle* : 1° Aug. Prost, Notice sur un sceau de Landfriede du xive siècle; 2° Ulysse Robert, Catalogue des mss. relatifs à la Franche-Comté, conservés dans les bibliothèques publiques de Paris; 3° Indagini storiche, artistiche e bibliografiche sulla libreria Visconteo-Sforzesca del castello di Pavia, per cura di G[irolamo] d'A[dda] : appendice alla parte prima (Milano, 1879, gr. in-4°); — *par M. Renan* : 1° Philippe Berger, L'écriture et les Inscriptions sémitiques (extrait de l'*Encyclopédie des sciences religieuses*); 2° divers opuscules de M. l'abbé Fabiani.

Julien Havet.

Erratum. — P. 432, 6e l. du dernier alinéa du compte rendu de l'Académie des inscriptions, au lieu de *Hayderabad*, lire *Amedabad*.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA *REVUE CRITIQUE*

Barth, Les Religions de l'Inde. Fischbacher. — Bauer, das Urevangelium und die Gegner der Schrift « Christus und die Caesaren ». Berlin, Grosser. — Blocqueville (de), Le maréchal Davout, prince d'Eckmühl, raconté par les siens et par lui-même. Années de commandement. Didier. — De carmine christiano codicis parisini 8084 contra fautores paganae superstitionis ultimos. Lovanii, Vanlinthout. — Delbrück, Synktatische Forschungen. IV Band. Die Grundlagen der Griechischen Syntax, erœrtert. Halle, Waisenhaus. — Deuticke, Archilocho Pario quid ingraecis litteris sit tribuendum Halis Saxonum. — Du Bled, Histoire de la monarchie de Juillet, de 1830 à 1848, avec une introduction sur le droit constitutionnel aux Etats-Unis, en Suisse, en Angleterre et en Belgique. II. Dentu — Falckenberg, über den intelligiblen Charakter, zur Kritik der Kantischen Freiheitslehre. Halle, Pfeffer. — Iscripciones arabes de Cordoba, precedidas de un estudio historico-critico de la Mezquita-Aljama por don Rodrigo Amador de los Rios y Villalta. Madrid, Murillo. — Lotheissen, Geschichte der franzœsischen Literatur im XVII. Jahrhundert. II Band. Wien, Gerold.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 27 Décembre — 1879

242. — **Arabische Quellenbeitræge zur Geschichte der Kreuzzüge**, übersetzt und herausgegeben von Dr. E. P. Goergens, Professor der Universitæt zu Bern, unter Mitwirkung von Dr. R. Röhricht. Erster Band : Zur Geschichte Salâh ad-dîn's. Berlin, Weidmann, 1879, xxiii et 295 pages in-8°. — Prix : 8 m. (10 fr.).

Depuis longtemps déjà, l'on a senti le besoin de posséder, d'une manière aussi complète que possible, les documents musulmans relatifs à l'histoire des Croisades et de les rendre accessibles aux savants qui ne connaissent pas les langues de l'Orient. Les historiens Wilken et Michaud (ce dernier avec la coopération de l'orientaliste Reinaud) ont répondu à ce besoin ; mais c'est surtout l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres qui a pourvu à ces desiderata en publiant le Recueil des historiens arabes des croisades. Voici que par l'initiative privée d'un professeur de l'Université de Berne, de nouveaux matériaux viennent s'ajouter à ceux que l'on possédait.

L'écrivain arabe *Aboû-Schâma* vécut à Damas de 1203 à 1267 après J.-C. Il a laissé beaucoup d'ouvrages, théologiques, grammaticaux, historiques, et, parmi ces derniers, le plus important est, sans contredit, celui dont M. Goergens nous donne aujourd'hui la traduction. Cet écrit porte le titre de Livre des deux Jardins *(Kitâb-ar-Raudataïn)*, parce qu'il est consacré à l'histoire de deux règnes successifs, ceux des sultans Noureddin et Saladin. Voici quel est le jugement de Quatremère sur cet ouvrage : « C'est une compilation bien faite, qui offre, sur la vie de ces deux grands princes, une narration bien développée, bien authentique. Cet ouvrage mérite d'autant plus d'être consulté que l'on y trouve, outre des extraits de Bohâ-addîn, Ibn-al-Athîr et autres écrivains bien connus, de longs fragments tirés de plusieurs livres importants qui ne sont point sous nos yeux et qui n'existent dans aucune collection de l'Europe. » Ces fragments inédits dont parle Quatremère sont surtout des extraits des ouvrages d'Imâd-addîn, « la conquête de Jérusalem » et « l'éclair de Damas », écrits par un auteur qui fut le contemporain et souvent le témoin oculaire des événements qu'il raconte; il faut y ajouter des morceaux moins nombreux qu'Aboû-Schâma a tirés d'Al-Kâdisi et de Ibn-Abi-Taï.

Au début de son entreprise, M. G. n'avait à sa disposition qu'un seul manuscrit, de la bibliothèque de Berlin, et qui ne renferme pas l'histoire

du règne de Noureddin. C'est pour ce motif qu'il a donné la première place dans sa publication à la partie de l'ouvrage qui est consacrée au sultan Saladin.

Plus tard, d'autres manuscrits sont parvenus à sa connaissance, et ce qui est plus important encore, il s'est procuré une édition complète et soignée du texte arabe original, publiée au Caire en 1870-71 ; il a pu la prendre pour base de son travail de traduction. Ce terme de traduction demande d'ailleurs à être expliqué. Ce que nous trouvons dans le volume de M. G., ce n'est pas la reproduction intégrale du Kitâb-ar-Raudataïn. En effet, les citations empruntées par Aboû-Schâma à Boha-addîn et à Ibn al-Athîr ont pu être omises, puisque les ouvrages dont elles sont tirées sont accessibles au public européen. D'autres parties du texte original, notamment les fragments poétiques, ont été aussi éliminées, pour ne pas entraver la marche de la narration.

Voilà en quelques mots ce que le traducteur nous apprend dans sa préface, qui se compose de 5 paragraphes : 1° la vie d'Aboû-Schâma; 2° ses œuvres; 3° le livre des deux Jardins; 4° manuscrits arabes et autres matériaux; 5° méthode du traducteur. — Cette partie de l'ouvrage est suffisamment explicite, et nous n'avons que peu de chose à y relever. La description des manuscrits aurait pu être un peu plus détaillée; il est difficile, en particulier, de comprendre ce que contient le manuscrit *g*. Le système de transcription adopté par l'auteur aurait dû aussi être un peu mieux expliqué : il faut, en effet, se rappeler que cet ouvrage est destiné précisément à ceux qui ne sont pas familiers avec les idiomes orientaux. Est-il sûr qu'ils reconnaissent toujours certains mots, certains noms qu'on est habitué à voir orthographiés d'une façon toute différente, moins rigoureusement scientifique ? Enfin, et toujours en vue de ces lecteurs non-orientalistes, les noms propres mentionnés incidemment n'auraient-ils pas dû être accompagnés de quelques données explicatives? L'auteur semble très versé dans la connaissance spéciale de son sujet et cette érudition, dont nous le félicitons, lui a fait oublier parfois que ses lecteurs ne seraient pas tous à sa hauteur.

Nous pouvons maintenir cette critique à propos de la partie principale de l'ouvrage, la traduction du Kitâb-ar-Raudataïn, avec les notes qui l'accompagnent. Si le travail de M. G. pèche, c'est par excès de science. Assurément, il n'y aurait pas eu d'inconvénient à donner un peu plus d'explications, à commenter davantage, à subdiviser l'ouvrage et à faire un résumé sommaire du contenu des divers chapitres. Puisque les retranchements opérés par le traducteur l'empêchaient de conserver telle quelle la division de l'ouvrage original, n'aurait-il pas pu en adopter une autre, appropriée aux besoins de ses lecteurs? Leur tâche aurait été simplifiée, ils auraient pu mieux s'orienter, surtout s'ils avaient trouvé une table des matières dans ce volume. L'auteur nous promet un index à la fin de sa publication, c'est-à-dire dans son troisième volume; il sera agréable alors de n'avoir qu'*un* index à consulter pour l'ensemble de

l'ouvrage, mais l'étude du présent volume est actuellement rendue plus difficile par ce retard.

Nous admirons, du reste, l'habileté avec laquelle M. G. a su vaincre les difficultés considérables qu'on rencontre quand on entreprend de traduire un auteur oriental. Il s'agit avant tout de ne pas supprimer la couleur locale, le cachet asiatique de la narration, mais il ne faut pas non plus s'astreindre à une imitation servile de l'original, de façon à n'être intelligible que pour ceux qui ont au moins une légère teinture de la langue arabe. Pour éviter ce double écueil, il faut conserver un juste milieu et c'est à quoi M. G. nous semble avoir réussi. Nous ne ferons de réserves que pour l'emploi des noms propres et de quelques termes techniques, que les non-initiés ne pourront guère comprendre, et qu'il aurait mieux valu traduire, au besoin, par une périphrase. Les lecteurs ne peuvent pas tous savoir ce que c'est que *naûba* (p. 4), *sahra* (p. 82, 84, 87, 118), *scharîa* (p. 43, 267), *wakuf, vakuf,* (p. 1, 2, 30, 88, 208, 217), *hutba, hutbe* (p. 20, 82, etc.); ces derniers exemples et d'autres montrent aussi des divergences dans la transcription. Reconnaîtra-t-on tout de suite dans *Gidda, Hims, Halab, Mausil, Misr, Kâhira*, les villes de Djeddah, Emèse, etc.? Ne risque-t-on pas de prendre *Amîr-al-Hagg* pour un nom propre (p. 183, 184, 196)? Le mot *ratl,* déjà employé à la p. 190, n'est expliqué qu'à la p. 204; de même pour *kumes* (comp. p. 9 avec p. 17). Pourquoi expliquer *sandjak* et non pas *liwâ* (p. 220)? Il sera opportun de donner dans l'index la clé de quelques-uns de ces problèmes et d'ajouter, peut-être, un tableau des mois musulmans. La mention du Kânoûn I à côté du Schawwâl (p. 92) intriguera certainement plus d'un lecteur.

Les notes ont pour but principal de signaler les passages parallèles dans les auteurs orientaux et occidentaux qui ont écrit sur les Croisades. M. G. s'est adjoint pour cette partie de son œuvre un savant bien connu pour l'étude consciencieuse et fructueuse qu'il a faite de l'époque des Croisades, M. R. Röhricht. Nous pensons, quoique ce ne soit dit expressément nulle part, que la responsabilité des notes se répartit entre les deux collaborateurs, mais nous serions embarrassé de signaler l'auteur dans chaque cas particulier. A la page 58, note 1, les mots *der Verfasser* désignent clairement M. Röhricht, mais il ne faudrait pas en conclure que toutes les notes sont de lui.

Le lecteur trouvera également dans les notes l'indication des passages qui racontent des faits encore inconnus. Voy., par ex., p. 11, 16, 22, 51, 67, 102, 121, 127, 145. Peut être trouvera-t-on que la somme de ces passages inédits est peu considérable, mais n'oublions pas quelle importance a un témoignage de plus quand il s'agit de faits obscurs et controversés, quelle valeur a quelquefois un détail, une date, un nom propre, ignorés ou discutés jusqu'ici. Citons, par exemple, (p. 219) le passage d'après lequel Frédéric Barberousse aurait été enterré à Tyr.

Le personnage principal du récit est naturellement le sultan Saladin,

figure remarquable et sympathique à beaucoup d'égards. Sa magnanimité ressort de plusieurs anecdotes; voy., par ex., p. 102, 116-117, 197, 200. Toutefois, d'autres récits nous le montrent sous un jour moins avantageux. (Ainsi, p. 260, le narrateur musulman avoue sans ambages que c'est Saladin qui a soudoyé les assassins chargés du meurtre des principaux chefs croisés.) On lira volontiers le portrait de Saladin, page 266. Mais ce n'est pas seulement sur le souverain musulman, ses chefs et ses troupes, que notre auteur rapporte d'intéressants jugements : il est encore plus curieux à entendre quand il parle des chrétiens, de leurs rois et autres princes, et des mœurs des croisés en Orient. Celles-ci sont représentées comme peu édifiantes, et il est difficile d'attribuer exclusivement à l'esprit de parti tous ces verdicts défavorables. On trouvera dans le récit d'Aboû-Schâma des appréciations sur les différents peuples européens, Anglais, Français, Allemands, sur Philippe-Auguste et Richard Cœur-de-Lion. Mais il serait trop long d'entrer dans le détail. Bornons-nous à dire que les principaux événements relatés dans ce volume sont la bataille de Hittin, la conquête de Jérusalem par les musulmans, le siège de Saint-Jean-d'Acre, et que la narration ne s'arrête pas à la mort de Saladin : les pages 203-230 racontent les faits ultérieurs et laissent apercevoir la désorganisation qui s'établit dès que le grand sultan eut été remplacé sur le trône.

La troisième partie du volume (p. 231-295) est un appendice qui renferme des fragments empruntés à d'autres auteurs arabes, non encore traduits. I. Extraits d'Ibn-al-Athir (commençant au point où s'arrête la traduction donnée dans le Recueil des historiens des Croisades). II. La prise de Jérusalem d'après Djalâl-addin as-Souyoûtî. III. Extraits d'Ibn-Djoubaïr. IV. Extraits d'un roman arabe sur les combats entre Saladin et les Chrétiens. V. Catalogue des villes conquises par Saladin en Syrie en 1187-88. — Ces divers documents, de longueur et d'importance inégales, complètent utilement les récits d'Aboû-Schâma et permettent de les contrôler. Quelques-unes des citations que nous avons faites plus haut sont tirées des extraits d'Ibn-al-Athir.

La traduction de M. G. est faite avec goût et avec talent. De loin en loin seulement, l'obscurité de l'auteur arabe a réagi sur la clarté habituelle de son interprète. Voy., par exemple, p. 129, note 1. Nous signalerons aussi p. 176, l'alinéa qui commence par ces mots : *Der Sultan verlangte...*, et p. 200, ligne 19, la phrase *Die Zahl* .. Il nous semble aussi difficile que la petite notice littéraire du haut de la page 25 soit correctement traduite. Il s'agit d'un ouvrage de Ghazâlî, la « Chimie du Bonheur »; or Ghazâlî était mort 71 ans plus tôt, en 505 de l'hégire. Peut-être s'agit-il simplement ici de la traduction (en arabe) du livre en question, composé en persan. Nous n'avons que fort peu d'observations à présenter sur les explications que M. G. fournit à ses lecteurs. Notons que Mâlik est un ange et non un démon (p. 139); que l'ange gardien du paradis s'appelle Ridwân et non Radwân (p. 62, comp. p. 152); que al-

Malik as-Saïd (p. 150) est plutôt *le prince fortuné* que *le prince du bonheur*, etc. Nous regrettons que les citations du Coran n'aient pas été indiquées, mais nous reconnaissons que leur multiplicité eût rendu la tâche très considérable.

M. G. nous promet encore deux volumes — le prochain contiendra l'histoire de Noureddin d'après le Kitâb-ar-Raudataïn, l'autre renfermera divers fragments d'auteurs arabes et l'index de tout l'ouvrage. Nous ne pouvons que souhaiter bon courage et persévérance à M. Goergens. Nous nous sommes surtout attaché à faire ressortir la valeur de sa publication en tant que traduction d'un auteur arabe, en faisant connaître sa méthode et les connaissances dont il fait preuve. Il resterait à apprécier la portée de son œuvre au point de vue des recherches historiques, et nous espérons que la *Revue critique* pourra combler cette lacune quand l'ouvrage sera complet.

Lucien Gautier.

---

243. — Louis Audiat. **Essai sur l'Imprimerie en Saintonge et en Aunis.** Pons, Noël Texier, imprimeur-éditeur, 1879. Pet. in-8 de 208 pp. et 2 ff. (tiré à 300 exemplaires).

Peu de recherches sont aussi profitables à l'histoire littéraire que les recherches relatives aux anciens imprimeurs et libraires. On ne peut qu'applaudir aux efforts des érudits provinciaux pour nous faire connaître les origines et le développement de la typographie dans leur pays; aussi tenons-nous à féliciter M. Audiat de l'idée qu'il a eue de consacrer un travail sérieux à l'imprimerie en Saintonge et en Guyenne.

Les villes dans lesquelles ont exercé jusqu'ici les imprimeurs de l'Aunis et de la Saintonge sont : La Rochelle, Pons, Saintes, Saint-Jean-d'Angély, Rochefort, Cognac, Jonzac, Marennes, Royan et Surgères. Dans les trois premières seulement de ces villes, l'introduction de la typographie remonte au xvie siècle; dans les quatre dernières, elle ne date, au contraire, que de ces dernières années. Il y aurait peu de profit à suivre M. A. dans la partie moderne de son livre; nous bornerons donc notre examen aux notes qu'il a recueillies sur le xvie siècle et le commencement du xviie.

Barthélemy Berton, le plus ancien imprimeur de La Rochelle, exerçait dès l'année 1557. M. A. dit en avoir trouvé la preuve dans des actes notariés, qu'il eût été curieux de citer [1]. On ne possède, en effet,

---

1. M. Audiat ne nous fait pas connaître l'origine de B. Berton; c'était probablement un parent des Berton du Limousin. Jehan Berton, qui introduisit l'imprimerie à Limoges, exerça dans cette ville à partir de l'année 1485; son fils, Paul Berton, qui lui succéda vers 1510 (Voy. P. Deschamps, *Dictionnaire de Géographie*, art. Lemovici), se prononça pour la réforme et fut condamné au fouet, en 1551, pour

aucun livre qui soit sorti de ses presses à cette époque. Nous ne savons pourquoi les éditeurs des *Œuvres de Bernard Palissy*, Faujas de Saint-Fond et Nicolas Gobet, lui ont attribué une édition de la *Declaration des Abus et Ignorances des Medecins*, de Pierre Braillier, publiée par Michel Jove à Lyon, en 1557; il est peu vraisemblable qu'il y ait eu le moindre rapport entre Jove et Berton. Le premier était un ardent catholique [1], tandis que le second était un protestant convaincu.

---

avoir vendu des livres réprouvés (Registres du Parlement de Bordeaux, cités par Desmaze, *Curiosités des anciennes Justices*; Paris, 1867, in-8, 258).

Les nouveaux éditeurs de la *France protestante* ne disent rien des Berton de Limoges, tandis qu'ils consacrent un article à ceux de La Rochelle (vº Berthon). On y voit que Barthélemy Berton, marié à Françoise Pierre, eut d'elle trois enfants : Paul (1563), Gédéon (1565) et Daniel (1566). Il est regrettable que M. A. n'ait pu profiter de ces renseignements.

1. Voici les titres de quelques-uns des livres publiés par Michel Jove (nous en connaissons un très grand nombre d'autres) :

Contre Poison des 52 Chansons de Cl. Marot, par Artus Desiré, 1562, in-16.

Lettres du Roy addressées à Monseigneur le president de Birague..., pour empescher les entreprises d'aucuns de ses subjectz, 1567, in-8.

Sommation faicte de par le Roy à ceux qui se sont assemblés en armes en la ville de Sainct Denys en France, 1567, in-8.

Ordonnance de messieurs les seneschal et gens tenans le siége presidial en la ville de Lyon contre les detenteurs de biens de la Religion p. r.; ensemble les noms des seditieux et rebelles, 1568, in-8

Lettre escripte par le sieur de Dampierre... à madame la duchesse, sa femme.... 1568, in-8.

De la Providence de Dieu sur les roys de France, par Gabriel de Saconay, 1568, in-4.

Discours catholique sur les causes et remédes des malheurs intentés au Roy et escheus à son peuple, par les rebelles calvinistes, 1568, in-8.

Forme du serment que le Roy veut et entend estre faict par les catholiques, ses bons et loyaux subjects, 1568, in-8.

Discours des premiers Troubles advenus à Lyon, par Gabriel de Saconay, 1569, in-8.

Harangue faicte... par... Jean de Monluc... en l'assemblée tenue à Varsovie, 1573, in-8.

Le Couronnement du serenissime Henry de Valois, roy des Polonnès, 1574, in-8.

Le Trespas et Obséques du tres chrestien roy de France, Charles neufviesme de ce nom, 1574, in-8.

Brief Discours sur le tres heureux Advenement de... Henry, III. de ce nom, par Claude de Montjornal, seigneur de Cyndré, 1574 in-8.

Discours des Triomphes et Resjouissances faictes par la... seigneurie de Venise, à l'entrée... de Henry de Valois, par Rocco Beneditti, 1574, in-8.

Discours du voyage d'Outre-Mer, par Gabriel Giraudet, 1575, in-8.

Responce [*du duc de Mayenne*] *aux Articles presentez à Monsieur le duc du Mayne*, 1577, in-8.

Reconciliation faicte par la Royne, mère du Roy, entre les gens du clergé, de la noblesse et du tiers estat du pays de Dauphiné, 1579, in-8.

On le voit, les livres édités par Michel Jove étaient bien différents de ceux qu'éditait Berton; aussi la ressemblance que l'on a pu remarquer entre les vignettes, les lettres grises et certains autres détails typographiques qui se retrouvent chez les deux

Le premier ouvrage imprimé par Barthelemy Berton, dont nous ayons rencontré la mention, est le *Grant Routier, Pilotage et Encrage de Mer*, par Pierre Garcie, dit Ferrande, auquel La Croix du Maine attribue la date de 1560 [1]. M. A., qui n'a pas vu ce livre, puisqu'il se borne à reproduire la note de Brunet, lui donne la date de 1570, qui est peut-être une faute d'impression.

Un autre ouvrage, cité, non plus par La Croix du Maine, mais par Du Verdier, soulève une question que nous signalons aux historiens de l'imprimerie. L'auteur de la *Bibliothèque française*, qui donne généralement des indications fort exactes, mentionne une édition de l'*Historiale Description de l'Afrique, escrite par Jean Leon, Africain* (collection de voyages extraits de Ramusio, par Jean Temporal et autres), qui aurait été imprimée *à* ANVERS, *par Barthelemy Berton*, en 1564, in-8 [2]. Nous avons vainement cherché ailleurs la trace de cette édition, dont l'existence prouverait que Berton s'était, pendant quelque temps, expatrié et qu'il avait mené, lui aussi, la vie errante que menèrent les imprimeurs dont nous parlerons plus loin.

M. A. connaît dix ouvrages sortis des presses de Berton. Nous n'avons pas à en reproduire les titres; nous ajouterons seulement à sa liste les trois volumes suivants :

De la facul || té & vertu admirable de l'An || timoine, auec responce à cer || taines calomnies : le tout com || posé par Maistre Loys de || Launay Medecin ordinaire || de la Rochelle. || *A la Rochelle,* || *De l'Imprimerie de Barthelemi Berton.* || M. D. LXIIII [1564]. In-4 de 26 ff. n. c.

Musée brit., 546. d. 16.
1

Responce || au Discours || de Maistre Iacques || Greuin, || Docteur de Paris, || qu'il a escript con- || tre le Liure de Maistre || Loys de l'Aunay, Medecin || en la Rochelle, tou- || chant la faculté || de l'Anti- || moine. || *A la Rochelle,* || *De l'Imprimerie de Barthelemi Berton.* || M. V [sic]. LXVI [1566]. In-4 de 11 ff. n. c., 136 pp. et 1 f.

Musée brit. 546. d. 16.
2

Le grant Routier, Pilotage et Encrage de mer, etc. 1571, in-4.

Réimpression de l'édition de 1560, citée par Brunet.

Pierre Berton était mort en 1573, année où sa veuve imprima une *Protestation de J.-Pierres, sieur de Jarne, conseiller du roy, lieutenant general, magistrat et juge presidial..., contre une Harangue imprimée soubz le nom des Rochellois.*

Pierre Davantès (Antesignanus), cité par M. A. après Pierre Ber-

imprimeurs doit-elle être toute fortuite. Nous ne comprenons pas que M. A. admette « jusqu'à un certain point » l'attribution à Berton de la *Declaration des Abus.*

1. Edition de Rigoley de Juvigny, II, 263.

2. Edition Rigoley de Juvigny, II, 521.

ton, nous offre un curieux exemple de ces libraires protestants, sans cesse obligés de fuir devant la persécution. Né à Rabastens, on le trouve d'abord à Lyon, où il publie, de 1556 à 1560, trois éditions de Térence [1], puis il se réfugie à Genève et fait imprimer dans cette ville par Michel du Boys une édition des *Pseaumes de David mis en rhythme françoise par Clement Marot et Theodore de Besze*, dans laquelle il emploie un nouveau système de notation musicale [2]. En 1572, il est à Bâle, et, l'année suivante, il imprime à La Rochelle. Certes, la vie de ce personnage serait curieuse à étudier, mais M. A. n'a réussi à l'éclairer d'aucun fait qui ne fût déjà connu [3].

Les deux familles dont nous avons à parler maintenant, les Haultin et les Portau, formèrent de véritables dynasties d'imprimeurs qui exercèrent dans diverses villes du centre, de l'ouest et du midi.

Le premier des Haultin, Pierre, exerça d'abord à Paris. Lottin ne le cite qu'avec la date de 1549, mais il est probable que son séjour dans la capitale dura plusieurs années [4]. M. A. ne s'étend pas sur cette première période de la vie de Pierre Haultin; aussi ne croyons-nous pas inutile de citer deux pièces imprimées par lui en 1550 :

Edict du Roy sur la creation des officiers establis pour le recouvrement de ses droits d'imposition foraine, in-8.

Cat. Coste, 1854, n° 216.

Extrait de certains articles de l'edict fait par le Roy sur le payement de l'imposition foraine, in-8.

Catal. Coste, n° 216 (2).

Après avoir exercé à Paris, Pierre Haultin s'établit à Lyon, où il imprima en 1565, l'*Institution de la Religion chrestienne*, de Calvin, in-fol. (Cat. La Vallière par Nyon, n° 1518.)

M. A., qui ne fait aucune mention de ce séjour à Lyon, cite huit ouvra-

1. M. A. dit (p. 17) : « On suppose qu'il habita Lyon. » Le fait n'est pas douteux. Un ouvrage cité par MM. Haag (*La France protestante*, IV, 214) prouve même que Davantès était libraire dans cette ville : *Clenardi Institutiones et Meditationes in graecam linguam*; Lugduni, per Petrum Antesignanum, 1557; [in fine :] Lugduni excudebat Mathias Bonhomme, 1556, in-4.

2. Voy. sur ce système de notation une note de M. Montaudon dans le *Bulletin de la Société du Protestantisme francais*, X (1861), 185-192.

3. M. A. n'a même pas pu élucider la question de savoir si l'édition de la *Vraye et entière Histoire* de la Popelinière publiée par Davantès à la Rochelle en 1573 diffère autrement que par le titre de celle que cet imprimeur avait publiée, l'année précédente à Bâle. Nous répondrons sur ce point que l'édition de Bâle, dont M. le baron James de Rothschild possède un exemplaire, compte 24 ff. lim. n. c., 481 ff. chiffrés et 47 ff. pour la *Table*. L'édition de La Rochelle, dont M. A. donne lui-même la collation, compte 960 pp.

4. D'après M. Fétis (*Biographie universelle des Musiciens*, IV, 250, Pierre Haultin passe pour avoir gravé, en 1524, les premiers caractères de musique employés en France. Nous ne savons sur quoi cette assertion est fondée. Elle paraît bien peu vraisemblable si l'on considère que le même Pierre Haultin exerçait encore l'imprimerie en 1588 !

ges imprimés par Haultin à La Rochelle de 1568 à 1589, mais son énumération est loin d'être complète. La première date doit tout d'abord être rectifiée, Pierre Haultin ayant exercé en réalité dès l'année 1567.

Voici quelques additions à la liste de M. Audiat :

Les CL Pseaumes de David mis en rime françoise, par Cl. Marot et de Béze, 1567, in-8.

Biblioth. de M. Lutteroth (Bovet, *Histoire du Psautier des Eglises réformées*, n° 78).

Le || Monument des || François morts de || dans Luzignen du || rant le siege || A Tres-illustre et Tres-magnanime Prince || René Vicomte de Rohan etc. || Par vn gentilhomme de Poitou || blessé durant le siege. || *A la Rochelle* || *Par P. Haultin* || 1576. In-8 de 8 ff. n. c.

Biblioth. de M. le duc de la Trémoille. (Montaiglon et Rothschild, *Recueil de Poésies françoises*, X, 276-294).

Discours satyric de la Mort, par le sieur du Petit Boys, Poitevin, 1577, in-8.

Cat. Didot, 1577, in-8.

Cantiques et Chansons spirituelles pour chanter sous la musique de plusieurs chansons profanes d'Orlando de Lassus et autres musiciens, par Jean Pasquier, Sezanois, 1578 [1].

Du Verdier, II, 490.

Theologie naturelle, ou Recueil contenant plusieurs arguments contre les Epicuriens et Atheistes de notre temps, par G. Pacard, Segusian, 1579, in-8.

Cat. Giraud, n° 270.

Memoires et Recueil de l'origine, alliance et succession de la royale famille de Bourbon, par P. de Belloy, 1587, in-8.

Brunet, I, 760.

Haultin reçut alors 150 écus pour l'impression de la *Loi salique* de Pierre de Belloy, pour l'envoi à Paris de 1,500 exemplaires de cet ouvrage et de 200 exemplaires de la *Vie des Bourbons* du même auteur [2]. La *Vie des Bourbons* se confond avec les *Memoires* que nous venons de citer. M. A. ne cite cet ouvrage qu'avec la date de 1589.

Pierre eut pour successeur Hierosme Haultin en 1589 (et non 1590, comme le dit M. Audiat). Aux seize ouvrages que l'auteur de *l'Essai sur l'imprimerie en Saintonge* cite comme étant sortis de cet imprimeur, nous ajouterons :

Traicté pour oster la crainte de la mort et la faire desirer à l'homme

---

1. M. A. cite (p. 23) les *Meslanges d'Orlando de Lassus*, publiés en 1576 par le même auteur.

Il est possible que Pierre Haultin ait également imprimé le *Meslange des Pseaumes et Cantiques à trois parties, recueillis de la musique d'Orlando de Lassus et autres excellens musiciens de nostre temps*, 1577, in-4 obl., dont la Biblioth. royale de Munich possède un exemplaire incomplet (voy. Eitner, *Bibliographie der Musiksammelwerke des* XVI. *und* XVII. *Jahrhunderts*; Berlin, 1877, in-8, 190).

2. Desmaze, *Curiosités*, 263. — Nous ignorons à quelle source est emprunté ce renseignement.

fidéle,... P. M. J. D. L. E. [Par M. Jean de l'Espine?], 1589, in-8.

Cat La Vallière, par Nyon, n. 1543.

Les Pseaumes de David mis en rime françoise par Cl. Marot et Th. de Béze, 1590, pet. in-16.

Bibl. de Neufchâtel (Bovet, n° 97).

Preceptes principaux que les bons cavalerisses doivent exactement observer... par le sieur de la Broue, 1593-1594, 3 tom. en un vol. in-fol.

Brunet.

Response à un Livre nouvellement mis en lumiére, intitulé : Les trois Veritez, 1594, in-8.

Cat. Giraud, n. 272.

Excellens Discours de J. de l'Espine, Angevin, touchant le repos et contentement de l'esprit, 1594, in-12.

M. A. (p. 24) ne cite que l'édition imprimée par Pierre Haultin en 1588.

Response à la Lettre missive de M. Victor Pierre Cayer, par J. Bapt. Rotan, 1596, in-8.

Cat. Techener, I (1855), 443. — Cat. Morante, 1re partie, n° 170 (même exemplaire).

Les principaux Abus de la Messe, par B. de Loque, Dauphinois, 1597, in-8.

Cat. Techener, II (1858), 6990.

Verification des Lieux impugnés de faux, tant en la preface qu'aux livres de l'Institution de la sainte Eucharistie, par Philippe de Mornay, sieur du Plessis Marly, 1598, in-fol.

Response à l'Examen du docteur Boulenger..., par le même, 1599, in-4.

Biblioth. Nat., D² 1524.

Traité de l'Eglise, par le même ; nouvelle édition, 1599, in-4.

Biblioth. Nat., D² 1028.

Verification des Lieux impugnez, etc., par le méme, 1600, in-fol.

Biblioth. Nat., D² 1525.

Hierosme Haultin meurt le 16 novembre 1600. A partir de cette époque, dit M. A., « beaucoup de livres » portent ces mots : *Par les heritiers de Hierosme Haultin*. Il eût été intéressant de donner ici une bibliographie, dont le dépouillement des ouvrages de Du Plessis-Mornay, de Pierre du Moulin et de quelques autres auteurs protestants aurait immédiatement fourni le premier fonds ; nous regrettons que M. A. n'ait pas entrepris ce travail. Nous lui signalons dès maintenant :

Les Pseaumes de David, mis en rime françoise par Cl. Marot et Th. de Béze, 1603, in-24.

Biblioth. royale de Stuttgart (Bovet, n° 110).

La Bible, suivie des Pseaumes, 1606, in-fol.

Biblioth. de M. Charles Schmidt à Strasbourg (Bovet, n° 117).

Sommaire et Abregé des Controverses de nostre temps touchant la religion, par André Rivet, 1608, in-8.

Biblioth. Nat., D² 1416.

La Chasse à la Beste romaine, par G. Thomson, pasteur de La Chastegneraye, 1611, in-8.

Biblioth. Nat., D² 1534.

La Deroute de la chasse du Loup Cervier, ou Refutation du Traité du Jeune fait par René Le Corvaisier, par le méme, 1612, in-8.

Biblioth. Nat., D² 1537.

La Bible, 1616, in-8.

Chossonery, *Catalogue* 28 (1879), n 975.

Declaration de Marc Antoine de Dominis, archevesque de Spalatro..., sur les raisons qui l'ont meu à se departir de l'Eglise romaine, 1616, in-8 [1].

La famille Haultin a produit en outre quatre imprimeurs ou libraires : Denis, que M. A. dit être mentionné comme imprimeur dès l'année 1572 et qui s'établit à Montauban [2]; François, qui publia, en 1581, l'*Histoire des Troubles*, de La Popelinière [3]; Abraham, qui, la même année, imprima l'*Histoire de France* du même La Popelinière; enfin Jean, dont nous ne connaissons qu'une édition de 1608 [4]. M. A. cite les trois premiers, tout en ayant l'air de les considérer comme des personnages imaginaires ; il est muet sur le quatrième [5].

Après la famille Haultin, il convient de placer la famille Portau. Jean Portau est connu par des impressions datées de 1576 à 1587. M. A. en cite trois ; nous en ajouterons une quatrième :

Copie d'une lettre missive envoyée aux gouverneurs de La Rochelle par les capitaines des galléres de France sur la victoire qu'ils ont obtenue contre les Mores et sauvages, faisant le voyage de l'Isle de Floride et du Bresil, 1583 [6].

---

1. Les héritiers de Hierosme Haultin étaient représentés par son gendre Corneille Hertmann. Après la mort de Hertmann, l'imprimerie fut acquise par Pierre Pié de Dieu, sur qui M. A. n'a que des renseignements assez confus, malgré une intéressante communication de M. B. Fillon (pp. 161-164). Ce Pié de Dieu avait exercé d'abord à Saumur ; on connaît de lui une édition des *Pseaumes* de Marot, datée de cette ville en 1615 (Biblioth. roy. de Stuttgart; Bovet, nº 134). M. A. nous apprend qu'il était à La Rochelle en 1621 et 1625 ; constatons qu'il y était encore en 1625, année où il publia de nouveau les *Pseaumes* (Bovet, nº 140).

Ibid., n 984.

2. Entre autres livres portant son nom, nous citerons :

Glaudii Grangaei Biturigis Libri tres de secundo bello civili, in-4.

Biblioth. Nat., Lb. 33, 193.

Les Pseaumes de David, mis en rime françoise par Cl. Marot et Th. de Béze, 1609.

Biblioth. de M Lutteroth (Bovet, nº 127).

Sommaire des Raisons de ceux qui ne veulent participer à la messe..., 1618, in-12.

Biblioth. Nat., D2 103 (3)

3. M. A. indique cet ouvrage d'après le P. Lelong (nº 18386). Nous ajouterons que le P. Lelong ne fait que reproduire La Croix du Maine (II, 23).

4. *Les Pseaumes de Marot et de Th. de Béze, mis en musique par Claudin Le Jeune*, 1608, in-4 (Bovet, nº 122.)

5. M. A., dans la liste qu'il donne des membres de la famille Haultin (p. 20), fait cependant figurer : Abraham, reçu protestant le 20 mars 1580; François, marié en 1576 à Hilaire Péraud, et Jean, reçu protestant le 17 juillet 1575.

6. Nous n'avons eu, il est vrai, sous les yeux qu'une contrefaçon de l'édition ori-

L'illustration de la famille Portau vient d'ailleurs moins de l'imprimeur rochellois, que de son parent Thomas Portau, dont nous parlerons plus loin.

A côté des Haultin et des Portau, il y eut alors à La Rochelle toute une tribu de libraires ou de colporteurs, qui se livraient à la vente au détail. Parmi ces libraires, les uns : Timothée Jouan, Antoine Chuppin, Marin Villepoux, Théophile Le Roy, Jean Brenouzet, P. Prunier, Noël de la Croix, Jehan Brethommé, Pierre Pié de Dieu, Jean Lucas, Pierre de la Croix, J. Hebert, Guillaume de Lachaux, Jean Dinet et Marin Canoel, sont connus par des livres portant leur nom ; l'existence des autres, au contraire, ne nous est révélée que par des actes de notaires. Ces derniers sont : Nicolas Duchassin (1572), Bertin Crespin (1573), Gaspard Chauveau, Lesourd, Pierre Ouy (1577), Estienne Batereau (1585), Abraham Marsault (1586), Jean Archambault (1588-1590), Denys Aubert (1589-1592), Pierre Morin (1590-1622) ; Jean Nicolas, Daniel Viguier, Denys Moreau (1592-1593) et Martin Charruyer (1625).

Nous ne savons guère sur ces libraires que ce que M. A. lui-même nous en apprend. Notons cependant que Timothée Jouan avait d'abord été libraire à Paris. Lottin ne le cite que sous la date de 1583, mais nous connaissons aussi de lui des éditions de 1584 [1]. Jouan était à La Rochelle en 1592 (Audiat, p. 26) ; un document, cité par M. Desmaze [2], nous fait voir qu'il exerçait encore dans cette ville en 1598.

Marin Villepoux, dont M. A. n'a rencontré le nom que sous les dates de 1584-1590, était déjà libraire en 1570 ; il vendit alors à la reine de Navarre, pour 22 livres : l'*Histoire de Froissard*, l'*Histoire de Pline*, l'*Histoire de Guichardin* et *Appien d'Alexandrie, des Guerres civiles et romaines* [3].

Théophile Le Roy, ou Regius, dont M. A. (p. 24) n'a rencontré la mention qu'en 1588, exerçait déjà en 1580. Son nom se trouve sur l'ouvrage suivant : *Doctrinae Jesuitarum praecipua Capita a doctis quibusdam theologis confutata, videlicet Mart. Klemnicio, Pet. Boquino et Donato Gotuisio*, in-8 (Biblioth. nat., D² 1435).

Jean Brenouzet (1602-1609) appartenait sans doute à la même famille

---

ginale : *Suyvant la copie imprimée à la Rochelle chez J. Portau*, in-8. (Biblioth. nat., Lb. 34. 223).

Cette lettre a été réimprimée par Cimber et Danjou, *Archives curieuses*, IX, 327-339.

1. *Les Soupirs amoureux*, de F. B. de Verville, 1583, in-12.

L'Idée de la République, par le même, 1583, in-12.

Ce volume existe également sous la date de 1584.

Les Apprehensions spirituelles, par F. B. de Verville, 1584, in-12.

Voy. Brunet, I, 804.

2. *Curiosités*, 223.

3. Desmaze, *loc. cit.*, 219.

que Robert Brenouzet, imprimeur à Rouen en 1527 [1], Pierre Brenouzet, imprimeur dans la même ville en 1566 et 1575 [2], Jacques Brenouzet et C. Brenouzet, imprimeurs à Caen, en 1589 [3].

Jean Berthommé, ou Brethommé, que M. A. ne cite qu'en 1615, mourut peu de temps après. En 1619, sa veuve publia : *Apologie pour l'Epistre des Ministres de l'Eglise de Paris contre le livre d'Armand Jean du Plessis de Richelieu,* par P. de la Vallade, in-fol. (Biblioth. nat., D^2 1544).

Jean Lucas publia, en 1616 : *Sermon sur ces paroles : Nostre ayde au nom de Dieu...,* par Jacques Imbert Durant, ministre, in-8 (Biblioth. nat., D^2 1300 ^{1}).

Jean Hebert fit paraitre en 1616 : *Traité auquel sont examinez les prejugez de ceux de l'Eglise romaine,* par J. Cameron, in-8 (Biblioth. nat., D^2 971), ouvrage dont M. A. ne connait qu'une édition de 1617, et *Les Ecueils du naufrage chrestien...*, par Anthoine de Domini, in-8 (Biblioth. nat., D^2 1340 ^{4}).

A la liste dressée par M. A., nous ajouterons un libraire dont le nom lui est resté inconnu, Josué Evrard, qui publia une édition du *Grand Routier*, de Pierre Garcie [4].

Nous ne nous arrêterons pas plus longtemps sur les origines de l'imprimerie à La Rochelle; mais, avant de quitter le livre de M. A., nous dirons encore quelques mots sur la typographie à Pons. Elle n'y fut établie qu'en 1590 et disparut cinq ou six ans après. Thomas Portau, qui l'y avait introduite, fit paraître quelques ouvrages d'Yves Rouspeau, de Jean Canappe et d'Estienne Malescot (M. A. en compte dix en tout), puis il transporta ses presses à Niort. Il était dans cette ville en 1595, année où il imprima le *Sacrifice d'Abraham* de Théodore de Bèze; cependant les *Stances de l'honneste Amour* d'Yves Rouspeau portent encore

1. Nous connaissons de lui, en 1527 : *La Conclusion faicte entre le treschrestien Roy de France et le Roy d'Angleterre*, pet. in-8 goth. (Biblioth. nat., Lb., 30, 45; cf. Montaiglon et Rothschild, *Recueil*, X, 310).

2. Nous connaissons de lui :

Ample Declaration des trois points contenus au sacré mystère de la Messe, par Jacques Le Hongre, 1566, in-4 (Du Verdier, II, 287; Brunet, III, 949.)

Thresor de tous les Recueils de chansons, tant amoureuses, rustiques, que musicales, etc., pet. in-8 (Biblioth. royale de Copenhague).

3. Nous connaissons de Jacques Brenouzet :

La Deffaicte de trois cornettes de Reistres par commandement de Monseigneur le duc de Guise, 1587, in-8.

Chossonery, *Catalogue*, 28 (1879), n° 1182.

Quant à C. Brenouzet, il a publié :

Discours entier et veritable des Entreprises et Conspirations secretes faites contre la personne de Henry de Valois, 1589, in-8.

Biblioth, nat., Lb., 34, 792.

4. *A La Rochelle, pour Josué Evrard, marchant libraire tenant sa boutique sur la grand Rive*, 1613, in-4 de 144 pp.

Biblioth. nat., V, 1641.

la rubrique de Pons, avec la date de 1596; peut-être ce volume avait-il été post-daté, suivant un usage si général aujourd'hui.

Outre le *Sacrifice d'Abraham*, les seules impressions niortaises de Portau que nous ayons rencontrées sont : *Traité contre la Transsubstantiation*, par George C. D. Pacard, Segusien, 1595, in-8 (Biblioth. nat., D² 1139); *Les Œuvres de Clement Marot*, 1596, in-16; *Les Tragedies de Robert Garnier*, 1598, in-12; *Theologicus Triangulus ad inveniendum controversorum de religione verum*, authore Vallierio, 1599, in-8 (Biblioth. nat., D² 1415). En 1601, Thomas Portau est à Saumur, où nous le suivons jusqu'en 1619. Les éditions les plus importantes qu'il y exécute sont celles des grands ouvrages de Du Plessis-Mornay.

A Saintes, l'imprimerie eut une existence plus durable qu'à Pons. M. A. ne cite François Audebert qu'avec les dates de 1598-1605, mais nous savons qu'il exerçait à une époque bien antérieure. M Claudin, le savant libraire à qui l'on doit d'excellentes notices sur les origines de notre typographie provinciale, possède la preuve que l'établissement d'Audebert eut lieu une vingtaine d'années plus tôt. Nous ne voulons pas enlever le mérite de cette découverte à son auteur, qui se propose d'en faire l'objet d'un article spécial.

Ce que nous avons dit du livre de M. A. prouvera, nous l'espérons, que le sujet offre un sérieux intérêt, mais qu'il n'a pas encore été traité avec assez de détails ni de précision. Nous voudrions voir refondre ces notes sommaires dans une bibliographie plus développée, où seraient décrites une à une toutes les publications faites en Saintonge et en Aunis pendant le XVIe et le XVIIe siècle (les indications données par M. A. nous suffisent amplement pour le siècle dernier et pour celui-ci). Dans cette bibliographie qui éclairerait d'un jour nouveau bien des points de la littérature protestante dans les provinces de l'Ouest, l'auteur ne devrait plus se borner à une aride nomenclature; il ne devrait pas craindre de donner sur chaque ouvrage quelques renseignements d'histoire littéraire; enfin il devrait examiner avec un soin particulier les volumes qui ne portent qu'un simple nom de ville et rechercher de quelles presses ils sont sortis. Ce plan nous paraît de nature à séduire un bibliothécaire érudit; nous serions heureux que M. Audiat, ou quelqu'un de ses collègues voulût bien se charger de l'exécuter.

Emile PICOT.

VARIÉTÉS

Un passage de Castelvetro sur l'unité de lieu.

Dans mon opuscule intitulé *Les unités d'Aristote avant le Cid de Corneille*, j'exprime mes regrets de ne pas avoir pu consulter le commentaire de Castelvetro sur la *Poétique*. Il y a quelques se-

maines, à Milan, j'ai trouvé la première édition de ce livre, devenue assez rare, au dire de Gamba. Elle porte le titre : *Poetica d'Aristotele vulgarizzata et sposta. Stampata in Vienna d'Austria per Gaspar Stainhofer, l'anno del Signore M. D. L. XX.* — Au fol. 59, l'auteur traduit ainsi le fameux passage d'Aristote sur l'unité du temps :

« E questa (c'est-à-dire la tragédie) si sforza, quanto può il più, di stare sotto un giro del sole o di mutarne poco, ma l'epopea è smoderata per tempo, e in ciò è differente. Egli è vero che da prima similmente facevano questo stesso nelle tragedie e nei versi epici. »

L'explication (*sposizione*) ajoute, fol. 60 :

« Appresso, la tragedia non ricevette la lunghezza della favola dell' epopea, cioè non ricevette quella azione che trapassi un giro del sole, nel poteva ricevere secondo il possibile, siccome mostreremo. Ora perchè la tragedia da prima ricevesse ancora la lunghezza dell'epopea, la quale ha rifiutata poi, essendosi avveduta che non le si conveniva come cosa impossibile, Aristotele parla specialmente dello spazio che può al più occupare la tragedia, che è un giro del sole, laddove lo spazio dell'azione dell'epopea non è determinato. Perciochè l'epopea, narrando con parole sole, può raccontare una azione avvenuta in molti anni e in diversi luoghi, senza sconvenevolezza niuna, presentando le parole all'intelletto nostro le cose distanti di luogo e di tempo, la qual cosa non può far la tragedia, la quale conviene avere per soggetto un' azione avvenuta in piccolo spazio di luogo e in piccolo spazio di tempo, *cioè in quel luogo e in quel tempo, dove e quando i rappresentatori dimorano occupati in operazione, e non altrove, ne in altro tempo. Ma così come il luogo stretto è il palco, così il tempo stretto è quello che i veditori possono a suo agio dimorare sedendo in teatro, il quale io non veggo che possa passare il giro del sole, siccome dice Aristotele, cioè ore dodici*, conciosiacosachè per le necessità del corpo, come e mangiare, bere, disporre i superflui pesi del ventre e della vesica, dormire e per altre necessità, non possa il popolo continuare oltre il predetto termine così fatta dimora in teatro. Nè è possibile a dargli ad intendere che sieno passati più dì e notti, quando essi sensibilmente sanno che non sono passate se non poche ore, non potendo l'inganno in loro avere luogo, il quale è tuttavia riconosciuto dal senso. Per la qual cosa veggansi Plauto e Terenzio come si possano scusare di non aver errato che in alcune commedie loro hanno fatto rappresentare l'azione più lunga d'un giorno. Ora quantunque l'epopea, come abbiamo detto, non sottogiaccia alla necessità di questa legge e possa raccontare una azione avvenuta in molti anni, non che in molti dì, e in luoghi molto distanti, non che in un luogo largo, non può nondimeno essa tirare il suo raccontamento in lungo tanto che non fosse cosa verisimile che esso epopeo l'avesse potuto recitare al popolo in una fiata, cioè in tante ore in quante con suo agio l'avesse potuto il popolo ascoltare per quelle medesime ragione per le quale la tragedia non si può tirare in lungo altre il giro del sole. E perciò si trova la distinzione dell'epopea lunga in libri di tanta lunghezza

di quanta è verisimile che agiatamente abbia l'autore potuto recitare e l'ascoltatore udire in una sola volta. »

Il résulte de cet important passage : 1. que Castelvetro adopte la théorie de la poétique de Jules César Scaliger, 1561, sur l'identité de la durée de l'action et de la représentation ; 2. que c'est dès 1570 qu'on distingue formellement une troisième unité, celle de lieu ; 3. que sir Philip Sidney dans son *Apology for Poetry*, écrite peu après 1580 et publiée en 1595, a puisé dans Castelvetro plusieurs de ses raisonnements et de ses exemples (comparez surtout les passages respectifs sur Plaute et Térence).

H. BREITINGER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

Séance du 19 décembre 1879.

L'académie, ayant à choisir un lecteur pour la séance trimestrielle de l'Institut en janvier 1880, désigne M. Heuzey. Il lira son mémoire sur les terres cuites babyloniennes (voir le compte-rendu de la dernière séance).

M. le docteur Lagneau présente à l'académie l'esquisse d'une carte ethnographique de la France, à laquelle il travaille depuis plusieurs années, et dans laquelle il s'est attaché à indiquer, par des teintes différentes, les différents éléments ethniques qui ont concouru à former la population de chaque partie du territoire français. Il a puisé les données de cette carte à trois sources différentes : les renseignements fournis par les historiens sur les migrations des peuples à diverses époques ; les idiomes ou dialectes parlés aujourd'hui par les populations ; les caractères anthropologiques que l'on observe chez les habitants des diverses provinces, et notamment la statistique de la proportion plus ou moins grande des exemptions pour défaut de taille parmi les hommes appelés au service militaire. M. Lagneau indique en détail, pour chacune des races représentées sur sa carte, les limites qu'il a cru devoir lui assigner et les motifs qui l'ont décidé dans chaque cas.

M. Alexandre Bertrand met sous les yeux des membres de l'académie un moulage et des photographies d'un autel gaulois de l'époque romaine, qui a été trouvé à Saintes et qui est maintenant au musée de Saint-Germain. Il est sculpté sur ses deux faces. Chaque face représente un dieu principal assisté de deux divinités secondaires : celles-ci sont deux déesses sur l'une des faces, un dieu et une déesse sur l'autre face. Le dieu principal est représenté les deux fois, assis, les jambes croisées à l'orientale, dans une attitude que M. Bertrand appelle attitude bouddhique, parce que c'est celle de la plupart des idoles bouddhiques indiennes. Il tient dans une main un *torques* ou collier, dans l'autre une espèce de bourse ou de vase. Un type semblable se retrouve dans plusieurs autres monuments trouvés en Gaule, tels que l'autel découvert à Reims en 1837, un autre autel provenant d'Autun, etc. Dans quelques-uns de ces monuments, le dieu, représenté dans la même attitude et accompagné des mêmes attributs, porte, en outre, comme signe distinctif, des cornes de cerf ou autres. Il figure ordinairement comme ici dans une triade de dieux ; quelquefois, au lieu de trois dieux, on a représenté un seul dieu à trois têtes. M. Bertrand tient que ce type représente un dieu proprement gaulois et non romain ou grec, car aucune image semblable ne s'est rencontrée jusqu'ici en Italie ou en Grèce. Quant à savoir d'où ce culte a pu venir en Gaule, c'est un point sur lequel on en est réduit aux conjectures : mais M. Bertrand pense qu'il n'y a, hors de la Gaule, que les religions orientales qui puissent prêter à des rapprochements avec la divinité qu'il étudie. Tout, en effet, dans cette divinité est oriental : l'attitude « bouddhique » ; les cornes, employées comme symbole de puissance ; le *torques* servant d'attribut ; enfin l'association du dieu avec deux autres personnages divins en une *triade*, fait très commun dans les religions de l'Orient, et dont l'hellénisme ne présente qu'un exemple emprunté à l'Asie, la triade des Kabires.

M. Maury fait remarquer que les triades de dieux se rencontrent également dans les religions des Scandinaves et des Slaves. Ce fait seul de la triade ne suffirait donc pas pour autoriser à aller chercher jusqu'en Asie l'origine des dieux gaulois signalés par M. Bertrand.

Julien HAVET.

Le Propriétaire-Gérant : ERNEST LEROUX.

Le Puy, typ. et lith. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 27 Treizième année 5 Juillet 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 372, 21 juin 1879 : Trollope, Thackeray. Macmillan. (Ward : bon ouvrage, fait partie de la collection « English Men of Letters.) — Early Christian History. Keim, aus dem Urchristenthum. Zurich, Orell et Fussli ; Wieseler, die Christen-Verfolgungen der Cäsaren bis zum dritten Jahrhundert, historisch und chronologisch dargestellt. Gütersloh, Bertelsmann ; Harnack, die Zeit des Ignatius und die Chronologie der antiochenischen Bischöfe bis Tyrannus. Leipzig, Hinrichs. (Sanday : bons ouvrages, cp. sur le premier, *Revue critique*, 1879, n° 24, art. 106, p. 438 ; sur le troisième, *Revue critique*, 1878, n° 38, art. 168, p. 184.) — Cotterill, Travels and Researches among the Lakes and Mountains of Eastern and Central Afrika, from the Journals of the late Frederic Elton. Murray. (Ravenstein.) — The Satsuma Rebellion, an Episode of modern Japanese History, by Mounsey. Murray. (Douglas.) — Ribot, La psychologie allemande contemporaine. (Ecole expérimentale.) Paris, Germer-Baillière. (Grant Allen : très clair et très net; l'auteur expose avec beaucoup de lucidité et de concision les systèmes psychologiques.) — Pezzi, Aryan philology according to the most recent Researches, translated by E. S. Roberts. Trübner. (Sayce : très bon livre, mais mal traduit.) — Sancti Aristidis philosophi Atheniensis Sermones Duo. Venetiis, libraria P. Mechitaristarum im Monasterio . S. Lazari. (Dowden : publication en arménien de la première traduction de deux écrits de l'apologiste chrétien Aristide, avec une version en latin.)

The Athenaeum, n° 2695, 21 juin 1879 : Shepherd, Waltoniana, inedited Remains in Verse and Prose of Izaak Walton. Pickering. — Mallock, Is Life Worth Living? Chatto a. Windus. Joyce, School Irish Grammar. Dublin, Gill a. Son. (Nouvel ouvrage de l'auteur du livre intitulé « Origin and History of Irish Names of Places » ; ouvrage recommandable où il y a très peu de détails à modifier.) — Johnston a. Browne, Life of Alexander H. Stephens. Lippincott. (Vie d'un des hommes qui ont joué un grand rôle dans l'histoire des Etats-Unis ; Stephens a été vice-président de la Confédération du Sud et représente au Congrès la Géorgie, son état natal.) — Notes of the Debates in the House of Lords, officially taken by Henry Elsing, Clerk of the Parliaments. A. D. 1624 and 1626, edited from the original M. S. in the Possession of Carew, by S. R. Gardiner. Camden Society. (Très curieux.) — Hutchinson, In Tents in the Transvaal. Bentley a. Son.

Literarisches Centralblatt, n° 24, 14 juin 1879 : Delisle, Notice sur un manuscrit de Lyon renfermant une ancienne version inédite des trois livres du Pentateuque. Paris, Champion. — Urkundenbuch des Klosters Berge bei Magdeburg, hrsg. v. Holstein. Halle, Hendel. (Beaucoup de documents inédits.) — Perlbach, Daniel Manin u. Venedig. 1848-49. (Solide conférence.) — Böhringer, Gregoire, ein Lebensbild aus der französischen Revolution. Greifswald, Bamberg. (Un peu sec.) — De Saussure, Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes. Leipzig, Teubner. (Beaucoup de choses contestables, mais beaucoup d'ingénieuses, « don de combination » peu ordinaire.) — Lindner, Altindische Nominalbildung nach den Samhitâs dargestellt. Jena, Costenoble. 1878. (Très-utile.) — Birt, De Halieuticis Ovidio poetae falso adscriptis. Berlin, Weidmann. 1878. (Résultats peu évidents.) — Sedlmeyer, Prolegomena critica ad Heroides ovidianas. Wien, Gerold. (Très soigné et très louable.) — Horatii Flacci opera, recens. Koller u. Holder. Editio minor. Leipzig. Teubner. 1878. (Edition critique très commode et qu'il faut répandre.) — Gustaffson, De Cicero-

nis primo de finibus bonorum et malorum libro quaestiones. Berlin, Mayer u. Müller. 1878. (Combat quelques passages du texte et du commentaire de Madwig.) — ERHLICH, Der Humor Shakspeare's. Wien, Manz. 1878. (L'auteur n'a pas une idée nette de l' « humor ».) — Allweise's Sprüche, Thryms-Sagelied, Hymis-Sagelied und Loki's Wortstreit, vier eddische Gedichte des Thór-Cyclus, übersetzt und erklärt von BERGMANN. Strassburg, Trübner. 1878. (Ce sont toujours les mêmes défauts que l'auteur de l'article (Edzardi) a déjà blâmés; mais « il est inutile de discuter avec l'auteur sur sa critique de textes arbitraire, sur sa métrique bizarre, sur son opinion sur l'âge des diverses poésies de l'Edda, sur les détails de sa traduction; Bergmann lâche si bien les brides à son imagination qu'on peut rarement le suivre, d'autant plus qu'il ne renvoie pas aux passages ou aux travaux sur lesquels il s'appuie. ») — Finnbogasaga hins ramma, hrsg. von GERING. Halle, Buchh. des Waisenhauses. (Excellente édition, donnée par un élève de Maurer.) — Quellen der byzantinischen Kunstgeschichte ausgezogen und übersetzt v. UNGER. I. Band. Wien, Braumüller. 1888.

Deutsche Rundschau, Band XIX; juin 1879 : Karl HILLEBRAND, das Ende des Julikönigthums, nach meist ungedruckten oder jüngst veröffentlichten Quellen. (Article intéressant sur la fin du gouvernement de Juillet.) — ERDMANN (Benno), Zur Charakteristik der Philosophie der Gegenwart in Deutschland. — DINGELSTEDT, Münchener Bilderbogen, das Ende des Anfangs. (Suite.) — GENÉE, Hanswurst und seine Verwandtschaft, zur Geschichte der komischen Theaterfigur, hauptsächlich in England und Deutschland. — EHLERT, Musik und Geselligkeit. — HOMBERGER, Ernst Renan und die deutsche Cultur. (Réponse à M. Renan.) — *Literarische Rundschau :* KREYSSIG, Treitschke's deutsche Geschichte. — LAMMERS, Colonial-Prospecte. — RODENBERG, Zwei Necrologe. (Etienne et Wolff.)

Rassegna Settimanale, nº 75, 8 juin 1879 : Il 72e anniversario della nascita di Enrico W. Longfellow. (Φίλτρον : avec une traduction d'Excelsior en vers italiens.) — Una nuova biografia di Garibaldi (par Alberto Mario, tient le milieu entre la polémique politique et la correspondance de journal). — Bibliografia : ERRICO, Scritti due inediti di Ferdinando Galiani con un cenno della sua vita (il n'est pas suffisamment démontré que ces deux écrits soient de l'abbé Galiani).

15 juin 1879, nº 76 : D'ANCONA, La corte di Roma nel secolo XVII secondo le relazioni degli ambasciatori veneti. (D'après l'ouvrage, le relazioni della corte di Roma lette al Senato dagli ambasciatori veneti nel secolo XVII, raccolte ed annotate da BAROZZI e BERCHET, vol. I. Venezia, Naratovitch). — Bibliografia : Giovanni de CASTRO, Milano e la repubblica cisalpina giusta le poesie, caricature ed altre testimonianze dei tempi. Milano, frat. Dumolard (de précieux renseignements sur Milan et la république cisalpine).

L'Athenaeum belge, 15 juin 1879 : Politische Correspondenz Friedrich's des Grossen. I. Berlin, Duncker (Banning : documents nombreux et importants). — Trouvères belges, nouvelle série p. p. SCHELER. Louvain, Lefever (Stecher : seconde série). — SCHOY, Histoire de l'influence italienne sur l'architecture dans les Pays-Bas (Wauters). — SHIELDS, The final philosophy as issuing from the harmony of science and religion. New York, Scribner. — Bulletin : (BABEAU : le village sous l'ancien régime. Paris, Didier). — Les fouilles d'Olympie (De Ceuleneer).

Collé (Charles). *Journal et Mémoires* sur les hommes de lettres, les ouvrages dramatiques et les événements mémorables du règne de Louis XV. Nouvelle édition augmentée de fragments inédits avec une introduction et des notes par M. *Honoré Bonhomme*. 3 vol. in-8. 18 fr.

Dangeau (marquis de). *Journal* de 1684 à 1720, publié en entier pour la première fois, par MM. *Eudore Soulié, L. Dussieux* et *de Chennevières*, avec les additions inédites du duc de Saint-Simon, publiées par M. *Feuillet de Conches*. 19 vol. in-8. 114 fr.

L'œuvre de Dangeau, publiée en entier pour la première fois, est le tableau le plus fidèle et le plus complet de l'histoire de la cour de Louis XIV et de la famille royale. C'est une mine de précieux renseignements de toutes espèces qu'on ne trouve que là. Les notes de Saint-Simon, si passionnées et si caractéristiques, complètent le tableau. L'œuvre de ces deux personnages forme un monument historique comme il n'en existe pour aucune période de notre histoire.

Fersen (le comte de) *et la cour de France*. Extraits des papiers du grand-maréchal de Suède, comte Jean Axel de Fersen, publiés par son petit-neveu le baron R. H. de Klinckowström, colonel suédois. 2 vol. in-8 avec un portrait de Fersen gravé en taille-douce et deux fac-simile de lettres autographes de Marie-Antoinette. Prix. 20 fr.

Héroard. *Journal sur les règnes de Henri IV et de Louis XIII*, publié par MM. *Eud. Soulié* et *Ed. de Barthélemy*. 2 vol. in-8. 12 fr.

Joseph (le roi). *Mémoires et Correspondance politique et militaire*, publiés, annotés et mis en ordre par *A. du Casse*, aide de camp du roi Jérôme. 3e édit. 10 vol. in-8. 45 fr.

Luynes (duc de). *Mémoires* sur la cour de Louis XV (1735-1758), publiés par MM. *L. Dussieux* et *Eud. Soulié*. 17 vol. in-8. 102 fr.

Ces Mémoires, écrits par Charles-Philippe d'Albert, duc de Luynes et de Chevreuse, pair de France, chevalier des ordres du roi, commencent à la fin de l'année 1735, au moment où la duchesse de Luynes vient d'être nommée dame d'honneur de la reine Marie Leczinska, et s'arrêtent au mois d'octobre 1758, quinze jours avant la mort de l'auteur.

Marais (Mathieu), avocat au parlement de Paris. *Journal et Mémoires sur la régence et le règne de Louis XV* (1615-1737), publiés par M. *de Lescure*. 4 vol. in-8. 24 fr.

Marie-Antoinette, reine de France. Sa *Correspondance avec Marie-Thérèse,* accompagnée des rapports secrets adressés par le comte de Mercy-Argenteau à l'impératrice. Ouvrage publié par M. *d'Arneth*, directeur des Archives impériales de Vienne, et M. *Geffroy*, de l'Institut, professeur à la Faculté des lettres de Paris. 2e édit. 3 vol. in-8. 30 fr.

Quelques centaines de lettres inédites de Marie-Thérèse à Mercy, accompagnant les rapports secrets de cet ambassadeur, viennent donner ici un commentaire tout nouveau à chaque ligne des lettres entre Marie-Antoinette et sa mère. C'est la pleine lumière sur la cour de Versailles, sur Louis XVI, sur les périls qui entouraient la reine, sur sa conduite et ses pensées de chaque jour, sur les inquiétudes et les pressentiments de Marie-Thérèse, et en même temps, par occasions fréquentes, sur les grandes affaires d'alors, sur le partage de la Pologne, sur la rivalité de l'Autriche et de la Prusse, sur le caractère de l'impératrice, sur celui de Joseph II. La grande histoire côtoie sans cesse dans ces pages l'anecdote, les portraits individuels, l'étude morale et le détail le plus intime.

Marie-Stuart, reine d'Ecosse. *Lettres, instructions et mémoires*, publiés sur les originaux, par le prince A. Labanoff. 8 vol. in-8. 55 fr.
Le Supplément séparément, 1 vol. in-8. 15 fr.

Napoléon Ier et Louis. *Correspondance de Napoléon et de son frère Louis, roi de Hollande,* publiée par M. *Rocquain*. 1 fort vol. in-8. 9 fr.

Ségur (comte Philippe de), général de division, membre de l'Académie française. *Histoire et mémoires, période de 1789 à 1848*. Ouvrage posthume. 8 vol. in-8. 35 fr.

Vallet de Viriville. *Procès de condamnation de Jeanne d'Arc,* dite *la Pucelle d'Orléans,* traduit du latin et publié intégralement pour la première fois en français d'après les documents manuscrits et originaux. 1 vol. in-8. 6 fr.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 28 Treizième année 12 Juillet 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 373, 28 juin 1879 : A History of Egypt under the Pharaohs, derived entirely from the Monuments, by Brugsch-Bey. Murray. — The Manuscript Irish Missal belonging to the President and Fellows of Corpus Christi College. Oxford, edited by Warren. Pickering. (Westwood.) — Duruy, Histoire des Romains depuis les temps les plus reculés jusqu'à Dioclétien. 6 vol. Paris, Hachette. (Très bon, les premiers chapitres sont inférieurs au reste.) — Identity of Strode of the Long Parliament with the Imprisoned Member of 1629 (S. R. Gardiner). — A Composition in the « Ursprache ». (Snow.) — The Wanderings of Io (Freshfield). — Wither's « Shepherd's Resolution ». (Bayne.) — Agamemnon, translated by Earl von Carnarvon. Murray ; The Odyssey of Homer, rendered into English Verse. Books I to XII, by General Schomberg. Murray. (Goodwin.)

The Athenaeum, n° 2696, 28 juin 1879 : Bent, A Freak of Freedom, or the Republic of San Marino. Longmans. (Récit clair et intéressant.) — Stevenson, Travels with a Donkey in the Cevennes. Kegan Paul. — Isaac Taylor, Greeks and Goths, a Study on the Runes. (Beaucoup de points inacceptables, la question de l'origine des runes n'a pas avancé d'un pas, la partie la plus remarquable de l'ouvrage traite des « oghams ». — Moltke, Wanderbuch, handschriftliche Aufzeichnungen aus dem Reisetagebuch von H. Graf Moltke. Berlin, Paetel. (Très intéressant, traduction d'un article de la Deutsche Rundschau dont nous avons parlé, cp. *Revue critique*, périodiques, n° 12.) — Young, The Ceramic Art, A Compendium of the History and Manufacture of Pottery and Porcelain. Sampson Low. — Troy and the heroic tombs. (Lettre très importante, de huit colonnes, de Schliemann.) — Notes from Rome. (Lanciani.) — Notes from Athens. (Lambros.) — Literary Gossip. (Nous remarquons cette nouvelle : la commission du budget s'est opposée à la création d'un cours de langues et littératures celtiques qui aurait été confié au Collège de France à M. d'Arbois de Jubainville ; elle a préféré la création d'un cours d'histoire des religions ; l'Athenaeum espère que la Chambre ne ratifiera pas cette décision.)

Literarisches Centralblatt, n° 26, 28 juin 1879 : Wellhausen, Geschichte Israels, 2 vol. Berlin, Reimer. 1878. (Bonne publication.) — Fouillée, Idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France. Paris, Hachette. (« Trop de pages sacrifiées à la satisfaction de la haine pour l'Allemagne et de la vanité nationale. ») — Renan, Philosophische Dialoge und Fragmente übersetzt von Zdekauer. Leipzig, Koschny. 1877. (Bonne traduction de ces essais fort intéressants.) — Leibniz, Philosophische Schriften, hrsg. v. Gebhardt, 2 Bd. Berlin, Weidmann. — Wieseler, Zur Geschichte der Kleinasiatischen Galater u. des deustchen Volkes in der Urzeit. Greifswald, Bamberg. (Essai, entrepris avec beaucoup d'érudition et de sagacité, pour montrer que les Galates sont des Germains ; très intéressant, mais peu concluant.) — Riant, Alexii I Comneni Romanorum imperatoris ad Robertum Flandriae comitem Epistola spuria. Paris, Leroux. (Argumentation simple, reposant sur de solides connaissances.) — Varrentrapp, Hermann von Wied und sein Reformationsversuch in Cöln. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1878. (Monographie de grande valeur.) — Martin, Das Leben des Prinzen Albert. Gotha, Perthes. (Traduction par E. Lehmann du 3e volume de cet ouvrage anglais.) — Lagarde (de), armenische Studien. Gœttingue, Dietrich. (Bon.) — Schwarz, über Lucian's Demonax, Wien, Gerold. 1878. (Fin, mais peu solide.) — Bernays, Lucian und die Cyniker. Berlin, Hertz. (Beaucoup de bonnes choses.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 23, 7 juin 1879 : Köstlin, Jesaia und Jeremia, ihr Leben und Wirken aus ihren Schriften dargestellt. Berlin, Reimer. (Nowack : travail très soigné.) — Meinong, Hume-Studien. Wien, Gerold. 1877. (Pfleiderer : bonnes études sur Hume.) — Gyzicki, Die Ethik David Hume's in ihrer geschichtlichen Stellung. Breslau, Köhler. 1878. (Pfleiderer : ouvrage très louable d'un philosophe qui connaît bien les doctrines anglaises.) — Baerenbach, das Problem einer Naturgeschichte des Weibes. Jena, Dufft. 1877. (Pfleiderer : ouvrage qui n'est qu'une étude sur le caractère de la femme, l'auteur oppose Schopenhauer et Michelet.) — Günther, die Politik des Kurfürsten von Sachsen und Brandenburg nach dem Tode Gustav Adolf's und der Heilbronner Bund. Theil I. Dresden, Schulze. 1877. (Droysen : matériaux tombés dans de mauvaises mains; documents qu'on ne peut guère utiliser, texte diffus et plat.) — Kleinschmidt, Karl Friedrich von Baden. Heidelberg, Winter. 1878. (Weech : n'a pas consulté les sources les plus importantes.) — Victoris Vitensis historia persecutionis Africanae provinciae sub Geiserico et Hunirico regibus Wandalorum, recensuit C. Halm. Berlin, Weidmann. (Ludwig : très bonne édition.) — Ziemer, das psychologische Moment in der Bildung syntaktischer Sprachformen. Colberg, Jancke. (Brugman : renferme des vues nouvelles et ingénieuses.) — Zotos, Epeirotische Studien (Ἠπειρωτικαὶ μελέται) (Bursian : 1er fascicule de la 4e partie de ce recueil.) — Bikélas, les Grecs au moyen âge, traduit par E. Legrand. Paris, 1878. (Bursian : très bonne traduction française de l'ouvrage de Bikélas, qui a eu aussi les honneurs d'une traduction anglaise. Cp. *Revue critique,* chronique, n° 15, p. 288.)

N° 24, 14 juin 1879 : Imhoof Blumer, Portraitköpfe auf römischen Münzen der Republik und der Kaiserzeit für den Schulgebrauch. Leipzig, Teubner (Bahrfeldt : quatre planches, exécutées par Brunner de Winterthür, représentent les portraits des grands hommes de la république et des empereurs romains ; on a donné surtout les portraits caractéristiques; fort peu de portraits de l'époque qui suit le règne de Constantin ; commentaire de Grunauer ; à recommander pour les classes). — Willems, Le Sénat de la république romaine, sa composition et ses attributions. I. La composition du Sénat. Paris, Durand et Pedone Laurierl. 1878 (Lange : long et très important article de sept colonnes sur le premier volume de l'ouvrage de Willems; critiques de détail, mais l'auteur a rendu à la science un service incontestable). — Strobl, Berthold von Regensburg und der Schwabenspiegel. Wien, Gerold. 1878 (Henrici : l'auteur du Schwabenspiegel a utilisé quatre sermons de Berthold). — Hellenbach, Der Individualismus im Lichte der Biologie und Philosophie der Gegenwart. Wien, Braumüller. 1878 (Pfleiderer). — Dieterici, Thier und Mensch vor dem König der Genien. Ein arabisches Märchen aus den Schriftstellern der läutern Brüder in Basra, im Urtext herausgegeben und mit einem Glossar versehen. Leipzig, Hinrichs (Sprenger). — Mittheilungen des Königlich Sächsischen Alterthums-Vereins, hrsg. v. Ermisch u. von Eye. Dresden, Baensch. 1878 (Wenck).

Rivista Europea, Rivista internazionale, 1er juin 1879 : Lettere e poesie inedite di Gabriele Rossetti, raccolte, da Vincenzo Baffi. — Orlando, Il Prometeo di Eschilo e il Prometeo della mitologia greca, saggio sulle origini e le trasformazioni dei miti. — Coppi, Le università italiane nel medio evo, cenni storici. (Fin de ces études intéressantes sur les universités italiennes du moyen âge.) — Federzoni, Pietro Thouar. — Campana, Appunti sul tema dell' emigrazione italiana, sue cause ed effetti (suite). — Rassegna letteraria e bibliografica (America, Inghilterra, Francia : Reviste).

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 29 Treizième année 19 Juillet 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Athenaeum, n° 2697, 5 juillet 1879 : The Life of Charles James Mathews, Chiefly. Autobiographical, with selections from his correspondence and speeches, edited by C. Dickens. Macmillan. — Lefroy, Memorials of the Discovery and Early Settlement of the Bermudas or Somers Islands. — Education, its Principles and Practice, as developed by George Combe, author of the Constitution of Man, collated and edited by Jolly. Macmillan. — Low, A Tour through the Islands of Orkney and Schetland, containing Hints relative to their ancient, modern and natural History collected in 1774, with an introduction by J. Anderson. Kirkwall, Peace a. Son. — M. Rassam's Discoveries. (Boscawen.) — Excavations at Olympia. (J. Schubring.)

Literarisches Centralblatt, n° 25, 21 juin 1879 : Lipsius, Lehrbuch der evangelisch-protestantischen Dogmatik. Braunschweig, Swetschke. (2e édition.) — Cuno, Vorgeschichte Roms, die Kelten. Leipzig, Teubner. 1878. (Beaucoup de points à critiquer, néanmoins, travail sérieux et soigné.) — Favre, La confédération des huit cantons. Leipzig, Veit. (Tableau d'ensemble, étude consciencieuse, cp. *Revue critique*, n° 24, art. 113, p. 450.) — Schönberg, Finanzverhältnisse der Stadt Basel im XIV. u. XV. Jahrhundert Tübingen, Laupp. (Bon travail sur les finances d'une ville allemande dans les siècles passés ; manque parfois de clarté.) — Oncken, Œsterreich und Preussen im Befreiungskriege. Urkundliche Aufschlüsse über die politische Geschichte des Jahres 1813. Berlin, Grote. (2e volume qui complète le premier ; renferme une foule de documents nouveaux et très curieux.) — Helfert, Bosnisches. Wien, Manz. (Recueil d'études sans prétention, qui font mieux connaître la Bosnie.) — Ratzel, aus Mexico. Breslau, Kern. 1878. (Plein de fraicheur et d'intérêt, récit d'un voyage entrepris aux frais de la Gazette de Cologne.) — General-und Kurskarte des adriatischen Meeres. (Carte publiée par le ministère de la marine d'Autriche, coûte 1 fr. 15.) — Meyer, Arbeit und Handwerk im Talmud. Berlin, Benzian. 1878. (Bon travail sur les métiers dont parle le Talmud.) — Erman, die Pluralbildung des Ægyptischen. Leipzig, Engelmann. 1878. (Etude très soignée et féconde, « acte scientifique ».) — Martersteig, Pius Alexander Wolff. Leipzig, Fernau. (Bon livre sur un des plus brillants acteurs de Weimar, au temps de Gœthe.) — Burkhardt, Gœthe und der Componist Kayser. Leipzig, Grunow. (Très bon.) — Prökl, Gœthe in Eger. Wien, Gerold. (Relate tout ce qui a rapport au séjour de Gœthe à Egra. 1820-23.) — Marquardt, Römische Staatsverwaltung. 2 Bd. Leipzig, Hirzel. 1878. (Troisième volume, termine l'ouvrage, consacré à la religion.) — Gumplovicz, das Recht der Nationalitäten und Sprachen in Œsterreich-Ungarn. Innsbruck, Wagner.

Jenaer Literaturzeitung, n° 25, 21 juin 1879 : Hölder, Institutionen des römischen Rechtes. Tübingen, Laupp. 1877. — Schrader, Keilinschriften und Geschichtsforschung. Giessen, Ricker. 1878. (Stade : cp. l'article de M. Maspero, *Revue critique*, 1879, n° 10, art. 39, p. 177.) — Scriptores rerum Danicarum, tome IX. Copenhague. 1878. (Schirren : publication de grande valeur.) — Wölflin, lateinische und romanische Comparation. Erlangen, Deichert. (Lübbert : très instructif, méthode louable.) — L. Annaei Senecae dialogorum libri XII ex recensione et cum apparatu critico H. A. Koch, curavit Vahlen. Jena, Fischer. (Wölflin : édition qui servira de base aux études postérieures, il faut remercier Vahlen de nous avoir mis en état d'utiliser le travail de son ami Koch.) — Stimming, Bertran de Born, sein Leben und seine Werke. Halle, Niemeyer. (Stengel : malgré des critiques, édi-

tion soignée, excellente pour les étudiants des « séminaires » allemands; Cp. *Revue critique*, n° 26, art. 119, p. 480.) — Tristrams Saga ok Isondar mit einer literarhistorischen Einleitung, deutscher Uebersetzung und Anmerkungen zum ersten Mal hrsg. v. KÖLBING. Heilbronn, Henninger; Saga af Tristram ok Isönd samt Mötuls Saga, p. p. BRYNJULFSSON. Copenhague, Thiele. 1878. (Löschhorn : loue surtout l'édition de Kölbing, et son introduction qui est un « petit chef-d'œuvre »; cp. *Revue critique, chronique*, n° 15, p. 283; et n° 21, art. 90, p. 378.)

Zeitschrift für deutsche Philologie herausg. von E. HÖPFNER u. J. ZACHER, Tome X, troisième livraison : J. WICHNER, Die Legenda Aurea Quelle des Alten Passionales. — H. BUSCH, Ein Legendar des XII. Jahrhunderts (suite). — Bibliographie des Jahres 1878, zusammengestellt von der Gesellschaft für deutsche Philologie zu Berlin. — *Literatur :* V. HINTNER, Beiträge zur tirolischen Dialektforschung. Der Deferegger Dialekt, in-8. Wien, Hölder. 1878. (8 mark, 10 fr.) (E. HENRICI : excellente contribution à l'étude des dialectes du Tyrol.)

Anzeiger für deutsches Alterthum und deutsche Literatur, tome V, 2e livraison : VOIGT, Kleinere lateinische Denkmäler der Tiersage aus dem XII. bis XIV. Jahrhundert. Strassburg, Trübner. 1878. (Quellen und Forschungen, tome XXV.) (SEILER : Édition louable). — PENKA, Die Nominalflexion der indogermanischen Sprachen. Wien, Hölder. 1878. (BECHTEL : livre aussi prétentieux qu'insuffisant.) — LESSINGS, Hamburgische Dramaturgie... erläutert von SCHRÖTER und THIELE. Halle, Waisenhaus. 1877-1878; W. COSACK, Materialien zu G. E. LESSINGS Hamburgischer Dramaturgie; ausführlicher Commentar nebst Einleitung, Anhang und Register. Paderborn, Schöningh. 1876. (E. SCHMIDT : 1. travail très méritoire, l'introduction laisse à désirer; manque de méthode et de proportion dans les notes; 2. le livre de M. Cosack, plus concis et non moins complet, témoigne de plus d'originalité et permet d'embrasser plus facilement l'ensemble de l'œuvre de Lessing. Cf. *Revue critique*, 1877, tome II, n° 32, art. 154.) — PALM, Beiträge zur Geschichte der deutschen Literatur des XVI. und XVII. Jahrhunderts. Breslau, Morgenstern. 1877. (E. SCHMIDT : Excellentes monographies. Cf. *Revue critique*, 1878, tome II, n° 42, art. 190.) — A. SCHMARSOW, Leibnitz und Schottelius. Die unvorgreiflichen Gedanken untersucht und herausgegeben, in-8°. Strassburg, Trübner. 1877 (Quellen und Forschungen, tome XXIII). (JACOBI : Bon travail.) — LESSINGS Werke, 13. Bd, 2. Abtheilung : Bildende Künste, herausg. und mit Anmerkungen begleitet von SCHÖNE, in-16. Berlin, Hempel. 1878. (ENGELMANN : excellente édition.) — OTFRIDS, Evangelienbuch mit Einleitung, erklärenden Anmerkungen und ausführlichem Glossar herausg. von PIPER; 1. Theil : Einleitung und Text. Paderborn, Schöningh. 1878. (SEEMÜLLER : texte complètement transformé et basé sur le ms. P (Heidelberg), pour lequel M. P. prouve dans son introduction qu'il émane d'Otfrid lui-même, est postérieur à V (Vienne), et contient l'ouvrage d'Otfrid sous la dernière forme qu'il lui a donnée.) — HENRICI, Die Quellen von Notkers Psalmen zusammengestellt, in-8°. Strassburg, Trübner. 1878. (Quellen und Forschungen, tome XXIX.) (STEINMEYER : prouve que Notker a suivi principalement le commentaire de saint Augustin et, en seconde ligne, celui de Cassiodore; montre qu'il a probablement utilisé divers traités perdus de saint Jérôme). — Freundesbriefe von W. und J. GRIMM, mit Anmerkungen herausg. von. REIFFERSCHEID, in-8°. Heilbronn, Henninger. 1878 (STEINMEYER : contient surtout des détails intéressants sur les *Kinder=und Hausmärchen;* discrétion exagérée au sujet des personnes mentionnées dans cette correspondance). — Das Steinbuch, ein altdeutsches Gedicht von VOLMAR, mit Einleitung, Anmerkungen und

einem Anhange herausg. von H. LAMBEL, in-8°. Heilbronn, Henninger. 1877. (MARTIN : bonne édition; cf. *Revue critique,* 1878, tome II, n° 39, art. 177.)

L'Athenaeum belge. n° 13, 1er Juillet 1879 : TROMP, Souvenirs de l'Afrique méridionale. (En hollandais.) Leyde, Brill. (P. Fredericq : intéressant.) — HAVARD, L'art et les artistes hollandais. Paris, Quantin. — Bulletin, PICQUÉ, Salomon de Caux, gravant sa médaille; Iconographie de la Furie espagnole. Bruxelles, Gobbaerts ; Annales de la Faculté des lettres de Bordeaux (Cp. *Revue critique,* n° 22, p. 410.) — Le dictionnaire de l'Académie de 1878 et la nouvelle orthographe française (Van Bemmel). — Lettre de Smyrne. Smyrne et Ephèse. (A. de Ceuleneer.)

La Rassegna Settimanale, n° 77, 22 juin 1879 : MORPURGO, Il principe veneziano e la sua lista civile. (Frammento d'un volume di prossima pubblicazione sopra la vita veneziana del secolo XVIII.) — Corrispondenza letteraria da Parigi, Storia letteraria dell' Alsazia, alla fine del XV. secolo. (Article sur l'excellent livre de M. C. SCHMIDT, Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XVe et au commencement du XVIe siècle. Paris, Sandoz et Fischbacher.) — GREGOROVIUS, Le tombe dei papi. Roma, Bocca. (1re traduction italienne par Ambrosi, revue et augmentée par l'auteur.)

Rivista Europea, Rivista internazionale, 16 juin 1879 : Diario dei conclavi del 1829 e del 1830-31 di Mons. Pietro Dardano, commentato e annotato da SILVAGNI. — Lettere e poesie inedite di Gabriele Rossetti raccolte da BAFFI. — SCALA RIZZA, Gli Studi sul Petrarca di Bonaventura Zumbini. — SALVIOLI, L'instruzione publica in Italia nei secoli, III, V, IX, X (important). — CAMPANA, Appunti sul tema del' emigrazione italiana, sue cause ed effeti. — INTRA, la storia di un libro, studio critico-psicologico. — La biblia e l'assiriologia. (Dal *Month and Catholic Review.*) — Archeologia (Dal *Moniteur des Arts.*) — Rassegna letteraria e bibliografica. (Revue des Revues.) — Notizie letterarie e varie (parmi ces notes, la traduction de l'article de notre collaborateur E. R. sur le livre de M. A. de Gubernatis, la Mythologie des Plantes. Cp. le n° du 24 mai.)

Revue critique russe, n° 9, 1er mai 1879 : KARIEIEV, Les paysans et la question rurale en France dans le dernier quart du XVIIIe siècle (compte rendu d'une thèse soutenue devant l'Université de Moscou). — Les travaux de l'Académie de Cracovie. — TAINE, la Révolution. (Lystsev, fort sévère pour M. Taine.) — La Société de Nestor à Kiev.

N° 10 : RAMBAUD, Histoire de Russie. (Cet article présente à côté de rectifications utiles des vues inexactes ; on reproche à M. R. d'avoir fait une édition spéciale pour la Russie; il le fallait bien puisque la censure ne laisse pas entrer dans l'empire l'histoire non expurgée.) — OUSPENSKY, La formation du second empire bulgare. (Bonne thèse présentée à l'Université de Moscou).

N° 11 LECKY, History of England. — MINTO, Daniel Defoe. — NETUSIL, Exposition générique de la phonétique et de la morphologie du latin avec quelques notions sur l'osque et l'ombrien. (Tsvietaief, nombreuses inexactitudes.) — Compte rendu des travaux des Sociétés savantes de France

---

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 30 Treizième année 26 Juillet 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 375, 12 juillet 1879 : Blanchard Jerrold, Egypt under Ismail Pasha, being some chapters of contemporary history. Tinsley. — Mallock, Is life worth living. Chatto a. Windus. — Hagenbach, The history of the reformation in Germany and Switzerland chiefly, translated by Evelina Moore. Edinburgh, Clark. (Cheetham : assez bon ouvrage, de bonnes pages sur Luther.) — The miracle play of Hasan and Husain, collected from oral traditions by Colonel Sir Lewis Pelly, revised by Wollaston. Allen. (Goldsmid : très louable.) — Keene, The Turks in India. Allen. (Dowson.) — The Wanderings of Io. (Fairfield.) — English Guilds. (Smith.) — Shakspere and The Bible. (Bullock.) — Skeat, An etymological dictionary of the english language, arranged on historical basis. Part. I. A-Dor. Clarendon Press. (Sweet : beaucoup de critiques : on voit que la spécialité de l'auteur est le moyen-anglais ; recherches laborieuses et consciencieuses.) — Early and mediaeval christian paintings. Garucci, Storia della arte cristiana, nei primi otto seculi della chiesa. Prato ; Kondakoff, Histoire de l'art byzantin et de l'iconographie, d'après les miniatures des manuscrits. Odessa ; De Gray Birch a Jenner, Early drawings and illuminations, an introduction to the study of illustrated manuscripts, with a dictionnary of subjects in the British Museum. Bagster ; Coxe, The Apocalypse of S. John the divine, represented by figures reproduced in facsimile from a M. S. in the Bodleiann Library. Roxburghe Club; Scriptum super Apocalypsim cum imaginibus (Venceslai doctoris.) Codex Bibl. capit. Metrop. Pragensis. Prag. (Westwood.)

The Athenaeum, n° 2698, 12 juillet 1879 : Lubbock, scientific Lectures, et Adresses political and educational. Macmillan. — Analytical Index of the Series of Records known as the Remembrancia, preserved among the Archivs of the city of London (1759-1664) ; Index of Municipal Offices, compiled from the appendices to the first report of the commissioners appointed to inquire into the municipal corporations in England and Wales, with an historical introduction by G. L. Gomme. Longmans. — Cotterill, Peregrinus Proteus, an investigation into certain relations subsisting between. De Morte Peregrini, the two epistles of Clement to the Corinthians, the epistle to Diognetus, the Bibliotheca of Photius, and other writings. Edinburgh, Clark. (Très soigné.) — Cowden Clarke, The Shakspeare Key. Sampson Low. — Wicganbeorh. (Davidson.) — The translations of Don Quixote. — Grimm's Law and the Origin of the runes (Isaac Taylor, et réponse.) — Persian manuscripts at the Museum.

Literarisches Centralblatt, n° 27, 5 juillet 1879 : Hermann, die Religion im Verhältniss zum Welterkennen und zur Sittlichkeit. Halle, Niemeyer. — Wormstall, Hesperien. Trier, Linz. (Très étrange.) — Müller, der Kampf Ludwig's des Baiern mit der römischen Curie. Tübingen. Laupp. (Excellente étude.) — Pappi Alexandrini Collectionis quae supersunt, p. p. Hultsch. Berlin, Weidmann. (Troisième et dernier volume de cette bonne édition.) — Arundines Sturi sive eclogae ex Mureto, Buchanano aliisque recentioris aevi poetis, collegit atque edidit Kennard. Oxford, Parker. 1878. (Recueil de vers latins.) — Caix, Studi di etimologia italiana e romanza. Florenz, Sansoni. 1878. (Très bon.) — Horn, Geschichte der Literatur des Skandinavischen Nordens. Leipzig, Schlicke. (Entreprise louable, paraît par livraison ; critiques de détail, l'article est de K. Maurer.)

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56

HISTOIRE
DE LA
LITTÉRATURE FRANÇAISE

PAR

D. NISARD
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

SEPTIÈME ÉDITION

4 volumes in-18 jésus........................... **16** fr.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR

« L'édition septième est définitive. Quoique je ne me dissimule pas qu'en fait d'édition, le définitif puisse être l'irréparable, il faut bien se borner. Quand un auteur n'a rien épargné pour mériter l'estime des bons juges, il lui est permis de se mettre en paix sur ce qu'il a fait par le sentiment de ce qu'il a voulu faire. Je cesse donc désormais toutes corrections. Mais, après ce que j'ai pris de soins pour amener ce livre au point où je le laisse, peut-être ai-je le droit de demander qu'on ne le juge, — si quelqu'un me fait cet honneur dans un intérêt de vérité littéraire, — que sur le texte de la présente édition. »

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 31 Treizième année 2 Août 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 376, 19 juillet 1879 : Lock, The Home of the Eddas. Sampson Low. (Ilbert : peu littéraire.) — Symonds, Sketches and Studies in Italy. Smith, Elder a. Co. (Arnold : recueil de brillants et solides essais ; on remarquera surtout l'essai sur Antinoüs.) — Notes on the Debates in the House of Lords, officially taken by Henry Elsing, Clerk of the Parliaments. A. D. 1624 and 1626, edited by Samuel Rawson Gardiner. Camden Society. (Peacock : documents importants.) — Bayne, Lessons from My Masters. Clarke. (Saintsbury : étude sur MM. Carlyle, Tennyson et Ruskin, maîtres de M. Bayne.) — Perry, The Life of St. Hugh of Avalon, Bishop of Lincoln, with some Account of his Predecessors in the See of Lincoln. Murray. (Bass Mullinger : bon.) — Current Literature. Maclear, Conversion of the West, the Slavs. (Bonne compilation). — Gaedeke, Maria Stuart. Heidelberg. (N'ajoute presque rien à ce que disent sur le même sujet Ranke et Froude.) — Correspondence between Lady Byron and Mrs. Leigh. (Communiqué par Maunde Thompson ; lettres inédites échangées entre Lady Byron et sa belle-sœur, Mad. Leigh.) — Burns and Wordsworth. (W. Wallace.) — The english Eclogue before Spenser. (T. Bayne.) — Dowson, A Classical Dictionary of Hindu Mythology. Trübner. (Burnell : rend un « immense service » aux étudiants.) — Excavations and discoveries of antiquities in the territory of Sybaris. (Longue lettre de F. Barnabei.)

The Athenaeum, n° 2699, 19 juillet 1879 : Bigelow, The Life of Benjamin Franklin, written by himself. Lippincott. 3 vol. (Ouvrage à la fois complet et excellent.) — Fenn, How I volunteered for the Cape and what I dide there. Tinsley ; Fernandes das Neves, A hunting expedition to the Transvaal, translated from the portuguese by Monteiro. Bell. — Walcott, Church work and life in english minsters. 2 vols. Chatto a. Windus. — Jackson, Shropshire Word-book, a glossary of archaic and provincial works used in the country. Part. I. Trübner. (Tiendra un rang élevé dans la littérature des dialectes.) — A. de Gubernatis, Alessandro Manzoni, studio biografico. Florence, Le Monnier. (Ce livre est le remaniement des conférences faites l'an dernier à Oxford, très bonne étude, trop chargée de notes.) — Placita Anglo-Normannica, Law Cases from William I to Richard I, by Melville Bigelow. Sampson Low. (Bonne publication.) — Webb, A compendium of irish biography, comprising sketches of distinguished Irishmen and of eminent persons connected with Ireland. Dublin, Gill a. Son. (Ouvrage assez impartial et très utile.) — Calendar of Charters and Rolls preserved in the Bodleian Library, edited by W. Turner. Oxford, Clarendon Press. (Beaucoup de soin et d'habileté.) — How we teach history now. (J. Gairdner.) — Petöfi.—The translations of Don Quixote.—The American Library Association-Shakspeare Notes. Coriolanus (Watkiss Lloyd : important). — The Evolution of Man, a popular exposition of the principal points of human ontogeny and philogeny, from the german of Ern. Haeckel. Kegan Paul. (Livre très remarquable.) — Major Serpa Pinto. — Fine Arts (Gebhart, les Origines de la renaissance en Italie. Hachette : très bon.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 26, 28 juin 1879 : Kolde, die deutsche Augustiner-Congregation und Johann von Staupitz. Gotha, Perthes. — Gravier, Recherches sur les navigations européennes faites au moyen âge aux côtes occidentales d'Afrique en dehors des navigations portugaises du xvi[e] siècle. Paris, Maisonneuve. 1878. (Kirchhoff : bon.) — Kannengiesser, Dogmatismus und Skepticismus. Elberfeld, Fassbender. 1877. — Treitschke, deutsche Geschichte im neunzehnten Jahrhundert. Theil I, bis zum zweiten Pariser-Frieden. Leipzig, Hirzel (Kugler :

article très bienveillant, souhaite que l'œuvre soit une œuvre nationale, dans tous le sens du mot, et contribue à l'éducation politique du peuple allemand. Cp. le compte-rendu de l'*Athenaeum* anglais que nous avons résumé dans le dernier numéro. Cp. *Revue critique,* nº 27, et chronique, nº 15, p. 285.) — BEER, Zehn Jahre österreichischer Politik. 1801-1810. Leipzig, Brockhaus. 1877. (Dittrich : bon. Cp. *Revue critique,* 1878, nº 30, art. 134.) — DUNCKER, Beiträge zur Erforschung und Geschichte des Pfahlgrabens (Limes imperii romani transrhenanus) im unteren Maingebiet und der Wetterau. Kassel, Freyschmidt. (Schneider : doute des conclusions de l'auteur.) — Epigrammata græca ex lapidibus conlecta, edidit G. KAIBEL. Berlin, Reimer. 1878. (Dittenberger; excellente publication. Cp. *Revue critique,* 1879, nº 2, art. 5, p. 25.) — Sylloge inscriptionum atticarum in usum scholarum Academicarum composuit DROYSEN. Berlin, Weidmann. 1878. (Dittenberger : remplira son but.)

- **Zeitschrift für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur,** pp. E. STEINMEYER, Tome XI (XXIII), 3e Livraison : E. HENRICI, Der lateinische Text in Notkers Psalmencommentar. — E. KÖLBING, Geistliche Auslegung von Schiff und Regenbogen. Isländisch. — E. DÜMMLER, Rythmen aus der Karolingischen Zeit : De puero interfecto a colobre ; Versus de Iudit et Holofernem ; Incipit ritmus de diuite et paupere (tirés de divers mss. du IXe siècle de Paris, Vérone, Bruxelles, Clermont-Ferrand, Oxford, etc.) — E. DÜMMLER, Der Dichter Theodofridus (auteur d'une poésie latine sur les *Six âges du monde).* — E. VOIGT, Zum erweiterten Romulus. — E. VOIGT, Odo de Ceringtonia und seine Quellen (prouve que la plupart des fables et paraboles d'Odo sont des imitations libres du livre de *Romulus,* dont il est question dans l'article précédent). — E. VOIGT, Thierfabeln und Thierbilder des beginnenden XI. Jahrhunderts. — J. W. SCHULTE, Gothica Minora (2e article). — E. VON OTTENTHAL, Ein Fragment aus Dietrichs Flucht. (D'un mss. du 13e/14e siècle des archives du château de Kasten dans le Vinschgau [Tyrol]).

Deutsche Rundschau, juillet 1879 : Die neuere russische Memoiren-Literatur. (La littérature des Mémoires en Russie devient de plus en plus abondante; les journaux et les revues publient sans cesse des Mémoires; c'est par ces publications qu'on connaîtra mieux la génération qui gouverne actuellement la Russie; la plus grande partie de l'art. est consacrée à Herzen.) — Benno ERDMANN, Zur Charakteristik der Philosophie der Gegenwart in Deutschland. (Suite.) — PIETSCH, die Berliner-Nationalgalerie. — HÜBNER, Römisches in Deutschland. (Fait suite à l'étude parue en mai sur « une annexion romaine », celle de la Grande-Bretagne; travail sur les frontières romaines de la Germanie, depuis Ratisbonne jusqu'aux bouches du Rhin.) — BOEHR, Die Hawaiischen Inseln, Blätter aus einem Reisetagebuch. — Literarische Rundschau : Zur Technik der modernen Erzählung. (W. Scherer.)

Rassegna Settimanale (la), nº 78, 29 juin 1879 : Le facoltà philosofiche in Austria. — La giostra dei tori nel mausoleo di Augusto sul finire del secolo XVIII. (A. Bertolotti.) — Scoperte archeologiche in Roma, la Roma quadrata. (E. de Ruggiero.) — La controversia fra Haeckel e Virchow. — I papi e il Nepotismo, lettera ad direttori (M. F.). — Bibliografia ; DE MATTIO, Parini, le Odi, con commenti e un discorso preliminare storico-letterario. Innsbruck, Wagner ; FRIGERI, L'Io, Principii della nuova Epopea Italiana. Mantova, Guastalla.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23

N° 32 Treizième année 9 Août 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 377, 26 juillet 1879 : Jevons, The Theory of Political Economy. Macmillan. (Leslie.) — Barnes, Poems of Rural Life in the Dorset Dialect. Kegan Paul. (Edm. W. Gosse.) — Report on the Miscellaneous Old Records of the India Office, printed by Eyre a. Spottiswoode for H. M. Stationery Office. — Opera Patrum Apostolicorum, textum recensuit, etc. Franciscus X. Funk. Editio post Hefelianam quartam quinta. Tubingue, Laupp. (Sanday : à recommander.) — Nicholson, The Rights of an Animal, a New Essay in Ethics. Kegan Paul. — Notes from Egypt. (Michell.) — A Latin Fragment of Plutarch's Sertorius. (James.) — The Wanderings of Io. (Freshfield.) — The Correspondence of Cicero, edited by Tyrrell. Dublin, University Press, Ciceronis de Oratore lib. I. edited by Wilkins. Oxford, Clarendon Press. (Fowler.) — Low, A Tour through the Islands of Orkney and Schetland, containing Hints relative to their Ancient Modern and Natural History, collected in 1774. Kirkwall, Peace a. Son. (Avec introduction d'Anderson, éditeur de la Orkneynga Saga.) — The Mural Paintings discovered in the Gardens of the Farnesina. (Lettre importante de Barnabei.)

The Athenaeum, n° 2700, 26 juillet 1879 : Barnes, Poem of Rural Life in the Dorset Dialect. Kegan Paul. — Keene, The Turks in India, Critical Chapters on the Administration of that Country by the Chughtai Bábar and his Descendants. Allen. — Public Addresses, by John Bright, edited by S. E. Thorold Rogers. Macmillan. — Vambéry, Etymologisches Wörterbuch der Turko-Tatarischen Sprachen. Leipzig, Brockhaus. (L'auteur de l'art regrette de ne pouvoir faire un éloge sans réserve d'un livre si nécessaire et si impatiemment attendu, et qui, en dépit de ses défauts, est un livre d'une valeur réelle, qui doit rester longtemps l'œuvre classique sur la matière.) — Memoirs of Henry Compton, edited by Charles and Edward Compton. Tinsley. — Foote, A Concise Treatise on Private International Jurisprudences based on the Decisions of the English Courts. Stevens a. Haynes; Pigott, Foreign Judgements, their Effect in the English Courts. Stevens a. Sons. — School Books. (Entre autres, Green, Readings from English History. Macmillan.) — The archaeological Societies. — The Translations of Don Quixote — The Celtic papers in the irish intermediate Examinations (Hennessy). — A Poet of the Past. (Louise Chandler Moulton : il s'agit de l'auteur de Zöphiel, Mrs Maria Gowan Brooks.) — Gamanâ-Gamanam. (Isabel Burton.) — Butler, Evolution, Old and New. Hardwicke a. Bogue. — Poynter, The Lectures on Art. Chapman a. Hall. — Smith, British Mezzotint Portraits, being a Descriptive Catalogue; part. II. Engravers : Faithorne to Miller. Sotheran. — Froehner, Les médaillons de l'empire romain depuis le règne d'Auguste jusqu'à Priscus Attale. Rothschild.

Literarisches Centralblatt, n° 28, 12 juillet 1879 : Schwarz, die Tosifta des Tractates Sabbath in ihrem Verhältnisse zur Mischnah kritisch untersucht, Karlsruhe, Bielefeld. — Kuhn, Uber die Entstehung der Städte der Alten, Komenverfassung und Synoikismos. Leipzig, Teubner. 1878. (Bon, matériaux abondants et divers.) — Lamprecht, Beiträge zur Geschichte des französischen Wirthschaftlebens im II. Jahrhundert, Leipzig, Duncker, u. Humblot. 1878. (Travail très estimable, fort bon début.) — Lehmann, Preussen und die katholische Kirche seit 1640, nach den Acten des geheimen Staatsarchives. I Theil. (1640-1740). Leipzig, Hirzel. 1878. (Documents inédits, très bien mis en œuvre.) — Leipzig und seine Universität vor 100 Jahren. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. (Leipzig, d'après les mémoires de l'étudiant Jugler de 1777-1779, très intéressant.) — Franke, Zur Geschichte der lateinischen Schulpoesie des

XII. und XIII. Jahrhunderts. Munich. (Très bonne histoire de la poésie latine au XII[e] et au XIII[e] siècle.) — LUNDGREN, Sprägliga intyg om hednisk gudatro i Sverige. Göteborg, Bonnier, 1878. (Travail estimable sur les traces qu'a laissées, dans la langue suédoise, la religion païenne.) — Herder's sämmtliche Werke, hrsg. v. SUPHAN. 4 Band. Berlin, Weidmann. 1878. (Suite de cette louable publication dont M. C. Joret a entretenu nos lecteurs.) — SUPHAN, Zwei Kaiserreden. Berlin, Weidmann. (Intéressant.) — PAUL, Untersuchungen über den germanischen Vokalismus. Halle, Niemeyer. (Tout n'est pas concluant, mais l'auteur a tracé de « nouvelles lignes fondamentales. ») — Die althochdeutschen Glossen, gesammelt und bearbeitet von STEINMEYER u. SIEVERS. Berlin, Weidmann. (1[er] volume d'une publication excellente, accueillie avec reconnaissance par tous les germanistes.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 27, 5 juillet 1879 : WUNSCHE, der Talmud. Zürich, Schabelitz. (Nowack.) — H. WOLFF, Speculation und Philosophie. Berlin, Reincke. 1878. (Pfleiderer). — MICHELIS, die Philosophie des Bewusstseins. Bonn, Neusser. 1877. (Bruchmann.) — Von WEECH, aus alter und neuer Zeit. Vorträge und Aufsätze. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1878. (Bernhardi : recueil d'essais agréables.) — HUCKERT, die Politik der Stadt Mainz während der Regierung des Erzbischofs Johann II. Mainz, Faller. 1878. (Bernhardi : bon.) — QUERNER, die piemontesische Herrschaft auf Sicilien. Bern, Haller. (Bernhardi : très clair, l'auteur connaît la Sicile et son histoire.) — BELGER, Moriz Haupt als academischer Lehrer. Berlin, Weber. (Bursian : très intéressant, fera l'objet d'un prochain article de notre *Revue*.) — Aug. MOMMSEN, Delphika. Leipzig, Teubner. 1878. (Roscher : plein de solides recherches et d'excellents détails.) — Dante Allighieri, le opere inedite reintegrate nel testo con nuovi commenti da GIULIANI. Vol. I. De vulgari eloquentia e de Monarchia. Firenze, Le Monnier. 1878. (Article très important, en quinze colonnes, de K. Witte.)

L'Athenæum belge, n° 14, 15 juillet 1879 : MARTIN, The life of His Royal Highness the Prince Consort. IV[e] vol. Londres. (Carlier : ce 4[e] vol. concerne trois années remplies d'événements importants, révolte de l'Inde, entrevues des souverains de France et d'Angleterre à Osborne et à Cherbourg, crise qui se termine par la guerre d'Italie.) — LANGE, étude sur Walther von der Vogelweide. Fischbacher. (Stecher : monographie consciencieuse, mais diffuse.) — VIOLLET, Lettres intimes de Mademoiselle de Condé à M. de La Gervaisais. 1786-1787. Didier. (3[e] édition de ces lettres ; cp. *Revue critique*, n° 16, art. 67, p. 305.)— Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur. Etudes de 1878. Hachette. (F. Collard : publication importante qui, par son caractère international, est appelée à rendre des services à tous les pays ; cp. *Revue critique*, n° 29, p. 62.) — Revues étrangères. — Le musée d'antiquités de Constantinople. (A. de Ceuleneer.) — L'Hortensius de Cicéron. (P. Thomas.) — Le dictionnaire de l'Académie française. (Hy.)

Rivista Europea, rivista internazionale, 1[er] juillet 1879 : Diario dei Conclavi del 1829 e del 1830-31 di Mons. Pietro Dardano commentato ed annotato da D. SILVAGNI. — SALVIOLI, L'istruzione publica in Italia nei secoli VIII, IX e X. — G. CAPASSO, Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia. — BAFFI, Lettere e poesie inedite di Gabriele Rossetti. — CAMPANA, Appunti sul tema dell'emigrazione italiana. — SBARBARO, Il comizio della pace ; i pareri di un senatore. — Rassegna letteraria e bibliografica : America, Riviste. — Inghilterra, Riviste. — Svizzera, libri. — France : FOUILLÉE, L'idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France. Paris, Hachette. (Sbarbaro : et en Italie ? Pourquoi l'auteur a-t-il négligé l'Italie ? Il n'est d'ailleurs pas entièrement dégagé des préjugés na-

tionaux.) — Müntz, Les arts à la cour des papes pendant le xve et le xvie siècle. IIe partie (Paul II). Paris, Thorin. (Livre d'une très-grande importance qui fait honneur à l'érudition française et vaudra à son auteur la plus vive reconnaissance des Italiens.) — Petit de Julleville, Histoire de la Grèce sous la domination romaine. Paris, Thorin. (Bon ouvrage.) — Italia. (Entre autres, D'Ovidio, Saggi critici. Napoli. (Très-louables essais de critique); Renier, La Vita nuova e la Fiammetta. Torino (bon); De Castro, La storia nella poesia popolare milanese, tempi vecchi. Milano (beaucoup des poésies citées ne sont pas populaires et l'auteur néglige trop de citer les livres dont il s'est servi); Ruperto, Le egloghe del Petrarca. Bologna. (Commencement d'un travail qui dénote de bonnes aptitudes critiques.) — Demattio, Le ode di Giuseppe Parini con commenti ed un discorso preliminare. (Bon commentaire, introduction insuffisante.) — Mazzi, Le Rime di Niccolo Campani detto la Strascino da Siena. — Tozzetti, Claudio Claudiano, Epitalamio di Palladio e Celerina recato in volgare.

Archivio storico, artistico, archeologico e letterario della città e provincia di Roma, vol. III, fasc. 4. : La schiavitù publica e privata in Roma durante tutto il secolo xvii. (A. Bertolotti.) — Curiosità storiche ed artistiche raccolte nell' archivio di stato romano (A. Bertolotti). — Severi Minervii de rebus gestis atque antiquis monumentis Spoleti (suite et fin). — Gazzetta archeologica : Scavi di Roma. Tivoli ed Ostia. Mitreo di Spoleto (Gori).

Gli Studi in Italia, 1879, fasc. 5 mai : Due iscrizioni greche di Reggio Calabria (C. Stornaiolo). — Studi storici sul regno de Pio V. (V. de Brognoli.) — La poesia italiana e la scuola sentimentale (C. Caterini). — Michel Angelo e il giudizio universale (A. Aureli). — Il portafoglio d'un operaio, opera recentissima di C. Cantu (A. Brasca). — Di un ipogeo recentemente scoperto nel cimitero di S. Sebastiano (O. Marucchi) (avec planches). — L'agro romano. V. Roma e la campagna romana nel medio evo (E. Zama). — Cenni bibliografici : *les arts à la cour des Papes*, di E. Müntz (G. Gatti, très favorable). — Il Dante dell' Idiota per P. Ferrari (E. Zama). — Sommaires des revues. — Annonces bibliographiques, etc.

La Rassegna Settimanale, n° 79, 6 juillet 1879 : Beltramo da Bornio. (G. M. : article sur les deux livres qui viennent de paraître, l'un en France, l'autre en Allemagne, sur Bertran de Born : Clédat, Le rôle historique de Bertran de Born (Thorin); Stimming, Bertran de Born, sein Leben und seine Werke (Halle, Niemeyer); cp. *Revue critique*, 1879, n° 16, art. 119, p. 480.) — Martin, The life of His Royal Highness, the Prince Consort. London, Smith, Elder a. Co. (H. Z., c'est moins une biographie qu'un ouvrage d'histoire générale ; nombreux renseignements sur la politique intérieure et extérieure de l'Angleterre.) — Codex diplomaticus Cavensis. Tome V. Naples, Hoepli.

Bullettino di archeologia cristiana, par M. G. B. de Rossi ; 3e série, 4e année, n° 4 : Sepolcro de S. Petronilla nella basilica in via Ardeatina e sua traslazione al Vaticano (Suite) : I. Traslazione del sepolcro di S. Petronilla dal cimitero in Via Ardeatina al Vaticano. II. Il sarcofago primitivo di S. Petronilla conservato fino al secolo xvi presso la basilica Vaticana. — Conferenze della Societa di cultori della cristiana archeologia in Roma (novembre 1877-mai 1879.)

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 33 Treizième année 16 Août 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 378, 2 août 1879 : Stanford's Compendium of Geography and Travel : Australasia, edited by Alfred R. Wallace. Stanford. — Foley, Records of the English Province of the Society of Jesus, vol. V. Burns a. Oates. (Intéressant, des erreurs toutefois). — Flint, Antitheistic Theories. Blackwood. (Leçons remarquables.) — Jolly, Education, its Principles and Practice, as developped by George Combe, author of the Constitution of Man. Macmillan — Personal and Professional Recollections of sir G. Gilbert Scott, edited by his son. Sampson Low. — Florence Letter (Linda Villari : De Gubernatis, Alessandro Manzoni; et Ricordi autobiografici di Giovanni Dupre). — Woods, The native tribus of South Australia. Sampson Low. — Burnell, Element of South Indian Palaeography from the Fourth to the Seventeenth Century. Trübner. (Seconde édition.)

The Athenaeum, n° 2701, 2 août 1879 : Besant, Rabelais. Blackwood. (Etude satisfaisante.) — Davidson, Inverurie and the Earldom of the Garioch. Edinburgh, Douglas. (Ouvrage supérieur aux histoires locales de l'Ecosse.) — Arnold, The roman system of provinzial Administration. Macmillan. (Travail fondé sur de solides recherches.) — The Miracle Play of Hasan and Husein, collected from oral tradition by Pelly. Allen. (Œuvre remarquable.) — The Translations of Don Quixote. — Court Rolls. (Peacock.) — The Origin of the Runes. (Stephens et Taylor.) — Mrs Burton's Gamanâ-Gamanam (Monier Williams). — Excavations of Olympia (Schubring).

Literarisches Centralblatt, n° 29, 19 juillet 1879 : Köstlin, Jesaia und Jeremia. Berlin, Reimer. (Simple et utile.) — Hecker, die Israeliten und der Monotheismus. Leipzig, Schulze. (Superficiel, cp. *Revue critique*, n° 24, art. 105.) — Raska, die Chronologie der Bibel. Wien, Braumüller. 1878. (Soigné, résultats contestables, cp. *Revue critique*, n° 28, art. 128.) — Windelband, die Geschichte der neueren Philosophie in ihrem Zusammenhang mit der allgemeinen Cultur. I Band. Von der Renaissance bis Kant. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 1878. (Très-louable.) — Voss, der Tanz und seine Geschichte. Erfurt, Bartholomäus. (Très-exact et soigné.) — Silberstein, Denksäulen im Gebiete der Cultur u. Literatur. Wien, Braumüller. (Recueil d'essais.) — Der neue Plutarch, hrsg. von Gottschall, VI Theil. (4 biographies : Herder (Bärenbach); le Grand-Electeur (Erdmannsdörffer), Wellington (Pauli); John Russell (Althaus). — Benfey, das indogermanische Thema des Zahlworts « Zwei » ist Du. Göttingen, Dietrich. 1876; einige Derivate des indogermanischen Verbums ANBH=NABH. Göttingen, Dietrich. 1878. (2 excellentes dissertations, très instructives.) — Brinkmann, Die Metaphern, Studien über den Geist der modernen Sprachen. I. Die Thierbilder der Sprache. Bonn, Marcus. 1878. (Très important.) — La Geste de Guillaume d'Orange, fragments inédits du xiiie siècle, p. Bormans. Bruxelles, Olivier. 1878. (248 vers, bonne publication.) — Wölfflin, Lateinische und Romanische Comparation. Erlangen, Deichert. 1878. (Très intéressant pour les philologues.) — Storm, det norske Maalstraev. Stockholm. 1878. (Réflexions utiles sur la langue écrite de la Norwège, son emploi, ses procédés.) — Flach, das griechische Theater. Tübingen, Fues. (Des erreurs.) — Sallet, Asklepios und Hygieia, die sogenannten Anathemata für heroisirte Todte. Berlin, Weidmann. 1878. (Bon.) — Riemann, Studien zur Geschichte der Notenmusik. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. 1878. (Premier essai de traiter scientifiquement ce sujet si intéressant.) — Bussler, musikalische Formenlehre, etc. Berlin, Habel. 1878. (Très bon.) — Lacroix (P.), xviiie siècle, lettres, sciences et arts. France. 1700-

1789. Paris, Didot. 1878. (Excellent livre qu'il faudrait traduire en allemand.)

The Princeton Review, july 1879 : Rogers, Labor and Wages in England. — Washburn, The aim and influence of modern biblical criticism. — Wharton, Nemesis in the Court.-Room. — Irons, Reason Conscience and Authority. — Ferrier, The Organ of Mind. — Potter, Music and Worship. — Matheson, Christ and the Doctrine of Immortality. — Porter, Local government, at home and abroad. — Shields, Philosophy and apologetics.

Jenaer Literaturzeitung, nº 28, 12 juillet 1879 : Winter, Geschichte des Rathes in Strassburg bis zum Statut von 1263; Jastrow, zur strafrechtlichen Stellung der Sklaven bei Deutschen und Angelsachsen. Breslau, Koebner. (Loersch : bons essais.) — Schleiden, die Romantik des Martyriums bei den Juden im Mittelalter. Leipzig, Engelmann. 1878. (Jungler : trop peu impartial.) — Gothein, Politische und religiöse Volksbewegungen vor der Reformation. Breslau, Koebner. 1878. (Bernhardi : bonne étude.) — Sötl, das deutsche Volk und Reich. Elberfeld, Loll. 1877-78 (3 vol.); Schumann et Heinze, Lehrbuch der deutschen Geschichte. Hanovre, Meyer. 1878; Fornelli, Storia dell medio evo, specialmente d'Italia. Turin, Paravia. 1878. (Bernhardi.) — Barata, Miscellanea historico-romantica. Barcellos, Aurora do Cavado. 1878. (Hübner : recueil d'essais d'archéologie par un Portugais, d'Evora.) — Pereira, Notas d'archeologia, os castellos ou montes fortificados da Colla e Castro Verde, o dolmen furado da Candieira, ruinas da Citania da Briteiros. Evora, Francisco de Cunha Bravo. (Hübner : dissertations satisfaisantes.) — Da Veiga, Antiguedades de Mafra ou relaçao archeologica dos caracteristicos relativos aos povos que senhorearam aquelle territorio antes das instituição da monarchia portugueza. Lisboa, tipografia da Academia. (Hübner : bon.) — E. Legrand, Grammaire grecque moderne suivie du panorama de la Grèce d'Alexandre Soutsos, publié d'après l'édition originale. Maisonneuve. 1878. (Deffner : critiques de détail). — Vergil's Gedichte, erklärt von Ladewig. Berlin, Weidmann. 1878. (Glaser : 8ᵉ édition des six premiers livres de l'Enéide revue par Shaper.)

Deutsche Rundschau, août 1879 : Lasker, Wort und That. — Bailleu, Haugwitz und Hardenberg (art. important, à propos de la publication des Mémoires de Hardenberg, par Ranke; il faut n'avoir que peu de confiance dans ces Mémoires). — Sauerwein, über Norwegen. — Literarische Rundschau : H. v. Racowitza, meine Beziehungen zu Ferdinand Lassalle. Leipzig, Schottländer. (Rodenberg.) — Duboc, Reben und Ranken, Studienblätter. Halle, Gesenius. — Literarische Notizen (le livre d'A. Böthlingk sur la jeunesse de Bonaparte, etc.).

Revue de l'instruction publique en Belgique, tome XXII, 3ᵉ livraison : Grafé, Considérations sur le climat de l'Italie ancienne. — Scheler, Olla patella (suite et fin). — Comptes-rendus : Decharme, Mythologie de la Grèce antique. (De Block : Guide sûr qui, par ses qualités solides et brillantes, rendra de grands services à l'étude de la mythologie). — De quelques nouvelles publications épigraphiques en Italie (De Ceuleneer). — Vanderstraeten, Cours méthodique et pratique de langue anglaise. Mons, Manceaux (Micheels : très-bon).

Rassegna Settimanale, nº 80, 13 juillet 1879 : La legge sulla istruzione obbligatoria. Vincenzo Monti (E. M. à propos du livre de Cesare Cantu Monti e l' et à che fu sua. Milan, Trèves. — L'opera edilizia di Sisto V. (Ademollo : important.) — L'Excelsior di Longfellow (Cesati). — Della

metrica di Leopardi (Antognoni). — Bibliografia : RENIER, La Vita Nuova e la Fiammetta, studio critico. Rome, Loescher. (Art. sévère.) — CLIFFE LESLIE, Essays in political and moral philosophy. Dublin, Hodges.

Rassegna Settimanale, n° 81, 20 juillet 1879 : VILLARI, Uomini d'un altro tempo (revient sur le livre du marquis Costa de Beauregard, intitulé « un homme d'autrefois », et examine en même temps un récent volume sur la Marmora, « Commemorazione » (Florence, Barbera), ainsi que les deux ouvrages suivants « Vita, studi e lettere inedite di L. Ornato » (Turin, Loescher. 1878) et « Memorie e lettere inedite di Santorre Santarosa » (Turin, Bocca. 1877). — Un debito di guerra della reppublica fiorentina. (C. Paoli.) — DUPRÉ, Pensieri sull'arte e ricordi autobiografici. — OLLIVIER, L'Eglise et l'état au concile du Vatican.

Rassegna Settimanale, n° 82, 27 juillet 1879 : Thackeray. (Long article sur l'écrivain anglais.) — Quali sieno stati universalmente i principii di qualcunque città, e quale fosse quello di Roma (μικρός). — Corrispondenza letteraria da Parigi, Le dottrine dell' educazione in Francia dopo il sedicesimo secolo. (Art. sur le livre de M. Compayré, Histoire critique des doctrines de l'éducation en France depuis le XVI[e] siècle; cp. *Revue critique*, n° 28, art. 131.) — Bibliografia (TORRACA), Sacre Rappresentazioni del Napoletano. Napoli, Giannini ; Caracciollo e le Farse Cavaiole. Napoli, Perroti ; LIVI, Il Guicciardini e Domenico d'Amorotto. Bologna, Romagnoli. (Bon travail.)

Rivista Europea, Rivista internazionale, 16 juillet 1879 : BARTOLI, Il Decamerone nelle sue attinenze colla novellistica europea. — SILVAGNI, Diario dei conclavi dei 1829 e del 1830-31 di Mons. Pietro Dardano commentato ed annotato. — CAPASSO, Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia. — SALVIOLI, L'istruzione publica in Italia nei secoli VIII, IX e X. — BAFFI, Lettere e poesie inedite di Gabriele Rossetti, raccolte. — Rivista delle reviste russe-Francia. (GEBHART, Les origines de la Renaissance en Italie ; DOUAIS, les Albigeois ; P. MEYER, La chanson de la croisade contre les Albigeois ; CLEDAT, du rôle historique de Bertran de Born ; STAPFER, Shakspeare et l'antiquité ; DENIAU, Histoire de la Vendée d'après des documents inédits.) — Italia.

Revue d'Alsace, (avril-mai-juin) : Aug. STOEBER, Les recteurs de l'université de Bâle, d'origine alsacienne. (En soixante-quatre ans, de 1460 à 1524, le rectorat de l'université de Bâle a été confié trente-sept fois à des Alsaciens.) — R. REUSS, L'Alsace pendant la Révolution française, Correspondance des députés de Strasbourg à l'Assemblée nationale, (Année 1789.) Documents tirés des Archives de Strasbourg. (Suite : instructions particulières pour les députés de Strasbourg; lettres du Magistrat au préteur Gérard, de M. de Turckheim à ses commettants, des représentants de la bourgeoisie aux députés de Strasbourg.) — FISCHER, Le comté de la Petite-Pierre. — TUEFFERD, Généalogie de quelques familles nobles de la Haute-Alsace (fin). — X. MOSSMANN, Matériaux pour servir à l'histoire de la guerre de Trente-Ans. (Manicamp, gouverneur de la Haute-Alsace.) — BARTH, Notes biographiques sur les hommes de la révolution à Strasbourg et ses environs (de Clément à Danner). — KURTZ, Bibliographie.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 34 Treizième année 23 Août 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

(Suite du Catalogue)

Vincent. Vocabulaire français-arabe, suivi de dialogues. 1830, in-12, obl. 2 »

— Le vocabulaire seul. 1 25

Vitrey (Dr S.). La vie, les passions et la mort, avec des conseils pour prolonger ses jours. 1874, 2 tomes en un vol. in-18. 3 50

Vocabulaire français-arabe. Nouvelle édition, donnant la traduction de plus de 20,000 mots français, par un missionnaire de la Compagnie de Jésus en Syrie. Beyrouth, 1867, in-8, demi rel. 20 »

Wake (Staniland). Le Mariage communal. 1875, in-8. 1 »

— Association britannique pour l'avancement des sciences, congrès de 1875 à Bristol. Broch. in-8. » 50

Whitney. Voy. Taïttirîya-Prâtiçâkhya. — Atharva-Véda.

Wiener (Charles). Le livre d'Esther. Essai ethnographique et littéraire. 1875, in-8. 2 »

Wœpcke (F.). Sur la multiplication des nombres congruents. In-4. 1 50

— Interno ad alcune publicazioni; rapporto di B. Boncompagni. In-4. 1 »

— Note sur le traité des nombres carrés, de Léon de Pise. In-4. 1 »

— Notice sur différents morceaux tirés de mss. arabes et relatifs à l'histoire des mathématiques. 1850, in-4. 1 »

— Notice sur une théorie ajoutée par Thabit ben-Korrah à l'arithmétique spéculative des Grecs. 1852, in-8. 1 50

— Essai d'une restitution de travaux perdus d'Apollonius sur les quantités irrationnelles, d'après un mss. arabe. 1853, in-4. 1 »

— Discussion de deux méthodes arabes pour déterminer une valeur approchée de *sin.* 1°. 1854, in-4. 1 »

— Addition à cette discussion, in-4. 1 »

— Note sur des notations algébriques employées par les Arabes. 1854, in-4. 1 25

— Sur la théorie des fonctions abéliennes. Trad. de l'allemand. 1854, in-4. 2 50

— Sur un essai de déterminer la nature de la racine d'une équation du 3e degré, contenu dans un ouvrage de Léonard de Pise. 1854, in-4. 1 50

— Recherches sur plusieurs ouvrages de Léonard de Pise découverts et publiés par le prince B. Boncompagni. Rome, 1855, in-4. 2 25

— Nouveaux théorèmes relatifs aux intersections de certains systèmes de courbes ou de surfaces. 1855, in-4. 1 50

— Recherches sur l'histoire des sciences mathématiques chez les Orientaux, d'après des traités inédits arabes et persans. 1855, in-8 (2e article). 3 50

— Le même (3e article). 1860, in-8. 2 »

— Propriétés de certains systèmes de surface du second ordre. 1857, in-4. 1 50

— Ueber ein arabisches Astrolabium. 1858, in-4, planches. 7 50

— Sur l'équation générale du *Neuvième degré* à deux variables dans laquelle on fait varier un des coefficients. 1859, in-4. 1 50

— Sur l'introduction de l'arithmétique indienne en Occident. Rome, 1859, in-4. 6 »

— Recherches sur plusieurs ouvrages de Léonard de Pise découverts et publiés par le prince Boncompagni. 1re partie. II. Traduction du traité d'arithmétique d'Aboul Haçan Alî ben Mohammed Alkalçâdî. Rome, 1859, in-4. 5 »

— 1re partie. III. Traduction d'un fragment anonyme sur la formation des triangles rectangles en nombres entiers, et d'un traité sur le même sujet par Aboû Djafar Mohammed ben Alhocain. 1861, in-4. 5 »

— Sopra la teorica dei numeri congrui. Roma, 1860, in-4. 1 50

— Théorèmes sur le cône de révolution. Paris, 1861, in-4. 1 25

— Sur la construction des équations du quatrième degré par les géomètres arabes. 1863, in-4. 1 50

— Notice sur quelques mss. arabes relatifs aux mathématiques. 1863, in-8. 2 50

(Suite du Catalogue)

— Passages relatifs à des sommations de séries de cubes, extraits de mss. arabes. Rome, 1863, in-4. 2 50

— Mémoire sur la propagation des chiffres indiens. 1863, in-8 (Epuisé). 15 »

— Voy. Alkhayyamî. — Alkarkhi. — Pappus.

Yajnadattabada, ou la mort d'Yadjnadatta, épisode extrait du Ramâyana, texte, traduction et notes, par A. L. Chézy, avec une traduction latine de J. L. Burnouf. 1826, in-4. 9 »

Yaqout. Voy. Barbier de Meynard.

Y-King antiquissimus Sinarum liber, ex latina interpretatione P. Regis edid. J. Mohl. Stuttgart, 1834-39, 2 vols. in-8. 14 »

Wright. Voy. Al-Makkari.

Zamakschari. Les colliers d'or, allocutions morales. Texte arabe suivi d'une traduction française et d'un commentaire philologique, par C. Barbier de Meynard, de l'Institut. 1876, in-8. 6 »

— Les pensées de Zamakhschari. Texte arabe, publié complet pour la première fois, avec une traduction et des notes, par C. Barbier de Meynard. 1876, in-8. 4 »

Zohrab. Voy. Nerses Klaietsi.

Zotenberg (H.), Essai sur l'histoire de l'église en Abyssinie. 1865, in-8. (Dans le nº 3 de la Revue de l'Orient.) 2 »



ERRATA

Bérenger-Féraud. Les peuplades de la Sénégambie. (Au lieu de 15 fr., lisez : 12 »

Bouché-Leclercq. Histoire de la divination dans l'antiquité. 4 vol. (au lieu de 30 fr., lisez : 32

Bretschneider. Recherches sur Péking, au lieu de 15 fr., lisez : 10 »

De la Ligue contre les vivisections. Prix. 1 50



(*Suite du Catalogue*)

JOURNAUX & REVUES

Publiés à la Librairie ***ERNEST LEROUX***

Actes de la société philologique.

Ces *Actes* paraissent par fascicules in-8 carré, formant annuellement un volume d'environ 200 pages. Leur prix est variable. (Voy. le détail des fascicules parus à *Société philologique.*)

Archives de la société américaine. Nouvelle série. Tome I, in-8, illustré. 25 »

— Tome II. (*Sous presse.*)

Voy. pour le détail des articles à *Société américaine.*

Atsume Gusa, pour servir à l'intelligence de l'Extrême Orient. Vol. I à V, in-4.

Chaque volume. 24 »

Le vol. VI est en cours de publication.

Ban Zai Sau, pour servir à l'intelligence de l'Extrême Orient. Vol. I à III, in-8.

Chaque volume. 20 »

Voy. pour le détail de ces deux Recueils aux *Publications de M. F. Turrettini.*

Biographe (Le), recueil de Biographies illustré en photographies.

Volume I, comprenant 216 biographies et 216 photographies de savants, d'hommes politiques, d'artistes, etc. Beau vol. gr. in-8. 12 »

Volume II, comprenant 96 biographies et 96 photographies. Gr. in-8. 12 »

Volume III (en cours de publication). 12 »

Abonnement annuel. 12 »
Un numéro 1 25
Etranger, le port en sus.

Bolletino Italiano degli studii orientali. Direttore : Prof. Angelo de Gubernatis. Abonnement pour la France : un semestre 6 fr. — Un an 10 fr.

Ce *Bulletin* rédigé par MM. de Gubernatis, David Castelli, Fausto Lasinio, Carlo Puini, A. Severini, etc., paraît le 10 et le 25 de chaque mois, par fascicule de 20 pages.

Bulletin de la société académique de Laon. Paraissant annuellement par volume in-8, au prix de 5 »

Bulletin trimestriel de la société khédiviale de géographie du Caire. Abonnement pour 4 fascicules. 30 »

Paraît par fascicules in-8 avec cartes et plans.

Le tome I est complet. — Le tome II est en cours de publication.

Indian Antiquary (The), a journal of Oriental research in archaeology, history, literature, language, philosophy, religion, folklore, edited by J. Burgess.

Abonnement annuel. 50 »

Paraît par fascicules mensuels in-4, avec nombreuses planches et fac-simile d'inscriptions. — Le tome VIII est en cours d'impression.

Indicateur de l'archéologue. 2 beaux volumes in-8, contenant 80 feuilles d'impression et 280 figures, et donnant le résumé complet du mouvement archéologique pendant les années 1872, 1873 et 1874. 10 »

Journal asiatique, publié par la Société asiatique. Abonnement annuel 25 »

Départements 27. 50. — Etranger 30 » — Un mois 3 50.

Une collection complète (1822-1879). 800 »

Paraît par fascicules in-8, avec cartes, planches, figures. — Chaque année forme deux beaux volumes.

Journal of the Asiatic Society of Bengal. Paraît par fascicules in-8, formant annuellement un volume, avec planches, etc. Un numéro 5 »

Chaque volume comprend une partie linguistique et une partie scientifique. — Les volumes antérieurs à 1872 se vendent 40 francs. — Les numéros séparés 7 50. — Beaucoup de numéros sont épuisés et rares.

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 35 Treizième année 30 Août 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 379, 9 août 1879 : The Sacred Books of the East, vol. I. The Upanishads, translated by Max Müller. (Burnell : inaugure dignement la série des « livres sacrés de l'Est. ») — I Diarii di Marino Sanuto, tomo I, parte I. Venezia, a spese degli Editori. (De Reumont : importante publication.) — Murphy, Rambles in North-Westh America, from the Pacific Ocean to the Rocky Mountains. Chapman a. Hall. — O'Grady, History of Ireland, the Heroic Period. vol. I; O'Grady, Early Bardic Literature, Ireland. Sampson Low. (Fitzgerald : deux livres qui donnent trop d'exemples de l'incompétence de l'auteur.) — Edwin Arnold, The Light of Asia. Trübner. (Rhys Davids : essai de familiariser le public anglais avec les beautés de la légende de la vie de Bouddha; tâche difficile heureusement accomplie.) — Letter from Peking. (Edkins.) — The Etymology of *Bigot* (Wedgwood.) — The Wanderings of Io (Fairfield.) — Windisch, Kurzgefasste irische Grammatik, mit Lesestücken, Leipzig. (John Rhys : à recommander hautement.) Cp. *Revue critique*, art. 64, page 293. — Explorations among the ancient buddish Remains in Afghanistan (Rylands). — The Cathedral of Santa Maria del Fiore, Florence. (C. H. Wilson.)

N° 380, 16 août 1879 : The sacred books of China, the Texts of Confucianism, translated by Legge. Part. I. The Shû King, the religious Portions of the Shih King, the Hsiao King. Oxford. Clarendon Press. (R. K. Douglas : excellent.) — The Facetiae or Jocose Tales of Poggio, now first translated into english, with the latin text. Paris, Liseux. (Peacock.) — Fiske, Darwinism and other Essays. Macmillan (Grant Allen) — Recent topographical Works : Kiepert, Lehrbuch der alten Geographie, Asien und Africa. Berlin, Reimer; Stieler's Hand-Atlas. Gotha, Perthes; Reber, Die Ruinen Rom's; Kampen, Descriptiones nobilissimorum apud classicos locorum. Gotha, Perthes; Beloch, Campanien, Topographie, Geschichte und Leben der Umgebung Neapels im Alterthum. Berlin, Calvary; Hudemann, Geschichte des römischen Postwesens während der Kaiserzeit. Berlin, Calvary (Boase). — The Origin of Early Art in Asia Minor. (Sayce.) — The meaning of « Gorjer » — Viceroy of Arabia (Schindler). — Paul, Untersuchungen über den germanischen Vokalismus. Halle, Niemeyer. (Sweet : très bonnes recherches.)

The Athenaeum, n° 2702, 9 août 1879 : Seventh Report of the Royal Commission on Historical Manuscripts. Eyre a. Spottiswoode. — Wilkinson, The Manners and Customs of the ancient Egyptians. Murray. (Nouv. édition revue et corrigée par Birch, en 3 volumes, mauvais ouvrage ; pour l'histoire d'Egypte, dit l'auteur de l'art., nous devons toujours en revenir à Lenormant et à Maspero.) — Jones, History of New York during the Revolutionary War, edited by de Lancey. New York, Historical Society. (Histoire écrite entre 1783 à 1788 par un juge de l'Etat de New York, très bonne contribution à l'histoire des Etats-Unis, publiée par un descendant de l'auteur.) — Guest, Lectures on the History of England. Macmillan (bon livre pour les enfants, mais non pour les personnes d'un âge plus avancé). — Edw. Arnold, The Light of Asia, or the Great Renunciation. Trübner. — The Translations of Don Quixote. — Burleymen (Toulmin Smith et Skeat.) — An undescribed Pamphlet of the early sixteenth Century (Tedder). — Havard, L'art et les artistes hollandais. Quantin. (Cp. *Revue critique*, Chronique, n° 31, p. 103).

N° 2703, 16 août 1879 : The British Association for the Advancement of Science at Sheffield 1879. — Gladstone, Gleanings of Past Years.

vols V, VI, VII. Murray. — Fitzpatrick, The Life of Charles Lever. Chapman and Hall. — Skeat, An Etymological Dictionary of the English Language, arranged on an Historical Basis. Part. I. A.— Dor. Oxford, Clarendon Press. (Si bon que soit ce nouveau dictionnaire, il semble pourtant qu'il aurait pu être meilleur ; mais, quelles que soient les fautes et les défaillances, l'ouvrage rendra de grands services à cause du nombre considérable de renseignements qu'il renferme et contribuera à répandre une étude plus scientifique de l'étymologie anglaise.) — Didier, The Life and Letters of Madame Bonaparte. Sampson Low. (Il s'agit de Mad. Patterson-Bonaparte, née à Baltimore en 1785 et femme de Jérôme Bonaparte.) — The Vinayapitakam, one of the principal buddhist holy Scriptures in the Pâli Language edited by Oldenberg. Williams a. Norgate. (1er volume d'une série qui comprendra le texte entier du Vinaya; très-bon.) — The translations of don Quixote. — Burleymen-Keats, Peacock and Mr. Edwin Arnold. (Ingram). — Shakspeare Notes. Coriolanus. (Lloyd.) — Curtius and Kaupert's Atlas of Attica. (Schubring.) — The Anthropological Congress at Laibach. (R. Burton.)

Literarisches Centralblatt, n° 30, 26 juillet 1879 : Schultz, alttestamentliche Theologie. Frankfurt, Heyder u. Zimmer, 1878. — Tollin, das Lehrsystem Michael Servets. Gütersloh, Bertelsmann. 1878. (3e volume, le plus important.) — Parkmann, Die Jesuiten im Nordamerika im xviien Jahrhundert. Stuttgart, Abenheim. 1878. (Très complet.) — Klein, die Verwaltungsbeamten von Sicilien und Sardinien. Bonn, Strauss. 1878. (Bon et soigné.) — Synaxarium, das ist Heiligen-Kalender der coptischen Christen, aus dem Arabischen übersetzt von Wüstenfeld. Gotha, Perthes. (Nouvelle publication intéressante pour l'histoire ecclésiastique.) — Anonymi vulgo Scylacis Caryandensis periplus maris interni cum appendice iterum recensuit Fabricius. Leipzig, Teubner. 1878. (L'éditeur, Dittric, qui prend le pseudonyme de Fabricius, a donné en 1848 une 1re édition de l'ouvrage; il y a encore beaucoup à faire pour établir le texte.) — Leopardi, opere inedite, pubblicate sugli autographi recanatesi da G. Cugnoni. Halle, Niemeyer. 1878. (Publication importante qui montre la précocité de l'esprit critique et de l'érudition de Leopardi.) — L. Annaei Senecae tragoediae rec. Léo. vol. I. observationes criticas continens. Berlin, Weidmann. 1878. (Prolégomènes d'une nouvelle édition critique des tragédies de Sénèque, préparée par Léo.) — Heydenreich, Fabius Pictor und Livius. Freiburg, Engelhardt. 1878. (Critique souvent heureuse.) — Gaspary, die sicilianische Dichterschule des dreizehnten Jahrhunderts. Berlin, Weidmann. 1878. (Très clair et très pénétrant.) — I. complimenti della Chanson d'Huon de Bordeaux, testi francesi inediti tratti da un codice della bibliotheca nazionale di Torino e pubbl. da Graf. I. Auberon. Halle, Niemeyer. 1878. (Publication du poëme en 2468 vers, d'Auberon, d'après un manuscrit de la bibliothèque de Turin.) — Jacobs, der Brocken in Geschichte und Sage. Halle, Pfeffer. (Recommandable.) — Jordan, Topographie der Stadt Rom im Alterthum. I Band, I Abtheil. Berlin, Weidmann. 1878. (Ouvrage important.) — Hudemann, Geschichte des römischen Postwesens während der Kaiserzeit. Berlin, Calvary. 1878. (L'auteur ne connaît pas le droit et l'administration de Rome, et, sans cette connaissance, on ne peut écrire une histoire de la poste.) — Fulda, das Kreuz und die Kreuzigung, zugleich vier Excurse über verwandte Gegenstände. Breslau, Koebner. 1878. (Bon travail.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 29, 19 juillet 1879 : Al Kafi fil Hisâb (Genügendes über Arithmetik) des Abu Bekr Muhammed Ben Alhusein Alkarkhî, von Hochheim. Halle, Nebert. (Cantor : 2e fascicule d'une précieuse publication). — Bergmann, allgemeine Logik. Berlin, Müller-

(Schuppe.) — Hesse, Geschichte der Stadt Bonn während der französischen Herrschaft. (1792-1815.) Bonn, Lempertz. (Goecke : bon ouvrage sur l'occupation française à Bonn.) — De Harlez, manuel de la langue de l'avesta. Louvain, Poeters. (Bartholomae : trompe tout à fait les espérances qu'on avait conçues.) — Servii grammatici qui feruntur in Vergilii Aeneidos libros I-III commentarii, recens. Thilo. Leipzig, Teubner. 1878. (Glaser : simple annonce du vol.). — Lessingi Laocoon sive de limitibus artibus et fingendi et poeticae circumscriptis liber in latinum versus sermonem per Hasperum. Gütersloh, Bertelsmann. (Bon latin.) — Four Chapters of North's Plutarch, edited by Leo. Strassburg, Trübner. 1878. (Zupitza : magnifique publication, qui sera la bienvenue, même après celle de Skeat.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 30, 26 juillet 1879 : Jacoby, die Gestalt des evangelischen Hauptgottesdienstes. Gotha, Perthes. (Baehring.) — Kant, Kritik der reinen Vernunft hrsg. v. Kehrbach. Leipzig. Reclam. (Erdmann.) — Beulé, die römischen Kaiser aus dem Hause des Augustus und dem Flavischen Geschlecht, deutsch bearbeitet v. Döhler. II. Tiberius und das Erbe des Augustus. III. Das Blut des Germanicus. Halle, Waisenhaus. 1873-1874. (Höfner : traduction de ces « essais » intéressants.) — Woltjer, Lucretii philosophia cum fontibus comparata. Groningue, Noordhoff. 1877. (Purmann : très bon.) — Becker, die Inschriften der römischen Cœmeterien, Erklärung 30 ausgewählter facsimilirter altchristlicher Grabschriften. Gera, Reisewitz. 1878. (Schultz : très recommandable.) — Rahn, das Psalterium Aureum von Sanct Gallen. St. Gallen, Huber. 1878. (Schultz : magnifique publication.) — Rahn, die Glasgemälde in der Rosette der Kathedrale von Lausanne. Zurich, Orell, Füssli u. Co. (Schultz.) — Bernoulli, die Deckengemälde in der Krypta des Münsters zu Basel. Basel, Detloff. (Schultz.) — Hettner, Geschichte der deutschen Literatur im achtzehnten Jahrhundert. Braunschweig, Vieweg. (Brenning : 3e édition de cet important ouvrage, quelques additions.)

La Rassegna Settimanale, n° 84, 10 août 1879 : Il popolo dei Drusi e le sue relazioni coi Granduchi di Toscana (Malfatti). — D'un nuovo critico di Platone in Germania. (A. C. il s'agit de Teichmüller, auteur de l'ouvrage « die platonische Frage ».) — L'etimologia di *Trippa* (Caix : le mot *trippa* est le reflet populaire de l'arabe *therb*, membrane intestinale, dont *zirbo* est la forme plus savante). — Bibliografia : Arrivabene, Memoria della mia vita. 1795-1859. Florence, Barbera. — Hillebrand, Frankreich und die Franzosen in der zweiten Hälfte des XIX Jahrhunderts. Berlin, Oppenheim. (très-louable.) — Ferri, sulla dottrina psicologica dell' Associazione. Rome, Salviucci. — Descours di Tournoy, Sulla educazione dei sigli del popolo nella scuola publica. Naples, Morrena.

N° 85, 17 août 1879 : George Eliot, Impressioni di Teofrasto Such. — Neri, Il Giuoco del Redoglio. — Bibliografia : Cledat, De fratre Selimbene et de ejus Chronicae auctoritate. Paris, Thorin. 1878. (Bonne étude.)

Gli Studi in Italia, juin 1879 : L'agro romano. V. Roma e la campagna romana nel medio evo (E. Zama). — La poesia italiana e la scuola sentimentale (C. Caterini). — Studi storici sul regno di S. Pio V (V. de Brognoli). — La coscienza e l'inconscio dall' Hartmann (S. Falamo). — Comptes-rendus des académies et sociétés savantes. — Sommaires des revues italiennes et étrangères. — Bibliographie. — Notices diverses.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 36 Treizième année 6 Septembre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Athenaeum, n° 2704, 23 août 1879 : O'Donnell, The Ulster Civil War of 1641, and its Consequences with the History of the Irish Brigade under Monrose in 1844-46. Dublin, Gill a. Son. (L'auteur de l'art. porte sur les événements un autre jugement que M. O'Donnell, dont il respecte le caractère.) — Luzel, Veillées bretonnes, mœurs, chants, contes et récits populaires des Bretons-Armoricains. Morlaix, Mauger. (Recueil attrayant et sans monotonie.) — Robinson, The Great Fur Land, or Sketches of Life in the Hudson's Bay Territory. Sampson Low. — Guerrini, La vita e le opere di Giulio Cesare Croce. Bologne, Zanichelli. — Mackenzie, History of the Clan Mackenzie, with Genealogies of the principal Families. Inverness, Mackenzie. (Intéressant.) — Severn and Keats. (Lettres de Severn à Charles Brown qui intéresseront les disciples et admirateurs de Keats.) — Mrs Shelley Copy of Queen Mab. (B. Forman.) — The Translations of Don Quixote (Peakock.) — Dr. Wilhelm Junker's Travels on the Upper Nile (Schweinfurt.) — Mrs. Mark Pattison, The Renaissance of Art in France, 2 vols. Kegan Paul. (Long art. de M. Thausing.) — British Archæological Association. — Berlioz, Schumann and Schopin. (Correspondance de Berlioz, p. p. Bernard; Wasielewski, Life of Schumann; Karasowski, Chopin, sein Leben, seine Werke und Briefe; Liszt, Life of Chopin, Translated.)

Literarisches Centralblatt, n° 32, 9 août 1879 : Baumstark, Christliche Apologetik auf anthropologischer Grundlage. Francfort, Heyder et Zimmer. (Grand amour de la vérité.) — Reck, pragmatische Studien über Bibel und Christenthum. Berlin, Guttentag. 1878. — Zeissberg, der österreichische Erbfolgestreit nach dem Tode des Königs Ladislaus Posthumus. Vienne, Gerold. (Bon essai.) — Weizsæcker, der Rheinische Bund 1254. Tubingue, Laupp. (Nouveaux résultats.) — Kraussold, Morung der Vorbote der Reformation in Franken. Erlangen, Deichert. (Assez bon.) — Freudenthal, der Platoniker Albinos und der falsche Alkinoos. Berlin, Calvary. (Excellent; cp. *Revue critique*, art. 95, p. 397.) — Picot, La sottie en France. Nogent-le-Rotrou, Daupeley-Gouverneur. 1878. (Très remarquable contribution à l'histoire du drame dans la France du moyen âge.) — The tempest of Shakespere, edited by W. Wagner. Hamburg, Grädener. (Bon.) — Kelle, Glossar zu Otfrid's Evangelienbuch. III Band, I Heft. Regensburg, Manz. (Sera reçu avec joie par tous les germanistes.) — Sabell, zu Göthe's hundertdreissigem Geburtstag. Heilbronn, Henninger. (Peu important.)

N° 33, 16 août 1879 : Plotini Enneades rec. H. F. Müller ; die Enneaden des Plotin, übersetzt, v. H. F. Müller. Berlin, Weidmann. 1878. (Edition et traduction très louables.) — Hagen, gradus ad criticem. Leipzig, Teubner. (C'est plus un « curiosum » qu'un guide pratique pour les séminaires de philologie.) — Zingerle, zu späteren lateinischen Dichtern. Innsbruck, Wagner. (Bon.) — Servii qui feruntur in Vergilii Æneidos libros I-III commentarii, rec. Thilo. Leipzig, Teubner. 1878. (Excellente édition.) — Zinzow, die Hamletsage an und mit verwandten Sagen erläutert. Halle, Waisenhaus. 1877. (Très instructif et complet.) — Hamel, die Textgeschichte des Messias. Rostock, Werther. (Intéressant, malgré quelques fautes.) — Briefe Gœthe's an Sophie von La Roche und Bettina Brentano, hrsg. v. Loeper. Berlin, Hertz. (Très bonne publication.) — Seemann, Geschichte der bildenden Kunst von den ältesten Zeiten bis auf die Gegenwart. Jena, Costenoble. (« Triste exemple de la fabrication des livres modernes, qui spécule sur le succès que trouve toujours dans le public allemand ce qui est à la fois mauvais et bon marché. »)

Nº 34, 23 août 1879 : ENGELHARDT, das Christenthum Justin's des Märtyrers. Erlangen, Deichert. 1878. (Bon travail.) — MÜLLER, Quellen, welche der Abt Tritheim im zweiten Theile seiner Hirsauer Annalen benutzt hat. Halle, Waisenhaus. (Bon.) — Die Chroniken der deutschen Städte. Regensburg, Landshut, Mühldorf, München. Leipzig, Hirzel. 1878. (Suite de cette précieuse publication.) — GIDE, Etudes sur la novation et le transport des créances en droit romain. Paris, Larose. (Très solide.) — Thaeonis Smyrnaei expositio rerum mathematicarum ad legendum Platonem utilium, rec. HILLER. Leipzig, Teubner. 1878. (A louer.) — Bibliographische Uebersicht über die griechischen und lateinischen Autoren betreffende Literatur der Jahre 1867 bis 1876. Göttingen, Dieterich. (Très peu exact et très incomplet, à consulter avec précaution.) — JORDAN, Kritische Beiträge zur Geschichte der lateinischen Sprache. Berlin, Weidmann. (Travaux intéressants, ayant pour but de « pénétrer dans l'époque de l'ancien latin, dans cet état du latin, qui précède la fondation de la littérature romaine profane. »)

Jenaer Literaturzeitung, nº 31, 2 août 1879 : Quattuor Evangeliorum Codex Glagoliticus, olim Zographensis, nunc Petropolitanus edidit JAGIC. Berlin, Weidmann. (Brückner : publication longtemps souhaitée, modèle pour des publications semblables. Cp. *Revue critique*, art. 159, p. 154) — ROSCHER, Hermes der Windgott. Leipzig, Teubner. 1878. (Bursian : bon.) — LANGE, de Aenae commentario poliorcetico. Berlin, Calvary. (Hertlein : très soigné.) — BERNARDAKIS, Symbolæ criticæ in Strabonem. Leipzig, Teubner. 1877. (Volkmann : nombreuses corrections.) — Müller's Geschichte der griechischen Literatur bis auf das Zeitalter Alexander's. Stuttgart, Heitz. 1875-76. (Volkmann. troisième édition de l'ouvrage d'Ottfried Müller) — FRANCKE, zur Geschichte der lateinischen Schulpoesie des XII und XIII. Jahrhunderts. Munich, Riedel. (Voigt : art. peu favorable.) — AVE-LALLEMANT, Camoens ; Portugal's grösster Dichter. Leipzig, Foltz. (Stengel : mauvais). — FESENMAIR, Lehrbuch der spanischen Sprache. Munich, Schöpping. (Stengel : bon livre élémentaire.)

Jenaer Literaturzeitung, nº 32, 9 août 1879 : long art. de Nippold sur Michel Servet, à propos des ouvrages suivants : PÜNJER, De Serveti doctrina. Jena, Dufft. 1876 ; TOLLIN, das Lehrsystem Servet's. Gütersloh, Bertelsmann. 1876 (cp. *Revue critique*, 1878, art. 158, p. 199) ; Melanchton und Servet. Berlin, Mecklenburg. 1876 ; Charakterbild Servet's. Berlin, Habel. 1876 ; Servet's Pantheismus, Servet's Toulouser Leben, Servet's Dialoge von der Dreieinigkeit, Servet's Teufelslehre, Servet's Lehre von der Gotteskindschaft, Servet's Sprachkenntniss, Servet's italienische Reise, Servet auf dem Reichstag zu Augsburg, Servet und Bucer, Alexii Widerlegung von Servet's Restitutio Christianismi (tirés de différentes revues), et die Entdeckung des Blutkreislaufs durch Servet. Jena, Dufft. 1876 ; CERARDINI, difesa della mia memoria intorno alla scoperta della circolazione del sangue. Genova, 1876 ; ROGET, Histoire du peuple de Genève depuis la réforme jusqu'à l'Escalade, tome IV, I : procès de Servet. Genève, Jullien. 1878. — WILLIS, Servetus and Calvin. London. King. 1877 — FECHNER, Gelehrsamkeit oder Bildung. Breslau, Koebner. (Hollenberg : important.)

Nº 33, 16 août 1879 : LEIMBACH, patristische Studien. I. über Sedulius und dessen Carmen Paschale. Wolfenbüttel, Zwissler. (Ludwig : très utile.) — KÖSTLIN, über den Schönheitsbegriff. (Programme de l'Univ. de Tubingue.) — MAYER, Geschichte der geistigen Cultur in Niederösterreich von der ältesten Zeit bis in die Gegenwart. Band I. Wien, Seidel. 1878. (Horawitz : livre très soigné.) — Aogemadaêcâ, ein Pârsentractat, p. p. GEIGER. Erlangen, Deichert. 1878. (Très louable

publication, quelques défauts, cp. *Revue critique*, art. 163, p. 161.) — ANUNDORAM BOROAH, a Practical English-Sanskrit Dictionary. vol. I : a to falseness. London, Trübner. 1877. (Cappeller : très bon.) — Akbar, ein indischer Roman. Leipzig, Kittinger. 1877. (Cappeller : bonne et recommandable traduction.) — Von PFORDTEN, de Dialecto Thessalica commentatio. Munich, Kaiser. (Meister : Recueil utile des inscriptions thessaliennes et étude rapide du dialecte.) — Meletematum Homericorum pars altera. Iena, Frommann. (Benicken : nouvelle contribution importante à la littérature d'Homère.) — GRANT, Aristoteles, übersetzt von IMELMANN. Berlin, Bornträger. 1878. (Belger : bonne traduction de cet important ouvrage.) — HAGEN, Gradus ad criticen, für philologische Seminarien und zum Selbstgebrauch entworfen. Leipzig, Teubner. (Rossberg : très utile pour les apprentis en philologie latine.) — RHYS, lectures on welsh philology. London. Trübner. (Zupitza : deuxième édition très augmentée.) — KOCH, P. Sturz mit Benützung handschrifstlicher Quellen. Munich, Kaiser. (Seuffert : bon essai.)

N° 34, 23 août 1879 : KEYSSER, das Verbot der Schenkung unter Ehegatten nach römischem Recht. Strassburg, Trübner. 1878 (Gerland : recherches très-approfondies). — THIELE, Grundriss der Logik und Metaphysik. Halle, Niemeyer. 1878 (Krause : bon travail d'un penseur familier avec Kant). — RAUMER, Geschichte der Pädagogik von dem Wiederaufblühen der classischen Studien bis auf unsere Zeit. Gütersloh, Bertelsmann. 1878 (5e édition de cet ouvrage, remarquable surtout par les portraits très fouillés des grands pédagogues). — FERNANDEZ-GUERRA, Deitania y su catedra episcopal de Begastri. Madrid, Fortanet; Arquelogia cristania, inscripcion y basilica del Siglo V, recien descubertas en el termino de Loja; Nuevos descubrimentos en epigrafia y antiguedades. Madrid, Maroto (Hübner). — BRANDES, Sören Kierkegaard. Leipzig, Barth (Brenning : bonne traduction de cette remarquable étude du critique danois, cp. *Revue critique, Chronique,* n° 27, p. 21). — UHDE, Das Stadttheater in Hamburg. Stuttgart, Cotta (Brenning : « travail très soigné et très solide »). — GROSSMANN, Regeln zu leichterer Erlernung der hebräischen Formenlehre. Leipzig, Teubner. 1877 (Sachse : à recommander).

L'Athenaeum belge. n° 15, 1er août 1879 : LITTRÉ, Conservation, révolution, positivisme. — De MAZADE, Le comte de Serre, la politique modérée sous la Restauration. Plon. — Bulletin. — Lettres parisiennes. — Chronique. — Sociétés savantes.

Rivista Europea, Rivista internazionale, 1er août 1879 : BARTOLI, Il Decamerone nelle sue attinenze colla novellitisca europea. — CAPASSO, Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia. — SALVIOLI, L'istruzione publica in Italia nei secoli VIII, IX e X. — Lettere e poesie inedite di Gabriele Rossetti raccolte da RAFFI. — SBARBARO, Il partito conservatore in Italia e Emilio de Laveleye. — Contessa RANCONNI, La contessa Valentina de Sellon e le sue opere. — Rassegna letteraria e bibliografica (Italia, di GIOVANNI, Filologia e litteratura italiana; Opere di P. Ovidio Nasone, tradotte da DORUCCI ; BERTI, I Piemontesi e la Crusca.)

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 37 Treizième année 13 Septembre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 381, 23 août 1879 : E. DIDIER, The Life and Letters of Madame Bonaparte. Sampson Low. (Minto : livre sur Mlle Patterson, femme de Jérôme Bonaparte ; il désappointera les lecteurs ; d'après ses lettres, Mad. Jérôme Bonaparte n'est plus une femme qui lutte héroïquement contre le malheur, c'est une femme qui calcule et intrigue froidement.) — J. IRVING, The Book of Dumbartonshire, a History of the County, Burghs, Parishes and Lands. Johnston. (Chester : bon, puisse cet exemple trouver des imitateurs dans les autres comtés de l'Écosse). — COURRIÈRE, Histoire de la littérature contemporaine chez les Slaves. Charpentier. (Morfill : c'est dommage que le livre ne soit pas plus complet et plus soigné, cp. *Revue critique*, n° 22, art. 98, p. 405) — SARASA, Reseña Historica de la Real Casa de Nuestra Señora de Roncevalles. Pamplona. (Webster : livre qui sera le bienvenu). — Dare to « give » and to « put » (Postgate). — Father Parsons, Falstaff and Shakspere (Browne). — CALDERWOOD, The Relations of Mind and Brain. Macmillan ; MAUDSLEY, The Pathology of Mind. Macmillan. (Wallace.) — TAYLOR, Greeks and Goths, a Study on the Runes. Macmillan. (Rhys : Contribution importante à l'histoire des runes et des oghams, critiques de détail.)

The Academy, n° 382, 30 août 1879 : Seventh Report of the Royal Commission on Historical Manuscripts. Eyre a. Spottiswoode. (First notice) (Maunde Thompson). — LIEBRECHT, Zur Volkskunde, alte und neue Aufsätze. Heilbronn, Henninger. (Ralston : très bon recueil, de la plus grande utilité pour quiconque étudie la mythologie comparée et la littérature populaire.) — RENDALL, The Emperor Julian, Paganism and Christianity, with genealogical, chronological and biographical appendices. Bell a. Sons. (Cheetham : travail très soigné, grande clarté d'exposition.) — L. POTTER, Lancashire Memories, Macmillan — Poésies complètes d'Albert Glatigny. Lemerre (Ingram.) — The Didot Papyrus. (Notice sur le fragment d'Euripide lu par M. Weil le 13 août à l'Académie des Inscriptions, cp. *Revue critique*, n° 34, p. 160) — The Origin of the Runes. (Taylor.) — LUBBOCK, Scientific Lectures. Macmillan. (Bennett : recueil de six conférences.) — COUAT, La querelle de Callimaque et d'Apollonius de Rhodes. Chamerot. (Ellis : ne partage pas sur tous les points les opinions de l'auteur.) — Archaeological Notes from Italy. (Barnabei.)

The Athenaeum, n° 2705, 30 août 1879 : PHILLIMORE, The Life Admiral of the Fleet William Parker. Harrison. (L'histoire de ce marin (1793-1857) est presque l'histoire de la marine anglaise de son temps.) — HERBERT SPENCER, The Data of Ethics. Williams a. Norgate. (En faisant quelques réserves, la critique exprime son admiration pour l'œuvre, et ajoute qu'elle donnera probablement une nouvelle direction aux études philosophiques.) — Calendar of Letters, Despatches and State Papers relating to the Negotiations between England and Spain ; IV, I. Henry VIII, 1529-1530, edited by Pascual de GAYANGOS. Longmans. (Ouvrage intéressant où l'éditeur a laissé malheureusement des fautes sérieuses presque à chaque page.) — Apologie pour Hérodote, par Henri Estienne avec introd. et des notes par RISTELHUBER. Liseux. (Réimpression utile; sur l'introd. voir *Chronique*, n° 27, p. 12.) — VINE, English Municipal Institutions, their Growth and Development from 1835 to 1879, statistically illustrated. Waterlow a. Sons. (Ouvrage utile, manque d'index.) — GUYAU, La morale d'Epicure et ses rapports avec les doctrines contemporaines, et La Morale anglaise. Germer Baillière. (Grande originalité de vues, ouvrages qu'on ne peut lire sans profit.) — Severn

and Keats (suite des lettres de Joseph Severn à Charles Brown.) — Gamanā-Gamanam. — The authorship of « no whipping ». (Nicholson.) — The British Association at Sheffield. — « Tabor » (Fairfield). — The Pineapple in the old world. (Geo. B.) — PLANCHÉ, A Cyclopaedia of Costume or Dictionary of Dress. Vol. II. A General History of Costume in Europe. Illustrated. Chatto a. Windus. (Livre à la fois instructif et attrayant.) — BRUGSCH-BEY, Reise nach der grossen Oase el Khargeh. Leipzig, Hinrichs; DUEMICHEN, die Oasen der Lybischen Wüste. Strassburg, Trübner. — British Archaeological Association. II. — The Leprosy. — The Tone : an attempted Solution. (Pring.)

Literarisches Centralblatt, n° 35, 30 août 1879 : SMITH, Additional Answer to the Form of Libel with some Account of the Evidence that Parts of the Pentateuchal Law are later than the time of Moses. Edinburgh, Douglas. 1878. — BRECHER, historische Wandkarte von Preussen zur Uebersicht der territorialen Entwickelung des brandenburgisch-preussischen Staates von 1415 bis jetzt. Berlin, Reimer. 1878. — GRIMM, zur Kenntniss der gegenwärtigen preussischen Archivverwaltung. Wiesbaden, Wickel. — HEIBERG, Quaestiones Archimedeae. Kopenhagen, Klein. (Bon, cp. *Chronique*, n° 31, p. 106.) — Americana (publications et rééditions de Platzmann).

Jenaer Literaturzeitung, n° 35, 30 août 1879 : GOEBEL, die Parabeln Jesu. Gotha, Perthes. (Grimm : beaucoup de critiques à faire.) — RITTER, Philo und die Halacha, eine vergleichende Studie unter steter Berücksichtigung des Josephus. Leipzig, Hinrichs. (Siegfried : à consulter.) — LEHMANN, Preussen u. die Katholische Kirche seit 1640. (1640-1740) et STADELMANN, Friedrich Wilhelm I in seiner Tätigkeit für die Landescultur Preussens. Leipzig, Hirzel. (Erdmannsdörffer : excellentes publications qui forment les deux premiers volumes de la collection d'ouvrages tirés des archives prussiennes.) — JORDAN, Kritische Beiträge zur Geschichte der lateinischen Sprache. Berlin, Weidmann. (Lübbert : questions concernant le vieux latin traitées avec bonheur et sagacité.) — OBERDICK, Studien zur lateinischen Orthographie. Münster, Coppenrath. (Anton : prouve que l'orthographe usuelle est la seule bonne et doit être défendue contre les réformateurs actuels.) — DETLEFSEN, Varro, Agrippa u. Augustus als Quellenschriftsteller des Plinius für die Chorographie Spaniens; SCHWEDER, Beiträge zur Kritik der Chorographie des Augustus. II. Die Chorographie des Augustus als Quelle der Darstellungen des Mela, Plinius und Strabo. Kiel, Schwer. 1878; SCHWEDER, die Concordanz der Chorographien des Pomponius Mela und des Plinius. Kiel. (Oehmichen : l'étude de Detlefsen est bonne et ouvre la voie; Schweder devrait mieux connaître les géographes anciens.) — Das ABC der Liebe, eine Sammlung rhodischer Liebeslieder hrsg. v. Wagner. Leipzig, Teubner. (Pappageorg : très bon; l'auteur de cet article ajoute en appendice des observations sur la critique que M. Deffner a faite récemment de la « Grammaire du grec moderne » de M. Em. Legrand.

Deutsche Rundschau, septembre 1879 : RAASLÖFF, Der dänische Nationalcharakter und Dänemarks Verhältniss zu Deutschland. (Intéressantes observations sur le caractère danois et sur les relations du Danemark et de l'Allemagne.) — LANGE, Die griechischen Formen und Masse in der deutschen Dichtung. (Art. posthume du célèbre auteur de l'histoire du matérialisme, des remarques fines.) — PIETSCH, Die internationale Kunstausstellung zu München. (L'art français, dit le critique à propos des œuvres d'art envoyés à Munich, ressemble « à une armée, qui sait que la pleine inspiration de son peuple est avec elle, que la nation entière est derrière elle et place en elle son plus bel orgueil ». Ce qui dis-

tingue les artistes français, peintres et sculpteurs, ajoute le critique, c'est l'étude profonde de la nature vivante, le sérieux d'un travail, qui ne fait rien à la légère, autant que le goût et le sentiment naturel de la beauté.) — Literarische Rundschau : HAHN, Fürst Bismark, sein politisches Leben und Wirken urkundlich in Thatsachen und des Fürsten eigenen Kundgebungen dargestellt. Berlin, Hertz. (Recueil complet des discours et lettres du chancelier ; on pourrait intituler ce livre « Bismark, peint par lui-même ».) — ROTHAN, Les origines de la guerre de 1870, la politique française en 1866. Calmann Levy. (Geffcken : « Récit très-clair, patriotique et cependant tout à fait impartial d'une politique hésitante et pleine d'illusions, qui contraste avec l'action du comte de Bismark précise et sûre du but ; il montre où conduit l'absolutisme, quand le monarque absolu ne remplit plus la condition indispensable de son succès, c'est-à-dire d'être plus habile que ses adversaires. »)

Zeitschrift für Kirchengeschichte, t. 3, 3e livraison : GASS, Contribution à l'histoire de la symbolique de l'Eglise Grecque. — HARNACK, Le fragment de Muratori et l'origine d'une collection d'écrits apostoliques catholiques. — ZINDNER, Le pape Urbain VI (1er article). — LENZ, Zwingli et le landgrave Philippe. — SCHULTZE, Revue critique des travaux relatifs à l'archéologie religieuse publiés dans les années 1875-1878 (dernier article.) Analectes. — DRUFFEL, Remarques nouvelles sur le moine augustin Jean Hoffmeister. — BRIEGER, Matériaux pour la correspondance de Contarini pendant sa légation en Allemagne, d'après les Monumenti de Beccadelli.

Anzeiger für deutsches Alterthum und deutsche Litteratur p. p. E. STEINMEYER. — Tome V, 3e livraison. — 1. EILHART VON OBERGE, herausgegeben von LICHTENSTEIN, Strassburg, Trübner, 1877 ; 2. LICHTENSTEIN, Zur Kritik des Prosaromans Tristrant und Isalde, Breslau, 1877. (STROBL : 1. Edition excellente à tous égards; 2. Etude intéressante sur les rapports du roman en prose avec le poëme en vers.) — GERHARD VON MINDEN von W. SEELMANN, Bremen, Kühtmann, 1878. (PH. STRAUCH : bonne édition.) — GOTTFRIED VON NEIFEN und seine Lieder. Eine literarhistorische Untersuchung von KNOD. Tübingen, Fues. 1877. Cp. *Revue critique*, 1878, art. 150.) (STRAUCH : bonne étude, trop de détails en certains endroits.) — HEINEMANN, Die herzogliche Bibliothek zu Wolfenbüttel, ein Vortrag. Wolfenbüttel, Zwissler. 1878 ; WAHRMUND UNVERHOHLEN, Die Wolfenbüttler Bibliothek und das Bibliothekwesen im Herzogthume Braunschweig; ein wohlgemeinter Mahnruf. Hannover, Culemann. 1878. STEINMEYER : ces deux opuscules montrent l'état déplorable de la Bibliothèque de Wolfenbüttel et la nécessité urgente de prendre au plus tôt des mesures pour en assurer la conservation. Cp. *Revue critique*, Chronique, n° 23, p. 431.) — WILLIRAMS deutsche Paraphrase des Hohenlie-des mit Einleitung und Glossar herausg. von J. SEEMÜLLER. Strassburg, Trübner. 1878. (WAGNER : édition excellente, la préface donne un classement définitif des divers manuscrits. — KONRATH, Beiträge zur Erklärung und Textkritik, des William von Schorham. Berlin, Weidmann. 1878. (VARNHAGEN : bon nombre de corrections indubitables, une nouvelle édition de l'ouvrage est nécessaire : M. K. est mieux préparé que tout autre pour l'exécuter.) — Die Offenbarungen der ADELHEID LANGMANN, Klosterfrau zu Engelthal, herausg. von STRAUCH, Strassburg, Trübner. 1878. (DENIFLE : édition louable à tous les points de vue.) — HELIAND herausg. von SIEVERS. Halle, Waisenhaus. 1878. (M. RÖDIGER : édition très-soignée. Cp. *Revue critique*, 1878, n° 40, art. 180.) — LACHMANN, über den Inhalt des Parzivals (travail inédit de Lachmann, lu à la Société royale allemande de Kœnigsberg).

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 38 Treizième année 20 Septembre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 383, 6 septembre 1879 : John MORLEY, Burke. Macmillan. (Payne : fait partie de la collection *the english men of letter ;* excellente étude.) — Seventh Report of the Royal Commission on Historical Manuscripts. Eyre a. Spottiswoode. (Seconde Notice de Maunde Thompson.) — ONCKEN, Œsterreich und Preussen im Befreiungskriege, urkundliche Aufschlüsse über die politische Geschichte des Jahres 1813. 2 Bd. Berlin, Grote. (A. Stern : second volume non moins intéressant que le premier, beaucoup de documents inédits.) — Notes and News. (Chronique plus intéressante et mieux fournie que jamais.) — Obituary : Sir Rowland Hill. (Courtney.) — Correspondence : The Meaning of « Gorjer ». (R. F. Burton.) — More Papyri from the Fayyûm. (Rogers.) — VIGFÚSSON a. POWELL, An Icelandic Prosa Reader. Oxford, Clarendon Press. (H. Sweet : livre de grande valeur, mais qu'il faudra soumettre encore à une révision complète.)

The Athenaeum, n° 2706, 6 septembre 1879 : SHEA, The Life and Epoch of Alexander Hamilton. Trübner; ADAMS, The Life of Albert Gallatin. Lippincott. (Biographie de deux hommes d'Etat consommés des Etats-Unis; ils furent tous deux secrétaires de la trésorerie, le premier sous la présidence de Washington, le second, sous celle de Jefferson et de Madison.) — RENDALL, The Emperor Julian, Paganism and Christianity. Cambridge, Deighton, Bell a. Co. (Ouvrage important, début qui fait bien augurer de l'auteur.) — FISKE, Darwinism and other Essays. Macmillan. — The Council Book of the Corporation of Youghal from 1610 to 1659, from 1666 to 1687, und from 1690 to 1800, edited by CAULFIELD. Guildford, Billings a. Sons. (Documents intéressants.) — LENORMANT, La monnaie dans l'antiquité, tome III. A. Lévy. (Suite d'un excellent ouvrage.) — Sir Rowland Hill. (W. L. Sargant.) — Shakspeare in 1648. (G. Bullen). — Burleymen and Open-air Courts. — Shelley's Song, written for an Indian Air. (Salaman.) — The Equestrian Hercules. (Isaac Taylor.) — Modern Greek Literature on Cyprus. I. (P. Lambros.) — DODGSON, Euclid and his Modern Rivals. Macmillan. — MANTZ, Hans Holbein. Quantin. (Très bonne biographie.)

Literarisches Centralblatt : BLEEK, Einleitung in das alte Testament, hrsg. v. WELLHAUSEN. Berlin, Reimer. (Excellent ouvrage sous une nouvelle forme. Cp. *Revue critique*, 1878, p. 405, art. 241.) — LINDE, Gutenberg, Geschichte und Erdichtung aus den Quellen nachgewiesen. Stuttgart, Spemann. 1878. (Recherches très savantes.) — WIGGER, Feldmarschall Fürst Blücher von Wahlstatt. Schwerin, Stiller. 1878. (Manque de vie.) — OSTHOFF und BRUGMAN, morphologische Untersuchungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen. Leipzig, Hirzel, I. 1878. (Recueil de travaux qui auront, malgré tout, un résultat durable.) — HILBERG, das Princip der Silbenwägung und die daraus entspringenden Gesetze der Endsilben in der griechischen Poesie. Wien, Hölder. (Beaucoup de soin, travail énorme, mais des points contestables.) — KNÖLL, neue Fabeln des Babrius. Wien, Gerold. (Six fables inédites, texte très corrompu, des corrections à faire encore.) — Uhland's Balladen und Romanzen, erläutert v. H. DÜNTZER. Leipzig, Wartig. (Indispensable.) — RISCHBIETER, drei theoretische Abhandlungen über Modulation, Quartsextaccord und Orgelpunkt. Dresden, Ries. — PULGHER, les anciennes églises byzantines de Constantinople. Wien, Lehmann u. Wentzel. 1878-79. (Les deux premières livraisons renferment trente planches, beaucoup de travaux sont restés étrangers à l'auteur.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 36, 6 septembre 1879 : PFLEIDERER, zur reli-

giösen Verständigung. Berlin, Haack. (Grauer : recueil de bonnes conférences.) — Huemer, Untersuchungen über die ältesten lateinisch-christlichen Rhythmen. Wien, Hölder (Ludwig : excellente publication.) — Vischer, Auch Einer. Stuttgart, Hallberger (Planck : beaucoup d'humour.)

Bibliographie. *Programmes et dissertations des universités et gymnases d'Allemagne.* Behaghel, Geschichte der Auffassung der aristophanischen Vögel. Theil II. Heidelberg, Mohr. — Bock, Die Fehde und das Fehderecht. II. Conitz, Gebauer. — Feichtinger, zur Behandlung des griechischen Verbums in der Schule. Salzburg, Zaunrith. — Friedlaender, de codice Martialis T. Regimonti, typis Dalkowskianis. — Hartfelder, Die alten Zunftordnungen der Stadt Freiburg i. B. I. Freiburg, Lehmann. — Horner, Beitraege zu Caesar. (Fortsetzung.) Wiener-Neustadt, Klinger. — Jaeger, de vita C. Salusti Crispi commentatio. Salzburg, Zaunrith. — Kaegi, der Rig-Veda, die aelteste Literatur der Inder. I, II. Zürich, Zürcher u. Furrer. — Keil, oratio de Friderici III electoris brandenburgici in universitate Halensi condenda consiliis. Halae, Hendel. — Köppel, Grammatisches aus Ausonius. Aschaffenburg, Weilandt. — Leichert, Kritische Betrachtungen über Platon's Menexenus. Straubing, Lechner. — Marx, über das persönliche Verhältniss zwischen Aischylos und Sophocles, eine Untersuchung der hierauf bezüglichen Untersuchungen. Brünn, Beschak u. Irrgang. — Michl, das Archontat. Prag, Kuh. — Otte, de fabula Œdipodea apud Sophoclem. Berolini, typis J. Draeger. — Ottmann, die Stellung von V⁴ in der Ueberlieferung des altfranzösischen Rolandsliedes. Heilbronn, Henninger. — Pfeifer, die Controverse über das Beharren der Elemente in den Verbindungen von Aristoteles bis zur Gegenwart. Dillingen, Kolb. — Philipp, der jambische Trimeter und sein Bau bei Sophocles. Prag, Kuh. — Piger, die sogenannten Gräcismen im Gebrauche des lateinischen Accusativs. Iglau, Rippl. — Vahlen, de versibus nonnullis veterum poetarum Romanorum apud Ciceronem. Berolini, formis academicis. — Volkmann, Quaestionum de dialecto Aeolica capita duo. Javoriae, Vaillant. — Wilamowitz-Möllendorff, commentariolum grammaticum. Greifswald, Kunicke.— Ziegler, die politische Seite der Regierung des Kaisers Claudius I mit Kritik der Quellen und Hilfsmittel. Linz, Feichtinger.

L'Athenaeum belge, n° 16, 15 août 1879 : Vanderkindere, Le siècle des Artevelde, études sur la civilisation morale et politique de la Flandre et du Brabant. Bruxelles, Lebègue ; Paris, Ghio. (Stecher : très-bon ouvrage.) — Potvin, Enseignement moyen, questions préalables. Bruxelles, Alliance typographique. (Thomas : un des meilleurs travaux pédagogiques de notre temps.) — Mas Latrie, L'île de Chypre, sa situation présente et ses souvenirs du moyen-âge. Firmin Didot. (Livre intéressant.) — G. de Castro, La Storia nella poesia popolare milanese. Tempi vecchi. Milan, Brigola (Ouverleaux : très curieux et plein de renseignements). — Heidenheimer, Machiavelli's erste römische Legation. Leipzig. Simmel. (Très bonne étude.) — Revues étrangères. (Conclusion du travail de M. Bréal sur les universités belges, publiée dans la *Revue scientifique* ; conclusion de notre article sur la « Société pour l'étude des questions d'enseignement supérieur », n° 29.)

L'Athenaeum belge, n° 17, 1er septembre 1879 : Poullet, Histoire politique interne de la Belgique. Louvain, Peeters (Piot : ce n'est ni un manuel, ni un livre développé; mais un essai consciencieux). — Gaidoz, la religion des Gaulois. Fischbacher. (Etude précise et excellente, où rien n'est donné à l'incertain). — Œuvres d'Eustache Deschamps p. p. Queux

de Saint-Hilaire (Stecher : très bonne publication.) — Les manuscrits d'Altmeyer (Duverger).

Rassegna Settimanale, n° 86, 24 août 1879 : Masi, Il Goldoni in Francia (Long article de huit colonnes sur Goldoni en France; l'auteur fera bientôt paraître un recueil de lettres rares ou inédites de Goldoni). — Un nuovo libro sopra Cobden (art. sur le livre publié par M. Schwabe. Richard Cobden, notes sur ses voyages, correspondances et souvenirs. Paris, Guillaumin). — Gebhart, Origine de la Renaissance en Italie. Hachette (devrait former l'introduction de l'ouvrage de Burckhardt). — Herzen, La condizione fisica della coscienza. Roma.

Rassegna Settimanale, n° 87, 31 août 1879 : Lesbia (μικρὸς; étude sur la Lesbie de Catulle.) — Corrispondenza da Parigi (parle de l'histoire de l'Autriche-Hongrie de M. L. Leger, de l'histoire de la conquête d'Alger, de M. C. Rousset, de la deuxième partie de l'ouvrage de M. Müntz sur les arts à la cour des papes.) — Bibliographia. (De Tréverret, L'Italie au xvi[e] siècle. 2[e] série. Hachette : il s'agit dans ce volume, dont la *Revue* rendra bientôt compte, de l'Arioste et de Guichardin, quelques critiques. — Piola, Forza e materia. Milano, Hœpli.

Rassegna Settimanale, vol. IV, n° 88, Roma, 7 septembre 1879 : A. Franchetti, Gioacchino Murat secondo documenti degli archivi di Vienna. (D'après Helfert, Joachim Murat, seine letzten Kämpfe und sein Ende. Wien, Manz; et Königin Karolina von Neapel und Sicilien; long et important article. Cp. *Revue critique,* art. 83, p. 353.) — *Bibliografia.* (Finzi, Lezioni di storia della letteratura italiana, compilata ad uso dei Licei; Barco, Aristotele, esposizione critica della psicologia greca, Definizione dell' anima.)

Rivista Europea, Rivista internazionale, fasc. IV, vol. XIV, 16 août 1879 : Ademollo, Il conte Gorani ed i suoi recenti biografi. — Fiorini, L'imposta. — Capasso, Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia. — De Jongh, Gli archivi di stato a Firenze. — Salvioli, L'istruzzione publica in Italia nei secoli VIII, X e X. — Italia : Libri.

Rivista Europea, Rivista internazionale, 1[er] Sept. 1879. (vol. XV, fasc. 1) Rondani, Le tradizione dell' arte francese. — Capasso, Fra Paolo Sarpi e l'interdetto di Venezia. — Ademollo, Il conte Gorani ed i suoi recenti biografi. — Salvioli, L'istruzzione pubblica in Italia nei secoli viii, ix e x. — Bertolotti, Matteo Pescatore. — Sbarbaro, Laurent Filantropo. — Rassegna letteraria e bibliografica. (Inghilterra; Francia; Italia : Odi Tiberine di Dom. Gnoli. Roma, Loescher; etc.)

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 39 Treizième année 27 Septembre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 384, 13 septembre 1879 : Dante, WITTE, Dante Forschungen, zweiter Band. Heilbronn, Henninger ; RENIER, La vita nuova e la Fiammetta. Roma, Loescher ; WICKSTEED, Dante, six Sermons. Kegan Paul. (Creighton : le second vol. de Witte est d'une grande valeur, l'étude de Renier est assez bonne, le livre de Wicksteed est clair.) — Calendar of Letters, Despatches, and State Papers relating to the Negotiations between England and Spain preserved in the Archives at Simancas and elsewhere . Vol. IV. part. I. Henry VIII. 1529-1530, edited by Pascual GAYANGOS. Rolls Series. Longmans. (Pocock : important et intéressant.) — Gœthe and the *Floh-Dissertation.* (Sur une dissertation sur les puces faussement attribuée à Gœthe.) — The New English Dictionary of the Philological Society. — Correspondence : Bellerophon and Pegasus. (A. S. Murray.) — M. Courrière on the Slavs. (Fairfield.) — The Kalpa Sûtra of Badhrabâhu, edited with an Introduction, Notes and a Prâkrit-Sanskrit Glossary, by Herm. JACOBI. Leipzig, Brockhaus. (Rhys Davids : ouvrage d'une importance philologique considérable et d'une non moins grande valeur historique ; édition très soignée.) — Ausgrabungen zu Olympia. 1877-78. Berlin, Wasmuth ; TREU, Hermes mit dem Dionysos-Kind. Berlin, Wasmuth. (A. S. Murray.)

The Athenaeum, n° 2707, 13 sept. 1879 : MALLESON, History of the Indian Mutiny, 1857-1858, from the Close of the Second Volume of Sir John Kaye's History of the Sepoy War. vol. II. Allen. — LOFTIE, A Ride in Egypt. Macmillan. — HENDERSON, The Annales of Dunfermline. 1069-1878. Glasgow, Tweed. — MORLEY, Burke. Macmillan. (Très bon, le meilleur chapitre est relatif au talent littéraire de Burke.) — Milton's Divorce. (Edw. Scott.) — The New English Dictionary of the Philological Society. — The Data of Ethics. (H. Spencer.) — Chaucer's Protection from his Creditors. (Furnivall.) — Modern Greek Literature in Cyprus. II. (Sp. Lambros.) — Cornish Antiquities. (Borlase.)

Literarisches Centralblatt, n° 37, 13 septembre 1879 : KÆMPF, das Hohelied ins Deutsche übertragen. Prag, Mercy. (2ᵉ édition.) — REUSCH, der Process Galilei's und die Jesuiten. Bonn, Weber. (Nouvel et important travail sur une question longtemps débattue.) — — BÜDINGER, Lafayette in Œsterreich. Wien, Gerold. (Concerne la mise en liberté de Lafayette.) — LATTES, Saggio di giunte correzioni al Lessico Talmudico. Stamperia Reale di Torino. (Rectifications et compléments de grande valeur au dictionnaire talmudique de Lévy ; puisse l'auteur suivre ainsi le dictionnaire qui se continue et l'accompagner de savantes remarques.) — Alexander von Tralles, Originaltext und Uebersetzung, nebst einer einleitenden Abhandlung von PUSCHMANN, ein Beitrag zur Geschichte der Medicin. Wien, Braumüller. (Dirigera les médecins vers l'étude de la médecine ancienne, d'après les sources, et sera d'une grande utilité pour les philologues.) — La légende de Girart de Roussillon, texte latin et ancienne traduction bourguignonne p. p. PAUL MEYER. Nogent-le-Rotrou, Daupeley-Gouverneur. (Extrait de la Romania ; travail fait avec tout le soin possible, commentaire riche en importantes remarques. — BARTSCH, deutsche Liederdichter des zwölften bis vierzehnten Jahrhunderts. Stuttgart, Göschen. (2ᵉ édition d'une publication qui répond à un véritable et pressantbesoin ; cp. *Chronique,* n° 15, p. 283.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 37, 13 sept. 1879 : HERZOG, Abriss der gesammten Kirchengeschichte. Erlangen, Besold. (Tollin : 2ᵉ partie, va du VIIIᵉ siècle au commencement du XVIᵉ) — MÜLLER, Der Kampf Ludwigs des Baiern mit der römischen Curie. Tübingen, Laupp. (Riezler :

excellent travail plein d'intérêt et de résultats nouveaux.) — Paulus Diaconus und die übrigen Geschichtschreiber der Langobarden, übersetzt von R. Jacobi. Leipzig, Duncker. 1878; Zehn Bücher fränkischer Geschichte vom Bischof Gregorius von Tours, übersetzt von Giesebrecht. Leipzig, Duncker. 1878; Eugippius, Leben des heiligen Severin, übersetzt von Rodenberg. Leipzig, Duncker. 1878. (Bernhardi : publications très-utiles : cp. *Revue critique*, n° 15, art. 60; n° 20, art. 85 ; n° 24, art. 110). — Hehn, Italien, Ansichten und Streiflichter. Berlin, Borntraeger. (Bernhardi : 2e édition de ce livre intéressant.) — L'Athenaeum belge, journal universel de la littérature des sciences et des arts, paraissant à Bruxelles le 1er et le 15 de chaque mois. (Art. de Philippson sur ce nouveau recueil dont nous rendons compte dans nos périodiques ; « ce journal est dirigé par M. Gossart avec sérieux, activité, habileté, et en outre avec des sacrifices personnels et matériels; il mérite toutes les sympathies par la variété et la solidité de ses articles aussi bien que par son impartialité ».) — Frey, Æschylus Studien. Bern, Jent et Reinert. (Wecklein : beaucoup de fautes.) — Sophokles' König Œdipus, deutsch von Kayser. Tübingen, Fues. (Wecklein : bonne traduction.) — Subkoff, Sophoclis Trachiniae. Moscou, Katkoff. (Wecklein : bon, mais peu de maturité de jugement.) — Subkoff, Observationes criticae in Trachiniis Sophoclis. Moscou. (Wecklein : satisfaisant, promet pour la critique de Sophocle.) — Fabularum Babrianarum paraphrasis Bodleiana, edidit Knoell. Vienne, Hölder; Neue Fabeln des Babrius. Vienne. Gerold. (Eberhard : « grand service rendu à la littérature de la fable ».) — Koffmane, Geschichte des Kirchenlateins. Breslau, Koebner. (Ludwig : bon travail qui sera très-utile.) — Horn, Geschichte der Literatur des skandinavischen Nordens Leipzig, Schlicke. (Löschhorn ; très-louable entreprise, cp. *Chronique*, n° 31, p. 106) — Wilken, Untersuchungen zur Snorra Edda. Paderborn, Schöningh. 1878. (Löschhorn : des remarques et des recherches très-profitables.) — Hattatal Snorra Sturlusonar, hrsg. v. Möbius. Halle, Waisenhaus. (Löschhorn : bonne édition).

Bibliographie. *Programmes et dissertations des universités et gymnases d'Allemagne.* — Althof, Lautstand altsächsischer Eigennamen in westphälischen Urkunden des IX bis XI Jahrhunderts. (Jena). — Fuchs, über das Freundschaftsverhältniss zwischen Boileau und Racine. (Baden). — Gaedechens, Perseus bei den Nymphen, Bild einer griechischen Pyxis. (Jena). — Gottsched, Die pädagogischen Grundgedanken des Amos Comenius. (Jena). — Gyzicki, Ueber das Leben und die Moralphilosophie des Epicur. (Halle). — Hammer, Commentatio de Ciceronis topicis. (Landau). — Hirsch, Athalia von Racine metrisch uebersetzt. (Böhm. Leipa). — Hobbing, Die Laute der Mundart von Greetfiel in Ostfriesland, ein lautphysiologischer Versuch. (Jena). — Ippel, Quaestiones Thucydideae. (Halle). — Lowinski, De emendando prologo Agamemnonis Aeschylei. (Deutsch-Krone.) — Masius, Flavio Biondo, sein Leben und seine Werke. (Leipzig.) — Mayr, Uber Heinrich von Morungen. (Linz.) — Mogk, Untersuchungen über die Gylfaginning. I. Das Handschriftenverhältniss der Gylfaginning. (Leipzig.) — Nölle, Die Legende von den fünfzehn Zeichen vor dem jüngsten Gericht. (Halle.) — Pauli, Randbemerkungen zu Servii in Vergilii carmina Commentarii. fasc. I. (Graz.) — Peters, Gotische Conjecturen. (Leitmeritz.) — Schuler, Uber Herodot's Vorstellung von den Orakeln. (Donaueschingen.) — Schultheiss, Hans Sachs in seinem Verhaeltniss zur Reformation. (Leipzig.) — Unterforscher, Miscellen zu Vergil. (Leitmeritz.) — Ziaja, Die Aristotelische Lehre vom Gedächtniss und von der Association der Vorstellungen nebst einem Anhange, enthaltend eine Uebersetzung der aristotelischen Schrift περὶ μνήμης καὶ ἀναμνήσεως. (Loebschütz.)

The Princeton Review, septembre 1879 : SCHAFF, Progress of Christianity in the United States. — FERRI, The philosophic Movement in Italy. — H. COPPÉE, Painting in its historic Relations. — DAY, Religion and Morality. — CALDERWOOD, The Problem of the Human Will. — AMOS, The Laws of War in their Bearing on Peace. — DABNEY, Secularized Education. — SHAIRP, Virgil as a Precursor of Christianity. (D'après l'auteur, il est permis de dire que la civilisation ancienne a atteint dans Virgile « its moral culmination ».)

L'Athenaeum belge, 2e année, n° 18, 15 septembre 1879 : Correspondance de Philippe II sur les affaires des Pays-Bas, p. p. GACHARD, tome V. Bruxelles, Muquardt. (A. Duverger : suite d'une excellente publication.) — MULLER, Historicplaten, Zinne-en Spotprenten over het Koningrijk der Nederlanden van 1815 tot 1830 en de Belgische omwenteling tot aan de definitieve scheiding van Holland en België. Amsterdam, (Hymans : œuvre très-intéressante.) — Revues étrangères. (Revue scientifique, Saturday Review.) — L'Institut de droit international.

Rassegna Settimanale, n° 89, 14 septembre 1879 : Una traduzione di Silio Italico (μικρὸς). — Bibliographia : CASTELNAU, Les Médicis. Paris, C. Lévy. (Voici la conclusion de l'auteur de l'art. : « que dirait-on en France si l'un de nous imprimait deux volumes sur l'histoire de ce pays, et croyant dire des choses nouvelles et être le premier à rechercher les sources, ne se mettait pas néanmoins au courant de ce qui a été fait de nos jours sur le même sujet, et, sans rien dire de nouveau, accumulait un aussi grand nombre d'inexactitudes, pour ne pas dire pis » ?) — CARUTTI, Il conte Umberto 2e. Ricerche e Documenti. Firenze, Cellini. 1878. (Bon travail, rédigé d'après une méthode sévère, sur le conte Humbert aux blanches mains.) — MALFATTI, Il disegno geografico nelle scuole secondarie, elementi di disegno geographico proposti alle scuole secondarie. Milano, Sacchi.

Revue critique russe, n° 12, 15 juin 1879 : HOLST, La Constitution et la démocratie des Etats-Unis d'Amérique (Fortunatov). — L. LEGER, Histoire de l'Autriche-Hongrie (Nil Popov : article très bienveillant). — KARPOV, les Abécédaires du monastère de Solovetsk. — Les Sociétés savantes de la France pendant le premier trimestre de l'année. — Les Revues historiques russes en 1878 (De Vollan).

N° 13, SYMONDS, Shelley. — RABACHNIKOV, la propriété littéraire et artistique. — MARION, Locke, sa vie et son œuvre (Kovalevsky : article fort sévère). — BIELAIEV, lecture sur l'histoire de la législation russe.

N° 14, STEINBERG, Dictionnaire hébreu-chaldéen russe (Vilna, 1878, le seul travail complet en ce genre qui ait paru en Russie). — Recueil des usages juridiques russes publié par la Société impériale de géographie.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 40 Treizième année 4 Octobre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, nº 385, 20 septembre 1879 : Phillimore, The Life of Admiral of the Fleet Sir William Parker. H. Harrison (Essington.) — Rubáiyat of Omar Khayyám. (Fourth Edition), and the Salámán and Absál of Jámí rendered into English Verse. Quaritch. (Goldsmid.) — R. St. Poole, a Descriptive Catalogue of the Swiss Coins in the South Kensington Museum. Chapman a. Hall. (Hancock): livre d'un grand intérêt et d'une grande utilité.) — Lady Jackson, Old Paris, its Court and Literary Salons ; Phipson, The Storm and its Portents, scenes from the Reign of Louis XVI. Bentley a. Son. (Et. Coquerel : livres intéressants écrits avec clarté et non sans esprit.) — Current Literature. (Pierling, Rome et Démétrius. Leroux. (Cp. *Revue critique,* nº 34, art. 149, p. 122); The Life and Adventures of Ernst Moritz Arndt, the Singer of the German Fatherland, with a Preface by Seeley. Seeley, Jackson a. Co. ; Hoopell, Vinovium, the Buried Roman City at Binchester, in the County of Durham as revealed by the recent Explorations. (Conférence très-intéressante) ; Calendar of Home Office Papers. 1766-69, edited by Redington ; Fredrik, Charles XII, translated from the swedish by Apgeorge. Bentley a. Son ; Religion et Mœurs des Russes. Leroux. (1er vol. de la Bibliothèque slave elzévirienne, très-curieux ; cp. *Chronique,* nº 23, p. 426) — Notes and News. (Nombreux emprunts à notre *Chronique*, nous le constatons avec plaisir.) — Letter from Constantinopl (A. H. Sayce : lettre intéressante, à consulter.) — Correspondence : Pegasos. (Isaac Taylor et Murray.) — Ed. v. Hartmann, Phänomenologie des sittlichen Bewusstseins, Prolegomena zu jeder künftigen Ethik. Berlin, Duncker. (Edw. Wallace.) — Stephani, Compte rendu de la commission impériale archéologique pour l'année 1876. St Petersbourg. (Murray : concerne surtout les anciens tombeaux de la Crimée.)

The Athenaeum, nº 2708, 20 sept. 1879 : Vivian, Wanderings in the Western Land. Sampson Low. — Cussans, History of Hertfordshire, parts XIII and XIV. Chatto a. Windus. — Streatfield, Kafirland, a Ten Month's' Campaign. Sampson Low. — Milton's Divorce. (Hyde Clarke.) — The Anglo-Saxon Chronicle (Howorth). — Middleton, A Descriptive Catalogue of the Etched Work of Rembrandt Van Rhyn. Murray ; Haden, The Etched Work of Rembrandt, a Monograph, with an Appendix ; Middleton, A Reply to a Letter and a Pamphlet published by Haden. Spottiswoode. — The Hundred Greatest Men. — Notes from Athens. (Lettre de notre collaborateur Spyr. Lambros.)

Literarisches Centralblatt nº 38, 20 septembre 1829 : Schuhl, Sentences et proverbes du Talmud et du Midrasch, suivis du traité d'Aboth. Imprimerie nationale, 1878. (Nouvel effort très remarquable pour recueillir ces sentences.) — Kneucker, das Buch Baruch. Leipzig, Brockhaus. (Nouvelle contribution estimable à la littérature de Baruch ; du soin, du savoir et de la sagacité.) — Heyd, Geschichte des Levantehandels. IIe vol. Stuttgart, Cotta. (Fin de cet ouvrage qui « fait époque et où des matériaux dispersés de toutes parts ont été rassemblés avec un soin étonnant. ») — Scriptores rerum Danicarum medii aevi. Tome IX. Copenhague. (Renferme la table des huit précédents volumes, a été entrepris par plusieurs jeunes érudits du Danemark, introduction de Wegener.) — Muck, Geschichte von Kloster Heilbronn. Nördlingen, Beck. (D'intéressants détails sur la vie des cloîtres et sur la réforme, deux volumes que suivra un troisième.) — Schwartz, Landgraf Friedrich V von Hessen-Homburg und seine Familie. 3 vols. Rudolstadt. 1878. (Intéressant.) — Σάθας, Ἱστορικὸν δοκίμιον περὶ τοῦ θεάτρου καὶ τῆς μουσικῆς τῶν Βυ-

ζαντίνων. Venise, et Κρητικὸν θεάτρον ἢ συλλογὴ ἀνεκδότων καὶ ἀγνώστων δραμάτων. Venise. (W. W. très importante étude sur le moyen-âge grec, utile à l'historien et au philologue.) — Lehrsii dissertatio de ironia, p. p. Friedländer. Königsberg, Dalkowski. — HAGEN, Zur Geschichte der Philologie u. zur römischen Literatur. Berlin. Calvary. (Renferme les études suivantes : 1° le jurisconsulte et philologue P. Daniel d'Orléans; 2° Bongars, contribution à l'histoire de l'érudition du XVI° au XVII° siècle; 3° De aliquot anthologiae latinae carminibus et de tractatu aliquo Bernensi de philautia disputatio; 4° De Oribasii versione latina Bernensi commentatio.) — Altenglische Dichtungen des Ms. Harl. 2253, mit Grammatik u. Glossar. hrsg. V. BÖDDEKER. Berlin, Weidmann. 1878. (A recommander à tous les amis du vieil anglais.) — TAUBERT, Daphne, das erste deutsche Operntextbuch. Torgau, Jacob. (Bon.) — DAL, Norges Helgener. Christiania, Cammermeyer. (Vaste et excellent travail sur les saints nationaux de la Norvège, entre autres, S. Olaf.) — KAMMER, Karl Lehrs. Berlin, Calvary. (Biographie de l'éminent philologue et appréciation de ses travaux.) — ROSCHER, Hermes der Windgott. Leipzig, Teubner. 1878. (Un des meilleurs travaux sur la mythologie grecque dans ces derniers temps; Hermès serait le dieu du vent.) — Geschichte des deutschen archäologischen Instituts 1829-1879. Berlin, Asher. (Histoire de l'Institut allemand de Rome depuis sa fondation jusqu'à nos jours; « puisse, lit-on dans la conclusion, puisse cet arbre être encore là dans cinquante ans, plus vigoureux qu'aujourd'hui, l'ornement du Capitole, l'honneur du nom allemand, l'objet du respect et de la reconnaissance de toutes les nations où vit l'idéal de l'antiquité classique! ») — BOUTKOWSKI, dictionnaire numismatique. Tome I, vol. I. Leipzig, Weigel. (L'auteur devrait ne se borner qu'à la numismatique, trop d'erreurs historiques et autres.) — DEMMIN, Encyclopaedie der Schriftenkunde, Bilderkunde, Baukunst, u. s. übersetzt von MOTHES. (« Cette édition allemande du livre de Dimmin est un spécimen du demi-savoir, de la science superficielle, et, grâce au traducteur, du « mauvais genre ».)

Jenaer Literaturzeitung, n° 38, 20 septembre 1879 : PALUDAN-MÜLLER, das Sichtbare und das Unsichtbare, deutsch von SCHUHMACHER. Gotha, Perthes. (Tollin.) — DEUSSEN, die Elemente der Metaphysik. Aachen, Mayer. (Pfleiderer : remarquable.) — SIMONSFELD, venetianische Studien. I. Das Chronicon Altinate. München, Ackermann. 1878. (Bernhardt : bon) — VANDERKINDERE, le siècle des Artevelde. Bruxelles, Lebégue (Philippson : excellent). — FITA, Restos de la declinacion celtica y celtibérica en algunas lápidas españolas. Madrid, Maroto. 1878 et el Gerundense y la España primitiva. Madrid, Perojo ; COSTA, Organisacion política, civil y religíosa de los Celtiberos. Madrid, Montoya. (Hübner : écrits qui méritent d'être connus.) — HAUPT, die sumerischen Familiengesetze in Keilschrift, Transcription u. Uebersetzung. Leipzig, Hinrichs; LENORMANT, Etudes cunéiformes. Paris, Maisonneuve. (Hommel : le travail de M. Haupt est très important, et fait honneur à son auteur ; c'est un excellent début dans une science difficile.) — GOEPFERT, Die Mundart des sächsischen Erzgebirges. Leipzig, Veit. 1878. (Winteler : art. de huit colonnes sur un livre que le grammairien ne doit pas laisser inaperçu.)

Bibliographie. *Programmes et dissertations des universités et gymnases d'Allemagne.* — ANGERMANN, Bemerkungen über die Abstammung der Pelasger vom sprachwissenschaftlichen Standpunkte aus. (Meissen.) — BLOCK, Sextus Pompeius Magni Cnaei filius. (Leyde.) — BRENCKER, Die Abtretung Vorpommerns an Schweden und die Entschädigung Brandenburg's, ein Beitrag zur Geschichte des westphälischen Friedens.

(Halle.) — Deuticke, Archilocho Pario quid in graecis litteris sit tribuendum. (Halle.) — Flathe, Specimina eruditionis Afranae Georgio Fabricio rectore scripta e codice Bibliothecæ Gothanæ nr. 212 excudenda. (Meissen). — Fleischer, Kritisches und Exegetisches zum bellum gallicum und bellum Hispaniae (Meissen). — Gloel, De interpolatione Hippolyti fabulae Euripideae. (Halle.) — Grumme, homerische Miscellen. (Gera.) — Hagen, Ueber die altfranzösische Vorstufe des shakspeare'schen Lustspieles « Ende gut, alles gut. » (Halle.) — Höhme, Die positiven Berührungspunkte zwischen Kant und der evangelischen Theologie (Meissen). — Jordan, De pronominalium quae dicuntur interrogantium usu Homerico. (Halle.) — Kettner, Beobachtungen über die Benutzung des Valerius Flaccus. (Pforta.) — Köhler, Lettres françaises de Jean Calvin. (Meissen.) — Milberg, Meissen und die Albrechtsburg im J. 1745. (Meissen.) — Peter, Ueber den Werth der historischen Schriftstellerei von König Juba II von Mauritanien. (Meissen.) — Pluess, De Horatii carm. III, 25. (Pforta.) — Redslob, symbolae criticae ad Plauti fabulas. (Weimar.) — Roscher, zur griechischen Lautlehre. (Meissen.) — Schnelle, Kritisches zum Panegyricus des Plinius. (Meissen.) — Schuchardt, Riccaut de la Marlinière, ein Beitrag zur Erklärung von Lessing's Minna von Barnhelm. (Schleiz.) — Schultze, De Christianorum veterum rebus sepulcralibus commentatio historico-archaeologica. (Leipzig.) — Wachter, Der Einfluss der nationalen und clericalen Stellung Gislebert's von Mons auf seine Geschichtsschreibung. (Halle.) — Worner, Ueber den Gebrauch der homerischen mit Präpositionen zusammengesetzten und mit dem Suffix ιο gebildeten Adjectiva. (Meissen.) — Wunder, L. Annaeus Seneca quid de dis senserit exponitur. (Grimma.)

Neues Archiv der Gesellschaft für altere deutsche Geschichtskunde. 4e vol. IIIe liv. 1879. (Hanovre, chez Halm) : Brosien, Wilhelm von Nangis und Primat. — Dümmler, Die handschriftliche Ueberlieferung der lateinischen Dichtungen aus der Zeit der Karolinger. III. — Waitz, Handschriften in englischen und schottischen Bibliotheken. (Suite.)

Rassegna Settimanale, n° 90, 21 septembre 1879 : Masi, L'ultimo amore di F. Lassalle. — Bibliographia. Bissolati, Il principio logico dell'ascetismo.

Rivista Europea, Rivista internazionale, fasc. II, vol. XV, 16 septembre 1879 : Róndani, I tre canti più famosi della Divina Commedia. — Gli studi da Bertollotti sopra la familia Cenci. — Ferrari, Un'episodio della Divina Commedia, Dante e Buonagiunta. — Baffi, Lettere e poesie inedite di Gabriele Rossetti. (Suite.) — Castagna, Il cavaliere Raffaele d'Ortensio, professore di eloquenza e letteratura italiana. — Ricardi, Litolatria, studi intorno alla scienza della religiosita. — Rassegna letteraria e bibliografica.

Revue critique russe, n° 15, août 1879 : L'Iliade d'Homère avec commentaires en russe par Gospitez (Korch). — Vambéry, La civilisation primitive des Turcs-Tatares. — Loutchitsky, Les assemblées provinciales en France sous Louis XVI (Bon essai). — Travaux des Sociétés savantes Slaves. (La *Matica* Morave.)

N° 16. — Kuhn, L'origine des villes du *Komenverfassung* et du Synoikismos (Schwarz). — Fontaine, Le théâtre et la philosophie au XVIIIe siècle. (Alexis Veselovsky. Cf. *Revue critique*, n° 36, art. 173.) — E. et J. de Goncourt, Portraits intimes. — Le congrès archéologique de Tiflis.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 41 Treizième année 11 Octobre 1879

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 386, 27 septembre 1879 : Two new works by Björnson. — Placita anglo-normannica, Law Cases from William I to Richard I preserved in Historical Records by M.M. Bigelow. Sampson Low (Hewlett : recueil important). — Harrison, Spain in Profile. Trübner. — Musée des Archives départementales, Recueil de Fac simile héliographiques de documents tirés des archives des préfectures, mairies et hospices. Paris, imprimerie nationale (Maunde Thompson). — Correspondence : Sir Thomas Cumberworth's Will. (Peacock : un des testaments les plus curieux et les plus intéressants; il n'y a probablement pas de document du même temps qui montre d'une façon plus claire l'état du sentiment religieux, il y a quatre siècles, en ce qui concerne la mort et les prières pour le mort). — Herbert Spencer, The Data of Ethics. Williams and Norgate. (J. Sully.) — F. de Saussure, Mémoire sur le système primitif des voyelles dans les langues indo-européennes. Leipzig, Teubner. (John Rhys : marque, en somme, un progrès dans ce domaine de la linguistique, cp. un prochain art. de notre recueil.)

The Athenaeum, n° 2709, 27 septembre 1879 : Poems of Wordsworth, chosen and edited by Matthew Arnold. Macmillan. (Long art. sur Wordsworth et son nouvel éditeur.) — Relation de l'ambassade à Kharezm de Riza Qouli Khan, traduite et annotée par Charles Schefer. Paris, Leroux. — Brown, The Annals of Newark-upon-Trent. Sotheran; Daniell, The History of Westminster. Simpkin, Marshall a. Co. — Current Philosophy. (Lewes, The Study of Psychology. Trübner; Calderwood, The Relations of Mind and Brain. Macmillan; Knight, Studies in Philosophy and Literature. Kegan Paul; Balfour, A Defence of Philosophic Doubt. Macmillan.) — The Hamath Inscriptions. (Heath.)

Literarisches Centralblatt, n° 39, 27 septembre 1879 : Eleazar of Beaugenci, commentaries on the later prophets. I. Isaiah, ed. by Nutt. Paris, Baer. (Beaucoup d'exactitude.) — Allen, Histoire du Danemark depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, traduit d'après la septième édition danoise par E. Beauvois. Copenhague, Höst. (Bonne traduction d'une œuvre très importante.) — Wiegand, bellum Waltherianum, Strassburger Habilitationsschrift. Strassburg, Trübner. 1878. (Très bon essai.) — Stadelmann, Friedrich Wilhelm I in seiner Tätigkeit für die Landescultur Preussens. Leipzig, Hirzel. (Style défectueux, mais sujet bien traité.) — Wittich, Struensee. Leipzig, Veit. (Très remarquable étude; l'auteur « marque très bien dans Struensee le mélange d'égoïsme sensuel et d'idées humanitaires; l'adultère de la reine Mathilde est hors de doute, mais compréhensible et à un certain point excusable, si l'on songe au malheureux destin d'une jeune femme inexpérimentée mariée à un misérable à moitié fou ».) — Thier und Mensch von dem König der Genien, ein arabisches Märchen aus den Schriften der läutern Brüder in Basra, im Urtext herausgegeben und mit einem Glossar versehen von Dieterici. Leipzig, Hinrichs. (Texte qui sera le bienvenu, glossaire par endroits incomplet.) — Xenophon's Dialog περὶ οἰκονομίας in seiner ursprünglichen Gestalt. Text und Abhandlungen von Lincke. Jena, Frommann. (S'ajoute à l'étude du même auteur « de Xenophontis Cyropaediae interpolationibus; il sied, en pareille matière, d'avoir une plus sage méfiance de ses pensées. ») — Lange, De Aeneae commentario poliorcetico, praefatus est Leop. Schmidt. Berlin, Calvary. (Critique par Lange des travaux de Hercher, de Sauppe et d'A. Hug.) — Windisch, Kurzgefasste irische Grammatik mit Lesestücken. Leipzig, Hirzel. (Très bon. Cp. *Revue critique*, n° 16, art. 64, p. 293.)

Jenaer Literaturzeitung, n° 39, 27 septembre 1879 : Max Duncker, Ge-

schichte des Alterthums. Band I, II. Leipzig, Duncker u. Humblot. 1878. (Schrader : 5e édition considérablement augmentée de cette histoire de l'antiquité; critiques en ce qui concerne l'Assyrie.) — Goesche, die Arier, ein Beitrag zur historischen Anthropologie. Iena, Costenoble. (Lausch : l'auteur « essaie de réunir tous les arguments contre l'origine asiatique de la race indo-germanique et de les fortifier encore; il prétend qu'il faut chercher en Europe la patrie des Aryens; car c'est sur les bords de la Baltique (N. E. de l'Allemagne et S. de la Suède) que le type aryen s'est conservé dans ses signes les plus caractéristiques, c'est là qu'est le foyer de la race aryenne et plus on s'en éloigne, plus disparait le type au teint clair, aux cheveux blonds, aux yeux bleus; la haute antiquité du lithuanien est aussi une preuve en faveur de l'Europe centrale; mais, selon M. Goesche, le berceau des Aryens est la contrée située entre le Niémen et le Dniéper; c'est du Dniéper que les Aryens sont venus dans le Pont-Euxin, pour occuper la péninsule des Balkans (Thraces, Illyriens, Pelasges, Hellènes) ou l'Asie par les trois chemins suivants : 1° le Bosphore (Phrygiens, Arméniens, etc.); 2° le Caucase, route de la Médie, de l'Iran et de l'Inde; 3° l'Oural (les descendants de ceux qui suivirent cette voie ont le type blond et se retrouvent jusqu'aux frontières de la Chine), etc.; l'auteur de l'art., après la critique de quelques points spéciaux, abandonne aux sciences naturelles le jugement définitif sur l'opinion de Goesche.) — Kvicala, Vergil-Studien nebst einer Collation der Prager-Handschrift. Prag, Tempsky. 1878. (Glaser : nouvel art. sur le livre de Kvicala, qui est une « solide et estimable contribution » à la connaissance du texte de Virgile; ce travail « ne doit manquer à aucun étudiant qui veut comprendre l'Enéide ».) — Nota : nos lecteurs ne s'étonneront pas de ne plus trouver dans nos périodiques le compte rendu de l'*Jenaer Literaturzeitung;* le directeur, M. Klette, a disparu de Magdebourg, où il demeurait, sans indiquer son adresse; en présence de cet « acte étrange », l'éditeur, M. Veit, suspend la publication du journal.

Bibliographie. *Programmes et dissertations des universités et gymnases d'Allemagne:* Boelicke, Die Elihu-Reden nach ihrem Zusammenhange mit dem übrigen Theil des Buches Hiob und nach ihrem sprachlichen Charakter. (51 p. Halle-Wittenberg.) — Drescher, Quaestionum de Aristophanis Ranis pars prima. (20 p. Mainz.) — Glaser, Die Prothese im Griechischen, Romanischen und Englischen. (27 p. Weidenau.) — Göring, Sophie Germain, ein Lebensbild aus der Geschichte der Philosophie. (24 p. Basel.) — Grossmann, Horatiana. (31 p. Bayreuth.) — Gruber, Eberhardt II, Erzbischof von Salzburg. (66 p. Burghausen.) — Hanna, Uber den apologetischen Charakter der horazischen Satiren. (32 p. Nikolsburg.) — Heussner, Unsere Muttersprache und ihre Pflege. (76 p. Hanau.) — Horner, Beiträge zu Cäsar, I Theil. (22 p. Wiener-Neustadt.) — De Jonge, adnotationes criticae in saturas D. Junii Juvenalis. (100 p. Groningen.) — Kümmel (von), Die zwei letzten Heereszüge Heinrich's III nach Ungarn, 1051 u. 1052, mit Rücksichtnahme auf die bairisch-kärntische Empörung. (28 p. Stratznitz.) — Larisch, Ein Beitrag zur Kritik des zweiten Buches von Seneca's naturales quaestiones. (10 p. Patschkau.) — Martins, Quaestiones Plautinae, de Captivorum, Amphitruonis, Pœnuli, Rudentis fabularum prologis. De Capt. vss, 93, 94 et 97. Captivi duo in Captivis per primum actum non in scaena versantur. (36 p. Halle ou Berlin, Mayer et Müller.) — Petersen, Ueber die Preisrichter der grossen Dionysien zu Athen. (25 p. Dorpat.) — Philipp, Der jambische Trimeter und sein Bau bei Sophokles. (Prag.) Reissenberger, Zur Krone Heinrich's von dem Türlin. (34 p. Graz.) — Schmidt. Ueber Kirchhoff's Odysseestudien. (62 p. Kempten.) — Schu-

mann, De Marcellini quae dicitur vita Thucydidia. (25 p. Colmar.) — Steiert, Vergleichung der Phèdre des Racine mit dem Hippolytos des Euripides. (Suite et fin, 23 p. Offenburg.) — Tiling, Die paulinische Lehre vom Νομος nach den vier Hauptbriefen. (54 p. Dorpat.) — Völcker, Zur Kritik und Erklärung des Oidipus Tyrranos von Sophokles. (46 p. Schweinfurt.) — Wagner, on Spenser's use of archaism. (Halle-Wittenberg.) — Wolff, deutsche Ortsnamen in Siebenbürgen. 48 p. (Mühlbach in Siebenbürgen.) — Zambra, l'epistola d'Orazio ai Pisoni sopra l'arte poetica. Commento. Parte esegetica. (25 p. Triest.)

L'Athenaeum belge, n° 19, 1er octobre 1879 : Rambert, Education et enseignement supérieur, rapport sur l'Exposition universelle de Paris. 1878. Zurich, Orell. (Alvin.) — Eenens, Dissertation sur la participation des troupes des Pays-Bas à la campagne de 1815 en Belgique. Gand, Vanderhaeghen. 1879. (Piot : quelques rectifications.) — Müntz, Les arts à la cour des papes pendant le xve et le xvie siècle, recueil de documents inédits tirés des archives et des bibliothèques romaines. Martin V-Pie II (1417-1464); Paul II (1464-1471). (Long art. sur ce livre que doivent consulter tous les archéologues et quiconque désire connaître complètement l'époque de la Renaissance.) — Œuvres de Philarète Chasles. L'Angleterre politique; l'Angleterre au xvie siècle; le Titan, de Jean Paul Richter, traduit par le même. Paris, Charpentier. (Utiles réimpressions, trop de fautes encore.) — Publications historiques allemandes. (Paul Bailleu : art. enthousiaste sur le Ier volume de l'histoire d'Allemagne de M. de Treitschke; néanmoins le critique reconnaît que le livre est « un peu un programme de parti »; il passe trop rapidement sur le livre de M. Oncken « Œsterreich und Preussen im Befreiungskriege » et sur l'ouvrage de M. Hüffer « der Rastatter Congress und die zweite Coalition ».) — Correspondance littéraire de Paris. (Livres de philologie et d'histoire.) — Bulletin (mentionne l'art. de M. Guyard sur le livre du P. Delattre, dont la conclusion donne une idée fort juste de l'état de l'assyriologie). — Le congrès néerlandais (Paul Fredericq). — Fédération des instituteurs, congrès de Liège. (Gallet.) — Le Musée du Conservatoire royal de Bruxelles (Acquiert une grande importance par sa collection d'instruments anciens). — Lettres parisiennes. — Chronique. (Un des meilleurs numéros de l'*Athenaeum* et l'un des plus étoffés; nous souhaitons un nombreux public à cette vaillante revue.)

Rassegna Settimanale, n° 91, 28 septembre 1879 : Campania. (E. de Ruggiero; long art. à propos du livre de Beloch, « Topographie, Geschichte und Leben der Umgebung Neapel's im Alterthum, nebst einem Atlas von Campanien »; livre que le critique juge important et bien fait.) — Ancora sulle pergamene di Perugia. (E. M.) — Bibliografia : Letteratura. Waitz, Deutsche Verfassungsgeschichte. I-VIII. Kiel. 1844-78. (Excellent travail.) — Fischer, Beiträge zur physischen Geographie der Mittelmeerländer, besonders Siciliens. Leipzig, Fues; von Lassaulx, Sicilien, ein geographisches Charakterbild. Bonn, Strauss. (On ne peut avoir une connaissance exacte de la Sicile sans prendre pour guide le livre de Fischer; c'est un travail qui répond à tout ce qu'on exige aujourd'hui d'une monographie scientifique; quant à l'étude de Lassaulx, c'est plutôt un article de revue.)

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 42 Treizième année 18 Octobre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Athenaeum, n° 2710, 4 octobre 1879 : Cobden, notes sur ses voyages, correspondances et souvenirs, recueillies par Mad. SALIS SCHWABE, avec une préface par de MOLINARI. Paris, Guillaumin — FARRAR, The life and works of saint Paul. Cassel, Petter a. Galpin. (Deux volumes qui pourraient être réduits à un seul ; outre les longueurs, beaucoup de points contestables ; ajoute peu à la littérature du sujet.) — RÁJENDRALÁLA MITRA, Buddha Gayá, the Hermitage of Sákya Muni. Calcutta, Bengal secretariat Press. (A consulter par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire du bouddhisme). — PEACOCK, Notes on the Life of Thomas Rainborowe, Officer in the Army and Navy, in the Service of the Parliament of England. Nichols a. Son (biographie d'un colonel Rainborowe qui, au temps de la révolution d'Angleterre, combattit pour le Parlement ; on souhaite que M. Peacock entreprenne une étude sur Ireton ou sur Henri Cromwell ou sur la guerre civile même). — The philological congress at Trèves. (B.) — WALLACE, Stanford's Compendium of Geography and Travel, based on Hellwald's « die Erde und ihre Völker ». Australasia. Stanford. (L'auteur nomme « Australasia » l'archipel malais, Java, Bornéo, etc., qui formaient autrefois la partie méridionale du continent asiatique.)

Literarisches Centralblatt, n° 40, 4 octobre 1879 : HERTZBERG, Geschichte von Hellas. Berlin, Grote. (1er et 2e fasc. du Ier volume de cet ouvrage, sur l'histoire de la Grèce ancienne, s'étend jusqu'aux combats devant Sphactérie, pas de recherches personnelles, mais un récit « qui repose sur une base scientifique et qui, sans appareil d'érudition, est intelligible pour les laïques et les charme par une forme pleine de goût ».) — PŒHLMANN, hellenische Anschauungen über den Zusammenhang zwischen Natur und Geschichte. Leipzig, Hirzel. (Excellent essai sur la façon dont les Grecs envisageaient les « rapports de l'histoire et de la nature », c'est-à-dire l'influence des milieux sur les mœurs et la destinée des peuples.) — Ostfriesisches Urkundenbuch, hrsg. v. FRIEDLÆNDER. II. Halbband, 1430-1470. Emden, Haynel, 1878. (Suite de cette publication importante.) — LENZ, Die Schlacht bei Mühlberg, mit neuen Quellen. Gotha, Perthes. (Complète sur quelques points le récit que G. Voigt a donné de la bataille de Mühlberg.) — v. STUCKRAD, der russisch-türkische Krieg 1877-78 nach den bisher veröffentlichten Nachrichten bearbeitet. Hannover, Helwingh. (Très complet et plus calme que le récit de Rustow, à consulter.) — Vaitâna Sûtra, the Ritual of the Atharvaveda edited with critical notes and indices by GARBE. London, Trübner. 1878; Vaitâna Sûtra, das Ritual des Atharvaveda, aus dem Sanskrit übersetzt und mit Anmerkungen versehen von GARBE. Strassburg, Trübner. 1878. (Texte et traduction d'un ouvrage important, quelques fautes qui n'effaceront pas les mérites de l'auteur et la reconnaissance qu'on lui doit.) — PHILASTRE, premier essai sur la genèse du langage et le mystère antique. Paris, Leroux. (Etrange.) — SCHNEIDEWIN, die homerische Naivetät. Hameln, Brecht. 1878. (D'une lecture peu agréable ; sujet bien ordonné, mais des erreurs ; œuvre de dilettante.) — BAER (von), über die homerischen Localitäten in der Odyssee, nach dem Tode des Verfassers herausgegeben von STIEDA. Braunschweig, Vieweg. 1878. (Conclusions singulières ; la baie de Balaclava serait le port des Lestrygons, et l'île d'Imbros, la Trinacrie.) — AMEIS, Anhang zu Homers Ilias. Schulausgabe, IV Heft. Erläuterungen zu Gesang X-XII von HENTZE. Leipzig, Teubner. (Du soin.) — Homer. Iliad, book I, with an essay on homeric grammar and notes by MONRO. Oxford, Clarendon Press. 1878. (A recommander aux commençants.) — Homeri Ilias, cum potiore lectio-

nis varietate, edidit NAUCK. Pars posterior. Berlin, Weidmann. (Fin de l'entreprise, trop de conjectures hasardeuses, attaques contre Aristarque.) — Incerti auctoris de Constantino magno ejusque matre Helena libellus, e codicibus primus edidit Ed. HEYDENREICH. Leipzig, Teubner. (Petit roman du moyen-âge dont voici la donnée : Hélène, de Trèves, est, dans un pèlerinage à Rome, violée par l'empereur Constantius ; elle a un fils qu'elle nomme Constantin et vit à Rome du travail de ses mains. Constantin, devenu grand, est pris par des marchands qui le font passer en Grèce pour le fils de l'empereur romain, se donnent eux-mêmes pour ambassadeurs de Rome et marient Constantin à la fille de l'empereur d'Orient. Au retour, ils exposent les deux jeunes gens dans une île déserte et gagnent le large avec les trésors. Les deux époux sont sauvés et ramenés à Rome; ils retrouvent Hélène; bientôt Constantin, qui est un brave chevalier, attire l'attention de l'empereur ; tout se découvre, les marchands sont exécutés et Constantin reste l'héritier des deux empires ; le livre est du XII[e] siècle au plus tôt ; mais Suidas a dû connaître un original grec plus ancien, car il parle, dans un passage, qu'on ne pouvait jusqu'ici rapporter à son auteur, d'un signe auquel on reconnait Constantin : l'éditeur a consulté deux mss. l'un de Dresde, (XIV[e] siècle), l'autre de Freiberg (XV[e] siècle); il ne semble pas connaître intimement le latin du moyen-âge.) — SCHERER, aus Gœthe's Frühzeit, Bruchstücke eines Commentars zum jungen Gœthe, mit Beiträgen von MINOR, POSSNER, E. SCHMIDT. Strassburg, Trübner. (Tout l'art. est consacré à Scherer et extrêmement dur pour ce dernier ; « ce livre est un de ceux qu'on met de côté, comme maint autre de l'auteur depuis ces dernières années, avec surprise et en secouant la tête ».) — Faust, eine Tragödie von Gœthe, mit Einleitung und erklärenden Anmerkungen von LOEPER. Berlin, Hempel. (Deuxième édition remaniée de ce commentaire savant et ingénieux; livre excellent à recommander à tous les amis de Faust.) — QUANTZ, Leben und Werke des Flötisten Johann Joachim Quantz. Berlin, Oppenheim. (Très bonne biographie du célèbre flûtiste et maître de Frédéric II.

Deutsche Rundschau, octobre 1879 : Heinrich v. SYBEL, Der alte Staat und die Revolution in Frankreich. (Long art. à propos du livre de M. Taine sur les origines de la France contemporaine : en beaucoup d'endroits Hippolyte Taine (et non Henri Taine) n'a vu qu'une partie de la vérité, et, en ne considérant qu'un seul côté des choses *(Einseitigkeit)*, il a été amené à de notables erreurs; mais, en beaucoup d'endroits, il y a « une admirable sagacité », « une précision irréfutable » ; l'auteur a consulté « une masse énorme » de documents.) — FIEDLER, Ueber Kunstinteressen nnd deren Förderung. — Von SCHERZER, Die deutsche Arbeit in fremden Erdtheilen. (Surtout d'après l'ouvrage de M. de Löher, « Geschichte und Zustände der Deutschen in Amerika ». Cincinnati.) — Beiträge zur Geschichte des letzten polnischen Aufstandes. (Travail d'un anonyme sur le soulèvement de la Pologne en 1863, surtout d'après le journaliste russe Berg ; nombreux détails sur le comité secret ou *rzad* qui dirigea le mouvement.) — KAPP, Berliner geschriebene Zeitungen aus dem vorigen Jahrhundert. (Art. intéressant et curieux sur les « Bulletins » qui parurent à Berlin durant le XVIII[e] siècle.) — Andrew White, ein amerikanisches Studienleben. (H. S. L'auteur de l'art. en faisant la biographie du successeur de Bayard Taylor à Berlin, M. Andrew White, très connu aux Etats-Unis par les services qu'il a rendus à l'instruction, essaie de donner une idée de l'enseignement aux Etats-Unis dans les quarante dernières années.) — Literarische Rundschau. (Briefe Gœthe's an Sophie von La Roche und Bettina Brentano nebst dichterischen Beilagen hrsg. v. LŒPER. Berlin, Hertz. (Scherer : excellente publication où l'on trouve beaucoup à apprendre, comme dans toutes les publications

de Lœper.) — Thayer, Ludwig van Beethoven's Leben. Berlin, Weber. (Troisième vol. de cette remarquable biographie de Beethoven.) — La *Deutsche Rundschau* a commencé sa sixième année d'existence et publie à cette occasion une sorte de programme où elle déclare qu'elle veut maintenir « son rang d'organe représentatif » et rester un lieu de rendez-vous pour les premiers esprits de l'Allemagne dans la littérature et les sciences. On ne peut que louer, en tout cas, le fascicule d'octobre que nous venons d'analyser.

Bibliographie. *Programmes et dissertations des universités et gymnases d'Allemagne :* Christ, de publicis populi atheniensis rationibus saeculo a. Chr. V et IV. (Pars prior : saeculum V.) (40 p. Greifswald.) — Cook, Bishop Lowth, his life and writings. (62 p. Leipzig.) — Dürr, Adam Friedrich Œser, ein Beitrag zur Geschichte des xviiiten Jahrhunderts. (255 p. Leipzig.) — Franziss, der deutsche Episcopat in seinem Verhältniss zu Kaiser und Reich unter Heinrich III. 1039-1056. (72 p. Regensburg.) — Gurlitt, de M. Tullii Ciceronis epistulis earumque pristina collectione. (47 p. Göttingen.) — Hecker, de Apollinis apud Romanos cultu. (57 p. Leipzig.) — Piger, Die sogenannten Gräcismen im Gebrauche des lateinischen Accusativs. (45 p. Iglau.) — Rein, de pronominum apud Terentium collocatione capita quatuor. (66 p. Leipzig.) — Rudert, de jure municipum romanorum belli latini temporibus Campanis dato. (115 p. Leipzig.) — Sass, über das Verhältniss der Recensionen des niederdeutschen Spiels von Theophilus. (45 p. Leipzig.) — Vujic, über Substanz und Causalität. (47 p. Leipzig.) — Wollner, Untersuchungen über die Volksepik der Grossrussen. (90 p. Leipzig.) *Leyde :* Lehmann von Lehnsfeld, de oratione ad demonicum Isocrati adjudicanda. (75 p.) — *Upsal*, Ahlen, de subjectis rei apud Ciceronem cum verbis quae rationem significant conjunctis commentatio. (87 p.)

Rassegna Settimanale, n° 92, 5 octobre 1879 : La morale del positivismo secondo Roberto Ardigò. (Chiappelli). — Corrispondenza letteraria di Londra. (Symonds : Sketches and Studies in Italy. Smith ; Gallenga, The pope and the King. Tinsley ; ouvrage où l'auteur raconte la lutte entre l'Eglise et l'Etat en Italie depuis la réaction bourbonienne jusqu'à nos jours ; Bent, a freak of freedom or the Republic of San Marino. Longmans ; Froude, Caesar, a sketch. Longmans ; dans ce dernier livre il n'y aurait rien de neuf ni d'original, César est justifié de son usurpation et n'aurait eu, dans ses premières années, que le désir désintéressé d'un bon gouvernement et d'une politique conservatrice et honnête ; l'ouvrage est d'ailleurs plein de couleur et de mouvement ; quant à la conclusion, qui est un parallèle entre César et Jésus-Christ, elle est d'un goût douteux, pour ne pas dire d'une absurdité manifeste.) — Il vero autore dell'epigrafe che si legge sul sepolcro di Dante. (Borgognoni : cet auteur est maître Bernardo de Canatro ou de Canaccio ou de Canozo, selon ses diverses formes du nom.) — Anselmo Guerrieri Gonzaga (not. nécrol.). — Bibliografia : Maura, Poesie in dialetto siciliano con alcune di altri poeti mineoli, una prefazione di Capuana. Milano, Brigola. — P. Fournier, Etude diplomatique sur les actes passés devant les officialités du xiiie siècle (extrait de la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes). Paris, Picard (bonne étude et très claire). — Holmes, Lothrop Motley, a Mémoir. Boston (ne donne que de très brefs renseignements sur la vie et le caractère du célèbre historien américain).

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 43 Treizième année 25 Octobre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, nº 387, 4 octobre 1879 : Shea, The life and epoch of Alexander Hamilton, an historical study. Cambridge, Houghton, Osgood a. Co. (Fitz Maurice : très intéressant pour l'histoire des États-Unis.) — Besant, Rabelais, Foreign classics for English Readers. Blackwood a. Sons. (Lang : un des volumes les plus utiles de cette collection.) — Archaeologia Adelensis or a History of the Parish of Adel in the West Riding of Yorkshire. (Peacock : Adel, près de Leeds, possède une des églises normandes les plus remarquables dans le nord de l'Angleterre.) — Whitney, Catalogue of the Spanish Library and of the Portuguese Books bequeathed by George Ticknor to the Boston public library. (Axon : utile publication.) — Correspondence : The text of Propertius. (Ellis.) — M. Courrière on the Slavs. (Morfill.)

Nº 388, 11 octobre 1879 : Loftie, A Ride in Egypt. Macmillan. — Maken, Kjöbenhavns Universitets Retshistorie. 1479-1879. Copenhague, Gyldendal. (Anderson.) — Ewald, Representative Statesmen, political Studies. Chapman a. Hall. — The danish and norvegian poetry (Brandes). — Correspondance : Old slavonic (Fairfield.) — Two place-names in Nennius : Historia Britonum. (Bradley). — Storm, Engelsk Filologi. I. det levende sprog. Christiania, Cammermeyer. (Sweet : très bon pour les étudiants étrangers et à ne pas dédaigner des philologues anglais.) — Celebration of the eighteenth centenary of the destruction of Pompeii. (Barnabei.)

The Athenaeum, nº 2711, 11 octobre 1879 : Marchioness of Westminster, Diavy of a tour in Sweden, Norway and Russia in 1827, with letters. Hurst a. Blackett. — Leland, The new Plutarch : Abraham Lincoln. Marcus Ward (peu de choses neuves, presque tout est emprunté à la biographie de Lamon). — Elwes, A history of the castles, mansions and manors of Western Sussex. Longmans. — Milton's mother and grandmother. (Hyde Clarke.) — Vischer, Luca Signorelli und die italienische Renaissance. Leipzig, Veit. (Bon à traduire en anglais, cp. *Revue critique*, nº 6, art. 25, p. 112). — Indian Orthography. (Goldsmid.)

Literarisches Centralblatt, nº 41, 11 octobre 1879 : Delitzsch, biblischer Commentar über den Propheten Isaia. Leipzig, Dörffling u. Franke. (3e édition remaniée, avec des contributions de Fleischer et de Wetzstein ; très-instructif.) — Noack, philosophie-geschichtliches Lexicon. 1-5 Lieferung. Leipzig, Koschny. 1878. (Important.) — Sidgwick, the Method of Ethics. 1877. Macmillan. (Excellent.) — Frantz, Schelling's positive Philosophie. Cöthen, Schettler. — Boettger, topographisch-historisches Lexicon zu den Schriften des Flavius Josephus. Leipzig, Fernau. (Très-soigné, sera utile à tous ceux qui s'occupent de Josèphe et à quiconque voudra connaître la géographie de la Terre-Sainte.) — Bloch, die Quellen des Josephus in seiner Archaeologie. Leipzig, Teubner. (Un peu superficiel.) — Schmidt, Perikles und sein Zeitalter. IIer Band. Jena, Fischer. (Cp. l'art. de notre *Revue*, nº 36, p. 185, art. 171 ; trop d'importance accordée à Stesimbrote, des passages remarquables.) — Ekkehart's IV. Casus Sancti Galli übersetzt von Meyer von Knonau. Leipzig, Duncker. 1878. (Bonne traduction d'une chronique déjà connue au public allemand par le roman de Scheffel ; excellente introduction.) — Dieffenbach, Graf Franz zu Erbach-Erbach. Darmstadt, Lit-artist. Anstalt. (Mauvais.) — Dieffenbach, Schulmeister der Hauptspion Napoleon's I. Leipzig, Webel. (Que de détails inutiles !) — Pernice, Marcus Antistius Labeo, das römische Privatrecht im ersten Jahrhunderte der Kaiserzeit. Halle, Niemeyer. 1878. (Bon.) — Alkarkhi Al Kâfi fil Hisâb (Genü-

gendes über Arithmetik) hrsg. v. Hochheim. Halle, Nebert. (Grand service rendu à l'histoire de l'arithmétique.) — Hermann, Griechische Schulgrammatik. Berlin, Weidmann. (Utile dans les écoles.) — Dozon, Manuel de la langue chkipe ou albanaise. Paris, Leroux. 1878. (Très bon livre.) — Lessingi Laocoon in latinum versus sermonem per Hasperum, Gütersloh, Bertelsmann. (Bonne traduction du Laocoon en latin.) — Lorenz, über Gymnasialwesen, Pädagogik und Fachbildung. Wien, Gerold.

Bibliographie, *Livres nouveaux :* Alton, Die ladinischen Idiome in Ladinien, Gröden, Fassa, Buchenstein, Ampezzo. Innsbruck, Wagner. (7 fr. 50.) — Bayle, Anthologie provençale, poésies choisies des troubadours du xe au xve siècle. Leipzig, Harrassowitz (3 fr. 75). — Beaulieu-Marconnay, Karl von Dalberg und seine Zeit. Weimar, Böhlau. (21 fr. 25.) — Berliner, Beiträge zur hebräischen Grammatik im Talmud und Midrasch. Berlin, Benzian (2 fr. 50). — Berthelot, Antiquités canariennes. Plon. — Blampignon, Massillon d'après des documents inédits. Palmé. (3 fr.) — Bonneville de Marsangy, Madame Campan à Ecouen. Champion. — Boehtlingk, Sanskrit-Wörterbuch in kürzerer Fassung. I Theil, die Vocale. St Petersburg. — Boussuge, Organisation judiciaire des villes dans l'empire romain et en France. Bâle, Georg. (3 fr.) — Brosin, Schiller's Vater, ein Lebensbild. Leipzig, Schlicke (3 fr. 75). — Brunnenmeister, Die Quellen des Bambergensis. Leipzig, Engelmann. (8 fr. 75.) — Denis (F.), Histoire de l'ornementation des manuscrits. Rouveyre. (15 fr.) — Denkmaeler der Kunst, Ergänzungsband, bearb. v. Lübke u. Lützow. Stuttgart, Ebner u. Seubert. (40 fr.) — Fournier (E.), Le mystère de Robert le Diable, texte du xive siècle. Dentu. — Gartner, Die Gredner Mundart. Heilbronn, Henninger (13 fr. 75). — Gmelin, Beiträge zur Geschichte der Schlacht bei Wimpfen. Carlsruhe, Braun. — Goebel, De conjunctione quom. Gütersloh, Bertelsmann. (1 fr.) — Hagenmeyer, Peter der Eremite. Leipzig, Harrassowitz. (15 fr.) — Hoffmann, patricische und plebejische Curien. Wien, Konegen. — Kalbeck, Neue Beiträge zur Biographie des Dichters J. C. Günther. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. — Kenner, Neue römische Funde in Wien. Wien, Gerold. (3 fr.) — Kertbeny, Petöfi's Tod vor dreissig Jahren. Leipzig, Friedrich. (2 fr. 50.) — Kulpe, Lafontaine, seine Fabeln und seine Gegner. Leipzig, Friedrich. (4 fr. 50.) — Lauth, Aus Aegyptens Vorzeit, erstes Heft. Berlin, Hoffmann. (2 fr. 50.) — Lunak, Observationes rhetoricae in Demosthenem. Petersburg. — Martens, La Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale. (3 fr. 15.) — Masseras, Un essai d'empire au Mexique. Charpentier. (3 fr. 50.) — Mouleng, Documents historiques sur le Tarn-et-Garonne. tome I. Montauban, Forestié (7 fr. 50). — Nöldeke, Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sasaniden. Leyde, Brill, — Palmer, The Migration from Shinar. London, Hodder a Stoughton. — Pichler, Chronik des Hof= und Nationaltheaters zu Mannheim. Mannheim, Bensheimer. (5 fr.) — Pietsch, Wallfahrt nach Olympia im ersten Frühling der Ausgrabungen. Berlin, Luckhardt. (5 fr.) — Ranieri, Scritti varii. Napoli, Detken u. Rocholl. (4 fr.) — Salfeld, Das Hohelied Salomo's bei den jüdischen Erklärern des Mittelalters. Berlin, Benzian (5 fr.) — Schrieber, Apollon Pythoktonos, ein Beitrag zur griechischen Religions= und Kunstgeschichte. Leipzig, Engelmann. (5 fr.) — Settembrini, Scritti varii, riveduti da Fiorentino. Napoli, Detken et Rocholl. (5 fr.) — Spohr, Geschichte der Beobachtung, Einschliessung, Belagerung und Beschiessung von Mézières im deutsch-französischen Kriege. 1870-71. Berlin, Voss. (12 fr. 50.) — Strümpell, Psychologische Pädagogik. Leipzig, Böhme. (6 fr. 75.) — Thomas, Zur Quellenkunde des venezianischen Handels und Verkehres. München, Franz. (2 fr. 25.) — Ur-

kundenbuch der Universität Leipzig von 1409 bis 1555, hrsg. v. Stübel. Leipzig, Giesecke. (40 fr.) — Wollner, Untersuchungen über die Volksepik der Grossrussen. Leipzig. Engelmann. (4 fr.) — Zittel, Die vier Evangelien übersetzt u. erklärt. I Th. Carlsruhe, Braun.

Rivista Europea, Rivista internazionale, vol. XV, fasc. III, 1 ottobre : Clerke, L'Inghilterra nell'Asia.— Castagna, Il cavaliere Raffaele d'Ortensio professore di eloquenza e letteratura italiana. — Silingardi, Mantova e le Guerre memorabili nella valle del Po. — Bartoli, Il Decamerone nelle sue attinenze colla novellistica europea (art. important). — Cattelani, Venezia e le sue letterate nei secoli xv e xvi. — Sbarbaro, Canning e l'utilitarismo del secolo xvi.— Italia. Libri (Dino Compagni e la sua Cronica per Isidoro del Lungo. Firenze ; Storia della letteratura italiana del Prof. Bartoli ; Postille ai commenti del Lombardi e del Biagioli sulla Divina Commedia par Monti).

Revue d'Alsace, 1879, juillet-août-septembre : Grad, Histoire et statistique de l'industrie de la laine en Alsace. — Dietz, Documents inédits pour servir à l'histoire de l'ancienne seigneurie du Ban-de-la-Roche. — Corbis, Locutions particulières à Belfort, vocabulaire et explication d'une centaine de locutions encore en usage. — R. Reuss, L'Alsace pendant la révolution française. (Suite : Lettres des députés de Strasbourg et du Magistrat, etc., voir surtout la lettre des représentants de la bourgeoisie, relative au sac de l'hôtel de ville de Strasbourg après la nouvelle de la prise de la Bastille.) — Dag. Fischer, Le comté de la Petite-Pierre sous la domination palatine. — Et. Barth, Notes biographiques sur les hommes de la Révolution à Strasbourg et ses environs. (De Darbas à Doron.) — Bibliographie : Thuot, La forteresse de Puy-de-Gaudy et la ville de Guéret. Limoges, Ducourtieux.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 44 Treizième année 1er Novembre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 389, 18 octobre 1879 : EYTON, A Key to Domesday, exemplified by an Analysis and Digest of the Dorset Survey. Taylor; The Court, Household and Itinerary of King Henri II. (Waters : livres de grand mérite.) — CHODZKO, Les chants historiques de l'Ukraine et les chansons des Latyches des bords de la Dvina occidentale, période païenne, normande, tartare, polonaise et cosaque, traduits sur les textes originaux par A. CHODZKO. Paris, Leroux. (Très intéressant.) — WALCOTT, Church Work and Life in English Minsters. Chatto a. Windus. (Martin.) — SEPP, Meerfahrt nach Tyrus zur Ausgrabung der Kathedrale mit Barbarossa's Grab. Leipzig, Seemann. (J. P. Richter : récit du voyage entrepris par MM. Sepp et Prutz pour retrouver dans la cathédrale de Tyr les ossements de Frédéric Barberousse; voyage manqué qui « a privé le monde du romantique spectacle des funérailles de Barberousse dans la cathédrale de Cologne »; l'ouvrage renferme d'ingénieuses considérations, mais trop de subtilités.) — Florence Letter. (Linda Villari : rend compte des ouvrages suivants; DEL LUNGO, Dino Compagni e la sua Cronica. Florence, Lemonnier; Lettere e Scritti inediti di P. e A. Verri, annotati e pubblicati dal Dr. CASATI. Milan, Galli; Memorie di mia vita 1795-1859, di Giov. ARRIVABENE. Florence, Barbera; OTTOLENGHI, Vita, studi e lettere inediti di Ornato. Turin, Loescher.) — Correspondence. Sir Thomas Cumberworth's Will. (Peacock : suite.) — Old Slavonic (Morfill). — The Leigh Grammar School Library. — Mr Morley on Burke. (Longue communication de E. J. Payne.) — EITEL, A Chinese Dictionary in the Cantonese Dialect. II. K-M. Trübner. (Douglas. Bon ouvrage.) — Turner's Etchings for the « liber studiorum » reproduced by the autotype Company. (Mary Heaton.) — Letter from Smyrna. (Sayce.)

The Athenaeum, n° 2712, 18 octobre 1879 : Essay from the North American Review, edited by RICE. Nimmo a. Bain. (Recueil des meilleurs essais parus dans cette revue.) — EDWARDS, The Russians at home and the Russians abroad. Allen. — P. POTTER, Lancashire Memories. Macmillan. — TYRRELL, The Correspondence of M. Tullius Cicero. Longmans; VIERTEL, Die Wiederauffindung von Cicero's Briefen durch Petrarca. Königsberg, Hartung. (Deux travaux satisfaisants.) — Milton's mother and grandmother. (Chester.) — The duke of Buckingham and a play of Shakspeare in 1628. (Bullen.) — SCOTT, Lectures on the Rise and Development of the mediaeval Architecture. Murray. — The private collections of England, n. XLIX. Farnley Hall, Otley. — The figures of Sesostris. (Percival.)

Literarisches Centralblatt, n° 42, 18 octobre 1879 : GESENIUS, hebräisches und chaldäisches Handwörterbuch über das alte Testament. Leipzig, Vogel. (8e édition remaniée par MM. Mühlau et Volck.) — GESENIUS, hebräische Grammatik. (22e édition, remaniée par M. Kautsch.) — MÜLLER, hebräische Schulgrammatik. Halle, Niemeyer. 1878. (Très recommandable.) — GOERGENS, der Islam und die moderne Cultur. Berlin, Stabel. (Eclaire très bien la question de l'islamisme et montre qu'on ne peut songer à un progrès réel.) — Die Cistercienser-Abtei Maulbronn, hrsg. v. PAULUS. Stuttgart, Krabbe. (Monographie qui est un modèle tant par le texte que par les gravures.) — Codex diplomaticus anhaltinus hrsg. v. HEINEMANN. IV. 1351-1380. Dessau. Barth. (Suite de cette excellente publication.) — St. Gallische Geschichtsquellen, Continuatio casuum sancti Galli. (Conradi de Fabaria.) St. Gallen, Huber. (Suite et fin de la chronique latine du couvent de St Gall, p. p. M. Meyer de Knonau.) — ZWIEDINECK-SÜDENHORST, die Obedienz-Ge-

sandtschaften der deutschen Kaiser an den römischen Hof im XVI. und XVII. Jahrhundert. Wien, Gerold. (Sur les dernières ambassades d'obédience envoyées au pape par Rodolphe II, Mathias, Ferdinand II et Ferdinand III.) — Indische Studien hrsg. v. WEBER. XV. Band. Leipzig, Brockhaus. (Très bon.) — KOFFMANE, Geschichte des Kirchenlateins. I Band, 1 Heft. Entstehung und Entwickelung des Kirchenlateins bis Augustinus Hieronymus. Breslau, Koebner. (Travail soigné et instructif.) — Ezzos Gesang von den Wundern Christi und Notkers Memento Mori, hrsg. v. BARACK. Strassburg, Trübner. (Cp. *Chronique*, nº 268, p. 40) — FALCK, der Dichter Lenz in Livland. Winterthur, Westfehling. (Renseignements nouveaux, des exagérations. Cp. *Revue critique*, art. 169, p. 175.)

Bibliographie. *Programmes et dissertations des universités étrangères :* BAETHGEN, Untersuchungen über die Psalmen nach der Peschita. (33 p. Kiel.) — BIESE, de objecto interno apud Plautum et Terentium atque de transitu verbalium notionum. (53 p. Kiel.) — BRAUN, Beiträge zur Lehre vom griechischen Pronomen ὅδε und οὗτος bei Aeschylus. (36 p. Marburg.) — FAULHAMMER, Grillparzer's Selbstbiographie. (31 p. Troppau.) — HAGEN (v.), über die altfranzösische Vorstufe des Shakspeareschen Lustspieles « Ende gut, Alles gut » (40 p. Halle). — KLATT, die Wiederholung und Auslassung gewisser Form=und Bestimmungswörter in der französischen Prosa des XIII. Jahrhunderts. (22 p. Kiel.) — KRIECHHAUFF, quaestiones de participii apud Sophoclem usu. (90 p. Kiel.) — LÜBBERT, Pindaros von Kynos Kephalai et de gentis Claudianae commentariis domesticis. (31 p. Kiel.) — SCHIRREN, über Machiavelli. (12 p. Kiel.) — SCHNOOR, quaestiones Plautinae. (40 p. Kiel.) — SCHWARTZ, de metaphoris e mari et re navali petitis quaestiones Euripideae. (12 p. Kiel.) — WACHHOLTZ, de litis instrumentis in Demosthenis quae fertur oratione in Marcartatum. (40 p. Kiel.)

L'Athenaeum belge, nº 20, 15 octobre 1879 : HAVARD, la terre des gueux, voyages dans la Flandre flamingante. Quantin. (Fredericq : livre appelé à un grand succès.) — LEGER, Histoire de l'Autriche-Hongrie. Hachette. (Art. très favorable, cp. *Chronique*, nº 15, p. 281.) — Taxes de la pénitencerie apostolique, p. p. DUPIN DE SAINT-ANDRÉ. Fischbacher. (Utile et curieuse réimpression, cp. *Chronique*, nº 36, p. 192.) — Publications allemandes : STEINMEYER u. SIEVERS, die althochdeutschen Glossen. Berlin, Weidmann. (Ier vol. très précieux) ; ARNOLD, Deutsche Urzeit. Gotha, Perthes. (Résumé très clair) ; LIEBRECHT, zur Volkskunde, alte und neue Aufsätze. Heilbronn, Henninger. (Recueil d'articles solides et intéressants sur la littérature populaire comparée) ; Thomas und Felix Platter, zur Sittengeschichte des XVI. Jahrhunderts p. p. Boos. (Bonne réimpression) ; SEUFFERT, Wieland's Abderiten. Berlin, Weidmann. (Excellent ; cp. *Revue critique*, art. 161, p. 156) ; WICHMANN L'art poétique de Boileau dans celui de Gottsched. Berlin, Weidmann. (Méchant style.) — Bibliographie (sera consultée avec fruit).

Revue de l'instruction publique en Belgique. Tome XXII, 4e livraison : BERGMANS, Etude sur l'enseignement et surtout sur le programme des mathématiques dans la section des humanités des athénées et des colléges. — MALLET, la propriété foncière à Sparte, son origine, son régime, sa décadence. (Il faut adopter le récit de Plutarque modifié en plusieurs points.) — WILLEMS, Le pouvoir impérial pendant les trois premiers siècles de l'empire romain. — BRÉAL, Les facultés des lettres en Belgique (reproduction de l'art. paru dans la *Revue scientifique*.) — Comptes-rendus. EICHHEIM, Neue Schlaglichter auf die Urgeschichte der Germanen in Belgien und den Rheinlanden. Neuburg, Baaders. (Fredericq : César est un guide qui n'offre aucune garantie, toute l'histoire pri-

mitive de l'Allemagne et de la Belgique est à refaire; la Belgique était germaine lors de la conquête de César; le conquérant n'a pas gagné de bataille sur Arioviste; les Nerviens et leurs alliés ont remporté la victoire de la Sambre, que l'auteur place entre Louvroil et Boussières; la citadelle des Aduatiques serait Sautour au S. de Philippeville; études originales qui appellent l'attention sur les contradictions et les exagérations du récit de César.) — ULRICHS, Commentatio de vita et honoribus Taciti. Würzburg, Stahel. (P. Thomas : retrace avec grand détail la carrière politique de Tacite; l'historien serait né en 55 ou 56; il serait le fils de Corn. Tacitus, procurateur de la Belgique; il fut nommé par Vespasien *tribunus militum laticlavius*, reçut du sénat le *vigintiviratus*, et de Titus la questure (81?), ce qui entraînait le *gradus senatorius*; sous Domitien, il fut nommé édile ou tribun de la plèbe et exerça la préture en 88, après avoir été *quindecimvir sacris faciundis*; comme propréteur, il aurait ensuite administré la Belgique pendant quatre ans, (à partir de 90); de retour à Rome, disgracié, il se borna à s'acquitter de ses fonctions de sénateur et de *quindecimvir*; sous Nerva, il fut consul, (deuxième tiers de l'an 98), et, à partir de 102, se retira de la vie publique; quelques réserves à faire, style obscur, il faut casser le noyau pour avoir l'amande, mais le noyau est un peu dur).

La Rassegna Settimanale, n° 93, 12 octobre 1879 : C. PUINI, L'età della pietra nella Cina e nel Giappone. — Il senso dei colori nell'uomo e negli animali (d'après la *Nation*). — Bibliographia : TORRACA, Jacopo Sannazaro. Napoli. (Essai critique et littéraire sur Sannazar, bon ouvrage qui fait concevoir bon espoir de l'auteur). — U. CHEVALIER, Répertoire des sources historiques du moyen âge, tome I. Bio-bibliographie : fasc. A-I. Paris, Société bibliographique. 1877-78. (Ouvrage indispensable à tout médiéviste.) — DI GIOVANNI, Filologia e Letteratura siciliana. Palermo, Pedone Lauriel. (Renferme des détails ordinairement ignorés sur l'histoire de la littérature sicilienne et de bonnes considérations critiques, mais parfois des conclusions trop précipitées et des opinions contestables.) — POLETTI, La legge dialettica dell'intelligenza. Firenze, Barbéra.

N° 94, 19 octobre 1879 : Iginio GENTILE, Aspasia. (Long article sur Aspasie, surtout d'après le chapitre consacré à la célèbre courtisane et à Périclès dans l'ouvrage de Schmidt, das Pericleische Zeitalter.) — Correspondenza letteraria da Parigi. — GUERRINI, La Cronaca di Dino Compagni (à propos de l'ouvrage « Dino Compagni e la sua Cronaca » par Del Lungo; « commentaire qui est une œuvre grave et magistrale, mine ouverte de documents et de preuves historiques »; mais la question est-elle entièrement résolue?) — Bibliografia : ZUMBINI, dalla primavera e delle favole antiche. Canzone di Giacomo Leopardi. Napoli, Perrotti. — Cesare PAOLI, Del magistrato della Balia nella repubblica di Siena, notizie e documenti. Siena, Bargellini. (Livre très bien fait sur un point important de l'histoire de la république de Sienne; la Balia était une sorte de dictature confiée à un petit nombre de citoyens dans les circonstances critiques.) — BRUGI, I fasti aurei del diritto romano. Studi preliminari. Pisa, Vannucchi. (Trop peu de sérieux et de maturité.)

Rivista Europea, Rivista internazionale : fasc. IV, vol. XV, 16 octobre 1879 : CLERKE, L'Inghilterra nella Asia. — BARIOLA, Cecco d'Ascoli e l'Acerba. (Commencement d'un important art. sur Cecco.) — TOURGUENIEFF, Amleto e don Chisciotte. (Reprod. d'un art. remarquable du romancier russe sur Hamlet et don Quichotte dans la *Revue suisse*.) — Rassegna letteraria e bibliografica. (Italia : BIANCHI, storia della monarchia piemontese dal 1773 al 1861, vol. III. Torino; REVEL, storia litteraria dell' antico testamento. Poggibonsi; Opere di Ovidio tradotte da DARUCCI, Firenze, etc.)

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 45 Treizième année 8 Novembre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 390, 25 octobre 1879 : The historians of the church of York and its archbishops, edited by RAINE. Vol. I. (Rolls Series.) — MATTHEWS, Up the Amazon and Madeira rivers, through Bolivia and Peru. Sampson Low. — Mohammadan theology : DOZY, Essai sur l'histoire de l'islamisme traduit par CHAUVIN. Leyde, Brill (bon); DUGAT, Histoire des philosophes et des théologiens musulmans (de 632 à 1258). Maisonneuve (très détaillé et soigné); MEHREN, Exposé de la réforme de l'islamisme commencée au VIIe siècle de l'hégire par Abou'l Hasan Ali El-Ash' ari, et continué par son école, avec les extraits du texte arabe d'Ibn Asâkir. Leyde, Brill. (De nouveaux détails ; l'art. est de St. Lane Poole.) — BENHAM, Catharine and Craufurd Tait, Wife and Son of Archibald Campbell, Archbishop of Canterbury. Macmillan. (Robinson.) — ROGERS, Cartulary of the cistercian priory of Coldstream, with relative documents. (Printed for the Grampian Club.) — German Literature. (MEERHEIMB, Wrangel, K. pr. General-Feldmarschall. Berlin, Mittler ; SALPIUS, Paul von Fuchs. Leipzig, Duncker u. Humblot (utile), etc. Unpublished letters of — Mrs Piozzi. — Whitsuntide, whitsuntide, witsunday, witsunday (L. L. Bonaparte). — Mr Morice's Pindar. (Morice.) — Mr Loftie's Ride in Egypt. (Am. Edwards.) — Mr Morley on Burke. (Payne.) — Harington on matrimony. (Peacock.) — LUCHAIRE, Etudes sur les idiômes pyrénéens de la région française. Maisonneuve. (Webster : livre de valeur.)

The Athenaeum, n° 2713, 25 octobre 1879 : RENAN, L'Eglise chrétienne. Paris, Calmann Levy (analyse du livre, chapitre par chapitre, avec de nombreuses citations du texte français) — ST JOHN, The Life of Sir James Brooke, Rajah of Sarawak. Blackwood a. Sons. — Notes from Oxford. — The duke of Buckingham and a Play of Shakspeare in 1628. (Bullen.) — The Queen's University. (Leslie.) — Mr Lowell's « Shakspeare once more. » (Bayne.) — The Excavations at Olympia, vol. III. Review of the works and of the objects discovered during the winter of 1877 and the spring of 1878, accompanied by XXXVIII plates, edited by E. CURTIUS, Adler and Treu. Berlin, Wasmuth. (Schubring; long article résumant les découvertes et indiquant ce que renferment les planches de l'ouvrage; un plan est joint à l'art.)

Literarisches Centralblatt, n° 43, 25 octobre 1879 : METZGER, hebräisches Uebungsbuch für Anfänger. Leipzig, Hahn. 1878. (Utile.) — KAMPEN, Descriptiones nobilissimorum apud classicos locorum. Gotha, Perthes. (Nouveau fascicule.) — NAPP, de rebus imperatore M. Aurelio Antonino in Oriente gestis. Bonn, Habicht. (Bon.) — SCHNEIDER, die drei Scaevola Cicero's, München, Ackermann. (Peu de détails nouveaux, biographie et appréciation des trois jurisconsultes de la maison des Scevola. — STRIPPELMANN, Beiträge zur Geschichte Hessen-Cassels. Marburg, Elwert. (2e partie : matériaux pour l'histoire de la neutralité prusso-hessoise pendant la guerre de 1805, etc.) — MUNCKER, über zwei kleinere deutsche Schriften Aventin's. München, Ackermann. (Travaux précédant l'édition que l'auteur doit donner des œuvres complètes; il s'agit du livre « sur les causes de la guerre turque » et de l'ouvrage inédit « de la conduite de la guerre à Rome », où Aventin recherche les moyens de combattre vigoureusement les Turcs.) — GAEDEKE, Maria Stuart. Heidelberg, Winter. (L'auteur aurait réussi à donner un véritable portrait de Marie Stuart; impartiale et solide étude.) — VAL DE LIÈVRE, Launegild und Wadia, eine Studie aus dem langobardischen Rechte. Innsbruk, Wagner. (Travail très méritoire; beaucoup de sagacité, une grande clarté d'exposition et une certaine compétence

juridique.) — RIBBECK, F. W. Ritschl. Leipzig, Teubner. (1er vol. jusqu'à la nomination de Ritschl à Bonn; très bon ouvrage.) — BRUGSCH-BEY, dictionnaire géographique de l'ancienne Egypte. Leipzig, Hinrichs. (Aura le premier rang parmi toutes les œuvres sur l'ancienne Egypte, cp. l'art. d'aujourd'hui.) — MUNK, Geschichte der griechischen Literatur. Berlin, Dümmler (3e édition). — BERNARDAKIS, symbolae criticae et palaeographicae in Plutarchi vitas parallelas et moralia. Leipzig, Teubner. (Quelques réserves.) — BREITINGER, les unités d'Aristote avant le Cid de Corneille, études de littérature comparée. Genève, Georg. (intéressant.) — MOSCHKAU, Gœthe und Karl August auf dem Oybin. Leipzig, Lenf. (Soit, mais est-il certain que Gœthe ait été sur l'Oybin? C'est ce qu'il faudrait démontrer d'abord.) — LUCAE, zur Gœtheforschung der Gegenwart. Marburg, 1878. (A lire.) — MOMMSEN (A.) Delphika. Leipzig, Teubner. 1878. (Recherches sur les fêtes qui avaient lieu dans le sanctuaire de Delphes; pendant à l'« Heortologie » du même auteur.) — BENNDORF u. HIRSCHFELD, Festschrift zur fünfzigjährigen Gründungsfeier des archaeologischen Institutes in Rom. Wien, Gerold. (Renferme un essai de Hirschfeld sur l'histoire du droit latin et un autre de Benndorf sur la représentation d'Athéné Niké.) — GRAF, opus francigenum, Studien zur Frage nach dem Ursprunge der Gothik. Stuttgart, Witwer. 1878.

Zeitschrift für deutsche Philologie, p. p. E. HÖPFNER et ZACHER, tome X, 4e livraison. — HERTZBERG u. ZACHER, Der Weisen. — BUSCH, Ein Legendar aus dem Anfange des XII. Jahrhunderts (suite). — LIERSCH, Ein neues Bruchstück des Rolandsliedes. (Fragment d'un ms. de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe.) — GERRS, Bruchstück einer Katharinenlegende. (Fragment d'un ms. du XIVe siècle trouvé aux archives royales de Hanovre.) — Verzeichniss der Mitarbeiter und ihrer Beiträge in Band I-X und dem 1874 erschienenen Ergänzungsbande dieser Zeitschrift.

Rassegna Settimanale, n° 95, 26 octobre 1879 : Il nuovo regolamento per gli esami liceali. — MASI, Cornelia Martinetti femme d'un architecte connu, vécut à Milan et à Paris à la cour de Napoléon; amie intime de Joséphine et d'Ugo Foscolo, elle est morte à Bologne en 1867; art. très-curieux.) — G. Ricca SALERNO, dell'imposta progressiva nella reppublica fiorentina (surtout d'après Cusmano, dell'economia politica nel medio evo; les discours de Guichardin (La decima scalata in Firenze, etc.) et les ouvrages de Canestrini. (La scienzia e l'arte di Stato della reppublica fiorentina) et de Capponi (Storia della reppublica di Firenze. II.) — Le sezioni industriali degli instituti tecnici (Rodriguez). — Bibliographia : NOJA, Re Manfredi e la prima tradizione storica dell'unita italiana. Avellino, Tulmieiro (trop peu d'histoire et beaucoup trop de rhétorique). — LICATA, La fisologia dell'istinto. Napoli. (L'auteur produira une œuvre plus satisfaisante dans un âge plus mûr.)

Revue critique russe, n° 17, 1er septembre. GUMPLOVITCH, la question des nationalités dans l'Autriche-Hongrie. (Nil Popov.) — MORLEY, Diderot et les encyclopédistes. — BRANDT, Etude historique et littéraire sur l'Osmanide d'Ivan Gundulitch (c'est le grand poëme slave de la Dalmatie.) — Catalogue des livres slavons-russes des archives du ministère des affaires étrangères. — JUSTI, Histoire de l'ancienne Perse.

N° 18, 15 seprembre. BOBRSYNSKI, Histoire de Pologne (en polonais.) — FOUILLÉE, l'idée moderne du droit en Allemagne, en Angleterre et en France. (Article élogieux.)

N° 19. BARSOV, essais d'histoire, de critique et de polémique. (Or. Miller.) — Travaux de l'Académie hongroise. (De Vollau.) — BRÜCKNER, les nouvelles formations dans la langue lithuanienne (Fortunatov).

OUVRAGES PUBLIÉS

PAR DES SAVANTS ESPAGNOLS

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 46 Treizième année 15 Novembre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. CHUQUET
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 391, 1er novembre 1879 : Eastwick, Handbook of the Madras Presidency. Murray. (Walhouse.) — Gruttwell, Specimens of roman literature, passages illustrative of roman thought and style, selected from the works of latin authors from the earliest period to the times of the Antonines. Griffin. (Ellis, recommandable.) — M. Kovalevskago Obstchinnoye' Zemlevladenie, Prichini, Khod i Posledstvia ego Razlozhenia. Chast Pervaya. Moscou, Müller. (Morfill : ouvrage d'un des directeurs de la *Revue critique russe*, M. M. Kovalevski sur la « communal « tenure of land », ses causes, ses progrès et les conséquences de sa dissolution; livre de grande valeur.) — The Hittites in Asia Minor. (Sayce.) — Correspondance : Griffith Roberts's Welsh Grammar (L. Bonaparte). — A Burn's Discovery. (W. Wallace; note de Burns dans une édition des œuvres de Stern.) — The ancient remains at Bounarbashi. (Simpson.) — The gascon dialects. (Paul Meyer.) — Whitsunday, witsunday. (Krebs.) — Die Apostelgeschichte und die Offenbarung Johannis in einer alten lateinischen Uebersetzung aus dem Pigas Librorum auf der Bibliothek zu Stockholm, zum ersten Mal hrsg. v. Joh Belsheim, nebst einer Vergleichung der übrigen neutestamentlichen Bücher. Christania, Mallings. (Wordsworth : publication de grande importance.)

The Athenaeum, n° 2714, 1er novembre 1879 : Fife-Cookson, With the armies of the Balkans and at Gallipoli in 1877-78. Cassell; the Russian Army and its campaigns in Turkey in 1877-78 by Greene. Allen. — Shearman, Loca patriciana, an identification of localities, chiefly in Leinster, visited by St Patrick and his assistant missionaries and of some contemporary kings and chieftains. Dublin, Gill. (Recherches sérieuses et sans esprit de secte.) — Sandys, don Garcia in England. Tinsley. (Satire de la vie contemporaine.) — Notes from Lisbon (L.) — Solovief. — « The Apologie for poetry. » (Adin Williams.) — Mr. John Blackwood. — The figures of Sesostris. (Hyde Clarke.)

Literarische Centralblatt, n° 44, 1er novembre 1879 : Popper, der Ursprung des Monotheismus.) Berlin, Heymann. (Trop de digressions, manque de méthode, sérieuses recherches.) — Hohlfeld, die Krause'sche Philosophie in ihrem geschichtlichen Zusammenhange. Jena, Costenoble. (Résultats fort minces.) — Janitsch, Kant's Urtheile über Berkeley. Strassburg, Astmann. (Très satisfaisant.) — Spruner's Handatlas für die Geschichte des Mittelalters und der neueren Zeit. Gotha, Perthes. (3e édition, 20e et 21e livre.) — Hagenmeyer, Peter der Eremite. Leipzig, Harrassowitz. (Très bon travail; Pierre l'Ermite n'aurait jamais été en Terre Sainte, ni à Clermont; ce serait l'habileté politique d'Urbain II qui aurait déterminé la première croisade; description de la marche des Croisés conduits par Pierre; Civitot serait Helenopolis (Hersek) ou dans les environs; Pierre revenu en France (1099-1100) mourut le 8 juin 1115, prieur de Neufmoustier; neuf appendices.) — Liebermann, ungedruckte anglo-normannische Geschichtsquellen. Strassburg, Trübner. (Publication très utile de documents inédits sur l'histoire de l'ancienne Angleterre.) — Wuttke, zur Vorgeschichte der Bartholomäusnacht. Leipzig, Weigel. (Livre d'une haute valeur scientifique.) — Geographi latini minores, recensuit Riese. Heilbronn, Henninger. (Nouvelle édition critique, très louable.) — Viertel, die Wiederauffindung von Cicero's Briefen durch Petrarca. Königsberg, Hartung. (Beaucoup de soin et de sagacité, quelques réserves à faire.) — Hortis, Cicerone nelle opere del Petrarca e del Boccaccio. Triest, Hermannsdorfer. (Excellente étude sur l'histoire de l'érudition classique au moyen âge.) — Kalbeck, neue Beiträge zur Biographie des Dichters. Joh.

Christian Günther. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. (Très bon.) — Sagen, Märchen und Gebräuche aus Mecklenburg, gesammelt und hrsg. von BARTSCH. I. Sagen und Märchen. Wien, Braumüller. (Très intéressante publication.)

Athenaeum belge, n° 21, 1er novembre 1879 : Les livres sacrés de l'Orient, traduits sous la direction de MAX MÜLLER. Oxford, Clarendon Press. (Michel.) — ALBERT, Variétés morales et littéraires. Hachette. (P. Thomas.) — La collection Charavay : les Académiciens de Saint-Evremond ; Lettres grecques de Mme Chénier p. p. de BONNIÈRES ; Lucile de Châteaubriand p. p. FRANCE ; A. de Vigny et Baudelaire p. p. CHARAVAY ; Eloge de Métra. — SCHAEFER, Die Hansestädte und König Waldemar von Dänemark. Iena, Fischer. (Wohlwill : bon.)

Rassegna Settimanale, n° 96, 2 novembre 1879 : D'ANCONA, Notizie e documenti nuovi su Carlo Alberto. (D'après Bianchi Nicomede « scritti e lettere di Carlo Alberto ». Torino, Bocca ; et Marco Antonio « Informazioni sul Ventuno in Piemonte, ricavate da scritti inediti di Carlo Alberto, di Cesare Balbo e di altri ». Firenze.) — Μικρός : uno nuova traduzione di Lucrezio. (Sur la nouvelle traduction de Mario Rapisardi. Milan, Brigola). — La biblioteca Vittorio Emanuele. (Narducci). — Bibliografia : MERY, Quadro cronologico degli scrittori in dialetto napoletano. Napoli, Livigni. — VIGO, Uguccione della Fagginola potesta di Pisa e di Lucca. Livorno, Vigo. — SETTEMBRINI, Dizionario tecnico marinaresco inglese-italiano e italiano-inglese. Napoli, Morani.

Archiv für slavische Philologie, 1879. — N° 1. BRÜCKNER, les formations nouvelles en lithuanien. — KALINA, la manière d'écrire les voyelles nasales dans les anciens textes polonais. — PERWOLF, Polen, Ljachen, Wenden. Note sur le même sujet. (Iagic.) — COLLITZ et NEHRING, Gloses polonaises du xv-xvie siècle. — IAGIC, Les récentes recherches sur les apôtres slaves. Cyrille et Méthode. — GEBAUER, Notes sur les syllabes en *e* faible en ancien tchèque. — GOLOVATCHESKY, la valeur phonétique de *ie* glagolitique. — LESKIEN, Miklosichs altslovenische Lautlehre. — JAGIC, Comptes-rendus bibliographiques.

N° 2. NEHRING, Anciennes formules de serment en polonais. — NEHRING, Le plus ancien monument daté de la langue polonaise. — JAGIC, La poésie populaire des Slaves du Sud dans les siècles précédents. — OGONOWSKI, Quelques remarques sur la langue de la Bible (polonaise) de Sophie. — BOUSLAIEV, l'ornementation des manuscrits slavons-russes du xi-xive siècle. — JAGIC, Les nouvelles recherches sur Cyrille et Méthode. (Suite et fin.) — STOJAN NOVAKOVIC, Un chant populaire serbe sur saint Sabla. — NEHRING, Comptes-rendus de publications russes et polonaises. — Variétés : Les armoiries de la Bosnie. — Les études slaves en Angleterre. (Morfill.)

Livres nouveaux : BECHER, quaestiones grammaticae et criticae ad Quintiliani librum decimum. Berlin, Weidmann. (1 fr. 25.) — BERNARD, aus alter Zeit. Leipzig, Wartig. (5 fr.) — BRÜCKNER, die slavischen Ansiedelungen in der Altmark und im Magdeburgischen. Leipzig, Hirzel. (5 fr. 25.) — CONRADT, Die Mittheilung lyrischer Verse im griechischen Drama und seine Gliederung nach der Verszahl. Erstes Heft : Aeschylus' Prometheus und Perser. Berlin, Weidmann. (6 fr. 25.) — FRANKEN, das französische Pfandrecht im Mittelalter ; das Engagement und sein Verhältniss zu der sogenannten älteren Sätzung des deutschen Rechts. Berlin, Weidmann. (11 fr. 25.) — GRÜN, Culturgeschichte des siebzehnten Jahrhunderts. I Band, Leipzig, Barth. — DE HAHN, Contes populaires grecs publiés et annotés par PIO. Copenhague,

Höst. (15 fr.) — HENRY, un érudit, homme du monde, homme d'église, homme de cour. (1630-1721.) Lettres inédites de Mme de la Fayette, de Mme Dacier, de Bossuet, de Fléchier, de Fénelon, etc., extraites de la correspondance de Huet. Hachette. — JULIEN, Papes et sultans. Plon. (3 fr. 50.) — KAEHLER, die preussische Reiterei von 1806 bis 1876 in ihrer inneren Entwickelung. Berlin, Mittler u. Sohn. (8 fr. 75.) — LORENZ, Zusammenstellung der Verba, welche den Infinitiv mit à und de regieren können. Berlin, Weidmann. (1 fr. 50.) — Memoiren der Herzogin Sophie, nachmals Kurfürstin von Hannover, hrsg. v. KÖCHER. Leipzig, Hirzel. (15 fr.) — PÜNJER, Geschichte der christlichen Religionsphilosophie seit der Reformation. I Band. Braunschweig, Schwetschke. (11 fr. 25.) — Râvanavahn oder Setubandha, Prâkrt und deutsch hrsg. v. GOLDSCHMIDT. I Lieferung : Text, Index. Strassburg, Trübner. — SCHULTZ, das höfische Leben zur Zeit der Minnesänger. I Band. Leipzig, Hirzel. (16 fr. 25.) — Schwänke des sechzehnten Jahrhunderts, hrsg. v. GÖDEKE. Leipzig, Brockhaus. (5 fr. 60.) — Von TREUENFELD, die Tage von Ligny und Belle-Alliance. Hannover, Helwing. (26 fr. 25.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 47 Treizième année 22 Novembre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Athenaeum, 8 novembre 1879 : Memoirs of Edward and Catherin Stanley, edited by their son, dean of Westminster. Murray. — Baring-Gould, Germany, Past and Present. Kegan Paul; Vizetelly, Berlin under the New Empire. Tinsley. — Baden-Prowell, Depression and bad times, with special reference to the political economy of english colonisation. Trübner. — Chodzko, Les chants historiques de l'Ukraine, et les chansons des Latyches des bords de la Dvina Occidentale, traduits sur les textes originaux. Paris, Leroux. (Très curieux et très utile volume.) — The earliest draft of Laud's scottish liturgy. (Edward Scott.) — Cypriote inscriptions. (Isaac Hall.) — Notes from Rome (Lanciani).

Literarisches Centralblat, n° 45, 8 novembre 1879 : Sammter, Talmud Babylonicum, Tractat Baba Mezia, mit deutscher Uebersetzung, und Erklärung. Berlin, chez l'auteur. (« Enrichit la science ».) — Varnbüler, acht Aufsätze zur Apologie der menschlichen Vernunft. Leipzig, Weigel. 1878. — Bilharz, der heliocentrische Standpunkt der Weltbetrachtung. Stuttgart, Cotta.— Kiepert, historischer Schulatlas zur alten, mittleren und neueren Geschichte in 36 Carten. Berlin, Reimer. (Très utile pour l'enseignement de l'histoire.) — Mommsen, römische Forschungen. II Band. Berlin, Weidmann. (Renferme les essais parus dans l'Hermès et dans le Rheinisches Museum ainsi que la dissertation sur Acca Lorentia; partout des remaniements et des augmentations; certains essais complètement refaits.) — Distel, der Flacianismus und die Schönburg'sche Landesschule zu Geringswalde. Leipzig, Barth. (Intéressant.) — Schanz, die Handelsbeziehungen zwischen England und den Niederlanden. 1485-1547. Würzburg, Becker. (Bon.) — Bernhardi, Lothar von Supplinburg. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Très bon livre, jugement définitif sur Lothaire, exposition claire et détaillée.) — Arneth (von), Maria Theresia's letzte Regierungszeit. Wien, Braumüller (3ᵉ volume, « nouvel et beau présent fait à la science »; décrit la situation intérieure de la monarchie et les réformes de Marie Thérèse depuis la paix d'Hubertsbourg; nouveaux et curieux détails.) — Bérenger-Féraud, les peuplades de la Sénégambie. Paris, Leroux. (Très estimable; cp. *Revue critique*, n° 39, art. 188.) — Paulitschke, die geographische Erforschung des afrikanischen Continents von den ältesten Zeiten bis auf unsere Tage. Wien, Burckhausen u. Bräuer. (Beaucoup de soin et de travail.) — Sadi's Aphorismen und Sinngedichte zum ersten Mal hrsg. und übersetzt von Bacher. Strassburg. Trübner. (Traduction coulante, parfois inexacte; cp. *Revue critique*, n° 39, art. 186.) — Aristotelis physica, recensuit Prantl. Leipzig, Teubner. (Bon.) — Senecae dialogorum libri XII, ex recensione et cum apparatu critico Koch, editionem Kochii morte interruptam curavit Vahlen. Jena, Fischer. (Fait faire « un progrès décisif. ») — Dederich, historische und geographische Studien zum angelsächsischen Beowulfliede. Köln, Roemke. 1877. (Résumé parfois inexact.) — Cynewulf's Elene, mit einem Glossar hrsg. v. Zupitza. Berlin, Weidmann. (Très bon.) — Kögel, über das Keronische Glossar. Halle, Niemeyer. (Un des meilleurs travaux qu'on ait faits sur l'ancien haut-allemand.) — Mithoff, Kunstdenkmale u. Alterthümer im Hannoverschen. Hannover, Helwing. (6ᵉ vol. comprend Osnabruck, Lingen, Bentheim et Arenberg-Meppen.) — Weilbach, dansk Konstnerlexicon. Kopenhagen, Hoest. (Excellente publication.) — Maier, die handschriftlichen Musikalien der Staatsbibliothek in München. I. Die Handschriften bis zum Ende des xvii. Jahrhunderts. München, Palm. (Très précieux.) — Lego (von), Briefe eines pädagogischen Dunkelmannes aus dem xix Jahrhundert. Berlin, Nicolai; Fechner, Gelehrsamkeit

oder Bildung. Breslau, Koebner; ERLER, die Directoren-Conferenzen der preuss. höheren Lehranstalten in den Jahren 1876 u. 1877. Berlin, Wiegandt u. Grieben. (Ecrits pédagogiques.)

Deutsche Rundschau, novembre 1879 : NACHTIGAL, die Afrikaforschung und Henry M. Stanley's Zug durch den schwarzen Continent. I. — Zur Geschichte des orientalischen Krieges. 1853-1856. I-II. — Autobiographische Blätter aus dem Leben eines preussischen Generals, aus dessen handschriftlichem Nachlass. I-II. — LASKER, Ursprung, Zweck und Entwickelung der Sprache. — ZELLER, die freie Kirche im freien Staat. — Literarische Rundschau : KREYSSIG, Brandes' Lord Beaconsfield. — Literarische Notizen (DOZON, Manuel de la langue chkipe ou albanaise. Paris, Leroux. — Allgemeine Geschichte in Einzeldarstellungen hrsg. v. ONCKEN. Berlin, Grote. — Leipzig und seine Universität von hundert Jahren. Leipzig, Breitkopf u. Härtel. — Sinnsprüche aus dem Talmud und der rabbinischen Literatur, zusammengestellt von SAILER. Berlin, Stahn. — Trutznachtigal von Friedrich Spe, hrsg. v. BALKE. Leipzig, Brockhaus. (La meilleure des éditions critiques jusqu'ici parues dans la collection publiée par Gœdeke et Tittmann.)

Programmes et dissertations des gymnases et universités d'Allemagne. — CHOTINER, kritische Beleuchtung der Hallel-Psalmen. (26 p. Halle), FESSLER, Max Samuel, der bedeutendste Amora, Beitrag zur Kunde des Talmud. (68 p. Halle); FRICKE, das exegetische Problem Gal. 3, 20 in seiner organischen Genesis aus der Erörterung des Apostels Paulus. Gal. 3-15-25 geprüft (54 p. Leipzig); GROPP, on the language of the proverbi of the Alfred. (61 p. Halle); OEHLER, de Tiberiani quae feruntur fragmentis (31 p. Halle); PICK, de vi atque usu adjectivi praedicativi apud aevi Augustei poetas latinos. (67 p. Halle); VAN DER BRIELE, de ratione quae intercedit inter Fichtii de Deo doctrinam atque Kantianam. (40 p. Halle); WOLTER, die Legende vom Judenknaben. (31 p. Halle.)

Rassegna Settimanale, n° 97, 9 novembre 1879 : Di un nuovo libro intorno agli Slavi ed alla Russia. (Malfatti : A propos du livre du comte Branicki, paru chez Dentu et intitulé « les nationalités slaves. ») — La « Regina Maria » di Tennyson. (S. T.) — Bibliografia : BALSIMELLI, Conversazioni letterarie, dialoghi cinque. Bologna. Fava e Garagnani; FANFANI, Mescolanze letterarie. Firenze; MORCHIO, Il marinaio italiano. Genova, Pellas ; FORNACIARI, Grammatica italiana dell' uso moderno. Firenze, Sansoni. (Bon ouvrage); BONGHI, Bibliografia storica di Roma antica, Saggio e proposta. Roma.

Rivista Europea, Rivista internazionale, I, vol. XVI. 1er novembre 1879 : CLERKE, L'Inghilterra nell' Asia. — BARIOLA, Cecco d'Ascoli e l'acerba. (Suite.) — FOA, Lessing e la riforma letteraria in Germania. — MARIOTTI, La produttivita letteraria della scuola di guerra italiana. — DE ROBERTO, Il passagio del Nord-Est. — Rassegna letteraria e bibliografica. (Revue des journaux étrangers, etc.)

Livres nouveaux : BARTHOLOMAE, die Gathas und heiligen Gebete des altiranischen Volkes. Halle, Niemeyer. (5 mark.) — BECK, Erklärung der zwei Briefe Pauli an Timotheus. Gütersloh, Bertelsmann. (5 mark.) — BRESSLAU, Jahrbücher des deutschen Reiches unter Konrad II. I Band 1024-1031. Leipzig, Duncker u. Humblot. (12 mark.) — BUSER, Lorenzo de Medici als Italienischer Staatsmann. Leipzig, Duncker u. Humblot. (4 mark 80). — BIEDERMANN (v.), Gœthe-Forschungen. Frankfurt, a. M. Lit-Anstalt. (9 mark.) — CARO, aus der Kanzlei Kaiser Sigismunds. Wien, Gerold. (2 m. 80.) — CORCIA, dell'origine di Roma, Frisso ed Elle figurati in due quadretti di Ercolano e Pompei e gli Ar-

gonauti. Napoli, Detken e Rocholl. (24 lire.) — EHEBERG, über das ältere deutsche Münzwesen und die Hausgenossen besonders in volkswirthschaftlicher Beziehung. Leipzig, Duncker u. Humblot. (4 m. 60.) — Falk's elbingisch-preussische Chronik, Lobspruch der Stadt Elbing u. Fragmente, hrsg. v. TOEPPEN. Leipzig, Duncker u. Humblot. (6 mark.) — FICHTE, die Flexion im Cambridger-Psalter. Halle, Niemeyer. (2 m. 40.) — GOBINET (de), Histoire d'Ottar Jarl, pirate norvégien, conquérant du pays de Bray en Normandie. Didier. (4 fr.) — HARTUNG, diplomatisch-historische Forschungen. Gotha, Perthes. (10 mark.) — ISLER, Briefe von B. Constant, Görres, Gœthe und vielen A. Auswahl aus dem handschriftlichen Nachlass des Charles de Villers. Hamburg, Meissner. (5 mark.) — KRAUS, Maximilian's I Beziehungen zu Sigmund von Tirol in den Jahren 1490-1496. Wien, Hölder. (1 m. 60.) — MAU, Pompejanischen Beiträge. Berlin, Reimer. (6 mark.) — MEKLER, Euripides, textcritische Studien. Wien, Konegen (2 mark.) — REINACH (J.), Voyage en Orient. Charpentier. (7 fr.) — ROCHOLL, der Feldzug des grossen Kurfürsten gegen Frankreich 1674-1675. Berlin, Mittler. (1 m. 20.) — ROEMER, die exegetischen Scholien der Ilias im Codex Venetus, Band VIII. München, Lindauer. 4 mark. — SCHMIDT (L.), Graf Albert von Hohenberg, Rotenburg u. Haigerloch vom Hohenzollern-Stamme, der Sänger u. Held. Stuttgart, Cotta. (20 mark.) — SIKES, British Goblins, Welsh Folk-Lore, Fairy Mythology. Sampson Low. (18 sh.) — WEBER, Indische Streifen. Leipzig, Brockhaus. (20 mark.) — WEIL, Un papyrus inédit de la bibliothèque de M. A. Firmin-Didot. Firmin-Didot. (5 fr.) — WOLF, Hypatia, die Philosophin von Alexandrien, ihr Leben, Wirken und Lebensende. Wien, Hölder. (1 mark.) — WÜLCKER, altenglisches Lesebuch, II Th. Halle, Niemeyer. (6 mark.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 48 Treizième année 29 Novembre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 392, 8 novembre 1879 : MARSHALL, The economies of industry. Macmillan. (Leslie.) — The arctic voyages of Adolf Erik Nordenskiöld. 1858-79, with illustrations and maps. Macmillan. (Markham.) — BUISSON, L'université de Londres. Hachette. (Fitch : aucun travail sur l'université de Londres n'égale cette étude en simplicité, abondance et exactitude.) — SWEETMAN, Calendar of documents relating to Ireland preserved in H. M. Public Record Office. London. 1285-1292. Rolls Series. (Hewlett.) — Correspondence : The site of Troy. (Sayce.) — Whitsunday witsunday. (L. L. Bonaparte.) — A rectification. (Calvary et Murray, à propos de M. Stark.) — Griffith Roberts's welsh grammar. (Evans.) — The late Canon Ashwell. (Cheetham.) — The gascon dialects. (Wentworth Webster.) — Harington on matrimony. (Kerslake.) — HAUPT, die sumerischen Familiengesetze in Keilschrift, Transcription und Uebersetzung nebst ausführlichem Commentar und zahlreichen Excursen, eine assyriologische Studie. Leipzig, Hinrichs. (Lenormant : excellent début.)

N° 393, 15 novembre 1879 : TWYFORD a. Major GRIFFITHS, Records of York Castle, Fortress, Courthouse and Prison. Griffith a Farran. — SUTHERLAND EDWARDS, The Russians at Home and the Russians Abroad, Sketches unpolitical and political of Russian Life under Alexander II. Allen. — FARRER, Primitive Manners and Customs. Chatto a. Windus. (Elie Reclus : clair et instructif.) — BODDAM-WHETHAM, Roraima and British Guiana. Hurst a. Blackett. — Current Literature. (Entre autres, GEBHART, les origines de la Renaissance en Italie. Hachette ; ne contient rien que ne connaissent ceux qui ont lu Symonds ou Burckhardt, court et clair.) — Correspondence : prof. Weber and Babu Rajendra Lala Mitra. — The interpretation of Dante, Paradiso. IV (67-69), long art. de E. Moore. — The ancient remains at Bounarbashi. (W. Simpson.) — The second Pseudo-Sesostris. (Sayce.) — The psychological study of language : ABEL, Ueber Sprache als Ausdruck nationaler Denkweise, Ueber einige Grundzüge der lateinischen Wortstellung, Ueber den Begriff der Liebe in einigen alten und neuen Sprachen ; koptische Untersuchungen ; zur ägyptischen Kritik ; zur ägyptischen Etymologie ; die englischen Verba des Befehls. Berlin. (Sayce.)

The Athenaeum, n° 2716, 15 novembre 1879 : BAKER, Cyprus at i saw it in 1879. Macmillan ; SCOTT-STEVENSON, Our home in Cyprus. Chapman a. Hall. — ESCOTT, England, its peoples, polity and poursuits. Cassell. — Neue Tagebuchsblätter des Verfassers von « Graf Bismark und seine Leute. » Leipzig, Grunow. — Theological literature. (Analyse les ouvrages suivants : O'CONNELL, Catholicity in the Carolinas and Georgia. Burns, Oates a. Co ; le sommaire de la sainte Ecriture ou manuel du chrétien, trad. d'un traité italien du XVI[e] siècle. Sandoz, Neuchatel ; recherches de M. Loeb sur le nom énigmatique de Taxo, etc.) — « The Whipper's Penance » (Nicholson). — Metternich's Memoirs. — The figures of Sesostris. (Percival.)

Princeton Review, novembre 1879 : PORTER, professor Huxley's exposition of Hume's philosophy. — GOLDWIN SMITH, University questions in England. — HOPKINS, Professor Tyndall upon the origin of the cosmos. — R. PORTER, comparative view of American progress. — ATWATER, The a priori novum organum of christianity. — SUMNER, Bimetallism. — DAWSON, Points of contact between science and revelation. — MC COSH, Herbert Spencer's « Data of Ethics ».

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 49 Treizième année 6 Décembre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

The Academy, n° 294, 22 nov. 1879 : Wakefield, The Happy Valley, sketches of Kashmir and the Kashmiris. Sampson Low. — Gosse, New Poems. Kegan Paul — Boultbee, A History of the Church of England. Prereformation period. Longmans; Passages in Church History, selected from the Mss. of the late J. D. Perkins, 2 vols. Parker. (Bass Mullinger : Le 1er de ces livres est très soigné, très consciencieux, et, malgré des omissions, très important). — Veselovsky, Etudui o Molierye, Tartuff, Lotorija tipa i piesui. Moscou. (Ralston, cp. le récent art. de M. L. Leger.) — Douglas, Confucianism and Taoism. (Legge.) — The Weight of Carchemish. (Barclay W. Head.) — Future Explorations in Egypt. (Am. Edwards.) — On the basque word « ill » and its derivatives. (L. L. Bonaparte.) — Houghton, Gleanings from the Natural History of the Ancients. Cassell, Petter, Galpin a. Co. (Sayce; « petit livre charmant, intéressant pour le naturaliste, le théologien, et le « general reader »; nombreuses gravures représentant les monuments égyptiens et assyriens.)

The Athenaeum, n° 2717, 22 nov. 1879 : Mémoires de Mad. de Rémusat. 1802-1808. I. Calmann-Lévy. — Brodrick, Political studies. Kegan Paul. — England in the Reign of Henri VIII. I. Starkey's Life and Letters, p. p. Herrtage. (Publication de « l'Early English Text Society »; Starkey était chapelain du roi Henri VIII et l'auteur du curieux dialogue entre le cardinal Pole et Thomas Lupset). — Boddam-Whetham, Roraima and British Guiana. Hurst a. Blackett. — Gulliver's Last Voyage. (Thomas Tyler.) — The Carinthian Barrows. (Rich. Burton : sur les tombeaux païens de Carinthie.)

Literarisches Centralblatt, n° 46, 15 novembre 1879 : Acta S. Pelagiae syriace edidit J. Gildemeister. Bonn, Marcus (d'après un manuscrit du British Museum avec introduction et traduction latine). — Baltzer, Empedocles, eine Studie zur Philosophie der Griechen. Leipzig, Eigendorf. (Portrait attachant et instructif d'Empedocle.) — Dietsch, Geschichte der Römer, neu bearb. von Hoffmann. Leipzig, Teubner. (Livre méritoire, à recommander aux professeurs des gymnases.) — Rockinger, über ältere Arbeiten zur baierischen und pfälzischen Geschichte im geheimen Haus = und Staats-archive. München. (Utile pour l'histoire de la Bavière et de l'Empire du xve au xviiie siècle.) — Lombard, Pauliciens, Bulgares et Bons-Hommes en Orient et en Occident, étude sur quelques sectes du moyen âge. Genève, Georg. (Travail de dilettante, des erreurs et des vues fausses.) — Grossmann, Raimond Montecuccoli. Wien, Gerold. 1878. (Bon travail sur le général autrichien, surtout pendant les années 1672-73.) — Boguslawski, das Leben des Generals Dumouriez. Berlin, Luckhardt. (Bon.) — Löffler, quelques réflexions sur les études géographiques, leur but et leur situation actuelle. Copenhague, Gyldendal. (Pensées judicieuses.) — Delbrück, die altindische Wortfolge aus dem Çatapathabrahmana dargestellt. Halle, Waisenhaus. 1878. (Soin et clarté habituels de l'auteur.) — Euripidis Alcestis edidit Prinz. Leipzig, Teubner. (Bonne édition.) — Ahrens, die griechischen und lateinischen Benennungen der Hand, Leipzig, Trübner. (Intéressant et solide.) — Sophoclis Trachiniae, p. p. Subkoff. Moskau, Katkoff. (Nouvelles leçons, parfois des inexactitudes.) — Ciceronis scripta quae manserunt omnia recognovit W. Mueller. IV, 2, continens libros de natura deorum, de divinatione, de re publica, de legibus. Leipzig, Teubner. 1878. (Très louable.)

Le Puy, imprimerie de Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 50 Treizième année 13 Décembre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

L'ÉGYPTE

ALEXANDRIE ET LE CAIRE

TRADUIT DE L'ALLEMAND DE

GEORGES EBERS

PAR

G. MASPERO

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE

UN VOLUME PETIT IN-FOLIO

ILLUSTRÉ DE 332 GRAVURES SUR BOIS DONT 67 HORS TEXTE

ET D'UNE CARTE DE LA BASSE-ÉGYPTE

Broché, **30** fr.

Relié dos chagrin, ornements dorés sur plats, tranches dorées, **65** fr.

Poète et savant à la fois, M. George Ebers a entrepris une œuvre de patience et d'amour : oubliant que ses travaux scientifiques avaient placé son nom à côté de ceux de Champollion, de Lepsius et de Mariette, il a rassemblé, pour l'instruction et l'amusement du lecteur, tout ce que l'Egypte d'autrefois et d'aujourd'hui offrait de beau et de vénérable, de pittoresque et d'attrayant. Dans une succession de tableaux habilement groupés sous la forme légère d'un récit de voyage, l'écrivain fait passer sous nos yeux les productions si variées de l'art et de la nature, les grands événements historiques, les scènes de mœurs, les hiéroglyphes et les paysages, les choses du présent et du passé, enfin la vie même du peuple aux époques successives de sa longue existence.

La traduction de ce superbe ouvrage a été confiée à la plume exercée de M. Maspero, professeur au Collège de France, et l'un de nos plus savants égyptologues.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 51 Treizième année 20 Décembre 1879

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.

28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet

(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

Literarisches Centralblatt, n° 47, 22 nov. 1879 : Hammond, the ancient liturgy of Antioch and other liturgical fragments, being an appendix to « liturgies eastern and western ». Oxford, Clarendon Press. (Bon.) — Paludan-Müller, das Sichtbare u. das Unsichtbare. Gotha, Perthes. (Chaud et enthousiaste.) — Steckelmacher, die formale Logik Kant's in ihren Beziehungen zur transcendentalen. Breslau, Koebner. — Conder, drei Ideale menschlicher Vollkommenheit nach der Mischna, den Satzungen Loyola's und der Ethik des Aristoteles. Leipzig, Schulze. — Rubinstein, Psychologisch-ästhetische Essays. Heidelberg, Winter. — Honegger, Katechismus der Kulturgeschichte. Leipzig, Weber. (Du savoir faire, mais peu satisfaisant.) — Eutropii breviarium ab urbe condita cum versionibus graecis et Pauli Landolfique additamentis, recensuit et adnotavit Droysen. Berlin, Weidmann. (Edition excellente, très commode.) — Erhardt, älteste germanische Staatenbildung. Leipzig, Duncker u. Humblot. (Œuvre importante qui mérite l'attention des historiens et des juristes.) — Codex diplomaticus Saxoniae regiae. Leipzig, Giesecke u. Devrient. (2e partie du VIe vol.) — Baumgarten, Geschichte der Jungfrau von Orleans. Coburg, Riemann. (Faible.) — Walter, Die Politik der Hohenzollern bei den deutschen Kaiserwahlen. Berlin, Liebel. (Insuffisant.) — Ciceronis de legibus libri tres, erklärt von du Mesnil. Leipzig, Teubner. (Essai d'introduire ce livre dans les classes ; il vaut mieux l'expliquer dans les universités que dans les gymnases.) — Stimming, Bertran de Born, sein Leben u. seine Werke. Halle, Niemeyer. (Très bon.) — La chanson des runes p. p. Botkine. Le Havre, Lepelletier. (Efforts qu'il faut louer.) — A dictionary of english, french and german idioms, by Sainte-Claire, Pasquet a. Hölscher. London, Dulau. 1878. (Très commode et presque complet.) — Baacke, Vorstudien zur Einführung in das Verständniss Shakspeare's. Berlin, Angerstein. (4 conférences sur Shakspeare, se lit avec intérêt.) — Schaible, deutsche Stich-und Hiebworte. Strassburg, Trübner. (Incomplète, mais curieuse étude sur les mots d'injure de la langue allemande.) — Müntz, Les arts à la cour des papes pendant le xve et le xvie siècle. Paris, Thorin. (IIe partie de cet excellent ouvrage, recherches sérieuses et solides, très bonne méthode, grande richesse de documents.)

Programmes et dissertations des universités et gymnases d'Allemagne : Braitmaier, die poetische Théorie Gottsched's und der Schweizer (51. p. Tübingen.) — Danker, die Laut = und Flexionslehre der mittelkentischen Denkmäler nebst romanischem Wortverzeichniss. (63 p. Strasbourg, Trübner.) — Führer, die Darstellung der Lehre von den Schriften in Brihaspati's Dharmaçâstra, ein Beitrag zum Schriftwesen im alten Indien. (30 p. Würzburg.) — Lange, de L. M. Marcii Philippi orationis apud Sallustium loco. (22 p. Leipzig.) — Scheibmaier, de sententiis quas dicunt Caecilii Balbi. (32 p. München.) — Struve, de compositi operis Thucydidei temporibus. (40 p. Halle.) — Wiegandt, Heinrich von Freiberg in seinem Verhältniss zu Eilhart und Ulrich. (41 p. Rostock).

Rassegna Settimanale, n° 98, 16 novembre 1879 : Bertolotti, Ancora della sciavitu in Roma dal secolo xvi a tutto il secolo xviii. — Riccasalerno, La nuova scuola storica nell' economia politica. — Issel, Visita al cratere del Vesuvio. — Bibliografia : Vignati, Biblioteca historica italica cura et studio societatis longobardicae historiae studiis promovendis. Vol. II. Codice diplomatico laudense. Parte I. Laus Pompeja. Milan, Brigola. — Zeller, Pie IX et Victor Emmanuel. Paris, Didier. — Arnaudo, il nihilismo. Torino, Casanova. — Bellonci, il sistema nervoso e la coscienza. Bologna, Azzoguidi.

Livres nouveaux : Abou-Zakaria (Chronique de) p. p. Masqueray. Alger, Ailland (10 fr.); — Alton-Shée (d'), Souvenirs de 1847 et de 1848. Dreyfous. (7 fr. 50.) — Amiet, Hans Holbein's Madonna von Solothurn und der Stifter Nicolaus Conrad, der Held von Dorneck und Navarra. Solothurn, Jent. (3 fr.) — Anderson, Studien zur Vergleichung der indo-germanischen u. finnisch-ugrischen Sprachen. Dorpat (7 fr. 50). — Bartoli, I manoscritti italiani della biblioteca nazionale di Firenze, I, 1. Milano, Hoepli. (5 fr.) — Bernays, Goethe, Gottsched, zwei Biographien. Leipzig, Duncker u. Humblot. (3 fr. 50.) — Bielschowsky, Frederique Brion. Breslau, Schletter. (1 fr. 25.) — Bonnefoy, Le prieuré de Chamonix. I. Chambéry, Chatelain. — Del Chiaro, Canti del popolo di meta. Napoli, Detken e Rocholl. (1 fr.) — Christaller, Collection of 3,600 tohi proverbs in use among the negroes of the gold coast speaking the Asante and Fante language. Basel, Missionsbuchhandlung. (4 fr.) — Danker, die Laut = und Flexionslehre der mittelkentischen Denkmäler. Strassburg, Trübner. (2 fr.) — Gams, die Kirchengeschichte von Spanien. III, vom Ende des II. Jahrh. bis zur Gegenwart. II. 1492-1879. Regensburg, Manz. (12 fr. 50.) — Gasquet, de l'autorité impériale en matière religieuse à Byzance. Thorin. (4 fr. 50.) — Gonzenbach, der General Hans Ludwig v. Erlach u. Castelen, ein Lebens = und Charakterbild aus den Zeiten des dreissigjährigen Krieges. I. Bern, Wyss. (16 fr. 25.) — Haupt, Beiträge zur Literatur der deutschen Mystiker. II. Hartung von Erfurt. Wien, Gerold. (2 fr.) — Heinrici, Erklärung der Korintherbriefe. I. das Sendschreiben des Apostel Paulus an die Korinthier. Berlin, Besser. (12 fr. 50) — Hommel, zwei Jagdinschriften Asurbanibal's. Leipzig, Hinrichs. (7 fr.) — Hoppe, der Conjunctiv der conjugatio periphrastica activa in indirecten Fragen, u. s. w. bei Cicero. Gumbinnen, Sterzel. (1 fr. 50.) — Kerviler, François de la Mothe le Vayer, précepteur du duc d'Anjou et de Louis XIV. Rouveyre. (6 fr.) — Monti, Postille ai comenti del Lombardi e dei Biagioli sulla Divina Commedia. Napoli, Detken e Rocholl. (10 fr.) — Mueller, die Burgen u. Schlösser Südarabiens nach dem Ikîl d. Handânî. I. Wien, Gerold. (1 f. 75.) — Ney, Geschichte des Reichstages zu Speyer im Jahr 1529. Hamburg, Agentur des rauhen Hauses. (7 fr. 50.) — Nicholson, the Gospel according to the Hebrews. Kegan Paul. — Pattison, Milton, (English men of letters.) Macmillan. — Praetorius, die amharische Sprache. II. Halle, Waisenhaus. (18 fr. 75.) — Reinsch, die Pseudoevangelien v. Jesu u. Maria's Kindheit in der romanischen u. germanischen Literatur. Halle, Niemeyer. (4 fr. 50.) — Saulcy (de), recueil des documents relatifs à l'histoire des monnaies frappées par les rois de France depuis Philippe II jusqu'à François I. Firmin-Didot. (12 fr.) — Scheffer-Boichhorst, die Neuordnung der Papstwahl durch Nicolaus II. Strassburg, Trübner. (4 fr. 30.) — Stade, Lehrbuch der hebräischen Grammatik. I. Leipzig, Vogel. (11 fr. 25.) — Strassburger Chronik 1657-1677, hrsg. v. R. Reuss. Strassburg, Schmidt. (3 fr. 50.) — Thiemann, Homerisches Verballexicon. Berlin, Mayer u. Müller. (1 fr. 80.) — Veckenstedt, Wendische Sagen, Märchen und abergläubische Gebräuche. Graz, Leuschner. (12 fr. 50.) — Wiedemann, Geschichte der Reformation u. Gegenreformation im Lande unter der Enns. I Band. Prag, Tempski. (12 fr. 50.)

Livres nouveaux : Ashley, Life of Lord Palmerston. Bentley. (12 s.) — Assalâyanasuttam (the) edited and translated by Pischel. Chemnitz, Schmeitzner. (2 fr. 80.) — Becker, studia Apuleiana. Berlin, Weidmann. (3 fr. 75.) — Becq de Fouquières, Œuvres choisies des poètes français du xvi[e] siècle. Charpentier. (3 fr. 75.) — Berner, zur Verfassungsgeschichte der Stadt Augsburg vom Ende der römischen Herrschaft

bis zur Codification des zweiten Stadtrechts im J. 1776. Breslau, Koebner. (5 fr.) — BIANCHETTI, l'Ossola inferiore. Torino, Bocca. (6 fr.) — Bibliophile (un), de la matière des livres. Rouveyre. (3 fr.) — BRUNNER, das französische Inhaberpapier des Mittelalters und sein Verhältniss zur Anwaltschaft, zur Cession und zum Ordrepapier. Berlin, Weidmann. (3 fr. 75.) — BUSCHMANN, deutsche Sagen und Geschichten aus dem Mittelalter. Paderborn, Schöning. (1 fr. 85.) — Cicero's vierte Rede gegen Verres, nach Lehrs übersetzt von PFUNDTNER. Königsberg. Hartung. (1 fr. 80.) — DURAND, Etudes de philologie et de linguistique aveyronnaises. Maisonneuve. — Ekkehard von Aura (Chronik des), übersetzt v. PFLÜGER. Leipzig, Duncker. (3 fr. 50.) — FISCHBACH, La fuite de Louis XVI, d'après les archives municipales de Strasbourg. Fischbacher. (6 fr.) — HOSE, Herzog Albrecht v. Preussen u. sein Hofprediger. Leipzig, Breitkopf u. Haertel. (10 fr.) — HINTNER, Benennung der Körpertheile in Tirol, besonders im Iselthale. Wien, Hölder. — HOCK, der österreichische Staatsrath (1760-1848), fortgesetzt und vollendet von BIDERMANN. Wien, Braumüller. (16 fr. 25.) — HYMANS, Histoire de la gravure dans l'école de Rubens. Bruxelles, Olivier. (12 fr.) — Jahrbücher (die) von Augsburg, übers. v. GRUNDAUER. Leipzig, Duncker. (1 fr.) — KATTERFELD, Roger Ascham, sein Leben und seine Werke. Strassburg, Trübner. (10 fr.) — KRAUS (v.), Maximilians I. Beziehung zu Siegmund von Tirol in den Jahren 1490-1496. Wien, Hölder. — MAAS, de Sibyllarum indicibus. Berlin, Weidmann. (1 fr. 50.) — Plauti Comediae, recens. Ritschl ; I, III. Curculionem continens. Leipzig, Teubner. (3 fr.) — RAMORINO, postille critiche ed esegetiche al Protagora di Platone. Torino, Loescher. — RAMORINUS, De in Platonis Protagoram explanationibus. Torino, Loescher. — REISSMANN, Joseph Haydn, sein Leben und seine Werke. Berlin, Guttentag. (8 fr. 75.) — Rist's Lebenserinnerungen hrsg. v. POEL. Gotha, Perthes. (10 fr.) — ROSENBERG, die Berliner Malerschule. Berlin, Wasmuth. (6 fr. 25.) — SCHANZ, Adam Gottlob Oehlenschläger. Leipzig, Friedrich. (0.65.) — SCHLOSSAR, Oesterreichische Cultur = und Literaturbilder mit besonderer Berücksichtigung der Steiermark. Wien, Braumüller. (10 fr.) — SCHURICKER, politische Geschichte der Serben in Ungarn. Budapest, Aigner. — SOGLIANO, le pitture murali Campane scoverte negli anni 1867-1879. Napoli, Detken e Rocholl. (10 fr.) — SPENCER, Ceremonial Institutions. Williams a. Norgate. (7 s.) — Statuta Communitatis Novariae anno 1277 lata, collegit CERUTI. I. Torino, Bocca. (12 fr. 50.) — STEPISCHNEGG, Papst Pius IX und seine Zeit. Wien, Braumüller. (16 fr. 25.) — THÜRHEIM, von der Sevennen bis zur Newa, ein Beitrag zur Geschichte des XVIII. Jahrhunderts. Wien, Braumüller. (11 fr. 25.) — VOLLMÖLLER, Poema del Cid. I Th. Text. Halle, Niemeyer. (3 fr. 50.) — WEBSTER, Basques legends. Griffith a. Farran. (7 s. 6 d.) — WENZEL, ueber den Instrumentalis im Rigveda. Tübingen, Laupp. (5 fr.) — WHITNEY, a sanskrit grammar. London, Trübner. (10 s.) — WOHLRAB, vier gemeinverstaendliche Vorträge über Platon's Lehrer und Lehren. Leipzig, Teubner. (2 fr.) — WOLF, Œsterreich und Preussen. 1780-1790. Wien; Hölder. (5 fr. 50.) — WUNDT, Logik, eine Untersuchung der Principien der Erkenntniss und der Methoden wissenschaftlicher Forschung. I. Stuttgart, Enke.

Le Puy, imprimerie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

N° 52 Treizième année 27 Décembre 1879

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. C. GRAUX, S. GUYARD, G. MONOD, G. PARIS

Secrétaire de la rédaction : M. A. Chuquet

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE
DE L'ÉCOLE DES LANGUES ORIENTALES VIVANTES, ETC.
28, RUE BONAPARTE, 28

Adresser les communications concernant la rédaction à M. A. Chuquet
(Au bureau de la Revue : rue Bonaparte, 28).

PÉRIODIQUES

The Academy, n° 395, 29 nov. 1879 : St. John, The Life of Sir James Brook, Rajah of Sarawak, from his personal papers and correspondence. Blackwood. — Encyclopédie des sciences religieuses, p. p. E. Lichtenberger. 6 vols. A.-Ir. Fischbacher. (W. Webster : ouvrage qui semble prématuré; trop inégal; beaucoup d'art. de grande valeur, mais aussi des art. trop courts et insignifiants; certains art. conviennent plus à un feuilleton de journal ou à un « magazine » qu'à une encyclopédie scientifique; des inexactitudes; indications bibliographiques trop sommaires.) — Baring-Gould, Germany present and past. Kegan Paul. (Strachey : aussi peu soigné et moins amusant encore que le « Pays des Milliards » de Tissot.) — Streatfield, Kafirland, a ten month's Campaign. Sampson Low. — Oxford Letter. (Sayce.) — The Great façade of St. Mark's. Venice. (Fowler.) — Irish Missals. (Warren.) — Hebrew Literature, (Compte-rendu des ouvrages suivants : Dikduke ha-t' amim des Ahron ben Moscheh, ben Ascher, und andere alte grammatisch - massoretische Lehrstücke zur Feststellung eines richtigen Textes der hebräischen Bibel, mit Benutzung zahlreicher alter Handschriften zum ersten Male vollständig herausgegeben, von S. Baer u. Strack. Leipzig; The Fragment of Talmud Babli Pesachim of the ninth or fenth Century in the University Library, Cambridge, edited by Lowe. Cambridge, University Press; Lattes, Saggio di giunte e correzioni al Lessico Talmudico. Turino; Rülf, Zur Lautlehre der aramäisch-talmudischen Dialecte. I. die Kehllaute. Leipzig. — Prof. Bugge on the Origin of norse mythology. (Sweet.) — Nürnberg in the hands of the restorer. (Mary M. Heaton.) — The architect of the Sistine Chapel. (Sur les art. de la « Chronique des Arts » où M. Müntz prouve que Johanninus de Dulcibus a bâti la Chapelle Sixtine.) — Lucas Cranach.

The Athenaeum, n° 2718, 29 novembre 1879 : The Letters of Charles Dickens, edited by his inter-in-law and his eldest daughter. 2 vols. Chapman a. Hall. — Translations from Dante, Petrarch, Michael Angelo and Victoria Colonna. Kegan Paul. — Members of Parliament. I. Parliaments of England. 1213-1702. (Return ordered by the house of commons, 1878.) — Lever's Life. (Fitz-Patrick.) — Mrs Charles Dickens. — The Name of Carchemish. (Boscawen.) — Mr Delane.

Literarisches Centralblatt, n° 48, 29 novembre 1879 : Hünefeld, die Versuchungsgeschichte nach ihren geschichtlichen Grundlagen untersucht. Berlin, Schleiermacher. (Bon, mais des suppositions qui sont des jeux d'esprit.) — Preger, der Tractat des David von Augsburg über die Waldesier. München. (Edition d'après un ms. de Munich, avec l'aide du ms. de Stuttgart.) — Ritter, Philo und die Halacha, eine vergleichende Studie unter steter Berücksichtigung des Josephus. Leipzig, Hinrichs. (Très bon travail.) — Eutropii breviarium ab urbe condita, recensuit Droysen. Berlin, Weidmann. 1878. (Très louable.) — Victoris Vitensis historia persecutionis Africanae provinciae sub Geiserico et Hunirico regibus Wandalorum, recensuit Halm. Berlin, Weidmann. (Bon; mais l'éditeur doit songer qu'on demande non-seulement des « monumenta philologica », mais des « monumenta historica ».) — Krones, zur Geschichte der ältesten, insbesondere deutschen Ansiedlung des steiermärkischen Oberlandes. Graz. (Bonne contribution à l'histoire de la Styrie.) — Kolde, die deutsche Augustiner-Congregation und Johann von Staupitz. Gotha, Perthes. (Très bonne histoire de l'ordre des Augustins et surtout de ses membres les plus remarquables, And. Proles, Jean de Paltz, Staupitz.) — Les dépêches de Padavino, secrétaire du conseil des Dix, envoyé de la république de Venise, écrites

pendant son séjour à Zurich. 1607-1608. Basel, Schneider. 1878. (Texte très correct, trop peu de remarques.) — WASSA EFFENDI, Albanien und die Albanesen. Berlin, Springer. (Trop d'erreurs et de naïvetés.) — LEIST, das römische Patronatrecht. II. Erlangen, Palm u. Enke. — ORELLI, Rechtschulen u. Rechtsliteratur in der Schweiz vom Ende des Mittelalters bis zur Gründung der Universitäten von Zürich u. Bern. Zürich, Schulthess. (Très recommandable.) — HOVELACQUE, Grammaire de la langue zende. Paris, Maisonneuve. 1878. (Très utile en France; le « point de vue de l'auteur a été dépassé en Allemagne, et le même besoin de l'ouvrage ne se fait pas sentir ».) — FREY, Aeschylus-Studien. Bern, Jent u. Reinert. (De bonnes choses, mais des points contestables en grand nombre.) — Altenglisches Lesebuch, II. die Zeit von 1350-1500 umfassend. Halle, Niemeyer. (Choix très heureux de textes et remarques très instructives.) — SANDERS, Geschichte der deutschen Sprache u. Literatur bis zu Gœthe's Tod. Berlin, Langenscheidt. (Utile.) — WICHMANN, l'art poétique de Boileau dans celui de Gottsched. Berlin, Weidmann. (Mauvais.) — BUDENZ, über die Verzweigung der ugrischen Sprachen. Göttingen, Peppmüller. (Très instructif.) — LAISTNER, Nebelsagen. Stuttgart, Spemann. (De la finesse.) — GAIDOZ, Appendice de la religion des Gaulois. Paris, Fischbacher. (« Caractérise par des traits généraux l'état actuel de la science. »)

Athenaeum belge, n° 22, 15 novembre 1879 : LAVELEYE, de la propriété et de ses formes primitives. Germer-Baillière, 1877; traduit en anglais par MARRIOT (Macmillan) et en allemand par BÜCHER (Brockhaus). (Vanderkindere : œuvre européenne, où l'historien et l'économiste trouveront leur profit.) — Mémoires de M[me] de Rémusat, tome I. Calmann Lévy. (Carlier : indispensable pour quiconque étudie le règne de Napoléon.) — RENAN, l'Eglise chrétienne. Calmann-Lévy. (Michel.) — KÜNTZINGER, Essai historique sur la propagande des encyclopédistes français en Belgique au XVIII[e] siècle. Bruxelles, Hayez. (Duverger : livre très solide.) — PIOT, Inventaires divers; PINCHART, Inventaires des Archives des Chambres des comptes. Tome V. Bruxelles, Hayez. (Rahlenbeek.) — VREEDE, La Souabe après la paix de Bâle. Utrecht, Beijers. (Wohlwill : d'après les papiers d'un aïeul de l'auteur.) — WAUTERS, Le Zambèze, son histoire, son cours, son bassin, ses produits, son avenir. Bruxelles, Vanderauwera (Estourgies). — Mycènes et ses trésors. (De Ceuleneer.)

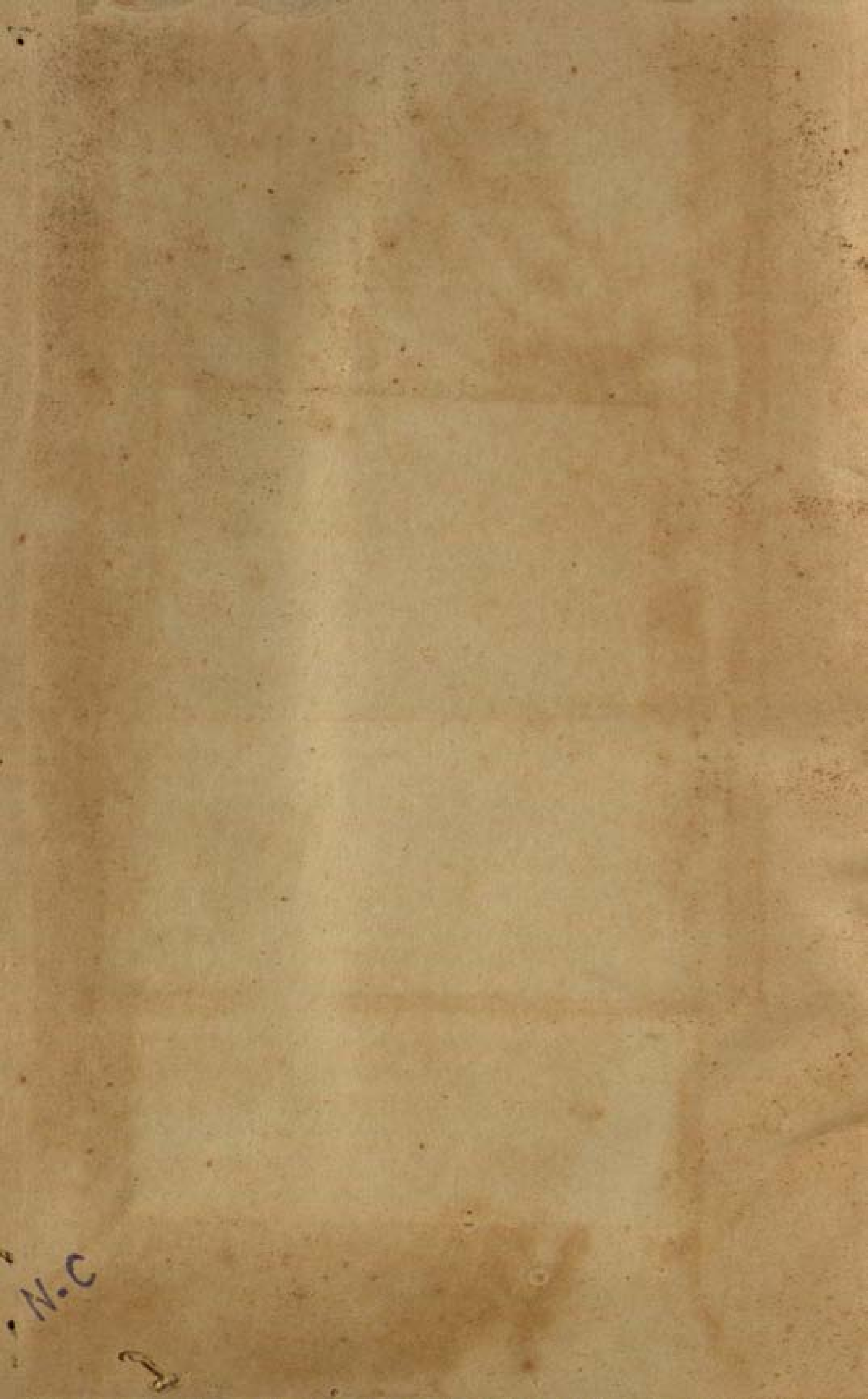
L'Athenaeum belge, n° 23, 1[er] décembre 1879 : HYMANS, Histoire de la gravure dans l'école de Rubens. Bruxelles, Olivier. (Rooses : très bon livre.) — DEVILLERS, Particularités curieuses sur Jacqueline de Bavière et le comté de Hainaut. II. Mons, Dequesme-Masquillier. (Duverger : renferme les résolutions du conseil et les comptes de la ville de Mons.) — SCHMIDT, Histoire littéraire de l'Alsace à la fin du XV[e] et au commencement du XVI[e] siècle. Fischbacher. (1[er] art. sur cet excellent ouvrage.) — MICHAELIS, Storia dell'Istituto archeologico-germanico. 1829-1879. Roma, Salviucci. (De Ceuleneer.) — Publications allemandes. (Van Muyden : revue rapide, trop rapide, des dernières publications.) — Bulletin (PIOT, correspondance politique entre Charles-Quint et le Portugal. 1521-1522. Bruxelles, Hayez. — SALEMANN, Ueber eine Parsen-Handschrift. Leyde, Brill, etc.). — Notes et études : une bibliographie générale de l'astronomie. (Sera publiée par MM. Houzeau et Lancaster et ainsi divisée : Ouvrages, Mémoires, Observations.)

Rivista Europea, Rivista internazionale, vol. XVI, fasc. II. 16 nov. 1879 : BARIOLA, Cecco d'Ascoli e l'acerba — FOA, Gotthold Ephraim Lessing e la riforma letteraria in Germania — DE-VITI-DEMARIO, Qualche considerazione sulle vicende della diplomazia. — Sull' importanza degli studi storici nel diritto penale. — RICCARDI, Il culto delle piante, studio

intorno alla scienza delle religiosita. — ADEMOLLO, Bartolomeo Intieri, l'abate Galiani e Mons. Bottari nel 1754. — CAMARDA, sull' istmica VI VII di Pindaro. — Rassegna letteraria e bibliografica, etc.

Le Puy, imprimerie et lithographie Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.




N.C